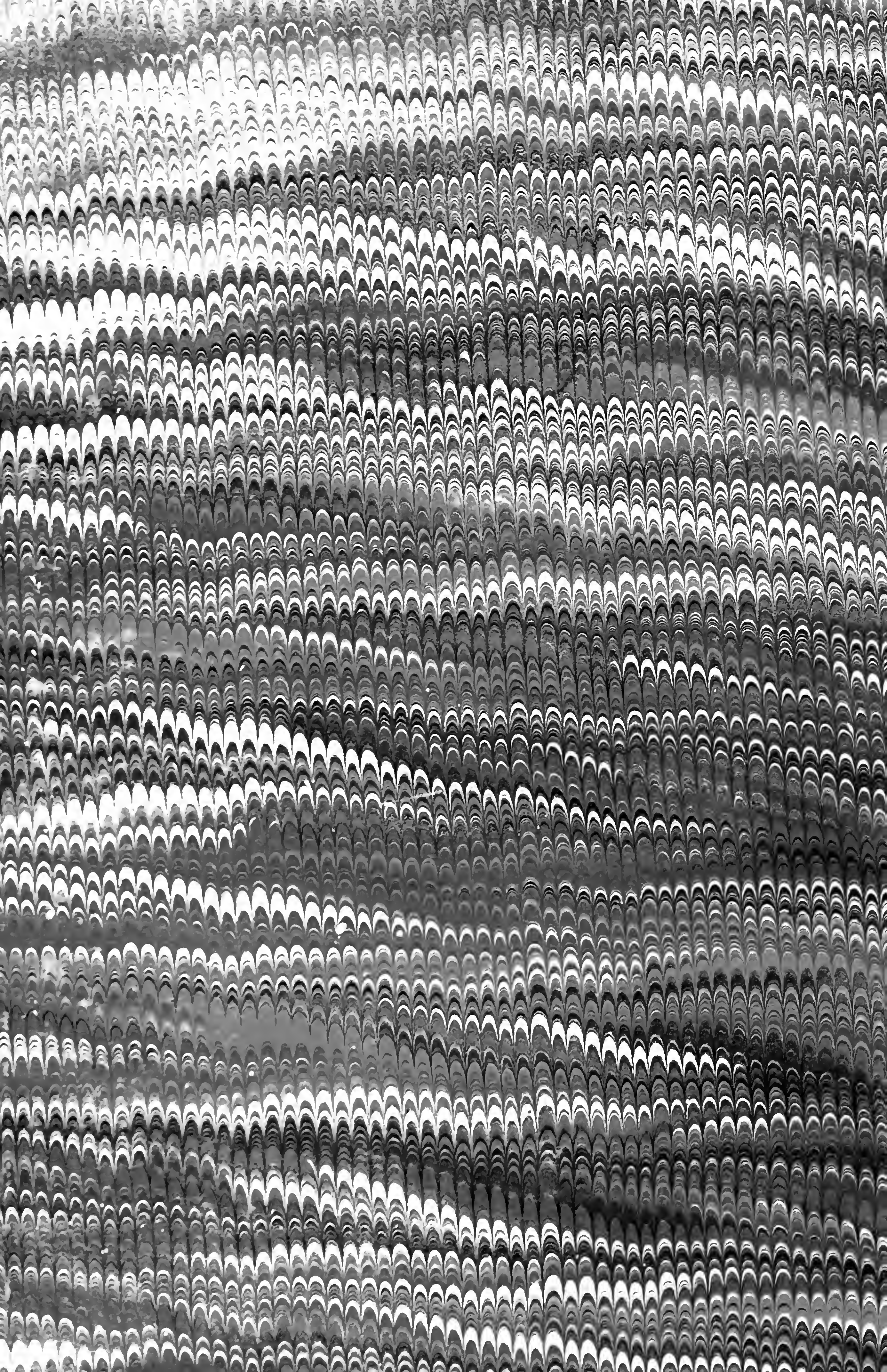
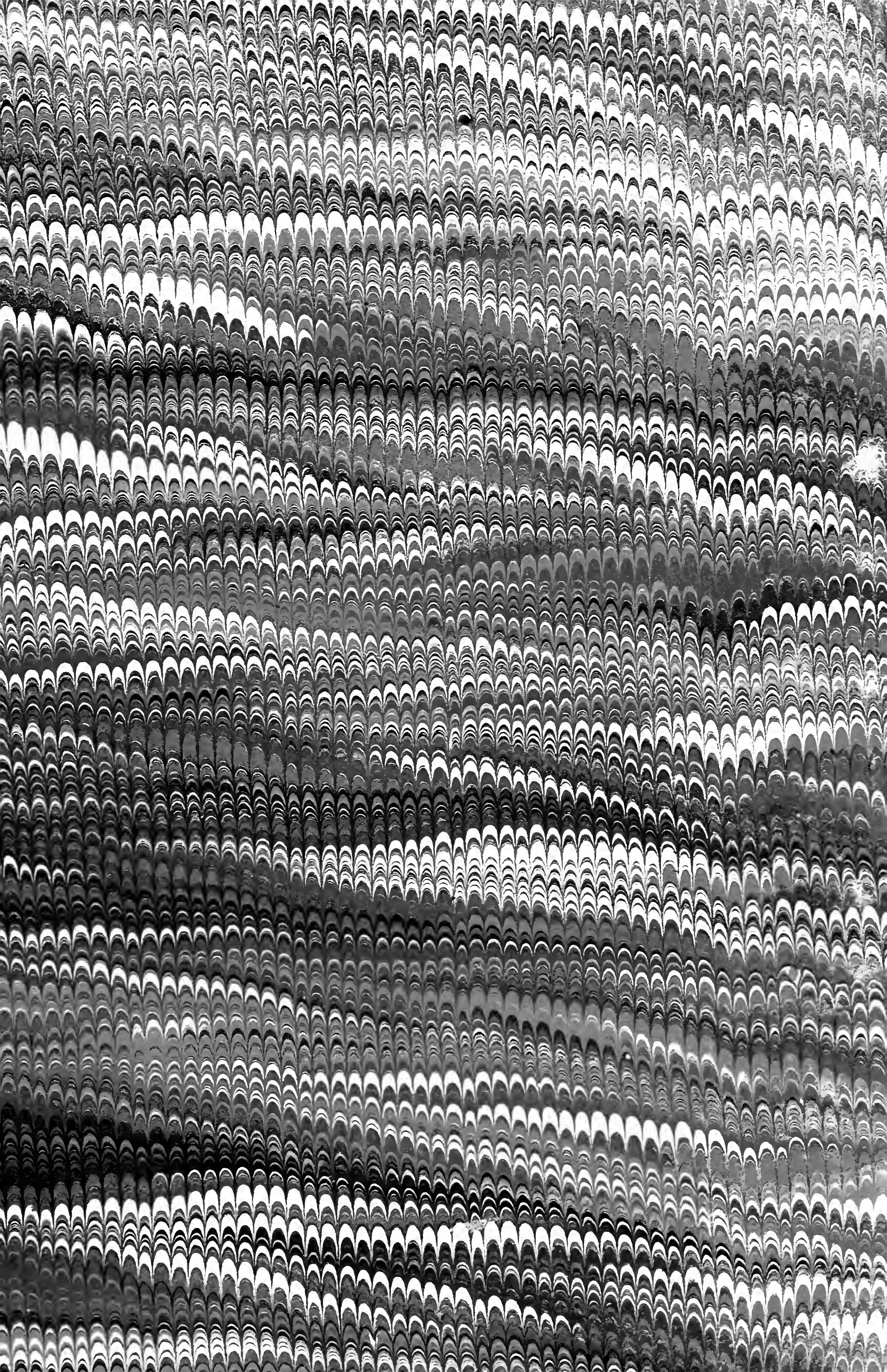






ŒUVRES ILLUSTRÉES

DE BALZAC

CE VOLUME CONTIENT :

....

PARIS. — IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1

ŒUVRES ILLUSTRÉES

DE BALZAC

200 DESSINS

PAR MM. TONY JOHANNOT, STAAL, BERTALL, E. LAMPSONIUS,
H. MONNIER, DAUMIER, MEISSONNIER



MARESCQ ET CIE, ÉDITEURS

MALMENAYDE ET DE RIBEROLLES, LIBRAIRES
5 RUE DU PONT-DE-LODI, 5

PARIS — 1854



COMEDIE HU...

ŒUVRES ILLUSTRÉES DE BALZAC

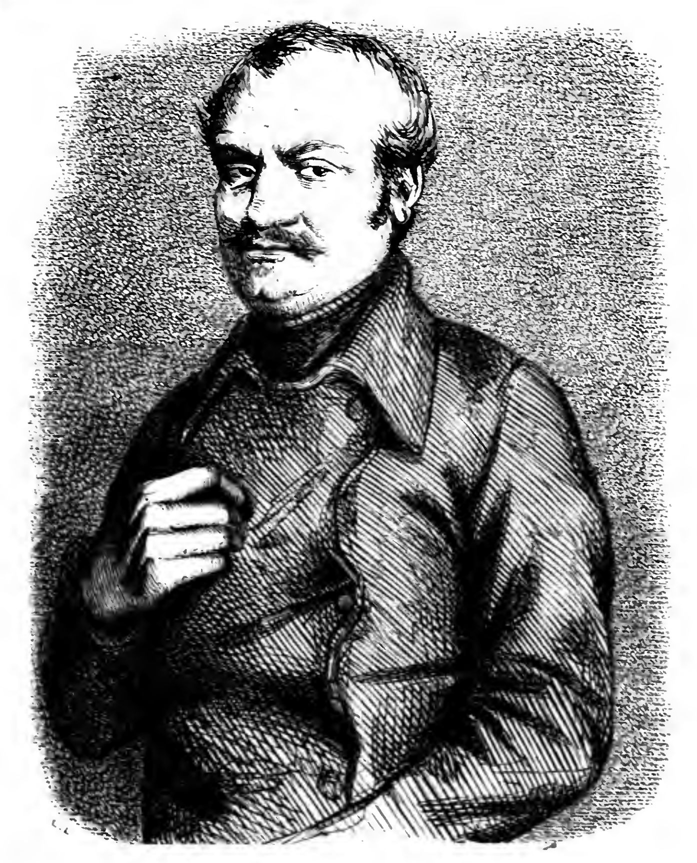
LE MÉDECIN DE CAMPAGNE

—

ADIEU

Dess. Tony Johannot, E. Lampsonius, Bertall, H. Monnier, etc.

Gravures par les meilleurs Artistes.



Genestas.

A MA MÈRE.

CHAPITRE PREMIER.

Le pays et l'homme.

En 1829, par une jolie matinée de printemps, un homme âgé d'environ cinquante ans suivait à cheval le chemin montagneux qui mène à un gros bourg situé près de la Grande-Chartreuse. Ce bourg est le chef-lieu d'un canton populeux circonscrit par une longue vallée. Un torrent à lit pierreux souvent à sec, alors rempli par la fonte des neiges, arrose cette vallée serrée entre deux montagnes parallèles, que dominent de toutes parts les pics de la Savoie et ceux du Dauphiné. Quoique les paysages compris entre la chaîne des deux Mauriennes aient un air de famille, le canton à travers lequel cheminait l'étranger présente des mouvements de terrain et des accidents de lumière qu'on chercherait vainement ailleurs. Tantôt la vallée, subitement élargie, offre un irrégulier tapis de cette verdure que les constantes irrigations dues aux montagnes entretiennent si fraîche et si douce à l'œil pendant toutes les saisons; tantôt un moulin à scie montre ses humbles constructions pittoresquement placées, sa provision de longs sapins sans écorce, et son cours d'eau pris au torrent et conduit par de grands tuyaux de bois carrément creusés, d'où s'échappe par les fentes une nappe de filets humides. Çà et là, des chaumières entourées de jardins pleins d'arbres fruitiers couverts de fleurs réveillent les idées qu'inspire une misère laborieuse; plus loin, des maisons à toitures rouges, composées de tuiles plates et rondes semblables à des écailles de poisson, annoncent l'aisance due à de longs travaux; puis au-dessus de chaque porte se voit le panier suspendu dans lequel sèchent les fromages. Partout les haies, les enclos, sont égayés par des vignes mariées, comme en Italie, à de petits ormes dont le feuillage se donne aux bestiaux. Par un caprice de la nature, les collines sont si rapprochées en quelques endroits, qu'il ne se trouve plus ni fabriques, ni champs, ni chaumières. Séparées seulement par le torrent qui rugit dans ses cascades, les deux hautes murailles granitiques s'élèvent tapissées de

sapins à noir feuillage et de hêtres hauts de cent pieds. Tous droits, tous bizarrement colorés par des taches de mousse, tous divers de feuillage, ces arbres forment de magnifiques colonnades bordées au-dessous et au-dessus du chemin par d'informes haies d'arbousiers, de viornes, de buis, d'épine rose. Les vives senteurs de ces arbustes se mêlaient alors aux sauvages parfums de la nature montagnarde, aux pénétrantes odeurs des jeunes pousses du mélèze, des peupliers et des pins gommeux. Quelques nuages couraient parmi les rochers en en voilant, en en découvrant tour à tour les cimes grisâtres, souvent aussi vaporeuses que les nuées, dont les moelleux flocons s'y déchiraient. A tout moment le pays changeait d'aspect et le ciel de lumière; les montagnes changeaient de couleur, les versants de nuances, les vallons de forme: images multipliées que des oppositions inattendues, soit un rayon de soleil à travers les troncs d'arbres, soit une clairière naturelle ou quelques éboulis, rendaient délicieuses à voir au milieu du silence, dans la saison où tout est jeune, où le soleil enflamme un ciel pur. Enfin c'était un beau pays, c'était la France!

Homme de haute taille, le voyageur était entièrement vêtu de drap bleu aussi soigneusement brossé que devait l'être chaque matin son cheval au poil lisse, sur lequel il se tenait droit et vissé comme un vieil officier de cavalerie. Si déjà sa cravate noire et ses gants de daim, si les pistolets qui grossissaient ses fontes, et le portemanteau bien attaché sur la croupe de son cheval, n'eussent indiqué le militaire, sa figure brune marquée de petite vérole, mais régulière et empreinte d'une insouciance apparente, ses manières décidées, la sécurité de son regard, le port de sa tête, tout aurait trahi ces habitudes régimentaires qu'il est impossible au soldat de jamais dépouiller, même après être rentré dans la vie domestique. Tout autre se serait émerveillé des beautés de cette nature alpestre, si riante au lieu où elle se fond dans les grands bassins de la France; mais l'officier, qui sans doute avait parcouru les pays où les armées françaises furent emportées par les guerres impériales, jouissait de ce paysage sans paraître surpris de ces accidents multipliés. L'étonnement est une sensation que Napoléon semble avoir détruite dans l'âme de ses soldats. Aussi le calme de la figure est-il un signe certain auquel un observateur peut reconnaître les hommes jadis enrégimentés sous les aigles éphémères mais impérissables du grand empereur. Cet homme était en effet un des militaires, maintenant assez rares, que le boulet a respectés, quoiqu'ils aient labouré tous les champs de bataille où commanda Napoléon. Sa vie n'avait rien d'extraordinaire. Il s'était bien battu en simple et loyal soldat, faisant son devoir pendant la nuit aussi bien que pendant le jour, loin comme près du maître, ne donnant pas un coup de sabre inutile, et incapable d'en donner un de trop. S'il portait à sa boutonnière la rosette appartenant aux officiers de la Légion d'honneur, c'est qu'après la bataille de la Moskowa la voix unanime de son régiment l'avait désigné comme le plus digne de la recevoir dans cette grande journée. Il était du petit nombre de ces hommes froids en apparence, timides, toujours en paix avec eux-mêmes, de qui la conscience est humiliée par la seule pensée d'une sollicitation à faire, de quelque nature qu'elle soit. Aussi tous ses grades lui furent-ils conférés en vertu des lentes lois de l'ancienneté. Devenu sous-lieutenant en 1802, il se trouvait seulement chef d'escadron en 1829 malgré ses moustaches grises; mais sa vie était si pure, que nul homme de l'armée, fût-il général, ne l'abordait sans éprouver un sentiment de respect involontaire, avantage incontesté que peut-être ses supérieurs ne lui pardonnaient point. En récompense, les simples soldats lui vouaient tous un peu de ce sentiment que les enfants portent à une bonne mère; car, pour eux, il savait être à la fois indulgent et sévère. Jadis soldat comme eux, il connaissait les joies malheureuses et les joyeuses misères, les écarts pardonnables ou punissables des soldats, qu'il appelait toujours *ses enfants*, et auxquels il laissait volontiers prendre en campagne des vivres ou des fourrages chez les bourgeois. Quant à son histoire intime, elle était ensevelie dans le plus profond silence. Comme presque tous les militaires de l'époque il n'avait vu le monde qu'à travers la fumée des canons, ou pendant les moments de paix si rares au milieu de la lutte européenne soutenue par l'empereur. S'était-il ou non soucié du mariage? la question restait indécise. Quoique personne ne mît en doute que le commandant Genestas n'eût eu des bonnes fortunes en séjournant de ville en ville, de pays en pays, en assistant aux fêtes données et reçues par les régiments, cependant personne n'en avait la moindre certitude. Sans être prude, sans refuser une partie de plaisir, sans froisser les mœurs militaires, il se taisait ou répondait en riant lorsqu'il était questionné sur ses amours. A ces mots: — Et vous, mon commandant? adressés par un officier après boire, il répliquait: — Buvons, messieurs!

Espèce de Bayard sans faste, M. Pierre-Joseph Genestas n'offrait donc en lui rien de poétique ni rien de romanesque, tant il paraissait vulgaire. Sa tenue était celle d'un homme cossu. Quoiqu'il n'eût que sa solde pour fortune, et que sa retraite fût tout son avenir, néanmoins, semblable aux vieux loups du commerce auxquels les malheurs ont fait une expérience qui avoisine l'entêtement, le chef d'escadron gardait toujours devant lui deux années de solde et ne dépensait jamais ses appointements. Il était si peu joueur, qu'il regardait sa botte quand en compagnie on demandait un rentrant ou quelque supplément de pari pour l'écarté. Mais s'il ne se permettait rien d'extraordinaire, il ne manquait à aucune chose d'usage. Ses uniformes lui duraient plus longtemps qu'à tout autre officier du régiment, par suite des soins qu'inspire la médiocrité de fortune, et dont l'habitude était devenue chez lui machinale. Peut-être l'eût-on soupçonné d'avarice sans l'admirable désintéressement, sans la facilité fraternelle avec lesquels il ouvrait sa bourse à quelque jeune étourdi ruiné par un coup de carte ou par toute autre folie. Il semblait avoir perdu jadis de grosses sommes au jeu, tant il mettait de délicatesse à obliger; il ne se croyait point le droit de contrôler les actions de son débiteur et ne lui parlait jamais de sa créance. Enfant de troupe, seul dans le monde, il s'était fait une patrie de l'armée, et de son régiment une famille. Aussi, rarement recherchait-on le motif de sa respectable économie, on se plaisait à l'attribuer au désir assez naturel d'augmenter la somme de son bien-être pendant ses vieux jours. A la veille de devenir lieutenant colonel de cavalerie, il était présumable que son ambition consistait à se retirer dans quelque campagne avec la retraite et les épaulettes de colonel. Après la manœuvre, si les jeunes officiers causaient de Genestas, ils le rangeaient dans la classe des hommes qui ont obtenu au collége les prix d'excellence, et qui durant leur vie restent exacts, probes, sans passions, utiles et fades comme le pain blanc; mais les gens sérieux le jugeaient bien différemment. Souvent quelque regard, souvent une expression pleine de sens comme l'est la parole du sauvage, échappaient à cet homme et attestaient en lui les orages de l'âme. Bien étudié, son front calme accusait le pouvoir d'imposer silence aux passions et de les refouler au fond de son cœur, pouvoir chèrement conquis par l'habitude des dangers et des malheurs imprévus de la guerre. Le fils d'un pair de France, nouveau venu au régiment, ayant dit un jour, en parlant de Genestas, qu'il eût été le plus consciencieux des prêtres ou le plus honnête des épiciers: — Ajoutez le moins courtisan des marquis! répondit-il en toisant le jeune fat, qui ne se croyait pas entendu par son commandant Les auditeurs éclatèrent de rire, le père du lieutenant était le flatteur de tous les pouvoirs, un homme élastique habitué à rebondir au-dessus des révolutions, et le fils tenait du père. Il s'est rencontré dans les armées françaises quelques-uns de ces caractères, tout bonnement grands dans l'occurrence, redevenant simples après l'action, insouciants de gloire, oublieux du danger; il s'en est rencontré peut-être beaucoup plus que les défauts de notre nature ne permettraient de le supposer. Cependant l'on se tromperait étrangement en croyant que Genestas fût parfait. Défiant, enclin à de violents accès de colère, taquin dans les discussions et voulant surtout avoir raison quand il avait tort, il était plein de préjugés nationaux. Il avait conservé de sa vie soldatesque un penchant pour le bon vin. S'il sortait d'un repas dans tout le décorum de son grade, il paraissait sérieux, méditatif, et il ne voulait alors mettre personne dans le secret de ses pensées. Enfin, s'il connaissait assez bien les mœurs du monde et les lois de la politesse, espèce de consigne qu'il observait avec la roideur militaire; s'il avait de l'esprit naturel et acquis, s'il possédait la tactique, la manœuvre, la théorie de l'escrime à cheval et les difficultés de l'art vétérinaire, ses études furent prodigieusement négligées. Il savait, mais vaguement, que César était un consul ou un empereur romain; Alexandre, un Grec ou un Macédonien; il vous eût accordé l'une ou l'autre origine ou qualité sans discussion. Aussi, dans les conversations scientifiques ou historiques, devenait-il grave, en se bornant à y participer par des petits coups de tête approbatifs, comme un homme profond arrivé au pyrrhonisme. Quand Napoléon écrivit à Schœnbrunn, le 13 mai 1809, dans le bulletin adressé à la grande armée, maîtresse de Vienne, que, *comme Médée, les princes autrichiens avaient de leurs propres mains égorgé leurs enfants*, Genestas, nouvellement nommé capitaine, ne voulut pas compromettre la dignité de son grade en demandant ce qu'était Médée; il s'en reposa sur le génie de Napoléon, certain que l'Empereur ne devait dire que des choses officielles à la grande armée et à la maison d'Autriche; il pensa que Médée était une archiduchesse de conduite équivoque. Néanmoins, comme la chose pouvait concerner l'art militaire, il fut inquiet de la Médée du bulletin, jusqu'au jour où mademoiselle Raucourt fit reprendre Médée. Après avoir lu l'affiche, le capitaine ne manqua pas de se rendre le soir au Théâtre-Français pour voir la célèbre actrice dans ce rôle mythologique dont il s'enquit à ses voisins. Cependant, un homme qui, simple soldat, avait eu assez d'énergie pour apprendre à lire, écrire et compter, devait comprendre que, capitaine, il fallait s'instruire. Aussi, depuis cette époque, lut-il avec ardeur les romans et les livres nouveaux, qui lui donnèrent des demi-connaissances, desquelles il tirait un assez bon parti. Dans sa gratitude envers ses professeurs, il allait jusqu'à prendre la défense de Pigault-Lebrun, en disant qu'il le trouvait instructif et souvent profond.

Cet officier, auquel une prudence acquise ne laissait faire aucune démarche inutile, venait de quitter Grenoble et se dirigeait vers la Grande-Chartreuse, après avoir obtenu la veille de son colonel un

congé de huit jours. Il ne comptait pas faire une longue traite; mais, trompé de lieue en lieue par les dires mensongers des paysans qu'il interrogeait, il crut prudent de ne pas s'engager plus loin sans se réconforter l'estomac. Quoiqu'il eût peu de chances de rencontrer une ménagère en son logis par un temps où chacun s'occupe aux champs, il s'arrêta devant quelques chaumières qui aboutissaient à un espace commun, en décrivant une place carrée assez informe, ouverte à tout venant. Le sol de ce territoire de famille était ferme et bien balayé, mais coupé par des fosses à fumier. Des rosiers, des lierres, de hautes herbes, s'élevaient le long des murs lézardés. A l'entrée du carrefour se trouvait un méchant groseillier sur lequel séchaient des guenilles. Le premier habitant que rencontra Genestas fut un pourceau vautré dans un tas de paille, lequel, au bruit des pas du cheval, grogna, leva la tête, et fit enfuir un gros chat noir. Une jeune paysanne, portant sur sa tête un gros paquet d'herbes, se montra tout à coup, suivie à distance par quatre marmots en haillons, mais hardis, tapageurs, aux yeux effrontés, jolis, bruns de teint, de vrais diables qui ressemblaient à des anges. Le soleil petillait et donnait je ne sais quoi de pur à l'air, aux chaumières, aux fumiers, à la troupe ébouriffée. Le soldat demanda s'il était possible d'avoir une tasse de lait. Pour toute réponse, la fille jeta un cri rauque. Une vieille femme apparut soudain sur le seuil d'une cabane, et la jeune paysanne passa dans une étable, après avoir indiqué par un geste la vieille, vers laquelle Genestas se dirigea, non sans bien tenir son cheval afin de ne pas blesser les enfants, qui déjà lui trottaient dans les jambes. Il réitéra sa demande, que la bonne femme se refusa nettement à satisfaire. Elle ne voulait pas, disait-elle, enlever la crème des potées de lait destinées à faire le beurre. L'officier répondit à cette objection en promettant de bien payer le dégât, il attacha son cheval au montant d'une porte, et entra dans la chaumière. Les quatre enfants, qui appartenaient à cette femme, paraissaient avoir tous le même âge, circonstance bizarre qui frappa le commandant. La vieille en avait un cinquième presque pendu à son jupon, et qui, faible, pâle, maladif, réclamait sans doute les plus grands soins: partant il était le bien-aimé, le Benjamin.

Genestas s'assit au coin d'une haute cheminée sans feu, sur le manteau de laquelle se voyait une Vierge en plâtre colorié, tenant dans ses bras l'enfant Jésus. Enseigne sublime! Le sol servait de plancher à la maison. A la longue, la terre primitivement battue était devenue raboteuse, et, quoique propre, elle offrait en grand les callosités d'une écorce d'orange. Dans la cheminée étaient accrochés un sabot plein de sel, une poêle à frire, un chaudron. Le fond de la pièce se trouvait rempli par un lit à colonnes garni de sa pente découpée. Puis, çà et là, des escabelles à trois pieds, formées par des bâtons fichés dans une simple planche de fayard, une huche au pain, une grosse cuiller en bois pour puiser de l'eau, un seau et des poteries pour le lait, un rouet sur la huche, quelques clayons à fromages, des murs noirs, une porte vermoulue ayant une imposte à claire-voie; tels étaient la décoration et le mobilier de cette pauvre demeure. Maintenant, voici le drame auquel assista l'officier, qui s'amusait à fouetter le sol avec sa cravache sans se douter que là se déroulerait un drame. Quand la vieille femme, suivie de son Benjamin teigneux, eut disparu par une porte qui donnait dans sa laiterie, les quatre enfants, après avoir suffisamment examiné le militaire, commencèrent par se délivrer du pourceau. L'animal, avec lequel ils jouaient habituellement, était venu sur le seuil de la porte; les marmots se ruèrent sur lui si vigoureusement et lui appliquèrent des giffles si caractéristiques, qu'il fut forcé de faire prompte retraite. L'ennemi dehors, les enfants attaquèrent une porte dont le loquet, cédant à leurs efforts, s'échappa de la gâche usée qui le retenait; puis ils se jetèrent dans une espèce de fruitier où le commandant, que cette scène amusait, les vit bientôt occupés à ronger des pruneaux secs. La vieille au visage de parchemin et aux guenilles sales rentra dans ce moment, en tenant à la main un pot de lait pour son hôte. — Ah! les vauriens! dit-elle. Elle alla vers les enfants, empoigna chacun d'eux par le bras, le jeta dans la chambre, mais sans lui ôter ses pruneaux, et ferma soigneusement la porte de son grenier d'abondance. — Là, là, mes mignons, soyez donc sages. — Si l'on n'y prenait garde, ils mangeraient le tas de prunes, les enragés! dit-elle en regardant Genestas. Puis elle s'assit sur une escabelle, prit le teigneux entre ses jambes, et se mit à le peigner en lui lavant la tête avec une dextérité féminine et des attentions maternelles. Les quatre petits voleurs restaient, les uns debout, les autres accotés contre le lit ou la huche, tous morveux et sales, bien portants d'ailleurs, grugeant leurs prunes sans rien dire, mais regardant l'étranger d'un air sournois et narquois.

— C'est vos enfants? demanda le soldat à la vieille.

— Faites excuse, monsieur, c'est les enfants de l'hospice. On me donne trois francs par mois et une livre de savon pour chacun d'eux.

— Mais, ma bonne femme, ils doivent vous coûter deux fois plus.

— Monsieur, voilà bien ce que nous dit M. Benassis; mais si d'autres prennent les enfants au même prix, faut bien en passer par là. N'en a pas qui veut des enfants! On a encore besoin de la croix et de la bannière pour en obtenir. Quand nous leur donnerions notre lait pour rien, il ne nous coûte guère. D'ailleurs, monsieur, trois francs, c'est une somme. Voilà quinze francs de trouvés, sans les cinq livres de savon. Dans nos cantons, combien faut-il donc s'exterminer le tempérament avant d'avoir gagné dix sous par jour!

— Vous avez donc des terres à vous? demanda le commandant.

— Non, monsieur. J'en ai eu du temps de défunt mon homme; mais depuis sa mort j'ai été si malheureuse que j'ai été forcée de les vendre.

— Eh bien! reprit Genestas, comment pouvez-vous arriver sans dettes au bout de l'année en faisant le métier de nourrir, de blanchir et d'élever des enfants à deux sous par jour?

— Mais, reprit-elle en peignant toujours son petit teigneux, nous n'arrivons point sans dettes à la Saint-Sylvestre, mon cher monsieur. Que voulez-vous? le bon Dieu s'y prête. J'ai deux vaches. Puis ma fille et moi nous glanons pendant la moisson, en hiver nous allons au bois; enfin, le soir nous filons. Ah! par exemple, il ne faudrait pas toujours un hiver comme le dernier. Je dois soixante-quinze francs au meunier pour de la farine. Heureusement c'est le meunier de M. Benassis. M. Benassis, voilà un ami du pauvre! Il n'a jamais demandé son dû à qui que ce soit. Il ne commencera point par nous. D'ailleurs notre vache a un veau, ça nous acquittera toujours un brin.

Les quatre orphelins, pour qui toutes les protections humaines se résumaient dans l'affection de cette vieille paysanne, avaient fini leurs prunes. Ils profitèrent de l'attention avec laquelle leur mère regardait l'officier en causant, et se réunirent en colonne serrée pour faire encore une fois sauter le loquet de la porte qui les séparait du bon tas de prunes. Ils y allèrent, non comme les soldats français vont à l'assaut, mais silencieux comme des Allemands, poussés qu'ils étaient par une gourmandise naïve et brutale.

— Ah! les petits drôles! Voulez-vous bien finir?

La vieille se leva, prit le plus fort des quatre, lui appliqua légèrement une tape sur le derrière et le jeta dehors; il ne pleura point, les autres demeurèrent tout pantois.

— Ils vous donnent bien du mal?

— Oh! non, monsieur, mais ils sentent mes prunes, les mignons. Si je les laissais seuls pendant un moment, ils se crèveraient.

— Vous les aimez?

A cette demande la vieille leva la tête, regarda le soldat d'un air doucement goguenard et répondit:

— Si je les aime! J'en ai déjà rendu trois, ajouta-t-elle en soupirant, je ne les garde que jusqu'à six ans.

— Mais où est le vôtre?

— Je l'ai perdu.

— Quel âge avez-vous donc? demanda Genestas pour détruire l'effet de sa précédente question.

— Trente-huit ans, monsieur. A la Saint-Jean prochaine, il y aura deux ans que mon homme est mort.

Elle achevait d'habiller le petit souffreteux, qui semblait la remercier par un regard pâle et tendre.

— Quelle vie d'abnégation et de travail! pensa le cavalier.

Sous ce toit, digne de l'étable où Jésus-Christ prit naissance, s'accomplissaient gaiement et sans orgueil les devoirs les plus difficiles de la maternité. Quels cœurs ensevelis dans l'oubli le plus profond! Quelle richesse et quelle pauvreté! Les soldats, mieux que les autres hommes, savent apprécier ce qu'il y a de magnifique dans le sublime en sabots, dans l'Evangile en haillons. Ailleurs se trouve le livre, le texte historié, brodé, découpé, couvert en moire, en tabis, en satin; mais là certes était l'esprit du livre. Il eût été impossible de ne pas croire à quelque religieuse intention du ciel en voyant cette femme qui s'était faite mère comme Jésus-Christ s'est fait homme, qui glanait, souffrait, s'endettait pour des enfants abandonnés, et se trompait dans ses calculs sans vouloir reconnaître qu'elle se ruinait à être mère. A l'aspect de cette femme il fallait nécessairement admettre quelques sympathies entre les bons d'ici-bas et les intelligences d'en haut; aussi le commandant Genestas la regarda-t-il en hochant la tête.

— M. Benassis est-il un bon médecin? demanda-t-il enfin.

— Je ne sais pas, mon cher monsieur, mais il guérit les pauvres pour rien.

— Il paraît, reprit-il en se parlant à lui-même, que cet homme est décidément un homme.

— Oh! oui, monsieur, et un brave homme! aussi n'est-il guère de gens ici qui ne le mettent dans leurs prières du soir et du matin!

— Voilà pour vous, la mère, dit le soldat en lui donnant quelques pièces de monnaie. Et voici pour les enfants, reprit-il en ajoutant un écu. Suis-je encore bien loin de chez M. Benassis? demanda-t-il quand il fut à cheval.

— Oh! non, mon cher monsieur, tout au plus une petite lieue.

Le commandant partit, convaincu qu'il lui restait deux lieues à faire. Néanmoins il aperçut bientôt à travers quelques arbres un premier groupe de maisons, puis enfin les toits du bourg ramassés autour d'un clocher qui s'élève en cône et dont les ardoises sont arrêtées sur les angles de la charpente par des lames de fer-blanc étin-

celant au soleil. Cette toiture, d'un effet original, annonce les frontières de la Savoie, où elle est en usage. En cet endroit la vallée est large. Plusieurs maisons agréablement situées dans la petite plaine ou le long du torrent animent ce pays bien cultivé, fortifié de tous côtés par les montagnes et sans issue apparente. A quelques pas de ce bourg assis à mi-côte, au midi, Genestas arrêta son cheval sous une avenue d'ormes, devant une troupe d'enfants, et leur demanda la maison de M. Benassis. Les enfants commencèrent par se regarder les uns les autres, et par examiner l'étranger de l'air dont ils observent tout ce qui s'offre pour la première fois à leurs yeux : autant de physionomies, autant de curiosités, autant de pensées différentes. Puis le plus effronté, le plus rieur de la bande, un petit gars aux yeux vifs, aux pieds nus et crottés, lui répéta, selon la coutume des enfants : — La maison de M. Benassis, monsieur? Et il ajouta : Je vais vous y conduire. Il marcha devant le cheval autant pour conquérir une sorte d'importance en accompagnant un étranger que par une enfantine obligeance, ou pour obéir à l'impérieux besoin de mouvement qui gouverne à cet âge l'esprit et le corps. L'officier suivit dans sa longueur la principale rue du bourg, rue caillouteuse, à sinuosités, bordée de maisons construites au gré des propriétaires. Là un four s'avance au milieu de la voie publique, ici un pignon s'y présente de profil et la barre en partie, puis un ruisseau venu de la montagne la traverse par ses rigoles. Genestas aperçut plusieurs couvertures en bardeau noir, plus encore en chaume, quelques-unes en tuiles, sept ou huit en ardoises, sans doute celles du curé, du juge de paix et des bourgeois du lieu. C'était toute la négligence d'un village au delà duquel il n'y aurait plus eu de terre, qui semblait n'aboutir et ne tenir à rien; ses habitants paraissaient former une même famille en dehors du mouvement social, et ne s'y rattacher que par le collecteur d'impôts ou par d'imperceptibles ramifications. Quand Genestas eut fait quelques pas de plus, il vit en haut de la montagne une large rue qui domine ce village. Il existait sans doute un vieux et un nouveau bourg. En effet, par une échappée de vue, et dans un endroit où le commandant modéra le pas de son cheval, il put facilement examiner des maisons bien bâties dont les toits neufs égayent l'ancien village. Dans ces habitations nouvelles que couronne une avenue de jeunes arbres, il entendit les chants particuliers aux ouvriers occupés, le murmure de quelques ateliers, un grognement de limes, le bruit des marteaux, les cris confus de plusieurs industries. Il remarqua la maigre fumée des cheminées ménagères et celle plus abondante des forges du charron, du serrurier, du maréchal. Enfin, à l'extrémité du village vers laquelle son guide le dirigeait, Genestas aperçut des fermes éparses, des champs bien cultivés, des plantations parfaitement entendues, et comme un petit coin de la Brie perdu dans un vaste pli du terrain dont, à la première vue, il n'eût pas soupçonné l'existence entre le bourg et les montagnes qui terminent le pays. Bientôt l'enfant s'arrêta. — Voilà la porte de *sa* maison, dit-il. L'officier descendit de cheval, en passa la bride dans son bras; puis, pensant que toute peine mérite salaire, il tira quelques sous de son gousset et les offrit à l'enfant, qui les prit d'un air étonné, ouvrit de grands yeux, ne remercia pas, et resta là pour voir. — En cet endroit la civilisation est peu avancée, les religions du travail y sont en pleine vigueur, et la mendicité n'y a pas encore pénétré, pensa Genestas. Plus curieux qu'intéressé, le guide du militaire s'accota à un mur à hauteur d'appui qui sert à clore la cour de la maison, et dans lequel est fixée une grille en bois noirci, de chaque côté des pilastres de la porte.

Cette porte, pleine dans sa partie inférieure et jadis peinte en gris, est terminée par des barreaux jaunes taillés en fer de lance. Ces ornements, dont la couleur a passé, décrivent un croissant dans le haut de chaque vantail, et se réunissent en formant une grosse pomme de pin figurée par le haut des montants quand la porte est fermée. Ce portail, rongé par les vers, tacheté par le velours des mousses, est presque détruit par l'action alternative du soleil et de la pluie. Surmontés de quelques aloès et de pariétaires venues au hasard, les pilastres cachent les tiges de deux ac...s *inermis* plantés dans la cour, et dont les touffes vertes s'élèvent en forme de houppes à poudrer. L'état de ce portail trahissait chez le propriétaire une insouciance qui parut déplaire à l'officier, il fronça les sourcils en homme contraint de renoncer à quelque illusion. Nous sommes habitués à juger les autres d'après nous, et si nous les absolvons complaisamment de nos défauts, nous les condamnons sévèrement de ne pas avoir nos qualités. Si le commandant voulait que M. Benassis fût un homme soigneux ou méthodique, certes, la porte de sa maison annonçait une complète indifférence en matière de propriété. Un soldat amoureux de l'économie domestique autant que l'était Genestas devait donc conclure promptement du portail à la vie et au caractère de l'inconnu; ce à quoi, malgré sa circonspection, il ne manqua point. La porte était entrebâillée, autre insouciance! Sur la foi de cette confiance rustique, l'officier s'introduisit sans façon dans la cour, attacha son cheval aux barreaux de la grille, et pendant qu'il y nouait la bride, un hennissement partit d'une écurie vers laquelle le cheval et le cavalier tournèrent involontairement les yeux : un vieux domestique en ouvrit la porte, montra sa tête coiffée du bonnet de laine rouge en usage dans le pays, et qui ressemble parfaitement au bonnet phrygien dont on affuble la Liberté. Comme il y avait place pour plusieurs chevaux, le bonhomme, après avoir demandé à Genestas s'il venait voir M. Benassis, lui offrit pour son cheval l'hospitalité de l'écurie, en regardant avec une expression de tendresse et d'admiration l'animal, qui était fort beau. Le commandant suivit son cheval, pour voir comment il allait se trouver. L'écurie était propre, la litière y abondait, et les deux chevaux de Benassis avaient cet air heureux qui fait reconnaître entre tous les chevaux un cheval de curé. Une servante, arrivée de l'intérieur de la maison sur le perron, semblait attendre officiellement les interrogations de l'étranger, à qui déjà le valet d'écurie avait appris que M. Benassis était sorti.

— Notre maître est allé au moulin à blé, dit-il. Si vous voulez l'y rejoindre, vous n'avez qu'à suivre le sentier qui mène à la prairie, le moulin est au bout.

Genestas aima mieux voir le pays que d'attendre indéfiniment le retour de Benassis, et s'engagea dans le chemin du moulin à blé. Quand il eut dépassé la ligne inégale que trace le bourg sur le flanc de la montagne, il aperçut la vallée, le moulin, et l'un des plus délicieux paysages qu'il eût encore vus.

Arrêtée par la base des montagnes, la rivière forme un petit lac au-dessus duquel les pics s'élèvent d'étage en étage, en laissant deviner leurs nombreuses vallées par les différentes teintes de la lumière ou par la pureté plus ou moins vive de leurs arêtes chargées toutes de sapins noirs. Le moulin, construit récemment à la chute du torrent dans le petit lac, a le charme d'une maison isolée qui se cache au milieu des eaux, entre les têtes de plusieurs arbres aquatiques. De l'autre côté de la rivière, au bas d'une montagne alors faiblement éclairée à son sommet par les rayons rouges du soleil couchant, Genestas entrevit une douzaine de chaumières abandonnées, sans fenêtres ni portes; leurs toitures dégradées laissaient voir d'assez fortes trouées, les terres d'alentour formaient des champs parfaitement labourés et semés; leurs anciens jardins convertis en prairies étaient arrosés par des irrigations disposées avec autant d'art que dans le Limousin. Le commandant s'arrêta machinalement pour contempler les débris de ce village.

Pourquoi les hommes ne regardent-ils point sans une émotion profonde toutes les ruines, même les plus humbles? Sans doute elles sont pour eux une image du malheur dont le poids est senti par eux si diversement. Les cimetières font penser à la mort, un village abandonné fait songer aux peines de la vie; la mort est un malheur prévu, les peines de la vie sont infinies. L'infini n'est-il pas le secret des grandes mélancolies? L'officier avait atteint la chaussée pierreuse du moulin sans avoir pu s'expliquer l'abandon de ce village, il demanda Benassis à un garçon meunier assis sur des sacs de blé à la porte de la maison.

— M. Benassis est allé là, dit le meunier en montrant une des chaumières ruinées.

— Ce village a donc été brûlé? dit le commandant.

— Non, monsieur.

— Pourquoi donc alors est-il ainsi? demanda Genestas.

— Ah! pourquoi? répondit le meunier en levant les épaules et rentrant chez lui, M. Benassis vous le dira.

L'officier passa sur une espèce de pont fait avec de grosses pierres entre lesquelles coule le torrent, et arriva bientôt à la maison désignée. Le chaume de cette habitation était encore entier, couvert de mousse, mais sans trous, et les fermetures semblaient être en bon état. En y entrant, Genestas vit du feu dans la cheminée, au coin de laquelle se tenaient une vieille femme agenouillée devant un malade assis sur une chaise, et un homme debout, le visage tourné vers le foyer. L'intérieur de cette maison formait une seule chambre éclairée par un mauvais châssis garni de toile. Le sol était en terre battue. La chaise, une table et un grabat composaient tout le mobilier. Jamais le commandant n'avait rien vu de si simple ni de si nu, même en Russie, où les cabanes des Mougiks ressemblent à des tanières. Là, rien n'attestait les choses de la vie, il ne s'y trouvait même pas le moindre ustensile nécessaire à la préparation des aliments les plus grossiers. Vous eussiez dit la niche d'un chien sans son écuelle. N'était le grabat, une souquenille pendue à un clou et des sabots garnis de paille, seuls vêtements du malade, cette chaumière eût paru déserte comme les autres. La femme agenouillée, paysanne fort vieille, s'efforçait de maintenir les pieds du malade dans un baquet plein d'une eau brune. En distinguant un pas que le bruit des éperons rendait insolite pour des oreilles accoutumées au marcher monotone des gens de la campagne, l'homme se tourna vers Genestas en manifestant une sorte de surprise partagée par la vieille.

— Je n'ai pas besoin, dit le militaire, de demander si vous êtes M. Benassis. Étranger, impatient de vous voir, vous m'excuserez, monsieur, d'être venu vous chercher sur votre champ de bataille, au lieu de vous avoir attendu chez vous. Ne vous dérangez pas, faites vos affaires. Quand vous aurez fini, je vous dirai l'objet de ma visite.

Genestas s'assit à demi sur le bord de la table et garda le silence. Le feu répandait dans la chaumière une clarté plus vive que celle du soleil, dont les rayons, brisés par le sommet des montagnes, ne

peuvent jamais arriver dans cette partie de la vallée. A la lueur de ce feu, fait avec quelques branches de sapin résineux qui entretenaient une flamme brillante, le militaire aperçut la figure de l'homme qu'un secret intérêt le contraignait à chercher, à étudier, à parfaitement connaître. M. Benassis, le médecin du canton, resta les bras croisés, écouta froidement Genestas, lui rendit son salut, et se retourna vers le malade sans se croire l'objet d'un examen aussi sérieux que le fut celui du militaire.

Benassis était un homme de taille ordinaire, mais large des épaules et large de poitrine. Une ample redingote verte, boutonnée jusqu'au cou, empêcha l'officier de saisir les détails si caractéristiques de ce personnage ou de son maintien; mais l'ombre et l'immobilité dans laquelle resta le corps servirent à faire ressortir la figure, alors fortement éclairée par un reflet des flammes. Cet homme avait un visage semblable à celui d'un satyre: même front légèrement cambré, mais plein de proéminences toutes plus ou moins significatives; même nez retroussé, spirituellement fendu dans le bout; mêmes pommettes saillantes. La bouche était sinueuse, les lèvres étaient épaisses et rouges. Le menton se relevait brusquement. Les yeux, bruns et animés par un regard vif auquel la couleur nacrée du blanc de l'œil donnait un grand éclat, exprimaient des passions amorties. Les cheveux jadis noirs et maintenant gris, les rides profondes de son visage et ses gros sourcils déjà blanchis, son nez devenu bulbeux et veiné, son teint jaune et marbré par des taches rouges, tout annonçait en lui l'âge de cinquante ans et les rudes travaux de sa profession. L'officier ne put que présumer la capacité de la tête, alors couverte d'une casquette; mais, quoique cachée par cette coiffure, elle lui parut être une de ces têtes proverbialement nommées *têtes carrées*. Habitué, par les rapports qu'il avait eus avec les hommes d'énergie que rechercha Napoléon, à distinguer les traits des personnes destinées aux grandes choses, Genestas devina quelque mystère dans cette vie obscure, et se dit en voyant ce visage extraordinaire: — Par quel hasard est-il resté médecin de campagne? Après avoir sérieusement observé cette physionomie, qui, malgré ses analogies avec les autres figures humaines, trahissait une secrète existence en désaccord avec ses apparentes vulgarités, il partagea nécessairement l'attention que le médecin donnait au malade, et la vue de ce malade changea complétement le cours de ses réflexions.

Malgré les innombrables spectacles de sa vie militaire, le vieux cavalier ressentit un mouvement de surprise accompagné d'horreur en apercevant une face humaine où la pensée ne devait jamais avoir brillé, face livide où la souffrance apparaissait naïve et silencieuse, comme sur le visage d'un enfant qui ne sait pas encore parler et qui ne peut plus crier, enfin la face tout animale d'un vieux crétin mourant. Le crétin était la seule variété de l'espèce humaine que le chef d'escadron n'eût pas encore vue. A l'aspect d'un front dont la peau formait un gros pli rond, de deux yeux semblables à ceux d'un poisson cuit, d'une tête couverte de petits cheveux rabougris auxquels la nourriture manquait, tête toute déprimée et dénuée d'organes sensitifs, qui n'eût pas éprouvé, comme Genestas, un sentiment de dégoût involontaire pour une créature qui n'avait ni les grâces de l'animal ni les priviléges de l'homme, qui n'avait jamais eu ni raison ni instinct, et n'avait jamais entendu ni parlé aucune espèce de langage? En voyant arriver ce pauvre être au terme d'une carrière qui n'était point la vie, il semblait difficile de lui accorder un regret; cependant la vieille femme le contemplait avec une touchante inquiétude, et passait ses mains sur la partie des jambes que l'eau brûlante n'avait pas baignée avec autant d'affection que si c'eût été son mari. Benassis lui-même, après avoir étudié cette face morte et ces yeux sans lumière, vint prendre doucement la main du crétin et lui tâta le pouls.

— Le bain n'agit pas, dit-il en hochant la tête, recouchons-le.

Il prit lui-même cette masse de chair, la transporta sur le grabat d'où il venait sans doute de la tirer, l'y étendit soigneusement en allongeant les jambes déjà presque froides, en plaçant la main et la tête avec les attentions que pourrait avoir une mère pour son enfant.

— Tout est dit, il va mourir, ajouta Benassis, qui resta debout au bord du lit.

La vieille femme, les mains sur ses hanches, regarda le mourant en laissant échapper quelques larmes. Genestas lui-même demeura silencieux, sans pouvoir s'expliquer comment la mort d'un être si peu intéressant lui causait déjà tant d'impression. Il partageait instinctivement déjà la pitié sans bornes que ces malheureuses créatures inspirent dans les vallées privées de soleil où la nature les a jetées. Ce sentiment, dégénéré en superstition religieuse chez les familles auxquelles les crétins appartiennent, ne dérive-t-il pas de la plus belle des vertus chrétiennes, la charité, et de la foi le plus fermement utile à l'ordre social, l'idée des récompenses futures, la seule qui nous fasse accepter nos misères? L'espoir de mériter les félicités éternelles aide les parents de ces pauvres êtres et ceux qui les entourent à exercer en grand les soins de la maternité dans sa sublime protection incessamment donnée à une créature inerte qui d'abord ne la comprend pas, et qui plus tard l'oublie. Admirable religion! elle a placé les secours d'une bienfaisance aveugle près d'une aveugle infortune. Là où se trouvent des crétins, la population croit que la présence d'un être de cette espèce porte bonheur à la famille. Cette croyance sert à rendre douce une vie qui, dans le sein des villes, serait condamnée aux rigueurs d'une fausse philanthropie et à la discipline d'un hospice. Dans la vallée supérieure de l'Isère, où ils abondent, les crétins vivent en plein air avec les troupeaux qu'ils sont dressés à garder. Au moins sont-ils libres et respectés comme doit l'être le malheur.

Depuis un moment la cloche du village tintait des coups éloignés par intervalles égaux, pour apprendre aux fidèles la mort de l'un d'eux. En voyageant dans l'espace, cette pensée religieuse arrivait affaiblie à la chaumière, où elle répandait une double mélancolie. Des pas nombreux retentirent dans le chemin et annoncèrent une foule, mais une foule silencieuse. Puis les chants de l'Eglise détonèrent tout à coup en réveillant les idées confuses qui saisissent les âmes les plus incrédules, forcées de céder aux touchantes harmonies de la voix humaine. L'Eglise venait au secours de cette créature qui ne la connaissait point. Le curé parut, précédé de la croix tenue par un enfant de chœur, suivi du sacristain portant le bénitier, et d'une cinquantaine de femmes, de vieillards, d'enfants, tous venus pour joindre leurs prières à celles de l'Eglise. Le médecin et le militaire se regardèrent en silence et se retirèrent dans un coin pour faire place à la foule, qui s'agenouilla au dedans et au dehors de la chaumière. Pendant la consolante cérémonie du viatique célébrée pour cet être qui n'avait jamais péché, mais à qui le monde chrétien disait adieu, la plupart de ces visages grossiers furent sincèrement attendris. Quelques larmes coulèrent sur de rudes joues crevassées par le soleil et brunies par les travaux en plein air. Ce sentiment de parenté volontaire était tout simple. Il n'y avait personne dans la commune qui n'eût plaint ce pauvre être, qui ne lui eût donné son pain quotidien: n'avait-il pas rencontré un père en chaque enfant, une mère chez la plus rieuse petite fille?

— Il est mort, dit le curé.

Ce mot excita la consternation la plus vraie. Les cierges furent allumés. Plusieurs personnes voulurent passer la nuit auprès du corps, Benassis et le militaire sortirent. A la porte quelques paysans arrêtèrent le médecin pour lui dire: — Ah! monsieur le maire, si vous ne l'avez pas sauvé, Dieu voulait sans doute le rappeler à lui.

— J'ai fait de mon mieux, mes enfants, répondit le docteur. Vous ne sauriez croire, monsieur, dit-il à Genestas quand ils furent à quelques pas du village abandonné dont le dernier habitant venait de mourir, combien de consolations vraies la parole de ces paysans renferme pour moi! Il y a dix ans, j'ai failli être lapidé dans ce village aujourd'hui désert, mais alors habité par trente familles.

Genestas mit une interrogation si visible dans l'air de sa physionomie et dans son geste, que le médecin lui raconta, tout en marchant, l'histoire annoncée par ce début.

— Monsieur, quand je vins m'établir ici, je trouvai dans cette partie du canton une douzaine de crétins, dit le médecin en se retournant pour montrer à l'officier les maisons ruinées. La situation de ce hameau dans un fond sans courant d'air, près du torrent dont l'eau provient des neiges fondues, privé des bienfaits du soleil, qui n'éclaire que le sommet de la montagne, tout y favorise la propagation de cette affreuse maladie. Les lois ne défendent pas l'accouplement de ces malheureux, protégés ici par une superstition dont la puissance m'était inconnue, que j'ai d'abord condamnée, puis admirée. Le crétinisme se serait donc étendu depuis cet endroit jusqu'à la vallée. N'était-ce pas rendre un grand service au pays que d'arrêter cette contagion physique et intellectuelle? Malgré sa grave urgence, ce bienfait pouvait coûter la vie à celui qui entreprendrait de l'opérer. Ici, comme dans les autres sphères sociales, pour accomplir le bien, il fallait froisser, non pas des intérêts, mais, chose plus dangereuse à manier, des idées religieuses converties en superstition, la forme la plus indestructible des idées humaines. Je ne m'effrayai de rien. Je sollicitai d'abord la place de maire du canton, et l'obtins; puis, après avoir reçu l'approbation verbale du préfet, je fis nuitamment transporter à prix d'argent quelques-unes de ces malheureuses créatures du côté d'Aiguebelle en Savoie, où il s'en trouve beaucoup, et où elles devaient être très-bien traitées. Aussitôt que cet acte d'humanité fut connu, je devins en horreur à toute la population. Le curé prêcha contre moi. Malgré mes efforts pour expliquer aux meilleures têtes du bourg combien était importante l'expulsion de ces crétins, malgré les soins gratuits que je rendais aux malades du pays, on me tira un coup de fusil au coin d'un bois. J'allai voir l'évêque de Grenoble et lui demandai le changement du curé. Monseigneur fut assez bon pour me permettre de choisir un prêtre qui pût s'associer à mes œuvres, et j'eus le bonheur de rencontrer un de ces êtres qui semblent tombés du ciel. Je poursuivis mon entreprise. Après avoir travaillé les esprits, je déportai nuitamment six autres crétins. A cette seconde tentative, j'eus pour défenseurs quelques-uns de mes obligés et les membres du conseil de la commune, de qui j'intéressai l'avarice en leur prouvant combien l'entretien de ces pauvres êtres était coûteux, combien il serait profitable pour le bourg de convertir les terres possédées sans titre par eux en communaux qui man-

quaient au bourg; j'eus pour moi les riches; mais les pauvres, les vieilles femmes, les enfants et quelques entêtés me demeurèrent hostiles. Par malheur, mon dernier enlèvement se fit incomplétement. Le crétin que vous venez de voir n'était pas rentré chez lui, n'avait point été pris, et se retrouva le lendemain, seul de son espèce, dans le village où habitaient encore quelques familles dont les individus, presque imbéciles, étaient encore exempts de crétinisme. Je voulus achever mon ouvrage et vins de jour, en costume, pour arracher ce malheureux de sa maison. Mon intention fut connue aussitôt que je sortis de chez moi, les amis du crétin me devancèrent, et je trouvai devant sa chaumière un rassemblement de femmes, d'enfants, de vieillards, qui tous me saluèrent par des injures accompagnées d'une grêle de pierres. Dans ce tumulte, au milieu duquel j'allais peut-être périr victime de l'enivrement réel qui saisit une foule exaltée par les cris et l'agitation de sentiments exprimés en commun, je fus sauvé par le crétin! Ce pauvre être sortit de sa cabane, fit entendre son gloussement, et apparut comme le chef suprême de ces fanatiques. A cette apparition, les cris cessèrent. J'eus l'idée de proposer une transaction, et je pus l'expliquer à la faveur du calme si heureusement survenu. Mes approbateurs n'oseraient sans doute pas me soutenir dans cette circonstance: leur secours devait être purement passif, ces gens superstitieux allaient veiller avec la plus grande activité à la conservation de leur dernière idole: il me parut impossible de la leur ôter. Je promis donc de laisser le crétin en paix dans sa maison, à la condition que personne n'en approcherait, que les familles de ce village passeraient l'eau et viendraient loger au bourg dans des maisons neuves que je me chargeai de construire en y joignant des terres dont le prix plus tard devait m'être remboursé par la commune. Eh bien! mon cher monsieur, il me fallut six mois pour vaincre les résistances que rencontra l'exécution de ce marché, quelque avantageux qu'il fût aux familles de ce village. L'affection des gens de la campagne pour leurs masures est un fait inexplicable. Quelque insalubre que puisse être sa chaumière, un paysan s'y attache beaucoup plus qu'un banquier ne tient à son hôtel. Pourquoi? je ne sais. Peut-être la force des sentiments est-elle en raison de leur rareté. Peut-être l'homme qui vit peu par la pensée vit-il beaucoup par les choses; et moins il en possède, plus sans doute il les aime. Peut-être en est-il du paysan comme du prisonnier... il n'éparpille point les forces de son âme, il les concentre sur une seule idée, et arrive alors à une grande énergie de sentiment. Pardonnez ces réflexions à un homme qui échange rarement ses pensées. D'ailleurs ne croyez pas, monsieur, que je me sois beaucoup occupé d'idées creuses. Ici, tout doit être pratique et action. Hélas! moins ces pauvres gens ont d'idées, plus il est difficile de leur faire entendre leurs véritables intérêts. Aussi me suis-je résigné à toutes les minuties de mon entreprise. Chacun d'eux me disait la même chose, une de ces choses pleines de bon sens et qui ne souffrent pas de réponse: — Ah! monsieur, vos maisons ne sont point encore bâties. — Eh bien! leur disais-je, promettez-moi de venir les habiter aussitôt qu'elles seront achevées. Heureusement, monsieur, je fis décider que notre bourg est propriétaire de toute la montagne au pied de laquelle se trouve le village maintenant abandonné. La valeur des bois situés sur les hauteurs put suffire à payer le prix des terres et celui des maisons promises qui se construisirent. Quand un seul de mes ménages récalcitrants y fut logé, les autres ne tardèrent pas à le suivre. Le bien-être qui résulta de ce changement fut trop sensible pour ne pas être apprécié par ceux qui tenaient le plus superstitieusement à leur village sans soleil, autant dire sans âme. La conclusion de cette affaire, la conquête des biens communaux dont la possession nous fut confirmée par le conseil d'État, me firent acquérir une grande importance dans le canton. Mais, monsieur, combien de soins! dit le médecin en s'arrêtant et en levant une main qu'il laissa retomber par un mouvement plein d'éloquence. Moi seul connais la distance du bourg à la préfecture d'où rien ne sort, et de la préfecture au conseil d'État où rien n'entre. Enfin, reprit-il, paix aux puissances de la terre, elles ont cédé à mes importunités, c'est beaucoup. Si vous saviez le bien produit par une signature insouciamment donnée!... Monsieur, deux ans après avoir tenté de si grandes petites choses et les avoir mises à fin, tous les pauvres ménages de ma commune possédaient au moins deux vaches, et les envoyaient pâturer dans la montagne, où, sans attendre l'autorisation du conseil d'État, j'avais pratiqué des irrigations transversales semblables à celles de la Suisse, de l'Auvergne et du Limousin. A leur grande surprise, les gens du bourg y virent poindre d'excellentes prairies, et obtinrent une plus grande quantité de lait, grâce à la meilleure qualité des pâturages. Les résultats de cette conquête furent immenses. Chacun imita mes irrigations. Les prairies, les bestiaux, toutes les productions se multiplièrent. Dès lors je pus sans crainte entreprendre d'améliorer ce coin de terre encore inculte et de civiliser ses habitants jusqu'alors dépourvus d'intelligence. Enfin, monsieur, nous autres solitaires, nous sommes très-causeurs; si l'on nous fait une question, l'on ne sait jamais où s'arrêtera la réponse. Lorsque j'arrivai dans cette vallée, la population était de sept cents âmes; maintenant on en compte deux mille. L'affaire du dernier crétin m'a obtenu l'estime de tout le monde. Après avoir montré constamment à mes administrés de la mansuétude et de la fermeté tout à la fois, je devins l'oracle du canton. Je fis tout pour mériter la confiance sans la solliciter ni sans paraître la désirer; seulement, je tâchai d'inspirer à tous le plus grand respect pour ma personne par la religion avec laquelle je sus remplir tous mes engagements, même les plus frivoles. Après avoir promis de prendre soin du pauvre être que vous venez de voir mourir, je veillai sur lui mieux que ses précédents protecteurs ne l'avaient fait. Il a été nourri, soigné comme l'enfant adoptif de la commune. Plus tard, les habitants ont fini par comprendre le service que je leur avais rendu malgré eux. Néanmoins ils conservent encore un reste de leur ancienne superstition; je suis loin de les en blâmer, leur culte envers le crétin ne m'a-t-il pas souvent servi de texte pour engager ceux qui avaient de l'intelligence à aider les malheureux? Mais nous sommes arrivés, reprit après une pause Benassis en apercevant le toit de sa maison.

Loin d'attendre de celui qui l'écoutait la moindre phrase d'éloge ou de remercîment en racontant cet épisode de sa vie administrative, il semblait avoir cédé à ce naïf besoin d'expansion auquel obéissent les gens retirés du monde.

— Monsieur, lui dit le commandant, j'ai pris la liberté de mettre mon cheval dans votre écurie, et vous aurez la bonté de m'excuser quand je vous aurai appris le but de mon voyage.

— Ah! quel est-il? lui demanda Benassis en ayant l'air de quitter une préoccupation et de se souvenir que son compagnon était un étranger.

Par suite de son caractère franc et communicatif, il avait accueilli Genestas comme un homme de connaissance.

— Monsieur, répondit le militaire, j'ai entendu parler de la guérison presque miraculeuse de M. Gravier, de Grenoble, que vous avez pris chez vous. Je viens dans l'espoir d'obtenir les mêmes soins, sans avoir les mêmes titres à votre bienveillance: cependant peut-être la mérité-je. Je suis un vieux militaire auquel d'anciennes blessures ne laissent pas de repos. Il vous faudra bien au moins huit jours pour examiner l'état dans lequel je suis, car mes douleurs ne se réveillent que de temps à autre, et...

— Eh bien! monsieur, dit Benassis en l'interrompant, la chambre de M. Gravier est toujours prête, venez... Ils entrèrent dans la maison, dont la porte fut alors poussée par le médecin avec une vivacité que Genestas attribua au plaisir d'avoir un pensionnaire. — Jacquotte, cria Benassis, monsieur va dîner ici.

— Mais, monsieur, reprit le soldat, ne serait-il pas convenable de nous arranger pour le prix?...

— Le prix de quoi? dit le médecin.

— D'une pension. Vous ne pouvez pas me nourrir, moi et mon cheval, sans...

— Si vous êtes riche, répondit Benassis, vous payerez bien; sinon, je ne veux rien.

— Rien, dit Genestas, me semble trop cher. Mais, riche ou pauvre, dix francs par jour, sans compter le prix de vos soins, vous seront-ils agréables?

— Rien ne m'est plus désagréable que de recevoir un prix quelconque pour le plaisir d'exercer l'hospitalité, reprit le médecin en fronçant les sourcils. Quant à mes soins, vous ne les aurez que si vous me plaisez. Les riches ne sauraient acheter mon temps, il appartient aux gens de cette vallée. Je ne veux ni gloire ni fortune, je ne demande à mes malades ni louanges ni reconnaissance. L'argent que vous me remettrez ira chez les pharmaciens de Grenoble pour payer les médicaments indispensables aux pauvres du canton.

Qui eût entendu ces paroles, jetées brusquement mais sans amertume, se serait intérieurement dit, comme Genestas: — Voilà une bonne pâte d'homme.

— Monsieur, répondit le militaire avec sa ténacité accoutumée, je vous donnerai donc dix francs par jour, et vous en ferez ce que vous voudrez. Cela posé, nous nous entendrons mieux, ajouta-t-il en prenant la main du médecin et la lui serrant avec une cordialité pénétrante. Malgré mes dix francs, vous verrez bien que je ne suis pas un Arabe.

Après ce combat, dans lequel il n'y eut pas chez Benassis le moindre désir de paraître ni généreux ni philanthrope, le prétendu malade entra dans la maison de son médecin, où tout se trouva conforme au délabrement de la porte et aux vêtements du possesseur. Les moindres choses y attestaient l'insouciance la plus profonde pour ce qui n'était pas d'une essentielle utilité. Benassis fit passer Genestas par la cuisine, le chemin le plus court pour aller à la salle à manger. Si cette cuisine, enfumée comme celle d'une auberge, était garnie d'ustensiles en nombre suffisant, ce luxe était l'œuvre de Jacquotte, ancienne servante du curé, qui disait *nous*, et régnait en souveraine sur le ménage du médecin. S'il y avait en travers du manteau de la cheminée une bassinoire bien claire, probablement Jacquotte aimait à se coucher chaudement en hiver, et par ricochet bassinait les draps de son maître, qui, disait-elle, ne songeait à rien; mais Benassis l'avait prise à cause de ce qui eût été pour tout autre un intolérable défaut. Jacquotte voulait dominer au logis, et le médecin avait

désiré rencontrer une femme qui dominât chez lui. Jacquotte achetait, vendait, accommodait, changeait, plaçait et déplaçait, arrangeait et dérangeait tout selon son bon plaisir; jamais son maître ne lui avait fait une seule observation. Aussi Jacquotte administrait-elle sans contrôle la cour, l'écurie, le valet, la cuisine, la maison, le jardin et le maître. De sa propre autorité se changeait le linge, se faisait la lessive et s'emmagasinaient les provisions. Elle décidait de l'entrée au logis et de la mort des cochons, grondait le jardinier, arrêtait le menu du déjeuner et du dîner, allait de la cave au grenier, du grenier dans la cave, en y balayant tout à sa fantaisie sans rien trouver qui lui résistât. Benassis n'avait voulu que deux choses : dîner à six heures et ne dépenser qu'une certaine somme par mois. Une femme à laquelle tout obéit chante toujours; aussi Jacquotte riait-elle, rossignolait-elle par les escaliers, toujours fredonnant quand elle ne chantait point, et chantant quand elle ne fredonnait pas. Naturellement propre, elle tenait la maison proprement. Si son goût eût été différent, M. Benassis eût été bien malheureux, disait-elle, car le pauvre homme était si peu regardant qu'on pouvait lui faire manger des choux pour des perdrix; sans elle, il eût gardé bien souvent la même chemise pendant huit jours. Mais Jacquotte était une infatigable plieuse de linge, par caractère frotteuse de meubles, amoureuse d'une propreté tout ecclésiastique, la plus minutieuse, la plus reluisante, la plus douce des propretés. Ennemie de la poussière, elle époussetait, lavait, blanchissait sans cesse. L'état de la porte extérieure lui causait une vive peine. Depuis dix ans elle tirait de son maître, tous les premiers du mois, la promesse de faire mettre cette porte à neuf, de rechampir les murs de la maison, et de tout arranger *gentiment*, et monsieur n'avait pas encore tenu sa parole. Aussi, quand elle venait à déplorer la profonde insouciance de Benassis, manquait-elle rarement à prononcer cette phrase sacramentale par laquelle se terminaient tous les éloges de son maître : — « On ne peut pas dire qu'il soit bête, puisqu'il fait quasiment des miracles dans l'endroit; mais il est quelquefois bête tout de même, mais bête qu'il faut tout lui mettre dans la main comme à un enfant! » Jacquotte aimait la maison comme une chose à elle. D'ailleurs, après y avoir demeuré pendant vingt-deux ans, peut-être avait-elle le droit de se faire illusion. En venant dans le pays, Benassis, ayant trouvé cette maison en vente par suite de la mort du curé, avait tout acheté, murs et terrain, meubles, vaisselle, vin, poules, le vieux cartel à figures, le cheval et la servante. Jacquotte, le modèle du genre cuisinière, montrait un corsage épais, invariablement enveloppé d'une indienne brune semée de pois rouges, ficelé, serré de manière à faire croire que l'étoffe allait craquer au moindre mouvement. Elle portait un bonnet rond plissé, sous lequel sa figure un peu blafarde et à double menton paraissait encore plus blanche qu'elle ne l'était. Petite, agile, la main leste et potelée, Jacquotte parlait haut et continuellement. Si elle se taisait un instant et prenait le coin de son tablier pour le relever triangulairement, ce geste annonçait quelque longue remontrance adressée au maître ou au valet. De toutes les cuisinières du royaume, Jacquotte était certes la plus heureuse. Pour rendre son bonheur aussi complet qu'un bonheur peut l'être ici-bas, sa vanité se trouvait sans cesse satisfaite : le bourg l'acceptait comme une autorité mixte placée entre le maire et le garde champêtre.

En entrant dans la cuisine, le maître n'y trouva personne. — Où diable sont-ils donc allés? dit-il. Pardonnez-moi, reprit-il en se tournant vers Genestas, de vous introduire ici. L'entrée d'honneur est par le jardin, mais je suis si peu habitué à recevoir du monde, que... Jacquotte!

A ce nom, proféré presque impérieusement, une voix de femme répondit dans l'intérieur de la maison. Un moment après, Jacquotte prit l'offensive en appelant à son tour Benassis, qui vint promptement dans la salle à manger.

— Vous voilà bien, monsieur, dit-elle, vous n'en faites jamais d'autres! Vous invitez toujours du monde à dîner sans m'en prévenir, et vous croyez que tout est troussé quand vous avez crié : Jacquotte! Allez-vous pas recevoir ce monsieur dans la cuisine? Ne fallait-il pas ouvrir le salon, y allumer du feu? Nicole y est et va tout arranger. Maintenant promenez votre monsieur pendant un moment dans le jardin; ça l'amusera, cet homme, s'il aime les jolies choses, montrez-lui la charmille de défunt monsieur, j'aurai le temps de tout apprêter, le dîner, le couvert et le salon.

— Oui; mais, Jacquotte, reprit Benassis, ce monsieur va rester ici. N'oublie pas de donner un coup d'œil à la chambre de M. Gravier, de voir aux draps et à tout, de..

— N'allez-vous pas vous mêler des draps à présent? répliqua Jacquotte. S'il couche ici, je sais bien ce qu'il faudra lui faire. Vous n'êtes seulement pas entré dans la chambre de M. Gravier depuis dix mois. Il n'y a rien à y voir, elle est propre comme mon œil. Il va donc demeurer ici, ce monsieur? ajouta-t elle d'un ton radouci.

— Oui.

— Pour longtemps?

— Ma foi, je ne sais pas. Mais qu'est-ce que cela te fait?

— Ah! qu'est-ce que cela me fait, monsieur? Ah! bien, qu'est-ce que cela me fait? En voilà bien d'une autre! Et les provisions, et tout, et...

Sans achever le flux de paroles par lequel, en toute autre occasion, elle eût assailli son maître pour lui reprocher son manque de confiance, elle le suivit dans la cuisine. En devinant qu'il s'agissait d'un pensionnaire, elle fut impatiente de voir Genestas, à qui elle fit une révérence obséquieuse en l'examinant de la tête aux pieds. La physionomie du militaire avait alors une expression triste et songeuse qui lui donnait un air rude; le colloque de la servante et du maître lui semblait révéler en ce dernier une nullité qui lui faisait rabattre, quoique à regret, de la haute opinion qu'il avait prise en admirant sa persistance à sauver ce petit pays des malheurs du crétinisme.

— Il ne me revient pas du tout ce particulier, dit Jacquotte.

— Si vous n'êtes pas fatigué, monsieur, dit le médecin à son prétendu malade, nous ferons un tour de jardin avant le dîner.

— Volontiers, répondit le commandant.

Ils traversèrent la salle à manger, et entrèrent dans le jardin par une espèce d'antichambre ménagée au bas de l'escalier, et qui séparait la salle à manger du salon. Cette pièce, fermée par une grande porte-fenêtre, était contiguë au perron de pierre, ornement de la façade sur le jardin. Divisé en quatre grands carrés égaux par des allées bordées de buis qui dessinaient une croix, ce jardin était terminé par une épaisse charmille, bonheur du précédent propriétaire. Le militaire s'assit sur un banc de bois vermoulu, sans voir ni les treilles, ni les espaliers, ni les légumes, desquels Jacquotte prenait grand soin par suite des traditions du gourmand ecclésiastique auquel était dû ce jardin précieux, assez indifférent à Benassis.

Quittant la conversation banale qu'il avait engagée, le commandant dit au médecin : — Comment avez-vous fait, monsieur, pour tripler en dix ans la population de cette vallée, où vous aviez trouvé sept cents âmes, et qui, dites-vous, en compte aujourd'hui plus de deux mille?

— Vous êtes la première personne qui m'ait fait cette question, répondit le médecin. Si j'ai eu pour but de mettre en plein rapport ce petit coin de terre, l'entraînement de ma vie occupée ne m'a pas laissé le loisir de songer à la manière dont j'ai fait en grand, comme le frère quêteur, une espèce de *soupe au caillou*. M. Gravier lui-même, un de nos bienfaiteurs, et à qui j'ai pu rendre le service de le guérir, n'a pas pensé à la théorie en courant avec moi à travers nos montagnes pour y voir le résultat de la pratique.

Il y eut un moment de silence pendant lequel Benassis se mit à réfléchir sans prendre garde au regard perçant par lequel son hôte essayait de le pénétrer.

— Comment cela s'est fait, mon cher monsieur? reprit-il. Mais naturellement et en vertu d'une loi sociale d'attraction entre les nécessités que nous nous créons et les moyens de les satisfaire. Tout est là. Les peuples sans besoins sont pauvres. Quand je vins m'établir dans ce bourg, on y comptait cent trente familles de paysans, et dans la vallée deux cents feux environ. Les autorités du pays, en harmonie avec la misère publique, se composaient d'un maire qui ne savait pas écrire, et d'un adjoint, métayer domicilié loin de la commune; d'un juge de paix, pauvre diable vivant de ses appointements, et laissant tenir par force les actes de l'état civil à son greffier, autre malheureux à peine en état de comprendre son métier. L'ancien curé mort à l'âge de soixante-dix ans, son vicaire, homme sans instruction, venait de lui succéder. Ces gens résumaient l'intelligence du pays et le régissaient. Au milieu de cette belle nature, les habitants croupissaient dans la fange et vivaient de pommes de terre et de laitage; les fromages que la plupart d'entre eux portaient sur de petits paniers à Grenoble ou aux environs constituaient les seuls produits desquels ils tirassent quelque argent. Les plus riches ou les moins paresseux semaient du sarrasin pour la consommation du bourg, quelquefois de l'orge ou de l'avoine, mais point de blé. Le seul industriel du pays était le maire, qui possédait une scierie et achetait à bas prix les coupes de bois pour les débiter. Faute de chemins, il transportait ses arbres un à un dans la belle saison, en les traînant à grand'peine au moyen d'une chaîne attachée au licou de ses chevaux, et terminée par un crampon de fer enfoncé dans le bois. Pour aller à Grenoble, soit à cheval, soit à pied, il fallait passer par un large sentier situé en haut de la montagne : la vallée était impraticable. D'ici au premier village que vous avez vu en arrivant dans le canton, la jolie route par laquelle vous êtes sans doute venu ne formait en tout temps qu'un bourbier. Aucun événement politique, aucune révolution, n'étaient arrivés dans ce pays inaccessible, et complétement en dehors du mouvement social. Napoléon seul y avait jeté son nom : il y est une religion, grâce à deux ou trois vieux soldats du pays revenus dans leurs foyers, et qui, pendant les veillées, racontent fabuleusement à ces gens simples les aventures de cet homme et de ses armées. Ce retour est d'ailleurs un phénomène inexplicable. Avant mon arrivée, les jeunes gens partis à l'armée y restaient tous. Ce fait accuse assez la misère du pays pour me dispenser de vous la peindre. Voilà, monsieur, dans quel état j'ai pris ce canton, duquel dépendent, au delà des montagnes, plusieurs communes bien

cultivées, assez heureuses et presque riches. Je ne vous parle pas des chaumières du bourg, véritables écuries où bêtes et gens s'entassaient alors pêle-mêle. Je passai par ici en revenant de la Grande-Chartreuse. N'y trouvant pas d'auberge, je fus forcé de coucher chez le vicaire, qui habitait provisoirement cette maison, alors en vente. De questions en questions, j'obtins une connaissance superficielle de la déplorable situation de ce pays, dont la belle température, le sol excellent et les productions naturelles m'avaient émerveillé. Monsieur, je cherchais alors à me faire une vie autre que celle dont les peines m'avaient lassé. Il me vint au cœur une de ces pensées que Dieu nous envoie pour nous faire accepter nos malheurs. Je résolus d'élever ce pays comme un précepteur élève un enfant. Ne me sachez pas gré de ma bienfaisance, j'y étais trop intéressé par le besoin de distraction que j'éprouvais. Je tâchais alors d'user le reste de mes jours dans quelque entreprise ardue. Les changements à introduire dans ce canton, que la nature faisait si riche et que l'homme rendait si pauvre, devaient occuper toute une vie ; ils me tentèrent par la difficulté même de les opérer. Dès que je fus certain d'avoir la maison curiale et beaucoup de terres vaines et vagues à bon marché, je me vouai religieusement à l'état de chirurgien de campagne, le dernier de tous ceux qu'un homme pense à prendre dans son pays. Je voulus devenir l'ami des pauvres sans attendre d'eux la moindre récompense. Oh ! je ne me suis abandonné à aucune illusion, ni sur le caractère des gens de la campagne, ni sur les obstacles que l'on rencontre en essayant d'améliorer les hommes ou les choses. Je n'ai point fait des idylles sur mes gens, je les ai acceptés pour ce qu'ils sont : de pauvres paysans, ni entièrement bons ni entièrement méchants, auxquels un travail constant ne permet point de se livrer aux sentiments, mais qui parfois peuvent sentir vivement. Enfin, j'ai surtout compris que je n'agirais sur eux que par des calculs d'intérêt et de bien-être immédiats. Tous les paysans sont fils de saint Thomas, l'apôtre incrédule : ils veulent toujours des faits à l'appui des paroles.

— Vous allez peut-être rire de mon début, monsieur, reprit le médecin après une pause. J'ai commencé cette œuvre difficile par une fabrique de paniers. Ces pauvres gens achetaient à Grenoble leurs clayons à fromages et les vanneries indispensables à leur misérable commerce. Je donnai l'idée à un jeune homme intelligent de prendre à ferme, le long du torrent, une grande portion de terrain que les alluvions enrichissent annuellement, et où l'osier devait très-bien venir. Après avoir supputé la quantité de vanneries consommées par le canton, j'allai dénicher à Grenoble quelque jeune ouvrier sans ressource pécuniaire, habile travailleur. Quand je l'eus trouvé, je le décidai facilement à s'établir ici en lui promettant de lui avancer le prix de l'osier nécessaire à ses fabrications jusqu'à ce que mon planteur d'oseraies pût lui en fournir. Je lui persuadai de vendre ses paniers au-dessous des prix de Grenoble, tout en les fabriquant mieux. Il me comprit. L'oseraie et la vannerie constituaient une spéculation dont les résultats ne seraient appréciés qu'après quatre années. Vous le savez sans doute, l'osier n'est bon à couper qu'à trois ans. Pendant sa première campagne, mon vannier vécut et trouva ses provisions en bénéfice. Il épousa bientôt une femme de Saint-Laurent-du-Pont qui avait quelque argent. Il se fit alors bâtir une maison saine, bien aérée, dont l'emplacement fut choisi, dont les distributions se firent d'après mes conseils. Quel triomphe, monsieur ! J'avais créé dans ce bourg une industrie, j'y avais amené un producteur et quelques travailleurs. Vous traiterez ma joie d'enfantillage !... Pendant les premiers jours de l'établissement de mon vannier, je ne passais point devant sa boutique sans que les battements de mon cœur ne s'accélérassent. Lorsque dans cette maison neuve, à volets peints en vert, et à la porte de laquelle étaient un banc, une vigne et des bottes d'osier, je vis une femme propre, bien vêtue, allaitant un gros enfant rose et blanc au milieu d'ouvriers tous gais, chantant, façonnant avec activité leurs vanneries, et commandés par un homme qui, naguère pauvre et hâve, respirait alors le bonheur. Je vous l'avoue, monsieur, je ne pouvais résister au plaisir de me faire vannier pendant un moment en entrant dans la boutique pour m'informer de leurs affaires, et je m'y laissais aller à un contentement que je ne saurais peindre. J'étais joyeux de la joie de ces gens et de la mienne. La maison de cet homme, le premier qui crût fermement en moi, devenait toute mon espérance. N'était-ce pas l'avenir de ce pauvre pays, monsieur, que déjà je portais en mon cœur, comme la femme du vannier portait dans le sien son premier nourrisson ?... J'avais à mener bien des choses de front, je heurtais bien des idées. Je rencontrai une violente opposition fomentée par le maire ignorant, à qui j'avais pris sa place, dont l'influence s'évanouissait devant la mienne ; je voulus en faire mon adjoint et le complice de ma bienfaisance. Oui, monsieur, ce fut dans cette tête, la plus dure de toutes, que je tentai de répandre les premières lumières. Je pris mon homme et par l'amour-propre et par son intérêt. Pendant six mois nous dînâmes ensemble, et je le mis de moitié dans mes plans d'amélioration. Beaucoup de gens verraient dans cette amitié nécessaire les plus cruels ennuis de ma tâche ; mais cet homme n'était-il pas un instrument, et le plus précieux de tous ? Malheur à qui méprise sa cognée ou la jette même avec insouciance ! N'aurais-je pas été d'ailleurs fort inconséquent si, voulant améliorer le pays, j'eusse reculé devant l'idée d'améliorer un homme ? Le plus urgent moyen de fortune était une route. Si nous obtenions du conseil municipal l'autorisation de construire un bon chemin d'ici à la route de Grenoble, mon adjoint était le premier à en profiter ; car, au lieu de traîner coûteusement ses arbres à travers de mauvais sentiers, il pourrait, au moyen d'une bonne route cantonale, les transporter facilement, entreprendre un gros commerce de bois de toute nature, et gagner, non plus six cents malheureux francs par an, mais de belles sommes qui lui donneraient un jour une certaine fortune. Enfin convaincu, cet homme devint mon prosélyte. Pendant tout un hiver, mon ancien maire alla trinquer au cabaret avec ses amis, et sut démontrer à nos administrés qu'un

Les enfants commencèrent par se regarder les uns les autres... — PAGE 4.

bon chemin de voiture serait une source de fortune pour le pays en permettant à chacun de commercer avec Grenoble. Lorsque le conseil municipal eut voté le chemin, j'obtins du préfet quelque argent sur les fonds de charité du département, afin de payer les transports que la commune était hors d'état d'entreprendre, faute de charrettes. Enfin, pour terminer plus promptement ce grand ouvrage et en faire apprécier immédiatement les résultats aux ignorants qui murmuraient contre moi en disant que je voulais rétablir les corvées, j'ai, pendant tous les dimanches de la première année de mon administration, constamment entraîné, de gré ou de force, la population du bourg, les femmes, les enfants, et même les vieillards, en haut de la montagne où j'avais tracé moi-même sur un excellent fonds le grand chemin qui mène de notre village à la route de Grenoble. Des matériaux abondants bordaient fort heureusement l'emplacement du chemin. Cette longue entreprise me demanda beaucoup de patience. Tantôt les uns, ignorant les lois, se refusaient à la prestation en nature; tantôt les autres, qui manquaient de pain, ne pouvaient réellement pas perdre une journée; il fallait donc distribuer du blé à ceux-ci, puis aller calmer ceux-là par des paroles amicales. Néanmoins, quand nous eûmes achevé les deux tiers de ce chemin, qui a deux lieues de pays environ, les habitants en avaient si bien reconnu les avantages, que le dernier tiers s'acheva avec une ardeur qui me surprit. J'enrichis l'avenir de la commune en plantant une double rangée de peupliers le long de chaque fossé latéral. Aujourd'hui ces arbres sont déjà presque une fortune, et donnent l'aspect d'une route royale à notre chemin, toujours sec par la nature de sa situation, et si bien confectionné d'ailleurs, qu'il coûte à peine deux cents francs d'entretien par an; je vous le montrerai, car vous n'avez pu le voir : pour venir, vous avez sans doute pris le joli chemin du bas, une autre route que les habitants ont voulu faire eux-mêmes, il y a trois ans, afin d'ouvrir des communications aux établissements qui se formaient alors dans la vallée. Ainsi, monsieur, il y a trois ans, le bon sens public de ce bourg, naguère sans intelligence, avait acquis les idées que cinq ans auparavant un voyageur aurait peut-être désespéré de pouvoir lui inculquer. Poursuivons. L'établissement de mon vannier était un exemple donné fructueusement à cette pauvre population. Si le chemin devait être la cause la plus directe de la prospérité future du bourg, il fallait exciter toutes les industries premières afin de féconder ces deux germes de bien-être. Tout en aidant le planteur d'oseraies et le faiseur de paniers, tout en construisant ma route, je continuais insensiblement mon œuvre. J'eus deux chevaux; le marchand de bois, mon adjoint, en avait trois; il ne pouvait les faire ferrer qu'à Grenoble quand il y allait : j'engageai donc un maréchal-ferrant, qui connaissait un peu l'art vétérinaire, à venir ici en lui promettant beaucoup d'ouvrage. Je rencontrai le même jour un vieux soldat assez embarrassé de son sort qui possédait pour tout bien cent francs de retraite, qui savait lire et écrire; je lui donnai la place de secrétaire de la mairie; par un heureux hasard, je lui trouvai une femme, et ses rêves de bonheur furent accomplis. Monsieur, il fallut des maisons à ces deux nouveaux ménages, à celui de mon vannier et aux vingt-deux familles qui abandonnèrent le village des crétins. Alors vinrent s'établir ici douze autres ménages dont les chefs étaient travailleurs, producteurs et consommateurs : maçons, charpentiers, couvreurs, menuisiers, serruriers, vitriers, qui avaient de la besogne pour longtemps; ne devaient-ils pas se construire leurs maisons après avoir bâti celles des autres? n'amenaient-ils pas des ouvriers avec eux? Pendant la seconde année de mon administration, soixante-dix maisons s'élevèrent dans la commune. Une production en exigeait une autre. En peuplant le bourg, j'y créais des nécessités nouvelles, inconnues jusqu'alors à ces pauvres gens. Le besoin engendrait l'industrie, l'industrie le commerce, le commerce un gain, le gain un bien-être, et le bien-être des idées utiles. Ces différents ouvriers voulurent du pain tout cuit, nous eûmes un boulanger. Mais le sarrasin ne pouvait plus être la nourriture de cette population tirée de sa dégradante inertie et devenue essentiellement active; je l'avais trouvée mangeant du blé noir; je désirais la faire passer d'abord au régime du seigle ou du méteil, puis voir un jour aux plus pauvres gens un morceau de pain blanc. Pour moi les progrès intellectuels étaient tout entiers dans les progrès sanitaires. Un boucher annonce dans un pays autant d'intelligence que de richesses. Qui travaille mange, et qui mange pense. En prévoyant le jour où la production du froment serait nécessaire, j'avais soigneusement examiné la qualité des terres; j'étais sûr de lancer le bourg dans une grande prospérité agricole, et de doubler sa population dès qu'elle se serait mise au travail. Le moment était venu. M. Gravier, de Grenoble, possédait dans la commune des terres dont il ne tirait aucun revenu, mais qui pouvaient être converties en terres à blé. Il est, comme vous le savez, chef de division à la préfecture. Autant par attachement pour son pays que vaincu par mes importunités, il s'était déjà prêté fort complaisamment à mes exigences; je réussis à lui faire comprendre qu'il avait à son insu travaillé pour lui-même. Après plusieurs jours de sollicitations, de conférences, de devis débattus; après avoir engagé ma fortune pour le garantir contre les risques d'une entreprise de laquelle sa femme, cervelle étroite, essayait de l'épouvanter, il consentit à bâtir ici quatre fermes de cent arpents chacune, et promit d'avancer les sommes nécessaires aux défrichements, à l'achat des semences, des instruments aratoires, des bestiaux, et à la confection des chemins d'exploitation. De mon côté, je construisis deux fermes, autant pour mettre en culture mes terres vaines et vagues que pour enseigner par l'exemple les utiles méthodes de l'agriculture moderne. En six semaines, le bourg s'accrut de trois cents habitants. Six fermes où devaient se loger plusieurs ménages, des défrichements énormes à opérer, des labours à faire, appelaient des ouvriers. Les charrons, les terrassiers, les compagnons, les manouvriers, affluaient. Le chemin de Grenoble était couvert de charrettes, d'allants et venants. Ce fut un mouvement général dans le pays. La circula-



... Et lui tâta le pouls. — PAGE 5.

tion de l'argent faisait naître chez tout le monde le désir d'en gagner, l'apathie avait cessé, le bourg s'était réveillé. Je finis en deux mots l'histoire de M. Gravier, l'un des bienfaiteurs de ce canton. Malgré la défiance assez naturelle à un citadin de province, à un homme de bureau, il a, sur la foi de mes promesses, avancé plus de quarante mille francs sans savoir s'il les recouvrerait. Chacune de ses fermes est louée aujourd'hui mille francs; ses fermiers ont si bien fait leurs affaires, que chacun d'eux possède au moins cent arpents de terre, trois cents moutons, vingt vaches, dix bœufs, cinq chevaux, et emploie plus de vingt personnes. Je reprends. Dans le cours de la quatrième année, nos fermes furent achevées. Nous eûmes une récolte en blé qui parut miraculeuse aux gens du pays, abondante comme elle devait l'être dans un terrain vierge. J'ai bien souvent tremblé pour mon œuvre pendant cette année! La pluie ou la sécheresse pouvait ruiner mon ouvrage en amoindrissant la confiance que j'inspirais déjà. La culture du blé nécessita le moulin que vous avez vu, et qui me rapporte environ cinq cents francs par an. Aussi les paysans disent-ils dans leur langage que *j'ai la chance*, et croient-ils en moi comme en leurs reliques. Ces constructions nouvelles, les fermes, le moulin, les plantations, les chemins, ont donné de l'ouvrage à tous les gens de métier que j'avais attirés ici. Quoique nos bâtiments représentent bien les soixante mille francs que nous avons jetés dans le pays, cet argent nous fut amplement rendu par les revenus que créent les consommateurs. Mes efforts ne cessaient d'animer cette naissante industrie. Par mon avis un jardinier pépiniériste vint s'établir dans le bourg, où je prêchais aux plus pauvres de cultiver les arbres fruitiers afin de pouvoir un jour conquérir à Grenoble le monopole de la vente des fruits. — « Vous y portez des fromages, leur disais-je : pourquoi ne pas y porter des volailles, des œufs, des légumes, du gibier, du foin, de la paille, etc.? » Chacun de mes conseils était la source d'une fortune : ce fut à qui les suivrait. Il se forma donc une multitude de petits établissements dont les progrès, lents d'abord, ont été de jour en jour plus rapides. Tous les lundis il part maintenant du bourg pour Grenoble plus de soixante charrettes pleines de nos divers produits, et il se récolte plus de sarrasin pour nourrir les volailles qu'il ne s'en semait autrefois pour nourrir les hommes. Devenu trop considérable, le commerce des bois s'est subdivisé. Dès la quatrième année de notre ère industrielle, nous avons eu marchands de bois de chauffage, de bois carrés, de planches, d'écorces, puis des charbonniers. Enfin il s'est établi quatre nouvelles scieries de planches et de madriers. En acquérant quelques idées commerciales, l'ancien maire a éprouvé le besoin de savoir lire et écrire. Il a comparé le prix des bois dans les diverses localités, il a remarqué de telles différences à l'avantage de son exploitation, qu'il s'est procuré de place en place de nouvelles pratiques, et il fournit aujourd'hui le tiers du département. Nos transports ont si subitement augmenté, que nous occupons trois charrons, deux bourreliers, et chacun d'eux n'a pas moins de trois garçons. Enfin nous consommons tant de fer, qu'un taillandier s'est transporté dans le bourg et s'en est très-bien trouvé. Le désir du gain développe une ambition qui dès lors a poussé mes industriels à réagir du bourg sur le canton et du canton sur le département, afin d'augmenter leurs profits en augmentant leur vente. Je n'eus qu'un mot à dire pour leur indiquer des débouchés nouveaux, leur bon sens faisait le reste. Quatre années avaient suffi pour changer la face de ce bourg. Quand j'y étais passé, je n'y avais pas entendu le moindre cri; mais, au commencement de la cinquième année, tout y était vivant et animé. Les chants joyeux, le bruit des ateliers et les cris sourds ou aigus des outils, retentissaient agréablement à mes oreilles. Je voyais aller et venir une active population, agglomérée dans un bourg nouveau, propre, assaini bien planté d'arbres. Chaque habitant avait la conscience de son bien-être, et toutes les figures respiraient le contentement que donne une vie utilement occupée.

— Ces cinq années forment à mes yeux le premier âge de la vie prospère de notre bourg, reprit le médecin après une pause. Pendant ce temps j'avais tout défriché, tout mis en germe dans les têtes et dans les terres. Le mouvement progressif de la population et des industries ne pouvait plus s'arrêter désormais. Un second âge se préparait. Bientôt ce petit monde désira se mieux habiller. Il nous vint un mercier, avec lui le cordonnier, le tailleur et le chapelier. Ce commencement de luxe nous valut un boucher, un épicier; puis une sage-femme, qui me devenait bien nécessaire : je perdais un temps considérable aux accouchements. Les *défrichis* donnèrent d'excellentes récoltes. Puis la qualité supérieure de nos produits agricoles fut maintenue par les engrais et par les fumiers dus à l'accroissement de la population. Mon entreprise put alors se développer dans toutes ses conséquences. Après avoir assaini les maisons et graduellement amené les habitants à se mieux nourrir, à se mieux vêtir, je voulus que les animaux se ressentissent de ce commencement de civilisation. Des soins accordés aux bestiaux dépend la beauté des races et des individus, partant celle des produits; je prêchai donc l'assainissement des étables. Par la comparaison du profit que rend une bête bien logée, bien pansée, avec le maigre rapport d'un bétail mal soigné, je fis insensiblement changer le régime des bestiaux de la commune : pas une bête ne souffrit. Les vaches et les bœufs furent pansés comme ils le sont en Suisse et en Auvergne. Les bergeries, les écuries, les vacheries, les laiteries, les granges, se rebâtirent sur le modèle de mes constructions et de celles de M. Gravier, qui sont vastes, bien aérées, par conséquent salubres. Nos fermiers étaient mes apôtres : ils convertissaient promptement les incrédules en leur démontrant la bonté de mes préceptes par de prompts résultats. Quant aux gens qui manquaient d'argent, je leur en prêtais en favorisant surtout les pauvres industrieux; ils servaient d'exemple. D'après mes conseils, les bêtes défectueuses, malingres ou médiocres, furent promptement vendues et remplacées par de beaux sujets. Ainsi nos produits, en un temps donné, l'emportèrent dans les marchés sur ceux des autres communes. Nous eûmes de magnifiques troupeaux, et partant de bons cuirs. Ce progrès était d'une haute importance. Voici comment. Rien n'est futile en économie rurale. Autrefois nos écorces se vendaient à vil prix, et nos cuirs n'avaient pas une grande valeur; mais, nos écorces et nos cuirs une fois bonifiés, la rivière nous permit de construire des moulins à tan : il nous vint des tanneurs dont le commerce s'accrut rapidement. Le vin, jadis inconnu dans le bourg, où l'on ne buvait que des piquettes, y devint naturellement un besoin : des cabarets sont établis. Puis le plus ancien des cabarets s'est agrandi, s'est changé en auberge et fournit des mulets aux voyageurs qui commencent à prendre notre chemin pour aller à la Grande-Chartreuse. Depuis deux ans nous avons un mouvement commercial assez important pour faire vivre deux aubergistes. Au commencement du second âge de notre prospérité, le juge de paix mourut. Fort heureusement pour nous, son successeur fut un ancien notaire de Grenoble ruiné par une fausse spéculation, mais auquel il restait encore assez d'argent pour être riche au village; M. Gravier sut le déterminer à venir ici; il a bâti une jolie maison, il a secondé mes efforts en y joignant les siens; il a construit une ferme et défriché des bruyères : il possède aujourd'hui trois chalets dans la montagne. Sa famille est nombreuse. Il a renvoyé l'ancien greffier, l'ancien huissier, et les a remplacés par des hommes beaucoup plus instruits et surtout plus industrieux que leurs prédécesseurs. Ces deux nouveaux ménages ont créé une distillerie de pommes de terre et un lavoir de laines, deux établissements fort utiles que les chefs de ces deux familles conduisent tout en exerçant leurs professions. Après avoir constitué des revenus à la commune, je les employai sans opposition à bâtir une mairie dans laquelle je mis une école gratuite et le logement d'un instituteur primaire. J'ai choisi pour remplir cette importante fonction un pauvre prêtre assermenté rejeté par tout le département, et qui a trouvé parmi nous un asile pour ses vieux jours. La maîtresse d'école est une digne femme ruinée qui ne savait où donner de la tête, et à laquelle nous avons arrangé une petite fortune; elle vient de fonder un pensionnat de jeunes personnes où les riches fermiers des environs commencent à envoyer leurs filles. Monsieur, si j'ai eu le droit de vous raconter jusqu'ici l'histoire de ce petit coin de terre en mon nom, il est un moment où M. Janvier, le nouveau curé, vrai Fénelon réduit aux proportions d'une cure, a été de moitié dans cette œuvre de régénération : il a su donner aux mœurs du bourg un esprit doux et fraternel qui semble faire de la population une seule famille. M. Dufau, le juge de paix, quoique venu plus tard, mérite également la reconnaissance des habitants. Pour vous résumer notre situation par des chiffres plus significatifs que mes discours, la commune possède aujourd'hui deux cents arpents de bois et cent soixante arpents de prairies. Sans recourir à des centimes additionnels, elle donne cent écus de traitement supplémentaire au curé, deux cents francs au garde champêtre, autant au maître et à la maîtresse d'école; elle a cinq cents francs pour ses chemins, autant pour les réparations de la mairie, du presbytère, de l'église, et pour quelques autres frais. Dans quinze ans d'ici, elle aura pour cent mille francs de bois à abattre, et pourra payer ses contributions sans qu'il en coûte un denier aux habitants; elle sera certes l'une des plus riches communes de France. Mais, monsieur, je vous ennuie peut-être, dit Benassis à Genestas en surprenant son auditeur dans une attitude si pensive, qu'elle devait être prise pour celle d'un homme inattentif.

— Oh! non, dit le commandant.

— Monsieur, reprit le médecin, le commerce, l'industrie, l'agriculture et notre consommation n'étaient que locales. A un certain degré, notre prospérité se fût arrêtée. Je demandai bien un bureau de poste, un débit de tabac, de poudre et de cartes; je forçai bien, par les agréments du séjour et de notre nouvelle société, le percepteur des contributions à quitter la commune de laquelle il avait jusqu'alors préféré l'habitation à celle du chef-lieu de canton; j'appelai bien, en temps et lieu, chaque production quand j'avais éveillé le besoin; je fis bien venir des ménages et des gens industrieux, je leur donnai bien à tous le sentiment de la propriété; ainsi, à mesure qu'ils avaient de l'argent, les terres se défrichaient; la petite culture, les petits propriétaires, envahissaient et mettaient graduellement en valeur la montagne. Les malheureux que j'avais trouvés ici portant à pied quelques fromages à Grenoble y allaient bien en charrette, menant des fruits, des œufs, des poulets, des dindons. Tous avaient insensiblement grandi. Le plus mal partagé était celui qui n'avait que son

jardin, ses légumes, ses fruits, ses primeurs à cultiver. Enfin, signe de prospérité, personne ne cuisait plus son pain, afin de ne point perdre de temps, et les enfants gardaient les troupeaux. Mais, monsieur, il fallait faire durer ce foyer industriel en y jetant sans cesse des aliments nouveaux. Le bourg n'avait pas encore une renaissante industrie qui pût entretenir cette production commerciale et nécessiter de grandes transactions, un entrepôt, un marché. Il ne suffit pas à un pays de ne rien perdre sur la masse d'argent qu'il possède et qui forme son capital; vous n'augmenterez point son bien-être en faisant passer avec plus ou moins d'habileté, par le jeu de la production et de la consommation, cette somme dans le plus grand nombre possible de mains. Là n'est pas le problème. Quand un pays est en plein rapport, et que ses produits sont en équilibre avec sa consommation, il faut, pour créer de nouvelles fortunes et accroître la richesse publique, faire à l'extérieur des échanges qui puissent amener un constant actif dans sa balance commerciale. Cette pensée a toujours déterminé les États sans base territoriale, comme Tyr, Carthage, Venise, la Hollande et l'Angleterre, à s'emparer du commerce de transport. Je cherchai pour notre petite sphère une pensée analogue, afin d'y créer un troisième âge commercial. Notre prospérité, sensible à peine aux yeux d'un passant, car notre chef-lieu de canton ressemble à tous les autres, fut étonnante pour moi seul. Les habitants, agglomérés insensiblement, n'ont pu juger de l'ensemble en participant au mouvement. Au bout de sept ans, je rencontrai deux étrangers, les vrais bienfaiteurs de ce bourg, qu'ils métamorphoseront peut-être en une ville. L'un est un Tyrolien d'une adresse incroyable, et qui confectionne les souliers pour les gens de la campagne, les bottes pour les élégants de Grenoble, comme aucun ouvrier de Paris ne les fabriquerait. Pauvre musicien ambulant, un de ces Allemands industrieux qui font et l'œuvre et l'outil, la musique et l'instrument, il s'arrêta dans le bourg en venant de l'Italie, qu'il avait traversée en chantant et travaillant. Il demanda si quelqu'un n'avait pas besoin de souliers : on l'envoya chez moi; je lui commandai deux paires de bottes dont les formes furent façonnées par lui. Surpris de l'adresse de cet étranger, je le questionnai : je le trouvai précis dans ses réponses; ses manières, sa figure, tout me confirma dans la bonne opinion que j'avais prise de lui; je lui proposai de se fixer dans le bourg en lui promettant de favoriser son industrie de tous mes moyens, et je mis, en effet, à sa disposition une assez forte somme d'argent. Il accepta. J'avais mes idées. Nos cuirs s'étaient améliorés : nous pouvions, dans un certain temps, les consommer nous mêmes en fabriquant des chaussures à des prix modérés. J'allais recommencer, sur une plus grande échelle, l'affaire des paniers. Le hasard m'offrait un homme éminemment habile et industrieux que je devais embaucher pour donner au bourg un commerce productif et stable. La chaussure est une de ces consommations qui ne s'arrêtent jamais, une fabrication dont le moindre avantage est promptement apprécié par le consommateur. J'ai eu le bonheur de ne pas me tromper, monsieur. Aujourd'hui nous avons cinq tanneries, elles emploient tous les cuirs du département, elles en vont chercher quelquefois jusqu'en Provence, et chacune possède son moulin à tan. Eh bien! monsieur, ces tanneries ne suffisent pas à fournir le cuir nécessaire au Tyrolien, qui n'a pas moins de quarante ouvriers!... L'autre homme, dont l'aventure n'est pas moins curieuse, mais qui serait peut-être pour vous fastidieuse à entendre, est un simple paysan qui a trouvé les moyens de fabriquer, à meilleur marché que partout ailleurs, les chapeaux à grands bords en usage dans le pays; il les exporte dans tous les départements voisins, jusqu'en Suisse et en Savoie. Ces deux industries, sources intarissables de prospérité, si le canton peut maintenir la qualité des produits et leur bas prix, m'ont suggéré l'idée de fonder ici trois foires par an; le préfet, étonné des progrès industriels de ce canton, m'a secondé pour obtenir l'ordonnance royale qui les a instituées. L'année dernière, nos trois foires ont eu lieu; elles sont déjà connues jusque dans la Savoie sous le nom de la foire aux souliers et aux chapeaux. En apprenant ces changements, le principal clerc d'un notaire de Grenoble, jeune homme pauvre mais instruit, grand travailleur, et auquel mademoiselle Gravier est promise, est allé solliciter à Paris l'établissement d'un office de notaire; sa demande lui fut accordée. Sa charge ne lui coûtant rien, il a pu se faire bâtir une maison en face de celle du juge de paix, sur la place du nouveau bourg. Nous avons maintenant un marché par semaine : il s'y conclut des affaires assez considérables en bestiaux et en blé. L'année prochaine, il nous viendra sans doute un pharmacien, puis un horloger, un marchand de meubles et un libraire, enfin les superfluités nécessaires à la vie. Peut-être finirons-nous par prendre tournure de petite ville et par avoir des maisons bourgeoises. L'instruction a tellement gagné, que je n'ai pas rencontré dans le conseil municipal la plus légère opposition quand j'ai proposé de réparer, d'orner l'église, de bâtir un presbytère, de tracer un beau champ de foire, d'y planter des arbres, et de déterminer un alignement pour obtenir, plus tard, des rues saines, aérées et bien percées. Voilà, monsieur, comment nous sommes arrivés à avoir dix-neuf cents feux au lieu de cent trente-sept; trois mille bêtes à cornes au lieu de huit cents, et, au lieu de sept cents âmes, deux mille personnes dans le bourg, trois mille en comptant les habitants de la vallée. Il existe dans la commune douze maisons riches, cent familles aisées, deux cents qui prospèrent. Le reste travaille. Tout le monde sait lire et écrire. Enfin nous avons dix-sept abonnements à différents journaux. Vous rencontrerez bien encore des malheureux dans notre canton : j'en vois, certes, beaucoup trop; mais personne n'y mendie, il s'y trouve de l'ouvrage pour tout le monde. Je lasse maintenant deux chevaux par jour à courir pour soigner les malades; je puis me promener, sans danger, à toute heure dans un rayon de cinq lieues, et qui voudrait me tirer un coup de fusil ne resterait pas dix minutes en vie. L'affection tacite des habitants est tout ce que j'ai personnellement gagné à ces changements, outre le plaisir de m'entendre dire par tout le monde, d'un air joyeux, quand je passe : « Bonjour, monsieur Benassis! » Vous comprenez bien que la fortune involontairement acquise dans mes fermes modèles est, entre mes mains, un moyen et non un résultat.

— Si, dans toutes les localités, chacun vous imitait, monsieur, la France serait grande et pourrait se moquer de l'Europe! s'écria Genestas exalté.

— Mais il y a une demi-heure que je vous tiens là, dit Benassis; il est presque nuit : allons nous mettre à table.

Du côté du jardin, la maison du médecin présente une façade de cinq fenêtres à chaque étage. Elle est composée d'un rez-de-chaussée surmonté d'un premier étage, et couverte d'un toit en tuiles percé de mansardes saillantes. Les volets, peints en vert, tranchent sur le ton grisâtre de la muraille, où, pour ornement, une vigne règne entre les deux étages, d'un bout à l'autre, en forme de frise. Au bas, le long du mur, quelques rosiers du Bengale végètent tristement, à demi noyés par l'eau du toit, qui n'a pas de gouttières. En entrant par le grand palier, qui forme antichambre, il se trouve à droite un salon à quatre fenêtres donnant, les unes sur la cour, les autres sur le jardin. Ce salon, sans doute l'objet de bien des économies et de bien des espérances pour le pauvre défunt, est planchéié, boisé par en bas, et garni de tapisseries de l'avant-dernier siècle. Les grands et larges fauteuils couverts en lampas à fleurs, les vieilles girandoles dorées qui ornent la cheminée, et les rideaux à gros glands, annonçaient l'opulence dont avait joui le curé. Benassis avait complété cet ameublement, qui ne manquait pas de caractère, par deux consoles de bois à guirlandes sculptées, placées en face l'une de l'autre dans l'entre-deux des fenêtres, et par un cartel d'écaille incrustée de cuivre qui décorait la cheminée. Le médecin habitait rarement cette pièce, qui exhale l'odeur humide des salles toujours fermées. L'on y respirait encore le défunt curé, la senteur particulière de son tabac semblait même sortir du coin de la cheminée où il avait l'habitude de s'asseoir. Les deux grandes bergères étaient symétriquement posées de chaque côté du foyer, où il n'y avait pas eu de feu depuis le séjour de M. Gravier, mais où brillaient alors les flammes claires du sapin.

— Il fait encore froid le soir, dit Benassis; le feu se voit avec plaisir.

Genestas, devenu pensif, commençait à s'expliquer l'insouciance du médecin pour les choses ordinaires de la vie.

— Monsieur, lui dit-il, vous avez une âme vraiment citoyenne, et je m'étonne qu'après avoir accompli tant de choses, vous n'ayez pas tenté d'éclairer le gouvernement.

Benassis se mit à rire, mais doucement et d'un air triste.

— Écrire quelque mémoire sur les moyens de civiliser la France, n'est-ce pas? Avant vous, M. Gravier me l'avait dit, monsieur. Hélas! on n'éclaire pas un gouvernement, et, de tous les gouvernements, le moins susceptible d'être éclairé est celui qui croit répandre des lumières. Sans doute, ce que nous avons fait pour ce canton, tous les maires devraient le faire pour le leur, le magistrat municipal pour sa ville, le sous-préfet pour l'arrondissement, le préfet pour le département, le ministre pour la France, chacun dans la sphère d'intérêt où il agit. Là où j'ai persuadé de construire un chemin de deux lieues, l'un achèverait une route, l'autre un canal; là où j'ai encouragé la fabrication des chapeaux de paysan, le ministre soustrairait la France au joug industriel de l'étranger, en encourageant quelques manufactures d'horlogerie, en aidant à perfectionner nos fers, nos aciers, nos limes ou nos creusets, à cultiver la soie ou le pastel. En fait de commerce, encouragement ne signifie pas protection. La vraie politique d'un pays doit tendre à l'affranchir de tout tribut envers l'étranger, mais sans le secours honteux des douanes et des prohibitions. L'industrie ne peut être sauvée que par elle-même, la concurrence est sa vie. Protégée, elle s'endort; elle meurt par le monopole comme sous le tarif. Le pays qui rendra tous les autres ses tributaires sera celui qui proclamera la liberté commerciale; il se sentira la puissance manufacturière de tenir ses produits à des prix inférieurs à ceux de ses concurrents. La France peut atteindre à ce but beaucoup mieux que l'Angleterre, car elle seule possède un territoire assez étendu pour maintenir les productions agricoles à des prix qui maintiennent l'abaissement du salaire industriel : là devrait tendre l'administration en France, car là est toute la question moderne. Mon cher monsieur, cette étude n'a pas été le but de ma vie, la tâche que je me suis tar-

divement donnée est accidentelle. Puis de telles choses sont trop simples pour qu'on en compose une science, elles n'ont rien d'éclatant ni de théorique, elles ont le malheur d'être tout bonnement utiles. Enfin l'on ne va pas vite en besogne. Pour obtenir un succès en ce genre, il faut trouver tous les matins, en soi, la même dose de courage le plus rare et en apparence le plus aisé, le courage du professeur répétant sans cesse les mêmes choses, courage peu récompensé. Si nous saluons avec respect l'homme qui, comme vous, a versé son sang sur un champ de bataille, nous nous moquons de celui qui use lentement le feu de sa vie à dire les mêmes paroles à des enfants du même âge. Le bien, obscurément fait, ne tente personne. Nous manquons essentiellement de la vertu civique avec laquelle les grands hommes des anciens jours rendaient service à la patrie, en se mettant au dernier rang quand ils ne commandaient pas. La maladie de notre temps est la supériorité. Il y a plus de saints que de niches. Voici pourquoi : avec la monarchie nous avons perdu l'*honneur*, avec la religion de nos pères la *vertu chrétienne*, avec nos infructueux essais du gouvernement le *patriotisme*. Ces principes n'existent plus que partiellement, au lieu d'animer les masses, car les idées ne périssent jamais. Maintenant, pour étayer la société, nous n'avons d'autre soutien que l'*égoïsme*. Les individus croient en eux. L'avenir, c'est l'homme social; nous ne voyons plus rien au delà. Le grand homme qui nous sauvera du naufrage vers lequel nous courons se servira sans doute de l'individualisme pour refaire la nation; mais, en attendant cette régénération, nous sommes dans le siècle des intérêts matériels et du positif. Ce dernier mot est celui de tout le monde. Nous sommes tous chiffrés, non d'après ce que nous valons, mais d'après ce que nous pesons. S'il est en veste, l'homme d'énergie obtient à peine un regard. Ce sentiment a passé dans le gouvernement. Le ministre envoie une chétive médaille au marin qui sauve, au péril de ses jours, une douzaine d'hommes; il donne la croix d'honneur au député qui lui vend sa voix. Malheur au pays ainsi constitué ! Les nations, de même que les individus, ne doivent leur énergie qu'à de grands sentiments. Les sentiments d'un peuple sont ses croyances. Au lieu d'avoir des croyances, nous avons des intérêts. Si chacun ne pense qu'à soi et n'a de foi qu'en lui-même, comment voulez-vous rencontrer beaucoup de courage civil, quand la condition de cette vertu consiste dans le renoncement à soi-même? Le courage civil et le courage militaire procèdent du même principe. Vous êtes appelés à donner votre vie d'un seul coup, la nôtre s'en va goutte à goutte. De chaque côté, mêmes combats sous d'autres formes. Il ne suffit pas d'être homme de bien pour civiliser le plus humble coin de terre, il faut encore être instruit; puis l'instruction, la probité, le patriotisme, ne sont rien sans la volonté ferme avec laquelle un homme doit se détacher de tout intérêt personnel pour se vouer à une pensée sociale. Certes, la France renferme plus d'un homme instruit, plus d'un patriote par commune; mais je suis certain qu'il n'existe pas dans chaque canton un homme qui, à ces précieuses qualités, joigne le vouloir continu, la pertinacité du maréchal battant son fer. L'homme qui détruit et l'homme qui construit sont deux phénomènes de volonté : l'un prépare, l'autre achève l'œuvre. Le premier apparaît comme le génie du mal, et le second semble être le génie du bien. A l'un la gloire, à l'autre l'oubli. Le mal possède une voix éclatante qui réveille les âmes vulgaires et les remplit d'admiration, tandis que le bien est longtemps muet. L'amour-propre humain a bientôt choisi le rôle le plus brillant. Une œuvre de paix, accomplie sans arrière-pensée individuelle, ne sera donc jamais qu'un accident, jusqu'à ce que l'éducation ait changé les mœurs de la France. Quand ces mœurs seront changées, quand nous serons tous de grands citoyens, ne deviendrons-nous pas, malgré les aises d'une vie triviale, le peuple le plus ennuyeux, le plus ennuyé, le moins artiste, le plus malheureux qu'il y aura sur la terre? Ces grandes questions, il ne m'appartient pas de les décider : je ne suis pas à la tête du pays. A part ces considérations, d'autres difficultés s'opposent encore à ce que l'administration ait des principes exacts. En fait de civilisation, monsieur, rien n'est absolu. Les idées qui conviennent à une contrée sont mortelles dans une autre, et il en est des intelligences comme des terrains. Si nous avons tant de mauvais administrateurs, c'est que l'administration, comme le goût, procède d'un sentiment très-élevé, très-pur. En ceci le génie vient d'une tendance de l'âme et non d'une science. Personne ne peut apprécier ni les actes ni les pensées d'un administrateur; ses véritables juges sont loin de lui, les résultats plus éloignés encore. Chacun peut donc se dire, sans péril, administrateur. En France, l'espèce de séduction qu'exerce l'esprit nous inspire une grande estime pour les gens à idées; mais les idées sont peu de chose là où il ne faut qu'une volonté. Enfin l'administration ne consiste pas à imposer aux masses des idées ou des méthodes plus ou moins justes, mais à imprimer aux idées mauvaises ou bonnes de ces masses une direction utile qui les fasse concorder au bien général. Si les préjugés et les routines d'une contrée aboutissent à une mauvaise voie, les habitants abandonnent d'eux-mêmes leurs erreurs. Toute erreur en économie rurale, politique ou domestique, ne constitue-t-elle pas des pertes que l'intérêt rectifie à la longue? Ici j'ai rencontré, fort heureusement, table rase. Par mes conseils, la terre s'y est bien cultivée; mais il n'y avait aucun errement en agriculture, et les terres y étaient bonnes: il m'a donc été facile d'introduire la culture en cinq assolements, les prairies artificielles et la pomme de terre. Mon système agronomique ne heurtait aucun préjugé. L'on ne s'y servait pas déjà de mauvais coutres, comme en certaines parties de la France, et la houe suffisait au peu de labours qui s'y faisaient. Le charron était intéressé à vanter mes charrues à roues pour débiter son charronnage, j'avais en lui un compère. Mais là, comme ailleurs, j'ai toujours tâché de faire converger les intérêts des uns vers ceux des autres. Puis je suis allé des productions qui intéressaient directement ces pauvres gens, à celles qui augmentaient leur bien-être. Je n'ai rien amené du dehors au dedans, j'ai seulement secondé les exportations qui devaient les enrichir, et dont les bénéfices se comprenaient directement. Ces gens-là étaient mes apôtres par leurs œuvres et sans s'en douter. Autre considération! Nous ne sommes ici qu'à cinq lieues de Grenoble, et près d'une grande ville se trouvent bien des débouchés pour les productions. Toutes les communes ne sont pas à la porte des grandes villes. En chaque affaire de ce genre, il faut consulter l'esprit du pays, sa situation, ses ressources, étudier le terrain, les hommes et les choses, et ne pas vouloir planter des vignes en Normandie. Ainsi donc, rien n'est plus variable que l'administration, elle a peu de principes généraux. La loi est uniforme; les mœurs, les terres, les intelligences ne le sont pas; or, l'administration est l'art d'appliquer les lois sans blesser les intérêts : tout y est donc local. De l'autre côté de la montagne au pied de laquelle gît notre village abandonné, il est impossible de labourer avec des charrues à roues: les terres n'ont pas assez de fond; eh bien ! si le maire de cette commune voulait imiter notre allure, il ruinerait ses administrés; je lui ai conseillé de faire des vignobles, et l'année dernière ce petit pays a eu des récoltes excellentes; il échange son vin contre notre blé. Enfin j'avais quelque crédit sur les gens que je prêchais, nous étions sans cesse en rapport. Je guérissais mes paysans de leurs maladies, si faciles à guérir : il ne s'agit jamais, en effet, que de leur rendre des forces par une nourriture substantielle. Soit économie, soit misère, les gens de la campagne se nourrissent si mal, que leurs maladies ne viennent que de leur indigence, et généralement ils se portent assez bien. Quand je me décidai religieusement à cette vie d'obscure résignation, j'ai longtemps hésité à me faire curé, médecin de campagne ou juge de paix. Ce n'est pas sans raison, mon cher monsieur, que l'on assemble proverbialement les trois robes noires, le prêtre, l'homme de loi, le médecin : l'un panse les plaies de l'âme, l'autre celles de la bourse, le dernier celles du corps; ils représentent la société dans ses trois principaux termes d'existence : la conscience, le domaine, la santé. Jadis le premier, puis le second, furent tout l'État. Ceux qui nous ont précédés sur la terre pensaient, avec raison peut-être, que le prêtre, disposant des idées, devait être tout le gouvernement : il fut alors roi, pontife et juge; mais alors tout était croyance et conscience. Aujourd'hui, tout est changé : prenons notre époque telle qu'elle est. Eh bien! je crois que le progrès de la civilisation et le bien-être des masses dépendent de ces trois hommes : ils sont les trois pouvoirs qui font immédiatement sentir au peuple l'action des faits, des intérêts et des principes, les trois grands résultats produits chez une nation par les événements, par les propriétés et par les idées. Le temps marche et amène des changements, les propriétés augmentent ou diminuent, il faut tout régulariser suivant ces diverses mutations : de là des principes d'ordre. Pour civiliser, pour créer des productions, il faut faire comprendre aux masses en quoi l'intérêt particulier s'accorde avec les intérêts nationaux, qui se résolvent par les faits, les intérêts et les principes. Ces trois professions, en touchant nécessairement à ces résultats humains, m'ont donc semblé devoir être aujourd'hui les plus grands leviers de la civilisation; ils peuvent seuls offrir constamment à un homme de bien les moyens efficaces d'améliorer le sort des classes pauvres, avec lesquelles ils ont des rapports perpétuels. Mais le paysan écoute plus volontiers l'homme qui lui prescrit une ordonnance pour lui sauver le corps que le prêtre qui discourt sur le salut de l'âme : l'un peut lui parler de la terre qu'il cultive, l'autre est obligé de l'entretenir du ciel, dont il se soucie, aujourd'hui, malheureusement fort peu; je dis malheureusement, car le dogme de la vie à venir est non-seulement une consolation, mais encore un instrument propre à gouverner. La religion n'est-elle pas la seule puissance qui sanctionne les lois sociales? Nous avons récemment justifié Dieu. En l'absence de la religion, le gouvernement fut forcé d'inventer la Terreur pour rendre ses lois exécutoires; mais c'était une terreur humaine : elle a passé. Eh bien! monsieur, quand un paysan est malade, cloué sur un grabat ou convalescent, il est forcé d'écouter des raisonnements suivis, et il les comprend bien quand ils lui sont clairement présentés. Cette pensée m'a fait médecin. Je calculais avec mes paysans, pour eux; je ne leur donnais que des conseils d'un effet certain, qui les contraignaient à reconnaître la justesse de mes vues. Avec le peuple, il faut toujours être infaillible. L'infaillibilité a fait Napoléon, elle en eût fait un Dieu, si l'univers ne l'avait entendu tomber à Waterloo. Si Mahomet a créé une religion après avoir conquis un tiers du globe, c'est en dérobant

au monde le spectacle de sa mort. Au maire de village et au conquérant, mêmes principes : la nation et la commune sont un même troupeau. Partout la masse est la même. Enfin je me suis montré rigoureux avec ceux que j'obligeais de ma bourse. Sans cette fermeté, tous se seraient moqués de moi. Les paysans, aussi bien que les gens du monde, finissent par mésestimer l'homme qu'ils trompent. Être dupé, n'est-ce pas avoir fait un acte de faiblesse? la force seule gouverne. Je n'ai jamais demandé un denier à personne pour mes soins, excepté à ceux qui sont visiblement riches; mais je n'ai point laissé ignorer le prix de mes peines. Je ne fais point grâce des médicaments, à moins d'indigence chez le malade. Si mes paysans ne me payent pas, ils connaissent leurs dettes; parfois ils apaisent leur conscience en m'apportant de l'avoine pour mes chevaux, du blé quand il n'est pas cher. Mais le meunier ne m'offrirait-il que des anguilles pour le prix de mes soins, je lui dirais encore qu'il est trop généreux pour si peu de chose; ma politesse porte ses fruits : à l'hiver, j'obtiendrai de lui quelques sacs de farine pour les pauvres. Tenez, monsieur, ces gens-là ont du cœur quand on ne le leur flétrit pas. Aujourd'hui, je pense plus de bien et moins de mal d'eux que par le passé.

— Vous vous êtes donné bien du mal? dit Genestas.

— Moi? point, reprit Benassis. Il ne m'en coûtait pas plus de dire quelque chose d'utile que de dire des balivernes. En passant, en causant, en riant, je leur parlais d'eux-mêmes. D'abord ces gens ne m'écoutèrent pas, j'eus beaucoup de répugnances à combattre en eux: j'étais un bourgeois, et, pour eux, un bourgeois est un ennemi. Cette lutte m'amusa. Entre faire le mal ou faire le bien, il n'existe d'autre différence que la paix de la conscience ou son trouble : la peine est la même. Si les coquins voulaient se bien conduire, ils seraient millionnaires au lieu d'être pendus : voilà tout.

— Monsieur, cria Jacquotte en entrant, le dîner se refroidit.

— Monsieur, dit Genestas en arrêtant le médecin par le bras, je n'ai qu'une observation à vous présenter sur ce que je viens d'entendre. Je ne connais aucune relation des guerres de Mahomet, en sorte que je ne puis juger de ses talents militaires; mais, si vous aviez vu l'empereur manœuvrant pendant la campagne de France, vous l'eussiez facilement pris pour un dieu; et s'il a été vaincu à Waterloo, c'est qu'il était plus qu'un homme, il pesait trop sur la terre, et la terre a bondi sous lui, voilà. Je suis d'ailleurs parfaitement de votre avis en toute autre chose, et, tonnerre de Dieu! la femme qui vous a pondu n'a pas perdu son temps.

— Allons, s'écria Benassis en souriant, allons nous mettre à table.

La salle à manger est entièrement boisée et peinte en gris. Le mobilier consistait alors en quelques chaises de paille, un buffet, des armoires, un poêle, et la fameuse pendule du feu curé, puis des rideaux blancs aux fenêtres. La table, garnie de linge blanc, n'avait rien qui sentit le luxe. La vaisselle était en terre de pipe. La soupe se composait, suivant la mode du feu curé, du bouillon le plus substantiel que jamais cuisinière ait fait mijoter et réduire. A peine le médecin et son hôte avaient-ils mangé leur potage qu'un homme entra brusquement dans la cuisine, et fit, malgré Jacquotte, une soudaine irruption dans la salle à manger.

— Eh bien! qu'y a-t-il? demanda le médecin.

— Il y a, monsieur, que notre bourgeoise, madame Vigneau, est devenue toute blanche, blanche que ça nous effraye tous.

— Allons, s'écria gaiement Benassis, il faut quitter la table.

Il se leva. Malgré les instances de son hôte, Genestas jura militairement, en jetant sa serviette, qu'il ne resterait pas à table sans son hôte, et revint, en effet, se chauffer au salon en pensant aux misères qui se rencontraient inévitablement dans tous les états auxquels l'homme est ici-bas assujetti.

Benassis fut bientôt de retour, et les deux futurs amis se remirent à table.

— Taboureau est venu tout à l'heure pour vous parler, dit Jacquotte à son maître en apportant les plats qu'elle avait entretenus chauds.

— Qui donc est malade chez lui? demanda-t-il.

— Personne, monsieur; il veut vous consulter pour lui, à ce qu'il dit, et va revenir.

— C'est bien. Ce Taboureau, reprit Benassis en s'adressant à Genestas, est pour moi tout un traité de philosophie; examinez-le bien attentivement quand il sera là, certes il vous amusera. C'était un journalier, brave homme, économe, mangeant peu, travaillant beaucoup. Aussitôt que le drôle a eu quelques écus à lui, son intelligence s'est développée; il a suivi le mouvement que j'imprimais à ce pauvre canton en cherchant à en profiter pour s'enrichir. En huit ans, il a fait une grande fortune, grande pour ce canton-ci. Peut-être possède-t-il maintenant une quarantaine de mille francs. Mais je vous donnerais à deviner en mille par quel moyen il a pu acquérir cette somme, que vous ne le trouveriez pas. Il est usurier, si profondément usurier, et usurier par une combinaison si bien fondée sur l'intérêt de tous les habitants du canton, que je perdrais mon temps si j'entreprenais de les désabuser sur les avantages qu'ils croient retirer de leur commerce avec Taboureau. Quand ce diable d'homme a vu chacun cultivant les terres, il a couru aux environs acheter des grains pour fournir aux pauvres gens les semences qui devaient leur être nécessaires. Ici, comme partout, les paysans, et même quelques fermiers, ne possédaient pas assez d'argent pour payer leurs semences. Aux uns, maître Taboureau prêtait un sac d'orge, pour lequel ils lui rendaient un sac de seigle après la moisson; aux autres, un setier de blé pour un sac de farine. Aujourd'hui mon homme a étendu ce singulier genre de commerce dans tout le département. Si rien ne l'arrête en chemin, il gagnera peut-être un million. Eh bien! mon cher monsieur, le journalier Taboureau, brave garçon, obligeant, commode, donnait un coup de main à qui le lui demandait; mais, au prorata de ses gains, M. Taboureau est devenu processif, chicaneur, dédaigneux. Plus il s'est enrichi, plus il s'est vicié. Dès que le paysan passe de sa vie purement laborieuse à la vie aisée ou à la possession territoriale, il devient insupportable. Il existe une classe à demi vertueuse, à demi vicieuse, à demi savante, ignorante à demi, qui sera toujours le désespoir des gouvernements. Vous allez voir un peu l'esprit de cette classe dans Taboureau, homme simple en apparence, ignare même, mais certainement profond dès qu'il s'agit de ses intérêts.

Le bruit d'un pas pesant annonça l'arrivée du prêteur de grains.

— Entrez, Taboureau! cria Benassis.

Ainsi prévenu par le médecin, le commandant examina le paysan, et vit dans Taboureau un homme maigre, à demi voûté, au front bombé, très-ridé. Cette figure creuse semblait percée par de petits yeux gris tachetés de noir. L'usurier avait une bouche serrée, et son menton effilé tendait à rejoindre un nez ironiquement crochu. Ses pommettes saillantes offraient ces rayures étoilées qui dénotent la vie voyageuse et la ruse des maquignons. Enfin, ses cheveux grisonnaient déjà. Il portait une veste bleue assez propre, dont les poches carrées rebondissaient sur ses hanches, et dont les basques ouvertes laissaient voir un gilet blanc à fleurs. Il resta planté sur ses jambes en s'appuyant sur un bâton à gros bout. Malgré Jacquotte, un petit chien épagneul suivit le marchand de grains et se coucha près de lui.

— Eh bien! qu'y a-t-il? lui demanda Benassis.

Taboureau regarda d'un air méfiant le personnage inconnu qui se trouvait à table avec le médecin, et dit : — Ce n'est point un cas de maladie, monsieur le maire; mais vous savez aussi bien panser les douleurs de la bourse que celles du corps, et je viens vous consulter pour une petite difficulté que nous avons avec un homme de Saint-Laurent.

— Pourquoi ne vas-tu pas voir M. le juge de paix ou son greffier?

— Eh! c'est que monsieur est bien plus habile, et je serais plus sûr de mon affaire si je pouvais avoir son approbation.

— Mon cher Taboureau, je donne volontiers gratis aux pauvres mes consultations médicales, mais je ne puis examiner pour rien les procès d'un homme aussi riche que tu l'es. La science coûte cher à ramasser.

Taboureau se mit à tortiller son chapeau.

— Si tu veux mon avis, comme il t'épargnera des gros sous que tu serais forcé de compter aux gens de justice à Grenoble, tu enverras une poche de seigle à la femme Martin, celle qui élève les enfants de l'hospice.

— Dame, monsieur, je le ferai de bon cœur si cela vous paraît nécessaire. Puis-je dire mon affaire sans ennuyer monsieur? ajouta-t-il en montrant Genestas. — Pour lors, monsieur, reprit-il à un signe de tête du médecin, un homme de Saint-Laurent, y a de ça deux mois, est donc venu me trouver : — « Taboureau, qu'il me dit, pourriez-vous me vendre cent trente-sept setiers d'orge? — Pourquoi pas, que je lui dis, c'est mon métier. Les faut-il tout de suite? — Non, qu'il me dit, au commencement du printemps, pour les mars. — Bien! » Voilà que nous disputons le prix, et, le vin bu, nous convenons qu'il me les payera sur le prix des orges au dernier marché de Grenoble, et que je les lui livrerai en mars, sauf les déchets du magasin, bien entendu. Mais, mon cher monsieur, les orges montent, montent; enfin voilà mes orges qui s'emportent comme une soupe au lait. Moi, pressé d'argent, je vends mes orges. C'était bien naturel, pas vrai, monsieur?

— Non, dit Benassis, tes orges ne t'appartenaient plus : tu n'en étais que le dépositaire. Et, si les orges avaient baissé, n'aurais-tu pas contraint ton acheteur à les prendre au prix convenu?

—Mais, monsieur, il ne m'aurait peut-être point payé, cet homme. A la guerre comme à la guerre! le marchand doit profiter du gain quand il vient. Après tout, une marchandise n'est à vous que quand vous l'avez payée, pas vrai, monsieur l'officier? car on voit que monsieur a servi dans les armées.

— Taboureau, dit gravement Benassis, il t'arrivera malheur. Dieu punit tôt ou tard les mauvaises actions. Comment un homme aussi capable, aussi instruit que tu l'es, un homme qui fait honorablement ses affaires, peut-il donner dans ce canton des exemples d'improbité? Si tu soutiens de semblables procès, comment veux-tu que les malheureux restent honnêtes gens et ne te volent pas? Tes ouvriers te déroberont une partie du temps qu'ils te doivent, et chacun ici se démoralisera. Tu as tort. Ton orge était censée livrée. Si elle avait été emportée par l'homme de Saint-Laurent, tu ne l'aurais pas re-

prise chez lui : tu as donc disposé d'une chose qui ne t'appartenait plus, ton orge s'était déjà convertie en argent réalisable suivant vos conventions. Mais continue.

Genestas jeta sur le médecin un coup d'œil d'intelligence pour lui faire remarquer l'immobilité de Taboureau. Pas une fibre du visage de l'usurier n'avait remué pendant cette semonce, son front n'avait pas rougi, ses petits yeux restaient calmes.

— Eh bien! monsieur, je suis assigné à fournir l'orge au prix de cet hiver; mais moi, je crois que je ne la dois point.

— Ecoute, Taboureau, livre bien vite ton orge, ou ne compte plus sur l'estime de personne. Même en gagnant de semblables procès, tu passerais pour un homme sans foi ni loi, sans parole, sans honneur.

— Allez, n'ayez point peur, dites-moi que je suis un fripon, un gueux, un voleur. En affaires, ça se dit, monsieur le maire, sans offenser personne. En affaires, voyez-vous, chacun pour soi.

— Eh bien! pourquoi te mets-tu volontairement dans le cas de mériter de pareils termes?

— Mais, monsieur, si la loi est pour moi...

— Mais la loi ne sera point pour toi.

— Etes-vous bien sûr de cela, monsieur, là, sûr, sûr? car, voyez-vous, l'affaire est importante.

— Certes, j'en suis sûr. Si je n'étais pas à table, je te ferais lire le Code. Mais, si le procès a lieu, tu le perdras, et tu ne remettras jamais les pieds chez moi: je ne veux point recevoir des gens que je n'estime pas. Entends-tu? tu perdras ton procès.

— Ah! nenni, monsieur, je ne le perdrai point, dit Taboureau. Voyez-vous, monsieur le maire, c'est l'homme de Saint-Laurent qui me doit l'orge; c'est moi qui la lui ai achetée, et c'est lui qui me refuse de la livrer. Je voulions être bien certain que je gagnerions avant d'aller chez l'huissier m'engager dans des frais.

Genestas et le médecin se regardèrent en dissimulant la surprise que leur causait l'ingénieuse combinaison cherchée par cet homme pour savoir la vérité sur ce cas judiciaire.

— Eh bien! Taboureau, ton homme est de mauvaise foi, et il ne faut point faire de marchés avec de telles gens.

— Ah! monsieur, ces gens-là entendent les affaires.

— Adieu, Taboureau.

— Votre serviteur, monsieur le maire et la compagnie.

— Eh bien! dit Benassis quand l'usurier fut parti, croyez-vous qu'à Paris cet homme-là ne serait pas bientôt millionnaire?

Le dîner fini, le médecin et son pensionnaire rentrèrent au salon, où ils parlèrent pendant le reste de la soirée de guerre et de politique, en attendant l'heure du coucher, conversation pendant laquelle Genestas manifesta la plus violente antipathie contre les Anglais.

— Monsieur, dit le médecin, puis-je savoir qui j'ai l'honneur d'avoir pour hôte?

— Je me nomme Pierre Bluteau, répondit Genestas, et je suis capitaine à Grenoble.

— Bien, monsieur. Voulez-vous suivre le régime de M. Gravier? Dès le matin, après le déjeuner, il se plaisait à m'accompagner dans mes courses aux environs. Il n'est pas bien certain que vous preniez plaisir aux choses dont je m'occupe, tant elles sont vulgaires. Après tout, vous n'êtes ni propriétaire ni maire de village, et vous ne verrez dans le canton rien que vous n'ayez vu ailleurs, toutes les chaumières se ressemblent; mais enfin vous prendrez l'air et vous donnerez un but à votre promenade.

— Rien ne me cause plus de plaisir que cette proposition, et je n'osais vous la faire de peur de vous être importun.

Le commandant Genestas, auquel ce nom sera conservé malgré sa pseudonymie calculée, fut conduit par son hôte à une chambre située au premier étage au-dessus du salon.

—Bon, dit Benassis, Jacquotte vous a fait du feu. Si quelque chose vous manque, il se trouve un cordon de sonnette à votre chevet.

— Je ne crois pas qu'il puisse me manquer la moindre chose! s'écria Genestas. Voici même un tire-bottes. Il faut être un vieux troupier pour connaître la valeur de ce meuble-là! A la guerre, monsieur, il se rencontre plus d'un moment où l'on brûlerait une maison pour avoir un coquin de tire-bottes. Après plusieurs marches, et surtout après une affaire, il arrive des cas où le pied gonflé dans un cuir mouillé ne cède à aucun effort; aussi ai-je couché plus d'une fois avec mes bottes. Quand on est seul, le malheur est encore supportable.

Le commandant cligna des yeux pour donner à ces derniers mots une sorte de profondeur matoise; puis il se mit à regarder, non sans surprise, une chambre où tout était commode, propre et presque riche.

— Quel luxe! dit-il. Vous devez être logé à merveille.

— Venez voir, dit le médecin, je suis votre voisin, nous ne sommes séparés que par l'escalier.

Genestas fut assez étonné d'apercevoir en entrant chez le médecin une chambre nue dont les murs avaient pour tout ornement un vieux papier jaunâtre à rosaces brunes, et décoloré par places. Le lit, en fer grossièrement verni, surmonté d'une flèche de bois d'où tombaient deux rideaux de calicot gris, et au pied duquel était un méchant tapis étroit qui montrait la corde, ressemblait à un lit d'hôpital. Au chevet se trouvait une de ces tables de nuit à quatre pieds dont le devant se roule et se déroule en faisant un bruit de castagnettes. Trois chaises, deux fauteuils de paille, une commode en noyer, sur laquelle étaient une cuvette et un pot à eau fort antique dont le couvercle tenait au vase par un enchâssement de plomb, complétaient cet ameublement. Le foyer de la cheminée était froid, et toutes les choses nécessaires pour se faire la barbe traînaient sur la pierre peinte du chambranle, devant un vieux miroir accroché par un bout de corde. Le carreau, proprement balayé, se trouvait en plusieurs endroits usé, cassé, creusé. Des rideaux de calicot gris bordés de franges vertes ornaient les deux fenêtres. Tout, jusqu'à la table ronde, sur laquelle erraient quelques papiers, une écritoire et des plumes; tout, dans ce tableau simple, auquel l'extrême propreté maintenue par Jacquotte imprimait une sorte de correction, donnait l'idée d'une vie quasi monacale, indifférente aux choses et pleine de sentiments. Une porte ouverte laissa voir au commandant un cabinet où le médecin se tenait sans doute fort rarement. Cette pièce était dans un état à peu près semblable à celui de la chambre. Quelques livres poudreux y gisaient épars sur des planches poudreuses, et des rayons chargés de bouteilles étiquetées faisaient deviner que la pharmacie y occupait plus de place que la science.

— Vous allez me demander pourquoi cette différence entre votre chambre et la mienne, reprit Benassis. Ecoutez, j'ai toujours eu honte pour ceux qui logent leurs hôtes sous des toits, en leur donnant de ces miroirs qui défigurent à tel point qu'en s'y regardant on peut se croire ou plus petit ou plus grand que nature, ou malade, ou frappé d'apoplexie. Ne doit-on pas s'efforcer de faire trouver à ses amis leur appartement passager le plus agréable possible? L'hospitalité me semble tout à la fois une vertu, un bonheur et un luxe; mais, sous quelque aspect que vous la considériez, sans excepter le cas où elle est une spéculation, ne faut-il pas déployer pour son hôte et pour son ami toutes les chatteries, toutes les câlineries de la vie? Chez vous donc, les beaux meubles, le chaud tapis, les draperies, la pendule, les flambeaux et la veilleuse; à vous la bougie, à vous les soins de Jacquotte, qui vous a sans doute apporté des pantoufles neuves, du lait et sa bassinoire. J'espère que vous n'aurez jamais été mieux assis que dans le moelleux fauteuil dont la découverte a été faite par le défunt curé je ne sais où; mais il est vrai qu'en toute chose, pour rencontrer les modèles du bon, du beau, du commode, il faut avoir recours à l'Eglise. Enfin, j'espère que, dans votre chambre, tout vous plaira. Vous y trouverez de bons rasoirs, du savon excellent, et tous les petits accessoires qui rendent le chez-soi chose si douce. Mais, mon cher monsieur Bluteau, quand même mon opinion sur l'hospitalité n'expliquerait pas déjà la différence qui existe entre nos appartements, vous comprendrez peut-être à merveille la nudité de ma chambre et le désordre de mon cabinet lorsque demain vous serez témoin des allées et venues qui ont lieu chez moi. D'abord ma vie n'est pas une vie casanière, je suis toujours dehors. Si je reste au logis, à tout moment les paysans viennent m'y parler, je leur appartiens corps, âme et chambre. Puis-je me donner les soucis de l'étiquette et ceux causés par les dégâts inévitables que me feraient involontairement ces bonnes gens? Le luxe ne va qu'aux hôtels, aux châteaux, aux boudoirs et aux chambres d'amis. Enfin, je ne me tiens guère ici que pour dormir; que m'importent donc les chiffons de la richesse? D'ailleurs, vous ne savez pas combien tout ici-bas m'est indifférent!

Ils se dirent un bonsoir amical en se serrant cordialement les mains, et ils se couchèrent. Le commandant ne s'endormit pas sans faire plus d'une réflexion sur cet homme, qui, d'heure en heure, grandissait dans son esprit.

CHAPITRE II.

A travers champs.

L'amitié que tout cavalier porte à sa monture attira dès le matin Genestas à l'écurie, et il fut satisfait du pansement fait à son cheval par Nicolle.

— Déjà levé, commandant Bluteau? s'écria Benassis, qui vint à la rencontre de son hôte. Vous êtes vraiment militaire : vous entendez la diane partout, même au village.

— Cela va-t-il bien? lui répondit Genestas en lui tendant la main par un mouvement d'ami.

— Je ne vais jamais positivement bien, répondit Benassis d'un ton moitié triste et moitié gai.

— Monsieur a-t-il bien dormi? dit Jacquotte à Genestas.

— Parbleu! la belle, vous aviez fait le lit comme pour une mariée.

Jacquotte suivit en souriant son maître et le militaire. Après les avoir vus attablés : — Il est bon enfant tout de même, M. l'officier, dit-elle à Nicolle.

— Je crois bien! il m'a déjà donné quarante sous!

— Nous commencerons par aller visiter deux morts, dit Benassis à son hôte en sortant de la salle à manger. Quoique les médecins veuillent rarement se trouver face à face avec leurs prétendues victimes, je vous conduirai dans deux maisons où vous pourrez faire une observation assez curieuse sur la nature humaine. Vous y verrez deux tableaux qui vous prouveront combien les montagnards diffèrent des habitants de la plaine dans l'expression de leurs sentiments. La partie de notre canton située sur les pics conserve des coutumes empreintes d'une couleur antique, et qui rappellent vaguement les scènes de la Bible. Il existe, sur la chaîne de nos montagnes, une ligne tracée par la nature, à partir de laquelle tout change d'aspect : en haut la force, en bas l'adresse; en haut des sentiments larges, en bas une perpétuelle entente des intérêts de la vie matérielle. A l'exception du val d'Ajou, dont la côte septentrionale est peuplée d'imbéciles, et la méridionale de gens intelligents, deux populations qui, séparées seulement par un ruisseau, sont dissemblables en tout point : stature, démarche, physionomie, mœurs, occupations, je n'ai vu nulle part cette différence plus sensible qu'elle ne l'est ici. Ce fait obligerait les administrateurs d'un pays à de grandes études locales relativement à l'application des lois aux masses. Mais les chevaux sont prêts, allons!

Les deux cavaliers arrivèrent en peu de temps à une habitation située dans la partie du bourg qui regardait les montagnes de la Grande-Chartreuse. A la porte de cette maison, dont la tenue était assez propre, ils aperçurent un cercueil couvert d'un drap noir, posé sur deux chaises au milieu de quatre cierges, puis, sur une escabelle, un plateau de cuivre où trempait un rameau de buis dans de l'eau bénite. Chaque passant entrait dans la cour, venait s'agenouiller devant le corps, disait un *Pater*, et jetait quelques gouttes d'eau bénite sur la bière. Au-dessus du drap noir s'élevaient les touffes vertes d'un jasmin planté le long de la porte, et en haut de l'imposte courait le sarment tortueux d'une vigne déjà feuillée. Une jeune fille achevait de balayer le devant de la maison pour obéir à ce vague besoin de parure que commandent les cérémonies, et même la plus triste de toutes. Le fils aîné du mort, jeune paysan de vingt-deux ans, était debout, immobile, appuyé sur le montant de la porte. Il avait dans les yeux des pleurs qui roulaient sans tomber, ou que peut-être il allait par moments essuyer à l'écart. A l'instant où Benassis et Genestas entraient dans la cour après avoir attaché leurs chevaux à l'un des peupliers placés le long d'un petit mur à hauteur d'appui, par-dessus lequel ils avaient examiné cette scène, la veuve sortait de son étable, accompagnée d'une femme qui portait un pot plein de lait.

— Ayez du courage, ma pauvre Pelletier! disait celle-ci.

— Ah! ma chère femme, quand on est resté vingt-cinq ans avec un homme, il est bien dur de se quitter! Et ses yeux se mouillèrent de larmes. Payez-vous les deux sous? ajouta-t-elle après une pause en tendant la main à sa voisine.

— Ah! tiens, j'oubliais, fit l'autre femme en lui tendant sa pièce. Allons, consolez-vous, ma voisine! Ah! voilà M. Benassis.

— Eh bien! ma pauvre mère, allez-vous mieux? demanda le médecin.

— Dame, mon cher monsieur, dit-elle en pleurant, faut bien aller tout de même. Je me dis que mon homme ne souffrira plus. Il a tant souffert! Mais entrez donc, messieurs. Jacques, donne donc des chaises à ces messieurs. Allons, remue toi. Pardi, va, tu ne ranimeras pas ton pauvre père, quand tu resterais là pendant cent ans! Et maintenant il te faut travailler pour deux.

— Non, non, bonne femme, laissez votre fils tranquille, nous ne nous assiérons pas. Vous avez là un garçon qui aura soin de vous, et bien capable de remplacer son père.

— Va donc t'habiller, Jacques, cria la veuve, ils vont venir le querir.

— Allons, adieu, la mère, dit Benassis.

— Messieurs, je suis votre servante.

— Vous le voyez, reprit le médecin, ici la mort est prise comme un accident prévu qui n'arrête pas le cours de la vie des familles, et le deuil n'y sera même point porté. Dans les villages, personne ne veut faire cette dépense, soit misère, soit économie. Dans les campagnes, le deuil n'existe donc pas. Or, monsieur, le deuil n'est ni un usage ni une loi; c'est bien mieux, c'est une institution qui tient à toutes les lois dont l'observation dépend d'un même principe : la morale. Eh bien! malgré nos efforts, ni moi ni M. Janvier nous n'avons pu réussir à faire comprendre à nos paysans de quelle importance sont les démonstrations publiques pour le maintien de l'ordre social. Ces braves gens, émancipés d'hier, ne sont pas aptes encore à saisir les rapports nouveaux qui doivent les attacher à ces pensées générales; ils n'en sont maintenant qu'aux idées qui engendrent l'ordre et le bien-être physique; plus tard, si quelqu'un continue mon œuvre, ils arriveront aux principes qui servent à conserver les droits publics. Il ne suffit pas, en effet, d'être honnête homme : il faut le paraître. La société ne vit pas seulement par des idées morales; pour subsister, elle a besoin d'actions en harmonie avec ces idées. Dans la plupart des communes rurales, sur une centaine de familles que la mort a privées de leur chef, quelques individus seulement, doués d'une sensibilité vive, garderont de cette mort un long souvenir; mais tous les autres l'auront complétement oubliée dans l'année. Cet oubli n'est-il pas une grande plaie? Une religion est le cœur d'un peuple, elle exprime ses sentiments et les agrandit en leur donnant une fin; mais, sans un Dieu visiblement honoré, la religion n'existe pas, et partant les lois humaines n'ont aucune vigueur. Si la conscience appartient à Dieu seul, le corps tombe sous la loi sociale; or, n'est-ce pas un commencement d'athéisme que d'effacer ainsi les signes d'une douleur religieuse, de ne pas indiquer fortement aux enfants qui ne réfléchissent pas encore, et à tous les gens qui ont besoin d'exemples, la nécessité d'obéir aux lois par une résignation patente aux ordres de la Providence, qui frappe et console, qui donne et ôte les biens de ce monde? J'avoue qu'après avoir passé par des jours d'incrédulité moqueuse, j'ai compris ici la valeur des cérémonies religieuses, celle des solennités de famille, l'importance des usages et des fêtes du foyer domestique. La base des sociétés humaines sera toujours la famille. Là commence l'action du pouvoir et de la loi, là du moins doit s'apprendre l'obéissance. Vus dans toutes leurs conséquences, l'esprit de famille et le pouvoir paternel sont deux principes encore trop peu développés dans notre nouveau système législatif. La famille, la commune, le département, tout notre pays est pourtant là. Les lois devraient donc être basées sur ces trois grandes divisions. A mon avis, le mariage des époux, la naissance des enfants, la mort des pères, ne sauraient être environnés de trop d'appareil. Ce qui a fait la force du catholicisme, ce qui l'a si profondément enraciné dans les mœurs, c'est précisément l'éclat avec lequel il apparaît dans les circonstances graves de la vie pour les environner de pompes si naïvement touchantes, si grandes, lorsque le prêtre se met à la hauteur de sa mission et qu'il sait accorder son office avec la sublimité de la morale chrétienne. Autrefois je considérais la religion catholique comme un amas de préjugés et de superstitions habilement exploités desquels une civilisation intelligente devait faire justice; ici, j'en ai reconnu la necessité politique et l'utilité morale; ici, j'en ai compris la puissance par la valeur même du mot qui l'exprime. Religion veut dire LIEN, et certes le culte, ou autrement dit la religion exprimée, constitue la seule force qui puisse relier les espèces sociales et leur donner une forme durable. Enfin ici j'ai respiré le baume que la religion jette sur les plaies de la vie; sans la discuter, j'ai senti qu'elle s'accorde admirablement avec les mœurs passionnées des nations méridionales.

— Prenez le chemin qui monte, dit le médecin en s'interrompant, il faut que nous gagnions le plateau. De là nous dominerons les deux vallées, et vous y jouirez d'un beau spectacle. Elevés à trois mille pieds environ au-dessus de la Méditerranée, nous verrons la Savoie et le Dauphiné, les montagnes du Lyonnais et le Rhône. Nous serons sur une autre commune, une commune montagnarde, où vous trouverez dans une ferme de M. Gravier le spectacle dont je vous ai parlé, cette pompe naturelle qui réalise mes idées sur les grands événements de la vie. Dans cette commune, le deuil se porte religieusement. Les pauvres quêtent pour pouvoir s'acheter leurs vêtements noirs. Dans cette circonstance, personne ne leur refuse de secours. Il se passe peu de jours sans qu'une veuve parle de sa perte, toujours en pleurant; et dix ans après son malheur, comme le lendemain, ses sentiments sont également profonds. Là, les mœurs sont patriarcales : l'autorité du père est illimitée, sa parole est souveraine : il mange seul assis au haut bout de la table, sa femme et ses enfants le servent, ceux qui l'entourent ne lui parlent point sans employer certaines formules respectueuses, devant lui chacun se tient debout et découvert. Elevés ainsi, les hommes ont l'instinct de leur grandeur. Ces usages constituent, à mon sens, une noble éducation. Aussi dans cette commune sont-ils généralement justes, économes et laborieux. Chaque père de famille a coutume de partager également ses biens entre ses enfants quand l'âge lui interdit le travail : ses enfants le nourrissent. Dans le dernier siècle, un vieillard de quatre-vingt-dix ans, après avoir fait ses partages entre ses quatre enfants, venait vivre trois mois de l'année chez chacun d'eux. Quand il quitta l'aîné pour aller chez le cadet, un de ses amis lui demanda : — Eh bien! es-tu content? — Ma foi, oui, lui dit le vieillard, ils m'ont traité comme leur enfant. Ce mot, monsieur, a paru si remarquable à un officier nommé Vauvenargues, célèbre moraliste, alors en garnison à Grenoble, qu'il en parla dans plusieurs salons de Paris, où cette belle parole fut recueillie par un écrivain nommé Chamfort. Eh bien! il se dit souvent chez nous des mots encore plus saillants que ne l'est celui-ci, mais il leur manque des historiens dignes de les entendre.

— J'ai vu des frères Moraves, des Lollards en Bohême et en Hongrie, dit Genestas; c'est des chrétiens qui ressemblent assez à vos

montagnards. Ces braves gens souffrent les maux de la guerre avec une patience d'anges.

— Monsieur, répondit le médecin, les mœurs simples doivent être à peu près semblables dans tous les pays. Le vrai n'a qu'une forme. A la vérité, la vie de la campagne tue beaucoup d'idées, mais elle affaiblit les vices et développe les vertus. En effet, moins il se trouve d'hommes agglomérés sur un point, moins il s'y rencontre de crimes, de délits, de mauvais sentiments. La pureté de l'air entre pour beaucoup dans l'innocence des mœurs.

Les deux cavaliers qui montaient au pas un chemin pierreux, arrivèrent alors en haut du plateau dont avait parlé Benassis. Ce territoire tourne autour d'un pic très élevé, mais complétement nu, qui le domine, et où il n'existe aucun principe de végétation : la cime en est grise, fendue de toutes parts, abrupte, inabordable : le fertile terroir, contenu par des rochers, s'étend au-dessous de ce pic, et le borde inégalement dans une largeur d'une centaine d'arpents environ. A midi, l'œil embrasse, par une immense coupure, la Maurienne française, le Dauphiné, les rochers de la Savoie et les lointaines montagnes du Lyonnais. Au moment où Genestas contemplait ce point de vue, alors largement éclairé par le soleil du printemps, des cris lamentables se firent entendre.

— Venez, lui dit Benassis, le chant est commencé. Le chant est le nom que l'on donne à cette partie des cérémonies funèbres.

Le militaire aperçut alors, sur le revers occidental du pic, les bâtiments d'une ferme considérable qui forment un carré parfait. Le portail cintré, tout en granit, a un caractère de grandeur que rehaussent encore la vétusté de cette construction, l'antiquité des arbres qui l'accompagnent, et les plantes qui croissent sur ses arêtes. Le corps de logis est au fond de la cour, de chaque côté de laquelle se trouvent les granges, les bergeries, les écuries, les étables, les remises, et au milieu la grande mare où pourrissent les fumiers. Cette cour, dont l'aspect est ordinairement si animé dans les fermes riches et populeuses, était en ce moment silencieuse et morne. La porte de la basse-cour étant close, les animaux restaient dans leur enceinte, d'où leurs cris s'entendaient à peine. Les étables, les écuries, tout était soigneusement fermé. Le chemin qui menait à l'habitation avait été nettoyé. Cet ordre parfait là où régnait habituellement le désordre, ce manque de mouvement et ce silence dans un endroit si bruyant, le calme de la montagne, l'ombre projetée par la cime du pic, tout contribuait à frapper l'âme. Quelque habitué que fût Genestas aux impressions fortes, il ne put s'empêcher de tressaillir en voyant une douzaine d'hommes et de femmes en pleurs, rangés en dehors de la porte de la grande salle, et qui tous s'écrièrent : Le maître est mort ! avec une effrayante unanimité d'intonation et à deux reprises différentes, pendant le temps qu'il mit à venir du portail au logement du fermier. Ce cri fini, des gémissements partirent de l'intérieur, et la voix d'une femme se fit entendre par les croisées. — Je n'ose pas aller me mêler à cette douleur, dit Genestas à Benassis.



… Un rassemblement de femmes, d'enfants, de vieillards… — PAGE 6.

— Je viens toujours, répondit le médecin, visiter les familles affligées par la mort, soit pour voir s'il n'est pas arrivé quelque accident causé par la douleur, soit pour vérifier le décès ; vous pouvez m'accompagner sans scrupule ; d'ailleurs la scène est si imposante, et nous allons trouver tant de monde, que vous ne serez pas remarqué.

En suivant le médecin, Genestas vit en effet la première pièce pleine de parents. Tous deux traversèrent cette assemblée, et se placèrent près de la porte d'une chambre à coucher attenant à la grande salle qui servait de cuisine et de lieu de réunion à toute la famille, il faudrait dire la colonie, car la longueur de la table indiquait le séjour habituel d'une quarantaine de personnes. L'arrivée de Benassis interrompit les discours d'une femme de grande taille, vêtue simplement, dont les cheveux étaient épars, et qui gardait dans sa main la main du mort par un geste éloquent. Celui ci, vêtu de ses meilleurs habillements, était étendu roide sur son lit, dont les rideaux avaient été relevés. Cette figure calme, qui respirait le ciel, et surtout les cheveux blancs, produisaient un effet théâtral. De chaque côté du lit se tenaient les enfants et les plus proches parents des époux, chaque ligne gardant son côté, les parents de la femme à gauche, ceux du défunt à droite. Hommes et femmes étaient agenouillés et priaient ; la plupart pleuraient. Des cierges environnaient le lit. Le curé de la paroisse et son clergé avaient leur place au milieu de la chambre, autour de la bière ouverte. C'était un tragique spectacle que de voir le chef de cette famille en présence d'un cercueil prêt à l'engloutir pour toujours.

— Ah ! mon cher seigneur, dit la veuve en montrant le médecin, si la science du meilleur des hommes n'a pu te sauver, il était donc écrit là-haut que tu me précéderais dans la fosse ! Oui, la voilà froide, cette main qui me pressait avec tant d'amitié ! J'ai perdu pour toujours ma chère compagnie, et notre maison a perdu son précieux chef, car tu étais vraiment notre guide. Hélas ! tous ceux qui te pleurent avec moi ont bien connu la lumière de ton cœur et toute la valeur de ta personne ; mais moi seule savais combien tu étais doux et patient ! Ah ! mon époux, mon homme, faut donc te dire adieu, à toi notre soutien, à toi mon bon maître ! Et nous tes enfants, car tu chérissais chacun de nous également, nous avons tous perdu notre père !

Elle se jeta sur le corps, l'étreignit, le couvrit de larmes, l'échauffa de baisers, et, pendant cette pause, les serviteurs crièrent : — Le maître est mort !

— Oui, reprit la veuve, il est mort, ce cher homme bien-aimé qui nous donnait notre pain, qui plantait, récoltait pour nous, et veillait à notre bonheur en nous conduisant dans la vie avec un commandement plein de douceur ; je puis le dire maintenant à sa louange : il ne m'a jamais donné le plus léger chagrin ; il était bon, fort, patient ; et, quand nous le torturions pour lui rendre sa précieuse santé : — « Laissez-moi, mes enfants, tout est inutile ! » nous disait ce cher agneau de la même voix dont il nous disait quelques jours auparavant : — « Tout va bien, mes amis ! » Oui, grand Dieu ! quelques

jours ont suffi pour nous ôter la joie de cette maison et obscurcir notre vie en fermant les yeux au meilleur des hommes, au plus probe, au plus vénéré, à un homme qui n'avait pas son pareil pour mener la charrue, qui courait sans peur nuit et jour par nos montagnes, et qui au retour souriait toujours à sa femme et à ses enfants. Ah! il était bien notre amour à tous! Quand il s'absentait, le foyer devenait triste, nous ne mangions pas de bon appétit. Eh! maintenant que sera-ce donc lorsque notre ange gardien sera mis sous terre et que nous ne le verrons plus jamais? Jamais, mes amis! jamais, mes bons parents! jamais, mes enfants! Oui, mes enfants ont perdu leur bon père, nos parents ont perdu leur bon parent, mes amis ont perdu un bon ami, et moi j'ai perdu tout, comme la maison a perdu son maître!

Elle prit la main du mort, s'agenouilla pour y mieux coller son visage, et la baisa. Les serviteurs crièrent trois fois : — Le maître est mort! En ce moment le fils aîné vint près de sa mère, et lui dit :

— Ma mère, voilà ceux de Saint-Laurent qui viennent, il leur faudra du vin.

— Mon fils, répondit-elle à voix basse en quittant le ton solennel et lamentable dans lequel elle exprimait ses sentiments, prenez les clefs, vous êtes le maître céans; voyez à ce qu'ils puissent trouver ici l'accueil que leur faisait votre père, et que pour eux rien n'y paraisse changé.

— Que je te voie donc encore une fois à mon aise, mon digne homme! reprit-elle. Mais, hélas! tu ne me sens plus, je ne puis plus te réchauffer! Ah! tout ce que je voudrais, ce serait de te consoler encore en te faisant savoir que tant que je vivrai tu demeureras dans le cœur que tu as réjoui, que je serai heureuse par le souvenir de mon bonheur, et que ta chère pensée subsistera dans cette chambre. Oui, elle sera toujours pleine de toi tant que Dieu m'y laissera. Entends-moi, mon cher homme! Je jure de maintenir ta couche telle que la voici. Je n'y suis jamais entrée sans toi, qu'elle reste donc vide et froide. En te perdant, j'aurai réellement perdu tout ce qui fait la femme : maître, époux, père, ami, compagnon, homme, enfin tout!

— Le maître est mort! crièrent les serviteurs. Pendant le cri, qui devint général, la veuve prit des ciseaux pendus à sa ceinture, et coupa ses cheveux, qu'elle mit dans la main de son mari. Il se fit un grand silence.

— Cet acte signifie qu'elle ne se remariera pas, dit Benassis. Beaucoup de parents attendaient sa résolution.

— Prends, mon cher seigneur, dit-elle avec une effusion de voix et de cœur qui emut tout le monde, garde dans la tombe la foi que je t'ai jurée. Nous serons par ainsi toujours unis, et je resterai parmi tes enfants par amour pour cette lignée qui te rajeunissait l'âme. Puisses-tu m'entendre, mon homme, mon seul trésor, et apprendre que tu me feras encore vivre, toi mort, pour obéir à tes volontés sacrées et pour honorer ta mémoire!

Benassis pressa la main de Genestas pour l'inviter à le suivre, et ils sortirent. La première salle était pleine de gens venus d'une autre commune également située dans les montagnes; tous demeuraient silencieux et recueillis, comme si la douleur et le deuil qui planaient sur cette maison les eussent déjà saisis. Lorsque Benassis et le commandant passèrent le seuil, ils entendirent ces mots dits par un des survenants au fils du défunt : — Quand donc est-il mort?

— Ah! s'écria l'aîné, qui était un homme de vingt-cinq ans, je ne l'ai pas vu mourir! il m'avait appelé, et je ne me trouvais pas là! Les sanglots l'interrompirent, mais il continua : — La veille, il m'avait dit : « Garçon, tu iras au bourg payer nos impositions : les cérémonies de mon enterrement empêcheraient d'y songer, et nous serions en retard, ce qui n'est jamais arrivé. » Il paraissait mieux; moi, j'y suis allé. Pendant mon absence, il est mort sans que j'aie reçu ses derniers embrassements! A sa dernière heure, il ne m'a pas vu près de lui comme j'y étais toujours!

— Le maître est mort! criait-on.

— Hélas! il est mort, et je n'ai reçu ni ses derniers regards ni son dernier soupir. Et comment penser aux impositions? Ne valait-il pas mieux perdre tout notre argent que de quitter le logis? Notre fortune pouvait-elle payer son dernier adieu? Non. Mon Dieu! si ton père est malade, ne le quitte pas, Jean, tu te donnerais des remords pour toute ta vie.

— Mon ami, lui dit Genestas, j'ai vu mourir des milliers d'hommes sur les champs de bataille, et la mort n'attendait pas que leurs enfants vinssent leur dire adieu; ainsi, consolez-vous, vous n'êtes pas le seul.

— Un père, mon cher monsieur, dit-il en fondant en larmes, un père qui était un si bon homme!

— Cette oraison funèbre, dit Benassis en dirigeant Genestas vers les communs de la ferme, va durer jusqu'au moment où le corps sera mis dans le cercueil, et pendant tout le temps le discours de cette femme éplorée croîtra en violence et en images. Mais pour parler ainsi devant cette imposante assemblée, il faut qu'une femme en ait acquis le droit par une vie sans tache. Si la veuve avait la moindre faute à se reprocher, elle n'oserait pas dire un seul mot; autrement, ce serait se condamner elle-même, être à la fois l'accusateur et le juge. Cette coutume, qui sert à juger le mort et le vivant, n'est-elle pas sublime? Le deuil ne sera pris que huit jours après, en assemblée générale. Pendant cette semaine la famille restera près des enfants et de la veuve pour les aider à arranger leurs affaires et pour les consoler. Cette assemblée exerce une grande influence sur les esprits : elle réprime les passions mauvaises par ce respect humain qui saisit les hommes quand ils sont en présence les uns des autres. Enfin, le jour de la prise du deuil, il se fait un repas solennel où tous les parents se disent adieu. Tout cela est grave, et celui qui manquerait aux devoirs qu'impose la mort d'un chef de famille n'aurait personne à son chant.

En ce moment le médecin, se trouvant près de l'étable, en ouvrit la porte, et y fit entrer le commandant pour la lui montrer. — Voyez-vous, capitaine, toutes nos étables ont été rebâties sur ce modèle. N'est-ce pas superbe?

Genestas ne put s'empêcher d'admirer ce vaste local, où les va-

Il y a fait des démarches dans les bureaux du ministère de la guerre... — PAGE 18.

ches et les bœufs étaient rangés sur deux lignes, la queue tournée vers les murs latéraux et la tête vers le milieu de l'étable, dans laquelle ils entraient par une ruelle assez large pratiquée entre eux et la muraille; leurs crèches à jour laissaient voir leurs têtes encornées et leurs yeux brillants. Le maître pouvait ainsi facilement passer son bétail en revue. Le fourrage, placé dans la charpente, où l'on avait ménagé une espèce de plancher, tombait dans les râteliers, sans effort ni perte. Entre les deux lignes de crèches se trouvait un grand espace pavé, propre et aéré par des courants d'air.

— Pendant l'hiver, dit Benassis en se promenant avec Genestas dans le milieu de l'étable, la veillée et les travaux se font en commun ici. L'on dresse des tables, et tout le monde se chauffe ainsi à bon marché. Les bergeries sont également bâties d'après ce système. Vous ne sauriez croire combien les bêtes s'accoutument facilement à l'ordre; je les ai souvent admirées quand elles rentrent. Chacune d'elles connaît son rang et laisse entrer celle qui doit passer la première. Voyez: il existe assez de place entre la bête et le mur pour qu'on puisse la traire ou la panser; puis le sol est en pente, de manière à procurer aux eaux un facile écoulement.

— Cette étable fait juger de tout, dit Genestas. Sans vouloir vous flatter, voilà de beaux résultats!

— Ils n'ont pas été obtenus sans peine, répondit Benassis; mais aussi quels bestiaux!

— Certes ils sont magnifiques, et vous aviez raison de me les vanter, répondit Genestas.

— Maintenant, reprit le médecin quand il fut à cheval et qu'il eut passé le portail, nous allons traverser nos nouveaux *défrichis* et les terres à blé, le petit coin de ma commune que j'ai nommé la Beauce.

Pendant environ une heure, les deux cavaliers marchèrent à travers des champs sur la belle culture desquels le militaire complimenta le médecin; puis ils regagnèrent le territoire du bourg en suivant la montagne, tantôt parlant, tantôt silencieux, selon que le pas des chevaux leur permettait de parler ou les obligeait à se taire.

— Je vous ai promis hier, dit Benassis à Genestas en arrivant dans une petite gorge par laquelle les deux cavaliers débouchèrent dans la grande vallée, de vous montrer un des deux soldats qui sont revenus de l'armée après la chute de Napoléon. Si je ne me trompe, nous allons le trouver à quelques pas d'ici recreusant une espèce de réservoir naturel où s'amassent les eaux de la montagne, et que les atterrissements ont comblé. Mais pour vous rendre cet homme intéressant, il faut vous raconter sa vie. Il a nom Gondrin, reprit-il, il a été pris par la grande réquisition de 1792, à l'âge de dix-huit ans, et incorporé dans l'artillerie. Simple soldat, il a fait les campagnes d'Italie sous Napoléon, l'a suivi en Égypte, est revenu d'Orient à la paix d'Amiens; puis, enrégimenté sous l'Empire dans les pontonniers de la garde, il a constamment servi en Allemagne. En dernier lieu, le pauvre ouvrier est allé en Russie.

— Nous sommes un peu frères, dit Genestas, j'ai fait les mêmes campagnes. Il a fallu des corps de métal pour résister aux fantaisies de tant de climats différents. Le bon Dieu a, par ma foi, donné quelque brevet d'invention pour vivre à ceux qui sont encore sur leurs quilles après avoir traversé l'Italie, l'Égypte, l'Allemagne, le Portugal et la Russie.

— Aussi allez-vous voir un bon tronçon d'homme, reprit Benassis. Vous connaissez la déroute, inutile de vous en parler. Mon homme est un des pontonniers de la Bérézina, il a contribué à construire le pont sur lequel a passé l'armée; et, pour en assujettir les premiers chevalets, il s'est mis dans l'eau jusqu'à mi-corps. Le général Eblé, sous les ordres duquel étaient les pontonniers, n'en a pu trouver que quarante-deux assez poilus, comme dit Gondrin, pour entreprendre cet ouvrage. Encore le général s'est-il mis à l'eau lui-même en les encourageant, les consolant et leur promettant à chacun mille francs de pension et la croix de légionnaire. Le premier homme qui est entré dans la Bérézina a eu la jambe emportée par un gros glaçon, et l'homme a suivi sa jambe. Mais vous comprendrez mieux les difficultés de l'entreprise par les résultats: des quarante-deux pontonniers, il ne reste aujourd'hui que Gondrin. Trente-neuf d'entre eux ont péri au passage de la Bérézina, et les deux autres ont fini misérablement dans les hôpitaux de la Pologne. Ce pauvre soldat n'est revenu de Wilna qu'en 1814, après la rentrée des Bourbons. Le général Eblé, de qui Gondrin ne parle jamais sans avoir les larmes aux yeux, était mort. Le pontonnier, devenu sourd, infirme, et qui ne savait ni lire ni écrire, n'a donc plus trouvé ni soutien ni défenseur. Arrivé à Paris en mendiant son pain, il y a fait des démarches dans les bureaux du ministère de la guerre pour obtenir, non les mille francs de pension promis, non la croix de légionnaire, mais la simple retraite à laquelle il avait droit après vingt-deux ans de service et je ne sais combien de campagnes; mais il n'a eu ni solde arriérée, ni frais de route, ni pension. Après un an de sollicitations inutiles, pendant lequel il a tendu la main à tous ceux qu'il avait sauvés, le pontonnier est revenu ici désolé, mais résigné. Ce héros inconnu creuse des fossés à dix sous la toise. Habitué à travailler dans les marécages, il a, comme il le dit, l'entreprise des ouvrages dont ne se soucie aucun ouvrier. En curant les mares, en faisant les tranchées dans les prés inondés, il peut gagner environ trois francs par jour. Sa surdité lui donne l'air triste, il est peu causeur de son naturel, mais il est plein d'âme. Nous sommes bons amis. Il dîne avec moi les jours de la bataille d'Austerlitz, de la fête de l'empereur, du désastre de Waterloo, et je lui présente au dessert un napoléon pour lui payer son vin de chaque trimestre. Le sentiment de respect que j'ai pour cet homme est d'ailleurs partagé par toute la commune, qui ne demanderait pas mieux que de le nourrir. S'il travaille, c'est par fierté. Dans toutes les maisons où il entre, chacun l'honore à mon exemple et l'invite à dîner. Je n'ai pu lui faire accepter ma pièce de vingt francs que comme portrait de l'empereur. L'injustice commise envers lui l'a profondément affligé, mais il regrette encore plus la croix qu'il ne désire sa pension. Une seule chose le console. Quand le général Eblé présenta les pontonniers valides à l'empereur, après la construction des ponts, Napoléon a embrassé notre pauvre Gondrin, qui sans cette accolade serait peut-être déjà mort; il ne vit que par ce souvenir et par l'espérance du retour de Napoléon; rien ne peut le convaincre de sa mort, et, persuadé que sa captivité est due aux Anglais, je crois qu'il tuerait sur le plus léger prétexte le meilleur des aldermen voyageant pour son plaisir.

— Allons! allons! s'écria Genestas en se réveillant de la profonde attention avec laquelle il écoutait le médecin, allons vivement, je veux voir cet homme!

Et les deux cavaliers mirent leurs chevaux au grand trot.

— L'autre soldat, reprit Benassis, est encore un de ces hommes de fer qui ont roulé dans les armées. Il a vécu comme vivent tous les soldats français, de balles, de coups, de victoires; il a beaucoup souffert et n'a jamais porté que des épaulettes de laine. Son caractère est jovial, il aime avec fanatisme Napoléon, qui lui a donné la croix sur le champ de bataille à Valoutina. Vrai Dauphinois, il a toujours eu soin de se mettre en règle: aussi a-t-il sa pension de retraite et son traitement de légionnaire. C'est un soldat d'infanterie, nommé Goguelat, qui a passé dans la garde en 1812. Il est en quelque sorte la femme de ménage de Gondrin. Tous deux demeurent ensemble chez la veuve d'un colporteur à laquelle ils remettent leur argent; la bonne femme les loge, les nourrit, les habille, les soigne comme s'ils étaient ses enfants. Goguelat est ici *piéton* de la poste. En cette qualité, il est le diseur de nouvelles du canton, et l'habitude de les raconter en a fait l'orateur des veillées, le conteur en titre; aussi Gondrin le regarde-t-il comme un bel esprit, comme un *malin*. Quand Goguelat parle de Napoléon, le pontonnier semble deviner ses paroles au seul mouvement des lèvres. S'ils vont ce soir à la veillée qui a lieu dans une de mes granges, et que nous puissions les voir sans être vus, je vous donnerai le spectacle de cette scène. Mais nous voici près de la fosse, et je n'aperçois pas mon ami le pontonnier.

Le médecin et le commandant regardèrent attentivement autour d'eux; ils ne virent que la pelle, la pioche, la brouette, la veste militaire de Gondrin auprès d'un tas de boue noire; mais nul vestige de l'homme dans les différents chemins pierreux par lesquels venaient les eaux, espèces de trous capricieux presque tous ombragés par de petits arbustes.

— Il ne peut être bien loin. Ohé! Gondrin! cria Benassis.

Genestas aperçut alors la fumée d'une pipe entre les feuillages d'un éboulis, et la montra du doigt au médecin, qui répéta son cri. Bientôt le vieux pontonnier avança la tête, reconnut le maire et descendit par un petit sentier.

— Eh bien! mon vieux, lui cria Benassis en faisant une espèce de cornet acoustique avec la paume de sa main, voici un camarade, un Égyptien qui t'a voulu voir.

Gondrin leva promptement la tête vers Genestas, et lui jeta ce coup d'œil profond et investigateur que les vieux soldats ont su se donner à force de mesurer promptement leurs dangers. Après avoir vu le ruban rouge du commandant, il porta silencieusement le revers de sa main à son front.

— Si le petit tondu vivait encore, lui cria l'officier, tu aurais la croix et une belle retraite, car tu as sauvé la vie à tous ceux qui portent des épaulettes et qui se sont trouvés de l'autre côté de la rivière le 1er octobre 1812; mais, mon ami, ajouta le commandant en mettant pied à terre et lui prenant la main avec une soudaine effusion de cœur, je ne suis pas ministre de la guerre.

En entendant ces paroles, le vieux pontonnier se dressa sur ses jambes après avoir soigneusement secoué les cendres de sa pipe et l'avoir serrée, puis il dit en penchant la tête: — Je n'ai fait que mon devoir, mon officier, mais les autres n'ont pas fait le leur à mon égard. Ils m'ont demandé mes papiers! Mes papiers?... leur ai-je dit, mais c'est le vingt-neuvième bulletin.

— Il faut réclamer de nouveau, mon camarade. Avec des protections, il est impossible aujourd'hui que tu n'obtiennes pas justice.

— Justice! cria le vieux pontonnier d'un ton qui fit tressaillir le médecin et le commandant.

Il y eut un moment de silence, pendant lequel les deux cavaliers regardèrent ce débris des soldats de bronze que Napoléon avait triés dans trois générations. Gondrin était certes un bel échantillon de

cette masse indestructible qui se brisa sans rompre. Ce vieil homme avait à peine cinq pieds, son buste et ses épaules s'étaient prodigieusement élargis, sa figure, tannée, sillonnée de rides, creusée, mais musculeuse, conservait encore quelques vestiges de martialité. Tout en lui avait un caractère de rudesse : son front semblait être un quartier de pierre, ses cheveux rares et gris retombaient faibles comme si déjà la vie manquait à sa tête fatiguée ; ses bras, couverts de poils aussi bien que sa poitrine, dont une partie se voyait par l'ouverture de sa chemise grossière, annonçaient une force extraordinaire. Enfin il était campé sur ses jambes presque torses comme sur une base inébranlable.

— Justice! répéta-t-il, il n'y en aura jamais pour nous autres! Nous n'avons point de porteurs de contraintes pour demander notre dû. Et, comme il faut se remplir le bocal, dit-il en se frappant l'estomac, nous n'avons pas le temps d'attendre. Or, vu que les paroles des gens qui passent leur vie à se chauffer dans les bureaux n'ont pas la vertu des légumes, je suis revenu prendre ma solde sur le fonds commun, dit-il en frappant la boue avec sa pelle.

— Mon vieux camarade, cela ne peut pas aller comme ça! dit Genestas. Je te dois la vie, et je serais ingrat si je ne te donnais un coup de main! Moi, je me souviens d'avoir passé sur les ponts de la Bérézina, je connais de bons lapins qui en ont aussi la mémoire toujours fraîche, et ils me seconderont pour te faire récompenser par la patrie comme tu le mérites.

— Ils vous appelleront bonapartiste! Ne vous mêlez pas de cela, mon officier. D'ailleurs, j'ai filé sur les derrières, et j'ai fait ici mon trou comme un boulet mort. Seulement je ne m'attendais pas, après avoir voyagé sur les chameaux du désert et avoir bu un verre de vin au coin du feu de Moscou, à mourir sous les arbres que mon père a plantés, dit-il en se remettant à l'ouvrage.

— Pauvre vieux! dit Genestas. A sa place je ferais comme lui : nous n'avons plus notre père. Monsieur, dit-il à Benassis, la résignation de cet homme me cause une tristesse noire, il ne sait pas combien il m'intéresse, et va croire que je suis un de ces gueux dorés insensibles aux misères du soldat. Il revint brusquement, saisit le pontonnier par la main, et lui cria dans l'oreille : — Par la croix que je porte, et qui signifiait autrefois honneur, je jure de faire tout ce qu'il sera humainement possible d'entreprendre pour t'obtenir une pension, quand je devrais avaler dix refus de ministre, solliciter le roi, le dauphin et toute la boutique!

En entendant ces paroles, le vieux Gondrin tressaillit, regarda Genestas et lui dit : — Vous avez donc été simple soldat?

Le commandant inclina la tête. A ce signe, le pontonnier s'essuya la main, prit celle de Genestas, la lui serra par un mouvement plein d'âme, et lui dit : — Mon général, quand je me suis mis à l'eau là-bas, j'avais fait à l'armée l'aumône de ma vie, donc il y a eu du gain, puisque je suis encore sur mes ergots. Tenez, voulez-vous voir le fond du sac? Eh bien! depuis que *l'autre* a été dégommé, je n'ai plus goût à rien. Enfin ils m'ont assigné ici, ajouta-t-il gaîment en montrant la terre, vingt mille francs à prendre, et je m'en paye en détail! comme dit c't'autre.

— Allons, mon camarade, dit Genestas ému par la sublimité de ce pardon, tu auras du moins ici la seule chose que tu ne puisses pas m'empêcher de te donner.

Le commandant se frappa le cœur, regarda le pontonnier pendant un moment, remonta sur son cheval, et continua de marcher à côté de Benassis.

— De semblables cruautés administratives fomentent la guerre des pauvres contre les riches, dit le médecin. Les gens auxquels le pouvoir est momentanément confié n'ont jamais pensé sérieusement aux développements nécessaires d'une injustice commise envers un homme du peuple. Un pauvre, obligé de gagner son pain quotidien, ne lutte pas longtemps, il est vrai; mais il parle, et trouve des échos dans tous les cœurs souffrants. Une seule iniquité se multiplie par le nombre de ceux qui se sentent frappés en elle. Ce levain fermente. Ce n'est rien encore. Il en résulte un plus grand mal. Ces injustices entretiennent chez le peuple une sourde haine envers les supériorités sociales. Le bourgeois devient et reste l'ennemi du pauvre, qui le met hors la loi, le trompe et le vole. Pour le pauvre, le vol n'est plus ni un délit ni un crime, mais une vengeance. Si, quand il s'agit de rendre justice aux petits, un administrateur les maltraite et filoute leurs droits acquis, comment pouvons-nous exiger de malheureux sans pain résignation à leurs peines et respect aux propriétés?... Je frémis en pensant qu'un garçon de bureau, de qui le service consiste à épousseter des papiers, a eu les mille francs de pension promis à Gondrin. Puis certaines gens, qui n'ont jamais mesuré l'excès des souffrances, accusent d'excès les vengeances populaires! Mais, le jour où le gouvernement a causé plus de malheurs individuels que de prospérités, son renversement ne tient qu'à un hasard; en le renversant, le peuple solde ses comptes à sa manière. Un homme d'Etat devrait toujours se peindre les pauvres aux pieds de la justice; elle n'a été inventée que pour eux.

En arrivant sur le territoire du bourg, Benassis avisa dans le chemin deux personnes en marche, et dit au commandant, qui depuis quelque temps allait tout pensif : — Vous avez vu la misère résignée d'un vétéran de l'armée, maintenant vous allez voir celle d'un vieux agriculteur. Voilà un homme qui, pendant toute sa vie, a pioché, labouré, semé, recueilli pour les autres.

Genestas aperçut alors un pauvre vieillard qui cheminait de compagnie avec une vieille femme. L'homme paraissait souffrir de quelque sciatique, et marchait péniblement, les pieds dans de mauvais sabots. Il portait sur son épaule un bissac, dans la poche duquel ballottaient quelques instruments dont les manches, noircis par un long usage et par la sueur, produisaient un léger bruit; la poche de derrière contenait son pain, quelques oignons crus et des noix. Ses jambes semblaient déjetées. Son dos, voûté par les habitudes du travail, le forçait à marcher tout ployé; aussi, pour conserver son équilibre, s'appuyait-il sur un long bâton. Ses cheveux, blancs comme la neige, flottaient sous un mauvais chapeau rougi par les intempéries des saisons et recousu avec du fil blanc. Ses vêtements de grosse toile, rapetassés en cent endroits, offraient des contrastes de couleurs. C'était une sorte de ruine humaine à laquelle ne manquait aucun des caractères qui rendent les ruines si touchantes. Sa femme, un peu plus droite qu'il ne l'était, mais également couverte de haillons, coiffée d'un bonnet grossier, portait sur son dos un vase de grès rond et aplati, tenu par une courroie passée dans les anses. Ils levèrent la tête en entendant le pas des chevaux, reconnurent Benassis et s'arrêtèrent. Ces deux vieillards, l'un perclus à force de travail, l'autre, sa compagne fidèle, également détruite, montrant tous deux des figures dont les traits étaient effacés par les rides, la peau noircie par le soleil et endurcie par les intempéries de l'air, faisaient peine à voir. L'histoire de leur vie n'eût pas été gravée sur leurs physionomies, leur attitude l'aurait fait deviner. Tous deux ils avaient travaillé sans cesse, et sans cesse souffert ensemble, ayant beaucoup de maux et peu de joies à partager; ils paraissaient s'être accoutumés à leur mauvaise fortune comme le prisonnier s'habitue à sa geôle; en eux tout était simplesse. Leurs visages ne manquaient pas d'une sorte de gaie franchise. En les examinant bien, leur vie monotone, le lot de tant de pauvres êtres, semblait presque enviable. Il y avait bien chez eux trace de douleur, mais absence de chagrins.

— Eh bien! mon brave père Moreau, vous voulez donc absolument toujours travailler?

— Oui, monsieur Benassis. Je vous défricherai encore une bruyère ou deux avant de crever, répondit gaîment le vieillard dont les petits yeux noirs s'animèrent.

— Est-ce du vin que porte là votre femme? Si vous ne voulez pas vous reposer, au moins faut-il boire du vin.

— Me reposer! ça m'ennuie. Quand je suis au soleil, occupé à défricher, le soleil et l'air me raniment. Quant au vin, oui, monsieur, ceci est du vin, et je sais bien que c'est vous qui nous l'avez fait avoir pour presque rien chez M. le maire de Courteil. Ah! vous avez beau être malicieux, on vous reconnaît tout de même.

— Allons, adieu, la mère. Vous allez sans doute à la pièce du Champferlu aujourd'hui?

— Oui, monsieur, elle a été commencée hier soir.

— Bon courage! dit Benassis. Vous devez quelquefois être bien contents en voyant cette montagne que vous avez presque toute défrichée à vous seuls.

— Dame, oui, monsieur, répondit la vieille, c'est notre ouvrage! Nous avons bien gagné le droit de manger du pain.

— Vous voyez, dit Benassis à Genestas, le travail, la terre à cultiver, voilà le grand-livre des pauvres. Ce bonhomme se croirait déshonoré s'il allait à l'hôpital ou s'il mendiait : il veut mourir la pioche en main, en plein champ, sous le soleil. Ma foi, il a un fier courage! A force de travailler, le travail est devenu sa vie; mais aussi ne craint-il pas la mort! il est profondément philosophe sans s'en douter. Ce vieux père Moreau m'a donné l'idée de fonder dans ce canton un hospice pour les laboureurs, pour les ouvriers, enfin pour les gens de la campagne qui, après avoir travaillé pendant toute leur vie, arrivent à une vieillesse honorable et pauvre. Monsieur, je ne comptais point sur la fortune que j'ai faite, et qui m'est personnellement inutile. Il faut peu de chose à l'homme tombé du faîte de ses espérances. La vie des oisifs est la seule qui coûte cher, peut-être même est-ce un vol social que de consommer sans rien produire. En apprenant les discussions qui s'élevèrent lors de sa chute au sujet de sa pension, Napoléon disait n'avoir besoin que d'un cheval et d'un écu par jour. En venant ici, j'avais renoncé à l'argent. Depuis, j'ai reconnu que l'argent représente des facultés et devient nécessaire pour faire le bien. J'ai donc par mon testament donné ma maison pour fonder un hospice où les malheureux vieillards sans asile, et qui seront moins fiers que ne l'est Moreau, puissent passer leurs vieux jours. Puis une certaine partie des neuf mille francs de rentes que me rapportent mes terres et mon moulin sera destinée à donner, dans les hivers trop rudes, des secours à domicile aux individus réellement nécessiteux. Cet établissement sera sous la surveillance du conseil municipal, auquel s'adjoindra le curé comme président. De cette manière, la fortune que le hasard m'a fait trouver dans ce canton y demeurera. Les règlements de cette institution sont

tous tracés dans mon testament, il serait fastidieux de vous les rapporter, il suffit de vous dire que j'y ai tout prévu. J'ai même créé un fonds de réserve qui doit permettre un jour à la commune de payer plusieurs bourses à des enfants qui donneraient de l'espérance pour les arts ou pour les sciences. Ainsi, même après ma mort, mon œuvre de civilisation se continuera. Voyez-vous, capitaine Bluteau, lorsqu'on a commencé une tâche, il est quelque chose en nous qui nous pousse à ne pas la laisser imparfaite. Ce besoin d'ordre et de perfection est un des signes les plus évidents d'une destinée à venir. Maintenant allons vite, il faut que j'achève ma ronde, et j'ai encore cinq ou six malades à voir.

Après avoir trotté pendant quelque temps en silence, Benassis dit en riant à son compagnon : — Ah çà ! capitaine Bluteau, vous me faites babiller comme un geai, et vous ne me dites rien de votre vie, qui doit être curieuse. Un soldat de votre âge a vu trop de choses pour ne pas avoir plus d'une aventure à raconter.

— Mais, répondit Genestas, ma vie est la vie de l'armée. Toutes les figures militaires se ressemblent. N'ayant jamais commandé, étant toujours resté dans le rang à recevoir ou à donner des coups de sabre, j'ai fait comme les autres. Je suis allé là où Napoléon nous a conduits, et me suis trouvé en ligne à toutes les batailles où a frappé la garde impériale. C'est des événements bien connus. Avoir soin de ses chevaux, souffrir quelquefois la faim et la soif, se battre quand il faut, voilà toute la vie du soldat. N'est-ce pas simple comme bonjour ? Il y a des batailles qui pour nous autres sont tout entières dans un cheval déferré qui nous laisse dans l'embarras. En somme, j'ai vu tant de pays, que je me suis accoutumé à en voir ; et j'ai vu tant de morts, que j'ai fini par compter ma propre vie pour rien.

— Mais cependant vous avez dû être personnellement en péril pendant certains moments, et ces dangers particuliers seraient curieux racontés par vous.

— Peut-être, répondit le commandant.

— Eh bien ! dites-moi ce qui vous a le plus ému. N'ayez pas peur, allez ! je ne croirai pas que vous manquiez de modestie quand même vous me diriez quelque trait d'héroïsme. Lorsqu'un homme est bien sûr d'être compris par ceux auxquels il se confie, ne doit-il pas éprouver une sorte de plaisir à dire : J'ai fait cela.

— Eh bien ! je vais vous raconter une particularité qui me cause quelquefois des remords. Pendant les quinze années que nous nous sommes battus, il ne m'est pas arrivé une seule fois de tuer un homme hors le cas de légitime défense. Nous sommes en ligne, nous chargeons, si nous ne renversons pas ceux qui sont devant nous, ils ne nous demandent pas permission pour nous saigner ; donc il faut tuer pour ne pas être démoli, la conscience est tranquille. Mais, mon cher monsieur, il m'est arrivé de casser les reins à un camarade dans une circonstance particulière. Par réflexion, la chose m'a fait de la peine, et la grimace de cet homme me revient quelquefois. Vous allez en juger..... C'était pendant la retraite de Moscou. Nous avions plus l'air d'être un troupeau de bœufs harassés que d'être la grande armée. Adieu la discipline et les drapeaux ! chacun était son maître, et l'empereur, on peut le dire, a su là où finissait son pouvoir. En arrivant à Studzianka, petit village au-dessus de la Bérézina, nous trouvâmes des granges, des cabanes à démolir, des pommes de terre enterrées et quelques betteraves. Depuis quelque temps nous n'avions rencontré ni maisons ni mangeaille, l'armée a fait bombance. Les premiers venus, comme vous pensez, ont tout mangé. Je suis arrivé un des derniers. Heureusement pour moi je n'avais faim que de sommeil. J'avise une grange, j'y entre, j'y vois une vingtaine de généraux, des officiers supérieurs, tous hommes, sans les flatter, de grand mérite : Junot, Narbonne, l'aide de camp de l'empereur, enfin les grosses têtes de l'armée. Il y avait aussi de simples soldats qui n'auraient pas donné leur lit de paille à un maréchal de France. Les uns dormaient debout, appuyés contre le mur faute de place, les autres étaient étendus à terre, et tous si bien pressés les uns contre les autres afin de se tenir chauds, que je cherche vainement un coin pour m'y mettre. Me voilà marchant sur ce plancher d'hommes : les uns grognaient, les autres ne disaient rien, mais personne ne se dérangeait. On ne se serait pas dérangé pour éviter un boulet de canon ; mais on n'était pas obligé là de suivre les maximes de la civilité puérile et honnête. Enfin j'aperçois au fond de la grange une espèce de toit intérieur sur lequel personne n'avait eu l'idée ou la force peut-être de grimper, j'y monte, je m'y arrange, et quand je suis étalé tout de mon long, je regarde ces hommes étendus comme des veaux. Ce triste spectacle me fit presque rire. Les uns rongeaient des carottes glacées en exprimant une sorte de plaisir animal, et des généraux enveloppés de mauvais châles ronflaient comme des tonnerres. Une branche de sapin allumée éclairait la grange, elle y aurait mis le feu, personne ne se serait levé pour l'éteindre. Je me couche sur le dos, et avant de m'endormir je lève naturellement les yeux en l'air, je vois alors la maîtresse poutre sur laquelle reposait le toit et qui supportait les solives, faire un léger mouvement d'orient en occident. Cette sacrée poutre dansait très-joliment. « Messieurs, leur dis-je, il se trouve dehors un camarade qui veut se chauffer à nos dépens. » La poutre allait bientôt tomber. « Messieurs, messieurs, nous allons périr, voyez la poutre ! » criai-je encore assez fort pour réveiller mes camarades de lit. Monsieur, ils ont bien regardé la poutre, mais ceux qui dormaient se sont remis à dormir, et ceux qui mangeaient ne m'ont même pas répondu. Voyant cela, il me fallut quitter ma place, au risque de la voir prendre, car il s'agissait de sauver ce tas de gloire. Je sors donc, je tourne la grange, et j'avise un grand diable de Wurtembergeois qui tirait la poutre avec un certain enthousiasme. « — Aho ! aho ! lui dis-je en lui faisant comprendre qu'il fallait cesser son travail. — *Geh, mir aus dem Gesicht, oder ich schlag dich todt !* cria-t-il. — Ah bien ! oui ! *Qué mire aous dem Guesit*, lui répondis-je, il ne s'agit pas de cela ! » Je prends son fusil, qu'il avait laissé par terre, je lui casse les reins, je rentre et je dors. Voilà l'affaire.

— Mais c'était un cas de légitime défense appliqué contre un homme au profit de plusieurs, vous n'avez donc rien à vous reprocher, dit Benassis.

— Les autres, reprit Genestas, ont cru que j'avais quelque lubie; mais, lubie ou non, beaucoup de ces gens-là vivent à leur aise aujourd'hui dans de beaux hôtels sans avoir le cœur oppressé par la reconnaissance.

— N'auriez-vous donc fait le bien que pour en percevoir cet exorbitant intérêt appelé reconnaissance? dit en riant Benassis. Ce serait faire l'usure.

— Ah ! je sais bien, répondit Genestas, que le mérite d'une bonne action s'envole au moindre profit qu'on en retire; la raconter, c'est s'en constituer une rente d'amour-propre qui vaut bien la reconnaissance. Cependant, si l'honnête homme se taisait toujours, l'obligé ne parlerait guère du bienfait. Dans votre système, le peuple a besoin d'exemples; or, par ce silence général, où donc en trouverait-il? Encore autre chose ! si notre pauvre pontonnier qui a sauvé l'armée française, et qui ne s'est jamais trouvé en position d'en jaser avec fruit, n'avait pas conservé l'exercice de ses bras, sa conscience lui donnerait-elle du pain?... Répondez à cela, philosophe.

— Peut-être n'y a-t-il rien d'absolu en morale, répondit Benassis; mais cette idée est dangereuse, elle laisse l'égoïsme interpréter les cas de conscience au profit de l'intérêt personnel. Écoutez, capitaine : l'homme qui obéit strictement aux principes de la morale n'est-il pas plus grand que celui qui s'en écarte, même par nécessité? Notre pontonnier, tout à fait perclus et mourant de faim, ne serait-il pas sublime au même chef que l'est Homère? La vie humaine est sans doute une dernière épreuve pour la vertu comme pour le génie également réclamés par un monde meilleur. La vertu, le génie, me semblent les deux plus belles formes de ce complet et constant dévouement que Jésus-Christ est venu apprendre aux hommes. Le génie reste pauvre en éclairant le monde, la vertu garde le silence en se sacrifiant pour le bien général.

— D'accord, monsieur, dit Genestas, mais la terre est habitée par des hommes et non par des anges, nous ne sommes pas parfaits.

— Vous avez raison, reprit Benassis. Pour mon compte, j'ai rudement abusé de la faculté de commettre des fautes. Mais ne devons-nous pas tendre à la perfection? La vertu n'est-elle pas pour l'âme un beau idéal qu'il faut contempler sans cesse comme un céleste modèle?

— *Amen*, dit le militaire. On vous le passe, l'homme vertueux est une belle chose; mais convenez aussi que la vertu est une divinité qui peut se permettre un petit bout de conversation en tout bien tout honneur.

— Ah ! monsieur, dit le médecin en souriant avec une sorte de mélancolie amère, vous avez l'indulgence de ceux qui vivent en paix avec eux-mêmes; tandis que je suis sévère comme un homme qui voit bien des taches à effacer dans sa vie.

Les deux cavaliers étaient arrivés à une chaumière située sur le bord du torrent. Le médecin y entra. Genestas demeura sur le seuil de la porte, regardant tour à tour le spectacle offert par ce frais paysage et l'intérieur de la chaumière, où se trouvait un homme couché. Après avoir examiné son malade, Benassis s'écria tout à coup : — Je n'ai pas besoin de venir ici, ma bonne femme, si vous ne faites pas ce que j'ordonne. Vous avez donné du pain à votre mari, vous voulez donc le tuer? Sac à papier ! si vous lui faites prendre maintenant autre chose que son eau de chiendent, je ne remets pas les pieds ici, et vous irez chercher un médecin où vous voudrez.

— Mais, mon cher monsieur Benassis, le pauvre vieux criait la faim, et quand un homme n'a rien mis dans son estomac depuis quinze jours...

— Ah çà ! voulez-vous m'écouter? Si vous laissez manger une seule bouchée de pain à votre homme avant que je lui permette de se nourrir, vous le tuerez, entendez-vous?

— On le privera de tout, mon cher monsieur. Va-t-il mieux? dit-elle en suivant le médecin.

— Mais non; vous avez empiré son état en lui donnant à manger. Je ne puis donc pas vous persuader, mauvaise tête que vous êtes, de ne pas nourrir les gens qui doivent faire diète? Les paysans sont incorrigibles ! ajouta Benassis en se tournant vers l'officier. Quand un malade n'a rien pris depuis quelques jours, ils le croient mort, et le

bourrent de soupe ou de vin. Voilà une malheureuse femme qui a failli tuer son mari.

— Tuer mon homme pour une pauvre petite trempette au vin!

— Certainement, ma bonne femme. Je suis étonné de le trouver encore en vie après la trempette que vous lui avez apprêtée. N'oubliez pas de faire bien exactement ce que je vous ai dit.

— Oh! mon cher monsieur, j'aimerais mieux mourir moi-même que d'y manquer.

— Allons, je verrai bien cela. Demain soir je reviendrai le saigner.

— Suivons à pied le torrent, dit Benassis à Genestas; d'ici à la maison où je dois me rendre il n'existe point de chemin pour les chevaux. Le petit garçon de cet homme nous gardera nos bêtes. — Admirez un peu notre jolie vallée, reprit-il, n'est-ce pas un jardin anglais? Nous allons maintenant chez un ouvrier inconsolable de la mort d'un de ses enfants. Son aîné, jeune encore, a voulu, pendant la dernière moisson travailler comme un homme, le pauvre enfant a excédé ses forces, il est mort de langueur à la fin de l'automne. Voici la première fois que je rencontre le sentiment paternel si développé. Ordinairement les paysans regrettent dans leurs enfants morts la perte d'une chose utile qui fait partie de leur fortune, les regrets sont en raison de l'âge. Une fois adulte, un enfant devient un capital pour son père. Mais ce pauvre homme aimait son fils véritablement. « — Rien ne me console de cette perte! » m'a-t-il dit un jour que je le vis dans un pré, debout, immobile, oubliant son ouvrage, appuyé sur sa faux, tenant à la main sa pierre à repasser, qu'il avait prise pour s'en servir et dont il ne se servait pas. Il ne m'a plus reparlé de son chagrin, mais il est devenu taciturne et souffrant. Aujourd'hui, l'une de ses petites filles est malade...

Tout en causant, Benassis et son hôte étaient arrivés à une maisonnette située sur la chaussée d'un moulin à tan. Là, sous un saule, ils aperçurent un homme d'environ quarante ans qui restait debout en mangeant du pain frotté d'ail.

— Eh bien! Gasnier, la petite va-t-elle mieux?

— Je ne sais pas, monsieur, dit-il d'un air sombre, vous allez la voir, ma femme est auprès d'elle. Malgré vos soins, j'ai bien peur que la mort ne soit entrée chez moi pour tout m'emporter.

— La mort ne se loge chez personne, Gasnier, elle n'a pas le temps. Ne perdez pas courage.

Benassis entra dans la maison suivi du père. Une demi-heure après, il sortit accompagné de la mère, à laquelle il dit: — Soyez sans inquiétude, faites ce que je vous ai recommandé de faire, elle est sauvée.

— Si tout cela vous ennuyait, dit ensuite le médecin au militaire en remontant à cheval, je pourrais vous mettre dans le chemin du bourg, et vous y retourneriez.

— Non, par ma foi, je ne m'ennuie pas.

— Mais vous verrez partout des chaumières qui se ressemblent, rien n'est en apparence plus monotone que la campagne.

— Marchons, dit le militaire.

Pendant quelques heures ils coururent ainsi dans le pays, traversèrent le canton dans sa largeur, et, vers le soir, ils revinrent dans la partie qui avoisinait le bourg.

— Il faut que j'aille maintenant là-bas, dit le médecin à Genestas en lui montrant un endroit où s'élevaient des ormes. Ces arbres ont peut-être deux cents ans, ajouta-t-il. Là demeure cette femme pour laquelle un garçon est venu me chercher hier au moment de dîner, en me disant qu'elle était devenue blanche.

— Était-ce dangereux?

— Non, dit Benassis, effet de grossesse. Cette femme est à son dernier mois. Souvent dans cette période quelques femmes éprouvent des spasmes. Mais il faut toujours, par précaution, que j'aille voir s'il n'est rien survenu d'alarmant; j'accoucherai moi-même cette femme. D'ailleurs, je vous montrerai là l'une de nos industries nouvelles, une briqueterie. Le chemin est beau, voulez-vous galoper?

— Votre bête me suivra-t-elle? dit Genestas en criant à son cheval : Oh! Neptune!

En un clin d'œil l'officier fut emporté à cent pas, et disparut dans un tourbillon de poussière; mais, malgré la vitesse de son cheval, il entendit toujours le médecin à ses côtés. Benassis dit un mot à sa monture, et devança le commandant, qui ne le rejoignit qu'à la briqueterie, au moment où le médecin attachait tranquillement son cheval au pivot d'un échalier.

— Que le diable vous emporte! s'écria Genestas en regardant le cheval, qui ne suait ni ne soufflait Quelle bête avez-vous donc là?

— Ah! répondit en riant le médecin, vous l'avez prise pour une rosse. Pour le moment, l'histoire de ce bel animal nous prendrait trop de temps, qu'il vous suffise de savoir que Roustan est un vrai barbe venu de l'Atlas. Un cheval barbe vaut un cheval arabe. Le mien gravit les montagnes au grand galop sans mouiller son poil, et trotte d'un pied sûr le long des précipices. C'est un cadeau bien gagné, d'ailleurs. Un père a cru me payer ainsi la vie de sa fille, une des plus riches héritières de l'Europe, que j'ai trouvée mourante sur la route de Savoie. Si je vous disais comment j'ai guéri cette jeune personne, vous me prendriez pour un charlatan. Eh! eh! j'entends des grelots de chevaux et le bruit d'une charrette dans le sentier : voyons si par hasard ce serait Vigneau lui-même, et regardez bien cet homme.

Bientôt l'officier aperçut quatre énormes chevaux harnachés comme ceux que possèdent les cultivateurs les plus aisés de la Brie. Les bouffettes de laine, les grelots, les cuirs, avaient une sorte de propreté cossue. Dans cette vaste charrette, peinte en bleu, se trouvait un gros garçon joufflu bruni par le soleil, et qui sifflait en tenant son fouet comme un fusil au port d'armes.

— Non, ce n'est que le charretier, dit Benassis. Admirez un peu comme le bien-être industriel du maître se reflète sur tout, même sur l'équipage de ce voiturier! N'est-ce pas l'indice d'une intelligence commerciale assez rare au fond des campagnes?

— Oui, oui, tout cela paraît très-bien ficelé, reprit le militaire.

— Eh bien! Vigneau possède deux équipages semblables. En outre, il a le petit bidet d'allure sur lequel il va faire ses affaires, car son commerce s'étend maintenant fort loin, et quatre ans auparavant cet homme ne possédait rien; je me trompe, il avait des dettes. Mais entrons!

— Mon garçon, dit Benassis au charretier, madame Vigneau doit être chez elle?

— Monsieur, elle est dans le jardin : je viens de l'y voir par-dessus la haie; je vais la prévenir de votre arrivée.

Genestas suivit Benassis, qui lui fit parcourir un vaste terrain fermé par des haies. Dans un coin étaient amoncelées les terres blanches et l'argile nécessaires à la fabrication des tuiles et des carreaux; d'un autre côté, s'élevaient en tas les fagots de bruyères et le bois pour chauffer le four; plus loin, sur une aire enceinte par des claies, plusieurs ouvriers concassaient des pierres blanches ou manipulaient les terres à briques; en face de l'entrée, sous les grands ormes, était la fabrique de tuiles rondes et carrées, grande salle de verdure terminée par les toits de la sécherie, près de laquelle se voyait le four et sa gueule profonde, ses longues pelles, son chemin creux et noir. Il se trouvait, parallèlement à ces constructions, un bâtiment d'aspect assez misérable qui servait d'habitation à la famille, et où les remises, les écuries, les étables, la grange, avaient été pratiquées. Des volailles et des cochons vaguaient dans le grand terrain. La propreté qui régnait dans ces différents établissements et leur bon état de réparation attestaient la vigilance du maître.

— Le prédécesseur de Vigneau, dit Benassis, était un malheureux, un fainéant qui n'aimait qu'à boire. Jadis ouvrier, il savait chauffer son four et payer ses façons, voilà tout; il n'avait d'ailleurs ni activité ni esprit commercial. Si l'on ne venait pas chercher ses marchandises, elles restaient là, se détérioraient et se perdaient. Aussi mourrait-il de faim. Sa femme, qu'il avait rendue presque imbécile par ses mauvais traitements, croupissait dans la misère. Cette paresse, cette incurable stupidité, me faisaient tellement souffrir, et l'aspect de cette fabrique m'était si désagréable, que j'évitais de passer par ici. Heureusement cet homme et sa femme étaient vieux l'un et l'autre. Un beau jour, le tuilier eut une attaque de paralysie, et je le fis aussitôt placer à l'hospice de Grenoble. Le propriétaire de la tuilerie consentit à la reprendre sans discussion dans l'état où elle se trouvait, et je cherchai de nouveaux locataires qui pussent participer aux améliorations que je voulais introduire dans toutes les industries du canton. Le mari d'une femme de chambre de madame Gravier, pauvre ouvrier gagnant fort peu d'argent chez un potier où il travaillait, et qui ne pouvait soutenir sa famille, écouta mes avis. Cet homme eut assez de courage pour prendre notre tuilerie à bail sans avoir un denier vaillant. Il vint s'y installer, apprit à sa femme, à la vieille mère de sa femme et à la sienne, à façonner des tuiles; il en fit ses ouvriers. Je ne sais pas, foi d'honnête homme, comment ils s'arrangèrent. Probablement Vigneau emprunta du bois pour chauffer son four, il alla sans doute chercher ses matériaux la nuit par hottées et les manipula pendant le jour; enfin il déploya secrètement une énergie sans bornes, et les deux vieilles mères en haillons travaillèrent comme des nègres. Vigneau put ainsi cuire quelques fournées, et passa sa première année en mangeant du pain chèrement payé par les sueurs de son ménage; mais il se soutint. Son courage, sa patience, ses qualités le rendirent intéressant à beaucoup de personnes, et il se fit connaître. Infatigable, il courait le matin à Grenoble, y vendait ses tuiles et ses briques; puis il revenait chez lui vers le milieu de la journée, retournait à la ville pendant la nuit; il paraissait se multiplier. Vers la fin de la première année, il prit deux petits gars pour l'aider. Voyant cela, je lui prêtai quelque argent. Eh bien! monsieur, d'année en année, le sort de cette famille s'améliora. Dès la seconde année, les deux vieilles mères ne façonnèrent plus de briques, ne broyèrent plus de pierres : elles cultivèrent les petits jardins, firent la soupe, raccommodèrent les habits, filèrent pendant la soirée, et allèrent au bois pendant le jour. La jeune femme, qui sait lire et écrire, tint les comptes. Vigneau eut un petit cheval pour courir dans les environs, y chercher des pratiques; puis, il étudia l'art du briquetier, trouva le moyen de fabriquer de beaux carreaux blancs, et les vendit au-dessous du cours. La troisième an-

née, il eut une charrette et deux chevaux. Quand il monta son premier équipage, sa femme devint presque élégante. Tout s'accorda dans son ménage avec ses gains, et toujours il y maintint l'ordre, l'économie, la propreté principes générateurs de sa petite fortune. Il put enfin avoir six ouvriers et les paya bien ; il eut un charretier, et mit tout chez lui sur un très-bon pied ; bref, petit à petit, en s'ingéniant, en étendant ses travaux et son commerce, il s'est trouvé dans l'aisance. L'année dernière, il a acheté la tuilerie ; l'année prochaine, il rebâtira sa maison. Maintenant toutes ces bonnes gens sont bien portants et bien vêtus. La femme maigre et pâle, qui d'abord partageait les soucis et les inquiétudes du maître, est redevenue grasse, fraîche et jolie. Les deux vieilles mères sont très-heureuses et vaquent aux menus détails de la maison et du commerce. Le travail a produit l'argent, et l'argent, en donnant la tranquillité, a rendu la santé, l'abondance et la joie. Vraiment ce ménage est pour moi la vivante histoire de ma commune et celle des jeunes États commerçants. Cette tuilerie, que je voyais jadis morne, vide, malpropre, improductive, est maintenant en plein rapport, bien habitée, animée, riche et approvisionnée. Voici pour une bonne somme de bois, et tous les matériaux nécessaires aux travaux de la saison ; car vous savez que l'on ne fabrique la tuile que pendant un certain temps de l'année, entre juin et septembre. Cette activité ne fait-elle pas plaisir ? Mon tuilier a coopéré à toutes les constructions du bourg. Toujours éveillé, toujours allant et venant, toujours actif, il est nommé *le dévorant* par les gens du canton.

A peine Benassis avait-il achevé ces paroles, qu'une jeune femme bien vêtue, ayant un joli bonnet, des bas blancs, un tablier de soie, une robe rose, mise qui rappelait un peu son ancien état de femme de chambre, ouvrit la porte à claire-voie qui menait au jardin, et s'avança aussi vite que pouvait le permettre son état : mais les deux cavaliers allèrent à sa rencontre. Madame Vigneau était en effet une jolie femme assez grasse, au teint basané, mais de qui la peau devait être blanche. Quoique son front gardât quelques rides, vestiges de son ancienne misère, elle avait une physionomie heureuse et avenante.

— Monsieur Benassis, dit-elle d'un accent câlin en le voyant s'arrêter, ne me ferez-vous pas l'honneur de vous reposer un moment chez moi ?

— Si bien, répondit-il. Passez, capitaine.

— Ces messieurs doivent avoir bien chaud ! Voulez-vous un peu de lait ou de vin ? Monsieur Benassis, goûtez donc au vin que mon mari a eu la complaisance de se procurer pour mes couches ? vous me direz s'il est bon.

— Vous avez un brave homme pour mari.

— Oui, monsieur, dit-elle avec calme en se retournant : j'ai été bien richement partagée.

— Nous ne prendrons rien, madame Vigneau, je venais voir seulement s'il ne vous était rien arrivé de fâcheux.

— Bien, dit-elle. Vous voyez, j'étais au jardin occupée à biner pour faire quelque chose.

En ce moment, les deux mères arrivèrent pour voir Benassis, et le charretier resta immobile au milieu de la cour dans une direction qui lui permettait de regarder le médecin.

— Voyons, donnez-moi votre main, dit Benassis à madame Vigneau.

Il tâta le pouls de la jeune femme avec une attention scrupuleuse en se recueillant et demeurant silencieux. Pendant ce temps, les trois femmes examinaient le commandant avec cette curiosité naïve que les gens de la campagne n'ont aucune honte à exprimer.

— Au mieux ! s'écria gaiement le médecin.

— Accouchera-t-elle bientôt ? s'écrièrent les deux mères.

— Mais cette semaine sans doute. Vigneau est en route ? demanda-t-il après une pause.

— Oui, monsieur, répondit la jeune femme : il se hâte de faire ses affaires pour pouvoir rester au logis pendant mes couches, le cher homme !

— Allons, mes enfants, prospérez ! Continuez à faire fortune et à faire le monde.

Genestas était plein d'admiration pour la propreté qui régnait dans l'intérieur de cette maison presque ruinée. En voyant l'étonnement de l'officier, Benassis lui dit : — Il n'y a que madame Vigneau pour savoir approprier ainsi un ménage ! Je voudrais que plusieurs gens du bourg vinssent prendre des leçons ici.

La femme du tuilier détourna la tête en rougissant ; mais les deux mères laissèrent éclater sur leurs physionomies tout le plaisir que leur causaient les éloges du médecin, et toutes trois l'accompagnèrent jusqu'à l'endroit où étaient les chevaux.

— Eh bien ! dit Benassis en s'adressant aux deux vieilles, vous voilà bien heureuses ! Ne vouliez-vous pas être grand'mères ?

— Ah ! ne m'en parlez pas, dit la jeune femme, ils me font enrager. Mes deux mères veulent un garçon, mon mari désire une petite fille, je crois qu'il me sera bien difficile de les contenter tous.

— Mais vous, que voulez-vous ? dit en riant Benassis.

— Ah ! moi, monsieur, je veux un enfant.

— Voyez, elle est déjà mère, dit le médecin à l'officier en prenant son cheval par la bride.

— Adieu, monsieur Benassis, dit la jeune femme. Mon mari sera bien désolé de ne pas avoir été ici quand il saura que vous y êtes venu.

— Il n'a pas oublié de m'envoyer mon millier de tuiles à la Grange-aux-Belles ?

— Vous savez bien qu'il laisserait toutes les commandes du canton pour vous servir. Allez, son plus grand regret est de prendre votre argent ; mais je lui dis que vos écus portent bonheur, et c'est vrai.

— Au revoir ! dit Benassis.

Les trois femmes, le charretier et les deux ouvriers sortis des ateliers pour voir le médecin restèrent groupés autour de l'échalier qui servait de porte à la tuilerie, afin de jouir de sa présence jusqu'au dernier moment, ainsi que chacun le fait pour les personnes chères. Les inspirations du cœur ne doivent-elles pas être partout uniformes ? aussi les douces coutumes de l'amitié sont-elles naturellement suivies en tout pays.

Après avoir examiné la situation du soleil, Benassis dit à son compagnon : — Nous avons encore deux heures de jour, et, si vous n'êtes pas trop affamé, nous irons voir une charmante créature à qui je donne presque toujours le temps qui me reste entre l'heure de mon dîner et celle où mes visites sont terminées. On la nomme *ma bonne amie* dans le canton ; mais ne croyez pas que ce surnom, en usage ici pour désigner une future épouse, puisse couvrir ou autoriser la moindre médisance. Quoique mes soins pour cette pauvre enfant la rendent l'objet d'une jalousie assez concevable, l'opinion que chacun a prise de mon caractère interdit tout méchant propos. Si personne ne s'explique la fantaisie à laquelle je parais céder en faisant à la Fosseuse une rente pour qu'elle vive sans être obligée de travailler, tout le monde croit à sa vertu ; tout le monde sait que, si mon affection dépassait une fois les bornes d'une amicale protection, je n'hésiterais pas un instant à l'épouser. Mais, ajouta le médecin en s'efforçant de sourire, il n'existe de femme pour moi ni dans ce canton ni ailleurs. Un homme très-expansif, mon cher monsieur, éprouve un invincible besoin de s'attacher particulièrement à une chose ou à un être entre tous les êtres et les choses dont il est entouré, surtout quand pour lui la vie est déserte. Aussi croyez-moi, monsieur, jugez toujours favorablement un homme qui aime son chien ou son cheval ! Parmi le troupeau souffrant que le hasard m'a confié, cette pauvre petite malade est pour moi ce qu'est dans mon pays de soleil, dans le Languedoc, la brebis chérie à laquelle les bergères mettent des rubans fanés, à qui elles parlent, qu'elles laissent pâturer le long des blés, et de qui jamais le chien ne hâte la marche indolente.

En disant ces paroles, Benassis restait debout, tenant les crins de son cheval, prêt à le monter, mais ne le montant pas, comme si le sentiment dont il était agité ne pouvait s'accorder avec de brusques mouvements.

— Allons, s'écria-t-il, venez la voir ! Vous mener chez elle, n'est-ce pas vous dire que je la traite comme une sœur ?

Quand les deux cavaliers furent à cheval, Genestas dit au médecin : — Serais-je indiscret en vous demandant quelques renseignements sur votre Fosseuse ? Parmi toutes les existences que vous m'avez fait connaître, elle ne doit pas être la moins curieuse.

— Monsieur, répondit Benassis en arrêtant son cheval, peut-être ne partagerez-vous pas tout l'intérêt que m'inspire la Fosseuse. Sa destinée ressemble à la mienne : notre vocation a été trompée ; le sentiment que je lui porte et les émotions que j'éprouve en la voyant viennent de la parité de nos situations. Une fois entré dans la carrière des armes, vous avez suivi votre penchant, ou vous avez pris goût à ce métier, sans quoi vous ne seriez pas resté jusqu'à votre âge sous le pesant harnais de la discipline militaire ; vous ne devez donc comprendre ni les malheurs d'une âme dont les désirs renaissent toujours et sont toujours trahis, ni les chagrins constants d'une créature forcée de vivre ailleurs que dans sa sphère. De telles souffrances restent un secret entre ces créatures et Dieu, qui leur envoie ces afflictions, car elles seules connaissent la force des impressions que leur causent les événements de la vie. Cependant vous-même, témoin blasé de tant d'infortunes produites par le cours d'une longue guerre, n'avez-vous pas surpris dans votre cœur quelque tristesse en rencontrant un arbre dont les feuilles étaient jaunes au milieu du printemps, un arbre languissant et mourant faute d'avoir été planté dans le terrain où se trouvaient les principes nécessaires à son entier développement ? Dès l'âge de vingt ans, la passive mélancolie d'une plante rabougrie me faisait mal à voir ; aujourd'hui, je détourne toujours la tête à cet aspect. Ma douleur d'enfant était le vague pressentiment de mes douleurs d'homme, une sorte de sympathie entre mon présent et un avenir que j'apercevais instinctivement dans cette vie végétale courbée avant le temps vers le terme où vont les arbres et les hommes.

— Je pensais en vous voyant si bon que vous aviez souffert !

— Vous le voyez, monsieur, reprit le médecin sans répondre à ce mot de Genestas, parler de la Fosseuse, c'est parler de moi. La Fos-

seuse est une plante dépaysée, mais une plante humaine, incessamment dévorée par des pensées tristes ou profondes qui se multiplient les unes par les autres. Cette pauvre fille est toujours souffrante. Chez elle, l'âme tue le corps. Pouvais-je voir avec froideur une faible créature en proie au malheur le plus grand et le moins apprécié qu'il y ait dans notre monde égoïste, quand moi, homme et fort contre les souffrances, je suis tenté de me refuser tous les soirs à porter le fardeau d'un semblable malheur? Peut-être m'y refuserais-je même, sans une pensée religieuse qui émousse mes chagrins et répand dans mon cœur de douces illusions. Nous ne serions pas tous les enfants d'un même Dieu, la Fosseuse serait encore ma sœur en souffrance.

Benassis pressa les flancs de son cheval, et entraîna le commandant Genestas comme s'il eût craint de continuer sur ce ton la conversation commencée.

— Monsieur, reprit-il lorsque les chevaux trottèrent de compagnie, la nature a pour ainsi dire créé cette pauvre fille pour la douleur, comme elle a créé d'autres femmes pour le plaisir. En voyant de telles prédestinations, il est impossible de ne pas croire à une autre vie. Tout agit sur la Fosseuse : si le temps est gris et sombre, elle est triste et *pleure avec le ciel;* cette expression lui appartient. Elle chante avec les oiseaux, se calme et se rassérène avec les cieux, enfin elle devient belle dans un beau jour, un parfum délicat est pour elle un plaisir presque inépuisable ; je l'ai vue jouissant pendant toute une journée de l'odeur exhalée par des résédas après une de ces matinées pluvieuses qui développent l'âme des fleurs et donnent au jour je ne sais quoi de frais et de brillant; elle s'était épanouie avec la nature, avec toutes les plantes. Si l'atmosphère est lourde, électrisante, la Fosseuse a des vapeurs que rien ne peut calmer, elle se couche et se plaint de mille maux différents sans savoir ce qu'elle a; si je la questionne, elle me répond que ses os s'amollissent, que sa chair se fond en eau. Pendant ces heures inanimées, elle ne sent la vie que par la souffrance; son cœur est en *dehors d'elle*, pour vous dire encore un de ses mots. Quelquefois j'ai surpris la pauvre fille pleurant à l'aspect de certains tableaux qui se dessinent dans nos montagnes au coucher du soleil, quand de nombreux et magnifiques nuages se rassemblent au-dessus de nos cimes d'or : « — Pourquoi pleurez-vous, ma petite? lui disais-je. — Je ne sais pas, monsieur, me répondait-elle, je suis là comme une hébétée à regarder là-haut, et j'ignore où je suis, à force de voir. — Mais que voyez-vous donc? — Monsieur, je ne puis vous le dire. » Vous auriez beau la questionner alors pendant toute la soirée, vous n'en obtiendriez pas une seule parole; mais elle vous lancerait des regards pleins de pensées, ou resterait les yeux humides, à demi silencieuse, visiblement recueillie. Son recueillement est si profond qu'il se communique; du moins elle agit alors sur moi comme un nuage trop chargé d'électricité. Un jour je l'ai pressée de questions, je voulais à toute force la faire causer et je lui dis quelques mots un peu trop vifs; eh bien! monsieur, elle s'est mise à fondre en larmes. En d'autres moments, la Fosseuse est gaie, avenante, rieuse, agissante, spirituelle; elle cause avec plaisir, exprime des idées neuves, originales. Incapable d'ailleurs de se livrer à aucune espèce de travail suivi : quand elle allait aux champs elle demeurait pendant des heures entières occupée à regarder une fleur, à voir couler l'eau, à examiner les pittoresques merveilles qui se trouvent sous les ruisseaux clairs et tranquilles, ces jolies mosaïques composées de cailloux, de terre, de sable, de plantes aquatiques, de mousse, de sédiments bruns dont les couleurs sont si douces, dont les tons offrent de si curieux contrastes. Lorsque je suis venu dans ce pays, la pauvre fille mourait de faim; humiliée d'accepter le pain d'autrui, elle n'avait recours à la charité publique qu'au moment où elle y était contrainte par une extrême souffrance. Souvent sa honte lui donnait de l'énergie, pendant quelques jours elle travaillait à la terre; mais, bientôt épuisée, une maladie la forçait d'abandonner son ouvrage commencé. A peine rétablie, elle entrait dans quelque ferme aux environs en demandant à y prendre soin des bestiaux; mais, après s'y être acquittée de ses fonctions avec intelligence, elle en sortait sans dire pourquoi. Son labeur journalier était sans doute un joug trop pesant pour elle, qui est toute indépendance et tout caprice. Elle se mettait alors à chercher des truffes ou des champignons, et les allait vendre à Grenoble. En ville, tentée par des babioles, elle oubliait sa misère en se trouvant riche de quelques menues pièces de monnaie, et s'achetait des rubans, des colifichets, sans penser à son pain du lendemain. Puis, si quelque fille du bourg désirait sa croix de cuivre, son cœur à la Jeannette ou son cordon de velours, elle les lui donnait, heureuse de lui faire plaisir, car elle vit par le cœur. Aussi la Fosseuse était-elle tour à tour aimée, plainte, méprisée. La pauvre fille souffrait de tout, de sa paresse, de sa bonté, de sa coquetterie; car elle est coquette, friande, curieuse; enfin elle est femme, elle se laisse aller à ses impressions et à ses goûts avec une naïveté d'enfant : racontez-lui quelque belle action, elle tressaille et rougit, son sein palpite, elle pleure de joie; si vous lui dites une histoire de voleurs, elle pâlira d'effroi. C'est la nature la plus vraie, le cœur le plus franc et la probité la plus délicate qui se puissent rencontrer; si vous lui confiez cent pièces d'or, elle vous les enterrera dans un coin et continuera de mendier son pain.

La voix de Benassis s'altéra quand il dit ces paroles.

— J'ai voulu l'éprouver, monsieur, reprit-il, et je m'en suis repenti. Une épreuve, n'est-ce pas de l'espionnage, de la défiance tout au moins?

Ici le médecin s'arrêta comme s'il faisait une réflexion secrète, et ne remarqua point l'embarras dans lequel ses paroles avaient mis son compagnon, qui, pour ne pas laisser voir sa confusion, s'occupait à démêler les rênes de son cheval. Benassis reprit bientôt la parole.

— Je voudrais marier ma Fosseuse, je donnerais volontiers une de mes fermes à quelque brave garçon qui la rendrait heureuse, et elle le serait. Oui, la pauvre fille aimerait ses enfants à en perdre la tête, et tous les sentiments qui surabondent chez elle s'épancheraient dans celui qui les comprend tous pour la femme, dans *la maternité;* mais aucun homme n'a su lui plaire. Elle est cependant d'une sensibilité dangereuse pour elle; elle le sait, et m'a fait l'aveu de sa prédisposition nerveuse quand elle a vu que je m'en apercevais. Elle est du petit nombre de femmes sur lesquelles le moindre contact produit un frémissement dangereux; aussi faut-il lui savoir gré de sa sagesse, de sa fierté de femme. Elle est fauve comme une hirondelle. Ah! quelle riche nature, monsieur! Elle était faite pour être une femme opulente, aimée; elle eût été bienfaisante et constante. A vingt-deux ans, elle s'affaisse déjà sous le poids de son âme, et dépérit victime de ses fibres trop vibrantes, de son organisation trop forte ou trop délicate. Une vive passion trahie la rendrait folle, ma pauvre Fosseuse. Après avoir étudié son tempérament, après avoir reconnu la réalité de ses longues attaques de nerfs et de ses aspirations électriques, après l'avoir trouvée en harmonie flagrante avec les vicissitudes de l'atmosphère, avec les variations de la lune, fait que j'ai soigneusement vérifié, j'en pris soin, monsieur, comme d'une créature en dehors des autres, et de qui la maladive existence ne pouvait être comprise que par moi. C'est, comme je vous l'ai dit, la brebis aux rubans; mais vous allez la voir, voici sa maisonnette.

En ce moment, ils étaient arrivés au tiers environ de la montagne par des rampes bordées de buissons, qu'ils gravissaient au pas. En atteignant un tournant d'une de ces rampes, Genestas aperçut la maison de la Fosseuse. Cette habitation était située sur une des principales bosses de la montagne. Là, une jolie pelouse en pente d'environ trois arpents, plantée d'arbres et d'où jaillissaient plusieurs cascades, était entourée d'un petit mur assez haut pour servir de clôture, pas assez pour dérober la vue du pays. La maison, bâtie en briques et couverte d'un toit plat qui débordait de quelques pieds, faisait dans le paysage un effet charmant à voir. Elle était composée d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage à porte et contrevents peints en vert. Exposée au midi, elle n'avait ni assez de largeur ni assez de profondeur pour avoir d'autres ouvertures que celles de la façade, dont l'élégance rustique consistait en une excessive propreté. Suivant la mode allemande, la saillie des auvents était doublée de planches peintes en blanc. Quelques acacias en fleur et d'autres arbres odoriférants, des épines roses, des plantes grimpantes, un gros noyer que l'on avait respecté, puis quelques saules pleureurs plantés dans les ruisseaux s'élevaient autour de cette maison. Derrière se trouvait un gros massif de hêtres et de sapins, large fond noir sur lequel cette jolie bâtisse se détachait vivement. En ce moment du jour l'air était embaumé par les différentes senteurs de la montagne et du jardin de la Fosseuse; le ciel, pur et tranquille, était nuageux à l'horizon; dans le lointain, les cimes commençaient à prendre les teintes de rose vif que leur donne souvent le coucher du soleil. A cette hauteur, la vallée se voyait tout entière, depuis Grenoble jusqu'à l'enceinte circulaire des rochers, au bas desquels est le petit lac que Genestas avait traversé la veille. Au-dessus de la maison, et à une assez grande distance, apparaissait la ligne de peupliers qui indiquait le grand chemin du bourg à Grenoble. Enfin, le bourg, obliquement traversé par les lueurs du soleil, étincelait comme un diamant en réfléchissant par toutes ses vitres de rouges lumières qui semblaient ruisseler.

A cet aspect, Genestas arrêta son cheval, montra les fabriques de la vallée, le nouveau bourg, la maison de la Fosseuse, et dit en soupirant : — Après la victoire de Wagram et le retour de Napoléon aux Tuileries en 1815, voilà ce qui m'a donné le plus d'émotions. Je vous dois ce plaisir, monsieur, car vous m'avez appris à connaître les beautés qu'un homme peut trouver à la vue d'un pays.

— Oui, dit le médecin en souriant, il vaut mieux bâtir des villes que de les prendre.

— Oh! monsieur, Wagram et la reddition de Mantoue! Mais vous ne savez donc pas ce que c'est! N'est-ce pas notre gloire à tous? Vous êtes un brave homme, mais Napoléon aussi était un bon homme; sans l'Angleterre, vous vous seriez entendus tous deux, et il ne serait pas tombé, notre empereur; je peux bien avouer que je l'aime maintenant, il est mort! Et, dit l'officier en regardant autour de lui, il n'y a pas d'espions ici. Quel souverain! Il devinait tout le monde! il vous aurait placé dans son conseil d'État, parce qu'il était administrateur, et grand administrateur, jusqu'à savoir ce qu'il y avait de cartouches dans les gibernes après une affaire. Pauvre homme! Pen-

dant que vous me parliez de votre Fosseuse, je pensais qu'il était mort à Sainte-Hélène, lui. Hein! était-ce le climat et l'habitation qui pouvaient satisfaire un homme habitué à vivre les pieds dans les étriers et le derrière sur un trône? On dit qu'il y jardinait. Diantre! il n'était pas fait pour planter des choux! Maintenant il nous faut servir les Bourbons, et loyalement, monsieur, car, après tout, la France est la France, comme vous le disiez hier.

En prononçant ces derniers mots, Genestas descendit de cheval, et imita machinalement Benassis, qui attachait le sien par la bride à un arbre.

— Est-ce qu'elle n'y serait pas? dit le médecin en ne voyant point la Fosseuse sur le seuil de la porte.

Ils entrèrent, et ne trouvèrent personne dans la salle du rez-de-chaussée.

— Elle aura entendu le pas de deux chevaux, dit Benassis en souriant, et sera montée pour mettre un bonnet, une ceinture, quelque chiffon.

Il laissa Genestas seul et monta pour aller chercher la Fosseuse. Le commandant examina la salle. Le mur était tendu d'un papier à fond gris parsemé de roses et le plancher couvert d'une natte de paille en guise de tapis. Les chaises, le fauteuil et la table étaient en bois encore revêtu de son écorce. Des espèces de jardinieres faites avec des cerceaux et de l'osier, garnies de fleurs et de mousse, ornaient cette chambre aux fenêtres de laquelle étaient drapés des rideaux de percale blancs à franges rouges. Sur la cheminée une glace, un vase en porcelaine unie entre deux lampes; près du fauteuil, un tabouret de sapin; puis sur la table, de la toile taillée, quelques goussets appareillés, des chemises commencées, enfin tout l'attirail d'une lingere, son panier, ses ciseaux, du fil et des aiguilles, tout cela était propre et frais comme une coquille jetée par la mer en un coin de grève. De l'autre côté du corridor, au bout duquel était un escalier, Genestas aperçut une cuisine. Le premier étage, comme le rez-de-chaussée, ne devait être composé que de deux pièces.

— N'ayez donc pas peur, disait Benassis à la Fosseuse. Allons, venez.

En entendant ces paroles, Genestas rentra promptement dans la salle. Une jeune fille mince et bien faite, vêtue d'une robe à guimpe de percaline rose à mille raies, se montra bientôt, rouge de pudeur et de timidité. Sa figure n'était remarquable que par un certain aplatissement dans les traits, qui la faisait ressembler à ces figures cosaques et russes que les désastres de 1814 ont rendues si malheureusement populaires en France. La Fosseuse avait en effet, comme les gens du Nord, le nez relevé du bout et très-rentré; sa bouche était grande, son menton petit, ses mains et ses bras étaient rouges, ses pieds larges et forts comme ceux des paysannes. Quoiqu'elle éprouvât l'action du hâle, du soleil et du grand air, son teint était pâle comme l'est une herbe flétrie, mais cette couleur rendait sa physionomie intéressante dès le premier aspect; puis elle avait dans ses yeux bleus une expression si douce, dans ses mouvements tant de grâce, dans sa voix tant d'âme, que, malgré le désaccord apparent de ses traits avec les qualités que Benassis avait vantées au commandant, celui-ci reconnut la créature capricieuse et maladive en proie aux souffrances d'une nature contrariée dans ses développements. Après avoir vivement attisé un feu de mottes et de branches sèches, la Fosseuse s'assit dans un fauteuil en reprenant une chemise commencée, et resta sous les yeux de l'officier, honteuse à demi, n'osant lever les yeux, calme en apparence; mais les mouvements précipités de son corsage, dont la beauté frappa Genestas, décelaient sa peur.

— Eh bien! ma pauvre enfant, êtes-vous bien avancée? lui dit Benassis en maniant les morceaux de toile destinés à faire des chemises.

La Fosseuse regarda le médecin d'un air timide et suppliant : — Ne me grondez pas, monsieur, répondit-elle, je n'y ai rien fait aujourd'hui, quoiqu'elles me soient commandées par vous et pour des gens qui en ont grand besoin; mais le temps a été si beau! Je me suis promenée, je vous ai ramassé des champignons et des truffes blanches que j'ai portés à Jacquotte; elle a été bien contente, car vous avez du monde à dîner. J'ai été tout heureuse d'avoir deviné cela. Quelque chose me disait d'aller en chercher.

Et elle se remit à tirer l'aiguille.

— Vous avez là, mademoiselle, une bien jolie maison, lui dit Genestas.

— Elle n'est point à moi, monsieur, répondit-elle en regardant l'étranger avec des yeux qui semblaient rougir : elle appartient à M. Benassis. Et elle reporta doucement ses regards sur le médecin.

— Vous savez bien, mon enfant, dit-il en lui prenant la main, qu'on ne vous en chassera jamais.

La Fosseuse se leva par un mouvement brusque, et sortit.

— Eh bien! dit le médecin à l'officier, comment la trouvez-vous?

— Mais, répondit Genestas, elle m'a singulièrement ému. Comme vous lui avez gentiment arrangé son nid!

— Bah! du papier à quinze ou vingt sous, mais bien choisi, voilà tout. Les meubles ne sont pas grand'chose : ils ont été fabriqués par mon vannier, qui a voulu me témoigner sa reconnaissance. La Fosseuse a fait elle-même les rideaux avec quelques aunes de calicot. Son habitation, son mobilier si simple, vous semblent jolis parce que vous les trouvez sur le penchant d'une montagne, dans un pays perdu où vous ne vous attendiez pas à rencontrer quelque chose de propre; mais le secret de cette élégance est dans une sorte d'harmonie entre la maison et la nature, qui a réuni là des ruisseaux, quelques arbres bien groupés, et jeté sur cette pelouse ses plus belles herbes, ses fraisiers parfumés, ses jolies violettes.

— Eh bien! qu'avez-vous? dit Benassis à la Fosseuse, qui revenait.

— Rien, rien, répondit-elle, j'ai cru qu'une de mes poules n'était pas rentrée.

Elle mentait; mais le médecin fut seul à s'en apercevoir, et il lui dit à l'oreille : Vous avez pleuré.

— Pourquoi me dites-vous de ces choses-là devant quelqu'un? lui répondit-elle.



... Un pauvre vieillard qui cheminait de compagnie avec une vieille femme. — PAGE 19.

— Mademoiselle, lui dit Genestas, vous avez grand tort de rester ici toute seule; dans une cage aussi charmante que l'est celle-ci, il vous faudrait un mari.

— Cela est vrai, dit-elle; mais que voulez-vous, monsieur? je suis pauvre et je suis difficile. Je ne me sens pas d'humeur à aller porter la soupe aux champs ou à mener une charrette, à sentir la misère de ceux que j'aimerais sans pouvoir la faire cesser, à tenir des enfants sur mes bras toute la journée, et à rapetasser les haillons d'un homme. M. le curé me dit que ces pensées sont peu chrétiennes, je le sais bien, mais qu'y faire? En certains jours, j'aime mieux manger un morceau de pain sec que de m'accommoder quelque chose pour mon dîner. Pourquoi voulez-vous que j'assomme un homme de mes défauts? il se tuerait peut-être pour satisfaire mes fantaisies, et ce ne serait pas juste. Bah! l'on m'a jeté quelque mauvais sort, et je dois le supporter toute seule. — D'ailleurs, elle est née fainéante, ma pauvre Fosseuse, dit Benassis, il faut la prendre comme elle est. Mais ce qu'elle vous dit là signifie qu'elle n'a encore aimé personne, ajouta-t-il en riant.

Puis il se leva et sortit pendant un moment sur la pelouse.

— Vous devez bien aimer M. Benassis? lui demanda Genestas.

— Oh! oui, monsieur! et comme moi bien des gens dans le canton se sentent l'envie de se mettre en pièces pour lui. Mais lui qui guérit les autres, il a quelque chose que rien ne peut guérir. Vous êtes son ami? vous savez peut-être ce qu'il a? qui donc a pu faire du chagrin à un homme comme lui, qui est la vraie image du bon Dieu sur terre? J'en connais plusieurs ici qui croient que leurs blés poussent mieux quand il a passé le matin le long de leur champ.

— Et vous, que croyez-vous?

— Moi, monsieur, quand je l'ai vu... Elle parut hésiter, puis elle ajouta: Je suis heureuse pour toute la journée. Elle baissa la tête, et tira son aiguille avec une prestesse singulière.

— Eh bien! le capitaine vous a-t-il conté quelque chose sur Napoléon? dit le médecin en rentrant.

— Monsieur a vu l'empereur? s'écria la Fosseuse en contemplant la figure de l'officier avec une curiosité passionnée. — Parbleu! dit Genestas, plus de mille fois. — Ah! que je voudrais savoir quelque chose de militaire!

— Demain nous viendrons peut-être prendre une tasse de café au lait chez vous. Et l'on te contera *quelque chose de militaire*, mon enfant, dit Benassis en la prenant par le cou et la baisant au front. C'est ma fille, voyez-vous! ajouta-t-il en se tournant vers le commandant; lorsque je ne l'ai pas baisée au front, il me manque quelque chose dans la journée.

La Fosseuse serra la main de Benassis, et lui dit à voix basse: — Oh! vous êtes bien bon! Ils la quittèrent; mais elle les suivit pour les voir monter à cheval. Quand Genestas fut en selle: — Qu'est-ce donc que ce monsieur-là? souffla-t-elle à l'oreille de Benassis.

— Ah! ah! répondit le médecin en mettant le pied à l'étrier, peut-être un mari pour toi.

Elle resta debout occupée à les voir descendant la rampe, et, lorsqu'ils passèrent au bout du jardin, ils l'aperçurent déjà perchée sur un monceau de pierres pour les voir encore et leur faire un dernier signe de tête.

— Monsieur, cette fille a quelque chose d'extraordinaire, dit Genestas au médecin quand ils furent loin de la maison.

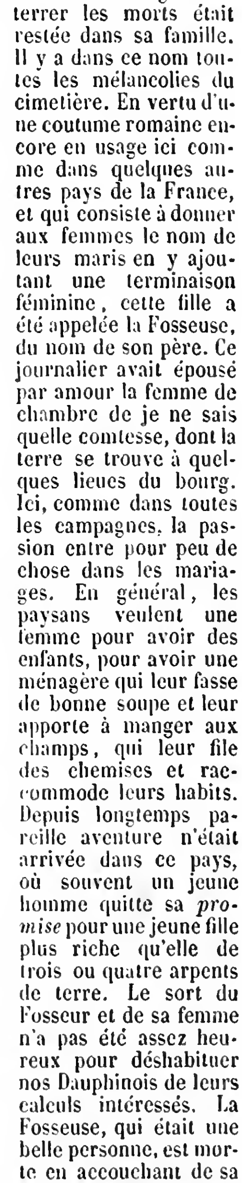
— N'est-ce pas? répondit-il. Je me suis vingt fois dit qu'elle ferait une charmante femme; mais je ne saurais l'aimer autrement que comme on aime sa sœur ou sa fille: mon cœur est mort.

— A-t-elle des parents? demanda Genestas. Que faisaient son père et sa mère?

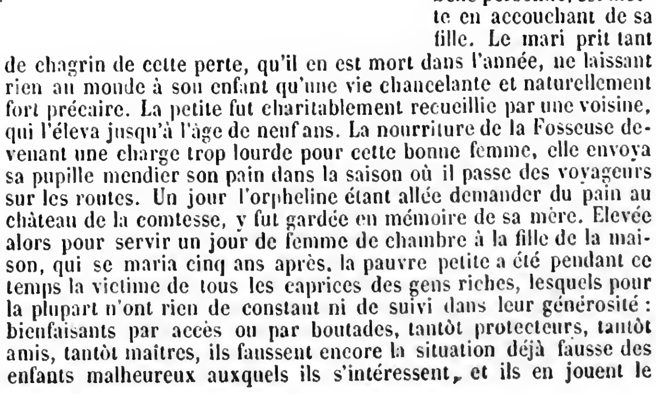
— Oh! c'est toute une histoire, reprit Benassis. Elle n'a plus ni père, ni mère, ni parents. Il n'est pas jusqu'à son nom qui ne m'ait intéressé. La Fosseuse est née dans le bourg. Son père, journalier de Saint-Laurent-du-Pont, se nommait *le Fosseur*, abréviation sans doute de fossoyeur, car depuis un temps immémorial la charge d'en-



Butifer.



terrer les morts était restée dans sa famille. Il y a dans ce nom toutes les mélancolies du cimetière. En vertu d'une coutume romaine encore en usage ici comme dans quelques autres pays de la France, et qui consiste à donner aux femmes le nom de leurs maris en y ajoutant une terminaison féminine, cette fille a été appelée la Fosseuse, du nom de son père. Ce journalier avait épousé par amour la femme de chambre de je ne sais quelle comtesse, dont la terre se trouve à quelques lieues du bourg. Ici, comme dans toutes les campagnes, la passion entre pour peu de chose dans les mariages. En général, les paysans veulent une femme pour avoir des enfants, pour avoir une ménagère qui leur fasse de bonne soupe et leur apporte à manger aux champs, qui leur file des chemises et raccommode leurs habits. Depuis longtemps pareille aventure n'était arrivée dans ce pays, où souvent un jeune homme quitte sa *promise* pour une jeune fille plus riche qu'elle de trois ou quatre arpents de terre. Le sort du Fosseur et de sa femme n'a pas été assez heureux pour déshabituer nos Dauphinois de leurs calculs intéressés. La Fosseuse, qui était une belle personne, est morte en accouchant de sa fille. Le mari prit tant



de chagrin de cette perte, qu'il en est mort dans l'année, ne laissant rien au monde à son enfant qu'une vie chancelante et naturellement fort précaire. La petite fut charitablement recueillie par une voisine, qui l'éleva jusqu'à l'âge de neuf ans. La nourriture de la Fosseuse devenant une charge trop lourde pour cette bonne femme, elle envoya sa pupille mendier son pain dans la saison où il passe des voyageurs sur les routes. Un jour l'orpheline étant allée demander du pain au château de la comtesse, y fut gardée en mémoire de sa mère. Elevée alors pour servir un jour de femme de chambre à la fille de la maison, qui se maria cinq ans après, la pauvre petite a été pendant ce temps la victime de tous les caprices des gens riches, lesquels pour la plupart n'ont rien de constant ni de suivi dans leur générosité: bienfaisants par accès ou par boutades, tantôt protecteurs, tantôt amis, tantôt maîtres, ils faussent encore la situation déjà fausse des enfants malheureux auxquels ils s'intéressent, et ils en jouent le

cœur, la vie ou l'avenir avec insouciance, en les regardant comme peu de chose. La Fosseuse devint d'abord presque la compagne de la jeune héritière : on lui apprit alors à lire, à écrire, et sa future maîtresse s'amusa quelquefois à lui donner des leçons de musique. Tour à tour demoiselle de compagnie et femme de chambre, on fit d'elle un être incomplet. Elle prit là le goût du luxe, de la parure, et contracta des manières en désaccord avec sa situation réelle. Depuis, le malheur a bien rudement réformé son âme, mais il n'a pu en effacer le vague sentiment d'une destinée supérieure. Enfin, un jour, jour bien funeste pour cette pauvre fille, la jeune comtesse, alors mariée, surprit la Fosseuse, qui n'était plus que sa femme de chambre, parée d'une de ses robes de bal et dansant devant une glace. L'orpheline, alors âgée de seize ans, fut renvoyée sans pitié; son indolence la fit retomber dans la misère, errer sur les routes, mendier, travailler, comme je vous l'ai dit. Souvent elle pensait à se jeter à l'eau, quelquefois aussi à se donner au premier venu; la plupart du temps elle se couchait au soleil le long du mur, sombre, pensive, la tête dans l'herbe, les voyageurs lui jetaient alors quelques sous, précisément parce qu'elle ne leur demandait rien. Elle est restée pendant un an à l'hôpital d'Annecy, après une moisson laborieuse, à laquelle elle n'avait travaillé que dans l'espoir de mourir. Il faut lui entendre raconter à elle-même ses sentiments et ses idées durant cette période de sa vie : elle est souvent bien curieuse dans ses naïves confidences. Enfin elle est revenue au bourg vers l'époque où je résolus de m'y fixer. Je voulais connaître le moral de mes administrés : j'étudiai donc son caractère, qui me frappa; puis, après avoir observé ses imperfections organiques, je résolus de prendre soin d'elle. Peut-être, avec le temps, finira-t-elle par s'accoutumer au travail de la couture, mais en tout cas j'ai assuré son sort.

— Elle est bien seule là, dit Genestas.

— Non, une de mes bergères vient coucher chez elle, répondit le médecin. Vous n'avez pas aperçu les bâtiments de ma ferme qui sont au-dessus de la maison, ils sont cachés par les sapins. Oh! elle est en sûreté. D'ailleurs, il n'y a point de mauvais sujets dans notre vallée : si par hasard il s'en rencontre, je les envoie à l'armée, où ils font d'excellents soldats.

— Pauvre fille! dit Genestas.

— Ah! les gens du canton ne la plaignent point, reprit Benassis; ils la trouvent au contraire bien heureuse; mais il existe cette différence entre elle et les autres femmes, qu'à celles-ci Dieu a donné la force, à elle la faiblesse : et ils ne voient pas cela.

Au moment où les deux cavaliers débouchèrent sur la route de Grenoble, Benassis, qui prévoyait l'effet de ce nouveau coup d'œil sur Genestas, s'arrêta d'un air satisfait pour jouir de sa surprise. Deux pans de verdure hauts de soixante pieds meublaient à perte vue un large chemin bombé comme une allée de jardin, et composaient un monument naturel qu'un homme pouvait s'enorgueillir d'avoir créé. Les arbres, non taillés, formaient tous l'immense palme verte qui rend le peuplier d'Italie un des plus magnifiques végétaux. Un côté du chemin, atteint déjà par l'ombre, représentait une vaste muraille de feuilles noires; tandis que, fortement éclairé par le soleil couchant, qui donnait aux jeunes pousses des teintes d'or, l'autre offrait le contraste des jeux et des reflets que produisaient la lumière et la brise sur son mouvant rideau.

— Vous devez être bien heureux ici! s'écria Genestas. Tout y est plaisir pour vous.

— Monsieur, dit le médecin, l'amour pour la nature est le seul qui ne trompe pas les espérances humaines. Ici point de déceptions. Voilà des peupliers de dix ans. En avez-vous jamais vu d'aussi bien venus que les miens?

— Dieu est grand! dit le militaire en s'arrêtant au milieu de ce chemin, dont il n'apercevait ni la fin ni le commencement.

— Vous me faites du bien! s'écria Benassis. J'ai du plaisir à vous entendre répéter ce que je dis souvent au milieu de cette avenue. Il se trouve, certes, ici quelque chose de religieux. Nous y sommes comme deux points, et le sentiment de notre petitesse nous ramène toujours devant Dieu.

Ils allèrent alors lentement et en silence, écoutant le pas de leurs chevaux, qui résonnait dans cette galerie de verdure, comme s'ils eussent été sous les voûtes d'une cathédrale.

— Combien d'émotions dont ne se doutent pas les gens de la ville! dit le médecin. Sentez-vous les parfums exhalés par la propolis des peupliers et par les sueurs du mélèze? Quelles délices!

— Écoutez! s'écria Genestas; arrêtons-nous.

Ils entendirent alors un chant dans le lointain.

— Est-ce une femme ou un homme? est-ce un oiseau? demanda tout bas le commandant. Est-ce la voix de ce grand paysage?

— Il y a de tout cela, répondit le médecin en descendant de son cheval et en l'attachant à une branche de peuplier.

Puis il fit signe à l'officier de l'imiter et de le suivre. Ils allèrent à pas lents le long d'un sentier bordé de deux haies d'épine blanche en fleur qui répandaient de pénétrantes odeurs dans l'humide atmosphère du soir. Les rayons du soleil entraient dans le sentier avec une sorte d'impétuosité que l'ombre projetée par le long rideau de peuplier rendait encore plus sensible, et ces vigoureux jets de lumière enveloppaient de leurs teintes rouges une chaumière située au bout de ce chemin sablonneux. Une poussière d'or semblait être jetée sur son toit de chaume, ordinairement brun comme la coque d'une châtaigne, et dont les crêtes délabrées étaient verdies par des joubarbes et de la mousse. La chaumière se voyait à peine dans ce brouillard de lumière; mais les vieux murs, la porte, tout y avait un éclat fugitif, tout en était fortuitement beau, comme l'est par moments une figure humaine sous l'empire de quelque passion qui l'échauffe et la colore. Il se rencontre dans la vie en plein air de ces suavités champêtres et passagères qui nous arrachent le souhait de l'apôtre disant à Jésus-Christ sur la montagne : *Dressons une tente et restons ici*. Ce paysage semblait avoir en ce moment une voix pure et douce autant qu'il était pur et doux, mais une voix triste comme la lueur près de finir à l'occident : vague image de la mort, avertissement divinement donné dans le ciel par le soleil, comme le donnent sur la terre les fleurs et les jolis insectes éphémères. A cette heure, les tons du soleil sont empreints de mélancolie, et ce chant était mélancolique; chant populaire d'ailleurs, chant d'amour et de regret, qui jadis a servi la haine nationale de la France contre l'Angleterre, mais auquel Beaumarchais a rendu sa vraie poésie, en le traduisant sur la scène française, et le mettant dans la bouche d'un page qui ouvre son cœur à sa marraine. Cet air était modulé sans paroles sur un ton plaintif par une voix qui vibrait dans l'âme et l'attendrissait.

— C'est le chant du cygne, dit Benassis. Dans l'espace d'un siècle, cette voix ne retentit pas deux fois aux oreilles des hommes. Hâtons-nous : il faut l'empêcher de chanter! Cet enfant se tue, il y aurait de la cruauté à l'écouter encore.

— Tais-toi donc, Jacques! Allons, tais-toi! cria le médecin.

La musique cessa. Genestas demeura debout, immobile et stupéfait. Un nuage couvrait le soleil : le paysage et la voix s'étaient tus ensemble. L'ombre, le froid, le silence, remplaçaient les douces splendeurs de la lumière, les chaudes émanations de l'atmosphère et les chants de l'enfant.

— Pourquoi, disait Benassis, me désobéis-tu? je ne te donnerai plus ni gâteaux de riz, ni bouillon d'escargot, ni dattes fraîches, ni pain blanc. Tu veux donc mourir et désoler ta pauvre mère?

Genestas s'avança dans une petite cour assez proprement tenue, et vit un garçon de quinze ans, faible comme une femme, blond, mais ayant peu de cheveux, et coloré comme s'il eût mis du rouge. Il se leva lentement du banc où il était assis sous un gros jasmin, sous des lilas en fleur, qui poussaient à l'aventure et l'enveloppaient de leurs feuillages.

— Tu sais bien, dit le médecin, que je t'ai dit de te coucher avec le soleil, de ne pas t'exposer au froid du soir, et de ne pas parler. Comment t'avises-tu de chanter?

— Dame! monsieur Benassis, il faisait bien chaud là, et c'est si bon d'avoir chaud! J'ai toujours froid. En me sentant bien, sans y penser, je me suis mis à dire pour m'amuser : *Malbroug s'en va t-en guerre*, et je me suis écouté moi-même, parce que ma voix ressemblait presque à celle du flûtiau de votre berger.

— Allons! mon pauvre Jacques, que cela ne t'arrive plus, entends-tu? Donne-moi la main.

Le médecin lui tâta le pouls. L'enfant avait des yeux bleus habituellement empreints de douceur, mais qu'une expression fiévreuse rendait alors brillants.

— Eh bien! j'en étais sûr, tu es en sueur, dit Benassis. Ta mère n'est donc pas là?

— Non, monsieur.

— Allons! rentre et couche-toi.

Le jeune malade, suivi de Benassis et de l'officier, rentra dans la chaumière.

— Allumez donc une chandelle, capitaine Bluteau, dit le médecin, qui aidait Jacques à ôter ses grossiers haillons.

Quand Genestas eut éclairé la chaumière, il fut frappé de l'extrême maigreur de cet enfant, qui n'avait plus que la peau et les os. Lorsque le petit paysan fut couché, Benassis lui frappa sur la poitrine en écoutant le bruit qu'y produisaient ses doigts; puis, après avoir étudié des sons de sinistres présages, il ramena la couverture sur Jacques, se mit à quatre pas, se croisa les bras, et l'examina.

— Comment te trouves-tu, mon petit homme?

— Bien, monsieur.

Benassis approcha du lit une table à quatre pieds tournés, chercha un verre et une fiole sur le manteau de la cheminée, et composa une boisson en mêlant à de l'eau pure quelques gouttes d'une liqueur brune contenue dans la fiole et soigneusement mesurées à la lueur de la chandelle que lui tenait Genestas.

— Ta mère est bien longtemps à revenir.

— Monsieur, elle vient, dit l'enfant, je l'entends dans le sentier.

Le médecin et l'officier attendirent en regardant autour d'eux. Aux pieds du lit était un matelas de mousse, sans draps ni couverture, sur lequel la mère couchait tout habillée sans doute. Genestas montra du doigt ce lit à Benassis, qui inclina doucement la tête

comme pour exprimer que lui aussi avait admiré déjà ce dévouement maternel. Un bruit de sabots ayant retenti dans la cour, le médecin sortit.

— Il faudra veiller Jacques pendant cette nuit, mère Colas. S'il vous disait qu'il étouffe, vous lui feriez boire de ce que j'ai mis dans un verre sur la table. Ayez soin de ne lui en laisser prendre chaque fois que deux ou trois gorgées. Le verre doit vous suffire pour toute la nuit. Surtout ne touchez pas à la fiole, et commencez par changer votre enfant, il est en sueur.

— Je n'ai pu laver ses chemises aujourd'hui, mon cher monsieur, il m'a fallu porter mon chanvre à Grenoble pour avoir de l'argent.

— Eh bien! je vous enverrai des chemises.

— Il est donc plus mal, mon pauvre gars? dit la femme.

— Il ne faut rien attendre de bon, mère Colas, il a fait l'imprudence de chanter; mais ne le grondez pas, ne le rudoyez point, ayez du courage. Si Jacques se plaignait trop, envoyez-moi chercher par une voisine. Adieu.

Le médecin appela son compagnon et revint vers le sentier.

— Ce petit paysan est poitrinaire? lui dit Genestas.

— Mon Dieu! oui, répondit Benassis. A moins d'un miracle dans la nature, la science ne peut le sauver. Nos professeurs à l'Ecole de médecine de Paris nous ont souvent parlé du phénomène dont vous venez d'être témoin. Certaines maladies de ce genre produisent, dans les organes de la voix, des changements qui donnent momentanément aux malades la faculté d'émettre des chants dont la perfection ne peut être égalée par aucun virtuose. Je vous ai fait passer une triste journée, monsieur, dit le médecin quand il fut à cheval. Partout la souffrance et partout la mort, mais aussi partout la résignation. Les gens de la campagne meurent tous philosophiquement : ils souffrent, se taisent et se couchent à la manière des animaux. Mais ne parlons plus de mort, et pressons le pas de nos chevaux. Il faut arriver avant la nuit dans le bourg, pour que vous puissiez en voir le nouveau quartier.

— Eh! voilà le feu quelque part! dit Genestas en montrant un endroit de la montagne d'où s'élevait une gerbe de flammes.

— Ce feu n'est pas dangereux. Notre chaufournier fait sans doute une fournée de chaux. Cette industrie, nouvellement venue, utilise nos bruyères.

Un coup de fusil partit soudain. Benassis laissa échapper une exclamation involontaire, et dit avec un mouvement d'impatience : — Si c'est Butifer, nous verrons un peu qui de nous deux sera le plus fort.

— On a tiré là, dit Genestas en désignant un bois de hêtres situé au-dessus d'eux, dans la montagne. Oui, là-haut, croyez-en l'oreille d'un vieux soldat.

— Allons-y promptement! cria Benassis, qui, se dirigeant en ligne droite sur le petit bois, fit voler son cheval à travers les fossés et les champs, comme s'il s'agissait d'une course au clocher, tant il désirait surprendre le tireur en flagrant délit.

— L'homme que vous cherchez se sauve, lui cria Genestas, qui le suivait à peine.

Benassis fit retourner vivement son cheval, revint sur ses pas, et l'homme qu'il cherchait se montra bientôt sur une roche escarpée, à cent pieds au-dessus des deux cavaliers.

— Butifer, cria Benassis en lui voyant un long fusil, descends!

Butifer reconnut le médecin, et répondit par un signe respectueusement amical qui annonçait une parfaite obéissance.

— Je conçois, dit Genestas, qu'un homme poussé par la peur ou par quelque sentiment violent ait pu monter sur cette pointe de roc; mais comment va-t-il faire pour en descendre?

— Je ne suis pas inquiet, répondit Benassis, les chèvres doivent être jalouses de ce gaillard-là! Vous allez voir!

Habitué, par les événements de la guerre, à juger de la valeur intrinsèque des hommes, le commandant admira la singulière prestesse, l'élégante sécurité des mouvements de Butifer, pendant qu'il descendait le long des aspérités de la roche au sommet de laquelle il était audacieusement parvenu. Le corps svelte et vigoureux du chasseur s'équilibrait avec grâce dans toutes les positions que l'escarpement du chemin l'obligeait à prendre; il mettait le pied sur une pointe de roc plus tranquillement que s'il l'eût posé sur un parquet, tant il semblait sûr de pouvoir s'y tenir au besoin. Il maniait son long fusil comme s'il n'avait eu qu'une canne à la main. Butifer était un homme jeune, de taille moyenne, mais sec, maigre et nerveux, de qui la beauté virile frappa Genestas quand il le vit près de lui. Il appartenait visiblement à la classe des contrebandiers qui font leur métier sans violence et n'emploient que la ruse et la patience pour frauder le fisc. Il avait une mâle figure brûlée par le soleil. Ses yeux, d'un jaune clair, étincelaient comme ceux d'un aigle, avec le bec duquel son nez mince, légèrement courbé par le bout, avait beaucoup de ressemblance. Les pommettes de ses joues étaient couvertes de duvet. Sa bouche rouge, entr'ouverte à demi, laissait apercevoir des dents d'une étincelante blancheur. Sa barbe, ses moustaches, ses favoris roux, qu'il laissait pousser et qui frisaient naturellement, rehaussaient encore la mâle et terrible expression de sa figure. En lui, tout était force. Les muscles de ses mains, continuellement exercées, avaient une consistance, une grosseur curieuse. Sa poitrine était large, et sur son front respirait une sauvage intelligence. Il avait l'air intrépide et résolu, mais calme d'un homme habitué à risquer sa vie, et qui a si souvent éprouvé sa puissance corporelle ou intellectuelle en des périls de tout genre, qu'il ne doute plus de lui-même. Vêtu d'une blouse déchirée par les épines, il portait à ses pieds des semelles de cuir attachées par des peaux d'anguilles. Un pantalon de toile bleue rapiécé, déchiqueté, laissait apercevoir ses jambes rouges, fines, sèches et nerveuses comme celles d'un cerf.

— Vous voyez l'homme qui m'a tiré jadis un coup de fusil, dit à voix basse Benassis au commandant. Si maintenant je témoignais le désir d'être délivré de quelqu'un, il le tuerait sans hésiter. — Butifer, reprit-il en s'adressant au braconnier, je t'ai cru vraiment homme d'honneur, et j'ai engagé ma parole, parce que j'avais la tienne. Ma promesse au procureur du roi de Grenoble était fondée sur ton serment de ne plus chasser, de devenir un homme rangé, soigneux, travailleur. C'est toi qui viens de tirer ce coup de fusil, et tu te trouves sur les terres du comte de la Branchoir. Hein! si son garde t'avait entendu, malheureux? Heureusement pour toi, je ne dresserai pas de procès-verbal, tu serais en récidive, et tu n'as pas de port d'armes! Je t'ai laissé ton fusil par condescendance pour ton attachement à cette arme-là.

— Elle est belle! dit le commandant en reconnaissant une canardière de Saint-Etienne.

Le contrebandier leva la tête vers Genestas comme pour le remercier de cette approbation.

— Butifer, dit en continuant Benassis, ta conscience doit te faire des reproches! Si tu recommences ton ancien métier, tu te trouveras encore une fois dans un parc enclos de murs; aucune protection ne pourrait alors te sauver des galères; tu serais marqué, flétri. Tu m'apporteras ce soir même ton fusil, je te le garderai.

Butifer pressa le canon de son arme par un mouvement convulsif.

— Vous avez raison, monsieur le maire, dit-il. J'ai tort, j'ai rompu mon ban, je suis un chien. Mon fusil doit aller chez vous, mais vous aurez mon héritage en me le prenant. Le dernier coup que tirera l'enfant de ma mère atteindra ma cervelle! Que voulez-vous? j'ai fait ce que vous avez voulu, je me suis tenu tranquille pendant l'hiver; mais au printemps la séve a parti. Je ne sais point labourer, je n'ai pas le cœur de passer ma vie à engraisser des volailles; je ne puis ni me courber pour biner des légumes, ni fouailler l'air en conduisant une charrette, ni rester à frotter le dos d'un cheval dans une écurie; il faut donc crever de faim? Je ne vis bien que là-haut, dit-il après une pause en montrant les montagnes. J'y suis depuis huit jours, j'avais vu un chamois, et le chamois est-là, dit-il en montrant le haut de la roche, il est à votre service! Mon bon monsieur Benassis, laissez-moi mon fusil. Ecoutez, foi de Butifer, je quitterai la commune, et j'irai dans les Alpes, où les chasseurs de chamois ne me diront rien; bien au contraire, ils me recevront avec plaisir, et j'y crèverai au fond de quelque glacier. Tenez, à parler franchement, j'aime mieux passer un an ou deux à vivre ainsi dans les hauts, sans rencontrer ni gouvernement, ni douanier, ni garde champêtre, ni procureur du roi, que de croupir cent ans dans votre marécage. Il n'y a que vous que je regretterai, les autres me scient le dos! Quand vous avez raison, au moins vous n'exterminez pas les gens.

— Et Louise? lui dit Benassis.

Butifer resta pensif.

— Eh! mon garçon dit Genestas, apprends à lire, à écrire, viens à mon régiment, monte sur un cheval, fais-toi carabinier. Si une fois le boute-selle sonne pour une guerre un peu propre, tu verras que le bon Dieu t'a fait pour vivre au milieu des canons, des balles, des batailles, et tu deviendras général.

— Oui, si Napoléon était revenu, répondit Butifer.

— Tu connais nos conventions? lui dit le médecin. A la seconde contravention, tu m'as promis de te faire soldat. Je te donne six mois pour apprendre à lire et à écrire; puis je te trouverai quelque fils de famille à remplacer.

Butifer regarda les montagnes.

— Oh! tu n'iras pas dans les Alpes! s'écria Benassis. Un homme comme toi, un homme d'honneur, plein de grandes qualités, doit servir son pays, commander une brigade, et non mourir à la queue d'un chamois. La vie que tu mènes te conduira droit au bagne. Tes travaux excessifs t'obligent à de longs repos; à la longue, tu contracterais les habitudes d'une vie oisive qui détruirait en toi toute idée d'ordre, qui t'accoutumerait à abuser de ta force, à te faire justice toi-même, et je veux, malgré toi, te mettre dans le bon chemin.

— Il me faudra donc crever de langueur et de chagrin? J'étouffe quand je suis dans une ville. Je ne peux pas durer plus d'une journée à Grenoble quand j'y mène Louise.

— Nous avons tous des penchants qu'il faut savoir ou combattre, ou rendre utiles à nos semblables. Mais il est tard, je suis pressé, tu viendras me voir demain en m'apportant ton fusil, nous causerons de tout cela, mon enfant. Adieu. Vends ton chamois à Grenoble.

Les deux cavaliers s'en allèrent.

— Voilà ce que j'appelle un homme, dit Genestas.

— Un homme en mauvais chemin, répondit Benassis. Mais que faire? Vous l'avez entendu. N'est-il pas déplorable de voir se perdre de si belles qualités? Que l'ennemi envahisse la France, Butifer, à la tête de cent jeunes gens, arrêterait dans la Maurienne une division pendant un mois, mais, en temps de paix, il ne peut déployer son énergie que dans des situations où les lois sont bravées. Il lui faut une force quelconque à vaincre ; quand il ne risque pas sa vie, il lutte avec la société, il aide les contrebandiers. Ce gaillard-là passe le Rhône, seul sur une petite barque, pour porter des souliers en Savoie ; il se sauve tout chargé sur un pic inaccessible, où il peut rester deux jours en vivant avec des croûtes de pain. Enfin, il aime le danger comme un autre aime le sommeil. A force de goûter le plaisir que donnent des sensations extrêmes, il s'est mis en dehors de la vie ordinaire. Moi je ne veux pas qu'en suivant la pente insensible d'une voie mauvaise un pareil homme devienne un brigand et meure sur un échafaud. Mais voyez, capitaine, comment se présente notre bourg.

Genestas aperçut de loin une grande place circulaire plantée d'arbres, au milieu de laquelle était une fontaine entourée de peupliers. L'enceinte en était marquée par des talus sur lesquels s'élevaient trois rangées d'arbres différents : d'abord des acacias, puis des vernis du Japon, et, sur le haut du couronnement, de petits ormes.

— Voilà le champ où se tient notre foire, dit Benassis. Puis la grande rue commence par les deux belles maisons dont je vous ai parlé, celle du juge de paix et celle du notaire.

Ils entrèrent alors dans une large rue assez soigneusement pavée en gros cailloux, de chaque côté de laquelle se trouvait une centaine de maisons neuves presque toutes séparées par des jardins. L'église, dont le portail formait une jolie perspective, terminait cette rue, à moitié de laquelle deux autres étaient nouvellement tracées, et où s'élevaient déjà plusieurs maisons. La mairie, située sur la place de l'église, faisait face au presbytère. A mesure que Benassis avançait, les femmes, les enfants et les hommes, dont la journée était finie, arrivaient aussitôt sur leurs portes ; les uns lui ôtaient leurs bonnets, les autres lui disaient bonjour ; les petits enfants criaient en sautant autour de son cheval, comme si la bonté de l'animal leur fût connue autant que celle du maître. C'était une sourde allégresse qui, semblable à tous les sentiments profonds, avait sa pudeur particulière et son attraction communicative. En voyant cet accueil fait au médecin, Genestas pensa que la veille il avait été trop modeste dans la manière dont il lui avait peint l'affection que lui portaient les habitants du canton. C'était bien là la plus douce des royautés, celle dont les titres sont écrits dans les cœurs des sujets, royauté vraie d'ailleurs. Quelque puissants que soient les rayonnements de la gloire ou du pouvoir dont jouit un homme, son âme a bientôt fait justice des sentiments que lui procure toute action extérieure, et il s'aperçoit promptement de son néant réel en ne trouvant rien de changé, rien de nouveau, rien de plus grand, dans l'exercice de ses facultés physiques. Les rois, eussent-ils la terre à eux, sont condamnés, comme les autres hommes, à vivre dans un petit cercle dont ils subissent les lois, et leur bonheur dépend des impressions personnelles qu'ils y éprouvent. Or, Benassis ne rencontrait dans le canton qu'obéissance et amitié.

CHAPITRE III.

Le Napoléon du peuple.

— Arrivez donc, monsieur, dit Jacquotte. Il y a joliment longtemps que ces messieurs vous attendent. C'est toujours comme ça. Vous me faites manquer mon dîner quand il faut qu'il soit si bon. Maintenant tout est pourri de cuire.

— Eh bien! nous voilà, répondit Benassis en souriant.

Les deux cavaliers descendirent de cheval, se dirigèrent vers le salon, où se trouvaient les personnes invitées par le médecin.

— Messieurs, dit-il en prenant Genestas par la main, j'ai l'honneur de vous présenter M. Bluteau, capitaine au régiment de cavalerie en garnison à Grenoble, un vieux soldat qui m'a promis de rester quelque temps parmi nous. Puis, s'adressant à Genestas, il lui montra un grand homme sec, à cheveux gris, et vêtu de noir. — Monsieur, lui dit-il, est M. Dufau, le juge de paix, de qui je vous ai déjà parlé, et qui a si fortement contribué à la prospérité de la commune. — Monsieur, reprit-il en le mettant en présence d'un jeune homme maigre, pâle, de moyenne taille, également vêtu de noir, et qui portait des lunettes, monsieur est M. Tonnelet, le gendre de M. Gravier, et le premier notaire établi dans le bourg. Puis, se tournant vers un gros homme, demi-paysan, demi-bourgeois, à figure grossière, bourgeonnée, mais pleine de bonhomie : — Monsieur, dit-il en continuant, est mon digne adjoint, M. Cambon, le marchand de bois à qui je dois la bienveillante confiance que m'accordent les habitants. Il est un des créateurs du chemin que vous avez admiré. — Je n'ai pas besoin, ajouta Benassis en montrant le curé, de vous dire quelle est la profession de monsieur. Vous voyez un homme que personne ne peut se défendre d'aimer.

La figure du prêtre absorba l'attention du militaire par l'expression d'une beauté morale dont les séductions étaient irrésistibles. Au premier aspect, le visage de M. Janvier pouvait paraître disgracieux, tant les lignes en étaient sévères et heurtées. Sa petite taille, sa maigreur, son attitude, annonçaient une grande faiblesse physique ; mais sa physionomie, toujours placide, attestait la profonde paix intérieure du chrétien et la force qu'engendre la chasteté de l'âme. Ses yeux, où semblait se refléter le ciel, trahissaient l'inépuisable foyer de charité qui consumait son cœur. Ses gestes, rares et naturels, étaient ceux d'un homme modeste ; ses mouvements avaient la pudique simplicité de ceux des jeunes filles. Sa vue inspirait le respect et le désir vague d'entrer dans son intimité.

— Ah! monsieur le maire! dit-il en s'inclinant comme pour échapper à l'éloge que faisait de lui Benassis.

Le son de sa voix remua les entrailles du commandant, qui fut jeté dans une rêverie presque religieuse par les deux mots insignifiants que prononça ce prêtre inconnu.

— Messieurs, dit Jacquotte en entrant jusqu'au milieu du salon, et y restant le poing sur la hanche, votre soupe est sur la table.

Sur l'invitation de Benassis, qui les interpella chacun à son tour pour éviter les politesses de préséance, les cinq convives du médecin passèrent dans la salle à manger et s'y attablèrent, après avoir entendu le *Benedicite* que le curé prononça sans emphase à demi-voix. La table était couverte d'une nappe de cette toile damassée inventée sous Henri IV par les frères Graindorge, habiles manufacturiers qui ont donné leur nom à ces épais tissus si connus des ménagères. Ce linge étincelait de blancheur et sentait le thym mis par Jacquotte dans ses lessives. La vaisselle était en faïence blanche bordée de bleu, parfaitement conservée. Les carafes avaient cette antique forme octogone que la province seule conserve de nos jours. Les manches des couteaux, tous en corne travaillée, représentaient des figures bizarres. En examinant ces objets d'un luxe ancien et néanmoins presque neufs, chacun les trouvait en harmonie avec la bonhomie et la franchise du maître de la maison. L'attention de Genestas s'arrêta pendant un moment sur le couvercle de la soupière que couronnaient des légumes en relief très-bien coloriés, à la manière de Bernard de Palissy, célèbre artiste du seizième siècle. Cette réunion ne manquait pas d'originalité. Les têtes vigoureuses de Benassis et de Genestas contrastaient admirablement avec la tête apostolique de M. Janvier ; de même que les visages flétris du juge de paix et de l'adjoint faisaient ressortir la jeune figure du notaire. La société semblait être représentée par ces physionomies diverses sur lesquelles se peignaient également le contentement de soi, du présent, et la foi dans l'avenir. Seulement, M. Tonnelet et M. Janvier, peu avancés dans la vie, aimaient à scruter les événements futurs qu'ils sentaient leur appartenir, tandis que les autres convives devaient ramener de préférence la conversation sur le passé ; mais tous envisageaient gravement les choses humaines, et leurs opinions réfléchissaient une double teinte mélancolique : l'une avait la pâleur des crépuscules du soir, c'était le souvenir presque effacé des joies qui ne devaient plus renaître ; l'autre, comme l'aurore, donnait l'espoir d'un beau jour.

— Vous devez avoir eu beaucoup de fatigue aujourd'hui, monsieur le curé? dit M. Cambon.

— Oui, monsieur, répondit M. Janvier ; l'enterrement du pauvre crétin et celui du père Pelletier se sont faits à des heures différentes.

— Nous allons maintenant pouvoir démolir les masures du vieux village, dit Benassis à son adjoint. Ce défrichis de maisons nous vaudra bien au moins un arpent de prairie ; et la commune gagnera de plus les cent francs que nous coûtaient l'entretien de Chautard le crétin.

— Nous devrions allouer pendant trois ans ces cent francs à la construction d'un ponceau sur le chemin d'en bas, à l'endroit du grand ruisseau, dit M. Cambon. Les gens du bourg et de la vallée ont pris l'habitude de traverser la pièce de Jean-François Pastoureau, et finiront par la gâter de manière à nuire beaucoup à ce pauvre bonhomme.

— Certes, dit le juge de paix, cet argent ne saurait avoir un meilleur emploi. A mon avis, l'abus des sentiers est une des grandes plaies de la campagne. Le dixième des procès portés devant les tribunaux de paix a pour cause d'injustes servitudes. L'on attente ainsi, presque impunément, au droit de propriété dans une foule de communes. Le respect des propriétés et le respect de la loi sont deux sentiments trop souvent méconnus en France, et qu'il est bien nécessaire d'y propager. Il semble déshonorant à beaucoup de gens de prêter assistance aux lois, et le : *Va te faire pendre ailleurs!* phrase proverbiale qui semble dictée par un sentiment de générosité loua-

ble, n'est au fond qu'une formule hypocrite qui sert à gazer notre égoïsme. Avouons-le... nous manquons de patriotisme. Le véritable patriote est le citoyen assez pénétré de l'importance des lois pour les faire exécuter, même à ses risques et périls. Laisser aller en paix un malfaiteur, n'est-ce pas se rendre coupable de ses crimes futurs?

— Tout se tient, dit Benassis. Si les maires entretenaient bien leurs chemins, il n'y aurait pas tant de sentiers. Puis, si les conseillers municipaux étaient plus instruits, ils soutiendraient le propriétaire et le maire quand ceux-ci s'opposent à l'établissement d'une injuste servitude; tous feraient comprendre aux gens ignorants que le château, le champ, la chaumière, l'arbre, sont également sacrés, et que le DROIT ne s'augmente ni ne s'affaiblit par les différentes valeurs des propriétés. Mais de telles améliorations ne sauraient s'obtenir promptement: elles tiennent principalement au moral des populations que nous ne pouvons complétement réformer sans l'efficace intervention des curés. Ceci ne s'adresse point à vous, monsieur Janvier.

— Je ne le prends pas non plus pour moi, répondit en riant le curé. Ne m'attaché-je pas à faire coïncider les dogmes de la religion catholique avec vos vues administratives? Ainsi, j'ai souvent tâché, dans mes instructions pastorales relatives au vol, d'inculquer aux habitants de la paroisse les mêmes idées que vous venez d'émettre sur le *droit*. En effet, Dieu ne pèse pas le vol d'après la valeur de l'objet volé, il juge le voleur. Tel a été le sens des paraboles que j'ai tenté d'approprier à l'intelligence de mes paroissiens.

— Vous avez réussi, monsieur le curé, dit Cambon. Je puis juger des changements que vous avez produits dans les esprits en comparant l'état actuel de la commune à son état passé. Il est certes peu de cantons où les ouvriers soient aussi scrupuleux que le sont les nôtres sur le temps voulu du travail. Les bestiaux sont bien gardés et ne causent de dommages que par hasard. Les bois sont respectés. Enfin vous avez très-bien fait entendre à nos paysans que le loisir des riches est la récompense d'une vie économe et laborieuse.

— Alors, dit Genestas, vous devez être assez content de vos fantassins, monsieur le curé?

— Monsieur le capitaine, répondit le prêtre, il ne faut s'attendre à trouver des anges nulle part, ici-bas. Partout où il y a misère, il y a souffrance. La souffrance, la misère, sont des forces vives qui ont leurs abus comme le pouvoir a les siens. Quand des paysans ont fait deux lieues pour aller à leur ouvrage et reviennent bien fatigués le soir, s'ils voient des chasseurs passant à travers les champs et les prairies pour regagner plus tôt la table, croyez-vous qu'ils se feront un scrupule de les imiter? Parmi ceux qui se frayent ainsi le sentier dont se plaignaient ces messieurs tout à l'heure, quel sera le délinquant? celui qui travaille ou celui qui s'amuse? Aujourd'hui les riches et les pauvres nous donnent autant de mal les uns que les autres. La foi, comme le pouvoir, doit toujours descendre des hauteurs ou célestes ou sociales; et certes, de nos jours, les classes élevées ont moins de foi que n'en a le peuple, auquel Dieu promet un jour le ciel en récompense de ses maux patiemment supportés. Tout en me soumettant à la discipline ecclésiastique et à la pensée de mes supérieurs, je crois que, pendant longtemps, nous devrions être moins exigeants sur les questions du culte, et tâcher de ranimer le sentiment religieux au cœur des régions moyennes, là où l'on discute le christianisme au lieu d'en pratiquer les maximes. Le philosophisme du riche a été d'un bien fatal exemple pour le pauvre, et a causé de trop longs interrègnes dans le royaume de Dieu. Ce que nous gagnons aujourd'hui sur nos ouailles dépend entièrement de notre influence personnelle; n'est-ce pas un malheur que la foi d'une commune soit due à la considération qu'y obtient un homme? Lorsque le christianisme aura fécondé de nouveau l'ordre social en imprégnant toutes les classes de ses doctrines conservatrices, son culte ne sera plus alors mis en question. Le culte d'une religion est sa forme, les sociétés ne subsistent que par la forme. A vous des drapeaux, à nous la croix...

— Monsieur le curé, je voudrais bien savoir, dit Genestas en interrompant M. Janvier, pourquoi vous empêchez ces pauvres gens de s'amuser à danser le dimanche.

— Monsieur le capitaine, répondit le curé, nous ne haïssons pas la danse en elle-même; nous la proscrivons comme une cause de l'immoralité qui trouble la paix et corrompt les mœurs de la campagne. Purifier l'esprit de la famille, maintenir la sainteté de ses liens, n'est-ce pas couper le mal dans sa racine?

— Je sais, dit M. Tonnelet, que dans chaque canton il se commet toujours quelques désordres; mais dans le nôtre ils deviennent rares. Si plusieurs de nos paysans ne se font pas grand scrupule de prendre au voisin un sillon de terre en labourant, ou d'aller couper des osiers chez autrui quand ils en ont besoin, c'est des peccadilles en les comparant aux péchés des gens de la ville. Aussi trouvé-je les paysans de cette vallée très-religieux.

— Oh! religieux, dit en souriant le curé, le fanatisme n'est pas à craindre ici.

— Mais, monsieur le curé, reprit Cambon, si les gens du bourg allaient tous les matins à la messe, s'ils se confessaient à vous chaque semaine, il serait difficile que les champs fussent cultivés, et trois prêtres ne pourraient suffire à la besogne.

— Monsieur, reprit le curé, travailler, c'est prier. La pratique emporte la connaissance des principes religieux qui font vivre les sociétés.

— Et que faites-vous donc du patriotisme? dit Genestas.

— Le patriotisme, répondit gravement le curé, n'inspire que des sentiments passagers; la religion les rend durables. Le patriotisme est un oubli momentané de l'intérêt personnel, tandis que le christianisme est un système complet d'opposition aux tendances dépravées de l'homme.

— Cependant, monsieur, pendant les guerres de la Révolution, le patriotisme...

— Oui, pendant la Révolution nous avons fait des merveilles, dit Benassis en interrompant Genestas; mais vingt ans après, en 1814, notre patriotisme était déjà mort; tandis que la France et l'Europe se sont jetées sur l'Asie douze fois en cent ans, poussées par une pensée religieuse.

— Peut-être, dit le juge de paix, est-il facile d'atermoyer les intérêts matériels qui engendrent les combats de peuple à peuple: tandis que les guerres entreprises pour soutenir des dogmes, dont l'objet n'est jamais précis, sont nécessairement interminables.

— Eh bien! monsieur, vous ne servez pas le poisson? dit Jacquotte, qui, aidée par Nicolle, avait enlevé les assiettes.

Fidèle à ses habitudes, la cuisinière apportait chaque plat l'un après l'autre, coutume qui a l'inconvénient d'obliger les gourmands à manger considérablement, et de faire délaisser les meilleures choses par les gens sobres, dont la faim s'est apaisée sur les premiers mets.

— Oh! messieurs, dit le prêtre au juge de paix, comment pouvez-vous avancer que les guerres de religion n'avaient pas de but précis? Autrefois, la religion était un lien si puissant dans les sociétés, que les intérêts matériels ne pouvaient se séparer des questions religieuses. Aussi chaque soldat savait-il très-bien pourquoi il se battait...

— Si l'on s'est tant battu pour la religion, dit Genestas, il faut donc que Dieu en ait bien imparfaitement bâti l'édifice? Une institution divine ne doit-elle pas frapper les hommes par son caractère de vérité?

Tous les convives regardèrent le curé.

— Messieurs, dit M. Janvier, la religion se sent et ne se définit pas. Nous ne sommes juges ni des moyens ni de la fin du Tout-Puissant.

— Alors, selon vous, il faut croire à tous vos salamalecs? dit Genestas avec la bonhomie d'un militaire qui n'avait jamais pensé à Dieu.

— Monsieur, répondit gravement le prêtre, la religion catholique finit mieux que toute autre les anxiétés humaines; mais, il n'en serait pas ainsi, je vous demanderais ce que vous risquez en croyant à ses vérités.

— Pas grand'chose, dit Genestas.

— Eh bien! que ne risquez-vous pas en n'y croyant point? Mais, monsieur, parlons des intérêts terrestres qui vous touchent le plus. Voyez combien le doigt de Dieu s'est imprimé fortement dans les choses humaines en y touchant par la main de son vicaire. Les hommes ont beaucoup perdu à sortir des voies tracées par le christianisme. L'Eglise, de laquelle peu de personnes s'avisent de lire l'histoire, et que l'on juge d'après certaines opinions erronées, répandues à dessein dans le peuple, a offert le modèle parfait du gouvernement que les hommes cherchent à établir aujourd'hui. Le principe de l'élection en a fait longtemps une grande puissance politique. Il n'y avait pas autrefois une seule institution religieuse qui ne fût basée sur la liberté, sur l'égalité. Toutes les voies coopéraient à l'œuvre. Le principal, l'abbé, l'évêque, le général d'ordre, le pape, étaient alors choisis consciencieusement d'après les besoins de l'Eglise, ils en exprimaient la pensée; aussi l'obéissance la plus aveugle leur était-elle due. Je tairai les bienfaits sociaux de cette pensée, qui a fait les nations modernes, inspiré tant de poëmes, de cathédrales, de statues, de tableaux et d'œuvres musicales, pour vous faire seulement observer que vos élections plébéiennes, le jury et les deux Chambres, ont pris racine dans les conciles provinciaux et œcuméniques, dans l'épiscopat et le collége des cardinaux; à cette différence près que les idées philosophiques actuelles sur la civilisation me semblent pâlir devant la sublime et divine idée de la communion catholique, image d'une communion sociale universelle, accomplie par le Verbe et par le fait réunis dans le dogme religieux. Il sera difficile aux nouveaux systèmes politiques, quelque parfaits qu'on les suppose, de recommencer les merveilles dues aux âges où l'Eglise soutenait l'intelligence humaine.

— Pourquoi? dit Genestas.

— D'abord, parce que l'élection, pour être un principe, demande chez les électeurs une égalité absolue; ils doivent être des *quantités égales*, pour me servir d'une expression géométrique, ce que n'obtiendra jamais la politique moderne. Puis, les grandes choses sociales ne se font que par la puissance des sentiments, qui seule peut réunir

les hommes, et le philosophisme moderne a basé les lois sur l'intérêt personnel qui tend à les isoler. Autrefois plus qu'aujourd'hui se rencontraient, parmi les nations, des hommes généreusement animés d'un esprit maternel pour les droits méconnus, pour les souffrances de la masse. Aussi le prêtre, enfant de la classe moyenne, s'opposait-il à la force matérielle et défendait-il les peuples contre leurs ennemis. L'Église a eu des possessions territoriales, et ses intérêts temporels qui paraissaient devoir la consolider, ont fini par affaiblir son action. En effet, le prêtre a-t-il des propriétés privilégiées, il semble oppresseur : l'État le paye-t-il, il est un fonctionnaire : il doit son temps, son cœur, sa vie : les citoyens lui font un devoir de ses vertus, et sa bienfaisance, tarie dans le principe du libre arbitre, se dessèche dans son cœur. Mais que le prêtre soit pauvre, qu'il soit volontairement prêtre, sans autre appui que Dieu, sans autre fortune que le cœur des fidèles, il redevient le missionnaire de l'Amérique, il s'institue apôtre, il est le prince du bien. Enfin, il ne règne que par le dénûment et il succombe par l'opulence.

M. Janvier avait subjugué l'attention. Les convives se taisaient en méditant des paroles si nouvelles dans la bouche d'un simple curé.

— Monsieur Janvier, au milieu des vérités que vous avez exprimées, il se rencontre une grave erreur, dit Benassis. Je n'aime pas, vous le savez, à discuter les intérêts généraux mis en question par les écrivains et par le pouvoir modernes. A mon avis, un homme qui conçoit un système politique doit, s'il se sent la force de l'appliquer, se taire, s'emparer du pouvoir et agir; mais, s'il reste dans l'heureuse obscurité du simple citoyen, n'est-ce pas folie que de vouloir convertir les masses par des discussions individuelles? Néanmoins, je vais vous combattre, mon cher pasteur, parce qu'ici je m'adresse à des gens de bien, habitués à mettre leurs lumières en commun pour chercher en toute chose le vrai. Mes pensées pourront vous paraître étranges, mais elles sont le fruit des réflexions que m'ont inspirées les catastrophes de nos quarante dernières années. Le suffrage universel, que réclament aujourd'hui les personnes appartenant à l'opposition dite constitutionnelle, fut un principe excellent dans l'Église, parce que, comme vous venez de le faire observer, cher pasteur, les individus y étaient tous instruits, disciplinés par le sentiment religieux, imbus du même système, sachant bien ce qu'ils voulaient et où ils allaient. Mais le triomphe des idées avec lesquelles le libéralisme moderne fait imprudemment la guerre au gouvernement prospère des Bourbons serait la perte de la France et des libéraux eux-mêmes. Les chefs du *côté gauche* le savent bien. Pour eux, cette lutte est une simple question de pouvoir. Si, à Dieu ne plaise! la bourgeoisie abattait, sous la bannière de l'opposition, les supériorités sociales contre lesquelles sa vanité regimbe, ce triomphe serait immédiatement suivi d'un combat soutenu par la bourgeoisie contre le peuple, qui, plus tard, verrait en elle une sorte de noblesse, mesquine il est vrai, mais dont les fortunes et les priviléges lui seraient d'autant plus odieux qu'il les sentirait de plus près. Dans ce combat, la société, je ne dis pas la nation, périrait de nouveau; parce que le triomphe, toujours momentané, de la masse souffrante implique les plus grands désordres. Il suit de là qu'un gouvernement n'est jamais plus fortement organisé, conséquemment plus parfait, que lorsqu'il est établi pour la défense d'un PRIVILÉGE plus restreint. Ce que je nomme en ce moment le *privilége* n'est pas un de ces droits abusivement concédés jadis à certaines personnes au détriment de tous; non, il exprime plus particulièrement le cercle social dans lequel se renferment les évolutions du pouvoir. Le pouvoir est en quelque sorte le cœur d'un État. Or, dans toutes ses créations, la nature a resserré le principe vital, pour lui donner plus de ressort : ainsi du corps politique. Je vais expliquer ma pensée par des exemples. Admettons en France cent pairs : ils ne causeront que cent froissements. Abolissez la pairie : tous les gens riches deviennent des privilégiés; au lieu de cent, vous en aurez dix mille, et vous aurez élargi la plaie des inégalités sociales. En effet, pour le peuple, le droit de vivre sans travailler constitue seul un privilége. A ses yeux, qui consomme sans produire est un spoliateur. Il veut des travaux visibles, et ne tient aucun compte des productions intellectuelles qui l'enrichissent le plus. Ainsi donc, en multipliant les froissements, vous étendez le combat sur tous les points du corps social au lieu de le contenir dans un cercle étroit. Quand l'attaque et la résistance sont générales, la ruine d'un pays est imminente. Il y aura toujours moins de riches que de pauvres; donc à ceux-ci la victoire aussitôt que la lutte devient matérielle. L'histoire se charge d'appuyer mon principe. La république romaine a dû la conquête du monde à la constitution du privilége sénatorial. Le sénat maintenait fixe la pensée du pouvoir. Mais lorsque les chevaliers et les hommes nouveaux eurent étendu l'action du gouvernement en élargissant le patriciat, la chose publique a été perdue. Malgré Sylla, et après César, Tibère en a fait l'empire romain, système où le pouvoir, s'étant concentré dans la main d'un seul homme, a donné quelques siècles de plus à cette grande domination. L'empereur n'était plus à Rome quand la ville éternelle tomba sous les barbares. Lorsque notre sol fut conquis, les Francs, qui se le partagèrent, inventèrent le privilége féodal pour se garantir leurs possessions particulières. Les cent ou les mille chefs qui possédèrent le pays établirent leurs institutions dans le but de défendre les droits acquis par la conquête. Aussi, la féodalité dura-t-elle tant que le privilége fut restreint. Mais, quand les *hommes de cette nation*, véritable traduction du mot gentilshommes, au lieu d'être cinq cents furent cinquante mille, il y eut révolution. Trop étendue, l'action de leur pouvoir était sans ressort ni force, et se trouvait d'ailleurs sans défense contre les manumissions de l'argent et de la pensée qu'ils n'avaient pas prévues. Donc le triomphe de la bourgeoisie sur le système monarchique ayant pour objet d'augmenter aux yeux du peuple le nombre des privilégiés, le triomphe du peuple sur la bourgeoisie serait l'effet inévitable de ce changement. Si cette perturbation arrive, elle aura pour moyen le droit de suffrage étendu sans mesure aux masses. Qui vote discute. Les pouvoirs discutés n'existent pas. Imaginez-vous une société sans pouvoir? Non. Eh bien! qui dit pouvoir dit force. La force doit reposer sur des *choses jugées*. Telles sont les raisons qui m'ont conduit à penser que le principe de l'élection est un des plus funestes à l'existence des gouvernements modernes. Certes, je crois avoir assez prouvé mon attachement à la classe pauvre et souffrante, je ne saurais être accusé de vouloir son malheur; mais, tout en l'admirant dans la voie laborieuse où elle chemine, sublime de patience et de résignation, je la déclare incapable de participer au gouvernement. Les prolétaires me semblent les mineurs d'une nation, et doivent toujours rester en tutelle. Ainsi, selon moi, messieurs, le mot *élection* est près de causer autant de dommage qu'en ont fait les mots *conscience* et *liberté*, mal compris, mal définis, et jetés aux peuples comme des symboles de révolte et des ordres de destruction. La tutelle des masses me paraît donc une chose juste et nécessaire au soutien des sociétés.

— Ce système rompt si bien en visière à toutes nos idées d'aujourd'hui, que nous avons un peu le droit de vous demander vos raisons, dit Genestas en interrompant le médecin.

— Volontiers, capitaine.

— Qu'est-ce que dit donc notre maître? s'écria Jacquotte en rentrant dans sa cuisine. Ne voilà-t-il pas ce pauvre cher homme qui leur conseille d'écraser le peuple, et ils l'écoutent!

— Je n'aurais jamais cru cela de M. Benassis, répondit Nicolle.

— Si je réclame des lois vigoureuses pour contenir la masse ignorante, reprit le médecin après une légère pause, je veux que le système social ait des réseaux faibles et complaisants, pour laisser surgir de la foule quiconque a le vouloir et se sent les facultés de s'élever vers les classes supérieures. Tout pouvoir tend à sa conservation. Pour vivre, aujourd'hui comme autrefois, les gouvernements doivent s'assimiler les hommes forts en les prenant partout où ils se trouvent, afin de s'en faire des défenseurs, et enlever aux masses les gens d'énergie qui les soulèvent. En offrant à l'ambition publique des chemins à la fois ardus et faciles, ardus aux velléités incomplètes, faciles aux volontés réelles, un État prévient les révolutions que cause la gêne du mouvement ascendant des véritables supériorités vers leur niveau. Nos quarante années de tourmente ont dû prouver à un homme de sens que les supériorités sont une conséquence de l'ordre social. Elles sont de trois sortes et incontestables : supériorité de pensée, supériorité politique, supériorité de fortune. N'est-ce pas l'art, le pouvoir et l'argent, ou autrement, le principe, le moyen et le résultat? Or, comme, en supposant table rase, les unités sociales parfaitement égales, les naissances en même proportion, et donnant à chaque famille une même part de terre, vous retrouveriez en peu de temps les irrégularités de fortune actuellement existantes, il résulte de cette vérité flagrante que la supériorité de fortune, de pensée et de pouvoir est un fait à subir, un fait que la masse considérera toujours comme oppressif, en voyant des priviléges dans les droits le plus justement acquis. Le contrat social, partant de cette base, sera donc un pacte perpétuel entre ceux qui possèdent contre ceux qui ne possèdent pas. D'après ce principe, les lois seront faites par ceux auxquels elles profitent, car ils doivent avoir l'instinct de leur conservation, et prévoir leurs dangers. Ils sont plus intéressés à la tranquillité de la masse que ne l'est la masse elle-même. Il faut aux peuples un bonheur tout fait. En vous mettant à ce point de vue pour considérer la société, si vous l'embrassez dans son ensemble, vous allez bientôt reconnaître avec moi que le droit d'élection ne doit être exercé que par les hommes qui possèdent la fortune, le pouvoir ou l'intelligence, et vous reconnaîtrez également que leurs mandataires ne peuvent avoir que des fonctions extrêmement restreintes. Le législateur, messieurs, doit être supérieur à son siècle. Il constate la tendance des erreurs générales, et précise les points vers lesquels inclinent les idées d'une nation; il travaille donc encore plus pour l'avenir que pour le présent, plus pour la génération qui grandit que pour celle qui s'écoule. Or, si vous appelez la masse à faire la loi, la masse peut-elle être supérieure à elle-même? Non. Plus l'assemblée représentera fidèlement les opinions de la foule, moins elle aura l'entente du gouvernement, moins ses vues seront élevées, moins précise, plus vacillante sera sa législation. La loi emporte un assujettissement à des règles; toute règle est en opposition aux mœurs naturelles, aux intérêts de l'individu; la masse portera-t-elle des lois contre elle-même? Non. Souvent la tendance des lois

doit être en raison inverse de la tendance des mœurs. Mouler les lois sur les mœurs générales ne serait-ce pas donner, en Espagne, des primes d'encouragement à l'intolérance religieuse et à la fainéantise? en Angleterre, à l'esprit mercantile? en Italie, à l'amour des arts destinés à exprimer la société, mais qui ne peuvent pas être toute la société? en Allemagne, aux classifications nobiliaires? en France, à l'esprit de légèreté, à la vogue des idées, aux factions qui nous ont toujours dévorés? Qu'est-il arrivé depuis plus de quarante ans que les colléges électoraux mettent la main aux lois? nous avons quarante mille lois. Un peuple qui a quarante mille lois n'a pas de loi. Cinq cents intelligences médiocres peuvent-elles avoir la force de s'élever à ces considérations? Non. Les hommes sortis de cinq cents localités différentes ne comprendront jamais d'une même manière l'esprit de la loi, et la loi doit être une. Mais je vais plus loin. Tôt ou tard une assemblée tombe sous le sceptre d'un homme, et, au lieu d'avoir des dynasties de rois, vous avez les changeantes et coûteuses dynasties des premiers ministres. Au bout de toute délibération se trouvent Mirabeau, Danton, Robespierre ou Napoléon : des proconsuls ou un empereur. En effet, il faut une quantité déterminée de force pour soulever un poids déterminé, cette force peut être distribuée sur un plus ou moins grand nombre de leviers; mais, en définitif, la force doit être proportionnée au poids : ici, le poids est la masse ignorante et souffrante qui forme la première assise de toutes les sociétés. Le pouvoir, étant répressif de sa nature, a besoin d'une grande concentration pour opposer une résistance égale au mouvement populaire. C'est l'application du principe que je viens de développer en vous parlant de la restriction du privilége gouvernemental. Si vous admettez des gens à talent, ils se soumettent à cette loi naturelle et y soumettent le pays; si vous assemblez des hommes médiocres, ils sont vaincus tôt ou tard par le génie supérieur : le député de talent sent la raison d'Etat; le député médiocre transige avec la force. En somme, une assemblée cède à une idée comme la Convention pendant la terreur; à une puissance, comme le Corps législatif sous Napoléon; à un système ou à l'argent, comme aujourd'hui. L'assemblée républicaine que rêvent quelques bons esprits est impossible; ceux qui la veulent sont des dupes toutes faites ou des tyrans futurs. Une assemblée délibérante qui discute les dangers d'une nation, quand il faut la faire agir, ne vous semble-t-elle donc pas ridicule? Que le peuple ait des mandataires chargés d'accorder ou de refuser les impôts, voilà qui est juste, et qui a existé de tout temps, sous le plus cruel tyran comme sous le prince le plus débonnaire. L'argent est insaisissable, l'impôt a d'ailleurs des bornes naturelles au delà desquelles une nation se soulève pour le refuser, ou se couche pour mourir. Que ce corps électif et changeant comme les besoins, comme les idées qu'il représente, s'oppose à concéder l'obéissance de tous à une loi mauvaise, tout est bien. Mais supposer que cinq cents hommes, venus de tous les coins d'un empire, feront une bonne loi, n'est-ce pas une mauvaise plaisanterie que les peuples expient tôt ou tard? Ils changent alors de tyrans, voilà tout. Le pouvoir, la loi, doivent donc être l'œuvre d'un seul, qui, par la force des choses, est obligé de soumettre incessamment ses actions à une approbation générale. Mais les modifications apportées à l'exercice du pouvoir, soit d'un seul, soit de plusieurs, soit de la multitude, ne peuvent se trouver que dans les institutions religieuses d'un peuple. La religion est le seul contre-poids vraiment efficace aux abus de la suprême puissance. Si le sentiment religieux périt chez une nation, elle devient séditieuse par principe, et le prince se fait tyran par nécessité. Les chambres qu'on interpose entre les souverains et les sujets ne sont que des palliatifs à ces deux tendances. Les assemblées, selon ce que je viens de dire, deviennent complices ou de l'insurrection ou de la tyrannie. Néanmoins le gouvernement d'un seul, vers lequel je penche, n'est pas bon d'une bonté absolue, car les résultats de la politique dépendront éternellement des mœurs et des croyances. Si une nation est vieillie, si le philosophisme et l'esprit de discussion l'ont corrompue jusqu'à la moelle des os, cette nation marche au despotisme malgré les formes de la liberté; de même que les peuples sages savent presque toujours trouver la liberté sous les formes du despotisme. De tout ceci résulte la nécessité d'une grande restriction dans les droits électoraux, la nécessité d'un pouvoir fort, la nécessité d'une religion puissante qui rende le riche ami du pauvre, et commande au pauvre une entière résignation. Enfin il existe une véritable urgence de réduire les assemblées à la question de l'impôt et à l'enregistrement des lois, en leur en enlevant la confection directe. Il existe dans plusieurs têtes d'autres idées, je le sais. Aujourd'hui, comme autrefois, il se rencontre des esprits ardents à chercher *le mieux*, et qui voudraient ordonner les sociétés plus sagement qu'elles ne le sont. Mais les innovations qui tendent à opérer de complets déménagements sociaux ont besoin d'une sanction universelle. Aux novateurs la patience. Quand je mesure le temps qu'a nécessité l'établissement du christianisme, révolution morale qui devait être purement pacifique, je frémis en songeant aux malheurs d'une révolution dans les intérêts matériels, et je conclus au maintien des institutions existantes. A chacun sa pensée, a dit le christianisme; à chacun son champ, a dit la loi moderne. La loi moderne s'est mise en harmonie avec le christianisme. A chacun sa pensée est la consécration des droits de l'intelligence; à chacun son champ est la consécration de la propriété due aux efforts du travail. De là notre société. La nature a basé la vie humaine sur le sentiment de la conservation individuelle, la vie sociale s'est fondée sur l'intérêt personnel. Tels sont pour moi les vrais principes politiques. En écrasant ces deux sentiments égoïstes sous la pensée d'une vie future, la religion modifie la dureté des contacts sociaux. Ainsi Dieu tempère les souffrances que produit le frottement des intérêts par le sentiment religieux qui fait une vertu de l'oubli de lui-même, comme il a modéré par des lois inconnues les frottements dans le mécanisme de ses mondes. Le christianisme dit au pauvre de souffrir le riche, au riche de soulager les misères du pauvre; pour moi, ce peu de mots est l'essence de toutes les lois divines et humaines.

— Moi qui ne suis pas un homme d'Etat, dit le notaire, je vois dans un souverain le liquidateur d'une société qui doit demeurer en état constant de liquidation : il transmet à son successeur un actif égal à celui qu'il a reçu.

— Je ne suis pas un homme d'Etat, répliqua vivement Benassis en interrompant le notaire. Il ne faut que du bon sens pour améliorer le sort d'une commune, d'un canton ou d'un arrondissement; le talent est déjà nécessaire à celui qui gouverne un département : mais ces quatre sphères administratives offrent des horizons bornés que les vues ordinaires peuvent facilement embrasser; leurs intérêts se rattachent au grand mouvement de l'Etat par des liens visibles. Dans la région supérieure tout s'agrandit, le regard de l'homme d'Etat doit dominer le point de vue où il est placé. Là où, pour produire beaucoup de bien dans un département, dans un arrondissement, dans un canton ou dans une commune, il n'était besoin que de prévoir un résultat à dix ans d'échéance, il faut, dès qu'il s'agit d'une nation, en pressentir les destinées, les mesurer au cours d'un siècle. Le génie des Colbert, des Sully, n'est rien s'il ne s'appuie sur la volonté qui fait les Napoléon et les Cromwell. Un grand ministre, messieurs, est une grande pensée écrite sur toutes les années du siècle dont la splendeur et les prospérités ont été préparées par lui. La constance est la vertu qui lui est le plus nécessaire. Mais aussi, en toute chose humaine, la constance n'est-elle pas la plus haute expression de la force? Nous voyons depuis quelque temps trop d'hommes n'avoir que des idées ministérielles au lieu d'avoir des idées nationales, pour ne pas admirer le véritable homme d'Etat comme celui qui nous offre la plus immense poésie humaine. Toujours voir au delà du moment et devancer la destinée, être au-dessus du pouvoir et n'y rester que par le sentiment de l'utilité dont on est sans s'abuser sur ses forces; dépouiller ses passions et même toute ambition vulgaire pour demeurer maître de ses facultés, pour prévoir, vouloir et agir sans cesse; se faire juste et absolu, maintenir l'ordre en grand, imposer silence à son cœur et n'écouter que son intelligence; n'être ni défiant ni confiant, ni douteur ni crédule, ni reconnaissant ni ingrat, ni en arrière avec un événement ni surpris par une pensée; vivre enfin par le sentiment des masses, et toujours les dominer en étendant les ailes de son esprit, le volume de sa voix et la pénétration de son regard, en voyant non pas les détails, mais les conséquences de toutes choses, n'est-ce pas être un peu plus qu'un homme? Aussi les noms de ces grands et nobles pères des nations devraient-ils être à jamais populaires.

Il y eut un moment de silence pendant lequel les convives s'entre-regardèrent.

— Messieurs, vous n'avez rien dit de l'armée! s'écria Genestas. L'organisation militaire me paraît le vrai type de toute bonne société civile : l'épée est la tutrice d'un peuple.

— Capitaine, répondit en riant le juge de paix, un vieil avocat a dit que les empires commençaient par l'épée et finissaient par l'écritoire; nous en sommes à l'écritoire.

— Maintenant, messieurs, que nous avons réglé le sort du monde, parlons d'autre chose. Allons, capitaine, un verre de vin de l'Ermitage, s'écria le médecin en riant.

— Deux plutôt qu'un! dit Genestas en tendant son verre, et je veux les boire à votre santé comme à celle d'un homme qui fait honneur à l'espèce.

— Et que nous chérissons tous, dit le curé d'une voix pleine de douceur.

— Monsieur Janvier, voulez-vous donc me faire commettre quelque péché d'orgueil?

— M. le curé a dit bien bas ce que le canton dit tout haut, répliqua Cambon.

— Messieurs, je vous propose de reconduire M. Janvier vers le presbytère en nous promenant au clair de lune.

— Marchons, dirent les convives qui se mirent en devoir d'accompagner le curé.

— Allons à ma grange, dit le médecin en prenant Genestas par le bras après avoir dit adieu au curé et à ses hôtes. Là, capitaine Bluteau, vous entendrez parler de Napoléon. J'ai quelques compères qui doivent faire jaser Goguelat, notre piéton, sur ce dieu du peuple. Nicolle, mon valet d'écurie, nous a dressé une échelle pour monter

par une lucarne en haut du foin, à une place d'où nous verrons toute la scène. Croyez-moi, venez : une veillée a son prix. Ce n'est pas la première fois que je me serai mis dans le foin pour écouter un récit de soldat ou quelque conte de paysan. Mais cachons-nous bien : si ces pauvres gens voient un étranger, ils font des façons et ne sont plus eux-mêmes.

— Eh ! mon cher hôte, dit Genestas, n'ai-je pas souvent fait semblant de dormir pour entendre mes cavaliers au bivac ? Tenez, je n'ai jamais ri aux spectacles de Paris d'aussi bon cœur qu'au récit de la déroute de Moscou, racontée en farce par un vieux maréchal des logis à des conscrits qui avaient peur de la guerre. Il disait que l'armée française faisait dans ses draps, qu'on buvait tout à la glace, que les morts s'arrêtaient en chemin, qu'on avait vu la Russie blanche, qu'on étrillait les chevaux à coups de dents, que ceux qui aimaient à patiner s'étaient bien régalés, que les amateurs de gelées de viande en avaient eu leur soûl, que les femmes étaient généralement froides, et que la seule chose qui avait été sensiblement désagréable était de n'avoir pas eu d'eau chaude pour se raser. Enfin il débitait des gaudrioles si comiques, qu'un vieux fourrier qui avait eu le nez gelé, et qu'on appelait *Nezrestant*, en riait lui-même.

— Chut ! dit Benassis, nous voici arrivés, je passe le premier, suivez-moi.

Tous deux montèrent à l'échelle et se blottirent dans le foin sans avoir été entendus par les gens de la veillée, au-dessus desquels ils se trouverent assis de manière à les bien voir. Groupées par masses autour de trois ou quatre chandelles, quelques femmes cousaient, d'autres filaient, plusieurs restaient oisives, le cou tendu, la tête et les yeux tournés vers un vieux paysan qui racontait une histoire. La plupart des hommes se tenaient debout ou couchés sur des bottes de foin. Ces groupes profondément silencieux étaient à peine éclairés par les reflets vacillants des chandelles entourées de globes de verre pleins d'eau qui concentraient la lumière en rayons, dans la clarté desquels se tenaient les travailleuses. L'étendue de la grange, dont le haut restait sombre et noir, affaiblissait encore ces lueurs, qui coloraient inégalement les têtes en produisant de pittoresques effets de clair-obscur. Ici brillait le front brun et les yeux clairs d'une petite paysanne curieuse ; là, des bandes lumineuses découpaient les rudes fronts de quelques vieux hommes, et dessinaient fantasquement leurs vêtements usés ou décolorés. Tous ces gens attentifs, et divers dans leurs poses, exprimaient sur leurs physionomies immobiles l'entier abandon qu'ils faisaient de leur intelligence au conteur. C'était un tableau curieux où éclatait la prodigieuse influence exercée sur tous les esprits par la poésie. En exigeant de son narrateur un merveilleux toujours simple ou de l'impossible presque croyable, le paysan ne se montre-t-il pas ami de la plus pure poésie ?

Tous deux montèrent à l'échelle et se blottirent dans le foin..

— Quoique cette maison eût une méchante mine, disait le paysan au moment où les deux nouveaux auditeurs se furent placés pour l'entendre, la pauvre femme bossue était si fatiguée d'avoir porté son chanvre au marché, qu'elle y entra, forcée aussi par la nuit qui était venue. Elle demanda seulement à y coucher ; car, pour toute nourriture, elle tira une croûte de son bissac et la mangea. Pour lors l'hôtesse, qui était donc la femme des brigands, ne sachant rien de ce qu'ils avaient convenu de faire pendant la nuit, accueillit la bossue et la mit en haut sans lumière. Ma bossue se jette sur un mauvais grabat, dit ses prières, pense à son chanvre et va pour dormir. Mais, avant qu'elle ne fût endormie, elle entend du bruit, et voit entrer deux hommes portant une lanterne ; chacun d'eux tenait un couteau : la peur la prend, parce que, voyez-vous, dans ce temps-là les seigneurs aimaient tant les pâtés de chair humaine, qu'on en faisait pour eux. Mais comme la vieille avait le cuir passablement racorni, elle se rassura en pensant qu'on la regarderait comme une mauvaise nourriture. Les deux hommes passent devant la bossue, vont à un lit qui était dans cette grande chambre, et où l'on avait mis le monsieur à la grosse valise, qui passait donc pour un négromancien. Le plus grand lève la lanterne en prenant les pieds du monsieur ; le petit, celui qui avait fait l'ivrogne, lui empoigne la tête et lui coupe le cou, net, d'une seule fois, croc ! Puis ils laissent là le corps et la tête, tout dans le sang, volent la valise et descendent. Voilà notre femme bien embarrassée. Elle pense d'abord à s'en aller sans qu'on s'en doute, ne sachant pas encore que la Providence l'avait amenée là pour rendre gloire à Dieu et faire punir le crime. Elle avait peur, et quand on a peur on ne s'inquiète de rien du tout. Mais l'hôtesse, qui avait demandé des nouvelles de la bossue aux deux brigands, les effraye, et ils remontent doucement dans le petit escalier de bois. La pauvre bossue se pelotonne de peur et les entend qui se disputent à voix basse. —Je te dis de la tuer ! — Faut pas la tuer ! —Tue-la ! — Non ! Ils entrent. Ma femme, qui n'était pas bête, ferme l'œil et fait comme si elle dormait. Elle se met à dormir, comme un enfant, la main sur son cœur, et prend une respiration de chérubin. Celui qui avait la lanterne l'ouvre, boute la lumière dans l'œil de la vieille endormie, et ma femme de ne point sourciller, tant elle avait peur pour son cou. — Tu vois bien qu'elle dort comme un sabot, que dit le grand. — C'est si malin les vieilles ! répond le petit. Je vais la tuer, nous serons plus tranquilles. D'ailleurs, nous la salerons et la donnerons à manger à nos cochons. En entendant ce propos, ma vieille ne bouge pas. — Oh bien ! elle dort, dit le petit crâne en voyant que la bossue n'avait pas bougé. Voilà comment la vieille se sauva. Et l'on peut bien dire qu'elle était courageuse. Certes, il y a bien ici des jeunes filles qui n'auraient pas eu la respiration d'un chérubin en entendant parler des cochons. Les deux brigands se mettent à enlever l'homme mort, le roulent dans ses draps et le jettent dans la petite cour, où la vieille entend les cochons accourir en grognant : *hon ! hon !* pour le manger. Pour lors, le lendemain, reprit le narrateur après avoir fait une pause, la femme s'en va, donnant deux sous pour son coucher. Elle prend son bissac, fait comme si de rien n'était, demande les nouvelles du pays, sort en paix et veut courir. Point ! La peur lui coupe les jambes, bien à son heur. Voici pourquoi. Elle avait à peine fait un demi-quart de lieue, qu'elle

voit venir un des brigands, qui la suivait par finesse pour s'assurer qu'elle n'eût rien vu. Elle te devine ça et s'assied sur une pierre. — Qu'avez-vous, ma bonne femme? lui dit le petit, car c'était le petit, le plus malicieux des deux, qui la guettait. — Ah! mon bon homme! qu'elle répond, mon bissac est si lourd, et je suis si fatiguée, que j'aurais bien besoin du bras d'un honnête homme (voyez-vous c'te finaude!) pour gagner mon pauvre logis. Pour lors, le brigand lui offre de l'accompagner. Elle accepte. L'homme lui prend le bras pour savoir si elle a peur. Ah ben! c'te femme ne tremble point et marche tranquillement. Et donc les voilà tous deux causant agriculture et de la manière de faire venir le chanvre, tout bellement jusqu'au faubourg de la ville où demeurait la bossue, et où le brigand la quitta, de peur de rencontrer quelqu'un de la justice. La femme arriva chez elle à l'heure de midi, et attendit son homme en réfléchissant aux événements de son voyage et de la nuit. Le chanverrier rentra vers le soir. Il avait faim : faut lui faire à manger. Donc, tout en graissant sa poêle pour lui faire frire quelque chose, elle lui raconte comment elle a vendu son chanvre, en bavardant à la manière des femmes : mais elle ne dit rien des cochons ni du monsieur tué, mangé, volé. Elle fait donc flamber sa poêle pour la nettoyer. Elle la retire, veut l'essuyer, la trouve pleine de sang. — Qu'est-ce que tu as mis là-dedans? dit-elle à son homme. —Rien, qu'il répond. Elle croit avoir une lubie de femme et remet sa poêle au feu. Pouf! une tête tombe par la cheminée. — Vois-tu? c'est précisément la tête du mort, dit la vieille. Comme il me regarde! Que me veut-il donc? — *Que tu le venges!* lui dit une voix. — Que tu es bête, dit le chanverrier; te voilà bien avec des berlues qui n'ont pas le sens commun. Il prend la tête, qui lui mord le doigt, et la jette dans sa cour. — Fais mon omelette, qui dit, et ne t'inquiète pas de ça. C'est un chat. — Un chat! qu'elle dit, il était rond comme une boule. Elle remet sa poêle au feu. Pouf! tombe une jambe. Même histoire. L'homme, pas plus étonné de voir le pied que d'avoir vu la tête, empoigne la jambe et la jette à sa porte. Finalement, l'autre jambe, les deux bras, le corps, tout le voyageur assassiné tombe un à un. Point d'omelette. Le vieux marchand de chanvre avait bien faim. — Par mon salut éternel! dit-il, si mon omelette se fait, nous verrons à satisfaire cet homme-là. — Tu conviens donc maintenant que c'est un homme? dit la bossue. Pourquoi m'as-tu dit tout à l'heure que c'était pas une tête, grand asticoteur? La femme casse les œufs, fricasse l'omelette, et la sert sans plus grogner, parce qu'en voyant ce grabuge elle commençait à être inquiète. Son homme s'assied et se met à manger. La bossue, qui avait peur, dit qu'elle n'a pas faim. — Toc! toc! fait un étranger en frappant à la porte. — Qui est là? — L'homme mort d'hier. — Entrez, répond le chanverrier. Donc, le voyageur entre, se met sur l'escabelle, et dit : — Souvenez-vous de Dieu, qui donne la paix pour l'éternité aux personnes qui confessent son nom! Femme, tu m'as vu faire mourir, et tu gardes le silence. J'ai été mangé par les cochons! Les cochons n'entrent pas dans le paradis. Donc moi, qui suis chrétien, j'irai dans l'enfer faute par une femme de parler. Ça ne s'est jamais vu. Faut me délivrer! et autres propos. La femme, qui avait toujours de plus en plus peur, nettoie sa poêle, met ses habits du dimanche, va dire à la justice le crime, qui fut découvert, et les voleurs joliment roués sur la place du marché. Cette bonne œuvre faite, la femme et son homme ont toujours eu le plus beau chanvre que vous ayez jamais vu. Puis, ce qui leur fut plus agréable, ils eurent ce qu'ils désiraient depuis longtemps, à savoir un enfant mâle, qui devint, par suite des temps, baron du roi.

Voilà l'histoire véritable de LA BOSSUE COURAGEUSE.

— Je n'aime point ces histoires-là : elles me font rêver, dit la Fosseuse. J'aime mieux les aventures de Napoléon.

— C'est vrai, dit le garde champêtre. Voyons, monsieur Goguelat, racontez-nous l'empereur.

— La veillée est trop avancée, dit le piéton, et je n'aime point à raccourcir les victoires.

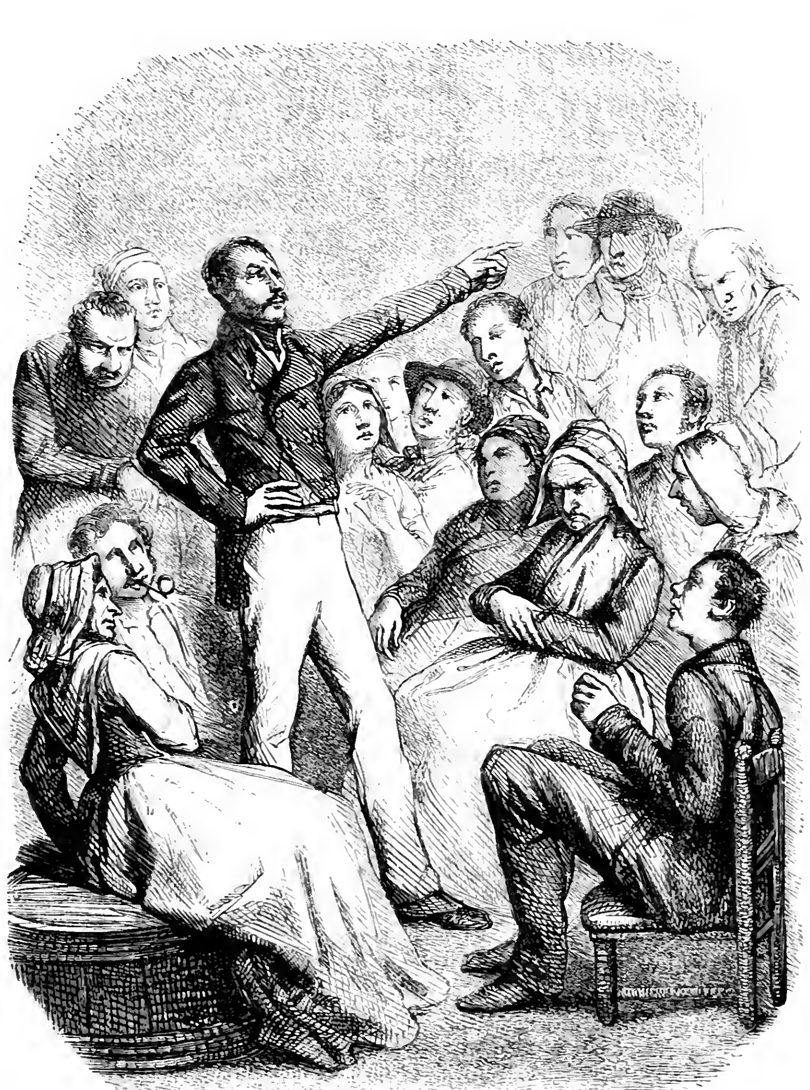
— C'est égal : dites tout de même! Nous les connaissons pour vous les avoir vu dire bien des fois; mais ça fait toujours plaisir à entendre.

— Racontez-nous l'empereur! crièrent plusieurs personnes ensemble.

— Vous le voulez? répondit Goguelat. Eh bien! vous verrez que ça ne signifie rien quand c'est dit au pas de charge. J'aime mieux vous raconter toute une bataille. Voulez-vous Champ-Aubert, où il n'y avait plus de cartouches, et où l'on s'est astiqué tout de même à la baïonnette?

— Non! l'empereur! l'empereur!

Le fantassin se leva de dessus sa botte de foin, promena sur l'assemblée ce regard noir, tout chargé de misère, d'événements et de souffrances qui distingue les vieux soldats. Il prit sa veste par les deux basques de devant, les releva comme s'il s'agissait de recharger le sac où jadis étaient ses hardes, ses souliers, toute sa fortune; puis il s'appuya le corps sur la jambe gauche, avança la droite, et céda de bonne grâce aux vœux de l'assemblée. Après avoir repoussé ses cheveux gris d'un seul côté de son front pour le découvrir, il porta la tête vers le ciel afin de se mettre à la hauteur de la gigantesque histoire qu'il allait dire.



Histoire de Napoléon racontée dans une grange.

— Voyez-vous, mes amis, Napoléon est né en Corse, qu'est une île française chauffée par le soleil d'Italie, où tout bout comme dans une fournaise, et où l'on se tue les uns les autres, de père en fils, à propos de rien : une idée qu'ils ont. Pour vous commencer l'extraordinaire de la chose, sa mère, qui était la plus belle femme de son temps et une finaude, eut la réflexion de le vouer à Dieu, pour le faire échapper à tous les dangers de son enfance et de sa vie, parce qu'elle avait rêvé que le monde était en feu le jour de son accouchement. C'était une prophétie! Donc elle demande que Dieu le protége, à condition que Napoléon rétablira sa sainte religion, qu'était alors par terre. Voilà qu'est convenu, et ça s'est vu.

Maintenant, suivez-moi bien, et dites-moi si ce que vous allez entendre est naturel.

Il est sûr et certain qu'un homme qui avait eu l'imagination de faire un pacte secret pouvait seul être susceptible de passer à tra-

vers les lignes des autres, à travers les balles, les décharges de mitraille qui nous emportaient comme des mouches, et qui avaient du respect pour sa tête. J'ai eu la preuve de cela, moi, particulièrement à Eylau. Je le vois encore, monte sur une hauteur, prend sa lorgnette, regarde sa bataille et dit : Ça va bien ! Un de mes intrigants à panaches qui l'embêtaient considérablement et le suivaient partout, même pendant qu'il mangeait, qu'on nous a dit, veut faire le malin, et prend la place de l'empereur quand il s'en va. Oh ! rafle ! plus de panache. Vous entendez bien que Napoléon s'était engagé à garder son secret pour lui seul. Voilà pourquoi tous ceux qui l'accompagnaient, même ses amis particuliers, tombaient comme des noix : Duroc, Bessières, Lannes, tous hommes forts comme des barres d'acier et qu'il fondait à son usage. Enfin, à preuve qu'il était l'enfant de Dieu, fait pour être le père du soldat, c'est qu'on ne l'a jamais vu ni lieutenant ni capitaine ! Ah bien oui ! en chef tout de suite. Il n'avait pas l'air d'avoir plus de vingt-trois ans, qu'il était vieux général, depuis la prise de Toulon, où il a commencé par faire voir aux autres qu'ils n'entendaient rien à manœuvrer les canons. Pour lors nous tombe tout maigrelet général en chef à l'armée d'Italie, qui manquait de pain, de munitions, de souliers, d'habits ; une pauvre armée nue comme un ver. — « Mes amis, qui dit, nous voilà ensemble. Or, mettez-vous dans la boule que d'ici à quinze jours vous serez vainqueurs, habillés à neuf, que vous aurez tous des capotes, de bonnes guêtres, de fameux souliers ; mais, mes enfants, faut marcher pour les aller prendre à Milan, où il y en a. » Et l'on a marché. Le Français, écrasé, plat comme une punaise, se redresse. Nous étions trente mille va-nu-pieds contre quatre-vingt mille fendants d'Allemands, tous beaux hommes, bien garnis, que je vois encore. Alors Napoléon, qui n'était encore que Bonaparte, nous souffle je ne sais quoi dans le ventre. Et l'on marche la nuit, et l'on marche le jour, l'on te les tape à Montenotte, on court les rosser à Rivoli, Lodi, Arcole, Millesimo, et on ne te les lâche pas. Le soldat prend goût à être vainqueur. Alors Napoléon vous enveloppe ces généraux allemands qui ne savaient où se fourrer pour être à leur aise, les pelote très-bien, leur chippe quelquefois des dix mille hommes d'un seul coup en vous les entourant de quinze cents Français qu'il faisait foisonner à sa manière. Enfin leur prend leurs canons, vivres, argent, munitions, tout ce qu'ils avaient de bon à prendre, vous les jette à l'eau, les bat sur les montagnes, les mord dans l'air, les dévore sur terre, les fouaille partout. Voilà des troupes qui se remplument ; parce que, voyez vous, l'empereur, qu'était aussi un homme d'esprit, se fait bien venir de l'habitant, auquel il dit qu'il est arrivé pour le délivrer. Pour lors le péquin nous loge et nous chérit, les femmes aussi, qu'étaient des femmes très-judicieuses. Fin finale, en ventôse 96, qu'était dans ce temps-là le mois de mars d'aujourd'hui, nous étions acculés dans un coin du pays des marmottes ; mais après la campagne nous voilà maîtres de l'Italie, comme Napoléon l'avait prédit. Et au mois de mars suivant, en une seule année et deux campagnes, il nous met en vue de Vienne : tout était brossé. Nous avions mangé trois armées successivement différentes, et dégommé quatre généraux autrichiens, dont un vieux qu'avait les cheveux blancs, et qui a été cuit comme un rat dans les paillassons, à Mantoue. Les rois demandaient grâce à genoux. La paix était conquise. Un homme aurait-il pu faire cela ? Non. Dieu l'aidait, c'est sûr. Il se subdivisionnait comme les cinq pains de l'Évangile, commandait la bataille le jour, la préparait la nuit, que les sentinelles le voyaient toujours allant et venant, et ne dormait ni ne mangeait. Pour lors, reconnaissant ces prodiges, le soldat te l'adopte pour son père. Et en avant ! Les autres, à Paris, voyant cela, se disent : « Voilà un pèlerin qui paraît prendre ses mots d'ordre dans le ciel, il est singulièrement capable de mettre la main sur la France ; faut le lâcher sur l'Asie ou sur l'Amérique, il s'en contentera peut-être ! » Ça était écrit pour lui comme pour Jésus-Christ. Le fait est qu'on lui donne ordre de faire faction en Égypte. Voilà sa ressemblance avec le Fils de Dieu. Ce n'est pas tout. Il rassemble ses meilleurs lapins, ceux qu'il avait particulièrement endiablés, et leur dit comme ça : « Mes amis, pour le quart d'heure, on nous donne l'Égypte à chiquer. Mais nous l'avalerons en un temps et deux mouvements, comme nous avons fait de l'Italie. Les simples soldats seront des princes qui auront des terres à eux. En avant ! » — En avant ! les enfants, disent les sergents. Et l'on arrive à Toulon, route d'Égypte. Pour lors, les Anglais avaient tous leurs vaisseaux en mer. Mais, quand nous nous embarquons, Napoléon nous dit : « Ils ne nous verront pas, et il est bon que vous sachiez dès à présent que votre général possède une étoile dans le ciel qui nous guide et nous protége ! » Qui fut dit fut fait. En passant sur la mer, nous prenons Malte, comme une orange pour le désaltérer de sa soif de victoire, car c'était un homme qui ne pouvait pas être sans rien faire. Nous voilà en Égypte. Bon. Là, autre consigne. Les Égyptiens, voyez-vous, sont des hommes qui, depuis que le monde est monde, ont coutume d'avoir des géants pour souverains, des armées nombreuses comme des fourmis ; parce que c'est un pays de génies et de crocodiles, où l'on a bâti des pyramides grosses comme nos montagnes, sous lesquelles ils ont eu l'imagination de mettre leurs rois pour les conserver frais, chose qui leur plaît généralement. Pour lors, en débarquant, le petit caporal nous dit : « Mes enfants, les pays que vous allez conquérir tiennent à un tas de dieux qu'il faut respecter, parce que le Français doit être l'ami de tout le monde et battre les gens sans les vexer. Mettez-vous dans la coloquinte de ne toucher à rien d'abord, parce que nous aurons tout après ! Et marchez ! » Voilà qui va bien. Mais tous ces gens-là, auxquels Napoléon était prédit sous le nom de Kébir-Bonaberdis, un mot de leur patois qui veut dire *le sultan fait feu*, en ont une peur comme du diable. Alors le Grand-Turc, l'Asie, l'Afrique, ont recours à la magie, et nous envoient un démon nommé Mody, soupçonné d'être descendu du ciel sur un cheval blanc qui était, comme son maître, incombustible au boulet, et qui tous deux vivaient de l'air du temps. Il y en a qui l'ont vu ; mais moi je n'ai pas de raisons pour vous en faire certains. C'était les puissances de l'Arabie et les mameluks, qui voulaient faire croire à leurs troupiers que le Mody était capable de les empêcher de mourir à la bataille, sous prétexte qu'il était un ange envoyé pour combattre Napoléon et lui reprendre le sceau de Salomon, un de leurs fourniments à eux, qu'ils prétendaient avoir été volé par notre général. Vous entendez bien qu'on leur a fait faire la grimace tout de même.

Ah çà ! dites-moi d'où ils avaient su le pacte de Napoléon. Était-ce naturel ?

Il passait pour certain dans leur esprit qu'il commandait aux génies et se transportait en un clin d'œil d'un lieu à un autre, comme un oiseau. Le fait est qu'il était partout. Enfin, qu'il venait leur enlever une reine, belle comme le jour, pour laquelle il avait offert tous ses trésors et des diamants gros comme des œufs de pigeon, marché que le mameluk de qui elle était la particulière, quoiqu'il en eût d'autres, avait refusé positivement. Dans ces termes-là, les affaires ne pouvaient donc s'arranger qu'avec beaucoup de combats. Et c'est ce dont on ne s'est pas fait faute, car il y a eu des coups pour tout le monde. Alors nous nous sommes mis en ligne à Alexandrie, à Giseh et devant les pyramides. Il a fallu marcher sous le soleil, dans le sable, où les gens sujets d'avoir la berlue voyaient des eaux desquelles on ne pouvait pas boire, et de l'ombre que ça faisait suer. Mais nous mangeons le mameluk à l'ordinaire, et tout plie à la voix de Napoléon, qui s'empare de la haute et basse Égypte, l'Arabie, enfin jusqu'aux capitales des royaumes qui n'étaient plus, et où il y avait des milliers de statues, les cinq cents diables de la nature, puis, chose particulière, une infinité de lézards, un tonnerre de pays où chacun pouvait prendre ses arpents de terre, pour peu que ça lui fût agréable. Pendant qu'il s'occupe de ses affaires dans l'intérieur, où il avait l'idée de faire des choses superbes, les Anglais lui brûlent sa flotte à la bataille d'Aboukir, car ils ne savaient quoi s'inventer pour nous contrarier. Mais Napoléon, qui avait l'estime de l'Orient et de l'Occident, que le pape l'appelait son fils, et le cousin de Mahomet son cher père, veut se venger de l'Angleterre, et lui prendre les Indes, pour se remplacer de sa flotte. Il allait nous conduire en Asie, par la mer Rouge, dans des pays où il n'y a que des diamants, de l'or, pour faire la paye aux soldats, et des palais pour étapes, lorsque le Mody s'arrange avec la peste et nous l'envoie pour interrompre nos victoires. Halte ! Alors tout le monde défile à c'te parade, d'où l'on ne revient pas sur ses pieds. Le soldat mourant ne peut pas te prendre Saint-Jean-d'Acre, où l'on est entré trois fois avec un entêtement généreux et martial. Mais la peste était la plus forte ; il n'y avait pas à dire : Mon bel ami ! Tout le monde se trouvait très-malade. Napoléon seul était frais comme une rose, et toute l'armée l'a vu buvant la peste sans que ça lui fît rien du tout.

Ah çà ! mes amis, croyez-vous que c'était naturel ?

Les mameluks, sachant que nous étions tous dans les ambulances, veulent nous barrer le chemin ; mais, avec Napoléon, c'te farce-là ne pouvait pas prendre. Donc, il dit à ses damnés, à ceux qui avaient le cuir plus dur que les autres : « Allez me nettoyer la route. » Junot, qu'était un sabreur au premier numéro, et son ami véritable, ne prend que mille hommes, et vous a décousu tout de même l'armée d'un pacha qui avait la prétention de se mettre en travers. Pour lors, nous revenons au Caire, notre quartier général. Autre histoire. Napoléon absent, la France s'était laissé détruire le tempérament par les gens de Paris, qui gardaient la solde des troupes, leur masse de linge, leurs habits, les laissaient crever de faim, et voulaient qu'elles fissent la loi à l'univers, sans s'en inquiéter autrement. C'était des imbéciles qui s'amusaient à bavarder au lieu de mettre la main à la pâte. Et donc, nos armées étaient battues, les frontières de la France entamées : L'HOMME n'était plus là. Voyez-vous, je dis *l'homme*, parce qu'on l'a nommé comme ça, mais c'était une bêtise, puisqu'il avait une étoile et toutes ses particularités : c'était nous autres qui étions les hommes ! Il apprend l'histoire de France après sa fameuse bataille d'Aboukir, où, sans perdre plus de trois cents hommes, et, avec une seule division, il a vaincu la grande armée des Turcs, forte de vingt-cinq mille hommes, et il en a bousculé dans la mer plus d'une grande moitié, rrah ! Ce fut son dernier coup de tonnerre en Égypte. Il se dit, voyant tout perdu là-bas : « Je suis le sauveur de la France, je le sais, faut que j'y aille. » Mais comprenez bien que l'armée n'a pas su son départ, sans quoi on l'aurait gardé de force, pour le faire

empereur d'Orient. Aussi nous voilà tous tristes, quand nous sommes sans lui, parce qu'il était notre joie. Lui, laisse son commandement à Kléber, un grand mâtin qu'a descendu la garde, assassiné par un Egyptien qu'on a fait mourir en lui mettant une baïonnette dans le derrière, qui est la manière de guillotiner dans ce pays-là; mais ça fait tant souffrir, qu'un soldat a eu pitié de ce criminel, il lui a tendu sa gourde; et, aussitôt que l'Egyptien a eu bu de l'eau, il a tortillé de l'œil avec un plaisir infini. Mais nous ne nous amusons pas à cette bagatelle. Napoléon met le pied sur une coquille de noix, un petit navire de rien du tout qui s'appelait *la Fortune*, et, en un clin d'œil, à la barbe de l'Angleterre, qui le bloquait avec des vaisseaux de ligne, frégates et tout ce qui faisait voile, il débarque en France, car il a toujours eu le don de passer les mers en une enjambée. Etait-ce naturel? Bah! aussitôt qu'il est à Fréjus, autant dire qu'il a les pieds dans Paris. Là, tout le monde l'adore; mais lui, convoque le gouvernement. « Qu'avez-vous fait de mes enfants les soldats? qui dit aux avocats; vous êtes un tas de galapiats qui vous fichez du monde, et faites vos choux gras de la France. Ça n'est pas juste, et je parle pour tout le monde qu'est pas content. » Pour lors, ils veulent babiller et le tuer; mais minute! Il les enferme dans leur caserne à paroles, les fait sauter par les fenêtres, et vous les enrégimente à sa suite, où ils deviennent muets comme des poissons, souples comme des blagues à tabac. De ce coup passe consul; et, comme ce n'était pas lui qui pouvait douter de l'Etre suprême, il remplit alors sa promesse envers le bon Dieu, qui lui tenait sérieusement parole; lui rend ses églises, rétablit sa religion; les cloches sonnent pour Dieu et pour lui. Voilà tout le monde content: *primo*, les prêtres qu'il empêche d'être tracassés; *segondo*, le bourgeois qui fait son commerce, sans avoir à craindre le *rapiamus* de la loi qu'était devenue injuste; *tertio*, les nobles qu'il défend d'être fait mourir, comme on en avait malheureusement contracté l'habitude. Mais il y avait des ennemis à balayer, et il ne s'endort pas sur la gamelle, parce que, voyez-vous, son œil vous traversait le monde comme une simple tête d'homme. Pour lors, paraît en Italie, comme s'il passait la tête par la fenêtre, et son regard suffit. Les Autrichiens sont avalés à Marengo comme des goujons par une baleine! Haouf! Ici la victoire française a chanté sa gamme assez haut pour que le monde entier l'entende, et ça a suffi. « Nous n'en jouons plus, que disent les Allemands. — Assez comme ça! » disent les autres. Total: l'Europe fait la cane, l'Angleterre met les pouces. Paix générale, où les rois et les peuples font mine de s'embrasser. C'est là que l'empereur a inventé la Légion d'honneur, une bien belle chose, allez! « En France, qu'il a dit à Boulogne, devant l'armée entière, tout le monde a du courage! Donc, la partie civile qui fera des actions d'éclat sera sœur du soldat, le soldat sera son frère, et ils seront unis sous le drapeau de l'honneur. » Nous autres, qui étions là-bas, nous revenons d'Egypte. Tout était changé! Nous l'avions laissé général, en un rien de temps nous le retrouvons empereur. Ma foi, la France s'était donnée à lui, comme une belle fille à un lancier. Or, quand ça fut fait, à la satisfaction générale, on peut le dire, il y eut une sainte cérémonie comme il ne s'en était jamais vu sous la calotte des cieux. Le pape et les cardinaux, dans leurs habits d'or et rouges, passent les Alpes exprès pour le sacrer devant l'armée et le peuple, qui battent des mains. Il y a une chose que je serais injuste de ne pas vous dire. En Egypte, dans le désert, près de la Syrie, L'HOMME ROUGE lui apparut dans la montagne de Moïse, pour lui dire: « Ça va bien. » Puis, à Marengo, le soir de la victoire, pour la seconde fois, s'est dressé devant lui sur ses pieds, l'Homme Rouge, qui lui dit: « Tu verras le monde à tes genoux, et tu seras empereur des Français, roi d'Italie, maître de la Hollande, souverain de l'Espagne, du Portugal, provinces illyriennes, protecteur de l'Allemagne, sauveur de la Pologne, premier aigle de la Légion d'honneur, et tout. » Cet Homme Rouge, voyez-vous, c'était son idée, à lui; une manière de piéton qui lui servait, à ce que disent plusieurs, pour communiquer avec son étoile. Moi, je n'ai jamais cru cela; mais l'Homme Rouge est un fait véritable, et Napoléon en a parlé lui-même, et a dit qu'il lui venait dans les moments durs à passer, et restait au palais des Tuileries, dans les combles. Donc, au couronnement, Napoléon l'a vu le soir pour la troisième fois, et ils furent en délibération sur bien des choses. Lors, l'empereur va droit à Milan se faire couronner roi d'Italie. Là commence véritablement le triomphe du soldat. Pour lors, tout ce qui savait écrire passe officier. Voilà les pensions, les dotations de duchés qui pleuvent; des trésors pour l'état-major qui ne coûtaient rien à la France; et la Légion d'honneur fournie de rentes pour les simples soldats, sur lesquelles je touche encore ma pension. Enfin, voilà des armées tenues comme il ne s'en était jamais vu. Mais l'empereur, qui savait qu'il devait être l'empereur de tout le monde, pense aux bourgeois, et leur fait bâtir, suivant leurs idées, des monuments de fées, là où il n'y avait pas plus que sur ma main. Une supposition, vous reveniez d'Espagne, pour passer à Berlin; eh bien! vous retrouviez des *arches* de triomphe avec de simples soldats mis dessus en belle sculpture, ni plus ni moins que des généraux. Napoléon, en deux ou trois ans, sans mettre d'impôts sur vous autres, remplit ses caves d'or, fait des ponts, des palais, des routes, des savants, des fêtes, des lois, des vaisseaux, des ports; et dépense des millions de milliasses, et tant, et tant, qu'on m'a dit qu'il en aurait pu paver la France de pièces de cent sous, si ça avait été sa fantaisie. Alors, quand il se trouve à son aise sur son trône, et si bien le maître de tout, que l'Europe attendait sa permission pour faire ses besoins: comme il avait quatre frères et trois sœurs, il nous dit en manière de conversation, à l'ordre du jour: « Mes enfants, est-il juste que les parents de votre empereur tendent la main? Non. Je veux qu'ils soient flambants tout comme moi! Pour lors, il est de toute nécessité de conquérir un royaume pour chacun d'eux, afin que le Français soit le maître de tout; que les soldats de la garde fassent trembler le monde, et que la France crache où elle veut, et qu'on lui dise, comme sur ma monnaie, *Dieu vous protége!* — Convenu! répond l'armée, on t'ira pêcher des royaumes à la baïonnette. » Ah! c'est qu'il n'y avait pas à reculer, voyez-vous! et, s'il avait eu dans sa boule de conquérir la lune, il aurait fallu s'arranger pour ça, faire ses sacs, et grimper; heureusement qu'il n'en a pas eu la volonté. Les rois, qu'étaient habitués aux douceurs de leur trône, se font naturellement tirer l'oreille; et alors, en avant, nous autres! Nous marchons, nous allons, et le tremblement recommence avec une solidité générale. En a-t-il fait user, dans ce temps-là, des hommes et des souliers! Alors on se battait à coups de nous si cruellement, que d'autres que les Français s'en seraient fatigués. Mais vous n'ignorez pas que le Français est né philosophe, et, un peu plus tôt, un peu plus tard, sait qu'il faut mourir. Aussi nous mourions tous sans rien dire, parce qu'on avait le plaisir de voir l'empereur faire ça sur les géographies. (Là, le fantassin décrivit lestement un rond avec son pied sur l'aire de la grange.) Et il disait: « Ça, ce sera un royaume! » et c'était un royaume. Quel bon temps! Les colonels passaient généraux, le temps de les voir; les généraux maréchaux, les maréchaux rois. Et il y en a encore un, qui est debout pour le dire à l'Europe, quoique ce soit un Gascon, traître à la France pour garder sa couronne, qui n'a pas rougi de honte, parce que, voyez-vous, les couronnes sont en or! Enfin, les sapeurs qui savaient lire devenaient nobles tout de même. Moi qui vous parle, j'ai vu à Paris onze rois et un peuple de princes qui entouraient Napoléon, comme les rayons du soleil! Vous entendez bien que chaque soldat, ayant la chance de chausser un trône, pourvu qu'il en eût le mérite, un caporal de la garde était comme une curiosité qu'on l'admirait passer, parce que chacun avait son contingent dans la victoire, parfaitement connu dans le bulletin. Et y en avait-il de ces batailles! Austerlitz, où l'armée a manœuvré comme à la parade; Eylau, où l'on a noyé les Russes dans un lac, comme si Napoléon avait soufflé dessus; Wagram, où l'on s'est battu trois jours sans bouder. Enfin, y en avait autant que de saints au calendrier. Aussi alors fut-il prouvé que Napoléon possédait dans son fourreau la véritable épée de Dieu. Alors le soldat avait son estime, et il en faisait son enfant, s'inquiétait si vous aviez des souliers, du linge, des capotes, du pain, des cartouches, quoiqu'il tînt sa majesté, puisque c'était son métier à lui de régner. Mais c'est égal! un sergent et même un soldat pouvait lui dire: « Mon empereur, » comme vous me dites à moi quelquefois: « Mon bon ami. » Et il répondait aux raisons qu'on lui faisait, couchait dans la neige comme nous autres; enfin, il avait presque l'air d'un homme naturel. Moi, qui vous parle, je l'ai vu, les pieds dans la mitraille, pas plus gêné que vous êtes là, et mobile, regardant avec sa lorgnette, toujours à son affaire; alors nous restions là, tranquilles comme Baptiste. Je ne sais pas comment il s'y prenait; mais, quand il nous parlait, sa parole nous envoyait comme du feu dans l'estomac; et, pour lui montrer qu'on était ses enfants, incapables de bouquer, on allait pas ordinaire devant des polissons de canons qui gueulaient et vomissaient des régiments de boulets sans dire gare. Enfin, les mourants avaient la chose de se relever pour le saluer et lui crier: « Vive l'empereur! » Etait-ce naturel? auriez-vous fait cela pour un simple homme?

Pour lors, tout son monde établi, l'impératrice Joséphine, qui était une bonne femme tout de même, ayant la chose tournée à ne pas lui donner d'enfants, il fut obligé de la quitter quoiqu'il l'aimât considérablement. Mais il lui fallait des petits, rapport au gouvernement. Apprenant cette difficulté, tous les souverains de l'Europe se sont battus à qui lui donnerait une femme. Et il a épousé, qu'on nous a dit, une Autrichienne, qu'était la fille des Césars, un homme ancien dont on parle partout, et pas seulement dans nos pays, où vous entendez dire qu'il a tout fait, mais en Europe. Et c'est si vrai, que, moi qui vous parle en ce moment, je suis allé sur le Danube, où j'ai vu les morceaux d'un pont bâti par cet homme, qui paraît qu'a été, à Rome, parent de Napoléon, d'où s'est autorisé l'empereur d'en prendre l'héritage pour son fils. Donc, après son mariage, qui fut une fête pour le monde entier, et où il a fait grâce au peuple de dix ans d'impositions, qu'on a payés tout de même, parce que les gabelous n'en ont pas tenu compte, sa femme a eu un petit qu'était roi de Rome: une chose qui ne s'était pas encore vue sur terre, car jamais un enfant n'était né roi, son père vivant. Ce jour-là, un ballon est parti de Paris pour le dire à Rome, et ce ballon a fait le chemin en un jour. Ah çà! y a-t-il maintenant quelqu'un de vous autres qui me

soutiendra que tout ça était naturel? Non, c'était écrit là-haut! Et la gale à qui ne dira pas qu'il a été envoyé par Dieu même pour faire triompher la France. Mais voilà l'empereur de Russie, qu'était son ami, qui se fâche de ce qu'il n'a pas épousé une Russe, et qui soutient les Anglais, nos ennemis, auxquels on avait toujours empêché Napoléon d'aller dire deux mots dans leur boutique. Fallait donc en finir avec ces canards-là. Napoléon se fâche et nous dit: — « Soldats, vous avez été maîtres dans toutes les capitales de l'Europe; reste Moscou, qui s'est allié à l'Angleterre. Or, pour pouvoir conquérir Londres et les Indes, qu'est à eux, je trouve définitif d'aller à Moscou. » Pour lors assemble la plus grande des armées qui jamais ait traîné ses guêtres sur le globe, et si curieusement bien alignée, qu'en un jour il a passé en revue un million d'hommes. — Hourra! disent les Russes. Et voilà la Russie tout entière, des animaux de Cosaques qui s'envolent. C'était pays contre pays, un boulevari général, dont il fallait se garer. Et, comme avait dit l'Homme Rouge à Napoléon: C'est l'Asie contre l'Europe. — Suffit, qu'il dit, je vais me précautionner. Et voilà fectivement tous les rois qui viennent lécher la main de Napoléon. L'Autriche, la Prusse, la Bavière, la Saxe, la Pologne, l'Italie, tout est avec nous, nous flatte, et c'était beau! Les aigles n'ont jamais tant roucoulé qu'à ces parades-là, qu'elles étaient au-dessus de tous les drapeaux de l'Europe. Les Polonais ne se tenaient pas de joie, parce que l'empereur avait idée de les relever; de là que la Pologne et la France ont toujours été frères. Enfin « A nous la Russie! » crie l'armée. Nous entrons bien fournis; nous marchons, marchons: point de Russes. Enfin nous trouvons nos mâtins campés à la Moskowa. C'est là que j'ai eu la croix, et j'ai congé de dire que ce fut une sacrée bataille! L'empereur était inquiet, il avait vu l'Homme Rouge qui lui dit: « Mon enfant, tu vas plus vite que le pas, les hommes te manqueront, les amis te trahiront. » Pour lors proposa la paix. Mais, avant de la signer: « Frottons les Russes! » qui nous dit. « Tope! » s'écria l'armée. « En avant! » disent les sergents. Mes souliers étaient usés, mes habits décousus, à force d'avoir trimé dans ces chemins-là, qui ne sont pas commodes du tout! Mais c'est égal! « Puisque c'est la fin du tremblement, que je me dis, je veux m'en donner tout mon soûl! » Nous étions devant le grand ravin; c'était les premières places! Le signal se donne: sept cents pièces d'artillerie commencent une conversation à vous faire sortir le sang par les oreilles. Là, faut rendre justice à ses ennemis, mes Russes se faisaient tuer comme des Français, sans reculer, et nous n'avancions pas. « En avant! nous dit-on, voilà l'empereur! » C'était vrai, passe au galop en nous faisant signe qu'il s'importait beaucoup de prendre la redoute. Il nous anime, nous courons, j'arrive le premier au ravin. Ah! mon Dieu, les lieutenants tombaient, les colonels, les soldats. C'est égal! Ça faisait des souliers à ceux qui n'en avaient pas, et des épaulettes pour les intrigants qui savaient lire. Victoire! c'est le cri de toute la ligne. Par exemple, ce qui ne s'était jamais vu, il y avait vingt-cinq mille Français par terre. Excusez du peu! C'était un vrai champ de blé coupé: au lieu d'épis, mettez des hommes! Nous étions dégrisés, nous autres. L'homme arrive, on fait le cercle autour de lui. Pour lors, il nous câline, car il était aimable, quand il le voulait, à nous faire contenter de vache enragée par une faim de deux loups. Alors mon câlin distribue soi-même les croix, salue les morts, puis nous dit: « A Moscou! — Va pour Moscou! » dit l'armée. Nous prenons Moscou. Voilà-t-il pas que les Russes brûlent leur ville! Ç'a été un feu de paille de deux lieues, qui a flambé pendant deux jours. Les édifices tombaient comme des ardoises! Il y avait des pluies de fer et de plomb fondus qui étaient naturellement horribles; et l'on peut vous le dire à vous, ce fut l'éclair de nos malheurs. L'empereur dit: « Assez comme ça, tous mes soldats y resteraient! » Nous nous amusons à nous rafraîchir un petit moment et à se refaire le cadavre, parce qu'on était réellement fatigué beaucoup. Nous emportons une croix d'or qu'était sur le Kremlin, et chaque soldat avait une petite fortune. Mais, en revenant, l'hiver s'avance d'un mois, chose que les savants, qui sont des bêtes, n'ont pas expliquée suffisamment, et le froid nous pince. Plus d'armée, entendez-vous? plus de généraux, plus de sergents même. Pour lors, ce fut le règne de la misère et de la faim, règne où nous étions réellement tous égaux! On ne pensait qu'à revoir la France, l'on ne se baissait pas pour ramasser son fusil ni son argent; et chacun allait devant lui, armé à volonté, sans se soucier de la gloire. Enfin, le temps était si mauvais, que l'empereur n'a plus vu son étoile. Il y avait quelque chose entre le ciel et lui. Pauvre homme, qu'il était malade de voir ses aigles à contrefil de la victoire! Et ça lui en a donné une sévère, allez! Arrive la Bérézina. Ici, mes amis, l'on peut vous affirmer par ce qu'il y a de plus sacré, sur l'honneur, que, depuis qu'il y a des hommes, jamais, au grand jamais, ne s'était vue pareille fricassée d'armée, de voitures, d'artillerie, dans de pareille neige, sous un ciel pareillement ingrat. Le canon des fusils vous brûlait la main, si vous y touchiez, tant il était froid. C'est là que l'armée a été sauvée par les pontonniers, qui se sont trouvés solides au poste, et où s'est parfaitement comporté Gondrin, le seul vivant des gens assez entêtés pour se mettre à l'eau afin de bâtir les ponts sur lesquels l'armée a passé, et se sauver des Russes, qui avaient encore du respect pour la grande armée, rapport aux victoires. Et, dit-il en montrant Gondrin qui le regardait avec l'attention particulière aux sourds, Gondrin est un troupier fini, un troupier d'honneur même, qui mérite vos plus grands égards. J'ai vu, reprit-il, l'empereur debout près du pont, immobile, n'ayant point froid. Était-ce encore naturel? Il regardait la perte de ses trésors, de ses amis, de ses vieux Égyptiens. Bah! tout y passait, les femmes, les fourgons, l'artillerie, tout était consommé, mangé, ruiné. Les plus courageux gardaient les aigles; parce que les aigles, voyez-vous, c'était la France, c'était tout vous autres, c'était l'honneur du civil et du militaire qui devait rester pur et ne pas baisser la tête à cause du froid. On ne se réchauffait guère que près de l'empereur, puisque, quand il était en danger, nous accourions, gelés, nous qui ne nous arrêtions pas pour tendre la main à des amis. On dit aussi qu'il pleurait la nuit sur sa pauvre famille de soldats. Il n'y avait que lui et des Français pour se tirer de là; et l'on s'en est tiré, mais avec des pertes, et de grandes pertes, que je dis. Les alliés avaient mangé nos vivres. Tout commençait à le trahir, comme lui avait dit l'Homme Rouge. Les bavards de Paris, qui se taisaient depuis l'établissement de la garde impériale, le croient mort et trament une conspiration où l'on met dedans le préfet de police pour renverser l'empereur. Il apprend ces choses-là, ça vous le taquine, et il nous dit quand il est parti: « Adieu, mes enfants, gardez les postes, je vais revenir. » Bah! ses généraux battent la breloque, car sans lui ce n'était plus ça. Les maréchaux se disent des sottises, font des bêtises, et c'était naturel; Napoléon, qui était un bon homme, les avait nourris d'or: ils devenaient gras à lard, qu'ils ne voulaient plus marcher. De là sont venus les malheurs, parce que plusieurs sont restés en garnison sans frotter le dos des ennemis derrière lesquels ils étaient, tandis qu'on nous poussait vers la France. Mais l'empereur nous revient avec des conscrits, et de fameux conscrits, auxquels il changea le moral parfaitement et en fit des chiens finis à mordre quiconque, avec des bourgeois en garde d'honneur, une belle troupe qui a fondu comme du beurre sur un gril. Malgré notre tenue sévère, voilà que tout est contre nous; mais l'armée fait encore des prodiges de valeur. Pour lors se donnent des batailles de montagnes, peuples contre peuples, à Dresde, Lutzen, Bautzen... Souvenez-vous de ça, vous autres, parce que c'est là que le Français a été si particulièrement héroïque, que dans ce temps-là un bon grenadier ne durait pas plus de six mois. Nous triomphons toujours; mais sur les derrières ne voilà-t-il pas les Anglais qui font révolter les peuples en leur disant des bêtises. Enfin on se fait jour à travers ces meutes de nations. Partout où l'empereur paraît nous débouchons, parce que, sur terre comme sur mer, là où il disait: « Je veux passer! » nous passions. Fin finale, nous sommes en France, et il y a plus d'un pauvre fantassin à qui, malgré la dureté du temps, l'air du pays a remis l'âme dans un état satisfaisant. Moi, je puis dire en mon particulier que ça m'a rafraîchi la vie. Mais à cette heure il s'agit de défendre la France, la patrie, la belle France enfin, contre toute l'Europe qui nous en voulait d'avoir voulu faire la loi aux Russes, en les poussant dans leurs limites pour qu'ils ne nous mangeassent pas, comme c'est l'habitude du nord, qui est friand du midi, chose que j'ai entendu dire à plusieurs généraux. Alors l'empereur voit son propre beau-père, ses amis qu'il avait assis rois, et les canailles auxquelles il avait rendu leurs trônes, tous contre lui. Enfin, même des Français et des alliés qui se tournaient, par ordre supérieur, contre nous, dans nos rangs, comme à la bataille de Leipzig. N'est-ce pas des horreurs dont seraient peu capables de simples soldats? Ça manquait à sa parole trois fois par jour, et ça se disait des princes! Alors l'invasion se fait. Partout où notre empereur montre sa face de lion, l'ennemi recule, et il a fait dans ce temps-là plus de prodiges en défendant la France qu'il n'en avait fait pour conquérir l'Italie, l'Orient, l'Espagne, l'Europe et la Russie. Pour lors il veut enterrer tous les étrangers, pour leur apprendre à respecter la France, et les laisse venir sous Paris, pour les avaler d'un coup, et s'élever au dernier degré du génie par une bataille encore plus grande que toutes les autres, une mère bataille enfin! Mais les Parisiens ont peur pour leur peau de deux liards et pour leurs boutiques de deux sous, ouvrent leurs portes; voilà les ragusades qui commencent et les bonheurs qui finissent, l'impératrice qu'on embête, et le drapeau blanc qui se met aux fenêtres. Enfin les généraux, qu'il avait fait ses meilleurs amis, l'abandonnent pour les Bourbons, de qui on n'avait jamais entendu parler. Alors il nous dit adieu à Fontainebleau. — « Soldats! » Je l'entends encore, nous pleurions tous comme de vrais enfants; les aigles, les drapeaux étaient inclinés comme pour un enterrement, car, on peut vous le dire, c'étaient les funérailles de l'Empire, et ses armées pimpantes n'étaient plus que des squelettes; donc il nous dit de dessus le perron de son château: « Mes enfants, nous sommes vaincus par la trahison, mais nous nous reverrons dans le ciel, la patrie des braves. Défendez mon petit, que je vous confie: vive Napoléon II! » Il avait idée de mourir; et, pour ne pas laisser voir Napoléon vaincu, prend du poison de quoi tuer un régiment, parce que, comme Jésus-Christ avant sa passion, il se croyait abandonné de Dieu et de son talisman; mais le poison ne lui fait rien du tout. Autre chose! se reconnaît immortel. Sûr de son affaire et d'être toujours empereur, il va

dans une île pendant quelque temps étudier le tempérament de ceux-ci, qui ne manquent pas à faire des bêtises sans fin. Pendant qu'il faisait sa faction, les Chinois et les animaux de la côte d'Afrique, barbaresques et autres qui ne sont pas commodes du tout, le tenaient si bien pour autre chose qu'un homme, qu'ils respectaient son pavillon en disant qu'y toucher c'était se frotter à Dieu. Il régnait sur le monde entier, tandis que ceux-ci l'avaient mis à la porte de sa France. Alors s'embarque sur la même coquille de noix d'Egypte, passe à la barbe des vaisseaux anglais, met le pied sur la France, la France le reconnaît, le sacré coucou s'envole de clocher en clocher, toute la France crie : Vive l'empereur! et par ici l'enthousiasme pour cette merveille des siècles a été solide : le Dauphiné s'est très-bien conduit; et j'ai été particulièrement satisfait de savoir qu'on y pleurait de joie en revoyant sa redingote grise. Le 1er mars Napoléon débarque avec deux cents hommes pour conquérir le royaume de France et de Navarre, qui le 20 mars était redevenu l'Empire français. L'homme se trouvait ce jour-là dans Paris, ayant tout balayé; il avait repris sa chère France, et ramassé ses troupiers en ne leur disant que deux mots : « Me voilà ! » C'est le plus grand miracle qu'a fait Dieu! Avant lui, jamais un homme avait-il pris d'empire rien qu'en montrant son chapeau? L'on croyait la France abattue! Du tout. A la vue de l'aigle, une armée nationale se refait, et nous marchons tous à Waterloo. Pour lors, là, la garde meurt d'un seul coup. Napoléon au désespoir se jette trois fois au-devant des canons ennemis à la tête du reste sans trouver la mort. Nous avons vu ça, nous autres! Voilà la bataille perdue. Le soir, l'empereur appelle ses vieux soldats, brûle dans un champ plein de notre sang ses drapeaux et ses aigles; ces pauvres aigles, toujours victorieuses, qui criaient dans les batailles : — En avant! et qui avaient volé sur toute l'Europe, furent sauvées de l'infamie d'être à l'ennemi. Les trésors de l'Angleterre ne pourraient pas seulement lui donner la queue d'une aigle. Plus d'aigles! Le reste est suffisamment connu. L'Homme Rouge passe aux Bourbons comme un gredin qu'il est. La France est écrasée, le soldat n'est plus rien, on le prive de son dû, on te le renvoie chez lui pour prendre à sa place des nobles qui ne pouvaient plus marcher, que ça faisait pitié. L'on s'empare de Napoléon par trahison, les Anglais le clouent dans une île déserte de la grande mer, sur un rocher élevé de dix mille pieds au-dessus du monde. Fin finale, est obligé de rester là, jusqu'à ce que l'Homme Rouge lui rende son pouvoir pour le bonheur de la France. Ceux-ci disent qu'il est mort. Ah bien! oui, mort! on voit bien qu'ils ne le connaissent pas. Ils répètent c'te bourde-là pour attraper le peuple et le faire tenir tranquille dans leur baraque de gouvernement. Ecoutez. La vérité du tout est que ses amis l'ont laissé seul dans le désert pour satisfaire à une prophétie faite sur lui, car j'ai oublié de vous apprendre que son nom de Napoléon veut dire *le lion du désert*. Et voilà ce qui est vrai comme l'Evangile. Toutes les autres choses que vous entendrez dire sur l'empereur sont des bêtises qui n'ont pas forme humaine. Parce que, voyez-vous, ce n'est pas à l'enfant d'une femme que Dieu aurait donné le droit de tracer son nom en rouge comme il a écrit le sien sur la terre, qui s'en souviendra toujours! Vive Napoléon, le père du peuple et du soldat!

— Vive le général Eblé! cria le pontonnier.

— Comment avez-vous fait pour ne pas mourir dans le ravin de la Moskowa? dit une paysanne.

— Est-ce que je sais? Nous y sommes entrés un régiment; nous n'y étions debout que cent fantassins, parce qu'il n'y avait que des fantassins capables de le prendre! L'infanterie, voyez-vous, c'est tout dans une armée...

— Et la cavalerie donc! s'écria Genestas en se laissant couler du haut du foin et apparaissant avec une rapidité qui fit jeter un cri d'effroi aux plus courageux. Eh! mon ancien, tu oublies les lanciers rouges de Poniatowski, les cuirassiers, les dragons, tout le tremblement. Quand Napoléon, impatient de ne pas voir avancer sa bataille vers la conclusion de la victoire, disait à Murat : « Sire, coupe-moi ça en deux! » nous partions d'abord au trot, puis au galop; *une, deux!* l'armée ennemie était fendue comme une pomme avec un couteau. Une charge de cavalerie, mon vieux, mais c'est une colonne de boulets de canon!

— Et les pontonniers! cria le sourd.

— Ah çà! mes enfants, reprit Genestas tout honteux de sa sortie en se voyant au milieu d'un cercle silencieux et stupéfait, il n'y a pas d'agents provocateurs ici! Tenez, voilà pour boire au petit caporal.

— Vive l'empereur! crièrent d'une seule voix les gens de la veillée.

— Chut! enfants, dit l'officier en s'efforçant de cacher sa profonde douleur. Chut! *il est mort* en disant : « Gloire, France et bataille. » Mes enfants, il a dû mourir, lui, mais sa mémoire... jamais.

Goguelat fit un signe d'incrédulité, puis il dit tout bas à ses voisins : — L'officier est encore au service, et c'est leur consigne de dire au peuple que l'empereur est mort. Faut pas lui en vouloir, parce que, voyez-vous, un soldat ne connaît que sa consigne.

En sortant de la grange, Genestas entendit la Fosseuse qui disait : — Cet officier-là, voyez-vous, est un ami de l'empereur et de M. Benassis. Tous les gens de la veillée se précipitèrent à la porte pour revoir le commandant, et, à la lueur de la lune, ils l'aperçurent prenant le bras du médecin.

— J'ai fait des bêtises, dit Genestas, rentrons vite! Ces aigles, ces canons, ces campagnes!... je ne savais plus où j'étais.

— Eh bien! que dites-vous de mon Goguelat? lui demanda Benassis.

— Monsieur, avec des récits pareils, la France aura toujours dans le ventre les quatorze armées de la République, et pourra parfaitement soutenir la conversation à coups de canon avec l'Europe. Voilà mon avis.

En peu de temps ils atteignirent le logis de Benassis, et se trouvèrent bientôt tous deux pensifs de chaque côté de la cheminée du salon, où le foyer mourant jetait encore quelques étincelles. Malgré les témoignages de confiance qu'il avait reçus du médecin, Genestas hésitait encore à lui faire une dernière question qui pouvait sembler indiscrète; mais, après lui avoir jeté quelques regards scrutateurs, il fut encouragé par un de ces sourires pleins d'aménité qui animent les lèvres des hommes vraiment forts, et par lequel Benassis paraissait déjà répondre favorablement. Il lui dit alors : — Monsieur, votre vie diffère tant de celle des gens ordinaires, que vous ne serez pas étonné de m'entendre vous demander les causes de votre retraite. Si ma curiosité vous semble inconvenante, vous avouerez qu'elle est bien naturelle. Ecoutez! j'ai eu des camarades que je n'ai jamais tutoyés, pas même après avoir fait plusieurs campagnes avec eux; mais j'en ai eu d'autres auxquels je disais : Va chercher notre argent chez le payeur! trois jours après nous être grisés ensemble, comme cela peut arriver quelquefois aux plus honnêtes gens dans les goguettes obligées. Eh bien! vous êtes un de ces hommes de qui je me fais l'ami sans attendre leur permission, ni même sans bien savoir pourquoi.

— Capitaine Bluteau!...

Depuis quelque temps, toutes les fois que le médecin prononçait le faux nom que son hôte avait pris, celui-ci ne pouvait réprimer une légère grimace. Benassis surprit en ce moment cette expression de répugnance, et regarda fixement le militaire pour tâcher d'en découvrir la cause; mais, comme il lui eût été bien difficile de deviner la véritable, il attribua ce mouvement à quelques douleurs corporelles, et dit en continuant : — Capitaine, je hais parler de moi. Déjà plusieurs fois depuis hier je me suis fait une sorte de violence en vous expliquant les améliorations que j'ai pu obtenir ici; mais il s'agissait de la commune et de ses habitants, aux intérêts desquels les miens se sont nécessairement mêlés. Maintenant, vous dire mon histoire, ce serait ne vous entretenir que de moi-même, et ma vie est peu intéressante.

— Fût-elle plus simple que celle de votre Fosseuse, répondit Genestas, je voudrais encore la connaître, pour savoir les vicissitudes qui ont pu jeter dans ce canton un homme de votre trempe.

— Capitaine, depuis douze ans je me suis tu. Maintenant que j'attends au bord de ma fosse le coup qui doit m'y précipiter, j'aurai la bonne foi de vous avouer que ce silence commençait à me peser. Depuis douze ans je souffre sans avoir reçu les consolations que l'amitié prodigue aux cœurs endoloris. Mes pauvres malades, mes paysans, m'offrent bien l'exemple d'une parfaite résignation; mais je les comprends et ils s'en aperçoivent, tandis que nul ici ne peut recueillir mes larmes secrètes, ni me donner cette poignée de main d'honnête homme, la plus belle des récompenses, qui ne manque à personne, pas même à Gondrin.

Par un mouvement subit, Genestas tendit la main à Benassis, que ce geste émut fortement.

— Peut-être la Fosseuse m'eût-elle angéliquement entendu, reprit-il d'une voix altérée; mais elle m'aurait aimé peut-être, et c'eût été un malheur. Tenez, capitaine, un vieux soldat indulgent comme vous l'êtes, ou un jeune homme plein d'illusions, pouvait seul écouter ma confession, car elle ne saurait être comprise que par un homme auquel la vie est bien connue, ou par un enfant à qui elle est tout à fait étrangère. Faute de prêtre, les anciens capitaines mourant sur le champ de bataille se confessaient à la croix de leur épée, ils en faisaient une fidèle confidente entre eux et Dieu. Or, vous, une des meilleures lames de Napoléon, vous, dur et fort comme l'acier, peut-être m'entendrez-vous bien. Pour s'intéresser à mon récit, il faut entrer dans certaines délicatesses de sentiment et partager des croyances naturelles aux cœurs simples, mais qui paraîtraient ridicules à beaucoup de philosophes habitués à se servir, pour leurs intérêts privés, des maximes réservées au gouvernement des Etats. Je vais vous parler de bonne foi, comme un homme qui ne veut justifier ni le bien ni le mal de sa vie, mais qui ne vous en cachera rien, parce qu'il est aujourd'hui loin du monde, indifférent au jugement des hommes, et plein d'espérance en Dieu.

Benassis s'arrêta, puis il se leva en disant : — Avant d'entamer mon récit, je vais commander le thé. Depuis douze ans, Jacquotte n'a jamais manqué à venir me demander si j'en prenais, elle nous interromprait certainement. En voulez-vous, capitaine?

— Non, je vous remercie.

Benassis rentra promptement.

CHAPITRE IV.

La confession du médecin de campagne.

Je suis né, reprit le médecin, dans une petite ville du Languedoc, où mon père s'était fixé depuis longtemps, et où s'est écoulée ma première enfance. A l'âge de huit ans, je fus mis au collége de Sorrèze, et n'en sortis que pour aller achever mes études à Paris. Mon père avait eu la plus folle, la plus prodigue jeunesse; mais son patrimoine dissipé s'était rétabli par un heureux mariage et par les lentes économies qui se font en province, où l'on tire vanité de la fortune et non de la dépense, où l'ambition naturelle à l'homme s'éteint et tourne en avarice, faute d'aliments généreux. Devenu riche, n'ayant qu'un fils, il voulut lui transmettre la froide expérience qu'il avait échangée contre ses illusions évanouies: dernières et nobles erreurs des vieillards, qui tentent vainement de léguer leurs vertus et leurs prudents calculs à des enfants enchantés de la vie et pressés de jouir. Cette prévoyance dicta pour mon éducation un plan dont je fus victime. Mon père me cacha soigneusement l'étendue de ses biens, et me condamna dans mon intérêt à subir, pendant mes plus belles années, les privations et les sollicitudes d'un jeune homme jaloux de conquérir son indépendance; il désirait m'inspirer les vertus de la pauvreté: la patience, la soif de l'instruction et l'amour du travail. En me faisant connaître ainsi tout le prix de la fortune, il espérait m'apprendre à conserver mon héritage; aussi, dès que je fus en état d'entendre ses conseils, me pressa-t-il d'adopter et de suivre une carrière. Mes goûts me portèrent à l'étude de la médecine. De Sorrèze, où j'étais resté pendant dix ans sous la discipline à demi conventuelle des oratoriens, et plongé dans la solitude d'un collége de province, je fus, sans aucune transition, transporté dans la capitale. Mon père m'y accompagna pour me recommander à l'un de ses amis. Les deux vieillards prirent, à mon insu, de minutieuses précautions contre l'effervescence de ma jeunesse, alors très-innocente. Ma pension fut sévèrement calculée d'après les besoins réels de la vie, et je ne dus en toucher les quartiers que sur la présentation des quittances de mes inscriptions à l'école de médecine. Cette défiance assez injurieuse fut déguisée sous des raisons d'ordre et de comptabilité. Mon père se montra d'ailleurs libéral pour tous les frais nécessités par mon éducation et pour les plaisirs de la vie parisienne. Son vieil ami, heureux d'avoir un jeune homme à conduire dans le dédale où j'entrais, appartenait à cette nature d'hommes qui classent leurs sentiments aussi soigneusement qu'ils rangent leurs papiers. En consultant son agenda de l'année passée, il pouvait toujours savoir ce qu'il avait fait au mois, au jour et à l'heure où il se trouvait dans l'année courante. La vie était pour lui comme une entreprise de laquelle il tenait commercialement les comptes. Homme de mérite d'ailleurs, mais fin, méticuleux, défiant, il ne manqua jamais de raisons spécieuses pour pallier les précautions qu'il prenait à mon égard; il achetait mes livres, il payait mes leçons; si je voulais apprendre à monter à cheval, le bonhomme s'enquérait lui-même du meilleur manége, m'y conduisait, et prévenait mes désirs en mettant un cheval à ma disposition pour les jours de fête. Malgré ces ruses de vieillard, que je sus déjouer du moment où j'eus quelque intérêt à lutter avec lui, cet excellent homme fut un second père pour moi. — « Mon ami, me dit-il au moment où il devina que je briserais ma laisse s'il ne l'allongeait pas, les jeunes gens font souvent des folies auxquelles les entraîne la fougue de l'âge, et il pourrait vous arriver d'avoir besoin d'argent, venez alors à moi. Jadis votre père m'a galamment obligé, j'aurai toujours quelques écus à votre service; mais ne me mentez jamais, n'ayez pas honte de m'avouer vos fautes; j'ai été jeune: nous nous entendrons toujours comme deux bons camarades. » Mon père m'installa dans une pension bourgeoise du quartier latin, chez des gens respectables, où j'eus une chambre assez bien meublée. Cette première indépendance, la bonté de mon père, le sacrifice qu'il paraissait faire pour moi, me causèrent cependant peu de joie. Peut-être faut-il avoir joui de la liberté pour en sentir tout le prix. Or, les souvenirs de ma libre enfance s'étaient presque abolis sous le poids des ennuis du collége, que mon esprit n'avait pas encore secoués; puis les recommandations de mon père me montraient de nouvelles tâches à remplir; enfin Paris était pour moi comme une énigme, on ne s'y amuse pas sans en avoir étudié les plaisirs. Je ne voyais donc rien de changé dans ma position, si ce n'est que mon nouveau lycée était plus vaste et se nommait l'école de médecine. Néanmoins j'étudiai d'abord courageusement, je suivis les cours avec assiduité; je me jetai dans le travail à corps perdu, sans prendre de divertissement, tant les trésors de science dont abonde la capitale émerveillèrent mon imagination. Mais bientôt des liaisons imprudentes, dont les dangers étaient voilés par cette amitié follement confiante qui séduit tous les jeunes gens, me firent insensiblement tomber dans la dissipation de Paris. Les théâtres, leurs acteurs, pour lesquels je me passionnai, commencèrent l'œuvre de ma démoralisation. Les spectacles d'une capitale sont bien funestes aux jeunes gens, qui n'en sortent jamais sans de vives émotions contre lesquelles ils luttent presque toujours infructueusement; aussi la société, les lois, me semblent-elles complices des désordres qu'ils commettent alors. Notre législation a pour ainsi dire fermé les yeux sur les passions qui tourmentent le jeune homme entre vingt et vingt-cinq ans. A Paris, tout l'assaille: ses appétits y sont incessamment sollicités, la religion lui prêche le bien, les lois le lui commandent, tandis que les choses et les mœurs l'invitent au mal: le plus honnête homme ou la plus pieuse femme ne s'y moquent-ils pas de la continence? Enfin cette grande ville paraît avoir pris à tâche de n'encourager que les vices, car les obstacles qui défendent l'abord des états dans lesquels un jeune homme pourrait honorablement faire fortune sont plus nombreux encore que les piéges incessamment tendus à ses passions pour lui dérober son argent. J'allai donc pendant longtemps, tous les soirs, à quelque théâtre, et contractai peu à peu des habitudes de paresse. Je transigeais en moi-même avec mes devoirs: souvent je remettais au lendemain mes plus pressantes occupations; bientôt, au lieu de chercher à m'instruire, je ne fis plus que les travaux strictement nécessaires pour arriver aux grades par lesquels il faut passer avant d'être docteur. Aux cours publics, je n'écoutais plus les professeurs, qui selon moi radotaient. Je brisais déjà mes idoles, je devenais Parisien. Bref, je menai la vie incertaine d'un jeune homme de province qui, jeté dans la capitale, garde encore quelques sentiments vrais, croit encore à certaines règles de morale, mais qui se corrompt par les mauvais exemples, tout en voulant s'en défendre. Je me défendis mal, j'avais des complices en moi-même. Oui, monsieur, ma physionomie n'est pas trompeuse: j'ai eu toutes les passions dont les empreintes me sont restées. Je conservai cependant au fond de mon cœur un sentiment de perfection morale qui me poursuivait au milieu de mes désordres, et qui devait ramener un jour à Dieu, par la lassitude et par le remords, l'homme dont la jeunesse s'était désaltérée dans les eaux pures de la religion. Celui qui sent vivement les voluptés de la terre n'est-il pas tôt ou tard attiré par le goût des fruits du ciel? J'eus d'abord les mille félicités et les mille désespérances qui se rencontrent plus ou moins actives dans toutes les jeunesses: tantôt je prenais le sentiment de ma force pour une volonté ferme, et m'abusais sur l'étendue de mes facultés: tantôt, à l'aperçu du plus faible écueil contre lequel j'allais me heurter, je tombais beaucoup plus bas que je ne devais naturellement descendre. Je concevais les plus vastes plans, je rêvais la gloire, je me disposais au travail: mais une partie de plaisir emportait ces nobles velléités. Le vague souvenir de mes grandes conceptions avortées me laissait de trompeuses lueurs qui m'habituaient à croire en moi, sans me donner l'énergie de produire. Cette paresse pleine de suffisance me menait à n'être qu'un sot. Le sot n'est-il pas celui qui ne justifie pas la bonne opinion qu'il prend de lui-même? J'avais une activité sans but: je voulais les fleurs de la vie sans le travail qui les fait éclore. Ignorant les obstacles, je croyais tout facile, j'attribuais à d'heureux hasards et les succès de science et les succès de fortune. Pour moi, le génie était du charlatanisme. Je m'imaginais être savant parce que je pouvais le devenir; et, sans songer ni à la patience qui engendre les grandes œuvres, ni au *faire* qui en révèle les difficultés, je m'escomptais toutes les gloires. Mes plaisirs furent promptement épuisés: le théâtre n'amuse pas longtemps. Paris fut donc bientôt vide et désert pour un pauvre étudiant dont la société se composait d'un vieillard qui ne savait plus rien du monde, et d'une famille où ne se rencontraient que des gens ennuyeux. Aussi, comme tous les jeunes gens dégoûtés de la carrière qu'ils suivent, sans avoir aucune idée fixe ni aucun système arrêté dans la pensée, ai-je vagué pendant les journées entières à travers les rues, sur les quais, dans les musées et dans les jardins publics. Lorsque la vie est inoccupée, elle pèse plus à cet âge qu'à un autre, car elle est alors pleine de séve perdue et de mouvement sans résultat. Je méconnaissais la puissance qu'une ferme volonté met dans les mains de l'homme jeune, quand il sait concevoir; et quand, pour exécuter, il dispose de toutes les forces vitales, augmentées encore par les intrépides croyances de la jeunesse. Enfants, nous sommes naïfs, nous ignorons les dangers de la vie; adolescents, nous apercevons ses difficultés et son immense étendue; à cet aspect, le courage parfois s'affaisse; encore neufs au métier de la vie sociale, nous restons en proie à une sorte de niaiserie, à un sentiment de stupeur, comme si nous étions sans secours dans un pays étranger. A tout âge, les choses inconnues causent des terreurs involontaires. Le jeune homme est comme le soldat qui marche contre des canons et recule devant des fantômes. Il hésite entre les maximes du monde; il ne sait ni donner ni accepter, ni se défendre ni attaquer; il aime les femmes et les respecte comme s'il en avait peur; ses qualités le desservent, il est tout générosité, tout pudeur, et pur des calculs intéressés de l'avarice; s'il ment, c'est pour son plaisir et non pour sa fortune; au milieu de voies douteuses, sa conscience, avec laquelle il n'a pas encore transigé, lui indique le bon chemin, et il tarde à le suivre. Les hommes destinés à vivre par les inspirations du cœur, au lieu d'écouter les combinaisons qui émanent de la tête, restent

longtemps dans cette situation. Ce fut mon histoire. Je devins le jouet de deux causes contraires. Je fus à la fois poussé par les désirs du jeune homme et toujours retenu par sa niaiserie sentimentale. Les émotions de Paris sont cruelles pour les âmes douées d'une vive sensibilité : les avantages dont y jouissent les gens supérieurs ou les gens riches irritent les passions ; dans ce monde de grandeur et de petitesse, la jalousie sert plus souvent de poignard que d'aiguillon ; au milieu de la lutte constante des ambitions, des désirs et des haines, il est impossible de ne pas être ou la victime ou le complice de ce mouvement général ; insensiblement, le tableau continuel du vice heureux et de la vertu persiflée fait chanceler un jeune homme ; la vie parisienne lui enlève bientôt le *velouté* de la conscience ; alors commence et se consomme l'œuvre infernale de sa démoralisation. Le premier des plaisirs, celui qui comprend d'abord tous les autres, est environné de tels périls, qu'il est impossible de ne pas réfléchir aux moindres actions qu'il provoque et de ne pas en calculer toutes les conséquences. Ces calculs mènent à l'égoïsme. Si quelque pauvre étudiant entraîné par l'impétuosité de ses passions est disposé à s'oublier, ceux qui l'entourent lui montrent et lui inspirent tant de méfiance, qu'il lui est bien difficile de ne pas la partager, de ne pas se mettre en garde contre ses idées généreuses. Ce combat dessèche, rétrécit le cœur, pousse la vie au cerveau, et produit cette insensibilité parisienne, ces mœurs où, sous la frivolité la plus gracieuse, sous des engouements qui jouent l'exaltation, se cachent la politique ou l'argent. Là, l'ivresse du bonheur n'empêche pas la femme la plus naïve de toujours garder sa raison. Cette atmosphère dut influer sur ma conduite et sur mes sentiments. Les fautes qui empoisonnèrent mes jours eussent été d'un léger poids sur le cœur de beaucoup de gens ; mais les Méridionaux ont une foi religieuse qui les fait croire aux vérités catholiques et à une autre vie. Ces croyances donnent à leurs passions une grande profondeur, à leurs remords de la persistance. A l'époque où j'étudiais la médecine, les militaires étaient partout les maîtres ; pour plaire aux femmes, il fallait alors être au moins colonel. Qu'était dans le monde un pauvre étudiant ? Rien. Vivement stimulé par la vigueur de mes passions, et ne leur trouvant pas d'issue ; arrêté par le manque d'argent à chaque pas, à chaque désir ; regardant l'étude et la gloire comme une voie trop tardive pour procurer les plaisirs qui me tentaient ; flottant entre mes pudeurs secrètes et les mauvais exemples, rencontrant toute facilité pour des désordres en bas lieu, ne voyant que difficulté pour arriver à la bonne compagnie, je passai de tristes jours, en proie au vague des passions, au désœuvrement qui tue, à des découragements mêlés de soudaines exaltations. Enfin cette crise se termina par un dénoûment assez vulgaire chez les jeunes gens. J'ai toujours eu la plus grande répugnance à troubler le bonheur d'un ménage ; puis la franchise involontaire de mes sentiments m'empêche de les dissimuler ; il m'eût donc été physiquement impossible de vivre dans un état de mensonge flagrant. Les plaisirs pris en hâte ne me séduisent guère : j'aime à savourer le bonheur. N'étant pas franchement vicieux, je me trouvais sans force contre mon isolement, après tant d'efforts infructueusement tentés pour pénétrer dans le grand monde, où j'eusse pu rencontrer une femme qui se fût dévouée à m'expliquer les écueils de chaque route, à me donner d'excellentes manières, à me conseiller sans révolter mon orgueil, et à m'introduire partout où j'eusse trouvé des relations utiles à mon avenir. Dans mon désespoir, la plus dangereuse des bonnes fortunes m'eût séduit peut-être ; mais tout me manquait, même le péril ! et l'inexpérience me ramenait dans ma solitude, où je restais face à face avec mes passions trompées. Enfin, monsieur, je formai des liaisons, d'abord secrètes, avec une jeune fille à laquelle je m'attaquai, bon gré, mal gré, jusqu'à ce qu'elle eût épousé mon sort. Cette jeune personne, qui appartenait à une famille honnête, mais peu fortunée, quitta bientôt pour moi sa vie modeste, et me confia sans crainte un avenir que la vertu lui avait fait beau. La médiocrité de ma situation lui parut sans doute la meilleure des garanties. Dès cet instant, les orages qui me troublaient le cœur, mes désirs extravagants, mon ambition, tout s'apaisa dans le bonheur, le bonheur d'un jeune homme qui ne connaît encore ni les mœurs du monde, ni ses maximes d'ordre, ni la force des préjugés ; mais bonheur complet, comme l'est celui d'un enfant. Le premier amour n'est-il pas une seconde enfance jetée à travers nos jours de peine et de labeur ? Il se rencontre des hommes qui apprennent la vie tout à coup, la jugent ce qu'elle est, voient les erreurs du monde pour en profiter, les préceptes sociaux pour les tourner à leur avantage, et qui savent calculer la portée de tout. Ces hommes froids sont sages selon les lois humaines. Puis il existe de pauvres poëtes, gens nerveux qui sentent vivement, et qui font des fautes ; j'étais de ces derniers. Mon premier attachement ne fut pas d'abord une passion vraie : je suivis mon instinct et non mon cœur. Je sacrifiai une pauvre fille à moi-même, et ne manquai pas d'excellentes raisons pour me persuader que je ne faisais rien de mal. Quant à elle, c'était le dévouement même, un cœur d'or, un esprit juste, une belle âme. Elle ne m'a jamais donné que d'excellents conseils. D'abord son amour réchauffa mon courage ; puis elle me contraignit doucement à reprendre mes études, en croyant à moi, me prédisant des succès, la gloire, la fortune. Aujourd'hui la science médicale touche à toutes les sciences, et s'y distinguer est une gloire difficile, mais bien récompensée. La gloire est toujours une fortune à Paris. Cette bonne jeune fille s'oublia pour moi, partagea ma vie dans tous ses caprices, et son économie nous fit trouver du luxe dans ma médiocrité. J'eus plus d'argent pour mes fantaisies quand nous fûmes deux que lorsque j'étais seul. Ce fut, monsieur, mon plus beau temps. Je travaillais avec ardeur : j'avais un but, j'étais encouragé ; je rapportais mes pensées, mes actions, à une personne qui savait se faire aimer, et, mieux encore, m'inspirer une profonde estime par la sagesse qu'elle déployait dans une situation où la sagesse semble impossible. Mais tous mes jours se ressemblaient, monsieur. Cette monotonie du bonheur, l'état le plus délicieux qu'il y ait au monde, et dont le prix n'est apprécié qu'après toutes les tempêtes du cœur, ce doux état où la fatigue de vivre n'existe plus, où les plus secrètes pensées s'échangent, où l'on est compris, eh bien ! pour un homme ardent, affamé de distinctions sociales, qui se lassait de suivre la gloire parce qu'elle marche d'un pied trop lent, ce bonheur me fut bientôt à charge. Mes anciens rêves revinrent m'assaillir. Je voulais impétueusement les plaisirs de la richesse, et les demandais au nom de l'amour. J'exprimais naïvement ces désirs lorsque, le soir, j'étais interrogé par une voix amie au moment où, mélancolique et pensif, je m'absorbais dans les voluptés d'une opulence imaginaire. Je faisais sans doute gémir alors la douce créature qui s'était vouée à mon bonheur. Pour elle, le plus violent des chagrins était de me voir désirer quelque chose qu'elle ne pouvait me donner à l'instant. Oh ! monsieur, les dévouements de la femme sont sublimes !

Cette exclamation du médecin exprimait une secrète amertume, car il tomba dans une rêverie passagère, que respecta Genestas.

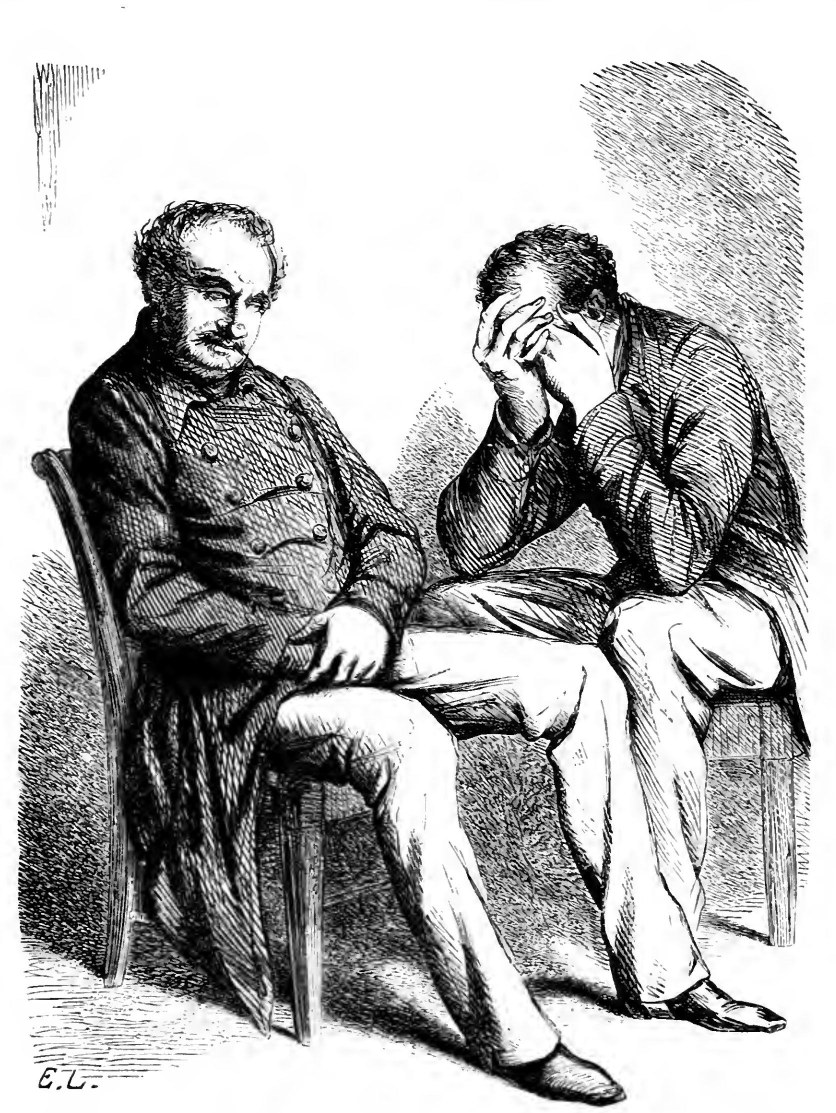
— Eh bien ! monsieur, reprit Benassis, un événement qui aurait dû consolider ce mariage commencé le détruisit, et fut la cause première de mes malheurs. Mon père mourut en laissant une fortune considérable ; les affaires de sa succession m'appelèrent pendant quelques mois en Languedoc, et j'y allai seul. Je retrouvai donc ma liberté. Toute obligation, même la plus douce, pèse au jeune âge : il faut avoir expérimenté la vie pour reconnaître la nécessité d'un joug et celle du travail. Je sentis, avec la vivacité d'un Languedocien, le plaisir d'aller et de venir sans avoir à rendre compte de mes actions à personne, même volontairement. Si je n'oubliai pas complétement les liens que j'avais contractés, j'étais occupé d'intérêts qui m'en divertissaient, et insensiblement le souvenir s'en abolit. Je ne songeai pas sans un sentiment pénible à les reprendre à mon retour ; puis je me demandai pourquoi les reprendre. Cependant je recevais des lettres empreintes d'une tendresse vraie ; mais à vingt-deux ans un jeune homme imagine les femmes toutes également tendres ; il ne sait pas encore distinguer entre le cœur et la passion ; il confond tout dans les sensations du plaisir, qui semblent d'abord tout comprendre ; plus tard seulement, en connaissant mieux les hommes et les faits, je sus apprécier ce qu'il y avait de véritable noblesse dans ces lettres, où jamais rien de personnel ne se mêlait à l'expression des sentiments, où l'on se réjouissait pour moi de ma fortune, où l'on s'en plaignait pour soi, où l'on ne supposait pas que je pusse changer, parce qu'on se sentait incapable de changement. Mais déjà je me livrais à d'ambitieux calculs, et pensais à me plonger dans les joies du riche, à devenir un personnage, à faire une belle alliance. Je me contentais de dire : Elle m'aime bien ! avec la froideur d'un fat. Déjà j'étais embarrassé de savoir comment je me dégagerais de cette liaison. Cet embarras, cette honte, mènent à la cruauté ; pour ne point rougir devant sa victime, l'homme qui a commencé par la blesser la tue. Les réflexions que j'ai faites sur ces jours d'erreurs m'ont dévoilé plusieurs abîmes du cœur. Oui, croyez-moi, monsieur, ceux qui ont sondé le plus avant les vices et les vertus de la nature humaine sont des gens qui l'ont étudiée en eux-mêmes avec bonne foi. Notre conscience est le point de départ. Nous allons de nous aux hommes, jamais des hommes à nous. Quand je revins à Paris, j'habitai un hôtel que j'avais fait louer sans avoir prévenu, ni de mon changement, ni de mon retour, la seule personne qui y fût intéressée. Je désirais jouer un rôle au milieu des jeunes gens à la mode. Après avoir goûté pendant quelques jours les premières délices de l'opulence, et lorsque j'en fus assez ivre pour ne pas faiblir, j'allai visiter la pauvre créature que je voulais délaisser. Aidée par le tact naturel aux femmes, elle devina mes sentiments secrets, et me cacha ses larmes. Elle dut me mépriser ; mais, toujours douce et bonne, elle ne me témoigna jamais de mépris. Cette indulgence me tourmenta cruellement. Assassins de salon ou de grande route, nous aimons que nos victimes se défendent : le combat semble alors justifier leur mort. Je renouvelai d abord très-affectueusement mes visites. Si je n'étais pas tendre, je faisais des efforts pour paraître aimable ; puis je devins insensiblement poli ; un jour, par une sorte d'accord tacite, elle me laissa la traiter comme une étrangère, et je crus avoir agi très-convenablement. Néanmoins, je me livrai presque avec furie au monde, pour étouffer dans ses fêtes le peu de remords qui me restaient encore. Qui se mésestime ne saurait vivre seul ; je menai donc la vie dissipée que mènent à Paris les jeunes gens qui ont de la for-

tune. Possédant de l'instruction et beaucoup de mémoire, je parus avoir plus d'esprit que je n'en avais réellement, et crus alors valoir mieux que les autres : les gens intéressés à me prouver que j'étais un homme supérieur me trouvèrent tout convaincu. Cette supériorité fut si facilement reconnue, que je ne pris même pas la peine de la justifier. De toutes les pratiques du monde, la louange est la plus habilement perfide. A Paris surtout, les politiques en tout genre savent étouffer un talent dès sa naissance sous des couronnes profusément jetées dans son berceau. Je ne fis donc pas honneur à ma réputation, je ne profitai pas de ma vogue pour m'ouvrir une carrière, et ne contractai point de liaisons utiles. Je donnai dans mille frivolités de tout genre. J'eus de ces passions éphémères qui sont la honte des salons de Paris, où chacun va cherchant un amour vrai, se blase à sa poursuite, tombe dans un libertinage de bon ton, et arrive à s'étonner d'une passion réelle autant que le monde s'étonne d'une belle action. J'imitais les autres, je blessais souvent des âmes fraîches et nobles par les mêmes coups qui me meurtrissaient secrètement. Malgré ces fausses apparences qui me faisaient mal juger, il y avait en moi une intraitable délicatesse à laquelle j'obéissais toujours. Je fus dupé dans bien des occasions où j'eusse rougi de ne pas l'être, et je me déconsidérai par cette bonne foi de laquelle je m'applaudissais intérieurement. En effet, le monde est plein de respect pour l'habileté, sous quelque forme qu'elle se montre. Pour lui, le résultat fait en tout la loi. Le monde m'attribua donc des vices, des qualités, des victoires et des revers que je n'avais pas; il me prêtait des succès galants que j'ignorais; il me blâmait d'actions auxquelles j'étais étranger; par fierté, je dédaignais de démentir les calomnies, et j'acceptais par amour-propre les médisances favorables. Ma vie était heureuse en apparence, misérable en réalité. Sans les malheurs qui fondirent bientôt sur moi, j'aurais graduellement perdu mes bonnes qualités et laissé triompher les mauvaises par le jeu continuel des passions, par l'abus des jouissances qui énervent le corps, et par les détestables habitudes de l'égoïsme, qui usent les ressorts de l'âme.

... Pour prendre des nobles qui ne pouvaient plus marcher. — PAGE 37.

Je me ruinai. Voici comment. A Paris, quelle que soit la fortune d'un homme, il rencontre toujours une fortune supérieure de laquelle il fait son point de mire et qu'il veut surpasser. Victime de ce combat comme tant d'écervelés, je fus obligé de vendre, au bout de quatre ans, quelques propriétés, et d'hypothéquer les autres. Puis un coup terrible vint me frapper. J'étais resté près de deux ans sans avoir vu la personne que j'avais abandonnée; mais, au train dont j'allais, le malheur m'aurait sans doute ramené vers elle. Un soir, au milieu d'une joyeuse partie, je reçus un billet tracé par une main faible, et qui contenait à peu près ces mots : « *Je n'ai plus que quelques moments à vivre; mon ami, je voudrais vous voir pour connaître le sort de mon enfant, savoir s'il sera le vôtre, et aussi, pour adoucir les regrets que vous pourriez avoir un jour de ma mort.* » Cette lettre me glaça : elle révélait les douleurs secrètes du passé, comme elle renfermait les mystères de l'avenir. Je sortis, à pied, sans attendre ma voiture, et traversai tout Paris, poussé par mes remords, en proie à la violence d'un premier sentiment, qui devint durable aussitôt que je vis ma victime. La propreté sous laquelle se cachait la misère de cette femme peignait les angoisses de sa vie; elle m'en épargna la honte en m'en parlant avec une noble réserve lorsque j'eus solennellement promis d'adopter notre enfant. Cette femme mourut, monsieur, malgré les soins que je lui prodignai, malgré toutes les ressources de la science vainement invoquée. Ces soins, ce dévouement tardif, ne servirent qu'à rendre ses derniers moments moins amers. Elle avait constamment travaillé pour élever, pour nourrir son enfant. Le sentiment maternel avait pu la soutenir contre le malheur, mais non contre le plus vif de ses chagrins : mon abandon. Cent fois elle avait voulu tenter une démarche près de moi, cent fois sa fierté de femme l'avait arrêtée; elle se contentait de pleurer sans me maudire, en pensant que, de cet or répandu à flots pour mes caprices, pas une goutte détournée par un souvenir ne tombait dans son pauvre ménage pour aider à la vie d'une mère et de son enfant. Cette grande infortune lui avait semblé la punition naturelle de sa faute. Secondée par un bon prêtre de Saint-Sulpice, dont la voix indulgente lui avait rendu le calme, elle était venue essuyer ses larmes à l'ombre des autels et y chercher des espérances. L'amertume versée à flots par moi dans son cœur s'était insensiblement adoucie. Un jour, ayant entendu son fils disant : *Mon père!* mots qu'elle ne lui avait pas appris, elle me pardonna mon crime. Mais, dans les larmes et les douleurs, dans les travaux journaliers et nocturnes, sa santé s'était affaiblie. La religion lui apporta trop tard ses consolations et le courage de supporter les maux de la vie. Elle était atteinte d'une maladie au cœur, causée par ses angoisses, par l'attente perpétuelle de mon retour, espoir toujours renaissant, quoique toujours trompé. Enfin, se voyant au plus mal, elle m'avait écrit de son lit de mort ce peu de mots exempts de reproches et dictés par la religion, mais aussi par sa croyance en ma bonté. Elle me savait, disait-elle, plus aveuglé que perverti; elle alla jusqu'à s'accuser d'avoir porté trop loin sa fierté de femme. « Si j'eusse écrit plus tôt, me dit elle, peut-être aurions-nous eu le temps de légitimer notre enfant par un mariage. » Elle ne souhaitait ces liens que pour son fils, et ne les eût pas réclamés si elle ne les avait sentis déjà dénoués par la mort. Mais il n'était plus temps : elle n'avait alors que peu d'heures à vivre. Monsieur, près de ce lit où j'appris à connaître le prix d'un cœur dévoué, je changeai de sentiments pour toujours. J'étais dans l'âge où les yeux ont encore des larmes. Pendant les derniers jours que dura cette vie précieuse, mes paroles, mes actions et mes pleurs attestèrent le repentir d'un homme frappé dans le cœur. Je reconnaissais trop tard l'âme d'élite que les petitesses du monde, que la futilité, l'égoïsme des femmes à la mode, m'avaient appris à désirer, à chercher. Las de voir tant de masques, las d'écouter tant de mensonges, j'avais appelé l'amour vrai que me faisaient rêver des passions factices; je l'admirais là, tué par moi, sans pouvoir le retenir

près de moi, quand il était encore si bien à moi. Une expérience de quatre années m'avait révélé mon propre et véritable caractère. Mon tempérament, la nature de mon imagination, mes principes religieux, moins détruits qu'endormis, mon genre d'esprit, mon cœur méconnu, tout en moi depuis quelque temps me portait à résoudre ma vie par les voluptés du cœur, et la passion par les délices de la famille, les plus vraies de toutes. A force de me débattre dans le vide d'une existence agitée sans but, de presser un plaisir toujours dénué des sentiments qui le doivent embellir, les images de la vie intime excitaient mes plus vives émotions. Ainsi la révolution qui se fit dans mes mœurs fut durable, quoique rapide. Mon esprit méridional, adultéré par le séjour de Paris, n'eût porté certes à ne point m'apitoyer sur le sort d'une pauvre fille trompée, et j'eusse ri de ses douleurs si quelque plaisant me les avait racontées en joyeuse compagnie (en France, l'horreur d'un crime disparaît toujours dans la finesse d'un bon mot); mais, en présence de cette céleste créature à qui je ne pouvais rien reprocher, toutes les subtilités se taisaient : le cercueil était là, mon enfant me souriait sans savoir que j'assassinais sa mère. Cette femme mourut; elle mourut heureuse en s'apercevant que je l'aimais, et que ce nouvel amour n'était dû ni à la pitié ni même au lien qui nous unissait forcément. Jamais je n'oublierai les dernières heures de l'agonie où l'amour reconquis et la maternité satisfaite firent taire les douleurs. L'abondance, le luxe, dont elle se vit alors entourée, la joie de son enfant, qui devint plus beau dans les jolis vêtements du premier âge, furent les gages d'un heureux avenir pour ce petit être en qui elle se voyait revivre. Le vicaire de Saint-Sulpice, témoin de mon désespoir, le rendit plus profond en ne me donnant pas de consolations banales, en me faisant apercevoir la gravité de mes obligations; mais je n'avais pas besoin d'aiguillon, ma conscience me parlait assez haut. Une femme s'était fiée à moi noblement, et je lui avais menti en lui disant que je l'aimais, alors que je la trahissais; j'avais causé toutes les douleurs d'une pauvre fille qui, après avoir accepté les humiliations du monde, devait m'être sacrée; elle mourait en me pardonnant, en oubliant tous ses maux, parce qu'elle s'endormait sur la parole d'un homme qui déjà lui avait manqué de parole. Après m'avoir donné sa foi de jeune fille, Agathe avait encore trouvé dans son cœur la foi de la mère à me livrer. Oh! monsieur, cet enfant! son enfant! Dieu seul peut savoir ce qu'il fut pour moi. Ce cher petit être était, comme sa mère, gracieux dans ses mouvements, dans sa parole, dans ses idées; mais pour moi n'était-il pas plus qu'un enfant? Ne fut-il pas mon pardon, mon honneur? Je le chérissais comme père, je voulais encore l'aimer comme l'eût aimé sa mère, et changer mes remords en bonheur, si je parvenais à lui faire croire qu'il n'avait pas cessé d'être sur le sein maternel; ainsi, je tenais à lui par tous les liens humains et par toutes les espérances religieuses. J'ai donc eu dans le cœur tout ce que Dieu a mis de tendresse chez les mères. La voix de cet enfant me faisait tressaillir, je le regardais endormi pendant longtemps avec une joie toujours renaissante, et souvent une larme tombait sur son front. Je l'avais habitué à venir faire sa prière sur mon lit dès qu'il s'éveillait. Combien de douces émotions m'a données la simple et pure prière du *Pater noster* dans la bouche fraîche et pure de cet enfant; mais aussi combien d'émotions terribles! Un matin, après avoir dit : « *Notre père qui êtes aux cieux...* » il s'arrêta : « Pourquoi pas *notre mère?* » me demanda-t-il. Ce mot me terrassa. J'adorais mon fils, et j'avais déjà semé dans sa vie plusieurs causes d'infortune. Quoique les lois aient reconnu les fautes de la jeunesse et les aient presque protégées, en donnant à regret une existence légale aux enfants naturels, le monde a fortifié par d'insurmontables préjugés les répugnances de la loi. De cette époque, monsieur, datent les réflexions sérieuses que j'ai faites sur la base des sociétés, sur leur mécanisme, sur les devoirs de l'homme, sur la moralité qui doit animer les citoyens. Le génie embrasse tout d'abord ces liens entre les sentiments de l'homme et les destinées de la société; la religion inspire aux bons esprits les principes nécessaires au bonheur; mais le repentir seul les dicte aux imaginations fougueuses : le repentir m'éclaira. Je ne vécus que pour un enfant et par cet enfant, je fus conduit à méditer sur les grandes questions sociales. Je résolus de l'armer personnellement par avance de tous les moyens de succès, afin de préparer sûrement son élévation. Ainsi, pour lui apprendre l'anglais, l'allemand, l'italien et l'espagnol, je mis successivement autour de lui des gens de ces divers pays, chargés de lui faire contracter, dès son enfance, la prononciation de leur langue. Je reconnus avec joie en lui d'excellentes dispositions dont je profitai pour l'instruire en jouant. Je ne voulus pas laisser pénétrer une seule idée fausse dans son esprit, je cherchai surtout à l'accoutumer de bonne heure aux travaux de l'intelligence, à lui donner ce coup d'œil rapide et sûr qui généralise, et cette patience qui descend jusque dans le moindre détail des spécialités; enfin, je lui ai appris à souffrir et à se taire. Je ne permettais pas qu'un mot impur ou seulement impropre fût prononcé devant lui. Par mes soins, les hommes et les choses dont il était entouré contribuèrent à lui ennoblir, à lui élever l'âme, à lui donner l'amour du vrai, l'horreur du mensonge, à le rendre simple et naturel en paroles, en actions, en manières. La vivacité de son imagination lui faisait promptement saisir les leçons extérieures, comme l'aptitude de son intelligence lui rendait ses autres études faciles. Quelle jolie plante à cultiver! Combien de joie ont les mères! j'ai compris alors comment la sienne avait pu vivre et supporter son malheur. Voilà, monsieur, le plus grand événement de ma vie, et maintenant j'arrive à la catastrophe qui m'a précipité dans ce canton. Maintenant je vais donc vous dire l'histoire la plus vulgaire, la plus simple du monde, mais pour moi la plus terrible. Après avoir donné pendant quelques années tous mes soins à l'enfant de qui je voulais faire un homme, ma solitude m'effraya; mon fils grandissait, il allait m'abandonner. L'amour était dans mon âme un principe d'existence. J'éprouvais un besoin d'affection qui, toujours trompé, renaissait plus fort et crois-



Genestas ne vit pas sans émotion les larmes qui baignaient les yeux de son hôte. — PAGE 45

sait avec l'âge. En moi se trouvaient alors toutes les conditions d'un attachement vrai. J'avais été éprouvé, je comprenais et les félicités de la constance et le bonheur de changer un sacrifice en plaisir, la femme aimée devait toujours être la première dans mes actions et dans mes pensées. Je me complaisais à ressentir imaginairement un amour arrivé à ce degré de certitude où les émotions pénètrent si bien deux êtres, que le bonheur a passé dans la vie, dans les regards, dans les paroles, et ne cause plus aucun choc. Cet amour est alors dans la vie comme le sentiment religieux est dans l'âme : il l'anime, la soutient et l'éclaire. Je comprenais l'amour conjugal autrement que ne le comprend la plupart des hommes, et je trouvais que sa beauté, que sa magnificence, gît précisément en ces choses qui le font périr dans une foule de ménages. Je sentais vivement la grandeur morale d'une vie à deux assez intimement partagée pour que les actions les plus vulgaires n'y soient plus un obstacle à la perpétuité des sentiments. Mais où rencontrer des cœurs à battements assez parfaitement isochrones, passez-moi cette expression scientifique, pour arriver à cette union céleste? S'il en existe, la nature ou le hasard les jette à de si grandes distances, qu'ils ne peuvent se joindre, ils se connaissent trop tard ou sont trop tôt séparés par la mort. Cette fatalité doit avoir un sens, mais je ne l'ai jamais cherché. Je souffre trop de ma blessure pour l'étudier. Peut-être le bonheur parfait est-il un monstre qui ne perpétuerait pas notre espèce. Mon ardeur pour un mariage de ce genre était excitée par d'autres causes. Je n'avais point d'amis. Pour moi le monde était désert. Il est en moi quelque chose qui s'oppose au doux phénomène de l'union des âmes. Quelques personnes m'ont recherché, mais rien ne les ramenait près de moi, quelques efforts que je fisse vers elles. Pour beaucoup d'hommes, j'ai fait taire ce que le monde appelle la supériorité; je marchais de leur pas, j'épousais leurs idées, je riais de leur rire, j'excusais les défauts de leur caractère; si j'eusse obtenu la gloire, je la leur aurais vendue pour un peu d'affection. Ces hommes m'ont quitté sans regrets. Tout est piége et douleur à Paris pour les âmes qui veulent y chercher des sentiments vrais. Là où dans le monde se posaient mes pieds, le terrain se brûlait autour de moi. Pour les uns ma complaisance était faiblesse : si je leur montrais les griffes de l'homme qui se sentait de force à manier un jour le pouvoir, j'étais méchant; pour les autres, ce rire délicieux qui cesse à vingt ans, et auquel plus tard nous avons presque honte de nous livrer, était un sujet de moquerie, je les amusais. De nos jours, le monde s'ennuie et veut néanmoins de la gravité dans les plus futiles discours. Horrible époque! où l'on se courbe devant un homme poli, médiocre et froid, que l'on hait, mais à qui l'on obéit. J'ai découvert plus tard les raisons de ces inconséquences apparentes. La médiocrité, monsieur, suffit à toutes les heures de la vie, elle est le vêtement journalier de la société, tout ce qui sort de l'ombre douce projetée par les gens médiocres est quelque chose de trop éclatant; le génie, l'originalité, sont des bijoux que l'on serre et que l'on garde pour s'en parer à certains jours. Enfin, monsieur, solitaire au milieu de Paris, ne pouvant rien trouver dans le monde, qui ne me rendait rien quand je lui livrais tout; n'ayant pas assez de mon enfant pour satisfaire mon cœur, parce que j'étais homme; un jour où je sentis ma vie se refroidir, où je pliai sous le fardeau de mes misères secrètes, je rencontrai la femme qui devait me faire connaître l'amour dans sa violence, les respects pour un amour avoué, l'amour avec ses fécondes espérances de bonheur, enfin l'amour! J'avais renoué connaissance avec le vieil ami de mon père, qui jadis prenait soin de mes intérêts; ce fut chez lui que vis la jeune personne pour laquelle je ressentis un amour qui devait durer autant que ma vie. Plus l'homme vieillit, monsieur, plus il reconnaît la prodigieuse influence des idées sur les événements. Des préjugés fort respectables, engendrés par de nobles idées religieuses, furent la cause de mon malheur. Cette jeune fille appartenait à une famille extrêmement pieuse dont les opinions catholiques étaient dues à l'esprit d'une secte improprement appelée janséniste, et qui causa jadis des troubles en France. Vous savez pourquoi?

— Non, dit Genestas.

— Jansénius, évêque d'Ypres, fit un livre où l'on crut trouver des propositions en désaccord avec les doctrines du saint-siége. Plus tard les propositions textuelles ne semblèrent plus offrir d'hérésie; quelques auteurs allèrent même jusqu'à nier l'existence matérielle des maximes. Ces débats insignifiants firent naître dans l'Église gallicane deux partis : celui des jansénistes et celui des jésuites. Des deux côtés se rencontrèrent de grands hommes. Ce fut une lutte entre deux corps puissants. Les jansénistes accusèrent les jésuites de professer une morale trop relâchée, et affectèrent une excessive pureté de mœurs et de principes; les jansénistes furent donc en France des espèces de puritains catholiques, si toutefois ces deux mots peuvent s'allier. Pendant la Révolution française, il se forma, par suite du schisme peu important qu'y produisit le concordat, une congrégation de catholiques purs qui ne reconnurent pas les évêques institués par le pouvoir révolutionnaire et par les transactions du pape. Ce troupeau de fidèles forma ce que l'on nomme la *petite Église*, dont les ouailles professèrent, comme les jansénistes, cette exemplaire régularité de vie qui semble être une loi nécessaire à l'existence de toutes les sectes proscrites et persécutées. Plusieurs familles jansénistes appartenaient à la petite Église. Les parents de cette jeune fille avaient embrassé ces deux puritanismes également sévères qui donnent au caractère et à la physionomie quelque chose d'imposant; car le propre des doctrines absolues est d'agrandir les plus simples actions en les rattachant à la vie future; de là cette magnifique et suave pureté du cœur, ce respect des autres et de soi; de là je ne sais quel chatouilleux sentiment du juste et de l'injuste; puis une grande charité, mais aussi l'équité stricte, et pour tout dire implacable; enfin une profonde horreur pour les vices, surtout pour le mensonge, qui les comprend tous. Je ne me souviens pas d'avoir connu de moments plus délicieux que ceux pendant lesquels j'admirai pour la première fois, chez mon vieil ami, la jeune fille vraie, timide, façonnée à toutes les obéissances, en qui éclataient toutes les vertus particulières à cette secte, sans qu'elle en témoignât néanmoins aucun orgueil. Sa taille souple et déliée donnait à ses mouvements une grâce que son rigorisme ne pouvait atténuer; la coupe de son visage avait les distinctions, et ses traits avaient la finesse d'une jeune personne appartenant à une famille noble; son regard était à la fois doux et fier, son front était calme; puis sur sa tête s'élevaient des cheveux abondants, simplement nattés, qui lui servaient à son insu de parure. Enfin, capitaine, elle m'offrit le type d'une perfection que nous trouvons toujours dans la femme de qui nous sommes épris : pour l'aimer, ne faut-il pas rencontrer en elle les caractères de cette beauté rêvée qui concorde à nos idées particulières? Quand je lui adressai la parole, elle me répondit simplement, sans empressement ni fausse honte, en ignorant le plaisir que causaient les harmonies de son organe et de ses dons extérieurs. Tous ces anges ont les mêmes signes auxquels le cœur les reconnaît : même douceur de voix, même tendresse dans le regard, même blancheur de teint, quelque chose de joli dans les gestes. Ces qualités s'harmonient, se fondent et s'accordent pour charmer sans qu'on puisse saisir en quoi consiste le charme. Une âme divine s'exhale par tous les mouvements. J'aimai passionnément. Cet amour réveilla, satisfit les sentiments qui m'agitaient : ambition, fortune, tous mes rêves, enfin! Belle, noble, riche et bien élevée, cette jeune fille possédait les avantages que le monde exige arbitrairement d'une femme placée dans la haute position où je voulais arriver; instruite, elle s'exprimait avec cette spirituelle éloquence à la fois rare et commune en France, où, chez beaucoup de femmes, les plus jolis mots sont vides, tandis qu'en elle l'esprit était plein de sens. Enfin, elle avait surtout un sentiment profond de sa dignité qui imprimait le respect; je ne sais rien de plus beau pour une épouse. Je m'arrête, capitaine! on ne peint jamais que très-imparfaitement une femme aimée; entre elle et nous il préexiste des mystères qui échappent à l'analyse. Ma confidence fut bientôt faite à mon vieil ami, qui me présenta dans la famille, où il m'appuya de sa respectable autorité. Quoique reçu d'abord avec cette froide politesse particulière aux personnes exclusives qui n'abandonnent plus les amis qu'elles ont une fois adoptés, plus tard je parvins à être accueilli familièrement. Je dus sans doute ce témoignage d'estime à la conduite que je tins en cette occurrence. Malgré ma passion, je ne fis rien qui pût me déshonorer à mes yeux, je n'eus aucune complaisance servile, je ne flattai point ceux de qui dépendait ma destinée, je me montrai tel que j'étais, et homme avant tout. Lorsque mon caractère fut bien connu, mon vieil ami, désireux autant que moi de voir finir mon triste célibat, parla de mes espérances, auxquelles on fit un favorable accueil, mais avec cette finesse dont se dépouillent rarement les gens du monde, et dans le désir de me procurer un *bon mariage*, expression qui fait d'un acte si solennel une sorte d'affaire commerciale où l'un des deux époux cherche à tromper l'autre, le vieillard garda le silence sur ce qu'il nommait une erreur de ma jeunesse. Selon lui, l'existence de mon enfant exciterait des répulsions morales en comparaison desquelles la question de fortune ne serait rien et qui détermineraient une rupture. Il avait raison. « Ce sera, me dit-il, une affaire qui s'arrangera très-bien entre vous et votre femme, de qui vous obtiendrez facilement une belle et bonne absolution. » Enfin, pour étouffer mes scrupules, il n'oublia aucun des captieux raisonnements que suggère la sagesse habituelle du monde. Je vous avouerai, monsieur, que, malgré ma promesse, mon premier sentiment me porta loyalement à tout découvrir au chef de la famille; mais sa rigidité me fit réfléchir, et les conséquences de cet aveu m'effrayèrent; je transigeai lâchement avec ma conscience, je résolus d'attendre, et d'obtenir de ma prétendue assez de gages d'affection pour que mon bonheur ne fût pas compromis par cette terrible confidence. Ma résolution de tout avouer dans un moment opportun légitima les sophismes du monde et ceux du prudent vieillard. Je fus donc, à l'insu des amis de la maison, admis comme un futur époux chez les parents de la jeune fille. Le caractère distinctif de ces pieuses familles est une discrétion sans bornes, et l'on s'y tait sur toutes les choses, même sur les indifférentes. Vous ne sauriez croire, monsieur, combien cette gravité douce, répandue dans les moindres actions, donne de profondeur aux sentiments. Là les occupations étaient toutes utiles : les femmes employaient leur

loisir à faire du linge pour les pauvres; la conversation n'était jamais frivole, mais le rire n'en était pas banni, quoique les plaisanteries y fussent simples et sans mordant. Les discours de ces orthodoxes semblaient d'abord étranges, dénués du piquant que la médisance et les histoires scandaleuses donnent aux conversations du monde; car le père et l'oncle lisaient seuls les journaux, et jamais ma prétendue n'avait jeté les yeux sur ces feuilles, dont la plus innocente parle encore des crimes ou des vices publics; mais plus tard l'âme éprouvait, dans cette pure atmosphère, l'impression que nos yeux reçoivent des couleurs grises, un doux repos, une suave quiétude. Cette vie était en apparence d'une monotonie effrayante. L'aspect intérieur de cette maison avait quelque chose de glacial; j'y voyais chaque jour tous les meubles, même les plus usagers, exactement placés de la même façon, et les moindres objets toujours également propres. Néanmoins cette manière de vivre attachait fortement. Après avoir vaincu la première répugnance d'un homme habitué aux plaisirs de la variété, du luxe et du mouvement parisien, je reconnus les avantages de cette existence : elle développe les idées dans toute leur étendue, et provoque d'involontaires contemplations; le cœur y domine, rien ne le distrait, il finit par y apercevoir je ne sais quoi d'immense autant que la mer. Là, comme dans les cloîtres, en retrouvant sans cesse les mêmes choses, la pensée se détache nécessairement des choses et se reporte sans partage vers l'infini des sentiments. Pour un homme aussi sincèrement épris que je l'étais, le silence, la simplicité de la vie, la répétition presque monastique des mêmes actes accomplis aux mêmes heures, donnèrent plus de force à l'amour. Par ce calme profond, les moindres mouvements, une parole, un geste, acquéraient un intérêt prodigieux. En ne forçant rien dans l'expression des sentiments, un sourire, un regard, offrent à des cœurs qui s'entendent d'inépuisables images pour peindre leurs délices et leurs misères. Aussi ai-je compris alors que le langage, dans la magnificence de ses phrases, n'a rien d'aussi varié, d'aussi éloquent que la correspondance des regards et l'harmonie des sourires. Combien de fois n'ai-je pas tenté de faire passer mon âme dans mes yeux ou sur mes lèvres, en me trouvant obligé de taire et de dire tout ensemble la violence de mon amour à une jeune fille qui, près de moi, restait constamment tranquille, et à laquelle le secret de ma présence au logis n'avait pas encore été révélé; car ses parents voulaient lui laisser son libre arbitre dans l'acte le plus important de sa vie. Mais, quand on éprouve une passion vraie, la présence de la personne aimée n'assouvit-elle pas nos désirs les plus violents? quand nous sommes admis devant elle, n'est-ce pas le bonheur du chrétien devant Dieu? Voir, n'est-ce pas adorer? Si, pour moi, plus que pour tout autre, ce fut un supplice de ne pas avoir le droit d'exprimer les élans de mon cœur; si je fus forcé d'y ensevelir ces brûlantes paroles qui trompent de plus brûlantes émotions en les exprimant; néanmoins cette contrainte, en emprisonnant ma passion, la fit saillir plus vive dans les petites choses, et les moindres accidents contractèrent alors un prix excessif. L'admirer pendant des heures entières, attendre une réponse et savourer longtemps les modulations de sa voix pour y chercher ses plus secrètes pensées; épier le tremblement de ses doigts quand je lui présentais quelque objet qu'elle avait cherché, imaginer des prétextes pour effleurer sa robe ou ses cheveux, pour lui prendre la main, pour la faire parler plus qu'elle ne le voulait : tous ces riens étaient de grands événements. Pendant ces sortes d'extases, les yeux, le geste, la voix, apportaient à l'âme d'inconnus témoignages d'amour. Tel fut mon langage, le seul que me permit la réserve froidement virginale de cette jeune fille; car ses manières ne changeaient pas, elle était bien toujours avec moi comme une sœur est avec son frère; seulement, à mesure que ma passion grandissait, le contraste entre mes paroles et les siennes, entre mes regards et les siens, devenait plus frappant, et je finis par deviner que ce timide silence était le seul moyen qui pût servir à cette jeune fille pour exprimer ses sentiments. N'était-elle pas toujours dans le salon quand j'y venais, n'y restait-elle pas durant ma visite, attendue et pressentie peut-être ! cette fidélité silencieuse n'accusait-elle pas le secret de son âme innocente? enfin, n'écoutait-elle pas mes discours avec un plaisir qu'elle ne savait pas cacher? La naïveté de nos manières et la mélancolie de notre amour finirent sans doute par impatienter les parents, qui, me voyant presque aussi timide que l'était leur fille, me jugèrent favorablement, et me regardèrent comme un homme digne de leur estime. Le père et la mère se confièrent à mon vieil ami, lui dirent de moi les choses les plus flatteuses : j'étais devenu leur fils d'adoption, ils admiraient surtout la moralité de mes sentiments. Il est vrai qu'alors je m'étais retrouvé jeune. Dans ce monde religieux et pur, l'homme de trente-deux ans redevenait l'adolescent plein de croyances. L'été finissait, des occupations avaient retenu cette famille à Paris contre ses habitudes; mais, au mois de septembre, elle fut libre de partir pour une terre située en Auvergne, et le père me pria de venir habiter, pendant deux mois, un vieux château perdu dans les montagnes du Cantal. Quand cette amicale invitation me fut faite, je ne répondis pas tout d'abord. Mon hésitation me valut la plus douce, la plus délicieuse des expressions involontaires par lesquelles une modeste jeune fille puisse trahir les mystères de son cœur. Evelina... Dieu! s'écria Benassis, qui resta pensif et silencieux.

— Pardonnez-moi, capitaine Bluteau, reprit-il après une longue pause. Voici la première fois, depuis douze ans, que je prononce un nom qui voltige toujours dans ma pensée, et qu'une voix me crie souvent pendant mon sommeil. Evelina donc, puisque je l'ai nommée, leva la tête par un mouvement dont la rapidité brève contrastait avec la douceur innée de ses gestes; elle me regarda sans fierté, mais avec une inquiétude douloureuse; elle rougit et baissa les yeux. La lenteur avec laquelle elle déplia ses paupières me causa je ne sais quel plaisir jusqu'alors ignoré. Je ne pus répondre que d'une voix entrecoupée, en balbutiant. L'émotion de mon cœur parla vivement au sien, et elle me remercia par un regard doux, presque humide. Nous nous étions tout dit. Je suivis la famille à sa terre. Depuis le jour où nos cœurs s'étaient entendus, les choses avaient pris un nouvel aspect autour de nous; rien ne nous fut plus indifférent. Quoique l'amour vrai soit toujours le même, il doit emprunter des formes à nos idées, et se trouver ainsi constamment semblable et dissemblable à lui-même en chaque être de qui la passion devient une œuvre unique où s'expriment ses sympathies. Aussi le philosophe, le poëte, savent-ils seuls la profondeur de cette définition de l'amour devenue vulgaire : un égoïsme à deux. Nous nous aimons nous-même en l'*autre*. Mais, si l'expression de l'amour est tellement diverse que chaque couple d'amants n'a pas son semblable dans la succession des temps, il obéit néanmoins au même mode dans ses expansions. Ainsi les jeunes filles, même la plus religieuse, la plus chaste de toutes, emploient le même langage, et ne diffèrent que par la grâce des idées. Seulement, là où, pour une autre, l'innocente confidence de ses émotions eût été naturelle, Evelina y voyait une concession faite à des sentiments tumultueux, qui l'emportaient sur le calme habituel de sa religieuse jeunesse; le plus furtif regard semblait lui être violemment arraché par l'amour. Cette lutte constante entre son cœur et ses principes donnait au moindre événement de sa vie, si tranquille à la surface et si profondément agitée, un caractère de force bien supérieur aux exagérations des jeunes filles de qui les manières sont promptement faussées par les mœurs mondaines. Pendant le voyage, Evelina trouvait à la nature des beautés dont elle parlait avec admiration. Lorsque nous ne croyons pas avoir le droit d'exprimer le bonheur causé par la présence de l'être aimé, nous déversons les sensations dont surabonde notre cœur dans les objets extérieurs que nos sentiments cachés embellissent. La poésie des sites qui passaient sous nos yeux était alors pour nous deux un truchement bien compris, et les éloges que nous leur donnions contenaient pour nos âmes les secrets de notre amour. A plusieurs reprises, la mère d'Evelina se plut à embarrasser sa fille par quelques malices de femme : — « Vous avez passé vingt fois dans cette vallée, ma chère enfant, sans paraître l'admirer, lui dit elle après une phrase un peu trop chaleureuse d'Evelina. — Ma mère, je n'étais sans doute pas arrivée à l'âge où l'on sait apprécier ces sortes de beautés » Pardonnez-moi ce détail sans charme pour vous, capitaine; mais cette réponse si simple me causa des joies inexprimables, toutes puisées dans le regard qui me fut adressé. Ainsi, tel village éclairé par le soleil levant, telle ruine couverte de lierre que nous avons contemplée ensemble, servirent à empreindre plus fortement dans nos âmes, par la souvenance d'une chose matérielle, de douces émotions où pour nous il allait de tout notre avenir. Nous arrivâmes au château patrimonial, où je restai pendant quarante jours environ. Ce temps, monsieur, est la seule part de bonheur complet que le ciel m'ait accordée. Je savourai des plaisirs inconnus aux habitants des villes. Ce fut tout le bonheur qu'ont deux amants à vivre sous le même toit, à s'épouser par avance, à marcher de compagnie à travers les champs, à pouvoir être seuls parfois, à s'asseoir sous un arbre au fond de quelque jolie petite vallée, à y regarder les constructions d'un vieux moulin, à s'arracher quelque confidence, vous savez, de ces petites causeries douces par lesquelles on s'avance tous les jours un peu plus dans le cœur l'un de l'autre. Ah! monsieur, la vie en plein air, les beautés du ciel et de la terre, s'accordent si bien avec la perfection et les délices de l'âme! Se sourire en contemplant les cieux, mêler des paroles simples au chant des oiseaux sous la feuillée humide, revenir au logis à pas lents en écoutant les sons de la cloche, qui vous rappelle trop tôt, admirer ensemble un petit détail de paysage, suivre les caprices d'un insecte, examiner une mouche d'or, une fragile création que tient une jeune fille aimante et pure, n'est-ce pas être attiré tous les jours un peu plus haut dans les cieux? Il y eut pour moi, dans ces quarante jours de bonheur, des souvenirs à colorer toute une vie, souvenirs d'autant plus beaux et plus vastes, que jamais depuis je ne devais être compris. Aujourd'hui, des images simples en apparence, mais pleines de significances amères pour un cœur brisé, m'ont rappelé des amours évanouies, mais non pas oubliées. Je ne sais si vous avez remarqué l'effet du soleil couchant sur la chaumière du petit Jacques. En un moment les feux du soleil ont fait resplendir la nature; puis soudain le paysage est devenu sombre et noir. Ces deux aspects si différents me présentaient un fidèle tableau de cette période de mon histoire. Monsieur, je reçus d'elle le

premier, le seul et sublime témoignage qu'il soit permis à une jeune fille innocente de donner, et qui, plus furtif il est, plus il engage : suave promesse d'amour, souvenir du langage parlé dans un monde meilleur ! Sûr alors d'être aimé, je jurai de tout dire, de ne pas avoir un secret pour elle, j'eus honte d'avoir tant tardé à lui raconter les chagrins que je m'étais créés. Par malheur, le lendemain de cette bonne journée, une lettre du précepteur de mon fils me fit trembler pour une vie qui m'était si chère. Je partis sans dire mon secret à Evelina, sans donner à la famille d'autre motif que celui d'une affaire grave. En mon absence, les parents s'alarmèrent. Craignant que je n'eusse quelques engagements de cœur, ils écrivirent à Paris pour prendre des informations sur mon compte. Inconséquents avec leurs principes religieux, ils se défièrent de moi sans me mettre à même de dissiper leurs soupçons ; un de leurs amis les instruisit, à mon insu, des événements de ma jeunesse, envenima mes fautes, insista sur l'existence de mon enfant, que, disait-il, j'avais à dessein cachée. Lorsque j'écrivis à mes futurs parents, je ne reçus pas de réponse ; ils revinrent à Paris, je me présentai chez eux, je ne fus pas reçu. Alarmé, j'envoyai mon vieil ami savoir la raison d'une conduite à laquelle je ne comprenais rien. Lorsqu'il en apprit la cause, le bon vieillard se dévoua noblement, il assuma sur lui la forfaiture de mon silence, voulut me justifier, et ne put rien obtenir. Les raisons d'intérêt et de morale étaient trop graves pour cette famille, ses préjugés étaient trop arrêtés, pour la faire changer de résolution. Mon désespoir fut sans bornes. D'abord je tâchai de conjurer l'orage ; mais mes lettres me furent renvoyées sans avoir été ouvertes. Lorsque tous les moyens humains furent épuisés ; quand le père et la mère eurent dit au vieillard, auteur de mon infortune, qu'ils refuseraient éternellement d'unir leur fille à un homme qui avait à se reprocher la mort d'une femme et la vie d'un enfant naturel, même quand Evelina les implorerait à genoux, alors, monsieur, il ne me resta plus qu'un dernier espoir, faible comme la branche de saule à laquelle s'attache un malheureux quand il se noie. J'osai croire que l'amour d'Evelina serait plus fort que les résolutions paternelles, et qu'elle saurait vaincre l'inflexibilité de ses parents. Son père pouvait lui avoir caché les motifs du refus qui tuait notre amour, je voulus qu'elle décidât de mon sort en connaissance de cause : je lui écrivis. Hélas ! monsieur, dans les larmes et la douleur, je traçai, non sans de cruelles hésitations, la seule lettre d'amour que j'aie jamais faite. Je ne sais plus que vaguement aujourd'hui ce que me dicta le désespoir ; sans doute je disais à mon Evelina que, si elle avait été sincère et vraie, elle ne pouvait, elle ne devait jamais aimer que moi ; sa vie n'était-elle pas manquée, n'était-elle pas condamnée à mentir à son futur époux ou à moi ; ne trahissait-elle pas les vertus de la femme, en refusant à son amant méconnu le même dévouement qu'elle aurait déployé pour lui, si le mariage accompli dans nos cœurs se fût célébré ! et quelle femme n'aimerait à se trouver plus liée par les promesses du cœur que par les chaînes de la loi ? Je justifiai mes fautes en invoquant toutes les puretés de l'innocence, sans rien oublier de ce qui pouvait attendrir une âme noble et généreuse. Mais, puisque je vous avoue tout, je vais vous aller chercher sa réponse et ma dernière lettre, dit Benassis en sortant pour monter à sa chambre.

Il revint bientôt en tenant à la main un portefeuille usé, duquel il ne tira pas sans une émotion profonde des papiers mal en ordre, et qui tremblèrent dans ses mains.

— Voici la fatale lettre, dit-il. L'enfant qui traça ces caractères ne savait pas de quelle importance serait pour moi le papier qui contient ses pensées. Voici, dit-il en montrant une autre lettre, le dernier cri qui me fut arraché par mes souffrances, et vous en jugerez tout à l'heure. Mon vieil ami porta ma supplication, la remit en secret, humilia ses cheveux blancs en priant Evelina de la lire, d'y répondre, et voici ce qu'elle m'écrivit : « Monsieur... »

— Moi qui naguère étais son *aimé*, nom chaste trouvé par elle pour exprimer un chaste amour, elle m'appelait *monsieur !* Ce seul mot disait tout. Mais écoutez la lettre. « Il est bien cruel pour une jeune fille d'apercevoir de la fausseté dans l'homme à qui sa vie doit être confiée, néanmoins j'ai dû vous excuser, nous sommes si faibles ! Votre lettre m'a touchée, mais ne m'écrivez plus, votre écriture me cause des troubles que je ne puis supporter. Nous sommes séparés pour toujours. Les raisons que vous m'avez données m'ont séduite, elles ont étouffé le sentiment qui s'était élevé dans mon âme contre vous : j'aimais tant à vous savoir pur ! Mais vous et moi, nous nous sommes trouvés trop faibles en présence de mon père ! Oui, monsieur, j'ai osé parler en votre faveur. Pour supplier mes parents, il m'a fallu surmonter les plus grandes terreurs qui m'aient agitée, et presque mentir aux habitudes de ma vie. Maintenant, je cède encore à vos prières, et me rends coupable en vous répondant à l'insu de mon père ; mais ma mère le sait ; son indulgence, en me laissant libre d'être seule un moment avec vous, m'a prouvé combien elle m'aimait, et m'a fortifiée dans mon respect pour les volontés de la famille, que j'étais bien près de méconnaître. Aussi, monsieur, vous écrivé-je pour la première et dernière fois. Je vous pardonne sans arrière-pensée les malheurs que vous avez semés dans ma vie. Oui, vous avez raison, un premier amour ne s'efface pas. Je ne suis plus une pure jeune fille, je ne saurais être une chaste épouse. J'ignore donc quelle sera ma destinée. Vous le voyez, monsieur, l'année que vous avez remplie aura de longs retentissements dans l'avenir ; mais je ne vous accuse point. Je serai toujours aimée ! pourquoi me l'avoir dit ? ces paroles calmeront-elles l'âme agitée d'une pauvre fille solitaire ? Ne m'avez-vous pas déjà perdue dans ma vie future, en me donnant des souvenirs qui reviendront toujours ? Si maintenant je ne puis être qu'à Jésus, acceptera-t-il un cœur déchiré ? Mais il ne m'a pas envoyé vainement ces afflictions, il a ses desseins, et voulait sans doute m'appeler à lui, lui mon seul refuge aujourd'hui. Monsieur, il ne me reste rien sur cette terre. Vous, pour tromper vos chagrins, vous avez toutes les ambitions naturelles à l'homme. Ceci n'est point un reproche, mais une sorte de consolation religieuse. Je pense que si nous portons en ce moment un fardeau blessant j'en ai la part la plus pesante. CELUI en qui j'ai mis tout mon espoir, et de qui vous ne sauriez être jaloux, a noué notre vie ; il saura la dénouer suivant ses volontés. Je me suis aperçue que vos croyances religieuses n'étaient pas assises sur cette foi vive et pure qui nous aide à supporter ici-bas nos maux. Monsieur, si Dieu daigne exaucer les vœux d'une constante et fervente prière, il vous accordera les dons de sa lumière. Adieu, vous qui avez dû être mon guide, vous que j'ai pu nommer *mon aimé* sans crime, et pour qui je puis encore prier sans honte. Dieu dispose à son gré de nos jours, il pourrait vous appeler à lui le premier de nos deux ; mais si je restais seule au monde, eh bien ! monsieur, confiez-moi cet enfant. »

— Cette lettre, pleine de sentiments généreux, trompait mes espérances, reprit Benassis. Aussi d'abord n'écoutai-je que ma douleur ; plus tard, j'ai respiré le parfum que cette jeune fille essayait de jeter sur les plaies de mon âme en s'oubliant elle-même ; mais, dans le désespoir, je lui écrivis un peu durement.

« Mademoiselle, ce seul mot vous dit que je renonce à vous et que je vous obéis ! Un homme trouve encore je ne sais quelle affreuse douceur à obéir à la personne aimée, alors même qu'elle lui ordonne de la quitter. Vous avez raison et je me condamne moi-même. J'ai jadis méconnu le dévouement d'une jeune fille, ma passion doit être aujourd'hui méconnue. Mais je ne croyais pas que la seule femme à qui j'eusse fait don de mon âme se chargeât d'exercer cette vengeance. Je n'aurais jamais soupçonné tant de dureté, de vertu peut-être, dans un cœur qui me paraissait et si tendre et si aimant. Je viens de connaître l'étendue de mon amour, il a résisté à la plus inouïe de toutes les douleurs, au mépris que vous me témoignez en rompant sans regret les liens par lesquels nous nous étions unis. Adieu pour jamais. Je garde l'humble fierté du repentir, et vais chercher une condition où je puisse expier des fautes pour lesquelles vous, mon interprète dans les cieux, avez été sans pitié. Dieu sera peut-être moins cruel que vous ne l'êtes. Mes souffrances, souffrances pleines de vous, puniront un cœur blessé qui saignera toujours dans la solitude ; car, aux cœurs blessés, l'ombre et le silence. Aucune autre image d'amour ne s'imprimera plus dans mon cœur. Quoique je ne sois pas femme, j'ai compris comme vous qu'en disant : *Je t'aime !* je m'engageais pour toute ma vie. Oui, ces mots prononcés à l'oreille de *mon aimée* n'étaient pas un mensonge ; si je pouvais changer, elle aurait raison dans ses mépris ; vous serez donc à jamais l'idole de ma solitude. Le repentir et l'amour sont deux vertus qui doivent inspirer toutes les autres ; ainsi, malgré les abîmes qui vont nous séparer, vous serez toujours le principe de mes actions. Quoique vous ayez empli mon cœur d'amertume, il ne s'y trouvera point contre vous de pensées amères ; ne serait-ce pas mal commencer mes nouvelles œuvres que de ne pas épurer mon âme de tout levain mauvais ? Adieu donc, vous le seul cœur que j'aime en ce monde, et d'où je suis chassé. Jamais adieu n'aura embrassé plus de sentiments ni plus de tendresse ; n'emporte-t-il pas une âme et une vie qu'il n'est au pouvoir de personne de ranimer ? Adieu ; à vous la paix, à moi tout le malheur ! »

Ces deux lettres lues, Genestas et Benassis se regardèrent pendant un moment, en proie à de tristes pensées, qu'ils ne se communiquèrent point.

— Après avoir envoyé cette dernière lettre, dont le brouillon est conservé, comme vous voyez, et qui, pour moi, représente aujourd'hui toutes mes joies, mais flétries, reprit Benassis, je tombai dans un abattement inexprimable. Les liens qui peuvent ici-bas attacher un homme à l'existence se trouvaient réunis dans cette chaste espérance, désormais perdue. Il fallait dire adieu aux délices de l'amour permis, et laisser mourir les idées généreuses qui florissaient au fond de mon cœur. Les vœux d'une âme repentante qui avait soif du beau, du bon, de l'honnête, étaient repoussés par des gens vraiment religieux. Monsieur, dans le premier moment, mon esprit fut agité par les résolutions les plus extravagantes ; mais l'aspect de mon fils les combattit heureusement. Je sentis alors mon attachement pour lui s'accroître de tous les malheurs dont il était la cause innocente, et dont je devais m'accuser seul. Il devint donc toute ma consolation. A trente-quatre ans, je pouvais encore espérer d'être noblement utile à mon pays ; je résolus d'y devenir un homme célèbre, afin d'effacer à force de gloire ou sous l'éclat de la puissance la faute qui entachait

la naissance de mon fils. Combien de beaux sentiments je lui dois, et combien il m'a fait vivre pendant les jours où je m'occupais de son avenir! J'étouffe! s'écria Benassis. Après onze ans, je ne puis encore penser à cette funeste année. Cet enfant, monsieur, je l'ai perdu.

Le médecin se tut, et se cacha la figure dans ses mains, qu'il laissa tomber quand il eut repris un peu de calme. Genestas ne vit pas alors sans émotion les larmes qui baignaient les yeux de son hôte.

— Monsieur, ce coup de foudre me déracina d'abord, reprit Benassis. Je ne recueillis les lumières d'une saine morale qu'après m'être transplanté dans un sol autre que celui du monde social. Je ne reconnus que plus tard la main de Dieu dans mes malheurs, et plus tard je sus me résigner en écoutant sa voix. Ma résignation ne pouvait être subite, mon caractère exalté dut se réveiller; je dépensai les dernières flammes de ma fougue dans un dernier orage, j'hésitai longtemps avant de choisir le seul parti qu'il convient à un catholique de prendre. D'abord je voulus me tuer. Tous ces événements ayant, outre mesure, développé chez moi le sentiment mélancolique, je me décidai froidement à cet acte de désespoir. Je pensai qu'il nous était permis de quitter la vie quand la vie nous quittait. Le suicide me semblait être dans la nature. Les peines doivent produire sur l'âme de l'homme les mêmes ravages que l'extrême douleur cause dans son corps; or, cet être intelligent, souffrant par une maladie morale, a bien le droit de se tuer au même titre que la brebis qui, poussée par le *tournis*, se brise la tête contre un arbre. Les maux de l'âme sont-ils donc plus faciles à guérir que ne le sont les maux corporels? j'en doute encore. Entre celui qui espère toujours et celui qui n'espère plus, je ne sais lequel est le plus lâche. Le suicide me parut être la dernière crise d'une maladie morale, comme la mort naturelle est celle d'une maladie physique; mais la vie morale étant soumise aux lois particulières de la volonté humaine, sa cessation ne doit-elle pas concorder aux manifestations de l'intelligence? Aussi est-ce une pensée qui tue, et non le pistolet. D'ailleurs le hasard, qui nous foudroie au moment où la vie est tout heureuse, n'absout-il pas l'homme qui se refuse à traîner une vie malheureuse? Mais, monsieur, les méditations que je fis en ces jours de deuil m'élevèrent à de plus hautes considérations. Pendant quelque temps je fus complice des grands sentiments de l'antiquité païenne; mais, en y cherchant des droits nouveaux pour l'homme, je crus pouvoir, à la lueur des flambeaux modernes, creuser plus avant que les anciens les questions jadis réduites en systèmes. Epicure permettait le suicide. N'était-ce pas le complément de sa morale? Il lui fallait à tout prix la jouissance des sens : cette condition défaillant, il était doux et loisible à l'être animé de rentrer dans le repos de la nature inanimée; la seule fin de l'homme étant le bonheur ou l'espérance du bonheur, pour qui souffrait et souffrait sans espoir, la mort devenait un bien : se la donner volontairement était un dernier acte de bon sens. Cet acte, il ne le vantait pas, il ne le blâmait pas; il se contentait de dire, en faisant une libation à Bacchus : ***Mourir, il n'y a pas de quoi rire, il n'y a pas de quoi pleurer.*** Plus moral et plus imbu de la doctrine des devoirs que les épicuriens, Zénon, et tout le Portique, prescrivait, en certains cas, le suicide au stoïcien. Voici comment il raisonnait : l'homme diffère de la brute en ce qu'il dispose souverainement de sa personne; ôtez-lui ce droit de vie et de mort sur lui-même, vous le rendez esclave des hommes et des événements. Ce droit de vie et de mort bien reconnu forme le contre-poids efficace de tous les maux naturels et sociaux; ce même droit, conféré à l'homme sur son semblable, engendre toutes les tyrannies. La puissance de l'homme n'existe donc nulle part sans une liberté indéfinie dans ses actes : faut-il échapper aux conséquences honteuses d'une faute irrémédiable, l'homme vulgaire boit la honte et vit, le sage avale la ciguë et meurt; faut-il disputer les restes de sa vie à la goutte, qui broie les os, au cancer, qui dévore la face, le sage juge de l'instant opportun, congédie les charlatans, et dit un dernier adieu à ses amis, qu'il attristait de sa présence. Tombé au pouvoir du tyran que l'on a combattu les armes à la main, que faire? l'acte de soumission est dressé, il n'y a plus qu'à signer ou à tendre le cou : l'imbécile tend le cou, le lâche signe, le sage finit par un dernier acte de liberté : il se frappe. « Hommes libres! s'écriait alors le stoïcien, sachez vous maintenir libres! Libres de vos passions en les sacrifiant aux devoirs, libres de vos semblables en leur montrant le fer ou le poison qui vous met hors de leurs atteintes, libres de la destinée en fixant le point au delà duquel vous ne lui laissez aucune prise sur vous, libres des préjugés en ne les confondant pas avec les devoirs, libres de toutes les appréhensions animales en sachant surmonter l'instinct grossier qui enchaîne à la vie tant de malheureux.» Après avoir dégagé cette argumentation dans le fatras philosophique des anciens, je crus y imprimer une forme chrétienne en la corroborant par les lois du libre arbitre que Dieu nous a données afin de pouvoir nous juger un jour à son tribunal, et je me disais : « J'y plaiderai! » Mais, monsieur, ces raisonnements me forcèrent de penser au lendemain de la mort, et je me trouvai aux prises avec mes anciennes croyances ébranlées. Tout alors devient grave dans la vie humaine quand l'éternité pèse sur la plus légère de nos déterminations. Lorsque cette idée agit de toute sa puissance sur l'âme d'un homme, et lui fait sentir en lui je ne sais quoi d'immense qui le met en contact avec l'infini, les choses changent étrangement. De ce point de vue, la vie est bien grande et bien petite. Le sentiment de mes fautes ne me fit point songer au ciel tant que j'eus des espérances sur la terre, tant que je trouvai des soulagements à mes maux dans quelques occupations sociales. Aimer, se vouer au bonheur d'une femme, être chef d'une famille, n'était-ce pas donner de nobles aliments à ce besoin d'expier mes fautes qui me poignait? Cette tentative ayant échoué, n'était-ce pas encore une expiation que de se consacrer à un enfant? Mais quand, après ces deux efforts de mon âme, le dédain et la mort y eurent mis un deuil éternel, quand tous mes sentiments furent blessés à la fois, et que je n'aperçus plus rien ici-bas, je levai les yeux vers le ciel et j'y rencontrai Dieu. Cependant j'essayai de rendre la religion complice de ma mort. Je relus les Evangiles, et ne vis aucun texte où le suicide fût interdit; mais cette lecture me pénétra de la divine pensée du Sauveur des hommes. Certes, il n'y dit rien de l'immortalité de l'âme, mais il nous parle du beau royaume de son père; il ne nous défend aussi nulle part le parricide, mais il condamne tout ce qui est mal. La gloire de ses évangélistes et la preuve de leur mission est moins d'avoir fait des lois que d'avoir répandu sur la terre l'esprit nouveau des lois nouvelles. Le courage qu'un homme déploie en se tuant me parut alors être sa propre condamnation : quand il se sent la force de mourir, il doit avoir celle de lutter; se refuser à souffrir n'est pas force, mais faiblesse; d'ailleurs, quitter la vie par découragement n'est-ce pas abjurer la foi chrétienne, à laquelle Jésus a donné pour base ces sublimes paroles : ***Heureux ceux qui souffrent!*** Le suicide ne me parut donc plus excusable dans aucune crise, même chez l'homme qui, par une fausse entente de la grandeur d'âme, dispose de lui-même un instant avant que le bourreau ne le frappe de sa hache. En se laissant crucifier, Jésus-Christ ne nous a-t-il pas enseigné à obéir à toutes les lois humaines, fussent-elles injustement appliquées. Le mot *Résignation*, gravé sur la croix, si intelligible pour ceux qui savent lire les caractères sacrés, m'apparut alors dans sa divine clarté. Je possédais encore quatre-vingt mille francs; je voulus d'abord aller loin des hommes user ma vie en végétant au fond de quelque campagne; mais la misanthropie, espèce de vanité cachée sous une peau de hérisson, n'est pas une vertu catholique. Le cœur d'un misanthrope ne saigne pas, il se contracte, et le mien saignait par toutes ses veines. En pensant aux lois de l'Eglise, aux ressources qu'elle offre aux affligés, je parvins à comprendre la beauté de la prière dans la solitude, et j'eus pour idée fixe d'*entrer en religion*, suivant la belle expression de nos pères. Quoique mon parti fût pris avec fermeté, je me réservai néanmoins la faculté d'examiner les moyens que je devais employer pour parvenir à mon but. Après avoir réalisé les restes de ma fortune, je partis presque tranquille. *La paix dans le Seigneur* était une espérance qui ne pouvait me tromper. Séduit d'abord par la règle de saint Bruno, je vins à la Grande-Chartreuse à pied, en proie à de sérieuses pensées. Ce jour fut un jour solennel pour moi. Je ne m'attendais pas au majestueux spectacle offert par cette route, où je ne sais quel pouvoir surhumain se montre à chaque pas. Ces rochers suspendus, ces précipices, ces torrents qui font entendre une voix dans le silence, cette solitude bornée par de hautes montagnes et néanmoins sans bornes, cet asile où de l'homme il ne parvient que sa curiosité stérile, cette sauvage horreur tempérée par les plus pittoresques créations de la nature, ces sapins millénaires et ces plantes d'un jour, tout cela rend grave. Il serait difficile de rire en traversant le désert de saint Bruno, car là triomphent les sentiments de la mélancolie. Je vis la Grande-Chartreuse, je me promenai sous ces vieilles voûtes silencieuses, j'entendis sous les arcades l'eau de la source tombant goutte à goutte. J'entrai dans une cellule pour y prendre la mesure de mon néant, je respirai la paix profonde que mon prédécesseur y avait goûtée, et je lus avec attendrissement l'inscription qu'il avait mise sur sa porte suivant la coutume du cloître; tous les préceptes de la vie que je voulais mener y étaient résumés par trois mots latins : ***Fuge, late, tace...***

Genestas inclina la tête comme s'il comprenait.

— J'étais décidé, reprit Benassis. Cette cellule boisée en sapin, ce lit dur, cette retraite, tout allait à mon âme. Les chartreux étaient à la chapelle, j'allai prier avec eux. Là, mes résolutions s'évanouirent. Monsieur, je ne veux pas juger l'Eglise catholique, je suis très-orthodoxe, je crois à ses œuvres et à ses lois. Mais, en entendant ces vieillards inconnus au monde et morts au monde chanter leurs prières, je reconnus au fond du cloître une sorte d'égoïsme sublime. Cette retraite ne profite qu'à l'homme et n'est qu'un long suicide : je ne la condamne pas, monsieur. Si l'Eglise a ouvert ces tombes, elles sont sans doute nécessaires à quelques chrétiens tout à fait inutiles au monde. Je crus mieux agir en rendant mon repentir profitable au monde social. Au retour, je me plus à chercher quelles étaient les conditions où je pourrais accomplir mes pensées de résignation. Déjà je menais imaginairement la vie d'un simple matelot, je me condamnais à servir la patrie en me plaçant au dernier rang et renonçant à toutes les manifestations intellectuelles; mais, si c'était une

vie de travail et de dévouement, elle ne me parut pas encore assez utile. N'était-ce pas tromper les vues de Dieu? s'il m'avait doué de quelque force dans l'esprit, mon devoir n'était-il pas de l'employer au bien de mes semblables? Puis, s'il m'est permis de parler franchement, je sentais en moi je ne sais quel besoin d'expansion que blessaient des obligations purement mécaniques. Je ne voyais dans la vie des marins aucune pâture pour cette bonté qui résulte de mon organisation, comme de chaque fleur s'exhale un parfum particulier. Je fus, comme je vous l'ai déjà dit, obligé de coucher ici. Pendant la nuit, je crus entendre un ordre de Dieu dans la compatissante pensée que m'inspira l'état de ce pauvre pays. J'avais goûté aux cruelles délices de la maternité, je résolus de m'y livrer entièrement, d'assouvir ce sentiment dans une sphère plus étendue que celle des mères, en devenant une sœur de charité pour tout un pays, en y pansant continuellement les plaies du pauvre. Le doigt de Dieu me parut donc avoir fortement tracé ma destinée quand je songeai que la première pensée grave de ma jeunesse m'avait fait incliner vers l'état de médecin, et je résolus de le pratiquer ici. D'ailleurs, *aux cœurs blessés l'ombre et le silence*, avais-je dit dans ma lettre: ce que je m'étais promis à moi-même de faire, je voulus l'accomplir. Je suis entré dans une voie de silence et de résignation. Le *Fuge, late, tace* du chartreux est ici ma devise, mon travail est une prière active, mon suicide moral est la vie de ce canton, sur lequel j'aime, en étendant la main, à semer le bonheur et la joie, à donner ce que je n'ai pas. L'habitude de vivre avec des paysans, mon éloignement du monde, m'ont réellement transformé. Mon visage a changé d'expression, il s'est habitué au soleil, qui l'a ridé, durci. J'ai pris d'un campagnard l'allure, le langage, le costume, le laissez-aller, l'incurie de tout ce qui est grimace. Mes amis de Paris, ou les petites-maîtresses dont j'étais le *sigisbée*, ne reconnaîtraient jamais en moi l'homme qui fut un moment à la mode, le sybarite accoutumé aux colifichets, au luxe, aux délicatesses de Paris. Aujourd'hui, tout ce qui est extérieur m'est complétement indifférent, comme à tous ceux qui marchent sous la conduite d'une seule pensée. Je n'ai plus d'autre but dans la vie que celui de la quitter, je ne veux rien faire pour en prévenir ni pour en hâter la fin, mais je me coucherai sans chagrin pour mourir le jour où la maladie viendra. Voilà, monsieur, dans toute leur sincérité, les événements de la vie antérieure à celle que je mène ici. Je ne vous ai rien déguisé de mes fautes, elles ont été grandes, elles me sont communes avec quelques hommes. J'ai beaucoup souffert, je souffre tous les jours; mais j'ai vu dans mes souffrances la condition d'un heureux avenir. Néanmoins, malgré ma résignation, il est des peines contre lesquelles je suis sans force. Aujourd'hui, j'ai failli succomber à des tortures secrètes, devant vous, à votre insu...

Genestas bondit sur sa chaise.

— Oui, capitaine Bluteau, vous étiez là. Ne m'avez-vous pas montré le lit de la mère Colas lorsque nous avons couché Jacques? Eh bien! s'il m'est impossible de voir un enfant sans penser à l'ange que j'ai perdu jugez de mes douleurs en couchant un enfant condamné à mourir? Je ne sais pas voir froidement un enfant.

Genestas pâlit.

— Oui, les jolies têtes blondes, les têtes innocentes des enfants que je rencontre me parlent toujours de mes malheurs et réveillent mes tourments. Enfin il m'est affreux de penser que tant de gens me remercient du peu de bien que je fais ici quand ce bien est le fruit de mes remords. Vous connaissez seul, capitaine, le secret de ma vie. Si j'avais puisé mon courage dans un sentiment plus pur que ne l'est celui de mes fautes, je serais bien heureux! mais aussi n'aurais-je eu rien à vous dire de moi.

CHAPITRE V.

Élégies.

Son récit terminé, Benassis remarqua sur la figure du militaire une expression profondément soucieuse qui le frappa. Touché d'avoir été si bien compris, il se repentit presque d'avoir affligé son hôte, et lui dit: — Mais, capitaine Bluteau, mes malheurs...

— Ne m'appelez pas le capitaine Bluteau, s'écria Genestas en interrompant le médecin et se levant soudain par un mouvement impétueux qui semblait accuser une sorte de mécontentement intérieur. Il n'existe pas de capitaine Bluteau, je suis un gredin!

Benassis regarda, non sans une vive surprise, Genestas qui se promenait dans le salon comme un bourdon cherchant une issue pour sortir de la chambre où il est entré par mégarde.

— Mais, monsieur, qui donc êtes-vous? demanda Benassis.

— Ah! voilà, répondit le militaire en revenant se placer devant le médecin, qu'il n'osait envisager. Je vous ai trompé, reprit-il d'une voix altérée. Pour la première fois de ma vie, j'ai fait un mensonge, et j'en suis bien puni, car je ne peux plus vous dire l'objet ni de ma visite ni de mon maudit espionnage. Depuis que j'ai pour ainsi dire entrevu votre âme, j'aurais mieux aimé recevoir un soufflet que de vous entendre m'appeler Bluteau! Vous pouvez me pardonner cette imposture, vous; mais moi je ne me la pardonnerai jamais, moi, Pierre-Joseph Genestas, qui, pour sauver ma vie, ne mentirais pas devant un conseil de guerre.

— Vous êtes le commandant Genestas! s'écria Benassis en se levant. Il prit la main de l'officier, la serra fort affectueusement et dit: — Monsieur, comme vous le prétendiez tout à l'heure, nous étions amis sans nous connaître. J'ai bien vivement désiré de vous voir en entendant parler de vous par M. Gravier. Un homme de Plutarque, me disait-il de vous.

— Je ne suis point de Plutarque, répondit Genestas, je suis indigne de vous, et je me battrais. Je devais vous avouer tout bonnement mon secret. Mais non! J'ai bien fait de prendre un masque et de venir moi-même chercher ici des renseignements sur vous. Je sais maintenant que je dois me taire. Si j'avais agi franchement, je vous eusse fait de la peine. Dieu me préserve de vous causer le moindre chagrin!

— Mais je ne vous comprends pas, commandant.

— Restons-en là. Je ne suis pas malade, j'ai passé une bonne journée, et je m'en irai demain. Quand vous viendrez à Grenoble, vous y trouverez un ami de plus, et ce n'est pas un ami pour rire. La bourse, le sabre, le sang, tout est à vous chez Pierre-Joseph Genestas. Après tout, vous avez semé vos paroles dans un bon terrain. Quand j'aurai ma retraite, j'irai dans une manière de trou, j'en serai le maire, et tâcherai de vous imiter. S'il me manque votre science, j'étudierai.

— Vous avez raison, monsieur: le propriétaire qui emploie son temps à corriger un simple vice d'exploitation dans une commune fait à son pays autant de bien que peut en faire le meilleur médecin: si l'un soulage les douleurs de quelques hommes, l'autre panse les plaies de la patrie. Mais vous excitez singulièrement ma curiosité. Puis-je donc vous être utile en quelque chose?

— Utile; dit le commandant d'une voix émue. Mon Dieu! mon cher monsieur Benassis, le service que je venais vous prier de me rendre est presque impossible. Tenez, j'ai bien tué des chrétiens dans ma vie, mais on peut tuer les gens et avoir un bon cœur; aussi, quelque rude que je paraisse, sais-je encore comprendre certaines choses.

— Mais parlez.

— Non, je ne veux pas vous causer volontairement de la peine.

— Oh! commandant, je puis beaucoup souffrir.

— Monsieur, dit le militaire en tremblant, il s'agit de la vie d'un enfant.

Le front de Benassis se plissa soudain; mais il fit un geste pour prier Genestas de continuer.

— Un enfant, reprit le commandant, qui peut encore être sauvé par des soins constants et minutieux. Où trouver un médecin capable de se consacrer à un seul malade? à coup sûr il n'était pas dans une ville. J'avais entendu parler de vous comme d'un excellent homme, mais j'avais peur d'être la dupe de quelque réputation usurpée. Or, avant de confier mon petit à ce M. Benassis sur qui l'on me racontait tant de belles choses, j'ai voulu l'étudier. Maintenant...

— Assez, dit le médecin. Cet enfant est donc à vous?

— Non, mon cher monsieur Benassis, non. Pour vous expliquer ce mystère, il faudrait vous raconter une histoire où je ne joue pas le plus beau rôle; mais vous m'avez confié vos secrets, je puis bien vous dire les miens.

— Attendez, commandant, dit le médecin en appelant Jacquotte qui vint aussitôt, et à laquelle il demanda son thé. Voyez-vous, commandant, le soir, quand tout dort, je ne dors pas, moi!... Mes chagrins m'oppressent, je cherche alors à les oublier en buvant du thé. Cette boisson procure une sorte d'ivresse nerveuse, un sommeil sans lequel je ne vivrais pas. Refusez-vous toujours d'en prendre?

— Moi, dit Genestas, je préfère votre vin de l'Ermitage.

— Soit. Jacquotte, dit Benassis à sa servante, apportez du vin et des biscuits.

— Nous nous coifferons pour la nuit, reprit le médecin en s'adressant à son hôte.

— Ce thé doit vous faire bien du mal, dit Genestas.

— Il me cause d'horribles accès de goutte, mais je ne saurais me défaire de cette habitude, elle est trop douce, elle me donne tous les soirs un moment pendant lequel la vie n'est plus pesante. Allons, je vous écoute, votre récit effacera peut-être l'impression trop vive des souvenirs que je viens d'évoquer.

— Mon cher monsieur, dit Genestas en plaçant sur la cheminée

son verre vide, après la retraite de Moscou, mon régiment se refit dans une petite ville de Pologne. Nous y rachetâmes des chevaux à prix d'or, et nous y restâmes en garnison jusqu'au retour de l'empereur. Voilà qui va bien. Il faut vous dire que j'avais alors un ami. Pendant la retraite, je fus plus d'une fois sauvé par les soins d'un maréchal des logis nommé Renard, qui fit pour moi de ces choses après lesquelles deux hommes doivent être frères, sauf les exigences de la discipline. Nous étions logés dans la même maison, un de ces nids à rats construits en bois où demeurait toute une famille, et où vous n'auriez pas cru pouvoir mettre un cheval. Cette bicoque appartenait à des Juifs qui y pratiquaient leurs trente-six commerces, et le vieux père juif, de qui les doigts ne se trouvèrent pas gelés pour manier de l'or, avait très-bien fait ses affaires pendant notre déroute. Ces gens-là, ça vit dans l'ordure et ça meurt dans l'or. Leur maison était élevée sur des caves, en bois bien entendu, sous lesquelles ils avaient fourré leurs enfants, et notamment une fille belle comme une Juive quand elle se tient propre et qu'elle n'est pas blonde. Ça avait dix-sept ans, c'était blanc comme neige, des yeux de velours, des cils noirs comme des queues de rat, des cheveux luisants, touffus, qui donnaient envie de les manier, une créature vraiment parfaite! Enfin, monsieur, j'aperçus le premier ces singulières provisions, un soir que l'on me croyait couché et que je fumais tranquillement ma pipe en me promenant dans la rue. Ces enfants grouillaient tous pêle-mêle comme une nichée de chiens. C'était drôle à voir. Le père et la mère soupaient avec eux. A force de regarder, je découvris dans le brouillard de fumée que faisait le père avec ses bouffées de tabac la jeune fille qui se trouvait là comme un napoléon tout neuf dans un tas de gros sous. Moi, mon cher Benassis, je n'ai jamais eu le temps de réfléchir à l'amour; cependant, lorsque je vis cette jeune fille, je compris que jusqu'alors je n'avais fait que céder à la nature; mais cette fois tout en était: la tête, le cœur et le reste. Je devins donc amoureux de la tête aux pieds, oh! mais rudement! Je demeurai là, fumant ma pipe, occupé à regarder la Juive, jusqu'à ce qu'elle eût soufflé sa chandelle et qu'elle se fût couchée. Impossible de fermer l'œil! je restai pendant toute la nuit chargeant ma pipe, la fumant, me promenant dans la rue. Je n'avais jamais été comme ça. Ce fut la seule fois de ma vie que je pensai à me marier. Quand vint le jour, j'allai seller mon cheval, et je trottai pendant deux grandes heures dans la campagne pour me rafraîchir; et, sans m'en apercevoir, j'avais presque fourbu ma bête... Genestas s'arrêta, regarda son nouvel ami d'un air inquiet, et lui dit : — Excusez-moi, Benassis, je ne suis pas orateur, je parle comme ça me vient; si j'étais dans un salon, je me gênerais, mais avec vous et à la campagne...

— Continuez, dit le médecin.

— Quand je revins à ma chambre, j'y trouvai Renard tout affairé. Me croyant tué en duel, il nettoyait ses pistolets, et avait idée de chercher chicane à celui qui m'aurait mis à l'ombre... Oh! mais voilà le caractère du pèlerin. Je confiai mon amour à Renard, en lui montrant la niche aux enfants. Comme mon Renard entendait le patois de ces chinois-là, je le priai de m'aider à faire mes propositions au père et à la mère, et de tâcher d'établir une correspondance avec Judith. Elle se nommait Judith. Enfin, monsieur, pendant quinze jours je fus le plus heureux des hommes, parce que tous les soirs le Juif et sa femme nous firent souper avec Judith. Vous connaissez ces choses-là, je ne vous en impatienterai nullement; cependant, si vous ne comprenez pas le tabac, vous ignorez le plaisir d'un honnête homme qui fume tranquillement sa pipe avec son ami Renard et le père de la fille, en voyant la princesse. C'est très-agréable. Mais je dois vous dire que Renard était un Parisien, un fils de famille. Son père, qui faisait un gros commerce d'épicerie, l'avait élevé pour être notaire, et il savait quelque chose; mais, la conscription l'ayant pris, il lui fallut dire adieu à l'écritoire. Moulé d'ailleurs pour porter l'uniforme, il avait une figure de jeune fille, et connaissait l'art d'enjôler le monde parfaitement bien. C'était lui que Judith aimait, et elle se souciait de moi comme un cheval se soucie de poulets rôtis. Pendant que je m'extasiais et que je voyageais dans la lune en regardant Judith, mon Renard, qui n'avait pas volé son nom, entendez-vous! faisait son chemin sous terre; le traître s'entendait avec la fille, et si bien, qu'ils se marièrent à la mode du pays, parce que les permissions auraient été trop de temps à venir. Mais il promit d'épouser suivant la loi française, si par hasard le mariage était attaqué. Le fait est qu'en France madame Renard redevint mademoiselle Judith. Si j'avais su cela, moi, j'aurais tué Renard, et net, sans seulement lui laisser le temps de souffler; mais le père, la mère, la fille et mon maréchal des logis, tout cela s'entendait comme des larrons en foire. Pendant que je fumais ma pipe, que j'adorais Judith comme un saint sacrement, mon Renard convenait de ses rendez-vous, et poussait très-bien ses petites affaires. Vous êtes la seule personne à qui j'aie parlé de cette histoire, que je nomme une infamie. Je me suis toujours demandé pourquoi un homme qui mourrait de honte s'il prenait une pièce d'or vole la femme le bonheur, la vie de son ami sans scrupule. Enfin mes mâtins étaient mariés et heureux, que j'étais toujours là le soir, à souper, admirant comme un imbécile Judith, et répondant comme un *tenor* aux mines qu'elle faisait pour me clore les yeux. Vous pensez bien qu'ils ont payé leurs tromperies singulièrement cher. Foi d'honnête homme, Dieu fait plus attention aux choses de ce monde que nous ne le croyons. Voici les Russes qui nous débordent. La campagne de 1813 commence. Nous sommes envahis. Un beau matin, l'ordre nous arrive de nous trouver sur le champ de bataille de Lutzen à une heure dite. L'empereur savait bien ce qu'il faisait en nous commandant de partir promptement. Les Russes nous avaient tournés. Notre colonel s'embarbouille à faire des adieux à une Polonaise qui demeurait à un demi-quart de lieue de la ville, et l'avant-garde des Cosaques l'empoigne juste, lui et son piquet. Nous n'avons que le temps de monter à cheval, de nous former en avant de la ville pour livrer une escarmouche de cavalerie et repousser mes Russes, afin d'avoir le temps de filer pendant la nuit. Nous avons chargé durant trois heures et fait de vrais tours de force. Pendant que nous nous battions, les équipages et notre matériel prenaient les devants. Nous avions un parc d'artillerie et de grandes provisions de poudre furieusement nécessaires à l'empereur : il fallait les lui amener à tout prix. Notre défense en imposa aux Russes, qui nous crurent soutenus par un corps d'armée. Néanmoins, bientôt avertis de leur erreur par des espions, ils apprirent qu'il n'avaient devant eux qu'un régiment de cavalerie et nos dépôts d'infanterie. Alors, monsieur, vers le soir, ils firent une attaque à tout démolir, et si chaude, que nous y sommes restés plusieurs. Nous fûmes enveloppés. J'étais avec Renard au premier rang, et je voyais mon Renard se battant et chargeant comme un démon, car il pensait à sa femme. Grâce à lui, nous pûmes regagner la ville, que nos malades avaient mise en état de défense; mais c'était à faire pitié. Nous rentrions les derniers, lui et moi, nous trouvons notre chemin barré par un gros de Cosaques, et nous piquons là-dessus. Un de ces sauvages allait m'enfiler avec sa lance, Renard le voit, pousse son cheval entre nous deux pour détourner le coup; sa pauvre bête, un bel animal, ma foi! reçoit le fer, entraîne, en tombant par terre, Renard et le Cosaque. Je tue le Cosaque, je prends Renard par le bras et le mets devant moi sur mon cheval en travers comme un sac de blé. —Adieu, mon capitaine, tout est fini, me dit Renard. — Non, lui répondis-je, faut voir. J'étais alors en ville, je descends, et l'assieds au coin d'une maison, sur un peu de paille. Il avait la tête brisée, la cervelle dans ses cheveux, et il parlait. Oh! c'était un fier homme! — Nous sommes quittes, dit-il. Je vous ai donné ma vie, je vous avais pris Judith. Ayez soin d'elle et de son enfant, si elle en a un. D'ailleurs, épousez-la. Monsieur, dans le premier moment, je le laissai là comme un chien; mais, quand ma rage fut passée, je revins... il était mort. Les Cosaques avaient mis le feu à la ville, je me souvins alors de Judith; j'allai donc la chercher, elle se mit en croupe, et, grâce à la vitesse de mon cheval, je rejoignis le régiment, qui avait opéré sa retraite. Quant au Juif et à sa famille, plus personne! tous disparus comme des rats. Judith seule attendait Renard. Je ne lui ai rien dit, vous comprenez, dans le commencement. Monsieur, il m'a fallu songer à cette femme au milieu de tous les désastres de la campagne de 1813, la loger, lui donner ses aises, enfin la soigner, et je crois qu'elle ne s'est guère aperçue de l'état où nous étions. J'avais l'attention de la tenir toujours à dix lieues de nous, en avant, vers la France; elle est accouchée d'un garçon pendant que nous nous battions à Hanau. Je fus blessé à cette affaire-là, je rejoignis Judith à Strasbourg, puis je revins sur Paris, car j'ai eu le malheur d'être au lit pendant la campagne de France. Sans ce triste hasard, je passais dans les grenadiers de la garde, l'empereur m'y avait donné de l'avancement. Enfin, monsieur, j'ai donc été obligé de soutenir une femme, un enfant qui ne m'appartenait point, et j'avais trois côtes ébréchées! Vous comprenez que ma solde, ce n'était pas la France. Le père Renard, vieux requin sans dents, ne voulut pas de sa bru, le père juif était fondu, Judith se mourait de chagrin. Un matin elle pleurait en achevant mon pansement. — Judith, lui dis-je, votre enfant est perdu. — Et moi aussi, dit-elle. — Bah! répondis-je, nous allons faire venir les papiers nécessaires, je vous épouserai et reconnaîtrai pour mien l'enfant de... Je n'ai pas pu achever. Ah! mon cher monsieur, l'on peut tout faire pour recevoir le regard de morte par lequel Judith me remercia. Je vis que je l'aimais toujours et dès ce jour-là son petit entra dans mon cœur. Pendant que les papiers, le père et la mère juifs étaient en route, la pauvre femme acheva de mourir. L'avant-veille de sa mort, elle eut la force de s'habiller, de se parer, de faire toutes les cérémonies d'usage, de signer leurs tas de papiers; puis, quand son enfant eut un nom et un père, elle revint se coucher; je lui baisai les mains et le front, puis elle mourut. Voilà mes noces. Le surlendemain, après avoir acheté les quelques pieds de terre où la pauvre fille est couchée, je me suis trouvé le père d'un orphelin que j'ai mis en nourrice pendant la campagne de 1815. Depuis ce temps-là, sans que personne sût mon histoire, qui n'était pas belle à dire, j'ai pris soin de ce petit drôle comme s'il était à moi. Son grand-père est au diable, il est ruiné, il court avec sa famille entre la Perse et la Russie. Il y a des chances pour qu'il fasse fortune, car il paraît s'entendre au commerce des pierres précieuses. J'ai mis cet enfant au collége; mais dernièrement je l'ai fait si

bien manœuvrer dans ses mathématiques pour le colloquer à l'École polytechnique, et l'en voir sortir avec un bon état, que le pauvre petit bonhomme est tombé malade. Il a la poitrine faible. A entendre les médecins de Paris, il y aurait encore de la ressource s'il courait dans les montagnes, s'il était soigné comme il faut, à tout moment, par un homme de bonne volonté. J'avais donc pensé à vous, et j'étais venu pour faire une reconnaissance de vos idées, de votre train de vie. D'après ce que vous m'avez dit, je ne saurais vous donner ce chagrin-là, quoique nous soyons déjà bons amis.

— Commandant, dit Benassis après un moment de silence, amenez-moi l'enfant de Judith. Dieu veut sans doute que je passe par cette dernière épreuve, et je la subirai. J'offrirai ces souffrances au Dieu dont le fils est mort sur la croix. D'ailleurs mes émotions pendant votre récit ont été douces, n'est-ce pas d'un favorable augure?

Genestas serra vivement les deux mains de Benassis dans les siennes, sans pouvoir réprimer quelques larmes qui humectèrent ses yeux et roulèrent sur ses joues tannées.

— Gardons-nous le secret de tout cela, dit-il.

— Oui, commandant. Vous n'avez pas bu.

— Je n'ai pas soif, répondit Genestas. Je suis tout bête.

— Eh bien! quand me l'amènerez-vous?

— Mais demain, si vous voulez. Il est à Grenoble depuis deux jours.

— Eh bien! partez demain matin et revenez, je vous attendrai chez la Fosseuse, où nous déjeunerons tous les quatre ensemble.

— Convenu, dit Genestas.

Les deux amis allèrent se coucher en se souhaitant mutuellement une bonne nuit. En arrivant sur le palier qui séparait leurs chambres, Genestas posa sa lumière sur l'appui de la croisée et s'approcha de Benassis.

— Tonnerre de Dieu! lui dit-il avec un naïf enthousiasme, je ne vous quitterai pas ce soir sans vous dire que, vous le troisième parmi les chrétiens, m'avez fait comprendre qu'il y avait quelque chose là-haut! Et il montra le ciel.

Le médecin répondit par un sourire plein de mélancolie, et serra très-affectueusement la main que Genestas lui tendait.

Le lendemain, avant le jour, le commandant Genestas partit pour la ville, et vers le milieu de la journée il se trouvait sur la grande route de Grenoble au bourg, à la hauteur du sentier qui menait chez la Fosseuse. Il était dans un de ces chars découverts et à quatre roues, menés par un seul cheval, voiture légère qui se rencontre sur toutes les routes de ces pays montagneux. Genestas avait pour compagnon un jeune homme maigre et chétif, qui paraissait n'avoir que douze ans, quoiqu'il entrât dans sa seizième année. Avant de descendre, l'officier regarda dans plusieurs directions afin de trouver dans la campagne un paysan qui se chargeât de ramener la voiture chez Benassis, car l'étroitesse du sentier ne permettait pas de la conduire jusqu'à la maison de la Fosseuse. Le garde champêtre déboucha par hasard sur la route, et tira de peine Genestas, qui put, avec son fils adoptif, gagner à pied le lieu du rendez-vous, à travers les sentiers de la montagne.

— Ne serez-vous pas heureux, Adrien, de courir dans ce beau pays pendant une année, d'apprendre à chasser, à monter à cheval, au lieu de pâlir sur vos livres? Tenez, voyez!

Adrien jeta sur la vallée le regard pâle d'un enfant malade; mais, indifférent comme le sont tous les jeunes gens aux beautés de la nature, il dit sans cesser de marcher: — Vous êtes bien bon, mon père.

Genestas eut le cœur froissé par cette insouciance maladive, et atteignit la maison de la Fosseuse sans avoir adressé la parole à son fils.

— Commandant, vous êtes exact! s'écria Benassis en se levant du banc de bois sur lequel il était assis.

Mais il reprit aussitôt sa place, et demeura tout pensif en voyant Adrien; il en étudia lentement la figure jaune et fatiguée, non sans admirer les belles lignes ovales qui prédominaient dans cette noble physionomie. L'enfant, le vivant portrait de sa mère, tenait d'elle un teint olivâtre et de beaux yeux noirs, spirituellement mélancoliques. Tous les caractères de la beauté juive polonaise se trouvaient dans cette tête chevelue, trop forte pour le corps frêle auquel elle appartenait.

— Dormez-vous bien, mon petit homme? lui demanda Benassis.

— Oui, monsieur.

— Montrez-moi vos genoux, retroussez votre pantalon.

Adrien dénoua ses jarretières en rougissant, et montra son genou, que le médecin palpa soigneusement.

— Bien. Parlez, criez, criez fort!

Adrien cria.

— Assez! Donnez-moi vos mains.

Le jeune homme tendit des mains molles et blanches, veinées de bleu comme celles d'une femme.

— Dans quel collége étiez-vous à Paris?

— A Saint-Louis.

— Votre proviseur ne lisait-il pas son bréviaire pendant la nuit?

— Oui, monsieur.

— Vous ne dormiez donc pas tout de suite?

Adrien ne répondant pas, Genestas dit au médecin: — Ce proviseur est un digne prêtre, il m'a conseillé de retirer mon petit fantassin pour cause de santé.

— Eh bien! répondit Benassis en plongeant un regard lumineux dans les yeux tremblants d'Adrien, il y a encore de la ressource. Oui, nous ferons un homme de cet enfant. Nous vivrons ensemble comme deux camarades, mon garçon! Nous nous coucherons et nous nous lèverons de bonne heure. J'apprendrai à votre fils à monter à cheval, commandant. Après un mois ou deux consacrés à lui refaire l'estomac par le régime du laitage, je lui aurai un port d'armes, des permis de chasse, et le remettrai entre les mains de Butifer, et ils iront tous deux chasser le chamois. Donnez quatre ou cinq mois de vie agreste à votre fils, et vous ne le reconnaîtrez plus, commandant. Butifer va se trouver bien heureux! Je connais le pèlerin, il vous mènera, mon petit ami, jusqu'en Suisse, à travers les Alpes, vous hissera sur les pics, et vous grandira de six pouces en six mois; il rougira vos joues, endurcira vos nerfs, et vous fera oublier vos mauvaises habitudes de collége. Vous pourrez alors aller reprendre vos études, et vous deviendrez un homme. Butifer est un honnête


Je me couchais dans un coin de rocher et je regardais le temps. — PAGE 49.

garçon, nous pouvons lui confier la somme nécessaire pour défrayer la dépense de vos voyages et de vos chasses, sa responsabilité me le rendra sage pendant une demi-année, et pour lui ce sera autant de gagné.

La figure de Genestas semblait s'éclairer de plus en plus à chaque parole du médecin.

— Allons déjeuner. La Fosseuse est impatiente de vous voir, dit Benassis en donnant une petite tape sur les joues d'Adrien.

— Il n'est donc pas poitrinaire ? demanda Genestas au médecin en le prenant par le bras et l'entraînant à l'écart.

— Pas plus que vous ni moi.

— Mais qu'a-t-il?

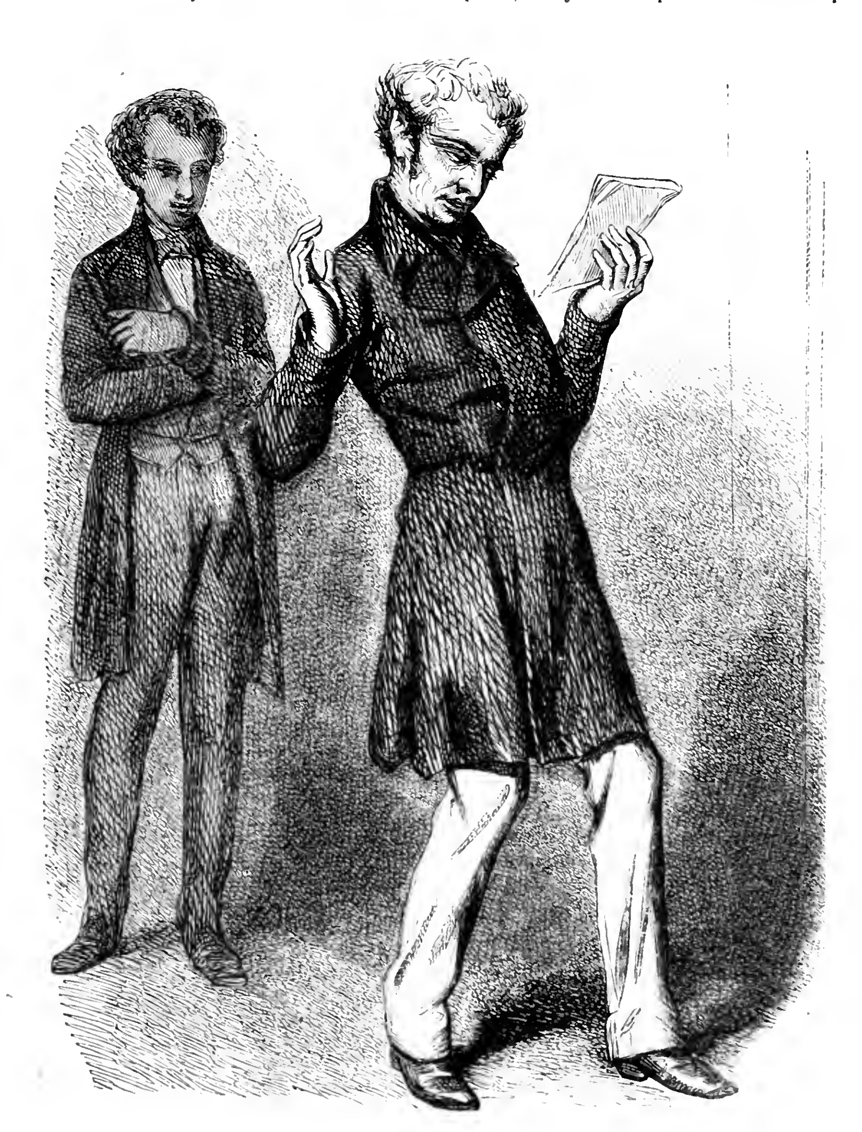
— Bah ! répondit Benassis, il est dans un mauvais moment, voilà tout.

La Fosseuse se montra sur le seuil de sa porte, et Genestas n'en vit pas sans surprise la mise à la fois simple et coquette. Ce n'était plus la paysanne de la veille, mais une élégante et gracieuse femme de Paris qui lui jeta des regards contre lesquels il se trouva faible. Le soldat détourna les yeux sur une table de noyer sans nappe, mais si bien cirée, qu'elle semblait avoir été vernie, et où étaient des œufs, du beurre, un pâté, des fraises de montagne qui embaumaient. Partout la pauvre fille avait mis des fleurs qui faisaient voir que pour elle ce jour était une fête. A cet aspect, le commandant ne put s'empêcher d'envier cette simple maison et cette pelouse, il regarda la paysanne d'un air qui exprimait à la fois des espérances et des doutes; puis il reporta ses yeux sur Adrien, à qui la Fosseuse servait des œufs en s'occupant de lui par maintien.

— Commandant, dit Benassis, vous savez à quel prix vous recevez ici l'hospitalité. Vous devez conter à ma Fosseuse quelque chose de militaire.

— Il faut d'abord laisser monsieur déjeuner tranquillement, mais, après qu'il aura pris son café...

— Certes, je le veux bien, répondit le commandant; néanmoins je mets une condition à mon récit, vous nous direz une aventure de votre ancienne existence.



... et s'écrie : — Ah ! mon Dieu ! peut-être est-elle libre ! — PAGE 51.

— Mais, monsieur, répondit-elle en rougissant, il ne m'est jamais rien arrivé qui vaille la peine d'être raconté. — Voulez-vous encore un peu de ce pâté au riz, mon petit ami? dit-elle en voyant l'assiette d'Adrien vide.

— Oui, mademoiselle.

— Il est délicieux, ce pâté, dit Genestas.

— Que direz-vous donc de son café à la crème? s'écria Benassis.

— J'aimerais mieux entendre notre jolie hôtesse.

— Vous vous y prenez mal, Genestas, dit Benassis. Ecoute, mon enfant, reprit le médecin en s'adressant à la Fosseuse, à qui il serra la main, cet officier que tu vois là près de toi cache un cœur excellent sous des dehors sévères, et tu peux causer ici à ton aise. Parle, ou tais-toi, nous ne voulons pas t'importuner. Pauvre enfant, si jamais tu peux être entendue et comprise, ce sera par les trois personnes avec lesquelles tu te trouves en ce moment. Raconte-nous tes amours passées, ce ne sera point prendre sur les secrets actuels de ton cœur.

— Voici le café que nous apporte Mariette, répondit-elle. Lorsque vous serez tous servis, je veux bien vous dire mes amours. — Mais, monsieur le commandant n'oubliera pas sa promesse, ajouta-t-elle en lançant à Genestas un regard à la fois modeste et agressif.

— J'en suis incapable, mademoiselle, répondit respectueusement Genestas.

— A l'âge de seize ans, dit la Fosseuse, quoique je fusse malingre, j'étais forcée de mendier mon pain sur les routes de la Savoie. Je couchais aux Echelles, dans une grande crèche pleine de paille. L'aubergiste qui me logeait était un bon homme, mais sa femme ne pouvait pas me souffrir et m'injuriait toujours. Ça me faisait bien de la peine, car je n'étais pas une mauvaise pauvresse ; je priais Dieu soir et matin, je ne volais point, j'allais au commandement du ciel, demandant de quoi vivre, parce que je ne savais rien faire et que j'étais vraiment malade, tout à fait incapable de lever une houe ou de dévider du coton. Eh bien ! je fus chassée de chez l'aubergiste à cause d'un chien. Sans parents, sans amis, depuis ma naissance, je n'avais rencontré chez personne de regards qui me fissent du bien. La bonne femme Morin, qui m'a élevée, était morte, elle a été bien bonne pour moi, mais je ne me souviens guère de ses caresses; d'ailleurs, la pauvre vieille travaillait à la terre comme un homme ; et, si elle me dorlotait, elle me donnait aussi des coups de cuiller sur les doigts quand j'allais trop vite en mangeant notre soupe dans son écuelle. Pauvre vieille ! il ne se passe point de jours que je ne la mette dans mes prières; veuille le bon Dieu lui faire là-haut une vie plus heureuse qu'ici-bas, surtout un lit meilleur ; elle se plaignait toujours du grabat où nous couchions toutes les deux. Vous ne sauriez vous imaginer, mes chers messieurs, comme ça vous blesse l'âme que de ne récolter que des injures, des rebuffades et des regards qui vous percent le cœur comme si l'on vous y donnait des coups de couteau. J'ai fréquenté de vieux pauvres à qui ça ne faisait plus rien du tout : mais je n'étais point née pour ce métier-là. Un *non* m'a toujours fait pleurer. Chaque soir, je revenais plus triste, et je ne me consolais qu'après avoir dit mes prières. Enfin, dans toute la création de Dieu, il ne se trouvait pas un seul cœur où je pusse reposer le mien. Je n'avais que le bleu du ciel pour ami. J'ai toujours été heureuse en voyant le ciel tout bleu. Quand le vent avait balayé les nuages, je me couchais dans un coin des rochers, et je regardais le temps. Je rêvais alors que j'étais une grande dame. A force de voir, je me croyais baignée dans ce bleu : je vivais là-haut en idée, je ne me sentais plus rien de pesant, je montais, montais, et je devenais tout aise. Pour en revenir à mes amours, je vous dirai que l'aubergiste avait eu de sa chienne un petit chien gentil comme une personne, blanc, moucheté de noir aux pattes ; je le vois toujours, ce chérubin? Ce pauvre petit est la seule créature qui dans ce temps-là

 Paris. — Imp. Simon Raçon & Cie, rue d'Erfurth, 1.

m'ait jeté des regards d'amitié ; je lui gardais mes meilleurs morceaux, il me connaissait, venait au-devant de moi le soir, n'avait point honte de ma misère, sautait sur moi, me léchait les pieds ; enfin il y avait dans ses yeux quelque chose de si bon, de si reconnaissant, que souvent je pleurais en le voyant. — Voilà pourtant le seul être qui m'aime bien, disais-je. L'hiver il se couchait à mes pieds. Je souffrais tant de le voir battu, que je l'avais accoutumé à ne plus entrer dans la maison pour y voler des os, et il se contentait de mon pain. Si j'étais triste, il se mettait devant moi, me regardait dans les yeux, et semblait me dire : — Tu es donc triste, ma pauvre Fosseuse ? Si les voyageurs me jetaient des sous, il les ramassait dans la poussière et me les apportait, ce bon caniche. Quand j'ai eu cet ami-là, j'ai été moins malheureuse. Je mettais de côté tous les jours quelques sous pour tâcher de faire cinquante francs afin de l'acheter au père Manseau. Un jour sa femme, voyant que le chien m'aimait, s'avisa d'en raffoler. Notez que le chien ne pouvait pas la souffrir. Ces bêtes-là, ça flaire les âmes ! elles voient tout de suite quand on les aime. J'avais une pièce d'or de vingt francs cousue dans le haut de mon jupon, alors je dis à M. Manseau : — Mon cher monsieur, je comptais vous offrir mes économies de l'année pour votre chien ; mais, avant que votre femme ne le veuille pour elle, quoiqu'elle ne s'en soucie guère, vendez-le-moi vingt francs ; tenez, les voici. — Non, ma mignonne, me dit-il, serrez vos vingt francs. Le ciel me préserve de prendre l'argent des pauvres ! Gardez le chien. Si ma femme crie trop, allez-vous-en. Sa femme lui fit une scène pour le chien... Ah ! mon Dieu, l'on aurait dit que le feu était à la maison ; et vous ne savez pas ce qu'elle imagina ? Voyant que le chien était à moi d'amitié, qu'elle ne pourrait jamais l'avoir, elle l'a fait empoisonner. Mon pauvre caniche est mort entre mes bras, je l'ai pleuré comme si c'eût été mon enfant, et je l'ai enterré sous un sapin. Vous ne savez pas tout ce que j'ai mis dans cette fosse. Je me suis dit, en m'asseyant là, que je serais donc toujours seule sur la terre, que rien ne me réussirait, que j'allais redevenir comme j'étais auparavant, sans personne au monde, et que je ne verrais pour moi d'amitié dans aucun regard. Je suis restée enfin là toute une nuit, à la belle étoile, priant Dieu de m'avoir en pitié. Quand je revins sur la route, je vis un petit pauvre de dix ans qui n'avait pas de mains. Le bon Dieu m'a exaucée, pensais-je. Je ne l'avais jamais prié comme je le fis pendant cette nuit-là. Je vais prendre soin de ce pauvre petit, me dis-je, nous mendierons ensemble, et je serai sa mère : à deux on doit mieux réussir ; j'aurai peut-être plus de courage pour lui que je n'en ai pour moi ! D'abord le petit a paru content, il lui aurait été bien difficile de ne pas l'être : je faisais tout ce qu'il voulait, je lui donnais ce que j'avais de meilleur, enfin j'étais son esclave, il me tyrannisait ; mais ça me semblait toujours mieux que d'être seule. Bah ! aussitôt que le petit ivrogne a su que j'avais vingt francs dans le haut de ma robe, il l'a décousue et m'a volé ma pièce d'or, le prix de mon pauvre caniche ! je voulais faire dire des messes avec. Un enfant sans mains ! ça fait trembler. Ce vol m'a plus découragée de la vie que je ne sais quoi. Je ne pouvais donc rien aimer qui ne me pérît entre les mains. Un jour je vois venir une jolie calèche française qui montait la côte des Échelles. Il se trouvait dedans une demoiselle belle comme une vierge Marie, et un jeune homme qui lui ressemblait. — « Vois donc la jolie fille ! » lui dit ce jeune homme en me jetant une pièce d'argent. Vous seul, monsieur Benassis, pouvez savoir le bonheur que me causa ce compliment, le seul que j'aie jamais entendu ; mais le monsieur aurait bien dû ne pas me jeter d'argent. Aussitôt, poussée par mille je ne sais quoi qui m'ont tarabusté la tête, je me suis mise à courir par des sentiers qui coupaient au plus court ; et me voilà dans les rochers des Échelles bien avant la calèche qui montait tout doucement. J'ai pu revoir le jeune homme, il a été tout surpris de me retrouver, et moi j'étais si aise, que le cœur me battait dans la gorge ; un je ne sais quoi m'attirait vers lui ; quand il m'eut reconnue, je repris ma course, en me doutant bien que la demoiselle et lui s'arrêteraient pour voir la cascade de Couz ; lorsqu'ils sont descendus, ils m'ont encore aperçue sous les noyers de la route, ils m'ont alors questionnée en paraissant s'intéresser à moi. Jamais de ma vie je n'avais entendu de voix plus douce que celle de ce beau jeune homme et de sa sœur, car c'était sûrement sa sœur ; j'y ai pensé pendant un an ; j'espérais toujours qu'ils reviendraient. J'aurais donné deux ans de ma vie rien que pour revoir ce voyageur, il paraissait si doux ! Voilà, jusqu'au jour où j'ai connu M. Benassis, les plus grands événements de ma vie ; car, quand ma maîtresse m'a renvoyée pour avoir mis sa méchante robe de bal, j'ai eu pitié d'elle, je lui ai pardonné ; et, foi d'honnête fille, si vous me permettez de vous parler franchement, je me suis crue bien meilleure qu'elle ne l'était, quoiqu'elle fût comtesse.

— Eh bien ! dit Genestas après un moment de silence, vous voyez que Dieu vous a prise en amitié ; ici vous êtes comme le poisson dans l'eau.

A ces mots, la Fosseuse regarda Benassis avec des yeux pleins de reconnaissance.

— Je voudrais être riche, dit l'officier.

Cette exclamation fut suivie d'un profond silence.

— Vous me devez une histoire, dit enfin la Fosseuse d'un son de voix câlin.

— Je vais vous la dire, répondit Genestas. La veille de la bataille de Friedland, reprit-il après une pause, j'avais été envoyé en mission au quartier du général Davoust, et je revenais à mon bivac, lorsqu'au détour d'un chemin je me trouve nez à nez avec l'empereur. Napoléon me regarde : — « Tu es le capitaine Genestas ? me dit-il. — Oui, sire. — Tu es allé en Égypte ? — Oui, sire. — Ne continue pas d'aller par ce chemin-là, me dit-il, prends à gauche, tu te trouveras plus tôt à ta division. » Vous ne sauriez imaginer avec quel accent de bonté l'empereur me dit ces paroles, lui qui avait bien d'autres chats à fouetter, car il parcourait le pays pour reconnaître son champ de bataille. Je vous raconte cette aventure pour vous faire voir quelle mémoire il avait, et vous apprendre que j'étais un de ceux dont la figure lui était connue. En 1815, j'ai prêté le serment. Sans cette faute-là, je serais peut-être colonel aujourd'hui ; mais je n'ai jamais eu l'intention de trahir les Bourbons ; dans ce temps-là je n'ai vu que la France à défendre. Je me suis trouvé chef d'escadron dans les grenadiers de la garde impériale, et, malgré les douleurs que je ressentais encore de ma blessure, j'ai fait ma partie de moulinet à la bataille de Waterloo. Quand tout a été dit, j'ai accompagné Napoléon ; puis, lorsqu'il a gagné Rochefort, je l'ai suivi malgré ses ordres : j'étais bien aise de veiller à ce qu'il ne lui arrivât pas de malheur en route. Aussi, lorsqu'il vint se promener sur le bord de la mer, me trouva-t-il en faction à dix pas de lui. « Eh bien ! Genestas, me dit-il en s'approchant de moi, nous ne sommes donc pas morts ? » Ce mot-là m'a crevé le cœur. Si vous l'aviez entendu, vous auriez frémi comme moi de la tête aux pieds. Il me montra ce scélérat de vaisseau anglais qui bloquait le port, et me dit : « — En voyant ça, je regrette de ne m'être pas noyé dans le sang de ma garde ! » — Oui, dit Genestas en regardant le médecin et la Fosseuse, voilà ses propres paroles. « — Les maréchaux qui vous ont empêché de charger vous-même, lui dis-je, et qui vous ont mis dans votre berlingot, n'étaient pas vos amis. — Viens avec moi, s'écria-t-il vivement, la partie n'est pas finie ! — Sire, je vous rejoindrai volontiers ; mais quant à présent j'ai sur les bras un enfant sans mère, et je ne suis pas libre. » Adrien que vous voyez là m'a donc empêché d'aller à Sainte-Hélène. « — Tiens, me dit-il, je ne t'ai jamais rien donné, tu n'étais pas de ceux qui avaient toujours une main pleine et l'autre ouverte ; voici la tabatière qui m'a servi pendant cette dernière campagne. Reste en France, il y faut des braves après tout ! Demeure au service, souviens-toi de moi. Tu es de mon armée le dernier Égyptien que j'aurai vu debout en France. » Et il me donna une petite tabatière. « Fais graver dessus : *honneur et patrie,* me dit-il, c'est l'histoire de nos deux dernières campagnes. » Puis, ceux qui l'accompagnaient l'ayant rejoint, je restai pendant toute la matinée avec eux. L'empereur allait et venait sur la côte, il était toujours calme, mais il fronçait parfois les sourcils. A midi, son embarquement fut jugé tout à fait impossible. Les Anglais savaient qu'il était à Rochefort, il fallait ou se livrer à eux ou retraverser la France. Nous étions tous inquiets. Les minutes étaient comme des heures. Napoléon se trouvait entre les Bourbons qui l'auraient fusillé, et les Anglais, qui ne sont point des gens honorables, car ils ne se laveront jamais de la honte dont ils se sont couverts en jetant sur un rocher un ennemi qui leur demandait l'hospitalité. Dans cette anxiété, je ne sais quel homme de sa suite lui présente le lieutenant Doret, un marin qui venait lui proposer les moyens de passer en Amérique. En effet, il y avait dans le port un brick de l'État et un bâtiment marchand. « — Capitaine, lui dit l'empereur, comment vous y prendriez-vous donc ? — Sire, répondit l'homme, vous serez sur le vaisseau marchand, je monterai le brick sous pavillon blanc avec des hommes dévoués, nous aborderons l'anglais, nous y mettrons le feu, nous sauterons, vous passerez. — Nous irons avec vous, » criai-je au capitaine. Napoléon nous regarda tous et dit : « — Capitaine Doret, restez à la France. » C'est la seule fois que j'aie vu Napoléon ému. Puis il nous fit un signe de main et rentra. Je partis quand je l'eus vu abordant le vaisseau anglais. Il était perdu, et il le savait. Il y avait dans le port un traître qui, par des signaux, avertissait les ennemis de la présence de l'empereur. Napoléon a donc essayé un dernier moyen, il a fait ce qu'il faisait sur les champs de bataille, il est allé à eux, au lieu de les laisser venir à lui. Vous parlez de chagrins, rien ne peut vous peindre le désespoir de ceux qui l'ont aimé pour lui.

— Où donc est sa tabatière ? dit la Fosseuse.

— Elle est à Grenoble, dans une boîte, répondit le commandant.

— J'irai la voir si vous me le permettez. Dire que vous avez une chose où il a mis ses doigts ! Il avait une belle main ?

— Très-belle.

— Est-il vrai qu'il soit mort ? demanda-t-elle. Là, dites-moi bien la vérité.

— Oui, certes, il est mort, ma pauvre enfant.

— J'étais si petite en 1815, que je n'ai jamais pu voir que son chapeau, encore ai-je manqué d'être écrasée à Grenoble.

— Voilà de bien bon café à la crème, dit Genestas. Eh bien ! Adrien, ce pays-ci vous plaira-t-il ? viendrez-vous voir mademoiselle ?

L'enfant ne répondit pas, il paraissait avoir peur de regarder la Fosseuse. Benassis ne cessait d'examiner ce jeune homme, dans l'âme duquel il semblait lire.

— Certes, il viendra la voir, dit Benassis. Mais revenons au logis, il faut que j'aille prendre un de mes chevaux pour faire une course assez longue. Pendant mon absence, vous vous entendrez avec Jacquotte.

— Venez donc avec nous, dit Genestas à la Fosseuse.

— Volontiers, répondit-elle, j'ai plusieurs choses à rendre à madame Jacquotte.

Ils se mirent en route pour revenir chez le médecin, et la Fosseuse, que cette compagnie rendait gaie, les conduisit par de petits sentiers à travers les endroits les plus sauvages de la montagne.

— Monsieur l'officier, dit-elle après un moment de silence, vous ne m'avez rien dit de vous, et j'aurais voulu vous entendre raconter quelque aventure de guerre. J'aime bien ce que vous avez dit de Napoléon, mais ça m'a fait mal... Si vous étiez bien aimable...

— Elle a raison, s'écria doucement Benassis, vous devriez nous conter quelque bonne aventure pendant que nous marchons. Allons, une affaire intéressante, comme celle de votre poutre à la Bérésina.

— J'ai bien peu de souvenirs, dit Genestas. Il se rencontre des gens auxquels tout arrive, et moi je n'ai jamais pu être le héros d'aucune histoire. Tenez, voici la seule drôlerie qui me soit arrivée. En 1805, je n'étais encore que sous-lieutenant, je fis partie de la grande armée, et je me trouvai à Austerlitz. Avant de prendre Ulm, nous eûmes à livrer quelques combats où la cavalerie donna singulièrement. J'étais alors sous le commandement de Murat, qui ne renonçait guère sur la couleur. Après une des premières affaires de la campagne, nous nous emparâmes d'un pays où il y avait plusieurs belles terres. Le soir, mon régiment se cantonna dans le parc d'un beau château habité par une jeune et jolie femme, une comtesse; je vais naturellement me loger chez elle, et j'y cours afin d'empêcher tout pillage. J'arrive au salon au moment où mon maréchal des logis couchait en joue la comtesse, et lui demandait brutalement ce que cette femme ne pouvait certes lui donner: il était trop laid; je relève d'un coup de sabre sa carabine, le coup part dans une glace; puis je flanque un revers à mon homme, et l'étends par terre. Aux cris de la comtesse, et en entendant le coup de fusil, tout son monde accourt et me menace. « — Arrêtez, dit-elle en allemand à ceux qui voulaient m'embrocher, cet officier m'a sauvé la vie! » Ils se retirent. Cette dame m'a donné son mouchoir, un beau mouchoir brodé que j'ai encore, et m'a dit que j'aurais toujours un asile dans sa terre, et que si j'éprouvais un chagrin, de quelque nature qu'il fût, je trouverais en elle une sœur et une amie dévouée; enfin elle y mit toutes les herbes de la Saint-Jean. Cette femme était belle comme un jour de noces mignonne comme une jeune chatte. Nous avons dîné ensemble. Le lendemain j'étais devenu amoureux fou; mais le lendemain il fallait se trouver en ligne à Guntzbourg, je crois, et je délogeai muni du mouchoir. Le combat se livre; je me disais: — A moi les balles! Mon Dieu, parmi toutes celles qui passent n'y en aura-t-il pas une pour moi? Mais je ne la souhaitais pas dans la cuisse, je n'aurais pas pu retourner au château. Je n'étais pas dégoûté, je voulais une bonne blessure au bras pour pouvoir être pansé, mignotté par la princesse. Je me précipitais comme un enragé sur l'ennemi. Je n'ai pas eu de bonheur, je suis sorti de là sain et sauf. Plus de comtesse, il a fallu marcher. Voilà.

Ils étaient arrivés chez Benassis, qui monta promptement à cheval et disparut. Lorsque le médecin rentra, la cuisinière, à laquelle Genestas avait recommandé son fils, s'était déjà emparée d'Adrien, et l'avait logé dans la fameuse chambre de M. Gravier. Elle fut singulièrement étonnée de voir son maître ordonnant de dresser un simple lit de sangle dans sa chambre à lui pour le jeune homme, et le commandant d'un ton si impératif qu'il fut impossible à Jacquotte de faire la moindre observation. Après le dîner, le commandant reprit la route de Grenoble, heureux des nouvelles assurances que lui donna Benassis du prochain rétablissement de l'enfant.

Dans les premiers jours de décembre, huit mois après avoir confié son enfant au médecin, Genestas fut nommé lieutenant-colonel dans un régiment en garnison à Poitiers. Il songeait à mander son départ à Benassis lorsqu'il reçut une lettre de lui par laquelle son ami lui annonçait le parfait rétablissement d'Adrien.

« L'enfant, disait-il, est devenu grand et fort, il se porte à merveille. Depuis que vous ne l'avez vu, il a si bien profité des leçons de Butifer, qu'il est aussi bon tireur que notre contrebandier lui-même; il est d'ailleurs leste et agile, bon marcheur, bon cavalier. En lui tout est changé. Le garçon de seize ans, qui naguère paraissait en avoir douze, semble maintenant en avoir vingt. Il a le regard assuré, fier. C'est un homme, et un homme à l'avenir de qui vous devez maintenant songer. »

— J'irai sans doute voir Benassis demain, et je prendrai son avis sur l'état que je dois faire embrasser à ce camarade-là, se dit Genestas en allant au repas d'adieu que ses officiers lui donnaient, car il ne devait plus rester que quelques jours à Grenoble.

Quand le lieutenant-colonel rentra, son domestique lui remit une lettre apportée par un messager qui en avait longtemps attendu la réponse. Quoique fort étourdi par les toasts que les officiers venaient de lui porter, Genestas reconnut l'écriture de son fils, crut qu'il le priait de satisfaire quelque fantaisie de jeune homme, et laissa la lettre sur sa table, où il la reprit le lendemain lorsque les fumées du vin de Champagne furent dissipées.

« Mon cher père... » — Ah! petit drôle, se dit il, tu ne manques jamais de me cajoler quand tu veux quelque chose! Puis il reprit et lut ces mots: « Le bon monsieur Benassis est mort... » La lettre tomba des mains de Genestas, qui n'en reprit la lecture qu'après une longue pause. « Ce malheur a jeté la consternation dans le pays, et nous a d'autant plus surpris, que M. Benassis était la veille parfaitement bien portant, et sans nulle apparence de maladie. Avant-hier, comme s'il eût connu sa fin, il alla visiter tous ses malades, même les plus éloignés, il avait parlé à tous les gens qu'il rencontrait, en leur disant: « Adieu, mes amis. » Il est revenu, suivant son habitude, pour dîner avec moi, sur les cinq heures. Jacquotte lui trouva la figure un peu rouge et violette; comme il faisait froid, elle ne lui donna pas un bain de pieds, qu'elle avait l'habitude de le forcer à prendre quand elle lui voyait le sang à la tête. Aussi la pauvre fille, à travers ses larmes, crie-t-elle depuis deux jours: « Si je lui avais donné un bain de pieds, il vivrait encore! » M. Benassis avait faim, il mangea beaucoup, et fut plus gai que de coutume. Nous avons beaucoup ri ensemble, et je ne l'avais jamais vu riant. Après le dîner, sur les sept heures, un homme de Saint Laurent-du-Pont vint le chercher pour un cas très-pressé. Il me dit: « — Il faut que j'y aille; cependant ma digestion n'est pas faite, et je n'aime pas monter à cheval en cet état, surtout par un temps froid; il y a de quoi tuer un homme! » Néanmoins il partit. Goguelat, le piéton, apporta sur les neuf heures une lettre pour M. Benassis. Jacquotte, fatiguée d'avoir fait sa lessive, alla se coucher en me donnant la lettre, et me pria de préparer le thé dans notre chambre au feu de M. Benassis, car je couche encore près de lui sur mon petit lit de crin. J'éteignis le feu du salon, et montai pour attendre mon bon ami. Avant de poser la lettre sur la cheminée, je regardai, par un mouvement de curiosité, le timbre et l'écriture. Cette lettre venait de Paris, et l'adresse me parut avoir été écrite par une femme. Je vous en parle à cause de l'influence que cette lettre a eue sur l'événement. Vers dix heures j'entendis les pas du cheval de M. Benassis. Il dit à Nicolle: « — Il fait un froid de loup, je suis mal à mon aise. — Voulez-vous que j'aille réveiller Jacquotte? lui demanda Nicolle. — Non! non! » Et il monta. « — Je vous ai apprêté votre thé, lui dis-je. — Merci, Adrien! » me répondit il en me souriant comme vous savez. Ce fut son dernier sourire. Le voilà qui ôte sa cravate comme s'il étouffait. « — Il fait chaud ici » dit-il. Puis il se jeta sur un fauteuil. « — Il est venu une lettre pour vous, mon bon ami, la voici, » lui dis-je. Il prend la lettre, regarde l'écriture et s'écrie: « — Ah! mon Dieu, peut-être est-elle libre! » Puis il s'est penché la tête en arrière, et ses mains ont tremblé; enfin, il mit une lumière sur la table, et décacheta la lettre. Le ton de son exclamation était si effrayant, que je le regardai pendant qu'il lisait, et je le vis rougir et pleurer. Puis tout à coup il tomba la tête la première en avant, je le relève et lui vois le visage tout violet. « — Je suis mort, dit-il en bégayant et en faisant un effort affreux pour se dresser. Saignez, saignez-moi! cria-t-il, en me saisissant la main. Adrien, brûlez cette lettre! » Et il me tendit la lettre, que je jetai au feu. J'appelle Jacquotte et Nicolle; mais Nicolle seul m'entend; il monte, et m'aide à mettre M. Benassis sur mon petit lit de crin. Il n'entendait plus, notre bon ami! Depuis ce moment il a bien ouvert les yeux, mais il n'a plus rien vu. Nicolle, en partant à cheval, pour aller chercher M. Bordier, le chirurgien, a semé l'alarme dans le bourg. Alors en un moment tout le bourg a été sur pied. M. Janvier, M. Dufau, tous ceux que vous connaissez sont venus les premiers. M. Benassis était presque mort, il n'y avait plus de ressources. M. Bordier lui a brûlé la plante des pieds sans pouvoir en obtenir signe de vie. C'était à la fois un accès de goutte et un épanchement au cerveau. Je vous donne fidèlement tous ces détails parce que je sais, mon cher père, combien vous aimez M. Benassis. Quant à moi, je suis bien triste et bien chagrin. Je puis vous dire qu'excepté vous il n'est personne que j'aie mieux aimé. Je profitais plus en causant le soir avec ce bon M. Benassis que je ne gagnais en apprenant toutes les choses du collége. Quand le lendemain matin sa mort a été sue dans le bourg, ç'a été un spectacle incroyable. La cour, le jardin, ont été remplis de monde. C'étaient des pleurs, des cris; enfin personne n'a travaillé, chacun se racontait ce que M. Benassis lui avait dit, quand il lui avait parlé pour la dernière fois; l'un racontait tout ce qu'il lui avait fait de bien; les moins attendris parlaient pour les autres; la foule croissait d'heure en heure, et chacun voulait le voir. La triste nouvelle s'est promptement répandue, les gens du canton, et ceux même des environs, ont eu la même idée: hommes, femmes, filles et garçons sont arrivés au bourg de dix lieues à la ronde. Lorsque le convoi s'est fait, le cercueil a été porté dans l'église par les quatre plus anciens de la commune, mais avec des peines infinies, car il se trouvait, entre la maison de M. Benassis et l'église, près de cinq mille personnes qui, pour la plupart, se sont agenouillées comme à la pro-

cession. L'église ne pouvait pas contenir tout le monde. Quand l'office a commencé, il s'est fait, malgré les pleurs, un si grand silence, que l'on entendait la clochette et les chants au bout de la grande rue. Mais, lorsqu'il a fallu transporter le corps au nouveau cimetière que M. Benassis avait donné au bourg, ne se doutant guère, le pauvre homme, qu'il y serait enterré le premier, il s'est alors élevé un grand cri. M. Janvier disait les prières en pleurant, et tous ceux qui étaient là avaient des larmes dans les yeux. Enfin il a été enterré. Le soir, la foule était dissipée, et chacun s'en est allé chez soi, semant le deuil et les pleurs dans le pays. Le lendemain matin, Gondrin, Goguelat, Butifer, le garde champêtre et plusieurs personnes se sont mis à travailler pour élever sur la place où gît M. Benassis une espèce de pyramide en terre, haute de vingt pieds, que l'on gazonne, et à laquelle tout le monde s'emploie. Tels sont, mon bon père, les événements qui se sont passés ici depuis trois jours. Le testament de M. Benassis a été trouvé tout ouvert dans sa table par M. Dufau. L'emploi que notre bon ami fait de ses biens a encore augmenté, s'il est possible, l'attachement qu'on avait pour lui, et les regrets causés par sa mort. Maintenant, mon cher père, j'attends par Butifer, qui vous porte cette lettre, une réponse pour que vous me dictiez ma conduite. Viendrez-vous me chercher, ou dois-je aller vous rejoindre à Grenoble? Dites-moi ce que vous souhaitez que je fasse, et soyez sûr de ma parfaite obéissance.

« Adieu, mon père, je vous envoie les mille tendresses de votre fils affectionné.

« Adrien Genestas. »

— Allons, il faut y aller! s'écria le soldat.

Il commanda de seller son cheval, et se mit en route par une de ces matinées de décembre où le ciel est couvert d'un voile grisâtre, où le vent n'est pas assez fort pour chasser le brouillard à travers lequel les arbres décharnés et les maisons humides n'ont plus leur physionomie habituelle. Le silence était terne, car il est d'éclatants silences. Par un beau temps, le moindre bruit a de la gaieté; mais, par un temps sombre, la nature n'est pas silencieuse, elle est muette. Le brouillard, en s'attachant aux arbres, s'y condensait en gouttes qui tombaient lentement sur les feuilles, comme des pleurs. Tout bruit mourait dans l'atmosphère. Le colonel Genestas, dont le cœur était serré par des idées de mort et par de profonds regrets, sympathisait avec cette nature si triste. Il comparait involontairement le joli ciel du printemps et la vallée qu'il avait vue si joyeuse pendant son premier voyage aux aspects mélancoliques d'un ciel gris de plomb, à ces montagnes dépouillées de leurs vertes parures, et qui n'avaient pas encore revêtu leurs robes de neige dont les effets ne manquent pas de grâce. Une terre nue est un douloureux spectacle pour un homme qui marche au-devant d'une tombe; pour lui, cette tombe semble être partout. Les sapins noirs qui, çà et là, décoraient les cimes, mêlaient des images de deuil à toutes celles qui saisissaient l'âme de l'officier; aussi, toutes les fois qu'il embrassait la vallée dans toute son étendue, ne pouvait-il s'empêcher de penser au malheur qui pesait sur ce canton, et au vide qu'y faisait la mort d'un homme. Genestas arriva bientôt à l'endroit où, dans son premier voyage, il avait pris une tasse de lait. En voyant la fumée de la chaumière où s'élevaient les enfants de l'hospice, il songea plus particulièrement à l'esprit bienfaisant de Benassis, et voulut y entrer pour faire en son nom une aumône à la pauvre femme. Après avoir attaché son cheval à un arbre, il ouvrit la porte de la maison, sans frapper.

— Bonjour, la mère, dit-il à la vieille, qu'il trouva au coin du feu et entourée de ses enfants accroupis, me reconnaissez-vous?

— Oh! oui bien, mon cher monsieur. Vous êtes venu par un joli printemps chez nous, et vous m'avez donné deux écus.

— Tenez, la mère, voilà pour vous et pour les enfants!

— Mon bon monsieur, je vous remercie. Que le ciel vous bénisse!

— Ne me remerciez pas, vous devez cet argent au pauvre père Benassis.

La vieille leva la tête et regarda Genestas.

— Ah! monsieur, quoiqu'il ait donné son bien à notre pauvre pays, et que nous soyons tous ses héritiers, nous avons perdu notre plus grande richesse, car il faisait tout venir à bien ici.

— Adieu, la mère, priez pour lui! dit Genestas après avoir donné aux enfants de légers coups de cravache.

Puis, accompagné de toute la petite famille et de la vieille, il remonta sur son cheval et partit. En suivant le chemin de la vallée, il trouva le large sentier qui menait chez la Fosseuse. Il arriva sur la rampe d'où il pouvait apercevoir la maison; mais il n'en vit pas, sans une grande inquiétude, les portes et les volets fermés; il revint alors par la grande route, dont les peupliers n'avaient plus de feuilles. En y entrant, il aperçut le vieux laboureur presque endimanché, qui marchait lentement tout seul et sans outils.

— Bonjour, bonhomme Moreau.

— Ah! bonjour, monsieur! Je vous remets, ajouta le bonhomme après un moment de silence. Vous êtes un ami de défunt M. notre maire. Ah! monsieur, ne valait-il pas mieux que le bon Dieu prît à sa place un pauvre sciatique comme moi? Je ne suis rien ici, tandis que lui était la joie de tout le monde.

— Savez-vous pourquoi il n'y a personne chez la Fosseuse?

Le bonhomme regarda dans le ciel.

— Quelle heure est-il, monsieur? On ne voit point le soleil, dit-il.

— Il est dix heures.

— Oh bien! elle est à la messe ou au cimetière. Elle y va tous les jours; elle est son héritière de cinq cents livres de viager et de sa maison pour sa vie durante; mais elle est quasi folle de sa mort.

— Où allez-vous donc, mon bonhomme?

— A l'enterrement de ce pauvre petit Jacques, qu'est mon neveu. Ce petit chétif est mort hier matin. Il semblait vraiment que ce fût ce cher M. Benassis qui le soutînt. Tous ces jeunes, ça meurt! ajouta Moreau d'un air moitié plaintif, moitié goguenard.

A l'entrée du bourg, Genestas arrêta son cheval en apercevant Gondrin et Goguelat, tous deux armés de pelles et de pioches.

— Eh bien! mes vieux troupiers, leur cria-t-il, nous avons donc eu le malheur de le perdre...

— Assez, assez, mon officier, répondit Goguelat d'un ton bourru, nous le savons bien, nous venons de tirer des gazons pour sa tombe.

— Ne sera-ce pas une belle vie à raconter? dit Genestas.

— Oui, reprit Goguelat, c'est, sauf les batailles, le Napoléon de notre vallée.

En arrivant au presbytère, Genestas aperçut à la porte Butifer et Adrien causant avec M. Janvier, qui revenait sans doute de dire sa messe. Aussitôt Butifer, voyant l'officier se disposer à descendre, alla tenir son cheval par la bride, et Adrien sauta au cou de son père, qui fut tout attendri de cette effusion; mais le militaire lui cacha ses sentiments, et lui dit : — Vous voilà bien réparé, Adrien! Tudieu! vous êtes, grâce à notre pauvre ami, devenu presque un homme! Je n'oublierai pas maître Butifer, votre instituteur.

— Ah! mon colonel, dit Butifer, emmenez-moi dans votre régiment! Depuis que M. le maire est mort, j'ai peur de moi. Ne voulait-il pas que je fusse soldat? eh bien! je ferai sa volonté. Il vous a dit qui j'étais, vous aurez quelque indulgence pour moi...

— Convenu, mon brave, dit Genestas en lui frappant dans la main. Sois tranquille, je te procurerai quelque bon engagement.

— Eh bien! monsieur le curé...

— Monsieur le colonel, je suis aussi chagrin que le sont tous les gens du canton, mais je sens plus vivement qu'eux combien est irréparable la perte que nous avons faite. Cet homme était un ange! Heureusement il est mort sans souffrir. Dieu a dénoué d'une main bienfaisante les liens d'une vie qui fut un bienfait constant pour nous.

— Puis-je vous demander sans indiscrétion de m'accompagner au cimetière? je voudrais lui dire comme un adieu.

Butifer et Adrien suivirent alors Genestas et le curé, qui marchèrent en causant à quelques pas en avant. Quand le lieutenant-colonel eut dépassé le bourg, en allant vers le petit lac, il aperçut, au revers de la montagne, un grand terrain rocailleux environné de murs.

— Voilà le cimetière, lui dit le curé. Trois mois avant d'y venir, lui, le premier, il fut frappé des inconvénients qui résultent du voisinage des cimetières autour des églises; et, pour faire exécuter la loi qui en ordonne la translation à une certaine distance des habitations, il a donné lui-même ce terrain à la commune. Nous y enterrons aujourd'hui un pauvre petit enfant : nous aurons ainsi commencé par y mettre l'innocence et la vertu. La mort est-elle donc une récompense? Dieu nous donne-t-il une leçon en appelant à lui deux créatures parfaites? allons-nous vers lui lorsque nous avons été bien éprouvés au jeune âge par la souffrance physique, et, dans un âge plus avancé, par la souffrance morale? Tenez, voilà le monument rustique que nous lui avons élevé.

Genestas aperçut une pyramide en terre, haute d'environ vingt pieds, encore nue, mais dont les bords commençaient à se gazonner sous les mains actives de quelques habitants. La Fosseuse fondait en larmes, la tête entre ses mains, et assise sur les pierres qui maintenaient le scellement d'une immense croix faite avec un sapin revêtu de son écorce. L'officier lut en gros caractères ces mots gravés sur le bois :

D. O. M.

CI GÎT

LE BON MONSIEUR BENASSIS,

NOTRE PÈRE

A

TOUS.

PRIEZ POUR LUI!

— C'est vous, monsieur, dit Genestas, qui avez...

— Non, répondit le curé, nous avons mis la parole qui a été ré-
étée depuis le haut de ces montagnes jusqu'à Grenoble.

Après être demeuré silencieux pendant un moment, et s'être approché de la Fosseuse, qui ne l'entendit pas, Genestas dit au curé :
— Dès que j'aurai ma retraite, je viendrai finir mes jours parmi vous.

Octobre 1832. — Juillet 1833.

FIN DU MÉDECIN DE CAMPAGNE.



ADIEU



AU PRINCE FREDÉRIC SCHWARZENBERG

— Allons! député du centre, en avant! Il s'agit d'aller au pas ac-
léré si nous voulons être à table en même temps que les autres.
ut le pied! Saute, marquis! là donc! bien! Vous franchissez les
lons comme un véritable cerf!

Ces paroles étaient prononcées par un chasseur paisiblement assis
r une lisière de la forêt de l'Ile-Adam, et qui achevait de fumer un
gare de la Havane en attendant son compagnon, sans doute égaré
puis longtemps dans les halliers de la forêt. A ses côtés, quatre
iens haletants regardaient comme lui le personnage auquel il s'a-
essait. Pour comprendre combien étaient railleuses ces allocutions
pétées par intervalles, il faut dire que le chasseur était un gros
mme court dont le ventre proéminent accusait un embonpoint vé-
ablement ministériel. Aussi arpentait-il avec peine les sillons d'un
ste champ récemment moissonné, dont les chaumes gênaient con-
lérablement sa marche; puis, pour surcroît de douleur, les rayons
soleil, qui frappaient obliquement sa figure, y amassaient de
osses gouttes de sueur. Préoccupé par le soin de garder son équi-
re, il se penchait tantôt en avant, tantôt en arrière, en imitant
nsi les soubresauts d'une voiture fortement cahotée. Ce jour était
de ceux qui, pendant le mois de septembre, achèvent de mûrir
raisins par des feux équatoriaux. Le temps annonçait un orage.
oique plusieurs grands espaces d'azur séparassent encore vers
orizon de gros nuages noirs, on voyait des nuées blondes s'avan-
r avec une effrayante rapidité, en étendant, de l'ouest à l'est, un
ger rideau grisâtre. Le vent n'agissant que dans la haute région de
ir, l'atmosphère comprimait vers les bas-fonds les brûlantes va-
urs de la terre. Entouré de hautes futaies qui le privaient d'air, le
llon que franchissait le chasseur avait la température d'une four-
ise. Ardente et silencieuse, la forêt semblait avoir soif. Les oi-
aux, les insectes, étaient muets, et les cimes des arbres s'incli-
ient à peine. Les personnes auxquelles il reste quelque souvenir
l'été de 1819 doivent donc compatir aux maux du pauvre minis-
riel, qui suait sang et eau pour rejoindre son compagnon moqueur.
out en fumant son cigare, celui-ci avait calculé, par la position du
leil, qu'il pouvait être environ cinq heures du soir.

— Où diable sommes-nous? dit le gros chasseur en s'essuyant le front et s'appuyant contre un arbre du champ, presque en face de son compagnon, car il ne se sentit plus la force de sauter le large fossé qui l'en séparait.

— Et c'est à moi que tu le demandes? répondit en riant le chasseur couché dans les hautes herbes jaunes qui couronnaient le talus. Il jeta le bout de son cigare dans le fossé, en s'écriant : — Je jure par saint Hubert qu'on ne me reprendra plus à m'aventurer dans un pays inconnu avec un magistrat, fût-il comme toi, mon cher d'Albon, un vieux camarade de collége!

— Mais, Philippe, vous ne comprenez donc plus le français? Vous avez sans doute laissé votre esprit en Sibérie, répliqua le gros homme en lançant un regard douloureusement comique sur un poteau qui se trouvait à cent pas de là.

— J'entends, répondit Philippe, qui saisit son fusil, se leva tout à coup, s'élança d'un seul bond dans le champ, et courut vers le poteau. — Par ici, d'Albon, par ici! demi-tour à gauche! cria-t-il à son compagnon en lui indiquant par un geste une large voie pavée. *Chemin de Baillet à l'Ile-Adam!* reprit-il; ainsi nous trouverons dans cette direction celui de Cassan, qui doit s'embrancher sur celui de l'Ile-Adam.

— C'est juste, mon colonel, dit M. d'Albon en remettant sur sa tête une casquette avec laquelle il venait de s'éventer.

— En avant donc, mon respectable conseiller, répondit le colonel Philippe en sifflant les chiens, qui semblaient déjà lui mieux obéir qu'au magistrat, auquel ils appartenaient.

— Savez-vous, monsieur le marquis, reprit le militaire goguenard, que nous avons encore plus de deux lieues à faire? Le village que nous apercevons là-bas doit être Baillet.

— Grand Dieu! s'écria le marquis d'Albon, allez à Cassan, si cela peut vous être agréable, mais vous irez tout seul. Je préfère attendre ici, malgré l'orage, un cheval, que vous m'enverrez du château.

Vous vous êtes moqué de moi, Sucy. Nous devions faire une jolie petite partie de chasse, ne pas nous éloigner de Cassan, fureter sur les terres que je connais. Bah! au lieu de nous amuser, vous m'avez fait courir comme un lévrier depuis quatre heures du matin, et nous n'avons eu pour tout déjeuner que deux tasses de lait! Ah! si vous avez jamais un procès à la cour, je vous le ferai perdre, eussiez-vous cent fois raison.

Le chasseur, découragé, s'assit sur une des bornes qui étaient au pied du poteau, se débarrassa de son fusil, de sa carnassière vide, et poussa un long soupir.

— France, voilà tes députés! s'écria en riant le colonel de Sucy. Ah! mon pauvre d'Albon, si vous aviez été comme moi six ans au fond de la Sibérie!...

Il n'acheva pas et leva les yeux au ciel, comme si ses malheurs étaient un secret entre Dieu et lui.

— Allons! marchez! ajouta-t-il. Si vous restez assis, vous êtes perdu.

— Que voulez-vous, Philippe? c'est une si vieille habitude chez un magistrat! D'honneur, je suis excédé! Encore si j'avais tué un lièvre!

Les deux chasseurs présentaient un contraste assez rare. Le ministériel était âgé de quarante-deux ans et ne paraissait pas en avoir plus de trente, tandis que le militaire, âgé de trente ans, semblait en avoir au moins quarante. Tous deux étaient décorés de la rosette rouge, attribut des officiers de la Légion d'honneur. Quelques mèches de cheveux, mélangées de noir et de blanc comme l'aile d'une pie, s'échappaient de dessous la casquette du colonel; de belles boucles blondes ornaient les tempes du magistrat. L'un était d'une haute taille, sec, maigre, nerveux, et les rides de sa figure blanche trahissaient des passions terribles ou d'affreux malheurs; l'autre avait un visage brillant de santé, jovial et digne d'un épicurien. Tous deux étaient fortement hâlés par le soleil, et leurs longues guêtres de cuir fauve portaient les marques de tous les fossés, de tous les marais qu'ils avaient traversés.

— Allons! s'écria M. de Sucy, en avant! Après une petite heure de marche, nous serons à Cassan, devant une bonne table.

— Il faut que vous n'ayez jamais aimé, répondit le conseiller d'un air piteusement comique, vous êtes aussi impitoyable que l'article 304 du code pénal?

Philippe de Sucy tressaillit violemment; son large front se plissa; sa figure devint aussi sombre que l'était le ciel en ce moment. Quoiqu'un souvenir d'une affreuse amertume crispât tous ses traits, il ne pleura pas. Semblable aux hommes puissants, il savait refouler ses émotions au fond de son cœur, et trouvait peut-être, comme beaucoup de caractères purs, une sorte d'impudeur à dévoiler ses peines quand aucune parole humaine n'en peut rendre la profondeur, et qu'on redoute la moquerie des gens qui ne veulent pas les comprendre. M. d'Albon était une de ces âmes délicates qui devinent les douleurs et ressentent vivement la commotion qu'elles ont involontairement produite par quelque maladresse. Il respecta le silence de son ami, se leva, oublia sa fatigue, et le suivit silencieusement, tout chagrin d'avoir touché une plaie qui probablement n'était pas cicatrisée.

— Un jour, mon ami, lui dit Philippe en lui serrant la main et en le remerciant de son muet repentir par un regard déchirant, un jour je te conterai ma vie. Aujourd'hui, je ne saurais.

Ils continuèrent à marcher en silence. Quand la douleur du colonel parut dissipée, le conseiller retrouva sa fatigue; et avec l'instinct, ou plutôt avec le vouloir d'un homme harassé, son œil sonda toutes les profondeurs de la forêt; il interrogea les cimes des arbres, examina les avenues, en espérant y découvrir quelque gîte où il pût demander l'hospitalité. En arrivant à un carrefour, il crut apercevoir une légère fumée qui s'élevait entre les arbres. Il s'arrêta, regarda fort attentivement, et reconnut, au milieu d'un massif immense, les branches vertes et sombres de quelques pins.

— Une maison! une maison! s'écria-t-il avec le plaisir qu'aurait eu un marin à crier: Terre! terre!

Puis il s'élança vivement à travers un hallier assez épais, et le colonel, qui était tombé dans une profonde rêverie, l'y suivit machinalement.

— J'aime mieux trouver ici une omelette, du pain de ménage et une chaise, que d'aller chercher à Cassan des divans, des truffes et du vin de Bordeaux.

Ces paroles étaient une exclamation d'enthousiasme arrachée au conseiller par l'aspect d'un mur dont la couleur blanchâtre tranchait, dans le lointain, sur la masse brune des troncs noueux de la forêt.

— Ah! ah! ceci m'a l'air d'être quelque ancien prieuré, s'écria derechef le marquis d'Albon en arrivant à une grille antique et noire, d'où il put voir, au milieu d'un parc assez vaste, un bâtiment construit dans le style employé jadis pour les monuments monastiques. — Comme ces coquins de moines savaient choisir un emplacement! Cette nouvelle exclamation était l'expression de l'étonnement que causait au magistrat le poétique ermitage qui s'offrait à ses regards. La maison était située à mi-côte, sur le revers de la montagne, dont le sommet est occupé par le village de Nerville. Les grands chênes séculaires de la forêt, qui décrivait un cercle immense autour de cette habitation, en faisaient une véritable solitude. Le corps de logis jadis destiné aux moines avait son exposition au midi. Le parc paraissait avoir une quarantaine d'arpents. Auprès de la maison régnait une verte prairie, heureusement découpée par plusieurs ruisseaux clairs, par des nappes d'eau gracieusement posées, et sans aucun artifice apparent. Çà et là s'élevaient des arbres verts aux formes élégantes, aux feuillages variés. Puis des grottes habilement ménagées, des terrasses massives avec leurs escaliers dégradés et leurs rampes rouillées, imprimaient une physionomie particulière à cette sauvage thébaïde. L'art y avait élégamment uni ses constructions aux plus pittoresques effets de la nature. Les passions humaines semblaient devoir mourir au pied de ces grands arbres qui défendaient l'approche de cet asile aux bruits du monde, comme ils y tempéraient les feux du soleil.

— Quel désordre! se dit M. d'Albon après avoir joui de la sombre expression que les ruines donnaient à ce paysage, qui paraissait frappé de malédiction. C'était comme un lieu funeste abandonné par les hommes. Le lierre avait étendu partout ses nerfs tortueux et ses riches manteaux. Des mousses brunes, verdâtres, jaunes ou rouges, répandaient leurs teintes romantiques sur les arbres, sur les bancs, sur les toits, sur les pierres. Les fenêtres vermoulues étaient usées par la pluie, creusées par le temps; les balcons étaient brisés, les terrasses démolies. Quelques persiennes ne tenaient plus que par un de leurs gonds. Les portes, disjointes, paraissaient ne pas devoir résister à un assaillant. Chargées des touffes luisantes du gui, les branches des arbres fruitiers, négligés s'étendaient au loin sans donner de récolte. De hautes herbes croissaient dans les allées. Ces débris jetaient dans le tableau des effets d'une poésie ravissante, et des idées rêveuses dans l'âme du spectateur. Un poëte serait resté là plongé dans une longue mélancolie, en admirant ce désordre plein d'harmonies, cette destruction qui n'était pas sans grâce. En ce moment, quelques rayons de soleil se firent jour à travers les crevasses des nuages, illuminèrent par des jets de mille couleurs cette scène à demi sauvage. Les tuiles brunes resplendirent, les mousses brillèrent, des ombres fantastiques s'agitèrent sur les prés, sous les arbres; des couleurs mortes se réveillèrent, des oppositions piquantes se combattirent, les feuillages se découpèrent dans la clarté. Tout à coup la lumière disparut. Ce paysage, qui semblait avoir parlé, se tut et redevint sombre, ou plutôt doux comme la plus douce teinte d'un crépuscule d'automne.

— C'est le palais de la Belle au Bois dormant, se dit le conseiller, qui ne voyait déjà plus cette maison qu'avec les yeux d'un propriétaire. A qui cela peut-il donc appartenir? Il faut être bien bête pour ne pas habiter une si jolie propriété!

Aussitôt une femme s'élança de dessous un noyer planté à droite de la grille, et, sans faire de bruit, passa devant le conseiller aussi rapidement que l'ombre d'un nuage; cette vision le rendit muet de surprise.

— Eh bien! d'Albon, qu'avez-vous? lui demanda le colonel.

— Je me frotte les yeux pour savoir si je dors ou si je veille, répondit le magistrat en se collant sur la grille pour tâcher de revoir le fantôme.

— Elle est probablement sous ce figuier, dit-il en montrant à Philippe le feuillage d'un arbre qui s'élevait au-dessus du mur, à gauche de la grille.

— Qui, elle?

— Eh! puis-je le savoir? reprit M. d'Albon. Il vient de se lever là, devant moi, dit-il à voix basse, une femme étrange; elle m'a semblé plutôt appartenir à la nature des ombres qu'au monde des vivants. Elle est si svelte, si légère, si vaporeuse, qu'elle doit être diaphane. Sa figure est aussi blanche que du lait. Ses vêtements, ses yeux, ses cheveux, sont noirs. Elle m'a regardé en passant, et, quoique je ne sois point peureux, son regard immobile et froid m'a figé le sang dans les veines.

— Est-elle jolie? demanda Philippe.

— Je ne sais pas. Je ne lui ai vu que les yeux dans la figure.

— Au diable le dîner de Cassan! s'écria le colonel; restons ici. J'ai une envie d'enfant d'aller dans cette singulière propriété. Vois-tu ces châssis de fenêtres peints en rouge, et ces filets rouges dessinés sur les moulures des portes et des volets? Ne semble-t-il pas que ce soit la maison du diable? Il aura peut-être hérité des moines. Allons, courons après la dame blanche et noire! En avant! s'écria Philippe avec une gaieté factice.

En ce moment, les deux chasseurs entendirent un cri assez semblable à celui d'une souris prise au piége. Ils écoutèrent. Le feuillage de quelques arbustes froissés retentit dans le silence, comme le murmure d'une onde agitée; mais, quoiqu'ils prêtassent l'oreille pour saisir quelques nouveaux sons, la terre resta silencieuse et garda le secret des pas de l'inconnue, si toutefois elle avait marché.

— Voilà qui est singulier! s'écria Philippe en suivant les contours que décrivaient les murs du parc.

Les deux amis arrivèrent bientôt à une allée de la forêt qui conduit au village de Chauvry. Après avoir remonté ce chemin vers la route de Paris, ils se trouvèrent devant une grande grille, et virent alors la façade principale de cette habitation mystérieuse. De ce côté, le désordre était à son comble : d'immenses lézardes sillonnaient les murs de trois corps de logis bâtis en équerre. Des débris de tuiles et d'ardoises amoncelés à terre et des toits dégradés annonçaient une complète incurie. Quelques fruits étaient tombés sous les arbres et pourrissaient sans qu'on les récoltât. Une vache paissait à travers les boulingrins, et foulait les fleurs des plates-bandes, tandis qu'une chèvre broutait les raisins verts et les pampres d'une treille.

— Ici, tout est harmonie, et le désordre y est en quelque sorte organisé, dit le colonel en tirant la chaîne d'une cloche; mais la cloche était sans battant.

Les deux chasseurs n'entendirent que le bruit singulièrement aigre d'un ressort rouillé. Quoique très-délabrée, la petite porte pratiquée dans le mur, auprès de la grille, résista néanmoins à tout effort.

— Oh! oh! tout ceci devient très-curieux, dit-il à son compagnon.

— Si je n'étais pas magistrat, répondit M. d'Albon, je croirais que la femme noire est une sorcière.

A peine avait-il achevé ces mots, que la vache vint à la grille et leur présenta son mufle chaud, comme si elle éprouvait le besoin de voir des créatures humaines. Alors une femme, si toutefois ce nom pouvait appartenir à l'être indéfinissable qui se leva de dessous une touffe d'arbustes, tira la vache par sa corde. Cette femme portait sur la tête un mouchoir rouge d'où s'échappaient des mèches de cheveux blonds assez semblables à l'étoupe d'une quenouille. Elle n'avait pas de fichu. Un jupon de laine grossière, à raies alternativement noires et grises, trop court de quelques pouces, permettait de voir ses jambes. L'on pouvait croire qu'elle appartenait à une des tribus de Peaux Rouges célébrées par Cooper, car ses jambes, son cou et ses bras nus semblaient avoir été peints en couleur de brique. Aucun rayon d'intelligence n'animait sa figure plate. Ses yeux bleuâtres étaient sans chaleur et ternes. Quelques poils blancs, clair-semés, lui tenaient lieu de sourcils. Enfin, sa bouche était contournée de manière à laisser passer des dents mal rangées, mais aussi blanches que celles d'un chien.

— Ohé! la femme! cria M. de Sucy.

Elle arriva lentement jusqu'à la grille, en contemplant d'un air niais les deux chasseurs, à la vue desquels il lui échappa un sourire pénible et forcé.

— Où sommes-nous? Quelle est cette maison-là? A qui est-elle? Qui êtes-vous? Êtes-vous d'ici?

A ces questions et à une foule d'autres que lui adressèrent successivement les deux amis, elle ne répondit que par des grognements gutturaux qui semblaient appartenir plus à l'animal qu'à la créature humaine.

— Ne voyez-vous pas qu'elle est sourde et muette? dit le magistrat.

— *Bons-Hommes!* s'écria la paysanne.

— Ah! elle a raison. Ceci pourrait bien être l'ancien couvent des Bons-Hommes, dit M. d'Albon.

Les questions recommencèrent. Mais, comme un enfant capricieux, la paysanne rougit, joua avec son sabot, tortilla la corde de la vache, qui s'était remise à paître, regarda les deux chasseurs, examina toutes les parties de leur habillement; elle glapit, grogna, gloussa, mais elle ne parla pas.

— Ton nom? lui dit Philippe en la contemplant fixement, comme s'il eût voulu l'ensorceler.

— Geneviève, dit-elle en riant d'un rire bête.

— Jusqu'à présent la vache est la créature la plus intelligente que nous ayons vue, s'écria le magistrat. Je vais tirer un coup de fusil pour faire venir du monde.

Au moment où d'Albon saisissait son arme, le colonel l'arrêta par un geste, et lui montra du doigt l'inconnue qui avait si vivement piqué leur curiosité. Cette femme semblait ensevelie dans une méditation profonde, et venait à pas lents par une allée assez éloignée, en sorte que les deux amis eurent le temps de l'examiner. Elle était vêtue d'une robe de satin noir tout usée. Ses longs cheveux tombaient en boucles nombreuses sur son front, autour de ses épaules, descendaient jusqu'en bas de sa taille, et lui servaient de châle. Accoutumée sans doute à ce désordre, elle ne chassait que rarement sa chevelure de chaque côté de ses tempes; mais alors elle agitait la tête par un mouvement brusque, et ne s'y prenait pas à deux fois pour dégager son front ou ses yeux de ce voile épais. Son geste avait d'ailleurs, comme celui d'un animal, cette admirable sécurité de mécanisme dont la prestesse pouvait paraître un prodige dans une femme. Les deux chasseurs étonnés la virent sauter sur une branche de pommier et s'y attacher avec la légèreté d'un oiseau. Elle y saisit des fruits, les mangea, puis se laissa tomber à terre avec la gracieuse mollesse qu'on admire chez les écureuils. Ses membres possédaient une élasticité qui ôtait à ses moindres mouvements jusqu'à l'apparence de la gêne ou de l'effort. Elle joua sur le gazon, s'y roula comme aurait pu le faire un enfant; puis, tout à coup, elle jeta ses pieds et ses mains en avant, et resta étendue sur l'herbe avec l'abandon, la grâce, le naturel d'une jeune chatte endormie au soleil. Le tonnerre ayant grondé dans le lointain, elle se retourna subitement, et se mit à quatre pattes avec la miraculeuse adresse d'un chien qui entend venir un étranger. Par l'effet de cette bizarre attitude, sa noire chevelure se sépara tout à coup en deux larges bandeaux qui retombèrent de chaque côté de sa tête, et permit aux deux spectateurs de cette scène singulière d'admirer des épaules dont la peau blanche brilla comme les marguerites de la prairie, un cou dont la perfection faisait juger celle de toutes les proportions du corps.

Elle laissa échapper un cri douloureux, et se leva tout à fait sur ses pieds. Ses mouvements se succédaient si gracieusement, s'exécutaient si lestement, qu'elle semblait être, non pas une créature humaine, mais une de ces filles de l'air célébrées par les poésies d'Ossian. Elle alla vers une nappe d'eau, secoua légèrement une de ses jambes pour la débarrasser de son soulier, et parut se plaire à tremper son pied blanc comme l'albâtre dans la source, en y admirant sans doute les ondulations qu'elle y produisait, et qui ressemblaient à des pierreries. Puis elle s'agenouilla sur le bord du bassin, s'amusa, comme un enfant, à y plonger ses longues tresses et à les en tirer brusquement pour voir tomber goutte à goutte l'eau dont elles étaient chargées, et qui, traversée par les rayons du jour, formait comme des chapelets de perles.

— Cette femme est folle! s'écria le conseiller.

Un cri rauque, poussé par Geneviève, retentit et parut s'adresser à l'inconnue, qui se redressa vivement en chassant ses cheveux de chaque côté de son visage. En ce moment, le colonel et d'Albon purent voir distinctement les traits de cette femme, qui, en apercevant les deux amis, accourut en quelques bonds à la grille avec la légèreté d'une biche.

— *Adieu!* dit-elle d'une voix douce et harmonieuse, mais sans que cette mélodie, impatiemment attendue par les chasseurs, parût dévoiler le moindre sentiment ou la moindre idée.

M. d'Albon admira les longs cils de ses yeux, ses sourcils noirs bien fournis, une peau d'une blancheur éblouissante et sans la plus légère nuance de rougeur. De petites veines bleues tranchaient seules sur son teint blanc. Quand le conseiller se tourna vers son ami pour lui faire part de l'étonnement que lui inspirait la vue de cette femme étrange, il le trouva étendu sur l'herbe et comme mort. M. d'Albon déchargea son fusil en l'air pour appeler du monde, et cria : *Au secours!* en essayant de relever le colonel. Au bruit de la détonation, l'inconnue, qui était restée immobile, s'enfuit avec la rapidité d'une flèche, jeta des cris d'effroi comme un animal blessé, et tournoya sur la prairie en donnant les marques d'une terreur profonde. M. d'Albon entendit le roulement d'une calèche sur la route de l'Ile-Adam, et implora l'assistance des promeneurs en agitant son mouchoir. Aussitôt la voiture se dirigea vers les Bons-Hommes, et M. d'Albon y reconnut M. et madame de Grandville, ses voisins, qui s'empressèrent de descendre de leur voiture en l'offrant au magistrat. Madame de Grandville avait, par hasard, un flacon de sels, que l'on fit respirer à M. de Sucy. Quand le colonel ouvrit les yeux, il les tourna vers la prairie où l'inconnue ne cessait de courir en criant, et laissa échapper une exclamation indistincte, mais qui révélait un sentiment d'horreur; puis il ferma de nouveau les yeux en faisant un geste comme pour demander à son ami de l'arracher à ce spectacle. M. et madame de Grandville laissèrent le conseiller libre de disposer de leur voiture, en lui disant obligeamment qu'ils allaient continuer leur promenade à pied.

— Quelle est donc cette dame? demanda le magistrat en désignant l'inconnue.

— L'on présume qu'elle vient de Moulins, répondit M. de Grandville. Elle se nomme la comtesse de Vandières. On la dit folle; mais, comme elle n'est ici que depuis deux mois, je ne saurais vous garantir la véracité de tous ces oui-dire.

M. d'Albon remercia M. et madame de Grandville et partit pour Cassan.

— C'est elle ! s'écria Philippe en reprenant ses sens.

— Qui, elle ? demanda d'Albon.

— Stéphanie. Ah ! morte et vivante, vivante et folle ! J'ai cru que j'allais mourir.

Le prudent magistrat, qui apprécia la gravité de la crise à laquelle son ami était tout en proie, se garda bien de le questionner ou de l'irriter ; il souhaitait impatiemment arriver au château, car le changement qui s'opérait dans les traits et dans toute la personne du colonel lui faisait craindre que la comtesse n'eût communiqué à Philippe sa terrible maladie. Aussitôt que la voiture atteignit l'avenue de l'Ile-Adam, d'Albon envoya le laquais chez le médecin du bourg ; en sorte qu'au moment où le colonel fut couché, le docteur se trouva au chevet de son lit.



Cette femme semblait ensevelie dans une méditation profonde. — PAGE 55.

— Si monsieur le colonel n'avait pas été presque à jeun, dit le chirurgien, il était mort. Sa fatigue l'a sauvé.

Après avoir indiqué les premières précautions à prendre, le docteur sortit pour aller préparer lui-même une potion calmante. Le lendemain matin M. de Sucy était mieux, mais le médecin avait voulu le veiller lui-même.

— Je vous avouerai, monsieur le marquis, dit le docteur à M. d'Albon, que j'ai craint une lésion au cerveau. M. de Sucy a reçu une bien violente commotion : ses passions sont vives ; mais, chez lui, le premier coup porté décide de tout. Demain il sera peut-être hors de danger.

Le médecin ne se trompa point ; et, le lendemain, il permit au magistrat de revoir son ami.

— Mon cher d'Albon, dit Philippe en lui serrant la main, j'attends de toi un service ! Cours promptement aux Bons-Hommes ! informe-toi de tout ce qui concerne la dame que nous y avons vue, et reviens promptement, car je compterai les minutes.

M. d'Albon sauta sur un cheval, et galopa jusqu'à l'ancienne abbaye. En y arrivant, il aperçut devant la grille un grand homme sec dont la figure était prévenante, et qui répondit affirmativement quand le magistrat lui demanda s'il habitait cette maison ruinée. M. d'Albon lui raconta les motifs de sa visite.

— Eh quoi ! monsieur, s'écria l'inconnu, serait-ce vous qui avez tiré ce coup de fusil fatal ? Vous avez failli tuer ma pauvre malade.

— Eh ! monsieur, j'ai tiré en l'air.

— Vous auriez fait moins de mal à madame la comtesse si vous l'eussiez atteinte.

— Eh bien ! nous n'avons rien à nous reprocher ; car la vue de votre comtesse a failli tuer mon ami, M. de Sucy.

— Serait-ce le baron Philippe de Sucy ? s'écria le médecin en joignant les mains. Est-il allé en Russie, au passage de la Bérésina ?

— Oui, reprit d'Albon ; il a été pris par des Cosaques et mené en Sibérie, d'où il est revenu depuis onze mois environ.

— Entrez, monsieur, dit l'inconnu en conduisant le magistrat dans un salon situé au rez-de-chaussée de l'habitation, où tout portait les marques d'une dévastation capricieuse.

Des vases de porcelaine précieux étaient brisés à côté d'une pendule dont la cage était respectée. Les rideaux de soie drapés devant les fenêtres étaient déchirés, tandis que le double rideau de mousseline restait intact.

— Vous voyez, dit-il à M. d'Albon en entrant, les ravages exercés par la charmante créature à laquelle je me suis consacré. C'est ma nièce ; malgré l'impuissance de mon art, j'espère lui rendre un jour la raison, en essayant une méthode qu'il n'est malheureusement permis qu'aux gens riches de suivre.

Puis, comme toutes les personnes qui vivent dans la solitude, en proie à une douleur renaissante, il raconta longuement au magistrat l'aventure suivante, dont le récit a été coordonné et dégagé des nombreuses digressions que firent le narrateur et le conseiller.

En quittant, sur les neuf heures du soir, les hauteurs de Studzianka, qu'il avait défendues pendant toute la journée du 28 novembre 1812, le maréchal Victor y laissa un millier d'hommes chargés de protéger jusqu'au dernier moment celui des deux ponts construits sur la Bérésina qui subsistait encore. Cette arrière-garde s'était dévouée pour tâcher de sauver une effroyable multitude de traînards engourdis par le froid, qui refusaient obstinément de quitter les équipages de l'armée. L'héroïsme de cette généreuse troupe devait être inutile. Les soldats qui affluaient par masses sur les bords de la Bérésina y trouvaient, par malheur, l'immense quantité de voitures, de caissons et de meubles de toute espèce que l'armée avait été obligée d'abandonner, en effectuant son passage, pendant les journées des 27 et 28 novembre. Héritiers de richesses inespérées, ces malheureux, abrutis par le froid, se logeaient dans les bivacs vides, brisaient le matériel de l'armée pour se construire des cabanes, faisaient du feu avec tout ce qui leur tombait sous la main, dépeçaient les chevaux pour se nourrir, arrachaient le drap ou les toiles des voitures pour se couvrir, et dormaient au lieu de continuer leur route et de franchir paisiblement pendant la nuit cette Bérésina qu'une incroyable fatalité avait déjà rendue si funeste à l'armée. L'apathie de ces pauvres soldats ne peut être comprise que par ceux qui se souviennent d'avoir traversé ces vastes déserts de neige, sans autre boisson que la neige, sans autre lit que la neige, sans autre perspective qu'un horizon de neige, sans autre aliment que la neige ou quelques betteraves gelées, quelques poignées de farine ou de la chair de cheval. Mourant de faim, de soif, de fatigue et de sommeil, ces infortunés arrivaient sur une plage où ils apercevaient du bois, des feux, des vivres, d'innombrables équipages abandonnés, des bivacs, enfin toute une ville improvisée.

e village de Studzianka avait été entièrement dépecé, partagé, trans-
orté des hauteurs dans la plaine. Quelque *dolente* et périlleuse que
t cette cité, ses misères et ses dangers souriaient à des gens qui ne
oyaient devant eux que les épouvantables déserts de la Russie. En-
n c'était un vaste hôpital qui n'eut pas vingt heures d'existence. La
ssitude de la vie ou le sentiment d'un bien-être inattendu rendait
ette masse d'hommes inaccessible à toute pensée autre que celle du
pos. Quoique l'artillerie de l'aile gauche des Russes tirât sans re-
che sur cette masse qui se dessinait comme une grande tache, tan-
t noire, tantôt flamboyante, au milieu de la neige, ces infatigables
oulets ne semblaient à la foule engourdie qu'une incommodité de
us. C'était comme un orage dont la foudre était dédaignée par tout le
onde, parce qu'elle devait n'atteindre, çà et là, que des mourants,
es malades, ou des morts peut-être. A chaque instant, les traîneurs
rivaient par groupes. Ces espèces de cadavres ambulants se divi-
ient aussitôt, et al-
ient mendier une place
e foyer en foyer; puis,
poussés le plus sou-
ent, ils se réunissaient
e nouveau pour obte-
r de force l'hospitalité
ui leur était refusée.
ourds à la voix de quel-
ues officiers qui leur
rédisaient la mort pour
lendemain, ils dépen-
aient la somme de cou-
ge nécessaire pour
asser le fleuve à se
onstruire un asile d'u-
e nuit, à faire un re-
as souvent funeste;
ette mort qui les atten-
ait ne leur semblait
us un mal, puisqu'elle
ur laissait une heure
e sommeil. Ils ne don-
aient le nom de *mal*
u'à la faim, à la soif,
u froid. Quand il ne se
ouva plus ni bois, ni
u, ni toile, ni abris,
horribles luttes s'éta-
irent entre ceux qui
arvenaient dénués de
out et les riches qui
ossédaient une demeu-
e. Les plus faibles suc-
ombèrent. Enfin, il ar-
va un moment où quel-
ues hommes chassés
ar les Russes n'eurent
us que la neige pour
vac, et s'y couchè-
ent pour ne plus se re-
ver. Insensiblement,
ette masse d'êtres pres-
ue anéantis devint si
ompacte, si sourde, si
upide, ou si heureuse
eut-être, que le maré-
hal Victor, qui en avait
té l'héroïque défenseur
n résistant à vingt
ille Russes commandés
ar Wittgenstein, fut
bligé de s'ouvrir un
assage, de vive force,
travers cette forêt d'hommes, afin de faire franchir la Bérésina aux
inq mille braves qu'il amenait à l'Empereur. Ces infortunés se lais-
aient écraser plutôt que de bouger, et périssaient en silence, en
ouriant à leurs feux éteints, et sans penser à la France.



A chaque instant les traîneurs arrivaient par groupes.

A dix heures du soir seulement, le duc de Bellune se trouva
e l'autre côté du fleuve. Avant de s'engager sur les ponts qui
enaient à Zembin, il confia le sort de l'arrière-garde de Studzianka
Eblé, ce sauveur de tous ceux qui survécurent aux calamités de la
érésina. Ce fut environ vers minuit que ce grand général, suivi d'un
fficier de courage, quitta la petite cabane qu'il occupait auprès du
ont, et se mit à contempler le spectacle que présentait le camp si-
ué entre la rive de la Bérésina et le chemin de Borizof à Studzianka.
e canon des Russes avait cessé de tonner; des feux innombrables,
ui, au milieu de cet amas de neige, pâlissaient et semblaient ne pas
eter de lueur, éclairaient çà et là des figures qui n'avaient rien d'hu-
main. Des malheureux, au nombre de trente mille environ, apparte-
nant à toutes les nations que Napoléon avait jetées sur la Russie,
étaient là, jouant leurs vies avec une brutale insouciance.

— Sauvons tout cela, dit le général à l'officier. Demain matin les Russes seront maîtres de Studzianka. Il faudra donc brûler le pont au moment où ils paraîtront; ainsi, mon ami, du courage! Fais-toi jour jusqu'à la hauteur. Dis au général Fournier qu'à peine a-t-il le temps d'évacuer sa position, de percer tout ce monde, et de passer le pont. Quand tu l'auras vu se mettre en marche, tu le suivras. Aidé par quelques hommes valides, tu] brûleras sans pitié les bivacs, les équipages, les caissons, les voitures, tout! Chasse ce monde-là sur le pont; contrains tout ce qui a deux jambes à se réfugier sur l'autre rive. L'incendie est maintenant notre dernière ressource. Si Berthier m'avait laissé détruire ces damnés équipages, ce fleuve n'aurait englouti personne que mes pauvres pontonniers, ces cinquante héros qui ont sauvé l'armée et qu'on oubliera!

Le général porta la main à son front et resta silencieux. Il sentait que la Pologne serait son tombeau, et qu'aucune voix ne s'élèverait en faveur de ces hommes sublimes qui se tinrent dans l'eau, l'eau de la Bérésina! pour y enfoncer les chevalets des ponts. Un seul d'entre eux vit encore, ou, pour être exact, souffre dans un village, ignoré! L'aide de camp partit. A peine ce généreux officier avait-il fait cent pas vers Studzianka, que le général Eblé réveilla plusieurs de ses pontonniers souffrants, et commença son œuvre charitable en brûlant les bivacs établis autour du pont, et obligeant ainsi les dormeurs qui l'entouraient à passer la Bérésina. Cependant le jeune aide de camp était arrivé, non sans peine, à la seule maison de bois qui fût restée debout à Studzianka.

— Cette baraque est donc bien pleine, mon camarade? dit-il à un homme qu'il aperçut en dehors.

— Si vous y entrez, vous serez un habile troupier, répondit l'officier sans se détourner et sans cesser de démolir avec son sabre le bois de la maison.

— Est-ce vous, Philippe? dit l'aide de camp en reconnaissant, au son de la voix, l'un de ses amis.

— Oui. Ah! ah! c'est toi, mon vieux, répliqua M. de Sucy en regardant l'aide de camp, qui n'avait, comme lui, que vingt-trois ans. Je te croyais de l'autre côté de cette sacrée rivière. Viens-tu nous apporter des gâteaux et des confitures pour notre dessert? Tu seras bien reçu, ajouta-t-il en achevant de détacher l'écorce du bois qu'il donnait, en guise de provende, à son cheval.

— Je cherche votre commandant pour le prévenir, de la part du général Eblé, de filer sur Zembin? Vous avez à peine le temps de percer cette masse de cadavres que je vais incendier tout à l'heure, afin de les faire marcher.

— Tu me réchauffes presque! ta nouvelle me fait suer. J'ai deux amis à sauver! Ah! sans ces deux marmottes, mon vieux, je serais déjà mort! C'est pour eux que je soigne mon cheval, et que je ne le mange pas. Par grâce, as-tu quelque croûte? Voilà trente heures que je n'ai rien mis dans mon coffre, et je me suis battu comme un en-

rage, afin de conserver le peu de chaleur et de courage qui me restent.

— Pauvre Philippe! rien, rien. N'essaye pas d'entrer! cette grange contient nos blessés. Monte encore plus haut, tu rencontreras, sur ta droite, une espèce de toit à porc : le général est là! Adieu, mon brave. Si jamais nous dansons la trénis sur un parquet de Paris...

Il n'acheva pas : la bise souffla dans ce moment avec une telle perfidie, que l'aide de camp marcha pour ne pas se geler, et que les lèvres du major Philippe se glacèrent. Le silence régna bientôt. Il n'était interrompu que par les gémissements qui partaient de la maison et par le bruit sourd que faisait le cheval de M. de Sucy en broyant, de faim et de rage, l'écorce glacée des arbres avec lesquels la maison était construite. Le major remit son sabre dans le fourreau, prit brusquement la bride du précieux animal qu'il avait su conserver, et l'arracha, malgré sa résistance, à la déplorable pâture dont il paraissait friand.

— En route, Bichette! en route! Il n'y a que toi, ma belle, qui puisse sauver Stéphanie. Va, plus tard, il nous sera permis de nous reposer, de mourir sans doute.

Philippe, enveloppé d'une pelisse à laquelle il devait sa conservation et son énergie, se mit à courir en frappant de ses pieds la neige durcie pour entretenir la chaleur. A peine le major eut-il fait cinq cents pas, qu'il aperçut un feu considérable à la place où, depuis le matin, il avait laissé sa voiture sous la garde d'un vieux soldat. Une inquiétude horrible s'empara de lui. Comme tous ceux qui, pendant cette déroute, furent dominés par un sentiment puissant, il trouva, pour secourir ses amis, des forces qu'il n'aurait pas eues pour se sauver lui-même. Il arriva bientôt à quelques pas d'un pli formé par le terrain, et au fond duquel il avait mis à l'abri des boulets une jeune femme, sa compagne d'enfance et son bien le plus cher!

A quelques pas de la voiture, une trentaine de traînards étaient réunis devant un immense foyer qu'ils entretenaient en y jetant des planches, des dessus de caissons, des roues et des panneaux de voitures. Ces soldats étaient, sans doute, les derniers venus de tous ceux qui, depuis le large sillon décrit par le terrain de Studzianka jusqu'à la fatale rivière, formaient comme un océan de têtes, de feux, de baraques, une mer vivante agitée par des mouvements presque insensibles, et d'où il s'échappait un sourd bruissement, parfois mêlé d'éclats terribles. Poussés par la faim et par le désespoir, ces malheureux avaient probablement visité de force la voiture. Le vieux général et la jeune femme qu'ils y trouvèrent couchés sur des hardes, enveloppés de manteaux et de pelisses, gisaient en ce moment accroupis devant le feu. L'une des portières de la voiture était brisée. Aussitôt que les hommes placés autour du feu entendirent les pas du cheval et du major, il s'éleva parmi eux un cri de rage inspiré par la faim.

— Un cheval! un cheval!

Les voix ne formèrent qu'une seule voix.

— Retirez-vous! gare à vous! s'écrièrent deux ou trois soldats en ajustant le cheval.

Philippe se mit devant sa jument en disant : — Gredins! je vais vous culbuter tous dans votre feu. Il y a des chevaux morts là-haut! Allez les chercher.

— Est-il farceur, cet officier-là! Une fois, deux fois, te déranges-tu? répliqua un grenadier colossal. Non! Eh bien, comme tu voudras, alors.

Un cri de femme domina la détonation. Philippe ne fut heureusement pas atteint, mais Bichette, qui avait succombé, se débattait contre la mort; trois hommes s'élancèrent et l'achevèrent à coups de baïonnette.

— Cannibales! laissez-moi prendre la couverture et mes pistolets, dit Philippe au désespoir.

— Va pour les pistolets, répliqua le grenadier. Quant à la couverture, voilà un fantassin qui depuis deux jours *n'a rien dans le fanal*, et qui grelotte avec son méchant habit de vinaigre. C'est notre général...

Philippe garda le silence en voyant un homme dont la chaussure était usée, le pantalon troué en dix endroits, et qui n'avait sur la tête qu'un mauvais bonnet de police chargé de givre. Il s'empressa de prendre ses pistolets. Cinq hommes amenèrent la jument devant le foyer, et se mirent à la dépecer avec autant d'adresse qu'auraient pu le faire des garçons bouchers de Paris. Les morceaux étaient miraculeusement enlevés et jetés sur des charbons. Le major alla se placer auprès de la femme qui avait poussé un cri d'épouvante en le reconnaissant : il la trouva immobile, assise sur un coussin de la voiture et se chauffant; elle le regarda silencieusement, sans lui sourire. Philippe aperçut alors près de lui le soldat auquel il avait confié la défense de la voiture; le pauvre homme était blessé. Accablé par le nombre, il venait de céder aux traînards qui l'avaient attaqué; mais, comme le chien qui a défendu jusqu'au dernier moment le dîner de son maître, il avait pris sa part du butin, et s'était fait une espèce de manteau avec un drap blanc. En ce moment, il s'occupait à retourner un morceau de la jument, et le major vit sur sa figure la joie que lui causaient les apprêts du festin. Le comte de Vandières, tombé depuis trois jours comme en enfance, restait sur un coussin, près de sa femme, et regardait d'un œil fixe ces flammes dont la chaleur commençait à dissiper son engourdissement. Il n'avait pas été plus ému du danger et de l'arrivée de Philippe que du combat par suite duquel sa voiture venait d'être pillée. D'abord Sucy saisit la main de la jeune comtesse, comme pour lui donner un témoignage d'affection et lui exprimer la douleur qu'il éprouvait de la voir ainsi réduite à la dernière misère; mais il resta silencieux près d'elle, assis sur un tas de neige qui ruisselait en fondant, et céda lui-même au bonheur de se chauffer, en oubliant le péril, en oubliant tout. Sa figure contracta malgré lui une expression de joie presque stupide, et il attendit avec impatience que le lambeau de jument donné à son soldat fût rôti. L'odeur de cette chair charbonnée irritait sa faim, et sa faim faisait taire son cœur, son courage et son amour. Il contempla sans colère les résultats du pillage de sa voiture. Tous les hommes qui entouraient le foyer s'étaient partagé les couvertures, les coussins, les pelisses, les robes, les vêtements d'homme et de femme appartenant au comte, à la comtesse et au major. Philippe se retourna pour voir si l'on pouvait encore tirer parti de la caisse. Il aperçut, à la lueur des flammes, l'or, les diamants, l'argenterie, éparpillés, sans que personne songeât à s'en approprier la moindre parcelle. Chacun des individus réunis par le hasard autour de ce feu gardait un silence qui avait quelque chose d'horrible, et ne faisait que ce qu'il jugeait nécessaire à son bien-être. Cette misère était grotesque. Les figures, décomposées par le froid, étaient enduites d'une couche de boue sur laquelle les larmes traçaient, à partir des yeux jusqu'au bas des joues, un sillon qui attestait l'épaisseur de ce masque. La malpropreté de leurs longues barbes rendait ces soldats encore plus hideux. Les uns étaient enveloppés dans des châles de femme; les autres portaient des chabraques de cheval, des couvertures crottées, des haillons empreints de givre qui fondait; quelques-uns avaient un pied dans une botte et l'autre dans un soulier; enfin il n'y avait personne dont le costume n'offrît une singularité risible. En présence de choses si plaisantes, ces hommes restaient graves et sombres. Le silence n'était interrompu que par le craquement du bois, par les pétillements de la flamme, par le lointain murmure du camp, et par les coups de sabre que les plus affamés donnaient à Bichette pour en arracher les meilleurs morceaux. Quelques malheureux, plus las que les autres, dormaient, et si l'un d'eux venait à rouler dans le foyer, personne ne le relevait. Ces logiciens sévères pensaient que, s'il n'était pas mort, la brûlure devait l'avertir de se mettre en un lieu plus commode. Si le malheureux se réveillait dans le feu et périssait, personne ne le plaignait. Quelques soldats se regardaient, comme pour justifier leur propre insouciance par l'indifférence des autres. La jeune comtesse eut deux fois ce spectacle, et resta muette. Quand les différents morceaux que l'on avait mis sur des charbons furent cuits, chacun satisfit sa faim avec cette gloutonnerie qui, vue chez les animaux, nous semble dégoûtante.

— Voilà la première fois qu'on aura vu trente fantassins sur un cheval, s'écria le grenadier qui avait abattu la jument.

Ce fut la seule plaisanterie qui attestât l'esprit national.

Bientôt la plupart de ces pauvres soldats se roulèrent dans leurs habits, se placèrent sur des planches, sur tout ce qui pouvait les préserver du contact de la neige, et dormirent nonchalants du lendemain. Quand le major fut réchauffé et qu'il eut apaisé sa faim, un invincible besoin de dormir lui appesantit les paupières. Pendant le temps assez court que dura son débat avec le sommeil, il contempla cette jeune femme, qui, s'étant tourné la figure vers le feu pour dormir, laissait voir ses yeux clos et une partie de son front; elle était enveloppée dans une pelisse fourrée et dans un gros manteau de dragon; sa tête portait sur un oreiller taché de sang; son bonnet d'astracan, maintenu par un mouchoir noué sous le cou, lui préservait le visage du froid autant que cela était possible; elle s'était caché les pieds dans le manteau. Ainsi roulée sur elle-même, elle ne ressemblait réellement à rien. Était-ce la dernière des vivandières? était-ce cette charmante femme, la gloire d'un amant, la reine des bals parisiens? Hélas! l'œil même de son ami le plus dévoué n'apercevait plus rien de féminin dans cet amas de linges et de haillons. L'amour avait succombé sous le froid dans le cœur d'une femme. A travers les voiles épais que le plus irrésistible de tous les sommeils étendait sur les yeux du major, il ne voyait plus le mari et la femme que comme deux points. Les flammes du foyer, ces figures étendues, ce froid terrible qui rugissait à trois pas d'une chaleur fugitive, tout était rêve. Une pensée importune effrayait Philippe. — Nous allons tous mourir si je dors; je ne veux pas dormir, se disait-il. Il dormait. Une clameur terrible et une explosion réveillèrent M. de Sucy après

une heure de sommeil. Le sentiment de sa situation, le péril de son amie, retombèrent tout à coup sur son cœur. Il jeta un cri semblable à un rugissement. Lui et son soldat étaient seuls debout. Ils virent une mer de feu qui découpait devant eux, dans l'ombre de la nuit, une foule d'hommes, en dévorant les bivacs et les cabanes; ils entendirent des cris de désespoir, des hurlements; ils aperçurent des milliers de figures désolées et de faces furieuses. Au milieu de cet enfer, une colonne de soldats se faisait un chemin vers le pont entre deux haies de cadavres.

— C'est la retraite de notre arrière-garde! s'écria le major. Plus d'espoir!

— J'ai respecté votre voiture, Philippe, dit une voix amie.

En se retournant, Sucy reconnut le jeune aide de camp à la lueur des flammes.

— Ah! tout est perdu! répondit le major. Ils ont mangé mon cheval. D'ailleurs, comment pourrais-je faire marcher ce stupide général et sa femme?

— Prenez un tison, Philippe, et menacez-les.

— Menacer la comtesse!

— Adieu! s'écria l'aide de camp. Je n'ai que le temps de passer cette fatale rivière, et il le faut. J'ai une mère en France. Quelle nuit! Cette foule aime mieux rester sur la neige, et la plupart de ces malheureux se laissent brûler plutôt que de se lever. Il est quatre heures, Philippe! Dans deux heures les Russes commenceront à se remuer. Je vous assure que vous verrez la Bérésina encore une fois chargée de cadavres. Philippe, songez à vous! Vous n'avez pas de chevaux, vous ne pouvez pas porter la comtesse; ainsi, allons, venez avec moi, dit-il en le prenant par le bras.

— Mon ami, abandonner Stéphanie!

Le major saisit la comtesse, la mit debout, la secoua avec la rudesse d'un homme au désespoir, et la contraignit de se réveiller; elle le regarda d'un œil fixe et mort.

— Il faut marcher, Stéphanie, ou nous mourons ici.

Pour toute réponse, la comtesse essayait de se laisser aller à terre pour dormir. L'aide de camp saisit un tison, et l'agita devant la figure de Stéphanie.

— Sauvons-la malgré elle! s'écria Philippe en soulevant la comtesse, qu'il porta dans la voiture.

Il revint implorer l'aide de son ami. Tous deux prirent le vieux général, sans savoir s'il était mort ou vivant, et le mirent auprès de sa femme. Le major fit rouler avec le pied chacun des hommes qui gisaient à terre, leur reprit ce qu'ils avaient pillé, entassa toutes les hardes sur les deux époux, et jeta dans un coin de la voiture quelques lambeaux rôtis de sa jument.

— Que voulez-vous donc faire? lui dit l'aide de camp.

— La traîner, dit le major.

— Vous êtes fou!

— C'est vrai! s'écria Philippe en se croisant les bras sur la poitrine.

Il parut tout à coup saisi par une pensée de désespoir.

— Toi, dit-il en saisissant le bras valide de son soldat, je te la confie pour une heure! Songe que tu dois plutôt mourir que de laisser approcher qui que ce soit de cette voiture.

Le major s'empara des diamants de la comtesse, les tint d'une main, tira de l'autre son sabre, se mit à frapper rageusement ceux des dormeurs qu'il jugeait devoir être les plus intrépides, et réussit à réveiller le grenadier colossal et deux autres hommes dont il était impossible de connaître le grade.

— Nous sommes *flambés*, leur dit-il.

— Je le sais bien, répondit le grenadier, mais ça m'est égal.

— Eh bien! mort pour mort, ne vaut-il pas mieux vendre sa vie pour une jolie femme, et risquer de revoir encore la France?

— J'aime mieux dormir, dit un homme en se roulant sur la neige, et si tu me tracasses encore, major, je te *fiche* mon briquet dans le ventre.

— De quoi s'agit-il, mon officier? reprit le grenadier. Cet homme est ivre! C'est un Parisien; ça aime ses aises.

— Ceci sera pour toi, brave grenadier, s'écria le major en lui présentant une rivière de diamants, si tu veux me suivre et te battre comme un enragé. Les Russes sont à dix minutes de marche, ils ont des chevaux: nous allons marcher sur leur première batterie et ramener deux lapins.

— Mais les sentinelles, major?

— L'un de nous trois, dit-il au soldat. Il s'interrompit, regarda l'aide de camp: — Vous venez, Hippolyte, n'est-ce pas?

Hippolyte consentit par un signe de tête.

— L'un de nous, reprit le major, se chargera de la sentinelle. D'ailleurs, ils dorment peut-être aussi, ces sacrés Russes.

— Va, major, tu es un brave? Mais tu me mettras dans ton berlingot? dit le grenadier.

— Oui, si tu ne laisses pas ta peau là-haut. — Si je succombais, Hippolyte, et toi, grenadier, dit le major en s'adressant à ses deux compagnons, promettez moi de vous dévouer au salut de la comtesse.

— Convenu, s'écria le grenadier.

Ils se dirigèrent vers la ligne russe, sur les batteries qui avaient si cruellement foudroyé la masse de malheureux gisants sur le bord de la rivière. Quelques moments après leur départ, le galop de deux chevaux retentissait sur la neige, et la batterie réveillée envoyait des volées qui passaient sur la tête des dormeurs; le pas des chevaux était si précipité, qu'on eût dit des maréchaux battant un fer. Le généreux aide de camp avait succombé. Le grenadier athlétique était sain et sauf. Philippe, en défendant son ami, avait reçu un coup de baïonnette dans l'épaule; néanmoins il se cramponna aux crins du cheval, et le serrait si bien avec ses jambes, que l'animal se trouvait pris comme dans un étau.

— Dieu soit loué! s'écria le major en retrouvant son soldat immobile et la voiture à sa place.

— Si vous êtes juste, mon officier, vous me ferez avoir la croix. Nous avons joliment joué de la clarinette et du bancal, hein!

— Nous n'avons encore rien fait. Attelons les chevaux. Prenez ces cordes.

— Il n'y en a pas assez.

— Eh bien! grenadier, mettez-moi la main sur ces dormeurs, et servez-vous de leurs châles, de leur linge...

— Tiens, il est mort, ce farceur-là! s'écria le grenadier en dépouillant le premier auquel il s'adressa. Ah! c'te farce, ils sont morts!

— Tous?

— Oui, tous! Il paraît que le cheval est indigeste quand on le mange à la neige.

Ces paroles firent trembler Philippe. Le froid avait redoublé.

— Dieu! perdre une femme que j'ai déjà sauvée vingt fois!

Le major secoua la comtesse en criant: — Stéphanie, Stéphanie!

La jeune femme ouvrit les yeux.

— Madame, nous sommes sauvés.

— Sauvés! répéta-t-elle en retombant.

Les chevaux furent attelés tant bien que mal. Le major, tenant son sabre de sa meilleure main, gardant les guides de l'autre, armé de ses pistolets, monta sur un des chevaux, et le grenadier sur le second. Le vieux soldat, dont les pieds étaient gelés, avait été jeté en travers de la voiture, sur le général et sur la comtesse. Excités à coups de sabre, les chevaux emportèrent l'équipage avec une sorte de furie dans la plaine, où d'innombrables difficultés attendaient le major. Bientôt il fut impossible d'avancer sans risquer d'écraser des hommes, des femmes, et jusqu'à des enfants endormis, qui tous refusaient de bouger quand le grenadier les éveillait. En vain M. de Sucy chercha-t-il la route que l'arrière-garde s'était frayée naguère au milieu de cette masse d'hommes; elle s'était effacée comme s'efface le sillage du vaisseau sur la mer; il n'allait qu'au pas, le plus souvent arrêté par des soldats qui le menaçaient de tuer ses chevaux.

— Voulez-vous arriver? lui dit le grenadier.

— Au prix de tout mon sang, au prix du monde entier, répondit le major.

— Marche! On ne fait pas d'omelettes sans casser des œufs.

Et le grenadier de la garde poussa les chevaux sur les hommes, ensanglanta les roues, renversa les bivacs, en se traçant un double sillon de morts à travers ce champ de têtes. Mais rendons-lui la justice de dire qu'il ne se fit jamais faute de crier d'une voix tonnante: — Gare donc, charognes!

— Les malheureux! s'écria le major.

— Bah! ça ou le froid, ça ou le canon! dit le grenadier en animant les chevaux et les piquant avec la pointe de son briquet.

Une catastrophe qui aurait dû leur arriver bien plus tôt, et dont un hasard fabuleux les avait préservés jusque-là, vint tout à coup les arrêter dans leur marche. La voiture versa.

— Je m'y attendais, s'écria l'imperturbable grenadier. Oh! oh! le camarade est mort.

— Pauvre Laurent! dit le major.

— Laurent! N'est-il pas du 5e chasseurs?

— Oui.

— C'est mon cousin. Bah! la chienne de vie n'est pas assez heureuse pour qu'on la regrette par le temps qu'il fait.

La voiture ne fut pas relevée, les chevaux ne furent pas dégagés sans une perte de temps immense, irréparable. Le choc avait été si violent, que la jeune comtesse, réveillée et tirée de son engourdissement par la commotion, se débarrassa de ses vêtements et se leva.

— Philippe, où sommes-nous? s'écria-t-elle d'une voix douce en regardant autour d'elle.

— A cinq cents pas du pont. Nous allons passer la Bérésina. De l'autre côté de la rivière, Stéphanie, je ne vous tourmenterai plus, je vous laisserai dormir, nous serons en sûreté, nous gagnerons tranquillement Wilna. Dieu veuille que vous ne sachiez jamais ce que votre vie aura coûté!

— Tu es blessé?

— Ce n'est rien.

L'heure de la catastrophe était venue. Le canon des Russes annonça le jour. Maîtres de Studzianka, ils foudroyèrent la plaine; et aux premières lueurs du matin le major aperçut leurs colonnes se mouvoir et se former sur les hauteurs. Un cri d'alarme s'éleva du sein de la multitude, qui fut debout en un moment. Chacun comprit instinctivement son péril, et tous se dirigèrent vers le pont par un mouvement de vague. Les Russes descendaient avec la rapidité de l'incendie. Hommes, femmes, enfants, chevaux, tout marcha sur le pont. Heureusement le major et la comtesse se trouvaient encore éloignés de la rive. Le général Eblé venait de mettre le feu aux chevalets de l'autre bord. Malgré les avertissements donnés à ceux qui envahissaient cette planche de salut, personne ne voulut reculer. Non-seulement le pont s'abîma chargé de monde, mais l'impétuosité du flot d'hommes lancés vers cette fatale berge était si furieuse, qu'une masse humaine fut précipitée dans les eaux comme une avalanche. On n'entendit pas un cri, mais le bruit sourd d'une pierre qui tombe à l'eau; puis la Bérésina fut couverte de cadavres. Le mouvement rétrograde de ceux qui se reculèrent dans la plaine pour échapper à cette mort fut si terrible, qu'un grand nombre de gens moururent étouffés. Le comte et la comtesse de Vandières durent la vie à leur voiture. Les chevaux, après avoir écrasé, pétri une masse de mourants, périrent écrasés, foulés aux pieds par une trombe humaine qui se porta sur la rive. Le major et le grenadier trouvèrent leur salut dans leur force. Ils tuaient pour n'être pas tués. Cet ouragan de faces humaines, ce flux et reflux de corps animés par un même mouvement, eut pour résultats de laisser pendant quelques moments la rive de la Bérésina déserte. La multitude s'était rejetée dans la plaine. Si quelques hommes se lancèrent à la rivière du haut de la berge, ce fut moins dans l'espoir d'atteindre l'autre rive, qui pour eux était la France, que pour éviter les déserts de la Sibérie. Le désespoir devint une égide pour quelques gens hardis. Un officier sauta de glaçon en glaçon jusqu'à l'autre bord; un soldat rampa miraculeusement sur un amas de cadavres et de glaçons. Cette immense population finit par comprendre que les Russes ne tueraient pas vingt mille hommes sans armes, engourdis, stupides, qui ne se défendaient pas, et chacun attendit son sort avec une horrible résignation. Alors le major, son grenadier, le vieux général et sa femme restèrent seuls à quelques pas de l'endroit où était le pont. Ils étaient là, tous quatre debout, les yeux secs, silencieux, entourés d'une masse de morts. Quelques soldats valides, quelques officiers auxquels la circonstance rendait toute leur énergie, se trouvaient avec eux. Ce groupe assez nombreux comptait environ cinquante hommes. Le major aperçut à deux cents pas de là les ruines du pont fait pour les voitures, et qui s'était brisé l'avant-veille.

— Construisons un radeau! s'écria-t-il.

A peine avait-il laissé tomber cette parole, que le groupe entier courut vers ces débris. Une foule d'hommes se mit à ramasser des crampons de fer, à chercher des pièces de bois, des cordes, enfin tous les matériaux nécessaires à la construction du radeau. Une vingtaine de soldats et d'officiers armés formèrent une garde commandée par le major pour protéger les travailleurs contre les attaques désespérées que pourrait tenter la foule en devinant leur dessein. Le sentiment de la liberté qui anime les prisonniers et leur inspire des miracles ne peut pas se comparer à celui qui faisait agir en ce moment ces malheureux Français.

— Voilà les Russes! voilà les Russes! criaient aux travailleurs ceux qui les défendaient.

Et les bois criaient, le plancher croissait de largeur, de hauteur, de profondeur. Généraux, soldats, colonels, tous pliaient sous le poids des roues, des fers, des cordes, des planches: c'était une image réelle de la construction de l'arche de Noé. La jeune comtesse, assise auprès de son mari, contemplait ce spectacle avec le regret de ne pouvoir contribuer en rien à ce travail; cependant elle aidait à faire des nœuds pour consolider les cordages. Enfin, le radeau fut achevé. Quarante hommes le lancèrent dans les eaux de la rivière, tandis qu'une dizaine de soldats tenaient les cordes qui devaient servir à l'amarrer près de la berge. Aussitôt que les constructeurs virent leur embarcation flottant sur la Bérésina, ils s'y jetèrent du haut de la rive avec un horrible égoïsme. Le major, craignant la fureur de ce premier mouvement, tenait Stéphanie et le général par la main; mais il frissonna quand il vit l'embarcation noire de monde et les hommes pressés dessus comme des spectateurs au parterre d'un théâtre.

— Sauvages! s'écria-t-il, c'est moi qui vous ai donné l'idée de faire le radeau; je suis votre sauveur, et vous me refusez une place!

Une rumeur confuse servit de réponse. Les hommes placés au bord du radeau, et armés de bâtons qu'ils appuyaient sur la berge, poussaient avec violence le train de bois, pour le lancer vers l'autre bord, et lui faire fendre les glaçons et les cadavres.

— Tonnerre de Dieu! je vous *fiche* à l'eau, si vous ne recevez pas le major et ses deux compagnons! s'écria le grenadier, qui leva son sabre, empêcha le départ, et fit serrer les rangs, malgré des cris horribles.

— Je vais tomber! je tombe! criaient ses compagnons. Partons! en avant!

Le major regardait d'un œil sec sa maîtresse, qui levait les yeux au ciel par un sentiment de résignation sublime.

— Mourir avec toi! dit-elle.

Il y avait quelque chose de comique dans la situation des gens installés sur le radeau. Quoiqu'ils poussassent des rugissements affreux, aucun d'eux n'osait résister au grenadier; car ils étaient si pressés, qu'il suffisait de pousser une seule personne pour tout renverser. Dans ce danger, un capitaine essaya de se débarrasser du soldat qui aperçut le mouvement hostile de l'officier, le saisit et le précipita dans l'eau en lui disant: — Ah! ah! canard, tu veux boire! Va!

— Voilà deux places! s'écria-t-il. Allons, major, jetez-nous votre petite femme et venez! Laissez ce vieux roquentin, qui crèvera demain.

— Dépêchez-vous! cria une voix composée de cent voix.

— Allons, major... Ils grognent, les autres, et ils ont raison.

Le comte de Vandières se débarrassa de ses vêtements, et se montra debout dans son uniforme de général.

— Sauvons le comte, dit Philippe.

Stéphanie serra la main de son ami, se jeta sur lui et l'embrassa par une horrible étreinte.

— Adieu! dit-elle.

Ils s'étaient compris. Le comte de Vandières retrouva ses forces et sa présence d'esprit pour sauter dans l'embarcation, où Stéphanie le suivit après avoir donné un dernier regard à Philippe.

— Major, voulez-vous ma place? Je me moque de la vie, s'écria le grenadier. Je n'ai ni femme, ni enfant, ni mère.

— Je te les confie, cria le major en désignant le comte et sa femme.

— Soyez tranquille, j'en aurai soin comme de mon œil.

Le radeau fut lancé avec tant de violence vers la rive opposée à celle où Philippe restait immobile, qu'en touchant terre la secousse ébranla tout. Le comte, qui était au bord, roula dans la rivière. Au moment où il y tombait, un glaçon lui coupa la tête, et la lança au loin comme un boulet.

— Hein! major! cria le grenadier.

— Adieu! cria une femme.

Philippe de Sucy tomba glacé d'horreur, accablé par le froid, par le regret et par la fatigue.

— Ma pauvre nièce était devenue folle, ajouta le médecin après un moment de silence. Ah! monsieur, reprit-il en saisissant la main de M. d'Albon, combien la vie a été affreuse pour cette petite femme, si jeune, si délicate! Après avoir été, par un malheur inouï, séparée de ce grenadier de la garde, nommé Fleuriot, elle a été traînée, pendant deux ans, à la suite de l'armée, le jouet d'un tas de misérables. Elle allait, m'a-t-on dit, pieds nus, mal vêtue, restait des mois entiers sans soins, sans nourriture; tantôt gardée dans les hôpitaux, tantôt chassée comme un animal. Dieu seul connaît les malheurs auxquels cette infortunée a pourtant survécu! Elle était dans une petite ville d'Allemagne, enfermée avec des fous, pendant que ses parents, qui la croyaient morte, partageaient ici sa succession. En 1816, le grenadier Fleuriot la reconnut dans une auberge de Strasbourg, où elle venait d'arriver après s'être évadée de sa prison. Quelques paysans racontèrent au grenadier que la comtesse avait vécu un mois entier dans une forêt, et qu'ils l'avaient traquée pour s'emparer d'elle, sans pouvoir y parvenir. J'étais alors à quelques lieues de Strasbourg. En entendant parler d'une fille sauvage, j'eus le désir de vérifier les faits extraordinaires qui donnaient matière à des contes ridicules. Que devins-je en reconnaissant la comtesse! Fleuriot m'apprit tout ce qu'il savait de cette déplorable histoire. J'emmenai ce pauvre homme avec ma nièce en Auvergne, où j'eus le malheur de le perdre. Il avait un peu d'empire sur madame de Vandières. Lui seul a pu obtenir d'elle qu'elle s'habillât. *Adieu!* ce mot qui, pour elle, est toute la langue, elle le disait jadis rarement. Fleuriot avait entrepris de réveiller en elle quelques idées; mais il a échoué, et n'a gagné que de lui faire prononcer un peu plus souvent cette triste parole. Le grenadier savait la distraire et l'occuper en jouant avec elle; et, par lui, j'espérais, mais...

L'oncle de Stéphanie se tut pendant un moment.

— Ici, reprit-il, elle a trouvé une autre créature avec laquelle elle paraît s'entendre. C'est une paysanne idiote, qui, malgré sa laideur et sa stupidité, a aimé un maçon. Ce maçon a voulu l'épouser, parce qu'elle possède quelques quartiers de terre. La pauvre Geneviève a été pendant un an la plus heureuse créature qu'il y eût au monde. Elle se parait, et allait le dimanche danser avec Dallot; elle comprenait l'amour; il y avait place dans son cœur et dans son esprit pour un sentiment. Mais Dallot a fait des réflexions. Il a trouvé une jeune fille qui a son bon sens et deux quartiers de terre de plus que n'en a Geneviève. Dallot a donc laissé Geneviève. Cette pauvre créature a perdu le peu d'intelligence que l'amour avait développé en elle, et ne sait plus que garder les vaches ou faire de l'herbe. Ma nièce et cette pauvre fille sont en quelque sorte unies par la chaîne invisible de leur commune destinée, et par le sentiment qui cause leur folie. Tenez, voyez! dit l'oncle de Stéphanie en conduisant le marquis d'Albon à la fenêtre.

Le magistrat aperçut en effet la jolie comtesse assise à terre entre les jambes de Geneviève. La paysanne, armée d'un énorme peigne d'os, mettait toute son attention à démêler la longue chevelure noire de Stéphanie, qui se laissait faire en jetant des cris étouffés dont l'accent trahissait un plaisir instinctivement ressenti. M. d'Albon frissonna en voyant l'abandon du corps et la nonchalance animale qui trahissait chez la comtesse une complète absence de l'âme.

— Philippe! Philippe! s'écria-t-il, les malheurs passés ne sont rien. N'y a-t-il donc point d'espoir? demanda-t-il.

Le vieux médecin leva les yeux au ciel.

— Adieu, monsieur, dit M. d'Albon en serrant la main du vieillard. Mon ami m'attend, vous ne tarderez pas à le voir.

— C'est donc bien elle! s'écria Sucy après avoir entendu les premiers mots du marquis d'Albon. Ah! j'en doutais encore! ajouta-t-il en laissant tomber quelques larmes de ses yeux noirs, dont l'expression était habituellement sévère.

— Oui, c'est la comtesse de Vandières, répondit le magistrat.

Le colonel se leva brusquement et s'empressa de s'habiller.

— Eh bien! Philippe, dit le magistrat stupéfait, deviendrais-tu fou?

— Mais je ne souffre plus, répondit le colonel avec simplicité. Cette nouvelle a calmé toutes mes douleurs. Et quel mal pourrait se faire sentir quand je pense à Stéphanie? Je vais aux Bons-Hommes, la voir, lui parler, la guérir. Elle est libre. Eh bien! le bonheur nous sourira, ou il n'y aurait pas de Providence. Crois-tu donc que cette pauvre femme puisse m'entendre et ne pas recouvrer la raison?

— Elle t'a déjà vu sans te reconnaître, répliqua doucement le magistrat, qui, s'apercevant de l'espérance exaltée de son ami, cherchait à lui inspirer des doutes salutaires.

Le colonel tressaillit; mais il se mit à sourire en laissant échapper un léger mouvement d'incrédulité. Personne n'osa s'opposer au dessein du colonel. En peu d'heures, il fut établi dans le vieux prieuré, auprès du médecin et de la comtesse de Vandières.

— Où est-elle? s'écria-t-il en arrivant.

— Chut! lui répondit l'oncle de Stéphanie. Elle dort. Tenez, la voici.

Philippe vit la pauvre folle accroupie au soleil sur un banc. Sa tête était protégée contre les ardeurs de l'air par une forêt de cheveux épars sur son visage; ses bras pendaient avec grâce jusqu'à terre; son corps gisait élégamment posé comme celui d'une biche; ses pieds étaient pliés sous elle, sans effort; son sein se soulevait par intervalles égaux; sa peau, son teint, avaient cette blancheur de porcelaine qui nous fait tant admirer la figure transparente des enfants. Immobile auprès d'elle, Geneviève tenait à la main un rameau que Stéphanie était sans doute allée détacher de la plus haute cime d'un peuplier, et l'idiote agitait doucement ce feuillage au-dessus de sa compagne endormie, pour chasser les mouches et fraîchir l'atmosphère. La paysanne regarda M. Fanjat et le colonel; puis, comme un animal qui a reconnu son maître, elle retourna lentement la tête vers la comtesse, et continua de veiller sur elle, sans avoir donné la moindre marque d'étonnement ou d'intelligence. L'air était brûlant. Le banc de pierre semblait étinceler, et la prairie élançait vers le ciel ces lutines vapeurs qui voltigent et flambent au-dessus des herbes comme une poussière d'or; mais Geneviève paraissait ne pas sentir cette chaleur dévorante. Le colonel serra violemment les mains du médecin dans les siennes. Des pleurs échappés des yeux du militaire roulèrent le long de ses joues mâles, et tombèrent sur le gazon, aux pieds de Stéphanie.

— Monsieur, dit l'oncle, voilà deux ans que mon cœur se brise tous les jours. Bientôt vous serez comme moi. Si vous ne pleurez pas, vous n'en sentirez pas moins votre douleur.

— Vous l'avez soignée? dit le colonel, dont les yeux exprimaient autant de reconnaissance que de jalousie.

Ces deux hommes s'entendirent; et, de nouveau, se pressant fortement la main, ils restèrent immobiles en contemplant le calme admirable que le sommeil répandait sur cette charmante créature. De temps en temps, Stéphanie poussait un soupir, et ce soupir, qui avait toutes les apparences de la sensibilité, faisait frissonner d'aise le malheureux colonel.

— Hélas! lui dit doucement M. Fanjat, ne vous abusez pas, monsieur, vous la voyez en ce moment dans toute sa raison.

Ceux qui sont restés avec délices pendant des heures entières occupés à voir dormir une personne tendrement aimée, dont les yeux devaient leur sourire au réveil, comprendront sans doute le sentiment doux et terrible qui agitait le colonel. Pour lui, ce sommeil était une illusion; le réveil devait être une mort, et la plus horrible de toutes les morts. Tout à coup un jeune chevreau accourut en trois bonds vers le banc, flaira Stéphanie, que ce bruit réveilla; elle se mit légèrement sur ses pieds, sans que ce mouvement effrayât le capricieux animal; mais, quand elle eut aperçu Philippe, elle se sauva, suivie de son compagnon quadrupède, jusqu'à une haie de sureaux; puis elle jeta ce petit cri d'oiseau effarouché que déjà le colonel avait entendu près de la grille où la comtesse était apparue à M. d'Albon pour la première fois. Enfin elle grimpa sur un faux ébénier, se nicha dans la houppe verte de cet arbre, et se mit à regarder *l'étranger* avec l'attention du plus curieux de tous les rossignols de la forêt.

— Adieu, adieu, adieu! dit-elle sans que l'âme communiquât une seule inflexion sensible à ce mot.

C'était l'impassibilité de l'oiseau sifflant son air.

— Elle ne me reconnaît pas! s'écria le colonel au désespoir. Stéphanie! c'est Philippe, ton Philippe, Philippe!

Et le pauvre militaire s'avança vers l'ébénier; mais, quand il fut à trois pas de l'arbre, la comtesse le regarda, comme pour le défier, quoiqu'une sorte d'expression craintive passât dans son œil; puis, d'un seul bond, elle se sauva de l'ébénier sur un acacia, et, de là, sur un sapin du Nord, où elle se balança de branche en branche avec une légèreté inouïe.

— Ne la poursuivez pas, dit M. Fanjat au colonel. Vous mettriez entre elle et vous une aversion qui pourrait devenir insurmontable ; je vous aiderai à vous en faire connaître et à l'apprivoiser. Venez sur ce banc. Si vous ne faites point attention à cette pauvre folle, alors vous ne tarderez pas à la voir s'approcher insensiblement pour vous examiner.

— *Elle!* ne pas me reconnaître, et me fuir ! répéta le colonel en s'asseyant le dos contre un arbre dont le feuillage ombrageait un banc rustique, et sa tête se pencha sur sa poitrine. Le docteur garda le silence. Bientôt la comtesse descendit doucement du haut de son sapin, en voltigeant comme un feu follet, en se laissant aller parfois aux ondulations que le vent imprimait aux arbres. Elle s'arrêtait à chaque branche pour épier l'étranger ; mais, en le voyant immobile, elle finit par sauter sur l'herbe, se mit debout, et vint à lui d'un pas lent, à travers la prairie. Quand elle se fut posée contre un arbre qui se trouvait à dix pieds environ du banc, M. Fanjat dit à voix basse au colonel :

— Prenez adroitement, dans ma poche droite, quelques morceaux de sucre, et montrez-les lui, elle viendra ; je renoncerai volontiers, en votre faveur, au plaisir de lui donner des friandises. A l'aide du sucre, qu'elle aime avec passion, vous l'habituerez à s'approcher de vous et à vous reconnaître.

— Quand elle était femme, répondit tristement Philippe, elle n'avait aucun goût pour les mets sucrés.

Lorsque le colonel agita vers Stéphanie le morceau de sucre qu'il tenait entre le pouce et l'index de la main droite, elle poussa de nouveau son cri sauvage, et s'élança vivement sur Philippe ; puis elle s'arrêta, combattue par la peur instinctive qu'il lui causait ; elle regardait le sucre et détournait la tête alternativement, comme ces malheureux chiens à qui leurs maîtres défendent de toucher à un mets avant qu'on ait dit une des dernières lettres de l'alphabet qu'on récite lentement. Enfin la passion bestiale triompha de la peur : Stéphanie se précipita sur Philippe, avança timidement sa jolie main brune pour saisir sa proie, toucha les doigts de son amant, attrapa le sucre et disparut dans un bouquet de bois. Cette horrible scène acheva d'accabler le colonel, qui fondit en larmes et s'enfuit dans le salon.

— L'amour aurait-il donc moins de courage que l'amitié ? lui dit M. Fanjat. J'ai de l'espoir, monsieur le baron. Ma pauvre nièce était dans un état bien plus déplorable que celui où vous la voyez.

— Est-ce possible ? s'écria Philippe.

— Elle restait nue, reprit le médecin.

Le colonel fit un geste d'horreur et pâlit ; le docteur crut reconnaître dans cette pâleur quelques fâcheux symptômes : il vint lui tâter le pouls, et le trouva en proie à une fièvre violente ; à force d'instances, il parvint à le faire mettre au lit, et lui prépara une légère dose d'opium, afin de lui procurer un sommeil calme.

Huit jours environ s'écoulèrent, pendant lesquels le baron de Sucy fut souvent aux prises avec des angoisses mortelles ; aussi bientôt ses yeux n'eurent-ils plus de larmes. Son âme, souvent brisée, ne put s'accoutumer au spectacle que lui présentait la folie de la comtesse, mais il pactisa, pour ainsi dire, avec cette cruelle situation, et trouva des adoucissements dans sa douleur. Son héroïsme ne connut pas de bornes. Il eut le courage d'apprivoiser Stéphanie, en lui choisissant des friandises ; il mit tant de soin à lui apporter cette nourriture, il sut si bien graduer les modestes conquêtes qu'il voulait faire sur l'instinct de sa maîtresse, ce dernier lambeau de son intelligence, qu'il parvint à la rendre plus *privée* qu'elle ne l'avait jamais été. Le colonel descendait chaque matin dans le parc ; et si, après avoir longtemps cherché la comtesse, il ne pouvait deviner sur quel arbre elle se balançait mollement, ni le coin dans lequel elle s'était tapie pour y jouer avec un oiseau, ni sur quel toit elle s'était perchée, il sifflait l'air si célèbre de : *Partant pour la Syrie*, auquel se rattachait le souvenir d'une scène de leurs amours. Aussitôt Stéphanie accourait avec la légèreté d'un faon. Elle s'était si bien habituée à voir le colonel, qu'il ne l'effrayait plus ; bientôt elle s'accoutuma à s'asseoir sur lui, à l'entourer de son bras sec et agile. Dans cette attitude, si chère aux amants, Philippe donnait lentement quelques sucreries à la friande comtesse. Après les avoir mangées toutes, il arrivait souvent à Stéphanie de visiter les poches de son ami par des gestes qui avaient la vélocité mécanique des mouvements du singe. Quand elle était bien sûre qu'il n'y avait plus rien, elle regardait Philippe d'un œil clair, sans idées, sans reconnaissance ; elle jouait alors avec lui ; elle essayait de lui ôter ses bottes pour voir son pied, elle déchirait ses gants, mettait son chapeau ; mais elle lui laissait passer les mains dans sa chevelure, lui permettait de la prendre dans ses bras, et recevait sans plaisir des baisers ardents. Enfin, elle le regardait silencieusement quand il versait des larmes ; elle comprenait bien le sifflement de : *Partant pour la Syrie*, mais il ne put réussir à lui faire prononcer son propre nom de *Stéphanie!* Philippe était soutenu dans son horrible entreprise par un espoir qui ne l'abandonnait jamais. Si, par une belle matinée d'automne, il voyait la comtesse paisiblement assise sur un banc, sous un peuplier jauni, le pauvre amant se couchait à ses pieds, et la regardait dans les yeux aussi longtemps qu'elle voulait bien se laisser voir, en espérant que la lumière qui s'en échappait redeviendrait intelligente. Parfois il se faisait illusion : il croyait avoir aperçu ces rayons durs et immobiles vibrant de nouveau, amollis, vivants, et il s'écriait : — Stéphanie! Stéphanie! tu m'entends, tu me vois ! Mais elle écoutait le son de cette voix comme un bruit, comme l'effort du vent qui agitait les arbres, comme le mugissement de la vache sur laquelle elle grimpait ; et le colonel se tordait les mains de désespoir, désespoir toujours nouveau. Le temps et ces vaines épreuves ne faisaient qu'augmenter sa douleur. Un soir, par un ciel calme, au milieu du silence et de la paix de ce champêtre asile, le docteur aperçut de loin le baron occupé à charger un pistolet. Le vieux médecin comprit que Philippe n'avait plus d'espoir ; il sentit tout son sang affluer à son cœur, et, s'il résista au vertige qui s'emparait de lui, c'est qu'il aimait mieux voir sa nièce vivante et folle que morte. Il accourut.

— Que faites-vous ? dit-il.

— Ceci est pour moi, répondit le colonel en montrant sur le banc un pistolet chargé, et voilà pour elle! ajouta-t il en achevant de fouler la bourre au fond de l'arme qu'il tenait.

La comtesse était étendue à terre, et jouait avec les balles.

— Vous ne savez donc pas, reprit froidement le médecin, qui dissimula son épouvante, que cette nuit, en dormant, elle a dit : — Philippe !

— Elle m'a nommé! s'écria le baron en laissant tomber son pistolet, que Stéphanie ramassa ; mais il le lui arracha des mains, s'empara de celui qui était sur le banc, et se sauva.

— Pauvre petite! s'écria le médecin, heureux du succès qu'avait eu sa supercherie. Il pressa la folle sur son sein, et dit en continuant : — Il t'aurait tuée, l'égoïste! il veut te donner la mort parce qu'il souffre. Il ne sait pas t'aimer pour toi, mon enfant! Nous lui pardonnons, n'est-ce pas? il est insensé, et toi, tu n'es que folle. Va! Dieu seul doit te rappeler près de lui. Nous te croyons malheureuse, parce que tu ne participes plus à nos misères, sots que nous sommes! — Mais, dit-il en l'asseyant sur ses genoux, tu es heureuse, rien ne te gêne ; tu vis comme l'oiseau, comme le daim.

Elle s'élança sur un jeune merle qui sautillait, le prit en jetant un petit cri de satisfaction, l'étouffa, le regarda mort, et le laissa au pied d'un arbre sans plus y penser.

Le lendemain, aussitôt qu'il fit jour, le colonel descendit dans les jardins. Il chercha Stéphanie, il croyait au bonheur ; ne la trouvant pas, il siffla. Quand sa maîtresse fut venue, il la prit par le bras, et, marchant pour la première fois ensemble, ils allèrent sous un berceau d'arbres flétris dont les feuilles tombaient sous la brise matinale. Le colonel s'assit, et Stéphanie se posa d'elle-même sur lui. Philippe en trembla d'aise.

— Mon amour, lui dit-il en baisant avec ardeur les mains de la comtesse, je suis Philippe.

Elle le regarda avec curiosité.

— Viens, ajouta-t il en la pressant. Sens tu battre mon cœur? Il n'a battu que pour toi. Je t'aime toujours!... Philippe n'est pas mort : il est là... tu es sur lui... Tu es ma Stéphanie, et je suis ton Philippe.

— Adieu! dit elle, adieu !

Le colonel frissonna, car il crut s'apercevoir que son exaltation se communiquait à sa maîtresse. Son cri déchirant, excité par l'espoir, ce dernier effort d'un amour éternel, d'une passion délirante, réveillait la raison de son amie.

— Ah ! Stéphanie, nous serons heureux !

Elle laissa échapper un cri de satisfaction, et ses yeux eurent un vague éclair d'intelligence.

— Elle me reconnaît ! Stéphanie!...

Le colonel sentit son cœur se gonfler, ses paupières devenir humides. Mais il vit tout à coup la comtesse lui montrer un peu de sucre qu'elle avait trouvé en le fouillant pendant qu'il parlait. Il avait donc pris pour une pensée humaine ce degré de raison que suppose la malice du singe. Philippe perdit connaissance. M. Fanjat trouva la comtesse assise sur le corps du colonel. Elle mordait son sucre en témoignant son plaisir par des minauderies qu'on aurait admirées si, quand elle avait sa raison, elle eût voulu imiter par plaisanterie sa perruche ou sa chatte.

Ah! mon ami, s'écria Philippe en reprenant ses sens, je meurs les jours, à tous les instants! J'aime trop! Je supporterais tout ns sa folie, elle avait gardé un peu du caractère féminin. Mais ir toujours sauvage et même dénuée de pudeur, la voir...

Il vous fallait donc une folie d'opéra, dit aigrement le docteur, s dévouements d'amour sont donc soumis à des préjugés? Eh ! monsieur, je me suis privé pour vous du triste bonheur de rir ma nièce, je vous ai laissé le plaisir de jouer avec elle, je gardé pour moi que les charges les plus pesantes... Pendant que dormez, je veille sur elle, je... Allez, monsieur, abandonnez-la. ez ce triste ermitage. Je sais vivre avec cette chère petite créa- je comprends sa folie, j'épie ses gestes, je suis dans ses secrets. ur vous me remercierez.

colonel quitta les Bons-Hommes pour n'y plus revenir qu'une Le docteur fut épouvanté de l'effet qu'il avait produit sur son ; il commençait à l'aimer à l'égal de sa nièce. Si des deux amants n avait un digne de pitié, c'était certes Philippe : ne portait-il lui seul le fardeau d'une épouvantable douleur? Le médecin fit dre des renseignements sur le colonel, et apprit que le malheu- s'était réfugié dans une terre qu'il possédait près de Saint-Ger- . Le baron avait, sur la foi d'un rêve, conçu un projet pour ren- a raison à la comtesse. A l'insu du docteur, il employait le reste utomne aux préparatifs de cette immense entreprise. Une petite re coulait dans son parc, où elle inondait en hiver un grand ma- qui ressemblait à peu près à celui qui s'étendait le long de la rive e de la Bérésina. Le village de Satout, situé sur une colline, vait d'encadrer cette scène d'horreur, comme Studzianka enve- it la plaine de la Bérésina. Le colonel rassembla des ouvriers faire creuser un canal qui représentât la dévorante rivière où ent perdus les trésors de la France, Napoléon et son armée. par ses souvenirs, Philippe réussit à copier dans son parc la rive général Eblé avait construit ses ponts. Il planta des chevalets et rûla de manière à figurer les ais noirs et à demi consumés qui, aque côté de la rive, avaient attesté aux traînards que la route ance leur était fermée. Le colonel fit apporter des débris sem- es à ceux dont s'étaient servis ses compagnons d'infortune pour ruire leur embarcation. Il ravagea son parc, afin de compléter ion sur laquelle il fondait sa dernière espérance. Il commanda niformes et des costumes délabrés, afin d'en revêtir plusieurs ines de paysans. Il éleva des cabanes, des bivacs, des batte- qu'il incendia. Enfin, il n'oublia rien de ce qui pouvait reproduire s horrible de toutes les scènes, et il atteignit à son but. Vers remiers jours du mois de décembre, quand la neige eut revêtu re d'un épais manteau blanc, il reconnut la Bérésina. Cette fausse e était d'une si épouvantable vérité, que plusieurs de ses com- ons d'armes reconnurent la scène de leurs anciennes misères. e Sucy garda le secret de cette représentation tragique, de la- e, à cette époque, plusieurs sociétés parisiennes s'entretinrent ne d'une folie.

commencement du mois de janvier 1820, le colonel monta dans oiture semblable à celle qui avait amené M. et madame de Van- s de Moscou à Studzianka, et se dirigea vers la forêt de l'Ile- . Il était traîné par des chevaux à peu près semblables à ceux était allé chercher au péril de sa vie dans les rangs des Russes. rtait les vêtements souillés et bizarres, les armes, la coiffure avait le 29 novembre 1812. Il avait même laissé croître sa barbe, heveux, et négligé son visage, pour que rien ne manquât à cette ise vérité.

Je vous ai deviné, s'écria M. Fanjat en voyant le colonel des- re de voiture. Si vous voulez que votre projet réussisse, ne vous rez pas dans cet équipage. Ce soir, je ferai prendre à ma nièce n d'opium. Pendant son sommeil, nous l'habillerons comme elle à Studzianka, et nous la mettrons dans cette voiture. Je vous ai dans une berline.

r les deux heures du matin, la jeune comtesse fut portée dans ture, posée sur des coussins, et enveloppée d'une grossière cou- re. Quelques paysans éclairaient ce singulier enlèvement. Tout à un cri perçant retentit dans le silence de la nuit. Philippe et le cin se retournèrent et virent Geneviève qui sortait demi-nue de mbre basse où elle couchait.

Adieu, adieu! c'est fini, adieu! criait-elle en pleurant à chaudes s.

Eh bien! Geneviève, qu'as-tu? lui dit M. Fanjat.

neviève agita la tête par un mouvement de désespoir, leva le vers le ciel, regarda la voiture, poussa un long grognement, a des marques visibles d'une profonde terreur, et rentra silen- e.

Cela est de bon augure! s'écria le colonel. Cette fille regrette de ir plus de compagne. Elle *voit* peut-être que Stéphanie va re- rer la raison.

— Dieu le veuille! dit M. Fanjat, qui parut affecté de cet incident.

Depuis qu'il s'était occupé de la folie il avait rencontré plusieurs exemples de l'esprit prophétique et du don de seconde vue dont quelques preuves ont été données par des aliénés, et qui se retrouvent, au dire de plusieurs voyageurs, chez les tribus sauvages.

Ainsi que le colonel l'avait calculé, Stéphanie traversa la plaine fictive de la Bérésina sur les neuf heures du matin; elle fut réveillée par une boîte qui partit à cent pas de l'endroit où la scène avait lieu. C'était un signal. Mille paysans poussèrent une effroyable clameur, semblable au hourra de désespoir qui alla épouvanter les Russes quand vingt mille traînards se virent livrés par leur faute à la mort ou à l'esclavage. A ce cri, à ce coup de canon, la comtesse sauta hors de la voiture, courut avec une délirante angoisse sur la place neigeuse, vit les bivacs brûlés, et le fatal radeau que l'on jetait dans une Bérésina glacée. Le major Philippe était là, faisant tournoyer son sabre sur la multitude. Madame de Vandières laissa échapper un cri qui glaça tous les cœurs, et se plaça devant le colonel, qui palpitait. Elle se recueillit, regarda d'abord vaguement cet étrange tableau. Pendant un instant aussi rapide que l'éclair, ses yeux eurent la lucidité dépourvue d'intelligence que nous admirons dans l'œil éclatant des oiseaux; puis elle passa la main sur son front avec l'expression vive d'une personne qui médite, elle contempla ce souvenir vivant, cette vie passée traduite devant elle, tourna vivement la tête vers Philippe, et *le vit*. Un affreux silence régnait au milieu de la foule. Le colonel haletait et n'osait parler; le docteur pleurait. Le beau visage de Stéphanie se colora faiblement; puis, de teinte en teinte, elle finit par reprendre l'éclat d'une jeune fille étincelant de fraîcheur. Son visage devint d'un beau pourpre. La vie et le bonheur, animés par une intelligence flamboyante, gagnaient de proche en proche comme un incendie. Un tremblement convulsif se communiqua des pieds au cœur. Puis ces phénomènes, qui éclatèrent en un moment, eurent comme un lien commun quand les yeux de Stéphanie lancèrent un rayon céleste, une flamme animée. Elle vivait, elle pensait! Elle frissonna, de terreur peut-être! Dieu déliait lui-même une seconde fois cette langue morte, et jetait de nouveau son feu dans cette âme éteinte. La volonté humaine vint avec ses torrents électriques, et vivifia ce corps d'où elle avait été si longtemps absente.

— Stéphanie! cria le colonel.

— Oh! c'est Philippe, dit la pauvre comtesse.

Elle se précipita dans les bras tremblants que le colonel lui tendait, et l'étreinte des deux amants effraya les spectateurs. Stéphanie fondait en larmes. Tout à coup ses pleurs se séchèrent, elle se cadavérisa comme si la foudre l'eût touchée, et dit d'un son de voix faible : — Adieu, Philippe! Je t'aime, adieu!

— Oh! elle est morte! s'écria le colonel en ouvrant les bras.

Le vieux médecin reçut le corps inanimé de sa nièce, l'embrassa comme eût fait un jeune homme, l'emporta et s'assit avec elle sur un tas de bois. Il regarda la comtesse en lui posant sur le cœur une main débile et convulsivement agitée. Le cœur ne battait plus.

— C'est donc vrai? dit-il en contemplant tour à tour le colonel immobile et la figure de Stéphanie, sur laquelle la mort répandait cette beauté resplendissante, fugitive auréole, le gage peut-être d'un brillant avenir.

— Oui, elle est morte.

— Ah! ce sourire! s'écria Philippe, voyez donc ce sourire! Est-ce possible?

— Elle est déjà froide, répondit M. Fanjat.

M. de Sucy fit quelques pas pour s'arracher à ce spectacle; mais il s'arrêta, siffla l'air qu'entendait la folle, et, ne voyant pas sa maîtresse accourir, il s'éloigna d'un pas chancelant, comme un homme ivre, sifflant toujours, mais ne se retournant plus.

Le général Philippe de Sucy passait dans le monde pour un homme très-aimable et surtout très-gai. Il y a quelques jours, une dame le complimenta sur sa bonne humeur et sur l'égalité de son caractère.

— Ah! madame, lui dit-il, je paye mes plaisanteries bien cher, le soir, quand je suis seul!

— Etes-vous donc jamais seul?

— Non, répondit-il en souriant.

Si un observateur judicieux de la nature humaine avait pu voir en ce moment l'expression du comte de Sucy, il en eût frissonné peut-être.

— Pourquoi ne vous mariez-vous pas? reprit cette dame, qui avait plusieurs filles dans un pensionnat. Vous êtes riche, titré, de noblesse ancienne; vous avez des talents, de l'avenir, tout vous sourit.

— Oui, répondit-il, mais il est un sourire qui me tue.

Le lendemain, la dame apprit avec étonnement que M. de Sucy s'é-

tait brûlé la cervelle pendant la nuit. La haute société s'entretint diversement de cet événement extraordinaire, et chacun en cherchait la cause. Selon les goûts de chaque raisonneur, le jeu, l'amour, l'ambition, des désordres cachés, expliquaient cette catastrophe, dernière scène d'un drame qui avait commencé en 1812. Deux hommes seulement, un magistrat et un vieux médecin, savaient que M. le comte de Sucy était un de ces hommes forts auxquels Dieu donne le mal reux pouvoir de sortir tous les jours triomphants d'un horrible bat qu'ils livrent à quelque monstre inconnu. Que, pendant un ment, Dieu leur retire sa main puissante, ils succombent.

Paris, mars 1830.

FIN D'ADIEU



Le vieux médecin reçut dans ses bras le corps inanimé de sa nièce. PAGE 63

COMEDIE HUMAINE

OEUVRES ILLUSTRÉES DE BALZAC.

LE CURÉ DE VILLAGE

LA BOURSE

Dess. Tony Johannot, Staal, Bertall, Daumier, E. Lampsonius, etc.

Gravures par les meilleurs Artistes.

A HÉLÈNE.

La moindre barque n'est pas lancée à la mer sans que les marins ne la mettent sous la protection de quelque vivant emblème ou d'un nom révéré; soyez donc, madame, à l'imitation de cette coutume, la patronne de cet ouvrage lancé dans notre océan littéraire, et puisse-t-il être préservé de la bourrasque par ce nom impérial que l'Eglise a fait saint, et que votre dévouement a doublement sanctifié pour moi.

De Balzac.

CHAPITRE PREMIER.

Véronique

Dans le Bas-Limoges, au coin de la rue de la Vieille-Poste et de la rue de la Cité, se trouvait, il y a trente ans, une de ces boutiques auxquelles il semble que rien n'ait été changé depuis le moyen âge. De grandes dalles cassées en mille endroits, posées sur le sol, qui se montrait humide par places, auraient fait tomber quiconque n'eût pas observé les creux et les élévations de ce singulier carrelage. Les murs poudreux laissaient voir une bizarre mosaïque de bois et de briques, de pierres et de fer tassés avec une solidité due au temps, peut-être au hasard. Le plancher, composé de poutres colossales, pliait depuis plus de cent ans sans rompre sous le poids des étages supérieurs. Bâtis en colombage, ces étages étaient à l'extérieur couverts en ardoises clouées de manière à dessiner des figures géométriques, et conservaient une image naïve des constructions bourgeoises du vieux temps. Aucune des croisées encadrées de bois, jadis brodées de sculptures aujourd'hui détruites par les intempéries de l'atmosphère, ne se tenait d'aplomb : les unes donnaient du nez, les autres rentraient, quelques-unes voulaient se disjoindre; toutes avaient du terreau apporté on ne sait comment dans les fentes creusées par la pluie, et d'où s'élançaient au printemps quelques fleurs légères, de timides plantes grimpantes, des herbes grêles. La mousse veloutait les toits et les appuis. Le pilier du coin, quoiqu'en maçonnerie composite, c'est-à-dire de pierres mêlées de briques et de cailloux, effrayait le regard par sa courbure; il paraissait



Sauviat.

devoir céder quelque jour sous le poids de la maison, dont le pignon surplombait d'environ un demi-pied. Aussi l'autorité municipale et la grande voirie tirent-elles abattre cette maison après l'avoir achetée, afin d'élargir le carrefour. Ce pilier, situé à l'angle des deux rues, se recommandait aux amateurs d'antiquités limousines par une jolie niche sculptée où se voyait une Vierge, mutilée pendant la Révolution, Les bourgeois à prétentions archéologiques y remarquaient les traces de la marge en pierre destinée à recevoir les chandeliers où la piété publique allumait des cierges, mettait ses ex-voto et des fleurs. Au fond de la boutique, un escalier de bois vermoulu conduisait aux deux étages supérieurs surmontés d'un grenier. La maison, adossée aux deux maisons voisines, n'avait point de profondeur, et ne tirait son jour que des croisées. Chaque étage ne contenait que deux petites chambres, éclairées chacune par une croisée, donnant l'une sur la rue de la Cité, l'autre sur la rue de la Vieille-Poste. Au moyen âge, aucun artisan ne fut mieux logé. Cette maison avait évidemment appartenu jadis à des faiseurs d'haubergeons, à des armuriers, à des couteliers, à quelques maîtres dont le métier ne haïssait pas le plein air; il était impossible d'y voir clair sans que les volets ferrés fussent enlevés sur chaque face où, de chaque côté du pilier, il y avait une porte, comme dans beaucoup de magasins situés au coin de deux rues. A chaque porte, après le seuil en belle pierre usée par les siècles, commençait un petit mur à hauteur d'appui, dans lequel était une rainure répétée à la poutre d'en haut sur laquelle reposait le mur de chaque façade. Depuis un temps immémorial on glissait de grossiers volets dans cette rainure, on les assujettissait par d'énormes bandes de fer boulonnées; puis, les deux portes une fois closes par un mécanisme semblable, les marchands se trouvaient dans leur maison comme dans une forteresse. En examinant l'intérieur, que pendant les premières vingt années de ce siècle les Limousins virent encombré de ferrailles, de cuivre, de ressorts, de fers de roues, de cloches et de tout ce que les démolitions donnent de métaux, les gens qu'intéressait ce débris de la vieille ville y remarquaient la place d'un tuyau de forge, indiquée par une longue traînée de suie, détail qui confirmait les conjectures des archéologues sur la destination primitive de la boutique. Au premier étage, était une chambre et une cuisine; le second avait deux chambres. Le grenier servait de magasin pour les objets plus délicats que ceux jetés pêle-mêle dans la boutique. Cette maison, louée d'abord, fut plus tard achetée par un nommé Sauviat, marchand forain, qui, de 1792 à 1796, parcourut les campagnes dans un rayon de cinquante lieues autour de l'Auvergne, en y échangeant des poteries, des plats, des assiettes, des verres, enfin les choses nécessaires aux plus pauvres ménages, contre de vieux fers, des cuivres, des plombs, contre tout métal sous quelque forme qu'il se déguisât. L'Auvergnat donnait une casserole en terre brune de deux sous pour une livre de plomb, ou pour deux livres de fer, bêche cassée, houe brisée, vieille marmite fendue; et, toujours juge en sa propre cause, il pesait lui-même sa ferraille. Dès la troisième année, Sauviat joignit à ce commerce celui de la chaudronnerie. En 1793, il put acquérir un château vendu nationalement, et le dépeça; le gain qu'il fit, il le répéta sans doute sur plusieurs points de la sphère où il opérait; plus tard, ces premiers essais lui donnèrent l'idée de proposer une affaire en grand à l'un de ses compatriotes à Paris. Ainsi la bande noire, si célèbre par ses dévastations, naquit dans la cervelle du vieux Sauviat, le marchand forain que tout Limoges a vu pendant vingt-sept ans dans cette pauvre boutique au milieu de ses cloches cassées, de ses fléaux, de ses chaînes, de ses potences, de ses gouttières en plomb tordu, de ses ferrailles de toute espèce, on doit lui rendre la justice de dire qu'il ne connut jamais ni la célébrité, ni l'étendue de cette association; il n'en profita que dans la proportion des capitaux qu'il avait confiés à la fameuse maison Brézac. Fatigué de courir les foires et les villages, l'Auvergnat s'établit à Limoges, où il avait, en 1797, épousé la fille d'un chaudronnier veuf, nommé Champagnac. Quand mourut le beau-père, il acheta la maison où il avait établi d'une manière fixe son commerce de ferrailleur, après l'avoir encore exercé dans les campagnes pendant trois ans en compagnie de sa femme. Sauviat atteignait à sa cinquantième année quand il épousa la fille au vieux Champagnac, laquelle, de son côté, ne devait pas avoir moins de trente ans. Ni belle, ni jolie, la Champagnac été née en Auvergne, et le patois fut une séduction mutuelle; puis, elle avait cette grosse encolure qui permet aux femmes de résister aux plus durs travaux; aussi accompagnait-elle Sauviat dans ses courses. Elle rapportait du fer ou du plomb sur son dos, et conduisait le méchant fourgon plein de poteries avec lesquelles son mari faisait une usure déguisée. Brune, colorée, jouissant d'une riche santé, la Champagnac montrait, en riant, des dents blanches, hautes et larges comme des amandes; enfin elle avait le buste et les hanches de ces femmes que la nature a faites pour être mères. Si cette forte fille ne s'était pas plus tôt mariée, il fallait attribuer son célibat au *sans dot* d'Harpagon que pratiquait son père, sans avoir jamais lu Molière. Sauviat ne s'effraya point du sans dot; d'ailleurs un homme de cinquante ans ne devait pas lever de difficultés, puis sa femme allait lui épargner la dépense d'une servante. Il n'ajouta rien au mobilier de sa chambre, où, depuis le jour de ses noces jusqu'au jour de son déménagement, il n'y eut jamais qu'un lit à colonnes, orné d'une pente découpée et de rideaux en serge verte, un bahut, une commode, quatre fauteuils, une table et un miroir, le tout rapporté de différentes localités. Le bahut contenait dans sa partie supérieure une vaisselle en étain dont toutes les pièces étaient dissemblables. Chacun peut imaginer la cuisine d'après la chambre à coucher. Ni le mari ni la femme ne savaient lire, léger défaut d'éducation qui ne les empêchait pas de compter admirablement et de faire le plus florissant de tous les commerces. Sauviat n'achetait aucun objet sans la certitude de pouvoir le revendre à cent pour cent de bénéfice. Pour se dispenser de tenir des livres et une caisse, il payait et vendait tout au comptant. Il avait d'ailleurs une mémoire si parfaite, qu'un objet, restât-il cinq ans dans sa boutique, sa femme et lui se rappelaient, à un liard près, le prix d'achat, enchéri chaque année des intérêts. Excepté pendant le temps où elle vaquait aux soins du ménage, la Sauviat était toujours assise sur une mauvaise chaise en bois adossée au pilier de sa boutique; elle tricotait en regardant les passants, veillant à sa ferraille et la vendant, la pesant, la livrant elle-même, si Sauviat voyageait pour des acquisitions. A la pointe du jour on entendait le ferrailleur travaillant ses volets, le chien se sauvait par les rues, et bientôt la Sauviat venait aider son homme à mettre sur les appuis naturels que les petits murs formaient rue de la Vieille-Poste et rue de la Cité, des sonnettes, de vieux ressorts, des grelots, des canons de fusil cassés, des brimborions de leur commerce qui servaient d'enseigne et donnaient un air assez misérable à cette boutique où souvent il y avait pour vingt mille francs de plomb, d'acier et de cloches. Jamais, ni l'ancien brocanteur forain, ni sa femme, ne parlèrent de leur fortune; ils la cachaient comme un malfaiteur cache un crime; on les soupçonna longtemps de rogner les louis d'or et les écus. Quand mourut Champagnac, les Sauviat ne firent point d'inventaire, ils fouillèrent avec l'intelligence des rats tous les coins de sa maison, la laissèrent nue comme un cadavre, et vendirent eux-mêmes les chaudronneries dans leur boutique. Une fois par an, en décembre, Sauviat allait à Paris, et se servait alors de la voiture publique. Aussi, les observateurs du quartier présumaient-ils que, pour dérober la connaissance de sa fortune, le ferrailleur opérait ses placements lui-même à Paris. On sut plus tard que, lié dans sa jeunesse avec un des plus célèbres marchands de métaux de Paris, Auvergnat comme lui, il faisait prospérer ses fonds dans la caisse de la maison Brézac, la colonne de cette fameuse association appelée la bande noire, qui s'y forma, comme il a été dit, d'après le conseil de Sauviat, un des participants.

Sauviat était un petit homme gras, à figure fatiguée, doué d'un air de probité qui séduisait le chaland, et cet air lui servait à bien vendre. La sécheresse de ses affirmations et la parfaite indifférence de son attitude aidaient ses prétentions. Son teint coloré se devinait difficilement sous la poussière métallique et noire qui saupoudrait ses cheveux crépus et sa figure marquée de petite vérole. Son front ne manquait pas de noblesse, il ressemblait au front classique prêté par tous les peintres à saint Pierre, le plus rude, le plus *peuple* et aussi le plus fin des apôtres. Ses mains étaient celles du travailleur infatigable, larges, épaisses, carrées et ridées par des espèces de crevasses solides. Son buste offrait une musculature indestructible. Il ne quitta jamais son costume de marchand forain : gros souliers ferrés, bas bleus tricotés par sa femme et cachés sous des guêtres en cuir, pantalon de velours vert bouteille, gilet à carreaux d'où pendait la clef en cuivre de sa montre d'argent attachée par une chaîne en fer que l'usage rendait luisant et poli comme de l'acier, une veste à petites basques en velours pareil au pantalon, puis autour du cou une cravate en rouennerie usée par le frottement de la barbe. Les dimanches et jours de fête, Sauviat portait une redingote de drap marron si bien soignée, qu'il ne la renouvela que deux fois en vingt ans.

La vie des forçats peut passer pour luxueuse comparée à celle des Sauviat : ils ne mangeaient de la viande qu'aux jours de fêtes carillonnées. Avant de lâcher l'argent nécessaire à leur subsistance journalière, la Sauviat fouillait dans ses deux poches cachées entre sa robe et son jupon, et n'en ramenait jamais que de mauvaises pièces rognées, des écus de six livres ou de cinquante-cinq sous, qu'elle regardait avec désespoir avant d'en changer une. La plupart du temps, les Sauvait se contentaient de harengs, de pois rouges, de fromage, d'œufs durs mêlés dans une salade, de légumes assaisonnés de la manière la moins coûteuse. Jamais ils ne firent de provisions, excepté quelques bottes d'ail ou d'oignons qui ne craignaient rien et ne coûtaient pas grand'chose; le peu de bois qu'ils consommaient en hiver, la Sauviat l'achetait aux fagoteurs qui passaient, et au jour le jour. A sept heures en hiver, à neuf heures en été, le ménage était couché, la boutique fermée et gardée par leur énorme chien, qui cherchait sa vie dans les cuisines du quartier. La mère Sauviat n'usait pas pour trois francs de chandelle par an.

Le vie sobre et travailleuse de ces gens fut animée par une joie, mais une joie naturelle, et pour laquelle ils firent leurs seules dépenses connues. En mai 1802, la Sauviat eut une fille. Elle s'accoucha toute seule, et vaquait aux soins de son ménage cinq jours après. Elle nourrit elle-même son enfant sur sa chaise, en plein vent, continuant

à vendre la ferraille pendant que sa petite tetait. Son lait ne coûtant rien, elle laissa teter pendant deux ans sa fille, qui ne s'en trouva pas mal. Véronique devint le plus bel enfant de la basse ville, les passants s'arrêtaient pour la voir. Les voisines aperçurent alors chez le vieux Sauviat quelques traces de sensibilité, car on l'en croyait entièrement privé. Pendant que sa femme lui faisait à dîner, le marchand gardait entre ses bras la petite, et la berçait en lui chantonnant des refrains auvergnats. Les ouvriers le virent parfois immobile, regardant Véronique endormie sur les genoux de sa mère. Pour sa fille, il adoucissait sa voix rude, il essuyait ses mains à son pantalon avant de la prendre. Quand Véronique essaya de marcher, le père se pliait sur ses jambes et se mettait à quatre pas d'elle en lui tendant les bras et lui faisant des mines qui contractaient joyeusement les plis métalliques et profonds de sa figure âpre et sévère. Cet homme de plomb, de fer et de cuivre, redevint un homme de sang, d'os et de chair. Etait-il le dos appuyé contre son pilier, immobile comme une statue, un cri de Véronique l'agitait; il sautait à travers les ferrailles pour la trouver, car elle passa son enfance à jouer avec les débris de châteaux amoncelés dans les profondeurs de cette vaste boutique, sans se blesser jamais; elle allait aussi jouer dans la rue ou chez les voisins, sans que l'œil de sa mère la perdît de vue. Il n'est pas inutile de dire que les Sauviat étaient éminemment religieux. Au plus fort de la Révolution, Sauviat observait le dimanche et les fêtes. A deux fois, il manqua de se faire couper le cou pour être allé entendre la messe d'un prêtre non assermenté. Enfin, il fut mis en prison, accusé justement d'avoir favorisé la fuite d'un évêque auquel il sauva la vie. Heureusement le marchand forain, qui se connaissait en limes et en barreaux de fer, put s'évader; mais il fut condamné à mort par contumace, et, par parenthèse, ne se présenta jamais pour la purger : il mourut mort. Sa femme partageait ses pieux sentiments. L'avarice de ce ménage ne cédait qu'à la voix de la religion. Les vieux ferrailleurs rendaient exactement le pain bénit, et donnaient aux quêtes. Si le vicaire de Saint-Etienne venait chez eux pour demander des secours, Sauviat ou sa femme allaient aussitôt chercher sans façons ni grimaces ce qu'ils croyaient être leur quote-part dans les aumônes de la paroisse. La Vierge mutilée de leur pilier fut toujours, dès 1799, ornée de buis à Pâques. A la saison des fleurs, les passants la voyaient fêtée par des bouquets rafraîchis dans des cornets de verre bleu, surtout depuis la naissance de Véronique. Aux processions, les Sauviat tendaient soigneusement leur maison de draps chargés de fleurs, et contribuaient à l'ornement, à la construction du reposoir, l'orgueil de leur carrefour.

Véronique Sauviat fut donc élevée chrétiennement. Dès l'âge de sept ans, elle eut pour institutrice une sœur grise auvergnate à qui les Sauviat avaient rendu quelques petits services. Tous deux, assez obligeants tant qu'il ne s'agissait que de leur personne ou de leur temps, étaient serviables à la manière des pauvres gens, qui se prêtent eux-mêmes avec une sorte de cordialité. La sœur grise enseigna la lecture et l'écriture à Véronique, elle lui apprit l'histoire du peuple de Dieu, le catéchisme, l'Ancien et le Nouveau Testament, quelque peu de calcul. Ce fut tout; la sœur crut que ce serait assez : c'était déjà trop. A neuf ans, Véronique étonna le quartier par sa beauté. Chacun admirait un visage qui pouvait être un jour digne du pinceau des peintres empressés à la recherche du beau idéal. Surnommée *la petite Vierge*, elle promettait d'être bien faite et blanche. Sa figure de madone, car la voix du peuple l'avait bien nommée, fut complétée par une riche et abondante chevelure blonde qui fit ressortir la pureté de ses traits. Quiconque a vu la sublime petite Vierge de Titien dans son grand tableau de la Présentation au Temple, saura ce que fut Véronique en son enfance : même candeur ingénue, même étonnement séraphique dans les yeux, même attitude noble et simple, même port d'infante.

A onze ans, elle eut la petite vérole, et ne dut la vie qu'aux soins de la sœur Marthe. Pendant les deux mois que leur fille fut en danger, les Sauviat donnèrent à tout le quartier la mesure de leur tendresse. Sauviat n'alla plus aux ventes, il resta tout le temps dans sa boutique, montant chez sa fille, redescendant de moments en moments, la veillant toutes les nuits, de compagnie avec sa femme. Sa douleur muette parut trop profonde pour que personne osât lui parler; les voisins le regardaient avec compassion, et ne demandaient des nouvelles de Véronique qu'à la sœur Marthe. Durant les jours où le danger atteignit au plus haut degré, les passants et les voisins virent pour la seule et unique fois de la vie de Sauviat des larmes roulant longtemps entre ses paupières et tombant le long de ses joues creuses; il ne les essuya point, il resta quelques heures comme hébété, n'osant point monter chez sa fille, regardant sans voir : on aurait pu le voler.

Véronique fut sauvée, mais sa beauté périt. Cette figure, également colorée par une teinte où le brun et le rouge étaient harmonieusement fondus, resta frappée de mille fossettes qui grossirent la peau, dont la pulpe blanche avait été profondément travaillée. Le front ne put échapper aux ravages du fléau, il devint brun et demeura comme martelé. Rien n'est plus discordant que ces tons de brique sous une chevelure blonde, ils détruisent une harmonie préétablie. Ces déchirures du tissu, creuses et capricieuses, altérèrent la pureté du profil, la finesse de la coupe du visage, celle du nez, dont la forme grecque se vit à peine, celle du menton, délicat comme le bord d'une porcelaine blanche. La maladie ne respecta que ce qu'elle ne pouvait atteindre, les yeux et les dents. Véronique ne perdit pas non plus l'élégance et la beauté de son corps, ni la plénitude de ses lignes, ni la grâce de sa taille. Elle fut à quinze ans une belle personne, et, ce qui consola les Sauviat, une sainte et bonne fille, occupée, travailleuse, sédentaire. A sa convalescence, et après sa première communion, son père et sa mère lui donnèrent pour habitation les deux chambres situées au second étage; Sauviat, si rude pour lui et pour sa femme, eut alors quelques soupçons du bien-être; il lui vint une vague idée de consoler sa fille d'une perte qu'elle ignorait encore. La privation de cette beauté qui faisait l'orgueil de ces deux êtres leur rendit Véronique encore plus chère et plus précieuse. Un jour, Sauviat apporta sur son dos un tapis de hasard, et le cloua lui-même dans la chambre de Véronique. Il garda pour elle, à la vente d'un château, le lit en damas rouge d'une grande dame, les rideaux, les fauteuils et les chaises en même étoffe. Il meubla de vieilles choses, dont le prix lui fut toujours inconnu, les deux pièces où vivait sa fille. Il mit des pots de réséda sur l'appui de la fenêtre, et rapporta de ses courses tantôt des rosiers, tantôt des œillets, toutes sortes de fleurs que lui donnaient sans doute les jardiniers ou les aubergistes. Si Véronique avait pu faire des comparaisons, et connaître le caractère, les mœurs, l'ignorance de ses parents, elle aurait su combien il y avait d'affection dans ces petites choses; mais elle les aimait avec un naturel exquis et sans réflexion. Véronique eut le plus beau linge que sa mère pouvait trouver chez les marchands. La Sauviat laissait sa fille libre de s'acheter pour ses vêtements les étoffes qu'elle désirait. Le père et la mère furent heureux de la modestie de leur fille, qui n'eut aucun goût ruineux. Véronique se contentait d'une robe de soie bleue pour les jours de fêtes, et portait les jours ouvrables une robe de gros mérinos en hiver, d'indienne rayée en été. Le dimanche, elle allait aux offices avec son père et sa mère, à la promenade après vêpres le long de la Vienne ou aux alentours. Les jours ordinaires, elle demeurait chez elle, occupée à remplir de la tapisserie, dont le prix appartenait aux pauvres, ayant ainsi les mœurs les plus simples, les plus chastes, les plus exemplaires. Elle ouvrait parfois du linge pour les hospices. Elle entremêla ses travaux de lectures, et ne lut pas d'autres livres que ceux que lui prêtait le vicaire de Saint-Etienne, un prêtre de qui la sœur Marthe avait fait faire la connaissance aux Sauviat.

Pour Véronique, les lois de l'économie domestique furent d'ailleurs entièrement suspendues. Sa mère, heureuse de lui servir une nourriture choisie, lui faisait elle-même une cuisine à part. Le père et la mère mangeaient toujours leurs noix et leur pain dur, leurs harengs, leurs pois fricassés avec du beurre salé, tandis que pour Véronique rien n'était ni assez frais ni assez beau. « — Véronique doit vous coûter cher, disait au père Sauviat un chapelier établi en face et qui avait pour son fils des projets sur Véronique en estimant à cent mille francs la fortune du ferrailleur. — Oui, voisin, oui, répondit le vieux Sauviat, elle pourrait me demander dix écus, je les lui donnerais tout de même. Elle a tout ce qu'elle veut, mais elle ne demande jamais rien. C'est un agneau pour la douceur ! » Véronique, en effet, ignorait le prix des choses; elle n'avait jamais eu besoin de rien; elle ne vit de pièce d'or que le jour de son mariage, elle n'eut jamais de bourse à elle; sa mère lui achetait et lui donnait tout à souhait, si bien que, pour faire l'aumône à un pauvre, elle fouillait dans les poches de sa mère. « — Elle ne vous coûte pas cher, dit alors le chapelier. — Vous croyez cela, vous ! répondit Sauviat. Vous ne vous en tireriez pas encore avec quarante écus par an. Et sa chambre ! elle a chez elle pour plus de cent écus de meubles; mais, quand on n'a qu'une fille, on peut se laisser aller. Enfin, le peu que nous possédons sera tout à elle. — Le peu? Vous devez être riche, père Sauviat. Voilà quarante ans que vous faites un commerce où il n'y a pas de pertes. — Ah ! l'on ne me couperait pas les oreilles pour douze cents francs ! » répondit le vieux marchand de ferraille.

A compter du jour où Véronique eut perdu la suave beauté qui recommandait son visage de petite fille à l'admiration publique, le père Sauviat redoubla d'activité. Son commerce se raviva si bien, qu'il fit dès lors plusieurs voyages par an à Paris. Chacun devina qu'il voulait compenser à force d'argent ce que, dans son langage, il appelait les déchets de sa fille. Quand Véronique eut quinze ans, il se fit un changement dans les mœurs intérieures de la maison. Le père et la mère montèrent à la nuit chez leur fille, qui, pendant la soirée, leur lisait, à la lueur d'une lampe placée derrière un globe de verre plein d'eau, la Vie des Saints, les Lettres édifiantes, enfin tous les livres prêtés par le vicaire. La vieille Sauviat tricotait en calculant qu'elle regagnait ainsi le prix de l'huile. Les voisins pouvaient voir de chez eux ces deux vieilles gens, immobiles sur leurs fauteuils comme deux figures chinoises, écoutant et admirant leur fille de toutes les forces d'une intelligence obtuse pour tout ce qui n'était pas commerce ou foi religieuse. Il s'est rencontré sans doute dans le monde des jeunes filles aussi pures que l'était Véronique; mais aucune ne fut ni plus pure, ni

plus modeste. Sa confession devait étonner les anges et réjouir la sainte Vierge. A seize ans, elle fut entièrement développée, et se montra comme elle devait être. Elle avait une taille moyenne, ni son père ni sa mère n'étaient grands, mais ses formes se recommandaient par une souplesse gracieuse, par ces lignes serpentines si heureuses, si péniblement cherchées par les peintres, que la nature trace d'elle-même si finement, et dont les moelleux contours se révèlent aux yeux des connaisseurs, malgré les linges et l'épaisseur des vêtements, qui se modèlent et se disposent toujours, quoi qu'on fasse, sur le nu. Vraie, simple, naturelle, Véronique mettait en relief cette beauté par des mouvements sans aucune affectation. Elle sortait son plein et entier effet, s'il est permis d'emprunter ce terme énergique à la langue judiciaire. Elle avait les bras charnus des Auvergnates, la main rouge et potelée d'une belle servante d'auberge, des pieds forts, mais réguliers et en harmonie avec ses formes. Il se passait en elle un phénomène ravissant et merveilleux qui promettait à l'amour une femme cachée à tous les yeux. Ce phénomène était peut-être une des causes de l'admiration que son père et sa mère manifestèrent pour sa beauté, qu'ils disaient être divine, au grand étonnement des voisins. Les premiers qui remarquèrent ce fait furent les prêtres de la cathédrale et les fidèles qui s'approchaient de la sainte table. Quand un sentiment violent éclatait chez Véronique, et l'exaltation religieuse à laquelle elle était livrée alors qu'elle se présentait pour communier doit se compter parmi les vives émotions d'une jeune fille si candide, il semblait qu'une lumière intérieure effaçât par ses rayons les marques de la petite vérole. Le pur et radieux visage de son enfance reparaissait dans sa beauté première. Quoique légèrement voilé par la couche grossière que la maladie y avait étendue, il brillait comme brille mystérieusement une fleur sous l'eau de la mer que le soleil pénètre. Véronique était changée pour quelques instants : la petite vierge apparaissait et disparaissait comme une céleste apparition. La prunelle de ses yeux, douée d'une grande contractilité, semblait alors s'épanouir, et repoussait le bleu de l'iris, qui ne formait plus qu'un léger cercle. Ainsi cette métamorphose de l'œil, devenu aussi vif que celui de l'aigle, complétait le changement étrange du visage. Était-ce l'orage des passions contenues, était-ce une force venue des profondeurs de l'âme qui agrandissait la prunelle en plein jour, comme elle s'agrandit ordinairement chez tout le monde dans les ténèbres, en brunissant ainsi l'azur de ses yeux célestes? Quoi que ce fût, il était impossible de voir froidement Véronique, alors qu'elle revenait de l'autel à sa place après s'être unie à Dieu, et qu'elle se montrait à la paroisse dans sa primitive splendeur. Sa beauté eût alors éclipsé celle des plus belles femmes. Quel charme pour un homme épris et jaloux que ce voile de chair qui devait cacher l'épouse à tous les regards, un voile que la main de l'amour lèverait et laisserait retomber sur les voluptés permises! Véronique avait des lèvres parfaitement arquées qu'on aurait crues peintes en vermillon, tant y abondait un sang pur et chaud. Son menton et le bas de son visage étaient un peu gras, dans l'acception que les peintres donnent à ce mot, et cette forme épaisse est, suivant les lois impitoyables de la physiognomonie, l'indice d'une violence quasi morbide dans la passion. Elle avait au-dessus de son front, bien modelé, mais presque impérieux, un magnifique diadème de cheveux volumineux, abondants et devenus châtains.

Depuis l'âge de seize ans jusqu'au jour de son mariage, Véronique eut une attitude pensive et pleine de mélancolie. Dans une si profonde solitude, elle devait, comme les solitaires, examiner le grand spectacle de ce qui se passait en elle : le progrès de sa pensée, la variété des images, et l'essor des sentiments échauffés par une vie pure. Ceux qui levaient le nez en passant par la rue de la Cité pouvaient voir par les beaux jours la fille des Sauviat assise à sa fenêtre, cousant, brodant ou tirant l'aiguille au-dessus de son canevas d'un air assez songeur. Sa tête se détachait vivement entre les fleurs qui poétisaient l'appui brun et feuillé de ses croisées à vitraux retenus dans leur réseau de plomb. Quelquefois le reflet des rideaux de damas rouge ajoutait à l'effet de cette tête déjà si colorée; de même qu'une fleur empourprée, elle dominait le massif aérien si soigneusement entretenu par elle sur l'appui de sa fenêtre. Cette vieille maison naïve avait donc quelque chose de plus naïf : un portrait de jeune fille, digne de Miéris, de Van Ostade, de Terburg et de Gérard Dow, encadré dans une de ces vieilles croisées quasi détruites, frustes et brunes que leur pinceau ont affectionnées. Quand un étranger, surpris de cette construction, restait béant à contempler le second étage, le vieux Sauviat avançait alors la tête de manière à se mettre en dehors de la ligne dessinée par le surplomb, sûr de trouver sa fille à la fenêtre. Le ferrailleur rentrait en se frottant les mains, et disait à sa femme en patois d'Auvergne : « — Eh! la vieille, on admire ton enfant! »

En 1820, il arriva, dans la vie simple et dénuée d'événements que menait Véronique, un accident qui n'eût pas eu d'importance chez toute autre jeune personne, mais qui peut-être exerça sur son avenir une horrible influence. Un jour de fête supprimée, qui restait ouvrable pour toute la ville, et pendant lequel les Sauviat fermaient boutique, allaient à l'église et se promenaient, Véronique passa, pour aller dans la campagne, devant l'étalage d'un libraire où elle vit le livre de Paul et Virginie. Elle eut la fantaisie de l'acheter à cause de la gravure; son père paya cent sous le fatal volume, et le mit dans la vaste poche de sa redingote. « — Ne ferais-tu pas bien de le montrer à M. le vicaire? lui dit sa mère, pour qui tout livre imprimé sentait toujours un peu le grimoire. — J'y pensais! » répondit simplement Véronique.

L'enfant passa la nuit à lire ce roman, l'un des plus touchants livres de la langue française. La peinture de ce mutuel amour, à demi biblique et digne des premiers âges du monde, ravagea le cœur de Véronique. Une main, doit-on dire divine ou diabolique, enleva le voile qui jusqu'alors lui avait couvert la nature. La petite vierge enfouie dans la belle fille trouva le lendemain ses fleurs plus belles qu'elles ne l'étaient la veille, elle entendit leur langage symbolique, elle examina l'azur du ciel avec une fixité pleine d'exaltation, et des larmes roulèrent alors sans cause dans ses yeux. Dans la vie de toutes les femmes, il est un moment où elles comprennent leur destinée, où leur organisation jusque-là muette parle avec autorité; ce n'est pas toujours un homme choisi par quelque regard involontaire et furtif qui réveille leur sixième sens endormi; mais plus souvent peut-être un spectacle imprévu, l'aspect d'un site, une lecture, le coup d'œil d'une pompe religieuse, un concert de parfums naturels, une délicieuse matinée voilée de ses fines vapeurs, une divine musique aux notes caressantes, enfin quelque mouvement inattendu dans l'âme ou dans le corps. Chez cette fille solitaire, confinée dans cette noire maison, élevée par des parents simples, quasi rustiques, et qui n'avait jamais entendu de mot impropre, dont la candide intelligence n'avait jamais reçu la moindre idée mauvaise; chez l'angélique élève de la sœur Marthe et du bon vicaire de Saint-Etienne, la révélation de l'amour, qui est la vie de la femme, lui fut faite par un livre suave, par la main du Génie. Pour toute autre, cette lecture eût été sans danger; pour elle, ce livre fut pire qu'un livre obscène. La corruption est relative. Il est des natures vierges et sublimes qu'une seule pensée corrompt; elle y fait d'autant plus de dégâts que la nécessité d'une résistance n'a pas été prévue.

Le lendemain, Véronique montra le livre au bon prêtre, qui en approuva l'acquisition, tant la renommée de Paul et Virginie est enfantine, innocente et pure. Mais la chaleur des tropiques et la beauté des paysages; mais la candeur presque puérile d'un amour presque saint, avaient agi sur Véronique. Elle fut amenée par la douce et noble figure de l'auteur vers le culte de l'idéal, cette fatale religion humaine! Elle rêva d'avoir pour amant un jeune homme semblable à Paul. Sa pensée caressa de voluptueux tableaux dans une île embaumée. Elle nomma, par enfantillage, une île de la Vienne, sise au-dessous de Limoges, presque en face le faubourg Saint-Martial, l'Ile-de-France. Sa pensée y habita le monde fantastique que se construisent toutes les jeunes filles, et qu'elles enrichissent de leurs propres perfections. Elle passa de plus longues heures à sa croisée en regardant passer les artisans, les seuls hommes auxquels, d'après la modeste condition de ses parents, il lui était permis de songer. Habituée sans doute à l'idée d'épouser un homme du peuple, elle trouvait en elle-même des instincts qui repoussaient toute grossièreté. Dans cette situation, elle dut se plaire à composer quelques-uns de ces romans que toutes les jeunes filles se font pour elles seules. Elle embrassa peut-être avec l'ardeur naturelle à une imagination élégante et vierge la belle idée d'ennoblir un de ces hommes, de l'élever à la hauteur où la mettaient ses rêves: elle fit peut-être un Paul de quelque jeune homme choisi par ses regards, seulement pour attacher ses folles idées sur un être, comme les vapeurs de l'atmosphère humide, saisies par la gelée, se cristallisent à une branche d'arbre, au bord du chemin. Elle dut se lancer dans un abîme profond, car, si elle eut souvent l'air de revenir de bien haut en montrant sur son front comme un reflet lumineux, plus souvent encore elle semblait tenir à la main des fleurs cueillies au bord de quelque torrent suivi jusqu'au fond d'un précipice. Elle demanda par les soirées chaudes le bras de son vieux père, et ne manqua plus une promenade au bord de la Vienne, où elle allait s'extasiant sur les beautés du ciel et de la campagne, sur les rouges magnificences du soleil couchant, sur les pimpantes délices des matinées trempées de rosée. Son esprit exhala dès lors un parfum de poésie naturelle. Ses cheveux, qu'elle nattait et tordait simplement sur sa tête, elle les lissa, les boucla. Sa toilette connut quelque recherche. La vigne qui croissait sauvage et naturellement jetée dans les bras du vieil ormeau fut transplantée, taillée; elle s'étala sur un treillis vert et coquet.

Au retour d'un voyage que fit à Paris le vieux Sauviat, alors âgé de soixante-dix ans, en décembre 1822, le vicaire vint un soir, et, après quelques phrases insignifiantes : « — Pensez à marier votre fille, Sauviat! dit le prêtre. A votre âge, il ne faut plus remettre l'accomplissement d'un devoir important. — Mais Véronique veut-elle se marier? demanda le veillard stupéfait. — Comme il vous plaira, mon père, répondit-elle en baissant les yeux. — Nous la marierons! s'écria la grosse mère Sauviat en souriant. — Pourquoi ne m'en as tu rien dit avant mon départ, la mère? répliqua Sauviat. Je serai forcé de retourner à Paris. »

Jérôme-Baptiste Sauviat, en homme aux yeux de qui la fortune semblait constituer tout le bonheur, qui n'avait jamais vu que le besoin dans l'amour, et dans le mariage qu'un mode de transmettre ses biens à un autre soi-même, s'était juré de marier Véronique à un

riche bourgeois. Depuis longtemps, cette idée avait pris dans sa cervelle la forme d'un préjugé. Son voisin le chapelier, riche de deux mille livres de rente, avait déjà demandé pour son fils, auquel il cédait son établissement, la main d'une fille aussi célèbre que l'était Véronique dans le quartier par sa conduite exemplaire et ses mœurs chrétiennes. Sauviat avait déjà poliment refusé sans en parler à Véronique. Le lendemain du jour où le vicaire, personnage important aux yeux du ménage Sauviat, eut parlé de la nécessité de marier Véronique, de laquelle il était le directeur, le vieillard se rasa, s'habilla comme pour un jour de fête, et sortit sans rien dire ni à sa fille ni à sa femme. L'une et l'autre comprirent que le père allait chercher un gendre. Le vieux Sauviat se rendit chez M. Graslin.

M. Graslin, riche banquier de Limoges, était comme Sauviat un homme parti sans le sou de l'Auvergne, venu pour être commissionnaire, et qui, placé chez un financier en qualité de garçon de caisse, avait, semblable à beaucoup de financiers, fait son chemin à force d'économie, et aussi par d'heureuses circonstances. Caissier à vingt-cinq ans, associé dix ans après de la maison Perret et Grossetête, il avait fini par se trouver maître du comptoir après avoir désintéressé ces vieux banquiers, tous deux retirés à la campagne et qui lui laissèrent leurs fonds à manier, moyennant un léger intérêt. Pierre Graslin, alors âgé de quarante-sept ans, passait pour posséder au moins six cent mille francs. La réputation de fortune de Pierre Graslin avait récemment grandi dans tout le département; chacun avait applaudi à sa générosité, qui consistait à s'être bâti, dans le nouveau quartier de la place des Arbres, destiné à donner à Limoges une physionomie agréable, une belle maison sur le plan d'alignement, et dont la façade correspondait à celle d'un édifice public. Cette maison, achevée depuis six mois, Pierre Graslin hésitait à la meubler; elle lui coûtait si cher, qu'il reculait le moment où il viendrait l'habiter. Son amour-propre l'avait entraîné peut-être au delà des lois sages qui jusqu'alors avaient gouverné sa vie. Il jugeait, avec le bon sens de l'homme commercial, que l'intérieur de sa maison devait être en harmonie avec le programme de la façade. Le mobilier, l'argenterie, et les accessoires nécessaires à la vie qu'il mènerait dans son hôtel, allaient, selon son estimation, coûter autant que la construction. Malgré les dires de la ville et les lazzi du commerce, malgré les charitables suppositions de son prochain, il resta confiné dans le vieux, humide et sale rez-de-chaussée où sa fortune s'était faite, rue Montautmanigne. Le public glosa, mais Graslin eut l'approbation de ses deux vieux commanditaires, qui le louèrent de cette fermeté peu commune. Une fortune, une existence comme celles de Pierre Graslin devaient exciter plus d'une convoitise dans une ville de province. Aussi plus d'une proposition de mariage avait-elle été, depuis dix ans, insinuée à M. Graslin. Mais l'état de garçon convenait si bien à un homme occupé du matin au soir, constamment fatigué de courses, accablé de travail, ardent à la poursuite des affaires comme le chasseur à celle du gibier, que Graslin ne donna dans aucun des piéges tendus par les mères ambitieuses qui convoitaient pour leurs filles cette brillante position. Graslin, ce Sauviat de la sphère supérieure, ne dépensait pas quarante sous par jour, et allait vêtu comme son second commis. Deux commis et un garçon de caisse lui suffisaient pour faire des affaires, immenses par la multiplicité des détails. Un commis expédiait la correspondance, un autre tenait la caisse. Pierre Graslin était, pour le surplus, l'âme et le corps, Ses commis, pris dans sa famille, étaient des hommes sûrs, intelligents, façonnés au travail comme lui-même. Quant au garçon de caisse, il menait la vie d'un cheval de camion : levé dès cinq heures en tous temps, ne se couchant jamais avant onze heures. Graslin avait une femme à la journée, une vieille Auvergnate qui faisait la cuisine. La vaisselle de terre brune, le bon gros linge de maison, étaient en harmonie avec le train de cette maison. L'Auvergnate avait ordre de ne jamais dépasser la somme de trois francs pour la totalité de la dépense journalière du ménage. Le garçon de peine servait de domestique. Les commis faisaient eux-mêmes leur chambre. Les tables en bois noirci, les chaises dépaillées, les casiers, les mauvais bois de lit, tout le mobilier qui garnissait le comptoir et les trois chambres situées au-dessus, ne valaient pas mille francs, y compris une caisse colossale, toute en fer, scellée dans les murs, léguée par ses prédécesseurs, et devant laquelle couchait le garçon de peine, avec deux chiens à ses pieds. Graslin ne hantait pas le monde, où il était si souvent question de lui. Deux ou trois fois par an, il dînait chez le receveur général, avec lequel ses affaires le mettaient en relations suivies. Il mangeait encore quelquefois à la préfecture; il avait été nommé membre du conseil général du département à son grand, regret. « — Il perdait là son temps, » disait-il. Parfois ses confrères, quand il concluait avec eux des marchés, le gardaient à déjeuner ou à dîner. Enfin il était forcé d'aller chez ses anciens patrons, qui passaient les hivers à Limoges. Il tenait si peu aux relations de société, qu'en vingt-cinq ans Graslin n'avait pas offert un verre d'eau à qui que ce soit. Quand Graslin passait dans la rue, chacun se le montrait, en se disant : « Voilà M. Graslin ! » C'est-à-dire voilà un homme venu sans le sou à Limoges et qui s'est acquis une fortune immense ! Le banquier auvergnat était un modèle que plus d'un père proposait à son enfant, une épigramme que plus d'une femme jetait à la face de son mari. Chacun peut concevoir par quelles idées un homme devenu le pivot de toute la machine financière du Limousin fut amené à repousser les diverses propositions de mariage qu'on ne se lassait de lui faire; les filles de messieurs Perret et Grossetête avaient été mariées avant que Graslin eût été en position de les épouser; mais, comme chacune de ces dames avait des filles en bas âge, on finit par laisser Graslin tranquille, imaginant que soit le vieux Perret ou le fin Grossetête avait par avance arrangé le mariage de Graslin avec une de leurs petites-filles. Sauviat suivit plus attentivement et plus sérieusement que personne la marche ascendante de son compatriote, il l'avait connu lors de son établissement à Limoges; mais leurs positions respectives changèrent si fort, du moins en apparence, que leur amitié, devenue superficielle, se rafraîchissait rarement. Néanmoins, en qualité de compatriote, Graslin ne dédaigna jamais de causer avec Sauviat quand par hasard ils se rencontrèrent. Tous deux ils avaient conservé leur tutoiement primitif, mais en patois d'Auvergne seulement. Quand le receveur général de Bourges, le plus jeune des frères Grossetête, eut marié sa fille, en 1823, au plus jeune fils du comte de Fontaine, Sauviat devina que les Grossetête ne voulaient point faire entrer Graslin dans leur famille. Après sa conférence avec le banquier, le père Sauviat revint joyeux dîner dans la chambre de sa fille, et dit à ses deux femmes : « — Véronique sera madame Graslin. — Madame Graslin? s'écria la mère Sauviat stupéfaite. — Est-ce possible? dit Véronique, à qui la personne de Graslin était inconnue, mais à l'imagination de laquelle il se produisait comme se produit un des Rothschild à celle d'une grisette de Paris. — Oui, c'est fait, dit solennellement le vieux Sauviat. Graslin meublera magnifiquement sa maison; il aura pour notre fille la plus belle voiture de Paris et les plus beaux chevaux du Limousin, il achètera une terre de cinq cent mille francs pour elle, et lui assurera son hôtel; enfin Véronique sera la première de Limoges, la plus riche du département, et fera ce qu'elle voudra de Graslin ! »

Son éducation, ses idées religieuses, son affection sans bornes pour son père et sa mère, son ignorance, empêchèrent Véronique de concevoir une seule objection : elle ne pensait même pas qu'on avait disposé d'elle sans elle. Le lendemain Sauviat partit pour Paris et fut absent pendant une semaine environ.

Pierre Graslin était, vous l'imaginez, peu causeur, il allait droit et promptement au fait. Chose résolue, chose exécutée. En février 1822, éclata comme un coup de foudre dans Limoges une singulière nouvelle : l'hôtel Graslin se meublait richement; des voitures de roulage venues de Paris se succédaient de jour en jour à la porte et se déballaient dans la cour. Il courut dans la ville des rumeurs sur la beauté, sur le bon goût d'un mobilier moderne ou antique, selon la mode. La maison Odiot expédiait une magnifique argenterie par la malle-poste. Enfin, trois voitures, une calèche, un coupé, un cabriolet, arrivaient, entortillées de paille, comme des bijoux. « M. Graslin se marie ! » Ces mots furent dits par toutes les bouches dans une seule soirée, dans les salons de la haute société, dans les ménages, dans les boutiques, dans les faubourgs, et bientôt dans tout le Limousin. Mais avec qui? Personne ne pouvait répondre. Il y avait un mystère à Limoges.

Au retour de Sauviat eut lieu la première visite nocturne de Graslin, à neuf heures et demie. Véronique, prévenue, attendait, vêtue de sa robe de soie bleue à guimpe, sur laquelle retombait une collerette de linon à grand ourlet. Pour toute coiffure, ses cheveux, partagés en deux bandeaux bien lissés, furent rassemblés en mamelon derrière la tête, à la grecque. Elle occupait une chaise de tapisserie auprès de sa mère assise au coin de la cheminée dans un grand fauteuil à dossier sculpté, garni de velours rouge, quelque débris de vieux château. Un grand feu brillait à l'âtre. Sur la cheminée, de chaque côté d'une horloge antique dont la valeur était certes inconnue aux Sauviat, six bougies, dans deux vieux bras de cuivre figurant des sarments, éclairaient et cette chambre brune et Véronique dans toute sa fleur. La vieille mère avait mis sa meilleure robe. Par le silence de la rue, à cette heure silencieuse, sur les douces ténèbres du vieil escalier, apparut Graslin à la modeste et naïve Véronique, encore livrée aux suaves idées que le livre de Bernardin de Saint-Pierre lui avait fait concevoir de l'amour.

Petit et maigre, Graslin avait une épaisse chevelure noire semblable aux crins d'un houssoir, qui faisait vigoureusement ressortir son visage, rouge comme celui d'un ivrogne émérite, et couvert de boutons âcres, saignants ou prêts à percer. Sans être ni la lèpre ni la dartre, ces fruits d'un sang échauffé par un travail continu, par les inquiétudes, par la rage du commerce, par les veilles, par la sobriété, par une vie sage, semblaient tenir de ces deux maladies. Malgré les avis de ses associés, de ses commis et de son médecin, le banquier n'avait jamais pu s'astreindre aux précautions médicales qui eussent prévenu, tempéré cette maladie, d'abord légère et qui s'aggravait de jour en jour. Il voulait guérir, il prenait des bains pendant quelques jours, il buvait la boisson ordonnée; mais, emporté par le courant des affaires, il oubliait le soin de sa personne. Il pensait à suspendre ses affaires pendant quelques jours, à voyager, à se soigner aux eaux; mais quel est le chasseur de millions qui s'arrête? Dans cette face ardente brillaient deux yeux gris, tigrés de fils verdâtres partant de

la prunelle, et semés de points bruns; deux yeux avides, deux yeux vifs qui allaient au fond du cœur; deux yeux implacables, pleins de résolution, de rectitude, de calcul. Graslin avait un nez retroussé, une bouche à grosses lèvres lippues, un front cambré, des pommettes rieuses, des oreilles épaisses à larges bords corrodés par l'âcreté du sang; enfin c'était le satyre antique, un faune en redingote, en gilet de satin noir, le cou serré d'une cravate blanche. Les épaules fortes et nerveuses, qui jadis avaient porté des fardeaux, étaient déjà voûtées; et, sous ce buste excessivement développé s'agitaient des jambes grêles, assez mal emmanchées à des cuisses courtes. Les mains maigres et velues montraient les doigts crochus des gens habitués à compter des écus. Les plis du visage allaient des pommettes à la bouche par sillons égaux comme chez tous les gens occupés d'intérêts matériels. L'habitude des décisions rapides se voyait dans la manière dont les sourcils étaient rehaussés vers chaque lobe du front. Quoique sérieuse et serrée, la bouche annonçait une bonté cachée, une âme excellente, enfouie sous les affaires, étouffée peut-être, mais qui pouvait renaître au contact d'une femme. A cette apparition, le cœur de Véronique se contracta violemment; il lui passa du noir devant les yeux, elle crut avoir crié; mais elle était resté muette, le regard fixe.

— Véronique, voici M. Graslin, lui dit alors le vieux Sauviat.

Véronique se leva, salua, retomba sur sa chaise, et regarda sa mère, qui souriait au millionnaire, et qui paraissait, ainsi que Sauviat, si heureuse, mais si heureuse, que la pauvre fille trouva la force de cacher sa surprise et sa violente répulsion. Dans la conversation qui eut lieu, il fut question de la santé de Graslin. Le banquier se regarda naïvement dans le miroir à tailles onglées et à cadre d'ébène. « — Je ne suis pas beau, mademoiselle, » dit-il. Et il expliqua les| rougeurs de sa figure par sa vie ardente; il raconta comment il désobéissait aux ordres de la médecine; il se flatta de changer le visage dès qu'une femme commanderait dans son ménage, et aurait plus soin de lui que lui-même.

— Est-ce qu'on épouse un homme pour son visage, pays? dit le vieux ferrailleur en donnant à son compatriote une énorme tape sur la cuisse.

L'explication de Graslin s'adressait à ces sentiments naturels dont est plus ou moins rempli le cœur de toute femme. Véronique pensa qu'elle-même avait un visage détruit par une horrible maladie, et sa modestie chrétienne la fit revenir sur sa première impression. En entendant un sifflement dans la rue, Graslin descendit suivi de Sauviat inquiet. Tous deux remontèrent promptement. Le garçon de peine apportait un premier bouquet de fleurs, qui s'était fait attendre. Quand le banquier montra ce monceau de fleurs exotiques dont les parfums envahirent la chambre et qu'il l'offrit à sa future, Véronique éprouva des émotions bien contraires à celles que lui avait causées le premier aspect de Graslin; elle fut comme plongée dans le monde idéal et fantastique de la nature tropicale. Elle n'avait jamais vu de camélias blancs, elle n'avait jamais senti le cytise des Alpes, la citronnelle, le jasmin des Açores, les volcamérias, les roses musquées, toutes ces odeurs divines qui sont comme l'excitant de la tendresse, et qui chantent au cœur des hymnes de parfums. Graslin laissa Véronique en proie à cette émotion. Depuis le retour du ferrailleur, quand tout dormait dans Limoges, le banquier se coulait le long des murs jusqu'à la maison du père Sauviat. Il frappait doucement aux volets, le chien n'aboyait pas, le vieillard descendait, ouvrait à son pays, et Graslin passait une heure ou deux dans la pièce brune, auprès de Véronique. Là, Graslin trouva toujours son souper d'Auvergnat servi par la mère Sauviat. Jamais ce singulier amoureux n'arriva sans offrir à Véronique un bouquet composé des fleurs les plus rares, cueillies dans la serre de M. Grossetête, la seule personne de Limoges qui fût dans le secret de ce mariage. Le garçon de peine allait chercher nuitamment le bouquet, que faisait le vieux Grossetête lui-même. En deux mois, Graslin vint cinquante fois environ; chaque fois il apporta quelque riche présent : des anneaux, une montre, une chaîne d'or, un nécessaire, etc.

Ces prodigalités incroyables, un mot les justifiera. La dot de Véronique se composait de presque toute la fortune de son père : sept cent cinquante mille francs. Le vieillard gardait une inscription de huit mille francs sur le grand-livre achetée pour soixante mille livres en assignats par son compère Brézac, à qui, lors de son emprisonnement, il les avait confiées, et qui la lui avait toujours gardée en le détournant de la vendre. Ces soixante mille livres en assignats étaient la moitié de la fortune de Sauviat au moment où il courut le risque de périr sur l'échafaud. Brézac avait été, dans cette circonstance, le fidèle dépositaire du reste, consistant en sept cents louis d'or, somme énorme avec laquelle l'Auvergnat se remit à opérer dès qu'il eut recouvré sa liberté. En trente ans, chacun de ces louis s'était changé en un billet de mille francs, à l'aide toutefois de la rente du grand-livre, de la succession Champagnac, des bénéfices accumulés du commerce et des intérêts composés qui grossissaient dans la maison Brézac. Brézac avait pour Sauviat une probe amitié, comme en ont les Auvergnats entre eux. Aussi, quand Sauviat allait voir la façade de l'hôtel Graslin, se disait-il en lui-même : « — Véronique demeurera dans ce palais! » Il savait qu'aucune fille en Limousin n'avait sept cent cinquante mille francs en mariage, et deux cent cinquante mille francs en espérance. Graslin, son gendre d'élection, devait donc infailliblement épouser Véronique.

Véronique eut tous les soirs un bouquet qui, le lendemain, parait son petit salon et qu'elle cachait aux voisins. Elle admira ces délicieux bijoux, ces perles, ces diamants, ces bracelets, ces rubis qui plaisent à toutes les filles d'Eve; elle se trouvait moins laide ainsi parée. Elle vit sa mère heureuse de ce mariage, et n'eut aucun terme de comparaison; elle ignorait d'ailleurs les devoirs, la fin du mariage; enfin elle entendit la voix solennelle du vicaire de Saint-Etienne lui vantant Graslin comme un homme d'honneur, avec qui elle mènerait une vie honorable. Véronique consentit donc à recevoir les soins de M. Graslin. Quand, dans une vie recueillie et solitaire comme celle de Véronique, il se produit une seule personne qui vient tous les jours, cette personne ne saurait être indifférente : ou elle est haïe, et l'aversion justifiée par la connaissance approfondie du caractère la rend insupportable; ou l'habitude de la voir blase pour ainsi dire les yeux sur les défauts corporels. L'esprit cherche des compensations. Cette physionomie occupe la curiosité; d'ailleurs les traits s'animent, il en sort quelques beautés fugitives; puis on finit par découvrir l'intérieur caché sous la forme. Enfin, les premières impressions une fois vaincues, l'attachement prend d'autant plus de force, que l'âme s'y obstine comme à sa propre création. On aime. Là est la raison des passions conçues par de belles personnes pour des êtres laids en apparence. La forme, oubliée par l'affection, ne se voit plus chez une créature dont l'âme est alors seule appréciée. D'ailleurs la beauté, si nécessaire à une femme, prend chez l'homme un caractère si étrange, qu'il y a peut-être autant de dissentiment entre les femmes sur la beauté de l'homme qu'entre les hommes sur la beauté des femmes. Après mille réflexions, après bien des débats avec elle-même, Véronique laissa donc publier les bans. Dès lors, il ne fut bruit dans tout Limoges que de cette aventure incroyable. Personne n'en connaissait le secret : l'énormité de la dot. Si cette dot eût été connue, Véronique aurait pu choisir un mari; mais peut-être aussi eût-elle été trompée! Graslin passait pour s'être pris d'amour. Il vint des tapissiers de Paris, qui arrangèrent la belle maison. On ne parla dans Limoges que des profusions du banquier : on chiffrait la valeur des lustres, on racontait les dorures du salon, les sujets des pendules; on décrivait les jardinières, les chauffeuses, les objets de luxe, les nouveautés. Dans le jardin de l'hôtel Graslin, il y avait, au-dessus d'une glacière, une volière délicieuse, et chacun fut surpris d'y voir des oiseaux rares, des perroquets, des faisans de la Chine, des canards inconnus, car on vint les voir. M. et madame Grossetête, vieilles gens considérées dans Limoges, firent plusieurs visites chez les Sauviat accompagnés de Graslin. Madame Grossetête, femme respectable, félicita Véronique sur son heureux mariage. Ainsi l'Eglise, la famille, le monde, tout, jusqu'aux moindres choses, fut complice de ce mariage.

Au mois d'avril, les invitations officielles furent remises chez toutes les connaissances de Graslin. Par une belle journée, une calèche et un coupé attelés à l'anglaise de chevaux limousins choisis par le vieux Grossetête arrivèrent à onze heures devant la modeste boutique du ferrailleur, amenant, au grand émoi du quartier, les anciens patrons du marié et ses deux commis. La rue fut pleine de monde accouru pour voir la fille des Sauviat, à qui le plus renommé coiffeur de Limoges avait posé sur ses beaux cheveux la couronne des mariées et un voile de dentelle d'Angleterre du plus haut prix. Véronique était simplement mise en mousseline blanche. Une assemblée assez imposante des femmes les plus distinguées de la ville attendait la noce à la cathédrale, où l'évêque, connaissant la piété des Sauviat, daignait marier Véronique. La mariée fut trouvée généralement laide. Elle entra dans son hôtel, et y marcha de surprise en surprise. Un dîner d'apparat devait précéder le bal, auquel Graslin avait invité presque tout Limoges. Le dîner, donné à l'évêque, au préfet, au président de la cour, au procureur général, au maire, au général, aux anciens patrons de Graslin et à leurs femmes, fut un triomphe pour la mariée, qui, semblable à toutes les personnes simples et naturelles, montra des grâces inattendues. Aucun des mariés ne savait danser, Véronique continua donc de faire les honneurs de chez elle, et se concilia l'estime, les bonnes grâces de la plupart des personnes avec lesquelles elle fit connaissance en demandant à Grossetête, qui se prit de belle amitié pour elle, des renseignements sur chacun. Elle ne commit ainsi aucune méprise. Ce fut pendant cette soirée que les deux anciens banquiers annoncèrent la fortune, immense en Limousin, donnée par le vieux Sauviat à sa fille. Dès neuf heures, le ferrailleur était allé se coucher chez lui, laissant sa femme présider au coucher de la mariée. Il fut dit dans toute la ville que madame Graslin était laide, mais bien faite.

Le vieux Sauviat liquida ses affaires, et vendit alors sa maison à la ville. Il acheta, sur la rive gauche de la Vienne, une maison de campagne située entre Limoges et le Cluzeau, à dix minutes du faubourg Saint-Martial, où il voulut finir tranquillement ses jours avec sa femme. Les deux vieillards eurent un appartement dans l'hôtel

Graslin, et dînèrent une ou deux fois par semaine avec leur fille, qui prit souvent leur maison pour but de promenade. Ce repos faillit tuer le vieux ferrailleur. Heureusement Graslin trouva moyen d'occuper son beau-père. En 1823, le banquier fut obligé de prendre à son compte une manufacture de porcelaine, aux propriétaires de laquelle il avait avancé de fortes sommes, et qui ne pouvaient les lui rendre qu'en lui vendant leur établissement. Par ses relations et en y versant des capitaux, Graslin fit de cette fabrique une des premières de Limoges; puis il la revendit avec de gros bénéfices trois ans après. Il donna donc la surveillance de ce grand établissement, situé précisément dans le faubourg Saint-Martial, à son beau-père, qui, malgré ses soixante-douze ans, fut pour beaucoup dans la prospérité de cette affaire, et s'y rajeunit. Graslin put alors conduire ses affaires en ville et n'avoir aucun souci d'une manufacture, qui, sans l'activité passionnée du vieux Sauviat, l'aurait obligé peut-être à s'associer avec un de ses commis, et à perdre une portion des bénéfices qu'il y trouva tout en sauvant ses capitaux engagés. Sauviat mourut en 1827 par accident. En présidant à l'inventaire de la fabrique, il tomba dans une charasse, espèce de boîte à claire-voie où s'emballent les porcelaines; il se fit une blessure légère à la jambe et ne la soigna pas; la gangrène s'y mit : il ne voulut jamais se laisser couper la jambe et mourut. La veuve abandonna deux cent cinquante mille francs environ dont se composait la succession de Sauviat, en se contentant d'une rente de deux cents francs par mois, qui suffisait amplement à ses besoins, et que son gendre prit l'engagement de lui servir. Elle garda sa petite maison de campagne, où elle vécut seule et sans servante, sans que sa fille pût la faire revenir sur cette décision maintenue avec l'obstination particulière aux vieilles gens. La mère Sauviat vint voir d'ailleurs presque tous les jours sa fille, de même que sa fille continua de prendre pour but de promenade la maison de campagne, d'où l'on jouissait d'une charmante vue sur la Vienne. De là se voyait cette île affectionnée par Véronique, et de laquelle elle avait fait jadis son Ile-de-France.

Pour ne pas troubler par ces incidents l'histoire du ménage Graslin, il a fallu terminer celle des Sauviat en anticipant sur ces événements, utiles cependant à l'explication de la vie cachée que mena madame Graslin. La vieille mère, ayant remarqué combien l'avarice de Graslin pouvait gêner sa fille, s'était longtemps refusée à se dépouiller du reste de sa fortune; mais Véronique, incapable de prévoir un seul des cas où les femmes désirent la jouissance de leur bien, insista par des raisons pleines de noblesse; elle voulut alors remercier Graslin de lui avoir rendu sa liberté de jeune fille.

La splendeur insolite qui accompagna le mariage de Graslin avait froissé toutes ses habitudes et contrarié son caractère. Ce grand financier était un très-petit esprit. Véronique n'avait pas pu juger l'homme avec lequel elle devait passer sa vie. Durant ses cinquante-cinq visites, Graslin n'avait jamais laissé voir que l'homme commercial, le travailleur intrépide qui concevait, devinait, soutenait les entreprises, analysait les affaires publiques en les rapportant toutefois à l'échelle de la Banque. Fasciné par le million du beau-père, le parvenu se montra généreux par calcul; mais, s'il fit grandement les choses, il fut entraîné par le printemps du mariage, et par ce qu'il nommait sa folie, par cette maison encore appelée aujourd'hui l'hôtel Graslin. Après s'être donné des chevaux, une calèche, un coupé, naturellement il s'en servit pour rendre ses visites de mariage, pour aller à ces dîners et à ces bals, nommés *retours de noces*, que les sommités administratives et les maisons riches rendirent aux nouveaux mariés. Dans le mouvement qui l'emportait en dehors de sa sphère, Graslin prit un jour de réception, et fit venir un cuisinier de Paris. Pendant une année environ, il mena donc le train que devait mener un homme qui possédait seize cent mille francs, et qui pouvait disposer de trois millions en comprenant les fonds qu'on lui confiait. Il fut alors le personnage le plus marquant de Limoges. Pendant cette année, il mit généreusement vingt-cinq pièces de vingt francs tous les mois dans la bourse de madame Graslin. Le beau monde de la ville s'occupa beaucoup de Véronique au commencement de son mariage, espèce de bonne fortune pour la curiosité, presque toujours sans aliment en province. Véronique fut d'autant plus étudiée, qu'elle apparaissait dans la société comme un phénomène; mais elle y demeura dans l'attitude simple et modeste d'une personne qui observait des mœurs, des usages, des choses inconnues, en voulant s'y conformer. Déjà proclamée laide, mais bien faite, elle fut alors regardée comme bonne, mais stupide. Elle apprenait tant de choses, elle avait tant à écouter et à voir, que son air, ses discours, prêtèrent à ce jugement une apparence de justesse. Elle eut d'ailleurs une sorte de torpeur qui ressemblait au manque d'esprit. Le mariage, ce dur métier, disait-elle, pour lequel l'Église, le Code et sa mère lui avaient recommandé la plus grande résignation, la plus parfaite obéissance, sous peine de faillir à toutes les lois humaines et de causer d'irréparables malheurs, la jeta dans un étourdissement qui atteignit parfois un délire vertigineux. Silencieuse et recueillie, elle s'écoutait autant qu'elle écoutait les autres. En éprouvant la plus violente difficulté d'être, selon l'expression de Fontenelle, et qui allait croissant, elle était épouvantée d'elle-même. La nature regimba sous les ordres de l'âme, et le corps méconnut la volonté. La pauvre créature, prise au piége, pleura sur le sein de la grande mère des pauvres et des affligés, elle eut recours à l'Église, elle redoubla de ferveur, elle confia les embûches du démon à son vertueux directeur, elle pria. Jamais, en aucun temps de sa vie, elle ne remplit ses devoirs religieux avec plus d'élan qu'alors. Le désespoir de ne pas aimer son mari la précipitait avec violence au pied des autels, où des voix divines et consolatrices lui recommandaient la patience. Elle fut patiente et douce, elle continua de vivre en attendant les bonheurs de la maternité. — « Avez-vous vu ce matin madame Graslin, disaient les femmes entre elles, le mariage ne lui réussit pas, elle était verte. — Oui, mais auriez-vous donné votre fille à un homme comme M. Graslin? On n'épouse point impunément un pareil monstre. » Depuis que Graslin s'était marié, toutes les mères qui, pendant dix ans, l'avaient pourchassé, l'accablaient d'épigrammes. Véronique maigrissait et devenait réellement laide. Ses yeux se fatiguèrent, ses traits grossirent, elle parut honteuse et gênée. Ses regards offrirent cette triste froideur tant reprochée aux dévotes. Sa physionomie prit des teintes grises. Elle se traîna languissamment pendant cette première année de mariage, ordinairement si brillante pour les jeunes femmes. Aussi chercha-t-elle bientôt des distractions dans la lecture, en profitant du privilége qu'ont les femmes mariées de tout lire. Elle lut les romans de Walter Scott, les poëmes de lord Byron, les œuvres de Schiller et de Goëthe, enfin la nouvelle et l'ancienne littérature. Elle apprit à monter à cheval, à danser et à dessiner. Elle lava des aquarelles et des sépias, recherchant avec ardeur toutes les ressources que les femmes opposent aux ennuis de la solitude. Enfin elle se donna cette seconde éducation que les femmes tiennent presque toutes d'un homme, et qu'elle ne tint que d'elle-même. La supériorité d'une nature franche, libre, élevée comme dans un désert, mais fortifiée par la religion, lui avait imprimé une sorte de grandeur sauvage et des exigences auxquelles le monde de la province ne pouvait offrir aucune pâture. Tous les livres lui peignaient l'amour : elle cherchait une application à ses lectures et n'apercevait de passion nulle part. L'amour restait dans son cœur à l'état de ces germes qui attendent un coup de soleil. Sa profonde mélancolie, engendrée par de constantes méditations sur elle-même, la ramena par des sentiers obscurs aux rêves brillants de ses derniers jours de jeune fille. Elle dut contempler plus d'une fois ses anciens poëmes romanesques en en devenant alors à la fois le théâtre et le sujet. Elle revit cette île baignée de lumière, fleurie, parfumée, où tout lui caressait l'âme. Souvent ses yeux pâlis embrassèrent les salons avec une curiosité pénétrante : les hommes y ressemblaient tous à Graslin; elle les étudiait et semblait interroger leurs femmes; mais, en n'apercevant aucune de ses douleurs intimes répétées sur les figures, elle revenait sombre et triste, inquiète d'elle-même. Les auteurs qu'elle avait lus le matin répondaient à ses plus hauts sentiments, leur esprit lui plaisait; et le soir elle entendait des banalités qu'on ne déguisait même pas sous une forme spirituelle, des conversations sottes, vides, ou remplies par des intérêts locaux, personnels, sans importance pour elle. Elle s'étonnait de la chaleur déployée dans des discussions où il ne s'agissait point de sentiment, pour elle l'âme de la vie. On la vit souvent les yeux fixes, hébétée, pensant sans doute aux heures de sa jeunesse ignorante passée dans cette chambre pleine d'harmonies, alors détruites comme elle. Elle sentit une horrible répugnance à tomber dans le gouffre de petitesses où tournaient les femmes parmi lesquelles elle était forcée de vivre. Ce dédain écrit sur son front, sur ses lèvres, et mal déguisé, fut pris pour l'insolence d'une parvenue. Madame Graslin observa sur tous les visages une froideur, et sentit dans tous les discours une âcreté dont les raisons lui furent inconnues, car elle n'avait pas encore pu se faire une amie assez intime pour être éclairée ou conseillée par elle; l'injustice qui révolte les petits esprits ramène en elles-mêmes les âmes élevées, et leur communique une sorte d'humilité; Véronique se condamna, chercha ses torts; elle voulut être affable, on la prétendit fausse; elle redoubla de douceur, on la fit passer pour hypocrite, et sa dévotion venait en aide à la calomnie; elle fit des frais, elle donna des dîners et des bals, elle fut taxée d'orgueil.

Malheureuse dans toutes ses tentatives, mal jugée, repoussée par l'orgueil bas et taquin qui distingue la société de province, où chacun est toujours armé de prétentions et d'inquiétudes, madame Graslin rentra dans la plus profonde solitude. Elle revint avec amour dans les bras de l'Église. Son grand esprit, entouré d'une chair si faible, lui fit voir dans les commandements multipliés du catholicisme autant de pierres plantées le long des précipices de la vie, autant de tuteurs apportés par de charitables mains pour soutenir la faiblesse humaine durant le voyage; elle suivit donc avec la plus grande rigueur les moindres pratiques religieuses. Le parti libéral inscrivit alors madame Graslin au nombre des dévotes de la ville, elle fut classée parmi les ultras. Aux différents griefs que Véronique avait innocemment amassés, l'esprit de parti joignit donc ses exaspérations périodiques; mais, comme elle ne perdait rien à cet ostracisme, elle abandonna le monde et se jeta dans la lecture, qui lui offrait des ressources infinies. Elle médita sur les livres, elle compara les mé-

thodes, elle augmenta démesurément la portée de son intelligence et l'étendue de son instruction, elle ouvrit ainsi la porte de son âme à la curiosité. Durant ce temps d'études obstinées où la religion maintenait son esprit, elle obtint l'amitié de M. Grossetête, un de ces vieillards chez lesquels la vie de province a rouillé la supériorité, mais qui, au contact d'une vive intelligence, reprennent par place quelque brillant. Le bonhomme s'intéressa vivement à Véronique, qui le récompensa de cette onctueuse et douce chaleur de cœur particulière aux vieillards en déployant, pour lui le premier, les trésors de son âme et les magnificences de son esprit cultivé si secrètement, et alors chargé de fleurs. Le fragment d'une lettre écrite en ce temps à M. Grossetête peindra la situation où se trouvait cette femme, qui devait donner un jour les gages d'un caractère si ferme et si élevé.

« Les fleurs que vous m'avez envoyées pour le bal étaient charmantes; mais elles m'ont suggéré de cruelles réflexions. Ces jolies créatures cueillies par vous et destinées à mourir sur mon sein et dans mes cheveux en ornant une fête, m'ont fait songer à celles qui naissent et meurent dans vos bois sans avoir été vues et dont les parfums n'ont été respirés par personne. Je me suis demandé pourquoi je dansais, pourquoi je me parais, de même que je demande à Dieu pourquoi je suis dans ce monde. Vous le voyez, mon ami, tout est piége pour le malheureux, les moindres choses ramènent les malades à leur mal; mais le plus grand tort de certains maux est la persistance qui les fait devenir une idée. Une douleur constante n'est-elle pas alors une pensée divine? Vous aimez les fleurs pour elles-mêmes; tandis que je les aime comme j'aime à entendre une belle musique. Ainsi, comme je vous le disais, le secret d'une foule de choses me manque. Vous, mon vieil ami, vous avez une passion: vous êtes horticulteur. A votre retour en ville, communiquez-moi votre goût, faites que j'aille à ma serre, d'un pied agile comme vous allez à la vôtre, contempler les développements des plantes, vous épanouir et fleurir avec elles, admirer ce que vous avez créé, voir des couleurs nouvelles, inespérées, qui s'étalent et croissent sous vos yeux par la vertu de vos soins. Je sens un ennui navrant. Ma serre à moi ne contient que des âmes souffrantes. Les misères que je m'efforce de soulager m'attristent l'âme, et, quand je les épouse, quand, après avoir vu quelque jeune femme sans linge pour son nouveau-né, quelque vieillard sans pain, j'ai pourvu à leurs besoins, les émotions que m'a causées leur détresse calmée ne suffisent pas à mon âme. Ah! mon ami, je sens en moi des forces superbes, et malfaisantes peut-être, que rien ne peut humilier, que les plus durs commandements de la religion n'abattent point. En allant voir ma mère, et me trouvant seule dans la campagne, il me prend des envies de crier, et je crie. Il semble que mon corps est la prison où quelque mauvais génie retient une créature gémissant et attendant les paroles mystérieuses qui doivent briser une forme importune; mais la comparaison n'est pas juste. Chez moi, n'est-ce pas au contraire le corps qui s'ennuie, si je puis employer cette expression? La religion n'occupe-t-elle pas mon âme, la lecture et ses richesses ne nourrissent-elles pas incessamment mon esprit? Pourquoi désiré-je une souffrance qui romprait la paix énervante de ma vie? Si quelque sentiment, quelque manie à cultiver, ne vient à mon aide, je me sens aller dans un gouffre où toutes les idées s'émoussent, où le caractère s'amoindrit, où les ressorts se détendent, où les qualités s'assoupissent, où toutes les forces de l'âme s'éparpillent, et où je ne serai plus l'être que la nature a voulu que je sois. Voilà ce que signifient mes cris. Que ces cris ne vous empêchent pas de m'envoyer des fleurs. Votre amitié si douce et si bienveillante m'a, depuis quelques mois, réconciliée avec moi-même. Oui, je me trouve heureuse de savoir que vous jetez un coup d'œil ami sur mon âme à la fois déserte et fleurie, que vous avez une parole douce pour accueillir à son retour la fugitive à demi brisée qui a monté le cheval fougueux du rêve. »



Graslin

A l'expiration de la troisième année de son mariage, Graslin, voyant sa femme ne plus se servir de ses chevaux, et trouvant un bon marché, les vendit; il vendit les voitures, renvoya le cocher, se laissa prendre son cuisinier par l'évêque, et le remplaça par une cuisinière. Il ne donna plus rien à sa femme en lui disant qu'il payerait tous ses mémoires. Il fut le plus heureux mari du monde en ne rencontrant aucune résistance à ses volontés chez cette femme qui lui avait apporté un million de fortune. Madame Graslin, nourrie, élevée sans connaître l'argent, sans être obligée de le faire entrer comme un élément indispensable dans la vie, était sans mérite dans son abnégation. Graslin retrouva dans un coin du secrétaire les sommes qu'il avait remises à sa femme, moins l'argent des aumônes et celui de la toilette, laquelle fut peu dispendieuse à cause des profusions de la corbeille de mariage. Graslin vanta Véronique à tout Limoges comme le modèle des femmes. Il déplora le luxe de ses ameublements, et fit tout empaqueter. La chambre, le boudoir et le cabinet de toilette de sa femme furent exceptés de ses mesures conservatrices, qui ne conservèrent rien, car les meubles s'usent aussi bien sous les housses que sans housses. Il habita le rez-de-chaussée de sa maison, où ses bureaux étaient établis; il y reprit sa vie en chassant aux affaires avec la même activité que par le passé. L'Auvergnat se crut un excellent mari d'assister au dîner et au déjeuner préparés par les soins de sa femme; mais son inexactitude fut si grande, qu'il ne lui arriva pas, dix fois par mois, de commencer les repas avec elle; aussi, par délicatesse, exigea-t-il qu'elle ne l'attendît point. Néanmoins, Véronique restait jusqu'à ce que Graslin fût venu, pour le servir elle-même, voulant au moins accomplir ses obligations d'épouse en quelque point visible. Jamais le banquier, à qui les choses du mariage étaient assez indifférentes, et qui n'avait vu que sept cent cinquante mille francs dans sa femme, ne s'aperçut des répulsions de Véronique. Insensiblement, il abandonna madame Graslin pour les affaires. Quant il voulut mettre un lit dans une chambre attenant à son cabinet, elle s'empressa de le satisfaire. Ainsi, trois ans après leur mariage ces deux êtres mal assortis se retrouvèrent chacun

dans leur sphère primitive, heureux l'un et l'autre d'y retourner. L'homme d'argent, riche de dix-huit cent mille francs, revint avec d'autant plus de force à ses habitudes avaricieuses, qu'il les avait momentanément quittées; ses deux commis et son garçon de peine furent mieux logés, un peu mieux nourris; telle fut la différence entre le présent et le passé. Sa femme eut une cuisinière et une femme de chambre, deux domestiques indispensables; mais, excepté le strict nécessaire, il ne sortit rien de sa caisse pour son ménage. Heureuse de la tournure que les choses prenaient, Véronique vit dans le bonheur du banquier les compensations de cette séparation qu'elle n'eût jamais demandée : elle ne savait pas être aussi désagréable à Graslin que Graslin était repoussant pour elle. Ce divorce secret la rendit à la fois triste et joyeuse : elle comptait sur la maternité pour donner un intérêt à sa vie; mais, malgré leur résignation mutuelle, les deux époux avaient atteint à l'année 1828 sans avoir d'enfant. Ainsi, au milieu de sa magnifique maison, et enviée par toute une ville, madame Graslin se trouva dans la solitude où elle était dans le bouge de son père, moins l'espérance, moins les joies enfantines de l'ignorance. Elle y vécut dans les ruines de ses châteaux en Espagne, éclairée par une triste expérience, soutenue par sa foi religieuse, occupée des pauvres de la ville qu'elle combla de bienfaits. Elle faisait des layettes pour les enfants, elle donnait des matelas et des draps à ceux qui couchaient sur la paille; elle allait partout suivie de sa femme de chambre, une jeune Auvergnate que sa mère lui procura, et qui s'attacha corps et âme à elle; elle en fit un vertueux espion, chargée de découvrir les endroits où il y avait une souffrance à calmer, une misère à adoucir. Cette bienfaisance active, mêlée au plus strict accomplissement des devoirs religieux, fut ensevelie dans un profond mystère, et dirigée d'ailleurs par les curés de la ville, avec qui Véronique s'entendait pour toutes ses bonnes œuvres, afin de ne pas laisser perdre entre les mains du vice l'argent utile à des malheurs immérités.

Pendant cette période, elle conquit une amitié tout aussi vive, tout aussi précieuse que celle du vieux Grossetête : elle devint l'ouaille bien-aimée d'un prêtre supérieur, persécuté pour son mérite incompris, un des grands vicaires du diocèse, nommé l'abbé Dutheil. Ce prêtre appartenait à cette minime portion du clergé français qui penche vers quelques concessions, qui voudrait associer l'Eglise aux intérêts populaires pour lui faire reconquérir, par l'application des vraies doctrines évangéliques, son ancienne influence sur les masses, qu'elle pourrait alors relier à la monarchie. Soit que l'abbé Dutheil eût reconnu l'impossibilité d'éclairer la cour de Rome et le haut clergé, soit qu'il eût sacrifié ses opinions à celles de ses supérieurs, il demeura dans les termes de la plus rigoureuse orthodoxie, tout en sachant que la seule manifestation de ses principes lui fermait le chemin de l'épiscopat. Ce prêtre éminent offrait la réunion d'une grande modestie chrétienne et d'un grand caractère. Sans orgueil ni ambition, il restait à son poste en y accomplissant ses devoirs au milieu des périls. Les libéraux de la ville ignoraient les motifs de sa conduite, ils s'appuyaient de ses opinions et le comptaient comme un patriote, mot qui signifie révolutionnaire dans la langue catholique. Aimé par les inférieurs, qui n'osaient proclamer son mérite, mais redouté par ses égaux, qui l'observaient, il gênait l'évêque. Ses vertus et son savoir, enviés peut-être, empêchaient toute persécution; il était impossible de se plaindre de lui, quoiqu'il critiquât les maladresses politiques par lesquelles le trône et le clergé se compromettaient mutuellement; il en signalait les résultats à l'avance, et sans succès, comme la pauvre Cassandre, également maudite avant et après la chute de sa patrie. A moins d'une révolution, l'abbé Dutheil devait rester comme une de ces pierres cachées dans les fondations, et sur laquelle tout repose. On reconnaissait son utilité, mais on le laissait à sa place, comme la plupart des solides esprits dont l'avénement au pouvoir est l'effroi des médiocrités. Si, comme l'abbé de Lamennais, il eût pris la plume, il aurait été sans doute, comme lui, foudroyé par la cour de Rome. L'abbé Dutheil était imposant. Son extérieur annonçait une de ces âmes profondes, toujours unies et calmes à la surface. Sa taille élevée, sa maigreur, ne nuisaient point à l'effet général de ses lignes, qui rappelaient celles que le génie des peintres espagnols ont le plus affectionnées pour représenter les grands méditateurs monastiques, et celles trouvées récemment par Thorwaldsen pour les apôtres. Presque roides, ces longs plis du visage, en harmonie avec ceux du vêtement, ont cette grâce que le moyen âge a mise en relief dans les statues mystiques collées au portail de ses églises. La gravité des pensées, celle de la parole et celle de l'accent, s'accordaient chez l'abbé Dutheil et lui seyaient bien. A voir ses yeux noirs, creusés par les austérités et entourés d'un cercle brun, à voir son front jaune comme une vieille pierre, sa tête et ses mains presque décharnées, personne n'eût voulu entendre une voix et des maximes autres que celles qui sortaient de sa bouche. Cette grandeur purement physique, d'accord avec la grandeur morale, donnait à ce prêtre quelque chose de hautain, de dédaigneux, aussitôt démenti par sa modestie et par sa parole, mais qui ne prévenait pas en sa faveur. Dans un rang élevé, ces avantages lui eussent fait obtenir sur les masses cet ascendant nécessaire, et qu'elles laissent prendre sur elles par des hommes ainsi doués; mais les supérieurs ne pardonnent jamais à leurs inférieurs de posséder les dehors de la grandeur, ni de déployer cette majesté tant prisée des anciens, et qui manque si souvent aux organes du pouvoir moderne.

Madame Graslin.

Par une de ces bizarreries qui ne semblera naturelle qu'aux plus fins courtisans, l'autre vicaire général, l'abbé de Grancour, petit homme gras, au teint fleuri, aux yeux bleus, et dont les opinions étaient contraires à celles de l'abbé Dutheil, allait assez volontiers avec lui, sans néanmoins rien témoigner qui pût lui ravir les bonnes grâces de l'évêque, auquel il aurait tout sacrifié. L'abbé de Grancour croyait au mérite de son collègue, il en reconnaissait les talents, il admettait secrètement sa doctrine et la condamnait publiquement; car il était de ces gens que la supériorité attire et intimide, qui la

haïssent et qui néanmoins la cultivent « — Il m'embrasserait en me condamnant, » disait de lui l'abbé Dutheil. L'abbé de Grancour n'avait ni amis ni ennemis, il devait mourir vicaire général. Il se dit attiré chez Véronique par le désir de conseiller une si religieuse et si bienfaisante personne, et l'évêque l'approuva ; mais au fond il fut enchanté de pouvoir passer quelques soirées avec l'abbé Dutheil.

Ces deux prêtres vinrent dès lors voir assez régulièrement Véronique, afin de lui faire une sorte de rapport sur les malheureux, et discuter les moyens de les moraliser en les secourant. Mais d'année en année M. Graslin resserra les cordons de sa bourse en apprenant, malgré les ingénieuses tromperies de sa femme et d'Aline, que l'argent demandé ne servait ni à la maison ni à la toilette. Il se courrouça quand il calcula ce que la charité de sa femme coûtait à sa caisse. Il voulut compter avec la cuisinière, il entra dans les minuties de la dépense, et montra quel grand administrateur il était en démontrant par la pratique que sa maison devait aller splendidement avec mille écus. Puis il composa, de clerc à maître, avec sa femme pour ses dépenses en lui allouant cent francs par mois, et vanta cet accord comme une magnificence royale. Le jardin de sa maison, livré à lui-même, fut fait le dimanche par le garçon de peine, qui aimait les fleurs. Après avoir renvoyé le jardinier, Graslin convertit la serre en un magasin où il déposa les marchandises consignées chez lui en garantie de ses prêts. Il laissa mourir de faim les oiseaux de la grande volière pratiquée au-dessus de la glacière, afin de supprimer la dépense de leur nourriture. Enfin il s'autorisa d'un hiver où il ne gela point pour ne plus payer le transport de la glace. En 1828, il n'était pas une chose de luxe qui ne fût condamnée. La parcimonie régna sans opposition à l'hôtel Graslin. La face du maître, améliorée pendant les trois ans passés près de sa femme, qui lui faisait suivre avec exactitude les prescriptions du médecin, redevint plus rouge, plus ardente, plus fleurie que par le passé. Les affaires prirent une si grande extension, que le garçon de peine fut promu, comme le maître autrefois, aux fonctions de caissier, et qu'il fallut trouver un Auvergnat pour les gros travaux de la maison Graslin.

Ainsi, quatre ans après son mariage, cette femme si riche ne put disposer d'un écu. A l'avarice de ses parents succéda l'avarice de son mari. Madame Graslin ne comprit la nécessité de l'argent qu'au moment où sa bienfaisance fut gênée.

Au commencement de l'année 1828, Véronique avait retrouvé la santé florissante qui rendit si belle l'innocente jeune fille assise à sa fenêtre dans la vieille maison, rue de la Cité ; mais elle avait alors acquis une grande instruction littéraire, elle savait et penser et parler. Un jugement exquis donnait à son trait de la profondeur. Habituée aux petites choses du monde, elle portait avec une grâce infinie les toilettes à la mode. Quand par hasard, vers ce temps, elle reparaissait dans un salon, elle s'y vit, non sans surprise, entourée par une sorte d'estime respectueuse. Ce sentiment et cet accueil furent dus aux deux vicaires généraux et au vieux Grossetête. Instruits d'une si belle vie cachée et de bienfaits si constamment accomplis, l'évêque et quelques personnes influentes avaient parlé de cette fleur de piété vraie, de cette violette parfumée de vertus, et il s'était fait alors en faveur et à l'insu de madame Graslin une de ces réactions qui, lentement préparées, n'en ont que plus de durée et de solidité. Ce revirement de l'opinion amena l'influence du salon de Véronique, qui fut dès cette année hanté par les supériorités de la ville, et voici comment. Le jeune vicomte de Grandville fut envoyé, vers la fin de cette année, en qualité de substitut, au parquet de la cour de Limoges, précédé de la réputation que l'on fait d'avance en province à tous les Parisiens. Quelques jours après son arrivée, en pleine soirée de préfecture, il répondit à une assez sotte demande que la femme la plus aimable, la plus spirituelle, la plus distinguée de la ville était madame Graslin. « — Elle en est peut-être aussi la plus belle? demanda la femme du receveur général. — Je n'ose en convenir devant vous, répliqua-t-il. Je suis alors dans le doute. Madame Graslin possède une beauté qui ne doit vous inspirer aucune jalousie, elle ne se montre jamais au grand jour. Madame Graslin est belle pour ceux qu'elle aime, et vous êtes belle pour tout le monde. Chez madame Graslin, l'âme, une fois mise en mouvement par un enthousiasme vrai, répand sur sa figure une expression qui la change. Sa physionomie est comme un paysage triste en hiver, magnifique en été, le monde la verra toujours en hiver. Quand elle cause avec des amis sur quelque sujet littéraire ou philosophique, sur des questions religieuses qui l'intéressent, elle s'anime, et il apparaît soudain une femme inconnue d'une beauté merveilleuse. » Cette déclaration, fondée sur la remarque du phénomène qui jadis rendait Véronique si belle à son retour de la sainte table, fit grand bruit dans Limoges, où, pour le moment, le nouveau substitut, à qui la place d'avocat général était, dit-on, promise, jouait le premier rôle. Dans toutes les villes de province, un homme élevé de quelques lignes au-dessus des autres devient pour un temps plus ou moins long l'objet d'un engouement qui ressemble à de l'enthousiasme, et qui trompe l'objet de ce culte passager. C'est à ce caprice social que nous devons les génies d'arrondissement, les gens méconnus, et leurs fausses supériorités incessamment chagrinées. Cet homme, que les femmes mettent à la mode, est plus souvent un étranger qu'un homme du pays ; mais, à l'égard du vicomte de Grandville, ces admirations, par un cas rare, ne se trompèrent point.

Madame Graslin était la seule avec laquelle le Parisien avait pu échanger ses idées et soutenir une conversation variée. Quelques mois après son arrivée, le substitut, attiré par le charme croissant de la conversation et des manières de Véronique, proposa donc à l'abbé Dutheil et à quelques hommes remarquables de la ville de jouer au whist chez madame Graslin. Véronique reçut alors cinq fois par semaine, car elle voulut se ménager pour sa maison, dit-elle, deux jours de liberté. Quand madame Graslin eut autour d'elle les seuls hommes supérieurs de la ville, quelques autres personnes ne furent pas fâchées de se donner un brevet d'esprit en faisant partie de sa société. Véronique admit chez elle les trois ou quatre militaires remarquables de la garnison et de l'état-major. La liberté d'esprit dont jouissaient ses hôtes, la discrétion absolue à laquelle on était tenu sans convention et par l'adoption des manières de la société la plus élevée, rendirent Véronique extrêmement difficile sur l'admission de ceux qui briguèrent l'honneur de sa compagnie. Les femmes de la ville ne virent pas sans jalousie madame Graslin entourée des hommes les plus spirituels, les plus aimables de Limoges ; mais son pouvoir fut alors d'autant plus étendu, qu'elle fut plus réservée ; elle accepta quatre ou cinq femmes étrangères, venues de Paris avec leurs maris, et qui avaient en horreur le commérage des provinces. Si quelque personne en dehors de ce monde d'élite faisait une visite, par un accord tacite, la conversation changeait aussitôt, les habitués ne disaient plus que des riens. L'hôtel Graslin fut donc une oasis où les esprits supérieurs se désennuyèrent de la vie de province, où les gens attachés au gouvernement purent causer à cœur ouvert sur la politique sans avoir à craindre qu'on répétât leurs paroles, où l'on se moqua finement de tout ce qui était moquable, où chacun quitta l'habit de sa profession pour s'abandonner à son vrai caractère. Ainsi, après avoir été la plus obscure fille de Limoges, après avoir été regardée comme nulle, laide et sotte au commencement de l'année 1828, madame Graslin fut regardée comme la première personne de la ville et la plus célèbre du monde féminin. Personne ne venait la voir le matin, car chacun connaissait ses habitudes de bienfaisance et la ponctualité de ses pratiques religieuses ; elle allait presque toujours entendre la première messe, afin de ne pas retarder le déjeuner de son mari, qui n'avait aucune régularité, mais qu'elle voulait toujours servir. Graslin avait fini par s'habituer à sa femme en cette petite chose. Jamais Graslin ne manquait à faire l'éloge de sa femme, il la trouvait accomplie, elle ne lui demandait rien, il pouvait entasser écus sur écus et s'épanouir dans le terrain des affaires ; il avait ouvert des relations avec la maison Brézac, il voguait par une marche ascendante et progressive sur l'océan commercial ; aussi son intérêt surexcité le maintenait-il dans la calme et enivrante fureur des joueurs attentifs aux grands événements du tapis vert de la spéculation.

Pendant cet heureux temps, et jusqu'au commencement de l'année 1829, madame Graslin arriva, sous les yeux de ses amis, à un point de beauté vraiment extraordinaire, et dont les raisons ne furent jamais bien expliquées. Le bleu de l'iris s'agrandit comme une fleur et diminua le cercle brun des prunelles, en paraissant trempé d'une lueur moite et languissante, pleine d'amour. On vit blanchir, comme un faîte à l'aurore, son front illuminé par des souvenirs, par des pensées de bonheur, et ses lignes se purifièrent à quelques feux intérieurs. Son visage perdit ces ardents tons bruns qui annonçaient un commencement d'hépatite, la maladie des tempéraments vigoureux ou des personnes dont l'âme est souffrante, dont les affections sont contrariées. Ses tempes devinrent d'une adorable fraîcheur. On voyait enfin souvent, par échappées, le visage céleste, digne de Raphaël, que la maladie avait encroûté comme le temps encrasse une toile de ce grand maître. Ses mains semblèrent plus blanches, ses épaules prirent une délicieuse plénitude, ses mouvements jolis et animés rendirent à sa taille flexible et souple toute sa valeur. Les femmes de la ville l'accusèrent d'aimer M. de Grandville, qui d'ailleurs lui faisait une cour assidue, et à laquelle Véronique opposa les barrières d'une pieuse résistance. Le substitut professait pour elle une de ces admirations respectueuses à laquelle ne se trompaient point les habitués de ce salon. Les prêtres et les gens d'esprit devinèrent bien que cette affection, amoureuse chez le jeune magistrat, ne sortait pas des bornes permises chez madame Graslin. Lassé d'une défense appuyée sur les sentiments les plus religieux, le vicomte de Grandville avait, à la connaissance des intimes de cette société, de faciles amitiés qui cependant n'empêchaient point sa constante admiration et son culte auprès de la belle madame Graslin, car tel était, en 1829, son surnom à Limoges. Les plus clairvoyants attribuèrent le changement de physionomie qui rendit Véronique encore plus charmante pour ses amis et qui dissipa l'ennui de sa vie, aux secrètes délices qu'éprouve toute femme, même la plus religieuse, à se voir courtisée, à la satisfaction de vivre enfin dans le milieu qui convenait à son esprit, au plaisir d'échanger ses idées, au bonheur d'être entourée d'hommes aimables, instruits, de vrais amis dont l'attachement s'accroissait de

jour en jour. Peut-être eût-il fallu des observateurs encore plus profonds, plus perspicaces ou plus défiants que les habitués de l'hôtel Graslin, pour deviner la grandeur sauvage, la force du peuple que Véronique avait refoulée au fond de son âme. Si quelquefois elle fut surprise en proie à la torpeur d'une méditation ou sombre, ou simplement pensive, chacun de ses amis savait qu'elle portait en son cœur bien des misères, qu'elle s'était sans doute initiée le matin à bien des douleurs, qu'elle pénétrait en des sentines où les vices épouvantaient par leur naïveté. Souvent le substitut, devenu bientôt avocat général, la gronda de quelque bienfait inintelligent que, dans les secrets de ses instructions correctionnelles, la justice avait trouvé comme un encouragement à des crimes ébauchés. « — Vous faut-il de l'argent pour quelques-uns de vos pauvres? lui disait alors le vieux Grossetête en lui prenant la main, je serai complice de vos bienfaits. — Il est impossible de rendre tout le monde riche! » répondait-elle en poussant un soupir. Au commencement de cette année, arriva l'événement qui devait changer entièrement la vie intérieure de Véronique, et métamorphoser la magnifique expression de sa physionomie pour en faire d'ailleurs un portrait mille fois plus intéressant aux yeux des peintres. Assez inquiet de sa santé, Graslin ne voulut plus, au grand désespoir de sa femme, habiter son rez-de-chaussée; il remonta dans l'appartement conjugal, où il se fit soigner. Ce fut bientôt une nouvelle à Limoges que l'état de madame Graslin; elle était grosse. Sa tristesse, mélangée de joie, occupa ses amis, qui devinèrent alors que, malgré ses vertus, elle s'était trouvée heureuse de vivre séparée de son mari. Peut-être avait-elle espéré de meilleures destinées depuis le jour où l'avocat général lui fit la cour; car il avait déjà refusé d'épouser la plus riche héritière du Limousin. Dès lors les profonds politiques, qui faisaient entre deux parties de whist la police des sentiments et des fortunes, avaient soupçonné le magistrat et la jeune femme de fonder sur l'état maladif du banquier des espérances presque ruinées par cet événement. Les troubles profonds qui marquèrent cette période de la vie de Véronique, les inquiétudes qu'un premier accouchement cause aux femmes, et qui, dit-on, offre des dangers alors qu'il arrive après la première jeunesse, rendirent ses amis plus attentifs auprès d'elle : chacun d'eux déploya mille petits soins qui lui prouvèrent combien leurs affections étaient vives et solides.

CHAPITRE II.

Tascheron.

Dans cette même année, Limoges eut le terrible spectacle et le drame singulier du procès Tascheron, dans lequel le magistrat déploya les talents qui plus tard le firent nommer procureur général.

Un vieillard, qui habitait une maison isolée dans le faubourg Saint-Etienne, fut assassiné. Un grand jardin fruitier sépare du faubourg cette maison, également séparée de la campagne par un jardin d'agrément, au bout duquel sont d'anciennes serres abandonnées. La rive de la Vienne forme devant cette habitation un talus rapide dont l'inclinaison permet de voir la rivière. La cour, en pente, finit à la berge par un petit mur où, de distance en distance, s'élèvent des pilastres réunis par des grilles, plus pour l'ornement que pour la défense, car les barreaux sont en bois peint. Ce vieillard, nommé Pingret, célèbre par son avarice, vivait avec une seule servante, une campagnarde à laquelle il faisait faire ses labours. Il soignait lui-même ses espaliers, taillait ses arbres, récoltait ses fruits, et les envoyait vendre en ville, ainsi que des primeurs, à la culture desquelles il excellait. La nièce de ce vieillard, et sa seule héritière, mariée à un petit rentier de la ville, M. des Vanneaulx, avait maintes fois prié son oncle de prendre un homme pour garder sa maison, en lui démontrant qu'il y gagnerait les produits de plusieurs carrés plantés d'arbres en plein vent, où il semait lui-même des grenailles, mais il s'y était constamment refusé. Cette contradiction chez un avare donnait matière à bien des causeries conjecturales dans les maisons où les des Vanneaulx passaient la soirée. Plus d'une fois, les plus divergentes réflexions entrecoupèrent les parties de boston. Quelques esprits matois avaient conclu en présumant un trésor enfoui dans les luzernes. « — Si j'étais à la place de madame des Vanneaulx, disait un agréable rieur, je ne tourmenterais point mon oncle; si on l'assassine, eh bien! on l'assassinera. J'hériterais. » Madame des Vanneaulx voulait faire garder son oncle, comme les entrepreneurs du théâtre Italien prient leur ténor à recettes de se bien couvrir le gosier, et lui donnent leur manteau quand il a oublié le sien. Elle avait offert au petit Pingret un superbe chien de basse-cour; le vieillard le lui avait renvoyé par Jeanne Malassis, sa servante: « —Votre oncle ne veut point d'une bouche de plus à la maison, » dit-elle à madame des Vanneaulx. L'événement prouva combien les craintes de la nièce étaient fondées. Pingret fut assassiné, pendant une nuit noire, au milieu d'un carré de luzerne, où il ajoutait sans doute quelques louis à un pot plein d'or. La servante, réveillée par la lutte, avait eu le courage de venir au secours du vieil avare, et le meurtrier s'était trouvé dans l'obligation de la tuer pour supprimer son témoignage. Ce calcul, qui détermine presque toujours les assassins à augmenter le nombre de leurs victimes, est un malheur engendré par la peine capitale qu'ils ont en perspective. Ce double meurtre fut accompagné de circonstances bizarres qui devaient donner autant de chances à l'accusation qu'à la défense. Quand les voisins furent une matinée sans voir ni le petit père Pingret ni sa servante; lorsqu'en allant et venant ils examinèrent sa maison à travers les grilles de bois, et qu'ils trouvèrent, contre tout usage, les portes et les fenêtres fermées, il y eut dans le faubourg Saint-Etienne une rumeur qui remonta jusqu'à la rue des Cloches, où demeurait madame des Vanneaulx. La nièce avait toujours l'esprit préoccupé d'une catastrophe; elle avertit la justice, qui enfonça les portes. On vit bientôt dans les quatre carrés quatre trous vides et jonchés à l'entour par les débris de pots pleins d'or la veille. Dans deux des trous, mal rebouchés, les corps du père Pingret et de Jeanne Malassis avait été ensevelis avec leurs habits. La pauvre fille était accourue pieds nus, en chemise. Pendant que le procureur du roi, le commissaire de police et le juge d'instruction recueillaient les éléments de la procédure, l'infortuné des Vanneaulx recueillait les débris des pots, et calculait la somme volée d'après leur contenance. Les magistrats reconnurent la justesse des calculs, en estimant à mille pièces par pot les trésors envolés; mais ces pièces étaient-elles de quarante-huit ou de quarante, de vingt-quatre ou de vingt francs? Tous ceux qui, dans Limoges, attendaient des héritages partagèrent la douleur des des Vanneaulx. Les imaginations limousines furent vivement stimulées par le spectacle de ces pots à or brisés. Quant au petit père Pingret, qui souvent venait vendre des légumes lui-même au marché, qui vivait d'oignons et de pain, qui ne dépensait pas trois cents francs par an, qui n'obligeait ou ne désobligeait personne, et n'avait pas fait un scrupule de bien dans le faubourg Saint-Etienne, il n'excita pas le moindre regret. Quant à Jeanne Malassis, son héroïsme, que le vieil avare aurait à peine récompensé, fut jugé comme intempestif; le nombre des âmes qui l'admirèrent fut petit en comparaison de ceux qui dirent : « — Moi, j'aurais joliment dormi! »

Les gens de justice ne trouvèrent ni encre ni plume pour verbaliser dans cette maison nue, délabrée, froide et sinistre. Les curieux et l'héritier aperçurent alors les contre-sens qui se remarquent chez certains avares. L'effroi du petit vieillard pour la dépense éclatait sur les toits non réparés qui ouvraient leurs flancs à la lumière, à la pluie, à la neige; dans les lézardes vertes qui sillonnaient les murs, dans les portes pourries près de tomber au moindre choc, et les vitres en papier non huilé. Partout des fenêtres sans rideaux, des cheminées sans glaces ni chenets, et dont l'âtre propre était garni d'une bûche ou de petits bois presque vernis par la sueur du tuyau; puis des chaises boiteuses, deux couchettes maigres et plates, des pots fêlés, des assiettes rattachées, des fauteuils manchots; à son lit, des rideaux que le temps avait brodés de ses mains hardies, un secrétaire mangé par les vers où il serrait ses graines, du linge épaissi par les reprises et les coutures; enfin un tas de haillons qui ne vivaient que soutenus par l'esprit du maître, et qui, lui mort, tombèrent en loques, en poudre, en dissolution chimique, en ruines, en je ne sais quoi sans nom, dès que les mains brutales de l'héritier furieux ou des gens officiels y touchèrent. Ces choses disparurent comme effrayées d'une vente publique. La grande majorité de la capitale du Limousin s'intéressa longtemps à ces braves des Vanneaulx, qui avaient deux enfants; mais, quand la justice crut avoir trouvé l'auteur présumé du crime, ce personnage absorba l'attention, il devint un héros, et les des Vanneaulx restèrent dans l'ombre du tableau.

Vers la fin du mois de mars, madame Graslin avait éprouvé déjà quelques-uns de ces malaises que cause une première grossesse et qui ne peuvent plus se cacher. La justice informait alors sur le crime commis au faubourg Saint-Etienne, et l'assassin n'était pas encore arrêté. Véronique recevait ses amis dans sa chambre à coucher, on y faisait la partie. Depuis quelques jours, madame Graslin ne sortait plus, elle avait eu déjà plusieurs de ces caprices singuliers attribués chez toutes les femmes à la grossesse; sa mère venait la voir presque tous les jours, et ces deux femmes restaient ensemble pendant des heures entières. Il était neuf heures, les tables de jeu restaient sans joueurs, tout le monde causait de l'assassinat et des des Vanneaulx. L'avocat général entra.

— Nous tenons l'assassin du père Pingret, dit-il d'un air joyeux. — Qui est-ce? lui demanda-t-on de toutes parts. — Un ouvrier porcelainier dont la conduite est excellente et qui devait faire fortune. Il travaillait à l'ancienne manufacture de votre mari, dit-il en se tournant vers madame Graslin. — Qui est-ce? demanda Véronique d'une voix faible. — Jean-François Tascheron. — Le malheureux! répondit-elle. Oui, je l'ai vu plusieurs fois, mon pauvre père me l'avait recommandé comme un sujet précieux. — Il n'y était déjà plus avant la mort de Sauviat, il avait passé dans la fabrique de MM. Philip-

port, qui lui ont fait des avantages, répondit la vieille Sauviat. Mais ma fille est-elle assez bien pour entendre cette conversation? dit elle en regardant madame Graslin, qui était devenue blanche comme ses draps.

Dès cette soirée, la vieille mère Sauviat abandonna sa maison et vint, malgré ses soixante-six ans, se constituer la garde-malade de sa fille. Elle ne quitta pas la chambre, les amis de madame Graslin la trouvèrent à toute heure héroïquement placée au chevet du lit où elle s'adonnait à son éternel tricot, couvant du regard Véronique comme au temps de la petite vérole, répondant pour elle et ne laissant pas toujours entrer les visites. L'amour maternel et filial de la mère et de la fille était si bien connu dans Limoges, que les façons de la vieille femme n'étonnèrent personne.

Quelques jours après, quand l'avocat général voulut raconter les détails que toute la ville recherchait avidement sur Jean-François Tascheron, en croyant amuser la malade, la Sauviat l'interrompit brusquement en lui disant qu'il allait encore causer de mauvais rêves à madame Graslin. Véronique pria M. de Grandville d'achever, en le regardant fixement. Ainsi les amis de madame Graslin connurent les premiers et chez elle, par l'avocat général, le résultat de l'instruction qui devait devenir bientôt publique. Voici, mais succinctement, les éléments de l'acte d'accusation que préparait alors le parquet.

Jean-François Tascheron était fils d'un petit fermier chargé de famille qui habitait le bourg de Montégnac. Vingt ans avant ce crime, devenu célèbre en Limousin, le canton de Monténac se recommandait par ses mauvaises mœurs. Le parquet de Limoges disait proverbialement que, sur cent condamnés du département, cinquante appartenaient à l'arrondissement d'où dépendait Montégnac. Depuis 1816, deux ans après l'envoi du curé Bonnet, Montégnac avait perdu sa triste réputation: ses habitants avaient cessé d'envoyer leur contingent aux assises. Ce changement fut attribué généralement à l'influence que M. Bonnet exerçait sur cette commune, jadis le foyer des mauvais sujets qui désolèrent la contrée. Le crime de Jean-François Tascheron rendit tout à coup à Montégnac son ancienne renommée. Par un insigne effet du hasard, la famille Tascheron était presque la seule du pays qui eût conservé ces vieilles mœurs exemplaires et ces habitudes religieuses que les observateurs voient aujourd'hui disparaître de plus en plus dans les campagnes; elle avait donc fourni un point d'appui au curé, qui naturellement la portait dans son cœur. Cette famille, remarquable par sa probité, par son union, par son amour du travail, n'avait offert que de bons exemples à Jean-François Tascheron. Amené à Limoges par l'ambition louable de gagner honorablement une fortune dans l'industrie, ce garçon avait quitté le bourg au milieu des regrets de ses parents et de ses amis, qui le chérissaient. Durant deux années d'apprentissage, sa conduite fut digne d'éloges, aucun dérangement sensible n'avait annoncé le crime horrible par lequel finissait sa vie. Jean-François Tascheron avait passé à étudier et à s'instruire le temps que les autres ouvriers donnent à la débauche ou au cabaret. Les perquisitions les plus minutieuses de la justice de province, qui a beaucoup de temps à elle, n'apportèrent aucune lumière sur les secrets de cette existence. Soigneusement questionnée, l'hôtesse de la maigre maison garnie où demeurait Jean-François n'avait jamais logé de jeune homme dont les mœurs fussent aussi pures, dit-elle. Il était d'un caractère aimable et doux, quasi gai. Environ une année avant de commettre ce crime, son humeur parut changée: il découcha plusieurs fois par mois, et souvent quelques nuits de suite, dans quelle partie de la ville, elle l'ignorait. Seulement, elle pensa plusieurs fois, par l'état des souliers, que son locataire revenait de la campagne. Quoiqu'il sortît de la ville, au lieu de prendre des souliers ferrés, il se servait d'escarpins. Avant de partir, il se faisait la barbe, se parfumait et mettait du linge blanc. L'instruction étendit ses perquisitions jusque dans les maisons suspectes et chez les femmes de mauvaise vie, mais Jean-François Tascheron y était inconnu. L'instruction alla chercher des renseignements dans la classe des ouvrières et des grisettes; mais aucune des filles dont la conduite était légère n'avait eu de relations avec l'inculpé. Un crime sans motif est inconcevable, surtout chez un jeune homme à qui sa tendance vers l'instruction et son ambition devaient faire accorder des idées et un sens supérieurs à ceux des autres ouvriers. Le parquet et le juge d'instruction attribuèrent à la passion du jeu l'assassinat commis par Tascheron; mais, après de minutieuses recherches, il fut démontré que le prévenu n'avait jamais joué. Jean-François se renferma tout d'abord dans un système de dénégation qui, en présence du jury, devait tomber devant les preuves, mais qui dénota l'intervention d'une personne pleine de connaissances judiciaires, ou douée d'un esprit supérieur.

Les preuves, dont voici les principales, étaient, comme dans beaucoup d'assassinats, à la fois graves et légères. L'absence de Tascheron pendant la nuit du crime, sans qu'il voulût dire où il était. Le prévenu ne daignait pas forger un alibi. Un fragment de sa blouse déchirée à son insu par la pauvre servante dans la lutte, emporté par le vent, retrouvé dans un arbre. Sa présence le soir autour de la maison remarquée par des passants, par des gens du faubourg, et qui, sans le crime, ne s'en seraient pas souvenus. Une fausse clef fabriquée par lui-même pour entrer par la porte qui donnait sur la campagne, et assez habilement enterrée dans un des trous, à deux pieds en contre-bas, mais où fouilla par hasard M. des Vanneaulx, pour savoir si le trésor n'avait pas deux étages. L'instruction finit par trouver qui avait fourni le fer, qui prêta l'étau, qui donna la lime. Cette clef fut le premier indice: elle mit sur la voie de Tascheron arrêté sur la limite du département, dans un bois où il attendait le passage d'une diligence. Une heure plus tard, il eût été parti pour l'Amérique. Enfin, malgré le soin avec lequel les marques des pas furent effacées dans les terres labourées et sur la boue du chemin, le garde champêtre avait trouvé des empreintes d'escarpins, soigneusement décrites et conservées. Quand on fit des perquisitions chez Tascheron, les semelles de ces escarpins, adaptées à ces traces, y correspondirent parfaitement. Cette fatale coïncidence confirma les observations de la curieuse hôtesse. L'instruction attribua le crime à une influence étrangère et non à une résolution personnelle. Elle crut à une complicité, que démontrait l'impossibilité d'emporter les sommes enfouies. Quelque fort que soit un homme, il ne porte pas très loin vingt-cinq mille francs en or. Si chaque pot contenait cette somme, les quatre avaient nécessité quatre voyages. Or, une circonstance singulière déterminait l'heure à laquelle le crime avait été commis. Dans l'effroi que les cris de son maître durent lui causer, Jeanne Malassis, en se levant, avait renversé la table de nuit sur laquelle était sa montre. Cette montre, le seul cadeau que lui eût fait l'avare en cinq ans, avait eu son grand ressort brisé par le choc, elle indiquait deux heures après minuit. Vers la mi-mars, époque du crime, le jour arrive entre cinq et six heures du matin. A quelque distance que les sommes eussent été transportées, Tascheron n'avait donc pu, dans le cercle des hypothèses embrassé par l'instruction et le parquet, opérer à lui seul cet enlèvement. Le soin avec lequel Tascheron avait ratissé les traces des pas en négligeant celles des siens révélait une mystérieuse assistance. Forcée d'inventer, la justice attribua ce crime à une frénésie d'amour; et l'objet de cette passion ne se trouvant pas dans la classe inférieure, elle jeta les yeux plus haut. Peut-être une bourgeoise, sûre de la discrétion d'un jeune homme taillé en séide, avait-elle commencé un roman dont le dénoûment était horrible. Cette présomption était presque justifiée par les accidents du meurtre. Le vieillard avait été tué à coups de bêche. Ainsi son assassinat était le résultat d'une fatalité soudaine, imprévue, fortuite. Les deux amants avaient pu s'entendre pour voler, et non pour assassiner. L'amoureux Tascheron et l'avare Pingret, deux passions implacables s'étaient rencontrées sur le même terrain, attirées toutes deux par l'or dans les ténèbres épaisses de la nuit. Afin d'obtenir quelque lueur sur cette sombre donnée, la justice employa contre une sœur très-aimée de Jean-François la ressource de l'arrestation et de la mise au secret, espérant pénétrer par elle les mystères de la vie privée du frère. Denise Tascheron se renferma dans un système de dénégation dicté par la prudence, et qui la fit soupçonner d'être instruite des causes du crime, quoiqu'elle ne sût rien. Cette détention allait flétrir sa vie. Le prévenu montrait un caractère bien rare chez les gens du peuple: il avait dérouté les plus habiles *moutons* avec lesquels il s'était trouvé sans avoir reconnu leur caractère. Pour les esprits distingués de la magistrature, Jean-François était donc criminel par passion et non par nécessité, comme la plupart des assassins ordinaires qui passent tous par la police correctionnelle et par le bagne avant d'en venir à leur dernier coup. D'actives et prudentes recherches se firent dans le sens de cette idée; mais l'invariable discrétion du criminel laissa l'instruction sans éléments. Une fois le roman assez plausible de cette passion pour une femme du monde admis, plus d'une interrogation captieuse fut lancée à Jean-François; mais sa discrétion triompha de toutes les tortures morales que l'habileté du juge d'instruction lui imposait. Quand, par un dernier effort, le magistrat dit à Tascheron que la personne pour laquelle il avait commis le crime était connue et arrêtée, il ne changea pas de visage, et se contenta de répondre ironiquement: « — Je serais bien aise de la voir! » En apprenant ces circonstances, beaucoup de personnes partagèrent les soupçons des magistrats en apparence confirmés par le silence de sauvage que gardait l'accusé. L'intérêt s'attacha violemment à un jeune homme qui devenait un problème. Chacun comprendra facilement combien ces éléments entretinrent la curiosité publique, et avec quelle avidité les débats allaient êtres suivis. Malgré les sondages de la police, l'instruction s'était arrêtée sur le seuil de l'hypothèse sans oser pénétrer le mystère: elle y trouvait tant de dangers! En certains cas judiciaires, les demi-certitudes ne suffisent pas aux magistrats. On espérait donc voir la vérité surgir au grand jour de la cour d'assises, moment où bien des criminels se démentent.

M. Graslin fut un des jurés désignés pour la session, en sorte que, soit par son mari, soit par M. de Grandville, Véronique devait savoir les moindres détails du procès criminel qui, pendant une quinzaine de jours, tint en émoi le Limousin et la France. L'attitude de l'accusé justifia la fabulation adoptée par la ville d'après les conjectures de la justice; plus d'une fois son œil plongea dans l'assemblée de femmes privilégiées qui vinrent savourer les mille émotions de ce drame réel.

haque fois que le regard de cet homme embrassa cet éclatant parerre par un rayon clair, mais impénétrable, il y produisit de violenes secousses, tant chaque femme craignait de paraître sa complice, ux yeux inquisiteurs du parquet et de la cour. Les inutiles efforts de instruction reçurent alors leur publicité, et révélèrent les précautions rises par l'accusé pour assurer un plein succès à son crime. Quelues mois avant la fatale nuit, Jean-François s'était muni d'un passeort pour l'Amérique du Nord. Ainsi le projet de quitter la France vait été formé; la femme devait donc être mariée : il eût sans doute té inutile de s'enfuir avec une jeune fille. Peut être le crime avait-il u pour but d'entretenir l'aisance de cette inconnue. La justice n'avait rouvé sur les registres de l'administration aucun passe-port pour ce ays au nom d'aucune femme. Au cas où la complice se fût procuré on passe-port à Paris, les registres y avaient été consultés, mais en ain, de même que dans les préfectures environnantes. Les moindres étails des débats mirent en lumière les profondes réflexions d'une ntelligence supérieure. Si les dames limousines les plus vertueuses ttribuaient l'usage assez inexplicable dans la vie ordinaire d'escarins pour aller dans la boue et dans les terres à la nécessité d'épier e vieux Pingret, les hommes les moins fats étaient enchantés d'expliuer combien les escarpins étaient utiles pour marcher dans une maion, y traverser les corridors, y monter par les croisées sans bruit. Donc, Jean-François et sa maîtresse (jeune, belle, romanesque, chaun composait un superbe portrait) avaient évidemment médité l'ajouter, par un faux, *et son épouse* sur le passe-port. Le soir, dans ous les salons, les parties étaient interrompues par les recherches nalicieuses de ceux qui, se reportant en mars 1829, recherchaient uelles femmes alors étaient en voyage à Paris, quelles autres avaient u faire ostensiblement ou secrètement les préparatifs d'une fuite. Limoges jouit alors de son procès Fualdès, orné d'une madame Manon inconnue. Aussi jamais ville de province ne fut-elle plus intriguée ue l'était chaque soir Limoges apres l'audience. On y rêvait de ce rocès, où tout grandissait l'accusé, dont les réponses savamment repassées, étendues, commentées, soulevaient d'amples discussions. Quand un des jurés demanda pourquoi Tascheron avait pris un passeort pour l'Amérique, l'ouvrier répondit qu'il voulait y établir une nanufacture de porcelaines. Ainsi, sans compromettre son système le défense, il couvrait encore sa complice, en permettant à chacun l'attribuer son crime à la nécessité d'avoir des fonds pour accomplir in ambitieux projet.

Au plus fort de ces débats, il fut impossible que les amis de Vérolique, pendant une soirée où elle paraissait moins souffrante, ne cherchassent pas à expliquer la discrétion du criminel. La veille, le nédecin avait ordonné une promenade à Véronique. Le matin même elle avait donc pris le bras de sa mère pour aller, en tournant la ville, usqu'à la maison de campagne de la Sauviat, où elle s'était reposée. Elle avait essayé de rester debout à son retour et avait attendu son mari; Graslin ne revint qu'à huit heures de la cour d'assises, elle venait de lui servir à dîner selon son habitude: elle entendit nécessairement la discussion de ses amis.

—Si mon pauvre père vivait encore, leur dit-elle, nous en aurions su davantage, ou peut-être cet homme ne serait-il pas devenu criminel. Mais je vous vois tous préoccupés d'une idée singulière. Vous voulez que l'amour soit le principe du crime, là-dessus je suis de votre avis; mais pourquoi croyez-vous que l'inconnue est mariée, ne peut-il pas avoir aimé une jeune fille que le père et la mère lui auraient refusée? — Une jeune personne eût été plus tard légitimement à lui, répondit M. de Grandville. Tascheron est un homme qui ne manque pas de patience, il aurait eu le temps de faire loyalement fortune en attendant le moment où toute fille est libre de se marier contre la volonté de ses parents. — J'ignorais, dit madame Graslin qu'un pareil mariage fût possible; mais comment, dans une ville où tout se sait, où chacun voit ce qui se passe chez son voisin, n'a-t-on pas le plus léger soupçon? Pour aimer, il faut au moins se voir ou s'être vus? Que pensez-vous, vous autres magistrats? demanda-t-elle en plongeant un regard fixe dans les yeux de l'avocat général. — Nous croyons tous que la femme appartient à la classe de la bourgeoisie ou du commerce. — Je pense le contraire, dit madame Graslin. Une femme de ce genre n'a pas les sentiments assez élevés.

Cette réponse concentra les regards de tout le monde sur Véronique, et chacun attendit l'explication de cette parole paradoxale. — Pendant les heures de nuit que je passe sans sommeil ou le jour dans mon lit, il m'a été impossible de ne pas penser à cette mystérieuse affaire, et j'ai cru deviner les motifs de Tascheron. Voilà pourquoi je pensais à une jeune fille. Une femme mariée a des intérêts, sinon des sentiments, qui partagent son cœur et l'empêchent d'arriver à l'exaltation complète qui inspire une si grande passion. Il faut ne pas avoir d'enfant pour concevoir un amour qui réunisse les sentiments maternels à ceux qui procèdent du désir. Evidemment cet homme a été aimé par une femme qui voulait être son soutien. L'inconnue aura porté dans sa passion le génie auquel nous devons les belles œuvres des artistes, des poëtes, et qui chez la femme existe, mais sous une autre forme : elle est destinée à créer des hommes et non des choses. Nos œuvres, à nous, c'est nos enfants! Nos enfants sont nos tableaux, nos livres, nos statues. Ne sommes-nous pas artistes dans leur éducation première? Aussi, gagerais-je ma tête à couper que, si l'inconnue n'est pas une jeune fille, elle n'est pas mère. Il faudrait chez les gens du parquet la finesse des femmes pour deviner mille nuances qui leur échapperont sans cesse en bien des occasions. Si j'eusse été votre substitut, dit-elle à l'avocat général, nous eussions trouvé la coupable, si toutefois l'inconnue est coupable. J'admets, comme M. l'abbé Dutheil, que les deux amants avaient conçu l'idée de s'enfuir, faute d'argent, pour vivre en Amérique, avec les trésors du pauvre Pingret. Le vol a engendré l'assassinat par la fatale logique qu'inspire la peine de mort aux criminels. Aussi, dit-elle en lançant à l'avocat général un regard suppliant, serait-ce une chose digne de vous que de faire écarter la préméditation : vous sauveriez la vie à ce malheureux. Cet homme est grand malgré son crime, il réparerait peut-être ses fautes par un magnifique repentir. Les œuvres du repentir doivent entrer pour quelque chose dans les pensées de la justice. Aujourd'hui n'y a-t-il pas mieux à faire qu'à donner sa tête, ou à fonder comme autrefois la cathédrale de Milan, pour expier des forfaits?

—Madame, vous êtes sublime dans vos idées dit l'avocat général; mais, la préméditation écartée, Tascheron serait encore sous le poids de la peine de mort, à cause des circonstances graves et prouvées qui accompagnent le vol, la nuit, l'escalade, l'effraction, etc. — Vous croyez donc qu'il sera condamné? dit-elle en abaissant ses paupières.

—J'en suis certain, le parquet aura la victoire.

Un léger frisson fit crier la robe de madame Graslin, qui dit : — J'ai froid. Elle prit le bras de sa mère et s'alla coucher.

— Elle est beaucoup mieux aujourd'hui, dirent ses amis.

Le lendemain Véronique était à la mort. Quand son médecin manifesta son étonnement en la trouvant si près d'expirer, elle lui dit en souriant : — Ne vous avais-je pas prédit que cette promenade ne me vaudrait rien.

Depuis l'ouverture des débats, Tascheron se tenait sans forfanterie comme sans hypocrisie. Le médecin, toujours pour divertir la malade, essaya d'expliquer cette attitude que ses défenseurs exploitaient. Le talent de son avocat éblouissait l'accusé sur le résultat; il croyait échapper à la mort, disait le médecin. Par moments, on remarquait sur son visage une espérance qui tenait à un bonheur plus grand que celui de vivre. Les antécédents de la vie de cet homme, âgé de vingt-trois ans, contredisaient si bien les actions par lesquelles elle se terminait, que ses défenseurs objectaient son attitude comme une conclusion. Enfin les preuves accablantes dans l'hypothèse de l'accusation devenaient si faibles dans le roman de la défense, que cette tête fut disputée avec des chances favorables par l'avocat. Pour sauver la vie à son client, l'avocat se battit à outrance sur le terrain de la préméditation; il admit hypothétiquement la préméditation du vol, non celle des assassinats, résultat de deux luttes inattendues. Le succès parut douteux pour le parquet comme pour le barreau.

Après la visite du médecin, Véronique eut celle de l'avocat général, qui, tous les matins, la venait voir avant l'audience.

— J'ai lu les plaidoiries d'hier, lui dit-elle. Aujourd'hui vont commencer les répliques; je me suis si fort intéressée à l'accusé, que je voudrais le voir sauvé. Ne pouvez-vous, une fois dans votre vie, abandonner un triomphe? Laissez-vous battre par l'avocat. Allons, faites-moi présent de cette vie, et vous aurez peut-être la mienne un jour!... Il y a doute après le beau plaidoyer de l'avocat de Tascheron, eh bien!... — Votre voix est émue, dit le vicomte quasi surpris. — Savez-vous pourquoi? répondit-elle. Mon mari vient de remarquer une horrible coïncidence, et qui, par suite de ma sensibilité, serait de nature à causer ma mort : j'accoucherai quand vous donnerez l'ordre de faire tomber cette tête. — Puis-je réformer le Code? dit l'avocat général. — Allez! vous ne savez pas aimer, répondit-elle en fermant les yeux.

Elle posa sa tête sur l'oreiller, et renvoya le magistrat par un geste impératif.

M. Graslin plaida fortement, mais inutilement, pour l'acquittement, en donnant une raison qui fut adoptée par deux jurés de ses amis, et qui lui avait été suggérée par sa femme : « — Si nous laissons la vie à cet homme, le famille des Vanneaulx retrouvera la succession Pingret. » Cet argument irrésistible amena entre les jurés une scission de sept contre cinq, qui nécessita l'adjonction de la cour; mais la cour se réunit à la minorité du jury. Selon la jurisprudence de ce temps, cette réunion détermina la condamnation. Lorsque son arrêt lui fut prononcé, Tascheron tomba dans une fureur assez naturelle chez un homme plein de force et de vie, mais que les magistrats, les avocats, les jurés et l'auditoire n'ont presque jamais remarquée chez les criminels injustement condamnés. Pour tout le monde, le drame ne parut donc pas terminé par l'arrêt. Une lutte si acharnée donna dès lors, comme il arrive presque toujours dans ces sortes d'affaires, naissance à deux opinions diamétralement opposées sur la culpabilité du héros, en qui les uns virent un innocent opprimé, les autres un criminel justement condamné. Les libéraux tinrent pour l'innocence de Tascheron, moins par certitude que pour contrarier le pouvoir. « Comment, dirent-ils, condamner un homme sur la ressemblance de son pied avec la marque d'un autre pied? à cause de son absence?

comme si tous les jeunes gens n'aiment pas mieux mourir que de compromettre une femme ! Pour avoir emprunté des outils et acheté du fer ? car il n'est pas prouvé qu'il ait fabriqué la clef. Pour un morceau de toile bleue accroché à un arbre, peut-être par le vieux Pingret, afin d'épouvanter les moineaux, et qui se rapporte par hasard à un accroc fait à notre blouse ! A quoi tient la vie d'un homme ! Enfin Jean-François a tout nié ; le parquet n'a produit aucun témoin qui ait vu le crime ! » Ils corroboraient, étendaient, paraphrasaient le système et les plaidoiries de l'avocat. « Le vieux Pingret, qu'était-ce ? Un coffre-fort crevé ! » disaient les esprits forts. Quelques gens prétendus progressifs, méconnaissant les saintes lois de la propriété, que les saint-simoniens attaquaient déjà dans l'ordre abstrait des idées économiques, allèrent plus loin : « Le père Pingret était le premier auteur du crime. Cet homme, en entassant son or, avait volé son pays. Que d'entreprises auraient été fertilisées par ses capitaux inutiles ! Il avait frustré l'industrie, il était justement puni. » La servante ? on la plaignait. Denise, qui, après avoir déjoué les ruses de la justice, ne se permit pas aux débats une réponse sans avoir longtemps songé à ce qu'elle devait dire, excita le plus vif intérêt. Elle devint une figure comparable, dans un autre sens, à Jeanie Deans, de qui elle possédait la grâce et la modestie, la religion et la beauté. François Tascheron continua donc d'exciter la curiosité, non-seulement de la ville, mais encore de tout le département, et quelques femmes romanesques lui accordèrent ouvertement leur admiration. « — S'il y a là-dedans quelque amour pour une femme placée au-dessus de lui, certes cet homme n'est pas un homme ordinaire, disaient-elles. Vous verrez qu'il mourra bien ! » Cette question : « Parlera-t-il ? ne parlera-t-il pas ? » engendra des paris. Depuis l'accès de rage par lequel il accueillit sa condamnation, et qui eût pu être fatal à quelques personnes de la cour ou de l'auditoire sans la présence des gendarmes, le criminel menaça tous ceux qui l'approchèrent indistinctement, et avec la rage d'une bête féroce. Le geôlier fut forcé de lui mettre la camisole, autant pour l'empêcher d'attenter à sa vie que pour éviter les effets de sa furie. Une fois maintenu par ce moyen victorieux de toute espèce de violences, Tascheron exhala son désespoir en mouvements convulsifs qui épouvantaient ses gardiens, en paroles, en regards, qu'au moyen âge on eût attribués à la possession. Il était si jeune que les femmes s'apitoyèrent sur cette vie pleine d'amour qui allait être tranchée. *Le Dernier jour d'un Condamné*, sombre élégie, inutile plaidoyer contre la peine de mort, ce grand soutien des sociétés, et qui avait paru depuis peu comme exprès pour la circonstance, fut à l'ordre du jour dans toutes les conversations. Enfin, qui ne se montrait du doigt l'invisible inconnue, debout, les pieds dans le sang, élevée sur les planches des assises comme sur un piédestal, déchirée par d'horribles douleurs, et condamnée au calme le plus parfait dans son ménage ! On admirait presque cette Médée limousine, à blanche poitrine doublée d'un cœur d'acier, au front impénétrable. Peut-être était-elle, chez celui-ci ou chez celui-là, sœur ou cousine, ou femme ou fille d'un tel ou d'une telle. Quelle frayeur au sein des familles ! Suivant un mot sublime de Napoléon, c'est surtout dans le domaine de l'imagination que la puissance de l'inconnu est incommensurable.

Quant aux cent mille francs volés aux sieur et dame des Vanneaulx, et qu'aucune recherche de police n'avait su retrouver, le silence constant du criminel fut une étrange défaite pour le parquet. M. de Grandville, qui remplaçait le procureur général alors à la Chambre des députés, essaya le moyen vulgaire de laisser croire à une commutation de peine en cas d'aveux ; mais, quand il se montra, le condamné l'accueillit par des redoublements de cris furieux, de contorsions épileptiques, et lui lança des regards pleins de rage, où éclatait le regret de ne pouvoir donner la mort. La justice ne compta plus que sur l'assistance de l'Eglise au dernier moment. Les des Vanneaulx étaient allés maintes fois chez l'abbé Pascal, l'aumônier de la prison. Cet abbé ne manquait pas du talent particulier nécessaire pour se faire écouter des prisonniers. Il affronta religieusement les transports de Tascheron ; il essaya de lancer quelques paroles à travers les orages de cette puissante nature en convulsion. Mais la lutte de cette paternité spirituelle avec l'ouragan de ces passions déchaînées abattit et lassa le pauvre abbé Pascal. « — Cet homme a trouvé son paradis ici-bas, » disait ce vieillard d'une voix douce. La petite madame des Vanneaulx consulta ses amies pour savoir si elle devait hasarder une démarche auprès du criminel. Le sieur des Vanneaulx parla de transactions. Dans son désespoir il alla proposer à M. de Grandville de demander la grâce de l'assassin de son oncle, si cet assassin restituait les cent mille francs. L'avocat général répondit que la majesté royale ne descendait point à de tels compromis. Les des Vanneaulx se tournèrent vers l'avocat de Tascheron, auquel ils offrirent dix pour cent de la somme s'il parvenait à la faire recouvrer. L'avocat était le seul homme à la vue duquel Tascheron ne s'emportait pas ; les héritiers l'autorisèrent à offrir dix autres pour cent au criminel, et dont il disposerait en faveur de sa famille. Malgré les incisions que ces castors pratiquaient sur leur héritage, et malgré son éloquence, l'avocat ne put rien obtenir de son client. Les des Vanneaulx furieux maudirent et anathématisèrent le condamné. « — Non-seulement il est assassin, mais il est encore sans délicatesse ! s'écria sérieusement des Vanneaulx, sans connaître la fameuse complainte Fualdès, en apprenant l'insuccès de l'abbé Pascal et voyant tout perdu par le rejet probable du pourvoi en cassation. A quoi lui servira notre fortune là où il va ? Un assassinat, cela se conçoit, mais un vol inutile est inconcevable. Dans quel temps vivons-nous, pour que des gens de la société s'intéressent à un pareil brigand ? Il n'a rien pour lui. — Il a peu d'honneur, disait madame des Vanneaulx. — Cependant, si la restitution compromet sa bonne amie ? disait une vieille fille. — Nous lui garderions le secret ! s'écriait le sieur des Vanneaulx. — Vous seriez coupable de non-révélation, répondait un avocat. — Oh ! le gueux ! » fut la conclusion du sieur des Vanneaulx.

Une des femmes de la société de madame Graslin, qui lui rapportait en riant les discussions des des Vanneaulx, femme très-spirituelle, une de celles qui rêvent le beau idéal et veulent que tout soit complet, regrettait la fureur du condamné ; elle l'aurait voulu froid, calme et digne. « — Ne voyez-vous pas, lui dit Véronique, qu'il écarte ainsi les séductions et déjoue les tentatives ; il s'est fait bête féroce par calcul. — D'ailleurs, ce n'est pas un homme comme il faut, reprit la Parisienne exilée, c'est un ouvrier. — Un homme comme il faut en eût bientôt fini avec l'inconnue ! » répondit madame Graslin.

Ces événements, pressés, tordus dans les salons, dans les ménages, commentés de mille manières, épluchés par les plus habiles langues de la ville, donnèrent un cruel intérêt à l'exécution du criminel, dont le pourvoi fut, deux mois après, rejeté par la cour suprême. Quelle serait, à ses derniers moments, l'attitude du criminel, qui se vantait de rendre son supplice impossible en annonçant une défense désespérée ? Parlerait-il ? se démentirait-il ? Qui gagnerait le pari ? Irez-vous ? n'irez-vous pas ? comment y aller ? La disposition des localités, qui épargne aux criminels les angoisses d'un long trajet, restreint à Limoges le nombre des spectateurs élégants. Le Palais de Justice, où est la prison, occupe l'angle de la rue du Palais et de la rue du Pont-Hérisson. La rue du Palais est continuée en droite ligne par la courte rue de Monte-à-Regret, qui conduit à la place d'Aîne ou des Arênes, où se font les exécutions, et qui sans doute doit son nom à cette circonstance. Il y a donc peu de chemin, conséquemment peu de maisons, peu de fenêtres. Quelle personne de la société voudrait d'ailleurs se mêler à la foule populaire qui remplirait la place ? Mais cette exécution, de jour en jour attendue, fut de jour en jour remise, au grand étonnement de la ville, et voici pourquoi. La pieuse résignation des grands scélérats qui marchent à la mort est un des triomphes que se réserve l'Eglise, et qui manque rarement son effet sur la foule ; leur repentir atteste trop la puissance des idées religieuses pour que, tout intérêt chrétien mis à part, bien qu'il soit la principale vue de l'Eglise, le clergé ne soit pas navré de l'insuccès dans ces éclatantes occasions. En juillet 1829, la circonstance fut aggravée par l'esprit de parti qui envenimait les plus petits détails de la vie politique. Le parti libéral se réjouissait de voir échouer dans une scène si publique le parti prêtre, expression inventée par Montlosier, royaliste passé aux constitutionnels, et entraîné par eux au delà de ses intentions. Les partis commettent en masse des actions infâmes qui couvriraient un homme d'opprobre ; aussi, quand un homme les résume aux yeux de la foule, devient-il Robespierre, Jeffries, Laubardemont, espèces d'autels expiatoires où tous les complices attachent des *ex voto* secrets. D'accord avec l'évêché, le parquet retarda l'exécution, autant dans l'espérance de savoir ce que la justice ignorait du crime, que pour laisser la religion triompher en cette circonstance. Cependant le pouvoir du parquet n'était pas sans limites, et l'arrêt devait tôt ou tard s'exécuter. Les mêmes libéraux qui, par opposition, considéraient Tascheron comme innocent, et qui avaient tenté de battre en brèche l'arrêt de la justice, murmuraient alors de ce que cet arrêt ne recevait pas son exécution. L'opposition, quand elle est systématique, arrive à de semblables non-sens ; car il ne s'agit pas pour elle d'avoir raison, mais de toujours fronder le pouvoir. Le parquet eut donc, vers les premiers jours d'août, la main forcée par cette rumeur si souvent stupide appelée l'opinion publique. L'exécution fut annoncée. Dans cette extrémité, l'abbé Dutheil prit sur lui de proposer à l'évêque un dernier parti, dont la réussite devait avoir pour effet d'introduire dans ce drame judiciaire le personnage extraordinaire qui servit de lien à tous les autres, qui se trouve la plus grande de toutes les figures de cette scène, et qui, par des voies familières à la Providence, devait amener madame Graslin sur le théâtre où ses vertus brillèrent du plus vif éclat, où elle se montra bienfaitrice sublime et chrétienne angélique.

Le palais épiscopal de Limoges est assis sur une colline qui borde la Vienne, et ses jardins, que soutiennent de fortes murailles couronnées de balustrades, descendent par étages en obéissant aux chutes naturelles du terrain. L'élévation de cette colline est telle, que, sur la rive opposée, le faubourg Saint-Etienne semble couché au pied de la dernière terrasse. De là, selon la direction que prennent les promeneurs, la rivière se découvre, soit en enfilade, soit en travers, au milieu d'un riche panorama. Vers l'ouest, après les jardins de l'évêché, la Vienne se jette sur la ville par une élégante courbure que borde le faubourg Saint-Martial. Au delà de ce faubourg, à une

faible distance, est une jolie maison de campagne, appelée le Cluzeau, dont les massifs se voient des terrasses les plus avancées, et qui, par un effet de la perspective, se marient aux clochers du faubourg. En face du Cluzeau se trouve cette île échancrée, pleine d'arbres et de peupliers, que Véronique avait, dans sa première jeunesse, nommée l'Ile-de-France. A l'est, le lointain est occupé par des collines en amphithéâtre. La magie du site et la riche simplicité du bâtiment font de ce palais le monument le plus remarquable de cette ville, où les constructions ne brillent ni par le choix des matériaux ni par l'architecture. Familiarisé depuis longtemps avec les aspects qui recommandent ces jardins à l'attention des faiseurs de voyages pittoresques, l'abbé Dutheil, qui se fit accompagner de M. de Grancour, descendit de terrasse en terrasse sans faire attention aux couleurs rouges, aux tons orangés, aux teintes violâtres que le couchant jetait sur les vieilles murailles et sur les balustrades des rampes, sur les maisons du faubourg et sur les eaux de la rivière. Il cherchait l'évêque, alors assis à l'angle de sa dernière terrasse sous un berceau de vigne, où il était venu prendre son dessert, en s'abandonnant aux charmes de la soirée. Les peupliers de l'île semblaient en ce moment diviser les eaux avec les ombres allongées de leurs têtes déjà jaunies, auxquelles le soleil donnait l'apparence d'un feuillage d'or. Les lueurs du couchant, diversement réfléchies par les masses de différents verts, produisaient un magnifique mélange de tons pleins de mélancolie. Au fond de cette vallée, une nappe de bouillons pailletés frissonnait dans la Vienne sous la légère brise du soir, et faisait ressortir les plans bruns que présentaient les toits du faubourg Saint-Etienne. Les clochers et les faîtes du faubourg Saint-Martial, baignés de lumière, se mêlaient au pampre des treilles. Le doux murmure d'une ville de province à demi cachée dans l'arc rentrant de la rivière, la douceur de l'air, tout contribuait à plonger le prélat dans la quiétude exigée par tous les auteurs qui ont écrit sur la digestion; ses yeux étaient machinalement attachés sur la rive droite de la rivière, à l'endroit où les grandes ombres des peupliers de l'île y atteignaient, du côté du faubourg Saint-Etienne, les murs du clos où le double meurtre du vieux Pingret et de sa servante avait été commis; mais, quand sa petite félicité du moment fut troublée par les difficultés que ses grands vicaires lui rappelèrent, ses regards s'emplirent de pensées impénétrables. Les deux prêtres attribuèrent cette distraction à l'ennui, tandis qu'au contraire le prélat voyait dans les sables de la Vienne le mot de l'énigme alors cherché par les des Vanneaulx et par la justice.

— Monseigneur, dit l'abbé de Grancour en abordant l'évêque, tout est inutile, et nous aurons la douleur de voir mourir ce malheureux Tascheron en impie : il vociférera les plus horribles imprécations contre la religion, il accablera d'injures le pauvre abbé Pascal, il crachera sur le crucifix, il reniera tout, même l'enfer. — Il épouvantera le peuple, dit l'abbé Dutheil. Ce grand scandale et l'horreur qu'il inspirera cacheront notre défaite et notre impuissance. Aussi disais-je en venant, à M. de Grancour, que ce spectacle rejettera plus d'un pécheur dans le sein de l'Eglise.

Troublé par ces paroles, l'évêque posa sur une table de bois rustique la grappe de raisin où il picorait, et s'essuya les doigts en faisant signe de s'asseoir à ses deux grands vicaires.

— L'abbé Pascal s'y est mal pris, dit-il enfin. — Il est malade de sa dernière scène à la prison, dit l'abbé de Grancour. Sans son indisposition, nous l'eussions amené pour expliquer les difficultés qui rendent impossibles toutes les tentatives que monseigneur ordonnerait de faire. — Le condamné chante à tue-tête des chansons obscènes aussitôt qu'il aperçoit l'un de nous, et couvre de sa voix les paroles qu'on veut lui faire entendre, dit un jeune prêtre assis auprès de l'évêque.

Ce jeune homme, doué d'une charmante physionomie, tenait son bras droit accoudé sur la table, sa main blanche tombait nonchalamment sur les grappes de raisin, parmi lesquelles il choisissait les grains les plus roux, avec l'aisance et la familiarité d'un commensal ou d'un favori. A la fois commensal et favori du prélat, ce jeune homme était le frère cadet du baron de Rastignac, que des liens de famille et d'affection attachaient à l'évêque de Limoges. Au fait des raisons de fortune qui vouaient ce jeune homme à l'Église, l'évêque l'avait pris comme secrétaire particulier, pour lui donner le temps d'attendre une occasion d'avancement. L'abbé Gabriel portait un nom qui le destinait aux plus hautes dignités de l'Eglise.

— Y es-tu donc allé, mon fils? lui dit l'évêque. — Oui, monseigneur; dès que je me suis montré, ce malheureux a vomi contre vous et moi les plus dégoûtantes injures, il se conduit de manière à rendre impossible la présence d'un prêtre auprès de lui. Monseigneur veut-il me permettre de lui donner un conseil?— Ecoutons la sagesse que Dieu met quelquefois dans la bouche des enfants, dit l'évêque en souriant. — N'a-t-il pas fait parler l'ânesse de Balaam? répondit vivement le jeune abbé de Rastignac. — Selon certains commentateurs, elle n'a pas trop su ce qu'elle disait, répliqua l'évêque en riant.

Les deux grands vicaires sourirent; d'abord la plaisanterie était de monseigneur, puis elle raillait doucement le jeune abbé, que jalousaient les dignitaires et les ambitieux groupés autour du prélat.

— Mon avis, dit le jeune abbé, serait de prier M. de Grandville de surseoir encore à l'exécution. Quand le condamné saura qu'il doit quelques jours de retard à notre intercession, il feindra peut-être de nous écouter, et s'il nous écoute... — Il persistera dans sa conduite en voyant les bénéfices qu'elle lui donne, dit l'évêque en interrompant son favori. Messieurs, reprit-il après un moment de silence, la ville connaît-elle ces détails? — Quelle est la maison où l'on n'en parle pas? dit l'abbé de Grancour. L'état où son dernier effort a mis le bon abbé Pascal est en ce moment le sujet de toutes les conversations. — Quand Tascheron doit-il être exécuté? demanda l'évêque.— Demain, jour de marché, répondit M. de Grancour. — Messieurs, la religion ne saurait avoir le dessous! s'écria l'évêque. Plus l'attention est excitée par cette affaire, plus je tiens à obtenir un triomphe éclatant. L'Eglise se trouve en des conjonctures difficiles. Nous sommes obligés à faire des miracles dans une ville industrielle, où l'esprit de sédition contre les doctrines religieuses et monarchiques a poussé des racines profondes, où le système d'examen, né du protestantisme, et qui s'appelle aujourd'hui libéralisme, quitte à prendre demain un autre nom, s'étend à toutes choses. Allez, messieurs, chez M. de Grandville, il est tout à nous, dites-lui que nous réclamons un sursis de quelques jours. J'irai voir ce malheureux. — Vous! monseigneur? dit l'abbé de Rastignac. Si vous échouez, n'aurez-vous pas compromis trop de choses? Vous ne devez y aller que sûr du succès. —Si monseigneur me permet de donner mon opinion, dit l'abbé Dutheil, je crois pouvoir offrir un moyen d'assurer le triomphe de la religion en cette triste circonstance.

Le prélat répondit par un signe d'assentiment un peu froid qui montrait combien le vicaire général avait peu de crédit.

— Si quelqu'un peut avoir de l'empire sur cette âme rebelle et la ramener à Dieu, dit l'abbé Dutheil en continuant, c'est le curé du village où il est né, M. Bonnet. — Un de vos protégés, dit l'évêque. — Monseigneur, M. le curé Bonnet est un de ces hommes qui se protégent eux-mêmes et par leurs vertus militantes et par leurs travaux évangéliques.

Cette réponse si modeste et si simple fut accueillie par un silence qui eût gêné tout autre que l'abbé Dutheil; elle parlait des gens méconnus, et les trois prêtres voulurent y voir un de ces humbles, mais irréprochables sarcasmes habilement limés qui distinguent les ecclésiastiques habitués, en disant ce qu'ils veulent dire, à observer les règles les plus sévères. Il n'en était rien, l'abbé Dutheil ne songeait jamais à lui.

— J'entends parler de saint Aristide depuis trop de temps, répondit en souriant l'évêque. Si je laissais cette lumière sous le boisseau, il y aurait de ma part ou injustice ou prévention. Vos libéraux vantent votre M. Bonnet comme s'il appartenait à leur parti, je veux juger moi-même cet apôtre rural. Allez, messieurs, chez le procureur général demander de ma part un sursis, j'attendrai sa réponse avant d'envoyer à Montégnac notre cher abbé Gabriel, qui nous ramènera ce saint homme. Nous mettrons sa béatitude à même de faire des miracles.

En entendant ce propos de prélat gentilhomme, l'abbé Dutheil rougit, mais il ne voulut pas relever ce qu'il offrait de désobligeant pour lui. Les deux grands vicaires saluèrent en silence et laissèrent l'évêque avec son favori.

— Les secrets de la confession que nous sollicitons sont sans doute enterrés là, dit l'évêque à son jeune abbé en lui montrant les ombres des peupliers qui atteignaient une maison isolée, sise entre l'île et le faubourg Saint-Etienne. — Je l'ai toujours pensé, répondit Gabriel. Je ne suis pas juge, je ne veux pas être espion; mais, si j'eusse été magistrat, je saurais le nom de la femme qui tremble à tout bruit, à toute parole, et dont néanmoins le front doit rester calme et pur, sous peine d'accompagner à l'échafaud le condamné. Elle n'a cependant rien à craindre : j'ai vu l'homme, il emportera dans l'ombre le secret de ses ardentes amours. —Petit rusé! dit l'évêque en tortillant l'oreille de son secrétaire et en lui désignant entre l'île et le faubourg Saint-Etienne l'espace qu'une dernière flamme rouge du couchant illuminait et sur lequel les yeux du jeune prêtre étaient fixés. La justice aurait dû fouiller là, n'est-ce pas?... — Je suis allé voir ce criminel pour essayer sur lui l'effet de mes soupçons; mais il est gardé par des espions : en parlant haut, j'eusse compromis la personne pour laquelle il meurt. — Taisons-nous, dit l'évêque, nous ne sommes pas les hommes de la justice humaine. C'est assez d'une tête. D'ailleurs, ce secret reviendra tôt ou tard à l'Eglise.

La perspicacité que l'habitude des méditations donne aux prêtres était bien supérieure à celle du parquet et de la police. A force de contempler du haut de leurs terrasses le théâtre du crime, le prélat et son secrétaire avaient, à la vérité, fini par pénétrer des détails encore ignorés, malgré les investigations de l'instruction et les débats de la cour d'assises. M. de Grandville jouait au whist chez madame Graslin : il fallut attendre son retour; sa décision ne fut connue à l'Evêché que vers minuit. L'abbé Gabriel, à qui l'évêque donna sa voiture, partit vers deux heures du matin pour Montégnac. Ce pays,

distant d'environ neuf lieues de la ville, est situé dans cette partie du Limousin qui longe les montagnes de la Corrèze et avoisine la Creuse. Le jeune abbé laissa donc Limoges en proie à toutes les passions soulevées par le spectacle promis pour le lendemain, et qui devait encore manquer.

CHAPITRE III.

Le curé de Montégnac.

Les prêtres et les dévots ont une tendance à observer, en fait d'intérêt, les rigueurs légales. Est-ce pauvreté? est-ce un effet de l'égoïsme auquel les condamne leur isolement et qui favorise en eux la pente de l'homme à l'avarice? est-ce un calcul de la parcimonie commandée par l'exercice de la charité? Chaque caractère offre une explication différente. Cachée souvent sous une bonhomie gracieuse, souvent aussi sans détours, cette difficulté de fouiller à sa poche se trahit surtout en voyage. Gabriel de Rastignac, le plus joli jeune homme que depuis longtemps les autels eussent vu s'incliner sous leurs tabernacles, ne donnait que trente sous de pourboire aux postillons : il allait donc lentement. Les postillons mènent fort respectueusement les évêques qui ne font que doubler le salaire accordé par l'ordonnance, mais ils ne causent aucun dommage à la voiture épiscopale de peur d'encourir quelque disgrâce. L'abbé Gabriel, qui voyageait seul pour la première fois, disait d'une voix douce à chaque relais : « — Allez donc plus vite, messieurs les postillons ! — Nous ne jouons du fouet, lui répondit un vieux postillon, que si les voyageurs jouent du pouce ! » Le jeune abbé s'enfonça dans le coin de la voiture sans pouvoir s'expliquer cette réponse. Pour se distraire, il étudia le pays qu'il traversait, et fit à pied plusieurs des côtes sur lesquelles serpente la route de Bordeaux à Lyon.

Il dérouta les plus habiles *moutons*... — PAGE 12.

A cinq lieues au delà de Limoges, après les gracieux versants de la Vienne et les jolies prairies en pente du Limousin qui rappellent la Suisse en quelques endroits, et particulièrement à Saint-Léonard, le pays prend un aspect triste et mélancolique. Il se trouve alors de vastes plaines incultes, des steppes sans herbe ni chevaux, mais bordés à l'horizon par les hauteurs de la Corrèze. Ces montagnes n'offrent aux yeux du voyageur ni l'élévation à pied droit des Alpes et leurs sublimes déchirures, ni les gorges chaudes et les cimes désolées de l'Apennin, ni le grandiose des Pyrénées; leurs ondulations, dues au mouvement des eaux, accusent l'apaisement de la grande catastrophe et le calme avec lequel les masses fluides se sont retirées. Cette physionomie, commune à la plupart des mouvements de terrain en France, a peut-être contribué autant que le climat à lui mériter le nom de douce que l'Europe lui a confirmé. Si cette plate transition, entre les paysages du Limousin, ceux de la Marche et ceux de l'Auvergne, présente au penseur et au poëte qui passent les images de l'infini, l'effroi de quelques âmes; si elle pousse à la rêverie la femme qui s'ennuie en voiture; pour l'habitant, cette nature est âpre, sauvage et sans ressources. Le sol de ces grandes plaines grises est ingrat. Le voisinage d'une capitale pourrait seul y renouveler le miracle qui s'est opéré dans la Brie pendant les deux derniers siècles. Mais, là, manquent ces grandes résidences qui parfois vivifient ces déserts où l'agronome voit des lacunes, où la civilisation gémit, où le touriste ne trouve ni auberge ni ce qui le charme, le pittoresque. Les esprits élevés ne haïssent pas ces landes, ombres nécessaires dans le vaste tableau de la nature. Récemment Cooper, ce talent si mélancolique, a magnifiquement développé la poésie de ces solitudes dans la *Prairie*. Ces espaces oubliés par la génération botanique, et que couvrent d'infertiles débris minéraux, des cailloux roulés, des terres mortes, sont des défis portés à la civilisation. La France doit accepter la solution de ces difficultés, comme les Anglais celles offertes par l'Ecosse, où leur patiente, leur héroïque agriculture a changé les plus arides bruyères en fermes productives. Laissées à leur sauvage et primitif état, ces jachères sociales engendrent le découragement, la paresse, la faiblesse par défaut de nourriture, et le crime quand les besoins parlent trop haut. Ce peu de mots est l'histoire ancienne de Montégnac. Que faire dans une vaste friche négligée par l'administration, abandonnée par la noblesse, maudite par l'industrie? la guerre à la société qui méconnait ses devoirs. Aussi les habitants de Montégnac subsistaient-ils autrefois par le vol et par l'assassinat, comme jadis les Ecossais des hautes terres. A l'aspect du pays, un penseur conçoit bien comment, vingt ans auparavant, les habitants de ce village étaient en guerre avec la société. Ce grand plateau, taillé d'un côté par la vallée de la Vienne, de l'autre par les jolis vallons de la Marche, puis par l'Auvergne, et barré par les monts corréziens, ressemble, agriculture à part, au plateau de la Beauce qui sépare le bassin de la Loire du bassin de la Seine, à ceux de la Touraine et du Berry, à tant d'autres qui sont comme des facettes à la surface de la France, et assez nombreuses pour occuper les méditations des plus grands administrateurs. Il est inouï qu'on se plaigne de l'ascension constante des masses populaires vers les hauteurs sociales, et qu'un gouvernement n'y trouve pas de remède, dans un pays où la statistique accuse plusieurs millions d'hectares en jachère dont certaines parties offrent, comme en Berry, sept ou huit pieds d'humus. Beaucoup de ces terrains, qui nourriraient des villages entiers, qui produiraient immensément, appartiennent à des communes rétives, lesquelles refusent de les vendre aux spéculateurs pour conserver le droit d'y faire paître une centaine de vaches. Sur tous ces terrains sans destination est écrit le mot *incapacité*. Toute terre a quelque fertilité spéciale. Ce n'est ni les bras, ni les volontés qui manquent, mais la conscience et le talent administratifs. En France, jusqu'à présent, ces plateaux ont été sacrifiés aux vallées, le gouvernement a donné ses secours, a porté ses soins là où les intérêts se

Imprimé par H. Didot, Mesnil (Eure), sur les clichés des Éditeurs.

protégeaient d'eux-mêmes. La plupart de ces malheureuses solitudes manquent d'eau, premier principe de toute production. Les brouillards, qui pouvaient féconder ces terres grises et mortes en y déchargeant leurs oxydes, les rasent rapidement, emportés par le vent, faute d'arbres qui, partout ailleurs, les arrêtent et y pompent des substances nourricières. Sur plusieurs points semblables, planter, ce serait évangéliser. Séparés de la grande ville la plus proche par une distance infranchissable pour des gens pauvres, et qui mettait un désert entre elle et eux, n'ayant aucun débouché pour leurs produits s'ils eussent produit quelque chose, jetés auprès d'une forêt inexploitée qui leur donnait du bois et l'incertaine nourriture du braconnage, les habitants étaient talonnés par la faim pendant l'hiver. Les terres n'offrant pas le fond nécessaire à la culture du blé, les malheureux n'avaient ni bestiaux, ni ustensiles aratoires, ils vivaient de châtaignes. Enfin, ceux qui, en embrassant dans un muséum l'ensemble des productions zoologiques, ont subi l'indicible mélancolie que cause l'aspect des couleurs brunes qui marquent les produits de l'Europe, comprendront peut-être combien la vue de ces plaines grisâtres doit influer sur les dispositions morales par la désolante pensée de l'infécondité qu'elles présentent incessamment. Il n'y a là ni fraîcheur, ni ombrage, ni contraste, aucune des idées, aucun des spectacles qui réjouissent le cœur. On y embrasserait un méchant pommier rabougri comme un ami. Une route départementale récemment faite enfilait cette plaine à un point de bifurcation sur la grande route. Après quelques lieues se trouvait au pied d'une colline, comme son nom l'indiquait, Montégnac, chef-lieu d'un canton où commence un des arrondissements de la Haute-Vienne. La colline dépend de Montégnac, qui réunit dans sa circonscription la nature montagnarde et la nature des plaines. Cette commune est une petite Ecosse avec ses basses et ses hautes terres. Derrière la colline, au pied de laquelle gît le bourg, s'élève à une lieue environ un premier pic de la chaîne corrézienne. Dans cet espace s'étale la grande forêt dite de Montégnac, qui prend à la colline de Montégnac, la descend, remplit les vallons et les coteaux arides, pelés par grandes places, embrasse le pic et arrive jusqu'à la route d'Aubusson par une langue dont la pointe meurt sur un escarpement de ce chemin. L'escarpement domine une gorge par où passe la grande route de Bordeaux à Lyon. Souvent les voitures, les voyageurs, les piétons, avaient été arrêtés au fond de cette gorge dangereuse par des voleurs dont les coups de main demeuraient impunis : le site les favorisait, ils gagnaient par des sentiers à eux connus les parties inaccessibles de la forêt. Un pareil pays offrait peu de prise aux investigations de la justice. Personne n'y passait. Sans circulation, il ne saurait exister ni commerce, ni industrie, ni échange d'idées, aucune espèce de richesse : les merveilles physiques de la civilisation sont toujours le résultat d'idées primitives appliquées. La pensée est constamment le point de départ et le point d'arrivée de toute société. L'histoire de Montégnac est une preuve de cet axiome de science sociale. Quand l'administration put s'occuper des besoins urgents et matériels du pays, elle rasa cette langue de forêt, y mit un poste de gendarmerie qui accompagna la correspondance sur les deux relais ; mais, à la honte de la gendarmerie, ce fut la parole et non le glaive, le curé Bonnet et non le brigadier Chervin, qui gagna cette bataille civile en changeant le moral de la population. Ce curé, saisi pour ce pauvre pays d'une tendresse religieuse, tenta de le régénérer, et parvint à son but.

Après avoir voyagé durant une heure dans ces plaines, alternativement caillouteuses et poudreuses, où les perdrix allaient en paix par compagnies, et faisaient entendre le bruit sourd et pesant de leurs ailes en s'envolant à l'approche de la voiture, l'abbé Gabriel, comme tous les voyageurs qui ont passé par là, vit poindre avec un certain plaisir les toits du bourg. A l'entrée de Montégnac est un de ces curieux relais de poste qui ne se voient qu'en France. Son indication consiste en une planche de chêne sur laquelle un prétentieux postillon a gravé ces mots : *Pauste o chevos*, noircis à l'encre, et attachée par quatre clous au-dessus d'une misérable écurie sans aucun cheval. La porte, presque toujours ouverte, a pour seuil une planche enfoncée sur champ, pour garantir des inondations pluviales le sol de l'écurie, plus bas que celui du chemin. Le désolé voyageur aperçoit des harnais blancs, usés, raccommodés, près de céder au premier effort des chevaux. Les chevaux sont au labour, au pré, toujours ailleurs que dans l'écurie. Si par hasard ils sont dans l'écurie, ils mangent ; s'ils ont mangé, le postillon est chez sa tante ou chez sa cousine, il rentre des foins, ou il dort ; personne ne sait où il est, il faut attendre qu'on soit allé le chercher, il ne vient qu'après avoir fini sa besogne ; quand il est arrivé, il se passe un temps infini avant qu'il n'ait trouvé une veste, son fouet, ou bricollé ses chevaux. Sur le pas de la maison, une bonne grosse femme s'impatiente plus que le voyageur, et, pour l'empêcher d'éclater, se donne plus de mouvement que ne s'en donneront les chevaux. Elle vous représente la maîtresse de poste dont le mari est aux champs. Le favori de monseigneur laissa sa voiture devant une écurie de ce genre, dont les murs ressemblaient à une carte de géographie, et dont la toiture en chaume, fleurie comme un parterre, cédait sous le poids des joubarbes. Après avoir prié la maîtresse de tout préparer pour son départ, qui aurait lieu dans une heure, il demanda le chemin du presbytère ; la bonne femme lui montra entre deux maisons une ruelle qui menait à l'église, le presbytère était auprès.

Les parents du condamné à mort. — PAGE 19.

Pendant que le jeune abbé montait ce sentier plein de pierres et encaissé par des haies, la maîtresse de poste questionnait le postillon. Depuis Limoges, chaque postillon arrivant avait dit à son confrère partant les conjectures de l'évêché promulguées par le postillon de la capitale. Ainsi, tandis qu'à Limoges les habitants se levaient en s'entretenant de l'exécution de l'assassin du père Pingret, sur toute la route, les gens de la campagne annonçaient la grâce de l'innocent obtenue par l'évêque, et jasaient sur les prétendues erreurs de la justice humaine. Quand plus tard Jean-François serait exécuté, peut-être devait-il être regardé comme un martyr.

Après avoir fait quelques pas en gravissant ce sentier rougi par les feuilles de l'automne, noir de mûrons et de prunelles, l'abbé Gabriel se retourna par le mouvement machinal qui nous porte tous à prendre connaissance des lieux où nous allons pour la première fois, espèce de curiosité physique innée que partagent les chevaux et les chiens. La situation de Montégnac lui fut expliquée par quelques sources qu'épanche la colline et par une petite rivière le long de laquelle passe la route départementale qui lie le chef-lieu de l'arrondissement à la préfecture. Comme tous les villages de ce plateau, Montégnac est bâtie en terre séchée au soleil, et façonnée en carrés égaux. Après un incendie, une habitation peut se trouver construite en briques. Les toits sont en chaume. Tout y annonçait alors l'indigence. En avant de Montégnac s'étendaient plusieurs champs de seigle, de raves et de pommes de terre, conquis sur la plaine. Au penchant de la colline, il vit quelques prairies à irrigations où l'on élève ces célèbres chevaux limousins qui furent, dit-on, un legs des Arabes quand ils descendirent des Pyrénées en France, pour expirer entre Poitiers et Tours sous la hache des Francs que commandait Charles-Martel. L'aspect des hauteurs avait de la sécheresse. Des places brûlées, rougeâtres, ardentes, indiquaient la terre aride où se plaît le châtaignier. Les eaux, soigneusement appliquées aux irrigations, ne vivifiaient que les prairies bordées de châtaigniers, entourées de haies où croissait cette herbe fine et rare, courte et quasi sucrée qui produit cette race de chevaux fiers et délicats, sans grande résistance à la fatigue, mais brillants, excellents aux lieux où ils naissent, et sujets à changer par leur transplantation. Quelques mûriers récemment apportés indiquaient l'intention de cultiver la soie. Comme la plupart des villages du monde, Montégnac n'avait qu'une seule rue, par où passait la route. Mais il y avait un haut et un bas Montégnac, divisés chacun par des ruelles tombant à angle droit sur la rue. Une rangée de maisons assise sur la croupe de la colline présentait le gai spectacle de jardins étagés, leur entrée sur la rue nécessitait plusieurs degrés, les unes avaient leurs escaliers en terre, d'autres en cailloux, et, de ci de là, quelques vieilles femmes, assises filant ou gardant les enfants, animaient la scène, entretenaient la conversation entre le haut et le bas Montégnac en se parlant à travers la rue ordinairement paisible, et se renvoyaient assez rapidement les nouvelles d'un bout à l'autre du bourg. Les jardins, pleins d'arbres fruitiers, de choux, d'oignons, de légumes, avaient tous des ruches le long de leurs terrasses. Puis une autre rangée de maisons à jardins inclinés sur la rivière, dont le cours était marqué par de magnifiques chènevières et par ceux d'entre les arbres fruitiers qui aiment les terres humides, s'étendait parallèlement; quelques-unes, comme celle de la poste, se trouvaient dans un creux et favorisaient ainsi l'industrie de quelques tisserands; presque toutes étaient ombragées par des noyers, l'arbre des terres fortes. De ce côté, dans le bout opposé à celui de la grande plaine, était une habitation plus vaste et plus soignée que les autres, autour de laquelle se groupaient d'autres maisons également bien tenues. Ce hameau, séparé du bourg par ses jardins, s'appelait déjà Les Tascherons, nom qu'il conserve aujourd'hui. La commune était peu de chose par elle-même; mais il en dépendait une trentaine de métairies éparses. Dans la vallée, vers la rivière, quelques *traînes* semblables à celles de la Marche et du Berry, indiquaient les cours d'eau, dessinaient leurs franges vertes autour de cette commune, jetée là comme un vaisseau en pleine mer. Quand une maison, une terre, un village, un pays, ont passé d'un état déplorable à un état satisfaisant, sans être encore ni splendide ni même riche, la vie semble si naturelle aux êtres vivants, qu'au premier abord le spectateur ne peut jamais deviner les efforts immenses, infinis de petitesse, grandioses de persistance, le travail enterré dans les fondations, les labours oubliés sur lesquels reposent les premiers changements. Aussi ce spectacle ne parut-il pas extraordinaire au jeune abbé quand il embrassa par un coup d'œil ce gracieux paysage. Il ignorait l'état de ce pays avant l'arrivée du curé Bonnet.

Il fit quelques pas de plus en montant le sentier, et revit bientôt, à une centaine de toises au-dessus des jardins dépendant des maisons du haut Montégnac, l'église et le presbytère, qu'il avait aperçus les premiers de loin, confusément mêlés aux ruines imposantes et enveloppées par des plantes grimpantes du vieux castel de Montégnac, une des résidences de la maison de Navarreins au douzième siècle. Le presbytère, maison sans doute primitivement bâtie pour un garde principal ou pour un intendant, s'annonçait par une longue et haute terrasse plantée de tilleuls, d'où la vue planait sur le pays. L'escalier de cette terrasse et les murs qui la soutenaient étaient d'une ancienneté constatée par les ravages du temps. Les pierres de l'escalier, déplacées par la force imperceptible mais continue de la végétation, laissaient passer de hautes herbes et des plantes sauvages. La mousse plate qui s'attache aux pierres avait appliqué son tapis vert dragon sur la hauteur de chaque marche. Les nombreuses familles des pariétaires, la camomille, les cheveux de Vénus, sortaient par touffes abondantes et variées entre les barbacanes de la muraille, lézardée malgré son épaisseur. La botanique y avait jeté la plus élégante tapisserie de fougères découpées, de gueules-de-loup violacées à pistil d'or, de vipérines bleues, de cryptogames bruns, si bien que la pierre semblait être un accessoire, et trouait cette fraîche tapisserie à de rares intervalles. Sur cette terrasse, le buis dessinait les figures géométriques d'un jardin d'agrément, encadré par la maison du curé, au-dessus de laquelle le roc formait une marge blanchâtre ornée d'arbres souffrants, et penchés comme un plumage. Les ruines du château dominaient et cette maison et l'église. Ce presbytère, construit en cailloux et en mortier, avait un étage surmonté d'un énorme toit en pente à deux pignons, sous lequel s'étendaient des greniers sans doute vides, vu le délabrement des lucarnes. Le rez-de-chaussée se composait de deux chambres séparées par un corridor, au fond duquel était un escalier de bois par lequel on montait au premier étage, également composé de deux chambres. Une petite cuisine était adossée à ce bâtiment du côté de la cour, où se voyaient une écurie et une étable parfaitement désertes, inutiles, abandonnées. Le jardin potager séparait la maison de l'église. Une galerie en ruine allait du presbytère à la sacristie. Quand le jeune abbé vit les quatre croisées à vitrages en plomb, les murs bruns et moussus, la porte de ce presbytère en bois brut fendillé comme un paquet d'allumettes, loin d'être saisi par l'adorable naïveté de ces détails, par la grâce des végétations qui garnissaient les toits, les appuis en bois pourri des fenêtres, et les lézardes d'où s'échappaient de folles plantes grimpantes, par les cordons de vignes dont les pampres vrillés et les grapillons entraient par les fenêtres comme pour y apporter de riantes idées, il se trouva très-heureux d'être évêque en perspective, plutôt que curé de village. Cette maison toujours ouverte semblait appartenir à tous. L'abbé Gabriel entra dans la salle qui communiquait avec la cuisine, et y vit un pauvre mobilier : une table à quatre colonnes torses en vieux chêne, un fauteuil en tapisserie, des chaises tout en bois, un vieux bahut pour buffet. Personne dans la cuisine, excepté un chat, qui révélait une femme au logis. L'autre pièce servait de salon. En y jetant un coup d'œil, le jeune prêtre aperçut des fauteuils en bois naturel et couverts en tapisserie. La boiserie et les solives du plafond étaient en châtaignier et d'un noir d'ébène. Il y avait une horloge dans une caisse verte à fleurs peintes, une table ornée d'un tapis vert usé, quelques chaises, et sur la cheminée deux flambeaux entre lesquels était un enfant Jésus en cire sous sa cage de verre. La cheminée, revêtue de bois à moulures grossières, était cachée par un devant en papier dont le sujet représentait le bon Pasteur avec sa brebis sur l'épaule, sans doute le cadeau par lequel la fille du maire ou du juge de paix avait voulu reconnaître les soins donnés à son éducation. Le piteux état de la maison faisait peine à voir : les murs, jadis blanchis à la chaux, étaient décolorés par places, teints à hauteur d'homme par des frottements; l'escalier à gros balustres et à marches en bois, quoique proprement tenu, paraissait devoir trembler sous le pied. Au fond, en face de la porte d'entrée, une autre porte ouverte donnant sur le jardin potager permit à l'abbé de Rastignac de mesurer le peu de largeur de ce jardin, encaissé comme par un mur de fortification taillé dans la pierre blanchâtre et friable de la montagne, que tapissaient de riches espaliers, de longues treilles mal entretenues, et dont toutes les feuilles étaient dévorées de lèpre. Il revint sur ses pas, se promena dans les allées du premier jardin, d'où se découvrit à ses yeux, par-dessus le village, le magnifique spectacle de la vallée, véritable oasis située au bord des vastes plaines qui, voilées par les légères brumes du matin, ressemblaient à une mer calme. En arrière, on apercevait d'un côté les vastes repoussoirs de la forêt bronzée, et, de l'autre, l'église, les ruines du château perchées sur le roc, mais qui se détachaient vivement sur le bleu de l'éther. En faisant crier sous ses pas le sable des petites allées en étoile, en rond, en losange, l'abbé Gabriel regarda tour à tour le village où les habitants réunis par groupes l'examinaient déjà, puis cette vallée fraîche avec ses chemins épineux, sa rivière bordée de saules si bien opposée à l'infini des plaines; il fut alors saisi par des sensations qui changèrent la nature de ses idées, il admira le calme de ces lieux, il fut soumis à l'influence de cet air pur, à la paix inspirée par la révélation d'une vie ramenée vers la simplicité biblique; il entrevit confusément les beautés de cette cure, où il rentra pour en examiner les détails avec une curiosité sérieuse. Une petite fille, sans doute chargée de garder la maison, mais occupée à picorer dans le jardin, entendit, sur les grands carreaux qui dallaient les deux salles basses, les pas d'un homme chaussé en souliers craquants. Elle vint. Étonnée d'être surprise un fruit à la main, un autre entre les dents, elle ne répondit rien aux questions de ce beau, jeune, mignon abbé. La petite n'avait jamais cru qu'il pût exister un abbé semblable, éclatant de linge en batiste, tiré à quatre épingles, vêtu de beau drap noir, sans une tache ni un pli.

— M. Bonnet, dit-elle enfin, M. Bonnet dit la messe, et mademoiselle Ursule est à l'église.

L'abbé Gabriel n'avait pas vu la galerie par laquelle le presbytère communiquait à l'église; il regagna le sentier pour y entrer par la porte principale. Cette espèce de porche en auvent regardait le village, on y parvenait par des degrés en pierres disjointes et usées qui dominaient une place ravinée par les eaux et ornée de ces gros ormes dont la plantation fut ordonnée par le protestant Sully. Cette église, une des plus pauvres églises de France, où il y en a de bien pauvres, res-

semblait à ces énormes granges qui ont au-dessus de leur porte un toit avancé soutenu par des piliers de bois ou de briques. Bâtie en cailloux et en mortier, comme la maison du curé, flanquée d'un clocher carré sans flèche et couvert en grosses tuiles rondes, cette église avait pour ornements extérieurs les plus riches créations de la sculpture, mais enrichies de lumière et d'ombres, fouillées, massées et colorées par la nature, qui s'y entend aussi bien que Michel-Ange. Des deux côtés, le lierre embrassait les murailles de ses tiges nerveuses en dessinant à travers son feuillage autant de veines qu'il s'en trouve sur un écorché. Ce manteau, jeté par le temps pour couvrir les blessures qu'il avait faites, était diapré par les fleurs d'automne nées dans les crevasses, et donnait asile à des oiseaux qui chantaient. La fenêtre en rosace, au-dessus de l'auvent du porche, était enveloppée de campanules bleues comme la première page d'un missel richement peint. Le flanc, qui communiquait avec la cure, à l'exposition du nord, était moins fleuri : la muraille s'y voyait grise et rouge par grandes places où s'étalaient des mousses; mais l'autre flanc et le chevet entourés par le cimetière offraient des floraisons abondantes et variées. Quelques arbres, entre autres un amandier, un des emblèmes de l'espérance, s'étaient logés dans les lézardes. Deux pins gigantesques adossés au chevet servaient de paratonnerres. Le cimetière, bordé d'un petit mur en ruine que ses propres décombres maintenaient à hauteur d'appui, avait pour ornement une croix en fer montée sur un socle, garnie de buis bénit à Pâques par une de ces touchantes pensées chrétiennes oubliées dans les villes. Le curé de village est le seul prêtre qui vienne dire à ses morts au jour de la résurrection pascale : « Vous revivrez heureux! » Çà et là quelques croix pourries jalonnaient les éminences couvertes d'herbes.

L'intérieur s'harmoniait parfaitement au négligé poétique de cet humble extérieur, dont le luxe était fourni par le temps, charitable une fois. Au dedans, l'œil s'attachait d'abord à la toiture, intérieurement doublée en châtaignier auquel l'âge avait donné les plus riches tons des vieux bois de l'Europe, et que soutenaient à des distances égales de nerveux supports appuyés sur des poutres transversales. Les quatre murs blanchis à la chaux n'avaient aucun ornement. La misère rendait cette paroisse iconoclaste sans le savoir. L'église, carrelée et garnie de bancs, était éclairée par quatre croisées latérales en ogive, à vitrages en plomb. L'autel, en forme de tombeau, avait pour ornement un grand crucifix au-dessus d'un tabernacle en noyer décoré de quelques moulures propres et luisantes, huit flambeaux à cierges économiques en bois peint en blanc, puis deux vases en porcelaine pleins de fleurs artificielles, que le portier d'un agent de change aurait rebutés, et desquels Dieu se contentait. La lampe du sanctuaire était une veilleuse placée dans un ancien bénitier portatif en cuivre argenté, suspendu par des cordes en soie qui venaient de quelque château démoli. Les fonts baptismaux étaient en bois comme la chaire et comme une espèce de cage pour les marguilliers, les patriciens du bourg. Un autel de la Vierge offrait à l'admiration publique deux lithographies coloriées, encadrées dans un petit cadre doré. Il était peint en blanc, décoré de fleurs artificielles plantées dans des vases tournés en bois doré, et recouvert par une nappe festonnée de méchantes dentelles rousses. Au fond de l'église, une longue croisée, voilée par un grand rideau en calicot rouge, produisait un effet magique. Ce riche manteau de pourpre jetait une teinte rose sur les murs blanchis à la chaux, il semblait qu'une pensée divine rayonnât de l'autel et embrassât cette pauvre nef pour la réchauffer. Le couloir qui conduisait à la sacristie offrait sur une de ses parois le patron du village, un grand saint Jean-Baptiste avec son mouton, sculptés en bois et horriblement peints. Malgré tant de pauvreté, cette église ne manquait pas des douces harmonies qui plaisent aux belles âmes, et que les couleurs mettent si bien en relief. Les riches teintes brunes du bois relevaient admirablement le blanc pur des murailles, et se mariaient sans discordance à la pourpre triomphale jetée sur le chevet. Cette sévère trinité de couleurs rappelait la grande pensée catholique. A l'aspect de cette chétive maison de Dieu, si le premier sentiment était la surprise, il était suivi d'une admiration mêlée de pitié : n'exprimait-elle pas la misère du pays? ne s'accordait-elle pas à la simplicité naïve du presbytère? Elle était d'ailleurs propre et bien tenue. On y respirait comme un parfum de vertus champêtres, rien n'y trahissait l'abandon. Quoique rustique et simple, elle était habitée par la prière, elle avait une âme, on le sentait sans s'expliquer comment.

L'abbé Gabriel se glissa doucement pour ne point troubler le recueillement de deux groupes placés en haut des bancs, auprès du maître-autel, qui était séparé de la nef à l'endroit où pendait la lampe par une balustrade assez grossière, toujours en bois de châtaignier, et garnie de la nappe destinée à la communion. De chaque côté de la nef, une vingtaine de paysans et de paysannes, plongés dans la prière la plus fervente, ne firent aucune attention à l'étranger quand il monta le chemin étroit qui divisait les deux rangées de bancs. Arrivé sous la lampe, endroit d'où il pouvait voir les deux petites nefs qui figuraient la croix, et dont l'une conduisait à la sacristie, l'autre au cimetière, l'abbé Gabriel aperçut du côté du cimetière une famille vêtue de noir, et agenouillée sur le carreau; ces deux parties de l'église n'avaient pas de bancs. Le jeune abbé se prosterna sur la marche de la balustrade qui séparait le chœur de la nef, et se mit à prier, en examinant par un regard oblique ce spectacle, qui lui fut bientôt expliqué.

L'évangile était dit. Le curé quitta sa chasuble et descendit de l'autel pour venir à la balustrade. Le jeune abbé, qui prévit ce mouvement, s'adossa au mur avant que M. Bonnet ne pût le voir. Dix heures sonnaient.

— Mes frères, dit le curé d'une voix émue, en ce moment même, un enfant de cette paroisse va payer sa dette à la justice humaine en subissant le dernier supplice; nous offrons le saint sacrifice de la messe pour le repos de son âme. Unissons nos prières afin d'obtenir de Dieu qu'il n'abandonne pas cet enfant dans ses derniers moments, et que son repentir lui mérite dans le ciel la grâce qui lui a été refusée ici-bas. La perte de ce malheureux, un de ceux sur lesquels nous avions le plus compté pour donner de bons exemples, ne peut être attribuée qu'à la méconnaissance des principes religieux...

Le curé fut interrompu par des sanglots qui partaient du groupe formé par la famille en deuil, et dans lequel le jeune prêtre, à ce surcroît d'affliction, reconnut la famille Tascheron sans l'avoir jamais vue. D'abord étaient collés contre la muraille deux vieillards au moins septuagénaires, deux figures à rides profondes et immobiles, bistrées comme un bronze florentin. Ces deux personnages, stoïquement debout comme des statues dans leurs vieux vêtements rapetassés, devaient être le grand-père et la grand'mère du condamné. Leurs yeux rougis et vitreux semblaient pleurer du sang, leurs bras tremblaient tant, que les bâtons sur lesquels ils s'appuyaient rendaient un léger bruit sur le carreau. Après eux, le père et la mère, le visage cachés dans leurs mouchoirs, fondaient en larmes. Autour de ces quatre chefs de la famille se tenaient à genoux deux sœurs mariées, accompagnées de leurs maris. Puis trois fils stupides de douleur. Cinq petits enfants agenouillés, dont le plus âgé n'avait que sept ans, ne comprenaient sans doute point ce dont il s'agissait, ils regardaient, ils écoutaient avec la curiosité torpide en apparence qui distingue le paysan, mais qui est l'observation des choses physiques poussée au plus haut degré. Enfin, la pauvre fille emprisonnée par un désir de la justice, la dernière venue, cette Denise, martyre de son amour fraternel, écoutait d'un air qui tenait à la fois de l'égarement et de l'incrédulité.

Pour elle, son frère ne pouvait pas mourir. Elle représentait admirablement celle des trois Marie qui ne croyait pas à la mort du Christ, tout en en partageant l'agonie. Pâle, les yeux secs, comme le sont ceux des personnes qui ont beaucoup veillé, sa fraîcheur était déjà flétrie moins par les travaux champêtres que par le chagrin; mais elle avait encore la beauté des filles de la campagne, des formes pleines et rebondies, de beaux bras rouges, une figure toute ronde, des yeux purs, allumés en ce moment par l'éclair du désespoir. Sous le cou, à plusieurs places, une chair ferme et blanche que le soleil n'avait pas brunie annonçait une riche carnation, une blancheur cachée. Les deux filles mariées pleuraient; leurs maris, cultivateurs patients, étaient graves. Les trois autres garçons, profondément tristes, tenaient leurs yeux abaissés vers la terre. Dans ce tableau horrible de résignation et de douleur sans espoir, Denise et sa mère offraient seules une teinte de révolte. Les autres habitants s'associaient à l'affliction de cette famille respectable par une sincère et pieuse commisération qui donnait à tous les visages la même expression, et qui monta jusqu'à l'effroi quand les quelques phrases du curé firent comprendre qu'en ce moment le couteau tombait sur la tête de ce jeune homme que tous connaissaient, avaient vu naître, avaient jugé sans doute incapable de commettre un crime. Les sanglots qui interrompirent la simple et courte allocution que le prêtre devait faire à ses ouailles le troublèrent à un point qu'il la cessa promptement en les invitant à prier avec ferveur. Quoique ce spectacle ne fût pas de nature à surprendre un prêtre, Gabriel de Rastignac était trop jeune pour ne pas être profondément touché. Il n'avait pas encore exercé les vertus du prêtre, il se savait appelé à d'autres destinées, il n'avait pas à aller sur toutes les brèches sociales où le cœur saigne à la vue des maux qui les encombrent; sa mission était celle du haut clergé, qui maintient l'esprit de sacrifice, représente l'intelligence élevée de l'Église, et dans les occasions d'éclat déploie ces mêmes vertus sur de plus grands théâtres, comme les illustres évêques de Marseille et de Meaux, comme les archevêques d'Arles et de Cambrai. Cette petite assemblée de gens de la campagne pleurant et priant pour celui qu'ils supposaient supplicié dans une grande place publique, devant des milliers de gens venus de toutes parts pour agrandir encore le supplice par une honte immense; ce faible contre-poids de sympathies et de prières, opposé à cette multitude de curiosités féroces et de justes malédictions, était de nature à émouvoir, surtout dans cette pauvre église. L'abbé Gabriel fut tenté d'aller dire aux Tascheron : Votre fils, votre frère a obtenu un sursis. Mais il eut peur de troubler la messe; il savait d'ailleurs que ce sursis n'empêcherait pas l'exécution. Au lieu de suivre l'office, il fut irrésistiblement entraîné à observer le pasteur de qui l'on attendait le miracle de la conversion du criminel.

Sur l'échantillon du presbytère, Gabriel de Rastignac s'était fait un portrait imaginaire de M. Bonnet : un homme gros et court, à figure forte et rouge, un rude travailleur à demi paysan, hâlé par le soleil.

Loin de là, l'abbé rencontra son égal. De petite taille et débile en apparence, M. Bonnet frappait tout d'abord par le visage passionné qu'on suppose à l'apôtre : une figure presque triangulaire commencée par un large front sillonné de plis, achevée des tempes à la pointe du menton par les deux lignes maigres que dessinaient ses joues creuses. Dans cette figure endolorie par un teint jaune comme la cire d'un cierge, éclataient deux yeux d'un bleu lumineux de foi, brûlant d'espérance vive. Elle était également partagée par un nez long, mince et droit, à narines bien coupées, sous lequel parlait toujours, même fermée, une bouche large à lèvres prononcées, et d'où il sortait une de ces voix qui vont au cœur. La chevelure châtaine, rare, fine et lisse sur la tête, annonçait un tempérament pauvre, soutenu seulement par un régime sobre. La volonté faisait toute la force de cet homme. Telles étaient ses distinctions. Ses mains courtes eussent indiqué chez tout autre une pente vers de grossiers plaisirs, et peut-être avait-il, comme Socrate, vaincu ses mauvais penchants. Sa maigreur était disgracieuse. Ses épaules se voyaient trop. Ses genoux semblaient cagneux. Le buste, trop développé relativement aux extrémités, lui donnait l'air d'un bossu sans bosse. En somme, il devait déplaire.

Les gens à qui les miracles de la pensée, de la foi, de l'art, sont connus, pouvaient seuls adorer ce regard enflammé du martyr, cette pâleur de la constance et cette voix de l'amour qui distinguaient le curé Bonnet. Cet homme, digne de la primitive Église, qui n'existe plus que dans les tableaux du seizième siècle et dans les pages du martyrologe, était marqué du sceau des grandeurs humaines qui approchent le plus des grandeurs divines, par la conviction, dont le relief indéfinissable embellit les figures les plus vulgaires, dore d'une teinte chaude le visage des hommes voués à un culte quelconque, comme il relève d'une sorte de lumière la figure de la femme glorieuse de quelque bel amour. La conviction est la volonté humaine arrivée à sa plus grande puissance. Tout à la fois effet et cause, elle impressionne les âmes les plus froides, elle est une sorte d'éloquence muette qui saisit les masses.

En descendant de l'autel, le curé rencontra le regard de l'abbé Gabriel, il le reconnut, et, quand le secrétaire de l'évêché se présenta dans la sacristie, Ursule, à laquelle son maître avait donné déjà ses ordres, y était seule et invita le jeune abbé à la suivre.

— Monsieur, dit Ursule, femme d'un âge canonique en emmenant l'abbé de Rastignac par la galerie dans le jardin, M. le curé m'a dit de vous demander si vous aviez déjeuné. Vous avez dû partir de grand matin de Limoges pour être ici à dix heures, je vais donc tout préparer pour le déjeuner. Monsieur l'abbé ne trouvera pas ici la table de monseigneur, mais nous ferons de notre mieux. M. Bonnet ne tardera pas à revenir, il est allé consoler ces pauvres gens... les Tascheron... Voici la journée où leur fils éprouve un bien terrible accident... — Mais, dit enfin l'abbé Gabriel, où est la maison de ces braves gens? je dois emmener M. Bonnet à l'instant à Limoges d'après l'ordre de monseigneur. Ce malheureux ne sera pas exécuté aujourd'hui, monseigneur a obtenu un sursis... — Ah! dit Ursule, à qui la langue démangeait d'avoir à répandre cette nouvelle, monsieur a bien le temps d'aller leur porter cette consolation pendant que je vais apprêter le déjeuner, la maison aux Tascheron est au bout du village. Suivez le sentier qui passe au bas de la terrasse, il vous y conduira.

Quand Ursule eut perdu de vue l'abbé Gabriel, elle descendit pour semer cette nouvelle dans le village en y allant chercher les choses nécessaires au déjeuner.

Le curé avait brusquement appris à l'église une résolution désespérée inspirée aux Tascheron par le rejet du pourvoi en cassation. Ces braves gens quittaient le pays, et devaient, dans cette matinée, recevoir le prix de leurs biens vendus à l'avance. La vente avait exigé des délais et des formalités imprévus par eux. Forcés de rester dans le pays depuis la condamnation de Jean-François, chaque jour avait été pour eux un calice d'amertume à boire. Ce projet accompli si mystérieusement ne transpira que la veille du jour où l'exécution devait avoir lieu. Les Tascheron crurent pouvoir quitter le pays avant cette fatale journée, mais l'acquéreur de leurs biens était un homme étranger au canton, un Corrézien à qui leurs motifs étaient indifférents, et qui d'ailleurs avait éprouvé des retards dans la rentrée de ses fonds. Ainsi la famille était obligée de subir son malheur jusqu'au bout. Le sentiment qui dictait cette expatriation était si violent dans ces âmes simples, peu habituées à des transactions avec la conscience, que le grand-père et la grand'mère, les filles et leurs maris, le père et la mère, tout ce qui portait le nom de Tascheron ou leur était allié de près, quittait le pays. Cette émigration peinait toute la commune. Le maire était venu prier le curé d'essayer de retenir ces braves gens. Selon la loi nouvelle, le père n'est plus responsable du fils, et le crime du père n'entache plus sa famille. En harmonie avec les différentes émancipations qui ont tant affaibli la puissance paternelle, ce système a fait triompher l'individualisme qui dévore la société moderne. Aussi le penseur aux choses d'avenir voit-il l'esprit de famille détruit là où les rédacteurs du nouveau code ont mis le libre arbitre et l'égalité. La famille sera toujours la base des sociétés. Nécessairement temporaire, incessamment divisée, recomposée pour se dissoudre encore, sans liens entre l'avenir et le passé, la famille d'autrefois n'existe plus en France. Ceux qui ont procédé à la démolition de l'ancien édifice ont été logiques en partageant également les biens de la famille, en amoindrissant l'autorité du père, en faisant de tout enfant le chef d'une nouvelle famille, en supprimant les grandes responsabilités; mais l'état social reconstruit est-il aussi solide avec ses jeunes lois, encore sans longues épreuves, que la monarchie l'était malgré ses anciens abus? En perdant la solidarité des familles, la société a perdu cette force fondamentale que Montesquieu avait découverte et nommée l'*honneur*. Elle a tout isolé pour mieux dominer, elle a tout partagé pour affaiblir. Elle règne sur des unités, sur des chiffres agglomérés comme des grains de blé dans un tas. Les intérêts généraux peuvent-ils remplacer les familles? le temps a le mot de cette grande question. Néanmoins, la vieille loi subsiste, elle a des racines si profondes, que vous en retrouvez de vivaces dans les régions populaires. Il est encore des coins de province où ce qu'on nomme le préjugé subsiste, où la famille souffre du crime d'un de ses enfants, ou d'un de ses pères. Cette croyance rendait le pays inhabitable aux Tascheron. Leur profonde religion les avait amenés à l'église le matin : était-il possible de laisser dire, sans y participer, la messe offerte à Dieu pour lui demander d'inspirer à leur fils un repentir qui le rendît à la vie éternelle, et d'ailleurs ne devaient-ils pas faire leurs adieux à l'autel de leur village? Mais le projet était consommé. Quand le curé, qui les suivit, entra dans leur principale maison, il trouva les sacs préparés pour le voyage. L'acquéreur attendait ses vendeurs avec leur argent. Le notaire achevait de dresser les quittances. Dans la cour, derrière la maison, une carriole attelée devait emmener les vieillards avec l'argent, et la mère de Jean-François. Le reste de la famille comptait partir à pied nuitamment.

Au moment où le jeune abbé entra dans la salle basse où se trouvaient réunis tous ces personnages, le curé de Montégnac avait épuisé les ressources de son éloquence. Les deux vieillards, insensibles à force de douleur, étaient accroupis dans un coin sur leurs sacs en regardant leur vieille maison héréditaire, ses meubles et l'acquéreur, et se regardant tour à tour comme pour se dire : Avons-nous jamais cru que pareil événement pût arriver? Ces vieillards, qui depuis longtemps avaient résigné leur autorité à leur fils, le père du criminel, étaient, comme de vieux rois après leur abdication, redescendus au rôle passif des sujets et des enfants. Tascheron était debout; il écoutait le pasteur, auquel il répondait à voix basse par des monosyllabes. Cet homme, âgé d'environ quarante-huit ans, avait cette belle figure que Titien a trouvée pour tous ses apôtres : une figure de foi, de probité sérieuse et réfléchie, un profil sévère, un nez coupé en angle droit, des yeux bleus, un front noble, des traits réguliers, des cheveux noirs et crépus, résistants, plantés avec cette symétrie qui donne du charme à ces figures brunies par les travaux en plein air. Il était facile de voir que les raisonnements du curé se brisaient devant une inflexible volonté. Denise était appuyée contre la huche au pain, regardant le notaire, qui se servait de ce meuble comme d'une table à écrire, et à qui l'on avait donné le fauteuil de la grand'mère. L'acquéreur était assis sur une chaise à côté du tabellion. Les deux sœurs mariées mettaient la nappe sur la table et servaient le dernier repas que les ancêtres allaient offrir et faire dans leur maison, dans leur pays, avant d'aller sous des cieux inconnus. Les hommes étaient assis à demi sur un grand lit de serge verte. La mère, occupée à la cheminée, y battait une omelette. Les petits-enfants encombraient la porte, devant laquelle était la famille de l'acquéreur. La vieille salle enfumée, à solives noires, et par la fenêtre de laquelle se voyait un jardin bien cultivé dont tous les arbres avaient été plantés par ces deux septuagénaires, était en harmonie avec leurs douleurs concentrées, qui se lisaient en tant d'expressions différentes sur ces visages. Le repas était surtout apprêté pour le notaire, pour l'acquéreur, pour les enfants et les hommes. Le père et la mère, Denise et ses sœurs, avaient le cœur trop serré pour satisfaire leur faim. Il y avait une haute et cruelle résignation dans ces devoirs de l'hospitalité champêtre accomplis. Les Tascheron, ces hommes antiques, finissaient comme on commence, en faisant les honneurs du logis. Ce tableau sans emphase et néanmoins plein de solennité frappa les regards du secrétaire de l'évêché quand il vint apprendre au curé de Montégnac les intentions du prélat.

— Le fils de ce brave homme vit encore, dit Gabriel au curé.

A cette parole, comprise par tous au milieu du silence, les deux vieillards se dressèrent sur leurs pieds, comme si la trompette du jugement dernier eût sonné. La mère laissa tomber sa poêle dans le feu. Denise jeta un cri de joie. Tous les autres demeurèrent dans une stupéfaction qui les pétrifia.

— Jean-François a sa grâce, cria tout à coup le village entier, qui se rua vers la maison des Tascheron. C'est monseigneur l'évêque qui... — Je savais bien qu'il était innocent, dit la mère. — Cela n'empêche pas l'affaire, dit l'acquéreur au notaire, qui lui répondit par un signe satisfaisant.

L'abbé Gabriel devint en un moment le point de mire de tous les regards; sa tristesse fit soupçonner une erreur, et, pour ne pas la dissiper lui-même, il sortit suivi du curé, se plaça en dehors de la mai-

son pour renvoyer la foule en disant aux premiers qui l'environnèrent que l'exécution n'était que remise. Le tumulte fut donc aussitôt remplacé par un horrible silence. Au moment où l'abbé Gabriel et le curé revinrent, ils virent sur tous les visages l'expression d'une horrible douleur : le silence du village avait été deviné.

— Mes amis, Jean-François n'a pas obtenu sa grâce, dit le jeune abbé voyant que le coup était porté ; mais l'état de son âme a tellement inquiété monseigneur, qu'il a fait retarder le dernier jour de votre fils pour au moins le sauver dans l'éternité. — Il vit donc ! s'écria Denise.

Le jeune abbé prit à part le curé pour lui expliquer la situation périlleuse où l'impiété de son paroissien mettait la religion, et ce que l'évêque attendait de lui.

— Monseigneur exige ma mort, répondit le curé. J'ai déjà refusé à cette famille affligée d'aller assister ce malheureux enfant. Cette conférence et le spectacle qui m'attendrait me briseraient comme un verre. A chacun son œuvre. La faiblesse de mes organes, ou plutôt la trop grande mobilité de mon organisation nerveuse, m'interdit d'exercer ces fonctions de notre ministère. Je suis resté simple curé de village pour être utile à mes semblables dans la sphère où je puis accomplir une vie chrétienne. Je me suis bien consulté pour satisfaire et cette vertueuse famille et mes devoirs de pasteur envers ce pauvre enfant; mais à la seule pensée de monter avec lui sur la charrette des criminels, à la seule idée d'assister aux fatals apprêts, je sens un frisson de mort dans mes veines. On ne saurait exiger cela d'une mère, et pensez, monsieur, qu'il est né dans le sein de ma pauvre église. — Ainsi, dit l'abbé Gabriel, vous refusez d'obéir à monseigneur? — Monseigneur ignore l'état de ma santé, il ne sait pas que chez moi la nature s'oppose... dit M. Bonnet en regardant le jeune abbé. — Il y a des moments où, comme Belzunce à Marseille, nous devons affronter des morts certaines, lui répliqua l'abbé Gabriel en l'interrompant.

En ce moment, le curé sentit sa soutane tirée par une main ; il entendit des pleurs, se retourna, et vit toute la famille agenouillée. Vieux et jeunes, petits et grands, hommes et femmes, tous tendaient des mains suppliantes. Il y eut un seul cri quand il leur montra sa face ardente. — Sauvez au moins son âme !

La vieille grand'mère avait tiré le bas de la soutane, et l'avait mouillée de ses larmes. — J'obéirai, monsieur.

Cette parole dite, le curé fut forcé de s'asseoir, tant il tremblait sur ses jambes. Le jeune secrétaire expliqua dans quel état de frénésie était Jean-François.

— Croyez-vous, dit l'abbé Gabriel en terminant, que la vue de sa jeune sœur puisse le faire chanceler? — Oui, certes, répondit le curé. Denise, vous nous accompagnerez. — Et moi aussi, dit la mère. — Non ! s'écria le père. Cet enfant n'existe plus, vous le savez. Aucun de nous ne le verra. — Ne vous opposez pas à son salut, dit le jeune abbé, vous seriez responsable de son âme en nous refusant les moyens de l'attendrir. En ce moment, sa mort peut devenir encore plus préjudiciable que ne l'a été sa vie. — Elle ira, dit le père. Ce sera sa punition pour s'être opposée à toutes les corrections que je voulais infliger à son garçon !

L'abbé Gabriel et M. Bonnet revinrent au presbytère, où Denise et sa mère furent invitées à se trouver au moment du départ des deux ecclésiastiques pour Limoges. En cheminant le long de ce sentier qui suivait les contours du haut Montégnac, le jeune homme put examiner, moins superficiellement qu'à l'église, le curé si fort vanté par le vicaire général; il fut influencé promptement en sa faveur par des manières simples et pleines de dignité, par cette voix pleine de magie, par des paroles en harmonie avec la voix. Le curé n'était allé qu'une seule fois à l'évêché depuis que le prélat avait pris Gabriel de Rastignac pour secrétaire, à peine avait-il entrevu ce favori destiné à l'épiscopat, mais il savait quelle était son influence; néanmoins il se conduisit avec une aménité digne, où se trahissait l'indépendance souveraine que l'Eglise accorde aux curés dans leurs paroisses. Les sentiments du jeune abbé, loin d'animer sa figure, y imprimèrent un air sévère; elle demeura plus que froide, elle glaçait. Un homme capable de changer le moral d'une population devait être doué d'un esprit d'observation quelconque, être plus ou moins physionomiste ; mais, quand le curé n'eût possédé que la science du bien, il venait de prouver une sensibilité rare; il fut donc frappé de la froideur par laquelle le secrétaire de l'évêque accueillait ses avances et ses aménités. Forcé d'attribuer ce dédain à quelque mécontentement secret, il cherchait en lui-même comment il avait pu le blesser, en quoi sa conduite était reprochable aux yeux de ses supérieurs. Il y eut un moment de silence gênant que l'abbé de Rastignac rompit par une interrogation pleine de morgue aristocratique.

— Vous avez une bien pauvre église, monsieur le curé ! — Elle est trop petite, répondit M. Bonnet. Aux grandes fêtes, les vieillards mettent des bancs sous le porche, les jeunes gens sont debout en cercle sur la place; mais il règne un tel silence, que ceux du dehors peuvent entendre ma voix.

Gabriel garda le silence pendant quelques instants. — Si les habitants sont si religieux, comment la laissez-vous dans un pareil état de nudité? reprit-il. — Hélas ! monsieur, je n'ai pas le courage d'y dépenser des sommes qui peuvent secourir les pauvres. Les pauvres sont l'église. D'ailleurs, je ne craindrais pas la visite de monseigneur par un jour de Fête-Dieu ! les pauvres rendent alors ce qu'ils ont à l'Eglise ! N'avez vous pas vu, monsieur, les clous qui sont de distance en distance dans les murs? ils servent à y fixer une espèce de treillage en fil de fer où les femmes attachent des bouquets. L'église est alors en entier revêtue de fleurs qui restent fleuries jusqu'au soir. Ma pauvre église, que vous trouvez si nue, est parée comme une mariée, elle embaume, le sol est jonché de feuillages au milieu desquels on laisse, pour le passage du saint-sacrement, un chemin de roses effeuillées. Dans cette journée, je ne craindrais pas les pompes de Saint-Pierre de Rome. Le saint-père a son or, moi j'ai mes fleurs ! à chacun son miracle. Ah ! monsieur, le bourg de Montégnac est pauvre, mais il est catholique. Autrefois on y dépouillait les passants : aujourd'hui le voyageur peut y laisser tomber un sac plein d'écus, il le retrouverait chez moi. — Un tel résultat fait votre éloge, dit Gabriel. — Il ne s'agit point de moi, répondit en rougissant le curé atteint par cette épigramme ciselée, mais de la parole de Dieu, du pain sacré. — Du pain un peu bis, reprit en souriant l'abbé Gabriel. — Le pain blanc ne convient qu'aux estomacs des riches, répondit modestement le curé.

Le jeune abbé prit alors les mains de M. Bonnet et les lui serra cordialement. — Pardonnez-moi, monsieur le curé, lui dit-il en se réconciliant avec lui tout à coup par un regard de ses beaux yeux bleus qui alla jusqu'au fond de l'âme du curé. Monseigneur m'a recommandé d'éprouver votre patience et votre modestie; mais je ne saurais aller plus loin, je vois déjà combien vous êtes calomnié par les éloges des libéraux.

Le déjeuner était prêt : des œufs frais, du beurre, du miel et des fruits, de la crème et du café, servis par Ursule au milieu de bouquets de fleurs, sur une nappe blanche, sur la table antique, dans cette vieille salle à manger. La fenêtre, qui donnait sur la terrasse, était ouverte. La clématite, chargée de ses étoiles blanches relevées au cœur par le bouquet jaune de ses étamines frisées, encadrait l'appui. Un jasmin courait d'un côté, des capucines montaient de l'autre. En haut, les pampres déjà rougis d'une treille faisaient une riche bordure qu'un sculpteur n'aurait pu rendre, tant le jour, découpé par les dentelures des feuilles, lui communiquait de grâce.

— Vous trouvez ici la vie réduite à sa plus simple expression, dit le curé en souriant sans quitter l'air que lui imprimait la tristesse qu'il avait au cœur. Si nous avions su votre arrivée, et qui pouvait en prévoir les motifs ! Ursule se serait procuré quelques truites de montagnes, il y a un torrent au milieu de la forêt qui en donne d'excellentes. Mais j'oublie que nous sommes en août et que le Gabou est à sec ! J'ai la tête bien troublée... — Vous vous plaisez beaucoup ici? demanda le jeune abbé. — Oui, monsieur. Si Dieu le permet, je mourrai curé de Montégnac. J'aurais voulu que mon exemple fût suivi par des hommes distingués qui ont cru faire mieux en devenant philanthropes. La philanthropie moderne est le malheur des sociétés, les principes de la religion catholique peuvent seuls guérir les maladies qui travaillent le corps social. Au lieu de décrire la maladie et d'étendre ses ravages par des plaintes élégiaques, chacun aurait dû mettre la main à l'œuvre, entrer en simple ouvrier dans la vigne du Seigneur. Ma tâche est loin d'être achevée ici, monsieur ; il ne suffit pas de moraliser les gens que j'ai trouvés dans un état affreux de sentiments impies, je veux mourir au milieu d'une génération entièrement convaincue. — Vous n'avez fait que votre devoir, dit encore sèchement le jeune homme, qui se sentit mordre au cœur par la jalousie. — Oui, monsieur, répondit modestement le prêtre, après lui avoir jeté un fin regard, comme pour lui demander : Est-ce encore une épreuve? Je souhaite à toute heure, ajouta-t-il, que chacun fasse le sien dans le royaume.

Cette phrase, d'une signification profonde, fut encore étendue par une accentuation qui prouvait qu'en 1829 ce prêtre, aussi grand par la pensée que par l'humilité de sa conduite, et qui subordonnait ses pensées à celles de ses supérieurs, voyait clair dans les destinées de la monarchie et de l'Eglise.

Quand les deux femmes désolées furent venues, le jeune abbé, très-impatient de revenir à Limoges, les laissa au presbytère, et alla voir si les chevaux étaient mis. Quelques instants après, il revint annoncer que tout était prêt pour le départ. Tous quatre ils partirent aux yeux de la population entière de Montégnac, groupée sur le chemin, devant la poste. La mère et la sœur du condamné gardèrent le silence. Les deux prêtres, voyant des écueils dans beaucoup de sujets, ne pouvaient ni paraître indifférents, ni s'égayer. En cherchant quelque terrain neutre pour la conversation, ils traversèrent la plaine, dont l'aspect influa sur la durée de leur silence mélancolique.

— Par quelles raisons avez-vous embrassé l'état ecclésiastique? demanda tout à coup l'abbé Gabriel au curé Bonnet par une étourdie curiosité qui le prit quand la voiture déboucha sur la grand'route. — Je n'ai point vu d'état dans la prêtrise, répondit simplement le curé. Je ne comprends pas qu'on devienne prêtre par des raisons autres que les indéfinissables puissances de la vocation. Je sais que plu-

sieurs hommes se sont faits les ouvriers de la vigne du Seigneur après avoir usé leur cœur au service des passions : les uns ont aimé sans espoir, les autres ont été trahis ; ceux-ci ont perdu la fleur de leur vie en ensevelissant soit une épouse chérie, soit une maîtresse adorée ; ceux-là sont dégoûtés de la vie sociale à une époque où l'incertain plane sur toutes choses, même sur les sentiments, où le doute se joue des plus douces certitudes en les appelant des croyances. Plusieurs abandonnent la politique à une époque où le pouvoir semble être une expiation quand le gouverné regarde l'obéissance comme une fatalité. Beaucoup quittent une société sans drapeaux, où les contraires s'unissent pour détrôner le bien. Je ne suppose pas qu'on se donne à Dieu par une pensée cupide. Quelques hommes peuvent voir dans la prêtrise un moyen de régénérer notre patrie ; mais, selon mes faibles lumières, le prêtre patriote est un non-sens. Le prêtre ne doit appartenir qu'à Dieu. Je n'ai pas voulu offrir à notre Père, qui cependant accepte tout, les débris de mon cœur et les restes de ma volonté, je me suis donné tout entier. Dans une des touchantes théories des religions païennes, la victime destinée aux faux dieux allait au temple couronnée de fleurs. Cette coutume m'a toujours attendri. Un sacrifice n'est rien sans la grâce. Ma vie est donc simple et sans le plus petit roman. Cependant, si vous voulez une confession entière, je vous dirai tout. Ma famille est au-dessus de l'aisance, elle est presque riche. Mon père, seul artisan de sa fortune, est un homme dur, inflexible ; il traite, d'ailleurs, sa femme et ses enfants comme il se traite lui-même. Je n'ai jamais surpris sur ses lèvres le moindre sourire. Sa main de fer, son visage de bronze, son activité sombre et brusque à la fois, nous comprimaient tous, femme, enfants, commis et domestiques, sous un despotisme sauvage. J'aurais pu, je parle pour moi seul, m'accommoder de cette vie si ce pouvoir eût produit une compression égale ; mais, quinteux et vacillant, il offrait des alternatives intolérables. Nous ignorions toujours si nous faisions bien ou si nous étions en faute, et l'horrible attente qui en résultait est insupportable dans la vie domestique. On aime mieux alors être dans la rue que chez soi. Si j'eusse été seul au logis, j'aurais encore tout souffert de mon père sans murmurer ; mais mon cœur était déchiré par les douleurs acérées qui ne laissaient pas de relâche à une mère ardemment aimée dont les pleurs surpris me causaient des rages pendant lesquelles je n'avais plus ma raison. Le temps de mon séjour au collège, où les enfants sont en proie à tant de misères et de travaux, fut pour moi comme un âge d'or. Je craignais les jours de congé. Ma mère était elle-même heureuse de me venir voir. Quand j'eus fini mes humanités, quand je dus rentrer sous le toit paternel et devenir commis de mon père, il me fut impossible d'y rester plus de quelques mois : ma raison, égarée par la force de l'adolescence, pouvait succomber. Par une triste soirée d'automne, en me promenant seul avec ma mère le long du boulevard Bourdon, alors un des plus tristes lieux de Paris, je déchargeai mon cœur dans le sien, et lui dis que je ne voyais de vie possible pour moi que dans l'Église. Mes goûts, mes idées, mes amours mêmes, devaient être contrariés tant que vivrait mon père. Sous la soutane du prêtre, il serait forcé de me respecter, je pourrais ainsi devenir le protecteur de ma famille en certaines occasions. Ma mère pleura beaucoup. En ce moment, mon frère aîné, devenu depuis général et mort à Leipzig, s'engageait comme simple soldat, poussé hors du logis par les raisons qui décidaient ma vocation. J'indiquai à ma mère, comme moyen de salut pour elle, de choisir un gendre plein de caractère, de marier ma sœur dès qu'elle serait en âge d'être établie, et de s'appuyer sur cette nouvelle famille. Sous le prétexte d'échapper à la conscription sans rien coûter à mon père, et en déclarant aussi ma vocation, j'entrai donc, en 1807, à l'âge de dix-neuf ans, au séminaire de Saint-Sulpice. Dans ces vieux bâtiments célèbres, je trouvai la paix et le bonheur, que troublèrent seulement les souffrances présumées de ma sœur et de ma mère ; leurs douleurs domestiques s'accroissaient sans doute, car, lorsqu'elles me voyaient, elles me confirmaient dans ma résolution. Initié peut-être par mes peines aux secrets de la charité, comme l'a définie le grand saint Paul dans son adorable épître, je voulus panser les plaies du pauvre dans un coin de terre ignoré, puis prouver par mon exemple, si Dieu daignait bénir mes efforts, que la religion catholique, prise dans ses œuvres humaines, est la seule vraie, la seule bonne et belle puissance civilisatrice. Pendant les derniers jours de mon diaconat, la grâce m'a sans doute éclairé. J'ai pleinement pardonné à mon père, en qui j'ai vu l'instrument de ma destinée. Malgré une longue et tendre lettre où j'expliquais ces choses en y montrant le doigt de Dieu imprimé partout, ma mère pleura bien des larmes en voyant tomber mes cheveux sous les ciseaux de l'Église ; elle savait, elle, à combien de plaisirs je renonçais, sans connaître à quelles gloires secrètes j'aspirais. Les femmes sont si tendres ! Quand j'appartins à Dieu, je ressentis un calme sans bornes, je ne me sentais ni besoins, ni vanités, ni soucis des biens qui inquiètent tant les hommes. Je pensais que la Providence devait prendre soin de moi comme d'une chose à elle. J'entrais dans un monde d'où la crainte est bannie, où l'avenir est certain, et où toute chose est œuvre divine, même le silence. Cette quiétude est un des bienfaits de la grâce. Ma mère ne concevait pas qu'on pût épouser une église ; néanmoins, en me voyant le front serein, l'air heureux, elle fut heureuse. Après avoir été ordonné, je vins voir en Limousin un de mes parents paternels, qui, par hasard, me parla de l'état dans lequel était le canton de Montégnac. Une pensée, jaillie avec l'éclat de la lumière, me dit intérieurement : Voilà ta vigne ! Et j'y suis venu. Ainsi, monsieur, mon histoire est, vous le voyez, bien simple et sans intérêt.

En ce moment, aux feux du soleil couchant, Limoges apparut. A cet aspect, les deux femmes ne purent retenir leurs larmes.

Le jeune homme, que ces deux tendresses différentes allaient chercher, et qui excitait tant d'ingénues curiosités, tant de sympathies hypocrites et de vives sollicitudes, gisait sur un grabat de la prison, dans la chambre destinée aux condamnés à mort. Un espion veillait à la porte pour saisir les paroles qui pouvaient lui échapper, soit dans le sommeil, soit dans ses accès de fureur, tant la justice tenait à épuiser tous les moyens humains pour arriver à connaître le complice de Jean-François Tascheron, et retrouver les sommes volées. Les des Vanneaulx avaient intéressé la police, et la police épiait ce silence absolu. Quand l'homme commis à la garde morale du prisonnier le regardait par une meurtrière faite exprès, il le trouvait toujours dans la même attitude, enseveli dans sa camisole, la tête attachée par un bandage en cuir, depuis qu'il avait essayé de déchirer l'étoffe et les ligatures avec ses dents. Jean-François regardait le plancher d'un œil fixe et désespéré, ardent et comme rougi par l'affluence d'une vie que de terribles pensées soulevaient. Il offrait une vivante sculpture du Prométhée antique, la pensée de quelque bonheur perdu lui dévorait le cœur ; aussi, quand le second avocat général était venu le voir, ce magistrat n'avait-il pu s'empêcher de témoigner la surprise qu'inspirait un caractère si continu. A la vue de tout être vivant qui s'introduisait dans sa prison, Jean-François entrait dans une rage qui dépassait alors les bornes connues par les médecins en ces sortes d'affections. Dès qu'il entendait la clef tourner dans la serrure ou tirer les verrous de la porte garnie en fer, une légère écume lui blanchissait les lèvres. Jean-François, alors âgé de vingt-cinq ans, était petit, mais bien fait. Ses cheveux crépus et durs, plantés assez bas, annonçaient une grande énergie. Ses yeux, d'un jaune clair et lumineux, se trouvaient trop rapprochés vers la naissance du nez, défaut qui lui donnait une ressemblance avec les oiseaux de proie. Il avait le visage rond et d'un coloris brun qui distingue les habitants du centre de la France. Un trait de sa physionomie confirmait une assertion de Lavater sur les gens destinés au meurtre, il avait les dents de devant croisées. Néanmoins sa figure présentait les caractères de la probité, d'une douce naïveté de mœurs ; aussi n'avait-il point semblé extraordinaire qu'une femme eût pu l'aimer avec passion. Sa bouche fraîche, ornée de dents d'une blancheur éclatante, était gracieuse. Le rouge des lèvres se faisait remarquer par cette teinte de minium qui annonce une férocité contenue, et qui trouve chez beaucoup d'êtres un champ libre dans les ardeurs du plaisir. Son maintien n'accusait aucune des mauvaises habitudes des ouvriers. Aux yeux des femmes qui suivirent les débats, il parut évident qu'une femme avait assoupli ces fibres accoutumées au travail, ennobli la contenance de cet homme des champs, et donné de la grâce à sa personne. Les femmes reconnaissent les traces de l'amour chez un homme, aussi bien que les hommes voient chez une femme si, selon un mot de la conversation, l'amour a passé par là.

Dans la soirée, Jean-François entendit le mouvement des verrous et le bruit de la serrure ; il tourna violemment la tête et lança le terrible grognement sourd par lequel commençait sa rage ; mais il trembla violemment quand, dans le jour adouci du crépuscule, les têtes aimées de sa sœur et de sa mère se dessinèrent, et, derrière elles, le visage du curé de Montégnac.

— Les barbares ! voilà ce qu'ils me réservaient, dit-il en fermant les yeux.

Denise, en fille qui venait de vivre en prison, s'y défiait de tout, l'espion s'était sans doute caché pour revenir ; elle se précipita sur son frère, pencha son visage en larmes sur le sien, et lui dit à l'oreille : — On nous écoutera peut-être. — Autrement on ne vous aurait pas envoyées, répondit-il à haute voix. J'ai depuis longtemps demandé comme une grâce de ne voir personne de ma famille. — Comme ils me l'ont arrangé ! dit la mère au curé. Mon pauvre enfant ! mon pauvre enfant ! Elle tomba sur le pied du grabat, en cachant sa tête dans la soutane du prêtre, qui se tint debout auprès d'elle. — Je ne saurais le voir ainsi lié, garrotté, mis dans ce sac... — Si Jean, dit le curé, veut me promettre d'être sage, de ne point attenter à sa vie, et de se bien conduire pendant que nous serons avec lui, j'obtiendrai qu'il soit délié ; mais la moindre infraction à sa promesse retomberait sur moi. — J'ai tant besoin de me mouvoir à ma fantaisie, cher monsieur Bonnet, dit le condamné, dont les yeux se mouillèrent de larmes, que je vous donne ma parole de vous satisfaire.

Le curé sortit, le geôlier entra, la camisole fut ôtée.

— Vous ne me tuerez pas ce soir, lui dit le porte-clefs.

Jean ne répondit rien.

— Pauvre frère! dit Denise en apportant un panier que l'on avait soigneusement visité, voici quelques-unes des choses que tu aimes, car on te nourrit sans doute pour l'amour de Dieu!

Elle montra des fruits cueillis aussitôt qu'elle sut pouvoir entrer dans la prison, une galette que sa mère avait aussitôt soustraite. Cette attention, qui lui rappelait son jeune temps, puis la voix et les gestes de sa sœur, la présence de sa mère, celle du curé, tout détermina chez Jean une réaction : il fondit en larmes.

— Ah ! Denise, dit-il, je n'ai pas fait un seul repas depuis six mois; j'ai mangé poussé par la faim, voilà tout!

La mère et la fille sortirent, allèrent et vinrent. Animées par cet esprit qui porte les ménagères à procurer aux hommes leur bien-être, elles finirent par servir un souper à leur pauvre enfant. Elles furent aidées : il y avait ordre de les seconder en tout ce qui serait compatible avec la sûreté du condamné. Les des Vanneaulx avaient eu le triste courage de contribuer au bien-être de celui de qui ils attendaient encore leur héritage. Jean eut donc ainsi un dernier reflet des joies de la famille, joies attristées par la teinte sévère que leur donnait la circonstance.

— Mon pourvoi est rejeté? dit-il à M. Bonnet. — Oui, mon enfant. Il ne te reste plus qu'à faire une fin digne d'un chrétien. Cette vie n'est rien en comparaison de celle qui t'attend; il faut songer à ton bonheur éternel. Tu peux t'acquitter avec les hommes en leur laissant ta vie, mais Dieu ne se contente pas de si peu de chose.— Laisser ma vie?... Ah! vous ne savez pas tout ce qu'il me faut quitter.

Denise regarda son frère comme pour lui dire que, jusque dans les choses religieuses, il fallait de la prudence.

— Ne parlons point de cela, reprit-il en mangeant des fruits avec une avidité qui dénotait un feu intérieur d'une grande intensité. Quand dois-je...? — Non, rien de ceci encore devant moi, dit la mère.—Mais je serais plus tranquille, dit-il tout bas au curé.— Toujours son même caractère! s'écria M. Bonnet, qui se pencha vers lui pour lui dire à l'oreille : Si vous vous réconciliez cette nuit avec Dieu, et si votre repentir me permet de vous absoudre, ce sera demain. Nous avons obtenu déjà beaucoup en vous calmant, répéta-t-il à haute voix.

En entendant ces derniers mots, les lèvres de Jean pâlirent, ses yeux se tournèrent par une violente contraction, et il passa sur sa face un frisson d'orage.

— Comment suis-je calme? se demanda-t-il. Heureusement il rencontra les yeux pleins de larmes de sa Denise, et il reprit de l'empire sur lui. Eh bien! il n'y a que vous que je puisse entendre, dit-il au curé. Ils ont bien su par où l'on pouvait me prendre. Et il se jeta la tête sur le sein de sa mère. — Écoute-le, mon fils, dit la mère en pleurant, il risque sa vie, ce cher M. Bonnet, en s'engageant à te conduire... elle hésita et dit : à la vie éternelle. Puis elle baisa la tête de Jean et la garda sur son cœur pendant quelques instants. — Il m'accompagnera? demanda Jean en regardant le curé, qui prit sur lui d'incliner la tête. Eh bien! je l'écouterai, je ferai tout ce qu'il voudra. — Tu me le promets, dit Denise, car ton âme à sauver, voilà ce que nous voyons tous. Et puis veux-tu qu'on dise dans tout Limoges et dans le pays qu'un Tascheron n'a pas su faire une belle mort? Enfin, pense donc que tout ce que tu perds ici tu peux le retrouver dans le ciel, où se revoient les âmes pardonnées.

Cet effort surhumain dessécha le gosier de cette héroïque fille. Elle fit comme sa mère, elle se tut; mais elle avait triomphé. Le criminel, jusqu'alors furieux de se voir arracher son bonheur par la justice, tressaillit à la sublime idée catholique si naïvement exprimée par sa sœur. Toutes les femmes, même une jeune paysanne comme Denise, savent trouver ces délicatesses; n'aiment-elles pas toutes à éterniser l'amour? Denise avait touché deux cordes bien sensibles. L'orgueil réveillé appela les autres vertus, glacées par tant de misère et frappées par le désespoir. Jean prit la main de sa sœur, il la baisa et la mit sur son cœur d'une manière profondément significative; il l'appuya tout à la fois doucement et avec force.

— Allons, dit-il, il faut renoncer à tout : voilà le dernier battement et la dernière pensée, recueille-les, Denise! Et il lui jeta un de ces regards par lesquels, dans les grandes circonstances, l'homme essaye d'imprimer son âme dans une autre âme.

Cette parole, cette pensée, étaient tout un testament. Tous ces legs inexprimés qui devaient être aussi fidèlement transmis que fidèlement demandés, la mère, la sœur, Jean et le prêtre les comprirent si bien, que tous se cachèrent les uns des autres pour ne pas se montrer leurs larmes et pour se garder le secret sur leurs idées. Ce peu de mots était l'agonie d'une passion, l'adieu d'une âme paternelle aux plus belles choses terrestres, en pressentant une renonciation catholique. Aussi le curé, vaincu par la majesté de toutes les grandes choses humaines, même criminelles, jugea-t-il de cette passion inconnue par l'étendue de la faute : il leva les yeux comme pour invoquer la grâce de Dieu. Là se révélaient les touchantes consolations et les tendresses infinies de la religion catholique, si humaine, si douce par la main qui descend jusqu'à l'homme pour lui expliquer la loi des mondes supérieurs, si terrible et divine par la main qu'elle lui tend pour le conduire au ciel. Mais Denise venait d'indiquer mystérieusement au curé l'endroit par où le rocher céderait, la cassure par où se précipiteraient les eaux du repentir. Tout à coup ramené par les souvenirs qu'il évoquait ainsi, Jean jeta le cri glacial de l'hyène surprise par des chasseurs.

— Non, non, s'écria-t-il en tombant à genoux, je veux vivre. Ma mère, prenez ma place, donnez-moi vos habits, je saurai m'évader. Grâce! grâce! allez voir le roi, dites-lui...

Il s'arrêta, laissa passer un rugissement horrible, et s'accrocha violemment à la soutane du curé.

— Partez, dit à voix basse M. Bonnet aux deux femmes accablées.

Jean entendit cette parole, il releva la tête, regarda sa mère, sa sœur, et leur baisa les pieds.

— Disons-nous adieu, ne revenez plus, laissez-moi seul avec M. Bonnet, ne vous inquiétez plus de moi, leur dit-il en serrant sa mère et sa sœur par une étreinte où il semblait vouloir mettre toute sa vie. — Comment ne meurt-on pas de cela? dit Denise à sa mère en atteignant au guichet.

Il était environ huit du soir quand cette séparation eut lieu. A la porte de la prison, les deux femmes trouvèrent l'abbé de Rastignac, qui leur demanda des nouvelles du prisonnier.

— Il se réconciliera sans doute avec Dieu, dit Denise. Si le repentir n'est pas encore venu, il est bien proche.

L'évêque apprit alors quelques instants après que le clergé triompherait en cette occasion, et que le condamné marcherait au supplice dans les sentiments religieux les plus édifiants. L'évêque, auprès de qui se trouvait le procureur général, manifesta le désir de voir le curé. M. Bonnet ne vint pas à l'évêché avant minuit. L'abbé Gabriel, qui faisait souvent le voyage de l'évêché à la geôle, jugea nécessaire de prendre le curé dans la voiture de l'évêque; car le pauvre prêtre était dans un état d'abattement qui ne lui permettait pas de se servir de ses jambes. La perspective de sa rude journée le lendemain et les combats secrets dont il avait été témoin, le spectacle du complet repentir qui avait enfin foudroyé son ouaille longtemps rebelle quand le grand calcul de l'éternité lui fut démontré, tout s'était réuni pour briser M. Bonnet, dont la nature nerveuse, électrique, se mettait facilement à l'unisson des malheurs d'autrui. Les âmes qui ressemblent à cette belle âme épousent si vivement les impressions, les misères, les passions, les souffrances de ceux auxquels elles s'intéressent, qu'elles les ressentent en effet, mais d'une manière horrible, en ce qu'elles peuvent en mesurer l'étendue qui échappe aux gens aveuglés par l'intérêt du cœur ou par le paroxysme des douleurs. Sous ce rapport, un prêtre comme M. Bonnet est un artiste qui sent, au lieu d'être un artiste qui juge. Quand le curé se trouva dans le salon de l'évêque, entre les deux grands vicaires, l'abbé de Rastignac, M. de Grandville et le procureur général, il crut entrevoir qu'on attendait quelque nouvelle chose de lui.

—Monsieur le curé, dit l'évêque, avez-vous obtenu quelques aveux que vous puissiez confier à la justice pour l'éclairer, sans manquer à vos devoirs?—Monseigneur, pour donner l'absolution à ce pauvre enfant égaré, je n'ai pas seulement attendu que son repentir fût aussi sincère et aussi entier que l'Église puisse le désirer, j'ai encore exigé que la restitution de l'argent eût lieu. — Cette restitution, dit le procureur général, m'amenait chez monseigneur; elle se fera de manière à donner des lumières sur les parties obscures de ce procès. Il y a certainement des complices. — Les intérêts de la justice humaine, reprit le curé, ne sont pas ceux qui me font agir. J'ignore où, comment se fera la restitution, mais elle aura lieu. En m'appelant auprès d'un de mes paroissiens, monseigneur m'a replacé dans les conditions absolues qui donnent aux curés, dans l'étendue de leur paroisse, les droits qu'exerce monseigneur dans son diocèse, sauf le cas de discipline et d'obéissance ecclésiastiques. — Bien, dit l'évêque. Mais il s'agit d'obtenir du condamné des aveux volontaires en face de la justice. — Ma mission est d'acquérir une âme à Dieu, répondit M. Bonnet.

M. de Grancour haussa légèrement les épaules, mais l'abbé Dutheil hocha la tête en signe d'approbation.

— Tascheron veut sans doute sauver quelqu'un que la restitution ferait connaître, dit le procureur général. — Monsieur, répliqua le curé, je ne sais absolument rien qui puisse soit démentir soit autoriser votre soupçon. Le secret de la confession est d'ailleurs inviolable. — La restitution aura donc lieu? demanda l'homme de la justice. — Oui, monsieur, répondit l'homme de Dieu. — Cela me suffit, dit le procureur général, qui se fia sur l'habileté de la police pour saisir des renseignements, comme si les passions et l'intérêt personnel n'étaient pas plus habiles que toutes les polices.

Le surlendemain, jour du marché, Jean-François Tascheron fut conduit au supplice, comme le désiraient les âmes pieuses et politiques de la ville. Exemplaire de modestie et de piété, il baisait avec ardeur un crucifix que lui tendait M. Bonnet d'une main défaillante. On examina beaucoup le malheureux dont les regards furent espionnés par tous les yeux : les arrêterait-il sur quelqu'un dans la foule ou sur une maison? Sa discrétion fut complète, inviolable. Il mourut en chrétien, repentant et absous.

Le pauvre curé de Montégnac fut emporté sans connaissance au pied de l'échafaud, quoiqu'il n'eût pas aperçu la fatale machine.

Pendant la nuit, le lendemain, à trois lieues de Limoges, en pleine route, et dans un endroit désert, Denise, quoique épuisée de fatigue et de douleur, supplia son père de la laisser revenir à Limoges avec Louis-Marie Tascheron, l'un de ses frères.

— Que veux-tu faire encore dans cette ville? répondit brusquement le père en plissant son front et contractant ses sourcils. — Mon père, lui dit-elle à l'oreille, non-seulement nous devons payer l'avocat qui l'a défendu, mais encore il faut restituer l'argent qu'il a caché. — C'est juste, dit l'homme probe en mettant la main dans un sac de cuir qu'il portait sur lui. — Non, non, fit Denise, il n'est plus votre fils. Ce n'est pas à ceux qui l'ont maudit, mais à ceux qui l'ont béni, de récompenser l'avocat. — Nous vous attendrons au Havre, dit le père.

Denise et son frère rentrèrent en ville avant le jour, sans être vus. Quand, plus tard, la police apprit leur retour, elle ne put jamais savoir où ils s'étaient cachés. Denise et son frère montèrent vers les quatre heures à la haute ville en se coulant le long des murs. La pauvre fille n'osait lever les yeux, de peur de rencontrer des regards qui eussent vu tomber la tête de son frère. Après être allés chercher le curé Bonnet, qui, malgré sa faiblesse, consentit à servir de père et de tuteur à Denise en cette circonstance, ils se rendirent chez l'avocat, qui demeurait rue de la Comédie.



L'abbé Bonnet.

— Bonjour, mes pauvres enfants, dit l'avocat en saluant M. Bonnet, à quoi puis-je vous être utile? Vous voulez peut-être me charger de réclamer le corps de votre frère

— Non, monsieur, dit Denise en pleurant à cette idée qui ne lui était pas venue, je viens pour nous acquitter envers vous, autant que l'argent peut acquitter une dette éternelle.

— Asseyez-vous donc, dit l'avocat en remarquant alors que Denise et le curé restaient debout.

Denise se retourna pour prendre dans son corset deux billets de cinq cents francs, attachés avec un épingle à sa chemise, et s'assit en les présentant au défenseur de son frère. Le curé jetait sur l'avocat un regard étincelant qui se mouilla bientôt.

— Gardez, dit l'avocat, gardez cet argent pour vous, ma pauvre fille, les riches ne payent pas si généreusement une cause perdue. — Monsieur, dit Denise, il m'est impossible de vous obéir. — L'argent ne vient donc pas de vous? demanda vivement l'avocat. — Pardonnez-moi, répondit-elle en regardant M. Bonnet pour savoir si Dieu ne s'offensait pas de ce mensonge.

Le curé tenait ses yeux baissés.

— Eh bien! dit l'avocat en gardant un billet de cinq cents francs et tendant l'autre au curé, je partage avec les pauvres. Maintenant, Denise, échangez ceci, qui certes est bien à moi, dit-il en lui présentant l'autre billet, contre votre cordon de velours et votre croix d'or. Je suspendrai la croix à ma cheminée en souvenir du plus pur et du meilleur cœur de jeune fille que j'observerai sans doute dans ma vie d'avocat. — Je vous la donnerai sans vous la vendre, s'écria Denise en ôtant sa jeannette et la lui offrant. — Eh bien! dit le curé, monsieur, j'accepte les cinq cents francs pour servir à l'exhumation et au transport de ce pauvre enfant dans le cimetière de Montégnac; Dieu sans doute lui a pardonné, Jean pourra se lever avec tout mon troupeau au grand jour où les justes et les repentis seront appelés à la droite du Père. — D'accord, dit l'avocat. Il prit la main de Denise, et l'attira vers lui pour la baiser au front; mais ce mouvement avait un autre but. — Mon enfant, lui dit-il, personne n'a de billets de cinq cents francs à Montégnac; ils sont assez rares à Limoges, où personne ne les reçoit sans escompte; cet argent vous a donc été donné; vous ne me direz pas par qui, je ne vous le demande pas; mais écoutez-moi : s'il vous reste quelque chose à faire dans cette ville relativement à votre pauvre frère, prenez garde! M. Bonnet, vous et votre frère, vous serez surveillés par des espions. Votre famille est partie, on le sait. Quand on vous verra ici, vous serez entourés sans que vous puissiez vous en douter. — Hélas! dit-elle, je n'ai plus rien à faire ici. — Elle est prudente, se dit l'avocat en la reconduisant. Elle est avertie, ainsi qu'elle s'en tire.

Dans les derniers jours du mois de septembre, qui furent aussi chauds que des jours d'été, l'évêque avait donné à dîner aux autorités de la ville. Parmi les invités se trouvaient le procureur du roi et le premier avocat général. Quelques discussions animèrent la soirée et la prolongèrent jusqu'à une heure indue. On joua au whist et au trictrac, le jeu qu'affectionnent les évêques. Vers onze heures du soir, le procureur du roi se trouvait sur les terrasses supérieures. Du coin où il était, il aperçut une lumière dans cette île qui, par un certain soir, avait attiré l'attention de l'abbé Gabriel et de l'évêque, l'île de Véronique enfin; cette lueur lui rappela les mystères inexpliqués du crime commis par Tascheron. Puis, ne trouvant aucune raison pour qu'on fît du feu sur la Vienne à cette heure, l'idée secrète qui avait frappé l'évêque et son secrétaire le frappa d'une lueur aussi subite que l'était celle de l'immense foyer qui brillait dans le lointain. — Nous avons tous été de grands sots! s'écria-t-il; mais nous tenons les complices. Il remonta dans le salon, chercha M. de Grandville, lui dit quelques mots à l'oreille, puis tous deux disparurent; mais l'abbé de Rastignac les suivit par politesse, il épia leur sortie, les vit se dirigeant vers la terrasse, et il remarqua le feu au bord de l'île. — Elle est perdue, pensa-t-il.

Les envoyés de la justice arrivèrent trop tard. Denise et Louis-Marie, à qui Jean avait appris à plonger, étaient bien au bord de la Vienne, à un endroit indiqué par Jean; mais Louis-Marie Tascheron avait déjà plongé quatre fois, et chaque fois il avait ramené vingt mille francs en or. La première somme était contenue dans un foulard noué par les quatre bouts. Ce mouchoir, aussitôt tordu pour en exprimer l'eau, avait été jeté dans un grand feu de bois mort allumé d'avance. Denise ne quitta le feu qu'après avoir vu l'enveloppe entièrement consumée. La seconde enveloppe était un châle, et la troisième un mouchoir de batiste. Au moment où elle jetait au feu la quatrième enveloppe, les gendarmes, accompagnés d'un commissaire de police, saisirent cette pièce importante, que Denise laissa prendre sans manifester la moindre émotion. C'était un mouchoir sur lequel,

malgré son séjour dans l'eau, il y avait quelques traces de sang. Questionnée aussitôt sur ce qu'elle venait de faire, Denise dit avoir retiré de l'eau l'or du vol d'après les indications de son frère ; le commissaire lui demanda pourquoi elle brûlait les enveloppes, elle répondit qu'elle accomplissait une des conditions imposées par son frère. Quand on demanda de quelle nature étaient ces enveloppes, elle répondit hardiment et sans aucun mensonge : — Un foulard, un mouchoir de batiste et un châle.

Le mouchoir qui venait d'être saisi appartenait à son frère.

Cette pêche et ses circonstances firent grand bruit dans la ville de Limoges. Le châle surtout confirma la croyance où l'on était que Tascheron avait commis son crime par amour. « — Après sa mort il la protége encore, dit une dame en apprenant ces dernières révélations si habilement rendues inutiles. — Il y a peut-être dans Limoges un mari qui trouvera chez lui un foulard de moins, mais il sera forcé de se taire, dit en souriant le procureur général. — Les erreurs de toilette deviennent si compromettantes, que je vais vérifier dès ce soir ma garde-robe, dit en souriant la vieille madame Perret. — Quels sont les jolis petits pieds dont la trace a été si bien effacée? demanda M. de Grandville. — Bah! peut-être ceux d'une femme laide, répondit le procureur général. — Elle a payé chèrement sa faute, reprit l'abbé de Grancour. — Savez-vous ce que prouve cette affaire? s'écria l'avocat général. Elle montre tout ce que les femmes ont perdu à la Révolution, qui a confondu les rangs sociaux. De pareilles passions ne se rencontrent plus que chez les hommes qui voient une énorme distance entre eux et leurs maîtresses. — Vous donnez à l'amour bien des vanités, répondit l'abbé Dutheil. — Que pense madame Graslin? dit le préfet. — Et que voulez-vous qu'elle pense? elle est accouchée, comme elle me l'avait dit, pendant l'exécution, et n'a vu personne depuis, car elle est dangereusement malade, » dit M. de Grandville.

Dans un autre salon de Limoges il se passait une scène presque comique. Les amis des des Vanneaulx venaient les féliciter sur la restitution de leur héritage. « — Eh bien? on aurait dû faire grâce à ce pauvre homme, disait madame des Vanneaulx. L'amour et non l'intérêt l'avait conduit là : il n'était ni vicieux ni méchant. — Il a été plein de délicatesse, dit le sieur des Vanneaulx, *et si je savais où est sa famille, je les obligerais*. C'est de braves gens, ces Tascheron. »

Quand, après la longue maladie qui suivit ses couches et qui la força de rester dans une retraite absolue et au lit, madame Graslin put se lever, vers la fin de l'année 1829, elle entendit alors parler à son mari d'une affaire assez considérable qu'il voulait conclure. La maison de Navarreins songeait à vendre la forêt de Montégnac et les domaines incultes qu'elle possédait à l'entour. Graslin n'avait pas encore exécuté la clause de son contrat de mariage par lequel il était tenu de placer la dot de sa femme en terres ; il avait préféré faire valoir la somme en banque et l'avait déjà doublée. A ce sujet, Véronique parut se souvenir du nom de Montégnac, et pria son mari de faire honneur à cet engagement en acquérant cette terre pour elle. M. Graslin désira beaucoup voir M. le curé Bonnet, afin d'avoir des renseignements sur la forêt et les terres que le duc de Navarreins voulait vendre, car le duc prévoyait la lutte horrible que le prince de Polignac préparait entre le libéralisme et la maison de Bourbon, et il en augurait fort mal ; aussi était-il un des opposants les plus intrépides au coup d'Etat. Le duc avait envoyé son homme d'affaires à Limoges, en le chargeant de céder devant une forte somme en argent, car il se souvenait trop bien de la révolution de 1789 pour ne pas mettre à profit les leçons qu'elle avait données à toute l'aristocratie. Cet homme d'affaires se trouvait depuis un mois face à face avec Graslin, le plus fin matois du Limousin, le seul homme signalé par tous les praticiens comme capable d'acquérir et de payer immédiatement une terre considérable. Sur un mot que lui écrivit l'abbé Dutheil, M. Bonnet accourut à Limoges et vint à l'hôtel Graslin. Véronique voulut prier le curé de dîner avec elle ; mais le banquier ne permit à M. Bonnet de monter chez sa femme qu'après l'avoir tenu dans son cabinet durant une heure, et avoir pris des renseignements qui le satisfirent si bien, qu'il conclut immédiatement l'achat de la forêt et des domaines de Montégnac pour cinq cent mille francs. Il acquiesça au désir de sa femme en stipulant que cette acquisition et toutes celles qui s'y rattacheraient étaient faites pour accomplir la clause de son contrat de mariage relative à l'emploi de la dot. Graslin s'exécuta d'autant plus volontiers, que cet acte de probité ne lui coûtait alors plus rien. Au moment où Graslin traitait, les domaines se composaient de la forêt de Montégnac qui contenait environ trente mille arpents inexploitables, des ruines du château, des jardins, et d'environ cinq mille arpents dans la plaine inculte qui se trouve en avant de Montégnac. Graslin fit aussitôt plusieurs acquisitions pour se rendre maître du premier pic de la chaîne des monts corréziens, où finit l'immense forêt dite de Montégnac. Depuis l'établissement des impôts, le duc de Navarreins ne touchait pas quinze mille francs par an de cette seigneurie, jadis une des plus riches mouvances du royaume, et dont les terres avaient échappé à la vente ordonnée par la Convention, autant par leur infertilité que par l'impossibilité reconnue de les exploiter.



L'évêque

Quand le curé vit la femme célèbre par sa piété, par son esprit, et de laquelle il avait entendu parler, il ne put retenir un geste de surprise. Véronique était alors arrivée à la troisième phase de sa vie, à celle où elle devait grandir par l'exercice des plus hautes vertus, et pendant laquelle elle fut une tout autre femme. A la madone de Raphaël, ensevelie à onze ans sous le manteau troué de la petite vérole, avait succédé la femme belle, noble, passionnée ; et de cette femme frappée par d'intimes malheurs il sortait une sainte. Le visage avait alors une teinte jaune semblable à celle qui colore les austères figures des abbesses célèbres par leurs macérations. Les tempes attendries s'étaient dorées ; les lèvres avaient pâli, on n'y voyait plus la rougeur de la grenade entr'ouverte, mais les froides teintes d'une rose de Bengale. Dans le coin des yeux, à la naissance du nez, les

douleurs avaient tracé deux places nacrées par où bien des larmes secrètes avaient cheminé. Les larmes avaient effacé les traces de la petite vérole et usé la peau. La curiosité s'attachait invinciblement à cette place où le réseau bleu des petits vaisseaux battait à coups précipités et se montrait grossi par l'affluence du sang qui se portait là, comme pour nourrir les pleurs. Le tour des yeux seul conservait des teintes brunes, devenues noires au-dessous et bistrées aux paupières horriblement ridées. Les joues étaient creuses, et leurs plis accusaient de graves pensées. Le menton, où dans la jeunesse une chair abondante recouvrait les muscles, s'était amoindri, mais au désavantage de l'expression, il révélait alors une implacable sévérité religieuse que Véronique exerçait seulement sur elle. A vingt-neuf ans, Véronique, obligée de se faire arracher une immense quantité de cheveux blancs, n'avait plus qu'une chevelure rare et grêle; ses couches avaient détruit ses cheveux, l'un de ses plus beaux ornements. Sa maigreur effrayait. Malgré les défenses de son médecin, elle avait voulu nourrir son fils. Le médecin triomphait dans la ville en voyant se réaliser tous les changements qu'il avait pronostiqués au cas où Véronique nourrirait malgré lui. — Voilà ce que produit une seule couche chez une femme, disait-il. Aussi adore-t-elle son enfant. J'ai toujours remarqué que les mères aiment leurs enfants en raison du prix qu'ils leur coûtent. Les yeux flétris de Véronique offraient néanmoins la seule chose qui fût restée jeune dans son visage : le bleu foncé de l'iris jetait un feu d'un éclat sauvage, où la vie semblait s'être réfugiée en désertant ce masque immobile et froid, mais animé par une pieuse expression dès qu'il s'agissait du prochain. Aussi la surprise, l'effroi du curé, cessèrent-ils à mesure qu'il expliquait à madame Graslin tout le bien qu'un propriétaire pouvait opérer à Montégnac en y résidant. Véronique redevint belle pour un moment, éclairée par les lueurs d'un avenir inespéré.

— J'irai, lui dit-elle. Ce sera mon bien. J'obtiendrai quelques fonds de M. Graslin, et je m'associerai vivement à votre œuvre religieuse. Montégnac sera fertilisé, nous trouverons des eaux pour arroser votre plaine inculte. Comme Moïse, vous frappez un rocher, il en sortira des pleurs.

Le curé de Montégnac, questionné par les amis qu'il avait à Limoges sur madame Graslin, en parla comme d'une sainte.

Le lendemain matin même de son acquisition, Graslin envoya un architecte à Montégnac. Le banquier voulut rétablir le château, les jardins, la terrasse, le parc, aller gagner la forêt par une plantation, et il mit à cette restauration une orgueilleuse activité.

Deux ans après, madame Graslin fut atteinte d'un grand malheur. En août 1830, Graslin, surpris par les désastres du commerce et de la banque, y fut enveloppé malgré sa prudence : il ne supporta ni l'idée d'une faillite, ni celle de perdre une fortune de trois millions, acquise par quarante ans de travaux : la maladie morale qui résulta de ses angoisses aggrava la maladie inflammatoire toujours allumée dans son sang, et il fut obligé de garder le lit. Depuis sa grossesse, l'amitié de Véronique pour Graslin s'était développée et avait renversé toutes les espérances de son admirateur, M. de Grandville; elle essaya de sauver son mari par la vigilance de ses soins, elle ne réussit qu'à prolonger pendant quelques mois le supplice de cet homme; mais ce répit fut très-utile à Grossetête, qui, prévoyant la fin de son ancien commis, lui demanda les renseignements nécessaires à une prompte liquidation de l'avoir. Graslin mourut en avril 1831, et le désespoir de sa veuve ne céda qu'à la résignation chrétienne. Le premier mot de Véronique fut pour abandonner sa propre fortune afin de solder les créanciers, mais celle de M. Graslin suffisait au delà. Deux mois après, la liquidation, à laquelle s'employa Grossetête, laissa à madame Graslin la terre de Montégnac et six cent soixante mille francs, toute sa fortune à elle; le nom de son fils resta donc sans tache : Graslin n'écornait la fortune de personne, pas même celle de sa femme. Francis Graslin eut encore environ une centaine de mille francs. M. de Grandville, à qui la grandeur d'âme et les qualités de Véronique étaient connues, se proposa; mais, à la surprise de tout Limoges, madame Graslin refusa le nouveau procureur général sous ce prétexte que l'Église condamnait les secondes noces. Grossetête, homme de grand sens et d'un coup d'œil sûr, donna le conseil à Véronique de placer en inscriptions sur le grand-livre le reliquat de sa fortune et de celle de M. Graslin, et il opéra lui-même immédiatement ce placement au mois de juillet dans celui des fonds français qui présentait les plus grands avantages, le trois pour cent, alors à cinquante francs. Francis eut donc six mille livres de rentes, et sa mère quarante mille environ. La fortune de Véronique était encore la plus belle du département. Quand tout fut réglé, madame Graslin annonça son projet de quitter Limoges pour aller vivre à Montégnac, auprès de M. Bonnet. Elle appela de nouveau le curé pour le consulter sur l'œuvre qu'il avait entreprise à Montégnac, et à laquelle elle voulait participer; mais il la dissuada généreusement de cette résolution en lui prouvant que sa place était dans le monde.

— Je suis née du peuple, et veux retourner au peuple, répondit-elle.

Le curé, plein d'amour pour son village, s'opposa d'autant moins alors à la vocation de madame Graslin, qu'elle s'était volontairement mise dans l'obligation de ne plus habiter Limoges en cédant l'hôtel Graslin à Grossetête, qui, pour se couvrir des sommes qui lui étaient dues, l'avait pris à toute sa valeur.

Le jour de son départ, vers la fin du mois d'août 1831, les nombreux amis de madame Graslin voulurent l'accompagner jusqu'au delà de la ville. Quelques-uns allèrent jusqu'à la première poste. Véronique était dans une calèche avec sa mère. L'abbé Dutheil, nommé depuis quelques jours à un évêché, se trouvait sur le devant de la voiture avec le vieux Grossetête. En passant sur la place d'Aine, Véronique éprouva une sensation violente : son visage se contracta de manière à laisser voir le jeu des muscles; elle serra son enfant sur elle par un mouvement convulsif que cacha la Sauviat en le lui prenant aussitôt, car la vieille mère semblait s'être attendue à l'émotion de sa fille. Le hasard voulut que madame Graslin vît la place où était jadis la maison de son père; elle serra vivement la main de la Sauviat, de grosses larmes roulèrent dans ses yeux, et se précipitèrent le long de ses joues. Quand elle eut quitté Limoges, elle y jeta un dernier regard, et parut éprouver une sensation de bonheur qui fut remarquée par tous ses amis. Quand le procureur général, ce jeune homme de vingt-cinq ans qu'elle refusait de prendre pour mari, lui baisa la main avec une vive expression de regret, le nouvel évêque remarqua le mouvement étrange par lequel le noir de la prunelle envahissait dans les yeux de Véronique le bleu qui, cette fois, fut réduit à n'être qu'un léger cercle. L'œil annonçait évidemment une violente révolution intérieure.

— Je ne le verrai donc plus! dit-elle à l'oreille de sa mère, qui reçut cette confidence sans que son vieux visage révélât le moindre sentiment.

La Sauviat était en ce moment observée par Grossetête, qui se trouvait devant elle; mais, malgré sa finesse, l'ancien banquier ne put deviner la haine que Véronique avait conçue contre ce magistrat, néanmoins reçu chez elle. En ce genre, les gens d'église possèdent une perspicacité plus étendue que celle des autres hommes; aussi l'évêque étonna-t-il Véronique par un regard de prêtre.

— Vous ne regretterez rien à Limoges? dit monseigneur à madame Graslin. — Vous le quittez, lui répondit-elle, et monsieur n'y reviendra plus que rarement, ajouta-t-elle en souriant à Grossetête, qui lui faisait ses adieux.

L'évêque conduisait Véronique jusqu'à Montégnac.

— Je devais cheminer en deuil sur cette route, dit-elle à l'oreille de sa mère en montant à pied la côte de Saint-Léonard.

La vieille, au visage âpre et ridé, se mit un doigt sur les lèvres en montrant l'évêque, qui regardait l'enfant avec une terrible attention. Ce geste, mais surtout le regard lumineux du prélat, causa comme un frémissement à madame Graslin. A l'aspect des vastes plaines qui étendent leurs nappes grises en avant de Montégnac, les yeux de Véronique perdirent de leur feu; elle fut prise de mélancolie. Elle aperçut alors le curé qui venait à sa rencontre, et le fit monter dans la voiture.

— Voilà vos domaines, madame, lui dit M. Bonnet en montrant la plaine inculte.

CHAPITRE IV.

Madame de Graslin à Montégnac.

En quelques instants, le bourg de Montégnac et sa colline, où les constructions neuves frappaient les regards, apparurent dorés par le soleil couchant et empreints de la poésie due au contraste de cette jolie nature jetée là comme une oasis au désert. Les yeux de madame Graslin s'emplirent de larmes; le curé lui montra une large trace blanche qui formait comme une balafre à la montagne.

— Voilà ce que mes paroissiens ont fait pour témoigner leur reconnaissance à leur châtelaine, dit-il en indiquant ce chemin. Nous pourrons monter en voiture au château. Cette rampe s'est achevée sans qu'il vous en coûte un sou, nous la planterons dans deux mois. Monseigneur peut deviner ce qu'il a fallu de peines, de soins et de dévouement pour opérer un pareil changement. — Ils ont fait cela? dit l'évêque. — Sans vouloir rien accepter, monseigneur. Les plus pauvres y ont mis la main, en sachant qu'il leur venait une mère.

Au pied de la montagne, les voyageurs aperçurent tous les habitants réunis qui tirent partir des boîtes, déchargèrent quelques fusils; puis les deux plus jolies filles, vêtues de blanc, offrirent à madame Graslin des bouquets et des fruits.

— Être reçue ainsi dans ce village!... s'écria-t-elle en serrant la main de M. Bonnet, comme si elle allait tomber dans un précipice.

La foule accompagna la voiture jusqu'à la grille d'honneur. De là, madame Graslin put voir son château, dont jusqu'alors elle n'avait

perçu que les masses. A cet aspect, elle fut comme épouvantée de
magnificence de sa demeure. La pierre est rare dans le pays : le
ranit qui se trouve dans les montagnes est extrêmement difficile à
iller. L'architecte, chargé par Graslin de rétablir le château, avait
onc fait de la brique l'élément principal de cette vaste construction,
e qui la rendit d'autant moins coûteuse, que la forêt de Montégnac
vait pu fournir et la terre et le bois nécessaires à la fabrication. La
harpente et la pierre de toutes les bâtisses étaient également sorties
e cette forêt. Sans ces économies, Graslin se serait ruiné. La ma-
ure partie des dépenses avait consisté en transports, en exploita-
ons et en salaires. Ainsi l'argent était resté dans le bourg et l'avait
ivifié. Au premier coup d'œil et de loin, le château présente une
norme masse rouge rayée de filets noirs produits par les joints, et
ordée de lignes grises ; car les fenêtres, les portes, les entablements,
s angles et les cordons de pierre à chaque étage, sont de granit
illé en pointes de diamant. La cour, qui dessine un ovale incliné
omme celle du château de Versailles, est entourée de murs en bri-
ues divisés par tableaux encadrés de bossages en granit. Au bas de
s murs règnent des massifs remarquables par le choix des arbustes,
us de verts différents. Deux grilles magnifiques, en face l'une de
autre, mènent, d'un côté, à une terrasse qui a vue sur Montégnac,
l'autre aux communs et à une ferme. La grande grille d'honneur,
laquelle aboutit la route qui venait d'être achevée, est flanquée de
eux jolis pavillons dans le goût du seizième siècle. La façade sur la
our, composée de trois pavillons, l'un au milieu, et séparé des deux
itres par deux corps de logis, est exposée au levant. La façade sur
s jardins, absolument pareille, est à l'exposition du couchant. Les
avillons n'ont qu'une fenêtre sur la façade, et chaque corps de logis
a trois. Le pavillon du milieu, disposé en campanile et dont les
ngles sont vermiculés, se fait remarquer par l'élégance de quelques
ulptures sobrement distribuées. L'art est timide en province, et
uoique, dès 1829, l'ornementation eût fait des progrès à la voix des
crivains, les propriétaires avaient alors peur de dépenses que le
anque de concurrence et d'ouvriers habiles rendaient assez formi-
ables. Le pavillon de chaque extrémité, qui a trois fenêtres de pro-
ndeur, est couronné par des toits très-élevés ornés de balustrades
granit, et, dans chaque pan pyramidal du toit, coupé à vive arête
ar une plate-forme élégante bordée de plomb et d'une galerie en
nte, s'élève une fenêtre élégamment sculptée. A chaque étage, les
nsoles de la porte et des fenêtres se recommandent d'ailleurs par
s sculptures copiées d'après celles des maisons de Gênes. Le pavil-
n, dont les trois fenêtres sont au midi, voit sur Montégnac ; l'autre,
lui du nord, regarde la forêt. De la façade du jardin, l'œil embrasse
partie de Montégnac où se trouvent les Tascherons, et plonge sur
route qui conduit au chef-lieu de l'arrondissement. La façade sur
cour jouit du coup d'œil que présentent les immenses plaines cer-
ées par les montagnes de la Corrèze du côté de Montégnac, mais
i finissent par la ligne perdue des horizons plans. Les corps de
gis n'ont, au-dessus du rez-de-chaussée, qu'un étage terminé par
s toits percés de mansardes dans le vieux style ; mais les deux pa-
llons de chaque bout sont élevés de deux étages. Celui du milieu
t coiffé d'un dôme écrasé semblable à celui des pavillons dits de
lorloge aux Tuileries ou au Louvre, et dans lequel se trouve une
ule pièce formant belvédère et ornée d'une horloge. Par économie,
utes les toitures avaient été faites en tuiles à gouttière, poids
norme que portent facilement les charpentes prises dans la forêt.
vant de mourir, Graslin avait projeté la route qui venait d'être
hevée par reconnaissance ; car cette entreprise, que Graslin appe-
it sa folie, avait jeté cinq cent mille francs dans la commune. Aussi
ontégnac s'était-il considérablement agrandi. Derrière les communs,
r le penchant de la colline, qui, vers le nord, s'adoucit en finissant
ns la plaine, Graslin avait commencé les bâtiments d'une ferme
nmense qui accusaient l'intention de tirer parti des terres incultes
la plaine. Six garçons jardiniers, logés dans les communs, et aux
rdres d'un concierge, jardinier en chef, continuaient en ce moment
s plantations, et achevaient les travaux que M. Bonnet avaient ju-
s indispensables. Le rez-de-chaussée de ce château, destiné tout
itier à la réception, avait été meublé avec somptuosité. Le premier
age se trouvait assez nu, la mort de M. Graslin ayant fait suspendre
s envois du mobilier.

— Ah ! monseigneur, dit madame Graslin à l'évêque après avoir
it le tour du château, moi qui comptais habiter une chaumière, le
uvre M. Graslin a fait des folies. — Et vous, dit l'évêque, vous al-
z faire des actes de charité ? ajouta-t-il après une pause, en remar-
iant le frisson que son mot causait à madame Graslin.

Elle prit le bras de sa mère, qui tenait Francis par la main, et alla
ule jusqu'à la longue terrasse au bas de laquelle est située l'église,
presbytère, et d'où les maisons du bourg se voient par étages. Le
ré s'empara de monseigneur Dutheil pour lui montrer les différen-
s faces de ce paysage. Mais les deux prêtres aperçurent bientôt, à
utre bout de la terrasse, Véronique et sa mère immobiles comme
s statues ; la vieille avait son mouchoir à la main, et s'essuyait les
ux ; la fille avait les mains étendues au-dessus de la balustrade, et
mblait indiquer l'église au-dessous.

— Qu'avez-vous, madame ? dit le curé à la vieille Sauviat. — Rien,
répondit madame Graslin, qui se retourna et fit quelques pas au-de-
vant des deux prêtres. Je ne savais pas que le cimetière dût être sous
mes yeux. — Vous pouvez le faire mettre ailleurs, la loi est pour
vous. — La loi ! dit-elle en laissant échapper ce mot comme un cri.

Là, l'évêque regarda encore Véronique. Fatiguée du regard noir
par lequel ce prêtre perçait le voile de chair qui lui couvrait l'âme,
et y surprenait le secret caché dans une des fosses de ce cimetière,
elle lui cria : « Eh bien ! oui. »

L'archevêque se posa la main sur les yeux et resta pensif, accablé
pendant quelques instants.

— Soutenez ma fille ! cria la vieille ; elle pâlit. — L'air est vif, il
m'a saisie, dit madame Graslin en tombant évanouie dans les bras
des deux ecclésiastiques, qui la portèrent dans une des chambres du
château.

Quand elle reprit connaissance, elle vit l'évêque et le curé priant
Dieu pour elle, tous deux à genoux.

— Puisse l'ange qui vous a visitée ne plus vous quitter, lui dit l'é-
vêque en la bénissant. Adieu, ma fille.

Ces mots firent fondre en larmes madame Graslin.

— Elle est donc sauvée ? s'écria la Sauviat. — Dans ce monde et
dans l'autre, ajouta l'évêque en se retournant avant de quitter la
chambre.

Cette chambre où la Sauviat avait fait porter sa fille est située au
premier étage du pavillon latéral dont les fenêtres regardent l'église,
le cimetière et le côté méridional de Montégnac. Madame Graslin
voulut y demeurer, et s'y logea tant bien que mal avec Aline et le
petit Francis. Naturellement la Sauviat resta près de sa fille. Quel-
ques jours furent nécessaires à madame Graslin pour se remettre des
violentes émotions qui l'avaient saisie à son arrivée ; sa mère la força
d'ailleurs de garder le lit pendant toutes les matinées. Le soir, Véro-
nique s'asseyait sur le banc de la terrasse, d'où ses yeux plongeaient
sur l'église, sur le presbytère et le cimetière. Malgré la sourde op-
position qu'y mit la vieille Sauviat, madame Graslin allait donc con-
tracter une habitude de maniaque en s'asseyant ainsi à la même
place et s'y abandonnant à une sombre mélancolie.

— Madame se meurt, dit Aline à la vieille Sauviat.

Averti par ces deux femmes, le curé, qui ne voulait pas s'imposer,
vint alors voir assidûment madame Graslin, dès qu'on lui eut indiqué
chez elle une maladie de l'âme. Ce vrai pasteur eut soin de faire ses
visites à l'heure où Véronique se posait à l'angle de la terrasse avec
son fils, en deuil tous deux. Le mois d'octobre commençait ; la nature
devenait sombre et triste. M. Bonnet, qui, dès l'arrivée de Véronique à
Montégnac, avait reconnu chez elle quelque grande plaie intérieure,
jugea prudent d'attendre la confiance entière de cette femme, qui devait
devenir sa pénitente. Un soir madame Graslin regarda le curé d'un
œil presque éteint par la fatale indécision observée chez les gens qui
caressent l'idée de la mort. Dès cet instant, M. Bonnet n'hésita plus,
et se mit en devoir d'arrêter les progrès de cette cruelle maladie
morale. Il y eut d'abord entre Véronique et le prêtre un combat de
paroles vides sous lesquelles ils se cachèrent leurs véritables pensées.
Malgré le froid, Véronique était en ce moment sur un banc de gra-
nit, et tenait Francis assis sur elle. La Sauviat était debout, appuyée
contre la balustrade en briques, et cachait à dessein la vue du cime-
tière. Aline attendait que sa maîtresse lui rendît l'enfant.

— Je croyais, madame, dit le curé, qui venait déjà pour la sep-
tième fois, que vous n'aviez que de la mélancolie ; mais, je le vois,
lui dit-il à l'oreille, c'est du désespoir ; ce sentiment n'est ni chrétien
ni catholique. — Eh ! répondit-elle en jetant au ciel un regard perçant
et laissant errer un sourire amer sur ses lèvres, quel sentiment l'E-
glise laisse-t-elle aux damnés, si ce n'est le désespoir ?

En entendant ce mot, le saint homme aperçut dans cette âme d'im-
menses étendues ravagées.

— Ah ! vous faites de cette colline votre enfer, quand elle devrait
être le calvaire d'où vous vous élancerez dans le ciel ! — Je n'ai plus
assez d'orgueil pour me mettre sur un pareil piédestal, répondit-elle
d'un ton qui révélait le profond mépris qu'elle avait pour elle-même.

Là, le prêtre, par une de ces inspirations qui sont si naturelles et si
abondantes chez ces belles âmes vierges, l'homme de Dieu prit l'en-
fant dans ses bras, le baisa au front et dit : « Pauvre petit ! » d'une
voix paternelle, en le rendant lui-même à la femme de chambre, qui
l'emporta.

La Sauviat regarda sa fille, et vit combien le mot de M. Bonnet
était efficace. Ce mot avait attiré des pleurs dans les yeux secs de Vé-
ronique. La vieille Auvergnate fit un signe au prêtre et disparut.

— Promenez-vous, dit M. Bonnet à Véronique en l'emmenant le
long de cette terrasse, à l'autre bout de laquelle se voyaient les Tas-
cherons. Vous m'appartenez ; je dois compte à Dieu de votre âme ma-
lade. — Laissez-moi me remettre de mon abattement, lui dit-elle. —
Votre abattement provient de méditations funestes, reprit-il vivement.
— Oui, dit-elle avec la naïveté de la douleur arrivée au point où
l'on ne garde plus de ménagements. — Je le vois, vous êtes tombée
dans l'abîme de l'indifférence ! s'écria-t-il. S'il est un degré de souf-

france physique où la pudeur expire, il est aussi un degré de souffrance morale où l'énergie de l'âme disparaît, je le sais.

Elle fut étonnée de trouver ces subtiles observations et cette pitié tendre chez M. Bonnet, mais, comme on l'a vu déjà, l'exquise délicatesse qu'aucune passion n'avait altérée chez cet homme lui donnait pour les douleurs de ses ouailles le sens maternel de la femme. Ce *mens divinior*, cette tendresse apostolique, met le prêtre au-dessus des autres hommes, et en fait un être divin. Madame Graslin n'avait pas encore assez pratiqué M. Bonnet pour avoir pu reconnaître cette beauté cachée dans l'âme comme une source, et d'où procèdent la grâce, la fraîcheur, la vraie vie.

— Ah! monsieur, s'écria-t-elle en se livrant à lui par un geste et par un regard comme en ont les mourants. — Je vous entends, reprit-il. Que faire? que devenir?

Ils marchèrent en silence le long de la balustrade en allant vers la plaine. Ce moment solennel parut propice à ce porteur de bonnes nouvelles, à cet homme de l'Évangile.

— Supposez-vous devant Dieu, dit-il à voix basse et mystérieusement, que lui diriez vous?...

Madame Graslin resta comme frappée par la foudre et frissonna légèrement. — Je lui dirais comme Jésus-Christ : « Mon père, vous m'avez abandonnée et j'ai succombé! » répondit-elle simplement et d'un accent qui fit venir les larmes aux yeux du curé. — Oh! Madeleine! voilà le mot que j'attendais, s'écria M. Bonnet, qui ne pouvait s'empêcher de l'admirer. Vous voyez, vous recourez à la justice de Dieu, vous l'invoquez! Écoutez-moi, madame. La religion est, par anticipation, la justice divine. L'Église s'est réservé le jugement de tous les procès de l'âme. La justice humaine est une faible image de la justice céleste, elle n'en est qu'une pâle imitation appliquée aux besoins de la société. — Que voulez-vous dire? — Vous n'êtes pas juge dans votre propre cause, vous relevez de Dieu, dit le prêtre; vous n'avez le droit ni de vous condamner, ni de vous absoudre. Dieu, ma fille, est un grand réviseur de procès. — Ah! fit-elle. — Il voit l'origine des choses là où nous n'avons vu que les choses elles-mêmes.

Véronique s'arrêta frappée de ces idées, toutes neuves pour elle.

— A vous, reprit le courageux prêtre, à vous dont l'âme est si grande, je dois d'autres paroles que celles dues à mes humbles paroissiens. Vous pouvez, vous dont l'esprit est si cultivé, vous élever jusqu'au sens divin de la religion catholique, exprimée par des images et par des paroles aux yeux des petits et des pauvres. Écoutez-moi bien, il s'agit ici de vous; car, malgré l'étendue du point de vue où je vais me placer pour un moment, ce sera bien votre cause. Le *droit*, inventé pour protéger les sociétés, est établi sur l'égalité. La société, qui n'est qu'un ensemble de faits, est basée sur l'inégalité. Il existe donc un désaccord entre le fait et le droit. La société doit-elle marcher réprimée ou favorisée par la loi? En d'autres termes, la loi doit-elle s'opposer au mouvement intérieur social pour maintenir la société, ou doit-elle être faite d'après ce mouvement pour la conduire? Depuis l'existence des sociétés, aucun législateur n'a osé prendre sur lui de décider cette question. Tous les législateurs se sont contentés d'analyser les faits, d'indiquer ceux blâmables ou criminels, et d'y attacher des punitions ou des récompenses. Telle est la loi humaine : elle n'a ni les moyens de prévenir les fautes, ni les moyens d'en éviter le retour chez ceux qu'elle a punis. La philanthropie est une sublime erreur, elle tourmente inutilement le corps, elle ne produit pas le baume qui guérit l'âme. Le philanthrope fait des projets, a des idées, en confie l'exécution à l'homme, au silence, au travail, à des consignes, à des choses muettes et sans puissance. La religion ignore ces imperfections, car elle a étendu la vie au delà de ce monde. En nous considérant tous comme déchus et dans un état de dégradation, elle a ouvert un inépuisable trésor d'indulgence; nous sommes tous plus ou moins avancés vers notre entière régénération, personne n'est infaillible, l'Église s'attend aux fautes et même aux crimes. Là où la société voit un criminel à retrancher de son sein, l'Église voit une âme à sauver. Bien plus!... inspirée de Dieu, qu'elle étudie et contemple, l'Église admet l'inégalité des forces, elle étudie la disproportion des fardeaux. Si elle vous trouve inégaux de cœur, de corps, d'esprit, d'aptitude, de valeur, elle vous rend tous égaux par le repentir. Là, l'égalité, madame, n'est plus un vain mot, car nous pouvons être, nous sommes tous égaux par les sentiments. Depuis le fétichisme informe des sauvages jusqu'aux gracieuses inventions de la Grèce, jusqu'aux profondes et ingénieuses doctrines de l'Égypte et des Indes, traduites par des cultes riants ou terribles, il est une conviction dans l'homme, celle de sa chute, de son péché, d'où vient partout l'idée des sacrifices et du rachat. La mort du Rédempteur, qui a racheté tout le genre humain, est l'image de ce que nous devons faire pour nous-mêmes : rachetons nos fautes! rachetons nos erreurs! rachetons nos crimes! Tout est rachetable : le catholicisme est dans cette parole; de là ses adorables sacrements qui aident au triomphe de la grâce et soutiennent le pécheur. Pleurer, madame, gémir comme la Madeleine dans le désert, n'est que le commencement, agir est la fin. Les monastères pleuraient et agissaient, ils priaient et civilisaient, ils ont été les moyens actifs de notre divine religion. Ils ont bâti, planté, cultivé l'Europe, tout en sauvant le trésor de nos connaissances et celui de la justice humaine, de la politique et des arts. On reconnaîtra toujours en Europe la place de ces centres radieux. La plupart des villes nouvelles sont filles d'un monastère. Si vous croyez que Dieu ait à vous juger, l'Église vous dit par ma voix que tout peut se racheter par les bonnes œuvres du repentir. Les grandes mains de Dieu pèsent à la fois le mal qui fut fait, et le trésor des bienfaits accomplis. Soyez à vous seule le monastère, vous pouvez en recommencer ici les miracles. Vos prières doivent être des travaux. De votre travail doit découler le bonheur de ceux au-dessus desquels vous ont mis votre fortune, votre esprit, tout, jusqu'à cette position naturelle, image de votre situation sociale.

En disant ces derniers mots, le prêtre et madame Graslin s'étaient retournés pour revenir sur leurs pas vers les plaines, et le curé put montrer et le village, au bas de la colline, et le château dominant le paysage. Il était alors quatre heures et demie. Un rayon de soleil jaunâtre enveloppait la balustrade, les jardins, illuminait le château, faisait briller le dessin des acrotères en fonte dorée, il éclairait la longue plaine partagée par la route, triste ruban gris qui n'avait pas ce feston que partout ailleurs les arbres y brodent des deux côtés. Quand Véronique et M. Bonnet eurent dépassé la masse du château, ils purent voir, par-dessus la cour, les écuries et les communs, la forêt de Montégnac, sur laquelle cette lueur glissait comme une caresse. Quoique ce dernier éclat du soleil couchant n'atteignît que les cimes, il permettait encore de voir parfaitement, depuis la colline où se trouve Montégnac jusqu'au premier pic de la chaîne des monts corréziens, les caprices de la magnifique tapisserie que fait une forêt en automne. Les chênes formaient des masses de bronze florentin; les noyers, les châtaigniers, offraient leurs tons de vert-de-gris; les arbres hâtifs brillaient par leur feuillage d'or, et toutes ces couleurs étaient nuancées par des places grises incultes. Les troncs des arbres entièrement dépouillés de feuilles montraient leurs colonnades blanchâtres. Ces couleurs rousses, fauves, grises, artistement fondues par les reflets pâles du soleil d'octobre, s'harmoniaient à cette plaine infertile, à cette immense jachère, verdâtre comme une eau stagnante. Une pensée du prêtre allait commenter ce beau spectacle, muet d'ailleurs : pas un arbre, pas un oiseau, la mort dans la plaine, le silence dans la forêt; çà et là, quelques fumées dans les chaumières du village. Le château semblait sombre comme sa maîtresse. Par une loi singulière, tout imite dans une maison celui qui y règne; son esprit y plane. Madame Graslin, frappée à l'entendement par les paroles du curé, et frappée au cœur par la conviction, atteinte dans sa tendresse par le timbre angélique de cette voix, s'arrêta tout à coup. Le curé leva le bras et montra la forêt. Véronique la regarda. — Ne trouvez-vous pas à ceci quelque ressemblance vague avec la vie sociale? A chacun sa destinée! Combien d'inégalités dans cette masse d'arbres! Les plus hauts perchés manquent de terre végétale et d'eau, ils meurent les premiers!... — Il en est que *la serpe de la femme qui fait du bois* arrête dans la grâce de leur jeunesse! dit-elle avec amertume. — Ne retombez plus dans ces sentiments, reprit le curé sévèrement, quoiqu'avec indulgence. Le malheur de cette forêt est de n'avoir pas été coupée, voyez-vous le phénomène que ses masses présentent?

Véronique, pour qui les singularités de la nature forestière étaient peu sensibles, arrêta, par obéissance, son regard sur la forêt, et le reporta doucement sur le curé.

— Vous ne remarquez pas, dit-il en devinant dans ce regard l'ignorance de Véronique, des lignes où les arbres de toute espèce sont encore verts? — Ah! c'est vrai, s'écria-t-elle. Pourquoi? — Là, reprit le curé, se trouve la fortune de Montégnac et la vôtre, une immense fortune que j'avais signalée à M. Graslin. Vous voyez les sillons de trois vallées, dont les eaux se perdent dans le torrent du Gabou. Ce torrent sépare la forêt de Montégnac de la commune, qui, de ce côté, touche à la nôtre. A sec en septembre et octobre, en novembre il donne beaucoup d'eau. Son eau, dont la masse serait facilement augmentée par des travaux dans la forêt, afin de ne rien laisser perdre et de réunir les plus petites sources, cette eau ne sert à rien; mais faites entre les deux collines du torrent un ou deux barrages pour la retenir, pour la conserver, comme à fait Riquet à Saint-Ferréol, où l'on pratiqua d'immenses réservoirs pour alimenter le canal du Languedoc, vous allez fertiliser cette plaine inculte avec de l'eau sagement distribuée dans des rigoles maintenues par des vannes, laquelle se boirait en temps utile dans ces terres, et dont le trop-plein serait d'ailleurs dirigé vers notre petite rivière. Vous aurez de beaux peupliers le long de tous vos canaux, et vous élèverez des bestiaux dans les plus belles prairies possibles. Qu'est-ce que l'herbe? du soleil et de l'eau. Il y a bien assez de terre dans ces plaines pour les racines du gramen; les eaux fourniront des rosées qui féconderont le sol, les peupliers s'en nourriront et arrêteront les brouillards, dont les principes seront pompés par toutes les plantes : tels sont les secrets de la belle végétation dans les vallées. Vous verrez un jour la vie, la joie, le mouvement, là où règne le silence, là où le regard s'attriste de l'infécondité. Ne sera-ce pas une belle

rière? Ces travaux n'occuperont-ils pas votre oisiveté mieux que les ensées de la mélancolie?

Véronique serra la main du curé, ne dit qu'un mot: mais ce mot it grand : — Ce sera fait, monsieur. — Vous concevez cette grande hose, reprit-il; mais vous ne l'exécuterez pas. Ni vous ni moi nous 'avons les connaissances nécessaires à l'accomplissement d'une penée qui peut venir à tous, mais qui soulève des difficultés immenses, ar, quoique simples et presque cachées, ces difficultés veulent les lus exactes ressources de la science. Cherchez donc dès aujourd'hui es instruments humains qui vous feront gagner dans douze ans six u sept mille louis de rente avec les six mille arpents que vous ferliserez ainsi. Ce travail rendra quelque jour Montégnac l'une des lus riches communes du département. La forêt ne vous rapporte ien encore; mais, tôt ou tard, la spéculation viendra chercher ces nagnifiques bois, trésors amassés par le temps, les seuls dont la production ne peut être ni hâtée ni remplacée par l'homme. L'Etat réera peut-être un jour lui-même des moyens de transport pour ette forêt, dont les arbres seront utiles à sa marine; mais il attendra ue la population de Montégnac, décuplée, exige sa protection, car Etat est comme la fortune : il ne donne qu'au riche. Cette terre era, dans ce temps, l'une des plus belles de la France, elle sera l'orueil de votre petit-fils, qui trouvera peut-être le château mesquin, elativement aux revenus. — Voilà, dit Véronique, un avenir pour na vie. — Une pareille œuvre peut racheter bien des fautes, dit le uré.

En se voyant compris, il essaya de frapper un dernier coup sur 'intelligence de cette femme : il avait deviné que, chez elle, l'intelligence menait au cœur, tandis que, chez les autres femmes, le cœur st, au contraire, le chemin de l'intelligence. — Savez-vous, lui dit-il près une pause, dans quelle erreur vous êtes? Elle le regarda timilement. — Votre repentir n'est encore que le sentiment d'une déaite essuyée, ce qui est horrible; c'est le désespoir de Satan, et tel tait peut-être le repentir des hommes avant Jésus-Christ; mais iotre repentir, à nous autres catholiques, est l'effroi d'une âme qui e heurte dans la mauvaise voie, et à qui, dans ce choc, Dieu s'est évélé! Vous ressemblez à l'Oreste païen, devenez saint Paul! — Votre parole vient de me changer entièrement! s'écria-t-elle. Mainenant, oh! maintenant, je veux vivre. — L'esprit a vaincu, se dit le nodeste prêtre, qui s'en alla joyeux. Il avait jeté une pâture au seret désespoir qui dévorait madame Graslin en donnant à son repenir la forme d'une belle et bonne action. Aussi Véronique écrivit-elle à M. Grossetête le lendemain même. Quelques jours après, elle reçut le Limoges trois chevaux de selle envoyés par ce vieil ami. M. Bonnet avait offert à Véronique, sur sa demande, le fils du maître de poste, un jeune homme enchanté de se mettre au service de madame Graslin, et de gagner une cinquantaine d'écus. Ce jeune garçon, à figure ronde, aux yeux et aux cheveux noirs, petit, découplé, nommé Maurice Champion, plut à Véronique et fut aussitôt mis en fonctions. Il devait accompagner sa maîtresse dans ses excursions et avoir soin des chevaux de selle.

Le garde général de Montégnac était un ancien maréchal des logis le la garde royale, né à Limoges, et que M. le duc de Navarreins avait envoyé d'une de ses terres à Montégnac pour en étudier la vaeur et lui transmettre des renseignements, afin de savoir quel parti on en pouvait tirer. Jérôme Colorat n'y vit que des terres incultes et nfertiles, des bois inexploitables à cause de la difficulté des transports, un château en ruines, et d'énormes dépenses à faire pour y établir une habitation et des jardins. Effrayé surtout des clairières semées de roches granitiques qui nuançaient de oin cette immense forêt, ce probe mais inintelligent serviteur fut la cause de la vente le ce bien.

— Colorat, dit madame Graslin à son garde, qu'elle fit venir, à compter de demain, je monterai vraisemblablement à cheval tous les matins. Vous devez connaître les différentes parties de terres qui dépendent de ce domaine et celles que M. Graslin y a réunies; vous me les indiquerez, je veux tout visiter par moi-même.

Les habitants du château apprirent avec joie le changement qui s'opérait dans la conduite de Véronique. Sans en avoir reçu l'ordre, Aline chercha, d'elle-même, la vieille amazone noire de sa maîtresse, et la mit en état de servir. Le lendemain, la Sauviat vit avec un indicible plaisir sa fille habillée pour monter à cheval. Guidée par son garde et par Champion, qui allèrent en consultant leurs souvenirs, car les sentiers étaient à peine tracés dans ces montagnes inhabitées, madame Graslin se donna pour tâche de parcourir seulement les cimes sur lesquelles s'étendaient ses bois, afin d'en connaître les versants et de se familiariser avec les ravins, chemins naturels qui déchiraient cette longue arête. Elle voulait mesurer sa tâche, étudier la nature des courants et trouver les éléments de l'entreprise signalée par le curé. Elle suivait Colorat, qui marchait en avant, et Champion allait à quelques pas d'elle.

Tant qu'elle chemina dans des parties pleines d'arbres, en montant et descendant tour à tour ces ondulations de terrain si rapprochées dans les montagnes en France, Véronique fut préoccupée par les merveilles de la forêt. C'était des arbres séculaires dont les premiers l'étonnèrent, et auxquels elle finit par s'habituer; puis de hautes futaies naturelles, ou, dans une clairière, quelque pin solitaire d'une hauteur prodigieuse; enfin, chose plus rare, un de ces arbustes nains partout ailleurs, mais qui, par des circonstances curieuses, atteignent des développements gigantesques et sont quelquefois aussi vieux que le sol. Elle ne voyait pas sans une sensation inexprimable une nuée roulant sur des roches nues. Elle remarquait les sillons blanchâtres faits par les ruisseaux de neige fondue, et qui, de loin ressemblent à des cicatrices. Après une gorge sans végétation, elle admirait, dans les flancs exfoliés d'une colline rocheuse, des châtaigniers centenaires, aussi beaux que des sapins des Alpes. La rapidité de sa course lui permettait d'embrasser, presque à vol d'oiseau, tantôt de vastes sables mobiles, des fondrières meublées d'arbres épars, des granits renversés, des roches pendantes, des vallons obscurs, des places étendues pleines de bruyères encore fleuries, et d'autres desséchées; tantôt des solitudes âpres où croissaient des genévriers, des câpriers; tantôt des prés à herbe courte, des morceaux de terre engraissée par un limon séculaire; enfin les tristesses, les splendeurs, les choses douces, fortes, les aspects singuliers de la nature montagnarde au centre de la France. Et, à force de voir ces tableaux variés de formes, mais animés par la même pensée, la profonde tristesse exprimée par cette nature à la fois sauvage et ruinée, abandonnée, infertile, la gagna et répondit à ses sentiments cachés. Et, lorsque, par une échancrure, elle aperçut les plaines à ses pieds, quand elle eut à gravir quelque aride ravine entre les sables et les pierres de laquelle avaient poussé des arbustes rabougris, et que ce spectacle revint de moments en moments, l'esprit de cette nature austère la frappa, lui suggéra des observations neuves pour elle et excitées par les significations de ces divers spectacles. Il n'est pas un site de forêt qui n'ait sa signification; pas une clairière, pas un fourré qui ne présente des analogies avec le labyrinthe des pensées humaines. Quelle personne, parmi les gens dont l'esprit est cultivé, ou dont le cœur a reçu des blessures, peut se promener dans une forêt sans que la forêt lui parle? Insensiblement, il s'en élève une voix ou consolante ou terrible, mais plus souvent consolante que terrible. Si l'on recherchait bien les causes de la sensation, à la fois grave, simple, douce, mystérieuse, qui vous y saisit, peut-être la trouverait-on dans le spectacle sublime et ingénieux de toutes ces créatures obéissant à leurs destinées, et immuablement soumises. Tôt ou tard le sentiment écrasant de la permanence de la nature vous emplit le cœur, vous remue profondément, et vous finissez par y être inquiets de Dieu. Aussi Véronique recueillit-elle dans le silence de ces cimes, dans la senteur des bois, dans la sérénité de l'air, comme elle le dit le soir à M. Bonnet, la certitude d'une clémence auguste. Elle entrevit la possibilité d'un ordre de faits plus élevés que celui dans lequel avaient jusqu'alors tourné ses rêveries. Elle sentit une sorte de bonheur. Elle n'avait pas, depuis longtemps, éprouvé tant de paix. Devait-elle ce sentiment à la similitude qu'elle trouvait entre ces paysages et les endroits épuisés, desséchés de son âme? Avait-elle vu ces troubles de la nature avec une sorte de joie en pensant que la matière était punie là, sans avoir péché? Certes, elle fut puissamment émue, car, à plusieurs reprises, Colorat et Champion se la montrèrent comme s'ils la trouvaient transfigurée. Dans un certain endroit, Véronique aperçut dans les roides pentes des torrents je ne sais quoi de sévère. Elle se surprit à désirer d'entendre l'eau bruissant dans ces ravines ardentes. — Toujours aimer! pensa-t-elle. Honteuse de ce mot, qui lui fut jeté comme par une voix, elle poussa son cheval avec témérité vers le premier pic de la Corrèze, où, malgré l'avis de ses deux guides, elle s'élança. Elle atteignit seule au sommet de ce piton, nommé la *Roche-Vive*, et y resta pendant quelques instants occupée à voir tout le pays. Après avoir entendu la voix secrète de tant de créations qui demandaient à vivre, elle reçut en elle-même un coup qui la détermina à déployer pour son œuvre cette persévérance tant admirée et dont elle donna tant de preuves. Elle attacha son cheval par la bride à un arbre, alla s'asseoir sur un quartier de roche, en laissant errer ses regards sur cet espace où la nature se montrait marâtre, et ressentit dans son cœur les mouvements maternels qu'elle avait jadis éprouvés en regardant son enfant. Préparée à recevoir la sublime instruction que présentait ce spectacle par les méditations presque involontaires qui, selon sa belle expression, avaient vanné son cœur, elle s'y éveilla d'une léthargie. Elle comprit alors, dit-elle au curé, que nos âmes devaient être labourées aussi bien que la terre. Cette vaste scène était éclairée par le pâle soleil du mois de novembre. Déjà quelques nuées grises chassées par un vent froid venaient de l'ouest. Il était environ trois heures; Véronique avait mis quatre heures à venir là; mais, comme tous ceux qui sont dévorés par une profonde misère intime, elle ne faisait aucune attention aux circonstances extérieures. En ce moment sa vie véritablement s'agrandissait du mouvement sublime de la nature.

— Ne restez pas plus longtemps là, madame, lui dit un homme dont la voix la fit tressaillir; vous ne pourriez plus retourner nulle part, car vous êtes séparée par plus de deux lieues de toute habitation; à la nuit, la forêt est impraticable; mais ces dangers ne sont rien en comparaison de celui qui vous attend ici. Dans quelques

instants il fera sur ce pic un froid mortel dont la cause est inconnue, et qui a déjà tué plusieurs personnes.

Madame Graslin aperçut au-dessous d'elle une figure presque noire de hâle où brillaient deux yeux qui ressemblaient à deux langues de feu. De chaque côté de cette face pendait une large nappe de cheveux bruns, en dessous s'agitait une barbe en éventail. L'homme soulevait respectueusement un de ces énormes chapeaux à larges bords que portent les paysans au centre de la France, et montrait un de ces fronts dégarnis, mais superbes, par lesquels certains pauvres se recommandaient à l'attention publique. Véronique n'eut pas la moindre frayeur : elle était dans une de ces situations où, pour les femmes, cessent toutes les petites considérations qui les rendent peureuses.

— Comment vous trouvez-vous là ? lui dit-elle. — Mon habitation est à peu de distance, répondit l'inconnu. — Et que faites-vous dans ce désert ? demanda Véronique. — J'y vis. — Mais comment et de quoi ? — On me donne une petite somme pour garder toute cette partie de la forêt, dit-il en montrant le versant du pic opposé à celui qui regardait les plaines de Montégnac.

Madame Graslin aperçut alors le canon d'un fusil et vit un carnier. Si elle avait eu des craintes, elle eût été dès lors rassurée.

— Vous êtes garde ? — Non, madame ; pour être garde, il faut pouvoir prêter serment, et, pour le prêter, il faut jouir de tous ses droits civiques... — Qui êtes-vous donc ? — Je suis Farrabesche, dit l'homme avec une profonde humilité en abaissant les yeux vers la terre.

Madame Graslin, à qui ce nom ne disait rien, regarda cet homme et observa dans sa figure, excessivement douce, des signes de férocité cachée : les dents mal rangées imprimaient à la bouche, dont les lèvres étaient d'un rouge de sang, un tour plein d'ironie et de mauvaise audace ; les pommettes, brunes et saillantes, offraient je ne sais quoi d'animal. Cet homme avait la taille moyenne, les épaules fortes, le cou rentré, très-court, gros, les mains larges et velues des gens violents et capables d'abuser de ces avantages d'une nature bestiale. Ses dernières paroles annonçaient d'ailleurs quelque mystère auquel son attitude, sa physionomie et sa personne prêtaient un sens terrible.

— Vous êtes donc à mon service ? lui dit d'une voix douce Véronique.

— J'ai donc l'honneur de parler à madame Graslin ? dit Farrabesche.

— Oui, mon ami, répondit-elle.

Farrabesche disparut avec la rapidité d'une bête fauve, après avoir jeté sur sa maîtresse un regard plein de crainte. Véronique s'empressa de remonter à cheval et alla rejoindre ses deux domestiques, qui commençaient à concevoir des inquiétudes sur elle, car on connaissait dans le pays l'inexplicable insalubrité de la *Roche Vive*. Colorat pria sa maîtresse de descendre par une petite vallée qui conduisait dans la plaine. « Il serait, dit-il, dangereux de revenir par les hauteurs où les chemins déjà si peu frayés se croisaient, et où, malgré sa connaissance du pays, il pourrait se perdre. » Une fois en plaine, Véronique ralentit le pas de son cheval.

— Quel est ce Farrabesche que vous employez ? dit-elle à son garde général. — Madame l'a rencontré ? s'écria Colorat. — Oui, mais il s'est enfui. — Le pauvre homme ! peut-être ne sait-il pas combien madame est bonne. — Enfin qu'a-t-il fait ? — Mais, madame, Farrabesche est un assassin, répondit naïvement Champion. — On lui a donc fait grâce, à lui ? demanda Véronique d'une voix émue. — Non, madame, répondit Colorat. Farrabesche a passé aux assises ; il a été condamné à dix ans de travaux forcés ; il a fait son temps, et il est revenu du bagne en 1827. Il doit la vie à M. le curé, qui l'a décidé à se livrer. Condamné à mort par contumace, tôt ou tard il eût été pris, et son cas n'eût pas été bon. M. Bonnet est allé le trouver tout seul, au risque de se faire tuer. On ne sait pas ce qu'il a dit à Farrabesche. Ils sont restés seuls pendant deux jours ; le troisième il l'a ramené à Tulle, où l'autre s'est livré. M. Bonnet est allé voir un bon avocat, lui a recommandé la cause de Farrabesche ; Farrabesche en a été quitte pour dix ans de fers, et M. le curé l'a visité dans sa prison. Ce gars-là, qui était la terreur du pays, est devenu doux comme une jeune fille ; il s'est laissé emmener au bagne tranquillement. A son retour, il est venu s'établir ici sous la protection de M. le curé ; personne ne lui dit plus haut que son nom, il va tous les dimanches et les jours de fêtes aux offices, à la messe. Quoiqu'il ait sa place parmi nous, il se tient le long d'un mur, tout seul. Il fait ses dévotions de temps en temps ; mais, à la sainte table, il se met aussi à l'écart. — Et cet homme a tué un autre homme ? — Un, dit Colorat, il en a bien tué plusieurs ! Mais c'est un bon homme tout de même ! — Est-ce possible ? s'écria Véronique, qui, dans sa stupeur, laissa tomber la bride sur le cou de son cheval. — Voyez-vous, madame, reprit le garde, qui ne demandait pas mieux que de raconter cette histoire, Farrabesche a peut-être eu raison dans le principe ; il était le dernier des Farrabesche, une vieille famille de la Corrèze, quoi ! Son frère aîné, le capitaine Farrabesche, est donc mort dix ans auparavant en Italie, à Montenotte, capitaine à vingt-deux ans. Était-ce avoir du guignon ? Et un homme qui avait des moyens ; il savait lire et écrire ; il se promettait d'être fait général. Il y eut des regrets dans la famille, et il y avait de quoi, vraiment ! Moi, qui, dans ce temps, étais avec l'autre, j'ai entendu parler de sa mort. Oh ! le capitaine Farrabesche a fait une belle mort : il a sauvé l'armée et le petit caporal ! Je servais déjà sous le général Steingel, un Allemand, c'est-à-dire un Alsacien, un fameux général ; mais il avait la vue courte, et ce défaut-là fut cause de sa mort, arrivée quelque temps après celle du capitaine Farrabesche. Le petit dernier, qui est celui-ci, avait donc six ans quand il entendit parler de la mort de son grand frère. Le second frère servait aussi, mais comme soldat ; il mourut sergent, premier régiment de la garde, un beau poste, à la bataille d'Austerlitz, où, voyez-vous, madame, on a manœuvré aussi tranquillement que dans les Tuileries... J'y étais aussi ! Oh ! j'ai eu du bonheur ; j'ai été de tout, sans attraper une blessure. Notre Farrabesche donc, quoiqu'il soit brave, se mit dans la tête de ne pas partir. Au fait, l'armée n'était pas saine pour cette famille-là. Quand le sous-préfet l'a demandé en 1811, il s'est enfui dans les bois ; réfractaire, quoi ! comme on les appelait. Pour lors, il s'est joint à un parti de chauffeurs, de gré ou de force ; mais enfin il a chauffé. Vous comprenez que personne autre que M. le curé ne sait ce qu'il a fait avec ces mâtins-là, parlant par respect ! Il s'est souvent battu avec les gendarmes et avec la ligne aussi. Enfin, il s'est trouvé dans sept rencontres... — Il passe pour avoir tué deux soldats et trois gendarmes, dit Champion. — Est-ce qu'on sait le compte ? il ne l'a pas dit, reprit Colorat. Enfin, madame, presque tous les autres ont été pris ; mais lui, dame ! jeune et agile, connaissant mieux le pays, il a toujours échappé. Ces chauffeurs-là se tenaient aux environs de Brives et de Tulle ; ils rabattaient souvent par ici, à cause de la facilité que Farrabesche avait de les cacher. En 1814, on ne s'est plus occupé de lui ; la conscription était abolie ; mais il a été forcé de passer l'année de 1815 dans les bois. Comme il n'avait pas ses aises pour vivre, il a encore aidé à arrêter la malle, dans la gorge, là-bas ; mais enfin, d'après l'avis de M. le curé, il s'est livré. Il n'a pas été facile de lui trouver des témoins ; personne n'osait déposer contre lui. Pour lors, son avocat et M. le curé ont tant fait, qu'il en a été quitte pour dix ans. Il a eu du bonheur, après avoir chauffé, car il a chauffé ! — — Mais qu'est-ce que c'était que de chauffer ? — Si vous le voulez, madame, je vais vous dire comment ils faisaient, autant que je le sais par les uns et les autres, car, vous comprenez, je n'ai point chauffé. Ça n'est pas beau ; mais la nécessité ne connaît point de loi. Donc, ils tombaient sept ou huit chez un fermier ou chez un propriétaire soupçonné d'avoir de l'argent ; ils vous allumaient du feu, soupaient au milieu de la nuit ; puis, entre la poire et le fromage, si le maître de la maison ne voulait pas leur donner la somme demandée, ils lui attachaient les pieds à la crémaillère, et ne les détachaient qu'après avoir reçu leur argent : voilà. Ils venaient masqués. Dans le nombre de leurs expéditions, il y en a eu de malheureuses. Dame ! il y a toujours des obstinés, des gens avares. Un fermier, le père Cochegrue, qui aurait bien tondu sur un œuf, s'est laissé brûler les pieds. Ah ben ! il en est mort. La femme de M. David, auprès de Brives, est morte des suites de la frayeur que ces gens-là lui ont faite, rien que d'avoir vu lier les pieds de son mari. « Donne-leur donc ce que tu as ! » qu'elle s'en allait lui disant. Il ne voulait pas ; elle leur a montré la cachette. Les chauffeurs ont été la terreur du pays pendant cinq ans ; mais mettez-vous bien dans la boule, pardon, madame ! que plus d'un fils de bonne maison était des leurs, et que c'est pas ceux-là qui se laissaient gober.

Madame Graslin écoutait sans répondre. Il y eut un moment de silence. Le petit Champion, jaloux d'amuser sa maîtresse, voulut dire ce qu'il savait de Farrabesche.

Il faut dire aussi à madame tout ce qui en est ; Farrabesche n'a pas son pareil à la course, ni à cheval. Il tue un bœuf d'un coup de poing ! Il porte sept cents, dà ! personne ne tire mieux que lui. Quand j'étais petit, on me racontait les aventures de Farrabesche. Un jour il est surpris avec trois de ses compagnons : ils se battent, bien ! deux sont blessés et le troisième meurt, bon ! Farrabesche se voit pris ; bah ! il saute sur le cheval d'un gendarme, en croupe, derrière l'homme, pique le cheval qui s'emporte ; le met au grand galop et disparaît en tenant le gendarme à bras-le-corps ; il le serrait si fort qu'à une certaine distance il a pu le jeter à terre, rester seul sur le cheval, et il s'évada maître du cheval ! Et il a eu le toupet de l'aller vendre à dix lieues au delà de Limoges. De ce coup, il resta pendant trois mois caché et introuvable. On avait promis cent louis à celui qui le livrerait. — Une autre fois, dit Colorat, à propos des cent louis promis pour lui par le préfet de Tulle, il les fit gagner à un de ses cousins, Giriex de Vizay. Son cousin le dénonça et eut l'air de le livrer ! Oh ! il le livra. Les gendarmes étaient bien heureux de le mener à Tulle. Mais il n'alla pas loin, on fut obligé de l'enfermer dans la prison de Lubersac, d'où il s'évada pendant la première nuit en profitant d'une percée qu'y avait faite un de ses complices, un nommé Gabilleau, un déserteur du 17ᵉ, exécuté à Tulle, et qui fut transféré avant la nuit où il comptait se sauver. Ces aventures donnaient à Farrabesche une fameuse couleur. La troupe avait ses affidés, vous

comprenez! D'ailleurs on les aimait les chauffeurs. Ah! dame! ces gens-là n'étaient pas comme ceux d'aujourd'hui? chacun de ces gaillards dépensait royalement son argent. Figurez-vous, madame, un soir, Farrabesche est poursuivi par des gendarmes, n'est-ce pas, eh! bien! il leur a échappé cette fois en restant pendant vingt-quatre heures dans la mare d'une ferme; il respirait de l'air par un tuyau de paille à fleur du fumier. Qu'est-ce que c'était que ce petit désagrément pour lui qui a passé des nuits au fin sommet des arbres où les moineaux se tiennent à peine, en voyant les soldats qui le cherchaient passant et repassant sous lui! Farrabesche a été l'un des cinq à six chauffeurs que la justice n'a pas pu prendre; mais, comme il était du pays et par force avec eux, enfin il n'avait fui que pour éviter la conscription, les femmes étaient pour lui, et c'est beaucoup! — Ainsi Farrabesche a bien certainement tué plusieurs hommes? dit encore madame Graslin. — Certainement, reprit Colorat, il a même, dit-on, tué le voyageur qui était dans la malle en 1812; mais le courrier, le postillon, les seuls témoins qui pussent le reconnaître, étaient morts lors de son jugement. — Pour le voler? dit madame Graslin. — Oh! ils ont tout pris; mais les vingt-cinq mille francs qu'ils ont trouvés étaient au gouvernement.

Madame Graslin chemina silencieusement pendant une lieue. Le soleil était couché, la lune éclairait la plaine grise, il semblait alors que ce fût la pleine mer. Il y eut un moment où Champion et Colorat regardèrent madame Graslin, dont le profond silence les inquiétait; ils éprouvèrent une violente sensation en lui voyant sur les joues deux traces brillantes, produites par d'abondantes larmes, elle avait les yeux rouges et remplis de pleurs qui tombaient goutte à goutte. — Oh! madame, dit Colorat, ne le plaignez pas! Le gars a eu du bon temps, il a eu de jolies maîtresses; et maintenant, quoique sous la surveillance de la haute police, il est protégé par l'estime et l'amitié de M. le curé; car il s'est repenti, sa conduite au bagne a été des plus exemplaires. Chacun sait qu'il est aussi honnête homme que le plus honnête d'entre nous; seulement il est fier, il ne veut pas s'exposer à recevoir quelque marque de répugnance, et il vit tranquillement en faisant du bien à sa manière. Il vous a mis de l'autre côté de la Roche-Vive une dizaine d'arpents en pépinières, et il plante dans la forêt aux places où il aperçoit la chance de faire venir un arbre; puis il émonde les arbres, il ramasse le bois mort, il fagote et tient le bois à la disposition des pauvres gens. Chaque pauvre, sûr d'avoir du bois tout fait, tout prêt, vient lui en demander au lieu d'en prendre et de faire du tort à vos bois, en sorte qu'aujourd'hui s'il chauffe le monde, il leur fait du bien! Farrabesche aime votre forêt, il en a soin comme de son bien. — Et il vit!... tout seul? s'écria madame Graslin qui se hâta d'ajouter les deux derniers mots. — Faites excuse, madame, il prend soin d'un petit garçon qui va sur quinze ans, dit Maurice Champion. — Ma foi oui, dit Colorat, car la Curieux a eu cet enfant-là quelque temps avant que Farrabesche se soit livré. — C'est son fils? dit madame Graslin. — Mais chacun le pense. — Et pourquoi n'a-t-il pas épousé cette fille? — Et comment? on l'aurait pris? Aussi quand la Curieux sut qu'il était condamné, la pauvre fille a-t-elle quitté le pays. —Était-elle jolie? — Oh! dit Maurice, ma mère prétend qu'elle ressemblait beaucoup, tenez... à une autre fille qui, elle aussi, a quitté le pays, à Denise Tascheron. — Il était aimé? dit madame Graslin. — Bah! parce qu'il chauffait, dit Colorat; les femmes aiment l'extraordinaire. Cependant rien n'a plus étonné le pays que cet amour-là. Catherine Curieux vivait sage comme une sainte Vierge, elle passait pour une perle de vertu dans son village, à Vizay, un fort bourg de la Corrèze, sur la ligne des deux départements. Son père et sa mère y sont fermiers de MM. Brézac. La Catherine Curieux avait bien ses dix-sept ans lors du jugement de Farrabesche. Les Farrabesche étaient une vieille famille du même pays, qui se sont établis sur les domaines de Montégnac; ils tenaient la ferme du village. Le père et la mère Farrabesche sont morts; mais les trois sœurs à la Curieux sont mariées, une à Aubusson, une à Limoges, une à Saint-Léonard. — Croyez-vous que Farrabesche sache où est Catherine? dit madame Graslin. — S'il le savait, il romprait son ban, oh! il irait... Dès son arrivée, il a fait demander par M. Bonnet le petit Curieux au père et à la mère qui en avaient soin; M. Bonnet le lui a obtenu tout de même. — Personne ne sait ce qu'elle est devenue. — Bah! dit Colorat, cette jeunesse s'est crue perdue! elle a eu peur de rester dans le pays! Elle est allée à Paris. Et qu'y fait-elle? Voilà le *hic*. La chercher là, c'est vouloir trouver une bille dans les cailloux de cette plaine!

Colorat montrait la plaine de Montégnac du haut de la rampe par laquelle montait alors madame Graslin, qui n'était plus qu'à quelques pas de la grille du château. La Sauviat inquiète, Aline, les gens, attendaient là, ne sachant que penser d'une si longue absence. —Eh bien! dit la Sauviat en aidant sa fille à descendre de cheval, tu dois être horriblement fatiguée? — Non, ma mère, dit madame Graslin d'une voix si altérée, que la Sauviat regarda sa fille et vit alors qu'elle avait beaucoup pleuré.

Madame Graslin rentra chez elle avec Aline, qui avait ses ordres pour tout ce qui concernait sa vie intérieure; elle s'enferma chez elle sans y admettre sa mère, et, quand la Sauviat voulut y venir, Aline dit à la vieille Auvergnate : « — Madame est endormie.»

Le lendemain Véronique partit à cheval accompagnée de Maurice seulement. Pour se rendre rapidement à la Roche-Vive, elle prit le chemin par lequel elle en était revenue la veille. En montant par le fond de la gorge qui séparait ce pic de la dernière colline de la forêt, car, vue de la plaine, la Roche-Vive semblait isolée, Véronique dit à Maurice de lui indiquer la maison de Farrabesche et de l'attendre en gardant les chevaux; elle voulut aller seule : Maurice la conduisit donc vers un sentier qui descend sur le versant de la Roche-Vive opposé à celui de la plaine, et lui montra le toit en chaume d'une habitation presque perdue à moitié de cette montagne, et au bas de laquelle s'étendent des pépinières. Il était alors environ midi. Une fumée légère qui sortait de la cheminée indiquait la maison, auprès de laquelle Véronique arriva bientôt; mais elle ne se montra pas tout d'abord. A l'aspect de cette modeste demeure assise au milieu d'un jardin entouré d'une haie en épines sèches, elle resta pendant quelques instants perdue en des pensées qui ne furent connues que d'elle. Au bas du jardin serpentent quelques arpents de prairies encloses d'une haie vive, et où, çà et là, s'étalent les têtes aplaties des pommiers, des poiriers et des pruniers. Au-dessus de la maison, vers le haut de la montagne où le terrain devient sablonneux, s'élèvent les cimes jaunies d'une superbe châtaigneraie. En ouvrant la porte à claire-voie faite en planches presque pourries qui sert de clôture, madame Graslin aperçut une étable, une petite basse-cour et tous les pittoresques, les vivants accessoires des habitations du pauvre, qui certes ont de la poésie aux champs. Quel être a pu voir sans émotions les linges étendus sur la haie, la botte d'oignons pendue au plancher, les marmites en fer qui sèchent, le banc de bois ombragé de chèvrefeuilles, et les joubarbes sur le faîte du chaume qui accompagnent presque toutes les chaumières en France et qui révèlent une vie humble, presque végétative?

Il fut impossible à Véronique d'arriver chez son garde sans être aperçue: deux beaux chiens de chasse aboyèrent aussitôt que le bruit de son amazone se fit entendre dans les feuilles sèches; elle prit la queue de cette large robe sous son bras, et s'avança vers la maison. Farrabesche et son enfant, qui étaient assis sur un banc de bois en dehors, se levèrent et se découvrirent tous deux, en gardant une attitude respectueuse, mais sans la moindre apparence de servilité.

— J'ai su, dit Véronique en regardant avec attention l'enfant, que vous preniez mes intérêts, j'ai voulu voir par moi-même votre maison, les pépinières, et vous questionner ici même sur les améliorations à faire. — Je suis aux ordres de madame, répondit Farrabesche.

Véronique, admira l'enfant qui avait une charmante figure, un peu hâlée, brune, mais très-régulière, un ovale parfait, un front purement dessiné, des yeux orange d'une vivacité excessive, des cheveux noirs, coupés sur le front et longs de chaque côté du visage. Plus grand que ne l'est ordinairement un enfant de cet âge, ce petit avait près de cinq pieds. Son pantalon était comme sa chemise en grosse toile écrue, son gilet de gros drap bleu très-usé avait des boutons de corne; il portait une veste de ce drap si plaisamment nommé velours de Maurienne et avec lequel s'habillent les savoyards, de gros souliers ferrés et point de bas. Ce costume était exactement celui du père; seulement, Farrabesche avait sur la tête un grand feutre de paysan et le petit avait sur la sienne un bonnet de laine brune. Quoique spirituelle et animée, la physionomie de cet enfant gardait sans effort la gravité particulière aux créatures qui vivent dans la solitude; il avait dû se mettre en harmonie avec le silence et la vie des bois. Aussi Farrabesche et son fils étaient-ils surtout développés du côté physique, ils possédaient les propriétés remarquables des sauvages : une vue perçante, une attention constante, un empire certain sur eux-mêmes, l'ouïe sûre, une agilité visible, une intelligente adresse. Au premier regard que l'enfant lança sur son père, madame Graslin devina une de ces affections sans bornes où l'instinct s'est trempé dans la pensée, et où le bonheur le plus agissant confirme et le vouloir de l'instinct et l'examen de la pensée.

— Voilà l'enfant dont on m'a parlé? dit Véronique en montrant le garçon. — Oui, madame. — Vous n'avez donc fait aucune démarche pour retrouver sa mère? demanda Véronique à Farrabesche en l'emmenant à quelques pas par un signe. — Madame ne sait sans doute pas qu'il m'est interdit de m'écarter de la commune sur laquelle je réside. — Et n'avez-vous jamais eu de nouvelles? — A l'expiration de mon temps, répondit-il, le commissaire me remit une somme de mille francs qui m'avait été envoyée par petites portions de trois en trois mois, et que les règlements ne permettaient pas de me donner avant le jour de ma sortie. J'ai pensé que Catherine pouvait seule avoir songé à moi, puisque ce n'était pas M. Bonnet; aussi ai-je gardé cette somme pour Benjamin. — Et les parents de Catherine? — Ils n'ont plus pensé à elle après son départ. D'ailleurs, ils ont fait assez en prenant soin du petit. — Eh bien! Farrabesche, dit Véronique en se retournant vers la maison, je ferai en sorte de savoir si Catherine vit encore, où elle est, et quel est son genre de vie... — Oh! quel qu'il soit, madame, s'écria doucement cet homme, je regarderai comme un bonheur de l'avoir pour femme. C'est à elle à se montrer difficile,

et non à moi. Notre mariage légitimerait ce pauvre garçon, qui ne soupçonne pas encore sa position.

Le regard que le père jeta sur le fils expliquait la vie de ces deux êtres abandonnés ou volontairement isolés : ils étaient tout l'un pour l'autre, comme deux compatriotes jetés dans un désert.

Ainsi vous aimez Catherine? demanda Véronique. — Je ne l'aimerais pas, madame, répondit-il, que dans ma situation elle est pour moi la seule femme qu'il y ait dans le monde.

Madame Graslin se retourna vivement et alla jusque sous la châtaigneraie, comme atteinte d'une douleur. Le garde crut qu'elle était saisie par quelque caprice, et n'osa la suivre. Véronique resta là pendant un quart d'heure environ, occupée en apparence à regarder le paysage. De là elle apercevait toute la partie de la forêt qui meuble ce côté de la vallée où coule le torrent, alors sans eau, plein de pierres, et qui ressemblait à un immense fossé, serré entre les montagnes boisées dépendant de Montégnac et une autre chaîne de collines parallèles, mais rapides, sans végétation, à peine couronnées de quelques arbres mal venus. Cette autre chaîne, où croissent quelques bouleaux, des genévriers et des bruyères d'un aspect assez désolé, appartient à un domaine voisin et au département de la Corrèze. Un chemin vicinal qui suit les inégalités de la vallée sert de séparation à l'arrondissement de Montégnac et aux deux terres. Ce revers assez ingrat, mal exposé, soutient, comme une muraille de clôture, une belle partie de bois qui s'étend sur l'autre versant de cette longue côte dont l'aridité forme un contraste complet avec celle sur laquelle est assise la maison de Farrabesche. D'un côté, des formes âpres et tourmentées; de l'autre, des formes gracieuses, des sinuosités élégantes; d'un côté, l'immobilité froide et silencieuse de terres infécondes, maintenues par des blocs de pierres horizontaux, par des roches nues et pelées, de l'autre, des arbres de différents verts, en ce moment dépouillés de feuillage pour la plupart, mais dont les beaux troncs droits et diversement colorés s'élancent de chaque pli de terrain, et dont les branchages se remuaient alors au gré du vent. Quelques arbres plus persistants que les autres, comme les chênes, les ormes, les hêtres, les châtaigniers, conservaient des feuilles jaunes, bronzées ou violacées.

Vers Montégnac, où la vallée s'élargit démesurément, les deux côtes forment un immense fer à cheval, et, de l'endroit où Véronique était allée s'appuyer à un arbre, elle put voir des vallons disposés comme les gradins d'un amphithéâtre où les cimes des arbres montent les unes au-dessus des autres comme des personnages. Ce beau paysage formait alors le revers de son parc, où depuis il fut compris. Du côté de la chaumière de Farrabesche, la vallée se rétrécit de plus en plus, et finit par un col d'environ cent pieds de large.

La beauté de cette vue, sur laquelle les yeux de madame Graslin erraient machinalement, la rappela bientôt à elle-même; elle revint vers la maison où le père et le fils restaient debout et silencieux sans chercher à s'expliquer la singulière absence de leur maîtresse.

Je suis Farrabesche, dit l'homme avec une profonde humilité. — PAGE 30.

Elle examina la maison qui, bâtie avec plus de soin que la couverture en chaume ne le faisait supposer, avait été sans doute abandonnée depuis le temps où les Navarreins ne s'étaient plus souciés de ce domaine. Plus de chasses, plus de gardes. Quoique cette maison fût inhabitée depuis plus de cent ans, les murs étaient bons; mais, de tous côtés, le lierre et les plantes grimpantes les avaient embrassés. Quand on lui eut permis d'y rester, Farrabesche avait fait couvrir le toit en chaume; il avait dallé lui-même à l'intérieur la salle, et y avait apporté tout le mobilier. Véronique, en entrant, aperçut deux lits de paysan, une grande armoire en noyer, une huche au pain, un buffet, une table, trois chaises, et sur les planches du buffet quelques plats en terre brune, enfin les ustensiles nécessaires à la vie. Au-dessus de la cheminée étaient deux fusils et deux carniers. Une quantité de choses faites par le père pour l'enfant causa le plus profond attendrissement à Véronique : un vaisseau armé, une chaloupe, une tasse en bois sculpté, une boîte en bois d'un magnifique travail, un coffret en marqueterie de paille, un crucifix et un chapelet superbes. Le chapelet était en noyaux de prunes, qui avaient sur chaque face une tête d'une admirable finesse : Jésus-Christ, les apôtres, la Madone, saint Jean-Baptiste, saint Joseph, sainte Anne, les deux Madeleines. — Je fais cela pour amuser le petit dans les longs soirs d'hiver, dit-il en ayant l'air de s'excuser.

Le devant de la maison est planté en jasmins, en rosiers à haute tige appliqués contre le mur, et qui fleurissent les fenêtres du premier étage inhabité, mais où Farrabesche serrait ses provisions; il avait des poules, des canards, deux porcs; il n'achetait que du pain, du sel, du sucre et quelques épiceries. Ni lui ni son fils ne buvaient de vin.

— Tout ce que l'on m'a dit de vous et ce que je vois, dit enfin madame Graslin à Farrabesche, me fait vous porter un intérêt qui ne sera pas stérile. — Je reconnais bien là M. Bonnet, s'écria Farrabesche d'un ton touchant. — Vous vous trompez, M. le curé ne m'a rien dit encore; le hasard ou Dieu peut-être a tout fait. — Oui, madame, Dieu, Dieu seul peut faire des merveilles pour un malheureux tel que moi. — Si vous avez été malheureux, dit madame Graslin assez bas pour que l'enfant n'entendît rien par une attention d'une délicatesse féminine qui toucha Farrabesche, votre repentir, votre conduite et l'estime de M. le curé vous rendent digne d'être heureux. J'ai donné les ordres nécessaires pour terminer les constructions de la grande ferme que M. Graslin avait projeté d'établir auprès du château; vous serez mon fermier; vous aurez l'occasion de déployer vos forces, votre activité, d'employer votre fils. Le procureur général à Limoges apprendra qui vous êtes, et l'humiliante condition de votre ban, qui gêne votre vie, disparaîtra, je vous le promets.

A ces mots, Farrabesche tomba sur ses genoux comme foudroyé par la réalisation d'une espérance vainement caressée; il baisa le bas de l'amazone de madame Graslin; il lui baisa les pieds. En voyant des larmes dans les yeux de son père, Benjamin se mit à sangloter sans savoir pourquoi.

Imprimé par H. Didot, Mesnil (Eure), sur les clichés des Éditeurs.

— Relevez-vous, Farrabesche, dit madame Graslin ; vous ne savez pas combien il est naturel que je fasse pour vous ce que je vous promets de faire. N'est-ce pas vous qui avez planté ces arbres verts? dit-elle en montrant quelques épicéas, des pins du Nord, des sapins et des mélèzes au bas de l'aride et sèche colline opposée. — Oui, madame. — La terre est donc meilleure là? — Les eaux dégradent toujours ces rochers et mettent chez vous un peu de terre meuble; j'en ai profité, car, tout le long de la vallée, ce qui est en dessous du chemin vous appartient. Le chemin sert de démarcation. — Coule-t-il donc beaucoup d'eau au fond de cette longue vallée? — Oh! madame, s'écria Farrabesche, dans quelques jours, quand le temps sera devenu pluvieux, peut-être entendrez-vous du château mugir le torrent! Mais rien n'est comparable à ce qui se passe au temps de la fonte des neiges. Les eaux descendent des parties de forêt situées au revers de Montégnac, de ces grandes pentes adossées à la montagne sur laquelle sont vos jardins et le parc; enfin toutes les eaux de ces collines y tombent et font un déluge. Heureusement pour vous, les arbres retiennent les terres; l'eau glisse sur les feuilles, qui sont, en automne, comme un tapis de toile cirée; sans cela, le terrain s'exhausserait au fond de ce vallon : mais la pente est aussi bien rapide, et je ne sais pas si des terres entraînées y resteraient. — Où vont les eaux? demanda madame Graslin devenue attentive.

Farrabesche montra la gorge étroite qui semblait fermer ce vallon au-dessous de sa maison.

— Elles se répandent sur un plateau crayeux qui sépare le Limousin de la Corrèze, et y séjournent en flaques vertes pendant plusieurs mois; elles se perdent dans les pores du sol, mais lentement. Aussi personne n'habite-t-il cette plaine insalubre où rien ne peut venir. Aucun bétail ne veut manger les joncs ni les roseaux qui viennent dans ces eaux saumâtres. Cette vaste lande, qui a peut-être trois mille arpents, sert de communaux à trois communes; mais il en est comme de la plaine de Montégnac, on n'en peut rien faire. Encore, chez vous, y a-t-il du sable et un peu de terre dans vos cailloux ; mais là c'est le tuf tout pur.

— Envoyez chercher les chevaux ; je veux aller voir tout ceci par moi-même.

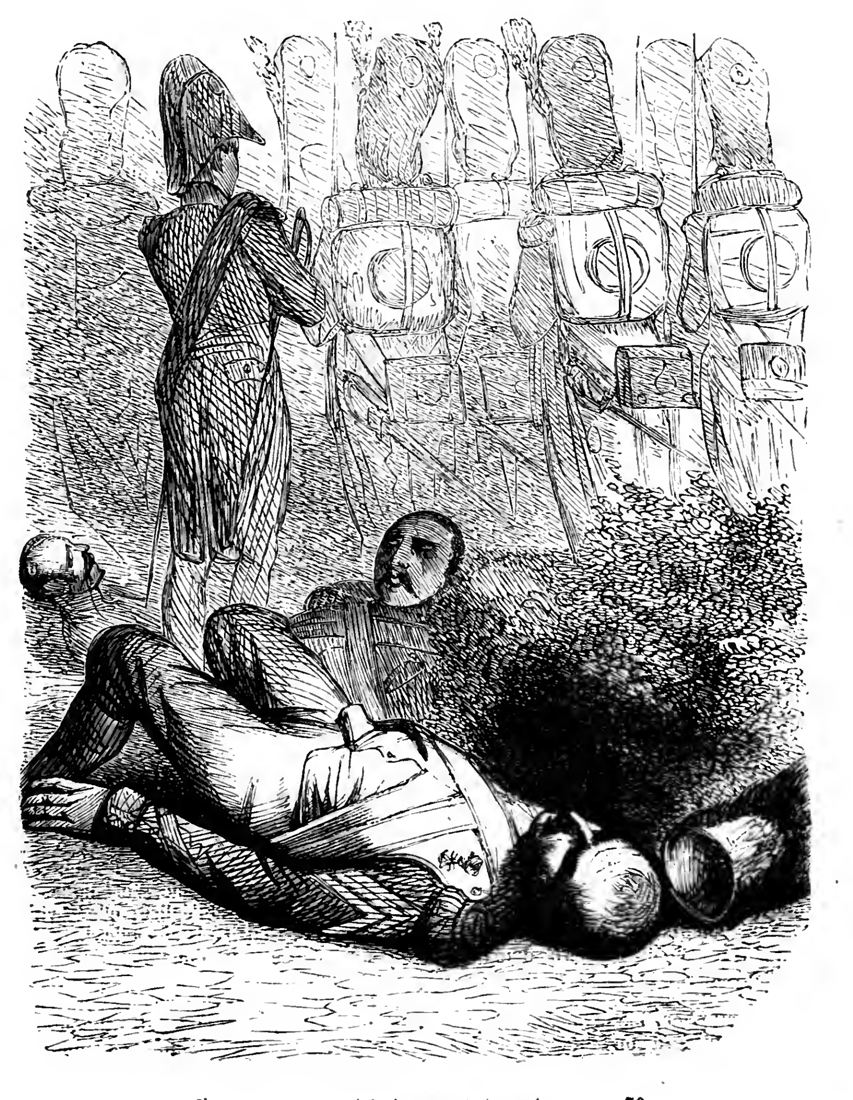
Benjamin partit après que madame Graslin lui eut indiqué l'endroit où se tenait Maurice.

— Vous qui connaissez, m'a-t-on dit, les moindres particularités de ce pays, reprit madame Graslin, expliquez-moi pourquoi les versants de ma forêt qui regardent la plaine de Montégnac n'y jettent aucun cours d'eau, pas le plus léger torrent, ni dans les pluies, ni à la fonte des neiges? — Ah! madame, dit Farrabesche, M. le curé, qui s'occupe tant de la prospérité de Montégnac, en a deviné la raison sans en avoir la preuve. Depuis que vous êtes arrivée, il m'a fait relever de place en place le chemin des eaux dans chaque ravine, dans tous les vallons. Je revenais hier du bas de la Roche-Vive, où j'avais examiné les mouvements du terrain, au moment où j'ai eu l'honneur de vous rencontrer. J'avais entendu le pas des chevaux, et j'ai voulu savoir qui venait par ici. M. Bonnet n'est pas seulement un saint, madame; c'est un savant. « Farrabesche, m'a-t-il dit, — je travaillais alors au chemin que la commune achevait pour monter au château; de là M. le curé me montrait toute la chaîne des montagnes depuis Montégnac jusqu'à la Roche-Vive, près de deux lieues de longueur, — pour que ce versant n'épanche point d'eau dans la plaine, il faut que la nature ait fait une espèce de gouttière qui les verse ailleurs! » Eh bien! madame, cette réflexion est si simple, qu'elle en paraît bête; un enfant devrait la faire; mais personne, depuis que Montégnac est Montégnac, ni les seigneurs, ni les intendants, ni les gardes, ni les pauvres, ni les riches, qui, les uns comme les autres, voyaient la plaine inculte faute d'eau, ne se sont demandé où se perdaient les eaux du Gabou. Les trois communes qui ont les fièvres à cause des eaux stagnantes n'y cherchaient point de remèdes, et moi-même je n'y songeais point; il a fallu l'homme de Dieu...

Farrabesche eut les yeux humides en disant ce mot.

— Tout ce que trouvent les gens de génie, dit alors madame Graslin, est si simple, que chacun croit qu'il l'aurait trouvé. Mais, se dit-elle à elle-même, le génie a cela de beau, qu'il ressemble à tout le monde et que personne ne lui ressemble.

— Du coup, reprit Farrabesche, je compris M. Bonnet; il n'eut pas de grandes paroles à me dire pour m'expliquer ma besogne. Madame, le fait est d'autant plus singulier, que du côté de votre plaine, car elle est entièrement à vous, il y a des déchirures assez profondes dans les montagnes, qui sont coupées par des ravins et par des gorges très-creuses; mais, madame, toutes ces fentes, ces vallées, ces ravins, ces gorges, ces rigoles enfin par où coulent les eaux, se jettent dans ma petite vallée, qui est de quelques pieds plus basse que le sol de votre plaine. Je sais aujourd'hui la raison de ce phénomène, et la voici : de la Roche-Vive à Montégnac, il règne au bas des montagnes comme une banquette dont la hauteur varie entre vingt et trente pieds; elle n'est rompue en aucun endroit, et se compose d'une espèce de roche que M. Bonnet nomme schiste. La terre, plus molle que la pierre, a cédé, s'est creusée; les eaux ont alors naturellement pris leur écoulement dans le Gabou par les échancrures de chaque vallon. Les arbres, les broussailles, les arbustes, cachent à la vue cette disposition du sol; mais, après avoir suivi le mouvement des eaux et la trace que laisse leur passage, il est facile de se convaincre du fait. Le Gabou reçoit ainsi les eaux des deux versants, celles du revers des montagnes en haut desquelles est votre parc, et celles des roches qui nous font face. D'après les idées de M. le curé, cet état de choses cessera lorsque les conduits naturels du versant qui regarde votre plaine se boucheront par les terres, par les pierres, que les eaux entraînent, et qu'ils seront plus élevés que le fond du Gabou. Votre plaine alors sera inondée comme le sont les communaux que vous voulez aller voir; mais il faut des centaines d'années. D'ailleurs, est-ce à désirer, madame? Si votre sol ne buvait pas, comme fait celui des communaux, cette masse d'eau, Montégnac aurait aussi des eaux stagnantes qui



Il mourut sergent, 1er régiment de la garde. — PAGE 30.

empesteraient le pays. — Ainsi, les places où M. le curé me montrait, il y a quelques jours, des arbres qui conservent leurs feuillages encore verts, doivent être les conduits naturels par où les eaux se rendent dans le torrent du Gabou. — Oui, madame. De la Roche-Vive à Montégnac, il se trouve trois montagnes, par conséquent trois cols où les eaux, repoussées par la banquette de schiste, s'en vont dans le Gabou. La ceinture de bois encore verts qui est au bas, et qui semble faire partie de votre plaine, indique cette gouttière devinée par M. le curé. — Ce qui fait le malheur de Montégnac en fera donc bientôt la prospérité, dit avec un accent de conviction profonde madame Graslin. Et, puisque vous avez été le premier instrument de cette œuvre, vous y participerez, vous chercherez des ouvriers actifs, dévoués, car il faudra remplacer le manque d'argent par le dévouement et par le travail.

Benjamin et Maurice arrivèrent au moment où Véronique achevait cette phrase; elle saisit la bride de son cheval et fit signe à Farrabesche de monter sur celui de Maurice.

— Menez-moi, dit-elle, au point où les eaux se répandent sur les communaux. — Il est d'autant plus utile que madame y aille, dit Farrabesche, que, par le conseil de M. le curé, feu M. Graslin est devenu propriétaire, au débouché de cette gorge, de trois cents arpents sur lesquels les eaux laissent un limon qui a fini par produire de la bonne terre sur une certaine étendue. Madame verra le revers de la Roche-Vive sur lequel s'étendent des bois superbes, et où M. Graslin aurait placé sans doute une ferme. L'endroit le plus convenable serait celui où se perd la source qui se trouve auprès de ma maison et dont on pourrait tirer parti.

Farrabesche passa le premier pour montrer le chemin, et fit suivre à Véronique un sentier rapide qui menait à l'endroit où les deux côtes se resserraient et s'en allaient l'une à l'est, l'autre à l'ouest, comme renvoyées par un choc. Ce goulet, rempli de grosses pierres entre lesquelles s'élevaient de hautes herbes, avait environ soixante pieds de largeur. La Roche-Vive, coupée à vif, montrait comme une muraille de granit sur laquelle il n'y avait pas le moindre gravier; mais le haut de ce mur inflexible était couronné d'arbres dont les racines pendaient. Des pins y embrassaient le sol de leurs pieds fourchus et semblaient se tenir là comme des oiseaux accrochés à une branche. La colline opposée, creusée par le temps, avait un front sourcilleux, sablonneux et jaune; elle montrait des cavernes peu profondes, des enfoncements sans fermeté; sa roche, molle et pulvérulente, offrait des tons d'ocre. Quelques plantes à feuilles piquantes au bas, quelques bardanes, des joncs, des plantes aquatiques, indiquaient et l'exposition au nord et la maigreur du sol. Le lit du torrent était en pierre assez dure, mais jaunâtre. Évidemment les deux chaînes, quoique parallèles et comme fendues au moment de la catastrophe qui a changé le globe, étaient, par un caprice inexplicable ou par une raison inconnue et dont la découverte appartient au génie, composées d'éléments entièrement dissemblables. Le contraste de leurs deux natures éclatait surtout en cet endroit. De là, Véronique aperçut un immense plateau sec, sans aucune végétation, crayeux, ce qui expliquait l'absorption des eaux, et parsemé de flaques d'eau saumâtre ou de places où le sol était écaillé. A droite, se voyaient les monts de la Corrèze. A gauche, la vue s'arrêtait sur la bosse immense de la Roche-Vive, chargée des plus beaux arbres, et au bas de laquelle s'étalait une prairie d'environ deux cents arpents dont la végétation contrastait avec le hideux aspect de ce plateau désolé.

— Mon fils et moi nous avons fait le fossé que vous apercevez là-bas, dit Farrabesche, et que vous indiquent de hautes herbes; il va rejoindre celui qui limite votre forêt. De ce côté, vos domaines sont bornés par un désert, car le premier village est à une lieue d'ici.

Véronique s'élança vivement dans cette horrible plaine, où elle fut suivie par son garde. Elle fit sauter le fossé à son cheval, courut à bride abattue dans ce sinistre paysage, et parut prendre un sauvage plaisir à contempler cette vaste image de la désolation. Farrabesche avait raison. Aucune force, aucune puissance, ne pouvait tirer parti de ce sol, il résonnait sous les pieds des chevaux comme s'il eût été creux. Quoique cet effet soit produit par les craies naturellement poreuses, il s'y trouvait aussi des fissures par où les eaux disparaissaient et s'en allaient alimenter sans doute des sources éloignées.

— Il y a pourtant des âmes qui sont ainsi! s'écria Véronique en arrêtant son cheval, après avoir galopé pendant un quart d'heure.

Elle resta pensive au milieu de ce désert où il n'y avait ni animaux ni insectes, et que les oiseaux ne traversaient point. Au moins dans la plaine de Montégnac se trouvait-il des cailloux, des sables, quelques terres meubles ou argileuses, des débris, une croûte de quelques pouces où la culture pouvait mordre; mais là, le tuf le plus ingrat, qui n'était pas encore la pierre et n'était plus la terre, brisait durement le regard; aussi, là, fallait-il absolument reporter ses yeux dans l'immensité de l'éther. Après avoir contemplé la limite de ses forêts et la prairie achetée par son mari, Véronique revint vers l'entrée du Gabou, mais lentement. Elle surprit alors Farrabesche regardant une espèce de fosse qui semblait faire croire qu'un spéculateur avait essayé de sonder ce coin désolé, en imaginant que la nature y avait caché des richesses.

— Qu'avez-vous? lui dit Véronique en apercevant sur cette mâle figure une expression de profonde tristesse. — Madame, je dois la vie à cette fosse, ou, pour parler avec plus de justesse, le temps de me repentir et de racheter mes fautes aux yeux des hommes...

Cette façon d'expliquer la vie eut pour effet de clouer madame Graslin devant la fosse, où elle arrêta son cheval.

— Je me cachais là, madame. Le terrain est si sonore, que, l'oreille appliquée contre la terre, je pouvais entendre à plus d'une lieue les chevaux de la gendarmerie ou le pas des soldats, qui a quelque chose de particulier. Je me sauvais par le Gabou dans un endroit où j'avais un cheval, et je mettais toujours entre moi et ceux qui étaient à ma poursuite des cinq ou six lieues. Catherine m'apportait à manger là pendant la nuit; si elle ne me trouvait point, j'y trouvais toujours du pain et du vin dans un trou couvert d'une pierre.

Ce souvenir de sa vie errante et criminelle, qui pouvait nuire à Farrabesche, trouva la plus indulgente pitié chez madame Graslin; mais elle s'avança vivement vers le Gabou, où la suivit le garde. Pendant qu'elle mesurait cette ouverture, à travers laquelle on apercevait la longue vallée si riante d'un côté, si ruinée de l'autre, et, dans le fond, à plus d'une lieue, les collines étagées du revers de Montégnac, Farrabesche dit : — Dans quelques jours, il y aura là de fameuses cascades! — Et l'année prochaine, à pareil jour, jamais il ne passera plus par là une goutte d'eau. Je suis chez moi de l'un et l'autre côté; je ferai bâtir une muraille assez solide, assez haute, pour arrêter les eaux. Au lieu d'une vallée qui ne rapporte rien, j'aurai un lac de vingt, trente, quarante ou cinquante pieds de profondeur, sur une étendue d'une lieue, un immense réservoir qui fournira l'eau des irrigations avec laquelle je fertiliserai toute la plaine de Montégnac. — M. le curé avait raison, madame, quand il nous disait, lorsque nous achevions votre chemin : « Vous travaillez pour votre mère! » Que Dieu répande ses bénédictions sur une pareille entreprise. — Taisez-vous là-dessus, Farrabesche, dit madame Graslin, la pensée en est à M. Bonnet.

Revenue à la maison de Farrabesche, Véronique y prit Maurice et retourna promptement au château. Quand sa mère et Aline aperçurent Véronique, elles furent frappées du changement de sa physionomie; l'espoir de faire le bien de ce pays lui avait rendu l'apparence du bonheur. Madame Graslin écrivit à Grossetête de demander à M. de Grandville la liberté complète du pauvre forçat libéré, sur la conduite duquel elle donna des renseignements qui furent confirmés par un certificat du maire de Montégnac et par une lettre de M. Bonnet. Elle joignit à cette dépêche des renseignements sur Catherine Curieux, en priant Grossetête d'intéresser le procureur général à la bonne action qu'elle méditait, et de faire écrire à la préfecture de police de Paris pour retrouver cette fille. La seule circonstance de l'envoi des fonds au bagne où Farrabesche avait subi sa peine devait fournir des indices suffisants. Véronique tenait à savoir pourquoi Catherine avait manqué à venir auprès de son enfant et de Farrabesche. Puis elle fit part à son vieil ami de ses découvertes au torrent du Gabou, et insista sur le choix de l'homme habile qu'elle lui avait déjà demandé.

Le lendemain était un dimanche, et le premier où, depuis son installation à Montégnac, Véronique se trouvait en état d'aller entendre la messe à l'église; elle y vint et prit possession du banc qu'elle y possédait à la chapelle de la Vierge. En voyant combien cette pauvre église était dénuée, elle se promit de consacrer chaque année une somme aux besoins de la fabrique et à l'ornement des autels. Elle entendit la parole douce, onctueuse, angélique du curé, dont le prône, quoique dit en termes simples et à la portée de ces intelligences, fut vraiment sublime. Le sublime vient du cœur; l'esprit ne le trouve pas, et la religion est une source intarissable de ce sublime sans faux brillants, car le catholicisme, qui pénètre et change les cœurs, est tout cœur. M. Bonnet trouva dans l'épître un texte à développer qui signifiait que, tôt ou tard, Dieu accomplit ses promesses, favorise les siens et encourage les bons. Il fit comprendre les grandes choses qui résulteraient pour la paroisse de la présence d'un riche charitable en expliquant que les devoirs du pauvre étaient aussi étendus envers le riche bienfaisant que ceux du riche l'étaient envers le pauvre; leur aide devait être mutuelle.

Farrabesche avait parlé à quelques-uns de ceux qui le voyaient avec plaisir, par suite de cette charité chrétienne que M. Bonnet avait mise en pratique dans la paroisse, de la bienveillance dont il était l'objet. La conduite de madame Graslin envers lui venait d'être le sujet des conversations de toute la commune, rassemblée sur la place de l'église avant la messe, suivant l'usage des campagnes. Rien n'était plus propre à concilier à cette femme l'amitié de ces esprits, éminemment susceptibles. Aussi, quand Véronique sortit de l'église, trouva-t-elle presque toute la paroisse rangée en deux haies. Chacun, à son passage, la salua respectueusement dans un profond silence. Elle fut touchée de cet accueil sans savoir quel en était le vrai motif,

e aperçut Farrabesche un des derniers, et lui dit : — Vous êtes un roit chasseur, n'oubliez pas de nous apporter du gibier.

Quelques jours après, Véronique alla se promener avec le curé ns la partie de la forêt qui avoisinait le château, et voulut descen- e avec lui les vallées étagées qu'elle avait aperçues de la maison de rabesche. Elle acquit alors la certitude de la disposition des hauts uents du Gabou. Par suite de cet examen, le curé remarqua que eaux qui arrosaient quelques parties du haut Montégnac venaient monts de la Corrèze. Ces chaînes se mariaient en cet endroit à la ntagne par cette côte aride, parallèle à la chaîne de la Roche- re. Le curé manifestait une joie d'enfant au retour de cette prome- de; il voyait avec la naïveté d'un poëte la prospérité de son cher age. Le poëte n'est-il pas l'homme qui réalise ses espérances nt le temps? M. Bonnet fauchait ses foins en montrant du haut de terrasse la plaine encore inculte.

Le lendemain, Farrabesche et son fils vinrent chargés de gibier. garde apportait pour Francis Graslin une tasse en coco sculpté, i chef-d'œuvre qui représentait une bataille. Madame Graslin se omenait en ce moment sur sa terrasse, elle était du côté qui avait e sur les Tascherons. Elle s'assit alors sur un banc, prit la tasse et garda longtemps cet ouvrage de fée. Quelques larmes lui vinrent x yeux.

— Vous avez dû beaucoup souffrir, dit-elle à Farrabesche après long moment de silence.— Que faire, madame, répondit-il, quand se trouve là sans avoir la pensée de s'enfuir, qui soutient la vie de esque tous les condamnés ? — C'est une horrible vie, dit-elle avec accent plaintif en invitant et du geste et du regard Farrabesche à rler.

Farrabesche prit pour un violent intérêt de curiosité compatissante tremblement convulsif et tous les signes d'émotion qu'il vit chez dame Graslin. En ce moment, la Sauviat se montra dans une allée, paraissait vouloir venir; mais Véronique tira son mouchoir, fit ec un signe négatif, et dit avec une vivacité qu'elle n'avait jamais ontrée à la vieille Auvergnate : — Laissez-moi, ma mère. — Ma- me, reprit Farrabesche, pendant dix ans, j'ai porté, dit-il en mon- nt sa jambe, une chaîne attachée par un gros anneau de fer, et i me liait à un autre homme. Durant mon temps, j'ai été forcé de re avec trois condamnés. J'ai couché sur un lit de camp en bois. fallu travailler extraordinairement pour me procurer un petit ma- as, appelé *serpentin*. Chaque salle contient huit cents hommes. acun des lits qui y sont, et qu'on nomme des *tolards*, reçoit vingt- atre hommes, tous attachés deux à deux. Chaque soir et chaque tin, on passe la chaîne de chaque couple dans une grande chaîne pelée le *filet de ramas*. Ce filet maintient tous les couples par les ds, et borde le tolard. Après deux ans, je n'étais pas encore habi- é au bruit de cette ferraille, qui vous répète à tous moments : «Tu au bagne ! » Si l'on s'endort pendant un moment, quelque mauvais mpagnon se remue ou se dispute, et vous rappelle où vous êtes. Il a un apprentissage à faire, rien que pour savoir dormir. Enfin, je ai connu le sommeil qu'en arrivant au bout de mes forces par une igue excessive. Quand j'ai pu dormir, j'ai du moins eu les nuits ur oublier. Là, c'est quelque chose, madame, que l'oubli ! Dans les is petites choses, un homme, une fois là, doit apprendre à satis- re ses besoins de la manière fixée par le plus impitoyable règle- ent. Jugez, madame, quel effet cette vie produisait sur un garçon mme moi, qui avais vécu dans les bois, à la façon des chevreuils et s oiseaux ! Si je n'avais pas, durant six mois, mangé mon pain en- e les quatre murs d'une prison, malgré les belles paroles de M. Bon- t, qui, je peux le dire, a été le père de mon âme, ah ! je me serais é dans la mer en voyant mes compagnons. Au grand air, j'allais core; mais, une fois dans la salle, soit pour dormir, soit pour man- r, car on y mange dans des baquets, et chaque baquet est préparé ur trois couples, je ne vivais plus, les atroces visages et le langage mes compagnons m'ont toujours été insupportables. Heureusement, s cinq heures en été, dès sept heures et demie en hiver, nous al- us, malgré le vent, le froid, le chaud ou la pluie, à la *fatigue*, c'est- dire au travail. La plus grande partie de cette vie se passe en plein r, et l'air semble bien bon quand on sort d'une salle où grouillent it cents condamnés. Cet air, songez-y bien, est l'air de la mer. On it des brises, on s'entend avec le soleil, on s'intéresse aux nuages i passent, on espère la beauté du jour. Moi, je m'intéressais à mon avail.

Farrabesche s'arrêta, deux grosses larmes roulaient sur les joues Véronique.

— Oh ! madame, je ne vous ai dit que les roses de cette existence, écria-t-il en prenant pour lui l'expression du visage de madame raslin. Les terribles précautions adoptées par le gouvernement, nquisition constante exercée par les argousins, la visite des fers, ir et matin, les aliments grossiers, les vêtements hideux qui vous miliient à tout instant, la gêne pendant le sommeil, le bruit horrible e quatre cents doubles chaînes dans une salle sonore, la perspective être fusillés et mitraillés, s'il plaisait à six mauvais sujets de se ré- olter, ces conditions terribles ne sont rien : voilà les roses, comme vous le disais. Un homme, un bourgeois qui aurait le malheur d'aller là doit y mourir de chagrin en peu de temps. Ne faut-il pas vivre avec un autre ? N'êtes-vous pas obligé de subir la compagnie de cinq hommes pendant vos repas, et de vingt-trois pendant votre sommeil, d'entendre leurs discours? Cette société, madame, a ses lois secrètes; dispensez-vous d'y obéir, vous êtes assassiné; mais obéissez-y, vous devenez assassin ! Il faut être ou victime ou bour- reau ! Après tout, mourir d'un seul coup, ils vous guériraient de cette vie ; mais ils se connaissent à faire le mal, et il est impossible de tenir à la haine de ces hommes, ils ont tout pouvoir sur un con- damné qui leur déplaît, et peuvent faire de sa vie un supplice de tous les instants, pire que la mort. L'homme qui se repent et veut se bien conduire est l'ennemi commun ; avant tout, on le soupçonne de déla- tion. La délation est punie de mort, sur un simple soupçon. Chaque salle a son tribunal où l'on juge les crimes commis envers la société. Ne pas obéir aux usages est criminel, et un homme dans ce cas est susceptible de jugement : ainsi chacun doit coopérer à toutes les évasions ; chaque condamné a son heure pour s'évader, heure à la- quelle le bagne tout entier lui doit aide, protection. Révéler ce qu'un condamné tente dans l'intérêt de son évasion est un crime. Je ne vous parlerai pas des horribles mœurs du bagne : à la lettre, on ne s'y appartient pas. L'administration, pour neutraliser les tentatives de révolte ou d'évasion, accouple toujours des intérêts contraires, et rend ainsi le supplice de la chaîne insupportable; elle met ensemble des gens qui ne peuvent pas se souffrir ou qui se défient l'un de l'autre. — Comment avez-vous fait? demanda madame Graslin. — Ah ! voilà, reprit Farrabesche, j'ai eu du bonheur : je ne suis pas tombé au sort pour tuer un homme condamné, je n'ai jamais voté la mort de qui que ce soit, je n'ai jamais été puni, je n'ai pas été pris en grippe, et j'ai fait bon ménage avec les trois compagnons que l'on m'a successivement donnés, ils m'ont tous trois craint et aimé. Mais aussi, madame, étais-je célèbre au bagne avant d'y arriver. Un chauffeur ! car je passais pour être un de ces brigands-là. J'ai vu chauffer, reprit Farrabesche après une pause et à voix basse, mais je n'ai jamais voulu ni me prêter à chauffer, ni recevoir d'argent des vols. J'étais réfractaire, voilà tout. J'aidais les camarades, j'espion- nais, je me battais, je me mettais en sentinelle perdue ou à l'arrière- garde; mais je n'ai jamais versé le sang d'un homme qu'à mon corps défendant ! Ah ! j'ai tout dit à M. Bonnet et à mon avocat : aussi les juges savaient-ils bien que ne n'étais pas un assassin ! Mais je suis tout de même un grand criminel, rien de ce que j'ai fait n'est permis. Deux de mes camarades avaient déjà parlé de moi comme d'un homme capable des plus grandes choses. Au bagne, voyez-vous, ma- dame, il n'y a rien qui vaille cette réputation, pas même l'argent. Pour être tranquille dans cette république de misère, un assassinat est un passe-port. Je n'ai rien fait pour détruire cette opinion. J'étais triste, résigné; on pouvait se tromper à ma figure, et l'on s'y est trompé Mon attitude sombre, mon silence, ont été pris pour des si- gnes de férocité. Tout le monde, forçats, employés, les jeunes, les vieux, m'ont respecté. J'ai présidé ma salle. On n'a jamais tourmenté mon sommeil, et je n'ai jamais été soupçonné de délation. Je me suis conduit honnêtement d'après leurs règles : je n'ai jamais refusé un service, je n'ai jamais témoigné le moindre dégoût, enfin j'ai hurlé avec les loups en dehors, et je priais Dieu en dedans. Mon dernier compagnon a été un soldat de vingt-deux ans, qui avait volé et dé serté par suite de son vol; je l'ai eu quatre ans, nous avons été amis; et, partout où je serai, je suis sûr de lui quand il sortira. Ce pauvre diable, nommé Guépin, n'était pas un scélérat, mais un étourdi ; ses dix ans le guériront. Oh ! si mes camarades avaient découvert que je me soumettais par religion à mes peines; que, mon temps fait, je comptais vivre dans un coin, sans faire savoir où je serais, avec l'in- tention d'oublier cette épouvantable population, et de ne jamais me trouver sur le chemin de l'un d'eux, ils m'auraient peut-être fait de- venir fou. — Mais alors, pour un pauvre et tendre jeune homme en- traîné par une passion, et qui gracié de la peine de mort... — Oh ! madame, il n'y a pas de grâce entière pour les assassins! On com- mence par commuer la peine en vingt ans de travaux. Mais surtout pour un jeune homme propre, c'est à faire frémir ! on ne peut pas vous dire la vie qui les attend, il vaut mieux cent fois mourir. Oui, mourir sur l'échafaud est alors un bonheur. — Je n'osais le penser, dit madame Graslin.

Véronique était devenue blanche d'une blancheur de cierge. Pour cacher son visage, elle s'appuya le front sur la balustrade, et y resta pendant quelques instants. Farrabesche ne savait plus s'il devait par- tir ou rester. Madame Graslin se leva, regarda Farrabesche d'un air presque majestueux, et lui dit, à son grand étonnement : — Merci, mon ami ! d'une voix qui lui remua le cœur. Mais où avez-vous puisé le courage de vivre et de souffrir? lui demanda-t-elle après une pause. — Ah ! madame, M. Bonnet avait mis un trésor dans mon âme ! Aussi l'aimé-je plus que je n'ai aimé personne au monde. — Plus que Catherine ? dit madame Graslin en souriant avec une sorte d'a- mertume. — Ah ! madame, presque autant. — Comment s'y est-il donc pris? — Madame, la parole et la voix de cet homme m'ont dompté. Il fut amené par Catherine à l'endroit que je vous ai mon- tré l'autre jour dans les communaux, et il est venu seul à moi : il

était, me dit-il, le nouveau curé de Montégnac, j'étais son paroissien, il m'aimait, il me savait seulement égaré, et non encore perdu; il ne voulait pas me trahir, mais me sauver; il m'a dit enfin de ces choses qui vous agitent jusqu'au fond de l'âme! Et cet homme-là, voyez-vous, madame, il vous commande de faire le bien avec la force de ceux qui vous font faire le mal. Il m'annonça, pauvre cher homme! que Catherine était mère, j'allais livrer deux créatures à la honte et à l'abandon. « — Eh bien! lui ai-je dit, elles seront comme moi, je n'ai pas d'avenir. » Il me répondit que j'avais deux avenirs mauvais : celui de l'autre monde et celui d'ici-bas, si je persistais à ne pas réformer ma vie. Ici-bas, je mourrais sur l'échafaud. Si j'étais pris, ma défense serait impossible devant la justice. Au contraire, si je profitais de l'indulgence du nouveau gouvernement pour les affaires suscitées par la conscription, si je me livrais, il se faisait fort de me sauver la vie : il me trouverait un bon avocat qui me tirerait d'affaire moyennant dix ans de travaux. Puis, M. Bonnet me parla de l'autre vie. Catherine pleurait comme une Madeleine. Tenez, madame, dit Farrabesche en montrant sa main droite, elle avait la figure sur cette main, et je trouvai ma main toute mouillée. Elle m'a supplié de vivre! M. le curé me promit de me ménager une existence douce et heureuse ainsi qu'à mon enfant, ici même, en me garantissant de tout affront. Enfin, il me catéchisa comme un petit garçon. Après trois visites nocturnes, il me rendit souple comme un gant. Voulez-vous savoir pourquoi, madame?

Ici Farrabesche et madame Graslin se regardèrent en ne s'expliquant pas à eux-mêmes leur mutuelle curiosité.

— Eh bien! reprit le pauvre forçat libéré, quand il partit la première fois, que Catherine m'eut laissé pour le reconduire, je restai seul. Je sentis alors dans mon âme comme une fraîcheur, un calme, une douceur, que je n'avais pas éprouvés depuis mon enfance. Cela ressemblait au bonheur que m'avait donné cette pauvre Catherine. L'amour de ce cher homme, qui venait me chercher, le soin qu'il avait de moi-même, de mon avenir, de mon âme, tout cela me remua, me changea. Il se fit une lumière en moi. Tant qu'il me parlait, je lui résistais. Que voulez-vous? Il était prêtre, et, nous autres bandits, nous ne mangions pas de leur pain. Mais, quand je n'entendis plus le bruit de son pas, ni celui de Catherine, oh! je fus, comme il me le dit deux jours après, éclairé par la grâce. Dieu me donna dès ce moment la force de tout supporter : la prison, le jugement, le ferrement et le départ, et la vie du bagne. Je comptai sur sa parole comme sur l'Évangile, je regardai mes souffrances comme une dette à payer. Quand je souffrais trop, je voyais, au bout de dix ans, cette maison dans les bois, mon petit Benjamin et Catherine. Il a tenu parole, ce bon M. Bonnet. Mais quelqu'un m'a manqué. Catherine n'était ni à la porte du bagne, ni dans les communaux : elle doit être morte de chagrin. Voilà pourquoi je suis toujours triste. Maintenant, grâce à vous, j'aurai des travaux utiles à faire, et je m'y emploierai corps et âme, avec mon garçon, pour qui je vis... — Vous me faites comprendre comment M. le curé a pu changer cette commune... — Oh! rien ne lui résiste, dit Farrabesche. — Oui, oui, je le sais, répondit brièvement Véronique en faisant à Farrabesche un signe d'adieu.

Farrabesche se retira. Véronique resta pendant une partie de la journée à se promener le long de cette terrasse, malgré une pluie fine qui dura jusqu'au soir. Elle était sombre. Quand son visage se contractait ainsi, ni sa mère ni Aline n'osaient l'interrompre. Elle ne vit pas au crépuscule sa mère causant avec M. Bonnet, qui eut l'idée d'interrompre cet accès de tristesse horrible en l'envoyant chercher par son fils. Le petit Francis alla prendre par la main sa mère, qui se laissa emmener. Quand elle vit M. Bonnet, elle fit un geste de surprise où il y avait un peu d'effroi. Le curé la ramena sur la terrasse, et lui dit : — Eh bien! madame, de quoi causiez-vous donc avec Farrabesche?

Pour ne pas mentir, Véronique ne voulut pas répondre; elle interrogea M. Bonnet.

— Cet homme est votre première victoire? — Oui, répondit-il. Sa conquête devait me donner tout Montégnac, et je ne me suis pas trompé.

Véronique serra la main de M. Bonnet, et lui dit d'une voix pleine de larmes : — Je suis dès aujourd'hui votre pénitente, monsieur le curé. J'irai demain vous faire une confession générale.

Ce dernier mot révélait chez cette femme un grand effort intérieur, une terrible victoire remportée sur elle-même. Le curé la ramena sans lui rien dire au château, et lui tint compagnie jusqu'au moment du dîner en lui parlant des immenses améliorations de Montégnac.

— L'agriculture est une question de temps, dit-il, et le peu que j'en sais m'a fait comprendre quel gain il y a dans un hiver mis à profit. Voici les pluies qui commencent, bientôt nos montagnes seront couvertes de neige, vos opérations deviendront impossibles, ainsi pressez M. Grossetête.

Insensiblement M. Bonnet, qui fit des frais et força madame Graslin de se mêler à la conversation, à se distraire, la laissa presque remise des émotions de cette journée. Néanmoins, la Sauviat trouva sa fille si violemment agitée, qu'elle passa la nuit auprès d'elle.

Le surlendemain, un exprès, envoyé de Limoges par M. Grossetête à madame Graslin, lui remit les lettres suivantes.

A MADAME GRASLIN

« Ma chère enfant, quoiqu'il fût difficile de vous trouver des chevaux, j'espère que vous êtes contente des trois que je vous ai envoyés. Si vous voulez des chevaux de labour ou des chevaux de trait, il faudra se pourvoir ailleurs. Dans tous les cas, il vaut mieux faire vos labours et vos transports avec des bœufs. Tous les pays où les travaux agricoles se font avec des chevaux perdent un capital quand le cheval est hors de service, tandis qu'au lieu de constituer une perte les bœufs donnent un profit aux cultivateurs qui s'en servent.

« J'approuve en tout point votre entreprise, mon enfant; vous y emploierez cette dévorante activité de votre âme qui se tournait contre vous et vous faisait dépérir. Mais ce que vous m'avez demandé de trouver outre les chevaux, cet homme capable de vous seconder, et qui surtout puisse vous comprendre, est une de ces raretés que nous n'élevons pas en province ou que nous n'y gardons point. L'éducation de ce haut bétail est une spéculation à trop longue date et trop chanceuse pour que nous la fassions. D'ailleurs, ces gens d'intelligence supérieure nous effrayent, et nous les appelons *des originaux*. Enfin, les personnes appartenant à la catégorie scientifique d'où vous voulez tirer votre coopérateur sont ordinairement si sages et si rangées, que je n'ai pas voulu vous écrire combien je regardais cette trouvaille impossible. Vous me demandiez un poëte, ou, si vous voulez, un fou; mais nos fous vont tous à Paris. J'ai parlé de votre dessein à de jeunes employés du cadastre, à des entrepreneurs de terrassement, à des conducteurs qui ont travaillé à des canaux, et personne n'a trouvé d'*avantages* à ce que vous proposez. Tout à coup, le hasard m'a jeté dans les bras de l'homme que vous souhaitez, un jeune homme que j'ai cru obliger; car vous verrez par sa lettre que la bienfaisance ne doit pas se faire au hasard. Ce qu'il faut raisonner le plus en ce monde est une bonne action. On ne sait jamais si ce qui nous a paru bien n'est pas plus tard un mal. Exercer la bienfaisance, je le sais aujourd'hui, c'est se faire le destin!... »

En lisant cette phrase, madame Graslin laissa tomber les lettres, et demeura pensive pendant quelques instants : — Mon Dieu! dit-elle, quand cesseras-tu de me frapper par toutes les mains? Puis elle reprit les papiers et continua.

« Gérard me semble avoir une tête froide et le cœur ardent; voilà bien l'homme qui vous est nécessaire. Paris est en ce moment travaillé de doctrines nouvelles; je serais enchanté que ce garçon ne donnât pas dans les piéges que tendent les esprits ambitieux aux instincts de la généreuse jeunesse française. Si je n'approuve pas entièrement la vie assez hébétée de la province, je ne saurais non plus approuver cette vie passionnée de Paris, cette ardeur de rénovation qui pousse la jeunesse dans des voies nouvelles. Vous seule connaissez mes opinions : selon moi, le monde moral tourne sur lui-même comme le monde matériel. Mon pauvre protégé demande des choses impossibles. Aucun pouvoir ne tiendrait devant des ambitions si violentes, si impérieuses, absolues. Je suis l'ami du terre à terre, de la lenteur en politique, et j'aime peu les déménagements sociaux auxquels tous ces grands esprits nous soumettent. Je vous confie mes principes de vieillard monarchique et encroûté parce que vous êtes discrète! Ici, je me tais au milieu de braves gens qui, plus ils s'enfoncent, plus ils croient au progrès; mais je souffre en voyant les maux irréparables déjà faits à notre cher pays.

« J'ai donc répondu à ce jeune homme qu'une tâche digne de lui l'attendait. Il viendra vous voir; et quoique sa lettre, que je joins à la mienne, vous permette de le juger, vous l'étudierez encore, n'est-ce pas? Vous autres femmes, vous devinez beaucoup de choses à l'aspect des gens. D'ailleurs, tous les hommes, même les plus indifférents, dont vous vous servez, doivent vous plaire. S'il ne vous convient pas, vous pourrez le refuser; mais, s'il vous convenait, chère enfant, guérissez-le de son ambition mal déguisée, faites-lui épouser la vie heureuse et tranquille des champs où la bienfaisance est perpétuelle, où les qualités des âmes grandes et fortes peuvent s'exercer continuellement, où l'on découvre chaque jour dans les productions naturelles des raisons d'admiration et dans les vrais progrès, dans les réelles améliorations, une occupation digne de l'homme. Je n'ignore point que les grandes idées engendrent de grandes actions; mais, comme ces sortes d'idées sont fort rares, je trouve qu'à l'ordinaire les choses valent mieux que les idées. Celui qui fertilise un coin de terre, qui perfectionne un arbre à fruit, qui applique une herbe à un terrain ingrat, est bien au-dessus de ceux qui cherchent des formules pour l'humanité. En quoi la science de Newton a-t-elle changé le sort de l'habitant des campagnes? Oh! chère, je vous aimais; mais aujourd'hui, moi qui comprends bien ce que vous allez tenter, je vous adore. Personne à Limoges ne vous oublie : l'on y admire votre grande résolution d'améliorer Montégnac. Sachez-nous un peu gré

d'avoir l'esprit d'admirer ce qui est beau, sans oublier que le premier de vos admirateurs est aussi votre premier ami,

« F. GROSSETÊTE. »

GÉRARD A GROSSETÊTE.

« Je viens, monsieur, vous faire de tristes confidences; mais vous avez été pour moi comme un père quand vous pouviez n'être qu'un protecteur. C'est donc à vous seul, à vous qui m'avez fait tout ce que je suis, que je puis les dire. Je suis atteint d'une cruelle maladie, maladie morale d'ailleurs : j'ai dans l'âme des sentiments et dans l'esprit des dispositions qui me rendent complétement impropre à ce que l'Etat ou la société veulent de moi. Ceci vous paraîtra peut-être un acte d'ingratitude, tandis que c'est tout simplement un acte d'accusation. Quand j'avais douze ans, vous, mon généreux parrain, vous avez deviné chez le fils d'un simple ouvrier une certaine aptitude aux sciences exactes et un précoce désir de parvenir; vous avez donc favorisé mon essor vers les régions supérieures, alors que ma destinée primitive était de rester charpentier comme mon pauvre père, qui n'a pas assez vécu pour jouir de mon élévation. Assurément, monsieur, vous avez bien fait, et il ne se passe pas de jour que je ne vous bénisse; aussi, est-ce moi peut-être qui ai tort. Mais, que j'aie raison ou que je me trompe, je souffre; et n'est-ce pas vous mettre bien haut que de vous adresser mes plaintes? n'est-ce pas vous prendre, comme Dieu, pour un juge suprême? Dans tous les cas, je me confie à votre indulgence.

« Entre seize et dix-huit ans, je me suis adonné à l'étude des sciences exactes de manière à me rendre malade, vous le savez. Mon avenir dépendait de mon admission à l'Ecole polytechnique. Dans ce temps, mes travaux ont démesurément cultivé mon cerveau, j'ai failli mourir, j'étudiais nuit et jour, je me faisais plus fort que la nature de mes organes ne le permettait peut-être. Je voulais passer des examens si satisfaisants, que ma place à l'Ecole fût certaine et assez avancée pour me donner le droit à la remise de la pension que je voulais vous éviter de payer : j'ai triomphé! Je frémis aujourd'hui quand je pense à l'effroyable conscription de cerveaux livrés chaque année à l'Etat par l'ambition des familles qui, plaçant de si cruelles études au temps où l'adulte achève ses diverses croissances, doit produire des malheurs inconnus, en tuant à la lueur des lampes certaines facultés précieuses qui plus tard se développeraient grandes et fortes. Les lois de la nature sont impitoyables, elles ne cèdent rien aux entreprises ni aux vouloirs de la société. Dans l'ordre moral comme dans l'ordre naturel, tout abus se paye. Les fruits demandés avant le temps en serre chaude à un arbre, viennent aux dépens de l'arbre même ou de la qualité de ses produits. La Quintinie tuait des orangers pour donner à Louis XIV un bouquet de fleurs, chaque matin, en toute saison. Il en est de même pour les intelligences. La force demandée à des cerveaux adultes est un escompte de leur avenir. Ce qui manque essentiellement à notre époque est l'esprit législatif. L'Europe n'a point encore eu de vrais législateurs depuis Jésus-Christ, qui, n'ayant point donné son code politique, a laissé son œuvre incomplète. Ainsi, avant d'établir les écoles spéciales et leur mode de recrutement, y a-t-il eu de ces grands penseurs qui tiennent dans leur tête l'immensité des relations totales d'une institution avec les forces humaines, qui en balancent les avantages et les inconvénients, qui étudient dans le passé les lois de l'avenir? S'est-on enquis du sort des hommes exceptionnels qui, par un hasard fatal, savaient les sciences humaines avant le temps? En a-t-on calculé la rareté? En a-t-on examiné la fin? A-t-on recherché les moyens par lesquels ils ont pu soutenir la perpétuelle étreinte de la pensée? Combien, comme Pascal, sont morts prématurément, usés par la science? A-t-on recherché l'âge auquel ceux qui ont vécu longtemps avaient commencé leurs études? Savait-on, sait-on, au moment où j'écris, les dispositions intérieures des cerveaux qui peuvent supporter l'assaut prématuré des connaissances humaines? Soupçonne-t-on que cette question tient à la physiologie de l'homme avant tout? Eh bien! je crois, moi, maintenant, que la règle générale est de rester longtemps dans l'état végétatif de l'adolescence. L'exception que constitue la force des organes dans l'adolescence a, la plupart du temps, pour résultat l'abréviation de la vie. Ainsi, l'homme de génie qui résiste à un précoce exercice de ses facultés doit être une exception dans l'exception. Si je suis d'accord avec les faits sociaux et l'observation médicale, le mode suivi en France pour le recrutement des écoles spéciales est donc une mutilation dans le genre de celle de la Quintinie, exercée sur les plus beaux sujets de chaque génération. Mais je poursuis, et je joindrai mes doutes à chaque ordre de faits. Arrivé à l'école, j'ai travaillé de nouveau et avec bien plus d'ardeur, afin d'en sortir aussi triomphalement que j'y étais entré. De dix-neuf à vingt et un ans, j'ai donc étendu chez moi toutes les aptitudes, nourri mes facultés par un exercice constant. Ces deux années ont bien couronné les trois premières, pendant lesquelles je m'étais seulement préparé à bien faire. Aussi, quel ne fut pas mon orgueil d'avoir conquis le droit de choisir celle des carrières qui me plairait le plus, du génie militaire ou maritime, de l'artillerie ou de l'état-major, des mines ou des ponts et chaussées. Par votre conseil, j'ai choisi les ponts et chaussées. Mais, là où j'ai triomphé, combien de jeunes gens succombent! Savez-vous que, d'année en année, l'Etat augmente ses exigences scientifiques à l'égard de l'école; les études y deviennent plus fortes, plus âpres, de période en période? Les travaux préparatoires auxquels je me suis livré n'étaient rien, comparés aux ardentes études de l'école, qui ont pour objet de mettre la totalité des sciences physiques, mathématiques, astronomiques, chimiques, avec leurs nomenclatures, dans la tête de jeunes gens de dix-neuf à vingt et un ans. L'Etat, qui, en France, semble, en bien des choses, vouloir se substituer au pouvoir paternel, est sans entrailles ni paternité; il fait ses expériences *in anima vili*. Jamais il n'a demandé l'horrible statistique des souffrances qu'il a causées; il ne s'est pas enquis depuis trente-six ans du nombre de fièvres cérébrales qui se déclarent, ni des désespoirs qui éclatent au milieu de cette jeunesse, ni des destructions morales qui la déciment. Je vous signale ce côté douloureux de la question, car il est un des contingents antérieurs du résultat définitif : pour quelques têtes faibles, le résultat est proche au lieu d'être retardé. Vous savez aussi que les sujets chez lesquels la conception est lente, ou qui sont momentanément annulés par l'excès du travail, peuvent rester trois ans au lieu de deux à l'école, et que ceux-là sont l'objet d'une suspicion peu favorable à leur capacité. Enfin, il y a chance pour des jeunes gens, qui plus tard peuvent se montrer supérieurs, de sortir de l'école sans être employés, faute de présenter aux examens définitifs la somme de science demandée. On les appelle des *fruits secs*, et Napoléon en faisait des sous-lieutenants! Aujourd'hui, le *fruit sec* constitue en capital une perte énorme pour les familles, et un temps perdu pour l'individu. Mais enfin, moi, j'ai triomphé! A vingt et un ans, je possédais les sciences mathématiques au point où les ont amenées tant d'hommes de génie, et j'étais impatient de me distinguer en les continuant. Ce désir est si naturel, que presque tous les élèves, en sortant, ont les yeux fixés sur ce soleil moral nommé la gloire. Notre première pensée à tous a été d'être des Newton, des Laplace ou des Vauban. Tels sont les efforts que la France demande aux jeunes gens qui sortent de cette célèbre école!

« Voyons maintenant les destinées de ces hommes triés avec tant de soin dans toute la génération. A vingt et un ans, on rêve toute la vie, on s'attend à des merveilles. J'entrai à l'école des ponts et chaussées; j'étais élève ingénieur. J'étudiai la science des constructions, et avec quelle ardeur! vous devez vous en souvenir. J'en suis sorti en 1826, âgé de vingt-quatre ans; je n'étais encore qu'ingénieur-aspirant; l'Etat me donnait cent cinquante francs par mois. Le moindre teneur de livres gagne cette somme à dix-huit ans, dans Paris, en ne donnant par jour que quatre heures de son temps. Par un bonheur inouï, peut-être à cause de la distinction que mes études m'avaient value, je fus nommé, à vingt-cinq ans, en 1828, ingénieur ordinaire. On m'envoya, vous savez où, dans une sous-préfecture, à deux mille cinq cents francs d'appointements. La question d'argent n'est rien. Certes, mon sort est plus brillant que ne devait l'être celui du fils d'un charpentier; mais quel est le garçon épicier qui, jeté dans une boutique à seize ans, ne se trouverait à vingt-six sur le chemin d'une fortune indépendante? J'appris alors à quoi tendaient ces terribles déploiements d'intelligence, ces efforts gigantesques demandés par l'Etat. L'Etat m'a fait compter et mesurer des pavés ou des tas de cailloux sur les routes. J'ai eu à entretenir, réparer et quelquefois construire des cassis, des ponceaux, à faire régler des accotements, à curer ou bien à ouvrir des fossés. Dans le cabinet, j'avais à répondre à des demandes d'alignement ou de plantation et d'abattage d'arbres. Telles sont, en effet, les principales et souvent les uniques occupations des ingénieurs ordinaires, en y joignant de temps en temps quelques opérations de nivellement qu'on nous oblige à faire nous-mêmes, et que le moindre de nos conducteurs, avec son expérience seule, fait toujours beaucoup mieux que nous, malgré toute notre science. Nous sommes près de quatre cents ingénieurs ordinaires ou élèves ingénieurs, et, comme il n'y a que cent et quelques ingénieurs en chef, tous les ingénieurs ordinaires ne peuvent pas atteindre à ce grade supérieur; d'ailleurs, au-dessus de l'ingénieur en chef il n'existe pas de classe absorbante : il ne faut pas compter comme moyen d'absorption douze ou quinze places d'inspecteurs généraux ou divisionnaires, places à peu près aussi inutiles dans notre corps que celles des colonels le sont dans l'artillerie, où la batterie est l'unité.

« L'ingénieur ordinaire, de même que le capitaine d'artillerie, sait toute la science; il ne devrait y avoir au-dessus qu'un chef d'administration pour relier les quatre-vingt-six ingénieurs à l'Etat, car un seul ingénieur, aidé par deux aspirants, suffit à un département. La hiérarchie, en de pareils corps, a pour effet de subordonner les capacités actives à d'anciennes capacités éteintes qui, tout en croyant mieux faire, altèrent ou dénaturent ordinairement les conceptions qui leur sont soumises, peut-être dans le seul but de ne pas voir mettre leur existence en question, car telle me semble être l'unique influence qu'exerce sur les travaux publics, en France, le conseil gé-

néral des ponts et chaussées. Supposons néanmoins qu'entre trente et quarante ans je sois ingénieur de première classe, et ingénieur en chef avant l'âge de cinquante ans. Hélas! je vois mon avenir : il est écrit à mes yeux. Mon ingénieur en chef a soixante ans; il est sorti avec honneur, comme moi, de cette fameuse école ; il a blanchi dans deux départements à faire ce que je fais; il y est devenu l'homme le plus ordinaire qu'il soit possible d'imaginer ; il est retombé de toute la hauteur à laquelle il s'était élevé ; bien plus, il n'est pas au niveau de la science ; la science a marché, il est resté stationnaire; bien mieux, il a oublié ce qu'il savait. L'homme qui se produisait à vingt-deux ans avec tous les symptômes de la supériorité n'en a plus aujourd'hui que l'apparence. D'abord, spécialement tourné vers les sciences exactes et les mathématiques par son éducation, il a négligé tout ce qui n'était pas *sa partie*. Aussi ne sauriez-vous imaginer jusqu'où va sa nullité dans les autres branches des connaissances humaines. Le calcul lui a desséché le cœur et le cerveau. Je n'ose confier qu'à vous le secret de sa nullité, abritée par le renom de l'École polytechnique. Cette étiquette impose, et, sur la foi du préjugé, personne n'ose mettre en doute sa capacité. A vous seul je dirai que l'extinction de ses talents l'a conduit à faire dépenser dans une seule affaire un million au lieu de deux cent mille francs au département. J'ai voulu protester, éclairer le préfet ; mais un ingénieur de mes amis m'a cité l'un de nos camarades devenu la bête noire de l'administration pour un fait de ce genre. — « Serais-tu bien aise, quand tu seras ingénieur en chef, de voir tes erreurs relevées par ton subordonné? me dit-il. Ton ingénieur en chef va devenir inspecteur divisionnaire. Dès qu'un des nôtres commet une lourde faute, l'administration, qui ne doit jamais avoir tort, le retire du service actif en le faisant inspecteur. » Voilà comment la récompense due au talent est dévolue à la nullité. La France entière a vu le désastre, au cœur de Paris, du premier pont suspendu que voulut élever un ingénieur, membre de l'Académie des sciences, triste chute qui fut causée par des fautes que ni le constructeur du canal de Briare, sous Henri IV, ni le moine qui a bâti le Pont-Royal, n'eussent faites, et que l'administration consola en appelant cet ingénieur au conseil général. Les écoles spéciales seraient-elles donc de grandes fabriques d'incapacités? Ce sujet exige de longues observations. Si j'avais raison, il voudrait une réforme au moins dans le mode de procéder, car je n'ose mettre en doute l'utilité des écoles. Seulement, en regardant le passé, voyons-nous que la France ait jamais manqué jadis des grands talents nécessaires à l'État, et qu'aujourd'hui l'État voudrait faire éclore à son usage par le procédé de Monge? Vauban est-il sorti d'une école autre que cette grande école appelée la vocation? Quel fut le précepteur de Riquet? Quand les génies surgissent ainsi du milieu social, poussés par la vocation, ils sont presque toujours complets; l'homme alors n'est pas seulement spécial, il a le don d'universalité. Je ne crois pas qu'un ingénieur sorti de l'École puisse jamais bâtir un de ces miracles d'architecture que savait élever Léonard de Vinci, à la fois mécanicien, architecte, peintre, un des inventeurs de l'hydraulique, un infatigable constructeur de canaux. Façonnés, dès le jeune âge, à la simplicité absolue des théorèmes, les sujets sortis de l'école perdent le sens de l'élégance et de l'ornement ; une colonne leur semble inutile, ils reviennent au point où l'art commence, en s'en tenant à l'utile. Mais ceci n'est rien en comparaison de la maladie qui me mine. Je sens s'accomplir en moi la plus terrible métamorphose ; je sens dépérir mes forces et mes facultés, qui, démesurément tendues, s'affaissent. Je me laisse gagner par le prosaïsme de ma vie. Moi qui, par la nature de mes efforts, me destinais à de grandes choses, je me vois face à face avec les plus petites, à vérifier des mètres de cailloux, visiter des chemins, arrêter des états d'approvisionnement. Je n'ai pas à m'occuper deux heures par jour. Je vois mes collègues se marier, tomber dans une situation contraire à l'esprit de la société moderne. Mon ambition est-elle donc démesurée? je voudrais être utile à mon pays. Le pays m'a demandé des forces extrêmes, il m'a dit de devenir un des représentants de toutes les sciences, et je me croise les bras au fond d'une province. Il ne me permet pas de sortir de la localité dans laquelle je suis parqué pour exercer mes facultés en essayant des projets utiles. Une défaveur occulte et réelle est la récompense assurée à celui de nous qui, cédant à ses inspirations, dépasse ce que son service spécial exige de lui. Dans ce cas, la faveur que doit espérer un homme supérieur est l'oubli de son talent, de son outrecuidance, et l'enterrement de son projet dans les cartons de la direction. Quelle sera la récompense de Vicat, celui d'entre nous qui a fait faire le seul progrès réel à la science pratique des constructions? Le conseil général des ponts et chaussées, composé en partie de gens usés par de longs et quelquefois honorables services, mais qui n'ont plus de force que pour la négation, et qui rayent ce qu'ils ne comprennent plus, est l'étouffoir dont on se sert pour anéantir les projets des esprits audacieux. Ce conseil semble avoir été créé pour paralyser les bras de cette belle jeunesse qui ne demande qu'à travailler, qui veut servir la France. Il se passe à Paris des monstruosités : l'avenir d'une province dépend du *visa* de ces centralisateurs qui, par des intrigues que je n'ai pas le loisir de vous détailler, arrêtent l'exécution des meilleurs plans ; les meilleurs sont en effet ceux qui offrent le plus de prise à l'avidité des compagnies ou des spéculateurs, qui choquent ou renversent le plus d'abus, et l'abus est constamment plus fort en France que l'amélioration.

« Encore cinq ans, je ne serai donc plus moi-même; je verrai s'éteindre mon ambition, mon noble désir d'employer les facultés que mon pays m'a demandé de déployer, et qui se rouilleront dans le coin obscur où je vis. En calculant les chances les plus heureuses, l'avenir me semble être peu de chose. J'ai profité d'un congé pour venir à Paris; je veux changer de carrière, chercher l'occasion d'employer mon énergie, mes connaissances et mon activité. Je donnerai ma démission, j'irai dans les pays où les hommes spéciaux de ma classe manquent et peuvent accomplir de grandes choses. Si rien de tout cela n'est possible, je me jetterai dans une des doctrines nouvelles qui paraissent devoir faire des changements importants à l'ordre social actuel, en dirigeant mieux les travailleurs. Que sommes-nous, sinon des travailleurs sans ouvrage, des outils dans un magasin? Nous sommes organisés comme s'il s'agissait de remuer le globe, et nous n'avons rien à faire. Je sens en moi quelque chose de grand qui s'amoindrit, qui va périr, et je vous le dis avec une franchise mathématique. Avant de changer de condition, je voudrais avoir votre avis; je me regarde comme votre enfant et ne ferai jamais de démarches importantes sans vous les soumettre, car votre expérience égale votre bonté. Je sais bien que l'État, après avoir obtenu ses hommes spéciaux, ne peut pas inventer exprès pour eux des monuments à élever; il n'a pas trois cents ponts à construire par année : et il ne peut pas plus faire bâtir des monuments à ses ingénieurs qu'il ne déclare de guerre pour donner lieu de gagner des batailles et de faire surgir de grands capitaines; mais alors, comme jamais l'homme de génie n'a manqué de se présenter quand les circonstances le réclamaient, qu'aussitôt qu'il y a beaucoup d'or à dépenser et de grandes choses à produire, il s'élance de la foule un de ces hommes uniques, et qu'en ce genre surtout un Vauban suffit, rien ne démontre mieux l'inutilité de l'institution. Enfin, quand on a stimulé par tant de préparations un homme de choix, comment ne pas comprendre qu'il fera mille efforts avant de se laisser annuler? Est-ce de la bonne politique? N'est-ce pas allumer d'ardentes ambitions? Leur aurait-on dit à tous ces ardents cerveaux de savoir calculer tout, excepté leur destinée? Enfin, dans ces six cents jeunes gens, il existe des exceptions, des hommes forts qui résistent à leur démonétisation, et j'en connais; mais, si l'on pouvait raconter leurs luttes avec les hommes et les choses, quand, armés de projets utiles, de conceptions qui doivent engendrer la vie et les richesses chez des provinces inertes, ils rencontrent des obstacles là où pour eux l'État a cru leur faire trouver aide et protection, on regarderait l'homme puissant, l'homme à talent, l'homme dont la nature est un miracle, comme plus malheureux cent fois et plus à plaindre que l'homme dont la nature abâtardie se prête à l'amoindrissement de ses facultés. Aussi aimé-je mieux diriger une entreprise commerciale ou industrielle, vivre de peu de chose en cherchant à résoudre un des nombreux problèmes qui manquent à l'industrie, à la société, que de rester dans le poste où je suis.

« Vous me direz que rien ne m'empêche d'occuper, dans ma résidence, mes forces intellectuelles, de chercher dans le silence de cette vie médiocre la solution de quelque problème utile à l'humanité. Eh! monsieur, ne connaissez-vous pas l'influence de la province et l'action relâchante d'une vie précisément assez occupée pour user le temps en des travaux presque futiles et pas assez néanmoins pour exercer les riches moyens que notre éducation a créés. Ne me croyez pas, mon cher protecteur, dévoré par l'envie de faire fortune, ni par quelque désir insensé de gloire. Je suis trop calculateur pour ignorer le néant de la gloire. L'activité nécessaire à cette vie ne me fait pas souhaiter de me marier, car, en voyant ma destination actuelle, je n'estime pas assez l'existence pour faire ce triste présent à un autre moi-même. Quoique je regarde l'argent comme un des plus puissants moyens qui soient donnés à l'homme social pour agir, ce n'est, après tout, qu'un moyen. Je mets donc mon seul plaisir dans la certitude d'être utile à mon pays. Ma plus grande jouissance serait d'agir dans le milieu convenable à mes facultés. Si, dans le cercle de votre contrée, de vos connaissances, si, dans l'espace où vous rayonnez, vous entendiez parler d'une entreprise qui exigeât quelques-unes des capacités que vous me savez, j'attendrai pendant six mois une réponse de vous. Ce que je vous écris là, monsieur et ami, d'autres le pensent. J'ai vu beaucoup de mes camarades ou d'anciens élèves, pris comme moi dans le traquenard d'une spécialité, des ingénieurs-géographes, des capitaines-professeurs, des capitaines du génie militaire, qui se voient capitaines pour le reste de leurs jours et qui regrettent amèrement de ne pas avoir passé dans l'armée active. Enfin, à plusieurs reprises, nous nous sommes, entre nous, avoué la longue mystification de laquelle nous étions victimes et qui se reconnaît lorsqu'il n'est plus temps de s'y soustraire, quand l'animal est fait à la machine qu'il tourne, quand le malade est accoutumé à sa maladie. En examinant bien ces tristes résultats, je me suis posé les questions suivantes, et je vous les communique, à vous homme de sens et ca-

pable de les mûrement méditer, en sachant qu'elles sont le fruit de méditations épurées au feu des souffrances. Quel but se propose l'Etat? Veut-il obtenir des capacités? Les moyens employés vont directement contre la fin; il a bien certainement créé les plus honnêtes médiocrités qu'un gouvernement ennemi de la supériorité pourrait souhaiter. Veut-il donner une carrière à des intelligences choisies? Il leur a préparé la condition la plus médiocre: il n'est pas un des hommes sortis des écoles qui ne regrette, entre cinquante et soixante ans, d'avoir donné dans le piége que cachent les promesses de l'Etat. Veut-il obtenir des hommes de génie? Quel immense talent ont produit les Ecoles depuis 1790? Sans Napoléon, Cachin, l'homme de génie à qui l'on doit Cherbourg, eût-il existé? Le despotisme impérial l'a distingué, le régime constitutionnel l'aurait étouffé. L'Académie des sciences compte-t-elle beaucoup d'hommes sortis des Ecoles spéciales? Peut-être y en a-t-il deux ou trois! L'homme de génie se révélera toujours en dehors des écoles spéciales. Dans les sciences dont s'occupent ces écoles, le génie n'obéit qu'à ses propres lois; il ne se développe que par des circonstances sur lesquelles l'homme ne peut rien : ni l'Etat, ni la science de l'homme, l'anthropologie, ne les connaissent. Riquet, Perronet, Léonard de Vinci, Cachin, Palladio, Brunelleschi, Michel-Ange, Bramante, Vauban, Vicat, tiennent leur génie de causes inobservées et préparatoires auxquelles nous donnons le nom de hasard, le grand mot des sots. Jamais, avec ou sans écoles, ces ouvriers sublimes ne manquent à leurs siècles. Maintenant, est-ce que, par cette organisation, l'Etat gagne des travaux d'utilité publique mieux faits ou à meilleur marché? D'abord, les entreprises particulières se passent très-bien des ingénieurs; puis les travaux de notre gouvernement sont les plus dispendieux et coûtent de plus l'immense état-major des ponts et chaussées. Enfin, dans les autres pays, en Allemagne, en Angleterre, en Italie, où ces institutions n'existent pas, les travaux analogues sont au moins aussi bien faits et moins coûteux qu'en France. Ces trois pays se font remarquer par des inventions neuves et utiles en ce genre. Je sais qu'il est de mode, en parlant de nos écoles, de dire que l'Europe nous les envie; mais, depuis quinze ans, l'Europe qui nous observe n'en a pas créé de semblables. L'Angleterre, cette habile calculatrice, a de meilleures écoles dans sa population ouvrière, d'où surgissent des hommes pratiques qui grandissent en un moment quand ils s'élèvent de la pratique à la théorie. Sthéphenson et Mac-Adam ne sont pas sortis de nos fameuses écoles. Mais à quoi bon? Quand de jeunes et habiles ingénieurs, pleins de feu, d'ardeur, ont, au début de leur carrière, résolu le problème de l'entretien des routes en France, qui demande des centaines de millions par quart de siècle, et qui sont dans un pitoyable état, ils ont beau publier de savants ouvrages, des mémoires: tout s'est engouffré dans la direction générale, dans ce centre parisien où tout entre et d'où rien ne sort, où les vieillards jalousent les jeunes gens, où les places élevées servent à retirer le vieil ingénieur qui se fourvoie. Voilà comment, avec un corps savant répandu sur toute la France, qui compose un des rouages de l'administration, qui devrait manier le pays et l'éclairer sur les grandes questions de son ressort, il arrivera que nous discuterons encore sur les chemins de fer quand les autres pays auront fini les leurs. Or, si jamais la France avait dû démontrer l'excellence de l'institution des écoles spéciales, n'était-ce pas dans cette magnifique phase de travaux publics, destinée à changer la face des Etats, à doubler la vie humaine, en modifiant les lois de l'espace et du temps. La Belgique, les Etats-Unis, l'Allemagne, l'Angleterre, qui n'ont pas d'Ecoles polytechniques, auront chez elles des réseaux de chemins de fer quand nos ingénieurs en seront encore à tracer les nôtres, quand de hideux intérêts cachés derrière des projets en arrêteront l'exécution. On ne pose pas une pierre en France sans que dix paperassiers parisiens n'aient fait de sots et inutiles rapports. Ainsi, quant à l'Etat, il ne tire aucun profit de ses écoles spéciales; quant à l'individu, sa fortune est médiocre, sa vie est une cruelle déception. Certes, les moyens que l'élève a déployés entre seize et vingt-six ans prouvent que, livré à sa seule destinée, il l'eût faite plus grande et plus riche que celle à laquelle le gouvernement l'a condamné. Commerçant, savant, militaire, cet homme d'élite eût agi dans un vaste milieu si ses précieuses facultés et son ardeur n'avaient pas été sottement et prématurément énervées. Où donc est le progrès? L'Etat et l'homme perdent assurément au système actuel. Une expérience d'un demi-siècle ne réclame-t-elle pas des changements dans la mise en œuvre de l'institution? Quel sacerdoce constitue l'obligation de trier en France, parmi toute une génération, les hommes destinés à être la partie savante de la nation? Quelles études ne devraient pas avoir faites ces grands-prêtres du sort? Les connaissances mathématiques ne leur sont peut-être pas aussi nécessaires que les connaissances physiologiques. Ne vous semble-t-il pas qu'il faille un peu de cette seconde vue qui est la sorcellerie des grands hommes? Les examinateurs sont d'anciens professeurs, des hommes honorables, vieillis dans le travail, dont la mission se borne à chercher les meilleures mémoires: ils ne peuvent rien faire que ce qu'on leur demande. Certes, leurs fonctions devraient être les plus grandes de l'Etat, et veulent des hommes extraordinaires. Ne pensez pas, monsieur et ami, que mon blâme s'arrête uniquement à l'école de laquelle je sors; il ne frappe pas seulement sur l'institution en elle-même, mais encore et surtout sur le mode employé pour l'alimenter. Ce mode est celui du *Concours*, invention moderne, essentiellement mauvaise, et mauvaise non-seulement dans la science, mais encore partout où elle s'emploie, dans les arts, dans toute élection d'hommes, de projets ou de choses. S'il est malheureux pour nos célèbres écoles de n'avoir pas plus tôt produit de gens supérieurs que toute autre réunion de jeunes gens en eût donnés, il est encore plus honteux que les premiers grands prix de l'Institut n'aient fourni ni un grand peintre, ni un grand musicien, ni un grand architecte, ni un grand sculpteur; de même que, depuis vingt ans, l'élection n'a pas, dans sa marée de médiocrités, amené au pouvoir un seul grand homme d'Etat. Mon observation porte sur une erreur qui vicie, en France, et l'éducation et la politique. Cette cruelle erreur repose sur le principe suivant que les organisateurs ont méconnu :

« *Rien, ni dans l'expérience, ni dans la nature des choses, ne peut donner la certitude que les qualités intellectuelles de l'adulte seront celles de l'homme fait.*

« En ce moment, je suis lié avec plusieurs hommes distingués qui se sont occupés de toutes les maladies morales par lesquelles la France est dévorée. Ils ont reconnu, comme moi, que l'instruction supérieure fabrique des capacités temporaires, parce qu'elles sont sans emploi ni avenir; que les lumières répandues par l'instruction inférieure sont sans profit pour l'Etat, parce qu'elles sont dénuées de croyance et de sentiment. Tout notre système d'instruction publique exige un vaste remaniement auquel devra présider un homme d'un profond savoir, d'une volonté puissante et doué de ce génie législatif qui ne s'est peut-être rencontré, chez les modernes, que dans la tête de Jean-Jacques Rousseau. Peut-être le trop-plein des spécialités devrait-il être employé dans l'enseignement élémentaire, si nécessaire aux peuples. Nous n'avons pas assez de patients, de dévoués instituteurs, pour manier ces masses. La quantité déplorable de délits et de crimes accuse une plaie sociale dont la source est dans cette demi-instruction donnée au peuple, et qui tend à détruire les liens sociaux en le faisant réfléchir assez pour qu'il déserte les croyances religieuses favorables au pouvoir, et pas assez pour qu'il s'élève à la théorie de l'obéissance et du devoir, qui est le dernier terme de la philosophie transcendante. Il est impossible de faire étudier Kant à toute une nation; aussi la croyance et l'habitude valent-elles mieux pour les peuples que l'étude et le raisonnement. Si j'avais à recommencer la vie, peut-être entrerais-je dans un séminaire et voudrais-je être un simple curé de campagne, ou l'instituteur d'une commune. Je suis trop avancé dans ma voie pour n'être qu'un simple instituteur primaire, et, d'ailleurs, je puis agir sur un cercle plus étendu que ceux d'une école ou d'une cure. Les saint-simoniens, auxquels j'étais tenté de m'associer, veulent prendre une route dans laquelle je ne saurais les suivre; mais, en dépit de leurs erreurs, ils ont touché plusieurs points douloureux, fruits de notre législation, auxquels on ne remédiera que par des palliatifs insuffisants et qui ne feront qu'ajourner en France une grande crise morale et politique. Adieu, cher monsieur, trouvez ici l'assurance de mon respectueux et fidèle attachement, qui, nonobstant ces observations, ne pourra jamais que s'accroître.

« Grégoire Gérard. »

Selon sa vieille habitude de banquier, Grossetête avait minuté la réponse suivante sur le dos même de cette lettre, en mettant au-dessus le mot sacramentel : *Répondue.*

« Il est d'autant plus inutile, mon cher Gérard, de discuter les observations contenues dans votre lettre, que, par un jeu du hasard (je me sers du mot des sots), j'ai une proposition à vous faire dont l'effet est de vous tirer de la situation où vous vous trouvez si mal. Madame Graslin, propriétaire des forêts de Montégnac et d'un plateau fort ingrat qui s'étend au bas de la longue chaîne de collines sur laquelle est sa forêt, a le dessein de tirer parti de cet immense domaine, d'exploiter ses bois et de cultiver ses plaines caillouteuses. Pour mettre ce projet à exécution, elle a besoin d'un homme de votre science et de votre ardeur, qui ait à la fois votre dévouement désintéressé et vos idées d'utilité pratique. Peu d'argent et beaucoup de travaux à faire! un résultat immense par de petits moyens! un pays à changer en entier! Faire jaillir l'abondance du milieu le plus dénué, n'est-ce pas ce que vous souhaitez, vous qui voulez construire un poëme? D'après le ton de sincérité qui règne dans votre lettre, je n'hésite pas à vous dire de venir me voir à Limoges; mais, mon ami, ne donnez pas votre démission : faites-vous seulement détacher de votre corps en expliquant à votre administration que vous allez étudier des questions de votre ressort, en dehors des travaux de l'Etat. Ainsi vous ne perdrez rien de vos droits, et vous aurez le temps de juger si l'entreprise conçue par le curé de Montégnac et qui sourit à madame Graslin est exécutable. Je vous expliquerai de vive voix les avantages que vous pourrez trouver, dans le cas où ces

vastes changements seraient possibles. Comptez toujours sur l'amitié de votre tout dévoué.

« GROSSETÊTE. »

Madame Graslin ne répondit pas autre chose à Grossetête que ce peu de mots : « Merci, mon ami ; j'attends votre protégé. » Elle montra la lettre de l'ingénieur à M. Bonnet, en lui disant : — Encore un blessé qui cherche le grand hôpital.

Le curé lut la lettre ; il la relut, fit deux ou trois tours de terrasse en silence et la rendit en disant à madame Graslin : — C'est d'une belle âme et d'un homme supérieur ! Il dit que les écoles inventées par le génie révolutionnaire fabriquent des incapacités, moi, je les appelle des fabriques d'incrédules, car, si M. Gérard n'est pas un athée, il est protestant...

— Nous le demanderons, dit-elle frappée de cette réponse.

Quinze jours après, dans le mois de décembre, malgré le froid, M. Grossetête vint au château de Montégnac pour y présenter son protégé, que Véronique et M. Bonnet attendaient impatiemment.

— Il faut vous bien aimer, mon enfant, dit le vieillard en prenant les deux mains de Véronique dans les siennes et les lui baisant avec cette galanterie de vieilles gens qui n'offense jamais les femmes, oui, bien vous aimer, pour avoir quitté Limoges par un temps pareil ; mais je tenais à vous faire moi-même cadeau de M. Grégoire Gérard que voici. C'est un homme selon votre cœur, monsieur Bonnet, dit l'ancien banquier en saluant affectueusement le curé.

L'extérieur de Gérard était peu prévenant. De moyenne taille, épais de forme, le cou dans les épaules, selon l'expression vulgaire, il avait les cheveux jaunes d'or, les yeux rouges de l'albinos, des cils et des sourcils presque blancs. Quoique son teint, comme celui des gens de cette espèce, fût d'une blancheur éclatante, des marques de petite-vérole et des coutures très-apparentes lui ôtaient son éclat primitif ; l'étude lui avait sans doute altéré la vue, car il portait des conserves. Quand il se débarrassa d'un gros manteau de gendarme, l'habillement qu'il montra ne rachetait point la disgrâce de son extérieur. La manière dont ses vêtements étaient mis et boutonnés, sa cravate négligée, sa chemise sans fraîcheur offraient les marques de ce défaut de soin sur eux-mêmes que l'on reproche aux hommes de science, tous plus ou moins distraits. Comme chez presque tous les penseurs, sa contenance et son attitude, le développement du buste et la maigreur des jambes annonçaient une sorte d'affaissement corporel produit par les habitudes de la méditation, mais la puissance de cœur et l'ardeur d'intelligence, dont les preuves étaient écrites dans sa lettre, éclataient sur son front qu'on eût dit taillé dans du marbre de Carrare. La nature semblait s'être réservé cette place pour y mettre les signes évidents de la grandeur, de la constance, de la bonté de cette homme. Le nez, comme chez tous les hommes de race gauloise, était d'une forme écrasée. Sa bouche, ferme et droite, indiquait une discrétion absolue, et le sens de l'économie ; mais tout le masque, fatigué par l'étude, avait prématurément vieilli. — Nous avons déjà, monsieur, à vous remercier, dit madame Graslin à l'ingénieur, de bien vouloir venir diriger des travaux dans un pays qui ne vous offrira d'autres agréments que la satisfaction de savoir qu'on peut y faire du bien.

— Madame, répondit-il, M. Grossetête m'en a dit assez sur vous pendant que nous cheminions pour que déjà je fusse heureux de vous être utile, et que la perspective de vivre auprès de vous et de M. Bonnet me parût charmante. A moins que l'on ne me chasse du pays, j'y compte finir mes jours.

— Nous tâcherons de ne pas vous faire changer d'avis, dit en souriant madame Graslin.

— Voici, dit Grossetête à Véronique en la prenant à part, des papiers que le procureur général m'a remis ; il a été fort étonné que vous ne vous soyez pas adressée à lui. Tout ce que vous avez demandé s'est fait avec promptitude et dévouement. D'abord, votre protégé sera rétabli dans tous ses droits de citoyen ; puis, d'ici à trois mois, Catherine Curieux vous sera envoyée.



Je me mettais en sentinelle perdue... — PAGE 35.

— Où est-elle ? demanda Véronique.

— A l'hôpital Saint-Louis, répondit le vieillard. On attend sa guérison pour lui faire quitter Paris.

— Ah ! la pauvre fille est malade !

— Vous trouverez ici tous les renseignements désirables dit Grossetête en remettant un paquet à Véronique.

Elle revint vers ses hôtes pour les emmener dans la magnifique salle à manger du rez-de-chaussée où elle alla, conduite par Grossetête et Gérard auxquels elle donna le bras. Elle servit elle-même le dîner sans y prendre part. Depuis son arrivée à Montégnac, elle s'était fait une loi de prendre ses repas seule, et Aline, qui connaissait le secret de cette réserve, le garda religieusement jusqu'au jour où sa maîtresse fut en danger de mort.

Le maire, le juge de paix et le médecin de Montégnac avaient été naturellement invités.

Le médecin, jeune homme de vingt-sept ans, nommé Roubaud, désirait vivement connaître la femme célèbre du Limousin. Le curé fut d'autant plus heureux d'introduire ce jeune homme au château, qu'il souhaitait composer une espèce de société à Véronique, afin de la distraire et de donner des aliments à son esprit. Roubaud était un de ces jeunes médecins absolument instruits, comme il en sort actuellement de l'École de médecine de Paris et qui, certes, aurait pu briller sur le vaste théâtre de la capitale ; mais, effrayé du jeu des ambitions à Paris, se sentant d'ailleurs plus de savoir que d'intrigue, plus d'aptitude que d'avidité, son caractère doux l'avait ramené sur le théâtre étroit de la province, où il espérait être apprécié plus promptement qu'à Paris. A Limoges, Roubaud se heurta contre des habitudes prises et des clientèles inébranlables ; il se laissa donc gagner par M. Bonnet, qui, sur sa physionomie douce et prévenante, le jugea comme un de ceux qui devaient lui appartenir et coopérer à son œuvre. Petit et blond, Roubaud avait une mine assez fade ; mais ses yeux gris trahissaient la profondeur du physiologiste et la ténacité des gens studieux. Montégnac ne possédait qu'un ancien chirurgien de régiment, beaucoup plus occupé de sa cave que de ses malades, et trop vieux d'ailleurs

pour continuer le dur métier de médecin de campagne. En ce moment il se mourait. Roubaud habitait Montégnac depuis dix-huit mois, et s'y faisait aimer. Mais ce jeune élève des Desplein et des successeurs de Cabanis ne croyait pas au catholicisme. Il restait en matière de religion dans une indifférence mortelle et n'en voulait pas sortir. Aussi désespérait-il le curé, non qu'il fit le moindre mal, il ne parlait jamais religion, ses occupations justifiaient son absence constante de l'église, et d'ailleurs, incapable de prosélytisme, il se conduisait comme se serait conduit le meilleur catholique, mais il s'était interdit de songer à un problème qu'il considérait comme hors de la portée humaine. En entendant dire au médecin que le panthéisme était la religion de tous les grands esprits, le curé le croyait incliné vers les dogmes de Pythagore sur les transformations. Roubaud, qui voyait madame Graslin pour la première fois, éprouva la plus violente sensation à son aspect; la science lui fit deviner dans la physionomie, dans l'attitude, dans les dévastations du visage, des souffrances inouïes, et morales et physiques, un caractère d'une force surhumaine, les grandes facultés qui servent à supporter les vicissitudes les plus opposées; il y entrevit tout, même les espaces obscurs et cachés à dessein. Aussi aperçut-il le mal qui dévorait le cœur de cette belle créature; car, de même que la couleur d'un fruit y laisse soupçonner la présence d'un ver rongeur, de même certaines teintes dans le visage permettent aux médecins de reconnaître une pensée vénéneuse. Dès ce moment, M. Roubaud s'attacha si vivement à madame Graslin, qu'il eut peur de l'aimer au delà de la simple amitié permise. Le front, la démarche et surtout les regards de Véronique avaient une éloquence que les hommes comprennent toujours, et qui disait aussi énergiquement qu'elle était morte à l'amour, que d'autres femmes disent le contraire par une contraire éloquence; le médecin lui voua tout à coup un culte chevaleresque. Il échangea rapidement un regard avec le curé. M. Bonnet se dit alors en lui-même : — Voilà le coup de foudre qui le changera. Madame Graslin aura plus d'éloquence que moi.



J'ai présidé ma salle, — PAGE 35.

Le maire, vieux campagnard ébahi par le luxe de cette salle à manger, et surpris de dîner avec l'un des hommes les plus riches du département, avait mis ses meilleurs habits, mais il s'y trouvait un peu gêné, et sa gêne morale s'en augmenta; madame Graslin, dans son costume de deuil, lui parut d'ailleurs extrêmement imposante; il fut donc un personnage muet. Ancien fermier à Saint-Léonard, il avait acheté la seule maison habitable du bourg, et cultivait lui-même les terres qui en dépendaient. Quoiqu'il sût lire et écrire, il ne pouvait remplir ses fonctions qu'avec le secours de l'huissier de la justice de paix qui lui préparait sa besogne. Aussi désirait-il vivement la création d'une charge de notaire, pour se débarrasser sur cet officier ministériel du fardeau de ses fonctions. Mais la pauvreté du canton de Montégnac y rendait une étude à peu près inutile, et les habitants étaient exploités par les notaires du chef-lieu d'arrondissement.

Le juge de paix, nommé Clousier, était un ancien avocat de Limoges où les causes l'avaient fui, car il voulut mettre en pratique ce bel axiome, que l'avocat est le premier juge du client et du procès. Il obtint vers 1809 cette place, dont les maigres appointements lui permirent de vivre. Il était alors arrivé à la plus honorable, mais à la plus complète misère. Après vingt-deux ans d'habitation dans cette pauvre commune, le bonhomme, devenu campagnard, ressemblait, à sa redingote près, aux fermiers du pays. Sous cette forme quasi grossière, Clousier cachait un esprit clairvoyant, livré à de hautes méditations politiques, mais tombé dans une entière insouciance due à sa parfaite connaissance des hommes et de leurs intérêts. Cet homme, qui pendant longtemps trompa la perspicacité de M. Bonnet, et qui, dans la sphère supérieure, eût rappelé Lhospital, incapable d'aucune intrigue comme tous les gens réellement profonds, avait fini par vivre à l'état contemplatif des anciens solitaires. Riche sans doute de toutes ses privations, aucune considération n'agissait sur son esprit, il savait les lois et jugeait impartialement. Sa vie, réduite au simple nécessaire, était pure et régulière. Les paysans aimaient M. Clousier et l'estimaient à cause du désintéressement paternel avec lequel il accordait leurs différends et leur donnait ses conseils dans leurs moindres affaires. Le bonhomme Clousier, comme disait tout Montégnac, avait depuis deux ans pour greffier un de ses neveux, jeune homme assez intelligent, et qui, plus tard, contribua beaucoup à la prospérité du canton. La physionomie de ce vieillard se recommandait par un front large et vaste. Deux buissons de cheveux blanchis étaient ébouriffés de chaque côté de son crâne chauve. Son teint coloré, son embonpoint majeur eussent fait croire, en dépit de sa sobriété, qu'il cultivait autant Bacchus que Troplong et Toullier. Sa voix presque éteinte indiquait l'oppression d'un asthme. Peut-être l'air sec du Haut-Montégnac avait-il contribué à le fixer dans ce pays. Il y logeait dans une maisonnette arrangée pour lui par un sabotier assez riche à qui elle appartenait. Clousier avait déjà vu Véronique à l'église, et il l'avait jugée sans avoir communiqué ses idées à personne, pas même à M. Bonnet, avec lequel il commençait à se familiariser. Pour la première fois de sa vie, le juge de paix allait se trouver au milieu de personnes en état de le comprendre.

Une fois placés autour d'une table richement servie, car Véronique avait envoyé tout son mobilier de Limoges à Montégnac, ces six personnages éprouvèrent un moment d'embarras. Le médecin, le maire et le juge de paix ne connaissaient ni Grossetête ni Gérard. Mais, pendant le premier service, la bonhomie du vieux banquier fondit insensiblement les glaces d'une première rencontre. Puis l'amabilité de madame Graslin entraîna Gérard et encouragea M. Roubaud. Maniées par elle, ces âmes pleines de qualités exquises reconnurent leur parenté. Chacun se sentit bientôt dans un milieu sympathique. Aussi, lorsque le dessert fut mis sur la table, quand les cristaux et les porcelaines à bords dorés étincelèrent, quand des vins choisis circulèrent servis par Aline, par Champion et par le domestique de Grossetête, la conversation devint-elle assez confidentielle pour que ces quatre hommes d'élite, réunis par le hasard, se dissent leurs vraies pensées sur les matières importantes qu'on aime à dis-

poter en se trouvant tous de bonne foi. — Votre congé a coïncidé avec la révolution de Juillet, dit Grossetête à Gérard d'un air par lequel il lui demandait son opinion.

— Oui, répondit l'ingénieur, j'étais à Paris durant les trois fameux jours, j'ai tout vu, j'en ai conclu de tristes choses.

— Et quoi ? dit M. Bonnet avec vivacité.

— Il n'y a plus de patriotisme que sous les chemises sales, répliqua Gérard. Là est la perte de la France. Juillet est la défaite volontaire des supériorités de nom, de fortune et de talent. Les masses dévouées ont remporté la victoire sur des classes riches, intelligentes, chez qui le dévouement est antipathique.

— A en juger par ce qui arrive depuis un an, reprit M. Clousier, le juge de paix, ce changement est une prime donnée au mal qui nous dévore, à l'individualisme. D'ici à quinze ans, toute question généreuse se traduira par : *Qu'est ce que cela me fait!* le grand cri du libre arbitre descendu des hauteurs religieuses où l'ont introduit Luther, Calvin, Zwingle et Knox jusque dans l'économie politique. *Chacun pour soi, chacun chez soi*, ces deux terribles phrases formeront, avec le *Qu'est-ce que cela me fait!* la sagesse trinitaire du bourgeois et du petit propriétaire. Cet égoïsme est le résultat des vices de notre législation civile, un peu trop précipitamment faite, et à laquelle la révolution de Juillet vient de donner une terrible consécration.

Le juge de paix rentra dans son silence habituel après cette sentence, dont les motifs durent occuper les convives. Enhardi par cette parole de Clousier, et par le regard que Gérard et Grossetête échangèrent, M. Bonnet osa davantage.

— Le bon roi Charles X, dit-il, vient d'échouer dans la plus prévoyante et la plus salutaire entreprise qu'un monarque ait jamais formée pour le bonheur des peuples qui lui sont confiés, et l'Église doit être fière de la part qu'elle a eue dans ses conseils. Mais le cœur et l'intelligence ont failli aux classes supérieures, comme ils lui avaient déjà failli dans la grande question de la loi sur le droit d'aînesse, l'éternel honneur du seul homme d'État hardi qu'ait eu la Restauration, le comte de Peyronnet. Reconstituer la nation par la famille, ôter à la presse son action venimeuse en ne lui laissant que le droit d'être utile, faire rentrer la chambre élective dans ses véritables attributions, rendre à la religion sa puissance sur le peuple, tels ont été les quatre points cardinaux de la politique intérieure de la maison de Bourbon. Eh bien ! d'ici à vingt ans, la France entière aura reconnu la nécessité de cette grande et saine politique. Le roi Charles X était d'ailleurs plus menacé dans la situation qu'il a voulu quitter que dans celle où son paternel pouvoir a péri. L'avenir de notre beau pays, où tout sera périodiquement mis en question, où l'on discutera sans cesse au lieu d'agir, où la presse, devenue souveraine, sera l'instrument des plus basses ambitions, prouvera la sagesse de ce roi qui vient d'emporter avec lui les vrais principes du gouvernement, et l'histoire lui tiendra compte du courage avec lequel il a résisté à ses meilleurs amis, après avoir sondé la plaie, en avoir reconnu l'étendue et vu la nécessité des moyens curatifs qui n'ont pas été soutenus par ceux pour lesquels il se mettait sur la brèche.

— Eh bien ! monsieur le curé, vous y allez franchement et sans le moindre déguisement ! s'écria Gérard ; mais je ne vous contredirai pas. Napoléon, dans sa campagne de Russie, était de quarante ans en avant sur l'esprit de son siècle ; il n'a pas été compris. La Russie et l'Angleterre de 1830 expliquent la campagne de 1812. Charles X a éprouvé le même malheur : dans vingt-cinq ans ses ordonnances deviendront peut-être des lois.

— La France, pays trop éloquent pour n'être pas bavard, trop plein de vanité pour qu'on y reconnaisse les vrais talents, est, malgré le sublime bon sens de sa langue et de ses masses, le dernier de tous où le système des deux assemblées délibérantes pouvait être admis, reprit le juge de paix. Au moins, les inconvénients de notre caractère devaient-ils être combattus par les admirables restrictions que l'expérience de Napoléon y avait opposées. Ce système peut encore aller dans un pays dont l'action est circonscrite par la nature du sol, comme en Angleterre, mais le droit d'aînesse, appliqué à la transmission de la terre, est toujours nécessaire, et, quand ce droit est supprimé, le système représentatif devient une folie. L'Angleterre doit son existence à la loi quasi féodale qui attribue les terres et l'habitation de la famille aux aînés. La Russie est assise sur le droit féodal pur. Aussi ces deux nations sont-elles aujourd'hui dans une voie de progrès effrayant. L'Autriche n'a pu résister à nos invasions et recommencer la guerre contre Napoléon qu'en vertu de ce droit d'aînesse, qui conserve agissantes les forces de la famille, et maintient les grandes productions nécessaires à l'État. La maison de Bourbon, en se sentant couler au troisième rang en Europe par la faute de la France, a voulu se maintenir à sa place, et le pays l'a renversée au moment où elle sauvait le pays. Je ne sais où nous fera descendre le système actuel.

— Vienne la guerre, la France sera sans chevaux, comme Napoléon en 1813, qui, réduit aux seules ressources de la France, n'a pu profiter des deux victoires de Lutzen et Bautzen, et s'est vu écrasé à Leipsick, s'écria Grossetête. Si la paix se maintient, le mal ira croissant : dans vingt-cinq ans d'ici, les races bovine et chevaline auront diminué de moitié en France.

— Monsieur Grossetête a raison, dit Gérard. Aussi l'œuvre que vous voulez tenter ici, madame, reprit-il en s'adressant à Véronique, est-elle un service rendu au pays.

— Oui, dit le juge de paix, parce que madame n'a qu'un fils. Le hasard de cette succession se perpétuera-t-il? Pendant un certain laps de temps, la grande et magnifique culture que vous établirez, espérons-le, n'appartenant qu'à un seul propriétaire, continuera de produire des bêtes à cornes et des chevaux. Mais, malgré tout, un jour viendra où forêts et prairies seront ou partagées ou vendues par lots. De partages en partages, les six mille arpents de votre plaine auront mille ou douze cents propriétaires, et, dès lors, plus de chevaux ni de haut bétail.

— Oh ! dans ce temps-là... dit le maire.

— Entendez-vous le « Qu'est-ce que cela me fait? » signalé par M. Clousier ! s'écria M. Grossetête, le voilà pris sur le fait ! Mais monsieur, reprit le banquier d'un ton grave en s'adressant au maire stupéfait, ce temps est venu ! Sur un rayon de dix lieues autour de Paris, la campagne, divisée à l'infini, peut à peine nourrir les vaches laitières. La commune d'Argenteuil compte trente-huit mille huit cent quatre-vingt-cinq parcelles de terrain dont plusieurs ne donnent pas quinze centimes de revenu. Sans les puissants engrais de Paris, qui permettent d'obtenir des fourrages de qualités supérieures, je ne sais comment les nourrisseurs pourraient se tirer d'affaire. Encore cette nourriture violente et le séjour des vaches à l'étable les fait-elle mourir de maladies inflammatoires. On use les vaches autour de Paris comme on y use les chevaux dans les rues. Des cultures plus productives que celles de l'herbe, les cultures maraîchères, le fruitage, les pépinières, la vigne, y anéantissent les prairies. Encore quelques années, et le lait viendra en poste à Paris comme y vient la marée. Ce qui se passe autour de Paris a lieu de même aux environs de toutes les grandes villes. Le mal de cette division excessive des propriétés s'étend autour de cent villes en France, et la dévorera quelque jour tout entière. A peine, selon Chaptal, comptait-on, en 1800, deux millions d'hectares en vignobles; une statistique exacte vous en donnerait au moins dix aujourd'hui. Divisée à l'infini par le système de nos successions, la Normandie perdra la moitié de sa production chevaline et bovine ; mais elle aura le monopole du lait à Paris, car son climat s'oppose heureusement à la culture de la vigne. Aussi sera-ce un phénomène curieux que celui de l'élévation progressive du prix de la viande. En 1850, dans vingt ans d'ici, Paris, qui payait la viande sept et onze sous la livre en 1814, la payera vingt sous, à moins qu'il ne survienne un homme de génie qui sache exécuter la pensée de Charles X.

— Vous avez mis le doigt sur la grande plaie de la France, reprit le juge de paix. La cause du mal gît dans le titre des successions du code civil, qui ordonne le partage égal des biens. Là est le pilon dont le jeu perpétuel émiette le territoire, individualise les fortunes en leur ôtant une stabilité nécessaire, et qui, décomposant sans recomposer jamais, finira par tuer la France. La révolution française a émis un virus destructif, auquel les journées de Juillet viennent de communiquer une activité nouvelle. Ce principe morbifique est l'accession du paysan à la propriété. Si le titre des Successions est le principe du mal, le paysan en est le moyen. Le paysan ne rend rien de ce qu'il a conquis. Une fois que cet ordre a pris un morceau de terre dans sa gueule toujours béante, il le subdivise tant qu'il y a trois sillons. Encore alors ne s'arrête-t-il pas ! Il partage les trois sillons dans leur longueur, comme monsieur vient de vous le prouver par l'exemple de la commune d'Argenteuil. La valeur insensée que le paysan attache aux moindres parcelles, rend impossible la recomposition de la propriété. D'abord la procédure et le droit sont annulés par cette division, la propriété devient un non-sens. Mais ce n'est rien que de voir expirer la puissance du fisc et de la loi sur des parcelles qui rendent impossibles ses dispositions les plus sages, il y a des maux encore plus grands. On a des propriétaires de quinze, de vingt-cinq centimes de revenu ! Monsieur, dit-il en indiquant Grossetête, vient de vous parler de la diminution des races bovine et chevaline, le système légal y est pour beaucoup. Le paysan propriétaire n'a que des vaches, il en tire sa nourriture, il vend les veaux, il vend même le beurre, il ne s'avise pas d'élever des bœufs, encore moins des chevaux ; mais comme il ne récolte jamais assez de fourrage pour soutenir une année de sécheresse, il envoie sa vache au marché quand il ne peut plus la nourrir. Si, par un hasard fatal, la récolte du foin manquait pendant deux années de suite, vous verriez à Paris, la troisième année, d'étranges changements dans le prix du bœuf, mais surtout dans celui du veau.

— Comment pourra-t-on faire alors les banquets patriotiques ? dit en souriant le médecin.

— Oh ! s'écria madame Graslin en regardant Roubaud, la politique ne peut donc se passer nulle part du petit journal, même ici ?

— La bourgeoisie, reprit Clousier, remplit dans cette horrible tâche le rôle des pionniers en Amérique. Elle achète les grandes terres sur lesquelles le paysan ne peut rien entreprendre, elle se les partage ;

puis, après les avoir mâchées, divisées, la licitation ou la vente en détail les livre plus tard au paysan. Tout se résume par des chiffres aujourd'hui. Je n'en sais pas de plus éloquents que ceux-ci : la France a quarante-neuf millions d'hectares qu'il serait convenable de réduire à quarante ; il faut en distraire les chemins, les routes, les dunes, les canaux et les terrains infertiles, incultes ou désertés par les capitaux, comme la plaine de Montégnac. Or, sur quarante millions d'hectares pour trente-deux millions d'habitants, il se trouve cent vingt-cinq millions de parcelles sur la cote générale des impositions foncières. J'ai négligé les fractions. Ainsi, nous sommes au delà de la loi agraire, et nous ne sommes au bout ni de la misère, ni de la discorde ! Ceux qui mettent le territoire en miettes et amoindrissent la production auront des organes pour crier que la vraie justice sociale consisterait à ne donner à chacun que l'usufruit de sa terre. Ils diront que la propriété perpétuelle est un vol ! Les saint-simoniens ont commencé.

— Le magistrat a parlé, dit Grossetête, voici ce que le banquier ajoute à ces courageuses considérations. La propriété, rendue accessible au paysan et au petit bourgeois, cause à la France un tort immense, que le gouvernement ne soupçonne même pas. On peut évaluer à trois millions de familles la masse des paysans, abstraction faite des indigents. Ces familles vivent de salaires. Le salaire se paye en argent au lieu de se payer en denrées...

— Encore une faute immense de nos lois ! s'écria Clousier en interrompant. La faculté de payer en denrées pouvait être ordonnée en 1790 ; mais, aujourd'hui, porter une pareille loi, ce serait risquer une révolution.

— Ainsi, le prolétaire attire à lui l'argent du pays. Or, reprit Grossetête, le paysan n'a pas d'autre passion, d'autre désir, d'autre vouloir, d'autre point de mire que de mourir propriétaire. Ce désir, comme l'a fort bien établi M. Clousier, est né de la révolution ; il est le résultat de la vente des biens nationaux. Il faudrait n'avoir aucune idée de ce qui se passe au fond des campagnes, pour ne pas admettre comme un fait constant que ces trois millions de familles enterrent annuellement cinquante francs, et soustrayent ainsi cent cinquante millions au mouvement de l'argent. La science de l'économie politique a mis à l'état d'axiome qu'un écu de cinq francs, qui passe dans cent mains pendant une journée, équivaut d'une manière absolue à cinq cents francs. Or, il est certain pour nous autres, vieux observateurs de l'état des campagnes, que le paysan choisit sa terre ; il la guette et l'attend, il ne place jamais ses capitaux. L'acquisition par les paysans doit donc se calculer par périodes de sept années. Les paysans laissent donc par sept années, inerte et sans mouvement, une somme de onze cents millions. Certes, la petite bourgeoisie en enterre bien autant, et se conduit de même à l'égard des propriétés auxquelles le paysan ne peut pas mordre. En quarante-deux ans, la France aura donc perdu, par chaque période de sept années, les intérêts d'au moins deux milliards, c'est-à-dire environ cent millions par sept ans, ou six cents millions en quarante-deux ans. Mais elle n'a pas perdu seulement six cents millions, elle a manqué à créer pour six cents millions de productions industrielles ou agricoles, qui représentent une perte de douze cents millions ; car si le produit industriel n'était pas le double en valeur de son prix de revient en argent, le commerce n'existerait pas. Le prolétariat perd donc six cents millions de salaires ! Ces six cents millions de perte sèche, mais qui, pour un sévère économiste, représentent, par les bénéfices manquants de la circulation, une perte d'environ douze cents millions, expliquent l'état d'infériorité où se trouvent notre commerce, notre marine et notre agriculture, à l'égard de celles de l'Angleterre. Malgré la différence qui existe entre les deux territoires, et qui est de plus des deux tiers en notre faveur, l'Angleterre pourrait remonter la cavalerie de deux armées françaises, et la viande y existe pour tout le monde. Mais aussi, dans ce pays, comme l'assiette de la propriété rend son acquisition presque impossible aux classes inférieures, tout écu devient commerçant et roule. Ainsi, outre la plaie du morcellement, celle de la diminution des races bovine, chevaline et ovine, le titre des Successions nous vaut encore six cents millions d'intérêts perdus par l'enfouissement des capitaux du paysan et du bourgeois, douze cents millions de productions en moins, ou trois milliards de non-circulation par demi-siècle.

— L'effet moral est pire que l'effet matériel ! s'écria le curé. Nous fabriquons des propriétaires mendiants chez le peuple, des demi-savants chez les petits bourgeois, et le : Chacun chez soi, chacun pour soi, qui avait fait son effet dans les classes élevées en juillet de cette année, aura bientôt gangrené les classes moyennes. Un prolétariat déshabitué de sentiments, sans autre Dieu que l'envie, sans autre fanatisme que le désespoir de la faim, sans foi ni croyance, s'avancera et mettra le pied sur le cœur du pays. L'étranger, grandi sous la loi monarchique, nous trouvera sans roi avec la royauté, sans lois avec la légalité, sans propriétaires avec la propriété, sans gouvernement avec l'élection, sans force avec le libre arbitre, sans bonheur avec l'égalité. Espérons que, d'ici là, Dieu suscitera en France un homme providentiel, un de ces élus qui donnent aux nations un nouvel esprit, et que, soit Marius, soit Sylla, qu'il s'élève d'en bas ou vienne d'en haut, il refera la société.

— On commencera par l'envoyer en cour d'assises ou en police correctionnelle, répondit Gérard. Le jugement de Socrate et celui de Jésus-Christ seraient rendus contre eux en 1831, comme autrefois à Jérusalem et dans l'Attique. Aujourd'hui, comme autrefois, les médiocrités jalouses laissent mourir de misère les penseurs, les grands médecins politiques qui ont étudié les plaies de la France, et qui s'opposent à l'esprit de leur siècle. S'ils résistent à la misère, nous les ridiculisons ou nous les traitons de rêveurs. En France, on se révolte dans l'ordre moral contre le grand homme d'avenir, comme on se révolte dans l'ordre politique contre le souverain.

— Autrefois, les sophistes parlaient à un petit nombre d'hommes, aujourd'hui la presse périodique leur permet d'égarer toute une nation, s'écria le juge de paix ; et la presse qui plaide pour le bon sens n'a pas d'écho !

Le maire regardait M. Clousier dans un profond étonnement. Madame Graslin, heureuse de rencontrer dans un simple juge de paix un homme occupé de questions si graves, dit à M. Roubaud, son voisin : — Connaissiez-vous M. Clousier ?

— Je ne le connais que d'aujourd'hui. Madame, vous faites des miracles, lui répondit-il à l'oreille. Cependant voyez son front, quelle belle forme ! Ne ressemble-t-il pas au front classique ou traditionnel donné par les statuaires à Lycurgue et aux sages de la Grèce ? — Evidemment la Révolution de juillet a un sens anti-politique, dit à haute voix et après avoir embrassé les calculs exposés par Grossetête, cet ancien étudiant qui peut-être aurait fait une barricade.

— Ce sens est triple, dit Clousier. Vous avez compris le droit et la finance, mais voici pour le gouvernement. Le pouvoir royal, affaibli par le dogme de la souveraineté nationale, en vertu de laquelle vient de se faire l'élection du 9 août 1830, essayera de combattre ce principe rival, qui laisserait au peuple le droit de se donner une nouvelle dynastie chaque fois qu'il ne devinerait pas la pensée de son roi ; et nous aurons une lutte intérieure qui, certes, arrêtera pendant longtemps encore les progrès de la France.

— Tous ces écueils ont été sagement évités par l'Angleterre, reprit Gérard ; j'y suis allé. J'admire cette ruche, qui essaime sur l'univers et le civilise, chez qui la discussion est une comédie politique destinée à satisfaire le peuple et à cacher l'action du pouvoir, qui se meut librement dans sa haute sphère, et où l'élection n'est pas dans les mains de la stupide bourgeoisie comme elle l'est en France. Avec le morcellement de la propriété, l'Angleterre n'existerait plus déjà. La haute propriété, les lords y gouvernent le mécanisme social. Leur marine, au nez de l'Europe, s'empare de portions entières du globe pour y satisfaire les exigences de leur commerce et y jeter les malheureux et les mécontents. Au lieu de faire la guerre aux capacités, de les annuler, de les méconnaître, l'aristocratie anglaise les cherche, les récompense, et se les assimile constamment. Chez les Anglais, tout est prompt dans ce qui concerne l'action du gouvernement, dans le choix des hommes et des choses, tandis que chez nous tout est lent ; et ils sont lents et nous sommes impatients. Chez eux l'argent est hardi et affairé, chez nous il est effrayé et soupçonneux. Ce qu'a dit M. Grossetête des pertes industrielles que le paysan cause à la France, a sa preuve dans un tableau que je vais vous dessiner en deux mots. Le capital anglais, par son continuel mouvement, a créé pour dix milliards de valeurs industrielles et d'actions portant rente, tandis que le capital français, supérieur comme abondance, n'en a pas créé la dixième partie.

— C'est d'autant plus extraordinaire, dit Roubaud, qu'ils sont lymphatiques, et que nous sommes généralement sanguins ou nerveux.

— Voilà, monsieur, dit Clousier, une grande question à étudier. Rechercher les institutions propres à réprimer le tempérament d'un peuple. Certes, Cromwel fut un grand législateur. Lui seul a fait l'Angleterre actuelle en inventant *l'acte de navigation*, qui a rendu les Anglais les ennemis de toutes les autres nations, qui leur a inoculé un féroce orgueil, leur point d'appui. Mais, malgré leur citadelle de Malte, si la France et la Russie comprennent le rôle de la mer Noire et de la Méditerranée, un jour la route d'Asie par l'Egypte ou par l'Euphrate, régularisée au moyen de nouvelles découvertes, tuera l'Angleterre, comme jadis la découverte du cap de Bonne-Espérance a tué Venise.

— Et rien de Dieu ! s'écria le curé. M. Clousier, M. Roubaud sont indifférents en matière de religion. Et monsieur ? dit-il en interrogeant Gérard.

— Protestant, répondit Grossetête.

— Vous l'aviez deviné ! s'écria Véronique en regardant le curé pendant qu'elle offrait sa main à Clousier pour monter chez elle.

Les préventions que donnait contre lui l'extérieur de M. Gérard s'étaient promptement dissipées, et les trois notables de Montégnac se félicitèrent d'une semblable acquisition.

— Malheureusement, dit M. Bonnet, il existe entre la Russie et les pays catholiques que baigne la Méditerranée une cause d'antagonisme dans le schisme de peu d'importance qui sépare la religion grecque de la religion latine, un grand malheur pour l'humanité.

— Chacun prêche pour son saint, dit en souriant madame Graslin ;

M. Grossetête pense à des milliards perdus, M. Clousier au droit bouleversé, le médecin voit dans la législation une question de tempéraments, M. le curé voit dans la religion un obstacle à l'entente de la Russie et de la France.

— Ajoutez, madame, dit Gérard, que je vois dans l'enfouissement des capitaux du petit bourgeois et du paysan l'ajournement de l'exécution des chemins de fer en France.

— Que voudriez-vous donc? dit-elle.

— Oh! les admirables conseillers d'État, qui, sous l'empereur, méditaient les lois! et ce corps législatif, élu par les capacités du pays aussi bien que par les propriétaires, et dont le seul rôle était de s'opposer à des lois mauvaises ou à des guerres de caprice. Aujourd'hui, telle qu'elle est constituée, la Chambre des députés arrivera, vous le verrez, à gouverner, ce qui constituera l'anarchie légale.

— Mon Dieu! s'écria le curé dans un accès de patriotisme sacré, comment se fait-il que des esprits aussi éclairés que ceux-ci, dit-il en montrant Clousier, Roubaud et Gérard, voient le mal, en indiquent le remède, et ne commencent pas par se l'appliquer à eux-mêmes? Vous tous, qui représentez les classes attaquées, vous reconnaissez la nécessité de l'obéissance passive des masses dans l'État comme à la guerre chez les soldats; vous voulez l'unité du pouvoir, et vous désirez qu'il ne soit jamais mis en question. Ce que l'Angleterre a obtenu par le développement de l'orgueil et de l'intérêt humain, qui sont une croyance, ne peut s'obtenir ici que par les sentiments dus au catholicisme, et vous n'êtes pas catholiques! Moi, prêtre, je quitte mon rôle, je raisonne avec des raisonneurs. Comment voulez-vous que les masses deviennent religieuses et obéissent, si elles voient l'irreligion et l'indiscipline au-dessus d'elles? Les peuples unis par une foi quelconque auront toujours bon marché des peuples sans croyance. La loi de l'intérêt général, qui engendre le patriotisme, est immédiatement détruite par la loi de l'intérêt particulier, qu'elle autorise, et qui engendre l'égoïsme. Il n'y a de solide et de durable que ce qui est naturel, et la chose naturelle en politique est la famille. La famille doit être le point de départ de toutes les institutions. Un effet universel démontre une cause universelle; et ce que vous avez signalé de toutes parts vient du principe social même, qui est sans force parce qu'il a pris le libre arbitre pour base, et que le libre arbitre est le père de l'individualisme. Faire dépendre le bonheur de la sécurité, de l'intelligence, de la capacité de tous, n'est pas aussi sage que de faire dépendre le bonheur de la sécurité, de l'intelligence des institutions et de la capacité d'un seul. On trouve plus facilement la sagesse chez un homme que chez toute une nation. Les peuples ont un cœur et n'ont pas d'yeux, ils sentent et ne voient pas. Les gouvernements doivent voir et ne jamais se déterminer par les sentiments. Il y a donc une évidente contradiction entre les premiers mouvements des masses et l'action du pouvoir qui doit en déterminer la force et l'unité. Rencontrer un grand prince est un effet du hasard, pour parler votre langage; mais se fier à une assemblée quelconque, fût-elle composée d'honnêtes gens, est une folie. La France est folle en ce moment! Hélas! vous en êtes convaincus aussi bien que moi. Si tous les hommes de bonne foi comme vous donnaient l'exemple autour d'eux, si toutes les mains intelligentes relevaient les autels de la grande république des âmes, de la seule Église qui ait mis l'humanité dans sa voie, nous pourrions revoir en France les miracles qu'y firent nos pères.

— Que voulez-vous, monsieur le curé? dit Gérard, s'il faut vous parler comme au confessionnal, je regarde la foi comme un mensonge qu'on se fait à soi-même, l'espérance comme un mensonge qu'on se fait sur l'avenir, et votre charité comme une ruse d'enfant qui se tient sage pour avoir des confitures.

— On dort cependant bien, monsieur, dit madame Graslin, quand l'espérance nous berce.

Cette parole arrêta Roubaud qui allait parler, et fut appuyée par un regard de Grossetête et du curé.

— Est-ce notre faute à nous, dit Clousier, si Jésus-Christ n'a pas eu le temps de formuler un gouvernement d'après sa morale, comme l'ont fait Moïse et Confucius, les deux plus grands législateurs humains, car les Juifs et les Chinois existent, les uns malgré leur dispersion sur la terre entière, et les autres malgré leur isolement en corps de nation.

— Ah! vous me donnez bien de l'ouvrage! s'écria naïvement le curé, mais je triompherai, je vous convertirai tous!... Vous êtes plus près que vous ne le croyez de la foi. C'est derrière le mensonge que se tapit la vérité : avancez d'un pas et retournez-vous!

Sur ce cri du curé la conversation changea.

Le lendemain, avant de partir, M. Grossetête promit à Véronique de s'associer à ses plans dès que leur réalisation serait jugée possible. Madame Graslin et Gérard accompagnèrent à cheval sa voiture, et ne le quittèrent qu'à la jonction de la route de Montégnac et de celle de Bordeaux à Lyon. L'ingénieur était si impatient de reconnaître le terrain, et Véronique si curieuse de le lui montrer, qu'ils avaient tous deux projeté cette partie la veille. Après avoir fait leurs adieux au bon vieillard, ils se lancèrent dans la vaste plaine et côtoyèrent le pied de la chaîne des montagnes depuis la rampe qui menait au château jusqu'au pic de la Roche-Vive. L'ingénieur reconnut alors l'existence du banc continu signalé par Farrabesche, et qui formait comme une dernière assise de fondations sous les collines. Ainsi, en dirigeant les eaux de manière à ce qu'elles n'engorgeassent plus le canal indestructible que la nature avait fait elle-même, et le débarrassant des terres qui l'avaient comblé, l'irrigation serait facilitée par cette longue gouttière, élevée d'environ dix pieds au-dessus de la plaine. La première opération, et la seule décisive, était d'évaluer la quantité d'eau qui s'écoulait par le Gabou, et de s'assurer si les flancs de cette vallée ne la laisseraient pas échapper.

Véronique donna un cheval à Farrabesche, qui devait accompagner l'ingénieur et lui faire part de ses moindres observations. Après quelques jours d'étude, Gérard trouva la base des deux chaînes parallèles assez solide, quoique de composition différente, pour retenir les eaux. Pendant le mois de janvier de l'année suivante, qui fut pluvieux, il évalua la quantité d'eau qui passait par le Gabou. Cette quantité, jointe à l'eau de trois sources qui pouvaient être conduites dans le torrent, produisait une masse suffisante à l'arrosement d'un territoire trois fois plus considérable que la plaine de Montégnac. Le barrage du Gabou, les travaux et les ouvrages nécessaires pour diriger les eaux par les trois vallons dans la plaine, ne devaient pas coûter plus de soixante mille francs, car l'ingénieur découvrit sur les communaux une masse calcaire qui fournirait de la chaux à bon marché; la forêt était proche, la pierre et le bois ne coûtaient rien et n'exigeaient point de transports. En attendant la saison pendant laquelle le Gabou serait à sec, seul temps propice à ces travaux, les approvisionnements nécessaires et les préparatifs pouvaient se faire de manière à ce que cette importante construction s'élevât rapidement. Mais la préparation de la plaine coûterait au moins, selon Gérard, deux cent mille francs, sans y comprendre ni l'ensemencement ni les plantations. La plaine devait être divisée en compartiments carrés de deux cent cinquante arpents chacun, où le terrain devait être non pas défriché, mais débarrassé de ses plus gros cailloux. Des terrassiers auraient à creuser un grand nombre de fossés et à les empierrer, afin de ne pas laisser se perdre l'eau, et la faire courir ou monter à volonté. Cette entreprise voulait les bras actifs et dévoués de travailleurs consciencieux. Le hasard donnait un terrain sans obstacles, une plaine unie; les eaux, qui offraient dix pieds de chute, pouvaient être distribuées à souhait; rien n'empêchait d'obtenir les plus beaux résultats agricoles en offrant aux yeux ces magnifiques tapis de verdure, l'orgueil et la fortune de la Lombardie. Gérard fit venir du pays où il avait exercé ses fonctions un vieux conducteur expérimenté nommé Fresquin.

Madame Graslin écrivit donc à Grossetête de lui négocier un emprunt de deux cent cinquante mille francs, garanti par ses inscriptions de rentes, qui, abandonnées pendant six ans, suffiraient, d'après le calcul de Gérard, à payer les intérêts et le capital. Cet emprunt fut conclu dans le courant du mois de mars. Les projets de Gérard, aidé par Fresquin son conducteur, furent alors entièrement terminés, ainsi que les nivellements, les sondages, les observations et les devis. La nouvelle de cette vaste entreprise, répandue dans toute la contrée, avait stimulé la population pauvre. L'infatigable Farrabesche, Colorat, Clousier, le maire de Montégnac, Roubaud, tous ceux qui s'intéressaient au pays ou à madame Graslin choisirent des travailleurs ou signalèrent les indigents qui méritaient d'être occupés. Gérard acheta pour son compte et pour celui de M. Grossetête un millier d'arpents de l'autre côté de la route de Montégnac. Fresquin, le conducteur, prit aussi cinq cents arpents, et fit venir à Montégnac sa femme et ses enfants.

Dans les premiers jours du mois d'avril 1833, M. Grossetête vint voir les terrains achetés par Gérard; mais son voyage à Montégnac fut principalement déterminé par l'arrivée de Catherine Curieux, que madame Graslin attendait, et venue de Paris, par la diligence, à Limoges. Il trouva madame Graslin prête à partir pour l'église. M. Bonnet devait dire une messe pour appeler les bénédictions du ciel sur les travaux qui allaient s'ouvrir. Tous les travailleurs, les femmes, les enfants y assistaient.

— Voici votre protégée, dit le vieillard en présentant à Véronique une femme d'environ trente ans, souffrante et faible.

— Vous êtes Catherine Curieux? lui dit madame Graslin

— Oui, madame.

Véronique regarda Catherine pendant un moment. Assez grande, bien faite et blanche, cette fille avait des traits d'une excessive douceur, et que ne démentait pas la belle nuance grise de ses yeux. Le tour du visage, la coupe du front offraient une noblesse à la fois auguste et simple, qui se rencontre parfois dans la campagne chez les très-jeunes filles, espèce de fleur de beauté que les travaux des champs, les soins continus du ménage, le hâle, le manque de soins, enlèvent avec une effrayante rapidité. Son attitude annonçait cette aisance dans les mouvements qui caractérise les filles de la campagne, et à laquelle les habitudes involontairement prises à Paris avaient encore donné de la grâce. Restée dans la Corrèze, certes Catherine eût déjà été ridée, flétrie; ses couleurs, autrefois vives, seraient devenues fortes; mais Paris, en la pâlissant, lui avait conservé

sa beauté. La maladie, les fatigues, les chagrins l'avaient douée des dons mystérieux de la mélancolie, de cette pensée intime qui manque aux pauvres campagnards habitués à une vie presque animale. Sa toilette, pleine de ce goût parisien que toutes les femmes, même les moins coquettes, contractent si promptement, la distinguait encore des paysannes. Dans l'ignorance où elle était de son sort, et incapable de juger madame Graslin, elle se montrait assez honteuse.

— Aimez-vous toujours Farrabesche? lui demanda Véronique, que Grossetête avait laissée seule un instant.

— Oui, madame, répondit-elle en rougissant.

— Pourquoi, si vous lui avez envoyé mille francs pendant le temps qu'a duré sa peine, n'êtes-vous pas venue le retrouver à sa sortie? Y a-t-il chez vous une répugnance pour lui? parlez-moi comme à votre mère. Aviez-vous peur qu'il ne se fût tout à fait vicié, qu'il ne voulût plus de vous?

— Non, madame; mais je ne savais ni lire ni écrire, je servais une vieille dame très-exigeante, elle est tombée malade, on la veillait, j'ai dû la garder. Tout en calculant que le moment de la libération de Jacques approchait, je ne pouvais quitter Paris qu'après la mort de cette dame, qui ne m'a rien laissé, malgré mon dévouement à ses intérêts et à sa personne. Avant de revenir, j'ai voulu me guérir d'une maladie causée par les veilles et par le mal que je me suis donné. Après avoir mangé mes économies, j'ai dû me résoudre à entrer à l'hôpital Saint-Louis, d'où je sors guérie.

— Bien, mon enfant, dit madame Graslin émue de cette explication si simple. Mais dites-moi maintenant pourquoi vous avez abandonné vos parents brusquement, pourquoi vous avez laissé votre enfant, pourquoi vous n'avez pas donné de vos nouvelles, ou fait écrire...

Pour toute réponse, Catherine pleura.

— Madame, dit-elle rassurée par un serrement de main de Véronique, je ne sais si j'ai eu tort, mais il a été au-dessus de mes forces de rester dans le pays. Je n'ai pas douté de moi, mais des autres, j'ai eu peur des bavardages, des caquets. Tant que Jacques courait ici des dangers, je lui étais nécessaire, mais lui parti je me suis sentie sans force : être fille avec un enfant, et pas de mari! La plus mauvaise créature aurait valu mieux que moi. Je ne sais pas ce que je serais devenue si j'avais entendu dire le moindre mot sur Benjamin ou sur son père. Je me serais fait périr moi-même, je serais devenue folle. Mon père ou ma mère, dans un moment de colère, pouvaient me faire un reproche. Je suis trop vive pour supporter une querelle ou une injure, moi qui suis douce! J'ai été bien punie puisque je n'ai pu voir mon enfant, moi qui n'ai pas été un seul jour sans penser à lui! J'ai voulu être oubliée, et je l'ai été. Personne n'a pensé à moi. On m'a crue morte, et cependant j'ai bien des fois voulu tout quitter pour venir passer un jour ici, voir mon petit.

— Votre petit, tenez, mon enfant, voyez-le!

Catherine aperçut Benjamin et fut prise comme d'un frisson de fièvre.

— Benjamin, dit madame Graslin, viens embrasser ta mère.

— Ma mère? s'écria Benjamin surpris. Il sauta au cou de Catherine, qui le serra sur elle avec une force sauvage. Mais l'enfant lui échappa et se sauva en criant : — Je vais *le quérir*.

Madame Graslin, obligée d'asseoir Catherine qui défaillait, aperçut alors M. Bonnet, et ne put s'empêcher de rougir en recevant de son confesseur un regard perçant qui lisait dans son cœur.

— J'espère, monsieur le curé, lui dit-elle en tremblant, que vous ferez promptement le mariage de Catherine et de Farrabesche. Ne reconnaissez-vous pas M. Bonnet, mon enfant? il vous dira que Farrabesche, depuis son retour, s'est conduit en honnête homme, il a l'estime de tout le pays, et s'il est au monde un endroit où vous puissiez vivre heureux et considérés, c'est à Montégnac. Vous y ferez, Dieu aidant, votre fortune, car vous serez mes fermiers. Farrabesche est redevenu citoyen.

— Tout cela est vrai, mon enfant, dit le curé.

En ce moment, Farrabesche arriva traîné par son fils; il resta pâle et sans parole en présence de Catherine et de madame Graslin. Il devinait combien la bienfaisance de l'une avait été active et tout ce que l'autre avait dû souffrir pour n'être pas venue. Véronique emmena le curé, qui, de son côté, voulait l'emmener. Dès qu'ils se trouvèrent assez loin pour n'être pas entendus, M. Bonnet regarda fixement sa pénitente et la vit rougissant; elle baissa les yeux comme une coupable.

— Vous dégradez le bien, lui dit-il sévèrement.

— Et comment? répondit-elle en relevant la tête.

— Faire le bien, reprit M. Bonnet, est une passion aussi supérieure à l'amour, que l'humanité, madame, est supérieure à la créature. Or, tout ceci ne s'accomplit pas par la seule force et avec la naïveté de la vertu. Vous retombez de toute la grandeur de l'humanité au culte d'une seule créature! Votre bienfaisance envers Farrabesche et Catherine comporte des souvenirs et des arrière-pensées qui en ôtent le mérite aux yeux de Dieu. Arrachez vous-même de votre cœur les restes du javelot qu'y a planté l'esprit du mal. Ne dépouillez pas ainsi vos actions de leur valeur. Arriverez-vous donc enfin à cette sainte ignorance du bien que vous faites, et qui est la grâce suprême des actions humaines?

Madame Graslin s'était retournée afin d'essuyer ses yeux, dont les larmes disaient au curé que sa parole attaquait quelque endroit saignant du cœur où son doigt fouillait une plaie mal fermée. Farrabesche, Catherine et Benjamin vinrent pour remercier leur bienfaitrice; mais elle leur fit signe de s'éloigner, et de la laisser avec M. Bonnet.

— Voyez comme je les chagrine, lui dit-elle en les lui montrant attristés; et le curé, dont l'âme était tendre, leur fit alors signe de revenir. — Soyez, leur dit-elle, complétement heureux; voici l'ordonnance qui vous rend tous vos droits de citoyen et vous exempte des formalités qui vous humiliaient, ajouta-t-elle en tendant à Farrabesche un papier qu'elle gardait à sa main.

Farrabesche baisa respectueusement la main de Véronique et la regarda d'un œil à la fois tendre et soumis, calme et dévoué, que rien ne devait altérer, comme celui du chien fidèle pour son maître.

— Si Jacques a souffert, madame, dit Catherine, dont les beaux yeux souriaient, j'espère pouvoir lui rendre autant de bonheur qu'il a eu de peine; car, quoi qu'il ait fait, il n'est pas méchant.

Madame Graslin détourna la tête, elle paraissait brisée par l'aspect de cette famille alors heureuse, et M. Bonnet la quitta pour aller à l'église, où elle se traîna sur le bras de M. Grossetête.

Après le déjeuner, tous allèrent assister à l'ouverture des travaux, que vinrent voir aussi tous les vieux de Montégnac. De la rampe sur laquelle montait l'avenue du château, M. Grossetête et M. Bonnet, entre lesquels était Véronique, purent apercevoir la disposition des quatre premiers chemins que l'on ouvrit, et qui servirent de dépôt aux pierres ramassées. Cinq terrassiers rejetaient les bonnes terres au bord des champs, en déblayant un espace de dix-huit pieds, la largeur de chaque chemin. De chaque côté, quatre hommes, occupés à creuser le fossé, en mettaient aussi la bonne terre sur le champ en forme de berge. Derrière eux, à mesure que cette berge avançait, deux hommes y pratiquaient des trous et y plantaient des arbres. Dans chaque pièce, trente indigents valides, vingt femmes et quarante filles ou enfants, en tout quatre-vingt-dix personnes, ramassaient les pierres que des ouvriers métraient le long des berges afin de constater la quantité produite par chaque groupe. Ainsi tous les travaux marchaient de front et allaient rapidement, avec des ouvriers choisis et pleins d'ardeur. Grossetête promit à madame Graslin de lui envoyer des arbres et d'en demander pour elle à ses amis. Evidemment, les pépinières du château ne suffiraient pas à de si nombreuses plantations. Vers la fin de la journée, qui devait se terminer par un grand dîner au château, Farrabesche pria madame Graslin de lui accorder un moment d'audience.

— Madame, lui dit-il en se présentant avec Catherine, vous avez eu la bonté de me promettre la ferme du château. En m'accordant une pareille faveur, votre intention est de me donner une occasion de fortune; mais Catherine a sur notre avenir des idées que je viens vous soumettre. Si je fais fortune, il y aura des jaloux, un mot est bientôt dit, je puis avoir des désagréments, je les craindrais, et d'ailleurs Catherine serait toujours inquiète; enfin le voisinage du monde ne nous convient pas. Je viens donc vous demander simplement de nous donner à ferme les terres situées au débouché du Gabou sur les communaux, avec une petite partie de bois au revers de la Roche-Vive. Vous aurez là, vers juillet, beaucoup d'ouvriers, il sera donc alors facile de bâtir une ferme dans une situation favorable, sur une éminence. Nous y serons heureux. Je ferai venir Guépin. Mon pauvre libéré travaillera comme un cheval, je le marierai peut-être. Mon garçon n'est pas un fainéant, personne ne viendra nous regarder dans le blanc des yeux, nous coloniserons ce coin de terre, et je mettrai mon ambition à vous y faire une fameuse ferme. D'ailleurs, j'ai à vous proposer pour fermier de votre grande ferme un cousin de Catherine qui a de la fortune, et qui sera plus capable que moi de conduire une machine aussi considérable que cette ferme-là. S'il plaît à Dieu que votre entreprise réussisse, vous aurez dans cinq ans d'ici entre cinq à six mille bêtes à cornes ou chevaux sur la plaine qu'on défriche, et il faudra certes une forte tête pour s'y reconnaître.

Madame Graslin accorda la demande de Farrabesche en rendant justice au bon sens qui la lui dictait.

Depuis l'ouverture des travaux de la plaine, la vie de madame Graslin prit la régularité d'une vie de campagne. Le matin, elle allait entendre la messe; elle prenait soin de son fils, qu'elle idolâtrait, et

venait voir ses travailleurs. Après son dîner, elle recevait ses amis de Montégnac dans son petit salon, situé au premier étage du pavillon de l'horloge. Elle apprit à Roubaud, à Clousier et au curé le whist, que savait Gérard. Après la partie, vers neuf heures, chacun rentrait chez soi. Cette vie douce eut pour seuls événements le succès de chaque partie de la grande entreprise. Au mois de juin, le torrent du Gabou étant à sec, M. Gérard s'installa dans la maison du garde. Farrabesche avait déjà fait bâtir sa ferme du Gabou. Cinquante maçons revenus de Paris, réunirent les deux montagnes par une muraille de vingt pieds d'épaisseur, fondée à douze pieds de profondeur sur un massif en béton. La muraille, d'environ soixante pieds d'élévation, allait en diminuant, elle n'avait plus que dix pieds à son couronnement. Gérard y adossa, du côté de la vallée, un talus en béton de douze pieds à sa base. Du côté des communaux un talus semblable, recouvert de quelques pieds de terre végétale, appuya ce formidable ouvrage, que les eaux ne pouvaient renverser. L'ingénieur ménagea, en cas de pluies trop abondantes, un déversoir à une hauteur convenable. La maçonnerie fut poussée dans chaque montagne jusqu'au tuf ou jusqu'au granit, afin que l'eau ne trouvât aucune issue par les côtés. Ce barrage fut terminé vers le milieu du mois d'août. En même temps, Gérard prépara trois canaux dans les trois principaux vallons, et aucun de ces ouvrages n'atteignit au chiffre de ses devis. Ainsi la ferme du château put être achevée. Les travaux d'irrigation dans la plaine conduits par Fresquin correspondaient au canal tracé par la nature au bas de la chaîne des montagnes du côté de la plaine, et d'où partirent les rigoles d'arrosement. Des vannes furent adaptées aux fossés que l'abondance des cailloux avaient permis d'empierrer, afin de tenir dans la plaine les eaux à des niveaux convenables.

Tous les dimanches, après la messe, Véronique, l'ingénieur, le curé, le médecin, le maire, descendaient par le parc et allaient y voir le mouvement des eaux. L'hiver de 1833 à 1834 fut très-pluvieux. L'eau des trois sources qui avaient été dirigées vers le torrent et l'eau des pluies convertirent la vallée du Gabou en trois étangs, étagés avec prévoyance afin de créer une réserve pour les grandes sécheresses. Aux endroits où la vallée s'élargissait, Gérard avait profité de quelques monticules pour en faire des îles, qui furent plantées en arbres variés. Cette vaste opération changea complétement le paysage ; mais il fallait cinq ou six années pour qu'il eût sa vraie physionomie. « Le pays était tout nu, disait Farrabesche, et madame vient de l'habiller. »

Depuis ces grands changements, Véronique fut appelée *madame* dans toute la contrée. Quand les pluies cessèrent, au mois de juin 1834, on essaya les irrigations dans la partie des prairies ensemencées, dont la jeune verdure ainsi nourrie offrit les qualités supérieures des marciti de l'Italie et des prairies suisses. Le système d'arrosement, modelé sur celui des fermes de la Lombardie, mouillait également le terrain, dont la surface était unie comme un tapis. Le nitre des neiges, en dissolution dans ces eaux, contribua sans doute beaucoup à la qualité de l'herbe. L'ingénieur espéra trouver dans les produits quelque analogie avec ceux de la Suisse, pour qui cette substance est, comme on le sait, une source intarissable de richesses. Les plantations sur les bords des chemins, suffisamment humectées par l'eau qu'on laissa dans les fossés, firent de rapides progrès. Aussi, en 1838, cinq ans après l'entreprise de madame Graslin à Montégnac, la plaine inculte, jugée infertile par vingt générations, était-elle verte, productive et entièrement plantée. Gérard y avait bâti cinq fermes de mille arpents chacune, sans compter le grand établissement du château. La ferme de Gérard, celle de Grossetête et celle de Fresquin, qui recevaient le trop-plein des eaux des domaines de madame Graslin, furent élevées sur le même plan et régies par les mêmes méthodes. Gérard se construisit un charmant pavillon dans sa propriété. Quand tout fut terminé, les habitants de Montégnac, sur la proposition du maire, enchanté de donner sa démission, nommèrent Gérard maire de la commune.

En 1840, le départ du premier troupeau de bœufs envoyés par Montégnac sur les marchés de Paris fut l'objet d'une fête champêtre. Les fermes de la plaine élevaient de gros bétail et des chevaux, car on avait généralement trouvé, par le nettoyage du terrain, sept pouces de terre végétale que la dépouille annuelle des arbres, les engrais apportés par le pacage des bestiaux, et surtout l'eau de neige contenue dans le bassin du Gabou, devaient enrichir constamment. Cette année, madame Graslin jugea nécessaire de donner un précepteur à son fils, qui avait onze ans, elle ne voulait pas s'en séparer, et voulait néanmoins en faire un homme instruit. M. Bonnet écrivit au séminaire. Madame Graslin, de son côté, dit quelques mots de son désir et de ses embarras à monseigneur Dutheil, nommé récemment archevêque. Ce fut une grande et sérieuse affaire que le choix d'un homme qui devait vivre pendant au moins neuf ans au château. Gérard s'était déjà offert à montrer les mathématiques à son ami Francis, mais il était impossible de remplacer un précepteur, et ce choix à faire épouvantait d'autant plus madame Graslin, qu'elle sentait chanceler sa santé. Plus les prospérités de son cher Montégnac croissaient, plus elle redoublait les austérités secrètes de sa vie. Monseigneur Dutheil, avec qui elle correspondait toujours, lui trouva l'homme qu'elle souhaitait. Il envoya de son diocèse un jeune professeur de vingt-cinq ans, nommé Ruffin, un esprit qui avait pour vocation l'enseignement particulier ; ses connaissances étaient vastes ; il avait une âme d'une excessive sensibilité qui n'excluait pas la sévérité nécessaire à qui veut conduire un enfant ; chez lui, la piété ne nuisait en rien à la science ; enfin il était patient et d'un extérieur agréable. « C'est un vrai cadeau que je vous fais, ma chère fille, écrivit le prélat ; ce jeune homme est digne de faire l'éducation d'un prince ; aussi compté-je que vous saurez lui assurer un sort, car il sera le père spirituel de votre fils. »

M. Ruffin plut si fort aux fidèles amis de madame Graslin, que son arrivée ne dérangea rien aux différentes intimités qui se groupaient autour de cette idole dont les heures et les moments étaient pris par chacun avec une sorte de jalousie.

L'année 1843 vit la prospérité de Montégnac s'accroître au delà de toutes les espérances. La ferme du Gabou rivalisait avec les fermes de la plaine, et celle du château donnait l'exemple de toutes les améliorations. Les cinq autres fermes, dont le loyer progressif devait atteindre la somme de trente mille francs pour chacune à la douzième année du bail, donnaient alors en tout soixante mille francs de revenu. Les fermiers, qui commençaient à recueillir le fruit de leurs sacrifices et de ceux de madame Graslin, pouvaient alors amender les prairies de la plaine, où venaient des herbes de première qualité qui ne craignaient jamais la sécheresse. La ferme du Gabou paya joyeusement un premier fermage de quatre mille francs. Pendant cette année, un homme de Montégnac établit une diligence allant du chef-lieu d'arrondissement à Limoges, et qui partait tous les jours et de Limoges et du chef-lieu. Le neveu de M. Clousier vendit son greffe et obtint la création d'une étude de notaire en sa faveur. L'administration nomma Fresquin percepteur du canton. Le nouveau notaire se bâtit une jolie maison dans le haut Montégnac, planta des mûriers dans les terrains qui en dépendaient, et fut l'adjoint de Gérard. L'ingénieur, enhardi par tant de succès, conçut un projet de nature à rendre colossale la fortune de madame Graslin, qui rentra cette année dans la possession des rentes engagées pour solder son emprunt. Il voulait canaliser la petite rivière en y jetant les eaux surabondantes du Gabou. Ce canal, qui devait aller gagner la Vienne, permettrait d'exploiter les vingt mille arpents de l'immense forêt de Montégnac, admirablement entretenue par Colorat, et qui, faute de moyens de transport, ne donnait aucun revenu. On pouvait couper mille arpents par année, en aménageant à vingt ans, et diriger ainsi sur Limoges de précieux bois de construction. Tel était le projet de Graslin, qui jadis avait peu écouté les plans du curé relativement à la plaine, et s'était beaucoup plus préoccupé de la canalisation de la petite rivière.

CHAPITRE V.

Véronique au tombeau.

Au commencement de l'année suivante, malgré la contenance de madame Graslin, ses amis aperçurent en elle les symptômes avant-coureurs d'une mort prochaine. A toutes les observations de Roubaud, aux questions les plus ingénieuses des plus clairvoyants, Véronique faisait la même réponse : « Elle se portait à merveille. » Mais, au printemps, elle alla visiter ses forêts, ses fermes, ses belles prairies, en manifestant une joie enfantine qui dénotait en elle de tristes prévisions.

En se voyant forcé d'élever un petit mur en béton depuis le barrage du Gabou jusqu'au parc de Montégnac, le long et au bas de la colline dite de la Correze, Gérard avait eu l'idée d'enfermer la forêt de Montégnac et de la réunir au parc. Madame Graslin affecta trente mille francs par an à cet ouvrage, qui exigeait au moins sept années, mais qui soustrairait cette belle forêt aux droits qu'exerce l'administration sur les bois non clos des particuliers. Les trois étangs de la vallée du Gabou devaient alors se trouver dans le parc. Chacun de ces étangs, orgueilleusement appelés des lacs, avait son île. Cette année, Gérard avait préparé, d'accord avec Grossetête, une surprise à madame Graslin pour le jour de sa naissance. Il avait bâti dans la plus grande de ces îles, la seconde, une petite chartreuse assez rustique au dehors et d'une parfaite élégance au dedans. L'ancien banquier trempa dans cette conspiration, à laquelle coopérèrent Farrabesche, Fresquin, le neveu de Clousier et la plupart des riches de

Iontégnac. Grossetête envoya un joli mobilier pour la Chartreuse. Le clocher, copié sur celui de Vévay, faisait un charmant effet dans e paysage. Six canots, deux pour chaque étang, avaient été construits, peints et gréés en secret pendant l'hiver par Farrabesche et Lépin, aidés du charpentier de Montégnac. A la mi-mai donc, après e déjeuner que madame Graslin offrait à ses amis, elle fut emmenée par eux à travers le parc, supérieurement dessiné par Gérard, qui, depuis cinq ans, le soignait en architecte et en naturaliste, vers la olie prairie de la vallée du Gabou, où, sur la rive du premier lac, flottaient les deux canots. Cette prairie, arrosée par quelques ruisseaux clairs, avait été prise au bas du bel amphithéâtre où commence a vallée du Gabou. Les bois, défrichés avec art et de manière à produire les plus élégantes masses ou des découpures charmantes à l'œil, embrassaient cette prairie en y donnant un air de solitude doux à l'âme. Gérard avait scrupuleusement rebâti sur une éminence ce chalet de la vallée de Sion qui se trouve sur la route de Brigg et que tous les voyageurs admirent. On devait y loger les vaches et la laiterie du château. De la galerie, on apercevait le paysage créé par l'ingénieur, et que ses lacs rendaient dignes des plus jolis sites de la Suisse. Le jour était superbe. Au ciel bleu, pas un nuage; à terre, mille accidents gracieux comme il s'en forme dans ce beau mois de mai. Les arbres plantés depuis dix ans sur les bords : saules pleureurs, saules marceau, des aulnes, des frênes, des blancs de Hollande, des peupliers d'Italie et de Virginie, des épines blanches et roses, des acacias, des bouleaux, tous sujets d'élite, disposés tous comme le voulaient et le terrain et leur physionomie, retenaient dans leurs feuillages quelques vapeurs nées sur les eaux et qui ressemblaient à de légères fumées. La nappe d'eau, claire comme un miroir et calme comme le ciel, réfléchissait les hautes masses vertes de la forêt, dont les cimes, nettement dessinées dans la limpide atmosphère, contrastaient avec les bocages d'en bas, enveloppés de leurs jolis voiles. Les lacs, séparés par de fortes chaussées, montraient trois miroirs à reflets différents, dont les eaux s'écoulaient de l'un dans l'autre par de mélodieuses cascades. Ces chaussées formaient des chemins pour aller d'un bord à l'autre sans avoir à tourner la vallée. On apercevait du chalet, par une échappée, le steppe ingrat des communaux crayeux et infertiles qui, vu du dernier balcon, ressemblait à la pleine mer, et qui contrastait avec la fraîche nature du lac et de ses bords. Quand Véronique vit la joie de ses amis, qui lui tendaient la main pour la faire monter dans la plus grande des embarcations, elle eut des larmes dans les yeux, et laissa nager en silence jusqu'au moment où elle aborda la première chaussée. En y montant pour s'embarquer sur la seconde flotte, elle aperçut alors la chartreuse et Grossetête assis sur un banc avec toute sa famille.

— Ils veulent donc me faire regretter la vie? dit-elle au curé.

— Nous voulons vous empêcher de mourir, répondit Clousier.

— On ne rend pas la vie aux morts, répliqua-t-elle.

— M. Bonnet jeta sur sa pénitente un regard sévère qui la fit rentrer en elle-même.

— Laissez-moi seulement prendre soin de votre santé, lui demanda Roubaud d'une voix douce et suppliante, je suis certain de conserver à ce canton sa gloire vivante, et à tous nos amis le lien de leur vie commune.

Véronique baissa la tête et Gérard nagea lentement vers l'île, au milieu de ce lac, le plus large des trois et où le bruit des eaux du premier, alors trop plein, retentissait au loin en donnant une voix à ce délicieux paysage.

— Vous avez bien raison de me faire faire mes adieux à cette ravissante création, dit-elle en voyant la beauté des arbres tous si feuillus qu'ils cachaient les deux rives.

La seule désapprobation que ses amis se permirent fut un morne silence, et Véronique, sur un nouveau regard de M. Bonnet, sauta légèrement à terre en prenant un air gai qu'elle ne quitta plus. Redevenue châtelaine, elle fut charmante, et la famille Grossetête reconnut en elle la belle madame Graslin des anciens jours. « — Assurément, elle pouvait vivre encore! » lui dit sa mère à l'oreille. Dans ce beau jour de fête, au milieu de cette sublime création opérée avec les seules ressources de la nature, rien ne semblait devoir blesser Véronique, et cependant elle y reçut son coup de grâce. On devait revenir sur les neuf heures par les prairies, dont les chemins, tous aussi beaux que des routes anglaises ou italiennes, faisaient l'orgueil de l'ingénieur. L'abondance du caillou, mis de côté par masses lors du nettoyage de la plaine, permettait de si bien les entretenir, que depuis cinq ans elles s'étaient en quelque sorte macadamisées. Les voitures stationnaient au débouché du dernier vallon du côté de la plaine, presque au bas de la Roche-Vive. Les attelages, tous composés de chevaux élevés à Montégnac, étaient les premiers élèves susceptibles d'être vendus, le directeur du haras en avait fait dresser une dizaine pour les écuries du château, et leur essai faisait partie du programme de la fête. A la calèche de madame Graslin, un présent de Grossetête, piaffaient les quatre plus beaux chevaux harnachés avec simplicité. Après le dîner, la joyeuse compagnie alla prendre le café dans un petit kiosque en bois, copié sur l'un de ceux du Bosphore et situé à la pointe de l'île d'où la vue plongeait sur le dernier étang. La maison de Colorat, car le garde, incapable de remplir des fonctions aussi difficiles que celles de garde général de Montégnac, avait eu la succession de Farrabesche, et l'ancienne maison restaurée formait une des fabriques de ce paysage, terminé par le grand barrage du Gabou qui arrêtait délicieusement les regards sur une masse de végétation riche et vigoureuse.

De là, madame Graslin crut voir son fils Francis aux environs de la pépinière due à Farrabesche; elle le chercha du regard, ne le trouva pas, et M. Ruffin le lui montra jouant en effet, le long des bords, avec les enfants des petites-filles de Grossetête. Véronique craignit quelque accident. Sans écouter personne, elle descendit le kiosque, sauta dans une des chaloupes, se fit débarquer sur la chaussée et courut chercher son fils. Ce petit incident fut cause du départ. Le vénérable trisaïeul Grossetête proposa le premier d'aller se promener dans le beau sentier qui longeait les deux derniers lacs en suivant les caprices de ce sol montagneux. Madame Graslin aperçut de loin Francis dans les bras d'une femme en deuil. A en juger par la forme du chapeau, par la coupe des vêtements, cette femme devait être une étrangère. Véronique effrayée appela son fils, qui revint.

— Qui est cette femme? demanda-t-elle aux enfants, et pourquoi Francis vous a-t-il quittés?

— Cette dame l'a appelé par son nom, dit une petite fille.

— En ce moment, la Sauviat et Gérard, qui avaient devancé toute la compagnie, arrivèrent.

— Qui est cette femme, mon cher enfant? dit madame Graslin à Francis.

— Je ne la connais pas, dit l'enfant, mais il n'y a que toi et ma grand'mère qui m'embrassiez ainsi. Elle a pleuré, dit-il à l'oreille de sa mère.

— Voulez-vous que je coure après elle? dit Gérard.

— Non, lui répondit madame Graslin avec une brusquerie qui n'était pas dans ses habitudes.

Par une délicatesse qui fut appréciée de Véronique, Gérard emmena les enfants, et alla au-devant de tout le monde en laissant la Sauviat, madame Graslin et Francis seuls.

— Que t'a-t-elle dit? demanda la Sauviat à son petit-fils.

— Je ne sais pas, elle ne me parlait pas français.

— Tu n'as rien entendu? dit Véronique.

— Ah! elle a dit à plusieurs reprises, et voilà pourquoi j'ai pu le retenir : *dear brother!*

Véronique prit le bras de sa mère, et garda son fils à la main; mais elle fit à peine quelques pas, ses forces l'abandonnèrent.

— Qu'a-t-elle? qu'est-il arrivé? demanda-t-on à la Sauviat.

— Oh! ma fille est en danger, dit d'une voix gutturale et profonde la vieille Auvergnate.

Il fallut porter madame Graslin dans sa voiture; elle voulut qu'Aline y montât avec Francis et désigna Gérard pour l'accompagner.

— Vous êtes allé, je crois, en Angleterre, lui dit-elle quand elle eut recouvré ses esprits, et vous savez l'anglais. Que signifient ces mots : *dear brother?*

— Qui ne le sait? s'écria Gérard. Ça veut dire : *Cher frère!*

Véronique échangea avec Aline et avec la Sauviat un regard qui les fit frémir; mais elles continrent leurs émotions. Les cris de joie de tous ceux qui assistaient au départ des voitures, les pompes du soleil couchant dans les prairies, la parfaite allure des chevaux, les rires de ses amis qui suivaient, le galop que faisaient prendre à leurs montures ceux qui l'accompagnaient à cheval, rien ne tira madame Graslin de sa torpeur; sa mère fit alors hâter le cocher, et leur voiture arriva la première au château. Quand la compagnie y fut réunie, on apprit que Véronique s'était renfermée chez elle et ne voulait voir personne.

— Je crains, dit Gérard à ses amis, que madame Graslin n'ait reçu quelque coup mortel...

— Où? comment? lui demanda-t-on.

— Au cœur, répondit Gérard.

Le surlendemain, Roubaud partit pour Paris; il avait trouvé madame Graslin si grièvement atteinte, que, pour l'arracher à la mort, il allait réclamer les lumières et les secours du meilleur médecin de Paris. Mais Véronique n'avait reçu Roubaud que pour mettre un terme aux importunités de sa mère et d'Aline, qui la suppliaient de se soigner : elle se sentit frappée à mort. Elle refusa de voir M. Bon-

net, en lui faisant répondre qu'il n'était pas temps encore. Quoique tous ses amis venus de Limoges pour sa fête voulussent rester près d'elle, elle les pria de l'excuser si elle ne remplissait pas les devoirs de l'hospitalité, mais elle désirait rester dans la plus profonde solitude. Après le brusque départ de Roubaud, les hôtes du château de Montégnac retournèrent alors à Limoges, moins désappointés que désespérés, car tous ceux que Grossetête avait amenés adoraient Véronique. On se perdit en conjectures sur l'événement qui avait pu causer ce mystérieux désastre.

Un soir, deux jours après le départ de la nombreuse famille des Grossetête, Aline introduisit Catherine dans l'appartement de madame Graslin. La Farrabesche resta clouée à l'aspect du changement qui s'était si subitement opéré chez sa maîtresse, à qui elle voyait un visage presque décomposé.

— Mon Dieu, madame, s'écria-t-elle, quel mal a fait cette pauvre fille? Si nous avions pu le prévoir, Farrabesche et moi, nous ne l'aurions jamais reçue; elle vient d'apprendre que madame est malade, et m'envoie dire à madame Sauviat qu'elle désire lui parler.

— Ici? s'écria Véronique. Enfin où est-elle?

— Mon mari l'a conduite au chalet.

— C'est bien, répondit madame Graslin, laissez-nous, et dites à Farrabesche de se retirer. Annoncez à cette dame que ma mère ira la voir, et qu'elle attende.

Quand la nuit fut venue, Véronique, appuyée sur sa mère, chemina lentement à travers le parc jusqu'au chalet. La lune brillait de tout son éclat, l'air était doux, et les deux femmes, visiblement émues, recevaient en quelque sorte des encouragements de la nature. La Sauviat s'arrêtait de moments en moments, et faisait reposer sa fille, dont les souffrances furent si poignantes, que Véronique ne put atteindre que vers minuit au sentier qui descendait des bois dans la prairie en pente où brillait le toit argenté du chalet. La lueur de la lune donnait à la surface des eaux calmes la couleur des perles. Les bruits menus de la nuit, si retentissants dans le silence, formaient une harmonie suave. Véronique se posa sur le banc du chalet, au milieu du beau spectacle de cette nuit étoilée. Le murmure de deux voix et le bruit produit sur le sable par les pas de deux personnes encore éloignées furent apportés par l'eau, qui, dans le silence, traduit les sons aussi fidèlement qu'elle reflète les objets dans le calme. Véronique reconnut à sa douceur exquise l'organe du curé, le frôlement de la soutane, et le cri d'une étoffe de soie qui devait être une robe de femme.

— Entrons, dit-elle à sa mère.

La Sauviat et Véronique s'assirent sur une crèche dans la salle basse destinée à être une étable.

— Mon enfant, disait le curé, je ne vous blâme point, vous êtes excusable, mais vous pouvez être la cause d'un malheur irréparable, car elle est l'âme de ce pays.

— Oh! monsieur, je m'en irai dès ce soir, répondit l'étrangère; mais, je puis vous le dire, quitter encore une fois mon pays, ce sera mourir. Si j'étais restée une journée de plus dans cet horrible New-York et aux États-Unis, où il n'y a ni espérance, ni foi, ni charité, je serais morte sans avoir été malade. L'air que je respirais me faisait mal dans la poitrine, les aliments ne m'y nourrissaient plus, je mourais en paraissant pleine de vie et de santé. Ma souffrance a cessé dès que j'ai eu le pied sur le vaisseau : j'ai cru être en France. Oh! monsieur, j'ai vu périr de chagrin ma mère et une de mes belles-sœurs. Enfin, mon grand-père Tascheron et ma grand'mère sont morts, morts, mon cher monsieur Bonnet, malgré les prospérités inouïes de Tascheronville. Oui, mon père a fondé un village dans l'État de l'Ohio. Ce village est devenu presque une ville, et le tiers des terres qui en dépendent sont cultivées par notre famille, que Dieu a constamment protégée : nos cultures ont réussi, nos produits sont magnifiques, et nous sommes riches. Aussi avons-nous pu bâtir une église catholique, la ville est catholique, nous n'y souffrons point d'autres cultes, et nous espérons convertir par notre exemple les mille sectes qui nous entourent. La vraie religion est en minorité dans ce triste pays d'argent et d'intérêts où l'âme a froid. Néanmoins j'y retournerai mourir plutôt que de faire le moindre tort et causer la plus légère peine à la mère de notre cher Francis. Seulement, monsieur Bonnet, conduisez-moi pendant cette nuit au presbytère, et que je puisse prier sur *sa* tombe, qui m'a seule attirée ici; car, à mesure que je me rapprochais de l'endroit où *il* est, je me sentais toute autre. Non, je ne croyais pas être si heureuse ici.

— Eh bien! dit le curé, partons, venez. Si quelque jour vous pouviez revenir sans inconvénients, je vous écrirai, Denise; mais peut-être cette visite à votre pays vous permettra-t-elle de demeurer là-bas sans souffrir.

— Quitter ce pays, qui maintenant est si beau! Voyez donc ce que madame Graslin a fait du Gabou! dit-elle en montrant le lac éclairé par la lune. Enfin, tous ces domaines seront à notre cher Francis.

— Vous ne partirez pas, Denise, dit madame Graslin en se montrant à la porte de l'étable.

La sœur de Jean-François Tascheron joignit les mains à l'aspect du spectre qui lui parlait. En ce moment, la pâle Véronique, éclairée par la lune, eut l'air d'une ombre en se dessinant sur les ténèbres de la porte ouverte de l'étable. Ses yeux brillaient comme deux étoiles.

— Non, ma fille, vous ne quitterez pas le pays que vous êtes venue revoir de si loin, et vous y serez heureuse, ou Dieu refuserait de seconder mes œuvres, et c'est lui qui sans doute vous envoie.

Elle prit par la main Denise étonnée, et l'emmena par un sentier vers l'autre rive du lac, en laissant sa mère et le curé qui s'assirent sur le banc.

— Laissons-lui faire ce qu'elle veut, dit la Sauviat.

Quelques instants après, Véronique revint seule, et fut reconduite au château par sa mère et par le curé. Sans doute elle avait conçu quelque projet qui voulait le mystère, car personne dans le pays ne

Le maire et le juge de paix.

Imprimé par H. Didot, Mesnil (Eure) sur les clichés des Éditeurs

vit Denise et n'entendit parler d'elle. En reprenant le lit, madame Graslin ne le quitta plus; elle alla chaque jour plus mal, et parut contrariée de ne pouvoir se lever en essayant à plusieurs reprises, mais en vain, de se promener dans le parc. Cependant, quelques jours après cette scène, au commencement du mois de juin, elle fit dans la matinée un effort violent sur elle-même, se leva, voulut s'habiller et se parer comme un jour de fête; elle pria Gérard de lui donner le bras, car ses amis venaient tous les jours savoir de ses nouvelles; et, quand Aline dit que sa maîtresse voulait se promener, tous accoururent au château. Madame Graslin, qui avait réuni toutes ses forces, les épuisa pour faire cette promenade. Elle accomplit son projet dans un paroxysme de volonté qui devait avoir une funeste réaction.

— Allons au chalet et seuls, dit-elle à Gérard d'une voix douce et en le regardant avec une sorte de coquetterie. Voici ma dernière escapade, car j'ai rêvé cette nuit que les médecins arrivaient.

— Vous voulez voir vos bois? dit Gérard.

— Pour la dernière fois, reprit-elle; mais j'ai, lui dit-elle d'une voix insinuante, à vous y faire de singulières propositions.

Elle força Gérard à s'embarquer avec elle sur le second lac, où elle se rendit à pied. Quand l'ingénieur, surpris de lui voir faire un pareil trajet, fit mouvoir les rames, elle lui indiqua la Chartreuse comme but du voyage.

— Mon ami, lui dit-elle après une longue pause pendant laquelle elle avait contemplé le ciel, l'eau, les collines, les bords, j'ai la plus étrange demande à vous faire; mais je vous crois homme à m'obéir.

— En tout, sûr que vous ne pouvez rien vouloir que de bien, s'écria-t-il.

— Je veux vous marier, répondit-elle, et vous accomplirez le vœu d'une mourante certaine de faire votre bonheur.

— Je suis trop laid, dit l'ingénieur.

— La personne est jolie, elle est jeune, elle veut vivre à Montégnac, et si vous l'épousez vous contribuerez à me rendre doux mes derniers moments. Qu'il ne soit pas entre nous question de ses qualités, je vous la donne pour une créature d'élite; et, comme en fait de grâces, de jeunesse, de beauté, la première vue suffit, nous l'allons voir à la Chartreuse. Au retour, vous me direz un *non* ou un *oui* sérieux.

Après cette confidence, l'ingénieur accéléra le mouvement des rames, ce qui fit sourire madame Graslin. Denise, qui vivait cachée à tous les regards dans la Chartreuse, reconnut madame Graslin et s'empressa d'ouvrir. Véronique et Gérard entrèrent. La pauvre fille ne put s'empêcher de rougir en rencontrant le regard de l'ingénieur, qui fut agréablement surpris par la beauté de Denise.

— La Curieux ne vous a laissé manquer de rien? lui demanda Véronique.

— Voyez, madame, dit-elle en lui montrant le déjeuner.

— Voici M. Gérard, de qui je vous ai parlé, reprit Véronique, il sera le tuteur de mon fils, et, après ma mort, vous demeurerez ensemble au château jusqu'à sa majorité.

— Oh! madame, ne parlez pas ainsi.

— Mais regardez-moi, mon enfant, dit-elle à Denise, à qui elle vit aussitôt des larmes dans les yeux. Elle vient de New-York, dit-elle à Gérard.

Ce fut une manière de mettre le couple en rapport. Gérard fit des questions à Denise, et Véronique les laissa causer en allant regarder le dernier lac du Gabou. Vers six heures, Gérard et Véronique revenaient en bateau vers le chalet.

— Eh bien? dit-elle en regardant son ami.

— Vous avez ma parole.

— Quoique vous soyez sans préjugés, reprit-elle, vous ne devez pas ignorer la circonstance cruelle qui a fait quitter le pays à cette pauvre enfant, ramenée ici par la nostalgie.

— Une faute?

— Oh! non, dit Véronique, vous la présenterais-je? Elle est la sœur d'un ouvrier qui a péri sur l'échafaud...

— Ah! Tascheron, reprit-il, l'assassin du père Pingret...

— Oui, elle est la sœur d'un assassin, répéta madame Graslin avec une profonde ironie, vous pouvez reprendre votre parole.

Elle n'acheva pas, Gérard fut obligé de la porter sur le banc du chalet, où elle resta sans connaissance pendant quelques instants. Elle trouva Gérard à ses genoux, qui lui dit quand elle rouvrit les yeux.

— J'épouserai Denise!

Madame Graslin releva Gérard, lui prit la tête, le baisa sur le front; et, en le voyant étonné de ce remerciment, Véronique lui serra la main et lui dit:

— Vous saurez bientôt le mot de cette énigme. Tâchons de regagner la terrasse où nous retrouverons nos amis; il est bien tard, je suis bien faible, et néanmoins je veux faire de loin mes adieux à cette chère plaine!



Le curé et Denise

Quoique la journée eût été d'une insupportable chaleur, les orages qui, pendant cette année, dévastèrent une partie de l'Europe et de la France, mais qui respectèrent le Limousin, avaient eu lieu dans le bassin de la Loire, et l'air commençait à fraîchir. Le ciel était alors si pur que l'œil saisissait les moindres détails à l'horizon. Quelle parole peut peindre le délicieux concert que produisaient les bruits étouffés du bourg animé par les travailleurs à leur retour des champs? Cette scène, pour être bien rendue, exige à la fois un grand paysagiste et un peintre de la figure humaine. N'y a-t-il pas, en effet, dans la lassitude de la nature et dans celle de l'homme une entente curieuse et difficile à rendre? La chaleur attiédie d'un jour caniculaire et la raréfaction de l'air donnent alors au moindre bruit fait par les êtres toute sa signification. Les femmes assises à leurs portes en attendant leurs hommes, qui souvent ramènent les enfants, babillent entre elles et travaillent encore. Les toits laissent échapper des fumées qui annoncent le dernier repas du jour, le plus gai pour les paysans: après, ils dormiront. Le mouvement exprime alors les pensées heu-

reuses et tranquilles de ceux qui ont achevé leur journée. On entend des chants dont le caractère est bien certainement différent de ceux du matin. En ceci, les villageois imitent les oiseaux, dont les gazouillements, le soir, ne ressemblent en rien à leurs cris vers l'aube. La nature entière chante un hymne au repos, comme elle chante, au lever du soleil, un hymne d'allégresse. Les moindres actions des êtres animés semblent se teindre alors des douces et harmonieuses couleurs que le couchant jette sur les campagnes, et qui prêtent au sable des chemins un caractère placide. Si quelqu'un osait nier l'influence de cette heure, la plus belle du jour, les fleurs le démentiraient en l'enivrant de leurs plus pénétrants parfums, qu'elles exhalent alors et mêlent aux cris les plus tendres des insectes, aux amoureux murmures des oiseaux. Les traînes qui sillonnent la plaine au delà du bourg s'étaient voilées de vapeurs fines et légères. Dans les grandes prairies que partage le chemin départemental, alors ombragé de peupliers, d'acacias et de vernis du Japon, également entremêlés, tous si bien venus qu'ils donnaient déjà de l'ombrage, on apercevait les immenses et célèbres troupeaux de haut bétail, parsemés, groupés, les uns ruminant, les autres paissant encore. Les hommes, les femmes, les enfants, achevaient les plus jolis travaux de la campagne, ceux de la fenaison. L'air du soir, animé par la subite fraîcheur des orages, apportait les nourrissantes senteurs des herbes coupées et des bottes de foin faites. Les moindres accidents de ce beau panorama se voyaient parfaitement : et ceux qui, craignant l'orage, achevaient en toute hâte des meules autour desquelles les faneuses accouraient avec des fourches chargées, et ceux qui remplissaient les charrettes au milieu des botteleurs, et ceux qui, dans le lointain, fauchaient encore, et celles qui retournaient les longues lignes d'herbes abattues comme des hachures sur les prés pour les faner, et celles qui se pressaient de les mettre en maquets. On entendait les rires de ceux qui jouaient, mêlés aux cris des enfants qui se poussaient sur les tas de foin. On distinguait les jupes roses, ou rouges, ou bleues, les fichus, les jambes nues, les bras des femmes, parées toutes de ces chapeaux de paille commune à grands bords, et les chemises des hommes, presque tous en pantalons blancs. Les derniers rayons du soleil poudroyaient à travers les longues lignes des peupliers plantés le long des rigoles qui divisent la plaine en prairies inégales, et caressaient les groupes composés de chevaux, de charrettes, d'hommes, de femmes, d'enfants et de bestiaux. Les gardeurs de bœufs, les bergères, commençaient à réunir leurs troupeaux en les appelant au son de cornets rustiques. Cette scène était à la fois bruyante et silencieuse, singulière antithèse qui n'étonnera que les gens à qui les splendeurs de la campagne sont inconnues. Soit d'un côté du bourg, soit de l'autre, des convois de vert fourrage se succédaient. Ce spectacle avait je ne sais quoi d'engourdissant. Aussi Véronique allait-elle silencieuse, entre Gérard et le curé. Quand une brèche faite par une rue champêtre, entre les maisons étagées au-dessous de cette terrasse, du presbytère et de l'église, permettait au regard de plonger dans la grande rue de Montégnac, Gérard et M. Bonnet apercevaient les yeux des femmes, des hommes, des enfants, enfin tous les groupes tournés vers eux, et suivant, plus particulièrement sans doute, madame Graslin. Combien de tendresses, de reconnaissances exprimées par les attitudes ! De quelles bénédictions Véronique n'était-elle pas chargée ! Avec quelle religieuse attention ces trois bienfaiteurs de tout un pays n'étaient-ils pas contemplés ! L'homme ajoutait donc un hymne de reconnaissance à tous les chants du soir. Mais si madame Graslin marchait les yeux attachés sur ces longues et magnifiques nappes vertes, sa création la plus chérie, le prêtre et le maire ne cessaient de regarder les groupes d'en bas, il était impossible de se méprendre à l'expression : la douleur, la mélancolie, les regrets mêlés d'espérances s'y peignaient. Personne, à Montégnac, n'ignorait que M. Roubaud était allé chercher des gens de science à Paris, et que la bienfaitrice de ce canton atteignait au terme d'une maladie mortelle. Dans tous les marchés, à dix lieues à la ronde, les paysans demandaient à ceux de Montégnac : — « Comment va votre bourgeoise ? » Ainsi la grande idée de la mort planait sur ce pays, au milieu de ce tableau champêtre. De loin, dans la prairie, plus d'un faucheur en repassant sa faux, plus d'une jeune fille, le bras posé sur sa fourche, plus d'un fermier du haut de sa meule, en apercevant madame Graslin, restait pensif, examinant cette grande femme, la gloire de la Corrèze, et cherchant dans ce qu'il pouvait voir un indice de favorable augure, ou regardant pour l'admirer, poussé par un sentiment qui l'emportait sur le travail. — « Elle se promène, elle va donc mieux ! » Ce mot si simple était sur toutes les lèvres. La mère de madame Graslin, assise sur le banc en fer creux que Véronique avait fait mettre au bout de sa terrasse, à l'angle d'où la vue plongeait sur le cimetière à travers la balustrade, étudiait les mouvements de sa fille ; elle la regardait marchant, et quelques larmes roulaient dans ses yeux. Initiée aux efforts de ce courage surhumain, elle savait que Véronique, en ce moment, souffrait déjà les douleurs d'une horrible agonie, et se tenait ainsi debout par une héroïque volonté. Ces larmes, presque rouges, qui firent leur chemin sur ce visage septuagénaire, hâlé, ridé, dont le parchemin ne paraissait devoir plier sous aucune émotion, excitèrent celles du jeune Graslin, que M. Ruffin tenait entre ses jambes. — Qu'as-tu, mon enfant ? lui dit vivement son précepteur.

— Ma grand'mère pleure, répondit-il.

M. Ruffin, dont les yeux étaient arrêtés sur madame Graslin, qui venait à eux, regarda la mère Sauviat, et reçut une vive atteinte à l'aspect de cette vieille tête de matrone romaine pétrifiée par la douleur et humectée de larmes.

— Madame, pourquoi ne l'avez-vous pas empêchée de sortir ? dit le précepteur à cette vieille mère, que sa douleur muette rendait auguste et sacrée.

Pendant que Véronique venait d'un pas majestueux par une démarche d'une admirable élégance, la Sauviat, poussée par le désespoir de survivre à sa fille, laissa échapper le secret de bien des choses qui excitaient la curiosité.

— Marcher ! s'écria-t-elle, et porter un affreux cilice de crin qui lui fait de continuelles piqûres sur la peau !

Cette parole glaça le jeune homme, qui n'avait pu demeurer insensible à la grâce exquise des mouvements de Véronique, et qui frémit en pensant à l'horrible et constant empire que l'âme avait dû conquérir sur le corps. La Parisienne la plus renommée pour l'aisance de sa tournure, pour son maintien et sa démarche, eût été vaincue peut-être en ce moment par Véronique.

— Elle le porte depuis treize ans, elle l'a mis après avoir achevé la nourriture du petit, dit la vieille en montrant le jeune Graslin. Elle a fait des miracles ici ; mais, si l'on connaissait sa vie, elle pourrait être canonisée. Depuis qu'elle est ici, personne ne l'a vue mangeant ; savez-vous pourquoi ? Aline lui apporte trois fois par jour un morceau de pain sec sur une grande terrine de cendres et des légumes cuits à l'eau, sans sel, dans un plat de terre rouge, semblable à ceux qui servent à donner la pâtée aux chiens ! Oui, voilà comment se nourrit celle qui a donné la vie à ce canton. Elle fait ses prières à genoux sur le bord de son cilice. Sans ces austérités, elle ne saurait avoir, dit-elle, l'air riant que vous lui voyez. Je vous dis cela, reprit la vieille à voix basse, pour que vous le répétiez au médecin que M. Roubaud est allé quérir à Paris. En empêchant ma fille de continuer ses pénitences, peut-être la sauvera-t-on encore, quoique la main de la mort soit déjà sur sa tête. Voyez ! Ah ! il faut que je sois bien forte pour avoir résisté depuis quinze ans à toutes les choses !

Cette vieille femme prit la main de son petit-fils, la leva, se la passa sur le front, sur les joues, comme si cette main enfantine avait le pouvoir d'un baume réparateur ; puis elle y mit un baiser plein d'une affection dont le secret appartient aussi bien aux grand'mères qu'aux mères. Véronique était alors arrivée à quelques pas du banc en compagnie de Clousier, du curé, de Gérard. Éclairée par les lueurs douces du couchant, elle resplendissait d'une horrible beauté. Son front jaune, sillonné de longues rides amassées les unes au-dessus des autres, comme des nuages, révélaient une pensée fixe au milieu de troubles intérieurs. Sa figure, dénuée de toute couleur, entièrement blanche de la blancheur mate et olivâtre des plantes sans soleil, offrait alors des lignes maigres sans sécheresse, et portait les traces des grandes souffrances physiques produites par les douleurs morales. Elle combattait l'âme par le corps, et réciproquement. Elle était si complétement détruite, qu'elle ne ressemblait à elle-même que comme une vieille femme ressemble à son portrait de jeune fille. L'expression ardente de ses yeux annonçait l'empire despotique exercé par une volonté chrétienne sur le corps réduit à ce que la religion veut qu'il soit. Chez cette femme, l'âme entraînait la chair, comme l'Achille de la poésie profane avait traîné Hector, elle la roulait victorieusement dans les chemins pierreux de la vie, elle l'avait fait tourner pendant quinze années autour de la Jérusalem céleste où elle espérait entrer, non par supercherie, mais au milieu d'acclamations triomphales. Jamais aucun des solitaires qui vécurent dans les secs et arides déserts africains ne fut plus maître de ses sens que ne l'était Véronique au milieu de ce magnifique château, dans ce pays opulent, aux vues molles et voluptueuses, sous le manteau protecteur de cette immense forêt d'où la science, héritière du bâton de Moïse, avait fait jaillir l'abondance, la prospérité, le bonheur pour toute une contrée. Elle contemplait les résultats de douze ans de patience, œuvre qui eût fait l'orgueil d'un homme supérieur, avec la douce modestie que le pinceau du Panormo a mise sur le sublime visage de sa chasteté chrétienne caressant la céleste licorne. La religieuse châtelaine, dont le silence était respecté par ses deux compagnons en lui voyant les yeux arrêtés sur les immenses plaines autrefois arides et maintenant fécondes, allait les bras croisés, les yeux fixés à l'horizon sur la route.

Tout à coup, elle s'arrêta à deux pas de sa mère, qui la contemplait comme la mère du Christ a dû regarder son fils en croix, elle

leva la main, et montra l'embranchement du chemin de Montégnac sur la grande route.

— Voyez-vous, dit-elle en souriant, cette calèche attelée de quatre chevaux de poste? Voilà M. Roubaud qui revient. Nous saurons bientôt combien il me reste d'heures à vivre.

— D'heures! dit Gérard.

— Ne vous ai-je pas dit que je faisais ma dernière promenade? répliqua-t-elle à Gérard. Ne suis-je pas venue pour contempler une dernière fois ce beau spectacle dans toute sa splendeur? Elle montra tour à tour le bourg, dont en ce moment la population entière était groupée sur la place de l'église, puis les belles prairies illuminées par les derniers rayons du soleil. — Ah! reprit-elle, laissez-moi voir une bénédiction de Dieu dans l'étrange disposition atmosphérique à laquelle nous avons dû la conservation de notre récolte. Autour de nous, les tempêtes, les pluies, la grêle, la foudre, ont frappé sans relâche ni pitié. Le peuple pense ainsi, pourquoi ne l'imiterais-je pas? J'ai tant besoin de trouver en ceci un bon augure pour ce qui m'attend quand j'aurai fermé les yeux! L'enfant se leva, prit la main de sa mère et la mit sur ses cheveux. Véronique, attendrie par ce mouvement plein d'éloquence, saisit son fils, et, avec une force surnaturelle, l'enleva, l'assit sur son bras gauche comme s'il eût été encore à la mamelle, l'embrassa et lui dit : — Vois-tu cette terre, mon fils? continue, quand tu seras homme, les œuvres de ta mère.

— Il est un petit nombre d'êtres forts et privilégiés auxquels il est permis de contempler la mort face à face, d'avoir avec elle un long duel, et d'y déployer un courage, une habileté qui frappent d'admiration; vous nous offrez ce terrible spectacle, madame, dit le curé d'une voix grave; mais peut-être manquez-vous de pitié pour nous : laissez-nous au moins espérer que vous vous trompez. Dieu permettra que vous acheviez tout ce que vous avez commencé.

— Je n'ai rien fait que par vous, mes amis, dit-elle. J'ai pu vous être utile, et je ne le suis plus. Tout est vert autour de nous; il n'y a plus rien ici de désolé que mon cœur. Vous le savez, mon cher curé, je ne puis trouver la paix et le pardon que là.

Elle étendit la main sur le cimetière. Elle n'en avait jamais autant dit depuis le jour de son arrivée, où elle s'était trouvée mal à cette place. Le curé contempla sa pénitente, et la longue habitude qu'il avait de la pénétrer lui fit comprendre qu'il avait remporté dans cette simple parole un nouveau triomphe. Véronique avait dû prendre horriblement sur elle-même pour rompre, après ces douze années, le silence par un mot qui disait tant de choses. Aussi le curé joignit-il les mains par un geste plein d'onction qui lui était familier, et regarda-t-il avec une profonde émotion religieuse le groupe que formait cette famille dont tous les secrets avaient passé dans son cœur. Gérard, à qui les mots de paix et de pardon devaient paraître étranges, demeura stupéfait. M. Ruffin, les yeux attachés sur Véronique, était comme stupide. En ce moment la calèche, menée rapidement, fila d'arbre en arbre.

— Ils sont cinq! dit le curé, qui put voir et compter les voyageurs.

— Cinq!... reprit M. Gérard. En sauront-ils plus à cinq qu'à deux?

— Ah! s'écria madame Graslin, qui s'appuya sur le bras du curé, le procureur général y est! Que vient-il faire ici?

— Et papa Grossetête aussi! s'écria le jeune Graslin.

— Madame, dit le curé, qui soutint madame Graslin en l'emmenant à quelques pas, ayez du courage, et soyez digne de vous-même!

— Que veut-il? répondit-elle en allant s'accoter à la balustrade. Ma mère!

La vieille Sauviat accourut avec une vivacité qui démentait toutes ses années.

— Je le reverrai, dit-elle.

— S'il vient avec M. Grossetête, dit le curé, sans doute il n'a que de bonnes intentions.

— Ah! monsieur, ma fille va mourir! s'écria la Sauviat en voyant l'impression que ces paroles produisirent sur la physionomie de sa fille. Son cœur pourra-t-il supporter de si cruelles émotions? M. Grossetête avait jusqu'à présent empêché cet homme de voir Véronique.

Madame Graslin avait le visage en feu.

— Vous le haïssez donc bien? demanda l'abbé Bonnet à sa pénitente.

— Elle a quitté Limoges pour ne pas mettre tout Limoges dans ses secrets, dit la Sauviat, épouvantée du rapide changement qui se faisait dans les traits déjà décomposés de madame Graslin.

— Ne voyez-vous pas qu'il empoisonnera les heures qui me restent, et pendant lesquelles je ne dois penser qu'au ciel; il me cloue à la terre! cria Véronique.

Le curé reprit le bras de madame Graslin, et la contraignit à faire quelques pas avec lui; quand ils furent seuls, il la contempla en lui jetant un de ces regards angéliques par lesquels il calmait les plus violents mouvements de l'âme.

— S'il en est ainsi, lui dit-il, comme votre confesseur, je vous ordonne de le recevoir, d'être bonne et affectueuse pour lui, de quitter ce vêtement de colère et de lui pardonner comme Dieu vous pardonnera. Il y a donc un reste de passion dans cette âme que je croyais purifiée? Brûlez ce dernier grain d'encens sur l'autel de la pénitence, sinon tout serait mensonge en vous.

— Il y avait encore cet effort à faire; il est fait, répondit-elle en s'essuyant les yeux. Le démon habitait ce dernier pli de mon cœur, et Dieu, sans doute, a mis au cœur de M. de Grandville la pensée qui l'envoie ici. Combien de fois Dieu me frappera-t-il donc encore? s'écria-t-elle.

Elle s'arrêta comme pour faire une prière mentale; elle revint vers la Sauviat et lui dit à voix basse : — Ma chère mère, soyez douce et bonne pour M. le procureur général.

La vieille Auvergnate laissa échapper un frisson de fièvre.

— Il n'y a plus d'espoir! dit-elle en saisissant la main du curé.

En ce moment, la calèche annoncée par le fouet du postillon montait la rampe; la grille était ouverte, la voiture entra dans la cour, et les voyageurs vinrent aussitôt sur la terrasse. C'était l'illustre archevêque Dutheil, venu pour sacrer monseigneur Gabriel de Rastignac; le procureur général, M. Grossetête et M. Roubaud, qui donnait le bras à l'un des plus célèbres médecins de Paris, Horace Bianchon.

— Soyez les bienvenus, dit Véronique à ses hôtes. Et vous particulièrement, reprit-elle en tendant la main au procureur général, qui lui donna une main qu'elle serra.

L'étonnement de M. Grossetête, de l'archevêque et de la Sauviat, fut si grand qu'il l'emporta sur la profonde discrétion acquise qui distingue les vieillards. Tous trois s'entre-regardèrent...

— Je comptais sur l'intervention de monseigneur, répondit M. de Grandville, et sur celle de mon ami M. Grossetête, pour obtenir de vous un favorable accueil. C'eût été pour toute ma vie un chagrin que de ne pas vous avoir revue.

— Je remercie celui qui vous a conduit ici, répondit-elle en regardant le comte de Grandville pour la première fois depuis quinze ans. Je vous en ai voulu beaucoup pendant longtemps; mais j'ai reconnu l'injustice de mes sentiments à votre égard, et vous saurez pourquoi, si vous demeurez jusqu'après demain à Montégnac. — Monsieur, dit-elle en se tournant vers Horace Bianchon et le saluant, confirmera sans doute mes appréhensions. — C'est Dieu qui vous envoie, monseigneur, dit-elle en s'inclinant devant l'archevêque. Vous ne refuserez pas à notre vieille amitié de m'assister dans mes derniers moments. Par quelle faveur ai-je autour de moi tous les êtres qui m'ont aimée et soutenue dans la vie?

Au mot *aimée*, elle se tourna par une gracieuse attention vers M. de Grandville, que cette marque d'affection toucha jusqu'aux larmes. Le silence le plus profond régnait dans cette assemblée. Les deux médecins se demandaient par quel sortilége cette femme se tenait debout en souffrant ce qu'elle devait souffrir. Les trois autres furent si effrayés des changements que la maladie avait produits en elle, qu'ils ne se communiquaient leurs pensées que par les yeux.

— Permettez, dit-elle avec sa grâce habituelle, que j'aille avec ces messieurs; l'affaire est urgente.

Elle salua tous ses hôtes, donna un bras à chaque médecin, se dirigea vers le château en marchant avec une peine et une lenteur qui révélaient une catastrophe prochaine.

— Monsieur Bonnet, dit l'archevêque en regardant le curé, vous avez opéré des prodiges.

— Non pas moi, mais Dieu, monseigneur! répondit-il.

— On la disait mourante, s'écria M. Grossetête; mais elle est morte; il n'y a plus qu'un esprit...

— Une âme ! dit M. Gerard.

— Elle est toujours la même ! s'écria le procureur général.

— Elle est stoïque à la manière des anciens du Portique, dit le précepteur.

Ils allèrent tous en silence le long de la balustrade, regardant le paysage où les feux du soleil couchant jetaient des clartés du plus beau rouge.

— Pour moi qui ai vu ce pays il y a treize ans, dit l'archevêque en montrant les plaines fertiles, la vallée et la montagne de Montégnac, ce miracle est aussi extraordinaire que celui dont je viens d'être témoin, car comment laissez-vous madame Graslin debout? elle devrait être couchée.

— Elle l'était, dit la Sauviat. Après dix jours pendant lesquels elle n'a pas quitté le lit, elle a voulu se lever pour voir une dernière fois le pays.

— Je comprends qu'elle ait désiré faire ses adieux à sa création, dit M. de Grandville ; mais elle risquait d'expirer sur cette terrasse.

— M. Roubaud nous avait recommandé de ne pas la contrarier, dit la Sauviat.

— Quel prodige ! s'écria l'archevêque, dont les yeux ne se lassaient pas d'errer sur le paysage. Elle a ensemencé le désert; mais nous savons, monsieur, ajouta-t-il en regardant Gérard, que votre science et vos travaux y sont pour beaucoup.

— Nous n'avons été que ses ouvriers, répondit le maire, oui, nous ne sommes que des mains; elle est la pensée.

— La Sauviat quitta le groupe pour aller savoir la décision du médecin de Paris.

— Il nous faudra de l'héroïsme, dit le procureur général à l'archevêque et au curé, pour être témoins de cette mort.

— Oui, dit M. Grossetête; mais on doit faire de grandes choses pour une telle amie.

Après quelques tours et retours faits par ces personnes toutes en proie aux plus graves pensées, ils virent venir à eux deux fermiers de madame Graslin qui se dirent envoyés par tout le bourg, en proie à une douloureuse impatience de connaître la sentence prononcée par le médecin de Paris.

— On consulte, et nous ne savons rien encore, mes amis, leur répondit l'archevêque.

M. Roubaud accourut alors, et son pas précipité fit hâter celui de chacun.

— Eh bien? lui dit le maire

— Elle n'a pas quarante-huit heures à vivre, répondit M. Roubaud. En mon absence, le mal est arrivé à tout son développement; M. Bianchon ne comprend pas comment elle a pu marcher. Ces phénomènes si rares sont toujours dus à une grande exaltation. Ainsi, messieurs, dit le médecin à l'archevêque et au curé, elle vous appartient, la science est inutile, et mon illustre confrère pense que vous avez à peine le temps nécessaire à vos cérémonies.

— Allons dire les prières de quarante heures, dit le curé à ses paroissiens en se retirant. Sa Grandeur daignera sans doute conférer les derniers sacrements !

L'archevêque inclina la tête; il ne put rien dire, ses yeux étaient pleins de larmes. Chacun s'assit, s'accouda, s'appuya sur la balustrade, et resta enseveli dans ses pensées. Les cloches de l'église envoyèrent quelques volées tristes. On entendit alors les pas de toute une population qui se précipitait vers le porche. Les lueurs des cierges allumés percèrent à travers les arbres du jardin de M. Bonnet: les chants détonnèrent. Il ne régna plus sur les campagnes que les rouges lueurs du crépuscule. Tous les chants d'oiseaux avaient cessé; la rainette seule jetait sa note longue, claire et mélancolique.

— Allons faire mon devoir, dit l'archevêque, qui marcha d'un pas lent et comme accablé.

La consultation avait eu lieu dans le grand salon du château. Cette immense pièce communiquait avec une chambre d'apparat meublée en damas rouge, où le fastueux Graslin avait déployé la magnificence des financiers. Véronique n'y était pas entrée six fois en quatorze ans; les grands appartements lui étaient complétement inutiles, elle n'y avait jamais reçu; mais l'effort qu'elle venait de faire pour accomplir sa dernière obligation et pour dompter sa dernière révolte lui avaient ôté ses forces; elle ne put monter chez elle. Quand l'illustre médecin eut pris la main à la malade et tâté le pouls, il regarda M. Roubaud en lui faisant un signe; à eux deux, ils la prirent et la portèrent sur le lit de cette chambre. Aline ouvrit brusquement les portes. Comme tous les lits de parade, ce lit n'avait pas de draps; les deux médecins déposèrent madame Graslin sur le couvre-pied de damas rouge et l'y étendirent. Roubaud ouvrit les fenêtres, poussa les persiennes et appela. Les domestiques, la vieille Sauviat, accoururent. On alluma les bougies jaunies des candélabres.

— Il est dit, s'écria la mourante en souriant, que ma mort sera ce qu'elle doit être pour une âme chrétienne : une fête ! Pendant la consultation, elle dit encore : — M. le procureur général a fait son métier; je m'en allais, il m'a poussée... La vieille mère regarda sa fille en se mettant un doigt sur les lèvres. — Ma mère, je parlerai, lui répondit Véronique. Voyez ! le doigt de Dieu est en tout ceci : je vais expirer dans une chambre rouge.

La Sauviat sortit épouvantée de ce mot.—Aline, dit-elle, elle parle, elle parle !

— Ah ! madame n'a plus son bon sens, s'écria la fidèle femme de chambre qui apportait des draps. Allez chercher M. le curé, madame !

— Il faut déshabiller votre maîtresse, dit Bianchon à la femme de chambre quand elle entra.

— Ce sera bien difficile ; madame est enveloppée d'un cilice en crin.

— Comment ! au dix-neuvième siècle, s'écria le grand médecin, il se pratique encore de semblables horreurs !

— Madame Graslin ne m'a jamais permis de lui palper l'estomac, dit M. Roubaud. Je n'ai rien pu savoir de sa maladie que par l'état du visage, par celui du pouls, et par des renseignements que j'obtenais de sa mère et de sa femme de chambre.

On avait mis Véronique sur un canapé pendant qu'on lui arrangeait le lit de parade placé au fond de cette chambre. Les médecins causaient à voix basse. La Sauviat et Aline firent le lit. Le visage des deux Auvergnates était effrayant à voir; elles avaient le cœur percé par cette idée : Nous faisons son lit pour la dernière fois, elle va mourir là. La consultation ne fut pas longue. Avant tout, Bianchon exigea qu'Aline et la Sauviat coupassent d'autorité, malgré la malade, le cilice de crin et lui missent une chemise. Les deux médecins allèrent dans le salon pendant cette opération. Quand Aline passa, tenant ce terrible instrument de pénitence enveloppé d'une serviette, elle leur dit :

— Le corps de madame n'est qu'une plaie !

Les deux docteurs rentrèrent.

— Votre volonté est plus forte que celle de Napoléon, madame, dit Bianchon après quelques demandes auxquelles Véronique répondit avec clarté, vous conservez votre esprit et vos facultés dans la dernière période de la maladie où l'empereur avait perdu sa rayonnante intelligence. D'après ce que je sais de vous, je dois vous dire la vérité.

— Je vous la demande à mains jointes, dit-elle; vous avez le pouvoir de mesurer ce qui me reste de forces, et j'ai besoin de toute ma vie pour quelques heures.

— Ne pensez donc maintenant qu'à votre salut, dit Bianchon.

— Si Dieu me fait la grâce de me laisser mourir tout entière, répondit-elle avec un sourire céleste, croyez que cette faveur est utile à la gloire de son Eglise. Ma présence d'esprit est nécessaire pour accomplir une pensée de Dieu, tandis que Napoléon avait accompli toute sa destinée.

Les deux médecins se regardaient avec étonnement, en écoutant ces paroles prononcées aussi aisément que si madame Graslin eût été dans son salon.

— Ah! voilà le médecin qui va me guérir, dit-elle en voyant entrer l'archevêque.

Elle rassembla ses forces pour se mettre sur son séant, pour sa-

luer gracieusement M. Bianchon, et le prier d'accepter autre chose que de l'argent pour la bonne nouvelle qu'il venait de lui donner; elle dit quelques mots à l'oreille de sa mère, qui emmena le médecin; puis elle ajourna l'archevêque jusqu'au moment où le curé viendrait, et manifesta le désir de prendre un peu de repos. Aline veilla sa maîtresse. A minuit, madame Graslin s'éveilla, demanda l'archevêque et le curé, que sa femme de chambre lui montra priant pour elle. Elle fit un signe pour renvoyer sa mère et la servante, et, sur un nouveau signe, les deux prêtres vinrent à son chevet.

— Monseigneur, et vous, monsieur le curé, je ne vous apprendrai rien que vous ne sachiez. Vous le premier, monseigneur, vous avez jeté votre coup d'œil dans ma conscience, vous y avez lu presque tout mon passé, et ce que vous y avez entrevu vous a suffi. Mon confesseur, cet ange que le ciel a mis près de moi, sait quelque chose de plus : j'ai dû tout lui avouer. Vous de qui l'intelligence est éclairée par l'esprit de l'Eglise, je veux vous consulter sur la manière dont, en vraie chrétienne, je dois quitter la vie. Vous, austères et saints esprits, croyez-vous que si le ciel daigne pardonner au plus entier, au plus profond repentir qui jamais ait agité une âme coupable, pensez-vous que j'aie satisfait à tous mes devoirs ici-bas?

— Oui, dit l'archevêque; oui, ma fille.

— Non, mon père, non, dit-elle en se dressant et jetant des éclairs par les yeux. Il est, à quelques pas d'ici, une tombe où gît un malheureux qui porte le poids d'un horrible crime; il est dans cette somptueuse demeure une femme que couronne une renommée de bienfaisance et de vertu. Cette femme on la bénit! Ce pauvre jeune homme, on le maudit! Le criminel est accablé de réprobation, et je jouis de l'estime générale! Je suis pour la plus grande partie dans le forfait; il est pour beaucoup dans le bien qui me vaut tant de gloire et de reconnaissance. Fourbe que je suis! j'ai les mérites, et, martyr de sa discrétion, il est couvert de honte! Je mourrai dans quelques heures, voyant tout un canton me pleurer, tout un département célébrer mes bienfaits, ma piété, mes vertus; tandis qu'il est mort au milieu des injures, à la vue de toute une population accourue en haine des meurtriers!... Vous, mes juges, vous êtes indulgents; mais j'entends en moi-même une voix impérieuse qui ne me laisse aucun repos. Ah! la main de Dieu, moins douce que la vôtre, m'a frappée de jour en jour, comme pour m'avertir que tout n'était pas expié. Mes fautes ne seront rachetées que par un aveu public. Il est heureux, lui! Criminel, il a donné sa vie avec ignominie à la face du ciel et de la terre, et moi, je trompe encore le monde comme j'ai trompé la justice humaine. Il n'est pas un hommage qui ne m'ait insultée, pas un éloge qui n'ait été brûlant pour mon cœur. Ne voyez-vous pas, dans l'arrivée ici du procureur général, un commandement du ciel d'accord avec la voix qui me crie : « Avoue! »

Les deux prêtres, le prince de l'Eglise, comme l'humble curé, ces deux grandes lumières tenaient les yeux baissés et gardaient le silence. Les juges étaient trop émus par la grandeur et par la résignation du coupable pour pouvoir prononcer un arrêt.

— Mon enfant, dit l'archevêque en relevant sa belle tête macérée par les coutumes de sa pieuse vie, vous allez au delà des commandements de l'Eglise. La gloire de l'Eglise est de faire concorder ses dogmes avec les mœurs de chaque temps : elle est destinée à traverser les siècles des siècles en compagnie de l'humanité. La confession secrète a, selon ses décisions, remplacé la confession publique. Cette substitution a fait la loi nouvelle. Les souffrances que vous avez endurées suffisent. Mourez en paix : Dieu vous a bien entendue.

— Mais le vœu de la criminelle n'est-il pas conforme aux lois de la première Eglise qui a enrichi le ciel d'autant de saints, de martyrs et de confesseurs qu'il y a d'étoiles au firmament? reprit-elle avec véhémence. Qui a écrit : *Confessez-vous les uns aux autres?* n'est-ce pas les disciples immédiats de notre Sauveur? Laissez-moi confesser publiquement ma honte à genoux. Ce sera le redressement de mes torts envers le monde, envers une famille proscrite et presque éteinte par ma faute. Le monde doit apprendre que mes bienfaits ne sont pas une offrande, mais une dette. Si plus tard, après moi, quelque indice m'arrachait le voile menteur qui me couvre? Ah! cette idée avance pour moi l'heure suprême!

— Je vois en ceci des calculs, mon enfant, dit gravement l'archevêque. Il y a encore en vous des passions bien fortes : celle que je croyais éteinte est...

— Oh! je vous le jure, monseigneur, dit-elle en interrompant le prélat, et lui montrant des yeux fixes d'horreur, mon cœur est aussi purifié que peut l'être celui d'une femme coupable et repentante : il n'y a plus en tout moi que la pensée de Dieu.

— Laissons, monseigneur, son cours à la justice céleste, dit le curé d'une voix attendrie. Voici quatre ans que je m'oppose à cette pensée, elle est la cause des seuls débats qui se soient élevés entre ma pénitente et moi. J'ai vu jusqu'au fond de cette âme, la terre n'y a plus aucun droit. Si les pleurs, les gémissements, les contritions de quinze années ont porté sur une faute commune à deux êtres, ne croyez pas qu'il y ait eu la moindre volupté dans ces longs et terribles remords. Le souvenir n'a point mêlé ses flammes à celles de la plus ardente pénitence. Oui, tant de larmes ont éteint un si grand feu. Je garantis, dit-il en étendant sa main sur la tête de madame Graslin, et en laissant voir des yeux humides, je garantis la pureté de cette âme archangélique. D'ailleurs, j'entrevois dans ce désir la pensée d'une réparation envers une famille absente que Dieu semble avoir représentée ici par un de ces événements où sa providence éclate.

Véronique prit au curé sa main tremblante et la baisa.

— Vous m'avez été bien souvent rude, cher pasteur; mais en ce moment je découvre où vous renfermiez votre douceur apostolique! Vous, dit-elle en regardant l'archevêque, vous, le chef suprême de ce coin du royaume de Dieu, soyez en ce moment d'ignominie mon soutien. Je m'inclinerai la dernière des femmes, vous me relèverez pardonnée, et, peut-être, l'égale de celles qui n'ont point failli.

L'archevêque demeura silencieux, occupé sans doute à peser toutes les considérations que son œil d'aigle apercevait.

— Monseigneur, dit alors le curé, la religion a reçu de fortes atteintes. Ce retour aux anciens usages, nécessité par la grandeur de la faute et du repentir, ne sera-t-il pas un triomphe dont il nous sera tenu compte?

— On dira que nous sommes des fanatiques! On dira que nous avons exigé cette cruelle scène. Et il retomba dans ses méditations.

En ce moment, Horace Bianchon et Roubaud entrèrent après avoir frappé. Quand la porte s'ouvrit, Véronique aperçut sa mère, son fils et tous les gens de sa maison en prières. Les curés de deux paroisses voisines étaient venus assister M. Bonnet, et peut-être aussi saluer le grand prélat, que le clergé français portait unanimement aux honneurs du cardinalat, en espérant que la lumière de son intelligence, vraiment gallicane, éclairerait le sacré collége. Horace Bianchon repartait pour Paris; il venait dire adieu à la mourante, et la remercier de sa munificence. Il vint à pas lents, devinant à l'attitude des deux prêtres qu'il s'agissait de la plaie du cœur qui avait déterminé celle du corps. Il prit la main de Véronique, la posa sur le lit et lui tâta le pouls. Ce fut une scène que le silence le plus profond, celui d'une nuit d'été dans la campagne, rendit solennelle. Le grand salon, dont la porte à deux battants restait ouverte, était illuminé pour éclairer la petite assemblée des gens qui priaient, tous à genoux, moins les deux prêtres assis et lisant leur bréviaire. De chaque côté de ce magnifique lit de parade, étaient le prélat dans son costume violet, le curé, puis les deux hommes de la science.

— Elle est agitée jusque dans la mort! dit Horace Bianchon, qui, semblable à tous les hommes d'un immense talent, avait la parole souvent aussi grande que l'étaient les choses auxquelles il assistait.

L'archevêque se leva, comme poussé par un élan intérieur; il appela M. Bonnet en se dirigeant vers la porte, ils traversèrent la chambre, le salon, et sortirent sur la terrasse, où ils se promenèrent pendant quelques instants. Au moment où ils revinrent après avoir discuté ce cas de discipline ecclésiastique, Roubaud venait à leur rencontre.

— M. Bianchon m'envoie vous dire de vous presser, madame Graslin se meurt dans une agitation étrangère aux douleurs excessives de la maladie.

L'archevêque hâta le pas, et dit en entrant à madame Graslin, qui le regardait avec anxiété :

— Vous serez satisfaite!

Bianchon tenait toujours le pouls de la malade; il laissa échapper un mouvement de surprise, et jeta un coup d'œil sur Roubaud et sur les deux prêtres.

— Monseigneur, ce corps n'est plus de notre domaine, votre parole a mis la vie là où il y avait la mort. Vous feriez croire à un miracle.

— Il y a longtemps que madame est tout âme! dit Roubaud, que Véronique remercia par un regard.

En ce moment un sourire où se peignait le bonheur que lui causait la pensée d'une expiation complète rendit à sa figure l'air d'innocence qu'elle eut à dix-huit ans. Toutes les agitations inscrites en

rides effrayantes, les couleurs sombres, les marques livides, tous les détails qui rendaient cette tête si horriblement belle naguère, quand elle exprimait seulement la douleur, enfin les altérations de tout genre disparurent; il semblait à tous que jusqu'alors Véronique avait porté un masque, et que ce masque tombait. Pour la dernière fois s'accomplissait l'admirable phénomène par lequel le visage de cette créature en expliquait la vie et les sentiments. Tout en elle se purifia, s'éclaircit, et il y eut sur son visage comme un reflet des flamboyantes épées des anges gardiens qui l'entouraient. Elle fut ce qu'elle était quand Limoges l'appelait la *belle madame Graslin*. L'amour de Dieu se montrait plus puissant encore que ne l'avait été l'amour coupable, l'un mit jadis en relief les forces de la vie, l'autre écartait toutes les défaillances de la mort. On entendit un cri étouffé; la Sauviat se montra, elle bondit jusqu'au lit, en disant : — « Je revois donc enfin mon enfant! » L'expression de cette vieille femme en prononçant ces deux mots *mon enfant*, rappela si vivement la première innocence des enfants, que les spectateurs de cette belle mort détournèrent tous la tête pour cacher leur émotion. L'illustre médecin prit la main de madame Graslin, la baisa, puis il partit. Le bruit de sa voiture retentit au milieu du silence de la campagne, en disant qu'il n'y avait aucune espérance de conserver l'âme de ce pays. L'archevêque, le curé, le médecin, tous ceux qui se sentirent fatigués, allèrent prendre un peu de repos, quand madame Graslin s'endormit elle-même pour quelques heures; car elle s'éveilla dès l'aube en demandant qu'on ouvrît ses fenêtres : elle voulait voir le lever de son dernier soleil.

A dix heures du matin, l'archevêque, revêtu de ses habits pontificaux, vint dans la chambre de madame Graslin. Le prélat eut, ainsi que M. Bonnet une si grande confiance en cette femme, qu'ils ne lui firent aucune recommandation sur les limites entre lesquelles elle devait renfermer ses aveux. Véronique aperçut alors un clergé plus nombreux que ne le comportait l'église de Montégnac, car celui des communes voisines s'y était joint. Monseigneur allait être assisté par quatre curés. Les magnifiques ornements, offerts par madame Graslin à sa chère paroisse, donnaient un grand éclat à cette cérémonie. Huit enfants de chœur, dans leur costume rouge et blanc, se rangèrent sur deux files, à partir du lit jusque dans le salon, tenant tous un de ces énormes flambeaux de bronze doré que Véronique avait fait venir de Paris. La croix et la bannière de l'église étaient tenues de chaque côté de l'estrade par deux sacristains en cheveux blancs. Grâce au dévouement des gens, on avait placé près de la porte du salon l'autel en bois pris dans la sacristie, orné, préparé pour que monseigneur pût y dire la messe. Madame Graslin fut touchée de ces soins que l'Église accorde seulement aux personnes royales. Les deux battants de la porte qui donnait sur la salle à manger étaient ouverts : elle put voir le rez-de-chaussée de son château rempli par une grande partie de la population. Les amis de cette femme avaient pourvu à tout, car le salon était exclusivement occupé par les gens de sa maison. En avant et groupés devant la porte de sa chambre, se trouvaient les amis et les personnes sur la discrétion desquelles on pouvait compter. MM. Grossetête, de Grandville, Roubaud, Gérard, Clousier, Ruffin, se placèrent au premier rang. Tous devaient se lever et se tenir debout pour empêcher ainsi la voix de la pénitente d'être entendue par d'autres que par eux. Il y eut d'ailleurs une circonstance heureuse pour la mourante : les pleurs de ses amis étouffèrent ses aveux. En tête de tous, deux personnes offraient un horrible spectacle. La première était Denise Tascheron; ses vêtements étrangers, d'une simplicité quakerienne, la rendaient méconnaissable à ceux du village qui la pouvaient apercevoir; mais elle était, pour l'autre personne, une connaissance difficile à oublier, et son apparition fut un horrible trait de lumière. Le procureur général entrevit la vérité, le rôle qu'il avait joué auprès de madame Graslin, il le devina dans toute son étendue. Moins dominé que les autres par la question religieuse, en sa qualité d'enfant du dix-neuvième siècle, le magistrat eut au cœur une féroce épouvante, car il put alors contempler le drame de la vie intérieure de Véronique à l'hôtel Graslin, pendant le procès Tascheron. Cette tragique époque reparut tout entière à son souvenir, éclairée par les deux yeux de la vieille Sauviat, qui, allumés par la haine, tombaient sur lui comme deux jets de plomb fondu, cette vieille, debout à dix pas de lui, ne lui pardonnait rien. Cet homme, qui représentait la justice humaine, éprouva des frissons. Pâle, atteint dans son cœur, il n'osait jeter les yeux sur le lit où la femme qu'il avait tant aimée, livide sous la main de la mort, tirait sa force pour dompter l'agonie, de la grandeur même de sa faute; et le sec profil de Véronique, nettement dessiné en blanc sur le damas rouge, lui donna le vertige. A onze heures la messe commença. Quand l'épître eut été lue par le curé de Vizay, l'archevêque quitta sa dalmatique et se plaça au seuil de la porte.

— Chrétiens rassemblés ici pour assister à la cérémonie de l'extrême-onction, que nous allons conférer à la maîtresse de cette maison, dit-il, vous qui joignez vos prières à celles de l'Église afin d'intercéder pour elle auprès de Dieu et obtenir son salut éternel, apprenez qu'elle ne s'est pas trouvée digne, à cette heure suprême, de recevoir le saint viatique sans avoir fait, pour l'édification de son prochain, la confession publique de la plus grande de ses fautes. Nous avons résisté à son pieux désir, quoique cet acte de contrition ait été pendant longtemps en usage dans les premiers jours du christianisme; mais, comme cette pauvre femme nous a dit qu'il s'agissait en ceci de la réhabilitation d'un malheureux enfant de cette paroisse, nous la laissons libre de suivre les inspirations de son repentir.

Après ces paroles, dites avec une onctueuse dignité pastorale, l'archevêque se retourna pour faire place à Véronique. La mourante apparut soutenue par sa vieille mère et par le curé, deux grandes et vénérables images : ne tenait-elle pas son corps de la maternité, son âme de sa mère spirituelle, l'Église? Elle se mit à genoux sur un coussin, joignit les mains, et se recueillit pendant quelques instants pour puiser en elle-même à quelque source épanchée du ciel la force de parler. En ce moment, le silence eut je ne sais quoi d'effrayant. Nul n'osait regarder son voisin. Tous les yeux étaient baissés. Cependant le regard de Véronique, quand elle leva les yeux, rencontra celui du procureur général, et l'expression de son visage devenu blanc la fit rougir.

— Je ne serais pas morte en paix, dit Véronique d'une voix altérée, si j'avais laissé de moi la fausse image que chacun de vous qui m'écoutez a pu s'en faire. Vous voyez en moi une grande criminelle qui se recommande à vos prières, et qui cherche à se rendre digne de pardon par l'aveu public de sa faute. Cette faute fut si grave, elle eut des suites si fatales, qu'aucune pénitence ne la rachètera peut-être. Mais plus j'aurai subi d'humiliations sur cette terre, moins j'aurai sans doute à redouter de colère dans le royaume céleste, où j'aspire. Mon père, qui avait tant de confiance en moi, recommanda, voici bientôt vingt ans, à mes soins un enfant de cette paroisse, chez lequel il avait reconnu l'envie de se bien conduire, une aptitude à l'instruction et d'excellentes qualités. Cet enfant est le malheureux Jean-François Tascheron, qui s'attacha dès lors à moi comme à sa bienfaitrice. Comment l'affection que je lui portais devint-elle coupable? C'est ce que je crois être dispensée d'expliquer. Peut-être verrait-on les sentiments les plus purs qui nous font agir ici-bas détournés insensiblement de leur pente par des sacrifices inouïs, par des raisons tirées de notre fragilité, par une foule de causes qui paraîtraient diminuer l'étendue de ma faute. Que les plus nobles affections aient été mes complices, en suis-je moins coupable? J'aime mieux avouer que, moi qui par l'éducation, par ma situation dans le monde, pouvais me croire supérieure à l'enfant que me confiait mon père, et de qui je me trouvais séparée par la délicatesse naturelle à notre sexe, j'ai fatalement écouté la voix du démon. Je me suis bientôt trouvée beaucoup trop la mère de ce jeune homme pour être insensible à sa muette et délicate admiration. Lui seul, le premier, m'appréciait à ma valeur. Peut-être ai-je moi-même été séduite par d'horribles calculs : j'ai songé combien serait discret un enfant qui me devait tout, et que le hasard avait placé si loin de moi, quoique nous fussions égaux par notre naissance. Enfin, j'ai trouvé dans ma renommée de bienfaisance et dans mes pieuses occupations un manteau pour protéger ma conduite. Hélas! et ceci sans doute est l'une de mes plus grandes fautes, j'ai caché ma passion à l'ombre des autels. Les plus vertueuses actions, l'amour que j'ai pour ma mère, les actes d'une dévotion véritable et sincère au milieu de tant d'égarements, j'ai tout fait servir au misérable triomphe d'une passion insensée, et ce fut autant de liens qui m'enchaînèrent. Ma pauvre mère adorée, qui m'entend, a été, sans en rien savoir pendant longtemps, l'innocente complice du mal. Quand elle a ouvert les yeux, il y avait trop de faits dangereux accomplis pour qu'elle ne cherchât pas dans son cœur de mère la force de se taire. Chez elle, le silence est ainsi devenu la plus haute des vertus. Son amour pour sa fille a triomphé de son amour pour Dieu. Ah! je la décharge solennellement du voile pesant qu'elle a porté. Elle achèvera ses derniers jours sans faire mentir ni ses yeux ni son front. Que sa maternité soit pure de blâme, que cette noble et sainte vieillesse, couronnée de vertus, brille de tout son éclat, et soit dégagée de cet anneau par lequel elle touchait indirectement à tant d'infamie!...

Ici, les pleurs coupèrent pendant un moment la parole à Véronique. Aline lui fit respirer des sels.

— Il n'y a pas jusqu'à la dévouée servante qui me rend ce dernier service qui n'ait été meilleure pour moi que je ne le méritais, et qui du moins a feint d'ignorer ce qu'elle savait; mais elle a été dans le secret des austérités par lesquelles j'ai brisé cette chair qui avait failli. Je demande donc pardon au monde de l'avoir trompé, entraînée par la terrible logique du monde. Jean-François Tascheron n'est pas aussi coupable que la société a pu le croire. Ah! vous tous qui m'écoutez, je vous en supplie! tenez compte de sa jeunesse et d'une ivresse excitée autant par les remords qui m'ont saisie que par d'involontaires séductions. Bien plus! ce fut la probité, mais une probité mal entendue, qui causa le plus grand de tous les malheurs. Nous ne supportâmes ni l'un ni l'autre ces tromperies continuelles. Il en appelait, l'infortuné! à ma propre grandeur, et voulait rendre le moins

blessant possible pour autrui ce fatal amour. J'ai donc été la cause de son crime. Poussé par la nécessité, le malheureux, coupable de trop de dévouement pour une idole, avait choisi dans tous les actes répréhensibles celui dont les dommages étaient réparables. Je n'ai rien su qu'au moment même. A l'exécution, la main de Dieu a renversé tout cet échafaudage de combinaisons fausses. Je suis rentrée ayant entendu des cris qui retentissent encore à mes oreilles, ayant deviné des luttes sanglantes qu'il n'a pas été en mon pouvoir d'arrêter, moi l'objet de cette folie. Tascheron était devenu fou, je vous l'atteste.

Ici, Véronique regarda le procureur général, et l'on entendit un profond soupir sorti de la poitrine de Denise.

— Il n'avait plus sa raison en voyant ce qu'il croyait être son bonheur détruit par des circonstances imprévues. Ce malheureux, égaré par son cœur, a marché fatalement d'un délit dans un crime, et d'un crime dans un double meurtre. Certes, il est parti de chez ma mère innocent, il est revenu coupable. Moi seule au monde savais qu'il n'y eut ni préméditation ni aucune des circonstances aggravantes qui lui ont valu son arrêt de mort. Cent fois, j'ai voulu me livrer pour le sauver, et cent fois un horrible héroïsme, nécessaire et supérieur, a fait expirer la parole sur mes lèvres. Certes, ma présence à quelques pas a contribué peut-être à lui donner l'odieux, l'infâme, l'ignoble courage des assassins. Seul, il aurait fui. J'avais formé cette âme, élevé cet esprit, agrandi ce cœur : je le connaissais, il était incapable de lâcheté ni de bassesse. Rendez justice à ce bras innocent; rendez justice à celui que Dieu dans sa clémence laisse dormir en paix dans le tombeau que vous avez arrosé de vos larmes, devinant sans doute toute la vérité! Punissez, maudissez la coupable que voici! Epouvantée du crime, une fois commis, j'ai tout fait pour le cacher. J'avais été chargée par mon père, moi privée d'enfant, d'en conduire un à Dieu, je l'ai conduit à l'échafaud; ah! versez sur moi tous les reproches, accablez-moi, voici l'heure!

En disant ces paroles, ses yeux étincelaient d'une fierté sauvage, l'archevêque debout derrière elle, et qui la protégeait de sa crosse pastorale, quitta son attitude impassible, il voila ses yeux de sa main droite. Un cri sourd se fit entendre, comme si quelqu'un se mourait. Deux personnes, Gérard et Roubaud, reçurent dans leurs bras et emportèrent Denise Tascheron complétement évanouie. Ce spectacle éteignit un peu le feu des yeux de Véronique : elle fut inquiète; mais sa sérénité de martyre reparut bientôt.

— Vous le savez maintenant, reprit-elle, je ne mérite ni louanges ni bénédictions pour ma conduite ici. J'ai mené pour le ciel une vie secrète de pénitences aiguës que le ciel appréciera! Ma vie connue a été une immense réparation des maux que j'ai causés : j'ai marqué mon repentir en traits ineffaçables sur cette terre : il subsistera presque éternellement. Il est écrit dans les champs fertilisés, dans le bourg agrandi, dans les ruisseaux dirigés de la montagne dans cette plaine, autrefois inculte et sauvage, maintenant verte et productive. Il ne se coupera pas un arbre d'ici à cent ans, que les gens de ce pays ne se disent à quels remords il a dû son ombrage, reprit-elle. Cette âme repentante, et qui aurait animé une longue vie utile à ce pays, respirera donc longtemps parmi vous. Ce que vous auriez dû à ses talents, à une fortune dignement acquise, est accompli par l'héritière de son repentir, par celle qui causa le crime. Tout a été réparé de ce qui revient à la société, moi seule suis chargée de cette vie arrêtée dans sa fleur, qui m'avait été confiée, et dont il va m'être demandé compte!...

Là, les larmes éteignirent le feu de ses yeux. Elle fit une pause.

— Il est enfin parmi vous un homme qui, pour avoir strictement accompli son devoir, a été pour moi l'objet d'une haine que je croyais devoir être éternelle, reprit-elle. Il a été le premier instrument de mon supplice. J'étais trop près du fait, j'avais encore les pieds trop avant dans le sang, pour ne pas haïr la justice. Tant que ce grain de colère troublerait mon cœur, j'ai compris qu'il y aurait un reste de passion condamnable; je n'ai rien eu à pardonner, j'ai seulement purifié ce coin où le mauvais se cachait. Quelque pénible qu'ait été cette victoire, elle est complète.

Le procureur général laissa voir à Véronique un visage plein de larmes. La justice humaine semblait avoir des remords. Quand la pénitente détourna la tête pour pouvoir continuer, elle rencontra la figure baignée de larmes d'un vieillard, de Grossetête, qui lui tendait des mains suppliantes, comme pour dire : — Assez! En ce moment, cette femme sublime entendit un tel concert de larmes, qu'émue par tant de sympathies, et ne soutenant pas le baume de ce pardon général, elle fut prise d'une faiblesse; en la voyant atteinte dans les sources de sa force, sa vieille mère retrouva les bras de la jeunesse pour l'emporter.

— Chrétiens, dit l'archevêque, vous avez entendu la confession de cette pénitente : elle confirme l'arrêt de la justice humaine, et peut en calmer les scrupules ou les inquiétudes. Vous devez avoir trouvé en ceci de nouveaux motifs pour joindre vos prières à celles de l'Église, qui offre à Dieu le saint sacrifice de la messe, afin d'implorer sa miséricorde en faveur d'un si grand repentir.

L'office continua. Véronique le suivit d'un air qui peignait un tel contentement intérieur, qu'elle ne parut plus être la même femme à tous les yeux. Il y eut sur son visage une expression candide, digne de la jeune fille naïve et pure qu'elle avait été dans la vieille maison paternelle. L'aube de l'éternité blanchissait déjà son front, et dorait son visage de teintes célestes. Elle entendait sans doute de mystiques harmonies, et puisait la force de vivre dans son désir de s'unir une dernière fois à Dieu; le curé Bonnet vint auprès du lit et lui donna l'absolution; l'archevêque lui administra les saintes huiles avec un sentiment paternel qui montrait à tous les assistants combien cette brebis égarée, mais revenue, lui était chère. Le prélat ferma aux choses de la terre, par une sainte onction, ces yeux qui avait causé tant de mal, et mit le cachet de l'Eglise sur ces lèvres trop éloquentes. Les oreilles, par où les mauvaises inspirations avaient pénétré furent à jamais closes. Tous les sens, amortis par la pénitence, furent ainsi sanctifiés, et l'esprit du mal dut être sans pouvoir sur cette âme. Jamais assistance ne comprit mieux la grandeur et la profondeur d'un sacrement, que ceux qui voyaient les soins de l'Eglise justifiés par les aveux de cette femme mourante. Ainsi préparée, Véronique reçut le corps de Jésus-Christ avec une expression d'espérance et de joie qui fondit les glaces de l'incrédulité contre laquelle le curé s'était tant de fois heurté. Roubaud confondu devint catholique en un moment! Ce spectacle fut touchant et terrible à la fois; mais il fut solennel par la disposition des choses, à un tel point que la peinture y aurait trouvé peut-être le sujet d'un de ses chefs-d'œuvre. Quand, après ce funèbre épisode, la mourante entendit commencer l'évangile de saint Jean, elle fit signe à sa mère de lui ramener son fils, qui avait été emmené par le précepteur. Quand elle vit Francis agenouillé sur l'estrade, la mère pardonnée se crut le droit d'imposer ses mains à cette tête pour la bénir, et rendit le dernier soupir. La vieille Sauviat était là, debout, toujours à son poste, comme depuis vingt années. Cette femme, héroïque à sa manière, ferma les yeux de sa fille qui avait tant souffert, et les baisa l'un après l'autre. Tous les prêtres, suivis du clergé, entourèrent alors le lit. Aux clartés flamboyantes des cierges, ils entonnèrent le terrible chant du *De profundis*, dont les clameurs apprirent à toute la population agenouillée devant le château, aux amis qui priaient dans les salles et à tous les serviteurs, que la mère de ce canton venait de mourir. Cette hymne fut accompagnée de gémissements et de pleurs unanimes. La confession de cette grande femme n'avait pas dépassé le seuil du salon, et n'avait eu que des oreilles amies pour auditoire. Quand les paysans des environs, mêlés à ceux de Montégnac, vinrent un à un jeter à leur bienfaitrice, avec un rameau vert, un adieu suprême mêlé de prières et de larmes, ils virent un homme de justice, accablé de douleur, qui tenait froide la main de la femme que, sans le vouloir, il avait si cruellement, mais si justement frappée.

Deux jours après, le procureur général, Grossetête, l'archevêque et le maire, tenant les coins du drap noir, conduisaient le corps de madame Graslin à sa dernière demeure. Il fut posé dans sa fosse au milieu d'un profond silence. Il ne fut pas dit une parole, personne ne se trouvait la force de parler, tous les yeux étaient pleins de larmes. « — C'est une sainte! » fut un mot dit par tous en s'en allant par les chemins faits dans le canton qu'elle avait enrichi, un mot dit à ses créations champêtres comme pour les animer. Personne ne trouva étrange que madame Graslin fût ensevelie auprès du corps de Jean-François Tascheron; elle ne l'avait pas demandé; mais la vieille mère, par un reste de tendre pitié, avait recommandé au sacristain de mettre ensemble ceux que la terre avait si violemment séparés, et qu'un même repentir réunissait.

Le testament de madame Graslin réalisa tout ce qu'on en attendait; elle fondait à Limoges des bourses au collége et des lits à l'hospice, uniquement destinés aux ouvriers; elle assignait une somme considérable, trois cent mille francs en six ans, pour l'acquisition de la partie du village appelée les Tascherons, où elle ordonnait de construire un hospice. Cet hospice destiné aux vieillards indigents du canton, à ses malades, aux femmes dénuées au moment de leurs couches et aux enfants trouvés, devait porter le nom d'hospice des Tascherons; Véronique le voulait desservi par des Sœurs-Grises, et fixait à quatre mille francs les traitements du chirurgien et du médecin. Madame Graslin priait Roubaud d'être le premier médecin de cet hospice, en le chargeant de choisir le chirurgien et de surveiller l'exécution, sous le rapport sanitaire, conjointement avec Gérard, qui serait l'architecte. Elle donnait en outre à la commune de Montégnac une étendue de prairies suffisante à en payer les contributions. L'église, dotée d'un fonds de secours dont l'emploi était déterminé pour certains cas exceptionnels, devait surveiller les jeunes gens, et rechercher le cas où un enfant de Montégnac manifesterait des dispositions pour les arts, pour les sciences ou pour l'industrie. La bienfaisance intelligente de la testatrice indi-

quait alors la somme à prendre sur ce fonds pour les encouragements. La nouvelle de cette mort, reçue en tous lieux comme une calamité, ne fut accompagnée d'aucun bruit injurieux pour la mémoire de cette femme. Cette discrétion fut un hommage rendu à tant de vertus par cette population catholique et travailleuse qui recommence dans ce coin de la France les miracles des lettres édifiantes.

Gérard, nommé tuteur de Francis Graslin, et obligé par le testament d'habiter le château, y vint; mais il n'épousa que trois mois après la mort de Véronique Denise Tascheron, en qui Francis trouva comme une seconde mère.

Paris, janvier 1837. — Mars 1845.

FIN DU CURÉ DE VILLAGE.



M. de Grandville.

LA BOURSE

A SOFKA.

N'avez-vous pas remarqué, mademoiselle, qu'en mettant deux figures en adoration aux côtés d'une belle sainte, les peintres ou les sculpteurs ne manquaient jamais de leur imprimer une ressemblance filiale? En voyant votre nom parmi ceux qui me sont chers, et sous la protection desquels je place mes œuvres, souvenez-vous de cette touchante harmonie, et vous trouverez ici moins un hommage que l'expression de l'affection fraternelle que vous a vouée

Votre serviteur,

De Balzac.

Il est pour les âmes faciles à s'épanouir une heure délicieuse qui survient au moment où la nuit n'est pas encore et où le jour n'est plus. La lueur crépusculaire jette alors ses teintes molles ou ses reflets bizarres, sur tous les objets, et favorise une rêverie qui se marie vaguement aux jeux de la lumière et de l'ombre. Le silence qui règne presque toujours en cet instant le rend plus particulièrement cher aux artistes qui se recueillent, se mettent à quelques pas de leurs œuvres auxquelles ils ne peuvent plus travailler, et ils les jugent en s'enivrant du sujet dont le sens intime éclate alors aux yeux intérieurs du génie. Celui qui n'est pas demeuré pensif près d'un ami pendant ce moment de songes poétiques en comprendra difficilement les indicibles bénéfices. A la faveur du clair-obscur, les ruses matérielles employées par l'art pour faire croire à des réalités disparaissent entièrement. S'il s'agit d'un tableau, les personnages qu'il représente semblent et parler et marcher : l'ombre devient ombre, le jour est jour, la chair est vivante, les yeux remuent, le sang coule dans les veines, et les étoffes chatoient. L'imagination aide au naturel de chaque détail et ne voit plus que les beautés de l'œuvre. A cette heure, l'illusion règne despotiquement : peut-être se lève-t-elle avec la nuit : l'illusion n'est-elle pas pour la pensée une espèce de nuit que nous meublons de songes? L'illusion déploie alors ses ailes, elle emporte l'âme dans le monde des fantaisies, monde fertile en voluptueux caprices, et où l'artiste oublie le monde positif, la veille et le lendemain, l'avenir, tout jusqu'à ses misères, les bonnes comme les mauvaises. A cette heure de magie, un jeune peintre, homme de talent, et qui dans l'art ne voyait que l'art même, était monté sur la double échelle qui lui servait à peindre une grande, une haute toile presque terminée. Là, se critiquant, s'admirant avec bonne foi, nageant au cours de ses pensées, il s'abîmait dans une de ces méditations qui ravissent l'âme et la grandissent, la caressent et la consolent. Sa rêverie dura longtemps sans doute. La nuit vint. Soit qu'il voulût descendre de son échelle, soit qu'il eût fait un mouvement imprudent en se croyant sur le plancher, l'événement ne lui permit pas d'avoir un souvenir exact des causes de son accident, il tomba, sa tête porta sur un tabouret, il perdit connaissance, et resta sans mouvement pendant un laps de temps dont la durée lui fut inconnue. Une douce voix le tira de l'espèce d'engourdissement dans lequel il était plongé. Lorsqu'il ouvrit les yeux, la vue d'une vive lumière les lui fit refermer promptement ; mais, à travers le voile qui enveloppait ses sens, il entendit le chuchottement de deux femmes, et sentit deux jeunes, deux timides mains entre lesquelles reposait sa tête. Il reprit bientôt connaissance et put apercevoir, à la lueur d'une de ces vieilles lampes dites *à double courant d'air*, la plus délicieuse tête de jeune fille qu'il eût jamais vue, une de ces têtes qui souvent passent pour un caprice du pinceau ; mais qui tout à coup réalisa pour lui les théories de ce beau idéal que se crée chaque artiste et d'où procède son talent. Le visage de l'inconnue appartenait, pour ainsi dire, au type fin et délicat de l'école de Prudhon, et possédait aussi cette poésie que Girodet donnait à ses figures fantastiques. La fraîcheur des tempes, la régularité des sourcils, la pureté des lignes, la virginité fortement empreinte dans tous les traits de cette physionomie, faisaient de la jeune fille une création accomplie. La taille était souple et mince, les formes étaient frêles. Ses vêtements, quoique simples et propres, n'annonçaient ni fortune ni misère. En reprenant possession de lui-même, le peintre exprima son admiration par un regard de surprise, et balbutia de confus remercîments. Il trouva son front pressé par un mouchoir, et reconnut, malgré l'odeur particulière aux ateliers, la senteur forte de l'éther, sans doute employé pour le tirer de son évanouissement. Puis il finit par voir une vieille femme qui ressemblait aux marquises de l'ancien régime, et qui tenait la lampe en donnant des conseils à la jeune inconnue.

— Monsieur, répondit la jeune fille à l'une des demandes faites par le peintre pendant le moment où il était encore en proie à tout le vague que la chute avait produit dans ses idées, ma mère et moi nous avons entendu le bruit de votre corps sur le plancher, nous avons cru distinguer un gémissement. Le silence qui a succédé à la chute nous a effrayées, et nous nous sommes empressées de monter. En trouvant la clef sur la porte, nous nous sommes heureusement permis d'entrer, et nous vous avons aperçu étendu par terre sans mouvement. Ma mère a été chercher tout ce qu'il fallait pour faire une compresse et vous ranimer. Vous êtes blessé au front, là, sentez-vous?

— Oui, maintenant, dit-il.

— Oh! cela ne sera rien, reprit la vieille mère. Votre tête a, par bonheur, porté sur ce mannequin.

— Je me sens infiniment mieux, répondit le peintre, je n'ai plus besoin que d'une voiture pour retourner chez moi. La portière ira m'en chercher une.

Il voulut réitérer ses remercîments aux deux inconnues; mais, à chaque phrase, la vieille dame l'interrompait en disant : — Demain, monsieur, ayez bien soin de mettre des sangsues ou de vous faire saigner, buvez quelques tasses de vulnéraire, soignez-vous, les chutes sont dangereuses.

La jeune fille regardait à la dérobée le peintre et les tableaux de l'atelier. Sa contenance et ses regards révélaient une décence parfaite; sa curiosité ressemblait à de la distraction, et ses yeux parais-

saient exprimer cet intérêt que les femmes portent, avec une spontanéité pleine de grâce, à tout ce qui est malheur en nous. Les deux inconnues semblaient oublier les œuvres du peintre en présence du peintre souffrant. Lorsqu'il les eut rassurées sur sa situation, elles sortirent en l'examinant avec une sollicitude également dénuée d'emphase et de familiarité, sans lui faire de questions indiscrètes ni sans chercher à lui inspirer le désir de les connaître. Leurs actions furent marquées au coin d'un naturel exquis et du bon goût. Leurs manières nobles et simples produisirent d'abord peu d'effet sur le peintre; mais plus tard, lorsqu'il se souvint de toutes les circonstances de cet événement, il en fut vivement frappé. En arrivant à l'étage au-dessus duquel était situé l'atelier du peintre, la vieille femme s'écria doucement : — Adélaïde, tu as laissé la porte ouverte.

— C'était pour me secourir, répondit le peintre avec un sourire de reconnaissance.

— Ma mère, vous êtes descendue tout à l'heure, répliqua la jeune fille en rougissant.

— Voulez-vous que nous vous accompagnions jusqu'en bas? dit la mère au peintre. L'escalier est sombre.

— Je vous remercie, madame, je suis bien mieux.

— Tenez bien la rampe!

Les deux femmes restèrent sur le palier pour éclairer le jeune homme en écoutant le bruit de ses pas.

Afin de faire comprendre tout ce que cette scène pouvait avoir de piquant et d'inattendu pour le peintre, il faut ajouter que depuis quelques jours seulement il avait installé son atelier dans les combles de cette maison, sise à l'endroit le plus obscur, partant le plus boueux, de la rue de Suresne, presque devant l'église de la Madeleine, à deux pas de son appartement, qui se trouvait rue des Champs-Élysées. La célébrité que son talent lui avait acquise ayant fait de lui l'un des artistes les plus chers à la France, il commençait à ne plus connaître le besoin, et jouissait, selon son expression, de ses dernières misères. Au lieu d'aller travailler dans un de ces ateliers situés près des barrières, et dont le loyer modique était jadis en rapport avec la modestie de ses gains, il avait satisfait à un désir qui renaissait tous les jours, en s'évitant une longue course et la perte d'un temps devenu pour lui plus précieux que jamais. Personne au monde n'eût inspiré autant d'intérêt qu'Hippolyte Schinner s'il eût consenti à se faire connaître; mais il ne confiait pas légèrement les secrets de sa vie. Il était l'idole d'une mère pauvre qui l'avait élevé au prix des plus dures privations. Mademoiselle Schinner, fille d'un fermier alsacien, n'avait jamais été mariée. Son âme tendre fut jadis cruellement froissée par un homme riche qui ne se piquait pas d'une grande délicatesse en amour. Le jour où, jeune fille et dans tout l'éclat de sa beauté, dans toute la gloire de sa vie, elle subit, aux dépens de son cœur et de ses belles illusions, ce désenchantement qui nous atteint si lentement et si vite, car nous voulons croire le plus tard possible au mal et il nous semble toujours venu trop promptement, ce jour fut tout un siècle de réflexions, et ce fut aussi le jour des pensées religieuses et de la résignation. Elle refusa les aumônes de celui qui l'avait trompée, renonça au monde et se fit une gloire de sa faute. Elle se donna toute à l'amour maternel en lui demandant pour les jouissances sociales auxquelles elle disait adieu toutes ses délices. Elle vécut de son travail, en accumulant un trésor dans son fils. Aussi plus tard, un jour, une heure lui paya-t-elle les longs et lents sacrifices de son indigence. A la dernière exposition, son fils avait reçu la croix de la Légion d'honneur. Les journaux, unanimes en faveur d'un talent ignoré, retentissaient encore de louanges sincères. Les artistes eux-mêmes reconnaissaient Schinner pour un maître, et les marchands couvraient d'or ses tableaux. A vingt-cinq ans, Hippolyte Schinner, auquel sa mère avait transmis son âme de femme, avait, mieux que jamais, compris sa situation dans le monde. Voulant rendre à sa mère les jouissances dont la société l'avait privée pendant si longtemps, il vivait pour elle, espérant, à force de gloire et de fortune, la voir un jour heureuse, riche, considérée, entourée d'hommes célèbres. Schinner avait donc choisi ses amis parmi les hommes les plus honorables et les plus distingués. Difficile dans le choix de ses relations, il voulait encore élever sa position que son talent faisait déjà si haute. En le forçant à demeurer dans la solitude, cette mère des grandes pensées, le travail auquel il s'était voué dès sa jeunesse l'avait laissé dans les belles croyances qui décorent les premiers jours de la vie. Son âme adolescente ne méconnaissait aucune des mille pudeurs qui font du jeune homme un être à part dont le cœur abonde en félicités, en poésies, en espérances vierges, faibles aux yeux des gens blasés, mais profondes parce qu'elles sont simples. Il avait été doué de ces manières douces et polies qui vont si bien à l'âme et séduisent ceux mêmes par qui elles ne sont pas comprises. Il était bien fait. Sa voix, qui partait du cœur, y remuait chez les autres des sentiments nobles, et témoignait d'une modestie vraie par une certaine candeur dans l'accent. En le voyant, on se sentait porté vers lui par une de ces attractions morales que les savants ne savent heureusement pas encore analyser, ils y trouveraient quelque phénomène de galvanisme ou le jeu de je ne sais quel fluide, et formuleraient nos sentiments par des proportions d'oxigène et d'électricité. Ces détails feront peut-être comprendre aux gens hardis par caractère et aux hommes bien cravatés pourquoi, pendant l'absence du portier, qu'il avait envoyé chercher une voiture au bout de la rue de la Madeleine, Hippolyte Schinner ne fit à la portière aucune question sur les deux personnes dont le bon cœur s'était dévoilé pour lui. Mais, quoiqu'il répondit par oui et non aux demandes, naturelles en semblable occurrence, qui lui furent faites par cette femme sur son accident et sur l'intervention officieuse des locataires qui occupaient le quatrième étage, il ne put l'empêcher d'obéir à l'instinct des portiers : elle lui parla des deux inconnues selon les intérêts de sa politique et d'après les jugements souterrains de la loge.

— Ah! dit-elle, c'est sans doute mademoiselle Leseigneur et sa mère! Elles demeurent ici depuis quatre ans, et nous ne savons pas encore ce qu'elles font. Le matin, jusqu'à midi seulement, une vieille femme de ménage à moitié sourde, et qui ne parle pas plus qu'un mur, vient les servir. Le soir, deux ou trois vieux messieurs, décorés comme vous, monsieur, dont l'un a équipage, des domestiques, et auquel on donne aux environs de cinquante mille livres de rente, arrivent chez elle, et restent souvent très-tard. C'est d'ailleurs des locataires bien tranquilles, comme vous, monsieur. Et puis, c'est économe, ça vit de rien. Aussitôt qu'il arrive une lettre, elles la payent. C'est drôle, monsieur, la mère se nomme autrement que sa fille. Ah! quand elles vont aux Tuileries, mademoiselle est bien flambante, et ne sort pas de fois qu'elle ne soit suivie de jeunes gens auxquels elle ferme la porte au nez, et elle fait bien. Le propriétaire ne souffrirait pas...

La voiture était arrivée, Hippolyte n'en entendit pas davantage et revint chez lui. Sa mère, à laquelle il raconta son aventure, pansa de nouveau sa blessure, et ne lui permit pas de retourner le lendemain à son atelier. Consultation faite, diverses prescriptions furent ordonnées, et Hippolyte resta trois jours au logis. Pendant cette réclusion, son imagination inoccupée lui rappela vivement, et comme par fragments, les détails de la scène qu'il avait eue sous les yeux après son évanouissement. Le profil de la jeune fille tranchait fortement sur les ténèbres de sa vision intérieure : il revoyait le visage flétri de la mère ou sentait encore les mains d'Adélaïde, il retrouvait un geste qui l'avait peu frappé d'abord, mais dont les grâces exquises étaient mises en relief par le souvenir; puis une attitude ou les sons d'une voix mélodieuse embellis par le lointain de la mémoire reparaissaient tout à coup, comme ces objets qui plongés au fond des eaux reviennent à la surface. Aussi, le jour où il lui fut permis de reprendre ses travaux, retourna-t-il de bonne heure à son atelier; mais la visite qu'il avait incontestablement le droit de faire à ses voisines était la véritable cause de son empressement, il oubliait déjà ses tableaux commencés. Au moment où une passion brise ses langes, il se rencontre des plaisirs inexplicables que comprennent ceux qui ont aimé. Ainsi quelques personnes sauront pourquoi le peintre monta lentement les marches du quatrième étage, et seront dans le secret des pulsations qui se succédèrent dans son cœur au moment où il vit la porte brune du modeste appartement qu'habitait mademoiselle Leseigneur. Cette fille, qui ne portait pas le nom de sa mère, avait éveillé mille sympathies chez le jeune peintre; il voulait voir entre eux quelques similitudes de position, et la dotait des malheurs de sa propre origine. Tout en travaillant, Hippolyte se livra fort complaisamment à des pensées d'amour, et, dans un but qu'il ne s'expliquait pas trop, il fit beaucoup de bruit pour obliger les deux dames à s'occuper de lui comme il s'occupait d'elles. Il resta très-tard à son atelier, il y dina; puis, vers sept heures, descendit chez ses voisines.

Aucun peintre de mœurs n'a osé nous initier, par pudeur, peut-être, aux intérieurs vraiment curieux de certaines existences parisiennes, au secret de ces habitations d'où sortent de si fraîches, de si élégantes toilettes, des femmes si brillantes qui, riches au dehors, laissent voir partout chez elles les signes d'une fortune équivoque. Si la peinture est ici trop franchement dessinée, si vous y trouvez des longueurs, n'en accusez pas la description qui fait, pour ainsi dire, corps avec l'histoire; car l'aspect de l'appartement habité par ses deux voisines influa beaucoup sur les sentiments et sur les espérances d'Hippolyte Schinner.

La maison appartenait à l'un de ces propriétaires chez lesquels préexiste une horreur profonde pour les réparations et pour les embellissements, un de ces hommes qui considèrent leur position de propriétaire parisien comme un état. Dans la grande chaîne des espèces morales, ces gens tiennent le milieu entre l'avare et l'usurier. Optimistes par calcul, ils sont tous fidèles au *statu quo* de l'Autriche. Si vous parlez de déranger un placard ou une porte, de pratiquer la plus nécessaire des ventouses, leurs yeux brillent, leur bile s'émeut, ils se cabrent comme des chevaux effrayés. Quand le vent a renversé quelques faîteaux de leurs cheminées, ils sont malades et se privent d'aller au Gymnase ou à la Porte-Saint-Martin pour cause de réparations. Hippolyte, qui, à propos de certains embellissements à faire dans son atelier, avait eu *gratis* la représentation d'une scène comique avec le sieur Molineux, ne s'étonna pas des tons noirs et gras, des teintes huileuses, des taches et autres accessoires assez désa-

gréables qui décoraient les boiseries. Ces stigmates de misère ne sont point d'ailleurs sans poésie aux yeux d'un artiste.

Mademoiselle Leseigneur vint elle-même ouvrir la porte. En voyant le jeune peintre, elle le salua; puis, en même temps, avec cette dextérité parisienne et cette présence d'esprit que la fierté donne, elle se retourna pour fermer la porte d'une cloison vitrée à travers laquelle Hippolyte aurait pu voir quelques linges étendus sur des cordes au-dessus des fourneaux économiques, un vieux lit de sangles, la braise, le charbon, les fers à repasser, la fontaine filtrante, la vaisselle et tous les ustensiles particuliers aux petits ménages. Des rideaux de mousseline assez propres cachaient soigneusement ce *capharnaüm*, mot en usage pour désigner familièrement ces espèces de laboratoires, mal éclairé d'ailleurs pas des jours de souffrance pris sur une cour voisine. Avec le rapide coup d'œil des artistes, Hippolyte vit la destination, les meubles, l'ensemble et l'état de cette première pièce coupée en deux. La partie honorable, qui servait à la fois d'antichambre et de salle à manger, était tendue d'un vieux papier de couleur aurore, à bordure veloutée, sans doute fabriqué par Réveillon, et dont les trous ou les taches avaient été soigneusement dissimulés sous des pains à cacheter. Des estampes représentant les batailles d'Alexandre par Lebrun, mais à cadres dédorés, garnissaient symétriquement les murs. Au milieu de cette pièce était une table d'acajou massif, vieille de formes et à bords usés. Un petit poêle, dont le tuyau droit et sans coude s'apercevait à peine, se trouvait devant la cheminée, dont l'âtre contenait une armoire. Par un contraste bizarre, les chaises offraient quelques vestiges d'une splendeur passée, elles étaient en acajou sculpté; mais le maroquin rouge du siége, les clous dorés et les cannetilles montraient des cicatrices aussi nombreuses que celles des vieux sergents de la garde impériale. Cette pièce servait de musée à certaines choses qui ne se rencontrent que dans ces sortes de ménages amphibies, objets innommés participant à la fois du luxe et de la misère. Entre autres curiosités, Hippolyte vit une longue-vue magnifiquement ornée, suspendue au-dessus de la petite glace verdâtre qui décorait la cheminée. Pour appareiller cet étrange mobilier, il y avait entre la cheminée et la cloison un mauvais buffet peint en acajou, celui de tous les bois qu'on réussit le moins à simuler. Mais le carreau rouge et glissant, mais les méchants petits tapis placés devant les chaises, mais les meubles, tout reluisait de cette propreté frotteuse qui prête un faux lustre aux vieilleries en accusant encore mieux leurs défectuosités, leur âge et leurs longs services. Il régnait dans cette pièce une senteur indéfinissable résultant des exhalaisons du capharnaüm mêlées aux vapeurs de la salle à manger et à celles de l'escalier, quoique la fenêtre fût entr'ouverte et que l'air de la rue agitât les rideaux de percale soigneusement étendus, de manière à cacher l'embrasure où les précédents locataires avaient signé leur présence par diverses incrustations, espèces de fresques domestiques. Adélaïde ouvrit promptement la porte de l'autre chambre, où elle introduisit le peintre avec un certain plaisir. Hippolyte, qui jadis avait vu chez sa mère les mêmes signes d'indigence, les remarqua avec la singulière vivacité d'impression qui caractérise les premières acquisitions de notre mémoire, et entra mieux que tout autre ne l'aurait fait dans les détails de cette existence. En reconnaissant les choses de sa vie d'enfance, ce bon jeune homme n'eut ni mépris de ce malheur caché, ni orgueil du luxe qu'il venait de conquérir pour sa mère.

— Eh bien, monsieur! j'espère que vous ne vous sentez plus de votre chute? lui dit la vieille mère en se levant d'une antique bergère placée au coin de la cheminée et en lui présentant un fauteuil.

— Non, madame. Je viens vous remercier des bons soins que vous m'avez donnés, et surtout mademoiselle qui m'a entendu tomber.

En disant cette phrase, empreinte de l'adorable stupidité que donnent à l'âme les premiers troubles de l'amour vrai, Hippolyte regardait la jeune fille. Adélaïde allumait la lampe à double courant d'air, afin de faire disparaître une chandelle contenue dans un grand martinet de cuivre et ornée de quelques cannelures saillantes par un coulage extraordinaire. Elle salua légèrement, alla mettre le martinet dans l'antichambre, revint placer la lampe sur la cheminée et s'assit près de sa mère, un peu en arrière du peintre, afin de pouvoir le regarder à son aise en paraissant très-occupée du début de la lampe dont la lumière, saisie par l'humidité d'un verre terni, pétillait en se débattant avec une mèche noire et mal coupée. En voyant la grande glace qui ornait la cheminée, Hippolyte y jeta promptement les yeux pour admirer Adélaïde. La petite ruse de la jeune fille ne servit donc qu'à les embarrasser tous deux. En causant avec madame Leseigneur, car Hippolyte lui donna ce nom à tout hasard, il examina le salon, mais décemment et à la dérobée. Le foyer était si plein de cendres que l'on voyait à peine les figures égyptiennes des chenets en fer. Deux tisons essayaient de se rejoindre devant une bûche de terre, enterrée aussi soigneusement que peut l'être le trésor d'un avare. Un vieux tapis d'Aubusson, bien raccommodé, bien passé, usé comme l'habit d'un invalide, ne couvrait pas tout le carreau dont la froideur était à peine amortie. Les murs avaient pour ornement un papier rougeâtre, figurant une étoffe en lampas à dessins jaunes. Au milieu de la paroi opposée à celle où se trouvaient les fenêtres, le peintre vit une fente et les plis faits dans le papier par les deux portes d'une alcôve où madame Leseigneur couchait sans doute. Un canapé placé devant cette ouverture secrète la déguisait imparfaitement. En face de la cheminée, il y avait une très-belle commode en acajou dont les ornements ne manquaient ni de richesse ni de goût. Un portrait accroché au-dessus représentait un militaire de haut grade; mais le peu de lumière ne permit pas au peintre de distinguer à quelle arme il appartenait. Cette effroyable croûte paraissait d'ailleurs avoir été plutôt faite en Chine qu'à Paris. Aux fenêtres, des rideaux en soie rouge étaient décolorés comme le meuble en tapisserie jaune et rouge qui garnissait ce salon à deux fins. Sur le marbre de la commode, un précieux plateau de malachite supportait une douzaine de tasses à café, magnifiques de peinture, et sans doute faites à Sèvres. Sur la cheminée s'élevait l'éternelle pendule de l'Empire, un guerrier guidant les quatre chevaux d'un char dont la roue porte à chaque rais le chiffre d'une heure. Les bougies des flambeaux étaient jaunies par la fumée, et à chaque coin du chambranle on voyait un vase en porcelaine dans lequel se trouvait un bouquet de fleurs artificielles plein de poussière et garni de mousse. Au milieu de la pièce, Hippolyte remarqua une table de jeu dressée et des cartes neuves. Pour un observateur, il y avait je ne sais quoi de désolant dans le spectacle de cette misère fardée comme une vieille femme qui veut faire mentir son visage. A ce spectacle, tout homme de bon sens se serait proposé secrètement et tout d'abord cette espèce de dilemme : ou ces deux femmes sont la probité même, ou elles vivent d'intrigues et de jeu. Mais en voyant Adélaïde, un jeune homme aussi pur que l'était Schinner devait croire à l'innocence la plus parfaite, et prêter aux incohérences de ce mobilier les plus honorables causes.

— Ma fille, dit la vieille dame à la jeune personne, j'ai froid; faites-nous un peu de feu, et donnez-moi mon châle.

Adélaïde alla dans une chambre contiguë au salon où sans doute elle couchait, et revint en apportant à sa mère un châle de cachemire qui, neuf, dut avoir un grand prix, les dessins étaient indiens; mais, vieux, sans fraîcheur et plein de reprises, il s'harmoniait avec les meubles. Madame Leseigneur s'en enveloppa très-artistement et avec l'adresse d'une vieille femme qui voulait faire croire à la vérité de ses paroles. La jeune fille courut lestement au capharnaüm, et reparut avec une poignée de menu bois qu'elle jeta bravement dans le feu pour le rallumer.

Il sera assez difficile de traduire la conversation qui eut lieu entre ces trois personnes. Guidé par le tact que donnent presque toujours les malheurs éprouvés dès l'enfance, Hippolyte n'osait se permettre la moindre observation relative à la position de ses voisines, en voyant autour de lui les symptômes d'une gêne si mal déguisée. La plus simple question eût été indiscrète et ne devait être faite que par une amitié déjà vieille. Néanmoins, le peintre était profondément préoccupé de cette misère cachée, son âme généreuse en souffrait; mais, sachant ce que toute espèce de pitié, même la plus amie, peut avoir d'offensif, il se trouvait mal à l'aise du désaccord qui existait entre ses pensées et ses paroles. Les deux dames parlèrent d'abord de peinture, car les femmes devinent très-bien les secrets embarras que cause une première visite; elles les éprouvent peut-être, et la nature de leur esprit leur fournit mille ressources pour les faire cesser. En interrogeant le jeune homme sur les procédés matériels de son art, sur ses études, Adélaïde et sa mère surent l'enhardir à causer. Les riens indéfinissables de leur conversation animée de bienveillance amenèrent tout naturellement Hippolyte à lancer des remarques ou des réflexions qui peignirent la nature de ses mœurs et de son âme. Les chagrins avaient prématurément flétri le visage de la vieille dame, sans doute belle autrefois; mais il ne lui restait plus que les traits saillants, les contours, en un mot le squelette d'une physionomie dont l'ensemble indiquait une grande finesse, beaucoup de grâce dans le jeu des yeux où se retrouvait l'expression particulière aux femmes de l'ancienne cour et que rien ne saurait définir. Ces traits si fins, si déliés, pouvaient tout aussi bien dénoter des sentiments mauvais, faire supposer l'astuce et la ruse féminines à un haut degré de perversité, que révéler les délicatesses d'une belle âme. En effet, le visage de la femme a cela d'embarrassant pour les observateurs vulgaires, que la différence entre la franchise et la duplicité, entre le génie de l'intrigue et le génie du cœur, y est imperceptible. L'homme doué d'une vue pénétrante devine ces nuances insaisissables que produisent une ligne plus ou moins courbe, une fossette plus ou moins creuse, une saillie plus ou moins bombée ou proéminente. L'appréciation de ces diagnostics est tout entière dans le domaine de l'intuition, qui peut seule faire découvrir ce que chacun est intéressé à cacher. Il en était du visage de cette vieille dame comme de l'appartement qu'elle habitait : il semblait aussi difficile de savoir si cette misère couvrait des vices ou une haute probité que de reconnaître si la mère d'Adélaïde était une ancienne coquette habituée à tout peser, à tout calculer, à tout vendre, ou une femme aimante, pleine de noblesse et d'aimables qualités. Mais, à l'âge de Schinner, le premier mouvement du cœur est de croire au bien. Aussi, en contemplant le front noble et presque dédaigneux d'Adélaïde, en regardant ses yeux

pleins d'âme et de pensées, respira-t-il, pour ainsi dire, les suaves et modestes parfums de la vertu. Au milieu de la conversation, il saisit l'occasion de parler des portraits en général, pour avoir le droit d'examiner l'effroyable pastel dont toutes les teintes avaient pâli, et dont la poussière était en grande partie tombée.

— Vous tenez sans doute à cette peinture en faveur de la ressemblance, mesdames, car le dessin en est horrible? dit-il en regardant Adélaïde.

— Elle a été faite à Calcutta, en grande hâte, répondit la mère d'une voix émue.

Elle contempla l'esquisse informe avec cet abandon profond que donnent les souvenirs de bonheur quand ils se réveillent et tombent sur le cœur comme une bienfaisante rosée aux fraîches impressions de laquelle on aime à s'abandonner; mais il y eut aussi dans l'expression du visage de la vieille dame les vestiges d'un deuil éternel. Le peintre voulut du moins interpréter ainsi l'attitude et la physionomie de sa voisine, près de laquelle il vint alors s'asseoir.

— Madame, dit-il, encore un peu de temps, et les couleurs de ce pastel auront disparu. Le portrait n'existera plus que dans votre mémoire. Là où vous verrez une figure qui vous est chère, les autres ne pourront plus rien apercevoir. Voulez-vous me permettre de transporter cette ressemblance sur la toile? elle y sera plus solidement fixée qu'elle ne l'est sur ce papier. Accordez-moi, en faveur de notre voisinage, le plaisir de vous rendre ce service. Il se rencontre des heures pendant lesquelles un artiste aime à se délasser de ses grandes compositions par des travaux d'une portée moins élevée: ce sera donc pour moi une distraction que de refaire cette tête.

La vieille dame tressaillit en entendant ces paroles, et Adélaïde jeta sur le peintre un de ces regards recueillis qui semblent être un jet de l'âme. Hippolyte voulait appartenir à ses deux voisines par quelque lien, et conquérir le droit de se mêler à leur vie. Son offre, en s'adressant aux plus vives affections du cœur, était la seule qu'il lui fût possible de faire: elle contentait sa fierté d'artiste, et n'avait rien de blessant pour les deux dames. Madame Leseigneur accepta sans empressement ni regret, mais avec cette conscience des grandes âmes qui savent l'étendue des liens que nouent de semblables obligations et qui en font un magnifique éloge, une preuve d'estime.

— Il me semble, dit le peintre, que cet uniforme est celui d'un officier de marine?

— Oui, dit-elle; c'est celui des capitaines de vaisseau. M. de Rouville, mon mari, est mort à Batavia des suites d'une blessure reçue dans un combat contre un vaisseau anglais qui le rencontra sur les côtes d'Asie. Il montait une frégate de cinquante-six canons, et le *Revenge* était un vaisseau de quatre-vingt-seize. La lutte fut très-inégale, mais il se défendit si courageusement, qu'il la maintint jusqu'à la nuit et put échapper. Quand je revins en France, Bonaparte n'avait pas encore le pouvoir, et l'on me refusa une pension. Lorsque, dernièrement, je la sollicitai de nouveau, le ministre me dit avec dureté que, si le baron de Rouville eût émigré, je l'aurais conservé; qu'il serait sans doute aujourd'hui contre-amiral; enfin, Son Excellence finit par m'opposer je ne sais quelle loi sur les déchéances. Je n'ai fait cette démarche, à laquelle des amis m'avaient poussée, que pour ma pauvre Adélaïde. J'ai toujours eu de la répugnance à tendre la main au nom d'une douleur qui ôte à une femme sa voix et ses forces. Je n'aime pas cette évaluation pécuniaire d'un sang irréparablement versé...

— Ma mère, ce sujet de conversation vous fait toujours mal.

Sur ce mot d'Adélaïde, la baronne Leseigneur de Rouville inclina la tête et garda le silence.

— Monsieur, dit la jeune fille à Hippolyte, je croyais que les travaux des peintres étaient, en général, peu bruyants?

A cette question, Schinner se prit à rougir en se souvenant du tapage qu'il avait fait. Adélaïde n'acheva pas et lui sauva quelque mensonge en se levant tout à coup au bruit d'une voiture qui s'arrêtait à la porte; elle alla dans sa chambre, d'où elle revint aussitôt en tenant deux flambeaux dorés garnis de bougies entamées qu'elle alluma promptement, et, sans attendre le tintement de la sonnette, elle ouvrit la porte de la première pièce, où elle laissa la lampe. Le bruit d'un baiser reçu et donné retentit jusque dans le cœur d'Hippolyte. L'impatience que le jeune homme eut de voir celui qui traitait si familièrement Adélaïde ne fut pas promptement satisfaite. Les arrivants eurent avec la jeune fille une conversation à voix basse qu'il trouva bien longue. Enfin, mademoiselle de Rouville reparut suivie de deux hommes dont le costume, la physionomie et l'aspect étaient toute une histoire. Agé d'environ soixante ans, le premier portait un de ces habits inventés, je crois, pour Louis XVIII alors régnant, et dans lesquels le problème vestimental le plus difficile avait été résolu par un tailleur qui devait être immortel. Cet artiste connaissait, à coup sûr, l'art des transitions qui fut tout le génie de ce temps si politiquement mobile. N'est-ce pas un bien rare mérite que de savoir juger son époque? Cet habit, que les jeunes gens d'aujourd'hui peuvent prendre pour une fable, n'était ni civil ni militaire, et pouvait passer tour à tour pour militaire et pour civil. Des fleurs de lis brodées ornaient les retroussis des deux pans de derrière. Les boutons dorés étaient également fleurdelisés. Sur les épaules, deux attentes vides demandaient des épaulettes inutiles. Ces deux symptômes de milice étaient là comme une pétition sans apostille. Chez le vieillard, la boutonnière de cet habit en drap bleu de roi était fleurie de plusieurs rubans. Il tenait sans doute toujours à la main son tricorne garni d'une ganse d'or, car les ailes neigeuses de ses cheveux poudrés n'offraient pas trace de la pression du chapeau. Il semblait ne pas avoir plus de cinquante ans, et paraissait jouir d'une santé robuste. Tout en accusant le caractère loyal et franc des vieux émigrés, sa physionomie dénotait aussi les mœurs libertines et faciles, les passions gaies et l'insouciance de ces mousquetaires jadis si célèbres dans les fastes de la galanterie. Ses gestes, son allure, ses manières, annonçaient qu'il ne voulait se corriger ni de son royalisme, ni de sa religion, ni de ses amours.

Une figure vraiment fantastique suivait ce prétentieux *voltigeur de Louis XIV* (tel fut le sobriquet donné par les bonapartistes à ces nobles restes de la monarchie); mais, pour la bien peindre, il faudrait en faire l'objet principal du tableau où elle n'est qu'un accessoire. Figurez-vous un personnage sec et maigre, vêtu comme l'était le premier, mais n'en étant pour ainsi dire que le reflet, ou l'ombre, si vous voulez? L'habit, neuf chez l'un, se trouvait vieux et flétri chez l'autre. La poudre des cheveux semblait moins blanche chez le second, l'or des fleurs de lis moins éclatant, les attentes de l'épaulette plus désespérées et plus recroquevillées, l'intelligence plus faible, la vie plus avancée vers le terme fatal que chez le premier. Enfin, il réalisait ce mot de Rivarol sur Champcenetz: « C'est mon clair de lune. » Il n'était que le double de l'autre, le double pâle et pauvre, car il se trouvait entre eux toute la différence qui existe entre la première et la dernière épreuve d'une lithographie. Ce vieillard muet fut un mystère pour le peintre, et resta constamment un mystère. Le chevalier, il était chevalier, ne parla pas, et personne ne lui parla. Etait-ce un ami, un parent pauvre, un homme qui restait près du vieux galant comme une demoiselle de compagnie près d'une vieille femme? Tenait-il le milieu entre le chien, le perroquet et l'ami? Avait-il sauvé la fortune ou seulement la vie de son bienfaiteur? Etait-ce le *Trim* d'un autre capitaine Tobie? Ailleurs, comme chez la baronne de Rouville, il excitait toujours la curiosité sans jamais la satisfaire. Qui pouvait, sous la Restauration, se rappeler l'attachement qui liait avant la Révolution ce chevalier à la femme de son ami, morte depuis vingt ans?

Le personnage qui paraissait être le plus neuf de ces deux débris s'avança galamment vers la baronne de Rouville, lui baisa la main, et s'assit auprès d'elle. L'autre salua et se mit près de son type, à une distance représentée par deux chaises. Adélaïde vint appuyer ses coudes sur le dossier du fauteuil occupé par le vieux gentilhomme en imitant, sans le savoir, la pose que Guérin a donnée à la sœur de Didon dans son célèbre tableau. Quoique la familiarité du gentilhomme fût celle d'un père, pour le moment ses libertés parurent déplaire à la jeune fille.

— Eh bien! tu me boudes? dit-il en jetant sur Schinner de ces regards obliques pleins de finesse et de ruse, regards diplomatiques dont l'expression trahissait la prudente inquiétude, la curiosité polie des gens bien élevés qui semblent demander en voyant un inconnu: — Est-il des nôtres?

— Vous voyez notre voisin, lui dit la vieille dame en lui montrant Hippolyte. Monsieur est un peintre célèbre dont le nom doit être connu de vous malgré votre insouciance pour les arts.

Le gentilhomme reconnut la malice de sa vieille amie dans l'omission qu'elle faisait du nom, et salua le jeune homme.

— Certes, dit-il, j'ai beaucoup entendu parler de ses tableaux au dernier salon. Le talent a de beaux priviléges, monsieur, ajouta-t-il en regardant le ruban rouge de l'artiste. Cette distinction, qu'il nous faut acquérir au prix de notre sang et de longs services, vous l'obtenez jeunes; mais toutes les gloires sont frères, ajouta-t-il en portant les mains à sa croix de Saint-Louis.

Hippolyte balbutia quelques paroles de remercîment, et rentra dans son silence, se contentant d'admirer avec un enthousiasme croissant la belle tête de jeune fille par laquelle il était charmé. Bientôt il s'oublia dans cette contemplation, sans plus songer à la misère profonde du logis. Pour lui, le visage d'Adélaïde se détachait sur une atmosphère lumineuse. Il répondit brièvement aux questions qui lui furent adressées, et qu'il entendit heureusement, grâce à une singulière faculté de notre âme, dont la pensée peut, en quelque sorte, se dédoubler parfois. A qui n'est-il pas arrivé de rester plongé dans une méditation voluptueuse ou triste, d'en écouter la voix en soi-même, et d'assister à une conversation ou à une lecture? Admirable dualisme qui souvent aide à prendre les ennuyeux en patience! Féconde et riante, l'espérance lui versa mille pensées de bonheur, et il ne voulut plus rien observer autour de lui. Enfant plein de confiance, il lui parut honteux d'analyser un plaisir. Après un certain laps de temps, il s'aperçut que la vieille dame et sa fille jouaient avec le vieux gentilhomme. Quant au satellite de celui-ci, fidèle à son état d'ombre, il se tenait debout derrière son ami, dont le jeu le préoccupait, répondant aux muettes questions que lui faisait le joueur par de petites

grimaces approbatives, qui répétaient les mouvements interrogateurs de l'autre physionomie.

— Du Halga, je perds toujours, disait le gentilhomme.

— Vous écartez mal, répondait la baronne de Rouville.

— Voilà trois mois que je n'ai pas pu vous gagner une seule partie, reprit-il.

— Monsieur le comte a-t-il les as? demanda la vieille dame

— Oui. Encore un marqué, dit-il.

— Voulez-vous que je vous conseille, disait Adélaïde.

— Non, non, reste devant moi. Ventre-de-biche! ce serait trop perdre que de ne pas t'avoir en face.

Enfin la partie finit. Le gentilhomme tira sa bourse, et jetant deux louis sur le tapis, non sans humeur : — Quarante francs, juste comme de l'or, dit-il. Et diantre! il est onze heures.

— Il est onze heures, répéta le personnage muet en regardant le peintre.

Le jeune homme, entendant cette parole un peu plus distinctement que toutes les autres, pensa qu'il était temps de se retirer. Rentrant alors dans le monde des idées vulgaires, il trouva quelques lieux communs pour prendre la parole, salua la baronne, sa fille, les deux inconnus, et sortit en proie aux premières félicités de l'amour vrai, sans chercher à s'analyser les petits événements de cette soirée.

Le lendemain, le jeune peintre éprouva le désir le plus violent de revoir Adélaïde. S'il avait écouté sa passion, il serait entré chez ses voisines dès six heures du matin, en arrivant à son atelier. Il eut cependant encore assez de raison pour attendre jusqu'à l'après-midi. Mais, aussitôt qu'il crut pouvoir se présenter chez madame de Rouville, il descendit, sonna, non sans quelques larges battements de cœur; et, rougissant comme une jeune fille, il demanda timidement le portrait du baron de Rouville à mademoiselle Leseigneur, qui était venue lui ouvrir.

— Mais entrez, lui dit Adélaïde, qui l'avait sans doute entendu descendre de son atelier.

Le peintre la suivit, honteux, décontenancé, ne sachant rien dire, tant le bonheur le rendait stupide. Voir Adélaïde, écouter le frissonnement de sa robe, après avoir désiré, pendant toute une matinée, d'être près d'elle, après s'être levé cent fois en disant : — Je descends! et n'être pas descendu; c'était, pour lui, vivre si richement, que de telles sensations trop prolongées lui auraient usé l'âme. Le cœur a la singulière puissance de donner un prix extraordinaire à des riens. Quelle joie n'est-ce pas pour un voyageur de recueillir un brin d'herbe, une feuille inconnue, s'il a risqué sa vie dans cette recherche. Les riens de l'amour sont ainsi, la vieille dame n'était pas dans le salon. Quand la jeune fille s'y trouva seule avec le peintre, elle apporta une chaise pour avoir le portrait; mais, en s'apercevant qu'elle ne pouvait pas le décrocher sans mettre le pied sur la commode, elle se tourna vers Hippolyte, et lui dit en rougissant : — Je ne suis pas assez grande. Voulez-vous le prendre?

Un sentiment de pudeur, dont témoignaient l'expression de sa physionomie et l'accent de sa voix, était le véritable motif de sa demande; et le jeune homme, la comprenant ainsi, lui jeta un de ces regards intelligents qui sont le plus doux langage de l'amour. Adélaïde, voyant que le peintre l'avait devinée, baissa les yeux par un mouvement de fierté dont le secret appartient aux vierges. Ne trouvant pas un mot à dire, et presque intimidé, le peintre prit alors le tableau, l'examina gravement en le mettant au jour près de la fenêtre, et s'en alla sans dire autre chose à mademoiselle Leseigneur que : — Je vous le rendrai bientôt. Tous deux avaient, pendant ce rapide instant, ressenti une de ces commotions vives dont les effets dans l'âme peuvent se comparer à ceux que produit une pierre jetée au fond d'un lac. Les réflexions les plus douces naissent et se succèdent, indéfinissables, multipliées, sans but, agitant le cœur comme les rides circulaires qui plissent longtemps l'onde en partant du point où la pierre est tombée. Hippolyte revint dans son atelier, armé de ce portrait. Déjà son chevalet avait été garni d'une toile, une palette chargée de couleurs; les pinceaux étaient nettoyés, la place et le jour choisis. Aussi, jusqu'à l'heure du dîner, travailla-t-il au portrait avec cette ardeur que les artistes mettent à leurs caprices. Il revint le soir même chez la baronne de Rouville, et y resta depuis neuf heures jusqu'à onze. Hormis les différents sujets de conversation, cette soirée ressembla fort exactement à la précédente. Les deux vieillards arrivèrent à la même heure, la même partie de piquet eut lieu, les mêmes phrases furent dites par les joueurs, la somme perdue par l'ami d'Adélaïde fut aussi considérable que celle perdue la veille; seulement Hippolyte, un peu plus enhardi, osa causer avec la jeune fille.

Huit jours se passèrent ainsi, pendant lesquels les sentiments du peintre et ceux d'Adélaïde subirent ces délicieuses et lentes transformations qui amènent les âmes à une parfaite entente. Aussi, de jour en jour, le regard par lequel Adélaïde accueillait son ami était-il devenu plus intime, plus confiant, plus gai, plus franc; sa voix, ses manières, eurent quelque chose de plus onctueux, de plus familier. Tous deux riaient, causaient, se communiquaient leurs pensées, parlaient d'eux-mêmes avec la naïveté de deux enfants qui, dans l'espace d'une journée, ont fait connaissance, comme s'ils s'étaient vus depuis trois ans. Schinner jouait au piquet. Ignorant et novice, il faisait naturellement école sur école, et, comme le vieillard, il perdait presque toutes les parties. Sans s'être encore confié leur amour, les deux amants savaient qu'ils s'appartenaient l'un à l'autre. Hippolyte avait exercé son pouvoir avec bonheur sur sa timide amie. Bien des concessions lui avaient été faites par Adélaïde, qui, craintive et dévouée, était la dupe de ces fausses bouderies que l'amant le moins habile ou la jeune fille la plus naïve inventent, et dont ils se servent sans cesse, comme les enfants gâtés abusent de la puissance que leur donne l'amour de leur mère. Toute familiarité avait cessé entre le vieux comte et Adélaïde. La jeune fille avait naturellement compris les tristesses du peintre et les pensées cachées dans les plis de son front, dans l'accent brusque du peu de mots qu'il prononçait lorsque le vieillard baisait sans façon les mains ou le cou d'Adélaïde.



Adélaïde.

De son côté, mademoiselle Leseigneur demandait à son amant un compte sévère de ses moindres actions. Elle était si malheureuse, si inquiète, quand Hippolyte ne venait pas; elle savait si bien le gronder de ses absences, que le peintre cessa de voir ses amis et d'aller dans le monde. Adélaïde laissa percer la jalousie naturelle aux femmes en apprenant que, parfois, en sortant de chez madame de Rouville, à onze heures, le peintre faisait encore des visites et parcourait les salons les plus brillants de Paris. D'abord, elle prétendit que ce genre de vie était mauvais pour la santé; puis elle trouva moyen de lui dire, avec cette conviction profonde à laquelle l'accent, le geste

et le regard d'une personne aimée donnent tant de pouvoir : « Qu'un homme obligé de prodiguer à plusieurs femmes à la fois son temps et les grâces de son esprit ne pouvait pas être l'objet d'une affection bien vive. » Le peintre fut donc amené, autant par le despotisme de la passion que par les exigences d'une jeune fille aimante, à ne vivre que dans ce petit appartement où tout lui plaisait. Enfin, jamais amour ne fut ni plus pur ni plus ardent. De part et d'autre, la même foi, la même délicatesse, firent croître cette passion sans le secours de ces sacrifices par lesquels beaucoup de gens cherchent à se prouver leur amour. Entre eux il existait un échange continuel de sensations douces, et ils ne savaient qui donnait et qui recevait le plus. Un penchant involontaire rendait l'union de leurs âmes toujours plus étroite. Le progrès de ce sentiment vrai fut si rapide, que, deux mois après l'accident auquel le peintre avait dû le bonheur de connaître Adélaïde, leur vie était devenue une même vie. Dès le matin, la jeune fille, entendant le pas de son amant, pouvait se dire : — Il est là ! Quand Hippolyte retournait chez sa mère à l'heure du dîner, il ne manquait jamais de venir saluer ses voisines, et le soir il accourait, à l'heure accoutumée, avec une ponctualité d'amoureux. Ainsi, la femme la plus tyrannique et la plus ambitieuse en amour n'aurait pu faire le plus léger reproche au jeune peintre. Aussi Adélaïde savourait-elle un bonheur sans mélange et sans bornes en voyant se réaliser dans toute son étendue l'idéal qu'il est si naturel de rêver à son âge. Le vieux gentilhomme venait moins souvent ; le jaloux Hippolyte l'avait remplacé le soir, au tapis vert, dans son malheur constant au jeu. Cependant, au milieu de son bonheur, en songeant à la désastreuse situation de madame de Rouville, car il avait acquis plus d'une preuve de sa détresse, il ne pouvait chasser une pensée importune. Déjà plusieurs fois il s'était dit en rentrant chez lui : — Comment ! vingt francs tous les soirs ! Et il n'osait s'avouer à lui-même d'odieux soupçons. Il employa deux mois à faire le portrait, et, quand il fut fini, verni, encadré, il le regarda comme un de ses meilleurs ouvrages. Madame la baronne de Rouville ne lui en avait plus parlé. Était-ce insouciance ou fierté ? Le peintre ne voulut pas s'expliquer ce silence.

Il complota joyeusement avec Adélaïde de mettre le portrait en place pendant une absence de madame de Rouville. Un jour donc, durant la promenade que sa mère faisait ordinairement aux Tuileries, Adélaïde monta seule, pour la première fois, à l'atelier d'Hippolyte, sous prétexte de voir le portrait dans le jour favorable sous lequel il avait été peint. Elle demeura muette et immobile, en proie à une contemplation délicieuse où se fondaient en un seul tous les sentiments de la femme. Ne se résument-ils pas tous dans une juste admiration pour l'homme aimé ? Lorsque le peintre, inquiet de ce silence, se pencha pour voir la jeune fille, elle lui tendit la main, sans pouvoir dire un mot ; mais deux larmes étaient tombées de ses yeux. Hippolyte prit cette main, la couvrit de baisers, et, pendant un moment, ils se regardèrent en silence, voulant tous deux s'avouer leur amour, et ne l'osant pas. Le peintre ayant gardé la main d'Adélaïde dans les siennes, une même chaleur et un même mouvement leur apprirent que leurs cœurs battaient aussi fort l'un que l'autre. Trop émue, la jeune fille s'éloigna doucement d'Hippolyte, et dit, en lui jetant un regard plein de naïveté : — Vous allez rendre ma mère bien heureuse !

— Quoi ! votre mère seulement ? demanda-t-il.

— Oh ! moi, je le suis trop.

Le peintre baissa la tête et resta silencieux, effrayé de la violence des sentiments que l'accent de cette phrase réveilla dans son cœur. Comprenant alors tous deux le danger de cette situation, ils descendirent et mirent le portrait à sa place. Hippolyte dîna pour la première fois avec la baronne et sa fille. Il fut fêté, complimenté par madame de Rouville avec une bonhomie rare. Dans son attendrissement, et tout en pleurs, la vieille dame voulut l'embrasser. Le soir, le vieil émigré, ancien camarade du baron de Rouville, avec lequel il avait vécu fraternellement, fit à ses deux amies une visite pour leur apprendre qu'il venait d'être nommé vice-amiral. Ses navigations terrestres à travers l'Allemagne et la Russie lui avaient été comptées comme des campagnes navales. A l'aspect du portrait, il serra cordialement la main du peintre, et s'écria : — Ma foi ! quoique ma vieille carcasse ne vaille pas la peine d'être conservée, je donnerais bien cinq cents pistoles pour me voir aussi ressemblant que l'est mon vieux Rouville.

A cette proposition, la baronne regarda son ami et sourit en laissant éclater sur son visage les marques d'une soudaine reconnaissance. Hippolyte crut deviner que le vieil amiral voulait lui offrir le prix des deux portraits en payant le sien. Sa fierté d'artiste, tout autant que sa jalousie peut-être, s'offensa de cette pensée, et il répondit : — Monsieur, si je peignais le portrait, je n'aurais pas fait celui-ci.

L'amiral se mordit les lèvres et se mit à jouer. Le peintre resta près d'Adélaïde, qui lui proposa de faire une partie ; il accepta. Tout en jouant, il observa chez madame de Rouville une ardeur pour le jeu qui le surprit. Jamais cette vieille baronne n'avait encore manifesté un désir si ardent pour le gain, ni un plaisir si vif en palpant les pièces d'or du gentilhomme. Pendant la soirée, de mauvais soupçons vinrent troubler le bonheur d'Hippolyte, il lui donnèrent de la défiance. Madame de Rouville vivrait-elle donc du jeu ? Ne jouait-elle pas en ce moment pour acquitter quelque dette, ou poussée par quelque nécessité ? Peut-être n'avait-elle pas payé son loyer. Ce vieillard paraissait être assez fin pour ne pas se laisser impunément prendre son argent. Quel pouvait donc être l'intérêt qui l'attirait dans cette maison pauvre, lui riche ? Pourquoi jadis était-il si familier près d'Adélaïde, et pourquoi soudain avait-il renoncé à des privautés acquises et dues peut-être ? Ces réflexions lui vinrent involontairement, et l'excitèrent à examiner avec une nouvelle attention le vieillard et la baronne. Il fut mécontent de leurs airs d'intelligence et des regards obliques qu'ils jetaient sur Adélaïde et sur lui. « Me tromperait-on ? » fut pour Hippolyte une dernière idée, horrible, flétrissante, et à laquelle il crut précisément assez pour être torturé. Il voulut rester après le départ des deux vieillards pour confirmer ses soupçons ou pour les dissiper. Il avait tiré sa bourse afin de payer Adélaïde ; mais, emporté par ses pensées poignantes, il mit sa bourse sur la table, tomba dans une rêverie qui dura peu ; puis, honteux de son silence, il se leva, répondit à une interrogation banale que lui faisait madame de Rouville, et vint près d'elle pour, tout en causant, mieux scruter ce vieux visage. Il sortit en proie à mille incertitudes. A peine avait-il descendu quelques marches, il se souvint d'avoir oublié son argent sur la table, et rentra.

— Je vous ai laissé ma bourse ? dit-il à la jeune fille.

— Non, répondit-elle en rougissant.

— Je la croyais là, reprit-il en montrant la table de jeu ; mais, tout honteux pour Adélaïde et pour la baronne de ne pas l'y voir, il les regarda d'un air hébété qui les fit rire, pâlit, et reprit en tâtant son gilet : « Je me suis trompé ; je l'ai sans doute. » Il salua et sortit. Dans l'un des côtés de cette bourse il y avait quinze louis, et, de l'autre, quelque menue monnaie. Le vol était si flagrant, si effrontément nié, qu'Hippolyte ne pouvait plus conserver de doute sur la moralité de ses voisines. Il s'arrêta dans l'escalier, le descendit avec peine : ses jambes tremblaient, il avait des vertiges, il suait, il grelottait, et se trouvait hors d'état de marcher aux prises avec l'atroce commotion causée par le renversement de toutes ses espérances. Dès ce moment, il retrouva dans sa mémoire une foule d'observations, légères en apparence, mais qui corroboraient les affreux soupçons auxquels il avait été en proie, et qui, en lui prouvant la réalité du dernier fait, lui ouvraient les yeux sur le caractère et la vie de ces deux femmes. Avaient-elles donc attendu que le portrait fût donné pour voler cette bourse ? Combiné, le vol était encore plus odieux. Le peintre se souvint, pour son malheur, que, depuis deux ou trois soirées, Adélaïde, en paraissant examiner avec une curiosité de jeune fille le travail particulier du réseau de soie usé, vérifiait probablement l'argent contenu dans la bourse en faisant des plaisanteries innocentes en apparence, mais qui sans doute avaient pour but d'épier le moment où la somme serait assez forte pour être dérobée. — Le vieil amiral a peut-être d'excellentes raisons pour ne pas épouser Adélaïde, et alors la baronne aura tâché de me... A cette supposition, il s'arrêta, n'achevant pas même sa pensée, qui fut détruite par une réflexion bien juste : — Si la baronne, pensa-t-il, espère me marier avec sa fille, elles ne m'auraient pas volé. Puis il essaya, pour ne point renoncer à ses illusions, à son amour déjà si fortement enraciné, de chercher quelque justification dans le hasard. — Ma bourse sera tombée à terre, se dit-il ; elle sera restée sur mon fauteuil. Je l'ai peut-être, je suis si distrait ! Il se fouilla par des mouvements rapides et ne retrouva pas la maudite bourse. Sa mémoire cruelle lui retraçait par instants la fatale vérité. Il voyait distinctement sa bourse étalée sur le tapis ; mais, ne doutant plus du vol, il excusait alors Adélaïde, en se disant qu'on ne devait pas juger si promptement les malheureux. Il y avait sans doute un secret dans cette action en apparence si dégradante. Il ne voulait pas que cette fière et noble figure fût un mensonge. Cependant cet appartement si misérable lui apparut dénué des poésies de l'amour qui embellit tout : il le vit sale et flétri, le considéra comme la représentation d'une vie intérieure sans noblesse, inoccupée et vicieuse. Nos sentiments ne sont-ils pas, pour ainsi dire, écrits sur les choses qui nous entourent ? Le lendemain matin il se leva sans avoir dormi. La douleur du cœur, cette grave maladie morale, avait fait en lui d'énormes progrès. Perdre un bonheur rêvé, renoncer à tout un avenir, est une souffrance plus aiguë que celle causée par la ruine d'une félicité ressentie, quelque complète qu'elle ait été : l'espérance n'est-elle pas meilleure que le souvenir ? Les méditations dans lesquelles tombe tout à coup notre âme sont alors comme une mer sans rivage au sein de laquelle nous pouvons nager pendant un moment, mais où il faut que notre amour se noie et périsse. Et c'est une affreuse mort. Les sentiments ne sont-ils pas la partie la plus brillante de notre vie ? De cette mort partielle viennent, chez certaines organisations délicates ou fortes, les grands ravages produits par les désenchantements, par les espérances et les passions trompées. Il en fut ainsi du jeune peintre. Il sortit de grand matin, alla se promener sous les frais ombrages des Tuileries, absorbé par ses idées, oubliant tout dans le monde. Là,

par un hasard qui n'avait rien d'extraordinaire, il rencontra un de ses amis les plus intimes, un camarade de collége et d'atelier, avec lequel il avait vécu mieux qu'on ne vit avec un frère.

— Eh bien! Hippolyte, qu'as-tu donc? lui dit François Souchet, jeune sculpteur qui venait de remporter le grand prix, et devait bientôt partir pour l'Italie.

— Je suis très-malheureux, répondit gravement Hippolyte.

— Il n'y a qu'une affaire de cœur qui puisse te chagriner. Argent, gloire, considération, rien ne te manque.

Insensiblement, les confidences commencèrent, et le peintre avoua son amour. Au moment où il parla de la rue de Suresne et d'une jeune personne logée à un quatrième étage : — Halte-là! s'écria gaiement Souchet. C'est une petite fille que je viens voir tous les matins à l'Assomption, et à laquelle je fais la cour. Mais, mon cher, nous la connaissons tous. Sa mère est une baronne! Est-ce que tu crois aux baronnes logées au quatrième? Brrr!... Ah! bien, tu es un homme de l'âge d'or. Nous voyons ici, dans cette allée, la vieille mère tous les jours; mais elle a une figure, une tournure qui disent tout. Comment! tu n'as pas deviné ce qu'elle est à la manière dont elle tient son sac?

Les deux amis se promenèrent longtemps, et plusieurs jeunes gens, qui connaissaient Souchet et Schinner, se joignirent à eux. L'aventure du peintre, jugée comme de peu d'importance, leur fut racontée par le sculpteur.

— Et lui aussi, disait-il, il a vu cette petite!

Ce fut des observations, des rires, des moqueries, faites innocemment et avec toute la gaieté des artistes, mais desquelles Hippolyte souffrit horriblement. Une certaine pudeur d'âme le mettait mal à l'aise en voyant le secret de son cœur traité si légèrement, sa passion déchirée, mise en lambeaux, une jeune fille inconnue et dont la vie paraissait si modeste, sujette à des jugements vrais ou faux, portés avec tant d'insouciance. Il affecta d'être mu par un esprit de contradiction; il demanda sérieusement à chacun des preuves de ses assertions, et les plaisanteries recommencèrent.

— Mais, mon cher ami, as-tu vu le châle de la baronne? disait Souchet.

— As-tu suivi la petite, quand elle trotte le matin à l'Assomption? disait Joseph Bridau, jeune rapin de l'atelier de Gros.

— Ah! la mère a, entre autres vertus, une certaine robe grise que je regarde comme un type, dit Bixiou, le faiseur de caricatures.

— Ecoute, Hippolyte, reprit le sculpteur, viens ici vers quatre heures, et analyse un peu la marche de la mère et de la fille. Si, après, tu as des doutes! eh bien! l'on ne fera jamais rien de toi : tu seras capable d'épouser la fille de ta portière.

En proie aux sentiments les plus contraires, le peintre quitta ses amis. Adélaïde et sa mère lui semblaient devoir être au-dessus de ces accusations, et il éprouvait, au fond de son cœur, le remords d'avoir soupçonné la pureté de cette jeune fille, si belle et si simple. Il vint à son atelier, passa devant la porte de l'appartement où était Adélaïde, et sentit en lui-même une douleur de cœur à laquelle nul homme ne se trompe. Il aimait mademoiselle de Rouville si passionnément que, malgré le vol de la bourse, il l'adorait encore. Son amour était celui du chevalier des Grieux admirant et purifiant sa maîtresse jusque sur la charrette qui mène en prison les femmes perdues. — Pourquoi mon amour ne la rendrait-il pas la plus pure de toutes les femmes? Pourquoi l'abandonner au mal et au vice sans lui tendre une main amie? Cette mission lui plut. L'amour fait son profit de tout. Rien ne séduit plus un jeune homme que de jouer le rôle d'un bon génie auprès d'une femme. Il y a je ne sais quoi de romanesque dans cette entreprise qui sied aux âmes exaltées. N'est-ce pas le dévouement le plus étendu sous la forme la plus élevée, la plus gracieuse? N'y a-t-il pas quelque grandeur à savoir que l'on aime assez pour aimer encore là où l'amour des autres s'éteint et meurt? Hippolyte s'assit dans son atelier, contempla son tableau sans y rien faire, n'en voyant les figures qu'à travers quelques larmes qui lui roulaient dans les yeux, tenant toujours sa brosse à la main, s'avançant vers la toile comme pour adoucir une teinte, et n'y touchant pas. La nuit le surprit dans cette attitude. Réveillé de sa rêverie par l'obscurité, il descendit, rencontra le vieil amiral dans l'escalier, lui jeta un regard sombre en le saluant, et s'enfuit. Il avait eu l'intention d'entrer chez ses voisines, mais l'aspect du protecteur d'Adélaïde lui glaça le cœur et fit évanouir sa résolution. Il se demanda pour la centième fois quel intérêt pouvait amener ce vieil homme à bonnes fortunes, riche de quatre-vingt mille livres de rentes, dans ce quatrième étage où il perdait environ quarante francs tous les soirs; et cet intérêt il crut le deviner. Le lendemain et les jours suivants, Hippolyte se jeta dans le travail pour tâcher de combattre sa passion par l'entraînement des idées et par la fougue de la conception. Il réussit à demi. L'étude le consola sans parvenir cependant à étouffer les souvenirs de tant d'heures caressantes passées auprès d'Adélaïde. Un soir, en quittant son atelier, il trouva la porte de l'appartement des deux dames entr'ouverte. Une personne y était debout, dans l'embrasure de la fenêtre. La disposition de la porte et de l'escalier ne permettait pas au peintre de passer sans voir Adélaïde; il la salua froidement, en lui lançant un regard plein d'indifférence; mais, jugeant des souffrances de cette jeune fille par les siennes, il eut un tressaillement intérieur en songeant à l'amertume que ce regard et cette froideur devaient jeter dans un cœur aimant. Couronner les plus douces fêtes qui aient jamais réjoui deux âmes pures par un dédain de huit jours, et par le mépris le plus profond, le plus entier!... affreux dénoûment! Peut-être la bourse était-elle retrouvée, et peut-être chaque soir Adélaïde avait-elle attendu son ami? Cette pensée si simple, si naturelle, fit éprouver de nouveaux remords à l'amant. Il se demanda si les preuves d'attachement que la jeune fille lui avait données, si les ravissantes causeries, empreintes d'un amour qui l'avait charmé, ne méritaient pas au moins une enquête, ne valaient pas une justification. Honteux d'avoir résisté pendant une semaine aux vœux de son cœur, et se trouvant presque criminel de ce combat, il vint le soir même chez madame de Rouville. Tous ses soupçons, toutes ses pensées mauvaises s'évanouirent à l'aspect de la jeune fille pâle et maigrie.

— Eh, bon Dieu! qu'avez-vous donc? lui dit-il après avoir salué la baronne.

Adélaïde ne lui répondit rien, mais elle lui jeta un regard plein de mélancolie, un regard triste, découragé qui lui fit mal.

— Vous avez sans doute beaucoup travaillé, dit la vieille dame, vous êtes changé. Nous sommes la cause de votre réclusion. Ce portrait aura retardé quelques tableaux importants pour votre réputation.

Hippolyte fut heureux de trouver une si bonne excuse à son impolitesse.

— Oui, dit-il, j'ai été fort occupé, mais j'ai souffert...

A ces mots, Adélaïde leva la tête, regarda son amant, et ses yeux inquiets ne lui reprochèrent plus rien.

— Vous nous avez donc supposées bien indifférentes à ce qui peut vous arriver d'heureux ou de malheureux? dit la vieille dame.

— J'ai eu tort, reprit-il. Cependant il est de ces peines que l'on ne saurait confier à qui que ce soit, même à un sentiment moins jeune que ne l'est celui dont vous m'honorez...

— La sincérité, la force de l'amitié ne doivent pas se mesurer d'après le temps. J'ai vu de vieux amis ne pas se donner une larme dans le malheur, dit la baronne en hochant la tête.

— Mais qu'avez-vous donc? demanda le jeune homme à Adélaïde.

— Oh! rien, répondit la baronne. Adélaïde a passé quelques nuits pour achever un ouvrage de femme, et n'a pas voulu m'écouter lorsque je lui disais qu'un jour de plus ou de moins importait peu...

Hippolyte n'écoutait pas. En voyant ces deux figures si nobles, si calmes, il rougissait de ses soupçons, et attribuait la perte de sa bourse à quelque hasard inconnu. Cette soirée fut délicieuse pour lui, et peut-être aussi pour elle. Il y a de ces secrets que les âmes jeunes entendent si bien! Adélaïde devinait les pensées d'Hippolyte. Sans vouloir avouer ses torts, le peintre les reconnaissait, il revenait à sa maîtresse plus aimant, plus affectueux, en essayant ainsi d'acheter un pardon tacite. Adélaïde savourait des joies si parfaites, si douces qu'elles ne lui semblaient pas trop payées par tout le malheur qui avait si cruellement froissé son âme. L'accord si vrai de leurs cœurs, cette entente pleine de magie, fut néanmoins troublée par un mot de la baronne de Rouville.

— Faisons-nous notre petite partie? dit-elle, car mon vieux Kergarouët me tient rigueur.

Cette phrase réveilla toutes les craintes du jeune peintre, qui rougit en regardant la mère d'Adélaïde; mais il ne vit sur ce visage que l'expression d'une bonhomie sans fausseté : nulle arrière-pensée n'en détruisait le charme, la finesse n'en était point perfide, la malice en semblait douce, et nul remords n'en altérait le calme. Il se mit alors à la table de jeu. Adélaïde voulut partager le sort du peintre, en prétendant qu'il ne connaissait pas le piquet, et avait besoin d'un partner. Madame de Rouville et sa fille se firent, pendant la partie, des signes d'intelligence qui inquiétèrent d'autant plus Hippolyte qu'il gagnait; mais à la fin, un dernier coup rendit les deux amants débiteurs de la baronne. En voulant chercher de la monnaie dans son gousset, le peintre retira ses mains de dessus la table, et vit alors devant lui une bourse qu'Adélaïde y avait glissée sans qu'il s'en aperçût; la pauvre enfant tenait l'ancienne, et s'occupait par contenance à y chercher de l'argent pour payer sa mère. Tout le sang d'Hippolyte afflua si vivement à son cœur qu'il faillit perdre connaissance. La bourse neuve substituée à la sienne, et qui contenait ses quinze louis, était brodée en perles d'or. Les coulants, les glands, tout attestait le bon goût d'Adélaïde, qui sans doute avait épuisé son pécule aux ornements de ce charmant ouvrage. Il était impossible de dire avec plus de finesse que le don du peintre ne pouvait être récompensé que par un témoignage de tendresse. Quand Hippolyte, accablé de bonheur, tourna les yeux sur Adélaïde et sur la baronne, il les vit tremblantes de plaisir et heureuses de cette aimable supercherie. Il se trouva petit, mesquin, niais; il aurait voulu pouvoir se punir, se déchirer le cœur. Quelques larmes lui vinrent aux yeux, il se leva par un mouvement irrésistible, prit Adélaïde dans ses bras, la serra contre son cœur, lui ravit un baiser; puis, avec une bonne foi d'artiste : — Je vous la demande pour femme! s'écria-t-il en regardant la baronne.

Adélaïde jetait sur le peintre des yeux à demi courroucés, et madame de Rouville un peu étonnée cherchait une réponse, quand cette scène fut interrompue par le bruit de la sonnette. Le vieux vice-amiral apparut suivi de son ombre et de madame Schinner. Après avoir deviné la cause des chagrins que son fils essayait vainement de lui cacher, la mère d'Hippolyte avait pris des renseignements auprès de quelques-uns de ses amis sur Adélaïde. Justement alarmée des calomnies qui pesaient sur cette jeune fille à l'insu du comte de Kergarouët dont le nom lui fut dit par la portière, elle avait été les conter au vice-amiral, qui dans sa colère « voulait aller, disait-il, couper les oreilles à ces bélitres. » Animé par son courroux, il avait appris à madame Schinner le secret des pertes volontaires qu'il faisait au jeu, puisque la fierté de la baronne ne lui laissait que cet ingénieux moyen de la secourir.

Lorsque madame Schinner eut salué madame de Rouville, celle-ci regarda le comte de Kergarouët, le chevalier du Halga, l'ancien ami de la feue comtesse de Kergarouët, Hippolyte, Adélaïde, et dit avec la grâce du cœur : — Il paraît que nous sommes en famille ce soir.

Paris, mai 1832.

FIN DE LA BOURSE.



Imprimé par H. Didot, Mesnil (Eure), sur les clichés des Éditeurs

LA COMEDIE HUMAINE

OEUVRES ILLUSTRÉES DE BALZAC

LES CHOUANS

—

UN DRAME AU BORD DE LA MER

Dess. Tony Johannot, E. Lampsonius, Bertall, H. Monnier, etc.

Gravures par les meilleurs Artistes.

A MONSIEUR THÉODORE DABLIN,

NÉGOCIANT.

Au premier ami, le premier ouvrage.

DE BALZAC.

PRÉFACE.

Cet ouvrage est mon premier, et lent fut son succès: je ne pouvais le protéger d'aucune manière, occupé comme je le suis de la vaste entreprise où il tient si peu de place. Aujourd'hui, je ne veux faire que deux remarques.

La Bretagne connaît le fait qui sert de base au drame; mais ce qui se passe en quelques mois fut consommé en vingt-quatre heures. A part cette poétique infidélité faite à l'histoire, tous les événements de ce livre, même les moindres, sont entièrement historiques; quant aux descriptions, elles sont d'une vérité minutieuse.

Le style, d'abord assez entortillé, hérissé de fautes, est maintenant à l'état de perfection relative qui permet à un auteur de présenter son ouvrage sans en être par trop mécontent.



Les conscrits bretons.

Des *Scènes de la vie militaire* que je prépare, c'est la seule qui soit terminée; elle présente une des faces de la guerre civile au dix-neuvième siècle, celle de partisan; l'autre, la guerre civile régulière, sera le sujet des VENDÉENS.

Paris, janvier 1845.

CHAPITRE PREMIER.

L'embuscade.

Dans les premiers jours de l'an VIII, au commencement de vendémiaire, ou, pour se conformer au calendrier actuel, vers la fin du mois de septembre 1799, une centaine de paysans et un assez grand nombre de bourgeois, partis le matin de Fougères pour se rendre à Mayenne, gravissaient la montagne de la Pèlerine, située à mi-chemin environ de Fougères à Ernée, petite ville où les voyageurs ont coutume de se reposer. Ce détachement, divisé en groupes plus ou moins nombreux, offrait une collection de costumes si bizarres et une réunion d'individus appartenant à des localités ou à des professions si diverses, qu'il ne sera pas inutile de décrire leurs

 Paris. — Imp. Simon Raçon & Cie, rue d'Erfurth, 1.

différences caractéristiques pour donner à cette histoire les couleurs vives auxquelles on met tant de prix aujourd'hui, quoique, selon certains critiques, elles nuisent à la peinture des sentiments.

Quelques-uns des paysans, et c'était le plus grand nombre, allaient pieds nus, ayant pour tout vêtement une grande peau de chèvre qui les couvrait depuis le col jusqu'aux genoux, et un pantalon de toile blanche très-grossière, dont le fil mal tordu accusait l'incurie industrielle du pays. Les mèches plates de leurs longs cheveux s'unissaient si habituellement aux poils de la peau de chèvre et cachaient si complétement leurs visages baissés vers la terre, qu'on pouvait facilement prendre cette peau pour la leur, et confondre, à la première vue, ces malheureux avec les animaux dont les dépouilles leur servaient de vêtement. Mais à travers ces cheveux l'on voyait bientôt briller leurs yeux comme des gouttes de rosée dans une épaisse verdure, et leurs regards, tout en annonçant l'intelligence humaine, causaient certainement plus de terreur que de plaisir. Leurs têtes étaient surmontées d'une sale toque en laine rouge, semblable à ce bonnet phrygien que la République adoptait alors comme emblème de la liberté. Tous avaient sur l'épaule un gros bâton de chêne noueux, au bout duquel pendait un long bissac de toile peu garni. D'autres portaient, par-dessus leur bonnet, un grossier chapeau de feutre à larges bords et orné d'une espèce de chenille en laine de diverses couleurs qui en entourait la forme. Ceux-ci, entièrement vêtus de la même toile dont étaient faits les pantalons et les bissacs des premiers, n'offraient presque rien dans leur costume qui appartînt à la civilisation nouvelle. Leurs longs cheveux retombaient sur le collet d'une veste ronde à petites poches latérales et carrées qui n'allait que jusqu'aux hanches, vêtement particulier aux paysans de l'Ouest. Sous cette veste ouverte on distinguait un gilet de même toile, à gros boutons. Quelques-uns d'entre eux marchaient avec des sabots, tandis que, par économie, d'autres tenaient leurs souliers à la main. Ce costume, sali par un long usage, noirci par la sueur ou par la poussière, et moins original que le précédent, avait pour mérite historique de servir de transition à l'habillement presque somptueux de quelques hommes qui dispersés çà et là, au milieu de la troupe, y brillaient comme des fleurs. En effet, leurs pantalons de toile bleue, leurs gilets rouges ou jaunes ornés de deux rangées de boutons de cuivre parallèles, et semblables à des cuirasses carrées, tranchaient aussi vivement sur les vêtements blancs et les peaux de leurs compagnons, que des bluets et des coquelicots dans un champ de blé. Quelques-uns étaient chaussés avec ces sabots que les paysans de la Bretagne savent faire eux-mêmes; mais presque tous avaient de gros souliers ferrés et des habits de drap fort grossier, taillés comme les anciens habits français, dont la forme est encore religieusement gardée par nos paysans. Le col de leur chemise était attaché par des boutons d'argent qui figuraient ou des cœurs ou des ancres. Enfin, leurs bissacs paraissaient mieux fournis que ne l'étaient ceux de leurs compagnons; puis plusieurs d'entre eux joignaient à leur équipage de route une gourde sans doute pleine d'eau-de-vie, et suspendue par une ficelle à leur cou. Quelques citadins apparaissaient au milieu de ces hommes à demi sauvages, comme pour marquer le dernier terme de la civilisation de ces contrées. Coiffés de chapeaux ronds, de claques ou de casquettes, ayant des bottes à revers ou des souliers maintenus par des guêtres, ils présentaient comme les paysans des différences remarquables dans leurs costumes. Une dizaine d'entre eux portaient cette veste républicaine connue sous le nom de carmagnole. D'autres, de riches artisans sans doute, étaient vêtus de la tête aux pieds en drap de la même couleur. Les plus recherchés dans leur mise se distinguaient par des fracs et des redingotes de drap bleu ou vert plus ou moins râpé. Ceux-là, véritables personnages, portaient des bottes de diverses formes, et badinaient avec de grosses cannes en gens qui font contre fortune bon cœur. Quelques têtes soigneusement poudrées, des queues assez bien tressées annonçaient cette espèce de recherche que nous inspire un commencement de fortune ou d'éducation.

En considérant ces hommes étonnés de se voir ensemble, et ramassés comme au hasard, on eût dit la population d'un bourg chassée de ses foyers par un incendie. Mais l'époque et les lieux donnaient un tout autre intérêt à cette masse d'hommes. Un observateur initié au secret des discordes civiles qui agitaient alors la France aurait pu facilement reconnaître le petit nombre de citoyens sur la fidélité desquels la République devait compter dans cette troupe, presque entièrement composée de gens qui, quatre ans auparavant, avaient guerroyé contre elle. Un dernier trait assez saillant ne laissait aucun doute sur les opinions qui divisaient ce rassemblement. Les républicains seuls marchaient avec une sorte de gaîté. Quant aux autres individus de la troupe, s'ils offraient des différences sensibles dans leurs costumes, ils montraient sur leurs figures et dans leurs attitudes cette expression uniforme que donne le malheur. Bourgeois et paysans, tous gardaient l'empreinte d'une mélancolie profonde; leur silence avait quelque chose de farouche, et ils semblaient courbés sous le joug d'une même pensée, terrible sans doute, mais soigneusement cachée, car leurs figures étaient impénétrables, seulement, la lenteur peu ordinaire de leur marche pouvait trahir de secrets calculs. De temps en temps, quelques-uns d'entre eux, remarquables par des chapelets suspendus à leur cou, malgré le danger qu'ils couraient à conserver ce signe d'une religion plutôt supprimée que détruite, secouaient leurs cheveux et relevaient la tête avec défiance. Ils examinaient alors à la dérobée les bois, les sentiers et les rochers qui encaissaient la route, mais de l'air avec lequel un chien, mettant le nez au vent, essaye de subodorer le gibier; puis, en n'entendant que le bruit monotone des pas de leurs silencieux compagnons, ils baissaient de nouveau leurs têtes et reprenaient leur contenance de désespoir, semblables à des criminels emmenés au bagne pour y vivre, pour y mourir.

La marche de cette colonne sur Mayenne, les éléments hétérogènes qui la composaient et les divers sentiments qu'elle exprimait s'expliquaient assez naturellement par la présence d'une autre troupe formant la tête du détachement. Cent cinquante soldats environ marchaient en avant avec armes et bagages, sous le commandement d un *chef de demi-brigade*. Il n'est pas inutile de faire observer à ceux qui n'ont pas assisté au drame de la Révolution, que cette dénomination remplaçait le titre de colonel, proscrit par les patriotes comme trop aristocratique. Ces soldats appartenaient au dépôt d'une demi-brigade d'infanterie en séjour à Mayenne. Dans ces temps de discordes, les habitants de l Ouest avaient appelé tous les soldats de la République, des *bleus*. Ce surnom était dû à ces premiers uniformes bleus et rouges dont le souvenir est encore assez frais pour rendre leur description superflue. Le détachement des bleus servait donc d'escorte à ce rassemblement d'hommes presque tous mécontents d'être dirigés sur Mayenne où la discipline militaire devait promptement leur donner un même esprit, une même livrée et l'uniformité d'allure qui leur manquait alors si complétement.

Cette colonne était le contingent péniblement obtenu du district de Fougères, et dû par lui dans la levée que le Directoire exécutif de la République française avait ordonnée par une loi du 10 messidor précédent. Le gouvernement avait demandé cent millions et cent mille hommes, afin d'envoyer de prompts secours à ses armées, alors battues par les Autrichiens en Italie, par les Prussiens en Allemagne, et menacées en Suisse par les Russes, auxquels Suwarow faisait espérer la conquête de la France. Les départements de l'Ouest, connus sous le nom de Vendée, la Bretagne et une portion de la Basse-Normandie, pacifiés depuis trois ans par les soins du général Hoche après une guerre de quatre années, paraissaient avoir saisi ce moment pour recommencer la lutte. En présence de tant d'agressions, la République retrouva sa primitive énergie. Elle avait d'abord pourvu à la défense des départements attaqués, en en remettant le soin aux habitants patriotes par un des articles de cette loi de messidor. En effet, le gouvernement, n'ayant ni troupes ni argent dont il pût disposer à l'intérieur, éluda la difficulté par une gasconnade législative : ne pouvant rien envoyer aux départements insurgés, il leur donnait sa confiance. Peut-être espérait-il aussi que cette mesure, en armant les citoyens les uns contre les autres, étoufferait l'insurrection dans son principe.

Cet article, source de funestes représailles, était ainsi conçu : *Il sera organisé des compagnies franches dans les départements de l'Ouest*. Cette disposition impolitique fit prendre à l'Ouest une attitude si hostile, que le Directoire désespéra d'en triompher de prime abord. Aussi, peu de jours après, demanda-t-il aux assemblées des mesures particulières relativement aux légers contingents dus en vertu de l'article qui autorisait les compagnies franches. Donc, une nouvelle loi promulguée quelques jours avant le commencement de cette histoire, et rendue le troisième jour complémentaire de l'an VII, ordonnait d'organiser en légions ces faibles levées d'hommes. Les légions devaient porter le nom des départements de la Sarthe, de l'Orne, de la Mayenne, d'Ille-et-Vilaine, du Morbihan, de la Loire-Inférieure et de Maine-et-Loire. *Ces légions*, disait la loi, *spécialement employées à combattre les chouans, ne pourraient, sous aucun prétexte, être portées aux frontières.*

Ces détails fastidieux, mais ignorés, expliquent à la fois l'état de faiblesse où se trouva le Directoire et la marche de ce troupeau d'hommes conduit par les bleus. Aussi, peut-être n'est-il pas superflu d'ajouter que ces belles et patriotiques déterminations directoriales n'ont jamais reçu d'autre exécution que leur insertion au *Bulletin des Lois*. N'étant plus soutenus par de grandes idées morales, par le patriotisme ou par la terreur, qui les rendait naguère exécutoires, les décrets de la République créaient des millions et des soldats dont rien n'entrait ni au trésor ni à l'armée. Le ressort de la Révolution s'était usé en des mains inhabiles, et les lois recevaient dans leur application l'empreinte des circonstances au lieu de les dominer.

Les départements de la Mayenne et d'Ille-et-Vilaine étaient alors commandés par un vieil officier qui, jugeant sur les lieux de l'opportunité des mesures à prendre, voulut essayer d'arracher à la Bretagne ses contingents, et surtout celui de Fougères, l'un des plus redoutables foyers de la chouannerie. Il espérait ainsi affaiblir les forces de ces districts menaçants. Ce militaire dévoué profita des prévisions illusoires de la loi pour affirmer qu'il équiperait et armerait sur-le-champ les *réquisitionnaires*, et qu'il tenait à leur disposition un mois

de la solde promise par le gouvernement à ces troupes d'exception. Quoique la Bretagne se refusât alors à toute espèce de service militaire, l'opération réussit tout d'abord sur la foi de ces promesses, et avec tant de promptitude, que cet officier s'en alarma. Mais c'était un de ces vieux chiens de guérite difficiles à surprendre. Aussitôt qu'il vit accourir au district une partie des contingents, il soupçonna quelque motif secret à cette prompte réunion d'hommes, et peut-être devina-t-il bien en croyant qu'ils voulaient se procurer des armes. Sans attendre les retardataires, il prit alors des mesures pour tâcher d'effectuer sa retraite sur Alençon, afin de se rapprocher des pays soumis; quoique l'insurrection croissante de ces contrées rendît le succès de ce projet très-problématique.

Cet officier, qui, selon ses instructions, gardait le plus profond secret sur les malheurs de nos armées et sur les nouvelles peu rassurantes parvenues de la Vendée, avait donc tenté, dans la matinée où commence cette histoire, d'arriver par une marche forcée à Mayenne, où il se promettait bien d'exécuter la loi suivant son bon vouloir, en remplissant les cadres de sa demi-brigade avec ses *conscrits* bretons. Ce mot de conscrit, devenu plus tard si célèbre, avait remplacé pour la première fois, dans les lois, le nom de réquisitionnaires, primitivement donné aux recrues républicaines. Avant de quitter Fougères, le commandant avait fait prendre secrètement à ses soldats les cartouches et les rations de pain nécessaires à tout son monde, afin de ne pas éveiller l'attention des conscrits sur la longueur de la route; et il comptait bien ne pas s'arrêter à l'étape d'Ernée, où, revenus de leur étonnement, les hommes du contingent auraient pu s'entendre avec les chouans, sans doute répandus dans les campagnes voisines.

Le morne silence qui régnait dans la troupe des réquisitionnaires surpris par la manœuvre du vieux républicain, et la lenteur de leur marche sur cette montagne, excitaient au plus haut degré la défiance de ce chef de demi-brigade, nommé Hulot; les traits les plus saillants de la description qui précède étaient pour lui d'un vif intérêt; aussi marchait-il silencieusement, au milieu de cinq jeunes officiers qui, tous, respectaient la préoccupation de leur chef. Mais au moment où Hulot parvint au faîte de la Pèlerine, il tourna tout à coup la tête, comme par instinct, pour inspecter les visages inquiets des réquisitionnaires, et ne tarda pas à rompre le silence. En effet, le retard progressif de ces Bretons avait déjà mis entre eux et leur escorte une distance d'environ deux cents pas. Hulot fit alors une grimace qui lui était particulière.

— Que diable ont donc tous ces muscadins-là? s'écria-t-il d'une voix sonore. Nos conscrits ferment le compas au lieu de l'ouvrir, je crois!

A ces mots, les officiers qui l'accompagnaient se retournèrent par un mouvement spontané assez semblable au réveil en sursaut que cause un bruit soudain. Les sergents, les caporaux les imitèrent, et la compagnie s'arrêta sans avoir entendu le mot souhaité de : — Halte! Si d'abord les officiers jetèrent un regard sur le détachement qui, semblable à une longue tortue, gravissait la montagne de la Pèlerine, ces cinq jeunes gens, que la défense de la patrie avait arrachés, comme tant d'autres, à des études distinguées, et chez lesquels la guerre n'avait pas encore éteint le sentiment des arts, furent assez frappés du spectacle qui s'offrit à leurs regards pour laisser sans réponse une observation dont l'importance leur était inconnue.

Quoiqu'ils vinssent de Fougères, où le tableau qui se présentait alors à leurs yeux se voit également, mais avec les différences que le changement de perspective lui fait subir, ils ne purent se refuser à l'admirer une dernière fois, semblables à ces *dilettanti* auxquels une musique donne d'autant plus de jouissances qu'ils en connaissent mieux les détails. Du sommet de la Pèlerine apparaît aux yeux du voyageur la grande vallée du Couësnon, dont l'un des points culminants est occupé à l'horizon par la ville de Fougères. Son château domine, en haut du rocher où il est bâti, trois ou quatre routes importantes, position qui la rendait jadis une des clefs de la Bretagne. Les officiers découvraient alors, dans toute son étendue, ce bassin aussi remarquable par la prodigieuse fertilité de son sol que par la variété de ses aspects. De toutes parts, des montagnes de schiste s'élèvent en amphithéâtre, elles déguisent leurs flancs rougeâtres sous des forêts de chênes, et recèlent dans leurs versants des vallons pleins de fraîcheur. Ces rochers décrivent une vaste enceinte, circulaire en apparence, au fond de laquelle s'étend avec mollesse une immense prairie dessinée comme un jardin anglais. La multitude de haies vives qui entourent d'irréguliers et de nombreux héritages, tous plantés d'arbres, donnent à ce tapis de verdure une physionomie rare parmi les paysages de la France, et il enfermait de féconds secrets de beauté dans ses contrastes multipliés dont les effets étaient assez larges pour saisir les âmes les plus froides. En ce moment, la vue de ce pays était animée de cet éclat fugitif par lequel la nature se plaît à rehausser parfois ses impérissables créations. Pendant que le détachement traversait la vallée, le soleil levant avait lentement dissipé ces vapeurs blanches et légères qui, dans les matinées de septembre, voltigent sur les prairies. A l'instant où les soldats se retournèrent, une invisible main semblait enlever à ce paysage le dernier des voiles dont elle l'aurait enveloppé, nuées fines, semblables à ce linceul de gaze diaphane qui couvre les bijoux précieux et à travers lequel ils brillent impatiemment, en excitant la curiosité. Dans le vaste horizon que les voyageurs embrassèrent, le ciel n'offrait pas le plus léger nuage qui pût faire croire, par sa clarté d'argent, que cette immense voûte bleue fût le firmament. C'était comme un dais de soie supporté par les cimes inégales des montagnes, et placé dans les airs pour protéger cette magnifique réunion de champs, de prairies, de ruisseaux et de bocages. Les officiers ne se lassaient pas d'examiner cet espace où jaillissaient tant de beautés champêtres. Les uns hésitaient longtemps avant d'arrêter leurs regards parmi l'étonnante multiplicité de ces bosquets que les teintes sévères de quelques touffes jaunies enrichissaient des couleurs du bronze, et que le vert émeraude des prés irrégulièrement coupés faisait encore ressortir. Les autres s'attachaient aux contrastes offerts par des champs rougeâtres où le sarrasin récolté s'élevait en gerbes coniques semblables aux faisceaux d'armes que le soldat amoncelle au bivac, et séparés par d'autres champs que doraient les guérets des seigles moissonnés. Çà et là, l'ardoise sombre de quelques toits d'où sortaient de blanches fumées; puis les tranchées vives et argentées que produisaient les ruisseaux tortueux du Couësnon, attiraient l'œil par quelques-uns de ces piéges d'optique qui rendent, sans qu'on sache pourquoi, l'âme indécise et rêveuse La fraîcheur embaumée des brises d'automne, la forte senteur des forêts, s'élevaient comme un nuage d'encens et enivraient les admirateurs de ce beau pays, qui contemplaient avec ravissement ses fleurs inconnues, sa végétation vigoureuse, sa verdure rivale de celle des îles d'Angleterre, dont il est à peine séparé et dont il porte même le nom. Quelques bestiaux animaient cette scène déjà si dramatique. Les oiseaux chantaient, et faisaient ainsi rendre à la vallée une suave, une sourde mélodie qui frémissait dans les airs. Si l'imagination recueillie veut apercevoir pleinement les riches accidents d'ombre et de lumière, les horizons vaporeux des montagnes, les fantastiques perspectives qui naissaient des places où manquaient les arbres, où s'étendaient les eaux, où fuyaient de coquettes sinuosités; si le souvenir colorie, pour ainsi dire, ce dessin aussi fugace que le moment où il est pris, les personnes pour lesquelles ces tableaux ne sont pas sans mérite auront une image imparfaite du magique spectacle par lequel l'âme encore impressionnable des jeunes officiers fut comme surprise.

Pensant alors que ces pauvres gens abandonnaient à regret leur pays et leurs chères coutumes pour aller mourir peut-être en des terres étrangères, ils leur pardonnèrent involontairement un retard qu'ils comprirent, puis, avec cette générosité naturelle aux soldats, ils déguisèrent leur condescendance sous un feint désir d'examiner les positions militaires de cette belle contrée. Mais Hulot, qu'il est nécessaire d'appeler le commandant, pour éviter de lui donner le nom peu harmonieux de chef de demi-brigade, était un de ces militaires qui, dans un danger pressant, ne sont pas hommes à se laisser prendre aux charmes des paysages, quand même ce seraient ceux du paradis terrestre. Il secoua donc la tête par un geste négatif, et contracta deux gros sourcils noirs qui donnaient une expression sévère à sa physionomie.

— Pourquoi diable ne viennent-ils pas? demanda-t-il pour la seconde fois de sa voix grossie par les fatigues de la guerre. Se trouve-t-il dans le village quelque bonne Vierge à laquelle ils donnent une poignée de main?

— Tu demandes pourquoi? répondit une voix.

En entendant des sons qui semblaient partir de la corne avec laquelle les paysans de ces vallons rassemblent leurs troupeaux, le commandant se retourna brusquement comme s'il eût senti la pointe d'une épée, et vit à deux pas de lui un personnage encore plus bizarre qu'aucun de ceux emmenés à Mayenne pour servir la République. Cet inconnu, homme trapu, large des épaules, lui montrait une tête presque aussi grosse que celle d'un bœuf, avec laquelle elle avait plus d'une ressemblance. Des narines épaisses faisaient paraître son nez encore plus court qu'il ne l'était. Ses larges lèvres retroussées par des dents blanches comme de la neige, ses grands et ronds yeux noirs garnis de sourcils menaçants, ses oreilles pendantes et ses cheveux roux appartenaient moins à notre belle race caucasienne qu'au genre des herbivores. Enfin l'absence complète des autres caractères de l'homme social rendait sa tête nue plus remarquable encore. Cette face, comme bronzée par le soleil et dont les anguleux contours offraient une vague analogie avec le granit qui forme le sol de ces contrées, était la seule partie visible du corps de cet être singulier. A partir du cou, il était enveloppé d'un sarreau, espèce de blouse en toile rousse plus grossière encore que celle des pantalons des conscrits les moins fortunés. Ce sarreau, dans lequel un antiquaire aurait reconnu la *saye* (*saga*) ou le *sayon* des Gaulois, finissait à mi-corps, en se rattachant à deux fourreaux de peau de chèvre par des morceaux de bois grossièrement travaillés et dont quelques uns gardaient leur écorce. Les peaux de bique, pour parler la langue du pays, qui lui garnissaient les jambes et les cuisses, ne laissaient distinguer aucune forme humaine. Des sabots énormes lui cachaient les pieds. Ses longs cheveux luisants, semblables aux poils de ses peaux

de chèvres, tombaient de chaque côté de sa figure, séparés en deux parties égales, et pareils aux chevelures de ces statues du moyen âge qu'on voit encore dans quelques cathédrales. Au lieu du bâton noueux que les conscrits portaient sur leurs épaules, il tenait appuyé sur sa poitrine, en guise de fusil, un gros fouet dont le cuir habilement tressé paraissait avoir une longueur double de celle des fouets ordinaires. La brusque apparition de cet être bizarre semblait facile à expliquer. Au premier aspect, quelques officiers supposèrent que l'inconnu était un réquisitionnaire ou conscrit (l'un se disait pour l'autre) qui se repliait sur la colonne en la voyant arrêtée. Néanmoins, l'arrivée de cet homme étonna singulièrement le commandant; s'il n'en parut pas le moins du monde intimidé, son front devint toutefois soucieux, et après avoir toisé l'étranger, il répéta machinalement et comme occupé de pensées sinistres : — Oui, pourquoi ne viennent-ils pas? le sais-tu, toi?

— C'est que, répondit le sombre interlocuteur avec un accent qui prouvait une assez grande difficulté de parler français, c'est que là, dit-il en étendant sa rude et large main vers Ernée, là est le Maine, et là finit la Bretagne.

Puis il frappa fortement le sol en faisant tomber le pesant manche de son fouet aux pieds même du commandant. L'impression produite sur les spectateurs de cette scène par la harangue laconique de l'inconnu, ressemblait assez à celle que donnerait un coup de tam-tam frappé au milieu d'une musique. Le mot de harangue suffit à peine pour rendre toute la haine, les regrets et les désirs de vengeance qu'exprimèrent un geste hautain, une parole brève, la contenance empreinte d'une énergie farouche et froide. La grossièreté de cet homme taillé comme à coups de hache, sa noueuse écorce, la stupide ignorance gravée sur ses traits, en faisaient une sorte de demi-dieu barbare. Il gardait une attitude prophétique et apparaissait là comme le génie même de la Bretagne, qui se relevait d'un sommeil de trois années pour recommencer une guerre où la victoire ne se montra jamais sans de doubles crêpes.

— Voilà un joli coco, dit Hulot en se parlant à lui-même. Il m'a l'air d'être l'ambassadeur de gens qui s'apprêtent à parlementer à coups de fusil.

Après avoir grommelé ces paroles entre ses dents, le commandant promena successivement ses regards de cet homme au paysage, du paysage au détachement, du détachement sur les talus abruptes de la route dont les crêtes étaient ombragées par les hauts genêts de la la Bretagne, puis il les reporta tout à coup sur l'inconnu, auquel il fit subir comme un muet interrogatoire qu'il termina en lui demandant brusquement : — D'où viens-tu?

Son œil avide et perçant cherchait à deviner les secrets de ce visage impénétrable qui, pendant cet intervalle, avait pris la niaise expression de torpeur dont s'enveloppe un paysan au repos.

— Du pays des *Gars*, répondit l'homme sans manifester aucun trouble.

— Ton nom?

— *Marche-à-terre.*

— Pourquoi portes-tu, malgré la loi, ton surnom de chouan?

Marche-à-terre, puisqu'il se donnait ce nom, regarda le commandant d'un air d'imbécillité si profondément vraie, que le militaire crut n'avoir pas été compris.

— Fais-tu partie de la réquisition de Fougères?

A cette demande, Marche-à-terre répondit par un de ces *je ne sais pas*, dont l'inflexion désespérante arrête tout entretien. Il s'assit tranquillement sur le bord du chemin, tira de son sarreau quelques morceaux d'une mince et noire galette de sarrasin, repas national dont les tristes délices ne peuvent être comprises que des Bretons, et se mit à manger avec une indifférence stupide. Il faisait croire à une absence si complète de toute intelligence, que les officiers le comparèrent tour à tour, dans cette situation, à un des animaux qui broutaient les gras pâturages de la vallée, aux sauvages de l'Amérique ou à quelque naturel du cap de Bonne-Espérance. Trompé par cette attitude, le commandant lui-même n'écoutait déjà plus ses inquiétudes, lorsque, jetant un dernier regard de prudence à l'homme qu'il soupçonnait être le héraut d'un prochain carnage, il en vit les cheveux, le sarreau, les peaux de chèvre couverts d'épines, de débris de feuilles, de brins de bois et de broussailles, comme si ce chouan eût fait une longue route à travers les halliers. Il lança un coup d'œil significatif à son adjudant Gérard, près duquel il se trouvait, lui serra fortement la main et dit à voix basse : — Nous sommes allés chercher de la laine, et nous allons revenir tondus.

Les officiers étonnés se regardèrent en silence.

Il convient de placer ici une digression pour faire partager les craintes du commandant Hulot à certaines personnes casanières, habituées à douter de tout, parce qu'elles ne voient rien, et qui pourraient contredire l'existence de Marche-à-terre et des paysans de l'Ouest dont alors la conduite fut sublime.

Le mot *gars*, que l'on prononce *gâ*, est un débris de la langue celtique. Il a passé du bas-breton dans le français, et ce mot est, de notre langage actuel, celui qui contient le plus de souvenirs antiques. Le *gais* était l'arme principale des Gaels ou Gaulois; *gaisde* signifiait armé; *gais*, bravoure; *gas*, force. Ces rapprochements prouvent la parenté du mot *gars* avec ces expressions de la langue de nos ancêtres. Ce mot a de l'analogie avec le mot latin *vir*, homme, racine de *virtus*, force, courage. Cette dissertation trouve son excuse dans sa nationalité; puis, peut-être, servira-t-elle à réhabiliter, dans l'esprit de quelques personnes, les mots : *gars, garçon, garçonnette, garce, garcette*, généralement proscrits du discours comme mal séants, mais dont l'origine est si guerrière et qui se montreront çà et là dans le cours de cette histoire. « C'est une fameuse garce! » est un éloge peu compris que recueillit madame de Staël dans un petit canton du Vendômois où elle passa quelques jours d'exil. La Bretagne est, de toute la France, le pays où les mœurs gauloises ont laissé les plus fortes empreintes. Les parties de cette province où, de nos jours encore, la vie sauvage et l'esprit superstitieux de nos rudes aïeux sont restés, pour ainsi dire, flagrants, se nomment le pays des Gars. Lorsqu'un canton est habité par nombre de sauvages semblables à celui qui vient de comparaître dans cette scène, les gens de la contrée disent : Les gars de telle paroisse; et ce nom classique est comme une récompense de la fidélité avec laquelle ils s'efforcent de conserver les traditions du langage et des mœurs gaéliques; aussi leur vie garde-t-elle de profonds vestiges des croyances et des pratiques superstitieuses des anciens temps. Là, les coutumes féodales sont encore respectées. Là, les antiquaires retrouvent debout les monuments des druides. Là, le génie de la civilisation moderne s'effraye de pénétrer à travers d'immenses forêts primordiales. Une incroyable férocité, un entêtement brutal, mais aussi la foi du serment; l'absence complète de nos lois, de nos mœurs, de notre habillement, de nos monnaies nouvelles, de notre langage, mais aussi la simplicité patriarcale et d'héroïques vertus s'accordent à rendre les habitants de ces campagnes plus pauvres de combinaisons intellectuelles que ne sont les Mohicans et les Peaux-Rouges de l'Amérique septentrionale, mais aussi grands qu'eux. La place que la Bretagne occupe, au centre de l'Europe, la rend beaucoup plus curieuse à observer que ne l'est le Canada. Entouré de lumières dont la bienfaisante chaleur ne l'atteint pas, ce pays ressemble à un charbon glacé qui resterait obscur et noir au sein d'un brillant foyer. Les efforts tentés par quelques grands esprits pour conquérir à la vie sociale et à la prospérité cette belle partie de la France, si riche de trésors ignorés, tout, même les tentatives du gouvernement, meurt au sein de l'immobilité d'une population vouée aux pratiques d'une immémoriale routine. Ce malheur s'explique assez par la nature d'un sol encore sillonné de ravins, de torrents, de lacs et de marais; hérissé de haies, espèces de bastions en terre qui font de chaque champ une citadelle; privé de routes et de canaux; puis, par l'esprit d'une population ignorante, livrée à des préjugés dont les dangers seront accusés par les détails de cette histoire, et qui ne veut pas de notre moderne agriculture. La disposition pittoresque de ce pays, les superstitions de ses habitants, excluent et la concentration des individus et les bienfaits amenés par la comparaison, par l'échange des idées. Là point de villages. Les constructions précaires que l'on nomme des logis sont clair-semées à travers la contrée. Chaque famille y vit comme dans un désert. Les seules réunions connues sont les assemblées éphémères que le dimanche ou les fêtes de la religion consacrent à la paroisse. Ces réunions silencieuses, dominées par le *Recteur*, le seul maître de ces esprits grossiers, ne durent que quelques heures. Après avoir entendu la voix terrible de ce prêtre, le paysan retourne pour une semaine dans sa demeure insalubre; il en sort pour le travail, il y rentre pour dormir. S'il y est visité, c'est par ce recteur, l'âme de la contrée. Aussi, fût-ce à la voix de ce prêtre que des milliers d'hommes se ruèrent sur la République, et que ces parties de la Bretagne fournirent, cinq ans avant l'époque à laquelle commence cette histoire, des masses de soldats à la première chouannerie. Les frères Cottereau, hardis contrebandiers qui donnèrent leur nom à cette guerre, exerçaient leur périlleux métier de Laval à Fougères. Mais les insurrections de ces campagnes n'eurent rien de noble; aussi peut-on dire avec assurance que, si la Vendée fit du brigandage une guerre, la Bretagne fit de la guerre un brigandage. La proscription des princes, la religion détruite, ne furent pour les chouans que des prétextes de pillage, et les événements de cette lutte intestine contractèrent quelque chose de la sauvage âpreté qu'ont les mœurs en ces contrées. Aussi, quand de vrais défenseurs de la monarchie vinrent recruter des soldats parmi ces populations ignorantes et belliqueuses, essayèrent-ils de donner, sous le drapeau blanc, quelque grandeur à ces entreprises qui avaient rendu la chouannerie odieuse. Leurs nobles efforts furent inutiles, les chouans sont restés comme un mémorable exemple du danger de remuer les masses peu civilisées d'un pays. Le tableau de la première vallée offerte par la Bretagne aux yeux du voyageur, la peinture des hommes qui composaient le détachement des réquisitionnaires, la description du gars apparu sur le sommet de la Pèlerine, donnent en raccourci une fidèle image de la province et de ses habitants. Une imagination exercée peut, d'après ces détails, concevoir le théâtre et les instruments de la guerre. Là en étaient les éléments. Les haies si fleuries de ces belles vallées cachaient alors d'invisibles agresseurs. Chaque champ était alors une forteresse, chaque arbre méditait un piége,

chaque vieux tronc de saule creux gardait un stratagème. Le lieu du combat était partout. Les fusils attendaient au coin des routes les bleus que de jeunes filles attiraient en riant sous le feu des canons, sans croire être perfides: elles allaient en pèlerinage, avec leurs pères et leurs frères, demander des ruses et des absolutions à des Vierges de bois vermoulu. La religion, ou plutôt le fétichisme de ces créatures ignorantes, désarmait le meurtre de ses remords. Aussi une fois cette lutte engagée, tout dans le pays devenait-il dangereux : le bruit comme le silence, la grâce comme la terreur, le foyer domestique comme le grand chemin. Il y avait de la conviction dans ces trahisons. C'était des sauvages qui servaient Dieu et le roi, à la manière dont les Mohicans font la guerre. Mais, pour rendre exacte et vraie en tout point la peinture de cette lutte, l'historien doit ajouter qu'au moment où la paix de Hoche fut signée, la contrée entière redevint et riante et amie. Les familles, qui, la veille, se déchiraient encore, le lendemain soupèrent sans danger sous le même toit.

A l'instant où Hulot reconnut les perfidies secrètes que trahissait la peau de chèvre de Marche-à-terre, il resta convaincu de la rupture de cette heureuse paix due au génie de Hoche et dont le maintien lui parut impossible. Ainsi la guerre renaissait sans doute plus terrible qu'autrefois, à la suite d'une inaction de trois années. La Révolution, adoucie depuis le 9 thermidor, allait peut-être reprendre le caractère de terreur qui la rendit haïssable aux bons esprits. L'or des Anglais avait donc, comme toujours, aidé aux discordes de la France. La République, abandonnée du jeune Bonaparte, qui semblait en être le génie tutélaire, semblait hors d'état de résister à tant d'ennemis, et le plus cruel se montrait le dernier. La guerre civile, annoncée par mille petits soulèvements partiels, prenait un caractère de gravité tout nouveau du moment où les chouans concevaient le dessein d'attaquer une si forte escorte. Telles étaient les réflexions qui se déroulèrent dans l'esprit de Hulot, quoique d'une manière beaucoup moins succincte, dès qu'il crut apercevoir dans l'apparition de Marche-à-terre l'indice d'une embuscade habilement préparée, car lui seul fut d'abord dans le secret de son danger.

Le silence qui suivit la phase prophétique du commandant à Gérard, et qui termine la scène précédente, servit à Hulot pour recouvrer son sang-froid. Le vieux soldat avait presque chancelé. Il ne put chasser les nuages qui couvrirent son front quand il vint à penser qu'il était environné déjà des horreurs d'une guerre dont les atrocités eussent été peut-être reniées par les cannibales. Le capitaine Merle et l'adjudant Gérard, ses deux amis, cherchaient à s'expliquer la crainte, si nouvelle pour eux, dont témoignait la figure de leur chef, et contemplaient Marche-à-terre mangeant sa galette au bord du chemin, sans pouvoir établir le moindre rapport entre cette espèce d'animal et l'inquiétude de leur intrépide commandant. Mais le visage de Hulot s'éclaircit bientôt. Tout en déplorant les malheurs de la République, il se réjouit d'avoir à combattre pour elle, il se promit joyeusement de ne pas être la dupe des chouans et de pénétrer l'homme si ténébreusement rusé qu'ils lui faisaient l'honneur d'employer contre lui.

Avant de prendre aucune résolution, il se mit à examiner la position dans laquelle ses ennemis voulaient le surprendre. En voyant que le chemin au milieu duquel il se trouvait engagé passait dans une espèce de gorge peu profonde à la vérité, mais flanquée de bois, et où aboutissaient plusieurs sentiers, il fronça fortement ses gros sourcils noirs, puis il dit à ses deux amis d'une voix sourde et très-émue: — Nous sommes dans un drôle de guêpier.

— Et de quoi donc avez-vous peur? demanda Gérard.

— Peur?... reprit le commandant, oui, peur. J'ai toujours eu peur d'être fusillé comme un chien au détour d'un bois sans qu'on vous crie : Qui vive?

— Bah! dit Merle en riant, qui vive? est aussi un abus.

— Nous sommes donc vraiment en danger? demanda Gérard aussi étonné du sang-froid de Hulot qu'il l'avait été de sa passagère terreur.

— Chut! dit le commandant, nous sommes dans la gueule du loup; il y fait noir comme dans un four, et il faut y allumer une chandelle. Heureusement, reprit-il, que nous tenons le haut de cette côte? Il la décora d'une épithète énergique, et ajouta : — Je finirai peut-être bien par y voir clair. Le commandant, attirant à lui les deux officiers, cerna Marche-à-terre; le Gars feignit de croire qu'il les gênait, il se leva promptement. — Reste là, chenapan! lui cria Hulot en le poussant et le faisant retomber sur le talus où il s'était assis. Dès ce moment, le chef de demi-brigade ne cessa de regarder attentivement l'insouciant Breton. — Mes amis, reprit-il alors en parlant à voix basse aux deux officiers, il est temps de vous dire que la boutique est enfoncée là-bas. Le Directoire, par suite d'un remue-ménage qui a eu lieu aux assemblées, a encore donné un coup de balai à nos affaires. Ces pentarques, ou pantins, c'est plus français, de directeurs viennent de perdre une bonne lame; Bernadotte n'en veut plus.

— Qui le remplace? demanda vivement Gérard.

— Milet-Mureau, une vieille perruque. On choisit là un bien mauvais temps pour laisser naviguer des mâchoires! Voilà des fusées anglaises qui partent sur les côtes. Tous ces hannetons de Vendéens et de chouans sont en l'air, et ceux qui sont derrière ces marionnettes-là ont bien su prendre le moment où nous succombons.

— Comment? dit Merle.

— Nos armées sont battues sur tous les points, reprit Hulot en étouffant sa voix de plus en plus. Les chouans ont déjà intercepté deux fois les courriers, et je n'ai reçu mes dépêches et les derniers décrets qu'au moyen d'un exprès envoyé par Bernadotte au moment où il quittait le ministère. Des amis m'ont heureusement écrit confidentiellement sur cette débâcle. Fouché a découvert que le tyran Louis XVIII a été averti par des traîtres de Paris d'envoyer un chef à ses canards de l'intérieur. On pense que Barras trahit la République. Bref, Pitt et les princes ont envoyé ici un ci-devant, homme vigoureux, plein de talent, qui voudrait, en réunissant les efforts des Vendéens à ceux des chouans, abattre le bonnet de la République. Ce camarade-là a débarqué dans le Morbihan, je l'ai su le premier, je l'ai appris aux malins de Paris, le *Gars* est le nom qu'il s'est donné. Tous ces animaux-là, dit-il en montrant Marche-à-terre, chaussent des noms qui donneraient la colique à un honnête patriote s'il les portait. Or, notre homme est dans ce district. L'arrivée de ce chouan-là, et il indiqua de nouveau Marche-à-terre, m'annonce qu'il est sur notre dos. Mais on n'apprend pas à un vieux singe à faire la grimace, et vous allez m'aider à ramener mes linottes à la cage *et pus vite que ça!* Je serais un joli coco si je me laissais engluer comme une corneille par ce ci-devant qui arrive de Londres sous prétexte d'avoir à épousseter nos chapeaux.

En apprenant ces circonstances secrètes et critiques, les deux officiers, sachant que leur commandant ne s'alarmait jamais en vain, prirent alors cette contenance grave qu'ont les militaires au fort du danger, lorsqu'ils sont fortement trempés et habitués à voir un peu loin dans les affaires humaines. Gérard voulut répondre, et demander toutes les nouvelles politiques dont une partie était passée sous silence par le commandant; mais un signe de Hulot lui imposa silence; et tous les trois ils se mirent à regarder Marche-à-terre.

Ce chouan ne donna pas la moindre marque d'émotion en se voyant sous la surveillance de ces hommes aussi redoutables par leur intelligence que par leur force corporelle. La curiosité des deux officiers, pour lesquels cette sorte de guerre était nouvelle, fut vivement excitée par le commencement d'une affaire qui offrait un intérêt presque romanesque; aussi voulurent-ils en plaisanter; mais, au premier mot qui leur échappa, Hulot les regarda gravement et leur dit — Tonnerre de Dieu! n'allons pas fumer sur le tonneau de poudre, citoyens. C'est s'amuser à porter de l'eau dans un panier que d'avoir du courage hors de propos. — Gérard, dit-il ensuite en se penchant à l'oreille de son adjudant, approchez-vous insensiblement de ce brigand; et au moindre mouvement suspect, tenez-vous prêt à lui passer votre épée au travers du corps. Quant à moi, je vais prendre des mesures pour soutenir la conversation, si nos inconnus veulent bien l'entamer.

Gérard inclina légèrement la tête en signe d'obéissance, puis il se mit à contempler les points de vue de cette vallée avec laquelle on a pu se familiariser; il parut vouloir les examiner plus attentivement et marcha pour ainsi dire sur lui-même et sans affectation; mais on pense bien que le paysage était la dernière chose qu'il observa. De son côté, Marche-à-terre laissa complétement ignorer si la manœuvre de l'officier le mettait en péril; à la manière dont il jouait avec le bout de son fouet, on eût dit qu'il pêchait à la ligne dans le fossé.

Pendant que Gérard essayait ainsi de prendre position devant le chouan, le commandant dit tout bas à Merle : — Donnez dix hommes d'élite à un sergent et allez les poster vous-même au-dessus de nous, à l'endroit du sommet de cette côte où le chemin s'élargit en formant un plateau, et d'où vous apercevrez un bon ruban de queue de la route d'Ernée. Choisissez une place où le chemin ne soit pas flanqué de bois et d'où le sergent puisse surveiller la campagne. Appelez La clef-des-cœurs, il est intelligent. Il n'y a point de quoi rire, je ne donnerais pas un décime de notre peau, si nous ne prenons pas notre bisque.

Pendant que le capitaine Merle exécutait cet ordre avec une promptitude dont l'importance fut comprise, le commandant agita la main droite pour réclamer un profond silence des soldats qui l'entouraient et causaient en jouant. Il ordonna, par un autre geste, de reprendre les armes. Lorsque le calme fut établi, il porta les yeux d'un côté de la route à l'autre, écoutant avec une attention inquiète, comme s'il espérait surprendre quelque bruit étouffé, quelques sons d'armes ou des pas précurseurs de la lutte attendue. Son œil noir et perçant semblait sonder les bois à des profondeurs extraordinaires; mais, ne recueillant aucun indice, il consulta le sable de la route, à la manière des sauvages, pour tâcher de découvrir quelques traces de ces invisibles ennemis dont l'audace lui était connue. Désespéré de ne rien apercevoir qui justifiât ses craintes, il s'avança vers les côtes de la route, en gravit les légères collines avec peine, puis il en parcourut lentement les sommets. Tout à coup, il sentit combien son expérience était utile au salut de sa troupe, et descendit. Son visage devint plus sombre; car, dans ces temps-là, les chefs regrettaient toujours de ne pas garder pour eux seuls la tâche la plus périlleuse.

Les autres officiers et les soldats, ayant remarqué la préoccupation d'un chef dont le caractère leur plaisait et dont la valeur était connue, pensèrent alors que son extrême attention annonçait un danger; mais, incapables d'en soupçonner la gravité, s'ils restèrent immobiles et retinrent presque leur respiration, ce fut par instinct. Semblables à ces chiens qui cherchent à deviner les intentions de l'habile chasseur dont l'ordre est incompréhensible, mais qui lui obéissent ponctuellement, ces soldats regardèrent alternativement la vallée du Couësnon, les bois de la route et la figure sévère de leur commandant, en tâchant d'y lire leur sort. Ils se consultaient des yeux, et plus d'un sourire se répétait de bouche en bouche.

Quand Hulot fit sa grimace, Beau-pied, jeune sergent qui passait pour le bel esprit de la compagnie, dit à voix basse : — Où diable nous sommes-nous donc fourrés pour que ce vieux troupier de Hulot nous fasse une mine si marécageuse, il a l'air d'un conseil de guerre.

Hulot ayant jeté sur Beau-pied un regard sévère, le silence exigé sous les armes régna tout à coup. Au milieu de ce silence solennel, les pas tardifs des conscrits sous les pieds desquels le sable criait sourdement, rendaient un son régulier qui ajoutait une vague émotion à cette anxiété générale. Ce sentiment indéfinissable sera compris seulement de ceux qui, en proie à une attente cruelle, ont senti dans le silence des nuits les larges battements de leur cœur, redoublés par quelque bruit dont le retour monotone semblait leur verser la terreur goutte à goutte. En se replaçant au milieu de la route, le commandant commençait à se demander : — Me trompe-je? Il regardait déjà avec une colère concentrée, qui lui sortait en éclairs par les yeux, le tranquille et stupide Marche-à-terre; mais l'ironie sauvage qu'il sut démêler dans le regard terne du chouan lui persuada de ne pas discontinuer de prendre ses mesures salutaires. En ce moment, après avoir accompli les ordres de Hulot, le capitaine Merle revint auprès de lui. Les muets acteurs de cette scène, semblable à mille autres qui rendirent cette guerre la plus dramatique de toutes, attendirent alors avec impatience de nouvelles impressions, curieux de voir s'illuminer par d'autres manœuvres les points obscurs de leur situation militaire.

— Nous avons bien fait, capitaine, dit le commandant, de mettre à la queue du détachement le petit nombre de patriotes que nous comptons parmi ces réquisitionnaires. Prenez encore une douzaine de bons lurons, à la tête desquels vous mettrez le sous-lieutenant Lebrun, et vous les conduirez rapidement à la queue du détachement; ils appuieront les patriotes qui s'y trouvent, et feront avancer, et vivement, toute la troupe de ces oiseaux-là, afin de la ramasser en deux temps vers la hauteur occupée par les camarades. Je vous attends.

Le capitaine disparut au milieu de la troupe. Le commandant regarda tour à tour quatre hommes intrépides dont l'adresse et l'agilité lui étaient connues, il les appela silencieusement en les désignant du doigt et leur faisant ce signe amical, qui consiste à ramener l'index vers le nez, par un mouvement rapide et répété; ils vinrent.

— Vous avez servi avec moi sous Hoche, leur dit-il, quand nous avons mis à la raison ces brigands qui s'appellent *les Chasseurs du Roi*; vous savez comment ils se cachaient pour canarder les bleus.

A cet éloge de leur savoir-faire, les quatre soldats hochèrent la tête en faisant une moue significative. Ils montraient de ces figures héroïquement martiales, dont l'insouciante résignation annonçait que, depuis la lutte commencée entre la France et l'Europe, leurs idées n'avaient pas dépassé leur giberne en arrière et leur baïonnette en avant. Les lèvres ramassées comme une bourse dont on serre les cordons, ils regardaient leur commandant d'un air attentif et curieux.

— Eh bien! reprit Hulot, qui possédait éminemment l'art de parler la langue pittoresque du soldat, il ne faut pas que de bons lapins comme nous se laissent embêter par des chouans, et il y en a ici, ou je ne me nomme pas Hulot. Vous allez, à vous quatre, battre les deux côtés de cette route. Le détachement va filer le câble. Ainsi, suivez ferme, tâchez de ne pas descendre la garde, et éclairez-moi cela, vivement!

Puis il leur montra les dangereux sommets du chemin. Tous, en guise de remercîment, portèrent le revers de la main devant leurs vieux chapeaux à trois cornes, dont le haut bord, battu par la pluie et affaibli par l'âge, se courbait sur la forme. L'un d'eux, nommé Larose, caporal connu de Hulot, lui dit en faisant sonner son fusil : — On va leur siffler un air de clarinette, mon commandant.

Ils partirent les uns à droite, les autres à gauche. Ce ne fut pas sans une émotion secrète que la compagnie les vit disparaître des deux côtés de la route. Cette anxiété fut partagée par le commandant, qui croyait les envoyer à une mort certaine. Il eut même un frisson involontaire lorsqu'il ne vit plus la pointe de leurs chapeaux. Officiers et soldats écoutèrent le bruit, graduellement affaibli des pas dans les feuilles sèches, avec un sentiment d'autant plus aigu qu'il était caché plus profondément. Il se rencontre à la guerre des scènes où quatre hommes risqués causent plus d'effroi que les milliers de morts étendus à Jemmapes. Ces physionomies militaires ont des expressions si multipliées, si fugitives, que leurs peintres sont obligés d'en appeler aux souvenirs des soldats, et de laisser les esprits pacifiques étudier ces figures si dramatiques, car ces orages, si riches en détails, ne pourraient être complétement décrits sans d'interminables longueurs.

Au moment où les baïonnettes des quatre soldats ne brillèrent plus, le capitaine Merle revenait, après avoir accompli les ordres du commandant avec la rapidité de l'éclair. Hulot, par deux ou trois commandements, mit alors le reste de sa troupe en bataille au milieu du chemin; puis il ordonna de regagner le sommet de la Pèlerine, où stationnait sa petite avant-garde; mais il marcha le dernier et à reculons, afin d'observer les plus légers changements qui surviendraient sur tous les points de cette scène, que la nature avait faite si ravissante, et que l'homme rendait si terrible. Il atteignit l'endroit où Gérard gardait Marche-à-terre, lorsque ce dernier, qui avait suivi, d'un œil indifférent en apparence, toutes les manœuvres du commandant, mais qui regardait alors avec une incroyable intelligence les deux soldats engagés dans les bois situés sur la droite de la route, se mit à siffler trois ou quatre fois, de manière à produire le cri clair et perçant de la chouette.

Les trois célèbres contrebandiers, dont les noms ont déjà été cités, employaient ainsi, pendant la nuit, certaines intonations de ce cri pour s'avertir des embuscades, de leurs dangers, et de tout ce qui les intéressait. De là leur était venu le surnom de *Chuin*, qui signifie chouette ou hibou dans le patois de ce pays. Ce mot corrompu servit à nommer ceux qui, dans la première guerre, imitèrent les allures et les signaux de ces trois frères.

En entendant ce sifflement suspect, le commandant s'arrêta pour regarder fixement Marche-à-terre. Il feignit d'être la dupe de la niaise attitude du chouan, afin de le garder près de lui comme un baromètre qui lui indiquât les mouvements de l'ennemi. Aussi arrêta-t-il la main de Gérard qui s'apprêtait à dépêcher le chouan. Puis il plaça deux soldats à quelques pas de l'espion, et leur ordonna, à haute et intelligible voix, de se tenir prêts à le fusiller au moindre signe qui lui échapperait. Malgré son imminent danger, Marche-à-terre ne laissa paraître aucune émotion. Le commandant, qui l'étudiait, s'apercevant de cette insensibilité, dit à Gérard : — Le serin n'en sait pas long. Ah! ah! il n'est pas facile de lire sur la figure d'un chouan; mais celui-ci s'est trahi par le désir de montrer son intrépidité. Vois-tu, Gérard, s'il avait joué la terreur, j'allais le prendre pour un imbécile. Lui et moi nous aurions fait la paire. J'étais au bout de ma gamme. Oh! nous allons être attaqués! Mais qu'ils viennent, maintenant je suis prêt.

Après avoir prononcé ces paroles à voix basse et d'un air de triomphe, le vieux militaire se frotta les mains, regarda Marche-à-terre d'un air goguenard; puis il se croisa les bras sur la poitrine, resta au milieu du chemin entre ses deux officiers favoris, et attendit le résultat de ses dispositions. Sûr du combat, il contempla ses soldats d'un air calme.

— Oh! il va y avoir du foutreau, dit Beau-pied à voix basse, le commandant s'est frotté les mains.

La situation critique dans laquelle se trouvaient placés le commandant Hulot et son détachement était une de celles où la vie est si réellement mise en jeu, que les hommes d'énergie tiennent à honneur de s'y montrer pleins de sang-froid et libres d'esprit. Là se jugent les hommes en dernier ressort. Aussi le commandant, plus instruit du danger que ses deux officiers, mit-il de l'amour-propre à paraître le plus tranquille. Les yeux tour à tour fixés sur Marche-à-terre, sur le chemin et sur les bois, il n'attendait pas sans angoisse le bruit de la décharge générale des chouans qu'il croyait cachés, comme des lutins, autour de lui; mais sa figure restait impassible. Au moment où tous les yeux des soldats étaient attachés sur les siens, il plissa légèrement ses joues brunes marquées de petite vérole, retroussa fortement sa lèvre droite, cligna des yeux, grimace toujours prise pour un sourire par ses soldats; puis il frappa Gérard sur l'épaule en lui disant : — Maintenant nous voilà calmes, que vouliez-vous me dire tout à l'heure?

— Dans quelle crise nouvelle sommes-nous donc, mon commandant?

— La chose n'est pas neuve, reprit-il à voix basse. L'Europe est toute contre nous, et cette fois elle a beau jeu. Pendant que les directeurs se battent entre eux comme des chevaux sans avoine dans une écurie, et que tout tombe par lambeaux dans leur gouvernement, ils laissent les armées sans secours. Nous sommes abîmés en Italie! Oui, mes amis, nous avons évacué Mantoue à la suite des désastres de la Trébia, et Joubert vient de perdre la bataille de Novi. J'espère que Masséna gardera les défilés de la Suisse envahie par Suwarow. Nous sommes enfoncés sur le Rhin. Le Directoire y a envoyé Moreau. Ce lapin défendra-t-il les frontières?... je le veux bien; mais la coalition finira par nous écraser, et malheureusement le seul général qui puisse nous sauver est au diable, là-bas, en Égypte! Comment reviendrait-il, au surplus? L'Angleterre est maîtresse de la mer.

— L'absence de Bonaparte ne m'inquiète pas, commandant, répondit le jeune adjudant Gérard, chez qui une éducation soignée avait

développé un esprit supérieur. Notre révolution s'arrêterait donc? Ah! nous ne sommes pas seulement chargés de défendre le territoire de la France, nous avons une double mission. Ne devons-nous pas aussi conserver l'âme du pays, ces principes généreux de liberté, d'indépendance, cette raison humaine, réveillée par nos assemblées, et qui gagnera, j'espère, de proche en proche? La France est comme un voyageur chargé de porter une lumière, elle la garde d'une main et se défend de l'autre; si vos nouvelles sont vraies, jamais, depuis dix ans, nous n'aurions été entourés de plus de gens qui cherchent à la souffler. Doctrines et pays, tout est près de périr.

— Hélas oui! dit en soupirant le commandant Hulot. Ces polichinelles de directeurs ont su se brouiller avec tous les hommes qui pouvaient bien mener la barque. Bernadotte, Carnot, tout, jusqu'au citoyen Talleyrand, nous a quittés. Bref, il ne reste plus qu'un seul bon patriote, l'ami Fouché qui tient tout par la police; voilà un homme! Aussi est-ce lui qui m'a fait prévenir à temps de cette insurrection. Encore nous voilà pris, j'en suis sûr, dans quelque traquenard.

— Oh! si l'armée ne se mêle pas un peu de notre gouvernement, dit Gérard, les avocats nous remettront plus mal que nous ne l'étions avant la Révolution. Est-ce que ces chafouins-là s'entendent à commander!

— J'ai toujours peur, reprit Hulot, d'apprendre qu'ils traitent avec les Bourbons. Tonnerre de Dieu! s'ils s'entendaient, dans quelle passe nous serions ici, nous autres!

— Non, non, commandant; nous n'en viendrons pas là, dit Gérard. L'armée, comme vous le dites, élèvera la voix, et, pourvu qu'elle ne prenne pas ses expressions dans le vocabulaire de Pichegru, j'espère que nous ne nous serons pas hachés pendant dix ans pour, après tout, faire pousser du lin et le voir filer à d'autres.

— Oh! oui, s'écria le commandant, il nous en a furieusement coûté pour changer de costume.

— Eh bien! dit le capitaine Merle, agissons toujours ici en bons patriotes, et tâchons d'empêcher nos chouans de communiquer avec la Vendée; car, s'ils s'entendent et que l'Angleterre s'en mêle, cette fois je ne répondrais pas du bonnet de la République, une et indivisible.

Là, le cri de la chouette, qui se fit entendre à une distance assez éloignée, interrompit la conversation. Le commandant, plus inquiet, examina derechef Marche-à-terre, dont la figure impassible ne donnait, pour ainsi dire, pas signe de vie. Les conscrits, rassemblés par un officier, étaient réunis comme un troupeau de bétail au milieu de la route, à trente pas environ de la compagnie en bataille. Puis, derrière eux, à dix pas, se trouvaient les soldats et les patriotes commandés par le lieutenant Lebrun. Le commandant jeta les yeux sur cet ordre de bataille, et regarda une dernière fois le piquet d'hommes postés en avant sur la route. Content de ses dispositions, il se retournait pour ordonner de se mettre en marche, lorsqu'il aperçut les cocardes tricolores des deux soldats qui revenaient après avoir fouillé les bois situés sur la gauche. Le commandant, ne voyant point reparaître les deux éclaireurs de droite, voulut attendre leur retour.

— Peut-être est-ce de là que la bombe va partir, dit-il à ses deux officiers en leur montrant le bois où ses deux enfants perdus étaient comme ensevelis.

Pendant que les deux tirailleurs lui faisaient une espèce de rapport, Hulot cessa de regarder Marche-à-terre. Le chouan se mit alors à siffler vivement, de manière à faire retentir son cri à une distance prodigieuse; puis, avant qu'aucun de ses surveillants ne l'eût même couché en joue, il leur avait appliqué un coup de fouet qui les renversa sur la berme. Aussitôt des cris, ou plutôt des hurlements sauvages surprirent les républicains. Une décharge terrible, partie du bois qui surmontait le talus où le chouan s'était assis, abattit sept ou huit soldats. Marche-à-terre, sur lequel cinq ou six hommes tirèrent sans l'atteindre, disparut dans le bois après avoir grimpé le talus avec la rapidité d'un chat sauvage; ses sabots roulèrent dans le fossé, et il lui fut aisé de lui voir alors aux pieds les gros souliers ferrés que portaient habituellement les chasseurs du roi.

Aux premiers cris jetés par les chouans, tous les conscrits sautèrent dans le bois à droite, semblables à ces troupes d'oiseaux qui s'envolent à l'approche d'un voyageur.

— Feu sur ces mâtins-là! cria le commandant.

La compagnie tira sur eux; mais les conscrits avaient su se mettre tous à l'abri de cette fusillade en s'adossant à des arbres; et, avant que les armes eussent été rechargées, ils avaient disparu.

— Décrétez donc des légions départementales, hein? dit Hulot à Gérard. Il faut être bête comme un Directoire pour vouloir compter sur la réquisition de ce pays-ci. Les assemblées feraient mieux de ne pas nous voter tant d'habits, d'argent, de munitions, et de nous en donner.

— Voilà des crapauds qui aiment mieux leurs galettes que le pain de munition, dit Beau-pied, le *malin* de la compagnie.

A ces mots, des huées et des éclats de rire, partis du sein de la troupe républicaine, honnirent les déserteurs; mais le silence se rétablit tout à coup. Les soldats virent descendre péniblement du talus les deux chasseurs que le commandant avait envoyés battre les bois de la droite. Le moins blessé des deux soutenait son camarade, qui abreuvait le terrain de son sang. Les deux pauvres soldats étaient parvenus à moitié de la pente lorsque Marche-à-terre montra sa face hideuse; il ajusta si bien les deux bleus qu'il les acheva d'un seul coup, et ils roulèrent pesamment dans le fossé. A peine avait-on vu sa grosse tête que trente canons de fusils se levèrent; mais, semblable à une figure fantasmagorique, il avait disparu derrière les fatales touffes de genêts. Ces événements, qui exigent tant de mots, se passèrent en un moment; puis, en un moment aussi, les patriotes et les soldats de l'arrière-garde rejoignirent le reste de l'escorte.

— En avant! s'écria Hulot.

La compagnie se porta rapidement à l'endroit élevé et découvert où le piquet avait été placé. Là, le commandant mit la compagnie en bataille; mais il n'aperçut aucune démonstration hostile de la part des chouans, et crut que la délivrance des conscrits était le seul but de cette embuscade.

— Leurs cris, dit-il à ses deux amis, m'annoncent qu'ils ne sont pas nombreux. Marchons au pas accéléré, nous atteindrons peut-être Ernée sans les avoir sur le dos.

Ces mots furent entendus d'un conscrit patriote, qui sortit des rangs et se présenta devant Hulot.

— Mon général, dit-il, j'ai déjà fait cette guerre-là en contre-chouan. Peut-on vous toucher deux mots?

— C'est un avocat, cela se croit toujours à l'audience, dit le commandant à l'oreille de Merle. — Allons, plaide, répondit-il au jeune Fougerais.

— Mon commandant, les chouans ont sans doute apporté des armes aux hommes avec lesquels ils viennent de se recruter. Or, si nous levons la semelle devant eux, ils iront nous attendre à chaque coin de bois, et nous tueront jusqu'au dernier avant que nous arrivions à Ernée. Il faut plaider, comme tu le dis, mais avec des cartouches. Pendant l'escarmouche, qui durera encore plus de temps que tu ne le crois, l'un de mes camarades ira chercher la garde nationale et les compagnies franches de Fougères. Quoique nous ne soyons que des conscrits, tu verras alors si nous sommes de la race des corbeaux.

— Tu crois donc les chouans bien nombreux?

— Juges-en toi-même, citoyen commandant!

Il amena Hulot à un endroit du plateau où le sable avait été remué comme avec un râteau; puis, après le lui avoir fait remarquer, il le conduisit assez avant dans un sentier où ils virent les vestiges du passage d'un grand nombre d'hommes. Les feuilles y étaient empreintes dans la terre battue.

— Ceux-là sont les gars de Vitré, dit le Fougerais; ils sont allés se joindre aux Bas-Normands.

— Comment te nommes-tu, citoyen? demanda Hulot.

— Gudin, mon commandant.

— Eh bien! Gudin, je te fais caporal de tes bourgeois. Tu m'as l'air d'un homme solide. Je te charge de choisir celui de tes camarades qu'il faut envoyer à Fougères. Tu te tiendras à côté de moi. D'abord, va avec tes réquisitionnaires prendre les fusils, les gibernes et les habits de nos pauvres camarades que ces brigands viennent de coucher dans le chemin. Vous ne resterez pas ici à manger des coups de fusil sans en rendre.

Les intrépides Fougerais allèrent chercher la dépouille des morts, et la compagnie entière les protégea par un feu bien nourri dirigé sur le bois de manière qu'ils réussirent à dépouiller les morts sans perdre un seul homme.

— Ces Bretons-là, dit Hulot à Gérard, feront de fameux fantassins, si jamais la gamelle leur va.

L'émissaire de Gudin partit en courant par un sentier détourné dans les bois de gauche. Les soldats, occupés à visiter leurs armes, s'apprêtèrent au combat; le commandant les passa en revue, leur sourit, alla se planter à quelques pas en avant avec ses deux officiers favoris, et attendit de pied ferme l'attaque des chouans. Le silence régna de nouveau pendant un instant, mais il ne fut pas de longue durée. Trois cents chouans, dont les costumes étaient identiques avec ceux des réquisitionnaires, débouchèrent par les bois de la droite et vinrent sans ordre, en poussant de véritables hurlements, occuper toute la route devant le faible bataillon des bleus. Le commandant rangea ses soldats en deux parties égales, qui présentaient chacune un front de dix hommes. Il plaça au milieu de ces deux troupes ses douze réquisitionnaires équipés en toute hâte, et se mit à leur tête. Cette petite armée était protégée par deux ailes de vingt-cinq hommes chacune, qui manœuvrèrent sur les deux côtés du chemin sous les ordres de Gérard et de Merle. Ces deux officiers devaient prendre à propos les chouans en flanc et les empêcher de *s'égailler*.

Ce mot du patois de ces contrées exprime l'action de se répandre dans la campagne, où chaque paysan allait se poster de manière à tirer les bleus sans danger; les troupes républicaines ne savaient plus alors où prendre leurs ennemis.

Ces dispositions, ordonnées par le commandant avec la rapidité voulue en cette circonstance, communiquèrent sa confiance aux soldats, et tous marchèrent en silence sur les chouans. Au bout de quelques

minutes exigées par la marche des deux corps l'un vers l'autre, il se fit une décharge à bout portant qui répandit la mort dans les deux troupes. En ce moment, les deux ailes républicaines auxquelles les chouans n'avaient pu rien opposer, arrivèrent sur leurs flancs, et, par une fusillade vive et serrée, semèrent la mort et le désordre au milieu de leurs ennemis. Cette manœuvre rétablit presque l'équilibre numérique entre les deux partis. Mais le caractère des chouans comportait une intrépidité et une constance à toute épreuve; ils ne bougèrent pas, leur perte ne les ébranla point, ils se serrèrent et tâchèrent d'envelopper la petite troupe noire et bien alignée des bleus, qui tenait si peu d'espace qu'elle ressemblait à une reine d'abeilles au milieu d'un essaim. Il s'engagea donc un de ces combats horribles où le bruit de la mousqueterie, rarement entendu, est remplacé par le cliquetis de ces luttes à armes blanches pendant lesquelles on se bat corps à corps, et où, à courage égal, le nombre décide de la victoire. Les chouans l'auraient emporté de prime abord si les deux ailes, commandées par Merle et Gérard, n'avaient réussi à opérer deux ou trois décharges qui prirent en écharpe la queue de leurs ennemis. Les bleus de ces deux ailes auraient dû rester dans leurs positions et continuer ainsi d'ajuster avec adresse leurs terribles adversaires; mais, animés par la vue des dangers que courait cet héroïque bataillon de soldats alors complétement entouré par les chasseurs du roi, ils se jetèrent sur la route comme des furieux, la baïonnette en avant, et rendirent la partie plus égale pour quelques instants. Les deux troupes se livrèrent alors à un acharnement aiguisé par toute la fureur et la cruauté de l'esprit de parti qui firent de cette guerre une exception. Chacun, attentif à son danger, devint silencieux. La scène fut sombre et froide comme la mort. Au milieu de ce silence, on n'entendait, à travers le cliquetis des armes et le grincement du sable sous les pieds, que les exclamations sourdes et graves échappées à ceux qui, blessés grièvement ou mourants, tombaient à terre. Au sein du parti républicain, les douze réquisitionnaires défendaient avec un tel courage le commandant, occupé à donner des avis et des ordres multipliés, que plus d'une fois deux ou trois soldats crièrent : — Bravo! les recrues.

Hulot, impassible et l'œil à tout, remarqua bientôt parmi les chouans un homme qui entouré comme lui d'une troupe d'élite, devait être le chef. Il lui parut nécessaire de bien connaître cet officier; mais il fit à plusieurs reprises de vains efforts pour en distinguer les traits que lui dérobaient toujours les bonnets rouges et les chapeaux à grands bords. Seulement il aperçut Marche-à-terre qui, placé à côté de son général, répétait les ordres d'une voix rauque, et dont la carabine ne restait jamais inactive. Le commandant s'impatienta de cette contrariété renaissante. Il mit l'épée à la main, anima ses réquisitionnaires, chargea sur le centre des chouans avec une telle furie qu'il troua leur masse et put entrevoir le chef, dont malheureusement la figure était entièrement cachée par un grand feutre à cocarde blanche. Mais l'inconnu, surpris d'une si audacieuse attaque, fit un mouvement rétrograde en relevant son chapeau avec brusquerie; alors il fut permis à Hulot de prendre à la hâte le signalement de ce personnage.

Ce jeune chef, auquel Hulot ne donna pas plus de vingt-cinq ans, portait une veste de chasse en drap vert. Sa ceinture blanche contenait des pistolets. Ses gros souliers étaient ferrés comme ceux des chouans. Des guêtres de chasseur montant jusqu'aux genoux et s'adaptant à une culotte de coutil très-grossier complétaient ce costume qui laissait voir une taille moyenne, mais svelte et bien prise. Furieux de voir les bleus arrivés jusqu'à sa personne, il abaissa son chapeau et s'avança vers eux; mais il fut promptement entouré par Marche-à-terre et par quelques chouans alarmés. Hulot crut apercevoir, à travers les intervalles laissés par les têtes qui se pressaient autour de ce jeune homme, un large cordon rouge sur une veste entr'ouverte. Les yeux du commandant, attirés d'abord par cette royale décoration, alors complétement oubliée, se portèrent soudain sur un visage qu'il perdit bientôt de vue, forcé par les accidents du combat de veiller à la sûreté et aux évolutions de sa petite troupe. Aussi, à peine vit-il des yeux étincelants dont la couleur lui échappa, des cheveux blonds et des traits assez délicats, brunis par le soleil. Cependant il fut frappé de l'éclat d'un cou nu dont la blancheur était rehaussée par une cravate noire, lâche et négligemment nouée. L'attitude fougueuse et animée du jeune chef était militaire, à la manière de ceux qui veulent dans un combat une certaine poésie de convention. Sa main bien gantée agitait en l'air une épée qui flamboyait au soleil. Sa contenance accusait tout à la fois de l'élégance et de la force. Son exaltation consciencieuse, relevée encore par les charmes de la jeunesse, par des manières distinguées, faisait de cet émigré une gracieuse image de la noblesse française; il contrastait vivement avec Hulot, qui, à quatre pas de lui, offrait à son tour une image vivante de cette énergique République pour laquelle ce vieux soldat combattait, et dont la figure sévère, l'uniforme bleu à revers rouges usés, les épaulettes noircies et pendant derrière les épaules, peignaient si bien les besoins et le caractère.


Le Gars

La pose gracieuse et l'expression du jeune homme n'échappèrent pas à Hulot, qui s'écria en voulant le joindre : — Allons, danseur d'opéra, avance donc que je te démolisse.

Le chef royaliste, courroucé de son désavantage momentané, s'avança par un mouvement de désespoir; mais, au moment où ses gens le virent se hasardant ainsi, tous se ruèrent sur les bleus. Soudain une voix douce et claire domina le bruit du combat : — Ici saint Lescure est mort! Ne le vengerez-vous pas?

A ces mots magiques, l'effort des chouans devint terrible, et les soldats de la république eurent grande peine à se maintenir, sans rompre leur petit ordre de bataille.

— Si ce n'était pas un jeune homme, se disait Hulot en rétrogradant pied à pied, nous n'aurions pas été attaqués. A-t-on jamais vu les chouans livrant bataille? Mais tant mieux, on ne nous tuera pas comme des chiens le long de la route. Puis, élevant la voix de manière à faire retentir les bois :

— Allons, vivement, mes lapins! Allons-nous nous laisser *embêter* par des brigands?

Le verbe par lequel nous remplaçons ici l'expression dont se servit le brave commandant n'en est qu'un faible équivalent; mais les vétérans sauront y substituer le véritable, qui certes est d'un plus haut goût soldatesque.

— Gérard, Merle, reprit le commandant, rappelez vos hommes, formez-les en bataillon, reformez-vous en arrière, tirez sur ces chiens-là, et finissons-en.

L'ordre de Hulot fut difficilement exécuté; car, en entendant la voix de son adversaire, le jeune chef s'écria: — Par sainte Anne d'Auray, ne les lâchez pas! égaillez-vous, mes gars.

Quand les deux ailes commandées par Merle et Gérard se séparèrent du gros de la mêlée, chaque petit bataillon fut alors suivi par des chouans obstinés et bien supérieurs en nombre. Ces vieilles peaux de biques entourèrent de toutes parts les soldats de Merle et de Gérard, en poussant de nouveau leurs cris sinistres et pareils à des hurlements.

— Taisez-vous donc, *messieurs*, on ne s'entend pas tuer! s'écria Beau-pied.

Cette plaisanterie ranima le courage des bleus. Au lieu de se battre sur un seul point, les républicains se défendirent sur trois endroits différents du plateau de la Pèlerine, et le bruit de la fusillade éveilla tous les échos de ces vallées naguère si paisibles. La victoire aurait pu rester indécise pendant des heures entières, ou la lutte se serait terminée faute de combattants. Bleus et chouans déployaient une égale valeur. La furie allait croissant de part et d'autre, lorsque dans le lointain un tambour résonna faiblement; et, d'après la direction du bruit, le corps qu'il annonçait devait traverser la vallée de Couësnon.

— C'est la garde nationale de Fougères! s'écria Gudin d'une voix forte, Vannier l'aura rencontrée.

A cette exclamation, qui parvint à l'oreille du jeune chef des chouans et de son féroce aide de camp, les royalistes firent un mouvement rétrograde, que réprima bientôt un cri bestial jeté par Marche-à-terre. Sur deux ou trois ordres donnés à voix basse par le chef et transmis par Marche-à-terre aux chouans en bas-breton, ils opérèrent leur retraite avec une habileté qui déconcerta les républicains et même leur commandant. Au premier ordre, les plus valides des chouans se mirent en ligne et présentèrent un front respectable, derrière lequel les blessés et le reste des leurs se retirèrent pour charger leurs fusils; puis tout à coup, avec cette agilité dont l'exemple a déjà été donné par Marche-à-terre, les blessés gagnèrent le haut de l'éminence qui flanquait la route à droite, et y furent suivis par la moitié des chouans, qui la gravirent lestement pour en occuper le sommet, en ne montrant plus aux bleus que leurs têtes énergiques. Là, ils se firent un rempart des arbres, et dirigèrent les canons de leurs fusils sur le reste de l'escorte, qui, d'après les commandements réitérés de Hulot, s'était rapidement mis en ligne, afin d'opposer sur la route un front égal à celui des chouans. Ceux-ci reculèrent lentement et défendirent le terrain en pivotant de manière à se ranger sous le feu de leurs camarades. Quand ils atteignirent le fossé qui bordait la route, ils grimpèrent à leur tour le talus élevé dont la lisière était occupée par les leurs, en essuyant bravement le feu des républicains qui les fusillèrent avec assez d'adresse pour joncher de corps le fossé. Les gens qui couronnaient l'escarpement répondirent par un feu non moins meurtrier. En ce moment, la garde nationale de Fougères arriva sur le lieu du combat au pas de course, et sa présence termina l'affaire. Les gardes nationaux et quelques soldats échauffés dépassaient déjà la berme de la route pour s'engager dans les bois; mais le commandant leur cria de sa voix martiale: — Voulez-vous vous faire démolir là-bas?

Ils rejoignirent alors le bataillon de la République, à qui le champ de bataille était resté non sans de grandes pertes. Tous les vieux chapeaux furent mis au bout des baïonnettes, les fusils se hissèrent, et les soldats crièrent unanimement, et à deux reprises: Vive la République! Les blessés eux-mêmes, assis sur l'accotement de la route, partagèrent cet enthousiasme, et Hulot pressa la main de Gérard en lui disant: — Hein! voilà ce qui s'appelle des lapins?

Merle fut chargé d'ensevelir les morts dans un ravin de la route. D'autres soldats s'occupèrent du transport des blessés. Les charrettes et les chevaux des fermes voisines furent mis en réquisition, et l'on s'empressa d'y placer les camarades souffrants sur les dépouilles des morts. Avant de partir, la garde nationale de Fougères remit à Hulot un chouan dangereusement blessé qu'elle avait pris au bas de la côte abrupte par où s'échappèrent les chouans, et où il avait roulé, trahi par ses forces expirantes.

— Merci de votre coup de main, citoyens, dit le commandant. Tonnerre de Dieu! sans vous, nous pouvions passer un rude quart d'heure. Prenez garde à vous! la guerre est commencée. Adieu, mes braves. Puis, Hulot se tournant vers le prisonnier: — Quel est le nom de ton général? lui demanda-t-il.

— Le Gars.

— Qui? Marche-à-terre?

— Non, le Gars.

— D'où le Gars est-il venu?

A cette question, le chasseur du roi, dont la figure rude et sauvage était abattue par la douleur, garda le silence, prit son chapelet et se mit à réciter des prières.

— Le Gars est sans doute ce jeune ci-devant à cravate noire? Il a été envoyé par le tyran et ses alliés Pitt et Cobourg.

A ces mots, le chouan, qui n'en savait pas si long, releva fièrement la tête: — Envoyé par Dieu et le roi! Il prononça ces paroles avec une énergie qui épuisa ses forces. Le commandant vit qu'il était difficile de questionner un homme mourant dont toute la contenance trahissait un fanatisme obscur, et détourna la tête en fronçant le sourcil. Deux soldats, amis de ceux que Marche-à-terre avait si brutalement dépêchés d'un coup de fouet sur l'accotement de la route, car ils y étaient morts, se reculèrent de quelques pas, ajustèrent le chouan, dont les yeux fixes ne se baissèrent pas devant les canons dirigés sur lui, le tirèrent à bout portant, et il tomba. Lorsque les



Insensiblement elle tomba dans une profonde rêverie. — PAGE 11.

soldats s'approchèrent pour dépouiller le mort, il cria fortement encore : — Vive le roi !

— Oui, oui, sournois, dit La-clef-des-cœurs, va-t'en manger de la galette chez ta bonne Vierge. Ne vient-il pas nous crier au nez vive le tyran, quand on le croit frit !

— Tenez, mon commandant, dit Beau-pied, voici les papiers du brigand.

— Oh ! oh ! s'écria La-clef-des-cœurs, venez donc voir ce fantassin du bon Dieu qui a des couleurs sur l'estomac.

Hulot et quelques soldats vinrent entourer le corps entièrement nu du chouan, et ils aperçurent sur sa poitrine une espèce de tatouage de couleur bleuâtre qui représentait un cœur enflammé. C'était le signe de ralliement des initiés de la confrérie du *Sacré-Cœur*. Au-dessous de cette image Hulot put lire : *Marie Lambrequin*, sans doute le nom du chouan.

— Tu vois bien, La-clef-des-cœurs ! dit Beau-pied. Eh bien, tu resterais cent décades sans deviner à quoi sert ce fourniment-là.

— Est-ce que je me connais aux uniformes du pape ! répliqua La-clef-des-cœurs.

— Méchant pousse-caillou, tu ne t'instruiras donc jamais? reprit Beau-pied. Comment ne vois-tu pas qu'on a promis à ce coco-là qu'il ressusciterait, et qu'il s'est peint le gésier pour se reconnaître.

A cette saillie, qui n'était pas sans fondement, Hulot lui-même ne put s'empêcher de partager l'hilarité générale. En ce moment Merle avait achevé de faire ensevelir les morts, et les blessés avaient été, tant bien que le mal, arrangés dans deux charrettes par leurs camarades. Les autres soldats, rangés d'eux-mêmes sur deux files le long de ces ambulances improvisées, descendaient le revers de la montagne qui regarde le Maine, et d'où l'on aperçoit la belle vallée de la Pèlerine, rivale de celle du Couësnon. Hulot, accompagné de ses deux amis, Merle et Gérard, suivit alors lentement ses soldats, en souhaitant d'arriver sans malheur à Ernée, où les blessés devaient trouver des secours. Ce combat, presque ignoré au milieu des grands événements qui se préparaient en France, prit le nom du lieu où il fut livré. Cependant il obtint quelque attention dans l'Ouest, dont les habitants occupés de cette seconde prise d'armes y remarquèrent un changement dans la manière dont les chouans recommençaient la guerre. Autrefois ces gens-là n'eussent pas attaqué des détachements si considérables. Selon les conjectures de Hulot, le jeune royaliste qu'il avait aperçu devait être le Gars, nouveau général envoyé en France par les princes, et qui, selon la coutume des chefs royalistes, cachait son titre et son nom sous un de ces sobriquets appelés *noms de guerre*. Cette circonstance rendait le commandant aussi inquiet après sa triste victoire qu'au moment où il soupçonna l'embuscade, il se retourna à plusieurs reprises pour contempler le plateau de la Pèlerine qu'il laissait derrière lui, et d'où arrivait encore, par intervalles, le son étouffé des tambours de la garde nationale qui descendait dans la vallée de Couësnon en même temps que les bleus descendaient dans la vallée de la Pèlerine.

— Y a-t-il un de vous, dit-il brusquement à ses deux amis, qui puisse deviner le motif de l'attaque des chouans? Pour eux, les coups de fusil sont un commerce, et je ne vois pas encore ce qu'ils gagnent à ceux-ci. Ils auront au moins perdu cent hommes, et nous, ajouta-t-il en retroussant sa joue droite et clignant des yeux pour sourire, nous n'en avons pas perdu soixante. Tonnerre de Dieu ! je ne comprends pas la spéculation. Les drôles pouvaient bien se dispenser de nous attaquer, nous aurions passé comme des lettres à la poste, et je ne vois pas à quoi leur a servi de trouer nos hommes. Et il montra par un geste triste les deux charrettes de blessés. — Ils auront peut-être voulu nous dire bonjour, ajouta-t-il.

— Mais, mon commandant, ils y ont gagné nos cent cinquante serins, répondit Merle.

— Les réquisitionnaires auraient sauté comme des grenouilles dans le bois que nous ne serions pas allés les y repêcher, surtout après avoir essuyé une bordée, répliqua Hulot. — Non, non, reprit-il, il y a quelque chose là-dessous. Il se retourna encore vers la Pèlerine. — Tenez, s'écria-t-il, voyez !

Quoique les trois officiers fussent déjà éloignés de ce fatal plateau, leurs yeux exercés reconnurent facilement Marche-à-terre et quelques chouans qui l'occupaient de nouveau.

— Allez au pas accéléré ! cria Hulot à sa troupe, ouvrez le compas et faites marcher vos chevaux plus vite que ça. Ont-ils les jambes gelées? Ces bêtes-là seraient-elles aussi des Pitt et Cobourg?

Ces paroles imprimèrent à la petite troupe un mouvement rapide.

— Quant au mystère dont l'obscurité me paraît difficile à percer, Dieu veuille, mes amis, dit-il aux deux officiers, qu'il ne se débrouille point par des coups de fusil à Ernée. J'ai bien peur d'apprendre que la route de Mayenne nous est encore coupée par les sujets du roi.

Le problème de stratégie qui hérissait la moustache du commandant Hulot ne causait pas, en ce moment, une moins vive inquiétude aux gens qu'il avait aperçus sur le sommet de la Pèlerine. Aussitôt que le bruit du tambour de la garde nationale fougeraise n'y retentit plus, et que Marche-à-terre eut aperçu les bleus au bas de la longue rampe qu'ils avaient descendue, il fit entendre gaiement le cri de la chouette, et les chouans reparurent, mais moins nombreux. Plusieurs d'entre eux étaient sans doute occupés à placer les blessés dans le village de la Pèlerine, situé sur le revers de la montagne qui regarde la vallée de Couësnon. Deux ou trois chefs des chasseurs du roi vinrent auprès de Marche-à-terre.

A quatre pas d'eux, le jeune noble, assis sur une roche de granit, semblait absorbé dans les nombreuses pensées excitées par les difficultés que son entreprise présentait déjà. Marche-à-terre fit avec sa main une espèce d'auvent au-dessus de son front pour se garantir les yeux de l'éclat du soleil, et contempla tristement la route que suivaient les républicains à travers la vallée de la Pèlerine. Ses petits yeux noirs et perçants essayaient de découvrir ce qui se passait sur l'autre rampe, à l'horizon de la vallée.

— Les bleus vont intercepter le courrier, dit d'une voix farouche celui des chefs qui se trouvait le plus près de Marche-à-terre.

— Par sainte Anne d'Auray ! reprit un autre, pourquoi nous as-tu fait battre? Était-ce pour sauver ta peau?

Marche-à-terre lança sur le questionneur un regard comme venimeux et frappa le sol de sa lourde carabine.

— Suis-je le chef? demanda-t-il. Puis après une pause : — Si vous vous étiez battus tous comme moi, pas un de ces bleus-là n'aurait échappé, reprit-il en montrant les restes du détachement de Hulot. Peut-être, la voiture serait-elle alors arrivée jusqu'ici.

— Crois-tu, reprit un troisième, qu'ils penseraient à l'escorter ou à la retenir, si nous les avions laissés passer tranquillement? Tu as voulu sauver ta peau de chien, parce que tu ne croyais pas les bleus en route. — Pour la santé de son groin, ajouta l'orateur en se tournant vers les autres, il nous a fait saigner, et nous perdrons encore vingt mille francs de bon or...

— Groin toi-même ! s'écria Marche-à-terre en se reculant de trois pas et ajustant son agresseur. Ce n'est pas les bleus que tu hais, c'est l'or que tu aimes. Tiens, tu mourras sans confession, vilain damné qui n'as pas communié cette année.

Cette insulte irrita le chouan au point de le faire pâlir, et un sourd grognement sortit de sa poitrine pendant qu'il se mit en mesure d'ajuster Marche-à-terre. Le jeune chef s'élança entre eux, il leur fit tomber les armes des mains en frappant leurs carabines avec le canon de la sienne ; puis il demanda l'explication de cette dispute, car la conversation avait été tenue en bas-breton, idiome qui ne lui était pas très-familier.

— Monsieur le marquis, dit Marche-à-terre en achevant son discours, c'est d'autant plus mal à eux de m'en vouloir, que j'ai laissé en arrière Pille-miche qui saura peut-être sauver la voiture des griffes des voleurs.

Et il montra les bleus, qui pour ces fidèles serviteurs de l'autel et du trône étaient tous les assassins de Louis XVI et des brigands.

— Comment ! s'écria le jeune homme en colère, c'est donc pour arrêter une voiture que vous restez encore ici, lâches qui n'avez pu remporter une victoire dans le premier combat où j'ai commandé ! Mais comment triompherait-on avec de semblables intentions? Les défenseurs de Dieu et du roi sont-ils donc des pillards? Par sainte Anne d'Auray ! nous avons à faire la guerre à la République et non aux diligences. Ceux qui désormais se rendront coupables d'attaques si honteuses ne recevront pas l'absolution et ne profiteront pas des faveurs réservées aux braves serviteurs du roi.

Un sourd murmure s'éleva du sein de cette troupe. Il était facile de voir que l'autorité du nouveau chef, si difficile à établir sur ces hordes indisciplinées, allait être compromise. Le jeune homme, auquel ce mouvement n'avait pas échappé, cherchait déjà à sauver l'honneur du commandement, lorsque le trot d'un cheval retentit au milieu du silence. Toutes les têtes se tournèrent dans la direction présumée du personnage qui survenait. C'était une jeune femme assise en travers sur un petit cheval breton, qu'elle mit au galop pour arriver promptement auprès de la troupe des chouans en y apercevant le jeune homme.

— Qu'avez-vous donc? demanda-t-elle en regardant tour à tour les chouans et leur chef.

— Croiriez-vous, madame, qu'ils attendent la correspondance de Mayenne à Fougères, dans l'intention de la piller, quand nous venons d'avoir, pour délivrer nos gars de Fougères, une escarmouche qui nous a coûté beaucoup d'hommes sans que nous ayons pu détruire les bleus.

— Eh bien ! où est le mal? demanda la jeune dame à laquelle un tact naturel aux femmes révéla le secret de la scène. Vous avez perdu des hommes, nous n'en manquerons jamais. Le courrier porte de l'argent, sans doute nous en manquerons toujours ! Nous enterrerons nos hommes qui iront au ciel, et nous prendrons l'argent qui ira dans les poches de tous ces braves gens. Où est la difficulté?

Ce discours eut la vertu de faire sourire les chouans.

— N'y a-t-il donc rien là-dedans qui vous fasse rougir? demanda le jeune homme à voix basse. Êtes-vous donc dans un tel besoin d'argent qu'il vous faille en prendre sur les routes?

— J'en suis tellement affamée, marquis, que je mettrais, je crois,

on cœur en gage s'il n'était pas pris, dit-elle en lui souriant avec quetterie. Mais d'où venez-vous donc, pour croire que vous vous rvirez des chouans sans leur laisser piller par-ci par-là quelques eus? Ne savez-vous pas le proverbe : *Voleur comme une chouette?* , qu'est-ce qu'un chouan? D'ailleurs, dit-elle en élevant la voix, est-ce pas une action juste? Les bleus n'ont-ils pas pris tous les ens de l'Eglise et les nôtres, et ne nous faut-il pas d'ailleurs des unitions?

Un autre murmure, bien différent du grognement par lequel les ouans avaient répondu au marquis, accueillit ces paroles. Le jeune mme, dont le front se rembrunissait, prit alors la jeune dame à rt et lui dit avec la vive bouderie d'un homme bien élevé : — Ces essieurs viendront-ils à la Vivetière au jour fixé?

— Oui, dit-elle, tous, l'Intimé, Grand-Jacques et peut-être Ferdinand.

— Permettez donc que j'y retourne; car je ne saurais sanctionner tels brigandages par ma présence. Oui, madame, j'ai dit brigandages. Il y a de la noblesse à être volé, mais...

— Eh bien! dit-elle en l'interrompant, j'aurai votre part, et je vous mercie de me l'abandonner. Ce surplus de prise me fera grand en. Ma mère a tellement tardé à m'envoyer de l'argent, que je suis désespoir.

— Adieu, s'écria le marquis.

Et il disparut; mais la jeune dame courut vivement après lui.

— Pourquoi ne restez-vous pas avec moi? demanda-t-elle en lui nçant le regard à demi despotique, à demi caressant, par lequel s femmes qui ont des droits au respect d'un homme savent si bien primer leurs désirs.

— N'allez-vous pas piller la voiture?

— Piller! reprit-elle, quel singulier terme! Laissez-moi vous expliquer...

— Rien, dit-il en lui prenant les mains et les lui baisant avec la lanterie superficielle d'un courtisan. — Ecoutez-moi, reprit-il après ne pause, si je demeurais là pendant la capture de cette diligence, es gens me tueraient, car je les...

— Vous ne les tueriez pas, reprit-elle vivement, car ils vous lieient les mains avec les égards dus à votre rang; et, après avoir vé sur les républicains une contribution nécessaire à leur équipeent, à leur subsistance, à des achats de poudre, ils vous obéiraient veuglément.

— Et vous voulez que je commande ici? Si ma vie est nécessaire la cause que je défends, permettez-moi de sauver l'honneur de on pouvoir. En me retirant, je puis ignorer cette lâcheté. Je reendrai pour vous accompagner.

Et il s'éloigna rapidement. La jeune dame écouta le bruit des pas vec un sensible déplaisir. Quand le bruissement des feuilles séchées it insensiblement cessé, elle resta comme interdite, puis elle rent en grande hâte vers les chouans. Elle laissa brusquement échaper un geste de dédain, et dit à Marche-à-terre, qui l'aidait à descendre de cheval : — Ce jeune homme-là voudrait pouvoir faire une uerre régulière à la République!... ah bien! encore quelques jours, il changera d'opinion. — Comme il m'a traitée! se dit-elle après ne pause.

Elle s'assit sur la roche qui avait servi de siége au marquis, et atndit en silence l'arrivée de la voiture. Ce n'était pas un des moinres phénomènes de l'époque, que cette jeune dame noble jetée par violentes passions dans la lutte des monarchies contre l'esprit du ècle, et poussée par la vivacité de ses sentiments à des actions ont pour ainsi dire elle n'était pas complice; semblable en cela à nt d'autres qui furent entraînées par une exaltation souvent fertile n grandes choses. Comme elle, beaucoup de femmes jouèrent des ôles ou héroïques ou blâmables dans cette tourmente. La cause oyaliste ne trouva pas d'émissaires ni plus dévoués ni plus actifs que es femmes, mais aucune des héroïnes de ce parti ne paya les erurs du dévouement, ou le malheur de ces situations interdites à ur sexe, par une expiation aussi terrible que le fut le désespoir de ette dame, lorsque, assise sur le granit de la route, elle ne put reuser son admiration au noble dédain et à la loyauté du jeune chef. nsensiblement elle tomba dans une profonde rêverie. D'amers souenirs lui firent désirer l'innocence de ses premières années et reretter de n'avoir pas été une victime de cette révolution dont la arche, alors victorieuse, ne pouvait pas être arrêtée par de si failes mains.

La voiture qui entrait pour quelque chose dans l'attaque des houans avait quitté la petite ville d'Ernée quelques instants avant escarmouche des deux partis. Rien ne peint mieux un pays que l'éat de son matériel social. Sous ce rapport, cette voiture mérite une mention honorable. La Révolution elle-même n'eut pas le pouvoir de détruire, elle roule encore de nos jours. Lorsque Turgot remoursa le privilége qu'une compagnie obtint sous Louis XIV de transorter exclusivement les voyageurs par tout le royaume, et qu'il institua les entreprises nommées *les turgotines*, les vieux carrosses des ieurs de Vougues, Chanteclaire et veuve Lacombe refluèrent dans es provinces. Une de ces mauvaises voitures établissait donc la communication entre Mayenne et Fougères. Quelques entêtés l'avaient jadis nommée, par antiphrase, *la turgotine*, pour singer Paris, ou en haine d'un ministre qui tentait des innovations. Cette turgotine était un méchant cabriolet à deux roues très-hautes, au fond duquel deux personnes un peu grasses auraient difficilement tenu. L'exiguïté de cette frêle machine ne permettant pas de la charger beaucoup, et le coffre qui formait le siége étant exclusivement réservé au service de la poste, si les voyageurs avaient quelque bagage, ils étaient obligés de le garder entre leurs jambes déjà torturées dans une petite caisse que sa forme faisait assez ressembler à un soufflet. Sa couleur primitive et celle des roues fournissait aux voyageurs une insoluble énigme. Deux rideaux de cuir, peu maniables malgré de longs services, devaient protéger les patients contre le froid et la pluie. Le conducteur, assis sur une banquette semblable à celle des plus mauvais coucous parisiens, participait forcément à la conversation par la manière dont il était placé entre ses victimes bipèdes et quadrupèdes. Cet équipage offrait de fantastiques similitudes avec ces vieillards décrépits qui ont essuyé bon nombre de catarrhes, d'apoplexies, et que la mort semble respecter, il geignait en marchant, il criait par moments. Semblable à un voyageur pris par un lourd sommeil, il se penchait alternativement en arrière et en avant, comme s'il eût essayé de résister à l'action violente de deux petits chevaux bretons qui le traînaient sur une route passablement raboteuse. Ce monument d'un autre âge contenait trois voyageurs qui, à la sortie d'Ernée, où l'on avait relayé, continuèrent avec le conducteur une conversation entamée avant le relais.

— Comment voulez-vous que les chouans se soient montrés par ici? disait le conducteur. Ceux d'Ernée viennent de me dire que le commandant Hulot n'a pas encore quitté Fougères.

— Oh! oh! l'ami, lui répondit le moins âgé des voyageurs, tu ne risques que ta carcasse! Si tu avais, comme moi, trois cents écus sur toi, et que tu fusses connu pour être un bon patriote, tu ne serais pas si tranquille.

— Vous êtes en tout cas bien bavard, répondit le conducteur en hochant la tête.

— Brebis comptées, le loup les mange, reprit le second personnage.

Ce dernier, vêtu de noir, paraissait avoir une cinquantaine d'années et devait être quelque recteur des environs. Son menton s'appuyait sur un double étage, et son teint fleuri devait appartenir à l'ordre ecclésiastique. Quoique gros et court, il déployait une certaine agilité chaque fois qu'il fallait descendre de voiture ou y remonter.

— Seriez-vous des chouans? s'écria l'homme aux trois cents écus dont l'opulente peau de bique couvrait un pantalon de bon drap et une veste fort propre qui annonçaient quelque riche cultivateur. Par l'âme de saint Robespierre, je jure que vous seriez mal reçus.

Puis il promena ses yeux gris du conducteur au voyageur, en leur montrant deux pistolets à sa ceinture.

— Les Bretons n'ont pas peur de cela, dit avec dédain le recteur. D'ailleurs, avons-nous l'air d'en vouloir à votre argent?

Chaque fois que le mot argent était prononcé, le conducteur devenait taciturne, et le recteur avait précisément assez d'esprit pour douter que le patriote eût des écus et pour croire que leur guide en portait.

— Es-tu chargé aujourd'hui, Coupiau? demanda l'abbé.

— Oh! monsieur Gudin, je n'ai quasiment *rin*, répondit le conducteur.

L'abbé Gudin, ayant interrogé la figure du patriote et celle de Coupiau, les trouva pendant cette réponse également imperturbables.

— Tant mieux pour toi, répliqua le patriote, je pourrai prendre alors mes mesures pour sauver mon avoir en cas de malheur.

Une dictature si despotiquement réclamée révolta Coupiau, qui reprit brutalement : — Je suis le maître de ma voiture, et, pourvu que je vous conduise...

— Es-tu patriote, es-tu chouan? lui demanda vivement son adversaire en l'interrompant.

— Ni l'un ni l'autre, lui répondit Coupiau. Je suis postillon, et Breton qui plus est; partant, je ne crains ni les bleus ni les gentilshommes.

— Tu veux dire les gens-pille-hommes, reprit le patriote avec ironie.

— Ils ne font que reprendre ce qu'on leur a ôté, dit vivement le recteur.

Les deux voyageurs se regardèrent, s'il est permis d'emprunter ce terme à la conversation, jusque dans le blanc des yeux. Il existait au fond de la voiture un troisième voyageur qui gardait, au milieu de ces débats, le plus profond silence. Le conducteur, le patriote et même Gudin ne faisaient aucune attention à ce muet personnage. C'était en effet un de ces voyageurs incommodes et peu sociables qui sont dans une voiture comme un veau résigné que l'on mène, les pattes liées, au marché voisin. Ils commencent par s'emparer de toute leur place légale, et finissent par dormir sans aucun respect humain sur les épaules de leurs voisins. Le patriote, Gudin et le

conducteur l'avaient donc laissé à lui-même sur la foi de son sommeil, après s'être aperçus qu'il était inutile de parler à un homme dont la figure pétrifiée annonçait une vie passée à mesurer des aunes de toile et une intelligence occupée à les vendre tout bonnement plus cher qu'elles ne coûtaient. Ce gros petit homme, pelotonné dans son coin, ouvrait de temps en temps ses petits yeux d'un bleu faïence, et les avait successivement portés sur chaque interlocuteur avec des expressions d'effroi, de doute et de défiance pendant cette discussion. Mais il paraissait ne craindre que ses compagnons de voyage et se soucier fort peu des chouans. Quand il regardait le conducteur, on eût dit de deux francs-maçons. En ce moment la fusillade de la Pèlerine commença. Coupiau, déconcerté, arrêta sa voiture.

— Oh! oh! dit l'ecclésiastique, qui paraissait s'y connaître, c'est un engagement sérieux : il y a beaucoup de monde.

— L'embarrassant, monsieur Gudin, est de savoir qui l'emportera! s'écria Coupiau.

Cette fois les figures furent unanimes dans leur anxiété.

— Entrons la voiture, dit le patriote, dans cette auberge là-bas, et nous l'y cacherons en attendant le résultat de la bataille.

Cet avis parut si sage que Coupiau s'y rendit. Le patriote aida le conducteur à cacher la voiture à tous les regards, derrière un tas de fagots. Le prétendu recteur saisit une occasion de dire tout bas à Coupiau :

— Est-ce qu'il aurait réellement de l'argent?

— Eh! monsieur Gudin, si ce qu'il en a entrait dans les poches de votre révérence, elles ne seraient pas lourdes.

Les républicains, pressés de gagner Ernée, passèrent devant l'auberge sans y entrer. Au bruit de leur marche précipitée, Gudin et l'aubergiste, stimulés par la curiosité, avancèrent sur la porte de la cour pour les voir. Tout à coup le gros ecclésiastique courut à un soldat qui restait en arrière.

— Eh bien! Gudin! s'écria-t-il, entêté, tu vas donc avec les bleus? Mon enfant, y penses-tu?

— Oui, mon oncle, répondit le caporal. J'ai juré de défendre la France.

— Eh! malheureux, tu perds ton âme! dit l'oncle en essayant de réveiller chez son neveu les sentiments religieux si puissants dans le cœur des Bretons.

— Mon oncle, si le roi s'était mis à la tête de ses armées, je ne dis pas que...

— Eh! imbécile, qui te parle du roi? Ta république donne-t-elle des abbayes? Elle a tout renversé. A quoi veux-tu parvenir? Reste avec nous, nous triompherons, un jour ou l'autre, et tu deviendras conseiller à quelque parlement.

— Des parlements?... dit Gudin d'un ton moqueur. Adieu, mon oncle.

— Tu n'auras pas de moi trois louis vaillant, dit l'oncle en colère. Je te déshérite!

— Merci, dit le républicain.

Ils se séparèrent. Les fumées du cidre versé par le patriote à Coupiau pendant le passage de la petite troupe avaient réussi à obscurcir l'intelligence du conducteur, mais il se réveilla tout joyeux quand l'aubergiste, après s'être informé du résultat de la lutte, annonça que les bleus avaient eu l'avantage. Coupiau remit alors en route sa voiture, qui ne tarda pas à se montrer au fond de la vallée de la Pèlerine, où il était facile de l'apercevoir et des plateaux du Maine et de ceux de la Bretagne, semblable à un débris de vaisseau qui nage sur les flots après une tempête.

Arrivé sur le sommet d'une côte, que les bleus gravissaient alors, et d'où l'on apercevait encore la Pèlerine dans le lointain, Hulot se retourna pour voir si les chouans y séjournaient toujours; le soleil, qui faisait reluire les canons de leurs fusils, les lui indiqua comme des points brillants. En jetant un dernier regard sur la vallée qu'il allait quitter pour entrer dans celle d'Ernée, il crut distinguer sur la grande route l'équipage de Coupiau.

— N'est-ce pas la voiture de Mayenne? demanda-t-il à ses deux amis.

Les deux officiers, qui dirigèrent leurs regards sur la vieille turgotine, la reconnurent parfaitement.

— Eh bien! dit Hulot, comment ne l'avons-nous pas rencontrée?

Ils se regardèrent en silence.

— Voilà encore une énigme! s'écria le commandant. Je commence à entrevoir la vérité cependant.

En ce moment Marche-à-terre, qui reconnaissait aussi la turgotine, la signala à ses camarades, et les éclats d'une joie générale tirèrent la jeune dame de sa rêverie. L'inconnue s'avança et vit la voiture qui s'approchait du revers de la Pèlerine avec une fatale rapidité. La malheureuse turgotine arriva bientôt sur le plateau. Les chouans, qui s'y étaient cachés de nouveau, fondirent alors sur leur proie avec une avide célérité. Le voyageur muet se laissa couler au fond de la voiture, et se blottit soudain en cherchant à garder l'apparence d'un ballot.

— Ah! bien, s'écria Coupiau de dessus son siége en leur désignant le paysan, vous avez senti le patriote que voilà, car il a de l'or, un plein sac!

Les chouans accueillirent ces paroles par un éclat de rire général et s'écrièrent :

— Pille-miche! Pille-miche! Pille-miche!...

Au milieu de ce rire, auquel Pille-miche lui-même répondit comme un écho, Coupiau descendit tout honteux de son siége. Lorsque le fameux Cibot, dit Pille-miche, aida son voisin à quitter la voiture, il s'éleva un murmure de respect.

— C'est l'abbé Gudin! crièrent plusieurs hommes.

A ce nom respecté, tous les chapeaux furent ôtés, les chouans s'agenouillèrent devant le prêtre, et lui demandèrent sa bénédiction, que l'abbé leur donna gravement.

— Il tromperait saint Pierre et lui volerait les clefs du paradis, dit le recteur en frappant sur l'épaule de Pille-miche. Sans lui, les bleus nous interceptaient.

Mais, en apercevant la jeune dame, l'abbé Gudin alla s'entretenir avec elle à quelques pas de là. Marche-à-terre, qui avait ouvert lestement le coffre du cabriolet, fit voir avec une joie sauvage un sac dont la forme annonçait des rouleaux d'or. Il ne resta pas longtemps à faire les parts. Chaque chouan reçut de lui son contingent avec une telle exactitude, que ce partage n'excita pas la moindre querelle. Puis il s'avança vers la jeune dame et le prêtre, en leur présentant six mille francs environ.

— Puis-je accepter en conscience, monsieur Gudin? dit-elle en sentant le besoin d'une approbation.

— Comment donc, madame? l'Eglise n'a-t-elle pas autrefois approuvé la confiscation du bien des protestants; à plus forte raison, celle des révolutionnaires qui renient Dieu, détruisent les chapelles et persécutent la religion. L'abbé Gudin joignit l'exemple à la prédication, en acceptant sans scrupule la dîme de nouvelle espèce que lui offrait Marche-à-terre. — Au reste, ajouta-t-il, je puis maintenant consacrer tout ce que je possède à la défense de Dieu et du roi. Mon neveu part avec les bleus!

Coupiau se lamentait, et criait qu'il était ruiné.

— Viens avec nous, lui dit Marche-à-terre, tu auras ta part.

— Mais on croira que j'ai fait exprès de me laisser voler, si je reviens sans avoir essuyé de violence.

— N'est-ce que ça?... dit Marche-à-terre.

Il fit un signal, et une décharge cribla la turgotine. A cette fusillade imprévue, la vieille voiture poussa un cri si lamentable, que les chouans, naturellement superstitieux, reculèrent d'effroi; mais Marche-à-terre avait vu sauter et retomber dans un coin de la caisse la figure pâle du voyageur taciturne.

— Tu as encore une volaille dans ton poulailler, dit tout bas Marche-à-terre à Coupiau.

Pille-miche, qui comprit la question, cligna des yeux en signe d'intelligence.

— Oui, répondit le conducteur; mais je mets pour condition à mon enrôlement avec vous autres que vous me laisserez conduire ce brave homme sain et sauf à Fougères. Je m'y suis engagé au nom de la sainte d'Auray.

— Qui est-ce? demanda Pille-miche.

— Je ne puis pas vous le dire, répondit Coupiau.

— Laisse-le donc! reprit Marche-à-terre en poussant Pille-miche par le coude; il a juré par sainte Anne d'Auray, faut qu'il tienne ses promesses.

— Mais, dit le chouan en s'adressant à Coupiau, ne descends pas trop vite la montagne, nous allons te rejoindre, et pour cause. Je veux voir le museau de ton voyageur, et nous lui donnerons un passe-port.

En ce moment, on entendit le galop d'un cheval dont le bruit se rapprochait vivement de la Pèlerine. Bientôt le jeune chef apparut. La dame cacha promptement le sac qu'elle tenait à la main.

— Vous pouvez garder cet argent sans scrupule, dit le jeune homme en ramenant en avant le bras de la dame. Voici une lettre que j'ai trouvée pour vous parmi celles qui m'attendaient à la Vivetière; elle est de madame votre mère. Après avoir tour à tour regardé les chouans, qui regagnaient le bois, et la voiture qui descendait la vallée du Couësnon, il ajouta : — Malgré ma diligence, je ne suis pas arrivé à temps. Fasse le ciel que je me sois trompé dans mes soupçons!

— C'est l'argent de ma pauvre mère! s'écria la dame après avoir décacheté la lettre dont les premières lignes lui arrachèrent cette exclamation.

Quelques rires étouffés retentirent dans le bois. Le jeune homme lui-même ne put s'empêcher de sourire en voyant la dame gardant à la main le sac qui renfermait sa part dans le pillage de son propre argent. Elle-même se mit à rire.

— Eh bien! marquis, Dieu soit loué! pour cette fois je m'en tire sans blâme, dit-elle au chef.

— Vous mettez donc de la légèreté en toute chose, même dans vos remords?... dit le jeune homme.

Elle rougit et regarda le marquis avec une contrition si véritable,

qu'il en fut désarmé. L'abbé rendit poliment, mais d'un air équivoque, la dîme qu'il venait d'accepter; puis il suivit le jeune chef qui se dirigeait vers le chemin détourné par lequel il était venu. Avant de les rejoindre, la jeune dame fit un signe à Marche-à-terre, qui vint près d'elle.

— Vous vous porterez en avant de Mortagne, lui dit-elle à voix basse. Je sais que les bleus doivent envoyer incessamment à Alençon une forte somme en numéraire pour subvenir aux préparatifs de la guerre. Si j'abandonne à tes camarades la prise d'aujourd'hui, c'est à condition qu'ils sauront m'en indemniser. Surtout que le Gars ne sache rien du but de cette expédition, peut-être s'y opposerait-il, mais, en cas de malheur, je l'adoucirai.

— Madame, dit le marquis, sur le cheval duquel elle se mit en croupe en abandonnant le sien à l'abbé, nos amis de Paris m'écrivent de prendre garde à nous. La République veut essayer de nous combattre par la ruse et par la trahison.

— Ce n'est pas trop mal, répondit-elle. Ils ont d'assez bonnes idées, ces gens-là! Je pourrai prendre part à la guerre et trouver des adversaires.

— Je le crois! s'écria le marquis. Pichegru m'engage à être scrupuleux et circonspect dans mes amitiés de toute espèce. La République me fait l'honneur de me supposer plus dangereux que tous les Vendéens ensemble, et compte sur mes faiblesses pour s'emparer de ma personne.

— Vous défieriez-vous de moi? dit-elle en lui frappant le cœur avec la main par laquelle elle se cramponnait à lui.

— Seriez-vous là... madame? dit-il en tournant vers elle son front qu'elle embrassa.

— Ainsi, reprit l'abbé, la police de Fouché sera plus dangereuse pour nous que ne le sont les bataillons mobiles et les contre-chouans.

— Comme vous le dites, mon révérend.

— Ah! ah! s'écria la dame, Fouché va donc envoyer des femmes contre vous?... je les attends, ajouta-t-elle d'un son de voix profond et après une légère pause.

A trois ou quatre portées de fusil du plateau désert que les chefs abandonnaient, il se passait une de ces scènes qui, pendant quelque temps encore, devinrent assez fréquentes sur les grandes routes. Au sortir du petit village de la Pèlerine, Pille-miche et Marche-à-terre avaient arrêté de nouveau la voiture dans un enfoncement du chemin. Coupiau était descendu de son siége après une molle résistance. Le voyageur taciturne, exhumé de sa cachette par les deux chouans, se trouvait agenouillé dans un genêt.

— Qui es-tu? lui demanda Marche-à-terre d'une voix sinistre.

Le voyageur gardait le silence, lorsque Pille-miche recommença la question en lui donnant un coup de crosse.

— Je suis, dit-il alors en jetant un regard sur Coupiau, Jacques Pinaud, un pauvre marchand de toile.

Coupiau fit un signe négatif, sans croire enfreindre ses promesses. Ce signe éclaira Pille-miche, qui ajusta le voyageur, pendant que Marche-à-terre lui signifia catégoriquement ce terrible ultimatum : — Tu es trop gras pour avoir les soucis des pauvres! Si tu te fais encore demander une fois ton véritable nom, voici mon ami Pille-miche qui par un seul coup de fusil acquerra l'estime et la reconnaissance de tes héritiers. — Qui es-tu? ajouta-t-il après une pause.

— Je suis d'Orgemont de Fougères.

— Ah! ah! s'écrièrent les deux chouans.

— Ce n'est pas moi qui vous ai nommé, monsieur d'Orgemont, dit Coupiau. La sainte Vierge m'est témoin que je vous ai bien défendu.

— Puisque vous êtes monsieur d'Orgemont de Fougères, reprit Marche-à-terre d'un air respectueusement ironique, nous allons vous laisser aller bien tranquillement. Mais, comme vous n'êtes ni un bon chouan, ni un vrai bleu, quoique ce soit vous qui ayez acheté les biens de l'abbaye de Juvigny, vous nous payerez, ajouta le chouan en ayant l'air de compter ses associés, trois cents écus de six francs pour votre rançon. La neutralité vaut bien cela.

— Trois cents écus de six francs! répétèrent en chœur le malheureux banquier, Pille-miche et Coupiau, mais avec des expressions diverses.

— Hélas! mon cher monsieur, continua d'Orgemont, je suis ruiné. L'*emprunt forcé* de cent millions fait par cette République du diable, qui me taxe à une somme énorme, m'a mis à sec.

— Combien t'a-t-elle donc demandé, ta République?

— Mille écus, mon cher monsieur, répondit le banquier d'un air piteux en croyant obtenir une remise.

— Si ta République t'arrache des emprunts forcés si considérables, tu vois bien qu'il y a tout à gagner avec nous autres, notre gouvernement est moins cher. Trois cents écus, est-ce donc trop pour ta peau?

— Où les prendrai-je?

— Dans ta caisse, dit Pille-miche. Et que tes écus ne soient pas rognés, ou nous te rognerons les ongles au feu.

— Où vous les payerai-je? demanda d'Orgemont.

— Ta maison de campagne de Fougères n'est pas loin de la ferme de Gibarry, où demeure mon cousin Galope-chopine, autrement dit le grand Cibot, tu les lui remettras, dit Pille-miche.

— Cela n'est pas régulier, dit d'Orgemont.

— Qu'est-ce que cela nous fait? reprit Marche-à-terre. Songe que, s'ils ne sont pas remis à Galope-chopine d'ici à quinze jours, nous te rendrons une petite visite qui te guérira de la goutte, si tu l'as aux pieds.

— Quant à toi, Coupiau, reprit Marche-à-terre, ton nom désormais sera *Mène-à-bien*.

A ces mots les deux chouans s'éloignèrent. Le voyageur remonta dans la voiture qui, grâce au fouet de Coupiau, se dirigea rapidement vers Fougères.

— Si vous aviez eu des armes, lui dit Coupiau, nous aurions pu nous défendre un peu mieux.

— Imbécile! j'ai dix mille francs là, reprit d'Orgemont en montrant ses gros souliers. Est-ce qu'on peut se défendre avec une si forte somme sur soi?

Mène-à-bien se gratta l'oreille et regarda derrière lui, mais ses nouveaux camarades avaient complétement disparu.

Hulot et ses soldats s'arrêtèrent à Ernée pour déposer les blessés à l'hôpital de cette petite ville; puis, sans que nul événement fâcheux interrompît la marche des troupes républicaines, elles arrivèrent à Mayenne. Là le commandant put, le lendemain, résoudre tous ses doutes relativement à la marche du messager; car le lendemain les habitants apprirent le pillage de la voiture.

Peu de jours après, les autorités dirigèrent sur Mayenne assez de conscrits patriotes pour que Hulot pût y remplir le cadre de sa demi-brigade. Bientôt se succédèrent des ouï-dire peu rassurants sur l'insurrection. La révolte était complète sur tous les points où, pendant la dernière guerre, les chouans et les Vendéens avaient établi les principaux foyers de cet incendie. En Bretagne, les royalistes s'étaient rendus maîtres de Pontorson, afin de se mettre en communication avec la mer. La petite ville de Saint-James, située entre Pontorson et Fougères, avait été prise par eux, et ils paraissaient vouloir en faire momentanément leur place d'armes, le centre de leurs magasins ou de leurs opérations. De là ils pouvaient correspondre sans danger avec la Normandie et le Morbihan. Les chefs subalternes parcouraient ces trois pays pour y soulever les partisans de la monarchie et arriver à mettre de l'ensemble dans leur entreprise. Ces menées coïncidaient avec les nouvelles de la Vendée, où des intrigues semblables agitaient la contrée, sous l'influence de quatre chefs célèbres, MM. l'abbé Vernal, le comte de Fontaine, de Châtillon et Suzannet. Le chevalier de Valois, le marquis d'Esgrignon et les Troisville étaient, disait-on, leurs correspondants dans le département de l'Orne. Le chef du vaste plan d'opération qui se déroulait lentement, mais d'une manière formidable, était réellement le Gars, surnom donné par les chouans à M. le marquis de Montauron, lors de son débarquement. Les renseignements transmis aux ministres par Hulot se trouvaient exacts en tout point. L'autorité de ce chef envoyé du dehors avait été aussitôt reconnue. Le marquis prenait même assez d'empire sur les chouans pour leur faire concevoir le véritable but de la guerre et leur persuader que les excès dont ils se rendaient coupables souillaient la cause généreuse qu'ils avaient embrassée. Le caractère hardi, la bravoure, le sang-froid, la capacité de ce jeune seigneur réveillaient les espérances des ennemis de la République et flattaient si vivement la sombre exaltation de ces contrées, que les moins zélés coopéraient à y préparer des événements décisifs pour la monarchie abattue. Hulot ne recevait aucune réponse aux demandes et aux rapports réitérés qu'il adressait à Paris. Ce silence étonnant annonçait, sans doute, une nouvelle crise révolutionnaire.

— En serait-il maintenant, disait le vieux chef à ses amis, en fait de gouvernement comme en fait d'argent, met-on néant à toutes les pétitions?

Mais le bruit du magique retour du général Bonaparte et des événements du 18 brumaire ne tarda pas à se répandre. Les commandants militaires de l'Ouest comprirent alors le silence des ministres. Néanmoins, ces chefs n'en furent que plus impatients d'être délivrés de la responsabilité qui pesait sur eux, et devinrent assez curieux de connaître les mesures qu'allait prendre le nouveau gouvernement. En apprenant que le général Bonaparte avait été nommé premier consul de la République, les militaires éprouvèrent une joie très-vive : ils voyaient, pour la première fois, un des leurs arrivant au maniement des affaires. La France, qui avait fait une idole de ce jeune général, tressaillit d'espérance. L'énergie de la nation se renouvela. La capitale, fatiguée de sa sombre attitude, se livra aux fêtes et aux plaisirs, desquels elle était depuis si longtemps sevrée. Les premiers actes du Consulat ne diminuèrent aucun espoir, et la liberté ne s'en effaroucha pas. Le premier consul fit une proclamation aux habitants de l'Ouest. Ces éloquentes allocutions adressées aux masses, et que Bonaparte avait, pour ainsi dire, inventées produisaient, dans ces temps de patriotisme et de miracles, des effets prodigieux. Sa voix retentissait dans le monde comme la voix d'un prophète, car aucune de ses proclamations n'avait encore été démentie par la victoire.

« HABITANTS,

« Une guerre impie embrase une seconde fois les départements de l'Ouest.

« Les artisans de ces troubles sont des traîtres vendus à l'Anglais ou des brigands qui ne cherchent dans les discordes civiles que l'aliment et l'impunité de leurs forfaits.

« A de tels hommes, le gouvernement ne doit ni ménagements, ni déclaration de ses principes.

« Mais il est des citoyens chers à la patrie qui ont été séduits par leurs artifices ; c'est à ces citoyens que sont dues les lumières et la vérité.

« Des lois injustes ont été promulguées et exécutées ; des actes arbitraires ont alarmé la sécurité des citoyens et la liberté des consciences ; partout des inscriptions hasardées sur des listes d'émigrés ont frappé des citoyens, enfin de grands principes d'ordre social ont été violés.

« Les consuls déclarent que la liberté des cultes étant garantie par la constitution, la loi du 11 prairial an III, qui laisse aux citoyens l'usage des édifices destinés aux cultes religieux, sera exécutée.

« Le gouvernement pardonnera : il fera grâce au repentir, l'indulgence sera entière et absolue ; mais il frappera quiconque, après cette déclaration, oserait encore résister à la souveraineté nationale. »

— Eh bien ! disait Hulot, après la lecture publique de ce discours consulaire, est-ce assez paternel ? Vous verrez cependant que pas un brigand royaliste ne changera d'opinion.

Le commandant avait raison. Cette proclamation ne servit qu'à raffermir chacun dans son parti. Quelques jours après, Hulot et ses collègues reçurent des renforts. Le nouveau ministre de la guerre leur manda que le général Brune était désigné pour aller prendre le commandement des troupes dans l'ouest de la France. Hulot, dont l'expérience était connue, eut provisoirement l'autorité dans les départements de l'Orne et de la Mayenne. Une activité inconnue anima bientôt tous les ressorts du gouvernement. Une circulaire du ministre de la guerre et du ministre de la police générale annonça que des mesures vigoureuses confiées aux chefs des commandements militaires avaient été prises pour étouffer l'insurrection *dans son principe*. Mais les chouans et les Vendéens avaient déjà profité de l'inaction de la République pour soulever les campagnes et s'en emparer entièrement. Aussi, une nouvelle proclamation consulaire fut-elle adressée. Cette fois, le général parlait aux troupes.

« SOLDATS,

« Il ne reste plus dans l'Ouest que des brigands, des émigrés, des stipendiés de l'Angleterre.

« L'armée est composée de plus de soixante mille braves ; que j'apprenne bientôt que les chefs des rebelles ont vécu. La gloire ne s'acquiert que par les fatigues : si on pouvait l'acquérir en tenant son quartier général dans les grandes villes, qui n'en aurait pas ?

« Soldats ! quel que soit le rang que vous occupiez dans l'armée, la reconnaissance de la nation vous attend. Pour en être dignes, il faut braver l'intempérie des saisons, les glaces, les neiges, le froid excessif des nuits ; surprendre vos ennemis à la pointe du jour et exterminer ces misérables, le déshonneur du nom français.

« Faites une campagne courte et bonne ; soyez inexorables pour les brigands, mais observez une discipline sévère.

« Gardes nationales, joignez les efforts de vos bras à celui des troupes de ligne.

« Si vous connaissez parmi vous des hommes partisans des brigands, arrêtez-les ! Que nulle part ils ne trouvent d'asile contre le soldat qui va les poursuivre ; et s'il était des traîtres qui osassent les recevoir et les défendre, qu'ils périssent avec eux ! »

— Quel compère ! s'écria Hulot, c'est comme à l'armée d'Italie : il sonne la messe et il la dit. Est-ce parler, cela ?

— Oui, mais il parle tout seul et en son nom, dit Gérard, qui commençait à s'alarmer des suites du 18 brumaire.

— Eh ! sainte guérite, qu'est-ce que cela fait, puisque c'est un militaire ! s'écria Merle.

A quelques pas de là, plusieurs soldats s'étaient attroupés devant la proclamation affichée sur le mur. Or, comme pas un d'eux ne savait lire, ils la contemplaient, les uns d'un air insouciant, les autres avec curiosité, pendant que deux ou trois cherchaient parmi les passants un citoyen qui eût la mine d'un savant.

— Vois donc, La-clef-des-cœurs, ce que c'est que ce chiffon de papier là, dit Beau-pied d'un air goguenard à son camarade.

— C'est bien facile à deviner, répondit La-clef-des-cœurs.

A ces mots, tous regardèrent les deux camarades toujours prêts à jouer leurs rôles.

— Tiens, regarde, reprit La-clef-des-cœurs en montrant en tête de la proclamation une grossière vignette où, depuis peu de jours, un compas remplaçait le niveau de 1793. Cela veut dire qu'il faudra que, nous autres troupiers, nous marchions ferme ! Ils ont mis là un compas toujours ouvert, c'est un emblème.

— Mon garçon, ça ne te va pas de faire le savant, cela s'appelle un problème. J'ai servi d'abord dans l'artillerie, reprit Beau-pied, mes officiers ne mangeaient que de ça.

— C'est un emblème.

— C'est un problème.

— Gageons !

— Quoi ?

— Ta pipe allemande !

— Tope !

— Sans vous commander, mon adjudant, n'est-ce pas que c'est un emblème, et non un problème ? demanda La-clef-des-cœurs à Gérard, qui, tout pensif, suivait Hulot et Merle.

— C'est l'un et l'autre, répondit-il gravement.

— L'adjudant s'est moqué de nous, reprit Beau-pied. Ce papier-là veut dire que notre général d'Italie est passé consul, ce qui est un fameux grade, et que nous allons avoir des capotes et des souliers.

CHAPITRE II.

Une idée de Fouché.

Vers les derniers jours du mois de brumaire, au moment où, pendant la matinée, Hulot faisait manœuvrer sa demi-brigade, entièrement concentrée à Mayenne par des ordres supérieurs, un exprès venu d'Alençon lui remit des dépêches pendant la lecture desquelles une assez forte contrariété se peignit sur sa figure.

— Allons en avant ! s'écria-t-il avec humeur en serrant les papiers au fond de son chapeau. Deux compagnies vont se mettre en marche avec moi et se diriger sur Mortagne. Les chouans y sont. — Vous m'accompagnerez, dit-il à Merle et à Gérard. Si je comprends un mot à ma dépêche, je veux être fait noble. Je ne suis peut-être qu'une bête, n'importe, en avant ! Il n'y a pas de temps à perdre.

— Mon commandant, qu'y a-t-il donc de si barbare dans cette carnassière-là ? dit Merle en montrant du bout de sa botte l'enveloppe ministérielle de la dépêche.

— Tonnerre de Dieu ! il n'y a rien, si ce n'est qu'on nous embête.

Lorsque le commandant laissait échapper cette expression militaire, déjà l'objet d'une réserve, elle annonçait toujours quelque tempête. Les diverses intonations de cette phrase formaient des espèces de degrés qui, pour la demi-brigade, étaient un sûr thermomètre de la patience du chef ; et la franchise de ce vieux soldat en avait rendu la connaissance si facile, que le plus méchant tambour savait bientôt son Hulot par cœur, en observant les variations de la petite grimace par laquelle le commandant retroussait sa joue et clignait les yeux. Cette fois le ton de la sourde colère par lequel il accompagna ce mot rendit les deux amis silencieux et circonspects. Les marques même de petite vérole qui sillonnaient ce visage guerrier parurent plus profondes et le teint plus brun que de coutume. Sa large queue bordée de tresses étant revenue sur une des épaulettes quand il remit son chapeau à trois cornes, Hulot la rejeta avec tant de fureur que les cadenettes en furent dérangées. Cependant, comme il restait immobile les poings fermés, les bras croisés avec force sur la poitrine, la moustache hérissée, Merle se hasarda à lui demander : — Part-on sur l'heure ?

— Oui, si les gibernes sont garnies, répondit-il en grommelant.

— Elles le sont.

— Portez arme ! par file à gauche, en avant, marche ! dit Merle, à un geste de son chef.

Et les tambours se mirent en tête des deux compagnies désignées par Gérard. Au son du tambour, le commandant, plongé dans ses réflexions, parut se réveiller, et il sortit de la ville accompagné de ses deux amis, auxquels il ne dit pas un mot. Merle et Gérard se regardèrent silencieusement à plusieurs reprises comme pour se demander : — Nous tiendra-t-il longtemps rigueur ? Et, tout en marchant, ils jetèrent à la dérobée des regards observateurs sur Hulot, qui continuait à dire entre ses dents de vagues paroles. Plusieurs fois ces phrases résonnèrent comme des jurements aux oreilles des soldats ; mais pas un d'eux n'osa souffler mot ; car, dans l'occasion, tous savaient garder la discipline sévère à laquelle étaient habitués les troupiers jadis commandés en Italie par Bonaparte. La plupart d'entre eux étaient, comme Hulot, les restes de ces fameux bataillons qui capitulèrent à Mayence sous la promesse de ne pas être employés sur les frontières, et l'armée les avait nommés les ***Mayençais***. Il était difficile de rencontrer des soldats et des chefs qui se comprissent mieux.

Le lendemain de leur départ, Hulot et ses deux amis se trouvaient le grand matin sur la route d'Alençon, à une lieue environ de cette dernière ville, vers Mortagne, dans la partie du chemin qui côtoye les pâturages arrosés par la Sarthe. Les vues pittoresques de ces prairies se déploient successivement sur la gauche, tandis que la droite, flanquée de bois épais qui se rattachent à la grande forêt de Menibroud, forme, s'il est permis d'emprunter ce terme à la peinture, un *repoussoir* aux délicieux aspects de la rivière. Les bermes du chemin sont encaissées par des fossés dont les terres sans cesse rejetées sur les champs y produisent de hauts talus couronnés d'*ajoncs*, nom donné dans tout l'Ouest au genêt épineux. Cet arbuste, qui s'étale en buissons épais, fournit pendant l'hiver une excellente nourriture aux chevaux et aux bestiaux; mais, tant qu'il n'était pas récolté, les chouans se cachaient derrière ces touffes d'un vert sombre. Ces talus et ces ajoncs, qui annoncent au voyageur l'approche de la Bretagne, rendaient donc alors cette partie de la route aussi dangereuse qu'elle était belle. Les périls qui devaient se rencontrer dans le trajet de Mortagne à Alençon et d'Alençon à Mayenne, étaient la cause du départ de Hulot; et, là, le secret de sa colère finit par lui échapper.

Le commandant escortait alors une vieille malle traînée par des chevaux de poste que ses soldats fatigués obligeaient à marcher lentement. Les compagnies de bleus appartenant à la garnison de Mortagne, et qui avaient accompagné cette horrible voiture jusqu'aux limites de leur étape, où Hulot était venu les remplacer dans ce service, à juste titre nommé par ses soldats *une scie* patriotique, retournaient à Mortagne et se voyaient dans le lointain comme des points noirs. Une des deux compagnies du vieux républicain se tenait à quelques pas en arrière, et l'autre en avant de cette calèche. Hulot, qui se trouva entre Merle et Gérard, à moitié chemin de l'avant-garde et de la voiture, leur dit tout à coup : — Mille tonnerres! croiriez-vous que c'est pour accompagner les deux cotillons qui sont dans ce vieux fourgon que le général nous a détachés de Mayenne?

— Mais, mon commandant, quand nous avons pris position tout à l'heure auprès des citoyennes, répondit Gérard, vous les avez saluées d'un air qui n'était pas déjà si gauche.

— Eh! voilà l'infamie. Ces *muscadins* de Paris ne nous recommandent-ils pas les plus grands égards pour leurs damnées femelles! Peut-on déshonorer de bons et braves patriotes comme nous, en les mettant à la suite d'une jupe? Oh! moi, je vais droit mon chemin et n'aime pas les zigzags chez les autres. Quand j'ai vu à Danton des maîtresses, à Barras des maîtresses, je leur ai dit : — « Citoyens, quand la République vous a requis de la gouverner, ce n'était pas pour autoriser les amusements de l'ancien régime. » Vous me direz à cela que les femmes .. Oh! on a des femmes! c'est juste. A de bons lapins, voyez-vous, il faut des femmes et de bonnes femmes. Mais, assez causé quand vient le danger. A quoi donc aurait servi de balayer les abus de l'ancien temps si les patriotes les recommençaient? Voyez le premier consul, c'est là un homme : pas de femmes, toujours à son affaire. Je parierais ma moustache gauche qu'il ignore le sot métier qu'on nous fait faire ici.

— Ma foi, commandant, répondit Merle en riant, j'ai aperçu le bout du nez de la jeune dame cachée au fond de la malle, et j'avoue que tout le monde pourrait sans déshonneur se sentir, comme je l'éprouve, la démangeaison d'aller tourner autour de cette voiture pour nouer avec les voyageurs un petit bout de conversation.

— Gare à toi, Merle, dit Gérard. Les corneilles coiffées sont accompagnées d'un citoyen assez rusé pour te prendre dans un piége.

— Qui? Cet *incroyable* dont les petits yeux vont incessamment d'un côté du chemin à l'autre, comme s'il y voyait des chouans; ce muscadin à qui on aperçoit à peine les jambes; et qui, dans le moment où celles de son cheval sont cachées par la voiture, a l'air d'un canard dont la tête sort d'un pâté! Si ce dadais-là m'empêche jamais de caresser sa jolie fauvette...

— Canard, fauvette! Oh! mon pauvre Merle, tu es furieusement dans les volatiles. Mais ne te fie pas au canard! Ses yeux verts me paraissent perfides comme ceux d'une vipère et fins comme ceux d'une femme qui pardonne à son mari. Je me défie moins des chouans que de ces avocats dont les figures ressemblent à des carafes de limonade.

— Bah! s'écria Merle gaiement, avec la permission du commandant, je me risque! Cette femme-là a des yeux qui sont comme des étoiles, on peut tout mettre au jeu pour les voir.

— Il est pris le camarade, dit Gérard au commandant, il commence à dire des bêtises.

Hulot fit la grimace, haussa les épaules et répondit : — Avant de prendre le potage, je lui conseille de le sentir.

— Brave Merle, reprit Gérard en jugeant à la lenteur de sa marche qu'il manœuvrait pour se laisser graduellement gagner par la malle, est-il gai! C'est le seul homme qui puisse rire de la mort d'un camarade sans être taxé d'insensibilité.

— C'est le vrai soldat français, dit Hulot d'un ton grave.

— Oh! le voici qui ramène ses épaulettes sur son épaule pour faire voir qu'il est capitaine, s'écria Gérard en riant, comme si le grade y faisait quelque chose.

La voiture vers laquelle pivotait l'officier renfermait en effet deux femmes, dont l'une semblait être la servante de l'autre.

— Ces femmes-là vont toujours deux par deux, disait Hulot.

Un petit homme sec et maigre caracolait, tantôt en avant, tantôt en arrière de la voiture; mais, quoiqu'il parût accompagner les deux voyageuses privilégiées, personne ne l'avait encore vu leur adressant la parole. Ce silence, preuve de dédain ou de respect, les bagages nombreux, et les cartons de celle que le commandant appelait une *princesse*, tout, jusqu'au costume de son cavalier servant, avait encore irrité la bile de Hulot. Le costume de cet inconnu présentait un exact tableau de la mode qui valut en ce temps les caricatures des incroyables. Qu'on se figure ce personnage affublé d'un habit dont les basques étaient si courtes, qu'elles laissaient passer cinq à six pouces du gilet, et les pans si longs, qu'ils ressemblaient à une queue de morue, terme alors employé pour les désigner. Une cravate énorme décrivait autour de son cou de si nombreux contours, que la petite tête qui sortait de ce labyrinthe de mousseline justifiait presque la comparaison gastronomique du capitaine Merle. L'inconnu portait un pantalon collant et des bottes à la Suwarow. Un immense camée blanc et bleu servait d'épingle à sa chemise. Deux chaînes de montre s'échappaient parallèlement de sa ceinture; puis ses cheveux, pendant en tire-bouchons de chaque côté des faces, lui couvraient presque tout le front. Enfin, pour dernier enjolivement, le col de sa chemise et celui de l'habit montaient si haut, que sa tête paraissait enveloppée comme un bouquet dans un cornet de papier. Ajoutez à ces grêles accessoires qui juraient entre eux sans produire d'ensemble, l'opposition burlesque des couleurs du pantalon jaune, du gilet rouge, de l'habit cannelle, et l'on aura une image fidèle du suprême bon ton auquel obéissaient les élégants au commencement du Consulat. Ce costume, tout à fait baroque, semblait avoir été inventé pour servir d'épreuve à la grâce, et montrer qu'il n'y a rien de si ridicule que la mode ne sache consacrer. Le cavalier paraissait avoir atteint l'âge de trente ans, mais il en avait à peine vingt-deux; peut-être devait-il cette apparence soit à la débauche, soit aux périls de cette époque. Malgré cette toilette d'empirique, sa tournure accusait une certaine élégance de manières à laquelle on reconnaissait un homme bien élevé. Lorsque le capitaine se trouva près de la calèche, le muscadin parut deviner son dessein, et le favorisa en retardant le pas de son cheval; Merle, qui lui avait jeté un regard sardonique, rencontra un de ces visages impénétrables, accoutumés par les vicissitudes de la Révolution à cacher toutes les émotions, même les moindres.

Au moment où le bout recourbé du vieux chapeau triangulaire et l'épaulette du capitaine furent aperçus par les dames, une voix d'une angélique douceur lui demanda : — Monsieur l'officier, auriez-vous la bonté de nous dire en quel endroit de la route nous nous trouvons?

Il existe un charme inexprimable dans une question faite par une voyageuse inconnue; le moindre mot semble alors contenir toute une aventure; mais si la femme sollicite quelque protection, en s'appuyant sur sa faiblesse et sur une certaine ignorance des choses, chaque homme n'est-il pas légèrement enclin à bâtir une fable impossible où il se fait heureux? Aussi les mots de « Monsieur l'officier, » la forme polie de la demande, portèrent-ils un trouble inconnu dans le cœur du capitaine. Il essaya d'examiner la voyageuse et fut singulièrement désappointé, car un voile jaloux lui en cachait les traits; à peine même put-il en voir les yeux, qui, à travers la gaze, brillaient comme deux onyx frappés par le soleil.

— Vous êtes maintenant à une lieue d'Alençon, madame.

— Alençon, déjà! Et la dame inconnue se rejeta, ou plutôt se laissa aller au fond de la voiture, sans plus rien répondre.

— Alençon, répéta l'autre femme en paraissant se réveiller. Vous allez revoir le pays.

Elle regarda le capitaine et se tut. Merle, trompé dans son espérance de voir la belle inconnue, se mit à en examiner la compagne. C'était une fille d'environ vingt-six ans, blonde, d'une jolie taille, et dont le teint avait cette fraîcheur de peau, cet éclat nourri qui distingue les femmes de Valognes, de Bagneux et des environs d'Alençon. Le regard de ses yeux bleus n'annonçait pas d'esprit, mais une certaine fermeté mêlée de tendresse. Elle portait une robe d'étoffe commune. Ses cheveux, relevés sous un petit bonnet à la mode cauchoise, et sans aucune prétention, rendaient sa figure charmante de simplicité. Son attitude, sans avoir la noblesse convenue des salons, n'était pas dénuée de cette dignité naturelle à une jeune fille modeste qui pouvait contempler le tableau de sa vie passée sans y trouver un seul sujet de repentir. D'un coup d'œil, Merle sut deviner en elle une de ces fleurs champêtres qui, transportée dans les serres parisiennes où se concentrent tant de rayons flétrissants, n'avait rien perdu de ses couleurs pures ni de sa rustique franchise. L'attitude naïve de la jeune fille et la modestie de son regard apprirent à Merle qu'elle ne voulait pas d'auditeur. En effet, quand il s'éloigna, les deux inconnues commencèrent à voix basse une conversation dont le murmure parvint à peine à son oreille.

— Vous êtes partie si précipitamment, dit la jeune campagnarde, que vous n'avez pas seulement pris le temps de vous habiller. Vous

voilà belle ! Si nous allons plus loin qu'Alençon, il faudra nécessairement y faire une autre toilette...

— Oh ! oh ! Francine, s'écria l'inconnue.

— Plaît-il ?

— Voici la troisième tentative que tu fais pour apprendre le terme et la cause de ce voyage.

— Ai-je dit la moindre chose qui puisse me valoir ce reproche ?

— Oh ! j'ai bien remarqué ton petit manége. De candide et simple que tu étais, tu as pris un peu de ruse à mon école. Tu commences à avoir les interrogations en horreur. Tu as bien raison, mon enfant. De toutes les manières connues d'arracher un secret, c'est, à mon avis, la plus niaise.

— Eh bien ! reprit Francine, puisqu'on ne peut rien vous cacher, convenez-en, Marie, votre conduite n'exciterait-elle pas la curiosité d'un saint ? Hier matin sans ressources, aujourd'hui les mains pleines d'or, on vous donne à Mortagne la malle-poste pillée dont le conducteur a été tué, vous êtes protégée par les troupes du gouvernement, et suivie par un homme que je regarde comme votre mauvais génie...

— Qui, Corentin ?... demanda la jeune inconnue en accentuant ces deux mots par deux inflexions de voix pleines d'un mépris qui déborda même dans le geste par lequel elle montra le cavalier. Écoute, Francine, reprit-elle, te souviens-tu de *Patriote*, ce singe que j'avais habitué à contrefaire Danton, et qui nous amusait tant ?

— Oui, mademoiselle.

— Eh bien ! en avais-tu peur ?

— Il était enchaîné.

— Mais Corentin est muselé, mon enfant.

— Nous badinions avec Patriote pendant des heures entières, dit Francine, je le sais, mais il finissait toujours par nous jouer quelque mauvais tour. A ces mots Francine se rejeta vivement au fond de la voiture, près de sa maîtresse, lui prit les mains pour les caresser avec des manières câlines, en lui disant d'une voix affectueuse : — Mais vous m'avez devinée, Marie, et vous ne me répondez pas. Comment, après ces tristesses qui m'ont fait tant de mal, oh ! bien du mal, pouvez-vous, en vingt-quatre heures, devenir d'une gaieté folle, comme lorsque vous parliez de vous tuer ! D'où vient ce changement ? J'ai le droit de vous demander un peu compte de votre âme. Elle est à moi avant d'être à qui que ce soit, car jamais vous ne serez mieux aimée que vous ne l'êtes par moi. Parlez, mademoiselle.

— Eh bien ! Francine, ne vois-tu pas autour de nous le secret de ma gaieté ? Regarde les houppes jaunies de ces arbres lointains ; pas une ne se ressemble. A les contempler de loin, ne dirait-on pas d'une vieille tapisserie de château ? Vois ces haies derrière lesquelles il peut se rencontrer des chouans à chaque instant. Quand je regarde ces ajoncs, il me semble apercevoir des canons de fusil. J'aime ce renaissant péril qui nous environne. Toutes les fois que la route prend un aspect sombre, je suppose que nous allons entendre des détonations, alors mon cœur bat, une sensation inconnue m'agite. Et ce n'est ni les tremblements de la peur, ni les émotions du plaisir ; non, c'est mieux, c'est le jeu de tout ce qui se meut en moi, c'est la vie. Quand je ne serais joyeuse que d'avoir un peu animé ma vie !

— Ah ! vous ne me dites rien, cruelle. Sainte Vierge ! ajouta Francine en levant les yeux au ciel avec douleur, à qui se confessera-t-elle, si elle se tait avec moi ?

— Francine, reprit l'inconnue d'un ton grave, je ne veux pas t'avouer mon entreprise. Cette fois-ci, c'est horrible !

— Pourquoi faire le mal en connaissance de cause ?

— Que veux-tu, je me surprends à penser comme si j'avais cinquante ans, et à agir comme si j'en avais encore quinze. Tu as toujours été ma raison, ma pauvre fille ; mais, dans cette affaire-ci, je dois étouffer ma conscience. Et, dit-elle après une pause, en laissant échapper un soupir, je n'y parviens pas. Or, comment veux-tu que j'aille encore mettre après moi un confesseur aussi rigide que toi ? Et elle lui frappa doucement dans la main.

— Eh ! quand vous ai-je reproché vos actions ? s'écria Francine. Le mal en vous a de la grâce. Oui, sainte Anne d'Auray, que je prie tant pour votre salut, vous absoudrait de tout. Enfin, ne suis-je pas à vos côtés sur cette route, sans savoir où vous allez ? Et, dans son effusion, elle lui baisa les mains.

— Mais, reprit Marie, tu peux m'abandonner, si ta conscience...

— Allons, taisez-vous, madame, reprit Francine en faisant une petite moue chagrine. Oh ! ne me direz-vous pas...

— Rien, dit la jeune demoiselle d'une voix ferme. Seulement, sache-le bien ! je hais cette entreprise encore plus que celui dont la langue dorée me l'a expliquée. Je veux être franche, je t'avouerai que je ne me serais pas rendue à leurs désirs, si je n'avais pas entrevu dans cette ignoble farce un mélange de terreur et d'amour qui m'a tentée. Puis, je n'ai pas voulu m'en aller de ce bas monde sans avoir essayé d'y cueillir les fleurs que j'en espère, dussé-je périr ! Mais souviens-toi, pour l'honneur de ma mémoire, que si j'avais été heureuse, l'aspect de leur gros couteau prêt à tomber sur ma tête ne m'aurait pas fait accepter un rôle dans cette tragédie, car c'est une tragédie. Maintenant, reprit-elle en laissant échapper un geste de dégoût, si elle était décommandée, je me jetterais à l'instant dans la Sarthe ; et ce ne serait point un suicide, je n'ai pas encore vécu.



Le chef de brigade Hulot. — PAGE 14

— Oh ! sainte Vierge d'Auray, pardonnez-lui !

— De quoi t'effrayes-tu ? Les plates vicissitudes de la vie domestique n'excitent pas mes passions, tu le sais. Cela est mal pour une femme ; mais mon âme s'est fait une sensibilité plus élevée, pour supporter de plus fortes épreuves. J'aurais été peut-être, comme toi, une douce créature. Pourquoi me suis-je élevée au-dessus ou abaissée au-dessous de mon sexe ? Ah ! que la femme du général Bonaparte est heureuse ! Tiens, je mourrai jeune, puisque j'en suis déjà venue à ne pas m'effrayer d'une partie de plaisir où il y a du sang à boire, comme disait ce pauvre Danton. Mais oublie ce que je te dis ; c'est la femme de cinquante ans qui a parlé. Dieu merci ! la jeune fille de quinze ans va bientôt reparaître.

La jeune campagnarde frémit. Elle seule connaissait le caractère

bouillant et impétueux de sa maîtresse. Elle seule était initiée aux mystères de cette âme riche d'exaltation, aux sentiments de cette créature qui, jusque-là, avait vu passer la vie comme une ombre insaisissable, en voulant toujours la saisir. Après avoir semé à pleines mains sans rien récolter, cette femme était restée vierge, mais irritée par une multitude de désirs trompés. Lassée d'une lutte sans adversaire, elle arrivait alors dans son désespoir à préférer le bien au mal quand il s'offrait comme une jouissance, le mal au bien quand il présentait quelque poésie, la misère à la médiocrité comme quelque chose de plus grand, l'avenir sombre et inconnu de la mort à une vie pauvre d'espérances ou même de souffrances. Jamais tant de poudre ne s'était amassée pour l'étincelle, jamais tant de richesses à dévorer pour l'amour, enfin jamais aucune fille d'Eve n'avait été pétrie avec plus d'or dans son argile. Semblable à un ange terrestre, Francine veillait sur cet être, en qui elle adorait la perfection, croyant accomplir un céleste message si elle le conservait au chœur des séraphins, d'où il semblait banni en expiation d'un péché d'orgueil.



Et les tambours se mirent en tête des deux compagnies — PAGE 14.

— Voici le clocher d'Alençon, dit le cavalier en s'approchant de la voiture.

— Je le vois, répondit sèchement la jeune dame.

— Ah! bien, dit-il en s'éloignant avec les marques d'une soumission servile, malgré son désappointement.

— Allez, allez plus vite, dit la dame au postillon. Maintenant il n'y a rien à craindre. Allez au grand trot ou au galop, si vous pouvez. Ne sommes-nous pas sur le pavé d'Alençon?

En passant devant le commandant, elle lui cria d'une voix douce :

— Nous nous retrouverons à l'auberge, commandant. Venez m'y voir.

— C'est cela, répliqua le commandant. A l'auberge! Venez me voir! Comme ça vous parle à un chef de demi-brigade...

Et il montrait du poing la voiture qui roulait rapidement sur la route.

— Ne vous en plaignez pas, commandant, elle a votre grade de général dans sa manche, dit en riant Corentin, qui essayait de mettre son cheval au galop pour rejoindre la voiture.

— Ah! je ne me laisserai pas embêter par ces paroissiens-là, dit Hulot à ses deux amis en grognant. J'aimerais mieux jeter l'habit de général dans un fossé que de le gagner dans un lit. Que veulent-ils donc, ces canards-là? Y comprenez-vous quelque chose, vous autres?

— Oh! oui, dit Merle, je sais que c'est la femme la plus belle que j'aie jamais vue! Je crois que vous entendez mal la métaphore. C'est la femme du premier consul, peut-être?

— Bah! la femme du premier consul est vieille, et celle-ci est jeune, reprit Hulot. D'ailleurs, l'ordre que j'ai reçu du ministre m'apprend qu'elle se nomme mademoiselle de Verneuil. C'est une ci-devant. Est-ce que je ne connais pas ça! Avant la révolution, elles faisaient toutes ce métier-là; on devenait alors, en deux temps et six mouvements, chef de demi-brigade, il ne s'agissait que de leur bien dire deux ou trois fois : *Mon cœur!*

Pendant que chaque soldat ouvrait le compas, pour employer l'expression du commandant, la voiture horrible, qui servait alors de malle, avait promptement atteint l'hôtel des Trois-Maures, situé au milieu de la grande rue d'Alençon. Le bruit de ferraille que rendait cette informe voiture amena l'hôte sur le pas de la porte. C'était un hasard auquel personne dans Alençon ne devait s'attendre que la descente de la malle à l'auberge des Trois-Maures; mais l'affreux événement de Mortagne la fit suivre par tant de monde, que les deux voyageuses, pour se dérober à la curiosité générale, entrèrent lestement dans la cuisine, inévitable antichambre des auberges dans tout l'Ouest; et l'hôte se disposait à les suivre, après avoir examiné la voiture, lorsque le postillon l'arrêta par le bras.

— Attention, citoyen Brutus, dit-il, il y a escorte de bleus. Comme il n'y a ni conducteur ni dépêches, c'est moi qui t'amène les citoyennes, elles payeront sans doute comme de ci-devant princesses, ainsi... — Ainsi, nous boirons un verre de vin ensemble tout à l'heure, mon garçon, lui dit l'hôte.

Après avoir jeté un coup d'œil sur cette cuisine noircie par la fumée et sur une table ensanglantée par des viandes crues, mademoiselle de Verneuil se sauva dans la salle voisine avec la légèreté d'un oiseau, car elle craignit l'aspect et l'odeur de cette cuisine, autant que la curiosité d'un chef malpropre et d'une petite femme grasse, qui déjà l'examinaient avec attention.

— Comment allons-nous faire, ma femme? dit l'hôte. Qui diable pouvait croire que nous aurions tant de monde par le temps qui court? Avant que je puisse lui servir un déjeuner convenable, cette femme-là va s'impatienter. Ma foi, il me vient une bonne idée : puisque c'est des gens comme il faut, je vais leur proposer de se réunir à la personne que nous avons là-haut. Hein?

Quand l'hôte chercha la nouvelle arrivée, il ne vit plus que Francine, à laquelle il dit à voix basse en l'emmenant au fond de la cuisine, du côté de la cour, pour l'éloigner de ceux qui pouvaient l'écouter : — Si ces dames désirent se faire servir à part, comme je n'en doute point, j'ai un repas très-délicat tout préparé pour une dame et pour son fils. Ces voyageurs ne s'opposeront sans doute pas à partager leur déjeuner avec vous, ajouta-t-il d'un air mystérieux. C'est des personnes de condition.

A peine avait-il achevé sa dernière phrase, que l'hôte se sentit appliquer dans le dos un léger coup de manche de fouet, il se retourna brusquement, et vit derrière lui un petit homme trapu, sorti sans bruit d'un cabinet voisin, et dont l'apparition avait glacé de terreur la grosse femme, le chef et son marmiton. L'hôte pâlit en retournant la tête. Le petit homme secoua ses cheveux qui lui cachaient entièrement le front et les yeux, se dressa sur ses pieds pour atteindre à l'oreille de l'hôte, et lui dit : — Vous savez ce que vaut une imprudence, une dénonciation, et de quelle couleur est la monnaie avec laquelle nous les payons. Nous sommes généreux.

Il joignit à ces paroles un geste qui en fut un épouvantable commentaire. Quoique la vue de ce personnage fût dérobée à Francine par la rotondité de l'hôte, elle saisit quelques mots des phrases qu'il

' 50 Paris. — Imp. Simon Raçon et Cie, rue d'Erfurth, 1.

avait soudainement prononcées, et resta comme frappée par la foudre en entendant les sons rauques d'une voix bretonne. Au milieu de la terreur générale, elle s'élança vers le petit homme, mais celui-ci, qui semblait se mouvoir avec l'agilité d'un animal sauvage, sortait déjà par une porte latérale donnant sur la cour. Francine crut s'être trompée dans ses conjectures, car elle n'aperçut que la peau fauve et noire d'un ours de moyenne taille. Étonnée, elle courut à la fenêtre. A travers les vitres jaunies par la fumée, elle regarda l'inconnu qui gagnait l'écurie d'un pas traînant. Avant d'y entrer, il dirigea deux yeux noirs sur le premier étage de l'auberge, et, de là, sur la malle, comme s'il voulait faire part à un ami de quelque importante observation relative à cette voiture. Malgré les peaux de biques, et grâce à ce mouvement qui lui permit de distinguer le visage de cet homme, Francine reconnut alors à son énorme fouet et à sa démarche rampante, quoique agile dans l'occasion, le chouan surnommé Marche-à-terre. Elle l'examina, mais indistinctement, à travers l'obscurité de l'écurie où il se coucha dans la paille en prenant une position d'où il pouvait observer tout ce qui se passerait dans l'auberge. Marche-à-terre était ramassé de telle sorte que, de loin comme de près, l'espion le plus rusé l'aurait facilement pris pour un de ces gros chiens de roulier, tapi en rond, et qui dorment la gueule placée sur leurs pattes. La conduite de Marche-à-terre prouvait à Francine que le chouan ne l'avait pas reconnue. Or, dans les circonstances délicates où se trouvait sa maîtresse, elle ne sut pas si elle devait s'en applaudir ou s'en chagriner. Mais le mystérieux rapport qui existait entre l'observation menaçante du chouan et l'offre de l'hôte, assez commune chez les aubergistes qui cherchent toujours à tirer deux moutures du sac, piqua sa curiosité, elle quitta la vitre crasseuse d'où elle regardait la masse informe et noire qui, dans l'obscurité, lui indiquait la place occupée par Marche-à-terre, se retourna vers l'aubergiste, et le vit dans l'attitude d'un homme qui a fait un pas de clerc et ne sait comment s'y prendre pour revenir en arrière. Le geste du chouan avait pétrifié ce pauvre homme. Personne, dans l'Ouest, n'ignorait les cruels raffinements des supplices par lesquels les chasseurs du roi punissaient les gens soupçonnés seulement d'indiscrétion, aussi l'hôte croyait-il déjà sentir leurs couteaux sur son cou. Le chef regardait avec terreur l'âtre du feu où souvent ils *chauffaient* les pieds de leurs dénonciateurs. La grosse petite femme tenait un couteau de cuisine d'une main, de l'autre une pomme de terre à moitié coupée, et contemplait son mari d'un air hébété. Enfin le marmiton cherchait le secret, inconnu pour lui, de cette silencieuse terreur. La curiosité de Francine s'anima naturellement à cette scène muette, dont l'acteur principal était vu par tous, quoique absent. La jeune fille fut flattée de la terrible puissance du chouan, et, encore qu'il n'entrât guère dans son humble caractère de faire des malices de femme de chambre, elle était cette fois trop fortement intéressée à pénétrer ce mystère pour ne pas profiter de ses avantages.

— Eh bien ! mademoiselle accepte votre proposition, dit-elle gravement à l'hôte, qui fut comme réveillé en sursaut par ces paroles.

— Laquelle ? demanda-t-il avec une surprise réelle.

— Laquelle ? demanda Corentin survenant.

— Laquelle ? demanda mademoiselle de Verneuil.

— Laquelle ? demanda un quatrième personnage qui se trouvait sur la dernière marche de l'escalier et qui sauta légèrement dans la cuisine.

— Eh bien ! de déjeuner avec vos personnes de distinction, répondit Francine impatiente.

— De distinction, reprit d'une voix mordante et ironique le personnage arrivé par l'escalier. Ceci, mon cher, me semble une mauvaise plaisanterie d'auberge ; mais, si c'est cette jeune citoyenne que tu veux nous donner pour convive, il faudrait être fou pour s'y refuser, brave homme, dit-il en regardant mademoiselle de Verneuil. En l'absence de ma mère, j'accepte, ajouta-t-il en frappant sur l'épaule de l'aubergiste stupéfait.

La gracieuse étourderie de la jeunesse déguisa la hauteur insolente de ces paroles qui attira naturellement l'attention de tous les acteurs de cette scène sur ce nouveau personnage. L'hôte prit alors la contenance de Pilate cherchant à se laver les mains de la mort de Jésus-Christ, il rétrograda de deux pas vers sa grosse femme, et lui dit à l'oreille : — Tu es témoin que, s'il arrive quelque malheur, ce ne sera pas ma faute. Mais au surplus, ajouta-t-il encore plus bas, va prévenir de tout ça M. Marche-à-terre.

Le voyageur, jeune homme de moyenne taille, portait un habit bleu et de grandes guêtres noires qui lui montaient au-dessus du genou, sur une culotte de drap également bleu. Cet uniforme simple et sans épaulettes appartenait aux élèves de l'École polytechnique. D'un seul regard, mademoiselle de Verneuil sut distinguer sous ce costume sombre des formes élégantes et *ce je ne sais quoi* qui annonce une noblesse native. Assez ordinaire au premier aspect, la figure du jeune homme se faisait bientôt remarquer par la conformation de quelques traits où se révélait une âme capable de grandes choses. Un teint brun, des cheveux blonds et bouclés, des yeux bleus étincelants, un nez fin, des mouvements pleins d'aisance, en lui, tout décelait et une vie dirigée par des sentiments élevés et l'habitude du commandement. Mais les signes les plus caractéristiques de son génie se trouvaient dans un menton à la Bonaparte, et dans sa lèvre inférieure qui se joignait à la supérieure en décrivant la courbe gracieuse de la feuille d'acanthe sous le chapiteau corinthien. La nature avait mis dans ces deux traits d'irrésistibles enchantements.

— Ce jeune homme est singulièrement distingué pour un républicain, se dit mademoiselle de Verneuil.

Voir tout cela d'un clin d'œil, s'animer par l'envie de plaire, pencher mollement la tête de côté, sourire avec coquetterie, lancer un de ces regards veloutés qui ranimeraient un cœur mort à l'amour; voiler ses longs yeux noirs sous de larges paupières dont les cils fournis et recourbés dessinèrent une ligne brune sur sa joue; chercher les sons les plus mélodieux de sa voix pour donner un charme pénétrant à cette phrase banale : « — Nous vous sommes bien obligées, monsieur ! » tout ce manége n'employa pas le temps nécessaire à le décrire. Puis mademoiselle de Verneuil, s'adressant à l'hôte, demanda son appartement, vit l'escalier, et disparut avec Francine en laissant à l'étranger le soin de deviner si cette réponse contenait une acceptation ou un refus.

— Quelle est cette femme-là? demanda lestement l'élève de l'École polytechnique à l'hôte immobile et de plus en plus stupéfait.

— C'est la citoyenne Verneuil, répondit aigrement Corentin en toisant le jeune homme avec jalousie, une ci-devant, qu'en veux-tu faire?

L'inconnu, qui fredonnait une chanson républicaine, leva la tête avec fierté vers Corentin. Les deux jeunes gens se regardèrent alors pendant un moment comme deux coqs prêts à se battre, et ce regard fit éclore la haine entre eux pour toujours. Autant l'œil bleu du militaire était franc, autant l'œil vert de Corentin annonçait de malice et de fausseté; l'un possédait nativement des manières nobles, l'autre n'avait que des façons insinuantes; l'un s'élançait, l'autre se courbait; l'un commandait le respect, l'autre cherchait à l'obtenir; l'un devait dire : Conquérons! l'autre : Partageons?

— Le citoyen du Gua-Saint-Cyr est-il ici ? dit un paysan en entrant.

— Que lui veux-tu? répondit le jeune homme en s'avançant.

Le paysan salua profondément, et remit une lettre que le jeune élève jeta dans le feu après l'avoir lue; pour toute réponse, il inclina la tête, et l'homme partit.

— Tu viens sans doute de Paris, citoyen? dit alors Corentin en s'avançant vers l'étranger avec une certaine aisance de manières, avec un air souple et liant qui parurent être insupportables au citoyen du Gua.

— Oui, répondit-il sèchement.

— Et tu es sans doute promu à quelque grade dans l'artillerie?

— Non, citoyen, dans la marine.

— Ah! tu te rends à Brest? demanda Corentin d'un ton insouciant.

Mais le jeune marin tourna lestement sur les talons de ses souliers sans vouloir répondre, et démentit bientôt les belles espérances que sa figure avait fait concevoir à mademoiselle de Verneuil. Il s'occupa de son déjeuner avec une légèreté enfantine, questionna le chef et l'hôtesse sur leurs recettes, s'étonna des habitudes de province en Parisien arraché à sa coque enchantée, manifesta des répugnances de petite-maîtresse, et montra enfin d'autant moins de caractère que sa figure et ses manières en annonçaient davantage; Corentin sourit de pitié en lui voyant faire la grimace quand il goûta le meilleur cidre de Normandie.

— Pouah! s'écria-t-il, comment pouvez-vous avaler cela, vous autres? Il y a là-dedans à boire et à manger. La République a bien raison de se défier d'une province où l'on vendange à coups de gaule et où l'on fusille sournoisement les voyageurs sur les routes. N'allez pas nous mettre sur la table une carafe de cette médecine-là, mais de bon vin de Bordeaux blanc et rouge. Allez voir surtout s'il y a bon feu là-haut. Ces gens-là m'ont l'air d'être bien retardés en fait de civilisation. — Ah! reprit-il en soupirant, il n'y a qu'un Paris au monde, et c'est grand dommage qu'on ne puisse pas l'emmener en mer! — Comment, gâte-sauce, dit-il au chef, tu mets du vinaigre dans cette fricassée de poulet, quand tu as là des citrons... — Quant à vous, madame l'hôtesse, vous m'avez donné des draps si gros que je n'ai pas fermé l'œil pendant cette nuit. Puis il se mit à jouer avec une grosse canne en exécutant avec un soin puéril des évolutions dont le plus ou le moins de fini et d'habileté annonçaient le degré plus ou moins honorable qu'un jeune homme occupait dans la classe des incroyables.

— Et c'est avec des muscadins comme ça, dit confidentiellement Corentin à l'hôte en en épiant le visage, qu'on espère relever la marine de la République?

— Cet homme-là, disait le jeune marin à l'oreille de l'hôtesse, est quelque espion de Fouché. Il a la police gravée sur la figure, et je jurerais que la tache qu'il conserve au menton est de la boue de Paris. Mais à bon chat, bon...

En ce moment une dame, vers laquelle le marin s'élança avec tous les signes d'un respect extérieur, entra dans la cuisine de l'auberge.

— Ma chère maman, lui dit-il, arrivez donc. Je crois avoir, en votre absence, recruté des convives.

— Des convives, lui répondit-elle, quelle folie!

— C'est mademoiselle de Verneuil, reprit-il à voix basse.

— Elle a péri sur l'échafaud après l'affaire de Savenay, elle était venue au Mans pour sauver son frère le prince de Loudon, lui dit brusquement sa mère.

— Vous vous trompez, madame, reprit avec douceur Corentin en appuyant sur le mot *madame*, il y a deux demoiselles de Verneuil, les grandes maisons ont toujours plusieurs branches.

L'étrangère, surprise de cette familiarité, se recula de quelques pas comme pour examiner cet interlocuteur inattendu; elle arrêta sur lui ses yeux noirs pleins de cette vive sagacité si naturelle aux femmes, et parut chercher dans quel intérêt il venait affirmer l'existence de mademoiselle de Verneuil. En même temps Corentin, qui étudiait cette dame à la dérobée, la destitua de tous les plaisirs de la maternité pour lui accorder ceux de l'amour; il refusa galamment le bonheur d'avoir un fils de vingt ans à une femme dont la peau éblouissante, les sourcils arqués encore bien fournis, les cils peu dégarnis furent l'objet de son admiration, et dont les abondants cheveux noirs, séparés en deux bandeaux sur le front, faisaient ressortir la jeunesse d'une tête spirituelle. Les faibles rides du front, loin d'annoncer les années, trahissaient des passions jeunes. Enfin, si les yeux perçants étaient un peu voilés, on ne savait si cette altération venait de la fatigue du voyage ou de la trop fréquente expression du plaisir. Enfin Corentin remarqua que l'inconnue était enveloppée dans une mante d'étoffe anglaise, et que la forme de son chapeau, sans doute étrangère, n'appartenait à aucune des modes dites à la grecque qui régissaient encore les toilettes parisiennes. Corentin était un de ces êtres portés par leur caractère à toujours soupçonner le mal plutôt que le bien, et il conçut à l'instant des doutes sur le civisme des deux voyageurs. De son côté, la dame, qui avait aussi fait avec une égale rapidité ses observations sur la personne de Corentin, se tourna vers son fils avec un air significatif assez fidèlement traduit par ces mots : — Quel est cet original-là? Est-il de notre bord? A cette mentale interrogation, le jeune marin répondit par une attitude, par un regard et par un geste de main qui disaient : — Je n'en sais, ma foi, rien, et il m'est encore plus suspect qu'à vous. Puis, laissant à sa mère le soin de deviner ce mystère, il se tourna vers l'hôtesse, à laquelle il dit à l'oreille : — Tâchez donc de savoir ce qu'est ce drôle-là, s'il accompagne effectivement cette demoiselle et pourquoi.

— Ainsi, dit madame du Gua en regardant Corentin, tu es sûr, citoyen, que mademoiselle de Verneuil existe?

— Elle existe aussi certainement en chair et en os, *madame*, que le citoyen du Gua-Saint-Cyr.

Cette réponse renfermait une profonde ironie dont le secret n'était connu que de la dame, et tout autre qu'elle en aurait été déconcertée. Son fils regarda tout à coup fixement Corentin qui tirait froidement sa montre sans paraître se douter du trouble que produisait sa réponse. La dame, inquiète et curieuse de savoir sur-le-champ si cette phrase couvrait une perfidie, ou si elle était seulement l'effet du hasard, dit à Corentin de l'air le plus naturel : — Mon Dieu! combien les routes sont peu sûres! Nous avons été attaqués au delà de Mortagne par les chouans. Mon fils a manqué de rester sur la place, il a reçu deux balles dans son chapeau en me défendant.

— Comment, madame, vous étiez dans le courrier que les brigands ont dévalisé malgré l'escorte, et qui vient de nous amener? Vous devez connaître alors la voiture! On m'a dit, à mon passage à Mortagne, que les chouans s'étaient trouvés au nombre de deux mille à l'attaque de la malle et que tout le monde avait péri, même le voyageur. Voilà comme on écrit l'histoire! Le ton musard que prit Corentin et son air niais le firent en ce moment ressembler à un habitué de la petite Provence qui reconnaîtrait avec douleur la fausseté d'une nouvelle politique. — Hélas! madame, continua-t-il, si l'on assassine les voyageurs si près de Paris, jugez combien les routes de la Bretagne vont être dangereuses. Ma foi, je vais retourner à Paris sans vouloir aller plus loin.

— Mademoiselle de Verneuil est-elle belle et jeune? demanda la dame frappée d'une idée soudaine et s'adressant à l'hôtesse.

En ce moment l'hôte interrompit cette conversation dont l'intérêt avait quelque chose de cruel pour ces trois personnages, en annonçant que le déjeuner était servi. Le jeune marin offrit la main à sa mère avec une fausse familiarité qui confirma les soupçons de Corentin, auquel il dit tout haut en se dirigeant vers l'escalier : — Citoyen, si tu accompagnes la citoyenne Verneuil et qu'elle accepte la proposition de l'hôte, ne te gêne pas...

Quoique ces paroles fussent prononcées d'un ton leste et peu engageant, Corentin monta. Le jeune homme serra vivement la main de la dame, et quand ils furent séparés du Parisien par sept à huit marches : — Voilà, dit-il à voix basse, à quels dangers sans gloire nous exposent vos imprudentes entreprises. Si nous sommes découverts, comment pourrons-nous échapper? Et quel rôle me faites-vous jouer!

Tous trois arrivèrent dans une chambre assez vaste. Il ne fallait pas avoir beaucoup cheminé dans l'Ouest pour reconnaître que l'aubergiste avait prodigué pour recevoir ses hôtes tous ses trésors et un luxe peu ordinaire. La table était soigneusement servie. La chaleur d'un grand feu avait chassé l'humidité de l'appartement. Enfin, le linge, les siéges, la vaisselle, n'étaient pas trop malpropres. Aussi Corentin s'aperçut-il que l'aubergiste s'était, pour nous servir d'une expression populaire, mis en quatre, afin de plaire aux étrangers. — Donc, se dit-il, ces gens ne sont pas ce qu'ils veulent paraître. Ce petit jeune homme est rusé; je le prenais pour un sot, mais maintenant je le crois aussi fin que je puis l'être moi-même.

Le jeune marin, sa mère et Corentin attendirent mademoiselle de Verneuil que l'hôte alla prévenir. Mais la belle voyageuse ne parut pas. L'élève de l'Ecole polytechnique se douta bien qu'elle devait faire des difficultés, il sortit en fredonnant *Veillons au salut de l'empire*, et se dirigea vers la chambre de mademoiselle de Verneuil, dominé par un piquant désir de vaincre ses scrupules et de l'amener avec lui. Peut-être voulait-il résoudre les doutes qui l'agitaient, ou peut-être essayer sur cette inconnue le pouvoir que tout homme a la prétention d'exercer sur une jolie femme.

— Si c'est là un républicain, dit Corentin en le voyant sortir, je veux être pendu! Il a dans les épaules le mouvement des gens de cour. Et si c'est là sa mère, se dit-il encore en regardant madame du Gua, je suis le pape! Je tiens des Chouans. Assurons-nous de leur qualité.

La porte s'ouvrit bientôt, et le jeune marin parut en tenant par la main mademoiselle de Verneuil, qu'il conduisit à table avec une suffisance pleine de courtoisie. L'heure qui venait de s'écouler n'avait pas été perdue pour le diable. Aidée par Francine, mademoiselle de Verneuil s'était armée d'une toilette de voyage plus redoutable peut-être que ne l'est une parure de bal. Sa simplicité avait cet attrait qui procède de l'art avec lequel une femme, assez belle pour se passer d'ornements, sait réduire la toilette à n'être plus qu'un agrément secondaire. Elle portait une robe verte dont la jolie coupe, dont le spencer orné de brandebourgs dessinaient ses formes avec une affectation peu convenable à une jeune fille, et laissaient voir sa taille souple, son corsage élégant et ses gracieux mouvements. Elle entra en souriant avec cette aménité naturelle aux femmes qui peuvent montrer, dans une bouche rose, des dents bien rangées aussi transparentes que de la porcelaine, et sur leurs joues, deux fossettes aussi fraîches que celles d'un enfant. Ayant quitté la capote qui l'avait d'abord presque dérobée aux regards du jeune marin, elle put employer aisément les mille petits artifices, si naïfs en apparence, par lesquels une femme fait ressortir et admirer toutes les beautés de son visage et les grâces de sa tête. Un certain accord entre ses manières et sa toilette la rajeunissait si bien que madame du Gua se crut libérale en lui donnant vingt ans. La coquetterie de cette toilette, évidemment faite pour plaire, devait inspirer de l'espoir au jeune homme; mais mademoiselle de Verneuil le salua par une molle inclinaison de tête sans le regarder, et parut l'abandonner avec une folâtre insouciance qui le déconcerta. Cette réserve n'annonçait aux yeux des étrangers ni précaution ni coquetterie, mais une indifférence naturelle ou feinte. L'expression candide que la voyageuse sut donner à son visage le rendit impénétrable. Elle ne laissa paraître aucune préméditation de triomphe et sembla douée de ces jolies petites manières qui séduisent, et qui avaient dupé déjà l'amour-propre du jeune marin. Aussi l'inconnu regagna-t-il sa place avec une sorte de dépit.

Mademoiselle de Verneuil prit Francine par la main, et, s'adressant à madame du Gua : — Madame, lui dit-elle d'une voix caressante, auriez-vous la bonté de permettre que cette fille, en qui je vois plutôt une amie qu'une servante, dîne avec nous? Dans ces temps d'orage, le dévouement ne peut se payer que par le cœur, et d'ailleurs, n'est-ce pas tout ce qui nous reste?

Madame du Gua répondit à cette dernière phrase, prononcée à voix basse, par une demi-révérence un peu cérémonieuse, qui révélait son désappointement de rencontrer une femme si jolie. Puis, se penchant à l'oreille de son fils : — Oh! temps d'orage, dévouement, madame, et la servante! dit-elle, ce ne doit pas être mademoiselle de Verneuil; mais une fille envoyée par Fouché.

Les convives allaient s'asseoir, lorsque mademoiselle de Verneuil aperçut Corentin, qui continuait de soumettre à une sévère analyse les deux inconnus, assez inquiets de ses regards.

— Citoyen, lui dit-elle, tu es sans doute trop bien élevé pour suivre ainsi mes pas. En envoyant mes parents à l'échafaud, la République n'a pas eu la magnanimité de me donner de tuteur. Si, par une galanterie chevaleresque, inouïe, tu m'as accompagnée malgré moi (et là elle laissa échapper un soupir), je suis décidée à ne pas souffrir que les soins protecteurs dont tu es si prodigue aillent jusqu'à te causer de la gêne. Je suis en sûreté ici, tu peux m'y laisser.

Elle lui lança un regard fixe et méprisant. Elle fut comprise, Corentin réprima un sourire qui fronçait presque les coins de ses lèvres rusées, et la salua d'une manière respectueuse.

— Citoyenne, dit-il, je me ferai toujours un honneur de t'obéir. La beauté est la seul reine qu'un vrai républicain puisse volontiers servir.

En le voyant partir, les yeux de mademoiselle de Verneuil brillèrent d'une joie si naïve, elle regarda Francine avec un sourire d'intelligence empreint de tant de bonheur, que madame du Gua, devenue prudente en devenant jalouse, se sentit disposée à abandonner les soupçons que la parfaite beauté de mademoiselle de Verneuil venait de lui faire concevoir.

— C'est peut-être mademoiselle de Verneuil, dit-elle à l'oreille de son fils.

— Et l'escorte? lui répondit le jeune homme, que le dépit rendait sage. Est-elle prisonnière ou protégée, amie ou ennemie du gouvernement?

Madame du Gua cligna des yeux comme pour dire qu'elle saurait bien éclaircir ce mystère. Cependant le départ de Corentin sembla tempérer la défiance du marin, dont la figure perdit son expression sévère, et il jeta sur mademoiselle de Verneuil des regards où se révélait un amour immodéré des femmes et non la respectueuse ardeur d'une passion naissante. La jeune fille n'en devint que plus circonspecte et réserva ses paroles affectueuses pour madame du Gua. Le jeune homme, se fâchant à lui tout seul, essaya, dans son amer dépit, de jouer aussi l'insensibilité. Mademoiselle de Verneuil ne parut pas s'apercevoir de ce manége, et se montra simple sans timidité, réservée sans pruderie. Cette rencontre de personnes qui ne paraissaient pas destinées à se lier, n'éveilla donc aucune sympathie bien vive. Il y eut même un embarras vulgaire, une gêne qui détruisirent tout le plaisir que mademoiselle de Verneuil et le jeune marin s'étaient promis un moment auparavant. Mais les femmes ont entre elles un si admirable tact des convenances, des liens si intimes ou de si vifs désirs d'émotions, qu'elles savent toujours rompre la glace dans ces occasions. Tout à coup, comme si les deux belles convives eussent eu la même pensée, elles se mirent à plaisanter innocemment leur unique cavalier, et rivalisèrent à son égard de moqueries, d'attentions et de soins; cette unanimité d'esprit les laissait libres. Un regard ou un mot qui, échappés dans la gêne, ont de la valeur, devenaient alors insignifiants. Bref, au bout d'une demi-heure, ces deux femmes, déjà secrètement ennemies, parurent être les meilleures amies du monde. Le jeune marin se surprit alors à en vouloir autant à mademoiselle de Verneuil de sa liberté d'esprit que de sa réserve. Il était tellement contrarié, qu'il regrettait avec une sourde colère d'avoir partagé son déjeuner avec elle.

— Madame, dit mademoiselle de Verneuil à madame du Gua, monsieur votre fils est-il toujours aussi triste qu'en ce moment?

— Mademoiselle, répondit-il, je me demandais à quoi sert un bonheur qui va s'enfuir. Le secret de ma tristesse est dans la vivacité de mon plaisir.

— Voilà des madrigaux, reprit-elle en riant, qui sentent plus la cour que l'École polytechnique.

— Il n'a fait qu'exprimer une pensée bien naturelle, mademoiselle, dit madame du Gua, qui avait ses raisons pour apprivoiser l'inconnue.

— Allons, riez donc, reprit mademoiselle de Verneuil en souriant au jeune homme. Comment êtes-vous donc quand vous pleurez, si ce qu'il vous plaît d'appeler un bonheur vous attriste ainsi!

Ce sourire, accompagné d'un regard agressif qui détruisit l'harmonie de ce masque de candeur, rendit un peu d'espoir au marin. Mais, inspirée par sa nature qui entraîne la femme à toujours faire trop ou trop peu, tantôt mademoiselle de Verneuil semblait s'emparer de ce jeune homme par un coup d'œil où brillaient les fécondes promesses de l'amour, puis, tantôt elle opposait à ses galantes expressions une modestie froide et sévère; vulgaire manége sous lequel les femmes cachent leurs véritables émotions. Un moment, un seul, où chacun d'eux crut trouver chez l'autre des paupières baissées, ils se communiquèrent leurs véritables pensées; mais ils furent aussi prompts à voiler leurs regards qu'ils l'avaient été à confondre cette lumière qui bouleversa leurs cœurs en les éclairant. Honteux de s'être dit tant de choses en un seul coup d'œil, ils n'osèrent plus se regarder. Mademoiselle de Verneuil, jalouse de détromper l'inconnu, se renferma dans une froide politesse et parut même attendre la fin du repas avec impatience.

— Mademoiselle, vous avez dû bien souffrir en prison? lui demanda madame du Gua.

— Hélas! madame, il me semble que je n'ai pas cessé d'y être.

— Votre escorte est-elle destinée à vous protéger, mademoiselle, ou à vous surveiller? Êtes-vous précieuse ou suspecte à la République?

Mademoiselle de Verneuil comprit instinctivement qu'elle inspirait peu d'intérêt à madame du Gua, et s'effaroucha de cette question.

— Madame, répondit-elle, je ne sais pas bien précisément quelle est en ce moment la nature de mes relations avec la République.

— Vous la faites peut-être trembler? dit le jeune homme avec un peu d'ironie.

— Pourquoi ne pas respecter les secrets de mademoiselle? reprit madame du Gua.

— Oh! madame, les secrets d'une jeune personne qui ne connaît encore de la vie que ses malheurs ne sont pas bien curieux.

— Mais, répondit madame du Gua pour continuer une conversation qui pouvait lui apprendre ce qu'elle voulait savoir, le premier consul paraît avoir des intentions parfaites. Ne va-t-il pas, dit-on, arrêter l'effet des lois contre les émigrés?

— C'est vrai, madame, dit-elle avec trop de vivacité peut-être; mais alors pourquoi soulevons-nous la Vendée et la Bretagne? pourquoi donc incendier la France?...

Ce cri généreux par lequel elle semblait se faire un reproche à elle-même causa un tressaillement au marin. Il regarda fort attentivement mademoiselle de Verneuil; mais il ne put découvrir sur sa figure ni haine ni amour. Cette peau dont le coloris attestait la finesse était impénétrable. Une curiosité invincible l'attacha soudain à cette singulière créature vers laquelle il était attiré déjà par de violents désirs.

— Mais, dit-elle en continuant après une pause, madame, allez-vous à Mayenne?

— Oui, mademoiselle, répondit le jeune homme d'un air interrogateur.

— Eh bien! madame, continua mademoiselle de Verneuil, puisque monsieur votre fils sert la République... elle prononça ces paroles d'un air indifférent en apparence; mais elle jeta sur les deux inconnus un de ces regards furtifs qui n'appartiennent qu'aux femmes et aux diplomates... vous devez redouter les chouans? reprit-elle; une escorte n'est pas à dédaigner. Nous sommes devenus presque compagnons de voyage; venez avec nous jusqu'à Mayenne.

Le fils et la mère hésitèrent et parurent se consulter.

— Je ne sais, mademoiselle, répondit le jeune homme, s'il est bien prudent de vous avouer que des intérêts d'une haute importance exigent pour cette nuit notre présence aux environs de Fougères, et que nous n'avons pas encore trouvé de moyens de transport; mais les femmes sont si naturellement généreuses, que j'aurais honte de ne pas me confier à vous. Néanmoins, ajouta-t-il, avant de nous remettre entre vos mains, au moins devons-nous savoir si nous pourrons en sortir sains et saufs. Êtes-vous la reine ou l'esclave de votre escorte républicaine? Excusez la franchise d'un jeune marin; mais je ne vois dans votre situation rien de bien naturel...

— Nous vivons dans un temps, monsieur, où rien de ce qui se passe n'est naturel. Ainsi, vous pouvez accepter sans scrupule, croyez-le bien. Et surtout, ajouta-t-elle en appuyant sur ses paroles, vous n'avez à craindre aucune trahison dans une offre faite avec simplicité par une personne qui n'épouse point les haines politiques.

— Le voyage ainsi fait ne sera pas sans danger, reprit-il en mettant dans son regard une finesse qui donnait de l'esprit à cette vulgaire réponse.

— Que craignez-vous donc encore? demanda-t-elle avec un sourire moqueur; je ne vois de périls pour personne.

— La femme qui parle ainsi est-elle la même dont le regard partageait mes désirs, se disait le jeune homme. Quel accent! Elle me tend quelque piége.

En ce moment, le cri clair et perçant d'une chouette qui semblait perchée sur le sommet de la cheminée, vibra comme un sombre avis.

— Qu'est ceci? dit mademoiselle de Verneuil. Notre voyage ne commencera pas sous d'heureux présages. Mais comment se trouve-t-il des chouettes qui chantent en plein jour? demanda-t-elle en faisant un geste de surprise.

— Cela peut arriver quelquefois, dit le jeune homme froidement. — Mademoiselle, reprit-il, nous vous porterions peut-être malheur. N'est-ce pas là votre pensée? Ne voyageons donc pas ensemble.

Ces paroles furent dites avec un calme et une réserve qui surprirent mademoiselle de Verneuil.

— Monsieur, dit-elle avec une impertinence tout aristocratique, je suis loin de vouloir vous contraindre. Gardons le peu de liberté que nous laisse la République. Si madame était seule, j'insisterais...

Les pas pesants d'un militaire retentirent dans le corridor, et le commandant Hulot montra bientôt une mine refrognée.

— Venez ici, mon colonel, dit en souriant mademoiselle de Verneuil, qui lui indiqua de la main une chaise auprès d'elle. — Occupons-nous, puisqu'il le faut, des affaires de l'État. Mais riez donc! Qu'avez-vous? Y a-t-il des chouans ici?

Le commandant était resté béant à l'aspect du jeune inconnu, qu'il contemplait avec une singulière attention.

— Ma mère, désirez-vous encore du lièvre? Mademoiselle, vous ne mangez pas, disait à Francine le marin en s'occupant des convives.

Mais la surprise de Hulot et l'attention de mademoiselle de Verneuil avaient quelque chose de cruellement sérieux qu'il était dangereux de méconnaître.

— Qu'as-tu donc, commandant, est-ce que tu me connaîtrais? reprit brusquement le jeune homme.

— Peut-être, répondit le républicain.

— En effet, je crois t'avoir vu venir à l'école.

— Je ne suis jamais allé à l'école, répliqua brusquement le commandant. Et de quelle école sors-tu donc, toi?

— De l'Ecole polytechnique.

— Ah! ah! oui, de cette caserne où l'on veut faire des militaires dans des dortoirs, répondit le commandant, dont l'aversion était insurmontable pour les officiers sortis de cette savante pépinière. Mais dans quel corps sers-tu?

— Dans la marine.

— Ah! dit Hulot en riant avec malice. Connais-tu beaucoup d'élèves de cette école-là dans la marine? — Il n'en sort, reprit-il d'un accent grave, que des officiers d'artillerie et du génie.

Le jeune homme ne se déconcerta pas.

— J'ai fait exception à cause du nom que je porte, répondit-il. Nous avons tous été marins dans notre famille.

— Ah! reprit Hulot, quel est donc ton nom de famille, citoyen?

— Du Gua Saint-Cyr.

— Tu n'as donc pas été assassiné à Mortagne?

— Ah! il s'en est de bien peu fallu, dit vivement madame du Gua; mon fils a reçu deux balles...

— Et as-tu des papiers? dit Hulot sans écouter la mère.

— Est-ce que vous voulez les lire? demanda impertinemment le jeune marin dont l'œil bleu plein de malice étudiait alternativement la sombre figure du commandant et celle de mademoiselle de Verneuil.

— Un blanc-bec comme toi voudrait-il m'embêter, par hasard? Allons, donne-moi tes papiers, ou sinon, en route!

— La la, mon brave, je ne suis pas un *serin*. Ai-je donc besoin de te répondre? Qui es-tu?

— Le commandant du département, reprit Hulot.

— Oh! alors mon cas peut devenir très-grave: je serais pris les armes à la main. Et il tendit un verre de vin de Bordeaux au commandant.

— Je n'ai pas soif, répondit Hulot. Allons, voyons, tes papiers.

En ce moment, un bruit d'armes et les pas de quelques soldats ayant retenti dans la rue, Hulot s'approcha de la fenêtre et prit un air satisfait qui fit trembler mademoiselle de Verneuil. Ce signe d'intérêt réchauffa le jeune homme, dont la figure était devenue froide et fière. Après avoir fouillé dans la poche de son habit, il tira d'un élégant portefeuille et offrit au commandant des papiers que Hulot se mit à lire lentement, en comparant le signalement du passe-port avec le visage du voyageur suspect. Pendant cet examen, le cri de la chouette recommença; mais, cette fois, il ne fut pas difficile d'y distinguer l'accent et les jeux d'une voix humaine. Le commandant rendit alors au jeune homme les papiers d'un air moqueur.

— Tout cela est bel et bon, lui dit il; mais il faut me suivre au district. Je n'aime pas la musique, moi!

— Pourquoi l'emmenez-vous au district? demanda mademoiselle de Verneuil d'une voix altérée.

— Ma petite dame, répondit le commandant en faisant sa grimace habituelle, cela ne vous regarde pas.

Irritée du ton, de l'expression du vieux militaire, et plus encore de cette espèce d'humiliation subie devant un homme à qui elle plaisait, mademoiselle de Verneuil se leva, quitta tout à coup l'attitude de candeur et de modestie dans laquelle elle s'était tenue jusqu'alors, son teint s'anima, et ses yeux brillèrent.

— Dites moi: ce jeune homme a-t-il satisfait à tout ce qu'exige la loi? s'écria-t-elle doucement, mais avec une sorte de tremblement dans la voix.

— Oui, en apparence, répondit ironiquement Hulot.

— Eh bien! j'entends que vous le laissiez tranquille *en apparence*, reprit-elle. Avez-vous peur qu'il ne vous échappe? Vous allez l'escorter avec moi jusqu'à Mayenne; il sera dans la malle avec madame sa mère. Pas d'observation; je le veux. Eh bien! quoi?... reprit-elle en voyant Hulot qui se permit de faire sa petite grimace, le trouvez-vous encore suspect?

— Mais un peu, je pense.

— Que voulez-vous donc en faire?

— Rien, si ce n'est de lui rafraîchir la tête avec un peu de plomb. C'est un étourdi, reprit le commandant avec ironie.

— Plaisantez-vous, colonel? s'écria mademoiselle de Verneuil.

— Allons, camarade, dit le commandant en faisant un signe de tête au marin. Allons, dépêchons!

A cette impertinence de Hulot, mademoiselle de Verneuil devint calme et sourit.

— N'avancez pas, dit-elle au jeune homme qu'elle protégea par un geste plein de dignité.

— Oh! la belle tête! dit le marin à l'oreille de sa mère, qui fronça les sourcils.

Le dépit et mille sentiments irrités mais combattus déployaient alors des beautés nouvelles sur le visage de la Parisienne. Francine, madame du Gua, son fils, s'étaient levés tous. Mademoiselle de Verneuil se plaça vivement entre eux et le commandant qui souriait, et défit lestement deux brandebourgs de son spencer. Puis, agissant par suite de cet aveuglement dont les femmes sont saisies lorsqu'on attaque fortement leur amour-propre, mais flattée ou impatiente aussi d'exercer son pouvoir comme un enfant peut l'être d'essayer le nouveau jouet qu'on lui a donné, elle présenta vivement au commandant une lettre ouverte.

— Lisez, lui dit-elle avec un sourire sardonique.

Elle se retourna vers le jeune homme, à qui, dans l'ivresse du triomphe, elle lança un regard où la malice se mêlait à une expression amoureuse. Chez tous deux les fronts s'éclaircirent; la joie colora leurs figures agitées, et mille pensées contradictoires s'élevèrent dans leurs âmes. Par un seul regard, madame de Gua parut attribuer bien plus à l'amour qu'à la charité la générosité de mademoiselle de Verneuil, et certes elle avait raison. La jolie voyageuse rougit d'abord et baissa modestement les paupières en devinant tout ce que disait ce regard de femme. Devant cette menaçante accusation, elle releva fièrement la tête et défia tous les yeux. Le commandant, pétrifié, rendit cette lettre contre-signée des ministres, et qui enjoignait à toutes les autorités d'obéir aux ordres de cette mystérieuse personne: mais il tira son épée du fourreau, la prit, la cassa sur son genou, et jeta les morceaux.

— Mademoiselle, vous savez probablement bien ce que vous avez à faire; mais un républicain a ses idées et sa fierté, dit-il. Je ne sais pas servir là où les belles filles commandent; le premier consul aura dès ce soir ma démission, et d'autres que Hulot vous obéiront. Là où je ne comprends plus, je m'arrête, surtout quand je suis tenu de comprendre.

Il y eut un moment de silence, mais il fut bientôt rompu par la jeune Parisienne qui marcha au commandant, lui tendit la main et lui dit:—Colonel, quoique votre barbe soit un peu longue, vous pouvez m'embrasser, vous êtes un homme.

— Et je m'en flatte, mademoiselle, répondit-il en déposant assez gauchement un baiser sur la main de cette singulière fille. — Quant à toi, camarade, ajouta-t-il en menaçant du doigt le jeune homme, tu en reviens d'une belle!

— Mon commandant, reprit en riant l'inconnu, il est temps que la plaisanterie finisse, et, si tu le veux, je vais te suivre au district.

— Y viendras-tu avec ton siffleur invisible, Marche-à-terre?

— Qui, Marche-à-terre? demanda le marin avec tous les signes de la surprise la plus vraie.

— N'a-t-on pas sifflé tout à l'heure?

— Eh bien! reprit l'étranger, qu'a de commun ce sifflement et moi? je te le demande. J'ai cru que les soldats que tu avais commandés pour m'arrêter, sans doute, te prévenaient ainsi de leur arrivée.

— Vraiment, tu as cru cela?

— Eh! mon Dieu oui. Mais bois donc ton verre de vin de Bordeaux, il est délicieux.

Surpris de l'étonnement naturel du marin, de l'incroyable légèreté de ses manières, de la jeunesse de sa figure, que rendaient presque enfantine les boucles de ses cheveux blonds soigneusement frisés, le commandant flottait entre mille soupçons. Il remarqua madame du Gua qui essayait de surprendre le secret des regards que son fils jetait à mademoiselle de Verneuil, et lui demanda brusquement: — Votre âge, citoyenne?

— Hélas! monsieur l'officier, les lois de notre République deviennent bien cruelles! j'ai trente-huit ans.

— Quand on devrait me fusiller, je n'en croirais rien encore. Marche-à-terre est ici, il a sifflé, vous êtes des chouans déguisés. Tonnerre de Dieu! je vais faire entièrement cerner et fouiller l'auberge.

En ce moment, un sifflement irrégulier, assez semblable à ceux qu'on avait entendus, et qui partait de la cour de l'auberge, coupa la parole au commandant; il se précipita fort heureusement dans le corridor, et n'aperçut point la pâleur que ses paroles avaient répandue sur la figure de madame du Gua. Hulot vit dans le siffleur un postillon qui attelait ses chevaux à la malle; il déposa ses soupçons, tant il lui sembla ridicule que des chouans se hasardassent à venir au milieu d'Alençon, et il revint confus.

— Je lui pardonne, mais plus tard il payera cher le moment qu'il nous fait passer ici, dit gravement la mère à l'oreille de son fils au moment où Hulot rentrait dans la chambre.

Le brave officier offrait sur sa figure embarrassée l'expression de la lutte que la sévérité de ses devoirs livrait dans son cœur à sa bonté naturelle. Il conserva son air bourru, peut-être parce qu'il croyait alors s'être trompé; mais il prit le verre de vin de Bordeaux et dit: — Camarade, excuse-moi, mais ton école envoie à l'armée des officiers si jeunes...

— Les brigands en ont donc de plus jeunes encore? demanda en riant le prétendu marin.

— Pour qui preniez-vous donc mon fils? reprit madame du Gua.

— Pour le Gars, le chef envoyé aux chouans et aux Vendéens par le cabinet de Londres, et qu'on nomme, je crois, le marquis de Montauran.

Le commandant épia encore attentivement la figure de ces deux personnages suspects, qui se regardèrent avec cette singulière expression de physionomie que prennent successivement deux ignorants présomptueux et qu'on peut traduire par ce dialogue: — Connais-tu cela? — Non. Et toi? — Connais pas du tout. — Qu'est-ce qu'il nous

dit donc là ? — Il rêve. Puis le rire insultant et goguenard de la sottise quand elle croit triompher.

La subite altération des manières et la torpeur de Marie de Verneuil, en entendant prononcer le nom du général royaliste, ne furent sensibles que pour Francine, la seule à qui fussent connues les imperceptibles nuances de cette jeune figure. Tout à fait mis en déroute, le commandant ramassa les deux morceaux de son épée, regarda mademoiselle de Verneuil, dont la chaleureuse expression avait trouvé le secret d'émouvoir son cœur, et lui dit : — Quant à vous, mademoiselle, je ne m'en dédis pas, et demain les tronçons de mon épée parviendront à Bonaparte, à moins que...

— Eh ! que me fait Bonaparte, votre République, les chouans, le roi et le Gars ! s'écria-t-elle en réprimant assez mal un emportement de mauvais goût.

Des caprices inconnus ou la passion donnèrent à sa figure des couleurs étincelantes, et l'on vit que le monde entier ne devait plus être rien pour elle du moment où elle y distinguait une créature ; mais tout à coup elle rentra dans un calme forcé en se voyant, comme un acteur sublime, l'objet des regards de tous les spectateurs. Le commandant se leva brusquement. Inquiète et agitée, mademoiselle de Verneuil le suivit, l'arrêta dans le corridor, et lui demanda d'un ton solennel : — Vous aviez donc de bien fortes raisons de soupçonner ce jeune homme d'être le Gars ?

— Tonnerre de Dieu ! mademoiselle, le fantassin qui vous accompagne est venu me prévenir que les voyageurs et le courrier avaient été assassinés par les chouans, ce que je savais ; mais ce que je ne savais pas, c'était les noms des voyageurs morts, et ils s'appelaient citoyenne et citoyen du Gua Saint-Cyr !

— Oh ! s'il y a du Corentin là-dedans, je ne m'étonne plus de rien, s'écria-t-elle avec un mouvement de dégoût.

Le commandant s'éloigna, sans oser regarder mademoiselle de Verneuil, dont la dangereuse beauté lui troublait déjà le cœur.

— Si j'étais resté deux minutes de plus, j'aurais fait la sottise de reprendre mon épée pour l'escorter, se disait-il en descendant l'escalier.

En voyant le jeune homme les yeux attachés sur la porte par où mademoiselle de Verneuil était sortie, madame du Gua lui dit à l'oreille : — Toujours le même ! Vous ne périrez que par la femme. Une poupée vous fait tout oublier. Pourquoi donc avez-vous souffert qu'elle déjeunât avec nous ? Qu'est-ce qu'une demoiselle de Verneuil qui accepte le déjeuner de gens inconnus, que les bleus escortent, et qui les désarme avec une lettre mise en réserve comme un billet doux dans son spencer ? C'est une de ces mauvaises créatures à l'aide desquelles Fouché veut s'emparer de vous, et la lettre qu'elle a montrée est donnée pour requérir les bleus contre vous.

— Eh ! madame, répondit le jeune homme d'un ton aigre qui perça le cœur de la dame et la fit pâlir, sa générosité dément votre supposition. Souvenez-vous bien que l'intérêt seul du roi nous rassemble. Après avoir eu Charette à vos pieds, l'univers ne serait-il donc pas vide pour vous ? Ne vivriez-vous déjà plus pour le venger ?

La dame resta pensive et debout comme un homme qui, du rivage, contemple le naufrage de ses trésors, et n'en convoite que plus ardemment sa fortune perdue. Mademoiselle de Verneuil rentra ; le jeune marin échangea avec elle un sourire et un regard empreints de douce moquerie. Quelque incertain que parût l'avenir, quelque éphémère que fût leur union, les prophéties de cet espoir n'en étaient que plus caressantes. Quoique rapide, ce regard ne put échapper à l'œil sagace de madame du Gua, qui le comprit. Aussitôt son front se contracta légèrement, et sa physionomie ne put entièrement cacher de jalouses pensées. Francine observait cette femme : elle en vit les yeux briller, les joues s'animer, elle crut apercevoir un esprit infernal animer ce visage en proie à quelque révolution terrible ; mais l'éclair n'est pas plus vif, ni la mort plus prompte que ne le fut cette expression passagère. Madame du Gua reprit son air enjoué, avec un tel aplomb que Francine crut avoir rêvé. Néanmoins, en reconnaissant chez cette femme une violence au moins égale à celle de mademoiselle de Verneuil, elle frémit en prévoyant les terribles chocs qui devaient survenir entre deux esprits de cette trempe, et frissonna quand elle vit mademoiselle de Verneuil aller vers le jeune officier, lui jetant un de ces regards passionnés qui enivrent, lui prenant les deux mains, l'attirant à elle, et le menant au jour par un geste de coquetterie pleine de malice.

— Maintenant, avouez-le-moi, dit-elle en cherchant à lire dans ses yeux, vous n'êtes pas le citoyen du Gua Saint-Cyr ?

— Si, mademoiselle.

— Mais sa mère et lui ont été tués avant hier.

— J'en suis désolé, répondit-il en riant. Quoi qu'il en soit, je ne vous en ai pas moins une obligation pour laquelle je vous conserverai toujours une grande reconnaissance, et je voudrais être à même de vous la témoigner.

— J'ai cru sauver un émigré, mais je vous aime mieux républicain.

A ces mots, échappés de ses lèvres comme par étourderie, elle devint confuse ; ses yeux semblèrent rougir, et il n'y eut plus dans sa contenance qu'une délicieuse naïveté de sentiment ; elle quitta mollement les mains de l'officier, poussée, non par la honte de les avoir pressées, mais par une pensée trop lourde à porter dans son cœur, et elle le laissa ivre d'espérance. Tout à coup elle parut s'en vouloir à elle seule de cette liberté, autorisée peut-être par ces fugitives aventures de voyage ; elle reprit son attitude de convention, salua ses deux compagnons de voyage et disparut avec Francine. En arrivant dans leur chambre, Francine se croisa les doigts, retourna les paumes de ses mains en se tordant les bras, et contempla sa maîtresse en lui disant :

— Ah ! Marie, combien de choses en peu de temps ; il n'y a que vous pour ces histoires-là !

Mademoiselle de Verneuil bondit et sauta au cou de Francine.

— Ah ! voilà la vie ! je suis dans le ciel !...

— Dans l'enfer, peut-être, répliqua Francine.

— Oh ! va pour l'enfer ! reprit mademoiselle de Verneuil avec gaieté. Tiens, donne-moi ta main. Sens mon cœur, comme il bat ! J'ai la fièvre. Le monde entier est maintenant peu de chose ! Combien de fois n'ai-je pas vu cet homme dans mes rêves ! Oh ! comme sa tête est belle, et quel regard étincelant !

— Vous aimera-t-il ? demanda d'une voix affaiblie la naïve et simple paysanne, dont le visage s'était empreint de mélancolie.

— Tu le demandes ? répondit mademoiselle de Verneuil. — Mais, dis donc, Francine, ajouta-t-elle en se montrant à elle dans une attitude moitié sérieuse, moitié comique, il serait donc difficile ?

— Oui, mais vous aimera-t-il toujours ? reprit Francine en souriant.

Elles se regardèrent un moment comme interdites, Francine de révéler tant d'expérience, Marie d'apercevoir pour la première fois un avenir de bonheur dans la passion ; aussi resta-t-elle comme penchée sur un précipice, dont elle aurait voulu sonder la profondeur en attendant le bruit d'une pierre jetée d'abord avec insouciance.

— Eh ! c'est mon affaire ! dit-elle en laissant échapper le geste d'un joueur au désespoir. Je ne plaindrai jamais une femme trahie, elle ne doit s'en prendre qu'à elle-même de son abandon. Je saurai bien garder, vivant ou mort, l'homme dont le cœur m'aura appartenu. — Mais, dit-elle avec surprise, et après un moment de silence, d'où te vient tant de science, Francine ?...

— Mademoiselle, répondit vivement la paysanne, j'entends des pas dans le corridor.

— Ah ! dit-elle en écoutant, ce n'est pas *lui !* — Mais, reprit-elle, voilà comment tu réponds ! je te comprends : je t'attendrai ou je te devinerai.

Francine avait raison. Trois coups frappés à la porte interrompirent cette conversation. Le capitaine Merle se montra bientôt, après avoir entendu l'invitation d'entrer que lui adressa mademoiselle de Verneuil.

— En faisant un salut militaire à mademoiselle de Verneuil, le capitaine hasarda de lui jeter une œillade, et, tout ébloui par sa beauté, il ne trouva rien autre chose à lui dire que : — Mademoiselle, je suis à vos ordres !

— Vous êtes donc devenu mon protecteur par la démission de votre chef de demi-brigade ? Votre régiment ne s'appelle-t-il pas ainsi ? Votre commandant a donc bien peur de moi ?

— Faites excuse, mademoiselle, Hulot n'a pas peur ; mais les femmes, voyez-vous, ça n'est pas son affaire ; et ça l'a chiffonné de trouver son général en cornette.

— Cependant, reprit mademoiselle de Verneuil, son devoir était d'obéir à ses supérieurs. J'aime la subordination, je vous en préviens, et je ne veux pas qu'on me résiste !

— Cela serait difficile, répondit Merle.

— Tenons conseil, reprit mademoiselle de Verneuil. Vous avez ici des troupes fraîches ; elle m'accompagneront à Mayenne, où je puis arriver ce soir. Pouvons-nous y trouver de nouveaux soldats pour en repartir sans nous y arrêter ? Les chouans ignorent notre petite expédition. En voyageant ainsi nuitamment, nous aurions bien du malheur si nous les rencontrions en assez grand nombre pour être attaqués. Voyons, dites, croyez-vous que ce soit possible ?

— Oui, mademoiselle.

— Comment est le chemin de Mayenne à Fougères ?

— Rude. Il faut toujours monter et descendre, un vrai pays d'écureuil.

— Partons, partons, dit-elle ; et, comme nous n'avons pas de dangers à redouter en sortant d'Alençon, allez en avant ; nous vous rejoindrons bien.

— On dirait qu'elle a dix ans de grade, se dit Merle en sortant. Hulot se trompe : cette jeune fille-là n'est pas de celles qui se font des rentes avec un lit de plume, et, mille cartouches ! si le capitaine Merle veut devenir adjudant-major, je ne lui conseille pas de prendre saint Michel pour le diable.

Pendant la conférence de mademoiselle de Verneuil avec le capitaine, Francine était sortie dans l'intention d'examiner par une fenêtre du corridor un point de la cour vers lequel une irrésistible curiosité l'entraînait depuis son arrivée dans l'auberge. Elle contemplait la

paille de l'écurie avec une attention si profonde, qu'on l'aurait pu croire en prières devant une bonne Vierge. Bientôt elle aperçut madame du Gua se dirigeant vers Marche-à-terre avec les précautions d'un chat qui ne veut pas se mouiller les pattes. En voyant cette dame, le chouan se leva et garda devant elle l'attitude du plus profond respect. Cette étrange circonstance éveilla la curiosité de Francine, qui s'élança dans la cour, se glissa le long des murs, de manière à ne point être vue par madame du Gua, et tâcha de se cacher derrière la porte de l'écurie; elle marcha sur la pointe du pied, retint son haleine, évita de faire le moindre bruit, et réussit à se poser près de Marche-à-terre sans avoir excité son attention.

— Et si, après toutes ces informations, disait l'inconnue au chouan, ce n'était pas son nom, tu tirerais dessus sans pitié, comme sur une chienne enragée.

— Entendu, répondit Marche-à-terre.

La dame s'éloigna. Le chouan remit son bonnet de laine rouge sur sa tête, resta debout, et se grattait l'oreille à la manière des gens embarrassés, lorsqu'il vit Francine lui apparaître comme par magie.

— Sainte Anne d'Auray! s'écria-t-il. Tout à coup, il laissa tomber son fouet, joignit les mains et demeura en extase. Une faible rougeur illumina son visage grossier, et ses yeux brillèrent comme des diamants perdus dans de la fange. — Est-ce bien la garce à Cottin? dit-il d'une voix si sourde que lui seul pouvait s'entendre. — Etes-vous *godaine!* reprit-il après une pause.

Ce mot assez bizarre de *godain*, *godaine*, est un superlatif du patois de ces contrées, qui sert aux amoureux à exprimer l'accord d'une riche toilette et de la beauté.

— Je n'oserais point vous toucher, ajouta Marche-à-terre en avançant néanmoins sa large main vers Francine, comme pour s'assurer du poids d'une grosse chaîne d'or qui tournait autour de son cou, et descendait jusqu'à sa taille.

— Et *vous* feriez bien, Pierre, répondit Francine inspirée par cet instinct de la femme qui la rend despote quand elle n'est pas opprimée. Elle se recula avec hauteur après avoir joui de la surprise du chouan; mais elle compensa la dureté de ses paroles par un regard plein de douceur, et se rapprocha de lui. — Pierre, reprit-elle, cette dame-là te parlait de la jeune demoiselle que je sers, n'est-ce pas?

Marche-à-terre resta muet et sa figure lutta comme l'aurore entre les ténèbres et la lumière. Il regarda tour à tour Francine, le gros fouet qu'il avait laissé tomber et la chaîne d'or qui paraissait exercer sur lui des séductions aussi puissantes que le visage de la Bretonne; puis, comme pour mettre un terme à son inquiétude, il ramassa son fouet et garda le silence.

— Oh! il n'est pas difficile de deviner que cette dame t'a ordonné de tuer ma maîtresse, reprit Francine, qui connaissait la discrète fidélité du gars et voulut en dissiper les scrupules.

Marche-à-terre baissa la tête d'une manière significative; et, pour la garce à Cotin, ce fut une réponse.

— Eh bien! Pierre, s'il lui arrive le moindre malheur, si un seul cheveu de sa tête est arraché, nous nous serons vus ici pour la dernière fois et pour l'éternité, car je serai dans le paradis, moi! et toi, tu iras en enfer.

Le possédé que l'Eglise allait jadis exorciser en grande pompe n'était pas plus agité que Marche-à-terre ne le fut sous cette prédiction, prononcée avec une croyance qui lui donnait une sorte de certitude. Ses regards, d'abord empreints d'une tendresse sauvage, puis combattus par les devoirs d'un fanatisme aussi exigeant que celui de l'amour, devinrent tout à coup farouches quand il aperçut l'air impérieux de l'innocente maîtresse qu'il s'était jadis donnée. Francine interpréta le silence du chouan à sa manière.

— Tu ne veux donc rien faire pour moi? lui dit-elle d'un ton de reproche.

A ces mots, le chouan jeta sur sa maîtresse un coup d'œil aussi noir que l'aile d'un corbeau.

— Es-tu libre? demanda-t-il par un grognement que Francine seule pouvait entendre.

— Serais-je là? répondit-elle avec indignation. Mais toi, que fais-tu ici? Tu chouannes encore, tu cours par les chemins comme une bête enragée qui cherche à mordre. Oh! Pierre, si tu étais sage, tu viendrais avec moi. Cette belle demoiselle qui, je puis te le dire, a été jadis nourrie chez nous, a eu soin de moi. J'ai maintenant deux cents livres de bonnes rentes. Enfin mademoiselle m'a acheté, pour cinq cents écus, la grande maison à mon oncle Thomas, et j'ai deux mille livres d'économies.

Mais son sourire et l'énumération de ses trésors échouèrent devant l'impénétrable expression de Marche-à-terre.

— Les recteurs ont dit de se mettre en guerre, répondit-il. Chaque bleu jeté par terre vaut une indulgence.

— Mais les bleus te tueront peut-être.

Il répondit en laissant aller ses bras comme pour regretter la modicité de l'offrande qu'il faisait à Dieu et au roi.

— Et que deviendrais-je, moi? demanda douloureusement la jeune fille.

Marche-à-terre regarda Francine avec stupidité; ses yeux semblèrent s'agrandir, il s'en échappa deux larmes qui roulèrent parallèlement de ses joues velues sur les peaux de chèvre dont il était couvert, et un sourd gémissement sortit de sa poitrine.

— Sainte Anne d'Auray!... Pierre, voilà donc tout ce que tu me diras, après une séparation de sept ans! Tu as bien changé.

— Je t'aime toujours, répondit le chouan d'une voix brusque.

— Non, lui dit-elle à l'oreille, le roi passe avant moi.

— Si tu me regardes ainsi, reprit-il, je m'en vais.

— Eh bien! adieu, reprit-elle avec tristesse.

— Adieu, répéta Marche-à-terre.

Il saisit la main de Francine, la serra, la baisa, fit un signe de croix, et se sauva dans l'écurie, comme un chien qui vient de dérober un os.

— Pille-miche, dit-il à son camarade, je n'y vois goutte. As-tu ta *chinchoire?*

— Oh! *cré bleu!*... la belle chaîne, répondit Pille-miche en fouillant dans une poche pratiquée sous sa peau de bique.

Il tendit à Marche-à-terre ce petit cône en corne de bœuf dans lequel les Bretons mettent le tabac fin qu'ils lévigent eux-mêmes pendant les longues soirées d'hiver. Le chouan leva le pouce de manière à former dans son poignet gauche ce creux où les invalides se mesurent leurs prises de tabac, il y secoua fortement la chinchoire dont la pointe avait été dévissée par Pille-miche. Une poussière impalpable tomba lentement par le petit trou qui terminait le cône de ce meuble breton. Marche-à-terre recommença sept ou huit fois ce manége silencieux, comme si cette poudre eût possédé le pouvoir de changer la nature de ses pensées. Tout à coup, il laissa échapper un geste désespéré, jeta la chinchoire à Pille-miche et ramassa une carabine cachée dans la paille.

— Sept à huit *chinchées* comme ça de suite, ça ne vaut *rin*, dit l'avare Pille-miche.

— En route! s'écria Marche-à-terre d'une voix rauque. Nous avons de la besogne.

Une trentaine de chouans, qui dormaient sous les râteliers et dans la paille, levèrent la tête, virent Marche à-terre debout, et disparurent aussitôt par une porte qui donnait sur des jardins et d'où l'on pouvait gagner les champs. Lorsque Francine sortit de l'écurie, elle trouva la malle en état de partir. Mademoiselle de Verneuil et ses deux compagnons de voyage y étaient déjà montés. La Bretonne frémit en voyant sa maîtresse au fond de la voiture à côté de la femme qui venait d'en ordonner la mort. Le jeune officier se mit en avant de Marie, et aussitôt que Francine se fut assise la lourde voiture partit au grand trot. Le soleil avait dissipé les nuages gris de l'automne, et ses rayons animaient la mélancolie des champs par un certain air de fête et de jeunesse. Beaucoup d'amants prennent ces hasards du ciel pour des présages. Francine fut étrangement surprise du silence qui régna d'abord entre les voyageurs. Mademoiselle de Verneuil avait repris son air froid, et se tenait les yeux baissés, la tête doucement inclinée, et les mains cachées sous une espèce de mante dans laquelle elle s'enveloppa. Si elle leva les yeux, ce fut pour voir les paysages qui s'enfuyaient en tournoyant avec rapidité. Certaine d'être admirée, elle se refusait à l'admiration; mais son apparente insouciance accusait plus de coquetterie que de candeur. La touchante pureté qui donne tant d'harmonie aux diverses expressions par lesquelles se révèlent les âmes faibles semblait ne pas pouvoir prêter son charme à une créature que ses vives impressions destinaient aux orages de l'amour. En proie au plaisir que donnent les commencements d'une intrigue, l'inconnu ne cherchait pas encore à s'expliquer la discordance qui existait entre la coquetterie et l'exaltation de cette singulière fille. Cette candeur jouée ne lui permettait-elle pas de contempler à son aise une figure que le calme embellissait alors autant qu'elle venait de l'être par l'agitation? Nous n'accusons guère la source de nos jouissances.

Il est difficile à une jolie femme de se soustraire, en voiture, aux regards de ses compagnons, dont les yeux s'attachent sur elle comme pour y chercher une distraction de plus à la monotonie du voyage. Aussi, très-heureux de pouvoir satisfaire l'avidité de sa passion naissante, sans que l'inconnue évitât son regard ou s'offensât de sa persistance, le jeune officier se plut-il à étudier les lignes pures et brillantes qui dessinaient les contours de ce visage. Ce fut pour lui comme un tableau. Tantôt le jour faisait ressortir la transparence rose des narines et le double arc qui unissait le nez à la lèvre supérieure; tantôt un pâle rayon de soleil mettait en lumière les nuances du teint, nacrées sous les yeux et autour de la bouche, rosées sur les joues, mates vers les tempes et sur le cou. Il admira les oppositions de clair et d'ombre produites par des cheveux dont les rouleaux noirs enveloppaient la figure, en y imprimant une grâce éphémère; car tout est si fugitif chez la femme! sa beauté d'aujourd'hui n'est souvent pas celle d'hier, heureusement pour elle peut-être! Encore dans l'âge où l'homme peut jouir de ces riens qui sont tout l'amour, le soi-disant marin attendait avec bonheur le mouvement répété des paupières et les jeux séduisants que la respiration donnait au corsage. Parfois, au gré de ses pensées, il épiait un accord

entre l'expression des yeux et l'imperceptible inflexion des lèvres. Chaque geste lui livrait une âme, chaque mouvement une face nouvelle de cette jeune fille. Si quelques idées venaient agiter ces traits mobiles, si quelque soudaine rougeur s'y infusait, si le sourire y répandait la vie, il savourait mille délices en cherchant à deviner les secrets de cette femme mystérieuse. Tout était piége pour l'âme, piége pour les sens. Enfin le silence, loin d'élever des obstacles à l'entente des cœurs, devenait un lien commun pour les pensées. Plusieurs regards où ses yeux rencontrèrent ceux de l'étranger apprirent à Marie de Verneuil que ce silence allait la compromettre; elle fit alors à madame du Gua quelques-unes de ces demandes insignifiantes qui préludent aux conversations, mais elle ne put s'empêcher d'y mêler le fils.

— Madame, comment avez-vous pu, disait-elle, vous décider à mettre monsieur votre fils dans la marine? N'est-ce pas vous condamner à de perpetuelles inquiétudes?

— Mademoiselle, le destin des femmes, des mères, veux-je dire, est de toujours trembler pour leurs plus chers trésors.

— Monsieur vous ressemble beaucoup.

— Vous trouvez, mademoiselle?

Cette innocente *legitimation* de l'âge que madame du Gua s'était donné, fit sourire le jeune homme et inspira à sa prétendue mère un nouveau dépit. La haine de cette femme grandissait à chaque regard passionné que jetait son fils sur Marie. Le silence, le discours, tout allumait en elle une effroyable rage déguisée sous les manières les plus affectueuses.

— Mademoiselle, dit alors l'inconnu, vous êtes dans l'erreur. Les marins ne sont pas plus exposés que ne le sont les autres militaires. Les femmes ne devraient pas haïr la marine: n'avons-nous pas sur les troupes de terre l'immense avantage de rester fidèles à nos maîtresses?

— Oh! de force, répondit en riant mademoiselle de Verneuil.

— C'est toujours de la fidélité, répliqua madame du Gua d'un ton presque sombre.

La conversation s'anima, se porta sur des sujets qui n'étaient intéressants que pour les trois voyageurs; car, en ces sortes de circonstances, les gens d'esprit donnent aux banalités des significations neuves, mais l'entretien, frivole en apparence, par lequel ces inconnus se plurent à s'interroger mutuellement, cacha les désirs, les passions et les espérances qui les agitaient. La finesse et la malice de Marie, qui fut constamment sur ses gardes, apprirent à madame du Gua que la calomnie et la trahison pourraient seules la faire triompher d'une rivale aussi redoutable par son esprit que par sa beauté. Les voyageurs atteignirent l'escorte, et la voiture alla moins rapidement. Le jeune marin aperçut une longue côte à monter et proposa une promenade à mademoiselle de Verneuil. Le bon goût, l'affectueuse politesse du jeune homme semblèrent décider la Parisienne, et son consentement le flatta.

— Madame est-elle de notre avis? demanda-t-elle à madame du Gua. Veut-elle aussi se promener?

— La coquette! dit la dame en descendant de voiture.



Corentin tira froidement sa montre. — PAGE 19.

Marie et l'inconnu marchèrent ensemble mais séparés. Le marin, déjà saisi par de violents désirs, fut jaloux de faire tomber la réserve qu'on lui opposait, et de laquelle il n'était pas la dupe. Il crut pouvoir y réussir en badinant avec l'inconnue à la faveur de cette amabilité française, de cet esprit parfois léger, parfois sérieux, toujours chevaleresque, souvent moqueur, qui distinguait les hommes remarquables de l'aristocratie exilée. Mais la rieuse Parisienne plaisanta si malicieusement le jeune républicain, sut lui reprocher ses intentions de frivolité si dédaigneusement en s'attachant de préférence aux idées fortes et à l'exaltation qui perçaient malgré lui dans ses discours, qu'il devina facilement le secret de lui plaire. La conversation changea donc. L'étranger réalisa dès lors les espérances que donnait sa figure expressive. De moment en moment, il éprouvait de nouvelles difficultés en voulant apprécier la sirène de laquelle il s'éprenait de plus en plus, et fut forcé de suspendre ses jugements sur une fille qui se faisait un jeu de les infirmer tous. Après avoir été séduit par la contemplation de la beauté, il fut donc entraîné vers cette âme inconnue par une curiosité que Marie se plut à exciter. Cet entretien prit insensiblement un caractère d'intimité très-étranger au ton d'indifférence que mademoiselle de Verneuil s'efforça d'y imprimer sans pouvoir y parvenir.

Quoique madame du Gua eût suivi les deux amoureux, ils avaient insensiblement marché plus vite qu'elle, et ils s'en trouvèrent bientôt séparés par une centaine de pas environ. Ces deux charmants êtres foulaient le sable fin de la route, emportés par le charme enfantin d'unir le léger retentissement de leurs pas, heureux de se voir enveloppés par un même rayon de lumière qui paraissait appartenir au soleil du printemps, et de respirer ensemble ces parfums d'automne chargés de tant de dépouilles végétales, qu'ils semblent une nourriture apportée par les airs à la mélancolie de l'amour naissant. Quoiqu'ils ne parussent voir l'un et l'autre qu'une aventure ordinaire dans leur union momentanée, le ciel, le site et la saison communiquèrent donc à leurs sentiments une teinte de gravité qui leur donna l'apparence de la passion. Ils commencèrent à faire l'éloge de la journée, de sa beauté; puis ils parlèrent de leur étrange rencontre, de la rupture prochaine d'une liaison si douce et de la facilité qu'on met à s'épancher avec les personnes aussitôt perdues qu'entrevues, en voyage. A cette dernière observation, le jeune homme profita de la permission tacite qui semblait l'autoriser à faire quelques douces confidences, et essaya de risquer des aveux indirects, en homme accoutumé à de semblables situations.

— Remarquez-vous, mademoiselle, lui dit-il, combien les sentiments suivent peu la route commune, dans le temps de terreur où nous vivons? Autour de nous, tout n'est-il pas frappé d'une inexplicable soudaineté? Aujourd'hui, nous aimons, nous haïssons sur la foi d'un regard. L'on s'unit pour la vie ou l'on se quitte avec la célérité dont on marche à la mort. On se dépêche en toute chose, comme la nation dans ses tumultes. Au milieu des dangers, les étreintes doivent être plus vives que dans le train ordinaire de la vie. A Paris,

dernièrement, chacun a su, comme sur un champ de bataille, tout ce que pouvait dire une poignée de main.

— On sentait la nécessité de vivre vite et beaucoup, répondit-elle, parce qu'on avait alors peu de temps à vivre. Et, après avoir lancé à son jeune compagnon un regard qui semblait lui montrer le terme de leur court voyage, elle ajouta malicieusement : — Vous êtes bien instruit des choses de la vie, pour un jeune homme qui sort de l'Ecole?

— Que pensez-vous de moi? demanda-t-il après un moment de silence. Dites-moi votre opinion sans ménagements.

— Vous voulez sans doute acquérir ainsi le droit de me parler de moi?... répliqua-t-elle en riant.

— Vous ne répondez pas, reprit-il après une légère pause. Prenez garde, le silence est souvent une réponse.

— Ne deviné-je pas tout ce que vous voudriez pouvoir me dire? Hé! mon Dieu, vous avez déjà trop parlé.

— Oh! si nous nous entendons, reprit-il en riant, j'obtiens plus que je n'osais espérer.

Elle se mit à sourire si gracieusement qu'elle parut accepter la lutte courtoise de laquelle tout homme se plaît à menacer une femme. Ils se persuadèrent alors, autant sérieusement que par plaisanterie, qu'il leur était impossible d'être jamais l'un pour l'autre autre chose que ce qu'ils étaient en ce moment. Le jeune homme pouvait se livrer à une passion qui n'avait point d'avenir, et Marie pouvait en rire. Puis, quand ils eurent élevé ainsi entre eux une barrière imaginaire, ils parurent l'un et l'autre fort empressés de mettre à profit la dangereuse liberté qu'ils venaient de stipuler.

Marie heurta tout à coup une pierre et fit un faux pas.

— Prenez mon bras, dit l'inconnu.

— Il le faut bien, étourdi ! Vous seriez trop fier si je refusais. N'aurais-je pas l'air de vous craindre?

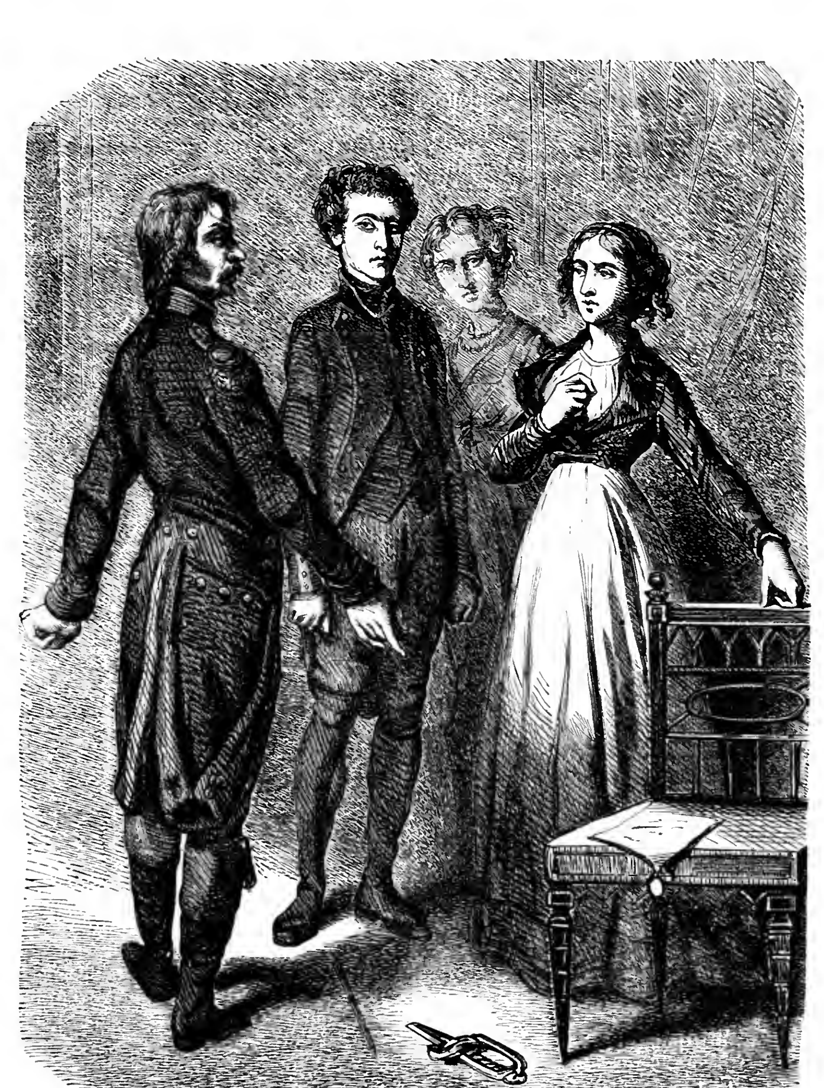
— Ah! mademoiselle, répondit-il en lui pressant le bras pour lui faire sentir les battements de son cœur, vous allez me rendre fier de cette faveur.

— Eh bien! ma facilité vous ôtera vos illusions.

— Voulez-vous déjà me défendre contre le danger des émotions que vous causez?

— Cessez, je vous prie, dit-elle, de m'entortiller dans ces petites idées de boudoir, dans ces logogriphes de ruelle. Je n'aime pas à rencontrer chez un homme de votre caractère l'esprit que les sots peuvent avoir. Voyez!... nous sommes sous un beau ciel, en pleine campagne; devant nous, au-dessus nous, tout est grand. Vous voulez me dire que je suis belle, n'est-ce pas? mais vos yeux me le prouvent, et d'ailleurs, je le sais; mais je ne suis pas une femme que des compliments puissent flatter. Voudriez-vous, par hasard, me parler de vos *sentiments?* dit-elle avec une emphase sardonique. Me supposeriez-vous donc la simplicité de croire à des sympathies soudaines assez fortes pour dominer une vie entière par le souvenir d'une matinée?

— Non pas d'une matinée, répondit-il, mais d'une belle femme qui s'est montrée généreuse.



Je ne sais pas servir là où les belles filles commandent. — PAGE 21.

— Vous oubliez, reprit-elle en riant, de bien plus grands attraits, une femme inconnue, et chez laquelle tout doit sembler bizarre, le nom, la qualité, la situation, la liberté d'esprit et de manières.

— Vous ne m'êtes point inconnue, s'écria-t-il, j'ai su vous deviner, et ne voudrais rien ajouter à vos perfections, si ce n'est un peu plus de foi dans l'amour que vous inspirez tout d'abord.

— Ah! mon pauvre enfant de dix-sept ans, vous parlez déjà d'amour? dit-elle en souriant. Eh bien! soit, reprit-elle. C'est là un secret de conversation entre deux personnes, comme la pluie et le beau temps, quand nous faisons une visite, prenons-le? Vous ne trouverez en moi ni fausse modestie ni politesse. Je puis écouter ce mot sans rougir, il m'a été tant de fois prononcé sans l'accent du cœur, qu'il est devenu presque insignifiant pour moi. Il m'a été répété au théâtre, dans les livres, dans le monde, partout; mais je n'ai jamais rien rencontré qui ressemblât à ce magnifique sentiment.

— L'avez-vous cherché? — Oui.

Ce mot fut prononcé avec tant de laisser-aller, que le jeune homme fit un geste de surprise et regarda finement Marie comme s'il eût tout à coup changé d'opinion sur son caractère et sa véritable situation.

— Mademoiselle, dit-il avec une émotion mal déguisée, êtes-vous fille ou femme, ange ou démon?

— Je suis l'un et l'autre, reprit-elle en riant. N'y a-t-il pas toujours quelque chose de diabolique et d'angélique dans une jeune fille qui n'a point aimé, qui n'aime pas, et qui n'aimera peut-être jamais?

— Et vous trouvez-vous heureuse ainsi?... dit-il en prenant un ton et des manières libres, comme s'il eût déjà conçu moins d'estime pour sa libératrice.

— Oh! heureuse, reprit-elle, non. Si je viens à penser que je suis seule, dominée par des conventions sociales qui me rendent nécessairement artificieuse, j'envie les priviléges de l'homme. Mais, si je songe à tous les moyens que la nature nous a donnés pour vous envelopper, vous autres, pour vous enlacer dans les filets invisibles d'une puissance à laquelle aucun de vous ne peut résister, alors mon rôle ici-bas me sourit; puis, tout à coup, il me semble petit, et je sens que je mépriserais un homme s'il était la dupe de séductions vulgaires. Enfin, tantôt j'aperçois notre joug, et il me plaît, puis il me semble horrible, et je m'y refuse; tantôt je sens en moi ce désir de dévouement qui rend la femme si noblement belle, puis j'éprouve un désir de domination qui me dévore. Peut-être est-ce le combat naturel du bon et du mauvais principe qui fait vivre toute créature ici-bas. Ange ou démon, vous l'avez dit. Ah! ce n'est pas d'aujourd'hui que je reconnais ma double nature. Mais, nous autres femmes, nous comprenons encore mieux que vous notre insuffisance. N'avons-nous pas un instinct qui nous fait pressentir en toute chose une perfection à laquelle il est sans doute impossible d'atteindre? Mais, ajouta-t-elle en regardant le ciel et jetant un soupir, ce qui nous grandit à vos yeux... — C'est?... dit-il.

— Eh bien! répondit-elle, c'est que nous luttons toutes, plus ou moins, contre une destinée incomplète.

— Mademoiselle, pourquoi donc nous quittons-nous ce soir?

— Ah! dit-elle en souriant au regard passionné que lui lança le jeune homme, remontons en voiture, le grand air ne nous vaut rien.

Marie se retourna brusquement, l'inconnu la suivit, et lui serra le bras par un mouvement peu respectueux, mais qui exprima tout à la fois d'impérieux désirs et de l'admiration. Elle marcha plus vite; le marin devina qu'elle voulait fuir une déclaration peut-être importune, il n'en devint que plus ardent, risqua tout pour arracher une première faveur à cette femme, et il lui dit en la regardant avec finesse : — Voulez-vous que je vous apprenne un secret?

— Oh! dites promptement, s'il vous concerne.

— Je ne suis point au service de la République. Où allez-vous? j'irai.

A cette phrase, Marie trembla violemment, elle retira son bras, et se couvrit le visage de ses deux mains pour dérober la rougeur ou la pâleur peut-être qui en altéra les traits; mais elle dégagea tout à coup sa figure, et dit d'une voix attendrie : — Vous avez donc débuté comme vous auriez fini, vous m'avez trompée?

— Oui, dit-il.

A cette réponse, elle tourna le dos à la grosse malle vers laquelle ils se dirigeaient, et se mit à courir presque.

— Mais, reprit l'inconnu, l'air ne nous valait rien?...

— Oh! il a changé, dit-elle avec un son de voix grave en continuant à marcher en proie à des pensées orageuses.

— Vous vous taisez, demanda l'étranger, dont le cœur se remplit de cette douce appréhension que donne l'attente du plaisir.

— Oh! dit-elle d'un accent bref, la tragédie a bien promptement commencé.

— De quelle tragédie parlez-vous? demanda-t-il.

Elle s'arrêta, toisa l'élève d'abord d'un air empreint d'une double expression de crainte et de curiosité; puis elle cacha sous un calme impénétrable les sentiments qui l'agitaient, et montra que, pour une jeune fille, elle avait une grande habitude de la vie.

— Qui êtes-vous? reprit-elle; mais je le sais! En vous voyant, je m'en étais doutée : vous êtes le chef royaliste nommé le Gars? L'ex-évêque d'Autun a bien raison, en nous disant de toujours croire aux pressentiments qui annoncent des malheurs.

— Quel intérêt avez-vous donc à connaître ce garçon-là?

— Quel intérêt aurait-il donc à se cacher de moi, si je lui ai déjà sauvé la vie? Elle se mit à rire, mais forcément. — J'ai sagement fait de vous empêcher de me dire que vous m'aimez. Sachez-le bien, monsieur, je vous abhorre. Je suis républicaine, vous êtes royaliste, et je vous livrerais si vous n'aviez ma parole, si je ne vous avais déjà sauvé une fois, et si... Elle s'arrêta. Ces violents retours sur elle-même, ces combats qu'elle ne se donnait plus la peine de déguiser, inquiétèrent l'inconnu, qui tâcha, mais vainement, de l'observer. — Quittons-nous à l'instant, je le veux; adieu, dit-elle. Elle se retourna vivement, fit quelques pas et revint. — Mais non, j'ai un immense intérêt à apprendre qui vous êtes, reprit-elle. Ne me cachez rien, et dites-moi la vérité. Qui êtes-vous? car vous n'êtes pas plus un élève de l'École que vous n'avez dix-sept ans...

— Je suis un marin tout prêt à quitter l'Océan pour vous suivre partout où votre imagination voudra me guider. Si j'ai le bonheur de vous offrir quelque mystère, je me garderais bien de détruire votre curiosité. Pourquoi mêler les graves intérêts de la vie réelle à la vie du cœur, où nous commencions à si bien nous comprendre?

— Nos âmes auraient pu s'entendre, dit-elle d'un ton grave. Mais, monsieur, je n'ai pas le droit d'exiger votre confiance. Vous ne connaîtrez jamais l'étendue de vos obligations envers moi; je me tairai.

Ils avancèrent de quelques pas dans le plus profond silence.

— Combien ma vie vous intéresse! reprit l'inconnu.

— Monsieur, dit-elle, de grâce, votre nom, ou taisez-vous. Vous êtes un enfant, ajouta-t-elle en haussant les épaules, et vous me faites pitié.

L'obstination que la voyageuse mettait à connaître son secret fit hésiter le prétendu marin entre la prudence et ses désirs. Le dépit d'une femme souhaitée a de bien puissants attraits; sa soumission comme sa colère est si impérieuse, elle attaque tant de fibres dans le cœur de l'homme, elle le pénètre et le subjugue. Était-ce chez mademoiselle de Verneuil une coquetterie de plus? Malgré sa passion, l'étranger eut la force de se défier d'une femme qui voulait lui violemment arracher un secret de vie ou de mort.

— Pourquoi, lui dit-il en lui prenant la main, qu'elle laissa prendre par distraction, pourquoi mon indiscrétion, qui donnait un avenir à cette journée, en a-t-elle détruit le charme?

Mademoiselle de Verneuil, qui paraissait souffrante, garda le silence.

— En quoi puis-je vous affliger, reprit-il, et que puis-je faire pour vous apaiser?

— Dites-moi votre nom.

A son tour il marcha en silence, et ils avancèrent de quelques pas. Tout à coup mademoiselle de Verneuil s'arrêta, comme une personne qui a pris une importante détermination.

— Monsieur le marquis de Montauran, dit-elle avec dignité sans pouvoir entièrement déguiser une agitation qui donnait une sorte de tremblement nerveux à ses traits, quoi qu'il puisse m'en coûter, je suis heureuse de vous rendre un bon office. Ici nous allons nous séparer. L'escorte et la malle sont trop nécessaires à votre sûreté pour que vous n'acceptiez pas l'une et l'autre. Ne craignez rien des républicains; tous ces soldats, voyez-vous, sont des hommes d'honneur, et je vais donner au capitaine Merle des ordres qu'il exécutera fidèlement. Quant à moi, je puis regagner Alençon à pied avec ma femme de chambre, quelques soldats nous accompagneront. Écoutez-moi bien, car il s'agit de votre tête. Si vous rencontriez, avant d'être en sûreté, l'horrible muscadin que vous avez vu dans l'auberge, fuyez, car il vous livrerait aussitôt. Quant à moi... — Elle fit une pause. — Quant à moi, je me rejette avec orgueil dans les misères de la vie, reprit-elle à voix basse en retenant ses pleurs. Adieu, monsieur. Puissiez-vous être heureux. Adieu.

Et elle fit un signe au capitaine Merle, qui atteignait alors le haut de la colline. Le jeune homme ne s'attendait pas à un si brusque dénoûment.

— Attendez! cria-t-il avec une sorte de désespoir assez bien joué.

Ce singulier caprice d'une fille pour laquelle il aurait alors sacrifié sa vie surprit tellement l'inconnu, qu'il inventa une déplorable ruse pour tout à la fois cacher son nom et satisfaire la curiosité de mademoiselle de Verneuil.

— Vous avez presque deviné, dit-il; je suis émigré, condamné à mort, et je me nomme le vicomte de Bauvan. L'amour de mon pays m'a ramené en France, près de mon frère. J'espère être radié de la liste par l'influence de madame de Beauharnais, aujourd'hui la femme du premier consul; mais si j'échoue, alors je veux mourir sur la terre de mon pays en combattant près de Montauran, mon ami. Je vais d'abord en secret, à l'aide d'un passe-port qu'il m'a fait parvenir, savoir s'il me reste quelques propriétés en Bretagne.

Pendant que le jeune chef parlait, mademoiselle de Verneuil l'examinait d'un œil perçant. Elle essaya de douter de la vérité de ses paroles; mais, crédule et confiante, elle reprit lentement une expression de sérénité, et s'écria : — Monsieur, ce que vous me dites en ce moment est-il vrai?

— Parfaitement vrai, répéta l'inconnu, qui paraissait mettre peu de probité dans ses relations avec les femmes.

Mademoiselle de Verneuil soupira fortement comme une personne qui revient à la vie.

— Ah! s'écria-t-elle, je suis bien heureuse!

— Vous haïssez donc bien mon pauvre Montauran?

— Non, dit-elle; vous ne sauriez me comprendre. Je n'aurais pas voulu que *vous* fussiez menacé des dangers contre lesquels je vais tâcher de le défendre, puisqu'il est votre ami.

— Qui vous a dit que Montauran fût en danger?

— Eh! monsieur, si je ne venais pas de Paris, où il n'est question que de son entreprise, le commandant d'Alençon nous en a dit assez sur lui, je pense.

— Je vous demanderai alors comment vous pourriez le préserver de tout danger?

— Et si je ne voulais pas répondre? dit-elle avec cet air dédaigneux sous lequel les femmes savent si bien cacher leurs émotions. De quel droit voulez-vous connaître mes secrets?

— Du droit que doit avoir un homme qui vous aime.

— Déjà?... dit-elle. Non, vous ne m'aimez pas, monsieur; vous voyez en moi l'objet d'une galanterie passagère, voilà tout. Ne vous ai-je pas sur-le-champ deviné? Une personne qui a quelque habitude de la bonne compagnie peut-elle, par les mœurs qui courent, se tromper en entendant un élève de l'École polytechnique se servir d'expressions choisies, et déguiser, aussi mal que vous l'avez fait, les manières d'un grand seigneur sous l'écorce des républicains? mais vos cheveux ont un reste de poudre, et vous avez un parfum de gentilhomme que doit sentir tout d'abord une femme du monde. Aussi, tremblant pour vous que mon surveillant, qui a toute la finesse d'une femme, ne vous reconnût, l'ai-je promptement congédié. Monsieur, un véritable officier républicain sorti de l'École ne se croirait pas près de moi en bonne fortune, et ne me prendrait pas pour une jolie intrigante. Permettez-moi, monsieur de Bauvan, de vous soumettre à ce propos un léger raisonnement de femme. Êtes-vous si jeune, que vous ne sachiez pas que, de toutes les créatures de notre sexe, la plus difficile à soumettre est celle dont la valeur est chiffrée et qui s'ennuie du plaisir. Cette sorte de femme exige, m'a-t-on dit, d'immenses séductions, ne cède qu'à ses caprices; et, prétendre lui plaire, est chez un homme la plus grande des fatuités. Mettons à part cette classe de femmes dans laquelle vous me faites la galanterie de me ranger, car elles sont tenues toutes d'être belles, vous devez comprendre qu'une jeune femme noble, belle, spirituelle (vous m'accordez ces avantages), ne se vend pas, et ne peut s'obtenir que d'une seule façon quand elle est aimée. Vous m'entendez. Si elle aime, et qu'elle veuille faire une folie, elle doit être justifiée par quelque grandeur. Pardonnez-moi ce luxe de logique, si rare chez les personnes de notre sexe; mais, pour votre honneur et... le mien, dit-elle en s'inclinant, je ne voudrais pas que nous nous trompassions

ır notre mérite, ou que vous crussiez mademoiselle de Verneuil, ıge ou démon, fille ou femme, capable de se laisser prendre à de ınales galanteries.

— Mademoiselle, dit le marquis, dont la surprise, quoique dissiulée, fut extrême, et qui redevint tout à coup homme de grande comıgnie, je vous supplie de croire que je vous accepte comme une ès-noble personne, pleine de cœur et de sentiments élevés, ou... omme une bonne fille, à votre choix.

— Je ne vous demande pas tant, monsieur, dit-elle en riant. Laisız-moi mon incognito. D'ailleurs, mon masque est mieux mis que le ôtre, et il me plaît à moi de le garder, ne fût-ce que pour savoir si s gens qui me parlent d'amour sont sincères... Ne vous hasardez onc pas légèrement près de moi. — Monsieur, écoutez, lui dit-elle ı lui saisissant le bras avec force, si vous pouviez me prouver un éritable amour, aucune puissance humaine ne nous séparerait. Oui, voudrais m'associer à quelque grande existence d'homme, épouser ne vaste ambition, de belles pensées. Les nobles cœurs ne sont pas ıfidèles, car la constance est une force qui leur va ; je serais donc ujours aimée, toujours heureuse ; mais aussi ne serai-je pas touours prête à faire de mon corps une marche pour élever l'homme ui aurait mes affections, à me sacrifier pour lui, à tout supporter de ıi, à l'aimer toujours, même quand il ne m'aimerait plus. Je n'ai jaıais osé confier à un autre cœur ni les souhaits du mien, ni les lans passionnés de l'exaltation qui me dévore ; mais je puis bien ous en dire quelque chose, puisque nous allons nous quitter aussitôt ue vous serez en sûreté.

— Nous quitter? jamais!... dit-il, électrisé par les sons que renait cette âme vigoureuse, qui semblait se débattre contre quelque nmense pensée.

— Etes-vous libre? reprit-elle en lui jetant un regard dédaigneux ui le rapetissa.

— Oh! pour libre... oui, sauf la condamnation à mort.

Elle lui dit alors d'une voix pleine de sentiments amers :

— Si tout ceci n'était pas un songe, quelle belle vie serait la vôtre! ſais, si j'ai dit des folies, n'en faisons pas. Quand je pense à tout ce ue vous devriez être pour m'apprécier à ma juste valeur, je doute e tout.

— Et moi je ne douterais de rien si vous vouliez m'appar...

— Chut! s'écria-t-elle en entendant cette phrase dite avec un vériıble accent de passion, l'air ne nous vaut décidément plus rien ; alons retrouver nos chaperons.

La malle ne tarda pas à rejoindre ces deux personnages, qui reprient leurs places, et firent quelques lieues dans le plus profond siınce ; s'ils avaient l'un et l'autre trouvé matière à d'amples réexions, leurs yeux ne craignirent plus désormais de se rencontrer. 'ous deux ils semblaient avoir un égal intérêt à s'observer et à se acher un secret important ; mais ils se sentaient entraînés l'un vers autre par un même désir qui, depuis leur entretien, contractait l'éendue de la passion ; car ils avaient réciproquement reconnu chez ux des qualités qui rehaussaient encore à leurs yeux les plaisirs u'ils se promettaient de leur lutte ou de leur union. Peut-être chaun d'eux, embarqué dans une vie aventureuse, était-il arrivé à cette ingulière situation morale où, soit par lassitude, soit pour défier le ort, on se refuse à des réflexions sérieuses, et où l'on se livre aux hances du hasard en poursuivant une entreprise, précisément parce u'elle n'offre aucune issue, et qu'on veut en voir le dénoûment néessaire. La nature morale n'a-t-elle pas, comme la nature physique, es gouffres et ses abîmes, où les caractères forts aiment à se ploner en risquant leur vie, comme un joueur aime à jouer sa fortune? e marquis et mademoiselle de Verneuil eurent en quelque sorte une évélation de ces idées, qui leur furent communes après l'entretien ont elles étaient la conséquence, et ils firent ainsi tout à coup un as immense, car la sympathie des âmes suivit celle de leurs sens. Véanmoins, plus ils se sentirent fatalement entraînés l'un vers l'autre, lus ils furent intéressés à s'étudier, ne fût-ce que pour augmenter, ar un involontaire calcul, la somme de leurs jouissances futures. Le narquis, encore étonné de la profondeur des idées de cette fille biarre, se demanda tout d'abord comment elle pouvait allier tant de onnaissances acquises à tant de fraîcheur et de jeunesse. Il crut déouvrir alors un extrême désir de paraître chaste, dans l'extrême hasteté que Marie cherchait à donner à ses attitudes ; il la soupçonna le feinte, se querella sur son plaisir, et ne voulut plus voir dans cette nconnue qu'une habile comédienne : il avait raison. Mademoiselle le Verneuil, comme toutes les filles du monde, devenue d'autant plus nodeste qu'elle ressentait plus d'ardeur, prenait fort naturellement ette contenance de pruderie sous laquelle les femmes savent si bien voiler leurs excessifs désirs. Toutes voudraient s'offrir vierges à l'anour, et, si elles ne le sont pas, leur dissimulation est toujours un hommage qu'elles rendent à leur amant. Ces réflexions passèrent raoidement dans l'âme du marquis et lui firent plaisir. En effet, pour ous deux, cet examen devait être un progrès, et l'amant en vint bientôt à cette phase de la passion où un homme trouve dans les déauts de sa maîtresse des raisons pour l'aimer davantage. Mademoielle de Verneuil resta plus longtemps pensive que ne le fut le marquis ; peut-être son imagination lui faisait-elle franchir une plus grande étendue de l'avenir. Montauran obéissait à quelqu'un des mille sentiments qu'il devait éprouver dans sa vie d'homme, tandis que Marie apercevait toute une vie : elle se plut à l'arranger belle, à la remplir de bonheur, de grands et de nobles sentiments ; elle se vit heureuse en idée, et s'éprit autant de ses chimères que de la réalité, autant de l'avenir que du présent. Puis Marie essaya de revenir sur ses pas pour mieux établir son pouvoir sur le marquis. Elle agissait en cela instinctivement, comme agissent toutes les femmes. Après être convenue avec elle-même de se donner tout entière, elle désirait, pour ainsi dire, se disputer en détail. Elle aurait voulu pouvoir reprendre dans le passé toutes ses actions, ses paroles, ses regards, pour les mettre en harmonie avec la dignité de la femme aimée. Aussi ses yeux exprimèrent-ils parfois une sorte de terreur, quand elle songeait à l'entretien qu'elle venait d'avoir, et où elle s'était montrée si agressive. Mais elle se disait, en contemplant cette figure empreinte de force, qu'un être si puissant devait être généreux, et elle s'applaudissait de rencontrer une part plus belle que celle de beaucoup d'autres femmes, en trouvant dans son amant un homme de caractère, un homme condamné à mort qui venait jouer lui-même sa tête et faire la guerre à la république. La pensée de pouvoir occuper sans partage l'âme de ce jeune homme, prêta bientôt à toutes les choses une physionomie différente. Entre le moment où, cinq heures auparavant, elle composa son visage et sa voix pour agacer le marquis, et le moment actuel où elle pouvait le bouleverser d'un regard, il y avait la différence d'un univers mort à un vivant univers. De bons rires, de joyeuses coquetteries cachèrent une immense passion qui se présenta comme le malheur, en souriant. Dans les dispositions d'âme où se trouvait mademoiselle de Verneuil, la vie extérieure prit donc pour elle le caractère d'une fantasmagorie. La calèche passa par des villages, par des vallons, par des montagnes, dont aucune image ne s'imprima dans sa mémoire. Elle arriva dans Mayenne, les soldats de l'escorte changèrent, Merle lui parla, elle répondit, traversa toute une ville et se remit en route ; mais les figures, les maisons, les rues, les paysages, les hommes, furent emportés comme les formes indistinctes d'un rêve. La nuit vint. Marie voyagea sous un ciel de diamants, enveloppée d'une douce lumière, et sur la route de Fougères, sans qu'il lui vînt dans la pensée que le ciel eût changé d'aspect, sans savoir ce qu'était ni Mayenne, ni Fougères, ni où elle allait. Qu'elle pût quitter dans peu d'heures l'homme de son choix, et par qui elle se croyait choisie, n'était pas pour elle une chose possible. L'amour est la seule passion qui ne souffre ni passé ni avenir. Si parfois sa pensée se trahissait par des paroles, elle laissait échapper des phrases presque dénuées de sens, mais qui résonnaient dans le cœur de son amant comme des promesses de plaisir. Aux yeux des deux témoins de cette passion naissante, elle prenait une marche effrayante. Francine connaissait Marie aussi bien que l'étrangère connaissait le marquis, et cette expérience du passé leur faisait attendre en silence quelque terrible dénoûment. En effet, elles ne tardèrent pas à voir finir ce drame que mademoiselle de Verneuil avait si tristement, sans le savoir peut-être, nommé une tragédie.

Quand les quatre voyageurs eurent fait environ une lieue hors de Mayenne, ils entendirent un homme à cheval qui se dirigeait vers eux avec une excessive rapidité ; lorsqu'il atteignit la voiture, il se pencha pour y regarder mademoiselle de Verneuil, qui reconnut Corentin ; ce sinistre personnage se permit de lui adresser un signe d'intelligence dont la familiarité eut quelque chose de flétrissant pour elle, et il s'enfuit après l'avoir glacée par ce signe empreint de bassesse. L'inconnu parut désagréablement affecté de cette circonstance qui n'échappa certes point à sa prétendue mère. Mais Marie pressa légèrement le marquis, et sembla se réfugier par un regard dans son cœur, comme dans le seul asile qu'elle eût sur terre. Le front du jeune homme s'éclaircit alors en savourant l'émotion que lui fit éprouver le geste par lequel sa maîtresse lui avait révélé, comme par mégarde, l'étendue de son attachement. Une inexplicable peur avait fait évanouir toute coquetterie, et l'amour se montra pendant un moment sans voile. Ils se turent comme pour prolonger la douceur de ce moment. Malheureusement, au milieu d'eux, madame du Gua voyait tout ; et, comme un avare qui donne un festin, elle paraissait leur compter les morceaux et leur mesurer la vie. En proie à leur bonheur, les deux amants arrivèrent, sans se douter du chemin qu'ils avaient fait, à la partie de la route qui se trouve au fond de la vallée d'Ernée, et qui forme le premier des trois bassins à travers lesquels se sont passés les événements qui servent d'exposition à cette histoire. Là, Francine aperçut et montra d'étranges figures qui semblaient se mouvoir comme des ombres à travers les arbres et dans les ajoncs dont les champs étaient entourés. Quand la voiture arriva dans la direction de ces ombres, une décharge générale, dont les balles passèrent en sifflant au-dessus des têtes, apprit aux voyageurs que tout était positif dans cette apparition. L'escorte tombait dans une embuscade.

A cette vive fusillade, le capitaine Merle regretta vivement d'avoir partagé l'erreur de mademoiselle de Verneuil, qui, croyant à la sé-

curité d'un voyage nocturne et rapide, ne lui avait laissé prendre qu'une soixantaine d'hommes. Aussitôt le capitaine, commandé par Gérard, divisa la petite troupe en deux colonnes pour tenir les deux côtés de la route, et chacun des officiers se dirigea vivement au pas de course à travers les champs de genêts et d'ajoncs, en cherchant à combattre les assaillants avant de les compter. Les Bleus se mirent à battre à droite et à gauche ces épais buissons avec une intrépidité pleine d'imprudence, et répondirent à l'attaque des chouans par un feu soutenu dans les genêts d'où partaient les coups de fusil. Le premier mouvement de mademoiselle de Verneuil avait été de sauter hors de la calèche et de courir assez loin en arrière pour s'éloigner du champ de bataille; mais, honteuse de sa peur, et mue par ce sentiment qui porte à se grandir aux yeux de l'être aimé, elle demeura immobile et tâcha d'examiner froidement le combat.

L'inconnu la suivit, lui prit la main et la plaça sur son cœur.

— J'ai eu peur, dit-elle en souriant; mais maintenant...

En ce moment sa femme de chambre effrayée lui cria : — Marie, prenez garde! Mais Francine, qui voulait s'élancer hors de la voiture, s'y sentit arrêtée par une main vigoureuse. Le poids de cette main énorme lui arracha un cri violent; elle se retourna et garda le silence en reconnaissant la figure de Marche-à-terre.

— Je devrai donc à vos terreurs, disait l'étranger à mademoiselle de Verneuil, la révélation des plus doux secrets du cœur. Grâce à Francine, j'apprends que vous portez le nom gracieux de Marie. Marie, le nom que j'ai prononcé dans toutes mes angoisses! Marie, le nom que je prononcerai désormais dans la joie, et que je ne dirai plus maintenant sans faire un sacrilége, en confondant la religion et l'amour. Mais serait-ce donc un crime que de prier et d'aimer tout ensemble?

A ces mots, ils se serrèrent fortement la main, se regardèrent en silence, et l'excès de leurs sensations leur ôta la force et le pouvoir de les exprimer.

— *Ce n'est pas pour vous autres qu'il y a du danger!* dit brutalement Marche-à-terre à Francine en donnant aux sons rauques et gutturaux de sa voix une sinistre expression de reproche et appuyant sur chaque mot de manière à jeter l'innocente paysanne dans la stupeur.

Pour la première fois, la pauvre fille apercevait de la férocité dans les regards de Marche-à-terre. La lueur de la lune semblait être la seule qui convînt à cette figure. Ce sauvage Breton, tenant son bonnet d'une main, sa lourde carabine de l'autre, ramassé comme un gnome et enveloppé par cette blanche lumière dont les flots donnent aux formes de si bizarres aspects, appartenait ainsi plutôt à la féerie qu'à la vérité. Cette apparition et son reproche eurent quelque chose de la rapidité des fantômes. Il se tourna brusquement vers madame du Gua, avec laquelle il échangea de vives paroles, et Francine, qui avait un peu oublié le bas-breton, ne put y rien comprendre. La dame paraissait donner à Marche-à-terre des ordres multipliés. Cette courte conférence fut terminée par un geste impérieux de cette femme qui désignait au chouan les deux amants. Avant d'obéir, Marche-à-terre jeta un dernier regard à Francine, qu'il semblait plaindre, il aurait voulu lui parler; mais la Bretonne sut que le silence de son amant était imposé. La peau rude et tannée de cet homme parvint à se plisser sur son front, et ses sourcils se rapprochèrent violemment. Résistait-il à l'ordre renouvelé de tuer mademoiselle de Verneuil? Cette grimace le rendit sans doute plus hideux à madame du Gua; mais l'éclair de ses yeux devint presque doux pour Francine, qui, devinant par ce regard qu'elle pourrait faire plier l'énergie de ce sauvage sous sa volonté de femme, espéra régner encore, après Dieu, sur ce cœur grossier.

Le doux entretien de Marie et du marquis fut interrompu par madame du Gua, qui vint prendre Marie en criant comme si quelque danger la menaçait, afin de laisser un cavalier, qu'elle reconnut, libre de parler au Gars.

— Défiez-vous de la fille que vous avez rencontrée à l'hôtel des Trois-Mores, dit tout bas au Gars le chevalier de Valois, l'un des membres du comité royaliste d'Alençon, qui sortit du genêt monté sur un petit cheval breton.

Et le chevalier disparut. En ce moment, le feu de l'escarmouche roulait avec une étonnante vivacité, mais sans que les deux partis en vinssent aux mains.

— Mon adjudant, ne serait-ce pas une fausse attaque pour enlever nos voyageurs et leur imposer une rançon?... dit la Clef-des-cœurs.

— Tu as les pieds dans leurs souliers, ou le diable m'emporte, répondit Gérard en volant sur la route.

En ce moment, le feu des chouans se ralentit, car leur but était atteint par la communication du chevalier; Merle, qui les vit se sauvant en petit nombre à travers les haies, ne jugea pas à propos de s'engager dans une lutte inutilement dangereuse. Gérard, en deux mots, fit reprendre à l'escorte sa position sur le chemin et se remit en marche sans avoir essuyé de perte.

Le capitaine put offrir la main à mademoiselle de Verneuil pour remonter en voiture, car le marquis resta comme frappé de la foudre. La Parisienne étonnée monta sans accepter la politesse du républicain; elle tourna la tête vers son amant, le vit immobile, et fut stupéfaite du changement subit que les mystérieuses paroles du cavalier venaient d'opérer en lui. Le jeune émigré revint lentement, le visage baissé, et son attitude décelait un profond sentiment de dégoût.

— N'avais-je pas raison? dit à l'oreille du chef madame du Gua en le ramenant à la voiture, nous sommes certes entre les mains d'une créature avec laquelle on a trafiqué de votre tête; mais, puisqu'elle est assez sotte pour s'amouracher de vous au lieu de faire son métier, n'allez pas vous conduire en enfant, et feignez de l'aimer jusqu'à ce que nous ayons gagné la Vivetière... Une fois là!...

— Mais l'aimerait-il donc déjà?... se dit-elle en voyant le marquis à sa place dans la voiture, dans l'attitude d'un homme endormi.

La calèche roula sourdement sur le sable de la route. Au premier regard que mademoiselle de Verneuil jeta autour d'elle, tout lui parut avoir changé. La mort se glissait déjà dans son amour. Ce n'était peut-être que des nuances; mais, aux yeux de toute femme qui aime, ces nuances sont aussi tranchées que de vives couleurs. Francine avait compris, par le regard de Marche-à-terre, que le destin de mademoiselle de Verneuil, sur laquelle elle lui avait ordonné de veiller, était entre d'autres mains que les siennes, et offrait un visage pâle, sans pouvoir retenir ses larmes quand sa maîtresse la regardait. La dame inconnue cachait mal, sous de faux sourires, la malice d'une vengeance féminine, et le subit changement que son obséquieuse bonté pour mademoiselle de Verneuil introduisit dans son maintien, dans sa voix et sa physionomie, était de nature à donner des craintes à une personne perspicace.

Aussi mademoiselle de Verneuil frissonna-t-elle par instinct en se demandant :—Pourquoi frissonné-je?... C'est sa mère. Mais elle trembla de tous ses membres en se disant tout à coup : — Est-ce bien sa mère? Elle vit un abîme qu'un dernier coup d'œil jeté sur l'inconnu acheva d'éclairer. — Cette femme l'aime! pensa-t-elle. Mais pourquoi m'accabler de prévenances, après m'avoir témoigné tant de froideur? Suis-je perdue? Aurait-elle peur de moi?

Quant au marquis, il pâlissait, rougissait tour à tour, et gardait une attitude calme en baissant les yeux pour dérober les étranges émotions qui l'agitaient. Une compression violente détruisait la gracieuse courbure de ses lèvres, et son teint jaunissait sous les efforts d'une orageuse pensée. Mademoiselle de Verneuil ne pouvait même plus deviner s'il y avait encore de l'amour dans sa fureur. Le chemin, flanqué de bois en cet endroit, devint sombre, et empêcha ces muets acteurs de s'interroger des yeux. Le murmure du vent, le bruissement des touffes d'arbres, le bruit des pas mesurés de l'escorte, donnèrent à cette scène ce caractère solennel qui accélère les battements du cœur. Mademoiselle de Verneuil ne pouvait pas chercher en vain la cause de ce changement. Le souvenir de Corentin passa comme un éclair, et lui apporta l'image de sa véritable destinée, qui lui apparut tout à coup. Pour la première fois depuis la matinée, elle réfléchit sérieusement à sa situation. Jusqu'en ce moment, elle s'était laissée aller au bonheur d'aimer, sans penser ni à elle, ni à l'avenir. Incapable de supporter plus longtemps ses angoisses, elle chercha, elle attendit, avec la douce patience de l'amour, un des regards du marquis, et le supplia si vivement, sa pâleur et son frisson eurent une éloquence si pénétrante, que le jeune homme chancela; mais la chute n'en fut que plus complète.

— Souffririez-vous, mademoiselle? demanda-t-il.

Cette voix dépouillée de douceur, la demande elle-même, le regard, le geste, tout servit à convaincre la pauvre fille que les événements de cette journée appartenaient à un mirage de l'âme qui se dissipait alors comme ces nuages à demi formés que le vent emporte.

— Si je souffre?... reprit-elle en riant forcément, j'allais vous faire la même question.

— Je croyais que vous vous entendiez, dit madame du Gua avec une fausse bonhomie.

Ni le marquis, ni mademoiselle de Verneuil ne répondirent. La jeune fille, doublement outragée, se dépita de voir sa puissante beauté sans puissance. Elle savait pouvoir apprendre, au moment où elle le voudrait, la cause de cette situation; mais, peu curieuse de la pénétrer, pour la première fois, peut-être, une femme recula devant un secret. La vie humaine est tristement fertile en situations où, par suite, soit d'une méditation trop forte, soit d'une catastrophe, nos idées ne tiennent plus à rien, sont sans substance, sans point de départ, où le présent ne trouve plus de liens pour se rattacher au passé, ni dans l'avenir. Tel fut l'état de mademoiselle de Verneuil. Penchée dans le fond de la voiture, elle y resta comme un arbuste déraciné. Muette et souffrante, elle ne regarda plus personne, s'enveloppa de sa douleur, et demeura avec tant de volonté dans le monde inconnu où se réfugient les malheureux, qu'elle ne vit plus rien. Des corbeaux passèrent en croassant au-dessus d'eux; mais quoique, semblable à toutes les âmes fortes, elle eût un coin du cœur pour les superstitions, elle n'y fit aucune attention. Les voyageurs cheminèrent quelque temps en silence.

— Déjà séparés! se disait mademoiselle de Verneuil. Cependant

ien autour de moi n'a parlé. Serait-ce Corentin? Ce n'est pas son in-érêt. Qui donc a pu se lever pour m'accuser? A peine aimée, voici éjà l'horreur de l'abandon. Je sème l'amour et je recueille le mé-ris. Il sera donc toujours dans ma destinée de toujours voir le bon-eur et de toujours le perdre!

Elle sentit alors dans son cœur des troubles inconnus, car elle ai-nait réellement et pour la première fois. Cependant elle ne s'était as tellement livrée qu'elle ne pût trouver des ressources contre sa ouleur dans la fierté naturelle à une femme jeune et belle. Le secret e son amour, ce secret souvent gardé dans les tortures, ne lui était as échappé. Elle se releva, et, honteuse de donner la mesure de sa assion par sa silencieuse souffrance, elle secoua la tête par un mou-ement de gaieté, montra un visage ou plutôt un masque riant, puis lle força sa voix pour en déguiser l'altération.

— Où sommes-nous? demanda-t-elle au capitaine Merle, qui se te-ait toujours à une certaine distance de la voiture.

— A trois lieues et demie de Fougères, mademoiselle.

— Nous allons donc y arriver bientôt? lui dit-elle pour l'encoura-er à lier une conversation où elle se promettait bien de témoigner uelque estime au jeune capitaine.

— Ces lieues-là, reprit Merle tout joyeux, ne sont pas larges, seu-ement elles se permettent, dans ce pays-ci, de ne jamais finir. Lors-ue vous serez sur le plateau de la côte que nous gravissons, vous percevrez une vallée semblable à celle que nous allons quitter, et à horizon vous pourrez alors voir le sommet de la Pèlerine. Plaise à ieu que les chouans ne veuillent pas y prendre leur revanche! Or, ous concevez qu'à monter et descendre ainsi, l'on n'avance guère. e la Pèlerine, vous découvrirez encore...

A ce mot, l'inconnu tressaillit pour la seconde fois, mais si légère-ient, que mademoiselle de Verneuil fut seule à remarquer ce tres-aillement.

— Qu'est-ce donc que cette Pèlerine? demanda vivement la jeune lle en interrompant le capitaine engagé dans sa topographie bre-onne.

— C'est, reprit Merle, le sommet d'une montagne qui donne son om à la vallée du Maine, dans laquelle nous allons entrer, et qui sé-are cette province de la vallée du Couësnon, à l'extrémité de laquelle st située Fougères, la première ville de Bretagne. Nous nous y som-ies battus à la fin de vendémiaire avec le Gars et ses brigands. Nous mmenions des conscrits qui, pour ne pas quitter leur pays, ont oulu nous tuer sur la limite; mais Hulot est un rude chrétien qui eur a donné...

— Alors vous avez dû voir le Gars? demanda-t-elle. Quel homme st-ce?...

Ses yeux perçants et malicieux ne quittèrent pas la figure du mar-uis.

— Oh! mon Dieu! mademoiselle, répondit Merle toujours inter-ompu, il ressemble tellement au citoyen du Gua, que, s'il ne portait as l'uniforme de l'Ecole polytechnique, je gagerais que c'est lui.

Mademoiselle de Verneuil regarda fixement le froid et immobile eune homme qui la dédaignait, mais elle ne vit rien en lui qui pût rahir un sentiment de crainte; elle l'instruisit par un sourire amer e la découverte qu'elle faisait en ce moment du secret si traîtreuse-ient gardé par lui; puis, d'une voix railleuse, les narines enflées de oie, la tête de côté pour examiner le marquis et voir Merle tout à la ois, elle dit au républicain:—Ce chef-là, capitaine, donne bien des in-uiétudes au premier consul. Il a de la hardiesse, dit-on; seulement s'aventure dans certaines entreprises comme un étourneau, surtout uprès des femmes.

— Nous comptons bien là-dessus, reprit le capitaine, pour solder otre compte avec lui. Si nous le tenons seulement deux heures, ous lui mettrons un peu de plomb dans la tête. S'il nous rencontrait, drôle en ferait autant de nous, et nous mettrait à l'ombre; ainsi, *ar pari*...

— Oh! dit le Gars, nous n'avons rien à craindre! Vos soldats n'i-ont pas jusqu'à la Pèlerine, ils sont trop fatigués, et, si vous y con-entez, ils pourront se reposer à deux pas d'ici. Ma mère descend à Vivetière, et en voici le chemin, à quelques portées de fusil. Ces eux dames voudront s'y reposer, elles doivent être lasses d'être ve-ues d'une seule traite d'Alençon ici. Et puisque mademoiselle, dit-il vec une politesse forcée en se tournant vers sa maîtresse, a eu la énérosité de donner à notre voyage autant de sécurité que d'agré-ient, elle daignera peut-être accepter à souper chez ma mère. En-n, capitaine, ajouta-t-il en s'adressant à Merle, les temps ne sont as si malheureux qu'il ne puisse se trouver à la Vivetière une pièce e cidre à défoncer pour vos hommes. Allez, le Gars n'y aura pas out pris; du moins, ma mère le croit...

— Votre mère? répondit mademoiselle de Verneuil en interrom-ant avec ironie et sans répondre à la singulière invitation qu'on lui isait.

— Mon âge ne vous semble plus croyable ce soir, mademoiselle, épondit madame du Gua. J'ai eu le malheur d'être mariée fort jeune, ai eu mon fils à quinze ans...

— Ne vous trompez-vous pas, madame? ne serait-ce pas à trente?

Madame du Gua pâlit en dévorant le sarcasme par lequel la jeune fille se vengeait de celui qu'elle avait essuyé naguère; elle aurait voulu pouvoir la déchirer, et se trouvait forcée de lui sourire, car elle désira reconnaître à tout prix, même à ses épigrammes, le sentiment dont la jeune fille était animée; aussi feignit-elle de ne l'avoir pas comprise.

— Jamais les chouans n'ont eu de chef plus cruel que celui-là, s'il faut ajouter foi aux bruits qui courent sur lui, dit-elle en s'adressant à la fois à Francine et à sa maîtresse.

— Oh! pour cruel, je ne crois pas, répondit mademoiselle de Verneuil; mais il sait mentir et me semble fort crédule: un chef de parti ne doit être le jouet de personne.

— Vous le connaissez? demanda froidement le marquis.

— Non, répliqua-t-elle en lui lançant un regard de mépris, je croyais le connaître.

— Oh! mademoiselle, c'est décidément un *malin*, reprit le capitaine en hochant la tête, et donnant par un geste expressif la physionomie particulière que ce mot avait alors et qu'il a perdue depuis. Ces vieilles familles poussent quelquefois de vigoureux rejetons. Il revient d'un pays où les ci-devant n'ont pas eu, dit-on, toutes leurs aises, et les hommes, voyez-vous, sont comme les nèfles, ils mûrissent sur la paille. Si ce garçon-là est habile, il pourra nous faire courir longtemps. Il a bien su opposer des compagnies légères à nos compagnies franches, et neutraliser les efforts du gouvernement. Si l'on brûle un village aux royalistes, il en fait brûler deux aux républicains. Il se développe sur une immense étendue, et nous force ainsi à employer un nombre considérable de troupes dans un moment où nous n'en avons pas de trop. Oh! il entend les affaires.

— Il assassine sa patrie! dit Gérard d'une voix forte en interrompant le capitaine.

— Mais, répliqua le marquis, si sa mort délivre le pays, fusillez-le donc bien vite.

Puis il sonda par un regard l'âme de mademoiselle de Verneuil, et il se passa entre eux une de ces scènes muettes dont le langage ne peut reproduire que très-imparfaitement la vivacité dramatique et la fugitive finesse. Le danger rend intéressant. Quand il s'agit de mort, le criminel le plus vil excite toujours un peu de pitié. Or, quoique mademoiselle de Verneuil fût alors certaine que l'amant qui la dédaignait était ce chef dangereux, elle ne voulait pas encore s'en assurer par son supplice; elle avait une tout autre curiosité à satisfaire. Elle préféra donc douter ou croire selon sa passion, et se mit à jouer avec le péril. Son regard, empreint d'une perfidie moqueuse, montrait les soldats au marquis d'un air de triomphe; en lui présentant ainsi l'image de son danger, elle se plaisait à lui faire durement sentir que sa vie dépendait d'un seul mot, et déjà ses lèvres paraissaient se mouvoir pour le prononcer. Semblable à un sauvage d'Amérique, elle interrogeait les fibres du visage de son ennemi lié au poteau, et brandissait le *casse-tête* avec grâce, savourant une vengeance tout innocente, et punissant comme une maîtresse qui aime encore.

— Si j'avais un fils comme le vôtre, madame, dit elle à l'étrangère visiblement épouvantée, je porterais son deuil le jour où je l'aurais livré aux dangers.

Elle ne reçut point de réponse. Elle tourna vingt fois la tête vers les officiers et la retourna brusquement vers madame du Gua, sans surprendre entre elle et le marquis aucun signe secret qui pût lui confirmer une intimité qu'elle soupçonnait et dont elle voulait douter. Une femme aime tant à hésiter dans une lutte de vie et de mort, quand elle tient l'arrêt. Le jeune général souriait de l'air le plus calme, et soutenait sans trembler la torture que mademoiselle de Verneuil lui faisait subir; son attitude et l'expression de sa physionomie annonçaient un homme nonchalant des dangers auxquels il s'était soumis, et parfois il semblait lui dire: — « Voici l'occasion de venger votre vanité blessée, saisissez-la! Je serais au désespoir de revenir de mon mépris pour vous. » Mademoiselle de Verneuil se mit à examiner le chef de toute la hauteur de sa position avec une impertinence et une dignité apparente, car au fond de son cœur elle en admirait le courage et la tranquillité. Joyeuse de découvrir que son amant portait un vieux titre, dont les priviléges plaisent à toutes les femmes, elle éprouvait quelque plaisir à le rencontrer dans une situation où, champion d'une cause ennoblie par le malheur, il luttait avec toutes les facultés d'une âme forte contre une république tant de fois victorieuse, et de le voir aux prises avec le danger, déployant cette bravoure si puissante sur le cœur des femmes; elle le mit vingt fois à l'épreuve, en obéissant peut-être à cet instinct qui porte la femme à jouer avec sa proie comme le chat joue avec la souris qu'il a prise.

— En vertu de quelle loi condamnez-vous donc les chouans à mort? demanda-t-elle à Merle.

— Mais celle du 14 fructidor dernier, qui met hors la loi les départements insurgés, et y institue des conseils de guerre, répondit le républicain.

— A quoi dois-je donc maintenant l'honneur d'attirer vos regards? dit-elle à Montauran qui l'examinait attentivement.

— A un sentiment qu'un galant homme ne saurait exprimer à

quelque femme que ce puisse être, répondit-il à voix basse en se penchant vers elle. Il fallait, dit-il à haute voix, vivre en ce temps pour voir des filles faisant l'office du bourreau, et enchérissant sur lui par la manière dont elles jouent avec la hache...

Elle regarda Montauran fixement, puis, ravie d'être insultée par cet homme au moment où elle en tenait la vie entre ses mains, elle lui dit à l'oreille, en riant avec une douce malice : — Vous avez une trop mauvaise tête, les bourreaux n'en voudront pas, je la garde.

Le marquis stupéfait contempla pendant un moment cette inexplicable fille dont l'amour triomphait de tout, même des plus piquantes injures, et qui se vengeait par le pardon d'une offense que les femmes ne pardonnent jamais. Ses yeux furent moins sévères, moins froids, et même une expression de mélancolie se glissa dans ses traits. Sa passion était déjà plus forte qu'il ne le croyait lui-même. Mademoiselle de Verneuil, satisfaite de ce faible gage d'une réconciliation cherchée, regarda le chef tendrement, lui jeta un sourire qui ressemblait à un baiser ; puis elle se pencha dans le fond de la voiture, et ne voulut plus risquer l'avenir de ce drame de bonheur, croyant en avoir rattaché le nœud par ce sourire. Elle était si belle ! Elle savait si bien triompher des obstacles en amour ! Elle était si fort habituée à se jouer de tout, à marcher au hasard ! Elle aimait tant l'imprévu et les orages de la vie !

Bientôt, par l'ordre du marquis, la voiture quitta la grande route et se dirigea vers la Vivetière, à travers un chemin creux encaissé de hauts talus plantés de pommiers qui en faisaient plutôt un fossé qu'une route. Les voyageurs laissèrent les soldats gagner lentement à leur suite le manoir dont les faîtes grisâtres apparaissaient et disparaissaient tour à tour entre les arbres de cette route argileuse où plusieurs des gens de l'escorte restèrent occupés à en retirer leurs souliers.

— Cela ressemble furieusement au chemin du paradis ! s'écria Beau-pied.

Grâce à l'expérience que le postillon avait de ces chemins, mademoiselle de Verneuil ne tarda pas à voir le château de la Vivetière. Cette maison, située sur la croupe d'une espèce de promontoire, était défendue et enveloppée par deux étangs profonds qui ne permettaient d'y arriver qu'en suivant une étroite chaussée. La partie de cette péninsule où se trouvaient les habitations et les jardins était protégée à une certaine distance derrière le château par un large fossé où se déchargeait l'eau superflue des étangs avec lesquels il communiquait, et formait ainsi réellement une île presque inexpugnable, retraite précieuse pour un chef qui ne pouvait être surpris que par trahison. En entendant crier les gonds rouillés de la porte et en passant sous la voûte en ogive d'un portail ruiné par la guerre précédente, mademoiselle de Verneuil avança la tête. Les couleurs sinistres du tableau qui s'offrit à ses regards effacèrent presque les pensées d'amour et de coquetterie entre lesquelles elle se berçait. La voiture entra dans une grande cour presque carrée et fermée par les rives abruptes des étangs. Ces berges sauvages, baignées par des eaux couvertes de grandes taches vertes, avaient pour tout ornement des arbres aquatiques dépouillés de feuilles, dont les troncs rabougris, les têtes énormes et chenues, élevées au-dessus des roseaux et des broussailles, ressemblaient à des marmousets grotesques. Ces haies disgracieuses parurent s'animer et parler quand les grenouilles les désertèrent en coassant, et que des poules d'eau, réveillées par le bruit de la voiture, volèrent en barbotant sur la surface des étangs. La cour, entourée d'herbes hautes et flétries, d'ajoncs, d'arbustes nains ou parasites, excluait toute idée d'ordre et de splendeur. Le château semblait abandonné depuis longtemps. Les toits paraissaient plier sous le poids des végétations qui y croissaient. Les murs, quoique construits de ces pierres schisteuses et solides dont abonde le sol, offraient de nombreuses lézardes où le lierre attachait ses griffes. Deux corps de bâtiment réunis en équerre à une haute tour et qui faisaient face à l'étang, composaient tout le château, dont les portes et les volets pendants et pourris, les balustrades rouillées, les fenêtres ruinées, paraissaient devoir tomber au premier souffle d'une tempête. La bise sifflait alors à travers ces ruines auxquelles la lune prêtait, par sa lumière indécise, le caractère et la physionomie d'un grand spectre. Il faut avoir vu les couleurs de ces pierres granitiques grises et bleues, mariées aux schistes noirs et fauves, pour savoir combien est vraie l'image que suggérait la vue de cette carcasse vide et sombre. Ses pierres disjointes, ses croisées sans vitres, sa tour à créneaux, ses toits à jour lui donnaient tout à fait l'air d'un squelette ; et les oiseaux de proie qui s'envolèrent en criant ajoutaient un trait de plus à cette vague ressemblance. Quelques hauts sapins plantés derrière la maison balançaient au-dessus des toits leur feuillage sombre, et quelques ifs, taillés pour en décorer les angles, l'encadraient de tristes festons, semblables aux tentures d'un convoi. Enfin, la forme des portes, la grossièreté des ornements, le peu d'ensemble des constructions, tout annonçait un de ces manoirs féodaux dont s'enorgueillit la Bretagne, avec raison peut-être, car ils forment sur cette terre gaëlique une espèce d'histoire monumentale des temps nébuleux qui précèdent l'établissement de la monarchie.

Mademoiselle de Verneuil, dans l'imagination de laquelle le mot de château réveillait toujours les formes d'un type convenu, frappée de la physionomie funèbre de ce tableau, sauta légèrement hors de la calèche, et le contempla toute seule avec terreur, en songeant au parti qu'elle devait prendre. Francine entendit pousser à madame du Gua un soupir de joie en se trouvant hors de l'atteinte des bleus, et une exclamation involontaire lui échappa quand le portail fut fermé et qu'elle se vit dans cette espèce de forteresse naturelle.

Montauran s'était vivement élancé vers mademoiselle de Verneuil en devinant les pensées qui la préoccupaient.

— Ce château, dit-il avec une légère tristesse, a été ruiné par la guerre, comme les projets que j'élevais pour notre bonheur l'ont été par vous.

— Et comment ? demanda-t-elle toute surprise.

— Êtes-vous une *jeune femme belle,* NOBLE *et spirituelle,* dit-il avec un accent d'ironie en lui répétant les paroles qu'elle lui avait si coquettement prononcées dans leur conversation sur la route.

— Qui vous a dit le contraire ?

— Des amis dignes de foi qui s'intéressent à ma sûreté et veillent à déjouer les trahisons.

— Des trahisons ! dit-elle d'un air moqueur. Alençon et Hulot sont-ils donc déjà si loin ? Vous n'avez pas de mémoire, un défaut dangereux pour un chef de parti ! — Mais du moment où des amis, ajouta-t-elle avec une rare impertinence, règnent si puissamment dans votre cœur, gardez vos amis. Rien n'est comparable aux plaisirs de l'amitié. Adieu, ni moi, ni les soldats de la République nous n'entrerons ici.

Elle s'élança vers le portail par un mouvement de fierté blessée et de dédain, mais elle déploya dans sa démarche une noblesse et un désespoir qui changèrent toutes les idées du marquis, à qui il en coûtait trop de renoncer à ses désirs pour qu'il ne fût pas imprudent et crédule. Lui aussi aimait déjà. Ces deux amants n'avaient donc envie ni l'un ni l'autre de se quereller longtemps.

— Ajoutez un mot et je vous crois, dit-il d'une voix suppliante.

— Un mot, reprit-elle avec ironie en serrant ses lèvres, un mot ? pas seulement un geste.

— Au moins grondez-moi, demanda-t-il en essayant de prendre une main qu'elle retira ; si toutefois vous osez bouder un chef de rebelles, maintenant aussi défiant et sombre qu'il était joyeux et confiant naguère.

Marie ayant regardé le marquis sans colère, il ajouta : — Vous avez mon secret, et je n'ai pas le vôtre.

A ces mots, le front d'albâtre sembla devenu brun, Marie jeta un regard d'humeur au chef et répondit : — Mon secret ? jamais.

En amour, chaque parole, chaque coup d'œil, ont leur éloquence du moment ; mais là mademoiselle de Verneuil n'exprima rien de précis, et, quelque habile que fût Montauran, le secret de cette exclamation resta impénétrable, quoique la voix de cette femme eût trahi des émotions peu ordinaires, qui durent vivement piquer sa curiosité.

— Vous avez, reprit-il, une plaisante manière de dissiper les soupçons.

— En conservez-vous donc ? demanda-t-elle en le toisant des yeux comme si elle lui eût dit : — Avez-vous quelques droits sur moi ?

— Mademoiselle, répondit le jeune homme d'un air soumis et ferme, le pouvoir que vous exercez sur les troupes républicaines, cette escorte...

— Ah ! vous m'y faites penser. Mon escorte et moi, lui demanda-t-elle avec une légère ironie, vos protecteurs enfin, seront-ils en sûreté ici ?

— Oui, foi de gentilhomme ! Qui que vous soyez, vous et les vôtres, vous n'avez rien à craindre chez moi.

Ce serment fut prononcé par un mouvement si loyal et si généreux, que mademoiselle de Verneuil dut avoir une entière sécurité sur le sort des républicains. Elle allait parler, quand l'arrivée de madame du Gua lui imposa silence. Cette dame avait pu entendre ou deviner une partie de la conversation des deux amants, et ne concevait pas de médiocres inquiétudes en les apercevant dans une position qui n'accusait pas la moindre inimitié. En voyant cette femme, le marquis offrit la main à mademoiselle de Verneuil, et s'avança vers la maison avec vivacité comme pour se défaire d'une importune compagnie.

— Je le gêne, se dit l'inconnue en restant immobile à sa place. Elle regarda les deux amants réconciliés s'en allant lentement vers le perron, où ils s'arrêtèrent pour causer aussitôt qu'ils eurent mis entre elle et eux un certain espace. — Oui, oui, je les gêne, reprit-elle en se parlant à elle-même, mais dans peu cette créature-là ne me gênera plus : l'étang sera par Dieu, son tombeau ! Ne tiendrai-je pas bien ta parole de gentilhomme ? une fois sous cette eau, qu'a-t-on à craindre ? n'y sera-t-elle pas en sûreté ?

Elle regardait d'un œil fixe le miroir calme du petit lac de droite, quand tout à coup elle entendit bruire les ronces de la berge et aperçut au clair de la lune la figure de Marche-à-terre, qui se dressa par-dessus la noueuse écorce d'un vieux saule. Il fallait connaître le chouan pour le distinguer au milieu de cette assemblée de truisses ébranchées parmi lesquelles la sienne se confondait si facilement.

Madame du Gua jeta d'abord autour d'elle un regard de défiance; elle vit le postillon conduisant ses chevaux à une écurie située dans celle des deux ailes du château qui faisait face à la rive où Marche-à-terre était caché; Francine allait vers les deux amants, qui, dans ce moment, oubliaient toute la terre; alors l'inconnue s'avança, mettant un doigt sur ses lèvres pour réclamer un profond silence; puis, le chouan comprit plutôt qu'il n'entendit les paroles suivantes : — Combien êtes-vous ici?

— Quatre-vingt-sept.

— Ils ne sont que soixante-cinq, je les ai comptés.

— Bien, reprit le sauvage avec une satisfaction farouche.

Attentif aux moindres gestes de Francine, le chouan disparut dans l'écorce du saule en la voyant se retourner pour chercher des yeux l'ennemie sur laquelle elle veillait par instinct.

Sept ou huit personnes, attirées par le bruit de la voiture, se montrèrent en haut du principal perron et s'écrièrent : — C'est le Gars! c'est lui! le voici! A ces exclamations, d'autres hommes accoururent, et leur présence interrompit la conversation des deux amants. Le marquis de Montauran s'avança précipitamment vers les gentilshommes, leur fit un signe impératif pour leur imposer silence, et leur indiqua le haut de l'avenue par laquelle débouchaient les soldats républicains. A l'aspect de ces uniformes bleus à revers rouges si connus, de ces baïonnettes luisantes, les conspirateurs étonnés s'écrièrent : — Seriez-vous donc venu pour nous trahir?

— Je ne vous avertirais pas du danger, répondit le marquis en souriant avec amertume. — Ces bleus, reprit-il après une pause, forment l'escorte de cette jeune dame dont la générosité nous a miraculeusement délivrés d'un péril auquel nous avons failli succomber dans une auberge d'Alençon. Nous vous conterons cette aventure. Mademoiselle et son escorte sont ici sur ma parole, et doivent être reçus en amis.

Madame du Gua et Francine étaient arrivées jusqu'au perron; le marquis présenta galamment la main à mademoiselle de Verneuil, le groupe de gentilshommes se partagea en deux haies pour les laisser passer, et tous essayèrent d'apercevoir les traits de l'inconnue; car madame du Gua avait déjà rendu leur curiosité plus vive en leur faisant quelques signes à la dérobée. Mademoiselle de Verneuil vit dans la première salle une grande table parfaitement servie, et préparée pour une vingtaine de convives. Cette salle à manger communiquait à un vaste salon où l'assemblée se trouva bientôt réunie. Ces deux pièces étaient en harmonie avec le spectacle de destruction qu'offraient les dehors du château. Les boiseries de noyer poli, mais de formes rudes et grossières, saillantes, mal travaillées, étaient disjointes et semblaient près de tomber. Leur couleur sombre ajoutait encore à la tristesse de ces salles sans glaces ni rideaux, où quelques meubles séculaires et en ruine s'harmoniaient avec cet ensemble de débris. Marie aperçut des cartes géographiques et des plans déroulés sur une grande table; puis, dans les angles de l'appartement, des armes et des carabines amoncelées. Tout témoignait d'une conférence importante entre les chefs des Vendéens et ceux des chouans. Le marquis conduisit mademoiselle de Verneuil à un immense fauteuil vermoulu qui se trouvait auprès de la cheminée, et Francine vint se placer derrière sa maîtresse en s'appuyant sur le dossier de ce meuble antique.

— Vous me permettrez bien de faire un moment le maître de maison, dit le marquis en quittant les deux étrangères pour se mêler aux groupes formés par ses hôtes.

Francine vit tous les chefs, sur quelques mots de Montauran, s'empressant de cacher leurs armes, les cartes et tout ce qui pouvait éveiller les soupçons des officiers républicains; quelques-uns quittèrent de larges ceintures de peau contenant des pistolets et des couteaux de chasse. Le marquis recommanda la plus grande discrétion, et sortit en s'excusant sur la nécessité de pourvoir à la réception des hôtes gênants que le hasard lui donnait. Mademoiselle de Verneuil, qui avait levé ses pieds vers le feu en s'occupant à les chauffer, laissa partir Montauran sans retourner la tête, et trompa l'attente des assistants, qui tous désiraient la voir. Francine fut donc seule témoin du changement que produisit dans l'assemblée le départ du jeune chef. Les gentilshommes se groupèrent autour de la dame inconnue, et, pendant la sourde conversation qu'elle tint avec eux, il n'y en eut pas un qui ne regardât à plusieurs reprises les deux étrangères.

— Vous connaissez Montauran, leur disait-elle, il s'est amouraché en un moment de cette fille, et vous comprenez bien que, dans ma bouche, les meilleurs avis lui ont été suspects. Les amis que nous avons à Paris, MM. de Valois et d'Esgrignon d'Alençon, tous l'ont prévenu du piége qu'on veut lui tendre en lui jetant à la tête une créature, et il se coiffe de la première qu'il rencontre; d'une fille qui, suivant des renseignements que j'ai fait prendre, s'empare d'un grand nom pour le souiller, qui, etc., etc.

Cette dame, dans laquelle on a pu reconnaître la femme qui décida l'attaque de la turgotine, conservera désormais dans cette histoire le nom qui lui servit à échapper aux dangers de son passage par Alençon. La publication du vrai nom ne pourrait qu'offenser une noble famille déjà profondément affligée par les écarts de cette jeune dame, dont la destinée a d'ailleurs été le sujet d'une autre scène. Bientôt l'attitude de curiosité que prit l'assemblée devint impertinente et presque hostile. Quelques exclamations assez dures parvinrent à l'oreille de Francine, qui, après avoir dit un mot à sa maîtresse, se réfugia dans l'embrasure d'une croisée. Marie se leva, se tourna vers le groupe insolent, y jeta quelques regards pleins de dignité, de mépris même. Sa beauté, l'élégance de ses manières et sa fierté changèrent tout à coup les dispositions de ses ennemis et lui valurent un murmure flatteur qui leur échappa. Deux ou trois hommes, dont l'extérieur trahissait les habitudes de politesse et de galanterie qui s'acquièrent dans la sphère élevée des cours, s'approchèrent de Marie avec bonne grâce; sa décence leur imposa le respect; aucun d'eux n'osa lui adresser la parole, et, loin d'être accusée par eux, ce fut elle qui sembla les juger.

Les chefs de cette guerre entreprise pour Dieu et le roi ressemblaient bien peu aux portraits de fantaisie qu'elle s'était plu à tracer. Cette lutte, véritablement grande, se rétrécit et prit des proportions mesquines, quand elle vit, sauf deux ou trois figures vigoureuses, ces gentilshommes de province tous dénués d'expression et de vie. Après avoir fait de la poésie, Marie tomba tout à coup dans le vrai. Ces physionomies paraissaient annoncer d'abord plutôt un besoin d'intrigue que l'amour de la gloire, l'intérêt mettait bien réellement à tous ces gentilshommes les armes à la main; mais, s'ils devenaient héroïques dans l'action, là ils se montraient à nu. La perte de ses illusions rendit mademoiselle de Verneuil injuste, et l'empêcha de reconnaître le dévouement vrai qui rendit plusieurs de ces hommes si remarquables. Cependant la plupart d'entre eux montraient des manières communes. Si quelques têtes originales se faisaient distinguer entre les autres, elles étaient rapetissées par les formules et par l'étiquette de l'aristocratie. Si Marie accorda généralement de la finesse et de l'esprit à ces hommes, elle trouva chez eux une absence complète de cette simplicité, de ce grandiose auquel les triomphes et les hommes de la République l'habituaient. Cette assemblée nocturne, au milieu de ce vieux castel en ruine et sous ces ornements contournés assez bien assortis aux figures, la fit sourire; elle voulut y voir un tableau symbolique de la monarchie. Elle pensa bientôt avec délices qu'au moins le marquis jouait le premier rôle parmi ces gens dont le seul mérite, pour elle, était de se dévouer à une cause perdue. Elle dessina la figure de son amant sur cette masse, se plut à l'en faire ressortir, et ne vit plus dans ces figures maigres et grêles que les instruments de ses nobles desseins. En ce moment, les pas du marquis retentirent dans la salle voisine. Tout à coup les conspirateurs se séparèrent en plusieurs groupes, et les chuchotements cessèrent. Semblables à des écoliers qui ont comploté quelque malice en l'absence de leur maître, ils s'empressèrent d'affecter l'ordre et le silence. Montauran entra; Marie eut le bonheur de l'admirer au milieu de ces gens parmi lesquels il en était le plus jeune, le plus beau, le premier. Comme un roi dans sa cour, il alla de groupe en groupe, distribua de légers coups de tête, des serrements de main, des regards, des paroles d'intelligence ou de reproche, en faisant son métier de chef de parti avec une grâce et un aplomb difficiles à supposer dans ce jeune homme d'abord accusé par elle d'étourderie. La présence du marquis mit un terme à la curiosité qui s'était attachée à mademoiselle de Verneuil; mais, bientôt, les méchancetés de madame du Gua produisirent leur effet. Le baron du Guénic, surnommé l'*Intimé*, qui, parmi tous ces hommes rassemblés par de graves intérêts, paraissait autorisé par son nom et par son rang à traiter familièrement Montauran, le prit par le bras et l'emmena dans un coin.

— Écoute, mon cher marquis, lui dit-il, nous te voyons tous avec peine sur le point de faire une insigne folie.

— Qu'entends-tu par ces paroles?

— Mais sais-tu bien d'où vient cette fille, qui elle est réellement, et quels sont ses desseins sur toi?

— Mon cher l'Intimé, entre nous soit dit, demain matin, ma fantaisie sera passée.

— D'accord; mais si cette créature te livre avant le jour?...

— Je te répondrai quand tu m'auras dit pourquoi elle ne l'a pas déjà fait, répliqua Montauran, qui prit par badinage un air de fatuité.

— Oui; mais, si tu lui plais, elle ne veut peut-être pas te trahir avant que sa fantaisie, à elle, soit passée.

— Mon cher, regarde cette charmante fille, étudie ses manières, et ose dire que ce n'est pas une femme de distinction! Si elle jetait sur toi des regards favorables, ne sentirais-tu pas, au fond de ton âme, quelque respect pour elle? Une dame vous a déjà prévenus contre cette personne; mais, après ce que nous nous sommes dit l'un à l'autre, si c'était une de ces créatures perdues dont nous ont parlé nos amis, je la tuerais...

— Croyez-vous, dit madame du Gua, qui intervint, Fouché assez bête pour vous envoyer une fille prise au coin d'une rue? Il a proportionné les séductions à votre mérite. Mais, si vous êtes aveugle, vos amis auront les yeux ouverts pour veiller sur vous.

— Madame, répondit le Gars en lui dardant des regards de colère, songez à ne rien entreprendre contre cette personne ni contre son escorte, ou rien ne vous garantira de ma vengeance. Je veux que mademoiselle soit traitée avec les plus grands égards et comme une femme qui m'appartient. Nous sommes, je crois, alliés aux Verneuil.

L'opposition que rencontrait le marquis produisit l'effet ordinaire que font sur les jeunes gens de semblables obstacles. Quoiqu'il eût, en apparence, traité fort légèrement mademoiselle de Verneuil et fait croire que sa passion pour elle était un caprice, il venait, par un sentiment d'orgueil, de franchir un espace immense. En avouant cette femme, il trouva son honneur intéressé à ce qu'elle fût respectée, il alla donc de groupe en groupe, assurant, en homme qu'il eût été dangereux de froisser, que cette inconnue était réellement mademoiselle de Verneuil. Aussitôt, toutes les rumeurs s'apaisèrent. Lorsque Montauran eut établi une espèce d'harmonie dans le salon et satisfait à toutes les exigences, il se rapprocha de sa maîtresse avec empressement et lui dit à voix basse : — Ces gens-là m'ont volé un moment de bonheur.

— Je suis bien contente de vous avoir près de moi, répondit-elle en riant. Je vous préviens que je suis curieuse ; aussi, ne vous fatiguez pas trop de mes questions. Dites-moi d'abord quel est ce bonhomme qui porte une veste de drap vert?

— C'est le fameux major Brigaut, un homme du Marais, compagnon de feu Mercier, dit la Vendée.

— Mais quel est le gros ecclésiastique à face rubiconde avec lequel il cause maintenant de moi ? reprit mademoiselle de Verneuil.

— Savez-vous ce qu'ils disent?

— Si je veux le savoir !... Est-ce une question ?

— Mais je ne pourrais vous en instruire sans vous offenser.

— Du moment où vous me laissez offenser sans tirer vengeance des injures que je reçois chez vous, adieu, marquis ! Je ne veux pas rester un moment ici. J'ai déjà quelques remords de tromper ces pauvres républicains, si loyaux et si confiants.

Elle fit quelques pas, et le marquis la suivit.

— Ma chère Marie, écoutez-moi. Sur mon honneur, j'ai imposé silence à leurs méchants propos avant de savoir s'ils étaient faux ou vrais. Néanmoins, dans ma situation, quand les amis que nous avons dans les ministères à Paris m'ont averti de me défier de toute espèce de femme qui se trouverait sur mon chemin, en m'annonçant que Fouché voulait employer contre moi une Judith des rues, il est permis à mes meilleurs amis de penser que vous êtes trop belle pour être une honnête femme...

En parlant, le marquis plongeait son regard dans les yeux de mademoiselle de Verneuil, qui rougit et ne put retenir quelques pleurs.

— J'ai mérité ces injures, dit-elle. Je voudrais vous voir persuadé que je suis une misérable créature et me savoir aimée... alors je ne douterais plus de vous. Moi, je vous ai cru quand vous me trompiez, et vous ne me croyez pas quand je suis vraie. Brisons là, monsieur, dit-elle en fronçant le sourcil et pâlissant comme une femme qui va mourir. Adieu! Elle s'élança hors de la salle à manger par un mouvement de désespoir.

— Marie, ma vie est à vous ! lui dit le jeune marquis à l'oreille.

Elle s'arrêta, le regarda.

— Non, non, dit-elle, je serai généreuse. Adieu. Je ne pensais, en vous suivant, ni à mon passé, ni à votre avenir. J'étais folle!

— Comment? vous me quittez au moment où je vous offre ma vie!...

— Vous l'offrez dans un moment de passion, de désir.

— Sans regret, et pour toujours ! dit-il.

Elle rentra. Pour cacher ses émotions, le marquis continua l'entretien.

— Ce gros homme, de qui vous me demandiez le nom, est un homme redoutable, l'abbé Gudin, un de ces jésuites assez obstinés, assez dévoués peut-être, pour rester en France malgré l'édit de 1763 qui les en a bannis. Il est le boute-feu de la guerre dans ces contrées, et le propagateur de l'association religieuse dite du Sacré-Cœur. Habitué à se servir de la religion comme d'un instrument, il persuade à ses affiliés qu'il ressusciteront, et sait entretenir leur fanatisme par d'adroites prédications. Vous le voyez : il faut employer les intérêts particuliers de chacun pour arriver à un grand but. Là sont tous les secrets de la politique.

— Et ce vieillard encore vert, tout musculeux, dont la figure est si repoussante? Tenez, là, l'homme habillé avec les lambeaux d'une robe d'avocat?

— Avocat? il prétend au grade de maréchal de camp. N'avez-vous pas entendu parler de Longuy?

— Ce serait lui ! dit mademoiselle de Verneuil effrayée. Vous vous servez de ces hommes !

— Chut! il peut vous entendre. Voyez-vous cet autre en conversation criminelle avec madame du Gua?

— Cet homme en noir qui ressemble à un juge?

— C'est un de nos négociateurs, la Billardière, fils d'un conseiller au parlement de Bretagne, dont le nom est quelque chose comme Flamet; mais il a la confiance des princes.

— Et son voisin? celui qui serre en ce moment sa pipe de terre blanche, et qui appuie tous les doigts de sa main droite sur le panneau comme un pacant? dit mademoiselle de Verneuil en riant.

— Vous l'avez, pardieu, deviné : c'est l'ancien garde-chasse du défunt mari de cette dame. Il commande une des compagnies que j'oppose aux bataillons mobiles. Lui et Marche-à-terre sont peut-être les plus consciencieux serviteurs que le roi ait ici.

— Mais elle, qui est-elle?

— Elle? reprit le marquis, elle est la dernière maîtresse qu'ait eue Charrette. Elle possède une grande influence sur tout ce monde.

— Lui est-elle restée fidèle?

Pour toute réponse le marquis fit une petite moue dubitative.

— Et l'estimez-vous?

— Vous êtes effectivement bien curieuse.

— Elle est mon ennemie parce qu'elle ne peut plus être ma ri-



Les bleus à la poursuite des chouans. — PAGE 28.

vale, dit en riant mademoiselle de Verneuil; je lui pardonne ses erreurs passées, qu'elle me pardonne les miennes. Et cet officier à moustaches?

— Permettez-moi de ne pas le nommer. Il veut se défaire du premier consul en l'attaquant à main armée. Qu'il réussisse ou non, vous le connaîtrez; il deviendra célèbre.

— Et vous êtes venu commander à de pareilles gens? dit-elle avec horreur. Voilà les défenseurs du roi! Où sont donc les gentilshommes et les seigneurs?

— Mais, dit le marquis avec impertinence, ils sont répandus dans toutes les cours de l'Europe. Qui donc enrôle les rois, leurs cabinets, leurs armées, au service de la maison de Bourbon, et les lance sur cette république qui menace de mort toutes les monarchies et l'ordre social d'une destruction complète?

— Ah! répondit-elle avec une généreuse émotion, soyez désormais la source pure où je puiserai les idées que je dois encore acquérir... j'y consens. Mais laissez-moi penser que vous êtes le seul noble qui fasse son devoir en attaquant la France avec des Français, et non à l'aide de l'étranger. Je suis femme, et sens que, si mon enfant me frappait dans sa colère, je pourrais lui pardonner; mais, s'il me voyait de sang-froid déchirée par un inconnu, je le regarderais comme un monstre.

— Vous serez toujours républicaine, dit le marquis en proie à une délicieuse ivresse excitée par les généreux accents qui le confirmaient dans ses présomptions.

—Républicaine? Non, je ne le suis plus. Je ne vous estimerais pas si vous vous soumettiez au premier consul, reprit-elle; mais je ne voudrais pas non plus vous voir à la tête de gens qui pillent un coin de la France au lieu d'assaillir toute la république. Pour qui vous battez-vous? Qu'attendez-vous d'un roi rétabli sur le trône par vos mains? Une femme a déjà entrepris ce beau chef-d'œuvre, le roi libéré l'a laissé brûler vive. Ces hommes-là sont les oints du Seigneur, et il y a du danger à toucher aux choses consacrées. Laissez Dieu seul les placer, les déplacer, les replacer sur leurs tabourets de pourpre. Si vous avez pesé la récompense qui vous en reviendra, vous êtes à mes yeux dix fois plus grand que je ne vous croyais; foulez-moi alors, si vous le voulez, aux pieds, je vous le permets, je serai heureuse.

— Vous êtes ravissante! N'essayez pas d'endoctriner ces messieurs, je serais sans soldats.

— Ah! si vous vouliez me laisser vous convertir, nous irions à mille lieues d'ici.

— Ces hommes, que vous paraissez mépriser, sauront périr dans la lutte, répéta le marquis d'un ton plus grave, et leurs torts seront oubliés. D'ailleurs, si mes efforts sont couronnés de quelques succès, les lauriers du triomphe ne cacheront-ils pas tout?

— Il n'y a que vous ici à qui je voie risquer quelque chose.

— Je ne suis pas le seul, reprit-il avec une modestie vraie. Voici là-bas deux nouveaux chefs de la Vendée. Le premier, que vous avez entendu nommer le Grand-Jacques, est le comte de Fontaine, et l'autre la Billardière, que je vous ai déjà montré.

— Et oubliez-vous Quiberon, où la Billardière a joué le rôle le plus singulier? répondit-elle frappée d'un souvenir.

— La Billardière a beaucoup pris sur lui, croyez-moi. Ce n'est pas être sur des roses que de servir les princes...

— Ah! vous me faites frémir! s'écria Marie. Marquis, reprit-elle d'un ton qui semblait annoncer une réticence dont le mystère lui était personnel, il suffit d'un instant pour détruire une illusion, et dévoiler des secrets d'où dépendent la vie et le bonheur de bien des gens... Elle s'arrêta comme si elle eût craint d'en trop dire, et ajouta : — Je voudrais savoir les soldats de la république en sûreté.

— Je serai prudent, dit-il en souriant pour déguiser son émotion, mais ne me parlez plus de vos soldats; je vous en ai répondu sur ma foi de gentilhomme.

— Et, après tout, de quel droit voudrais-je vous conduire? reprit-elle. Entre nous soyez toujours le maître. Ne vous ai-je pas dit que je serais au désespoir de régner sur un esclave?

— Monsieur le marquis, dit respectueusement le major Brigaut en interrompant cette conversation, les bleus resteront-ils donc longtemps ici?

— Ils partiront aussitôt qu'ils se seront reposés! s'écria Marie.

Le marquis lança des regards scrutateurs sur l'assemblée, y remarqua de l'agitation, quitta mademoiselle de Verneuil, et laissa madame du Gua venir le remplacer auprès d'elle. Cette femme apportait un masque riant et perfide, que le sourire amer du jeune chef ne déconcerta pas. En ce moment Francine jeta un cri promptement étouffé. Mademoiselle de Verneuil, qui vit avec étonnement sa fidèle campagnarde s'élancer vers la salle à manger, regarda madame du Gua, et sa surprise augmenta à l'aspect de la pâleur répandue sur le visage de son ennemie. Curieuse de pénétrer le secret de ce brusque départ, elle s'avança vers l'embrasure de la fenêtre, où sa rivale la suivit afin de détruire les soupçons qu'une imprudence pouvait avoir éveillés, et lui sourit avec une indéfinissable malice quand, après avoir jeté toutes deux un regard sur le paysage du lac, elles revinrent ensemble à la cheminée, Marie sans avoir rien aperçu qui justifiât la fuite de Francine, madame du Gua satisfaite d'être obéie. Le lac au bord duquel Marche-à-terre avait comparu dans la cour à l'évocation de cette femme allait rejoindre le fossé d'enceinte qui protégeait les jardins, en décrivant de vaporeuses sinuosités, tantôt larges comme des étangs, tantôt resserrées comme les rivières artificielles d'un parc. Le rivage rapide et incliné que baignaient ces eaux claires passait à quelques toises de la croisée. Occupée à contempler, sur la surface des eaux, les lignes noires qu'y projetaient les têtes de quelques vieux saules, Francine observait assez insouciamment l'uniformité de courbure qu'une brise légère imprimait à leurs branchages. Tout à coup elle crut apercevoir une de leurs figures remuant sur le miroir des eaux par quelques-uns de ces mouvements irréguliers et spontanés qui trahissent la vie. Cette figure, quelque vague qu'elle


Elle aperçut la figure de Marche-à-terre. — PAGE 30.

toit, semblait être celle d'un homme. Francine attribua d'abord sa vision aux bizarres configurations que produisait la lumière de la lune à travers les feuillages, mais bientôt une seconde tête se montra, puis d'autres apparurent encore dans le lointain. Les petits arbustes de la berge se courbèrent et se relevèrent avec violence. Francine vit alors cette longue haie insensiblement agitée comme un de ces grands serpents indiens aux formes fabuleuses. Puis, çà et là, dans les genêts et les hautes épines, plusieurs points lumineux brillèrent et se déplacèrent. En redoublant d'attention, l'amante de Marche-à-terre crut reconnaître la première des figures noires qui allaient au sein de ce mouvant rivage. Quelque indistinctes que fussent les formes de cet homme, le battement de son cœur lui persuada qu'elle voyait en lui Marche-à-terre. Éclairée par un geste, et impatiente de savoir si cette marche mystérieuse ne cachait pas quelque perfidie, elle s'élança vers la cour. Arrivée au milieu de ce plateau de verdure, elle regarda tour à tour les deux corps de logis et les deux berges sans découvrir dans celle qui faisait face à l'aile inhabitée aucune trace de ce sourd mouvement. Elle prêta une oreille attentive, et entendit un léger bruissement semblable à celui que peuvent produire les pas d'une bête fauve dans le silence des forêts; elle tressaillit et ne trembla pas. Quoique jeune et innocente encore, sa curiosité lui inspira promptement une ruse. Elle aperçut la voiture, courut s'y blottir, et ne leva sa tête qu'avec la précaution du lièvre aux oreilles duquel résonne le bruit d'une chasse lointaine. Elle vit Pille-miche qui sortit de l'écurie. Ce chouan était accompagné de deux paysans, et tous trois portaient des bottes de paille; ils les étalèrent de manière à former une longue litière devant le corps de bâtiment inhabité parallèle à la berge bordée d'arbres nains, où les chouans marchaient avec un silence qui trahissait les apprêts de quelque horrible stratagème.

— Tu leur donnes de la paille comme s'ils devaient réellement dormir là. Assez, Pille-miche, assez, dit une voix rauque et sourde que Francine reconnut.

— N'y dormiront-ils pas? reprit Pille-miche en laissant échapper un gros rire bête. Mais ne crains-tu pas que le Gars ne se fâche? ajouta-t-il si bas que Francine n'entendit rien.

— Eh bien! il se fâchera, répondit à demi-voix Marche-à-terre; mais nous aurons tué les bleus, tout de même. — Voilà, reprit-il, une voiture qu'il faut rentrer à nous deux.

Pille-miche tira la voiture par le timon, et Marche-à-terre la poussa par une des roues avec une telle prestesse que Francine se trouva dans la grange et sur le point d'y rester enfermée, avant d'avoir eu le temps de réfléchir à sa situation. Pille-miche sortit pour aider à amener la pièce de cidre que le marquis avait ordonné de distribuer aux soldats de l'escorte. Marche-à-terre passait le long de la calèche pour se retirer et fermer la porte, quand il se sentit arrêté par une main qui saisit les longs crins de sa peau de chèvre. Il reconnut des yeux dont la douceur exerçait sur lui la puissance du magnétisme, et demeura pendant un moment comme *charmé*. Francine sauta vivement hors de la voiture, et lui dit de cette voix agressive qui va merveilleusement à une femme irritée: — Pierre, quelles nouvelles as-tu donc apportées sur le chemin à cette dame et à son fils? Que fait-on ici? Pourquoi te caches-tu? je veux tout savoir. Ces mots donnèrent au visage du chouan une expression que Francine ne lui connaissait pas. Le Breton amena son innocente maîtresse sur le seuil de la porte; là, il la tourna vers la lueur blanchissante de la lune, et lui répondit en la regardant avec des yeux terribles: — Oui, par ma damnation! Francine, je te le dirai, mais quand tu m'auras juré sur ce chapelet... et il tira un vieux chapelet de dessous sa peau de bique..... sur cette relique que tu connais, reprit-il, de me répondre vérité à une seule demande. Francine rougit en regardant ce chapelet qui, sans doute, était un gage de leur amour. — C'est là-dessus, reprit le chouan tout ému, que tu as juré...

Il n'acheva pas. La paysanne appliqua sa main sur les lèvres de son sauvage amant pour lui imposer silence.

— Ai-je donc besoin de jurer? dit-elle.

Il prit sa maîtresse doucement par la main, la contempla pendant un instant, et reprit: — La demoiselle que tu sers se nomme-t-elle réellement mademoiselle de Verneuil?

Francine demeura les bras pendants, les paupières baissées, la tête inclinée, pâle, interdite.

— C'est une catau! reprit Marche-à-terre d'une voix terrible.

A ce mot, la jolie main lui couvrit encore les lèvres, mais cette fois il se recula violemment. La petite Bretonne ne vit plus d'amant, mais bien une bête féroce dans toute l'horreur de sa nature. Les sourcils du chouan étaient violemment serrés, ses lèvres se contractèrent, et il montra les dents comme un chien qui défend son maître.

— Je t'ai laissée fleur et je te retrouve fumier. Ah! pourquoi t'ai-je abandonnée? Vous venez pour nous trahir, pour livrer le Gars.

Ces phrases furent plutôt des rugissements que des paroles. Quoique Francine eût peur, à ce dernier reproche, elle osa contempler ce visage farouche, leva sur lui des yeux angéliques et répondit avec calme: — Je gage mon salut que cela est faux. C'est des idées de ta dame.

A son tour il baissa la tête; puis elle lui prit la main, se tourna vers lui par un mouvement mignon, et lui dit: — Pierre, pourquoi sommes-nous dans tout ça? Écoute, je ne sais pas comment toi tu peux y comprendre quelque chose, car je n'y entends rien! Mais souviens-toi que cette belle et noble demoiselle est ma bienfaitrice; elle est aussi la tienne, et nous vivons quasiment comme deux sœurs. Il ne doit jamais lui arriver rien de mal là où nous serons avec elle, de notre vivant du moins. Jure-le-moi donc! Ici je n'ai confiance qu'en toi.

— Je ne commande pas ici, répondit le chouan d'un ton bourru.

Son visage devint sombre. Elle lui prit ses grosses oreilles pendantes, et les lui tordit doucement, comme si elle caressait un chat.

— Eh bien! promets-moi, reprit-elle en le voyant moins sévère, d'employer à la sûreté de notre bienfaitrice tout le pouvoir que tu as.

Il remua la tête comme s'il doutait du succès, et ce geste fit frémir la Bretonne. En ce moment critique, l'escorte était parvenue à la chaussée. Le pas des soldats et le bruit de leurs armes réveillèrent les échos de la cour et parurent mettre un terme à l'indécision de Marche-à terre.

— Je la sauverai peut-être, dit-il à sa maîtresse, si tu peux la faire demeurer dans la maison. — Et, ajouta-t-il, quoi qu'il puisse arriver, restes-y avec elle et garde le silence le plus profond; sans quoi, rin.

— Je te le promets, répondit-elle dans son effroi.

— Eh bien! rentre. Rentre à l'instant et cache ta peur à tout le monde, même à ta maîtresse.

— Oui.

Elle serra la main du chouan, qui la regarda d'un air paternel courant avec la légèreté d'un oiseau vers le perron; puis il se coula dans sa haie, comme un acteur qui se sauve vers la coulisse au moment où se lève le rideau tragique.

— Sais-tu, Merle, que cet endroit-ci m'a l'air d'une véritable souricière? dit Gérard en arrivant au château.

— Je le vois bien, répondit le capitaine soucieux.

Les deux officiers s'empressèrent de placer des sentinelles pour s'assurer de la chaussée et du portail, puis ils jetèrent des regards de défiance sur les berges et les alentours du paysage.

— Bah! dit Merle, il faut nous livrer à cette baraque-là en toute confiance ou ne pas y entrer.

— Entrons, répondit Gérard.

Les soldats, rendus à la liberté par un mot de leur chef, se hâtèrent de déposer leurs fusils en faisceaux coniques et formèrent un petit front de bandière devant la litière de paille, au milieu de laquelle figurait la pièce de cidre. Ils se divisèrent en groupes auxquels deux paysans commencèrent à distribuer du beurre et du pain de seigle. Le marquis vint au-devant des deux officiers et les emmena au salon. Quand Gérard eut monté le perron, et qu'il regarda les deux ailes où les vieux mélèzes étendaient leurs branches noires, il appela Beau-pied et La-clef-des-cœurs.

— Vous allez, à vous deux, faire une reconnaissance dans les jardins et fouiller les haies, entendez-vous? Puis, vous placerez une sentinelle devant votre front de bandière.

— Pouvons-nous allumer notre feu avant de nous mettre en chasse, mon adjudant? dit La-clef-des-cœurs.

Gérard inclina la tête.

— Tu le vois bien, La-clef-des-cœurs, dit Beau-pied, l'adjudant a tort de se fourrer dans ce guêpier. Si Hulot nous commandait, il ne se serait jamais acculé ici: nous sommes là comme dans une marmite.

— Es-tu bête! répondit La-clef-des-cœurs; comment, toi, le roi des malins, tu ne devines pas que cette guérite est le château de l'aimable particulière auprès de laquelle siffle notre joyeux Merle, le plus fini des capitaines, et il l'épousera, cela est clair comme une baïonnette bien fourbie. Ça fera honneur à la demi-brigade, une femme comme ça.

— C'est vrai, reprit Beau-pied. Tu peux encore ajouter que voilà de bon cidre, mais je ne le bois pas avec plaisir devant ces chiennes de haies-là. Il me semble toujours voir dégringoler Larose et Vieux-chapeau dans le fossé de la Pèlerine. Je me souviendrai toute ma vie de la queue de ce pauvre Larose, elle allait comme un marteau de grande porte.

— Beau pied, mon ami, tu as trop d'*émagination* pour un soldat. Tu devrais faire des chansons à l'Institut national.

— Si j'ai trop d'imagination, lui répliqua Beau-pied, tu n'en as guère, toi, et il te faudra du temps pour passer consul.

Le rire de la troupe mit fin à la discussion, car La-clef-des-cœurs ne trouva rien dans sa giberne pour riposter à son antagoniste.

— Viens-tu faire ta ronde? Je vais prendre à droite, moi, lui dit Beau-pied.

— Eh bien! je prendrai la gauche, répondit son camarade. Mais avant, minute! je veux boire un verre de cidre, mon gosier s'est

collé comme le taffetas gommé qui enveloppe le beau chapeau de Hulot.

Le côté gauche des jardins que La-clef-des-cœurs négligeait d'aller explorer immédiatement était par malheur la berge dangereuse où Francine avait observé un mouvement d'hommes. Tout est hasard à la guerre. En entrant dans le salon et en saluant la compagnie, Gérard jeta un regard pénétrant sur les hommes qui la composaient. Le soupçon revint avec plus de force dans son âme; il alla tout à coup vers mademoiselle de Verneuil et lui dit à voix basse : — Je crois qu'il faut vous retirer promptement, nous ne sommes pas en sûreté ici.

— Craindriez-vous quelque chose chez moi? demanda-t-elle en riant. Vous êtes plus en sûreté ici que vous ne le seriez à Mayenne.

Une femme répond toujours de son amant avec assurance. Les deux officiers furent rassurés. En ce moment la compagnie passa dans la salle à manger, malgré quelques phrases insignifiantes relatives à un convive assez important qui se faisait attendre. Mademoiselle de Verneuil put, à la faveur du silence qui règne toujours au commencement des repas, donner quelque attention à cette réunion curieuse dans les circonstances présentes, et de laquelle elle était en quelque sorte la cause par suite de cette ignorance que les femmes, accoutumées à se jouer de tout, portent dans les actions les plus critiques de la vie. Un fait la surprit soudain. Les deux officiers républicains dominaient cette assemblée par le caractère imposant de leurs physionomies. Leurs longs cheveux, tirés des tempes et réunis dans une queue énorme derrière le cou, dessinaient sur leurs fronts ces lignes qui donnent tant de candeur et de noblesse à de jeunes têtes. Leurs uniformes bleus râpés, à parements rouges usés, tout, jusqu'à leurs épaulettes rejetées en arrière par les marches, et qui accusaient dans toute l'armée, même chez les chefs, le manque de capotes, faisait ressortir ces deux militaires des hommes au milieu desquels ils se trouvaient.

— Oh! là est la nation, la liberté, se dit-elle. Puis, jetant un regard sur les royalistes : — Et là est un homme, un roi, des priviléges.

Elle ne put se refuser à admirer la figure de Merle, tant ce gai soldat répondait complétement aux idées qu'on peut avoir de ces troupiers français, qui savent siffler un air au milieu des balles, et n'oublient pas de faire un lazzi sur le camarade qui tombe mal. Gérard imposait. Grave et plein de sang-froid, il paraissait avoir une de ces âmes vraiment républicaines qui, à cette époque, se rencontrèrent en foule dans les armées françaises auxquelles des dévouements noblement obscurs imprimaient une énergie jusqu'alors inconnue.

— Voilà un de mes hommes à grandes vues, se dit mademoiselle de Verneuil. Appuyés sur le présent, qu'ils dominent, ils ruinent le passé, mais au profit de l'avenir...

Cette pensée l'attrista, parce qu'elle ne se rapportait pas à son amant, vers lequel elle se tourna pour se venger, par une autre admiration, de la République qu'elle haïssait déjà. En voyant le marquis entouré de ces hommes assez hardis, assez fanatiques, assez calculateurs de l'avenir, pour attaquer une République victorieuse dans l'espoir de relever une monarchie morte, une religion mise en interdit, des princes errants et des priviléges expirés : — Celui-ci, se dit-elle, n'a pas moins de portée que l'autre, car, accroupi sur des décombres, il veut faire du passé l'avenir.

Son esprit, nourri d'images, hésitait alors entre les jeunes et les vieilles ruines. Sa conscience lui criait bien que l'un se battait pour un homme, l'autre pour un pays; mais elle était arrivée par le sentiment au point où l'on arrive par la raison, à reconnaître que le roi, c'est le pays.

En entendant retentir dans le salon les pas d'un homme, le marquis se leva pour aller à sa rencontre. Il reconnut le convive attendu, qui, surpris de la compagnie, voulut parler; mais le Gars déroba aux républicains le signe qu'il lui fit pour l'engager à se taire et à prendre place au festin. A mesure que les deux officiers républicains analysaient les physionomies de leurs hôtes, les soupçons qu'ils avaient conçus d'abord renaissaient. Le vêtement ecclésiastique de l'abbé Gudin et la bizarrerie des costumes chouans éveillèrent leur prudence; ils redoublèrent alors d'attention, et découvrirent de plaisants contrastes entre les manières des convives et leurs discours. Autant le républicanisme manifesté par quelques-uns d'entre eux était exagéré, autant les façons de quelques autres étaient aristocratiques. Certains coups d'œil surpris entre le marquis et ses hôtes, certains mots à double sens imprudemment prononcés, mais surtout la ceinture de barbe dont le cou de quelques convives était garni et qu'ils cachaient assez mal dans leurs cravates, finirent par apprendre aux deux officiers une vérité qui les frappa en même temps. Ils se révélèrent leurs communes pensées par un même regard, car madame du Gua les avait habilement séparés, et ils en étaient réduits au langage de leurs yeux. Leur situation commandait d'agir avec adresse; ils ne savaient s'ils étaient les maîtres du château, ou s'ils y avaient été attirés dans une embûche; si mademoiselle de Verneuil était la dupe ou la complice de cette inexplicable aventure; mais un événement imprévu précipita la crise, avant qu'ils pussent en connaître toute la gravité.

Le nouveau convive était un de ces hommes carrés de base comme de hauteur, dont le teint est fortement coloré, qui se penchent en arrière quand ils marchent, qui semblent déplacer beaucoup d'air autour d'eux, et croient qu'il faut à tout le monde plus d'un regard pour les voir. Malgré sa noblesse, il avait pris la vie comme une plaisanterie dont on doit tirer le meilleur parti possible; mais, tout en s'agenouillant devant lui-même, il était bon, poli et spirituel à la manière de ces gentilshommes qui, après avoir fini leur éducation à la cour, reviennent dans leurs terres, et ne veulent jamais supposer qu'ils ont pu, au bout de vingt ans, s'y rouiller. Ces sortes de gens manquent de tact avec un aplomb imperturbable, disent spirituellement une sottise, se défient du bien avec beaucoup d'adresse, et prennent d'incroyables peines pour donner dans un piége. Lorsque, par un jeu de fourchette qui annonçait un grand mangeur, il eut regagné le temps perdu, il leva les yeux sur la compagnie. Son étonnement redoubla en voyant les deux officiers, et il interrogea d'un regard madame du Gua, qui, pour toute réponse, lui montra mademoiselle de Verneuil. En apercevant la sirène dont la beauté commençait à imposer silence aux sentiments d'abord excités par madame du Gua dans l'âme des convives, le gros inconnu laissa échapper un de ces sourires impertinents et moqueurs qui semblent contenir toute une histoire graveleuse. Il se pencha à l'oreille de son voisin, auquel il dit deux ou trois mots, et ces mots, qui restèrent un secret pour les officiers et pour Marie, voyagèrent d'oreille en oreille, de bouche en bouche, jusqu'au cœur de celui qu'ils devaient frapper à mort. Les chefs des Vendéens et des chouans tournèrent leurs regards sur le marquis de Montauran avec une curiosité cruelle. Les yeux de madame du Gua allèrent du marquis à mademoiselle de Verneuil étonnée, en lançant des éclairs de joie. Les officiers, inquiets, se consultèrent en attendant le résultat de cette scène bizarre. Puis, en un moment, les fourchettes demeurèrent inactives dans toutes les mains, le silence régna dans la salle, et tous les regards se concentrèrent sur le Gars. Une effroyable rage éclata sur ce visage colère et sanguin, qui prit une teinte de cire. Le jeune chef se tourna vers le convive d'où ce serpenteau était parti, et d'une voix qui sembla couverte d'un crêpe : — Mort de mon âme! comte, cela est-il vrai? demanda-t-il.

— Sur mon honneur, répondit le comte en s'inclinant avec gravité.

Le marquis baissa les yeux un moment, et il les releva bientôt pour les reporter sur Marie, qui, attentive à ce débat, recueillit ce regard plein de mort.

— Je donnerais ma vie, dit-il à voix basse, pour me venger sur l'heure.

Madame du Gua comprit cette phrase au mouvement seul des lèvres, et sourit au jeune homme comme on sourit à un ami dont le désespoir va cesser. Le mépris général pour mademoiselle de Verneuil, peint sur toutes les figures, mit le comble à l'indignation des deux républicains, qui se levèrent brusquement.

— Que désirez-vous, citoyens? demanda madame du Gua.

— Nos épées, *citoyenne*, répondit ironiquement Gérard.

— Vous n'en avez pas besoin à table, dit le marquis froidement.

— Non, mais nous allons jouer à un jeu que vous connaissez, répondit Gérard en reparaissant. Nous nous verrons ici d'un peu plus près qu'à la Pèlerine.

L'assemblée resta stupéfaite. En ce moment, une décharge, faite avec un ensemble terrible pour les oreilles des deux officiers, retentit dans la cour. Les deux officiers s'élancèrent sur le perron; là, ils virent une centaine de chouans qui ajustaient quelques soldats survivant à leur première décharge, et qui tiraient sur eux comme sur des lièvres. Ces Bretons sortaient de la rive où Marche-à-terre les avait postés au péril de leur vie, car, dans cette évolution et après les derniers coups de fusil, on entendit, à travers les cris des mourants, quelques chouans tombant dans les eaux, où ils roulèrent comme des pierres dans un gouffre. Pille-miche visait Gérard, Marche-à-terre tenait Merle en respect.

— Capitaine, dit froidement le marquis à Merle en lui répétant les paroles que le républicain avait dites de lui, *voyez-vous, les hommes sont comme les nèfles, ils mûrissent sur la paille*. Et, par un geste de main, il montra l'escorte entière des bleus couchée sur la litière ensanglantée où les chouans achevaient les vivants et dépouillaient les morts avec une incroyable célérité. — J'avais bien raison de vous dire que vos soldats n'iraient pas jusqu'à la Pèlerine, ajouta le marquis. Je crois aussi que votre tête sera pleine de plomb avant la mienne; qu'en dites-vous?

Montauran éprouvait un horrible besoin de satisfaire sa rage. Son ironie envers le vaincu, la férocité, la perfidie même de cette exécution militaire faite sous son ordre, et qu'il avouait alors, répondaient aux vœux secrets de son cœur. Dans sa fureur, il aurait voulu anéantir la France. Les bleus égorgés, les deux officiers vivants, tous innocents du crime dont il demandait vengeance, étaient entre ses mains comme les cartes que dévore un joueur au désespoir.

— J'aime mieux périr ainsi que de triompher comme vous, dit Gérard. Puis, en voyant ses soldats nus et sanglants, il s'écria : — Les avoir assassinés lâchement, froidement !

— Comme le fut Louis XVI, monsieur, répondit vivement le marquis.

— Monsieur, répliqua Gérard avec hauteur, il existe dans le procès d'un roi des mystères que vous ne comprendrez jamais.

— Accuser le roi ! s'écria le marquis hors de lui.

— Combattre la France ! répondit Gérard d'un ton de mépris.

— Niaiserie, dit le marquis.

— Parricide ! reprit le républicain.

— Régicide !

— Eh bien ! vas-tu prendre le moment de ta mort pour te disputer ? s'écria gaiement Merle.

— C'est vrai, dit froidement Gérard en se retournant vers le marquis. Monsieur, si votre intention est de nous donner la mort, reprit-il, faites-nous au moins la grâce de nous fusiller sur-le-champ.

— Te voilà bien ! reprit le capitaine, toujours pressé d'en finir. Mais, mon ami, quand on va loin et qu'on ne pourra pas déjeuner le lendemain, on soupe.

Gérard s'élança fièrement et sans mot dire vers la muraille ; Pille-miche l'ajusta en regardant le marquis immobile, prit le silence de son chef pour un ordre, et l'adjudant-major tomba comme un arbre. Marche-à-terre courut partager cette nouvelle dépouille avec Pille-miche. Comme deux corbeaux affamés, ils eurent un débat et grognèrent sur le cadavre encore chaud.

— Si vous voulez achever de souper, capitaine, vous êtes libre de venir avec moi, dit le marquis à Merle, qu'il voulut garder pour faire des échanges.

Le capitaine rentra machinalement avec le marquis en disant à voix basse, comme s'il s'adressait un reproche : — C'est cette diablesse de fille qui est cause de ça. Que dira Hulot ?

— Cette fille ! s'écria le marquis d'un ton sourd. C'est donc bien décidément une fille !

Le capitaine semblait avoir tué Montauran, qui le suivait tout pâle, défait, morne, et d'un pas chancelant. Il s'était passé dans la salle à manger une autre scène qui, par l'absence du marquis, prit un caractère tellement sinistre, que Marie, se trouvant sans son protecteur, put croire à l'arrêt de mort écrit dans les yeux de sa rivale. Au bruit de la décharge, tous les convives s'étaient levés, moins madame du Gua.

— Rasseyez-vous, dit elle, ce n'est rien, nos gens tuent les bleus. Lorsqu'elle vit le marquis dehors, elle se leva. — Mademoiselle que voici, s'écria-t-elle avec le calme d'une sourde rage, venait nous enlever le Gars ! Elle venait essayer de le livrer à la République.

— Depuis ce matin je l'aurais pu livrer vingt fois, et je lui ai sauvé la vie, répliqua mademoiselle de Verneuil.

Madame du Gua s'élança sur sa rivale avec la rapidité de l'éclair ; elle brisa, dans son aveugle emportement, les faibles brandebourgs du spencer de la jeune fille surprise par cette soudaine irruption, viola d'une main brutale l'asile sacré où la lettre était cachée, déchira l'étoffe, les broderies, le corset, la chemise ; puis elle profita de cette recherche pour assouvir sa jalousie, et sut froisser avec tant d'adresse et de fureur la gorge palpitante de sa rivale, qu'elle y laissa les traces sanglantes de ses ongles, en éprouvant un sombre plaisir à lui faire subir une si odieuse prostitution. Dans la faible lutte que Marie opposa à cette femme furieuse, sa capote dénouée tomba, ses cheveux rompirent leurs liens et s'échappèrent en boucles ondoyantes ; son visage rayonna de pudeur, puis deux larmes tracèrent un chemin humide et brûlant le long de ses joues et rendirent le feu de ses yeux plus vif ; enfin, le tressaillement de la honte la livra frémissante aux regards des convives. Des juges même endurcis auraient cru à son innocence en voyant sa douleur.

La haine calcule si mal, que madame du Gua ne s'aperçut pas qu'elle n'était écoutée de personne pendant que, triomphante, elle s'écriait : — Voyez, messieurs, ai-je donc calomnié cette horrible créature ?

— Pas si horrible, dit à voix basse le gros convive auteur du désastre. J'aime prodigieusement ces horreurs-là, moi.

— Voici, reprit la cruelle Vendéenne, un ordre signé Laplace et contre-signé Dubois. A ces noms quelques personnes levèrent la tête. — Et en voici la teneur, dit en continuant madame du Gua :

« Les citoyens commandants militaires de tout grade, administra-
« teurs de district, les procureurs-syndics, etc., des départements
« insurgés, et particulièrement ceux des localités où se trouvera le
« ci-devant marquis de Montauran, chef de brigands et surnommé le
« Gars, devront prêter secours et assistance à la citoyenne Marie
« Verneuil et se conformer aux ordres qu'elle pourra leur donner,
« chacun en ce qui le concerne, etc. »

— Une fille d'opéra prendre un nom illustre pour le souiller de cette infamie ! ajouta-t-elle.

Un mouvement de surprise se manifesta dans l'assemblée.

— La partie n'est pas égale si la République emploie de si jolies femmes contre nous, dit gaiement le baron du Guénic.

— Surtout des filles qui ne mettent rien au jeu, répliqua madame du Gua.

— Rien ! dit Brigaut, Mademoiselle a cependant un domaine qui doit lui rapporter de bien grosses rentes !

— La République aime donc bien à rire, pour nous envoyer des filles de joie en ambassade ! s'écria l'abbé Gudin.

— Mais mademoiselle recherche malheureusement des plaisirs qui tuent, reprit madame du Gua avec une horrible expression de joie qui indiquait le terme de ces plaisanteries.

— Comment donc vivez-vous encore, madame ? dit la victime en se relevant après avoir réparé le désordre de sa toilette.

Cette sanglante épigramme imprima une sorte de respect pour une si fière victime et imposa silence à l'assemblée. Madame du Gua vit errer sur les lèvres des chefs un sourire dont l'ironie la mit en fureur ; et alors, sans apercevoir le marquis ni le capitaine qui survinrent : — Pille-miche, emporte-la, dit-elle au chouan en lui désignant mademoiselle de Verneuil, c'est ma part du butin, je te la donne, fais-en tout ce que tu voudras.

A ce mot *tout* prononcé par cette femme, l'assemblée entière frissonna, car les têtes hideuses de Marche-à-terre et de Pille-miche se montrèrent derrière le marquis, et le supplice apparut dans toute son horreur.

Francine debout, les mains jointes, les yeux pleins de larmes, restait comme frappée de la foudre. Mademoiselle de Verneuil, qui recouvra dans le danger toute sa présence d'esprit, jeta sur l'assemblée un regard de mépris, ressaisit la lettre que tenait madame du Gua, leva la tête, et, l'œil sec, mais fulgurant, elle s'élança vers la porte où l'épée de Merle était restée. Là elle rencontra le marquis froid et immobile comme une statue. Rien ne plaidait pour elle sur ce visage dont tous les traits étaient fixes et fermes. Blessée dans son cœur, la vie lui devint odieuse. L'homme qui lui avait témoigné tant d'amour avait donc entendu les plaisanteries dont elle venait d'être accablée, et restait le témoin glacé de la prostitution qu'elle venait d'endurer lorsque les beautés qu'une femme réserve à l'amour essuyèrent tous les regards ! Peut-être aurait-elle pardonné à Montauran ses sentiments de mépris, mais elle s'indigna d'avoir été vue par lui dans une infâme situation ; elle lui lança un regard stupide et plein de haine, car elle sentit naître dans son cœur d'effroyables désirs de vengeance. En voyant la mort derrière elle, son impuissance l'étouffa. Il s'éleva dans sa tête comme un tourbillon de folie ; son sang bouillonnant lui fit voir le monde comme un incendie ; alors, au lieu de se tuer, elle saisit l'épée, la brandit sur le marquis, la lui enfonça jusqu'à la garde ; mais l'épée ayant glissé entre le bras et le flanc, le Gars arrêta Marie par le poignet et l'entraîna hors de la salle, aidé par Pille-miche, qui se jeta sur cette créature furieuse au moment où elle essaya de tuer le marquis. A ce spectacle, Francine jeta des cris perçants.

— Pierre ! Pierre ! Pierre ! s'écria-t-elle avec des accents lamentables.

Et tout en criant elle suivit sa maîtresse. Le marquis laissa l'assemblée stupéfaite, et sortit en fermant la porte de la salle. Quand il arriva sur le perron, il tenait encore le poignet de cette femme et le serrait par un mouvement convulsif, tandis que les doigts nerveux de Pille-miche en brisaient presque l'os du bras ; mais elle ne sentait que la main brûlante du jeune chef, qu'elle regarda froidement.

— Monsieur, vous me faites mal !

Pour toute réponse, il la contempla pendant un moment.

— Avez-vous donc quelque chose à venger bassement comme cette femme a fait ? dit-elle. Puis, apercevant les cadavres étendus sur la paille, elle s'écria en frissonnant : — La foi d'un gentilhomme ! ah ! ah ! ah ! Après ce rire, qui fut affreux, elle ajouta : — La belle journée !

— Oui, belle, répéta-t-il, et sans lendemain.

Il abandonna la main de mademoiselle de Verneuil, après avoir contemplé d'un dernier, d'un long regard, cette ravissante créature à laquelle il lui était presque impossible de renoncer. Aucun de ces deux esprits altiers ne voulut fléchir. Le marquis attendait peut-être une larme ; mais les yeux de la jeune fille restèrent secs et fiers. Il se retourna vivement en laissant à Pille-miche sa victime.

— Dieu m'entendra, marquis, je lui demanderai pour vous une belle journée sans lendemain !

Pille-miche, embarrassé d'une si belle proie, l'entraîna avec une douceur mêlée de respect et d'ironie. Le marquis poussa un soupir, rentra dans la salle, et offrit à ses hôtes un visage semblable à celui d'un mort dont les yeux n'auraient pas été fermés.

La présence du capitaine Merle était inexplicable pour les acteurs de cette tragédie ; aussi tous le contemplèrent-ils avec surprise en s'interrogeant du regard. Merle s'aperçut de l'étonnement des chouans, et, sans sortir de son caractère, il leur dit en souriant tristement : — Je ne crois pas, messieurs, que vous refusiez un verre de vin à un homme qui va faire sa dernière étape.

Ce fut au moment où l'assemblée était calmée par ces paroles prononcées avec une étourderie française qui devait plaire aux Vendéens, que Montauran reparut, et sa figure pâle, son regard fixe, glacèrent tous les convives.

— Vous allez voir, dit le capitaine, que le mort va mettre les vivants en train.

— Ah! dit le marquis en laissant échapper le geste d'un homme qui s'éveille, vous voilà, mon cher conseil de guerre.

Et il lui tendit une bouteille de vin de Grave, comme pour lui verser à boire.

— Oh! merci, citoyen marquis, je pourrais m'étourdir, voyez-vous.

A cette saillie, madame du Gua dit aux convives en souriant : — Allons, épargnons-lui le dessert.

— Vous êtes bien cruelle dans vos vengeances, madame, répondit le capitaine. Vous oubliez mon ami assassiné, qui m'attend, et je ne manque pas à mes rendez-vous.

— Capitaine, dit alors le marquis en lui jetant son gant, vous êtes libre! Tenez, voilà un passe-port. Les chasseurs du roi savent qu'on ne doit pas tuer tout le gibier.

— Va pour la vie! répondit Merle, mais vous avez tort, je vous réponds de jouer serré avec vous, je ne vous ferai pas de grâce. Vous pouvez être très-habile, mais vous ne valez pas Gérard. Quoique votre tête ne puisse jamais me payer la sienne, il me la faudra, et je l'aurai.

— Il était donc bien pressé, reprit le marquis.

— Adieu! je pouvais trinquer avec mes bourreaux, je ne reste pas avec les assassins de mon ami, dit le capitaine, qui disparut en laissant les convives étonnés.

— Eh bien! messieurs, que dites-vous des échevins, des chirurgiens et des avocats qui dirigent la République? demanda froidement le Gars.

— Par la mort-dieu, marquis, répondit le comte de Beauvan, ils sont, en tout cas, bien mal élevés. Celui-ci nous a fait, je crois, une impertinence.

La brusque retraite du capitaine avait un secret motif. La créature si dédaignée, si humiliée, et qui succombait peut-être en ce moment, lui avait offert dans cette scène des beautés si difficiles à oublier, qu'il se disait en sortant : — Si c'est une fille, ce n'est pas une fille ordinaire, et j'en ferai certes bien ma femme... Il désespérait si peu de la sauver des mains de ces sauvages, que sa première pensée, en ayant la vie sauve, avait été de la prendre désormais sous sa protection. Malheureusement, en arrivant sur le perron, le capitaine trouva la cour déserte. Il jeta les yeux autour de lui, écouta le silence, et n'entendit rien que les rires bruyants et lointains des chouans qui buvaient dans les jardins, en partageant leur butin. Il se hasarda à tourner l'aile fatale devant laquelle ses soldats avaient été fusillés; et, de ce coin, à la faible lueur de quelques chandelles, il distingua les différents groupes que formaient les chasseurs du roi. Ni Pille-miche, ni Marche-à-terre, ni la jeune fille, ne s'y trouvaient; mais, en ce moment, il se sentit doucement tiré par le pan de son uniforme, se retourna, et vit Francine à genoux.

— Où est-elle? demanda-t-il.

— Je ne sais pas, Pierre m'a chassée en m'ordonnant de ne pas bouger.

— Par où sont-ils allés?

— Par là, répondit-elle en montrant la chaussée.

Le capitaine et Francine aperçurent alors dans cette direction quelques ombres projetées sur les eaux du lac par la lumière de la lune, et reconnurent des formes féminines, dont la finesse, quoique indistincte, leur fit battre le cœur.

— Oh! c'est elle, dit la Bretonne.

Mademoiselle de Verneuil paraissait être debout, et résignée au milieu de quelques figures dont les mouvements accusaient un débat.

— Ils sont plusieurs! s'écria le capitaine. C'est égal, marchons!

— Vous allez vous faire tuer inutilement, dit Francine.

— Je l'ai déjà été une fois aujourd'hui, répondit-il gaiement.

Et tous deux s'acheminèrent vers le portail sombre derrière lequel la scène se passait. Au milieu de la route, Francine s'arrêta.

— Non, je n'irai pas plus loin! s'écria-t-elle doucement, Pierre m'a dit de ne pas m'en mêler; je le connais, nous allons tout gâter. Faites ce que vous voudrez, monsieur l'officier, mais éloignez-vous. Si Pierre vous voyait auprès de moi, il vous tuerait.

En ce moment, Pille-miche se montra hors du portail, appela le postillon resté dans l'écurie, aperçut le capitaine, et s'écria en dirigeant son fusil sur lui : — Sainte Anne d'Auray! le recteur d'Antrain avait bien raison de nous dire que les bleus signent des pactes avec le diable. Attends, attends, je m'en vais te faire ressusciter, moi!

— Eh! j'ai la vie sauve, lui cria Merle en se voyant menacé. Voici le gant de ton chef.

— Oui, voilà bien les esprits, reprit le chouan. Je ne te la donne pas, moi, la vie, *Ave Maria!*

Il tira. Le coup de feu atteignit à la tête le capitaine, qui tomba. Quand Francine s'approcha de Merle, elle l'entendit prononcer indistinctement ces paroles : — J'aime encore mieux rester avec eux que de revenir sans eux, dit-il.

Le chouan s'élança sur le bleu pour le dépouiller en disant : — Il y a cela de bon chez ces revenants, qu'ils ressuscitent avec leurs habits. En voyant dans la main du capitaine, qui avait fait le geste de montrer le gant du Gars, cette sauve-garde sacrée, il resta stupéfait. — Je ne voudrais pas être dans la peau du fils de ma mère! s'écria-t-il. Puis il disparut avec la rapidité d'un oiseau.

Pour comprendre cette rencontre si fatale au capitaine, il est nécessaire de suivre mademoiselle de Verneuil quand le marquis, en proie au désespoir et à la rage, l'eut quittée en l'abandonnant à Pille-miche. Francine saisit alors, par un mouvement convulsif, le bras de Marche-à-terre, et réclama, les yeux pleins de larmes, la promesse qu'il lui avait faite. A quelques pas d'eux, Pille-miche entraînait sa victime comme s'il eût tiré après lui quelque fardeau grossier. Marie, les cheveux épars, la tête penchée, tourna les yeux vers le lac; mais, retenue par un poignet d'acier, elle fut forcée de suivre lentement le chouan, qui se retourna plusieurs fois pour la regarder ou pour lui faire hâter sa marche, et chaque fois une pensée joviale dessina sur cette figure un épouvantable sourire.

— Est-elle godaine!... s'écria-t-il avec une grossière emphase.

En entendant ces mots, Francine recouvra la parole.

— Pierre?

— Eh bien!

— Il va donc la tuer.

— Pas tout de suite, répondit Marche-à-terre.

— Mais elle ne se laissera pas faire, et je mourrai si elle meurt.

— Ah *ben!* tu l'aimes trop, qu'elle meure! dit Marche-à-terre.

— Si nous sommes riches et heureux, c'est à elle que nous devrons notre bonheur; mais qu'importe, n'as-tu pas promis de la sauver de tout malheur?

— Je vais essayer, mais reste là, ne bouge pas.

Sur-le-champ, le bras de Marche-à-terre resta libre, et Francine, en proie à la plus horrible inquiétude, attendit dans la cour. Marche-à-terre rejoignit son camarade au moment où ce dernier, après être entré dans la grange, avait contraint sa victime à monter en voiture. Pille-miche réclama le secours de son compagnon pour sortir la calèche.

— Que veux-tu faire de tout cela? lui demanda Marche-à-terre.

— *Ben!* la grande garce m'a donné la femme, et tout ce qui est à elle est à *mé*.

— Bon pour la voiture, tu en feras des sous; mais la femme? alle te sautera au visage comme un chat.

Pille-miche partit d'un éclat de rire bruyant, et répondit : — Quien, je l'emporte *itou* chez *mé*, je l'attacherai.

— Eh *ben!* attelons les chevaux, dit Marche-à-terre.

Un moment après, Marche-à-terre, qui avait laissé son camarade gardant sa proie, mena la calèche hors du portail, sur la chaussée, et Pille-miche monta près de mademoiselle de Verneuil, sans s'apercevoir qu'elle prenait son élan pour se précipiter dans l'étang.

— Oh! Pille-miche, cria Marche-à-terre.

— Quoi?

— Je t'achète tout ton butin.

— Gausses-tu? demanda le chouan en tirant sa prisonnière par les jupons, comme un boucher ferait d'un veau qui s'échappe.

— Laisse-la-moi voir, je te dirai un prix.

L'infortunée fut contrainte de descendre, et demeura entre les deux chouans, qui la tinrent chacun par une main, en la contemplant comme les deux vieillards durent regarder Suzanne dans son bain.

— Veux-tu, dit Marche-à-terre en poussant un soupir, veux-tu cinquante livres de bonne rente?

— *Ben* vrai?

— Tope, lui dit Marche-à-terre en lui tendant la main.

— Oh! je tope, il y a de quoi avoir des Bretonnes avec ça, et des godaines! Mais la voiture, à qui qué sera? reprit Pille-Miche en se ravisant.

— A moi! s'écria Marche-à-terre d'un son de voix terrible, qui annonça l'espèce de supériorité que son caractère féroce lui donnait sur tous ses compagnons.

— Mais s'il y avait de l'or dans la voiture?

— N'as-tu pas topé?

— Oui, j'ai topé.

— Eh bien! va chercher le postillon qui est garrotté dans l'écurie.

— Mais s'il y avait de l'or dans...

— Y en a-t-il? demanda brutalement Marche-à-terre à Marie, en lui secouant le bras.

— J'ai une centaine d'écus, répondit mademoiselle de Verneuil.

A ces mots, les deux chouans se regardèrent.

— Eh! mon bon ami, ne nous brouillons pas pour une bleue, dit Pille-miche à l'oreille de Marche-à-terre, *boutons-la* dans l'étang avec une pierre au cou, et partageons les cent écus.

— Je te donne les cent écus dans ma part de la rançon de d'Orgemont! s'écria Marche-à-terre en étouffant un grognement causé par ce sacrifice.

Pille-miche poussa une espèce de cri rauque, alla chercher le postillon, et sa joie porta malheur au capitaine qu'il rencontra. En entendant le coup de feu, Marche-à-terre s'élança vivement à l'endroit

où Francine, encore épouvantée, priait à genoux, les mains jointes, auprès du pauvre capitaine, tant le spectacle d'un meurtre l'avait vivement frappée.

— Cours à ta maîtresse, lui dit brusquement le chouan, elle est sauvée.

Il courut chercher lui-même le postillon, revint avec la rapidité de l'éclair, et, en passant de nouveau devant le corps de Merle, il aperçut le gant du Gars que la main morte serrait convulsivement encore.

— Oh! oh! s'écria-t-il, Pille-miche a fait là un traître coup! il n'est pas sûr de vivre de ses rentes.

Il arracha le gant et dit à mademoiselle de Verneuil, qui s'était déjà placée dans la calèche avec Francine : — Tenez, prenez ce gant. Si dans la route nos hommes vous attaquaient, criez : — Oh! le Gars! Montrez ce passeport-là, rien de mal ne vous arrivera. — Francine, dit-il en se tournant vers elle et lui saisissant fortement la main, nous sommes quittes avec cette femme-là, viens avec moi, et que le diable l'emporte.

— Tu veux que je l'abandonne en ce moment! répondit Francine d'une voix douloureuse.

Marche-à-terre se gratta l'oreille et le front; puis, il leva la tête, et fit voir des yeux armés d'une expression féroce : — C'est juste, dit-il. Je te laisse à elle huit jours; si, passé ce terme, tu ne viens pas avec moi... Il n'acheva pas, mais il donna un violent coup du plat de sa main sur l'embouchure de sa carabine. Après avoir fait le geste d'ajuster sa maîtresse, il s'échappa sans vouloir entendre de réponse.

Aussitôt que le chouan fut parti, une voix qui semblait sortir de l'étang cria sourdement : — Madame, madame.

Le postillon et les deux femmes tressaillirent d'horreur, car quelques cadavres avaient flotté jusque-là. Un bleu caché derrière un arbre se montra.

— Laissez-moi monter sur la giberne de votre fourgon, ou je suis un homme mort. Le damné verre de cidre que La-clef-des-cœurs a voulu boire a coûté plus d'une pinte de sang! s'il m'avait imité et fait sa ronde, les pauvres camarades ne seraient pas là, flottant comme des galiotes.

Pendant que ces événements se passaient au dehors, les chefs envoyés de la Vendée et ceux des chouans délibéraient, le verre à la main, sous la présidence du marquis de Montauran. De fréquentes libations de vin de Bordeaux animèrent cette discussion, qui devint importante et grave à la fin du repas. Au dessert, au moment où la ligne commune des opérations militaires était décidée, les royalistes portèrent une santé aux Bourbons. Là, le coup de feu de Pille-miche retentit comme un écho de la guerre désastreuse que ces gais et ces nobles conspirateurs voulaient faire à la République. Madame du Gua tressaillit, et, au mouvement que lui causa le plaisir de se savoir débarrassée de sa rivale, les convives se regardèrent en silence. Le marquis se leva de table et sortit.

— Il l'aimait pourtant, dit ironiquement madame du Gua. Allez donc lui tenir compagnie, monsieur de Fontaine, il sera ennuyeux comme les mouches, si on lui laisse broyer du noir.

Elle alla à la fenêtre qui donnait sur la cour, pour tâcher de voir le cadavre de Marie. De là, elle put distinguer, aux derniers rayons de la lune qui se couchait, la calèche gravissant l'avenue de pommiers avec une célérité incroyable. Le voile de mademoiselle de Verneuil, emporté par le vent, flottait hors de la calèche. A cet aspect, madame du Gua furieuse quitta l'assemblée. Le marquis, appuyé sur le perron et plongé dans une sombre méditation contemplait cent cinquante chouans environ qui, après avoir procédé dans les jardins au partage du butin, étaient revenus achever la pièce de cidre et le pain promis aux bleus. Ces soldats de nouvelle espèce et sur lesquels se fondaient les espérances de la monarchie, buvaient par groupes, tandis que, sur la berge qui faisait face au perron, sept ou huit d'entre eux s'amusaient à lancer dans les eaux les cadavres des bleus auxquels ils attachaient des pierres. Ce spectacle, joint aux différents tableaux que présentaient les bizarres costumes et les sauvages expressions de ces gars insouciants et barbares, était si extraordinaire et si nouveau pour M. de Fontaine, à qui les troupes vendéennes avaient offert quelque chose de noble et de régulier, qu'il saisit cette occasion pour dire au marquis de Montauran : — Qu'espérez-vous pouvoir faire avec de semblables bêtes!

— Pas grand'chose, n'est-ce pas, cher comte? répondit le Gars.

— Sauront-ils jamais manœuvrer en présence des républicains?

— Jamais.

— Pourront-ils seulement comprendre et exécuter vos ordres?

— Jamais.

— A quoi donc vous seront-ils bons?

— A plonger mon épée dans le ventre de la République, reprit le marquis d'une voix tonnante, à me donner Fougères en trois jours et toute la Bretagne en dix! Allez, monsieur, dit-il d'une voix plus douce, partez pour la Vendée, que d'Autichamp, Suzanet, l'abbé Bernier, marchent seulement aussi rapidement que moi, qu'ils ne traitent pas avec le premier consul, comme on me le fait craindre (ici il serra fortement la main au Vendéen), nous serons alors dans vingt jours à trente lieues de Paris.

— Mais la République envoie contre nous soixante mille hommes et le général Brune.

— Soixante mille hommes! vraiment? reprit le marquis avec un rire moqueur. Et avec quoi Bonaparte ferait-il la campagne d'Italie? Quant au général Brune, il ne viendra pas, Bonaparte l'a dirigé contre les Anglais en Hollande, et le général Hédouville, l'ami de notre ami Barras, le remplace ici. Me comprenez-vous?

En l'entendant parler ainsi, M. de Fontaine regarda le marquis de Montauran d'un air fin et spirituel qui semblait lui reprocher de ne pas comprendre lui-même le sens des paroles mystérieuses qui lui étaient adressées. Les deux gentilshommes s'entendirent alors parfaitement, mais le jeune chef répondit avec un indéfinissable sourire aux pensées qu'ils s'exprimèrent des yeux : — Monsieur de Fontaine, connaissez-vous mes armes? ma devise est : *Persévérer jusqu'à la mort.*

Le comte de Fontaine prit la main de Montauran et la lui serra en disant : — J'ai été laissé pour mort aux Quatre-Chemins, ainsi vous ne doutez pas de moi; mais croyez à mon expérience, les temps sont changés.

— Oh! oui, dit la Billardière, qui survint. Vous êtes jeune, marquis : écoutez-moi? vos biens n'ont pas tous été vendus...

— Ah! concevez-vous le dévouement sans sacrifice? dit Montauran.

— Connaissez-vous bien le roi? dit la Billardière.

— Oui!

— Je vous admire.

— Le roi, répondit le jeune chef, c'est le prêtre, et je me bats pour la foi!

Ils se séparèrent, le Vendéen convaincu de la nécessité de se résigner aux événements en gardant sa foi dans son cœur, la Billardière pour retourner en Angleterre, Montauran pour combattre avec acharnement et forcer par les triomphes qu'il rêvait les Vendéens à coopérer à son entreprise.

Ces événements avaient excité tant d'émotions dans l'âme de mademoiselle de Verneuil, qu'elle se pencha tout abattue, et comme morte, au fond de la voiture, en donnant l'ordre d'aller à Fougères. Francine imita le silence de sa maîtresse. Le postillon, qui craignit quelque nouvelle aventure, se hâta de gagner la grande route, et arriva bientôt au sommet de la Pèlerine.

Marie de Verneuil traversa, dans le brouillard épais et blanchâtre du matin, la belle et large vallée du Couësnon, où cette histoire a commencé, et entrevit à peine, du haut de la Pèlerine, le rocher de schiste sur lequel est bâtie la ville de Fougères. Les trois voyageurs en étaient encore séparés d'environ deux lieues. En se sentant transie de froid, mademoiselle de Verneuil pensa au pauvre fantassin qui se trouvait derrière la voiture, et voulut absolument, malgré ses refus, qu'il montât près de Francine. La vue de Fougères la tira pour un moment de ses réflexions. D'ailleurs, le poste placé à la porte Saint-Léonard ayant refusé l'entrée de la ville à des inconnus, elle fut obligée d'exhiber sa lettre ministérielle; elle se vit alors à l'abri de toute entreprise hostile en entrant dans cette place, dont, pour le moment, les habitants étaient les seuls défenseurs. Le postillon ne lui trouva pas d'autre asile que l'auberge de la poste.

— Madame, dit le bleu qu'elle avait sauvé, si vous avez jamais besoin d'administrer un coup de sabre à un particulier, ma vie est à vous. Je suis bon là. Je me nomme Jean Falcon, dit Beau-pied, sergent à la première compagnie des lapins de Hulot, soixante-douzième demi-brigade, surnommée la *Mayençaise*. Faites excuse de ma condescendance et de ma vanité; mais je ne puis vous offrir que l'âme d'un sergent, je n'ai que ça, pour le quart d'heure, à votre service.

Il tourna sur ses talons et s'en alla en sifflant.

— Plus bas on descend dans la société, dit amèrement Marie, plus on y trouve de sentiments généreux sans ostentation. Un marquis me donne la mort pour la vie, et un sergent... Enfin, laissons cela.

Lorsque la belle Parisienne fut couchée dans un lit bien chaud, sa fidèle Francine attendit en vain le mot affectueux auquel elle était habituée; mais en la voyant inquiète et debout, sa maîtresse fit un signe empreint de tristesse.

— On nomme cela une journée, Francine, dit-elle. Je suis de dix ans plus vieille.

Le lendemain matin, à son lever, Corentin se présenta pour voir Marie, qui lui permit d'entrer.

— Francine, dit-elle, mon malheur est donc immense, la vue de Corentin ne m'est pas trop désagréable.

Néanmoins, en revoyant cet homme, elle éprouva pour la millième fois une répugnance instinctive que deux ans de connaissance n'avaient pu adoucir.

— Eh bien! dit-il en souriant, j'ai cru à la réussite. Ce n'était donc pas lui que vous teniez?

— Corentin, répondit-elle avec une lente expression de douleur, ne me parlez de cette affaire que quand j'en parlerai moi-même.

Cet homme se promena dans la chambre et jeta sur mademoiselle de Verneuil des regards obliques, en essayant de deviner les pensées

secrètes de cette singulière fille, dont le coup d'œil avait assez de portée pour déconcerter par instants les hommes les plus habiles.

— J'ai prévu cet échec, reprit-il après un moment de silence. S'il vous plaisait d'établir votre quartier général dans cette ville, j'ai déjà pris des informations. Nous sommes au cœur de la chouannerie. Voulez-vous y rester? Elle répondit par un signe de tête affirmatif qui donna lieu à Corentin d'établir des conjectures, en partie vraies, sur les événements de la veille. — J'ai loué pour vous une maison nationale invendue. Ils sont bien peu avancés dans ce pays-ci. Personne n'a osé acheter cette baraque, parce qu'elle appartient à un émigré qui passe pour brutal. Elle est située auprès de l'église Saint-Léonard; et, *ma paole d'hôneur*, on y jouit d'une vue ravissante. On peut tirer parti de ce chenil, il est logeable, voulez-vous y venir?

— A l'instant! s'écria-t-elle.

— Mais il me faut encore quelques heures pour y mettre de l'ordre et de la propreté, afin que vous y trouviez tout à votre goût.

— Qu'importe, dit elle, j'habiterais un cloître, une prison sans peine. Néanmoins, faites en sorte que ce soir je puisse y reposer dans la plus profonde solitude. Allez, laissez-moi. Votre présence m'est insupportable. Je veux rester seule avec Francine, je m'entendrai mieux avec elle qu'avec moi-même peut-être. Adieu. Allez, allez donc!

Ces paroles, prononcées avec volubilité, et tour à tour empreintes de coquetterie, de despotisme ou de passion, annoncèrent en elle une tranquillité parfaite. Le sommeil avait sans doute lentement classé les impressions de la journée précédente, et la réflexion lui avait conseillé la vengeance. Si quelques sombres expressions se peignaient encore parfois sur son visage, elles semblaient attester la faculté que possèdent certaines femmes d'ensevelir dans leur âme les sentiments les plus exaltés, et cette dissimulation qui leur permet de sourire avec grâce en calculant la perte de leur victime. Elle demeura seule occupée à chercher comment elle pourrait amener entre ses mains le marquis tout vivant. Pour la première fois, cette femme avait vécu selon ses désirs; mais de cette vie il ne lui restait qu'un sentiment, celui de la vengeance, d'une vengeance infinie, complète. C'était sa seule pensée, son unique passion. Les paroles et les attentions de Francine trouvèrent Marie muette, elle sembla dormir les yeux ouverts; et cette longue journée s'écoula sans qu'un geste ou une action indiquassent cette vie extérieure qui rend témoignage de nos pensées. Elle resta couchée sur une ottomane qu'elle avait faite avec des chaises et des oreillers. Le soir, seulement, elle laissa tomber négligemment ces mots en regardant Francine :

— Mon enfant, j'ai compris hier qu'on vécût pour aimer, et je comprends aujourd'hui qu'on puisse mourir pour se venger. Oui, pour l'aller chercher là où il sera, pour de nouveau le rencontrer, le séduire et l'avoir à moi, je donnerais ma vie; mais, si je n'ai pas dans peu de jours sous mes pieds, humble et soumis, cet homme qui m'a méprisée, si je n'en fais pas mon valet; mais je serai au-dessous de tout, je ne serai plus une femme, je ne serai plus moi!

La maison que Corentin avait proposée à mademoiselle de Verneuil lui offrit assez de ressources pour satisfaire le goût de luxe et d'élégance inné dans cette fille; il rassembla tout ce qu'il savait devoir lui plaire avec l'empressement d'un amant pour sa maîtresse, ou mieux encore avec la servilité d'un homme puissant qui cherche à courtiser quelque subalterne dont il a besoin. Le lendemain il vint proposer à mademoiselle de Verneuil de se rendre à cet hôtel improvisé.

Bien qu'elle ne fît que passer de sa mauvaise ottomane sur un antique sofa que Corentin avait su lui trouver, la fantastique Parisienne prit possession de cette maison comme d'une chose qui lui aurait appartenu. Ce fut une insouciance royale pour tout ce qu'elle y vit, une sympathie soudaine pour les moindres meubles qu'elle s'appropria tout à coup comme s'ils lui eussent été connus depuis longtemps; détails vulgaires, mais qui ne sont pas indifférents à la peinture de ces caractères exceptionnels. Il semblait qu'un rêve l'eût familiarisée par avance avec cette demeure où elle vécut de sa haine comme elle y aurait vécu de son amour.

— Je n'ai pas du moins, se disait-elle, excité en lui cette insultante pitié qui tue, je ne lui dois pas la vie. O mon premier, mon seul et mon dernier amour, quel dénoûment! Elle s'élança d'un bond sur Francine effrayée : — Aimes-tu? Oh! oui, tu aimes, je m'en souviens. Ah! je suis bien heureuse d'avoir auprès de moi une femme qui me comprenne. Eh bien! ma pauvre Francette, l'homme ne te semble-t-il pas une effroyable créature? Hein! il disait m'aimer, et il n'a pas résisté à la plus légère des épreuves. Mais, si le monde entier l'avait repoussé, pour lui mon âme eût été un asile; si l'univers l'avait accusé, je l'aurais défendu. Autrefois, je voyais le monde rempli d'êtres qui allaient et venaient, ils ne m'étaient qu'indifférents; le monde était triste et non pas horrible; mais maintenant qu'est le monde sans lui? Il va donc vivre sans que je sois près de lui, sans que je le voie, que je lui parle, que je le sente, que je le tienne, que je le serre... Ah! je l'égorgerai plutôt moi-même dans son sommeil.

Francine épouvantée la contempla un moment en silence.

— Tuer celui qu'on aime? dit-elle d'une voix douce.

— Ah! certes, quand il n'aime plus.

Mais après ces épouvantables paroles elle se cacha le visage dans ses mains, se rassit et garda le silence.

Le lendemain, un homme se présenta brusquement devant elle sans être annoncé. Il avait un visage sévère. C'était Hulot. Elle leva les yeux et frémit.

— Vous venez, dit-elle, me demander compte de vos amis? Ils sont morts.

— Je le sais, répondit-il. Ce n'est pas au service de la République.

— Pour moi et par moi, reprit-elle. Vous allez me parler de la patrie! La patrie rend-elle la vie à ceux qui meurent pour elle, les venge-t-elle seulement? Moi, je les vengerai! s'écria-t-elle. Les lugubres images de la catastrophe dont elle avait été la victime s'étant tout à coup développées à son imagination, cet être gracieux qui mettait la pudeur en premier dans les artifices de la femme eut un mouvement de folie et marcha d'un pas saccadé vers le commandant stupéfait.

— Pour quelques soldats égorgés, j'amènerai sous la hache de vos échafauds une tête qui vaut des milliers de têtes, dit-elle. Les femmes font rarement la guerre, mais vous pourrez, quelque vieux que vous soyez, apprendre à mon école de bons stratagèmes. Je livrerai à vos baïonnettes une famille entière : ses aïeux et lui son avenir, son passé. Autant j'ai été bonne et vraie pour lui, autant je serai perfide et fausse. Oui, commandant, je veux l'amener dans mon lit; ce chef en sortira pour marcher à la mort. C'est cela, je n'aurai jamais de rivale. Il a prononcé pardieu lui-même son arrêt : *un jour sans lendemain!* Votre République et moi nous serons vengées. La République! reprit-elle d'une voix dont les intonations bizarres effrayèrent Hulot, mais il mourra donc pour avoir porté les armes contre son pays? La France me volerait donc ma vengeance? Ah! qu'une vie est peu de chose, une mort n'expie qu'un crime! Mais, s'il n'a qu'une tête à donner, j'aurai une nuit pour lui faire penser qu'il perd plus d'une vie. Sur toute chose, commandant, vous qui le tuerez (elle laissa échapper un soupir), faites en sorte que rien ne trahisse ma trahison, et qu'il meure convaincu de ma fidélité. Je ne vous demande que cela. Qu'il ne voie que moi, moi et mes caresses!

Là, elle se tut; mais, à travers la pourpre de son visage, Hulot et Corentin s'aperçurent que la colère et le délire n'étouffaient pas entièrement la pudeur. Marie frissonna violemment en disant les derniers mots; elle les écouta de nouveau, comme si elle eût douté de les avoir prononcés, et tressaillit naïvement en faisant les gestes involontaires d'une femme à laquelle un voile échappe.

— Mais vous l'avez eu entre les mains, dit Corentin.

— Probablement, répondit-elle avec amertume.

— Pourquoi m'avoir arrêté quand je le tenais? reprit Hulot.

— Eh! commandant, nous ne savions pas que ce serait *lui*. Tout à coup, cette femme agitée, qui se promenait à pas précipités en jetant des regards dévorants aux deux spectateurs de cet orage, se calma. — Je ne me reconnais pas, dit-elle d'un ton d'homme. Pourquoi parler? il faut l'aller chercher!

— L'aller chercher! dit Hulot; mais, ma chère enfant, prenez-y garde, nous ne sommes pas maîtres des campagnes, et, si vous vous hasardiez à sortir de la ville, vous seriez prise ou tuée à cent pas.

— Il n'y a jamais de dangers pour ceux qui veulent se venger, répondit-elle en faisant un geste de dédain pour bannir de sa présence ces deux hommes qu'elle avait honte de voir.

— Quelle femme! s'écria Hulot en se retirant avec Corentin. Quelle idée ils ont eue à Paris, ces gens de police! Mais elle ne nous le livrera jamais, ajouta-t-il en hochant la tête.

— Oh! si, répliqua Corentin.

— Ne voyez-vous pas qu'elle l'aime? reprit Hulot.

— C'est précisément pour cela. D'ailleurs, dit Corentin en regardant le commandant étonné, je suis là pour l'empêcher de faire des sottises; car, selon moi, camarade, il n'y a pas d'amour qui vaille trois cent mille francs.

Quand ce diplomate de l'intérieur quitta le soldat, ce dernier le suivit des yeux; et, lorsqu'il n'entendit plus le bruit de ses pas il poussa un soupir en se disant à lui-même : — Il y a donc quelquefois du bonheur à n'être qu'une bête comme moi? Tonnerre de Dieu! si je rencontre le Gars, nous nous battrons corps à corps, ou je ne me nomme pas Hulot; car si ce renard-là me l'amenait à juger, maintenant qu'ils ont créé des conseils de guerre, je croirais ma conscience aussi sale que la chemise d'un jeune troupier qui entend le feu pour la première fois.

Le massacre de la Vivetière et le désir de venger ses deux amis avaient autant contribué à faire reprendre à Hulot le commandement de sa demi-brigade, que la réponse par laquelle un nouveau ministre, Berthier, lui déclarait que sa démission n'était pas acceptable dans les circonstances présentes. A la dépêche ministérielle était jointe une lettre confidentielle où, sans l'instruire de la mission dont était chargée mademoiselle de Verneuil, il lui écrivait que cet incident, complétement en dehors de la guerre, n'en devait pas arrêter les opérations. La participation des chefs militaires devait, disait-il, se borner, dans cette affaire, à seconder *cette honorable citoyenne, s'il*

y avait lieu. En apprenant par ses rapports que les mouvements des chouans annonçaient une concentration de leurs forces vers Fougères, Hulot avait secrètement ramené, par une marche forcée, deux bataillons de sa demi-brigade sur cette place importante. Le danger de la patrie, la haine de l'aristocratie, dont les partisans menaçaient une étendue de pays considérable, l'amitié, tout avait contribué à rendre au vieux militaire le feu de sa jeunesse.

— Voilà donc cette vie que je désirais! s'écria mademoiselle de Verneuil quand elle se trouva seule avec Francine ; quelque rapides que soient les heures, elles sont pour moi comme des siècles de pensées.

Elle prit tout à coup la main de Francine, et sa voix, comme celle du premier rouge-gorge qui chante après l'orage, laissa échapper lentement ces paroles :

— J'ai beau faire, mon enfant, je vois toujours ces deux lèvres délicieuses, ce menton court et légèrement relevé, ces yeux de feu, et j'entends encore le — hue! — du postillon. Enfin, je rêve... et pourquoi donc tant de haine au réveil?

Elle poussa un long soupir, se leva, puis, pour la première fois, elle se mit à regarder le pays livré à la guerre civile par ce cruel gentilhomme qu'elle voulait attaquer à elle seule. Séduite par la vue du paysage, elle sortit pour respirer plus à l'aise sous le ciel, et si elle suivit son chemin à l'aventure, elle fut certes conduite vers la *Promenade* de la ville par ce maléfice de notre âme qui nous fait chercher des espérances dans l'absurde. Les pensées conçues sous l'empire de ce charme se réalisent souvent ; mais on en attribue alors la prévision à cette puissance appelée le pressentiment, pouvoir inexpliqué mais réel, que les passions trouvent toujours complaisant comme un flatteur qui, à travers ses mensonges, dit parfois la vérité.

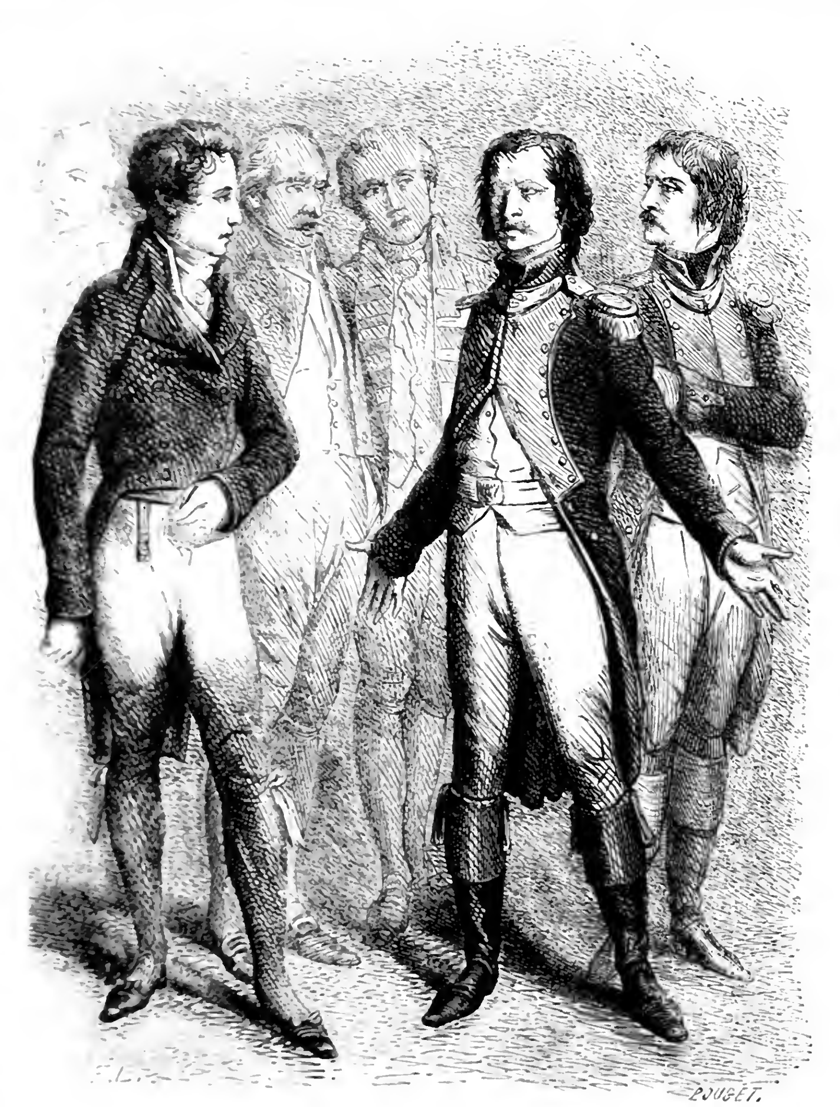
CHAPITRE III.

Un jour sans lendemain.

Les derniers événements de cette histoire ayant dépendu de la disposition des lieux où ils se passèrent, il est indispensable d'en donner ici une minutieuse description, sans laquelle le dénoûment serait d'une compréhension difficile.

La ville de Fougères est assise en partie sur un rocher de schiste que l'on dirait tombé en avant des montagnes qui ferment au couchant la grande vallée du Couësnon, et prennent différents noms suivant les localités. A cette exposition, la ville est séparée de ces montagnes par une gorge au fond de laquelle coule une petite rivière appelée le Nançon. La portion du rocher qui regarde l'est a pour point de vue le paysage dont on jouit au sommet de la Pèlerine, et celle qui regarde l'ouest a pour toute vue la tortueuse vallée du Nançon ; mais il existe un endroit d'où l'on peut embrasser à la fois un segment du cercle formé par la grande vallée, et les jolis détours de la petite qui vient s'y fondre. Ce lieu, choisi par les habitants pour leur promenade, et où allait se rendre mademoiselle de Verneuil, fut précisément le théâtre où devait se dénouer le drame commencé à la Vivetière. Ainsi, quelque pittoresques que soient les autres parties de Fougères, l'attention doit être exclusivement portée sur les accidents du pays que l'on découvre en haut de la Promenade.

Pour donner une idée de l'aspect que présente le rocher de Fougères vu de ce côté, on peut le comparer à l'une de ces immenses tours en dehors desquelles les architectes sarrazins ont fait tourner, d'étage en étage, de larges balcons joints entre eux par des escaliers en spirale. En effet, cette roche est terminée par une église gothique dont les petites flèches, le clocher, les arcs-boutants, achèvent de lui donner la forme d'un pain de sucre. Devant la porte de cette église, dédiée à saint Léonard, se trouve une petite place irrégulière dont les terres sont soutenues par un mur exhaussé en forme de balustrade, et qui communique par une rampe à la Promenade. Semblable à une seconde corniche, cette esplanade se développe circulairement autour du rocher, à quelques toises en dessous de la place Saint-Léonard, et offre un large terrain planté d'arbres, qui vient aboutir aux fortifications de la ville. Puis, à dix toises des murailles et des roches qui supportent cette terrasse due à une heureuse disposition des schistes et à une patiente industrie, il existe un chemin tournant nommé l'*escalier de la reine*, pratiqué dans le roc, et qui conduit à un pont bâti sur le Nançon par Anne de Bretagne. Enfin, sous ce chemin, qui figure une troisième corniche, des jardins descendent de terrasse en terrasse jusqu'à la rivière, et ressemblent à des gradins chargés de fleurs.



Faites-nous au moins la grâce de nous fusiller sur-le-champ. — PAGE 36.

Parallèlement à la Promenade, de hautes roches, qui prennent le nom du faubourg de la ville où elles s'élèvent, et qu'on appelle les montagnes de Saint-Sulpice, s'étendent le long de la rivière et s'abaissent en pentes douces dans la grande vallée, où elles décrivent un brusque contour vers le nord. Ces roches droites, incultes et sombres, semblent toucher aux schistes de la Promenade ; en quelques endroits elles en sont à une portée de fusil, et garantissent contre les vents du nord une étroite vallée, profonde de cent toises, où le Nançon se partage en trois bras qui arrosent une prairie chargée de fabriques et délicieusement plantée.

Vers le sud, à l'endroit où finit la ville proprement dite, et où commence le faubourg Saint-Léonard, le rocher de Fougères fait un pli, s'adoucit, diminue de hauteur et tourne dans la grande vallée en suivant la rivière, qu'il serre ainsi contre les montagnes de Saint-Sulpice, en formant un col d'où elle s'échappe en deux ruisseaux vers le Couësnon, où elle va se jeter. Ce joli groupe de collines rocailleuses est appelé le *Nid-aux-crocs*, la vallée qu'elles dessinent se nomme le *val de Gibarry*, et ses grasses prairies fournissent une grande partie du beurre connu des gourmets sous le nom de beurre de la Prée-Valaye.

A l'endroit où la promenade aboutit aux fortifications s'élève une tour nommée la *tour du Papegaut*. A partir de cette construction carrée, sur laquelle était bâtie la maison où logeait mademoiselle de Verneuil, règne tantôt une muraille, tantôt le roc quand il offre des tables droites ; et la partie de la ville, assise sur cette haute base in-

expugnable, décrit une vaste demi-lune, au bout de laquelle les roches s'inclinent et se creusent pour laisser passage au Nançon. Là, est située la porte qui mène au faubourg de Saint Sulpice, dont le nom est commun à la porte et au faubourg. Puis, sur un mamelon de granit qui domine trois vallons dans lesquels se réunissent plusieurs routes, surgissent les vieux créneaux et les tours féodales du château de Fougères, l'une des plus immenses constructions faites par les ducs de Bretagne, murailles hautes de quinze toises, épaisses de quinze pieds, fortifiée à l'est par un étang d'où sort le Nançon, qui coule dans ses fossés, et fait tourner des moulins entre la porte Saint-Sulpice et les ponts-levis de la forteresse; défendue à l'ouest par la roideur des blocs de granit sur lesquels elle repose.

Ainsi, depuis la Promenade jusqu'à ce magnifique débris du moyen âge, enveloppé de ses manteaux de lierre, paré de ses tours carrées ou rondes, où peut se loger dans chacune un régiment entier, le château, la ville et son rocher, protégés par des murailles à pans droits, ou par des escarpements taillés à pic, forment un vaste fer à cheval garni de précipices sur lesquels, à l'aide du temps, les Bretons ont tracé quelques étroits sentiers. Çà et là, des blocs s'avancent comme des ornements. Ici, les eaux suintent par des cassures d'où sortent des arbres rachitiques. Plus loin, quelques tables de granit, moins droites que les autres, nourrissent de la verdure qui attire les chèvres. Puis, partout des bruyères, venues entre plusieurs fentes humides, tapissent de leurs guirlandes roses de noires anfractuosités. Au fond de cet immense entonnoir, la petite rivière serpente dans une prairie toujours fraîche et mollement posée comme un tapis.



Enfin le tressaillement de la honte la livra frémissante aux regards des convives. — PAGE 36.

Au pied du château et entre plusieurs masses de granit, s'élève l'église dédiée à saint Sulpice, qui donne son nom à un faubourg situé par delà le Nançon. Ce faubourg, comme jeté au fond d'un abîme, et son église dont le clocher pointu n'arrive pas à la hauteur des roches qui semblent près de tomber sur elle et sur les chaumières qui l'entourent, sont pittoresquement baignés par quelques affluents du Nançon, ombragés par des arbres et décorés par des jardins : ils coupent irrégulièrement la demi-lune que décrivent la Promenade, la ville et le château, et produisent par leurs détails, de naïves oppositions avec les graves spectacles de l'amphithéâtre, auquel ils font face. Enfin Fougères tout entier, ses faubourgs et ses églises, les montagnes même de Saint-Sulpice, sont encadrés par les hauteurs de Rillé, qui font partie de l'enceinte générale de la grande vallée du Couësnon.

Tels sont les traits les plus saillants de cette nature dont le principal caractère est une âpreté sauvage, adoucie par de riants motifs, par un heureux mélange des travaux les plus magnifiques de l'homme, avec les caprices d'un sol tourmenté par des oppositions inattendues, par je ne sais quoi d'imprévu qui surprend, étonne et confond. Nulle part, en France, le voyageur ne rencontre de contrastes aussi grandioses que ceux offerts par le grand bassin du Couësnon et par les vallées perdues entre les rochers de Fougères et les hauteurs de Rillé. C'est de ces beautés inouïes où le hasard triomphe, et auxquelles ne manquent aucune des harmonies de la nature. Là des eaux claires, limpides, courantes; des montagnes vêtues par la puissante végétation de ces contrées; des rochers sombres et des fabriques élégantes; des fortifications élevées par la nature et des tours de granit bâties par les hommes; puis, tous les artifices de la lumière et de l'ombre, toutes les oppositions entre les différents feuillages, tant prisées par les dessinateurs; des groupes de maisons où foisonne une population active, et des places désertes où le granit ne souffre pas même les mousses blanches qui s'accrochent aux pierres; enfin toutes les idées qu'on demande à un paysage : de la grâce et de l'horreur, un poëme plein de renaissantes magies, de tableaux sublimes, de délicieuses rusticités. La Bretagne est là dans sa fleur.

La tour dite du Papegaut, sur laquelle est bâtie la maison occupée par mademoiselle de Verneuil, a sa base au fond même du précipice, et s'élève jusqu'à l'esplanade pratiquée en corniche devant l'église de Saint-Léonard. De cette maison, isolée sur trois côtés, on embrasse à la fois le grand fer à cheval qui commence à la tour même, la vallée tortueuse du Nançon et la place saint-Léonard. Elle fait partie d'une rangée de logis trois fois séculaires et construits en bois, situés sur une ligne parallèle au flanc septentrional de l'église avec laquelle ils forment une impasse dont la sortie donne dans une rue en pente qui longe l'église et mène à la porte Saint-Léonard, vers laquelle descendait mademoiselle de Verneuil. Marie négligea naturellement d'entrer sur la place de l'église, au-dessous de laquelle elle était, et se dirigea vers la Promenade.

Lorsqu'elle eut franchi la petite barrière de poteaux peints en vert qui se trouve devant le poste alors établi dans la tour de la porte Saint-Léonard, la magnificence du spectacle rendit un instant ses passions muettes. Elle admira la vaste portion de la grande vallée du Couësnon que ses yeux embrassaient depuis le sommet de la Pèlerine jusqu'au plateau par où passe le chemin de Vitré; puis ses yeux se reposèrent sur le Nid-aux-Crocs et sur les sinuosités du val de Gibarry, dont les crêtes étaient baignées par les lueurs vaporeuses du soleil couchant. Elle fut presque effrayée par la profondeur de la vallée du Nançon dont les plus hauts peupliers atteignent à peine aux murs des jardins situés au-dessous de l'Escalier de la Reine. Enfin, elle marcha de surprise en surprise jusqu'au point d'où elle put apercevoir et la grande vallée, à travers le val de Gibarry, et le délicieux paysage encadré par le fer à cheval de la ville, par les rochers de Saint-Sulpice et par les hauteurs de Rillé.

A cette heure du jour, la fumée des maisons du faubourg et des vallées formait dans les airs un nuage qui ne laissait poindre les objets qu'à travers un dais bleuâtre; les teintes trop vives du jour commençaient à s'abolir; le firmament prenait un ton gris de perle; la lune jetait ses voiles de lumière sur ce bel abîme; tout enfin tendait à plonger l'âme dans la rêverie et à l'aider à évoquer les êtres chers.

Tout à coup, ni les toits en bardeau du faubourg Saint-Sulpice, ni

son église, dont la flèche audacieuse se perd dans la profondeur de la vallée, et les manteaux séculaires de lierre et de clématite dont s'enveloppent les murailles de la vieille forteresse à travers laquelle le Nançon bouillonne sous la roue des moulins, enfin rien dans ce paysage ne l'intéressa plus. En vain le soleil couchant jeta-t-il sa poussière d'or et ses nappes rouges sur les gracieuses habitations semées dans les rochers, au fond des eaux et sur les prés; elle resta immobile devant les roches de Saint-Sulpice. L'espérance insensée qui l'avait amenée sur la Promenade s'était miraculeusement réalisée. A travers les ajoncs et les genêts qui croissent sur les sommets opposés, elle crut reconnaître, malgré la peau de bique dont ils étaient vêtus, plusieurs convives de la Vivetière, parmi lesquels se distinguait le Gars, dont les moindres mouvements se dessinèrent dans la lumière adoucie du soleil couchant. A quelques pas en arrière du groupe principal, elle vit sa redoutable ennemie, madame du Gua. Pendant un moment mademoiselle de Verneuil put penser qu'elle rêvait; mais la haine de sa rivale lui prouva bientôt que tout vivait dans ce rêve. L'attention profonde qu'excitait en elle le plus petit geste du marquis l'empêcha de remarquer le soin avec lequel madame du Gua la visait avec un long fusil. Bientôt un coup de feu réveilla les échos des montagnes, et la balle qui siffla près de Marie lui révéla l'adresse de sa rivale.

— Elle m'envoie sa carte! se dit-elle en souriant.

A l'instant, de nombreux *qui vive* retentirent, de sentinelle en sentinelle, depuis le château jusqu'à la porte Saint-Léonard, et trahirent aux chouans la prudence des Fougerais, puisque la partie la moins vulnérable de leurs remparts était si bien gardée.

— C'est elle et c'est lui, se dit Marie. Aller à la recherche du marquis, le suivre, le surprendre, fut une idée conçue avec la rapidité de l'éclair. — Je suis sans arme! s'écria-t-elle.

Elle songea qu'au moment de son départ à Paris elle avait jeté, dans un de ses cartons, un élégant poignard, jadis porté par une sultane, et dont elle voulut se munir en venant sur le théâtre de la guerre, comme ces plaisants qui s'approvisionnent d'albums pour les idées qu'ils auront en voyage; mais elle fut alors moins séduite par la perspective d'avoir du sang à répandre que par le plaisir de porter un joli *cangiar* orné de pierreries, et de jouer avec cette lame pure comme un regard. Trois jours auparavant, elle avait bien vivement regretté d'avoir laissé cette arme dans ses cartons, quand, pour se soustraire à l'odieux supplice que lui réservait sa rivale, elle avait souhaité de se tuer. En un instant elle retourna chez elle, trouva le poignard, le mit à sa ceinture, serra autour de ses épaules et de sa taille un grand châle, enveloppa ses cheveux d'une dentelle noire, se couvrit la tête d'un de ces chapeaux à larges bords que portaient les chouans et qui appartenait à un domestique de sa maison, et, avec cette présence d'esprit que prêtent parfois les passions, elle prit le gant du marquis donné par Marche-à-terre comme un passeport; puis, après avoir répondu à Francine effrayée: — Que veux-tu? j'irais *le* chercher dans l'enfer! elle revint sur la Promenade.

Le Gars était encore à la même place, mais seul. D'après la direction de sa longue-vue, il paraissait examiner, avec l'attention scrupuleuse d'un homme de guerre, les différents passages du Nançon, l'Escalier de la Reine et le chemin qui, de la porte Saint-Sulpice, tourne entre cette église et va rejoindre les grandes routes sous le feu du château. Mademoiselle de Verneuil s'élança dans les petits sentiers tracés par les chèvres et leurs pâtres sur le versant de la Promenade, gagna l'Escalier de la Reine, arriva au fond du précipice, passa le Nançon, traversa le faubourg, devina, comme l'oiseau dans le désert, sa route au milieu des dangereux escarpements des roches de Saint-Sulpice, atteignit bientôt une route glissante tracée sur des blocs de granit, et, malgré les genêts, les ajoncs piquants, les rocailles qui la hérissaient, elle se mit à la gravir avec ce degré d'énergie inconnu peut-être à l'homme, mais que la femme entraînée par la passion possède momentanément. La nuit surprit Marie à l'instant où, parvenue sur les sommets, elle tâchait de reconnaître, à la faveur des pâles rayons de la lune, le chemin qu'avait dû prendre le marquis; une recherche obstinée faite sans aucun succès, et le silence qui régnait dans la campagne, lui apprirent la retraite des chouans et de leur chef. Cet effort de passion tomba tout à coup avec l'espoir qui l'avait inspiré. En se trouvant seule, pendant la nuit, au milieu d'un pays inconnu, en proie à la guerre, elle se mit à réfléchir, et les recommandations de Hulot, le coup de feu de madame du Gua, la firent frissonner de peur. Le calme de la nuit, si profond sur les montagnes, lui permit d'entendre la moindre feuille errante, même à de grandes distances, et ces bruits légers vibraient dans les airs comme pour donner une triste mesure de la solitude ou du silence. Le vent agissait sur la haute région et emportait les nuages avec violence, en produisant des alternatives d'ombre et de lumière dont les effets augmentèrent sa terreur en donnant des apparences fantastiques et terribles aux objets les plus inoffensifs. Elle tourna les yeux vers les maisons de Fougères, dont les lueurs domestiques brillaient comme autant d'étoiles terrestres, et tout à coup elle vit distinctement la tour du Papegaut. Elle n'avait qu'une faible distance à parcourir pour retourner chez elle, mais cette distance était un précipice. Elle se souvenait assez des abîmes qui bordaient l'étroit sentier par où elle était venue, pour savoir qu'elle courait plus de risques en voulant revenir à Fougères qu'en poursuivant son entreprise. Elle pensa que le gant du marquis écarterait tous les périls de sa promenade nocturne, si les chouans tenaient la campagne. Madame du Gua seule pouvait être redoutable. A cette idée, Marie pressa son poignard, et tâcha de se diriger vers une maison de campagne dont elle avait entrevu les toits en arrivant sur les rochers de Saint-Sulpice; mais elle marcha lentement, car elle avait jusqu'alors ignoré la sombre majesté qui pèse sur un être solitaire pendant la nuit, au milieu d'un site sauvage où, de toutes parts, de hautes montagnes penchent leurs têtes comme des géants assemblés. Le frôlement de sa robe, arrêtée par des ajoncs, la fit tressaillir plus d'une fois, et plus d'une fois elle hâta le pas pour le ralentir encore en croyant sa dernière heure venue. Mais bientôt les circonstances prirent un caractère auquel les hommes les plus intrépides n'eussent peut être pas résisté, et plongèrent mademoiselle de Verneuil dans une de ces terreurs qui pressent tellement les ressorts de la vie, qu'alors tout est extrême chez les individus, la force comme la faiblesse. Les êtres les plus faibles font alors des actes d'une force inouïe, et les plus forts deviennent fous de peur. Marie entendit à une faible distance des bruits étranges, distincts et vagues tout à la fois; comme la nuit était tour à tour sombre et lumineuse, ils annonçaient de la confusion, du tumulte, et l'oreille se fatiguait à les percevoir; ils sortaient du sein de la terre, qui semblait ébranlée sous les pieds d'une immense multitude d'hommes en marche. Un moment de clarté permit à mademoiselle de Verneuil d'apercevoir à quelques pas d'elle une longue file de hideuses figures qui s'agitaient comme les épis d'un champ et glissaient à la manière des fantômes; mais elle les vit à peine, car aussitôt l'obscurité retomba comme un rideau noir et lui déroba cet épouvantable tableau plein d'yeux jaunes et brillants. Elle se recula vivement et courut sur le haut d'un talus pour échapper à trois de ces horribles figures qui venaient à elle.

— L'as-tu vu? demanda l'un.

— J'ai senti un vent froid quand il a passé près de moi, répondit une voix rauque.

— Et moi j'ai respiré l'air humide et l'odeur des cimetières, dit le troisième.

— Est-il blanc? reprit le premier.

— Pourquoi, dit le second, est-il *revenu* seul de tous ceux qui sont morts à la Pelerine?

— Ah! pourquoi? dit le troisième. Pourquoi fait-on des préférences à ceux qui sont du *Sacré-Cœur*. Au surplus, j'aime mieux mourir sans confession que d'errer comme lui sans boire ni manger, sans avoir ni sang dans les veines ni chair sur les os.

— Ah!

Cette exclamation, ou plutôt ce cri terrible, partit du groupe quand un des trois chouans montra du doigt les formes sveltes et le visage pâle de mademoiselle de Verneuil qui se sauvait avec une effrayante rapidité, sans qu'ils entendissent le moindre bruit.

— Le voilà. — Le voici. — Où est-il? — Là. — Ici. — *Il est parti.* — Non. — Si. — Le vois-tu?

Ces phrases retentirent comme le murmure monotone des vagues sur la grève.

Mademoiselle de Verneuil marcha courageusement dans la direction de la maison, et vit les figures indistinctes d'une multitude qui fuyait à son approche en donnant les signes d'une frayeur panique. Elle était comme emportée par une puissance inconnue dont l'influence la matait; la légèreté de son corps, qui lui semblait inexplicable, devenait un nouveau sujet d'effroi pour elle-même. Ces figures, qui se levaient par masses à son approche et comme de dessous terre, où elles lui paraissaient couchées, laissaient échapper des gémissements qui n'avaient rien d'humain. Enfin elle arriva, non sans peine, dans un jardin dévasté dont les haies et les barrières étaient brisées. Arrêtée par une sentinelle, elle lui montra son gant. La lune ayant alors éclairé sa figure, la carabine échappa des mains du chouan, qui déjà mettait Marie en joue, mais qui, à son aspect, jeta le cri rauque dont retentissait la campagne. Elle aperçut de grands bâtiments où quelques lueurs indiquaient des pièces habitées, et parvint auprès des murs sans rencontrer d'obstacles. Par la première fenêtre vers laquelle elle se dirigea, elle vit madame du Gua avec les chefs convoqués à la Vivetière. Étourdie et par cet aspect et par le sentiment de son danger, elle se rejeta violemment sur une petite ouverture défendue par de gros barreaux de fer, et distingua, dans une longue salle voûtée, le marquis seul et triste, à deux pas d'elle. Les reflets du feu, devant lequel il occupait une chaise grossière, illuminaient son visage de teintes rougeâtres et vacillantes qui imprimaient à cette scène le caractère d'une vision; immobile et tremblante, la pauvre fille se colla aux barreaux, et, par le silence profond qui régnait, elle espéra l'entendre s'il parlait; en le voyant abattu, découragé, pâle, elle se flatta d'être une des causes de sa tristesse; puis sa colère se changea en commisération, sa commisération en tendresse, et elle sentit soudain qu'elle n'avait pas été amenée jusque-là par la vengeance seulement. Le marquis se leva, tourna la

te et resta stupéfait en apercevant, comme dans un nuage, la gure de mademoiselle de Verneuil; il laissa échapper un geste d'impatience et de dédain en s'écriant : — Je vois donc partout cette diablesse, même quand je veille!

Ce profond mépris conçu pour elle arracha à la pauvre fille un re d'égarement qui fit tressaillir le jeune chef, et il s'élança vers la oisée. Mademoiselle de Verneuil se sauva. Elle entendit près d'elle s pas d'un homme qu'elle crut être Montauran, et, pour le fuir, elle connut plus d'obstacles, elle eût traversé les murs et volé dans s airs, elle aurait trouvé le chemin de l'enfer pour éviter de relire traits de flamme ces mots : *Il te méprise!* écrits sur le front de t homme, et qu'une voix intérieure lui criait alors avec l'éclat une trompette. Après avoir marché sans savoir par où elle passait, le s'arrêta en se sentant pénétrée par un air humide. Effrayée par bruit des pas de plusieurs personnes, et poussée par la peur, elle escendit un escalier qui la mena au fond d'une cave. Arrivée à la ernière marche, elle prêta l'oreille pour tâcher de reconnaître la rection que prenaient ceux qui la poursuivaient; mais, malgré des meurs extérieures assez vives, elle entendit les lugubres gémissements d'une voix humaine qui ajoutèrent à son horreur. Un jet de mière parti du haut de l'escalier lui fit craindre que sa retraite ne t connue de ses persécuteurs, et, pour leur échapper, elle trouva nouvelles forces. Il lui fut très-difficile de s'expliquer, quelques stants après et quand elle recueillit ses idées, par quels moyens le avait pu grimper sur le petit mur où elle s'était cachée. Elle ne aperçut même pas d'abord de la gêne que la position de son corps i fit éprouver; mais cette gêne finit par devenir intolérable, car elle ssemblait, sous l'arceau d'une voûte, à la Vénus accroupie qu'un nateur aurait placée dans une niche trop étroite. Ce mur, assez rge et construit en granit, formait une séparation entre le passage un escalier et un caveau d'où partaient les gémissements. Elle vit entôt un inconnu couvert de peaux de chèvre descendant au-dessus d'elle et tournant sous la voûte sans faire le moindre mouvement qui annonçât une recherche empressée. Impatiente de savoir il se présenterait quelque chance de salut pour elle, mademoiselle Verneuil attendit avec anxiété que la lumière portée par l'inconnu clairât le caveau où elle apercevait à terre une masse informe, mais nimée, qui essayait d'atteindre à une certaine partie de la muraille r des mouvements violents et répétés, semblables aux brusques ontorsions d'une carpe mise hors de l'eau sur la rive.

Une petite torche de résine répandit bientôt sa lueur bleuâtre et certaine dans le caveau. Malgré la sombre poésie que l'imagination mademoiselle de Verneuil répandait sur ces voûtes qui répercutaient les sons d'une prière douloureuse, elle fut obligée de reconnaître qu'elle se trouvait dans une cuisine souterraine abandonnée epuis longtemps. Eclairée, la masse informe devint un petit homme ès-gros dont tous les membres avaient été attachés avec précaution, ais qui semblait avoir été laissé sur les dalles humides sans aucun oin par ceux qui s'en étaient emparés. A l'aspect de l'étranger tenant d'une main la torche, et de l'autre un fagot, le captif poussa un émissement profond qui attaqua si vivement la sensibilité de mademoiselle de Verneuil, qu'elle oublia sa propre terreur, son désespoir, gêne horrible de tous ses membres pliés qui s'engourdissaient; le tâcha de rester immobile. Le chouan jeta son fagot dans la cheminée après s'être assuré de la solidité d'une vieille crémaillère qui endait le long d'une haute plaque en fonte, et mit le feu au bois avec torche. Mademoiselle de Verneuil ne reconnut pas alors sans effroi ce rusé Pille-miche auquel sa rivale l'avait livrée, et dont la gure, illuminée par la flamme, ressemblait à celle de ces petits hommes de buis grotesquement sculptés en Allemagne. La plainte échappée à son prisonnier produisit un rire immense sur ce visage sillonné rides et brûlé par le soleil.

— Tu vois, dit-il au patient, que nous autres chrétiens nous ne anquons pas comme toi à notre parole. Ce feu-là va te dégourdir s jambes, la laugue et les mains. Quien! quien! je ne vois point de chelfrite à te mettre sous les pieds; ils sont si dodus, que la graisse ourrait éteindre le feu. Ta maison est donc bien mal montée, qu'on y trouve pas de quoi donner au maître toutes ses aises quand il se haufle.

La victime jeta un cri aigu, comme si elle eût espéré se faire entendre par delà les voûtes et attirer un libérateur.

— Oh! vous pouvez chanter à gogo, monsieur d'Orgemont! ils ont tous couchés là-haut, et Marche-à-terre me suit; il fermera la orte de la cave.

Tout en parlant, Pille-miche sondait, du bout de sa carabine, le anteau de la cheminée, les dalles qui pavaient la cuisine, les murs les fourneaux, pour essayer de découvrir la cachette où l'avare vait mis son or. Cette recherche se faisait avec une telle habileté, ue d'Orgemont demeura silencieux, comme s'il eût craint d'avoir té trahi par quelque serviteur effrayé, car, quoiqu'il ne se fût confié personne, ses habitudes auraient pu donner lieu à des inductions raies. Pille-miche se retournait parfois brusquement en regardant victime, comme dans ce jeu où les enfants essayent de deviner, ar l'expression naïve de celui qui a caché un objet convenu, s'ils s'en approchent ou s'ils s'en éloignent. D'Orgemont feignit quelque terreur en voyant le chouan frappant les fourneaux, qui rendirent un son creux, et parut vouloir amuser ainsi pendant quelque temps l'avide crédulité de Pille-miche. En ce moment, trois autres chouans, qui se précipitèrent dans l'escalier, entrèrent tout à coup dans la cuisine. A l'aspect de Marche-à-terre, Pille-miche discontinua sa recherche, après avoir jeté sur d'Orgemont un regard empreint de toute la férocité que réveillait son avarice trompée.

— Marie Lambrequin est ressuscité, dit Marche-à-terre en gardant une attitude qui annonçait que tout autre intérêt pâlissait devant une si grave nouvelle.

— Ça ne m'étonne pas, répondit Pille-miche, il communiait si souvent! le bon Dieu semblait n'être qu'à lui.

— Ah! ah! reprit Mène-à-bien, ça lui a servi comme des souliers à un mort. Voilà-t-il pas qu'il n'avait pas reçu l'absolution avant cette affaire de la Pèlerine : il a margaudé la fille à Goguelu, et s'est trouvé sous le coup d'un péché mortel. Donc l'abbé Gudin dit comme çà qu'il va rester deux mois comme un esprit avant de revenir tout à fait. Nous l'avons vu *trétous* passer devant nous; il est pâle, il est froid, il est léger, il sent le cimetière.

— Et Sa Révérence a bien dit que, si l'esprit pouvait s'emparer de quelqu'un, il s'en ferait un compagnon, reprit le quatrième chouan.

La figure grotesque de ce dernier interlocuteur tira Marche-à-terre de la rêverie religieuse où l'avait plongé l'accomplissement d'un miracle que la ferveur pouvait, selon l'abbé Gudin, renouveler chez tout pieux défenseur de la religion et du roi.

— Tu vois, Galope-chopine, dit-il au néophyte avec une certaine gravité, à quoi nous mènent les plus légères omissions des devoirs commandés par notre sainte religion. C'est un avis que nous donne sainte Anne d'Auray, d'être inexorables entre nous pour les moindres fautes. Ton cousin Pille-miche a demandé pour toi la *surveillance* de Fougères; le Gars consent à te la confier, et tu seras bien payé; mais tu sais de quelle farine nous pétrissons la galette des traîtres?

— Oui, monsieur Marche-à-terre.

— Tu sais pourquoi je te dis cela. Quelques-uns prétendent que tu aimes le cidre et les gros sous; mais il ne s'agit pas ici de tondre sur les œufs : il faut n'être qu'à nous.

— Révérence parler, monsieur Marche-à-terre, le cidre et les sous sont deux bonnes *chouses* qui n'empêchent point le salut.

— Si le cousin fait quelque sottise, dit Pille-miche, ce sera par ignorance.

— De quelque manière qu'un malheur vienne, s'écria Marche-à-terre d'un son de voix qui fit trembler la voûte, je ne le manquerai pas. — Tu m'en réponds, ajouta-t-il en se tournant vers Pille-miche, car, s'il tombe en faute, je m'en prendrai à ce qui double ta peau de bique.

— Mais, sous votre respect, monsieur Marche-à-terre, reprit Galope-chopine, est-ce qu'il ne vous est pas souvent arrivé de croire que les *contre-chuins* étaient des *chuins*.

— Mon ami, répliqua Marche-à-terre d'un ton sec, que ça ne t'arrive plus, ou je te couperais en deux comme un navet. Quant aux envoyés du Gars, ils auront son gant. Mais, depuis cette affaire de la Vivetière, la Grande-Garce y boute un ruban vert.

Pille-miche poussa vivement le coude de son camarade en lui montrant d'Orgemont qui feignait de dormir; mais Marche-à-terre et Pille-miche savaient par expérience que personne n'avait encore sommeillé au coin de leur feu; et, quoique les dernières paroles dites à Galope-chopine eussent été prononcées à voix basse, comme elles pouvaient avoir été comprises par le patient, les quatre chouans le regardèrent tous pendant un moment, et pensèrent sans doute que la peur lui avait ôté l'usage de ses sens. Tout à coup, sur un léger signe de Marche-à-terre, Pille-miche ôta les souliers et les bas de d'Orgemont, Mène-à-bien et Galope-chopine le saisirent à bras-le-corps, le portèrent au feu; puis Marche-à-terre prit un des liens du fagot, et attacha les pieds de l'avare à la crémaillère. L'ensemble de ces mouvements et leur incroyable célérité firent pousser à la victime des cris qui devinrent déchirants quand Pille-miche eut rassemblé des charbons sous les jambes.

— Mes amis! mes bons amis! s'écria d'Orgemont, vous allez me faire mal, je suis chrétien comme vous.

— Tu mens par ta gorge! lui répondit Marche-à-terre. Ton frère a renié Dieu. Quant à toi, tu as acheté l'abbaye de Juvigny. L'abbé Gudin dit que l'on peut, sans scrupule, rôtir les apostats.

— Mais, mes frères en Dieu, je ne refuse pas de vous payer.

— Nous t'avions donné quinze jours, deux mois se sont passés, et voilà Galope-chopine qui n'a rien reçu.

— Tu n'as donc rien reçu, Galope-chopine? demanda l'avare avec désespoir.

— *Rin!* monsieur d'Orgemont, répondit Galope-chopine effrayé.

Les cris, qui s'étaient convertis en un grognement continu comme le râle d'un mourant, recommencèrent avec une violence inouïe. Aussi habitués à ce spectacle qu'à voir marcher leurs chiens sans sabots, les quatre chouans contemplaient si froidement d'Orgemont qui

se tortillait et hurlait, qu'ils ressemblaient à des voyageurs attendant devant la cheminée d'une auberge si le rôt est assez cuit pour être mangé.

— Je meurs ! je meurs ! cria la victime... et vous n'aurez pas mon argent.

Malgré la violence de ces cris, Pille-miche s'aperçut que le feu ne mordait pas encore la peau ; l'on attisa donc très-artistement les charbons de manière à faire légèrement flamber le feu, d'Orgemont dit alors d'une voix abattue : — Mes amis, déliez-moi. Que voulez-vous ? cent écus, mille écus, dix mille écus, cent mille écus, je vous offre deux cents écus...

Cette voix était si lamentable, que mademoiselle de Verneuil oublia son propre danger, et laissa échapper une exclamation.

— Qui a parlé ? demanda Marche-à-terre.

Les chouans jetèrent autour d'eux des regards effarés. Ces hommes, si braves sous la bouche meurtrière des canons, ne tenaient pas devant un *esprit*. Pille-miche seul écoutait sans distraction la confession que des douleurs croissantes arrachaient à sa victime.

— Cinq cents écus, oui, je les donne, disait l'avare.

— Bah ! Où sont-ils ? lui répondit tranquillement Pille-miche.

— Hem, ils sont sous le premier pommier. Sainte Vierge ! au fond du jardin, à gauche... Vous êtes des brigands... des voleurs... Ah ! je meurs... il y a là dix mille francs.

— Je ne veux pas des francs, reprit Marche-à-terre, il nous faut des livres. Les écus de ta République ont des figures païennes qui n'auront jamais cours.

— Ils sont en livres, en bons louis d'or. Mais déliez-moi, déliez-moi... vous savez où est ma vie... mon trésor.

Les quatre chouans se regardèrent en cherchant celui d'entre eux auquel ils pouvaient se fier pour l'envoyer déterrer la somme. En ce moment, cette cruauté de cannibales fit tellement horreur à mademoiselle de Verneuil, que, sans savoir si le rôle que lui assignait sa figure pâle la préserverait encore de tout danger, elle s'écria courageusement d'un son de voix grave : — Ne craignez-vous pas la colère de Dieu ? Détachez-le, barbares !

Les chouans levèrent la tête, ils aperçurent dans les airs des yeux qui brillaient comme deux étoiles, et s'enfuirent épouvantés. Mademoiselle de Verneuil sauta dans la cuisine, courut à d'Orgemont, le tira si violemment du feu, que les liens du fagot cédèrent ; puis, du tranchant de son poignard, elle coupa les cordes avec lesquelles il avait été garrotté. Quand l'avare fut libre et debout, la première expression de son visage fut un rire douloureux, mais sardonique.

— Allez, allez au pommier, brigands ! dit-il. Oh ! oh ! voilà deux fois que je les leurre ; aussi ne me reprendront-ils pas une troisième !

En ce moment, une voix de femme retentit au dehors.

— *Un esprit ! un esprit !* criait madame du Gua, imbéciles, c'est *elle*. Mille écus à qui m'apportera la tête de cette catin !

Mademoiselle de Verneuil pâlit ; mais l'avare sourit, lui prit la main, l'attira sous le manteau de la cheminée, l'empêcha de laisser les traces de son passage en la conduisant de manière à ne pas déranger le feu, qui n'occupait qu'un très-petit espace ; il fit partir un ressort, la plaque de fonte s'enleva ; et quand leurs ennemis communs rentrèrent dans le caveau, la lourde porte de la cachette était déjà retombée sans bruit. La Parisienne comprit alors le but des mouvements de carpe qu'elle avait vu faire au malheureux banquier.

— Voyez-vous, madame ! s'écria Marche-à-terre, l'esprit a pris le bleu pour compagnon.

L'effroi dut être grand, car ces paroles furent suivies d'un si profond silence, que d'Orgemont et sa compagne entendirent les chouans prononçant à voix basse : — *Ave, Sancta Anna* Auriaca *gratiá plena, Dominus tecum*, etc.

— Ils prient, les imbéciles ! s'écria d'Orgemont.

— N'avez-vous pas peur, dit mademoiselle de Verneuil en interrompant son compagnon, de faire découvrir notre...

Un rire du vieil avare dissipa les craintes de la jeune Parisienne.

— La plaque est dans une table de granit qui a dix pouces de profondeur. Nous les entendons, et ils ne nous entendent pas.

Puis il prit doucement la main de sa libératrice, la plaça vers une fissure par où sortaient des bouffées de vent frais, et elle devina que cette ouverture avait été pratiquée dans le tuyau de la cheminée.

— Ah ! ah ! reprit d'Orgemont. Diable ! les jambes me cuisent un peu ! Cette *Jument de Charette*, comme on l'appelle à Nantes, n'est pas assez sotte pour contredire ses fidèles : elle sait bien que, s'ils n'étaient pas si brutes, ils ne se battraient pas contre leurs intérêts. La voilà qui prie aussi. Elle doit être bonne à voir en disant son *ave* à sainte Anne d'Auray. Elle ferait mieux de détrousser quelque diligence pour me rembourser les quatre mille francs qu'elle me doit. Avec les intérêts, les frais, ça va bien à quatre mille sept cent quatre-vingts francs et des centimes...

La prière finie, les chouans se levèrent et partirent. Le vieux d'Orgemont serra la main de mademoiselle de Verneuil, comme pour la prévenir que, néanmoins, le danger existait toujours.

— Non, madame ! s'écria Pille-miche après quelques minutes de silence, vous resteriez là dix ans, ils ne reviendront pas.

— Mais elle n'est pas sortie, elle doit être ici, dit obstinément la *Jument de Charette*.

— Non, madame, non, ils se sont envolés à travers les murs. Le diable n'a-t-il pas déjà emporté là, devant nous, un assermenté ?

— Comment ! toi, Pille-miche, avare comme lui, ne devines-tu pas que le vieux cancre aura bien pu dépenser quelques milliers de livres pour construire dans les fondations de cette voûte un réduit dont l'entrée est cachée par un secret ?

L'avare et la jeune fille entendirent un gros rire échappé à Pille-miche.

— Ben vrai, dit-il.

— Reste ici, reprit madame du Gua. Attends-les à la sortie. Pour un seul coup de fusil, je te donnerai tout ce que tu trouveras dans le trésor de notre usurier. Si tu veux que je te pardonne d'avoir vendu cette fille quand je t'avais dit de la tuer, obéis-moi.

— Usurier, dit le vieux d'Orgemont, je ne lui ai pourtant prêté qu'à neuf pour cent. Il est vrai que j'ai une caution hypothécaire ! Mais enfin, voyez comme elle est reconnaissante ! Allez, madame, si Dieu nous punit du mal, le diable est là pour nous punir du bien, et l'homme placé entre ces deux termes-là, sans rien savoir de l'avenir, m'a toujours fait l'effet d'une règle de trois dont l'X est introuvable.

Il laissa échapper un soupir creux qui lui était particulier, car, en passant dans son larynx, l'air semblait y rencontrer et attaquer deux vieilles cordes détendues. Le bruit que firent Pille-miche et madame du Gua, en sondant de nouveau les murs, les voûtes et les dalles, parut rassurer d'Orgemont, qui saisit la main de sa libératrice pour l'aider à monter une étroite vis saint-gilles, pratiquée dans l'épaisseur d'un mur en granit. Après avoir gravi une vingtaine de marches, la lueur d'une lampe éclaira faiblement leurs têtes. L'avare s'arrêta, se tourna vers sa compagne, en examina le visage comme s'il eût regardé, manié et remanié une lettre de change douteuse à escompter, et poussa son terrible soupir.

— En vous mettant ici, dit-il après un moment de silence, je vous ai remboursé intégralement le service que vous m'avez rendu, donc, je ne vois pas pourquoi je vous donnerais...

— Monsieur, laissez-moi là, je ne vous demande rien, dit elle.

Ces derniers mots, et peut-être le dédain qu'exprima cette belle figure rassurèrent le petit vieillard, car il répondit, non sans un soupir : — Ah ! en vous conduisant ici, j'en ai trop fait pour ne pas continuer.

Il aida poliment Marie à monter quelques marches assez singulièrement disposées, et l'introduisit, moitié de bonne grâce, moitié rechignant, dans un petit cabinet de quatre pieds carrés, éclairé par une lampe suspendue à la voûte. Il était facile de voir que l'avare avait pris toutes ses précautions pour passer plus d'un jour dans cette retraite, si les événements de la guerre civile l'eussent contraint à y rester longtemps.

— N'approchez pas du mur, vous pourriez vous blanchir, dit tout à coup d'Orgemont.

Et il mit avec assez de précipitation sa main entre le châle de la jeune fille et la muraille, qui semblait fraîchement recrépie. Le geste du vieil avare produisit un effet tout contraire à celui qu'il en attendait. Mademoiselle de Verneuil regarda soudain devant elle, et vit dans un angle une sorte de construction dont la forme lui arracha un cri de terreur, car elle devina qu'une créature humaine avait été enduite de mortier et placée là debout ; d'Orgemont lui fit un signe effrayant pour l'engager à se taire, et ses petits yeux d'un bleu de faïence annoncèrent autant d'effroi que ceux de sa compagne.

— Sotte, croyez-vous que je l'aie assassiné ? C'est mon frère, dit-il en variant son soupir d'une manière lugubre. C'est le premier recteur qui se soit assermenté. Voilà le seul asile où il ait été en sûreté contre la fureur des chouans et des autres prêtres. Poursuivre un digne homme qui avait tant d'ordre ! C'était mon aîné, lui seul a eu la patience de m'apprendre le calcul décimal. Oh ! c'était un bon prêtre ! Il avait de l'économie et savait amasser. Il y a quatre ans qu'il est mort, je ne sais pas de quelle maladie ; mais, voyez-vous, ces prêtres, ça a l'habitude de s'agenouiller de temps en temps pour prier, et il n'a peut-être pas pu s'accoutumer à rester ici debout comme moi. Je l'ai mis là, autre part *ils* l'auraient déterré. Un jour je pourrai l'enterrer en terre sainte, comme disait ce pauvre homme qui ne s'est *assermenté* que par peur.

Une larme roula dans les yeux secs du petit vieillard, dont alors la perruque rousse parut moins laide à la jeune fille, qui détourna les yeux par un secret respect pour cette douleur ; mais, malgré cet attendrissement, d'Orgemont lui dit encore : — N'approchez pas du mur, vous...

Et ses yeux ne quittèrent pas ceux de mademoiselle de Verneuil en espérant ainsi l'empêcher d'examiner plus attentivement les parois de ce cabinet, où l'air trop raréfié ne suffisait pas au jeu des poumons. Cependant Marie réussit à dérober un coup d'œil à son argus, et, d'après les bizarres proéminences des murs, elle supposa que

l'avare les avait bâtis lui-même avec des sacs d'argent ou d'or. Depuis un moment, d'Orgemont était plongé dans un ravissement grotesque. La douleur que la cuisson lui faisait souffrir aux jambes, et sa terreur en voyant un être humain au milieu de ses trésors, se lisaient dans chacune de ses rides; mais en même temps ses yeux arides exprimaient, par un feu inaccoutumé, la généreuse émotion qu'excitait en lui le périlleux voisinage de sa libératrice, dont la joue rose et blanche attirait le baiser, dont le regard noir et velouté lui amenait au cœur des vagues de sang si chaudes, qu'il ne savait plus si c'était un signe de vie ou de mort.

— Êtes-vous mariée? lui demanda-t-il d'une voix tremblante.

— Non, dit-elle en souriant.

— J'ai quelque chose, reprit-il en poussant son soupir, quoique je ne sois pas aussi riche qu'ils le disent tous. Une jeune fille comme vous doit aimer les diamants, les bijoux, les équipages, l'or, ajouta-t-il en regardant d'un air effaré autour de lui. J'ai tout cela à donner, après ma mort. Eh ! si vous vouliez...

L'œil du vieillard décelait tant de calcul, même dans cet amour éphémère, qu'en agitant sa tête par un mouvement négatif, mademoiselle de Verneuil ne put s'empêcher de penser que l'avare ne songeait à l'épouser que pour enterrer son secret dans le cœur d'un autre lui-même.

— L'argent, dit-elle en jetant à d'Orgemont un regard plein d'ironie qui le rendit à la fois heureux et fâché, l'argent n'est rien pour moi. Vous seriez trois fois plus riche que vous ne l'êtes, si tout l'or que j'ai refusé était là.

— N'approchez pas du m...

— Et l'on ne me demandait cependant qu'un regard, ajouta-t-elle avec une incroyable fierté.

— Vous avez eu tort, c'était une excellente spéculation. Mais songez donc...

— Songez, reprit mademoiselle de Verneuil, que je viens d'entendre retentir là une voix dont un seul accent a pour moi plus de prix que toutes vos richesses.

— Vous ne les connaissez pas.

Avant que l'avare n'eût pu l'en empêcher, Marie fit mouvoir, en la touchant du doigt, une petite gravure enluminée qui représentait Louis XV à cheval, et vit tout à coup au-dessous d'elle le marquis occupé à charger un tromblon. L'ouverture cachée par le petit panneau sur lequel l'estampe était collée semblait répondre à quelque ornement dans le plafond de la chambre voisine, où sans doute couchait le général royaliste. D'Orgemont repoussa avec la plus grande précaution la vieille estampe, et regarda la jeune fille d'un air sévère.

— Ne dites pas un mot, si vous aimez la vie. Vous n'avez pas jeté, lui dit-il à l'oreille après une pause, votre grappin sur un petit bâtiment. Savez-vous que le marquis de Montauran possède pour cent mille livres de revenus en terres affermées qui n'ont pas encore été vendues. Or, un décret des consuls, que j'ai lu dans le *Primidi de l'Ille-et-Vilaine*, vient d'arrêter les séquestres. Ah! ah! vous trouvez ce gars là maintenant plus joli homme, n'est-ce pas? Vos yeux brillent comme deux louis d'or tout neufs.

Les regards de mademoiselle de Verneuil s'étaient fortement animés en entendant résonner de nouveau une voix bien connue. Depuis qu'elle était là, debout, comme enfouie dans une mine d'argent, le ressort de son âme courbée sous ces événements s'était redressé. Elle semblait avoir pris une résolution sinistre et entrevoir les moyens de la mettre à exécution.

— On ne revient pas d'un tel mépris, se dit-elle, et, s'il ne doit plus m'aimer, je veux le tuer: aucune femme ne l'aura.

— Non, l'abbé, non, s'écriait le jeune chef, dont la voix se fit entendre, il faut que cela soit ainsi.

— Monsieur le marquis, reprit l'abbé Gudin avec hauteur, vous scandaliserez toute la Bretagne en donnant ce bal à Saint-James. C'est des prédicateurs et non des danseurs qui remueront nos villages. Ayez des fusils et non des violons.

— L'abbé, vous avez assez d'esprit pour savoir que ce n'est que dans une assemblée générale de tous nos partisans que je verrai ce que je puis entreprendre avec eux. Un dîner me semble plus favorable pour examiner leurs physionomies et connaître leurs intentions que tous les espionnages possibles, dont, au surplus, j'ai horreur; nous les ferons causer le verre en main.

Marie tressaillit en entendant ces paroles, car elle conçut le projet d'aller à ce bal et de s'y venger.

— Me prenez-vous pour un idiot avec votre sermon sur la danse? reprit Montauran. Ne figureriez-vous pas de bon cœur dans une chaconne pour vous retrouver rétablis sous votre nouveau nom de Peres de la Foi !... Ignorez-vous que les Bretons sortent de la messe pour aller danser? Ignorez-vous aussi que MM. Hyde de Neuville et d'Andigné ont eu, il y a cinq jours, une conférence avec le premier consul sur la question de rétablir Sa Majesté Louis XVIII? Si je m'apprête en ce moment pour aller risquer un coup de main si téméraire, c'est uniquement pour ajouter à ces négociations le poids de nos souliers ferrés. Ignorez-vous que tous les chefs de la Vendée, et même Fontaine, parlent de se soumettre? Ah! monsieur, l'on a évidemment trompé les princes sur l'état de la France. Les dévouements dont on les entretient sont des dévouements de position. L'abbé, si j'ai mis le pied dans le sang, je ne veux m'y mettre jusqu'à la ceinture qu'à bon escient. Je me suis dévoué au roi et non pas à quatre cerveaux brûlés, à des hommes perdus de dettes, comme Rifoël, à des chauffeurs, à...

— Dites tout de suite, monsieur : à des abbés qui perçoivent des contributions sur le grand chemin pour soutenir la guerre, reprit l'abbé Gudin.

— Pourquoi ne le dirais-je pas? répondit aigrement le marquis. Je dirai plus : les temps héroïques de la Vendée sont passés.

— Monsieur le marquis, nous saurons faire des miracles sans vous.

— Oui, comme celui de Marie Lambrequin, répondit en riant le marquis. Allons, sans rancune, l'abbé ! Je sais que vous payez de votre personne, et tirez un bleu aussi bien que vous dites un *oremus*. Dieu aidant, j'espère vous faire assister, une mitre en tête, au sacre du roi.

Cette dernière phrase eut sans doute un pouvoir magique sur l'abbé, car on entendit sonner une carabine, et il s'écria :

— J'ai cinquante cartouches dans mes poches, monsieur le marquis, et ma vie est au roi.

— Voilà encore un de mes débiteurs, dit l'avare à mademoiselle de Verneuil. Je ne parle pas de cinq à six cents malheureux écus qu'il m'a empruntés, mais d'une dette de sang, qui, j'espère, s'acquittera. Il ne lui arrivera jamais autant de mal que je lui en souhaite, à ce sacré jésuite; il avait juré la mort de mon frère, et soulevait le pays contre lui. Pourquoi? parce que le pauvre homme avait eu peur des nouvelles lois. Après avoir appliqué son oreille à un certain endroit de sa cachette : — Les voilà qui décampent, tous ces brigands-là, dit-il. Ils vont faire encore quelque miracle! Pourvu qu'il n'essayent pas de me dire adieu, comme la dernière fois, en mettant le feu à la maison.

Après environ une demi-heure, pendant laquelle mademoiselle de Verneuil et d'Orgemont se regardèrent comme si chacun d'eux eût regardé un tableau, la voix rude et grossière de Galope-chopine cria doucement : — Il n'y a plus de danger, monsieur d'Orgemont. Mais, cette fois-ci, j'ai ben gagné mes trente écus.

— Mon enfant, dit l'avare, jurez-moi de fermer les yeux.

Mademoiselle de Verneuil plaça une de ses mains sur ses paupières; mais, pour plus de secret, le vieillard souffla la lampe, prit sa libératrice par la main, l'aida à faire sept ou huit pas dans un passage difficile; au bout de quelques minutes, il lui dérangea doucement la main, elle se vit dans la chambre que le marquis de Montauran venait de quitter et qui était celle de l'avare.

— Ma chère enfant, lui dit le vieillard, vous pouvez partir. Ne regardez pas ainsi autour de vous. Vous n'avez sans doute pas d'argent? Tenez, voici dix écus; il y en a de rognés, mais ils passeront. En sortant du jardin, vous trouverez un sentier qui conduit à la ville, ou, comme on dit maintenant, au district. Mais les chouans sont à Fougères, il n'est pas présumable que vous puissiez y rentrer de sitôt; ainsi, vous pourrez avoir besoin d'un sûr asile. Retenez bien ce que je vais vous dire, et n'en profitez que dans un extrême danger. Vous verrez sur le chemin qui mène au Nid-aux-crocs par le val de Gibarry une ferme où demeure le Grand-Cibot, dit Galope-chopine, entrez-y en disant à sa femme : — *Bonjour, Bécanière!* et Barbette vous cachera. Si Galope-chopine vous découvrait, ou il vous prendra pour l'esprit, s'il fait nuit; ou dix écus l'attendriront, s'il fait jour. Adieu ! nos comptes sont soldés. Si vous vouliez, dit-il en montrant par un geste les champs qui entouraient sa maison, tout cela serait à vous !

Mademoiselle de Verneuil jeta un regard de remercîment à cet être singulier, et réussit à lui arracher un soupir dont les tons furent très-variés.

— Vous me rendrez sans doute mes dix écus, remarquez bien que je ne parle pas d'intérêts, vous les remettrez à mon crédit chez maître Patrat, le notaire de Fougères qui, si vous le vouliez, ferait notre contrat, beau trésor. Adieu.

— Adieu, dit-elle en souriant et le saluant de la main.

— S'il vous faut de l'argent, lui cria-t-il, je vous en prêterai à cinq! Oui, à cinq seulement. Ai-je dit cinq? Elle était partie. — Ça m'a l'air d'être une bonne fille; cependant, je changerai le secret de ma cheminée. Puis il prit un pain de douze livres, un jambon et rentra dans sa cachette.

Lorsque mademoiselle de Verneuil marcha dans la campagne, elle crut renaître, la fraîcheur du matin ranima son visage qui depuis quelques heures lui semblait frappé par une atmosphère brûlante. Elle essaya de trouver le sentier indiqué par l'avare; mais, depuis le coucher de la lune, l'obscurité était devenue si forte, qu'elle fut forcée d'aller au hasard. Bientôt la crainte de tomber dans les précipices la prit au cœur, et lui sauva la vie; car elle s'arrêta tout à coup en pressentant que la terre lui manquerait si elle faisait un pas de plus. Un vent plus frais qui caressait ses cheveux, le murmure des eaux, l'instinct, tout servit à lui indiquer qu'elle se trouvait au bout des

rochers de Saint-Sulpice. Elle passa les bras autour d'un arbre, et attendit l'aurore en de vives anxiétés, car elle entendait un bruit d'armes, de chevaux et de voix humaines. Elle rendit grâces à la nuit qui la préservait du danger de tomber entre les mains des chouans, si, comme le lui avait dit l'avare, ils entouraient Fougères.

Semblables à des feux tout à coup allumés pour un signal de liberté, quelques lueurs légèrement pourprées passèrent par-dessus les montagnes dont les bases conservèrent des teintes bleuâtres qui contrastèrent avec les nuages de rosée flottant sur les vallons. Bientôt un disque de rubis s'éleva lentement à l'horizon, les cieux le reconnurent, les accidents du paysage, le clocher de Saint-Léonard, les rochers, les prés ensevelis dans l'ombre reparurent insensiblement, et les arbres situés sur les cimes se dessinèrent dans ses feux naissants. Le soleil se dégagea par un gracieux élan du milieu de ses rubans de feu, d'ocre et de saphir. Sa vive lumière s'harmonia par lignes égales de colline en colline, déborda de vallons en vallons. Les ténèbres se dissipèrent, le jour accabla la nature. Une brise piquante frissonna dans l'air, les oiseaux chantèrent, la vie se réveilla partout. Mais à peine la jeune fille avait-elle eu le temps d'abaisser ses regards sur les masses de ce paysage si curieux, que, par un phénomène assez fréquent dans ces fraîches contrées, des vapeurs s'étendirent en nappes, comblèrent les vallées, montèrent jusqu'aux plus hautes collines, ensevelirent ce riche bassin sous un manteau de neige. Bientôt mademoiselle de Verneuil crut revoir une de ces mers de glace qui meublent les Alpes. Puis cette nuageuse atmosphère roula des vagues comme l'Océan, souleva des lames impénétrables qui se balancèrent avec mollesse, ondoyèrent, tourbillonnèrent violemment, contractèrent, aux rayons du soleil, des teintes d'un rose vif, en offrant çà et là les transparences d'un lac d'argent fluide. Tout à coup le vent du nord souffla sur cette fantasmagorie et dissipa les brouillards qui déposèrent une rosée pleine d'oxyde sur les gazons. Mademoiselle de Verneuil put alors apercevoir une immense masse brune placée sur les rochers de Fougères. Sept à huit cents chouans armés s'agitaient dans le faubourg Saint-Sulpice comme des fourmis dans une fourmilière. Les environs du château occupés par trois mille hommes arrivés comme par magie furent attaqués avec fureur. Cette ville endormie, malgré ses remparts verdoyants et ses vieilles tours grises, aurait succombé si Hulot n'eût pas veillé. Une batterie cachée sur une éminence qui se trouve au fond de la cuvette que forment les remparts répondit au premier feu des chouans en les prenant en écharpe sur le chemin du château. La mitraille nettoya la route et la balaya. Puis, une compagnie sortit de la porte Saint-Sulpice, profita de l'étonnement des chouans, se mit en bataille sur le chemin et commença sur eux un feu meurtrier. Les chouans n'essayèrent pas de résister, en voyant les remparts du château se couvrir de soldats comme si l'art du machiniste y eût appliqué des lignes bleues, et le feu de la forteresse protéger celui des tirailleurs républicains. Cependant d'autres chouans, maîtres de la petite vallée du Nançon, avaient gravi les galeries du rocher et parvenaient à la Promenade, où ils montèrent; elle fut couverte de Peaux-de-bique qui lui donnèrent l'apparence d'un toit de chaume bruni par le temps. Au même moment, de violentes détonations se firent entendre dans la partie de la ville qui regardait la vallée du Couësnon. Évidemment Fougères, attaqué sur tous les points, était entièrement cerné. Le feu qui se manifesta sur le revers oriental du rocher prouvait même que les chouans incendiaient les faubourgs. Cependant les flammèches qui s'élevaient des toits de genêt ou de bardeau cessèrent bientôt, et quelques colonnes de fumée noire indiquèrent que l'incendie s'éteignait. Des nuages blancs et bruns dérobèrent encore une fois cette scène à mademoiselle de Verneuil; mais le vent dissipa bientôt ce brouillard de poudre. Déjà, le commandant républicain avait fait changer la direction de sa batterie de manière à pouvoir prendre successivement en file la vallée du Nançon, le sentier de la Reine et le rocher, quand, du haut de la Promenade, il vit ses premiers ordres admirablement bien exécutés. Deux pièces placées au poste de la porte Saint-Léonard abattirent la fourmilière de chouans qui s'étaient emparés de cette position; tandis que les gardes nationaux de Fougères, accourus en hâte sur la place de l'Église, achevèrent de chasser l'ennemi.

Ce combat ne dura pas une demi-heure et ne coûta pas cent hommes aux bleus. Déjà, dans toutes les directions, les chouans battus et écrasés se retiraient d'après les ordres réitérés du Gars, dont le hardi coup de main échouait, sans qu'il le sût, par suite de l'affaire de la Vivetière qui avait si secrètement ramené Hulot à Fougères. L'artillerie n'y était arrivée que pendant cette nuit, car la seule nouvelle d'un transport de munitions aurait suffi pour faire abandonner par Montauran cette entreprise qui, éventée, ne pouvait avoir qu'une mauvaise issue. En effet, Hulot désirait autant donner une leçon sévère au Gars, que le Gars pouvait souhaiter de réussir dans sa pointe pour influer sur les déterminations du premier consul. Au premier coup de canon, le marquis comprit donc qu'il y aurait de la folie à poursuivre par amour-propre une surprise manquée. Aussi, pour ne pas faire tuer inutilement ses chouans, se hâta-t-il d'envoyer sept ou huit émissaires porter des instructions pour opérer promptement la retraite sur tous les points. Le commandant, ayant aperçu son adversaire entouré d'un nombreux conseil au milieu duquel était madame du Gua, essaya de tirer sur eux une volée sur le rocher de Saint-Sulpice; mais la place avait été trop habilement choisie pour que le jeune chef n'y fût pas en sûreté. Hulot changea de rôle tout à coup, et d'attaqué devint agresseur. Aux premiers mouvements qui indiquèrent les intentions du marquis, la compagnie placée sous les murs du château se mit en devoir de couper la retraite aux chouans en s'emparant des issues supérieures de la vallée du Nançon.

Malgré sa haine, mademoiselle de Verneuil épousa la cause des hommes que commandait son amant, et se tourna vivement vers l'autre issue pour voir si elle était libre; mais elle aperçut les bleus, sans doute vainqueurs de l'autre côté de Fougères, qui revenaient de la vallée du Couësnon par le Val-de-Gibarry pour s'emparer du Nid-aux-crocs et de la partie du rocher de Saint-Sulpice où se trouvaient les issues inférieures de la vallée du Nançon. Ainsi les chouans, renfermés dans l'étroite prairie de cette gorge, semblaient devoir périr jusqu'au dernier, tant les prévisions du vieux commandant républicain avaient été justes et ses mesures habilement prises. Mais sur ces deux points, les canons qui avaient si bien servi à Hulot furent impuissants, il s'y établit des luttes acharnées, et, la ville de Fougères une fois préservée, l'affaire prit le caractère d'un engagement auquel les chouans étaient habitués. Mademoiselle de Verneuil comprit alors la présence des masses d'hommes qu'elle avait aperçues dans la campagne, la réunion des chefs chez d'Orgemont et tous les événements de cette nuit, sans savoir comment elle avait pu échapper à tant de dangers. Cette entreprise, dictée par le désespoir, l'intéressa si vivement qu'elle resta immobile à contempler les tableaux animés qui s'offrirent à ses regards. Bientôt, le combat qui avait lieu au bas des montagnes de Saint-Sulpice eut pour elle un intérêt de plus. En voyant les bleus presque maîtres des chouans, le marquis et ses amis s'élancèrent dans la vallée du Nançon afin de leur porter du secours. Le pied des roches fut couvert d'une multitude de groupes furieux où se décidèrent des questions de vie et de mort sur un terrain et avec des armes plus favorables aux Peaux-de-bique. Insensiblement, cette arène mouvante s'étendit dans l'espace. Les chouans, en s'égaillant, envahirent les rochers à l'aide des arbustes qui y croissent çà et là. Mademoiselle de Verneuil eut un moment d'effroi en voyant un peu tard ses ennemis remontés sur les sommets, où ils défendirent avec fureur les sentiers dangereux par lesquels on y arrivait. Toutes les issues de cette montagne étant occupées par les deux partis, elle eut peur de se trouver au milieu d'eux, elle quitta le gros arbre derrière lequel elle s'était tenue, et se mit à fuir en pensant à mettre à profit les recommandations du vieil avare. Après avoir couru pendant longtemps sur le versant des montagnes de Saint-Sulpice qui regarde la grande vallée du Couësnon, elle aperçut de loin un étable et jugea qu'elle dépendait de la maison de Galope-chopine, qui devait avoir laissé sa femme toute seule pendant le combat. Encouragée par ces suppositions, mademoiselle de Verneuil espéra être bien reçue dans cette habitation, et pouvoir y passer quelques heures, jusqu'à ce qu'il lui fût possible de retourner sans danger à Fougères. Selon toute apparence, Hulot allait triompher. Les chouans fuyaient si rapidement, qu'elle entendit des coups de feu tout autour d'elle, et la peur d'être atteinte par quelques balles lui fit promptement gagner la chaumière dont la cheminée lui servait de jalon. Le sentier qu'elle avait suivi aboutissait à une espèce de hangar dont le toit, couvert en genêt, était soutenu par quatre gros arbres encore garnis de leurs écorces. Un mur en torchis formait le fond de ce hangar, sous lequel se trouvaient un pressoir à cidre, une aire à battre le sarrasin, et quelques instruments aratoires. Elle s'arrêta contre l'un de ces poteaux sans se décider à franchir le marais fangeux qui servait de cour à cette maison, que de loin, en véritable Parisienne, elle avait prise pour une étable.

Cette cabane, garantie des vents du nord par une éminence qui s'élevait au-dessus du toit et à laquelle elle s'appuyait, ne manquait pas de poésie, car des pousses d'ormes, des bruyères et les fleurs du rocher la couronnaient de leurs guirlandes. Un escalier champêtre pratiqué entre le hangar et la maison permettaient aux habitants d'aller respirer un air pur sur le haut de cette roche. A gauche de la cabane, l'éminence s'abaissait brusquement, et laissait voir une suite de champs dont le premier dépendait sans doute de cette ferme. Ces champs dessinaient de gracieux bocages séparés par des haies en terre, plantées d'arbres, et dont la première achevait l'enceinte de la cour. Le chemin qui conduisait à ces champs était fermé par un gros tronc d'arbre à moitié pourri, clôture bretonne dont le nom fournira plus tard une digression qui achèvera de caractériser ce pays. Entre l'escalier creusé dans les schistes et le sentier fermé par ce gros arbre, devant le marais et sous cette roche pendante, quelques pierres de granit grossièrement taillées, superposées les unes aux autres, formaient les quatre angles de cette chaumière, et maintenaient le mauvais pisé, les planches et les cailloux dont étaient bâties les murailles. Une moitié du toit couverte en genêt en guise de paille, et l'autre en bardeau, espèce de merrain taillé en forme d'ardoise, annonçaient deux divisions : et, en effet, l'une close par une méchante claie servait d'étable, et les maîtres habitaient l'autre. Quoique cette cabane

dût au voisinage de la ville quelques améliorations complétement perdues à deux lieues plus loin, elle expliquait bien l'instabilité de la vie à laquelle les guerres et les usages de la féodalité avaient si fortement subordonné les mœurs du serf, qu'aujourd'hui beaucoup de paysans appellent encore en ces contrées une *demeure* le château habité par leurs seigneurs. Enfin, en examinant ces lieux avec un étonnement assez facile à concevoir, mademoiselle de Verneuil remarqua çà et là, dans la fange de la cour, des fragments de granit disposés de manière à tracer vers l'habitation un chemin qui présentait plus d'un danger; mais, en entendant le bruit de la mousqueterie qui se rapprochait sensiblement, elle sauta de pierre en pierre, comme si elle traversait un ruisseau pour demander un asile. Cette maison était fermée par une de ces portes qui se composent de deux parties séparées, dont l'inférieure est en bois plein et massif, et dont la supérieure est défendue par un volet qui sert de fenêtre. Dans plusieurs boutiques de certaines petites villes en France on voit le type de cette porte, mais beaucoup plus orné et armé à la partie inférieure d une sonnette d'alarme; celle-ci s'ouvrait au moyen d'un loquet de bois digne de l'âge d'or, et la partie supérieure ne se fermait que pendant la nuit, car le jour ne pouvait pénétrer dans la chambre que par cette ouverture. Il existait bien une grossière croisée, mais ses vitres ressemblaient à des fonds de bouteille, et les massives branches de plomb qui les retenaient prenaient tant de place qu'elle semblait plutôt destinée à intercepter qu'à laisser passer la lumière.

Quand mademoiselle de Verneuil fit tourner la porte sur ses gonds criards, elle sentit d'effroyables vapeurs alcalines sorties par bouffées de cette chaumière, et vit que les quadrupèdes avaient ruiné à coups de pieds le mur intérieur qui les séparait de la chambre. Ainsi l'intérieur de la ferme, car c'était une ferme, n'en démentait pas l'extérieur. Mademoiselle de Verneuil se demandait s'il était possible que des êtres humains vécussent dans cette fange organisée, quand un petit gars en haillons, et qui paraissait avoir huit ou neuf ans, lui présenta tout à coup sa figure fraîche, blanche et rose, des joues bouffies, des yeux vifs, des dents d'ivoire et une chevelure blonde qui tombait par écheveaux sur ses épaules demi-nues; ses membres étaient vigoureux, et son attitude avait cette grâce d'étonnement, cette naïveté sauvage qui agrandit les yeux des enfants. Ce petit gars était sublime de beauté.

— Où est ta mère? dit Marie d'une voix douce et en se baissant pour lui baiser les yeux.

Après avoir reçu le baiser, l'enfant glissa comme une anguille, et disparut derrière un tas de fumier qui se trouvait entre le sentier et la maison, sur la croupe de l'éminence. En effet, comme beaucoup de cultivateurs bretons, Galope-chopine mettait, par un système d'agriculture qui leur est particulier, ses engrais dans des lieux élevés, en sorte que, quand ils s'en servent, les eaux pluviales les ont dépouillés de toutes leurs qualités. Maîtresse du logis pour quelques instants, Marie en eut promptement fait l'inventaire. La chambre où elle attendait Barbette composait toute la maison. L'objet le plus apparent et le plus pompeux était une immense cheminée dont le *manteau* était formé par une pierre de granit bleu. L'étymologie de ce mot avait sa preuve dans un lambeau de serge verte bordée d'un ruban vert pâle, découpée en rond, qui pendait le long de cette tablette au milieu de laquelle s'élevait une bonne Vierge en plâtre colorié. Sur le socle de la statue, mademoiselle de Verneuil lut deux vers d'une poésie religieuse fort répandue dans le pays :

> Je suis la Mère de Dieu,
> Protectrice de ce lieu.

Derrière la Vierge, une effroyable image tachée de rouge et de bleu, sous prétexte de peinture, représentait saint Labre. Un lit de serge verte, dit en tombeau, une informe couchette d'enfant, un rouet, des chaises grossières, un bahut sculpté garni de quelques ustensiles, complétaient, à peu de chose près, le mobilier de Galope-chopine. Devant la croisée, se trouvait une longue table de châtaignier accompagnée de deux bancs en même bois, auxquels le jour des vitres donnait les sombres teintes de l'acajou vieux. Une immense pièce de cidre, sous le bondon de laquelle mademoiselle de Verneuil remarqua une boue jaunâtre dont l'humidité décomposait le plancher quoiqu'il fût formé de morceaux de granit assemblés par un argile roux, prouvait que le maître du logis n'avait pas volé son surnom de chouan. Mademoiselle de Verneuil leva les yeux comme pour fuir ce spectacle, et alors il lui sembla avoir vu toutes les chauves-souris de la terre, tant étaient nombreuses les toiles d'araignées qui pendaient au plancher. Deux énormes *pichés* pleins de cidre se trouvaient sur la longue table. Ces ustensiles sont des espèces de cruches en terre brune, dont le modèle existe dans plusieurs pays de la France, et qu'un Parisien peut se figurer en supposant aux pots dans lesquels les gourmets servent le beurre de Bretagne, un ventre plus arrondi, verni par places inégales et nuancé de taches fauves comme celles de quelques coquillages. Cette cruche est terminée par une espèce de gueule, assez semblable à la tête d'une grenouille prenant l'air hors de l'eau. L'attention de Marie avait fini par se porter sur ces deux pichés; mais le bruit du combat, qui devint tout à coup plus distinct, la força de chercher un endroit propre à se cacher sans attendre Barbette, quand cette femme se montra tout à coup.

— Bonjour, Bécanière, lui dit-elle en retenant un sourire involontaire à l'aspect d'une figure qui ressemblait assez aux têtes que les architectes placent comme ornement aux clefs des croisées.

— Ah! ah! vous venez d'Orgemont, répondit Barbette d'un air peu empressé.

— Où allez-vous me mettre? car voici les chouans...

— Là, reprit Barbette, aussi stupéfaite de la beauté que de l'étrange accoutrement d'une créature qu'elle n'osait comprendre parmi celles de son sexe. Là, dans la cachette du prêtre.

Elle la conduisit à la tête de son lit, la fit entrer dans la ruelle; mais elles furent tout interdites en croyant entendre un inconnu qui sauta dans le marais. Barbette eut à peine le temps de détacher un rideau du lit et d'y envelopper Marie, qu'elle se trouva face à face avec un chouan fugitif.

— La vieille, où peut-on se cacher ici? Je suis le comte de Bauvan.

Mademoiselle de Verneuil tressaillit en reconnaissant la voix du convive dont quelques paroles, restées un secret pour elle, avaient causé la catastrophe de la Vivetière.

— Hélas! vous voyez, monseigneur, il n'y a *rin* ici! Ce que je peux faire de mieux est de sortir; je veillerai. Si les bleus viennent, j'avertirai. Si je restais, et qu'ils me trouvassent avec vous, ils brûleraient ma maison.

Et Barbette sortit; car elle n'avait pas assez d'intelligence pour concilier les intérêts de deux ennemis ayant un droit égal à la cachette, en vertu du double rôle que jouait son mari.

— J'ai deux coups à tirer! dit le comte avec désespoir; mais ils m'ont déjà dépassé. Bah! j'aurais bien du malheur si, en revenant par ici, il leur prenait fantaisie de regarder sous le lit.

Il déposa légèrement son fusil au pied de la colonne où Marie se tenait debout, enveloppée dans la serge verte, et il se baissa pour s'assurer s'il pouvait passer sous le lit. Il allait infailliblement voir les pieds de la réfugiée, qui, dans ce moment désespéré, saisit le fusil, sauta vivement dans la chaumière, et menaça le comte; mais il partit d'un éclat de rire en la reconnaissant; car, pour se cacher, Marie avait quitté son vaste chapeau de chouan, et ses cheveux s'échappaient en grosses touffes de dessous une espèce de résille en dentelle.

— Ne riez pas, comte, vous êtes mon prisonnier. Si vous faites un geste, vous saurez ce dont est capable une femme offensée.

Au moment où le comte et Marie se regardaient avec de bien diverses émotions, des voix confuses criaient dans les rochers : — Sauvez le gars! Egaillez-vous! sauvez le gars! Egaillez-vous!...

La voix de Barbette domina le tumulte extérieur et fut entendue dans la chaumière avec des sensations bien différentes par les deux ennemis, car elle parlait moins à son fils qu'à eux.

— Ne vois-tu pas les bleus? s'écriait aigrement Barbette. Viens-tu ici, petit méchant gars, ou je vais à toi! Veux-tu donc attraper des coups de fusil? Allons, sauve-toi vitement.

Pendant tous ces petits événements, qui se passèrent rapidement, un bleu sauta dans le marais.

— Beaupied! lui cria mademoiselle de Verneuil.

Beaupied accourut à cette voix, et ajusta le comte un peu mieux que ne le faisait sa libératrice.

— Aristocrate, dit le malin soldat, ne bouge pas ou je te démolis, comme la Bastille, en deux temps.

— Monsieur Beaupied, reprit mademoiselle de Verneuil d'une voix caressante, vous me répondez de ce prisonnier. Faites comme vous voudrez, mais il faudra me le rendre sain et sauf à Fougères.

— Suffit, madame.

— La route jusqu'à Fougères est-elle libre maintenant?

— Elle est sûre, à moins que les chouans ne ressuscitent.

Mademoiselle de Verneuil s'arma gaiement du léger fusil de chasse, sourit avec ironie en disant à son prisonnier :

— Adieu, monsieur le comte, au revoir! et s'élança dans le sentier après avoir repris son large chapeau.

— J'apprends un peu trop tard, dit amèrement le comte de Bauvan, qu'il ne faut jamais plaisanter avec l'honneur de celles qui n'en ont plus.

— Aristocrate! s'écria durement Beaupied, si tu ne veux pas que je t'envoie dans ton ci-devant paradis, ne dis rien contre cette belle dame.

Mademoiselle de Verneuil revint à Fougères par les sentiers qui joignent les roches de Saint-Sulpice au Nid-aux-crocs. Quand elle atteignit cette dernière éminence, et qu'elle courut à travers le chemin tortueux pratiqué sur les aspérités du granit, elle admira cette jolie petite vallée du Nançon, naguère si turbulente, alors parfaitement tranquille. Vu de là, le vallon ressemblait à une rue de verdure. Mademoiselle de Verneuil rentra par la porte Saint-Léonard, à laquelle aboutissait ce petit sentier. Les habitants, encore inquiets du combat qui, d'après les coups de fusil entendus dans le lointain, semblait devoir durer pendant la journée, y attendaient le retour de la garde na-

tionale pour reconnaître l'étendue de leurs pertes. En voyant cette fille dans son bizarre costume, les cheveux en désordre, un fusil à la main, son châle et sa robe frottés contre les murs, souillés par la boue et mouillés de rosée, la curiosité des Fougerais fut d'autant plus vivement excitée, que le pouvoir, la beauté, la singularité de cette Parisienne, défrayaient déjà toutes leurs conversations.

Francine, en proie à d'horribles inquiétudes, avait attendu sa maîtresse pendant toute la nuit; et, quand elle la revit, elle voulut parler, mais un geste amical lui imposa silence.

— Je ne suis pas morte, mon enfant, dit Marie. Ah! je voulais des émotions en partant de Paris!... J'en ai eu! ajouta-t-elle après une pause.

Francine voulut sortir pour commander un repas, en faisant observer à sa maîtresse qu'elle devait en avoir grand besoin. — Oh! dit mademoiselle de Verneuil, un bain! un bain!... La toilette avant tout.

Francine ne fut pas médiocrement surprise d'entendre sa maîtresse lui demander les modes les plus élégantes de celles qu'elle avait emballées. Après avoir déjeuné, Marie fit sa toilette avec la recherche et les soins minutieux qu'une femme met à cette œuvre capitale quand elle doit se montrer aux yeux d'une personne chère, au milieu d'un bal. Francine ne s'expliquait point la gaieté moqueuse de sa maîtresse. Ce n'était pas la joie de l'amour, une femme ne se trompe pas à cette expression: c'était une malice concentrée d'assez mauvais augure.

Marie drapa elle-même les rideaux de la fenêtre par où les yeux plongeaient sur un riche panorama, puis elle approcha le canapé de la cheminée, le mit dans un jour favorable à sa figure, et dit à Francine de se procurer des fleurs, afin de donner à sa chambre un air de fête. Lorsque Francine eut apporté des fleurs, Marie en dirigea l'emploi de la manière la plus pittoresque. Quand elle eut jeté un dernier regard de satisfaction sur son appartement, elle dit à Francine d'envoyer réclamer son prisonnier chez le commandant. Elle se coucha voluptueusement sur le canapé, autant pour se reposer que pour prendre une attitude de grâce et de faiblesse dont le pouvoir est irrésistible chez certaines femmes. Une molle langueur, la pose provoquante de ses pieds, dont la pointe perçait à peine sous les plis de la robe, l'abandon du corps, la courbure du cou, tout, jusqu'à l'inclinaison des doigts effilés de sa main, qui pendait d'un oreiller comme les clochettes d'une touffe de jasmin, tout s'accordait avec son regard pour exciter des séductions. Elle brûla des parfums afin de répandre dans l'air ces douces émanations qui attaquent si puissamment les fibres de l'homme, et préparent souvent les triomphes que les femmes veulent obtenir sans les solliciter. Quelques instants après, les pas pesants du vieux militaire retentirent dans le salon qui précédait la chambre.

— Eh bien! commandant, où est mon captif?

— Je viens de commander un piquet de douze hommes pour le fusiller comme pris les armes à la main.

— Vous avez disposé de mon prisonnier! dit-elle. Écoutez, commandant: la mort d'un homme ne doit pas être, après le combat, quelque chose de bien satisfaisant pour vous, si j'en crois votre physionomie. Eh bien! rendez-moi mon chouan, et mettez à sa mort un sursis que je prends sur mon compte. Je vous déclare que cet aristocrate m'est devenu très-essentiel, et va coopérer à l'accomplissement de nos projets. Au surplus, fusiller cet amateur de chouannerie serait commettre un acte aussi absurde que de tirer sur un ballon quand il ne faut qu'un coup d'épingle pour le désenfler. Pour Dieu! laissez les cruautés à l'aristocratie. Les républiques doivent être généreuses. N'auriez-vous pas pardonné, vous, aux victimes de Quiberon et à tant d'autres? Allons, envoyez vos douze hommes faire une ronde, et venez dîner chez moi avec mon prisonnier. Il n'y a plus qu'une heure de jour, et, voyez-vous, ajouta-t-elle en souriant, si vous tardiez, ma toilette manquerait tout son effet.

— Mais, mademoiselle, dit le commandant surpris...



Le sergent Beau-pied.

— Eh bien! quoi? Je vous entends. Allez, le comte ne vous échappera point. Tôt ou tard, ce gros papillon-là viendra se brûler à vos feux de peloton.

Le commandant haussa légèrement les épaules comme un homme forcé d'obéir, malgré tout, aux désirs d'une jolie femme, et il revint une demi-heure après, suivi du comte de Bauvan. Mademoiselle de Verneuil feignit d'être surprise par ses deux convives, et parut confuse d'avoir été vue par le comte si négligemment couchée; mais, après avoir lu dans les yeux du gentilhomme que le premier effet était produit, elle se leva et s'occupa d'eux avec une grâce, avec une politesse parfaites. Rien d'étudié ni de forcé dans les poses, le sourire, la démarche ou la voix, ne trahissait sa préméditation ou ses desseins. Tout était en harmonie, et aucun trait trop saillant ne donnait à penser qu'elle affectât les manières d'un monde où elle n'eût pas vécu. Quand le royaliste et le républicain furent assis, elle regarda le comte d'un air sévère. Le gentilhomme connaissait assez les femmes pour savoir que l'offense commise envers celle-ci lui vaudrait un arrêt de mort. Malgré ce soupçon, sans être ni gai ni triste, il eut l'air d'un homme qui ne comptait pas sur de si brusques dénoûments. Bientôt il lui sembla ridicule d'avoir peur de la mort devant une jolie femme. Enfin l'air sévère de Marie lui donna *des idées*.

— Et qui sait, pensait-il, si une couronne de comte à prendre ne lui plaira pas mieux qu'une couronne de marquis perdue? Montauran est sec comme un clou, et moi... Il se regarda d'un air satisfait. Or, le moins qui puisse m'arriver est de sauver ma tête.

Ces réflexions diplomatiques furent bien inutiles. Le désir que le comte se promettait de feindre pour mademoiselle de Verneuil devint un violent caprice que cette dangereuse créature se plut à entretenir.

— Monsieur le comte, dit-elle, vous êtes mon prisonnier, et j'ai le droit de disposer de vous. Votre exécution n'aura lieu que de mon consentement, et j'ai trop de curiosité pour vous laisser fusiller maintenant.

— Et si j'allais m'entêter à garder le silence! répondit-il gaiement.

— Avec une femme honnête, peut-être; mais avec une fille! allons donc, monsieur le comte, impossible! Ces mots, remplis d'une ironie amère, furent sifflés, comme dit Sully en parlant de la duchesse de Beaufort, d'un bec si affilé, que le gentilhomme, étonné, se contenta de regarder sa cruelle antagoniste. — Tenez, reprit-elle d'un air moqueur, pour ne pas vous démentir, je vais être comme ces créatures-là, *bonne fille*. Voici d'abord votre carabine. Et elle lui présenta son arme par un geste doucement moqueur.

— Foi de gentilhomme, vous agissez, mademoiselle...

— Ah! dit-elle en l'interrompant, j'ai assez de la foi des gentilshommes. C'est sur cette parole que je suis entrée à la Vivetière. Votre chef m'avait juré que moi et mes gens nous y serions en sûreté.

— Quelle infamie! s'écria Hulot en fronçant les sourcils.

— La faute en est à M. le comte, reprit-elle en montrant le gentilhomme à Hulot. Certes, le Gars avait bonne envie de tenir sa parole; mais monsieur a répandu sur moi je ne sais quelle calomnie qui a confirmé toutes celles qu'il avait plu à la *Jument de Charrette* de supposer...

— Mademoiselle, dit le comte tout troublé, la tête sous la hache, j'affirmerais n'avoir dit que la vérité...

— En disant quoi?

— Que vous aviez été la...

— Dites le mot, la maîtresse...

— Du marquis de Lenoncourt, aujourd'hui le duc, l'un de mes amis, répondit le comte.

— Maintenant, je pourrais vous laisser aller au supplice, reprit-elle sans paraître émue de l'accusation consciencieuse du comte, qui resta stupéfait de l'insouciance apparente ou feinte qu'elle montrait pour ce reproche. Mais, reprit-elle en riant, écartez pour toujours la sinistre image de ces morceaux de plomb, car vous ne m'avez pas plus offensée que cet ami de qui vous voulez que j'aie été... fi donc! Écoutez, monsieur le comte, n'êtes-vous pas venu chez mon père, le duc de Verneuil? Eh bien?

Jugeant sans doute que Hulot était de trop pour une confidence aussi importante que celle qu'elle avait à faire, mademoiselle de Verneuil attira le comte à elle par un geste, et lui dit quelques mots à l'oreille. M. de Bauvan laissa échapper une sourde exclamation de surprise, et regarda d'un air hébété Marie, qui tout à coup compléta le souvenir qu'elle venait d'évoquer en s'appuyant à la cheminée dans l'attitude d'innocence et de naïveté d'un enfant. Le comte fléchit un genou.

— Mademoiselle, s'écria-t-il, je vous supplie de m'accorder mon pardon, quelque indigne que j'en sois.

— Je n'ai rien à pardonner, dit-elle. Vous n'avez pas plus raison maintenant dans votre repentir que dans votre insolente supposition à la Vivetière. Mais ces mystères sont au-dessus de votre intelligence. Sachez seulement, monsieur le comte, reprit-elle gravement, que la fille du duc de Verneuil a trop d'élévation dans l'âme pour ne pas vivement s'intéresser à vous.

— Même après une insulte? dit le comte avec une sorte de regret.

— Certaines personnes ne sont-elles pas trop haut situées pour que l'insulte les atteigne? Monsieur le comte, je suis du nombre.

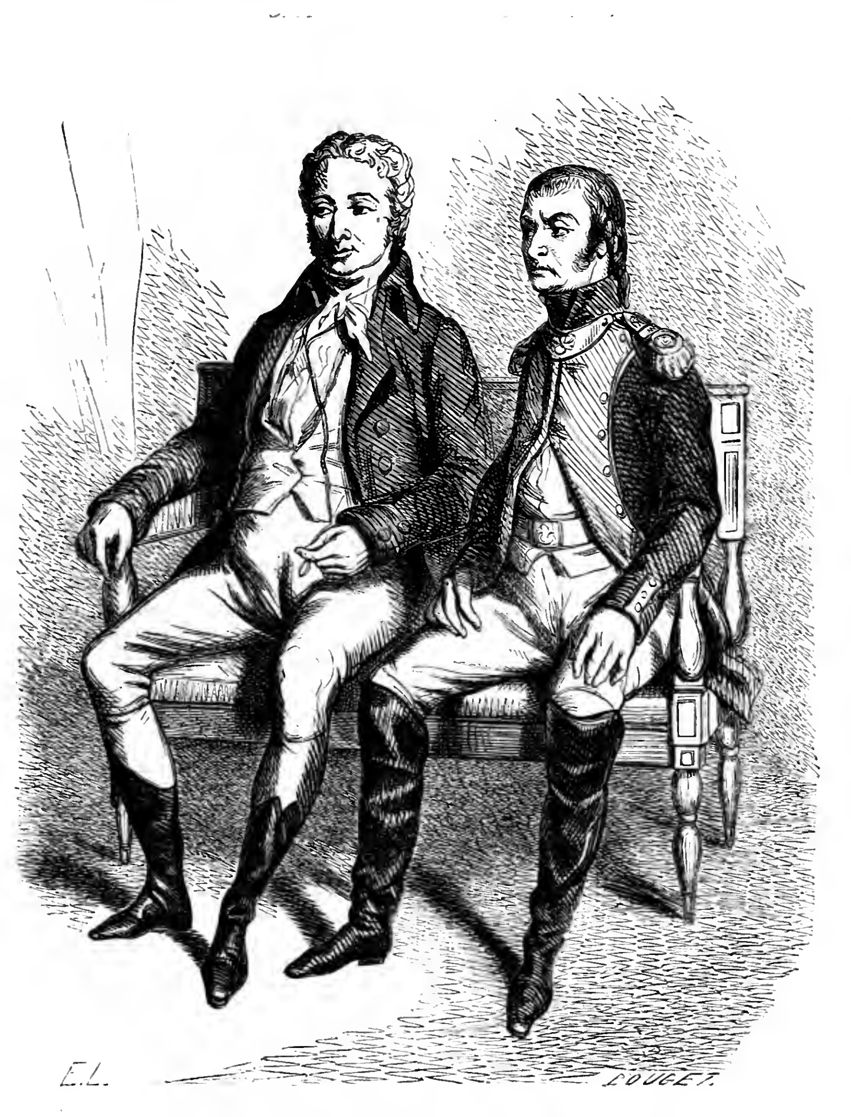
En prononçant ces paroles, la jeune fille prit une attitude de noblesse et de fierté qui imposa au prisonnier et rendit toute cette intrigue beaucoup moins claire pour Hulot. Le commandant mit la main à sa moustache pour la retrousser, et regarda d'un air inquiet mademoiselle de Verneuil, qui lui fit un signe d'intelligence comme pour avertir qu'elle ne s'écartait pas de son plan.

— Maintenant, reprit-elle après une pause, causons. Francine, donne-nous des lumières, ma fille.

Elle amena fort adroitement la conversation sur le temps qui était, en si peu d'années, devenu *l'ancien régime*. Elle reporta si bien le comte à cette époque par la vivacité de ses observations et de ses tableaux: elle donna tant d'occasions au gentilhomme d'avoir de l'esprit, par la complaisante finesse avec laquelle elle lui ménagea des reparties, que le comte finit par trouver qu'il n'avait jamais été si aimable, et, cette idée l'ayant rajeuni, il essaya de faire partager à cette séduisante personne la bonne opinion qu'il avait de lui-même. Cette malicieuse fille se plut à essayer sur le comte tous les ressorts de sa coquetterie, elle put y mettre d'autant plus d'adresse que c'était un jeu pour elle. Ainsi, tantôt elle laissait croire à de rapides progrès, et tantôt, comme étonnée de la vivacité du sentiment qu'elle éprouvait, elle manifestait une froideur qui charmait le comte et qui servait à augmenter insensiblement cette passion impromptu. Elle ressemblait parfaitement à un pêcheur qui de temps en temps lève sa ligne pour reconnaître si le poisson mord à l'appât. Le pauvre comte se laissa prendre à la manière innocente dont sa libératrice avait accepté deux ou trois compliments assez bien tournés. L'émigration, la République, la Bretagne et les chouans se trouvèrent alors à mille lieues de sa pensée. Hulot se tenait droit, immobile et silencieux comme le dieu Terme. Son défaut d'instruction le rendait tout à fait inhabile à ce genre de conversation; il se doutait bien que les deux interlocuteurs devaient être très spirituels; mais tous les efforts de son intelligence ne tendaient qu'à les comprendre, afin de savoir s'ils ne complotaient pas à mots couverts contre la République.

— Montauran, mademoiselle, disait le comte, a de la naissance; il est bien élevé, joli garçon; mais il ne connaît pas du tout la galanterie. Il est trop jeune pour avoir vu Versailles. Son éducation a été manquée, et, au lieu de faire des noirceurs, il donnera des coups de couteau. Il peut aimer violemment; mais il n'aura jamais cette fine fleur de manières qui distinguait Lauzun, Adhémar, Coigny, comme tant d'autres!... Il n'a point l'art aimable de dire aux femmes de ces jolis riens qui, après tout, leur conviennent mieux que ces élans de passion par lesquels on les a bientôt fatiguées. Oui, quoique ce soit un homme à bonnes fortunes, il n'en a ni le laisser-aller ni la grâce.

— Je m'en suis bien aperçue, répondit Marie.



Quand le royaliste et le républicain furent assis. — PAGE 48.

Ah ! se dit le comte, elle a une inflexion de voix et un regard qui prouvent que je ne tarderai pas à être *du dernier bien* avec elle ; et, ma foi, pour lui appartenir, je croirai tout ce qu'elle voudra que je croie.

Il lui offrit la main, le dîner était servi. Mademoiselle de Verneuil fit les honneurs du repas avec une politesse et un tact qui ne pouvaient avoir été acquis que par l'éducation et dans la vie recherchée de la cour.

— Allez-vous-en, dit-elle à Hulot en sortant de table, vous lui feriez peur ; tandis que je suis seule avec lui, je saurai bientôt tout ce que j'ai besoin d'apprendre, il en est au point où un homme me dit tout ce qu'il pense et ne voit plus que par mes yeux.

— Et après ? demanda le commandant en ayant l'air de réclamer le prisonnier.

— Oh ! libre, répondit-elle, il sera libre comme l'air.

— Il a cependant été pris les armes à la main.

— Non, dit-elle par une de ces plaisanteries sophistiques que les femmes se plaisent à opposer à une raison péremptoire, je l'avais désarmé. — Comte, dit-elle au gentilhomme en rentrant, je viens d'obtenir votre liberté ; mais rien pour rien, ajouta-t-elle en souriant et mettant sa tête de côté comme pour l'interroger.

— Demandez-moi tout, même mon nom et mon honneur ! s'écria-t-il dans son ivresse, je mets tout à vos pieds.

Et il s'avança pour lui saisir la main, en essayant de lui faire prendre ses désirs pour de la reconnaissance ; mais mademoiselle de Verneuil n'était pas fille à s'y méprendre. Aussi, tout en souriant de manière à donner quelque espérance à ce nouvel amant : — Me feriez-vous repentir de ma confiance ? dit-elle en se reculant de quelques pas.

— L'imagination d'une jeune fille va plus vite que celle d'une femme, répondit-il en riant.

— Une jeune fille a plus à perdre que la femme.

— C'est vrai, l'on doit être défiant quand on porte un trésor.

— Quittons ce langage-là, reprit-elle, et parlons sérieusement. Vous donnez un bal à Saint-James. J'ai entendu dire que vous aviez établi là vos magasins, vos arsenaux et le siége de votre gouvernement. A quand le bal ?

— A demain soir.

— Vous ne vous étonnerez pas, monsieur, qu'une femme calomniée veuille, avec l'obstination d'une femme, obtenir une éclatante réparation des injures qu'elle a subies en présence de ceux qui en furent les témoins. J'irai donc à votre bal. Je vous demande de m'accorder votre protection du moment où j'y paraîtrai jusqu'au moment où j'en sortirai. — Je ne veux pas de votre parole, dit-elle en lui voyant se mettre la main sur le cœur. J'abhorre les serments, ils ont trop l'air d'une précaution. Dites-moi simplement que vous vous engagez à garantir ma personne de toute entreprise criminelle ou honteuse. Promettez-moi de réparer votre tort en proclamant que je suis bien la fille du duc de Verneuil, mais en taisant tous les malheurs que j'ai dus à un défaut de protection paternelle : nous serons quittes. Eh ! deux heures de protection accordées à une femme au milieu d'un bal, est-ce une rançon chère ?.. Allez, vous ne valez pas une obole de plus… Et par un sourire, elle ôta toute amertume à ces paroles.

— Que demanderez-vous pour la carabine ? dit le comte en riant.

— Oh ! plus que pour vous.

— Quoi ?

— Le secret. Croyez-moi, Bauvan, la femme ne peut être devinée que par une femme. Je suis certaine que si vous dites un mot, je puis périr en chemin. Hier quelques balles m'ont avertie des dangers que j'ai à courir sur la route. Oh ! cette dame est aussi habile à la chasse que leste à la toilette. Jamais femme de chambre ne m'a si promptement déshabillée. Ah ! de grâce, dit-elle, faites en sorte que je n'aie rien de semblable à craindre au bal…

— Vous y serez sous ma protection, répondit le comte avec orgueil. Mais viendrez-vous donc à Saint-James pour Montauran ? demanda-t-il d'un air triste.

— Vous voulez être plus instruit que je ne le suis, dit-elle en riant. Maintenant, sortez, ajouta-t-elle après une pause. Je vais vous conduire moi-même hors de la ville, car vous vous faites ici une guerre de cannibales.

— Vous vous intéressez donc un peu à moi ? s'écria le comte. Ah ! mademoiselle, permettez-moi d'espérer que vous ne serez pas insensible à mon amitié ; car il faut se contenter de ce sentiment, n'est-ce pas ? ajouta-t-il d'un air de fatuité.

— Allez, devin ! dit-elle avec cette joyeuse expression que prend une femme pour faire un aveu qui ne compromet ni sa dignité ni son secret.

Puis elle mit une pelisse, et accompagna le comte jusqu'au Nid-aux-crocs. Arrivée au bout du sentier, elle lui dit : — Monsieur, soyez absolument discret, même avec le marquis. Et elle mit un doigt sur ses deux lèvres.

Le comte, enhardi par l'air de bonté de mademoiselle de Verneuil, lui prit la main, elle la lui laissa prendre comme une grande faveur, et il la lui baisa tendrement.

— Oh ! mademoiselle, comptez sur moi à la vie, à la mort ! s'écria-t-il en se voyant hors de tout danger. Quoique je vous doive une reconnaissance presque égale à celle que je dois à ma mère, il me sera bien difficile de n'avoir pour vous que du respect…

Il s'élança dans le sentier. Après l'avoir vu gagnant les rochers de Saint-Sulpice, Marie remua la tête en signe de satisfaction et se dit à elle-même à voix basse : — Ce gros garçon-là m'a livré plus que sa vie pour sa vie ! j'en ferais ma créature à bien peu de frais ! Une créature ou un créateur, voilà donc toute la différence qui existe entre un homme et un autre !

Elle n'acheva pas, jeta un regard de désespoir vers le ciel, et regagna lentement la porte Saint-Léonard, où l'attendaient Hulot et Corentin.

— Encore deux jours ! s'écria-t-elle, et… Elle s'arrêta en voyant qu'ils n'étaient pas seuls, et il tombera sous vos fusils, dit-elle à l'oreille de Hulot.

Le commandant recula d'un pas et regarda d'un air de goguenarderie difficile à rendre cette fille, dont la contenance et le visage n'accusaient aucun remords. Il y a cela d'admirable chez les femmes, qu'elles ne raisonnent jamais leurs actions les plus blâmables ; le sentiment les entraîne ; il y a du naturel même dans leur dissimulation, et c'est chez elles seules que le crime se rencontre sans bassesse, la plupart du temps *elles ne savent pas comment cela s'est fait*.

— Je vais à Saint-James, au bal donné par les chouans, et…

— Mais, dit Corentin en interrompant, il y a cinq lieues, voulez-vous que je vous accompagne ?

— Vous vous occupez beaucoup, lui dit-elle, d'une chose à laquelle je ne pense jamais… de vous.

Le mépris que Marie témoignait à Corentin plut singulièrement à Hulot, qui fit sa grimace en la voyant disparaître vers Saint-Léonard ; Corentin la suivit des yeux en laissant éclater sur sa figure une sourde conscience de la fatale supériorité qu'il croyait pouvoir exercer sur cette charmante créature, en en gouvernant les passions sur lesquelles il comptait pour la trouver un jour à lui. Mademoiselle de Verneuil, de retour chez elle, s'empressa de délibérer sur ses parures de bal. Francine, habituée à obéir sans jamais comprendre les fins de sa maîtresse, fouilla les cartons, et proposa une parure grecque. Tout subissait alors le système grecque. La toilette agréée par Marie put tenir dans un carton facile à porter.

— Francine, mon enfant, je vais courir les champs ; vois si tu veux rester ici ou me suivre.

— Rester ! s'écria Francine. Et qui vous habillerait ?

— Où as-tu mis le gant que je t'ai rendu ce matin ?

— Le voici.

— Couds à ce gant-là un ruban vert, et surtout prend de l'argent. En s'apercevant que Francine tenait des pièces nouvellement frappées, elle s'écria : — Il ne faut que cela pour nous faire assassiner. Envoie Jérémie éveiller Corentin. Non, le misérable nous suivrait ! Envoie plutôt chez le commandant demander de ma part des écus de six francs.

Avec cette sagacité féminine qui embrasse les plus petits détails, elle pensait à tout. Pendant que Francine achevait les préparatifs de son inconcevable départ, elle se mit à essayer de contrefaire le cri de la chouette, et parvint à imiter le signal de Marche-à-terre de manière à pouvoir faire illusion. A l'heure de minuit, elle sortit par la porte Saint-Léonard, gagna le petit sentier du Nid-aux-crocs, et s'aventura, suivie de Francine, à travers le val de Gibarry, en allant d'un pas ferme, car elle était animée par cette volonté forte qui donne à la démarche et au corps je ne sais quel caractère de puissance. Sortir d'un bal de manière à éviter un rhume, est pour les femmes une affaire importante ; mais qu'elles aient une passion dans le cœur, leur corps devient de bronze. Cette entreprise aurait longtemps flotté dans l'âme d'un homme audacieux ; et à peine avait-elle souri à mademoiselle de Verneuil, que les dangers devenaient pour elle autant d'attraits.

— Vous partez sans vous recommander à Dieu ? dit Francine, qui s'était retournée pour contempler le clocher de Saint-Léonard.

La pieuse Bretonne s'arrêta, joignit les mains, et dit un *Ave* à sainte Anne d'Auray, en la suppliant de rendre ce voyage heureux, tandis que sa maîtresse resta pensive en regardant tour à tour et la pose naïve de sa femme de chambre, qui priait avec ferveur, et les effets de la nuageuse lumière de la lune, qui, en se glissant à travers les découpures de l'église, donnait au granit la légèreté d'un ouvrage en filigrane. Les deux voyageuses arrivèrent promptement à la chaumière de Galope-chopine. Quelque léger que fût le bruit de leurs pas, il éveilla l'un de ces gros chiens, à la fidélité desquels les Bretons confient la garde du simple loquet de bois qui ferme leurs portes. Le chien accourut vers les deux étrangères, et ses aboiements devinrent si menaçants, qu'elles furent forcées d'appeler au secours en rétrogradant de quelques pas ; mais rien ne bougea. Mademoiselle de Verneuil siffla le cri de la chouette, aussitôt les gonds rouillés de la porte du logis rendirent un son aigu, et Galope-chopine, levé en toute hâte, montra sa mine ténébreuse.

— Il faut, dit Marie en présentant au surveillant de Fougères le gant du marquis de Montauran, que je me rende promptement à

Saint-James. M. le comte de Bauvan m'a dit que ce serait toi qui m'y conduirais et qui me servirais de défenseur. Ainsi, mon cher Galope-chopine, procure-nous deux ânes pour monture, et prépare-toi à nous accompagner. Le temps est précieux, car, si nous n'arrivons pas avant demain soir à Saint-James, nous ne verrons ni le Gars, ni le bal.

Galope-chopine, tout ébaubi, prit le gant, le tourna, le retourna, et alluma une chandelle en résine, grosse comme le petit doigt et de la couleur du pain d'épice. Cette marchandise, importée en Bretagne du nord de l'Europe, accuse, comme tout ce qui se présente aux regards dans ce singulier pays, une ignorance de tous les principes commerciaux, même les plus vulgaires. Après avoir vu le ruban vert et regardé mademoiselle de Verneuil, s'être gratté l'oreille, avoir bu un piché de cidre en en offrant un verre à la belle dame, Galope-chopine la laissa devant la table sur le banc de châtaignier poli, et alla chercher deux ânes. La lueur violette que jetait la chandelle exotique n'était pas assez forte pour dominer les jets capricieux de la lune qui nuançaient par des points lumineux les tons noirs du plancher et des meubles de la chaumière enfumée. Le petit gars avait levé sa jolie tête étonnée, et au-dessus de ses beaux cheveux deux vaches montraient, à travers les trous du mur de l'étable, leurs mufles roses et leurs gros yeux brillants. Le grand chien, dont la physionomie n'était pas la moins intelligente de la famille, semblait examiner les deux étrangères avec autant de curiosité qu'en annonçait l'enfant. Un peintre aurait admiré longtemps les effets de nuit de ce tableau; mais, peu curieuse d'entrer en conversation avec Barbette, qui se dressait sur son séant comme un spectre, et commençait à ouvrir de grands yeux en la reconnaissant, Marie sortit pour échapper à l'air empesté de ce taudis et aux questions que la Bécanière allait lui faire. Elle monta lestement l'escalier du rocher qui abritait la hutte de Galope-chopine, et y admira les immenses details de ce paysage, dont les points de vue subissaient autant de changements que l'on faisait de pas en avant ou en arrière, vers le haut des sommets ou le bas des vallées. La lumière de la lune enveloppait alors, comme d'une brume lumineuse, la vallée de Couësnon. Certes, une femme qui portait en son cœur un amour méconnu devait savourer la mélancolie que cette lueur douce fait naître dans l'âme, par les apparences fantastiques imprimées aux masses, et par les couleurs dont elle nuance les eaux. En ce moment, le silence fut troublé par le cri des ânes; Marie redescendit promptement à la cabane du chouan, et ils partirent aussitôt. Galope-chopine, armé d'un fusil de chasse à deux coups, portait une longue peau de bique qui lui donnait l'air de Robinson Crusoé. Son visage bourgeonné et plein de rides se voyait à peine sous le large chapeau que les paysans conservent encore comme une tradition des anciens temps, orgueilleux d'avoir conquis, à travers leur servitude, l'antique ornement des têtes seigneuriales. Cette nocturne caravane, protégée par ce guide dont le costume, l'attitude et la figure avaient quelque chose de patriarcal, ressemblait à cette scène de la fuite en Egypte, due aux sombres pinceaux de Rembrandt. Galope-chopine évita soigneusement la grande route, et guida les deux étrangères à travers l'immense dédale de chemins de traverse de la Bretagne.

Mademoiselle de Verneuil comprit alors la guerre des chouans. En parcourant ces routes, elle put mieux apprécier l'état de ces campagnes, qui, vues d'un point élevé, lui avaient paru si ravissantes, mais dans lesquelles il faut s'enfoncer pour en concevoir et les dangers et les inextricables difficultés. Autour de chaque champ, et depuis un temps immémorial, les paysans ont élevé un mur en terre, haut de six pieds, de forme prismatique, sur le faîte duquel croissent des châtaigniers, des chênes ou des hêtres. Ce mur, ainsi planté, s'appelle une *haie* (la haie normande), et les longues branches des arbres qui la couronnent, presque toujours rejetées sur le chemin, décrivent au-dessus un immense berceau. Les chemins, tristement encaissés par ces murs tirés d'un sol argileux, ressemblent aux fossés des places fortes, et lorsque le granit, qui, dans ces contrées, arrive presque toujours à fleur de terre, n'y fait pas une espèce de pavé raboteux, ils deviennent alors tellement impraticables que la moindre charrette ne peut y rouler qu'à l'aide de deux paires de bœufs et de deux chevaux petits, mais généralement vigoureux. Ces chemins sont si habituellement marécageux, que l'usage a forcément établi pour les piétons, dans le champ et le long de la haie, un sentier nommé une *rote*, qui commence et finit avec chaque pièce de terre. Pour passer d'un champ dans un autre, il faut donc remonter la haie au moyen de plusieurs marches, que la pluie rend souvent glissantes.

Les voyageurs avaient encore bien d'autres obstacles à vaincre dans ces routes tortueuses. Ainsi fortifié, chaque morceau de terre a son entrée qui, large de dix pieds environ, est fermée par ce qu'on nomme dans l'Ouest un *échalier*. L'échalier est un tronc ou une forte branche d'arbre dont un des bouts, percé de part en part, s'emmanche dans une autre pièce de bois informe qui lui sert de pivot. L'extrémité de l'échalier se prolonge un peu au delà de ce pivot, de manière à recevoir une charge assez pesante pour former un contre-poids et permettre à un enfant de manœuvrer cette singulière fermeture champêtre dont l'autre extrémité repose dans un trou fait à la partie intérieure de la haie. Quelquefois les paysans économisent la pierre du contre-poids en laissant dépasser le gros bout du tronc de l'arbre ou de la branche.

Cette clôture varie suivant le génie de chaque propriétaire. Souvent l'échalier consiste en une seule branche d'arbre dont les deux bouts sont scellés par de la terre dans la haie. Souvent il a l'apparence d'une porte carrée, composée de plusieurs menues branches d'arbres placées de distance en distance, comme les bâtons d'une échelle mise en travers. Cette porte tourne alors comme un échalier et roule à l'autre bout sur une petite roue pleine.

Ces haies et ces échaliers donnent au sol la physionomie d'un immense échiquier dont chaque champ forme une case parfaitement isolée des autres, close comme une forteresse, protégée comme elle par des remparts. La porte, facile à défendre, offre à des assaillants la plus périlleuse de toutes les conquêtes. En effet, le paysan breton croit engraisser la terre qui se repose en y encourageant la venue des genêts immenses, arbuste si bien traité dans ces contrées, qu'il y arrive en peu de temps à hauteur d'homme. Ce préjugé, digne de gens qui placent leurs fumiers dans la partie la plus élevée de leurs cours, entretient sur le sol et dans la proportion d'un champ sur quatre, des forêts de genêts, au milieu desquelles on peut dresser mille embûches. Enfin il n'existe peut-être pas de champ où il ne se trouve quelques vieux pommiers à cidre qui y abaissent leurs branches basses, et, par conséquent, mortelles aux productions du sol qu'elles couvrent: or, si vous venez à songer au peu d'étendue des champs dont toutes les haies supportent d'immenses arbres à racines gourmandes qui prennent le quart du terrain, vous aurez une idée de la culture et de la physionomie du pays que parcourait alors mademoiselle de Verneuil.

On ne sait si le besoin d'éviter les contestations a, plus que l'usage si favorable à la paresse d'enfermer les bestiaux sans les garder, conseillé de construire ces clôtures formidables dont les permanents obstacles rendent le pays imprenable, et la guerre des masses impossible. Quand on a, pas à pas, analysé cette disposition du terrain, alors se révèle l'insuccès nécessaire d'une lutte entre des troupes régulières et des partisans, car cinq cents hommes peuvent défier les troupes d'un royaume. Là était tout le secret de la guerre des chouans. Mademoiselle de Verneuil comprit alors la nécessité où se trouvait la République d'étouffer la discorde plutôt par des moyens de police et de diplomatie que par l'inutile emploi de la force militaire. Que faire, en effet, contre des gens assez habiles pour mépriser la possession des villes et s'assurer celle de ces campagnes à fortifications indestructibles? Comment ne pas négocier lorsque toute la force de ces paysans aveuglés résidait dans un chef habile et entreprenant? Elle admira le génie du ministre qui devinait du fond d'un cabinet le secret de la paix. Elle crut entrevoir les considérations qui agissent sur les hommes assez puissants pour voir tout un empire d'un regard, et dont les actions, criminelles aux yeux de la foule, ne sont que les jeux d'une pensée immense. Il y a chez ces âmes terribles on ne sait quel partage entre le pouvoir de la fatalité et celui du destin, on ne sait quelle prescience dont les signes les élèvent tout à coup; la foule les cherche un moment parmi elle; elle lève les yeux et les voit planant. Ces pensées semblaient justifier et même ennoblir les désirs de vengeance formés par mademoiselle de Verneuil; puis, ce travail de son âme et ses espérances lui communiquaient assez d'énergie pour lui faire supporter les étranges fatigues de son voyage.

Au bout de chaque héritage, Galope-chopine était forcé de faire descendre les deux voyageuses pour les aider à gravir les passages difficiles, et, lorsque les rotes cessaient, elles étaient obligées de reprendre leurs montures et de se hasarder dans ces chemins fangeux, qui se ressentaient de l'approche de l'hiver. La combinaison de ces grands arbres, des chemins creux et des clôtures, entretenait dans les bas-fonds une humidité qui souvent enveloppait les trois voyageurs d'un manteau de glace. Après de pénibles fatigues, ils atteignirent, au lever du soleil, les bois de Marignay. Le voyage devint alors moins difficile dans le large sentier de la forêt. La voûte formée par les branches, l'épaisseur des arbres, mirent les voyageurs à l'abri de l'inclémence du ciel, et les difficultés multipliées qu'ils avaient eu à surmonter d'abord ne se représentèrent plus.

A peine avaient-ils fait une lieue environ à travers ces bois, qu'ils entendirent dans le lointain un murmure confus de voix et le bruit d'une sonnette dont les sons argentins n'avaient pas cette monotonie que leur imprime la marche des bestiaux. Tout en cheminant, Galope-chopine écouta cette mélodie avec beaucoup d'attention; bientôt une bouffée de vent lui apporta quelques mots psalmodiés dont l'harmonie parut agir fortement sur lui, car il dirigea les montures fatiguées dans un sentier qui devait écarter les voyageurs du chemin de Saint-James, et il fit la sourde oreille aux représentations de mademoiselle de Verneuil, dont les appréhensions s'accrurent en raison de la sombre disposition des lieux. A droite et à gauche, d'énormes rochers de granit, posés les uns sur les autres, offraient de bizarres configurations. A travers ces blocs, d'immenses racines semblables à de gros serpents se glissaient pour aller chercher au loin les sucs nour-

riciers de quelques hêtres séculaires. Les deux côtés de la route ressemblaient à ces grottes souterraines célèbres par leurs stalactites. D'énormes festons de pierre, où la sombre verdure du houx et des fougères s'alliait aux taches verdâtres ou blanchâtres des mousses, cachaient des précipices et l'entrée de quelques profondes cavernes. Quand les trois voyageurs eurent fait quelques pas dans un étroit sentier, le plus étonnant des spectacles vint tout à coup s'offrir aux regards de mademoiselle de Verneuil, et lui fit concevoir l'obstination de Galope-chopine.

Un bassin demi-circulaire, entièrement composé de quartiers de granit, formait un amphithéâtre dans les informes gradins duquel de hauts sapins noirs et des châtaigniers jaunis s'élevaient les uns sur les autres en présentant l'aspect d'un grand cirque, où le soleil de l'hiver semblait plutôt verser de pâles couleurs qu'épancher sa lumière, et où l'automne avait partout jeté le tapis fauve de ses feuilles séchées. Au centre de cette salle, qui semblait avoir eu le déluge pour architecte, s'élevaient trois énormes pierres druidiques, vaste autel sur lequel était fixée une ancienne bannière d'église. Une centaine d'hommes agenouillés et la tête nue priaient avec ferveur dans cette enceinte, où un prêtre, assisté de deux autres ecclésiastiques, disait la messe. La pauvreté des vêtements sacerdotaux, la faible voix du prêtre qui retentissait comme un murmure dans l'espace, ces hommes pleins de conviction, unis par un même sentiment et prosternés devant un autel sans pompe, la nudité de la croix, l'agreste énergie du temple, l'heure, le lieu, tout donnait à cette scène le caractère de naïveté qui distingua les premières époques du christianisme. Mademoiselle de Verneuil resta frappée d'admiration. Cette messe dite au fond des bois, ce culte renvoyé par la persécution vers sa source, la poésie des anciens temps hardiment jetée au milieu d'une nature capricieuse et bizarre, ces chouans armés et désarmés, cruels et priant, à la fois hommes et enfants, tout cela ne ressemblait à rien de ce qu'elle avait encore vu ou imaginé. Elle se souvenait bien d'avoir admiré dans son enfance les pompes de cette Église romaine si flatteuses pour les sens; mais elle ne connaissait pas encore Dieu tout seul, sa croix sur l'autel, son autel sur la terre; au lieu des feuillages découpés qui, dans les cathédrales, couronnent les arceaux gothiques, les arbres de l'automne soutenant le dôme du ciel; au lieu des mille couleurs projetées par les vitraux, le soleil glissant à peine ses rayons rougeâtres et ses reflets assombris sur l'autel, sur le prêtre et sur les assistants. Les hommes n'étaient plus là qu'un fait et non un système; c'était une prière et non une religion. Mais les passions humaines, dont la compression momentanée laissait à ce tableau toutes ses harmonies, apparurent bientôt dans cette scène mystérieuse et l'animèrent puissamment.

A l'arrivée de mademoiselle de Verneuil, l'évangile s'achevait. Elle reconnut en l'officiant, non sans quelque effroi, l'abbé Gudin, et se déroba précipitamment à ses regards en profitant d'un immense fragment de granit qui lui fit une cachette où elle attira vivement Francine; mais elle essaya vainement d'arracher Galope-chopine de la place qu'il avait choisie pour participer aux bienfaits de cette cérémonie. Elle espéra pouvoir échapper au danger qui la menaçait en remarquant que la nature du terrain lui permettrait de se retirer avant tous les assistants. A la faveur d'une large fissure du rocher, elle vit l'abbé Gudin montant sur un quartier de granit qui lui servit de chaire, et il y commença son prône en ces termes : « *In nomine Patris, et Filii, et Spiritus Sancti.* »

A ces mots, les assistants firent tous et pieusement le signe de la croix.

« Mes chers frères, reprit l'abbé d'une voix forte, nous prierons d'abord pour les trépassés : Jean Cochegrue, Nicolas Laferté, Joseph Brouet, François Parquoi, Sulpice Coupiau, tous de cette paroisse et morts des blessures qu'ils ont reçues au combat de la Pèlerine et au siége de Fougères. *De profundis*, etc. »

Ce psaume fut récité, suivant l'usage, par les assistants et par les prêtres, qui disaient alternativement un verset avec une ferveur de bon augure pour le succès de la prédication. Lorsque le psaume des morts fut achevé, l'abbé Gudin continua d'une voix dont la violence alla toujours en croissant, car l'ancien jésuite n'ignorait pas que la véhémence du débit était le plus puissant des arguments pour persuader ses sauvages auditeurs.

« Les défenseurs de Dieu, chrétiens, vous ont donné l'exemple du devoir, dit-il. N'êtes-vous pas honteux de ce qu'on peut dire de vous dans le paradis? Sans ces bienheureux qui ont dû y être reçus à bras ouverts par tous les saints, Notre-Seigneur pourrait croire que votre paroisse est habitée par des *Mahumétisches!*... Savez-vous, mes gars, ce qu'on dit de vous dans la Bretagne et chez le roi?... Vous ne le savez point, n'est-ce pas? Je vais vous le dire : — « Comment! les bleus ont renversé les autels, ils ont tué les recteurs; ils ont assassiné le roi et la reine; ils veulent prendre tous les paroissiens de Bretagne pour en faire des bleus comme eux et les envoyer se battre hors de leurs paroisses, dans des pays bien éloignés où l'on court risque de mourir sans confession et d'aller ainsi pour l'éternité dans l'enfer, et les gars de Marignay, à qui on a brûlé leur église, sont restés les bras ballants? Oh! oh! cette République de damnés a vendu à l'encan les biens de Dieu et ceux des seigneurs; elle en a partagé le prix entre ses bleus; puis, pour se nourrir d'argent comme elle se nourrit de sang, elle vient de décréter de prendre trois livres sur les écus de six francs, comme elle veut emmener trois hommes sur six, et les gars de Marignay n'ont pas pris leurs fusils pour chasser les bleus de Bretagne? Ah! ah!... le paradis leur sera refusé, et ils ne pourront jamais faire leur salut! » Voilà ce qu'on dit de vous. C'est donc de votre salut, chrétiens, qu'il s'agit. C'est votre âme que vous sauverez en combattant pour la religion et pour le roi. Sainte Anne d'Auray elle-même m'est apparue avant-hier à deux heures et demie. Elle m'a dit comme je vous le dis : — « Tu es un prêtre de Marignay? — Oui, madame, prêt à vous servir. — Eh bien! je suis sainte Anne d'Auray, tante de Dieu, à la mode de Bretagne. Je suis toujours à Auray et encore ici, parce que je suis venue pour que tu dises aux gars de Marignay qu'il n'y a pas de salut à espérer pour eux s'ils ne s'arment pas. Aussi leur refuseras-tu l'absolution de leurs péchés, à moins qu'ils ne servent Dieu. Tu béniras leurs fusils, et les gars qui seront sans péché ne manqueront pas les bleus, parce que leurs fusils seront consacrés!... » Elle a disparu en laissant sous le chêne de la Patte-d'oie une odeur d'encens. J'ai marqué l'endroit. Une belle vierge de bois y a été placée par M. le recteur de Saint-James. Or, la mère de Pierre Leroi dit Marche-à-terre, y étant venue prier le soir, a été guérie de ses douleurs, à cause des bonnes œuvres de son fils. La voilà au milieu de vous, et vous la verrez de vos yeux marchant toute seule. C'est un miracle fait, comme la résurrection du bienheureux Marie Lambrequin, pour vous prouver que Dieu n'abandonnera jamais la cause des Bretons quand ils combattront pour ses serviteurs et pour le roi. Ainsi, mes chers frères, si vous voulez faire votre salut et vous montrer les défenseurs du roi notre seigneur, vous devez obéir à tout ce que vous commandera celui que le roi a envoyé et que nous nommons le Gars. Alors vous ne serez plus comme des Mahumétisches, et vous vous trouverez avec tous les gars de toute la Bretagne sous la bannière de Dieu. Vous pourrez reprendre dans les poches des bleus tout l'argent qu'ils auront volé, car, si, pendant que vous faites la guerre, vos champs ne sont pas semés, le Seigneur et le roi vous abandonnent les dépouilles de ses ennemis. Voulez-vous, chrétiens, qu'il soit dit que les gars du Marignay sont en arrière des gars du Morbihan, des gars de Saint-Georges, de ceux de Vitré, d'Antrain, qui tous sont au service de Dieu et du roi? Leur laisserez-vous tout prendre? Resterez-vous, comme des hérétiques, les bras croisés, quand tant de Bretons font leur salut et sauvent leur roi? « Vous abandonnerez tout pour moi! » a dit l'Évangile. N'avons-nous pas déjà abandonné les dîmes, nous autres? Abandonnez donc tout pour faire cette guerre sainte! Vous serez comme les Machabées. Enfin tout vous sera pardonné. Vous trouverez au milieu de vous les recteurs et leurs curés, et vous triompherez! Faites attention à ceci, chrétiens, dit-il en terminant, pour aujourd'hui seulement nous avons le pouvoir de bénir vos fusils. Ceux qui ne profiteront pas de cette faveur ne retrouveront plus la sainte d'Auray aussi miséricordieuse, et elle ne les écouterait plus comme elle l'a fait dans la guerre précédente. »

Cette prédication, soutenue par l'éclat d'un organe emphatique et par des gestes multipliés qui mirent l'orateur tout en eau, produisit en apparence peu d'effet. Les paysans, immobiles et debout, les yeux attachés sur l'orateur, ressemblaient à des statues; mais mademoiselle de Verneuil remarqua bientôt que cette attitude générale était le résultat d'un charme jeté par l'abbé sur cette foule. Il avait, à la manière de grands acteurs, manié tout son public comme un seul homme, en parlant aux intérêts et aux passions. N'avait-il pas absous d'avance les excès et délié les seuls liens qui retinssent ces hommes grossiers dans l'observation des préceptes religieux et sociaux? Il avait prostitué le sacerdoce aux intérêts politiques; mais, dans ces temps de révolution, chacun faisait au profit de son parti une arme de ce qu'il possédait, et la croix pacifique de Jésus devenait un instrument de guerre aussi bien que le soc nourricier des charrues. Ne rencontrant aucun être avec lequel elle pût s'entendre, mademoiselle de Verneuil se retourna pour regarder Francine, et ne fut pas médiocrement surprise de lui voir partager cet enthousiasme, car elle disait dévotieusement son chapelet sur celui de Galope-chopine, qui le lui avait sans doute abandonné pendant la prédication.

— Francine, lui dit-elle à voix basse, tu as donc peur d'être une mahumétische?

— Oh! mademoiselle, répliqua la Bretonne, voyez donc là-bas la mère de Pierre qui marche!

L'attitude de Francine annonçait une conviction si profonde, que Marie comprit alors tout le secret de ce prône, l'influence du clergé sur les campagnes, et les prodigieux effets de la scène qui commença.

Les paysans les plus voisins de l'autel s'avancèrent un à un, et s'agenouillèrent en offrant leurs fusils au prédicateur, qui les remettait sur l'autel. Galope-chopine se hâta d'aller présenter sa vieille canardière. Les trois prêtres chantèrent l'hymne du *Veni, Creator*, tandis que le célébrant enveloppait ces instruments de mort dans un nuage de fumée bleuâtre, en décrivant des dessins qui semblaient s'entrelacer. Lorsque la brise eut dissipé la vapeur de l'encens, les fusils

furent distribués par ordre. Chaque homme reçut le sien à genoux, de la main des prêtres qui récitaient une prière latine en les leur rendant Lorsque les hommes armés revinrent à leurs places, le profond enthousiasme de l'assistance, jusque-là muette, éclata d'une manière formidable, mais attendrissante.

— *Domine, salvum fac regem!...*

Telle était la prière que le prédicateur entonna d'une voix retentissante, et qui fut par deux fois violemment chantée.

Ces cris eurent quelque chose de sauvage et de guerrier. Les deux notes du mot *regem*, facilement traduit par ces paysans, furent attaquées avec tant d'énergie, que mademoiselle de Verneuil ne put s'empêcher de reporter ses pensées avec attendrissement sur la famille des Bourbons exilés. Ces souvenirs éveillèrent ceux de sa vie passée. Sa mémoire lui retraça les fêtes de cette cour maintenant dispersée, et au sein desquelles elle avait brillé. La figure du marquis s'introduisit dans cette rêverie. Avec cette mobilité naturelle à l'esprit d'une femme, elle oublia le tableau qui s'offrait à ses regards, et revint alors à ses projets de vengeance où il s'en allait de sa vie, mais qui pouvaient échouer devant un regard. En pensant à paraître belle dans ce moment le plus décisif de son existence, elle songea qu'elle n'avait pas d'ornements pour parer sa tête au bal, et fut séduite par l'idée de se coiffer avec une branche de houx, dont les feuilles crispées et les baies rouges attiraient en ce moment son attention.

— Oh! oh! mon fusil pourra rater si je tire sur des oiseaux, mais sur des bleus... jamais! dit Galope-chopine en hochant la tête en signe de satisfaction.

Marie examina plus attentivement le visage de son guide, et y trouva le type de tous ceux qu'elle venait de voir. Ce vieux chouan ne trahissait certes pas autant d'idées qu'il y en aurait eu chez un enfant. Une joie naïve ridait ses joues et son front quand il regardait son fusil; mais une religieuse conviction jetait alors dans l'expression de sa joie une teinte de fanatisme qui, pour un moment, laissait éclater sur cette sauvage figure les vices de la civilisation. Ils atteignirent bientôt un village, c'est-à-dire la réunion de quatre ou cinq habitations semblables à celle de Galope-chopine, où les chouans nouvellement recrutés arrivèrent, pendant que mademoiselle de Verneuil achevait un repas dont le beurre, le pain et le laitage firent tous les frais. Cette troupe irrégulière était conduite par le recteur, qui tenait à la main une croix grossière transformée en drapeau, et que suivait un gars tout fier de porter la bannière de la paroisse. Mademoiselle de Verneuil se trouva forcément réunie à ce détachement, qui se rendait comme elle à Saint-James, et qui la protégea naturellement contre toute espèce de danger, du moment où Galope-chopine eut fait l'heureuse indiscrétion de dire au chef de cette troupe que la belle garce à laquelle il servait de guide était la bonne amie du Gars.

Vers le coucher du soleil, les trois voyageurs arrivèrent à Saint-James, petite ville qui doit son nom aux Anglais, par lesquels elle fut bâtie au quatorzième siècle, pendant leur domination en Bretagne. Avant d'y entrer, mademoiselle de Verneuil fut témoin d'une étrange scène de guerre à laquelle elle ne donna pas beaucoup d'attention, elle craignit d'être reconnue par quelques-uns de ses ennemis, et cette peur lui fit hâter sa marche. Cinq à six mille paysans étaient campés dans un champ. Leurs costumes, assez semblables à ceux des réquisitionnaires de la Pèlerine, excluaient toute idée de guerre. Cette tumultueuse réunion d'hommes ressemblait à celle d'une grande foire. Il fallait même quelque attention pour découvrir que ces Bretons étaient armés, car leurs peaux de bique si diversement façonnées cachaient presque leurs fusils, et l'arme la plus visible était la faux, par laquelle quelques-uns remplaçaient les fusils qu'on devait leur distribuer. Les uns buvaient et mangeaient, les autres se battaient ou se disputaient à haute voix; mais la plupart dormaient couchés par terre. Il n'y avait aucune apparence d'ordre et de discipline. Un officier portant un uniforme rouge attira l'attention de mademoiselle de Verneuil, elle le supposa devoir être au service d'Angleterre. Plus loin, deux autres officiers paraissaient vouloir apprendre à quelques chouans plus intelligents que les autres, à manœuvrer deux pièces de canon qui semblaient former toute l'artillerie de la future armée royaliste. Des hurlements accueillirent l'arrivée des gars de Marignay qui furent reconnus à leur bannière. A la faveur du mouvement que cette troupe et les recteurs excitèrent dans le camp, mademoiselle de Verneuil put le traverser sans danger, et s'introduisit dans la ville. Elle atteignit une auberge de peu d'apparence et qui n'était pas très-éloignée de la maison où se donnait le bal. La ville était envahie par tant de monde, qu'après toutes les peines imaginables elle n'obtint qu'une mauvaise petite chambre. Lorsqu'elle y fut installée, et que Galope-chopine eut remis à Francine les cartons qui contenaient la toilette de sa maîtresse, il resta debout dans une attitude d'attente et d'irrésolution indescriptible. En tout autre moment, mademoiselle de Verneuil se serait amusée à voir ce qu'est un paysan breton sorti de sa paroisse; mais elle rompit le charme en tirant de sa bourse quatre écus de six francs qu'elle lui présenta.

— Prends donc! dit-elle à Galope-chopine; et, si tu veux m'obliger, tu retourneras sur-le-champ à Fougères sans passer par le camp et sans goûter au cidre.

Le chouan, étonné d'une telle libéralité, regardait tour à tour les quatre écus qu'il avait pris et mademoiselle de Verneuil; mais elle fit un geste de main, et il disparut.

— Comment pouvez-vous le renvoyer, mademoiselle? demanda Francine. N'avez-vous pas vu comme la ville est entourée? comment la quitterons-nous, et qui vous protégera ici?

— N'as-tu pas ton protecteur? dit mademoiselle de Verneuil en sifflant sourdement d'une manière moqueuse à la manière de Marche-à-terre, de qui elle essaya de contrefaire l'attitude.

Francine rougit et sourit tristement de la gaieté de sa maîtresse.

— Mais où est le vôtre? demanda-t-elle.

Mademoiselle de Verneuil tira brusquement son poignard, et le montra à la Bretonne effrayée qui se laissa aller sur une chaise, en joignant les mains.

— Qu'êtes-vous donc venue chercher ici, Marie? s'écria-t-elle d'une voix suppliante qui ne demandait pas de réponse.

Mademoiselle de Verneuil était occupée à contourner les branches de houx qu'elle avait cueillies, et disait: — Je ne sais pas si ce houx sera bien joli dans les cheveux. Un visage aussi éclatant que le mien peut seul supporter une si sombre coiffure; qu'en dis-tu, Francine?

Plusieurs propos semblables annoncèrent la plus grande liberté d'esprit chez cette singulière fille pendant qu'elle fit sa toilette. Qui l'eût écoutée aurait difficilement cru à la gravité de ce moment où elle jouait sa vie. Une robe de mousseline des Indes, assez courte et semblable à un linge mouillé, révéla les contours délicats de ses formes; puis elle mit un pardessus rouge dont les plis nombreux et graduellement plus allongés à mesure qu'ils tombaient sur le côté, dessinèrent le cintre gracieux des tuniques grecques. Ce voluptueux vêtement des prêtresses païennes rendit moins indécent ce costume que la mode de cette époque permettait aux femmes de porter. Pour atténuer l'impudeur de la mode, Marie couvrit d'une gaze ses blanches épaules, que la tunique laissait à nu beaucoup trop bas. Elle tourna les longues nattes de ses cheveux de manière à leur faire former derrière la tête ce cône imparfait et aplati qui donne tant de grâce à la figure de quelques statues antiques par une prolongation factice de la tête, et quelques boucles réservées au-dessus du front retombèrent de chaque côté de son visage en longs rouleaux brillants. Ainsi vêtue, ainsi coiffée, elle offrit une ressemblance parfaite avec les plus illustres chefs-d'œuvre du ciseau grec. Quand elle eut, par un sourire, donné son approbation à cette coiffure dont les moindres dispositions faisaient ressortir les beautés de son visage, elle y posa la couronne de houx qu'elle avait préparée, et dont les nombreuses baies rouges répétèrent heureusement dans ses cheveux la couleur de la tunique. Tout en tortillant quelques feuilles pour produire des oppositions capricieuses entre leur sens et le revers, mademoiselle de Verneuil regarda dans une glace l'ensemble de sa toilette pour juger de son effet.

— Je suis horrible ce soir! dit-elle comme si elle eût été entourée de flatteurs. J'ai l'air d'une statue de la Liberté.

Elle plaça soigneusement son poignard au milieu de son corset en laissant passer les rubis qui en ornaient le bout et dont les reflets rougeâtres devaient attirer les yeux sur les trésors que sa rivale avait si indignement prostitués.

Francine ne put se résoudre à quitter sa maîtresse. Quand elle la vit près de partir, elle sut trouver, pour l'accompagner, des prétextes dans tous les obstacles que les femmes ont à surmonter en allant à une fête dans une petite ville de la Basse-Bretagne. Ne fallait-il pas qu'elle débarrassât mademoiselle de Verneuil de son manteau, de la double chaussure que la boue et le fumier de la rue l'avaient obligée à mettre, quoiqu'on l'eût fait sabler, et du voile de gaze sous lequel elle cachait sa tête aux regards des chouans, que la curiosité attirait autour de la maison où la fête avait lieu. La foule était si nombreuse, qu'elles marchèrent entre deux haies de chouans. Francine n'essaya plus de retenir sa maîtresse; mais, après lui avoir rendu les derniers services exigés par une toilette dont le mérite consistait dans une extrême fraîcheur, elle resta dans la cour pour ne pas l'abandonner aux hasards de sa destinée sans être à même de voler à son secours, car la pauvre Bretonne ne prévoyait que des malheurs.

Une scène assez étrange avait lieu dans l'appartement de Montauran, au moment où Marie de Verneuil se rendait à la fête. Le jeune marquis achevait sa toilette et passait le large ruban rouge qui devait servir à le faire reconnaître comme le premier personnage de cette assemblée, lorsque l'abbé Gudin entra d'un air inquiet.

— Monsieur le marquis, venez vite, lui dit-il. Vous seul pouvez calmer l'orage qui s'est élevé, je ne sais à quel propos, entre les chefs. Ils parlent de quitter le service du roi. Je crois que ce diable de Rifoël est cause de tout le tumulte. Ces querelles-là sont toujours causées par une niaiserie. Madame du Gua lui a reproché, m'a-t-on dit, d'arriver très-mal mis au bal.

— Il faut que cette femme soit folle! s'écria le marquis, pour vouloir...

— Le chevalier du Vissard, reprit l'abbé en interrompant le chef, a répliqué que si vous lui aviez donné l'argent promis au nom du roi...

— Assez, assez, monsieur l'abbé. Je comprends tout maintenant. Cette scène a été convenue, n'est-ce pas, et vous êtes l'ambassadeur...

— Moi, monsieur le marquis! reprit l'abbé en interrompant encore, je vais vous appuyer vigoureusement, et vous me rendrez, j'espère, la justice de croire que le rétablissement de nos autels en France, celui du roi sur le trône de ses pères, sont pour mes humbles travaux de bien plus puissants attraits que cet évêché de Rennes que vous...

L'abbé n'osa poursuivre, car à ces mots le marquis s'était mis à sourire avec amertume. Mais le jeune chef réprima aussitôt la tristesse des réflexions qu'il faisait, son front prit une expression sévère, et il suivit l'abbé Gudin dans une salle où retentissaient de violentes clameurs.

— Je ne reconnais ici l'autorité de personne, s'écria Rifoël en jetant des regards enflammés à tous ceux qui l'entouraient et en portant la main à la poignée de son sabre.

— Reconnaissez-vous celle du bon sens? lui demanda froidement le marquis.

Le jeune chevalier du Vissard, plus connu sous son nom patronymique de Rifoël, garda le silence devant le général des armées catholiques.

— Qu'y a-t-il donc, messieurs? dit le jeune chef en examinant tous les visages.

— Il y a, monsieur le marquis, reprit un célèbre contrebandier embarrassé comme un homme du peuple qui reste d'abord sous le joug du préjugé devant un grand seigneur, mais qui ne connaît plus de bornes aussitôt qu'il a franchi la barrière qui l'en sépare, parce qu'il ne voit alors en lui qu'un égal; il y a, dit-il, que vous venez fort à propos! Je ne sais pas dire de paroles dorées, aussi m'expliquerai-je rondement. J'ai commandé cinq cents hommes pendant tout le temps de la dernière guerre. Depuis que nous avons repris les armes, j'ai su trouver pour le service du roi mille têtes aussi dures que la mienne. Voici sept ans que je risque ma vie pour la bonne cause, je ne vous le reproche pas, mais toute peine mérite salaire. Or, pour commencer, je veux qu'on m'appelle M. de Cottereau. Je veux que le grade de colonel me soit reconnu, sinon je traite de ma soumission avec le premier consul. Voyez-vous, monsieur le marquis, mes hommes et moi nous avons un créancier diablement importun et qu'il faut toujours satisfaire! — Le voilà! ajouta-t-il en se frappant le ventre.

— Les violons sont-ils venus? demanda le marquis à madame du Gua avec un accent moqueur.

Mais le contrebandier avait traité brutalement un sujet trop important, et ces esprits aussi calculateurs qu'ambitieux étaient depuis trop longtemps en suspens sur ce qu'ils avaient à espérer du roi, pour que le dédain du jeune chef pût mettre un terme à cette scène.

Le jeune et ardent chevalier du Vissard se plaça vivement devant Montauran, et lui prit la main pour l'obliger à rester.

— Prenez garde, monsieur le marquis, lui dit-il, vous traitez trop légèrement des hommes qui ont quelques droits à la reconnaissance de celui que vous représentez ici. Nous savons que Sa Majesté vous a donné tout pouvoir pour attester nos services, qui doivent trouver leur récompense dans ce monde ou dans l'autre, car chaque jour l'échafaud est dressé pour nous. Je sais, quant à moi, que le grade de maréchal de camp...

— Vous voulez dire colonel...

— Non, monsieur le marquis, Charrette m'a nommé colonel. Le grade dont je parle ne pouvant pas m'être contesté, je ne plaide point en ce moment pour moi, mais pour tous mes intrépides frères d'armes dont les services ont besoin d'être constatés. Votre signature et vos promesses leur suffiront aujourd'hui, et, dit-il tout bas, j'avoue qu'ils se contentent de peu de chose. Mais, reprit-il en haussant la voix, quand le soleil se lèvera dans le château de Versailles pour éclairer les jours heureux de la monarchie, alors les fidèles qui auront aidé le roi à conquérir la France, en France, pourront-ils facilement obtenir des grâces pour leurs familles, des pensions pour les veuves, et la restitution des biens qu'on leur a si mal à propos confisqués? J'en doute. Aussi, monsieur le marquis, les preuves des services rendus ne seront elles pas alors inutiles. Je ne me défierai jamais du roi, mais bien de ces cormorans de ministres et de courtisans qui lui corneront aux oreilles des considérations sur le bien public, l'honneur de la France, les intérêts de la couronne, et mille autres billevesées. Puis l'on se moquera d'un loyal Vendéen ou d'un brave chouan, parce qu'il sera vieux, et que la brette qu'il aura tirée pour la bonne cause lui battra dans des jambes amaigries par les souffrances... Trouvez-vous que nous ayons tort?

— Vous parlez admirablement bien, monsieur du Vissard, mais un peu trop tôt, répondit le marquis.

— Écoutez donc, marquis, lui dit le comte de Bauvan à voix basse, Rifoel a, par ma foi, débité de fort bonnes choses. Vous êtes sûr, vous, de toujours avoir l'oreille du roi, mais nous autres, nous n'irons voir le maître que de loin en loin; et je vous avoue que, si vous ne me donniez pas votre parole de gentilhomme de me faire obtenir en temps et lieu la charge de grand maître des eaux et forêts de France, du diable si je risquerais mon cou. Conquérir la Normandie au roi, ce n'est pas une petite tâche, aussi espéré-je bien avoir l'ordre. — Mais, ajouta-t-il en rougissant, nous avons le temps de penser à cela. Dieu me préserve d'imiter ces pauvres hères et de vous harceler. Vous parlerez de moi au roi, et tout sera dit.

Chacun des chefs trouva le moyen de faire savoir au marquis, d'une manière plus ou moins ingénieuse, le prix exagéré qu'il attendait de ses services. L'un demandait modestement le gouvernement de Bretagne, l'autre une baronnie, celui-ci un grade, celui-là un commandement; tous voulaient des pensions.

— Eh bien! baron, dit le marquis à M. du Guénic, vous ne voulez donc rien?

— Ma foi, marquis, ces messieurs ne me laissent que la couronne de France, mais je pourrais bien m'en accommoder...

— Eh! messieurs, dit l'abbé Gudin d'une voix tonnante, songez donc que, si vous êtes si empressés, vous gâterez tout au jour de la victoire. Le roi ne sera-t-il pas obligé de faire des concessions aux révolutionnaires?

— Aux jacobins! s'écria le contrebandier. Ah! que le roi me laisse faire, je réponds d'employer mes mille hommes à les pendre, et nous en serions bientôt débarrassés.

— Monsieur *de* Cottereau, reprit le marquis, je vois entrer quelques personnes invitées à se rendre ici. Nous devons rivaliser de zèle et de soins pour les décider à coopérer à notre sainte entreprise, et vous comprenez que ce n'est pas le moment de nous occuper de vos demandes, fussent-elles justes.

En parlant ainsi, le marquis s'avançait vers la porte, comme pour aller au-devant de quelques nobles des pays voisins qu'il avait entrevus; mais le hardi contrebandier lui barra le passage d'un air soumis et respectueux.

— Non, non, monsieur le marquis, excusez-moi; mais les jacobins nous ont trop bien appris, en 1793, que ce n'est pas celui qui fait la moisson qui mange la galette. Signez-moi ce chiffon de papier, et demain je vous amène quinze cents gars; sinon je traite avec le premier consul.

Après avoir regardé fièrement autour de lui, le marquis vit que la hardiesse du vieux partisan et son air résolu ne déplaisaient à aucun des spectateurs de ce débat. Un seul homme, assis dans un coin, semblait ne prendre aucune part à la scène, et s'occupait à charger de tabac une pipe en terre blanche. L'air de mépris qu'il témoignait pour les orateurs, son attitude modeste, et le regard compatissant que le marquis rencontra dans ses yeux, lui firent examiner ce serviteur généreux, dans lequel il reconnut le major Brigaut; le chef alla brusquement à lui.

— Et toi, lui dit-il, que demandes-tu?

— Oh! monsieur le marquis, si le roi revient, je suis content.

— Mais toi?

— Oh! moi... Monseigneur veut rire.

Le marquis serra la main calleuse du Breton, et dit à madame du Gua, dont il s'était rapproché :

— Madame, je puis périr dans mon entreprise avant d'avoir eu le temps de faire parvenir au roi un rapport fidèle sur les armées catholiques de la Bretagne. Si vous voyez la restauration, n'oubliez ni ce brave homme, ni le baron du Guénic. Il y a plus de dévouement en eux que dans tous ces gens-là.

Et il montra les chefs, qui attendaient avec une certaine impatience que le jeune marquis fît droit à leurs demandes. Tous tenaient à la main des papiers déployés, où leurs services avaient sans doute été constatés par les généraux royalistes des guerres précédentes, et tous commençaient à murmurer. Au milieu d'eux, l'abbé Gudin, le comte de Bauvan, le baron du Guénic se consultaient pour aider le marquis à repousser des prétentions si exagérées, car ils trouvaient la position du jeune chef très-délicate.

Tout à coup le marquis promena ses yeux bleus, brillants d'ironie, sur cette assemblée, et dit d'une voix claire :

— Messieurs, je ne sais pas si les pouvoirs que le roi a daigné me confier sont assez étendus pour que je puisse satisfaire à vos demandes. Il n'a peut-être pas prévu tant de zèle, ni tant de dévouement. Vous allez juger vous-même de mes devoirs, et peut-être saurai-je les accomplir.

Il disparut, et revint promptement en tenant à la main une lettre déployée, revêtue du sceau et de la signature royale.

— Voici les lettres patentes en vertu desquelles vous devez m'obéir, dit-il. Elles m'autorisent à gouverner les provinces de Bretagne, de Normandie, du Maine et de l'Anjou, au nom du roi, et à reconnaître les services des officiers qui se seront distingués dans ses armées.

Un mouvement de satisfaction éclata dans l'assemblée. Les chouans s'avancèrent vers le marquis, en décrivant autour de lui un cercle respectueux. Tous les yeux étaient attachés sur la signature du roi.

Le jeune chef, qui se tenait debout devant la cheminée, jeta les lettres dans le feu, où elles furent consumées en un clin d'œil.

— Je ne veux plus commander, s'écria le jeune homme, qu'à ceux qui verront un roi dans le roi, et non une proie à dévorer! Vous êtes libres, messieurs, de m'abandonner...

Madame du Gua, l'abbé Gudin, le major Brigaut, le chevalier du Vissard, le baron du Guénic, le comte de Bauvan enthousiasmés, firent entendre le cri de *vive le roi!* Si d'abord les autres chefs hésitèrent un moment à répéter ce cri, bientôt entraînés par la noble action du marquis, ils le prièrent d'oublier ce qui venait de se passer, en l'assurant que, sans lettres patentes, il serait toujours leur chef.

— Allons danser! s'écria le comte de Bauvan, et advienne que pourra! Après tout, ajouta-t-il gaiement, il vaut mieux, mes amis, s'adresser à Dieu qu'à ses saints. Battons-nous d'abord, et nous verrons après.

— Ah! c'est vrai, ça. Sauf votre respect, monsieur le baron, dit Brigaut à voix basse en s'adressant au loyal du Guénic, je n'ai jamais vu réclamer dès le matin le prix de la journée.

L'assemblée se dispersa dans les salons où quelques personnes étaient déjà réunies. Le marquis essaya vainement de quitter l'air sombre qui altéra son visage. Les chefs aperçurent aisément les impressions défavorables que cette scène avait produites sur un homme dont le dévouement était encore accompagné des belles illusions de la jeunesse, et ils en furent honteux.

Une joie enivrante éclatait dans cette réunion composée des personnes les plus exaltées du parti royaliste, qui, n'ayant jamais pu juger, du fond d'une province insoumise, les événements de la Révolution, devaient prendre les espérances les plus hypothétiques pour des réalités. Les opérations hardies commencées par Montauran, son nom, sa fortune, sa capacité, relevaient tous les courages, et causaient cette ivresse politique, la plus dangereuse de toutes, en ce qu'elle ne se refroidit que dans des torrents de sang, presque toujours inutilement versés. Pour toutes les personnes présentes, la Révolution n'était qu'un trouble passager dans le royaume de France, où, pour elles, rien ne paraissait changé. Ces campagnes appartenaient toujours à la maison de Bourbon. Les royalistes y régnaient si complétement, que, quatre années auparavant, Hoche y obtint moins la paix qu'un armistice. Les nobles traitaient donc fort légèrement les révolutionnaires: pour eux, Bonaparte était un Marceau plus heureux que son devancier. Aussi les femmes se disposaient-elles fort gaiement à danser. Quelques-uns des chefs qui s'étaient battus avec les bleus connaissaient seuls la gravité de la crise actuelle, et sachant que, s'ils parlaient du premier consul et de sa puissance à leurs compatriotes arriérés, ils n'en seraient pas compris, tous causaient entre eux en regardant les femmes avec une insouciance dont elles se vengeaient en se critiquant entre elles. Madame du Gua, qui semblait faire les honneurs du bal, essayait de tromper l'impatience des danseuses en adressant successivement à chacune d'elles les flatteries d'usage. Déjà l'on entendait les sons criards des instruments que l'on mettait d'accord, lorsque madame du Gua aperçut le marquis dont la figure conservait encore une expression de tristesse; elle alla brusquement à lui.

— Ce n'est pas, j'ose l'espérer, la scène très-ordinaire que vous avez eue avec ces manants qui peut vous accabler? lui dit-elle.

Elle n'obtint pas de réponse. Le marquis, absorbé dans sa rêverie, croyait entendre quelques-unes des raisons que, d'une voix prophétique, Marie lui avaient données au milieu de ces mêmes chefs à la Vivetière, pour l'engager à abandonner la lutte des rois contre les peuples. Mais ce jeune homme avait trop d'élévation dans l'âme, trop d'orgueil, trop de conviction peut-être, pour délaisser l'œuvre commencée, et il se décidait en ce moment à la poursuivre courageusement malgré les obstacles. Il releva la tête avec fierté, et alors il comprit ce que lui disait madame du Gua.

— Vous êtes sans doute à Fougères? disait-elle avec une amertume qui révélait l'inutilité des efforts qu'elle avait tentés pour distraire le marquis. Ah! monsieur, je donnerais mon sang pour vous *la* mettre entre les mains et vous voir heureux avec elle.

— Pourquoi donc avoir tiré sur elle avec tant d'adresse?

— Parce que je la voudrais morte ou dans vos bras. Oui, monsieur, j'ai pu aimer le marquis de Montauran le jour où j'ai cru voir en lui un héros. Maintenant je n'ai plus pour lui qu'une douloureuse amitié, je le vois séparé de la gloire par le cœur nomade d'une fille d'Opéra.

— Pour de l'amour, reprit le marquis avec l'accent de l'ironie, vous me jugez bien mal! Si j'aimais cette fille-là, madame, je la désirerais moins... et, sans vous, peut-être n'y penserais-je déjà plus.

— La voici! dit brusquement madame du Gua.

La précipitation que mit le marquis à tourner la tête fit un mal affreux à cette pauvre femme; mais la vive lumière des bougies lui permettant de bien apercevoir les plus légers changements qui se firent dans les traits de cet homme si violemment aimé, elle crut y découvrir quelques espérances de retour, lorsqu'il ramena sa tête vers elle, en souriant de cette ruse de femme.

— De quoi riez-vous donc? demanda le comte de Bauvan.

— D'une bulle de savon qui s'évapore! répondit madame du Gua joyeuse. Le marquis, s'il faut l'en croire, s'étonne aujourd'hui d'avoir senti son cœur battre un instant pour cette fille qui se disait mademoiselle de Verneuil, vous savez?

— Cette fille?... reprit le comte avec un accent de reproche. Madame, c'est à l'auteur du mal à le réparer, et je vous donne ma parole d'honneur qu'elle est bien réellement la fille du duc de Verneuil.

— Monsieur le comte, dit le marquis d'une voix profondément altérée, laquelle de vos deux paroles croire, celle de la Vivetière ou celle de Saint-James?

Une voix éclatante annonça mademoiselle de Verneuil. Le comte s'élança vers la porte, offrit la main à la belle inconnue avec les marques du plus profond respect, et, la présentant à travers la foule curieuse au marquis et à madame du Gua: — Ne croire que celle d'aujourd'hui, répondit-il au jeune chef stupéfait.

Madame du Gua pâlit à l'aspect de cette malencontreuse fille, qui resta debout un moment en jetant des regards orgueilleux sur cette assemblée, où elle chercha les convives de la Vivetière. Elle attendit la salutation forcée de sa rivale, et, sans regarder le marquis, se laissa conduire à une place d'honneur par le comte, qui la fit asseoir près de madame du Gua, à laquelle elle rendit un léger salut de protection, mais qui, par un instinct de femme, ne s'en fâcha point et prit aussitôt un air riant et amical. La mise extraordinaire et la beauté de mademoiselle de Verneuil excitèrent un moment les murmures de l'assemblée. Lorsque le marquis et madame du Gua tournèrent leurs regards sur les convives de la Vivetière, ils les trouvèrent dans une attitude de respect qui ne paraissait pas être jouée, chacun d'eux semblait chercher les moyens de rentrer en grâce auprès de la jeune Parisienne méconnue. Les ennemis étaient donc en présence.

— Mais c'est une magie, mademoiselle! Il n'y a que vous au monde pour surprendre ainsi les gens. Comment! venir toute seule? disait madame du Gua.

— Toute seule, répéta mademoiselle de Verneuil: ainsi, madame, vous n'aurez que moi ce soir à tuer.

— Soyez indulgente, reprit madame du Gua. Je ne puis vous exprimer combien j'éprouve de plaisir à vous revoir. Vraiment j'étais accablée par le souvenir de mes torts envers vous, et je cherchais une occasion qui me permît de les réparer.

— Quant à vos torts, madame, je vous pardonne facilement ceux que vous avez eus envers moi; mais j'ai sur le cœur la mort des bleus que vous avez assassinés. Je pourrais peut-être encore me plaindre de la roideur de votre correspondance... Eh bien! j'excuse tout, grâce au service que vous m'avez rendu.

Madame du Gua perdit contenance en se sentant presser la main par sa belle rivale, qui lui souriait avec une grâce insultante. Le marquis était resté immobile; mais en ce moment il saisit fortement le bras du comte.

— Vous m'avez indignement trompé, lui dit-il, et vous avez compromis jusqu'à mon honneur; je ne suis pas un Géronte de comédie, et il me faut votre vie ou vous aurez la mienne.

— Marquis, reprit le comte avec hauteur, je suis prêt à vous donner toutes les explications que vous désirerez.

Et ils se dirigèrent vers la pièce voisine. Les personnes les moins initiées au secret de cette scène commençaient à en comprendre l'intérêt, en sorte que, quand les violons donnèrent le signal de la danse, personne ne bougea.

— Mademoiselle, quel service assez important ai-je donc eu l'honneur de vous rendre pour mériter... reprit madame du Gua en se pinçant les lèvres avec une sorte de rage.

— Madame, ne m'avez-vous pas éclairée sur le vrai caractère du marquis de Montauran. Avec quelle impassibilité cet homme affreux me laissait périr! Je vous l'abandonne bien volontiers.

— Que venez-vous donc chercher ici? dit vivement madame du Gua.

— L'estime et la considération que vous m'aviez enlevées à la Vivetière, madame. Quant au reste, soyez bien tranquille. Si le marquis revenait à moi, vous devez savoir qu'un retour n'est jamais de l'amour.

Madame du Gua prit alors la main de mademoiselle de Verneuil avec cette affectueuse gentillesse de mouvement que les femmes déploient volontiers entre elles, surtout en présence des hommes.

— Eh bien! ma pauvre petite, je suis enchantée de vous voir si raisonnable. Si le service que je vous ai rendu a été d'abord bien rude, dit-elle en pressant la main qu'elle tenait, quoiqu'elle éprouvât l'envie de la déchirer lorsque ses doigts lui en révélèrent la moelleuse finesse, il sera du moins complet. Écoutez! je connais le caractère du Gars, dit-elle avec un sourire perfide; eh bien! il vous aurait trompée; il ne veut et ne peut épouser personne.

— Ah!...

— Oui, mademoiselle: il n'a accepté sa dangereuse mission que pour mériter la main de mademoiselle d'Uxelles, alliance pour laquelle Sa Majesté lui a promis tout son appui.

— Ah ! ah !

Mademoiselle de Verneuil n'ajouta pas un mot à cette railleuse exclamation. Le jeune et beau chevalier du Vissard, impatient de se faire pardonner la plaisanterie qui avait donné le signal des injures à la Vivetière, s'avança vers elle en l'invitant respectueusement à danser ; elle lui tendit la main et s'élança pour prendre place au quadrille où figurait madame du Gua. La mise de ces femmes, dont les toilettes rappelaient les modes de la cour exilée, qui toutes avaient de la poudre ou les cheveux crêpés, sembla ridicule aussitôt qu'on put la comparer au costume à la fois élégant, riche et sévère que la mode autorisait mademoiselle de Verneuil à porter, qui fut proscrit à haute voix, mais envié *in petto* par les femmes. Les hommes ne se lassaient pas d'admirer la beauté d'une chevelure naturelle et les détails d'un ajustement dont la grâce était toute dans celle des proportions qu'il revélait. En ce moment, le marquis et le comte rentrèrent dans la salle de bal et arrivèrent derrière mademoiselle de Verneuil, qui ne se retourna pas. Si une glace placée vis-à-vis d'elle ne lui eût pas appris la présence du marquis, elle l'eût devinée par la contenance de madame du Gua, qui cachait mal, sous un air indifférent en apparence, l'impatience avec laquelle elle attendait la lutte qui, tôt ou tard, devait se déclarer entre les deux amants. Quoique le marquis s'entretînt avec le comte et deux autres personnes, il put néanmoins entendre les propos des cavaliers et des danseuses qui, selon les caprices de la contredanse, venaient occuper momentanément la place de mademoiselle de Verneuil et de ses voisins.

— Oh ! mon Dieu, oui, madame, elle est venue seule, disait l'un.

— Il faut être bien hardie, répondit la danseuse.

— Mais, si j'étais habillée ainsi, je me croirais nue, dit une autre dame.

— Oh ! ce n'est pas un costume décent, répliquait le cavalier, mais elle est si belle, et il lui va si bien !

— Voyez, je suis honteuse pour elle de la perfection de sa danse. Ne trouvez-vous pas qu'elle a tout à fait l'air d'une fille d'Opéra? répliqua la dame jalouse.

— Croyez-vous qu'elle vienne ici pour traiter au nom du premier consul? demandait une troisième dame.

— Quelle plaisanterie ! répondit le cavalier.

— Elle n'apportera guère d'innocence en dot, dit en riant la danseuse.

Le Gars se retourna brusquement pour voir la femme qui se permettait cette épigramme, et alors madame du Gua le regarda d'un air qui disait évidemment : — Vous voyez ce qu'on en pense !

— Madame, dit en riant le comte à l'ennemie de Marie, il n'y a encore que les dames qui la lui ont ôtée...

Le marquis pardonna intérieurement au comte tous ses torts. Lorsqu'il se hasarda à jeter un regard sur sa maîtresse dont les grâces étaient, comme celles de presque toutes les femmes, mises en relief par la lumière des bougies, elle lui tourna le dos en revenant à sa place, et s'entretint avec son cavalier en laissant parvenir à l'oreille du marquis les sons les plus caressants de sa voix.

— Le premier consul nous envoie des ambassadeurs bien dangereux, lui disait son danseur.

— Monsieur, reprit-elle, on a déjà dit cela à la Vivetière.

— Mais vous avez autant de mémoire que le roi! repartit le gentilhomme mécontent de sa maladresse.

— Pour pardonner les injures, il faut bien s'en souvenir, reprit-elle vivement en le tirant d'embarras par un sourire.

— Sommes-nous tous compris dans cette amnistie? lui demanda le marquis.

Mais elle s'élança pour danser avec une ivresse enfantine, en le laissant interdit et sans réponse ; il la contempla avec une froide mélancolie ; elle s'en aperçut, et alors elle pencha la tête par une de ces coquettes attitudes que lui permettait la gracieuse proportion de son cou, et n'oublia certes aucun des mouvements qui pouvaient attester la rare perfection de son corps. Marie attirait comme l'espoir, elle échappait comme un souvenir. La voir ainsi, c'était vouloir la posséder à tout prix. Elle le savait, et la conscience qu'elle eut alors de sa beauté répandit sur sa figure un charme inexprimable. Le marquis sentit s'élever dans son cœur un tourbillon d'amour, de rage et de folie ; il serra violemment la main du comte et s'éloigna.

— Eh bien ! il est donc parti? demanda mademoiselle de Verneuil en revenant à sa place.

Le comte s'élança dans la salle voisine, et fit à sa protégée un signe d'intelligence en lui ramenant le Gars.

— Il est à moi, se dit-elle en examinant dans la glace le marquis, dont la figure doucement agitée rayonnait d'espérance.

Elle reçut le jeune chef en boudant et sans mot dire, mais elle le quitta en souriant ; elle le voyait si supérieur, qu'elle se sentit fière de pouvoir le tyranniser, et voulut lui faire acheter chèrement quelques douces paroles pour lui en apprendre tout le prix, suivant un instinct de femme auquel toutes obéissent plus ou moins. La contredanse finie, tous les gentilshommes de la Vivetière vinrent entourer Marie, et chacun d'eux sollicita le pardon de son erreur par des flatteries plus ou moins bien débitées ; mais celui qu'elle aurait voulu voir à ses pieds n'approcha pas du groupe où elle régnait.

— Il se croit encore aimé, se dit-elle, il ne veut pas être confondu avec les indifférents.

Elle refusa de danser. Puis, comme si cette fête eût été donnée pour elle, elle alla de quadrille en quadrille, appuyée sur le bras du comte de Bauvan, auquel elle se plut à témoigner quelque familiarité. L'aventure de la Vivetière était alors connue de toute l'assemblée dans ses moindres détails, grâce aux soins de madame du Gua, qui espérait, en affichant ainsi mademoiselle de Verneuil et le marquis, mettre un obstacle de plus à leur réunion ; aussi les deux amants brouillés étaient-ils devenus l'objet de l'attention générale. Montauran n'osait aborder sa maîtresse, car le sentiment de ses torts et la violence de ses désirs rallumés la lui rendaient presque terrible ; et, de son côté, la jeune fille en épiait la figure faussement calme, tout en paraissant contempler le bal.



Le major Brigaut. — PAGE 54.

— Il fait horriblement chaud ici, dit-elle à son cavalier. Je vois le front de M. de Montauran tout humide. Menez-moi de l'autre côté, que je puisse respirer, j'étouffe.

Et, d'un geste de tête, elle désigna au comte le salon voisin, où se trouvaient quelques joueurs. Le marquis y suivit sa maîtresse, dont les paroles avaient été devinées au seul mouvement des lèvres. Il osa espérer qu'elle ne s'éloignait de la foule que pour le revoir, et cette faveur supposée rendit à sa passion une violence inconnue; car son amour avait grandi de toutes les résistances qu'il croyait devoir lui opposer depuis quelques jours. Mademoiselle de Verneuil se plut à tourmenter le jeune chef; son regard, si doux, si velouté pour le comte, devenait sec et sombre quand, par hasard, il rencontrait les yeux du marquis. Montauran parut faire un effort pénible, et dit d'une voix sourde : — Ne me pardonnerez-vous donc pas?

— L'amour, lui répondit-elle avec froideur, ne pardonne rien, ou pardonne tout. Mais reprit-elle, en lui voyant faire un mouvement de joie, il faut aimer.

Elle avait repris le bras du comte et s'était élancée dans une espèce de boudoir attenant à la salle de jeu. Le marquis y suivit Marie.

— Vous m'écouterez! s'écria-t-il.

— Vous feriez croire, monsieur, répondit-elle, que je suis venue ici pour vous et non par respect pour moi-même. Si vous ne cessez cette odieuse poursuite, je me retire.

— Eh bien! dit-il en se souvenant d'une des plus folles actions du dernier duc de Lorraine, laissez-moi vous parler seulement pendant le temps que je pourrai garder dans la main ce charbon.

Il se baissa vers le foyer, saisit un bout de tison et le serra violemment. Mademoiselle de Verneuil rougit, dégagea vivement son bras de celui du comte, et regarda le marquis avec étonnement. Le comte s'éloigna doucement et laissa les deux amants seuls. Une si folle action avait ébranlé le cœur de Marie, car, en amour, il n'y a rien de plus persuasif qu'une courageuse bêtise.

— Vous me prouvez là, dit-elle en essayant de lui faire jeter le charbon, que vous me livreriez au plus cruel de tous les supplices. Vous êtes extrême en tout. Sur la foi d'un sot et les calomnies d'une femme, vous avez soupçonné celle qui venait de vous sauver la vie d'être capable de vous vendre.

— Oui, dit-il en souriant, j'ai été cruel envers vous; mais oubliez-le toujours, je ne l'oublierai jamais. Écoutez-moi. J'ai été indignement trompé, mais tant de circonstances dans cette fatale journée se sont trouvées contre vous.

— Et ces circonstances suffisaient pour éteindre votre amour?

Il hésitait à répondre, elle fit un geste de dédain, et se leva.

— Oh! Marie, maintenant je ne veux plus croire que vous...

— Mais jetez donc ce feu! Vous êtes fou. Ouvrez votre main, je le veux.

Il se plut à opposer une molle résistance aux doux efforts de sa maîtresse, pour prolonger le plaisir aigu qu'il éprouvait à être fortement pressé par ses doigts mignons et caressants; mais elle réussit enfin à ouvrir cette main, qu'elle aurait voulu pouvoir baiser. Le sang avait éteint le charbon.

— Eh bien! à quoi cela vous a-t-il servi?... dit-elle.

Elle fit de la charpie avec son mouchoir, et en garnit une plaie peu profonde que le marquis couvrit bientôt de son gant. Madame du Gua arriva sur la pointe du pied dans le salon de jeu, et jeta de furtifs regards sur les deux amants, aux yeux desquels elle échappa avec adresse en se penchant en arrière à leurs moindres mouvements; mais il lui était certes difficile de s'expliquer les propos des deux amants par ce qu'elle leur voyait faire.

Si tout ce qu'on vous a dit de moi était vrai, avouez qu'en ce moment je serais bien vengée, dit Marie avec une expression de malignité qui fit pâlir le marquis.

— Et par quel sentiment avez-vous donc été amenée ici?

— Mais, mon cher enfant, vous êtes un bien grand fat. Vous croyez donc pouvoir impunément mépriser une femme comme moi?

— Je venais et pour vous et pour moi, reprit-elle après une pause en mettant la main sur la touffe de rubis qui se trouvait au milieu de sa poitrine, et lui montrant la lame de son poignard.

— Qu'est-ce que tout cela signifie? pensait madame du Gua.

— Mais, dit-elle en continuant, vous m'aimez encore! Vous me désirez toujours du moins, et la sottise que vous venez de faire, ajouta-t-elle en lui prenant la main, m'en a donné la preuve. Je suis redevenue ce que je voulais être, et je pars heureuse. Qui nous aime est toujours absous. Quant à moi, je suis aimée, j'ai reconquis l'estime de l'homme qui représente à mes yeux le monde entier, je puis mourir.

— Vous m'aimez donc encore? dit le marquis.

— Ai-je dit cela? répondit elle d'un air moqueur en suivant avec joie les progrès de l'affreuse torture que, dès son arrivée, elle avait commencé à faire subir au marquis. N'ai-je pas dû faire des sacrifices pour venir ici! J'ai sauvé M. de Bauvan de la mort, et, plus reconnaissant, il m'a offert, en échange de ma protection, sa fortune et son nom. Vous n'avez jamais eu cette pensée.

Le marquis, étourdi par ces derniers mots, réprima la plus violente colère à laquelle il eût encore été en proie, en se croyant joué par le comte, et il ne répondit pas.



Le comte offrit la main à la belle inconnue. — PAGE 55.

— Ah!... vous réfléchissez? reprit-elle avec un sourire amer.

— Mademoiselle, reprit le jeune homme, votre doute justifie le mien.

— Monsieur, sortons d'ici, s'écria mademoiselle de Verneuil en apercevant un coin de la robe de madame du Gua, et elle se leva; mais le désir de désespérer sa rivale la fit hésiter à s'en aller.

— Voulez-vous donc me plonger dans l'enfer? reprit le marquis en lui prenant la main et la pressant avec force.

— Ne m'y avez-vous pas jetée depuis cinq jours? En ce moment même, ne me laissez-vous pas dans la plus cruelle incertitude sur la sincérité de votre amour?

— Mais sais-je si vous ne poussez pas votre vengeance jusqu'à

vous emparer de toute ma vie, pour la ternir, au lieu de vouloir ma mort.

— Ah! vous ne m'aimez pas, vous pensez à vous et non à moi, dit-elle avec rage en versant quelques larmes.

La coquette connaissait bien la puissance de ses yeux quand ils étaient noyés de pleurs.

— Eh bien! dit-il hors de lui, prends ma vie, mais sèche tes larmes!

— Oh! mon amour, s'écria-t-elle d'une voix étouffée, voici les paroles, l'accent et le regard que j'attendais, pour préférer ton bonheur au mien! Mais, monsieur, reprit-elle, je vous demande une dernière preuve de votre affection, que vous dites si grande. Je ne veux rester ici que le temps nécessaire pour y bien faire savoir que vous êtes à moi. Je ne prendrais même pas un verre d'eau dans la maison où demeure une femme qui deux fois a tenté de me tuer, qui complote peut-être encore quelque trahison contre nous, et qui dans ce moment nous écoute, ajouta-t-elle en montrant du doigt au marquis les plis flottants de la robe de madame du Gua. Puis elle essuya ses larmes, se pencha jusqu'à l'oreille du jeune chef qui tressaillit en se sentant caresser par la douce moiteur de son haleine. — Préparez tout pour notre départ, dit elle, vous me conduirez à Fougères, et là seulement vous saurez bien si je vous aime! Pour la seconde fois, je me fie à vous. Vous fierez-vous une seconde fois à moi?

— Ah! Marie, vous m'avez amené au point de ne plus savoir ce que je fais! je suis enivré par vos paroles, par vos regards, par vous enfin, et suis prêt à vous satisfaire.

— Eh bien! rendez-moi, pendant un moment, bien heureuse! Faites-moi jouir du seul triomphe que j'aie désiré. Je veux respirer en plein air, dans la vie que j'ai rêvée, et me repaître de mes illusions avant qu'elles ne se dissipent. Allons, venez, et dansez avec moi.

Ils revinrent ensemble dans la salle de bal, et, quoique mademoiselle de Verneuil fût aussi complétement flattée dans son cœur et dans sa vanité que puisse l'être une femme, l'impénétrable douceur de ses yeux, le fin sourire de ses lèvres, la rapidité des mouvements d'une danse animée, gardèrent le secret de ses pensées, comme la mer celui du criminel qui lui confie un pesant cadavre. Néanmoins l'assemblée laissa échapper un murmure d'admiration quand elle se roula dans les bras de son amant pour valser, et que, l'œil sous le sien, tous deux voluptueusement entrelacés, les yeux mourants, la tête lourde, ils tournoyèrent en se serrant l'un contre l'autre avec une sorte de frénésie et révélant ainsi tous les plaisirs qu'ils espéraient d'une plus intime union.

— Comte, dit madame du Gua à M. de Bauvan, allez savoir si Pille-miche est au camp; amenez-le-moi, et soyez certain d'obtenir de moi, pour ce léger service, tout ce que vous voudrez, même ma main. — Ma vengeance me coûtera cher, dit elle en le voyant s'éloigner; mais, pour cette fois, je ne la manquerai pas.

Quelques moments après cette scène, mademoiselle de Verneuil et le marquis étaient au fond d'une berline attelée de quatre chevaux vigoureux. Surprise de voir ces deux prétendus ennemis les mains entrelacées et de les trouver en si bon accord, Francine restait muette, sans oser se demander si, chez sa maîtresse, c'était de la perfidie ou de l'amour.

Grâce au silence et à l'obscurité de la nuit, le marquis ne put remarquer l'agitation de mademoiselle de Verneuil à mesure qu'elle approchait de Fougères. Les faibles teintes du crépuscule permirent d'apercevoir dans le lointain le clocher de Saint-Léonard. En ce moment Marie se dit: — Je vais mourir! A la première montagne, les deux amants eurent à la fois la même pensée: ils descendirent de voiture et gravirent à pied la colline, comme en souvenir de leur première rencontre. Lorsque Marie eut pris le bras du marquis et fait quelques pas, elle remercia le jeune homme par un sourire de ce qu'il avait respecté son silence; puis, en arrivant sur le sommet du plateau d'où l'on découvrait Fougères, elle sortit tout à fait de sa rêverie.

— N'allez pas plus avant, dit-elle, mon pouvoir ne vous sauverait plus des bleus aujourd'hui.

Montauran lui marqua quelque surprise; elle sourit tristement, lui montra du doigt un quartier de roche, comme pour lui ordonner de s'asseoir, et resta debout dans une attitude de mélancolie. Les déchirantes émotions de son âme ne lui permettaient plus de déployer ces artifices qu'elle avait prodigués. En ce moment elle se serait agenouillée sur des charbons ardents, sans les plus sentir que le marquis n'avait senti le tison dont il s'était saisi pour attester la violence de sa passion. Ce fut après avoir contemplé son amant par un regard empreint de la plus profonde douleur qu'elle lui dit ces affreuses paroles: — Tout ce que vous avez soupçonné de moi est vrai! Le marquis laissa échapper un geste. — Ah! par grâce, dit-elle en joignant les mains, écoutez-moi sans m'interrompre. — Je suis réellement, reprit-elle d'une voix émue, la fille du duc de Verneuil, mais sa fille naturelle. Ma mère, une demoiselle de Casteran, qui s'est faite religieuse pour échapper aux tortures qu'on lui préparait dans sa famille, expia sa faute par quinze années de larmes et mourut à Séez. A son lit de mort seulement cette chère abbesse implora pour moi l'homme qui l'avait abandonnée, car elle me savait sans amis, sans fortune, sans avenir... Cet homme, toujours présent sous le toit de la mère de Francine, aux soins de qui je fus remise, avait oublié son enfant. Néanmoins le duc m'accueillit avec plaisir et me reconnut, parce que j'étais belle et que peut-être il se revoyait jeune en moi. C'était un de ces seigneurs qui, sous le règne précédent, mirent leur gloire à montrer comment on pouvait se faire pardonner un crime en le commettant avec grâce. Je n'ajouterai rien: il fut mon père! Cependant laissez-moi vous expliquer comment mon séjour à Paris a dû me gâter l'âme. La société du duc de Verneuil et celle où il m'introduisit étaient engouées de cette philosophie moqueuse dont s'enthousiasmait la France, parce qu'on l'y professait partout avec esprit. Les brillantes conversations qui flattèrent mon oreille se recommandaient par la finesse des aperçus ou par un mépris spirituellement formulé pour ce qui était religieux et vrai. Les hommes, en se moquant des sentiments, les peignaient d'autant mieux qu'ils ne les éprouvaient pas, et ils séduisaient autant par leurs expressions épigrammatiques que par la bonhomie avec laquelle ils savaient mettre toute une aventure dans un mot; mais souvent ils péchaient par trop d'esprit, et fatiguaient les femmes en faisant de l'amour un art plutôt qu'une affaire de cœur. J'ai faiblement résisté à ce torrent. Cependant mon âme, pardonnez-moi cet orgueil, était assez passionnée pour sentir que l'esprit avait desséché tous les cœurs; mais la vie que j'ai menée alors a eu pour résultat d'établir une lutte perpétuelle entre mes sentiments naturels et les habitudes vicieuses que j'y ai contractées. Quelques gens supérieurs s'étaient plu à développer en moi cette liberté de pensée, ce mépris de l'opinion publique qui ravissent à la femme une certaine modestie d'âme sans laquelle elle perd de son charme. Hélas! le malheur n'a pas eu le pouvoir de détruire les défauts que me donna l'opulence. — Mon père, poursuivit-elle après avoir laissé échapper un soupir, le duc de Verneuil, mourut après m'avoir reconnue et avantagée par un testament qui diminuait considérablement la fortune de mon frère, son fils légitime. Je me trouvai un matin sans asile ni protecteur. Mon frère attaquait le testament qui me faisait riche. Trois années passées auprès d'une famille opulente avaient développé ma vanité. En satisfaisant à toutes mes fantaisies, mon père m'avait créé des besoins de luxe, des habitudes desquelles mon âme encore jeune et naïve ne s'expliquait ni les dangers, ni la tyrannie. Un ami de mon père, le maréchal duc de Lenoncourt, âgé de soixante-dix ans, s'offrit à me servir de tuteur. J'acceptai; je me retrouvai, quelques jours après le commencement de cet odieux procès, dans une maison brillante où je jouissais de tous les avantages que la cruauté d'un frère me refusait sur le cercueil de notre père. Tous les soirs, le vieux maréchal venait passer auprès de moi quelques heures pendant lesquelles ce vieillard ne me faisait entendre que des paroles douces et consolantes. Ses cheveux blancs, et toutes les preuves touchantes qu'il me donnait d'une tendresse paternelle, m'engageaient à reporter sur son cœur les sentiments du mien, et je me plus à me croire sa fille. J'acceptais les parures qu'il m'offrait, et je ne lui cachais aucun de mes caprices, en le voyant si heureux de les satisfaire. Un soir, j'appris que tout Paris me croyait la maîtresse de ce pauvre vieillard. On me prouva qu'il était hors de mon pouvoir de reconquérir une innocence de laquelle chacun me dépouillait gratuitement. L'homme qui avait abusé de mon inexpérience ne pouvait pas être un amant, et ne voulait pas être mon mari. Dans la semaine où je fis cette horrible découverte, la veille du jour fixé pour mon union avec celui de qui je sus exiger le nom, seule réparation qu'il me pût offrir, il partit pour Coblentz. Je fus honteusement chassée de la petite maison où le maréchal m'avait mise, et qui ne lui appartenait pas. Jusqu'à présent, je vous ai dit la vérité comme si j'étais devant Dieu; mais maintenant, ne demandez pas à une infortunée le compte des souffrances ensevelies dans sa mémoire. Un jour, monsieur, je me trouvai mariée à Danton. Quelques jours plus tard, l'ouragan renversait le chêne immense autour duquel j'avais tourné mes bras. En me revoyant plongée dans la plus profonde misère, je résolus cette fois de mourir. Je ne sais si l'amour de la vie, si l'espoir de fatiguer le malheur et de trouver au fond de cet abîme sans fin un bonheur qui me fuyait, furent à mon insu mes conseillers, ou si je fus séduite par les raisonnements d'un jeune homme de Vendôme qui, depuis deux ans, s'est attaché à moi comme un serpent à un arbre, en croyant sans doute qu'un extrême malheur peut me donner à lui; enfin, j'ignore comment j'ai accepté l'odieuse mission d'aller, pour trois cent mille francs, me faire aimer d'un inconnu que je devais livrer. Je vous ai vu, monsieur, et je vous ai reconnu tout d'abord par un de ces pressentiments qui ne nous trompent jamais. Cependant je me plaisais à douter; car, plus je vous aimais, plus la certitude m'était affreuse. En vous sauvant des mains du commandant Hulot, j'abjurai donc mon rôle, et résolus de tromper les bourreaux au lieu de tromper leur victime. J'ai eu tort de me jouer ainsi des hommes, de leur vie, de leur politique et de moi-même avec l'insouciance d'une fille qui ne voit que des sentiments dans le monde. Je me suis crue aimée, et me suis laissé aller à l'espoir de recommencer ma vie; mais tout, et jusqu'à moi-même peut-être, a trahi mes désordres passés, car vous avez dû vous défier d'une femme aussi

passionnée que je le suis. Hélas! qui n'excuserait pas et mon amour et ma dissimulation? Oui, monsieur, il me sembla que j'avais fait un pénible sommeil, et qu'en me réveillant je me retrouvais à seize ans. N'étais-je pas dans Alençon, où mon enfance me livrait ses chastes et purs souvenirs? J'ai eu la folle simplicité de croire que l'amour me donnerait un baptême d'innocence. Pendant un moment j'ai pensé que j'étais vierge encore, puisque je n'avais pas encore aimé. Mais, hier au soir, votre passion m'a paru vraie, et une voix m'a crié : « Pourquoi le tromper? » — Sachez-le donc, monsieur le marquis, reprit-elle d'une voix gutturale qui sollicitait une réprobation avec fierté, sachez-le bien, je ne suis qu'une créature déshonorée, indigne de vous. Dès ce moment je reprends mon rôle de fille perdue, fatiguée que je suis de jouer celui d'une femme que vous aviez rendue à toutes les saintetés du cœur. La vertu me pèse. Je vous mépriserais si vous aviez la faiblesse de m'épouser. C'est une sottise que peut faire un comte de Bauvan; mais vous, monsieur, soyez digne de votre avenir et quittez-moi sans regret. La courtisane, voyez-vous, serait trop exigeante ; elle vous aimerait tout autrement que la jeune enfant simple et naïve qui s'est senti au cœur, pendant un moment, la délicieuse espérance de pouvoir être votre compagne, de vous rendre toujours heureux, de vous faire honneur, de devenir une noble, une grande épouse, et qui a puisé dans ce sentiment le courage de ranimer sa mauvaise nature de vice et d'infamie, afin de mettre entre elle et vous une éternelle barrière. Je vous sacrifie honneur et fortune. L'orgueil que me donne ce sacrifice me soutiendra dans ma misère, et le destin peut disposer de mon sort à son gré. Je ne vous livrerai jamais. Je retourne à Paris. Là, votre nom sera pour moi tout un autre moi-même, et la magnifique valeur que vous saurez lui imprimer me consolera de tous mes chagrins. Quant à vous, vous êtes homme, vous m'oublierez. Adieu!

Elle s'élança dans la direction des vallées de Saint-Sulpice, et disparut avant que le marquis se fût levé pour la retenir; mais elle revint sur ses pas, profita des cavités d'une roche pour se cacher, leva la tête, examina le marquis avec une curiosité mêlée de doute, et le vit marchant sans savoir où il allait, comme un homme accablé.

— Serait-ce donc une tête faible?... se dit-elle lorsqu'il eut disparu et qu'elle se sentit séparée de lui. Me comprendra-t-il?

Elle tressaillit. Puis tout à coup elle se dirigea seule vers Fougères à grands pas, comme si elle eût craint d'être suivie par le marquis dans cette ville, où il aurait trouvé la mort.

— Eh bien! Francine, que t'a-t-il dit? demanda-t-elle à sa fidèle Bretonne lorsqu'elles furent réunies.

— Hélas! Marie, il m'a fait pitié. Vous autres grandes dames, vous poignardez un homme à coups de langue.

— Comment donc était-il en t'abordant?

— Est-ce qu'il m'a vue? Oh! Marie, il t'aime!

— Oh! il m'aime ou il ne m'aime pas! répondit-elle, deux mots qui pour moi sont le paradis ou l'enfer. Entre ces deux extrêmes, je ne trouve pas une place où je puisse poser mon pied.

Après avoir ainsi accompli son terrible dessein, Marie put s'abandonner à toute sa douleur, et sa figure, jusque-là soutenue par tant de sentiments divers, s'altéra si rapidement, qu'après une journée pendant laquelle elle flotta sans cesse entre un pressentiment de bonheur et le désespoir, elle perdit l'éclat de sa beauté et cette fraîcheur dont le principe est dans l'absence de toute passion ou dans l'ivresse de la félicité. Curieux de connaître le résultat de sa folle entreprise, Hulot et Corentin étaient venus voir Marie peu de temps après son arrivée; elle les reçut d'un air riant.

— Eh bien! dit-elle au commandant, dont la figure soucieuse avait une expression très-interrogative, le renard revient à portée de vos fusils, et vous allez bientôt remporter une bien glorieuse victoire.

— Qu'est-il donc arrivé? demanda négligemment Corentin en jetant à mademoiselle de Verneuil un de ces regards obliques par lesquels ces espèces de diplomates espionnent la pensée.

— Ah! répondit-elle, le Gars est plus que jamais épris de ma personne, et je l'ai contraint à nous accompagner jusqu'aux portes de Fougères.

— Il paraît que votre pouvoir a cessé là, reprit Corentin, et que la peur du ci-devant surpasse encore l'amour que vous lui inspirez.

Mademoiselle de Verneuil jeta un regard de mépris à Corentin.

— Vous le jugez d'après vous-même, lui répondit-elle.

— Eh bien! dit-il sans s'émouvoir, pourquoi ne l'avez-vous pas amené jusque chez vous?

— S'il m'aimait véritablement, commandant, dit-elle à Hulot en lui jetant un regard plein de malice, m'en voudriez-vous beaucoup de le sauver, en l'emmenant hors de France?

Le vieux soldat s'avança vivement vers elle et lui prit la main pour la baiser avec une sorte d'enthousiasme; puis il la regarda fixement et lui dit d'un air sombre : — Vous oubliez mes deux amis et mes soixante-trois hommes.

— Ah! commandant, dit-elle avec toute la naïveté de la passion, il n'en est pas comptable, il a été joué par une mauvaise femme, la maîtresse de Charrette, qui boirait, je crois, le sang des bleus...

— Allons, Marie, reprit Corentin, ne vous moquez pas du commandant, il n'est pas encore au fait de vos plaisanteries.

— Taisez-vous, lui répondit-elle, et sachez que le jour où vous m'aurez un peu trop déplu n'aura pas de lendemain pour vous.

— Je vois, mademoiselle, dit Hulot sans amertume, que je dois m'apprêter à combattre.

— Vous n'êtes pas en mesure, cher colonel. Je leur ai vu plus de six mille hommes à Saint-James, des troupes régulières, de l'artillerie et des officiers anglais. Mais que deviendraient ces gens-là sans lui? Je pense comme Fouché, sa tête est tout.

— Eh bien! l'aurons-nous? demanda Corentin impatienté.

— Je ne sais pas, répondit-elle avec insouciance.

— Des Anglais!... cria Hulot en colère, il ne lui manquait plus que ça pour être un brigand fini! Ah! je vais t'en donner, moi, des Anglais!...

— Il paraît, citoyen diplomate, que tu te laisses périodiquement mettre en déroute par cette fille-là, dit Hulot à Corentin quand ils se trouvèrent à quelques pas de la maison.

— Il est tout naturel, citoyen commandant, répliqua Corentin d'un air pensif, que dans tout ce qu'elle nous a dit tu n'aies vu que du feu. Vous autres troupiers, vous ne savez pas qu'il existe plusieurs manières de guerroyer : employer habilement les passions des hommes ou des femmes comme des ressorts que l'on fait mouvoir au profit de l'Etat, mettre les rouages à leur place dans cette grande machine que nous appelons un gouvernement, et se plaire à y renfermer les plus indomptables sentiments comme des détentes que l'on s'amuse à surveiller, n'est-ce pas créer, et, comme Dieu, se placer au centre de l'univers?

— Tu me permettras de préférer mon métier au tien, répliqua sèchement le militaire. Ainsi, vous ferez tout ce que vous voudrez avec vos rouages; mais je ne connais d'autre supérieur que le ministre de la guerre. J'ai mes ordres, je vais me mettre en campagne avec des lapins qui ne boudent pas, et prendre en face l'ennemi que tu veux saisir par derrière.

— Oh! tu peux te préparer à marcher, reprit Corentin. D'après ce que cette fille m'a laissé deviner, quelque impénétrable qu'elle te semble, tu vas avoir à t'escarmoucher, et je te procurerai avant peu le plaisir d'un tête-à-tête avec le chef de ces brigands.

— Comment ça? demanda Hulot en reculant pour mieux regarder cet étrange personnage.

— Mademoiselle de Verneuil aime le Gars, reprit Corentin d'une voix sourde, et peut-être en est-elle aimée! Un marquis, cordon rouge, jeune et spirituel, qui sait même s'il n'est pas riche encore, combien de tentations! Elle serait bien sotte de ne pas agir pour son compte, en tâchant de l'épouser plutôt que de nous le livrer! Elle cherche à nous amuser. Mais j'ai lu dans les yeux de cette fille quelque incertitude. Les deux amants auront vraisemblablement un rendez-vous, et peut-être est-il déjà donné. Eh bien! demain je tiendrai mon homme par les deux oreilles. Jusqu'à présent il n'était que l'ennemi de la République, mais il est devenu le mien depuis quelques instants; or, ceux qui se sont avisés de se mettre entre cette fille et moi sont tous morts sur l'échafaud.

En achevant ces paroles, Corentin retomba dans des réflexions qui ne lui permirent pas de voir le profond dégoût qui se peignit sur le visage du loyal militaire au moment où il découvrit la profondeur de cette intrigue et le mécanisme des ressorts employés par Fouché. Aussi, Hulot résolut-il de contrarier Corentin en tout ce qui ne nuirait pas essentiellement aux succès et aux vœux du gouvernement, et de laisser à l'ennemi de la République les moyens de périr avec honneur les armes à la main, avant d'être la proie du bourreau, de qui ce sbire de la haute police s'avouait être le pourvoyeur.

— Si le premier consul m'écoutait, dit-il en tournant le dos à Corentin, il laisserait ces renards-là combattre les aristocrates, ils sont dignes les uns des autres, et il emploierait les soldats à toute autre chose.

Corentin regarda froidement le militaire, dont la pensée avait éclairé le visage, et alors ses yeux reprirent une expression sardonique qui révéla la supériorité de ce Machiavel subalterne.

— Donnez trois aunes de drap bleu à ces animaux-là, et mettez-leur un morceau de fer au côté, se dit-il, ils s'imaginent qu'en politique on ne doit tuer les hommes que d'une façon. Puis il se promena lentement pendant quelques minutes, et se dit tout à coup : — Oui, le moment est venu, cette femme sera donc à moi! depuis cinq ans le cercle que je trace autour d'elle s'est insensiblement rétréci, je la tiens, et avec elle j'arriverai dans le gouvernement aussi haut que Fouché. — Oui, si elle perd le seul homme qu'elle ait aimé, la douleur me la livrera corps et âme. Il ne s'agit plus que de veiller nuit et jour pour surprendre son secret.

Un moment après, un observateur aurait distingué la figure pâle de cet homme à travers la fenêtre d'une maison d'où il pouvait apercevoir tout ce qui entrait dans l'impasse formée par la rangée de maisons parallèle à Saint-Léonard. Avec la patience du chat qui guette la souris, Corentin était encore, le lendemain matin, attentif au moindre bruit et occupé à soumettre chaque passant au plus sé-

vère examen. La journée qui commençait était un jour de marché. Quoique, dans ce temps calamiteux, les paysans se hasardassent difficilement à venir en ville, Corentin vit un petit homme à figure ténébreuse, couvert d'une peau de bique, et qui portait à son bras un petit panier rond de forme écrasée, se dirigeant vers la maison de mademoiselle de Verneuil, après avoir jeté autour de lui des regards assez insouciants. Corentin descendit dans l'intention d'attendre le paysan à sa sortie; mais tout à coup il sentit que, s'il pouvait arriver à l'improviste chez mademoiselle de Verneuil, il surprendrait peut être d'un seul regard les secrets cachés dans le panier de cet émissaire. D'ailleurs la renommée lui avait appris qu'il était presque impossible de lutter avec succes contre les impénétrables réponses des Bretons et des Normands.

— Galope-chopine! s'écria mademoiselle de Verneuil lorsque Francine introduisit le chouan. — Serais-je donc aimée? se dit-elle à voix basse.

Un espoir instinctif répandit les plus brillantes couleurs sur son teint et la joie dans son cœur. Galope-chopine regarda alternativement la maîtresse du logis et Francine, en jetant sur cette dernière des yeux de méfiance; mais un signe de mademoiselle de Verneuil le rassura.

— Madame, dit-il, approchant deux heures, *il* sera chez moi, et vous y attendra.

L'émotion ne permit pas à mademoiselle de Verneuil de faire d'autre réponse qu'un signe de tête; mais un Samoïède en eût compris toute la portée. En ce moment, les pas de Corentin retentirent dans le salon. Galope-chopine ne se troubla pas le moins du monde lorsque le regard autant que le tressaillement de mademoiselle de Verneuil lui indiquèrent un danger, et, dès que l'espion montra sa face rusée, le chouan éleva la voix de manière à fendre la tête.

— Ah! ah! disait-il à Francine, il y a beurre de Bretagne et beurre de Bretagne. Vous voulez du Gibarry, et vous ne donnez que onze sous de la livre? il ne fallait pas m'envoyer quérir! C'est de bon beurre ça, dit-il en découvrant son panier pour montrer deux petites mottes de beurre façonnées par Barbette. — Faut être juste, ma bonne dame, allons, mettez un sou de plus.

Sa voix caverneuse ne trahit aucune émotion, et ses yeux verts, ombragés de gros sourcils grisonnants, soutinrent sans faiblir le regard perçant de Corentin.

— Allons, tais-toi, bon homme, tu n'es pas venu ici vendre du beurre, car tu as affaire à une femme qui n'a jamais rien marchandé de sa vie. Le métier que tu fais, mon vieux, te rendra quelque jour plus court de la tête. Et Corentin, le frappant amicalement sur l'épaule, ajouta: — On ne peut pas être longtemps à la fois l'homme des chouans et l'homme des bleus.

Galope-chopine eut besoin de toute sa présence d'esprit pour dévorer sa rage et ne pas repousser cette accusation que son avarice rendait juste. Il se contenta de répondre: — Monsieur veut se gausser de moi.

Corentin avait tourné le dos au chouan; mais, tout en saluant mademoiselle de Verneuil dont le cœur se serra, il pouvait facilement l'examiner dans la glace. Galope-chopine, qui ne se crut plus vu par l'espion, consulta par un regard Francine, et Francine lui indiqua la porte en disant: — Venez avec moi, mon bon homme, nous nous arrangerons toujours bien.

Rien n'avait échappé à Corentin, ni la contraction que le sourire de mademoiselle de Verneuil déguisait mal, ni sa rougeur et le changement de ses traits, ni l'inquiétude du chouan, ni le geste de Francine, il avait tout aperçu. Convaincu que Galope-chopine était un émissaire du marquis, il l'arrêta par les longs poils de sa peau de chèvre au moment où il sortait, le ramena devant lui et le regarda fixement en lui disant: — Où demeures-tu, mon cher ami? j'ai besoin de beurre...

— Mon bon monsieur, répondit le chouan, tout Fougères sait où je demeure, je suis quasiment de...

— Corentin! s'écria mademoiselle de Verneuil en interrompant la réponse de Galope-chopine, vous êtes bien hardi de venir chez moi à cette heure, et de me surprendre ainsi! A peine suis-je habillée... Laissez ce paysan tranquille; il ne comprend pas plus vos ruses que je n'en conçois les motifs. Allez, brave homme!

Galope-chopine hésita un instant à partir. L'indécision naturelle ou jouée d'un pauvre diable qui ne savait à qui obéir, trompait déjà Corentin, lorsque le chouan, sur un geste impératif de la jeune fille, s'éloigna à pas pesants. En ce moment, mademoiselle de Verneuil et Corentin se contemplèrent en silence. Cette fois, les yeux limpides de Marie ne purent soutenir l'éclat du feu sec que distillait le regard de cet homme. L'air résolu avec lequel l'espion pénétra dans la chambre, une expression de visage que Marie ne lui connaissait pas, le son mat de sa voix grêle, sa démarche, tout l'effraya; elle comprit qu'une lutte secrète commençait entre eux, et qu'il déployait contre elle tous les pouvoirs de sa sinistre influence, mais, si elle eut en ce moment une vue distincte et complète de l'abîme au fond duquel elle se précipitait, elle puisa des forces dans son amour pour secouer le froid glacial de ses pressentiments.

— Corentin, reprit-elle avec une sorte de gaieté, j'espère que vous allez me laisser faire ma toilette.

— Marie, dit-il, oui, permettez-moi de vous nommer ainsi. Vous ne me connaissez pas encore. Écoutez: un homme moins perspicace que je ne le suis aurait déjà découvert votre amour pour le marquis de Montauran. Je vous ai, à plusieurs reprises, offert et mon cœur et ma main. Vous ne m'avez pas trouvé digne de vous, et peut-être avez-vous raison: mais, si vous vous trouvez trop haut placée, trop belle ou trop grande pour moi, je saurai bien vous faire descendre jusqu'à moi. Mon ambition et mes maximes vous ont donné peu d'estime pour moi, et, franchement, vous avez tort. Les hommes ne valent que ce que je les estime: presque rien. J'arriverai certes à une haute position dont les honneurs vous flatteront. Qui pourra mieux vous aimer, qui vous laissera plus souverainement maîtresse de lui, si ce n'est l'homme par qui vous êtes aimée depuis cinq ans? Quoique je risque de vous voir prendre de moi une idée qui me sera défavorable, car vous ne concevez pas qu'on puisse renoncer par excès d'amour à la personne qu'on idolâtre, je vais vous donner la mesure du désintéressement avec lequel je vous adore. N'agitez pas ainsi votre jolie tête. Si le marquis vous aime, épousez-le: mais, auparavant, assurez-vous bien de sa sincérité. Je serais au désespoir de vous savoir trompée, car je préfère votre bonheur au mien. Ma résolution peut vous étonner; mais ne l'attribuez qu'à la prudence d'un homme qui n'est pas assez niais pour vouloir posséder une femme malgré elle. Aussi est-ce moi et non vous que j'accuse de l'inutilité de mes efforts. J'ai espéré vous conquérir à force de soumission et de dévouement, car depuis longtemps, vous le savez, je cherche à vous rendre heureuse suivant mes principes; mais vous n'avez voulu me récompenser de rien.

— Je vous ai souffert près de moi, dit-elle avec hauteur.

— Ajoutez que vous vous en repentez...

— Après l'infâme entreprise dans laquelle vous m'avez engagée, dois-je encore vous remercier...

— En vous proposant une entreprise qui n'était pas exempte de blâme pour des esprits timorés, reprit-il audacieusement, je n'avais que votre fortune en vue. Pour moi, que je réussisse ou que j'échoue, je saurai faire servir maintenant toute espèce de résultat au succès de mes desseins. Si vous épousiez Montauran, je serais charmé de servir utilement la cause des Bourbons à Paris, où je suis membre du club de Clichy. Or, une circonstance qui me mettrait en correspondance avec les princes me déciderait à abandonner les intérêts d'une République qui marche à sa décadence. Le général Bonaparte est trop habile pour ne pas sentir qu'il lui est impossible d'être à la fois en Allemagne, en Italie, et ici où la Révolution succombe. Il n'a fait sans doute le dix-huit brumaire que pour obtenir des Bourbons de plus forts avantages en traitant de la France avec eux, car c'est un garçon très-spirituel et qui ne manque pas de portée; mais les hommes politiques doivent le devancer dans la voie où il s'engage. Trahir la France est encore un de ces scrupules que nous autres gens supérieurs laissons aux sots. Je ne vous cache pas que j'ai les pouvoirs nécessaires pour entamer des négociations avec les chefs des chouans, aussi bien que pour les faire périr, car mon protecteur Fouché est un homme assez profond: il a toujours joué un double jeu, il était à la fois pour Robespierre et pour Danton.

— Que vous avez lâchement abandonné! dit-elle.

— Niaiserie! répondit Corentin; il est mort, oubliez-le. Allons, parlez-moi à cœur ouvert, je vous en donne l'exemple. Ce chef de demi-brigade est plus rusé qu'il ne le paraît, et, si vous vouliez tromper sa surveillance, je ne vous serais pas inutile. Songez qu'il a infesté les vallées de contre-chouans et surprendrait bien promptement vos rendez-vous! En restant ici, sous ses yeux, vous êtes à la merci de sa police. Voyez avec quelle rapidité il a su que ce chouan était chez vous! Sa sagacité militaire ne doit-elle pas lui faire comprendre que vos moindres mouvements lui indiqueront ceux du marquis, si vous en êtes aimée?

Mademoiselle de Verneuil n'avait jamais entendu de voix si doucement affectueuse; Corentin était tout bonne foi et paraissait plein de confiance. Le cœur de la pauvre fille recevait si facilement des impressions généreuses qu'elle allait livrer son secret au serpent qui l'enveloppait dans ses replis; cependant elle pensa que rien ne prouvait la sincérité de cet artificieux langage; elle ne se fit donc aucun scrupule de tromper son surveillant.

— Eh bien! répondit-elle, vous avez deviné, Corentin. Oui, j'aime le marquis mais je n'en suis pas aimée: du moins, je le crains; aussi le rendez-vous qu'il me donne me semble-t-il cacher quelque piége.

— Mais, répliqua Corentin, vous nous avez dit hier qu'il vous avait accompagnée jusqu'à Fougères... S'il eût voulu exercer des violences contre vous, vous ne seriez pas ici.

— Vous avez le cœur sec, Corentin. Vous pouvez établir de savantes combinaisons sur les événements de la vie humaine, et non sur ceux d'une passion. Voilà peut-être d'où vient la constante répugnance que vous m'inspirez. Puisque vous êtes si clairvoyant, cherchez à comprendre comment un homme de qui je me suis séparée

violemment avant-hier m'attend avec impatience aujourd'hui sur la route de Mayenne, dans une maison de Florigny, vers le soir...

A cet aveu, qui semblait échappé dans un emportement assez naturel à cette créature franche et passionnée, Corentin rougit, car il était encore jeune ; mais il jeta sur elle et à la dérobée un de ces regards perçants qui vont chercher l'âme. La naïveté de mademoiselle de Verneuil était si bien jouée, qu'elle trompa l'espion, et il répondit avec une bonhomie factice : — Voulez-vous que je vous accompagne de loin ? j'aurais avec moi des soldats déguisés, et nous serions prêts à vous obéir.

— J'y consens, dit-elle ; mais promettez-moi, sur votre honneur... Oh ! non, je n'y crois pas ! par votre salut, mais vous ne croyez pas en Dieu ! par votre âme, vous n'en avez peut-être pas ! Quelle assurance pouvez-vous me donner de votre fidélité ? Et je me fie à vous, cependant, et je remets en vos mains plus que ma vie, ou mon amour ou ma vengeance !

Le léger sourire qui apparut sur la figure blafarde de Corentin fit connaître à mademoiselle de Verneuil le danger qu'elle venait d'éviter Le sbire, dont les narines se contractaient au lieu de se dilater, prit la main de sa victime, la baisa avec les marques du respect le plus profond, et la quitta en lui faisant un salut qui n'était pas dénué de grâce.

Trois heures après cette scène, mademoiselle de Verneuil, qui craignait le retour de Corentin, sortit furtivement par la porte Saint-Léonard et gagna le petit sentier du Nid-aux-crocs qui conduisait dans la vallée du Nançon. Elle se crut sauvée en marchant sans témoins à travers le dédale des sentiers qui menaient à la cabane de Galope-chopine où elle allait gaiement, conduite par l'espoir de trouver enfin le bonheur, et par le désir de soustraire son amant au sort qui le menaçait. Pendant ce temps, Corentin était à la recherche du commandant. Il eut de la peine à reconnaître Hulot, en le trouvant sur une petite place où il s'occupait de quelques préparatifs militaires. En effet, le brave vétéran avait fait un sacrifice dont le mérite sera difficilement apprécié. Sa queue et ses moustaches étaient coupées, et ses cheveux, soumis au régime ecclésiastique, avaient un œil de poudre. Chaussé de gros souliers ferrés, ayant troqué son vieil uniforme bleu et son épée contre une peau de bique, armé d'une ceinture de pistolets et d'une lourde carabine, il passait en revue deux cents habitants de Fougères, dont les costumes auraient pu tromper l'œil du chouan le plus exercé. L'esprit belliqueux de cette petite ville et le caractère breton se déployaient dans cette scène, qui n'était pas nouvelle. Çà et là, quelques mères, quelques sœurs, apportaient à leurs fils, à leurs frères, une gourde d'eau-de-vie ou des pistolets oubliés. Plusieurs vieillards s'enquéraient du nombre et de la bonté des cartouches de ces gardes nationaux déguisés en contre-chouans, et dont la gaieté annonçait plutôt une partie de chasse qu'une expédition dangereuse. Pour eux, les rencontres de la chouannerie, où les Bretons des villes se battaient avec les Bretons des campagnes, semblaient avoir remplacé les tournois de la chevalerie. Cet enthousiasme patriotique avait peut-être pour principe quelques acquisitions de biens nationaux. Néanmoins, les bienfaits de la Révolution mieux appréciés dans les villes, l'esprit de parti, un certain amour national pour la guerre entraient aussi pour beaucoup dans cette ardeur Hulot émerveillé parcourait les rangs en demandant des renseignements à Gudin, sur lequel il avait reporté tous les sentiments d'amitié jadis voués à Merle et à Gérard. Un grand nombre d'habitants examinaient les préparatifs de l'expédition, en comparant la tenue de leurs tumultueux compatriotes à celle d'un bataillon de la demi-brigade de Hulot. Tous immobiles et silencieusement alignés, les bleus attendaient, sous la conduite de leurs officiers, les ordres du commandant, que les yeux de chaque soldat suivaient de groupe en groupe. En parvenant auprès du vieux chef de demi-brigade, Corentin ne put s'empêcher de sourire du changement opéré sur la figure de Hulot. Il avait l'air d'un portrait qui ne ressemble plus à l'original.

— Qu'y a-t-il donc de nouveau ? lui demanda Corentin.

— Viens faire avec nous le coup de fusil et tu le sauras, lui répondit le commandant.

— Oh ! je ne suis pas de Fougères, répliqua Corentin.

— Cela se voit bien, citoyen, lui dit Gudin.

Quelques rires moqueurs partirent de tous les groupes voisins.

— Crois-tu, reprit Corentin, qu'on ne puisse servir la France qu'avec des baïonnettes ?

Puis il tourna le dos aux rieurs, et s'adressa à une femme pour apprendre le but et la destination de cette expédition.

— Hélas ! mon bon homme, les chouans sont déjà à Florigny ! On dit qu'ils sont plus de trois mille et s'avancent pour prendre Fougères.

— Florigny ! s'écria Corentin pâlissant. Le rendez-vous n'est pas là. Est-ce bien, reprit-il, Florigny sur la route de Mayenne ?

— Il n'y a pas deux Florigny, lui répondit la femme en lui montrant le chemin terminé par le sommet de la Pèlerine.

— Est-ce le marquis de Montauran que vous cherchez ? demanda Corentin au commandant.

— Un peu, répondit brusquement Hulot.

— Il n'est pas à Florigny, répliqua Corentin. Dirigez sur ce point votre bataillon et la garde nationale ; mais gardez avec vous quelques-uns de vos contre-chouans et attendez-moi.

— Il est trop malin pour être fou, s'écria le commandant en voyant Corentin s'éloigner à grands pas. C'est bien le roi des espions !

En ce moment, Hulot donna l'ordre du départ à son bataillon. Les soldats républicains marchèrent sans tambour et silencieusement le long du faubourg étroit qui mène à la route de Mayenne, en dessinant une longue ligne bleue et rouge à travers les arbres et les maisons ; les gardes nationaux déguisés les suivaient ; mais Hulot resta sur la petite place avec Gudin et une vingtaine des plus adroits jeunes gens de la ville, en attendant Corentin, dont l'air mystérieux avait piqué sa curiosité. Francine apprit elle-même le départ de mademoiselle de Verneuil à cet espion sagace, dont tous les soupçons se changèrent en certitude, et qui sortit aussitôt pour recueillir des lumières sur une fuite à bon droit suspecte. Instruit par les soldats de garde au poste Saint-Léonard du passage de la belle inconnue par le Nid-aux-crocs, Corentin courut sur la Promenade, et y arriva malheureusement assez à propos pour apercevoir de là les moindres mouvements de Marie. Quoiqu'elle eût mis une robe et une capote vertes pour être vue moins facilement, les soubresauts de sa marche presque folle faisaient reconnaître, à travers les haies dépouillées de feuilles et blanches de givre, le point vers lequel ses pas se dirigeaient.

— Ah ! s'écria-t-il, tu dois aller à Florigny et tu descends dans le val de Gibarry ! Je ne suis qu'un sot, elle m'a joué. Mais, patience, j'allume ma lampe le jour aussi bien que la nuit

Corentin, devinant alors à peu près le lieu du rendez-vous des deux amants, accourut sur la place au moment où Hulot allait la quitter et rejoindre ses troupes.

— Halte, mon général ! cria-t-il au commandant qui se retourna.

En un instant, Corentin instruisit le soldat des événements dont la trame, quoique cachée, laissait voir quelques-uns de ses fils, et Hulot, frappé par la perspicacité du diplomate, lui saisit vivement le bras.

— Mille tonnerres ! citoyen curieux, tu as raison. Les brigands font là-bas une fausse attaque. Les deux colonnes mobiles que j'ai envoyées inspecter les environs, entre la route d'Antrain et de Vitré, ne sont pas encore revenues ; ainsi, nous trouverons dans la campagne des renforts qui ne nous seront sans doute pas inutiles, car le Gars n'est pas assez niais pour se risquer sans avoir avec lui ses sacrées chouettes.

— Gudin, dit-il au jeune Fougerais, cours avertir le capitaine Lebrun qu'il peut se passer de moi à Florigny pour y frotter les brigands, et reviens plus vite que ça. Tu connais les sentiers, je t'attends pour aller à la chasse du ci-devant et venger les assassinats de la Vivetière. — Tonnerre de Dieu, comme il court ! reprit-il en voyant partir Gudin qui disparut comme par enchantement. Gérard aurait-il aimé ce garçon-là !

A son retour, Gudin trouva la petite troupe de Hulot augmentée de quelques soldats pris aux différents postes de la ville. Le commandant dit au jeune Fougerais de choisir une douzaine de ses compatriotes les mieux dressés au difficile métier de contre-chouan, et lui ordonna de se diriger par la porte Saint-Léonard, afin de longer le revers des montagnes de Saint-Sulpice qui regardait la grande vallée du Couësnon, et sur lequel était située la cabane de Galope-chopine ; puis il se mit lui-même à la tête du reste de la troupe, et sortit par la porte Saint-Sulpice pour aborder les montagnes à leur sommet, où, suivant ses calculs, il devait rencontrer les gens de Beau-pied, qu'il se proposait d'employer à renforcer un cordon de sentinelles chargées de garder les rochers, depuis le faubourg Saint-Sulpice jusqu'au Nid-aux-crocs.

Corentin, certain d'avoir remis la destinée du chef des chouans entre les mains de ses plus implacables ennemis, se rendit promptement sur la Promenade pour mieux saisir l'ensemble des dispositions militaires de Hulot. Il ne tarda pas à voir la petite escouade de Gudin débouchant par la vallée du Nançon et suivant les rochers du côté de la grande vallée du Couësnon, tandis que Hulot, débusquant le long du château de Fougères, gravissait le sentier périlleux qui conduisait sur le sommet des montagnes de Saint-Sulpice. Ainsi, les deux troupes se déployaient sur deux lignes parallèles. Tous les arbres et les buissons, décorés par le givre de riches arabesques, jetaient sur la campagne un reflet blanchâtre qui permettait de bien voir, comme des lignes grises, ces deux petits corps d'armée en mouvement. Arrivé sur le plateau des rochers, Hulot détacha de sa troupe tous les soldats qui étaient en uniforme, et Corentin les vit établissant, par les ordres de l'habile commandant, une ligne de sentinelles ambulantes séparées chacune par un espace convenable, dont la première devait correspondre avec Gudin et la dernière avec Hulot, de manière qu'aucun buisson ne devait échapper aux baïonnettes de ces trois lignes mouvantes qui allaient traquer le Gars à travers les montagnes et les champs.

— Il est rusé, ce vieux loup de guérite, s'écria Corentin en per-

dant de vue les dernières pointes de fusil qui brillèrent dans les ajoncs, le Gars est cuit. Si Marie avait livré ce damné marquis, nous eussions, elle et moi, été unis par le plus fort des liens, une infamie! Mais elle sera bien à moi!...

Les douze jeunes Fougerais conduits par le sous-lieutenant Gudin atteignirent bientôt le versant que forment les rochers de Saint-Sulpice, en s'abaissant par petites collines dans la vallée de Gibarry. Gudin, lui, quitta les chemins, sauta lestement l'échalier du premier champ de genêts qu'il rencontra, et où il fut suivi par six de ses compatriotes; les six autres se dirigèrent, d'après ses ordres, dans les champs de droite, afin d'opérer les recherches de chaque côté des chemins. Gudin s'élança vivement vers un pommier qui se trouvait au milieu du genêt. Au bruissement produit par la marche des six contre-chouans qu'il conduisait à travers cette forêt de genêts en tâchant de ne pas en agiter les touffes givrées, sept ou huit hommes à la tête desquels était Beau-pied se cachèrent derrière quelques châtaigniers par lesquels la haie de ce champ était couronnée. Malgré le reflet blanc qui éclairait la campagne et malgré leur vue exercée, les Fougerais n'aperçurent pas d'abord leurs adversaires qui s'étaient fait un rempart des arbres.

— Chut! les voici, dit Beaupied qui le premier leva la tête. Les brigands nous ont excédés, mais, puisque nous les avons au bout de nos fusils, ne les manquons pas, ou, nom d'une pipe! nous ne serions pas susceptibles d'être soldats du pape!

Cependant les yeux perçants de Gudin avaient fini par découvrir quelques canons de fusil dirigés vers sa petite escouade. En ce moment, par une amère dérision, huit grosses voix crièrent: *Qui vive?* et huit coups de fusil partirent aussitôt. Les balles sifflèrent autour des contre-chouans. L'un d'eux en reçut une dans le bras et un autre tomba. Les cinq Fougerais qui restaient sains et saufs ripostèrent par une décharge en répondant: — Amis! Puis ils marchèrent rapidement sur les ennemis, afin de les atteindre avant qu'ils n'eussent rechargé leurs armes.

— Nous ne savions pas si bien dire, s'écria le jeune sous-lieutenant en reconnaissant les uniformes et les vieux chapeaux de sa demi-brigade. Nous avons agi en vrais Bretons, nous nous sommes battus avant de nous expliquer.

Les huit soldats restèrent stupéfaits en reconnaissant Gudin.

— Dame, mon officier, qui diable ne vous prendrait pas pour des brigands sous vos peaux de bique? s'écria douloureusement Beaupied.

— C'est un malheur, et nous en sommes tous innocents, puisque vous n'étiez pas prévenus de la sortie de nos contre-chouans. Mais où en êtes-vous? lui demanda Gudin.

— Mon officier, nous sommes à la recherche d'une douzaine de chouans qui s'amusent à nous échiner. Nous courons comme des rats empoisonnés; mais, à force de sauter ces échaliers et ces haies que le tonnerre confonde, nos compas s'étaient rouillés et nous nous reposions. Je crois que les brigands doivent être maintenant dans les environs de cette grande baraque d'où vous voyez sortir de la fumée.

— Bon! s'écria Gudin. Vous autres, dit-il aux huit soldats et à Beau-pied, vous allez vous replier sur les rochers de Saint-Sulpice, à travers les champs, et vous y appuierez la ligne de sentinelles que le commandant y a établie. Il ne faut pas que vous restiez avec nous autres puisque vous êtes en uniforme. Nous voulons, mille cartouches! venir à bout de ces chiens-là, le Gars est avec eux! Les camarades vous en diront plus long que je ne vous en dis. Filez sur la droite, et n'administrez pas de coups de fusil à six de nos peaux de bique que vous pourrez rencontrer. Vous reconnaîtrez nos contre-chouans à leurs cravates qui sont roulées en corde sans nœud.

Gudin laissa ses deux blessés sous le pommier, en se dirigeant vers la maison de Galope-chopine, que Beau-pied venait de lui indiquer, et dont la fumée lui servit de boussole. Pendant que le jeune officier était mis sur la piste des chouans par une rencontre assez commune dans cette guerre, mais qui aurait pu devenir plus meurtrière, le petit détachement que commandait Hulot avait atteint sur sa ligne d'opérations un point parallèle à celui où Gudin était parvenu sur la sienne. Le vieux militaire, à la tête de ses contre-chouans, se glissant silencieusement le long des haies avec toute l'ardeur d'un jeune homme, il sautait les échaliers encore assez légèrement en jetant ses yeux fauves sur toutes les hauteurs, et prêtant, comme un chasseur, l'oreille au moindre bruit. Au troisième champ dans lequel il entra, il aperçut une femme d'une trentaine d'années occupée à labourer la terre à la houe, et qui, toute courbée, travaillait avec courage, tandis qu'un petit garçon, âgé d'environ sept à huit ans, armé d'une serpe, secouait le givre de quelques ajoncs qui avaient poussé çà et là, les coupait et les mettait en tas. Au bruit que fit Hulot en retombant lourdement de l'autre côté de l'échalier, le petit gars et sa mère levèrent la tête. Hulot prit facilement cette jeune femme pour une vieille. Des rides venues avant le temps sillonnaient le front et la peau du cou de la Bretonne; elle était si grotesquement vêtue d'une peau de bique usée, que, sans une robe de toile jaune et sale, marque distinctive de son sexe, Hulot n'aurait su à quel sexe la paysanne appartenait; car les longues mèches de ses cheveux noirs étaient cachées sous un bonnet de laine rouge. Les haillons dont le petit gars était à peine couvert en laissaient voir la peau.

— Ho! la vieille, cria Hulot d'un ton bas à cette femme en s'approchant d'elle, où est le Gars?

En ce moment, les vingt contre-chouans qui suivaient Hulot franchirent les enceintes du champ.

— Ah! pour aller au Gars, faut que vous retourniez d'où vous venez, répondit la femme après avoir jeté un regard de défiance sur la troupe.

— Est-ce que je te demande le chemin du faubourg du Gars à Fougères, vieille carcasse? répliqua brutalement Hulot. Par sainte Anne d'Auray! as-tu vu passer le Gars?

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, répondit la femme en se courbant pour reprendre son travail.

— Garce damnée! veux-tu donc nous faire avaler par les bleus qui nous poursuivent? s'écria Hulot.

A ces paroles, la femme releva la tête et jeta un nouveau regard de méfiance sur les contre-chouans en leur répondant:

— Comment les bleus peuvent-ils être à vos trousses? J'en viens de voir passer sept à huit qui regagnent Fougères par le chemin d'en bas.

— Ne dirait-on pas qu'elle va nous mordre avec son nez? reprit Hulot. Tiens, regarde, vieille bique.

Et le commandant lui montra du doigt, à une cinquantaine de pas en arrière, trois ou quatre de ses sentinelles dont les chapeaux, les uniformes et les fusils étaient faciles à reconnaître.

— Veux-tu laisser égorger ceux que Marche-à-terre envoie au secours du Gars que les Fougerais veulent prendre? reprit-il avec colère.

— Ah! excusez, reprit la femme; mais il est si facile d'être trompé! De quelle paroisse êtes-vous donc? demanda-t-elle.

— De Saint-Georges! s'écrièrent deux ou trois Fougerais en bas-breton, et nous mourons de faim.

— Eh bien! tenez, répondit la femme, voyez-vous cette fumée, là-bas? c'est ma maison. En suivant les routins de droite, vous y arriverez par en haut. Vous trouverez peut-être mon homme en route. Galope-chopine doit faire le guet pour avertir le Gars, puisque vous savez qu'il vient aujourd'hui chez nous, ajouta-t-elle avec orgueil.

— Merci, bonne femme, répondit Hulot. — En avant, vous autres, tonnerre de Dieu! ajouta-t-il en parlant à ses hommes, nous le tenons!...

A ces mots, le détachement suivit au pas de course le commandant, qui s'engagea dans les sentiers indiqués. En entendant le juron si peu catholique du soi-disant chouan, la femme de Galope-chopine pâlit. Elle regarda les guêtres et les peaux de bique des jeunes Fougerais, s'assit par terre, serra son enfant dans ses bras et dit:

— Que la sainte vierge d'Auray et le bienheureux saint Labre aient pitié de nous! Je ne crois pas que ce soient nos gens, leurs souliers sont sans clous. Cours par le chemin d'en bas prévenir ton père; il s'agit de sa tête, dit-elle au petit garçon, qui disparut comme un daim à travers les genêts et les ajoncs.

Cependant mademoiselle de Verneuil n'avait rencontré sur sa route aucun des partis bleus ou chouans qui se pourchassaient les uns les autres dans le labyrinthe de champs situés autour de la cabane de Galope-chopine. En apercevant une colonne bleuâtre s'élevant du tuyau à demi détruit de la cheminée de cette triste habitation, son cœur éprouva une de ces violentes palpitations dont les coups précipités et sonores semblent monter dans le cou comme par flots. Elle s'arrêta, s'appuya de la main sur une branche d'arbre, et contempla cette fumée qui devait également servir de fanal aux amis et aux ennemis du jeune chef. Jamais elle n'avait ressenti d'émotion si écrasante.

— Ah! je l'aime trop! se dit-elle avec une sorte de désespoir; aujourd'hui je ne serai peut-être plus maîtresse de moi...

Tout à coup elle franchit l'espace qui la séparait de la chaumière, et se trouva dans la cour, dont la fange avait été durcie par la gelée. Le gros chien s'élança encore contre elle en aboyant; mais, sur un seul mot prononcé par Galope-chopine, il remua la queue et se tut. En entrant dans la chaumine, mademoiselle de Verneuil y jeta un de ces regards qui embrassent tout. Le marquis n'y était pas. Marie respira plus librement. Elle reconnut avec plaisir que le chouan s'était efforcé de restituer quelque propreté à la sale et unique chambre de sa tanière. Galope-chopine saisit sa canardière, salua silencieusement son hôtesse et sortit avec son chien. Elle le suivit jusque sur le seuil, et le vit s'en allant par le sentier qui commençait à droite de sa cabane, et dont l'entrée était défendue par un gros arbre pourri en y formant un échalier presque ruiné. De là, elle put apercevoir une suite de champs dont les échaliers présentaient à l'œil comme une enfilade de portes, car la nudité des arbres et des haies permettait de bien voir les moindres accidents du paysage. Quand le large chapeau de Galope-chopine eut tout à fait disparu, mademoiselle de Verneuil se retourna vers la gauche pour voir l'église de Fougères; mais le hangar la lui cachait entièrement. Elle jeta les yeux sur la vallée du Couësnon, qui s'offrait à ses regards comme une vaste

nappe de mousseline dont la blancheur rendait plus terne encore un ciel gris et chargé de neige. C'était une de ces journées où la nature semble muette, et où les bruits sont absorbés par l'atmosphère. Aussi, quoique les bleus et leurs contre-chouans marchassent dans la campagne sur trois lignes, en formant un triangle qu'ils resserraient en s'approchant de la cabane, le silence était si profond que mademoiselle de Verneuil se sentit émue par des circonstances qui ajoutaient à ses angoisses une sorte de tristesse physique. Il y avait du malheur dans l'air. Enfin, à l'endroit où un petit rideau de bois terminait l'enfilade d'échaliers, elle vit un jeune homme sautant les barrières comme un écureuil, et courant avec une étonnante rapidité.

— C'est lui, dit-elle.

Simplement vêtu comme un chouan, le Gars portait son tromblon en bandoulière derrière sa peau de bique, et, sans la grâce de ses mouvements, il aurait été méconnaissable. Marie se retira précipitamment dans la cabane, en obéissant à l'une de ces déterminations instinctives aussi peu explicables que l'est la peur; mais bientôt le jeune chef fut à deux pas d'elle devant la cheminée, où brillait un feu clair et animé. Tous deux se trouvèrent sans voix, craignirent de se regarder ou de faire un mouvement. Une même espérance unissait leur pensée, un même doute les séparait. C'était une angoisse, c'était une volupté.

— Monsieur, dit enfin mademoiselle de Verneuil d'une voix émue, le soin de votre sûreté m'a seul amenée ici.

— Ma sûreté! reprit-il avec amertume.

— Oui, répondit-elle; tant que je resterai à Fougères, votre vie est compromise, et je vous aime trop pour n'en pas partir ce soir; ne m'y cherchez donc plus.

— Partir, chère ange? je vous suivrai!

— Me suivre! y pensez-vous? et les bleus?

— Eh! ma chère Marie, qu'y a-t-il de commun entre les bleus et notre amour?

— Mais il me semble qu'il est difficile que vous restiez en France, près de moi, et plus difficile encore que vous la quittiez avec moi.

— Y a-t-il donc quelque chose d'impossible à qui aime bien?

— Ah! oui, je crois que tout est possible. N'ai-je pas eu le courage de renoncer à vous, pour vous!

— Quoi! vous vous êtes donnée à un être affreux que vous n'aimiez pas, et vous ne voulez pas faire le bonheur d'un homme qui vous adore, de qui vous remplirez la vie, et qui jure de n'être jamais qu'à vous? Écoute-moi, Marie, m'aimes-tu?

— Oui, dit-elle.

— Eh bien! sois à moi.

— Avez-vous oublié que j'ai repris le rôle infâme d'une courtisane, et que c'est vous qui devez être à moi? Si je veux vous fuir, c'est pour ne pas laisser retomber sur votre tête le mépris que je pourrais encourir; sans cette crainte, peut-être...

— Mais si je ne redoute rien...

— Et qui m'en assurera? Je suis défiante. Dans ma situation, qui ne le serait pas?... Si l'amour que nous inspirons ne dure pas, au moins doit-il être complet, et nous faire supporter avec joie l'injustice du monde. Qu'avez-vous fait pour moi?... Vous me désirez. Croyez-vous vous être élevé par là bien au-dessus de ceux qui m'ont vue jusqu'à présent? Avez-vous risqué, pour une heure de plaisir, vos chouans, sans plus vous en soucier que je ne m'inquiétais des bleus massacrés quand tout fut perdu pour moi? Et si je vous ordonnais de renoncer à toutes vos idées, à vos espérances, à votre roi qui m'offusque, et qui peut-être se moquera de vous quand vous périrez pour lui; tandis que je saurais mourir pour vous avec un saint respect! Enfin, si je voulais que vous envoyassiez votre soumission au premier consul, pour que vous pussiez me suivre à Paris?... si j'exigeais que nous allassions en Amérique y vivre loin d'un monde où tout est vanité, afin de savoir si vous m'aimez bien pour moi-même, comme en ce moment je vous aime! Pour tout dire, en un mot, si je voulais, au lieu de m'élever à vous, que vous tombassiez jusqu'à moi, que feriez-vous?

— Tais-toi, Marie, ne te calomnie pas. Pauvre enfant, je t'ai devinée! Va, si mon premier désir est devenu de la passion, ma passion est maintenant de l'amour. Chère âme de mon âme, je le sais, tu es aussi noble que ton nom, aussi grande que belle; je suis assez noble et me sens assez grand moi-même pour t'imposer au monde. Est-ce parce que je pressens en toi des voluptés inouïes et incessantes?... est-ce parce que je crois rencontrer en ton âme ces précieuses qualités qui nous font toujours aimer la même femme? j'en ignore la cause, mais mon amour est sans bornes, et il me semble que je ne puis plus me passer de toi. Oui, ma vie serait pleine de dégoût si tu n'étais toujours près de moi...

— Comment près de vous?

— Oh! Marie, tu ne veux donc pas deviner ton Alphonse?

— Ah! croiriez-vous me flatter beaucoup en m'offrant votre nom, votre main? dit-elle avec un apparent dédain, mais en regardant fixement le marquis pour en surprendre les moindres pensées. Et savez-vous si vous m'aimerez dans six mois, et alors quel serait mon avenir?... Non, non, une maîtresse est la seule femme qui soit sûre des sentiments qu'un homme lui témoigne; car le devoir, les lois, le monde, l'intérêt des enfants, n'en sont pas les tristes auxiliaires, et si son pouvoir est durable, elle y trouve des flatteries et un bonheur qui font accepter les plus grands chagrins du monde. Être votre femme et avoir la chance de vous peser un jour!... A cette crainte je préfère un amour passager, mais vrai, quand même la mort et la misère en seraient la fin. Oui, je pourrais être, mieux que toute autre, une mère vertueuse, une épouse dévouée; mais, pour entretenir de tels sentiments dans l'âme d'une femme, il ne faut pas qu'un homme l'épouse dans un accès de passion. D'ailleurs, sais-je moi-même si vous me plairez demain? Non, je ne veux pas faire votre malheur, je quitte la Bretagne, dit-elle en apercevant de l'hésitation dans son regard, je retourne à Fougères, et vous ne viendrez pas me chercher là...

— Eh bien! après demain, si dès le matin tu vois de la fumée sur les roches de Saint-Sulpice, le soir je serai chez toi, amant, époux, ce que tu voudras que je sois. J'aurai tout bravé!

— Mais, Alphonse, tu m'aimes donc bien, dit-elle avec ivresse, pour risquer ainsi ta vie avant de me la donner?...

Il ne répondit pas, il la regarda, elle baissa les yeux; mais il lut sur l'ardent visage de sa maîtresse un délire égal au sien, et alors il lui tendit les bras. Une sorte de folie entraîna Marie, qui alla tomber mollement sur le sein du marquis, décidée à s'abandonner à lui pour faire de cette faute le plus grand des bonheurs, en y risquant tout son avenir, qu'elle rendait plus certain si elle sortait victorieuse de cette dernière épreuve. Mais à peine sa tête s'était-elle posée sur la tête de son amant, qu'on léger bruit retentit au dehors. Elle s'arracha de ses bras comme si elle se fût réveillée, et s'élança hors de la chaumière. Elle put alors recouvrer un peu de sang-froid, et penser à sa situation.

— Il m'aurait acceptée et se serait moqué de moi, peut-être, se dit-elle. Ah! si je pouvais le croire, je le tuerais. Ah! pas encore cependant, reprit-elle en apercevant Beau-pied, à qui elle fit un signe que le soldat comprit à merveille.

Le pauvre garçon tourna brusquement sur ses talons, en feignant de n'avoir rien vu. Tout à coup, mademoiselle de Verneuil rentra dans le salon en invitant le jeune chef à garder le plus profond silence, par la manière dont elle se pressa les lèvres sous l'index de sa main droite.

— Ils sont là, dit-elle avec terreur et d'une voix sourde.

— Qui?

— Les bleus.

— Ah! je ne mourrai pas sans avoir...

— Oui, prends...

Il la saisit froide et sans défense, et cueillit sur ses lèvres un baiser plein d'horreur et de plaisir, car il pouvait être à la fois le premier et le dernier. Puis ils allèrent ensemble sur le seuil de la porte, en y plaçant leurs têtes de manière à tout examiner sans être vus. Le marquis aperçut Gudin à la tête d'une douzaine d'hommes qui tenaient le bas de la vallée du Couësnon. Il se tourna vers l'enfilade des échaliers, le gros tronc d'arbre pourri était gardé par sept soldats. Il monta sur la pièce de cidre, enfonça le toit de bardeau pour sauter sur l'éminence; mais il retira précipitamment sa tête du trou qu'il venait de faire : Hulot couronnait la hauteur et lui coupait le chemin de Fougères. En ce moment, il regarda sa maîtresse, qui jeta un cri de désespoir : elle entendait les trépignements des trois détachements réunis autour de la maison.

— Sors la première, lui dit-il, tu me préserveras.

En entendant ce mot, pour elle sublime, elle se plaça tout heureuse en face de la porte, pendant que le marquis armait son tromblon. Après avoir mesuré l'espace qui existait entre le seuil de la cabane et le gros tronc d'arbre, le Gars se jeta devant les sept bleus, les cribla de sa mitraille, et se fit un passage au milieu d'eux. Les trois troupes se précipitèrent autour de l'échalier que le chef avait sauté, et le virent alors courant dans les champs avec une incroyable célérité.

— Feu, feu, mille noms d'un diable! Vous n'êtes pas Français, feu donc, mâtins! cria Hulot d'une voix tonnante.

Au moment où il prononçait ces paroles du haut de l'éminence, ses hommes et ceux de Gudin tirent une décharge générale, qui heureusement fut mal dirigée. Déjà le marquis arrivait à l'échalier qui terminait le premier champ; mais, au moment où il passait dans le second, il faillit être atteint par Gudin, qui s'était élancé sur ses pas avec violence. En entendant ce redoutable adversaire à quelques toises, le Gars redoubla de vitesse. Néanmoins, Gudin et le marquis arrivèrent presque en même temps à l'échalier; mais Montauran lança si adroitement son tromblon à la tête de Gudin, qu'il le frappa et en retarda la marche. Il est impossible de dépeindre l'anxiété de Marie et l'intérêt que manifestaient à ce spectacle Hulot et sa troupe. Tous, ils répétaient silencieusement, à leur insu, les gestes des deux coureurs. Le Gars et Gudin parvinrent ensemble au rideau blanc de givre formé par le petit bois; mais l'officier rétrograda tout à coup et s'effaça derrière un pommier. Une vingtaine de chouans, qui n'avaient pas tiré de peur de tuer leur chef, se montrèrent et criblèrent l'arbre de

balles. Toute la petite troupe de Hulot s'élança au pas de course pour sauver Gudin, qui, se trouvant sans armes, revenait de pommier en pommier, en saisissant, pour courir le moment où les chasseurs du roi chargeaient leurs armes. Son danger dura peu. Les contre-chouans mêlés aux bleus, et Hulot à leur tête, vinrent soutenir le jeune officier à la place où le marquis avait jeté son tromblon. En ce moment, Gudin aperçut son adversaire tout épuisé, assis sous un des arbres du petit bouquet de bois; il laissa ses camarades se canardant avec les chouans retranchés derrière une haie latérale du champ, il les tourna et se dirigea vers le marquis avec la vivacité d'une bête fauve. En voyant cette manœuvre, les chasseurs du roi poussèrent d'effroyables cris pour avertir leur chef, puis, après avoir tiré sur les contre-chouans avec le bonheur qu'ont les braconniers, ils essayèrent de leur tenir tête, mais ceux-ci gravirent courageusement la haie qui servait de rempart à leurs ennemis, et y prirent une sanglante revanche. Les chouans gagnèrent alors le chemin qui longeait le champ dans l'enceinte duquel cette scène avait lieu, et s'emparèrent des hauteurs que Hulot avait commis la faute d'abandonner. Avant que les bleus eussent eu le temps de se reconnaître, les chouans avaient pris pour retranchements les brisures que formaient les arêtes de ces rochers, à l'abri desquels ils pouvaient tirer sans danger sur les soldats de Hulot, si ceux-ci faisaient quelque démonstration de vouloir venir les y combattre.

Pendant que Hulot, suivi de quelques soldats, allait lentement vers le petit bois pour y chercher Gudin, les Fougerais demeurèrent pour dépouiller les chouans morts et achever les vivants. Dans cette épouvantable guerre, les deux partis ne faisaient pas de prisonniers. Le marquis sauvé, les chouans et les bleus reconnurent mutuellement la force de leurs positions respectives et l'inutilité de la lutte, en sorte que chacun ne songea plus qu'à se retirer.

— Si je perds ce jeune homme-là, s'écria Hulot en regardant le bois avec attention, je ne veux plus faire d'amis!

— Ah! ah! dit un des jeunes gens de Fougères occupé à dépouiller les morts, voilà un oiseau qui a des plumes jaunes.

Et il montrait à ses compatriotes une bourse pleine de pièces d'or qu'il venait de trouver dans la poche d'un gros homme vêtu de noir.

— Mais qu'a-t-il donc là? reprit un autre qui tira un bréviaire de la redingote du défunt.

— C'est pain bénit, c'est un prêtre! s'écria-t-il en jetant le bréviaire à terre.

— Le voleur, il nous fait banqueroute, dit un troisième en ne trouvant que deux écus de six francs dans la poche du chouan qu'il déshabillait.

— Oui, mais il a une fameuse paire de souliers, répondit un soldat qui se mit en devoir de les prendre.

— Tu les auras s'ils tombent dans ton lot, lui répliqua l'un des Fougerais en les arrachant des pieds du mort et les lançant au tas des effets déjà rassemblés.

Un quatrième contre-chouan recevait l'argent, afin de faire les parts lorsque tous les soldats de l'expédition seraient réunis. Quand Hulot revint avec le jeune officier, dont la dernière entreprise pour joindre le Gars avait été aussi périlleuse qu'inutile, il trouva une vingtaine de ses soldats et une trentaine de contre-chouans devant onze ennemis morts dont les corps avaient été jetés dans un sillon tracé au bas de la haie.

— Soldats, s'écria Hulot d'une voix sévère, je vous défends de partager ces haillons. Formez vos rangs, et plus vite que ça.

— Mon commandant, dit un soldat en montrant à Hulot ses souliers, au bout desquels les cinq doigts de ses pieds se voyaient à nu, bon pour l'argent; mais cette chaussure-là, ajouta-t-il en montrant avec la crosse de son fusil la paire de souliers ferrés, cette chaussure-là, mon commandant, m'irait comme un gant.

— Tu veux à tes pieds des souliers anglais! lui répliqua Hulot.

— Commandant, dit respectueusement un des Fougerais, nous avons, depuis la guerre, toujours partagé le butin.

— Je ne vous empêche pas, vous autres, de suivre vos usages, répliqua durement Hulot en l'interrompant.

— Tiens, Gudin, voilà une bourse là qui contient trois louis, tu as eu de la peine, ton chef ne s'opposera pas à ce que tu la prennes, dit à l'officier l'un de ses anciens camarades.

Hulot regarda Gudin de travers et le vit pâlissant.

— C'est la bourse de mon oncle! s'écria le jeune homme.

Tout épuisé qu'il était par la fatigue, il fit quelques pas vers le monceau de cadavres, et le premier corps qui s'offrit à ses regards fut précisément celui de son oncle; mais à peine en vit-il le visage rubicond sillonné de bandes bleuâtres, les bras roidis, et la plaie faite par le coup de feu, qu'il jeta un cri d'effroi et s'écria : — Marchons, mon commandant.

La troupe de bleus se mit en route. Hulot soutenait son jeune ami en lui donnant le bras.

— Tonnerre de Dieu! cela ne sera rien, lui disait le vieux soldat.

— Mais il est mort, répondit Gudin, mort! C'était mon seul parent, et malgré ses malédictions il m'aimait. Le roi revenu, tout le pays aurait voulu ma tête, le bonhomme m'aurait caché sous sa soutane.



Corentin.

— Est-il bête! disaient les gardes nationaux restés à se partager les dépouilles; le bonhomme est riche, et comme ça il n'a pas eu le temps de faire un testament par lequel il l'aurait déshérité.

Le partage fait, les contre-chouans rejoignirent le petit bataillon de bleus et le suivirent de loin.

Une horrible inquiétude se glissa, vers la nuit, dans la chaumière de Galope-chopine, où jusqu'alors la vie avait été si naïvement insoucieuse. Barbette et son petit gars, portant tous deux sur leur dos, l'une sa pesante charge d'ajoncs, l'autre une provision d'herbes pour les bestiaux, revinrent à l'heure où la famille prenait le repas du soir. En entrant au logis, la mère et le fils cherchèrent en vain Galope-chopine; et jamais cette misérable chambre ne leur parut si grande, tant elle était vide. Le foyer sans feu, l'obscurité, le silence, tout leur prédisait quelque malheur. Quand la nuit fut venue, Barbette s'empressa d'allumer un feu clair et deux *oribus*, nom donné aux

chandelles de résine dans le pays compris entre les rivages de l'Armorique jusqu'en haut de la Loire, et encore usité en deçà d'Amboise dans les campagnes du Vendômois. Barbette mettait à ces apprêts la lenteur dont sont frappées les actions quand un sentiment profond les domine; elle écoutait le moindre bruit; mais, souvent trompée par le sifflement des rafales, elle allait sur la porte de sa misérable hutte et en revenait toute triste. Elle nettoya deux pichés, les remplit de cidre et les posa sur la longue table de noyer. A plusieurs reprises, elle regarda son garçon qui surveillait la cuisson des galettes de sarrasin, mais sans pouvoir lui parler. Un instant les yeux du petit gars s'arrêtèrent sur les deux clous qui servaient à supporter la canardière de son père, et Barbette frissonna en voyant comme lui cette place vide. Le silence n'était interrompu que par le mugissement des vaches, ou par les gouttes de cidre qui tombaient périodiquement de la bonde du tonneau. La pauvre femme soupira en apprêtant dans trois écuelles de terre brune une espèce de soupe composée de lait, de galette coupée par petits morceaux et de châtaignes cuites.

— Ils se sont battus dans la pièce qui dépend de la Béraudière, dit le petit gars.

— Vas-y donc voir, répondit la mère.

Le gars y courut, reconnut au clair de la lune le monceau de cadavres, n'y trouva point son père, et revint tout joyeux en sifflant; il avait ramassé quelques pièces de cent sous foulées aux pieds par les vainqueurs et oubliées dans la boue. Il trouva sa mère assise sur une escabelle et occupée à filer du chanvre au coin du feu. Il fit un signe négatif à Barbette qui n'osa croire à quelque chose d'heureux; puis, dix heures ayant sonné à Saint-Léonard, le petit gars se coucha après avoir marmotté une prière à la sainte Vierge d'Auray. Au jour, Barbette, qui n'avait pas dormi, poussa un cri de joie en entendant retentir dans le lointain un bruit de gros souliers ferrés qu'elle reconnut, et Galope-chopine montra bientôt sa mine renfrognée.

— Grâce à saint Labre à qui j'ai promis un beau cierge, le Gars a été sauvé. N'oublie pas que nous devons maintenant trois cierges au saint.



Les deux chouans. — PAGE 66.

Puis Galope-chopine saisit un piché et l'avala tout entier sans reprendre haleine. Lorsque sa femme lui eut servi sa soupe, l'eut débarrassé de sa canardière et qu'il se fut assis sur le banc de noyer, il dit en s'approchant du feu : — Comment les bleus et les contre-chouans sont-ils donc venus ici? On se battait à Florigny. Quel diable a pu leur dire que le Gars était chez nous? car il n'y avait que lui, sa belle garce et nous qui le savions.

La femme pâlit.

— Les contre-chouans m'ont persuadé qu'ils étaient des gars de Saint-Georges, répondit-elle en tremblant, et c'est moi qui leur ai dit où était le Gars.

Galope-chopine pâlit à son tour, et laissa son écuelle sur le bord de la table.

— Je t'ai envoyé not' gars pour te prévenir, reprit Barbette effrayée, il ne t'a pas rencontré.

Le chouan se leva, et frappa si violemment sa femme, qu'elle alla tomber pâle comme un mort sur le lit.

— Garce maudite, tu m'as tué! dit-il. Mais, saisi d'épouvante, il prit sa femme dans ses bras. — Barbette! lui cria-t-il, Barbette! Sainte Vierge! j'ai eu la main trop lourde.

— Crois-tu, lui dit-elle en ouvrant les yeux, que Marche-à-terre vienne à le savoir?

— Le Gars, répondit le chouan, a dit de s'enquérir d'où venait cette trahison.

— L'a-t-il dit à Marche-à-terre?

— Pille-Miche et Marche-à-terre étaient à Florigny.

Barbette respira plus librement.

— S'ils touchent à un seul cheveu de ta tête, dit-elle, je rincerai leurs verres avec du vinaigre.

— Ah! je n'ai plus faim, s'écria tristement Galope-chopine.

Sa femme poussa devant lui l'autre piché plein, il n'y fit pas même attention. Deux grosses larmes sillonnèrent alors les joues de Barbette et humectèrent les rides de son visage fané.

— Ecoute, ma femme, il faudra demain matin amasser des fagots au *dret* de Saint-Léonard sur les rochers de Saint-Sulpice et y mettre le feu. C'est le signal convenu entre le Gars et le vieux recteur de Saint-Georges qui viendra lui dire une messe.

— Il ira donc à Fougères?

— Oui, chez sa belle garce. J'ai à courir aujourd'hui à cause de ça! Je croie bien qu'il va l'épouser et l'enlever, car il m'a dit d'aller louer des chevaux et de les égailler sur la route de Saint-Malo.

Là-dessus, Galope-chopine fatigué se coucha pour quelques heures et se remit en course. Le lendemain matin il rentra après s'être soigneusement acquitté des commissions que le marquis lui avait confiées. En apprenant que Marche-à-terre et Pille-miche ne s'étaient pas présentés, il dissipa les inquiétudes de sa femme, qui partit presque rassurée pour les roches de Saint-Sulpice, où la veille elle avait préparé, sur le mamelon qui faisait face à Saint-Léonard, quelques fagots couverts de givre. Elle emmena par la main son petit gars, qui portait du feu dans un sabot cassé. A peine son fils et sa femme avaient-ils disparu derrière le toit du hangar, que Galope-chopine entendit deux hommes sautant le dernier des échaliers en enfilade, et insensiblement il vit à travers un brouillard assez épais des formes anguleuses se dessinant comme des ombres indistinctes.

— C'est Pille-miche et Marche-à-terre, se dit-il mentalement. Et il tressaillit. Les deux chouans montrèrent dans la petite cour leurs visages ténébreux, qui ressemblaient assez, sous leurs grands chapeaux usés, à ces figures que des graveurs ont faites avec des paysages.

— Bonjour, Galope-chopine, dit gravement Marche-à-terre.

— Bonjour, monsieur Marche-à-terre, répondit humblement le mari de Barbette. Voulez-vous entrer ici et vider quelques pichés? J'ai de la galette froide et du beurre fraîchement battu.

— Ce n'est pas de refus, mon cousin, dit Pille-miche.

Les deux chouans entrèrent. Ce début n'avait rien d'effrayant pour le maître du logis, qui s'empressa d'aller à sa grosse tonne emplir trois pichés, pendant que Marche-à-terre et Pille-miche, assis de chaque côté de la longue table sur un des bancs luisants, se coupèrent des galettes et les garnirent d'un beurre gras et jaunâtre qui, sous le couteau, laissait jaillir de petites bulles de lait. Galope-chopine posa les pichés pleins de cidre et couronnés de mousse devant ses hôtes, et les trois chouans se mirent à manger; mais, de temps en temps, le maître du logis jetait un regard de côté sur Marche-à-terre en s'empressant de satisfaire sa soif.

— Donne-moi ta chinchoire, dit Marche-à-terre à Pille-miche.

Et, après en avoir secoué fortement plusieurs chinchées dans le creux de sa main, le Breton aspira son tabac en homme qui voulait se préparer à quelque action grave.

— Il fait froid, dit Pille-miche en se levant pour aller fermer la partie supérieure de la porte.

Le jour terni par le brouillard ne pénétra plus dans la chambre que par la petite fenêtre, et n'éclaira que faiblement la table et les deux bancs; mais le feu y répandit des lueurs rougeâtres. En ce moment, Galope-chopine, qui avait achevé de remplir une seconde fois les pichés de ses hôtes, les mettait devant eux; mais ils refusèrent de boire, jetèrent leurs larges chapeaux et prirent tout à coup un air solennel. Leurs gestes et le regard par lequel ils se consultèrent firent frissonner Galope-chopine, qui crut apercevoir du sang sous les bonnets de laine rouge dont ils étaient coiffés.

— Apporte-nous ton couperet, dit Marche-à-terre.

— Mais, monsieur Marche-à-terre, qu'en voulez-vous donc faire?

— Allons, cousin, tu le sais bien, dit Pille-miche en serrant sa chinchoire que lui rendit Marche-à-terre, tu es jugé.

Les deux chouans se levèrent ensemble en saisissant leurs carabines.

— Monsieur Marche-à-terre, je n'ai *rin* dit sur le Gars...

— Je te dis d'aller chercher ton couperet, répondit le chouan.

Le malheureux Galope-chopine heurta le bois grossier de la couche de son garçon, et trois pièces de cent sous roulèrent sur le plancher; Pille-miche les ramassa.

— Oh! oh! les bleus t'ont donné des pièces neuves! s'écria Marche-à-terre.

— Aussi vrai que voilà l'image de saint Labre, reprit Galope-chopine, je n'ai *rin* dit. Barbette a pris les contre-chouans pour les gars de Saint-Georges, voilà tout.

— Pourquoi parles-tu d'affaires à ta femme? répondit brutalement Marche-à-terre.

— D'ailleurs, cousin, nous ne te demandons pas de raison, mais ton couperet. Tu es jugé.

A un signe de son compagnon, Pille-miche l'aida à saisir la victime. En se trouvant entre les mains des deux chouans, Galope-chopine perdit toute sa force, tomba sur ses genoux, et leva vers ses bourreaux des mains désespérées.

— Mes bons amis, mon cousin, que voulez-vous que devienne mon petit gars?

— J'en prendrai soin, dit Marche-à-terre.

— Mes chers camarades, reprit Galope-chopine devenu blême, je ne suis pas en état de mourir. Me laisserez-vous partir sans confession. Vous avez le droit de prendre ma vie, mais non celui de me faire perdre la bienheureuse éternité.

— C'est juste, dit Marche-à-terre en regardant Pille-miche.

Les deux chouans restèrent un moment dans le plus grand embarras et sans pouvoir résoudre ce cas de conscience. Galope-chopine écouta le moindre bruit causé par le vent, comme s'il eût conservé quelque espérance. Le son de la goutte de cidre qui tombait périodiquement du tonneau lui fit jeter un regard machinal sur la pièce et soupirer tristement. Tout à coup Pille-miche prit le patient par un bras, l'entraîna dans un coin et lui dit :

— Confesse-moi tous tes péchés, je les redirai à un prêtre de la véritable Église, il me donnera l'absolution; et, s'il y a des pénitences à faire, je les ferai pour toi.

Galope-chopine obtint quelque répit par sa manière d'accuser ses péchés; mais, malgré le nombre et les circonstances des crimes, il finit par atteindre au bout de son chapelet.

— Hélas! dit-il en terminant, après tout, mon cousin, puisque je te parle comme à un confesseur, je t'assure par le saint nom de Dieu que je n'ai guère à me reprocher que d'avoir, par-ci par-là, un peu trop beurré mon pain, et j'atteste saint Labre, que voici au-dessus de la cheminée, que je n'ai *rin* dit sur le Gars. Non, mes bons amis, je n'ai pas trahi.

— Allons, c'est bon, cousin, relève-toi; tu t'entendras sur tout cela avec le bon Dieu, dans le temps comme dans le temps.

— Mais laissez-moi dire un petit brin d'adieu à Barbe...

— Allons, répondit Marche-à-terre, si tu veux qu'on ne t'en veuille pas plus qu'il ne faut, comporte-toi en Breton, et finis proprement.

Les deux chouans saisirent de nouveau Galope-chopine, le couchèrent sur le banc, où il ne donna plus d'autres signes de résistance que ces mouvements convulsifs produits par l'instinct de l'animal. Enfin il poussa quelques hurlements sourds, qui cessèrent aussitôt que le son lourd du couperet eut retenti. La tête fut tranchée d'un seul coup. Marche-à-terre prit cette tête par une touffe de cheveux, sortit de la chaumière, chercha et trouva dans le grossier chambranle de la porte un grand clou autour duquel il tortilla les cheveux qu'il tenait, et y laissa pendre cette tête sanglante à laquelle il ne ferma seulement pas les yeux. Les deux chouans se lavèrent les mains, sans aucune précipitation, dans une grande terrine pleine d'eau, reprirent leurs chapeaux, leurs carabines, et franchirent l'échalier en sifflant l'air de la *Ballade du Capitaine*. Pille-miche entonna d'une voix enrouée, au bout du champ, ces strophes prises au hasard dans cette naïve chanson, dont les rustiques cadences furent emportées par le vent.

A la première ville
Son amant l'habille
Tout en satin blanc;

A la seconde ville,
Son amant l'habille
En or, en argent.

Elle était si belle,
Qu'on lui tendait les voiles
Dans tout le régiment.

Cette mélodie devint insensiblement confuse à mesure que les deux chouans s'éloignaient; mais le silence de la campagne était si profond, que plusieurs notes parvinrent à l'oreille de Barbette, qui revenait alors au logis en tenant son petit gars par la main. Une paysanne n'entend jamais froidement ce chant, si populaire dans l'ouest de la France; aussi Barbette commença-t-elle involontairement les premières strophes de la ballade.

Allons, partons, belle,
Partons pour la guerre,
Partons, il est temps.

Brave capitaine,
Que ça ne te fasse pas de peine,
Ma fille n'est pas pour toi.

Tu ne l'auras sur terre,
Tu ne l'auras sur mer,
Si ce n'est par trahison.

Le père prend sa fille
Qui la déshabille
Et la jette à l'eau.

Capitaine plus sage,
Se jette à la nage,
La ramène à bord.

Allons, partons, belle,
Partons pour la guerre,
Partons, il est temps.

A la première ville, etc.

Au moment où Barbette se retrouvait en chantant à la reprise de la ballade par où avait commencé Pille-miche, elle était arrivée dans sa cour. Sa langue se glaça; elle resta immobile, et un grand cri, soudain réprimé, sortit de sa bouche béante.

— Qu'as tu donc, ma chère mère? demanda l'enfant.

— Marche tout seul, s'écria sourdement Barbette en lui retirant la

main et le poussant avec une incroyable rudesse, tu n'as plus ni père ni mère.

L'enfant, qui se frottait l'épaule en criant, vit la tête clouée, et son frais visage garda silencieusement la convulsion nerveuse que les pleurs donnent aux traits. Il ouvrit de grands yeux, regarda longtemps la tête de son père avec un air stupide qui ne trahissait aucune émotion ; puis sa figure, abrutie par l'ignorance, arriva jusqu'à exprimer une curiosité sauvage. Tout à coup Barbette reprit la main de son enfant, la serra violemment, et l'entraîna d'un pas rapide dans la maison. Pendant que Pille-miche et Marche-à-terre couchaient Galope-chopine sur le banc, un de ses souliers était tombé sous son cou de manière à se remplir de sang, et ce fut le premier objet que vit sa veuve.

— Ote ton sabot, dit la mère à son fils. Mets ton pied là-dedans. Bien. Souviens-toi toujours, s'écria-t-elle d'un son de voix lugubre, du soulier de ton père, et ne t'en mets jamais un aux pieds sans te rappeler celui qui était plein du sang versé par les *chuins*, et tue les *chuins*.

En ce moment, elle agita sa tête par un mouvement si convulsif, que les mèches de ses cheveux noirs retombèrent sur son cou, et donnèrent à sa figure une expression sinistre.

— J'atteste saint Labre, reprit-elle, que je te voue aux bleus ! Tu seras soldat pour venger ton père. Tue, tue les *chuins*, et fais comme moi ! Ah ! ils ont pris la tête de mon homme ! je vais donner celle du Gars aux bleus !...

Elle sauta d'un seul bond sur le lit, s'empara d'un petit sac d'argent dans une cachette, reprit la main de son fils étonné, l'entraîna violemment sans lui laisser le temps de reprendre son sabot, et ils marchèrent tous deux d'un pas rapide vers Fougères, sans que l'un ou l'autre retournât la tête vers la chaumière qu'ils abandonnaient. Quand ils arrivèrent sur le sommet des rochers de Saint-Sulpice, Barbette attisa le feu des fagots, et son gars l'aida à les couvrir de genêts verts chargés de givre, afin d'en rendre la fumée plus forte.

— Ça durera plus que ton père, plus que moi et plus que le Gars, dit Barbette d'un air farouche en montrant le feu à son fils.

Au moment où la veuve de Galope-chopine et son fils au pied sanglant regardaient avec une sombre expression de vengeance et de curiosité tourbillonner la fumée, mademoiselle de Verneuil avait les yeux attachés sur cette roche, et tâchait, mais en vain, d'y découvrir le signal annoncé par le marquis. Le brouillard, qui s'était insensiblement accru, ensevelissait toute la région sous un voile dont les teintes grises cachaient les masses du paysage les plus près de la ville. Elle contemplait tour à tour, avec une douce anxiété, les rochers, le château, les édifices, qui ressemblaient, dans ce brouillard, à des brouillards plus noirs encore. Auprès de sa fenêtre, quelques arbres se détachaient de ce fond bleuâtre comme ces madrépores que la mer laisse entrevoir quand elle est calme. Le soleil donnait au ciel la couleur blafarde de l'argent terni ; ses rayons coloraient d'une rougeur douteuse les branches nues des arbres, où se balançaient encore quelques dernières feuilles. Mais des sentiments trop délicieux agitaient l'âme de Marie, pour qu'elle vît de mauvais présages dans ce spectacle, en désaccord avec le bonheur dont elle se repaissait par avance. Depuis deux jours, ses idées s'étaient étrangement modifiées. L'âpreté, les éclats désordonnés de ses passions avaient lentement subi l'influence de l'égale température que donne à la vie un véritable amour. La certitude d'être aimée, qu'elle était allée chercher à travers tant de périls, avait fait naître en elle le désir de rentrer dans les conditions sociales qui sanctionnent le bonheur, et d'où elle n'était sortie que par désespoir. N'aimer que pendant un moment lui sembla de l'impuissance. Puis elle se vit soudain reportée, du fond de la société où le malheur l'avait plongée, dans le haut rang où son père l'avait un moment placée. Sa vanité, comprimée par les cruelles alternatives d'une passion tour à tour heureuse ou méconnue, s'éveilla, lui fit voir tous les bénéfices d'une grande position. En quelque sorte née marquise, épouser Montauran, n'était-ce pas pour elle agir et vivre dans la sphère qui lui était propre ? Après avoir connu les hasards d'une vie tout aventureuse, elle pouvait mieux qu'une autre femme apprécier la grandeur des sentiments qui font la famille. Puis le mariage, la maternité et ses soins, étaient pour elle moins une tâche qu'un repos. Elle aimait cette vie vertueuse et calme entrevue à travers ce dernier orage, comme une femme lasse de la vertu peut jeter un regard de convoitise sur une passion illicite. La vertu était pour elle une nouvelle séduction.

— Peut-être, dit-elle en revenant de la croisée sans avoir vu de feu sur la roche de Saint-Sulpice, ai-je été bien coquette avec lui ? Mais aussi n'ai-je pas su combien je suis aimée ?... Francine, ce n'est pas un songe ! je serai ce soir la marquise de Montauran. Qu'ai-je donc fait pour mériter un si complet bonheur ? Oh ! je l'aime, et l'amour seul peut payer l'amour. Néanmoins, Dieu veut sans doute me récompenser d'avoir conservé tant de cœur malgré tant de misères et me faire oublier mes souffrances ; car, tu le sais, mon enfant, j'ai bien souffert !

— Ce soir, marquise de Montauran, vous, Marie ! Ah ! tant que ce ne sera pas fait, moi je croirai rêver. Qui donc lui a dit tout ce que vous valez ?

— Mais, ma chère enfant, il n'a pas seulement de beaux yeux, il a aussi une âme. Si tu l'avais vu, comme moi, dans le danger ! Oh ! il doit bien savoir aimer, il est si courageux !

— Si vous l'aimez tant, pourquoi souffrez-vous donc qu'il vienne à Fougères ?

— Est-ce que nous avons eu le temps de nous dire un mot quand nous avons été surpris ? D'ailleurs, n'est-ce pas une preuve d'amour ? Et en a-t-on jamais assez ! En attendant, coiffe-moi.

Mais elle dérangea cent fois, par des mouvements comme électriques, les heureuses combinaisons de sa coiffure, en mêlant des pensées encore orageuses à tous les soins de la coquetterie. En crêpant les cheveux d'une boucle, ou en rendant ses nattes plus brillantes, elle se demandait, par un reste de défiance, si le marquis ne la trompait pas, et alors elle pensait qu'une semblable rouerie devait être impénétrable, puisqu'il s'exposait audacieusement à une vengeance immédiate en venant la trouver à Fougères ? En étudiant malicieusement à son miroir les effets d'un regard oblique, d'un sourire, d'un léger pli du front, d'une attitude de colère, d'amour ou de dédain, elle cherchait une ruse de femme pour sonder jusqu'au dernier moment le cœur du jeune chef.

— Tu as raison, Francine, dit-elle, je voudrais, comme toi, que ce mariage fût fait. Ce jour est le dernier de mes jours nébuleux, il est gros de ma mort ou de notre bonheur. Le brouillard est odieux, ajouta-t-elle en regardant de nouveau vers les sommets de Saint-Sulpice toujours voilés.

Elle se mit à draper elle-même les rideaux de soie et de mousseline qui décoraient la fenêtre, en se plaisant à intercepter le jour de manière à produire dans la chambre un voluptueux clair-obscur.

— Francine, dit-elle, ôte ces babioles qui encombrent la cheminée, et n'y laisse que la pendule et les deux vases de Saxe, dans lesquels j'arrangerai moi-même les fleurs d'hiver que Corentin m'a trouvées... Sors toutes les chaises, je ne veux voir ici que le canapé et un fauteuil. Quand tu auras fini, mon enfant, tu brosseras le tapis de manière à en ranimer les couleurs, puis tu garniras de bougies les bras de cheminée et les flambeaux...

Marie regarda longtemps et avec attention la vieille tapisserie tendue sur les murs de cette chambre. Guidée par un goût inné, elle sut trouver, parmi les brillantes nuances de la haute-lisse, les teintes qui pouvaient servir à lier cette antique décoration aux meubles et aux accessoires de ce boudoir par l'harmonie des couleurs ou par le charme des oppositions. La même pensée dirigea l'arrangement des fleurs dont elle chargea les vases contournés qui ornaient la chambre. Le canapé fut placé près du feu. De chaque côté du lit, qui occupait la paroi parallèle à celle où était la cheminée, elle mit, sur deux petites tables dorées, de grands vases de Saxe remplis de feuillages et de fleurs qui exhalèrent les plus doux parfums. Elle tressaillit plus d'une fois en disposant les plis onduleux du lampas vert au-dessus du lit, et en étudiant les sinuosités de la draperie à fleurs sous laquelle elle le cacha. De semblables préparatifs ont toujours un indéfinissable secret de bonheur, et amènent une irritation si délicieuse, que souvent, au milieu de ces voluptueux apprêts, une femme oublie tous ses doutes, comme mademoiselle de Verneuil oubliait alors les siens. N'existe-t-il pas un sentiment religieux dans cette multitude de soins pris pour un être aimé qui n'est pas là pour les voir et les récompenser, mais qui doit les payer plus tard par ce sourire approbateur qu'obtiennent ces gracieux préparatifs, toujours si bien compris ? Les femmes se livrent alors pour ainsi dire par avance à l'amour, et il n'en est pas une seule qui ne se dise, comme mademoiselle de Verneuil le pensait : « Ce soir, je serai bien heureuse ! » La plus innocente d'entre elles inscrit alors cette suave espérance dans les plis les moins saillants de la soie ou de la mousseline ; puis, insensiblement, l'harmonie qu'elle établit autour d'elle imprime à tout une physionomie où respire l'amour. Au sein de cette sphère voluptueuse, pour elle, les choses deviennent des êtres, des témoins ; et déjà elle en fait les complices de toutes ses joies futures. A chaque mouvement, à chaque pensée, elle s'enhardit à voler l'avenir. Bientôt elle n'attend plus, elle n'espère pas, mais elle accuse le silence, et le moindre bruit lui doit un présage ; enfin le doute vient poser sur son cœur une main crochue, elle brûle, elle s'agite, elle se sent tordue par une pensée qui se déploie comme une force purement physique ; c'est tour à tour un triomphe et un supplice, que sans l'espoir du plaisir elle ne supporterait point. Vingt fois, mademoiselle de Verneuil avait soulevé les rideaux, dans l'espérance de voir une colonne de fumée s'élevant au dessus des rochers ; mais le brouillard semblait de moment en moment prendre de nouvelles teintes grises dans lesquelles son imagination finit par lui montrer de sinistres présages. Enfin, dans un moment d'impatience, elle laissa tomber le rideau, en se promettant bien de ne plus venir le relever. Elle regarda d'un air boudeur cette chambre à laquelle elle avait donné une âme et une

voix, se demanda si ce serait en vain, et cette pensée la fit songer à tout.

— Ma petite, dit-elle à Francine en l'attirant dans un cabinet de toilette contigu à sa chambre et qui était éclairé par un œil-de-bœuf donnant sur l'angle obscur où les fortifications de la ville se joignaient aux rochers de la Promenade, range-moi cela, que tout soit propre! Quant au salon, tu le laisseras, si tu veux, en désordre, ajouta-t-elle en accompagnant ces mots d'un de ces sourires que les femmes réservent pour leur intimité, et dont jamais les hommes ne peuvent connaître la piquante finesse.

— Ah! combien vous êtes jolie! s'écria la petite Bretonne.

— Eh! folles que nous sommes toutes, notre amant ne sera-t-il pas toujours notre plus belle parure!

Francine la laissa mollement couchée sur l'ottomane, et se retira pas à pas, en devinant que, aimée ou non, sa maîtresse ne livrerait jamais Montauran.

— Es-tu sûre de ce que tu me débites là, ma vieille? disait Hulot à Barbette qui l'avait reconnu en entrant à Fougères.

— Avez-vous des yeux? Tenez, regardez les rochers de Saint-Sulpice, là, mon bon homme, au dret de Saint-Léonard.

Corentin tourna les yeux vers le sommet, dans la direction indiquée par le doigt de Barbette; et, comme le brouillard commençait à se dissiper, il put voir assez distinctement la colonne de fumée blanchâtre dont avait parlé la femme de Galope-chopine.

— Mais, quand viendra-t-il, eh! la vieille? sera-ce soir ou cette nuit?

— Mon bon homme, reprit Barbette, je n'en sais *rin*.

— Pourquoi trahis-tu ton parti? dit vivement Hulot après avoir attiré la paysanne à quelques pas de Corentin.

— Ah! monsigneur le général, voyez le pied de mon gars! eh bien! il est trempé dans le sang de mon homme tué par les chuins, sous votre respect, comme un veau, pour le punir des trois mots que vous m'avez arrachés, avant-hier, quand je labourais. Prenez mon gars, puisque vous lui avez ôté son père et sa mère, mais faites-en un vrai bleu, mon bon homme, et qu'il puisse tuer beaucoup de chuins. Tenez, voilà deux cents écus, gardez-les-lui; en les ménageant il ira loin avec ça, puisque son père a été douze ans à les amasser.

Hulot regarda avec étonnement cette paysanne pâle et ridée dont les yeux étaient secs.

— Mais toi, dit-il, toi, la mère, que vas-tu devenir? Il vaut mieux que tu conserves cet argent.

— Moi, répondit-elle en branlant la tête avec tristesse, je n'ai plus besoin de rin! Vous me *clancheriez* au fin fond de la tour de Mélusine (et elle montra une des tours du château), que les chuins sauraient ben m'y venir tuer!

Elle embrassa son gars avec une sombre expression de douleur, le regarda, versa deux larmes, le regarda encore et disparut.

— Commandant, dit Corentin, voici une de ces occasions qui, pour être mises à profit, demandent plutôt deux bonnes têtes qu'une. Nous savons tout et nous ne savons rien. Faire cerner, dès à présent la maison de mademoiselle de Verneuil, ce serait la mettre contre nous. Nous ne sommes pas, toi, moi, tes contre-chouans et tes deux bataillons, de force à lutter contre cette fille-là, si elle se met dans la tête de sauver son cidevant. Ce garçon est homme de cœur, et par conséquent rusé, c'est un jeune homme, et il a du cœur. Nous ne pourrons jamais nous en emparer à son entrée à Fougères. Il s'y trouve d'ailleurs peut-être déjà. Faire des visites domiciliaires? Absurdité! Ça n'apprend rien, ça donne l'éveil, et ça tourmente les habitants.

— Je m'en vais, dit Hulot impatienté, donner au factionnaire du poste Saint-Léonard la consigne d'avancer sa promenade de trois pas de plus, et il arrivera ainsi en face de la maison de mademoiselle de Verneuil. Je conviendrai d'un signe avec chaque sentinelle, je me tiendrai au corps de garde, et quand on m'aura signalé l'entrée d'un jeune homme quelconque, je prends un caporal et quatre hommes, et...

— Et, reprit Corentin en interrompant l'impétueux soldat, si le jeune homme n'est pas le marquis, si le marquis n'entre pas par la porte, s'il est déjà chez mademoiselle de Verneuil, si, si...

Là, Corentin regarda le commandant avec un air de supériorité qui avait quelque chose de si insultant, que le vieux militaire s'écria : — Mille tonnerres de Dieu! va te promener, citoyen de l'enfer. Est-ce que tout cela me regarde! Si ce hanneton-là vient tomber dans un de mes corps de garde, il faudra bien que je le fusille; si j'apprends qu'il est dans une maison, il faudra bien aussi que j'aille le cerner, le prendre et le fusiller! Mais, du diable si je me creuse la cervelle pour mettre de la boue sur mon uniforme.

— Commandant, la lettre des trois ministres t'ordonne d'obéir à mademoiselle de Verneuil.

— Citoyen, qu'elle vienne elle-même, je verrai ce que j'aurai à faire.

— Eh bien! citoyen, répliqua Corentin avec hauteur, elle ne tardera pas. Elle te dira elle-même l'heure et le moment où le ci-devant sera entré. Peut-être, même, ne sera-t-elle tranquille que quand elle t'aura vu posant les sentinelles et cernant sa maison.

— Le diable s'est fait homme, se dit douloureusement le vieux chef de demi-brigade en voyant Corentin qui remontait à grands pas l'escalier de la Reine, où cette scène avait eu lieu, et qui regagnait la porte Saint-Léonard. Il me livrera le citoyen Montauran, pieds et poings liés, reprit Hulot en se parlant à lui-même, et je me trouverai embêté d'un conseil de guerre à présider. Après tout, dit-il en haussant les épaules, le Gars est un ennemi de la République, il m'a tué mon pauvre Gérard, et ce sera toujours un noble de moins. Au diable!

Il tourna lestement sur les talons de ses bottes, et alla visiter tous les postes de la ville en sifflant la *Marseillaise*.

Mademoiselle de Verneuil était plongée dans une de ces méditations dont les mystères restent comme ensevelis dans les abîmes de l'âme, et dont les mille sentiments contradictoires ont souvent prouvé à ceux qui en ont été la proie qu'on peut avoir une vie orageuse et passionnée entre quatre murs, sans même quitter l'ottomane sur laquelle se consume alors l'existence. Arrivée au dénoûment du drame qu'elle était venue chercher, cette fille en faisait tour à tour passer devant elle les scènes d'amour et de colère qui avaient si puissamment animé sa vie pendant les dix jours écoulés depuis sa première rencontre avec le marquis. En ce moment le bruit d'un pas d'homme retentit dans le salon qui précédait sa chambre, elle tressaillit; la porte s'ouvrit, elle tourna vivement la tête, et vit Corentin.

— Petite tricheuse! dit en riant l'agent supérieur de la police, l'envie de me tromper vous prendra-t-elle encore? Ah! Marie! Marie! vous jouez un jeu bien dangereux en ne m'intéressant pas à votre partie, en en décidant les coups sans me consulter. Si le marquis a échappé à son sort...

— Cela n'a pas été votre faute, n'est-ce pas? répondit mademoiselle de Verneuil avec une ironie profonde. Monsieur, reprit-elle d'une voix grave, de quel droit venez-vous encore chez moi?

— Chez vous? demanda-t-il d'un ton amer.

— Vous m'y faites songer, répliqua-t-elle avec noblesse, je ne suis pas chez moi. Vous avez peut-être sciemment choisi cette maison pour y commettre plus sûrement vos assassinats, je vais en sortir. J'irais dans un désert pour ne plus voir des...

— Des espions, dites, reprit Corentin. Mais cette maison n'est ni à vous ni à moi, elle est au gouvernement; et, quant à en sortir, vous n'en feriez rien, ajouta-t-il en lui lançant un regard diabolique.

Mademoiselle de Verneuil se leva par un mouvement d'indignation, s'avança de quelques pas; mais tout à coup elle s'arrêta en voyant Corentin qui releva le rideau de la fenêtre, et se prit à sourire en l'invitant à venir près de lui.

— Voyez-vous cette colonne de fumée? dit-il avec le calme profond qu'il savait conserver sur sa figure blême, quelque profondes que fussent ses émotions.

— Quel rapport peut-il exister entre mon départ et de mauvaises herbes auxquelles on a mis le feu? demanda-t-elle.

— Pourquoi votre voix est-elle si altérée? reprit Corentin. Pauvre petite! ajouta-t-il d'une voix douce, je sais tout. Le marquis vient aujourd'hui à Fougères, et ce n'est pas dans l'intention de nous le livrer que vous avez arrangé si voluptueusement ce boudoir, ces fleurs et ces bougies.

Mademoiselle de Verneuil pâlit en voyant la mort du marquis écrite dans les yeux de ce tigre à face humaine, et ressentit pour son amant un amour qui tenait du délire. Chacun de ses cheveux lui versa dans la tête une atroce douleur qu'elle ne put soutenir, et elle tomba sur l'ottomane. Corentin resta un moment les bras croisés sur la poitrine, moitié content d'une torture qui le vengeait de tous les sarcasmes et du dédain par lesquels cette femme l'avait accablé, moitié chagrin de voir souffrir une créature dont le joug lui plaisait toujours, quelque lourd qu'il fût.

— Elle l'aime! se dit-il d'une voix sourde.

— L'aimer! s'écria-t-elle, eh! qu'est-ce que signifie ce mot? Corentin! il est ma vie, mon âme, mon souffle. Elle se jeta aux pieds de cet homme dont le calme l'épouvantait. Ame de boue, lui dit-elle, j'aime mieux m'avilir pour lui obtenir la vie, que de m'avilir pour la lui ôter. Je veux le sauver au prix de tout mon sang. Parle, que te faut-il?

Corentin tressaillit.

— Je venais prendre vos ordres, Marie, dit-il d'un son de voix plein de douceur et en la relevant avec une gracieuse politesse. Oui, Marie, vos injures ne m'empêcheront pas d'être tout à vous, pourvu que vous ne me trompiez plus. Vous savez, Marie, qu'on ne me dupe jamais impunément.

— Ah ! si vous voulez que je vous aime, Corentin, aidez-moi à le sauver.

— Eh bien ! à quelle heure vient le marquis, dit-il en s'efforçant de faire cette demande d'un ton calme.

— Hélas ! je n'en sais rien.

Ils se regardèrent tous deux en silence.

— Je suis perdue ! se disait mademoiselle de Verneuil.

— Elle me trompe, pensait Corentin. Marie, reprit-il, j'ai deux maximes. L'une, de ne jamais croire un mot de ce que disent les femmes, c'est le moyen de ne pas être leur dupe ; l'autre, de toujours chercher si elles n'ont pas quelque intérêt à faire le contraire de ce qu'elles ont dit, et à se conduire en sens inverse des actions dont elles veulent bien nous confier le secret. Je crois que nous nous entendons maintenant.

— A merveille, répliqua mademoiselle de Verneuil. Vous voulez des preuves de ma bonne foi ; mais je les réserve pour le moment où vous m'en aurez donné de la vôtre.

— Adieu, mademoiselle, dit sèchement Corentin.

— Allons, reprit la jeune fille en souriant, asseyez-vous, mettez-vous là et ne boudez pas, sinon je saurais bien me passer de vous pour sauver le marquis. Quant aux trois cent mille francs que vous voyez toujours étalés devant vous, je puis vous les mettre en or, là, sur cette cheminée, à l'instant où le marquis sera en sûreté.

Corentin se leva, recula de quelques pas, et regarda mademoiselle de Verneuil.

— Vous êtes devenue riche en peu de temps, dit-il d'un ton dont l'amertume était mal déguisée.

— Montauran, reprit-elle en souriant de pitié, pourra vous offrir lui-même bien davantage pour sa rançon. Ainsi, prouvez-moi que vous avez les moyens de le garantir de tout danger, et...

— Ne pouvez-vous pas, s'écria tout à coup Corentin, le faire évader au moment même de son arrivée, puisque Hulot en ignore l'heure et... Il s'arrêta comme s'il se reprochait à lui-même d'en trop dire. Mais est-ce bien vous qui me demandez une ruse ? reprit-il en souriant de la manière la plus naturelle. Ecoutez, Marie, je suis certain de votre loyauté. Promettez-moi de me dédommager de tout ce que je perds en vous servant, et j'endormirai si bien cette buse de commandant, que le marquis sera libre à Fougères comme à Saint-James.

— Je vous le promets, répondit la jeune fille avec une sorte de solennité.

— Non, pas ainsi, reprit-il, jurez-le-moi par votre mère.

Mademoiselle de Verneuil tressaillit ; et, levant une main tremblante, elle fit le serment demandé par cet homme, dont les manières venaient de changer subitement.

— Vous pouvez disposer de moi, dit Corentin. Ne me trompez pas, et vous me bénirez ce soir.

— Je vous crois, Corentin, s'écria mademoiselle de Verneuil tout attendrie. Elle le salua par une douce inclination de tête, et lui sourit avec une bonté mêlée de surprise en lui voyant sur la figure une expression de tendresse mélancolique.

— Quelle ravissante créature ! s'écria Corentin en s'éloignant. Ne l'aurai-je donc jamais, pour en faire à la fois l'instrument de ma fortune et la source de mes plaisirs ? Se mettre à mes pieds, elle !... Oh ! oui, le marquis périra. Et si je ne puis obtenir cette femme qu'en la plongeant dans un bourbier, je l'y plongerai. — Enfin, se dit-il à lui-même en arrivant sur la place, où ses pas le conduisirent à son insu, elle ne se défie peut-être plus de moi. Cent mille écus à l'instant ! Elle me croit avare. C'est une ruse, ou elle l'a épousé. Corentin, perdu dans ses pensées, n'osait prendre une résolution. Le brouillard, que le soleil avait dissipé vers le milieu du jour, reprenait insensiblement toute sa force, et devint si épais, que Corentin n'apercevait plus les arbres, même à une faible distance. — Voilà un nouveau malheur ! se dit-il en rentrant à pas lents chez lui. Il est impossible d'y voir à six pas. Le temps protége nos amants. Surveillez donc une maison gardée par un tel brouillard. — Qui vive ? s'écria-t-il en saisissant le bras d'un inconnu qui semblait avoir grimpé sur la Promenade à travers les roches les plus périlleuses.

— C'est moi ! répondit naïvement une voix enfantine.

— Ah ! c'est le petit gars au pied rouge. Ne veux-tu pas venger ton père ? lui demanda Corentin.

— Oui, dit l'enfant.

— C'est bien. Connais-tu le Gars ?

— Oui.

— C'est encore mieux. Eh bien ! ne me quitte pas, sois exact à faire tout ce que je te dirai, tu achèveras l'ouvrage de ta mère, et tu gagneras des gros sous. Aimes-tu les gros sous ?

— Oui.

— Tu aimes les gros sous et tu veux tuer le Gars, je prendrai soin de toi. — Allons, se dit en lui-même Corentin après une pause, Marie, tu nous le livreras toi-même ! Elle est trop violente pour juger le coup que je m'en vais lui porter ; d'ailleurs la passion ne réfléchit jamais. Elle ne connaît pas l'écriture du marquis, voici donc le moment de tendre le piége dans lequel son caractère la fera donner tête baissée. Mais, pour assurer le succès de ma ruse, Hulot m'est nécessaire, et je cours le voir.

En ce moment mademoiselle de Verneuil et Francine délibéraient sur les moyens de soustraire le marquis à la douteuse générosité de Corentin et aux baïonnettes de Hulot.

— Je vais aller le prévenir, s'écriait la petite Bretonne.

— Folle, sais-tu donc où il est ? Moi-même, aidée par tout l'instinct du cœur, je pourrais bien le chercher longtemps sans le rencontrer.

Après avoir inventé bon nombre de ces projets insensés, si faciles à exécuter au coin du feu, mademoiselle de Verneuil s'écria : — Quand je le verrai, son danger m'inspirera.

Puis elle se plut, comme tous les esprits ardents, à ne vouloir prendre son parti qu'au dernier moment, se fiant à son étoile ou à cet instinct d'adresse qui abandonne rarement les femmes. Jamais peut-être son cœur n'avait subi de si fortes contractions. Tantôt elle restait comme stupide, les yeux fixes, et tantôt, au moindre bruit, elle tressaillait comme ces arbres presque déracinés que les bûcherons agitent fortement avec une corde pour en hâter la chute. Tout à coup une détonation violente, produite par la décharge d'une douzaine de fusils, retentit dans le lointain. Mademoiselle de Verneuil pâlit, saisit la main de Francine, et lui dit : — Je meurs, ils me l'ont tué.

Le pas pesant d'un soldat se fit entendre dans le salon. Francine épouvantée se leva et introduisit un caporal. Le républicain, après avoir fait un salut militaire à mademoiselle de Verneuil, lui présenta des lettres dont le papier n'était pas très-propre. Le soldat, ne recevant aucune réponse de la jeune fille, lui dit en se retirant : — Madame, c'est de la part du commandant.

Mademoiselle de Verneuil, en proie à de sinistres pressentiments, lisait une lettre écrite probablement à la hâte par Hulot :

« Mademoiselle, mes contre-chouans viennent de s'emparer d'un des messagers du Gars qui vient d'être fusillé. Parmi les lettres interceptées, celle que je vous transmets peut vous être de quelque utilité, etc. »

— Grâce au ciel, ce n'est pas lui qu'ils viennent de tuer, s'écria-t-elle en jetant cette lettre au feu.

Elle respira plus librement et lut avec avidité le billet qu'on venait de lui envoyer ; il était du marquis et semblait adressé à madame du Gua.

« Non, mon ange, je n'irai pas ce soir à la Vivetière. Ce soir, vous perdez votre gageure avec le comte et je triomphe de la république en la personne de cette fille délicieuse qui vaut certes bien une nuit, convenez-en. Ce sera le seul avantage réel que je remporterai dans cette campagne, car la Vendée se soumet. Il n'y a plus rien à faire en France, et nous repartirons sans doute ensemble pour l'Angleterre. Mais à demain les affaires sérieuses. »

Le billet lui échappa des mains, elle ferma les yeux, garda un profond silence et resta penchée en arrière, la tête appuyée sur un coussin. Après une longue pause, elle leva les yeux sur la pendule qui alors marquait quatre heures.

— Et monsieur se fait attendre ! dit-elle avec une cruelle ironie.

— Oh ! s'il pouvait ne pas venir, reprit Francine.

— S'il ne venait pas, dit Marie d'une voix sourde, j'irais au-devant de lui, moi ! Mais non, il ne peut tarder maintenant. Francine, suis-je bien belle ?

— Vous êtes bien pâle.

— Vois, reprit mademoiselle de Verneuil, cette chambre parfumée, ces fleurs, ces lumières, cette vapeur enivrante, tout ici pourra-t-il bien donner l'idée d'une vie céleste à celui que je veux plonger cette nuit dans les délices de l'amour ?

— Qu'y a-t-il donc, mademoiselle?

— Je suis trahie, trompée, abusée, jouée, rouée, perdue, et je veux le tuer, le déchirer. Mais oui, il y avait toujours dans ses manières un mépris qu'il cachait mal et que je ne voulais pas voir. Oh! j'en mourrai. — Sotte que je suis, dit-elle en riant, il vient, j'ai la nuit pour lui apprendre que, mariée ou non, un homme qui m'a possédée ne peut plus m'abandonner. Je lui mesurerai la vengeance à l'offense, et il périra désespéré. Je lui croyais quelque grandeur dans l'âme, mais c'est sans doute le fils d'un laquais! Il m'a certes bien habilement trompée, car j'ai peine à croire encore que l'homme capable de me livrer à Pille-miche sans pitié puisse descendre à des fourberies dignes de Scapin. Il est si facile de se jouer d'une femme aimante, que c'est la dernière des lâchetés. Qu'il me tue, bien; mais mentir, lui que j'avais tant grandi! A l'échafaud! à l'échafaud! Ah! je voudrais le voir guillotiner. Suis-je donc si cruelle? Il ira mourir couvert de caresses, de baisers qui lui auront valu vingt ans de vie...

— Marie, reprit Francine avec une douceur angélique, comme tant d'autres soyez victime de votre amant, mais ne vous faites ni sa maîtresse ni son bourreau. Gardez son image au fond de votre cœur, sans vous la rendre à vous-même cruelle. S'il n'y avait aucune joie dans un amour sans espoir, que deviendrions-nous, pauvres femmes que nous sommes? Ce Dieu, Marie, auquel vous ne pensez jamais nous récompensera d'avoir obéi à notre vocation sur la terre : aimer et souffrir.

— Petite chatte, répondit mademoiselle de Verneuil en caressant la main de Francine, ta voix est bien douce et bien séduisante! La raison a bien des attraits sous ta forme! Je voudrais bien t'obéir...

— Vous lui pardonnez, vous ne le livrerez pas?

— Tais-toi, ne me parle plus de cet homme-là. Comparé à lui, Corentin est une noble créature. Me comprends-tu?

Elle se leva en cachant, sous une figure horriblement calme, et l'égarement qui la saisit et une soif inextinguible de vengeance. Sa démarche lente et mesurée annonçait je ne sais quoi d'irrévocable dans ses résolutions. En proie à ses pensées, dévorant son injure, et trop fière pour avouer le moindre de ses tourments, elle alla au poste de la porte Saint-Léonard pour y demander la demeure du commandant. A peine était-elle sortie de sa maison, que Corentin y entra.

— Oh! monsieur Corentin, s'écria Francine, si vous vous intéressez à ce jeune homme, sauvez-le, mademoiselle va le livrer. Ce misérable papier a tout détruit.

Corentin prit négligemment la lettre en demandant : — Et où est-elle allée?

— Je ne sais.

— Je cours, dit-il, la sauver de son propre désespoir.

Il disparut en emportant la lettre, franchit la maison avec rapidité, et dit au petit gars qui jouait devant la porte : — Par où s'est dirigée la dame qui vient de sortir?

Le fils de Galope-chopine fit quelques pas avec Corentin pour lui montrer la rue en pente qui menait à la porte Saint-Léonard.

— C'est par là, dit-il sans hésiter en obéissant à la vengeance que sa mère lui avait soufflée au cœur.

En ce moment, quatre hommes déguisés entrèrent chez mademoiselle de Verneuil sans avoir été vus ni par le petit gars ni par Corentin.

— Retourne à ton poste, répondit l'espion. Aie l'air de t'amuser à faire tourner le loqueteau des persiennes, mais veille bien, et regarde partout, même sur les toits.

Corentin s'élança rapidement dans la direction indiquée par le petit gars, crut reconnaître mademoiselle de Verneuil au milieu du brouillard, et la rejoignit effectivement au moment où elle atteignait le poste Saint-Léonard.

— Où allez-vous? dit-il en lui offrant le bras, vous êtes pâle, qu'est-il donc arrivé? Est-il convenable de sortir ainsi toute seule? prenez mon bras.

— Où est le commandant? lui demanda-t-elle.

A peine mademoiselle de Verneuil avait-elle achevé sa phrase, qu'elle entendit le mouvement d'une reconnaissance militaire en dehors de la porte Saint-Léonard, et distingua bientôt la grosse voix de Hulot au milieu du tumulte.

— Tonnerre de Dieu! s'écria-t-il, jamais je n'ai vu moins clair qu'en ce moment à faire la ronde. Ce ci-devant a commandé le temps.

— De quoi vous plaignez-vous? répondit mademoiselle de Verneuil en lui serrant fortement le bras, ce brouillard peut cacher la vengeance aussi bien que la perfidie. Commandant, ajouta-t-elle à voix basse, il s'agit de prendre avec moi des mesures telles, que le Gars ne puisse pas échapper aujourd'hui.

— Est-il chez vous? lui demanda-t-il d'une voix dont l'émotion accusait son étonnement.

— Non, répondit-elle, mais vous me donnerez un homme sûr, et je l'enverrai vous avertir de l'arrivée de ce marquis.

— Qu'allez-vous faire? dit Corentin avec empressement à Marie, un soldat chez vous l'effaroucherait, mais un enfant, et j'en trouverai un, n'inspirera pas de défiance...

— Commandant, reprit mademoiselle de Verneuil, grâce à ce brouillard que vous maudissez, vous pouvez dès à présent cerner ma maison. Mettez des soldats partout. Placez un poste dans l'église Saint-Léonard pour vous assurer de l'esplanade sur laquelle donnent les fenêtres de mon salon. Apostez des hommes sur la Promenade; car, quoique la fenêtre de ma chambre soit à vingt pieds du sol, le désespoir prête quelquefois la force de franchir les distances les plus périlleuses. Ecoutez! je ferai probablement sortir ce monsieur par la porte de ma maison; ainsi, ne donnez qu'à un homme courageux la mission de la surveiller; car, dit-elle en poussant un soupir, on ne peut pas lui refuser de la bravoure, et il se défendra.

— Gudin! s'écria le commandant.

Aussitôt le jeune Fougerais s'élança du milieu de la troupe revenue avec Hulot et qui avait gardé ses rangs à une certaine distance.

— Ecoute, mon garçon, lui dit le vieux militaire à voix basse, ce tonnerre de fille nous livre le Gars sans que je sache pourquoi, c'est égal, ça n'est pas notre affaire. Tu prendras dix hommes avec toi et tu te placeras de manière à garder le cul-de-sac au fond duquel est la maison de cette fille; mais arrange-toi pour qu'on ne voie ni toi ni tes hommes.

— Oui, mon commandant, je connais le terrain.

— Eh bien! mon enfant, reprit Hulot, Beau-pied viendra t'avertir de ma part du moment où il faudra jouer du bancal. Tâche de joindre toi-même le marquis, et, si tu peux le tuer, afin que je n'aie pas à le fusiller juridiquement, tu seras lieutenant dans quinze jours, ou je ne me nomme pas Hulot. — Tenez, mademoiselle, voici un lapin qui ne boudera pas, dit-il à la jeune fille en lui montrant Gudin. Il fera bonne garde devant votre maison, et si le ci-devant en sort ou veut y entrer, il ne le manquera pas.

Gudin partit avec une dizaine de soldats.

— Savez-vous bien ce que vous faites? disait tout bas Corentin à mademoiselle de Verneuil.

Elle ne lui répondit pas, et vit partir avec une sorte de contentement les hommes qui, sous les ordres du sous-lieutenant, allèrent se placer sur la Promenade, et ceux qui, suivant les instructions de Hulot, se postèrent le long des flancs obscurs de l'église Saint-Léonard.

— Il y a des maisons qui tiennent à la mienne, dit-elle au commandant, cernez-les aussi. Ne nous préparons pas de repentir en négligeant une seule des précautions à prendre.

— Elle est enragée, pensa Hulot.

— Ne suis-je pas prophète? lui dit Corentin à l'oreille. Quant à celui que je vais mettre chez elle, c'est le petit gars au pied sanglant; ainsi...

Il n'acheva pas. Mademoiselle de Verneuil s'était par un mouvement soudain élancée vers sa maison, où il la suivit en sifflant comme un homme heureux; quand il la rejoignit, elle avait déjà atteint le seuil de la porte où Corentin retrouva le fils de Galope-chopine.

— Mademoiselle, lui dit-il, prenez avec vous ce petit garçon, vous ne pouvez pas avoir d'émissaire plus innocent ni plus actif que lui. — Quand tu auras vu le Gars entré, quelque chose qu'on te dise, sauve-toi, viens me trouver au corps de garde, je te donnerai de quoi manger de la galette pendant toute ta vie.

A ces mots, soufflés pour ainsi dire dans l'oreille du petit gars, Corentin se sentit presser fortement la main par le jeune Breton, qui suivit mademoiselle de Verneuil.

— Maintenant, mes bons amis, expliquez-vous quand vous voudrez! s'écria Corentin lorsque la porte se ferma, si tu fais l'amour, mon petit marquis, ce sera sur ton suaire.

Mais Corentin, qui ne put se résoudre à quitter de vue cette maison fatale, se rendit sur la Promenade, où il trouva le commandant occupé à donner quelques ordres. Bientôt la nuit vint. Deux heures s'écoulèrent sans que les différentes sentinelles placées de distance en distance eussent rien aperçu qui pût faire soupçonner que le marquis avait franchi la triple enceinte d'hommes attentifs et cachés qui cernaient les trois côtés par lesquels la tour du Papegaut était accessible. Vingt fois Corentin était allé de la Promenade au corps de garde, vingt fois son attente avait été trompée, et son jeune émissaire n'était pas encore venu le trouver. Abîmé dans ses pensées, l'espion marchait lentement sur la Promenade en éprouvant le martyre que lui faisaient subir trois passions terribles dans leur choc :

l'amour, l'avarice, l'ambition. Huit heures sonnèrent à toutes les horloges. La lune se leva fort tard. Le brouillard et la nuit enveloppaient donc dans d'effroyables ténèbres les lieux où le drame conçu par cet homme allait se dénouer. L'agent supérieur de la police sut imposer silence à ses passions, il se croisa fortement les bras sur la poitrine, et ne quitta pas des yeux la fenêtre qui s'élevait comme un fantôme lumineux au-dessus de cette tour. Quand sa marche le conduisait du côté des vallées au bord des précipices, il épiait machinalement le brouillard sillonné par les lueurs pâles de quelques lumières qui brillaient çà et là dans les maisons de la ville ou des faubourgs, au-dessus et au-dessous du rempart. Le silence profond qui régnait n'était troublé que par le murmure du Nançon, par les coups lugubres et périodiques du beffroi, par les pas lourds des sentinelles, ou par le bruit des armes, quand on venait d'heure en heure relever les postes. Tout était devenu solennel, les hommes et la nature.

— Il fait noir comme dans la gueule d'un loup, dit en ce moment Pille-miche.

— Va toujours, répondit Marche-à-terre, et ne parle pas plus qu'un chien mort.

— J'ose à peine respirer, répliqua le chouan.

— Si celui qui vient de laisser rouler une pierre veut que son cœur serve de gaîne à mon couteau, il n'a qu'à recommencer, dit Marche-à-terre d'une voix si basse qu'elle se confondait avec le frissonnement des eaux du Nançon.

— Mais c'est moi, dit Pille-miche.

— Eh bien! vieux sac à sous, reprit le chef, glisse sur ton ventre comme une anguille de haie, sinon nous allons laisser là nos carcasses plus tôt qu'il ne le faudra.

— Eh! Marche-à-terre, dit en continuant l'incorrigible Pille-miche, qui s'aida de ses mains pour se hisser sur le ventre et arriva sur la ligne où se trouvait son camarade à l'oreille duquel il parla d'une voix si étouffée que les chouans par lesquels ils étaient suivis n'entendirent pas une syllabe. — Eh! Marche-à-terre, s'il faut en croire notre grande Garce, il doit y avoir un fier butin là haut. Veux-tu faire part à nous deux?

— Ecoute, Pille-miche! dit Marche-à-terre en s'arrêtant à plat ventre.

Toute la troupe imita ce mouvement, tant les chouans étaient excédés par les difficultés que le précipice opposait à leur marche.

— Je te connais, reprit Marche-à-terre, pour être un de ces bons Jean-prend-tout, qui aiment autant donner des coups que d'en recevoir, quand il n'y a que cela à choisir. Nous ne venons pas ici pour chausser les souliers des morts, nous sommes diables contre diables, et malheur à ceux qui auront les griffes courtes. La grande Garce nous envoie ici pour sauver le Gars. Il est là, tiens, lève ton nez de chien et regarde cette fenêtre, au-dessus de la tour.

En ce moment, minuit sonna. La lune se leva et donna au brouillard l'apparence d'une fumée blanche. Pille-Miche serra violemment le bras de Marche-à-terre et lui montra silencieusement, à dix pieds au-dessus d'eux, le fer triangulaire de quelques baïonnettes luisantes.

— Les bleus y sont déjà, dit Pille-Miche, nous n'aurons rien de force.

— Patience, répondit Marche-à-terre, si j'ai bien tout examiné ce matin, nous devons trouver au bas de la tour du Papegaut, entre les remparts et la Promenade, une petite place où l'on met toujours du fumier, et l'on peut se laisser tomber là-dessus comme sur un lit.

— Si saint Labre, dit Pille-miche, voulait changer en bon cidre le sang qui va couler, les Fougerais en trouveraient demain une terrible provision.

Marche-à-terre couvrit de sa large main la bouche de son ami; puis, un avis sourdement donné par lui courut de rang en rang jusqu'au dernier des chouans suspendus dans les airs sur les bruyères des schistes. En effet, Corentin avait une oreille trop exercée pour n'avoir pas entendu le froissement de quelques arbustes tourmentés par les chouans, ou le bruit léger des cailloux qui roulèrent au bas du précipice, et il était au bord de l'esplanade. Marche-à-terre, qui semblait posséder le don de voir dans l'obscurité, ou dont les sens continuellement en mouvement devaient avoir acquis la finesse de ceux des sauvages, avait entrevu Corentin; comme un chien bien dressé, peut-être l'avait-il senti. Le diplomate de la police eut beau écouter le silence et regarder le mur naturel formé par les schistes, il n'y put rien découvrir. Si la lueur douteuse du brouillard lui permit d'apercevoir quelques chouans, il les prit pour des fragments du rocher, tant ces corps humains gardèrent bien l'apparence d'une nature inerte. Le danger de la troupe dura peu. Corentin fut attiré par un bruit très-distinct qui se fit entendre à l'autre extrémité de la Promenade, au point où cessait le mur de soutènement et où commençait la pente rapide du rocher. Un sentier tracé sur le bord des schistes et qui communiquait à l'escalier de la Reine aboutissait précisément à ce point d'intersection. Au moment où Corentin y arriva, il vit une figure s'élevant comme par enchantement, et quand il avança la main pour s'emparer de cet être fantastique ou réel auquel il ne supposait pas de bonnes intentions il rencontra les formes rondes et moelleuses d'une femme.

— Que le diable vous emporte, ma bonne! dit-il en murmurant. Si vous n'aviez pas eu affaire à moi, vous auriez pu attraper une balle dans la tête... Mais d'où venez-vous et où allez vous à cette heure-ci? Etes-vous muette? — C'est cependant bien une femme, se dit-il à lui-même.

Le silence devenant suspect, l'inconnue répondit d'une voix qui annonçait un grand effroi: — Ah! mon bon homme, je revenons de la veillée.

— C'est la prétendue mère du marquis, se dit Corentin. Voyons ce qu'elle va faire.

— Eh bien! allez par là, la vieille, reprit-il à haute voix en feignant de ne pas la reconnaître. A gauche donc, si vous ne voulez pas être fusillée!

Il resta immobile; mais en voyant madame du Gua qui se dirigea vers la tour du Papegaut, il la suivit de loin avec une adresse diabolique. Pendant cette fatale rencontre, les chouans s'étaient très-habilement postés sur les tas de fumier vers lesquels Marche-à-terre les avait guidés.

— Voilà la grande Garce! se dit tout bas Marche-à-terre en se dressant sur ses pieds le long de la tour, comme aurait pu faire un ours.

— Nous sommes là, dit-il à la dame.

— Bien! répondit madame du Gua. Si tu peux trouver une échelle dans la maison dont le jardin aboutit à six pieds au-dessous du fumier, le Gars serait sauvé. Vois-tu cet œil-de-bœuf là-haut? il donne dans un cabinet de toilette attenant à la chambre à coucher, c'est là qu'il faut arriver. Ce pan de la tour au bas duquel vous êtes est le seul qui ne soit pas cerné. Les chevaux sont prêts, et si tu as gardé le passage du Nançon, en un quart d'heure nous devons le mettre hors de danger, malgré sa folie. Mais si cette catin veut le suivre, poignardez-la.

Corentin, apercevant dans l'ombre quelques-unes des formes indistinctes qu'il avait d'abord prises pour des pierres se mouvoir avec adresse, alla sur-le-champ au poste de la porte Saint-Léonard, où il trouva le commandant dormant tout habillé sur le lit de camp.

— Laissez-le donc, dit brutalement Beau-pied à Corentin, il ne fait que de se poser là.

— Les chouans sont ici! cria Corentin dans l'oreille de Hulot.

— Impossible, mais tant mieux! s'écria le commandant tout endormi qu'il était; au moins l'on se battra.

Lorsque Hulot arriva sur la Promenade, Corentin lui montra dans l'ombre la singulière position occupée par les chouans.

— Ils auront trompé ou étouffé les sentinelles que j'ai placées entre l'escalier de la Reine et le château! s'écria le commandant. Ah! quel tonnerre de brouillard! Mais patience! je vais envoyer au pied du rocher une cinquantaine d'hommes, sous la conduite d'un lieutenant. Il ne faut pas les attaquer là, car ces animaux-là sont si durs, qu'ils se laisseraient rouler jusqu'en bas du précipice comme des pierres, sans se casser un membre.

La cloche fêlée du beffroi sonna deux heures lorsque le commandant revint sur la Promenade, après avoir pris les précautions militaires les plus sévères afin de se saisir des chouans commandés par Marche-à-terre. En ce moment, tous les postes ayant été doublés, la maison de mademoiselle de Verneuil était devenue le centre d'une petite armée. Le commandant trouva Corentin absorbé dans la contemplation de la fenêtre qui dominait la tour de Papegaut.

— Citoyen, lui dit Hulot, je crois que le ci-devant nous embête, car rien n'a encore bougé.

— Il est là, s'écria Corentin en montrant la fenêtre. J'ai vu l'ombre d'un homme sur les rideaux. Je ne comprends pas ce qu'est devenu mon petit gars. Ils l'auront tué ou séduit. Tiens, commandant, vois-tu? voici un homme! marchons!

— Je n'irai pas le saisir au lit, tonnerre de Dieu! Il sortira, s'il est entré; Gudin ne le manquera pas, s'écria Hulot, qui avait ses raisons pour attendre.

— Allons, commandant, je t'enjoins, au nom de la loi, de marcher à l'instant sur cette maison.

— Tu es encore un joli coco pour vouloir me faire aller!

Sans s'émouvoir de la colère du commandant, Corentin lui dit froidement: — Tu m'obéiras! Voici un ordre en bonne forme, signé

du ministre de la guerre, qui t'y forcera, reprit-il en tirant de sa poche un papier. Est-ce que tu t'imagines que nous sommes assez simples pour laisser cette fille agir comme elle l'entend. C'est la guerre civile que nous étouffons, et la grandeur du résultat absout la petitesse des moyens.

— Je prends la liberté, citoyen, de t'envoyer faire... tu me comprends? Suffit. Pars du pied gauche, laisse-moi tranquille et plus vite que ça.

— Mais lis, dit Corentin.

— Ne m'embête pas de tes fonctions! s'écria Hulot indigné de recevoir des ordres d'un être qu'il trouvait si méprisable.

En ce moment, le fils de Galope-chopine se trouva au milieu d'eux comme un rat qui serait sorti de terre.

— Le Gars est en route, s'écria-t-il.

— Par où?...

— Par la rue Saint-Léonard.

— Beau-pied, dit Hulot à l'oreille du caporal qui se trouvait auprès de lui, cours prévenir ton lieutenant de s'avancer sur la maison et de faire un joli petit feu de file, tu m'entends? — Par file à gauche, en avant sur la tour, vous autres! s'écria le commandant.

Pour la parfaite intelligence du dénoûment, il est nécessaire de rentrer dans la maison de mademoiselle de Verneuil avec elle.

Quand les passions arrivent à une catastrophe, elles nous soumettent à une puissance d'enivrement bien supérieure aux mesquines irritations du vin ou de l'opium. La lucidité que contractent alors les idées, la délicatesse des sens trop exaltés, produisent les effets les plus étranges et les plus inattendus. En se trouvant sous la tyrannie d'une même pensée, certaines personnes aperçoivent clairement les objets les moins perceptibles, tandis que les choses les plus palpables sont pour elles comme si elles n'existaient pas. Mademoiselle de Verneuil était en proie à cette espèce d'ivresse qui fait de la vie réelle une vie semblable à celle des somnambules, lorsqu'après avoir lu la lettre du marquis elle s'empressa de tout ordonner pour qu'il ne pût échapper à sa vengeance, comme naguère elle avait tout préparé pour la première fête de son amour. Mais, quand elle vit sa maison soigneusement entourée par ses ordres d'un triple rang de baïonnettes, une lueur soudaine brilla dans son âme. Elle jugea sa propre conduite, et pensa avec une sorte d'horreur qu'elle venait de commettre un crime. Dans un premier mouvement d'anxiété, elle s'élança vivement vers le seuil de sa porte, et y resta pendant un moment immobile, en s'efforçant de réfléchir sans pouvoir achever un raisonnement. Elle doutait si complétement de ce qu'elle venait de faire, qu'elle chercha pourquoi elle se trouvait dans l'antichambre de sa maison, en tenant un enfant inconnu par la main. Devant elle, des milliers d'étincelles nageaient en l'air comme des langues de feu. Elle se mit à marcher pour secouer l'horrible torpeur dont elle était enveloppée; mais, semblable à une personne qui sommeille, aucun objet ne lui apparaissait avec sa forme ou sous ses couleurs vraies. Elle serrait la main du petit garçon avec une violence qui ne lui était pas ordinaire, et l'entraînait par une marche si précipitée, qu'elle semblait avoir l'activité d'une folle. Elle ne vit rien de tout ce qui était dans le salon quand elle le traversa, et cependant elle y fut saluée par trois hommes qui se séparèrent pour lui donner passage.

— La voici, dit l'un d'eux.

— Elle est bien belle! s'écria le prêtre.

— Oui, répondit le premier; mais comme elle est pâle et agitée!...

— Et distraite, ajouta le troisième: elle ne nous voit pas.

A la porte de sa chambre, mademoiselle de Verneuil aperçut la figure douce et joyeuse de Francine, qui lui dit à l'oreille: — Il est là, Marie.

Mademoiselle de Verneuil se réveilla, put réfléchir, regarda l'enfant qu'elle tenait, le reconnut et répondit à Francine: — Enferme ce petit garçon, et, si tu veux que je vive, garde-toi bien de le laisser s'évader.

En prononçant ces paroles avec lenteur, elle avait fixé les yeux sur la porte de sa chambre, où ils restèrent attachés avec une si effrayante immobilité, qu'on eût dit qu'elle voyait sa victime à travers l'épaisseur des panneaux. Elle poussa doucement la porte et la ferma sans se retourner, car elle aperçut le marquis debout devant la cheminée. Sans être trop recherchée, la toilette du gentilhomme avait un certain air de fête et de parure qui ajoutait encore à l'éclat que toutes les femmes trouvent à leurs amants. A cet aspect, mademoiselle de Verneuil retrouva toute sa présence d'esprit. Ses lèvres, fortement contractées, quoique entr'ouvertes, laissèrent voir l'émail de ses dents blanches et dessinèrent un sourire arrêté dont l'expression était plus terrible que voluptueuse. Elle marcha d'un pas lent vers le jeune homme, et lui montrant du doigt la pendule:

— Un homme digne d'amour vaut bien la peine qu'on l'attende, dit-elle avec une fausse gaieté.

Mais, abattue par la violence de ses sentiments, elle tomba sur le sopha qui se trouvait auprès de la cheminée.



Les chouans sont ici! s'écria Corentin. — PAGE 71.

— Ma chère Marie, vous êtes bien séduisante quand vous êtes en colère! dit le marquis en s'asseyant auprès d'elle, lui prenant une main qu'elle laissa prendre et implorant un regard qu'elle refusait. J'espère, continua-t-il d'une voix tendre et caressante, que Marie sera dans un instant bien chagrine d'avoir dérobé sa tête à son heureux mari.

En entendant ces mots, elle se tourna brusquement et le regarda dans les yeux.

— Que signifie ce regard terrible? reprit-il en riant. Mais ta main est brûlante! mon amour, qu'as-tu?

— Mon amour! répondit-elle d'une voix sourde et altérée.

— Oui, dit-il en se mettant à genoux devant elle et lui prenant les

deux mains, qu'il couvrit de baisers, oui, mon amour, je suis à toi pour la vie !

Elle le poussa violemment et se leva. Ses traits se contractèrent, elle rit comme rient les fous et lui dit : — Tu n'en crois pas un mot, homme plus fourbe que le plus ignoble scélérat. Elle sauta vivement sur le poignard qui se trouvait auprès d'un vase de fleurs, et le fit briller à deux doigts de la poitrine du jeune homme surpris. — Bah! dit-elle en jetant cette arme, je ne t'estime pas assez pour te tuer! Ton sang est même trop vil pour être versé par des soldats, et je ne vois pour toi que le bourreau.

Ces paroles furent péniblement prononcées d'un ton bas, et elle trépignait des pieds comme un enfant gâté qui s'impatiente. Le marquis s'approcha d'elle en cherchant à la saisir.

— Ne me touchez pas ! s'écria-t-elle en se reculant par un mouvement d'horreur.

— Elle est folle, se dit le marquis au désespoir.

— Oui, folle, répéta-t-elle, mais pas encore assez pour être ton jouet. Que ne pardonnerais-je pas à la passion? mais vouloir me posséder sans amour, et l'écrire à cette...

— A qui donc ai-je écrit ? demanda-t-il avec un étonnement qui certes n'était pas joué.

— A cette femme chaste qui voulait me tuer.

Là, le marquis pâlit, serra le dos du fauteuil qu'il tenait de manière à le briser, et s'écria : — Si madame du Gua a été capable de quelque noirceur !...

Mademoiselle de Verneuil chercha la lettre, ne la retrouva plus, appela Francine, et la Bretonne vint.

— Où est cette lettre?

— M. Corentin l'a prise.

— Corentin! Ah! je comprends tout: il a fait la lettre, et m'a trompée comme il trompe, avec un art diabolique.

Après avoir jeté un cri perçant, elle alla tomber sur le sopha, et un déluge de larmes sortit de ses yeux. Le doute comme la certitude était horrible. Le marquis se précipita aux pieds de sa maîtresse, la serra contre son cœur en lui répétant dix fois ces mots, les seuls qu'il pût prononcer : — Pourquoi pleurer, mon ange? où est le mal? Tes injures sont pleines d'amour. Ne pleure donc pas, je t'aime! je t'aime toujours.



Fiche-moi l'camp! — PAGE 75.

Tout à coup il se sentit presser par elle avec une force surnaturelle, et, au milieu de ses sanglots : — Tu m'aimes encore?... dit-elle.

— Tu en doutes, répondit-il d'un ton presque mélancolique.

Elle se dégagea brusquement de ses bras et se sauva, comme effrayée et confuse, à deux pas de lui.

— Si j'en doute!... s'écria-t-elle.

Elle vit le marquis souriant avec une si douce ironie, que les paroles expirèrent sur ses lèvres. Elle se laissa prendre par la main et conduire jusque sur le seuil de la porte. Marie aperçut au fond du salon un autel dressé à la hâte pendant son absence. Le prêtre était en ce moment revêtu de son costume sacerdotal. Des cierges allumés jetaient sur le plafond un éclat aussi doux que l'espérance. Elle reconnut, dans les deux hommes qui l'avaient saluée, le comte de Bauvan et le baron du Guénic, deux témoins choisis par Montauran.

— Me refuseras-tu toujours? lui dit tout bas le marquis.

A cet aspect elle fit tout à coup un pas en arrière pour regagner sa chambre, tomba sur les genoux, leva les mains vers le marquis, et lui cria : — Ah! pardon! pardon! pardon!

Sa voix s'éteignit, sa tête se pencha en arrière, ses yeux se fermèrent, et elle resta entre les bras du marquis et de Francine comme si elle eût expiré. Quand elle ouvrit les yeux, elle rencontra le regard du jeune chef, un regard plein d'une amoureuse bonté.

— Marie, patience ! cet orage est le dernier, dit-il.

— Le dernier! répéta-t-elle.

Francine et le marquis se regardèrent avec surprise, mais elle leur imposa silence par un geste.

— Appelez le prêtre, dit-elle, et laissez-moi seule avec lui.

Ils se retirèrent.

— Mon père, dit-elle au prêtre, qui apparut soudain devant elle, mon père, dans mon enfance, un vieillard à cheveux blancs, semblable à vous, me répétait souvent qu'avec une foi bien vive on obtenait tout de Dieu, est-ce vrai?

— C'est vrai, répondit le prêtre. Tout est possible à celui qui a tout créé.

Mademoiselle de Verneuil se précipita à genoux avec un incroyable enthousiasme : — O mon Dieu! dit-elle dans son extase, ma foi en toi est égale à mon amour pour lui ! inspire-moi! Fais ici un miracle, ou prends ma vie.

— Vous serez exaucée, dit le prêtre.

Mademoiselle de Verneuil vint s'offrir à tous les regards en s'appuyant sur le bras de ce vieux prêtre à cheveux blancs. Une émotion profonde et secrète la livrait à l'amour d'un amant, plus brillante qu'en aucun jour passé, car une sérénité pareille à celle que les peintres se plaisent à donner aux martyrs imprimait à sa figure un caractère imposant. Elle tendit la main au marquis, et ils s'avancèrent ensemble vers l'autel, où ils s'agenouillèrent. Ce mariage qui allait être béni à deux pas du lit nuptial, cet autel élevé à la hâte, cette croix, ces vases, ce calice, apportés secrètement par un prêtre, cette fumée d'encens répandue sous des corniches qui n'avaient encore vu que la fumée des repas; ce prêtre qui ne portait qu'une étole pardessus sa soutane; ces cierges dans un salon, tout formait une scène touchante et bizarre qui achève de peindre ces temps de triste mémoire où la discorde civile avait renversé les institutions les plus saintes. Les cérémonies religieuses avaient alors toute la grâce des mystères. Les enfants étaient ondoyés dans les chambres où gémissaient encore les mères. Comme autrefois, le Seigneur allait, simple et pauvre, consoler les mourants. Enfin les jeunes filles recevaient pour la première fois le pain sacré dans le lieu même où elles jouaient la veille. L'union du marquis et de mademoiselle de Verneuil allait

être consacrées, comme tant d'autres unions, par un acte contraire à la législation nouvelle; mais plus tard, ces mariages, bénis pour la plupart au pied des chênes, furent tous scrupuleusement reconnus. Le prêtre qui conservait ainsi les anciens usages jusqu'au dernier moment était un de ces hommes fidèles à leurs principes au fort des orages. Sa voix, pure du serment exigé par la République, ne répandait à travers la tempête que des paroles de paix. Il n'attisait pas, comme l'avait fait l'abbé Gudin, le feu de l'incendie; mais il s'était, avec beaucoup d'autres, voué à la dangereuse mission d'accomplir les devoirs du sacerdoce pour les âmes restées catholiques. Afin de réussir dans ce périlleux ministère, il usait de tous les pieux artifices nécessités par la persécution, et le marquis n'avait pu le trouver que dans une de ces excavations qui, de nos jours encore, portent le nom de la *cachette du prêtre*. La vue de cette figure pâle et souffrante inspirait si bien la prière et le respect, qu'elle suffisait pour donner à cette salle mondaine l'aspect d'un saint lieu. L'acte de malheur et de joie était tout prêt. Avant de commencer la cérémonie, le prêtre demanda, au milieu d'un profond silence, les noms de la fiancée.

— Marie-Nathalie, fille de mademoiselle Blanche de Casteran, décédée abbesse de Notre-Dame de Séez, et de Victor-Amédée, duc de Verneuil.

— Née?

— A la Chasterie, près d'Alençon.

— Je ne croyais pas, dit tout bas le baron au comte, que Montauran ferait la sottise de l'épouser. La fille naturelle d'un duc, fi donc!

— Si c'était du roi, encore passe, répondit le comte de Bauvan en souriant; mais ce n'est pas moi qui le blâmerai; l'autre me plaît, et ce sera sur cette *Jument de Charrette* que je vais maintenant faire la guerre. Elle ne roucoule pas, celle-là!

Les noms du marquis avaient été remplis à l'avance, les deux amants signèrent et les témoins après. La cérémonie commença. En ce moment, Marie entendit seule le bruit des fusils et celui de la marche lourde et régulière des soldats qui venaient sans doute relever le poste de bleus qu'elle avait fait placer dans l'église. Elle tressaillit et leva les yeux sur la croix de l'autel.

— La voilà une sainte, dit tout bas Francine.

— Qu'on me donne de ces saintes-là, et je serai diablement dévot, ajouta le comte à voix basse.

Lorsque le prêtre fit à mademoiselle de Verneuil la question d'usage, elle répondit par un oui accompagné d'un soupir profond. Elle se pencha à l'oreille de son mari et lui dit : — Dans peu vous saurez pourquoi je manque au serment que j'avais fait de ne jamais vous épouser.

Lorsqu'après la cérémonie, l'assemblée passa dans une salle où le dîner avait été servi, et au moment où les convives s'assirent, Jérémie arriva tout épouvanté. La pauvre mariée se leva brusquement, alla au-devant de lui, suivie de Francine, et, sur un de ces prétextes que les femmes savent si bien trouver, elle pria le marquis de faire tout seul pendant un moment les honneurs du repas, et emmena le domestique avant qu'il eût commis une indiscrétion qui serait devenue fatale.

— Ah! Francine, se sentir mourir, et ne pas pouvoir dire : — Je meurs!... s'écria mademoiselle de Verneuil, qui ne reparut plus.

Cette absence pouvait trouver sa justification dans la cérémonie qui venait d'avoir lieu. A la fin du repas, et au moment où l'inquiétude du marquis était au comble, Marie revint dans tout l'éclat du vêtement des mariées. Sa figure était joyeuse et calme, tandis que Francine, qui l'accompagnait, avait une terreur si profonde empreinte sur tous les traits, qu'il semblait aux convives voir dans ces deux figures un tableau bizarre où l'extravagant pinceau de Salvator Rosa aurait représenté la vie et la mort se tenant par la main.

— Messieurs, dit-elle au prêtre, au baron, au comte, vous serez mes hôtes pour ce soir, car il y aurait trop de danger pour vous à sortir de Fougères. Cette bonne fille a mes instructions et conduira chacun de vous dans son appartement.

— Pas de rébellion, dit-elle au prêtre, qui allait parler, j'espère que vous ne désobéirez pas à une femme le jour de ses noces.

Une heure après, elle se trouva seule avec son amant dans la chambre voluptueuse qu'elle avait si gracieusement disposée. Ils arrivèrent enfin à ce lit fatal où, comme dans un tombeau, se brisent tant d'espérances, où le réveil à une belle vie est si incertain, où meurt, où naît l'amour, suivant la portée des caractères qui ne s'éprouvent que là. Marie regarda la pendule, et se dit : — Six heures à vivre.

— J'ai donc pu dormir! s'écria-t-elle vers le matin, réveillée en sursaut par un de ces mouvements soudains qui nous font tressaillir lorsqu'on a fait la veille un pacte en soi-même afin de s'éveiller le lendemain à une certaine heure. — Oui, j'ai dormi, répéta-t-elle en voyant à la lueur des bougies que l'aiguille de la pendule allait bientôt marquer deux heures du matin. Elle se retourna et contempla le marquis endormi, la tête appuyée sur une de ses mains, à la manière des enfants, et de l'autre serrant celle de sa femme en souriant à demi, comme s'il se fût endormi au milieu d'un baiser.

— Ah! se dit-elle à voix basse, il a le sommeil d'un enfant! Mais pouvait-il se défier de moi, de moi qui lui dois un bonheur sans nom?

Elle le poussa légèrement; il se réveilla et acheva de sourire. Il baisa la main qu'il tenait, et regarda cette malheureuse femme avec des yeux si étincelants, que, n'en pouvant soutenir le voluptueux éclat, elle déroula lentement ses larges paupières, comme pour s'interdire à elle-même une dangereuse contemplation; mais, en voilant ainsi le feu de ses regards, elle excitait si bien le désir en paraissant s'y refuser, que, si elle n'avait pas eu de profondes terreurs à cacher, son mari aurait pu l'accuser d'une trop grande coquetterie. Ils relevèrent ensemble leurs têtes charmantes, et se firent mutuellement un signe de reconnaissance plein des plaisirs qu'ils avaient goûtés; mais, après un rapide examen du délicieux tableau que lui offrait la figure de sa femme, le marquis, attribuant à un sentiment de mélancolie les nuages répandus sur le front de Marie, lui dit d'une voix douce :

— Pourquoi cette ombre de tristesse, mon amour?

— Pauvre Alphonse, où crois-tu donc que je t'aie mené? demanda-t-elle en tremblant.

— Au bonheur.

— A la mort.

Et, tressaillant d'horreur, elle s'élança hors du lit; le marquis étonné la suivit, sa femme l'amena près de la fenêtre. Après un geste délirant qui lui échappa, Marie releva les rideaux de la croisée, et lui montra du doigt sur la place une vingtaine de soldats. La lune, ayant dissipé le brouillard, éclairait de sa blanche lumière les habits, les fusils, l'impassible Corentin, qui allait et venait comme un chacal attendant sa proie, et le commandant, les bras croisés, immobile, le nez en l'air, les lèvres retroussées, attentif et chagrin.

— Eh! laissons-les, Marie, et reviens!

— Pourquoi ris-tu, Alphonse? c'est moi qui les ai placés là.

— Tu rêves?

— Non!

Ils se regardèrent un moment; le marquis devina tout, et, la serrant dans ses bras :

— Va! je t'aime toujours, dit-il.

— Tout n'est donc pas perdu! s'écria Marie. — Alphonse, dit-elle après une pause, il y a de l'espoir.

En ce moment, ils entendirent distinctement le cri sourd de la chouette, et Francine sortit tout à coup du cabinet de toilette.

— Pierre est là, dit-elle avec une joie qui tenait du délire.

La marquise et Francine revêtirent Montauran d'un costume de chouan avec cette étonnante promptitude qui n'appartient qu'aux femmes. Lorsque la marquise vit son mari occupé à charger les armes que Francine apporta, elle s'esquiva lestement après avoir fait un signe d'intelligence à sa fidèle Bretonne. Francine conduisit alors le marquis dans le cabinet de toilette attenant à la chambre. Le jeune chef, en voyant une grande quantité de draps fortement attachés, put se convaincre de l'active sollicitude avec laquelle la Bretonne avait travaillé à tromper la vigilance des soldats.

— Jamais je ne pourrai passer par là, dit le marquis en examinant l'étroite baie de l'œil-de-bœuf.

En ce moment une grosse figure noire en remplit entièrement l'ovale, et une voix rauque, bien connue de Francine, cria doucement :

— Dépêchez-vous, mon général, ces crapauds de bleus se remuent.

— Oh! encore un baiser, dit une voix tremblante et douce.

Le marquis, dont les pieds atteignaient l'échelle libératrice, mais qui avait encore une partie du corps engagé dans l'œil-de-bœuf, se sentit pressé par une étreinte de désespoir. Il jeta un cri en reconnaissant ainsi que sa femme avait pris ses habits; il voulut la retenir, mais elle s'arracha brusquement de ses bras, et il se trouva forcé de descendre. Il gardait à la main un lambeau d'étoffe, et la lueur de la lune venant à l'éclairer soudain, il s'aperçut que ce lambeau devait appartenir au gilet qu'il avait porté la veille.

— Halte! feu de peloton!

Ces mots, prononcés par Hulot au milieu d'un silence qui avait quelque chose d'horrible, rompirent le charme sous l'empire duquel semblaient être les hommes et les lieux. Une salve de balles, arrivant du fond de la vallée jusqu'au pied de la tour, succéda aux dé-

charges que firent les bleus placés sur la Promenade. Le feu des républicains n'offrit aucune interruption et fut continuel, impitoyable. Les victimes ne jetèrent pas un cri. Entre chaque décharge le silence était effrayant.

Cependant Corentin, ayant entendu tomber du haut de l'échelle un des personnages aériens qu'il avait signalés au commandant, soupçonna quelque piége.

— Pas un de ces animaux-là ne chante, dit-il à Hulot, nos deux amants sont bien capables de nous amuser ici par quelque ruse, tandis qu'ils se sauvent peut-être par un autre côté...

L'espion, impatient d'éclaircir le mystère, envoya le fils de Galope-chopine chercher des torches. La supposition de Corentin avait été si bien comprise de Hulot, que le vieux soldat, préoccupé par le bruit d'un engagement très-sérieux qui avait lieu devant le poste de Saint-Léonard, s'écria : — C'est vrai, ils ne peuvent pas être deux!

Et il s'élança vers le corps de garde.

— On lui a lavé la tête avec du plomb, mon commandant, lui dit Beau-pied, qui venait à la rencontre de Hulot; mais il a tué Gudin et blessé deux hommes. Ah! l'enragé! il avait enfoncé trois rangées de nos lapins, et aurait gagné les champs sans le factionnaire de la porte Saint-Léonard qui l'a embroché avec sa baïonnette.

En entendant ces paroles, le commandant se précipita dans le corps de garde, et vit sur le lit de camp un corps ensanglanté que l'on venait d'y placer; il s'approcha du prétendu marquis, leva le chapeau qui en couvrait la figure, et tomba sur une chaise.

— Je m'en doutais! s'écria-t-il en se croisant les bras avec force; elle l'avait, sacré tonnerre! gardé trop longtemps!...

Tous les soldats restèrent immobiles. Le commandant avait fait dérouler les longs cheveux noirs d'une femme. Tout à coup le silence fut interrompu par le bruit d'une multitude armée. Corentin entra dans le corps de garde en précédant quatre soldats qui, sur leurs fusils placés en forme de civière, portaient Montauran, auquel plusieurs coups de feu avaient cassé les deux cuisses et les bras. Le marquis fut déposé sur le lit de camp auprès de sa femme; il l'aperçut et trouva la force de lui prendre la main par un geste convulsif. La mourante tourna péniblement la tête, reconnut son mari, frissonna par une secousse horrible à voir, et murmura ces paroles d'une voix presque éteinte : — Un jour sans lendemain!... Dieu m'a trop bien exaucée!

— Commandant, dit le marquis en rassemblant toutes ses forces, et sans quitter la main de Marie, je compte sur votre probité pour annoncer ma mort à mon jeune frère qui se trouve à Londres. Ecrivez-lui que, s'il veut obéir à mes dernières paroles, il ne portera pas les armes contre la France, sans néanmoins abandonner le service du roi.

— Ce sera fait, dit Hulot en serrant la main du mourant

— Portez-les à l'hôpital voisin! s'écria Corentin.

Hulot prit l'espion par le bras, de manière à lui laisser l'empreinte de ses ongles dans la chair, et lui dit : — Puisque ta besogne est finie par ici, fiche-moi le camp, et regarde bien la figure du commandant Hulot, pour ne jamais te trouver sur son passage, si tu ne veux pas qu'il fasse de ton ventre le fourreau de son bancal.

Et déjà le vieux soldat tirait son sabre.

— Voilà encore un de mes honnêtes gens qui ne feront jamais fortune, se dit Corentin quand il fut loin du corps de garde.

Le marquis put encore remercier par un signe de tête son adversaire, en lui témoignant cette estime que les soldats ont pour de loyaux ennemis.

En 1827, un vieil homme, accompagné de sa femme, marchandait des bestiaux sur le marché de Fougères, et personne ne lui disait rien, quoiqu'il eût tué plus de cent personnes; on ne lui rappelait même point son surnom de Marche-à-terre. La personne à qui l'on doit de précieux renseignements sur tous les personnages de cette scène le vit emmenant une vache, et allant de cet air simple, ingénu, qui fait dire : « Voilà un bien brave homme! »

Quant à Cibot, dit Pille-miche, on a déjà vu comment il a fini. Peut-être Marche-à-terre essaya-t-il, mais vainement, d'arracher son compagnon à l'échafaud, et se trouvait-il sur la place d'Alençon lors de l'effroyable tumulte qui fut un des événements du fameux procès Rifoël, Bryon et la Chanterie.

Fougères, août 1827.

FIN DES CHOUANS.

UN DRAME AU BORD DE LA MER

A MADAME LA PRINCESSE CAROLINE GALLITZIN DE GENTHOD,

NÉE COMTESSE WALEWSKA.

Hommage et souvenir de l'Auteur.

Les jeunes gens ont presque tous un compas avec lequel ils se plaisent à mesurer l'avenir; quand leur volonté s'accorde avec la hardiesse de l'angle qu'ils ouvrent, le monde est à eux. Mais ce phénomène de la vie morale n'a lieu qu'à un certain âge. Cet âge, qui, pour tous les hommes, se trouve entre vingt-deux et vingt-huit ans, est celui des grandes pensées, l'âge des conceptions premières, parce qu'il est l'âge des immenses désirs, l'âge où l'on ne doute de rien : qui dit doute dit impuissance. Après cet âge rapide comme une se-

moisson vient celui de l'exécution. Il est en quelque sorte deux jeunesses : la jeunesse durant laquelle on croit, la jeunesse pendant laquelle on agit ; souvent elles se confondent chez les hommes que la nature a favorisés, et qui sont, comme César, Newton et Bonaparte, les plus grands parmi les grands hommes.

Je mesurais ce qu'une pensée veut de temps pour se développer, et, mon compas à la main, debout sur un rocher, à cent toises au-dessus de l'Océan, dont les lames se jouaient dans les brisants, j'arpentais mon avenir en le meublant d'ouvrages, comme un ingénieur qui, sur un terrain vide, trace des forteresses et des palais. La mer était belle, je venais de m'habiller après avoir nagé ; j'attendais Pauline, mon ange gardien, qui se baignait dans une cuve de granit pleine d'un sable fin, la plus coquette baignoire que la nature ait dessinée pour ses fées marines. Nous étions à l'extrémité du Croisic, une mignonne presqu'île de la Bretagne ; nous étions loin du port, dans un endroit que le fisc a jugé tellement inabordable, que le douanier n'y passe presque jamais. Nager dans les airs après avoir nagé dans la mer ! ah ! qui n'aurait nagé dans l'avenir ? Pourquoi pensais-je ? pourquoi vient un mal ? qui le sait ? Les idées vous tombent au cœur ou à la tête sans vous consulter. Nulle courtisane ne fut plus fantasque ni plus impérieuse que ne l'est la conception pour les artistes, il faut la prendre comme la fortune, à pleins cheveux, quand elle vient. Grimpé sur ma pensée comme Astolphe sur son hippogriffe, je chevauchais donc à travers le monde, en y disposant de tout à mon gré. Quand je voulus chercher autour de moi quelque présage pour les audacieuses constructions que ma folle imagination me conseillait d'entreprendre, un joli cri, le cri d'une femme qui vous appelle dans le silence d'un désert, le cri d'une femme qui sort du bain, ranimée, joyeuse, domina le murmure des franges incessamment mobiles que dessinaient le flux et le reflux sur les découpures de la côte. En entendant cette note jaillie de l'âme, je crus avoir vu dans les rochers le pied d'un ange qui, déployant ses ailes, s'était écrié : — Tu réussiras ! Je descendis, radieux, léger ; je descendis en bondissant comme un caillou jeté sur une pente rapide. Quand elle me vit, elle me dit : — Qu'as-tu ? Je ne répondis pas, mes yeux se mouillèrent. La veille, Pauline avait compris mes douleurs, comme elle comprenait en ce moment mes joies, avec la sensibilité magique d'une harpe qui obéit aux variations de l'atmosphère. La vie humaine a de beaux moments ! Nous allâmes en silence le long des grèves. Le ciel était sans nuages, la mer était sans rides, d'autres n'y eussent vu que deux steppes bleus l'un sur l'autre ; mais nous, nous qui nous entendions sans avoir besoin de la parole, nous qui pouvions faire jouer entre ces deux langes de l'infini les illusions avec lesquelles on se repaît au jeune âge, nous nous serrions la main au moindre changement que présentaient, soit la nappe d'eau, soit les nappes de l'air, car nous prenions ces légers phénomènes pour des traductions matérielles de notre double pensée. Qui n'a pas savouré dans les plaisirs ce moment de joie illimitée où l'âme semble s'être débarrassée des liens de la chair, et se trouver comme rendue au monde d'où elle vient ? Le plaisir n'est pas notre seul guide en ces régions. N'est-il pas des heures où les sentiments s'enlacent d'eux-mêmes et s'y élancent, comme souvent deux enfants se prennent par la main et se mettent à courir sans savoir pourquoi ? Nous allions ainsi ! Au moment où les toits de la ville apparurent à l'horizon en y traçant une ligne grisâtre, nous rencontrâmes un pauvre pêcheur qui retournait au Croisic ; ses pieds étaient nus, son pantalon de toile était déchiqueté par le bas, troué, mal raccommodé ; puis il avait une chemise de toile à voile, de mauvaises bretelles en lisière, et pour veste un haillon. Cette misère nous fit mal, comme si c'eût été quelque dissonance au milieu de nos harmonies. Nous nous regardâmes pour nous plaindre l'un à l'autre de ne pas avoir en ce moment le pouvoir de puiser dans les trésors d'Aboul-Casem. Nous aperçûmes un superbe homard et une araignée de mer accrochés à une cordelette que le pêcheur balançait dans sa main droite, tandis que de l'autre il maintenait ses agrès et ses engins. Nous l'accostâmes dans l'intention de lui acheter sa pêche, idée qui nous vint à tous deux et qui s'exprima dans un sourire auquel je répondis par une légère pression du bras que je tenais et que je ramenai près de mon cœur. C'est de ces riens dont plus tard le souvenir fait des poèmes, quand, auprès du feu, nous nous rappelons l'heure où ce rien nous a émus, le lieu où ce fut, et ce mirage, dont les effets n'ont pas encore été constatés, mais qui s'exerce souvent sur les objets qui nous entourent, dans les moments où la vie est légère et où nos cœurs sont pleins. Les sites les plus beaux ne sont que ce que nous les faisons. Quel homme un peu poète n'a dans ses souvenirs un quartier de roche qui tient plus de place que n'en ont pris les plus célèbres aspects de pays cherchés à grands frais ? Près de ce rocher, de tumultueuses pensées ; là, toute une vie employée ; là, des craintes dissipées ; là, des rayons d'espérance sont descendus dans l'âme. En ce moment, le soleil, sympathisant avec ces pensées d'amour ou d'avenir, a jeté sur les flancs fauves de cette roche une lueur ardente ; quelques fleurs des montagnes attiraient l'attention ; le calme et le silence grandissaient cette anfractuosité sombre en réalité, colorée par le rêveur ; alors elle était belle avec ses maigres végétations, ses camomilles chaudes, ses cheveux de Vénus aux feuilles veloutées. Fête prolongée, décorations magnifiques, heureuse exaltation des forces humaines ! Une fois déjà le lac de Bienne, vu de l'île Saint-Pierre, m'avait ainsi parlé : le rocher du Croisic sera peut-être la dernière de ces joies ! Mais alors que deviendra Pauline ?

— Vous avez fait une belle pêche ce matin, mon brave homme ? dis-je au pêcheur.

— Oui, monsieur, répondit-il en s'arrêtant et nous montrant la figure bistrée des gens qui restent pendant des heures entières exposés à la réverbération du soleil sur l'eau.

Ce visage annonçait une longue résignation, la patience du pêcheur et ses mœurs douces. Cet homme avait une voix sans rudesse, des lèvres bonnes, nulle ambition, je ne sais quoi de grêle, de chétif. Toute autre physionomie nous aurait déplu.

— Où allez-vous vendre ça ?

— A la ville.

— Combien vous payera-t-on le homard ?

— Quinze sous.

— L'araignée ?

— Vingt sous.

— Pourquoi tant de différence entre le homard et l'araignée ?

— Monsieur, l'araignée (il la nommait une *iraigne*) est bien plus délicate ; puis elle est maligne comme un singe et se laisse rarement prendre.

— Voulez-vous nous donner le tout pour cent sous ? dit Pauline.

L'homme resta pétrifié.

— Vous ne l'aurez pas ! dis-je en riant ; j'en donne dix francs. Il faut savoir payer les émotions ce qu'elles valent.

— Eh bien ! répondit-elle, je l'aurai ! j'en donne dix francs deux sous.

— Dix sous.

— Douze francs.

— Quinze francs.

— Quinze francs cinquante centimes, dit-elle.

— Cent francs.

— Cent cinquante.

Je m'inclinai. Nous n'étions pas en ce moment assez riches pour pousser plus haut cette enchère. Notre pauvre pêcheur ne savait pas s'il devait se fâcher d'une mystification ou se livrer à la joie ; nous le tirâmes de peine en lui donnant le nom de notre hôtesse et lui recommandant de porter chez elle le homard et l'araignée.

— Gagnez-vous votre vie ? lui demandai-je pour savoir à quelle cause devait être attribué son dénûment.

— Avec bien de la peine et en souffrant bien des misères, me dit-il. La pêche au bord de la mer, quand on n'a ni barque ni filets et qu'on ne peut la faire qu'aux engins ou à la ligne, est un chanceux métier. Voyez-vous, il y faut attendre le poisson ou le coquillage, tandis que les grands pêcheurs vont le chercher en pleine mer. Il est si difficile de gagner sa vie ainsi, que je suis le seul qui pêche à la côte. Je passe des journées entières sans rien rapporter. Pour attraper quelque chose, il faut qu'une iraigne se soit oubliée à dormir comme celle-ci, ou qu'un homard soit assez étourdi pour rester dans les rochers. Quelquefois il y vient des lubines après la haute mer ; alors je les empoigne.

— Enfin, l'un portant l'autre, que gagnez-vous par jour ?

— Onze à douze sous. Je m'en tirerais si j'étais seul ; mais j'ai mon père à nourrir, et le bonhomme ne peut pas m'aider : il est aveugle.

A cette phrase, prononcée simplement, nous nous regardâmes, Pauline et moi, sans mot dire.

— Vous avez une femme ou quelque bonne amie ?

Il nous jeta l'un des plus déplorables regards que j'aie vus en répondant : — Si j'avais une femme, il faudrait donc abandonner mon père ? Je ne pourrais pas le nourrir et nourrir encore une femme et des enfants.

— Eh bien ! mon pauvre garçon, comment ne cherchez-vous pas à gagner davantage en portant du sel sur le port ou en travaillant aux marais salants ?

— Ah ! monsieur, je ne ferais pas ce métier pendant trois mois. Je ne suis pas assez fort, et, si je mourais, mon père serait à la mendicité. Il me fallait un métier qui ne voulût qu'un peu d'adresse et beaucoup de patience.

— Et comment deux personnes peuvent-elles vivre avec douze sous par jour?

— Oh ! monsieur, nous mangeons des galettes de sarrasin et des bernicles que je détache des rochers.

— Quel âge avez-vous donc?

— Trente-sept ans.

— Etes-vous sorti d'ici?

— Je suis allé une fois à Guérande pour tirer à la milice, et suis allé à Savenay pour me faire voir à des messieurs qui m'ont mesuré. Si j'avais eu un pouce de plus, j'étais soldat. Je serais crevé à la première fatigue, et mon pauvre père demanderait aujourd'hui la charité.

J'avais pensé bien des drames; Pauline était habituée à de grandes émotions près d'un homme souffrant comme je le suis; eh bien! jamais ni l'un ni l'autre nous n'avions entendu de paroles plus émouvantes que ne l'étaient celles de ce pêcheur. Nous fîmes quelques pas en silence, mesurant tous deux la profondeur muette de cette vie inconnue, admirant la noblesse de ce dévouement qui s'ignorait lui-même; la force de cette faiblesse nous étonna; cette insoucieuse générosité nous rapetissa. Je voyais ce pauvre être tout instinctif rivé sur ce rocher comme un galérien l'est à son boulet, y guettant depuis vingt ans des coquillages pour gagner sa vie, et soutenu dans sa patience par un seul sentiment. Combien d'heures consumées au coin d'une grève! Combien d'espérances renversées par un grain, par un changement de temps! Il restait suspendu au bord d'une table de granit, le bras tendu comme celui d'un fakir de l'Inde, tandis que son père, assis sur une escabelle, attendait, dans le silence et dans les ténèbres, le plus grossier des coquillages et du pain, si le voulait la mer.

— Buvez-vous quelquefois du vin? lui demandai-je.

— Trois ou quatre fois par an.

— Eh bien! vous en boirez aujourd'hui, vous et votre père, et nous vous enverrons un pain blanc.

— Vous êtes bien bon, monsieur.

— Nous vous donnerons à dîner si vous voulez nous conduire par le bord de la mer jusqu'à Batz, où nous irons voir la tour qui domine le bassin et les côtes entre Batz et le Croisic.

— Avec plaisir, nous dit-il. Allez droit devant vous, en suivant le chemin dans lequel vous êtes; je vous y retrouverai après m'être débarrassé de mes agrès et de ma pêche.

Nous fîmes un même signe de consentement, et il s'élança joyeusement vers la ville. Cette rencontre nous maintint dans la situation morale où nous étions; mais elle en avait affaibli la gaieté.

— Pauvre homme! me dit Pauline avec cet accent qui ôte à la compassion d'une femme ce que la pitié peut avoir de blessant, n'a-t-on pas honte de se trouver heureux en voyant cette misère?

— Rien n'est plus cruel que d'avoir des désirs impuissants, lui répondis-je. Ces deux pauvres êtres, le père et le fils, ne sauront pas plus combien ont été vives nos sympathies que le monde ne sait combien leur vie est belle, car ils amassent des trésors dans le ciel.

— Le pauvre pays! dit-elle en me montrant, le long d'un champ environné d'un mur à pierres sèches, des bouses de vaches appliquées symétriquement. J'ai demandé ce que c'était que cela. Une paysanne occupée à les coller m'a répondu qu'elle *faisait du bois*. Imaginez-vous, mon ami, que, quand ces bouses sont séchées, ces pauvres gens les récoltent, les entassent et s'en chauffent. Pendant l'hiver, on les vend comme on vend les mottes de tan. Enfin, que crois-tu que gagne la couturière la plus chèrement payée? Cinq sous par jour, dit-elle après une pause; mais on la nourrit.

— Vois, lui dis-je, les vents de mer dessèchent ou renversent tout; il n'y a point d'arbres; les débris des embarcations hors de service se vendent aux riches, car le prix des transports les empêche sans doute de consommer le bois de chauffage dont abonde la Bretagne. Ce pays n'est beau que pour les grandes âmes, les gens sans cœur n'y vivraient pas; il ne peut être habité que par des poëtes ou par des bernicles. N'a-t-il pas fallu que l'entrepôt du sel se plaçât sur ce rocher pour qu'il fût habité? D'un côté, la mer; ici, des sables; en haut, l'espace.

Nous avions déjà dépassé la ville, et nous étions dans l'espèce de désert qui sépare le Croisic du bourg de Batz. Figurez-vous, mon cher oncle, une lande de deux lieues remplie par le sable luisant qui se trouve au bord de la mer. Çà et là quelques rochers y levaient leurs têtes, et vous eussiez dit des animaux gigantesques couchés dans les dunes. Le long de la mer apparaissaient quelques récifs, autour desquels se jouait l'eau en leur donnant l'apparence de grandes roses blanches flottant sur l'étendue liquide, et venant se poser sur le rivage. En voyant cette savane terminée par l'Océan sur la droite, bordée sur la gauche par le grand lac que fait l'irruption de la mer entre le Croisic et les hauteurs sablonneuses de Guérande, au bas desquelles se trouvent des marais salants dénués de végétation, je regardai Pauline en lui demandant si elle se sentait le courage d'affronter les ardeurs du soleil, et la force de marcher dans le sable.

— J'ai des brodequins, allons-y, me dit-elle en me montrant la tour de Batz, qui arrêtait la vue par une immense construction placée là comme une pyramide, mais une pyramide fuselée, découpée, une pyramide si poétiquement ornée, qu'elle permettait à l'imagination d'y voir la première des ruines d'une grande ville asiatique. Nous fîmes quelques pas pour aller nous asseoir sur la portion d'une roche qui se trouvait encore ombrée; mais il était onze heures du matin, et cette ombre, qui cessait à nos pieds, s'effaçait avec rapidité.

— Combien ce silence est beau, me dit-elle, et comme la profondeur en est étendue par le retour égal du frémissement de la mer sur cette plage!

— Si tu veux livrer ton entendement aux trois immensités qui nous entourent, l'eau, l'air et les sables, en écoutant exclusivement le son répété du flux et du reflux, lui répondis-je, tu n'en supporteras pas le langage, tu croiras y découvrir une pensée qui t'accablera. Hier, au coucher du soleil, j'ai eu cette sensation; elle m'a brisé.

— Oh! oui, parlons, dit-elle après une longue pause. Aucun orateur n'est plus terrible. Je crois découvrir les causes des harmonies qui nous environnent, reprit-elle. Ce paysage, qui n'a que trois couleurs tranchées : le jaune brillant des sables, l'azur du ciel et le vert uni de la mer, est grand sans être sauvage; il est immense sans être désert; il est monotone sans être fatigant; il n'a que trois éléments, il est varié.

— Les femmes seules savent rendre ainsi leurs impressions, répondis-je, tu serais désespérante pour un poëte, chère âme que j'ai si bien devinée!

— L'excessive chaleur de midi jette à ces trois expressions de l'infini une couleur dévorante, reprit Pauline en riant. Je conçois ici les poésies et les passions de l'Orient.

— Et moi j'y conçois le désespoir.

— Oui, dit-elle, cette dune est un cloître sublime.

Nous entendîmes le pas pressé de notre guide; il s'était endimanché. Nous lui adressâmes quelques paroles insignifiantes: il crut voir que nos dispositions d'âme avaient changé; et avec cette réserve que donne le malheur, il garda le silence. Quoique nous nous pressassions de temps en temps la main pour nous avertir de la mutualité de nos idées et de nos impressions, nous marchâmes pendant une demi-heure en silence, soit que nous fussions accablés par la chaleur qui s'élançait en ondées brillantes du milieu des sables, soit que la difficulté de la marche employât notre attention. Nous allions en nous tenant par la main, comme deux enfants; nous n'eussions pas fait douze pas si nous nous étions donné le bras. Le chemin qui mène au bourg de Batz n'était pas tracé; il suffisait d'un coup de vent pour effacer les marques que laissaient les pieds de chevaux ou les jantes de charrette; mais l'œil exercé de notre guide reconnaissait à quelques fientes de bestiaux, à quelques parcelles de crottin, ce chemin qui tantôt descendait vers la mer, tantôt remontait vers les terres au gré des pentes, ou pour tourner des roches. A midi nous n'étions qu'à mi-chemin.

— Nous nous reposerons là-bas, dis-je en montrant un promontoire composé de rochers assez élevés pour faire supposer que nous y trouverions une grotte.

En m'entendant, le pêcheur, qui avait suivi la direction de mon doigt, hocha la tête, et me dit: — Il y a là quelqu'un. Ceux qui viennent du bourg de Batz au Croisic, ou du Croisic au bourg de Batz, font tous un détour pour n'y point passer.

Les paroles de cet homme furent dites à voix basse, et supposaient un mystère.

— Est-ce donc un voleur, un assassin?

Notre guide ne nous répondit que par une aspiration creusée qui redoubla notre curiosité.

— Mais, si nous y passons, nous arrivera-t-il quelque malheur?

— Oh! non.

— Y passerez-vous avec nous?

— Non, monsieur.

— Nous irons donc, si vous nous assurez qu'il n'y a nul danger pour nous.

— Je ne dis pas cela, répondit vivement le pêcheur. Je dis seulement que celui qui s'y trouve ne vous dira rien et ne vous fera aucun mal. Oh! mon Dieu, il ne bougera seulement pas de sa place.

— Qui est-ce donc?

— Un homme!

Jamais deux syllabes ne furent prononcées d'une façon si tragique. En ce moment nous étions à une vingtaine de pas de ce récif dans lequel se jouait la mer, notre guide prit le chemin qui entourait les rochers, nous continuâmes droit devant nous; mais Pauline me prit le bras. Notre guide hâta le pas, afin de se trouver en même temps que nous à l'endroit où les deux chemins se rejoignaient. Il supposait sans doute qu'après avoir vu l'homme, nous irions d'un pas pressé. Cette circonstance alluma notre curiosité, qui devint alors si vive, que nos cœurs palpitèrent comme si nous eussions éprouvé un sentiment de peur. Malgré la chaleur du jour et l'espèce de fatigue que nous causait la marche dans les sables, nos âmes étaient encore livrées à la mollesse indicible d'une harmonieuse extase, elles étaient pleines de ce plaisir pur qu'on ne saurait peindre qu'en le comparant à celui qu'on ressent en écoutant quelque délicieuse musique, *l'andiamo mio ben* de Mozart. Deux sentiments purs qui se confondent ne sont-ils pas comme deux belles voix qui chantent? Pour pouvoir bien apprécier l'émotion qui vint nous saisir, il faut donc partager l'état à demi voluptueux dans lequel nous avaient plongés les événements de cette matinée. Admirez pendant longtemps une tourterelle aux jolies couleurs, posée sur un souple rameau, près d'une source, vous jetterez un cri de douleur en voyant tomber sur elle un émouchet qui lui enfonce ses griffes d'acier jusqu'au cœur et l'emporte avec la rapidité meurtrière que la poudre communique au boulet. Quand nous eûmes fait un pas dans l'espace qui se trouvait devant la grotte, espèce d'esplanade située à cent pieds au-dessus de l'Océan, et défendue contre ses fureurs par une cascade de rochers abruptes, nous éprouvâmes un frémissement électrique assez semblable au sursaut que cause un bruit soudain au milieu d'une nuit silencieuse. Nous avions vu, sur un quartier de granit, un homme assis qui nous avait regardés. Son coup d'œil, semblable à la flamme d'un canon, sortit de deux yeux ensanglantés, et son immobilité stoïque ne pouvait se comparer qu'à l'inaltérable attitude des piles granitiques qui l'environnaient. Ses yeux se remuèrent par un mouvement lent, son corps demeura fixe, comme s'il eût été pétrifié, puis, après nous avoir jeté ce regard qui nous frappa violemment, il reporta ses yeux sur l'étendue de l'Océan, et la contempla malgré la lumière qui en jaillissait, comme on dit que les aigles contemplent le soleil, sans baisser ses paupières, qu'il ne releva plus. Cherchez à vous rappeler, mon cher oncle, une de ces vieilles truisses de chêne, dont le tronc noueux, ébranché de la veille, s'élève fantastiquement sur un chemin désert, et vous aurez une image vraie de cet homme. C'était des formes herculéennes ruinées, un visage de Jupiter olympien, mais détruit par l'âge, par les rudes travaux de la mer, par le chagrin, par une nourriture grossière, et comme noirci par un éclat de foudre. En voyant ses mains poilues et dures, j'aperçus des nerfs qui ressemblaient à des veines de fer. D'ailleurs, tout en lui dénotait une constitution vigoureuse. Je remarquai dans un coin de la grotte une assez grande quantité de mousse, et sur une grossière tablette taillée par le hasard au milieu du granit, un pain rond cassé qui couvrait une cruche de grès. Jamais mon imagination, quand elle me reportait vers les déserts où vécurent les premiers anachorètes de la chrétienté, ne m'avait dessiné de figure plus grandement religieuse ni plus horriblement repentante que l'était celle de cet homme. Vous qui avez pratiqué le confessionnal, mon cher oncle, vous n'avez jamais peut-être vu un si beau remords, mais ce remords était noyé dans les ondes de la prière, la prière continue d'un muet désespoir. Ce pêcheur, ce marin, ce Breton grossier était sublime par un sentiment inconnu. Mais ces yeux avaient-ils pleuré? Cette main de statue ébauchée avait-elle frappé? Ce front rude empreint de probité farouche, et sur lequel la force avait néanmoins laissé les vestiges de cette douceur qui est l'apanage de toute force vraie, ce front sillonné de rides était-il en harmonie avec un grand cœur? Pourquoi cet homme dans le granit? Pourquoi ce granit dans cet homme? Où était l'homme, où était le granit? Il nous tomba tout un monde de pensées dans la tête. Comme l'avait supposé notre guide, nous passâmes en silence, promptement, et il nous revit émus de terreur ou saisis d'étonnement, mais il ne s'arma point contre nous de la réalité de ses prédictions.

— Vous l'avez vu? dit-il.

— Quel est cet homme? dis-je.

— On l'appelle l'*Homme-au-vœu*.

Vous figurez-vous bien à ce mot le mouvement par lequel nos deux têtes se tournèrent vers notre pêcheur! C'était un homme simple, il comprit notre muette interrogation, et voici ce qu'il nous dit dans son langage, auquel je tâche de conserver son allure populaire.

— Madame, ceux du Croisic comme ceux de Batz croient que cet homme est coupable de quelque chose, et fait une pénitence ordonnée par un fameux recteur auquel il est allé se confesser plus loin que Nantes. D'autres croient que Cambremer, c'est son nom, a une mauvaise chance qu'il communique à qui passe sous son air. Aussi plusieurs, avant de tourner sa roche, regardent-ils d'où vient le vent! S'il est de galerne, dit-il en nous montrant l'ouest, ils ne continueraient pas leur chemin quand il s'agirait d'aller querir un morceau de la vraie croix: ils retournent, ils ont peur. D'autres, les riches du Croisic, disent que Cambremer a fait un vœu, d'où son nom d'Homme-au-vœu. Il est là nuit et jour, sans en sortir. Ces dires ont une apparence de raison. Voyez-vous, dit-il en se retournant pour nous montrer une chose que nous n'avions pas remarquée, il a planté là, à gauche, une croix de bois pour annoncer qu'il s'est mis sous la protection de Dieu, de la sainte Vierge et des saints. Il ne se serait pas sacré comme ça, que la frayeur qu'il donne au monde fait qu'il est là en sûreté comme s'il était gardé par de la troupe. Il n'a pas dit un mot depuis qu'il s'est enfermé en plein air; il se nourrit de pain et d'eau que lui apporte tous les matins la fille de son frère, une petite tronquette de douze ans à laquelle il a laissé ses biens, et qu'est une jolie créature, douce comme un agneau, une bien mignonne fille, bien plaisante. Elle vous a, dit-il en montrant son pouce, des yeux bleus *longs comme ça*, sous une chevelure de chérubin. Quand on lui demande: Dis donc, Pérotte?... (Ça veut dire chez nous Pierrette, fit-il en s'interrompant; elle est vouée à Saint-Pierre, Cambremer s'appelle Pierre, il a été son parrain.) — Dis donc, Pérotte, reprit-il, qué qui te dit ton oncle? — Il ne me dit rin, qu'elle répond, rin du tout, rin. — Eh ben! qué qu'il te fait? — Il m'embrasse au front le dimanche. — Tu n'en as pas peur? — Ah ben! qu'a dit, il est mon parrain. Il n'a pas voulu d'autre personne pour lui apporter à manger. Pérotte prétend qu'il sourit quand elle vient, mais autant dire un rayon de soleil dans la brouine, car on dit qu'il est nuageux comme un brouillard.

— Mais, lui dis-je, vous excitez notre curiosité sans la satisfaire. Savez-vous ce qui l'a conduit là? Est-ce le chagrin, est-ce le repentir, est-ce une manie, est-ce un crime, est-ce...

— Eh! monsieur, il n'y a guère que mon père et moi qui sachions la vérité de la chose. Défunt ma mère servait un homme de justice, à qui Cambremer a tout dit par ordre du prêtre, qui ne lui a donné l'absolution qu'à cette condition-là, à entendre les gens du port. Ma pauvre mère a entendu Cambremer sans le vouloir, parce que la cuisine du justicier était à côté de sa salle, elle a écouté! Elle est morte; le juge qu'a écouté est défunt aussi. Ma mère nous a fait promettre, à mon père et à moi, de n'en rin afférer aux gens du pays, mais je puis vous dire à vous que le soir où ma mère nous a raconté ça, les cheveux me grésillaient dans la tête.

— Eh bien! dit nous ça, mon garçon, nous n'en parlerons à personne.

Le pêcheur nous regarda, et continua ainsi: — Pierre Cambremer, que vous avez vu là, est l'aîné des Cambremer, qui, de père en fils, sont marins; leur nom le dit, la mer a toujours plié sous eux. Celui que vous avez vu s'était fait pêcheur à bateaux. Il avait donc des barques, allait pêcher la sardine, il pêchait aussi le haut poisson, pour les marchands. Il aurait armé un bâtiment et pêché la morue, s'il n'avait pas tant aimé sa femme, qui était une belle femme, une Brouin de Guérande, une fille superbe, et qui avait bon cœur. Elle aimait tant Cambremer, qu'elle n'a jamais voulu que son homme la quittât plus du temps nécessaire à la pêche aux sardines. Ils demeuraient là-bas, tenez! dit le pêcheur en montant sur une éminence pour nous montrer un îlot dans la petite méditerranée qui se trouve entre les dunes où nous marchions et les marais salants de Guérande, voyez-vous cette maison? Elle était à lui. Jacquette Brouin et Cambremer n'ont eu qu'un enfant, un garçon, qu'ils ont aimé... comme quoi dirai-je? dame! comme on aime un enfant unique; ils en étaient fous. Leur petit Jacques aurait fait, sous votre respect, dans la marmite, qu'ils auraient trouvé que c'était du sucre. Combien donc que nous les avons vus de fois, à la foire, achetant les plus belles berloques pour lui. C'était de la déraison, tout le monde le leur disait. Le petit Cambremer, voyant que tout lui était permis, est devenu méchant comme un âne rouge. Quand on venait dire au père Cambremer: — « Votre fils a manqué tuer le petit un tel! » il riait et disait: — « Bah! ce sera un fier marin! Il commandera les flottes du roi. » Un autre — « Pierre Cambremer, savez-vous que votre gars a crevé l'œil de la petite Pougaud? — Il aimera les filles, » disait Pierre. Il trouvait tout bon. Alors mon petit mâtin, à dix ans, battait tout le monde et s'amusait à couper le cou aux poules, il éventrait les cochons, enfin il se roulait dans le sang comme une fouine. — « Ce sera un fameux soldat! disait Cambremer, il a goût au sang. » Voyez-vous, moi, je me suis souvenu de tout ça, dit le pêcheur. Et Cambremer aussi, ajouta-t-il après une pause. A quinze ou seize ans, Jacques Cambremer était... quoi? un requin. Il allait s'amuser à Guérande, ou faire le joli cœur à Savenay. Fallait des espèces. Alors il se mit à voler sa mère, qui n'osait en rien dire à son mari. Cambremer était un homme probe à faire vingt lieues pour rendre à quelqu'un deux sous qu'on lui aurait donnés de trop dans un compte. Enfin, un jour, la mère fut dépouillée de tout. Pendant une pêche de son père, le fils emporta le buffet, la mette, les draps, le linge, ne laissa que les quatre murs, il avait tout vendu pour aller faire ses frigousses à Nantes. La pauvre femme en a pleuré pendant des jours et des nuits. Fallait

dire ça au père à son retour, elle craignait le père, pas pour elle, allez! Quand Pierre Cambremer revint, qu'il vit sa maison garnie des meubles que l'on avait prêtés à sa femme, il dit : — Qu'est-ce que c'est que ça? La pauvre femme était plus morte que vive, elle dit: — Nous avons été volés. — Où donc est Jacques? — Jacques, il est en riolle! Personne ne savait où le drôle était allé. — Il s'amuse trop! dit Pierre. Six mois après, le pauvre père sut que son fils allait être pris par la justice à Nantes. Il fait la route à pied, y va plus vite que par mer, met la main sur son fils, et l'amène ici. Il ne lui demande pas : — Qu'as-tu fait? Il lui dit : — Si tu ne te tiens pas sage deux ans ici avec ta mère et avec moi, allant à la pêche et te conduisant comme un honnête homme, tu auras affaire à moi. L'enragé, comptant sur la bêtise de ses père et mère, lui a fait la grimace. Pierre, là-dessus, lui flanque une mornifle qui vous a mis Jacques au lit pour six mois. La pauvre mère se mourait de chagrin. Un soir, elle dormait paisiblement à côté de son mari, elle entend du bruit, se lève, elle reçoit un coup de couteau dans le bras. Elle crie, on cherche de la lumière. Pierre Cambremer voit sa femme blessée; il croit que c'est un voleur, comme s'il y en avait dans notre pays, où l'on peut porter sans crainte dix mille francs en or, du Croisic à Saint-Nazaire, sans avoir à s'entendre demander ce qu'on a sous le bras. Pierre cherche Jacques, il ne trouve point son fils. Le matin, ce monstre-là n'a-t-il pas eu le front de revenir en disant qu'il était allé à Batz. Faut vous dire que sa mère ne savait où cacher son argent. Cambremer, lui, mettait le sien chez M. Dupotet du Croisic. Les folies de leur fils leur avaient mangé des cent écus, des cent francs, des louis d'or, ils étaient quasiment ruinés, et c'était dur pour des gens qui avaient aux environs de douze mille livres, compris leur îlot. Personne ne sait ce que Cambremer a donné à Nantes pour ravoir son fils. Le guignon ravageait la famille. Il était arrivé des malheurs au frère de Cambremer, qui avait besoin de secours. Pierre lui disait pour le consoler que Jacques et Pérotte (la fille au cadet Cambremer) se marieraient. Puis, pour lui faire gagner son pain, il l'employait à la pêche; car Joseph Cambremer en était réduit à vivre de son travail. Sa femme avait péri de la fièvre, il fallait payer les mois de nourrice de Pérotte. La femme de Pierre Cambremer devait une somme de cent francs à diverses personnes pour cette petite, du linge, des hardes, et deux ou trois mois à la grande Frelu, qu'avait un enfant de Simon Gaudry et qui nourrissait Pérotte. La Cambremer avait cousu une pièce d'Espagne dans la laine de son matelas, en mettant dessus : *À Pérotte*. Elle avait reçu beaucoup d'éducation, elle écrivait comme un greffier, et avait appris à lire à son fils, c'est ce qui l'a perdu. Personne n'a su comment ça s'est fait, mais ce gredin de Jacques avait flairé l'or, l'avait pris, et était allé riboter au Croisic. Le bonhomme Cambremer, par un fait exprès, revenait avec sa barque chez lui. En abordant, il voit flotter un bout de papier, le prend, l'apporte à sa femme, qui tombe à la renverse en reconnaissant ses propres paroles écrites. Cambremer ne dit rien, va au Croisic, apprend là que son fils est au billard; pour lors, il fait demander la bonne femme qui tient le café, et lui dit : — J'avais dit à Jacques de ne pas se servir d'une pièce d'or avec quoi il vous payera; rendez-la-moi, j'attendrai sur la porte, et vous donnerai de l'argent blanc pour. La bonne femme lui apporta la pièce. Cambremer la prend en disant : — Bon! et revient chez lui. Toute la ville a su cela. Mais voilà ce que je sais, et ce dont les autres ne font que de se douter en gros. Il dit à sa femme d'approprier leur chambre, qu'est par bas; il fait du feu dans la cheminée, allume deux chandelles, place deux chaises d'un côté de l'âtre, et met de l'autre côté un escabeau. Puis dit à sa femme de lui apprêter ses habits de noces, en lui commandant de pouiller les siens. Il s'habille. Quand il est vêtu, il va chercher son frère, et lui dit de faire le guet devant la maison pour l'avertir s'il entendait du bruit sur les deux grèves, celle-ci et celle des marais de Guérande. Il rentre quand il juge que sa femme est habillée, il charge un fusil et le cache dans le coin de la cheminée. Voilà Jacques qui revient; il revient tard; il avait bu et joué jusqu'à dix heures; il s'était fait passer à la pointe de Carnouf. Son oncle l'entend héler, va le chercher sur la grève des marais, et le passe sans rien dire. Quand il entre, son père lui dit : — Assieds-toi là, en lui montrant l'escabeau. Tu es, dit-il, devant ton père et ta mère que tu as offensés, et qui ont à te juger. Jacques se mit à beugler, parce que la figure de Cambremer était tortillée d'une singulière manière. La mère était roide comme une rame. — Si tu cries, si tu bouges, si tu ne te tiens pas comme un mât sur ton escabeau, dit Pierre en l'ajustant avec son fusil, je te tue comme un chien. Le fils devint muet comme un poisson; la mère n'a rin dit. — Voilà, dit Pierre à son fils, un papier qui enveloppait une pièce d'or espagnole; la pièce d'or était dans le lit de ta mère; ta mère seule savait l'endroit où elle l'avait mise; j'ai trouvé le papier sur l'eau en abordant ici; tu viens de donner ce soir cette pièce d'or espagnole à la mère Fleurant, et ta mère n'a plus vu sa pièce dans son lit. Explique-toi. Jacques dit qu'il n'avait pas pris la pièce de sa mère, et que cette pièce lui était restée de Nantes. — Tant mieux, dit Pierre. Comment peux-tu nous prouver cela? — Je l'avais. — Tu n'as pas pris celle de ta mère? — Non. — Peux-tu le jurer sur ta vie éternelle? Il allait le jurer; sa mère leva les yeux sur lui, et lui dit : — Jacques, mon enfant, prends garde, ne jure pas si ça n'est pas vrai; tu peux t'amender, te repentir; il est temps encore. Et elle pleura. — Vous êtes une ci et une ça, lui dit-il, qu'avez toujours voulu ma perte. Cambremer pâlit et dit : — Ce que tu viens de dire à ta mère grossira ton compte. Allons au fait. Jures-tu? — Oui. — Tiens, dit-il, y avait-il sur ta pièce cette croix que le marchand de sardines qui me l'a donnée avait faite sur la nôtre? Jacques se dégrisa et pleura. — Assez causé, dit Pierre. Je ne te parle pas de ce que tu as fait avant cela, je ne veux pas qu'un Cambremer soit fait mourir sur la place du Croisic. Fais tes prières, et dépêchons-nous! Il va venir un prêtre pour te confesser. La mère était sortie, pour ne pas entendre condamner son fils. Quand elle fut dehors, Cambremer l'oncle vint avec le recteur de Piriac, auquel Jacques ne voulut rien dire. Il était malin, il connaissait assez son père pour savoir qu'il ne le tuerait pas sans confession. — Merci, excusez-nous, monsieur, dit Cambremer au prêtre, quand il vit l'obstination de Jacques. Je voulais donner une leçon à mon fils et vous prier de n'en rien dire. Toi, dit-il à Jacques, si tu ne t'amendes pas, la première fois ce sera pour de bon, et j'en finirai sans confession. Il l'envoya se coucher. L'enfant crut cela, et s'imagina qu'il pourrait se remettre avec son père. Il dormit. Le père veilla. Quand il vit son fils au fin fond de son sommeil, il lui couvrit la bouche avec du chanvre, la lui banda avec un chiffon de voile bien serré; puis il lui lia les mains et les pieds. Il rageait, il pleurait du sang, disait Cambremer au justicier. Que voulez-vous? La mère se jeta aux pieds du père. — Il est jugé, qu'il dit, tu vas m'aider à le mettre dans la barque. Elle s'y refusa. Cambremer l'y mit tout seul, l'y assujettit au fond, lui mit une pierre au cou, sortit du bassin, gagna la mer, et vint à la hauteur de la roche où il est. Pour lors, la pauvre mère, qui s'était fait passer ici par son beau-frère, eut beau crier *grâce!* ça servit comme une pierre à un loup. Il y avait de la lune, elle a vu le père jetant à la mer son fils, qui lui tenait encore aux entrailles, et, comme il n'y avait pas d'air, elle a entendu blouf! puis rin, ni trace, ni bouillon; la mer est d'une fameuse garde, allez! En abordant là pour faire taire sa femme qui gémissait, Cambremer la trouva quasi morte, il fut impossible aux deux frères de la porter, il a fallu la mettre dans la barque qui venait de servir au fils, et ils l'ont ramenée chez elle en faisant le tour par la passe du Croisic. Ah ben! la belle Brouin, comme on l'appelait, n'a pas duré huit jours; elle est morte en demandant à son mari de brûler la damnée barque. Oh! il l'a fait. Lui, il est devenu tout chose, il savait plus ce qu'il voulait; il fringalait en marchant comme un homme qui ne peut pas porter le vin. Puis il a fait un voyage de dix jours, et est revenu se mettre où vous l'avez vu, et, depuis qu'il y est, il n'a pas dit une parole.

Le pêcheur ne mit qu'un moment à nous raconter cette histoire, et nous la dit plus simplement encore que je ne l'écris. Les gens du peuple font peu de réflexions en contant; ils accusent le fait qui les a frappés, et le traduisent comme ils le sentent. Ce récit fut aussi aigrement incisif que l'est un coup de hache.

— Je n'irai pas à Batz, dit Pauline en arrivant au contour supérieur du lac. Nous revînmes au Croisic par les marais salants, dans le dédale desquels nous conduisit le pêcheur, devenu, comme nous, silencieux. La disposition de nos âmes était changée. Nous étions tous deux plongés en de funestes réflexions, attristés par ce drame qui expliquait le rapide pressentiment que nous en avions eu à l'aspect de Cambremer. Nous avions l'un et l'autre assez de connaissance du monde pour deviner de cette triple vie tout ce que nous en avait tu notre guide. Les malheurs de ces trois êtres se reproduisaient devant nous comme si nous les avions vus dans les tableaux d'un drame que ce père couronnait en expiant son crime nécessaire. Nous n'osions regarder la roche où était l'homme fatal qui faisait peur à toute une contrée. Quelques nuages embrumaient le ciel; des vapeurs s'élevaient à l'horizon, nous marchions au milieu de la nature la plus âcrement sombre que j'aie jamais rencontrée. Nous foulions une nature qui semblait souffrante, maladive; des marais salants, qu'on peut à bon droit nommer les écrouelles de la terre. Là, le sol est divisé en carrés inégaux de forme, tous encaissés par d'énormes talus de terre grise, tous pleins d'une eau saumâtre, à la surface de laquelle arrive le sel. Ces ravins, faits à main d'hommes, sont intérieurement partagés en plates-bandes, le long desquelles marchent des ouvriers armés de longs râteaux, à l'aide desquels ils écrèment cette saumure, et amènent sur des plates-formes rondes pratiquées de distance en distance ce sel quand il est bon à mettre en mulons. Nous côtoyâmes pendant deux heures ce triste damier, où le sel étouffe par son abondance la végétation, et où nous n'apercevions de loin en loin que quelques *paludiers*, nom donné à ceux qui cultivent le sel. Ces hommes, ou plutôt ce clan de Bretons porte un costume spécial, une jaquette blanche assez semblable à celle des brasseurs. Ils se marient entre eux. Il n'y a pas d'exemple qu'une fille de cette tribu ait épousé un autre homme qu'un paludier. L'horrible aspect de ces marécages, dont la boue était symétriquement ratissée, et, de cette terre grise dont a horreur la Flore bretonne, s'harmoniait avec le deuil de notre âme. Quand nous arrivâmes à l'endroit où l'on passe le

bras de mer formé par l'irruption des eaux dans ce fond, et qui sert sans doute à alimenter les marais salants, nous aperçûmes avec plaisir les maigres végétations qui garnissent les sables de la plage. Dans la traversée, nous aperçûmes au milieu du lac l'île où demeurent les Cambremer, nous détournâmes la tête.

En arrivant à notre hôtel, nous remarquâmes un billard dans une salle basse, et quand nous apprîmes que c'était le seul billard public qu'il y eût au Croisic, nous fîmes nos apprêts de départ pendant la nuit ; le lendemain nous étions à Guérande. Pauline était encore triste, et moi je ressentais déjà les approches de cette flamme qui me brûle le cerveau. J'étais si cruellement tourmenté par les visions que j'avais de ces trois existences, qu'elle me dit : — Louis, écris cela, tu donneras le change à la nature de cette fièvre.

Je vous ai donc écrit cette aventure, mon cher oncle ; mais elle m'a déjà fait perdre le calme que je devais à mes bains et à notre séjour ici.

Paris, 20 novembre 1834

FIN DU DRAME AU BORD DE LA MER.



Pierre Cambremer.

COMEDIE HUMAINE

OEUVRES ILLUSTRÉES DE BALZAC

MÉMOIRES DE DEUX JEUNES MARIÉES

LA MAISON DU CHAT-QUI-PELOTE

Dess. Tony Johannot, Staal, Bertall, Daumier, E. Lampsonius, etc.

Gravures par les meilleurs Artistes.

A GEORGE SAND.

Ceci, cher George, ne saurait rien ajouter à l'éclat de votre nom, qui jettera son magique reflet sur ce livre; mais il n'y a là de ma part ni calcul ni modestie. Je désire attester ainsi l'amitié vraie qui s'est continuée entre nous à travers nos voyages et nos absences, malgré nos travaux et les méchancetés du monde. Ce sentiment ne s'altérera sans doute jamais. Le cortége de noms amis qui accompagnera mes compositions mêle un plaisir aux peines que me cause leur nombre, car elles ne vont point sans douleurs, à ne parler que des reproches encourus par ma menaçante fécondité, comme si le monde, qui pose devant moi, n'était pas plus fécond encore? Ne sera-ce pas beau, George, si quelque jour l'antiquaire des littératures détruites ne retrouve dans ce cortége que de grands noms, de nobles cœurs, de saintes et pures amitiés, et les gloires de ce siecle? Ne puis-je me montrer plus fier de ce bonheur certain que de succès toujours contestables? Pour qui vous connaît bien, n'est-ce pas un bonheur que de pouvoir se dire, comme je le fais ici,

Votre ami,

DE BALZAC.

Paris, juin 1840.



Louise de Chaulieu.

I

A MADEMOISELLE

RENÉE DE MAUCOMBE.

Paris, septembre.

Ma chère biche, je suis dehors aussi, moi! Et si tu ne m'as pas écrit à Blois, je suis aussi la première à notre joli rendez-vous de la correspondance. Relève tes beaux yeux noirs attachés sur ma première phrase, et garde ton exclamation pour la lettre où je te confierai mon premier amour. On parle toujours du premier amour, il y en a donc un second? Tais-toi! me diras-tu; dis-moi plutôt, me demanderas-tu, comment tu es sortie de ce couvent où tu devais faire ta profession? Ma chère, quoi qu'il arrive aux Carmélites, le miracle de ma délivrance est la chose la plus naturelle. Les cris d'une conscience épouvantée

fini par l'emporter sur les ordres d'une politique inflexible, voilà tout. Ma tante, qui ne voulait pas me voir mourir de consomption, a vaincu ma mère, qui prescrivait toujours le noviciat comme seul remède à ma maladie. La noire mélancolie où je suis tombée après ton départ a précipité cet heureux dénoûment. Et je suis dans Paris, mon ange, et je te dois ainsi le bonheur d'y être. Ma Renée, si tu m'avais pu voir, le jour où je me suis trouvée sans toi, tu aurais été fière d'avoir inspiré des sentiments si profonds à un cœur si jeune. Nous avons tant rêvé de compagnie, tant de fois déployé nos ailes et tant vécu en commun, que je crois nos âmes soudées l'une à l'autre, comme étaient ces deux filles hongroises dont la mort nous a été racontée par M. Beauvisage, qui n'est certes pas l'homme de son nom : jamais médecin de couvent ne fut mieux choisi. N'as-tu pas été malade en même temps que ta mignonne? Dans le morne abattement où j'étais, je ne pouvais que reconnaître un à un les liens qui nous unissent; je les ai crus rompus par l'éloignement, j'ai été prise de dégoût pour l'existence comme une tourterelle dépareillée, j'ai trouvé de la douceur à mourir, et je mourais tout doucettement. Être seule aux Carmélites, à Blois, en proie à la crainte d'y faire ma profession sans la préface de mademoiselle de La Vallière et sans ma Renée! mais c'était une maladie, une maladie mortelle. Cette vie monotone où chaque heure amène un devoir, une prière, un travail si exactement les mêmes, qu'en tous lieux on peut dire ce que fait une carmélite à telle ou telle heure du jour ou de la nuit; cette horrible existence où il est indifférent que les choses qui nous entourent soient ou ne soient pas, était devenue pour nous la plus variée : l'essor de notre esprit ne connaissait point de bornes, la fantaisie nous avait donné la clef de ses royaumes, nous étions tour à tour l'une pour l'autre un charmant hippogriffe, la plus alerte réveillait la plus endormie, et nos âmes folâtraient à l'envi en s'emparant de ce monde qui nous était interdit. Il n'y avait pas jusqu'à la Vie des Saints qui ne nous aidât à comprendre les choses les plus cachées! Le jour où ta douce compagnie m'était enlevée, je devenais ce qu'est une carmélite à nos yeux, une Danaïde moderne qui, au lieu de chercher à remplir un tonneau sans fond, tire tous les jours, de je ne sais quel puits, un seau vide, espérant l'amener plein. Ma tante ignorait notre vie intérieure. Elle n'expliquait point mon dégoût de l'existence, elle qui s'était fait un monde céleste dans les deux arpents de son couvent. Pour être embrassée à nos âges, la vie religieuse veut une extrême simplicité que nous n'avons pas, ma chère biche, ou l'ardeur du dévouement qui rend ma tante une sublime créature. Ma tante s'est sacrifiée à un frère adoré; mais qui peut se sacrifier à un inconnu ou à des idées?

Depuis bientôt quinze jours, j'ai tant de folles paroles rentrées, tant de méditations enterrées au cœur, tant d'observations à communiquer et de récits à faire qui ne peuvent être faits qu'à toi, que, sans le pis-aller des confidences écrites substituées à nos chères causeries, j'étoufferais. Combien la vie du cœur nous est nécessaire! Je commence mon journal ce matin, en imaginant que le tien est commencé, que dans peu de jours je vivrai au fond de ta belle vallée de Gemenos, dont je ne sais que ce que tu m'en as dit, comme tu vas vivre dans Paris dont tu ne connais que ce que nous en rêvions.

Or donc, ma belle enfant, par une matinée qui demeurera marquée d'un signet rose dans le livre de ma vie, il est arrivé de Paris une demoiselle de compagnie et Philippe, le dernier valet de chambre de ma grand'mère, envoyés pour m'emmener. Quand, après m'avoir fait venir dans sa chambre, ma tante m'a eu dit cette nouvelle, la joie m'a coupé la parole, je la regardais d'un air hébété. « Mon enfant, m'a-t-elle dit de sa voix gutturale, tu me quittes sans regret, je le vois; mais cet adieu n'est pas le dernier, nous nous reverrons : Dieu t'a marquée au front du signe des élus, tu as l'orgueil qui mène également au ciel et à l'enfer, mais tu as trop de noblesse pour descendre! Je te connais mieux que tu ne te connais toi-même : la passion ne sera pas chez toi ce qu'elle est chez les femmes ordinaires. » Elle m'a doucement attirée sur elle et baisée au front en m'y mettant ce feu qui la dévore, qui a noirci l'azur de ses yeux, attendri ses paupières, ridé ses tempes dorées et jauni son beau visage. Elle m'a donné la chair de poule. Avant de répondre, je lui ai baisé les mains. « Chère tante, ai-je dit, si vos adorables bontés ne m'ont pas fait trouver votre Paraclet salubre au corps et doux au cœur, je dois verser tant de larmes pour y revenir, que vous ne sauriez souhaiter mon retour. Je ne veux revenir ici que trahie par mon Louis XIV, et si j'en attrape un, il n'y a que la mort pour me l'arracher! Je ne craindrai point les Montespan. — Allez, folle, dit-elle en souriant, ne laissez point ces idées vaniteuses, emportez-les, et sachez que vous êtes plus Montespan que La Vallière. » Je l'ai embrassée. La pauvre femme n'a pu s'empêcher de me conduire à la voiture, où ses yeux se sont tour à tour fixés sur les armoiries paternelles et sur moi.

La nuit m'a surprise à Beaugency, plongée dans un engourdissement moral qu'avait provoqué ce singulier adieu. Que dois-je donc trouver dans ce monde si fort désiré? D'abord, je n'ai trouvé personne pour me recevoir, les apprêts de mon cœur ont été perdus : ma mère était au bois de Boulogne, mon père était au conseil, mon frère, le duc de Rhétoré, ne rentre jamais, m'a-t-on dit, que pour s'habiller, avant le dîner. Mademoiselle Griffith (elle a des griffes) et Philippe m'ont conduite à mon appartement.

Cet appartement est celui de cette grand'mère tant aimée, la princesse de Vaurémont à qui je dois une fortune quelconque, de laquelle personne ne m'a rien dit. A ce passage, tu partageras la tristesse qui m'a saisie en entrant dans ce lieu consacré par mes souvenirs. L'appartement était comme elle l'avait laissé! J'allais coucher dans le lit où elle est morte. Assise sur le bord de sa chaise longue, je pleurai sans voir que je n'étais pas seule, je pensai que je m'y étais souvent mise à ses genoux pour mieux l'écouter. De là j'avais vu son visage perdu dans ses dentelles rousses, et maigri par l'âge autant que par les douleurs de l'agonie. Cette chambre me semblait encore chaude de la chaleur qu'elle y entretenait. Comment se fait-il que mademoiselle Armande-Louise Marie de Chaulieu soit obligée, comme une paysanne, de se coucher dans le lit de sa mère, presque le jour de sa mort? car il me semblait que la princesse, morte en 1817, avait expiré la veille. Cette chambre m'offrait des choses qui ne devaient pas s'y trouver, et qui prouvaient combien les gens occupés des affaires du royaume sont insouciants des leurs, et combien, une fois morte, on a peu pensé à cette noble femme, qui sera l'une des grandes figures féminines du dix-huitième siècle. Philippe a quasiment compris d'où venaient mes larmes. Il m'a dit que par son testament la princesse m'avait légué ses meubles. Mon père laissait d'ailleurs les grands appartements dans l'état où les avait mis la Révolution. Je me suis levée alors, Philippe m'a ouvert la porte du petit salon qui donne sur l'appartement de réception, et je l'ai retrouvé dans le délabrement que je connaissais : les dessus de porte qui contenaient des tableaux précieux montrent leurs trumeaux vides, les marbres sont cassés, les glaces ont été enlevées. Autrefois, j'avais peur de monter le grand escalier et de traverser la vaste solitude de ces hautes salles, j'allais chez la princesse par un petit escalier qui descend sous la voûte du grand et qui mène à la porte dérobée de son cabinet de toilette.

L'appartement, composé d'un salon, d'une chambre à coucher, et de ce joli cabinet en vermillon et or dont je t'ai parlé, occupe le pavillon du côté des Invalides. L'hôtel n'est séparé du boulevard que par un mur couvert de plantes grimpantes, et par une magnifique allée d'arbres qui mêlent leurs touffes à celles des ormeaux de la contre-allée du boulevard. Sans le dôme or et bleu, sans les masses grises des Invalides, on se croirait dans une forêt. Le style de ces trois pièces et leur place annoncent l'ancien appartement de parade des duchesses de Chaulieu, celui des ducs doit se trouver dans le pavillon opposé; tous deux sont décemment séparés par les deux corps de logis et par le pavillon de la façade où sont ces grandes salles obscures et sonores que Philippe me montrait encore dépouillées de leur splendeur, et telles que je les avais vues dans mon enfance. Philippe prit un air confidentiel en voyant l'étonnement peint sur ma figure. Ma chère, dans cette maison diplomatique, tous les gens sont discrets et mystérieux. Il me dit alors qu'on attendait une loi par laquelle on rendrait aux émigrés la valeur de leurs biens. Mon père recule la restauration de son hôtel jusqu'au moment de cette restitution. L'architecte du roi avait évalué la dépense à trois cent mille livres. Cette confidence eut pour effet de me rejeter sur le sofa de mon salon. Eh quoi! mon père, au lieu d'employer cette somme à me marier, me laissait mourir au couvent? Voilà la réflexion que j'ai trouvée sur le seuil de cette porte. Ah! Renée, comme je me suis appuyé la tête sur ton épaule, et comme je me suis reportée aux jours où ma grand'mère animait ces deux chambres! Elle qui n'existe que dans mon cœur, toi qui es à Maucombe, à deux cents lieues de moi, voilà les seuls êtres qui m'aiment ou m'ont aimée. Cette chère vieille au regard si jeune voulait s'éveiller à ma voix. Comme nous nous entendions! Le souvenir a changé tout à coup les dispositions où j'étais d'abord. J'ai trouvé je ne sais quoi de saint à ce qui venait de me paraître une profanation. Il m'a semblé doux de respirer la vague odeur de poudre à la maréchale qui subsistait là, doux de dormir sous la protection de ces rideaux en damas jaune à dessins blancs où ses regards et son souffle ont dû laisser quelque chose de son âme. J'ai dit à Philippe de rendre leur lustre aux mêmes objets, de donner à mon appartement la vie propre à l'habitation. J'ai moi-même indiqué comment je voulais y être, en assignant à chaque meuble une place. J'ai passé la revue en prenant possession de tout, en disant comment se pouvaient rajeunir ces antiquités que j'aime. La chambre est d'un blanc un peu terni par le temps, comme aussi l'or des folâtres arabesques montre en quelques endroits des teintes rouges; mais ces effets sont en harmonie avec les couleurs passées du tapis de la Savonnerie qui fut donné par Louis XV à ma grand'mère, ainsi que son portrait. La pendule est un présent du maréchal de Saxe. Les porcelaines de la cheminée viennent du maréchal de Richelieu. Le portrait de ma grand'mère, prise à vingt-cinq ans, est dans un cadre ovale en face de celui du roi. Le prince n'y est point. J'aime cet oubli franc, sans hypocrisie, qui peint d'un trait ce délicieux caractère. Dans une grande maladie que fit ma tante, son confesseur insistait pour que le prince, qui attendait dans le salon, entrât. « Avec le médecin et ses ordonnances, » a-t-elle dit. Le lit est

à baldaquin, à dossiers rembourrés; les rideaux sont retroussés par des plis d'une belle ampleur; les meubles sont en bois doré, couverts de ce damas jaune à fleurs blanches, également drapé aux fenêtres, et qui est doublé d'une étoffe de soie blanche qui ressemble à de la moire. Les dessus de porte sont peints je ne sais par qui, mais ils représentent un lever du soleil et un clair de lune. La cheminée est traitée fort curieusement. On voit que dans le siècle dernier on vivait beaucoup au coin du feu. Là se passaient de grands événements : le foyer de cuivre doré est une merveille de sculpture, le chambranle est d'un fini précieux, la pelle et les pincettes sont délicieusement travaillées, le soufflet est un bijou. La tapisserie de l'écran vient des Gobelins, et sa monture est exquise; les folles figures qui courent le long, sur les pieds, sur la barre d'appui, sur les branches, sont ravissantes; tout en est ouvragé comme un éventail. Qui lui avait donné ce joli meuble qu'elle aimait beaucoup? je voudrais le savoir. Combien de fois je l'ai vue, le pied sur la barre, enfoncée dans sa bergère, sa robe à demi relevée sur le genou par son attitude, prenant, remettant et reprenant sa tabatière sur la tablette entre sa boîte à pastilles et ses mitaines de soie! Était-elle coquette? Jusqu'au jour de sa mort elle a eu soin d'elle comme si elle se trouvait au lendemain de ce beau portrait, comme si elle attendait la fleur de la cour qui se pressait autour d'elle. Cette bergère m'a rappelé l'inimitable mouvement qu'elle donnait à ses jupes en s'y plongeant. Ces femmes du temps passé emportent avec elles certains secrets qui peignent leur époque. La princesse avait des airs de tête une manière de jeter ses mots et ses regards, un langage particulier que je ne retrouvais point chez ma mère : il s'y trouvait de la finesse et de la bonhomie, du dessein sans apprêt. Sa conversation était à la fois prolixe et laconique. Elle contait bien et peignait en trois mots. Elle avait surtout cette excessive liberté de jugement qui certes a influé sur la tournure de mon esprit. De sept à dix ans, j'ai vécu dans ses poches; elle aimait autant à m'attirer chez elle que j'aimais à y aller. Cette prédilection a été cause de plus d'une querelle entre elle et ma mère. Or, rien n'attise un sentiment autant que le vent glacé de la persécution. Avec quelle grâce me disait-elle : « Vous voilà, petite masque! » quand la couleuvre de la curiosité m'avait prêté ses mouvements pour me glisser entre les portes jusqu'à elle. Elle se sentait aimée, elle aimait mon naïf amour qui mettait un rayon de soleil dans son hiver. Je ne sais pas ce qui se passait chez elle le soir, mais elle avait beaucoup de monde; lorsque je venais le matin, sur la pointe du pied, savoir s'il faisait jour chez elle, je voyais les meubles de son salon dérangés, les tables de jeu dressées, beaucoup de tabac par places. Ce salon est dans le même style que la chambre, les meubles sont singulièrement contournés, les bois sont à moulures creuses, à pieds de biche. Des guirlandes de fleurs richement sculptées et d'un beau caractère serpentent à travers les glaces et descendent le long en festons. Il y a sur les consoles de beaux cornets de la Chine. Le fond de l'ameublement est ponceau et blanc. Ma grand'mère était une brune fière et piquante, son teint se devine au choix de ses couleurs. J'ai retrouvé dans ce salon une table à écrire dont les figures avaient beaucoup occupé mes yeux autrefois; elle est plaquée en argent ciselé; elle lui a été donnée par un Lomellini de Gênes. Chaque côté de cette table représente les occupations de chaque saison; les personnages sont en relief, il y en a des centaines dans chaque tableau. Je suis restée deux heures toute seule, reprenant mes souvenirs un à un, dans le sanctuaire où a expiré une des femmes de la cour de Louis XV les plus célèbres et par son esprit et par sa beauté. Tu sais comme on m'a brusquement séparée d'elle, du jour au lendemain, en 1816. « Allez dire adieu à votre grand'mère, » me dit ma mère. J'ai trouvé la princesse, non pas surprise de mon départ, mais insensible en apparence. Elle m'a reçue comme à l'ordinaire : « Tu vas au couvent, mon bijou, me dit-elle, tu y verras ta tante, une excellente femme. J'aurai soin que tu ne sois point sacrifiée, tu seras indépendante et à même de marier qui tu voudras. » Elle est morte six mois après; elle avait remis son testament au plus assidu de ses vieux amis, au prince de Talleyrand, qui, en faisant une visite à mademoiselle de Chargebœuf, a trouvé le moyen de me faire savoir par elle que ma grand'mère me défendait de prononcer des vœux. J'espère bien que tôt ou tard je rencontrerai le prince; et, sans doute, il m'en dira davantage. Ainsi, ma belle biche, si je n'ai trouvé personne pour me recevoir, je me suis consolée avec l'ombre de la chère princesse, et je me suis mise en mesure de remplir une de nos conventions, qui est, souviens-t'en, de nous initier aux plus petits détails de notre case et de notre vie. Il est si doux de savoir où et comment vit l'être qui nous est cher! Dépeins-moi bien les moindres choses qui t'entourent, tout enfin, même les effets du couchant dans les grands arbres.

10 octobre.

J'étais arrivée à trois heures après midi. Vers cinq heures et demie, Rose est venue me dire que ma mère était rentrée, et je suis descendue pour lui rendre mes respects. Ma mère occupe au rez-de-chaussée un appartement disposé, comme le mien, dans le même pavillon. Je suis au-dessus d'elle, et nous avons le même escalier dérobé. Mon père est dans le pavillon opposé; mais, comme du côté de la cour il a de plus l'espace que prend dans le nôtre le grand escalier, son appartement est beaucoup plus vaste que les nôtres. Malgré les devoirs de la position que le retour des Bourbons leur a rendue, mon père et ma mère continuent d'habiter le rez-de-chaussée, et peuvent y recevoir, tant sont grandes les maisons de nos pères. J'ai trouvé ma mère dans son salon, où il n'y a rien de changé. Elle était habillée. De marche en marche, je m'étais demandé comment serait pour moi cette femme, qui a été si peu mère que je n'ai reçu d'elle, en huit ans, que les deux lettres que tu connais. En pensant qu'il était indigne de moi de jouer une tendresse impossible, je m'étais composée en religieuse idiote, et suis entrée assez embarrassée intérieurement. Cet embarras s'est bientôt dissipé. Ma mère a été d'une grâce parfaite : elle ne m'a pas témoigné de fausse tendresse; elle n'a pas été froide, elle ne m'a pas traitée en étrangère; elle ne m'a pas mise dans son sein comme une fille aimée; elle m'a reçue comme si elle m'eût vue la veille; elle a été la plus douce, la plus sincère amie; elle m'a parlé comme à une femme faite, et m'a d'abord embrassée au front. — « Ma chère petite, si vous devez mourir au couvent, m'a-t-elle dit, il vaut mieux vivre au milieu de nous. Vous trompez les desseins de votre père et les miens, mais nous ne sommes plus au temps où les parents étaient aveuglément obéis. L'intention de M. de Chaulieu, qui s'est trouvée d'accord avec la mienne, est de ne rien négliger pour vous rendre la vie agréable, et de vous laisser voir le monde. A votre âge, j'eusse pensé comme vous; ainsi je ne vous en veux point : vous ne pouvez comprendre ce que nous vous demandions. Vous ne me trouverez point d'une sévérité ridicule. Si vous avez soupçonné mon cœur, vous reconnaîtrez bientôt que vous vous trompiez. Quoique je veuille vous laisser parfaitement libre, je crois que, pour les premiers moments, vous ferez sagement d'écouter les avis d'une mère qui se conduira comme une sœur avec vous. » La duchesse parlait d'une voix douce, et remettait en ordre ma pèlerine de pensionnaire. Elle m'a séduite. A trente-huit ans, elle est belle comme un ange : elle a des yeux d'un noir bleu, des cils comme des soies, un front sans plis, un teint blanc et rose à faire croire qu'elle se farde, des épaules et une poitrine étonnantes, une taille cambrée et mince comme la tienne, une main d'une beauté rare, c'est une blancheur de lait; des ongles où séjourne la lumière, tant ils sont polis; le petit doigt légèrement écarté, le pouce d'un fini d'ivoire. Enfin elle a le pied de sa main, le pied espagnol de mademoiselle de Vandenesse. Si elle est ainsi à quarante, elle sera belle encore à soixante ans.

J'ai répondu, ma biche, en fille soumise. J'ai été pour elle ce qu'elle a été pour moi, j'ai même été mieux. Sa beauté m'a vaincue. Je lui ai pardonné son abandon; j'ai compris qu'une femme comme elle avait été entraînée par son rôle de reine. Je le lui ai dit naïvement comme si j'eusse causé avec toi. Peut-être ne s'attendait-elle pas à trouver un langage d'amour dans la bouche de sa fille? Les sincères hommages de mon admiration l'ont infiniment touchée : ses manières ont changé, sont devenues plus gracieuses encore; elle a quitté le *vous*. — « Tu es une bonne fille, et j'espère que nous resterons amies. » Ce mot m'a paru d'une adorable naïveté. Je n'ai pas voulu lui faire voir comment je le prenais; car j'ai compris aussitôt que je dois lui laisser croire qu'elle est beaucoup plus fine et plus spirituelle que sa fille. J'ai donc fait la niaise; elle a été enchantée de moi. Je lui ai baisé les mains à plusieurs reprises en lui disant que j'étais bien heureuse qu'elle agît ainsi avec moi, que je me sentais à l'aise, et je lui ai même confié ma terreur. Elle a souri, m'a prise par le cou pour m'attirer à elle et me baiser au front par un geste plein de tendresse. — « Chère enfant, a-t-elle dit, nous avons du monde à dîner aujourd'hui. Vous penserez peut-être comme moi qu'il vaut mieux attendre que la couturière vous ait habillée pour faire votre entrée dans le monde; ainsi, après avoir vu votre père et votre frère, vous remonterez chez vous. » Ce à quoi j'ai de grand cœur acquiescé. La ravissante toilette de ma mère était la première révélation de ce monde entrevu dans nos rêves; mais je ne me suis pas senti le moindre mouvement de jalousie. Mon père est entré. — « Monsieur, voilà votre fille, » lui a dit la duchesse.

Mon père a pris soudain pour moi les manières les plus tendres; il a si parfaitement joué son rôle de père que je lui en ai cru le cœur. — « Vous voilà donc, fille rebelle? » m'a-t-il dit en me prenant les deux mains dans les siennes et me les baisant avec plus de galanterie que de paternité. Et il m'a attirée sur lui, m'a prise par la taille, m'a serrée pour m'embrasser sur les joues et au front. — « Vous réparerez le chagrin que nous cause votre changement de vocation par les plaisirs que nous donneront vos succès dans le monde. — Savez-vous, madame, qu'elle sera fort jolie, et que vous pourrez être fière d'elle un jour? — Voici votre frère Rhétoré. — Alphonse, dit-il à un beau jeune homme qui est entré, voilà votre sœur la religieuse qui veut jeter le froc aux orties. »

Mon frère est venu sans trop se presser, m'a pris la main et me

la serre. — « Embrassez-la donc, » lui a dit le duc. Et il m'a baisée sur l'épaule. — « Je suis enchantée de vous voir, ma sœur, m'a-t-il dit, et je suis de votre parti contre mon père. » Je l'ai remercié; mais il me semble qu'il aurait bien pu venir à Blois quand il allait à Orléans voir notre frère le marquis à sa garnison. Je me suis retirée sur ces mots, craignant qu'il n'arrivât des étrangers. J'ai fait quelques rangements chez moi, j'ai mis sur le velours ponceau de la belle table tout ce qu'il me fallait pour t'écrire, en songeant à ma nouvelle position.

Voilà, mon bel ange blanc, au plus ou moins comment les choses se sont passées au retour d'une jeune fille de dix-huit ans, après une absence de neuf années, dans une des plus illustres familles du royaume. Le voyage m'avait fatiguée, et aussi les émotions de ce retour en famille; je me suis donc couchée, comme au couvent, à huit heures, après avoir soupé. L'on a conservé jusqu'à un petit couvert de porcelaine de Saxe que cette chère princesse gardait pour manger seule chez elle, quand elle en avait la fantaisie.

II

LA MÊME A LA MÊME.

25 novembre.

Le lendemain, j'ai trouvé mon appartement mis en ordre et fait par le vieux Philippe, qui avait mis des fleurs dans les cornets. Enfin je me suis installée. Seulement, personne n'avait songé qu'une pensionnaire des Carmélites a faim de bonne heure, et Rose a eu mille peines à me faire déjeuner. — « Mademoiselle s'est couchée à l'heure où l'on a servi le dîner, et se lève au moment où monseigneur vient de rentrer, » m'a-t-elle dit. Je me suis mise à écrire. Vers une heure mon père a frappé à la porte de mon petit salon, et m'a demandé si je pouvais le recevoir. Je lui ai ouvert la porte; il est entré et m'a trouvée t'écrivant. — « Ma chère, vous avez à vous habiller, à vous arranger ici; vous trouverez douze mille francs dans cette bourse. C'est une année du revenu que je vous accorde pour votre entretien. Vous vous entendrez avec votre mère pour prendre une gouvernante qui vous convienne, si miss Griffith ne vous plaît pas; car madame de Chaulieu n'aura pas le temps de vous accompagner le matin. Vous aurez une voiture à vos ordres et un domestique. — « Laissez-moi Philippe, » lui dis-je. — « Soit, répondit-il. Mais n'ayez nul souci; votre fortune est assez considérable pour que vous ne soyez à charge ni à votre mère ni à moi. — Serais-je indiscrète en vous demandant quelle est ma fortune? — Nullement, mon enfant, a-t-il dit. Votre grand'mère vous a laissé cinq cent mille francs, qui étaient ses économies, car elle n'a point voulu frustrer sa famille d'un seul morceau de terre. Cette somme a été placée sur le grand-livre. L'accumulation des intérêts a produit aujourd'hui environ quarante mille francs de rente. Je voulais employer cette somme à constituer la fortune de votre second frère; aussi dérangez-vous beaucoup mes projets; mais dans quelque temps peut-être y concourrez-vous : j'attendrai tout de vous-même. Vous me paraissez plus raisonnable que je ne le croyais. Je n'ai pas besoin de vous dire comment se conduit une demoiselle de Chaulieu; la fierté peinte dans vos traits est mon sûr garant. Dans notre maison, les précautions que prennent les petites gens pour leurs filles sont injurieuses. Une médisance sur votre compte peut coûter la vie à celui qui se la permettrait, ou à l'un de vos frères, si le ciel était injuste. Je ne vous en dirai pas davantage sur ce chapitre. Adieu, chère petite. » Il m'a baisée au front et s'en est allé. Après une persévérance de neuf années, je ne m'explique pas l'abandon de ce plan. Mon père a été d'une clarté que j'aime. Il n'y a dans sa parole aucune ambiguïté. Ma fortune doit être à son fils le marquis. Qui donc a eu des entrailles? est-ce ma mère? est-ce mon père? Serait-ce mon frère?

Je suis restée assise sur le sofa de ma grand'mère, les yeux sur la bourse que mon père avait laissée sur la cheminée, à la fois satisfaite et mécontente de cette attention qui maintenait ma pensée sur l'argent. Il est vrai que je n'ai plus à y songer : mes doutes sont éclaircis, et il y a quelque chose de digne à m'éviter toute souffrance d'orgueil à ce sujet. Philippe a couru toute la journée chez les différents marchands et ouvriers qui vont être chargés d'opérer ma métamorphose.

Une célèbre couturière, une certaine Victorine, est venue, ainsi qu'une lingère et un cordonnier. Je suis impatiente comme un enfant de savoir comment je serai lorsque j'aurai quitté le sac où nous enveloppait le costume conventuel, mais tous ces ouvriers veulent beaucoup de temps, le tailleur de corsets demande huit jours si je ne veut pas gâter ma taille. Ceci devient grave, j'ai donc une taille. Janssen, le cordonnier de l'Opéra, m'a positivement assuré que j'avais le pied de ma mère. J'ai passé toute la matinée à ces occupations sérieuses. Il est venu jusqu'à un gantier qui a pris mesure de ma main. La lingère a eu mes ordres. A l'heure de mon dîner, qui s'est trouvée celle du déjeuner, ma mère m'a dit que nous irions ensemble chez les modistes pour les chapeaux, afin de me former le goût et me mettre à même de commander les miens. Je suis étourdie de ce commencement d'indépendance comme un aveugle qui recouvrerait la vue. Je puis juger de ce qu'est une carmélite à une fille du monde : la différence est si grande, que nous n'aurions jamais pu la concevoir. Pendant ce déjeuner, mon père fut distrait, et nous le laissâmes à ses idées; il est fort avant dans les secrets du roi. J'étais parfaitement oubliée; il se souviendra de moi quand je lui serai nécessaire, j'ai vu cela. Mon père est un homme charmant, malgré ses cinquante ans : il a une taille jeune, il est bien fait, il est blond, il a une tournure et des grâces exquises; il a la figure à la fois parlante et muette des diplomates; son nez est mince et long, ses yeux sont bruns. Quel joli couple! Combien de pensées singulières m'ont assaillie en voyant clairement que ces deux êtres, également nobles, riches, supérieurs, ne vivent point ensemble, n'ont rien de commun que le nom, et se maintiennent unis aux yeux du monde. L'élite de la cour et de la diplomatie était hier là. Dans quelques jours, je vais à un bal chez la duchesse de Maufrigneuse, et je serai présentée à ce monde que je voudrais tant connaître. Il va venir tous les matins un maître de danse : je dois savoir danser dans un mois, sous peine de ne pas aller au bal. Ma mère, avant le dîner, est venue me voir relativement à ma gouvernante. J'ai gardé miss Griffith, qui lui a été donnée par l'ambassadeur d'Angleterre. Cette miss est la fille d'un ministre; elle est parfaitement élevée; sa mère était noble; elle a trente-six ans : elle m'apprendra l'anglais. Ma Griffith est assez belle pour avoir des prétentions; elle est pauvre et fière, elle est Écossaise, elle sera mon chaperon, elle couchera dans la chambre de Rose. Rose sera aux ordres de miss Griffith. J'ai vu sur-le-champ que je gouvernerais ma gouvernante. Depuis six jours que nous sommes ensemble, elle a parfaitement compris que moi seule puis m'intéresser à elle; moi, malgré sa contenance de statue, j'ai compris parfaitement qu'elle sera très-complaisante pour moi. Elle me semble une bonne créature, mais discrète. Je n'ai rien pu savoir de ce qui s'est dit entre elle et ma mère.

Autre nouvelle qui me paraît peu de chose!

Ce matin mon père a refusé le ministère qui lui a été proposé. De là sa préoccupation de la veille. Il préfère une ambassade, a-t-il dit, aux ennuis des discussions publiques. L'Espagne lui sourit. J'ai su ces nouvelles au déjeuner, seul moment de la journée où mon père, ma mère, mon frère, se voient dans une sorte d'intimité. Les domestiques ne viennent alors que quand on les sonne. Le reste du temps, mon frère est absent aussi bien que mon père. Ma mère s'habille, elle n'est jamais visible de deux heures à quatre : à quatre heures, elle sort pour une promenade d'une heure; elle reçoit de six à sept, quand elle ne dîne pas en ville; puis la soirée est employée par les plaisirs, le spectacle, le bal, les concerts, les visites. Enfin sa vie est si remplie que je ne crois pas qu'elle ait un quart d'heure à elle. Elle doit passer un temps assez considérable à sa toilette du matin, car elle est divine au déjeuner, qui a lieu entre onze heures et midi. Je commence à m'expliquer les bruits qui se font chez elle : elle prend d'abord un bain presque froid, et une tasse de café à la crème et froid, puis elle s'habille; elle n'est jamais éveillée avant neuf heures, excepté les cas extraordinaires; l'été, il y a des promenades matinales à cheval. A deux heures, elle reçoit un jeune homme que je n'ai pu voir encore. Voilà notre vie de famille. Nous nous rencontrons à déjeuner et à dîner : mais je suis souvent seule avec ma mère à ce repas. Je devine que plus souvent encore je dînerai seule chez moi avec miss Griffith, comme faisait ma grand'mère. Ma mère dîne souvent en ville. Je ne m'étonne plus du peu de souci de ma famille pour moi. Ma chère, à Paris, il y a de l'héroïsme à aimer les gens qui sont auprès de nous, car nous ne sommes pas souvent avec nous-mêmes. Comme on oublie les absents dans cette ville! Et cependant je n'ai pas encore mis le pied dehors, je ne connais rien; j'attends que je sois déniaisée, que ma mise et mon air soient en harmonie avec ce monde dont le mouvement m'étonne, quoique je n'en entende le bruit que de loin. Je ne suis encore sortie que dans le jardin. Les Italiens commencent à chanter dans quelques jours. Ma mère y a une loge. Je suis comme folle du désir d'entendre la musique italienne et de voir un opéra français. Je commence à rompre les habitudes du couvent pour prendre celles de la vie du monde. Je t'écris le soir jusqu'au moment où je me couche, qui maintenant est reculé jusqu'à dix heures, l'heure à laquelle ma mère sort quand elle ne va pas à quelque théâtre. Il y a douze théâtres à Paris. Je suis d'une ignorance crasse, et je lis beaucoup; mais je lis indistinctement. Un livre me conduit à un autre. Je trouve les titres de plusieurs ouvrages sur la couverture de celui que j'ai; mais personne ne peut me guider, en sorte que j'en rencontre de fort ennuyeux. Ce que j'ai lu de la littérature moderne roule sur l'amour, le sujet qui nous occupait tant, puisque toute notre destinée est faite par l'homme et pour l'homme; mais combien ces auteurs sont au-dessous de deux petites

filles nommées la Biche blanche et la Mignonne, Renée et Louise! Ah! chère ange, quels pauvres événements, quelle bizarrerie, et combien l'expression de ce sentiment est mesquine! Deux livres, cependant, m'ont étrangement plu : l'un est Corinne, et l'autre Adolphe. A propos de ceci, j'ai demandé à mon père si je pourrais voir madame de Staël. Ma mère, mon père et Alphonse se sont mis à rire. Alphonse a dit : — « D'où vient-elle donc? » Mon père a répondu : — « Nous sommes bien niais, elle vient des Carmélites. » — « Ma fille, madame de Staël est morte, » m'a dit la duchesse avec douceur.

— « Comment une femme peut-elle être trompée? » ai-je dit à miss Griffith en terminant Adolphe. — « Mais quand elle aime, » m'a dit miss Griffith. Dis donc, Renée, est-ce qu'un homme pourra nous tromper?... Miss Griffith a fini par entrevoir que je ne suis sotte qu'à demi, que j'ai une éducation inconnue, celle que nous nous sommes donnée l'une à l'autre en raisonnant à perte de vue. Elle a compris que mon ignorance porte seulement sur les choses extérieures. La pauvre créature m'a ouvert son cœur. Cette réponse laconique, mise en balance contre tous les malheurs imaginables, m'a causé un léger frisson. La Griffith me répéta de ne me laisser éblouir par rien dans le monde et de me défier de tout, principalement de ce qui me plaira le plus. Elle ne sait et ne peut rien me dire de plus. Ce discours est trop monotone. Elle se rapproche en ceci de la nature de l'oiseau qui n'a qu'un cri.

III

DE LA MÊME A LA MÊME.

Décembre.

Ma chérie, me voici prête à entrer dans le monde; aussi ai-je tâché d'être bien folle avant de me composer pour lui. Ce matin, après beaucoup d'essais, je me suis vue bien et dûment corsetée, chaussée, serrée, coiffée, habillée, parée. J'ai fait comme les duellistes avant le combat : je me suis exercée à huis clos. J'ai voulu me voir sous les armes, je me suis de très-bonne grâce trouvé un petit air vainqueur et triomphant auquel il faudra se rendre. Je me suis examinée et jugée. J'ai passé la revue de mes forces en mettant en pratique cette belle maxime de l'antiquité : Connais-toi toi-même! J'ai eu des plaisirs infinis en faisant ma connaissance. Griffith a été seule dans le secret de ma jouerie à la poupée. J'étais à la fois la poupée et l'enfant. Tu crois me connaître? point!

Voici, Renée, le portrait de ta sœur autrefois déguisée en carmélite et ressuscitée en fille légère et mondaine. La Provence exceptée, je suis une des plus belles personnes de France. Ceci me paraît le vrai sommaire de cet agréable chapitre. J'ai des défauts; mais, si j'étais homme, je les aimerais. Ces défauts viennent des espérances que je donne. Quand on a, quinze jours durant, admiré l'exquise rondeur des bras de sa mère, et que cette mère est la duchesse de Chaulieu, ma chère, on se trouve malheureuse en se voyant des bras maigres; mais on s'est consolée en trouvant le poignet fin, une certaine suavité de linéaments dans ces creux qu'un jour une chair satinée viendra poteler, arrondir et modeler. Le dessin un peu sec du bras se retrouve dans les épaules. A la vérité, je n'ai pas d'épaules, mais de dures omoplates qui forment deux plans heurtés. Ma taille est également sans souplesse, les flancs sont roides. Ouf! j'ai tout dit. Mais ces profils sont fins et fermes; la santé mord de sa flamme vive et pure ces lignes nerveuses; la vie et le sang bleu courent à flots sous une peau transparente. Mais la plus blonde fille d'Ève la blonde est une négresse à côté de moi! Mais j'ai un pied de gazelle! Mais toutes les entournures sont délicates, et je possède les traits corrects d'un dessin grec! Les tons de chair ne sont pas fondus, c'est vrai, mademoiselle; mais ils sont vivaces : je suis un très-joli fruit vert, et j'en ai la grâce verte. Enfin je ressemble à la figure qui, dans le vieux missel de ma tante, s'élève d'un lis violâtre. Mes yeux bleus ne sont pas bêtes; ils sont fiers, entourés de deux marges de nacre vive nuancée par de jolies fibrilles, et sur lesquelles mes cils longs et pressés ressemblent à des franges de soie. Mon front étincelle, mes cheveux ont les racines délicieusement plantées; ils offrent de petites vagues d'or pâle, bruni dans les milieux, et d'où s'échappent quelques cheveux mutins qui disent assez que je ne suis pas une blonde fade et à évanouissements, mais une blonde méridionale et pleine de sang, une blonde qui frappe au lieu de se laisser atteindre. Le coiffeur ne voulait-il pas me les lisser en deux bandeaux et me mettre sur le front une perle retenue par une chaîne d'or, en me disant que j'aurais l'air moyen âge! — « Apprenez que je n'ai pas assez d'âge pour en être au moyen et pour mettre un ornement qui rajeunisse! » Mon nez est mince, les narines sont bien coupées et séparées par une charmante cloison rose; il est impérieux, moqueur, et son extrémité est trop nerveuse pour jamais ni grossir ni rougir. Ma chère biche, si ce n'est pas à faire prendre une fille sans dot, je ne m'y connais pas. Mes oreilles ont des enroulements coquets, une perle à chaque bout y paraîtra jaune. Mon cou est long, il a ce mouvement serpentin qui donne tant de majesté. Dans l'ombre, sa blancheur se dore. Ah! j'ai peut-être la bouche un peu grande; mais elle est si expressive, les lèvres sont d'une si belle couleur, les dents rient de si bonne grâce! Et puis, ma chère, tout est en harmonie : on a une démarche, on a une voix! L'on se souvient des mouvements de jupe de son aïeule, qui n'y touchait jamais; enfin je suis belle et gracieuse. Suivant ma fantaisie, je puis rire comme nous avons ri souvent, et je serai respectée; il y aura je ne sais quoi d'imposant dans les fossettes que de ses doigts légers la plaisanterie fera dans mes joues blanches. Je puis baisser les yeux et me donner un cœur de glace sous mon front de neige. Je puis offrir le cou mélancolique du cygne en me posant en madone, et les vierges dessinées par les peintres seront à cent piques au-dessous de moi; je serai plus haut qu'elles dans le ciel. Un homme sera forcé, pour me parler, de musiquer sa voix.

Je suis donc armée de toutes pièces, et puis parcourir le clavier de la coquetterie depuis les notes les plus graves jusqu'au jeu le plus flûté. C'est un immense avantage que de ne pas être uniforme. Ma mère n'est ni folâtre ni virginale; elle est exclusivement digne, imposante elle ne peut sortir de là que pour devenir léonine; quand elle blesse, elle guérit difficilement; moi, je saurai blesser et guérir. Je suis tout autre encore que ma mère. Aussi n'y a-t-il pas de rivalité possible entre nous, à moins que nous ne nous disputions sur le plus ou le moins de perfection de nos extrémités, qui sont semblables. Je tiens de mon père : il est fin et délié. J'ai les manières de ma grand'mère et son charmant ton de voix, une voix de tête quand elle est forcée, une mélodieuse voix de poitrine dans le médium du tête-à-tête. Il me semble que c'est seulement aujourd'hui que j'ai quitté le couvent. Je n'existe pas encore pour le monde, je lui suis inconnue. Quel délicieux moment Je m'appartiens encore, comme une fleur qui n'a pas été vue et qui vient d'éclore. Eh bien! mon ange, quand je me suis promenée dans mon salon en me regardant, quand j'ai vu l'ingénue défroque de la pensionnaire, j'ai eu je ne sais quoi dans le cœur : regrets du passé, inquiétudes sur l'avenir, craintes du monde, adieux à nos pâles marguerites innocemment cueillies, effeuillées insouciamment; il y avait de tout cela : mais il y avait aussi de ces idées fantasques que je renvoie dans les profondeurs de mon âme, où je n'ose descendre et d'où elles viennent.

Ma Renée, j'ai un trousseau de mariée! Le tout est bien rangé, parfumé, dans les tiroirs de cèdre et à devant de laque du délicieux cabinet de toilette J'ai rubans, chaussures, gants, tout en profusion. Mon père m'a donné gracieusement les bijoux de la jeune fille : un nécessaire, une toilette, une cassolette, un éventail, une ombrelle, un livre de prières, une chaîne d'or, un cachemire; il m'a promis de me faire apprendre à monter à cheval. Enfin, je sais danser. Demain, oui, demain soir, je suis présentée. Ma toilette est une robe de mousseline blanche. J'ai pour coiffure une guirlande de roses blanches à la grecque. Je prendrai mon air de madone : je veux être bien niaise et avoir les femmes pour moi. Ma mère est à mille lieues de ce que je t'écris; elle me croit incapable de réflexion. Si elle lisait ma lettre, elle serait stupide d'étonnement. Mon frère m'honore d'un profond mépris, et me continue les bontés de son indifférence. C'est un beau jeune homme, mais quinteux et mélancolique. J'ai son secret : ni le duc ni la duchesse ne l'ont deviné. Quoique duc et jeune, il est jaloux de son père; il n'est rien dans l'État, il n'a point de charge à la cour, il n'a point à dire : je vais à la Chambre. Il n'y a que moi dans la maison qui ai seize heures pour réfléchir : mon père est dans les affaires publiques et dans ses plaisirs; ma mère est occupée aussi; personne ne réagit sur soi dans la maison, on est toujours dehors; il n'y a pas assez de temps pour la vie. Je suis curieuse à l'excès de savoir quel attrait invincible a le monde pour vous garder tous les soirs, de neuf heures à deux ou trois heures du matin, pour vous faire faire tant de frais et supporter tant de fatigues. En désirant y venir, je n'imaginais pas de pareilles distances, de semblables enivrements mais, à la vérité, j'oublie qu'il s'agit de Paris. Ainsi donc, on peut vivre les uns auprès des autres, en famille, et ne pas se connaître Une quasi-religieuse arrive; en quinze jours, elle aperçoit ce qu'un homme d'État ne voit pas dans sa maison. Peut-être le voit-il, et y a-t-il de la paternité dans son aveuglement volontaire. Je sonderai ce coin obscur.

IV

DE LA MÊME A LA MÊME

15 octobre.

Hier, à deux heures, je suis allée me promener aux Champs-Élysées et au bois de Boulogne par une de ces journées d'automne comme nous en avons tant admiré sur les bords de la Loire. J'ai donc enfin vu Paris! L'aspect de la place Louis XV est vraiment beau, mais de ce beau que créent les hommes. J'étais bien mise, mélancolique, quoique bien disposée à rire, la figure calme sous un charmant chapeau, les bras croisés. Je n'ai pas recueilli le moindre sourire, je n'ai pas fait rester un seul pauvre petit jeune homme hébété sur ses jambes, personne ne s'est retourné pour me voir, et cependant la voiture allait avec une lenteur en harmonie avec ma pose. Je me trompe, un duc charmant qui passait a brusquement retourné son cheval. Cet homme, qui pour le public a sauvé mes vanités, était mon père, duquel l'orgueil, me dit-il, venait d'être agréablement flatté. J'ai rencontré ma mère, qui m'a, du bout du doigt, envoyé un petit salut qui ressemblait à un baiser. Ma Griffith, qui ne se défiait de personne, regardait à tort et à travers. Selon mon idée, une jeune personne doit toujours savoir où elle pose son regard. J'étais furieuse. Un homme a très-sérieusement examiné ma voiture sans faire attention à moi. Ce flatteur était probablement un carrossier. Je me suis trompée dans l'évaluation de mes forces : la beauté, ce rare privilége que Dieu seul donne, est donc plus commune à Paris que je ne le pensais. Des minaudières ont été gracieusement saluées. A des visages empourprés, les hommes se sont dit : — « La voilà! » Ma mère a été prodigieusement admirée. Cette énigme a un mot, et je le chercherai. Les hommes, ma chère, m'ont paru généralement très-laids. Ceux qui sont beaux nous ressemblent en mal. Je ne sais quel fatal génie a inventé leur costume : il est surprenant de gaucherie quand on le compare à celui des siècles précédents; il est sans éclat, sans couleur ni poésie, il ne s'adresse ni aux sens, ni à l'esprit, ni à l'œil, et il doit être incommode; il est sans ampleur, écourté. Le chapeau surtout m'a frappée : c'est un tronçon de colonne, il ne prend point la forme de la tête; mais il est, m'a-t-on dit, plus facile de faire une révolution que de rendre les chapeaux gracieux. La bravoure en France recule devant un feutre rond, et faute de courage pendant une journée on y reste ridiculement coiffé pendant toute la vie. Et l'on dit les Français légers! Les hommes sont d'ailleurs parfaitement horribles de quelque façon qu'ils se coiffent. Je n'ai vu que des visages fatigués et durs, où il n'y a ni calme ni tranquillité; les lignes sont heurtées et les rides annoncent des ambitions trompées, des vanités malheureuses. Un beau front est rare. — « Ah! voilà les Parisiens! » disais-je à miss Griffith. « Des hommes bien aimables et bien spirituels, » m'a-t-elle répondu. Je me suis tue. Une fille de trente-six ans a bien de l'indulgence au fond du cœur.

Le soir, je suis allée au bal et m'y suis tenue aux côtés de ma mère, qui m'a donné le bras avec un dévouement bien récompensé. Les hommages étaient pour elle, j'ai été le prétexte des plus agréables flatteries. Elle a eu le talent de me faire danser avec des imbéciles qui m'ont tous parlé de la chaleur comme si j'eusse été gelée, et de la beauté du bal comme si j'étais aveugle. Aucun n'a manqué de s'extasier sur une chose étrange, inouïe, extraordinaire, singulière, bizarre, c'est de me voir pour la première fois. Ma toilette, qui me ravissait dans mon salon blanc et or où je paradais toute seule, était à peine remarquable au milieu des parures merveilleuses de la plupart des femmes. Chacune d'elles avait ses fidèles, elles s'observaient toutes du coin de l'œil, plusieurs brillaient d'une beauté triomphante, comme était ma mère. Au bal une jeune personne ne compte pas, elle y est une machine à danser. Les hommes, à de rares exceptions près, ne sont pas mieux là qu'aux Champs-Élysées. Ils sont usés, leurs traits sont sans caractère, ou plutôt ils ont tous le même caractère. Ces mines fières et vigoureuses que nos ancêtres ont dans leurs portraits, eux qui joignaient à la force physique la force morale, n'existent plus. Cependant il s'est trouvé dans cette assemblée un homme d'un grand talent, qui tranchait sur la masse par la beauté de sa figure, mais il ne m'a pas causé la sensation vive qu'il devait communiquer. Je ne connais pas ses œuvres, et il n'est pas gentilhomme. Quels que soient le génie et les qualités d'un bourgeois ou d'un homme anobli, je n'ai pas dans le sang une seule goutte pour eux. D'ailleurs, je l'ai trouvé si fort occupé de lui, si peu des autres, qu'il m'a fait penser que nous devons être des choses et non des êtres pour ces grands chasseurs d'idées. Quand les hommes de talent aiment, ils ne doivent plus écrire, ou ils n'aiment pas. Il y a quelque chose dans leur cervelle qui passe avant leur maîtresse. Il m'a semblé voir tout cela dans la tournure de cet homme, qui est, dit-on, professeur, parleur, auteur, et que l'ambition rend serviteur de toute grandeur. J'ai pris mon parti sur-le-champ : j'ai trouvé très-indigne de moi d'en vouloir au monde de mon peu de succès, et je me suis mise à danser sans aucun souci. J'ai d'ailleurs trouvé du plaisir à la danse. J'ai entendu force commérages sans piquant sur des gens inconnus; mais peut-être est-il nécessaire de savoir beaucoup de choses que j'ignore pour les comprendre, car j'ai vu la plupart des femmes et des hommes prenant un très-vif plaisir à dire ou entendre certaines phrases. Le monde offre énormément d'énigmes dont le mot paraît difficile à trouver. Il y a des intrigues multipliées. J'ai des yeux assez perçants et l'ouïe fine; quant à l'entendement, vous le connaissez, mademoiselle de Maucombe!

Je suis revenue lasse et heureuse de cette lassitude. J'ai très-naïvement exprimé l'état où je me trouvais à ma mère, en compagnie de qui j'étais, et qui m'a dit de ne confier ces sortes de choses qu'à elle. — « Ma chère petite, a-t-elle ajouté, le bon goût est autant dans la connaissance des choses qu'on doit taire que dans celle des choses qu'on peut dire. »

Cette recommandation m'a fait comprendre les sensations sur lesquelles nous devons garder le silence avec tout le monde, même peut-être avec notre mère. J'ai mesuré d'un coup d'œil le vaste champ des dissimulations femelles. Je puis t'assurer, ma chère biche, que nous ferions, avec l'effronterie de notre innocence, deux petites commères passablement éveillées. Combien d'instructions dans un doigt posé sur les lèvres, dans un mot, dans un regard! Je suis devenue excessivement timide en un moment. Eh quoi! ne pouvoir exprimer le bonheur si naturel causé par le mouvement de la danse! Mais, fis-je en moi-même, que sera-ce donc de nos sentiments? Je me suis couchée triste. Je sens encore vivement l'atteinte de ce premier choc de ma nature franche et gaie avec les dures lois du monde. Voilà déjà de ma laine blanche laissée aux buissons de la route. Adieu, mon ange!

V

RENÉE DE MAUCOMBE A LOUISE DE CHAULIEU.

Octobre.

Combien ta lettre m'a émue! émue surtout par la comparaison de nos destinées. Dans quel monde brillant tu vas vivre! dans quelle paisible retraite achèverai-je mon obscure carrière! Quinze jours après mon arrivée au château de Maucombe, duquel je t'ai trop parlé pour t'en parler encore, et où j'ai retrouvé ma chambre à peu près dans l'état où je l'avais laissée, mais d'où j'ai pu comprendre le sublime paysage de la vallée de Gémenos, qu'enfant je regardais sans y rien voir, mon père et ma mère, accompagnés de mes deux frères, m'ont menée dîner chez un de nos voisins, un vieux M. de l'Estorade, gentilhomme devenu très-riche comme on devient riche en province, par les soins de l'avarice. Ce vieillard n'avait pu soustraire son fils unique à la rapacité de Buonaparte; après l'avoir sauvé de la conscription, il avait été forcé de l'envoyer à l'armée, en 1813 en qualité de garde d'honneur : depuis Leipsick, le vieux baron de l'Estorade n'en avait plus eu de nouvelles. M. de Montriveau, que M. de l'Estorade alla voir en 1814, lui affirma l'avoir vu prendre par les Russes. Madame de l'Estorade mourut de chagrin en faisant faire d'inutiles recherches en Russie. Le baron, vieillard très-chrétien, pratiquait cette belle vertu théologale que nous cultivions à Blois : l'espérance! elle lui faisait voir son fils en rêve, et il accumulait ses revenus pour ce fils; il prenait soin des parts de ce fils dans les successions qui lui venaient de la famille de feu madame de l'Estorade. Personne n'avait le courage de plaisanter ce vieillard. J'ai fini par deviner que le retour inespéré de ce fils était la cause du mien. Qui nous eût dit que pendant les courses vagabondes de notre pensée mon futur cheminait lentement à pied à travers la Russie, la Pologne et l'Allemagne? Sa mauvaise destinée n'a cessé qu'à Berlin, où le ministre français lui a facilité son retour en France. M. de l'Estorade le père, petit gentilhomme de Provence, riche d'environ dix mille livres de rentes, n'a pas un nom assez européen pour qu'on s'intéressât au chevalier de l'Estorade, dont le nom sentait singulièrement son aventurier.

Douze mille livres, produit annuel des biens de madame de l'Estorade, accumulées avec les économies paternelles, font au pauvre garde d'honneur une fortune considérable en Provence, quelque chose comme deux cent cinquante mille livres, outre ses biens au soleil. Le bonhomme l'Estorade avait acheté, la veille du jour où il devait revoir le chevalier, un beau domaine mal administré, où il se propose de planter dix mille mûriers qu'il élevait exprès dans sa pépinière, en prévoyant cette acquisition. Le baron, en retrouvant son fils, n'a plus eu qu'une pensée, celle de le marier, et de le marier à une jeune fille noble. Mon père et ma mère ont partagé pour mon

compte la pensée de leur voisin dès que le vieillard leur eut annoncé son intention de prendre Renée de Maucombe sans dot, et de lui reconnaître au contrat toute la somme qui doit revenir à ladite Renée dans leurs successions. Dès sa majorité, mon frère cadet, Jean de Maucombe, a reconnu avoir reçu de ses parents un avancement d'hoirie équivalant au tiers de l'héritage. Voilà comment les familles nobles de la Provence éludent l'infâme Code civil du sieur de Buonaparte, qui fera mettre au couvent autant de filles nobles qu'il en a fait marier. La noblesse française est, d'après le peu que j'ai entendu dire à ce sujet, très-divisée sur ces graves matières.

Ce dîner, ma chère mignonne, était une entrevue entre la biche et l'exilé. Procédons par ordre. Les gens du comte de Maucombe se sont revêtus de leurs vieilles livrées galonnées, de leurs chapeaux bordés le cocher a pris ses grandes bottes à chaudron, nous avons tenu cinq dans le vieux carrosse, et nous sommes arrivés en toute majesté vers deux heures, pour dîner à trois, à la bastide ou demeure le baron de l'Estorade. Le beau-père n'a point de château, mais une simple maison de campagne, située au pied d'une de nos collines, au débouché de notre belle vallée dont l'orgueil est certes le vieux castel de Maucombe. Cette bastide est une bastide : quatre murailles de cailloux revêtues d'un ciment jaunâtre, couvertes de tuiles creuses d'un beau rouge. Les toits plient sous le poids de cette briqueterie. Les fenêtres, percées au travers sans aucune symétrie, ont des volets énormes peints en jaune. Le jardin qui entoure cette habitation est un jardin de Provence, entouré de petits murs bâtis en gros cailloux ronds mis par couches, et où le génie du maçon éclate dans la manière dont il les dispose alternativement inclinés ou debout sur leur hauteur : la couche de boue qui les recouvre tombe par places. La tournure domaniale de cette bastide vient d'une grille, à l'entrée, sur le chemin. On a longtemps pleuré pour avoir cette grille; elle est si maigre qu'elle m'a rappelé la sœur Angélique. La maison a un perron en pierre, la porte est décorée d'un auvent que ne voudrait pas un paysan de la Loire pour son élégante maison en pierre blanche à toiture bleue, où rit le soleil. Le jardin, les alentours sont horriblement poudreux, les arbres sont brûlés. On voit que, depuis longtemps, la vie du baron consiste à se lever, se coucher et se relever le lendemain sans nul souci que celui d'entasser sou sur sou. Il mange ce que mangent ses deux domestiques, qui sont un garçon provençal et la vieille femme de chambre de sa femme. Les pièces ont peu de mobilier. Cependant la maison de l'Estorade s'était mise en frais. Elle avait vidé ses armoires, convoqué le ban et l'arrière-ban de ses serfs pour ce dîner, qui nous a été servi dans une vieille argenterie noire et bosselée. L'exilé, ma chère mignonne, est comme la grille, bien maigre! Il est pâle, il a souffert, il est taciturne. A trente-sept ans, il a l'air d'en avoir cinquante. L'ébène de ses ex-beaux cheveux de jeune homme est mélangé de blanc comme l'aile d'une alouette. Ses beaux yeux bleus sont caves; il est un peu sourd, ce qui le fait ressembler au chevalier de la Triste Figure; néanmoins j'ai consenti gracieusement à devenir madame de l'Estorade, à me laisser doter de deux cent cinquante mille livres, mais à la condition expresse d'être maîtresse d'arranger la bastide et d'y faire un parc. J'ai formellement exigé de mon père de me concéder une petite partie d'eau qui peut venir de Maucombe ici. Dans un mois je serai madame de l'Estorade, car j'ai plu, ma chère. Après les neiges de la Sibérie, un homme est très-disposé à trouver du mérite à ces yeux noirs qui, disais-tu, faisaient mûrir les fruits que je regardais. Louis de l'Estorade paraît excessivement heureux d'épouser *la belle Renée de Maucombe,* tel est le glorieux surnom de ton amie. Pendant que tu t'apprêtes à moissonner les joies de la plus vaste existence, celle d'une demoiselle de Chaulieu dans Paris où tu régneras, ta pauvre biche, Renée, cette fille du désert est tombée de l'Empyrée où nous nous élevions dans les réalités vulgaires d'une destinée simple comme celle d'une pâquerette. Oui, je me suis juré à moi-même de consoler ce jeune homme sans jeunesse, qui a passé du giron maternel à celui de la guerre, et des joies de sa bastide aux glaces et aux travaux de la Sibérie. L'uniformité de mes jours à venir sera variée par les humbles plaisirs de la campagne. Je continuerai l'oasis de la vallée de Gémenos autour de ma maison, qui sera majestueusement ombragée de beaux arbres. J'aurai des gazons toujours verts en Provence, je ferai monter mon parc jusque sur la colline, je placerai sur le point le plus élevé quelque joli kiosque d'où mes yeux pourront voir peut-être la brillante Méditerranée. L'oranger, le citronnier, les plus riches productions de la botanique embelliront ma retraite, et j'y serai mère de famille. Une poésie naturelle, indestructible, nous environnera. En restant fidèle à mes devoirs, aucun malheur n'est à redouter. Mes sentiments chrétiens sont partagés par mon beau-père et par le chevalier de l'Estorade. Ah! mignonne, j'aperçois la vie comme un de ces grands chemins de France, unis et doux, ombragés d'arbres éternels. Il n'y aura pas deux Buonaparte en ce siècle : je pourrai garder mes enfants si j'en ai, les élever, en faire des hommes; je jouirai de la vie par eux. Si tu ne manques pas à ta destinée, toi qui seras la femme de quelque puissant de la terre, les enfants de ta Renée auront une active protection. Adieu donc, pour moi du moins, les romans et les situations bizarres dont nous nous faisions les héroïnes. Je sais déjà par avance l'histoire de ma vie : ma vie sera traversée par les grands événements de la dentition de messieurs de l'Estorade, par leur nourriture, par les dégâts qu'ils feront dans mes massifs et dans ma personne : leur broder des bonnets, être aimée et admirée par un pauvre homme souffreteux, à l'entrée de la vallée de Gémenos, voilà mes plaisirs. Peut-être un jour la campagnarde ira-t-elle habiter Marseille pendant l'hiver; mais alors elle n'apparaîtrait encore que sur le théâtre étroit de la province dont les coulisses ne sont point périlleuses. Je n'aurai rien à redouter, pas même une de ces admirations qui peuvent nous rendre fières. Nous nous intéresserons beaucoup aux vers à soie pour lesquels nous aurons des feuilles de mûrier à vendre. Nous connaîtrons les étranges vicissitudes de la vie provençale et les tempêtes d'un ménage sans querelle possible : M. de l'Estorade annonce l'intention formelle de se laisser conduire par sa femme. Or, comme je ne ferai rien pour l'entretenir dans cette sagesse, il est probable qu'il y persistera. Tu seras, ma chère Louise, la partie romanesque de mon existence. Aussi raconte-moi bien tes aventures, peins-moi les bals, les fêtes, dis-moi bien comment tu t'habilles, quelles fleurs couronnent tes beaux cheveux blonds, et les paroles des hommes et leurs façons. Tu seras deux à écouter, à danser, à sentir le bout de tes doigts pressé. Je voudrais bien m'amuser à Paris, pendant que tu seras mère de famille à la Crampade, tel est le nom de notre bastide. Pauvre homme qui croit épouser une seule femme! S'apercevra-t-il qu'elles sont deux? Je commence à dire des folies. Comme je ne puis plus en faire que par procureur, je m'arrête. Donc, un baiser sur chacune de tes joues, mes lèvres sont encore celles de la jeune fille (il n'a osé prendre que ma main). Oh! nous sommes d'un respectueux et d'une convenance assez inquiétants. Eh bien! je recommence. Adieu! chère.

P.-S. J'ouvre ta troisième lettre. Ma chère, je puis disposer d'environ mille livres : emploie-les donc en jolies choses qui ne se trouveront point dans les environs, ni même à Marseille. En courant pour toi-même, pense à la recluse de la Crampade. Songe que, ni d'un côté ni de l'autre, les grands parents n'ont à Paris des gens de goût pour leurs acquisitions. Je répondrai plus tard à cette lettre.

VI

DON FELIPE HÉNAREZ A DON FERNAND.

Paris, septembre.

La date de cette lettre vous dira, mon frère, que le chef de votre maison ne court aucun danger. Si le massacre de nos ancêtres dans la cour des Lions nous a faits malgré nous Espagnols et chrétiens, il nous a légué la prudence des Arabes; et peut-être ai-je dû mon salut au sang d'Abencerrage qui coule encore dans mes veines. La peur rendait Ferdinand si bon comédien, que Valdez croyait à ses protestations. Sans moi, ce pauvre amiral était perdu. Jamais les libéraux ne sauront ce qu'est un roi. Mais le caractère de ce Bourbon m'est connu depuis longtemps : plus Sa Majesté nous assurait de sa protection, plus elle éveillait ma défiance. Un véritable Espagnol n'a nul besoin de répéter ses promesses. Qui parle trop veut tromper. Valdez a passé sur un bâtiment anglais. Quant à moi, dès que les destinées de ma chère Espagne furent perdues en Andalousie, j'écrivis à l'intendant de mes biens en Sardaigne de pourvoir à ma sûreté. D'habiles pêcheurs de corail m'attendaient avec une barque sur un point de la côte. Lorsque Ferdinand recommandait aux Français de s'assurer de ma personne, j'étais dans ma baronnie de Macumer, au milieu de bandits qui défient toutes les lois et toutes les vengeances. La dernière maison hispano-maure de Grenade a retrouvé les déserts d'Afrique, et jusqu'au cheval sarrasin, dans un domaine qui lui vient des Sarrasins. Les yeux de ces bandits ont brillé d'une joie et d'un orgueil sauvages en apprenant qu'ils protégeaient contre la vendetta du roi d'Espagne le duc de Soria leur maître, un Hénarez enfin, le premier qui soit venu les visiter depuis le temps où l'île appartenait aux Maures, eux qui la craignaient ma justice! Vingt-deux carabines se sont offertes à viser Ferdinand de Bourbon, ce fils d'une race encore inconnue au jour où les Abencerrages arrivaient en vainqueurs aux bords de la Loire. Je croyais pouvoir vivre des revenus de ces immenses domaines, auxquels nous avons malheureusement si peu songé; mais mon séjour m'a démontré mon erreur et la véracité des rapports de Queverdo. Le pauvre homme avait vingt-deux vies d'homme à mon service, et pas un réale; des savanes de vingt mille arpents, et pas une maison; des forêts vierges, et pas un meuble. Un million de piastres et la présence du maître pendant un demi-siècle seraient nécessaires pour mettre en valeur ces terres magnifiques :

j'y songerai. Les vaincus méditent pendant leur fuite et sur eux-mêmes et sur la partie perdue. En voyant ce beau cadavre rongé par les moines, mes yeux se sont baignés de larmes : j'y reconnaissais le triste avenir de l'Espagne. J'ai appris à Marseille la fin de Regio. J'ai pensé douloureusement que ma vie aussi va se terminer par un martyre, mais obscur et long. Sera-ce donc exister que de ne pouvoir ni se consacrer à un pays, ni vivre pour une femme! Aimer, conquérir, cette double face de la même idée était la loi gravée sur nos sabres, écrite en lettres d'or aux voûtes de nos palais, incessamment redite par les jets d'eau qui montaient en gerbes dans nos bassins de marbre. Mais cette loi fanatise inutilement mon cœur : le sabre est brisé, le palais est en cendres, la source vive est bue par des sables stériles.



Si vous tenez à me reprendre en quoi que ce soit, je deviendrais votre obligée. — Page 10.

Voici donc mon testament.

Don Fernand, vous allez comprendre pourquoi je bridais votre ardeur en vous ordonnant de rester fidèle au *rey netto*. Comme ton frère et ton ami, je te supplie d'obéir; comme votre maître, je vous le commande. Vous irez au roi, vous lui demanderez mes grandesses et mes biens, ma charge et mes titres; il hésitera peut-être, il fera quelques grimaces royales; mais vous lui direz que vous êtes aimé de Marie Heredia, et que Marie ne peut épouser que le duc de Soria. Vous le verrez alors tressaillant de joie : l'immense fortune des Heredia l'empêchait de consommer ma ruine; elle lui paraîtra complète ainsi, vous aurez aussitôt ma dépouille. Vous épouserez Marie : j'avais surpris le secret de votre mutuel amour combattu. Aussi ai-je préparé le vieux comte à cette substitution. Marie et moi nous obéissions aux convenances et aux vœux de nos pères. Vous êtes beau comme un enfant de l'amour, je suis laid comme un grand d'Espagne; vous êtes aimé, je suis l'objet d'une répugnance inavouée; vous aurez bientôt vaincu le peu de résistance que mon malheur inspirera peut-être à cette noble Espagnole. Duc de Soria, votre prédécesseur ne veut ni vous coûter un regret ni vous priver d'un maravédi. Comme les joyaux de Marie peuvent réparer le vide que les diamants de ma mère feront dans votre maison, vous m'enverrez ces diamants, qui suffiront pour assurer l'indépendance de ma vie, par ma nourrice, la vieille Urraca, la seule personne que je veuille conserver des gens de ma maison : elle seule sait bien préparer mon chocolat.

Durant votre courte révolution, mes constants travaux avaient réduit ma vie au nécessaire, et les appointements de ma place y pourvoyaient. Vous trouverez les revenus de ces deux dernières années entre les mains de votre intendant. Cette somme est à moi : le mariage d'un duc de Soria occasionne de grandes dépenses, nous la partagerons donc. Vous ne refuserez pas le présent de noces de votre frère le bandit. D'ailleurs, telle est ma volonté. La baronnie de Macumer n'était pas sous la main du roi d'Espagne, elle me reste, et me laisse la faculté d'avoir une patrie et un nom, si, par hasard, je voulais devenir quelque chose.

Dieu soit loué! voici les affaires finies, la maison de Soria est sauvée.

Au moment où je ne suis plus que baron de Macumer, les canons français annoncent l'entrée du duc d'Angoulême. Vous comprendrez, monsieur, pourquoi j'interrompts ici ma lettre...

Octobre.

En arrivant ici, je n'avais pas dix quadruples. Un homme d'État n'est-il pas bien petit quand, au milieu des catastrophes qu'il n'a pas empêchées, il montre une prévoyance égoïste? Aux Maures vaincus, un cheval et le désert; aux chrétiens trompés dans leurs espérances, le couvent et quelques pièces d'or. Cependant ma résignation n'est encore que de la lassitude. Je ne suis point assez près du monastère pour ne pas songer à vivre. Ozalga m'avait, à tout hasard, donné des lettres de recommandation parmi lesquelles il s'en trouvait une pour un libraire qui est à nos compatriotes ce que Galignani est ici aux Anglais. Cet homme m'a procuré huit écoliers à trois francs par cachet. Je vais chez mes élèves de deux jours l'un, j'ai donc quatre séances par jour et gagne douze francs, somme bien supérieure à mes besoins. A l'arrivée d'Urraca, je ferai le bonheur de quelque Espagnol proscrit en lui cédant ma clientèle. Je suis logé rue Hillerin-Bertin chez une pauvre veuve qui prend des pensionnaires. Ma chambre est au midi et donne sur un petit jardin. Je n'entends aucun bruit, je vois de la verdure et ne dépense en tout qu'une piastre par jour; je suis tout étonné des plaisirs calmes et purs que je goûte dans cette vie de Denys à Corinthe. Depuis le lever du soleil jusqu'à dix heures, je fume et prends mon chocolat, assis à ma fenêtre, en regardant deux plantes espagnoles, un genêt qui s'élève entre les masses d'un jasmin : de l'or sur un fond blanc, une image qui fera toujours tressaillir un rejeton des Maures. A dix heures je me mets en route jusqu'à quatre heures pour donner mes leçons. A cette heure je reviens dîner, je fume et lis jusqu'à mon coucher. Je puis mener longtemps cette vie, que mélangent le travail et la méditation, la solitude et le monde. Sois donc heureux, Fernand, mon abdication est accomplie sans arrière-pensée; elle n'est suivie d'aucun regret comme celle de Charles-Quint, d'aucune envie de renouer la partie comme celle de Napoléon. Cinq nuits et cinq jours ont passé sur mon testament, la pensée en a fait cinq siècles. Les grandesses, les titres, les biens sont pour moi comme s'ils n'eussent jamais été. Maintenant que la barrière du respect qui nous séparait est tombée, je puis, cher enfant, te laisser lire dans mon cœur. Ce cœur, que la gravité couvre d'une impénétrable armure, est plein de tendresses et de dévouements sans emploi; mais aucune femme ne l'a deviné, pas même celle qui, dès le berceau, me fut destinée. Là est le secret de mon ardente vie politique. A défaut de maîtresse, j'ai adoré l'Espagne. L'Espagne aussi m'a échappé! Maintenant que je ne suis plus rien, je puis contempler le *moi* détruit, me demander pourquoi la vie y est venue et quand elle s'en ira? pourquoi la race chevaleresque par excellence a jeté dès son dernier rejeton ses premières vertus, son amour africain, sa chaude poésie? si la graine doit conserver sa rugueuse enveloppe sans pousser de tige, sans effeuiller ses parfums orientaux du haut d'un radieux calice? Quel crime ai-je commis avant de naître pour n'avoir inspiré d'amour à personne? Dès ma naissance étais-je donc un vieux débris destiné à échouer sur une grève aride? Je retrouve en mon âme les déserts paternels, éclairés par un soleil qui les brûle sans y rien laisser croître. Reste orgueilleux d'une race déchue, force inutile, amour perdu, vieux jeune homme, j'attendrai donc où je suis, mieux que partout ailleurs, la dernière faveur de la mort. Hélas! sous ce ciel brumeux, aucune étincelle ne ranimera la flamme dans toutes ces cendres. Aussi pourrais-je dire pour dernier mot, comme Jésus-Christ : *Mon Dieu! tu m'as abandonné!* Terrible parole que personne n'a osé sonder.

Juge, Fernand, combien je suis heureux de revivre en toi et en Marie! Je vous contemplerai désormais avec l'orgueil d'un créateur fier de son œuvre. Aimez-vous bien et toujours, ne me donnez pas

e chagrins : un orage entre vous me ferait plus de mal qu'à vous-nêmes.

Notre mère avait pressenti que les événements serviraient un jour es espérances. Peut-être le désir d'une mere est-il un contrat passé ntre elle et Dieu N'était-elle pas d ailleurs un de ces êtres mystéieux qui peuvent communiquer avec le ciel et qui en rapportent une ision de l'avenir! Combien de fois n'ai-je pas lu dans les rides de on front qu'elle souhaitait à Fernand les honneurs et les biens de 'elipe! Je le lui disais, elle me répondait par deux larmes et me nontrait les plaies d'un cœur qui nous était dû tout entier à l'un omme à l'autre, mais qu'un invincible amour donnait à toi seul. Aussi on ombre joyeuse planera-t elle au-dessus de vos têtes quand vous es inclinerez à l'autel. Viendrez-vous caresser enfin votre Felipe, ona Clara? vous le voyez : il cède à votre bien-aimé jusqu'à la jeune lle que vous poussiez à regret sur ses genoux. Ce que je fais plait ux femmes, aux morts, u roi, Dieu le voulait, 'y dérange donc rien, 'ernand : obéis et taisoi.

P. S. Recommande à Jrraca de ne pas me ommer autrement que nonsieur Hénarez. Ne is pas un mot de moi Marie. Tu dois être le eul être vivant qui sahe les secrets du dernier Maure christianisé, lans les veines duquel nourra le sang de la rande famille née au lésert, et qui va finir lans la solitude. Adieu.

VII

LOUISE DE CHAULIEU

A

RENÉE DE MAUCOMBE.

Janvier 1824.

Comment, bientôt mariée! mais prend-on les gens ainsi? Au bout d'un mois, tu te promets à un homme, sans le connaître, sans en rien savoir. Cet homme peut être sourd, on l'est de tant de manières! il peut être maladif ennuyeux, insupportable. Ne vois-tu pas, Renée, ce qu'on veut faire de toi? tu leur es nécessaire pour continuer la glorieuse maison de l'Estorade, et voilà tout. Tu vas devenir une provinciale. Sont-ce là nos promesses mutuelles? A votre place, j'aimerais mieux aller me promener aux îles d'Hyères en caïque, jusqu'à ce qu'un corsaire algérien m'enlevât et me vendît au Grand Seigneur; je deviendrais sultane, puis quelque jour Validé; je mettrais le sérail sens dessus dessous, et tant que je serais jeune et quand je serais vieille. Tu sors d'un couvent pour entrer dans un autre! Je te connais, tu es lâche, tu vas entrer en ménage avec une soumission d'agneau. Je te donnerai des conseils, tu viendras à Paris, nous y ferons enrager les hommes et nous deviendrons des reines. Ton mari, ma belle biche, peut, dans trois ans d'ici, se faire nommer député. Je sais maintenant ce qu'est un député, je te l'expliquerai tu joueras très-bien de cette machine, tu pourras demeurer à Paris et y devenir, comme dit ma mère, une femme à la mode. Oh! je ne te laisserai certes pas dans ta bastide.

Lundi.

Voilà quinze jours, ma chère, que je vis de la vie du monde : un soir aux Italiens, l'autre au grand Opéra, de là toujours au bal. Ah! le monde est une féerie. La musique des Italiens me ravit, et pendant que mon âme nage dans un plaisir divin, je suis lorgnée, admirée mais, par un seul de mes regards, je fais baisser les yeux au plus hardi jeune homme. J ai vu là des jeunes gens charmants eh bien! pas un ne me plaît; aucun ne m'a causé l'émotion que j'éprouve en entendant Garcia dans son magnifique duo avec Pellegrini dans *Otello*. Mon Dieu! combien ce Rossini doit être jaloux pour avoir si bien exprimé la jalousie! Quel cri que : *Il mio cor se divide*. Je te parle grec, tu n'as pas entendu Garcia, mais tu sais combien je suis jalouse! Quel triste dramaturge que Shakspeare Othello se prend de gloire, il remporte des victoires, il commande, il parade, il se promène en laissant Desdémone dans son coin, et Desdémone, qui le voit préférant à elle les stupidités de la vie publique, ne se fâche point! cette brebis mérite la mort. Que celui que je daignerai aimer s'avise de faire autre chose que de m'aimer! Moi, je suis pour les longues épreuves de l'ancienne chevalerie. Je regarde comme tres-impertinent et très-sot ce paltoquet de jeune seigneur qui a trouvé mauvais que sa souveraine l'envoyât chercher son gant au milieu des lions : elle lui réservait sans doute quelque belle fleur d'amour, et il l'a perdue apres l'avoir méritée, l'insolent! Mais je babille comme si je n'avais pas de grandes nouvelles à t'apprendre! Mon pere va sans doute représenter le roi notre maître à Madrid : je dis notre maître, car je ferai partie de l'ambassade. Ma mère désire rester ici, mon père m'emmènera pour avoir une femme près de lui.



Le pauvre homme a cherché son chapeau sans le voir. — PAGE 13.

Ma chère, tu ne vois là rien que de simple, et néanmoins il y a là des choses monstrueuses : en quinze jours j'ai découvert les secrets de la maison. Ma mère suivrait mon père à Madrid, s il voulait prendre M. de Saint-Héreen en qualité de secrétaire d'ambassade; mais le roi désigne les secrétaires, le duc n'ose pas contrarier le roi qui est fort absolu, ni facher ma mère; et ce grand politique croit avoir tranché les difficultés en laissant ici la duchesse. M. de Saint-Héreen est le jeune homme qui cultivait la société de ma mère, et qui étudie sans doute avec elle la diplomatie de trois heures à cinq heures. La diplomatie doit être une belle chose, car il est assidu comme un joueur à la Bourse. M. le duc de Rhétoré, notre aîné, solennel, froid et fantasque, serait écrasé par son père à Madrid, il reste à Paris. Miss Griffith sait d'ailleurs qu'Alphonse aime une danseuse de l'Opéra. Comment peut-on aimer des jambes et des pirouettes? Nous avons remarqué que mon frère assiste aux représentations quand y danse Tullia, il applaudit les pas de cette créature et sort après. Je crois que deux filles dans une maison y font plus de ravages que n'en ferait la peste. Quant à mon second frère, il est à son régiment, je ne l'ai pas encore vu. Voilà comment je suis destinée à être l'Antigone d'un ambassadeur de Sa Majesté. Peut-être me marierai-je en Espagne, et peut-être la pensée de mon père est-elle de m'y marier sans dot, absolument comme on te marie à ce reste de vieux garde d'honneur. Mon père m'a proposé de le suivre et m'a offert son maître d'espagnol

« Vous [illegible] lui ai-je dit, [illegible] me faire [illegible] des mariages en Espagne ? » Il a laissé toute réponse [illegible] d'un fin regard. Il aime depuis [illegible] à m'engager au dessert [illegible] et je dissimule; [illegible] ambassadeur, *in petto*, cruellement [illegible]. Ne me prend-il pas pour une sotte. Il me demandait ce que je pensais de tel jeune homme et de quelques demoiselles avec lesquelles je me suis trouvée dans plusieurs maisons. Je lui ai répondu par la plus stupide discussion sur la couleur des cheveux, sur les différences des tailles, sur la physionomie des jeunes gens. Mon père parut désappointé de me trouver si niaise, il se blâma intérieurement de m'avoir interrogée. « Cependant, mon père, ajoutai-je, je ne dis pas ce que je pense réellement : ma mère m'a dernièrement fait peur d'être inconvenante en parlant de mes impressions. — En famille, vous pouvez vous expliquer sans crainte, répondit ma mère. — Eh bien ! repris-je, les jeunes gens m'ont jusqu'à présent paru être plus intéressés qu'intéressants, plus occupés d'eux que de nous, mais ils sont à la vérité très-peu dissimulés : ils quittent à l'instant la physionomie qu'ils ont prise pour nous parler, et s'imaginent sans doute que nous ne savons point nous servir de nos yeux. L'homme qui nous parle est l'amant, l'homme qui ne nous parle plus est le mari. Quant aux jeunes personnes, elles sont si fausses qu'il est impossible de deviner leur caractère autrement que par celui de leur danse ; il n'y a que leur taille et leurs mouvements qui ne mentent point. J'ai surtout été effrayée de la brutalité du beau monde. Quand il s'agit de souper, il se passe, toutes proportions gardées, des choses qui me donnent une image des émeutes populaires. La politesse cache très-imparfaitement l'égoïsme général. Je me figurais le monde autrement. Les femmes y sont comptées pour peu de chose, et peut-être est-ce un reste des doctrines de Buonaparte. — Armande fait d'étonnants progrès, » dit ma mère. — Ma mère, croyez-vous que je vous demanderai toujours si madame de Staël est morte ? » Mon père sourit et se leva.

Samedi.

Ma chère, je n'ai pas tout dit. Voici ce que je te réserve. L'amour que nous imaginons doit être bien profondément caché, je n'en ai vu de trace nulle part. J'ai bien surpris quelques regards rapidement échangés dans les salons; mais quelle pâleur! Notre amour, ce monde de merveilles, de beaux songes, de réalités délicieuses, de plaisirs et de douleurs se répondant, ces sourires qui éclairent la nature, ces paroles qui ravissent, ce bonheur toujours donné, toujours reçu, ces tristesses causées par l'éloignement et ces joies que prodigue la présence de l'être aimé..., de tout cela, rien. Où toutes ces splendides fleurs de l'âme naissent-elles? Qui ment? nous ou le monde. J'ai déjà vu des jeunes gens, des hommes par centaines, et pas un ne m'a causé la moindre émotion; ils m'auraient témoigné admiration et dévouement, ils se seraient battus, j'aurais tout regardé d'un œil insensible. L'amour, ma chère, comporte un phénomène si rare, qu'on peut vivre toute sa vie sans rencontrer l'être à qui la nature a départi le pouvoir de nous rendre heureuses. Cette réflexion fait frémir, car si cet être se rencontre tard, hein?

Depuis quelques jours je commence à m'épouvanter de notre destinée, à comprendre pourquoi tant de femmes ont des visages attristés sous la couche de vermillon qu'y mettent les fausses joies d'une fête. On se marie au hasard, et tu te maries ainsi. Des ouragans de pensées ont passé dans mon âme. Être aimée tous les jours de la même manière et néanmoins diversement, être aimée autant après dix ans de bonheur que le premier jour! Un pareil amour veut des années : il faut s'être laissé désirer pendant bien du temps, avoir excité bien des curiosités et les satisfaire, avoir excité bien des sympathies et y répondre. Y a-t-il donc des lois pour les créations du cœur, comme pour les créations visibles de la nature? L'allégresse se soutient-elle? Dans quelle proportion l'amour doit-il mélanger ses larmes et ses plaisirs? Les froides combinaisons de la vie funèbre, égale, permanente du couvent m'ont alors semblé possibles; tandis que les richesses, les magnificences, les pleurs, les délices, les fêtes, les joies, les plaisirs de l'amour égal, partagé, permis, m'ont semblé l'impossible. Je ne vois point de place dans cette ville aux douceurs de l'amour, à ses saintes promenades sous des charmilles, au clair de la pleine lune, quand elle fait briller les eaux et qu'on résiste à des prières. Riche, jeune et belle, je n'ai qu'à aimer, l'amour peut devenir ma vie, ma seule occupation; or, depuis trois mois que je vais, que je viens avec une impatiente curiosité, je n'ai rien rencontré parmi ces regards brillants, avides, éveillés. Aucune voix ne m'a émue, aucun regard ne m'a illuminé ce monde. La musique seule a rempli mon âme, elle seule a été pour moi ce qu'est notre amitié. Je suis restée quelquefois pendant une heure, la nuit, à ma fenêtre, regardant le jardin, appelant des événements, les demandant à la source inconnue d'où ils sortent. Je suis quelquefois partie en voiture, allant me promener, mettant pied à terre aux Champs-Élysées en imaginant qu'un homme, que celui qui réveillera mon âme engourdie, arrivera, me suivra, me regardera; mais, ces jours-là, j'ai vu des saltimbanques, des marchands de pain d'épice et des faiseurs de tours, des passants pressés d'aller à leurs affaires, ou des amoureux qui fuyaient tous les regards, et j'étais tentée de les arrêter et de leur dire : « Vous qui êtes heureux, dites-moi ce que c'est que l'amour? » Mais je rentrais ces folles pensées, je remontais en voiture et je me promettais de demeurer vieille fille. L'amour est certainement une incarnation, et quelles conditions ne faut-il pas pour qu'elle ait lieu! Nous ne sommes pas certaines d'être toujours bien d'accord avec nous-mêmes, que sera-ce à deux? Dieu seul peut résoudre ce problème. Je commence à croire que je retournerai au couvent. Si je reste dans le monde, j'y ferai des choses qui ressembleront à des sottises, car il m'est impossible d'accepter ce que je vois. Tout blesse mes délicatesses, les mœurs de mon âme, ou mes secrètes pensées. Ah! ma mère est la femme la plus heureuse du monde, elle est adorée par son petit Saint-Héreen. Mon ange, il me prend d'horribles fantaisies de savoir ce qui se passe entre ma mère et ce jeune homme. Griffith a, dit-elle, eu toutes ces idées, elle a eu envie de sauter au visage des femmes qu'elle voyait heureuses, elle les a dénigrées, déchirées. Selon elle, la vertu consiste à enterrer toutes ces sauvageries-là dans le fond de son cœur. Qu'est-ce donc que le fond du cœur? un entrepôt de tout ce que nous avons de mauvais. Je suis très-humiliée de ne pas avoir rencontré d'adorateurs. Je suis une fille à marier, mais j'ai des frères, une famille, des parents chatouilleux. Ah! si telle était la raison de la retenue des hommes, ils seraient bien lâches. Le rôle de Chimène, dans le *Cid*, et celui du Cid me ravissent. Quelle admirable pièce de théâtre! Allons, adieu.

VIII

LA MÊME A LA MÊME.

Janvier.

Nous avons pour maître un pauvre réfugié forcé de se cacher à cause de sa participation à la révolution que le duc d'Angoulême est allé vaincre; succès auquel nous avons dû de belles fêtes. Quoique libéral et sans doute bourgeois, cet homme m'a intéressée : je me suis imaginée qu'il était condamné à mort. Je le fais causer pour savoir son secret; mais il est d'une taciturnité castillane, fier comme s'il était Gonzalve de Cordoue, et néanmoins d'une douceur et d'une patience angéliques; sa fierté n'est pas montée comme celle de miss Griffith, elle est toute intérieure : il se fait rendre ce qui lui est dû en nous rendant ses devoirs, et nous écarte de lui par le respect qu'il nous témoigne. Mon père prétend qu'il y a beaucoup du grand seigneur chez le sieur Hénarez, qu'il nomme entre nous don Hénarez par plaisanterie. Quand je me suis permis de l'appeler ainsi, il y a quelques jours, cet homme a relevé sur moi ses yeux, qu'il tient ordinairement baissés, et m'a lancé deux éclairs qui m'ont interdite; ma chère, il a, certes, les plus beaux yeux du monde. Je lui ai demandé si je l'avais fâché en quelque chose, et il m'a dit alors dans sa sublime et grandiose langue espagnole : — Mademoiselle, je ne viens ici que pour vous apprendre l'espagnol. Je me suis sentie humiliée, j'ai rougi; j'allais lui répliquer par quelque bonne impertinence, quand je me suis souvenue de ce que nous disait notre chère mère en Dieu, et alors je lui ai répondu : — Si vous aviez à me reprendre en quoi que ce soit, je deviendrais votre obligée. Il a tressailli, le sang a coloré son teint olivâtre; il m'a répondu d'une voix doucement émue : — La religion a dû vous enseigner mieux que je ne saurais le faire à respecter les grandes infortunes. Si j'étais Don en Espagne, et que j'eusse tout perdu au triomphe de Ferdinand VII, votre plaisanterie serait une cruauté : mais, si je ne suis qu'un pauvre maître de langue, n'est-ce pas une atroce raillerie? Ni l'une ni l'autre ne sont dignes d'une jeune fille noble. Je lui ai pris la main en lui disant : — J'invoquerai donc aussi la religion pour vous prier d'oublier mon tort. Il a baissé la tête, a ouvert mon Don Quichotte et s'est assis. Ce petit incident m'a causé plus de trouble que tous les compliments, les regards et les phrases que j'ai recueillis pendant la soirée où j'ai été le plus courtisée. Durant la leçon, je regardais avec attention cet homme qui se laissait examiner sans le savoir : il ne lève jamais les yeux sur moi. J'ai découvert que notre maître, à qui nous donnions quarante ans, est jeune; il ne doit pas avoir plus de vingt-six à vingt-huit ans. Ma gouvernante, à qui je l'avais abandonné, m'a fait remarquer la beauté de ses cheveux noirs et celle de ses dents, qui sont comme des perles. Quant à ses yeux, c'est à la fois du velours et du feu. Voilà tout; il est d'ailleurs petit et laid. On nous avait dépeint les Espagnols comme étant peu propres; mais il est extrêmement soigné; ses mains sont plus blanches que son visage; il a le dos un peu voûté; sa tête est énorme et d'une forme bizarre; sa laideur, assez spirituelle d'ailleurs, est aggravée par des marques

e petite vérole qui lui ont couturé le visage; son front est très-roéminent, ses sourcils se rejoignent et sont trop épais, ils lui donent un air dur qui repousse les âmes. Il a la figure rechignée et madive qui distingue les enfants destinés à mourir, et qui n'ont dû la ie qu'à des soins infinis, comme sœur Marthe. Enfin, comme le diit mon père, il a le masque amoindri du cardinal de Ximenès. Mon ère ne l'aime point; il se sent gêné avec lui. Les manières de notre aître ont une dignité naturelle qui semble inquiéter le cher duc; il e peut souffrir la supériorité sous aucune forme auprès de lui. Dès ue mon père saura l'espagnol, nous partirons pour Madrid. Deux urs après la leçon que j'avais reçue, quand Hénarez est revenu, je i ai dit, pour lui marquer une sorte de reconnaissance : — Je ne oute pas que vous n'ayez quitté l'Espagne à cause des événements potiques; si mon père y est envoyé, comme on le dit, nous serons à ême de vous y rendre quelques services et d'obtenir votre grâce au as où vous seriez frappé par une condamnation. — Il n'est au pouoir de personne de m'obliger, m'a-t il répondu. — Comment, moneur! lui ai-je dit, est-ce parce que vous ne voulez accepter aucune rotection, ou par impossibilité? — L'un et l'autre, a-t-il dit en s'inant et avec un accent qui m'a imposé silence. Le sang de mon ère a grondé dans mes veines. Cette hauteur m'a révoltée, et je l'ai issé là Cependant, ma chere, il y a quelque chose de beau à ne rien ouloir d'autrui. Il n'accepterait pas même notre amitié, pensais-je n conjuguant un verbe Là, je me suis arrêtée, et je lui ai dit la penée qui m'occupait, mais en espagnol. Le Hénarez m'a répondu fort ourtoisement qu'il fallait dans les sentiments une égalité qui ne s'y rouverait point, et qu'alors cette question était inutile. — Entendezous l'égalité relativement à la réciprocité des sentiments ou à la ifférence des rangs? ai-je demandé pour essayer de le faire sortir de a gravité, qui m'impatiente. Il a encore relevé ses redoutables yeux, t j'ai baissé les miens. Chère, cet homme est une énigme indéchifrable. Il semblait me demander si mes paroles étaient une déclaraon; il y avait dans son regard un bonheur, une fierté, une angoisse 'incertitude qui m'ont étreint le cœur. J'ai compris que ces coquetries, qui sont en France estimées à leur valeur, prenaient une danereuse signification avec un Espagnol, et je suis rentrée un peu otte dans ma coquille. En finissant la leçon, il m'a saluée en me jeant un regard plein de prières humbles, et qui disait : Ne vous jouez as d'un malheureux! Ce contraste subit avec ses façons graves et ignes m'a fait une vive impression. N'est-ce pas horrible à penser t à dire? Il me semble qu'il y a des trésors d'affection dans cet omme.

IX

MADAME DE L'ESTORADE A MADEMOISELLE DE CHAULIEU.

Décembre.

Tout est dit et tout est fait, ma chère enfant · c'est madame de 'Estorade qui t'écrit; mais il n'y a rien de changé entre nous, il n'y qu'une fille de moins. Sois tranquille, j'ai médité mon consentement, et ne l'ai pas donné follement. Ma vie est maintenant déterminée. La certitude d'aller dans un chemin tracé convient également mon esprit et à mon caractère. Une grande force morale a corrigé our toujours ce que nous nommons les hasards de la vie. Nous avons les terres à faire valoir, une demeure à orner, à embellir; j'ai un ntérieur à conduire et à rendre aimable, un homme à réconcilier vec la vie. J'aurai sans doute une famille à soigner, des enfants à élever. Que veux-tu! la vie ordinaire ne saurait être quelque chose le grand ni d'excessif. Certes, les immenses désirs qui étendent et 'âme et la pensée n'entrent pas dans ces combinaisons, en apparence du moins Qui m'empêche de laisser voguer sur la mer de l'infini les embarcations que nous y lancions? Néanmoins, ne crois pas que les choses humbles auxquelles je me dévoue soient exemptes de passion. La tâche de faire croire au bonheur un pauvre homme qui a été le jouet des tempêtes est une belle œuvre, et peut suffire à modifier la monotonie de mon existence. Je n'ai point vu que je laissasse prise à la douleur, et j'ai vu du bien à faire. Entre nous, je n'aime pas Louis de l'Estorade de cet amour qui fait que le cœur bat quand on entend un pas, qui nous émeut profondément aux moindres sons de la voix, ou quand un regard de feu nous enveloppe; mais il ne me déplaît point non plus. Que ferai-je, me diras-tu, de cet instinct des choses sublimes, de ces pensées fortes qui nous lient et qui sont en nous? Oui, voilà ce qui m'a préoccupée. Eh bien! n'est-ce pas une grande chose que de les cacher, que de les employer, à l'insu de tous, au bonheur de la famille, d'en faire les moyens de la félicité des êtres qui nous sont confiés et auxquels nous nous devons? La saison où ces facultés brillent est bien restreinte chez les femmes, elle sera bientôt passée, et, si ma vie n'aura pas été grande, elle aura été calme, unie et sans vicissitudes. Nous naissons avantagées, nous pouvons choisir entre l'amour et la maternité. Eh bien! j'ai choisi : je ferai mes dieux de mes enfants et mon Eldorado de ce coin de terre. Voilà tout ce que je puis te dire aujourd'hui. Je te remercie de toutes les choses que tu m'as envoyées. Donne ton coup d'œil à mes commandes, dont la liste est jointe à cette lettre. Je veux vivre dans une atmosphère de luxe et d'élégance, et n'avoir de la province que ce qu'elle offre de délicieux. En restant dans la solitude, une femme ne peut jamais être provinciale : elle reste elle même. Je compte beaucoup sur ton dévouement pour me tenir au courant de toutes les modes. Dans son enthousiasme, mon beau-pere ne me refuse rien et bouleverse sa maison. Nous faisons venir des ouvriers de Paris, et nous modernisons tout.

X

MADEMOISELLE DE CHAULIEU A MADAME DE L'ESTORADE.

Janvier.

O Renée! tu m'as attristée pour plusieurs jours. Ainsi, ce corps délicieux, ce beau et fier visage, ces manières naturellement élégantes, cette âme pleine de dons précieux, ces yeux où l'âme se désaltère comme à une vive source d'amour, ce cœur rempli de délicatesses exquises, cet esprit étendu, toutes ces facultés si rares, ces efforts de la nature et de notre mutuelle éducation, ces trésors d'où devaient sortir pour la passion et pour le désir des richesses uniques, des poëmes, des heures qui auraient valu des années, des plaisirs à rendre un homme esclave d'un seul mouvement gracieux, tout cela va se perdre dans les ennuis d'un mariage vulgaire et commun, s'effacer dans le vide d'une vie qui te deviendra fastidieuse! Je hais d'avance les enfants que tu auras; ils seront mal faits. Tout est prévu dans ta vie : tu n'as ni à espérer, ni à craindre, ni à souffrir. Et si tu rencontres, dans un jour de splendeur, un être qui te réveille du sommeil auquel tu vas te livrer... Ah! j'ai eu froid dans le dos à cette pensée. Enfin, tu as une amie. Tu vas sans doute être l'esprit de cette vallée, tu t'initieras à ses beautés, tu vivras avec cette nature, tu te pénétreras de la grandeur des choses, de la lenteur avec laquelle procède la végétation, de la rapidité avec laquelle s'élance la pensée; et quand tu regarderas tes riantes fleurs, tu feras des retours sur toi-même. Puis, lorsque tu marcheras entre ton mari en avant et tes enfants en arrière glapissant, murmurant, jouant, l'autre muet et satisfait, je sais d'avance ce que tu m'écriras. Ta vallée fumeuse et ses collines ou arides ou garnies de beaux arbres, ta prairie si curieuse en Provence, ses eaux claires partagées en filets, les différentes teintes de la lumière, tout cet infini, varié par Dieu et qui t'entoure, te rappellera le monotone infini de ton cœur. Mais enfin, je serai là, ma Renée, et tu trouveras une amie dont le cœur ne sera jamais atteint par la moindre petitesse sociale, un cœur tout à toi.

Lundi.

Ma chère, mon Espagnol est d'une admirable mélancolie : il y a chez lui je ne sais quoi de calme, d'austère, de digne, de profond, qui m'intéresse au dernier point. Cette solennité constante et le silence qui couvre cet homme ont quelque chose de provoquant pour l'âme. Il est muet et superbe comme un roi déchu. Nous nous occupons de lui, Griffith et moi, comme d'une énigme. Quelle bizarrerie! un maître de langues obtient sur mon attention le triomphe qu'aucun homme n'a remporté, moi qui maintenant ai passé en revue tous les fils de famille, tous les attachés d'ambassade et les ambassadeurs, les généraux et les sous-lieutenants, les pairs de France, leurs fils et leurs neveux, la cour et la ville. La froideur de cet homme est irritante. Le plus profond orgueil remplit le désert qu'il essaye de mettre et qu'il met entre nous; enfin il s'enveloppe d'obscurité. C'est lui qui a de la coquetterie, et c'est moi qui ai de la hardiesse. Cette étrangeté m'amuse d'autant plus que tout cela est sans conséquence. Qu'est-ce qu'un homme, un Espagnol et un maître de langues? Je ne me sens pas le moindre respect pour quelque homme que ce soit, fût-ce un roi. Je trouve que nous valons mieux que tous les hommes, même les plus justement illustres. Oh! comme j'aurais dominé Napoléon! comme je lui aurais fait sentir, s'il m'eût aimée, qu'il était à ma discrétion!

Hier, j'ai lancé une épigramme qui a dû atteindre maître Hénarez au vif, il n'a rien répondu, il avait fini sa leçon, il a pris son chapeau, et m'a saluée en me jetant un regard qui me fait croire qu'il ne reviendra plus. Cela me va très-fort : il y aurait quelque chose de si-

nistre à recommencer la *Nouvelle Héloïse* de Jean-Jacques Rousseau, que je viens de lire et qui me fait prendre l'amour en haine. L'amour discoureur et phraseur me paraît insupportable. Clarisse est aussi par trop contente quand elle a écrit sa longue petite lettre; mais l'ouvrage de Richardson explique d'ailleurs, m'a dit mon père, admirablement les Anglaises. Celui de Rousseau me fait l'effet d'un sermon philosophique en lettres.

L'amour est, je crois, un poëme entièrement personnel. Il n'y a rien qui ne soit à la fois vrai et faux dans tout ce que les auteurs nous en écrivent. En vérité, ma chère belle, comme tu ne peux plus me parler que d'amour conjugal, je crois, dans l'intérêt bien entendu de notre double existence, qu'il est nécessaire que je reste fille, et que j'aie quelque belle passion, pour que nous connaissions bien la vie. Raconte-moi très-exactement tout ce qui t'arrivera, surtout dans les premiers jours, avec cet animal que je nomme un mari. Je te promets la même exactitude, si jamais je suis aimée. Adieu, pauvre chérie engloutie.

XI

MADAME DE L'ESTORADE A MADEMOISELLE DE CHAULIEU.

A la Crampade.

Ton Espagnol et toi, vous me faites frémir, ma chère mignonne. Je t'écris ce peu de lignes pour te prier de le congédier. Tout ce que tu m'en dis se rapporte au caractère le plus dangereux de ceux de ces gens-là qui, n'ayant rien à perdre, risquent tout. Cet homme ne doit pas être ton amant et ne peut pas être ton mari. Je t'écrirai plus en détail sur les événements secrets de mon mariage, mais quand je n'aurai plus au cœur l'inquiétude que ta dernière lettre m'y a mise.

XII

DE MADEMOISELLE DE CHAULIEU A MADAME DE L'ESTORADE.

Février.

Ma belle biche, ce matin à neuf heures, mon père s'est fait annoncer chez moi, j'étais levée et habillée; je l'ai trouvé gravement assis au coin de mon feu dans mon salon, pensif au delà de son habitude; il m'a montré la bergère en face de lui, je l'ai compris, et m'y suis plongée avec une gravité qui le singeait si bien, qu'il s'est pris à sourire, mais d'un sourire empreint d'une grave tristesse : — Vous êtes au moins aussi spirituelle que votre grand'mère, m'a-t-il dit. — Allons, mon père, ne soyez pas courtisan ici, ai-je répondu, vous avez quelque chose à me demander! Il s'est levé dans une grande agitation, et m'a parlé pendant une demi-heure. Cette conversation, ma chère, mérite d'être conservée. Dès qu'il a été parti, je me suis mise à ma table en tâchant de rendre ses paroles. Voici la première fois que j'ai vu mon père déployant toute sa pensée. Il a commencé par me flatter, il ne s'y est point mal pris, je devais lui savoir bon gré de m'avoir devinée et appréciée.

— Armande, m'a-t-il dit, vous m'avez étrangement trompé et agréablement surpris. A votre arrivée du couvent, je vous ai prise pour une jeune fille comme toutes les autres filles, sans grande portée, ignorante, de qui l'on pouvait avoir bon marché avec des colifichets, une parure, et qui réfléchissent peu. — Merci, mon père, pour la jeunesse. — Oh! il n'y a plus de jeunesse, dit-il en laissant échapper un geste d'homme d'État. Vous avez un esprit d'une étendue incroyable, vous jugez toute chose pour ce qu'elle vaut, votre clairvoyance est extrême, vous êtes très-malicieuse : on croit que vous n'avez rien vu là où vous avez déjà les yeux sur la cause des effets que les autres examinent. Vous êtes un ministre en jupon; il n'y a que vous qui puissiez m'entendre ici, il n'y a donc que vous-même à employer contre vous si l'on en veut obtenir quelque sacrifice. Aussi vais-je m'expliquer franchement sur les desseins que j'avais formés, et dans lesquels je persiste. Pour vous les faire adopter, je dois vous démontrer qu'ils tiennent à des sentiments élevés. Je suis donc obligé d'entrer avec vous dans des considérations politiques du plus haut intérêt pour le royaume, et qui pourraient ennuyer toute autre personne que vous. Après m'avoir entendu, vous réfléchirez longtemps; je vous donnerai six mois s'il le faut. Vous êtes votre maîtresse absolue; et si vous vous refusez aux sacrifices que je vous demande, je subirai votre refus sans plus vous tourmenter.

A cet exorde, ma biche, je suis devenue réellement sérieuse, et je lui ai dit : — Parlez, mon père. Or, voici ce que l'homme d'État a prononcé : — Mon enfant, la France est dans une situation précaire qui n'est connue que du roi et de quelques esprits élevés; mais le roi est une tête sans bras; puis les grands esprits qui sont dans le secret du danger n'ont aucune autorité sur les hommes à employer pour arriver à un résultat heureux. Ces hommes, vomis par l'élection populaire, ne veulent pas être des instruments. Quelque remarquables qu'ils soient, ils continuent l'œuvre de la destruction sociale, au lieu de nous aider à raffermir l'édifice. En deux mots, il n'y a plus que deux partis : celui de Marius et celui de Sylla; je suis pour Sylla contre Marius. Voilà notre affaire en gros. En détail, la Révolution continue, elle est implantée dans la loi, elle est écrite sur le sol, elle est toujours dans les esprits; elle est d'autant plus formidable qu'elle paraît vaincue à la plupart de ces conseillers du trône, qui ne lui voient ni soldats ni trésors. Le roi est un grand esprit, il y voit clair; mais, de jour en jour gagné par les gens de son frère qui veulent aller trop vite, il n'a pas deux ans à vivre, et ce moribond arrange ses draps pour mourir tranquille. Sais-tu, mon enfant, quels sont les effets les plus destructifs de la Révolution? tu ne t'en douterais jamais. En coupant la tête à Louis XVI, la Révolution a coupé la tête à tous les pères de famille. Il n'y a plus de famille aujourd'hui, il n'y a plus que des individus. En voulant devenir une nation, les Français ont renoncé à être un empire. En proclamant l'égalité des droits à la succession paternelle, ils ont tué l'esprit de famille, ils ont créé le fisc! Mais ils ont préparé la faiblesse des supériorités et la force aveugle de la masse, l'extinction des arts, le règne de l'intérêt personnel et frayé les chemins à la conquête. Nous sommes entre deux systèmes : ou constituer l'État par la famille, ou le constituer par l'intérêt personnel : la démocratie ou l'aristocratie, la discussion ou l'obéissance, le catholicisme ou l'indifférence religieuse, voilà la question en peu de mots. J'appartiens au petit nombre de ceux qui veulent résister à ce qu'on nomme le peuple, dans son intérêt bien compris. Il ne s'agit plus ni de droits féodaux, comme on le dit aux niais, ni de gentilhommerie, il s'agit de l'État, il s'agit de la vie de la France. Tout pays qui ne prend pas sa base dans le pouvoir paternel est sans existence assurée. Là commence l'échelle des responsabilités, et la subordination, qui monte jusqu'au roi. Le roi, c'est nous tous! Mourir pour le roi, c'est mourir pour soi-même, pour sa famille, qui ne meurt pas plus que ne meurt le royaume. Chaque animal a son instinct, celui de l'homme est l'esprit de famille. Un pays est fort quand il se compose de familles riches, dont tous les membres sont intéressés à la défense du trésor commun : trésor d'argent, de gloire, de priviléges, de jouissances; il est faible quand il se compose d'individus non solidaires, auxquels il importe peu d'obéir à sept hommes ou à un seul, à un Russe ou à un Corse, pourvu que chaque individu garde son champ; et ce malheureux égoïste ne voit pas qu'un jour on le lui ôtera. Nous allons à un état de choses horrible, en cas d'insuccès. Il n'y aura plus que des lois pénales ou fiscales, la bourse ou la vie. Le pays le plus généreux de la terre ne sera plus conduit par les sentiments. On y aura développé, soigné des plaies incurables. D'abord une jalousie universelle : les classes supérieures seront confondues, on prendra l'égalité des désirs pour l'égalité des forces; les vraies supériorités reconnues, constatées, seront envahies par les flots de la bourgeoisie. On pouvait choisir un homme entre mille, on ne peut rien trouver entre trois millions d'ambitions pareilles, vêtues de la même livrée, celle de la médiocrité. Cette masse triomphante ne s'apercevra pas qu'elle aura contre elle une autre masse terrible, celle des paysans possesseurs : vingt millions d'arpents de terre vivant, marchant, raisonnant, n'entendant à rien, voulant toujours plus, barricadant tout, disposant de la force brutale...

— Mais, dis-je en interrompant mon père, que puis-je faire pour l'État? Je ne me sens aucune disposition à être la Jeanne d'Arc des familles, et à périr à petit feu sur le bûcher d'un couvent. — Vous êtes une petite peste, me dit mon père. Si je vous parle raison, vous me répondez par des plaisanteries; quand je plaisante, vous me parlez comme si vous étiez ambassadeur. — L'amour vit de contrastes, lui ai-je dit. Et il a ri aux larmes. — Vous penserez à ce que je viens de vous expliquer; vous remarquerez combien il y a de confiance et de grandeur à vous parler comme je viens de le faire, et peut-être les événements aideront-ils mes projets. Je sais que, quant à vous, ces projets sont blessants, iniques; aussi demandé-je leur sanction moins à votre cœur et à votre imagination qu'à votre raison, je vous ai reconnu plus de raison et de sens que je n'en ai vu à qui que ce soit... — Vous vous flattez, lui ai-je dit en souriant, car je suis bien votre fille. — Enfin, reprit-il, je ne saurais être inconséquent. Qui veut la fin veut les moyens, et nous devons l'exemple à tous. Donc, vous ne devez pas avoir de fortune tant que celle de votre frère cadet ne sera pas assurée, et je veux employer tous vos capitaux à lui constituer un majorat. — Mais, repris-je, vous ne me défendez pas de vivre à ma guise, et d'être heureuse en vous laissant ma fortune? — Ah!

pourvu, répondit-il, que la vie comme vous l'entendrez ne nuise en rien à l'honneur, à la considération, et je puis ajouter à la gloire de votre famille.— Allons, m'écriai je, vous me destituez bien promptement de ma raison supérieure. — Nous ne trouvons pas en France, dit-il avec amertume, d'homme qui veuille pour femme une jeune fille de la plus haute noblesse sans dot, et qui lui en reconnaisse une. Si ce mari se rencontrait, il appartiendrait à la classe des bourgeois parvenus : je suis, sous ce rapport, du onzième siècle. — Et moi aussi, lui ai-je dit. Mais pourquoi me désespérer ? n'y a-t-il pas de vieux pairs de France? — Vous êtes bien avancée, Louise! s'est-il écrié. Puis il m'a quittée en souriant et me baisant la main.

J'avais reçu ta lettre le matin même, et elle m'avait fait songer précisément à l'abîme où tu prétends que je pourrais tomber. Il m'a semblé qu'une voix me criait en moi-même : tu y tomberas! J'ai donc pris mes précautions. Hénarez ose me regarder, ma chère, et ses yeux me troublent, ils me produisent une sensation que je ne puis comparer qu'à celle d'une terreur profonde. On ne doit pas plus regarder cet homme qu'on ne regarde un crapaud, il est laid et fascinateur. Voici deux jours que je délibère avec moi-même si je dirai nettement à mon père que je ne veux plus apprendre l'espagnol, et faire congédier cet Hénarez; mais, après mes résolutions viriles, je me sens le besoin d'être remuée par l'horrible sensation que j'éprouve en voyant cet homme, et je dis : encore une fois, et après je parlerai. Ma chère, sa voix est d'une douceur pénétrante, il parle comme la Fodor chante. Ses manières sont simples et sans la moindre affectation. Et quelles belles dents! Tout à l'heure, en me quittant, il a cru remarquer combien il m'intéresse, et il a fait le geste, très-respectueux d'ailleurs, de me prendre la main pour me la baiser; mais il l'a réprimé comme effrayé de sa hardiesse et de la distance qu'il allait franchir. Malgré le peu qu'il en a paru, je l'ai deviné; j'ai souri, car rien n'est plus attendrissant que de voir l'élan d'une nature inférieure qui se replie ainsi sur elle-même. Il y a tant d'audace dans l'amour d'un bourgeois pour une fille noble! Mon sourire l'a enhardi, le pauvre homme a cherché son chapeau sans le voir, il ne voulait pas le trouver, et je le lui ai gravement apporté. Des larmes contenues humectaient ses yeux. Il y avait un monde de choses et de pensées dans ce moment si court. Nous nous comprenions si bien, qu'en ce moment je lui tendis ma main à baiser. Peut-être était ce lui dire que l'amour pouvait combler l'espace qui nous sépare. Eh bien! je ne sais ce qui m'a fait mouvoir : Griffith a tourné le dos, je lui ai tendu fièrement ma patte blanche, et j'ai senti le feu de ses lèvres tempéré par deux grosses larmes. Ah! mon ange, je suis restée sans force dans mon fauteuil, pensive, j'étais heureuse, et il m'est impossible d'expliquer comment ni pourquoi. Ce que j'ai senti, c'est la poésie. Mon abaissement, dont j'ai honte à cette heure, me semblait une grandeur : il m'avait fascinée, voilà mon excuse.

Vendredi.

Cet homme est vraiment très-beau. Ses paroles sont élégantes, son esprit est d'une supériorité remarquable. Ma chère, il est fort et logique comme Bossuet en m'expliquant le mécanisme non-seulement de la langue espagnole, mais encore de la pensée humaine et de toutes les langues. Le français semble être sa langue maternelle. Comme je lui en témoignais mon étonnement, il me répondit qu'il était venu en France très-jeune avec le roi d'Espagne, à Valençay. Que s'est il passé dans cette âme? il n'est plus le même : il est venu vêtu simplement, mais absolument comme un grand seigneur sorti le matin à pied. Son esprit a brillé comme un phare durant cette leçon : il a déployé toute son éloquence. Comme un homme lassé qui retrouve ses forces, il m'a révélé toute une âme soigneusement cachée. Il m'a raconté l'histoire d'un pauvre diable de valet qui s'était fait tuer pour un seul regard d'une reine d'Espagne. — Il ne pouvait que mourir! lui ai je dit. Cette réponse lui a mis la joie au cœur, et son regard m'a véritablement épouvantée.

Le soir, je suis allée au bal chez la duchesse de Lenoncourt, le prince de Talleyrand s'y trouvait. Je lui ai fait demander, par M. de Vandenesse, un charmant jeune homme, s'il y avait parmi ses hôtes en 18.9, à sa terre, un Hénarez. — Hénarez est le nom maure de la famille de Soria, qui sont, disent-ils, des Abencerrages convertis au christianisme. Le vieux duc et ses deux fils accompagnèrent le roi. L'aîné, le duc de Soria d'aujourd'hui, vient d'être dépouillé de tous ses biens, honneurs et grandesses par le roi Ferdinand, qui venge une vieille inimitié. Le duc a fait une faute immense en acceptant le ministère constitutionnel avec Valdez. Heureusement, il s'est sauvé de Cadix avant l'entrée de monseigneur le duc d'Angoulême, qui, malgré sa bonne volonté, ne l'aurait pas préservé de la colère du roi.

Cette réponse, que le vicomte de Vandenesse m'a rapportée textuellement, m'a donné beaucoup à penser. Je ne puis dire en quelles anxiétés j'ai passé le temps jusqu'à ma première leçon, qui a eu lieu ce matin. Pendant le premier quart d'heure de la leçon, je me suis demandé en l'examinant, s'il était duc ou bourgeois, sans pouvoir y rien comprendre. Il semblait deviner mes pensées à mesure qu'elles naissaient et se plaire à les contrarier. Enfin, je n'y tins plus, je quittai brusquement mon livre en interrompant la traduction que j'en faisais à haute voix, je lui dis en espagnol : — Vous nous trompez, monsieur. Vous n'êtes pas un pauvre bourgeois libéral, vous êtes le duc de Soria. Mademoiselle, répondit-il avec un mouvement de tristesse, malheureusement je ne suis pas le duc de Soria. Je compris tout ce qu'il mit de désespoir dans le mot malheureusement. Ah! ma chère, il sera, certes, impossible à aucun homme de mettre autant de passion et de choses dans un seul mot. Il avait baissé les yeux, et n'osait plus me regarder. — M. de Talleyrand, lui dis-je, chez qui vous avez passé les années d'exil, ne laisse d'autre alternative à un Hénarez que celle d'être ou duc de Soria disgracié ou domestique. Il leva les yeux sur moi, et me montra deux brasiers noirs et brillants, deux yeux à la fois flamboyants et humiliés. Cet homme m'a paru être alors à la torture. — Mon père, dit-il, était en effet serviteur du roi d'Espagne. Griffith ne connaissait pas cette manière d'étudier. Nous faisions des silences inquiétants à chaque demande et à chaque réponse. — Enfin, lui dis je, êtes-vous noble ou bourgeois? Vous savez, mademoiselle, qu'en Espagne tout le monde, même les mendiants, sont nobles. Cette réserve m'impatienta. J'avais préparé depuis la dernière leçon un de ces amusements qui sourient à l'imagination. J'avais tracé dans une lettre le portrait idéal de l'homme par qui je voudrais être aimée, en me proposant de le lui donner à traduire. Jusqu'à présent, j'ai traduit de l'espagnol en français, et non du français en espagnol; je lui en fis l'observation, et priai Griffith de me chercher la dernière lettre que j'avais reçue d'une de mes amies. Je verrai, pensais-je, à l'effet que lui fera mon programme, quel sang est dans ses veines. Je pris le papier des mains de Griffith en disant : — Voyons si j'ai bien copié? car tout était de mon écriture. Je la lui tendis, et l'examinai pendant qu'il lisait ceci.

« L'homme qui me plaira, ma chère, devra être rude et orgueilleux avec les hommes, mais doux avec les femmes. Son regard d'aigle saura réprimer instantanément tout ce qui peut ressembler au ridicule. Il aura un sourire de pitié pour ceux qui voudraient tourner en plaisanterie les choses sacrées, celles surtout qui constituent la poésie du cœur, et sans lesquelles la vie ne serait plus qu'une triste réalité. Je méprise profondément ceux qui voudraient nous ôter la source des idées religieuses, si fertiles en consolations. Aussi, ses croyances devront-elles avoir la simplicité de celles d'un enfant unie à la conviction inébranlable d'un homme d'esprit qui a approfondi ses raisons de croire. Son esprit, neuf, original, sera sans affectation ni parade : il ne peut rien dire qui soit de trop ou déplacé; il lui serait aussi impossible d'ennuyer les autres que de s'ennuyer lui-même, car il aura dans son âme un fonds riche. Toutes ses pensées doivent être d'un genre noble, élevé, chevaleresque, sans aucun égoïsme. En toutes ses actions, on remarquera l'absence totale du calcul ou de l'intérêt. Ses défauts proviendront de l'étendue même de ses idées, qui seront au-dessus de son temps. En toute chose, je dois le trouver en avant de son époque. Plein d'attentions délicates dues aux êtres faibles, il sera bon pour toutes les femmes, mais bien difficilement épris d'aucune : il regardera cette question comme beaucoup trop sérieuse pour en faire un jeu. Il se pourrait donc qu'il passât sa vie sans aimer véritablement, en montrant en lui toutes les qualités qui peuvent inspirer une passion profonde. Mais s'il trouve une fois son idéal de femme, celle entrevue dans ces songes qu'on fait les yeux ouverts; s'il rencontre un être qui le comprenne, qui remplisse son âme et jette sur toute sa vie un rayon de bonheur qui brille pour lui comme une étoile à travers les nuages de ce monde si sombre, si froid, si glacé; qui donne un charme tout nouveau à son existence, et fasse vibrer en lui des cordes muettes jusque-là, je crois inutile de dire qu'il saura reconnaître et apprécier son bonheur. Aussi la rendra-t-il parfaitement heureuse. Jamais, ni par un mot, ni par un regard, il ne froissera ce cœur aimant qui se sera remis en ses mains avec l'aveugle amour d'un enfant qui dort dans les bras de sa mère; car, si elle se réveillait jamais de ce doux rêve, elle aurait l'âme et le cœur à jamais déchirés : il lui serait impossible de s'embarquer sur cet océan sans y mettre tout son avenir.

« Cet homme aura nécessairement la physionomie, la tournure, la démarche, enfin la manière de faire les plus grandes comme les plus petites choses, des êtres supérieurs qui sont simples et sans apprêt. Il peut être laid; mais ses mains seront belles; il aura la lèvre supérieure légèrement relevée par un sourire ironique et dédaigneux pour les indifférents; enfin il réservera pour ceux qu'il aime le rayon céleste et brillant de son regard plein d'âme. »

— Mademoiselle, me dit-il en espagnol et d'une voix profondément émue, veut-elle me permettre de garder ceci en mémoire d'elle? Voici la dernière leçon que j'aurai l'honneur de lui donner, et celle que je reçois dans cet écrit peut devenir une règle éternelle de conduite. J'ai quitté l'Espagne en fugitif et sans argent; mais, aujourd'hui, j'ai reçu de ma famille une somme qui suffit à mes besoins.

j'aurais l'honneur de vous envoyer quelque pauvre Espagnol pour me remplacer. Il semblait aussi me dire : — Assez joué comme cela. Il s'est levé par un mouvement d'une incroyable dignité, et m'a laissée confondue de cette inouïe délicatesse chez les hommes de sa classe. Il est descendu et a fait demander à parler à mon père. Au dîner, mon père m'a dit en souriant : — Louise, vous avez reçu des leçons d'espagnol d'un ex-ministre du roi d'Espagne et d'un condamné à mort. — Le duc de Soria, lui dis-je. — Le duc ! me répondit mon père. Il ne l'est plus, il prend maintenant le titre de baron de Macumer, d'un fief qui lui reste en Sardaigne. Il me paraît assez original. — Ne flétrissez pas de ce mot, qui chez vous comporte toujours un peu de moquerie et de dédain, un homme qui vous vaut, lui dis-je, et que je crois à une belle âme. — Baronne de Macumer? s'écria mon père en me regardant d'un air moqueur. J'ai baissé les yeux par un mouvement de fierté. — Mais, dit ma mère, Hénarez a dû se rencontrer sur le perron avec l'ambassadeur d'Espagne? — Oui, a répondu mon père ; l'ambassadeur m'a demandé si je conspirais contre le roi son maître ; mais il a salué l'ex-grand d'Espagne avec beaucoup de déférence, en se mettant à ses ordres.

Ceci, ma chère madame de l'Estorade, s'est passé depuis quinze jours, et voilà quinze jours que je n'ai vu cet homme qui m'aime, car cet homme m'aime. Que fait-il? Je voudrais être mouche, souris, moineau. Je voudrais pouvoir le voir, seul, chez lui, sans qu'il m'aperçût. Nous avons un homme à qui je puis dire : Allez mourir pour moi!... et il est de caractère à y aller, je le crois du moins. Enfin, il y a dans Paris un homme à qui je pense, et dont le regard m'inonde intérieurement de lumière. Oh ! c'est un ennemi que je dois fouler aux pieds. Comment, il y aurait un homme sans lequel je ne pourrais vivre, qui me serait nécessaire! Tu te maries et j'aime! Au bout de quatre mois, ces deux colombes qui s'élevaient si haut sont tombées dans les marais de la réalité.

Dimanche.

Hier, aux Italiens, je me suis sentie regardée, mes yeux ont été magiquement attirés par deux yeux de feu qui brillaient comme deux escarboucles dans un coin obscur de l'orchestre. Hénarez n'a pas détaché ses yeux de dessus moi. Le monstre a cherché la seule place d'où il pouvait me voir, et il y est. Je ne sais pas ce qu'il est en politique, mais il a le génie de l'amour.

Voilà, belle Renée, à quel point nous en sommes,

a dit le grand Corneille.

XIII

DE MADAME DE L'ESTORADE A MADEMOISELLE DE CHAULIEU.

A la Crampade, février.

Ma chère Louise, avant de t'écrire, j'ai dû attendre; mais maintenant je sais bien des choses, ou, pour mieux dire, je les ai apprises, et je dois te les dire pour ton bonheur à venir. Il y a tant de différence entre une jeune fille et une femme mariée, que la jeune fille ne peut pas plus la concevoir que la femme mariée ne peut redevenir jeune fille. J'ai mieux aimé être mariée à Louis de l'Estorade que de retourner au couvent. Voilà qui est clair. Après avoir deviné que si je n'épousais pas Louis je retournerais au couvent, j'ai dû, en termes de jeune fille, me résigner. Résignée, je me suis mise à examiner ma situation afin d'en tirer le meilleur parti possible.

D'abord la gravité des engagements m'a investie de terreur. Le mariage se propose la vie, tandis que l'amour ne se propose que le plaisir; mais aussi le mariage subsiste quand les plaisirs ont disparu, et donne naissance à des intérêts bien plus chers que ceux de l'homme et de la femme qui s'unissent. Aussi peut-être ne faut-il, pour faire un mariage heureux, que cette amitié qui, en vue de ses douceurs, cède sur beaucoup d'imperfections humaines. Rien ne s'opposait à ce que j'eusse de l'amitié pour Louis de l'Estorade. Bien décidée à ne pas chercher dans le mariage les jouissances de l'amour auxquelles nous pensions si souvent et avec une si dangereuse exaltation, j'ai senti la plus douce tranquillité en moi-même. Si je n'ai pas l'amour, pourquoi ne pas chercher le bonheur? me suis-je dit. D'ailleurs je suis aimée, et je me laisserai aimer. Mon mariage ne sera pas une servitude, mais un commandement perpétuel. Quel inconvénient cet état de choses offrira-t-il à une femme qui veut rester maîtresse absolue d'elle-même?

Ce point si grave d'avoir le mariage sans le mari fut réglé dans une conversation entre Louis et moi dans laquelle il m'a découvert et l'excellence de son caractère et la douceur de son âme. Ma mignonne, je souhaitais beaucoup de rester dans cette belle saison d'espérance amoureuse qui, n'enfantant point de plaisir, laisse à l'âme sa virginité. Ne rien accorder au devoir, à la loi, ne dépendre que de soi-même, et garder son libre arbitre?... quelle douce et noble chose! Ce contrat, opposé à celui des lois et au sacrement lui-même, ne pouvait se passer qu'entre Louis et moi. Cette difficulté, la première aperçue, est la seule qui ait fait traîner la conclusion de mon mariage. Si, dès l'abord, j'étais résolue à tout pour ne pas retourner au couvent, il est dans notre nature de demander le plus après avoir obtenu le moins; et nous sommes, chère ange, de celles qui veulent tout. J'examinais mon Louis du coin de l'œil, et je me disais : le malheur l'a-t-il rendu bon ou méchant? A force d'étudier, j'ai fini par découvrir que son amour allait jusqu'à la passion. Une fois arrivée à l'état d'idole, en le voyant pâlir et trembler au moindre regard froid, j'ai compris que je pouvais tout oser. Je l'ai naturellement emmené loin des parents, dans des promenades où j'ai prudemment interrogé son cœur. Je l'ai fait parler, je lui ai demandé compte de ses idées, de ses plans, de notre avenir. Mes questions annonçaient tant de réflexions préconçues et attaquaient si précisément les endroits faibles de cette horrible vie à deux, que Louis m'a depuis avoué qu'il était épouvanté d'une si savante virginité. Moi, j'écoutais ses réponses : il s'y entortillait comme ces gens à qui la peur ôte tous leurs moyens; j'ai fini par voir que le hasard me donnait un adversaire qui m'était d'autant plus inférieur qu'il devinait ce que tu nommes si orgueilleusement ma grande âme. Brisé par les malheurs et par la misère, il se regardait comme à peu près détruit et se perdait en trois horribles craintes. D'abord, il a trente-sept ans, et j'en ai dix-sept; il ne mesurait donc pas sans effroi les vingt ans de différence qui sont entre nous. Puis, il est convenu que je suis très-belle; et Louis, qui partage nos opinions à ce sujet, ne voyait pas sans une profonde douleur combien les souffrances lui avaient enlevé de jeunesse. Enfin, il me sentait de beaucoup supérieure comme femme à lui comme homme. Mis en défiance de lui-même par ces trois infériorités visibles il craignait de ne pas faire mon bonheur, et se voyait pris comme un pis-aller. Sans la perspective du couvent, je ne l'épouserais point, me dit-il un soir timidement. — Ceci est vrai, lui répondis-je gravement. Ma chère amie, il me causa la première grande émotion de celles qui nous viennent des hommes. Je fus atteinte au cœur par les deux grosses larmes qui roulèrent dans ses yeux. — Louis, repris-je d'une voix consolante, il ne tient qu'à vous de faire de ce mariage de convenance un mariage auquel je puisse donner un consentement entier. Ce que je vais vous demander exige de votre part une abnégation beaucoup plus belle que le prétendu servage de votre amour quand il est sincère. Pouvez-vous vous élever jusqu'à l'amitié comme je la comprends? On n'a qu'un ami dans la vie, et je veux être le vôtre. L'amitié est le lien de deux âmes pareilles, unies par leur force, et néanmoins indépendantes. Soyons amis et associés pour porter la vie ensemble. Laissez-moi mon entière indépendance. Je ne vous défends pas de m'inspirer pour vous l'amour que vous dites avoir pour moi; mais je ne veux être votre femme que de mon gré. Donnez-moi le désir de vous abandonner mon libre arbitre, et je vous le sacrifie aussitôt. Ainsi, je ne vous défends pas de passionner cette amitié, de la troubler par la voix de l'amour; je tâcherai, moi, que notre affection soit parfaite. Surtout, évitez-moi les ennuis que la situation assez bizarre où nous serons alors me donnerait au dehors. Je ne veux paraître ni capricieuse ni prude, parce que je ne le suis point, et vous crois assez honnête homme pour vous offrir de garder les apparences du mariage. Ma chère, je n'ai jamais vu d'homme heureux comme Louis l'a été de ma proposition; ses yeux brillaient, le feu du bonheur y avait séché les larmes. — Songez, lui dis-je en terminant, qu'il n'y a rien de bizarre dans ce que je vous demande. Cette condition tient à mon immense désir d'avoir votre estime. Si vous ne me deviez qu'au mariage, me sauriez-vous beaucoup de gré un jour d'avoir vu votre amour couronné par les formalités légales ou religieuses et non par moi? Si pendant que vous ne me plaisez point, mais en vous obéissant passivement, comme ma très-honorée mère vient de me le recommander, j'avais un enfant croyez-vous que j'aimerais cet enfant autant que celui qui serait fils d'un même vouloir? S'il n'est pas indispensable de se plaire l'un à l'autre autant que se plaisent des amants, convenez, monsieur, qu'il est nécessaire de ne pas se déplaire. Eh bien! nous allons être placés dans une situation dangereuse : nous devons vivre à la campagne, ne faut-il pas songer à toute l'instabilité des passions? Des gens sages ne peuvent-ils pas se prémunir contre les malheurs du changement? Il fut étrangement surpris de me trouver et si raisonnable et si raisonneuse; mais il me fit une promesse solennelle après laquelle je lui pris la main et la lui serrai affectueusement.

Nous fûmes mariés à la fin de la semaine. Sûre de garder ma liberté, je mis alors beaucoup de gaieté dans les insipides détails de toutes les cérémonies : j'ai pu être moi-même, et peut-être ai-j

passé pour une commère très-délurée, pour employer les mots de Blois. On a pris pour une maîtresse femme une jeune fille charmée le la situation neuve et pleine de ressources où j'avais su me placer. Chère, j'avais aperçu, comme par une vision, toutes les difficultés de na vie, et je voulais sincèrement faire le bonheur de cet homme. Or, lans la solitude où nous vivons, si une femme ne commande pas, le nariage devient insupportable en peu de temps. Une femme doit alors avoir les charmes d'une maîtresse et les qualités d'une épouse. Mettre le l'incertitude dans les plaisirs, n'est-ce pas prolonger l'illusion et erpétuer les jouissances d'amour-propre auxquelles tiennent tant et vec tant de raison toutes les créatures? L'amour conjugal, comme e le conçois, revêt alors une femme d'espérance, la rend souveraine t lui donne une force inépuisable, une chaleur de vie qui fait tout leurir autour d'elle. Plus elle est maîtresse d'elle-même, plus sûre lle est de rendre l'amour et le bonheur viables. Mais j'ai surtout xigé que le plus profond mystère voilât nos arrangements intérieurs. L'homme subjugué par sa femme est justement couvert de ridicule. L'influence d'une femme doit être entièrement secrète : chez nous, n tout, la grâce, c'est le mystère. Si j'entreprends de relever ce caactère abattu, de restituer leur lustre à des qualités que j'ai entreues, je veux que tout semble spontané chez Louis. Telle est la tâche ssez belle que je me suis donnée et qui suffit à la gloire d'une femme. e suis presque fière d'avoir un secret pour intéresser ma vie, un lan auquel je rapporterai mes efforts, et qui ne sera connu que de oi et de Dieu.

Maintenant je suis presque heureuse, et peut être ne le serais-je as entièrement si je ne pouvais le dire à une âme aimée, car le noyen de le lui dire à lui? Mon bonheur le froisserait, il a fallu le lui acher. Il a, ma chère, une délicatesse de femme, comme tous les ommes qui ont beaucoup souffert. Pendant trois mois nous sommes estés comme nous étions avant le mariage. J'étudiai, comme bien u penses, une foule de petites questions personnelles, auxquelles l'anour tient beaucoup plus qu'on ne le croit. Malgré ma froideur, ette âme enhardie s'est dépliée : j'ai vu ce visage changer d'expreson et se rajeunir. L'élégance que j'introduisais dans la maison a jeté es reflets sur sa personne. Insensiblement je me suis habituée à lui, en ai fait un autre moi-même. A force de le voir, j'ai découvert la orrespondance de son âme et de sa physionomie. La bête que nous ommons un mari, selon ton expression, a disparu. J'ai vu, par je ne ais quelle douce soirée, un amant dont les paroles m'allaient à âme, et sur le bras duquel je m'appuyais avec un plaisir indicible. nfin, pour être vraie avec toi, comme je le serais avec Dieu, qu'on e peut pas tromper, piquée peut-être par l'admirable religion avec quelle il tenait son serment, la curiosité s'est levée dans mon cœur. Très-honteuse de moi-même, je me résistais. Hélas! quand on ne réiste plus que par dignité, l'esprit a bientôt trouvé des transactions. a fête a donc été secrète comme entre deux amants, et secrète elle oit rester entre nous. Lorsque tu te marieras, tu approuveras ma iscrétion. Sache cependant que rien n'a manqué de ce que veut amour le plus délicat, ni de cet imprévu qui est, en quelque sorte, honneur de ce moment-là : les grâces mystérieuses que nos imaginations lui demandent, l'entraînement qui excuse, le consentement rraché, les voluptés idéales longtemps entrevues et qui nous subiguent l'âme avant que nous nous laissions aller à la réalité, toutes es séductions y étaient avec leurs formes enchanteresses.

Je t'avoue que, malgré ces belles choses, j'ai de nouveau stipulé non libre arbitre, et je ne veux pas t'en dire toutes les raisons. Tu eras certes la seule âme en qui je verserai cette demi-confidence. Même en appartenant à son mari, adoré ou non, je crois que nous erdrions beaucoup à ne pas cacher nos sentiments et le jugement ue nous portons sur le mariage. La seule joie que j'aie eue, et qui a té céleste, vient de la certitude d'avoir rendu la vie à ce pauvre tre avant de la donner à des enfants. Louis a repris sa jeunesse, sa orce, sa gaieté. Ce n'est plus le même homme. J'ai, comme une fée, ffacé jusqu'au souvenir des malheurs. J'ai métamorphosé Louis, il st devenu charmant. Sûr de me plaire, il déploie son esprit et réèle des qualités nouvelles. Etre le principe constant du bonheur 'un homme quand cet homme le sait et mêle de la reconnaissance à amour, ah! chère! cette certitude développe dans l'âme une force ui dépasse celle de l'amour le plus entier. Cette force impétueuse et urable, une et variée, enfante enfin la famille, cette belle œuvre es femmes, et que je conçois maintenant dans toute sa beauté féonde. Le vieux père n'est plus avare, il donne aveuglément tout ce ue je désire. Les domestiques sont joyeux; il semble que la félicité e Louis ait rayonné dans cet intérieur, où je règne par l'amour. Le ieillard s'est mis en harmonie avec toutes les améliorations, il n'a as voulu faire tache dans mon luxe; il a pris, pour me plaire, le ostume, et avec le costume les manières du temps présent. Nous vons des chevaux anglais, un coupé, une calèche et un tilbury. Nos omestiques ont une tenue simple, mais élégante. Aussi passonsous pour des prodigues. J'emploie mon intelligence (je ne ris pas) à enir ma maison avec économie, à y donner le plus de jouissances our la moindre somme possible. J'ai déjà démontré à Louis la néessité de faire des chemins, afin de conquérir la réputation d'un homme occupé du bien de son pays. Je l'oblige à compléter son instruction. J'espère le voir bientôt membre du conseil général de son département par l'influence de ma famille et de celle de sa mère. Je lui ai déclaré tout net que j'étais ambitieuse, que je ne trouvais pas mauvais que son père continuât à soigner nos biens, à réaliser des économies, parce que je le voulais tout entier à la politique; si nous avions des enfants, je les voulais voir tous heureux et bien placés dans l'État; sous peine de perdre mon estime et mon affection, il devait devenir député du département aux prochaines élections; ma famille aiderait sa candidature, et nous aurions alors le plaisir de passer tous les hivers à Paris. Ah! mon ange, à l'ardeur avec laquelle il m'a obéi, j'ai vu combien j'étais aimée. Enfin, hier, il m'a écrit cette lettre de Marseille, où il est allé pour quelques heures.

« Quand tu m'as permis de t'aimer, ma douce Renée, j'ai cru au bonheur; mais aujourd'hui je n'en vois plus la fin. Le passé n'est plus qu'un vague souvenir, une ombre nécessaire à faire ressortir l'éclat de ma félicité. Quand je suis près de toi, l'amour me transporte au point que je suis hors d'état de t'exprimer l'étendue de mon affection : je ne puis que t'admirer, t'adorer. La parole ne me revient que loin de toi. Tu es parfaitement belle, et d'une beauté si grave, si majestueuse, que le temps l'altérera difficilement; et, quoique l'amour entre époux ne tienne pas tant à la beauté qu'aux sentiments, qui sont exquis en toi, laisse-moi te dire que cette certitude de te voir toujours belle me donne une joie qui s'accroît à chaque regard que je jette sur toi. L'harmonie et la dignité des lignes de ton visage, où ton âme sublime se révèle, a je ne sais quoi de pur sous la mâle couleur du teint. L'éclat de tes yeux noirs et la coupe hardie de ton front disent combien tes vertus sont élevées, combien ton commerce est solide et ton cœur fait aux orages de la vie s'il en survenait. La noblesse est ton caractère distinctif : je n'ai pas la prétention de te l'apprendre; mais je t'écris ce mot pour te faire bien connaître que je sais tout le prix du trésor que je possède. Le peu que tu m'accorderas sera toujours le bonheur pour moi, dans longtemps comme à présent; car je sens tout ce qu'il y a eu de grandeur dans notre promesse de garder l'un et l'autre toute notre liberté. Nous ne devrons jamais aucun témoignage de tendresse qu'à notre vouloir. Nous serons libres malgré des chaînes étroites. Je serai d'autant plus fier de te reconquérir ainsi que je sais maintenant le prix que tu attaches à cette conquête. Tu ne pourras jamais parler ou respirer, agir, penser, sans que j'admire toujours davantage la grâce de ton corps et celle de ton âme. Il y a en toi je ne sais quoi de divin, de sensé, d'enchanteur qui met d'accord la réflexion, l'honneur le plaisir et l'espérance, qui donne enfin à l'amour une étendue plus spacieuse que celle de la vie. Oh! mon ange, puisse le génie de l'amour me rester fidèle et l'avenir être plein de cette volupté à l'aide de laquelle tu as embelli tout autour de moi! Quand seras-tu mère, pour que je voie applaudir à l'énergie de ta vie, pour que je t'entende, de cette voix si suave et avec ces idées si fines, si neuves et si curieusement bien rendues, bénir l'amour qui a rafraîchi mon âme, retrempé mes facultés, qui fait mon orgueil, et où j'ai puisé, comme dans une magique fontaine, une vie nouvelle? Oui, je serai tout ce que tu veux que je sois : je deviendrai l'un des hommes utiles de mon pays, et je ferai rejaillir sur toi cette gloire dont le principe sera ta satisfaction. »

Ma chère, voilà comme je le forme. Ce style est de fraîche date, dans un an ce sera mieux. Louis en est aux premiers transports, je l'attends à cette égale et continue sensation de bonheur que doit donner un heureux mariage quand, sûrs l'un de l'autre et se connaissant bien, une femme et un homme ont trouvé le secret de varier l'infini, de mettre l'enchantement dans le fond même de la vie. Ce beau secret des véritables épouses, je l'entrevois et veux le posséder. Tu vois qu'il se croit aimé, le fat, comme s'il n'était pas mon mari. Je n'en suis cependant encore qu'à cet attachement matériel qui nous donne la force de supporter bien des choses. Cependant Louis est aimable, il est d'une grande égalité de caractère, il fait simplement les actions dont se vanteraient la plupart des hommes. Enfin, si je ne l'aime point, je me sens très-capable de le chérir.

Voilà donc mes cheveux noirs, mes yeux noirs dont les cils se déplient, selon toi, comme des jalousies, mon air impérial et ma personne élevée à l'état de pouvoir souverain. Nous verrons dans dix ans d'ici, ma chère, si nous ne sommes pas toutes deux bien rieuses, bien heureuses dans ce Paris, d'où je te ramènerai quelquefois dans ma belle oasis de Provence. O Louise, ne compromets pas notre bel avenir à toutes deux! Ne fais pas les folies dont tu me menaces. J'épouse un vieux jeune homme, épouse quelque jeune vieillard de la Chambre des pairs. Tu es là dans le vrai.

XIV

LE DUC DE SORIA AU BARON DE MACUMER.

Madrid

Mon cher frère, vous ne m'avez pas fait duc de Soria pour que je n'agisse pas en duc de Soria. Si je vous savais errant et sans les douceurs que la fortune donne partout, vous me rendriez mon bonheur insupportable. Ni Marie ni moi, nous ne nous marierons jusqu'à ce que nous ayons appris que vous avez accepté les sommes remises



Mes yeux ont été magiquement attirés par deux yeux de feu qui brillaient comme deux escarboucles dans un coin du parterre. — PAGE 14.

pour vous à Urraca. Ces deux millions proviennent de vos propres économies et de celles de Marie. Nous avons prié tous deux, agenouillés devant le même autel, et avec quelle ferveur! ah! Dieu le sait! pour ton bonheur. O mon frère! nos souhaits doivent être exaucés. L'amour que tu cherches, et qui serait la consolation de ton exil, il descendra du ciel. Marie a lu ta lettre en pleurant, et tu as toute son admiration. Quant à moi, j'ai accepté pour notre maison et non pour moi. Le roi a rempli ton attente. Ah! tu lui as si dédaigneusement jeté son plaisir, comme on jette leur proie aux tigres, que, pour te venger, je voudrais lui faire savoir combien tu l'as écrasé par ta grandeur. La seule chose que j'ai prise pour moi, cher frère aimé, c'est mon bonheur, c'est Marie. Aussi serai-je toujours devant toi ce qu'est une créature devant le Créateur. Il y aura dans ma vie et dans celle de Marie un jour aussi beau que celui de notre heureux mariage, ce sera celui où nous saurons que ton cœur est compris, qu'une femme t'aime comme tu dois et veux être aimé. N'oublie pas que, si tu vis par nous, nous vivons aussi par toi. Tu peux nous écrire en toute confiance sous le couvert du nonce, en envoyant tes lettres par Rome. L'ambassadeur de France à Rome se chargera sans doute de les remettre à la secrétairerie d'État, à monsignore Bemboni, que notre légat a dû prévenir. Toute autre voie serait mauvaise. Adieu, cher dépouillé, cher exilé. Sois fier au moins du bonheur que tu nous a fait, si tu ne peux en être heureux. Dieu sans doute écoutera nos prières pleines de toi.

FERNAND.

XV

LOUISE DE CHAULIEU A MADAME DE L'ESTORADE.

Mars.

Ah! mon ange, le mariage rend philosophe?... Ta chère figure devait être jaune alors que tu m'écrivais ces terribles pensées sur la vie humaine et sur nos devoirs. Crois-tu donc que tu me convertiras au mariage par ce programme de travaux souterrains? Hélas! voilà donc où t'ont fait parvenir nos trop savantes rêveries? Nous sommes sorties de Blois parées de toute notre innocence et armées des pointes aiguës de la réflexion; les dards de cette expérience purement morale des choses se sont tournés contre toi! Si je ne te connaissais pas pour la plus pure et la plus angélique créature du monde, je te dirais que tes calculs sentent la dépravation. Comment, ma chère, dans l'intérêt de ta vie à la campagne, tu mets tes plaisirs en coupes réglées, tu traites l'amour comme tu traiteras tes bois! Oh! j'aime mieux périr dans la violence des tourbillons de mon cœur, que de vivre dans la sécheresse de ta sage arithmétique. Tu étais comme moi la jeune fille la plus instruite, parce que nous avions beaucoup réfléchi sur peu de choses; mais, mon enfant, la philosophie sans l'amour, ou sous un faux amour, est la plus horrible des hypocrisies conjugales. Je ne sais pas si, de temps en temps, le plus grand imbécile de la terre n'apercevrait pas le hibou de la sagesse tapi dans ton tas de roses, découverte peu récréative qui peut faire enfuir la passion la mieux allumée. Tu te fais le destin, au lieu d'être son jouet. Nous tournons toutes les deux bien singulièrement : beaucoup de philosophie et peu d'amour, voilà ton régime; beaucoup d'amour et peu de philosophie, voilà le mien. La Julie de Jean-Jacques, que je croyais un professeur, n'est qu'un étudiant auprès de toi. Vertu de femme! as-tu toisé la vie? Hélas! je me moque de toi, peut-être as-tu raison. Tu as immolé ta jeunesse en un jour, et tu t'es faite avare avant le temps. Ton Louis sera sans doute heureux. S'il t'aime, et je n'en doute pas, il ne s'apercevra jamais que tu te conduis dans l'intérêt de ta famille comme les courtisanes se conduisent dans l'intérêt de leur fortune; et certes elles rendent les hommes heureux, à en croire les folles dissipations dont elles sont l'objet. Un mari clairvoyant resterait sans doute passionné pour toi; mais ne finirait-il point par se dispenser de reconnaissance pour une femme qui fait de la fausseté une sorte de corset moral aussi nécessaire à sa vie que l'autre l'est au corps? Mais, chère, l'amour est à mes yeux le principe de toutes les vertus rapportées à une image de la Divinité! L'amour, comme tous les principes, ne se calcule pas, il est l'infini de notre âme. N'as-tu pas voulu te justifier à toi-même l'affreuse position d'une fille mariée à un homme qu'elle ne peut qu'estimer? Le devoir, voilà ta règle et ta mesure; mais agir par nécessité, n'est-ce pas la morale d'une société d'athées? Agir par amour et par sentiment, n'est ce pas la loi secrète des femmes? Tu t'es faite homme, et ton Louis va se trouver la femme! O chère, ta lettre m'a plongée en des méditations infinies. J'ai vu que le couvent ne remplace jamais une mère pour des filles. Je t'en supplie, mon noble ange aux yeux noirs, si pure et si fière, si grave et si élégante, pense à ces premiers cris que ta lettre m'arrache! Je me suis consolée en songeant qu'au moment où je me lamentais l'amour renversait sans doute les échafaudages de la raison. Je ferai peut être pis sans raisonner, sans calculer : la passion est un élément qui doit avoir une logique aussi cruelle que la tienne.

Lundi

Hier au soir, en me couchant, je me suis mise à ma fenêtre pour contempler le ciel, qui était d'une sublime pureté. Les étoiles ressemblaient à des clous d'argent qui retenaient un voile bleu. Par le silence de la nuit, j'ai pu entendre une respiration, et, par le demi-jour que jetaient les étoiles, j'ai vu mon Espagnol, perché comme un écu-

reuil dans les branches d'un des arbres de la contre-allée des boulevards, admirant sans doute mes fenêtres. Cette découverte a eu pour premier effet de me faire rentrer dans ma chambre, les pieds, les mains comme brisés; mais, au fond de cette sensation de peur, je sentais une joie délicieuse. J'étais abattue et heureuse. Pas un de ces spirituels Français qui veulent m'épouser n'a eu l'esprit de venir passer les nuits sur un orme, au risque d'être emmené par la garde. Mon Espagnol est là sans doute depuis quelque temps. Ah! il ne me donne plus de leçons, il veut en recevoir, il en aura. S'il savait tout ce que je me suis dit sur sa laideur apparente! Moi aussi, Renée, j'ai philosophé. J'ai pensé qu'il y avait quelque chose d'horrible à aimer un homme beau. N'est-ce pas avouer que les sens sont les trois quarts de l'amour, qui doit être divin? Remise de ma première peur, je tendais le cou derrière la vitre pour le revoir, et bien m'en a pris! Au moyen d'une canne creuse, il m'a soufflé par la fenêtre une lettre artistement roulée autour d'un gros grain de plomb. Mon Dieu! va-t-il croire que j'ai laissé ma fenêtre ouverte exprès? me suis-je dit; la fermer brusquement, ce serait me rendre sa complice. J'ai mieux fait, je suis revenue à ma fenêtre comme si je n'avais pas entendu le bruit de son billet, comme si je n'avais rien vu, et j'ai dit à haute voix : — Venez donc voir les étoiles, Griffith! Griffith dormait comme une vieille fille. En m'entendant, le Maure a dégringolé avec la vitesse d'une ombre. Il a dû mourir de peur aussi bien que moi, car je ne l'ai pas entendu s'en aller, il est resté sans doute au pied de l'orme.

Après un bon quart d'heure, pendant lequel je me noyais dans le bleu du ciel et nageais dans l'océan de la curiosité, j'ai fermé ma fenêtre, et je me suis mise au lit pour dérouler le fin papier avec la sollicitude de ceux qui travaillent à Naples les volumes antiques. Mes doigts touchaient du feu. Quel horrible pouvoir cet homme exerce sur moi! me dis-je. Aussitôt j'ai présenté le papier à la lumière pour le brûler sans le lire... Une pensée a retenu ma main. Que m'écrit-il pour m'écrire en secret? Eh bien! ma chère, j'ai brûlé la lettre en songeant que, si toutes les filles de la terre l'eussent dévorée, moi, Armande-Louise-Marie de Chaulieu, je devais ne la point lire.

Il a gravi mon mur pour venir baiser la main que je lui tendais..... — PAGE 24.

Le lendemain, aux Italiens, il était à son poste; mais, tout premier ministre constitutionnel qu'il a été, je ne crois pas que mes attitudes lui aient révélé la moindre agitation de mon âme : je suis demeurée absolument comme si je n'avais rien vu ni reçu la veille. J'étais contente de moi, mais il était bien triste. Pauvre homme, il est si naturel en Espagne que l'amour entre par la fenêtre! Il est venu pendant l'entr'acte se promener dans les corridors. Le premier secrétaire de l'ambassade d'Espagne me l'a dit en m'apprenant de lui une action qui est sublime. Étant duc de Soria, il devait épouser une des plus riches héritières de l'Espagne, la jeune princesse Marie Hérédia, dont la fortune eût adouci pour lui les malheurs de l'exil; mais il paraît que, trompant les vœux de leurs pères qui les avaient fiancés dès leur enfance, Marie aimait le cadet de Soria, et mon Felipe a renoncé à la princesse Marie en se laissant dépouiller par le roi d'Espagne. — Il a dû faire cette grande chose très-simplement, ai-je dit au jeune homme. — Vous le connaissez donc? m'a-t-il répondu naïvement. Ma mère a souri. — Que va-t-il devenir? car il est condamné à mort, ai-je dit. — S'il est mort en Espagne, il a le droit de vivre en Sardaigne. — Ah! il y a aussi des tombes en Espagne? dis-je pour avoir l'air de prendre cela en plaisanterie. — Il y a de tout en Espagne, même des Espagnols du vieux temps, m'a répondu ma mère. — Le roi de Sardaigne a, non sans peine, accordé au baron de Macumer un passe-port, a repris le jeune diplomate; mais enfin il est devenu sujet sarde, il possède des fiefs magnifiques en Sardaigne, avec droit de haute et basse justice. Il a un palais à Sassari. Si Ferdinand VII mourait, Macumer entrerait vraisemblablement dans la diplomatie, et la cour de Turin en ferait un ambassadeur. Quoique jeune, il... — Ah! il est jeune! — Oui, mademoiselle, quoique jeune il est un des hommes les plus distingués de l'Espagne! Je lorgnais la salle en écoutant le secrétaire, et semblais lui prêter une médiocre attention; mais, entre nous, j'étais au désespoir d'avoir brûlé la lettre. Comment s'exprime un pareil homme quand il m'aime? et il aime. Etre aimée, adorée en secret, avoir dans cette salle où s'assemblent toutes les supériorités de Paris un homme à soi, sans que personne le sache! Oh! Renée, j'ai compris alors la vie parisienne, et ses bals et ses fêtes. Tout a pris sa couleur véritable à mes yeux. On a besoin des autres quand on aime, ne fût-ce que pour les sacrifier à celui qu'on aime. J'ai senti dans mon être un autre être heureux. Toutes mes vanités, mon amour-propre, mon orgueil étaient caressés. Dieu sait quel regard j'ai jeté sur le monde! — Ah! petite commère! m'a dit à l'oreille la duchesse en souriant. Oui, ma très-rusée mère a deviné quelque secrète joie dans mon attitude, et j'ai baissé pavillon devant cette savante femme. Ces trois mots m'ont plus appris la science du monde que je n'en avais surpris depuis un an, car nous sommes en mars. Hélas! nous n'avons plus d'Italiens dans un mois. Que devenir sans cette adorable musique, quand on a le cœur plein d'amour?

Ma chère, au retour, avec une résolution digne d'une Chaulieu, j'ai ouvert ma fenêtre pour admirer une averse. Oh! si les hommes connaissaient la puissance de séduction qu'exercent sur nous les actions héroïques, ils seraient bien grands; les plus lâches deviendraient des héros. Ce que j'avais appris de mon Espagnol me donnait la fièvre. J'étais sûre qu'il était là, prêt à me jeter une nouvelle lettre. Aussi n'ai-je rien brûlé : j'ai lu. Voici donc la première lettre d'amour que j'ai reçue, madame la raisonneuse : chacune la nôtre.

« Louise, je ne vous aime pas à cause de votre sublime beauté; je ne vous aime pas à cause de votre esprit si étendu, de la noblesse de vos sentiments, de la grâce infinie que vous donnez à toutes choses, ni à cause de votre fierté, de votre royal dédain pour ce qui n'est pas de votre sphère, et qui chez vous n'exclut point la bonté, car vous avez la charité des anges; Louise, je vous aime parce que vous

avez fait fléchir toutes ces grandeurs altières pour un pauvre exilé, parce que, par un geste, par un regard, vous avez consolé un homme d'être si fort au-dessous de vous, qu'il n'avait droit qu'à votre pitié, mais à une pitié généreuse. Vous êtes la seule femme au monde qui aura tempéré pour moi la rigueur de ses yeux, et, comme vous avez laissé tomber sur moi ce bienfaisant regard, alors que j'étais un grain dans la poussière, ce que je n'avais jamais obtenu quand j'avais tout ce qu'un sujet peut avoir de puissance, je tiens à vous faire savoir, Louise, que vous m'êtes devenue chère, que je vous aime pour vous-même et sans aucune arrière-pensée, en dépassant de beaucoup les conditions posées par vous à un amour parfait. Apprenez donc, idole placée par moi au plus haut des cieux, qu'il est dans le monde un rejeton de la race sarrasine dont la vie vous appartient, à qui vous pouvez tout demander comme à un esclave, et qui s'honorera d'exécuter vos ordres. Je me suis donné à vous sans retour, et pour le seul plaisir de me donner, pour un seul de vos regards, pour cette main tendue un matin à votre maître d'espagnol. Vous avez un serviteur, Louise, et pas autre chose. Non, je n'ose penser que je puisse être jamais aimé; mais peut-être serai-je souffert, et seulement à cause de mon dévouement. Depuis cette matinée où vous m'avez souri, en noble fille qui devinait la misère de mon cœur solitaire et trahi, je vous ai intronisée : vous êtes la souveraine absolue de ma vie, la reine de mes pensées, la divinité de mon cœur, la lumière qui brille chez moi, la fleur de mes fleurs, le baume de l'air que je respire, la richesse de mon sang, la lueur dans laquelle je sommeille. Une seule pensée troublait ce bonheur : vous ignoriez avoir à vous un dévouement sans bornes, un bras fidèle, un esclave aveugle, un agent muet, un trésor, car je ne suis plus que le dépositaire de tout ce que je possède; enfin, vous ne vous saviez pas un cœur à qui vous pouvez tout confier, le cœur d'une vieille aïeule à qui vous pouvez tout demander, un père de qui vous pouvez réclamer votre protection, un ami, un frère; tous ces sentiments vous font défaut autour de vous, je le sais. J'ai surpris le secret de votre isolement. Ma hardiesse est venue de mon désir de vous révéler l'étendue de vos possessions. Acceptez tout, Louise, vous m'aurez donné la seule vie qu'il y ait pour moi dans le monde, celle de me dévouer. En me passant le collier de la servitude, vous ne vous exposez à rien : je ne demanderai jamais autre chose que le plaisir de me savoir à vous. Ne me dites même pas que vous ne m'aimerez jamais; cela doit être, je le sais; je dois aimer de loin, sans espoir et pour moi-même. Je voudrais bien savoir si vous m'acceptez pour serviteur, et je me suis creusé la tête afin de trouver une preuve qui vous atteste qu'il n'y aura de votre part aucune atteinte à votre dignité en me l'apprenant, car voici bien des jours que je suis à vous, à votre insu. Donc, vous me le direz en ayant à la main un soir, aux Italiens, un bouquet composé d'un camélia blanc et d'un camélia rouge, l'image de tout le sang d'un homme aux ordres d'une candeur adorée. Tout sera dit alors : à toute heure, dans dix ans comme demain, quoi que vous vouliez qu'il soit possible à l'homme de faire, ce sera fait dès que vous le demanderez à votre heureux serviteur.

« FELIPE HENARÈS. »

P.-S. Ma chère, avoue que les grands seigneurs savent aimer! Quel bond de lion africain! quelle ardeur contenue! quelle foi! quelle sincérité! quelle grandeur d'âme dans l'abaissement! Je me suis sentie petite et me suis demandé tout abasourdie : Que faire?... Le propre d'un grand homme est de dérouter les calculs ordinaires. Il est sublime et attendrissant, naïf et gigantesque. Par une seule lettre, il est au delà des cent lettres de Lovelace et de Saint-Preux. Oh! voilà l'amour vrai, sans chicanes : il est ou n'est pas, mais quand il est, il doit se produire dans son immensité. Me voilà destituée de toutes les coquetteries. Refuser ou accepter! je suis entre ces deux termes sans un pauvre petit prétexte pour abriter mon irrésolution. Toute discussion est supprimée. Ce n'est plus Paris, c'est l'Espagne ou l'Orient; enfin, c'est l'Abencerage qui parle, qui s'agenouille devant l'Ève catholique en lui apportant son cimeterre, son cheval et sa tête. Accepterai-je ce restant de Maure? Relisez souvent cette lettre hispano-sarrasine, ma Renée, et vous y verrez que l'amour emporte toutes les stipulations judaïques de notre philosophie. Tiens, Renée, j'ai la lettre sur le cœur, elle m'a embourgeoisé la vie. Ai-je besoin de finasser? Ne suis-je pas cruellement maîtresse de ce lion, qui change ses rugissements en soupirs humbles et religieux? Oh? combien n'a-t-il pas dû rugir dans sa tanière de la rue Hillerin-Bertin! Je sais où il demeure, j'ai sa carte : F., baron de Macumer. Il m'a rendu toute réponse impossible, il n'y a qu'à lui jeter à la figure deux camélias. Quelle science infernale possède l'amour pur, vrai, naïf! Voilà donc ce qu'il y a de plus grand pour le cœur d'une femme réduit à une action simple et facile. Oh! l'Asie! j'ai lu les *Mille et une Nuits*, en voilà l'esprit : deux fleurs, et tout est dit. Nous franchissons les quatorze volumes de *Clarisse Harlowe* avec un bouquet. Je me tords devant cette lettre comme une corde au feu. Prends ou ne prends pas tes deux camélias. Oui ou non, tue ou fais vivre! Enfin, une voix me crie : Éprouve-le! Aussi l'éprouverai-je!

XVI

DE LA MÊME A LA MÊME.

Mars.

Je suis habillée en blanc : j'ai des camélias blancs dans les cheveux et un camélia blanc à la main, ma mère en a de rouges; je lui en prendrai un si je veux. Il y a en moi je ne sais quelle envie de *lui* vendre son camélia rouge par un peu d'hésitation, et de ne me décider que sur le terrain. Je suis bien belle! Griffith m'a priée de me laisser contempler un moment. La solennité de cette soirée et le drame de ce consentement secret m'ont donné des couleurs : j'ai à chaque joue un camélia rouge épanoui sur un camélia blanc!

Une heure.

Tous m'ont admirée, un seul savait m'adorer. Il a baissé la tête en me voyant un camélia blanc à la main, et je l'ai vu devenir blanc comme la fleur quand j'en ai eu pris un rouge à ma mère. Venir avec les deux fleurs pouvait être un effet du hasard; mais cette action était une réponse. J'ai donc étendu mon aveu! On donnait *Roméo et Juliette*, et comme tu ne sais pas ce qu'est le duo des deux amants, tu ne peux comprendre le bonheur de deux néophytes d'amour écoutant cette divine expression de la tendresse. Je me suis couchée en entendant des pas sur le terrain sonore de la contre-allée! Oh! maintenant, mon ange, j'ai le feu dans le cœur, dans la tête. Que fait-il? que pense-t-il? A-t-il une pensée, une seule qui me soit étrangère? Est-il l'esclave toujours prêt qu'il m'a dit être? Comment m'en assurer? A-t-il dans l'âme le plus léger soupçon que mon acceptation emporte un blâme, un retour quelconque, un remercîment? Je suis livrée à toutes les arguties minutieuses des femmes de Cyrus et de l'Astrée, aux subtilités des cours d'amour. Sait-il qu'en amour les plus menues actions des femmes sont la terminaison d'un monde de réflexions, de combats intérieurs, de victoires perdues! A quoi pense-t-il en ce moment? Comment lui ordonner de m'écrire le soir le détail de sa journée? Il est mon esclave, je dois l'occuper, et je vais l'écraser de travail.

Dimanche matin.

Je n'ai dormi que très-peu, le matin. Il est midi. Je viens de faire écrire la lettre suivante par Griffith.

A M. le baron de Macumer.

Mademoiselle de Chaulieu me charge, monsieur le baron, de vous redemander la copie d'une lettre que lui a écrite une de ses amies, qui est de sa main, et que vous avez emportée.
Agréez, etc.

GRIFFITH.

Ma chère, Griffith est sortie; elle est allée rue Hillerin-Bertin, elle a fait remettre ce poulet à mon esclave, qui m'a rendu sous enveloppe mon programme mouillé de larmes. Il a obéi. Oh! ma chère, il devait y tenir! Un autre aurait refusé en écrivant une lettre pleine de flatteries; mais le Sarrasin a été ce qu'il avait promis d'être : il a obéi. Je suis touchée aux larmes.

XVII

DE LA MÊME A LA MÊME.

2 avril.

Hier, le temps était superbe; je me suis mise en fille aimée et qui veut plaire. A ma prière, mon père m'a donné le plus joli attelage qu'il soit possible de voir à Paris : deux chevaux gris-pommelé et une calèche de la dernière élégance. J'essayais mon équipage. J'étais comme une fleur sous une ombrelle doublée de soie blanche. En montant l'avenue des Champs-Élysées, j'ai vu venir à moi mon Abencerrage sur un cheval de la plus admirable beauté. Les hommes, qui maintenant sont presque tous de parfaits maquignons, s'arrêtaient

pour le voir, pour l'examiner; il m'a saluée, et je lui ai fait un signe amical d'encouragement; il a modéré le pas de son cheval, et j'ai pu lui dire: — Vous ne trouverez pas mauvais, monsieur le baron, que je vous aie redemandé ma lettre, elle vous était inutile... Vous avez déjà dépassé ce programme, ai-je ajouté à voix basse. Vous avez un cheval qui vous fait bien remarquer, lui ai-je dit. — Mon intendant de Sardaigne me l'a envoyé par orgueil, car ce cheval, de race arabe, est né dans mes macchis.

Ce matin, ma chère, Hénarez était sur un cheval anglais alezan, encore très-beau, mais qui n'excitait plus l'attention : le peu de critique moqueuse de mes paroles avait suffi. Il m'a saluée, et je lui ai répondu par une légère inclination de tête. Le duc d'Angoulême a fait acheter le cheval de Macumer. Mon esclave a compris qu'il sortait de la simplicité voulue en attirant sur lui l'attention des badauds. Un homme doit être remarqué pour lui-même, et non pas pour son cheval ou pour des choses. Avoir un trop beau cheval me semble aussi ridicule que d'avoir un gros diamant à sa chemise. J'ai été ravie de le prendre en faute, et peut-être y avait-il dans son fait un peu d'amour-propre permis à un pauvre proscrit. Cet enfantillage me plaît. O ma vieille raisonneuse ! jouis-tu de mes amours autant que je me suis attristée de ta sombre philosophie? Chère Philippe II en jupon, te promènes-tu bien dans ma calèche? Vois-tu ce regard de velours, humble et plein, fier de son servage, que me lance en passant cet homme vraiment grand qui porte ma livrée, et qui a toujours à sa boutonnière un camélia rouge, tandis que j'en ai toujours un blanc à la main? Quelle clarté jette l'amour! Combien je comprends Paris! Maintenant tout m'y semble spirituel. Oui, l'amour y est plus joli, plus grand, plus charmant que partout ailleurs. Décidément j'ai reconnu que jamais je ne pourrais tourmenter, inquiéter un sot, ni avoir le moindre empire sur lui. Il n'y a que les hommes supérieurs qui nous comprennent bien et sur lesquels nous puissions agir. Oh! pauvre amie, pardon: j'oubliais notre l'Estorade; mais ne m'as-tu pas dit que tu allais en faire un génie? Oh! je devine pourquoi : tu l'élèves à la brochette pour être comprise un jour. Adieu. Je suis un peu folle, et ne veux pas continuer.

XVIII

DE MADAME DE L'ESTORADE A LOUISE DE CHAULIEU.

Avril.

Chère ange, ou ne dois-je pas plutôt dire cher démon, tu m'as affligée sans le vouloir; et, si nous n'étions pas la même âme, je dirais blessée; mais ne se blesse-t-on pas aussi soi-même? Comme on voit bien que tu n'as pas encore arrêté ta pensée sur ce mot *indissoluble*, appliqué au contrat qui lie une femme à un homme! Je ne veux pas contredire les philosophes ni les législateurs, ils sont bien de force à se contredire eux-mêmes; mais, chère, en rendant le mariage irrévocable et lui imposant une formule égale pour tous et impitoyable, on a fait de chaque union une chose entièrement dissemblable, aussi dissemblable que le sont les individus entre eux; chacune d'elles a ses lois intérieures différentes : celles d'un mariage à la campagne, où deux êtres seront sans cesse en présence, ne sont pas celles d'un ménage à la ville, où plus de distractions nuancent la vie; et celles d'un ménage à Paris, où la vie passe comme un torrent, ne seront pas celles d'un mariage en province, où la vie est moins agitée. Si les conditions varient selon les lieux, elles varient bien davantage selon les caractères. La femme d'un homme de génie n'a qu'à se laisser conduire, et la femme d'un sot doit, sous peine des plus grands malheurs, prendre les rênes de la machine si elle se sent plus intelligente que lui. Peut-être, après tout, la réflexion et la raison arrivent-elles à ce qu'on appelle dépravation Pour nous la dépravation n'est-ce pas le calcul dans les sentiments? Une passion qui raisonne est dépravée; elle n'est belle qu'involontaire et dans ces sublimes jets qui excluent tout égoïsme. Ah ! tôt ou tard, tu te diras, ma chère : Oui, la fausseté est aussi nécessaire à la femme que son corset, si par fausseté on entend le silence de celle qui a le courage de se taire, si par fausseté l'on entend le calcul nécessaire de l'avenir. Toute femme mariée apprend à ses dépens les lois sociales qui sont incompatibles en beaucoup de points avec celles de la nature. On peut avoir en mariage une douzaine d'enfants, en se mariant à l'âge où nous sommes; et, si nous les avions, nous commettrions douze crimes, nous ferions douze malheurs. Ne livrerions-nous pas à la misère et au désespoir de charmants êtres? tandis que deux enfants sont deux bonheurs, deux bienfaits, deux créations en harmonie avec les mœurs et les lois actuelles. La loi naturelle et le code sont ennemis, et nous sommes le terrain sur lequel ils luttent. Appelleras-tu dépravation la sagesse de l'épouse qui veille à ce que la famille ne se ruine pas par elle-même? Un seul calcul ou mille, tout est perdu dans le cœur. Ce calcul atroce, vous le ferez un jour, belle baronne de Macumer, quand vous serez la femme heureuse et fière de l'homme qui vous adore; ou plutôt cet homme supérieur vous l'épargnera, car il le fera lui-même. Tu vois, chère folle que nous avons étudié le code dans ses rapports avec l'amour conjugal Tu sauras que nous ne devons compte qu'à nous-mêmes et à Dieu des moyens que nous employons pour perpétuer le bonheur au sein de nos maisons; et mieux vaut le calcul qui y parvient que l'amour irréfléchi qui y met le deuil, les querelles ou la désunion. J'ai cruellement étudié le rôle de l'épouse et de la mère de famille. Oui, chère ange, nous avons de sublimes mensonges à faire pour être la noble créature que nous sommes en accomplissant nos devoirs. Tu me taxes de fausseté parce que je veux mesurer au jour le jour à Louis la connaissance de moi-même; mais n'est-ce pas une trop intime connaissance qui cause les désunions? Je veux l'occuper beaucoup pour beaucoup le distraire de moi, au nom de son propre bonheur; et tel n'est pas le calcul de la passion. Si la tendresse est inépuisable, l'amour ne l'est point; aussi est-ce une véritable entreprise pour une honnête femme que de le sagement distribuer sur toute la vie. Au risque de te paraître exécrable, je te dirai que je persiste dans mes principes en me croyant très-grande et très-généreuse. La vertu, mignonne, est un principe dont les manifestations diffèrent selon les milieux : la vertu de Provence, celle de Constantinople, celle de Londres et celle de Paris ont des effets parfaitement dissemblables sans cesser d'être la vertu. Chaque vie humaine offre dans son tissu les combinaisons les plus irrégulières; mais, vues d'une certaine hauteur, toutes paraissent semblables. Si je voulais voir Louis malheureux et faire fleurir une séparation de corps, je n'aurais qu'à me mettre à sa laisse. Je n'ai pas eu comme toi le bonheur de rencontrer un être supérieur, mais peut-être aurai-je le plaisir de le rendre supérieur, et je te donne rendez-vous dans cinq ans à Paris. Tu y seras prise toi-même, et tu me diras que je me suis trompée, que M. de l'Estorade était naturellement remarquable. Quant à ces belles amours, à ces émotions que je n'éprouve que par toi; quant à ces stations nocturnes sur le balcon, à la lueur des étoiles; quant à ces adorations excessives, à ces divinisations de nous, j'ai su qu'il y fallait renoncer. Ton épanouissement dans la vie rayonne à ton gré; le mien est circonscrit, il a l'enceinte de la Crampade, et tu me reproches les précautions que demande un fragile, un secret, un pauvre bonheur pour devenir durable, riche et mystérieux ! Je croyais avoir trouvé les grâces d'une maîtresse dans mon état de femme, et tu m'as presque fait rougir de moi-même. Entre nous deux, qui a tort, qui a raison? Peut-être avons nous également tort et raison toutes deux, et peut-être la société nous vend-elle fort cher nos dentelles nos titres et nos enfants! Moi, j'ai mes camélias rouges; ils sont sur mes lèvres, en sourires qui fleurissent pour ces deux êtres, le père et le fils, à qui je suis dévouée, à la fois esclave et maîtresse. Mais, chère! tes dernières lettres m'ont fait apercevoir tout ce que j'ai perdu. Tu m'as appris l'étendue des sacrifices de la femme mariée. J'avais à peine jeté les yeux sur ces beaux steppes sauvages où tu bondis, et je ne te parlerai point de quelques larmes essuyées en te lisant; mais le regret n'est pas le remords quoiqu'il en soit un peu germain. Tu m'as dit : « Le mariage rend philosophe. » Hélas ! non; je l'ai bien senti quand je pleurais en te sachant emportée au torrent de l'amour. Mais mon père m'a fait lire un des plus profonds écrivains de nos contrées, un des héritiers de Bossuet, un de ces cruels politiques dont les pages engendrent la conviction. Pendant que tu lisais Corinne, je lisais Bonald, et voilà tout le secret de ma philosophie : la famille sainte et forte m'est apparue. De par Bonald, ton père avait raison dans son discours. Adieu, ma chère imagination, mon amie, toi qui es ma folie!

XIX

LOUISE DE CHAULIEU A MADAME DE L'ESTORADE.

Eh bien! tu es un amour de femme, ma Renée; et je suis maintenant d'accord que c'est être honnête que de tromper : es-tu contente? D'ailleurs, l'homme qui nous aime nous appartient; nous avons le droit d'en faire un sot ou un homme de génie; mais, entre nous, nous en faisons le plus souvent des sots. Tu feras du tien un homme de génie, et tu garderas ton secret: deux magnifiques actions! Ah ! s'il n'y avait pas de paradis, tu serais bien attrapée, car tu te voues à un martyre volontaire. Tu veux le rendre ambitieux et le garder amoureux ! mais, enfant que tu es, c'est bien assez de le maintenir amoureux. Jusqu'à quel point le calcul est-il la vertu ou la vertu est-elle le calcul? Hein? Nous ne nous fâcherons point pour cette question, puisque Bonald est là. Nous sommes et voulons être vertueuses;

mais en ce moment je crois que, malgré tes charmantes friponneries, tu vaux mieux que moi. Oui, je suis une fille horriblement fausse : j'aime Felipe, et je le lui cache avec une infâme dissimulation. Je le voudrais voir sautant de son arbre sur la crête du mur, de la crête du mur sur mon balcon, et, s'il faisait ce que je désire, je le foudroierais de mon mépris. Tu vois, je suis d'une bonne foi terrible. Qui m'arrête ? quelle puissance mystérieuse m'empêche de dire à ce cher Felipe tout le bonheur qu'il me verse à flots par son amour pur, entier, grand, secret, plein ? Madame de Mirbel fait mon portrait, je compte le lui donner, ma chère. Ce qui me surprend chaque jour davantage, c'est l'activité que l'amour donne à la vie. Quel intérêt prennent les heures, les actions, les plus petites choses ! et quelle admirable confusion du passé, de l'avenir dans le présent ! On vit aux trois temps du verbe. Est-ce encore ainsi quand on a été heureuse ? Oh ! réponds-moi, dis-moi ce qu'est le bonheur, s'il calme ou s'il irrite. Je suis d'une inquiétude mortelle, je ne sais plus comment me conduire : il y a dans mon cœur une force qui m'entraîne vers lui malgré les raisons et les convenances. Enfin, je comprends ta curiosité avec Louis, es-tu contente ? Le bonheur que Felipe a d'être à moi, son amour à distance et son obéissance m'impatientent autant que son profond respect m'irritait quand il n'était que mon maître d'espagnol. Je suis tentée de lui crier quand il passe : — Imbécile, si tu m'aimes en tableau, que serait-ce donc si tu me connaissais ?

Oh ! Renée, tu brûles mes lettres, n'est-ce pas ? moi, je brûlerai les tiennes. Si d'autres yeux que les nôtres lisaient ces pensées qui sont versées de cœur à cœur, je dirais à Felipe d'aller les crever et de tuer un peu les gens pour plus de sûreté.

Lundi.

Ah ! Renée, comment sonder le cœur d'un homme ? Mon père doit me présenter ton M. Bonald, et, puisqu'il est si savant, je le lui demanderai. Dieu est bien heureux de pouvoir lire au fond des cœurs. Suis-je toujours un ange pour cet homme ? Voilà toute la question.

Si jamais dans un geste, dans un regard, dans l'accent d'une parole, j'apercevais une diminution de ce respect qu'il avait pour moi quand il était mon maître d'espagnol, je me sens la force de tout oublier. Pourquoi ces grands mots, ces grandes résolutions, te diras-tu. Ah ! voilà, ma chère. Mon charmant père, qui se conduit avec moi comme un vieux cavalier servant avec une Italienne, faisait faire, je te l'ai dit, mon portrait par madame de Mirbel. J'ai trouvé moyen d'avoir une copie assez bien exécutée pour pouvoir la donner au duc et envoyer l'original à Felipe. Cet envoi a eu lieu hier, accompagné de ces trois lignes :

« Don Felipe, on répond à votre entier dévouement par une confiance aveugle : le temps dira si ce n'est pas accorder trop de grandeur à un homme. »

La récompense est grande, elle a l'air d'une promesse, et, chose horrible, d'une invitation ; mais, ce qui va te sembler plus horrible encore, j'ai voulu que la récompense exprimât promesse et invitation sans aller jusqu'à l'offre. Si dans sa réponse il y a ma Louise, ou seulement Louise, il est perdu.

Mardi

Non ! il n'est pas perdu. Ce ministre constitutionnel est un adorable amant. Voici sa lettre :

« Tous les moments que je passais sans vous voir, je demeurais occupé de vous, les yeux fermés à toute chose et attachés par la méditation sur votre image, qui ne se dessinait jamais assez promptement dans le palais obscur où se passent les songes et où vous répandiez la lumière. Désormais ma vue se reposera sur ce merveilleux ivoire, sur ce talisman, dois-je dire ; car pour moi vos yeux bleus s'animent, et la peinture devient aussitôt une réalité. Le retard de cette lettre vient de mon empressement à jouir de cette contemplation pendant laquelle je vous disais tout ce que je dois taire. Oui, depuis hier, enfermé seul avec vous, je me suis livré, pour la première fois de ma vie, à un bonheur entier, complet, infini. Si vous pouviez vous voir où je vous ai mise, entre la Vierge et Dieu, vous comprendriez en quelles angoisses j'ai passé la nuit ; mais, en vous les disant, je ne voudrais pas vous offenser, car il y aurait tant de tourments pour moi dans un regard dénué de cette angélique bonté qui me fait vivre, que je vous demande pardon par avance. Si donc, reine de ma vie et de mon âme, vous vouliez m'accorder un millième de l'amour que je vous porte !

« Le si de cette constante prière m'a ravagé l'âme. J'étais entre la croyance et l'erreur, entre la vie et la mort, entre les ténèbres et la lumière. Un criminel n'est pas plus agité pendant la délibération de son arrêt que je ne le suis en m'accusant à vous de cette audace. Le sourire exprimé sur vos lèvres, et que je venais revoir de moment en moment, calmait ces orages excités par la crainte de vous déplaire. Depuis que j'existe, personne, pas même ma mère, ne m'a souri. La belle jeune fille qui m'était destinée a rebuté mon cœur et s'est éprise de mon frère. Mes efforts en politique ont trouvé la défaite. Je n'ai jamais vu dans les yeux de mon roi qu'un désir de vengeance ; et nous sommes si ennemis depuis notre jeunesse, qu'il a regardé comme une cruelle injure le vœu par lequel les cortès m'ont porté au pouvoir. Quelque forte que vous fassiez une âme, le doute y entrerait à moins. D'ailleurs je me rends justice : je connais la mauvaise grâce de mon extérieur, et sais combien il est difficile d'apprécier mon cœur à travers une pareille enveloppe. Etre aimé, ce n'était plus qu'un rêve quand je vous ai vue. Aussi, quand je m'attachai à vous, ai-je compris que le dévouement pouvait seul faire excuser ma tendresse. En contemplant ce portrait, en écoutant ce sourire plein de promesses divines, un espoir que je ne me permettais pas à moi-même a rayonné dans mon âme. Cette clarté d'aurore est incessamment combattue par les ténèbres du doute, par la crainte de vous offenser en la laissant poindre. Non, vous ne pouvez pas m'aimer encore, je le sens ; mais, à mesure que vous aurez éprouvé la puissance, la durée, l'étendue de mon inépuisable affection, vous lui donnerez une petite place dans votre cœur. Si mon ambition est une injure, vous me le direz sans colère, je rentrerai dans mon rôle ; mais, si vous vouliez essayer de m'aimer, ne le faites pas savoir sans de minutieuses précautions à celui qui mettait tout le bonheur de sa vie à vous servir uniquement. »

Ma chère, en lisant ces derniers mots, il m'a semblé le voir pâle comme il l'était le soir où je lui ai dit, en lui montrant le camélia, que j'acceptais les trésors de son dévouement. J'ai vu dans ces phrases soumises tout autre chose qu'une simple fleur de rhétorique à l'usage des amants, et j'ai senti comme un grand mouvement en moi-même... le souffle du bonheur.

Il a fait un temps détestable, il ne m'a pas été possible d'aller au bois sans donner lieu à d'étranges soupçons ; car ma mère, qui sort souvent malgré la pluie, est restée chez elle, seule.

Mercredi soir.

Je viens de *le* voir, à l'Opéra. Ma chère, ce n'est plus le même homme : il est venu dans notre loge présenté par l'ambassadeur de Sardaigne. Après avoir vu dans mes yeux que son audace ne déplaisait point, il m'a paru comme embarrassé de son corps, et il a dit alors mademoiselle à la marquise d'Espard. Ses yeux lançaient des regards qui faisaient une lumière plus vive que celle des lustres. Enfin il est sorti comme un homme qui craignait de commettre une extravagance. — Le baron de Macumer est amoureux! a dit madame de Maufrigneuse à ma mère. — C'est d'autant plus extraordinaire que c'est un ministre tombé, a répondu ma mère. J'ai eu la force de regarder madame d'Espard, madame de Maufrignense et ma mère avec la curiosité d'une personne qui ne connaît pas une langue étrangère et qui voudrait deviner ce qu'on dit ; mais j'étais intérieurement en proie à une joie voluptueuse dans laquelle il me semblait que mon âme se baignait. Il n'y a qu'un mot pour t'expliquer ce que j'éprouve, c'est le ravissement. Felipe aime tant, que je le trouve digne d'être aimé. Je suis exactement le principe de sa vie, et je tiens dans ma main le fil qui mène sa pensée. Enfin, si nous devons tout nous dire, il y a chez moi le plus violent désir de lui voir franchir tous les obstacles, arriver à moi pour me demander à moi-même, afin de savoir si ce furieux amour redeviendra humble et calme à un seul de mes regards.

Ah ! ma chère, je me suis arrêtée et suis toute tremblante. En t'écrivant, j'ai entendu dehors un léger bruit et je me suis levée. De ma fenêtre je l'ai vu allant sur la crête du mur, au risque de se tuer. Je suis allée à la fenêtre de ma chambre et je ne lui ai fait qu'un signe ; il a sauté du mur, qui a dix pieds ; puis il a couru sur la route, jusqu'à la distance où je pouvais le voir, pour me montrer qu'il ne s'était fait aucun mal. Cette attention, au moment où il devait être étourdi par sa chute, m'a tant attendrie que je pleure sans savoir pourquoi. Pauvre laid ! que venait-il chercher, que voulait-il me dire?

Je n'ose écrire mes pensées et vais me coucher dans ma joie, en songeant à tout ce que nous dirions si nous étions ensemble. Adieu, belle muette. Je n'ai pas le temps de te gronder sur ton silence ; mais voici plus d'un mois que je n'ai de tes nouvelles. Serais-tu, par hasard, devenue heureuse? N'aurais-tu plus ce libre arbitre qui te rendait si fière et qui ce soir a failli m'abandonner?

XX

RENÉE DE L'ESTORADE A LOUISE DE CHAULIEU.

Mai.

Si l'amour est la vie du monde, pourquoi d'austères philosophes le suppriment-ils dans le mariage? Pourquoi la société prend-elle pour loi suprême de sacrifier la femme à la famille en créant ainsi nécessairement une lutte sourde au sein du mariage? lutte prévue par elle et si dangereuse qu'elle a inventé des pouvoirs pour en armer l'homme contre nous, en devinant que nous pouvions tout annuler soit par la puissance de la tendresse, soit par la persistance d'une haine cachée. Je vois en ce moment, dans le mariage, deux forces opposées que le législateur aurait dû réunir; quand se réuniront-elles? voilà ce que je me dis en te lisant. Oh! chère, une seule de tes lettres ruine cet édifice bâti par le grand écrivain de l'Aveyron, et où je m'étais logée avec une douce satisfaction. Les lois ont été faites par des vieillards, les femmes s'en aperçoivent; ils ont bien sagement décrété que l'amour conjugal exempt de passion ne nous avilissait point, et qu'une femme devait se donner sans amour une fois que la loi permettait à un homme de la faire sienne. Préoccupés de la famille, ils ont imité la nature, inquiète seulement de perpétuer l'espèce. J'étais un être auparavant, et je suis maintenant une chose! Il est plus d'une larme que j'ai dévorée au loin, seule, et que j'aurais voulu donner en échange d'un sourire consolateur. D'où vient l'inégalité de nos destinées? L'amour permis agrandit ton âme. Pour toi, la vertu se trouvera dans le plaisir. Tu ne souffriras que de ton propre vouloir. Ton devoir, si tu épouses ton Felipe, deviendra le plus doux, le plus expansif des sentiments. Notre avenir est gros de la réponse, et je l'attends avec une inquiète curiosité.

Tu aimes, tu es adorée. Oh! chère, livre-toi tout entière à ce beau poëme qui nous a tant occupées. Cette beauté de la femme, si fine et si spiritualisée en toi, Dieu l'a faite ainsi pour qu'elle charme et plaise : il a ses desseins. Oui, mon ange, garde bien le secret de ta tendresse, et soumets Felipe aux épreuves subtiles que nous inventions pour savoir si l'amant que nous rêvions serait digne de nous. Sache surtout moins s'il t'aime que si tu l'aimes : rien n'est plus trompeur que le mirage produit en notre âme par la curiosité, par le désir, par la croyance au bonheur. Toi qui, seule de nous deux, demeure intacte, chère, ne te risque pas sans arrhes au dangereux marché d'un irrévocable mariage, je t'en supplie! Quelquefois un geste, une parole, un regard, dans une conversation sans témoins, quand les âmes sont déshabillées de leur hypocrisie mondaine, éclairent des abîmes. Tu es assez noble, assez sûre de toi pour pouvoir aller hardiment en des sentiers où d'autres se perdraient. Tu ne saurais croire en quelles anxiétés je te suis. Malgré la distance, je te vois, j'éprouve tes émotions. Aussi, ne manque pas à m'écrire, n'omets rien! Tes lettres me font une vie passionnée au milieu de mon ménage si simple, si tranquille, uni comme une grande route par un jour sans soleil. Ce qui se passe ici, mon ange, est une suite de chicanes avec moi-même sur lesquelles je veux garder le secret aujourd'hui, je t'en parlerai plus tard. Je me donne et me reprends avec une sombre obstination, en passant du découragement à l'espérance. Peut-être demandé-je à la vie plus de bonheur qu'elle ne nous en doit. Au jeune âge nous sommes assez portées à vouloir que l'idéal et le positif s'accordent! Mes réflexions, et maintenant je les fais toute seule, assise au pied d'un rocher de mon parc, m'ont conduite à penser que l'amour dans le mariage est un hasard sur lequel il est impossible d'asseoir la loi qui doit tout régir. Mon philosophe de l'Aveyron a raison de considérer la famille comme la seule unité sociale possible et d'y soumettre la femme comme elle l'a été de tout temps. La solution de cette grande question, presque terrible pour nous, est dans le premier enfant que nous avons. Aussi voudrais-je être mère, ne fût-ce que pour donner une pâture à la dévorante activité de mon âme.

Louis est toujours d'une adorable bonté, son amour est actif et ma tendresse est abstraite; il est heureux, il cueille à lui seul les fleurs, sans s'inquiéter des efforts de la terre qui les produit. Heureux égoïsme! Quoi qu'il puisse m'en coûter, je me prête à ses illusions, comme une mère, d'après les idées que je me fais d'une mère, se brise pour procurer un plaisir à son enfant. Sa joie est si profonde qu'elle lui ferme les yeux et qu'elle jette ses reflets jusque sur moi. Je le trompe par le sourire ou par le regard pleins de satisfaction que me cause la certitude de lui donner le bonheur. Aussi, le nom d'amitié dont je me sers pour lui dans notre intérieur est-il : « mon enfant! » J'attends le fruit de tant de sacrifices qui seront un secret entre Dieu, toi et moi. La maternité est une entreprise à laquelle j'ai ouvert un crédit énorme, elle me doit trop aujourd'hui, je crains de n'être pas assez payée : elle est chargée de déployer mon énergie e d'agrandir mon cœur, de me dédommager par des joies illimitées. Oh! mon Dieu, que je ne sois pas trompée! là est tout mon avenir, et, chose effrayante à penser, celui de ma vertu.

XXI

LOUISE DE CHAULIEU A RENÉE DE L'ESTORADE

Juin.

Chère biche mariée, ta lettre est venue à propos pour me justifier à moi-même une hardiesse à laquelle je pensais nuit et jour. Il y a je ne sais quel appétit en moi pour les choses inconnues ou, si tu veux, défendues, qui m'inquiète et m'annonce au dedans de moi-même un combat entre les lois du monde et celles de la nature. Je ne sais pas si la nature est chez moi plus forte que la société, mais je me surprends à conclure des transactions entre ces puissances. Enfin, pour parler clairement, je voulais causer avec Felipe, seule avec lui, pendant une heure de nuit, sous les tilleuls, au bout de notre jardin. Assurément, ce vouloir est d'une fille qui mérite le nom de *commère éveillée* que me donne la duchesse en riant et que mon père me confirme. Néanmoins, je trouve cette faute prudente et sage. Tout en récompensant tant de nuits passées au pied de mon mur, je veux savoir ce que pensera mons Felipe de mon escapade, et le juger dans un pareil moment; en faire mon cher époux, s'il divinise ma faute; ou ne le revoir jamais, s'il n'est pas plus respectueux et plus tremblant que quand il me salue en passant à cheval aux Champs-Elysées. Quant au monde, je risque moins à voir ainsi mon amoureux qu'à lui sourire chez madame de Maufrigneuse ou chez la vieille marquise de Beauséant, où nous sommes maintenant enveloppés d'espions, car Dieu sait de quels regards on poursuit une fille soupçonnée de faire attention à un monstre comme Macumer. Oh! si tu savais combien je me suis agitée en moi-même à rêver ce projet, combien je me suis occupée à voir par avance comment il pouvait se réaliser. Je t'ai regrettée, nous aurions bavardé pendant quelques bonnes petites heures, perdues dans les labyrinthes de l'incertitude et jouissant par avance de toutes les bonnes ou mauvaises choses d'un premier rendez-vous à la nuit, dans l'ombre et le silence, sous les beaux tilleuls de l'hôtel de Chaulieu, criblés par les mille lueurs de la lune. J'ai palpité toute seule en me disant : « Ah! Renée, où es-tu? » Donc, ta lettre a mis le feu aux poudres, et mes derniers scrupules ont sauté. J'ai jeté par ma fenêtre à mon adorateur stupéfait le dessin exact de la clef de la petite porte au bout du jardin avec ce billet :

« On veut vous empêcher de faire des folies. En vous cassant le cou, vous raviriez l'honneur à la personne que vous dites aimer. Etes-vous digne d'une nouvelle preuve d'estime et méritez-vous que l'on vous parle à l'heure où la lune laisse dans l'ombre les tilleuls au bout du jardin? »

Hier, à une heure, au moment où Griffith allait se coucher, je lui ai dit : — Prenez votre châle et accompagnez-moi, ma chère, je veux aller au fond du jardin sans que personne le sache! Elle ne m'a pas dit un mot et m'a suivie. Quelles sensations, ma Renée! car, après l'avoir attendu en proie à une charmante petite angoisse, je l'avais vu se glissant comme une ombre. Arrivée au jardin sans encombre, je dis à Griffith : — Ne soyez pas étonnée, il y a là le baron de Macumer, et c'est bien à cause de lui que je vous ai emmenée. Elle n'a rien dit.

— Que voulez-vous de moi? m'a dit Felipe d'une voix dont l'émotion annonçait que le bruit de nos robes dans le silence de la nuit et celui de nos pas sur le sable, quelque léger qu'il fût, l'avaient mis hors de lui.

— Je veux vous dire ce que je ne saurais écrire, lui ai-je répondu.

Griffith est allée à six pas de nous. La nuit était une de ces nuits tièdes, embaumées par les fleurs; j'ai ressenti dans ce moment un plaisir enivrant à me trouver presque seule avec lui dans la douce obscurité des tilleuls, au delà desquels le jardin brillait d'autant plus, que la façade de l'hôtel reflétait en blanc la lueur de la lune. Ce contraste offrait une vague image du mystère de notre amour qui doit finir par l'éclatante publicité du mariage. Après un moment donné de part et d'autre au plaisir de cette situation neuve pour nous deux, et où nous étions aussi étonnés l'un que l'autre, j'ai retrouvé la parole.

— Quoique je ne craigne pas la calomnie, je ne veux plus que vous montiez sur cet arbre, lui dis-je en lui montrant l'orme, ni sur ce mur. Nous avons assez fait, vous l'écolier, et moi la pensionnaire : élevons nos sentiments à la hauteur de nos destinées. Si vous étiez mort dans votre chute, je mourais déshonorée... Je l'ai regardé, il était blême. — Et, si vous étiez surpris ainsi, ma mère ou moi nous serions soupçonnées...

— Pardon, a-t-il dit d'une voix faible.

— Passez sur le boulevard, j'entendrai vos pas, et quand je voudrai vous voir, j'ouvrirai ma fenêtre ; mais je ne vous ferai courir et je ne courrai ce danger que dans une circonstance grave. Pourquoi m'avoir forcée, par votre imprudence, à commettre une autre et à vous donner une mauvaise opinion de moi ? J'ai vu dans ses yeux des larmes qui m'ont paru la plus belle réponse du monde. — Vous devez, lui dis-je en souriant, trouver que ma démarche est excessivement hasardée.

Après un ou deux tours faits en silence sous les arbres, il a trouvé la parole. — Vous devez me croire stupide, et je suis tellement ivre de bonheur, que je suis sans force et sans esprit ; mais sachez du moins qu'à mes yeux vous sanctifiez vos actions par cela seulement que vous vous les permettez. Le respect que j'ai pour vous ne peut se comparer qu'à celui que j'ai pour Dieu. D'ailleurs, miss Griffith est là.

— Elle est là pour les autres et non pas pour nous, Felipe, lui ai-je dit vivement. Cet homme, ma chère, m'a comprise.

— Je sais bien, reprit-il en me jetant le plus humble regard, qu'elle n'y serait pas, tout se passerait entre nous comme si elle nous voyait : si nous ne sommes pas devant les hommes, nous sommes toujours devant Dieu, et nous avons autant besoin de notre propre estime que de celle du monde.

— Merci, Felipe, lui ai-je dit en lui tendant la main par un geste que tu dois voir. Une femme, et prenez-moi pour une femme, est bien disposée à aimer un homme qui la comprend. Oh ! seulement disposée, repris-je en levant un doigt sur mes lèvres. Je ne veux pas que vous ayez plus d'espoir que je n'en veux donner. Mon cœur n'appartiendra qu'à celui qui saura y lire et le bien connaître. Nos sentiments, sans être absolument semblables, doivent avoir la même étendue, être à la même élévation. Je ne cherche point à me grandir, car ce que je crois être des qualités comporte sans doute des défauts ; mais si je ne les avais point je serais bien désolée.

— Après m'avoir accepté pour serviteur, vous m'avez permis de vous aimer, dit-il en tremblant et me regardant à chaque mot ; j'ai plus que je n'ai primitivement désiré.

— Mais, lui ai-je vivement répliqué, je trouve votre lot meilleur que le mien ; je ne me plaindrais pas d'en changer, et ce changement vous regarde.

— A moi maintenant de vous dire merci, m'a-t-il répondu, je sais les devoirs d'un loyal amant. Je dois vous prouver que je suis digne de vous, et vous avez le droit de m'éprouver aussi longtemps qu'il vous plaira. Vous pouvez, mon Dieu ! me rejeter si je trahissais votre espoir.

— Je sais que vous m'aimez, lui ai-je répondu. Jusqu'à présent (j'ai cruellement appuyé sur le mot) vous êtes le préféré, voilà pourquoi vous êtes ici.

Nous avons alors recommencé quelques tours en causant, et je dois t'avouer que, mis à l'aise, mon Espagnol a déployé la véritable éloquence du cœur en m'exprimant, non pas sa passion, mais sa tendresse ; car il a su m'expliquer ses sentiments par une adorable comparaison avec l'amour divin. Sa voix pénétrante, qui prêtait une valeur particulière à ses idées déjà si délicates, ressemblait aux accents du rossignol. Il parlait bas, dans le medium plein de son délicieux organe, et ses phrases se suivaient avec la précipitation d'un bouillonnement : son cœur y débordait. — Cessez, lui dis-je, je resterais là plus longtemps que je ne le dois. Et par un geste je l'ai congédié. — Vous voilà engagée, mademoiselle, m'a dit Griffith. — Peut-être en Angleterre, mais non en France, ai-je répondu négligemment. Je veux faire un mariage d'amour et ne pas être trompée : voilà tout. Tu le vois, ma chère, l'amour ne venait pas à moi, j'ai agi comme Mahomet avec sa montagne.

Vendredi.

J'ai revu mon esclave : il est devenu craintif, il a pris un air mystérieux et dévot qui me plaît ; il me paraît pénétré de ma gloire et de ma puissance. Mais rien, ni dans ses regards ni dans ses manières, ne peut permettre aux devineresses du monde de soupçonner en lui cet amour infini que je vois. Cependant, ma chère, je ne suis pas emportée, dominée, domptée, au contraire, je dompte, je domine et j'emporte. Enfin je raisonne. Ah ! je voudrais bien retrouver cette peur que me causait la fascination du maître, du bourgeois à qui je me refusais. Il y a deux amours : celui qui commande et celui qui obéit ; ils sont distincts et donnent naissance à deux passions, et l'une n'est pas l'autre : pour avoir son compte de la vie, peut-être une femme doit-elle connaître l'une et l'autre. Ces deux passions peuvent-elles se confondre ? Un homme à qui nous inspirons de l'amour nous en inspirera-t-il ? Felipe sera-t-il un jour mon maître ? tremblerai-je comme il tremble ? Ces questions me font frémir. Il est bien aveugle ! A sa place, j'aurais trouvé mademoiselle de Chaulieu sous ces tilleuls bien coquettement froide, compassée, calculatrice. Non, ce n'est pas aimer, cela, c'est badiner avec le feu. Felipe me plaît toujours, mais je me trouve maintenant calme et à mon aise. Plus d'obstacles ! quel terrible mot ! En moi tout s'affaisse, se rasseoit, et j'ai peur de m'interroger. Il a eu tort de me cacher la violence de son amour, il m'a laissée maîtresse de moi. Enfin je n'ai pas les bénéfices de cette espèce de faute. Oui, chère, quelque douceur que m'apporte le souvenir de cette demi-heure passée sous les arbres, je trouve le plaisir qu'elle m'a donné bien au-dessous des émotions que j'avais en disant : Y viendrai-je ? n'y viendrai-je pas ? lui écrirai-je ? ne lui écrirai-je point ? En serait-il donc ainsi pour tous nos plaisirs ? Serait-il meilleur de les différer que d'en jouir ? L'espérance vaudrait-elle mieux que la possession ? Les riches sont-ils les pauvres ? Avons-nous toutes deux trop étendu les sentiments en développant outre mesure les forces de notre imagination ? Il y a des instants où cette idée me glace. Sais-tu pourquoi ? Je songe à revenir sans Griffith au bout du jardin. Jusqu'où irai-je ainsi ? L'imagination n'a pas de bornes, et les plaisirs en ont. Dis-moi, cher docteur en corset, comment concilier ces deux termes de l'existence des femmes ?

XXII

LOUISE A FELIPE.

Je ne suis pas contente de vous. Si vous n'avez pas pleuré en lisant Bérénice de Racine, si vous n'y avez pas trouvé la plus horrible des tragédies, vous ne me comprendrez point, nous ne nous entendrons jamais : brisons, ne nous voyons plus, oubliez-moi : car, si vous ne me répondez pas d'une manière satisfaisante, je vous oublierai, vous deviendrez M. le baron de Macumer pour moi, ou plutôt vous ne deviendrez rien, vous serez pour moi comme si vous n'aviez jamais existé. Hier, chez madame d'Espard, vous avez eu je ne sais quel air content qui m'a souverainement déplu. Vous paraissiez sûr d'être aimé. Enfin la liberté de votre esprit m'a épouvantée, et je n'ai point reconnu en vous dans ce moment le serviteur que vous disiez être dans votre première lettre. Loin d'être absorbé comme doit l'être un homme qui aime, vous trouviez des mots spirituels. Ainsi ne se comporte pas un vrai croyant : il est toujours abattu devant la divinité. Si je ne suis pas un être supérieur aux autres femmes, si vous ne voyez point en moi la source de votre vie, je suis moins qu'une femme, parce qu'alors je suis simplement une femme. Vous avez éveillé ma défiance, Felipe : elle a grondé de manière à couvrir la voix de la tendresse, et, quand j'envisage notre passé, je me trouve le droit d'être défiante. Sachez le, monsieur le ministre constitutionnel de toutes les Espagnes, j'ai profondément réfléchi à la pauvre condition de mon sexe. Mon innocence a tenu des flambeaux dans ses mains sans se brûler. Ecoutez bien ce que ma jeune expérience m'a dit et ce que je vous répète. En toute autre chose, la duplicité, le manque de foi, les promesses inexécutées, rencontrent des juges, et les juges infligent des châtiments : mais il n'en est pas ainsi pour l'amour, qui doit être à la fois la victime, l'accusateur, l'avocat, le tribunal et le bourreau ; car les plus atroces perfidies, les plus horribles crimes demeurent inconnus, se commettent d'âme à âme sans témoins, et il est dans l'intérêt bien entendu de l'assassiné de se taire. L'amour a donc son code à lui, sa vengeance à lui : le monde n'a rien à y voir. Or, j'ai résolu, moi, de ne jamais pardonner un crime, et il n'y a rien de léger dans les choses du cœur. Hier vous ressembliez à un homme certain d'être aimé. Vous auriez tort de ne pas avoir cette certitude, mais vous seriez criminel à mes yeux si elle vous ôtait la grace ingénue que les anxiétés de l'espérance vous donnaient auparavant. Je ne veux vous voir ni timide ni fat, je ne veux pas que vous trembliez de perdre mon affection, parce que ce serait une insulte ; mais je ne veux pas non plus que la sécurité vous permette de porter légèrement votre amour. Vous ne devez jamais être plus libre que je ne le suis moi-même. Si vous ne connaissez pas le supplice qu'une seule pensée de doute impose à l'âme, tremblez que je ne vous l'apprenne. Par un seul regard je vous ai livré mon âme, et vous y avez lu. Vous avez à vous les sentiments les plus purs qui jamais se soient élevés dans une âme de jeune fille. La réflexion, les méditations dont je vous ai parlé, n'ont enrichi que la tête ; mais, quand le cœur froissé demandera conseil à l'intelligence, croyez-moi, la jeune fille tiendra de l'ange qui sait et peut tout. Je vous le jure, Felipe, si vous m'aimez comme je le crois, et si vous devez me laisser soupçonner le moindre affaiblissement dans les sentiments de crainte, d'obéissance, de respectueuse attente, de désir soumis que vous annonciez ; si j'aperçois un jour la moindre diminution dans ce premier et bel amour qui de votre âme est venu dans la mienne, je ne vous dirai rien, je ne vous ennuierai point par une lettre plus ou moins digne, plus ou moins fière ou courroucée, ou seulement grondeuse comme celle-ci ; je ne dirais rien, Felipe : vous me verriez triste à la manière des gens qui sentent venir la

mort; mais je ne mourrais pas sans vous avoir imprimé la plus horrible flétrissure, sans avoir déshonoré de la manière la plus honteuse celle que vous aimiez, et vous avoir planté dans le cœur d'éternels regrets, car vous me verriez perdue ici-bas aux yeux des hommes et à jamais maudite en l'autre vie.

Ainsi ne me rendez pas jalouse d'une autre Louise heureuse, d'une Louise saintement aimée, d'une Louise dont l'âme s'épanouissait dans un amour sans ombre, et qui possédait, selon la sublime expression de Dante,

Senza brama, sicura richeza (1)!

Sachez que j'ai fouillé son enfer pour en rapporter la plus douloureuse des tortures, un terrible châtiment moral auquel j'associerai l'éternelle vengeance de Dieu.

Vous avez donc glissé dans mon cœur, hier, par votre conduite, la lame froide et cruelle du soupçon. Comprenez-vous? j'ai douté de vous, et j'en ai tant souffert que je ne veux plus douter. Si vous trouvez mon servage trop dur, quittez-le, je ne vous en voudrai point. Ne sais-je donc pas que vous êtes un homme d'esprit? réservez toutes les fleurs de votre âme pour moi, ayez les yeux ternes devant le monde, ne vous mettez jamais dans le cas de recevoir une flatterie, un éloge, un compliment de qui que ce soit. Venez me voir chargé de haine, excitant mille calomnies ou accablé de mépris, venez me dire que les femmes ne vous comprennent point, marchent auprès de vous sans vous voir, et qu'aucune d'elles ne saurait vous aimer; vous apprendrez alors ce qu'il y a pour vous dans le cœur et dans l'amour de Louise. Nos trésors doivent être si bien enterrés, que le monde entier les foule aux pieds sans les soupçonner. Si vous étiez beau, je n'eusse sans doute jamais fait la moindre attention à vous, et n'aurais pas découvert en vous le monde de raisons qui fait éclore l'amour; et, quoique nous ne les connaissions pas plus que nous ne savons comment le soleil fait éclore les fleurs ou mûrir les fruits, néanmoins, parmi ces raisons il en est une que je sais et qui me charme. Votre sublime visage n'a son caractère, son langage, sa physionomie, que pour moi. Moi seule, j'ai le pouvoir de vous transformer, de vous rendre le plus adorable de tous les hommes; je ne veux donc point que votre esprit échappe à ma possession : il ne doit pas plus se révéler aux autres, que vos yeux, votre charmante bouche et vos traits ne leur parlent. A moi seule d'allumer les clartés de votre intelligence comme j'enflamme vos regards. Restez ce sombre et froid, ce maussade et dédaigneux grand d'Espagne que vous étiez auparavant. Vous étiez une sauvage domination détruite dans les ruines de laquelle personne ne s'aventurait, vous étiez contemplé de loin, et voilà que vous frayez des chemins complaisants pour que tout le monde y entre, et vous allez devenir un aimable Parisien Ne vous souvenez-vous plus de mon programme? Votre joie disait un peu trop que vous aimiez. Il a fallu mon regard pour vous empêcher de faire savoir au salon le plus perspicace, le plus railleur, le plus spirituel de Paris, qu'Armande-Louise-Marie de Chaulieu vous donnait de l'esprit. Je vous crois trop grand pour faire entrer la moindre ruse de la politique dans votre amour; mais si vous n'aviez pas avec moi la simplicité d'un enfant, je vous plaindrais; et, malgré cette première faute, vous êtes encore l'objet d'une admiration profonde pour

LOUISE DE CHAULIEU.

(1) Posséder sans crainte des richesses qui ne peuvent être perdues!

XXIII

FELIPE A LOUISE.

Quand Dieu voit nos fautes, il voit aussi nos repentirs : vous avez raison, ma chère maîtresse. J'ai senti que je vous avais déplu sans pouvoir pénétrer la cause de votre souci; mais vous me l'avez expliquée, et vous m'avez donné de nouvelles raisons de vous adorer. Votre jalousie à la manière de celle du Dieu d'Israël m'a rempli de bonheur. Rien n'est plus saint ni plus sacré que la jalousie. O mon bel ange gardien, la jalousie est la sentinelle qui ne dort jamais; elle est à l'amour ce que le mal est à l'homme, un véridique avertissement. Soyez jalouse de votre serviteur, Louise : plus vous le frapperez, plus il léchera, soumis, humble et malheureux, le bâton qui lui dit en frappant combien vous tenez à lui. Mais hélas! chère, si vous ne les avez pas aperçus, est-ce donc Dieu qui me tiendra compte de tant d'efforts pour vaincre ma timidité, pour surmonter les sentiments que vous avez crus faibles chez moi? Oui, j'ai bien pris sur moi pour me montrer à vous comme j'étais avant d'aimer. On goûtait quelque plaisir dans ma conversation à Madrid, et j'ai voulu vous faire connaître à vous-même ce que je valais. Est-ce une vanité? vous l'avez bien punie. Votre dernier regard m'a laissé dans un tremblement que je n'ai jamais éprouvé, même quand j'ai vu les forces de la France devant Cadix, et ma vie mise en question dans une hypocrite phrase de mon maître. Je cherchais la cause de votre déplaisir sans pouvoir la trouver, et je me désespérais de ce désaccord de notre âme, car je dois agir par votre volonté, penser par votre pensée, voir par vos yeux, jouir de votre plaisir et ressentir votre peine, comme je sens le froid et le chaud. Pour moi le crime et l'angoisse était ce défaut de simultanéité dans la vie de notre cœur que vous avez faite si belle. Lui déplaire!... ai-je répété mille fois depuis comme un fou. Ma noble et belle Louise, si quelque chose pouvait accroître mon dévouement absolu pour vous et ma croyance inébranlable en votre sainte conscience, ce serait votre doctrine, qui m'est entrée au cœur comme une lumière nouvelle. Vous m'avez dit à moi-même mes propres sentiments, vous m'avez expliqué des choses qui se trouvaient confuses dans mon esprit. Oh! si vous pensez punir ainsi, quelles sont donc les récompenses? Mais m'avoir accepté pour serviteur suffisait à tout ce que je veux. Je tiens de vous une vie inespérée : je suis voué, mon souffle n'est pas inutile, ma force a son emploi, ne fût-ce qu'à souffrir pour vous. Je vous l'ai dit, je vous le répète, vous me trouverez toujours semblable à ce que j'étais quand je me suis offert comme un humble et modeste serviteur! Oui, fussiez-vous déshonorée et perdue comme vous dites que vous pourriez l'être, ma tendresse s'augmenterait de vos malheurs volontaires! j'essuierais les plaies, je les cicatriserais, je convaincrais Dieu par mes prières que vous n'êtes pas coupable et que vos fautes sont le crime d'autrui... Ne vous ai-je pas dit que je vous porte en mon cœur les sentiments si divers qui doivent être chez un père, une mère, une sœur et un frère? que je suis avant toute chose une famille pour vous, tout et rien, selon vos vouloirs? Mais n'est-ce pas vous qui avez emprisonné tant de cœurs dans le cœur d'un amant, pardonnez moi donc d'être de temps en temps plus amant que père et frère en apprenant qu'il y a toujours un frère, un père derrière l'amant. Si vous pouviez lire dans mon cœur, quand je vous vois belle et rayonnante, calme et admirée au fond de votre voiture aux Champs-Elysées ou dans votre loge au théâtre?. . Ah! si vous saviez combien mon orgueil est peu personnel en entendant un éloge arraché par votre beauté, par votre maintien, et combien j'aime les inconnus qui vous admirent? Quand par hasard vous avez fleuri mon âme par un salut, je suis à la fois humble et fier, je m'en vais comme si Dieu m'avait béni, je reviens joyeux, et ma joie laisse en moi-même une longue trace lumineuse : elle brille dans les nuages de la fumée de ma cigarette, et j'en sais mieux que le sang qui bouillonne dans mes veines est tout à vous. Ne savez-vous donc pas combien vous êtes aimée? Après vous avoir vue, je reviens dans le cabinet où brille la magnificence sarrasine; mais où votre portrait éclipse tout, lorsque je fais jouer le ressort qui doit le rendre invisible à tous les regards; et je me lance alors dans l'infini de cette contemplation : je fais là des poëmes de bonheur. Du haut des cieux je découvre le cours de toute une vie que j'ose espérer! Avez-vous quelquefois entendu dans le silence des nuits, ou, malgré le bruit du monde, une voix résonner dans votre chère petite oreille adorée? Ignorez-vous les mille prières qui vous sont adressées? A force de vous contempler silencieusement, j'ai fini par découvrir la raison de tous vos traits, leur correspondance avec les perfections de votre âme; je vous fais alors en espagnol, sur cet accord de vos deux belles natures, des sonnets que vous ne connaissez pas, car ma poésie est trop au-dessous du sujet, et je n'ose vous les envoyer. Mon cœur est si parfaitement absorbé dans le vôtre, que je ne suis pas un moment sans penser à vous; et si vous cessiez d'animer ainsi ma vie, il y aurait souffrance en moi. Comprenez-vous maintenant, Louise, quel tourment pour moi d'être, bien involontairement, la cause d'un déplaisir pour vous, et de n'en pas deviner la raison? Cette belle double vie était arrêtée, et mon cœur sentait un froid glacial. Enfin, dans l'impossibilité de m'expliquer ce désaccord, je pensais n'être plus aimé; je revenais bien tristement, mais heureux encore, à ma condition de serviteur, quand votre lettre est arrivée et m'a rempli de joie. Oh! grondez-moi toujours ainsi.

Un enfant, qui s'était laissé tomber, dit à sa mère : — Pardon! en se relevant et lui déguisant son mal. Oui, pardon de lui avoir causé une douleur. Eh bien! cet enfant, c'est moi : je n'ai pas changé, je vous livre la clef de mon caractère avec une soumission d'esclave; mais, chère Louise, je ne ferai plus de faux pas. Tâchez que la chaîne qui m'attache à vous, et que vous tenez, soit toujours assez tendue pour qu'un seul mouvement dise vos moindres souhaits à celui qui sera toujours

Votre esclave,

FELIPE.

XXIV

LOUISE DE CHAULIEU A RENÉE DE L'ESTORADE.

Octobre 1824.

Ma chère amie, toi qui t'es mariée en deux mois à un pauvre souffreteux de qui tu t'es faite la mère, tu ne connais rien aux effroyables péripéties de ce drame joué au fond des cœurs et appelé l'amour, où tout devient en un moment tragique, où la mort est dans un regard, dans une réponse faite à la légère. J'ai réservé pour dernière épreuve à Felipe une terrible mais décisive épreuve. J'ai voulu savoir si j'étais aimée *quand même!* le grand et sublime mot des royalistes, et pourquoi pas des catholiques? Il s'est promené pendant toute une nuit avec moi sous les tilleuls au fond de notre jardin, et il n'a pas eu dans l'âme l'ombre même d'un doute. Le lendemain, j'étais plus aimée, et pour lui tout aussi chaste, tout aussi grande, tout aussi pure que la veille : il n'en avait pas tiré le moindre avantage. Oh! il est bien Espagnol, bien Abencerrage. Il a gravi mon mur pour venir baiser la main que je lui tendais dans l'ombre, du haut de mon balcon, il a failli se briser, mais combien de jeunes gens en feraient autant? Tout cela n'est rien, les chrétiens subissent d'effroyables martyres pour aller au ciel. Avant-hier, au soir, j'ai pris le futur ambassadeur du roi à la cour d'Espagne, mon très-honoré père, et je lui ai dit en souriant : — Monsieur, pour un petit nombre d'amis, vous mariez au neveu d'un ambassadeur votre chère Armande, à qui cet ambassadeur, désireux d'une telle alliance, et qui l'a mendiée assez longtemps, assure au contrat de mariage son immense fortune et ses titres, après sa mort, en donnant, dès à présent, aux deux époux cent mille livres de rente, et reconnaissant à la future une dot de huit cent mille francs. Votre fille pleure, mais elle plie sous l'ascendant irrésistible de votre majestueuse autorité paternelle. Quelques médisants disent que votre fille cache sous ses pleurs une âme intéressée et ambitieuse. Nous allons ce soir à l'Opéra dans la loge des gentilshommes, et M. le baron de Macumer y viendra. — Il ne va donc pas? me répondit mon père en souriant et me traitant en ambassadrice. — Vous prenez Clarisse Harlowe pour Figaro! lui ai-je dit en lui jetant un regard plein de dédain et de raillerie. Quand vous m'aurez vue la main droite dégantée, vous démentirez ce bruit impertinent, et vous vous en montrerez offensé. — Je puis être tranquille sur ton avenir : tu n'as pas plus la tête d'une fille que Jeanne d'Arc n'avait le cœur d'une femme. Tu seras heureuse, tu n'aimeras personne et te laisseras aimer! Pour cette fois, j'éclatai de rire. — Qu'as-tu, ma petite coquette? me dit-il. — Je tremble pour les intérêts de mon pays... Et, voyant qu'il ne me comprenait pas, j'ajoutai : à Madrid! — Vous ne sauriez croire à quel point, au bout d'une année, cette religieuse se moque de son père, dit-il à la duchesse. — Armande se moque de tout, répliqua ma mère en me regardant. — Que voulez-vous dire? lui demandai-je. — Mais vous ne craignez même pas l'humidité de la nuit, qui peut vous donner des rhumatismes, dit-elle en me lançant un nouveau regard. — Les matinées, répondis-je, sont si chaudes! La duchesse a baissé les yeux. — Il est bien temps de la marier, dit mon père, et ce sera, je l'espère, avant mon départ. — Oui, si vous le voulez, lui ai-je répondu simplement.

Deux heures après, ma mère et moi, la duchesse de Maufrigneuse et madame d'Espard, nous étions comme quatre roses sur le devant de la loge. Je m'étais mise de côté, ne présentant qu'une épaule au public, et pouvant tout voir sans être vue dans cette loge spacieuse, qui occupe un des deux pans coupés au fond de la salle, entre les colonnes. Macumer est venu, s'est planté sur ses jambes, et a mis ses jumelles devant ses yeux pour pouvoir me regarder à son aise. Au premier entr'acte, est entré celui que j'appelle le roi des Ribauds, un jeune homme d'une beauté féminine. Le comte Henri de Marsay s'est produit dans la loge avec une épigramme dans les yeux, un sourire sur les lèvres, un air joyeux sur toute la figure. Il a fait les premiers compliments à ma mère, à madame d'Espard, à la duchesse de Maufrigneuse, aux comtes d'Esgrignon et de Saint-Héreen; puis il me dit : — Je ne sais pas si je serai le premier à vous complimenter d'un événement qui va vous rendre un objet d'envie. — Ah! un mariage, ai-je dit. Est-ce une jeune personne si récemment sortie du couvent qui vous apprendra que les mariages dont on parle ne se font jamais? M. de Marsay s'est penché à l'oreille de Macumer, et j'ai parfaitement compris, par le seul mouvement des lèvres, qu'il lui disait : — Baron, vous aimez peut-être cette petite coquette, qui s'est servie de vous; mais, comme il s'agit de mariage et non d'une passion, il faut toujours savoir ce qui se passe. Macumer a jeté sur l'officieux médisant un de ces regards qui, selon moi, sont un poëme, et lui a répliqué quelque chose comme : — Je n'aime point de petite coquette! d'un air qui m'a si bien ravie, que je me suis dégantée en voyant mon père. Felipe n'avait pas eu la moindre crainte ni le moindre soupçon. Il a bien réalisé tout ce que j'attendais de son caractère; il n'a foi qu'en moi, le monde et ses mensonges ne l'atteignent pas. L'Abencerrage n'a pas sourcillé, la coloration de son sang bleu n'a pas teint sa face olivâtre. Les deux jeunes comtes sont sortis. J'ai dit alors en riant à Macumer : — M. de Marsay vous a fait une épigramme sur moi. — Bien plus qu'une épigramme, a-t-il répondu, un épithalame. — Vous me parlez grec, lui ai-je dit en souriant, et le récompensant par un certain regard qui lui fait toujours perdre contenance. — Je l'espère bien! s'est écrié mon père en s'adressant à madame de Maufrigneuse. Il court des commérages infâmes. Aussitôt qu'une jeune personne va dans le monde, on a la rage de la marier,



Armande, me dit-elle en me prenant par le cou. — PAGE 26.

et l'on invente des absurdités ! Je ne marierai jamais Armande contre son gré. Je vais faire un tour au foyer, car on croirait que je laisse courir ce bruit-là pour donner l'idée de ce mariage à l'ambassadeur ; et la fille de César doit être encore moins soupçonnée que sa femme, qui ne doit pas l'être du tout.

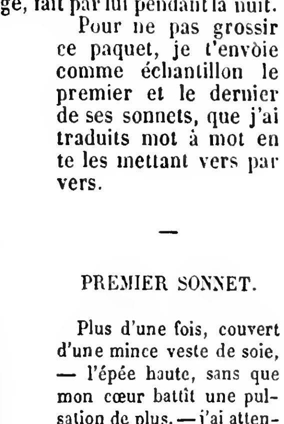
La duchesse de Maufrigneuse et madame d'Espard regardèrent d'abord ma mère, puis le baron, d'un air petillant, narquois, rusé, plein d'interrogations contenues. Ces fines couleuvres ont fini par entrevoir quelque chose. De toutes les choses secrètes, l'amour est la plus publique, et les femmes l'exhalent, je crois. Aussi, pour le bien cacher, une femme doit-elle être un monstre ! Nos yeux sont encore plus bavards que ne l'est notre langue. Après avoir joui du délicieux plaisir de trouver Felipe aussi grand que je le souhaitais, j'ai naturellement voulu davantage. J'ai fait alors un signal convenu pour lui dire de venir à ma fenêtre par le dangereux chemin que tu connais. Quelques heures après, je l'ai trouvé droit comme une statue, collé le long de la muraille, la main appuyée à l'angle du balcon de ma fenêtre, étudiant les reflets de la lumière de mon appartement. — Mon cher Felipe, lui ai-je dit, vous avez été bien ce soir : vous vous êtes conduit comme je me serais conduite moi-même si l'on m'eût appris que vous faisiez un mariage. — J'ai pensé que vous m'eussiez instruit avant tout le monde, a-t-il répondu. — Et quel est votre droit à ce privilége ? — Celui d'un serviteur dévoué. — L'êtes-vous vraiment ? — Oui, dit-il ; et je ne changerai jamais. — Eh bien ! si ce mariage était nécessaire, si je me résignais... La douce lueur de la lune a été comme éclairée par les deux regards qu'il a lancés sur moi d'abord, puis sur l'espèce d'abîme que nous faisait le mur. Il a paru se demander si nous pouvions mourir ensemble écrasés ; mais, après avoir brillé comme un éclair sur sa face et jailli de ses yeux, ce sentiment a été comprimé par une force supérieure à celle de la passion. — L'Arabe n'a qu'une parole, a-t-il dit d'une voix étranglée. Je suis votre serviteur et vous appartiens : je vivrai toute ma vie pour vous. La main qui tenait le balcon m'a paru mollir, j'y ai posé la mienne en lui disant : — Felipe, mon ami, je suis, par ma seule volonté, votre femme dès cet instant. Allez me demander dans la matinée à mon père. Il veut garder ma fortune ; mais vous vous engagerez à me la reconnaître au contrat sans l'avoir reçue, et vous serez sans aucun doute agréé. Je ne suis plus Armande de Chaulieu ; descendez promptement, Louise de Macumer ne veut pas commettre la moindre imprudence. Il a pâli, ses jambes ont fléchi, il s'est élancé d'environ dix pieds de haut à terre sans se faire le moindre mal ; mais, après m'avoir causé la plus horrible émotion, il m'a saluée de la main et a disparu. Je suis donc aimée, me suis-je dit, comme une femme ne le fut jamais ! Et je me suis endormie avec une satisfaction enfantine : mon sort était à jamais fixé. Vers deux heures, mon père m'a fait appeler dans son cabinet, où j'ai trouvé la duchesse et Macumer. Les paroles s'y sont très-gracieusement échangées. J'ai tout simplement répondu que, si M. Hénarez s'était entendu avec mon père, je n'avais aucune raison de m'opposer à leurs désirs. Là-dessus, ma mère a retenu le baron à dîner ; après quoi, nous avons été tous quatre nous promener au bois de Boulogne. J'ai regardé très-railleusement M. de Marsay quand il a passé à cheval, car il a remarqué Macumer et mon père sur le devant de la calèche.

Mon adorable Felipe a fait ainsi refaire ses cartes :

HÉNAREZ,

Des ducs de Soria, baron de Macumer.

Tous les matins il m'apporte lui-même un bouquet d'une délicieuse magnificence, au milieu duquel je trouve toujours une lettre qui contient un sonnet espagnol à ma louange, fait par lui pendant la nuit.



Pour ne pas grossir ce paquet, je t'envoie comme échantillon le premier et le dernier de ses sonnets, que j'ai traduits mot à mot en te les mettant vers par vers.

—



J'ai pendant quelques instants tenu ta lettre... — PAGE 28.

PREMIER SONNET.

Plus d'une fois, couvert d'une mince veste de soie, — l'épée haute, sans que mon cœur battît une pulsation de plus, — j'ai attendu l'assaut du taureau furieux, — et sa corne plus aiguë que le croissant de Phœbé.

J'ai gravi, fredonnant une seguidille andalouse, — le talus d'une redoute sous une pluie de fer ; — j'ai jeté ma vie sur le tapis vert du hasard — sans plus m'en soucier que d'un quadruple d'or.

J'aurais pris avec la main les boulets dans la gueule des canons ; — mais je crois que je deviens plus timide qu'un lièvre aux aguets ; — qu'un enfant qui voit un spectre aux plis de sa fenêtre.

Car, lorsque tu me regardes avec ta douce prunelle, — une sueur glacée couvre mon front, mes genoux se dérobent sous moi, — je tremble, je recule, je n'ai plus de courage.



DEUXIÈME SONNET.

Cette nuit, je voulais dormir pour rêver de toi ; — mais le sommeil jaloux fuyait mes paupières ; — je m'approchai du balcon, et je regardai le ciel ; — lorsque je pense à toi, mes yeux se tournent toujours en haut.

Phénomène étrange, que l'amour peut seul expliquer, — le firmament avait perdu sa couleur de saphir ; — les étoiles, diamants éteints dans leur monture d'or, ne lançaient que des œillades mortes, des rayons refroidis.

La lune, nettoyée de son fard d'argent et de lis, — roulait tristement sur le morne horizon, — car tu as dérobé au ciel toutes ses splendeurs.

La blancheur de la lune luit sur ton front charmant, — tout l'azur du ciel s'est concentré dans tes prunelles, et tes cils sont formés par les rayons des étoiles.

Peut-on prouver plus gracieusement à une jeune fille qu'on ne s'occupe que d'elle ? Que dis-tu de cet amour qui s'exprime en prodiguant les fleurs de l'intelligence et les fleurs de la terre ? Depuis une

douzaine de jours, je connais ce qu'est cette galanterie espagnole si fameuse autrefois.

Ah çà, chère, que se passe-t-il à la Crampade, où je me promène si souvent en examinant les progrès de notre agriculture? N'as-tu rien à me dire de tes mûriers, de nos plantations de l'hiver dernier? Tout y réussit-il à tes souhaits? Les fleurs sont-elles épanouies dans ton cœur d'épouse en même temps que celles de nos massifs? je n'ose dire de nos plates-bandes. Louis continue-t-il son système de madrigaux? Vous entendez-vous bien? Le doux murmure de ton filet de tendresse conjugale vaut-il mieux que la turbulence des torrents de mon amour? Mon gentil docteur en jupon s'est-il fâché? Je ne saurais le croire, j'enverrais Felipe en courrier se mettre à tes genoux et me rapporter ta tête ou mon pardon s'il en était ainsi. Je fais une belle vie ici, cher amour, et je voudrais savoir comment va celle de Provence. Nous venons d'augmenter notre famille d'un Espagnol coloré comme un cigare de la Havane, et j'attends encore tes compliments.

Vraiment, ma belle Renée, je suis inquiète, j'ai peur que tu ne dévores quelques souffrances pour ne pas en attrister mes joies, méchante. Écris-moi promptement quelques pages où tu me peignes ta vie dans ses infiniment petits, et dis-moi bien si tu résistes toujours, si ton libre arbitre est sur ses deux pieds ou à genoux, ou bien assis, ce qui serait grave. Crois-tu que les événements de ton mariage ne me préoccupent pas? Tout ce que tu m'as écrit me rend parfois rêveuse. Souvent, lorsqu'à l'Opéra je paraissais regarder des danseuses en pirouette, je me disais: Il est neuf heures et demie, elle se couche peut-être, que fait-elle? Est-elle heureuse? Est-elle seule avec son libre arbitre? ou son libre arbitre est-il où vont les libres arbitres dont on ne se soucie plus?... Mille tendresses.

XXV

RENÉE DE L'ESTORADE A LOUISE DE CHAULIEU.

Octobre.

Impertinente, pourquoi t'aurais-je écrit? que t'eussé-je dit? Durant cette vie animée par les fêtes, par les angoisses de l'amour, par ses colères et par ses fleurs, que tu me dépeins, et à laquelle j'assiste comme à une pièce de théâtre bien jouée, je mène une vie monotone et réglée à la manière d'une vie de couvent. Nous sommes toujours couchés à neuf heures et levés au jour. Nos repas sont toujours servis avec une exactitude désespérante. Pas le plus léger accident. Je me suis accoutumée à cette division du temps, et sans trop de peine. Peut-être est-ce naturel, que serait la vie sans cet assujettissement à des règles fixes qui, selon les astronomes et au dire de Louis, régit les mondes? L'ordre ne lasse pas. D'ailleurs, je me suis imposé des obligations de toilette qui me prennent le temps entre mon lever et le déjeuner; je tiens à y paraître charmante par obéissance à mes devoirs de femme, j'en éprouve du contentement, et j'en cause un bien vif au bon vieillard et à Louis. Nous nous promenons après le déjeuner. Quand les journaux arrivent, je disparais pour m'acquitter de mes affaires de ménage ou pour lire, car je lis beaucoup, ou pour t'écrire. Je reviens une heure avant le dîner, et après on joue, on a des visites, ou on en fait. Je passe ainsi mes journées entre un vieillard heureux, sans désirs, et un homme pour qui je suis le bonheur. Louis est si content, que sa joie a fini par réchauffer mon âme. Le bonheur, pour nous, ne doit sans doute pas être le plaisir. Quelquefois, le soir, quand je ne suis pas utile à la partie, et que je suis enfoncée dans une bergère, ma pensée est assez puissante pour me faire entrer en toi; j'épouse alors ta belle vie si féconde, si nuancée, si violemment agitée, et je me demande à quoi te mèneront ces turbulentes préfaces, ne tueront-elles pas le livre? Tu peux avoir les illusions de l'amour, toi, chère mignonne, mais moi, je n'ai plus que les réalités du ménage. Oui, tes amours me semblent un songe! Aussi ai-je de la peine à comprendre pourquoi tu les rends si romanesques. Tu veux un homme qui ait plus d'âme que de sens, plus de grandeur et de vertu que d'amour, tu veux que le rêve des jeunes filles à l'entrée de la vie prenne un corps, tu demandes des sacrifices pour les récompenser, tu soumets ton Felipe à des épreuves pour savoir si le désir, si l'espérance, si la curiosité seront durables. Mais, enfant, derrière tes décorations fantastiques s'élève un autel où se prépare un lien éternel. Le lendemain du mariage, le terrible fait qui change la fille en femme et l'amant en mari, peut renverser les élégants échafaudages de tes subtiles précautions. Sache donc enfin que deux amoureux, tout aussi bien que deux personnes mariées comme nous l'avons été Louis et moi, vont chercher sous les joies d'une noce, selon le mot de Rabelais, un grand *peut-être!*

Je ne te blâme pas, quoique ce soit un peu léger, de causer avec don Felipe au fond du jardin, de l'interroger, de passer une nuit à ton balcon, lui sur le mur; mais tu joues avec la vie, enfant, et j'ai peur que la vie ne joue avec toi. Je n'ose pas te conseiller ce que l'expérience me suggère pour ton bonheur; mais laisse-moi te répéter encore, du fond de ma vallée, que le viatique du mariage est dans ces mots: résignation et dévouement! Car, je le vois, malgré tes épreuves, malgré tes coquetteries et tes observations, tu te marieras absolument comme moi. En étendant le désir, on creuse un peu plus profondément le précipice, voilà tout.

Oh! comme je voudrais voir le baron de Macumer et lui parler pendant quelques heures, tant je te souhaite de bonheur!

XXVI

LOUISE DE MACUMER A RENÉE DE L'ESTORADE.

Mars 1825.

Comme Felipe réalise avec une générosité de Sarrasin les plans de mon père et de ma mère, en me reconnaissant ma fortune sans la recevoir, la duchesse est devenue encore meilleure femme avec moi qu'auparavant. Elle m'appelle *petite rusée, petite commère,* elle me trouve *le bec affilé.* — Mais, chère maman, lui ai-je dit la veille de la signature du contrat, vous attribuez à la politique, à la ruse, à l'habileté les effets de l'amour le plus vrai, le plus naïf, le plus désintéressé, le plus entier qui fut jamais! Sachez donc que je ne suis pas la *commère* pour laquelle vous me faites l'honneur de me prendre. — Allons donc, Armande, me dit-elle en me prenant par le cou, m'attirant à elle et me baisant au front, tu n'as pas voulu retourner au couvent, tu n'as pas voulu rester fille, et en grande, en belle Chaulieu que tu es, tu as senti la nécessité de relever la maison de ton père. (Si tu savais, Renée, ce qu'il y a de flatterie dans ce mot pour le duc, qui nous écoutait!) Je t'ai vue pendant tout un hiver fourrant ton petit museau dans tous les quadrilles, jugeant très-bien les hommes et devinant le monde actuel en France. Aussi as-tu avisé le seul Espagnol capable de te faire la belle vie d'une femme maîtresse chez elle. Ma chère petite, tu l'as traité comme Tullia traite ton frère. — Quelle école que le couvent de ma sœur! s'est écrié mon père. Je jetai sur mon père un regard qui lui coupa net la parole; puis je me suis retournée vers la duchesse, et lui ai dit: — Madame, j'aime mon prétendu, Felipe de Soria, de toutes les puissances de mon âme. Quoique cet amour ait été très-involontaire et très-combattu quand il s'est levé dans mon cœur, je vous jure que je ne m'y suis abandonnée qu'au moment où j'ai reconnu dans le baron de Macumer une âme digne de la mienne, un cœur en qui les délicatesses, les générosités, le dévouement, le caractère et les sentiments étaient conformes aux miens. — Mais, ma chère, a-t-elle repris en m'interrompant, il est laid comme.... — Comme tout ce que vous voudrez, dis-je vivement, mais j'aime cette laideur. — Tiens, Armande, me dit mon père, si tu l'aimes et si tu as eu la force de maîtriser ton amour, tu ne dois pas risquer ton bonheur. Or, le bonheur dépend beaucoup des premiers jours du mariage.... — Et pourquoi ne pas lui dire des premières nuits? s'écria ma mère. Laissez-nous, monsieur, ajouta la duchesse en regardant mon père.

— Tu te maries dans trois jours, ma chère petite, me dit ma mère à l'oreille; je dois donc te faire maintenant, sans pleurnicheries bourgeoises, les recommandations sérieuses que toutes les mères font à leurs filles. Tu épouses un homme que tu aimes. Ainsi, je n'ai pas à te plaindre, ni à me plaindre moi-même. Je ne t'ai vue que depuis un an: si ce fut assez pour t'aimer, ce n'est pas non plus assez pour que je fonde en larmes en regrettant ta compagnie. Ton esprit a surpassé ta beauté; tu m'as flattée dans mon amour-propre de mère, et tu t'es conduite en bonne et aimable fille. Aussi me trouveras-tu toujours excellente mère. Tu souris?... Hélas! souvent là où la mère et la fille ont bien vécu, les deux femmes se brouillent. Je te veux heureuse. Écoute-moi donc. L'amour que tu ressens est un amour de petite fille, l'amour naturel à toutes les femmes qui sont nées pour s'attacher à un homme; mais, hélas! ma petite, il n'y a qu'un homme dans le monde pour nous, il n'y en a pas deux! et celui que nous sommes appelées à chérir n'est pas toujours celui que nous avons choisi pour mari tout en croyant l'aimer. Quelque singulières que puissent te paraître mes paroles, médite-les. Si nous n'aimons pas celui que nous avons choisi, la faute en est à nous et à lui, quelquefois à des circonstances qui ne dépendent ni de nous ni de lui; et néanmoins rien ne s'oppose à ce que ce soit l'homme que notre famille nous donne, l'homme à qui s'adresse notre cœur, qui soit l'homme aimé. La barrière qui plus tard se trouve entre nous et lui s'élève souvent par un défaut de persévérance qui vient et de nous et de notre mari. Faire de son mari son amant est une œuvre aussi

élicate que celle de faire de son amant son mari, et tu viens de t'en cquitter à merveille. Eh bien : je te le répète, je te veux heureuse. onge donc dès à présent que dans les trois premiers mois de ton iariage tu pourrais devenir malheureuse si, de ton côté tu ne te oumettais pas au mariage avec l'obéissance, la tendresse et l'esprit ue tu as déployés dans tes amours. Car, ma petite commère, tu t'es issée aller à tous les innocents bonheurs d'un amour clandestin. Si amour heureux commençait pour toi par des désenchantements, par es déplaisirs, par des douleurs même, eh bien! viens me voir. N'es-ère pas trop d'abord du mariage, il te donnera peut-être plus de eines que de joies. Ton bonheur exige autant de culture qu'en a xigé l'amour. Enfin, si par hasard tu perdais l'amant, tu retrouve-ais le père de tes enfants. Là, ma chère enfant, est toute la vie so-iale Sacrifie tout à l'homme dont le nom est le tien dont l'honneur, ont la considération ne peuvent recevoir la moindre atteinte qui ne asse chez toi la plus affreuse brèche. Sacrifier tout à son mari n'est as seulement un devoir absolu pour des femmes de notre rang, mais ncore le plus habile calcul. Le plus bel attribut des grands principes e morale, c'est d'être vrais et profitables de quelque côté qu'on les tudie. En voilà bien assez pour toi. Maintenant, je te crois encline la jalousie; et moi, ma chère, je suis jalouse aussi!... mais je ne te oudrais pas sottement jalouse. Ecoute. La jalousie qui se montre essemble à une politique qui mettrait cartes sur table. Se dire louse, le laisser voir, n'est-ce pas montrer son jeu? Nous ne sa-ons rien alors du jeu de l'autre. En toute chose nous devons savoir ouffrir en silence. J'aurai d'ailleurs avec Macumer un entretien sé-eux à propos de toi la veille de votre mariage.

J'ai pris le beau bras de ma mère et lui ai baisé la main en y met-nt une larme que son accent avait attirée dans mes yeux. J'ai de-né dans cette haute morale, digne d'elle et de moi, la plus profonde agesse, une tendresse sans bigoterie sociale, et surtout une vérita-le estime de mon caractère. Dans ces simples paroles, elle a mis le ésumé des enseignements que sa vie et son expérience lui ont peut-re chèrement vendus. Elle fut touchée, et me dit en me regardant : - Chère fillette, tu vas faire un terrible passage. Et la plupart des mmes ignorantes et désabusées sont capables d'imiter le comte de Vestmoreland.

Nous nous mîmes à rire. Pour t'expliquer cette plaisanterie, je ois te dire qu'à table, la veille, une princesse russe nous avait ra-onté qu'en sa qualité de ministre anglais le comte de Westmore-nd était si instruit, qu'ayant énormément souffert du mal de mer endant le passage de la Manche, et voulant aller en Italie, il tourna ride et revint quand on lui parla du passage des Alpes : « J'ai assez passages comme cela! » dit-il. Tu comprends, Renée, que ta som-re philosophie et la morale de ma mère étaient de nature à réveiller s craintes qui nous agitaient à Blois. Plus le mariage approchait, us j'amassais en moi de force, de volonté, de sentiments pour ré-ster au terrible passage de l'état de jeune fille à l'état de femme. outes nos conversations me revenaient à l'esprit, je relisais tes let-es et j'y découvrais je ne sais quelle mélancolie cachée. Ces appré-ensions ont eu le mérite de me rendre la fiancée vulgaire des gra-ıres et du public. Aussi le monde m'a-t-il trouvée charmante et ès-convenable le jour de la signature du contrat. Ce matin, à la airie, où nous sommes allés sans cérémonie, il n'y a eu que les té-oins. Je te finis ce bout de lettre pendant que l'on apprête ma toi-tte pour le dîner. Nous serons mariés à l'église de Sainte-Valère, soir à minuit, après une brillante soirée. J'avoue que mes craintes e donnent un air de victime et une fausse pudeur qui me vaudront s admirations auxquelles je ne comprends rien. Je suis ravie de oir mon pauvre Felipe tout aussi jeune fille que moi; le monde le esse, il est comme une chauve-souris dans une boutique de cris-ux. — Heureusement que cette journée a un lendemain! m'a-t-il t à l'oreille sans y entendre malice. Il n'aurait voulu voir personne, nt il est honteux et timide. En venant signer notre contrat, l'am-assadeur de Sardaigne m'a prise à part pour m'offrir un collier de erles attachées par six magnifiques diamants. C'est le présent de ma elle-sœur la duchesse de Soria. Ce collier est accompagné d'un bra-elet de saphirs sous lequel est écrit : *Je t'aime sans te connaître!* eux lettres charmantes enveloppaient ces présents, que je n'ai pas oulu accepter sans savoir si Felipe me le permettait. — Car, lui ai-dit, je ne voudrais vous rien voir qui ne vînt de moi. Il m'a baisé main tout attendri, et m'a répondu : — Portez-les, à cause de la evise, et de ces tendresses qui sont sincères...

Samedi soir.

Voici donc, ma pauvre Renée, les dernières lignes de la jeune fille. près la messe de minuit, nous partirons pour une terre que Felipe par une délicate attention, achetée en Nivernais, sur la route de rovence. Je me nomme déjà Louise de Macumer, mais je quitte Pa-s dans quelques heures en Louise de Chaulieu. De quelque façon ue je me nomme, il n'y aura jamais pour toi que

LOUISE.

XXVII

LOUISE DE MACUMER A RENÉE DE L'ESTORADE.

Octobre 1825.

Je ne t'ai plus rien écrit, chère, depuis le mariage de la mairie, et voici bientôt huit mois. Quant à toi, pas un mot! cela est horrible, madame!

Eh bien! nous sommes donc partis en poste pour le château de Chantepleurs, la terre achetée par Macumer en Nivernais, sur les bords de la Loire, à soixante lieues de Paris. Nos gens, moins ma femme de chambre y étaient déjà, nous attendaient, et nous y sommes arrivés avec une excessive rapidité le lendemain soir. J'ai dormi depuis Paris jusqu'au delà de Montargis. La seule licence qu'ait prise mon seigneur et maître a été de me soutenir par la taille et de tenir ma tête sur son épaule, où il avait disposé plusieurs mouchoirs. Cette attention quasi maternelle, qui lui faisait vaincre le sommeil, m'a causé je ne sais quelle émotion profonde. Endormie sous le feu de ses yeux noirs, je me suis réveillée sous leur flamme : même ardeur, même amour; mais des milliers de pensées avaient passé par là! Il avait baisé deux fois mon front.

Nous avons déjeuné dans notre voiture, à Briare. Le lendemain soir, à sept heures et demie, après avoir causé comme je causais avec toi à Blois, admirant cette Loire que nous y admirions, nous entrions dans la longue et belle avenue de tilleuls, d'acacias, de sycomores et de mélèzes qui mène à Chantepleurs. A huit heures nous dînions, à dix heures nous étions dans une charmante chambre gothique embellie de toutes les inventions du luxe moderne. Mon Felipe, que tout le monde trouve laid, m'a semblé bien beau, beau de bonté, de grâce, de tendresse, d'exquise délicatesse. Des désirs de l'amour, je ne voyais pas la moindre trace. Pendant la route il s'était conduit comme un ami que j'aurais connu depuis quinze ans Il m'a peint comme il sait peindre (il est toujours l'homme de sa première lettre), les effroyables orages qu'il a contenus et qui venaient mourir à la surface de son visage. « Jusqu'à présent il n'y a rien de bien effrayant dans le mariage, dis-je en allant à la fenêtre et voyant par une lune superbe un délicieux parc d'où s'exhalaient de pénétrantes odeurs. Il est venu près de moi, m'a reprise par la taille, et m'a dit : — Et pourquoi s'en effrayer? Ai-e démenti par un geste, par un regard, mes promesses? Les démentirai-je un jour? Jamais voix, jamais regard, n'auront pareille puissance : la voix me remuait les moindres fibres du corps et réveillait tous les sentiments; le regard avait une force solaire. — Oh! lui ai-je dit, combien de perfidie mauresque n'y a-t-il pas dans votre perpétuel esclavage! Ma chère, il m'a comprise.

Ainsi, belle biche, si je suis restée quelques mois sans t'écrire, tu devines maintenant pourquoi. Je suis forcée de me rappeler l'étrange passé de la jeune fille pour t'expliquer la femme. Renée, je te comprends aujourd'hui. Ce n'est ni à une amie intime, ni à sa mère, ni peut-être à soi-même, qu'une jeune mariée heureuse peut parler de son heureux mariage. Nous devons laisser ce souvenir dans notre âme comme un sentiment de plus qui nous appartient en propre et pour lequel il n y a pas de nom. Comment! on a nommé un devoir les gracieuses folies du cœur et l'irrésistible entraînement du désir. Et pourquoi? Quelle horrible puissance a donc imaginé de nous obliger à fouler les délicatesses du goût, les mille pudeurs de la femme, en convertissant ces voluptés en devoirs? Comment peut-on devoir ces fleurs de l'âme, ces roses de la vie, ces poëmes de la sensibilité exaltée, à un être qu'on n'aimerait pas? Des droits dans de telles sensations! mais elles naissent et s'épanouissent au soleil de l'amour, ou leurs germes se détruisent sous les froideurs de la répugnance et de l'aversion. A l'amour d'entretenir de tels prestiges! O ma sublime Renée, je te trouve bien grande maintenant! Je plie le genou devant toi, je m'étonne de ta profondeur et de ta perspicacité. Oui, la femme qui ne fait pas, comme moi, quelque secret mariage d'amour caché sous les noces légales et publiques, doit se jeter dans la maternité comme une âme à qui la terre manque se jette dans le ciel! De tout ce que tu m'as écrit, il ressort un principe cruel : il n'y a que les hommes supérieurs qui sachent aimer. Je sais aujourd'hui pourquoi. L'homme obéit à deux principes. Il se rencontre en lui le besoin et le sentiment. Les êtres inférieurs ou faibles prennent le besoin pour le sentiment; tandis que les êtres supérieurs couvrent le besoin sous les admirables effets du sentiment : le sentiment leur communique par sa violence une excessive réserve, et leur inspire l'adoration de la femme. Evidemment la sensibilité se trouve en raison de la puissance des organisations intérieures, et l'homme de génie est alors le seul qui se rapproche de nos délicatesses : il entend, devine, comprend la femme; il l'élève sur les ailes de son désir contenu par les timidités du sentiment. Aussi, lorsque l'intelligence, le cœur et les

sens également ivres nous entraînent, n'est-ce pas sur la terre que l'on tombe : on s'élève alors dans les sphères célestes, et malheureusement on n'y reste pas assez longtemps. Telle est, ma chère, la philosophie des trois premiers mois de mon mariage. Felipe est un ange. Je puis penser tout haut avec lui. Sans figure de rhétorique, il est un autre moi. Sa grandeur est inexplicable : il s'attache plus étroitement par la possession, et découvre dans le bonheur de nouvelles raisons d'aimer. Je suis pour lui la plus belle partie de lui-même. Je le vois : des années de mariage, loin d'altérer l'objet de ses délices, augmenteront sa confiance, développeront de nouvelles sensibilités, et fortifieront notre union. Quel heureux délire! Mon âme est ainsi faite que les plaisirs laissent en moi de fortes lueurs, ils me réchauffent, ils s'empreignent dans mon être intérieur : l'intervalle qui les sépare est comme la petite nuit des grands jours. Le soleil qui a doré les cimes à son coucher les retrouve presque chaudes à son lever. Par quel heureux hasard en a-t-il été pour moi sur-le-champ ainsi? Ma mère avait éveillé chez moi mille craintes; ses prévisions, qui m'ont semblé pleines de jalousie, quoique sans la moindre petitesse bourgeoise, ont été trompées par l'événement, car tes craintes et les siennes, les miennes, tout s'est dissipé! Nous sommes restés à Chantepleurs sept mois et demi, comme deux amants dont l'un a enlevé l'autre, et qui ont fui des parents courroucés. Les roses du plaisir ont couronné notre amour, elles fleurissent notre vie à deux. Par un retour subit sur moi-même, un matin où j'étais plus pleinement heureuse, j'ai songé à ma Renée et à son mariage de convenance, et j'ai deviné ta vie, je l'ai pénétrée! O mon ange, pourquoi parlons-nous une langue différente? Ton mariage purement social, et mon mariage, qui n'est qu'un amour heureux, sont deux mondes qui ne peuvent pas plus se comprendre que le fini ne peut comprendre l'infini. Tu restes sur la terre, je suis dans le ciel! Tu es dans la sphère humaine, et je suis dans la sphère divine. Je règne par l'amour, tu règnes par le calcul et par le devoir. Je suis si haut, que s'il y avait une chute je serais brisée en mille miettes. Enfin, je dois me taire, car j'ai honte de te peindre l'éclat, la richesse, les pimpantes joies d'un pareil printemps d'amour.

Nous sommes à Paris depuis dix jours, dans un charmant hôtel, rue du Bac, arrangé par l'architecte que Felipe avait chargé d'arranger Chantepleurs. Je viens d'entendre, l'âme épanouie par les plaisirs permis d'un heureux mariage, la céleste musique de Rossini que j'avais entendue l'âme inquiète, tourmentée à mon insu par les curiosités de l'amour. On m'a trouvée généralement embellie, et je suis comme une enfant en m'entendant appeler *madame*.

Vendredi matin

Renée, ma belle sainte, mon bonheur me ramène sans cesse à toi. Je me sens meilleure pour toi que je ne l'ai jamais été : je te suis si dévouée! J'ai si profondément étudié ta vie conjugale par le commencement de la mienne, et je te vois si grande, si noble, si magnifiquement vertueuse, que je me constitue ici ton inférieure, ta sincère admiratrice, en même temps que ton amie. En voyant ce qu'est mon mariage, il m'est à peu près prouvé que je serais morte s'il en eût été autrement. Et tu vis! par quel sentiment, dis-le-moi? Aussi ne te ferai-je plus la moindre plaisanterie. Hélas! la plaisanterie, mon ange, est fille de l'ignorance, on se moque de ce qu'on ne connaît point. Là où les recrues se mettent à rire, les soldats éprouvés sont graves, m'a dit le marquis de Chaulieu, pauvre capitaine de cavalerie qui n'est encore allé que de Paris à Fontainebleau et de Fontainebleau à Paris. Aussi, ma chère aimée, deviné-je que tu ne m'as pas tout dit. Oui, tu m'as voilé quelques plaies. Tu souffres, je le sens. Je me suis fait, à propos de toi, des romans d'idées en voulant, à distance et par le peu que tu m'as dit de toi, trouver les raisons de ta conduite. Elle s'est seulement essayée au mariage, pensai-je un soir, et ce qui se trouve bonheur pour moi n'a été que souffrance pour elle. Elle en est pour ses sacrifices, et veut limiter leur nombre. Elle a déguisé ses chagrins sous les pompeux axiomes de la morale sociale. Ah! Renée, il y a cela d'admirable, que le plaisir n'a pas besoin de religion, d'appareil, ni de grands mots, il est tout par lui-même; tandis que, pour justifier les atroces combinaisons de notre esclavage et de notre vassalité, les hommes ont accumulé les théories et les maximes. Si tes immolations sont belles, sont sublimes, mon bonheur, abrité sous le poêle blanc et or de l'église et paraphé par le plus maussade des maires, serait donc une monstruosité? Pour l'honneur des lois, pour toi, mais surtout pour rendre mes plaisirs entiers, je te voudrais heureuse, ma Renée. Oh! dis-moi que tu te sens venir au cœur un peu d'amour pour ce Louis qui t'adore? Dis-moi que la torche symbolique et solennelle de l'hyménée n'a pas servi qu'à t'éclairer des ténèbres? car l'amour, mon ange, est bien exactement pour la nature morale ce qu'est le soleil pour la terre. Je reviens toujours à te parler de ce jour qui m'éclaire et qui, je le crains, me consumera. Chère Renée, toi qui disais dans tes extases d'amitié, sous le berceau de vigne au fond du couvent : — Je t'aime tant, Louise, que, si Dieu se manifestait, je lui demanderais toutes les peines, et pour toi toutes les joies de la vie. Oui, j'ai la passion de la souffrance! Eh bien! m chérie, aujourd'hui je te rends la pareille, et demande à grands cri à Dieu de nous partager mes plaisirs.

Écoute : j'ai deviné que tu t'es faite ambitieuse sous le nom d Louis de l'Estorade, eh bien! aux prochaines élections, fais-le nomme député, car il aura près de quarante ans, et, comme la Chambre n s'assemblera que six mois après les élections, il se trouvera précisé ment de l'âge requis pour être un homme politique. Tu viendras Paris, je ne te dis que cela. Mon père et les amis que je vais me fair vous apprécieront, et si ton vieux beau-père veut constituer un ma jorat, nous t'obtiendrons le titre de comte pour Louis. Ce sera déj cela! Enfin nous serons ensemble.

XXVIII

RENÉE DE L'ESTORADE A LOUISE DE MACUMER.

Décembre 1825.

Ma bienheureuse Louise, tu m'as éblouie. J'ai pendant quelque instants tenu ta lettre où quelques-unes de mes larmes brillaient a soleil couchant, les bras lassés, seule sous le petit rocher aride a bas duquel j'ai mis un banc. Dans un énorme lointain, comme un lame d'acier, reluit la Méditerranée. Quelques arbres odoriférant ombragent ce banc où j'ai fait transplanter un énorme jasmin, de chèvrefeuilles et des genêts d'Espagne. Quelque jour le rocher ser couvert en entier par des plantes grimpantes. Il y a déjà de la vign vierge de plantée. Mais l'hiver arrive, et toute cette verdure est de venue comme une vieille tapisserie. Quand je suis là, personne n m'y vient troubler, on sait que j'y veux rester seule. Ce banc s'ap pelle le banc de Louise. N'est-ce pas te dire que je n'y suis poin seule, quoique seule.

Si je te raconte ces détails, si menus pour toi, si je te peins ce ver doyant espoir qui, par avance, habille ce rocher nu, sourcilleux, su le haut duquel le hasard de la végétation a placé l'un des plus beau pins en parasol, c'est que j'ai trouvé là des images auxquelles je m suis attachée.

En jouissant de ton heureux mariage (et pourquoi ne t'avouerais-j pas tout?), en l'enviant de toutes mes forces, j'ai senti le premie mouvement de mon enfant qui des profondeurs de ma vie a réagi su les profondeurs de mon âme. Cette sourde sensation, à la fois u avis, un plaisir, une douleur, une promesse, une réalité; ce bonheu qui n'est qu'à moi dans le monde et qui reste un secret entre moi Dieu; ce mystère m'a dit que le rocher serait un jour couvert d fleurs, que les joyeux rires d'une famille y retentiraient, que mes en trailles étaient enfin bénies et donneraient la vie à flots. Je me su sentie née pour être mère! Aussi la première certitude que j'ai e de porter en moi une autre vie m'a-t-elle donné de bienfaisantes co solations. Une joie immense a couronné tous ces longs jours de d vouement qui ont fait déjà la joie de Louis.

Dévouement! me suis-je dit à moi-même, n'es-tu pas plus q l'amour? n'es-tu pas la volupté la plus profonde, parce que tu es u abstraite volupté, la volupté génératrice? N'es-tu pas, ô dévouemen la faculté supérieure à l'effet? N'es-tu pas la mystérieuse, l'infatigab divinité cachée sous les sphères innombrables dans un centre incon par où passent tour à tour tous les mondes? Le dévouement, seul da son secret, plein de plaisirs savourés en silence sur lesquels person ne jette un œil profane et que personne ne soupçonne, le dévouemen dieu jaloux et accablant, dieu vainqueur et fort, inépuisable par qu'il tient à la nature même des choses et qu'il est ainsi toujours é à lui-même, malgré l'épanchement de ses forces, le dévouemen voilà donc la signature de ma vie.

L'amour, Louise, est un effort de Felipe sur toi; mais rayonnement de ma vie sur la famille produira une incessa réaction de ce petit monde sur moi! Ta belle moisson dorée est p sagère; mais la mienne, pour être retardée, n'en sera-t-elle pas p durable? elle se renouvellera de moments en moments. L'amour le plus joli larcin que la société ait su faire à la nature; mais maternité, n'est-ce pas la nature dans sa joie? Un sourire a sé mes larmes. L'amour rend mon Louis heureux; mais le mariage r rendue mère et je vais être heureuse aussi! Je suis alors revenu pas lents à ma bastide blanche aux volets verts, pour t'écrire c

Donc, chère, le fait le plus naturel et le plus surprenant chez m s'est établi chez moi depuis cinq mois; mais je puis te dire tout qu'il ne trouble en rien ni mon cœur ni mon intelligence. Je les v tous heureux : le futur grand-père empiète sur les droits de son tit-fils, il est devenu comme un enfant; le père prend des airs gra et inquiets; tous sont aux petits soins pour moi, tous parlent du b heur d'être mère. Hélas! moi seule je ne sens rien, et n'ose dire

at d'insensibilité parfaite où je suis. Je mens un peu pour ne pas attrister leur joie. Comme il m'est permis d'être franche avec toi, je avoue que, dans la crise où je me trouve, la maternité ne commence qu'en imagination. Louis a été aussi surpris que moi-même d'apprendre ma grossesse. N'est-ce pas te dire que cet enfant est venu de lui-même, sans avoir été appelé autrement que par les souhaits impatiemment exprimés de son père? Le hasard, ma chère, est le dieu de la maternité. Quoique, selon notre médecin, ces hasards soient en harmonie avec le vœu de la nature, il ne m'a pas nié que les enfants qui se nomment si gracieusement les enfants de l'amour devaient être beaux et spirituels; que leur vie était souvent comme protégée par le bonheur qui avait rayonné, brillante étoile! à leur conception. Peut-être donc, ma Louise, auras-tu dans ta maternité des joies que je dois ignorer dans la mienne. Peut-être aime-t-on mieux l'enfant d'un homme adoré comme tu adores Felipe que celui d'un mari qu'on épouse par raison, à qui l'on se donne par devoir, et pour être femme enfin! Ces pensées gardées au fond de mon cœur ajoutent à ma gravité de mère en espérance. Mais, comme il n'y a pas de famille sans enfant, mon désir voudrait pouvoir hâter le moment où pour moi commenceront les plaisirs de la famille, qui doivent être ma seule existence. En ce moment, ma vie est une vie d'attente et de mystères, où la souffrance la plus nauséabonde accoutume sans doute la femme à d'autres souffrances. Je m'observe. Malgré les efforts de Louis, dont l'amour me comble de soins, de douceurs, de tendresses, j'ai de vagues inquiétudes auxquelles se mêlent les dégoûts, les troubles, les singuliers appétits de la grossesse. Si je dois te dire les choses comme elles sont, au risque de te causer quelque déplaisance pour le métier, je t'avoue que je ne conçois pas la fantaisie que j'ai prise pour certaines oranges, goût bizarre et que je trouve naturel. Mon mari va me chercher à Marseille les plus belles oranges du monde; il en a demandé de Malte, de Portugal, de Corse; mais ces oranges, je les laisse. Je cours à Marseille, quelquefois à pied, y dévorer de méchantes oranges à un liard, quasi pourries, dans une petite rue qui descend au port, à deux pas de l'Hôtel de ville; et leurs moisissures bleuâtres ou verdâtres brillent à mes yeux comme des diamants : j'y vois des fleurs, je n'ai nul souvenir de leur odeur cadavéreuse et leur trouve une saveur irritante, une chaleur vineuse, un goût délicieux. Eh bien! mon ange, voilà les premières sensations amoureuses de ma vie. Ces affreuses oranges sont mes amours. Tu ne désires pas Felipe autant que je souhaite un de ces fruits en décomposition. Enfin je sors quelquefois furtivement, je galope à Marseille d'un pied agile, et il me prend des tressaillements voluptueux quand j'approche de la rue : j'ai peur que la marchande n'ait plus d'oranges pourries, je me jette dessus, je les mange, je les dévore en plein air. Il me semble que ces fruits viennent du paradis et contiennent la plus suave nourriture. J'ai vu Louis se détournant pour ne pas sentir leur puanteur. Je me suis souvenue de cette atroce phrase d'Obermann, sombre élégie que je me repens d'avoir lue : *Les racines s'abreuvent dans une eau fétide!* Depuis que je mange de ces fruits, je n'ai plus de maux de cœur et ma santé s'est rétablie. Ces dépravations ont un sens, puisqu'elles sont un effet naturel et que la moitié des femmes éprouvent ces envies, monstrueuses quelquefois. Quand ma grossesse sera très-visible, je ne sortirai plus de la Crampade : je n'aimerais pas à être vue ainsi.

Je suis excessivement curieuse de savoir à quel moment de la vie commence la maternité. Ce ne saurait être au milieu des effroyables douleurs que je redoute.

Adieu, mon heureuse! adieu, toi en qui je renais et par qui je me figure ces belles amours, ces jalousies à propos d'un regard, ces mots à l'oreille et ces plaisirs qui nous enveloppent comme une autre atmosphère, un autre sang, une autre lumière, une autre vie! Ah! mignonne, moi aussi je comprends l'amour. Ne te lasse pas de me tout dire. Tenons bien nos conventions. Moi, je ne t'épargnerai rien. Aussi te dirai-je, pour finir gravement cette lettre, qu'en te relisant une invincible et profonde terreur m'a saisie. Il m'a semblé que ce splendide amour défiait Dieu. Le souverain maître de ce monde, le malheur, ne se courroucera-t-il pas de ne point avoir sa part de votre festin? Quelle fortune superbe n'a-t-il pas renversée! Oh! Louise, n'oublie pas, au milieu de ton bonheur, de prier Dieu. Fais du bien, sois charitable et bonne; enfin conjure les adversités par ta modestie. Moi, je suis devenue encore plus pieuse que je ne l'étais au couvent, depuis mon mariage. Tu ne me dis rien de la religion à Paris. En adorant Felipe, il me semble que tu t'adresses, à l'encontre du proverbe, plus au saint qu'à Dieu. Mais ma terreur est excès d'amitié. Vous allez ensemble à l'église, et vous faites du bien en secret, n'est-ce pas? Tu me trouveras peut-être bien provinciale dans cette fin de lettre; mais pense que mes craintes cachent une excessive amitié, l'amitié comme l'entendait la Fontaine, celle qui s'inquiète et s'alarme d'un rêve, d'une idée à l'état de nuage. Tu mérites d'être heureuse, puisque tu penses à moi dans ton bonheur, comme je pense à toi dans ma vie monotone, un peu grise, mais pleine; sobre, mais productive : sois donc bénie!

XXIX

DE MONSIEUR DE L'ESTORADE A LA BARONNE DE MACUMER.

Décembre 1825.

Madame,

Ma femme n'a pas voulu que vous apprissiez par le vulgaire billet de faire part un événement qui nous comble de joie. Elle vient d'accoucher d'un gros garçon, et nous retarderons son baptême jusqu'au moment où vous retournerez à votre terre de Chantepleurs. Nous espérons, Renée et moi, que vous pousserez jusqu'à la Crampade et que vous serez la marraine de notre premier-né. Dans cette espérance, je viens de le faire inscrire sur les registres de l'état civil sous les noms d'Armand-Louis de l'Estorade. Notre chère Renée a beaucoup souffert, mais avec une patience angélique. Vous la connaissez : elle a été soutenue dans cette première épreuve du métier de mère par la certitude du bonheur qu'elle nous donnait à tous. Sans me livrer aux exagérations un peu ridicules des pères qui sont pères pour la première fois, je puis vous assurer que le petit Armand est très-beau ; mais vous le croirez sans peine quand je vous dirai qu'il a les traits et les yeux de Renée. C'est avoir eu déjà de l'esprit. Maintenant que le médecin et l'accoucheur nous ont affirmé que Renée n'a pas le moindre danger à courir, car elle nourrit, l'enfant a très-bien pris le sein, le lait est abondant, la nature est si riche en elle! nous pouvons, mon père et moi, nous abandonner à notre joie. Madame, cette joie est si grande, si forte, si pleine, elle anime tellement toute la maison, elle a tant changé l'existence de ma chère femme, que je désire pour votre bonheur qu'il en soit ainsi promptement pour vous. Renée a fait préparer un appartement que je voudrais rendre digne de nos hôtes, mais où vous serez reçus du moins avec une cordialité fraternelle, sinon avec faste.

Renée m'a dit, madame, vos intentions pour nous, et je saisis d'autant plus cette occasion de vous en remercier que rien n'est plus de saison. La naissance de mon fils a déterminé mon père a faire des sacrifices auxquels les vieillards se résolvent difficilement : il vient d'acquérir deux domaines. La Crampade est maintenant une terre qui rapporte trente mille francs. Mon père va solliciter du roi la permission de l'ériger en majorat; mais obtenez pour lui le titre dont vous avez parlé dans votre dernière lettre, et vous aurez déjà travaillé pour votre filleul.

Quant à moi, je suivrai vos conseils uniquement pour vous réunir à Renée durant les sessions. J'étudie avec ardeur et tâche de devenir ce qu'on appelle un homme spécial. Mais rien ne me donnera plus de courage que de vous savoir la protectrice de mon petit Armand. Promettez-nous donc de venir jouer ici, vous si belle et si gracieuse, si grande et si spirituelle, le rôle d'une fée pour mon fils aîné. Vous aurez ainsi, madame, augmenté d'une éternelle reconnaissance les sentiments d'affection respectueuse avec lesquels j'ai l'honneur d'être

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

Louis de l'Estorade.

XXX

LOUISE DE MACUMER A RENÉE DE L'ESTORADE.

Janvier 1826.

Macumer m'a réveillée tout à l'heure avec la lettre de ton mari, mon ange. Je commence par dire *oui*. Nous irons vers la fin d'avril à Chantepleurs. Ce sera pour moi plaisir sur plaisir que de voyager, de te voir et d'être la marraine de ton premier enfant; mais je veux Macumer pour parrain. Une alliance catholique avec un autre compère me serait odieuse. Ah! si tu pouvais voir l'expression de son visage au moment où je lui ai dit cela, tu saurais combien cet ange m'aime.

— Je veux d'autant plus que nous allions ensemble à la Crampade, Felipe, lui ai-je dit, que là nous aurons peut-être un enfant. Moi aussi je veux être mère... quoique cependant je serais bien partagée entre un enfant et toi. D'abord, si je te voyais me préférer une créature, fût-ce mon fils, je ne sais pas ce qui en adviendrait. Médée pourrait bien avoir eu raison : il y a du bon chez les anciens!

Il s'est mis à rire. Ainsi, chère biche, tu as le fruit sans avoir eu les fleurs, et moi j'ai les fleurs sans le fruit. Le contraste de notre destinée continue. Nous sommes assez philosophes pour en chercher

un jour le sens et la morale. Bah ! je n'ai que dix mois de mariage, convenons-en, il n'y a pas de temps perdu.

Nous menons la vie dissipée, et néanmoins pleine, des gens heureux. Les jours nous semblent toujours trop courts. Le monde, qui m'a revue déguisée en femme, a trouvé la baronne de Macumer beaucoup plus jolie que Louise de Chaulieu ; l'amour heureux a son fard. Quand, par un beau soleil et par une belle gelée de janvier, alors que les arbres des Champs-Élysées sont fleuris de grappes blanches étoilées, nous passons, Felipe et moi, dans notre coupé, devant tout Paris, réunis là où nous étions séparés l'année dernière, il me vient des pensées par milliers, et j'ai peur d'être un peu trop insolente, comme tu le pressentais dans ta dernière lettre.

Si j'ignore les joies de la maternité, tu me les diras, et je serai mère par toi ; mais il n'y a, selon moi, rien de comparable aux voluptés de l'amour. Tu vas me trouver bien bizarre ; mais voici dix fois en dix mois que je me surprends à désirer de mourir à trente ans, dans toute la splendeur de la vie, dans les roses de l'amour, au sein des voluptés, de m'en aller rassasiée, sans mécompte, ayant vécu dans ce soleil, en plein dans l'éther, et même un peu tuée par l'amour, n'ayant rien perdu de ma couronne, pas même une feuille, et gardant toutes mes illusions. Songe donc ce que c'est que d'avoir un cœur jeune dans un vieux corps, de trouver les figures muettes, froides, là où tout le monde, même les indifférents, nous souriait, d'être enfin une femme respectable... Mais c'est un enfer anticipé !

Nous avons eu, Felipe et moi, notre première querelle à ce sujet. Je voulais qu'il eût la force de me tuer à trente ans, pendant mon sommeil, sans que je m'en doutasse, pour me faire entrer d'un rêve dans un autre. Le monstre n'a pas voulu. Je l'ai menacé de le laisser seul dans la vie, et il a pâli, le pauvre enfant ! Ce grand ministre est devenu, ma chère, un vrai bambin. C'est incroyable tout ce qu'il cachait de jeunesse et de simplicité. Maintenant que je pense tout haut avec lui comme avec toi, que je l'ai mis à ce régime de confiance, nous nous émerveillons l'un de l'autre.

Ma chère, les deux amants, Felipe et Louise, veulent envoyer un présent à l'accouchée. Nous voudrions faire faire quelque chose qui te plût. Ainsi, dis-moi franchement ce que tu désires, car nous ne donnons pas dans les surprises, à la façon des bourgeois. Nous voulons donc nous rappeler sans cesse à toi par un aimable souvenir, par une chose qui te serve tous les jours, et ne périsse point par l'usage. Notre repas le plus gai, le plus intime, le plus animé, car nous y sommes seuls, est pour nous le déjeuner ; j'ai donc pensé à t'envoyer un service spécial, appelé déjeuner, dont les ornements seraient des enfants. Si tu m'approuves, réponds-moi promptement. Pour te l'apporter, il faut le commander, et les artistes de Paris sont comme des rois fainéants. Ce sera mon offrande à Lucine.

Adieu, chère nourrice, je te souhaite tous les plaisirs des mères, et j'attends avec impatience la première lettre où tu me diras bien tout, n'est-ce pas ? Cet accoucheur me fait frissonner. Ce mot de la lettre de ton mari m'a sauté, non pas aux yeux, mais au cœur. Pauvre Renée, un enfant coûte cher, n'est-ce pas ? Je lui dirai combien il doit t'aimer, ce filleul. Mille tendresses, mon ange.

XXXI

RENÉE DE L'ESTORADE A LOUISE DE MACUMER.

Voici bientôt cinq mois que je suis accouchée, et je n'ai pas trouvé, ma chère âme, un seul petit moment pour t'écrire. Quand tu seras mère, tu m'excuseras plus pleinement que tu ne l'as fait, car tu m'as un peu punie en rendant tes lettres rares. Écris-moi, ma chère mignonne. Dis-moi tous tes plaisirs, peins-moi ton bonheur à grandes teintes, verses-y l'outremer sans craindre de m'affliger, car je suis heureuse et plus heureuse que tu ne l'imagineras jamais.

Je suis allée à la paroisse entendre une messe de relevailles, en grande pompe, comme cela se fait dans nos vieilles familles de Provence. Les deux grands-pères, le père de Louis, le mien me donnaient le bras. Ah ! jamais je ne me suis agenouillée devant Dieu dans un pareil accès de reconnaissance. J'ai tant de choses à te dire, tant de sentiments à te peindre, que je ne sais par où commencer ; mais, du sein de cette confusion s'élève un souvenir radieux, celui de ma prière à l'église !

Quand à cette place, où, jeune fille, j'ai douté de la vie et de mon avenir, je me suis retrouvée métamorphosée en mère joyeuse, j'ai cru voir la Vierge de l'autel inclinant la tête et me montrant l'enfant divin qui a semblé me sourire ! Avec quelle sainte effusion d'amour céleste j'ai présenté notre petit Armand à la bénédiction du curé, qui l'a ondoyé en attendant le baptême. Mais tu nous verras ensemble, Armand et moi.

Mon enfant, voilà que je t'appelle mon enfant ! mais c'est en effet le plus doux mot qu'il y ait dans le cœur, dans l'intelligence et sur les lèvres quand on est mère. Or donc, ma chère enfant, je me suis traînée, pendant les deux derniers mois, assez languissamment dans nos jardins, fatiguée, accablée par la gêne de ce fardeau, que je ne savais pas être si cher et si doux malgré les ennuis de ces deux mois. J'avais de telles appréhensions, des prévisions si mortellement sinistres, que la curiosité n'était pas la plus forte : je me raisonnais, je me disais que rien de ce que veut la nature n'est à redouter ; je me promettais à moi-même d'être mère. Hélas ! je ne me sentais rien au cœur, tout en pensant à cet enfant qui me donnait d'assez jolis coups de pied ; et, ma chère, on peut aimer à les recevoir quand on a déjà eu des enfants ; mais, pour la première fois, ces débats d'une vie inconnue apportent plus d'étonnement que de plaisir. Je te parle de moi, qui ne suis ni fausse ni théâtrale, et dont le fruit venait plus de Dieu, car Dieu donne les enfants, que d'un homme aimé. Laissons ces tristesses passées, et qui ne reviendront plus, je le crois.

Quand la crise est venue, j'ai rassemblé en moi les éléments d'une telle résistance, je me suis attendue à de telles douleurs, que j'ai supporté merveilleusement, dit-on, cette horrible torture. Il y a eu, ma mignonne, une heure environ pendant laquelle je me suis abandonnée à un anéantissement dont les effets ont été ceux d'un rêve. Je me suis sentie être deux : une enveloppe tenaillée, déchirée, torturée, et une âme placide. Dans cet état bizarre, la souffrance a fleuri comme une couronne au-dessus de ma tête. Il m'a semblé qu'une immense rose sortie de mon crâne grandissait et m'enveloppait. La couleur rose de cette fleur sanglante était dans l'air : je voyais tout rouge. Ainsi parvenue au point où la séparation semble vouloir se faire entre le corps et l'âme, une douleur, qui m'a fait croire à une mort immédiate a éclaté. J'ai poussé des cris horribles, et j'ai trouvé des forces nouvelles contre de nouvelles douleurs. Cet affreux concert de clameurs a été soudain couvert en moi par le chant délicieux des vagissements argentins de ce petit être. Non, rien ne peut te peindre ce moment : il me semblait que le monde entier criait avec moi, que tout était douleur ou clameur, et tout a été comme éteint par ce faible cri de l'enfant. On m'a recouchée dans mon grand lit, où je suis entrée comme dans un paradis, quoique je fusse d'une excessive faiblesse. Trois ou quatre figures joyeuses, les yeux en larmes, m'ont alors montré l'enfant. Ma chère, j'ai crié d'effroi. — Quel petit singe ! ai-je dit. Etes-vous sûrs que ce soit un enfant ? ai-je demandé. Je me suis remise sur le flanc, assez désolée de ne pas me sentir plus mère que cela. — Ne vous tourmentez pas, ma chère, m'a dit ma mère, qui s'est constituée ma garde, vous avez fait le plus bel enfant du monde. Evitez de vous troubler l'imagination, il vous faut mettre tout votre esprit à devenir bête, à vous faire exactement la vache qui broute pour avoir du lait. Je me suis donc endormie avec la ferme intention de me laisser aller à la nature. Ah ! mon ange, le réveil de toutes ces douleurs, de ces sensations confuses, de ces premières journées où tout est obscur, pénible et indécis, a été divin. Ces ténèbres ont été animées par une sensation dont les délices ont surpassé celles du premier cri de mon enfant. Mon cœur, mon âme, mon être, un moi inconnu a été réveillé dans sa coque souffrante et grise jusque-là, comme une fleur s'élance de sa graine au brillant appel du soleil. Le petit monstre a pris mon sein et a teté. Voilà le *fiat lux !* J'ai soudain été mère. Voilà le bonheur, la joie, une joie ineffable, quoiqu'elle n'aille pas sans quelques douleurs. Oh ! ma belle jalouse, combien tu apprécieras un plaisir qui n'est qu'entre nous, l'enfant et Dieu. Ce petit être ne connaît absolument que notre sein. Il n'y a pour lui que ce point brillant dans le monde, il l'aime de toutes ses forces, il ne pense qu'à cette fontaine de vie ; il y vient et s'en va pour dormir ; il se réveille pour y retourner. Ses lèvres ont un amour inexprimable, et, quand elles s'y collent, elles y font à la fois une douleur et un plaisir, un plaisir qui va jusqu'à la douleur, ou une douleur qui finit par un plaisir ; je ne saurais t'expliquer une sensation qui, du sein, rayonne en moi jusqu'aux sources de la vie, car il semble que ce soit un centre d'où partent mille rayons qui réjouissent le cœur et l'âme. Enfanter, ce n'est rien ; mais nourrir ! c'est enfanter à toute heure. Oh ! Louise, il n'y a pas de caresses d'amant qui puissent valoir celles de ces petites mains roses qui se promènent si doucement, et cherchent à s'accrocher à la vie. Quels regards un enfant jette alternativement de notre sein à nos yeux ! Quels rêves on fait en le voyant suspendu par les lèvres à son trésor ! Il ne tient pas moins à toutes les forces de l'esprit qu'à toutes celles du corps ; il emploie et le sang et l'intelligence, il satisfait au delà des désirs. Cette adorable sensation de son premier cri, qui fut pour moi ce que le premier rayon de soleil a été pour la terre, je l'ai retrouvée en sentant mon lait lui emplir la bouche ; je l'ai retrouvée en recevant son premier regard, je viens de la retrouver en savourant dans son premier sourire sa première pensée. Il a ri, ma chère. Ce rire, ce regard, cette morsure, ce cri, ces quatre jouissances sont infinies : elles vont jusqu'au fond du cœur, elles y remuent des cordes qu'elles seules peuvent remuer ! Les mondes doivent se rattacher à Dieu comme un enfant se rattache à toutes les fibres de sa mère : Dieu, c'est un grand cœur de mère. Il n'y a rien de visible ni de

perceptible dans la conception, ni même dans la grossesse; mais être nourrice, ma Louise, c'est un bonheur de tous les moments. On voit ce que devient le lait; il se fait chair, il fleurit au bout de ces doigts mignons, qui ressemblent à des fleurs et qui en ont la délicatesse; il grandit en ongles fins et transparents, il s'effile en cheveux, il s'agite avec les pieds. Oh! des pieds d'enfant, mais c'est tout un langage! L'enfant commence à s'exprimer par là. Nourrir, Louise! c'est une transformation qu'on suit d'heure en heure et d'un œil hébété. Les cris, vous ne les entendez point par les oreilles, mais par le cœur; les sourires des yeux et des lèvres, ou les agitations des pieds, vous les comprenez comme si Dieu vous écrivait des caractères en lettres de feu dans l'espace! Il n'y a plus rien dans le monde qui vous intéresse: le père? on le tuerait s'il s'avisait d'éveiller l'enfant. On est à soi seule le monde pour cet enfant, comme l'enfant est le monde pour vous! On est si sûre que notre vie est partagée, on est si amplement récompensée des peines qu'on se donne et des souffrances qu'on endure, car il y a des souffrances, Dieu te garde d'avoir une crevasse au sein! Cette plaie, qui se rouvre sous des lèvres de rose, qui se guérit si difficilement et qui cause des tortures à rendre folle, si l'on n'avait pas la joie de voir la bouche de l'enfant barbouillée de lait, est une des plus affreuses punitions de la beauté. Ma Louise, songez-y, elle ne se fait que sur une peau délicate et fine.

Mon jeune singe est, en cinq mois, devenu la plus jolie créature que jamais une mère ait baignée de ses larmes joyeuses, lavée, brossée, peignée, pomponnée: car Dieu sait avec quelle infatigable ardeur on pomponne, on habille, on brosse, on lave, on change, on baise ces petites fleurs! Donc mon singe n'est plus un singe, mais un *baby*, comme dit ma bonne Anglaise, un *baby* blanc et rose; et comme il se sent aimé! Il ne crie pas trop; mais, à la vérité, je ne le quitte guère, et m'efforce de le pénétrer de mon âme.

Chère, j'ai maintenant dans le cœur pour Louis un sentiment qui n'est pas l'amour, mais qui doit, chez une femme aimante, compléter l'amour. Je ne sais si cette tendresse, si cette reconnaissance dégagée de tout intérêt, ne va pas au delà de l'amour. Par tout ce que tu m'en as dit, chère mignonne, l'amour a quelque chose d'affreusement terrestre, tandis qu'il y a je ne sais quoi de religieux et de divin dans l'affection que porte une mère heureuse à celui de qui procèdent ces longues, ces éternelles joies. La joie d'une mère est une lumière qui jaillit jusque sur l'avenir et le lui éclaire, mais qui se reflète sur le passé pour lui donner le charme des souvenirs.

Le vieux l'Estorade et son fils ont redoublé d'ailleurs de bonté pour moi; je suis comme une nouvelle personne pour eux. Leurs paroles, leurs regards me vont à l'âme, car ils me fêtent à nouveau chaque fois qu'ils me voient et me parlent. Le vieux grand-père devient enfant, je crois; il me regarde avec admiration. La première fois que je suis descendue à déjeuner, et qu'il m'a vue mangeant et donnant à teter à son petit-fils, il a pleuré. Cette larme dans ces deux yeux secs, où il ne brille guère que des pensées d'argent, m'a fait un bien inexprimable. Il m'a semblé que le bonhomme comprenait mes joies. Quant à Louis, il aurait dit aux arbres et aux cailloux du grand chemin qu'il avait un fils. Il passe des heures entières à regarder ton filleul endormi. — Il ne sait pas, dit-il, quand il s'y habituera. Ces excessives démonstrations de joie m'ont révélé l'étendue de leurs appréhensions et de leurs craintes. Louis a fini par m'avouer qu'il doutait de lui-même, et se croyait condamné à ne jamais avoir d'enfants. Mon pauvre Louis a changé soudainement en mieux; il étudie encore plus que par le passé. Cet enfant a doublé l'ambition du père. Quant à moi, ma chère âme, je suis de moment en moment plus heureuse. Chaque heure apporte un nouveau lien entre une mère et son enfant. Ce que je sens en moi me prouve que ce sentiment est impérissable, naturel, de tous les instants; tandis que je soupçonne l'amour, par exemple, d'avoir ses intermittences. On n'aime pas de la même manière à tous moments, il ne se brode pas sur cette étoffe de la vie des fleurs toujours brillantes, enfin l'amour peut et doit cesser; mais la maternité n'a pas de déclin à craindre, elle s'accroît avec les besoins de l'enfant, elle se développe avec lui. N'est-ce pas à la fois une passion, un besoin, un sentiment, un devoir, une nécessité, le bonheur? Oui, mignonne, voilà la vie particulière de la femme. Notre soif de dévouement y est satisfaite, et nous ne trouvons point là les troubles de la jalousie. Aussi peut-être est-ce pour nous le seul point où la nature et la société soient d'accord. En ceci la société se trouve avoir enrichi la nature; elle a augmenté le sentiment maternel par l'esprit de famille, par la continuité du nom, du sang, de la fortune. De quel amour une femme ne doit elle pas entourer le cher être qui le premier lui a fait connaître de pareilles joies, qui lui a fait déployer les forces de son âme, et lui a appris le grand art de la maternité? Le droit d'aînesse, qui, pour l'antiquité se marie à celle du monde, et se mêle à l'origine des sociétés, ne me semble pas devoir être mis en question. Ah! combien de choses un enfant apprend à sa mère! Il y a tant de promesses faites entre nous et la vertu dans cette protection incessante due à un être faible, que la femme n'est dans sa véritable sphère que quand elle est mère; elle déploie alors seulement ses forces, elle pratique les devoirs de sa vie, elle en a tous les bonheurs et tous les plaisirs. Une femme qui n'est pas mère est un être incomplet et manqué. Dépêche-toi d'être mère, mon ange! tu multiplieras ton bonheur actuel par toutes mes voluptés!

23

Je t'ai quittée en entendant crier monsieur ton filleul, et ce cri, je l'entends du fond du jardin. Je ne veux pas laisser partir cette lettre sans te dire un mot d'adieu; je viens de la relire, et suis effrayée des vulgarités de sentiment qu'elle contient. Ce que je sens, hélas! il me semble que toutes les mères l'ont éprouvé comme moi, doivent l'exprimer de la même manière, et que tu te moqueras de moi, comme on se moque de la naïveté de tous les pères qui vous parlent de l'esprit et de la beauté de leurs enfants, en leur trouvant toujours quelque chose de particulier. Enfin, chère mignonne, le grand mot de cette lettre le voici, je te le répète: je suis aussi heureuse maintenant que j'étais malheureuse auparavant. Cette bastide, qui d'ailleurs va devenir une terre, un majorat, est pour moi la terre promise. J'ai fini par traverser mon désert. Mille tendresses, chère mignonne. Écris-moi, je puis aujourd'hui lire sans pleurer la peinture de ton bonheur et celle de ton amour. Adieu.

XXXII

MADAME DE MACUMER A MADAME DE L'ESTORADE.

Mars 1826.

Comment, ma chérie, voilà plus de trois mois que je ne t'ai écrit, et que je n'ai reçu de lettres de toi... Je suis la plus coupable des deux, je ne t'ai pas répondu; mais tu n'es pas susceptible, que je sache. Ton silence a été pris par Macumer et par moi comme une adhésion pour le déjeuner orné d'enfants, et ces charmants bijoux vont partir ce matin pour Marseille: les artistes ont mis six mois à les exécuter. Aussi me suis-je réveillée en sursaut quand Felipe m'a proposé de venir voir ce service, avant que l'orfévre ne l'emballât. J'ai soudain pensé que nous ne nous étions rien dit depuis la lettre où je me suis sentie mère avec toi.

Mon ange, le terrible Paris, voilà mon excuse à moi, j'attends la tienne. Oh! le monde, quel gouffre. Ne t'ai-je pas dit déjà que l'on ne pouvait être que Parisienne à Paris? Le monde y brise tous les sentiments, il vous prend toutes vos heures, il vous dévorerait le cœur si l'on n'y faisait attention. Quel étonnant chef-d'œuvre que cette création de Célimène dans le *Misanthrope* de Molière! C'est la femme du monde du temps de Louis XIV comme celle de notre temps, enfin la femme du monde de toutes les époques. Où en serais-je sans mon égide, sans mon amour pour Felipe? Aussi lui ai-je dit ce matin, en faisant ces réflexions, qu'il était mon sauveur. Si mes soirées sont remplies par les fêtes, par les bals, par les concerts et les spectacles, je retrouve au retour les joies de l'amour et ses folies qui m'épanouissent le cœur, qui en effacent les morsures du monde. Je n'ai dîné chez moi que les jours où nous avons eu les gens qu'on appelle des amis, et je n'y suis restée que pour mes jours. J'ai mon jour, le mercredi, où je reçois. Je suis entrée en lutte avec mesdames d'Espard et de Maufrigneuse, avec la vieille duchesse de Lenoncourt. Ma maison passe pour être amusante. Je me suis laissé mettre à la mode en voyant mon Felipe heureux de mes succès. Je lui donne les matinées; car, depuis quatre heures jusqu'à deux heures du matin, j'appartiens à Paris. Macumer est un admirable maître de maison: il est si spirituel et si grave, si vraiment grand et d'une grâce si parfaite, qu'il se ferait aimer d'une femme qui l'aurait épousé d'abord par convenance. Mon père et ma mère sont partis pour Madrid: Louis XVIII mort, la duchesse a facilement obtenu de notre bon Charles X la nomination de son charmant Saint-Héreen, qu'elle emmène en qualité de second secrétaire d'ambassade. Mon frère, le duc de Rhétoré, daigne me regarder comme une supériorité. Quant au marquis de Chaulieu, ce militaire de fantaisie me doit une éternelle reconnaissance: ma fortune a été employée, avant le départ de mon père, à lui constituer en terres un majorat de quarante mille francs de rente, et son mariage avec mademoiselle de Mortsauf, une héritière de Touraine, est tout à fait arrangé. Le roi, pour ne pas laisser s'éteindre le nom et les titres de la maison de Lenoncourt, va autoriser, par une ordonnance, mon frère à succéder aux noms, titres et armes des Lenoncourt-Givry. Mademoiselle de Mortsauf, petite-fille et unique héritière du duc de Lenoncourt-Givry, réunira, dit-on, plus de cent mille livres de rente. Mon père a seulement demandé que les armes des Chaulieu fussent en abîmes sur celles des Lenoncourt. Ainsi, mon frère sera duc de Lenoncourt. Le jeune de Mortsauf, à qui toute cette fortune devait revenir, est au dernier degré de la maladie de

poitrine ; on attend sa mort de moment en moment. L'hiver prochain, après le deuil, le mariage aura lieu. J'aurai, dit-on, pour belle-sœur, une charmante personne dans Madeleine de Mortsauf. Ainsi, comme tu le vois, mon père avait raison dans son argumentation. Ce résultat m'a valu l'admiration de beaucoup de personnes, et mon mariage s'explique. Par affection pour ma grand'mère, le prince de Talleyrand prône Macumer, en sorte que notre succès est complet. Après avoir commencé par me blâmer, le monde m'approuve beaucoup. Je règne enfin dans ce Paris où j'étais si peu de chose il y a bientôt deux ans. Macumer voit son bonheur envié par tout le monde, car je suis *la femme la plus spirituelle de Paris*. Tu sais qu'il y a vingt *plus spirituelles femmes de Paris* à Paris. Les hommes me roucoulent des phrases d'amour ou se contentent de l'exprimer en regards envieux. Vraiment, il y a dans ce concert de désirs et d'admiration une si constante satisfaction de la vanité, que maintenant je comprends les dépenses excessives que font les femmes pour jouir de ces frêles et passagers avantages. Ce triomphe enivre l'orgueil, la vanité, l'amour-propre, enfin tous les sentiments du moi. Cette perpétuelle divinisation grise si violemment, que je ne m'[illegible] plus de voir les femmes devenir égoïstes, oublieuses et légères au milieu de cette fête. Le monde porte à la tête. On prodigue les fleurs de son esprit et de son âme, son temps le plus précieux, ses efforts les plus généreux, à des gens qui vous payent en jalousie et en sourires, qui vous vendent la fausse monnaie de leurs phrases, de leurs compliments et de leurs adulations contre les lingots d'or de votre courage, de vos sacrifices, de vos inventions, pour être belle, bien mise, spirituelle, affable et agréable à tous. On sait combien ce commerce est coûteux, on sait qu'on y est volé, mais on s'y adonne tout de même. Ah ! ma belle biche, combien on a soif d'un cœur ami, combien l'amour et le dévouement de Felipe sont précieux ! combien je t'aime ! Avec quel bonheur on fait ses apprêts de voyage pour aller se reposer à Chantepleurs des comédies de la rue du Bac et de tous les salons de Paris ! Enfin, moi qui viens de relire ta dernière lettre, je t'aurai peint cet infernal paradis de Paris en te disant qu'il est impossible à une femme du monde d'être mère.

A bientôt, chérie, nous nous arrêterons une semaine au plus à Chantepleurs, et nous serons chez toi vers le 10 mai. Nous allons donc nous revoir après plus de deux ans. Et quels changements ! Nous voilà toutes deux femmes : moi la plus heureuse des maîtresses, toi la plus heureuse des mères. Si je ne t'ai pas écrit, mon cher amour, je ne t'ai pas oubliée. Et mon filleul, ce singe, est-il toujours joli ? me fait-il honneur ? il aura plus de neuf mois. Je voudrais bien assister à ses premiers pas dans le monde ; mais Macumer me dit que les enfants précoces marchent à peine à dix mois. Nous taillerons donc *des bavettes*, en style du Blésois. Je verrai si, comme on le dit, un enfant gâte la taille.

P. S. Si tu me réponds, mère sublime, adresse ta lettre à Chantepleurs, je pars.

XXXIII

MADAME DE L'ESTORADE A MADAME DE MACUMER.

Eh ! mon enfant, si jamais tu deviens mère, tu sauras si l'on peut écrire pendant les neuf premiers mois de la nourriture.

Mary, ma bonne anglaise, et moi, nous sommes sur les dents.

Il est vrai que je ne t'ai pas dit que je tiens [illegible] faire moi-même.

Avant l'événement, j'avais de mes doigts cousu la layette et brodé, garni moi-même les bonnets.

Je suis esclave, ma mignonne, esclave le jour et la nuit.

Et d'abord, Armand-Louis tette quand il veut, et il veut toujours ; puis il faut si souvent le changer, le nettoyer, l'habiller ; la mère aime tant à le regarder endormi, à lui chanter des chansons, à le promener quand il fait beau en le tenant sur ses bras, qu'il ne lui reste pas de temps pour se soigner elle-même.

Enfin, tu avais le monde, j'avais mon enfant, notre enfant.

Quelle vie riche et pleine !

Oh ! ma chère, je t'attends, tu verras !

Mais j'ai peur que le travail des dents ne commence, et que tu ne le trouves bien criard, bien pleureur.

Il n'a pas encore beaucoup crié, car je suis toujours là.

Les enfants ne crient que parce qu'ils ont des besoins qu'on ne sait pas deviner, et je suis à la piste des siens.

Oh ! mon ange, combien mon cœur s'est agrandi pendant que tu rapetissais le tien en le mettant au service du monde !

Je t'attends avec une impatience de solitaire.

Je veux savoir ta pensée sur l'Estorade, comme tu veux sans doute la mienne sur Macumer.

Écris-moi de ta dernière couchée.

Mes hommes veulent aller au-devant de nos illustres hôtes.

Viens, reine de Paris, viens dans notre pauvre bastide, où tu seras aimée !



Il passe des heures entières à regarder ton filleul endormi. — PAGE 31.

XXXIV

DE MADAME DE MACUMER A LA VICOMTESSE DE L'ESTORADE.

Avril 1826.

L'adresse de ma lettre t'annoncera, ma chère, le succès de mes sollicitations. Voilà ton beau-père comte de l'Estorade. Je n'ai pas voulu quitter Paris sans t'avoir obtenu ce que tu désirais, et je t'écris devant le garde des sceaux, qui m'est venu dire que l'ordonnance est signée. A bientôt.

XXXV

MADAME DE MACUMER A MADAME LA VICOMTESSE DE L'ESTORADE.

Marseille, juillet.

Mon brusque départ va t'étonner, j'en suis honteuse ; mais, comme avant tout je suis vraie et que je t'aime toujours autant, je vais te dire naïvement tout en quatre mots : je suis horriblement jalouse. Felipe te regardait trop. Vous aviez ensemble au pied de ton rocher de petites conversations qui me mettaient au supplice, me rendaient mauvaise et changeaient mon caractère. Ta beauté vraiment espagnole devait lui rappeler son pays et cette Marie Hérédia, de laquelle je suis jalouse, car j'ai la jalousie du passé. Ta magnifique chevelure noire, tes beaux yeux bruns, ce front où les joies de la materni é mettent en relief tes éloquentes douleurs passées, qui sont comme les ombres d'une radieuse lumière; cette fraîcheur de peau méridionale plus blanche que ma blancheur de blonde; cette puissance de formes, ce sein qui brille dans les dentelles comme un fruit délicieux auquel se suspend mon beau filleul, tout cela me blessait les yeux et le cœur. J'avais beau tantôt mettre des bluets dans mes grappes de cheveux, tantôt relever la fadeur de mes tresses blondes par des rubans cerise, tout cela pâlissait devant une Renée que je ne m'attendais pas à trouver dans cette oasis de la Crampade.

Felipe enviait trop aussi cet enfant, que je me prenais à haïr. Oui, cette insolente vie qui remplit ta maison, qui l'anime, qui y crie, qui y rit, je la voulais à moi. J'ai lu des regrets dans les yeux de Macumer; j'en ai pleuré pendant deux nuits à son insu. J'étais au supplice chez toi. Tu es trop belle femme et trop heureuse mère pour que je puisse rester auprès de toi. Ah! hypocrite, tu te plaignais! D'abord, ton l'Estorade est très bien ; il cause agréablement; ses cheveux noirs mélangés de blancs sont jolis; il a de beaux yeux, et ses façons de Méridional ont ce *je ne sais quoi* qui plaît. D'après ce que j'ai vu, il sera tôt ou tard nommé député des Bouches-du-Rhône : il fera son chemin à la chambre, car je suis toujours à votre service en tout ce qui concerne vos ambitions. Les misères de l'exil lui ont donné cet air calme et posé qui me semble être la moitié de la politique. Selon moi, ma chère, toute la politique, c'est de paraître grave. Aussi disais-je à Macumer qu'il doit être un bien grand homme d'État.

Enfin, après avoir acquis la certitude de ton bonheur, je m'en vais à tire-d'aile, contente, dans mon cher Chantepleurs, où Felipe s'arrangera pour être père ; je ne veux t'y recevoir qu'ayant à mon sein un bel enfant semblable au tien. Je mérite tous les noms que tu voudras me donner : je suis absurde, infâme, sans esprit. Hélas! on est tout cela quand on est jalouse. Je ne t'en veux pas; mais je souffrais, et tu me pardonneras de m'être soustraite à de telles souffrances. Encore deux jours, j'aurais commis quelque sottise. Oui, j'eusse été de mauvais goût. Malgré ces rages qui me mordaient le cœur, je suis heureuse d'être venue, heureuse de t'avoir vue mère si belle et si féconde, encore mon amie au milieu de tes joies maternelles comme je reste toujours la tienne au milieu de mes amours. Tiens, à Marseille, à quelques pas de vous, je suis déjà fière de toi, fière de cette grande mère de famille que tu seras. Avec quel sens tu devinais ta vocation! car tu me sembles née pour être plus mère qu'amante, comme moi je suis plus née pour l'amour que pour la maternité. Certaines femmes ne peuvent être ni mères ni amantes: elles sont ou trop laides ou trop sottes. Une bonne mère et une épouse-maîtresse doivent avoir à tout moment de l'esprit, du jugement, et savoir à tout propos déployer les qualités les plus exquises de la femme Oh! je t'ai bien observée, n'est-ce pas te dire, ma minette, que je t'ai admirée? Oui, tes enfants seront heureux et bien élevés; ils seront baignés dans les effusions de ta tendresse, caressés par les lueurs de ton âme.



En me levant, je me suis mise à genoux devant Felipe. — PAGE 35.

Dis la vérité sur mon départ à ton Louis; mais colore-la d'honnêtes prétextes aux yeux de ton beau-père, qui semble être votre intendant, et surtout aux yeux de ta famille, une vraie famille Harlowe, plus l'esprit provençal.

Felipe ne sait pas encore pourquoi je suis partie; il ne le saura jamais.

S'il le demande, je verrai à lui trouver un prétexte quelconque : je lui dirai probablement que tu as été jalouse de moi.

Fais-moi crédit de ce petit mensonge officieux.

Adieu! je t'écris à la hâte, afin que tu aies cette lettre à l'heure de ton déjeuner, et le postillon qui s'est chargé de te la faire tenir est là qui boit en l'attendant.

Baise bien mon cher petit filleul pour moi.

Viens à Chantepleurs au mois d'octobre; j'y serai seule pendant tout le temps que Macumer ira passer en Sardaigne, où il veut faire de grands changements dans ses domaines.

Du moins, tel est le projet du moment, et c'est sa fatuité à lui d'avoir un projet, il se croit indépendant, aussi est-il toujours inquiet en me le communiquant Adieu!

XXXVI

DE LA VICOMTESSE DE L'ESTORADE A LA BARONNE DE MACUMER.

Ma chère, notre étonnement à tous a été inexprimable quand, au déjeuner, on nous a dit que vous étiez partis, et surtout quand le postillon qui vous avait emmenés à Marseille m'a remis ta folle lettre. Mais, méchante, il ne s'agissait que de ton bonheur dans ces conversations au pied du rocher sur le banc de Louise, et tu as eu bien tort d'en prendre ombrage. *Ingrata!* je te condamne à revenir ici à mon

 Paris — Imp. Simon Raçon & Cie, rue d'Erfurth, 1.

premier appel? Dans cette odieuse lettre griffonnée sur du papier d'auberge, tu ne m'as pas dit où tu t'arrêterais, je suis donc obligée de t'adresser ma réponse à Chantepleurs.

Écoute-moi, chère sœur d'élection, et sache, avant tout, que je te veux heureuse. Ton mari, ma Louise, a je ne sais quelle profondeur d'âme et de pensée qui impose autant que sa gravité naturelle et que sa contenance noblement imposante; puis il y a dans sa laideur si spirituelle, dans ce regard de velours, une puissance vraiment majestueuse; il m'a donc fallu quelque temps avant d'établir cette familiarité sans laquelle il est difficile de s'observer à fond. Enfin, cet homme a été premier ministre, et il t'adore comme il adore Dieu; donc, il devait dissimuler profondément, et, pour aller pêcher des secrets au fond de ce diplomate, sous les roches de son cœur, j'avais à déployer autant d'habileté que de ruse; mais j'ai fini, sans que notre homme s'en soit douté, par découvrir bien des choses desquelles ma mignonne ne se doute pas. De nous deux, je suis un peu la raison, comme tu es l'imagination; je suis le grave devoir comme tu es le fol amour. Ce contraste d'esprit qui n'existait que pour nous deux, le sort s'est plu à le continuer dans nos destinées. Je suis une humble vicomtesse campagnarde excessivement ambitieuse, qui doit conduire sa famille dans une voie de prospérité, tandis que le monde sait Macumer ex-duc de Soria, et que, duchesse de droit, tu règnes sur ce Paris où il est si difficile à qui que ce soit, même aux rois, de régner. Tu as une belle fortune que Macumer va doubler, s'il réalise ses projets d'exploitation pour ses immenses domaines de Sardaigne, dont les ressources sont bien connues à Marseille. Avoue que si l'une de nous deux devait être jalouse, ce serait moi? Mais, rendons grâces à Dieu de ce que nous avons chacune le cœur assez haut placé pour que notre amitié soit au-dessus des petitesses vulgaires. Je te connais: tu as honte de m'avoir quittée. Malgré ta fuite, je ne te ferai pas grâce d'une seule des paroles que j'allais te dire aujourd'hui sous le rocher. Lis-moi donc avec attention, je t'en supplie, car il s'agit encore plus de toi que de Macumer, quoiqu'il soit pour beaucoup dans ma morale.

D'abord, ma mignonne, tu ne l'aimes pas. Avant deux ans tu te fatigueras de cette adoration. Tu ne verras jamais en Felipe un mari, mais un amant de qui tu te joueras sans nul souci, comme font d'un amant toutes les femmes. Non, il ne t'impose pas, tu n'as pas pour lui ce profond respect, cette tendresse pleine de crainte qu'une véritable amante a pour celui en qui elle voit un Dieu. Oh! j'ai bien étudié l'amour, mon ange, et j'ai jeté plus d'une fois la sonde dans les gouffres de mon cœur. Après t'avoir bien examinée, je puis te le dire: Tu n'aimes pas. Oui, chère reine de Paris, de même que les reines, tu désireras être traitée en grisette, tu souhaiteras être dominée, entraînée par un homme fort qui, au lieu de t'adorer, saura te meurtrir le bras en te le saisissant au milieu d'une scène de jalousie. Macumer t'aime trop pour pouvoir jamais soit te réprimander, soit te résister. Un seul de tes regards, une seule de tes paroles d'enjôleuse fait fondre le plus fort de ses vouloirs. Tôt ou tard, tu le mépriseras de ce qu'il t'aime trop. Hélas! il te gâte comme je te gâtais quand nous étions au couvent, car tu es une des plus séduisantes femmes et un des esprits les plus enchanteurs qu'on puisse imaginer. Tu es vraie surtout, et souvent le monde exige, pour notre propre bonheur, des mensonges auxquels tu ne descendras jamais. Ainsi le monde demande qu'une femme ne laisse point voir l'empire qu'elle exerce sur son mari. Socialement parlant, un mari ne doit pas plus paraître l'amant de sa femme quand il l'aime en amant, qu'une épouse ne doit jouer le rôle d'une maîtresse. Or, vous manquez tous deux à cette loi. Mon enfant, d'abord ce que le monde pardonne le moins, en le jugeant d'après ce que tu m'en as dit, c'est le bonheur; on doit le lui cacher; mais ceci n'est rien. Il existe entre amants une égalité qui ne peut jamais, selon moi, apparaître entre une femme et son mari, sous peine d'un renversement social et sans des malheurs irréparables. Un homme nul est quelque chose d'effroyable; mais il y a quelque chose de pire, c'est un homme annulé. Dans un temps donné, tu auras réduit Macumer à n'être que l'ombre d'un homme: il n'aura plus sa volonté, il ne sera plus lui-même, mais une chose façonnée à ton usage; tu te le seras si bien assimilé, qu'au lieu d'être deux, il n'y aura plus qu'un personnage dans votre ménage, et cet être-là sera nécessairement incomplet; tu en souffriras, et le mal sera sans remède quand tu daigneras ouvrir les yeux. Nous aurons beau faire, notre sexe ne sera jamais doué des qualités qui distinguent l'homme; et ces qualités sont plus que nécessaires, elles sont indispensables à la famille. En ce moment, malgré son aveuglement, Macumer entrevoit cet avenir, il se sent diminué par son amour. Son voyage en Sardaigne me prouve qu'il va tenter de se retrouver lui-même par cette séparation momentanée. Tu n'hésites pas à exercer le pouvoir que te remet l'amour. Ton autorité s'aperçoit dans un geste, dans le regard, dans l'accent. Oh! chère, tu es, comme le disait ta mère, une folle courtisane. Certes, il t'est prouvé, je crois, que je suis de beaucoup supérieure à Louis; mais m'as-tu vue jamais le contredisant? Ne suis-je pas en public une femme qui le respecte comme le pouvoir de la famille? Hypocrisie! diras-tu. D'abord, les conseils que je crois utile de lui donner, mes avis, mes idées, je ne les lui soumets jamais que dans l'ombre et le silence de la chambre à coucher; mais je puis te jurer, mon ange, qu'alors même je n'affecte envers lui aucune supériorité. Si je ne restais pas secrètement comme ostensiblement sa femme, il ne croirait pas en lui. Ma chère, la perfection de la bienfaisance consiste à s'effacer si bien, que l'obligé ne se croie pas inférieur à celui qui l'oblige: et ce dévouement caché comporte des douceurs infinies. Aussi ma gloire a-t-elle été de te tromper toi-même, et tu m'as fait des compliments de Louis. La prospérité, le bonheur, l'espoir, lui ont d'ailleurs fait regagner depuis deux ans tout ce que le malheur, les misères, l'abandon, le doute lui avaient fait perdre. En ce moment donc, d'après mes observations, je trouve que tu aimes Felipe pour toi, et non pour lui même. Il y a du vrai dans ce que t'a dit ton père : ton égoïsme de grande dame est seulement déguisé sous les fleurs du printemps de ton amour. Ah! mon enfant, il faut te bien aimer pour te dire de si cruelles vérités. Laisse-moi te raconter, sous la condition de ne jamais souffler de ceci le moindre mot au baron, la fin d'un de mes entretiens. Nous avions chanté tes louanges sur tous les tons, car il a bien vu que je t'aimais comme une sœur que l'on aime; et après l'avoir amené, sans qu'il y prît garde, à des confidences : — Louise, lui ai-je dit, n'a pas encore lutté avec la vie, elle est traitée en enfant gâté par le sort, et peut-être serait-elle malheureuse si vous ne saviez pas être un père pour elle comme vous êtes un amant. — Et le puis-je? a-t-il dit. Il s'est arrêté tout court, comme un homme qui voit le précipice où il va rouler. Cette exclamation m'a suffi. Si tu n'étais pas partie, il m'en aurait dit davantage quelques jours après.

Mon ange, quand cet homme sera sans forces, quand il aura trouvé la satiété dans le plaisir, quand il se sentira, je ne dis pas avili, mais sans dignité devant toi, les reproches que lui fera sa conscience lui donneront une sorte de remords, blessant pour toi par cela même que tu te sentiras coupable. Enfin tu finiras par mépriser celui que tu ne te seras pas habituée à respecter. Songes-y. Le mépris chez la femme est la première forme que prend sa haine. Comme tu es noble de cœur, tu te souviendras toujours des sacrifices que Felipe t'aura faits; mais il n'aura plus à t'en faire après s'être en quelque sorte servi lui-même dans ce premier festin, et malheur à l'homme comme à la femme qui ne laissent rien à souhaiter! Tout est dit. A notre honte ou à notre gloire, je ne saurais décider ce point délicat, nous ne sommes exigeantes que pour l'homme qui nous aime!

O Louise, change, il en est temps encore. Tu peux, en te conduisant avec Macumer comme je me conduis avec l'Estorade, faire surgir le lion caché dans cet homme vraiment supérieur. On dirait que tu veux te venger de sa supériorité. Ne seras-tu donc pas fière d'exercer ton pouvoir autrement qu'à ton profit, de faire un homme de génie d'un grand homme, comme je fais un homme supérieur d'un homme ordinaire?

Tu serais restée à la campagne, je t'aurais toujours écrit cette lettre; j'eusse craint ta pétulance et ton esprit dans une conversation, tandis que je sais que tu réfléchis à ton avenir en me lisant. Chère âme, tu as tout pour être heureuse, ne gâte pas ton bonheur, et retourne dès le mois de novembre à Paris. Les soins et l'entraînement du monde dont je me plaignais sont des diversions nécessaires à votre existence, peut-être un peu trop intime. Une femme mariée doit avoir sa coquetterie. La mère de famille qui ne laisse pas désirer sa présence en se rendant rare au sein du ménage risque d'y faire connaître la satiété. Si j'ai plusieurs enfants, ce que je souhaite pour mon bonheur, je te jure que dès qu'ils arriveront à un certain âge je me réserverai des heures pendant lesquelles je serai seule; car il faut se faire demander par tout le monde, même par ses enfants. Adieu, chère jalouse! Sais-tu qu'une femme vulgaire serait flattée de t'avoir causé ce mouvement de jalousie? Hélas! je ne puis que m'en affliger, car il n'y a en moi qu'une mère et une sincère amie. Mille tendresses. Enfin fais tout ce que tu voudras pour excuser ton départ : si tu n'es pas sûre de Felipe, je suis sûre de Louis.

XXXVII

DE LA BARONNE DE MACUMER A LA VICOMTESSE DE L'ESTORADE.

Gênes.

Ma chère belle, j'ai eu la fantaisie de voir un peu l'Italie, et suis ravie d'y avoir entraîné Macumer, dont les projets relativement à la Sardaigne sont ajournés.

Ce pays m'enchante et me ravit. Ici les églises et surtout les chapelles ont un air amoureux et coquet qui doit donner à une protestante envie de se faire catholique. On a fêté Macumer, et l'on s'est applaudi d'avoir acquis un sujet pareil. Si je la désirais, Felipe aurait l'ambassade de Sardaigne à Paris, car la cour est charmante pour moi. Si tu m'écris, adresse tes lettres à Florence. Je n'ai pas trop le

temps de t'écrire en détail, je te raconterai mon voyage à ton premier séjour à Paris. Nous ne resterons ici qu'une semaine. De là nous irons à Florence par Livourne, nous séjournerons un mois en Toscane et un mois à Naples afin d'être à Rome en novembre. Nous reviendrons par Venise, où nous demeurerons la première quinzaine de décembre; puis nous arriverons par Milan et par Turin à Paris pour le mois de janvier. Nous voyageons en amants : la nouveauté des lieux renouvelle nos chères noces. Macumer ne connaissait point l'Italie, et nous avons débuté par ce magnifique chemin de la Corniche qui semble construit par les fées. Adieu, chérie. Ne m'en veux pas si je ne t'écris point : il m'est impossible de trouver un moment à moi en voyage; je n'ai que le temps de voir, de sentir et de savourer mes impressions. Mais pour t'en parler j'attendrai qu'elles aient pris les teintes du souvenir

XXXVIII

DE LA VICOMTESSE DE L'ESTORADE A LA BARONNE DE MACUMER.

Septembre

Ma chère, il y a pour toi à Chantepleurs une assez longue réponse à la lettre que tu m'as écrite de Marseille. Ce voyage fait en amants est si loin de diminuer les craintes que je t'y exprimais, que je te prie d'écrire en Nivernais pour qu'on t'envoie ma lettre.

Le ministère a résolu, dit-on, de dissoudre la chambre. Si c'est un malheur pour la couronne, qui devait employer la dernière session de cette législature dévouée à faire rendre des lois nécessaires à la consolidation du pouvoir, c'en est un pour nous aussi : Louis n'aura quarante ans qu'à la fin de 1827. Heureusement mon père, qui consent à se faire nommer député, donnera sa démission en temps utile.

Ton filleul a fait ses premiers pas sans sa marraine; il est d'ailleurs admirable et commence à me faire de ces petits gestes gracieux qui me disent que ce n'est plus seulement un organe qui tette, une vie brutale mais une âme : ses sourires sont pleins de pensées. Je suis si favorisée dans mon métier de nourrice, que je sèvrerai notre Armand en décembre. Un an de lait suffit. Les enfants qui tettent trop deviennent des sots. Je suis pour les dictons populaires. Tu dois avoir un succès fou en Italie, ma belle blonde. Mille tendresses.

XXXIX

DE LA BARONNE DE MACUMER A LA VICOMTESSE DE L'ESTORADE.

Rome, décembre.

J'ai ton infâme lettre, que, sur ma demande, mon régisseur m'a envoyée de Chantepleurs ici. Oh! Renée... Mais je t'épargne tout ce que mon indignation pourrait me suggérer. Je vais seulement te raconter les effets produits par ta lettre. Au retour de la fête charmante que nous a donnée l'ambassadeur et où j'ai brillé de tout mon éclat, d'où Macumer est revenu dans un enivrement de moi que je ne saurais peindre, je lui ai lu ton horrible réponse et je la lui ai lue en pleurant, au risque de lui paraître laide. Mon cher Abencerrage est tombé à mes pieds en te traitant de radoteuse; il m'a emmenée au balcon du palais où nous sommes, et d'où nous voyons une partie de Rome : là, son langage a été digne de la scène qui s'offrait à nos yeux; car il faisait un superbe clair de lune. Comme nous savons déjà l'italien, son amour, exprimé dans cette langue si molle et si favorable à la passion, m'a paru sublime. Il m'a dit que, quand même tu serais prophète, il préférait une nuit heureuse ou l'une de nos délicieuses matinées à toute une vie. A ce compte, il avait déjà vécu mille ans. Il voulait que je restasse sa maîtresse, et ne souhaitait pas d'autre titre que celui de mon amant. Il est si fier et si heureux de se voir chaque jour le préféré, que, si Dieu lui apparaissait et lui donnait à opter entre vivre encore trente ans selon ta doctrine et avoir cinq enfants, ou n'avoir plus que cinq ans de vie en continuant nos chères amours fleuries, son choix serait fait : il aimerait mieux être aimé comme je l'aime et mourir. Ces protestations, dites à mon oreille, ma tête sur son épaule, son bras autour de ma taille, ont été troublées en ce moment par les cris de quelque chauve-souris qu'un chat-huant avait surprise. Ce cri de mort m'a fait une si cruelle impression, que Felipe m'a emportée à demi évanouie sur mon lit. Mais rassure-toi! quoique cet horoscope ait retenti dans mon âme, ce matin je vais bien. En me levant, je me suis mise à genoux devant Felipe, et, les yeux sous les siens, ses mains prises dans les miennes, je lui ai dit : — Mon ange je suis un enfant, et Renée pourrait avoir raison : c'est peut-être seulement l'amour que j'aime en toi; mais du moins sache qu'il n'y a pas d'autre sentiment dans mon cœur, et que je t'aime alors à ma manière. Enfin, si dans mes façons, dans les moindres choses de ma vie et de mon âme, il y avait quoi que ce soit de contraire à ce que tu voulais ou espérais de moi, dis-le! fais-le-moi connaître! j'aurai du plaisir à t'écouter et à ne me conduire que par la lueur de tes yeux. Renée m'effraye, elle m'aime tant!

Macumer n'a pas eu de voix pour me répondre, il fondait en larmes. Maintenant, je te remercie, ma Renée; je ne savais pas combien je suis aimée de mon beau, de mon royal Macumer. Rome est la ville où l'on aime. Quand on a une passion, c'est là qu'il faut aller en jouir : on a les arts et Dieu pour complices. Nous trouverons à Venise le duc et la duchesse de Soria. Si tu m'écris, écris-moi maintenant à Paris, car nous quittons Rome dans trois jours. La fête de l'ambassadeur était un adieu.

P. S. Chère imbécile, ta lettre montre bien que tu ne connais l'amour qu'en idée. Sache donc que l'amour est un principe dont tous les effets sont si dissemblables, qu'aucune théorie ne saurait les embrasser ni les régenter. Ceci est pour mon petit docteur en corset.

XL

DE LA COMTESSE DE L'ESTORADE A LA BARONNE DE MACUMER.

Janvier 1827.

Mon père est nommé, mon beau-père est mort, et je suis encore sur le point d'accoucher; tels sont les événements marquants de la fin de cette année Je te les dis sur-le-champ, pour que l'impression que te fera mon cachet noir se dissipe aussitôt.

Ma mignonne, ta lettre de Rome m'a fait frémir. Vous êtes deux enfants. Felipe est, ou un diplomate qui a dissimulé, ou un homme qui t'aime comme il aimerait une courtisane à laquelle il abandonnerait sa fortune, tout en sachant qu'elle le trahit. En voilà bien assez. Vous me prenez pour une radoteuse, je me tairai. Mais laisse-moi te dire qu'en étudiant nos deux destinées, j'en tire un cruel principe : voulez-vous être aimée? n'aimez pas.

Louis, ma chère, a obtenu la croix de la Légion d'honneur quand il a été nommé membre du conseil général. Or, comme voici bientôt trois ans qu'il est du conseil, et que mon père, que tu verras sans doute à Paris pendant la session, a demandé pour son gendre le grade d'officier, fais-moi le plaisir d'entreprendre le mamamouchi quelconque que cette nomination regarde, et de veiller à cette petite chose. Surtout ne te mêle pas des affaires de mon très-honoré père, le comte de Maucombe, qui veut obtenir le titre de marquis; réserve tes faveurs pour moi. Quand Louis sera député, c'est-à-dire l'hiver prochain, nous viendrons à Paris, et nous y remuerons alors ciel et terre pour le placer à quelque direction générale, afin que nous puissions économiser tous nos revenus en vivant des appointements d'une place. Mon père siége entre le centre et la droite, il ne demande qu'un titre. Notre famille était déjà célèbre sous le roi René, le roi Charles X ne refusera pas un Maucombe; mais j'ai peur qu'il ne prenne à mon père fantaisie de postuler quelque faveur pour mon frère cadet; et, en lui tenant la dragée du marquisat un peu haut, il ne pourra penser qu'à lui-même.

15 janvier.

Ah! Louise, je sors de l'enfer! Si j'ai le courage de te parler de mes souffrances, c'est que tu me sembles une autre moi-même. Encore ne sais-je pas si je laisserai jamais ma pensée revenir sur ces cinq fatales journées! Le seul mot de convulsion me cause un frisson dans l'âme même. Ce n'est pas cinq jours qui viennent de se passer, mais cinq siècles de douleurs. Tant qu'une mère n'a pas souffert ce martyre, elle ignorera ce que veut dire le mot souffrance. Je t'ai trouvée heureuse de ne pas avoir d'enfants, ainsi juge de ma déraison!

La veille du jour terrible, le temps, qui avait été lourd et presque chaud, me parut avoir incommodé mon petit Armand. Lui, si doux et si caressant, il était grimaud; il criait à propos de tout, il voulait jouer et brisait ses joujoux. Peut-être toutes les maladies s'annoncent-elles chez les enfants par des changements d'humeur. Attentive à cette singulière méchanceté, j'observais chez Armand des rougeurs et des pâleurs que j'attribuais à la pousse de quatre grosses dents qui percent à la fois Aussi l'ai-je couché près de moi, m'éveillant de moment en moment. Pendant la nuit, il eut un peu de fièvre qui ne m'inquiétait point; je l'attribuais toujours aux dents. Vers le matin il dit : « Mam-n! » en demandant à boire par un geste, mais avec un éclat dans la voix, avec un mouvement convulsif dans le geste qui me glacèrent le sang. Je sautai hors du lit pour aller lui préparer de l'eau sucrée. Juge de mon effroi quand, en lui présentant la tasse je ne lui vis faire aucun mouvement; il répétait seulement : Maman

Sa petite voix n'était plus sa voix, qui n'était même plus une voix. Je lui ai pris la main, mais elle n'obéissait plus, elle se roidissait. Je lui ai mis la tasse aux lèvres, le pauvre petit but d'une manière effrayante, par trois ou quatre gorgées convulsives, et l'eau fit un bruit singulier dans son gosier. Enfin, il s'accrocha désespérément à moi, et j'aperçus ses yeux, tirés par une force intérieure, devenir blancs, ses membres perdre leur souplesse. Je jetai des cris affreux. Louis vint. — Un médecin, un médecin! il meurt!... lui criai-je. Louis disparut, et mon pauvre Armand dit encore : — Maman! maman! en se cramponnant à moi. Ce fut le dernier moment où il sut qu'il avait une mère. Les jolis vaisseaux de son front se sont injectés, et la convulsion a commencé. Une heure avant l'arrivée des médecins, je tenais cet enfant si vivace, si blanc et rose, cette fleur qui faisait mon orgueil et ma joie, roide comme un morceau de bois, et quels yeux! je frémis en me les rappelant. Noir, crispé, rabougri, muet, mon gentil Armand était une momie. Un médecin, deux médecins amenés de Marseille par Louis, restaient là, plantés sur leurs jambes comme des oiseaux de mauvais augure, ils me faisaient frissonner. L'un parlait de fièvre cérébrale, l'autre voyait des convulsions comme en ont les enfants. Le médecin de notre canton me paraissait être le plus sage parce qu'il ne prescrivait rien. — C'est les dents, disait le second. — C'est une fièvre, disait le premier. Enfin, on convint de mettre des sangsues au cou et de la glace sur la tête. Je me sentais mourir. Être là, voir un cadavre bleu ou noir, pas un cri, pas un mouvement, au lieu d'une créature si bruyante et si vive! Il y eut un moment où ma tête s'est égarée, et où j'ai eu comme un rire nerveux en voyant ce joli cou, que j'avais tant baisé, mordu par des sangsues, et cette charmante tête sous une calotte de glace. Ma chère, il a fallu lui couper cette jolie chevelure que nous admirions tant, et que tu avais caressée, pour pouvoir mettre la glace. De dix en dix minutes, comme dans mes douleurs d'accouchement, la convulsion revenait, et le pauvre petit se tordait, tantôt pâle, tantôt violet. En se rencontrant, ses membres si flexibles rendaient un son comme si c'eût été du bois. Cette créature insensible m'avait souri, m'avait parlé, m'appelait naguère encore maman! A ces idées, des masses de douleurs me traversaient l'âme en l'agitant comme des ouragans agitent la mer, et je sentais tous les liens par lesquels un enfant tient à notre cœur ébranlés. Ma mère, qui peut-être m'aurait aidée, conseillée ou consolée, est à Paris. Les mères en savent plus sur les convulsions que les médecins, je crois. Après quatre jours et quatre nuits passés dans des alternatives et des craintes qui m'ont presque tuée, les médecins furent tous d'avis d'appliquer une affreuse pommade pour faire des plaies. Oh! des plaies à mon Armand, qui jouait cinq jours auparavant, qui souriait, qui s'essayait à dire *marraine!* Je m'y suis refusée en voulant me confier à la nature. Louis me grondait, il croyait aux médecins. Un homme est toujours un homme. Mais il y a dans ces terribles maladies des instants où elles prennent la forme de la mort, et pendant un de ces instants, ce remède, que j'abominais, me parut être le salut d'Armand. Ma Louise, la peau était si sèche, si rude, si aride, que l'onguent ne prit pas. Je me mis alors à fondre en larmes pendant si longtemps au-dessus du lit, que le chevet en fut mouillé. Les médecins dînaient, eux! Me voyant seule, j'ai débarrassé mon enfant de tous les topiques de la médecine, je l'ai pris, quasi folle, entre mes bras, je l'ai serré contre ma poitrine, j'ai appuyé mon front à son front en priant Dieu de lui donner ma vie, tout en essayant de la lui communiquer. Je l'ai tenu pendant quelques instants ainsi, voulant mourir avec lui pour n'en être séparée ni dans la vie ni dans la mort. Ma chère, j'ai senti les membres fléchir; la convulsion a cédé, mon enfant a remué, les sinistres et horribles couleurs ont disparu! J'ai crié comme quand il était tombé malade; les médecins ont monté, je leur ai fait voir Armand.

— Il est sauvé! s'est écrié le plus âgé des médecins.

Oh! quelle parole! quelle musique! les cieux s'ouvraient!... En effet, deux heures après, Armand renaissait; mais j'étais anéantie, il a fallu, pour m'empêcher de faire quelque maladie, le baume de la joie. O mon Dieu! par quelles douleurs attachez-vous l'enfant à sa mère! quels clous vous nous enfoncez au cœur pour qu'il y tienne! N'étais-je donc pas assez mère encore, moi que les bégayements et les premiers pas de cet enfant ont fait pleurer de joie! moi qui l'étudie pendant des heures entières pour bien accomplir mes devoirs et m'instruire au doux métier de mère! Était-il besoin de causer ces terreurs, d'offrir ces épouvantables images à celle qui fait de son enfant une idole? Au moment où je t'écris, notre Armand joue, il crie, il rit. Je cherche alors la cause de cette horrible maladie des enfants en songeant que je suis grosse. Est-ce la pousse des dents, est-ce un travail particulier qui se fait dans le cerveau? Les enfants qui subissent des convulsions ont-ils une imperfection dans le système nerveux? Toutes ces idées m'inquiètent autant pour le présent que pour l'avenir. Notre médecin de campagne tient pour une excitation nerveuse causée par les dents. Je donnerais toutes les miennes pour que celles de notre petit Armand fussent faites. Quand je vois une de ces perles blanches poindre au milieu de sa gencive enflammée, il me prend maintenant des sueurs froides. L'héroïsme avec lequel ce cher ange souffre m'indique qu'il aura tout mon caractère: il me jette des regards à fendre le cœur. La médecine ne sait pas grand'chose sur les causes de cette espèce de tétanos qui finit aussi rapidement qu'il commence, qu'on ne peut ni prévenir ni guérir. Je te le répète, une seule chose est certaine : voir son enfant en convulsion, voilà l'enfer pour une mère. Avec quelle rage je l'embrasse! Oh! comme je le tiens longtemps sur mon bras en le promenant! Avoir eu cette douleur quand je dois accoucher de nouveau dans six semaines, c'était une horrible aggravation du martyre, j'avais peur pour l'autre! Adieu, ma chère et bien-aimée Louise; ne désire pas d'enfants, voilà mon dernier mot.

XLI

DE LA BARONNE DE MACUMER A LA VICOMTESSE DE L'ESTORADE.

Paris.

Pauvre ange, Macumer et moi nous t'avons pardonné tes *mauvaisetés* en apprenant combien tu as été tourmentée. J'ai frissonné, j'ai souffert en lisant les détails de cette double torture, et me voilà moins chagrine de ne pas être mère. Je m'empresse de t'annoncer la nomination de Louis, qui peut porter la rosette d'officier. Tu désirais une petite fille; probablement tu en auras une, heureuse Renée! Le mariage de mon frère et de mademoiselle de Mortsauf a été célébré à notre retour. Notre charmant roi, qui vraiment est d'une bonté admirable, a donné à mon frère la survivance de la charge de premier gentilhomme de la chambre dont est revêtu son beau-père.

— La charge doit aller avec les titres, a-t-il dit au duc de Lenoncourt-Givry.

Mon père avait cent fois raison. Sans ma fortune, rien de tout cela n'aurait eu lieu. Mon père et ma mère sont venus de Madrid pour ce mariage, et y retournent après la fête que je donne demain aux nouveaux mariés. Le carnaval sera très-brillant. Le duc et la duchesse de Soria sont à Paris; leur présence m'inquiète un peu. Maria Hérédia est certes une des plus belles femmes de l'Europe; je n'aime pas la manière dont Felipe la regarde. Aussi redoublai-je d'amour et de tendresse. « *Elle* ne t'aurait jamais aimée ainsi! » est une parole que je me garde bien de dire, mais qui est écrite dans tous mes regards, dans tous mes mouvements. Dieu sait si je suis élégante et coquette! Hier, madame de Maufrigneuse me disait : — Chère enfant, il faut vous rendre les armes. Enfin, j'amuse tant Felipe, qu'il doit trouver sa belle-sœur bête comme une vache espagnole. J'ai d'autant moins de regret de ne pas faire un petit Abencerrage, que la duchesse accouchera sans doute à Paris; elle va devenir laide; si elle a un garçon, il se nommera Felipe en l'honneur du banni. Un malicieux hasard fera que je serai encore marraine. Adieu, chère. J'irai de bonne heure cette année à Chantepleurs, car notre voyage a coûté des sommes exorbitantes; je partirai vers la fin de mars, afin d'aller vivre avec économie en Nivernais. Paris m'ennuie d'ailleurs. Felipe soupire autant que moi après la belle solitude de notre parc, nos fraîches prairies et notre Loire pailletée par ses sables, à laquelle aucune rivière ne ressemble. Chantepleurs me paraîtra délicieux après les pompes et les vanités de l'Italie, car, après tout, la magnificence est ennuyeuse, et le regard d'un amant est plus beau qu'un *capo d'opéra*, qu'un *bel quadro!* Nous t'y attendrons, je ne serai plus jalouse de toi. Tu pourras sonder à ton aise le cœur de mon Macumer, y pêcher des interjections, en ramener des scrupules; je te le livre avec une superbe confiance. Depuis la scène de Rome, Felipe m'aime davantage; il m'a dit hier (il regarde par-dessus mon épaule) que sa belle-sœur, la Marie de sa jeunesse, sa vieille fiancée, la princesse Hérédia, son premier rêve, était stupide. Oh! chère, je suis pire qu'une fille d'Opéra : cette injure m'a causé du plaisir. J'ai fait remarquer à Felipe qu'elle ne parlait pas correctement le français; elle prononce *esemple, sain* pour *cinq, cheu* pour *je;* enfin, elle est belle, mais elle n'a pas de grâce, elle n'a pas la moindre vivacité dans l'esprit. Quand on lui adresse un compliment, elle vous regarde comme une femme qui ne serait pas habituée à en recevoir. Du caractère dont il est, il aurait quitté Marie après deux mois de mariage. Le duc de Soria, Don Fernand, est très-bien assorti avec elle, il a de la générosité, mais c'est un enfant gâté, cela se voit. Je pourrais être méchante et te faire rire; mais je m'en tiens au vrai. Mille tendresses, mon ange.

XLII

RENÉE A LOUISE.

Ma petite fille a deux mois; ma mère a été la marraine, et un vieux grand-oncle de Louis, le parrain de cette petite, qui se nomme Jeanne-Athénaïs.

Dès que je le pourrai, je partirai pour vous aller voir à Chantepleurs, puisqu'une nourrice ne vous effraye pas. Ton filleul dit ton nom; il le prononce *Matoumer!* car il ne peut pas dire les *c* autrement. Tu en raffoleras; il a toutes ses dents; il mange maintenant de la viande comme un grand garçon, il court et trotte comme un rat; mais je l'enveloppe toujours de regards inquiets, et je suis au désespoir de ne pouvoir le garder près de moi pendant mes couches, qui exigent plus de quarante jours de chambre, à cause de quelques précautions ordonnées par les médecins. Hélas! mon enfant, on ne prend pas l'habitude d'accoucher! Les mêmes douleurs et les mêmes appréhensions reviennent. Cependant (ne montre pas ma lettre à Felipe) je suis pour quelque chose dans la façon de cette petite fille, qui fera peut-être tort à ton Armand.

Mon père a trouvé Felipe maigri, et ma chère mignonne un peu maigrie aussi. Cependant le duc et la duchesse de Soria sont partis; il n'y a plus le moindre sujet de jalousie! Me cacherais-tu quelque chagrin? Ta lettre n'était ni aussi longue ni aussi affectueusement pensée que les autres. Est-ce seulement un caprice de ma chère capricieuse?

En voici trop; ma garde me gronde de t'avoir écrit, et mademoiselle Athénaïs de l'Estorade veut dîner. Adieu donc! écris-moi de bonnes longues lettres.

XLIII

MADAME DE MACUMER A LA COMTESSE DE L'ESTORADE.

Pour la première fois de ma vie, ma chère Renée, j'ai pleuré seule sous un saule, sur un banc de bois, au bord de mon long étang de Chantepleurs, une délicieuse vue que tu vas venir embellir, car il n'y manque que de joyeux enfants. Ta fécondité m'a fait faire un retour sur moi-même, qui n'ai point d'enfants après bientôt trois ans de mariage. Oh! pensais-je, quand je devrais souffrir cent fois plus que Renée n'a souffert en accouchant de mon filleul, quand je devrais voir mon enfant en convulsions, faites, mon Dieu! que j'aie une angélique créature comme cette petite Athénaïs, que je vois d'ici aussi belle que le jour, car tu ne m'en as rien dit! J'ai reconnu là ma Renée. Il semble que tu devines mes souffrances. Chaque fois que mes espérances sont déçues, je suis pendant plusieurs jours la proie d'un chagrin noir. Je faisais alors de sombres élégies. Quand broderai-je de petits bonnets? quand choisirai-je la toile d'une layette? quand coudrai-je de jolies dentelles pour envelopper une petite tête? Ne dois-je donc jamais entendre une de ces charmantes créatures m'appeler maman, me tirer par ma robe, me tyranniser? Ne verrai-je donc pas sur le sable les traces d'une petite voiture? Ne ramasserai-je pas des joujoux cassés dans ma cour? N'irai-je pas, comme tant de mères que j'ai vues, chez les bimbelotiers acheter des sabres, des poupées, de petits ménages? Ne verrai-je point se développer cette vie et cet ange, qui sera un autre Felipe plus aimé? Je voudrais un fils pour savoir comment on peut aimer son amant plus qu'il ne l'est dans un autre lui-même. Mon parc, le château me semblent déserts et froids. Une femme sans enfants est une monstruosité; nous ne sommes faites que pour être mères. Oh! docteur en corset que tu es, tu as bien vu la vie. La stérilité d'ailleurs est horrible en toute chose. Ma vie ressemble un peu trop aux bergeries de Gessner et de Florian, desquelles Rivarol disait qu'on y désirait des loups. Je veux être dévouée aussi, moi! Je sens en moi des forces que Felipe néglige; et, si je ne suis pas mère, il faudra que je me passe la fantaisie de quelque malheur. Voilà ce que je viens de dire à mon restant de Maure, à qui ces mots ont fait venir des larmes aux yeux. Il en a été quitte pour être appelé une sublime bête. On ne peut pas le plaisanter sur son amour.

Par moments, il me prend envie de faire des neuvaines, d'aller demander la fécondité à certaines madones ou à certaines eaux. L'hiver prochain, je consulterai des médecins. Je suis trop furieuse contre moi-même pour t'en dire davantage. Adieu.

XLIV

DE LA MÊME A LA MÊME.

Paris, 1829.

Comment, ma chère, un an sans lettre?... Je suis un peu piquée. Crois-tu que ton Louis, qui m'est venu voir presque tous les deux jours, te remplace? Il ne me suffit pas de savoir que tu n'es pas malade, et que vos affaires vont bien, je veux tes sentiments et tes idées comme je te livre les miennes, au risque d'être grondée, ou blâmée, ou méconnue, car je t'aime. Ton silence et ta retraite à la campagne, quand tu pourrais jouir ici des triomphes parlementaires du comte de l'Estorade, dont la *parlotterie* et le dévouement lui ont acquis une influence, et qui sera sans doute placé très-haut après la session, me donnent de graves inquiétudes. Passes-tu donc ta vie à lui écrire des instructions? Numa n'était pas si loin de son Égérie. Pourquoi n'as tu pas saisi l'occasion de voir Paris? Je jouirais de toi depuis quatre mois. Louis m'a dit hier que tu viendrais le chercher et faire tes troisièmes couches à Paris, affreuse mère Gigogne que tu es! Après bien des questions, et des hélas, et des plaintes, Louis, quoique diplomate, a fini par me dire que son grand-oncle, le parrain d'Athénaïs, était fort mal. Or, je te suppose, en bonne mère de famille, capable de tirer parti de la gloire et des discours du député pour obtenir un legs avantageux du dernier parent maternel de ton mari. Sois tranquille, ma Renée, les Lenoncourt, les Chaulieu, le salon de madame de Macumer travaillent pour Louis. Martignac le mettra sans doute à la cour des comptes. Mais, si tu ne me dis pas pourquoi tu restes en province, je me fâche. Est-ce pour ne pas avoir l'air d'être toute la politique de la maison de l'Estorade? est-ce pour la succession de l'oncle? as-tu craint d'être moins mère à Paris? Oh! comme je voudrais savoir si c'est pour ne pas t'y faire voir, pour la première fois, dans ton état de grossesse, coquette! Adieu.

XLV

RENÉE A LOUISE.

Tu te plains de mon silence, tu oublies donc ces deux petites têtes brunes que je gouverne et qui me gouvernent? Tu as d'ailleurs trouvé quelques-unes des raisons que j'avais pour garder la maison. Outre l'état de notre précieux oncle, je n'ai pas voulu traîner à Paris un garçon d'environ quatre ans et une petite fille de trois ans bientôt, quand je suis encore grosse. Je n'ai pas voulu embarrasser ta vie et ta maison d'un pareil ménage, je n'ai pas voulu paraître à mon désavantage dans le brillant monde où tu règnes, et j'ai les appartements garnis, la vie des hôtels en horreur. Le grand-oncle de Louis, en apprenant la nomination de son petit-neveu, m'a fait présent de la moitié de ses économies, deux cent mille francs, pour acheter à Paris une maison, et Louis est chargé d'en trouver une dans ton quartier. Ma mère me donne une trentaine de mille francs pour les meubles. Quand je viendrai m'établir pour la session à Paris, j'y viendrai chez moi. Enfin, je tâcherai d'être digne de ma chère sœur d'élection, soit dit sans jeu de mots.

Je te remercie d'avoir mis Louis aussi bien en cour qu'il l'est: mais, malgré l'estime que font de lui MM. de Bourmont et de Polignac, qui veulent l'avoir dans leur ministère, je ne le souhaite point si fort en vue: on est alors trop compromis. Je préfère la cour des comptes à cause de son inamovibilité. Nos affaires seront ici dans de très-bonnes mains; et, une fois que notre régisseur sera bien au fait, je viendrai seconder Louis, sois tranquille.

Quant à écrire maintenant de longues lettres, le puis-je? Celle-ci, dans laquelle je voudrais pouvoir te peindre le train ordinaire de mes journées, restera sur ma table pendant huit jours. Peut-être Armand en fera-t-il des cocottes pour ses régiments alignés sur mes tapis, ou des vaisseaux pour les flottes qui voguent sur son bain. Un seul de mes jours te suffira d'ailleurs, ils se ressemblent tous, et se réduisent à deux événements : les enfants souffrent ou les enfants ne souffrent pas. A la lettre, pour moi, dans cette bastide solitaire, les minutes sont des heures, ou les heures sont des minutes, selon l'état des enfants. Si j'ai quelques heures délicieuses, je les rencontre pendant leur sommeil, quand je ne suis pas à bercer l'une et à conter des histoires à l'autre pour les endormir. Quand je les tiens endormis près de moi, je me dis : Je n'ai plus rien à craindre. En effet, mon ange, durant le jour, toutes les mères inventent des dangers. Dès que les enfants ne sont plus sous leurs yeux, c'est des rasoirs volés avec lesquels Armand a voulu jouer, le feu qui prend à sa jaquette, un orvet qui peut le mordre, une chute en courant qui peut faire un dépôt à la tête, ou les bassins où il peut se noyer. Comme tu le vois, la mater-

comporte une suite de poésies douces ou terribles. Pas une heure qui n'ait ses joies et ses craintes. Mais le soir, dans ma chambre, arrive l'heure de ces rêves éveillés pendant laquelle j'arrange leurs destinées. Leur vie est alors éclairée par le sourire des anges que je vois à leur chevet. Quelquefois Armand m'appelle dans son sommeil, je viens à son insu baiser son front et les pieds de sa sœur en les contemplant tous deux dans leur beauté. Voilà mes fêtes! Hier notre ange gardien, je crois, m'a fait courir au milieu de la nuit, inquiète, au berceau d'Athénaïs, qui avait la tête trop bas, et j'ai trouvé notre Armand tout découvert, les pieds violets de froid.

— Oh! petite mère! m'a-t-il dit en s'éveillant et en m'embrassant.

Voilà, ma chère, une scène de nuit. Combien il est utile à une mère d'avoir ses enfants à côté d'elle! Est-ce une bonne, tant bonne soit-elle, qui peut les prendre, les rassurer et les rendormir quand quelque horrible cauchemar les a réveillés? car ils ont leurs rêves; et leur expliquer un de ces terribles rêves est une tâche d'autant plus difficile qu'un enfant écoute alors sa mère d'un œil à la fois endormi, effaré, intelligent et niais. C'est un point d'orgue entre deux sommeils. Aussi mon sommeil est-il devenu si léger, que je vois mes deux petits et les entends à travers la gaze de mes paupières. Je m'éveille à un soupir, à un mouvement. Le monstre des convulsions est pour moi toujours accroupi au pied de leurs lits.

Au jour, le ramage de mes deux enfants commence avec les premiers cris des oiseaux. A travers les voiles du dernier sommeil, leurs baragouinages ressemblent aux gazouillements du matin, aux disputes des hirondelles, petits cris joyeux ou plaintifs que j'entends moins par les oreilles que par le cœur. Pendant que Naïs essaye d'arriver à moi en opérant le passage de son berceau à mon lit en se traînant sur ses mains et faisant des pas mal assurés, Armand grimpe avec l'adresse d'un singe et m'embrasse. Ces deux petits font alors de mon lit le théâtre de leurs jeux, où la mère est à leur discrétion. La petite me tire les cheveux, veut toujours téter, et Armand défend ma poitrine comme si c'était son bien. Je ne résiste pas à certaines poses, à des rires qui partent comme des fusées et qui finissent par chasser le sommeil. On joue alors à l'ogresse, et mère ogresse mange alors de caresses cette jeune chair si blanche et si douce; elle baise à outrance ces yeux si coquets dans leur malice, ces épaules de rose, et l'on excite de petites jalousies qui sont charmantes. Il y a des jours où j'essaye de mettre mes bas à huit heures, et où je n'en ai pas encore mis un à neuf heures.

Enfin, ma chère, on se lève. Les toilettes commencent. Je passe mon peignoir, on retrousse ses manches, on prend devant soi le tablier ciré; je baigne et nettoie alors mes deux petites fleurs, assistée de Mary. Moi seule je suis juge du degré de chaleur ou de tiédeur de l'eau, car la température des eaux est pour la moitié dans les cris, dans les pleurs des enfants. Alors s'élèvent les flottes de papier, les petits canards de verre. Il faut amuser les enfants pour pouvoir bien les nettoyer. Si tu savais tout ce qu'il faut inventer de plaisirs à ces rois absolus pour pouvoir passer de douces éponges dans les moindres coins, tu serais effrayée de l'adresse et de l'esprit qu'exige le métier de mère accompli glorieusement. On supplie, on gronde, on promet, on devient d'une charlatanerie d'autant plus supérieure, qu'elle doit être admirablement cachée. On ne saurait que devenir si à la finesse de l'enfant Dieu n'avait opposé la finesse de la mère. Un enfant est un grand politique dont on se rend maître comme du grand politique… par ses passions. Heureusement ces anges rient de tout: une brosse qui tombe, une brique de savon qui glisse, voilà des éclats de joie! Enfin, si les triomphes sont chèrement achetés, il y a du moins des triomphes. Mais Dieu seul, car le père lui-même ne sait rien de cela, Dieu, toi ou les anges, vous seuls donc pourriez comprendre les regards que j'échange avec Mary quand, après avoir fini d'habiller nos deux petites créatures, nous les voyons propres au milieu des savons, des éponges, des peignes, des cuvettes, des papiers brouillards, des flanelles, des mille détails d'une véritable *nursery*. Je suis devenue Anglaise en ce point, je conviens que les femmes de ce pays ont le génie de la *nourriture*. Quoiqu'elles ne considèrent l'enfant qu'au point de vue du bien-être matériel et physique, elles ont raison dans leurs perfectionnements. Aussi mes enfants auront-ils toujours les pieds dans la flanelle et les jambes nues. Ils ne seront ni serrés ni comprimés; mais aussi jamais ne seront-ils seuls. L'asservissement de l'enfant français dans ses bandelettes est la liberté de la nourrice, voilà le grand mot. Une vraie mère n'est pas libre: voilà pourquoi je ne t'écris pas, ayant sur les bras l'administration du domaine et deux enfants à élever. La science de la mère comporte des mérites silencieux, ignorés de tous, sans parade, une vertu en détail, un dévouement de toutes les heures. Il faut surveiller les soupes qui se font devant le feu. Me crois-tu femme à me dérober à un soin? Dans le moindre soin, il y a de l'affection à récolter. Oh! c'est si joli le sourire d'un enfant qui trouve son petit repas excellent. Armand a des hochements de tête qui valent toute une vie d'amour. Comment laisser à une autre femme le droit, le soin, le plaisir de souffler sur une cuillerée de soupe que Naïs trouvera trop chaude, elle que j'ai sevrée il y a sept mois, et qui se souvient toujours du sein? Quand une bonne a brûlé la langue et les lèvres d'un enfant avec quelque chose de chaud, elle dit à la mère qui accourt que c'est la faim qui le fait crier. Mais comment une mère dort-elle en paix avec l'idée que des haleines impures peuvent passer sur les cuillerées avalées par son enfant, elle à qui la nature n'a pas permis d'avoir un intermédiaire entre son sein et les lèvres de son nourrisson? Découper la côtelette de Naïs qui fait ses dernières dents et mélanger cette viande cuite à point avec des pommes de terre est une œuvre de patience, et vraiment il n'y a qu'une mère qui puisse savoir dans certains cas faire manger en entier le repas à un enfant qui s'impatiente. Ni domestique nombreux ni bonne anglaise ne peuvent donc dispenser une mère de donner en personne sur le champ de bataille où la douceur doit lutter contre les petits chagrins de l'enfance, contre ses douleurs. Tiens, Louise, il faut soigner ces chers innocents avec son âme; il faut ne croire qu'à ses yeux, qu'au témoignage de la main pour la toilette, pour la nourriture et pour le coucher. En principe, le cri d'un enfant est une raison absolue qui donne tort à sa mère ou à sa bonne quand le cri n'a pas pour cause une souffrance voulue par la nature. Depuis que j'en ai deux et bientôt trois à soigner, je n'ai rien dans l'âme que mes enfants; et toi-même que j'aime tant, tu n'es qu'à l'état de souvenir. Je ne suis pas toujours habillée à deux heures. Aussi ne croyais-je point aux mères qui ont des appartements rangés et des cols, des robes, des affaires en ordre. Hier, aux premiers jours d'avril, il faisait beau, j'ai voulu les promener avant mes couches dont l'heure tinte; eh bien! pour une mère, c'est tout un poëme qu'une sortie, et l'on se le promet la veille pour le lendemain. Armand devait mettre pour la première fois une jaquette de velours noir, une nouvelle collerette que j'avais brodée, une toque écossaise aux couleurs des Stuarts et à plumes de coq; Naïs allait être en blanc et rose avec les délicieux bonnets des *baby*, car elle est encore un *baby;* elle va perdre ce joli nom quand viendra le petit qui me donne des coups de pieds et que j'appelle *mon mendiant*, car il sera le cadet. J'ai vu déjà mon enfant en rêve et sais que j'aurai un garçon. Bonnets, collerettes, jaquette, les petits bas, les souliers mignons, les bandelettes roses pour les jambes, la robe en mousseline brodée à dessins en soie, tout était sur mon lit. Quand ces deux oiseaux si gais, et qui s'entendent si bien, ont eu leurs chevelures brunes bouclée chez l'un, doucement amenée sur le front et bordant le bonnet blanc et rose chez l'autre; quand les souliers ont été agrafés; quand ces petits mollets nus, ces pieds si bien chaussés ont trotté dans la *nursery;* quand ces deux faces *cleanes*, comme dit Mary en français limpide; quand ces yeux petillants ont dit: Allons! je palpitais. Oh! voir des enfants parés par nos mains, voir cette peau si fraîche où brillent les veines bleues quand on les a baignés, étuvés, épongés soi-même, rehaussée par les vives couleurs du velours ou de la soie; mais c'est mieux qu'un poëme! Avec quelle passion, satisfaite à peine, on les rappelle pour rebaiser ces cous qu'une simple collerette rend plus jolis que celui de la plus belle femme! Ces tableaux, devant lesquels les plus stupides lithographies coloriées arrêtent toutes les mères, moi je les fais tous les jours.

Une fois sortis, jouissant de mes travaux, admirant ce petit Armand qui avait l'air du fils d'un prince et qui faisait marcher le *baby* le long de ce petit chemin que tu connais, une voiture est venue, j'ai voulu les ranger, les deux enfants ont roulé dans une flaque de boue, et voilà mes chefs-d'œuvre perdus! il a fallu les rentrer et les habiller autrement. J'ai pris ma petite dans mes bras, sans voir que je perdais ma robe; Mary s'est emparée d'Armand, et nous voilà rentrés. Quand un *baby* crie et qu'un enfant se mouille, tout est dit: une mère ne pense plus à elle, elle est absorbée.

Le dîner arrive, je n'ai la plupart du temps rien fait; et comment puis-je suffire à les servir tous deux, à mettre les serviettes, à relever les manches et à les faire manger? c'est un problème que je résous deux fois par jour. Au milieu de ces soins perpétuels, de ces fêtes ou de ces désastres, il n'y a d'oublié que moi dans la maison. Il m'arrive souvent de rester en papillotes quand les enfants ont été méchants. Ma toilette dépend de leur humeur. Pour avoir un moment à moi, pour t'écrire ces six pages, il faut qu'ils découpent les images de mes romances, qu'ils fassent des châteaux avec des livres, avec des échecs ou des jetons de nacre, que Naïs dévide mes soies ou mes laines à sa manière, qui, je t'assure, est si compliquée, qu'elle y met toute sa petite intelligence et ne souffle mot.

Après tout, je n'ai pas à me plaindre: mes deux enfants sont robustes, libres, et ils s'amusent à moins de frais qu'on ne pense. Ils sont heureux de tout, il leur faut plutôt une liberté surveillée que des joujoux. Quelques cailloux roses, jaunes, violets ou noirs, de petits coquillages, les merveilles du sable, font leur bonheur. Posséder beaucoup de petites choses, voilà leur richesse. J'examine Armand, il parle aux fleurs, aux mouches, aux poules, il les imite, il s'entend avec les insectes, qui le remplissent d'admiration. Tout ce qui est petit les intéresse. Armand commence à demander le *pourquoi* de toute chose, il est venu voir ce que je disais à sa marraine; il te prend d'ailleurs pour une fée, et vois comme les enfants ont toujours raison!

Hélas! mon ange, je ne voulais pas t'attrister en te racontant ces

félicités. Voici pour te peindre ton filleul. L'autre jour, un pauvre nous suit, car les pauvres savent qu'aucune mère accompagnée de son enfant ne leur refuse jamais une aumône. Armand ne sait pas encore qu'on peut manquer de pain, il ignore ce qu'est l'argent; mais, comme il venait de désirer une trompette que je lui avais achetée, il la tend d'un air royal au vieillard en lui disant : — Tiens, prends!

— Me permettez-vous de la garder? me dit le pauvre.

Quoi sur la terre mettre en balance avec les joies d'un pareil moment?

— C'est que, madame, moi aussi j'ai eu des enfants, me dit le vieillard en prenant ce que je lui donnais sans y faire attention.

Quand je songe qu'il faudra mettre dans un collége un enfant comme Armand, que je n'ai plus que trois ans et demi à le garder, il me prend des frissons. L'instruction publique fauchera les fleurs de cette enfance bénie à toute heure, *dénaturalisera* ces grâces et ces adorables franchises! On coupera cette chevelure frisée que j'ai tant soignée, nettoyée et baisée. Que fera-t-on de cette âme d'Armand?

Et toi, que deviens-tu? tu ne m'as rien dit de ta vie. Aimes-tu toujours Felipe? car je ne suis pas inquiète du Sarrasin. Adieu! Naïs vient de tomber, et si je voulais continuer, cette lettre ferait un volume.

XLVI

MADAME DE MACUMER A LA COMTESSE DE L'ESTORADE.

1829.

Les journaux t'auront appris, ma bonne et tendre Renée, l'horrible malheur qui a fondu sur moi; je n'ai pu t'écrire un seul mot, je suis restée à son chevet pendant une vingtaine de jours et de nuits, j'ai reçu son dernier soupir, je lui ai fermé les yeux, je l'ai gardé pieusement avec les prêtres et j'ai dit les prières des morts. Je me suis infligé le châtiment de ces épouvantables douleurs, et cependant, en voyant sur ses lèvres sereines le sourire qu'il m'adressait avant de mourir, je n'ai pu croire que mon amour l'ait tué! Enfin, *il n'est plus*, et moi *je suis!* A toi, qui nous as bien connus, que puis-je dire de plus? tout est dans ces deux phrases. Oh! si quelqu'un pouvait me dire qu'on peut le rappeler à la vie, je donnerais ma part du ciel pour entendre cette promesse, car ce serait le revoir!... Et le ressaisir, ne fût-ce que pendant deux secondes, ce serait respirer le poignard hors du cœur! Ne viendras-tu pas bientôt me dire cela? ne m'aimes-tu pas assez pour me tromper?... Mais non! tu m'as dit à l'avance que je lui faisais de profondes blessures... Est-ce vrai? Non, je n'ai pas mérité son amour, tu as raison, je l'ai volé. Le bonheur, je l'ai étouffé dans mes étreintes insensées! Oh! en t'écrivant, je ne suis plus folle, mais je sens que je suis seule! Seigneur, qu'est-ce qu'il y aura de plus dans votre enfer que ce mot-là?

Quand on me l'a enlevé, je me suis couchée dans le même lit, espérant mourir, car il n'y avait qu'une porte entre nous; je me croyais encore assez de force pour la pousser! Mais, hélas! j'étais trop jeune, et, après une convalescence de quarante jours, pendant lesquels on m'a nourrie avec un art affreux par les inventions d'une triste science, je me vois à la campagne, assise à ma fenêtre au milieu des belles fleurs qu'il faisait soigner pour moi, jouissant de cette vue magnifique sur laquelle ses regards ont tant de fois erré, qu'il s'applaudissait tant d'avoir découverte, puisqu'elle me plaisait. Ah! chère, la douleur de changer de place est inouïe quand le cœur est mort. La terre humide de mon jardin me fait frissonner, la terre est comme une grande tombe, et je crois marcher sur *lui!* A ma première sortie, j'ai eu peur et suis restée immobile. C'est bien lugubre de voir *ses* fleurs sans *lui!*

Ma mère et mon père sont en Espagne; tu connais mes frères, et toi tu es obligée d'être à la campagne; mais sois tranquille, deux anges avaient volé vers moi. Le duc et la duchesse de Soria, ces deux charmants êtres, sont accourus vers leur frère. Les dernières nuits ont vu nos trois douleurs calmes et silencieuses autour de ce lit où mourait l'un de ces hommes vraiment nobles et vraiment grands qui sont si rares et qui nous sont alors supérieurs en toute chose. La patience de mon Felipe a été divine. La vue de son frère et de Marie a pour un moment rafraîchi son âme et apaisé ses douleurs.

— Chère, m'a-t-il dit avec la simplicité qu'il mettait en toute chose, j'allais mourir en oubliant de donner à Fernand la baronnie de Macumer; il faut refaire mon testament. Mon frère me pardonnera, lui qui sait ce que c'est que d'aimer!

Je dois la vie aux soins de mon beau-frère et de sa femme, ils veulent m'emmener en Espagne!

Ah! Renée, ce désastre, je ne puis en dire qu'à toi la portée. Le sentiment de mes fautes m'accable, et c'est une amère consolation que de te les confier, pauvre Cassandre inécoutée. Je l'ai tué par mes exigences, par mes jalousies hors de propos, par mes continuelles tracasseries. Mon amour était d'autant plus terrible, que nous avions une exquise et même sensibilité; nous parlions le même langage; il comprenait admirablement tout, et souvent ma plaisanterie allait, sans que je m'en doutasse, au fond de son cœur. Tu ne saurais imaginer jusqu'où ce cher esclave poussait l'obéissance : je lui disais parfois de s'en aller et de me laisser seule; il sortait sans discuter une fantaisie de laquelle peut-être il souffrait. Jusqu'à son dernier soupir il m'a bénie, en me répétant qu'une seule matinée seul à seule avec moi valait plus pour lui qu'une longue vie avec une autre femme aimée, fût-ce Marie Hérédia. Je pleure en t'écrivant ces paroles.

Maintenant, je me lève à midi, je me couche à sept heures du soir, je mets un temps ridicule à mes repas, je marche lentement, je reste une heure devant une plante, je regarde les feuillages, je m'occupe avec mesure et gravité de riens, j'adore l'ombre, le silence et la nuit; enfin je combats les heures, et je les ajoute avec un sombre plaisir au passé. La paix de mon parc est la seule compagnie que je veuille; j'y trouve en toute chose les sublimes images de mon bonheur éteintes, invisibles pour tous, éloquentes et vives pour moi.

Ma belle-sœur s'est jetée dans mes bras quand, un matin, je leur ai dit : — Vous m'êtes insupportables! Les Espagnols ont quelque chose de plus que nous de grand dans l'âme.

Ah! Renée, si je ne suis pas morte, c'est que Dieu proportionne sans doute le sentiment du malheur à la force des affligés. Il n'y a que nous autres femmes qui sachions l'étendue de nos pertes quand nous perdons un amour sans aucune hypocrisie, un amour de choix, une passion durable dont les plaisirs satisfaisaient à la fois l'âme et la nature. Quand rencontrons-nous un homme si plein de qualités que nous puissions l'aimer sans avilissement? Le rencontrer est le plus grand bonheur qui nous puisse advenir, et nous ne saurions le rencontrer deux fois. Hommes vraiment grands et forts, chez qui la vertu se cache sous la poésie, dont l'âme possède un charme élevé, faits pour être adorés, gardez-vous d'aimer, vous causeriez le malheur de la femme et le vôtre! Voilà ce que je crie dans les allées de mes bois. Et pas d'enfant de lui! Cet intarissable amour qui me souriait toujours, qui n'avait que des fleurs et des joies à me verser, cet amour fut stérile. Je suis une créature maudite! L'amour pur et violent comme il est quand il est absolu serait-il donc aussi infécond que l'aversion, de même que l'extrême chaleur des sables du désert et l'extrême froid du pôle empêchent toute existence? Faut-il se marier avec un Louis de l'Estorade pour avoir une famille? Dieu serait-il jaloux de l'amour? Je déraisonne.

Je crois que tu es la seule personne que je puisse souffrir près de moi; viens donc, toi seule dois être avec une Louise en deuil. Quelle horrible journée que celle où j'ai mis le bonnet des veuves! Quand je me suis vue en noir, je suis tombée sur un siége et j'ai pleuré jusqu'à la nuit, et je pleure encore en te parlant de ce terrible moment. Adieu! t'écrire me fatigue; j'ai trop de mes idées, je ne veux plus les exprimer. Amène tes enfants, tu peux nourrir le dernier ici, je ne serai plus jalouse; *il* n'y est plus, et mon filleul me fera bien plaisir à voir, car Felipe souhaitait un enfant qui ressemblât à ce petit Armand. Enfin, viens prendre ta part de mes douleurs!..

XLVII

RENÉE A LOUISE.

1829.

Ma chérie, quand tu tiendras cette lettre entre les mains, je ne serai pas loin, car je pars quelques instants après te l'avoir envoyée. Nous serons seules. Louis est obligé de rester en Provence à cause des élections qui vont s'y faire : il veut être réélu, et il y a déjà des intrigues de nouées contre lui par les libéraux.

Je ne viens pas te consoler; je t'apporte seulement mon cœur pour tenir compagnie au tien et pour t'aider à vivre. Je viens t'ordonner de pleurer : il faut acheter ainsi le bonheur de le rejoindre un jour, car il n'est qu'en voyage vers Dieu; tu ne feras plus un seul pas qui ne te conduise vers lui. Chaque devoir accompli rompra quelque anneau de la chaîne qui vous sépare. Allons, ma Louise, tu te relèveras dans mes bras, et tu iras à lui pure, noble, pardonnée de tes fautes involontaires et accompagnée des œuvres que tu feras ici-bas en son nom.

Je te trace ces lignes à la hâte au milieu de mes préparatifs, de mes enfants, et d'Armand qui me crie : — Marraine! marraine! allons la voir! à me rendre jalouse : c'est presque ton fils.

DEUXIEME PARTIE

XLVIII

DE LA BARONNE DE MACUMER A LA COMTESSE DE L'ESTORADE.

15 octobre 1834.

Eh bien, mon ange, Renée, on a raison, on t'a dit vrai. J'ai vendu mon hôtel, j'ai vendu Chantepleurs et les fermes de Seine-et-Marne; mais que je sois folle et ruinée, ceci est de trop. Comptons! La cloche fondue, il m'est resté de la fortune de mon pauvre Macumer environ douze cent mille francs. Je vais te rendre un compte fidèle en sœur bien apprise. J'ai mis un million dans le trois pour cent quand il était à cinquante francs, et me suis fait ainsi soixante mille francs de rentes au lieu de trente que j'avais en terres. Aller six mois de l'année en province, y passer des baux, y écouter les doléances des fermiers,



Ces deux petits [illegible] de leurs jeux. — PAG. 58.

qui payent quand ils veulent, s'y ennuyer comme un chasseur par un temps de pluie, avoir des denrées à vendre et les céder à perte; habiter à Paris un hôtel qui représentait dix mille livres de rentes, placer des fonds chez des notaires, attendre les intérêts, être obligée de poursuivre les gens pour avoir ses remboursements, étudier la législation hypothécaire; enfin avoir des affaires en Nivernais, en Seine-et-Marne, à Paris, quel fardeau, quels ennuis, quels mécomptes et quelles pertes pour une veuve de vingt-sept ans! Maintenant ma fortune est hypothéquée sur le budget. Au lieu de payer des contributions à l'État, je reçois de lui, moi-même, sans frais, trente mille francs tous les six mois au Trésor, d'un joli petit employé qui me donne trente billets de mille francs et qui sourit en me voyant. Si la France fait banqueroute? me diras-tu. D'abord,

Je ne sais pas prévoir les malheurs de si loin.

Mais la France me retrancherait alors tout au plus la moitié de mon revenu; je serais encore aussi riche que je l'étais avant mon placement: puis, d'ici la catastrophe, j'aurai touché le double de mon revenu antérieur. La catastrophe n'arrive que de siècle en siècle, on a donc le temps de se faire un capital en économisant. Enfin le comte de l'Estorade n'est-il pas pair de la France semi-républicaine de Juillet? n'est-il pas un des soutiens de la couronne offerte par le *peuple* au roi des Français? puis-je avoir des inquiétudes en ayant pour ami un président de chambre à la cour des comptes, un grand financier? Ose dire que je suis folle! Je calcule presque aussi bien que ton roi-citoyen. Sais-tu ce qui peut donner cette sagesse algébrique à une femme? l'amour! Hélas! le moment est venu de t'expliquer les mystères de ma conduite, dont les raisons fuyaient ta perspicacité, ta tendresse curieuse et ta finesse. Je me marie dans un village auprès de Paris, secrètement. J'aime, je suis aimée. J'aime autant qu'une femme qui sait bien ce qu'est l'amour peut aimer. Je suis aimée autant qu'un homme doit aimer la femme par laquelle il est adoré. Pardonne-moi, Renée, de m'être cachée de toi, de tout le monde. Si ta Louise trompe tous les regards, déjoue toutes les curiosités, avoue que ma passion pour mon pauvre Macumer exigeait cette tromperie. L'Estorade et toi, vous m'eussiez assassinée de doutes, étourdie de remontrances. Les circonstances auraient pu d'ailleurs vous venir en aide. Toi seule sais à quel point je suis jalouse, et tu m'aurais inutilement tourmentée. Ce que tu vas nommer ma folie, ma Renée, je l'ai voulu faire à moi seule, à ma tête, à mon cœur, en jeune fille qui trompe la surveillance de ses parents. Mon amant a pour toute fortune trente mille francs de dettes que j'ai payées. Quel sujet d'observations! Vous auriez voulu me prouver que Gaston est un intrigant, et ton mari eût espionné ce cher enfant. J'ai mieux aimé l'étudier moi-même. Voici vingt-deux mois qu'il me fait la cour; j'ai vingt sept ans, il en a vingt-trois. D'une femme à un homme, cette différence d'age est énorme. Autre source de malheurs! Enfin, il est poëte, et vivait de son travail; c'est te dire assez qu'il vivait de fort peu de chose. Ce cher lézard de poëte était plus souvent au soleil à bâtir des châteaux en Espagne qu'à l'ombre de son taudis à travailler des poëmes. Or, les écrivains, les artistes, tous ceux qui n'existent que par la pensée, sont assez généralement taxés d'inconstance par les gens positifs. Ils épousent et conçoivent tant de caprices, qu'il est naturel de croire que la tête réagisse sur le cœur. Malgré les dettes payées, malgré la différence d'âge, malgré la poésie, après neuf mois d'une noble défense et sans lui avoir permis de baiser ma main, après les plus chastes et les plus délicieuses amours, dans quelques jours, je ne me livre pas, comme il y a huit ans, inexpériente, ignorante et curieuse; je me donne, et suis attendue avec une si grande soumission, que je pourrais ajourner mon mariage à un an; mais il n'y a pas la moindre servilité dans ceci: il y a servage et non soumission. Jamais il ne s'est rencontré de plus noble cœur, ni plus d'esprit dans la tendresse, ni plus d'âme dans l'amour que chez mon prétendu. Hélas! mon ange, il a de qui tenir! Tu vas savoir son histoire en deux mots.

Mon ami n'a pas d'autres noms que ceux de Marie-Gaston. Il est fils, non pas naturel, mais adultérin de cette belle lady Brandon, de laquelle tu dois avoir entendu parler, et que par vengeance lady Dudley a fait mourir de chagrin, une horrible histoire que ce cher enfant ignore. Marie-Gaston a été mis par son frère Louis-Gaston au collége de Tours, d'où il est sorti en 1827. Le frère s'est embarqué quelques jours après l'y avoir placé, allant chercher fortune, lui dit une vieille femme qui a été sa Providence, à lui. Ce frère, devenu marin, lui a écrit de loin en loin des lettres vraiment paternelles, et qui sont émanées d'une belle âme, mais il se débat toujours au loin. Dans sa dernière lettre, il annonçait à Marie Gaston sa nomination au grade de capitaine de vaisseau dans je ne sais quelle république américaine, en lui disant d'espérer. Hélas! depuis trois ans mon pauvre lézard n'a plus reçu de lettres, et il aime tant ce frère qu'il voulait s'embarquer à sa recherche. Notre grand écrivain Daniel d'Arthez a empêché cette folie et s'est intéressé noblement à Marie-Gaston, auquel il a souvent *donné*, comme me l'a dit le poëte dans son langage énergique, *la pâtée et la niche*. En effet, juge de la détresse de cet enfant: il a cru que le génie était le plus rapide des moyens de fortune, n'est-ce pas à en rire pendant vingt-quatre heures? Depuis 1828 jusqu'en 1833 il a donc tâché de se faire un nom dans les lettres, et naturellement il a mené la plus effroyable vie d'angoisses, d'espérances, de travail et de privations qui se puisse imaginer. Entraîné par une excessive ambition et malgré les bons conseils de d'Arthez, il n'a fait que grossir la boule de neige de ses dettes. Son nom commençait cependant à percer quand je l'ai rencontré chez la marquise d'Espard. Là, sans qu'il s'en doutât, je me suis sentie éprise de lui sympathiquement à la première vue. Comment n'a-t-il pas encore été aimé? comment me l'a-t-on laissé? Oh! il a du génie et de l'esprit, du cœur et de la fierté; les femmes s'effrayent toujours de ces grandeurs complètes. N'a-t-il pas fallu cent victoires pour que Joséphine aperçût Napoléon dans le petit Bonaparte, son mari? L'innocente créature croit savoir combien je l'aime! Pauvre Gaston! il ne s'en doute pas; mais à toi je vais le dire, il faut que tu le saches, car il y a, Renée, un peu de testament dans cette lettre. Médite bien mes paroles.

En ce moment j'ai la certitude d'être aimée autant qu'une femme peut être aimée sur cette terre, et j'ai foi dans cette adorable vie conjugale où j'apporte un amour que je ne connaissais pas.... Oui, j'éprouve enfin le plaisir de la passion ressentie. Ce que toutes les femmes demandent aujourd'hui à l'amour, le mariage me le donne. Je sens en moi pour Gaston l'adoration que j'inspirais à mon pauvre Felipe! je ne suis pas maîtresse de moi, je tremble devant cet enfant comme l'Abencerrage tremblait devant moi. Enfin, j'aime plus que je ne suis aimée; j'ai peur de toute chose, j'ai les frayeurs les plus ridicules, j'ai peur d'être quittée, je tremble d'être vieille et laide quand Gaston sera toujours jeune et beau, je tremble de ne pas lui plaire assez! Cependant je crois posséder les facultés, le dévouement, l'esprit nécessaires pour, non pas entretenir, mais faire croître cet amour loin du monde et dans la solitude. Si j'échouais, si le magnifique poëme de cet amour secret devait avoir une fin, que dis-je une fin! Si Gaston m'aimait un jour moins que la veille, si je m'en apercois, Renée, sache-le, ce n'est pas à lui, mais à moi que je m'en prendrai. Ce ne sera pas sa faute, ce sera la mienne. Je me connais, je suis plus amante que mère. Aussi te le dis-je d'avance, je mourrais quand même j'aurais des enfants. Avant de me lier avec moi-même, ma Renée, je te supplie donc, si ce malheur m'atteignait, de servir de mère à mes enfants, je te les aurai légués. Ton fanatisme pour le devoir, tes précieuses qualités, ton amour pour les enfants, ta tendresse pour moi, tout ce que je sais de toi me rendra la mort moins amère, je n'ose dire douce. Ce parti pris avec moi-même ajoute je ne sais quoi de terrible à la solennité de ce mariage; aussi n'y veux-je point de témoins qui me connaissent; aussi mon mariage sera-t-il célébré secrètement. Je pourrai trembler à mon aise, je ne verrai pas dans tes chers yeux une inquiétude, et moi seule saurai qu'en signant un nouvel acte de mariage je puis avoir signé mon arrêt de mort.



Quand je chausse ses pet ts pieds si mignons. — PAGE 44.

Je ne reviendrai plus sur ce pacte fait entre moi-même et le moi que je vais devenir; je te l'ai confié pour que tu connusses l'étendue de tes devoirs. Je me marie séparée de biens, et, tout en sachant que je suis assez riche pour que nous puissions vivre à notre aise, Gaston ignore quelle est ma fortune. En vingt-quatre heures je distribuerai ma fortune à mon gré. Comme je ne veux rien d'humiliant, j'ai fait mettre douze mille francs de rente à son nom; il les trouvera dans son secrétaire la veille de notre mariage; et s'il ne les acceptait pas je suspendrais tout. Il a fallu la menace de ne pas l'épouser pour obtenir le droit de payer ses dettes. Je suis lasse de t'avoir écrit ces aveux : après-demain je t'en dirai davantage, car je suis obligée d'aller demain à la campagne pour toute la journée.

20 octobre.

Voici quelles mesures j'ai prises pour cacher mon bonheur, car je souhaite éviter toute espèce d'occasion à ma jalousie. Je ressemble à cette belle princesse italienne qui courait comme une lionne ronger son amour dans quelque ville de Suisse, après avoir fondu sur sa proie comme une lionne. Aussi ne te parlé-je de mes dispositions que pour te demander une autre grâce, celle de ne jamais venir nous voir sans que je t'en aie priée moi-même, et de respecter la solitude dans laquelle je veux vivre.

J'ai fait acheter il y a deux ans, au-dessus des étangs de Ville-d'Avray, sur la route de Versailles, une vingtaine d'arpents de prairies, une lisière de bois et un beau jard n fruitier. Au fond des prés, on a creusé le terrain de manière à obtenir un étang d'environ trois arpents de superficie, au milieu duquel on a laissé une île gracieusement découpée. Les deux jolies collines chargées de bois qui encaissent cette petite vallée filtrent des sources ravissantes qui courent dans mon parc, où elles sont savamment distribuées par mon architecte. Ces eaux tombent dans les étangs de la couronne, dont la vue s'aperçoit par échappées. Ce petit parc, admirablement bien dessiné par cet architecte, est, suivant la nature du terrain, entouré de haies, de murs, de sauts-de-loup, en sorte qu'aucun point de vue n'est perdu. A mi-côte, flanqué par les bois de la Ronce, dans une délicieuse exposition et devant une prairie inclinée vers l étang, on m'a construit un chalet dont l'extérieur est en tout point semblable à celui que les voyageurs admirent sur la route de Sion à Brigg, et qui m'a tant séduite à mon retour d'Italie. A l'intérieur, son élégance défie celle des chalets les plus illustres A cent pas de cette habitation rustique, une charmante maison qui fait fabrique communique au chalet par un souterrain et contient la cuisine, les communs, les écuries et les remises. De toutes ces constructions en briques, l'œil ne voit qu'une façade d'une simplicité gracieuse et entourée de massifs. Le logement des jardiniers forme une autre fabrique et masque l'entrée des vergers et des potagers.

La porte de cette propriété, cachée dans le mur qui sert d'enceinte du côté des bois, est presque introuvable. Les plantations, déjà grandes, dissimuleront complétement les maisons en deux ou trois ans. Le promeneur ne devinera nos habitations qu'en voyant la fumée des cheminées du haut des collines, ou dans l'hiver quand les feuilles seront tombées.

Mon chalet est construit au milieu d'un paysage copié sur ce qu'on appelle le jardin du roi à Versailles, mais il a vue sur mon étang et sur mon île. De toutes parts les collines montrent leurs masses de feuillage, leurs beaux arbres si bien soignés par la nouvelle liste civile. Mes jardiniers ont l'ordre de ne cultiver autour de moi que des fleurs odorantes et par milliers, en sorte que ce coin de terre est une émeraude parfumée. Le chalet, garni d'une vigne vierge qui court sur le toit, est exactement empaillé de plantes grimpantes, de houblon, de clématite, de jasmin, d'azaléa, de cobéa. Qui distinguera nos fenêtres pourra se vanter d'avoir une bonne vue!

Ce chalet, ma chère, est une belle et bonne maison, avec son calorifère et tous les emménagements qu'a su pratiquer l'architecte moderne, qui fait des palais dans cent pieds carrés. Elle contient un appartement pour Gaston et un appartement pour moi. Le rez-de-chaussée est pris par une antichambre, un parloir et une salle à man-

ger. Au-dessus de nous se trouvent trois chambres destinées à la maternité. J'ai cinq beaux chevaux, un petit coupé léger et un milord à deux chevaux, car nous sommes à quarante minutes de Paris; quand il nous plaira d'aller entendre un opéra, de voir une pièce nouvelle, nous pourrons partir après le dîner et revenir le soir dans notre nid. La route est belle et passe sous les ombrages de notre haie de clôture. Mes gens, mon cuisinier, mon cocher, le palefrenier, les jardiniers, ma femme de chambre, sont de fort honnêtes personnes que j'ai cherchées pendant ces six derniers mois, et qui seront commandées par mon vieux Philippe. Quoique certaine de leur attachement et de leur discrétion, je les ai prises par leur intérêt; elles ont des gages peu considérables, mais qui s'accroissent chaque année de ce que nous leur donnerons au jour de l'an. Tous savent que la plus légère faute, un soupçon sur leur indiscrétion, peut leur faire perdre d'immenses avantages. Jamais les amoureux ne tracassent leurs serviteurs, ils sont indulgents par caractère; ainsi je puis compter sur nos gens.

Tout ce qu'il y avait de précieux, de joli, d'élégant dans ma maison de la rue du Bac, se trouve au chalet. Le Rembrandt est, ni plus ni moins qu'une croûte, dans l'escalier; l'Hobbéma se trouve dans son cabinet en face de Rubens; le Titien que ma belle-sœur Marie m'a envoyé de Madrid, orne le boudoir; les beaux meubles trouvés par Felipe sont bien placés dans le parloir, que l'architecte a délicieusement décoré. Tout au chalet est d'une admirable simplicité, de cette simplicité qui coûte cent mille francs. Construit sur des caves en pierres meulières assises sur du béton, notre rez-de-chaussée, à peine visible sous les fleurs et les arbustes, jouit d'une adorable fraîcheur sans la moindre humidité. Enfin une flotte de cygnes blancs vogue sur l'étang.

O Renée! il règne dans ce vallon un silence à réjouir les morts. On y est éveillé par le chant des oiseaux ou par le frémissement de la brise dans les peupliers. Il descend de la colline une petite source trouvée par l'architecte en creusant les fondations du mur du côté des bois, qui court sur du sable argenté vers l'étang entre deux rives de cresson; je ne sais pas si quelque somme peut la payer. Gaston ne prendra-t-il pas ce bonheur trop complet en haine? Tout est si beau que je frémis, les vers se logent dans les bons fruits, les insectes attaquent les fleurs magnifiques. N'est-ce pas toujours l'orgueil de la forêt que ronge cette horrible larve brune dont la voracité ressemble à celle de la mort? Je sais déjà qu'une puissance invisible et jalouse attaque les félicités complètes. Depuis longtemps tu me l'as écrit, d'ailleurs, et tu t'es trouvée prophète.

Quand, avant hier, je suis allée voir si mes dernières fantaisies avaient été comprises, j'ai senti des larmes me venir aux yeux, et j'ai mis sur le mémoire de l'architecte, à sa très-grande surprise: Bon à payer. — Votre homme d'affaires ne payera pas, madame, m'a-t-il dit, il s'agit de trois cent mille francs. J'ai ajouté: Sans discussion! en vraie Chaulieu du dix-septième siècle. — Mais, monsieur, lui dis-je, je mets une condition à ma reconnaissance: ne parlez de ces bâtiments et du parc à qui que ce soit. Que personne ne puisse connaître le nom du propriétaire, promettez-moi sur l'honneur d'observer cette clause de mon payement.

Comprends-tu maintenant la raison de mes courses subites, de ces allées et venues secrètes? vois-tu où se trouvent ces belles choses qu'on croyait vendues? Saisis-tu la haute raison du changement de ma fortune? Va, chère, aimer est une grande affaire, et qui veut bien aimer ne doit pas en avoir d'autre. L'argent ne sera plus un souci pour moi, j'ai rendu la vie facile, et j'ai fait une bonne fois la maîtresse de maison pour ne plus avoir à la faire, excepté pendant dix minutes tous les matins avec mon vieux majordome Philippe. J'ai bien observé la vie et ses tournants dangereux; un jour la mort m'a donné de cruels enseignements, et j'en veux profiter. Ma seule occupation sera de lui plaire et de l'aimer, de jeter la variété dans ce qui paraît si monotone aux êtres vulgaires.

Gaston ne sait rien encore. A ma demande, il s'est, comme moi, domicilié sur Ville-d'Avray; nous partons demain pour le chalet. Notre vie sera là peu coûteuse; mais, si je te disais pour quelle somme je compte ma toilette, tu dirais, et avec raison: Elle est folle. Je veux me parer pour lui tous les jours, comme les femmes ont l'habitude de se parer pour le monde. Ma toilette à la campagne, toute l'année, coûtera vingt-quatre mille francs, et celle du jour n'est pas la plus chère. Lui peut se mettre en blouse, s'il le veut. Ne va pas croire que je veuille faire de cette vie un duel et m'épuiser en combinaisons pour entretenir l'amour; je ne veux pas avoir un reproche à me faire, voilà tout. J'ai treize ans à être jolie femme, je veux être aimée le dernier jour de la treizième année encore mieux que je ne le serai le lendemain de mes noces mystérieuses. Cette fois je serai toujours humble, toujours reconnaissante, sans parole caustique, et je me fais servante, puisque le commandement m'a perdue une première fois. O Renée, si, comme moi, Gaston a compris l'infini de l'amour, je suis certaine de vivre toujours heureuse. La nature est bien belle autour du chalet, les bois sont ravissants. A chaque pas les plus frais paysages, des points de vue forestiers font plaisir à l'âme en réveillant de charmantes idées. Ces bois sont pleins d'amour. Pourvu que j'aie fait autre chose que de me préparer un magnifique bûcher! Après demain je serai madame Gaston. Mon Dieu! je me demande s'il est bien chrétien d'aimer autant un homme. — Enfin, c'est légal, m'a dit notre homme d'affaires, qui est un de mes témoins, et qui, voyant enfin l'objet de la liquidation de ma fortune, s'est écrié: — J'y perds une cliente. Toi, ma belle biche, je n'ose plus dire aimée, tu peux dire: — J'y perds une sœur.

Mon ange, adresse désormais à madame Gaston, poste restante, à Versailles. On ira prendre nos lettres là tous les jours. Je ne veux pas que nous soyons connus dans le pays. Nous enverrons chercher toutes nos provisions à Paris. Ainsi, j'espère pouvoir vivre mystérieusement. Depuis un an que cette retraite est préparée, on n'y a vu personne, et l'acquisition a été faite pendant les mouvements qui ont suivi la révolution de juillet. Le seul être qui se soit montré dans le pays est mon architecte; on ne connaît que lui, qui ne reviendra plus. Adieu! En t'écrivant ce mot, j'ai dans le cœur autant de peine que de plaisir; n'est-ce pas te regretter aussi puissamment que j'aime Gaston?

XLIX

MARIE GASTON A DANIEL D'ARTHEZ.

Octobre 1834

Mon cher Daniel, j'ai besoin de deux témoins pour mon mariage; je vous prie de venir chez moi demain soir en vous faisant accompagner de notre ami, le bon et grand Joseph Bridau. L'intention de celle qui sera ma femme est de vivre loin du monde et parfaitement ignorée: elle a pressenti le plus cher de mes vœux. Vous n'avez rien su de mes amours, vous qui m'avez adouci les misères d'une vie pauvre; mais, vous le devinez, ce secret absolu fut une nécessité. Voilà pourquoi, depuis un an, nous nous sommes si peu vus. Le lendemain de mon mariage, nous serons séparés pour longtemps. Daniel, vous avez l'âme faite à me comprendre: l'amitié subsistera sans l'ami. Peut-être aurai-je parfois besoin de vous; mais je ne vous verrai point, chez moi du moins. *Elle* est encore allée au-devant de nos souhaits en ceci. Elle m'a fait le sacrifice de l'amitié qu'elle a pour une amie d'enfance qui pour elle est une véritable sœur; j'ai dû lui immoler mon ami. Ce que je vous dis ici vous fera sans doute deviner, non pas une passion, mais un amour entier, complet, divin, fondé sur une intime connaissance entre les deux êtres qui se lient ainsi. Mon bonheur est pur, infini; mais, comme il est une loi secrète qui nous défend d'avoir une félicité sans mélange, au fond de mon âme et ensevelie dans le dernier repli, je cache une pensée par laquelle je suis atteint tout seul, et qu'elle ignore. Vous avez trop souvent aidé ma constante misère pour ignorer l'horrible situation dans laquelle j'étais. Où puisai-je le courage de vivre lorsque l'espérance s'éteignait si souvent? dans votre passé, mon ami, chez vous où je trouvais tant de consolations et de secours délicats. Enfin, mon cher, mes écrasantes dettes, elle les a payées. Elle est riche, et je n'ai rien. Combien de fois n'ai-je pas dit dans mes accès de paresse: — Ah! si quelque femme riche voulait de moi! Eh bien! en présence du fait, les plaisanteries de la jeunesse insouciante, le parti pris des malheureux sans scrupule, tout s'est évanoui. Je suis humilié, malgré la tendresse la plus ingénieuse; je suis humilié, malgré la certitude acquise de la noblesse de son âme. Je suis humilié, tout en sachant que mon humiliation est une preuve de mon amour. Enfin, elle a vu que je n'ai pas reculé devant cet abaissement. Il est un point où, loin d'être le protecteur, je suis le protégé. Cette douleur, je vous la confie. Hors ce point, mon cher Daniel, les moindres choses accomplissent mes rêves. J'ai trouvé le beau sans tache, le bien sans défaut. Enfin, comme on dit, la mariée est trop belle; elle a de l'esprit dans la tendresse; elle a ce charme et cette grâce qui mettent de la variété dans l'amour; elle est instruite et comprend tout; elle est jolie, blonde, mince et légèrement grasse, à faire croire que Raphaël et Rubens se sont entendus pour composer une femme! Je ne sais pas s'il m'eût jamais été possible d'aimer une femme brune autant qu'une blonde; il m'a toujours semblé que la femme brune était un garçon manqué. Elle est veuve, elle n'a point eu d'enfants, elle a vingt-sept ans. Quoique vive, alerte, infatigable, elle sait néanmoins se plaire aux méditations de la mélancolie. Ces dons merveilleux n'excluent pas chez elle la dignité ni la noblesse: elle est imposante. Quoiqu'elle appartienne à l'une des vieilles familles les plus entichées de noblesse, elle m'aime assez pour passer par-dessus les malheurs de ma naissance. Nos amours secrets ont duré longtemps; nous nous sommes éprouvés l'un l'autre; nous sommes également jaloux; nos pensées sont bien les deux éclats de la même foudre. Nous aimons tous deux pour la première fois, et ce délicieux printemps a renfermé dans ses joies toutes les scènes que l'imagination a décorées de ses plus riantes, de ses plus douces, de ses plus pro-

fondes conceptions. Le sentiment nous a prodigué ses fleurs. Chacune de ces journées a été pleine, et, quand nous nous quittions, nous nous écrivions des poëmes. Je n'ai jamais eu la pensée de ternir cette brillante saison par un désir, quoique mon âme en fût sans cesse troublée. Elle était veuve et libre, elle a merveilleusement compris toutes les flatteries de cette constante retenue; elle en a souvent été touchée aux larmes. Tu entreverras donc, mon cher Daniel, une créature vraiment supérieure. Il n'y a pas même eu de premier baiser de l'amour : nous nous sommes craints l'un l'autre.

— Nous avons, m'a-t-elle dit, chacun une misère à nous reprocher.

— Je ne vois pas la vôtre.

— Mon mariage, a-t-elle répondu.

Vous qui êtes un grand homme et qui aimez une des femmes les plus extraordinaires de cette aristocratie où j'ai trouvé mon Armande, ce seul mot vous suffira pour deviner cette âme et quel sera le bonheur de

Votre ami,
MARIE GASTON.

L

MADAME DE L'ESTORADE A MADAME DE MACUMER.

Comment, Louise, après tous les malheurs intimes que t'a donnés une passion partagée, au sein même du mariage, tu veux vivre avec un mari dans la solitude? Après en avoir tué un en vivant dans le monde, tu veux te mettre à l'écart pour en dévorer un autre? Quels chagrins tu te prépares! Mais, à la manière dont tu t'y es prise, je vois que tout est irrévocable. Pour qu'un homme t'ait fait revenir de son aversion pour un second mariage, il doit posséder un esprit angélique, un cœur divin; il faut donc te laisser à tes illusions; mais as-tu donc oublié ce que tu disais de la jeunesse des hommes, qui tous ont passé par d'ignobles endroits, et dont la candeur s'est perdue aux carrefours les plus horribles du chemin? Qui a changé, toi ou eux? Tu es bien heureuse de croire au bonheur; je n'ai pas la force de te blâmer, quoique l'instinct de la tendresse me pousse à te détourner de ce mariage. Oui, cent fois oui, la nature et la société s'entendent pour détruire l'existence des félicités entières, parce qu'elles sont à l'encontre de la nature et de la société, parce que le ciel est peut-être jaloux de ses droits. Enfin, mon amitié pressent quelque malheur qu'aucune prévision ne pourrait m'expliquer; je ne sais ni d'où il viendra ni qui l'engendrera; mais, ma chère, un bonheur immense et sans bornes t'accablera sans doute. On porte encore moins facilement la joie excessive que la peine la plus lourde. Je ne dis rien contre lui; tu l'aimes, et je ne l'ai sans doute jamais vu; mais tu m'écriras, j'espère, un jour où tu seras oisive, un portrait quelconque de ce bel et curieux animal.

Tu me vois prenant gaiement mon parti, car j'ai la certitude qu'après la lune de miel vous ferez tous deux et d'un commun accord comme tout le monde. Un jour, dans deux ans, en nous promenant, quand nous passerons sur cette route, tu me diras : — Voilà pourtant ce chalet d'où je ne devais pas sortir! Et tu riras de ton bon rire, en montrant tes jolies dents. Je n'ai rien dit encore à Louis, nous lui aurions trop apprêté à rire. Je lui apprendrai tout uniment ton mariage et le désir que tu as de le tenir secret. Tu n'as malheureusement besoin ni de mère ni de sœur pour le coucher de la mariée. Nous sommes en octobre, tu commences par l'hiver, en femme courageuse. S'il ne s'agissait pas de mariage, je dirais que tu attaques le taureau par les cornes. Enfin, tu auras en moi l'amie la plus discrète et la plus intelligente. Le centre mystérieux de l'Afrique a dévoré bien des voyageurs, et il me semble que tu te jettes, en fait de sentiment, dans un voyage semblable à ceux où tant d'explorateurs ont péri, soit par les nègres, soit dans les sables. Ton désert est à deux lieues de Paris; je puis donc te dire gaiement : Bon voyage! tu nous reviendras.

LI

DE LA COMTESSE DE L'ESTORADE A MADAME MARIE GASTON.

1837.

Que deviens-tu, ma chère? Après un silence de trois années, il est permis à Renée d'être inquiète de Louise. Voilà donc l'amour! il emporte, il annule une amitié comme la nôtre. Avoue que si j'adore mes enfants plus encore que tu n'aimes ton Gaston, il y a dans le sentiment maternel je ne sais quelle immensité qui permet de ne rien enlever aux autres affections, et qui laisse une femme être encore amie sincère et dévouée. Tes lettres, ta douce et charmante figure me manquent. J'en suis réduite à des conjectures sur toi, ô Louise!

Quant à nous, je vais t'expliquer les choses le plus succinctement possible.

En relisant ton avant-dernière lettre, j'ai trouvé quelques mots aigres sur notre situation politique. Tu nous as raillés d'avoir gardé la place de président de chambre à la Cour des comptes, que nous tenions, ainsi que le titre de comte, de la faveur de Charles X; mais est-ce avec quarante mille livres de rentes, dont trente appartiennent à un majorat, que je pouvais convenablement établir Athénaïs et ce pauvre petit mendiant de René? Ne devions-nous pas vivre de notre place et accumuler sagement les revenus de nos terres? En vingt ans, nous aurions amassé environ six cent mille francs, qui serviront à doter et ma fille et René, que je destine à la marine. Mon petit pauvre aura dix mille livres de rentes, et peut-être pourrons-nous lui laisser en argent une somme qui rende sa part égale à celle de sa sœur. Quand il sera capitaine de vaisseau, mon mendiant se mariera richement, et tiendra dans le monde un rang égal à celui de son aîné. Ces sages calculs ont déterminé dans notre intérieur l'acceptation du nouvel ordre de choses. Naturellement, la nouvelle dynastie a nommé Louis pair de France et grand officier de la Légion d'honneur. Du moment où l'Estorade prêtait serment, il ne devait rien faire à demi; dès lors, il a rendu de grands services dans la Chambre. Le voici maintenant arrivé à une situation où il restera tranquillement jusqu'à la fin de ses jours. Il a de la dextérité dans les affaires; il est plus parleur agréable qu'orateur, mais cela suffit à ce que nous demandons à la politique. Sa finesse, ses connaissances soit en gouvernement soit en administration sont appréciées, et tous les partis le considèrent comme un homme indispensable. Je puis te dire qu'on lui a dernièrement offert une ambassade, mais je la lui ai fait refuser. L'éducation d'Armand, qui maintenant a treize ans; celle d'Athénaïs, qui va sur onze ans, me retiennent à Paris, et j'y veux demeurer jusqu'à ce que mon petit René ait fini la sienne, qui commence.

Pour rester fidèle à la branche aînée et retourner dans ses terres, il ne fallait pas avoir à élever et à pourvoir trois enfants. Une mère doit, mon ange, ne pas être Décius, surtout dans un temps où les Décius sont rares. Dans quinze ans d'ici, l'Estorade pourra se retirer à la Crampade avec une belle retraite, en installant Armand à la Cour des comptes, où il le laissera référendaire. Quant à René, la marine en fera sans doute un diplomate. A sept ans ce petit garçon est déjà fin comme un vieux cardinal.

Ah! Louise, je suis une bienheureuse mère! Mes enfants continuent à me donner des joies sans ombre (*Senza brama sicura richezza*). Armand est au collége Henri IV. Je me suis décidée pour l'éducation publique sans pouvoir me décider néanmoins à m'en séparer, et j'ai fait comme faisait le duc d'Orléans avant d'être et peut-être pour devenir Louis-Philippe. Tous les matins, Lucas, ce vieux domestique que tu connais, mène Armand au collége à l'heure de la première étude, et me le ramène à quatre heures et demie. Un vieux et savant répétiteur, qui loge chez moi, le fait travailler le soir et le réveille le matin à l'heure où les collégiens se lèvent. Lucas lui porte une collation à midi pendant la récréation. Ainsi, je le vois pendant le dîner, le soir avant son coucher, et j'assiste le matin à son départ. Armand est toujours le charmant enfant plein de cœur et de dévouement que tu aimes; son répétiteur est content de lui. J'ai ma Naïs avec moi et le petit qui bourdonnent sans cesse, mais je suis aussi enfant qu'eux. Je n'ai pu me résoudre à perdre la douceur des caresses de mes chers enfants. Il y a pour moi dans la possibilité de courir, dès que je le désire, au lit d'Armand, pour le voir pendant son sommeil, ou pour aller prendre, demander, recevoir un baiser de cet ange, une nécessité de mon existence.

Néanmoins, le système de garder les enfants à la maison paternelle a des inconvénients, et je les ai bien reconnus. La société, comme la nature, est jalouse, et ne laisse jamais entreprendre sur ses lois, elle ne souffre pas qu'on lui en dérange l'économie. Ainsi, dans les familles où l'on conserve les enfants, ils y sont trop tôt exposés au feu du monde, ils en voient les passions, ils en étudient les dissimulations. Incapables de deviner les distinctions qui régissent la conduite des gens faits, ils soumettent le monde à leurs sentiments, à leurs passions, au lieu de soumettre leurs désirs et leurs exigences au monde; ils adoptent le faux éclat, qui brille plus que les vertus solides, car c'est surtout les apparences que le monde met en dehors et habille de formes menteuses. Quand, dès quinze ans, un enfant a l'assurance d'un homme qui connaît le monde, il est une monstruosité, devient vieillard à vingt cinq ans, et se rend par cette science précoce inhabile aux véritables études sur lesquelles reposent les talents réels et sérieux. Le monde est un grand comédien; et, comme le comédien, il reçoit et renvoie tout, il ne conserve rien. Une mère doit donc, en gardant ses enfants, prendre la ferme résolution de les empêcher de pénétrer dans le monde, avoir le courage de s'opposer à leurs désirs et aux siens, de ne pas les montrer. Cornélie devait serrer ses bijoux. Ainsi ferai-je, car mes enfants sont toute ma vie.

J'ai trente ans, voici le plus fort de la chaleur du jour passé, le plus difficile du chemin fini. Dans quelques années, je serai vieille femme,

aussi puis-je une force immense au sentiment des devoirs accomplis. On dirait que ces trois petits êtres connaissent ma pensée et s'y conforment. Il existe entre eux, qui ne m'ont jamais quittée, et moi, des rapports mystérieux. Enfin, ils m'accablent de jouissances, comme s'ils savaient tout ce qu'ils me doivent de dédommagements.

Armand, qui pendant les trois premières années de ses études a été lourd, méditatif, et qui m'inquiétait, est tout à coup parti. Sans doute il a compris le but de ces travaux préparatoires que les enfants n'aperçoivent pas toujours, et qui est de les accoutumer au travail, d'aiguiser leur intelligence et de les façonner à l'obéissance, le principe des sociétés. Ma chère, il y a quelques jours, j'ai eu l'enivrante sensation de voir au concours général, en pleine Sorbonne, Armand couronné. Ton filleul a eu le premier prix de version. A la distribution des prix du collége Henri IV, il a obtenu deux premiers prix, celui de vers et celui de thème. Je suis devenue blême en entendant proclamer son nom, et j'avais envie de crier : *Je suis la mère!* Naïs me serrait la main à me faire mal, si l'on pouvait sentir une douleur dans un pareil moment. Ah! Louise, cette fête vaut bien des amours perdues.

Les triomphes du frère ont stimulé mon petit René, qui veut aller au collége comme son aîné. Quelquefois ces trois enfants crient, se remuent dans la maison, et font un tapage à fendre la tête. Je ne sais pas comment j'y résiste, car je suis toujours avec eux; je ne me suis jamais fiée à personne, pas même à Mary, du soin de surveiller mes enfants. Mais il y a tant de joies à recueillir dans ce beau métier de mère! Voir un enfant quittant le jeu pour venir m'embrasser comme poussé par un besoin... quelle joie! Puis on les observe alors bien mieux. Un des devoirs d'une mère est de démêler dès le jeune âge les aptitudes, le caractère, la vocation de ses enfants, ce qu'aucun pédagogue ne saurait faire. Tous les enfants élevés par leurs mères ont de l'usage et du savoir-vivre, deux acquisitions qui suppléent à l'esprit naturel, tandis que l'esprit naturel ne supplée jamais à ce que les hommes apprennent de leurs mères. Je reconnais déjà ces nuances chez les hommes dans les salons, où je distingue aussitôt les traces de la femme dans les manières d'un jeune homme. Comment destituer ses enfants d'un pareil avantage? Tu le vois, mes devoirs accomplis sont fertiles en trésors, en jouissances.

Armand, j'en ai la certitude, sera le plus excellent magistrat, le plus probe administrateur, le député le plus consciencieux qui puisse jamais se trouver; tandis que mon René sera le plus hardi, le plus aventureux et en même temps le plus rusé marin du monde. Ce petit drôle a une volonté de fer, il a tout ce qu'il veut, il prend mille détours pour arriver à son but, et si les mille ne l'y mènent pas, il en trouve un mille et unième. Là où mon cher Armand se résigne avec calme en étudiant la raison des choses, mon René tempête, s'ingénie, combine en parlottant sans cesse, et finit par découvrir un joint; s'il y peut faire entrer une lame de couteau, bientôt il y fait entrer sa petite voiture.

Quant à Naïs, c'est tellement moi, que je ne distingue pas sa chair de la mienne. Ah! la chérie, la petite fille aimée que je me plais à rendre coquette, de qui je tresse les cheveux et les boucles en y mettant mes pensées d'amour, je la veux heureuse; elle ne sera donnée qu'à celui qui l'aimera et qu'elle aimera. Mais, mon Dieu! quand je la laisse se pomponner ou quand je lui passe des rubans groseille entre les cheveux, quand je chausse ses petits pieds si mignons, il me saute au cœur et à la tête une idée qui me fait presque défaillir. Est-on maîtresse du sort de sa fille? Peut-être aimera-t-elle un homme indigne d'elle, peut-être ne sera-t-elle pas aimée de celui qu'elle aimera. Souvent, quand je la contemple, il me vient des pleurs dans les yeux. Quitter une charmante créature, une fleur, une rose qui a vécu dans notre sein comme un bouton sur le rosier, et la donner à un homme qui nous ravit tout! C'est toi qui dans deux ans ne m'as pas écrit ces trois mots : Je suis heureuse! c'est toi qui m'as rappelé le drame du mariage, horrible pour une mère aussi mère que je le suis. Adieu, car je ne sais pas comment je t'écris, tu ne mérites pas mon amitié. Oh! réponds-moi, ma Louise.

LII

MADAME GASTON A MADAME DE L'ESTORADE.

Au Chalet

Un silence de trois années a piqué ta curiosité, tu me demandes pourquoi je ne t'ai pas écrit; mais, ma chère Renée, il n'y a ni phrases, ni mots, ni langage pour exprimer mon bonheur : nos âmes ont la force de le soutenir, voilà tout en deux mots. Nous n'avons point le moindre effort à faire pour être heureux, nous nous entendons en toutes choses. En trois ans il n'y a pas eu la moindre dissonance dans ce concert, le moindre désaccord d'expression dans nos sentiments, la moindre différence dans les moindres vouloirs. Enfin, ma chère, il n'est pas une de ces mille journées qui n'ait porté son fruit particulier, pas un moment que la fantaisie n'ait rendu délicieux. Non-seulement notre vie, nous en avons la certitude, ne sera jamais monotone, mais encore elle ne sera peut-être jamais assez étendue pour contenir les poésies de notre amour, fécond comme la nature, varié comme elle. Non, pas un mécompte! Nous nous plaisons encore bien mieux qu'au premier jour, et nous découvrons de moments en moments de nouvelles raisons de nous aimer. Nous nous promettons tous les soirs, en nous promenant après le dîner, d'aller à Paris par curiosité, comme on dit : J'irai voir la Suisse.

— Comment! s'écrie Gaston, mais on arrange tel boulevard, la Madeleine est finie. Il faut cependant aller examiner cela.

Bah! le lendemain nous restons au lit, nous déjeunons dans notre chambre; midi vient, il fait chaud, on se permet une petite sieste; puis il me demande de me laisser regarder, et il me regarde absolument comme si j'étais un tableau; il s'abîme en cette contemplation, qui, tu le devines, est réciproque. Il nous vient alors l'un à l'autre des larmes aux yeux, nous pensons à notre bonheur et nous tremblons. Je suis toujours sa maîtresse, c'est-à-dire que je parais aimer moins que je ne suis aimée. Cette tromperie est délicieuse. Il y a tant de charme pour nous autres femmes à voir le sentiment l'emporter sur le désir, à voir le maître encore timide s'arrêter là où nous souhaitons qu'il reste. Tu m'as demandé de te dire comment il est; mais, ma Renée, il est impossible de faire le portrait d'un homme qu'on aime, on ne saurait être dans le vrai. Puis, entre nous, avouons-nous sans pruderie un singulier et triste effet de nos mœurs : il n'y a rien de si différent que l'homme du monde et l'homme de l'amour; la différence est si grande, que l'un ne peut ressembler en rien à l'autre. Celui qui prend les poses les plus gracieuses du plus gracieux danseur pour nous dire au coin d'une cheminée, le soir, une parole d'amour, peut n'avoir aucune des grâces secrètes que veut une femme. Au rebours, un homme qui paraît laid, sans manières, mal enveloppé de drap noir, cache un amant qui possède l'esprit de l'amour, et qui ne sera ridicule dans aucune de ces positions où nous-mêmes nous pouvons périr avec toutes nos grâces extérieures. Rencontrer chez un homme un accord mystérieux entre ce qu'il paraît être et ce qu'il est, en trouver un qui dans la vie secrète du mariage ait cette grâce innée qui ne se donne pas, qui ne s'acquiert point, que la statuaire antique a déployée dans les mariages voluptueux et chastes de ses statues, cette innocence du laisser-aller que les anciens ont mise dans leurs poëmes, et qui dans le déshabillé paraît avoir encore des vêtements pour les âmes, tout cet idéal qui ressort de nous-mêmes et qui tient au monde des harmonies, qui sans doute est le génie des choses; enfin cet immense problème cherché par l'imagination de toutes les femmes, eh bien! Gaston en est la vivante solution. Ah! chère, je ne savais pas ce que c'était que l'amour, la jeunesse, l'esprit et la beauté réunis. Mon Gaston n'est jamais affecté, sa grâce est instinctive, elle se développe sans efforts. Quand nous marchons seuls dans les bois, sa main passée autour de ma taille, la mienne sur son épaule, son corps tenant au mien, nos têtes se touchant, nous allons d'un pas égal, par un mouvement uniforme et si doux, si bien le même, que pour des gens qui nous verraient passer nous paraîtrions un même être glissant sur le sable des allées, à la façon des immortels d'Homère. Cette harmonie est dans le désir, dans la pensée, dans la parole. Quelquefois, sous la feuillée encore humide d'une pluie passagère, alors qu'au soir les herbes sont d'un vert lustré par l'eau, nous avons fait des promenades entières sans nous dire un seul mot, écoutant le bruit des gouttes qui tombaient, jouissant des couleurs rouges que le couchant étalait aux cimes ou broyait sur les écorces grises. Certes alors nos pensées étaient une prière secrète, confuse, qui montait au ciel comme une excuse de notre bonheur. Quelquefois nous nous écrions ensemble, au même moment, en voyant un bout d'allée qui tourne brusquement, et qui, de loin, nous offre de délicieuses images. Si tu savais ce qu'il y a de miel et de profondeur dans un baiser presque timide qui se donne au milieu de cette sainte nature... c'est à croire que Dieu ne nous a faits que pour le prier ainsi. Et nous rentrons toujours plus amoureux l'un de l'autre. Cet amour entre deux époux semblerait une insulte à la société dans Paris, il faut s'y livrer, comme des amants, au fond des bois.

Gaston, ma chère, a cette taille moyenne qui a été celle de tous les hommes d'énergie; il n'est ni gras ni maigre, et très-bien fait; ses proportions ont de la rondeur; il a de l'adresse dans ses mouvements, il saute un fossé avec la légèreté d'une bête fauve. En quelque position qu'il soit, il y a chez lui comme un sens qui lui fait trouver son équilibre, et ceci est rare chez les hommes qui ont l'habitude de la méditation. Quoique brun, il est d'une grande blancheur. Ses cheveux sont d'un noir de jais et produisent de vigoureux contrastes avec les tons mats de son cou et de son front. Il a la tête mélancolique de Louis XIII. Il a laissé pousser ses moustaches et sa royale, mais je lui ai fait couper ses favoris et sa barbe : c'est devenu commun. Sa sainte misère me l'a conservé pur de toutes ces souillures qui gâtent tant de jeunes gens. Il a des dents magnifiques, il est d'une santé de fer. Son regard bleu si vif, mais pour moi d'une douceur magnétique, s'allume et brille comme un éclair quand son âme est

agitée. Semblable à tous les gens forts et d'une puissante intelligence, il est d'une égalité de caractère qui te surprendrait comme elle m'a surprise. J'ai entendu bien des femmes me confier les chagrins de leur intérieur : mais ces variations de vouloir, ces inquiétudes des hommes mécontents d'eux-mêmes, qui ne veulent pas ou ne savent pas vieillir, qui ont je ne sais quels reproches éternels de leur folle jeunesse, et dont les veines charrient des poisons, dont le regard a toujours un fond de tristesse, qui se font taquins pour cacher leurs défiances, qui vous vendent une heure de tranquillité pour des matinées mauvaises, qui se vengent sur nous de ne pouvoir être aimables, et qui prennent nos beautés en une haine secrète; toutes ces douleurs, la jeunesse ne les connaît point, elles sont l'attribut des mariages disproportionnés. Oh! ma chère, ne marie Athénaïs qu'avec un jeune homme. Si tu savais combien je me repais de ce sourire constant que varie sans cesse un esprit fin et délicat, de ce sourire qui parle, qui, dans le coin des lèvres, renferme des pensées d'amour, de muets remercîments, et qui relie toujours les joies passées aux présentes ! Il n'y a jamais rien d'oublié entre nous. Nous avons fait des moindres choses de la nature des complices de nos félicités : tout est vivant, tout nous parle de nous dans ces bois ravissants. Un vieux chêne moussu, près de la maison du garde sur la route, nous dit que nous nous sommes assis fatigués sous son ombre, et que Gaston m'a expliqué là les mousses qui étaient à nos pieds, m'a fait leur histoire, et que de ces mousses nous avons monté, de science en science, jusqu'aux fins du monde. Nos deux esprits ont quelque chose de si fraternel, que je crois que c'est deux éditions du même ouvrage. Tu le vois, je suis devenue littéraire. Nous avons tous deux l'habitude ou le don de voir chaque chose dans son étendue, d'y tout apercevoir, et la preuve que nous nous donnons constamment à nous-mêmes de cette pureté du sens intérieur, est un plaisir toujours nouveau. Nous en sommes arrivés à regarder cette entente de l'esprit comme un témoignage d'amour; et si jamais elle nous manquait, ce serait pour nous ce qu'est une infidélité pour les autres ménages.

Ma vie, pleine de plaisirs, te paraîtrait d'ailleurs excessivement laborieuse. D'abord, ma chère, apprends que Louise-Armande-Marie de Chaulieu fait elle-même sa chambre. Je ne souffrirais jamais que des soins mercenaires, qu'une femme ou une fille étrangère s'initiassent (femme littéraire!) aux secrets de ma chambre. Ma religion embrasse les moindres choses nécessaires à son culte. Ce n'est pas jalousie, mais bien respect de soi-même. Aussi ma chambre est-elle faite avec le soin qu'une jeune amoureuse peut prendre de ses atours. Je suis méticuleuse comme une vieille fille. Mon cabinet de toilette, au lieu d'être un tohu-bohu, est un délicieux boudoir. Mes recherches ont tout prévu. Le maître, le souverain peut y entrer en tout temps : son regard ne sera point affligé, étonné ni désenchanté : fleurs, parfums, élégance, tout y charme la vue. Pendant qu'il dort encore, le matin, au jour, sans qu'il s'en soit encore douté, je me lève, je passe dans ce cabinet où, rendue savante par les expériences de ma mère, j'enlève les traces du sommeil avec des lotions d'eau froide. Pendant que nous dormons, la peau, moins excitée, fait mal ses fonctions; elle devient chaude, elle a comme un brouillard visible à l'œil des cirons, une sorte d'atmosphère. Sous l'éponge qui ruisselle, une femme sort jeune fille. Là peut-être est l'explication du mythe de Vénus sortant des eaux. L'eau me donne alors les grâces piquantes de l'aurore ; je me peigne, me parfume les cheveux ; et, après cette toilette minutieuse, je me glisse comme une couleuvre, afin qu'à son réveil le maître me trouve pimpante comme une matinée de printemps. Il est charmé par cette fraîcheur de fleur nouvelement éclose, sans pouvoir s'expliquer le pourquoi. Plus tard, la toilette de la journée regarde alors ma femme de chambre, et a lieu dans un salon d'habillement. Il y a, comme tu le penses, la toilette du coucher Ainsi, j'en fais trois pour monsieur mon époux, quelquefois quatre; mais ceci, ma chère, tient à d'autres mythes de l'antiquité.

Nous avons aussi nos travaux. Nous nous intéressons beaucoup à nos fleurs, aux belles créatures de notre serre et à nos arbres. Nous sommes sérieusement botanistes, nous aimons passionnément les fleurs, le chalet en est encombré. Nos gazons sont toujours verts, nos massifs sont soignés autant que ceux des jardins du plus riche banquier. Aussi rien n'est-il beau comme notre enclos. Nous sommes excessivement gourmands de fruits, nous surveillons nos montreuils, nos couches, nos espaliers, nos quenouilles. Mais, dans le cas où ces occupations champêtres ne satisferaient pas l'esprit de mon adoré, je lui ai donné le conseil d'achever dans le silence et la solitude quelques-unes des pièces de théâtre qu'il a commencées pendant ses jours de misère, et qui sont vraiment belles. Ce genre de travail est le seul dans les lettres qui se puisse quitter et reprendre, car il demande de longues réflexions, et n'exige pas la ciselure que veut le style. On ne peut pas toujours faire du dialogue, il y faut du trait, des résumés, des saillies, que l'esprit porte comme les plantes donnent leurs fleurs, et qu'on trouve plus en les attendant qu'en les cherchant. Cette chasse aux idées me va. Je suis le collaborateur de mon Gaston, et ne le quitte ainsi jamais, pas même quand il voyage dans les vastes champs de l'imagination. Devines-tu maintenant comment je me tire des soirées d'hiver? Notre service est si doux, que nous n'avons pas eu depuis notre mariage un mot de reproche, pas une observation à faire à nos gens. Quand ils ont été questionnés sur nous, ils ont eu l'esprit de fourber, ils nous ont fait passer pour la dame de compagnie et le secrétaire de leurs maîtres censés en voyage; certains de ne jamais éprouver le moindre refus, ils ne sortent point sans en demander la permission; d'ailleurs ils sont heureux, et voient bien que leur condition ne peut être changée que par leur faute. Nous laissons les jardiniers vendre le surplus de nos fruits et de nos légumes. La vachère qui gouverne la laiterie en fait autant pour le lait, la crème et le beurre frais. Seulement les plus beaux produits nous sont réservés. Ces gens sont très-contents de leurs profits, et nous sommes enchantés de cette abondance qu'aucune fortune ne peut ou ne sait se procurer dans ce terrible Paris, où les belles pêches coûtent chacune le revenu de cent francs. Tout cela, ma chère, a un sens : je veux être le monde pour Gaston : le monde est amusant, mon mari ne doit donc pas s'ennuyer dans cette solitude. Je croyais être jalouse quand j'étais aimée et que je me laissais aimer ; mais j'éprouve aujourd'hui la jalousie des femmes qui aiment, enfin la vraie jalousie. Aussi celui de ses regards qui me semble indifférent me fait-il trembler. De temps en temps, je me dis : — S'il allait ne plus m'aimer ?... et je frémis. Oh ! je suis bien devant lui comme l'âme chrétienne est devant Dieu.

Hélas! ma Renée, je n'ai toujours point d'enfants. Un moment viendra sans doute où il faudra les sentiments du père et de la mère pour animer cette retraite, où nous aurons besoin l'un et l'autre de voir des petites robes, des pèlerines, des têtes brunes ou blondes, sautant, courant à travers ces massifs et nos sentiers fleuris Oh! quelle monstruosité que des fleurs sans fruits. Le souvenir de ta belle famille est poignant pour moi. Ma vie, à moi, s'est restreinte, tandis que la tienne a grandi, a rayonné. L'amour est profondément égoïste, tandis que la maternité tend à multiplier nos sentiments. J'ai bien senti cette différence en lisant ta bonne, ta tendre lettre. Ton bonheur m'a fait envie en te voyant vivre dans trois cœurs ! Oui, tu es heureuse : tu as sagement accompli les lois de la vie sociale, tandis que je suis en dehors de tout. Il n'y a que des enfants aimants et aimés qui puissent consoler une femme de la perte de sa beauté. J'ai trente ans bientôt, et à cet âge une femme commence de terribles lamentations intérieures. Si je suis belle encore, j'aperçois les limites de la vie féminine ; après, que deviendrai-je? Quand j'aurai quarante ans, *il* ne les aura pas, *il* sera jeune encore, et je serai vieille. Lorsque cette pensée pénètre dans mon cœur, je reste à ses pieds une heure, en lui faisant jurer, quand il sentira moins d'amour pour moi, de me le dire à l'instant. Mais c'est un enfant, il me le jure comme si son amour ne devait jamais diminuer, et il est si beau que... tu comprends! je le crois. Adieu, cher ange, serons-nous encore pendant des années sans nous écrire? Le bonheur est monotone dans ses expressions; aussi peut-être est-ce à cause de cette difficulté que Dante paraît plus grand aux âmes aimantes dans son paradis que dans son enfer. Je ne suis pas Dante, je ne suis que ton amie, et tiens à ne pas t'ennuyer. Toi tu peux m'écrire, car tu as dans tes enfants un bonheur varié qui va croissant, tandis que le mien... Ne parlons plus de ceci, je t'envoie mille tendresses.

LIII

DE MADAME DE L'ESTORADE A MADAME GASTON.

Ma chère Louise, j'ai lu, relu ta lettre, et plus je m'en suis pénétrée, plus j'ai vu en toi moins une femme qu'un enfant ; tu n'as pas changé, tu oublies ce que je t'ai dit mille fois : l'amour est un vol fait par l'état social à l'état naturel; il est si passager dans la nature, que les ressources de la société ne peuvent changer sa condition primitive : aussi toutes les nobles âmes essayent-elles de faire un homme de cet enfant; mais alors l'amour devient selon toi-même une monstruosité. La société, ma chère, a voulu être féconde. En substituant des sentiments durables à la fugitive folie de la nature, elle a créé la plus grande chose humaine : la famille, éternelle base des sociétés. Elle a sacrifié l'homme aussi bien que la femme à son œuvre ; car, ne nous abusons pas, le père de famille donne son activité, ses forces, toutes ses fortunes à sa femme. N'est-ce pas la femme qui jouit de tous les sacrifices? le luxe, la richesse, tout n'est-il pas à peu près pour elle? pour elle la gloire et l'élégance, la douceur et la fleur de la maison. Oh! mon ange, tu prends encore une fois très-mal la vie Être adorée est un thème de jeune fille bon pour quelque printemps, mais qui ne saurait être celui d'une femme épouse et mère. Peut-être suffit-il à la vanité d'une femme de savoir qu'elle peut se faire adorer. Si tu veux être épouse et mère, reviens à Paris. Laisse-moi te répéter que tu te perdras par le bonheur comme d'autres se perdent par le malheur. Les choses qui ne nous fatiguent point, le silence, le

pain, l'air, sont sans reproche parce qu'elles sont sans goût; tandis que les choses pleines de saveur, en irritant nos désirs, finissent par les lasser. Écoute-moi, mon enfant! Maintenant, quand même je pourrais être aimée par un homme pour qui je sentirais naître en moi l'amour que tu portes à Gaston, je saurais rester fidèle à mes chers devoirs et à ma douce famille. La maternité, mon ange, est pour le cœur de la femme une de ces choses simples, naturelles, fertiles, inépuisables comme celles qui sont les éléments de la vie. Je me souviens d'avoir un jour, il y a bientôt quatorze ans, embrassé le dévouement comme un naufragé s'attache au mât de son vaisseau par désespoir; mais aujourd'hui, quand j'évoque par le souvenir toute ma vie devant moi, je choisirais encore ce sentiment comme le principe de ma vie, car il est le plus sûr et le plus fécond de tous. L'exemple de ta vie, assise sur un égoïsme féroce, quoique caché par les poésies du cœur, a fortifié ma résolution. Je ne te dirai plus jamais ces choses, mais je devais te les dire encore une dernière fois en apprenant que ton bonheur résiste à la plus terrible des épreuves.

Ta vie à la campagne, objet de mes méditations, m'a suggéré cette autre observation que je dois te soumettre. Notre vie est composée, pour le corps comme pour le cœur, de certains mouvements réguliers. Tout excès apporté dans ce mécanisme est une cause de plaisir ou de douleur; or, le plaisir ou la douleur est une fièvre d'âme essentiellement passagère, parce qu'elle n'est pas longtemps supportable. Faire de l'excès sa vie même, n'est-ce pas vivre malade? Tu vis malade en maintenant à l'état de passion un sentiment qui doit devenir dans le mariage une force égale et pure. Oui, mon ange, aujourd'hui je le reconnais, la gloire du ménage est précisément dans ce calme, dans cette profonde connaissance mutuelle, dans cet échange de biens et de maux que les plaisanteries vulgaires lui reprochent. Oh! combien il est grand ce mot de la duchesse de Sully, la femme du grand Sully enfin, à qui l'on disait que son mari, quelque grave qu'il parût, ne se faisait pas scrupule d'avoir une maîtresse. — C'est tout simple, a-t-elle répondu, je suis l'honneur de la maison, et serais fort chagrine d'y jouer le rôle d'une courtisane. Plus voluptueuse que tendre, tu veux être et la femme et la maîtresse. Avec l'âme d'Héloïse et les sens de sainte Thérèse, tu te livres à des égarements sanctionnés par les lois; en un mot, tu dépraves l'institution du mariage. Oui, toi qui me jugeais si sévèrement quand je paraissais immorale en acceptant, dès la veille de mon mariage, les moyens du bonheur; en pliant tout à ton usage, tu mérites aujourd'hui les reproches que tu m'adressais. Eh quoi! tu veux asservir et la nature et la société à ton caprice? Tu restes toi-même, tu ne te transformes point en ce que doit être une femme; tu gardes les volontés, les exigences de la jeune fille, et tu portes dans ta passion les calculs les plus exacts, les plus mercantiles; ne vends-tu pas très-cher tes parures? Je te trouve bien défiante avec toutes tes précautions. Oh! chère Louise, si tu pouvais connaître les douceurs du travail que les mères font sur elles-mêmes pour être bonnes et tendres à toute leur famille! L'indépendance et la fierté de mon caractère se sont fondues dans une mélancolie douce, et que les plaisirs maternels ont dissipée en la récompensant. Si la matinée fut difficile, le soir sera pur et serein. J'ai peur que ce soit tout le contraire pour ta vie.

En finissant ta lettre, j'ai supplié Dieu de te faire passer une journée au milieu de nous pour te convertir à la famille, à ces joies indicibles, constantes, éternelles, parce qu'elles sont vraies, simples et dans la nature. Mais, hélas! que peut ma raison contre une faute qui te rend heureuse? J'ai les larmes aux yeux en t'écrivant ces derniers mots. J'ai cru franchement que plusieurs mois accordés à cet amour conjugal te rendraient la raison par la satiété; mais je te vois insatiable, et, après avoir tué un amant, tu en arriveras à tuer l'amour. Adieu, chère égarée, je désespère, puisque la lettre où j'espérais te rendre à la vie sociale par la peinture de mon bonheur n'a servi qu'à la glorification de ton égoïsme. Oui, il n'y a que toi dans ton amour, et tu aimes Gaston bien plus pour toi que pour lui-même.

LIV

DE MADAME GASTON A LA COMTESSE DE L'ESTORADE.

20 mai.

Renée, le malheur est venu, non, il a fondu sur ta pauvre Louise avec la rapidité de la foudre, et tu me comprends: le malheur pour moi, c'est le doute. La conviction, ce serait la mort. Avant hier, après ma première toilette, en cherchant partout Gaston pour faire une petite promenade avant le déjeuner, je ne l'ai point trouvé. Je suis entrée à l'écurie, j'y ai vu sa jument trempée de sueur, et à laquelle le groom enlevait, à l'aide d'un couteau, des flocons d'écume avant de l'essuyer. — Qui donc a pu mettre Fedelta dans un pareil état? ai-je dit. — Monsieur, a répondu l'enfant. J'ai reconnu sur les jarrets de la jument la boue de Paris, qui ne ressemble point à la boue de la campagne. — Il est allé à Paris, ai-je pensé. Cette pensée en a fait jaillir mille autres dans mon cœur, et y a attiré tout mon sang. Aller à Paris sans me le dire, prendre l'heure où je le laisse seul, y courir et en revenir avec tant de rapidité, que Fedelta soit presque fourbue!... Le soupçon m'a serrée de sa terrible ceinture à m'en faire perdre la respiration. Je suis allée à quelques pas de là, sur un banc, pour tâcher de reprendre mon sang-froid. Gaston m'a surprise ainsi, blême, effrayante à ce qu'il paraît, car il m'a dit: — Qu'as-tu? si précipitamment et d'un son de voix si plein d'inquiétude, que je me suis levée et lui ai pris le bras; mais j'avais les articulations sans force, et j'ai bien été contrainte de me rasseoir: il m'a prise alors dans ses bras et m'a emportée à deux pas de là dans le parloir, où tous nos gens effrayés nous ont suivis; mais Gaston les a renvoyés par un geste. Quand nous avons été seuls, j'ai pu, sans vouloir rien dire, gagner notre chambre, où je me suis enfermée pour pouvoir pleurer à mon aise. Gaston s'est tenu pendant deux heures environ écoutant mes sanglots, interrogeant avec une patience d'ange sa créature, qui ne lui répondait point.—Je vous reverrai quand mes yeux ne seront plus rouges et quand ma voix ne tremblera plus, lui ai-je dit enfin. Le *vous* l'a fait bondir hors de la maison. J'ai pris de l'eau glacée pour baigner mes yeux, j'ai rafraîchi ma figure, la porte de notre chambre s'est ouverte, je l'ai trouvé là, revenu sans que j'eusse entendu le bruit de ses pas. — Qu'as-tu? m'a-t-il demandé. — Rien, lui dis-je. J'ai reconnu la boue de Paris aux jarrets fatigués de Fedelta, je n'ai pas compris que tu y allasses sans m'en prévenir; mais tu es libre. — Ta punition pour tes doutes si criminels sera de n'apprendre mes motifs que demain, a-t-il répondu.

— Regarde-moi, lui ai-je dit. J'ai plongé mes yeux dans les siens: l'infini a pénétré l'infini. Non, je n'ai pas aperçu ce nuage que l'infidélité répand dans l'âme et qui doit altérer la pureté des prunelles. J'ai fait la rassurée, encore que je restasse inquiète. Les hommes savent, aussi bien que nous, tromper, mentir! Nous ne nous sommes plus quittés. Oh! chère, combien par moments, en le regardant, je me suis trouvée indissolublement attachée à lui. Quels tremblements intérieurs m'agitèrent quand il reparut après m'avoir laissée seule pendant un moment. Ma vie est en lui, et non en moi. J'ai donné de cruels démentis à ta cruelle lettre. Ai-je jamais senti cette dépendance avec ce divin Espagnol, pour qui j'étais ce que cet atroce bambin est pour moi? Combien je hais cette jument! Quelle niaiserie à moi d'avoir eu des chevaux! Mais il faudrait aussi couper les pieds à Gaston, ou le détenir dans le cottage. Ces pensées stupides m'ont occupée, juge par là de ma déraison! Si l'amour ne lui a pas construit une cage, aucun pouvoir ne saurait retenir un homme qui s'ennuie. — T'ennuyé-je? lui ai-je dit à brûle-pourpoint. — Comme tu te tourmentes sans raison! m'a-t-il répondu les yeux pleins d'une douce pitié. Je ne t'ai jamais tant aimée. — Si c'est vrai, mon ange adoré, lui ai-je répliqué, laisse-moi faire vendre Fedelta. — Vends! a-t-il dit. Ce mot m'a comme écrasée. Gaston a eu l'air de me dire: Toi seule es riche ici, je ne suis rien, ma volonté n'existe pas. S'il ne l'a pas pensé, j'ai cru qu'il le pensait, et de nouveau je l'ai quitté pour m'aller coucher: la nuit était venue.

Oh! Renée, dans la solitude une pensée ravageuse vous conduit au suicide. Ces délicieux jardins, cette nuit étoilée, cette fraîcheur qui m'envoyait par bouffées l'encens de toutes nos fleurs, notre vallée, nos collines, tout me semblait sombre, noir et désert. J'étais comme au fond d'un précipice au milieu des serpents, des plantes vénéneuses; je ne voyais plus de Dieu dans le ciel. Après une nuit pareille, une femme a vieilli.

— Prends Fedelta, cours à Paris, lui ai je dit le lendemain matin: ne la vendons point; je l'aime, elle te porte. Il ne s'est pas trompé, néanmoins, à mon accent, où perçait la rage intérieure que j'essayais de cacher. — Confiance! a-t-il répondu en me tendant la main par un mouvement si noble et en me lançant un si noble regard, que je me suis sentie aplatie. — Nous sommes bien petites, me suis-je écriée. — Non, tu m'aimes, et voilà tout, a-t-il dit en me pressant sur lui. — Va à Paris sans moi, lui ai-je dit en lui faisant comprendre que je me désarmais de mes soupçons. Il est parti, je croyais qu'il allait rester. Je renonce à te peindre mes souffrances. Il y avait en moi-même une autre moi que je ne savais pas pouvoir exister. D'abord ces sortes de scènes, ma chère, ont une solennité tragique pour une femme qui aime, que rien ne saurait exprimer; toute la vie vous apparaît dans le moment où elles se passent, et l'œil n'y aperçoit aucun horizon; le rien est tout, le regard est un livre, la parole charrie des glaçons, et dans un mouvement de lèvres on lit un arrêt de mort. Je m'attendais à du retour, car m'étais-je montrée assez noble et grande! J'ai monté jusqu'en haut du chalet et l'ai suivi des yeux sur la route. Ah! ma chère Renée, je l'ai vu disparaître avec une affreuse rapidité. — Comme il y court! pensai-je involontairement. Puis, une fois seule, je suis retombée dans l'enfer des hypothèses, dans le tumulte des soupçons. Par moments, la certitude d'être trahie me semblait être un baume, comparée aux horreurs du doute. Le doute est notre duel avec nous-mêmes, et nous nous y fai-

ons de terribles blessures. J'allais, je tournais dans les allées, je evenais au chalet, j'en sortais comme une folle. Parti sur les sept eures, Gaston ne revint qu'à onze heures; et, comme par le parc e Saint-Cloud et le bois de Boulogne une demi-heure suffit pour aller Paris, il est clair qu'il avait passé trois heures dans Paris. Il entra riomphant en m'apportant une cravache en caoutchouc dont la poi-ınée est en or. Depuis quinze jours j'étais sans cravache; la mienne, sée et vieille, s'était brisée. — Voilà pourquoi tu m'as torturée? lui i-je dit en admirant le travail de ce bijou qui contient une cassolette u bout. Puis je compris que ce présent cachait une nouvelle trom-erie; mais je lui sautai promptement au cou, non sans lui faire de oux reproches pour m'avoir imposé de si grands tourments pour ne bagatelle. Il se crut bien fin. Je vis alors dans son maintien, dans on regard, cette espèce de joie intérieure qu'on éprouve en faisant éussir une tromperie il s'échappe comme une lueur de notre âme, omme un rayon de notre esprit qui se reflète dans les traits, qui se égage avec les mouvements du corps. En admirant cette jolie chose, e lui demandai dans un moment où nous nous regardions bien : — Qui t'a fait cette œuvre d'art? — Un artiste de mes amis. — Ah! Verdier l'a montée, ajoutai je en lisant le nom du marchand imprimé sur a cravache. Gaston est resté très-enfant, il a rougi. Je l'ai comblé de aresses pour le récompenser d'avoir eu honte de me tromper. Je fis l'innocente, et il a pu croire tout fini.

25 mai.

Le lendemain, vers six heures, je mis mon habit de cheval, et je ombai à sept heures chez Verdier, où je vis plusieurs cravaches de e modèle. Un commis reconnut la mienne que je lui montrai. — Nous l'avons vendue hier à un jeune homme, me dit-il. Et, sur la lescription que je lui fis de mon fourbe de Gaston, il n'y eut plus de loute. Je te fais grâce des palpitations de cœur qui me brisaient la oitrine en allant à Paris, et pendant cette petite scène où se déci-lait ma vie. Revenue à sept heures et demie, Gaston me trouva pim-ante, en toilette du matin, me promenant avec une trompeuse in-ouciance, et sûre que rien ne trahirait mon absence, dans le secret le laquelle je n'avais mis que mon vieux Philippe. — Gaston, lui dis-je n tournant autour de notre étang, je connais assez la différence qui xiste entre une œuvre d'art unique, faite avec amour pour une seule ersonne, et celle qui sort d'un moule. Gaston devint pâle et me re-garda lui présenter la terrible pièce à conviction. — Mon ami, lui lis-je ce n'est pas une cravache, c'est un paravent derrière lequel ous abritez un secret. Là-dessus, ma chère, je me suis donné le laisir de le voir s'entortillant dans les charmilles du mensonge et es labyrinthes de la tromperie sans en pouvoir sortir, et déployant n art prodigieux pour essayer de trouver un mur à escalader, mais contraint de rester sur le terrain devant un adversaire qui consentit nfin à se laisser abuser. Cette complaisance est venue trop tard, comme toujours dans ces sortes de scènes. D'ailleurs j'avais commis a faute contre laquelle ma mère avait essayé de me prémunir. Ma alousie s'était montrée à découvert et établissait la guerre et ses stratagèmes entre Gaston et moi. Ma chère, la jalousie est essentiel-ement bête et brutale. Je me suis alors promis de souffrir en silence, le tout espionner, d'acquérir une certitude, et d'en finir alors avec Gaston, ou de consentir à mon malheur; il n'y a pas d'autre con-luite à tenir pour les femmes bien élevées. Que me cache-t-il? car il ne cache un secret. Ce secret concerne une femme. Est-ce une aven-ure de jeunesse de laquelle il rougisse? Quoi? Ce *Quoi?* ma chère, est gravé en quatre lettres de feu sur toutes choses. Je lis ce fatal mot en regardant le miroir de mon étang, à travers mes massifs, ux nuages du ciel, aux plafonds, à table, dans les fleurs de mes ta-is. Au milieu de mon sommeil une voix me crie : — Quoi? A comp-er de cette matinée, il y eut dans notre vie un cruel intérêt, et j'ai connu la plus âcre des pensées qui puissent corroder notre cœur : être à un homme que l'on croit infidèle! Oh! ma chère, cette vie ient à la fois à l'enfer et au paradis. Je n'avais pas encore posé le pied dans cette fournaise, moi jusqu'alors si saintement adorée.

— Ah! tu souhaitais un jour de pénétrer dans les sombres et ar-dents palais de la souffrance! me disais-je. Eh bien! les démons ont entendu ton fatal souhait : marche, malheureuse!

30 mai.

Depuis ce jour, Gaston, au lieu de travailler mollement et avec le laisser-aller de l'artiste riche qui caresse son œuvre, se donne des tâches comme l'écrivain qui vit de sa plume. Il emploie quatre heures tous les jours à finir deux pièces de théâtre.

— Il lui faut de l'argent! Cette pensée me fut soufflée par une voix intérieure. Il ne dépense presque rien; et, comme nous vivons dans une absolue confiance, il n'est pas un coin de son cabinet où mes yeux et mes doigts ne puissent fouiller. Sa dépense par an ne se monte pas à deux mille francs. Je lui sais trente mille francs moins amassés que mis dans un tiroir. Au milieu de la nuit, je suis allée pendant son sommeil voir si la somme y était toujours. Quel frisson glacial m'a saisie en trouvant le tiroir vide! Dans la même semaine, j'ai découvert qu'il va chercher des lettres à Sèvres; il doit les dé-chirer aussitôt après les avoir lues, car, malgré mes inventions de Figaro, je n'en ai point trouvé de vestige. Hélas! mon ange, malgré mes promesses et tous les beaux serments que je m'étais faits à moi-même à propos de la cravache, un mouvement d'âme qu'il faut ap-peler folie m'a poussée, et je l'ai suivi dans une de ses courses ra-pides au bureau de la poste. Gaston fut terrifié d'être surpris à che-val, payant le port d'une lettre qu'il tenait à la main. Après m'avoir regardée fixement, il a mis Fedelta au galop par un mouvement si rapide, que je me sentis brisée en arrivant à la porte du bois dans un moment où je croyais ne pouvoir sentir aucune fatigue corporelle, tant mon âme souffrait! Là, Gaston ne me dit rien, il sonne et at-tend sans me parler. J'étais plus morte que vive. Ou j'avais raison ou j'avais tort; mais, dans les deux cas, mon espionnage était in-digne d'Armande-Louise-Marie de Chaulieu. Je roulais dans la fange sociale au-dessous de la grisette, de la fille mal élevée, côte à côte avec les courtisanes, les actrices, les créatures sans éducation. Quel-les souffrances! Enfin la porte s'ouvre, il remet son cheval à son groom, et je descends alors aussi, mais dans ses bras; il me les tend; je relève mon amazone sur mon bras gauche, je lui donne le bras droit, et nous allons... toujours silencieux. Les cent pas que nous avons faits ainsi peuvent me compter pour cent ans de purgatoire. A chaque pas des milliers de pensées, presque visibles, voltigeant en langues de feu sous mes yeux, me sautaient à l'âme, ayant cha-cune un dard, une épingle, un venin différent! Quand le groom et les chevaux furent loin, j'arrête Gaston, je le regarde, et, avec un mou-vement que tu dois voir, je lui dis, en lui montrant la fatale lettre qu'il tenait toujours dans sa main droite : — Laisse-la-moi lire. Il me la donne, je la décachète, et lis une lettre par laquelle Nathan, l'au-teur dramatique, lui disait que l'une de nos pièces, reçue, apprise et mise en répétition, allait être jouée samedi prochain. La lettre con-tenait un coupon de loge. Quoique pour moi ce fût aller du martyre au ciel, le démon me criait toujours, pour troubler ma joie : — Où sont les trente mille francs? Et la dignité, l'honneur, tout mon an-cien *moi* m'empêchaient de faire une question; je l'avais sur les lè-vres; je savais que si ma pensée devenait une parole, il fallait me jeter dans mon étang, et je résistais à peine au désir de parler : ne souffrais je pas alors au dessus des forces de la femme? — Tu t'en-nuies, mon pauvre Gaston, lui dis-je en lui rendant la lettre. Si tu veux, nous reviendrons à Paris. — A Paris, pourquoi? dit-il. J'ai voulu savoir si j'avais du talent, et goûter au punch du succès!

Au moment où il travaillera, je pourrais bien faire l'étonnée en fouillant dans le tiroir et n'y trouvant pas ses trente mille francs; mais n'est-ce pas aller chercher cette réponse : « J'ai obligé tel ou tel ami, » qu'un homme d'esprit comme Gaston ne manquerait pas de faire?

Ma chère, la morale de ceci est que le beau succès de la pièce à laquelle tout Paris court en ce moment nous est dû, quoique Nathan en ait toute la gloire. Je suis une des deux étoiles de ce mot : — ET MM**. J'ai vu la première représentation, cachée au fond d'une loge d'avant-scène au rez-de-chaussée.

1er juillet.

Gaston travaille toujours et va toujours à Paris; il travaille à de nouvelles pièces pour avoir le prétexte d'aller à Paris et pour se faire de l'argent. Nous avons trois pièces reçues et deux de demandées. Oh! ma chère, je suis perdue, je marche dans les ténèbres, je brû-lerai ma maison pour y voir clair. Que signifie une pareille conduite? A-t-il honte d'avoir reçu de moi la fortune? Il a l'âme trop grande pour se préoccuper d'une pareille niaiserie. D'ailleurs, quand un homme commence à concevoir de ces scrupules, ils lui sont inspirés par un intérêt de cœur. On accepte tout de sa femme, mais l'on ne veut rien avoir de la femme que l'on pense quitter ou qu'on n'aime plus. S'il veut tant d'argent, il a sans doute à le dépenser pour une femme. S'il s'agissait de lui, ne prendrait-il pas dans ma bourse sans façon? Nous avons cent mille francs d'économies! Enfin, ma belle biche, j'ai parcouru le monde entier des suppositions, et, tout bien calculé, je suis certaine d'avoir une rivale. Il me laisse, pour qui? je veux *la* voir...

10 juillet

J'ai vu clair : je suis perdue. Oui, Renée, à trente ans, dans toute la gloire de la beauté, riche des ressources de mon esprit, parée des séductions de la toilette, toujours fraîche, élégante, je suis trahie, et pour qui? pour une Anglaise qui a de gros pieds, de gros os, une grosse poitrine, quelque vache britannique. Je n'en puis plus douter. Voici ce qui m'est arrivé dans ces derniers jours.

Fatiguée de douter, pensant que s'il avait secouru l'un de ses amis, Gaston pouvait me le dire, le voyant accusé par son silence, et le trouvant convié par une continuelle soif d'argent au travail jalouse de son travail, inquiète de ses perpétuelles courses à Paris, j'ai pris mes mesures, et ces mesures m'ont fait descendre alors si bas, que je ne puis t'en rien dire. Il y a trois jours, j'ai su que Gaston se rend, quand il va à Paris, rue de la Ville-Lévêque, dans une maison où ses amours sont gardés par une discrétion sans exemple à Paris. Le por-

cher, peu causeur, a dit peu de chose, mais assez pour me désespérer. J'ai fait alors le sacrifice de ma vie, et j'ai seulement voulu tout savoir. Je suis allée à Paris, j'ai pris un appartement dans la maison qui se trouve en face de celle où se rend Gaston, et je l'ai pu voir de mes yeux entrant à cheval dans la cour. Oh! j'ai eu trop tôt une horrible et affreuse révélation. Cette Anglaise, qui me paraît avoir trente-six ans, se fait appeler madame Gaston. Cette découverte a été pour moi le coup de la mort. Enfin, je l'ai vue allant aux Tuileries avec deux enfants!... Oh! ma chère, deux enfants qui sont les vivantes miniatures de Gaston. Il est impossible de ne pas être frappée d'une si scandaleuse ressemblance... Et quels jolis enfants! ils sont habillés fastueusement, comme les Anglaises savent les arranger. Elle lui a donné des enfants, tout s'explique. Cette Anglaise est une espèce de statue grecque descendue de quelque monument: elle a la blancheur et la froideur du marbre, elle marche solennellement en mère heureuse; elle est belle, il faut en convenir, mais c'est lourd comme un vaisseau de guerre. Elle n'a rien de fin ni de distingué: certes, elle n'est pas *lady*, c'est la fille de quelque fermier d'un méchant village dans un lointain comté, ou la onzième fille de quelque pauvre ministre. Je suis revenue de Paris mourante. En route, mille pensées m'ont assaillie comme autant de démons. Serait-elle mariée? la connaissait-il avant de m'épouser? A-t-elle été la maîtresse de quelque homme riche qui l'aurait laissée, et n'est-elle pas soudain retombée à la charge de Gaston? J'ai fait des suppositions à l'infini, comme s'il y avait besoin d'hypothèses en présence des enfants. Le lendemain, je suis retournée à Paris, et j'ai donné assez d'argent au portier de la maison pour qu'à cette question: — Madame Gaston est-elle mariée légalement? il me répondît: — Oui, mademoiselle.

15 juillet.

Ma chère, depuis cette matinée, j'ai redoublé d'amour pour Gaston, et je l'ai trouvé plus amoureux que jamais; il est si jeune! Vingt fois, à notre lever, je suis près de lui dire: — Tu m'aimes donc plus que celle de la rue de la Ville-Lévêque? Mais je n'ose m'expliquer le mystère de mon abnégation. — Tu aimes bien les enfants? lui ai-je demandé. — Oh! oui, m'a-t-il répondu, mais nous en aurons! — Et comment? — J'ai consulté les médecins les plus savants, et tous m'ont conseillé de faire un voyage de deux mois. — Gaston, lui ai-je dit, si j'avais pu aimer un absent, je serais restée au couvent pour le reste de mes jours. Il s'est mis à rire, et moi, ma chère, le mot voyage m'a tuée. Oh! certes, j'aime mieux sauter par la fenêtre que de me laisser rouler dans les escaliers en me retenant de marche en marche. Adieu, mon ange, j'ai rendu ma mort douce, élégante, mais infaillible. Mon testament est écrit d'hier; tu peux maintenant me venir voir, la consigne est levée. Accours recevoir mes adieux. Ma mort sera, comme ma vie, empreinte de distinction et de grâce: je mourrai tout entière.

Adieu, cher esprit de sœur, toi dont l'affection n'a eu ni dégoûts, ni hauts, ni bas, et qui, semblable à l'égale clarté de la lune, as toujours caressé mon cœur; nous n'avons point connu les vivacités, mais nous n'avons pas goûté non plus à la vénéneuse amertume de l'amour. Tu as vu sagement la vie. Adieu!

LV

LA COMTESSE DE L'ESTORADE A MADAME GASTON.

16 juillet.

Ma chère Louise, je t'envoie cette lettre par un exprès avant de courir au Chalet moi même. Calme-toi. Ton dernier mot m'a paru si insensé, que j'ai cru pouvoir, en de pareilles circonstances, tout confier à Louis: il s'agissait de te sauver de toi-même. Si, comme toi, nous avons employé d'horribles moyens, le résultat est si heureux, que je suis certaine de ton approbation. Je suis descendue jusqu'à faire marcher la police; mais c'est un secret entre le préfet, nous et toi. Gaston est un ange! Voici les faits: son frère Louis Gaston est mort à Calcutta, au service d'une compagnie marchande, au moment où il allait revenir en France, riche, heureux et marié. La veuve d'un négociant anglais lui avait donné la plus brillante fortune. Après dix ans de travaux entrepris pour envoyer de quoi vivre à son frère, qu'il adorait, et à qui jamais il ne parlait de ses mécomptes dans ses lettres pour ne pas l'affliger, il a été surpris par la faillite du fameux Halmer. La veuve a été ruinée. Le coup a été si violent, que Louis Gaston en a eu la tête perdue. Le moral, en faiblissant, a laissé la maladie maîtresse du corps, et il a succombé dans le Bengale, où il était allé réaliser les restes de la fortune de sa pauvre femme. Ce cher capitaine avait remis chez un banquier une première somme de trois cent mille francs pour l'envoyer à son frère; mais ce banquier, entraîné par la maison Halmer, leur a enlevé cette dernière ressource. La veuve de Louis Gaston, cette belle femme que tu prends pour ta rivale, est arrivé à Paris avec deux enfants, qui sont tes neveux, et sans un sou. Le bijoux de la mère ont à peine suffi à payer le passage de sa famille Les renseignements que Louis Gaston avait donnés au banquier pou envoyer l'argent à Marie Gaston ont servi à la veuve pour trouve l'ancien domicile de ton mari. Comme ton Gaston a disparu sans dir où il allait, on a envoyé madame Louis Gaston chez d'Arthez, la seul personne qui pût donner des renseignements sur Marie Gaston. D'Arthez a d'autant plus généreusement pourvu aux premiers besoins d cette jeune femme, que Louis Gaston s'était, il y a quatre ans, a moment de son mariage, enquis de son frère auprès de notre célébr écrivain, en le sachant l'ami de Marie. Le capitaine avait demandé d'Arthez le moyen de faire parvenir sûrement cette somme à Mari Gaston. D'Arthez avait répondu que Marie Gaston était devenu rich par son mariage avec la baronne de Macumer. La beauté, ce magn



Quand nous marchons seuls dans les bois. — PAGE 44.

fique présent de leur mère, avait sauvé, dans les Indes comme à Paris, les deux frères de tout malheur. N'est-ce pas une touchante histoire? D'Arthez a naturellement fini par écrire à ton mari l'état où se trouvaient sa belle-sœur et ses neveux, en l'instruisant des généreuses intentions que le hasard avait fait avorter, mais que le Gaston des Indes avait eues pour le Gaston de Paris. Ton cher Gaston, comme tu dois l'imaginer, est accouru précipitamment à Paris. Voilà l'histoire de sa première course. Depuis cinq ans, il a mis de côté cinquante mille francs sur le revenu que tu l'as forcé de prendre, et il les a employés à deux inscriptions de chacune douze cents francs de rente au nom de ses neveux; puis il a fait meubler cet appartement où demeure ta belle-sœur, en lui promettant trois mille francs tous les trois mois. Voilà l'histoire de ses travaux au théâtre et du plaisir que lui a causé le succès de sa première pièce. Ainsi, madame Gaston n'est point ta rivale, et porte ton nom très-légitimement. Un homme noble et délicat comme Gaston a dû te cacher cette aventure en redoutant ta générosité. Ton mari ne regarde point comme à lui l'argent que tu lui as donné. D'Arthez m'a lu la lettre qu'il lui a écrite pour le prier d'être un des témoins de votre mariage : Marie Gaston y dit que son bonheur serait entier s'il n'avait pas eu de dettes à te laisser payer et s'il eût été riche. Une âme vierge n'est pas maîtresse de ne pas avoir de tels sentiments : ils sont ou ne sont pas; et quand ils sont, leur délicatesse, leurs exigences se conçoivent. Il est tout simple que Gaston ait voulu lui-même en secret donner une existence convenable à la veuve de son frère, quand cette femme lui envoyait cent mille écus de sa propre fortune. Elle est belle, elle a du cœur, des manières distinguées, mais pas d'esprit. Cette femme est mère ; n'est-ce pas dire que je m'y suis attachée aussitôt que je l'ai vue, en la trouvant un enfant au bras et l'autre habillé comme le *baby* d'un lord. Tout pour les enfants! est écrit chez elle dans les moindres choses.

Ainsi, loin d'en vouloir à ton adoré Gaston, tu n'as que de nouvelles raisons de l'aimer! Je l'ai entrevu, il est le plus charmant jeune homme de Paris. Oh! oui, chère enfant, j'ai bien compris en l'apercevant qu'une femme pouvait en être folle : il a la physionomie de son âme.

A ta place, je prendrais au Chalet la veuve et les deux enfants, en leur faisant construire quelque délicieux cottage, et j'en ferais mes enfants! Calme-toi donc, et prépare à ton tour cette surprise à Gaston.

LVI

DE MADAME GASTON A LA COMTESSE DE L'ESTORADE.

Ah! ma bien-aimée, entends le terrible, le fatal, l'insolent mot de l'imbécile la Fayette à son maître, à son roi : *Il est trop tard!* Oh! ma vie, ma belle vie! quel médecin me la rendra? Je me suis frappée à mort. Hélas! n'étais-je pas un feu follet de femme destiné à s'éteindre après avoir brillé? Mes yeux sont deux torrents de larmes, et... je ne peux pleurer que loin de lui... Je le fuis et il me cherche. Mon désespoir est tout intérieur. Dante a oublié mon supplice dans son Enfer. Viens me voir mourir.

LVII

DE LA COMTESSE DE L'ESTORADE AU COMTE DE L'ESTORADE.

Au Chalet, 7 août.

Mon ami, emmène les enfants et fais le voyage de Provence sans moi; je reste auprès de Louise, qui n'a plus que quelques jours à vivre : je me dois à elle et à son mari, qui deviendra fou, je crois.

Depuis le petit mot que tu connais et qui m'a fait voler, accompagnée de médecins, à Ville-d'Avray, je n'ai pas quitté cette charmante femme et n'ai pu t'écrire, car voici la quinzième nuit que je passe.

En arrivant, je l'ai trouvée avec Gaston, belle et parée, le visage riant, heureuse. Quel sublime mensonge! Ces deux beaux enfants s'étaient expliqués. Pendant un moment, j'ai, comme Gaston, été la dupe de cette audace; mais Louise m'a serré la main et m'a dit à l'oreille : — Il faut le tromper, je suis mourante. Un froid glacial m'a enveloppée en lui trouvant la main brûlante et du rouge aux joues. Je me suis applaudie de ma prudence. J'avais eu l'idée, pour n'effrayer personne, de dire aux médecins de se promener dans le bois en attendant que je les fisse demander.

— Laisse-nous, dit-elle à Gaston. Deux femmes qui se revoient après cinq ans de séparation ont bien des secrets à se confier, et Renée a sans doute quelque confidence à me faire.

Une fois seule, elle s'est jetée dans mes bras sans pouvoir contenir ses larmes.

— Qu'y a-t-il donc? lui ai-je dit. Je t'amène, en tout cas, le premier chirurgien et le premier médecin de l'Hôtel-Dieu, avec Bianchon ; enfin ils sont quatre.

— Oh! s'ils peuvent me sauver, s'il est temps, qu'ils viennent! s'est-elle écriée. Le même sentiment qui me portait à mourir me porte à vivre.

— Mais qu'as-tu fait?

— Je me suis rendue poitrinaire au plus haut degré en quelques jours.

Et comment?

— Je me mettais en sueur la nuit et courais me placer au bord de l'étang, dans la rosée. Gaston me croit enrhumée, et je meurs.



Elle avait exigé de moi que je lui lusse en français le *De profundis*. — PAGE 50.

— Envoie-le donc à Paris, je vais chercher moi-même les médecins, ai-je dit en courant comme une insensée à l'endroit où je les avais laissés.

Hélas! mon ami, la consultation faite, aucun de ces savants ne m'a donné le moindre espoir; ils pensent tous qu'à la chute des feuilles Louise mourra. La constitution de cette chère créature a singulièrement servi son dessein; elle avait des dispositions à la maladie qu'elle a développée; elle aurait pu vivre longtemps, mais en quelques jours elle a rendu tout irréparable. Je ne te dirai pas mes impressions en entendant cet arrêt parfaitement motivé. Tu sais que j'ai tout autant vécu par Louise que par moi. Je suis restée anéantie, et n'ai point reconduit ces cruels docteurs. Le visage baigné de larmes, j'ai passé je ne sais combien de temps dans une douloureuse méditation. Une céleste voix m'a tirée de mon engourdissement par ces mots : — Eh bien! je suis condamnée, que Louise m'a dit en posant sa main sur mon épaule. Elle m'a fait lever et m'a emmenée dans son petit salon. — Ne me quitte plus, m'a-t-elle demandé par

au regard suppliant ; je ne veux pas voir de désespoir autour de moi, vous seriez sûrs de vous tromper, j'en aurai la force. Je suis pleine d'énergie, de jeunesse, et je saurai mourir debout. Quant à moi, je ne me plains pas, je meurs comme je l'ai souhaité souvent : à trente ans, jeune, belle, tout entière. Quant à lui, je l'aurais rendu malheureux, je le vois. Je me suis prise dans les lacs de mes amours, comme une biche qui s'étrangle en s'impatientant d'être prise ; de nous deux, je suis la biche... et bien sauvage. Mes jalousies à faux frappaient déjà sur son cœur de manière à le faire souffrir. Le jour où mes soupçons auraient rencontré l'indifférence, le loyer qui attend la jalousie, eh bien, je serais morte. J'ai mon compte de la vie. Il y a des êtres qui ont soixante ans de service sur les contrôles du monde et qui, en effet, n'ont pas vécu deux ans ; au rebours, je parais n'avoir que trente ans, mais, en réalité, j'ai eu soixante années d'amours. Ainsi, pour moi, pour lui, ce dénoûment est heureux. Quant à nous deux, c'est autre chose : tu perds une sœur qui t'aime, et cette perte est irréparable. Toi seule, ici, tu dois pleurer ma mort. Ma mort, reprit-elle après une longue pause pendant laquelle je ne l'ai vue qu'à travers le voile de mes larmes, porte avec elle un cruel enseignement. Mon cher docteur en corset a raison : le mariage ne saurait avoir pour base la passion, ni même l'amour. Ta vie est une belle et noble vie, tu as suivi ta voie, aimant toujours de plus en plus ton Louis ; tandis qu'en commençant la vie conjugale par une ardeur extrême, elle ne peut que décroître. J'ai eu deux fois tort, et deux fois la mort sera venue souffleter mon bonheur de sa main décharnée. Elle m'a enlevé le plus noble et le plus dévoué des hommes ; aujourd'hui, la camarde me relève au plus beau, au plus charmant, au plus poétique époux du monde. Mais j'aurai tour à tour connu le beau idéal de l'âme et celui de la forme. Chez Felipe, l'âme domptait le corps et le transformait ; chez Gaston, le cœur, l'esprit et la beauté rivalisent. Je meurs adorée, que puis-je vouloir de plus ?... me réconcilier avec Dieu, que j'ai négligé peut-être, et vers qui je m'élancerai pleine d'amour en lui demandant de me rendre un jour ces deux anges dans le ciel. Sans eux, le paradis serait désert pour moi. Mon exemple serait fatal : je suis une exception. Comme il est impossible de rencontrer des Felipe ou des Gaston, la loi sociale est en ceci d'accord avec la loi naturelle. Oui, la femme est un être faible qui doit, en se mariant, faire un entier sacrifice de sa volonté à l'homme, qui lui doit en retour le sacrifice de son égoïsme. Les révoltes et les pleurs que notre sexe a élevés et jetés dans ces derniers temps avec tant d'éclat sont des niaiseries qui nous méritent le nom d'enfants que tant de philosophes nous ont donné.

Elle a continué de parler ainsi de sa voix douce que tu connais, en disant les choses les plus sensées de la manière la plus élégante, jusqu'à ce que Gaston entrât, amenant de Paris sa belle-sœur, les deux enfants et la bonne anglaise que Louise l'avait prié d'aller chercher.

— Voilà mes jolis bourreaux, a-t-elle dit en voyant ses deux neveux. Ne pouvais-je pas m'y tromper ? comme ils ressemblent à leur oncle !

Elle a été charmante pour madame Gaston l'aînée, qu'elle a priée de se regarder au Chalet comme chez elle, et elle lui en a fait les honneurs avec ces façons à la Chaulieu qu'elle possède au plus haut degré.

J'ai sur-le-champ écrit à la duchesse et au duc de Chaulieu, au duc de Rhétoré et au duc de Lenoncourt-Chaulieu, ainsi qu'à Madeleine. J'ai bien fait. Le lendemain, fatiguée de tant d'efforts, Louise n'a pu se promener, elle ne s'est même levée que pour assister au dîner. Madeleine de Lenoncourt, ses deux frères et sa mère sont venus dans la soirée. Le froid que le mariage de Louise avait mis entre elle et sa famille s'est dissipé. Depuis cette soirée, les deux frères et le père de Louise sont venus à cheval tous les matins, et les deux duchesses passent au Chalet toutes leurs soirées. La mort rapproche autant qu'elle sépare, elle fait taire les passions mesquines. Louise est sublime de grâce, de raison, de charme, d'esprit et de sensibilité. Jusqu'au dernier moment elle montre ce goût qui l'a rendue si célèbre, et nous dispense les trésors de cet esprit qui faisait d'elle une des reines de Paris.

— Je veux être jolie jusque dans mon cercueil, m'a-t-elle dit avec ce sourire qui n'est qu'à elle, en se mettant au lit pour y languir ces quinze jours-ci.

Dans sa chambre il n'y a pas trace de maladie : les boissons, les gommes, tout l'appareil médical est caché.

— N'est-ce pas que je fais une belle mort ? disait-elle hier au curé de Sèvres, à qui elle a donné sa confiance.

Nous jouissons tous d'elle en avares. Gaston, que tant d'inquiétudes, tant de clartés affreuses ont préparé, ne manque pas de courage, mais il est atteint : je ne m'étonnerais pas de le voir suivre naturellement sa femme. Hier, il m'a dit en tournant autour de la pièce d'eau : — Je dois être le père de ces deux enfants .. Et il me montrait sa belle-sœur, qui promenait ses neveux. Mais, quoique je ne veuille rien faire pour m'en aller de ce monde, promettez-moi d'être une seconde mère pour eux et de laisser votre mari accepter la tutelle officieuse que je lui confierai conjointement avec ma belle-sœur. Il a dit cela sans la moindre emphase et comme un homme qui se sent perdu. Sa figure répond par des sourires aux sourires de Louise, et il n'y a que moi qui ne m'y trompe pas. Il déploie un courage égal au sien. Louise a désiré voir son filleul ; mais je ne suis pas fâchée qu'il soit en Provence, elle aurait pu lui faire quelques libéralités qui m'auraient fort embarrassée.

Adieu, mon ami.

25 août (*le jour de sa fête.*)

Hier au soir Louise a eu pendant quelques moments le délire ; mais ce fut un délire vraiment élégant, qui prouve que les gens d'esprit ne deviennent pas fous comme les bourgeois ou comme les sots. Elle a chanté d'une voix éteinte quelques airs italiens des *Puritani*, de la *Sonnambula* et de *Mosé*. Nous étions tous silencieux autour du lit, et nous avons tous eu, même son frère Rhétoré, des larmes dans les yeux, tant il était clair que son âme s'échappait ainsi. Elle ne nous voyait plus ! Il y avait encore toute sa grâce dans les agréments de ce chant faible et d'une douceur divine. L'agonie a commencé dans la nuit. Je viens, à sept heures du matin, de la lever moi-même ; elle a retrouvé quelque force, elle a voulu s'asseoir à sa croisée, elle a demandé la main de Gaston... Puis, mon ami, l'ange le plus charmant que nous pourrons voir jamais sur cette terre ne nous a plus laissé que sa dépouille. Administrée la veille à l'insu de Gaston, qui, pendant la terrible cérémonie, a pris un peu de sommeil, elle avait exigé de moi que je lui lusse en français le *De profundis*, pendant qu'elle serait ainsi face à face avec la belle nature qu'elle s'était créée. Elle répétait mentalement les paroles et serrait les mains de son mari, agenouillé de l'autre côté de la bergère.

26 août.

J'ai le cœur brisé. Je viens de l'aller voir dans son linceul ; elle y est devenue pâle avec des teintes violettes. Oh ! je veux voir mes enfants ! mes enfants ! Amène mes enfants au-devant de moi !

Paris, 1841.

FIN DES MÉMOIRES DE DEUX JEUNES MARIÉES.

LA

MAISON DU CHAT-QUI-PELOTE



DÉDIÉ A MADEMOISELLE MARIE DE MONTHEAU.

Au milieu de la rue Saint-Denis, presque au coin de la rue du Petit-Lion, existait naguère une de ces maisons précieuses qui donnent aux historiens la facilité de reconstruire par analogie l'ancien Paris. Les murs menaçants de cette bicoque semblaient avoir été bariolés d'hiéroglyphes. Quel autre nom le flâneur pouvait-il donner aux X et aux V que traçaient sur la façade les pièces de bois transversales ou diagonales dessinées dans le badigeon par de petites lézardes parallèles? Evidemment, au passage de toutes les voitures, chacune de ces solives s'agitait dans sa mortaise. Ce vénérable édifice était surmonté d'un toit triangulaire dont aucun modèle ne se verra bientôt plus à Paris. Cette couverture, tordue par les intempéries du climat parisien, s'avançait de trois pieds sur la rue, autant pour garantir des eaux pluviales le seuil de la porte, que pour abriter le mur d'un grenier et sa lucarne sans appui. Ce dernier étage était construit en planches clouées l'une sur l'autre comme des ardoises, afin sans doute de ne pas charger cette frêle maison.

Par une matinée pluvieuse, au mois de mars, un jeune homme, soigneusement enveloppé dans son manteau, se tenait sous l'auvent de la boutique qui se trouvait en face de ce vieux logis, et paraissait l'examiner avec un enthousiasme d'archéologue. A la vérité, ce débris de la bourgeoisie du seizième siècle pouvait offrir à l'observateur plus d'un problème à résoudre. Chaque étage avait sa singularité. Au premier, quatre fenêtres longues, étroites, rapprochées l'une de l'autre, avaient des carreaux de bois dans leur partie inférieure, afin de produire ce jour douteux, à la faveur duquel un habile marchand prête aux étoffes la couleur souhaitée par ses chalands. Le jeune homme semblait plein de dédain pour cette partie essentielle de la maison, ses yeux ne s'y étaient pas encore arrêtés. Les fenêtres du second étage, dont les jalousies relevées laissaient voir, au travers de grands carreaux en verre de Bohême, de petits rideaux de mousseline rousse, ne l'intéressaient pas davantage. Son attention se portait particulièrement au troisième, sur d'humbles croisées dont le bois travaillé grossièrement aurait mérité d'être placé au Conservatoire des arts et métiers pour y indiquer les premiers efforts de la menuiserie française. Ces croisées avaient de petites vitres d'une couleur si verte, que, sans son excellente vue, le jeune homme n'aurait pu apercevoir les rideaux de toile à carreaux bleus qui cachaient les mystères de cet appartement aux yeux des profanes. Parfois, cet observateur, ennuyé de sa contemplation sans résultat, ou du silence dans lequel la maison était ensevelie, ainsi que tout le quartier, abaissait ses regards vers les régions inférieures. Un sourire involontaire se dessinait alors sur ses lèvres, quand il revoyait la boutique où se rencontraient en effet des choses assez risibles. Une formidable pièce de bois, horizontalement appuyée sur quatre piliers qui paraissaient courbés par le poids de cette maison décrépite, avait été rechampie d'autant de couches de diverses peintures que la joue d'une vieille duchesse en a reçu de rouge. Au milieu de cette large poutre mignardement sculptée se trouvait un antique tableau représentant un chat qui pelotait. Cette toile causait la gaieté du jeune homme. Mais il faut dire que le plus spirituel des peintres modernes n'inventerait pas de charge si comique. L'animal tenait dans une de ses pattes de devant une raquette aussi grande que lui, et se dressait sur ses pattes de derrière pour mirer une énorme balle que lui renvoyait un gentilhomme en habit brodé. Dessin, couleurs, accessoires, tout était traité de manière à faire croire que l'artiste avait voulu se moquer du marchand et des passants. En altérant cette peinture naïve, le temps l'avait rendue encore plus grotesque par quelques incertitudes qui devaient inquiéter de consciencieux flâneurs. Ainsi la queue mouchetée du chat était découpée de telle sorte qu'on pouvait la prendre pour un spectateur, tant la queue des chats de nos ancêtres était grosse, haute et fournie. A droite du tableau, sur un champ d'azur qui déguisait imparfaitement la pourriture du bois, les passants lisaient GUILLAUME; et à gauche, SUCCESSEUR DU SIEUR CHEVREL. Le soleil et la pluie avaient rongé la plus grande partie de l'or moulu parcimonieusement appliqué sur les lettres de cette inscription, dans laquelle les U remplaçaient les V, et réciproquement, selon les lois de notre ancienne orthographe. Afin de rabattre l'orgueil de ceux qui croient que le monde devient de jour en jour plus spirituel, et que le moderne charlatanisme surpasse tout, il convient de faire observer ici que ces enseignes, dont l'étymologie semble bizarre à plus d'un négociant parisien, sont les tableaux morts de vivants tableaux à l'aide desquels nos espiègles ancêtres avaient réussi à amener les chalands dans leurs maisons. Ainsi la Truie-qui-file, le Singe-vert, etc., furent des animaux en cage dont l'adresse émerveillait les passants, et dont l'éducation prouvait la patience de l'industriel au quinzième siècle. De semblables curiosités enrichissaient plus vite leurs heureux possesseurs que les Providence, les Bonne foi, les Grâce-de-Dieu et les Décollation de saint Jean-Baptiste qui se voient encore rue Saint-Denis. Cependant l'inconnu ne restait certes pas là pour admirer ce chat, qu'un moment d'attention suffisait à graver dans la mémoire. Ce jeune homme avait aussi ses singularités. Son manteau, plissé dans le goût des draperies antiques, laissait voir une élégante chaussure, d'autant plus remarquable au milieu de la boue parisienne, qu'il portait des bas de soie blancs dont les mouchetures attestaient

son amante. Il sortait sans doute d'une noce ou d'un bal ; car à cette heure matinale il tenait à la main des gants blancs, et les boucles de ses cheveux noirs défrisés, éparpillées sur ses épaules, indiquaient une coiffure à la Caracalla, mise à la mode autant par l'école de David que par cet engouement pour les formes grecques et romaines qui marqua les premières années de ce siècle. Malgré le bruit que faisaient quelques maraîchers attardés passant au galop pour se rendre à la grande halle, cette rue si agitée avait alors un calme dont la magie n'est connue que de ceux qui ont erré dans Paris désert, à ces heures où son tapage, un moment apaisé, renaît et s'entend dans le lointain comme la grande voix de la mer. Cet étrange jeune homme devait être aussi curieux pour les commerçants du Chat-qui-pelote, que le Chat-qui-pelote l'était pour lui. Une cravate éblouissante de blancheur rendait sa figure tourmentée encore plus pâle qu'elle ne l'était réellement. Le feu tour à tour sombre et pétillant que jetaient ses yeux noirs s'harmoniait avec les contours bizarres de son visage, avec sa bouche large et sinueuse qui se contractait en souriant. Son front, ridé par une contrariété violente, avait quelque chose de fatal. Le front n'est-il pas ce qui se trouve de plus prophétique en l'homme? Quand celui de l'inconnu exprimait la passion, les plis qui s'y formaient causaient une sorte d'effroi par la vigueur avec laquelle ils se prononçaient ; mais lorsqu'il reprenait son calme, si facile à troubler, il y respirait une grâce lumineuse qui rendait attrayante cette physionomie où la joie, la douleur, l'amour, la colère, le dédain, éclataient d'une manière si communicative que l'homme le plus froid en devait être impressionné. Cet inconnu se dépitait si bien au moment où l'on ouvrit précipitamment la lucarne du grenier, qu'il n'y vit pas apparaître trois joyeuses figures rondelettes, blanches, roses, mais aussi communes que le sont les figures du Commerce sculptées sur certains monuments. Ces trois faces, encadrées par la lucarne, rappelaient les têtes d'anges bouffis semés dans les nuages qui accompagnent le Père éternel. Les apprentis respirèrent les émanations de la rue avec une avidité qui démontrait combien l'atmosphère de leur grenier était chaude et méphitique. Après avoir indiqué ce singulier factionnaire, le commis qui paraissait le plus jovial disparut et revint en tenant à la main un instrument dont le métal inflexible a été récemment remplacé par un cuir souple ; puis tous prirent une expression malicieuse en regardant le badaud, qu'ils aspergèrent d'une pluie fine et blanchâtre dont le parfum prouvait que les trois mentons venaient d'être rasés. Élevés sur la pointe de leurs pieds, et réfugiés au fond de leur grenier pour jouir de la colère de leur victime, les commis cessèrent de rire en voyant l'insouciant dédain avec lequel le jeune homme secoua son manteau, et le profond mépris que peignit sa figure quand il leva les yeux sur la lucarne vide. En ce moment, une main blanche et délicate fit remonter vers l'imposte la partie inférieure d'une des grossières croisées du troisième étage, au moyen de ces coulisses dont le tourniquet laisse souvent tomber à l'improviste le lourd vitrage qu'il doit retenir. Le passant fut alors récompensé de sa longue attente. La figure d'une jeune fille, fraîche comme un de ces blancs calices qui fleurissent au sein des eaux, se montra couronnée d'une ruche en mousseline froissée qui donnait à sa tête un air d'innocence admirable. Quoique couverts d'une étoffe brune, son cou, ses épaules, s'apercevaient grâce à de légers interstices ménagés par les mouvements du sommeil. Aucune expression de contrainte n'altérait ni l'ingénuité de ce visage ni le calme de ces yeux immortalisés par avance dans les sublimes compositions de Raphaël : c'était la même grâce, la même tranquillité de ces vierges devenues proverbiales. Il existait un charmant contraste produit par la jeunesse des joues de cette figure, sur laquelle le sommeil avait comme mis en relief une surabondance de vie, et par la vieillesse de cette fenêtre massive aux contours grossiers, dont l'appui était noir. Semblable à ces fleurs de jour qui n'ont pas encore au matin déplié leur tunique roulée par le froid des nuits, la jeune fille, à peine éveillée, laissa errer ses yeux bleus sur les toits voisins, et regarda le ciel ; puis, par une sorte d'habitude, elle les baissa sur les sombres régions de la rue, où ils rencontrèrent aussitôt ceux de son adorateur. La coquetterie la fit sans doute souffrir d'être vue en déshabillé, elle se retira vivement en arrière, le tourniquet tout usé tourna, la croisée redescendit avec cette rapidité qui, de nos jours, a valu un nom odieux à cette naïve invention de nos ancêtres, et la vision disparut. Il semblait à ce jeune homme que la plus brillante des étoiles du matin avait été soudain cachée par un nuage.

Pendant ces petits événements, les lourds volets intérieurs qui défendaient le léger vitrage de la boutique du Chat-qui-pelote avaient été enlevés comme par magie. La vieille porte à heurtoir fut repliée sur le mur intérieur de la maison par un serviteur vraisemblablement contemporain de l'enseigne, qui d'une main tremblante y attacha le morceau de drap carré sur lequel était brodé en soie jaune le nom de *Guillaume, successeur de Chevrel*. Il eût été difficile à plus d'un passant de deviner le genre de commerce de M. Guillaume. A travers les gros barreaux de fer qui protégeaient extérieurement sa boutique, à peine y apercevait-on des paquets enveloppés de toile brune aussi nombreux que des harengs quand ils traversent l'Océan. Malgré l'apparente simplicité de cette gothique façade, M. Guillaume était, de tous les marchands drapiers de Paris, celui dont les magasins se trouvaient toujours le mieux fournis, dont les relations avaient le plus d'étendue, et dont la probité commerciale était la plus exacte. Si quelques-uns de ses confrères avaient conclu des marchés avec le gouvernement, sans avoir la quantité de drap voulue, il était toujours prêt à la leur livrer, quelque considérable que fût le nombre de pièces soumissionnées. Le rusé négociant connaissait mille manières de s'attribuer le plus fort bénéfice sans se trouver obligé, comme eux, de courir chez des protecteurs, y faire des bassesses ou de riches présents. Si les confrères ne pouvaient le payer qu'en excellentes traites un peu longues, il indiquait son notaire comme un homme accommodant, et savait encore tirer une seconde mouture du sac, grâce à cet expédient qui faisait dire proverbialement aux négociants de la rue Saint-Denis : — Dieu vous garde du notaire de M. Guillaume ! pour désigner un escompte onéreux. Le vieux négociant se trouva debout comme par miracle sur le seuil de sa boutique, au moment où le domestique se retira. M. Guillaume regarda la rue Saint-Denis, les boutiques voisines et le temps, comme un homme qui débarque au Havre et revoit la France après un long voyage. Bien convaincu que rien n'avait changé pendant son sommeil, il aperçut alors le passant en faction, qui, de son côté, contemplait le patriarche de la draperie, comme Humboldt dut examiner le premier gymnote électrique qu'il vit en Amérique. M. Guillaume portait de larges culottes de velours noir, des bas chinés, et des souliers carrés à boucles d'argent. Son habit à pans carrés, à basques carrées, à collet carré, enveloppait son corps, légèrement voûté, d'un drap verdâtre, garni de grands boutons en métal blanc, mais rougis par l'usage. Ses cheveux gris étaient si exactement aplatis et peignés sur son crâne jaune, qu'ils le faisaient ressembler à un champ sillonné. Ses petits yeux verts, percés comme avec une vrille, flamboyaient sous deux arcs marqués d'une faible rougeur à défaut de sourcils. Les inquiétudes avaient tracé sur son front des rides horizontales aussi nombreuses que les plis de son habit. Cette figure blême annonçait la patience, la sagesse commerciale, et l'espèce de cupidité rusée que réclament les affaires. A cette époque, on voyait moins rarement qu'aujourd'hui de ces vieilles familles où se conservaient, comme de précieuses traditions, les mœurs, les costumes caractéristiques de leurs professions, et restées au milieu de la civilisation nouvelle comme ces débris antédiluviens retrouvés par Cuvier dans les carrières. Le chef de la famille Guillaume était un de ces notables gardiens des anciens usages : on le surprenait à regretter le prévôt des marchands, et jamais il ne parlait d'un jugement du tribunal de commerce sans le nommer la ***sentence des consuls***. C'était sans doute en vertu de ces coutumes que, levé le premier de sa maison, il attendait de pied ferme l'arrivée de ses commis pour les gourmander en cas de retard. Ces jeunes disciples de Mercure ne connaissaient rien de plus redoutable que l'activité silencieuse avec laquelle le patron scrutait leurs visages et leurs mouvements, le lundi matin, en y recherchant les preuves ou les traces de leurs escapades. Mais, en ce moment le vieux drapier ne fit aucune attention à ses apprentis. Il était occupé à chercher le motif de la sollicitude avec laquelle le jeune homme en bas de soie et en manteau portait alternativement les yeux sur son enseigne et sur les profondeurs de son magasin. Le jour, devenu plus éclatant, permettait d'y apercevoir le bureau grillagé, entouré de rideaux en vieille soie verte, où se tenaient les livres immenses, oracles muets de la maison. Le trop curieux étranger semblait convoiter ce petit local, y prendre le plan d'une salle à manger latérale, éclairée par un vitrage pratiqué dans le plafond, et d'où la famille réunie devait facilement voir, pendant ses repas, les plus légers accidents qui pouvaient arriver sur le seuil de la boutique. Un si grand amour pour son logis paraissait suspect à un négociant qui avait subi le régime de la Terreur. M. Guillaume pensait donc assez naturellement que cette figure sinistre en voulait à la caisse du Chat-qui-pelote. Après avoir discrètement joui du duel muet qui avait lieu entre son patron et l'inconnu, le plus âgé des commis hasarda de se placer sur la dalle où était M. Guillaume, en voyant le jeune homme contempler à la dérobée les croisées du troisième. Il fit deux pas dans la rue, leva la tête, et crut avoir aperçu mademoiselle Augustine Guillaume qui se retirait avec précipitation. Mécontent de la perspicacité de son premier commis, le drapier lui lança un regard de travers ; mais tout à coup les craintes mutuelles que la présence de ce passant excitait dans l'âme du marchand et de l'amoureux commis se calmèrent. L'inconnu héla un fiacre qui se rendait à une place voisine, et y monta rapidement en affectant une trompeuse indifférence. Ce départ mit un certain baume dans le cœur des autres commis, assez inquiets de retrouver la victime de leur plaisanterie.

— Eh bien ! messieurs, qu'avez-vous donc à rester là, les bras croisés? dit M. Guillaume à ses trois néophytes. Mais autrefois, sarpejeu, quand j'étais chez le sieur Chevrel, j'avais déjà visité plus de deux pièces de drap.

— Il faisait donc jour de meilleure heure? dit le second commis, que cette tâche concernait.

Le vieux négociant ne put s'empêcher de sourire. Quoique deux de

ces trois jeunes gens confiés à ses soins par leurs pères, riches manufacturiers de Louviers et de Sedan, n'eussent qu'à demander cent mille francs pour les avoir, le jour où ils seraient en âge de s'établir, Guillaume croyait de son devoir de les tenir sous la férule d'un antique despotisme inconnu de nos jours dans les brillants magasins modernes dont les commis veulent être riches à trente ans : il les faisait travailler comme des nègres. A eux trois, ces commis suffisaient à une besogne qui aurait mis sur les dents dix de ces employés dont le sybaritisme enfle aujourd'hui les colonnes du budget. Aucun bruit ne troublait la paix de cette maison solennelle, où les gonds semblaient toujours huilés, et dont le moindre meuble avait cette propreté respectable qui annonce un ordre et une économie sévères. Souvent le plus espiègle des commis s'était amusé à écrire sur le fromage de Gruyère qu'on leur abandonnait au déjeuner, et qu'ils se plaisaient à respecter, la date de sa réception primitive. Cette malice et quelques autres semblables faisaient parfois sourire la plus jeune des deux filles de Guillaume, la jolie vierge qui venait d'apparaître au passant enchanté. Quoique chacun des apprentis, et même le plus ancien, payât une forte pension, aucun d'eux n'eût été assez hardi pour rester à la table du patron au moment où le dessert y était servi. Lorsque madame Guillaume parlait d'accommoder la salade, ces pauvres jeunes gens tremblaient en songeant avec quelle parcimonie sa prudente main savait y épancher l'huile. Il ne fallait pas qu'ils s'avisassent de passer une nuit dehors, sans avoir donné longtemps à l'avance un motif plausible à cette irrégularité. Chaque dimanche, et à tour de rôle, deux commis accompagnaient la famille Guillaume à la messe de Saint-Leu et aux vêpres. Mesdemoiselles Virginie et Augustine, modestement vêtues d'indienne, prenaient chacune le bras d'un commis et marchaient en avant, sous les yeux perçants de leur mère, qui fermait ce petit cortége domestique avec son mari, accoutumé par elle à porter deux gros paroissiens reliés en maroquin noir. Le second commis n'avait pas d'appointements. Quant à celui que douze ans de persévérance et de discrétion initiaient aux secrets de la maison, il recevait huit cents francs en récompense de ses labeurs. A certaines fêtes de famille, il était gratifié de quelques cadeaux auxquels la main sèche et ridée de madame Guillaume donnait seule du prix : des bourses en filet, qu'elle avait soin d'emplir de coton pour faire valoir leurs dessins à jour ; des bretelles fortement conditionnées, ou des paires de bas de soie bien lourdes. Quelquefois, mais rarement, ce premier ministre était admis à partager les plaisirs de la famille, soit quand elle allait à la campagne, soit quand, après des mois d'attente, elle se décidait à user de son droit à demander, en louant une loge, une pièce à laquelle Paris ne pensait plus. Quant aux deux autres commis, la barrière de respect qui séparait jadis un maître drapier de ses apprentis était placée si fortement entre eux et le vieux négociant, qu'il leur eût été plus facile de voler une pièce de drap que de déranger cette auguste étiquette. Cette réserve peut paraître ridicule aujourd'hui. Néanmoins, ces vieilles maisons étaient des écoles de mœurs et de probité. Les maîtres adoptaient leurs apprentis. Le linge d'un jeune homme était soigné, réparé, quelquefois renouvelé par la maîtresse de la maison. Un commis tombait-il malade, il devenait l'objet de soins vraiment maternels. En cas de danger, le patron prodiguait son argent pour appeler les plus célèbres docteurs ; car il ne répondait pas seulement des mœurs et du savoir de ces jeunes gens à leurs parents. Si l'un d'eux, honorable par le caractère, éprouvait quelque désastre, ces vieux négociants savaient apprécier l'intelligence qu'ils avaient developpée, et n'hésitaient pas à confier le bonheur de leurs filles à celui auquel ils avaient pendant longtemps confié leurs fortunes. Guillaume était un de ces hommes antiques, et, s'il en avait les ridicules, il en avait toutes les qualités. Aussi Joseph Lebas, son premier commis, orphelin et sans fortune, était-il, dans son idée, le futur époux de Virginie, sa fille aînée. Mais Joseph ne partageait point les pensées symétriques de son patron, qui pour un empire n'aurait pas marié sa seconde fille avant la première, L'infortuné commis se sentait le cœur entièrement pris pour mademoiselle Augustine, la cadette. Afin de justifier cette passion, qui avait grandi secrètement, il est nécessaire de pénétrer plus avant dans les ressorts du gouvernement absolu qui régissait la maison du vieux marchand drapier.

Guillaume avait deux filles. L'aînée, mademoiselle Virginie, était tout le portrait de sa mère. Madame Guillaume, fille du sieur Chevrel, se tenait si droite sur la banquette de son comptoir, que plus d'une fois elle avait entendu des plaisants parier qu'elle y était empalée. Sa figure maigre et longue trahissait une dévotion outrée. Sans grâces et sans manières aimables, madame Guillaume ornait habituellement sa tête presque sexagénaire d'un bonnet dont la forme était invariable, et garni de barbes comme celui d'une veuve. Tout le voisinage l'appelait la sœur tourière. Sa parole était brève, et ses gestes avaient quelque chose des mouvements saccadés d'un télégraphe. Son œil, clair comme celui d'un chat, semblait en vouloir à tout le monde de ce qu'elle était laide. Mademoiselle Virginie, élevée comme sa jeune sœur sous les lois despotiques de leur mere, avait atteint l'âge de vingt-huit ans. La jeunesse atténuait l'air disgracieux que sa ressemblance avec sa mère donnait parfois à sa figure ; mais la rigueur maternelle l'avait dotée de deux grandes qualités qui pouvaient tout contre-balancer : elle était douce et patiente. Mademoiselle Augustine, à peine âgée de dix-huit ans, ne ressemblait ni à son père ni à sa mère. Elle était de ces filles qui, par l'absence de tout lien physique avec leurs parents, font croire à ce dicton de prude : Dieu donne les enfants. Augustine était petite, ou, pour la mieux peindre, mignonne. Gracieuse et pleine de candeur, un homme du monde n'aurait pu reprocher à cette charmante créature que des gestes mesquins ou certaines attitudes communes, et parfois de la gêne. Sa figure silencieuse et immobile respirait cette mélancolie passagère qui s'empare de toutes les jeunes filles trop faibles pour oser résister aux volontés d'une mère. Toujours modestement vêtues, les deux sœurs ne pouvaient satisfaire la coquetrie innée chez la femme que par un luxe de propreté qui leur allait à merveille et les mettait en harmonie avec ces comptoirs luisants, avec ces rayons sur lesquels le vieux domestique ne souffrait pas un grain de poussière, avec la simplicité antique de tout ce qui se voyait autour d'elles. Obligées par leur genre de vie à chercher des éléments de bonheur dans des travaux obstinés, Augustine et Virginie n'avaient donné jusqu'alors que du contentement à leur mère, qui s'applaudissait secrètement de la perfection du caractère de ses deux filles. Il est facile d'imaginer les résultats de l'éducation qu'elles avaient reçue. Elevées pour le commerce, habituées à n'entendre que des raisonnements et des calculs tristement mercantiles, n'ayant étudié que la grammaire, la tenue des livres, un peu d'histoire juive, l'histoire de France dans le Ragois, et ne lisant que les auteurs dont la lecture leur était permise par leur mère, leurs idées n'avaient pas pris beaucoup d'étendue : elles savaient parfaitement tenir un ménage, elles connaissaient le prix des choses, elles appréciaient les difficultés que l'on éprouve à amasser l'argent, elles étaient économes, et portaient un grand respect aux qualités du négociant. Malgré la fortune de leur père, elles étaient aussi habiles à faire des reprises qu'à festonner ; souvent leur mère parlait de leur apprendre la cuisine, afin qu'elles sussent bien ordonner un dîner, et pussent gronder une cuisinière en connaissance de cause. Ignorant les plaisirs du monde et voyant comment s'écoulait la vie exemplaire de leurs parents, elles ne jetaient que bien rarement leurs regards au delà de l'enceinte de cette vieille maison patrimoniale qui, pour leur mère, était l'univers. Les réunions occasionées par les solennités de famille formaient tout l'avenir de leurs joies terrestres. Quand le grand salon situé au second étage devait recevoir madame Roguin, une demoiselle Chevrel, de quinze ans moins âgée que sa cousine, et qui portait des diamants ; le jeune Rabourdin, sous-chef aux finances ; M. César Birotteau, riche parfumeur, et sa femme appelée madame César ; M. Camusot, le plus riche négociant en soieries de la rue des Bourdonnais ; deux ou trois vieux banquiers et des femmes irréprochables ; les apprêts nécessités par la manière dont l'argenterie, les porcelaines de Saxe, les bougies, les cristaux étaient empaquetés, faisaient une diversion à la vie monotone de ces trois femmes qui allaient et venaient, en se donnant autant de mouvement que des religieuses pour la réception d'un évêque. Puis quand, le soir, fatiguées toutes trois d'avoir essuyé, frotté, déballé, mis en place les ornements de la fête, les deux jeunes filles aidaient leur mère à se coucher, madame Guillaume leur disait : — Nous n'avons rien fait aujourd'hui, mes enfants! Lorsque, dans ces assemblées solennelles, la sœur tourière permettait de danser en confinant les parties de boston, de wisk et de trictrac dans sa chambre à coucher, cette concession était comptée parmi les félicités les plus inespérées, et causait un bonheur égal à celui d'aller à deux ou trois grands bals où Guillaume menait ses filles à l'époque du carnaval. Enfin, une fois par an l'honnête drapier donnait une fête pour laquelle rien n'était épargné. Quelque riches et élégantes que fussent les personnes invitées, elles se gardaient bien d'y manquer ; car les maisons les plus considérables de la place avaient recours à l'immense crédit, à la fortune ou à la vieille expérience de M. Guillaume. Mais les deux filles de ce brave négociant ne profitaient pas autant qu'on pourrait le supposer des enseignements que le monde offre à de jeunes âmes. Elles apportaient dans ces reunions, inscrites d'ailleurs sur le carnet d'échéances de la maison, des parures dont la mesquinerie les faisait rougir. Leur manière de danser n'avait rien de remarquable, et la surveillance maternelle ne leur permettait pas de soutenir la conversation autrement que par oui et non avec leurs cavaliers. Puis la loi de la vieille enseigne du Chat-qui-pelote leur ordonnait d'être rentrées à onze heures, moment où les bals et les fêtes commencent à s'animer. Ainsi leurs plaisirs, en apparence assez conformes à la fortune de leur père, devenaient souvent insipides par des circonstances qui tenaient aux habitudes et aux principes de cette famille. Quant à leur vie habituelle, une seule observation achèvera de la peindre. Madame Guillaume exigeait que ses deux filles fussent habillées de grand matin, qu'elles descendissent tous les jours à la même heure, et soumettait leurs occupations à une régularité monastique. Cependant Augustine avait reçu du hasard une âme assez élevée pour sentir le vide de cette existence. Parfois ses yeux bleus se relevaient comme pour interroger les profondeurs de cet escalier sombre et de ces magasins humides. Après avoir sondé ce

silence de cloître, elle semblait écouter de loin de confuses révélations de cette vie passionnée qui met les sentiments à un plus haut prix que les choses. En ces moments son visage se colorait, ses mains inactives laissaient tomber la blanche mousseline sur le chêne poli du comptoir, et bientôt sa mère lui disait d'une voix qui restait toujours aigre même dans les tons les plus doux : — Augustine, à quoi pensez-vous donc, mon bijou ? Peut-être *Hippolyte, comte de Douglas* et le *Comte de Comminges*, deux romans trouvés par Augustine dans l'armoire d'une cuisinière récemment renvoyée par madame Guillaume, contribuèrent-ils à développer les idées de cette jeune fille, qui les avait furtivement dévorés pendant les longues nuits de l'hiver précédent. Les expressions de désir vague, la voix douce, la peau de jasmin et les yeux bleus d'Augustine avaient donc allumé dans l'âme du pauvre Lebas un amour aussi violent que respectueux. Par un caprice facile à comprendre, Augustine ne se sentait aucun goût pour l'orphelin : peut-être était-ce parce qu'elle ne se savait pas aimée. En revanche, les longues jambes, les cheveux châtains, les grosses mains et l'encolure vigoureuse du premier commis avaient trouvé une secrète admiratrice dans mademoiselle Virginie, qui, malgré ses cinquante mille écus de dot, n'était demandée en mariage par personne. Rien de plus naturel que ces deux passions inverses nées dans le silence de ces comptoirs obscurs comme fleurissent des violettes dans la profondeur d'un bois. La muette et constante contemplation qui réunissait les yeux de ces jeunes gens par un besoin violent de distraction au milieu de travaux obstinés et d'une paix religieuse devait tôt ou tard exciter des sentiments d'amour. L'habitude de voir une figure y fait découvrir insensiblement les qualités de l'âme, et finit par en effacer les défauts.

— Au train dont y va cet homme, nos filles ne tarderont pas à se mettre à genoux devant un prétendu ! se dit M. Guillaume en lisant le premier décret par lequel Napoléon anticipa sur les classes de conscrits.

Dès ce jour, désespéré de voir sa fille aînée se faner, le vieux marchand se souvint d'avoir épousé mademoiselle Chevrel à peu près dans la situation où se trouvaient Joseph Lebas et Virginie. Quelle belle affaire que de marier sa fille et d'acquitter une dette sacrée, en rendant à un orphelin le bienfait qu'il avait reçu jadis de son prédécesseur dans les mêmes circonstances ! Agé de trente-trois ans, Joseph Lebas pensait aux obstacles que quinze ans de différence mettaient entre Augustine et lui. Trop perspicace d'ailleurs pour ne pas deviner les desseins de M. Guillaume, il en connaissait assez les principes inexorables pour savoir que jamais la cadette ne se marierait avant l'aînée. Le pauvre commis, dont le cœur était aussi excellent que ses jambes étaient longues et son buste épais, souffrait donc en silence.

Tel était l'état des choses dans cette petite république, qui, au milieu de la rue Saint-Denis, ressemblait assez à une succursale de la Trappe. Mais, pour rendre un compte exact des événements extérieurs comme des sentiments, il est nécessaire de remonter à quelques mois avant la scène par laquelle commence cette histoire. A la nuit tombante, un jeune homme passant devant l'obscure boutique du Chat-qui-pelote y était resté un moment en contemplation à l'aspect d'un tableau qui aurait arrêté tous les peintres du monde. Le magasin, n'étant pas encore éclairé, formait un plan noir au fond duquel se voyait la salle à manger du marchand. Une lampe astrale y répandait ce jour jaune qui donne tant de grâce aux tableaux de l'école hollandaise. Le linge blanc, l'argenterie, les cristaux, formaient de brillants accessoires qu'embellissaient encore de vives oppositions entre l'ombre et la lumière. La figure du père de famille et celle de sa femme, les visages des commis et les formes pures d'Augustine, à deux pas de laquelle se tenait une grosse fille joufflue, composaient un groupe si curieux ; ces têtes étaient si originales, et chaque caractère avait une expression si franche ; on devinait si bien la paix, le silence et la modeste vie de cette famille, que, pour un artiste accoutumé à exprimer la nature, il y avait quelque chose de désespérant à vouloir rendre cette scène fortuite. Ce passant était un jeune peintre qui, sept ans auparavant, avait remporté le grand prix de peinture. Il revenait de Rome. Son âme nourrie de poésie, ses yeux rassasiés de Raphaël et de Michel-Ange, avaient soif de la nature vraie, après une longue habitation du pays pompeux où l'art a jeté partout son grandiose. Faux ou juste, tel était son sentiment personnel. Abandonné longtemps à la fougue des passions italiennes, son cœur demandait une de ces vierges modestes et recueillies que, malheureusement, il n'avait su trouver qu'en peinture à Rome. De l'enthousiasme imprimé à son âme exaltée par le tableau naturel qu'il contemplait, il passa naturellement à une profonde admiration pour la figure principale : Augustine paraissait pensive et ne mangeait point ; par une disposition de la lampe dont la lumière tombait entièrement sur son visage, son buste semblait se mouvoir dans un cercle de feu qui détachait plus vivement les contours de sa tête et l'illuminait d'une manière quasi surnaturelle. L'artiste la compara involontairement à un ange exilé qui se souvient du ciel. Une sensation presque inconnue, un amour limpide et bouillonnant inonda son cœur. Après être demeuré pendant un moment comme écrasé sous le poids de ses idées, il s'arracha à son bonheur, rentra chez lui, ne mangea pas, ne dormit point. Le lendemain, il entra dans son atelier pour n'en sortir qu'après avoir déposé sur une toile la magie de cette scène dont le souvenir l'avait en quelque sorte fanatisé. Sa félicité fut incomplète tant qu'il ne posséda pas un fidèle portrait de son idole. Il passa plusieurs fois devant la maison du Chat-qui-pelote ; il osa même y entrer une ou deux fois sous le masque d'un déguisement, afin de voir de plus près la ravissante créature que madame Guillaume couvrait de son aile. Pendant huit mois entiers, adonné à son amour, à ses pinceaux, il resta invisible pour ses amis les plus intimes, oubliant le monde, la poésie, le théâtre, la musique et ses plus chères habitudes. Un matin, Girodet força toutes ces consignes que les artistes connaissent et savent éluder, parvint à lui et le réveilla par cette demande : — Que mettras-tu au Salon ? L'artiste saisit la main de son ami, l'entraîne à son atelier, découvre un petit tableau de chevalet et un portrait. Après une lente et avide contemplation des deux chefs-d'œuvre, Girodet saute au cou de son camarade et l'embrasse, sans trouver de paroles. Ses émotions ne pouvaient se rendre que comme il les sentait, d'âme à âme.

— Tu es amoureux ? dit Girodet.

Tous deux savaient que les plus beaux portraits de Titien, de Raphaël et de Léonard de Vinci sont dus à des sentiments exaltés, qui, sous diverses conditions, engendrent d'ailleurs tous les chefs-d'œuvre. Pour toute réponse, le jeune artiste inclina la tête.

— Es-tu heureux de pouvoir être amoureux ici, en revenant d'Italie ! Je ne te conseille pas de mettre de telles œuvres au salon, ajouta le grand peintre. Vois-tu, ces deux tableaux n'y seraient pas sentis. Ces couleurs vraies, ce travail prodigieux, ne peuvent pas encore être appréciés, le public n'est pas accoutumé à tant de profondeur. Les tableaux que nous peignons, mon bon ami, sont des écrans, des paravents. Tiens, faisons plutôt des vers, et traduisons les anciens ! il y a plus de gloire à en attendre, que de nos malheureuses toiles.

Malgré cet avis charitable, les deux toiles furent exposées. La scène d'intérieur fit une révolution dans la peinture. Elle donna naissance à ces tableaux de genre dont la prodigieuse quantité importée à toutes nos expositions pourrait faire croire qu'ils s'obtiennent par des procédés purement mécaniques. Quant aux portraits, il est peu d'artistes qui ne gardent le souvenir de cette toile vivante à laquelle le public, quelquefois juste en masse, laissa la couronne que Girodet y plaça lui-même. Les deux tableaux furent entourés d'une foule immense. On s'y tua, comme disent les femmes. Des spéculateurs, des grands seigneurs, couvrirent ces deux toiles de doubles napoléons, l'artiste refusa obstinément de les vendre et refusa d'en faire des copies. On lui offrit une somme énorme pour les laisser graver, les marchands ne furent pas plus heureux que ne l'avaient été les amateurs. Quoique cette aventure fît du bruit dans le monde, elle n'était pas de nature à parvenir au fond de la petite Thébaïde de la rue Saint-Denis. Néanmoins, en venant faire une visite à madame Guillaume, la femme du notaire parla de l'exposition devant Augustine, qu'elle aimait beaucoup, et lui en expliqua le but. Le babil de madame Roguin inspira naturellement à Augustine le désir de voir les tableaux, et la hardiesse de demander secrètement à sa cousine de l'accompagner au Louvre. La cousine réussit dans la négociation qu'elle entama auprès de madame Guillaume, pour obtenir la permission d'arracher sa petite cousine à ses tristes travaux pendant environ deux heures. La jeune fille pénétra donc, à travers la foule, jusqu'au tableau couronné. Un frisson la fit trembler comme une feuille de bouleau, quand elle se reconnut. Elle eut peur et regarda autour d'elle pour rejoindre madame Roguin, de qui elle avait été séparée par un flot de monde. En ce moment ses yeux effrayés rencontrèrent la figure enflammée du jeune peintre. Elle se rappela tout à coup la physionomie d'un promeneur que, curieuse, elle avait souvent remarqué, en croyant que c'était un nouveau voisin.

— Vous voyez ce que l'amour m'a fait faire, dit l'artiste à l'oreille de la timide créature, qui resta tout épouvantée de ces paroles.

Elle trouva un courage surnaturel pour fendre la presse et pour rejoindre sa cousine encore occupée à percer la masse du monde qui l'empêchait d'arriver jusqu'au tableau.

— Vous seriez étouffée ! s'écria Augustine, partons !

Mais il se rencontre, au salon, certains moments pendant lesquels deux femmes ne sont pas toujours libres de diriger leurs pas dans les galeries. Mademoiselle Guillaume et sa cousine furent poussées à quelques pas du second tableau, par suite des mouvements irréguliers que la foule leur imprima. Le hasard voulut qu'elles eussent la facilité d'approcher ensemble de la toile illustrée par la mode, d'accord cette fois avec le talent. La femme du notaire fit une exclamation de surprise perdue dans le brouhaha et les bourdonnements de la foule ; mais Augustine pleura involontairement à l'aspect de cette merveilleuse scène. Puis, par un sentiment presque inexplicable, elle mit un doigt sur ses lèvres en apercevant à deux pas d'elle la figure extatique du jeune artiste. L'inconnu répondit par un signe de tête et désigna madame Roguin, comme un trouble-fête, afin de montrer à Augustine qu'elle était comprise. Cette pantomime jeta comme un

brasier dans le corps de la pauvre fille, qui se trouva criminelle, en se figurant qu'il venait de se conclure un pacte entre elle et l'artiste. Une chaleur étouffante, le continuel aspect des plus brillantes toilettes, et l'étourdissement que produisaient sur Augustine la variété des couleurs, la multitude des figures vivantes ou peintes, la profusion des cadres d'or, lui firent éprouver une espèce d'enivrement qui redoubla ses craintes. Elle se serait peut-être évanouie, si, malgré ce chaos de sensations, il ne s'était élevé au fond de son cœur une jouissance inconnue qui vivifia tout son être. Néanmoins, elle se crut sous l'empire de ce démon dont les terribles piéges lui étaient prédits par la voie tonnante des prédicateurs. Ce moment fut pour elle comme un moment de folie. Elle se vit accompagnée jusqu'à la voiture de sa cousine par ce jeune homme resplendissant de bonheur et d'amour. En proie à une irritation toute nouvelle, à une ivresse qui la livrait en quelque sorte à la nature, Augustine écouta la voix éloquente de son cœur, et regarda plusieurs fois le jeune peintre en laissant paraître le trouble dont elle était saisie. Jamais l'incarnat de ses joues n'avait formé de plus vigoureux contrastes avec la blancheur de sa peau. L'artiste aperçut alors cette beauté dans toute sa fleur, cette pudeur dans toute sa gloire. Augustine éprouva une sorte de joie mêlée de terreur, en pensant que sa présence causait la félicité de celui dont le nom était sur toutes les lèvres, dont le talent donnait l'immortalité à de passagères images. Elle était aimée! il lui était impossible d'en douter. Quand elle ne vit plus l'artiste, elle entendit encore retentir dans son cœur ces paroles simples : — « Vous voyez ce que l'amour m'a fait faire. » Et les palpitations devenues plus profondes lui semblèrent une douleur, tant son sang plus ardent réveilla dans son corps des puissances inconnues. Elle feignit d'avoir un grand mal de tête pour éviter de répondre aux questions de sa cousine relativement aux tableaux; mais, au retour, madame Roguin ne put s'empêcher de parler à madame Guillaume de la célébrité obtenue par le Chat-qui-pelote, et Augustine trembla de tous ses membres en entendant dire à sa mère qu'elle irait au salon pour y voir sa maison. La jeune fille insista de nouveau sur sa souffrance, et obtint la permission d'aller se coucher.

— Voilà ce qu'on gagne à tous ces spectacles! s'écria M. Guillaume, des maux de tête. Est-ce donc bien amusant de voir en peinture ce qu'on rencontre tous les jours dans notre rue! Ne me parlez pas de ces artistes qui sont, comme vos auteurs, des meurt-de-faim. Que diable ont-ils besoin de prendre ma maison pour la vilipender dans leurs tableaux?

— Cela pourra nous faire vendre quelques aunes de drap de plus, dit Joseph Lebas.

Cette observation n'empêcha pas que les arts et la pensée ne fussent condamnés encore une fois au tribunal du négoce. Comme on doit bien le penser, ces discours ne donnèrent pas grand espoir à Augustine. Elle eut toute la nuit pour se livrer à la première méditation de l'amour. Les événements de cette journée furent comme un songe qu'elle se plut à reproduire dans sa pensée. Elle s'initia aux craintes, aux espérances, aux remords, à toutes ces ondulations de sentiment qui devaient bercer un cœur simple et timide comme le sien. Quel vide elle reconnut dans cette noire maison, et quel trésor elle trouva dans son âme! Etre la femme d'un homme de talent, partager sa gloire, quels ravages cette idée ne devait-elle pas faire au cœur d'une enfant élevée au sein de cette famille! Quelle espérance ne devait-elle pas éveiller chez une jeune personne qui, nourrie jusqu'alors de principes vulgaires, avait désiré une vie élégante! Un rayon de soleil était tombé dans cette prison. Augustine aima tout à coup. En elle tant de sentiments étaient flattés à la fois, qu'elle succomba sans rien calculer. A dix-huit ans, l'amour ne jette-t-il pas son prisme entre le monde et les yeux d'une jeune fille? Incapable de deviner les rudes chocs qui résultent de l'alliance d'une femme aimante avec un homme d'imagination, elle crut être appelée à faire le bonheur de celui-ci, sans apercevoir aucune disparate entre elle et lui. Pour elle, le présent fut tout l'avenir. Quand le lendemain son père et sa mère revinrent du salon, leurs figures attristées annoncèrent quelque désappointement. D'abord, les deux tableaux avaient été retirés par le peintre; puis, madame Guillaume avait perdu son châle de cachemire. Apprendre que les tableaux venaient de disparaître après sa visite au salon fut pour Augustine la révélation d'une délicatesse de sentiment que les femmes savent toujours apprécier, même instinctivement.

Le matin où, rentrant d'un bal, Théodore de Sommervieux, tel était le nom que la renommée avait apporté dans le cœur d'Augustine, fut aspergé par les commis du Chat-qui-pelote pendant qu'il attendait l'apparition de sa naïve amie, qui ne le savait certes pas là, les deux amants se voyaient pour la quatrième fois seulement depuis la scène du salon. Les obstacles que le régime de la maison Guillaume opposait au caractère fougueux de l'artiste, donnaient à sa passion pour Augustine une violence facile à concevoir. Comment aborder une jeune fille assise dans un comptoir entre deux femmes telles que mademoiselle Virginie et madame Guillaume? Comment correspondre avec elle, quand sa mère ne la quittait jamais? Habile, comme tous les amants, à se forger des malheurs, Théodore se créait un rival dans l'un des commis, et mettait les autres dans les intérêts de son rival. S'il échappait à tant d'Argus, il se voyait échouant sous les yeux sévères du vieux négociant ou de madame Guillaume. Partout des barrières, partout le désespoir! La violence même de sa passion empêchait le jeune peintre de trouver ces expédients ingénieux qui, chez les prisonniers comme chez les amants, semblent être le dernier effort de la raison échauffée par un sauvage besoin de liberté ou par le feu de l'amour. Théodore tournait alors dans le quartier avec l'activité d'un fou, comme si le mouvement pouvait lui suggérer des ruses. Après s'être bien tourmenté l'imagination, il inventa de gagner à prix d'or la servante joufflue. Quelques lettres furent donc échangées de loin en loin pendant la quinzaine qui suivit la malencontreuse matinée où M. Guillaume et Théodore s'étaient si bien examinés.

En ce moment, les deux jeunes gens étaient convenus de se voir à une certaine heure du jour et le dimanche, à Saint-Leu, pendant la messe et les vêpres. Augustine avait envoyé à son cher Théodore la liste des parents et des amis de la famille, chez lesquels le jeune peintre tâcha d'avoir accès afin d'intéresser à ses amoureuses pensées, s'il était possible, une de ces âmes occupées d'argent, de commerce, et auxquelles une passion véritable devait sembler la spéculation la plus monstrueuse, une spéculation inouïe. D'ailleurs, rien ne changea dans les habitudes du Chat-qui-pelote. Si Augustine fut distraite, si, contre toute espèce d'obéissance aux lois de la charte domestique, elle monta à sa chambre pour y aller, grâce à un pot de fleurs, établir des signaux; si elle soupira, si elle pensa enfin, personne, pas même sa mère, ne s'en aperçut. Cette circonstance causera quelque surprise à ceux qui auront compris l'esprit de cette maison, où une pensée entachée de poésie devait produire un contraste avec les êtres et les choses, où personne ne pouvait se permettre ni un geste ni un regard qui ne fussent vus et analysés. Cependant rien de plus naturel : le vaisseau si tranquille qui naviguait sur la mer orageuse de la place de Paris, sous le pavillon du Chat-qui-pelote, était la proie d'une de ces tempêtes qu'on pourrait nommer équinoxiales à cause de leur retour périodique. Depuis quinze jours, les quatre hommes de l'équipage, madame Guillaume et mademoiselle Virginie s'adonnaient à ce travail excessif désigné sous le nom d'*inventaire*. On remuait tous les ballots et l'on vérifiait l'aunage des pièces pour s'assurer de la valeur exacte du coupon. On examinait soigneusement la carte appendue au paquet pour reconnaître en quel temps les draps avaient été achetés. On fixait le prix actuel. Toujours debout, son aune à la main, la plume derrière l'oreille, M. Guillaume ressemblait à un capitaine commandant la manœuvre. Sa voix aiguë, passant par un judas pour interroger la profondeur des écoutilles du magasin d'en bas, faisait entendre ces barbares locutions du commerce, qui ne s'exprime que par énigmes : — Combien d'H-N-Z? — Enlevé. — Que reste-t-il de Q-X? — Deux aunes. — Quel prix? — Cinq-cinq-trois. — Portez à trois A tout J J, tout M-P, et le reste de V D-O. Mille autres phrases tout aussi inintelligibles ronflaient à travers les comptoirs comme des vers de la poésie moderne que des romantiques se seraient cités afin d'entretenir leur enthousiasme pour un de leurs poëtes. Le soir, Guillaume, enfermé avec son commis et sa femme, soldait les comptes, portait à nouveau, écrivait aux retardataires, et dressait des factures. Tous trois préparaient ce travail immense dont le résultat tenait sur un carré de papier tellière, et prouvait à la maison Guillaume qu'il existait tant en argent, tant en marchandises, tant en traites et billets; qu'elle ne devait pas un sou, qu'il lui était dû cent ou deux cent mille francs; que le capital avait augmenté; que les fermes, les maisons, les rentes allaient être ou arrondies, ou réparées ou doublées. De là résultait la nécessité de recommencer avec plus d'ardeur que jamais à ramasser de nouveaux écus, sans qu'il vînt en tête à ces courageuses fourmis de se demander : A quoi bon?

A la faveur de ce tumulte annuel, l'heureuse Augustine échappait à l'investigation de ses Argus. Enfin, un samedi soir, la clôture de l'inventaire eut lieu. Les chiffres du total actif offrirent assez de zéros pour qu'en cette circonstance Guillaume levât la consigne sévère qui régnait toute l'année au dessert. Le sournois drapier se frotta les mains, et permit à ses commis de rester à sa table. A peine chacun des hommes de l'équipage achevait-il son petit verre d'une liqueur de ménage, on entendit le roulement d'une voiture. La famille alla voir Cendrillon aux Variétés, tandis que les deux derniers commis reçurent chacun un écu de six francs et la permission d'aller où bon leur semblerait, pourvu qu'ils fussent rentrés à minuit. Malgré cette débauche, le dimanche matin le vieux marchand drapier fit sa barbe dès six heures, endossa son habit marron dont les superbes reflets lui causaient toujours le même contentement, il attacha des boucles d'or aux oreilles de son ample culotte de soie; puis vers sept heures, au moment où tout dormait encore dans la maison, il se dirigea vers le petit cabinet attenant à son magasin du premier étage. Le jour y venait d'une croisée armée de gros barreaux de fer, et qui donnait sur une petite cour carrée formée de murs si noirs, qu'elle ressemblait assez à un puits. Le vieux négociant ouvrit lui-même ces volets garnis de tôle qu'il connaissait si bien, et releva une moitié du vi-

tirage en le faisant glisser dans sa coulisse. L'air glacé de la cour vint rafraîchir la chaude atmosphère de ce cabinet, qui exhalait l'odeur particulière aux bureaux. Le marchand resta debout la main posée sur le bras crasseux d'un fauteuil de canne doublé de maroquin dont la couleur primitive était effacée, il semblait hésiter à s'y asseoir. Il regarda d'un air attendri le bureau à double pupitre, où la place de sa femme se trouvait ménagée, dans le côté opposé à la sienne, par une petite arcade pratiquée dans le mur. Il contempla les cartons numérotés, les ficelles, les ustensiles, les fers à marquer le drap, la caisse, objet d'une origine immémoriale, et crut se revoir devant l'ombre évoquée du sieur Chevrel. Il avança le même tabouret sur lequel il s'était jadis assis en présence de son défunt patron. Ce tabouret garni de cuir noir, et dont le crin s'échappait depuis longtemps par les coins mais sans se perdre, il le plaça d'une main tremblante au même endroit où son prédécesseur l'avait mis; puis dans une agitation difficile à décrire, il tira la sonnette qui correspondait au chevet du lit de Joseph Lebas. Quand ce coup décisif eut été frappé, le vieillard, pour qui ces souvenirs furent sans doute trop lourds, prit trois ou quatre lettres de change qui lui avaient été présentées, et les regarda sans les voir, quand Joseph Lebas se montra soudain.



La figure de M. Guillaume annonçait la patience, la sagesse commerciale, et l'espèce de cupidité rusée. — PAGE 52.

— Asseyez-vous là, lui dit Guillaume en lui désignant le tabouret.

Comme jamais le vieux maître drapier n'avait fait asseoir son commis devant lui, Joseph Lebas tressaillit.

— Que pensez-vous de ces traites? demanda Guillaume.

— Elles ne seront pas payées.

— Comment?

— Mais j'ai su qu'avant-hier Étienne et compagnie ont fait leurs payements en or

— Oh! oh! s'écria le drapier, il faut être bien malade pour laisser voir sa bile. Parlons d'autre chose. Joseph, l'inventaire est fini.

— Oui, monsieur, et le dividende est un des plus beaux que vous ayez eus.

— Ne vous servez donc pas de ces nouveaux mots! Dites le produit, Joseph. Savez-vous, mon garçon, que c'est un peu à vous que nous devons ces résultats! aussi, ne veux-je plus que vous ayez d'appointements. Madame Guillaume m'a donné l'idée de vous offrir un intérêt. Hein, Joseph! Guillaume et Lebas, ces mots ne feraient-ils pas une belle raison sociale? On pourrait mettre *et compagnie* pour arrondir la signature.

Les larmes vinrent aux yeux de Joseph Lebas, qui s'efforça de les cacher. — Ah! monsieur Guillaume! comment ai-je pu mériter tant de bontés? Je n'ai fait que mon devoir. C'était déjà tant que de vous intéresser à un pauvre orph...

Il brossait le parement de sa manche gauche avec la manche droite, et n'osait regarder le vieillard, qui souriait en pensant que ce modeste jeune homme avait sans doute besoin, comme lui autrefois, d'être encouragé pour rendre l'explication complète.

— Cependant, reprit le père de Virginie, vous ne méritez pas beaucoup cette faveur, Joseph! Vous ne mettez pas en moi autant de confiance que j'en mets en vous. (Le commis releva brusquement la tête.) — Vous avez le secret de la caisse. Depuis deux ans je vous ai dit presque toutes mes affaires. Je vous ai fait voyager en fabrique. Enfin, pour vous, je n'ai rien sur le cœur. Mais vous?... vous avez une inclination, et ne m'en avez pas touché un seul mot. (Joseph Lebas rougit.) — Ah! ah! s'écria Guillaume, vous pensiez donc tromper un vieux renard comme moi? Moi, à qui vous avez vu deviner la faillite Lecoq.

— Comment, monsieur? répondit Joseph Lebas en examinant son patron avec autant d'attention que son patron l'examinait, comment, vous sauriez que j'aime?

— Je sais tout, vaurien, lui dit le respectable et rusé marchand en lui tordant le bout de l'oreille. Et je te pardonne, j'ai fait de même.

— Et vous me l'accorderiez?

— Oui, avec cinquante mille écus, et je t'en laisserai autant, et nous marcherons sur nouveaux frais avec une nouvelle raison sociale. Nous brasserons encore des affaires, garçon, s'écria le vieux marchand en s'exaltant, se levant, et agitant ses bras. Vois-tu, mon gendre, il n'y a que le commerce! Ceux qui se demandent quels plaisirs on y trouve sont des imbéciles. Être à la piste des affaires, savoir gouverner sur la place, attendre avec anxiété, comme au jeu, si les Étienne et compagnie font faillite, voir passer un régiment de la garde impériale habillé de notre drap, donner un croc en jambe au voisin, loyalement s'entend! fabriquer à meilleur marché que les autres; suivre une affaire qu'on ébauche, qui commence, grandit, chancelle et réussit; connaître comme un ministre de la police tous les ressorts des maisons de commerce pour ne pas faire fausse route; se tenir debout devant les naufrages; avoir des amis, par correspondance, dans toutes les villes manufacturières, n'est-ce pas un jeu perpétuel, Joseph? Mais c'est vivre, ça! Je mourrai dans ce tracas-là, comme le vieux Chevrel, n'en prenant cependant plus qu'à mon aise. Dans la chaleur de sa plus forte improvisation, le père Guillaume n'avait presque pas regardé son commis, qui pleurait à chaudes larmes. Eh bien! Joseph, mon pauvre garçon, qu'as-tu donc?

— Ah! je l'aime tant, tant, monsieur Guillaume, que le cœur me manque, je crois...

— Eh bien! garçon, dit le marchand attendri, tu es plus heureux que tu ne crois, sarpejeu, car elle t'aime, je le sais, moi!

Et il cligna ses deux petits yeux verts en regardant son commis.

— Mademoiselle Augustine! mademoiselle Augustine! s'écria Joseph Lebas dans son enthousiasme.

Il allait s'élancer hors du cabinet, quand il se sentit arrêté par un bras de fer, et son patron, stupéfait, le ramena vigoureusement devant lui.

— Qu'est-ce que fait donc Augustine dans cette affaire-là? demanda Guillaume, dont la voix glaça sur-le-champ le malheureux Joseph Lebas.

— N'est-ce pas elle... que... j'aime? dit le commis en balbutiant.

Déconcerté de son défaut de perspicacité, Guillaume se rassit et mit sa tête pointue dans ses deux mains pour réfléchir à la bizarre position dans laquelle il se trouvait. Joseph Lebas, honteux et au désespoir, resta debout.

— Joseph, reprit le négociant avec une dignité froide, je vous parlais de Virginie. L'amour ne se commande pas, je le sais. Je connais votre discrétion, nous oublierons cela. Je ne marierai jamais Augustine avant Virginie. Votre intérêt sera de dix pour cent.

Le commis, auquel l'amour donna je ne sais quel degré de courage et d'éloquence, joignit les mains, prit la parole, parla pendant un quart d'heure à Guillaume avec tant de chaleur et de sensibilité, que la situation changea. S'il s'était agi d'une affaire commerciale, le vieux négociant aurait eu des règles fixes pour prendre une résolution; mais, jeté à mille lieues du commerce, sur la mer des sentiments, et sans boussole, il flotta, irrésolu, devant un événement si original, se disait-il. Entraîné par sa bonté naturelle, il battit un peu la campagne.

— Et diantre! Joseph, tu n'es pas sans savoir que j'ai eu mes deux enfants à dix ans de distance! Mademoiselle Chevrel n'était pas belle, elle n'a cependant pas à se plaindre de moi. Fais donc comme moi. Enfin, ne pleure pas, es-tu bête? Que veux-tu? cela s'arrangera peut-être, nous verrons. Il y a toujours moyen de se tirer d'affaire. Nous autres hommes nous ne sommes pas toujours comme des Céladons pour nos femmes. Tu m'entends? Madame Guillaume est dévote, et... Allons, sarpejeu, mon enfant, donne ce matin le bras à Augustine pour aller à la messe.

Telles furent les phrases jetées à l'aventure par Guillaume. La conclusion qui les terminait ravit l'amoureux commis : il songeait déjà pour mademoiselle Virginie à l'un de ses amis, quand il sortit du cabinet enfumé en serrant la main de son futur beau-père, après lui avoir dit, d'un petit air entendu, que tout s'arrangerait au mieux.

— Que va penser madame Guillaume? Cette idée tourmenta prodigieusement le brave négociant quand il fut seul.

Au déjeuner, madame Guillaume et Virginie, auxquelles le marchand drapier avait laissé provisoirement ignorer son désappointement, regardèrent assez malicieusement Joseph Lebas, qui resta grandement embarrassé. La pudeur du commis lui concilia l'amitié de sa belle-mère. La matrone redevint si gaie, qu'elle regarda M. Guillaume en souriant, et se permit quelques petites plaisanteries d'un usage immémorial dans ces innocentes familles. Elle mit en question la conformité de la taille de Virginie et de celle de Joseph, pour leur demander de se mesurer. Ces niaiseries préparatoires attirèrent quelques nuages sur le front du chef de famille, et il afficha même un tel amour pour le décorum, qu'il ordonna à Augustine de prendre le bras du premier commis en allant à Saint-Leu. Madame Guillaume, étonnée de cette délicatesse masculine, honora son mari d'un signe de tête d'approbation. Le cortége partit donc de la maison dans un ordre qui ne pouvait suggérer aucune interprétation malicieuse aux voisins.

— Ne trouvez-vous pas, mademoiselle Augustine, disait le commis en tremblant, que la femme d'un négociant qui a un bon crédit, comme M. Guillaume, par exemple, pourrait s'amuser un peu plus que ne s'amuse madame votre mère, pourrait porter des diamants, aller en voiture? Oh! moi, d'abord, si je me mariais, je voudrais avoir toute la peine, et voir ma femme heureuse. Je ne la mettrais pas dans mon comptoir. Voyez-vous, dans la draperie, les femmes n'y sont plus aussi nécessaires qu'elles l'étaient autrefois. M. Guillaume a eu raison d'agir comme il a fait, et d'ailleurs c'était le goût de son épouse. Mais qu'une femme sache donner un coup de main à la comptabilité, à la correspondance, aux détails, aux commandes, à son ménage, afin de ne pas rester oisive, c'est tout. A sept heures, quand la boutique serait fermée, moi je m'amuserais, j'irais au spectacle et dans le monde. Mais vous ne m'écoutez pas.

— Si fait, monsieur Joseph. Que dites-vous de la peinture? C'est là un bel état!

— Oui, je connais un maître peintre en bâtiment, M. Lourdois, qui a des écus.

En devisant ainsi, la famille atteignit l'église de Saint-Leu. Là, madame Guillaume retrouva ses droits, et fit mettre, pour la première fois, Augustine à côté d'elle. Virginie prit place sur la quatrième chaise à côté de Lebas. Pendant le prône, tout alla bien entre Augustine et Théodore, qui, debout derrière un pilier, priait sa madone avec ferveur; mais au lever-Dieu, madame Guillaume s'aperçut, un peu tard, que sa fille Augustine tenait son livre de messe au rebours. Elle se disposait à la gourmander vigoureusement, quand, rabaissant son voile, elle interrompit sa lecture et se mit à regarder dans la direction qu'affectionnaient les yeux de sa fille. A l'aide de ses besicles, elle vit le jeune artiste, dont l'élégance mondaine annonçait plutôt quelque capitaine de cavalerie en congé, qu'un négociant du quartier. Il est difficile d'imaginer l'état violent dans lequel se trouva madame Guillaume, qui se flattait d'avoir parfaitement élevé ses filles, en reconnaissant dans le cœur d'Augustine un amour clandestin dont le danger lui fut exagéré par sa pruderie et par son ignorance. Elle crut sa fille gangrenée jusqu'au cœur.



Augustine Guillaume.

— Tenez d'abord votre livre à l'endroit, mademoiselle, dit-elle à voix basse, mais en tremblant de colère. Elle arracha vivement le Paroissien accusateur, et le remit de manière à ce que les lettres fussent dans leur sens naturel. — N'ayez pas le malheur de lever les yeux autre part que sur vos prières, ajouta-t-elle, autrement, vous auriez affaire à moi. Après la messe, votre père et moi nous aurons à vous parler.

Ces paroles furent comme un coup de foudre pour la pauvre Augustine. Elle se sentit défaillir; mais, combattue entre la douleur qu'elle éprouvait et la crainte de faire un esclandre dans l'église, elle eut le courage de cacher ses angoisses. Cependant, il était facile de deviner l'état violent de son âme en voyant son Paroissien trembler et des larmes tomber sur chacune des pages qu'elle tournait. Au regard enflammé que lui lança madame Guillaume, l'artiste vit le péril où tombaient ses amours, et sortit, la rage dans le cœur, décidé à tout oser.

— Allez dans votre chambre, mademoiselle! dit madame Guillaume à sa fille en rentrant au logis; nous vous ferons appeler; et surtout, ne vous avisez pas d'en sortir.

La conférence que les deux époux eurent ensemble fut si secrète, que rien n'en transpira d'abord. Cependant, Virginie, qui avait encouragé sa sœur par mille douces représentations, poussa la com-

plaisance jusqu'à se glisser auprès de la porte de la chambre à coucher de sa mère, chez laquelle la discussion avait lieu, pour y recueillir quelques phrases. Au premier voyage qu'elle fit du troisième au second étage, elle entendit son père qui s'écriait : — Madame, vous voulez donc tuer votre fille ?

— Ma pauvre enfant, dit Virginie à sa sœur éplorée, papa prend ta défense !

— Et que veulent-ils faire à Théodore ? demanda la malheureuse créature.

La curieuse Virginie redescendit alors ; mais cette fois elle resta plus longtemps : elle apprit que Lebas aimait Augustine. Il était écrit que, dans cette mémorable journée, une maison ordinairement si calme serait un enfer. M. Guillaume désespéra Joseph Lebas en lui confiant l'amour d'Augustine pour un étranger. Lebas, qui avait averti son ami de demander mademoiselle Virginie en mariage, vit ses espérances renversées. Mademoiselle Virginie, accablée de savoir que Joseph l'avait en quelque sorte refusée, fut prise d'une migraine. La zizanie semée entre les deux époux par l'explication que M. et madame Guillaume avaient eue ensemble, et où, pour la troisième fois de leur vie, ils se trouvèrent d'opinions différentes, se manifesta d'une manière terrible. Enfin, à quatre heures après midi, Augustine, pâle, tremblante et les yeux rouges, comparut devant son père et sa mère. La pauvre enfant raconta naïvement la trop courte histoire de ses amours. Rassurée par l'allocution de son père, qui lui avait promis de l'écouter en silence, elle prit un certain courage en prononçant devant ses parents le nom de son cher Théodore de Sommervieux, et en fit malicieusement sonner la particule aristocratique. En se livrant au charme inconnu de parler de ses sentiments, elle trouva assez de hardiesse pour déclarer avec une innocente fermeté qu'elle aimait M. de Sommervieux, qu'elle le lui avait écrit, et ajouta, les larmes aux yeux : — Ce serait faire mon malheur que de me sacrifier à un autre.

— Mais, Augustine, vous ne savez donc pas ce que c'est qu'un peintre ? s'écria sa mère avec horreur.

— Madame Guillaume ! dit le vieux père en imposant silence à sa femme. — Augustine, dit-il, les artistes sont en général des meure-de-faim. Ils sont trop dépensiers pour ne pas être toujours de mauvais sujets. J'ai fourni feu M. Joseph Vernet, feu M. Lekain et feu M. Noverre. Ah ! si tu savais combien ce M. Noverre, M. le chevalier de Saint-Georges, et surtout M. Philidor, ont joué de tours à ce pauvre père Chevrel ! Ce sont de drôles de corps, je le sais bien. Ça vous a tous un babil, des manières... Ah ! jamais ton M. Sumer... Somm...

— De Sommervieux, mon père.

— Eh bien ! de Sommervieux, soit ! Jamais il n'aura été aussi agréable avec toi que M. le chevalier de Saint-Georges le fut avec moi, le jour où j'obtins une sentence des consuls contre lui. Aussi était-ce des gens de qualité d'autrefois.

— Mais, mon père, M. Théodore est noble, et m'a écrit qu'il était riche. Son père s'appelait le chevalier de Sommervieux avant la révolution.

A ces paroles, M. Guillaume regarda sa terrible moitié, qui, en femme contrariée, frappait le plancher du bout du pied et gardait un morne silence. Elle évitait même de jeter ses yeux courroucés sur Augustine, et semblait laisser à M. Guillaume toute la responsabilité d'une affaire si grave, puisque ses avis n'étaient pas écoutés. Cependant, malgré son flegme apparent, quand elle vit son mari prenant si doucement son parti sur une catastrophe qui n'avait rien de commercial, elle s'écria : — En vérité, monsieur, vous êtes d'une faiblesse avec vos filles... mais...

Le bruit d'une voiture qui s'arrêtait à la porte interrompit tout à coup la mercuriale que le vieux négociant redoutait déjà. En un moment, madame Roguin se trouva au milieu de la chambre, et regardant les trois acteurs de cette scène domestique : — Je sais tout, ma cousine, dit-elle d'un air de protection.

Madame Roguin avait un défaut, celui de croire que la femme d'un notaire de Paris pouvait jouer le rôle d'une petite-maîtresse.

— Je sais tout, répéta-t-elle, et je viens dans l'arche de Noé, comme la colombe, avec la branche d'olivier. J'ai lu cette allégorie dans le *Génie du christianisme*, dit-elle en se retournant vers madame Guillaume ; la comparaison doit vous plaire, ma cousine. Savez-vous, ajouta-t-elle en souriant à Augustine, que ce M. de Sommervieux est un homme charmant ? Il m'a donné ce matin mon portrait fait de main de maître. Cela vaut au moins six mille francs.

A ces mots, elle frappa doucement sur le bras de M. Guillaume. Le vieux négociant ne put s'empêcher de faire avec ses lèvres une grosse moue qui lui était particulière.

— Je connais beaucoup M. de Sommervieux, reprit la colombe. Depuis une quinzaine de jours il vient à mes soirées, il en fait le charme. Il m'a conté toutes ses peines et m'a prise pour avocat. Je sais de ce matin qu'il adore Augustine, et il l'aura. Ah ! cousine, n'agitez pas ainsi la tête en signe de refus. Apprenez qu'il sera créé baron, et qu'il vient d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur par l'empereur lui-même, au salon. Roguin est devenu son notaire, et connaît ses affaires. Eh bien ! M. de Sommervieux possède en bons biens au soleil douze mille livres de rente. Savez-vous que le beau-père d'un homme comme lui peut devenir quelque chose, maire de son arrondissement, par exemple ! N'avez-vous pas vu M. Dupont être fait comte de l'empire et sénateur pour être venu, en sa qualité de maire, complimenter l'empereur sur son entrée à Vienne ? Oh ! ce mariage-là se fera. Je l'adore, moi, ce bon jeune homme. Sa conduite envers Augustine ne se voit que dans les romans. Va, ma petite, tu seras heureuse, et tout le monde voudrait être à ta place. J'ai chez moi, à mes soirées, madame la duchesse de Carigliano qui raffole de M. de Sommervieux. Quelques méchantes langues disent qu'elle ne vient chez moi que pour lui, comme si une duchesse d'hier était déplacée chez une Chevrel, dont la famille a cent ans de bonne bourgeoisie.

— Augustine, reprit madame Roguin après une petite pause, j'ai vu le portrait. Dieu ! qu'il est beau ! Sais-tu que l'empereur a voulu le voir. Il a dit en riant au vice-connétable que s'il y avait beaucoup de femmes comme celle-là à sa cour pendant qu'il y venait tant de rois, il se faisait fort de maintenir toujours la paix en Europe. Est-ce flatteur !

Les orages par lesquels cette journée avait commencé devaient ressembler à ceux de la nature, en ramenant un temps calme et serein. Madame Roguin déploya tant de séductions dans ses discours, elle sut attaquer tant de cordes à la fois dans les cœurs secs de M. et de madame Guillaume, qu'elle finit par en trouver une dont elle tira parti. A cette singulière époque, le commerce et la finance avaient plus que jamais la folle manie de s'allier aux grands seigneurs, et les généraux de l'empire profitèrent assez bien de ces dispositions. M. Guillaume s'élevait singulièrement contre cette déplorable passion. Ses axiomes favoris étaient que pour trouver le bonheur une femme devait épouser un homme de sa classe ; on était toujours tôt ou tard puni d'avoir voulu monter trop haut ; l'amour résistait si peu aux tracas du ménage, qu'il fallait trouver l'un chez l'autre des qualités bien solides pour être heureux ; il ne fallait pas que l'un des deux époux en sût plus que l'autre, parce qu'on devait avant tout se comprendre ; un mari qui parlait grec et la femme latin risquaient de mourir de faim. Il avait inventé cette espèce de proverbe. Il comparait les mariages ainsi faits à ces anciennes étoffes de soie et de laine, dont la soie finissait toujours par couper la laine. Cependant, il se trouve tant de vanité au fond du cœur de l'homme, que la prudence du pilote qui gouvernait si bien le Chat-qui-pelote succomba sous l'agressive volubilité de madame Roguin. La sévère madame Guillaume, la première, trouva dans l'inclination de sa fille des motifs pour déroger à ces principes, et pour consentir à recevoir au logis M. de Sommervieux, qu'elle se promit de soumettre à un rigoureux examen.

Le vieux négociant alla trouver Joseph Lebas, et l'instruisit de l'état des choses. A six heures et demie, la salle à manger, illustrée par le peintre, réunit sous son toit de verre madame et M. Roguin, le jeune peintre et sa charmante Augustine, Joseph Lebas qui prenait son bonheur en patience, et mademoiselle Virginie, dont la migraine avait cessé. M. et madame Guillaume virent en perspective leurs enfants établis et les destinées du Chat-qui-pelote remises en des mains habiles. Leur contentement fut au comble quand, au dessert, Théodore leur fit présent de l'étonnant tableau qu'ils n'avaient pu voir, et qui représentait l'intérieur de cette vieille boutique à laquelle était dû tant de bonheur.

— C'est-y gentil ! s'écria Guillaume. Dire qu'on voulait donner trente mille francs de cela !

— Mais c'est qu'on y trouve mes barbes, reprit madame Guillaume.

— Et ces étoffes dépliées, ajouta Lebas, on les prendrait avec la main.

— Les draperies font toujours très-bien, répondit le peintre. Nous serions trop heureux, nous autres artistes modernes, d'atteindre à la perfection de la draperie antique.

— Vous aimez donc la draperie ? s'écria le père Guillaume. Eh bien ! sarpejeu, touchez là, mon jeune ami. Puisque vous estimez le commerce, nous nous entendrons. Eh ! pourquoi le mépriserait-on ? Le monde a commencé par là, puisque Adam a vendu le paradis pour une pomme. Ça n'a pas été une fameuse spéculation, par exemple !

Et le vieux négociant se mit à éclater d'un gros rire franc excité par le vin de Champagne, qu'il faisait circuler généreusement. Le bandeau qui couvrait les yeux du jeune artiste fut si épais, qu'il trouva ses futurs parents aimables. Il ne dédaigna pas de les égayer par quelques charges de bon goût. Aussi plut-il généralement. Le soir, quand le salon, meublé de choses très-cossues, pour se servir de

expression de Guillaume, fut désert; pendant que madame Guillaume en allait de table en cheminée, de candélabre en flambeau, soufflant avec précipitation les bougies, le brave négociant, qui savait toujours voir clair aussitôt qu'il s'agissait d'affaires ou d'argent, attira sa fille Augustine auprès de lui; puis, après l'avoir prise sur ses genoux, il lui tint ce discours :

— Ma chère enfant, tu épouseras ton Sommervieux, puisque tu le veux; permis à toi de risquer ton capital de bonheur. Mais je ne me laisse pas prendre à ces trente mille francs que l'on gagne à gâter de bonnes toiles. L'argent qui vient si vite s'en va de même. N'ai-je pas entendu dire ce soir à ce jeune écervelé que si l'argent était rond c'était pour rouler! S'il est rond pour les gens prodigues, il est plat pour les gens économes qui l'empilent et l'amassent. Or, mon enfant, ce beau garçon-là parle de te donner des voitures, des diamants! Il a de l'argent, qu'il le dépense pour toi! *bene sit!* Je n'ai rien à y voir. Mais, quant à ce que je te donne, je ne veux pas que des écus si péniblement ensachés s'en aillent en carrosses ou en colifichets. Qui dépense trop n'est jamais riche. Avec les cent mille écus de sa dot on n'achète pas encore tout Paris. Tu as beau avoir à recueillir un jour quelques centaines de mille francs, je te les ferai attendre, sarpejeu! le plus longtemps possible. J'ai donc attiré ton prétendu dans un coin, et un homme qui a mené la faillite Lecoq n'a pas eu grande peine à faire consentir un artiste à se marier séparé de biens avec sa femme. J'aurai l'œil au contrat pour bien faire stipuler les donations qu'il se propose de te constituer. Allons, mon enfant, j'espère être grand-père, sarpejeu! je veux m'occuper déjà de mes petits-enfants : jure-moi donc ici de ne jamais rien signer en fait d'argent que par mon conseil; et, si j'allais trouver trop tôt le père Chevrel, jure-moi de consulter le jeune Lebas ton beau-frère. Promets-le-moi.

— Oui, mon père, je vous le jure.

A ces mots prononcés d'une voix douce, le vieillard baisa sa fille sur les deux joues. Ce soir-là, tous les amants dormirent presque aussi paisiblement que M. et madame Guillaume.

Quelques mois après ce mémorable dimanche, le maître-autel de Saint-Leu fut témoin de deux mariages bien différents. Augustine et Théodore s'y présentèrent dans tout l'éclat du bonheur, les yeux pleins d'amour, parés de toilettes élégantes, attendus par un brillant équipage. Venue dans un bon remise avec sa famille, Virginie, donnant le bras à son père, suivait sa jeune sœur humblement et dans de plus simples atours, comme une ombre nécessaire aux harmonies de ce tableau. M. Guillaume s'était donné toutes les peines imaginables pour obtenir à l'église que Virginie fût mariée avant Augustine; mais il eut la douleur de voir le haut et le bas clergé s'adresser en toute circonstance à la plus élégante des mariées. Il entendit quelques-uns de ses voisins approuver singulièrement le bon sens de mademoiselle Virginie, qui faisait, disaient-ils, le mariage le plus solide, et restait fidèle au quartier; tandis qu'ils lancèrent quelques brocards suggérés par l'envie sur Augustine qui épousait un artiste, un noble; ils ajoutèrent avec une sorte d'effroi que si les Guillaume avaient de l'ambition, la draperie était perdue. Un vieux marchand d'éventails ayant dit que ce mange-tout-là l'aurait bientôt mise sur la paille, le père Guillaume s'applaudit *in petto* de la prudence qu'il avait mise dans la rédaction des conventions matrimoniales. Le soir, la famille se sépara après un bal somptueux, suivi d'un de ces soupers plantureux dont le souvenir commence à se perdre dans la génération présente. M. et madame Guillaume restèrent dans leur hôtel de la rue du Colombier où la noce avait eu lieu. M. et madame Lebas retournèrent dans leur remise à la vieille maison de la rue Saint-Denis, pour y diriger la nauf du Chat-qui-pelote. L'artiste, ivre de bonheur, prit entre ses bras sa chère Augustine, l'enleva vivement quand leur coupé arriva rue des Trois-Frères, et la porta dans son élégant appartement.

La fougue de passion qui possédait Théodore fit dévorer au jeune ménage près d'une année entière sans que le moindre nuage vînt altérer l'azur du ciel sous lequel ils vivaient. Pour eux, l'existence n'eut rien de pesant. Théodore répandait sur chaque journée d'incroyables *fioritures* de plaisirs. Il se plaisait à varier les emportements de la passion par la molle langueur de ces repos où les âmes sont lancées si haut dans l'extase, qu'elles semblent y oublier l'union corporelle. Incapable de réfléchir, l'heureuse Augustine se prêtait à l'allure onduleuse de son bonheur. Elle ne croyait pas faire encore assez en se livrant toute à l'amour permis et saint du mariage. Simple et naïve, elle ne connaissait ni la coquetterie des refus, ni l'empire qu'une jeune demoiselle du grand monde se crée sur un mari par d'adroits caprices. Elle aimait trop pour calculer l'avenir, et n'imaginait pas qu'une vie si délicieuse pût jamais cesser. Heureuse d'être alors tous les plaisirs de son mari, elle crut que cet inextinguible amour serait toujours pour elle la plus belle de toutes les parures, comme son dévouement et son obéissance seraient un éternel attrait. Enfin, la félicité de l'amour l'avait rendue si brillante, que sa beauté lui inspira de l'orgueil et lui donna la conscience de pouvoir toujours régner sur un homme aussi facile à enflammer que M. de Sommervieux. Ainsi son état de femme ne lui apporta d'autres enseignements que ceux de l'amour. Au sein de ce bonheur, elle resta l'ignorante petite fille qui vivait obscurément rue Saint-Denis, et ne pensa point à prendre les manières, l'instruction, le ton du monde dans lequel elle devait vivre. Ses paroles étant des paroles d'amour, elle y déployait bien une sorte de souplesse d'esprit et une certaine délicatesse d'expression; mais elle se servait du langage commun à toutes les femmes quand elles se trouvent plongées dans une passion qui semble être leur élément. Si par hasard une idée discordante avec celles de Théodore était exprimée par Augustine, le jeune artiste en riait comme on rit des premières fautes que fait un étranger, mais qui finissent par fatiguer s'il ne se corrige pas.

Cependant, à l'expiration de cette année aussi charmante que rapide, Sommervieux sentit un matin la nécessité de reprendre ses travaux et ses habitudes. Sa femme était enceinte. Il revit ses amis. Pendant les longues souffrances de l'année où, pour la première fois, une jeune femme nourrit un enfant, il travailla sans doute avec ardeur; mais parfois il retourna chercher quelques distractions dans le grand monde. La maison où il allait le plus volontiers était celle de la duchesse de Carigliano, qui avait fini par attirer chez elle le célèbre artiste. Quand Augustine fut rétablie, quand son fils ne réclama plus ces soins assidus qui interdisent à une mère les plaisirs du monde, Théodore en était arrivé à vouloir éprouver cette jouissance d'amour-propre que nous donne la société quand nous y apparaissons avec une belle femme, objet d'envie et d'admiration. Parcourir les salons en s'y montrant avec l'éclat emprunté de la gloire de son mari, se voir jalousée par toutes les femmes, fut pour Augustine une nouvelle moisson de plaisirs: mais ce fut le dernier reflet que devait jeter son bonheur conjugal. Elle commença par offenser la vanité de son mari, quand, malgré de vains efforts, elle laissa percer son ignorance, l'impropriété de son langage et l'étroitesse de ses idées. Le caractère de Sommervieux, dompté pendant près de deux ans et demi par les premiers emportements de l'amour, reprit, avec la tranquillité d'une possession moins jeune, sa pente et ses habitudes un moment détournées de leur cours. La poésie, la peinture et les exquises jouissances de l'imagination possèdent sur les esprits élevés des droits imprescriptibles. Ces besoins d'une âme forte n'avaient pas été trompés chez Théodore pendant ces deux années, ils avaient trouvé seulement une pâture nouvelle. Quand les champs de l'amour furent parcourus, quand l'artiste eut, comme les enfants, cueilli des roses et des bluets avec une telle avidité, qu'il ne s'apercevait pas que ses mains ne pouvaient plus les tenir, la scène changea. Si le peintre montrait à sa femme les croquis de ses plus belles compositions, il l'entendait s'écrier comme eût fait le père Guillaume : — C'est bien joli! son admiration sans chaleur ne provenait pas d'un sentiment consciencieux, mais de la croyance sur parole de l'amour. Augustine préférait un regard au plus beau tableau. Le seul sublime qu'elle connût était celui du cœur. Enfin Théodore ne put se refuser à l'évidence d'une vérité cruelle: sa femme n'était pas sensible à la poésie, elle n'habitait pas sa sphère, elle ne le suivait pas dans tous ses caprices, dans ses improvisations, dans ses joies, dans ses douleurs; elle marchait terre à terre dans le monde réel, tandis qu'il avait la tête dans les cieux. Les esprits ordinaires ne peuvent pas apprécier les souffrances renaissantes de l'être qui, uni à un autre par le plus intime de tous les sentiments, est obligé de refouler sans cesse les plus chères expansions de sa pensée, et de faire rentrer dans le néant les images qu'une puissance magique le force à créer. Pour lui, ce supplice est d'autant plus cruel, que le sentiment qu'il porte à son compagnon ordonne, par sa première loi, de ne jamais rien se dérober l'un à l'autre, et de confondre les effusions de la pensée aussi bien que les épanchements de l'ame. On ne trompe pas impunément les volontés de la nature: elle est inexorable comme la nécessité, qui, certes, est une sorte de nature sociale. Sommervieux se réfugia dans le calme et le silence de son atelier, en espérant que l'habitude de vivre avec des artistes pourrait former sa femme, et développerait en elle les germes de haute intelligence engourdis que quelques esprits supérieurs croient préexistants chez tous les êtres; mais Augustine était trop sincèrement religieuse pour ne pas être effrayée du ton des artistes. Au premier dîner que donna Théodore, elle entendit un jeune peintre disant avec cette enfantine légèreté qu'elle ne sut pas reconnaître et qui absout une plaisanterie de toute irréligion : — Mais, madame, votre paradis n'est pas plus beau que la Transfiguration de Raphaël! Eh bien! je me suis lassé de la regarder. Augustine apporta donc dans cette société spirituelle un esprit de défiance qui n'échappait à personne. Elle gêna. Les artistes gênés sont impitoyables : ils fuient ou se moquent. Madame Guillaume avait, entre autres ridicules, celui d'outrer la dignité qui lui semblait l'apanage d'une femme mariée et, quoiqu'elle s'en fût souvent moquée, Augustine ne sut pas se défendre d'une légère imitation de la pruderie maternelle. Cette exagération de pudeur que n'évitent pas toujours les femmes vertueuses suggéra quelques épigrammes à coups de crayon dont l'innocent badinage était de trop bon goût pour que Sommervieux pût s'en fâcher. Ces plaisanteries eussent été même

plus cruelles, elles n'étaient après tout que des représailles exercées sur lui par ses amis. Mais rien ne pouvait être léger pour une âme qui recevait aussi facilement que celle de Théodore des impressions étrangères. Aussi éprouva-t-il insensiblement une froideur qui ne pouvait aller qu'en croissant. Pour arriver au bonheur conjugal, il faut gravir une montagne dont l'étroit plateau est bien près d'un revers aussi rapide que glissant, et l'amour du peintre le descendait. Il jugea sa femme incapable d'apprécier les considérations morales qui justifiaient, à ses propres yeux, la singularité de ses manières envers elle, et se crut fort innocent en lui cachant des pensées qu'elle ne comprenait pas et des écarts peu justifiables au tribunal d'une conscience bourgeoise. Augustine se renferma dans une douleur morne et silencieuse. Ces sentiments secrets mirent entre les deux époux un voile qui devait s'épaissir de jour en jour. Sans que son mari manquât d'égards envers elle, Augustine ne pouvait s'empêcher de trembler en le voyant réserver pour le monde les trésors d'esprit et de grâce qu'il venait jadis mettre à ses pieds. Bientôt elle interpréta fatalement les discours spirituels qui se tiennent dans le monde sur l'inconstance des hommes. Elle ne se plaignit pas, mais son attitude équivalait à des reproches. Trois ans après son mariage, cette femme jeune et jolie, qui passait si brillante dans son brillant équipage, qui vivait dans une sphère de gloire et de richesse enviée de tant de gens insouciants et incapables d'apprécier justement les situations de la vie, fut en proie à de violents chagrins. Ses couleurs pâlirent. Elle réfléchit, elle compara ; puis le malheur lui déroula les premiers textes de l'expérience. Elle résolut de rester courageusement dans le cercle de ses devoirs, en espérant que cette conduite généreuse lui ferait recouvrer tôt ou tard l'amour de son mari : mais il n'en fut pas ainsi. Quand Sommervieux, fatigué de travail, sortait de son atelier, Augustine ne cachait pas si promptement son ouvrage, que le peintre ne pût apercevoir sa femme raccommodant avec toute la minutie d'une bonne ménagère le linge de la maison et le sien. Elle fournissait avec générosité, sans murmure, l'argent nécessaire aux prodigalités de son mari ; mais, dans le désir de conserver la fortune de son cher Théodore, elle se montrait économe soit pour elle, soit dans certains détails de l'administration domestique. Cette conduite est incompatible avec le laisser-aller des artistes, qui sur la fin de leur carrière ont tant joui de la vie, qu'ils ne se demandent jamais la raison de leur ruine. Il est inutile de marquer chacune des dégradations de couleur par lesquelles la teinte brillante de leur lune de miel atteignit à une profonde obscurité. Un soir, la triste Augustine, qui depuis longtemps entendait son mari parler avec enthousiasme de madame la duchesse de Carigliano, reçut d'une amie quelques avis méchamment charitables sur la nature de l'attachement qu'avait conçu Sommervieux pour cette célèbre coquette qui donnait le ton à la cour impériale. A vingt et un ans, dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté, Augustine se vit trahie pour une femme de trente-six ans. En se sentant malheureuse au milieu du monde et de ses fêtes désertes pour elle, la pauvre petite ne comprit plus rien à l'admiration qu'elle y excitait ni à l'envie qu'elle inspirait. Sa figure prit une nouvelle expression. La mélancolie versa dans ses traits la douceur de la résignation et la pâleur d'un amour dédaigné. Elle ne tarda pas à être courtisée par les hommes les plus séduisants ; mais elle resta solitaire et vertueuse. Quelques paroles de dédain échappées à son mari lui donnèrent un incroyable désespoir. Une lueur fatale lui fit entrevoir les défauts de contact qui, par suite des mesquineries de son éducation, empêchaient l'union complète de son âme avec celle de Théodore : elle eut assez d'amour pour l'absoudre et pour se condamner. Elle pleura des larmes de sang, et reconnut trop tard qu'il est des mésalliances d'esprit aussi bien que des mésalliances de mœurs et de rang. En songeant aux délices printanières de son union, elle comprit l'étendue du bonheur passé, et convint en elle-même qu'une si riche moisson d'amour était une vie entière qui ne pouvait se payer que par du malheur. Cependant elle aimait trop sincèrement pour perdre toute espérance. Aussi osa-t-elle entreprendre à vingt et un ans de s'instruire et de rendre son imagination au moins digne de celle qu'elle admirait.

— Si je ne suis pas poète, se disait-elle, au moins je comprendrai la poésie.

Et, déployant alors cette force de volonté, cette énergie que les femmes possèdent toutes quand elles aiment, madame de Sommervieux tenta de changer son caractère, ses mœurs et ses habitudes ; mais, en dévorant des volumes, en apprenant avec courage, elle ne réussit qu'à devenir moins ignorante. La légèreté de l'esprit et les grâces de la conversation sont un don de la nature ou le fruit d'une éducation commencée au berceau. Elle pouvait apprécier la musique, en jouir, mais non chanter avec goût. Elle comprit la littérature et les beautés de la poésie, mais il était trop tard pour en orner sa rebelle mémoire. Elle entendait avec plaisir les entretiens du monde, mais elle n'y fournissait rien de brillant. Ses idées religieuses et ses préjugés d'enfance s'opposèrent à la complète émancipation de son intelligence. Enfin, il s'était glissé contre elle dans l'âme de Théodore une prévention qu'elle ne put vaincre. L'artiste se moquait de ceux qui lui vantaient sa femme, et ses plaisanteries étaient assez fondées : il imposait tellement à cette jeune et touchante créature, qu'en sa présence ou en tête à tête elle tremblait. Embarrassée par son trop grand désir de plaire, elle sentait son esprit et ses connaissances s'évanouir dans un seul sentiment. La fidélité d'Augustine déplut même à cet infidèle mari, qui semblait l'engager à commettre des fautes en taxant sa vertu d'insensibilité. Augustine s'efforça en vain d'abdiquer sa raison, de se plier aux caprices, aux fantaisies de son mari, et de se vouer à l'égoïsme de sa vanité ; elle ne recueillit point le fruit de ces sacrifices. Peut-être avaient-ils tous deux laissé passer le moment où les âmes peuvent se comprendre. Un jour le cœur trop sensible de la jeune épouse reçut un de ces coups qui font si fortement plier les liens du sentiment, qu'on peut les croire rompus. Elle s'isola. Mais bientôt une fatale pensée lui suggéra d'aller chercher des consolations et des conseils au sein de sa famille.

Un matin donc elle se dirigea vers la grotesque façade de l'humble et silencieuse maison où s'était écoulée son enfance. Elle soupira en revoyant cette croisée d'où, un jour, elle avait envoyé un premier baiser à celui qui répandait aujourd'hui sur sa vie autant de gloire que de malheur. Rien n'était changé dans l'antre où se rajeunissait cependant le commerce de la draperie. La sœur d'Augustine occupait au comptoir antique la place de sa mère. La jeune affligée rencontra son beau-frère la plume derrière l'oreille. Elle fut à peine écoutée, tant il avait l'air affairé. Les redoutables signaux d'un inventaire général se faisaient autour de lui. Aussi la quitta-t-il en la priant d'excuser. Elle fut reçue assez froidement par sa sœur, qui lui manifesta quelque rancune. En effet, Augustine, brillante et descendant d'un joli équipage, n'était jamais venue voir sa sœur qu'en passant. La femme du prudent Lebas s'imagina que l'argent était la cause première de cette visite matinale, elle essaya de se maintenir sur un ton de réserve qui fit sourire plus d'une fois Augustine. La femme du peintre vit que, sauf les barbes au bonnet, sa mère avait trouvé dans Virginie un successeur qui conservait l'antique honneur du Chat-qui-pelote. Au déjeuner, elle aperçut dans le régime de la maison certains changements qui faisaient honneur au bon sens de Joseph Lebas : les commis ne se levèrent pas au dessert ; on leur laissait la faculté de parler, et l'abondance de la table annonçait une aisance sans luxe. La jeune élégante trouva les coupons d'une loge aux Français, où elle se souvint d'avoir vu sa sœur de loin en loin. Madame Lebas avait sur les épaules un cachemire dont la magnificence attestait la générosité avec laquelle son mari s'occupait d'elle. Enfin, les deux époux marchaient avec leur siècle. Augustine fut bientôt pénétrée d'attendrissement en reconnaissant, pendant les deux tiers de cette journée, le bonheur égal, sans exaltation, il est vrai, mais aussi sans orages, que goûtait ce couple convenablement assorti. Ils avaient accepté la vie comme une entreprise commerciale où il s'agissait de faire avant tout honneur à ses affaires. La femme, n'ayant pas rencontré dans son mari un amour excessif, s'était appliquée à le faire naître. Insensiblement amené à estimer, à chérir Virginie, le temps que le bonheur mit à éclore fut pour Joseph Lebas et pour sa femme un gage de durée. Aussi, lorsque la plaintive Augustine exposa sa situation douloureuse, eut-elle à essuyer le déluge de lieux communs que la morale de la rue Saint-Denis fournissait à sa sœur.

— Le mal est fait, ma femme, disait Joseph Lebas, il faut chercher à donner de bons conseils à notre sœur. Puis l'habile négociant analysa lourdement les ressources que les lois et les mœurs pouvaient offrir à Augustine pour sortir de cette crise ; il en numérota pour ainsi dire les considérations, les rangea par leur force dans des espèces de catégories, comme s'il se fût agi de marchandises de diverses qualités ; puis il les mit en balance, les pesa, et conclut en développant la nécessité où était sa belle-sœur de prendre un parti violent qui ne satisfit point l'amour qu'elle ressentait encore pour son mari. Aussi ce sentiment se réveilla-t-il dans toute sa force quand elle entendit Joseph Lebas parlant de voies judiciaires. Elle remercia ses deux amis, et revint chez elle encore plus indécise qu'elle ne l'était avant de les avoir consultés. Elle hasarda de se rendre alors à l'antique hôtel de la rue du Colombier, dans le dessein de confier ses malheurs à son père et à sa mère. La pauvre petite femme ressemblait à ces malades qui, arrivés à un état désespéré, essayent de toutes les recettes et se confient même aux remèdes de bonne femme. Les deux vieillards la reçurent avec une effusion de sentiment qui l'attendrit. Cette visite leur apportait une distraction qui, pour eux, valait un trésor. Depuis quatre ans, ils marchaient dans la vie comme des navigateurs sans but et sans boussole. Assis au coin de leur feu, ils se racontaient l'un à l'autre tous les désastres du maximum, leurs anciennes acquisitions de draps, la manière dont ils avaient évité les banqueroutes, et surtout cette célèbre faillite Lecocq, la bataille de Marengo du père Guillaume. Puis, quand ils avaient épuisé les vieux procès, ils récapitulaient les additions de leurs inventaires les plus productifs, et se narraient encore les vieilles histoires du quartier Saint-Denis. A deux heures, le père Guillaume allait donner un coup d'œil à l'établissement du Chat-qui-pelote. En revenant, il s'arrêtait à toutes les boutiques autrefois ses rivales, et dont les jeunes pro-

ıriétaires espéraient entraîner le vieux négociant dans quelque es-compte aventureux que, selon sa coutume, il ne refusait jamais po-itivement. Deux bons chevaux normands mouraient de gras fondu lans l'écurie de l'hôtel; madame Guillaume ne s'en servait que pour e faire traîner tous les dimanches à la grand'messe de sa paroisse. 'rois fois par semaine ce respectable couple tenait table ouverte. ìrâce à l'influence de son gendre Sommervieux, le père Guillaume vait été nommé membre du comité consultatif pour l'habillement es troupes. Depuis que son mari s'était ainsi trouvé placé haut dans administration, madame Guillaume avait pris la détermination de eprésenter. Leurs appartements étaient encombrés de tant d'orne-nents d'or et d'argent, et de meubles sans goût mais de valeur cer-aine, que la pièce la plus simple y ressemblait à une chapelle. L'éco-omie et la prodigalité semblaient se disputer dans chacun des acces-oires de cet hôtel. L'on eût dit que M. Guillaume avait eu en vue de aire un placement d'argent jusque dans l'acquisition d'un flambeau. u milieu de ce bazar, dont la richesse accusait le désœuvrement es deux époux, le célèbre tableau de Sommervieux avait obtenu la lace d'honneur. Il faisait la consolation de M. et de madame Guil-ıume, qui tournaient vingt fois par jour leurs yeux harnachés de esicles vers cette image de leur ancienne existence, pour eux si ctive et si amusante. L'aspect de cet hôtel et de ces appartements ù tout avait une senteur de vieillesse et de médiocrité, le spectacle onné par ces deux êtres qui semblaient échoués sur un rocher d'or oin du monde et des idées qui font vivre, surprirent Augustine. Elle ontemplait en ce moment la seconde partie du tableau dont le com-ıencement l'avait frappée chez Joseph Lebas, celui d'une vie agitée uoique sans mouvement, espèce d'existence mécanique et instinc-ive semblable à celle des castors. Elle eut alors je ne sais quel or-ueil de ses chagrins, en pensant qu'ils prenaient leur source dans n bonheur de dix-huit mois qui valait à ses yeux mille existences omme celle dont le vide lui semblait horrible. Cependant elle cacha e sentiment peu charitable, et déploya pour ses vieux parents les râces nouvelles de son esprit, les coquetteries de tendresse que l'a-ıour lui avait révélées, et les disposa favorablement à écouter ses oléances matrimoniales. Les vieilles gens ont un faible pour ces ortes de confidences. Madame Guillaume voulut être instruite des lus légers détails de cette vie étrange qui, pour elle, avait quelque hose de fabuleux. Les voyages du baron de la Hontan, qu'elle com-ıençait toujours sans les achever, ne lui apprirent rien de plus inouï ır les sauvages du Canada.

— Comment, mon enfant, ton mari s'enferme avec des femmes ues, et tu as la simplicité de croire qu'il les dessine?

A cette exclamation, la grand'mère posa ses lunettes sur une pe-te travailleuse, secoua ses jupons et plaça ses mains jointes sur ses enoux élevés par une chaufferette, son piédestal favori.

— Mais, ma mère, tous les peintres sont obligés d'avoir des mo-èles.

— Il s'est bien gardé de nous dire tout cela quand il t'a demandée n mariage. Si je l'avais su, je n'aurais pas donné ma fille à un omme qui fait un pareil métier. La religion défend ces horreurs-là, a n'est pas moral. A quelle heure nous disais-tu donc qu'il rentre hez lui?

— Mais à une heure, deux heures...

Les deux époux se regardèrent dans un profond étonnement.

— Il joue donc? dit M. Guillaume. Il n'y avait que les joueurs qui, e mon temps, rentrassent si tard.

Augustine fit une petite moue qui repoussait cette accusation.

— Il doit te faire passer de cruelles nuits à l'attendre! reprit ma-ame Guillaume. Mais non, tu te couches, n'est-ce pas? Et quand il a erdu, le monstre te réveille.

— Non, ma mère, il est au contraire quelquefois très-gai. Assez ouvent même, quand il fait beau, il me propose de me lever pour ller dans les bois.

— Dans les bois à ces heures-là? Tu as donc un bien petit appar-ement qu'il n'a pas assez de sa chambre, de ses salons, et qu'il lui aille ainsi courir pour... Mais c'est pour t'enrhumer que le scélérat e propose ces parties-là. Il veut se débarrasser de toi. A-t-on jamais u un homme établi, qui a un commerce tranquille, galoper comme n loup-garou!

— Mais, ma mère, vous ne comprenez donc pas que pour déve-opper son talent il a besoin d'exaltation. Il aime beaucoup les scènes ui...

— Ah! je lui en ferais de belles, des scènes, moi, s'écria madame Guillaume en interrompant sa fille. Comment peux-tu garder des mé-ıagements avec un homme pareil? D'abord je n'aime pas qu'il ne oive que de l'eau. Ça n'est pas sain. Pourquoi montre-t-il de la ré-ugnance à voir les femmes quand elles mangent? Quel singulier enre! Mais c'est un fou. Tout ce que tu nous en as dit n'est pas pos-sible. Un homme ne peut pas partir de sa maison sans souffler mot et ne revenir que dix jours après. Il te dit qu'il a été à Dieppe pour peindre la mer. Est-ce qu'on peint la mer? Il te fait des contes à dor-mir debout.

Augustine ouvrit la bouche pour défendre son mari; mais madame Guillaume lui imposa silence par un geste de main auquel un reste d'habitude la fit obéir, et sa mère s'écria d'un ton sec: — Tiens, ne me parle pas de cet homme-là! il n'a jamais mis le pied dans une église que pour te voir et t'épouser. Les gens sans religion sont ca-pables de tout. Est-ce que Guillaume s'est jamais avisé de me cacher quelque chose, de rester des trois jours sans me dire ouf, et de ba-biller ensuite comme une pie borgne?

— Ma chère mère, vous jugez trop sévèrement les gens supérieurs. S'ils avaient des idées semblables à celles des autres, ce ne seraient plus des gens à talent.

— Eh bien! que les gens à talent restent chez eux et ne se ma-rient pas. Comment! un homme à talent rendra sa femme malheu-reuse! et parce qu'il a du talent, ce sera bien! Talent, talent! Il n'y a pas tant de talent à dire comme lui blanc et noir à toute minute, à couper la parole aux gens, à battre du tambour chez soi, à ne jamais vous laisser savoir sur quel pied danser, à forcer une femme de ne pas s'amuser avant que les idées de monsieur ne soient gaies; d'être triste dès qu'il est triste.

— Mais, ma mère, le propre de ces imaginations-là...

— Qu'est-ce que c'est que ces imaginations-là? reprit madame Guillaume en interrompant encore sa fille. Il en a de belles, ma foi! Qu'est-ce qu'un homme auquel il prend tout à coup, sans consulter de médecin, la fantaisie de ne manger que des légumes? Encore, si c'était par religion, la diète lui servirait à quelque chose; mais il n'en a pas plus qu'un huguenot. A-t-on jamais vu un homme aimer, comme lui, les chevaux plus qu'il n'aime sa femme, se faire friser les cheveux comme un païen, coucher des statues sous de la mous-seline, faire fermer ses fenêtres le jour pour travailler à la lampe? Tiens, laisse-moi; s'il n'était pas si grossièrement immoral, il serait bon à mettre aux petites-maisons. Consulte M. Loraux, le vicaire de Saint-Sulpice, demande-lui son avis sur tout cela, il te dira que ton mari ne se conduit pas comme un chrétien...

— Oh! ma mère, pouvez-vous croire...

— Oui, je le crois. Tu l'as aimé, tu n'aperçois rien de ces choses-là. Mais moi, vers les premiers temps de son mariage, je me sou-viens de l'avoir rencontré aux Champs-Elysées. Il était à cheval. Eh bien! il galopait par moments ventre à terre, et puis il s'arrêtait pour aller pas à pas. Je me suis dit alors: — Voilà un homme qui n'a pas de jugement.

— Ah! s'écria M. Guillaume en se frottant les mains, comme j'ai bien fait de t'avoir mariée séparée de biens avec cet original-là!

Quand Augustine eut l'imprudence de raconter les griefs véritables qu'elle avait à exposer contre son mari, les deux vieillards restèrent muets d'indignation. Le mot de divorce fut bientôt prononcé par ma-dame Guillaume. Au mot de divorce, l'inactif négociant fut comme réveillé. Stimulé par l'amour qu'il avait pour sa fille, et aussi par l'a-gitation qu'un procès allait donner à sa vie sans événements, le père Guillaume prit la parole. Il se mit à la tête de la demande en divorce, la dirigea, plaida presque, il offrit à sa fille de se charger de tous les frais, de voir les juges, les avoués, les avocats, de remuer ciel et terre. Madame de Sommervieux, effrayée, refusa les services de son père, dit qu'elle ne voulait pas se séparer de son mari, dût-elle être dix fois plus malheureuse encore, et ne parla plus de ses chagrins. Après avoir été accablée par ses parents de tous ces petits soins muets et consolateurs par lesquels les deux vieillards essayèrent de la dédommager, mais en vain, de ses peines de cœur, Augustine se re-tira en sentant l'impossibilité de parvenir à faire bien juger les hommes supérieurs à des esprits faibles. Elle apprit qu'une femme devait cacher à tout le monde, même à ses parents, des malheurs pour lesquels on rencontre si difficilement des sympathies. Les ora-ges et les souffrances des sphères élevées ne peuvent être appréciés que par les nobles esprits qui les habitent. En toute chose, nous ne pouvons être jugés que par nos pairs.

La pauvre Augustine se retrouva donc dans la froide atmosphère de son ménage, livrée à l'horreur de ses méditations. L'étude n'était plus rien pour elle, puisque l'étude ne lui avait pas rendu le cœur de son mari. Initiée aux secrets de ces âmes de feu, mais privée de leurs ressources, elle participait avec force à leurs peines sans partager leurs plaisirs. Elle s'était dégoûtée du monde, qui lui semblait mes-quin et petit devant les événements des passions. Enfin, sa vie était manquée. Un soir, elle fut frappée d'une pensée qui vint illuminer ses ténébreux chagrins comme un rayon céleste. Cette idée ne pouvait sourire qu'à un cœur aussi pur, aussi vertueux que l'était le sien. Elle résolut d'aller chez la duchesse de Carigliano, non pas pour lui redemander le cœur de son mari, mais pour s'y instruire des artifices

qui le lui avaient enlevé, mais pour intéresser à la mère des enfants de son ami cette orgueilleuse femme du monde, mais pour la fléchir et la rendre complice de son bonheur à venir comme elle était l'instrument de son malheur présent.

Un jour donc, la timide Augustine, armée d'un courage surnaturel, monta en voiture, à deux heures après midi, pour essayer de pénétrer jusqu'au boudoir de la célèbre coquette, qui n'était jamais visible avant cette heure-là. Madame de Sommervieux ne connaissait pas encore les antiques et somptueux hôtels du faubourg Saint-Germain. Quand elle parcourut ces vestibules majestueux, ces escaliers grandioses, ces salons immenses ornés de fleurs malgré les rigueurs de l'hiver, et décorés avec ce goût particulier aux femmes qui sont nées dans l'opulence ou avec les habitudes distinguées de l'aristocratie, Augustine eut un affreux serrement de cœur. Elle envia les secrets de cette élégance de laquelle elle n'avait jamais eu l'idée. Elle respira un air de grandeur qui lui expliqua l'attrait de cette maison pour son mari. Quand elle parvint aux petits appartements de la duchesse, elle éprouva de la jalousie et une sorte de désespoir, en y admirant la voluptueuse disposition des meubles, des draperies et des étoffes tendues. Là le désordre était une grâce, là le luxe affectait une espèce de dédain pour la richesse. Les parfums répandus dans cette douce atmosphère flattaient l'odorat sans l'offenser. Les accessoires de l'appartement s'harmoniaient avec une vue ménagée par des glaces sans tain sur les pelouses d'un jardin planté d'arbres verts. Tout était séduction, et le calcul ne s'y sentait point. Le génie de la maîtresse de ces appartements respirait tout entier dans le salon où attendait Augustine. Elle tâcha d'y deviner le caractère de sa rivale par l'aspect des objets épars; mais il y avait là quelque chose d'impénétrable dans le désordre comme dans la symétrie, et pour la simple Augustine ce fut lettres closes. Tout ce qu'elle put y voir, c'est que la duchesse était une femme supérieure en tant que femme. Elle eut alors une pensée douloureuse.

— Hélas! serait-il vrai, se dit-elle, qu'un cœur aimant et simple ne suffit pas à un artiste, et pour balancer le poids de ces âmes fortes faut-il les unir à des âmes féminines dont la puissance soit pareille à la leur? Si j'avais été élevée comme cette sirène, au moins nos armes eussent été égales au moment de la lutte.

— Mais je n'y suis pas! Ces mots secs et brefs, quoique prononcés à voix basse dans le boudoir voisin, furent entendus par Augustine, dont le cœur palpita.

— Cette dame est là, répliqua la femme de chambre.

— Vous êtes folle, faites donc entrer, répondit la duchesse dont la voix devenue douce avait pris l'accent affectueux de la politesse. Évidemment, elle désirait alors être entendue.

Augustine s'avança timidement. Au fond de ce frais boudoir elle vit la duchesse voluptueusement couchée sur une ottomane en velours vert placée au centre d'une espèce de demi-cercle dessiné par les plis moelleux d'une mousseline tendue sur un fond jaune. Des ornements de bronze doré, disposés avec un goût exquis, rehaussaient encore cette espèce de dais sous lequel la duchesse était posée comme une statue antique. La couleur foncée du velours ne lui laissait perdre aucun moyen de séduction. Un demi-jour, ami de sa beauté, semblait être plutôt un reflet qu'une lumière. Quelques fleurs rares élevaient leurs têtes embaumées au-dessus des vases de Sèvres les plus riches. Au moment où ce tableau s'offrit aux yeux d'Augustine étonnée, elle avait marché si doucement, qu'elle put surprendre un regard de l'enchanteresse. Ce regard semblait dire à une personne que la femme du peintre n'aperçut pas d'abord : — Restez, vous allez voir une jolie femme, et vous me rendrez sa visite moins ennuyeuse.

A l'aspect d'Augustine, la duchesse se leva et la fit asseoir auprès d'elle.

— A quoi dois-je le bonheur de cette visite, madame? dit-elle avec un sourire plein de grâces.

— Pourquoi tant de fausseté? pensa Augustine, qui ne répondit que par une inclination de tête.

Ce silence était commandé. La jeune femme voyait devant elle un témoin de trop à cette scène. Ce personnage était, de tous les colonels de l'armée, le plus jeune, le plus élégant et le mieux fait. Son costume demi-bourgeois faisait ressortir les grâces de sa personne. Sa figure pleine de vie, de jeunesse, et déjà fort expressive, était encore animée par de petites moustaches relevées en pointe et noires comme du jais, par une impériale bien fournie, par des favoris soigneusement peignés et par une forêt de cheveux noirs assez en désordre. Il badinait avec une cravache, en manifestant une aisance et une liberté qui seyaient à l'air satisfait de sa physionomie ainsi qu'à la recherche de sa toilette. Les rubans attachés à sa boutonnière étaient noués avec dédain, et il paraissait bien plus vain de sa jolie tournure que de son courage. Augustine regarda la duchesse de Carigliano en lui montrant le colonel par un coup d'œil dont toutes les prières furent comprises.

— Eh bien, adieu, monsieur d'Aiglemont, nous nous retrouverons au bois de Boulogne.

Ces mots furent prononcés par la sirène comme s'ils étaient le résultat d'une stipulation antérieure à l'arrivée d'Augustine; elle les accompagna d'un regard menaçant que l'officier méritait peut-être pour l'admiration qu'il témoignait en contemplant la modeste fleur qui contrastait si bien avec l'orgueilleuse duchesse. Le jeune fat s'inclina en silence, tourna sur les talons de ses bottes, et s'élança gracieusement hors du boudoir. En ce moment, Augustine, épiant sa rivale qui semblait suivre des yeux le brillant officier, surprit dans ce regard un sentiment dont les fugitives expressions sont connues de toutes les femmes. Elle songea avec la douleur la plus profonde que sa visite allait être inutile : cette artificieuse duchesse était trop avide d'hommages pour ne pas avoir le cœur sans pitié.

— Madame, dit Augustine d'une voix entrecoupée, la démarche que je fais en ce moment auprès de vous va vous sembler bien singulière; mais le désespoir a sa folie, et doit faire tout excuser. Je m'explique trop bien pourquoi Théodore préfère votre maison à toute autre, et pourquoi votre esprit exerce tant d'empire sur lui. Hélas! je n'ai qu'à rentrer en moi-même pour en trouver des raisons plus que suffisantes. Mais j'adore mon mari, madame. Deux ans de larmes n'ont point effacé son image de mon cœur, quoique j'aie perdu le sien. Dans ma folie, j'ai osé concevoir l'idée de lutter avec vous; et je viens à vous, vous demander par quels moyens je puis triompher de vous-même. Oh, madame! s'écria la jeune femme en saisissant avec ardeur la main de sa rivale, qui la lui laissa prendre, je ne prierai jamais Dieu pour mon propre bonheur avec autant de ferveur que je l'implorerais pour le vôtre, si vous m'aidiez à reconquérir, je ne dirai pas l'amour, mais la tendresse de Sommervieux. Je n'ai plus d'espoir qu'en vous. Ah! dites-moi comment vous avez pu lui plaire et lui faire oublier les premiers jours de...

A ces mots, Augustine, suffoquée par des sanglots mal contenus, fut obligée de s'arrêter. Honteuse de sa faiblesse, elle cacha son visage dans un mouchoir qu'elle inonda de ses larmes.

— Etes-vous donc enfant, ma chère petite belle! dit la duchesse, qui, séduite par la nouveauté de cette scène et attendrie malgré elle en recevant l'hommage que lui rendait la plus parfaite vertu qui fût peut-être à Paris, prit le mouchoir de la jeune femme et se mit à lui essuyer elle-même les yeux en la flattant par quelques monosyllabes murmurés avec une gracieuse pitié.

Après un moment de silence, la coquette, emprisonnant les jolies mains de la pauvre Augustine entre les siennes, qui avaient un rare caractère de beauté noble et de puissance, lui dit d'une voix douce et affectueuse : — Pour premier avis, je vous conseillerai de ne pas pleurer ainsi, les larmes enlaidissent. Il faut savoir prendre son parti sur les chagrins; ils rendent malade, et l'amour ne reste pas longtemps sur un lit de douleur. La mélancolie donne bien d'abord une certaine grâce qui plaît; mais elle finit par allonger les traits et flétrir la plus ravissante de toutes les figures. Ensuite, nos tyrans ont l'amour-propre de vouloir que leurs esclaves soient toujours gaies.

— Ah! madame, il ne dépend pas de moi de ne pas sentir! Comment peut-on, sans éprouver mille morts, voir terne, décolorée, indifférente, une figure qui jadis rayonnait d'amour et de joie? Ah! je ne sais pas commander à mon cœur.

— Tant pis, chère belle; mais je crois déjà savoir toute votre histoire. D'abord, imaginez-vous bien que si votre mari vous a été infidèle, je ne suis pas sa complice. Si j'ai tenu à l'avoir dans mon salon, c'est, je l'avouerai, par amour-propre : il était célèbre et n'allait nulle part. Je vous aime déjà trop pour vous dire toutes les folies qu'il a faites pour moi. Je ne vous en révélerai qu'une seule, parce qu'elle nous servira peut-être à vous le ramener et à le punir de l'audace qu'il met dans ses procédés avec moi. Il finirait par me compromettre. Je connais trop le monde, ma chère, pour vouloir me mettre à la discrétion d'un homme trop supérieur. Sachez qu'il faut se laisser faire la cour par eux, mais les épouser! c'est une faute. Nous autres femmes, nous devons admirer les hommes de génie, en jouir comme d'un spectacle, mais vivre avec eux! jamais. Fi donc! c'est vouloir prendre plaisir à regarder les machines de l'Opéra, au lieu de rester dans une loge, à y savourer ses brillantes illusions. Mais chez vous, ma pauvre enfant, le mal est arrivé, n'est-ce pas? Eh bien! il faut essayer de vous armer contre la tyrannie.

— Ah! madame, avant d'entrer ici, en vous y voyant, j'ai déjà reconnu quelques artifices que je ne connaissais pas.

— Eh bien! venez me voir quelquefois, et vous ne serez pas longtemps sans posséder la science de ces bagatelles, d'ailleurs assez importantes. Les choses extérieures sont, pour les sots, la moitié de la vie; et, pour cela, plus d'un homme de talent se trouve un sot malgré tout son esprit. Mais je gage que vous n'avez jamais rien su refuser à Théodore?

— Le moyen, madame, de refuser quelque chose à celui qu'on ime!

— Pauvre innocente, je vous adorerais pour votre niaiserie. Sahez donc que plus nous aimons, moins nous devons laisser apercevoir à un homme, surtout à un mari, l'étendue de notre passion. 'est celui qui aime le plus qui est tyrannisé, et, qui pis est, délaissé ôt ou tard. Celui qui veut régner, doit...

— Comment, madame! faudra-t-il donc dissimuler, calculer, devenir fausse, se faire un caractère artificiel et pour toujours? Oh! comment peut-on vivre ainsi? Est-ce que vous pouvez...

Elle hésita, la duchesse sourit.

— Ma chère, reprit la grande dame d'une voix grave, le bonheur onjugal a été de tout temps une spéculation, une affaire qui demande ne attention particulière. Si vous continuez à parler passion quand vous parle mariage, nous ne nous entendrons bientôt plus. Écoutez-moi, continua-t-elle en prenant le ton d'une confidence. J'ai été à ême de voir quelques-uns des hommes supérieurs de notre époque. eux qui se sont mariés ont, à quelques exceptions près, épousé des emmes nulles. Eh bien! ces femmes-là les gouvernaient, comme Empereur nous gouverne, et étaient, sinon aimées, du moins respectées par eux. J'aime assez les secrets, surtout ceux qui nous concernent, pour m'être amusée à chercher le mot de cette énigme. Eh ien! mon ange, ces bonnes femmes avaient le talent d'analyser le aractère de leurs maris. Sans s'épouvanter comme vous de leurs supériorités, elles avaient adroitement remarqué les qualités qui leur anquaient. Soit qu'elles possédassent ces qualités, ou qu'elles feignissent de les avoir, elles trouvaient moyen d'en faire un si grand talage aux yeux de leurs maris qu'elles finissaient par leur imposer. nfin, apprenez encore que ces âmes qui paraissent si grandes ont outes un petit grain de folie que nous devons savoir exploiter. En renant la ferme volonté de les dominer, en ne s'écartant jamais de e but, en y rapportant toutes nos actions, nos idées, nos coquetteies, nous maîtrisons ces esprits éminemment capricieux, qui, par la obilité même de leurs pensées, nous donnent les moyens de les influencer.

— Oh ciel! s'écria la jeune femme épouvantée, voilà donc la vie. 'est un combat...!

— Où il faut toujours menacer, reprit la duchesse en riant. Notre ouvoir est tout factice. Aussi ne faut-il jamais se laisser mépriser ar un homme: on ne se relève d'une pareille chute que par des manœuvres odieuses Venez, ajouta-t-elle, je vais vous donner un moyen e mettre votre mari à la chaîne.

Elle se leva, pour guider en souriant la jeune et innocente apprenie des ruses conjugales à travers le dédale de son petit palais. Elles rrivèrent toutes deux à un escalier dérobé qui communiquait aux ppartements de réception. Quand la duchesse tourna le secret de la orte, elle s'arrêta, regarda Augustine avec un air inimitable de finesse et de grâce : — Tenez, le duc de Carigliano m'adore! eh bien, n'ose pas entrer par cette porte sans ma permission. Et c'est un omme qui a l'habitude de commander à des milliers de soldats. Il ait affronter les batteries, mais, devant moi! il a peur.

Augustine soupira. Elles parvinrent à une somptueuse galerie où la emme du peintre fut amenée par la duchesse devant le portrait que héodore avait fait de mademoiselle Guillaume. A cet aspect, Augusne jeta un cri.

— Je savais bien qu'il n'était plus chez moi, dit-elle, mais... ici!

— Ma chère, je ne l'ai exigé que pour voir jusqu'à quel degré de êtise un homme de génie peut atteindre. Tôt ou tard, il vous aurait té rendu par moi; mais je ne m'attendais pas au plaisir de voir ici original devant la copie. Pendant que nous allons achever notre conersation, je le ferai porter dans votre voiture. Si, armée de ce tasman, vous n'êtes pas maîtresse de votre mari pendant cent ans, ous n'êtes pas une femme, et vous mériterez votre sort!

Augustine baisa la main de la duchesse, qui la pressa sur son cœur t l'embrassa avec une tendresse d'autant plus vive qu'elle devait tre oubliée le lendemain. Cette scène aurait peut-être à jamais ruiné a candeur et la pureté d'une femme moins vertueuse qu'Augustine, qui les secrets révélés par la duchesse pouvaient être également saitaires et funestes. La politique astucieuse des hautes sphères soiales ne convenait pas plus à Augustine que l'étroite raison de Joseph ebas, ou que la niaise morale de madame Guillaume. Étrange effet es fausses positions où nous jettent les moindres contre-sens commis ans la vie! Augustine ressemblait alors à un pâtre des Alpes surpris ar une avalanche : s'il hésite ou s'il veut écouter les cris de ses ompagnons, le plus souvent il périt. Dans ces grandes crises, le œur se brise ou se bronze.

Madame de Sommervieux revint chez elle en proie à une agitation u'il serait difficile de décrire. Sa conversation avec la duchesse de arigliano éveillait une foule d'idées contradictoires dans son esprit. lle était, comme les moutons de la fable, pleine de courage en l'abence du loup. Elle se haranguait elle-même et se traçait d'admirables plans de conduite; elle concevait mille stratagèmes de coquetterie; elle parlait même à son mari, retrouvant, loin de lui, toutes les ressources de cette éloquence vraie qui n'abandonne jamais les femmes; puis, en songeant au regard fixe et clair de Théodore, elle tremblait déjà. Quand elle demanda si monsieur était chez lui, la voix lui manqua. En apprenant qu'il ne reviendrait pas dîner, elle éprouva un mouvement de joie inexplicable. Semblable au criminel qui se pourvoit en cassation pour son arrêt de mort, un délai, quelque court qu'il pût être, lui semblait une vie entière. Elle plaça le portrait dans sa chambre, et attendit son mari en se livrant à toutes les angoisses de l'espérance. Elle pressentait trop bien que cette tentative allait décider de tout son avenir, pour ne pas frissonner à toute espèce de bruit, même au murmure de sa pendule qui semblait appesantir ses terreurs en les lui mesurant. Elle tâcha de tromper le temps par mille artifices. Elle eut l'idée de faire une toilette qui la rendit semblable en tout point au portrait. Puis, connaissant le caractère inquiet de son mari, elle fit éclairer son appartement d'une manière inusitée, certaine qu'en rentrant la curiosité l'amènerait chez elle. Minuit sonna, quand, au cri du jockey, la porte de l'hôtel s'ouvrit. La voiture du peintre roula sur le pavé de la cour silencieuse.

— Que signifie cette illumination? demanda Théodore d'une voix joyeuse en entrant dans la chambre de sa femme.

Augustine saisit avec adresse un moment si favorable, elle s'élança au cou de son mari et lui montra le portrait. L'artiste resta immobile comme un rocher. Ses yeux se dirigèrent alternativement sur Augustine et sur la toile accusatrice. La timide épouse, demi-morte, épiait le front changeant, le front terrible de son mari. Elle en vit par degrés les rides expressives s'amonceler comme des nuages; puis elle crut sentir son sang se figer dans ses veines, quand, par un regard flamboyant et d'une voix profondément sourde, elle fut interrogée.

— Où avez-vous trouvé ce tableau?

— La duchesse de Carigliano me l'a rendu.

— Vous le lui avez demandé?

— Je ne savais pas qu'il fût chez elle.

La douceur, ou plutôt la mélodie enchanteresse de la voix de cet ange eût attendri des cannibales, mais non un artiste en proie aux tortures de la vanité blessée.

— Cela est digne d'elle, s'écria l'artiste d'une voix tonnante. Je me vengerai! dit-il en se promenant à grands pas. Elle en mourra de honte : je la peindrai! oui, je la représenterai sous les traits de Messaline sortant à la nuit du palais de Claude.

— Théodore! dit une voix mourante.

— Je la tuerai.

— Mon ami!

— Elle aime ce petit colonel de cavalerie, parce qu'il monte bien à cheval.

— Théodore!

— Eh! laissez-moi, dit le peintre à sa femme avec un son de voix qui ressemblait presque à un rugissement.

Il serait odieux de peindre toute cette scène à la fin de laquelle l'ivresse de la colère suggéra à l'artiste des paroles et des actes qu'une femme moins jeune qu'Augustine aurait attribués à la démence.

Sur les huit heures du matin, le lendemain, madame Guillaume surprit sa fille pâle, les yeux rouges, la coiffure en désordre, tenant à la main un mouchoir trempé de pleurs, contemplant sur le parquet les fragments épars d'une toile déchirée et les morceaux d'un grand cadre doré mis en pièces. Augustine, que la douleur rendait presque insensible, montra ces débris par un geste empreint de désespoir.

— Et voilà peut-être une grande perte! s'écria la vieille régente du Chat-qui-pelote. Il était ressemblant, c'est vrai; mais j'ai appris qu'il y a sur le boulevard un homme qui fait des portraits charmants pour cinquante écus.

— Ah! ma mère!

— Pauvre petite! tu as bien raison, répondit madame Guillaume qui méconnut l'expression du regard que lui jeta sa fille. Va, mon enfant, l'on n'est jamais si tendrement aimé que par sa mère. Ma mignonne, je devine tout; mais viens me confier tes chagrins, je te consolerai. Ne t'ai-je pas déjà dit que cet homme-là était un fou? Ta femme de chambre m'a conté de belles choses! Mais c'est donc un véritable monstre!

Augustine mit un doigt sur ses lèvres pâlies, comme pour implorer de sa mère un moment de silence. Pendant cette terrible nuit le malheur lui avait fait trouver cette patiente résignation qui, chez les mères et chez les femmes aimantes, surpasse dans ses effets l'énergie humaine, et révèle peut-être dans le cœur des femmes l'existence de certaines cordes que Dieu a refusées à l'homme.

Une inscription gravée sur un cippe du cimetière Montmartre indi-

quait que madame de Sommervieux était morte à vingt-sept ans. Un poëte, ami de cette timide créature, voyait dans les simples lignes de son épitaphe la dernière scène d'un drame. Chaque année, au jour solennel du 2 novembre, il ne passait jamais devant ce jeune marbre sans se demander s'il ne fallait pas des femmes plus fortes que ne l'était Augustine pour les puissantes étreintes du génie.

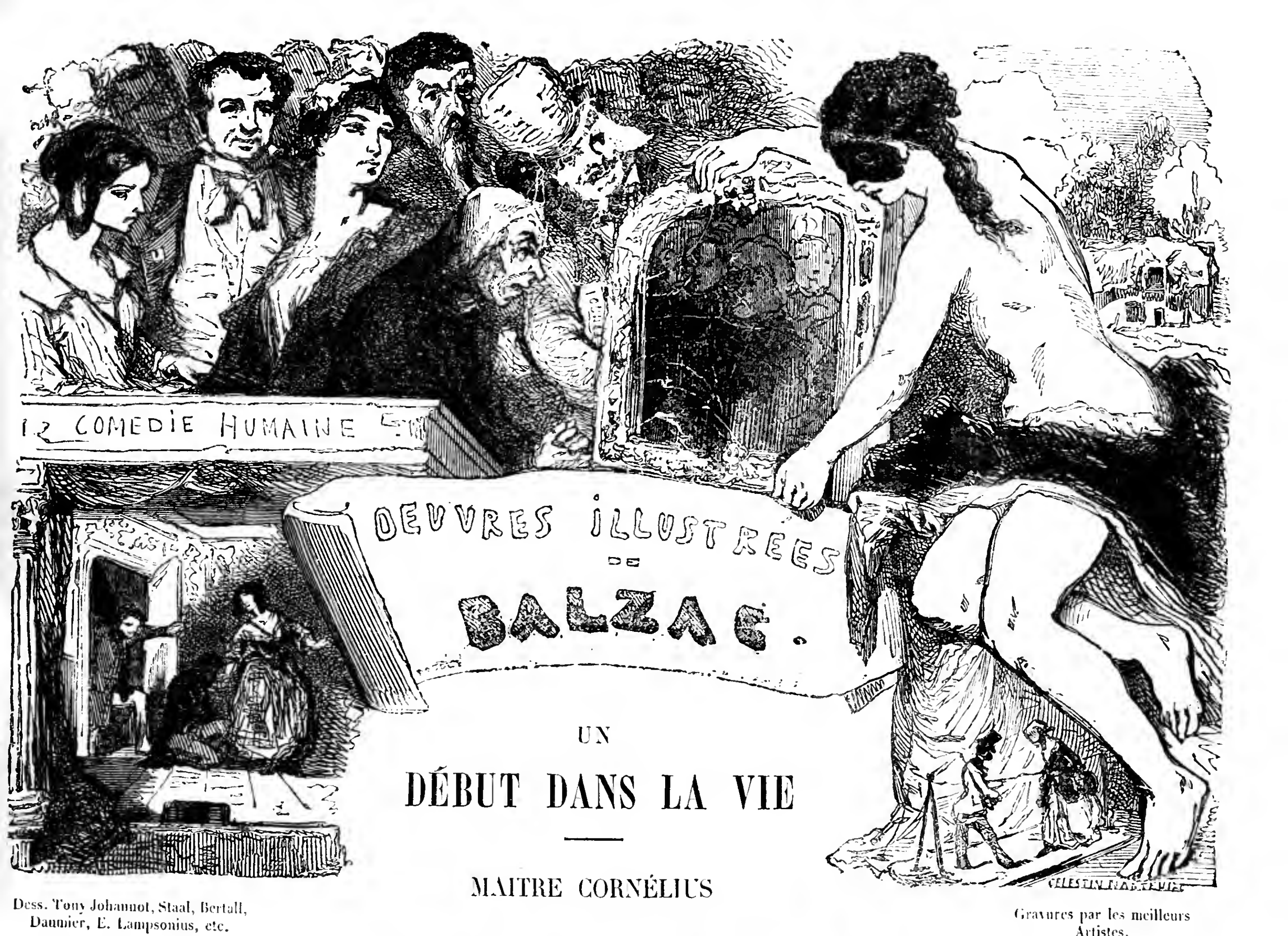
— Les humbles et modestes fleurs écloses dans les vallées meurent peut-être, se disait-il, quand elles sont transplantées trop près des cieux, aux régions où se forment les orages, où le soleil est brûlant.

Maffliers, octobre 1829.

FIN DE LA MAISON DU CHAT-QUI-PELOTE.



Elle s'élança au cou de son mari et lui montra le portrait. — PAGE 63.



UN

DÉBUT DANS LA VIE

MAITRE CORNÉLIUS

Dess. Tony Johannot, Staal, Bertall, Daumier, E. Lampsonius, etc.

Gravures par les meilleurs Artistes.

A LAURE.

Que le brillant et modeste esprit qui m'a donné le sujet de cette scène en ait l'honneur!

SON FRÈRE.

Les chemins de fer, dans un avenir aujourd'hui peu éloigné, doivent faire disparaître certaines industries, en modifier quelques autres, et surtout celles qui concernent les différents modes de transports en usage pour les environs de Paris. Aussi, bientôt les personnes et les choses qui sont les éléments de cette scène lui donneront-elles le mérite d'un travail d'archéologie. Nos neveux ne seront-ils pas enchantés de connaître le matériel social d'une époque qu'ils nommeront le vieux temps? Ainsi, les pittoresques *coucous* qui stationnaient sur la place de la Concorde en encombrant le Cours-la-Reine, les coucous si florissants pendant un siècle, si nombreux encore en 1830, n'existent plus; et, par la plus attrayante solennité champêtre, à peine en aperçoit-on un sur la route en 1842. En 1842, les lieux célèbres par leurs sites et nommés *Environs de Paris*, ne possédaient pas tous un service de messageries régulier. Néanmoins les Touchard père et fils avaient conquis le monopole du transport pour les villes les plus populeuses, dans un rayon de quinze lieues; et leur entreprise constituait un magnifique établissement situé rue du Faubourg-Saint-Denis. Malgré leur ancienneté, malgré leurs efforts, leurs capitaux et tous les avantages d'une centralisation puissante, les messageries Touchard trouvaient dans les coucous du faubourg Saint-Denis des concurrents pour les points situés à sept ou huit lieues à la ronde. La passion du Parisien pour la campagne est telle, que des entreprises locales luttaient aussi avec avantage contre les Petites-Messageries, nom donné à l'entreprise des Touchard, par opposition à celui des Grandes-Messageries de la rue Montmartre. A cette époque le succès des Touchard stimula d'ailleurs les spéculateurs. Pour les moindres localités des environs de Paris, il s'élevait alors des entreprises de voitures belles, rapides et commodes, partant de Paris et y revenant à heures fixes, qui, sur tous les points, et dans un rayon de dix lieues, produi-

Cette scène eut deux témoins.— PAGE 7.

 Imprimé par H. Didot, Mesnil (Eure), sur les clichés des Éditeurs.

sirent une concurrence acharnée. Battu pour le voyage de quatre à six lieues, le coucou se rabattit sur les petites distances, et vécut encore pendant quelques années. Enfin, il succomba dès que les omnibus eurent démontré la possibilité de faire tenir dix-huit personnes sur une voiture traînée par deux chevaux. Aujourd'hui, le coucou, si par hasard un de ces oiseaux d'un vol si pénible existe encore dans les magasins de quelque dépeceur de voitures, serait, par sa structure et par ses dispositions, l'objet de recherches savantes, comparables à celles de Cuvier sur les animaux trouvés dans les plâtrières de Montmartre. Les petites entreprises, menacées par les spéculateurs qui luttèrent en 1822 contre les Touchard père et fils, avaient ordinairement un point d'appui dans les sympathies des habitants du lieu qu'elles desservaient. Ainsi l'entrepreneur, à la fois conducteur et propriétaire de la voiture, était un aubergiste du pays, dont les êtres, les choses et les intérêts lui étaient familiers. Il faisait les commissions avec intelligence; il ne demandait pas autant pour ses petits services et obtenait par cela même plus que les messageries Touchard. Il savait éluder la nécessité d'un passe-debout. Au besoin, il enfreignait les ordonnances sur les voyageurs à prendre. Enfin, il possédait l'affection des gens du peuple. Aussi, quand une concurrence s'établissait, si le vieux messager du pays partageait avec elle les jours de la semaine, quelques personnes retardaient-elles leur voyage pour le faire en compagnie de l'ancien voiturier, quoique son matériel et ses chevaux fussent dans un état peu rassurant.

Une des lignes que les Touchard père et fils essayèrent de monopoliser, qui leur fut le plus disputée, et qu'on dispute encore aux Toulouse, leurs successeurs, est celle de Paris à Beaumont-sur-Oise, ligne étonnamment fertile, car trois entreprises l'exploitaient concurremment en 1822. Les Petites-Messageries baissèrent vainement leurs prix, multiplièrent vainement les heures de départ, construisirent vainement d'excellentes voitures, la concurrence subsista; tant est productive une ligne sur laquelle sont situées de petites villes comme Saint-Denis et Saint-Brice, des villages comme Pierrefitte, Groslay, Ecouen, Poncelles, Moisselles, Baillet, Monsoult, Maffliers, Franconville, Presle, Nointel, Nerville, etc. Les messageries Touchard finirent par étendre le voyage de Paris à Chambly. La concurrence alla jusqu'à Chambly. Aujourd'hui les Toulouse vont jusqu'à Beauvais. Sur cette route, celle d'Angleterre, il existe un chemin qui prend à un endroit assez bien nommé *la Cave*, vu sa topographie, et qui mène dans une des plus délicieuses vallées du bassin de l'Oise, à la petite ville de l'Isle-Adam, doublement célèbre et comme berceau de la maison éteinte de l'Isle-Adam, et comme ancienne résidence des Bourbon-Conti. L'Isle-Adam est une charmante petite ville appuyée de deux gros villages, celui de Nogent et celui de Parmain, remarquables tous deux par de magnifiques carrières qui ont fourni les matériaux des plus beaux édifices du Paris moderne et de l'étranger, car la base et les ornements des colonnes du théâtre de Bruxelles sont en pierre de Nogent. Quoique remarquable par d'admirables sites, par des châteaux célèbres, que des princes, des moines ou de fameux dessinateurs ont bâtis, comme Cassan, Stors, le Val, Nointel, Persan, etc., en 1822, ce pays échappait à la concurrence et se trouvait desservi par deux voitures, d'accord pour l'exploiter. Cette exception se fondait sur des raisons faciles à comprendre. De la Cave, le point où commence, sur la route d'Angleterre, le chemin pavé dû à la magnificence des princes de Conti, jusqu'à l'Isle-Adam, la distance est de deux lieues; et nulle entreprise ne pouvait faire un détour considérable, d'autant plus que l'Isle-Adam formait alors une impasse. La route qui y menait y finissait. Depuis quelques années un grand chemin a relié la vallée de Montmorency à la vallée de l'Isle-Adam. De Saint-Denis il passe par Saint-Leu-Taverny, Méru, l'Isle-Adam, et va jusqu'à Beaumont, le long de l'Oise. Mais en 1822 la seule route qui conduisit à l'Isle-Adam était celle des princes de Conti. Pierrotin et son collègue régnaient donc de Paris à l'Isle-Adam, aimés par le pays entier. La *voiture à Pierrotin* et celle de son camarade desservaient Stors, le Val, Parmain, Champagne, Mours, Prérolles, Nogent, Nerville et Maffliers. Pierrotin était si connu, que les habitants de Monsoult, de Moisselles et de Saint-Brice, quoique situés sur la grande route, se servaient de sa voiture, où la chance d'avoir une place se rencontrait plus souvent que dans les diligences de Beaumont, toujours pleines. Pierrotin faisait bon ménage avec sa concurrence. Quand Pierrotin partait de l'Isle-Adam, son camarade revenait de Paris, et *vice versâ*. Il est inutile de parler du concurrent, Pierrotin avait les sympathies du pays. Des deux messagers, il est d'ailleurs le seul en scène dans cette véridique histoire. Qu'il vous suffise donc de savoir que les deux voituriers vivaient en bonne intelligence, se faisant une loyale guerre, et se disputant les habitants par de bons procédés. Ils avaient à Paris, par économie, la même cour, le même hôtel, la même écurie, le même hangar, le même bureau, le même employé. Ce détail dit assez que Pierrotin et son adversaire étaient, selon l'expression du peuple, de *bonnes pâtes* d'hommes.

Cet hôtel, situé précisément à l'angle de la rue d'Enghien, existe encore et se nomme le *Lion-d'Argent*. Le propriétaire de cet établissement, destiné, depuis un temps immémorial, à loger des messagers, exploitait lui-même une entreprise de voitures pour Dammartin si solidement établie, que les Touchard, ses voisins, dont les Petites-Messageries sont en face, ne songeaient point à lancer de voitures sur cette ligne. Quoique les départs pour l'Isle-Adam dussent avoir lieu à heure fixe, Pierrotin et son co-messager pratiquaient à cet égard une indulgence qui leur conciliait l'affection des gens du pays, et leur valait de fortes remontrances de la part des étrangers, habitués à la régularité des grands établissements publics; mais les deux conducteurs de cette voiture, moitié diligence, moitié coucou, trouvaient toujours des défenseurs parmi leurs habitués. Le soir, le départ de quatre heures traînait jusqu'à quatre heures et demie, et celui du matin, quoique indiqué pour huit heures, n'avait jamais lieu avant neuf heures. Ce système était d'ailleurs excessivement élastique. En été, temps d'or pour les messagers, la loi des départs, rigoureuse envers les inconnus, ne pliait que pour les gens du pays. Cette méthode offrait à Pierrotin la possibilité d'empocher le prix de deux places pour une, quand un habitant du pays venait de bonne heure demander une place appartenant à un *oiseau de passage*, qui, par malheur, était en retard. Cette élasticité ne trouverait certes pas grâce aux yeux des puristes en morale; mais Pierrotin et son collègue la justifiaient par la *dureté des temps*, par leurs pertes pendant la saison d'hiver, par la nécessité d'avoir bientôt de meilleures voitures, et enfin par l'exacte observation de la loi écrite sur des bulletins dont les exemplaires excessivement rares ne se donnaient qu'aux voyageurs de passage assez obstinés pour en exiger.

Pierrotin, homme de quarante ans, était déjà père de famille. Sorti de la cavalerie à l'époque du licenciement de 1815, ce brave garçon avait succédé à son père, qui menait de l'Isle-Adam à Paris un coucou d'allure assez capricieuse. Après avoir épousé la fille d'un petit aubergiste, il donna de l'extension au service de l'Isle-Adam, le régularisa, se fit remarquer par son intelligence et par une exactitude militaire. Leste, décidé, Pierrotin (ce nom devait être un surnom) imprimait, par la mobilité de sa physionomie, à sa figure rougeaude et faite aux intempéries, une expression narquoise qui ressemblait à un air spirituel. Il ne manquait d'ailleurs pas de cette facilité de parler qui s'acquiert à force de voir le monde et différents pays. Sa voix, par l'habitude de s'adresser à des chevaux et de crier gare! avait contracté de la rudesse; mais il prenait un ton doux avec les bourgeois. Son costume, comme celui des messagers du second ordre, consistait en de bonnes grosses bottes pesantes de clous, faites à l'Isle-Adam, et un pantalon de gros velours vert-bouteille, et une veste de semblable étoffe, mais par-dessus laquelle, pendant l'exercice de ses fonctions, il portait une blouse bleue, ornée au col, aux épaules et aux poignets, de broderies multicolores. Une casquette à visière lui couvrait la tête. L'état militaire avait laissé dans les mœurs de Pierrotin un grand respect pour les supériorités sociales, et l'habitude de l'obéissance aux gens des hautes classes; mais s'il se familiarisait volontiers avec les petits bourgeois, il respectait toujours les femmes, à quelque classe sociale qu'elles appartinssent. Néanmoins, à force de *brouetter le monde*, pour employer une de ses expressions, il avait fini par regarder ses voyageurs comme des paquets qui marchaient, et qui dès lors exigeaient moins de soins que les autres, l'objet essentiel de la messagerie.

Averti par le mouvement général qui, depuis la paix, révolutionnait sa partie, Pierrotin ne voulait pas se laisser gagner par le progrès des lumières. Aussi, depuis la belle saison, parlait-il beaucoup d'une certaine grande voiture commandée aux Farry, Breilmann et compagnie, les meilleurs carrossiers de diligences, et nécessitée par l'affluence croissante des voyageurs. Le matériel de Pierrotin consistait alors en deux voitures. L'une, qui servait en hiver et la seule qu'il présentât aux agents du fisc, lui venait de son père, et tenait du coucou. Les flancs arrondis de cette voiture permettaient d'y placer six voyageurs sur deux banquettes d'une dureté métallique, quoique couvertes en velours d'Utrecht jaune. Ces deux banquettes étaient séparées par une barre de bois qui s'ôtait et se remettait à volonté dans deux rainures pratiquées à chaque paroi intérieure, à la hauteur de dos du patient. Cette barre, perfidement enveloppée de velours et que Pierrotin appelait un dossier, faisait le désespoir des voyageurs par la difficulté qu'on éprouvait à l'enlever et à la replacer. Si ce dossier donnait du mal à manier, il en causait encore bien plus aux épaules quand il était en place; mais quand on le laissait en travers de la voiture, il rendait l'entrée et la sortie également périlleuses, surtout pour les femmes. Quoique chaque banquette de ce cabriolet, au flanc courbé comme celui d'une femme grosse, ne dût contenir que trois voyageurs, on en voyait souvent huit serrés comme des harengs dans une tonne. Pierrotin prétendait que les voyageurs s'en trouvaient beaucoup mieux, car ils formaient alors une masse compacte, inébranlable; tandis que trois voyageurs se heurtaient perpétuellement et souvent risquaient d'abîmer leurs chapeaux contre la tête de son cabriolet, par les violents cahots de la route. Sur le devant de cette voiture, il existait une banquette de bois, le siége de Pierrotin, et où pouvaient tenir trois voyageurs, qui, placés là, prennent, comme on le sait, le nom de *lapins*. Par certains voyages, Pierrotin y plaçait quatre lapins, et s'asseyait alors en côté sur une espèce de

boîte pratiquée au bas du cabriolet, pour donner un point d'appui aux pieds de ses lapins, et toujours pleine de paille où de paquets qui ne craignaient rien. La caisse de ce coucou, peinte en jaune, était embellie dans sa partie supérieure par une bande d'un bleu de perruquier où se lisaient en lettres d'un blanc d'argent sur les côtés : *l'Isle-Adam — Paris*, et derrière : *Service de l'Isle-Adam*. Nos neveux seraient dans l'erreur s'ils pouvaient croire que cette voiture ne pouvait emmener que treize personnes y compris Pierrotin; dans les grandes occasions, elle en admettait parfois trois autres dans un compartiment carré recouvert d'une bâche où s'empilaient les malles, les caisses et les paquets; mais le prudent Pierrotin n'y laissait monter que ses pratiques, et seulement à trois ou quatre cents pas de la barrière. Ces habitants du *poulailler*, nom donné par les conducteurs à cette partie de la voiture, devaient descendre avant chaque village de la route où se trouvait un poste de gendarmerie. La surcharge interdite par les ordonnances *concernant la sûreté des voyageurs* était alors trop flagrante pour que le gendarme, essentiellement ami de Pierrotin, pût se dispenser de dresser procès-verbal de cette contravention. Ainsi le cabriolet de Pierrotin brouettait, par certains samedis soir ou lundis matin, quinze voyageurs; mais alors, pour le traîner, il donnait, à son gros cheval hors d'âge, appelé Rougeot, un compagnon dans la personne d'un cheval gros comme un poney, dont il disait un bien infini. Ce petit cheval était une jument nommée Bichette, elle mangeait peu, elle avait du feu, elle était infatigable, elle valait son pesant d'or. — « Ma femme ne la donnerait pas pour ce gros fainéant de Rougeot! » s'écriait Perrotin.

La différence entre l'autre voiture et celle-ci consistait en ce que la seconde était montée sur quatre roues. Cette voiture, de construction bizarre, appelée *la voiture à quatre roues*, admettait dix-sept voyageurs, et n'en devait contenir que quatorze. Elle faisait un bruit si considérable, que souvent à l'Isle-Adam on disait : Voilà Pierrotin! quand il sortait de la forêt qui s'étale sur le coteau de la vallée. Elle était divisée en deux lobes, dont le premier, nommé *l'intérieur*, contenait six voyageurs sur deux banquettes, et le second, espèce de cabriolet ménagé sur le devant, s'appelait un coupé. Ce coupé fermait par un vitrage incommode et bizarre dont la description prendrait trop d'espace pour qu'il soit possible d'en parler. La voiture à quatre roues était surmontée d'une impériale à capote sous laquelle Pierrotin fourrait six voyageurs, et dont la clôture s'opérait par des rideaux de cuir. Pierrotin s'asseyait sur un siége presque invisible, ménagé dessous le vitrage du coupé.

Le messager de l'Isle-Adam ne payait les contributions auxquelles sont soumises les voitures publiques que sur son coucou présenté comme tenant six voyageurs, et il prenait un permis toutes les fois qu'il faisait rouler sa voiture à quatre roues. Ceci peut paraître extraordinaire aujourd'hui, mais dans ses commencements, l'impôt sur les voitures, assis avec une sorte de timidité, permit aux messagers ces petites tromperies qui les rendaient assez contents de *faire la queue* aux employés, selon un mot de leur vocabulaire. Insensiblement le fisc affamé devint sévère, il força les voitures à ne plus rouler sans porter le double timbre qui maintenant annonce qu'elles sont jaugées et que leurs contributions sont payées. Tout a son temps d'innocence, même le fisc; mais vers la fin de 1822, ce temps durait encore. Souvent l'été, la voiture à quatre roues et le cabriolet allaient de concert sur la route, emmenant trente-deux voyageurs, et Pierrotin ne payait de taxe que sur six. Dans ces jours fortunés, le convoi parti à quatre heures et demie du faubourg Saint-Denis arrivait bravement à dix heures du soir à l'Isle-Adam. Aussi, fier de son service, qui nécessitait un louage de chevaux extraordinaire, Pierrotin disait-il : « Nous avons joliment marché! » Pour pouvoir faire neuf lieues en cinq heures dans cet attirail, il supprimait alors les stations que les cochers font, sur cette route, à Saint-Brice, à Moisselle et à la Cave. L'hôtel du Lion-d'Argent occupe un terrain d'une grande profondeur. Si sa façade n'a que trois ou quatre croisées sur le faubourg Saint-Denis, il comportait alors, dans sa longue cour au bout de laquelle sont les écuries, toute une maison plaquée contre la muraille d'une propriété mitoyenne. L'entrée formait comme un couloir sous les planchers duquel pouvaient stationner deux ou trois voitures. En 1822, le bureau de toutes les messageries logées au Lion-d'Argent était tenu par la femme de l'aubergiste, qui avait autant de livres que de services; elle prenait l'argent, inscrivait les noms, et mettait avec bonhomie les paquets dans l'immense cuisine de son auberge. Les voyageurs se contentaient de ce laisser-aller patriarcal. S'ils arrivaient trop tôt, ils s'asseyaient sous le manteau de la vaste cheminée, ou stationnaient sous le porche, ou se rendaient au café de l'Échiquier, qui fait le coin d'une rue ainsi nommée, et parallèle à celle d'Enghien, de laquelle elle n'est séparée que par quelques maisons.

Dans les premiers jours de l'automne de cette année, par un samedi matin, Pierrotin était, les mains passées par les trous de sa blouse dans ses poches, sous la porte cochère du Lion-d'Argent, d'où se voyaient en enfilade la cuisine de l'auberge, et au delà la longue cour au bout de laquelle les écuries se dessinaient en noir. La diligence de Dammartin venait de sortir, et s'élançait lourdement à la suite des diligences Touchard. Il était plus de huit heures du matin. Sous l'énorme porche, au dessus duquel se lit sur un long tableau *Hôtel du Lion-d'Argent*, les garçons d'écurie et les facteurs des messageries regardaient les voitures accomplissant ce *lancer* qui trompe tant le voyageur, en lui faisant croire que les chevaux iront toujours ainsi. — Faut-il atteler, bourgeois? dit à Pierrotin son garçon d'écurie quand il n'y eut plus rien à voir. — Voilà huit heures et quart, et je ne me vois point de voyageurs, répondit Pierrotin. Où se fourrent-ils donc? Attelle tout de même. Avec cela qu'il n'y a point de paquets. Vingt-bon-Dieu! *Il* ne saura où mettre ses voyageurs ce soir, puisqu'il fait beau, et moi je n'en ai que quatre d'inscrits! V'là un beau *venez-y-voir* pour un samedi! C'est toujours comme ça quand il vous faut de l'argent! Quel métier de chien! qué chien de métier! — Et si vous en aviez, où les mettriez-vous donc, vous n'avez que votre cabriolet? dit le facteur-valet d'écurie en essayant de calmer Pierrotin. — Et ma nouvelle voiture donc? fit Pierrotin. — Elle existe donc? demanda le gros Auvergnat qui en souriant montra des palettes blanches et larges comme des amandes. — Vieux propre à rien! elle roulera demain, dimanche, et il nous faudra dix-huit voyageurs! — Ah! dame! une belle voiture, ça chauffera la route, dit l'Auvergnat. — Une voiture comme celle qui va sur Beaumont, quoi! toute flambante! elle est peinte en rouge et or à faire crever les Touchard de dépit! Il me faudra trois chevaux. J'ai trouvé le pareil à Rougeot, et Bichette ira crânement en arbalète. Allons, tiens, attelle, dit Pierrotin qui regardait du côté de la porte Saint-Denis en pressant du tabac dans son brûle-gueule, je vois là-bas une dame et un petit jeune homme avec des paquets sous le bras; ils cherchent le Lion-d'Argent, car ils ont fait la sourde oreille aux coucous. Tiens! tiens! il me semble reconnaître la dame pour une pratique! — Vous êtes souvent arrivé plein après être parti à vide, lui dit son facteur. — Mais point de paquets, répondit Pierrotin, qué sort!

Et Pierrotin s'assit sur une des deux énormes bornes qui garantissaient le pied des murs contre le choc des essieux; mais il s'assit d'un air inquiet et rêveur qui ne lui était pas habituel. Cette conversation, insignifiante en apparence, avait remué de cruels soucis cachés au fond du cœur de Pierrotin. Et qui pouvait troubler le cœur de Pierrotin, si ce n'est une belle voiture? Briller sur la route, lutter avec les Touchard, agrandir son service, emmener des voyageurs qui le complimenteraient sur les commodités dues au progrès de la carrosserie, au lieu d'avoir à entendre de perpétuels reproches sur *ses sabots*, telle était la louable ambition de Pierrotin. Or, le messager de l'Isle-Adam, entraîné par son désir de l'emporter sur son camarade, de l'amener peut-être un jour à lui laisser à lui seul le service de l'Isle-Adam, avait outrepassé ses forces. Il avait bien commandé la voiture chez Farry, Breilmann et compagnie, les carrossiers qui venaient de substituer les ressorts carrés des Anglais aux cols de cygne et autres vieilles inventions françaises; mais ces défiants et durs fabricants ne voulaient livrer cette diligence que contre des écus. Peu flattés de construire une voiture difficile à placer si elle leur restait, ces sages négociants ne l'entreprirent qu'après un versement de deux mille francs opéré par Pierrotin. Pour satisfaire à la juste exigence des carrossiers, l'ambitieux messager avait épuisé toutes ses ressources et tout son crédit. Sa femme, son beau-père et ses amis s'étaient saignés. Cette superbe diligence, il était allé la voir la veille chez les peintres, elle ne demandait qu'à rouler; mais, pour la faire rouler le lendemain, il fallait accomplir le payement. Or, il manquait mille francs à Pierrotin! Endetté pour ses loyers avec l'aubergiste, il n'avait osé lui demander cette somme. Faute de mille francs, il s'exposait à perdre les deux mille francs donnés d'avance, sans compter cinq cents francs, prix du nouveau Rougeot, et trois cents francs de harnais neufs pour lesquels il avait obtenu trois mois de crédit. Et, poussé par la rage du désespoir et par la folie de l'amour-propre, il venait d'affirmer que sa nouvelle voiture roulerait demain dimanche. En donnant quinze cents francs sur deux mille cinq cents, il espérait que les carrossiers attendris lui livreraient la voiture; mais il s'écria tout haut, après trois minutes de méditation : — Non, c'est des chiens finis! des vrais carcans... Si je m'adressais à M. Moreau, le régisseur de Presle, lui qui est si bon homme? se dit-il frappé d'une nouvelle idée, il me prendrait peut-être mon billet à six mois.

En ce moment, un valet sans livrée, chargé d'une malle en cuir, et venu de l'établissement Touchard, où il n'avait pas trouvé de place pour le départ de Chambly, à une heure après midi, dit au messager : — Est-ce vous qu'êtes Pierrotin? — Après? dit Pierrotin. — Si vous pouvez attendre un petit quart d'heure, vous emmènerez mon maître; sinon je remporte sa malle, et il en sera quitte pour aller à cheval, quoique depuis longtemps il en ait perdu l'habitude. — J'attendrai deux, trois quarts d'heure et le pouce, mon garçon, dit Pierrotin en lorgnant la jolie petite malle en cuir bien attachée et fermant par une serrure en cuivre armoriée. — Eh bien! voilà, dit le valet en se débarrassant l'épaule de la malle que Pierrotin souleva, pesa, regarda. — Tiens, dit le messager à son facteur, enveloppe-la de foin doux, et place-la dans le coffre de derrière. Il n'y a pas de nom dessus, ajouta-t-il. — Il y a les armes de monseigneur, répondit le valet. — Monseigneur? plus que çà d'or! Venez donc prendre un petit verre, dit

Pierrotin en clignotant et allant vers le café de l'Echiquier, où il amena le valet. — Garçon, deux absinthes, cria-t-il en entrant... Qui donc est votre maître, et où va-t-il? Je ne vous ai jamais vu, demanda Pierrotin au domestique en trinquant. — Il y a de bonnes raisons pour cela, reprit le valet de pied. Mon maître ne va pas une fois par an chez vous, et il y va toujours en équipage. Il aime mieux la vallée d'Orge, où il a le plus beau parc des environs de Paris, un vrai Versailles, une terre de famille, il en porte le nom. Ne connaissez-vous pas M. Moreau? — L'intendant de Presles, dit Pierrotin. — Eh bien! M. le comte va passer deux jours à Presle. — Ah! je vais mener le comte de Sérisy! s'écria le messager. — Oui, mon gars, rien que cela. Mais attention, il y a une consigne. Si vous avez des gens du pays dans votre voiture, ne nommez pas M. le comte, il veut voyager *incognito*, et m'a recommandé de vous le dire en vous annonçant un bon pour-boire. — Ah! ce voyage en cachemire aurait-il par hasard rapport à l'affaire que le père Léger, fermier des Moulineaux, est venu conclure? — Je ne sais pas, reprit le valet; mais le torchon brûle. Hier au soir, je suis allé donner l'ordre à l'écurie de tenir prête, à sept heures du matin, la voiture à la Daumont, pour aller à Presle; mais, à sept heures, Sa Seigneurie l'a décommandée. Augustin, le valet de chambre, attribue ce changement à la visite d'une dame qui lui a eu l'air d'être venue du pays. — Est-ce qu'on aurait dit quelque chose sur le compte de M. Moreau! le plus brave homme, le plus honnête homme, le roi des hommes, quoi! Il aurait pu gagner bien plus d'argent qu'il n'en a, s'il l'avait voulu, allez!... Il a eu tort alors, reprit le valet sentencieusement. — M. de Sérisy va donc enfin habiter Presle, puisqu'on a meublé, réparé le château? demanda Pierrotin après une pause. Est-ce vrai qu'on y a déjà dépensé deux cent mille francs? — Si nous avions, vous ou moi, ce qu'on a dépensé de plus, nous serions bourgeois. Si madame la comtesse y va, ah! dame, les Moreau n'y auront plus leurs aises, dit le valet d'un air mystérieux. — Brave homme, M. Moreau! reprit Pierrotin, qui pensait toujours à demander ses mille francs au régisseur, un homme qui fait travailler, qui ne marchande pas trop l'ouvrage, et qui tire toute la valeur de la terre, et pour son maître encore! Brave homme! Il vient souvent à Paris, il prend toujours ma voiture, il me donne un bon pour-boire, et il vous a toujours un tas de commissions pour Paris. C'est trois ou quatre paquets par jour, tant pour monsieur que pour madame, enfin, un mémoire de cinquante francs par mois, rien qu'en commissions. Si madame *fait un peu sa quelqu'une*, elle aime bien ses enfants, c'est moi qui va les lui chercher au collége et qui les y reconduis. Chaque fois elle me donne cent sous, une grande *magni-magnon* ne ferait pas mieux. Oh! toutes les fois que j'ai quelqu'un de chez eux ou pour eux, je pousse jusqu'à la grille du château... Ça se doit, pas vrai? — On dit que M. Moreau n'avait pas mille écus vaillant quand M. le comte l'a mis régisseur à Presle, dit le valet. — Mais depuis 1806, en dix-sept ans, cet homme aurait fait quelque chose! répliqua Pierrotin. — C'est vrai, dit le valet en hochant la tête. Après ça, les maîtres sont bien ridicules, et j'espère pour Moreau qu'il a fait son beurre. — Je suis souvent allé vous porter des bourriches, dit Pierrotin, à votre hôtel, rue de la Chaussée-d'Antin, et je n'ai jamais *eu la valiscence* de voir ni monsieur ni madame. — M. le comte est un bonhomme, dit confidentiellement le valet, mais s'il réclame votre discrétion pour assurer son *incognito*, il doit y avoir du grabuge; du moins, voilà ce que nous pensons à l'hôtel; car, pourquoi décommander la Daumont? pourquoi voyager par un coucou? Un pair de France n'a-t-il pas le moyen de prendre un cabriolet de remise? — Un cabriolet est capable de lui demander quarante francs pour aller et venir; car apprenez que cette route-là, si vous ne la connaissez pas, est faite pour les écureuils. Oh! toujours monter et descendre, dit Pierrotin. Pair de France ou bourgeois, tout le monde est bien *regardant à ses pièces*! Si ce voyage concernait M. Moreau... mon Dieu, cela me vexerait-il, s'il lui arrivait malheur! Vingt-bon-Dieu! ne pourrait-on pas trouver un moyen de le prévenir? car c'est un vrai brave homme, un brave homme fini, le roi des hommes, quoi!... — Bah! M. le comte l'aime beaucoup, M. Moreau! dit le valet. Mais, tenez, si vous voulez que je vous donne un bon conseil: chacun pour soi. Nous avons bien assez à faire de nous occuper de nous-mêmes. Faites ce qu'on vous demande, et d'autant plus qu'il ne faut pas se jouer à Sa Seigneurie. Puis, pour tout dire, le comte est généreux. Si vous l'obligez de ça, dit le valet en montrant l'ongle d'un de ses doigts, il vous le rend grand comme ça, reprit-il en allongeant le bras.

Cette judicieuse réflexion et surtout l'image eurent pour effet, venant d'un homme aussi haut placé que le second valet de chambre du comte de Sérisy, de refroidir le zèle de Pierrotin pour le régisseur de la terre de Presles. — Allons, adieu, monsieur Pierrotin, dit le valet.

Un coup d'œil rapidement jeté sur la vie du comte de Sérisy et sur celle de son régisseur est ici nécessaire pour bien comprendre le petit drame qui devait se passer dans la voiture à Pierrotin. M. Huguet de Sérisy descend en ligne directe du fameux président Huguet, anobli sous François I[er]. Cette famille *porte parti d'or et de sable à un orle de l'un à l'autre, et deux losanges de l'un en l'autre*, avec: I, SEMPER MELIUS ERIS, devise qui, non moins que les deux dévidoirs pris pour supports, prouve la modestie des familles bourgeoises au temps où les ordres se tenaient à leur place dans l'Etat, et la naïveté de nos anciennes mœurs par le calembour de ERIS, qui, combiné avec l'i du commencement et l's final de *Melius*, représente le nom (*Sérisy*) de la terre érigée en comté. Le père du comte était premier président d'un parlement avant la Révolution. Quant à lui, déjà conseiller d'Etat au grand-conseil, en 1787, à l'âge de vingt-deux ans, il s'y fit remarquer par de très-beaux rapports sur des affaires délicates. Il n'émigra point pendant la Révolution, il la passa dans sa terre de Sérisy, d'Arpajon, où le respect qu'on portait à son père le préserva de tout malheur. Après avoir passé quelques années à soigner le président de Sérisy, qu'il perdit en 1794, il fut élu vers cette époque au conseil des cinq-cents, et accepta ces fonctions législatives pour distraire sa douleur. Au 18 brumaire, M. de Sérisy fut, comme toutes les vieilles familles parlementaires, l'objet des coquetteries du premier consul, qui le plaça dans le conseil d'Etat et lui donna l'une des administrations les plus désorganisées à reconstituer. Le rejeton de cette famille historique devint l'un des rouages les plus actifs de la grande et magnifique organisation due à Napoléon. Aussi le conseiller d'Etat quitta-t-il bientôt son administration pour un ministère. Créé comte et sénateur par l'Empereur, il eut successivement le proconsulat de deux différents royaumes. En 1806, à quarante ans, le sénateur épousa la sœur du ci-devant marquis de Ronquerolles, veuve à vingt ans de Gaubert, un des plus illustres généraux républicains, et son héritière. Ce mariage, convenable comme noblesse, doubla la fortune déjà considérable du comte de Sérisy, qui devint beau-frère du ci-devant marquis de Rouvre, nommé comte et chambellan par l'Empereur. En 1814, fatigué de travaux constants, M. de Sérisy, dont la santé délabrée exigeait du repos, résigna tous ses emplois, quitta le gouvernement à la tête duquel l'Empereur l'avait mis, et vint à Paris, où Napoléon, forcé par l'évidence, lui rendit justice. Ce maître infatigable, qui ne croyait pas à la fatigue chez autrui, prit d'abord la nécessité dans laquelle se trouvait le comte de Sérisy pour une défection. Quoique le sénateur ne fût point en disgrâce, il passa pour avoir eu à se plaindre de Napoléon. Aussi, quand les Bourbons revinrent, Louis XVIII, en qui M. de Sérisy reconnut son souverain légitime, accorda-t-il au sénateur, devenu pair de France, une grande confiance en le chargeant de ses affaires privées, et le nommant ministre d'Etat. Au 20 mars, M. de Sérisy n'alla point à Gand, il prévint Napoléon qu'il restait fidèle à la maison de Bourbon, il n'accepta point la pairie pendant les Cent-Jours, et passa ce règne si court dans sa terre de Sérisy. Après la seconde chute de l'Empereur, il redevint naturellement membre du conseil privé, fut nommé vice-président du conseil d'Etat et liquidateur, pour le compte de la France, dans le règlement des indemnités demandées par les puissances étrangères. Sans faste personnel, sans ambition même, il possédait une grande influence dans les affaires publiques. Rien ne se faisait d'important en politique sans qu'il fût consulté; mais il n'allait jamais à la cour, et se montrait peu dans ses propres salons. Cette noble existence, vouée d'abord au travail, avait fini par devenir un travail continuel. Le comte se levait dès quatre heures du matin en toute saison, travaillait jusqu'à midi, vaquait à ses fonctions de pair de France ou de vice-président du conseil d'Etat, et se couchait à neuf heures. Pour reconnaître tant de travaux, le roi l'avait fait chevalier de ses ordres. M. de Sérisy était depuis longtemps grand'croix de la Légion d'honneur; il avait l'ordre de la Toison-d'Or, l'ordre de Saint-André de Russie, celui de l'Aigle de Prusse, enfin presque tous les ordres des cours d'Europe. Personne n'était moins aperçu ni plus utile que lui dans le monde politique. On comprend que les honneurs, le tapage de la faveur, les succès du monde étaient indifférents à un homme de cette trempe. Mais personne, excepté les prêtres, n'arrive à une pareille vie sans de graves motifs. Cette conduite énigmatique avait son mot, un mot cruel. Amoureux de sa femme avant de l'épouser, cette passion avait résisté chez le comte à tous les malheurs intimes de son mariage avec une veuve, toujours maîtresse d'elle-même avant comme après sa seconde union, et qui jouissait d'autant plus de sa liberté, que M. de Sérisy avait pour elle l'indulgence d'une mère pour un enfant gâté. Ses constants travaux lui servaient de bouclier contre des chagrins de cœur ensevelis avec ce soin que savent prendre les hommes politiques pour de tels secrets. Il comprenait d'ailleurs combien eût été ridicule sa jalousie aux yeux du monde qui n'eût guère admis une passion conjugale chez un vieil administrateur. Comment, dès les premiers jours de son mariage, fut-il fasciné par sa femme? Comment souffrit-il d'abord sans se venger? Comment n'osa-t-il plus se venger? Comment laissa-t-il le temps s'écouler, abusé par l'espérance? Par quels moyens une femme jeune, jolie et spirituelle l'avait-elle mis en servage? La réponse à toutes ces questions exigerait une longue histoire qui nuirait au sujet de cette scène, et que, sinon les hommes, du moins les femmes pourront entrevoir. Remarquons cependant que les immenses travaux et les chagrins du comte avaient contribué malheureusement à le priver des avantages nécessaires à un homme pour lutter contre de dangereuses comparaisons. Aussi le plus affreux des malheurs secrets du comte était-il

d'avoir donné raison aux répugnances de sa femme par une maladie uniquement due à ses excès de travail. Bon, et même excellent pour la comtesse, il la laissait maîtresse chez elle; elle recevait tout Paris, elle allait à la campagne, elle en revenait, absolument comme si elle eût été veuve; il veillait à sa fortune et fournissait à son luxe, comme l'eût fait un intendant. La comtesse avait pour son mari la plus grande estime, elle aimait même sa tournure d'esprit; elle savait le rendre heureux par son approbation; aussi faisait-elle tout ce qu'elle voulait de ce pauvre homme en venant causer une heure avec lui. Comme les grands seigneurs d'autrefois, le comte protégeait si bien sa femme, que porter atteinte à sa considération eût été lui faire injure impardonnable. Le monde admirait beaucoup ce caractère, et madame de Sérisy devait immensément à son mari. Toute autre femme, quand même elle eût appartenu à une famille aussi distinguée que celle des Ronquerolles, aurait pu se voir à jamais perdue. La comtesse était fort ingrate; mais ingrate avec charme. Elle jetait de temps en temps du baume sur les blessures du comte.

Expliquons maintenant le sujet du brusque voyage et de l'incognito du ministre. Un riche fermier de Beaumont-sur-Oise, nommé Léger, exploitait une ferme dont toutes les pièces faisaient enclave dans les terres du comte, et qui gâtait sa magnifique propriété de Presles. Cette ferme appartenait à un bourgeois de Beaumont-sur-Oise, appelé Margueron. Le bail fait à Léger en 1799, moment où les progrès de l'agriculture ne pouvaient se prévoir, était sur le point de finir, et le propriétaire refusa les offres de Léger pour un nouveau bail. Depuis longtemps M. de Sérisy, qui souhaitait se débarrasser des ennuis et des contestations que causent les enclaves, avait conçu l'espoir d'acheter cette ferme en apprenant que toute l'ambition de M. Margueron était de faire nommer son fils unique, alors simple percepteur, receveur particulier des finances à Senlis. Moreau signalait à son patron un dangereux adversaire dans la personne du père Léger. Le fermier qui savait combien il pouvait vendre cher en détail cette ferme au comte, était capable d'en donner assez d'argent pour surpasser l'avantage que la recette particulière offrirait à Margueron fils. Deux jours auparavant, le comte, pressé d'en finir, avait appelé son notaire, Alexandre Crottat, et Derville, son avoué, pour examiner les circonstances de cette affaire. Quoique Derville et Crottat missent en doute le zèle du régisseur, dont une lettre inquiétante avait provoqué cette consultation, le comte défendit Moreau, qui, dit-il, le servait fidèlement depuis dix-sept ans. — « Eh bien! avait répondu Derville, je conseille à Votre Seigneurie d'aller elle-même à Presle, et d'inviter à dîner ce Margueron. Crottat y enverra son premier clerc avec un acte de vente tout prêt, en laissant en blanc les pages ou les lignes nécessaires aux désignations de terrain ou aux titres. Enfin, que Votre Excellence se munisse au besoin d'une partie du prix en un bon sur la Banque, et n'oublie pas la nomination du fils à la recette de Senlis. Si vous ne terminez pas en un moment, la ferme vous échappera! Vous ignorez, monsieur le comte, les roueries des paysans. De paysan à diplomate, le diplomate succombe. » Crottat appuya cet avis, que, d'après la confidence du valet à Pierrotin, le pair de France avait sans doute adopté. La veille, le comte avait envoyé par la diligence de Beaumont un mot à Moreau pour lui dire d'inviter à dîner Margueron, afin de terminer l'affaire des Moulineaux. Avant cette affaire, le comte avait ordonné de restaurer les appartements de Presles, et, depuis un an, M. Grindot, un architecte à la mode, y faisait un voyage par semaine. Or, tout en concluant son acquisition, M. de Sérisy voulait examiner en même temps les travaux et l'effet des nouveaux ameublements. Il comptait faire une surprise à sa femme en l'amenant à Presles, et mettait de l'amour-propre à la restauration de ce château. Quel événement était-il survenu pour que le comte, qui la veille allait ostensiblement à Presles, voulût s'y rendre incognito dans la voiture de Pierrotin?

Ici, quelques mots sur la vie du régisseur deviennent indispensables. Moreau, le régisseur de la terre de Presles, était le fils d'un procureur de province, devenu, à la Révolution, procureur-syndic à Versailles. En cette qualité, Moreau père avait presque sauvé les biens et la vie de MM. de Sérisy père et fils. Ce citoyen Moreau appartenait au parti Danton. Robespierre, implacable dans ses haines, le poursuivit, finit par le découvrir et le fit périr à Versailles. Moreau fils, héritier des doctrines et des amitiés de son père, trempa dans une des conjurations faites contre le premier consul à son avénement au pouvoir. En ce temps, M. de Sérisy, jaloux d'acquitter sa dette de reconnaissance, fit évader à temps Moreau, qui fut condamné à mort; puis il demanda sa grâce en 1804, l'obtint, lui offrit d'abord une place dans ses bureaux, et définitivement le prit pour secrétaire en lui donnant la direction de ses affaires privées. Quelque temps après le mariage de son protecteur, Moreau devint amoureux d'une femme de chambre de la comtesse et l'épousa. Pour éviter les désagréments de la fausse position où le mettait cette union, dont plus d'un exemple se rencontrait à la cour impériale, il demanda la régie de la terre de Presles où sa femme pourrait faire la dame, et où, dans ce petit pays, ils n'éprouveraient ni l'un ni l'autre aucune souffrance d'amour-propre. Le comte avait besoin à Presles d'un homme dévoué, car sa femme préférait l'habitation de la terre de Sérisy, qui n'est qu'à cinq lieues de Paris. Depuis trois ou quatre ans, Moreau possédait la clef de ses affaires, il était intelligent; car, avant la Révolution, il avait étudié la chicane dans l'étude de son père; M. de Sérisy lui dit alors: — Vous ne ferez pas fortune, vous vous êtes cassé le cou, mais vous serez heureux, car je me charge de votre bonheur. En effet le comte donna mille écus d'appointements fixes à Moreau, et l'habitation d'un joli pavillon au bout des communs; il lui accorda de plus tant de cordes à prendre dans les coupes de bois pour son chauffage, tant d'avoine, de paille et de foin pour deux chevaux, et des droits sur les redevances en nature. Un sous-préfet n'a pas de si beaux appointements. Pendant les huit premières années de sa gestion, le régisseur administra Presles consciencieusement; il s'y intéressa. Le comte, en y venant examiner le domaine, décider les acquisitions ou approuver les travaux, frappé de la loyauté de Moreau, lui témoigna sa satisfaction par d'amples gratifications. Mais lorsque Moreau se vit père d'une fille, son troisième enfant, il s'était si bien établi dans toutes ses aises à Presles, qu'il ne tint plus compte à M. de Sérisy de tant d'avantages exorbitants. Aussi, vers 1816, le régisseur, qui jusque-là n'avait pris que ses aises à Presles, accepta-t-il volontiers d'un marchand de bois une somme de vingt-cinq mille francs pour lui faire conclure, avec augmentation d'ailleurs, un bail d'exploitation des bois dépendant de la terre de Presles, pour douze ans. Moreau se raisonna: il n'aurait pas de retraite, il était père de famille, le comte lui devait bien cette somme pour dix ans bientôt d'administration; puis, déjà légitime possesseur de soixante mille francs d'économies, s'il y joignait cette somme, il pouvait acheter une ferme de cent vingt mille francs sur le territoire de Champagne, commune située au-dessus de l'Isle-Adam, sur la rive droite de l'Oise. Les événements politiques empêchèrent le comte et les gens du pays de remarquer ce placement fait au nom de madame Moreau, qui passa pour avoir hérité d'une vieille grand'-tante, dans son pays, à Saint-Lô. Dès que le régisseur eut goûté au fruit délicieux de la propriété, sa conduite resta toujours la plus probe du monde en apparence; mais il ne perdit plus une seule occasion d'augmenter sa fortune clandestine, et l'intérêt de ses trois enfants lui servit d'émollient pour éteindre les ardeurs de sa probité; néanmoins il faut lui rendre cette justice, que s'il accepta des pots-de-vin, s'il eut soin de lui dans les marchés, s'il poussa ses droits jusqu'à l'abus, aux termes du Code, il restait honnête homme, et aucune preuve n'eût pu justifier une accusation portée contre lui. Selon la jurisprudence des moins voleuses cuisinières de Paris, il partageait entre le comte et lui les profits dus à son savoir-faire. Cette manière d'arrondir sa fortune était un cas de conscience, voilà tout. Actif, entendant bien les intérêts du comte, Moreau guettait avec d'autant plus de soin les occasions de procurer de bonnes acquisitions, qu'il y gagnait toujours un large présent. Presles rapportait soixante-douze mille francs en sac. Aussi le mot du pays, à dix lieues à la ronde, était-il: — « Monsieur de Sérisy a dans Moreau un second lui-même! » En homme prudent, Moreau plaçait, depuis 1817, chaque année, ses bénéfices et ses appointements sur le Grand-Livre, en arrondissant sa pelote dans le plus profond secret. Il avait refusé des affaires en se disant sans argent, et il faisait si bien le pauvre auprès du comte qu'il avait obtenu deux bourses entières pour ses enfants au collége Henri IV. En ce moment, Moreau possédait cent vingt mille francs de capital placés dans le tiers consolidé, devenu le cinq pour cent et qui montait dès ce temps à quatre-vingts francs. Ces cent vingt mille francs inconnus et sa ferme de Champagne augmentée par des acquisitions, lui faisaient une fortune d'environ deux cent quatre-vingt mille francs, donnant seize mille francs de rente.

Telle était la situation du régisseur au moment où le comte voulut acheter la ferme des Moulineaux dont la possession était indispensable à sa tranquillité. Cette ferme consistait en quatre-vingt-seize pièces de terre bordant, jouxtant, longeant les terres de Presles, et souvent enclavées comme des cases dans un jeu de dames, sans compter les haies mitoyennes et des fossés de séparation où naissaient les plus ennuyeuses discussions à propos d'un arbre à couper, quand la propriété s'en trouvait contestable. Tout autre qu'un ministre d'État aurait eu vingt procès par an au sujet des Moulineaux. Le père Léger ne voulait acheter la ferme que pour la revendre au comte. Afin de parvenir plus sûrement à gagner les trente ou quarante mille francs, objet de ses désirs, le fermier avait depuis longtemps essayé de s'entendre avec Moreau. Poussé par les circonstances, trois jours auparavant ce samedi critique, au milieu des champs, le père Léger avait démontré clairement au régisseur qu'il pouvait faire placer au comte de Sérisy de l'argent à deux et demi pour cent net en terres de convenance, c'est-à-dire avoir, comme toujours, l'air de servir son patron, tout en y trouvant un secret bénéfice de quarante mille francs qu'il lui offrit. — « Ma foi, avait dit le soir en se couchant le régisseur à sa femme, si je tire de l'affaire des Moulineaux cinquante mille francs, car monsieur m'en donnera bien dix mille, nous nous retirerons à l'Isle-Adam dans le pavillon de Nogent. » Ce pavillon est une charmante propriété jadis bâtie par le prince de Conti pour une dame, et où toutes les recherches avaient été prodiguées. — Ça me plairait, lui avait répondu sa femme. Le Hollandais qui est venu s'y établir l'a très-bien restauré, et il nous

le laissera pour trente mille francs, puisqu'il est forcé de retourner aux Indes. — Nous serons à deux pas de Champagne, avait repris Moreau. J'ai l'espoir d'acheter pour cent mille francs la ferme et le moulin de Mours. Nous aurions ainsi dix mille livres de rente en terres, une des plus délicieuses habitations de la vallée, à deux pas de nos biens, et il nous resterait environ six mille livres de rente sur le Grand-Livre. — Mais pourquoi ne demanderais-tu pas la place de juge de paix à l'Isle-Adam? nous y aurions de l'influence et quinze cents francs de plus. — Oh! j'y ai bien pensé. » Dans ces dispositions, en apprenant que son maître voulait venir à Presles et lui disait d'inviter Margueron à dîner pour samedi, Moreau s'était hâté d'envoyer un exprès qui remit au premier valet de chambre du comte une lettre à une heure trop avancée de la soirée pour que M. de Sérisy pût en prendre connaissance; mais Augustin la posa sur le bureau, selon son habitude en pareil cas. Dans cette lettre, Moreau priait le comte de ne pas se déranger, et de se fier à son zèle. Or, selon lui, Margueron ne voulait plus vendre en bloc et parlait de diviser les Moulineaux en quatre-vint-seize lots; il fallait lui faire abandonner cette idée, et peut-être, disait le régisseur, arriver à prendre un prête-nom.

Tout le monde a ses ennemis. Or, le régisseur et sa femme avaient froissé, à Presles, un officier en retraite appelé M. de Reybert, et sa femme. De coups de langue en coups d'épingle, on en était arrivé aux coups de poignard. M. de Reybert ne respirait que vengeance, il voulait faire perdre à Moreau sa place et devenir son successeur. Ces deux idées sont jumelles. Aussi la conduite du régisseur, épiée pendant deux ans, n'avait-elle plus de secret pour les Reybert. En même temps que Moreau dépêchait son exprès au comte de Sérisy, Reybert envoyait sa femme à Paris. Madame de Reybert demanda si instamment à parler au comte que, renvoyée à neuf heures du soir, moment où le comte se couchait, elle fut introduite le lendemain matin, à sept heures, chez Sa Seigneurie. « —Monseigneur, avait-elle dit au ministre d'État, nous sommes incapables, mon mari et moi, d'écrire des lettres anonymes. Je suis madame de Reybert, née de Corroy. Mon mari n'a que six cents francs de retraite et nous vivons à Presles, où votre régisseur nous fait avanies sur avanies, quoique nous soyons des gens comme il faut. M. de Reybert, qui n'est pas un intrigant, tant s'en faut! s'est retiré capitaine d'artillerie en 1816, après avoir servi pendant vingt-cinq ans, toujours loin de l'Empereur, monsieur le comte! Et vous devez savoir combien les militaires qui ne se trouvent pas sous les yeux du maître avançaient difficilement, sans compter que la probité, la franchise de M. de Reybert déplaisaient à ses chefs. Mon mari n'a pas cessé, depuis trois ans, d'étudier votre intendant dans le dessein de lui faire perdre sa place. Vous le voyez, nous sommes francs. Moreau nous a rendus ses ennemis, nous l'avons surveillé. Je viens donc vous dire que vous êtes joué dans l'affaire des Moulineaux. On veut vous prendre cent mille francs qui seront partagés entre le notaire, Léger et Moreau. Vous avez dit d'inviter Margueron, vous comptez aller à Presles demain; mais Margueron fera le malade, et Léger compte si bien avoir la ferme qu'il est venu réaliser ses valeurs à Paris. Si nous vous avons éclairé, si vous voulez un régisseur probe, vous prendrez mon mari; quoique noble, il vous servira comme il a servi l'État. Votre intendant a deux cent cinquante mille francs de fortune, il ne sera pas à plaindre. » Le comte avait remercié froidement madame de Reybert, et lui avait alors donné de l'eau bénite de cour, car il méprisait la délation; mais, en se rappelant tous les soupçons de Derville, il fut intérieurement ébranlé, puis tout à coup il avait aperçu la lettre de son régisseur; il l'avait lue, et, dans les assurances de dévouement, dans les respectueux reproches qu'il recevait à propos de la défiance que supposait cette envie de traiter l'affaire par lui-même, il avait deviné la vérité sur Moreau. — La corruption est venue avec la fortune, comme toujours! se dit-il. Le comte avait alors fait à madame de Reybert des questions moins pour obtenir des détails que pour se donner le temps de l'observer, et il avait écrit à son notaire un petit mot pour lui dire de ne plus envoyer son premier clerc à Presles, mais d'y venir lui-même pour dîner. — « Si monsieur le comte, avait dit madame de Reybert en terminant, m'a jugée défavorablement sur la démarche que je me suis permise à l'insu de M. de Reybert, il doit être maintenant convaincu que nous avons obtenu ces renseignements sur son régisseur de la manière la plus naturelle : la conscience la plus timorée n'y saurait trouver rien à redire. » Madame de Reybert, née de Corroy, se tenait droit comme un piquet. Elle avait offert aux investigations rapides du comte une figure trouée comme une écumoire par la petite vérole, une taille plate et sèche, deux yeux ardents et clairs, des boucles blondes aplaties sur un front soucieux, une capote de taffetas vert passé, doublée de rose, une robe blanche à pois violets, des souliers de peau. Le comte avait reconnu en elle la femme du capitaine pauvre, quelque puritaine abonnée au *Courrier français*, ardente de vertu, mais sensible au bien être d'une place, et l'ayant convoitée. — « Vous dites six cents francs de retraite? avait répondu le comte en se répondant à lui-même au lieu de répondre à ce que venait de raconter madame de Reybert. — Oui, monsieur le comte. — Vous êtes née de Corroy? — Oui, monsieur, une famille noble du pays Messin, le pays de mon mari. — Dans quel régiment servait M. de Reybert? — Dans le 7ᵉ régiment d'artillerie. — Bien! » avait répondu le comte en écrivant le numéro du régiment. Il avait pensé pouvoir donner la régie de sa terre à un ancien officier, sur le compte duquel il obtiendrait au ministère de la guerre les renseignements les plus exacts. — « Madame, avait-il repris en sonnant son valet de chambre, retournez à Presles avec mon notaire qui trouvera moyen d'y venir pour dîner, et à qui je vous ai recommandée; voici son adresse. Je vais moi-même en secret à Presles, et ferai dire à M. de Reybert de me parler... » Ainsi la nouvelle du voyage de M. de Sérisy par la voiture publique, et la recommandation de taire le nom du comte, n'alarmaient pas à faux le messager, il pressentait le danger près de fondre sur une de ses meilleures pratiques.

En sortant du café de l'Echiquier, Pierrotin aperçut à la porte du Lion-d'Argent la femme et le jeune homme en qui sa perspicacité lui avait fait reconnaître des chalands : car la dame, le cou tendu, le visage inquiet, le cherchait évidemment. Cette dame, vêtue d'une robe de soie noire reteinte, d'un chapeau de couleur carmélite, et d'un vieux cachemire français, chaussée en bas de filoselle et de souliers en peau de chèvre, tenait à la main un cabas en paille et un parapluie bleu de roi. Cette femme, autrefois belle, paraissait âgée d'environ quarante ans; mais ses yeux bleus, dénués de la flamme qu'y met le bonheur, annonçaient qu'elle avait depuis longtemps renoncé au monde. Aussi sa mise, autant que sa tournure, indiquait-elle une mère entièrement vouée à son ménage et à son fils. Si les brides du chapeau étaient fanées, la forme datait de plus de trois ans. Le châle tenait par une aiguille cassée, convertie en épingle au moyen d'une boule de cire à cacheter. L'inconnue attendait impatiemment Pierrotin pour lui recommander ce fils, qui sans doute voyageait seul pour la première fois, et qu'elle avait accompagné jusqu'à la voiture, autant par défiance que par amour maternel. Cette mère était en quelque sorte complétée par son fils; de même que, sans la mère, le fils n'eût pas été si bien compris. Si la mère se condamnait à laisser voir des gants reprisés, le fils portait une redingote olive dont les manches un peu courtes au poignet annonçaient qu'il grandirait encore, comme les adultes de dix-huit à dix-neuf ans. Le pantalon bleu, raccommodé par la mère, offrait aux regards un fond neuf, quand la redingote avait la méchanceté de s'entr'ouvrir par derrière. — Ne tourmente donc pas tes gants ainsi, tu les flétris d'autant, disait-elle quand Pierrotin se montra. — Vous êtes le conducteur... Ah! mais c'est vous, Pierrotin? reprit-elle en laissant son fils pour un moment et emmenant le voiturier à deux pas. — Ça va bien, madame Clapart? répondit le messager dont la figure eut un air qui peignit à la fois du respect et de la familiarité. — Oui, Pierrotin. Ayez bien soin de mon Oscar, il va seul pour la première fois. — Oh! s'il va seul chez M. Moreau?... s'écria le voiturier pour savoir si le jeune homme y allait effectivement. — Oui, répondit la mère. — Madame Moreau le veut donc bien? reprit Pierrotin d'un petit air finaud. Hélas! dit la mère, ce ne sera pas tout roses pour lui, pauvre enfant ; mais son avenir exige impérieusement ce voyage.

Cette réponse frappa Pierrotin, qui hésitait à confier ses craintes sur le régisseur à madame Clapart, de même qu'elle n'osait nuire à son fils en faisant à Pierrotin certaines recommandations qui eussent transformé le conducteur en mentor. Pendant cette délibération mutuelle, qui se traduisit par quelques phrases sur le temps, sur la route, sur les stations du voyage, il n'est pas inutile d'expliquer quels liens rattachaient madame Pierrotin à madame Clapart, et autorisaient les deux mots confidentiels qu'ils venaient d'échanger. Souvent, c'est-à-dire trois ou quatre fois par mois, Pierrotin trouvait à la Cave, à son passage quand il allait à Paris, le régisseur qui faisait signe à un jardinier en voyant venir la voiture. Le jardinier aidait alors Pierrotin à charger un ou deux paniers pleins de fruits ou de légumes, selon la saison, de poulets, d'œufs, de beurre, de gibier. Le régisseur payait toujours la commission à Pierrotin en lui donnant l'argent nécessaire pour acquitter les droits à la barrière, si l'envoi contenait des choses sujettes à l'octroi. Jamais ces paniers, ces bourriches, ces paquets ne portaient de suscription. Une première fois, qui avait servi pour toutes, le régisseur avait indiqué de vive voix le domicile de madame Clapart au discret voiturier, en le priant de ne jamais confier à d'autres ce précieux message. Pierrotin, rêvant une intrigue entre quelque charmante fille et le régisseur, était allé rue de la Cerisaie, 7, dans le quartier de l'Arsenal, où il avait vu la madame Clapart qui vient de vous être pourtraite, au lieu de la belle et jeune créature qu'il s'attendait à y trouver. Les messagers sont appelés par leur état à pénétrer dans beaucoup d'intérieurs et dans bien des secrets; mais le hasard social, cette sous-providence, ayant voulu qu'ils fussent sans éducation et dénués du talent d'observation, il s'ensuit qu'ils ne sont pas dangereux. Néanmoins, après quelques mois, Pierrotin ne savait comment expliquer les relations de madame Clapart et de M. Moreau, sur ce qu'il lui fut permis d'entrevoir dans le ménage de la rue de la Cerisaie. Quoique les loyers ne fussent pas chers à cette époque dans le quartier de l'Arsenal, madame Clapart était logée au troisième étage, au fond d'une cour, dans une

maison qui jadis fut l'hôtel de quelque grand seigneur, au temps où la haute noblesse du royaume demeurait sur l'ancien emplacement du palais des Tournelles et de l'hôtel Saint-Paul. Vers la fin du seizième siècle, les grandes familles se partagèrent ces vastes espaces, autrefois occupés par les jardins du palais de nos rois, ainsi que l'indiquent les noms des rues de la Cerisaie, Beautreillis, des Lions, etc. Cet appartement, dont toutes les pièces étaient revêtues d'antiques boiseries, se composait de trois chambres en enfilade, une salle à manger, un salon et une chambre à coucher. Au-dessus se trouvaient une cuisine et la chambre d'Oscar. En face de la porte d'entrée, sur ce qui se nomme à Paris le carré, se voyait la porte d'une chambre en retour, ménagée à chaque étage dans une espèce de bâtiment qui contenait aussi la cage d'un escalier de bois, et qui formait une tour carrée, construite en grosses pierres. Cette chambre était celle de Moreau quand il couchait à Paris. Pierrotin avait vu dans la première pièce, où il déposait les bourriches, six chaises en noyer garnies de paille, une table et un buffet; aux fenêtres, de petits rideaux roux. Plus tard, quand il entra dans le salon, il y remarqua de vieux meubles du temps de l'Empire, mais passés. Il ne se trouvait d'ailleurs dans ce salon que le mobilier exigé par le propriétaire pour répondre du loyer. Pierrotin jugea de la chambre à coucher par le salon et par la salle à manger. Les boiseries, réchampies en grosse peinture à la colle et d'un blanc rouge qui empâte les moulures, les dessins, les figurines, loin d'être un ornement, attristaient le regard. Le parquet, qui ne se cirait jamais, était d'un ton gris comme les parquets des pensionnats. Quand le voiturier surprit M. et madame Clapart à table, leurs assiettes, leurs verres, les plus petites choses accusaient une effroyable gêne; néanmoins ils se servaient de couverts d'argent; mais les plats, la soupière, écornés et raccommodés autant que la vaisselle des plus pauvres gens, inspiraient la pitié. M. Clapart, vêtu d'une méchante petite redingote, chaussé de pantoufles ignobles, ayant toujours des lunettes vertes aux yeux, lui montrait, en ôtant une affreuse casquette âgée de cinq ans, un crâne pointu du haut duquel tombaient des filaments grêles et sales auxquels un poëte aurait refusé le nom de cheveux. Cet homme au teint blafard paraissait craintif et devait être tyrannique. Dans ce triste appartement, situé au nord, sans autre vue que celle d'une vigne étalée sur le mur opposé, d'un puits dans l'encoignure de la cour, madame Clapart prenait des airs de reine et marchait en femme qui ne savait pas aller à pied. Souvent, en remerciant Pierrotin, elle lui lançait des regards qui eussent attendri un observateur; de temps en temps, elle lui glissait des pièces de douze sous dans la main. Sa voix était charmante. Pierrotin ne connaissait pas cet Oscar, par la raison que cet enfant sortait du collége et qu'il ne l'avait jamais rencontré au logis. Voici la triste histoire que Pierrotin n'eût jamais devinée, même en demandant, comme il le faisait depuis quelque temps, des renseignements à la portière; car cette femme ne savait rien, si ce n'est que les Clapart payaient deux cent cinquante francs de loyer, n'avaient qu'une femme de ménage pour quelques heures le matin, que madame faisait quelquefois de petits savonnages elle-même, et payait tous les jours ses ports de lettres en paraissant hors d'état de les laisser s'accumuler.

Il n'existe pas, ou plutôt il existe rarement de criminel qui soit complétement criminel. A plus forte raison rencontrera-t-on difficilement de malhonnêteté compacte. On peut faire des comptes à son avantage avec son patron, ou tirer à soi le plus de paille possible au râtelier; mais tout en se constituant un capital par des voies plus ou moins licites, il est peu d'hommes qui ne se permettent quelques bonnes actions. Ne fût-ce que par curiosité, par amour-propre, comme contraste, par hasard, tout homme a eu son moment de bienfaisance; il le nomme son erreur, il ne recommence pas; mais il sacrifie au bien, comme le plus bourru sacrifie aux grâces, une ou deux fois dans sa vie. Si les fautes de Moreau peuvent être excusées, ne sera-ce point par sa persistance à secourir une pauvre femme dont les bonnes grâces l'avaient jadis rendu fier, et chez laquelle il se cacha pendant ses dangers! Cette femme, célèbre sous le Directoire par ses liaisons avec un des cinq rois du moment, épousa, par cette toute-puissante protection, un fournisseur qui gagna des millions, et que Napoléon ruina en 1802. Cet homme, nommé Husson, devint fou de son passage subit de l'opulence à la misère, il se jeta dans la Seine en laissant la belle madame Husson grosse. Moreau, très-intimement lié avec madame Husson, était alors condamné à mort; il ne put donc pas épouser la veuve du fournisseur, il fut même obligé de quitter la France pour quelque temps. Agée de vingt-deux ans, madame Husson épousa, dans sa détresse, un employé nommé Clapart, jeune homme de vingt-sept ans, qui donnait, comme on dit, des espérances. Dieu garde les femmes des beaux hommes qui donnent des espérances! A cette époque les employés devenaient promptement des gens considérables, car l'empereur recherchait les capacités. Mais Clapart, doué d'une beauté vulgaire, ne possédait aucune intelligence. En croyant madame Husson fort riche, il avait feint une grande passion pour elle; il lui fut à charge en ne satisfaisant, ni dans le présent ni dans l'avenir, aux besoins qu'elle avait contractés pendant ses jours d'opulence. Clapart remplissait assez mal au bureau des finances une place qui ne comportait pas plus de dix-huit cents francs d'appointements. Quand Moreau, revenu chez le comte de Sérisy, apprit l'horrible situation dans laquelle se trouvait madame Husson, il put, avant de se marier, la placer comme première femme de chambre chez MADAME, mère de l'empereur. Malgré cette puissante protection, Clapart ne put jamais avancer, sa nullité se laissait trop promptement voir. Ruinée en 1815 par la chute de l'empereur, la brillante Aspasie du Directoire resta sans autres ressources qu'une place de douze cents francs d'appointements qu'on eut pour Clapart, par le crédit du comte de Sérisy, dans les bureaux de la ville de Paris. Moreau, le seul protecteur de cette femme à laquelle il avait connu plusieurs millions, obtint pour Oscar Husson une des demi-bourses de la ville de Paris au collége Henri IV, et il envoyait par Pierrotin, rue de la Cerisaie, tout ce qui peut décemment s'offrir pour aider un ménage en détresse. Oscar était tout l'avenir, toute la vie de sa mère. Pour unique défaut, on ne pouvait reprocher à cette pauvre femme que l'exagération de sa tendresse pour cet enfant, la bête noire du beau-père. Oscar était malheureusement doué d'une dose de sottise que ne soupçonnait pas sa mère, malgré les épigrammes de Clapart. Cette sottise, ou, pour parler plus correctement, cette outrecuidance, inquiétait tellement le régisseur, qu'il avait prié madame Clapart de lui envoyer ce jeune homme pour un mois, afin de l'étudier et deviner à quelle carrière il fallait le destiner. Moreau pensait à présenter un jour Oscar au comte comme son successeur. Mais pour donner exactement au diable et à Dieu ce qui leur revient, peut-être n'est-il pas inutile de constater les causes du stupide amour-propre d'Oscar, en faisant observer qu'il était né dans la maison de MADAME, mère de l'empereur. Durant sa première enfance, ses yeux furent éblouis par les splendeurs impériales. Sa flexible imagination dut conserver les empreintes de ces étourdissants tableaux, garder une image de ce temps d'or et de fêtes, avec l'espérance de le retrouver. La jactance naturelle aux collégiens, tous possédés du désir de briller les uns à l'envi des autres, appuyée sur ces souvenirs d'enfance, s'était développée outre mesure. Peut-être aussi la mère se rappelait-elle au logis avec un peu trop de complaisance les jours où elle fut une des reines du Paris directorial. Enfin, Oscar qui venait d'achever ses classes, avait eu peut-être à repousser au collége les humiliations que les élèves payants déversent à tout propos sur les boursiers, quand les boursiers ne savent pas leur imprimer un certain respect par une force physique supérieure. Ce mélange d'ancienne splendeur éteinte, de beauté passée, de tendresse acceptant la misère, d'espérance en ce fils, d'aveuglement maternel, de souffrances héroïquement supportées, faisait de cette mère une de ces sublimes figures qui, dans Paris, sollicitent les regards de l'observateur.

Incapable de deviner l'attachement profond de Moreau pour cette femme, ni celui de cette femme pour son protégé de 1797, devenu son unique ami, Pierrotin ne voulut pas communiquer le soupçon qui lui passait dans la tête relativement au danger que courait Moreau. Le terrible « Nous avons bien assez à faire de nous occuper de nous-mêmes! » du valet de chambre revint au cœur du voiturier, ainsi que le sentiment d'obéissance à ceux qu'il appelait *les chefs de file*. D'ailleurs, en ce moment, Pierrotin se sentait dans la tête autant de pointes qu'il y a de pièces de cent sous dans mille francs! Un voyage de sept lieues se dessinait, sans doute comme un voyage de long cours, à l'imagination de cette pauvre mère qui, dans sa vie élégante, avait rarement passé les barrières; car ces mots : — Bien, madame! — oui, madame! répétés par Pierrotin, disaient assez que le voiturier désirait se soustraire à des recommandations évidemment trop verbeuses et inutiles. — Vous placerez les paquets de manière à ce qu'ils ne soient pas mouillés, si par hasard le temps changeait. — J'ai une bâche, dit Pierrotin. D'ailleurs, tenez, voyez, madame, avec quels soins on les charge? — Oscar, ne reste pas plus de quinze jours, quelque instance qu'on te fasse, reprit madame Clapart en revenant à son fils. Quoi que tu fasses, tu ne saurais plaire à madame Moreau; d'ailleurs tu dois être revenu pour la fin de septembre. Tu sais, nous devons aller à Belleville chez ton oncle Cardot. — Oui, maman. — Surtout, lui dit-elle à voix basse, ne parle jamais de domesticité... Songe à tout moment que madame Moreau a été femme de chambre... — Oui, maman... Oscar, comme tous les jeunes gens chez qui l'amour-propre est excessivement sensible, paraissait contrarié de se voir admonester ainsi sur le seuil de l'hôtel du Lion-d'Argent. — Eh bien! adieu, maman; on va partir, voilà le cheval attelé.

La mère, ne se souvenant plus qu'elle se trouvait en plein faubourg Saint-Denis, embrassa son Oscar, et lui dit en sortant un joli petit pain de son cabas : — Tiens, tu allais oublier ton petit pain et ton chocolat! Mon enfant, je te le répète, ne prends rien dans les auberges, on y fait payer les moindres choses dix fois ce qu'elles valent. Oscar aurait voulu voir sa mère bien loin, quand elle lui fourra le pain et le chocolat dans sa poche. Cette scène eut deux témoins, deux jeunes gens plus âgés de quelques années que l'échappé du collége, mieux mis que lui, venus sans leur mère, et dont la démarche, la toilette, les façons trahissaient cette complète indépendance, objet de tous les désirs d'un enfant encore sous le joug immédiat de sa

mère. Ces deux jeunes gens furent alors pour Oscar le monde entier. — Il dit *maman*, s'écria l'un des deux inconnus en riant. Ce mot parvint à l'oreille d'Oscar et détermina un : — Adieu, ma mère! lancé dans un terrible mouvement d'impatience.

Avouons-le, madame Clapart parlait un peu trop haut, et semblait mettre les passants dans la confidence de sa tendresse. — Qu'as-tu donc, Oscar? demanda cette pauvre mère blessée. Je ne te conçois pas, reprit-elle d'un air sévère en se croyant capable (erreur de toutes les mères qui gâtent leurs enfants) de lui imposer du respect. Écoute, mon Oscar, dit-elle en reprenant aussitôt sa voix tendre, tu as de la propension à causer, à dire tout ce que tu sais et tout ce que tu ne sais pas, et cela par bravade, par un sot amour-propre de jeune homme; je te le répète, songe à tenir ta langue en bride. Tu n'es pas encore assez avancé dans la vie, mon cher trésor, pour juger les gens avec lesquels tu vas te rencontrer, et il n'y a rien de plus dangereux que de causer dans les voitures publiques. En diligence, d'ailleurs, les gens comme il faut gardent le silence.



Pendant l'exercice de ses fonctions il portait une blouse bleue... — PAGE 2

Les deux jeunes gens, qui sans doute étaient allés jusqu'au fond de l'établissement, firent entendre de nouveau sous la porte cochère le bruit de leurs talons de bottes; ils pouvaient avoir écouté cette semonce; aussi, pour se débarrasser de sa mère, Oscar eut-il recours à un moyen héroïque, qui prouve combien l'amour-propre stimule l'intelligence. — Maman, dit-il, tu es ici entre deux airs, tu pourrais gagner une fluxion, et, d'ailleurs je vais monter en voiture. L'enfant avait touché quelque endroit sensible, car sa mère le saisit, l'embrassa comme s'il s'agissait d'un voyage de long cours, et le conduisit jusqu'au cabriolet en laissant voir des larmes dans ses yeux. — N'oublie pas de donner cinq francs aux domestiques, dit-elle. Écris-moi trois fois au moins pendant ces quinze jours? conduis-toi bien, et songe à toutes mes recommandations. Tu as assez de linge pour n'en pas donner à blanchir. Enfin, rappelle-toi toujours les bontés de M. Moreau, écoute-le comme un père, et suis bien ses conseils...

En montant dans le cabriolet, Oscar laissa voir ses bas bleus par un effet de son pantalon qui remonta brusquement, et le fond neuf de son pantalon par le jeu de sa redingote qui s'ouvrit. Aussi le sourire des deux jeunes gens, à qui ces traces d'une honorable médiocrité n'échappèrent point, fit-il une nouvelle blessure à l'amour-propre du jeune homme. — Oscar a retenu la première place, dit la mère à Pierrotin. Mets-toi dans le fond, reprit-elle en regardant toujours Oscar avec tendresse et lui souriant avec amour.

Oh! combien Oscar regretta que les malheurs et les chagrins eussent altéré la beauté de sa mère, que la misère et le dévouement l'empêchassent d'être bien mise! L'un des deux jeunes gens, celui qui avait des bottes et des éperons, poussa l'autre par un coup de coude pour lui montrer la mère d'Oscar, et l'autre retroussa sa moustache par un geste qui signifiait : Jolie tournure! — Comment me débarrasser de ma mère, se dit Oscar qui prit un air soucieux. — Qu'as-tu? lui demanda madame Clapart. Oscar feignit de n'avoir pas entendu, le monstre! Peut-être dans cette circonstance madame Clapart manquait-elle de tact. Mais les sentiments absolus ont tant d'égoïsme. — Aimes-tu les enfants en voyage? demanda le jeune homme à son ami. — Oui, s'ils sont sevrés, s'ils se nomment Oscar, et s'ils ont du chocolat.

Ces deux phrases furent échangées à demi-voix pour laisser à Oscar la liberté d'entendre ou de ne pas entendre; sa contenance allait indiquer au voyageur la mesure de ce qu'il pourrait tenter contre l'enfant pour s'égayer pendant la route. Oscar ne voulut pas avoir entendu. Il regardait autour de lui pour savoir si sa mère, qui pesait sur lui comme un cauchemar, se trouvait encore là, car il se savait trop aimé par elle pour être si promptement quitté. Non-seulement il comparait involontairement la mise de son compagnon de voyage avec la sienne, mais encore il sentait que la toilette de sa mère était pour beaucoup dans le sourire moqueur des deux jeunes gens. — S'ils pouvaient s'en aller, eux? se dit-il. Hélas! un des deux jeunes gens venait de dire à l'autre, en donnant un léger coup de canne à la roue du cabriolet : — Et tu vas, Georges, confier ton avenir à cette barque fragile? — Il le faut! dit Georges d'un air fatal.

Oscar poussa un soupir en remarquant la façon cavalière du chapeau mis sur l'oreille comme pour montrer une magnifique chevelure blonde bien frisée; tandis qu'il avait, par l'ordre de son beau-père, ses cheveux noirs coupés en brosse sur le front et ras comme ceux des soldats. Le vaniteux enfant montrait une figure ronde et joufflue, animée par les couleurs d'une brillante santé; tandis que le visage de son compagnon de voyage était long, fin de forme et pâle. Le front de ce jeune homme avait de l'ampleur, et sa poitrine moulait un gilet façon cachemire. En admirant un pantalon collant gris de fer, une redingote à brandebourgs et à olives serrée à la taille, il semblait à Oscar que ce romanesque inconnu, doué de tant d'avantages, abusait envers lui de sa supériorité, de même qu'une femme laide est blessée par le seul aspect d'une belle femme. Le bruit du talon des bottes à fer que l'inconnu faisait un peu trop sonner au goût d'Oscar, lui retentissait jusqu'au cœur. Enfin Oscar était aussi gêné dans ses vêtements faits peut-être à la maison et taillés dans les vieux habits de son beau-père, que cet envié garçon se trouvait à l'aise dans les siens. — Ce gars-là doit avoir quelques dix francs dans son gousset, pensa Oscar. Le jeune homme se retourna. Que devint Oscar en apercevant une chaîne d'or passée autour du cou, et au bout de laquelle se trouvait sans doute une montre d'or. Cet inconnu prit alors aux yeux d'Oscar les proportions d'un personnage. Élevé rue de la Cerisaie depuis 1815, pris et reconduit au collége les jours de congé par son père, Oscar n'avait pas eu d'autres points de comparaison, depuis son âge de puberté, que le pauvre ménage de sa mère. Tenu sévèrement selon le conseil de Moreau, il n'allait pas souvent au spectacle, et il ne s'élevait pas alors plus haut que le théâtre de l'Ambigu-Comique où ses yeux n'apercevaient pas beaucoup d'élégance, si toutefois l'attention qu'un enfant prête au mélodrame lui permet d'examiner la salle. Son beau-père portait encore, selon la mode de l'Empire, sa montre dans le gousset de ses pantalons, et laissait pendre sur son abdomen une grosse chaîne d'or terminée par un paquet de breloques hétéroclites, des cachets, une clef à tête ronde et plate où se voyait un paysage en mosaïque. Oscar, qui regardait ce vieux luxe comme un *nec plus ultra*, fut donc étourdi par cette révélation d'une élégance supérieure et négligente. Ce jeune homme montrait abusivement des gants soignés, et semblait vouloir aveugler Oscar en agitant avec grâce une élégante canne à pomme d'or. Oscar arrivait à ce dernier quartier de l'adolescence où de petites choses font de grandes joies et de grandes misères, où l'on préfère un malheur à une toilette ridicule, où l'amour-propre, en ne s'attachant pas aux grands intérêts de la vie, se prend à des frivolités, à la mise, à l'envie de paraître homme. On se grandit alors, et la jactance est d'autant plus exorbitante qu'elle s'exerce sur des riens; mais si l'on jalouse un sot élégamment vêtu, l'on s'enthousiasme aussi pour le talent, on admire l'homme de génie. Ces défauts, quand ils sont sans racines dans le cœur, accusent l'exubérance de la sève, le luxe de l'imagination. Qu'un enfant de dix-neuf ans, fils unique, tenu sévèrement au logis paternel à cause de l'indigence qui atteint un employé à douze cents francs, mais adoré, et pour qui sa mère s'impose de dures privations,

s'émerveille d'un jeune homme de vingt-deux ans, en envie la polonaise à brandebourgs doublée de soie, le gilet en faux cachemire et la cravate passée dans un anneau de mauvais goût, n'est-ce pas des peccadilles commises à tous les étages de la société par l'inférieur qui jalouse son supérieur? L'homme de génie lui-même obéit à cette première passion. Rousseau de Genève n'a-t-il pas admiré Venture et Bacle? Mais Oscar passa de la peccadille à la faute, il se sentit humilié, il s'en prit à son compagnon de voyage, et il s'éleva dans son cœur un secret désir de lui prouver qu'il le valait bien. Les deux beaux fils se promenaient toujours de la porte aux écuries, des écuries à la porte, allant jusqu'à la rue; et quand ils retournaient, ils regardaient toujours Oscar, tapi dans son coin. Oscar, persuadé que les ricanements des deux jeunes gens le concernaient, affecta la plus profonde indifférence. Il se mit à fredonner le refrain d'une chanson mise alors à la mode par les libéraux, et qui disait : *C'est la faute à Voltaire, c'est la faute à Rousseau.* Cette attitude le fit sans doute prendre pour un petit clerc d'avoué. — Tiens, il est peut-être dans les chœurs de l'Opéra, dit le voyageur.

Exaspéré, le pauvre Oscar bondit, leva le dossier et dit à Pierrotin : — Quand partirons-nous?

— Tout à l'heure, répondit le messager qui tenait son fouet à la main et regardait dans la rue d'Enghien.

En ce moment, la scène fut animée par l'arrivée d'un jeune homme accompagné d'un vrai gamin qui se produisirent suivis d'un commissionnaire traînant une voiture à l'aide d'une bricole. Le jeune homme vint parler confidentiellement à Pierrotin qui hocha la tête et se mit à héler son facteur. Le facteur accourut pour aider à décharger la petite voiture qui contenait, outre deux malles, des seaux, des brosses, des boîtes de formes étranges, une infinité de paquets et d'ustensiles que le plus jeune des deux nouveaux voyageurs, monté sur l'impériale, y plaçait, y calait avec tant de célérité, que le pauvre Oscar, souriant à sa mère alors en faction de l'autre côté de la rue, n'aperçut aucun de ces ustensiles qui auraient pu révéler la profession de ces nouveaux compagnons de route. Le gamin, âgé d'environ seize ans, portait une blouse grise serrée par une ceinture de cuir verni. Sa casquette, *crânement* mise en travers sur sa tête, annonçait un caractère rieur, aussi bien que le pittoresque désordre de ses cheveux bruns bouclés, répandus sur ses épaules. Sa cravate de taffetas noir dessinait une ligne noire sur un cou très-blanc, et faisait ressortir encore la vivacité de ses yeux gris. L'animation de sa figure brune, colorée, la tournure de ses lèvres assez fortes, ses oreilles détachées, son nez retroussé, tous les détails de sa physionomie annonçaient l'esprit railleur de Figaro, l'insouciance du jeune âge; de même que la vivacité de ses gestes, son regard moqueur révélaient une intelligence déjà développée par la pratique d'une profession embrassée de bonne heure. Comme s'il avait déjà quelque valeur morale, cet enfant, fait homme par l'art ou par la vocation, paraissait indifférent à la question du costume, car il regardait ses bottes non cirées en ayant l'air de s'en moquer, et son pantalon de simple coutil en y cherchant des taches, moins pour les faire disparaître que pour en voir l'effet. — Je suis d'un beau ton! fit-il en se secouant et s'adressant à son compagnon. Le regard de celui-là révélait une autorité sur cet adepte en qui des yeux exercés auraient reconnu ce joyeux élève en peinture, qu'en style d'atelier on appelle un *rapin*. — De la tenue! Mistigris! répondit le maître en lui donnant le surnom que l'atelier lui avait sans doute imposé.

Station à l'auberge de Saint-Brice. — PAGE 14.

Ce voyageur était un jeune homme mince et pâle, à cheveux noirs, extrêmement abondants, et dans un désordre tout à fait fantasque; mais cette abondante chevelure semblait nécessaire à une tête énorme dont le vaste front annonçait une intelligence précoce. Le visage tourmenté, trop original pour être laid, était creusé comme si ce singulier jeune homme souffrait, soit d'une maladie chronique, soit des privations imposées par la misère qui est une terrible maladie chronique, soit de chagrins trop récents pour être oubliés. Son habillement, presque analogue à celui de Mistigris, toute proportion gardée, consistait en une méchante redingote usée, mais propre, bien brossée, de couleur vert-américain, un gilet noir, boutonné jusqu'en haut, comme la redingote, et qui laissait à peine voir, autour de son cou, un foulard rouge. Un pantalon noir, aussi usé que la redingote, flottait autour de ses jambes maigres. Enfin des bottes crottées indiquaient qu'il venait à pied et de loin. Par un regard rapide, cet artiste embrassa les profondeurs de l'hôtel du Lion-d'Argent, les écuries, les différents jours, les détails, et il regarda Mistigris qui l'avait imité par un coup d'œil ironique. — Joli! dit Mistigris. — Oui, c'est joli, répéta l'inconnu. — Nous sommes encore arrivés trop tôt, dit Mistigris. Ne pourrions-nous pas chiquer *une* légume quelconque? Mon estomac est comme la nature, il abhorre le vide! — Pouvons-nous aller prendre une tasse de café? demanda le jeune homme d'une voix douce à Pierrotin. — Ne soyez pas longtemps, dit Pierrotin.

— Bon, nous avons un quart d'heure, répondit Mistigris en trahissant ainsi le génie d'observation inné chez les rapins de Paris.

Ces deux voyageurs disparurent. Neuf heures sonnèrent alors dans la cuisine de l'hôtel. Georges trouva juste et raisonnable d'apostropher Pierrotin. — Eh! mon ami, quand on jouit d'un sabot conditionné comme celui-là, dit-il en frappant avec sa canne sur la roue, on se donne au moins le mérite de l'exactitude. Que diable! on ne se met pas là-dedans pour son agrément, il faut avoir des affaires diablement pressées pour y confier ses os. Puis cette rosse, que vous appelez Rougeot, ne nous regagnera pas le temps perdu. — Nous allons vous atteler Bichette pendant que ces deux voyageurs prendront leur café, répondit Pierrotin. Va donc, toi, dit-il au facteur, voir si le père Léger veut s'en venir avec nous.... — Et où est-il, ce père Léger? fit Georges. — En face, au numéro 50, il n'a pas trouvé de place dans la voiture de Beaumont, dit Pierrotin à son facteur sans répondre à Georges et en disparaissant pour aller chercher Bichette.

Georges, à qui son ami pressa la main, monta dans la voiture, en y jetant d'abord d'un air important un grand portefeuille qu'il plaça

sous le coussin. Il prit le coin opposé à celui que remplissait Oscar. — Ce père Léger m'inquiète, dit-il. — On ne peut pas nous ôter nos places, j'ai le numéro un, répondit Oscar. — Et moi le deux, répondit Georges.

En même temps que Pierrotin paraissait avec Bichette, le facteur apparut remorquant un gros homme du poids de cent vingt kilogrammes au moins. Le père Léger appartenait au genre du fermier à gros ventre, à dos carré, à queue poudrée, et vêtu d'une petite redingote de toile bleue. Ses guêtres blanches, montant jusqu'au-dessus du genou, y piquaient des culottes de velours rayé, serrées par des boucles d'argent. Ses souliers ferrés pesaient chacun deux livres. Enfin il tenait à la main un petit bâton rougeâtre et sec, luisant, à gros bout, attaché par un cordon de cuir autour de son poignet. — Vous vous appelez le père Léger? dit sérieusement Georges quand le fermier tenta de mettre un de ses pieds sur le marchepied. — Pour vous servir, dit le fermier en montrant une figure qui ressemblait à celle de Louis XVIII, à fortes bajoues rubicondes, où poindait un nez qui dans toute autre figure eût paru énorme. Ses yeux souriants étaient pressés par des bourrelets de graisse. — Allons, un coup de main, mon garçon, dit-il à Pierrotin. Le fermier fut hissé par le facteur et par le messager au cri de : — Haoup ! là ! ahé ! hisse ! poussé par Georges. — Oh ! je ne vais pas loin, je ne vais que jusqu'à la Cave, dit le fermier en répondant à une plaisanterie par une autre.

En France tout le monde entend la plaisanterie. — Mettez-vous au fond, dit Pierrotin, vous allez être six. — Et votre autre cheval? demanda Georges, est-ce comme *un troisième* cheval de poste?—Voilà, bourgeois, dit Pierrotin. — Il appelle cet insecte un cheval, fit Georges étonné. — Oh ! il est bon, ce petit cheval là, dit le fermier qui s'était assis. Salut, messieurs. Allons-nous démarrer, Pierrotin? — J'ai deux voyageurs qui prennent leur tasse de café, répondit le voiturier. Le jeune homme à la figure creusée et son page se montrèrent alors. — Partons ! fut un cri général. — Nous allons partir, répondit Pierrotin. — Allons, démarrons, dit-il au facteur qui ôta les pierres avec lesquelles les roues étaient calées.

Le messager prit la bride de Rougeot, et fit ce cri guttural de kit ! kit ! pour dire aux deux bêtes de rassembler leurs forces, et, quoique notablement engourdies, elles tirèrent la voiture que Pierrotin rangea devant la porte du Lion-d'Argent. Après cette manœuvre purement préparatoire, il regarda dans la rue d'Enghien, et disparut en laissant sa voiture sous la garde du facteur. — Eh bien ! est-il sujet à ces attaques-là, votre bourgeois? demanda Mistigris au facteur. — Il est allé reprendre son avoine à l'écurie, répondit l'Auvergnat au fait de toutes les ruses en usage pour faire patienter les voyageurs. — Après tout, dit Mistigris, *le temps est un grand maigre*.

En ce moment, la mode d'estropier les proverbes régnait dans les ateliers de peinture. C'était un triomphe que de trouver un changement de quelques lettres ou d'un mot à peu près semblable qui laissait au proverbe un sens baroque ou cocasse. — ***Paris n'a pas été bâti dans un four***, répondit le maître. Pierrotin revint amenant le comte de Sérisy venu par la rue de l'Échiquier, et avec qui sans doute il avait eu quelques minutes de conversation. — Père Léger, voulez-vous donner votre place à M. le comte? ma voiture serait chargée plus également. — Et nous ne partirons pas dans une heure, si vous continuez, dit Georges. Il va falloir ôter cette infernale barre que nous avons eu tant de peine à mettre, et tout le monde devra descendre pour un voyageur qui vient le dernier. Chacun a droit à la place qu'il a retenue ; quelle est celle de monsieur? Voyons, faites l'appel. Avez-vous une feuille? avez-vous un registre? Quelle est la place de M. Lecomte, comte de quoi? — Monsieur le comte... dit Pierrotin visiblement embarrassé, vous serez mal. — Vous ne saviez donc pas votre compte? demanda Mistigris. ***Les bons comtes font les bons amis***. — Mistigris, de la tenue ! s'écria gravement son maître.

M. de Sérisy fut évidemment pris par tous les voyageurs pour un bourgeois qui s'appelait Lecomte. — Ne dérangez personne, dit le comte à Pierrotin, je me mettrai près de vous sur le devant. — Allons, Mistigris, dit le jeune homme au rapin, souviens-toi du respect que tu dois à la vieillesse ! tu ne sais pas combien tu peux être affreusement vieux, *les voyages déforment la jeunesse*, ainsi cède ta place à monsieur. Mistigris ouvrit le devant du cabriolet et sauta par terre avec la rapidité d'une grenouille qui s'élance à l'eau. — Vous ne pouvez pas être un lapin, auguste vieillard, dit-il à M. de Sérisy. — Mistigris, *les arts sont l'ami de l'homme*, lui répondit son maître. — Je vous remercie, monsieur, dit le comte au maître de Mistigris qui devint ainsi son voisin. Et l'homme d'État jeta sur le fond de la voiture un coup d'œil sagace qui offensa beaucoup Oscar et Georges. — Nous sommes en retard d'une heure un quart, dit Oscar. — Quand on veut être maître d'une voiture, on arrête toutes les places, fit observer Georges. Désormais sûr de son incognito, le comte de Sérisy ne répondit rien à ces observations, et prit l'air d'un bourgeois débonnaire. — Vous seriez en retard, ne seriez-vous pas bien aises qu'on vous eût attendus? dit le fermier aux deux jeunes gens. Pierrotin regardait vers la porte Saint-Denis en tenant son fouet, et il hésitait à monter sur la dure banquette où frétillait Mistigris. — Si vous attendez quelqu'un, dit alors le comte, je ne suis pas le dernier. — J'approuve ce raisonnement, dit Mistigris. Georges et Oscar se mirent à rire assez insolemment. — Le vieillard n'est pas fort, dit Georges à Oscar, que cette apparence de liaison avec Georges enchanta. Quand Pierrotin fut assis à droite sur son siége, il se pencha pour regarder en arrière sans pouvoir trouver dans la foule les deux voyageurs qui lui manquaient pour être à son grand complet. — Parbleu ! deux voyageurs de plus ne me feraient pas de mal. — Je n'ai pas payé, je descends, dit Georges effrayé. — Et qu'attends-tu, Pierrotin? dit le père Léger.

Pierrotin cria un certain hi ! dans lequel Bichette et Rougeot reconnaissaient une résolution définitive, et les deux chevaux s'élancèrent vers la montée du faubourg d'un pas accéléré qui devait bientôt se ralentir. Le comte avait une figure entièrement rouge, mais d'un rouge ardent sur lequel se détachaient quelques portions enflammées, et que sa chevelure entièrement blanche mettait en relief. A d'autres qu'à des jeunes gens, ce teint eût révélé l'inflammation constante du sang produite par d'immenses travaux. Ces bourgeons nuisaient tellement à l'air noble du comte, qu'il fallait un examen attentif pour retrouver dans ses yeux verts la finesse du magistrat, la profondeur du politique et la science du législateur. La figure était plate, le nez semblait avoir été déprimé. Le chapeau cachait la grâce et la beauté du front. Enfin il y avait de quoi faire rire cette jeunesse insouciante dans le bizarre contraste d'une chevelure d'un blanc d'argent avec des sourcils gros, touffus, restés noirs. Le comte, qui portait une longue redingote bleue, boutonnée militairement jusqu'en haut, avait une cravate blanche autour du cou, du coton dans les oreilles, et un col de chemise assez ample qui dessinait sur chaque joue un carré blanc. Son pantalon noir enveloppait ses bottes, dont le bout paraissait à peine. Il n'avait point de décoration à sa boutonnière, enfin ses gants de daim lui cachaient les mains. Certes, pour des jeunes gens, rien ne trahissait dans cet homme un pair de France, un des hommes les plus utiles au pays. Le père Léger n'avait jamais vu le comte, qui, de son côté, ne le connaissait que de nom. Si le comte, en montant en voiture, y jeta le perspicace coup d'œil qui venait de choquer Oscar et Georges, il y cherchait le clerc de son notaire pour lui recommander le plus profond silence, dans le cas où il eût été forcé comme lui de prendre la voiture à Pierrotin ; mais, rassuré par la tournure d'Oscar, par celle du père Léger, et surtout par l'air quasi militaire, par les moustaches et les façons de chevalier d'industrie qui distinguaient Georges, il pensa que son billet était arrivé sans doute à temps chez maître Alexandre Crottat. — Père Léger, dit Pierrotin en atteignant la dure montée du faubourg Saint-Denis à la rue de la Fidélité, descendons, hein ! — Je descends aussi, dit le comte en entendant ce nom, il faut soulager vos chevaux. — Ah ! si nous allons ainsi, nous ferons quatorze lieues en quinze jours, s'écria Georges. — Est-ce ma faute? dit Pierrotin, un voyageur veut descendre. — Dix louis pour toi si tu me gardes fidèlement le secret que je t'ai demandé, dit à voix basse le comte en prenant Pierrotin par le bras. — Oh ! mes mille francs, se dit Pierrotin en lui-même après avoir fait à M. de Sérisy un clignement d'yeux qui signifiait : Comptez sur moi !

Oscar et Georges restèrent dans la voiture. — Écoutez, Pierrotin, puisque Pierrotin il y a, s'écria Georges quand après la montée les voyageurs furent replacés ; si vous deviez ne pas aller mieux que cela, dites-le ; je paye ma place et je prends un bidet à Saint-Denis, car j'ai des affaires importantes qui seraient compromises par un retard. — Oh ! il ira bien, répondit le père Léger. Et d'ailleurs la route n'est pas large. — Jamais je ne suis plus d'une demi-heure en retard, répliqua Pierrotin. — Enfin, vous ne brouettez pas le pape, n'est-ce pas? dit Georges, ainsi, marchez. — Vous ne devez pas de préférence, et si vous craignez de trop cahoter monsieur, dit Mistigris en montrant le comte, ça n'est pas bien. — Tous les voyageurs sont égaux devant le coucou, comme les Français devant la charte, dit Georges. — Soyez tranquille, dit le père Léger, nous arriverons bien à la Chapelle avant midi.

La Chapelle est le village contigu à la barrière Saint-Denis. Tous ceux qui ont voyagé savent que les personnes réunies par le hasard dans une voiture ne se mettent pas immédiatement en rapport ; et, à moins de circonstances rares, elle ne causent qu'après avoir fait un peu de chemin. Ce temps de silence est pris aussi bien par un examen mutuel que par la prise de possession de la place où l'on se trouve ; les âmes ont tout autant besoin que le corps de se rasseoir. Quand chacun croit avoir pénétré l'âge vrai, la profession, le caractère de ses compagnons, le plus causeur commence alors, et la conversation s'engage avec d'autant plus de chaleur, que tout le monde a senti le besoin d'embellir le voyage et d'en charmer les ennuis. Les choses se passent ainsi dans les voitures françaises. Chez les autres nations, les mœurs sont bien différentes. Les Anglais mettent leur orgueil à ne pas desserrer les dents, l'Allemand est triste en voiture, et les Italiens sont trop prudents pour causer ; les Espagnols n'ont plus guère de diligences, et les Russes n'ont point de routes. On ne s'amuse donc que dans les lourdes voitures de France, dans ce pays si babillard, si indiscret, où tout le monde est empressé de rire et de montrer son esprit, où la raillerie anime tout, depuis les misères des basses classes jusqu'aux graves intérêts des gros bourgeois. La po-

ce y bride d'ailleurs peu la langue, et la tribune y a mis la discus-
ion à la mode. Quand un jeune homme de vingt-deux ans, comme
elui qui se cachait sous le nom de Georges, a de l'esprit, il est ex-
essivement porté, surtout dans la situation présente, à en abuser.
'abord, Georges eut bientôt décrété qu'il était l'être supérieur de
ette réunion. Il vit un manufacturier de second ordre dans le comte
u'il prit pour un coutelier, un gringalet dans le garçon minable ac-
ompagné de Mistigris, un petit niais dans Oscar, et dans le gros fer-
nier une excellente nature à mystifier. Après avoir pris ses me-
ıres, il résolut de s'amuser aux dépens de ses compagnons de
oyage. — Voyons, se dit-il pendant que le coucou de Pierrotin des-
endait de la Chapelle pour s'élancer sur la plaine Saint-Denis, me
erai-je passer pour être Etienne ou Béranger? Non, ces cocos-là sont
ens à ne connaître ni l'un ni l'autre. Carbonaro?... Diable! je pour-
ais me faire empoigner. Si j'étais un des fils du maréchal Ney? Bah!
u'est-ce que je leur dirais? l'exécution de mon père. Ça ne serait
as drôle. Si je revenais du Champ-d'Asile?... ils pourraient me
rendre pour un espion, ils se défieraient de moi. Soyons un prince
isse déguisé, je vais leur faire avaler de fameux détails sur l'empe-
eur Alexandre. Si je prétendais être Cousin, professeur de philoso-
hie?... oh! comme je pourrais les entortiller! Non, le gringalet à
hevelure ébouriffée m'a l'air d'avoir traîné ses guêtres aux cours de
Sorbonne. Pourquoi n'ai-je pas songé plus tôt à les faire aller? j'i-
ite si bien les Anglais, je me serais posé en lord Byron voyageant
ncognito. Sacristi! j'ai manqué mon coup. Etre fils du bourreau?
oilà une crâne idée pour se faire faire de la place à déjeuner. Oh!
on, j'aurai commandé les troupes d'Ali, pacha de Janina!

Pendant ce monologue, la voiture roulait dans les flots de pous-
ère qui s'élèvent incessamment des bas-côtés de cette route si bat-
ie. — Quelle poussière! dit Mistigris. — Henri IV est mort, lui re-
artit vivement son compagnon. Encore si tu disais qu'elle sent la
anille, tu émettrais une opinion nouvelle. — Vous croyez rire, ré-
ondit Mistigris; eh bien! ça rappelle par moments la vanille. — Dans
Levant... dit Georges en voulant entamer une histoire. — Dans le
ent, fit le maître à Mistigris en interrompant Georges. — Je dis dans
Levant d'où je reviens, reprit Georges, la poussière sent très-bon;
ais ici elle ne sent quelque chose que quand il se rencontre un dé-
ôt de poudrette comme celui-ci! — Monsieur vient du Levant? dit
istigris d'un air narquois. — Tu vois bien que monsieur est si fati-
ué qu'il s'est mis sur le Ponant, lui répondit son maître. — Vous
'êtes pas très-bruni par le soleil, dit Mistigris. — Oh! je sors de mon
t après une maladie de trois mois, dont le germe était, disent les mé-
ecins, une peste rentrée. — Vous avez eu la peste! s'écria le comte
n faisant un geste d'effroi. Pierrotin, arrêtez. — Allez, Pierrotin,
it Mistigris. On vous dit qu'elle est rentrée, la peste, dit-il en inter-
ellant M. de Sérisy. C'est une peste qui passe en conversation. — Une
este de celles dont on dit: Peste! s'écria le maître. — Ou: Peste soit
u bourgeois! reprit Mistigris. — Mistigris! reprit le maître, je vous
nets à pied si vous vous faites des affaires. Ainsi, dit-il en se tour-
ant vers Georges, monsieur est allé dans l'Orient? — Oui, monsieur,
'abord en Egypte, et puis en Grèce où j'ai servi Ali, pacha de Janina,
vec qui j'ai eu une terrible prise de bec. On ne résiste pas à ces cli-
nats-là. Aussi les émotions de tout genre que donne la vie orientale
n'ont-elle désorganisé le foie. — Ah! vous avez servi? dit le gros
ermier. Quel âge avez-vous donc? — J'ai vingt-neuf ans, reprit
eorges que tous les voyageurs regardèrent. A dix-huit ans, je suis
arti simple soldat pour la fameuse campagne de 1813; mais je n'ai
u que le combat d'Hanau et j'y ai gagné le grade de sergent-major.
n France, à Montereau, je fus nommé sous-lieutenant, et j'ai été
écoré par... (il n'y a pas de mouchards?) par l'Empereur. — Vous
tes décoré, dit Oscar, et vous ne portez pas la croix? — La croix de
eux-ci?... bonsoir. Quel est d'ailleurs l'homme comme il faut qui
orte ses décorations en voyage? Voilà monsieur, dit-il en montrant
comte de Sérisy, je parie tout ce que vous voudrez... — Parier
out ce qu'on voudra, c'est en France une manière de ne rien parier
u tout, dit le maître à Mistigris. — Je parie tout ce que vous vou-
lrez, reprit Georges avec affectation, que ce monsieur est couvert de
rachats. — J'ai, répondit en riant le comte de Sérisy, celui de grand'-
roix de la Légion d'honneur, celui de Saint-André de Russie, celui de
'Aigle de Prusse, celui de l'Annonciade de Sardaigne, et la Toison-
l'Or. — Excusez du peu, dit Mistigris. Et tout ça va en coucou!... —
h! il va bien, le bonhomme couleur de brique, dit Georges à l'o-
eille d'Oscar. Hein! qu'est-ce que je vous disais? reprit-il à haute
oix. Moi, je ne le cache pas, j'adore l'Empereur... — Je l'ai servi,
it le comte. — Quel homme! n'est-ce pas? s'écria Georges. — Un
omme à qui j'ai bien des obligations, répondit le comte d'un air
iais très-bien joué. — Vos croix?... dit Mistigris. — Et combien il
renait de tabac! reprit M. de Sérisy. — Oh! il le prenait dans ses
oches, à même, dit Georges. — On m'a dit cela, demanda le père
éger d'un air presque incrédule. — Mais bien plus, il chiquait et
umait, reprit Georges. Je l'ai vu fumant, et d'une drôle de manière,
Waterloo, quand le maréchal Soult l'a pris à bras-le-corps et l'a jeté
ans sa voiture, au moment où il avait empoigné un fusil et allait
harger les Anglais!... — Vous étiez à Waterloo? fit Oscar dont les
yeux s'écarquillaient. — Oui, jeune homme, j'ai fait la campagne de 1815. J'étais capitaine à Mont-Saint-Jean, et je me suis retiré sur la Loire, quand on nous a licenciés. Ma foi, la France me dégoûtait, et je n'ai pas pu y tenir. Non, je me serais fait empoigner. Aussi me suis-je en allé avec deux ou trois lurons, Selves, Besson et autres, qui sont à cette heure en Egypte, au service du pacha Mohammed, un drôle de corps, allez! Jadis simple marchand de tabac à la Cavalle, il est en train de se faire prince souverain. Vous l'avez vu dans le tableau d'Horace Vernet, le *Massacre des Mameluks*. Quel bel homme! Moi je n'ai pas voulu quitter la religion de mes pères et embrasser l'islamisme, d'autant plus que l'abjuration exige une opération chirurgicale de laquelle je ne me soucie pas du tout. Puis, personne n'estime un renégat. Ah! si l'on m'avait offert cent mille francs de rentes, peut-être... et encore?... non. Le pacha me fit donner mille thalaris de gratification. — Qu'est-ce que c'est? dit Oscar qui écoutait Georges de toutes ses oreilles. — Oh! pas grand'chose. Le thalaris est comme qui dirait une pièce de cent sous. Et, ma foi, je n'ai pas gagné la rente des vices que j'ai contractés dans ce tonnerre de Dieu de pays-là, si toutefois c'est un pays. Je ne puis plus maintenant me passer de fumer le narguilé deux fois par jour, et c'est cher... — Et comment est donc l'Egypte? demanda M. de Sérisy. — L'Egypte, c'est tout sables, répondit Georges sans se déferrer. Il n'y a de vert que la vallée du Nil. Tracez une ligne verte sur une feuille de papier jaune, voilà l'Egypte. Par exemple, les Egyptiens, les fellahs ont sur nous un avantage, il n'y a point de gendarmes. Oh! vous feriez toute l'Egypte, vous n'en verriez pas un. — Je suppose qu'il y a beaucoup d'Egyptiens, dit Mistigris. — Pas tant que vous le croyez, reprit Georges, il y a beaucoup plus d'Abyssins, de Giaours, de Véchabites, de Bédouins et de Cophtes. Enfin, tous ces animaux-là sont si peu divertissants que je me suis trouvé très-heureux de m'embarquer sur une polacre génoise qui devait aller charger aux îles Ioniennes de la poudre et des munitions pour Ali de Tébélen. Vous savez? les Anglais vendent de la poudre et des munitions à tout le monde, aux Turcs, aux Grecs, au diable si le diable avait de l'argent. Ainsi, de Zante nous devions aller sur la côte de Grèce en louvoyant. Tel que vous me voyez, mon nom de Georges est fameux dans ces pays-là. Je suis le petit-fils de ce fameux Czerni-Georges qui a fait la guerre à la Porte, et qui malheureusement au lieu de l'enfoncer s'est enfoncé lui-même. Son fils s'est réfugié dans la maison du consul français de Smyrne, et il est venu mourir à Paris en 1792, laissant ma mère grosse de moi, son septième enfant. Nos trésors ont été volés par un des amis de mon grand-père, en sorte que nous étions ruinés. Ma mère, qui vivait du produit de ses diamants vendus un à un, a épousé en 1799 M. Yung, mon beau-père, un fournisseur. Mais ma mère est morte, je me suis brouillé avec mon beau-père qui, entre nous, est un gredin; il vit encore, mais nous ne nous voyons point. Ce chinois-là nous a laissés tous les sept sans nous dire: — Es-tu chien? es-tu loup? Voilà comment, de désespoir, je suis parti en 1813 simple conscrit... Vous ne sauriez croire avec quelle joie ce vieux Ali de Tébélen a reçu le petit-fils de Czerni-Georges. Ici, je me fais appeler simplement Georges. Le pacha m'a donné un sérail... — Vous avez eu un sérail? dit Oscar. — Etiez-vous pacha à beaucoup de queues? demanda Mistigris. — Comment ne savez-vous pas, reprit Georges, qu'il n'y a que le sultan qui fasse des pachas, et que mon ami Tébélen, car nous étions amis comme Bourbons, se révoltait contre le padischa! Vous savez, ou vous ne savez pas, que le vrai nom du Grand-Seigneur est padischa, et non pas grand turc ou sultan. Ne croyez pas que ce soit grand'chose, un sérail. Autant avoir un troupeau de chèvres. Ces femmes-là sont bien bêtes, et j'aime cent fois mieux les grisettes de la Chaumière, à Mont-Parnasse. — C'est plus près, dit le comte de Sérisy. — Les femmes du sérail ne savent pas un mot de français, et la langue est indispensable pour s'entendre. Ali m'a donné cinq femmes légitimes et dix esclaves. A Janina, c'est comme si je n'avais rien eu. Dans l'Orient, voyez-vous, avoir des femmes, c'est très-mauvais genre, on en a comme nous avons ici Voltaire et Rousseau; mais qui jamais ouvre son Voltaire ou son Rousseau? personne. Et cependant le grand genre est d'être jaloux. On coud une femme dans un sac et on la jette à l'eau sur un simple soupçon, d'après un article de leur code. — En avez-vous jeté? demanda le fermier. — Moi, fi donc, un Français! je les ai aimées.

Là-dessus Georges refrisa, retroussa ses moustaches et prit un air rêveur. On entrait à Saint-Denis où Pierrotin s'arrêta devant la porte de l'aubergiste qui vend les célèbres talmouses et où tous les voyageurs descendent. Intrigué par les apparences de vérité mêlées aux plaisanteries de Georges, le comte remonta promptement dans la voiture, regarda sous le coussin le portefeuille que Pierrotin lui dit y avoir été mis par ce personnage énigmatique, et lut en lettres dorées: « Maître Crottat, notaire. » Aussitôt le comte se permit d'ouvrir le portefeuille, en craignant avec raison que le père Léger ne fût pris d'une curiosité semblable; il en ôta l'acte qui concernait la ferme des Moulineaux, le plia, le mit dans la poche de côté de sa redingote et revint examiner les voyageurs. — Ce Georges est tout bonnement le second clerc de Crottat. Je ferai mes compliments à son patron, qui devait m'envoyer son premier clerc, se dit-il.

A l'air respectueux du père Léger et d'Oscar, Georges comprit qu'il avait en eux deux fervents admirateurs, il se posa naturellement en grand seigneur, il leur paya des talmouses et un verre de vin d'Alicante, ainsi qu'à Mistigris et à son maître, en profitant de cette largesse pour demander leurs noms. — Oh! monsieur, dit le patron de Mistigris, je ne suis pas doué d'un nom illustre comme le vôtre, je ne reviens pas d'Asie...

En ce moment le comte, qui s'était empressé de rentrer dans l'immense cuisine de l'aubergiste, afin de ne donner aucun soupçon sur sa découverte, put écouter la fin de cette réponse. — ...Je suis tout bonnement un pauvre peintre qui reviens de Rome où je suis allé aux frais du gouvernement, après avoir remporté le grand prix, il y a cinq ans. Je me nomme Schinner... — Hé! bourgeois, peut-on vous offrir un verre d'Alicante et des talmouses? dit Georges au comte. — Merci, dit le comte, je ne sors jamais sans avoir pris ma tasse de café à la crème. — Et vous ne mangez rien entre vos repas? Comme c'est Marais, place Royale et île Saint-Louis! dit Georges. Quand il a *blague* tout à l'heure sur ses croix, je le croyais plus fort qu'il n'est, dit-il à voix basse au peintre; mais nous le remettrons sur ses décorations ce petit fabricant de chandelles. — Allons, mon brave, dit-il à Oscar humez-moi le verre versé pour l'épicier, ça vous fera pousser des moustaches. Oscar voulut faire l'homme, il but le second verre et mangea trois autres talmouses. — Bon vin, dit le père Léger en faisant claquer sa langue contre son palais. — Il est d'autant meilleur, dit Georges, qu'il vient de Bercy! Je suis allé à Alicante, et, voyez-vous, c'est du vin de ce pays-là comme mon bras ressemble à un moulin à vent. Nos vins factices sont bien meilleurs que les vins naturels. — Allons, Pierrotin, un verre?... Hein! c'est bien dommage que vos chevaux ne puissent pas en siffler chacun un, nous irions mieux. — Oh! c'est pas la peine, j'ai déjà un cheval gris, dit Pierrotin en montrant Bichette. En entendant ce vulgaire calembour, Oscar trouva Pierrotin un garçon prodigieux. — En route! Ce mot de Pierrotin retentit au milieu d'un claquement de fouet, quand les voyageurs se furent emboîtés. Il était alors onze heures. Le temps un peu couvert se leva, le vent du haut chassa les nuages, le bleu de l'éther brilla par places, aussi, quand la voiture à Pierrotin s'élança dans le petit ruban de route qui sépare Saint-Denis de Pierrefitte, le soleil avait-il achevé de boire les dernières vapeurs fines dont le voile diaphane enveloppait les fameux paysages de cette région. — Eh bien! pourquoi donc avez-vous quitté votre ami le pacha? dit le père Léger à Georges. — C'était un singulier polisson, répondit Georges d'un air qui cachait bien des mystères. Figurez-vous, il me donne sa cavalerie à commander!... très-bien. — Ah! voilà pourquoi il a des éperons, pensa le pauvre Oscar. — De mon temps, Ali de Tébélen avait à se dépêtrer de Chosrew-Pacha, encore un drôle de pistolet! Vous le nommez ici Chaureff, mais son nom en turc se prononce Cossereu. Vous avez dû lire autrefois dans les journaux que le vieil Ali a rossé Chosrew, et solidement. Eh bien! sans moi, Ali de Tébélen eût été frit quelques jours plus promptement. J'étais à l'aile droite et je vois Chosrew, un vieux finaud, qui vous enfonce notre centre... oh! là! roide et par un beau mouvement à la Murat. Bon! Je prends mon temps, je fais une charge à fond de train et coupe en deux la colonne de Chosrew, qui avait dépassé le centre et qui restait à découvert. Vous comprenez... Ah! dame, après l'affaire, Ali m'embrassa..... — Ça se fait en Orient? dit le comte de Sérisy d'un air goguenard. — Oui, monsieur, reprit le peintre, ça se fait partout. — Nous avons ramené Chosrew pendant trente lieues de pays... comme à une chasse, quoi! reprit Georges. C'est des cavaliers finis, les Turcs. Ali m'a donné des yatagans, des fusils et des sabres!... en veux-tu, en voilà. De retour dans sa capitale, ce satané farceur m'a fait des propositions qui ne me convenaient pas du tout. Ces Orientaux sont drôles, quand ils ont une idée... Ali voulait que je fusse son favori, son héritier. Moi, j'avais assez de cette vie-là; car, après tout, Ali de Tébélen était en rébellion avec la Porte, et je jugeai convenable de la prendre, la porte. Mais je rends justice à M. de Tébélen, il m'a comblé de présents : des diamants, dix mille thalaris, mille pièces d'or, une belle Grecque pour groom, un petit Arnaute pour compagne, et un cheval arabe. Allez, Ali pacha de Janina est un homme incompris, il lui faudrait un historien. Il n'y a qu'en Orient qu'on rencontre de ces âmes de bronze, qui pendant vingt ans font tout pour pouvoir venger une offense un beau matin. D'abord il avait la plus belle barbe blanche qu'on puisse voir, une figure dure, sévère... — Mais qu'avez-vous fait de vos trésors? dit le père Léger. — Ah! voilà. Ces gens-là n'ont pas de grand-livre ni de banque de France, j'emportai donc mes bigallions sur une tartane grecque qui fut pincée par le Capitan-Pacha lui-même! Tel que vous me voyez, j'ai failli être empalé à Smyrne. Oui, ma foi, sans M. de Rivière, l'ambassadeur, qui s'y trouvait, on me prenait pour un complice d'Ali-Pacha. J'ai sauvé ma tête, afin de parler honnêtement, mais les dix mille thalaris, les mille pièces d'or, les armes, oh! tout a été bu par le *soiffard* trésor du Capitan-Pacha. Ma position était d'autant plus difficile que ce Capitan-Pacha n'était autre que Chosrew. Depuis sa rincée, le drôle avait obtenu cette place, qui équivaut à celle de grand amiral en France. — Mais il était dans la cavalerie, à ce qu'il paraît, dit le père Léger qui suivait avec attention le récit de Georges. — Oh! comme on voit bien que l'Orient est peu connu dans le département de Seine-et-Oise! s'écria Georges. Monsieur, voilà les Turcs : vous êtes fermier, le Padischa vous nomme maréchal; si vous ne remplissez pas vos fonctions à sa satisfaction, tant pis pour vous, on vous coupe la tête : c'est sa manière de destituer les fonctionnaires. Un jardinier passe préfet, et un premier ministre redevient tchiaoux. Les Ottomans ne connaissent point les lois sur l'avancement ni la hiérarchie! De cavalier, Chosrew était devenu marin. Le Padischa Mahmoud l'avait chargé de prendre Ali par mer, et il s'est en effet rendu maître de lui, mais assisté par les Anglais, qui ont eu la bonne part, les gueux! ils ont mis la main sur les trésors. Ce Chosrew, qui n'avait pas oublié la leçon d'équitation que je lui avais donnée, me reconnut. Vous comprenez que mon affaire était faite, oh! roide! si je n'avais pas eu l'idée de me réclamer en qualité de Français et de troubadour auprès de M. de Rivière. L'ambassadeur, enchanté de se montrer, demanda ma liberté. Les Turcs ont cela de bon dans le caractère, qu'ils vous laissent aussi bien aller qu'ils vous coupent la tête, ils sont indifférents à tout. Le consul de France, un charmant homme, ami de Chosrew, me fit restituer deux mille thalaris; aussi son nom, je puis le dire, est-il gravé dans mon cœur... — Vous le nommez? demanda M. de Sérisy. M. de Sérisy laissa voir sur sa figure quelques marques d'étonnement quand Georges lui dit effectivement le nom d'un de nos plus remarquables consuls généraux qui se trouvait alors à Smyrne. — J'assistai, par parenthèse, à l'exécution du commandant de Smyrne, que le Padischa avait ordonné à Chosrew de mettre à mort, une des choses les plus curieuses que j'aie vues, quoique j'en aie beaucoup vu, je vous la raconterai tout à l'heure en déjeunant. De Smyrne, je passai en Espagne, en apprenant qu'il s'y faisait une révolution. Oh! je suis allé droit à Mina, qui m'a pris pour aide de camp, et m'a donné le grade de colonel. Je me suis battu pour la cause constitutionnelle qui va succomber, car nous allons entrer en Espagne un de ces jours. — Et vous êtes officier français? dit sévèrement le comte de Sérisy. Vous comptez bien sur la discrétion de ceux qui vous écoutent. — Mais il n'y a pas de mouchards, dit Georges. — Vous ne songez donc pas, colonel Georges, dit le comte, qu'en ce moment on juge à la Cour des pairs une conspiration qui rend le gouvernement très-sévère à l'égard des militaires qui portent les armes contre la France, et qui nouent des intrigues à l'étranger dans le dessein de renverser nos souverains légitimes...

Sur cette terrible observation, le peintre devint rouge jusqu'aux oreilles, et regarda Mistigris qui parut interdit. — Eh bien? dit le père Léger, après? — Si par exemple j'étais magistrat, mon devoir ne serait-il pas, répondit le comte, de faire arrêter l'aide de camp de Mina par les gendarmes de la brigade de Pierrefitte, et d'assigner comme témoins tous les voyageurs qui sont dans la voiture..... Ces paroles coupèrent d'autant mieux la parole à Georges qu'on arrivait devant la brigade de gendarmerie, dont le drapeau blanc flottait, en termes classiques, au gré du zéphyr. — Vous avez trop de décorations pour vous permettre une pareille lâcheté, dit Oscar. — Nous allons le repincer, dit Georges à l'oreille d'Oscar. — Colonel, s'écria Léger que la sortie du comte de Sérisy oppressait et qui voulait changer de conversation, dans les pays où vous êtes allé, comment ces gens-là cultivent-ils? Quels sont leurs assolements? — D'abord, vous comprenez, mon brave, que ces gens-là sont trop occupés de fumer eux-mêmes pour fumer leurs terres... (Le comte ne put s'empêcher de sourire. Ce sourire rassura le narrateur.)... Mais ils ont une façon de cultiver qui va vous sembler drôle. Ils ne cultivent pas du tout, voilà leur manière de cultiver. Les Turcs, les Grecs, ça mange des oignons ou du riz... Ils recueillent l'opium de leurs coquelicots, qui leur donne de grands revenus; et puis ils ont le tabac, qui croît spontanément, le fameux Lattaqui! puis les dattes! un tas de sucreries qui croissent sans culture. C'est un pays plein de ressources et de commerce. On fait beaucoup de tapis à Smyrne, et pas chers. — Mais, dit Léger, si les tapis sont en laine, elle ne vient que des moutons; et pour avoir des moutons, il faut des prairies, des fermes, une culture... — Il doit bien y avoir quelque chose qui ressemble à cela, répondit Georges; mais le riz vient dans l'eau, d'abord; puis, moi, j'ai toujours longé les côtes et je n'ai vu que des pays ravagés par la guerre. D'ailleurs, j'ai la plus profonde aversion pour la statistique. — Et les impôts? dit le père Léger. — Ah! les impôts sont lourds. On leur prend tout, mais on leur laisse le reste. Frappé des avantages de ce système, le pacha d'Égypte était en train d'organiser son administration sur ce pied-là, quand je l'ai quitté. — Mais comment..... dit le père Léger qui ne comprenait plus rien. — Comment?... reprit Georges. Mais il a des agents qui prennent les récoltes, en laissant aux fellahs juste de quoi vivre. Aussi, dans ce système-là, point de paperasses ni de bureaucratie, la plaie de la France... Ah! voilà!... — Mais en vertu de quoi? dit le fermier. — C'est un pays de despotisme, voilà tout. Ne savez-vous pas la belle définition donnée par Montesquieu du despotisme : « Comme le sauvage, il coupe l'arbre par le pied pour en avoir les fruits... » — Et l'on vent nous ramener là, dit Mistigris; mais *chaque échaudé craint l'eau froide*. — Et on y viendra! s'écria le comte de Sérisy. Aussi ceux qui ont des terres feront-ils bien de les vendre. M. Schinner a dû voir de quel train toutes ces choses-là reviennent

en Italie. — *Corpo di Bacco*, le pape n'y va pas de main morte! reprit Schinner. Mais on y est fait. Les Italiens sont un si bon peuple! Pourvu qu'on les laisse un peu assassiner les voyageurs sur les routes, ils sont contents. — Mais, reprit le comte, vous ne portez pas non plus la décoration de la Légion d'honneur que vous avez obtenue en 1819, c'est donc une mode générale? Mistigris et le faux Schinner rougirent jusqu'aux oreilles. — Moi! c'est différent, reprit Schinner, je ne voudrais pas être reconnu. Ne me trahissez pas, monsieur. Je suis censé être un petit peintre sans conséquence, je passe pour un décorateur. Je vais dans un château où je ne dois exciter aucun soupçon. — Ah! fit le comte, une bonne fortune, une intrigue?... Oh! vous êtes bien heureux d'être jeune.....

Oscar, qui crevait dans sa peau de n'être rien et de n'avoir rien à dire, regardait le colonel Czerni-Georges, le grand peintre Schinner, et il cherchait à se métamorphoser en quelque chose. Mais que pouvait être un garçon de dix-neuf ans, qu'on envoyait pendant quinze à vingt jours à la campagne, chez le régisseur de Presles? Le vin d'Alicante lui montait à la tête, et son amour-propre lui faisait bouillonner le sang dans les veines; aussi, lorsque le fameux Schinner laissa deviner une aventure romanesque dont le bonheur devait être aussi grand que le danger, attacha-t-il sur lui des yeux petillants de rage et d'envie. — Ah! dit le comte d'un air envieux et crédule, il faut bien aimer une femme pour lui faire de si énormes sacrifices... — Quels sacrifices?... fit Mistigris. — Ne savez-vous donc pas, mon petit ami, qu'un plafond peint par un si grand maître se couvre d'or? répondit le comte. Voyons? si la liste civile vous paye trente mille francs ceux de deux salles au Louvre, reprit-il en regardant Schinner; pour un bourgeois, comme vous dites de nous dans vos ateliers, un plafond vaut bien vingt-mille francs; or, à peine en donnera-t-on deux mille à un décorateur obscur. — L'argent de moins n'est pas la plus grande perte, répondit Mistigris. Songez donc que ce sera certes un chef-d'œuvre, et qu'il ne faut pas le signer pour ne point *la* compromettre! — Ah! je rendrais bien toutes mes croix aux souverains de l'Europe pour être aimé comme l'est un jeune homme à qui l'amour inspire de tels dévouements! s'écria M. de Sérisy. — Ah! voilà, fit Mistigris, on est jeune, on est aimé! on a des femmes, et, comme on dit : *abondance de chiens ne nuit pas*. — Et que dit de cela madame Schinner? reprit le comte, car vous avez épousé par amour la belle Adélaïde de Rouville, la protégée du vieil amiral de Kergarouet, qui vous a fait obtenir vos plafonds au Louvre par son neveu, le comte de Fontaine. — Est-ce qu'un grand peintre est jamais marié en voyage? fit observer Mistigris. — Voilà donc la morale des ateliers?... s'écria niaisement le comte de Sérisy. — La morale des cours où vous avez eu vos décorations est-elle meilleure? dit Schinner qui recouvra son sang-froid un moment troublé par la connaissance que le comte annonçait avoir des commandes faites à Schinner. — Je n'en ai pas demandé une seule, répondit le comte, et je crois les avoir toutes loyalement gagnées. — Et ça vous va *comme un notaire sur une jambe de bois*, répliqua Mistigris.

M. de Sérisy ne voulut pas se trahir, il prit un air de bonhomie en regardant la vallée de Groslay qui se découvre en prenant à la Patte-d'Oie le chemin de Saint-Brice, et laissant sur la droite celui de Chantilly. — Attrape, dit en grommelant Oscar. — Est-ce aussi beau qu'on le prétend, Rome? demanda Georges au grand peintre. — Rome n'est belle que pour les gens qui aiment, il faut avoir une passion pour s'y plaire; mais, comme ville, j'aime mieux Venise, quoique j'aie manqué d'y être assassiné. — Ma foi, sans moi, dit Mistigris, vous la gobiez joliment! C'est ce satané farceur de lord Byron qui vous a valu cela. Oh! ce chinois d'Anglais était-il rageur! — Chut! dit Schinner, je ne veux pas qu'on sache mon affaire avec lord Byron. — Avouez tout de même, répondit Mistigris, que vous avez été bien heureux que j'aie appris à tirer la savate.

De temps en temps, Pierrotin échangeait avec le comte de Sérisy des regards singuliers qui eussent inquiété des gens un peu plus expérimentés que ne l'étaient les cinq voyageurs. — Des lords, des pachas, des plafonds de trente mille francs! Ah çà! s'écria le messager de l'Isle-Adam, je mène donc des souverains aujourd'hui? quels pourboires! — Sans compter que les places sont payées, dit finement Mistigris. — Ça m'arrive à propos, reprit Pierrotin; car, père Léger, vous savez bien ma belle voiture neuve sur laquelle j'ai donné deux mille francs d'arrhes... Eh bien! ces canailles de carrossiers, à qui je dois compter deux mille cinq cents francs demain, n'ont pas voulu accepter un à-compte de quinze cents francs et recevoir de moi un billet de mille francs à deux mois!... Ces carcans-là veulent tout. Etre dur à ce point avec un homme établi depuis huit ans, avec un père de famille, et le mettre en danger de perdre tout, argent et voiture, si je ne trouve pas un misérable billet de mille francs. Hue, Bichette! Ils ne feraient pas ce tour-là aux grandes entreprises, allez. — Ah dame! *pas d'argent, pas de suif*, dit le rapin. — Vous n'avez plus que huit cent francs à trouver, répondit le comte en voyant dans cette plainte adressée au père Léger une espèce de lettre de change tirée sur lui. — C'est vrai, fit Pierrotin. Xi! Xi! Rougeot. — Vous avez dû voir de beaux plafonds à Venise, reprit le comte en s'adressant à Schinner. — J'étais trop amoureux pour faire attention à ce qui me semblait alors n'être que des bagatelles, répondit Schinner. Je devrais cependant être bien guéri de l'amour, car j'ai reçu précisément dans les Etats vénitiens, en Dalmatie, une cruelle leçon. — Ça peut-il se dire? demanda Georges. Je connais la Dalmatie. — Eh bien! si vous y êtes allé, vous devez savoir qu'au fond de l'Adriatique, c'est tous vieux pirates, forbans, corsaires retirés des affaires, quand ils n'ont pas été pendus, des... — Les Uscoques, enfin, dit Georges.

En entendant le mot propre, le comte, que Napoléon avait envoyé jadis dans les provinces illyriennes, tourna la tête, tant il en fut étonné. — C'est dans cette ville où l'on fait du marasquin, dit Schinner en paraissant chercher un nom. — Zara! dit Georges. J'y suis allé, c'est sur la côte. — Vous y êtes, reprit le peintre. Moi, j'allais là pour observer le pays, car j'adore le paysage. Voilà vingt fois que j'ai le désir de faire du paysage, que personne, selon moi, ne comprend, excepté Mistigris, qui recommencera quelque jour Hobbéma, Ruysdaël, Claude Lorrain, Poussin et autres — Mais, s'écria le comte, qu'il n'en recommence qu'un de ceux-là, ce sera bien assez. — Si vous interrompez toujours monsieur, dit Oscar, nous ne nous y reconnaîtrons plus. — Ce n'est pas d'ailleurs à vous que monsieur s'adresse, dit Georges au comte. — Ce n'est pas poli de couper la parole, dit sentencieusement Mistigris; mais nous en avons tous fait autant, et nous perdrions beaucoup si nous ne semions pas le discours de petits agréments en échangeant nos réflexions. Tous les Français sont égaux dans le coucou, a dit le petit-fils de Georges. Ainsi continuez, agréable vieillard?... *blaguez-nous*. Cela se fait dans les meilleures sociétés; et, vous savez le proverbe : *Il faut ourler avec les loups*. — On m'avait dit des merveilles de la Dalmatie, reprit Schinner, j'y vais donc en laissant Mistigris à Venise, à l'auberge. — A la *locanda!* fit Mistigris, lâchons la couleur locale. — Zara est, comme on dit, une vilenie... — Oui, dit Georges, mais elle est fortifiée. — Parbleu! dit Schinner, les fortifications sont pour beaucoup dans mon aventure. A Zara il se trouve beaucoup d'apothicaires, je me loge chez l'un d'eux. Dans les pays étrangers, tout le monde a pour principal métier de louer en garni, l'autre métier est un accessoire. Le soir, je me mets à mon balcon après avoir changé de linge. Or, sur le balcon d'en face, j'aperçois une femme, oh! mais une femme, une Grecque, c'est tout dire, la plus belle créature de toute la ville : des yeux fendus en amande, des paupières qui se dépliaient comme des jalousies, et des cils comme des pinceaux: un visage d'un ovale à rendre fou Raphaël, un teint d'un coloris délicieux, les teintes bien fondues, veloutées... des mains... oh!... — Qui n'étaient pas de beurre comme celles de la peinture de l'école de David, dit Mistigris. — Eh! vous nous parlez toujours peinture, s'écria Georges. — Ah! voilà, *chassez le naturel, il revient au jabot*, répliqua Mistigris. — Et un costume! le costume pur grec, reprit Schinner. Vous comprenez, me voilà incendié. Je questionne mon Diafoirus, il m'apprend que cette voisine se nomme Zéna. Je change de linge. Pour épouser Zéna, le mari, vieil infâme, a donné trois cent mille francs aux parents, tant était célèbre la beauté de cette fille vraiment la plus belle de toute la Dalmatie, Illyrie, Adriatique, etc. Dans ce pays-là, on achète sa femme, et sans voir... — Je n'irai pas, dit le père Léger. — Il y a des nuits où mon sommeil est éclairé par les yeux de Zéna, reprit Schinner. Ce jeune premier de mari avait soixante-sept ans. Bon! mais il était jaloux, non pas comme un tigre, car on dit des tigres qu'ils sont jaloux comme un Dalmate, et mon homme était pire qu'un Dalmate, il valait trois Dalmates et demi. C'était un Uscope, un tricoque, un archicoque dans une bicoque. — Enfin un de ces gaillards qui *n'attachent pas leurs chiens avec des Cent-Suisses*... dit Mistigris. — Fameux, reprit Georges en riant. — Après avoir été corsaire, peut-être pirate, mon drôle se moquait de tuer un chrétien, comme moi de cracher par terre, reprit Schinner. Voilà qui va bien. D'ailleurs, richissime à millions, le vieux gredin! et laid comme un pirate à qui je ne sais quel pacha avait pris les oreilles, et qui avait laissé un œil je ne sais où... L'Uscoque se servait joliment de celui qui lui restait, et je vous prie de me croire, quand je vous dirai qu'il avait l'œil à tout. — « Jamais, me dit le petit Diafoirus, il ne quitte sa femme. — Si elle pouvait avoir besoin de votre ministère, je vous remplacerais déguisé; c'est un tour qui a toujours du succès dans nos pièces de théâtre, » lui répondis-je. Il serait trop long de vous peindre le plus délicieux temps de ma vie, à savoir, les trois jours que j'ai passés à ma fenêtre, échangeant des regards avec Zéna et changeant de linge tous les matins. C'était d'autant plus violemment chatouilleux que les moindres mouvements étaient significatifs et dangereux. Enfin Zéna jugea, sans doute, qu'un étranger, un Français, un artiste était, seul au monde, capable de lui faire les yeux doux au milieu des abîmes qui l'entouraient; et, comme elle exécrait son affreux pirate, elle répondait à mes regards par des œillades à enlever un homme dans le cintre du paradis sans poulies. J'arrivais à la hauteur de Don Quichotte. Je m'exalte, je m'exalte! Enfin je m'écriai : — Eh bien! le vieux me tuera, mais j'irai! Point d'études de paysage, j'étudiais la bicoque de l'Uscoque. A la nuit, ayant mis le plus parfumé de mon linge, je traverse la rue, et j'entre... — Dans la maison? dit Oscar. — Dans la maison? reprit Georges. — Dans la maison, répéta Schinner. — Eh bien! vous êtes un fier luron, s'écria le père Léger, je n'y

serais pas allé, moi... — D'autant plus que vous n'auriez pas pu passer par la porte, répondit Schinner. J'entre donc, reprit-il, et je trouve deux mains qui me prennent les mains. Je ne dis rien, car ces mains, douces comme une pelure d'oignon, me recommandaient le silence. On me souffle à l'oreille en vénitien : « Il dort! » Puis, quand nous sommes sûrs que personne ne peut nous rencontrer, nous allons, *Zena* et moi, sur les remparts nous promener, mais accompagnés, s'il vous plaît, d'une vieille duègne, laide comme un vieux portier, et qui ne nous quittait pas plus que notre ombre, sans que j'aie pu décider madame la pirate à se séparer de cette absurde compagnie. Le lendemain soir, nous recommençons, je voulais faire renvoyer la vieille, *Zena* résiste. Comme mon amoureuse parlait grec et moi vénitien, nous ne pouvions pas nous entendre; aussi nous quittâmes-nous brouillés. Je me dis en changeant de linge : — Pour sûr, la première fois, il n'y aura plus de vieille, et nous nous raccommoderons chacun dans notre langue maternelle... Eh bien! c'est la vieille qui m'a sauvé! vous allez voir. Il faisait si beau, que, pour ne pas donner de soupçons, je vais flâner dans le paysage, après notre raccommodement, bien entendu. Après m'être promené le long des remparts, je viens tranquillement les mains dans mes poches, et je vois la rue obstruée de monde. Une foule!... Bah! comme pour une exécution. Cette foule se rue sur moi. Je suis arrêté, garrotté, conduit et gardé par des gens de police. Non! vous ne savez pas, et je souhaite que vous ne sachiez jamais ce que c'est que de passer pour un assassin aux yeux d'une populace effrenée qui vous jette des pierres, qui hurle après vous depuis le haut jusqu'en bas de la principale rue d'une petite ville, qui vous poursuit de cris de mort! Ah! tous les yeux sont comme autant de flammes, toutes les bouches sont une injure, et ces brandons de haine brûlante se détachent sur l'effroyable cri : « A mort! à bas l'assassin!... » qui fait de loin comme une basse-taille... — Ils criaient donc en français, ces Dalmates? demanda le comte à Schinner, vous nous racontez cette scène comme si elle vous était arrivée d'hier.

Schinner resta tout interloqué. — L'émeute parle la même langue partout, dit le profond politique Mistigris. — Enfin, reprit Schinner, quand je suis au palais de l'endroit, et en présence des magistrats du pays, j'apprends que le damné corsaire est mort empoisonné par *Zena*. J'aurais bien voulu pouvoir changer de linge. Parole d'honneur, je ne savais rien de ce mélodrame. Il paraît que la Grecque mêlait de l'opium (il y a tant de coquelicots par là, comme dit monsieur!) au grog du pirate afin de voler un petit instant de liberté pour se promener, et, la veille, cette malheureuse femme s'était trompée de dose. L'immense fortune du damné pirate causait tout le malheur de ma *Zena*; mais elle expliqua si naïvement les choses, que moi, d'abord, sur la déclaration de la vieille, je fus mis hors de cause avec une injonction du maire et du commissaire de police autrichien d'aller à Rome. *Zena*, qui laissa prendre une grande partie des richesses de l'Uscoque aux héritiers et à la justice, en fut quitte, m'a-t-on dit, pour deux ans de réclusion dans un couvent où elle est encore. J'irai faire son portrait, car dans quelques années tout sera bien oublié. Voilà les sottises qu'on commet à dix-huit ans. — Et vous m'avez laissé sans un sou dans la *locanda* à Venise, dit Mistrigris. Je suis allé de Venise à Rome vous retrouver en brossant des portraits à cinq francs pièce, qu'on ne me payait pas, mais c'est mon plus beau temps! *le bonheur*, comme on dit, *n'habite pas sous des nombrils dorés*. — Vous figurez-vous les réflexions qui me prenaient à la gorge dans une prison dalmate, jeté là sans protection, ayant à répondre à des Autrichiens de Dalmatie, et menacé de perdre la tête pour m'être promené deux fois avec une femme entêtée à garder sa portière. Voilà du guignon! s'écria Schinner. — Comment, dit naïvement Oscar, ça vous est arrivé? — Pourquoi ce ne serait-il pas arrivé à monsieur, puisque c'était arrivé déjà une fois pendant l'occupation française en Illyrie à l'un de nos plus beaux officiers d'artillerie? dit finement le comte. — Et vous avez cru l'artilleur? dit finement Mistigris au comte. — Et c'est tout? demanda Oscar. — Eh bien! dit Mistigris, il ne peut pas vous dire qu'on lui a coupé la tête. *Plus on est debout, plus on rit*. — Monsieur, y a-t-il des fermes dans ce pays-là? demanda le père Léger. Comment y cultive-t-on? — On cultive le marasquin, dit Mistigris, une plante qui vient à hauteur de bouche, et qui produit la liqueur de ce nom. — Ah! dit le père Léger. — Je ne suis resté que trois jours en ville et quinze jours en prison, je n'ai rien vu, pas même les champs où se récolte le marasquin, répondit Schinner. — Ils se moquent de vous, dit Georges au père Léger, le marasquin vient dans des caisses. La voiture à Pierrotin descendait alors un des versants du rapide vallon de Saint-Brice pour gagner l'auberge sise au milieu de ce gros bourg, où il s'arrêtait environ une heure pour faire souffler ses chevaux, leur laisser manger leur avoine et leur donner à boire. Il était alors environ une heure et demie. — Eh! c'est le père Léger, s'écria l'aubergiste au moment où la voiture se rangea devant sa porte. Déjeunez-vous? — Tous les jours une fois, répondit le gros fermier, nous casserons une croûte. — Faites-nous donner à déjeuner, dit Georges en tenant sa canne au port d'arme d'une façon cavalière qui excita l'admiration d'Oscar.

Oscar enragea quand il vit cet insouciant aventurier tirant de sa poche de côté un étui de paille façonnée où il prit un cigare blond qu'il fuma sur le seuil de la porte en attendant le déjeuner. — En usez-vous? dit Georges à Oscar. — Quelquefois, répondit l'ex-collégien en bombant sa petite poitrine et prenant un certain air crâne. Georges présenta l'étui tout ouvert à Oscar et à Schinner. — Peste! dit le grand peintre, des cigares de dix sous! — Voilà le reste de ce que j'ai rapporté d'Espagne, dit l'aventurier. Déjeunez-vous? — Non, dit l'artiste, je suis attendu au château. D'ailleurs, j'ai pris quelque chose avant de partir. — Et vous? dit Georges à Oscar. — J'ai déjeuné, dit Oscar.

Oscar aurait donné dix ans de sa vie pour avoir des bottes et des sous-pieds. Et il éternuait, et il toussait, et il crachait, et il accueillait la fumée avec des grimaces mal déguisées. — Vous ne savez pas fumer, lui dit Schinner, tenez. — Schinner, la figure immobile, aspira la fumée de son cigare et la rendit par le nez sans la moindre contraction. Il recommença, garda la fumée dans son gosier, s'ôta de la bouche le cigare et souffla gracieusement la fumée. — Voilà, jeune homme, dit le grand peintre. — Voilà, jeune homme, un autre procédé, dit Georges en imitant Schinner, mais en avalant toute la fumée et ne rendant rien. — Et mes parents qui croient m'avoir donné de l'éducation, pensa le pauvre Oscar en essayant de fumer avec grâce. Il éprouva une nausée si forte qu'il se laissa volontiers chipper son cigare par Mistigris qui lui dit en le fumant avec un plaisir évident : — Vous n'avez pas de maladies contagieuses? Oscar aurait voulu être assez fort pour cogner Mistigris. — Comment! se dit-il en lui-même en pensant au colonel Georges, huit francs de vin d'Alicante et de talmouses, quarante sous de cigares, et son déjeuner qui va lui coûter... — Ah! père Léger, nous boirons bien une bouteille de vin de Bordeaux? dit alors Georges au fermier. — Un déjeuner qui va lui coûter dix francs! s'écria en lui-même Oscar. Ainsi voilà maintenant vingt et quelques francs.

Tué par le sentiment de son infériorité, Oscar s'assit sur la borne et se perdit dans une rêverie qui ne lui permit pas de voir que son pantalon, retroussé par l'effet de sa position, montrait le point de jonction d'un vieux haut de bas avec un pied tout neuf, un chef-d'œuvre de sa mère. — Nous sommes confrères en bas, dit Mistigris en relevant un peu son pantalon pour montrer un effet du même genre; mais *les cordonniers sont toujours les plus mal chauffés*.

Cette plaisanterie fit sourire M. de Sérisy, qui se tenait les bras croisés sous la porte cochère en arrière des voyageurs. Quelque fous que fussent ces jeunes gens, le grave homme d'Etat leur enviait leurs défauts, il aimait leurs jactances, il admirait la vivacité de leurs plaisanteries. — Eh bien! aurez-vous les Moulineaux? car vous êtes allé chercher des écus à Paris, disait au père Léger l'aubergiste qui venait de lui montrer dans ses écuries un bidet à vendre. Ce sera drôle à vous de *refaire le poil* à un pair de France, à un ministre d'Etat, au comte de Sérisy. Le vieil administrateur ne laissa rien voir sur son visage, et se retourna pour examiner le fermier. — Il est cuit, répondit à voix basse le père Léger à l'aubergiste. — Ma foi, tant mieux, j'aime à voir les nobles *embêtés*... Et il vous faudrait une vingtaine de mille francs, je vous les prêterais; mais François, le conducteur de la Touchard de six heures, vient de me dire que M. Margueron était invité par le comte de Sérisy à dîner aujourd'hui même à Presles. — C'est le projet de Son Excellence, mais nous avons aussi nos malices, répondit le père Léger. — Le comte placera le fils de M. Margueron, et vous n'avez pas de place à donner, vous! dit l'aubergiste au fermier. — Non; mais si le comte a pour lui les ministres, moi j'ai le roi Louis XVIII, dit le père Léger à l'oreille de l'aubergiste, et quarante mille de ses portraits donnés au bonhomme Moreau me permettront d'acheter les Moulineaux deux cent soixante mille francs comptant avant M. de Sérisy, qui sera bien heureux de racheter la ferme trois cent soixante mille francs, au lieu de voir mettre les pièces de terre une à une en adjudication. — Pas mal, bourgeois, s'écria l'aubergiste. — Est-ce bien travaillé? dit le fermier. — Après ça, dit l'aubergiste, pour lui la ferme vaut ça. — Les Moulineaux rapportent aujourd'hui six mille francs nets d'impôts, et je renouvellerai le bail à sept mille cinq cents pour dix-huit ans. Ainsi, c'est un placement à plus de deux et demi. M. le comte ne sera pas volé. Pour ne pas faire tort à M. Moreau, je serai proposé par lui pour fermier au comte, il aura l'air de prendre les intérêts de son maître en lui trouvant presque trois pour cent de son argent et un locataire qui payera bien... — Qu'aura-t-il en tout, le père Moreau? — Dame, si le comte lui donne dix mille francs, il aura de cette affaire-là cinquante mille francs; mais il les aura bien gagnés. — D'ailleurs, après tout, *il* se soucie bien de Presles! et il est si riche! dit l'aubergiste. Je ne l'ai jamais vu, moi. — Ni moi, dit le père Léger; mais il va finir par habiter, autrement il ne dépenserait pas deux cent mille francs à restaurer l'intérieur. C'est aussi beau que chez le roi. — Ah bien! dit l'aubergiste, il était temps que Moreau fît son beurre. — Oui, car une fois les maîtres là, dit Léger, ils ne mettront pas leurs yeux dans leurs poches. Le comte ne perdit pas un mot de cette conversation tenue à voix basse. — J'ai donc ici les preuves que j'allais chercher là bas, pensa-t-il en regardant le gros fermier qui rentrait dans la cuisine. Peut-être, se dit-il, n'est-ce encore qu'à l'état de plan? peut-

re Moreau n'a-t-il rien accepté?... tant il lui répugnait encore de roire son régisseur capable de tremper dans une semblable conspi-ation. Pierrotin vint donner à boire à ses chevaux. Le comte pensa ue le conducteur allait déjeuner avec l'aubergiste et le fermier; or, e qu'il venait d'entendre lui fit craindre quelque indiscrétion.—Tous es gens-là s'entendent contre nous, c'est pain bénit que de déjouer urs plans, pensa-t-il. — Pierrotin, dit-il à voix basse au voiturier n s'approchant de lui, je t'ai promis dix louis pour me garder le se-ret; mais si tu veux continuer à cacher mon nom (et je saurai si tu 'as ni prononcé mon nom, ni fait le moindre signe qui puisse le ré-éler jusqu'à ce soir, à qui que ce soit, partout, même jusqu'à l'Isle-dam), je te donnerai demain matin, à ton passage, les mille francs our achever de payer ta nouvelle voiture. Ainsi, pour plus de sû-eté, dit le comte en frappant sur l'épaule de Pierrotin devenu pâle e plaisir, ne déjeune pas, reste à la tête de tes chevaux.—Monsieur comte, je vous comprends bien, allez! c'est par rapport au père éger? — C'est vis-à-vis de tout le monde, répliqua le comte. — Soyez nisible... — Dépêchons-nous, dit Pierrotin entr'ouvrant la porte de cuisine, nous sommes en retard. Ecoutez, père Léger, vous savez u'il y a la côte à monter; moi, je n'ai pas faim, j'irai doucement, ous me rattraperez bien, ça vous fera du bien de marcher. — Est-il nragé, Pierrotin? dit l'aubergiste. Tu ne veux pas venir déjeuner vec nous? Le colonel paye du vin à cinquante sous et une bouteille e vin de Champagne. — Je ne peux pas. J'ai un poisson qui doit re remis à Stors à trois heures pour un grand dîner, et il n'y a pas badiner avec ces pratiques-là, ni avec les poissons. — Eh bien! dit père Léger à l'aubergiste, attelle à ton cabriolet ce cheval que tu eux me vendre, tu nous fera rattraper Pierrotin, nous déjeunerons n paix, et je jugerai du cheval. Nous tiendrons bien trois dans ton pe-cul.

Au grand contentement du comte, Pierrotin vint pour rebrider lui-ême ses chevaux. Schinner et Mistigris étaient partis en avant. A eine Pierrotin, qui reprit les deux artistes au milieu du chemin de aint-Brice à Poncelles, atteignait-il à une éminence de la route d'où on aperçoit Ecouen, le clocher du Mesnil et les forêts qui cerclent out un paysage ravissant, que le bruit d'un cheval amenant au galop n cabriolet qui sonnait la ferraille, annonça le père Léger et le com-agnon de Mina qui se réintégrèrent dans la voiture. Quand Pierrotin e jeta sur la berme pour descendre à Moisselles, Georges, qui n'a-ait cessé de parler de la beauté de l'hôtesse de Saint-Brice avec le ère Léger, s'écria : — Tiens! le paysage n'est pas mal, grand pein-re? — Bah! il ne doit pas vous étonner, vous qui avez vu l'Orient l'Espagne. — Et qui en ai deux cigares encore! Si ça n'incommode ersonne, voulez-vous les finir, Schinner? car le petit jeune homme n a eu assez de quelques gorgées.

Le père Léger et le comte gardèrent un silence qui passa pour une pprobation, ainsi les deux conteurs furent réduits au silence. Oscar, rité d'être appelé petit jeune homme, dit, pendant que les deux eunes gens allumaient leurs cigares : — Si je n'ai pas été l'aide de amp de Mina, monsieur, si je ne suis pas allé en Orient, j'irai peut-tre. La carrière à laquelle ma famille me destine m'épargnera, j'es-ère, le désagrément de voyager en coucou, quand j'aurai votre âge. près avoir été un personnage, une fois en place, j'y resterai... — *Et cœtera punctum!* fit Mistigris en contrefaisant la voix de jeune oq enroué qui rendait le discours d'Oscar encore plus ridicule, car pauvre enfant se trouvait dans la période où la barbe pousse, où voix prend son caractère. Après tout, ajouta Mistigris, *les extrêmes bouchent!* — Ma foi! fit Schinner, les chevaux ne pourront plus ller avec tant de charges. — Votre famille, jeune homme, pense à ous lancer dans une carrière, et laquelle? dit sérieusement Georges. —La diplomatie, répondit Oscar. Trois éclats de rire partirent comme es fusées de la bouche de Mistigris, du grand peintre et du père Lé-er. Le comte, lui, ne put s'empêcher de sourire. Georges garda son ang-froid. — Il n'y a, par Allah! point de quoi rire, dit le colonel ux rieurs. Seulement, jeune homme, reprit-il en s'adressant à Oscar, me semble que votre respectable mère est pour le quart d'heure ans une position sociale peu convenable pour une ambassadrice... lle avait un cabas bien digne d'estime, et un béquet à ses souliers. — Ma mère! monsieur?... dit Oscar avec un mouvement d'indigna-on. Eh! c'était la femme de charge de chez nous... — De chez nous st très-aristocratique, s'écria le comte en interrompant Oscar. — Le oi dit *nous*, répliqua fièrement Oscar. Un regard de Georges réprima envie de rire qui saisit tout le monde, il fit ainsi comprendre au eintre et à Mistigris combien il était nécessaire de ménager Oscar our exploiter cette mine de plaisanterie. — Monsieur a raison, dit le rand peintre au comte en lui montrant Oscar, les gens comme il faut isent nous, il n'y a que des gens sans aveu qui disent *chez moi.* On toujours la manie de paraître avoir ce qu'on n'a pas. Pour un omme chargé de décorations... — Monsieur est donc toujours déco-ateur? fit Mistigris. — Vous ne connaissez guère le langage des ours. Je vous demande votre protection, Excellence, ajouta Schinner n se tournant vers Oscar. — Je me félicite d'avoir voyagé, sans oute, avec trois hommes qui sont ou seront célèbres : un peintre illustre déjà, dit le comte, un futur général, et un jeune diplomate qui rendra quelque jour la Belgique à la France.

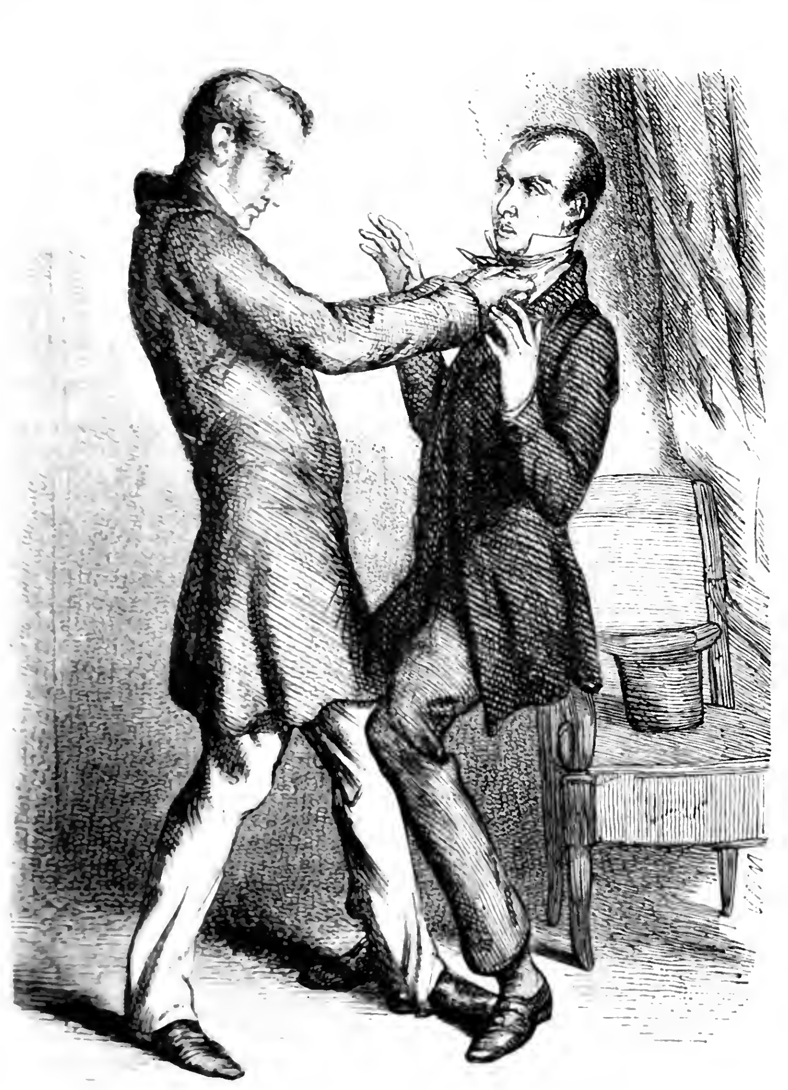
Après avoir commis le crime odieux de renier sa mère, Oscar, pris de rage en devinant combien ses compagnons de voyage se mo-quaient de lui, résolut de vaincre à tout prix leur incrédulité.—Tout ce qui reluit n'est pas or, dit-il en lançant des éclairs par les yeux. — Ça n'est pas ça! s'écria Mistigris. C'est : *tout ce qui reluit n'est pas fort.* Vous n'irez pas loin en diplomatie si vous ne possédez pas mieux vos proverbes. — Si je ne sais pas bien les proverbes, je con-nais mon chemin.—Vous devez aller loin, dit Georges, car la femme de charge de votre maison vous a glissé des provisions comme pour un voyage d'outre-mer : du biscuit, du chocolat... — Un pain parti-culier et du chocolat, oui, monsieur, reprit Oscar, pour mon esto-mac, beaucoup trop délicat pour digérer les ratatouilles d'auberge. — Ratatouille est aussi délicat que votre estomac, dit Georges.—Ah! j'aime ratatouille, s'écria le grand peintre. — Ce mot est à la mode dans les meilleures sociétés, reprit Mistigris. — Votre précepteur est sans doute quelque professeur célèbre, M. Andrieux de l'Académie française, ou M. Royer-Collard? demanda Schinner. — Mon précep-teur se nomme l'abbé Loraux, aujourd'hui vicaire de Saint-Sulpice, reprit Oscar en se souvenant du nom du confesseur du collége. — Vous avez bien fait de vous faire élever particulièrement, dit Misti-gris, car l'*Ennui naquit un jour de l'Université;* mais vous le ré-compenserez, votre abbé? — Certes, il sera quelque jour évêque, dit Oscar. — Par le crédit de votre famille, dit sérieusement Georges.— Peut-être contribuerons-nous à le faire mettre à sa place, car l'abbé Frayssinous vient souvent à la maison.—Ah! vous connaissez l'abbé Frayssinous? demanda le comte. — Il a des obligations à mon père, répondit Oscar. — Et vous allez sans doute à votre terre? fit Geor-ges. — Non, monsieur; mais moi je puis dire où je vais, je vais au château de Presles, chez le comte de Sérisy. — Ah! diantre, vous allez à Presles, s'écria Schinner en devenant rouge comme une ce-rise. — Vous connaissez Sa Seigneurie le comte de Sérisy? demanda Georges.

Le père Léger se tourna pour voir Oscar, et le regarda d'un air stupéfait en s'écriant : — M. de Sérisy serait à Presles? — Apparem-ment, puisque j'y vais, répondit Oscar. — Et vous avez souvent vu le comte? demanda M. de Sérisy à Oscar.— Comme je vous vois, ré-pondit Oscar. Je suis camarade avec son fils, qui est à peu près de mon âge, dix-neuf ans, et nous montons à cheval ensemble presque tous les jours. Un clignement d'yeux de Pierrotin au père Léger ras-sura pleinement le fermier. — Ma foi, dit le comte à Oscar, je suis enchanté de me trouver avec un jeune homme qui puisse me parler de ce personnage, j'ai besoin de sa protection dans une affaire assez grave, et où il ne lui en coûterait guère de me favoriser, il s'agit d une réclamation auprès du gouvernement américain. Je serai bien aise d'avoir des renseignements sur le caractère de M. de Sérisy. — Oh! si vous voulez réussir, répondit Oscar en prenant un air mali-cieux, ne vous adressez pas à lui, mais à sa femme; il en est amou-reux fou, personne mieux que moi ne sait à quel point, et sa femme ne peut pas le souffrir. — Et pourquoi? dit Georges. — Le comte a des maladies de peau qui le rendent hideux, et que le docteur Alibert s'efforce en vain de guérir. Aussi, M. de Sérisy donnerait-il la moitié de son immense fortune pour avoir ma poitrine, dit Oscar en écar-tant sa chemise et montrant une carnation d'enfant. Il vit seul retiré dans son hôtel. Aussi faut-il être bien protégé pour l'y trouver. D'a-bord, il se lève de fort grand matin, il travaille de trois à huit heures; à partir de huit heures il fait ses remèdes : des bains de soufre ou de vapeur. On le cuit dans des espèces de boîtes en fer, car il espère toujours guérir. — S'il est si bien avec le roi, pourquoi ne se fait-il pas toucher par lui? demanda Georges.—Cette femme a donc un mari à la coque? dit Mistigris. — Le comte a promis trente mille francs à un célèbre médecin écossais qui le traite en ce moment, dit Oscar en continuant. — Mais alors sa femme ne saurait être blâmée de se donner du meilleur... dit Schinner qui n'acheva pas.— Je crois bien, dit Oscar. Ce pauvre homme est si racorni, si vieux, que vous lui donneriez quatre-vingts ans! Il est sec comme un parchemin, et, pour son malheur, il sent sa position... — Il ne doit pas sentir bon, dit le facétieux père Léger. — Monsieur, il adore sa femme, et il n'ose pas la gronder, reprit Oscar, il joue avec elle des scènes à mourir de rire, absolument comme Arnolphe dans la comédie de Mo-lière... Le comte atterré regardait Pierrotin, qui, le voyant impas-sible, imagina que le fils de madame Clapart débitait des calomnies. — Aussi, monsieur, voulez-vous réussir, dit Oscar au comte, allez voir le marquis d'Aiglemont. Si vous avez ce vieil adorateur de ma-dame pour vous, vous aurez d'un seul coup et la femme et le mari.— C'est ce que nous appelons *faire d'une pierre deux sous*, dit Mistigris. —Ah çà, dit le peintre, vous avez donc vu le comte déshabillé, vous êtes donc son valet de chambre? — Son valet de chambre? s'écria Oscar. — Dame, on ne dit pas ces choses-là de ses amis dans les voi-tures publiques, reprit Mistigris. *La prudence*, jeune homme, *est mère de la surdité.* Moi, je ne vous écoute pas.—C'est le cas de dire, s'écria Schinner, *dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu hais!* — Apprenez, grand peintre, répliqua Georges sentencieusement, qu'on

ne peut pas dire de mal des gens qu'on ne connaît pas, et le petit vient de nous prouver qu'il sait son Sérisy par cœur. S'il nous avait seulement parlé de madame, on aurait pu croire qu'il était bien avec. — Pas un mot de plus sur la comtesse de Sérisy, jeunes gens! s'écria le comte. Je suis l'ami de son frère, le marquis de Ronquerolles, et qui s'aviserait de mettre en doute l'honneur de la comtesse, aurait à me répondre de ses paroles. — Monsieur a raison, s'écria le peintre, on ne doit pas *blaguer* les femmes. — *Dieu! l'Honneur et les Dames!* J'ai vu ce mélodrame-là, dit Mistigris. — Si je ne connais point Mina, je connais le garde des sceaux, dit le comte en continuant et regardant Georges. Si je ne porte pas mes décorations, dit-il en regardant le peintre, j'empêche d'en donner à ceux qui ne les méritent pas. Enfin je connais tant de monde, que je connais M. Grindot, l'architecte de Presles... Arrêtez, Pierrotin, je veux descendre un moment. Pierrotin poussa ses chevaux jusqu'au bout du village de Moisselles, où il se trouve une auberge à laquelle les voyageurs s'arrêtent. Ce bout de chemin se fit dans un profond silence.—Chez qui va donc ce petit drôle-là? demanda le comte en amenant Pierrotin dans la cour de l'auberge. — Chez votre régisseur. C'est le fils d'une pauvre dame qui demeure rue de la Cerisaie, et chez qui je porte bien souvent du fruit, du gibier, de la volaille, une madame Husson. — Qui est ce monsieur? vint dire à Pierrotin le père Léger, quand le comte eut quitté le voiturier. — Ma foi, je n'en sais rien, répondit Pierrotin, je le conduis pour la première fois, mais il pourrait être quelque chose comme le prince à qui appartient le château de Maffliers, il vient de me dire que je le laisserai en route, il ne va pas à l'Ile-Adam. — Pierrotin croit que c'est le bourgeois de Maffliers, dit à Georges le père Léger en rentrant dans la voiture. En ce moment les trois jeunes gens, sots comme des voleurs pris en flagrant délit, n'osaient se regarder les uns les autres, et paraissaient préoccupés des suites de leurs mensonges. — Voilà qui s'appelle *faire plus de fruit que de besogne*, dit Mistigris. — Vous voyez que je connais le comte, leur dit Oscar. — C'est possible; mais vous ne serez jamais ambassadeur, répondit Georges, quand on veut parler dans les voitures publiques, il faut avoir, comme moi, le soin de ne rien dire. Le comte reprit alors sa place, et Pierrotin marcha dans le plus profond silence. — Eh bien! mes amis, dit le comte en atteignant le bois Carreau, nous voilà muets comme si nous allions à l'échafaud. — Il faut savoir *se taire* à propos, répondit sentencieusement Mistigris. — Il fait beau, dit Georges. — Quel est ce pays-là? dit Oscar en montrant le château de Franconville, qui produit un magnifique effet au revers de la grande forêt de Saint-Martin. — Comment! s'écria le comte, vous qui dites aller si souvent à Presles, vous ne connaissez pas Franconville? — Monsieur, dit Mistigris, connaît les hommes et non pas les châteaux. — Les apprentis diplomates peuvent bien avoir des distractions! s'écria Georges. — Souvenez-vous de mon nom! répondit Oscar furieux. Je m'appelle Oscar Husson, et dans dix ans je serai célèbre. Après ces paroles, prononcées avec forfanterie, Oscar se tapit dans un coin. — Husson de quoi? fit Mistigris. — Une grande famille, répondit le comte, les Husson de la Cerisaie; monsieur est né sous les marches du trône impérial.

Oscar rougit alors jusque dans la peau de ses cheveux, et fut travaillé par une terrible inquiétude. On allait descendre la rapide côte de la Cave, au bas de laquelle se trouve, dans un étroit vallon, à la fin de la grande forêt de Saint-Martin, le magnifique château de Presles.— Messieurs, dit le comte, je vous souhaite bonnes chances dans vos belles carrières. Raccommodez-vous avec le roi de France, monsieur le colonel : les Czerni-Georges ne doivent pas bouder les Bourbons. Je n'ai rien à vous pronostiquer, mon cher monsieur Schinner, car pour vous la gloire est tout venue, et vous l'avez noblement conquise par d'admirables travaux ; mais vous êtes tellement à craindre, que moi, qui suis marié, je n'oserais pas vous en offrir à ma campagne. Quant à monsieur Husson, il n'a pas besoin de protection, il possède les secrets des hommes d'Etat, il peut les faire trembler. Quant à monsieur Léger, il va plumer le comte de Sérisy, je n'ai qu'à le prier d'y aller d'une main ferme! — *Quand on prend du talon, on n'en saurait trop prendre*, dit Mistigris.—Laissez-moi là, Pierrotin, vous m'y reprendrez demain! s'écria le comte. Le comte descendit, et se perdit dans un chemin couvert, en abandonnant ses compagnons de route à leur confusion. — Oh! c'est ce comte qui a loué Franconville, il y va, dit le père Léger.—Si jamais, dit le faux Schinner, il m'arrive de *blaguer* en voiture, je me bats en duel avec moi-même. C'est aussi ta faute à toi, Mistigris, ajouta-t-il en donnant à son rapin une tape sur sa casquette. — Oh! moi qui n'ai fait que vous suivre à Venise, répondit Mistigris. Mais, *qui veut noyer son chien l'accuse de la nage!* — Savez-vous, dit Georges à son voisin Oscar, que si, par hasard, ç'eût été le comte de Sérisy, je n'aurais pas voulu me trouver dans votre peau, quoiqu'elle soit sans maladies? — Oscar, en pensant aux recommandations de sa mère, que ce mot lui rappela, devint blême et se dégrisa.—Vous voilà rendus, messieurs, dit Pierrotin en arrêtant à une belle grille.—Comment, nous y voilà? dirent à la fois le peintre, Georges et Oscar.—En voilà une sévère, dit Pierrotin. Ah çà! messieurs, aucun de vous n'est donc venu par ici? Mais voilà le château de Presles.—Eh! c'est bon, l'ami, dit Georges en reprenant son assurance. Je vais à la ferme des Moulineaux, ajouta-t-il en ne voulant pas laisser voir à ses compagnons de voyage qu'il allait au château.—Eh bien! vous venez donc chez moi? dit le père Léger. — Comment cela? — Mais je suis le fermier des Moulineaux. Et, colonel, que nous voulez-vous? — Goûter à votre beurre, répondit Georges en saisissant son portefeuille. — Pierrotin, dit Oscar, remettez mes effets chez le régisseur, je vais droit au château. Là-dessus Oscar s'enfonça dans un petit chemin, sans savoir où il allait. — Eh! monsieur l'ambassadeur, cria le père Léger, vous gagnez la forêt. Si vous voulez entrer au château, prenez la petite porte.

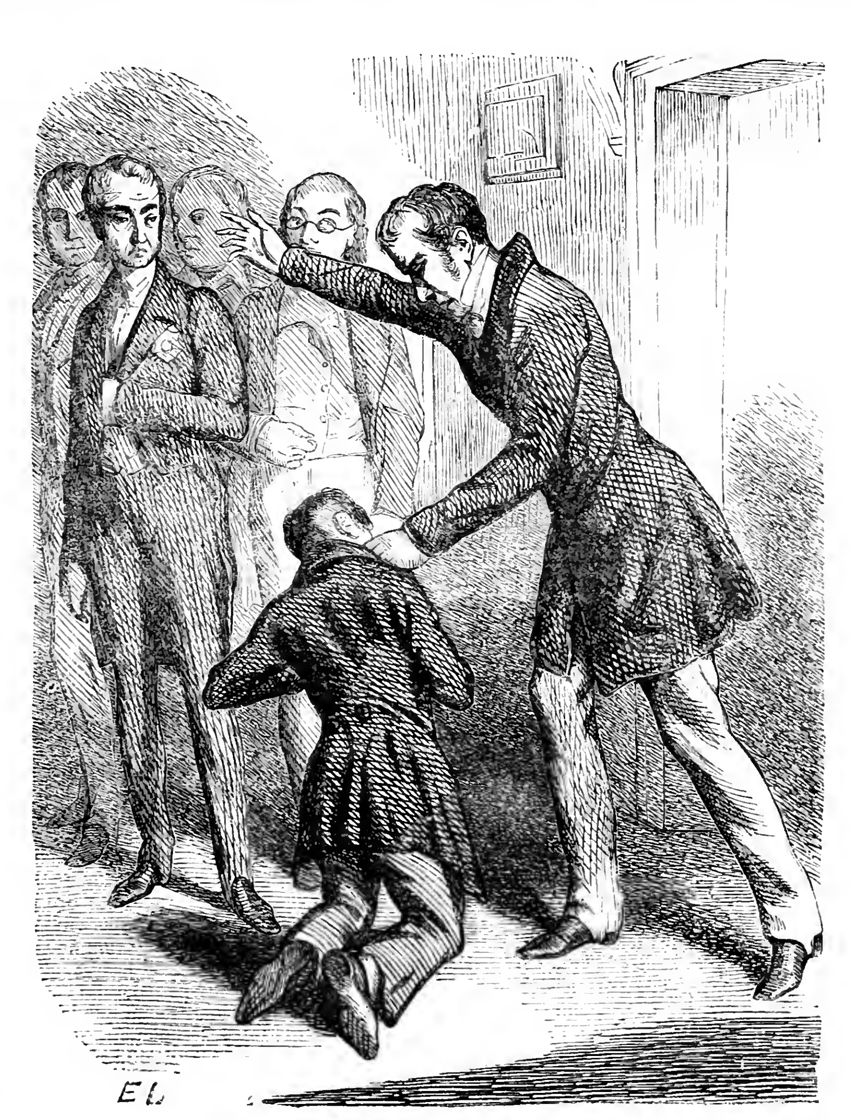
Obligé d'entrer, Oscar se perdit dans la grande cour du château que meuble une immense corbeille entourée de bornes réunies par



Moreau l'empoigna par le collet de sa redingote. — PAGE 21.

des chaînes. Pendant que le père Léger examinait Oscar, Georges, que la qualité de fermier des Moulineaux prise par le gros cultivateur avait foudroyé, s'évada si lestement, qu'au moment où le gros homme intrigué chercha son colonel il ne le trouva plus. La grille s'ouvrit à la demande de Pierrotin, qui entra fièrement pour déposer chez le concierge les mille ustensiles du grand peintre Schinner. Oscar fut abasourdi de voir Mistigris et l'artiste, les témoins de ses bravades, installés au château. En dix minutes, Pierrotin eut fini de décharger les paquets du peintre, les affaires d'Oscar Husson et la jolie mallette en cuir qu'il confia mystérieusement à la femme du concierge; puis il retourna sur ses pas en faisant claquer son fouet, et reprit le chemin de la forêt de l'Ile-Adam en gardant sur sa figure l'air narquois d'un paysan qui calcule des bénéfices. Rien ne manquait plus à son bonheur, il devait avoir le lendemain ses mille francs.

Oscar, assez penaud, tournait autour de la corbeille en examinant ce qu'allaient devenir ses deux compagnons de route, quand il vit tout à coup M. Moreau sortant de la grande salle dite des gardes, en haut du perron. Vêtu d'une grande redingote bleue qui lui tombait sur les talons, le régisseur, en culotte de peau jaunâtre, en bottes à l'écuyère, tenait une cravache à la main. — Eh bien! mon garçon, te voilà donc! comment va la chère maman? dit-il en prenant la main d'Oscar. Bonjour, messieurs, vous êtes sans doute les peintres que M. Grindot, l'architecte, nous annonçait, dit-il au peintre et à Mistigris. Il siffla deux fois en se servant du bout de sa cravache. Le concierge vint. — Menez ces messieurs aux chambres 14 et 15, madame Moreau vous en donnera les clefs; accompagnez-les pour leur montrer le chemin, allumez du feu s'il le faut ce soir, et montez leurs effets chez eux. J'ai l'ordre de M. le comte de vous offrir ma table, messieurs, reprit-il en s'adressant aux artistes, nous dînons à cinq heures comme à Paris. Si vous êtes chasseurs, vous pourrez vous bien divertir, j'ai une permission des eaux-et-forêts; ainsi l'on chasse ici dans vingt-cinq mille arpents de bois, sans compter nos domaines.



Demande pardon à celui qui t'a donné le pain de l'âme... — PAGE 21.

Oscar, le peintre et Mistigris, aussi honteux les uns que les autres, échangèrent un regard; mais, fidèle à son rôle, Mistigris s'écria : — *Bah! il ne faut jamais jeter la manche après la poignée!* allons toujours. Le petit Husson suivit le régisseur, qui l'entraîna par une marche rapide dans le parc. — Jacques, dit-il à l'un de ses enfants, va prévenir ta mère de l'arrivée du petit Husson, et dis-lui que je suis obligé d'aller aux Moulineaux pour un instant.

Alors âgé d'environ cinquante ans, le régisseur, homme de moyenne taille et brun, paraissait très-sévère. Sa figure bilieuse, à laquelle les habitudes de la campagne avaient imprimé des couleurs violentes, faisait supposer à première vue un caractère autre que le sien. Tout aidait à cette tromperie. Ses cheveux grisonnaient. Ses yeux bleus et un grand nez en bec à corbin lui donnaient un air d'autant plus sinistre, que ses yeux étaient un peu trop rapprochés du nez; mais ses larges lèvres, le contour de son visage, la bonhomie de son allure, eussent offert à un observateur des indices de bonté. Plein de décision, d'un parler brusque, il imposait énormément à Oscar par les effets d'une pénétration inspirée par la tendresse qu'il lui portait. Habitué par sa mère à grandir encore le régisseur, Oscar se sentait toujours petit en présence de Moreau; mais, en se trouvant à Presles, il ressentit un mouvement d'inquiétude, comme s'il attendait du mal de ce paternel ami, son seul protecteur. — Eh bien! mon Oscar, tu n'as pas l'air content d'être ici? dit le régisseur. Tu vas cependant t'y amuser; tu apprendras à monter à cheval, à faire le coup de fusil, à chasser. — Je ne sais rien de tout cela, dit bêtement Oscar. — Mais je t'ai fait venir pour l'apprendre. — Maman m'a dit de ne rester que quinze jours, à cause de madame Moreau. — Oh! nous verrons, répondit Moreau presque blessé de ce qu'Oscar mît en doute son pouvoir conjugal. Le fils cadet de Moreau, jeune homme de quinze ans, découplé, leste, accourut. — Tiens, lui dit son père, mène ce camarade à ta mère. Et le régisseur alla rapidement par le chemin le plus court à la maison du garde, située entre le parc et la forêt. Le pavillon donné pour habitation par le comte à son régisseur avait été bâti, quelques années avant la Révolution, par l'entrepreneur de la célèbre terre de Cassan, où Bergeret, fermier général d'une fortune colossale, et qui se rendit aussi célèbre par son luxe que les Bodard, les Pâris, les Bouret, fit des jardins, des rivières, construisit des chartreuses, des pavillons chinois et autres magnificences ruineuses. Ce pavillon, sis au milieu d'un grand jardin dont un des murs était mitoyen avec la cour des communs du château de Presles, avait jadis son entrée sur la grande rue du village. Après avoir acheté cette propriété, M. de Sérisy le père n'eut qu'à faire abattre cette muraille et à condamner la porte sur le village, pour opérer la réunion de ce pavillon à ses communs. En supprimant un autre mur, il agrandit son parc de tous les jardins que l'entrepreneur avait acquis pour s'arrondir. Ce pavillon, bâti en pierre de taille, dans le style du siècle de Louis XV (c'est assez dire que ses ornements consistent en serviettes au-dessous des fenêtres, comme aux colonnades de la place Louis XV, en cannelures roides et sèches), se compose au rez-de-chaussée d'un beau salon communiquant à une chambre à coucher, et d'une salle à manger accompagnée de sa salle de billard. Ces deux appartements parallèles sont séparés par un escalier devant lequel une espèce de péristyle, qui sert d'antichambre, a pour décoration la porte du salon et celle de la salle à manger, en face l'une de l'autre, toutes deux très-ornées. La cuisine se trouve sous la salle à manger, car on monte à ce pavillon par un perron de dix marches.

En reportant son habitation au premier étage, madame Moreau avait pu transformer en boudoir l'ancienne chambre à coucher. Le salon et ce boudoir, richement meublés de belles choses triées dans le vieux mobilier du château, n'eussent certes pas déparé l'hôtel d'une femme à la mode. Tendu de damas bleu et blanc, jadis l'étoffe d'un grand lit d'honneur, ce salon, dont le meuble en vieux bois doré était garni de la même étoffe, offrait au regard des rideaux et des portières très-amples, doublés de taffetas blanc. Des tableaux pro-

venus de vieux trumeaux détruits, des jardinières, quelques jolis meubles modernes et de belles lampes, outre un vieux lustre à cristaux taillés, donnaient à cette pièce un aspect grandiose. Le tapis était un ancien tapis de Perse. Le boudoir, entièrement moderne et du goût de madame Moreau, affectait la forme d'une tente avec ses câbles de soie bleue sur un fond gris de lin. Le divan classique s'y trouvait avec ses oreillers et ses coussins de pied. Enfin les jardinières, soignées par le jardinier en chef, réjouissaient les yeux par leurs pyramides de fleurs. La salle à manger et la salle de billard étaient meublées en acajou. Autour de son pavillon, la femme du régisseur avait fait régner un parterre soigneusement cultivé qui se rattachait au grand parc. Des massifs d'arbres exotiques cachaient la vue des communs. Pour faciliter l'entrée de sa demeure aux personnes qui la venaient voir, la régisseuse avait remplacé par une grille l'ancienne porte condamnée.

La dépendance dans laquelle leur place mettait les Moreau se trouvait donc adroitement dissimulée, et ils avaient d'autant plus l'air de gens riches gérant pour leur plaisir la propriété d'un ami, que ni le comte ni la comtesse ne venaient rabattre leurs prétentions; puis les concessions octroyées par M. de Sérisy leur permettaient de vivre dans cette abondance, le luxe de la campagne. Ainsi, laitage, œufs, volaille, gibier, fruits, fourrage, fleurs, bois, légumes, le régisseur et sa femme recueillaient tout à profusion et n'achetaient exactement que la viande de boucherie, les vins et les denrées coloniales exigées par leur vie princière. La fille de basse-cour boulangeait. Enfin, depuis quelques années, Moreau payait son boucher avec des porcs de sa basse-cour, tout en gardant le nécessaire à sa consommation. Un jour, la comtesse, toujours excellente pour son ancienne femme de chambre, lui donna, comme souvenir peut-être, une petite calèche de voyage passée de mode que Moreau fit repeindre, et dans laquelle il promenait sa femme, en se servant de deux bons chevaux, d'ailleurs utiles aux travaux du parc. Outre ces chevaux, le régisseur avait son cheval de selle. Il labourait dans le parc et cultivait assez de terrain pour nourrir ses chevaux et ses gens; il y bottelait trois cents milliers de foin excellent, et n'en comptait que cent, en s'autorisant d'une permission vaguement accordée par le comte. Au lieu de la consommer, il vendait sa moitié dans les redevances. Il entretenait largement sa basse-cour, son pigeonnier, ses vaches, aux dépens du parc; mais le fumier de son écurie servait aux jardiniers du château. Chacune de ces petites voleries portait son excuse avec elle. Madame était servie par la fille d'un des jardiniers, tour à tour sa femme de chambre et sa cuisinière. Une fille de basse-cour, chargée de la laiterie, aidait également au ménage. Moreau avait pris un soldat réformé, nommé Brochon, pour panser ses chevaux et faire les gros ouvrages. A Nerville, à Chauvry, à Beaumont, à Maffliers, à Préroles, à Nointel, partout la belle régisseuse était reçue chez des personnes qui ne connaissaient pas ou feignaient d'ignorer sa première condition. Moreau rendait d'ailleurs des services. Il disposa de son maître pour des choses qui sont des babioles à Paris, mais qui sont immenses au fond des campagnes. Après avoir fait nommer le juge de paix de Beaumont et celui de l'Ile-Adam, il avait, dans la même année, empêché la destitution d'un garde général des forêts, et obtenu la croix de la Légion d'honneur pour le maréchal des logis chef de Beaumont. Aussi ne se festoyait-on jamais dans la bourgeoisie sans que M. et madame Moreau fussent invités. Le curé de Presles, le maire de Presles venaient jouer tous les soirs chez Moreau. Il est difficile de ne pas être brave homme après s'être fait un lit si commode.

Jolie femme et minaudière comme toutes les femmes de chambre de grande dame qui, mariées, imitent leurs maîtresses, la régisseuse importait les nouvelles modes dans le pays, elle portait des brodequins fort chers, et n'allait à pied que par les beaux jours. Quoique son mari n'allouât que cinq cents francs pour la toilette, cette somme est énorme à la campagne, surtout quand elle est bien employée; aussi la régisseuse, blonde, éclatante et fraîche, d'environ trente-six ans, restée fluette, mignonne et gentille, malgré ses trois enfants, jouait-elle encore à la jeune fille et se donnait-elle des airs de princesse. Quand on la voyait passer dans sa calèche allant à Beaumont, si quelque étranger demandait : — Qui est-ce? madame Moreau était furieuse, lorsqu'un homme du pays répondait : — C'est la femme du régisseur de Presles. Elle aimait être prise pour la maîtresse du château. Dans les villages, elle se plaisait à protéger les gens, comme aurait fait une grande dame. L'influence de son mari sur le comte, démontrée par tant de preuves, empêchait la petite bourgeoisie de se moquer de madame Moreau, qui, aux yeux des paysans, paraissait un personnage. Estelle (elle se nommait Estelle) ne se mêlait pas plus d'ailleurs de la régie qu'une femme d'agent de change ne se mêle des affaires de Bourse; elle se reposait même sur son mari des soins du ménage, de la fortune. Confiante *en ses moyens*, elle était à mille lieues de soupçonner que cette charmante existence, qui durait depuis dix-sept ans, pût jamais être menacée, cependant, en apprenant la résolution du comte relativement à la restauration du magnifique château de Presles, elle s'était sentie attaquée dans toutes ses jouissances, et avait déterminé son mari à s'entendre avec Léger afin de pouvoir se retirer à l'Ile-Adam. Elle eût trop souffert de se retrouver dans une dépendance quasi-domestique en présence de son ancienne maîtresse qui se serait moquée d'elle en la voyant établie au pavillon de manière à singer l'existence d'une femme comme il faut.

Le sujet de la profonde inimitié qui régnait entre les Reybert et les Moreau provenait d'une blessure faite par madame de Reybert à madame Moreau, par suite d'une première pointillerie que s'était permise la femme du régisseur à l'arrivée des Reybert, afin de ne pas laisser entamer sa suprématie par une femme née de Corroy. Madame de Reybert avait rappelé, peut-être appris à toute la contrée la première condition de madame Moreau. Le mot *femme de chambre!* vola de bouche en bouche. Les envieux que les Moreau devaient avoir à Beaumont, à l'Ile-Adam, à Maffliers, à Champagne, à Nerville, à Chauvry, à Baillet, à Moisselles glosèrent si bien que plus d'une flammèche de cet incendie tomba sur le ménage Moreau. Depuis quatre ans, les Reybert, excommuniés par la belle régisseuse, se voyaient en butte à tant d'animadversion de la part des adhérents de Moreau, que leur position dans le pays n'eût pas été tenable sans la pensée de vengeance qui les avait soutenus jusqu'à ce jour. Les Moreau, très-bien avec Grindot, l'architecte, avaient été prévenus par lui de la prochaine arrivée d'un peintre chargé de finir les peintures d'ornement du château dont les toiles principales venaient d'être exécutées par Schinner. Le grand peintre avait recommandé pour les encadrements, arabesques et autres accessoires, le voyageur accompagné de Mistigris. Aussi, depuis deux jours, madame Moreau se mettait-elle sur le pied de guerre et faisait-elle le pied de grue. Un artiste qui devait être son commensal pendant quelques semaines exigeait des frais. Schinner et sa femme avaient eu leur appartement au château, où, d'après les ordres du comte, ils furent traités comme Sa Seigneurie elle-même. Grindot, commensal des Moreau, témoignait tant de respect au grand artiste, que ni le régisseur ni sa femme n'avaient osé se familiariser avec ce grand artiste. Les plus nobles et les plus riches particuliers des environs avaient d'ailleurs, à l'envi, fêté Schinner et sa femme en se les disputant. Aussi, très-satisfaite de prendre en quelque sorte sa revanche, madame Moreau se promettait-elle de tambouriner dans le pays l'artiste qu'elle attendait, et de le présenter comme égal en talent à Schinner.

Quoique, la veille et l'avant-veille, elle eût fait deux toilettes pleines de coquetterie, la jolie régisseuse avait trop bien échelonné ses ressources pour ne pas avoir réservé la plus charmante, en ne doutant pas que l'artiste ne vînt dîner le samedi. Elle s'était donc chaussée en brodequins de peau bronzée, et en bas de fil d'Écosse. Une robe rose à mille raies, une ceinture rose à boucle d'or richement ciselée, une Jeannette au cou et des bracelets de velours à ses bras nus (madame de Sérisy avait de beaux bras et les montrait beaucoup) donnaient à madame Moreau l'apparence d'une élégante Parisienne. Elle portait un magnifique chapeau de paille d'Italie, orné d'un bouquet de roses mousseuses pris chez Nattier, sous les ailes duquel ruisselaient en boucles brillantes ses beaux cheveux blonds. Après avoir commandé le plus délicat dîner et passé son appartement en revue, elle s'était promenée de manière à se trouver devant la corbeille de fleurs dans la grande cour du château, comme une châtelaine, au passage des voitures. Elle tenait au-dessus de sa tête une délicieuse ombrelle rose, doublée de soie blanche à franges. En voyant Pierrotin, qui remettait à la concierge du château les étranges paquets de Mistigris sans qu'aucun voyageur se montrât, Estelle revint désappointée avec le regret d'avoir encore fait une toilette inutile. Semblable à la plupart des personnes qui s'endimanchent, elle se sentit incapable d'une autre occupation que celle de niaisier dans son salon en attendant la voiture de Beaumont, qui passait une heure après Pierrotin, quoiqu'elle ne partît de Paris qu'à une heure après midi, et elle rentra chez elle pendant que les deux artistes procédaient à une toilette en règle. Le jeune peintre et Mistigris furent en effet si rebattus des louanges de la belle madame Moreau par le jardinier, à qui ils demandèrent des renseignements, qu'ils sentirent l'un et l'autre la nécessité de *se ficeler* (en terme d'atelier), et ils se mirent dans leur tenue superlative pour se présenter au pavillon du régisseur où les conduisit Jacques Moreau, l'aîné des enfants, un hardi garçon vêtu à l'anglaise d'une jolie veste à col rabattu, vivant pendant les vacances comme un poisson dans l'eau, dans cette terre où sa mère régnait en souveraine absolue. — Maman, dit-il, voici les deux artistes envoyés par M. Schinner. Madame Moreau, très-agréablement surprise, se leva, fit avancer des siéges par son fils, et déploya ses grâces. — Maman, le petit Husson est avec mon père, ajouta l'enfant dans l'oreille de sa mère, je vais te l'aller chercher… — Ne te presse pas, amusez-vous ensemble, dit la mère.

Ce seul mot, *ne te presse pas*, fit comprendre aux deux artistes le peu d'importance de leur compagnon de voyage; mais il y perçait aussi le sentiment d'une marâtre pour un beau-fils. En effet, madame Moreau, qui ne pouvait pas, au bout de dix-sept ans de mariage, ignorer l'attachement du régisseur pour madame Clapart et le petit Husson, haïssait la mère et l'enfant d'une manière si prononcée, que l'on comprendra pourquoi le régisseur ne s'était pas encore risqué à faire venir Oscar à Presles. — Nous sommes chargés, mon mari et moi, dit-elle aux deux artistes, de vous faire les honneurs du château.

Nous aimons beaucoup les arts, et surtout les artistes, ajouta-t-elle en minaudant, et je vous prie de vous regarder ici comme chez vous. A la campagne, vous savez, l'on ne se gêne pas; il faut y avoir toute sa liberté, sans quoi tout y est insipide. Nous avons eu déjà M. Schinner... Mistigris regarda malicieusement son compagnon. — Vous le connaissez, sans doute? reprit Estelle après une pause. — Qui ne le connait pas, madame? répondit le peintre. — Il est connu *comme le houblon*, ajouta Mistigris. — M. Grindot m'a dit votre nom, demanda madame Moreau, mais je... — Joseph Bridau, répondit le peintre excessivement occupé de savoir à quelle femme il avait affaire.

Mistigris commençait à se rebeller intérieurement contre le ton protecteur de la belle régisseuse; mais il attendait, ainsi que Bridau, quelque geste, quelque mot qui l'éclairât, un de ces mots de singe à dauphin que les peintres, ces cruels observateurs-nés des ridicules, la pâture de leurs crayons, saisissent avec tant de prestesse. Et d'abord les grosses mains et les gros pieds d'Estelle, la fille de paysans des environs de Saint-Lô, frappèrent les deux artistes; puis, une ou deux locutions de femme de chambre, des tournures de phrase qui démentaient l'élégance de la toilette, firent promptement reconnaitre au peintre et à son élève leur proie; et, par un seul coup d'œil échangé, tous deux convinrent de prendre Estelle au sérieux, afin de passer agréablement le temps de leur séjour. — Vous aimez les arts, peut-être les cultivez-vous avec succès, madame? dit Joseph Bridau. — Non. Sans être négligée, mon éducation a été purement commerciale; mais j'ai un si profond et si délicat sentiment des arts, que M. Schinner me priait toujours de venir, quand il avait fini un morceau, pour lui donner mon avis. — Comme Molière consultait Laforêt, dit Mistigris. Sans savoir que Laforêt fût une servante, madame Moreau répondit par une attitude penchée qui montrait que, dans son ignorance, elle acceptait ce mot comme un compliment. — Comment ne vous a-t-il pas offert de vous croquer? dit Bridau. Les peintres sont assez friands de belles personnes. — Qu'entendez-vous par ces paroles? fit madame Moreau sur la figure de laquelle se peignit le courroux d'une reine offensée. — On appelle, en termes d'atelier, croquer une tête, en prendre une esquisse, dit Mistigris d'un air insinuant, et nous ne demandons à croquer que les belles têtes. De là le mot : *Elle est jolie à croquer!* — J'ignorais l'origine de ce terme, répondit-elle en lançant à Mistigris une œillade pleine de douceur. — Mon élève, dit Bridau, M. Léon de Lora, montre beaucoup de dispositions pour le portrait. Il serait trop heureux, *belle dame*, de vous laisser un souvenir de notre passage ici en peignant votre charmante tête. Joseph Bridau fit un signe à Mistigris, comme pour dire : — Allons, pousse ta pointe! Elle n'est pas déjà si mal, cette femme. A ce coup d'œil, Léon de Lora se glissa sur le canapé, près d'Estelle, et lui prit une main qu'elle se laissa prendre. — Oh! si pour faire une surprise à *votre époux*, madame, vous vouliez me donner quelques séances en secret, je tâcherais de me surpasser. Vous êtes si belle, si fraîche, si charmante!... Un homme sans talent deviendrait un génie en vous ayant pour modèle! On puiserait dans vos yeux tant de... — Puis nous peindrons vos chers enfants dans les arabesques, dit Joseph en interrompant Mistigris. — J'aimerais mieux les avoir dans mon salon; mais ce serait indiscret, reprit-elle en regardant Bridau d'un air coquet. — La beauté, madame, est une souveraine que les peintres adorent, et qui a sur eux bien des droits. — Ils sont charmants, pensa madame Moreau. Aimez-vous la promenade le soir, après dîner, en calèche, dans les bois?...—Oh! oh! oh! oh! oh! fit Mistigris à chaque circonstance et sur des tons extatiques; mais Presles sera le paradis terrestre. — Avec une Eve, une blonde, une jeune et ravissante femme, ajouta Bridau.

Au moment où madame Moreau se rengorgeait et planait dans le septième ciel, elle fut rappelée, comme un cerf-volant par un coup de corde. — Madame! s'écria sa femme de chambre en entrant comme une balle. — Eh bien! Rosalie, qui donc peut vous autoriser à venir ici sans être appelée? Rosalie ne tint aucun compte de l'apostrophe, et dit à l'oreille de sa maîtresse : — M. le comte est au château. — Me demande-t-il? répliqua la régisseuse. — Non, madame... Mais... il demande sa malle et la clef de son appartement. — Qu'on les lui donne, dit-elle en faisant un geste d'humeur pour cacher son trouble. — Maman, voilà Oscar Husson! s'écria le plus jeune de ses fils en amenant Oscar qui, rouge comme un coquelicot, n'osa s'avancer en retrouvant les deux peintres en toilette. — Te voilà donc enfin, mon petit Oscar, dit Estelle d'un air pincé. J'espère que tu vas aller t'habiller, reprit-elle après l'avoir toisé de la façon la plus méprisante. Ta mère ne t'a pas, je crois, habitué à dîner en compagnie, fagoté comme te voilà. — Oh! fit le cruel Mistigris, un futur diplomate doit être *en fonds... de culotte. Deux habits valent mieux qu'un*. — Un futur diplomate? s'écria madame Moreau. Là, le pauvre Oscar eut des larmes aux yeux en regardant tour à tour Joseph et Léon. — Une plaisanterie faite en voyage, répondit Joseph qui par pitié voulut sauver Oscar de ce mauvais pas. — Le petit a voulu rire comme nous, et il a *blagué*, dit le cruel Mistigris, maintenant le voilà *comme un âne en plaine*. — Madame, dit Rosalie en revenant à la porte du salon, Son Excellence ordonne un dîner pour huit personnes, et veut être servie à six heures. Que faire?

Pendant la conférence d'Estelle et de sa première femme, les deux artistes et Oscar échangèrent des regards où se peignirent d'affreuses appréhensions. — Son Excellence! qui? dit Joseph Bridau. — Mais M. le comte de Sérisy, répondit le petit Moreau. — Etait-il, par hasard, dans le coucou? dit Léon de Lora. — Oh! fit Oscar, le comte de Sérisy ne peut voyager que dans une voiture à quatre chevaux. — Comment est-il arrivé, M. le comte de Sérisy? dit le peintre à madame Moreau quand elle revint assez mortifiée à sa place. — Je n'en sais rien, dit-elle, je ne m'explique point l'arrivée de Sa Seigneurie, ni ce qu'elle vient faire. Et Moreau qui n'est pas là! — Son Excellence prie monsieur Schinner de passer au château, dit un jardinier en s'adressant à Joseph, et il le prie de lui faire le plaisir de dîner avec lui, ainsi que monsieur Mistigris. — Nous sommes cuits! fit le rapin en riant. Celui que nous avons pris pour un bourgeois dans la voiture à Pierrotin est le comte. On a bien raison de dire qu'*on ne trousse jamais ce qu'on cherche*. — Oscar se changea presque en statue de sel; car, à cette révélation, il sentit son gosier plus salé que la mer. — Et vous qui lui avez parlé des adorateurs de sa femme et de sa maladie secrète, dit Mistigris à Oscar. — Que voulez-vous dire? s'écria la femme du régisseur en regardant les deux artistes qui s'en allèrent en riant de la figure d'Oscar. Oscar resta muet, foudroyé, stupide, n'entendant rien, quoique madame Moreau le questionnât et le remuât violemment par celui de ses bras qu'elle avait pris et qu'elle serrait avec force; mais elle fut obligée de laisser Oscar dans son salon sans en avoir obtenu de réponse, car Rosalie l'appela de nouveau pour avoir du linge, de l'argenterie, et pour qu'elle veillât par elle-même à l'exécution des ordres multipliés que le comte donnait. Les gens, les jardiniers, le concierge et sa femme, tout le monde allait et venait dans une confusion facile à concevoir. Le maître était tombé chez lui comme une bombe.

Du haut de la Cave, le comte avait en effet gagné, par un sentier à lui connu, la maison de son garde, et y arriva bien avant Moreau. Le garde fut stupéfait en voyant le vrai maître. — Moreau est-il là, que voici son cheval? demanda M. de Sérisy. — Non, monseigneur, mais, comme il doit aller aux Moulinaux avant son dîner, il a laissé son cheval ici pendant le temps de donner quelques ordres au château. Le garde ignorait la portée de cette réponse, qui, dans les circonstances présentes, aux yeux d'un homme perspicace, équivalait à une certitude. — Si tu tiens à ta place, dit le comte à son garde, tu vas aller à fond de train à Beaumont sur ce cheval, et tu remettras à M. Margueron le billet que je vais écrire. Le comte entra dans le pavillon, écrivit un mot, le plia de manière à ce qu'il fût impossible de le déplier sans qu'on s'en aperçût, et le remit à son garde dès qu'il le vit en selle. — Pas un mot à âme qui vive! dit-il. — Quant à vous, madame, ajouta-t-il en parlant à la femme du garde, si Moreau s'étonne de ne pas trouver son cheval, vous lui direz que je l'ai pris. Et le comte se jeta dans son parc, dont la grille lui fut aussitôt ouverte à un geste qu'il fit. Quelque rompu que l'on soit au fracas de la politique, à ses émotions, à ses mécomptes, l'âme d'un homme assez fort pour aimer encore à l'âge du comte est toujours jeune à la trahison. Il en coûtait tant à M. de Sérisy de se savoir trompé par Moreau, qu'à Saint-Brice il le crut moins le collaborateur de Léger et du notaire qu'entraîné par eux. Aussi, sur le seuil de l'auberge, pendant la conversation du père Léger et de l'hôte, pensait-il encore à pardonner à son régisseur après lui avoir fait une bonne semonce. Chose étrange! la félonie de son homme de confiance ne l'occupait que comme un épisode, depuis le moment où Oscar avait révélé les glorieuses infirmités du travailleur intrépide, de l'administrateur napoléonien. Des secrets si bien gardés n'avaient pu être trahis que par Moreau, qui s'était sans doute moqué de son bienfaiteur avec l'ancienne femme de chambre de madame de Sérisy, ou avec l'ancienne Aspasie du Directoire. En se jetant dans le chemin de traverse, ce pair de France, ce ministre avait pleuré comme pleurent les jeunes gens. Il avait pleuré ses dernières larmes! Tous les sentiments humains étaient si bien et si vivement attaqués à la fois, que cet homme si calme marchait dans son parc comme va le fauve blessé.

Quand Moreau demanda son cheval, et que la femme du garde lui eut répondu : — M. le comte vient de le prendre. — Qui, M. le comte? s'écria-t-il. — Monseigneur le comte de Sérisy, notre maître, dit-elle. Il est peut-être au château, ajouta-t-elle pour se débarrasser du régisseur, qui, ne comprenant rien à cet événement, rabattit sur le château. Moreau revint bientôt sur ses pas pour questionner la femme du garde, car il avait fini par trouver de la gravité dans l'arrivée secrète et dans l'action bizarre de son maître. La femme du garde, épouvantée en se voyant prise, comme dans un étau, entre le comte et le régisseur, avait fermé le pavillon et s'y était enfermée, bien résolue de n'ouvrir qu'à son mari. Moreau, de plus en plus inquiet, alla, malgré ses bottes, au pas de course à la conciergerie où il apprit enfin que le comte s'habillait. Rosalie, que le régisseur rencontra, lui dit : — Sept personnes à dîner chez Sa Seigneurie...

Moreau se dirigea vers son pavillon, et vit alors sa fille de basse-cour en altercation avec un beau jeune homme. — M. le comte a dit l'aide de camp de Mina, un colonel, s'écriait la pauvre fille. — Je ne suis pas colonel, répondait Georges. — Eh bien! vous nommez-vous

Georges? — Qu'y a-t-il? dit le régisseur en intervenant. — Monsieur, je me nomme Georges Marest, je suis fils d'un riche quincaillier en gros de la rue Saint-Martin, et viens pour affaire chez M. le comte de Sérisy de la part de maître Crottat notaire, de qui je suis le second clerc. — Et moi, je répète à monsieur que monseigneur vient de me dire : « Il va se présenter un colonel nommé Czerni-Georges, aide de camp de Mina, venu par la voiture à Pierrotin, s'il me demande, faites-le entrer dans la salle d'attente. » — Il ne faut pas badiner avec Sa Seigneurie, dit le régisseur, allez, monsieur. Mais comment Sa Seigneurie est-elle venue ici sans m'avoir prévenu de son arrivée? Comment M. le comte a-t-il pu savoir que vous avez voyagé par la voiture à Pierrotin? — Évidemment, dit le clerc, le comte est le voyageur qui sans l'obligeance d'un jeune homme allait se mettre en lapin dans la voiture à Pierrotin. — En lapin, dans la voiture à Pierrotin?... s'écrièrent le régisseur et la fille de basse-cour. — J'en suis sûr, précisément à cause de ce que me dit cette fille, reprit Georges Marest. — Et comment? fit Moreau. — Ah! voilà, s'écria le clerc. Pour mystifier les voyageurs, je leur ai raconté un tas de gausses sur l'Égypte, la Grèce et l'Espagne. J'avais des éperons, je me suis donné pour un colonel de cavalerie, histoire de rire. — Voyons, dit Moreau. Comment est le voyageur qui, selon vous, serait M. le comte? — Mais, dit Georges, il a la figure comme une brique, les cheveux entièrement blancs et les sourcils noirs. — C'est lui! — Je suis perdu! dit Georges Marest. — Pourquoi? — Je l'ai blagué sur ses décorations. — Bah! il est bon enfant, vous l'aurez amusé. Venez promptement au château, dit Moreau, je monte chez lui. Où vous a-t-il donc quitté? — En haut de la montagne. — Je m'y perds, s'écria Moreau. — Après tout, je l'ai *blagué*, mais je ne lui ai pas fait d'affront, se dit le clerc. — Et pourquoi venez-vous? demanda le régisseur. — Mais j'apporte l'acte de vente de la ferme des Moulineaux tout prêt. — Mon Dieu! s'écria le régisseur, je n'y comprends rien. Moreau sentit son cœur battre à le gêner quand, après avoir frappé deux coups à la porte de son maître, il entendit : — Est-ce vous, *monsieur* Moreau? — Oui, monseigneur. — Entrez!

Le comte avait mis un pantalon blanc et des bottes fines, un gilet blanc et un habit noir sur lequel brillait, à droite, le crachat des grand'croix de la Légion d'honneur; à gauche, à une boutonnière pendait la Toison-d'Or au bout d'une chaîne d'or. Le cordon bleu ressortait vivement sur le gilet. Il avait lui-même arrangé ses cheveux, et s'était sans doute harnaché ainsi pour faire à Margueron les honneurs de Presles, et peut-être pour faire agir sur ce bonhomme les prestiges de la grandeur. — Eh bien! monsieur, dit le comte en restant assis et laissant Moreau debout, nous ne pouvons donc pas conclure avec Margueron? — En ce moment il vendrait sa ferme trop cher. — Mais pourquoi ne viendrait-il pas? dit le comte en affectant un air rêveur. — Il est malade, monseigneur... — Vous en êtes sûr? — J'y suis allé... — Monsieur, dit le comte en prenant un air sévère qui fut terrible, que feriez-vous à un homme de confiance qui vous verrait panser un mal que vous voudriez tenir secret, s'il allait en rire chez une gourgandine? — Je le rouerais de coups. — Et si vous vous aperceviez en outre qu'il trompe votre confiance et vous vole? — Je tâcherais de le surprendre et je l'enverrais aux galères. — Écoutez, monsieur Moreau? vous avez sans doute parlé de mes infirmités chez madame Clapart, et vous avez ri chez elle, avec elle, de mon amour pour la comtesse de Sérisy, car le petit Husson instruisait d'une foule de circonstances relatives à mes traitements les voyageurs d'une voiture publique, ce matin, en ma présence, et Dieu sait en quel langage! Il osait calomnier ma femme. Enfin, j'ai appris de la bouche même du père Léger, qui revenait de Paris dans la voiture de Pierrotin, le plan formé par le notaire de Beaumont, par vous et par lui, relativement aux Moulineaux. Si vous êtes allé chez M. Margueron, ce fut pour lui dire de faire le malade, il l'est si peu que je l'attends à dîner, et qu'il va venir. Eh bien! monsieur, je vous pardonnais d'avoir deux cent cinquante mille de francs de fortune, gagnés en dix-sept ans... Je comprends cela. Vous m'eussiez chaque fois demandé ce que vous me preniez, ou ce qui vous était offert, je vous l'aurais donné : vous êtes père de famille. Vous avez été, dans votre indélicatesse, meilleur qu'un autre, je le crois.... Mais vous qui savez mes travaux accomplis pour le pays, pour la France, vous qui m'avez vu passant des cent et quelques nuits pour l'empereur, ou travaillant des dix-huit heures par jour pendant des trimestres entiers, vous qui connaissez combien j'aime madame de Sérisy, avoir bavardé là-dessus devant un enfant, avoir livré mes secrets, mes affections à la risée d'une madame Husson... — Monseigneur... — C'est impardonnable. Blesser un homme dans ses intérêts, ce n'est rien; mais l'attaquer dans son cœur?... Oh! vous ne savez pas ce que vous avez fait! Le comte se mit la tête dans les mains et resta silencieux pendant un moment. — Je vous laisse ce que vous avez, reprit il, et je vous oublierai. Par dignité pour moi, pour votre propre honneur, nous nous quitterons décemment, car je me souviens en ce moment de ce que votre père a fait pour le mien. Vous vous entendrez, et bien, avec M. de Reybert qui vous succède. Soyez, comme moi, calme. Ne vous donnez pas en spectacle aux sots. Surtout, pas de galvaudages, ni de chipoteries. Si vous n'avez plus ma confiance, tâchez de garder le décorum des gens riches. Quant à ce petit drôle qui a failli me tuer, qu'il ne couche pas à Presles! mettez-le à l'auberge, je ne répondrais point de ma colère en le voyant. — Je ne méritais point tant de douceur, monseigneur, dit Moreau les larmes aux yeux. Oui, si j'avais été tout à fait improbe, j'aurais cinq cent mille francs à moi; d'ailleurs, j'offre de vous faire le compte de ma fortune, et de vous la détailler! Mais laissez-moi vous dire, monseigneur, qu'en causant de vous avec madame Clapart, ce ne fut jamais en dérision; mais, au contraire, pour déplorer votre état, et pour lui demander si elle ne connaissait point quelques remèdes inconnus aux médecins et que pratiquent les gens du peuple... Je me suis entretenu de vos sentiments devant le petit quand il dormait (il paraît qu'il nous entendait!), mais ce fut toujours en des termes pleins d'affection et de respect. Le malheur veut que des indiscrétions soient punies comme des crimes. Mais en acceptant les effets de votre juste colère, sachez au moins comment les choses se sont passées. Oh! ce fut de cœur à cœur que j'ai parlé de vous avec madame Clapart. Enfin vous pouvez interroger ma femme, nous n'avons jamais entre nous parlé de ces choses... — Assez, dit le comte dont la conviction était entière, nous ne sommes pas des enfants, tout est irrévocable. Allez mettre ordre à vos affaires et aux miennes. Vous pouvez rester au pavillon jusqu'au mois d'octobre. M. et madame de Reybert logeront au château; surtout, tâchez de vivre avec eux en gens comme il faut qui se haïssent, mais qui conservent les apparences. Le comte et Moreau descendirent, Moreau blanc comme les cheveux du comte, le comte, calme et digne.

Pendant cette scène, la voiture de Beaumont qui part de Paris à une heure s'était arrêtée à la grille et descendait au château maître Crottat, qui, d'après l'ordre donné par le comte, attendait dans le salon où il trouva son clerc excessivement penaud, en compagnie des deux peintres, tous trois embarrassés de leurs personnages. M. de Reybert, un homme de cinquante ans à figure rébarbative, mais probe, était venu accompagné du vieux Margueron et du notaire de Beaumont qui tenait une liasse de pièces et de titres. Quand toutes ces personnes virent paraître le comte dans son costume d'homme d'État, Georges Marest eut un léger mouvement de colique, Joseph Bridau tressaillit; mais Mistigris, qui se trouvait dans ses habits des dimanches et qui n'avait rien à se reprocher, dit assez haut : — Eh bien! il est infiniment mieux comme ça. — Petit drôle, dit le comte en l'amenant avec lui par une oreille, nous faisons tous deux la décoration. — Avez-vous reconnu votre ouvrage, mon cher Schinner? dit le comte en montrant le plafond à l'artiste. — Monseigneur, répondit l'artiste, j'ai eu le tort de m'arroger, par bravade, un nom célèbre; mais cette journée m'oblige à vous faire de belles choses et à illustrer celui de Joseph Bridau. — Vous avez pris ma défense, dit vivement le comte, et j'espère que vous me ferez le plaisir de dîner avec moi, ainsi que notre spirituel Mistigris. — Votre Seigneurie ne sait pas à quoi elle s'expose, dit l'effronté rapin. *Ventre affamé n'a pas d'orteils.* — Bridau! s'écria le ministre frappé par un souvenir, seriez-vous parent d'un des plus ardents travailleurs de l'Empire, un chef de division qui a succombé victime de son zèle? — Son fils, monseigneur, répondit Joseph en s'inclinant. — Vous êtes le bienvenu ici, reprit le comte en prenant la main du peintre entre les siennes, j'ai connu votre père, et vous pouvez compter sur moi comme sur un... oncle d'Amérique, ajouta M. de Sérisy en souriant. Mais vous êtes trop jeune pour avoir des élèves, à qui donc est Mistigris? — A mon ami Schinner qui me l'a prêté, reprit Joseph. Mistigris se nomme Léon de Lora. Monseigneur, si vous vous souvenez de mon père, daignez penser à celui de ses fils qui se trouve accusé de complot contre l'État et traduit devant la Cour des pairs... — Ah! c'est vrai, dit le comte, j'y songerai, croyez-le bien. — Quant au prince Czerni-Georges, l'ami d'Ali-Pacha, l'aide de camp de Mina, dit le comte en s'avançant vers Georges. — Lui?... mon second clerc, s'écria Crottat. — Vous êtes dans l'erreur, maître Crottat, dit le comte d'un air sévère. Un clerc qui veut être notaire un jour, ne laisse pas des pièces importantes dans les diligences à la merci des voyageurs! Un clerc qui veut être notaire ne dépense pas vingt francs entre Paris et Moisselles! Un clerc qui veut être notaire ne s'expose pas à être arrêté comme transfuge... — Monseigneur, dit Georges Marest, j'ai pu m'amuser à mystifier les bourgeois en voyage; mais... — Laissez donc parler Son Excellence, lui dit son patron en lui donnant un grand coup de coude dans le flanc. — Un notaire doit avoir de bonne heure de la discrétion, de la finesse, et ne pas prendre un ministre d'État pour un fabricant de chandelles... — Je passe condamnation sur mes fautes, mais je n'ai pas laissé mes actes à la merci... dit Georges. — Vous commettez en ce moment la faute de donner un démenti à un ministre d'État, à un pair de France, à un gentilhomme, à un vieillard, à un client. Cherchez votre projet de vente? Le clerc froissa tous les papiers de son portefeuille. — Ne brouillez pas vos papiers, dit le ministre d'État en tirant l'acte de sa poche, voici ce que vous cherchez. Crottat tourna le papier trois fois, tant il était surpris. — Comment! monsieur?... dit le notaire à Georges. — Si je ne l'avais pas pris, reprit le comte, le père Léger, qui n'est pas si niais que vous le croyez d'après ses questions sur l'agriculture, car il vous prouvait qu'il faut toujours penser à son état, le père Léger aurait pu

s'en saisir et deviner mon projet..... Vous me ferez aussi le plaisir de dîner avec moi, mais à la condition de nous raconter l'exécution du *moucelim* de Smyrne, et vous nous finirez les mémoires de quelque client que vous avez sans doute lus avant le public. — Schlague pour blague, dit Léon de Lora tout bas à Joseph Bridau. — Messieurs, dit le comte au notaire de Beaumont, à Crottat, à MM. Margueron et de Reybert, passons de l'autre côté, nous ne nous mettrons pas à table sans avoir conclu; car, comme dit Mistigris, il faut savoir *se traire à propos*. — Eh bien! il est bien bon enfant, dit Léon de Lora à Georges Marest. — Oui, mais mon patron ne l'est pas, lui, bon enfant, et il me priera d'aller blaguer ailleurs. — Bah! vous aimez à voyager, dit Bridau. — Quel savon le petit va recevoir de M. et madame Moreau!... s'écria Léon de Lora. — Un petit imbécile, dit Georges. Sans lui, le comte se serait amusé. C'est égal, la leçon est bonne, et si jamais on me reprend à parler en voiture!... — Oh! c'est bien bête, dit Joseph Bridau. — Et commun, fit Mistigris. *Trop parler, suit*, d'ailleurs.

Pendant que les affaires se traitaient entre M. Margueron et le comte de Sérisy, assistés chacun de leurs notaires, et en présence de M. de Reybert, l'ex-régisseur était allé d'un pas lent à son pavillon. Il y entra sans rien voir, et s'assit sur le canapé du salon, où le petit Husson se mit dans un coin hors de sa vue, car la figure blême du protecteur de sa mère l'épouvanta. — Eh bien! mon ami, dit Estelle en entrant assez fatiguée par tout ce qu'elle venait de faire, qu'as-tu donc? — Ma chère, nous sommes perdus, et perdus sans ressources. Je ne suis plus régisseur de Presles, je n'ai plus la confiance du comte. — Et d'où vient? — Le père Léger, qui était dans la voiture de Pierrotin, l'a mis au fait de l'affaire des Moulineaux; mais ce n'est pas là ce qui m'a pour jamais aliéné sa protection... — Eh! quoi? — Oscar a mal parlé de la comtesse, et il a révélé les maladies de monsieur... — Oscar!... s'écria madame Moreau. Tu es puni, mon cher, par où tu as péché. C'était bien la peine de nourrir ce serpent-là dans ton sein?... Combien de fois je t'ai dit...— Assez! fit Moreau d'une voix altérée.

En ce moment, Estelle et son mari découvrirent Oscar tapi dans un coin. Moreau fondit sur le malheureux enfant comme un milan sur sa proie, l'empoigna par le collet de sa petite redingote olive et l'amena au jour d'une croisée.—Parle, qu'as-tu donc dit à monseigneur dans la voiture? Quel démon a délié ta langue, toi qui restes hébété toutes les fois que je t'interroge? Quelle était ton idée? lui dit le régisseur avec une épouvantable violence.

Trop hébété pour pleurer, Oscar garda le silence en restant immobile comme une statue.— Viens demander pardon à Son Excellence, dit Moreau. — Est-ce que Son Excellence s'inquiète d'une pareille vermine! s'écria la furieuse Estelle. — Allons, viens au château, reprit Moreau. Oscar s'affaissa comme une masse inerte, et tomba par terre. — Veux-tu venir? dit Moreau, dont la colère s'alluma davantage de moments en moments. — Non! non! grâce, s'écria Oscar, qui ne voulut pas se soumettre à un supplice pour lui pire que la mort.

Moreau prit alors Oscar par son habit, le traîna comme un cadavre par les cours que l'enfant remplit de ses cris, de ses sanglots; il le traîna par le perron; et, d'un bras animé par la rage, il le jeta, beuglant et roide comme un pieu, dans le salon aux pieds du comte, qui venait de terminer l'acquisition des Moulineaux, et qui se rendait alors dans la salle à manger avec toute la compagnie. — A genoux! à genoux! malheureux! demande pardon à celui qui t'a donné le pain de l'âme en t'obtenant une bourse au collége! criait Moreau. Oscar, la face contre terre, écumait de rage, sans dire un mot. Tous les spectateurs tremblaient. Moreau, qui ne se posséda plus, offrait une face sanglante à force d'être injectée. — Ce jeune homme n'est que vanité, dit le comte après avoir vainement attendu les excuses d'Oscar. Un orgueilleux s'humilie, car il y a de la grandeur dans certains abaissements. J'ai grand'peur que vous ne fassiez jamais rien de ce garçon. Et le ministre d'Etat passa. Moreau reprit Oscar et l'emmena chez lui. Pendant qu'on attelait les chevaux à la calèche, il écrivit à madame Clapart la lettre suivante :

« Ma chère, Oscar vient de me ruiner. Pendant son voyage dans la voiture à Pierrotin, ce matin, il a parlé des légèretés de madame la comtesse à Son Excellence elle-même, qui voyageait *incognito*, et lui a dit à lui-même ses secrets sur la terrible maladie qu'il a gagnée à passer tant de nuits en travaux dans ses diverses fonctions. Après m'avoir destitué, le comte m'a recommandé de ne pas laisser coucher Oscar à Presles et de le renvoyer. Aussi, pour lui obéir, fais-je en ce moment atteler mes chevaux à la calèche de ma femme, et Brochon, mon valet d'écurie, va vous ramener ce petit misérable. Nous sommes, ma femme et moi, dans une désolation que vous pouvez concevoir, mais que je renonce à vous peindre. Sous peu de jours j'irai vous voir, car il faut que je prenne un parti. J'ai trois enfants, je dois songer à l'avenir, et je ne sais encore que résoudre, car mon intention est de montrer au comte ce que valent dix-sept ans de la vie d'un homme tel que moi. Riche de deux cent soixante mille francs, je veux arriver à une fortune qui me permette d'être quelque jour presque l'égal de Son Excellence. En ce moment, je me sens capable de soulever des montagnes, de vaincre d'insurmontables difficultés. Quel levier qu'une scène d'humiliations pareilles!... Quel sang Oscar a-t-il donc dans les veines? je ne puis vous faire de compliments sur lui, sa conduite est celle d'une buse; au moment où je vous écris, il n'a pas encore pu prononcer un mot, ni répondre à toutes les demandes de ma femme ou de moi... Va-t-il devenir imbécile ou l'est-il déjà? Chère amie, vous ne lui aviez donc pas fait sa leçon avant de l'embarquer? Combien de malheurs vous m'eussiez évités en l'accompagnant comme je vous en avais prié! Si Estelle vous effrayait, vous auriez pu rester à Moisselles. Enfin tout est dit. Adieu, à bientôt.

« Votre dévoué serviteur et ami, MOREAU. »

A huit heures du soir, madame Clapart, revenue d'une petite promenade avec son mari, tricotait des bas d'hiver pour Oscar, à la lueur d'une seule chandelle. M. Clapart attendait un de ses amis, nommé Poiret, qui venait parfois faire avec lui sa partie de dominos, car jamais il ne se hasardait à passer la soirée dans un café. Malgré la prudence que lui imposait la médiocrité de sa fortune, Clapart n'aurait pu répondre de sa tempérance au milieu des objets de consommation, et en présence des habitués dont les railleries l'eussent piqué.—J'ai peur que Poiret ne soit venu, disait Clapart à sa femme. — Mais, mon ami, la portière nous l'aurait dit, lui répondit madame Clapart. — Elle peut bien l'avoir oublié! — Pourquoi veux-tu qu'elle l'oublie? — Ce ne serait pas la première fois qu'elle aurait oublié quelque chose pour nous, car Dieu sait comme on traite les gens qui n'ont pas équipage. — Enfin, dit la pauvre femme, pour changer de conversation et tâcher d'échapper aux pointilleries de Clapart, Oscar est maintenant à Presles, il sera bien heureux dans cette belle terre, dans ce beau parc... — Oui, attendez-en de belles choses, répondit Clapart, il y causera du grabuge.—Ne cesserez-vous donc pas d'en vouloir à ce pauvre enfant, que vous a-t-il fait? Eh! mon Dieu, si quelque jour nous sommes à l'aise, peut-être le lui devrons-nous, car il a bon cœur... — Quand ce garçon-là réussira dans le monde, il y aura longtemps que nos os seront en gélatine! s'écria Clapart. Il aura donc bien changé? Mais vous ne le connaissez pas, votre enfant, il est vantard, il est menteur, il est paresseux, il est incapable... — Si vous alliez au-devant de M. Poiret, dit la pauvre mère, atteinte au cœur par cette diatribe qu'elle s'était attirée. — Un enfant qui n'a jamais eu de prix dans ses classes! s'écria Clapart. Aux yeux des bourgeois, remporter des prix dans ses classes est la certitude d'un bel avenir pour un enfant. — En avez-vous eu? lui dit sa femme. Et Oscar a obtenu le quatrième accessit de philosophie. Cette apostrophe imposa silence pour un moment à Clapart. — Avec cela que madame Moreau doit l'aimer comme un clou vous savez où?... Elle tâchera de le faire prendre en grippe à son mari... Oscar devenir régisseur de Presles?... mais il faut savoir l'arpentage, se connaître à la culture...— Il apprendra. — Lui? la chatte! Gageons que, s'il était en place, il ne serait pas une semaine sans commettre quelques balourdises qui le feraient renvoyer par le comte de Sérisy? — Mon Dieu! comment pouvez-vous vous acharner, dans l'avenir, contre un pauvre enfant plein de bonnes qualités, d'une douceur d'ange, et incapable de faire du mal à qui que ce soit?

En ce moment, les claquements de fouet d'un postillon, le bruit d'une calèche au grand trot, le piaffement de deux chevaux qui s'arrêtèrent à la porte cochère de la maison avaient mis la rue de la Cerisaie en révolution. Clapart, qui entendit ouvrir toutes les fenêtres, sortit sur le carré. — On vous ramène Oscar en poste! s'écria-t-il d'un air où sa satisfaction se cachait sous une inquiétude réelle. — Oh! mon Dieu! que lui est-il arrivé? dit la pauvre mère saisie d'un tremblement qui la secoua comme une feuille est secouée par le vent d'automne. — Brochon montait suivi d'Oscar et de Poiret. — Mon Dieu! qu'est-il arrivé? répéta la mère en s'adressant au valet d'écurie. — Je ne sais pas, mais M. Moreau n'est plus régisseur de Presles, on dit que c'est monsieur votre fils qui en est cause, et Sa Seigneurie a ordonné de vous l'expédier. D'ailleurs, voilà la lettre de ce pauvre M. Moreau, qu'est changé, madame, à faire trembler... — Clapart, deux verres de vin pour le postillon et pour monsieur, dit la mère, qui s'alla jeter sur un fauteuil où elle lut la fatale lettre. — Oscar, dit-elle en se traînant vers son lit, tu veux donc tuer ta mère.. Après tout ce que je t'avais dit ce matin.

Madame Clapart n'acheva pas sa phrase, elle s'évanouit de douleur. Oscar resta stupide, debout. Madame Clapart revint à elle, en entendant son mari qui disait à Oscar en le remuant par le bras : — Répondras-tu? — Allez vous mettre au lit, monsieur, dit-elle à son fils, et laissez-le tranquille, monsieur Clapart, ne le rendez pas fou, car il est changé à faire peur. Oscar n'entendit pas la phrase de sa mère, il était allé se coucher dès qu'il en avait reçu l'ordre.

Tous ceux qui se rappellent leur adolescence ne s'étonneront pas d'apprendre qu'après une journée remplie d'émotions et d'événements, Oscar ait dormi du sommeil des justes, malgré l'énormité de ses fautes. Le lendemain, il ne trouva pas la nature aussi changée qu'il le croyait, et il fut étonné d'avoir faim, lui qui se regardait la veille comme indigne de vivre. Il n'avait souffert que moralement. A cet âge, les impressions morales se succèdent avec trop de rapidité pour que l'une n'affaiblisse pas l'autre, quelque profondément

grave que soit la première. Aussi, le système des punitions corporelles, quoique des philanthropes l'aient fortement attaqué dans ces derniers temps, est-il nécessaire en certains cas pour les enfants; et d'ailleurs, il est le plus naturel, car la nature ne procède pas autrement, elle se sert de la douleur pour imprimer un durable souvenir de ses enseignements. Si, à la honte malheureusement passagère qui avait saisi Oscar la veille, le régisseur eût joint une peine afflictive, peut-être la leçon eût-elle été complète. Le discernement avec lequel les corrections doivent être employées est le plus grand argument contre elles, car la nature ne se trompe jamais, tandis que le précepteur doit errer souvent. Madame Clapart avait eu le soin d'envoyer son mari dehors afin de se trouver seule pendant la matinée avec son fils. Elle était dans un état à faire pitié. Ses yeux attendris par les larmes, sa figure fatiguée par une nuit sans sommeil, sa voix affaiblie tout en elle demandait grâce en montrant une excessive douleur qu'elle n'aurait pu supporter une seconde fois. En voyant entrer Oscar, elle lui fit signe de s'asseoir à côté d'elle et lui rappela d'un ton doux, mais pénétré, les bienfaits du régisseur de Presles. Elle dit à Oscar que, depuis six ans surtout, elle vivait des ingénieuses charités de Moreau. La place de M. Clapart, due au comte de Sérisy aussi bien que la demi-bourse à l'aide de laquelle Oscar avait achevé son éducation, cesserait tôt ou tard. Clapart ne pouvait pas prétendre à une retraite, ne comptant point assez d'années de services au Trésor ni à la Ville pour en obtenir une. Le jour où M. Clapart n'aurait plus sa place, que deviendraient-ils tous? — Moi, dit-elle, dussé-je me mettre à garder les malades ou devenir femme de charge dans une grande maison, je saurai gagner mon pain et nourrir M. Clapart. Mais toi, dit-elle à Oscar, que feras-tu? Tu n'as pas de fortune, et tu dois t'en faire une, car il faut pouvoir vivre. Il n'existe que quatre grandes carrières, pour vous autres jeunes gens : le commerce, l'administration, les professions privilégiées et le service militaire. Toute espèce de commerce exige des capitaux, nous n'en avons pas à te donner. A défaut de capitaux, un jeune homme apporte son dévouement, sa capacité; mais le commerce veut une grande discrétion, et ta conduite d'hier ne permet pas d'espérer que tu y réussisses. Pour entrer dans une administration publique, on doit y faire un long surnumérariat, y avoir des protections, et tu t'es aliéné le seul protecteur que nous eussions et le plus puissant de tous. D'ailleurs, à supposer que tu fusses doué des moyens extraordinaires à l'aide desquels un jeune homme arrive promptement, soit dans le commerce, soit dans l'administration, où prendre de l'argent pour vivre et s'habiller pendant le temps qu'on emploie à apprendre son état? Ici la mère se livra, comme toutes les femmes, à des lamentations verbeuses : comment allait-elle faire, privée des secours en nature que la régie de Presles permettait à Moreau de lui envoyer? Oscar avait renversé la fortune de son protecteur. Après le commerce et l'administration, carrières auxquelles son fils ne devait pas songer, faute par elle de pouvoir l'entretenir, venaient les professions privilégiées du notariat, du barreau, des avoués et des huissiers. Mais il fallait faire son droit, étudier pendant trois ans, et payer des sommes considérables pour les inscriptions, pour les examens, pour les thèses et les diplômes; le grand nombre des aspirants forçait à se distinguer par un talent supérieur; enfin la question de l'entretien d'Oscar se représentait toujours.

— Oscar, dit-elle en terminant, j'avais mis en toi tout mon orgueil et toute ma vie. En acceptant une vieillesse malheureuse, je reposais ma vue sur toi, je te voyais embrassant une belle carrière et y réussissant. Cet espoir m'a donné le courage de dévorer les privations que j'ai subies depuis six ans pour te soutenir au collége, où tu nous coûtais encore sept à huit cents francs par an, malgré la demi-bourse. Maintenant que mon espérance s'évanouit, ton sort m'effraye! Je ne puis pas disposer d'un sou sur les appointements de M. Clapart pour mon fils, à moi. Que vas-tu faire? Tu n'es pas assez fort en mathématiques pour entrer aux écoles spéciales, et d'ailleurs où prendrai-je les trois mille francs de pension qu'on exige? Voilà la vie comme elle est, mon enfant! Tu as dix-huit ans, tu es fort, engage-toi comme soldat, ce sera la seule manière de gagner ton pain.

Oscar ne savait rien encore de la vie. Comme tous les enfants de qui l'on a pris soin en leur cachant la misère au logis, il ignorait la nécessité de faire fortune; le mot *commerce* ne lui apportait aucune idée, et le mot *administration* ne lui disait pas grand'chose, car il n'en apercevait pas les résultats; il écoutait donc d'un air soumis, qu'il essayait de rendre penaud, les remontrances de sa mère, mais elles se perdaient dans le vide. Néanmoins, l'idée d'être soldat, et les larmes qui roulaient dans les yeux de sa mère, firent pleurer cet enfant. Aussitôt que madame Clapart vit les joues d'Oscar sillonnées de pleurs, elle se trouva sans force, et, comme toutes les mères en pareil cas, elle chercha la péroraison qui termine ces espèces de crises où elles souffrent à la fois leurs douleurs et celles de leurs enfants. — Allons, Oscar, *promets-moi* d'être discret à l'avenir, de ne plus parler à tort et à travers, de réprimer ton sot amour-propre, de, etc., etc. Oscar promit tout ce que sa mère lui demanda de promettre, et, après l'avoir attiré doucement à elle, madame Clapart finit par l'embrasser pour le consoler d'avoir été grondé. — Maintenant, dit-elle, tu écouteras ta mère, tu suivras ses avis, car une mère ne peut donner que de bons conseils à son fils. Nous irons chez ton oncle Cardot. Là est notre dernière espérance. Cardot a dû beaucoup à ton père, qui, en lui accordant sa sœur, mademoiselle Husson, avec une énorme dot pour ce temps-là, lui a permis de faire une grande fortune dans la soierie. Je pense qu'il te placera chez M. Camusot, son successeur et son gendre, rue des Bourdonnais... Mais, vois-tu, ton oncle Cardot a quatre enfants. Il a donné son établissement du Cocon-d'Or à sa fille aînée, madame Camusot. Si Camusot a des millions, il a aussi quatre enfants de deux lits différents, et il sait à peine que nous existons. Cardot a marié Marianne, sa seconde fille, à M. Protez, de la maison Protez et Chiffreville. L'étude de son fils aîné, le notaire, a coûté quatre cent mille francs, et il vient d'associer Joseph Cardot, son second fils, à la maison de droguerie Matifat. Ton oncle Cardot aura donc bien des raisons pour ne pas s'occuper de toi, qu'il voit quatre fois par an. Il n'est jamais venu me rendre visite ici; tandis qu'il savait bien, lui, venir me voir chez Madame-mère pour obtenir les fournitures des Altesses Impériales, de l'empereur et des grands de sa cour. Maintenant les Camusot font les ultra! Camusot a marié le fils de sa première femme à la fille d'un huissier du cabinet du roi! Le monde est bien bossu quand il se baisse! Enfin, c'est habile, le Cocon-d'Or a la pratique de la cour sous les Bourbons comme sous l'empereur. Demain nous irons donc chez ton oncle Cadot, j'espère que tu sauras t'y tenir comme il faut; car là, je te le répète, est notre dernier espoir.

Monsieur Jean-Jérôme-Séverin Cardot était depuis six ans veuf de sa femme, mademoiselle Husson, à qui le fournisseur, au temps de sa splendeur, avait donné cent mille francs de dot en argent. Cardot, le premier commis du Cocon-d'Or, une des plus vieilles maisons de Paris, avait acheté cet établissement en 1793, au moment où ses patrons étaient ruinés par le maximum; et l'argent de la dot de mademoiselle Husson lui avait permis de faire une fortune presque colossale en dix ans. Pour établir richement ses enfants, il avait eu l'idée ingénieuse de placer en viager une somme de trois cent mille francs sur la tête de sa femme et sur la sienne, ce qui lui produisait trente mille livres de rente. Quant à ses capitaux, il les avait partagés en trois dots de chacune quatre cent mille francs pour ses enfants. Le Cocon-d'Or, la dot de sa fille aînée, fut accepté pour cette somme par Camusot. Le bonhomme, presque septuagénaire, pouvait donc dépenser et dépensait ses trente mille francs par an, sans nuire aux intérêts de ses enfants, tous supérieurement établis, et dont les témoignages d'affection n'étaient alors entachés d'aucune pensée cupide. L'oncle Cardot habitait, à Belleville, une des premières maisons situées au-dessus de la Courtille. Il y occupait, à un premier étage d'où l'on planait sur la vallée de la Seine, un appartement de mille francs, à l'exposition du midi, et avec la jouissance exclusive d'un grand jardin; aussi ne s'embarrassait-il guère des trois ou quatre autres locataires logés dans cette vaste maison de campagne. Assuré par un long bail de finir là ses jours, il vivait assez mesquinement, servi par sa vieille cuisinière et par l'ancienne femme chambre de feu madame Cardot, qui s'attendaient à recueillir chacune quelque six cents francs de rente à sa mort, et qui, par conséquent, ne le volaient point. Ces deux femmes prenaient de leur maître des soins inouïs et s'y intéressaient d'autant plus que personne n'était moins tracassier ni moins vétilleux que lui. L'appartement, meublé par feu madame Cardot, restait dans le même état depuis six ans, le vieillard s'en contentait; il ne dépensait pas en tout mille écus par an, car il dînait à Paris cinq fois par semaine, et rentrait tous les soirs à minuit dans un fiacre attitré dont l'établissement se trouvait à la barrière de la Courtille. La cuisinière n'avait guère à s'occuper que du déjeuner. Le bonhomme déjeunait à onze heures, puis il s'habillait, se parfumait et allait à Paris. Ordinairement les bourgeois préviennent quand ils dînent en ville, le père Cardot, lui, prévenait quand il dînait chez lui.

Ce petit vieillard, gras, frais, trapu, fort, était, comme dit le peuple, toujours tiré à quatre épingles; c'est-à-dire toujours en bas de soie noire, en culotte de pou-de-soie, gilet de piqué blanc, linge éblouissant, habit bleu-barbeau, gants de soie violette, des boucles d'or à ses souliers et à sa culotte, enfin un œil de poudre et une petite queue ficelée avec un ruban noir. Sa figure se faisait remarquer par des sourcils épais comme des buissons sous lesquels petillaient des yeux gris, et par un nez carré, gros et long, qui lui donnait l'air d'un ancien prébendier. Cette physionomie tenait parole. Le père Cardot appartenait en effet à cette race de Gérontes égrillards qui disparaît de jour en jour et qui défrayait de Turcarets les romans et les comédies du dix-huitième siècle. L'oncle Cardot disait : *Belle dame!* il reconduisait en voiture les femmes qui se trouvaient sans protecteur; il se mettait à leur disposition, selon son expression, avec des façons chevaleresques. Sous son air calme, sous son front neigeux, il cachait une vieillesse uniquement occupée de plaisir. Entre hommes, il professait hardiment l'épicuréisme et se permettait des gaudrioles un peu fortes. Il n'avait pas trouvé mauvais que son gendre Camusot fît la cour à la charmante actrice Coralie, car lui-même était secrètement le Mécène de mademoiselle Florentine, première danseuse du théâtre de la Gaîté. Mais de cette vie et de ces

opinions, il ne paraissait rien chez lui, ni dans sa conduite extérieure. L'oncle Cardot, grave et poli, passait pour être presque froid, tant il affichait de décorum, et une dévote l'eût appelé hypocrite. Ce digne monsieur haïssait particulièrement les prêtres; il faisait partie de ce grand troupeau de niais abonnés au *Constitutionnel*, et se préoccupait beaucoup des *refus de sépultures*. Il adorait Voltaire, quoique ses préférences fussent pour Piron, Vadé, Collé. Naturellement il admirait Béranger, qu'il appelait ingénieusement *le grand prêtre de la religion de Lisette*. Ses filles, madame Camusot et madame Protez, ses deux fils, seraient, suivant une expression populaire, tombés de leur haut, si quelqu'un leur eût expliqué ce que leur père entendait par : *chanter la mère Godichon!* Ce sage vieillard n'avait point parlé de ses rentes viagères à ses enfants, qui, le voyant vivre si mesquinement, songeaient tous qu'il s'était dépouillé de sa fortune pour eux, et redoublaient de soins et de tendresse. Aussi, parfois disait-il à ses fils : — Ne perdez pas votre fortune, car je n'en ai point à vous laisser. » Camusot, à qui il trouvait beaucoup de son caractère et qu'il aimait assez pour le mettre de ses parties fines, était le seul dans le secret de trente mille livres de rentes viagères. Camusot approuvait fort la philosophie du bonhomme, qui, selon lui, après avoir fait le bonheur de ses enfants et si noblement rempli ses devoirs, pouvait finir joyeusement la vie. — Vois-tu, mon ami, lui disait l'ancien chef du Cocon-d'Or, je pouvais me remarier, n'est-ce pas? Une jeune femme m'aurait donné des enfants... Oui, j'en aurais eu, j'étais dans l'âge où l'on en a toujours... Eh bien! Florentine ne me coûte pas si cher qu'une femme, elle ne m'ennuie pas, elle ne me donnera point d'enfants, et ne mangera jamais votre fortune.»

Camusot proclamait dans le père Cardot le sens le plus exquis de la famille; il le regardait comme un beau-père accompli. — « Il sait, disait-il, concilier l'intérêt de ses enfants avec les plaisirs qu'il est bien naturel de goûter dans la vieillesse, après avoir subi tous les tracas du commerce. Ni les Cardot, ni les Camusot, ni les Protez, ne soupçonnaient l'existence de leur ancienne tante madame Clapart. Les relations de famille étaient restreintes à l'envoi des billets de faire part en cas de mort ou de mariage, et des cartes au jour de l'an. La fière madame Clapart ne faisait céder ses sentiments qu'à l'intérêt de son Oscar, et devant son amitié pour Moreau, la seule personne qui lui fût demeurée fidèle dans le malheur. Elle n'avait pas fatigué le vieux Cardot de sa présence ni de ses importunités; mais elle s'était attachée à lui comme à une espérance, elle allait le voir une fois tous les trimestres, elle lui parlait d'Oscar Husson, le neveu de feu la respectable madame Cardot, et le lui amenait trois fois pendant les vacances. A chaque visite, le bonhomme avait fait dîner Oscar au Cadran-Bleu, l'avait mené le soir à la Gaîté, et l'avait ramené rue de la Cerisaie. Une fois, après l'avoir habillé tout à neuf, il lui avait donné la timbale et le couvert d'argent exigés dans le trousseau du collége. La mère d'Oscar tâchait de prouver au bonhomme qu'il était chéri de son neveu, elle lui parlait toujours de cette timbale, de ce couvert, et de ce charmant habillement dont il ne restait plus que le gilet. Mais ces petites finesses nuisaient plus à Oscar qu'elles ne le servaient auprès d'un vieux renard aussi madré que l'oncle Cardot. Le père Cardot n'avait jamais aimé beaucoup sa défunte, grande femme sèche et rousse; il connaissait d'ailleurs les circonstances du mariage de feu Husson avec la mère d'Oscar; et, sans la mésestimer le moins du monde, il n'ignorait pas que le jeune Oscar était posthume; ainsi, son pauvre neveu lui semblait parfaitement étranger aux Cardot. En ne prévoyant pas le malheur, la mère d'Oscar n'avait pas remédié à ces défauts d'attache entre Oscar et son oncle, en inspirant au marchand de l'amitié pour son neveu dès le jeune âge. Semblable à toutes les femmes qui se concentrent dans le sentiment de la maternité, madame Clapart ne se mettait guère à la place de l'oncle Cardot, elle croyait qu'il devait s'intéresser énormément à un si délicieux enfant, et qui portait enfin le nom de feu madame Cardot.

— Monsieur, c'est la mère d'Oscar, votre neveu, dit la femme de chambre à M. Cardot qui se promenait dans son jardin en attendant son déjeuner, après avoir été rasé, poudré par son coiffeur. — Bonjour, belle dame, dit l'ancien marchand de soieries en saluant madame Clapart et s'enveloppant dans sa robe de chambre en piqué blanc. Eh! eh! votre petit gaillard grandit, ajouta-t-il en prenant Oscar par une oreille. — Il a fini ses classes, et il a bien regretté que son cher oncle n'assistât pas à la distribution des prix de Henri IV, car il a été nommé. Le nom de Husson, qu'il portera dignement, espérons-le, a été proclamé... — Diable! diable! fit le petit vieillard en s'arrêtant. Madame Clapart, Oscar et lui se promenaient sur une terrasse, devant des orangers, des myrtes et des grenadiers. Et qu'a-t-il eu? — Le quatrième accessit de philosophie, répondit glorieusement la mère. — Oh! le gaillard a du chemin à faire pour rattraper le temps perdu, s'écria l'oncle Cardot; car finir par un accessit... *ce n'est pas le Pérou!* Vous déjeunez avec moi? reprit-il. — Nous sommes à vos ordres, répondit madame Clapart. Ah! mon bon monsieur Cardot, quelle satisfaction pour des pères et mères quand leurs enfants débutent bien dans la vie! Sous ce rapport, comme sous tous les autres d'ailleurs, dit-elle en se reprenant, vous êtes un des plus heureux pères que je connaisse. Sous votre vertueux gendre et votre aimable fille, le Cocon-d'Or est resté le premier établissement de Paris. Voilà votre aîné depuis dix ans à la tête de la plus belle étude de notaire de la capitale et richement marié. Votre dernier vient de s'associer à la plus riche maison de droguerie. Enfin vous avez de charmantes petites-filles. Vous vous voyez le chef de quatre grandes familles... Laisse-nous, Oscar, va voir le jardin sans toucher aux fleurs. — Mais il a dix-huit ans, dit l'oncle Cardot en souriant de cette recommandation qui rapetissait Oscar. — Hélas! oui, mon bon monsieur Cardot; et, après avoir pu l'amener jusque-là, ni tortu ni bancal, sain d'esprit et de corps, après avoir tout sacrifié pour lui donner de l'éducation, il serait bien dur de ne pas le voir sur le chemin de la fortune. — Mais ce M. Moreau, par qui vous avez eu sa demi-bourse au collége Henri IV, le lancera dans une bonne voie, dit l'oncle Cardot avec une hypocrisie cachée sous un air bonhomme. — M. Moreau peut mourir, dit-elle, et d'ailleurs il est brouillé sans raccommodement possible avec M. le comte de Sérisy, son patron. — Diable! diable!... Ecoutez, madame, je vous vois venir. — Non, monsieur, dit la mer d'Oscar en interrompant net le vieillard, qui, par égard pour une *belle dame*, retint le mouvement d'humeur qu'on éprouve à se voir interrompu. Hélas! vous ne savez rien des angoisses d'une mère qui, depuis sept ans, est forcée de prendre pour son fils une somme de six cents francs par an sur les dix-huit cents francs d'appointements de son mari... Oui, monsieur, voilà toute notre fortune. Ainsi, que puis-je pour mon Oscar? M. Clapart exècre tellement ce pauvre enfant, qu'il m'est impossible de le garder à la maison. Une pauvre femme, seule au monde, ne devait-elle pas dans cette circonstance venir consulter le seul parent que son fils ait sous le ciel? — Vous avez eu raison, répondit le bonhomme Cardot. Vous ne m'aviez jamais rien dit de tout cela. — Ah! monsieur, reprit fièrement madame Clapart, vous êtes le dernier à qui je confierais jusqu'où va ma misère. Tout est ma faute, j'ai pris un mari dont l'incapacité dépasse toute croyance. Oh! je suis bien malheureuse. — Ecoutez, madame, reprit gravement le petit vieillard, ne pleurez pas. J'éprouve un mal affreux à voir pleurer une belle dame. Après tout, votre fils se nomme Husson, et si ma chère défunte vivait, elle ferait quelque chose pour le nom de son père et de son frère. — Elle aimait bien son frère, s'écria la mère d'Oscar. — Mais toute ma fortune est donnée à mes enfants qui n'ont plus rien à attendre de moi, dit le vieillard en continuant; je leur ai partagé les deux millions que j'avais, car j'ai voulu les voir heureux et avec toute leur fortune de mon vivant. Je ne me suis réservé que des rentes viagères, et à mon âge on tient à ses habitudes. Savez-vous sur quelle route il faut pousser ce gaillard-là? dit-il en rappelant Oscar et lui prenant le bras, faites-lui faire son droit, je payerai les inscriptions et les frais de thèse; mettez-le chez un procureur, qu'il y apprenne le métier de la chicane; s'il va bien, s'il se distingue, s'il aime l'état, si je vis encore, chacun de mes enfants lui prêtera le quart d'une charge en temps et lieu; moi, je lui prêterai son cautionnement. Vous n'avez donc d'ici là qu'à le nourrir et l'habiller, il mangera bien un peu de vache enragée: mais il apprendra la vie. Eh! eh! moi je suis parti de Lyon avec deux doubles louis que m'avait donnés ma grand'mère, je suis venu à pied à Paris, et me voilà. Le jeûne entretient la santé. Jeune homme, de la discrétion, de la probité, du travail, et l'on arrive! On a bien du plaisir à gagner sa fortune; et quand on a conservé des dents, on la mange à sa fantaisie dans sa vieillesse, en chantant, comme moi, de temps à autre, la *Mère Godichon!* Souviens-toi de mes paroles : probité, travail et discrétion. — Entends-tu, Oscar! dit la mère. Ton oncle te met en trois mots le résumé de toutes mes paroles, et tu devrais te graver le dernier en lettres de feu dans ta mémoire... — Oh! il y est, répondit Oscar. — Eh bien! remercie donc ton oncle, n'entends-tu pas qu'il se charge de ton avenir. Tu peux devenir avoué à Paris. — Il ignore la grandeur de ses destinées, répondit le petit vieillard en voyant l'air hébété d'Oscar, il sort du collége. Ecoute, je ne suis pas bavard, reprit l'oncle. Souviens-toi qu'à ton âge la probité ne s'établit qu'en sachant résister aux tentations, et, dans une grande ville comme Paris, il s'en trouve à chaque pas. Demeure chez ta mère, dans une mansarde; va tout droit à ton école, de là reviens à ton étude, pioches-y soir et matin, étudie chez ta mère, deviens à vingt-deux ans second clerc, à vingt-quatre ans premier; sois savant, et ton affaire est dans le sac. Eh bien! si l'état te déplaisait, tu pourrais entrer chez mon fils le notaire, et devenir son successeur... Ainsi, travail, patience, discrétion, probité, voilà tes jalons. — Et Dieu veuille que vous viviez encore trente ans, pour voir votre cinquième enfant réalisant tout ce que nous attendons de lui, s'écria madame Clapart en prenant la main de l'oncle Cardot et la lui serrant par un geste digne de sa jeunesse. — Allons déjeuner, répondit le bon petit vieillard en emmenant Oscar par une oreille. Pendant le déjeuner, l'oncle Cardot observa son neveu sans en avoir l'air, et remarqua qu'il ne savait rien de la vie. — Envoyez-le-moi de temps en temps, dit-il à madame Clapart en la congédiant et lui montrant Oscar, je vous le formerai.

Cette visite calma les chagrins de la pauvre femme, qui n'espérait

pas un si beau succès. Pendant quinze jours, elle sortit avec Oscar pour le promener, le surveilla presque tyranniquement, et atteignit ainsi à la fin du mois d'octobre. Un matin, Oscar vit entrer le redoutable régisseur qui surprit le pauvre ménage de la rue de la Cerisaie déjeunant d'une salade de hareng et de laitue, avec une tasse de lait pour dessert. — Nous sommes établis à Paris, et nous n'y vivons pas comme à Presles, dit Moreau qui voulait ainsi annoncer à madame Clapart le changement apporté dans leurs relations par la faute d'Oscar, mais j'y serai peu. Je me suis associé avec le père Léger et le père Margueron de Beaumont. Nous sommes marchands de biens, et nous avons commencé par acheter la terre de Persan. Je suis le chef de cette société qui a réuni un million, car j'ai emprunté sur mes biens. Quand je trouve une affaire, le père Léger et moi nous l'examinons, mes associés ont chacun un quart et moi moitié dans les bénéfices, car je me donne toute la peine; aussi serai-je toujours sur les routes. Ma femme vit à Paris, dans le faubourg du Roule, bien modestement. Quand nous aurons réalisé quelques affaires, quand nous ne risquerons plus que des bénéfices, si nous sommes contents d'Oscar, peut-être l'emploierons-nous. — Allons, mon ami, la catastrophe due à la légèreté de mon malheureux enfant sera sans doute la cause d'une brillante fortune pour vous! car, vraiment, vous enterriez vos moyens et votre énergie à Presles...

Puis madame Clapart raconta sa visite à l'oncle Cardot afin de montrer à Moreau qu'elle et son fils pouvaient ne plus lui être à charge. — Il a raison, ce vieux bonhomme, reprit l'ex-régisseur, il faut maintenir Oscar dans cette voie avec un bras de fer, et il sera certainement notaire ou avoué. Mais qu'il ne s'écarte pas du sentier tracé. Ah! j'ai votre affaire. La pratique d'un marchand de biens est importante, et l'on m'a parlé d'un avoué qui vient d'acheter un titre-nu, c'est-à-dire une étude sans clientèle. C'est un jeune homme dur comme une barre de fer, âpre à l'ouvrage, un cheval d'une activité féroce; il se nomme Desroches, je vais lui offrir toutes nos affaires à la condition de me morigéner Oscar: je lui proposerai de le prendre chez lui moyennant neuf cents francs, j'en donnerai trois cents, ainsi votre fils ne vous coûtera que six cents francs, et je vais bien le recommander à M. le prieur. Si l'enfant veut devenir un homme, ce sera sous cette férule, car il sortira de là, notaire, avocat ou avoué. — Allons, Oscar, remercie donc ce bon monsieur Moreau, tu es là comme un terme! Tous les jeunes gens qui font des sottises n'ont pas le bonheur de rencontrer des amis qui s'intéressent encore à eux après en avoir reçu du chagrin... — La meilleure manière de faire ta paix avec moi, dit Moreau en serrant la main d'Oscar, c'est de travailler avec une application soutenue et de te bien conduire...

Dix jours après, Oscar fut présenté par l'ex-régisseur à maître Desroches, avoué récemment établi rue de Béthisy, dans un vaste appartement au fond d'une cour étroite, et d'un prix relativement modique. Desroches, jeune homme de vingt-six ans, élevé durement par un père d'une excessive sévérité, né de parents pauvres, s'était vu dans les conditions où se trouvait Oscar; il s'y intéressa donc, mais comme il pouvait s'intéresser à quelqu'un, avec les apparences de dureté qui le caractérisent. L'aspect de ce jeune homme sec et maigre, à teint brouillé, à cheveux taillés en brosse, bref dans ses discours, à l'œil pénétrant et d'une vivacité sombre, terrifia le pauvre Oscar. — Ici, l'on travaille jour et nuit, dit l'avoué du fond de son fauteuil et derrière une longue table où les papiers étaient amoncelés en forme d'Alpes. Monsieur Moreau, nous ne vous le tuerons pas, mais il faudra qu'il marche à notre pas. — Monsieur Godeschal! cria-t-il.

Quoique ce fût un dimanche, le premier clerc se montra, la plume à la main. — Monsieur Godeschal, voici l'apprenti bazochien de qui je vous ai parlé, et à qui monsieur Moreau prend le plus vif intérêt; il dînera avec nous et prendra la petite mansarde à côté de votre chambre; vous lui mesurerez le temps nécessaire pour aller d'ici à l'École de droit et revenir, de manière à ce qu'il n'ait pas cinq minutes à perdre, vous veillerez à ce qu'il apprenne le Code et devienne fort à ses cours, c'est-à-dire que, quand il aura fini ses travaux d'étude, vous lui donnerez des auteurs à lire, enfin, il doit être sous votre direction immédiate, et j'y aurai l'œil. On veut faire de lui ce que vous vous êtes fait vous-même, un premier clerc habile, pour le jour où il prêtera son serment d'avocat. — Allez avec Godeschal, mon petit ami, il va vous montrer votre gîte et vous vous y emménagerez... — Vous voyez Godeschal?.... reprit Desroches en s'adressant à Moreau, c'est un garçon qui, comme moi, n'a rien, il est le frère de Mariette, la fameuse danseuse qui lui amasse de quoi traiter dans dix ans. Tous mes clercs sont des gaillards qui ne doivent compter que sur leurs dix doigts pour gagner leur fortune. Aussi mes cinq clercs et moi, travaillons-nous autant que douze autres! Dans dix ans, j'aurai la plus belle clientèle de Paris. Ici l'on se passionne pour les affaires et pour les clients! et cela commence à se savoir. J'ai pris Godeschal à mon confrère Derville, il n'était que second clerc et depuis quinze jours; mais nous nous sommes connus dans cette grande étude. Chez moi, Godeschal a mille francs, la table et le logement. C'est un garçon qui me vaut, il est infatigable! Je l'aime, ce garçon! il a su vivre avec six cents francs, comme moi, quand j'étais clerc. Ce que je veux surtout, c'est une probité sans tache, et quand on la pratique ainsi dans l'indigence, on est un homme. A la moindre faute, dans ce genre, un clerc sortira de mon étude. — Allons, l'enfant est à la bonne école, dit Moreau.

Pendant deux ans entiers, Oscar vécut rue de Béthisy, dans l'antre de la chicane, car si jamais cette expression surannée a pu s'appliquer à une étude, ce fut à celle de Desroches. Sous cette surveillance à la fois méticuleuse et habile, il fut maintenu dans ses heures et dans ses travaux avec une telle rigidité, que sa vie au milieu de Paris ressemblait à celle d'un moine. A cinq heures du matin, en tout temps, Godeschal s'éveillait. Il descendait avec Oscar à l'étude afin d'économiser le feu en hiver, et ils trouvaient toujours le patron levé, travaillant. Oscar faisait des expéditions pour l'étude et préparait ses leçons pour l'école; mais il les préparait sur des proportions énormes. Godeschal et souvent le patron indiquaient à leur élève les auteurs à compulser et les difficultés à vaincre. Oscar ne quittait un titre du Code qu'après l'avoir approfondi et satisfait tour à tour son patron et Godeschal, qui lui faisaient subir des examens préparatoires plus sérieux et plus longs que ceux de l'École de droit. Revenu du cours, où il restait peu de temps, il reprenait sa place à l'étude, il y retravaillait, il allait au Palais parfois, il était enfin à la dévotion du terrible Godeschal, jusqu'au dîner. Le dîner, celui du patron d'ailleurs, consistait en un gros plat de viande, un plat de légume et une salade. Le dessert se composait d'un morceau de fromage de Gruyère. Après le dîner, Godeschal et Oscar rentraient à l'étude et y travaillaient jusqu'au soir! Une fois par mois, Oscar allait déjeuner chez son oncle Cardot, et il passait les dimanches chez sa mère. De temps en temps, Moreau, quand il venait à l'étude pour ses affaires, emmenait Oscar dîner au Palais-Royal et le régalait en lui faisant voir quelque spectacle. Oscar avait été si bien rembarré par Godeschal et par Desroches à propos de ses velléités d'élégance, qu'il ne pensait plus à la toilette. — Un bon clerc, lui disait Godeschal, doit avoir deux habits noirs (un neuf et un vieux), un pantalon noir, des bas noirs et des souliers. Les bottes coûtent trop cher. On a des bottes quand on est avoué. Un clerc ne doit pas dépenser en tout plus de sept cents francs. On porte de bonnes grosses chemises de forte toile. Ah! quand on part de zéro pour arriver à la fortune, il faut savoir se réduire au nécessaire. Voyez M. Desroches? il a fait ce que nous faisons, et le voilà arrivé.

Godeschal prêchait d'exemple. S'il professait les principes les plus stricts sur l'honneur, sur la discrétion, sur la probité, il les pratiquait sans emphase, comme il respirait, comme il marchait. C'était le jeu naturel de son âme, comme la marche et la respiration sont le jeu des organes. Dix-huit mois après l'installation d'Oscar, le second clerc eut pour la deuxième fois une légère erreur dans le compte de sa petite caisse. Godeschal lui dit devant toute l'étude :—Mon cher Gaudet, allez-vous-en d'ici de votre propre mouvement, pour qu'on ne dise pas que le patron vous a renvoyé. Vous êtes ou distrait, ou peu exact, et le plus léger de ces défauts ne vaut rien ici. Le patron n'en saura rien, voilà tout ce que je puis pour un camarade. A vingt ans, Oscar se vit troisième clerc de l'étude de maître Desroches. S'il ne gagnait rien encore, il fut nourri, logé, car il faisait la besogne d'un second clerc. Desroches occupait deux maîtres-clercs, et le second clerc pliait sous le poids de ses travaux. En atteignant à la fin de sa seconde année de droit, Oscar, déjà plus fort que beaucoup de licenciés, faisait le Palais avec intelligence, et plaidait quelques référés. Enfin Godeschal et Desroches étaient contents de lui. Seulement, quoique devenu presque raisonnable, il laissait voir une propension au plaisir et une envie de briller que comprimaient la discipline sévère et le labeur continu de cette vie. Le marchand de biens, satisfait des progrès du clerc, se relâcha de sa rigueur. Quand, au mois de juillet 1825, Oscar passa ses derniers examens à boules blanches, Moreau lui donna de quoi s'habiller élégamment. Madame Clapart, heureuse et fière de son fils, préparait un superbe trousseau au futur licencié, au futur second clerc. Dans les familles pauvres, les présents ont toujours l'opportunité d'une chose utile. A la rentrée, au mois de novembre, Oscar Husson eut la chambre du second clerc qu'il remplaçait enfin, il eut huit cents francs d'appointements, la table et le logement. Aussi l'oncle Cardot, qui vint secrètement chercher des informations sur son neveu auprès de Desroches, promit-il à madame Clapart de mettre Oscar en état de traiter d'une étude, s'il continuait ainsi.

Malgré de si sages apparences, Oscar Husson se livrait de rudes combats dans son for intérieur. Il voulait par moments quitter une vie si directement contraire à ses goûts et à son caractère. Il trouvait les forçats plus heureux que lui. Meurtri par le collier de ce régime de fer, il lui prenait des envies de fuir en se comparant dans les rues à quelques jeunes gens bien mis. Souvent emporté par des mouvements de folie vers les femmes, il se résignait, mais en tombant dans un dégoût profond de la vie. Soutenu par l'exemple de Godeschal, il était entraîné plutôt que porté de lui-même à rester dans un si rude sentier. Godeschal, qui observait Oscar, avait pour principe de ne pas exposer son pupille aux séductions. Le plus souvent le clerc restait sans argent, ou en possédait si peu qu'il ne pouvait se livrer à aucun excès. Dans cette dernière année, le brave Godeschal

avait fait cinq ou six parties de plaisir avec Oscar en le défrayant, car il comprit qu'il fallait lâcher de la corde à ce jeune chevreau attaché. Ces frasques, comme les appelait le sévère premier clerc, aidèrent Oscar à supporter l'existence; car il s'amusait peu chez son oncle Cardot et encore moins chez sa mère, qui vivait encore plus chichement que Desroches. Moreau ne pouvait pas, comme Godeschal, se familiariser avec Oscar, et peut-être ce sincère protecteur du jeune Husson se servit-il de Godeschal pour initier le pauvre enfant aux mystères de la vie. Oscar, devenu discret, avait fini par mesurer, au contact des affaires, l'étendue de la faute commise durant son fatal voyage en coucou; mais, la masse de ses fantaisies réprimées la folie de la jeunesse pouvaient encore l'entraîner. Néanmoins, à mesure qu'il prenait connaissance du monde et de ses lois, sa raison se formait, et, pourvu que Godeschal ne le perdit pas de vue, Moreau se flattait d'amener à bien le fils de madame Clapart. — Comment va-t-il? demanda le marchand de biens au retour d'un voyage qui l'avait tenu pendant quelques mois éloigné de Paris. — Toujours trop de vanité, répondit Godeschal. Vous lui donnez de beaux habits et du beau linge, il a des jabots d'agent de change, et mon mirliflor va le dimanche aux Tuileries chercher des aventures. Que voulez-vous? c'est jeune. Il me tourmente pour que je le présente à ma sœur, chez laquelle il verrait une fameuse société : des actrices, des danseuses, des élégants, des gens qui mangent leur fortune... Il n'a pas l'esprit tourné à être avoué, j'en ai peur. Il parle assez bien cependant, il pourrait être avocat, il plaiderait des affaires bien préparées...

Au mois de novembre 1825, au moment où Oscar Husson prit possession de son poste et où il se disposait à soutenir sa thèse pour la licence, il entra chez Desroches un nouveau quatrième clerc pour combler le vide produit par la promotion d'Oscar. Ce quatrième clerc, nommé Frédéric Marest, se destinait à la magistrature, et achevait sa troisième année de droit. C'était, d'après les renseignements obtenus par la police de l'étude, un beau fils de vingt-trois ans, enrichi d'une douzaine de mille livres de rente par la mort d'un oncle célibataire, et fils d'une madame Marest, veuve d'un riche marchand de bois. Le futur substitut, animé du louable désir de savoir son métier dans ses plus petits détails, se mettait chez Desroches avec l'intention d'étudier la procédure et d'être capable de remplir la place de principal clerc en deux ans. Il comptait faire son stage d'avocat à Paris, afin d'être apte à exercer les fonctions du poste qu'on ne refuserait pas à un jeune homme riche. Se voir, à trente ans, procureur du roi dans un tribunal quelconque, était toute son ambition. Quoique ce Frédéric fût le cousin germain de Georges Marest, comme le mystificateur du voyage à Presles n'avait dit son nom qu'à Moreau, le jeune Husson ne le connaissait que sous le prénom de Georges, et ce nom de Frédéric Marest ne pouvait lui rien rappeler. — Messieurs, dit Godeschal au déjeuner en s'adressant à tous les clercs, je vous annonce l'arrivée d'un nouveau bazochien; et, comme il est richissime, nous lui ferons payer, je l'espère, une fameuse bienvenue... — En avant le livre! dit Oscar en regardant le petit-clerc, et soyons sérieux. Le petit-clerc grimpa comme un écureuil le long des casiers pour saisir un registre mis sur la dernière planche pour y recevoir des couches de poussière. — Il s'est culotté, dit le petit-clerc en montrant un livre.

Expliquons quelle plaisanterie perpétuelle engendrait ce livre alors en pratique dans la plupart des études. ***Il n'est que déjeuners de clercs, dîners de traitants et soupers de seigneurs***, ce vieux dicton du dix-huitième siècle est resté vrai, quant à ce qui regarde la bazoche, pour quiconque a passé deux ou trois ans de sa vie à étudier la procédure chez un avoué, le notariat chez un maître quelconque. Dans la vie cléricale, où l'on travaille tant, on aime le plaisir avec d'autant plus d'ardeur qu'il est rare; mais surtout on y savoure une mystification avec délices. C'est ce qui, jusqu'à un certain point, explique la conduite de Georges Marest dans la voiture à Pierrotin. Le clerc le plus sombre est toujours travaillé par un besoin de farce et de gausserie. L'instinct avec lequel on saisit, on développe une mystification et une plaisanterie, entre clercs, est merveilleux à voir, et n'a son analogue que chez les peintres. L'atelier et l'étude sont, en ce genre, supérieurs aux comédiens. En achetant un titre nu, Desroches recommençait en quelque sorte une nouvelle dynastie. Cette fondation interrompit la suite des usages relatifs à la bienvenue. Aussi, venu dans un appartement où jamais il ne s'était griffonné de papiers timbrés, Desroches avait-il mis des tables neuves, des cartons blancs et bordés de bleu, tout neufs. Son étude fut composée de clercs pris à différentes études, sans liens entre eux, et pour ainsi dire étonnés de leur réunion. Godeschal, qui avait fait ses premières armes chez maître Derville, n'était pas clerc à laisser se perdre la précieuse tradition de la bienvenue. La bienvenue est un déjeuner que doit tout néophyte aux anciens de l'étude où il entre. Or, au moment où le jeune Oscar vint à l'étude, dans les six mois de l'installation de Desroches, par une soirée d'hiver où la besogne fut expédiée de bonne heure, au moment où les clercs se chauffaient avant de partir, Godeschal inventa de confectionner un soi-disant registre architriclino-bazochien, de la dernière antiquité, sauvé des orages de la Révolution, venu du procureur au Châtelet Bordin, prédécesseur médiat de Sauvagnest, l'avoué de qui Desroches tenait sa charge. On commença par chercher chez un marchand de vieux papiers quelque registre de papier marqué du dix-huitième siècle, bien et dûment relié en parchemin, sur lequel se lirait un arrêt du grand-conseil. Après avoir trouvé ce livre, on le traîna dans la poussière, dans le poêle, dans la cheminée, dans la cuisine; on le laissa même dans ce que les clercs appellent la *chambre des délibérés*, et l'on obtint une moisissure à ravir des antiquaires, des lézardes d'une vétusté sauvage, des coins rongés à faire croire que les rats s'en étaient régalés. La tranche fut roussie avec une perfection étonnante. Une fois le livre mis en état, voici quelques citations qui diront aux plus obtus l'usage auquel l'étude de Desroches consacrait ce recueil, dont les soixante premières pages abondaient en faux procès-verbaux. Sur le premier feuillet, on lisait :



Mistigris.

« Au nom du Père et du Fils et dv Sainct-Esprit. Ainsi soit-il. Ce jovrd'hui, feste de nostre dame Saincte-Geneviève, patronne de Paris, sous l'inuocation de laquelle se sont miz, depuis l'an 1525, les clercqs de ceste Estude, nous, soubssignés, clercqs et petits-clercqs de l'estude de maistre Jérosme-Sébastien Bordin, successeur de feu Guerbet, en son viuant procurevr au Chastelet, avons recogneu la nécessité où nous estions de remplacer le registre et les archiues d'installations des clercqs de ceste glorieuse estude, membre distingué du royaume de bazoche, lequel registre s'est veu plein par suite des actes de nos chers et bien amés prédécesseurs, et avons requis le garde des archiues du Palais de le ioindre à iceux des autres estudes, et sommes allés tous à la messe à la paroisse de Saint-Severin pour solenniser l'inauguration de nostre nouveau registre. En foi de quoi nous avons tous signé : — Malin, principal clercq; Grevin, second clercq; Athanase Feret, clercq; Jacques Huet, clercq; Regnauld de Saint-Jean-d'Angély, clercq; Bedeau, petit-clercq saute-ruisseau. An 1787 de nostre Seigneur. Après la messe ouïe, nous nous sommes transportés en la Courtille, et, à frais communs, avons fait un large déjeuner qui n'a fini qu'à sept heures du matin. »

C'était miraculeusement écrit. Un expert eût juré que cette écriture appartenait au dix-huitième siècle. Vingt-sept procès-verbaux de réceptions suivaient, et la dernière se rapportait à la fatale année 1792. Après une lacune de quatorze ans, le registre commençait,

en 1806, à la nomination de Bordin comme avoué près le tribunal de première instance de la Seine. En voici la glose, qui signalait la reconstitution du royaume de bazoche et autres lieux :

« Dieu, dans sa clémence, a voulu que, malgré les orages affreux qui ont sévi sur la terre de France, devenue un grand empire, les précieuses archives de la très-célèbre étude de maître Bordin aient été conservées, et nous, soussignés clercs du très-digne, très-vertueux maître Bordin, n'hésitons pas à attribuer cette inouïe conservation, quand tant de titres, chartes, priviléges ont été perdus, à la protection de sainte Geneviève, patronne de cette étude, et aussi au culte que le dernier des procureurs de la bonne roche a eu pour tout ce qui tenait aux anciens us et coutumes. Dans l'incertitude de savoir quelle est la part de sainte Geneviève et de maître Bordin dans ce miracle, nous avons résolu de nous rendre à Saint-Étienne-du-Mont, pour y entendre une messe qui sera dite à l'autel de cette sainte bergère, qui nous envoie tant de moutons à tondre, et d'offrir un déjeuner à notre patron, espérant qu'il en fera les frais. Ont signé Oignard, premier clerc; Poidevin, deuxième clerc; Proust, clerc; Brignolet, clerc; Derville, clerc; Augustin Coret, petit-clerc.

« En l'étude, 10 novembre 1806

« A trois heures de relevée, le lendemain, les clercs soussignés consignent ici leur gratitude pour leur excellent patron, qui les a régalés chez le sieur Rolland, restaurateur, rue du Hasard, de vins exquis de trois pays, de Bordeaux, de Champagne et Bourgogne, de mets particulièrement soignés, depuis quatre heures de relevée jusqu'à sept heures et demie. Il y a eu café, glaces, liqueurs en abondance. Mais la présence du patron n'a pas permis de chanter laudes en chansons cléricales. Aucun clerc n'a dépassé les bornes d'une aimable gaieté, car le digne, respectable et généreux patron avait promis de mener ses clercs voir Talma dans *Britannicus*, au Théâtre-Français. Longue vie à maître Bordin!... Que Dieu répande ses faveurs sur son chef vénérable! Puisse-t-il vendre cher une si glorieuse étude! Que le client riche lui vienne à souhait! Que ses mémoires de frais lui soient payés rubis sur l'ongle! Puissent nos patrons à venir lui ressembler! Qu'il soit toujours aimé des clercs, même quand il ne sera plus! »

Suivent trente-trois procès-verbaux de réceptions de clercs, lesquels se distinguaient par des écritures et des encres diverses, par des phrases, par des signatures et par des éloges de la bonne chère et des vins, qui semblaient prouver que le procès-verbal se rédigeait et se signait séance tenante, *inter pocula*. Enfin, à la date du mois de juin 1822, époque de la prestation de serment de Desroches, se trouvait cette prose constitutionnelle :

« Moi, soussigné, François-Claude-Marie Godeschal, appelé par maître Desroches pour remplir les difficiles fonctions de premier clerc dans une étude où la clientèle était à créer, ayant appris par maître Derville, de chez qui je sors, l'existence des fameuses archives architriclino-bazochiennes, qui sont célèbres au Palais, ai prié notre gracieux patron de les demander à son prédécesseur, car il importait de retrouver ce document portant la date de l'an 1786, qui se rattache à d'autres archives déposées au Palais, dont l'existence nous a été certifiée par MM. Terrasse et Duclos, archivistes, et à l'aide desquels on remonte jusqu'à l'an 1525, en trouvant sur les mœurs et la cuisine cléricales des indications historiques du plus haut prix. Ayant été fait droit à cette requête, l'étude a été mise en possession aujourd'hui de ces témoignages du culte que nos prédécesseurs ont constamment rendu à la *dive* bouteille et à la bonne chère. En conséquence, pour l'édification de nos successeurs et pour renouer la chaîne des temps et des gobelets, j'ai invité MM. Doublet, deuxième clerc, Vassal, troisième clerc; Hérisson et Grandemain, clercs, et Dumets, petit-clerc, à déjeuner dimanche prochain, au *Cheval-Rouge*, sur le quai Saint-Bernard, où nous célébrerons la conquête de ce livre, qui contient la charte de nos gueuletons. Ce dimanche, 27 juin, ont été bues douze bouteilles de différents vins trouvés exquis. On a remarqué les deux melons, les pâtés au *jus romanum*, un filet de bœuf, une croûte aux champignons. Mademoiselle Mariette, illustre sœur de premier clerc et premier sujet de l'Académie royale de musique et de danse, ayant mis à la disposition de l'étude des places d'orchestre pour la représentation de ce soir, il est donné acte de cette générosité. De plus, il est arrêté que les clercs se rendront en corps chez cette noble demoiselle pour la remercier, et lui déclarer qu'à son premier procès, si le diable lui en envoie, elle ne payerait que les déboursés, dont acte. Godeschal a été proclamé la fleur de la bazoche et surtout un bon enfant. Puisse un homme qui traite si bien traiter promptement d'une étude. »

Il y avait des taches de vin, des pâtés et des paraphes qui ressemblaient à des feux d'artifice. Pour faire bien comprendre le cachet de vérité qu'on avait su imprimer à ce registre, il suffira de rapporter le procès-verbal de la prétendue réception d'Oscar.

« Aujourd'hui lundi, 25 novembre 1822, après une séance tenue hier rue de la Cerisaie, quartier de l'Arsenal, chez madame Clapart, mère de l'aspirant bazochien, Oscar Husson, nous, soussignés, déclarons que le repas de réception a surpassé notre attente. Il se composait de radis noirs et roses, de cornichons, anchois, beurre et olives pour hors-d'œuvre, d'un succulent potage au riz qui témoigne d'une sollicitude maternelle, car nous y avons reconnu un délicieux goût de volaille; et, par l'aveu du récipiendaire, nous avons appris qu'en effet l'abatis d'une belle daube préparée par les soins de madame Clapart avait été judicieusement inséré dans le pot-au-feu fait à domicile avec des soins qui ne se prennent que dans les ménages. *Item*, la daube entourée d'une mer de gelée, due à la mère dudit. *Item*, une langue de bœuf aux tomates qui ne nous a pas trouvés automates. *Item*, une compote de pigeons d'un goût à faire croire que les anges l'avaient surveillée. *Item*, une timbale de macaroni devant des pots de crème au chocolat. *Item*, un dessert composé de onze plats délicats, parmi lesquels, malgré l'état d'ivresse où seize bouteilles de vins d'un choix exquis nous avaient mis, nous avons remarqué une compote de pêches d'une délicatesse auguste et mirobolante. Les vins de Roussillon et ceux de la côte du Rhône ont enfoncé complétement ceux de Champagne et de Bourgogne. Une bouteille de marasquin et une de kirsch ont, malgré du café exquis, achevé de nous plonger dans une extase œnologique telle qu'un de nous, le sieur Hérisson, s'est trouvé dans le bois de Boulogne en se croyant encore au boulevard du Temple; et que Jacquinaut, le petit clerc, âgé de quatorze ans, s'est adressé à des bourgeoises âgées de cinquante-sept ans, en les prenant pour des femmes faciles, dont acte. Il est dans les statuts de notre ordre une loi sévèrement gardée, c'est de laisser les aspirants aux priviléges de la bazoche mesurer les magnificences de leur bienvenue à leur fortune, car il est de notoriété publique que personne ne se livre à Thémis avec des rentes, et que tout clerc est assez sévèrement tenu par ses père et mère. Aussi, constatons-nous avec les plus grands éloges la conduite de madame Clapart, veuve en premières noces de M. Husson, père de l'impétrant, et disons qu'il est digne des hourras qui ont été poussés au dessert, et avons tous signé. »

Trois clercs avaient été déjà pris à cette mystification, et trois réceptions réelles étaient constatées dans ce registre imposant. Le jour de l'arrivée de chaque néophyte à l'étude, le petit clerc avait mis à leur place sur leur pancarte les archives architriclino-bazochiennes, et les clercs jouissaient du spectacle que présentait la physionomie du nouveau venu pendant qu'il étudiait ces pages bouffonnes. *Inter pocula*, chaque récipiendaire avait appris le secret de cette farce bazochienne, et cette révélation leur inspira, comme on l'espérait, le désir de mystifier les clercs à venir. Chacun maintenant peut imaginer la figure que firent les quatre clercs et le petit clerc à ce mot d'Oscar, devenu mystificateur à son tour : — En avant le livre! Dix minutes après cette exclamation, un beau jeune homme, d'une belle taille et d'une figure agréable, se présenta, demanda M. Desroches, et se nomma sans hésiter à Godeschal. — Je suis Frédéric Marest, dit-il, et viens pour occuper ici la place de troisième clerc.—Monsieur Husson, dit Godeschal à Oscar, indiquez à monsieur sa place, et mettez-le au fait des habitudes de notre travail. Le lendemain, le clerc trouva le livre en travers sur sa pancarte; mais, après en avoir parcouru les premières pages, il se mit à rire, n'invita point l'étude, et le replaça devant lui. — Messieurs, dit-il au moment de s'en aller vers cinq heures, j'ai un cousin premier clerc de notaire chez maître Léopold Hannequin, je le consulterai sur ce que je dois faire pour ma bienvenue. — Cela va mal, s'écria Godeschal, il n'a pas l'air d'un novice, le futur magistrat!—Nous le taonnerons, dit Oscar. Le lendemain à deux heures, Oscar vit entrer et reconnut, dans la personne du maître clerc d'Hannequin, Georges Marest.—Hé! voilà l'ami d'Ali-Pacha, s'écria-t-il d'un air dégagé.—Tiens! vous voilà ici, monsieur l'ambassadeur? répondit Georges en se rappelant Oscar. — Eh! vous vous connaissez donc? demanda Godeschal à Georges.—Je le crois bien, nous avons fait des sottises ensemble, dit Georges, il y a de cela plus de deux ans. Oui, je suis sorti de chez Crottat pour entrer chez Hannequin précisément à cause de cette affaire...—Quelle affaire? demanda Godeschal.—Oh! rien, répondit Georges à un signe d'Oscar. Nous avons voulu mystifier un pair de France, et c'est lui qui nous a roulés..... Ah çà, vous voulez donc tirer une carotte à mon cousin..... — Nous ne tirons pas de carottes, dit Oscar avec dignité, voici notre charte. Et il présenta le fameux registre à la place où se trouvait une sentence d'exclusion portée contre un réfractaire qui pour fait de ladrerie avait été forcé de quitter l'étude en 1788. —Je crois bien que c'est une carotte, car en voici les racines, répliqua Georges en désignant ces bouffonnes archives. Mais mon cousin et moi, nous sommes riches, nous vous flanquerons une fête comme vous n'en aurez jamais eu, et qui stimulera votre imagination au procès-verbal. A demain, dimanche, au Rocher de Cancale, à deux heures. Après, je vous mènerai passer la soirée chez madame la marquise de las Florentinas y Cabirolos, où nous jouerons et où vous trouverez l'élite des femmes de la fashion. Ainsi, messieurs de la première instance, reprit-il avec une morgue notariale, de la tenue, et sachez porter le vin comme les seigneurs de la Régence... — *Hurrah!* cria l'étude comme un seul homme. *Bravo!... Very well!... Vivat!* vive les Marest!... — Pontins! s'écria le petit clerc. — Eh bien! qu'y a-t-il? demanda le patron en sortant de son cabinet. Ah! te voilà, Georges, dit-il au premier clerc, je te devine, tu viens débaucher mes clercs. Et il rentra dans son cabinet en y appelant

Oscar.—Tiens, voilà cinq cents francs, lui-dit-il en ouvrant sa caisse, va au palais, et retire du greffe des expéditions le jugement de Vandenesse contre Vandenesse, il faut le signifier ce soir, s'il est possible. J'ai promis *une prompte* de vingt francs à Simon; attends le jugement s'il n'est pas prêt, ne te laisse pas entortiller; car Derville est capable, dans l'intérêt de son client, de nous mettre des bâtons dans les roues. Le comte Félix de Vandenesse est plus puissant que son frère l'ambassadeur, notre client. Ainsi aie les yeux ouverts, et à la moindre difficulté, reviens me trouver. Oscar partit avec l'intention de se distinguer dans cette petite escarmouche, la première affaire qui se présentait depuis son installation.

Après le départ de Georges et d'Oscar, Godeschal entama son nouveau clerc sur la plaisanterie que cachait, à son sens, cette marquise de las Florentinas y Cabirolos; mais Frédéric, avec un sang-froid et un sérieux de procureur général, continua la mystification de son cousin; il persuada par sa façon de répondre et par ses manières à toute l'étude que la marquise de Las Florentinas était la veuve d'un grand d'Espagne, à qui son cousin faisait la cour. Née au Mexique et fille d'un créole, cette jeune et riche veuve se distinguait par le laisser-aller des femmes nées dans ces climats. — Elle aime à rire, elle aime à boire, elle aime à chanter comme nous! dit-il à voix basse en citant la fameuse chanson de Béranger. Georges, ajouta-t-il, est très-riche, il a hérité de son père qui était veuf, qui lui a laissé dix-huit mille livres de rentes, et avec les douze mille francs que notre oncle vient de nous laisser à chacun, il a trente mille francs par an. Aussi a-t-il payé ses dettes et quitte-t-il le notariat. Il espère être marquis de las Florentinas, car la jeune veuve est marquise de son chef et à le droit de donner ses titres à son mari. Si les clercs restèrent extrêmement indécis à l'endroit de la comtesse, la double perspective d'un déjeuner au *Rocher de Cancale* et de cette soirée fashionable les mit dans une joie excessive. Ils *firent toutes réserves* relativement à l'Espagnole pour la juger *en dernier ressort*, quand ils comparaîtraient pardevant elle.

Cette comtesse de las Florentinas y Cabirolos était tout bonnement mademoiselle Agathe-Florentine Cabirolle, première danseuse du théâtre de la Gaîté, chez qui l'oncle Cardot *chantait la Mère Godichon*. Un an après la perte très-réparable de feu madame Cardot, l'heureux négociant rencontra Florentine au sortir de la classe de Coulon. Eclairé par la beauté de cette fleur chorégraphique, Florentine avait alors treize ans, le marchand retiré la suivit jusque dans la rue Pastourelle, où il eut le plaisir d'apprendre que le futur ornement du ballet devait le jour à une simple portière. En quinze jours, la mère et la fille, établies rue de Crussol, y connurent une modeste aisance. Ce fut donc à ce protecteur des arts, selon la phrase consacrée, que le théâtre dut ce jeune talent. Ce généreux Mécène rendit alors ces deux créatures presque folles de joie en leur offrant un mobilier d'acajou, des tentures, des tapis et une cuisine montée; il leur permit de prendre une femme de ménage, et leur apporta deux cent cinquante francs par mois. Le père Cardot, orné de ses ailes de pigeon, parut alors être un ange, et fut traité comme devait l'être un bienfaiteur. Pour la passion du bonhomme, ce fut *l'âge d'or*. Pendant trois ans, le chantre de la mère Godichon eut la haute politique de maintenir mademoiselle Cabirolle et sa mère dans ce petit appartement, à deux pas du théâtre; puis il donna, par amour pour la chorégraphie, Vestris pour maître à sa protégée. Aussi eut-il, vers 1820, le bonheur de voir danser à Florentine son premier pas dans le ballet d'un mélodrame à spectacle, intitulé *les Ruines de Babylone*. Florentine comptait alors seize printemps. Quelque temps après ce début, le père Cardot était déjà devenu *un vieux grigou* pour sa protégée; mais comme il eut la délicatesse de comprendre qu'une danseuse du théâtre de la *Gaîté* avait un certain rang à garder, et qu'il porta son secours mensuel à cinq cents francs par mois, s'il ne redevint pas un ange, il fut du moins *un ami pour la vie*, un second père. Ce fut *l'âge d'argent*. De 1820 à 1823, Florentine acquit l'expérience dont doivent jouir toutes les danseuses de dix-neuf à vingt ans. Ses amies furent les illustres Mariette et Tullia, deux premiers sujets de l'Opéra; Florine, puis la pauvre Coralie, sitôt ravie aux arts, à l'amour et à Camusot. Comme le petit père Cardot avait acquis de son côté cinq ans de plus, il était tombé dans l'indulgence de cette demi-paternité que conçoivent les vieillards pour les jeunes talents qu'ils ont élevés, et dont les succès sont devenus les leurs. D'ailleurs où et comment un homme de soixante-huit ans eût-il refait un attachement semblable, retrouvé de Florentine qui connût si bien ses habitudes, et chez laquelle il pût chanter avec ses amis la mère Godichon. Le petit père Cardot se trouva donc sous un joug à demi conjugal et d'une force irrésistible. Ce fut *l'âge d'airain*.

Pendant les cinq ans de l'âge d'or et de l'âge d'argent, Cardot économisa quatre-vingt-dix mille francs. Ce vieillard, plein d'expérience, avait prévu que, lorsqu'il arriverait à soixante-dix ans, Florentine serait majeure; elle débuterait peut-être à l'Opéra, sans doute elle voudrait étaler le luxe d'un premier sujet. Quelques jours avant la soirée dont il s'agit, le père Cardot avait dépensé quarante-cinq mille francs afin de mettre sur un certain pied sa Florentine, pour laquelle il avait repris l'ancien appartement où feu Coralie faisait le bonheur de Camusot. A Paris, il en est des appartements et des maisons, comme des rues, ils ont des prédestinations. Enrichie d'une magnifique argenterie, le premier sujet du théâtre de la Gaîté donnait de beaux dîners, dépensait trois cents francs par mois pour sa toilette, ne sortait plus qu'en remise, avait femme de chambre, cuisinière et petit laquais. Enfin, on ambitionnait un ordre de début à l'Opéra. Le Cocon-d'Or fit alors hommage à son ancien chef de ses produits les plus splendides pour plaire à mademoiselle Cabirolle, dite Florentine, comme il avait, trois ans auparavant, comblé les vœux de Coralie, mais toujours à l'insu de la fille du père Cardot, car le père et le gendre s'entendaient à merveille pour garder le décorum au sein de la famille. Madame Camusot ne savait rien ni des dissipations de son mari, ni des mœurs de son père. Donc, la magnificence qui éclatait rue de Vendôme chez mademoiselle Florentine eût satisfait les comparses les plus ambitieuses. Après avoir été le maître pendant sept ans, Cardot se sentait entraîné par un remorqueur d'une puissance de caprice illimitée. Mais le malheureux vieillard aimait!... Florentine devait lui fermer les yeux, il comptait lui léguer une centaine de mille francs. *L'âge de fer* avait commencé!

Georges Marest, riche de trente mille livres de rente, beau garçon, courtisait Florentine. Toutes les danseuses ont la prétention d'aimer comme les aiment leurs protecteurs, d'avoir un jeune homme qui les mène à la promenade et leur arrange de folles parties de campagne. Quoique désintéressée, la fantaisie d'un premier sujet est toujours une passion qui coûte quelques bagatelles à *l'heureux mortel* choisi. C'est les dîners chez les restaurateurs, les loges au spectacle, les voitures pour aller aux environs de Paris et pour en revenir, des vins exquis consommés à profusion, car les danseuses vivent comme vivaient autrefois les athlètes. Georges s'amusait comme s'amusent les jeunes gens qui passent de la discipline paternelle à l'indépendance, et la mort de son oncle, en doublant presque sa fortune, changeait ses idées. Tant qu'il n'eut que les dix-huit mille livres de rente laissées par son père et sa mère, son intention fut d'être notaire; mais, selon le mot de son cousin aux clercs de Desroches, il fallait être stupide pour commencer un état avec la fortune que l'on a quand on le quitte. Donc, le premier clerc célébrait son premier jour de liberté par ce déjeuner, qui servait en même temps à payer la bienvenue de son cousin. Plus sage que Georges, Frédéric persistait à suivre la carrière du ministère public. Comme un beau jeune homme aussi bien fait et aussi déluré que Georges pouvait très-bien épouser une riche créole, que le marquis de las Florentinas y Cabirolos avait bien pu, dans ses vieux jours, au dire de Frédéric à ses futurs camarades, prendre pour femme plutôt une belle fille qu'une fille noble, les clercs de l'étude de Desroches, tous issus de familles pauvres, n'ayant jamais hanté le grand monde, se mirent dans leurs plus beaux habits, assez impatients tous de voir la marquise mexicaine de las Florentinas y Cabirolos.

— Quel bonheur, dit Oscar à Godeschal en se levant le matin, que je me sois commandé un habit, un pantalon, un gilet neufs, une paire de bottes, et que ma chère mère m'ait fait un nouveau trousseau pour ma promotion au grade de second clerc! J'ai six chemises à jabot et en belle toile sur les douze qu'elle m'a données... Nous allons nous montrer! Ah! si l'un de nous pouvait enlever la marquise à ce Georges Marest... — Belle occupation pour un clerc de l'étude de maître Desroches!... s'écria Godeschal. Tu ne dompteras donc jamais ta vanité, moutard? — Ah! monsieur, dit madame Clapart, qui apportait à son fils des cravates, et qui entendit le propos du maître clerc, Dieu veuille que mon Oscar suive vos bons avis! C'est ce que je lui dis sans cesse : Imite M. Godeschal, écoute ses conseils! — Il va, madame, répondit le maître clerc; mais il ne faudrait pas faire beaucoup de maladresses comme celle d'hier pour se perdre dans l'esprit du patron. Le patron ne conçoit point qu'on ne sache pas réussir. Pour première affaire, il donne à votre fils à enlever l'expédition d'un jugement dans une affaire de succession où deux grands seigneurs, deux frères, plaident l'un contre l'autre, et Oscar s'est laissé dindonner... Le patron était furieux. C'est tout au plus si j'ai pu réparer cette sottise en allant ce matin, dès six heures, trouver le commis greffier, de qui j'ai obtenu d'avoir le jugement demain à sept heures et demie. — Ah! Godeschal, s'écria Oscar en allant à son premier clerc et en lui serrant la main, vous êtes un véritable ami. — Ah! monsieur, dit madame Clapart, une mère est bien heureuse de savoir à son fils un ami tel que vous, et vous pouvez compter sur une reconnaissance qui ne finira qu'avec ma vie. Oscar, défie-toi de ce Georges Marest, il a été déjà la cause de ton premier malheur dans la vie. — En quoi, donc? demanda Godeschal.

La trop confiante mère expliqua succinctement au premier clerc l'aventure arrivée à son pauvre Oscar dans la voiture de Pierrotin. — Je suis sûr, dit Godeschal, que ce *blagueur-là* nous a préparé quelque tour de sa façon pour ce soir... Moi, je n'irai pas chez la comtesse de las Florentinas, ma sœur a besoin de moi pour les stipulations d'un nouvel engagement, je vous quitterai donc au dessert; mais, Oscar, tiens-toi sur tes gardes. On vous fera peut-être jouer, il ne faut pas que l'étude de Desroches recule. Tiens, tu joueras pour nous deux, voilà cent francs, dit ce brave garçon en donnant cette

somme à Oscar dont la bourse allait être mise à sec par le bottier et le tailleur. Sois prudent, songe à ne pas jouer au delà de nos cent francs, ne te laisse griser ni par le jeu ni par les libations. Saperlotte! un second clerc a déjà du poids, il ne doit pas jouer sur parole, ni dépasser une certaine limite en toute chose. Dès qu'on est second clerc, il faut songer à devenir avoué. Ainsi, ni trop boire, ni trop jouer, garder un maintien convenable, voilà la règle de ta conduite. Surtout n'oublie pas de rentrer à minuit, car demain tu dois être au Palais à sept heures pour y prendre ton jugement. Il n'est pas défendu de s'amuser, mais les affaires avant tout. — Entends-tu bien, Oscar? dit madame Clapart. Vois combien M. Godeschal est indulgent, et comme il sait concilier les plaisirs de la jeunesse et les obligations de son état. Madame Clapart, en voyant venir le tailleur et le bottier qui demandaient Oscar, resta seule un moment avec le premier clerc pour lui rendre les cent francs qu'il venait de donner. — Ah! monsieur! lui dit-elle, les bénédictions d'une mère vous suivront partout et dans toutes vos entreprises. La mère eut alors le suprême bonheur de voir son fils bien mis, elle lui apportait une montre d'or achetée de ses économies, pour le récompenser de sa conduite. — Tu tires à la conscription dans huit jours, lui dit-elle, et comme il fallait prévoir le cas où tu aurais un mauvais numéro, je suis allée voir ton oncle Cardot, il est fort content de toi. Ravi de te savoir second clerc à vingt ans, et de tes succès à l'examen de l'École de droit, il a promis l'argent nécessaire pour t'acheter un remplaçant. N'éprouves-tu pas un certain contentement en voyant combien une bonne conduite est récompensée? Si tu endures des privations, songe au bonheur de pouvoir, dans cinq ans d'ici, traiter d'une étude. Enfin pense, mon bon chat, combien tu rends ta mère heureuse.

La figure d'Oscar, un peu maigrie par l'étude, avait pris une physionomie à laquelle l'habitude des affaires imprimait une expression sérieuse. Sa croissance était finie, et sa barbe avait poussé. L'adolescence enfin faisait place à la virilité. La mère ne put s'empêcher d'admirer son fils, et l'embrassa tendrement en lui disant: — Amuse-toi, mais souviens-toi des avis de ce bon M. Godeschal. Ah! tiens, j'oubliais! voici le cadeau de notre ami Moreau, un joli portefeuille. — J'en ai d'autant plus besoin, que le patron m'a remis cinq cents francs pour retirer ce damné jugement Vandenesse contre Vandenesse, et que je ne veux pas les laisser dans ma chambre. — Tu vas les garder sur toi! dit la mère effrayée. Et si tu perdais une pareille somme! ne devrais-tu pas plutôt la confier à M. Godeschal? — Godeschal! cria Oscar qui trouva l'idée de sa mère excellente. Godeschal, comme tous les clercs le dimanche, avait l'emploi de son temps entre dix et deux heures, il était déjà parti.

Quand sa mère le quitta, Oscar alla flâner sur les boulevards en attendant l'heure du déjeuner. Comment ne pas promener cette belle toilette qu'il portait avec un orgueil et un plaisir que se rappelleront tous les jeunes gens qui se sont trouvés dans la gêne au début de la vie? Un joli gilet de cachemire à fond bleu et à châle, un pantalon de casimir noir à plis, un habit noir bien fait, et une canne à pomme de vermeil achetée de ses économies, causaient une joie assez naturelle à ce pauvre garçon qui pensait à la manière dont il était vêtu le jour du voyage à Presles, en se souvenant de l'effet que Georges avait alors produit sur lui. Oscar avait en perspective une journée de délices, il devait voir le soir le beau monde pour la première fois! Avouons-le : chez un clerc sevré de plaisirs, et qui, depuis si longtemps, aspirait à quelque débauche, les sens déchaînés pouvaient lui faire oublier les sages recommandations de Godeschal et de sa mère. A la honte de la jeunesse, jamais les conseils et les avis ne manquent. Outre les recommandations du matin, Oscar éprouvait en lui-même un mouvement d'aversion contre Georges, il se sentait humilié devant ce témoin de la scène du salon de Presles, quand Moreau l'avait jeté aux pieds du comte de Sérisy. — L'ordre moral a ses lois, elles sont implacables, et l'on est toujours puni de les avoir méconnues. Il en est une surtout à laquelle l'animal lui-même obéit sans discussion, et toujours. C'est celle qui nous ordonne de fuir quiconque nous a nui une première fois, avec ou sans intention, volontairement ou involontairement. La créature de qui nous avons reçu dommage ou déplaisir nous sera toujours funeste. Quel que soit son rang, à quelque degré d'affection qu'elle nous appartienne, il faut rompre avec elle, elle nous est envoyée par notre mauvais génie. Quoique le sentiment chrétien s'oppose à cette conduite, l'obéissance à cette loi terrible est essentiellement sociale et conservatrice. La fille de Jacques II, qui s'assit sur le trône de son père, avait dû lui faire plus d'une blessure avant l'usurpation. Judas avait certainement donné quelque coup meurtrier à Jésus avant de le trahir. Il est en nous une vue intérieure, l'œil de l'âme, qui pressent les catastrophes, et la répugnance que nous éprouvons pour cet être fatal est le résultat de cette prévision; si la religion nous ordonne de la vaincre, il nous reste la défiance dont la voix doit être incessamment écoutée. Oscar pouvait-il, à vingt ans, avoir tant de sagesse?

Hélas! quand, à deux heures et demie, Oscar entra dans le salon du Rocher de Cancale où se trouvaient trois invités, outre les clercs, à savoir : un vieux capitaine de dragons, nommé Giroudeau; Finot, journaliste qui pouvait faire débuter Florentine à l'Opéra, du Bruel, un auteur ami de Tullia, l'une des rivales de Mariette à l'Opéra; le second clerc sentit son hostilité secrète s'évanouir aux premières poignées de main, dans les premiers élans d'une causerie entre jeunes gens, devant une table de douze couverts splendidement servie. Georges fut d'ailleurs charmant pour Oscar. — Vous suivez, lui dit-il, la diplomatie privée, car quelle différence y a-t-il entre un ambassadeur et un avoué? uniquement celle qui sépare une nation d'un individu. Les ambassadeurs sont les avoués des peuples! Si je puis vous être utile, venez me trouver. — Ma foi, dit Oscar, je puis vous l'avouer aujourd'hui, vous avez été la cause d'un grand malheur pour moi... — Bah! fit Georges après avoir écouté le récit des tribulations du clerc; mais c'est le comte de Sérisy qui s'est mal conduit. Sa femme?... je n'en voudrais pas. Et le gars a beau être ministre d'État, pair de France, je ne voudrais pas être dans sa peau rouge. C'est un petit esprit, je me moque bien de lui maintenant.

Oscar entendit avec un vrai plaisir les plaisanteries de Georges sur le comte de Sérisy, car elles diminuaient, en quelque sorte, la gravité de sa faute; et il abonda dans le sens haineux de l'ex-clerc de notaire qui s'amusait à prédire à la noblesse les malheurs que la bourgeoisie rêvait alors, et que 1830 devait réaliser. A trois heures et demie, on se mit à officier. Le dessert n'apparut qu'à huit heures, chaque service exigea deux heures. Il n'y a que des clercs pour manger ainsi! Les estomacs de dix-huit à vingt ans sont, pour la médecine, des faits inexplicables. Les vins furent dignes de Borrel, qui remplaçait à cette époque l'illustre Balaine, le créateur du premier des restaurants parisiens pour la délicatesse et la perfection de la cuisine, c'est-à-dire du monde entier. On rédigea le procès-verbal de ce festin de Balthazar au dessert, en commençant par : *inter pocula aurea restauranti, qui vulgo dicitur Rupes Cancali.* D'après ce début, chacun peut imaginer la belle page qui fut ajoutée sur ce Livre d'Or des déjeuners bazochiens. Godeschal disparut après avoir signé, laissant les onze convives, stimulés par l'ancien capitaine de la garde impériale, se livrer aux vins, aux toasts et aux liqueurs d'un dessert dont les pyramides de fruits et de primeurs ressemblaient aux obélisques de Thèbes. A dix heures et demie, le petit clerc de l'étude fut dans un état qui ne lui permit plus de rester, Georges l'emballa dans un fiacre en donnant l'adresse de la mère et payant la course. Les dix convives, tous gris comme Pitt et Dundas, parlèrent alors d'aller à pied par les boulevards, vu la beauté du temps, chez la marquise de las Florentinas y Cabirolos, où, vers minuit, ils devaient trouver la plus brillante société. Tous avaient soif de respirer l'air à pleins poumons; mais, excepté Georges, Giroudeau, Du Bruel et Finot, habitués aux orgies parisiennes, personne ne put marcher. Georges envoya chercher trois calèches chez un loueur de voitures, et promena son monde pendant une heure sur les boulevards extérieurs, depuis Montmartre jusqu'à la barrière du Trône. On revint par Bercy, les quais et les boulevards, jusqu'à la rue de Vendôme.

Les clercs voletaient encore dans le ciel meublé de fantaisies où l'ivresse enlève les jeunes gens, quand leur amphitryon les introduisit au milieu des salons de Florentine. Là, scintillaient des princesses de théâtre qui, sans doute instruites de la plaisanterie de Frédéric, s'amusaient à singer les femmes comme il faut. On prenait alors des glaces. Les bougies allumées faisaient flamber les candélabres. Les laquais de Tullia, de madame du Val-Noble et de Florine, tous en grande livrée, servaient des friandises sur des plateaux d'argent. Les tentures, chefs-d'œuvre de l'industrie lyonnaise, rattachées par des cordelières d'or, étourdissaient les regards. Les fleurs des tapis ressemblaient à un parterre. Les plus riches babioles, des curiosités papillotaient aux yeux. Dans le premier moment et dans l'état où Georges les avait mis, les clercs et surtout Oscar crurent à la marquise de las Florentinas y Cabirolos. L'or reluisait sur quatre tables de jeu dressées dans la chambre à coucher. Dans le salon, les femmes s'adonnaient à un vingt-et-un tenu par Nathan, le célèbre auteur. Après avoir erré, gris et presque endormis, sur les sombres boulevards extérieurs, les clercs se réveillaient dans un vrai palais d'Armide. Oscar, présenté par Georges à la prétendue marquise, resta tout hébété, ne reconnaissant pas la danseuse de la Gaîté dans cette femme aristocratiquement décolletée, enrichie de dentelles, presque semblable à une vignette de kepseake, et qui le reçut avec des grâces et des façons sans analogie dans le souvenir ou dans l'imagination d'un clerc tenu si sévèrement. Après avoir admiré toutes les richesses de cet appartement, les belles femmes qui s'y gaudissaient, et qui toutes avaient fait assaut de toilette entre elles pour l'inauguration de cette splendeur, Oscar fut pris par la main et conduit par Florentine à la table de vingt-et-un. — Venez, que je vous présente à la belle marquise d'Anglade, une de mes amies...

Et elle mena le pauvre Oscar à la jolie Fanny-Beaupré, qui remplaçait depuis deux ans feu Coralie dans les affections de Camusot. Cette jeune actrice venait de se faire une réputation dans un rôle de marquise d'un mélodrame de la Porte-Saint-Martin, intitulé la *Famille d'Anglade*, un succès du temps. — Tiens, ma chère, dit Florentine, je te présente un charmant enfant que tu peux associer à ton jeu. — Ah! voilà qui sera gentil, répondit avec un charmant sourire l'actrice en toisant Oscar, je perds, nous allons être de moitié,

n'est-ce pas? — Madame la marquise, je suis à vos ordres, dit Oscar en s'asseyant auprès de la jolie actrice. — Mettez l'argent, dit-elle, je le jouerai, vous me porterez bonheur! Tenez, voilà mes derniers cent francs... Et elle sortit d'une bourse, dont les coulants étaient ornés de diamants, cinq pièces d'or. Oscar tira ses cent francs en pièces de cent sous, honteux déjà de mêler d'ignobles écus à des pièces d'or. En dix tours l'actrice perdit les deux cents francs. — Allons, c'est bête! s'écria-t-elle, je vais faire la banque, moi. Nous restons ensemble, n'est-ce pas? dit-elle à Oscar. Fanny Beaupré s'était levée, et le jeune clerc, qui se vit comme elle l'objet de l'attention de toute la table, n'osa pas se retirer en disant que sa bourse logeait le diable. Oscar se trouva sans voix, sa langue, devenue lourde, resta collée à son palais. — Prête-moi cinq cents francs? dit l'actrice à la danseuse. Florentine apporta cinq cents francs qu'elle alla prendre à Georges qui venait de passer huit fois à l'écarté. — Nathan a gagné douze cents francs, dit l'actrice au clerc, les banquiers gagnent toujours, ne nous laissons pas *embêter*, lui soufflat-elle dans l'oreille. Les gens qui ont du cœur, de l'imagination et de l'entraînement, comprendront comment le pauvre Oscar ouvrit son portefeuille, et en sortit le billet de cinq cents francs. Il regardait Nathan, le célèbre auteur, qui se remit avec Florine à jouer gros jeu contre la banque. — Allons, mon petit, empoignez, lui cria Fanny Beaupré en faisant signe à Oscar de ramasser deux cents francs que Florine et Nathan avaient pontés.

L'actrice ne ménageait pas les plaisanteries et les railleries à ceux qui perdaient. Elle animait le jeu par des lazzis qu'Oscar trouvait bien singuliers; mais la joie étouffa ces réflexions, car les deux premiers tours produisirent un gain de deux mille francs. Oscar avait envie de feindre une indisposition et de s'enfuir en laissant là sa partenaire, mais *l'honneur* le clouait là. Trois autres tours enlevèrent les bénéfices. Oscar se sentit une sueur froide dans le dos. Il se dégrisa complétement. Les deux derniers tours enlevèrent les mille francs de la mise en commun, Oscar eut soif et avala coup sur coup trois verres de punch glacé. L'actrice emmena le pauvre clerc dans la chambre à coucher en lui débitant des fariboles. Mais là le sentiment de sa faute accabla tellement Oscar, à qui la figure de Desroches apparut comme en songe, qu'il alla s'asseoir sur une magnifique ottomane, dans un coin sombre; il se mit un mouchoir sur les yeux; il pleurait! Florentine aperçut cette pose de la douleur qui possède un caractère sincère et qui devait frapper une mime; elle courut à Oscar, lui ôta son bandeau, vit les larmes, et l'emmena dans un boudoir. — Qu'as-tu, mon petit? lui demanda-t-elle.

A cette voix, à ce mot, à l'accent, Oscar, qui reconnut une bonté maternelle dans la bonté des filles, répondit: — J'ai perdu cinq cents francs que mon patron m'a remis pour retirer demain un jugement, je n'ai plus qu'à me jeter à l'eau, je suis déshonoré... — Etes-vous bête? dit Florentine, restez là, je vais vous apporter mille francs, vous tâcherez de tout regagner; mais ne risquez que cinq cents francs, afin de conserver l'argent de votre patron. Georges joue crânement bien l'écarté, pariez pour lui... Dans la cruelle position où se trouvait Oscar, il accepta la proposition de la maîtresse de la maison. Ah! se dit-il, il n'y a que des marquises capables de ces traitslà... Belle, noble et richissime, est-il heureux, ce Georges! Il reçut de Florentine les mille francs en or, et vint parier pour son mystificateur. Georges avait passé quatre fois, quand Oscar vint se mettre de son côté. Les joueurs virent arriver ce nouveau parieur avec plaisir, car tous, avec l'instinct des joueurs, se rangèrent du côté de Giroudeau, le vieil officier de l'Empire. — Messieurs, dit Georges, vous serez punis de votre défection, je me sens en veine, allons, Oscar, nous les enfoncerons!

Georges et son partenaire perdirent cinq parties de suite. Après avoir dissipé ses mille francs, Oscar, que la rage du jeu saisit, voulut prendre les cartes. Par l'effet d'un hasard assez commun à ceux qui jouent pour la première fois, il gagna; mais Georges lui fit tourner la tête par des conseils; il lui disait de jeter des cartes et les lui arrachait souvent des mains, en sorte que la lutte de ces deux volontés, de ces deux inspirations, nuisit au jet de la veine Aussi, vers trois heures du matin, après des retours de fortune et des gains inespérés, en buvant toujours du punch, Oscar arriva-t-il à ne plus avoir que cent francs. Il se leva la tête lourde et perdue, fit quelques pas et tomba dans le boudoir sur un sofa, les yeux fermés par un sommeil de plomb. — Mariette, disait Fanny Beaupré à la sœur de Godeschal, qui était arrivée à deux heures après minuit, veux-tu dîner ici demain, mon Camusot y sera avec le père Cardot, nous les ferons enrager? — Comment? s'écria Florentine, mais mon vieux chinois ne m'a pas prévenue. — Il doit venir ce matin te prévenir qu'il chante la mère Godichon, reprit Fanny Beaupré, c'est bien le moins qu'il étrenne son appartement, ce pauvre homme. — Que le diable l'emporte avec ses orgies! s'écria Florentine. Lui et son gendre, ils sont pires que des magistrats ou que des directeurs de théâtre. Après tout, on dîne très-bien ici, Mariette, dit-elle au premier sujet de l'Opéra, Cardot commande toujours le menu chez Chevet, viens avec ton duc de Maufrigneuse, nous rirons, nous les ferons danser en Tritons!

En entendant les noms de Cardot et de Camusot, Oscar fit un effort pour vaincre le sommeil; mais il ne put que balbutier un mot qui ne fut pas entendu, et retomba sur le coussin de soie. — Tiens, tu as des provisions pour ta nuit, dit en riant à Florentine Fanny Beaupré. — Oh! le pauvre garçon! il est ivre de punch et de désespoir, c'est le second clerc de l'étude où est ton frère, dit Florentine à Mariette, il a perdu l'argent que son patron lui a remis pour les affaires de l'étude. Il voulait se tuer, et je lui ai prêté mille francs, que ces brigands de Finot et de Giroudeau lui ont gagnés. Pauvre innocent! — Mais il faut le réveiller, dit Mariette, mon frère ne badine pas ni son patron non plus. — Oh! réveille-le si tu peux, et emmène-le, dit Florentine en retournant dans ses salons pour recevoir les adieux de ceux qui s'en allaient.

On se mit à danser des danses dites de caractère, et quand vint le jour, Florentine se coucha, fatiguée, en oubliant Oscar, à qui personne ne songea, mais qui dormait du plus profond sommeil. Vers onze heures du matin, une voix terrible éveilla le clerc, qui, reconnaissant son oncle Cardot, crut se tirer d'embarras en feignant de dormir et se tenant la face dans les beaux coussins de velours jaune sur lesquels il avait passé la nuit. — Vraiment, ma petite Florentine, disait le respectable vieillard, ce n'est ni sage ni gentil, tu as dansé hier dans *les Ruines*, et tu as passé la nuit à une orgie? Mais c'est vouloir perdre ta fraîcheur, sans compter qu'il y a vraiment de l'ingratitude à inaugurer ces magnifiques appartements sans moi, avec des étrangers, à mon insu!... Qui sait ce qui est arrivé?... — Vieux monstre! s'écria Florentine, n'avez-vous pas une clef pour entrer à toute heure et à tout moment chez moi? Le bal a fini à cinq heures et demie, et vous avez la cruauté de me réveiller à onze heures!... — Onze heures et demie, Titine, fit humblement observer Cardot, je me suis levé de bonne heure pour commander à Chevet un dîner d'archevêque... Ils ont abîmé tes tapis, quel monde as-tu donc reçu?...— Vous ne devriez pas vous en plaindre, car Fanny Beaupré m'a dit que vous veniez avec Camusot, et pour vous faire plaisir j'ai invité Tullia, du Bruel, Mariette, le duc de Maufrigneuse, Florine et Nathan. Ainsi, vous aurez les cinq plus belles créatures qui jamais aient été vues à la lumière d'une rampe! et l'on vous dansera des pas de Zéphyr. — C'est se tuer que de mener une pareille vie! s'écria le père Cardot, combien de verres cassés! Quel pillage! l'antichambre fait frémir...

En ce moment l'agréable vieillard resta stupide et comme charmé, semblable à un oiseau qu'un reptile attire. Il apercevait le profil d'un jeune corps habillé de drap noir. — Ah! mademoiselle Cabirolle!... dit-il enfin.—Eh bien! quoi? demanda-t-elle. Le regard de la danseuse prit la direction de celui du petit père Cardot; et, quand elle eut reconnu le second clerc, elle fut prise d'un fou rire qui non-seulement interloqua le vieillard, mais qui contraignit Oscar à se montrer, car Florentine le prit par le bras et pouffa de rire en voyant les deux mines contrites de l'oncle et du neveu. — Vous ici, mon neveu?... — Ah! c'est votre neveu? s'écria Florentine dont le fou rire recommença. Vous ne m'aviez jamais parlé de ce neveu-là. Mariette ne vous a donc pas emmené? dit-elle à Oscar, qui resta pétrifié. Que va-t-il devenir, ce pauvre garçon? — Ce qu'il voudra, répliqua sèchement le bonhomme Cardot, qui marcha vers la porte pour s'en aller. — Un instant, papa Cardot, vous allez tirer votre neveu du mauvais pas où il est par ma faute, car il a joué l'argent de son patron, cinq cents francs, qu'il a perdus, outre mille francs à moi que je lui ai donnés pour se rattraper. — Malheureux! tu as perdu quinze cents francs au jeu, à ton âge! — Oh! mon oncle! mon oncle! s'écria le pauvre Oscar, que ces paroles plongèrent à fond dans l'horreur de sa position, et qui se jeta devant son oncle à genoux, les mains jointes. Il est midi, je suis perdu, déshonoré... M. Desroches sera sans pitié! Il s'agit d'une affaire importante à laquelle il met son amour-propre. Je devais aller chercher ce matin au greffe le jugement Vandenesse contre Vandenesse! Qu'est-il arrivé?... Que vais-je devenir?... Sauvez-moi, par le souvenir de mon père et de ma tante!... Venez avec moi chez M. Desroches, expliquez-lui cela, trouvez des prétextes!...

Ces phrases étaient jetées à travers des pleurs et des sanglots qui eussent attendri les sphinx du désert de Louqsor. — Eh bien! vieux grigou, s'écria la danseuse qui pleurait, laisserez-vous déshonorer votre propre neveu, le fils de l'homme à qui vous devez votre fortune, car il se nomme Oscar Husson! sauvez-le, ou Titine te renie pour son milord! — Mais comment se trouve-t-il ici? demanda le vieillard. — Hé! pour avoir oublié l'heure d'aller chercher le jugement dont il parle, ne voyez-vous pas qu'il s'est grisé, qu'il est tombé là de sommeil et de fatigue? Georges et son cousin Frédéric ont régalé les clercs de Desroches au Rocher de Cancale, hier. Le père Cardot regardait la danseuse en hésitant. — Allons donc, vieux singe, est-ce que je ne l'aurais pas mieux caché s'il en était autrement? s'écria-t-elle. — Tiens, voilà cinq cents francs, drôle! dit Cardot à son neveu, c'est tout ce que tu auras de moi jamais! Va t'arranger avec ton patron si tu peux. Je rendrai les mille francs que mademoiselle t'a prêtés; mais je ne veux plus entendre parler de toi.

Oscar se sauva sans vouloir en entendre davantage; mais, une fois dans la rue, il ne sut plus où aller. Le hasard qui perd les gens et le

hasard qui les sauve firent des efforts égaux pour et contre Oscar dans cette terrible matinée, mais il devait succomber avec un patron qui ne démordait pas d'une affaire une fois entamée. En rentrant chez elle, Mariette, épouvantée de ce qui pouvait arriver au pupille de son frère, avait écrit à Godeschal un mot dans lequel elle mit un billet de cinq cents francs, en prévenant son frère de la griserie et des malheurs advenus à Oscar. Cette bonne fille s'endormit en recommandant à sa femme de chambre d'aller porter ce petit paquet chez Desroches avant sept heures. De son côté, Godeschal, en se levant à six heures, ne trouva point Oscar. Il devina tout. Il prit cinq cents francs sur ses économies, et courut chez le greffier chercher le jugement, afin de présenter la signification à la signature de Desroches à huit heures. Desroches, toujours levé dès quatre heures, entra dans son étude à sept heures. La femme de chambre de Mariette, ne trouvant point le frère de sa maîtresse à sa mansarde, descendit à l'étude, et y fut reçue par Desroches à qui naturellement elle présenta le paquet. — Est-ce pour affaire d'étude? demanda le patron, je suis M. Desroches. — Voyez, monsieur, dit la femme de chambre.

Desroches ouvrit la lettre et la lut. En y voyant un billet de cinq cents francs, il rentra dans son cabinet, furieux contre son second clerc. Il entendit, à sept heures et demie, Godeschal qui dictait la signification du jugement au deuxième premier clerc, et quelques instants après le bon Godeschal entra triomphant chez son patron. — Est-ce Oscar Husson qui est allé ce matin chez Simon? demanda Desroches. — Oui monsieur, répondit Godeschal. — Qui donc lui a donné l'argent? fit l'avoué. — Vous, dit Godeschal, samedi. — Il pleut donc des billets de cinq cents francs! s'écria Desroches. Tenez, Godeschal, vous êtes un brave garçon; mais le petit Husson ne mérite pas tant de générosité. Je hais les imbéciles, mais je hais encore davantage les gens qui font des fautes malgré les soins paternels dont on les entoure. Il remit à Godeschal la lettre de Mariette et le billet de cinq cents francs qu'elle envoyait. — Vous m'excuserez de l'avoir ouverte, reprit-il, la soubrette de votre sœur m'a dit que c'était pour affaire d'étude. Vous congédierez Oscar. — Le pauvre petit malheureux m'a-t-il donné du mal! dit Godeschal. Ce grand vaurien de Georges Marest est son mauvais génie, il faut qu'il le fuie comme la peste, car je ne sais pas ce dont il serait cause à une troisième rencontre? — Comment cela dit Desroches. Godeschal raconta sommairement la mystification du voyage à Presles. — Ah! dit l'avoué, dans le temps Joseph Bridau m'a parlé de cette farce, c'est à cette rencontre que nous avons dû la faveur du comte de Sérisy pour M. son frère.

En ce moment Moreau se montra, car il se trouvait une affaire importante pour lui dans cette succession Vandenesse. Le marquis voulait vendre en détail la terre de Vandenesse, et le comte son frère s'y opposait. Le marchand de biens essuya donc le premier feu des justes plaintes des sinistres prophéties que Desroches fulmina contre son ex-second clerc, et il en résulta chez le plus ardent protecteur de ce malheureux enfant cette opinion que la vanité d'Oscar était incorrigible. — Faites-en un avocat, dit Desroches, il n'a plus que sa thèse à passer; et, dans ce métier-là, ses défauts deviendront peut-être des qualités. En ce moment Clapart tombé malade était gardé par sa femme, tâche pénible, devoir sans aucune récompense. L'employé tourmentait cette pauvre créature, qui jusqu'alors ignorait les atroces ennuis et les taquineries venimeuses que se permet dans le tête-à-tête de toute une journée, un homme imbécile à demi et que la misère rendait sourdement furieux. Enchanté de fourrer une pointe acérée dans le coin sensible de ce cœur de mère, il avait en quelque sorte deviné les appréhensions que l'avenir, la conduite et les défauts d'Oscar inspiraient à la pauvre femme. En effet, quand une mère a reçu de son enfant un assaut semblable à celui de l'affaire de Presles, elle est en des transes continuelles; et, à la manière dont sa femme vantait Oscar toutes les fois qu'il obtenait un succès, Clapart reconnaissait l'étendue des inquiétudes secrètes de la mère, et il les réveillait à tout propos. — Enfin, Oscar va mieux que je ne l'espérais : je me le disais bien, son voyage à Presles n'était qu'une inconséquence de jeunesse. Quels sont les jeunes gens qui ne commettent pas de fautes! Ce pauvre enfant! il supporte héroïquement des privations qu'il n'eût pas connues si son pauvre père avait vécu. Dieu veuille qu'il sache contenir ses passions! etc., etc.

Or, pendant que tant de catastrophes se passaient rue de Vendôme et rue de Béthisy, Clapart assis au coin du feu, enveloppé dans une méchante robe de chambre, regardait sa femme, occupée à faire à la cheminée de la chambre à coucher tout ensemble le bouillon, la tisane de Clapart et son déjeuner à elle. — Mon Dieu, je voudrais bien savoir comment a fini la journée d'hier! Oscar devait déjeuner au Rocher de Cancale et aller le soir chez une marquise... — Oh! soyez tranquille, tôt ou tard le *pot aux roses* se découvrira, lui dit son mari. Est-ce que vous croyez à cette marquise? Allez! un jeune homme qui a des sens, après tout, et des goûts de dépense, comme Oscar, trouve des marquises en Espagne, à prix d'or? Il vous tombera quelque matin sur les bras avec des dettes... — Vous ne savez qu'inventer pour me désespérer! s'écria madame Clapart. Vous vous êtes plaint que mon fils mangeait vos appointements, et jamais il ne vous a rien coûté. Voici deux ans que vous n'avez aucun prétexte pour dire du mal d'Oscar, le voilà maintenant second clerc, son oncle et M. Moreau pourvoient à tout, et il a d'ailleurs huit cents francs d'appointements. Si nous avons du pain durant nos vieux jours, nous le devrons à ce cher enfant. En vérité, vous êtes d'une injustice. — Vous appelez mes prévisions de l'injustice, répondit aigrement le malade.

En ce moment on sonna vivement. Madame Clapart courut ouvrir et resta dans la première pièce avec Moreau, qui venait adoucir le coup que la nouvelle légèreté d'Oscar devait porter à sa pauvre mère. — Comment, il a perdu l'argent de l'étude! s'écria madame Clapart en pleurant. — Hein! quand je vous le disais? s'écria Clapart qui se montra comme un spectre à la porte du salon où la curiosité l'avait attiré. — Mais qu'allons-nous faire de lui? demanda madame Clapart que la douleur rendait insensible à cette piqûre de Clapart. — S'il portait mon nom, répondit Moreau, je le verrais tranquillement tirer à la conscription; et, s'il amenait un mauvais numéro, je ne lui payerais pas un homme pour le remplacer. Voici la seconde fois que votre fils commet des sottises par vanité. Eh bien! la vanité lui inspirera peut-être des actions d'éclat, qui le recommanderont dans cette carrière. D'ailleurs, six ans de service militaire lui mettront du plomb dans la tête; et, comme il n'a que sa thèse à passer, il ne sera pas si malheureux de se trouver avocat à vingt-six ans, s'il veut continuer le métier du barreau après avoir payé, comme on dit, l'impôt du sang. Cette fois, du moins, il aura été puni sévèrement, il aura pris de l'expérience, et contracté l'habitude de la subordination. Avant de faire son stage au Palais, il aura fait son stage dans la vie. — Si c'est là votre arrêt pour un fils, dit madame Clapart, je vois que le cœur d'un père ne ressemble en rien à celui d'une mère. Mon pauvre Oscar, soldat!.... — Aimez-vous mieux le voir se jeter la tête la première dans la Seine après avoir commis une action déshonorante? Il ne peut plus être avoué, le trouvez-vous assez sage pour le mettre avocat?... En attendant l'âge de raison, que deviendra-t-il? un mauvais sujet; au moins la discipline vous le conservera... — Ne peut-il aller dans une autre étude? son oncle Cardot lui payera certainement son remplaçant, il lui dédiera sa thèse.

En ce moment, le bruit d'un fiacre, dans lequel tenait tout le mobilier d'Oscar, annonça le malheureux jeune homme qui ne tarda pas à se montrer. — Ah! te voilà, monsieur Joli-Cœur? s'écria Clapart. Oscar embrassa sa mère et tendit à M. Moreau une main que celui-ci refusa de serrer. Oscar répondit à ce mépris par un regard auquel le reproche donna une hardiesse qu'on ne lui connaissait pas. — Ecoutez, monsieur Clapart, dit l'enfant devenu homme, vous ennuyez diablement ma pauvre mère, et c'est votre droit; elle est, pour son malheur, votre femme. Mais moi, c'est autre chose, me voilà majeur dans quelques mois; or, vous n'avez aucun droit sur moi, quand même je serais mineur. On ne vous a jamais rien demandé! Grâce à monsieur que voici, je ne vous ai pas coûté deux liards, je ne vous dois aucune espèce de reconnaissance; ainsi, laissez-moi tranquille. Clapart, en entendant cette apostrophe, regagna sa bergère au coin du feu. Le raisonnement du second clerc et la fureur intérieure du jeune homme de vingt ans, qui venait de recevoir une leçon de son ami Godeschal, imposèrent pour toujours silence à l'imbécillité du malade. — Un entraînement auquel vous eussiez succombé tout comme moi quand vous aviez mon âge, dit Oscar à Moreau, m'a fait commettre une faute que Desroches trouve grave et qui n'est qu'une peccadille. Je m'en veux bien plus d'avoir pris Florentine de la Gaîté pour une marquise, et des actrices pour des femmes comme il faut, que d'avoir perdu quinze cents francs au milieu d'une petite débauche où tout le monde, même Godeschal, était dans les vignes du seigneur. Cette fois, du moins, je n'ai nui qu'à moi. Me voici corrigé. Si vous voulez m'aider, monsieur Moreau, je vous jure que les six ans, pendant lesquels je dois rester clerc avant de pouvoir traiter, se passeront sans... — Halte-là, dit Moreau, j'ai trois enfants, et je ne peux m'engager à rien.... — Bien, bien, dit à son fils madame Clapart en jetant un regard de reproche à Moreau, ton oncle Cardot... — Il n'y a plus d'oncle Cardot, répondit Oscar qui raconta la scène de la rue de Vendôme. Madame Clapart, qui sentit ses jambes se dérober sous le poids de son corps, alla tomber sur une chaise de la salle à manger, comme foudroyée. — Tous les malheurs ensemble!... dit-elle en s'évanouissant. Moreau prit la pauvre mère dans ses bras et la porta sur le lit dans la chambre à coucher. Oscar demeurait immobile et comme foudroyé. — Tu n'as plus qu'à te faire soldat, dit le marchand de biens en revenant à Oscar. Ce niais de Clapart ne me paraît pas avoir trois mois à vivre, ta mère restera sans un sou de rente, ne dois-je pas réserver pour elle le peu d'argent dont je puis disposer? Voilà ce qu'il m'était impossible de te dire devant ta mère. Soldat, tu mangeras du pain, et tu réfléchiras à la vie comme elle est pour les enfants sans fortune. — Je puis tirer un bon numéro, dit Oscar. — Après? Ta mère a bien rempli ses devoirs de mère envers toi : elle t'a donné de l'éducation, elle t'avait mis dans le bon chemin, tu viens d'en sortir, que tenterais-tu? Sans argent, on ne peut rien, tu le sais aujourd'hui; et tu n'es pas homme à commencer une carrière en mettant habit bas et prenant la veste du manœuvre ou de l'ouvrier. D'ailleurs, ta mère t'aime, veux-tu la tuer?

:lle mourrait en te voyant tombé si bas. Oscar s'assit et ne retint plus es larmes qui coulèrent en abondance. Il comprenait aujourd'hui ce ıngage, si complétement inintelligible pour lui lors de sa première aute. — Les gens sans fortune doivent être parfaits! dit Moreau sans oupçonner la profondeur de cette cruelle sentence. — Mon sort ne era pas longtemps indécis, je tire après-demain, répondit Oscar.)'ici là je résoudrai mon avenir.

Moreau, désolé malgré son maintien sévère, laissa le ménage de la ue de la Cerisaie dans le désespoir. Trois jours après, Oscar amena le uméro vingt-sept. Dans l'intérêt de ce pauvre garçon, l'ancien régiseur de Presles eut le courage d'aller demander à M. le comte de Sérisy sa protection pour faire appeler Oscar dans la cavalerie. Or, le ls du ministre d'État ayant été classé dans les derniers en sortant de Ecole polytechnique, était entré par faveur sous-lieutenant dans le égiment de cavalerie du duc de Maufrigneuse. Oscar eut donc, dans on malheur, le petit bonheur d'être, sur la recommandation du comte e Sérisy, incorporé dans ce beau régiment avec la promesse d'être romu fourrier au bout d'un an. Ainsi le hasard mit l'ex-clerc sous es ordres du fils de M. de Sérisy. Après avoir langui pendant quelques ours, tant elle fut vivement atteinte par ces catastrophes, madame lapart se laissa dévorer par certains remords qui saisissent les mères ont la conduite a été jadis légère et qui dans leur vieillesse inclinent u repentir. Elle se considéra comme une créature maudite. Elle attriua les misères de son second mariage et les malheurs de son fils à ne vengeance de Dieu qui lui faisait expier les fautes et les plaisirs e sa jeunesse. Cette opinion fut bientôt une certitude pour elle. La auvre mère alla se confesser, pour la première fois depuis quarante ns, au vicaire de Saint-Paul, l'abbé Gaudron, qui la jeta dans les praiques de la dévotion. Mais une âme aussi maltraitée et aussi aimante ue celle de madame Clapart devait devenir simplement pieuse. L'anienne Aspasie du Directoire voulut racheter ses péchés pour attirer es bénédictions de Dieu sur la tête de son pauvre Oscar, elle se voua lonc bientôt aux exercices et aux œuvres de la piété la plus vive. :lle crut avoir attiré l'attention du ciel après avoir réussi à sauver I. Clapart, qui, grâce à ses soins, vécut pour la tourmenter; mais lle voulut voir, dans les tyrannies de cet esprit faible, des épreuves nfligées par la main qui caresse en châtiant. Oscar, d'ailleurs, se conluisit si parfaitement, qu'en 1830 il était maréchal des logis chef lans la compagnie du vicomte de Sérisy, ce qui lui donnait le grade le sous-lieutenant dans la ligne, le régiment du duc de Maufrigneuse ppartenant à la garde royale. Oscar Husson avait alors vingt-cinq ns. Comme la garde royale tenait toujours garnison à Paris ou dans n rayon de trente lieues autour de la capitale, il venait voir sa mère le temps en temps, et lui confiait ses douleurs, car il avait assez l'esprit pour comprendre qu'il ne serait jamais officier. A cette épojue, les grades dans la cavalerie étaient à peu près dévolus aux fils :adets des familles nobles, et les gens sans particule à leur nom avan:aient difficilement. Toute l'ambition d'Oscar était de quitter la garde :t d'être nommé sous-lieutenant dans un régiment de cavalerie de la igne. Au mois de février 1830, madame Clapart obtint par l'abbé Gaullron, devenu curé de Saint-Paul, la protection de madame la Dauphine. :t Oscar fut promu sous-lieutenant.

Quoiqu'au dehors l'ambitieux Oscar parût être excessivement dé-/oué aux Bourbons, au fond du cœur il était libéral. Aussi, dans la)ataille de 1830, passa-t-il au peuple. Cette défection, qui eut une mportance due au point sur lequel elle s'opéra, valut à Oscar l'attenion publique. Dans l'exaltation du triomphe, au mois d'août, Oscar, ıommé lieutenant, eut la croix de la Légion d'honneur, et obtint d'être ittaché comme aide de camp à Lafayette qui lui fit avoir le grade de :apitaine en 1832. Quand on destitua l'amateur de la meilleure des épubliques de son commandement en chef des gardes nationales du oyaume, Oscar Husson, dont le dévouement à la nouvelle dynastie enait du fanatisme, fut placé comme chef d'escadron dans un réginent envoyé en Afrique, lors de la première expédition entreprise)ar le prince royal. Le vicomte de Sérisy se trouvait être lieutenant-:olonel de ce régiment. A l'affaire de la Macta, où il fallut laisser le :amp aux Arabes, M. de Sérisy resta blessé sous son cheval mort.)scar dit alors à son escadron : — Messieurs, c'est aller à la mort, nais nous ne devons pas abandonner notre colonel... Il fondit le premier :ur les Arabes, et ses gens électrisés le suivirent. Les Arabes, dans e premier étonnement que leur causa ce retour offensif et furieux,)ermirent à Oscar de s'emparer du vicomte qu'il prit sur son cheval :n s'enfuyant au grand galop, quoique dans cette opération, tentée iu milieu d'une horrible mêlée, il eût reçu deux coups de yatagan sur e bras gauche. La belle conduite d'Oscar fut récompensée par la croix l'officier de la Légion d'honneur et par sa promotion au grade de ieutenant-colonel. Il prodigua les soins les plus affectueux au vicomte le Sérisy que sa mère vint chercher et qui mourut, comme on sait, ı Toulon, des suites de ses blessures. La comtesse de Sérisy n'avait)oint séparé son fils de celui qui, après l'avoir arraché aux Arabes, e soignait encore avec tant de dévouement. Oscar était si grièvenent blessé que l'amputation du bras gauche fut jugée nécessaire par e chirurgien que la comtesse amenait à son fils. Le comte de Sérisy)ardonna donc à Oscar ses sottises du voyage à Presles, et se regarda même comme son débiteur quand il eut enterré ce fils, devenu fils unique, dans la chapelle du château de Sérisy.

Longtemps après l'affaire de la Macta, une vieille dame vêtue de noir, donnant le bras à un homme de trente-quatre ans, et dans lequel les passants pouvaient d'autant mieux reconnaître un officier retraité qu'il avait un bras de moins et la rosette de la Légion d'honneur à sa boutonnière, stationnaient, à huit heures du matin, au mois de mai, sous la porte cochère de l'hôtel du Lion-d'Argent, rue du faubourg Saint-Denis, en attendant sans doute le départ d'une diligence. Certes, Pierrotin, l'entrepreneur des services de la vallée de l'Oise, et qui la desservait en passant par Saint-Leu-Taverny et l'Ile-Adam jusqu'à Beaumont, devait difficilement retrouver dans cet officier au teint bronzé le petit Oscar Husson qu'il avait mené jadis à Presles. Madame Clapart, enfin veuve, était tout aussi méconnaissable que son fils. Clapart, l'une des victimes de l'attentat de Fieschi, avait plus servi sa femme par sa mort que par toute sa vie. Naturellement, l'inoccupé, le flâneur Clapart s'était campé sur *son* boulevard du Temple à regarder *sa* légion passée en revue. La pauvre dévote avait donc été portée pour quinze cents francs de pension viagère dans la loi rendue à propos de cette machine infernale en faveur des victimes. La voiture, à laquelle on attelait quatre chevaux gris-pommelé qui eussent fait honneur aux messageries royales, était divisée en coupé, intérieur, rotonde et impériale. Elle ressemblait parfaitement aux diligences appelées Gondoles qui soutiennent aujourd'hui sur la route de Versailles la concurrence avec les deux chemins de fer. A la fois solide et légère, bien peinte et bien tenue, doublée de fin drap bleu, garnie de stores à dessins mauresques et de coussins en maroquin rouge, l'*Hirondelle de l'Oise* contenait dix-neuf voyageurs. Pierrotin, quoiqu'âgé de cinquante-six ans, avait peu changé. Toujours vêtu de sa blouse, sous laquelle il portait un habit noir, il fumait son brûle-gueule en surveillant deux facteurs en livrée qui chargeaient de nombreux paquets sur la vaste impériale de sa voiture. — Vos places sont-elles retenues? dit-il à madame Clapart et à Oscar en les examinant comme un homme qui demande des ressemblances à son souvenir. — Oui, deux places d'intérieur au nom de Belle-Jambe, mon domestique, répondit Oscar, il a dû les prendre en partant hier au soir. — Ah! monsieur est le nouveau percepteur de Beaumont, dit Pierrotin, vous remplacez le neveu de M. Margueron... — Oui, dit Oscar en serrant le bras de sa mère qui allait parler. A son tour l'officier voulait rester inconnu pendant quelque temps.

En ce moment, Oscar tressaillit en entendant la voix de Georges Marest qui cria de la rue : — Pierrotin, avez-vous encore une place? — Il me semble que vous pourriez bien me dire monsieur sans vous déchirer la gueule, répondit vivement l'entrepreneur des services de la vallée de l'Oise. Sans le son de voix, Oscar n'aurait pu reconnaître le mystificateur qui déjà deux fois lui avait été si fatal. Georges, presque chauve, ne conservait plus que trois ou quatre mèches de cheveux au-dessus des oreilles, et soigneusement ébouriffées pour déguiser le plus possible la nudité du crâne. Un embonpoint mal placé, un ventre pyriforme altéraient les proportions autrefois si élégantes de l'ex-beau jeune homme. Devenu presque ignoble de tournure et de maintien, Georges annonçait bien des désastres en amour et une vie de débauches continuelles par un teint couperosé, par des traits grossis et comme vineux. Les yeux avaient perdu ce brillant, cette vivacité de la jeunesse que les habitudes sages ou studieuses ont le pouvoir de maintenir. Georges, vêtu comme un homme insouciant de sa mise, portait un pantalon à sous-pieds, mais flétri, dont la façon voulait des bottes vernies. Ses bottes à semelles épaisses, mal cirées, étaient âgées de plus de trois trimestres; ce qui, à Paris, équivaut à trois ans ailleurs. Un gilet fané, une cravate nouée avec prétention, quoique ce fût un vieux foulard, accusaient l'espèce de détresse cachée à laquelle un ancien élégant peut se trouver en proie. Enfin Georges se montrait à cette heure matinale en habit au lieu d'être en redingote, diagnostic d'une réelle misère! Cet habit, qui devait avoir vu plus d'un bal, avait passé, comme son maître, de l'opulence qu'il représentait jadis, à un travail journalier. Les coutures du drap noir offraient des lignes blanchâtres, le col était graisseux, l'usure avait découpé les bouts de manche en dents de loup. Et Georges osait attirer l'attention par des gants jaunes, un peu salis à la vérité, sur l'un desquels une bague à la chevalière se dessinait en noir. Autour de la cravate, passée dans un anneau d'or prétentieux, se tortillait une chaîne de soie figurant des cheveux et à laquelle tenait sans doute une montre. Son chapeau, quoique mis assez crânement, révélait plus que tous ces symptômes la misère de l'homme hors d'état de donner seize francs à un chapelier, quand il est forcé de vivre au jour le jour. L'ancien amant de cœur de Florentine agitait une canne à pomme de vermeil ciselée, mais horriblement bossuée. Le pantalon bleu, le gilet en étoffe dite écossaise, la cravate en soie bleu de ciel, et la chemise en calicot rayé de bandes roses exprimaient, au milieu de tant de ruines, un tel désir de *paraître*, que ce contraste formait non-seulement un spectacle, mais encore un enseignement. — Et c'est là Georges!... se dit intérieurement Oscar, un homme que j'ai laissé riche de trente mille livres de rentes! — Monsieur *de* Pierrotin a-t-il encore une place dans le coupé? répondit

ironiquement Georges. — Non, mon coupé est pris par un pair de France, le gendre de M. Moreau, M. le baron de Canalis, sa femme et sa belle-mère. Il ne me reste qu'une place d'intérieur. — Diable! il paraît que sous tous les gouvernements les pairs de France voyagent par les voitures à Pierrotin. Je prends la place d'intérieur, répondit Georges qui se rappelait l'aventure de M. de Sérisy.

Il jeta sur Oscar et sur la veuve un regard d'examen et ne reconnut ni le fils ni la mère. Oscar avait le teint bronzé par le soleil d'Afrique, ses moustaches étaient excessivement fournies et ses favoris très-amples, sa figure creusée et ses traits prononcés s'accordaient avec son attitude militaire. La rosette d'officier, le bras de moins, la sévérité du costume, tout aurait égaré les souvenirs de Georges, s'il avait eu quelque souvenir de son ancienne victime. Quant à madame Clapart, que Georges avait à peine jadis vue, dix ans consacrés aux exercices de la piété la plus sévère l'avaient transformée. Personne n'eût imaginé que cette espèce de sœur grise cachait une des Aspasies de 1797. Un énorme vieillard, vêtu simplement, mais d'une façon cossue, et dans lequel Oscar reconnut le père Léger, arriva lentement et lourdement, il salua familièrement Pierrotin qui parut lui porter le respect dû, par tous pays, aux millionnaires. — Hé! c'est le père Léger! toujours de plus en plus prépondérant, s'écria Georges. — A qui ai-je l'honneur de parler? demanda le père Léger d'un ton sec. — Comment! vous ne reconnaissez pas le colonel Georges, l'ami d'Ali Pacha? Nous avons fait route ensemble un jour, avec le comte de Sérisy qui gardait l'incognito. Une des sottises les plus habituelles aux gens tombés est de vouloir reconnaître les gens et de vouloir s'en faire reconnaître. — Vous êtes bien changé, répondit le vieux marchand de biens, devenu deux fois millionnaire. — Tout change, dit Georges. Voyez si l'auberge du Lion-d'Argent et si la voiture de Pierrotin ressemblent à ce qu'elles étaient il y a quatorze ans. — Pierrotin a maintenant à lui seul les messageries de la vallée de l'Oise, et il fait rouler de belles voitures, répondit M. Léger. C'est un bourgeois de Beaumont, il y tient un hôtel où descendent les diligences, il a une femme et une fille qui ne sont pas maladroites.....



Oh! le pauvre garçon, il est ivre de punch et de désespoir. — PAGE 29

Un vieillard d'environ soixante-dix ans descendit de l'hôtel, et se joignit aux voyageurs qui attendaient le moment de monter en voiture. — Allons donc, papa Reybert, dit Léger, nous n'attendons plus que votre grand homme. — Le voici, dit l'intendant du comte de Sérisy en montrant Joseph Bridau. Ni Georges, ni Oscar, ne purent reconnaître le peintre illustre, car il offrait cette figure ravagée si célèbre, et son maintien accusait l'assurance que donne le succès. Sa redingote noire était ornée d'un ruban de la Légion d'honneur. Sa mise, excessivement recherchée, indiquait une invitation à quelque fête campagnarde. En ce moment, un commis, tenant une feuille à la main, sortit d'un bureau construit dans l'ancienne cuisine du Lion-d'Argent, et se plaça devant le coupé vide. — M. et madame de Canalis, trois places! cria-t-il. Il passa à l'intérieur et nomma successivement : — M. Bellejambe, deux places, M. de Reybert, trois places; M. ..., votre nom? dit-il à Georges. — Georges Marest, répondit tout bas l'homme déchu. Le commis alla vers la rotonde, devant laquelle s'attroupaient des nourrices, des gens de la campagne et de petits boutiquiers, qui se disaient adieu; après avoir empilé les six voyageurs, le commis appela par leurs noms quatre jeunes gens, qui montèrent sur la banquette de l'impériale, et dit : — Roulez!... pour tout ordre de départ. Pierrotin se mit à côté de son conducteur, un jeune homme en blouse qui, de son côté, cria : — Tirez! à ses chevaux.

La voiture, enlevée par les quatre chevaux achetés à Roye, gravit au petit trot la montée du faubourg Saint-Denis; mais, une fois arrivée au-dessus de Saint-Laurent, elle fila comme une malle-poste jusqu'à Saint-Denis, en quarante minutes. On ne s'arrêta point à l'auberge aux talmouses, et l'on prit à gauche de Saint-Denis la route de la vallée de Montmorency. Ce fut en tournant là que Georges rompit le silence que les voyageurs avaient gardé jusqu'alors, en s'observant les uns les autres.

— On marche un peu mieux qu'il y a quinze ans, dit-il en tirant une montre d'argent, hein! père Léger? — On a la condescendance de me nommer M. Léger, répondit le millionnaire. — Mais c'est notre *blagueur* de mon premier voyage à Presles! s'écria Joseph Bridau. Eh bien! avez-vous fait de nouvelles campagnes en Asie, en Afrique, en Amérique? dit le grand peintre. — Sacrebleu! j'ai fait la Révolution de juillet, et c'est bien assez, car elle m'a ruiné... — Ah! vous avez fait la Révolution de juillet, dit le peintre. Ça ne m'étonne pas, car je n'ai jamais voulu croire, comme on me le disait, qu'elle s'était faite toute seule. — Comme on se retrouve, dit M. Léger en regardant M. de Reybert. Tenez, papa Reybert, voilà le clerc de notaire à qui vous avez dû sans doute l'intendance des biens de la maison de Sérisy... — Il nous manque Mistigris, maintenant illustre sous le nom de Léon de Lora, et ce petit jeune homme assez bête pour avoir parlé au comte des maladies de peau qu'il a fini par guérir, et de sa femme qu'il a fini par quitter pour mourir en paix, dit Joseph Bridau. — Il manque aussi M. le comte, dit Reybert. — Oh! je crois, dit avec mélancolie Joseph Bridau, que le dernier voyage qu'il fera sera celui de Presles à l'Ile-Adam pour assister à la cérémonie de mon mariage. — Il se promène encore en voiture dans son parc, répondit le vieux Reybert. — Sa femme vient-elle souvent le voir? demanda Léger. — Une fois par mois, dit Reybert. Elle affectionne toujours Paris, elle a marié, le mois de septembre dernier, sa nièce, mademoiselle du Rouvre, sur laquelle elle a reporté toutes ses affections, à un jeune Polonais fort riche, le comte Laginski... — Et à qui, demanda madame Clapart, iront les biens de M. de Sérisy? — A sa femme, qui l'enterrera, répondit Georges. La comtesse est encore très-bien pour une femme de cinquante-quatre ans, elle est toujours élégante; et, à distance, elle fait encore illusion. — Elle vous fera longtemps illusion, dit alors Léger, qui paraissait vouloir se venger de son mystificateur. — Je la respecte, répondit Georges au père Léger. Mais, à propos, qu'est devenu ce régisseur qui, dans le temps, a été renvoyé? — Moreau? reprit Léger; mais il est député de

l'Oise. — Ah! c'est le fameux *centrier!* Moreau de l'Oise, dit Georges. — Oui, reprit Léger, *monsieur* Moreau de l'Oise. Il a un peu plus travaillé que vous à la Révolution de juillet, et il a fini par acheter la magnifique terre de Pointel, entre Presles et Beaumont. — Oh! à côté de celle qu'il régissait, auprès de son ancien maître, c'est de bien mauvais goût, dit Georges. — Ne parlez pas si haut, dit M. de Reybert, car madame Moreau et sa fille, la baronne de Canalis, sont, ainsi que son gendre, l'ancien ministre, dans le coupé. — Quelle dot a-t-il donc donnée pour faire épouser sa fille à notre grand orateur? — Mais quelque chose comme deux millions, dit le père Léger. — Il avait du goût pour les millions, dit Georges en souriant et à voix basse, il commençait sa pelote à Presles...—Ne dites rien de plus sur M. Moreau! s'écria vivement Oscar. Il me semble que vous devriez avoir appris à vous taire dans les voitures publiques.

Joseph Bridau regarda l'officier manchot pendant quelques secondes, et s'écria : — Monsieur n'est pas ambassadeur, mais sa rosette nous dit assez qu'il a fait du chemin, et noblement, car mon frère et le général Giroudeau vous ont souvent cité dans leurs rapports...— Oscar Husson? s'écria Georges. Ma foi! sans votre voix, je ne vous aurais pas reconnu. — Ah! c'est monsieur qui a si courageusement arraché le vicomte Jules de Sérisy aux Arabes? demanda Reybert, et à qui M. le comte a fait avoir la perception de Beaumont, en attendant la recette de Pontoise?... — Oui, monsieur, dit Oscar. — Eh bien! dit le grand peintre, vous me ferez, monsieur, le plaisir d'assister à mon mariage à l'Ile-Adam. — Qui épousez-vous? demanda Oscar. — Mademoiselle Léger, répondit le peintre, la petite-fille de M. de Reybert. C'est un mariage que M. le comte de Sérisy a bien voulu préparer pour moi, je lui devais déjà beaucoup comme artiste; et, avant de mourir, il a voulu s'occuper de ma fortune, à laquelle je ne songeais point... — Le père Léger a donc épousé... dit Georges. — Ma fille, répondit M. de Reybert, et sans dot.—Il a eu des enfants? — Une fille. C'est bien assez pour un homme qui s'est trouvé veuf et sans enfants, répondit le père Léger. Tout comme Moreau, mon associé, j'aurai pour gendre un homme célèbre. — Et, dit Georges en prenant un air presque respectueux avec le père Léger, vous habitez toujours l'Isle-Adam? — Oui, j'ai acheté Cassan. — Eh bien! je suis heureux d'avoir pris ce jour-ci pour *faire* la vallée de l'Oise, dit Georges. Vous pouvez m'être utiles, messieurs. — En quoi? dit M. Léger. — Ah! voici, dit Georges. Je suis employé de l'Espérance, une compagnie qui vient de se former, et dont les statuts vont être approuvés par une ordonnance du roi. Cette institution donne au bout de dix ans des dots aux jeunes filles, des rentes viagères aux vieillards; elle paye l'éducation des enfants; elle se charge enfin de la fortune de tout le monde... — Je le crois, dit le père Léger en souriant. En un mot, vous êtes courtier d'assurances?—Non, monsieur, je suis inspecteur général, chargé d'établir les correspondants et les agents de la compagnie dans toute la France, et j'opère en attendant que les agents soient choisis, car c'est chose aussi délicate que difficile que de trouver d'honnêtes agents... — Mais comment donc avez-vous perdu vos trente mille livres de rentes? dit Oscar à Georges.—Comme vous avez perdu votre bras, répondit sèchement l'ancien clerc de notaire à l'ancien clerc d'avoué. — Vous avez donc fait quelque action d'éclat avec votre fortune? dit Oscar avec une ironie mêlée d'aigreur. — Parbleu! j'en ai malheureusement fait beaucoup trop... d'actions, j'en ai à vendre.

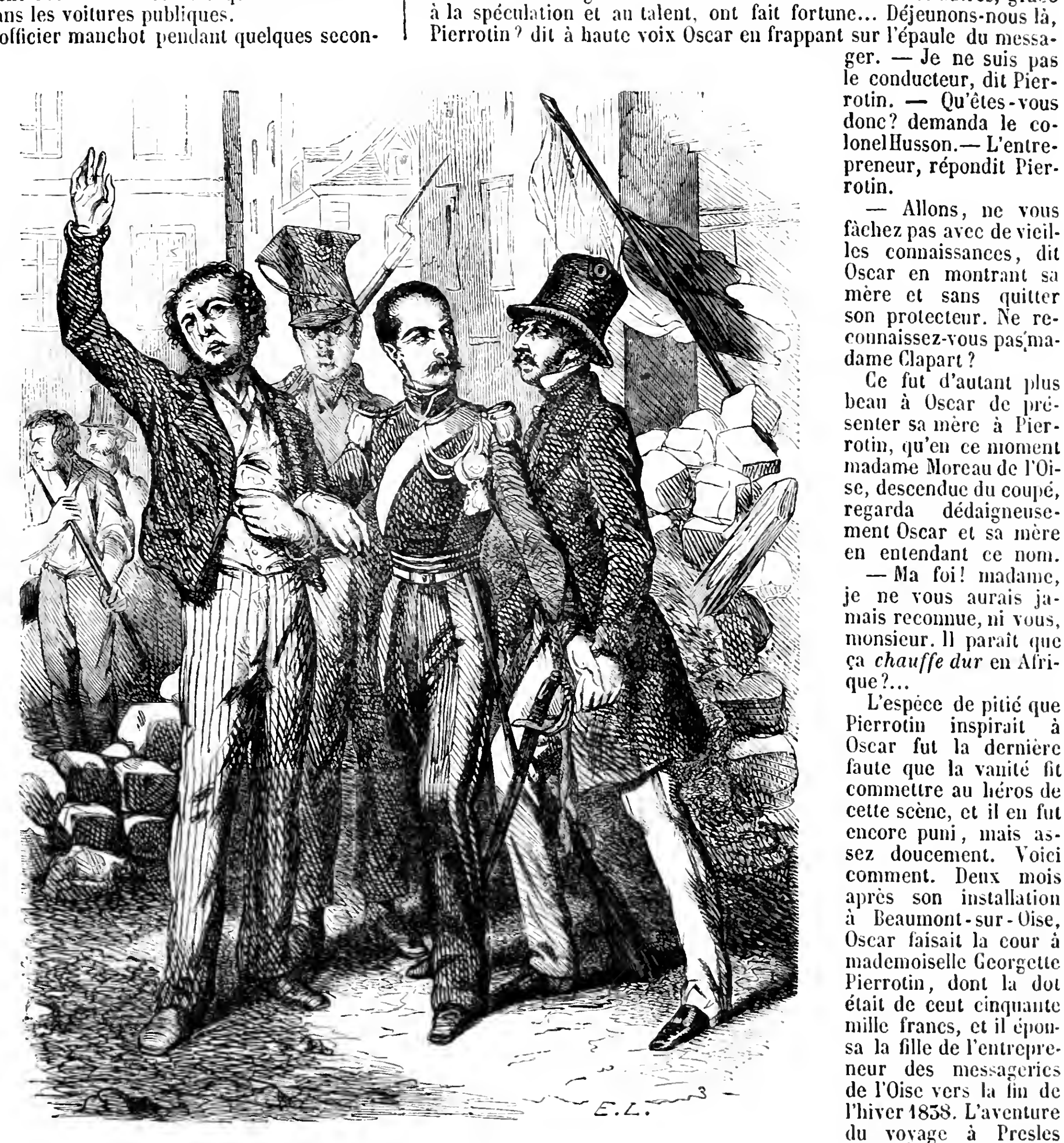
On était arrivé à Saint-Leu-Taverny, où tous les voyageurs descendirent pendant qu'on relayait. Oscar admira la vivacité que Pierrotin déployait en décrochant les traits des palonniers pendant que son conducteur défaisait les guides des chevaux de volée. — Ce pauvre Pierrotin, pensa-t-il, il est resté, comme moi, pas très-avancé dans la vie. Georges est tombé dans la misère. Tous les autres, grâce à la spéculation et au talent, ont fait fortune... Déjeunons-nous là, Pierrotin? dit à haute voix Oscar en frappant sur l'épaule du messager. — Je ne suis pas le conducteur, dit Pierrotin. — Qu'êtes-vous donc? demanda le colonel Husson.— L'entrepreneur, répondit Pierrotin.

— Allons, ne vous fâchez pas avec de vieilles connaissances, dit Oscar en montrant sa mère et sans quitter son protecteur. Ne reconnaissez-vous pas madame Clapart?

Ce fut d'autant plus beau à Oscar de présenter sa mère à Pierrotin, qu'en ce moment madame Moreau de l'Oise, descendue du coupé, regarda dédaigneusement Oscar et sa mère en entendant ce nom.

— Ma foi! madame, je ne vous aurais jamais reconnue, ni vous, monsieur. Il paraît que ça *chauffe dur* en Afrique?...

L'espèce de pitié que Pierrotin inspirait à Oscar fut la dernière faute que la vanité fit commettre au héros de cette scène, et il en fut encore puni, mais assez doucement. Voici comment. Deux mois après son installation à Beaumont-sur-Oise, Oscar faisait la cour à mademoiselle Georgette Pierrotin, dont la dot était de cent cinquante mille francs, et il épousa la fille de l'entrepreneur des messageries de l'Oise vers la fin de l'hiver 1838. L'aventure du voyage à Presles avait donné de la discrétion à Oscar, la soirée de Florentine avait raffermi sa probité, les duretés de la carrière militaire lui avaient appris la hiérarchie sociale et l'obéissance au sort. Devenu sage et capable, il fut heureux. Avant sa mort, le comte de Sérisy obtint pour Oscar la recette de Pontoise. La protection de M. Moreau de l'Oise, celle de la comtesse de Sérisy et de M. le baron de Canalis, qui, tôt ou tard, redeviendra ministre, assurent une recette générale à M. Husson, en qui la famille Camusot reconnaît maintenant un parent. Oscar est un homme ordinaire, doux, sans prétention, modeste, et se tenant toujours, comme son gouvernement, dans un juste milieu. Il n'excite ni l'envie ni le dédain. C'est enfin le bourgeois moderne.



Oscar Husson.

Paris, février 1842.

FIN D'UN DÉBUT DANS LA VIE.

MAITRE CORNÉLIUS

À MONSIEUR LE COMTE GEORGES MNISZECH.

Quelque JALOUX pourrait croire, en voyant briller à cette page un des plus vieux et plus illustres noms sarmates, que j'essaye, comme en orfévrerie, de rehausser un récent travail par un bijou ancien, fantaisie à la mode aujourd'hui ; mais, vous et quelques autres aussi, mon cher comte, sauront que je tâche d'acquitter ici ma dette au talent, au souvenir et à l'amitié.

En 1479, le jour de la Toussaint, au moment où cette histoire commença, les vêpres finissaient à la cathédrale de Tours. L'archevêque Hélie de Bourdeilles se levait de son siége pour donner lui-même la bénédiction aux fidèles. Le sermon avait duré longtemps. La nuit était venue pendant l'office, et l'obscurité la plus profonde régnait dans certaines parties de cette belle église dont les deux tours n'étaient pas encore achevées. Cependant bon nombre de cierges brûlaient en l'honneur des saints sur les porte-cires triangulaires destinés à recevoir ces pieuses offrandes dont le mérite ou la signification n'ont jamais été suffisamment expliqués. Les luminaires de chaque autel et tous les candélabres du chœur étaient allumés. Inégalement semées à travers la forêt de piliers et d'arcades qui soutient les trois nefs de la cathédrale, ces masses de lumière éclairaient à peine l'immense vaisseau ; car, en projetant les fortes ombres des colonnes à travers les galeries de l'édifice, elles y produisaient mille fantaisies que rehaussaient encore les ténèbres dans lesquelles étaient ensevelis les cintres, les voussures et les chapelles latérales, déjà si sombres en plein jour. La foule offrait des effets non moins pittoresques. Certaines figures se dessinaient si vaguement dans le clair-obscur, qu'on pouvait les prendre pour des fantômes ; tandis que plusieurs autres, frappées par des lueurs éparses, attiraient l'attention comme les têtes principales d'un tableau. Les statues semblaient animées, et les hommes paraissaient pétrifiés. Çà et là des yeux brillaient dans le creux des piliers, la pierre jetait des regards, les marbres parlaient, les voûtes répétaient des soupirs, l'édifice entier était doué de vie. L'existence des peuples n'a pas de scènes plus solennelles ni de moments plus majestueux. À l'homme en masse, il faut toujours du mouvement pour faire œuvre de poésie ; mais à ces heures de religieuses pensées, où les richesses humaines se marient aux grandeurs célestes, il se rencontre d'incroyables sublimités dans le silence ; il y a de la terreur dans les genoux pliés et de l'espoir dans les mains jointes. Le concert de sentiments par lequel toutes les âmes s'élancent au ciel produit alors un inexplicable phénomène de spiritualité. La mystique exaltation des fidèles assemblés réagit sur chacun d'eux, le plus faible est sans doute porté sur les flots de cet océan d'amour et de foi. Puissance tout électrique, la prière arrache ainsi notre nature à elle-même. Cette involontaire union de toutes les volontés, également prosternées à terre, également élevées aux cieux, contient sans doute le secret des magiques influences que possèdent le chant des prêtres et les mélodies de l'orgue, les parfums et les pompes de l'autel, les voix de la foule et ses contemplations silencieuses. Aussi ne devons-nous pas être étonnés de voir au moyen âge tant d'amours commencées à l'église après de longues extases, amours souvent dénouées peu saintement, mais desquelles les femmes finissaient, comme toujours, par faire pénitence. Le sentiment religieux avait alors certainement quelques affinités avec l'amour, il en était ou le principe ou la fin. L'amour était encore une religion, il avait encore son beau fanatisme, ses superstitions naïves, ses dévouements sublimes qui sympathisaient avec ceux du christianisme. Les mœurs de l'époque expliquent assez bien d'ailleurs l'alliance de la religion et de l'amour. D'abord, la société ne se trouvait guère en présence que devant les autels. Seigneurs et vassaux, hommes et femmes, n'étaient égaux que là. Là seulement les amants pouvaient se voir et correspondre. Enfin les fêtes ecclésiastiques composaient le spectacle du temps, l'âme d'une femme était alors plus vivement remuée au milieu des cathédrales qu'elle ne l'est aujourd'hui dans un bal ou à l'Opéra. Les fortes émotions ne ramènent-elles pas toutes les femmes à l'amour ? À force de se mêler à la vie et de la saisir dans tous ses actes, la religion s'était donc rendue également complice et des vertus et des vices. La religion avait passé dans la science, dans la politique, dans l'éloquence, dans les crimes, sur les trônes, dans la peau du malade et du pauvre ; elle était tout. Ces observations demi-savantes justifieront peut-être la vérité de cette étude, dont certains détails pourraient effaroucher la morale perfectionnée de notre siècle, un peu trop *collet monté*, comme chacun sait.

Au moment où le chant des prêtres cessa, quand les dernières notes de l'orgue se mêlèrent aux vibrations de l'*amen* sorti de la forte poitrine des chantres, pendant qu'un léger murmure retentissait encore sous les voûtes lointaines, au moment où l'assemblée recueillie attendait la bienfaisante parole du prélat, un bourgeois, pressé de rentrer en son logis, ou craignant pour sa bourse le tumulte de la sortie, se retira doucement, au risque d'être réputé mauvais catholique. Un gentilhomme, tapi contre l'un des énormes piliers qui environnent le chœur et où il était resté comme perdu dans l'ombre, s'empressa de venir prendre la place abandonnée par le prudent Tourangeau. En y arrivant, il se cacha promptement le visage dans les plumes qui ornaient son haut bonnet gris, et s'agenouilla sur la chaise avec un air de contrition auquel un inquisiteur aurait pu croire. Après avoir assez attentivement regardé ce garçon, ses voisins parurent le reconnaître, et se remirent à prier en laissant échapper certain geste par lequel ils exprimèrent une même pensée, pensée caustique, railleuse, une médisance muette. Deux vieilles femmes hochèrent la tête en se jetant un mutuel coup d'œil qui fouillait l'avenir. La chaise dont s'était emparé le jeune homme se trouvait près d'une chapelle pratiquée entre deux piliers, et fermée par une grille de fer. Le chapitre louait alors, moyennant d'assez fortes redevances, à certaines familles seigneuriales, ou même à de riches bourgeois, le droit d'assister aux offices, exclusivement, eux et leurs gens, dans les chapelles latérales, situées le long des deux petites nefs qui tournent autour de la cathédrale. Cette simonie se pratique encore aujourd'hui. Une femme avait sa chapelle à l'église, comme

de nos jours elle prend une loge aux Italiens. Les locataires de ces places privilégiées avaient en outre la charge d'entretenir l'autel qui leur était concédé. Chacun mettait donc son amour-propre à décorer somptueusement le sien, vanité dont s'accommodait assez bien l'église. Dans cette chapelle et près de la grille, une jeune dame était agenouillée sur un beau carreau de velours rouge à glands d'or, précisément auprès de la place précédemment occupée par le bourgeois. Une lampe d'argent vermeil suspendue à la voûte de la chapelle, devant un autel magnifiquement orné, jetait sa pâle lumière sur le livre d'Heures que tenait la dame. Ce livre trembla violemment dans ses mains quand le jeune homme vint près d'elle.

— *Amen!*

A ce répons, chanté d'une voix douce, mais cruellement agitée, et qui heureusement se confondit dans la clameur générale, elle ajouta vivement et à voix basse : — Vous me perdez!

Cette parole fut dite avec un accent d'innocence auquel devait obéir un homme délicat, elle allait au cœur et le perçait ; mais l'inconnu, sans doute emporté par un de ces paroxysmes de passion qui étouffent la conscience, resta sur sa chaise et releva légèrement la tête, pour jeter un coup d'œil dans la chapelle.

— Il dort! répondit-il d'une voix si bien assourdie, que cette réponse dut être entendue par la jeune femme comme un son par l'écho.

La dame pâlit, son regard furtif quitta pour un moment le vélin du livre et se dirigea sur un vieillard que le jeune homme avait regardé. Quelle terrible complicité ne se trouvait-il pas dans cette œillade! Lorsque la jeune femme eut examiné ce vieillard, elle respira fortement et leva son beau front orné d'une pierre précieuse vers un tableau où la Vierge était peinte ; ce simple mouvement, cette attitude, le regard mouillé, disaient toute sa vie avec une imprudente naïveté; perverse, elle eût été dissimulée. Le personnage qui faisait tant de peur aux deux amants était un petit vieillard, bossu, presque chauve, de physionomie farouche, ayant une large barbe d'un blanc sale et taillée en éventail; la croix de Saint-Michel brillait sur sa poitrine; ses mains rudes, fortes, sillonnées de poils gris, et que d'abord il avait sans doute jointes, s'étaient légèrement désunies pendant le sommeil auquel il se laissait si imprudemment aller. Sa main droite semblait près de tomber sur sa dague, dont la garde formait une espèce de grosse coquille en fer sculpté; par la manière dont il avait rangé son arme, le pommeau se trouvait sous sa main; si, par malheur, elle venait à toucher le fer, nul doute qu'il ne s'éveillât aussitôt et ne jetât un regard sur sa femme. Ses lèvres sardoniques, son menton pointu, capricieusement relevé, présentaient les signes caractéristiques d'un malicieux esprit, d'une sagacité froidement cruelle qui devait lui permettre de tout deviner, parce qu'il savait tout supposer. Son front jaune était plissé comme celui des hommes habitués à ne rien croire, à tout peser, et qui, semblables aux avares faisant trébucher leurs pièces d'or, cherchent le sens et la valeur exacte des actions humaines. Il avait une charpente osseuse et solide, paraissait être nerveux, partant irritable; bref. vous eussiez dit d'un ogre manqué. Donc, au réveil de ce terrible seigneur, un inévitable danger attendait la jeune dame. Ce mari jaloux ne manquerait pas de reconnaître la différence qui existait entre le vieux bourgeois duquel il n'avait pris aucun ombrage, et le nouveau venu, courtisan jeune, svelte et élégant.

— *Libera nos a malo*, dit-elle en essayant de faire comprendre ses craintes au cruel jeune homme.

Celui-ci leva la tête vers elle et la regarda. Il avait des pleurs dans les yeux, pleurs d'amour ou de désespoir. A cette vue la dame tressaillit, elle se perdit. Tous deux résistaient sans doute depuis longtemps, et ne pouvaient peut-être plus résister à un amour grandi de jour en jour par d'invincibles obstacles, couvé par la terreur, fortifié par la jeunesse. Cette femme était médiocrement belle, mais son teint pâle accusait de secrètes souffrances qui la rendaient intéressante. Elle avait d'ailleurs les formes distinguées et les plus beaux cheveux du monde. Gardée par un tigre, elle risquait peut-être sa vie en disant un mot, en se laissant presser la main, en accueillant un regard. Si jamais amour n'avait été plus profondément enseveli dans deux cœurs, plus délicieusement savouré, jamais aussi passion ne devait être plus périlleuse. Il était facile de deviner que, pour ces deux êtres, l'air, les sons, le bruit des pas sur les dalles, les choses les plus indifférentes aux autres hommes offraient des qualités sensibles, des propriétés particulières qu'ils devinaient. Peut-être l'amour leur faisait-il trouver des truchements fidèles jusque dans les mains glacées du vieux prêtre auquel ils allaient dire leurs péchés, ou desquelles ils recevaient une hostie en approchant de la sainte table. Amour profond, amour entaillé dans l'âme comme dans le corps une cicatrice qu'il faut garder durant toute la vie. Quand ces deux jeunes gens se regardèrent, la femme sembla dire à son amant : — Périssons, mais aimons-nous. Et le cavalier parut lui répondre : — Nous nous aimerons et ne périrons pas. Alors, par un mouvement de tête plein de mélancolie, elle lui montra une vieille duègne et deux pages. La duègne dormait. Les deux pages étaient jeunes, et paraissaient assez insouciants de ce qui pouvait arriver de bien ou de mal à leur maître.

— Ne vous effrayez pas à la sortie, et laissez-vous faire.

A peine le gentilhomme eut-il dit ces paroles à voix basse, que la main du vieux seigneur coula sur le pommeau de son épée. En sentant la froideur du fer, le vieillard s'éveilla soudain ; ses yeux jaunes se fixèrent aussitôt sur sa femme. Par un privilége assez rarement accordé même aux hommes de génie, il retrouva son intelligence aussi nette et ses idées aussi claires que s'il n'avait pas sommeillé. C'était un jaloux. Si le jeune cavalier donnait un œil à sa maîtresse, de l'autre il guignait le mari; il se leva lestement, et s'effaça derrière le pilier au moment où la main du vieillard voulut se mouvoir; puis il disparut, léger comme un oiseau. La dame baissa promptement les yeux, feignit de lire et tâcha de paraître calme; mais elle ne pouvait empêcher ni son visage de rougir ni son cœur de battre avec une violence inusitée. Le vieux seigneur entendit le bruit des pulsations profondes qui retentissaient dans la chapelle, et remarqua l'incarnat extraordinaire répandu sur les joues, sur le front, sur les paupières de sa femme; il regarda prudemment autour de lui; mais, ne voyant personne dont il dût se défier : — A quoi pensez-vous donc, ma mie? lui dit-il.

— L'odeur de l'encens me fait mal, répondit-elle.

— Il est donc mauvais d'aujourd'hui, répliqua le seigneur.

Malgré cette observation, le rusé vieillard parut croire à cette défaite; mais il soupçonna quelque trahison secrète et résolut de veiller encore plus attentivement sur son trésor. La bénédiction était donnée. Sans attendre la fin du *secula seculorum*, la foule se précipitait comme un torrent vers les portes de l'église. Suivant son habitude, le seigneur attendit prudemment que l'empressement général fût calmé, puis il sortit en faisant marcher devant lui la duègne et le plus jeune page, qui portait un falot; il donna le bras à sa femme, et se fit suivre par l'autre page. Au moment où le vieux seigneur allait atteindre la porte latérale ouverte dans la partie orientale du cloître et par laquelle il avait coutume de sortir, un flot de monde se détacha de la foule qui obstruait le grand portail, reflua vers la petite nef où il se trouvait avec son monde, et cette masse compacte l'empêcha de retourner sur ses pas. Le seigneur et sa femme furent alors poussés au dehors par la puissante pression de cette multitude. Le mari tâcha de passer le premier en tirant fortement la dame par le bras; mais, en ce moment, il fut entraîné vigoureusement dans la rue, et sa femme lui fut arrachée par un étranger. Le terrible bossu comprit soudain qu'il était tombé dans une embûche préparée de longue main. Se repentant d'avoir dormi si longtemps, il rassembla toute sa force, d'une main ressaisit sa femme par la manche de sa robe, et de l'autre essaya de se cramponner à la porte. Mais l'ardeur de l'amour l'emporta sur la rage de la jalousie. Le jeune gentilhomme prit sa maîtresse par la taille, l'enleva si rapidement et avec une telle force de désespoir, que l'étoffe de soie et d'or, le brocart et les baleines, se déchirèrent bruyamment La manche resta seule au mari. Un rugissement de lion couvrit aussitôt les cris poussés par la multitude, et l'on entendit bientôt une voix terrible hurlant ces mots : — A moi, Poitiers! Au portail, les gens du comte de Saint-Vallier! Au secours! ici!

Et le comte Aymar de Poitiers, sire de Saint-Vallier tenta de tirer son épée et de se faire faire place; mais il se vit environné, pressé par trente ou quarante gentilshommes qu'il était dangereux de blesser. Plusieurs d'entre eux, qui étaient du plus haut rang, lui répondirent par des quolibets en l'entraînant dans le passage du cloître. Avec la rapidité de l'éclair, le ravisseur avait emmené la comtesse dans une chapelle ouverte, où il l'assit derrière un confessionnal, sur un banc de bois. A la lueur des cierges qui brûlaient devant l'image du saint auquel cette chapelle était dédiée, ils se regardèrent un moment en silence en se pressant les mains, étonnés l'un et l'autre de leur audace. La comtesse n'eut pas le cruel courage de reprocher au jeune homme la hardiesse à laquelle ils devaient ce périlleux, ce premier instant de bonheur.

— Voulez-vous fuir avec moi dans les Etats voisins? lui dit vivement le gentilhomme. J'ai près d'ici deux genets d'Angleterre capables de faire trente lieues d'une seule traite.

— Eh! s'écria-t-elle doucement, en quel lieu du monde trouverez-vous un asile pour une fille du roi Louis XI?

— C'est vrai, répondit le jeune homme stupéfait de n'avoir pas prévu cette difficulté.

— Pourquoi donc m'avez-vous arrachée à mon mari? demanda-t-elle avec une sorte de terreur.

— Hélas! reprit le cavalier, je n'ai pas compté sur le trouble où je suis en me trouvant près de vous, en vous entendant me parler. J'ai conçu deux ou trois plans, et maintenant tout me semble accompli, puisque je vous vois.

— Mais je suis perdue, dit la comtesse.

— Nous sommes sauvés, répliqua le gentilhomme avec l'aveugle enthousiasme de l'amour. Ecoutez-moi bien.

— Ceci me coûtera la vie, reprit elle en laissant couler les larmes qui roulaient dans ses yeux. Le comte me tuera ce soir peut-être!

Mais, allez chez le roi, racontez-lui les tourments que depuis cinq ans sa fille a endurés. Il m'aimait bien quand j'étais petite, et m'appelait en riant : Marie-pleine-de-grâce, parce que j'étais laide. Ah! s'il savait à quel homme il m'a donnée, il se mettrait dans une terrible colère. Je n'ai pas osé me plaindre, par pitié pour le comte. D'ailleurs comment ma voix parviendrait-elle au roi? Mon confesseur lui-même est un espion de Saint-Vallier. Aussi me suis-je prêtée à ce coupable enlèvement dans l'espoir de conquérir un défenseur. Mais puis-je me fier à... — Oh! dit-elle en pâlissant et s'interrompant, voici le page.

La pauvre comtesse se fit comme un voile avec ses mains pour se cacher la figure.

— Ne craignez rien, reprit le jeune seigneur, il est gagné! Vous pouvez vous servir de lui en toute assurance, il m'appartient. Quand le comte viendra vous chercher, il nous préviendra de son arrivée. — Dans ce confessionnal, ajouta-t-il à voix basse, est un chanoine de mes amis qui sera censé vous avoir retirée de la bagarre, et mise sous sa protection dans cette chapelle. Ainsi, tout est prévu pour tromper Saint-Vallier.

A ces mots, les larmes de la comtesse se séchèrent, mais une expression de tristesse vint rembrunir son front.

— On ne le trompe pas! dit-elle. Ce soir, il saura tout, prévenez ses coups. Allez au Plessis, voyez le roi, dites-lui que... Elle hésita. Mais quelque souvenir lui ayant donné le courage d'avouer les secrets du mariage : — Eh bien! oui, reprit-elle, dites-lui que, pour se rendre maître de moi, le comte me fait saigner aux deux bras, et m'épuise. Dites qu'il m'a traînée par les cheveux, dites que je suis prisonnière, dites que...

Son cœur se gonfla, les sanglots expirèrent dans son gosier, quelques larmes tombèrent de ses yeux; et, dans son agitation, elle se laissa baiser les mains par le jeune homme auquel il échappait des mots sans suite.

— Personne ne peut parler au roi, pauvre petite! J'ai beau être le neveu du grand maître des arbalétriers, je n'entrerai pas ce soir au Plessis. Ma chère dame, ma belle souveraine! Mon Dieu, a-t-elle souffert! Marie, laissez-moi vous dire deux mots, ou nous sommes perdus.

— Que devenir? dit-elle.

La comtesse aperçut à la noire muraille un tableau de la Vierge, sur lequel tombait la lueur de la lampe, et s'écria : — Sainte mère de Dieu, conseillez-nous!

— Ce soir, reprit le jeune seigneur, je serai chez vous.

— Et comment? demanda-t-elle naïvement.

Ils étaient dans un si grand péril, que leurs plus douces paroles semblaient dénuées d'amour.

— Ce soir, reprit le gentilhomme, je vais aller m'offrir en qualité d'apprenti à maître Cornélius, l'argentier du roi. J'ai su me procurer une lettre de recommandation qui me fera recevoir. Son logis est voisin du vôtre. Une fois sous le toit de ce vieux ladre, à l'aide d'une échelle de soie je saurai trouver le chemin de votre appartement.

— Oh! dit-elle pétrifiée d'horreur, si vous m'aimez, n'allez pas chez maître Cornélius!

— Ah! s'écria-t-il en la serrant contre son cœur avec toute la force que l'on se sent à son âge, vous m'aimez donc?

— Oui, dit-elle. N'êtes-vous pas mon espérance? Vous êtes gentilhomme, je vous confie mon honneur. — D'ailleurs, reprit-elle en le regardant avec dignité, je suis trop malheureuse pour que vous trahissiez ma foi. Mais à quoi bon tout ceci? Allez, laissez-moi mourir plutôt que d'entrer chez Cornélius! Ne savez-vous pas que tous ses apprentis...

— Ont été pendus, reprit en riant le gentilhomme. Croyez-vous que ses trésors me tentent?

— Oh! n'y allez pas, vous y seriez victime de quelque sorcellerie.

— Je ne saurais trop payer le bonheur de vous servir, répondit-il en lui lançant un regard de feu qui lui fit baisser les yeux.

— Et mon mari? dit-elle.

— Voici qui l'endormira, reprit le jeune homme en tirant de sa ceinture un petit flacon.

— Pas pour toujours? demanda la comtesse en tremblant.

Pour toute réponse, le gentilhomme fit un geste d'horreur.

— Je l'aurais déjà défié en combat singulier, s'il n'était pas si vieux, ajouta-t-il. Dieu me garde jamais de vous en défaire en lui donnant le boucon!

— Pardon, dit la comtesse en rougissant, je suis cruellement punie de mes péchés. Dans un moment de désespoir, j'ai voulu tuer le comte, je craignais que vous n'eussiez eu le même désir. Ma douleur est grande de n'avoir point encore pu me confesser de cette mauvaise pensée, mais j'ai eu peur que mon idée ne lui fût découverte, qu'il ne s'en vengeât. — Je vous fais honte, reprit-elle, offensée du silence que gardait le jeune homme. J'ai mérité ce blâme.

Elle brisa le flacon en le jetant à terre avec violence.

— Ne venez pas, s'écria-t-elle, le comte a le sommeil léger! Mon devoir est d'attendre secours du ciel. Ainsi ferai-je!

Elle voulut sortir.

— Ah! s'écria le gentilhomme, ordonnez, je le tuerai, madame. Vous me verrez ce soir.

— J'ai été sage de dissiper cette drogue, répliqua-t-elle d'une voix éteinte par le plaisir de se voir si ardemment aimée. La peur de réveiller mon mari nous sauvera de nous-mêmes.

— Je vous fiance ma vie! dit le jeune homme en lui serrant la main.

— Si le roi veut, le pape saura casser mon mariage. Nous serions unis, alors! reprit-elle en lui lançant un regard plein de délicieuses espérances.

— Voici mon seigneur! s'écria le page en accourant,

Aussitôt le gentilhomme, étonné du peu de temps pendant lequel il était resté près de sa maîtresse, et surpris de la célérité du comte, prit un baiser, que sa maîtresse ne sut pas refuser.

— A ce soir! lui dit-il en s'esquivant de la chapelle.

A la faveur de l'obscurité, l'amoureux gagna le grand portail en s'évadant de pilier en pilier, dans la longue trace d'ombre que chaque grosse colonne projetait à travers l'église. Un vieux chanoine sortit tout à coup du confessionnal, vint se mettre auprès de la comtesse, et ferma doucement la grille devant laquelle le page se promena gravement avec une assurance de meurtrier. De vives clartés annoncèrent le comte. Accompagné de quelques amis et de gens qui portaient des torches, il tenait à la main son épée nue. Ses yeux sombres semblaient percer les ténèbres profondes et visiter les coins les plus obscurs de la cathédrale.

— Monseigneur, madame est là, lui dit le page en allant au-devant de lui.

Le sire de Saint-Vallier trouva sa femme agenouillée au pied de l'autel, et le chanoine debout, disant son bréviaire. A ce spectacle, il secoua vivement la grille, comme pour donner pâture à sa rage.

— Que voulez-vous, une épée nue à la main dans l'église? demanda le chanoine.

— Mon père, monsieur est mon mari, répondit la comtesse.

Le prêtre tira la clef de sa manche, et ouvrit la chapelle. Le comte jeta presque malgré lui des regards autour du confessionnal, y entra; puis il se mit à écouter le silence de la cathédrale.

— Monsieur, lui dit sa femme, vous devez des remercîments à ce vénérable chanoine, qui m'a retirée ici.

Le sire de Saint-Vallier pâlit de colère, n'osa regarder ses amis, venus là plus pour rire de lui que pour l'assister, et repartit brièvement ; — Merci Dieu, mon père, je trouverai moyen de vous récompenser!

Il prit sa femme par le bras, et, sans la laisser achever sa révérence au chanoine, il fit un signe à ses gens, et sortit de l'église sans dire un mot à ceux qui l'avaient accompagné. Son silence avait quelque chose de farouche. Impatient d'être au logis, préoccupé des moyens de découvrir la vérité, il se mit en marche à travers les rues tortueuses qui séparaient alors la cathédrale du portail de la chancellerie, où s'élevait le bel hôtel, alors récemment bâti par le chancelier Juvénal des Ursins, sur l'emplacement d'une ancienne fortification que Charles VII avait donnée à ce fidèle serviteur en récompense de ses glorieux labeurs. Là commençait une rue nommée depuis lors de la Scéellerie, en mémoire des sceaux qui y furent longtemps. Elle joignait le vieux Tours au bourg de Châteauneuf, où se trouvait la célèbre abbaye de Saint-Martin, dont tant de rois furent simples chanoines. Depuis cent ans, et après de longues discussions, ce bourg avait été réuni à la ville. Beaucoup de rues adjacentes à celle de la Scéellerie, et qui forment aujourd'hui le centre du Tours moderne, étaient déjà construites; mais les plus beaux hôtels, et notamment celui du trésorier Xancoings, maison qui subsiste encore dans la rue du Commerce, étaient situés dans la commune de Châteauneuf. Ce fut par là que les porte-flambeaux du sire de Saint-Vallier le guidèrent vers la partie du bourg qui avoisinait la Loire; il suivait machinalement ses gens en lançant de temps en temps un coup d'œil sombre à sa femme et au page, pour surprendre entre eux un regard d'intelligence qui jetât quelque lumière sur cette rencontre désespérante. Enfin, le comte arriva dans la rue du Mûrier, où son logis était situé. Lorsque son cortége fut entré, que la lourde porte fut fermée, un profond silence régna dans cette rue étroite où logeaient alors quelques seigneurs, car ce nouveau quartier de la ville avoisinait le Plessis, séjour habituel du roi, chez qui les courtisans pouvaient aller en un moment. La dernière maison de cette rue était aussi la dernière de la ville, et appartenait à maître Cornélius Hoogworst, vieux négociant brabançon, à qui le roi Louis XI accordait sa confiance dans les transactions financières que sa politique astucieuse l'obligeait à faire au dehors du royaume. Par des raisons favorables à la tyrannie qu'il exerçait sur sa femme, le comte Saint-Vallier s'était jadis établi dans un hôtel contigu au logis de ce maître Cornélius. La topographie des lieux expliquera les bénéfices que cette situation pouvait offrir à un jaloux.

La maison du comte, nommée l'*hôtel de Poitiers*, avait un jardin bordé au nord par le mur et le fossé qui servaient d'enceinte à l'ancien bourg de Châteauneuf, et le long desquels passait la levée récemment construite par Louis XI entre Tours et le Plessis. De ce

côté, des chiens défendaient l'accès du logis, qu'une grande cour séparait à l'est des maisons voisines, et qui à l'ouest se trouvait adossé au logis de maître Cornélius. La façade de la rue avait l'exposition du midi. Isolé de trois côtés, l'hôtel du défiant et rusé seigneur ne pouvait donc être envahi que par les habitants de la maison brabançonne, dont les combles et les chéneaux de pierre se mariaient à ceux de l'hôtel de Poitiers. Sur la rue, les fenêtres étroites et découpées dans la pierre étaient garnies de barreaux en fer; puis la porte, basse et voûtée comme le guichet de nos plus vieilles prisons, avait une solidité à toute épreuve. Un banc de pierre, qui servait de montoir, se trouvait près du porche. En voyant le profil des logis occupés par maître Cornélius et par le comte de Poitiers, il était facile de croire que les deux maisons avaient été bâties par le même architecte et destinées à des tyrans. Toutes deux, d'aspect sinistre, ressemblaient à de petites forteresses, et pouvaient être longtemps défendues avec avantage contre une populace furieuse. Leurs angles étaient protégés par des tourelles semblables à celles que les amateurs d'antiquités remarquent dans certaines villes où le marteau des démolisseurs n'a pas encore pénétré. Les baies, qui avaient peu de largeur, permettaient de donner une force de résistance prodigieuse aux volets ferrés et aux portes. Les émeutes et les guerres civiles, si fréquentes en ces temps de discorde, justifiaient amplement toutes ces précautions.

Lorsque six heures sonnèrent au clocher de l'abbaye Saint-Martin, l'amoureux de la comtesse passa devant l'hôtel de Poitiers, s'y arrêta pendant un moment, et entendit dans la salle basse le bruit que faisaient les gens du comte en soupant. Après avoir jeté un regard sur la chambre où il présumait que devait être sa dame, il alla vers la porte du logis voisin. Partout sur son chemin le jeune seigneur avait entendu les joyeux accents des repas faits dans les maisons de la ville en l'honneur de la fête. Toutes les fenêtres mal jointes laissaient passer des rayons de lumière, les cheminées fumaient, et la bonne odeur des rôtisseries égayait les rues. L'office achevé, la ville entière se rigolait, et poussait des murmures que l'imagination comprend mieux que la parole ne les peint. Mais en cet endroit régnait un profond silence, car dans ces deux logis vivaient deux passions qui ne se réjouissent jamais. Au delà les campagnes se taisaient; puis là, sous l'ombre des clochers de l'abbaye Saint-Martin, ces deux maisons muettes aussi, séparées des autres et situées dans le bout le plus tortueux de la rue, ressemblaient à une léproserie. Le logis qui leur faisait face, appartenant à des criminels d'État, était sous le séquestre. Un jeune homme devait être facilement impressionné par ce subit contraste. Aussi, sur le point de se lancer dans une entreprise horriblement hasardeuse, le gentilhomme resta-t-il pensif devant la maison du Lombard en se rappelant tous les contes que fournissait la vie de maître Cornélius, et qui avaient causé le singulier effroi de la comtesse. A cette époque, un homme de guerre, et même un amoureux, tout tremblait au mot de magie. Il se rencontrait alors peu d'imaginations incrédules pour les faits bizarres, ou froides aux récits merveilleux. L'amant de la comtesse de Saint-Vallier, une des filles que Louis XI avait eues de madame de Sassenage, en Dauphiné, quelque hardi qu'il pût être, devait y regarder à deux fois au moment d'entrer dans une maison ensorcelée.

L'histoire de maître Cornélius Hoogworst expliquera complétement la sécurité que le Lombard avait inspirée au sire de Saint-Vallier, la terreur manifestée par la comtesse, et l'hésitation qui arrêtait l'amant. Mais, pour faire comprendre entièrement à des lecteurs du dix-neuvième siècle comment des événements assez vulgaires en apparence étaient devenus surnaturels, et pour leur faire partager les frayeurs du vieux temps, il est nécessaire d'interrompre cette histoire pour jeter un rapide coup d'œil sur les aventures de maître Cornélius.

Cornélius Hoogworst, l'un des plus riches commerçants de Gand, s'étant attiré l'inimitié de Charles, duc de Bourgogne, avait trouvé asile et protection à la cour de Louis XI. Le roi sentit les avantages qu'il pouvait tirer d'un homme lié avec les principales maisons de Flandre, de Venise et du Levant, il anoblit, naturalisa, flatta maître Cornélius, ce qui arrivait rarement à Louis XI. Le monarque plaisait d'ailleurs au Flamand autant que le Flamand plaisait au monarque. Rusés, défiants, avares; également politiques, également instruits; supérieurs tous deux à leur époque, tous deux se comprenaient à merveille; ils quittaient et reprenaient avec une même facilité, l'un sa conscience, l'autre sa dévotion; ils aimaient la même Vierge, l'un par conviction, l'autre par flatterie; enfin, s'il fallait en croire les propos jaloux d'Olivier le Daim et de Tristan, le roi allait se divertir dans la maison du Lombard comme se divertissait Louis XI. L'histoire a pris soin de nous transmettre les goûts licencieux de ce monarque, auquel la débauche ne déplaisait pas. Le vieux Brabançon trouvait sans doute joie et profit à se prêter aux capricieux plaisirs de son royal client. Cornélius habitait la ville de Tours depuis neuf ans. Pendant ces neuf années, il s'était passé chez lui des événements extraordinaires qui l'avaient rendu l'objet de l'exécration générale. En arrivant, il dépensa dans sa maison des sommes assez considérables afin de mettre ses trésors en sûreté. Les inventions que les serruriers de la ville exécutèrent secrètement pour lui, les précautions bizarres qu'il avait prises pour les amener dans son logis de manière à s'assurer forcément de leur discrétion, furent pendant longtemps le sujet de mille contes merveilleux qui charmèrent les veillées de Touraine. Les singuliers artifices du vieillard le faisaient supposer possesseur de richesses orientales. Aussi les narrateurs de ce pays, la patrie du conte en France, bâtissaient-ils des chambres d'or et de pierreries chez le Flamand, sans manquer d'attribuer à des pactes magiques la source de cette immense fortune. Maître Cornélius avait amené jadis avec lui deux valets flamands, une vieille femme, plus un jeune apprenti de figure douce et prévenante; ce jeune homme lui servait de secrétaire, de caissier, de factotum et de courrier.



Ils se regardèrent un moment en silence en se pressant les mains. — PAGE 35.

Dans la première année de son établissement à Tours, un vol considérable eut lieu chez lui. Les enquêtes judiciaires prouvèrent que le crime avait été commis par un habitant de la maison. Le vieil avare fit mettre en prison ses deux valets et son commis. Le jeune homme était faible, il périt dans les souffrances de la question, tout en protestant de son innocence. Les deux valets avouèrent le crime pour éviter les tortures, mais, quand le juge leur demanda où se trouvaient les sommes volées, ils gardèrent le silence, furent réappliqués à la question, jugés, condamnés et pendus. En allant à l'échafaud, ils persistèrent à se dire innocents, suivant l'habitude de tous les pendus. La ville de Tours s'entretint longtemps de cette singulière affaire. Les criminels étaient des Flamands. L'intérêt que ces malheureux et que ce jeune commis avaient excité s'évanouit donc promptement. En ce temps là les guerres et les séditions fournissaient des émotions perpétuelles, et le drame du jour faisait pâlir celui de la veille.

Plus chagrin de la perte énorme qu'il avait éprouvée que de la mort de ses trois domestiques, maître Cornélius resta seul avec la vieille Flamande, qui était sa sœur. Il obtint du roi la faveur de se servir des courriers de l'État pour ses affaires particulières, mit ses mules chez un muletier du voisinage, et vécut dès ce moment dans la plus profonde solitude, ne voyant guère que le roi, faisant son commerce par le canal des juifs, habiles calculateurs, qui le servaient fidèlement, afin d'obtenir sa toute-puissante protection.

Quelque temps après cette aventure, le roi procura lui-même à son vieux *torçonnier* un jeune orphelin auquel il portait beaucoup d'intérêt. Louis XI appelait familièrement maître Cornélius de ce vieux nom, qui sous le règne de saint Louis signifiait un usurier, un collecteur d'impôts, un homme qui pressurait le monde par des moyens violents. L'épithète *tortionnaire*, restée au palais, explique assez bien le mot *torçonnier*, qui se trouve souvent écrit *tortionneur*. Le pauvre enfant s'adonna soigneusement aux affaires du Lombard, sut lui plaire, et gagna ses bonnes grâces.

Pendant une nuit d'hiver, les diamants déposés entre les mains de Cornélius par le roi d'Angleterre pour sûreté d'une somme de cent mille écus furent volés, et les soupçons tombèrent sur l'orphelin. Louis XI se montra d'autant plus sévère pour lui, qu'il avait répondu de sa fidélité. Aussi le malheureux fut-il pendu, après un interrogatoire assez sommairement fait par le grand prévôt.

Personne n'osait aller apprendre l'art de la banque et le change chez maître Cornélius. Cependant deux jeunes gens de la ville, Tourangeaux pleins d'honneur et désireux de fortune, y entrèrent successivement. Des vols considérables coïncidèrent avec l'admission des deux jeunes gens dans la maison du torçonnier; les circonstances de ces crimes, la manière dont ils furent exécutés, prouvèrent clairement que les voleurs avaient des intelligences secrètes avec les habitants du logis; il fut impossible de ne pas en accuser les nouveaux venus. Devenu de plus en plus soupçonneux et vindicatif, le Brabançon déféra sur-le-champ la connaissance de ce fait à Louis XI, qui chargea son grand-prévôt de ces affaires. Chaque procès fut promptement instruit et plus promptement terminé. Le patriotisme des Tourangeaux donna secrètement tort à la promptitude de Tristan. Coupables ou non, les deux jeunes gens passèrent pour des victimes, et Cornélius pour un bourreau.

Les deux familles en deuil étaient estimées, leurs plaintes furent écoutées, et de conjectures en conjectures, elles parvinrent à faire croire à l'innocence de tous ceux que l'argentier du roi avait envoyés à la potence. Les uns prétendaient que le cruel avare imitait le roi, qu'il essayait de mettre la terreur et les gibets entre le monde et lui, qu'il n'avait jamais été volé, que ces tristes exécutions étaient le résultat d'un froid calcul, et qu'il voulait être sans crainte pour ses trésors. Le premier effet de ces rumeurs populaires fut d'isoler Cornélius, les Tourangeaux le traitèrent comme un pestiféré, l'appelèrent *le tortionnaire*, et nommèrent son logis la *Malemaison*.

Quand même le Lombard aurait pu trouver des étrangers assez hardis pour entrer chez lui, tous les habitants de la ville les en eussent empêchés par leurs dires. L'opinion la plus favorable à maître Cornélius était celle des gens qui le regardaient comme un homme funeste. Il inspirait aux uns une terreur instinctive, aux autres il imprimait ce respect profond que l'on porte à un pouvoir sans bornes ou à l'argent; pour plusieurs personnes, il avait l'attrait du mystère. Son genre de vie, sa physionomie et la faveur du roi justifiaient tous les contes dont il était devenu le sujet.

Cornélius voyageait assez souvent en pays étrangers depuis la mort de son persécuteur, le duc de Bourgogne. Or, pendant son absence, le roi faisait garder le logis du banquier par des hommes de sa compagnie écossaise. Cette royale sollicitude faisait présumer aux courtisans que le vieillard avait légué sa fortune à Louis XI.

Le torçonnier sortait très-peu, les seigneurs de la cour lui rendaient de fréquentes visites; il leur prêtait assez libéralement de l'argent, mais il était fantasque : à certains jours, il ne leur aurait pas donné un sou parisis, le lendemain il leur offrait des sommes immenses, moyennant toutefois un bon intérêt et de grandes sûretés.

Bon catholique d'ailleurs, il allait régulièrement aux offices, mais il venait à Saint-Martin de très-bonne heure; et, comme il y avait acheté une chapelle à perpétuité, là, comme ailleurs, il était séparé des autres chrétiens. Enfin un proverbe populaire de cette époque, et qui subsista longtemps à Tours, était cette phrase : — Vous avez passé devant le Lombard, il vous arrivera malheur. — *Vous avez passé devant le Lombard* expliquait les maux soudains, les tristesses involontaires et les mauvaises chances de fortune. Même à la cour, on attribuait à Cornélius cette fatale influence que les superstitions italienne, espagnole et asiatique ont nommée le ***mauvais œil***. Sans le pouvoir terrible de Louis XI qui s'était étendu comme un manteau sur cette maison, à la moindre occasion le peuple eût démoli la *Malemaison* de la rue du Mûrier. Et c'était pourtant chez Cornélius que les premiers mûriers plantés à Tours avaient été mis en terre; et les Tourangeaux le regardèrent alors comme un bon génie. Comptez donc sur la faveur populaire !

Quelques seigneurs ayant rencontré maître Cornélius hors de France furent surpris de sa bonne humeur. A Tours, il était toujours sombre et rêveur, mais il y revenait toujours. Une inexplicable puissance le ramenait à sa noire maison de la rue du Mûrier. Semblable au colimaçon dont la vie est si fortement unie à celle de sa coquille, il avouait au roi qu'il ne se trouvait bien que sous les pierres vermiculées et sous les verrous de sa petite bastille, tout en sachant que, Louis XI mort, ce lieu serait pour lui le plus dangereux de la terre.

— Le diable s'amuse aux dépens de notre compère le torçonnier, dit Louis XI à son barbier quelques jours avant la fête de la Toussaint. Il se plaint encore d'avoir été volé. Mais il ne peut plus pendre personne, à moins qu'il ne se pende lui-même. Ce vieux truand n'est-il pas venu me demander si je n'avais pas emporté hier par mégarde une chaîne de rubis qu'il voulait me vendre?

— Pasques Dieu ! je ne vole pas ce que je puis prendre, lui ai-je dit.

— Et il a eu peur? fit le barbier.

— Les avares n'ont peur que d'une seule chose, répondit le roi. Mon compère le torçonnier sait bien que je ne le dépouillerai pas sans raison, autrement je serais injuste, et je n'ai jamais rien fait que de juste et de nécessaire.

— Cependant le vieux malandrin vous surfait, reprit le barbier.

— Tu voudrais bien que ce fût vrai, hein? dit le roi en jetant un malicieux regard au barbier.

— Ventre Mahom, sire, la succession serait belle à partager entre vous et le diable.

— Assez, fit le roi. Ne me donne pas de mauvaises idées. Mon compère est un homme plus fidèle que tous ceux dont j'ai fait la fortune, parce qu'il ne me doit rien, peut-être.

Depuis deux ans maître Cornélius vivait donc seul avec sa vieille sœur, qui passait pour sorcière. Un tailleur du voisinage prétendait l'avoir souvent vue, pendant la nuit, attendant sur les toits l'heure d'aller au sabbat. Ce fait semblait d'autant plus extraordinaire, que le vieil avare enfermait sa sœur dans une chambre dont les fenêtres étaient garnies de barreaux de fer. En vieillissant, Cornélius, toujours volé, craignant toujours d'être dupé par les hommes, les avait tous pris en haine, excepté le roi, qu'il estimait beaucoup. Il était tombé dans une excessive misanthropie; mais, comme chez la plupart des avares, sa passion pour l'or, l'assimilation de ce métal avec sa substance, avait été de plus en plus intime, et croissait d'intensité par l'âge. Sa sœur elle-même excitait ses soupçons, quoiqu'elle fût peut-être plus avare et plus économe que son frère, qu'elle surpassait en inventions de ladrerie. Aussi leur existence avait-elle quelque chose de problématique et de mystérieux. La vieille femme prenait si rarement du pain chez le boulanger, elle apparaissait si peu au marché, que les observateurs les moins crédules avaient fini par attribuer à ces deux êtres bizarres la connaissance de quelque secret de vie. Ceux qui se mêlaient d'alchimie disaient que maître Cornélius savait faire de l'or. Les savants prétendaient qu'il avait trouvé la panacée universelle. Cornélius était pour beaucoup de campagnards, auxquels les gens de la ville en parlaient, un être chimérique, et plusieurs d'entre eux venaient voir la façade de son hôtel par curiosité.

Assis sur le banc du logis qui faisait face à celui de maître Cornélius, le gentilhomme regardait tour à tour l'hôtel de Poitiers et la Malemaison; la lune en bordait les saillies de sa lueur, et colorait par des mélanges d'ombre et de lumière les creux et les reliefs de la sculpture. Les caprices de cette lueur blanche donnaient une physionomie sinistre à ces deux édifices; il semblait que la nature elle-même se prêtât aux superstitions qui planaient sur cette demeure. Le jeune homme se rappela successivement toutes les traditions qui rendaient Cornélius un personnage tout à la fois curieux et redoutable.

Quoique décidé par la violence de son amour à entrer dans cette maison, à y demeurer le temps nécessaire pour l'accomplissement de ses projets, il hésitait à risquer cette dernière démarche, tout en sachant qu'il allait la faire. Mais qui, dans les crises de sa vie, n'aime pas à écouter les pressentiments, à se balancer sur les abîmes de l'avenir? En amant digne d'aimer, le jeune homme craignait de mourir sans avoir été reçu à merci d'amour par la comtesse. Cette délibération secrète était si cruellement intéressante, qu'il ne sentait pas le

froid sifflant dans ses jambes et sur les saillies des maisons. En entrant chez Cornélius, il devait se dépouiller de son nom, de même qu'il avait déjà quitté ses beaux vêtements de noble. Il lui était interdit, en cas de malheur, de réclamer les priviléges de sa naissance ou la protection de ses amis, à moins de perdre sans retour la comtesse de Saint-Vallier. S'il soupçonnait la visite nocturne d'un amant, ce vieux seigneur était capable de la faire périr à petit feu dans une cage de fer, de la tuer tous les jours au fond de quelque château fort. En regardant les vêtements misérables sous lesquels il s'était déguisé, le gentilhomme eut honte de lui-même. A voir sa ceinture de cuir noir, ses gros souliers, ses chausses drapées, son haut-de-chausses de tiretaine et son justaucorps de laine grise, il ressemblait au clerc du plus pauvre sergent de justice. Pour un noble du quinzième siècle, c'était déjà la mort que de jouer le rôle d'un bourgeois sans sou ni maille, et de renoncer aux priviléges du rang. Mais grimper sur le toit de l'hôtel où pleurait sa maîtresse, descendre par la cheminée ou courir sur les galeries, et, de gouttière en gouttière, parvenir jusqu'à la fenêtre de sa chambre ; risquer sa vie pour être près d'elle sur un coussin de soie, devant un bon feu, pendant le sommeil d'un sinistre mari, dont les ronflements redoubleraient leur joie ; défier le ciel et la terre en se donnant le plus audacieux de tous les baisers ; ne pas dire une parole qui ne pût être suivie de la mort, ou tout au moins d'un sanglant combat ; toutes ces voluptueuses images et les romanesques dangers de cette entreprise décidèrent le jeune homme. Plus léger devait être le prix de ses soins, ne pût-il même que baiser encore une fois la main de la comtesse, plus promptement il se résolut à tout tenter, poussé par l'esprit chevaleresque et passionné de cette époque. Puis, il ne supposa point que la comtesse osât lui refuser le plus doux des plaisirs de l'amour au milieu de dangers si mortels. Cette aventure était trop périlleuse, trop impossible, pour n'être pas achevée.

En ce moment, toutes les cloches de la ville sonnèrent l'heure du couvre-feu, loi tombée en désuétude, mais dont l'observance subsistait dans les provinces, où tout s'abolit lentement. Quoique les lumières ne s'éteignissent pas, les chefs de quartier firent tendre les chaînes des rues. Beaucoup de portes se fermèrent, les pas de quelques bourgeois attardés, marchant en troupe avec leurs valets armés jusqu'aux dents, et portant des falots, retentirent dans le lointain ; puis bientôt la ville, en quelque sorte garrottée, parut s'endormir et ne craignit plus les attaques des malfaiteurs que par ses toits.

A cette époque, les combles des maisons étaient une voie très-fréquentée pendant la nuit. Les rues avaient si peu de largeur en province et même à Paris, que les voleurs sautaient d'un bord à l'autre, Ce périlleux métier servit longtemps de divertissement au roi Charles IX dans sa jeunesse, s'il faut en croire les mémoires du temps.

Craignant de se présenter trop tard à maître Cornélius, le gentilhomme allait quitter sa place pour heurter à la porte de la Malemaison, lorsqu'en la regardant son attention fut excitée par une sorte de vision que les écrivains du temps eussent appelée cornue. Il se frotta les yeux comme pour s'éclaircir la vue, et mille sentiments divers passèrent dans son âme à cet aspect. De chaque côté de cette porte se trouvait une figure encadrée entre les deux barreaux d'une espèce de meurtrière. Il avait pris d'abord ces deux visages pour des masques grotesques sculptés dans la pierre, tant ils étaient ridés, anguleux, contournés, saillants, immobiles, de couleur tannée, c'est-à-dire bruns ; mais le froid et la lueur de la lune lui permirent de distinguer le léger nuage blanc que la respiration faisait sortir des deux nez violâtres ; puis il finit par voir dans chaque figure creuse, sous l'ombre des sourcils, deux yeux d'un bleu faïence qui jetaient un feu clair, et ressemblaient à ceux d'un loup couché dans la feuillée, qui croit entendre les cris d'une meute. La lueur inquiète de ces yeux était dirigée sur lui si fixement, qu'après l'avoir reçue pendant le moment où il examina ce singulier spectacle, il se trouva comme un oiseau surpris par des chiens à l'arrêt ; il se fit dans son âme un mouvement fébrile promptement réprimé. Ces deux visages, tendus et soupçonneux, étaient sans doute ceux de Cornélius et de sa sœur.

Alors le gentilhomme feignit de regarder où il était, de chercher à distinguer un logis indiqué sur une carte qu'il tira de sa poche en essayant de la lire aux clartés de la lune ; puis il alla droit à la porte du torçonnier, et y frappa trois coups qui retentirent au dedans de la maison, comme si c'eût été l'entrée d'une cave. Une faible lumière passa sous le porche, et, par une petite grille extrêmement forte, un œil vint à briller.

— Qui va là?
— Un ami envoyé par Oosterlinck de Bruges.
— Que demandez-vous?
— A entrer.
— Votre nom?
— Philippe Goulenoire.
— Avez-vous des lettres de créance?
— Les voici.
— Passez-les par le tronc.
— Où est-il?
— A gauche.

Philippe Goulenoire jeta la lettre par la fente d'un tronc en fer, au-dessus de laquelle se trouvait une meurtrière.

— Diable ! pensa-t-il, on voit que le roi est venu ici, car il s'y trouve autant de précautions qu'il en a pris au Plessis.

Il attendit environ un quart d'heure dans la rue. Ce laps de temps écoulé, il entendit Cornélius qui disait à sa sœur :

— Ferme les chausse-trappes de la porte.

Un cliquetis de chaînes et de fer retentit sous le portail. Philippe entendit les verrous aller, les serrures gronder ; enfin une petite porte basse garnie de fer s'ouvrit de manière à décrire l'angle le plus aigu par lequel un homme mince pût passer. Au risque de déchirer ses vêtements, Philippe se glissa plutôt qu'il n'entra dans la Malemaison.

Une vieille fille édentée, à visage de rebec, dont les sourcils ressemblaient à deux anses de chaudron, qui n'aurait pas pu mettre une noisette entre son nez et son menton crochu : fille pâle et hâve, creusée des tempes, et qui semblait être composée seulement d'os et de nerfs, guida silencieusement le soi-disant étranger dans une salle basse, tandis que Cornélius le suivait prudemment par derrière.

— Asseyez-vous là, dit-elle à Philippe en lui montrant un escabeau à trois pieds placé au coin d'une grande cheminée en pierre sculptée dont l'âtre propre n'avait pas de feu.

De l'autre côté de cette cheminée était une table de noyer à pieds contournés, sur laquelle se trouvait un œuf dans une assiette, et dix ou douze petites mouillettes dures et sèches, coupées avec une studieuse parcimonie. Deux escabelles, sur l'une desquelles s'assit la vieille, annonçaient que les avares étaient en train de souper. Cornélius alla pousser deux volets de fer pour fermer sans doute les *judas* par lesquels il avait regardé si longtemps dans la rue, et vint reprendre sa place. Le prétendu Philippe Goulenoire vit alors le frère et la sœur trempant dans cet œuf, à tour de rôle, avec gravité, mais avec la même précision que les soldats mettent à plonger en temps égaux la cuiller dans la gamelle, leurs mouillettes respectives qu'ils teignaient à peine, afin de combiner la durée de l'œuf avec le nombre de mouillettes. Ce manége se faisait en silence.

Tout en mangeant, Cornélius examinait le faux novice avec autant de sollicitude et de perspicacité que s'il eût pesé de vieux besants. Philippe, sentant un manteau de glace tomber sur ses épaules, était tenté de regarder autour de lui ; mais, avec l'astuce que donne une entreprise amoureuse, il se garda bien de jeter un coup d'œil, même furtif, sur les murs ; car il comprit que si Cornélius le surprenait il ne garderait pas un curieux en son logis. Donc, il se contentait de tenir modestement son regard tantôt sur l'œuf, tantôt sur la vieille fille ; et parfois il contemplait son futur maître.

L'argentier de Louis XI ressemblait à ce monarque, il en avait même pris certains gestes, comme il arrive assez souvent aux gens qui vivent ensemble dans une sorte d'intimité. Les sourcils épais du Flamand lui couvraient presque les yeux ; mais, en les relevant un peu, il lançait un regard lucide, pénétrant et plein de puissance, le regard des hommes habitués au silence, et auxquels le phénomène de la concentration des forces intérieures est devenu familier. Ses lèvres minces, à rides verticales, lui donnaient un air de finesse incroyable. La partie inférieure du visage avait de vagues ressemblances avec le museau des renards ; mais le front haut, bombé, tout plissé, semblait révéler de grandes et de belles qualités, une noblesse d'âme dont l'essor avait été modéré par l'expérience, et que les cruels enseignements de la vie refoulaient sans doute dans les replis les plus cachés de cet être singulier. Ce n'était certes pas un avare ordinaire, et sa passion cachait sans doute de profondes jouissances, de secrètes conceptions.

— A quel taux se font les sequins de Venise? demanda-t-il brusquement à son futur apprenti.
— Trois quarts à Bruges, un à Gand.
— Quel est le fret sur l'Escaut?
— Trois sous parisis.
— Il n'y a rien de nouveau à Gand?
— Le frère de Liéven-d'Herde est ruiné.
— Ah !

Après avoir laissé échapper cette exclamation, le vieillard se couvrit les genoux avec un pan de sa dalmatique, espèce de robe en velours noir, ouverte par devant, à grandes manches et sans collet, dont la somptueuse étoffe était miroitée. Ce reste du magnifique costume qu'il portait jadis comme président du tribunal des *Parchons*, fonctions qui lui avaient valu l'inimitié du duc de Bourgogne, n'était plus alors qu'un haillon. Philippe n'avait point froid, il suait dans son harnais en tremblant d'avoir à subir d'autres questions. Jusque-là les instructions sommaires qu'un juif auquel il avait sauvé la vie venait de lui donner la veille, suffisaient, grâce à sa mémoire et à la parfaite connaissance que le juif possédait des manières et des habitudes de Cornélius. Mais le gentilhomme, qui, dans le premier feu de la conception, n'avait douté de rien, commençait à entrevoir toutes les difficultés de son entreprise. La gravité solennelle, le sang-froid du terrible Flamand, agissaient sur lui. Puis il se sentait sous les ver-

rous, et voyait toutes les cordes du grand prevôt aux ordres de maître Cornélius.

— Avez-vous soupé? demanda l'argentier d'un ton qui signifiait : Ne soupez pas.

Malgré l'accent de son frère, la vieille fille tressaillit, elle regarda ce jeune commensal, comme pour jauger la capacité de cet estomac qu'il lui faudrait satisfaire, et dit alors avec un faux sourire : — Vous n'avez pas volé votre nom, vous avez des cheveux et des moustaches plus noirs que la queue du diable.

— J'ai soupé, répondit-il.

— Eh bien! reprit l'avare, vous reviendrez me voir demain. Depuis longtemps je suis habitué à me passer d'un apprenti. D'ailleurs, la nuit me portera conseil.

— Eh! par saint Bavon, monsieur, je suis Flamand, je ne connais personne ici, les chaînes sont tendues, je vais être mis en prison. Cependant, ajouta-t-il effrayé de la vivacité qu'il mettait dans ses paroles, si cela vous convient, je vais sortir.

Le juron influença singulièrement le vieux Flamand.

— Allons, allons, par saint Bavon, vous coucherez ici.

— Mais... dit la sœur effrayée.

— Tais-toi, répliqua Cornélius. Par sa lettre, Oosterlinck me répond de ce jeune homme.

— N'avons-nous pas, lui dit-il à l'oreille en se penchant vers sa sœur, cent mille livres à Oosterlinck? C'est une caution, cela.

— Et s'il te vole les joyaux de Bavière? Tiens, il ressemble mieux à un voleur qu'à un Flamand.

— Chut! fit le vieillard en prêtant l'oreille.

Les deux avares écoutèrent. Insensiblement, et un moment après le chut, un bruit produit par les pas de quelques hommes retentit dans le lointain, de l'autre côté des fossés de la ville.

— C'est la ronde du Plessis, dit la sœur.

— Allons, donne-moi la clef de la chambre aux apprentis, reprit Cornélius.

La vieille fille fit un geste pour prendre la lampe.

— Vas-tu nous laisser seuls sans lumière? cria Cornélius d'un son de voix intelligent. Tu ne sais pas encore à ton âge te passer d'y voir? Est-il donc si difficile de prendre cette clef?

La vieille comprit le sens caché sous ces paroles et sortit. En regardant cette singulière créature au moment où elle gagnait la porte, Philippe Goulenoire put dérober à son maître le coup d'œil qu'il jeta furtivement sur cette salle. Elle était lambrissée en chêne à hauteur d'appui, et les murs étaient tapissés d'un cuir jaune orné d'arabesques noires, mais ce qui le frappa le plus fut un pistolet à mèche, garni de son long poignard à détente. Cette arme nouvelle et terrible se trouvait près de Cornélius.

— Comment comptez-vous gagner votre vie? lui demanda le torçonnier.

— J'ai peu d'argent, répondit Goulenoire, mais je connais de bonnes rubriques. Si vous voulez seulement me donner un sou sur chaque marc que je vous ferai gagner, je serai content.

— Un sou, un sou! répéta l'avare, mais c'est beaucoup.

Là-dessus, la vieille sibylle rentra.

— Viens, dit Cornélius à Philippe.

Ils sortirent sous le porche et montèrent une vis en pierre, dont la cage ronde se trouvait à côté de la salle dans une haute tourelle. Au premier étage le jeune homme s'arrêta.

— Nenni, dit Cornélius. Diable! ce pourpris est le gîte où le roi prend ses ébats.

L'architecte avait pratiqué le logement de l'apprenti sous le toit pointu de la tour où se trouvait la vis; c'était une petite chambre ronde, tout en pierre, froide et sans ornement. Cette tour occupait le milieu de la façade située sur la cour, qui, semblable à toutes les cours de province, était étroite et sombre. Au fond, à travers des arcades grillées, se voyait un jardin chétif où il n'y avait que des mûriers soignés sans doute par Cornélius. Le gentilhomme remarqua tout par les jours de la vis, à la lueur de la lune, qui jetait heureusement une vive lumière. Un grabat, une escabelle, une cruche et un bahut disjoint composaient l'ameublement de cette espèce de loge. Le jour n'y venait que par de petites baies carrées, disposées de distance en distance autour du cordon extérieur de la tour, et qui formaient sans doute des ornements, suivant le caractère de cette gracieuse architecture.

— Voilà votre logis, il est simple, il est solide, il renferme tout ce qu'il faut pour dormir. Bonsoir! n'en sortez pas comme les autres.

Après avoir lancé sur son apprenti un dernier regard empreint de mille pensées, Cornélius ferma la porte à double tour, en emporta la clef, et descendit en laissant le gentilhomme aussi sot qu'un fondeur de cloches qui ne trouve rien dans son moule. Seul, sans lumière, assis sur une escabelle, et dans ce petit grenier d'où ses quatre prédécesseurs n'étaient sortis que pour aller à l'échafaud, le gentilhomme se vit comme une bête fauve prise dans un sac. Il sauta sur l'escabeau, se dressa de toute sa hauteur pour atteindre aux petites ouvertures supérieures d'où tombait un jour blanchâtre; il aperçut la Loire, les beaux coteaux de Saint-Cyr, et les sombres merveilles du Plessis, où brillaient deux ou trois lumières dans les enfoncements de quelques croisées; au loin s'étendaient les belles campagnes de la Touraine, et les nappes argentées de son fleuve. Les moindres accidents de cette jolie nature avaient alors une grâce inconnue : les vitraux, les eaux, le faîte des maisons, reluisaient comme des pierreries aux clartés tremblantes de la lune. L'âme du jeune seigneur ne put se défendre d'une émotion douce et triste. — Si c'était un adieu! se dit-il.

Il resta là, savourant déjà les terribles émotions que son aventure lui avait promises, et se livrant à toutes les craintes du prisonnier quand il conserve une lueur d'espérance. Sa maîtresse s'embellissait à chaque difficulté. Ce n'était plus une femme pour lui, mais un être surnaturel entrevu à travers les brasiers du désir. Un faible cri qu'il crut avoir été jeté dans l'hôtel de Poitiers le rendit à lui-même et à sa véritable situation. En se remettant sur son grabat pour réfléchir



Maitre Cornélius.

à cette affaire, il entendit de légers frissonnements qui retentissaient dans la vis, il écouta fort attentivement, et alors ces mots : — « Il se couche ! » prononcés par la vieille, parvinrent à son oreille. Par un hasard ignoré de l'architecte, le moindre bruit se répercutait dans la chambre de l'apprenti, de sorte que le faux Goulenoire ne perdit pas un seul des mouvements de l'avare et de sa sœur, qui l'espionnaient. Il se déshabilla, se coucha, feignit de dormir, et employa le temps pendant lequel ses deux hôtes restèrent en observation sur les marches de l'escalier à chercher les moyens d'aller de sa prison dans l'hôtel de Poitiers. Vers dix heures, Cornélius et sa sœur, persuadés que leur apprenti dormait, se retirèrent chez eux. Le gentilhomme étudia soigneusement les bruits sourds et lointains que firent les deux Flamands, et crut reconnaître la situation de leurs logements; ils devaient occuper tout le second étage. Comme dans toutes les maisons de cette époque, cet étage était pris sur le toit, d'où les croisées s'élevaient ornées de tympans découpés par de riches sculptures. La toiture était bordée par une espèce de balustrade qui cachait les chéneaux destinés à conduire les eaux pluviales que des gouttières, figurant des gueules de crocodiles, rejetaient sur la rue. Le gentilhomme, qui avait étudié cette topographie aussi soigneusement que l'eût fait un chat, comptait trouver un passage de la tour au toit, et pouvoir aller chez madame de Saint-Vallier par les chéneaux, en s'aidant d'une gouttière ; mais il ignorait que les jours de sa tourelle fussent si petits, il était impossible d'y passer. Il résolut donc de sortir sur les toits de la maison par la fenêtre de la vis qui éclairait le palier du second étage.

Pour accomplir ce hardi projet, il fallait sortir de sa chambre, et Cornélius en avait pris la clef. Par précaution, le jeune seigneur s'était armé d'un de ces poignards avec lesquels on donnait jadis le coup de grâce dans les duels à mort, quand l'adversaire vous suppliait de l'achever. Cette arme horrible avait un côté de la lame affilé comme l'est celle d'un rasoir, et l'autre dentelé comme une scie, mais dentelé en sens inverse de celui que suivait le fer en entrant dans le corps. Le gentilhomme compta se servir du poignard pour scier le bois de la porte autour de la serrure. Heureusement pour lui, la gâche de la serrure était fixée en dehors par quatre grosses vis. A l'aide du poignard, il put dévisser, non sans de grandes peines, la gâche qui le retenait prisonnier, et posa soigneusement les vis sur le bahut. Vers minuit, il se trouva libre et descendit sans souliers afin de reconnaître les localités. Il ne fut pas médiocrement étonné de voir toute grande ouverte la porte d'un corridor par lequel on entrait dans plusieurs chambres, et au bout duquel se trouvait une fenêtre donnant sur l'espèce de vallée formée par les toits de l'hôtel de Poitiers et de la Malemaison, qui se réunissaient là. Rien ne pourrait expliquer sa joie, si ce n'est le vœu qu'il fit aussitôt à la sainte Vierge de fonder à Tours une messe en son honneur à la célèbre paroisse de l'Escrignoles. Après avoir examiné les hautes et larges cheminées de l'hôtel de Poitiers, il revint sur ses pas pour prendre son poignard; mais il aperçut en frissonnant de terreur une lumière qui éclaira vivement l'escalier, et vit Cornélius lui-même en dalmatique, tenant sa lampe, les yeux bien ouverts et fixés sur le corridor, à l'entrée duquel il se montra comme un spectre.

— Ouvrir la fenêtre et sauter sur les toits, il m'entendra ! se dit le gentilhomme.

Et le terrible Cornélius avançait toujours, il avançait comme avance l'heure de la mort pour le criminel. Dans cette extrémité, Goulenoire, servi par l'amour, retrouva toute sa présence d'esprit; il se jeta dans l'embrasure d'une porte, s'y serra vers le coin, et attendit l'avare au passage. Quand le torçonnier, qui tenait sa lampe en avant, se trouva juste dans le rumb du vent que le gentilhomme pouvait produire en soufflant, il éteignit la lumière. Cornélius grommela de vagues paroles et un juron hollandais; mais il retourna sur ses pas. Le gentilhomme courut alors à sa chambre, y prit son arme, revint à la bienheureuse fenêtre, l'ouvrit doucement et sauta sur le toit. Une fois en liberté sous le ciel, il se sentit défaillir tant il était heureux; peut-être l'excessive agitation dans laquelle l'avait mis le danger, ou la hardiesse de l'entreprise, causait-elle son émotion; la victoire est souvent aussi périlleuse que le combat. Il s'accota sur un chéneau, tressaillant d'aise et se disant : — Par quelle cheminée dévalerai-je chez elle ? Il les regardait toutes. Avec un instinct donné par l'amour, il alla les tâter pour voir celle où il y avait eu du feu. Quand il se fut décidé, le hardi gentilhomme planta son poignard dans le joint de deux pierres, y accrocha son échelle, la jeta par la bouche de la cheminée, et se hasarda sans trembler, sur la foi de sa bonne lame, à descendre chez sa maîtresse. Il ignorait si Saint-Vallier serait éveillé ou endormi, mais il était bien décidé à serrer la comtesse dans ses bras, dût-il en coûter la vie à deux hommes ! Il posa doucement les pieds sur des cendres chaudes; il se baissa plus doucement encore, et vit la comtesse assise dans un fauteuil. A la lueur d'une lampe, pâle de bonheur, palpitante, la craintive femme lui montra du doigt Saint-Vallier couché dans un lit à dix pas d'elle. Croyez que leur baiser brûlant et silencieux n'eut d'écho que dans leurs cœurs !

Oh ! oh ! ceci devient sérieux ! fit Louis XI. — PAGE 44.

Le lendemain, sur les neuf heures du matin, au moment où Louis XI sortit de sa chapelle, après avoir entendu la messe, il trouva maître Cornélius sur son passage.

— Bonne chance, mon compère, dit-il sommairement en redressant son bonnet.

— Sire, je payerais bien volontiers mille écus d'or pour obtenir de vous un moment d'audience, vu que j'ai trouvé le voleur de la chaîne de rubis et de tous les joyaux de...

— Voyons cela, dit Louis XI en sortant dans la cour du Plessis, suivi de son argentier, de Coyctier, son médecin, d'Olivier-le-Daim, et du capitaine de sa garde écossaise. Conte-moi ton affaire. Nous aurons donc un pendu de ta façon. Holà ! Tristan?

Le grand prévôt, qui se promenait de long en large dans la cour, vint à pas lents, comme un chien qui se carre dans sa fidélité. Le

groupe s'arrêta sous un arbre. Le roi s'assit sur un banc, et les courtisans décrivirent un cercle devant lui.

— Sire, un prétendu Flamand m'a si bien entortillé, dit Cornélius.

— Il doit être bien rusé celui-là, fit Louis XI en hochant la tête.

— Oh! oui, répondit l'argentier. Mais je ne sais s'il ne vous engluerait pas vous-même. Comment pouvais-je me défier d'un pauvre hère qui m'était recommandé par Oosterlinck, un homme à qui j'ai cent mille livres! Aussi, gagerais-je que le seing du juif est contrefait. Bref, sire, ce matin je me suis trouvé dénué de ces joyaux que vous avez admirés, tant ils étaient beaux. Ils m'ont été emblés, sire! Embler les joyaux de l'électeur de Bavière! les truands ne respectent rien, ils vous voleront votre royaume si vous n'y prenez garde. Aussitôt je suis monté dans la chambre où était cet apprenti, qui, certes, est passé maître en volerie. Cette fois, nous ne manquerons pas de preuves. Il a dévissé la serrure; mais quand il est revenu, comme il n'y avait plus de lune, il n'a pas su retrouver toutes les vis! Heureusement, en entrant, j'ai senti une vis sous mon pied. Il dormait, le truand, il était fatigué. Figurez-vous, messieurs, qu'il est descendu dans mon cabinet par la cheminée. Demain, ce soir plutôt je le ferai griller. On apprend toujours quelque chose avec les voleurs. Il a sur lui une échelle de soie, et ses vêtements portent les traces du chemin qu'il a fait sur les toits et dans la cheminée. Il comptait rester chez moi, me ruiner, le hardi compère! Où a-t-il enterré les joyaux? Les gens de campagne l'ont vu de bonne heure revenant chez moi par les toits. Il avait des complices qui l'attendaient sur la levée que vous avez construite. Ah! sire, vous êtes le complice des voleurs qui viennent en bateaux: et, crac, ils emportent tout sans laisser de traces, mais nous tenons le chef, un hardi coquin, un gaillard qui ferait honneur à la mère d'un gentilhomme. Ah! ce sera un beau fruit de potence; et avec un petit bout de question, nous saurons tout! cela n'intéresse-t-il à la gloire de votre règne? Il ne devrait point y avoir de voleurs sous un si grand roi!

Le roi n'écoutait plus depuis longtemps. Il était tombé dans une de ces sombres méditations qui devinrent si fréquentes pendant les derniers jours de sa vie. Un profond silence régna.

— Cela te regarde, mon compère, dit-il enfin à Tristan, va grabeler cette affaire.

Il se leva, fit quelques pas en avant, et ses courtisans le laissèrent seul. Il aperçut alors Cornélius qui, monté sur sa mule, s'en allait en compagnie du grand prévôt:

— Et les mille écus? lui dit-il.

— Ah! sire, vous êtes un trop grand roi! il n'y a pas de somme qui puisse payer votre justice...

Louis XI sourit. Les courtisans envièrent le franc parler et les privilèges du vieil argentier, qui disparut promptement dans l'avenue de mûriers plantée entre Tours et le Plessis.

Épuisé de fatigue, le gentilhomme dormait, en effet, du plus profond sommeil. Au retour de son expédition galante, il ne s'était plus senti pour se défendre contre des dangers lointains ou imaginaires auxquels il ne croyait peut-être plus, le courage et l'ardeur avec lesquels il s'était élancé vers de périlleuses voluptés. Aussi avait-il remis au lendemain le soin de nettoyer ses vêtements souillés, et de faire disparaître les vestiges de son bonheur. Ce fut une grande faute, mais à laquelle tout conspira. En effet, quand, privé des clartés de la lune, qui s'était couchée pendant la fête de son amour, il ne trouva pas toutes les vis de la maudite serrure, il manqua de patience. Puis, avec le laisser-aller d'un homme plein de joie ou affamé de repos, il se fia aux bons hasards de sa destinée, qui l'avait si heureusement servi jusque-là. Il fit bien avec lui-même une sorte de pacte, en vertu duquel il devait se réveiller au petit jour; mais les événements de la journée et les agitations de la nuit ne lui permirent pas de se tenir parole à lui-même. Le bonheur est oublieux. Cornélius ne sembla plus si redoutable au jeune seigneur quand il se coucha sur le dur grabat d'où tant de malheureux ne s'étaient réveillés que pour aller au supplice, et cette insouciance le perdit. Pendant que l'argentier du roi revenait du Plessis-lès-Tours, accompagné du grand prévôt et de ses redoutables archers, le faux Goulenoire était gardé par la vieille sœur, qui tricotait des bas pour Cornélius, assise sur une des marches de la vis, sans se soucier du froid.

Le jeune gentilhomme continuait les secrètes délices de cette nuit si charmante, ignorant le malheur qui accourait au grand galop. Il rêvait. Ses songes, comme tous ceux du jeune âge, étaient empreints de couleurs si vives, qu'il ne savait plus où commençait l'illusion, où finissait la réalité. Il se voyait sur un coussin, aux pieds de la comtesse; la tête sur ses genoux chauds d'amour, il écoutait le récit des persécutions et les détails de la tyrannie que le comte avait fait jusqu'alors éprouver à sa femme; il s'attendrissait avec la comtesse, qui était en effet celle de ses filles naturelles que Louis XI aimait le plus; il lui promettait d'aller, dès le lendemain, tout révéler à ce terrible père, ils en arrangeaient les vouloirs à leur gré, cassant le mariage et emprisonnant le mari, au moment où ils pouvaient être la proie de son épée au moindre bruit qui l'eût réveillé.

Mais dans le songe, la lueur de la lampe, la flamme de leurs yeux, les couleurs des étoffes et des tapisseries étaient plus vives; une odeur plus pénétrante s'exhalait des vêtements de nuit, il se trouvait plus d'amour dans l'air, plus de feu autour d'eux qu'il n'y en avait eu dans la scène réelle. Aussi, la Marie du sommeil résistait-elle bien moins que la véritable Marie à ces regards langoureux, à ces douces prières, à ces magiques interrogations, à ces adroits silences, à ces voluptueuses sollicitations, à ces fausses générosités, qui rendent les premiers instants de la passion si complétement ardents, et répandent dans les âmes une ivresse nouvelle à chaque nouveau progrès de l'amour. Suivant la jurisprudence amoureuse de cette époque, Marie de Saint-Vallier octroyait à son amant les droits superficiels de *la petite oie*. Elle se laissait volontiers baiser les pieds, la robe, les mains, le cou; elle avouait son amour, elle acceptait les soins et la vie de son amant, elle lui permettait de mourir pour elle, elle s'abandonnait à une ivresse que cette demi-chasteté, sévère, souvent cruelle, allumait encore; mais elle restait intraitable, et faisait, des plus hautes récompenses de l'amour, le prix de sa délivrance.

En ce temps, pour dissoudre un mariage, il fallait aller à Rome, avoir à sa dévotion quelques cardinaux, et paraître devant le souverain pontife, armé de la faveur du roi. Marie voulait tenir sa liberté de l'amour pour la lui sacrifier. Presque toutes les femmes avaient alors assez de puissance pour établir au cœur d'un homme leur empire de manière à faire d'une passion l'histoire de toute une vie, le principe des plus hautes déterminations! Mais aussi, les dames se comptaient en France, elles y étaient autant de souveraines, elles avaient de belles fiertés, les amants leur appartenaient plus qu'elles ne se donnaient à eux, souvent leur amour coûtait bien du sang, et pour être à elles il fallait courir bien des dangers. Mais, plus clémente et touchée du dévouement de son bien-aimé, la Marie du rêve se défendait mal contre le violent amour du beau gentilhomme. Laquelle était la véritable? Le faux apprenti voyait-il en songe la femme vraie? avait-il vu dans l'hôtel de Poitiers une dame masquée de vertu? La question est délicate à décider, aussi l'honneur des dames veut-il qu'elle reste en litige.

Au moment où peut-être la Marie rêvée allait oublier sa haute dignité de maîtresse, l'amant se sentit pris par un bras de fer, et la voix aigre-douce du grand prévôt lui dit: — Allons, bon chrétien de minuit, qui cherchiez Dieu à tâtons, réveillons-nous!

Philippe vit la face noire de Tristan et reconnut son sourire sardonique; puis, sur les marches de la vis il aperçut Cornélius, sa sœur, et derrière eux, les gardes de la prévôté. A ce spectacle, à l'aspect de tous ces visages diaboliques qui respiraient ou la haine ou la sombre curiosité des gens habitués à pendre, Philippe Goulenoire se mit sur son séant et se frotta les yeux.

— Par la mort Dieu! s'écria-t-il en saisissant son poignard sous le chevet du lit, voici l'heure où il faut jouer des couteaux.

— Oh! oh! répondit Tristan, voici du gentilhomme! Il me semble voir Georges d'Estouteville, le neveu du grand maître des arbalétriers.

En entendant prononcer son véritable nom par Tristan, le jeune d'Estouteville pensa moins à lui qu'aux dangers que courait son infortunée maîtresse, s'il était reconnu. Pour écarter tout soupçon, il cria: — Ventre Mahom! à moi les truands!

Après cette horrible clameur, jetée par un homme véritablement au désespoir, le jeune courtisan fit un bond énorme, et, le poignard à la main, sauta sur le palier. Mais les acolytes du grand prévôt étaient habitués à ces rencontres. Quand Georges d'Estouteville fut sur la marche, ils le saisirent avec dextérité, sans s'étonner du vigoureux coup de lame qu'il avait porté à l'un d'eux, et qui heureusement glissa sur le corselet du garde; puis, ils le désarmèrent, lui lièrent les mains, et le rejetèrent sur le lit devant leur chef immobile et pensif.

Tristan regarda silencieusement les mains du prisonnier, et, se grattant la barbe, il dit à Cornélius en les lui montrant: — Il n'a pas plus les mains d'un truand que celles d'un apprenti. C'est un gentilhomme!

— Dites un Jean-pille-homme, s'écria douloureusement le torçonnier. Mon bon Tristan, noble ou serf, il m'a ruiné, le scélérat! Je voudrais déjà lui voir les pieds et les mains chauffés ou serrés dans vos jolis petits brodequins. Il est, à n'en pas douter, le chef de cette légion de diables invisibles ou visibles qui connaissent tous mes secrets, ouvrent mes serrures, me dépouillent et m'assassinent. Ils sont bien riches, mon compère! Ah! cette fois nous aurons leur trésor, car celui-ci a la mine du roi d'Egypte. Je vais recouvrer mes chers rubis et mes notables sommes; notre digne roi aura des écus à foison...

— Oh! nos cachettes sont plus solides que les vôtres! dit Georges en souriant.

— Ah! le damné larron, il avoue! s'écria l'avare.

Le grand prévôt était occupé à examiner attentivement les habits de Georges d'Estouteville et la serrure.

— Est-ce toi qui a dévissé toutes ces clavettes?

Georges garda le silence.

— Oh! bien, tais-toi, si tu veux. Bientôt tu te confesseras à saint chevalet, reprit Tristan.

— Voilà qui est parlé! s'écria Cornélius.

— Emmenez-le, dit le prévôt.

Georges d'Estouteville demanda la permission de se vêtir. Sur un signe de leur chef, les estafiers habillèrent le prisonnier avec l'habile prestesse d'une nourrice qui veut profiter, pour changer son marmot, d'un instant où il est tranquille.

Une foule immense encombrait la rue du Mûrier. Les murmures du peuple allaient grossissant, et paraissaient les avant-coureurs d'une sédition. Dès le matin, la nouvelle du vol s'était répandue dans la ville. Partout l'apprenti, que l'on disait jeune et joli, avait réveillé les sympathies en sa faveur, et ranimé la haine vouée à Cornélius; en sorte qu'il ne fut fils de bonne mère, ni jeune femme ayant de jolis patins et une mine fraîche à montrer, qui ne voulussent voir la victime.

Quand Georges sortit, emmené par un des gens du prévôt, qui, tout en montant à cheval, gardait entortillée à son bras la forte lanière de cuir avec laquelle il tenait le prisonnier, dont les mains avaient été fortement liées, il se fit un horrible brouhaha. Soit pour revoir Philippe Goulenoire, soit pour le délivrer, les derniers venus poussèrent les premiers sur le piquet de cavalerie qui se trouvait devant la Malemaison.

En ce moment, Cornélius, aidé par sa sœur, ferma sa porte, et poussa ses volets avec la vivacité que donne une terreur panique. Tristan, qui n'avait pas été accoutumé à respecter le monde de ce temps-là, vu que le peuple n'était pas encore souverain, ne s'embarrassait guère d'une émeute.

— Poussez! poussez! dit-il à ses gens.

A la voix de leur chef, les archers lancèrent leurs montures vers l'entrée de la rue. En voyant un ou deux curieux tombés sous les pieds des chevaux, et quelques autres violemment serrés contre les murs, où ils étouffaient, les gens attroupés prirent le sage parti de rentrer chacun chez eux.

— Place à la justice du roi! criait Tristan. Qu'avez-vous besoin ici? Voulez-vous qu'on vous pende? Allez chez vous, mes amis, votre rôti brûle! Eh! la femme! les chausses de votre mari sont trouées, retournez à votre aiguille.

Quoique ces dires annonçassent que le grand prévôt était de bonne humeur, il faisait fuir les plus empressés, comme s'il eût lancé la peste noire. Au moment où le premier mouvement de la foule eut lieu, Georges d'Estouteville était resté stupéfait en voyant à l'une des fenêtres de l'hôtel de Poitiers sa chère Marie de Saint-Vallier riant avec le comte. Elle se moquait de lui, pauvre amant dévoué, marchant à la mort pour elle. Mais, peut-être aussi, s'amusait-elle de ceux dont les bonnets étaient emportés par les armes des archers. Il faut avoir vingt-trois ans, être riche en illusions, oser croire à l'amour d'une femme, aimer de toutes les puissances de son être, avoir risqué sa vie avec délices sur la foi d'un baiser, et s'être vu trahi, pour comprendre ce qu'il entra de rage, de haine et de désespoir au cœur de Georges d'Estouteville, à l'aspect de sa maîtresse rieuse, de laquelle il reçut un regard froid et indifférent. Elle était là sans doute depuis longtemps, car elle avait les bras appuyés sur un coussin; elle y était à son aise, et son vieillard paraissait content. Il riait aussi, le bossu maudit! Quelques larmes s'échappèrent des yeux du jeune homme; mais quand Marie de Saint-Vallier le vit pleurant, elle se rejeta vivement en arrière. Puis, les pleurs de Georges se séchèrent tout à coup, il entrevit les plumes noires et rouges du page qui lui était dévoué. Le comte ne s'aperçut pas de la venue de ce discret serviteur, qui marchait sur la pointe des pieds. Quand le page eut dit deux mots à l'oreille de sa maîtresse, Marie se remit à la fenêtre. Elle se déroba au perpétuel espionnage de son tyran, et lança sur Georges un regard où brillaient la finesse d'une femme qui trompe son argus, le feu de l'amour et les joies de l'espérance.

— Je veille sur toi! Ce mot, crié par elle, n'eût pas exprimé autant de choses qu'en disait ce coup d'œil empreint de mille pensées, et où éclataient les terreurs, les plaisirs, les dangers de leur situation mutuelle. C'était passer du ciel au martyre, et du martyre au ciel. Aussi, le jeune seigneur, léger, content, marcha-t-il gaiement au supplice, trouvant que les douleurs de la question ne payeraient pas encore les délices de son amour. Comme Tristan allait quitter la rue du Mûrier, ses gens s'arrêtèrent à l'aspect d'un officier des gardes écossaises, qui accourait à bride abattue.

— Qu'y a-t-il? demanda le prévôt.

— Rien qui vous regarde, répondit dédaigneusement l'officier. Le roi m'envoie querir le comte et la comtesse de Saint-Vallier, qu'il convie à dîner.

A peine le grand prévôt avait-il atteint la levée du Plessis, que le comte et sa femme, tous deux montés, elle sur une mule blanche, lui sur son cheval, et suivis de deux pages, rejoignirent les archers, afin d'entrer tous de compagnie au Plessis-lès-Tours. Tous allaient assez lentement, Georges était à pied, entre deux gardes, dont l'un le tenait toujours par sa lanière. Tristan, le comte et sa femme, étaient naturellement en avant, et le criminel les suivait. Mêlé aux archers, le jeune page les questionnait, et parlait aussi parfois au prisonnier, de sorte qu'il saisit adroitement une occasion de lui dire à voix basse : — J'ai sauté par-dessus les murs du jardin, et suis venu apporter au Plessis une lettre écrite au roi par madame. Elle a pensé mourir en apprenant le vol dont vous êtes accusé. Ayez bon courage! elle va parler de vous.

Déjà l'amour avait prêté sa force et sa ruse à la comtesse. Quand elle avait ri, son attitude et ses sourires étaient dus à cet héroïsme que déploient les femmes dans les grandes crises de leur vie.

Malgré la singulière fantaisie que l'auteur de *Quentin Durward* a eue de placer le château royal de Plessis-lès-Tours sur une hauteur, il faut se résoudre à le laisser où il était à cette époque, dans un fond, protégé des deux côtés par le Cher et la Loire; puis, par le canal Sainte-Anne, ainsi nommé par Louis XI en l'honneur de sa fille chérie, madame de Beaujeu. En réunissant les deux rivières entre la ville de Tours et le Plessis, ce canal donnait tout à la fois une redoutable fortification au château fort, et une route précieuse au commerce. Du côté de Bréhémont, vaste et fertile plaine, le parc était défendu par un fossé dont les vestiges accusent encore aujourd'hui la largeur et la profondeur énormes.

A une époque où le pouvoir de l'artillerie était à sa naissance, la position du Plessis, dès longtemps choisie par Louis XI pour sa retraite, pouvait alors être regardée comme inexpugnable. Le château, bâti de briques et de pierres, n'avait rien de remarquable; mais il était entouré de beaux ombrages; et, de ses fenêtres, l'on découvrait par les percées du parc (*plexitium*) les plus beaux points de vue du monde. Du reste, nulle maison rivale ne s'élevait auprès de ce château solitaire, placé précisément au centre de la petite plaine réservée au roi par quatre redoutables enceintes d'eau. S'il faut en croire les traditions, Louis XI occupait l'aile occidentale, et, de sa chambre, il pouvait voir tout à la fois le cours de la Loire, de l'autre côté du fleuve, la jolie vallée qu'arrose la Choisille et une partie des coteaux de Saint-Cyr; puis, par les croisées qui donnaient sur la cour, il embrassait l'entrée de sa forteresse et la levée par laquelle il avait joint sa demeure favorite à la ville de Tours. Le caractère défiant de ce monarque donne de la solidité à ces conjectures. D'ailleurs, si Louis XI eût répandu dans la construction de son château le luxe d'architecture que, plus tard, déploya François Ier à Chambord, la demeure des rois de France eût été pour toujours acquise à la Touraine. Il suffit d'aller voir cette admirable position et ses magiques aspects pour être convaincu de sa supériorité sur tous les sites des autres maisons royales.

Louis XI, arrivé à la cinquante-septième année de son âge, avait alors à peine trois ans à vivre; il sentait déjà les approches de la mort aux coups que lui portait la maladie. Délivré de ses ennemis, sur le point d'augmenter la France de toutes les possessions des ducs de Bourgogne, à la faveur d'un mariage entre le dauphin et Marguerite, héritière de Bourgogne, ménagé par les soins de Desquerdes, le commandant de ses troupes en Flandre; ayant établi son autorité partout, méditant les plus heureuses améliorations, il voyait le temps lui échapper, et n'avait plus que les malheurs de son âge. Trompé par tout le monde, même par ses créatures, l'expérience avait encore augmenté sa défiance naturelle. Le désir de vivre devenait en lui l'égoïsme d'un roi qui s'était incarné à son peuple, et il voulait prolonger sa vie pour achever de vastes desseins. Tout ce que le bon sens des publicistes et le génie des révolutions a introduit de changements dans la monarchie, Louis XI le pensa. L'unité de l'impôt, l'égalité des sujets devant la loi (alors le prince était la loi), furent l'objet de ses tentatives hardies. La veille de la Toussaint, il avait mandé de savants orfèvres, afin d'établir en France l'unité des mesures et des poids, comme il avait déjà établi l'unité du pouvoir. Ainsi, cet esprit immense planait en aigle sur tout l'empire, et Louis XI joignait alors à toutes les précautions du roi les bizarreries naturelles aux hommes d'une haute portée.

A aucune époque, cette grande figure n'a été ni plus poétique ni plus belle. Assemblage inouï de contrastes! un grand pouvoir dans un corps débile, un esprit incrédule aux choses d'ici-bas, crédule aux pratiques religieuses, un homme luttant avec deux puissances plus fortes que les siennes : le présent et l'avenir; l'avenir, où il redoutait de rencontrer des tourments, et qui lui faisait faire tant de sacrifices à l'Eglise; le présent, ou sa vie elle-même, au nom de laquelle il obéissait à Coyctier. Ce roi, qui écrasait tout, était écrasé par des remords, et plus encore par la maladie, au milieu de toute la poésie qui s'attache aux rois soupçonneux, en qui le pouvoir s'est résumé. C'était le combat gigantesque et toujours magnifique de l'homme dans la plus haute expression de ses forces, joutant contre la nature.

En attendant l'heure fixée pour son dîner, repas qui se faisait à cette époque entre onze heures et midi, Louis XI, revenu d'une courte promenade, était assis dans une grande chaire de tapisserie, au coin de la cheminée de sa chambre. Olivier le Daim et le médecin Coyctier se regardaient tous deux sans mot dire et restaient debout

dans l'embrasure d'une fenêtre, en respectant le sommeil de leur maître. Le seul bruit que l'on entendît était celui que faisaient, en se promenant dans la première salle, deux chambellans de service, le sire de Montrésor, et Jean Dufou, sire de Montbazan. Ces deux seigneurs tourangeaux regardaient le capitaine des Écossais, probablement endormi dans son fauteuil, suivant son habitude. Le roi paraissait assoupi. Sa tête était penchée sur sa poitrine; son bonnet, avancé sur le front, lui cachait presque entièrement les yeux. Ainsi posé dans sa haute chaire surmontée d'une couronne royale, il semblait ramassé comme un homme qui s'est endormi au milieu de quelque méditation.

En ce moment, Tristan et son cortége passaient sur le pont Sainte-Anne, qui se trouvait à deux cents pas de l'entrée du Plessis, sur le canal.

— Qui est-ce? dit le roi.

Les deux courtisans s'interrogèrent par un regard avec surprise

— Il rêve, dit tout bas Coyctier.

— Pasques Dieu! reprit Louis XI, me croyez-vous fou? Il passe du monde sur le pont. Il est vrai que je suis près de la cheminée, et que je dois en entendre le bruit plus facilement que vous autres. Cet effet de la nature pourrait s'utiliser.

— Quel homme! dit le Daim.

Louis XI se leva, alla vers celle de ses croisées par laquelle il pouvait voir la ville : alors il aperçut le grand prévôt, et dit : — Ah! ah! voici mon compère avec son voleur. Voilà de plus ma petite Marie de Saint-Vallier. J'ai oublié toute cette affaire. — Olivier, reprit-il en s'adressant au barbier, va dire à M. de Montbazon qu'il nous fasse servir du bon vin de Bourgueil à table. Vois à ce que le cuisinier ne nous manque pas la lamproie, c'est deux choses que madame la comtesse aime beaucoup.

— Puis-je manger de la lamproie? ajouta-t-il après une pause en regardant Coyctier d'un air inquiet.

Pour toute réponse le serviteur se mit à examiner le visage de son maître. Ces deux hommes étaient à eux seuls un tableau.

Les romanciers et l'histoire ont consacré le surtout de camelot brun et le haut-de-chausses de même étoffe que portait Louis XI. Son bonnet garni de médailles en plomb et son collier de l'ordre de Saint-Michel ne sont pas moins célèbres; mais aucun écrivain, nul peintre n'a représenté la figure de ce terrible monarque à ses derniers moments : figure maladive, creusée, jaune et brune, dont tous les traits exprimaient une ruse amère, une ironie froide. Il y avait dans ce masque un front de grand homme, front sillonné de rides et chargé de hautes pensées; puis, dans ses joues et sur ses lèvres, je ne sais quoi de vulgaire et de commun. A voir certains détails de cette physionomie, vous eussiez dit un vieux vigneron débauché, un commerçant avare; mais à travers ces ressemblances vagues et la décrépitude d'un vieillard mourant, le roi, l'homme de pouvoir et d'action dominait. Ses yeux, d'un jaune clair, paraissaient éteints; mais une étincelle de courage et de colère y couvait; et au moindre choc il pouvait en jaillir des flammes à tout embraser. Le médecin était un gros bourgeois, vêtu de noir, à face fleurie, tranchant, avide, et faisant l'important. Ces deux personnages avaient pour cadre une chambre boisée en noyer, tapissée en tissus de haute lisse de Flandre, et dont le plafond, formé de solives sculptées, était déjà noirci par la fumée. Les meubles, le lit, tous incrustés d'arabesques en étain, paraîtraient aujourd'hui plus précieux peut-être qu'ils ne l'étaient réellement à cette époque, où les arts commençaient à produire tant de chefs-d'œuvre.

— La lamproie ne vous vaut rien, répondit le *physicien*.

Ce nom, récemment substitué à celui de *maître myrrhe*, est resté aux docteurs en Angleterre. Le titre était alors donné partout aux médecins.

— Et que mangerai-je? demanda humblement le roi.

— De la macreuse au sel. Autrement, vous avez tant de bile en mouvement, que vous pourriez mourir le jour des Morts.

— Aujourd'hui! reprit le roi frappé de terreur.

— Eh! sire, rassurez-vous, reprit Coyctier, je suis là. Tâchez de ne point vous tourmenter, et voyez à vous égayer.

— Ah! dit le roi, ma fille réussissait jadis à ce métier difficile.

Là-dessus, Imbert de Bastarnay, sire de Montrésor et de Bridoré, frappa doucement à l'huis royal. Sur le permis du roi, il entra pour lui annoncer le comte et la comtesse de Saint-Vallier. Louis XI fit un signe. Marie parut, suivie de son vieil époux, qui la laissa passer la première.

— Bonjour, mes enfants, dit le roi.

— Sire, répondit à voix basse la dame en l'embrassant, je voudrais vous parler en secret.

Louis XI n'eut pas l'air d'avoir entendu. Il se tourna vers la porte, et cria d'une voix creuse : — Holà, Dufou!

Dufou, seigneur de Montbazon, et, de plus, grand échanson de France, vint en grande hâte.

— Va voir le maître d'hôtel, il me faut une macreuse à manger. Puis tu iras chez madame de Beaujeu lui dire que je veux dîner seul aujourd'hui.

— Savez-vous, madame, reprit le roi en feignant d'être un peu en colère, que vous me négligez? Voici trois ans bientôt que je ne vous ai vue. Allons, venez là, mignonne, ajouta-t-il en s'asseyant et lui tendant les bras. Vous êtes bien maigrie! — Et pourquoi la maigrissez-vous? demanda brusquement Louis XI au sieur de Poitiers

Le jaloux jeta un regard si craintif à sa femme, qu'elle en eut presque pitié.

— Le bonheur, sire, répondit-il.

— Ah! vous vous aimez trop! dit le roi qui tenait sa fille droit entre ses genoux. Allons, je vois que j'avais raison en te nommant Marie-pleine-de-grâce. — Coyctier, laissez-nous. — Que me voulez-vous? dit-il à sa fille au moment où le médecin s'en alla. Pour m'avoir envoyé votre...

Dans ce danger, Marie mit hardiment sa main sur la bouche du roi, en lui disant à l'oreille : — Je vous croyais toujours discret et pénétrant...

— Saint-Vallier, dit le roi en riant, je crois que Bridoré veut t'entretenir de quelque chose.

Le comte sortit, mais il fit un geste d'épaule bien connu de sa femme, qui devina les pensées du terrible jaloux et jugea qu'elle devait en prévenir les mauvais desseins.

— Dis-moi, mon enfant, comment me trouves-tu? Hein! suis-je bien changé?

— En dà, sire, voulez-vous la vraie vérité? ou voulez-vous que je vous trompe?

— Non, dit-il à voix basse, j'ai besoin de savoir où j'en suis.

— En ce cas, vous avez aujourd'hui bien mauvais visage. Mais que ma véracité ne nuise pas au succès de mon affaire.

— Quelle est-elle? dit le roi en fronçant les sourcils et promenant une de ses mains sur son front.

— Ah bien! sire, dit-elle, le jeune homme que vous avez fait arrêter chez votre argentier Cornélius, et qui se trouve en ce moment livré à votre grand prévôt, est innocent du vol des joyaux du duc de Bavière.

— Comment sais-tu cela? reprit le roi.

Marie baissa la tête et rougit.

— Il ne faut pas demander s'il y a de l'amour là-dessous, dit Louis XI en relevant avec douceur la tête de sa fille et en caressant le menton. Si tu ne te confesses pas tous les matins, fillette, tu iras en enfer.

— Ne pouvez-vous m'obliger sans violer mes secrètes pensées?

— Où serait le plaisir? s'écria le roi en voyant dans cette affaire un sujet d'amusement.

— Ah! voulez-vous que votre plaisir me coûte des chagrins?

— Oh! rusée, n'as-tu pas confiance en moi?

— Alors, sire, faites mettre ce gentilhomme en liberté.

— Ah! c'est un gentilhomme, s'écria le roi. Ce n'est donc pas un apprenti?

— C'est bien sûrement un innocent, répondit-elle.

— Je ne vois pas ainsi, dit froidement le roi. Je suis le grand justicier de mon royaume, et dois punir les malfaiteurs...

— Allons, ne faites pas votre mine soucieuse, et donnez-moi la vie de ce jeune homme.

— Ne serait-ce pas reprendre ton bien?

— Sire, dit-elle, je suis sage et vertueuse! Vous vous moquez...

— Alors, dit Louis XI, comme je ne comprends rien à toute cette affaire, laissons Tristan l'éclaircir.

Marie de Sassenage pâlit, elle fit un violent effort et s'écria. — Sire, je vous assure que vous serez au désespoir de ceci. Le prétendu coupable n'a rien volé. Si vous m'accordez sa grâce, je vous révélerai tout, dussiez-vous me punir.

— Oh! oh! ceci devient sérieux, fit Louis XI en mettant son bonnet de côté. Parle, ma fille.

— Eh bien! reprit-elle à voix basse, en mettant ses lèvres à l'oreille de son père, ce gentilhomme est resté chez moi pendant toute la nuit.

— Il a bien pu tout ensemble aller chez toi et voler Cornélius, c'est rober deux fois.

— Sire, j'ai de votre sang dans les veines, et ne suis pas faite pour aimer un truand. Ce gentilhomme est neveu du capitaine général de vos arbalétriers.

— Allons donc! dit le roi. Tu es bien difficile à confesser

A ces mots, Louis XI jeta sa fille loin de lui, toute tremblante, courut à la porte de sa chambre, mais sur la pointe des pieds, et de manière à ne faire aucun bruit. Depuis un moment, le jour d'une croisée de l'autre salle qui éclairait le dessous de l'huisserie lui avait permis de voir l'ombre des pieds d'un curieux projetée dans sa chambre. Il ouvrit brusquement l'huis garni de ferrures, et surprit le comte de Saint-Vallier aux écoutes.

— Pasques Dieu! s'écria-t-il, voici une hardiesse qui mérite la hache.

— Sire, répliqua fièrement Saint-Vallier, j'aime mieux un coup de hache à la tête que l'ornement du mariage à mon front.

— Vous pourrez avoir l'un et l'autre, dit Louis XI. Nul de vous n'est exempt de ces deux infirmités, messieurs. Retirez-vous dans l'autre salle. — Conyngham, reprit le roi en s'adressant à son capitaine des gardes, vous dormiez? Où donc est M. de Bridoré? Vous me laissez approcher ainsi? Pasques Dieu! le dernier bourgeois de Tours est mieux servi que je ne le suis.

Ayant ainsi grondé, Louis rentra dans sa chambre; mais il eut soin de tirer la portière en tapisserie qui formait en dedans une seconde porte destinée à étouffer moins le sifflement de la bise que le bruit des paroles du roi.

— Ainsi, ma fille, reprit-il en prenant plaisir à jouer avec elle comme un chat joue avec la souris qu'il a saisie, hier Georges d'Estouteville a été ton galant.

— Oh! non, sire.

— Non! Ah! par saint Carpion, il mérite la mort. Le drôle n'a pas trouvé ma fille assez belle peut-être.

— Oh! n'est-ce que cela? dit-elle. Je vous assure qu'il m'a baisé les pieds et les mains avec une ardeur par laquelle la plus vertueuse de toutes les femmes eût été attendrie. Il m'aime en tout bien, tout honneur.

— Tu me prends donc pour saint Louis, en pensant que je croirai de telles sornettes? Un jeune gars tourné comme lui aurait risqué sa vie pour baiser tes patins ou tes manches? A d'autres.

— Oh! sire, cela est vrai, mais il venait aussi pour un autre motif.

A ces mots, Marie sentit qu'elle avait risqué la vie de son mari, car aussitôt Louis XI demanda vivement: — Et pourquoi?

Cette aventure l'amusait infiniment. Certes, il ne s'attendait pas aux étranges confidences que sa fille finit par lui faire, après avoir stipulé le pardon de son mari.

— Ah! ah! monsieur de Saint-Vallier, vous versez ainsi le sang royal! s'écria le roi dont les yeux s'allumèrent de courroux.

En ce moment la cloche du Plessis sonna le service du roi. Appuyé sur le bras de sa fille, Louis XI se montra les sourcils contractés sur le seuil de sa porte, et trouva tous ses serviteurs sous les armes. Il jeta un regard douteux sur le comte de Saint-Vallier, en pensant à l'arrêt qu'il allait prononcer sur lui. Le profond silence qui régnait fut alors interrompu par les pas de Tristan, qui montait le grand escalier. Il vint jusque dans la salle, et, s'avançant vers le roi: — Sire, l'affaire est toisée.

— Quoi! tout est achevé? dit le roi.

— Notre homme est entre les mains des religieux. Il a fini par avouer le vol après un moment de question.

La comtesse poussa un soupir, pâlit, ne trouva même pas de voix, et regarda le roi. Ce coup d'œil fut saisi par Saint-Vallier, qui dit à voix basse: — Je suis trahi, le voleur est de la connaissance de ma femme.

— Silence! cria le roi. Il se trouve ici quelqu'un qui veut me lasser. — Va vite surseoir à cette exécution, reprit-il en s'adressant au grand prévôt. Tu me réponds du criminel corps pour corps, mon compère! Cette affaire veut être mieux distillée, et je m'en réserve la connaissance. Mets provisoirement le coupable en liberté. Je saurai le retrouver; ces voleurs ont des retraites qu'ils aiment, des terriers où ils se blottissent. Fais savoir à Cornélius que j'irai chez lui dès ce soir, pour instruire moi-même le procès. — Monsieur de Saint-Vallier, dit le roi en le regardant fixement, j'ai de vos nouvelles. Tout votre sang ne saurait payer une goutte du mien, le savez-vous? Par Notre-Dame de Cléry! vous avez commis des crimes de lèse-majesté. Vous ai-je donné si gentille femme pour la rendre pâle et brehaigne? En dà, rentrez chez vous de ce pas, et allez-y faire vos apprêts pour un long voyage.

Le roi s'arrêta sur ces mots par une habitude de cruauté; puis il ajouta: — Vous partirez ce soir pour voir à ménager mes affaires avec messieurs de Venise. Soyez sans inquiétude, je ramènerai votre femme ce soir en mon château du Plessis; elle y sera, certes, en sûreté. Désormais je veillerai sur elle mieux que je ne l'ai fait depuis votre mariage.

En entendant ces mots, Marie pressa silencieusement le bras de son père, comme pour le remercier de sa clémence et de sa belle humeur. Quant à Louis XI, il se divertissait sous cape.

Louis XI aimait beaucoup à intervenir dans les affaires de ses sujets, et mêlait volontiers la majesté royale aux scènes de la vie bourgeoise. Ce goût, sévèrement blâmé par quelques historiens, n'était cependant que la passion de l'*incognito*, l'un des plus grands plaisirs des princes, espèce d'abdication momentanée qui leur permet de mettre un peu de vie commune dans leur existence affadie par le défaut d'oppositions; seulement, Louis XI jouait l'*incognito* à découvert. En ces sortes de rencontres, il était d'ailleurs bon homme, et s'efforçait de plaire aux gens du tiers état, desquels il avait fait ses alliés contre la féodalité. Depuis longtemps il n'avait pas trouvé l'occasion de se faire peuple et d'épouser les intérêts domestiques d'un homme *engarrié* dans quelque affaire processive (vieux mot encore en usage à Tours), de sorte qu'il endossa passionnément les inquiétudes de maître Cornélius et les chagrins secrets de la comtesse de Saint-Vallier. A plusieurs reprises, pendant le dîner, il dit à sa fille. — Mais qui donc a pu voler mon compère? Voilà des larcins qui montent à plus de douze cent mille écus depuis huit ans. — Douze cent mille écus, messieurs, reprit-il en regardant les seigneurs qui le servaient. Notre-Dame! avec cette somme on aurait bien des absolutions en cour de Rome. J'aurais pu, Pasques Dieu! encaisser la Loire, ou mieux, conquérir le Piémont, une belle fortification toute faite pour notre royaume.

Le dîner fini, Louis XI emmena sa fille, son médecin, le grand prévôt, et, suivi d'une escorte de gens d'armes, vint à l'hôtel de Poitiers, où il trouva encore, suivant ses présomptions, le sire de Saint-Vallier qui attendait sa femme, peut-être pour s'en défaire.

— Monsieur, lui dit le roi, je vous avais recommandé de partir plus vite. Dites adieu à votre femme, et gagnez la frontière, vous aurez une escorte d'honneur. Quant à vos instructions et lettres de créance, elles seront à Venise avant vous.

Louis XI donna l'ordre, non sans y joindre quelques instructions secrètes, à un lieutenant de la garde écossaise de prendre une escouade, et d'accompagner son ambassadeur jusqu'à Venise. Saint-Vallier partit en grande hâte, après avoir donné à sa femme un baiser froid qu'il aurait voulu pouvoir rendre mortel.

Lorsque la comtesse fut rentrée chez elle, Louis XI vint à la Malemaison, fort empressé de dénouer la triste farce qui se jouait chez son compère le torçonnier, se flattant, en sa qualité de roi, d'avoir assez de perspicacité pour découvrir les secrets des voleurs. Cornélius ne vit pas sans quelque appréhension la compagnie de son maître.

— Est-ce que tous ces gens-là, lui dit-il à voix basse, seront de la cérémonie?

Louis XI ne put s'empêcher de sourire en voyant l'effroi de l'avare et de sa sœur.

— Non, mon compère, reprit-il, rassure-toi. Ils souperont avec nous dans mon logis, et nous serons seuls à faire l'enquête. Je suis si bon justicier, que je gage dix mille écus de te trouver le criminel.

— Trouvons-le, sire, et ne gageons pas.

Aussitôt ils allèrent dans le cabinet où le Lombard avait mis ses trésors. Là, Louis XI, s'étant fait montrer d'abord la layette où étaient les joyaux de l'électeur de Bavière, puis la cheminée par laquelle le prétendu voleur avait dû descendre, convainquit facilement le Brabançon de la fausseté de ses suppositions, attendu qu'il ne se trouvait point de suie dans l'âtre, où il se faisait, à vrai dire, rarement du feu; nulle trace de route dans le tuyau; et, de plus, la cheminée prenait naissance sur le toit dans une partie presque inaccessible. Enfin, après deux heures de perquisitions empreintes de cette sagacité qui distinguait le génie méfiant de Louis XI, il lui fut évidemment démontré que personne n'avait pu s'introduire dans le trésor de son compère. Aucune marque de violence n'existait ni dans l'intérieur des serrures, ni sur les coffres de fer où se trouvaient l'or, l'argent et les gages précieux donnés par de riches débiteurs.

— Si le voleur a ouvert cette layette, dit Louis XI, pourquoi n'a-t-il pris que les joyaux de Bavière? Pour quelle raison a-t-il respecté ce collier de perles? Singulier truand!

A cette réflexion, le pauvre torçonnier blêmit; le roi et lui s'entre-regardèrent pendant un moment.

— Eh bien! sire, qu'est donc venu faire ici le voleur que vous avez pris sous votre protection, et qui s'est promené pendant la nuit? demanda Cornélius.

— Si tu ne le devines pas, mon compère, je t'ordonne de toujours l'ignorer: c'est un de mes secrets.

— Alors le diable est chez moi, dit piteusement l'avare.

En toute autre circonstance, le roi eût peut-être ri de l'exclamation de son argentier; mais il était devenu pensif, et jetait sur maître Cornélius ces coups d'œil à traverser la tête qui sont si familiers aux hommes de talent et de pouvoir; aussi le Brabançon en fut-il effrayé, craignant d'avoir offensé son redoutable maître.

— Ange ou diable, je tiens les malfaiteurs, s'écria brusquement Louis XI. Si tu es volé cette nuit, je saurai dès demain par qui. Fais monter cette vieille guenon que tu nommes ta sœur, ajouta-t-il.

Cornélius hésita presque à laisser le roi tout seul dans la chambre où étaient ses trésors; mais il sortit, vaincu par la puissance du sourire amer qui errait sur les lèvres flétries de Louis XI. Cependant, malgré sa confiance, il revint promptement suivi de la vieille.

— Avez-vous de la farine? demanda le roi.

— Oh! certes, nous avons fait notre provision pour l'hiver, répondit-elle

— Eh bien! montez-la, dit le roi.

— Et que voulez-vous faire de notre farine, sire? s'écria-t-elle effarée, sans être aucunement atteinte par la majesté royale, ressemblant en cela à toutes les personnes en proie à quelque violente passion.

— Vieille folle, veux-tu bien exécuter les ordres de notre gracieux maître! cria Cornélius. Le roi manque-t-il de farine?

— Achetez donc de la belle farine, dit-elle en grommelant dans les escaliers. Ah! ma farine. Elle revint et dit au roi : — Sire, est-ce donc une royale idée que de vouloir examiner ma farine?

Enfin elle reparut armée d'une de ces poches en toile qui de temps immémorial servent en Touraine à porter au marché ou à en rapporter les noix, les fruits et le blé. La poche était à mi pleine de farine, la ménagère l'ouvrit, et la montra timidement au roi, sur lequel elle jetait ces regards fauves et rapides par lesquels les vieilles filles semblent vouloir darder du venin sur les hommes.

— Elle vaut six sous la septérée, dit-elle.

— Qu'importe? répondit le roi, répandez-la sur le plancher. Surtout ayez soin de l'y étaler de manière à produire une couche bien égale, comme s'il y était tombé de la neige.

La vieille fille ne comprit pas. Cette proposition l'étonnait plus que n'eût fait la fin du monde.

— Ma farine, sire, par terre!... mais...

Maître Cornélius, commençant à concevoir, mais vaguement, les intentions du roi, saisit la poche et la versa doucement sur le plancher. La vieille tressaillit, mais elle tendit la main pour reprendre la poche; et quand son frère la lui eut rendue elle disparut en poussant un grand soupir. Cornélius prit un plumeau, commença par un côté du cabinet à étendre la farine, qui produisait comme une nappe de neige, en se reculant à mesure, suivi du roi, qui paraissait s'amuser beaucoup de cette opération. Quand ils arrivèrent à l'huis, Louis XI dit à son compère :

— Existe-t-il deux clefs de la serrure?

— Non, sire.

Le roi regarda le mécanisme de la porte qui était maintenue par de grandes plaques et par des barres en fer; les pièces de cette armure aboutissaient toutes à une serrure à secret dont la clef était gardée par Cornélius. Après avoir tout examiné, Louis XI fit venir Tristan, il lui dit de poster à la nuit quelques-uns de ses gens d'armes dans le plus grand secret, soit sur les mûriers de la levée, soit sur les chéneaux des hôtels voisins, et de rassembler toute son escorte pour se rendre au Plessis, afin de faire croire qu'il ne souperait pas chez maître Cornélius; puis il recommanda sur toute chose à l'avare de fermer assez exactement ses croisées pour qu'il ne s'en échappât aucun rayon de lumière, et de préparer un festin sommaire, afin de ne pas donner lieu de penser qu'il le logeât pendant cette nuit. Le roi partit en cérémonie par la levée, et rentra secrètement, lui troisième, par la porte du rempart, chez son compère le torçonnier. Tout fut si bien disposé, que les voisins, les gens de ville et de cour pensèrent que le roi était retourné par fantaisie au Plessis, et devait revenir le lendemain soir souper chez son argentier. La sœur de Cornélius confirma cette croyance en achetant de la sauce verte à la boutique du bon faiseur, qui demeurait près du *quarroir aux herbes*, appelé depuis le *carroir de Beaune*, à cause de la magnifique fontaine en marbre blanc que le malheureux Semblançay (Jacques de Beaune) fit venir d'Italie pour orner la capitale de sa patrie. Vers les huit heures du soir, au moment où le roi soupait en compagnie de son médecin, de Cornélius et du capitaine de sa garde écossaise, disant de joyeux propos, et oubliant qu'il était Louis XI malade et presque mort, le plus profond silence régnait au dehors, et les passants, un voleur même, auraient pu prendre la Malemaison pour quelque maison inhabitée.

— J'espère, dit le roi en souriant, que mon compère sera volé cette nuit, pour que ma curiosité soit satisfaite. Or çà, messieurs, que nul ici ne sorte de sa chambre demain sans mon ordre, sous peine de quelque griève pénitence.

Là-dessus, chacun se coucha. Le lendemain matin, Louis XI sortit le premier de son appartement, et se dirigea vers le trésor de Cornélius, mais il ne fut pas médiocrement étonné en apercevant les marques d'un large pied semées par les escaliers et les corridors de la maison. Respectant avec soin ces précieuses empreintes, il alla vers la porte du cabinet aux écus et la trouva fermée sans aucunes traces de fracture. Il étudia la direction des pas, mais, comme ils étaient graduellement plus faibles, et finissaient par ne plus laisser le moindre vestige, il lui fut impossible de découvrir par où s'était enfui le voleur.

— Ah! mon compère, cria le roi à Cornélius, tu as été bel et bien volé.

A ces mots, le vieux Brabançon sortit en proie à une visible épouvante. Louis XI le mena voir les pas tracés sur les planchers; et, tout en les examinant derechef, le roi, ayant regardé par hasard les pantoufles de l'avare, reconnut le type de la semelle, dont tant d'exemplaires étaient gravés sur les dalles. Il ne dit mot, et retint son rire, en pensant à tous les innocents qui avaient été pendus. L'avare alla promptement à son trésor. Le roi, lui ayant commandé de faire avec son pied une nouvelle marque auprès de celles qui existaient déjà, le convainquit que le voleur n'était autre que lui-même.

— Le collier de perles me manque, s'écria Cornélius. Il y a de la sorcellerie là-dessous. Je ne suis pas sorti de ma chambre.

— Nous allons le savoir au plus tôt, dit le roi que la visible bonne foi de son argentier rendit encore plus pensif.

Aussitôt il fit venir dans son appartement les gens d'armes de guette et leur demanda : — Or çà, qu'avez-vous vu pendant la nuit?

— Ah! sire, un spectacle de magie! dit le lieutenant. M. votre argentier a descendu comme un chat le long des murs, et si lestement, que nous avons cru d'abord que c'était une ombre.

— Moi! cria Cornélius qui, après ce mot, resta debout et silencieux, comme un homme perclus de ses membres.

— Allez-vous-en, vous autres, reprit le roi en s'adressant aux archers, et dites à MM. Conyngham, Coyctier, Bridoré, ainsi qu'à Tristan, qu'ils peuvent sortir de leurs lits et venir céans. — Tu as encouru la peine de mort, dit froidement Louis XI au Brabançon, qui heureusement ne l'entendit pas, tu en as au moins dix sur la conscience, toi! Là, Louis XI laissa échapper un rire muet et fit une pause. — Mais, rassure-toi, reprit-il en remarquant la pâleur étrange répandue sur le visage de l'avare, tu es meilleur à saigner qu'à tuer. Et, moyennant quelque bonne grosse amende au profit de mon épargne, tu te tireras des griffes de ma justice; mais, si tu ne fais pas bâtir au moins une chapelle en l'honneur de la Vierge, tu es en passe de te bailler des affaires graves et chaudes pendant toute l'éternité.

— Douze cent trente et quatre-vingt-sept mille écus font treize cent dix-sept mille écus, répondit machinalement Cornélius, absorbé dans ses calculs. Treize cent dix-sept mille écus de détournés!

— Il les aura enfouis dans quelque retrait, dit le roi, qui commençait à trouver la somme royalement belle. Voilà l'aimant qui l'attirait toujours ici. Il sentait son trésor.

Là-dessus Coyctier entra. Voyant l'attitude de Cornélius, il l'observa savamment pendant que le roi lui racontait l'aventure.

— Sire, répondit le médecin, rien n'est surnaturel dans cette affaire. Notre torçonnier a la propriété de marcher pendant son sommeil. Voici le troisième exemple que je rencontre de cette singulière maladie. Si vous vouliez vous donner le plaisir d'être témoin de ses effets, vous pourriez voir ce vieillard aller sans danger au bord des toits, à la première nuit où il sera pris d'un accès. J'ai remarqué, dans les deux hommes que j'ai déjà observés, des liaisons curieuses entre les affections de cette vie nocturne et leurs affaires, ou leurs occupations du jour.

— Ah! maître Coyctier, tu es savant!

— Ne suis-je pas votre médecin, dit insolemment le physicien.

A cette réponse, Louis XI laissa échapper le geste qu'il lui était familier de faire lorsqu'il rencontrait une bonne idée, et qui consistait à rehausser vivement son bonnet.

— Dans cette occurrence, reprit Coyctier en continuant, les gens font leurs affaires en dormant. Comme celui-ci ne hait pas de thésauriser, il se sera livré tout doucement à sa plus chère habitude. Aussi a-t-il dû avoir des accès toutes les fois qu'il a pu concevoir pendant la journée des craintes pour ses trésors.

— Pasques Dieu! quel trésor! s'écria le roi.

— Où est-il? demanda Cornélius, qui, par un singulier privilége de notre nature, entendait les propos du médecin et du roi, tout en restant presque engourdi par ses idées et par son malheur.

— Ah! reprit Coyctier avec un gros rire diabolique, les noctambules n'ont au réveil aucun souvenir de leurs faits et gestes.

— Laissez-nous, dit le roi.

Quand Louis XI fut seul avec son compère, il le regarda en ricanant à froid.

— Messire Hoogworst, ajouta-t-il en s'inclinant, tous les trésors enfouis en France sont au roi.

— Oui, sire, tout est à vous, et vous êtes le maître absolu de nos vies et de nos fortunes; mais jusqu'à présent vous avez eu la clémence de ne prendre que ce qui vous était nécessaire.

— Écoute, mon compère. Si je t'aide à retrouver ce trésor, tu peux hardiment et sans crainte en faire le partage avec moi.

— Non, sire, je ne veux pas le partager, mais vous l'offrir tout entier, après ma mort. Mais quel est votre expédient?

— Je n'aurai qu'à t'épier moi-même pendant que tu feras tes courses nocturnes. Un autre que moi serait à craindre.

— Ah! sire, reprit Cornélius en se jetant aux pieds de Louis XI, vous êtes le seul homme du royaume à qui je voudrais me confier pour cet office, et je saurai bien vous prouver ma reconnaissance pour la bonté dont vous usez envers votre serviteur, en m'employant de mes quatre fers au mariage de l'héritière de Bourgogne avec monseigneur. Voilà un beau trésor, non plus d'écus, mais de domaines, qui saura rendre votre couronne toute ronde.

— La, la, Flamand, tu me trompes, dit le roi en fronçant les sourcils, ou tu m'as mal servi.

— Comment, sire, pouvez-vous douter de mon dévouement? vous qui êtes le seul homme que j'aime.

— Paroles que ceci, reprit le roi en envisageant le Brabançon. Tu ne devais pas attendre cette occasion pour m'être utile. Tu me vends ta protection, Pasques Dieu! à moi Louis le Onzième! Est-ce toi qui es le maître, et suis-je donc le serviteur?

— Ah! sire, répliqua le vieux torçonnier, je voulais vous surprendre agréablement par la nouvelle des intelligences que je vous ai ménagées avec ceux de Gand; et j'en attendais la confirmation par l'apprenti d'Oosterlinck. Mais, qu'est-il devenu?

— Assez! dit le roi. Nouvelle faute. Je n'aime pas qu'on se mêle, malgré moi, de mes affaires. Assez! Je veux réfléchir à tout ceci.

Maître Cornélius retrouva l'agilité de la jeunesse pour courir à la salle basse, où était sa sœur.

— Ah! Jeanne, ma chère âme, nous avons ici un trésor où j'ai mis les treize cent mille écus! Et c'est moi! moi! qui suis le voleur.

Jeanne Hoogworst se leva de son escabelle, et se dressa sur ses pieds, comme si le siége qu'elle quittait eût été de fer rouge. Cette secousse était si violente pour une vieille fille accoutumée depuis longues années à s'exténuer par des jeûnes volontaires, qu'elle tressaillit de tous ses membres et ressentit une horrible douleur dans le dos. Elle pâlit par degrés, et sa face, dont il était si difficile de déchiffrer les altérations parmi les rides, se décomposa pendant que son frère lui expliquait et la maladie dont il était la victime, et l'étrange situation dans laquelle ils se trouvaient tous deux.

— Nous venons, Louis XI et moi, dit-il en finissant, de nous mentir l'un à l'autre comme deux marchands de myrobolan. Tu comprends, mon enfant, que, s'il me suivait, il aurait à lui seul le secret du trésor. Le roi seul au monde peut épier mes courses nocturnes. Je ne sais si la conscience du roi, tout près qu'il soit de la mort, pourrait résister à treize cent dix-sept mille écus. Il faut le prévenir, dénicher les merles, envoyer tous nos trésors à Gand, et toi seule...

Cornélius s'arrêta soudain, en ayant l'air de peser le cœur de ce souverain, qui rêvait déjà le parricide à vingt-deux ans. Lorsque l'argentier eut jugé Louis XI, il se leva brusquement, comme un homme pressé de fuir un danger. A ce mouvement, sa sœur, trop faible ou trop forte pour une telle crise, tomba roide; elle était morte. Maître Cornélius saisit sa sœur, la remua violemment, en lui disant: — Il ne s'agit pas de mourir. Après, tu en auras tout le temps. Oh! c'est fini. La vieille guenon n'a jamais rien su faire à propos. Il lui ferma les yeux et la coucha sur le plancher; mais alors il revint à tous les sentiments nobles et bons qui étaient dans le plus profond de son âme; et, oubliant à demi son trésor inconnu: — Ma pauvre compagne! s'écria-t-il douloureusement, je t'ai donc perdue, toi qui me comprenais si bien! Oh! tu étais un vrai trésor. Le voilà, le trésor. Avec toi, s'en vont ma tranquillité, mes affections. Si tu avais su quel profit il y avait à vivre seulement encore deux nuits, tu ne serais pas morte, uniquement pour me plaire, pauvre petite! Eh! Jeanne, treize cent dix-sept mille écus! Ah! si cela ne te réveille pas... Non. Elle est morte!

Là-dessus, il s'assit, ne dit plus rien; mais deux grosses larmes sortirent de ses yeux et roulèrent dans ses joues creuses; puis, en laissant échapper plusieurs ah! ah! il ferma la salle et remonta chez le roi. Louis XI fut frappé par la douleur empreinte dans les traits mouillés de son vieil ami.

— Qu'est ceci? demanda-t-il.

— Ah! sire, un malheur n'arrive jamais seul. Ma sœur est morte. Elle me précède là-dessous, dit-il en montrant le plancher par un geste effrayant.

— Assez! s'écria Louis XI, qui n'aimait pas à entendre parler de la mort.

— Je vous fais mon héritier. Je ne tiens plus à rien. Voilà mes clefs. Pendez-moi si c'est votre bon plaisir, prenez tout, fouillez la maison, elle est pleine d'or. Je vous donne tout...

— Allons, compère, reprit Louis XI, qui fut à demi attendri par le spectacle de cette étrange peine, nous retrouverons le trésor par quelque belle nuit, et la vue de tant de richesses te redonnera cœur à la vie. Je reviendrai cette semaine...

— Quand il vous plaira, sire...

A cette réponse, Louis XI, qui avait fait quelques pas vers la porte de sa chambre, se retourna brusquement. Alors, ces deux hommes se regardèrent l'un l'autre avec une expression que ni le pinceau ni la parole ne peuvent reproduire.

— Adieu, mon compère! dit enfin Louis XI d'une voix brève et en redressant son bonnet.

— Que Dieu et la Vierge vous conservent leurs bonnes grâces! répondit humblement le torçonnier en reconduisant le roi.

Après une si longue amitié, ces deux hommes trouvaient entre eux une barrière élevée par la défiance et par l'argent, lorsqu'ils s'étaient toujours entendus en fait d'argent et de défiance; mais ils se connaissaient si bien, ils avaient tous deux une telle habitude l'un de l'autre, que le roi devait deviner, par l'accent dont Cornélius prononça l'imprudent — *Quand il vous plaira, sire!* la répugnance que sa visite causerait désormais à l'argentier, comme celui-ci reconnut une déclaration de guerre dans — l'*Adieu, mon compère!* dit par le roi. Aussi, Louis XI et son torçonnier se quittèrent-ils bien embarrassés de la conduite qu'ils devaient tenir l'un envers l'autre. Le monarque possédait bien le secret du Brabançon; mais celui-ci pouvait aussi, par ses relations, assurer le succès de la plus belle conquête que jamais roi de France ait pu faire, celle des domaines appartenant à la maison de Bourgogne, et qui excitaient alors l'envie de tous les souverains de l'Europe. Le mariage de la célèbre Marguerite dépendait des gens de Gand et des Flamands, qui l'entouraient. L'or et l'influence de Cornélius devaient puissamment servir les négociations entamées par Desquerdes, le général auquel Louis XI avait confié le commandement de l'armée campée sur la frontière de Belgique. Ces deux maîtres renards étaient donc comme deux duellistes dont les forces auraient été neutralisées par le hasard. Aussi, soit que depuis cette matinée la santé de Louis XI eût empiré, soit que Cornélius eût contribué à faire venir en France Marguerite de Bourgogne, qui arriva effectivement à Amboise, au mois de juillet de l'année 1438, pour épouser le dauphin, auquel elle fut fiancée dans la chapelle du château, le roi ne leva point d'amende sur son argentier, aucune procédure n'eut lieu, mais ils restèrent l'un et l'autre dans les demi-mesures d'une amitié armée.

Heureusement pour le torçonnier, le bruit se répandit à Tours que sa sœur était l'auteur des vols, et qu'elle avait été secrètement mise à mort par Tristan. Autrement, si la véritable histoire y eût été connue, la ville entière se serait ameutée pour détruire la Malemaison avant qu'il eût été possible au roi de la défendre. Mais si toutes ces présomptions historiques ont quelque fondement relativement à l'inaction dans laquelle resta Louis XI, il n'en fut pas de même chez maître Cornélius Hoogworst. Le torçonnier passa les premiers jours qui suivirent cette fatale matinée dans une occupation continuelle. Semblable aux animaux carnassiers enfermés dans une cage, il allait et venait, flairant l'or à tous les coins de sa maison, il en étudiait les crevasses, il en consultait les murs, redemandant son trésor aux arbres du jardin, aux fondations et aux toits des tourelles, à la terre et au ciel. Souvent il demeurait pendant des heures entières debout, jetant ses yeux sur tout à la fois, les plongeant dans le vide. Sollicitant les miracles de l'extase et la puissance des sorciers, il tâchait de voir ses richesses à travers les espaces et les obstacles. Il était constamment perdu dans une pensée accablante, dévoré par un désir qui lui brûlait les entrailles, mais rongé plus grièvement encore par les angoisses renaissantes du duel qu'il avait avec lui-même, depuis que sa passion pour l'or s'était tournée contre elle-même; espèce de suicide inachevé qui comprenait toutes les douleurs de la vie et celles de la mort.

Jamais le vice ne s'était mieux étreint lui-même; car l'avare, s'enfermant par imprudence dans le cachot souterrain où gît son or, a, comme Sardanapale, la jouissance de mourir au sein de sa fortune. Mais Cornélius, tout à la fois le voleur et le volé, n'ayant le secret ni de l'un ni de l'autre, possédait et ne possédait pas ses trésors: torture toute nouvelle, toute bizarre, mais continuellement terrible. Quelquefois, devenu presque oublieux, il laissait ouvertes les petites grilles de sa porte, et alors les passants pouvaient voir cet homme déjà desséché, planté sur ses deux jambes au milieu de son jardin inculte, y restant dans une immobilité complète, et jetant à ceux qui l'examinaient un regard fixe, dont la lueur insupportable les glaçait d'effroi. Si, par hasard, il allait dans les rues de Tours, vous eussiez dit d'un étranger; il ne savait jamais où il était, ni s'il faisait soleil ou clair de lune. Souvent il demandait son chemin aux gens qui passaient, en se croyant à Gand, et semblait toujours en quête de son bien perdu. L'idée la plus vivace et la mieux matérialisée de toutes les idées humaines, l'idée par laquelle l'homme se représente lui-même en créant en dehors de lui cet être tout fictif, nommé la *propriété*, ce démon moral lui enfonçait à chaque instant ses griffes acérées dans le cœur. Puis, au milieu de ce supplice, la peur se dressait avec tous les sentiments qui lui servent de cortége. En effet, deux hommes avaient son secret, ce secret qu'il ne connaissait pas lui-même, Louis XI ou Coyctier pouvaient aposter des gens pour surveiller ses démarches pendant son sommeil, et deviner l'abîme ignoré dans lequel il avait jeté ses richesses au milieu du sang de tant d'innocents; car auprès de ses craintes veillait aussi le remords.

Pour ne pas se laisser enlever, de son vivant, son trésor inconnu, il prit, pendant les premiers jours qui suivirent son désastre, les précautions les plus sévères contre son sommeil; puis ses relations commerciales lui permirent de se procurer les antinarcotiques les plus puissants. Ses veilles durent être affreuses; il était seul aux prises avec la nuit, le silence, le remords, la peur, avec toutes les pensées que l'homme a le mieux personnifiées, instinctivement peut-être, obéissant ainsi à une vérité morale encore dénuée de preuves sensibles. Enfin, cet homme si puissant, ce cœur endurci par la vie politique et la vie commerciale, ce génie obscur dans l'histoire, dut succomber aux horreurs du supplice qu'il s'était créé. Tué par quelques pensées plus aiguës que toutes celles auxquelles il avait résisté jusqu'alors, il se coupa la gorge avec un rasoir. Cette mort coïncida presque avec celle de Louis XI, en sorte que la Malemaison fut entièrement pillée par le peuple.

Quelques anciens du pays de Touraine ont prétendu qu'un traitant, nommé Bohier, trouva le trésor du torçonnier, et s'en servit pour commencer les constructions de Chenonceaux, château merveilleux, qui, malgré les richesses de plusieurs rois, le goût de Diane de Poi-

tiers et celui de sa rivale, Catherine de Médicis, pour les bâtiments, reste encore inachevé.

Heureusement pour Marie de Sassenages, le sire de Saint-Vallier mourut, comme on sait, dans son ambassade. Cette maison ne s'éteignit pas. La comtesse eut, après le départ du comte, un fils dont la destinée est fameuse dans notre histoire de France, sous le règne de François Ier. Il fut sauvé par sa fille, la célèbre Diane de Poitiers, l'arrière-petite-fille illégitime de Louis XI, laquelle devint l'épouse illégitime, la maîtresse bien-aimée de Henri II; car la bâtardise et l'amour furent héréditaires dans cette noble famille !

Au château de Saché, novembre et décembre 1831.

FIN DE MAÎTRE CORNÉLIUS.



Maître Cornélius saisit sa sœur, la remua violemment. — PAGE 47.

ŒUVRES ILLUSTRÉES

DE BALZAC

CE VOLUME CONTIENT

. . . .

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

ŒUVRES ILLUSTRÉES

DE BALZAC

DESSINS

PAR MM. TONY JOHANNOT, STAAL, BERTALL, E. LAMPSONIUS.
H. MONNIER, DAUMIER, MEISSONNIER.



MARESCQ ET Cie, ÉDITEURS

LIBRAIRIE CENTRALE DES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES A 20 CENTIMES
5, RUE DU PONT-DE-LODI, 5

PARIS — 1855



LA COMÉDIE HUMAINE

OEUVRES ILLUSTRÉES DE BALZAC.

LE CONTRAT DE MARIAGE

Dess. Tony Johannot, Staal, Bertall, Daumier, E. Lampsonius, etc.

Gravures par les meilleurs Artistes.

DÉDIÉ A G. ROSSINI.

M. de Manerville le père était un bon gentilhomme normand bien connu du maréchal de Richelieu, qui lui fit épouser une des plus riches héritières de Bordeaux dans le temps où le vieux duc y alla trôner en sa qualité de gouverneur de Guyenne. Le Normand vendit les terres qu'il possédait en Bessin et se fit Gascon, séduit par la beauté du château de Lanstrac, délicieux séjour qui appartenait à sa femme. Dans les derniers jours du règne de Louis XV, il acheta la charge de major des gardes de la porte, et vécut jusqu'en 1813, après avoir fort heureusement traversé la Révolution. Voici comment. Il alla vers la fin de l'année 1790 à la Martinique, où sa femme avait des intérêts, et confia la gestion de ses biens de Gascogne à un honnête clerc de notaire, appelé Mathias, qui donnait alors dans les idées nouvelles. A son retour, le comte de Manerville trouva ses propriétés intactes et profitablement gérées. Ce savoir-faire était un fruit produit par la greffe du Gascon sur le Normand. Madame de Manerville mourut en 1810. Instruit de l'importance des intérêts par les dissipations de sa jeunesse, et, comme beaucoup de vieillards, leur accordant plus de place qu'ils n'en ont dans la vie, M. de Manerville devint progressivement économe, avare et ladre. Sans songer que l'avarice des pères prépare la prodigalité des enfants, il ne donna presque rien à son fils, encore que ce fût un fils unique.



Mademoiselle Évangélista.

Paul de Manerville, revenu vers la fin de l'année 1810 du collége de Vendôme, resta sous la domination paternelle pendant trois années. La tyrannie que fit peser sur son héritier un vieillard de soixante-dix-neuf ans influa nécessairement sur un cœur et sur un caractère qui n'étaient pas formés. Sans manquer de ce courage physique qui semble être dans l'air de la Gascogne, Paul n'osa lutter contre son père, et perdit cette faculté de résistance qui engendre le courage moral. Ses sentiments comprimés allèrent au fond de son cœur, où il les garda longtemps sans les exprimer; puis plus tard, quand il les sentit en désaccord avec les maximes du monde, il put bien penser et mal agir. Il se serait battu pour un mot, et tremblait à

l'idée de renvoyer un domestique, car sa timidité s'exerçait dans les combats qui demandent une volonté constante. Capable de grandes choses pour fuir la persécution, il ne l'aurait ni prévenue par une opposition systématique ni affrontée par un déploiement continu de ses forces. Lâche en pensée, hardi en actions, il conserva longtemps cette candeur secrète qui rend l'homme la victime et la dupe volontaire de choses contre lesquelles certaines âmes hésitent à s'insurger, aimant mieux les souffrir que de s'en plaindre. Il était emprisonné dans le vieil hôtel de son père, car il n'avait pas assez d'argent pour frayer avec les jeunes gens de la ville, il enviait leurs plaisirs sans pouvoir les partager. Le vieux gentilhomme le menait chaque soir dans une vieille voiture, traînée par de vieux chevaux mal attelés, accompagné de ses vieux laquais mal habillés, dans une société royaliste, composée des débris de la noblesse parlementaire et de la noblesse d'épée. Réunies depuis la Révolution pour résister à l'influence impériale, ces deux noblesses s'étaient transformées en une aristocratie territoriale. Écrasé par les hautes et mouvantes fortunes des villes maritimes, ce faubourg Saint-Germain de Bordeaux répondait par son dédain au faste qu'étalaient alors le commerce, les administrations et les militaires. Trop jeune pour comprendre les distinctions sociales et les nécessités cachées sous l'apparente vanité qu'elles créent, Paul s'ennuyait au milieu de ces antiquités, sans savoir que plus tard ses relations de jeunesse lui assureraient cette prééminence aristocratique que la France aimera toujours. Il trouvait de légères compensations à la maussaderie de ses soirées dans quelques exercices qui plaisent aux jeunes gens, car son père les lui imposait. Pour le vieux gentilhomme, savoir manier les armes, être excellent cavalier, jouer à la paume, acquérir de bonnes manières, enfin la frivole instruction des seigneurs d'autrefois constituait un jeune homme accompli. Paul faisait donc tous les matins des armes, allait au manège et tirait le pistolet. Le reste du temps, il l'employait à lire des romans, car son père n'admettait pas les études transcendantes par lesquelles se terminent aujourd'hui les éducations. Une vie si monotone eût tué ce jeune homme si la mort de son père ne l'eût délivré de cette tyrannie au moment où elle devenait insupportable. Paul trouva des capitaux considérables accumulés par l'avarice paternelle, et des propriétés dans le meilleur état du monde; mais il avait Bordeaux en horreur, et n'aimait pas davantage Lanstrac, où son père allait passer tous les étés et le menait à la chasse du matin au soir.

Dès que les affaires de la succession furent terminées, le jeune héritier, avide de jouissances, acheta des rentes avec ses capitaux, laissa la gestion de ses domaines au vieux Mathias, le notaire de son père, et passa six années loin de Bordeaux. Attaché d'ambassade à Naples d'abord, il alla plus tard comme secrétaire à Madrid, à Londres, et fit ainsi le tour de l'Europe. Après avoir connu le monde, après s'être dégrisé de beaucoup d'illusions, après avoir dissipé les capitaux liquides que son père avait amassés, il vint un moment où, pour continuer son train de vie, Paul dut prendre les revenus territoriaux que son notaire lui avait accumulés. En ce moment critique, saisi par une de ces idées prétendues sages, il voulut quitter Paris, revenir à Bordeaux, diriger ses affaires, mener une vie de gentilhomme à Lanstrac, améliorer ses terres, se marier, et arriver un jour à la députation. Paul était comte, la noblesse redevenait une valeur matrimoniale, il pouvait et devait faire un bon mariage. Si beaucoup de femmes désirent épouser un titre, beaucoup plus encore veulent un homme à qui l'entente de la vie soit familière. Or, Paul avait acquis pour une somme de sept cent mille francs, mangée en six ans, cette charge, qui ne se vend pas et qui vaut mieux qu'une charge d'agent de change, qui exige aussi de longues études, un stage, des examens, des connaissances, des amis, des ennemis, une certaine élégance de taille, certaines manières, un nom facile et gracieux à prononcer, une charge qui d'ailleurs rapporte des bonnes fortunes, des duels, des paris perdus aux courses, des déceptions, des ennuis, des travaux, et force plaisirs indigestes. Il était enfin un homme élégant. Malgré ses folles dépenses, il n'avait pu devenir un homme à la mode. Dans la burlesque armée des gens du monde, l'homme à la mode représente le maréchal de France, l'homme élégant équivaut à un lieutenant général. Paul jouissait de sa petite réputation d'élégance et savait la soutenir. Ses gens avaient une excellente tenue, ses équipages étaient cités, ses soupers avaient quelque succès, enfin sa garçonnière était comptée parmi les sept ou huit dont le faste égalait celui des meilleures maisons de Paris. Mais il n'avait fait le malheur d'aucune femme, mais il jouait sans perdre, mais il avait du bonheur sans éclat, mais il avait trop de probité pour tromper qui que ce fût, même une fille, mais il ne laissait pas traîner ses billets doux, et n'avait pas un coffre aux lettres d'amour dans lequel ses amis pussent puiser en attendant qu'il eût fini de mettre son col ou de se faire la barbe; mais, ne voulant point entamer ses terres de Guyenne, il n'avait pas cette témérité qui conseille de grands coups et attire l'attention à tout prix sur un jeune homme; mais il n'empruntait d'argent à personne, et avait le tort d'en prêter à des amis qui l'abandonnaient et ne parlaient plus de lui ni en bien ni en mal. Il semblait avoir chiffré son désordre. Le secret de son caractère était dans la tyrannie paternelle qui avait fait de lui comme un métis social. Donc un matin il dit à l'un de ses amis nommé de Marsay, qui depuis devint illustre :

— Mon cher ami, la vie a un sens.

— Il faut être arrivé à vingt-sept ans pour la comprendre, répondit railleusement de Marsay.

— Oui, j'ai vingt-sept ans, et précisément à cause de mes vingt-sept ans, je veux aller vivre à Lanstrac en gentilhomme. J'habiterai Bordeaux où je transporterai mon mobilier de Paris, dans le vieil hôtel de mon père, et je viendrai passer trois mois d'hiver ici, dans cette maison que je garderai.

— Et tu te marieras?

— Et je me marierai.

— Je suis ton ami, mon gros Paul, tu le sais, dit de Marsay après un moment de silence, eh bien! sois bon père et bon époux, tu deviendras ridicule pour le reste de tes jours. Si tu pouvais être heureux et ridicule, la chose devrait être prise en considération; mais tu ne seras pas heureux. Tu n'as pas le poignet assez fort pour gouverner un ménage. Je te rends justice : tu es un parfait cavalier; personne mieux que toi ne sait rendre et ramasser les guides, faire piaffer un cheval, et rester vissé sur ta selle. Mais, mon cher, le mariage est une autre allure. Je te vois d'ici, mené grand train par madame la comtesse de Manerville, allant contre ton gré, plus souvent au galop qu'au trot, et bientôt désarçonné!..... oh! mais désarçonné de manière à demeurer dans le fossé, les jambes cassées. Écoute! Il te reste quarante et quelques mille livres de rente en propriétés dans le département de la Gironde, bien. Emmène tes chevaux et tes gens, meuble ton hôtel à Bordeaux, tu seras le roi de Bordeaux, tu y promulgueras les arrêts que nous porterons à Paris, tu seras le correspondant de nos stupidités, très-bien. Fais des folies en province, fais-y même des sottises, encore mieux! peut-être gagneras-tu de la célébrité. Mais... ne te marie pas. Qui se marie aujourd'hui? des commerçants dans l'intérêt de leur capital ou pour être deux à tirer la charrue, des paysans qui veulent en produisant beaucoup d'enfants se faire des ouvriers, des agents de change ou des notaires obligés de payer leurs charges, de malheureux rois qui continuent de malheureuses dynasties. Nous seuls sommes exempts du bât, et tu vas t'en harnacher? Enfin pourquoi te maries-tu? tu dois compte de tes raisons à ton meilleur ami. D'abord, quand tu épouserais une héritière aussi riche que toi, quatre vingt mille livres de rentes pour deux, ne sont pas la même chose que quarante mille livres de rentes pour un, parce qu'on se trouve bientôt trois et quatre, s'il nous arrive un enfant. Aurais-tu par hasard de l'amour pour cette sotte race des Manerville qui ne te donnera que des chagrins? tu ignores donc le métier de père et mère? Le mariage, mon gros Paul, est la plus sotte des immolations sociales; nos enfants seuls en profitent et n'en connaissent le prix qu'au moment où leurs chevaux paissent les fleurs nées sur nos tombes. Regrettes-tu ton père, ce tyran qui t'a désolé ta jeunesse? Comment t'y prendras-tu pour te faire aimer de tes enfants? Tes prévoyances pour leur éducation, tes soins de leur bonheur, tes sévérités nécessaires les désaffectionneront. Les enfants aiment un père prodigue ou faible qu'ils mépriseront plus tard. Tu seras donc entre la crainte et le mépris. N'est pas bon père de famille qui veut! Tourne les yeux sur nos amis, et dis-moi ceux de qui tu voudrais pour fils? nous en avons connu qui déshonoraient leur nom. Les enfants, mon cher, sont des marchandises très-difficiles à soigner. Les tiens seront des anges, soit! As-tu jamais sondé l'abîme qui sépare la vie de garçon de la vie de l'homme marié? Écoute : Garçon, tu peux te dire : — « Je n'aurai que telle somme de ridicule, le public ne pensera de moi que ce que je lui permettrai de penser. » Marié, tu tombes dans l'infini du ridicule! Garçon, tu te fais ton bonheur, tu en prends aujourd'hui, tu t'en passes demain; marié, tu le prends comme il est, et, le jour où tu en veux, tu t'en passes. Marié, tu deviens ganache, tu calcules des dots, tu parles de morale publique et religieuse, tu trouves les jeunes gens immoraux, dangereux; enfin tu deviendras un académicien social. Tu me fais pitié. Le vieux garçon dont l'héritage est attendu, qui se défend à son dernier soupir contre une vieille garde à laquelle il demande vainement à boire, est un béat en comparaison de l'homme marié. Je ne te parle pas de tout ce qui peut advenir de tracassant, d'ennuyant, d'impatientant, de tyrannisant, de contrariant, de gênant, d'idiotisant, de narcotique et de paralytique dans le combat de deux êtres toujours en présence, liés à jamais, et qui se sont attrapés tous deux en croyant se convenir; non, ce serait recommencer la satire de Boileau, nous la savons par cœur. Je te pardonnerais ta pensée ridicule, si tu me promettais de te marier en grand seigneur, d'instituer un majorat avec ta fortune, de profiter de la lune de miel pour avoir deux enfants légitimes, de donner à ta femme une maison complète, distincte de la tienne, de ne vous rencontrer que dans le monde, et de ne jamais revenir de voyage sans te faire annoncer par un courrier. Deux cent mille livres de rente suffisent à cette existence, et tes antécédents te permettent de la

créer au moyen d'une riche Anglaise affamée d'un titre. Ah! cette vie aristocratique me semble vraiment française, la seule grande, la seule qui nous obtienne le respect, l'amitié d'une femme; la seule qui nous distingue de la masse actuelle, enfin la seule pour laquelle un jeune homme puisse quitter la vie de garçon. Ainsi posé, le comte de Manerville conseille son époque, se met au-dessus de tout et ne peut plus être que ministre ou ambassadeur. Le ridicule ne l'atteindra jamais, il a conquis les avantages sociaux du mariage et garde les priviléges du garçon.

— Mais, mon bon ami, je ne suis pas de Marsay, je suis tout bonnement, comme tu me fais l'honneur de le dire toi-même, Paul de Manerville, bon père et bon époux, député du centre, et peut-être pair de France; destinée excessivement médiocre; mais je suis modeste, je me résigne.

— Et ta femme, dit l'impitoyable de Marsay, se résignera-t-elle?

— Ma femme, mon cher, fera ce que je voudrai.

— Ah! mon pauvre ami, tu en es encore là? Adieu, Paul. Dès aujourd'hui je te refuse mon estime. Encore un mot, car je ne saurais souscrire froidement à ton abdication. Vois donc où gît la force de notre position. Un garçon, n'eût-il que six mille livres de rente, ne lui restât-il pour toute fortune que sa réputation d'élégance, que le souvenir de ses succès... Eh bien! cette ombre fantastique comporte d'énormes valeurs. La vie offre encore des chances à ce garçon déteint. Oui, ses prétentions peuvent tout embrasser. Mais le mariage, Paul, c'est le : — *Tu n'iras pas plus loin* social. Marié, tu ne pourras plus être ce que tu seras, à moins que ta femme ne daigne s'occuper de toi.

— Mais, dit Paul, tu m'écrases toujours sous des théories exceptionnelles! Je suis las de vivre pour les autres, d'avoir des chevaux pour les montrer, de tout faire en vue du Qu'en dira-t-on, de me ruiner pour éviter que des niais s'écrient : — Tiens, Paul a toujours la même voiture. Où en est-il de sa fortune? Il la mange? il joue à la Bourse? Non, il est millionnaire. Madame une telle est folle de lui. Il a fait venir d'Angleterre un attelage qui, certes, est le plus beau de Paris. On a remarqué à Longchamps les calèches à quatre chevaux de messieurs de Marsay et de Manerville, elles étaient parfaitement attelées. Enfin, mille niaiseries avec lesquelles une masse d'imbéciles nous conduit. Je commence à voir que cette vie où l'on roule au lieu de marcher nous use et nous vieillit. Crois-moi, mon cher Henry, j'admire ta puissance, mais sans l'envier. Tu sais tout juger, tu peux agir et penser en homme d'Etat, te placer au-dessus des lois générales, des idées reçues, des préjugés admis, des convenances adoptées; enfin, tu perçois les bénéfices d'une situation dans laquelle je n'aurais, moi, que des malheurs. Tes déductions froides, systématiques, réelles peut-être, sont aux yeux de la masse d'épouvantables immoralités. Moi, j'appartiens à la masse. Je dois jouer le jeu selon les règles de la société dans laquelle je suis forcé de vivre. En te mettant au sommet des choses humaines, sur ces pics de glace, tu trouves encore des sentiments; mais moi, j'y gèlerais. La vie de ce plus grand nombre auquel j'appartiens bourgeoisement se compose d'émotions dont j'ai maintenant besoin. Souvent un homme à bonnes fortunes coquette avec dix femmes, et n'en a pas une seule; puis, quels que soient sa force, son habileté, son usage du monde, il survient des crises où il se trouve comme écrasé entre deux portes. Moi, j'aime l'échange constant et doux de la vie, je veux cette bonne existence où vous trouvez toujours une femme près de vous...

— C'est un peu leste, le mariage, s'écria de Marsay.

Paul ne se décontenança pas et dit en continuant : — Ris, si tu veux; moi, je me sentirai l'homme le plus heureux du monde quand mon valet de chambre entrera me disant : — Madame attend monsieur pour déjeuner. Quand je pourrai le soir en rentrant, trouver un cœur...

— Toujours trop leste, Paul! Tu n'es pas encore assez moral pour te marier.

— ... Un cœur à qui confier mes affaires et dire mes secrets. Je veux vivre assez intimement avec une créature pour que notre affection ne dépende pas d'un oui ou d'un non, d'une situation où le plus joli homme cause des désillusionnements à l'amour. Enfin, j'ai le courage nécessaire pour devenir, comme tu le dis, bon père et bon époux! Je me sens propre aux joies de la famille, et veux me mettre dans les conditions exigées par la société pour avoir une femme, des enfants...

— Tu me fais l'effet d'un panier de mouches à miel. Marche! tu seras une dupe toute ta vie. Ah! tu veux te marier pour avoir une femme. En d'autres termes, tu veux résoudre heureusement à ton profit le plus difficile des problèmes que présentent aujourd'hui les mœurs bourgeoises créées par la révolution française, et tu commenceras par une vie d'isolement! Crois-tu que ta femme ne voudra pas de cette vie que tu méprises? en aura-t-elle comme toi le dégoût? Si tu ne veux pas de la belle conjugalité dont le programme vient d'être formulé par ton ami de Marsay, écoute un dernier conseil! Reste encore garçon pendant treize ans, amuse-toi comme un damné; puis, à quarante ans, à ton premier accès de goutte, épouse une veuve de trente-six ans : tu pourras être heureux. Si tu prends une jeune fille pour femme, tu mourras enragé!

— Ah çà! dis-moi pourquoi? s'écria Paul un peu piqué.

— Mon cher, répondit de Marsay, la satire de Boileau contre les femmes est une suite de banalités poétisées. Pourquoi les femmes n'auraient-elles pas des défauts? Pourquoi les déshériter de l'Avoir le plus clair de la nature humaine? Aussi, selon moi, le problème du mariage n'est-il plus là où ce critique l'a mis. Crois-tu donc qu'il en soit du mariage comme de l'amour, et qu'il suffise à un mari d'être homme pour être aimé? Tu vas donc dans les boudoirs pour n'en rapporter que d'heureux souvenirs? Tout, dans notre vie de garçon, prépare une fatale erreur à l'homme marié qui n'est pas un profond observateur du cœur humain. Dans les heureux jours de sa jeunesse, un homme, par la bizarrerie de nos mœurs, donne toujours le bonheur, il triomphe de femmes toutes séduites qui obéissent à des désirs. De part et d'autre, les obstacles que créent les lois, les sentiments et la défense naturelle à la femme, engendrent une mutualité de sensations qui trompe les gens superficiels sur leurs relations futures en état de mariage où les obstacles n'existent plus, où la femme souffre l'amour au lieu de le permettre, repousse souvent le plaisir au lieu de le désirer. Là, pour nous, la vie change d'aspect. Le garçon libre et sans soins, toujours agresseur, n'a rien à craindre d'un insuccès. En état de mariage, un échec est irréparable. S'il est possible à un amant de faire revenir une femme d'un arrêt défavorable, ce retour, mon cher, est le Waterloo des maris. Comme Napoléon, le mari est condamné à des victoires qui, malgré leur nombre, n'empêchent pas la première défaite de le renverser. La femme, si flattée de la persévérance, si heureuse de la colère d'un amant, les nomme brutalité chez un mari. Si le garçon choisit son terrain, si tout lui est permis, tout est défendu à un maître, et son champ de bataille est invariable. Puis la lutte est inverse. Une femme est disposée à refuser ce qu'elle doit, tandis que, maîtresse, elle accorde ce qu'elle ne doit point. Toi qui veux te marier et qui te marieras, as-tu jamais médité sur le Code civil? Je ne me suis point sali les pieds dans ce bouge à commentaires, dans ce grenier à bavardages, appelé l'Ecole de droit, je n'ai jamais ouvert le Code, mais j'en vois les applications sur le vif du monde. Je suis légiste comme un chef de clinique est médecin. La maladie n'est pas dans les livres, elle est dans le malade. Le Code, mon cher, a mis la femme en tutelle, il l'a considérée comme un mineur, comme un enfant. Or, comment gouverne-t-on les enfants? par la crainte. Dans ce mot, Paul, est le mors de la bête. Tâte-toi le pouls! Vois si tu peux te déguiser en tyran, toi, si doux, si bon ami, si confiant; toi, de qui j'ai ri d'abord et que j'aime assez aujourd'hui pour te livrer ma science. Oui, ceci procède d'une science que déjà les Allemands ont nommée anthropologie. Ah! si je n'avais pas résolu la vie par le plaisir, si je n'avais pas une profonde antipathie pour ceux qui pensent au lieu d'agir, si je ne méprisais pas les niais assez stupides pour croire à la vie d'un livre, quand les sables des déserts africains sont composés des cendres de je ne sais combien de Londres, de Venise, de Paris, de Rome inconnues, pulvérisées, j'écrirais un livre sur les mariages modernes, sur l'influence du système chrétien; enfin, je mettrais un lampion sur ce tas de pierres aiguës parmi lesquelles se couchent les sectateurs du *multiplicamini* social. Mais l'humanité vaut-elle un quart d'heure de mon temps? Puis le seul emploi raisonnable de l'encre n'est-il pas de piper les cœurs par des lettres d'amour? Eh! nous amèneras-tu la comtesse de Manerville?

— Peut-être, dit Paul.

— Nous resterons amis, dit de Marsay.

— Si?... répondit Paul.

— Sois tranquille, nous serons polis avec toi, comme la Maison-Rouge avec les Anglais à Fontenoy.

Quoique cette conversation l'eût ébranlé, le comte de Manerville se mit en devoir d'exécuter son dessein, et revint à Bordeaux pendant l'hiver de l'année 1821. Les dépenses qu'il fit pour restaurer et meubler son hôtel soutinrent dignement la réputation d'élégance qui le précédait. Introduit d'avance par ses anciennes relations dans la société royaliste de Bordeaux, à laquelle il appartenait par ses opinions autant que par son nom et par sa fortune, il y obtint la royauté fashionable. Son savoir-vivre, ses manières, son éducation parisienne enchantèrent le faubourg Saint-Germain bordelais. Une vieille marquise se servit d'une expression jadis en usage à la cour pour désigner la florissante jeunesse des beaux, des petits-maîtres d'autrefois, et dont le langage, les façons faisaient loi : elle dit de lui qu'il était *la fleur des pois*. La société libérale ramassa le mot, en fit un surnom pris par elle en moquerie, et par les royalistes en bonne part. Paul de Manerville acquitta glorieusement les obligations que lui imposait son surnom. Il lui advint ce qui arrive aux acteurs médiocres : le jour où le public leur accorde son attention, ils deviennent presque bons. En se sentant à son aise, Paul déploya les qualités que comportaient ses défauts. Sa raillerie n'avait rien d'âpre ni d'amer, ses ma-

manières n'étaient point hautaines, sa conversation avec les femmes exprimait le respect qu'elles aiment, ni trop de déférence ni trop de familiarité; sa fatuité n'était qu'un soin de sa personne qui le rendait agréable; il avait égard au rang, il permettait aux jeunes gens un laisser-aller auquel son expérience parisienne posait des bornes; quoique très-fort au pistolet et à l'épée, il avait une douceur féminine dont on lui savait gré. Sa taille moyenne et son embonpoint qui n'arrivait pas encore à l'obésité, deux obstacles à l'élégance personnelle, n'empêchaient point son extérieur d'aller à son rôle de Brummel bordelais. Un teint blanc rehaussé par la coloration de la santé, de belles mains, un joli pied, des yeux bleus à longs cils, des cheveux noirs, des mouvements gracieux, une voix de poitrine qui se tenait toujours au medium et vibrait dans le cœur, tout en lui s'harmoniait avec son surnom. Paul était bien cette fleur délicate qui veut une soigneuse culture, dont les qualités ne se déploient que dans un terrain humide et complaisant, que les façons dures empêchent de s'élever, que brûle un trop vif rayon de soleil, et que la gelée abat. Il était un de ces hommes faits pour recevoir le bonheur plus que pour le donner, qui tiennent beaucoup de la femme, qui veulent être devinés, encouragés, enfin pour lesquels l'amour conjugal doit avoir quelque chose de providentiel. Si ce caractère crée des difficultés dans la vie intime, il est gracieux et plein d'attraits pour le monde. Aussi Paul eut-il de grands succès dans le cercle étroit de la province, où son esprit, tout en demi-teintes, devait être mieux apprécié qu'à Paris. L'arrangement de son hôtel et la restauration du château de Lanstrac, où il introduisit le luxe et le comfort anglais, absorbèrent les capitaux que depuis six ans lui plaçait son notaire. Strictement réduit à ses quarante et quelques mille livres de rente, il crut être sage en ordonnant sa maison de manière à ne rien dépenser au delà. Quand il eut officiellement promené ses équipages, traité les jeunes gens les plus distingués de la ville, fait des parties de chasse avec eux dans son château restauré, Paul comprit que la vie de province n'allait pas sans le mariage. Trop jeune encore pour employer son temps aux occupations avaricieuses ou s'intéresser aux améliorations spéculatrices dans lesquelles les gens de province finissent par s'engager, et que nécessite l'établissement de leurs enfants, il éprouva bientôt le besoin des changeantes distractions dont l'habitude devient la vie d'un Parisien. Un nom à conserver, des héritiers auxquels il transmettrait ses biens, les relations que lui créerait une maison où pourraient se réunir les principales familles du pays, l'ennui des liaisons irrégulières ne furent pas cependant des raisons déterminantes. Dès son arrivée à Bordeaux, il s'était secrètement épris de la reine de Bordeaux, la célèbre mademoiselle Evangélista.

Vers le commencement du siècle, un riche Espagnol, ayant nom Evangélista, vint s'établir à Bordeaux, où ses recommandations autant que sa fortune l'avaient fait recevoir dans les salons nobles. Sa femme contribua beaucoup à le maintenir en bonne odeur au milieu de cette aristocratie qui ne l'avait peut-être si facilement adopté que pour piquer la société du second ordre. Créole et semblable aux femmes servies par des esclaves, madame Evangélista, qui d'ailleurs appartenait aux Casa-Réal, illustre famille de la monarchie espagnole, vivait en grande dame, ignorait la valeur de l'argent, et ne réprimait aucune de ses fantaisies, même les plus dispendieuses, en les trouvant toujours satisfaites par un homme amoureux qui lui cachait généreusement les rouages de la finance. Heureux de la voir se plaire à Bordeaux où ses affaires l'obligeaient de séjourner, l'Espagnol y fit l'acquisition d'un hôtel, tint maison, reçut avec grandeur et donna des preuves du meilleur goût en toutes choses. Aussi, de 1800 à 1812, ne fut-il question dans Bordeaux que de M. et de madame Evangélista. L'Espagnol mourut en 1813, laissant sa femme veuve à trente-deux ans, avec une immense fortune et la plus jolie fille du monde, une enfant de onze ans, qui promettait d'être et qui fut une personne accomplie. Quelque habile que fût madame Evangélista, la Restauration altéra sa position; le parti royaliste s'épura, quelques familles quittèrent Bordeaux. Quoique la tête et la main de son mari manquassent à la direction de ses affaires, pour lesquelles elle eut l'insouciance de la créole et l'inaptitude de la petite-maîtresse, elle ne voulut rien changer à sa manière de vivre. Au moment où Paul prenait la résolution de revenir dans sa patrie, mademoiselle Natalie Evangélista était une personne remarquablement belle et en apparence le plus riche parti de Bordeaux, où l'on ignorait la progressive diminution des capitaux de sa mère, qui, pour prolonger son règne, avait dissipé des sommes énormes. Des fêtes brillantes et la continuation d'un train royal entretenaient le public dans la croyance où il était des richesses de la maison Evangélista. Natalie atteignit à sa dix-neuvième année, et nulle proposition de mariage n'était parvenue à l'oreille de sa mère. Habituée à satisfaire ses caprices de jeune fille, mademoiselle Evangélista portait des cachemires, avait des bijoux, et vivait au milieu d'un luxe qui effrayait les spéculateurs, dans un pays et à une époque où les enfants calculent aussi bien que leurs parents. Ce mot fatal : — Il n'y a qu'un prince qui puisse épouser mademoiselle Evangélista! circulait dans les salons et dans les coteries. Les mères de famille, les douairières qui avaient des petites-filles à établir, les jeunes personnes jalouses de Natalie, dont la constante élégance et la tyrannique beauté les importunaient, envenimaient soigneusement cette opinion par des propos perfides. Quand elles entendaient un épouseur disant avec une admiration extatique, à l'arrivée de Natalie dans un bal : — Mon Dieu, comme elle est belle! — Oui, répondaient les mamans, mais elle est chère. Si quelque nouveau venu trouvait mademoiselle Evangélista charmante et disait qu'un homme à marier ne pouvait faire un meilleur choix : — Qui donc serait assez hardi, répondait-on, pour épouser une jeune fille à laquelle sa mère donne mille francs par mois pour sa toilette, qui a ses chevaux, sa femme de chambre, et porte des dentelles? Elle a des malines à ses peignoirs. Le prix de son blanchissage de fin entretiendrait le ménage d'un commis. Elle a pour le matin des pèlerines qui coûtent six francs à monter.

Ces propos et mille autres répétés souvent en manière d'éloge éteignaient le plus vif désir qu'un homme pouvait avoir d'épouser mademoiselle Evangélista. Reine de tous les bals, blasée sur les propos flatteurs, sur les sourires et les admirations qu'elle recueillait partout à son passage, Natalie ne connaissait rien de l'existence. Elle vivait comme l'oiseau qui vole, comme la fleur qui pousse, en trouvant autour d'elle chacun prêt à combler ses désirs. Elle ignorait le prix des choses, elle ne savait comment viennent, s'entretiennent et se conservent les revenus. Peut-être croyait-elle que chaque maison avait ses cuisiniers, ses cochers, ses femmes de chambre et ses gens, comme les prés ont leurs foins et les arbres leurs fruits. Pour elle, des mendiants et des pauvres, des arbres tombés et des terrains ingrats étaient même chose. Choyée comme une espérance par sa mère, la fatigue n'altérait jamais son plaisir. Aussi bondissait-elle dans le monde comme un coursier dans son steppe, un coursier sans bride et sans fers.

Six mois après l'arrivée de Paul, la haute société de la ville avait mis en présence la Fleur des pois et la reine des bals. Ces deux fleurs se regardèrent en apparence avec froideur et se trouvèrent réciproquement charmantes. Intéressée à épier les effets de cette rencontre prévue, madame Evangélista devina dans les regards de Paul les sentiments qui l'animèrent et se dit : — Il sera mon gendre! de même que Paul se disait en voyant Natalie : — Elle sera ma femme. La fortune des Evangélista, devenue proverbiale à Bordeaux, était restée dans la mémoire de Paul comme un préjugé d'enfance, de tous les préjugés le plus indélébile. Ainsi les convenances pécuniaires se rencontraient tout d'abord sans nécessiter ces débats et ces enquêtes qui causent autant d'horreur aux âmes timides qu'aux âmes fières. Quand quelques personnes essayèrent de dire à Paul quelques phrases louangeuses qu'il était impossible de refuser aux manières, au langage, à la beauté de Natalie, mais qui se terminaient par des observations si cruellement calculatrices de l'avenir et auxquelles donnait lieu le train de la maison Evangélista, la Fleur des pois y répondit par le dédain que méritaient ces petites idées de province. Cette façon de penser, bientôt connue, fit taire les propos; car il donnait le ton aux idées, au langage, aussi bien qu'aux manières et aux choses. Il avait importé le développement de la personnalité britannique et ses barrières glaciales, la raillerie byronienne, les accusations contre la vie, le mépris des liens sacrés, l'argenterie et la plaisanterie anglaises, la dépréciation des usages et des vieilles choses de la province, le cigare, le vernis, le poney, les gants jaunes et le galop. Il arriva donc pour Paul le contraire de ce qui s'était fait jusqu'alors : ni jeune fille ni douairière ne tenta de le décourager. Madame Evangélista commença par lui donner plusieurs fois à dîner en cérémonie. La Fleur des pois pouvait-elle manquer à des fêtes où venaient les jeunes gens les plus distingués de la ville? Malgré la froideur que Paul affectait, et qui ne trompait ni la mère ni la fille, il s'engageait à petits pas dans la voie du mariage. Quand Manerville passait en tilbury ou monté sur son beau cheval à la promenade, quelques jeunes gens s'arrêtaient, et il les entendait se disant : — « Voilà un homme heureux : il est riche, il est joli garçon, et il va, dit-on, épouser mademoiselle Evangélista. Il y a des gens pour qui le monde semble avoir été fait. » Quand il se rencontrait avec la calèche de madame Evangélista, il était fier de la distinction particulière que la mère et la fille mettaient dans le salut qui lui était adressé. Si Paul n'avait pas été secrètement épris de mademoiselle Evangélista, certes le monde l'aurait marié malgré lui. Le monde, qui n'est cause d'aucun bien, est complice de beaucoup de malheurs; puis, quand il voit éclore le mal qu'il a couvé maternellement, il le renie et s'en venge. La haute société de Bordeaux, attribuant un million de dot à mademoiselle Evangélista, la donnait à Paul sans attendre le consentement des parties, comme cela se fait souvent. Leurs fortunes se convenaient aussi bien que leurs personnes. Paul avait l'habitude du luxe et de l'élégance au milieu de laquelle vivait Natalie. Il venait de disposer pour lui-même son hôtel comme personne à Bordeaux n'aurait disposé de maison pour loger Natalie. Un homme habitué aux dépenses de Paris et aux fantaisies des Parisiennes pouvait seul éviter les malheurs pécuniaires qu'entraînait un mariage avec cette créature déjà aussi créole, aussi grande dame que l'était sa mère. Là où des Bordelais amoureux de mademoiselle Evangélista se seraient ruinés, le comte

de Manerville saurait, disait-on, éviter tout désastre. C'était donc un mariage fait. Les personnes de la haute société royaliste, quand la question de ce mariage se traitait devant elles, disaient à Paul des phrases engageantes qui flattaient sa vanité.

— Chacun vous donne ici mademoiselle Evangélista. Si vous l'épousez, vous ferez bien; vous ne trouveriez jamais nulle part, même à Paris, une si belle personne : elle est élégante, gracieuse, et tient aux Casa-Réal par sa mère. Vous ferez le plus charmant couple du monde : vous avez les mêmes goûts, la même entente de la vie, vous aurez la plus agréable maison de Bordeaux. Votre femme n'a que son bonnet de nuit à apporter chez vous. Dans une semblable affaire, une maison montée vaut une dot. Vous êtes bien heureux aussi de rencontrer une belle-mère comme madame Evangélista. Femme d'esprit, insinuante, cette femme-là vous sera d'un grand secours au milieu de la vie politique à laquelle vous devez aspirer. Elle a d'ailleurs sacrifié tout à sa fille, qu'elle adore, et Natalie sera sans doute une bonne femme, car elle aime bien sa mère. Puis il faut faire une fin.

— Tout cela est bel et bon, répondait Paul qui malgré son amour voulait garder son libre arbitre, mais il faut faire une fin heureuse.

Paul vint bientôt chez madame Evangélista, conduit par son besoin d'employer les heures vides, plus difficiles à passer pour lui que pour tout autre. Là seulement respirait cette grandeur, ce luxe dont il avait l'habitude. A quarante ans, madame Evangélista était belle d'une beauté semblable à celle de ces magnifiques couchers de soleil qui couronnent en été les journées sans nuages. Sa réputation inattaquée offrait aux coteries bordelaises un éternel aliment de causerie, et la curiosité des femmes était d'autant plus vive que la veuve offrait les indices de la constitution qui rend les Espagnoles et les créoles particulièrement célèbres. Elle avait les cheveux et les yeux noirs, le pied et la taille de l'Espagnole, cette taille cambrée dont les mouvements ont un nom en Espagne. Son visage, toujours beau, séduisait par ce teint créole dont l'animation ne peut être dépeinte qu'en le comparant à une mousseline jetée sur de la pourpre, tant la blancheur en est également colorée. Elle avait des formes pleines, attrayantes par cette grâce qui sait unir la nonchalance et la vivacité, la force et le laisser-aller. Elle attirait et imposait, elle séduisait sans rien promettre. Elle était grande, ce qui lui donnait à volonté l'air et le port d'une reine. Les hommes se prenaient à sa conversation comme des oiseaux à la glu, car elle avait naturellement dans le caractère ce génie que la nécessité donne aux intrigants; elle allait de concession en concession, s'armait de ce qu'on lui accordait pour vouloir davantage, et savait se reculer à mille pas quand on lui demandait quelque chose en retour. Ignorante en fait, elle avait connu les cours d'Espagne et de Naples, les gens célèbres des deux Amériques, plusieurs familles illustres de l'Angleterre et du continent; ce qui lui prêtait une instruction si étendue en superficie, qu'elle semblait immense. Elle recevait avec ce goût, cette grandeur qui ne s'apprennent pas, mais dont certaines âmes nativement belles peuvent se faire une seconde nature en s'assimilant les bonnes choses partout où elles les rencontrent. Si sa réputation de vertu demeurait inexpliquée, elle ne lui servait pas moins à donner une grande autorité à ses actions, à ses discours, à son caractère. La fille et la mère avaient l'une pour l'autre, une amitié vraie, en dehors du sentiment filial et maternel. Toutes deux se convenaient, leur contact perpétuel n'avait jamais amené de choc. Aussi beaucoup de gens expliquaient-ils les sacrifices de madame Evangélista par son amour maternel. Mais si Natalie consola sa mère d'un veuvage obstiné, peut-être n'en fut-elle pas toujours le motif unique. Madame Evangélista s'était, dit-on, éprise d'un homme auquel la seconde Restauration avait rendu ses titres et la pairie. Cet homme, heureux d'épouser madame Evangélista en 1814, avait fort décemment rompu ses relations avec elle en 1816. Madame Evangélista, la meilleure femme du monde en apparence, avait dans le caractère une épouvantable qualité qui ne peut s'expliquer que par la devise de Catherine de Médicis : *Odiate e aspettate*, *Haïssez et attendez.* Habituée à primer, ayant toujours été obéie, elle ressemblait à toutes les royautés : aimable, douce, parfaite, facile dans la vie, elle devenait terrible, implacable, quand son orgueil de femme, d'Espagnole et de Casa-Réal était froissé. Elle ne pardonnait jamais. Cette femme croyait à la puissance de sa haine, elle en faisait un mauvais sort qui devait planer sur son ennemi. Elle avait déployé ce fatal pouvoir sur l'homme qui s'était joué d'elle. Les événements, qui semblaient accuser l'influence de sa *jettatura*, la confirmèrent dans sa foi superstitieuse en elle-même. Quoique ministre et pair de France, cet homme commençait à se ruiner, et se ruina complétement. Ses biens, sa considération politique et personnelle, tout devait périr. Un jour madame Evangélista put passer fière dans son brillant équipage en le voyant à pied dans les Champs-Elysées, et l'accabler d'un regard d'où ruisselèrent les étincelles du triomphe. Cette mésaventure l'avait empêchée de se remarier, en l'occupant durant deux années. Plus tard, sa fierté lui avait toujours suggéré des comparaisons entre ceux qui s'offrirent et le mari qui l'avait si sincèrement et si bien aimée. Elle avait donc atteint, de mécomptes en calculs, d'espérances en déceptions, l'époque où les femmes n'ont plus d'autre rôle à prendre dans la vie que celui de mère, en se sacrifiant à leurs filles, en transportant tous leurs intérêts, en dehors d'elles-mêmes, sur les têtes d'un ménage, dernier placement des affections humaines. Madame Evangélista devina promptement le caractère de Paul et lui cacha le sien. Paul était bien l'homme qu'elle voulait pour gendre, un éditeur responsable de son futur pouvoir. Il appartenait par sa mère aux Maulincour, et la vieille baronne de Maulincour, amie du vidame de Pamiers, vivait au cœur du faubourg Saint-Germain. Le petit-fils de la baronne, Auguste de Maulincour, avait une belle position. Paul devait donc être un excellent introducteur des Evangélista dans le monde parisien. La veuve n'avait connu qu'à de rares intervalles le Paris de l'Empire, elle voulait aller briller au milieu du Paris de la Restauration. Là seulement étaient les éléments d'une fortune politique, la seule à laquelle les femmes du monde puissent décemment coopérer. Madame Evangélista, forcée par les affaires de son mari d'habiter Bordeaux, s'y était déplue; elle y tenait maison; chacun sait par combien d'obligations la vie d'une femme est alors embarrassée; mais elle ne se souciait plus de Bordeaux, elle en avait épuisé les jouissances. Elle désirait un plus grand théâtre, comme les joueurs courent au plus gros jeu. Dans son propre intérêt, elle fit donc à Paul une grande destinée. Elle se proposa d'employer les ressources de son talent et sa science de la vie au profit de son gendre, afin de pouvoir goûter sous son nom les plaisirs de la puissance. Beaucoup d'hommes sont ainsi les paravents d'ambitions féminines inconnues. Madame Evangélista avait d'ailleurs plus d'un intérêt à s'emparer du mari de sa fille. Paul fut nécessairement captivé par cette femme, qui le captiva d'autant mieux qu'elle parut ne pas vouloir exercer le moindre empire sur lui. Elle usa donc de tout son ascendant pour se grandir, pour grandir sa fille et donner du prix à tout chez elle, afin de dominer par avance l'homme en qui elle vit le moyen de continuer sa vie aristocratique. Paul s'estima davantage quand il fut apprécié par la mère et la fille. Il se crut beaucoup plus spirituel qu'il ne l'était en voyant ses réflexions et ses moindres mots sentis par mademoiselle Evangélista qui souriait ou relevait finement la tête, par la mère chez qui la flatterie semblait toujours involontaire. Ces deux femmes eurent avec lui tant de bonhomie, il fut tellement sûr de leur plaire, elles le gouvernèrent si bien en le tenant par le fil de l'amour-propre, qu'il passa bientôt tout son temps à l'hôtel Evangélista.

Un an après son installation, sans s'être déclaré, le comte Paul fut si attentif auprès de Natalie, que le monde le considéra comme lui faisant la cour. Ni la mère ni la fille ne paraissaient songer au mariage. Mademoiselle Evangélista gardait avec lui la réserve de la grande dame qui sait être charmante et cause agréablement sans laisser faire un pas dans son intimité. Ce silence, si peu habituel aux gens de province, plut beaucoup à Paul. Les gens timides sont ombrageux, les propositions brusques les effrayent. Ils se sauvent devant le bonheur s'il arrive à grand bruit, et se donnent au malheur s'il se présente avec modestie, accompagné d'ombres douces. Paul s'engagea donc de lui-même en voyant que madame Evangélista ne faisait aucun effort pour l'engager. L'Espagnole le séduisit en lui disant un soir que, chez une femme supérieure comme chez les hommes, il se rencontrait une époque où l'ambition remplaçait les premiers sentiments de la vie.

— Cette femme est capable, pensa Paul en sortant, de me faire donner une belle ambassade avant même que je ne sois nommé député.

Si dans toute circonstance un homme ne tourne pas autour des choses ou des idées pour les examiner sous leurs différentes faces, cet homme est incomplet et faible, partant en danger de périr. En ce moment Paul était optimiste : il voyait un avantage à tout, et ne se disait pas qu'une belle-mère ambitieuse pouvait devenir un tyran. Aussi tous les soirs, en sortant, s'apparaissait-il marié, se séduisait-il lui-même, et chaussait-il doucement la pantoufle du mariage. D'abord, il avait trop longtemps joui de sa liberté pour en rien regretter; il était fatigué de la vie de garçon, qui ne lui offrait rien de neuf, il n'en connaissait plus que les inconvénients; tandis que si parfois il songeait aux difficultés du mariage, il en voyait beaucoup plus souvent les plaisirs; tout en était nouveau pour lui. — Le mariage, se disait-il, n'est désagréable que pour les petites gens; pour les riches, la moitié de ses malheurs disparaît. Chaque jour donc une pensée favorable grossissait l'énumération des avantages qui se rencontraient pour lui dans ce mariage. — A quelque haute position que je puisse arriver, Natalie sera toujours à la hauteur de son rôle, se disait-il encore, et ce n'est pas un petit mérite chez une femme. Combien d'hommes de l'Empire n'ai-je pas vus souffrant horriblement de leurs épouses ! N'est-ce pas une grande condition de bonheur que de ne jamais sentir sa vanité, son orgueil froissés par la compagne que l'on s'est choisie ! Jamais un homme ne peut être tout à fait malheureux avec une femme bien élevée; elle ne le ridiculise point, elle sait lui être utile. Natalie recevrait à merveille. Il mettait alors à contribution ses souvenirs sur les femmes les plus distinguées du faubourg Saint-Germain, pour se convaincre que Natalie pouvait, sinon les éclipser, au moins se trouver près d'elles sur un pied d'égalité parfaite. Tout parallèle servait Natalie. Les termes de comparaison tirés

de l'occupation où Paul se plaisait à ses désirs. Paris lui aurait offert chaque jour de nouveaux caractères, des jeunes filles de beautés différentes, et la multiplicité des impressions aurait laissé sa raison en équilibre; tandis qu'à Bordeaux, Natalie n'avait point de rivales, elle était la fleur unique, et se produisait habilement dans un moment où Paul se trouvait sous la tyrannie d'une idée à laquelle succombent la plupart des hommes. Aussi, ces raisons de juxtaposition, jointes aux raisons d'amour-propre et à une passion réelle qui n'avait d'autre issue que le mariage pour se satisfaire, amenèrent-elles Paul à un amour déraisonnable sur lequel il eut le bon sens de se garder le secret à lui-même, il le fit passer pour une envie de se marier. Il s'efforça même d'étudier mademoiselle Evangélista en homme qui ne voulait pas compromettre son avenir, car les terribles paroles de son ami de Marsay ronflaient parfois dans ses oreilles. Mais d'abord les personnes habituées au luxe ont une apparente simplicité qui trompe : elles le dédaignent, elles s'en servent, il est un instrument et non le travail de leur existence. Paul n'imagina pas, en trouvant les mœurs de ces dames si conformes aux siennes, qu'elles cachassent une seule cause de ruine. Puis, s'il est quelques règles générales pour tempérer les soucis du mariage, il n'en existe aucune ni pour les deviner, ni pour les prévenir. Quand le malheur se dresse entre deux êtres qui ont entrepris de se rendre l'un à l'autre la vie agréable et facile à porter, il naît du contact produit par une intimité continuelle qui n'existe point entre deux jeunes gens à marier, et ne saurait exister tant que les mœurs et les lois ne seront pas changées en France. Tout est tromperie entre deux êtres près de s'associer; mais leur tromperie est innocente, involontaire. Chacun se montre nécessairement sous un jour favorable, tous deux luttent à qui se posera le mieux, et prennent alors d'eux-mêmes une idée favorable à laquelle plus tard ils ne peuvent répondre. La vie véritable, comme les jours atmosphériques, se compose beaucoup plus de ces moments ternes et gris qui embrument la nature que de périodes où le soleil brille et réjouit les champs. Les jeunes gens ne voient que les beaux jours. Plus tard, ils attribuent au mariage les malheurs de la vie elle-même, car il est en l'homme une disposition qui le porte à chercher la cause de ses misères dans les choses ou les êtres qui lui sont immédiats.

Pour découvrir dans l'attitude ou dans la physionomie, dans les paroles ou dans les gestes de mademoiselle Evangélista les indices qui eussent révélé le tribut d'imperfections que comportait son caractère, comme celui de toute créature humaine, Paul aurait dû posséder non-seulement les sciences de Lavater et de Gall, mais encore une science de laquelle il n'existe aucun corps de doctrine, la science individuelle de l'observateur et qui exige des connaissances presque universelles. Comme toutes les jeunes personnes, Natalie avait une figure impénétrable. La paix profonde et sereine imprimée par les sculpteurs aux visages des figures vierges destinées à représenter la Justice, l'Innocence, toutes les divinités qui ne savent rien des agitations terrestres, ce calme est le plus grand charme d'une fille, il est le signe de sa pureté : rien encore ne l'a émue; aucune passion brisée, aucun intérêt trahi n'a nuancé la placide expression de son visage; est-il joué, la jeune fille n'est plus. Sans cesse au cœur de sa mère, Natalie n'avait reçu, comme toute femme espagnole, qu'une instruction purement religieuse et quelques enseignements de mère à fille utiles au rôle qu'elle devait jouer. Le calme de son visage était donc naturel. Mais il formait un voile dans lequel la femme était enveloppée, comme le papillon l'est dans sa larve. Néanmoins un homme habile à manier le scalpel de l'analyse eût surpris chez Natalie quelque révélation des difficultés que son caractère devait offrir quand elle serait aux prises avec la vie conjugale ou sociale. Sa beauté vraiment merveilleuse venait d'une excessive régularité de traits en harmonie avec les proportions de la tête et du corps. Cette perfection est de mauvais augure pour l'esprit. On trouve peu d'exceptions à cette règle. Toute nature supérieure a dans la forme de légères imperfections qui deviennent d'irrésistibles attraits, des points lumineux où brillent les sentiments opposés, où s'arrêtent les regards. Une parfaite harmonie annonce la froideur des organisations mixtes. Natalie avait la taille ronde, signe de force, mais indice immanquable d'une volonté qui souvent arrive à l'entêtement chez les personnes dont l'esprit n'est ni vif ni étendu. Ses mains de statue grecque confirmaient les prédictions du visage et de la taille en annonçant un esprit de domination illogique, le vouloir pour le vouloir. Ses sourcils se rejoignaient, et selon les observateurs, ce trait indique une pente à la jalousie. La jalousie des personnes supérieures devient émulation, elle engendre de grandes choses, celle des petits esprits devient de la haine. *L'Odiate e aspettate* de sa mère était chez elle sans finesse. Ses yeux noirs en apparence, mais en réalité d'un brun orangé, contrastaient avec ses cheveux dont le blond fauve, si prisé des Romains, se nomme *auburn* en Angleterre, et qui sont presque toujours ceux de l'enfant né de deux personnes à chevelure noire comme l'était celle de M. et de madame Evangélista. La blancheur et la délicatesse du teint de Natalie donnaient à cette opposition de couleur entre ses cheveux et ses yeux des attraits inexprimables, mais d'une finesse purement extérieure, car, toutes les fois que les lignes d'un visage manquent d'une certaine rondeur molle, quels que soient le fini, la grâce des détails, n'en transportez point les heureux présages à l'âme. Ces roses d'une jeunesse trompeuse s'effeuillent, et vous êtes surpris, après quelques années, de voir la sécheresse, la dureté, là où vous admiriez l'élégance des qualités nobles. Quoique les contours de son visage eussent quelque chose d'auguste, le menton de Natalie était légèrement empâté, expression de peintre qui peut servir à expliquer la préexistence de sentiments dont la violence ne devait se déclarer qu'au milieu de sa vie. Sa bouche, un peu rentrée, exprimait une fierté rouge en harmonie avec sa main, son menton, ses sourcils et sa belle taille. Enfin, dernier diagnostic qui seul aurait déterminé le jugement d'un connaisseur, la voix pure de Natalie, cette voix si séduisante, avait des tons métalliques. Quelque doucement manié que fût ce cuivre, malgré la grâce avec laquelle les sons couraient dans les spirales du cor, cet organe annonçait le caractère du duc d'Albe de qui descendaient collatéralement les Casa-Réal. Ces indices supposaient des passions violentes sans tendresse, des dévouements brusques, des haines irréconciliables, de l'esprit sans intelligence, et l'envie de dominer, naturelle aux personnes qui se sentent inférieures à leurs prétentions. Ces défauts, nés du tempérament et de la constitution, compensés peut-être par les qualités d'un sang généreux, étaient ensevelis chez Natalie comme l'or dans la mine, et ne devaient en sortir que sous les durs traitements et par les chocs auxquels les caractères sont soumis dans le monde. En ce moment la grâce et la fraîcheur de la jeunesse, la distinction de ses manières, sa sainte ignorance, la gentillesse de la jeune fille coloraient ses traits d'un vernis délicat qui trompait nécessairement les gens superficiels. Puis sa mère lui avait de bonne heure communiqué ce babil agréable qui joue la supériorité, qui répond aux objections par la plaisanterie, et séduit par une gracieuse volubilité sous laquelle une femme cache le tuf de son esprit comme la nature déguise les terrains ingrats, sous le luxe des plantes éphémères. Enfin Natalie avait le charme des enfants gâtés qui n'ont point connu la souffrance : elle entraînait par sa franchise, et n'avait point cet air solennel que les mères imposent à leurs filles en leur traçant un programme de façons et de langage ridicules au moment de les marier. Elle était rieuse et vraie comme la jeune fille qui ne sait rien du mariage, n'en attend que des plaisirs, n'y prévoit aucun malheur, et croit y acquérir le droit de toujours faire ses volontés. Comment Paul, qui aimait comme on aime quand le désir augmente l'amour, aurait-il reconnu dans une fille de ce caractère et dont la beauté l'éblouissait, la femme, telle qu'elle devait être à trente ans, alors que certains observateurs eussent pu se tromper aux apparences? Si le bonheur était difficile à trouver dans un mariage avec cette jeune fille, il n'était pas impossible. A travers ces défauts en germe brillaient quelques belles qualités. Sous la main d'un maître habile, il n'est pas de qualité qui, bien développée, n'étouffe les défauts, surtout chez une jeune fille qui aime. Mais, pour rendre ductile une femme si peu malléable, ce poignet de fer dont parlait de Marsay à Paul était nécessaire. Le dandy parisien avait raison. La crainte, inspirée par l'amour, est un instrument infaillible pour manier l'esprit d'une femme. Qui aime, craint; et qui craint, est plus près de l'affection que de la haine. Paul aurait-il le sang-froid, le jugement, la fermeté qu'exigeait cette lutte qu'un mari habile ne doit pas laisser soupçonner à sa femme? Puis, Natalie aimait-elle Paul? Semblable à la plupart des jeunes personnes, Natalie prenait pour de l'amour les premiers mouvements de l'instinct et le plaisir que lui causait l'extérieur de Paul, sans rien savoir ni des choses du mariage, ni des choses du ménage. Pour elle, le comte de Manerville, l'apprenti diplomate auquel les cours de l'Europe étaient connues, l'un des jeunes gens élégants de Paris, ne pouvait pas être un homme ordinaire, sans force morale, à la fois timide et courageux, énergique peut-être au milieu de l'adversité, mais sans défense contre les ennuis qui gâtent le bonheur. Aurait-elle plus tard assez de tact pour distinguer les belles qualités de Paul au milieu de ses légers défauts? Ne grossirait-elle pas les uns, et n'oublierait-elle pas les autres, selon la coutume des jeunes femmes qui ne savent rien de la vie? Il est un âge où la femme pardonne des vices à qui lui évite des contrariétés, et où elle prend les contrariétés pour des malheurs. Quelle force conciliatrice, quelle expérience maintiendrait, éclairerait ce jeune ménage? Paul et sa femme ne croiraient-ils pas s'aimer quand ils n'en seraient encore qu'à ces petites simagrées caressantes que les jeunes femmes se permettent au commencement d'une vie à deux, à ces compliments que les maris font au retour du bal, quand ils ont encore les grâces du désir? Dans cette situation, Paul ne se prêterait-il pas à la tyrannie de sa femme au lieu d'établir son empire? Paul saurait-il dire : Non. Tout était péril pour un homme faible, là où l'homme le plus fort aurait peut-être encore couru des risques.

Le sujet de cette étude n'est pas dans la transition du garçon à l'état d'homme marié, peinture qui, largement composée, ne manquerait point de l'attrait que prête l'orage intérieur de nos sentiments aux choses les plus vulgaires de la vie. Les événements et les idées qui amenèrent le mariage de Paul avec mademoiselle Evangélista sont une introduction à l'œuvre, uniquement destinée à retracer la grande comédie qui précède toute vie conjugale. Jusqu'ici cette scène a été

négligée par les auteurs dramatiques, quoiqu'elle offre des ressources neuves à leur verve. Cette scène, qui domina l'avenir de Paul, et que madame Evangélista voyait venir avec terreur, est la discussion à laquelle donnent lieu les contrats de mariage dans toutes les familles, nobles ou bourgeoises : car les passions humaines sont aussi vigoureusement agitées par de petits que par de grands intérêts. Ces comédies jouées par-devant notaire ressemblent toutes plus ou moins à celle-ci, dont l'intérêt sera donc moins dans les pages de ce livre que dans le souvenir des gens mariés.

Au commencement de l'hiver, en 1822, Paul de Manerville fit demander la main de mademoiselle Evangélista par sa grand'tante, la baronne de Maulincour. Quoique la baronne ne passât jamais plus de deux mois en Médoc, elle y resta jusqu'à la fin d'octobre pour assister son petit-neveu dans cette circonstance et jouer le rôle d'une mère. Après avoir porté les premières paroles à madame Evangélista, la tante, vieille femme expérimentée, vint apprendre à Paul le résultat de sa démarche.

— Mon enfant, lui dit-elle, votre affaire est faite. En causant des choses d'intérêt, j'ai su que madame Evangélista ne donnait rien de son chef à sa fille. Mademoiselle Natalie se marie avec ses droits. Epousez, mon ami ! Les gens qui ont un nom et des terres à transmettre, une famille à conserver, doivent tôt ou tard finir par là. Je voudrais voir mon cher Auguste prendre le même chemin. Vous vous marierez bien sans moi, je n'ai que ma bénédiction à vous donner, et les femmes aussi vieilles que je le suis n'ont rien à faire au milieu d'une noce. Je partirai donc demain pour Paris. Quand vous présenterez votre femme au monde, je la verrai chez moi beaucoup plus commodément qu'ici. Si vous n'aviez point eu d'hôtel à Paris, vous auriez trouvé un gîte chez moi, j'aurais volontiers fait arranger pour vous le second de ma maison.

— Chère tante, dit Paul, je vous remercie. Mais qu'entendez-vous par ces paroles : sa mère ne lui donne rien de son chef, elle se marie avec ses droits?

— La mère, mon enfant, est une fine mouche qui profite de la beauté de sa fille pour imposer des conditions et ne vous laisser que ce qu'elle ne peut pas vous ôter, la fortune du père. Nous autres vieilles gens, nous tenons fort au : Qu'a-t-il? Qu'a-t-elle? Je vous engage à donner de bonnes instructions à votre notaire. Le contrat, mon enfant, est le plus saint des devoirs. Si votre père et votre mère n'avaient pas bien fait leur lit, vous seriez peut-être aujourd'hui sans draps. Vous aurez des enfants, c'est les suites les plus communes du mariage, il y faut donc penser. Voyez maître Mathias, notre vieux notaire.

Madame de Maulincour partit après avoir plongé Paul en d'étranges perplexités. Sa belle-mère était une fine mouche! Il fallait débattre ses intérêts au contrat et nécessairement les défendre : qui donc allait les attaquer? Il suivit le conseil de sa tante, et confia le soin de rédiger son contrat à maître Mathias. Mais ces débats pressentis le préoccupèrent. Aussi n'entra-t-il pas sans une émotion vive chez madame Evangélista, à laquelle il venait annoncer ses intentions. Comme tous les gens timides, il tremblait de laisser deviner les défiances que sa tante lui avait suggérées et qui lui semblaient insultantes. Pour éviter le plus léger froissement avec une personne aussi imposante que l'était pour lui sa future belle-mère, il inventa de ces circonlutions naturelles aux personnes qui n'osent pas aborder de front les difficultés.

— Madame, dit-il en prenant un moment où Natalie s'absenta, vous savez ce qu'est un notaire de famille : le mien est un bon vieillard, pour qui ce serait un véritable chagrin que de ne pas être chargé de mon contrat de...

— Comment donc, mon cher! lui répondit en l'interrompant madame Evangélista ; mais nos contrats de mariage ne se font-ils pas toujours par l'intervention du notaire de chaque famille?

Le temps pendant lequel Paul était resté sans entamer cette question, madame Evangélista l'avait employé à se demander : « A quoi pense-t-il? » car les femmes possèdent à un haut degré la connaissance des pensées intimes par le jeu des physionomies. Elle devina les observations de la grand'tante dans le regard embarrassé, dans le son de voix émue qui trahissaient en Paul un combat intérieur.

— Enfin, se dit-elle en elle-même, le jour fatal est arrivé, la crise commence, quel en sera le résultat? — Mon notaire est M. Solonet, dit elle après une pause, le vôtre est M. Mathias, je les inviterai à venir dîner demain, et ils s'entendront sur cette affaire. Leur métier n'est-il pas de concilier les intérêts sans que nous nous en mêlions, comme les cuisiniers sont chargés de nous faire faire bonne chère?

— Mais vous avez raison, répondit-il en laissant échapper un imperceptible soupir de contentement.

Par une singulière interposition des deux rôles, Paul, innocent de tout blâme, tremblait, et madame Evangélista paraissait calme en éprouvant d'horribles anxiétés. Cette veuve devait à sa fille le tiers de la fortune laissée par M. Evangélista, douze cent mille francs, et se trouvait hors d'état de s'acquitter, même en se dépouillant de tous ses biens. Elle allait donc être à la merci de son gendre. Si elle était maîtresse de Paul tout seul, Paul, éclairé par son notaire, transigerait-il sur la reddition des comptes de tutelle? S'il se retirait, tout Bordeaux en saurait les motifs, et le mariage de Natalie y devenait impossible. Cette mère qui voulait le bonheur de sa fille, cette femme qui depuis sa naissance avait noblement vécu, songea que le lendemain il fallait devenir improbe. Comme ces grands capitaines qui voudraient effacer de leur vie le moment où ils ont été secrètement lâches, elle aurait voulu pouvoir retrancher cette journée du nombre de ses jours. Certes, quelques-uns de ses cheveux blanchirent pendant la nuit où, face à face avec les faits, elle se reprocha son insouciance en sentant les dures nécessités de sa situation. D'abord elle était obligée de se confier à son notaire, qu'elle avait mandé pour l'heure de son lever. Il fallait avouer une détresse intérieure qu'elle n'avait jamais voulu s'avouer à elle-même, car elle avait toujours marché vers l'abîme en comptant sur un de ces hasards qui n'arrivent jamais. Il s'éleva dans son âme, contre Paul, un léger mouvement où il n'y avait ni haine ni aversion, ni rien de mauvais encore ; mais n'était-il pas la partie adverse de ce procès secret ? mais ne devenait-il pas, sans le savoir, un innocent ennemi qu'il fallait vaincre? Quel être a pu jamais aimer sa dupe? Contrainte à ruser, l'Espagnole résolut, comme toutes les femmes, de déployer sa supériorité dans ce combat, dont la honte ne pouvait s'absoudre que par une complète victoire. Dans le calme de la nuit, elle s'excusa par une suite de raisonnements que sa fierté domina. Natalie n'avait-elle pas profité de ses dissipations? Y avait-il dans sa conduite un seul de ces motifs bas et ignobles qui salissent l'âme? Elle ne savait pas compter, était-ce un crime, un délit? Un homme n'était-il pas trop heureux d'avoir une fille comme Natalie? Le trésor qu'elle avait conservé ne valait-il pas une quittance? Beaucoup d'hommes n'achètent-ils pas une femme aimée par mille sacrifices? Pourquoi ferait-on moins pour une femme légitime que pour une courtisane? D'ailleurs Paul était un homme nul, incapable; elle déploierait pour lui les ressources de son esprit, elle lui ferait faire un beau chemin dans le monde; il lui serait redevable du pouvoir; n'acquitterait-elle pas bien un jour sa dette? Ce serait un sot d'hésiter! Hésiter pour quelques écus de plus ou de moins?... il serait infâme.

— Si le succès ne se décide pas tout d'abord, se dit-elle, je quitterai Bordeaux, et pourrai toujours faire un beau sort à Natalie en capitalisant ce qui me reste, hôtel, diamants, mobilier, en lui donnant tout et ne me réservant qu'une pension.

Quand un esprit fortement trempé se construit une retraite comme Richelieu à Brouage, et se dessine une fin grandiose, il s'en fait comme un point d'appui qui l'aide à triompher. Ce dénoûment, en cas de malheur, rassura madame Evangélista, qui s'endormit d'ailleurs pleine de confiance en ce parrain dans son duel. Elle comptait beaucoup sur le concours du plus habile notaire de Bordeaux, M. Solonet, jeune homme de vingt-sept ans, décoré de la Légion d'honneur pour avoir contribué fort activement à la seconde rentrée des Bourbons. Heureux et fier d'être reçu dans la maison de madame Evangélista, moins comme notaire que comme appartenant à la société royaliste de Bordeaux, Solonet avait conçu pour ce beau coucher du soleil une de ces passions que les femmes comme madame Evangélista repoussent, mais dont elles sont flattées, et que les prudes d'entre elles laissent à fleur d'eau. Solonet demeurait dans une vaniteuse attitude pleine de respect et d'espérance très-convenable. Ce notaire vint le lendemain avec l'empressement de l'esclave, et fut reçu dans la chambre à coucher par la coquette veuve, qui se montra dans le désordre d'un savant déshabillé.

— Puis-je, lui dit-elle, compter sur votre discrétion et votre entier dévouement dans la discussion qui aura lieu ce soir? Vous devinez qu'il s'agit du contrat de mariage de ma fille.

Le jeune homme se perdit en protestations galantes.

— Au fait, dit-elle.

— J'écoute, répondit-il en paraissant se recueillir.

Madame Evangélista lui exposa crûment sa situation.

— Ma belle dame, ceci n'est rien, dit maître Solonet en prenant un air avantageux quand madame Evangélista lui eut donné des chiffres exacts. Comment vous êtes-vous tenue avec M. de Manerville? Ici les questions morales dominent les questions de droit et de finance.

Madame Evangélista se drapa dans sa supériorité. Le jeune notaire apprit avec un vif plaisir que jusqu'à ce jour sa cliente avait gardé dans ses relations avec Paul la plus haute dignité ; que, moitié fierté sérieuse, moitié calcul involontaire, elle avait agi constamment comme si le comte de Manerville lui était inférieur, comme s'il y avait pour lui de l'honneur à épouser mademoiselle Evangélista ; ni elle ni sa fille ne pouvaient être soupçonnées d'avoir des vues intéressées ; leurs sentiments paraissaient purs de toute mesquinerie; à la moindre difficulté financière soulevée par Paul, elles avaient le droit de s'envoler

à une distance incommensurable, enfin elle avait sur son futur gendre un ascendant insurmontable.

— Cela étant ainsi, dit Solonet, quelles sont les dernières concessions que vous voulez faire ?

— J'en veux faire le moins possible, dit-elle en riant.

— Réponse de femme, s'écria Solonet. Madame, tenez-vous à marier mademoiselle Natalie ?

— Oui.

— Vous voulez quittance des onze cent cinquante-six mille francs desquels vous serez reliquataire d'après le compte de tutelle à présenter au susdit gendre ?

— Oui.

— Que voulez-vous garder ?

— Trente mille livres de rentes au moins, répondit-elle.



Le bon M. Mathias.

— Il faut vaincre ou périr?

— Oui.

— Eh bien ! je vais réfléchir aux moyens nécessaires pour atteindre à ce but, car il nous faut beaucoup d'adresse et ménager nos forces. Je vous donnerai quelques instructions en arrivant ; exécutez-les ponctuellement, et je puis déjà vous prédire un succès complet. — Le comte Paul aime-t-il mademoiselle Natalie ? demanda-t-il en se levant.

— Il l'adore.

— Ce n'est pas assez. La désire-t-il en tant que femme au point de passer par-dessus quelques difficultés pécuniaires ?

— Oui.

— Voilà ce que je regarde comme un Avoir dans les Propres d'une fille ! s'écria le notaire. Faites-la donc bien belle ce soir, ajouta-t-il d'un air fin.

— Nous avons la plus jolie toilette du monde.

— La robe du contrat contient, selon moi, la moitié des donations, dit Solonet.

Ce dernier argument parut si nécessaire à madame Evangélista, qu'elle voulut assister à la toilette de Natalie, autant pour la surveiller que pour en faire une innocente complice de sa conspiration financière. Coiffée à la Sévigné, vêtue d'une robe de cachemire blanc ornée de nœuds roses, sa fille lui parut si belle qu'elle pressentit la victoire. Quand la femme de chambre fut sortie, et que madame Evangélista fut certaine que personne ne pouvait être à portée d'entendre, elle arrangea quelques boucles dans la coiffure de sa fille, en manière d'exorde.

— Chère enfant, aimes-tu bien sincèrement M. de Manerville? lui dit-elle d'une voix ferme en apparence.

La mère et la fille se jetèrent, l'une à l'autre, un étrange regard.

— Pourquoi, ma petite mère, me faites-vous cette question aujourd'hui plutôt qu'hier ? Pourquoi me l'avez-vous laissé voir ?

— S'il fallait nous quitter pour toujours, persisterais-tu dans ce mariage?

— J'y renoncerais et n'en mourrais pas de chagrin.

— Tu n'aimes pas, ma chère, dit la mère en baisant sa fille au front.

— Mais pourquoi, bonne mère, fais-tu le grand inquisiteur ?

— Je voulais savoir si tu tenais au mariage sans être folle du mari.

— Je l'aime.

— Tu as raison, il est comte, nous en ferons un pair de France à nous deux ; mais il va se rencontrer des difficultés.

— Des difficultés entre gens qui s'aiment ? Non. La Fleur des pois, chère mère, s'est trop bien plantée là, dit-elle en montrant son cœur par un geste mignon, pour faire la plus légère objection. J'en suis sûre.

— S'il en était autrement? dit madame Evangélista.

— Il serait profondément oublié, répondit Natalie.

— Bien, tu es une Casa-Réal ! Mais, quoique t'aimant comme un fou, s'il survenait des discussions auxquelles il serait étranger, et par-dessus lesquelles il faudrait qu'il passât, pour toi comme pour moi, Natalie, hein ? Si, sans blesser aucunement les convenances, un peu de gentillesse dans les manières le décidait ? Allons, un rien, un mot ? Les hommes sont ainsi faits, ils résistent à une discussion sérieuse et tombent sous un regard.

— J'entends ! un petit coup pour que Favori saute la barrière, dit Natalie en faisant le geste de donner un coup de cravache à son cheval.

— Mon ange, je ne te demande rien qui ressemble à de la séduction. Nous avons des sentiments de vieil honneur castillan qui ne nous permettent pas de passer les bornes. Le comte Paul connaîtra ma situation.

— Quelle situation ?

— Tu n'y comprendrais rien. Eh bien ! si, après t'avoir vue dans toute ta gloire, son regard trahissait la moindre hésitation ? et je l'observerai ! certes, à l'instant je romprais tout ; je saurais liquider ma fortune, quitter Bordeaux et aller à Douai chez les Claës, qui, malgré tout, sont nos parents par leur alliance avec les Temninck ; puis je te marierais à un pair de France, dussé-je me réfugier dans un couvent afin de te donner toute ma fortune.

— Ma mère, que faut-il donc faire pour empêcher de tels malheurs? dit Natalie.

— Je ne t'ai jamais vue si belle, mon enfant ! Sois un peu coquette, et tout ira bien.

Madame Evangélista laissa Natalie pensive, et alla faire une toilette qui lui permît de soutenir le parallèle avec sa fille. Si Natalie devait être attrayante pour Paul, ne devait-elle pas enflammer Solonet, son champion? La mère et la fille se trouvèrent sous les armes quand Paul vint apporter le bouquet que, depuis quelques mois, il avait l'habitude de donner chaque jour à Natalie. Puis tous trois se mirent à causer en attendant les deux notaires.

Cette journée fut pour Paul la première escarmouche de cette longue et fatigante guerre nommée le mariage. Il est donc nécessaire d'établir les forces de chaque parti, la position des corps belligérants et le terrain sur lequel ils devaient manœuvrer. Pour soutenir une lutte dont l'importance lui échappait entièrement, Paul avait pour

tout défenseur son vieux notaire Mathias. L'un et l'autre allaient être surpris sans défense par un événement inattendu, pressés par un ennemi dont le thème était fait, et forcés de prendre un parti sans avoir le temps d'y réfléchir. Assisté par Cujas et Barthole eux-mêmes, quel homme n'eût pas succombé? Comment croire à la perfidie là où tout semble facile et naturel? Que pouvait Mathias seul contre madame Evangélista, contre Solonet et contre Natalie, surtout quand son amoureux client passerait à l'ennemi dès que les difficultés menaceraient son bonheur? Déjà Paul s'enferrait en débitant les jolis propos d'usage entre amants, mais auxquels sa passion prêtait en ce moment une valeur énorme aux yeux de madame Evangélista, qui le poussait à se compromettre.

Ces *condottieri* matrimoniaux qui s'allaient battre pour leurs clients, et dont les forces personnelles devenaient si décisives en cette solennelle rencontre, les deux notaires représentaient les anciennes et les nouvelles mœurs, l'ancien et le nouveau notariat.

Maître Mathias était un vieux bonhomme âgé de soixante-neuf ans, et qui se faisait gloire de ses vingt années d'exercice en sa charge. Ses gros pieds de goutteux étaient chaussés de souliers ornés d'agrafes en argent, et terminaient ridiculement des jambes si menues, à rotules si saillantes, que, quand il les croisait, vous eussiez dit les deux os gravés au-dessus des *ci-gît*. Ses petites cuisses maigres, perdues dans de larges culottes noires à boucles, semblaient plier sous le poids d'un ventre rond et d'un torse développé comme l'est le buste des gens de cabinet, une grosse boule toujours empaquetée dans un habit vert à basques carrées, que personne ne se souvenait d'avoir vu neuf. Ses cheveux, bien tirés et poudrés, se réunissaient en une petite queue de rat, toujours logée entre le collet de l'habit et celui de son gilet blanc à fleurs. Avec sa tête ronde, sa figure colorée comme une feuille de vigne, ses yeux bleus, le nez en trompette, une bouche à grosses lèvres, un menton doublé, ce cher petit homme excitait partout où il se montrait sans être connu le rire généreusement octroyé par le Français aux créations falottes que se permet la nature, que l'art s'amuse à charger, et que nous nommons des caricatures. Mais, chez maître Mathias, l'esprit avait triomphé de la forme : les qualités de l'âme avaient vaincu les bizarreries du corps. La plupart des Bordelais lui témoignaient un respect amical, une déférence pleine d'estime. La voix du notaire gagnait le cœur en y faisant résonner l'éloquence de la probité. Pour toute ruse, il allait droit au fait en culbutant les mauvaises pensées par des interrogations précises. Son coup d'œil prompt, sa grande habitude des affaires, lui donnaient ce sens divinatoire qui permet d'aller au fond des consciences et d'y lire les pensées secrètes. Quoique grave et posé dans les affaires, ce patriarche avait la gaieté de nos ancêtres. Il devait risquer la chanson de table, admettre et conserver les solennités de famille, célébrer les anniversaires, les fêtes des grand'mères et des enfants, enterrer avec cérémonie la bûche de Noël; il devait aimer à donner des étrennes, à faire des surprises et à offrir des œufs de Pâques; il devait croire aux obligations du parrainage et ne déserter aucune des coutumes qui coloraient la vie d'autrefois. Maître Mathias était un noble et respectable débris de ces notaires, grands hommes obscurs, qui ne donnaient pas de reçu en acceptant des millions, mais les rendaient dans les mêmes sacs, ficelés de la même ficelle; qui exécutaient à la lettre les fidéicommis, dressaient décemment les inventaires, s'intéressaient comme de seconds pères aux intérêts de leurs clients, barraient quelquefois le chemin devant les dissipateurs, et à qui les familles confiaient leurs secrets; enfin l'un de ces notaires qui se croyaient responsables de leurs erreurs dans les actes et les méditaient longuement. Jamais, durant sa vie notariale, un de ses clients n'eut à se plaindre d'un placement perdu, d'une hypothèque ou mal prise ou mal assise. Sa fortune, lentement mais loyalement acquise, ne lui était venue qu'après trente années d'exercice et d'économie. Il avait établi quatorze de ses clercs. Religieux et généreux incognito, Mathias se trouvait partout où le bien s'opérait sans salaire. Membre actif du comité des hospices et du comité de bienfaisance, il s'inscrivait pour la plus forte somme dans les impositions volontaires destinées à secourir les infortunes subites, à créer quelques établissements utiles. Aussi, ni lui ni sa femme n'avaient-ils de voiture; aussi sa parole était-elle sacrée, aussi ses caves gardaient-elles autant de capitaux qu'en avait la Banque, aussi le nommait-on *le bon monsieur Mathias*, et, quand il mourut, y eut-il trois mille personnes à son convoi.

Solonet était ce jeune notaire qui arrive en fredonnant, affecte un air léger, prétend que les affaires se font aussi bien en riant qu'en gardant son sérieux; le notaire, capitaine dans la garde nationale, qui se fâche d'être pris pour un notaire, et postule la croix de la Légion d'honneur, qui a sa voiture et laisse vérifier les pièces à ses clercs, le notaire qui va au bal, au spectacle, achète des tableaux et joue à l'écarté, qui a une caisse où se versent les dépôts, et rend en billets de banque ce qu'il a reçu en or; le notaire qui marche avec son époque et risque les capitaux en placements douteux, spécule et veut se retirer riche de trente mille livres de rentes après dix ans de notariat; le notaire dont la science vient de sa duplicité, mais que beaucoup de gens craignent comme un complice qui possède leurs secrets; enfin, le notaire qui voit dans sa charge un moyen de se marier à quelque héritière en bas bleus.

G.ST.

Paul de Manerville.

Quand le mince et blond Solonet, frisé, parfumé, botté comme un jeune premier du Vaudeville, vêtu comme un dandy, dont l'affaire la plus importante est un duel, entra précédant son vieux confrère, retardé par un ressentiment de goutte, ces deux hommes représentèrent au naturel une de ces caricatures intitulées JADIS et AUJOURD'HUI, qui eurent tant de succès sous l'Empire. Si madame et mademoiselle Evangélista, auxquelles *le bon monsieur Mathias* était inconnu, eurent d'abord une légère envie de rire, elles furent aussitôt touchées de la grâce avec laquelle il les complimenta. La parole du bonhomme respira cette aménité que les vieillards aimables savent répandre autant dans les idées que dans la manière dont ils les expriment. Le

jeune notaire, au ton sémillant, eut alors le dessous. Mathias témoigna de la supériorité de son savoir-vivre par la façon mesurée avec laquelle il aborda Paul. Sans compromettre ses cheveux blancs, il respecta la noblesse dans un jeune homme en sachant qu'il appartient quelques honneurs à la vieillesse et que tous les droits sociaux sont solidaires. Au contraire, le salut et le bonjour de Solonet avaient été l'expression d'une égalité parfaite, qui devait blesser les prétentions des gens du monde et le ridiculiser aux yeux des personnes vraiment nobles. Le jeune notaire fit un geste assez familier à madame Évangélista pour l'inviter à venir causer dans une embrasure de fenêtre. Durant quelques moments, l'un et l'autre se parlèrent à l'oreille en laissant échapper quelques rires, sans doute pour donner le change sur l'importance de cette conversation, par laquelle maître Solonet communiqua le plan de bataille à sa souveraine.

— Mais, lui dit-il en terminant, aurez-vous le courage de vendre votre hôtel?

— Parfaitement, dit-elle.

Madame Évangélista ne voulut pas dire à son notaire la raison de cet héroïsme qui le frappa ; le zèle de Solonet aurait pu se refroidir s'il avait su que sa cliente allait quitter Bordeaux. Elle n'en avait même encore rien dit à Paul, afin de ne pas l'effrayer par l'étendue des circonvallations qu'exigeaient les premiers travaux d'une vie politique.

Après le dîner, les deux plénipotentiaires laissèrent les amants près de la mère, et se rendirent dans un salon voisin destiné à leur conférence. Il se passa donc une double scène : au coin de la cheminée du grand salon, une scène d'amour, où la vie apparaissait riante et joyeuse ; dans l'autre pièce, une scène grave et sombre, où l'intérêt mis à nu jouait par avance le rôle qu'il joue sous les apparences fleuries de la vie.

— Mon cher maître, dit Solonet à Mathias, l'acte restera dans votre étude, je sais tout ce que je dois à mon ancien. Mathias salua gravement. — Mais, reprit Solonet en dépliant un projet d'acte inutile qu'il avait fait brouillonner par un clerc, comme nous sommes la partie opprimée, que nous sommes la fille, j'ai rédigé le contrat pour vous en éviter la peine. Nous nous marions avec nos droits sous le régime de la communauté, donation générale de nos biens l'un à l'autre en cas de mort sans héritier, sinon donation d'un quart en usufruit et d'un quart en nue propriété, la somme mise dans la communauté sera du quart des apports respectifs ; le survivant garde le mobilier sans être tenu de faire inventaire. Tout est simple comme bonjour.

— Ta, ta, ta, ta, dit Mathias, je ne fais pas les affaires comme on chante une ariette. Quels sont vos droits?

— Quels sont les vôtres? dit Solonet.

— Notre dot à nous, dit Mathias, est la terre de Lanstrac, du produit de vingt-trois mille livres de rentes en sac, sans compter les redevances en nature. *Item*, les fermes du Grassol et du Guadet, valant chacune trois mille six cent livres de rentes. *Item*, le clos de Belle-Rose, rapportant, année commune, seize mille livres ; total quarante-six mille deux cents francs de rentes. *Item*, un hôtel patrimonial à Bordeaux, imposé à neuf cents francs. *Item*, une belle maison entre cour et jardin, sise à Paris, rue de la Pépinière, imposée à quatre cents francs. Ces propriétés, dont les titres sont chez moi, proviennent de la succession de nos père et mère, excepté la maison de Paris, laquelle est un de nos acquêts. Nous avons également à compter le mobilier de nos deux maisons et celui du château de Lanstrac, estimés quatre cent cinquante mille francs. Voilà la table, la nappe et le premier service. Qu'apportez-vous pour le second service et pour le dessert?

— Nos droits, dit Solonet.

— Spécifiez-les, mon cher maître, reprit Mathias. Que m'apportez-vous? où est l'inventaire fait après le décès de M. Évangélista? montrez-moi la liquidation, l'emploi de vos fonds. Où sont vos capitaux, s'il y a capital? où sont vos propriétés, s'il y a propriété? Bref, montrez-nous un compte de tutelle, et dites-nous ce que vous donne ou vous assure votre mère.

— M. le comte de Manerville aime-t-il mademoiselle Évangélista?

— Il en veut faire sa femme, si toutes les convenances se rencontrent, dit le vieux notaire. Je ne suis pas un enfant, il s'agit ici de nos affaires, et non de nos sentiments.

— L'affaire est manquée si vous n'avez pas les sentiments généreux, voici pourquoi, reprit Solonet. Nous n'avons pas fait inventaire après la mort de notre mari, nous étions Espagnole, créole, et nous ne connaissions pas les lois françaises. D'ailleurs, nous étions trop douloureusement affectée pour songer à de misérables formalités que remplissent les cœurs froids. Il est de notoriété publique que nous étions adorée par le défunt et que nous l'avons énormément pleuré. Si nous avons une liquidation précédée d'un bout d'inventaire fait par commune renommée, remerciez-en notre subrogé tuteur, qui nous a forcée d'établir une situation, et de reconnaître à notre fille une fortune telle quelle, au moment où il nous a fallu retirer de Londres des rentes anglaises dont le capital était immense, et que nous voulions replacer à Paris, où nous en doublions les intérêts.

— Ne me dites donc pas de niaiseries. Il existe des moyens de contrôle. Quels droits de succession avez-vous payés au domaine? le chiffre nous suffira pour établir les comptes. Allez donc droit au fait. Dites-nous franchement ce qu'il vous revenait et ce qui vous reste. Eh bien! si nous sommes trop amoureux, nous verrons.

— Si vous nous épousez pour de l'argent, allez vous promener. Nous avons droit à plus d'un million. Mais il ne reste à notre mère que cet hôtel, son mobilier et quatre cents et quelques mille francs employés, vers 1817, en cinq pour cent, donnant quarante mille francs de revenus.

— Comment menez-vous un train qui exige cent mille livres de rentes? s'écria Mathias atterré.

— Notre fille nous a coûté les yeux de la tête. D'ailleurs, nous aimons la dépense. Enfin, vos jérémiades ne nous feront pas retrouver deux liards.

— Avec les cinquante mille francs de rentes qui appartenaient à mademoiselle Natalie, vous pouviez l'élever richement sans vous ruiner. Mais si vous avez mangé de si bon appétit quand vous étiez fille, vous dévorerez donc quand vous serez femme.

— Laissez-nous alors, dit Solonet; la plus belle fille du monde doit toujours manger plus qu'elle n'a.

— Je vais dire deux mots à mon client, reprit le vieux notaire.

— Va, va, mon vieux père Cassandre, va dire à ton client que nous n'avons pas un liard, pensa maître Solonet, qui, dans le silence du cabinet, avait stratégiquement disposé ses masses, échelonné ses propositions, élevé les tournants de la discussion, et préparé le point où les parties, croyant tout perdu, se trouveraient devant une heureuse transaction où triompherait sa cliente.

La robe blanche à nœuds roses, les tire-bouchons à la Sévigné, le petit pied de Natalie, ses fins regards, sa jolie main sans cesse occupée à réparer le désordre de boucles qui ne se dérangeaient pas, ce manége d'une jeune fille faisant la roue comme un pan au soleil, avait amené Paul au point où le voulait voir sa future belle-mère : il était ivre de désirs, et souhaitait sa prétendue comme un lycéen peut désirer une courtisane; ses regards, sûr thermomètre de l'âme, annonçaient ce degré de passion auquel un homme fait mille sottises.

— Natalie est si belle, dit-il à l'oreille de sa belle-mère, que je conçois la frénésie qui nous pousse à payer un plaisir par notre mort.

Madame Evangélista répondit en hochant la tête : — Paroles d'amoureux! Mon mari ne me disait aucune de ces belles phrases; mais il m'épousa sans fortune, et, pendant treize ans, il ne m'a jamais causé de chagrins.

— Est-ce une leçon que vous me donnez? dit Paul en riant.

— Vous savez comme je vous aime, cher enfant! dit-elle en lui serrant la main. D'ailleurs, ne faut-il pas vous bien aimer pour vous donner ma Natalie?

— Me donner, me donner, dit la jeune fille en riant et agitant un écran fait en plumes d'oiseaux indiens. Que dites-vous tout bas?

— Je disais, reprit Paul, combien je vous aime, puisque les convenances me défendent de vous exprimer mes désirs.

— Pourquoi?

— Je me crains!

— Oh! vous avez trop d'esprit pour ne pas savoir bien monter les joyaux de la flatterie. Voulez-vous que je vous dise mon opinion sur vous?... Eh bien! je vous trouve plus d'esprit qu'un homme amoureux n'en doit avoir. Être la fleur des pois et rester très-spirituel, dit-elle en baissant les yeux, c'est avoir trop d'avantages : un homme devrait opter. Je crains aussi, moi!

— Quoi?

— Ne parlons pas ainsi. Ne trouvez-vous pas, ma mère, que cette conversation est dangereuse, quand notre contrat n'est pas encore signé?

— Il va l'être, dit Paul.

— Je voudrais bien savoir ce que se disent Achille et Nestor, dit Natalie en indiquant par un regard d'enfantine curiosité la porte d'un petit salon.

— Ils parlent de nos enfants, de notre mort, et de je ne sais quelles autres frivolités semblables; ils comptent nos écus pour nous dire si nous pourrons toujours avoir cinq chevaux à l'écurie. Ils s'occupent aussi de donations, mais je les ai prévenus.

— Comment? dit Natalie.

— Ne me suis-je pas déjà donné tout entier? dit-il en regardant la

jeune fille, dont la beauté redoubla quand le plaisir causé par cette réponse eut coloré son visage.

— Ma mère, comment puis-je reconnaître tant de générosité?

— Ma chère enfant, n'as-tu pas toute la vie pour y répondre? Savoir faire le bonheur de chaque jour, n'est-ce pas apporter d'inépuisables trésors? Moi, je n'en avais pas d'autres en dot.

— Aimez-vous Lanstrac? dit Paul à Natalie.

— Comment n'aimerais-je pas une chose à vous, dit-elle. Aussi voudrais-je bien voir votre maison.

— Notre maison, dit Paul. Vous voulez savoir si j'ai bien prévu vos goûts, si vous vous y plairez. Madame votre mère a rendu la tâche d'un mari difficile; vous avez toujours été bien heureuse ; mais, quand l'amour est infini, rien ne lui est impossible.

— Chers enfants, dit madame Evangélista, pourrez-vous rester à Bordeaux pendant les premiers jours de votre mariage ? Si vous vous sentez le courage d'affronter le monde qui vous connaît, vous épie, vous gêne, soit! Mais si vous éprouvez tous deux cette pudeur de sentiment qui enserre l'âme et ne s'exprime pas, nous irons à Paris, où la vie d'un jeune ménage se perd dans le torrent. Là seulement vous pourrez être comme deux amants, sans avoir à craindre le ridicule.

— Vous avez raison, ma mère, je n'y pensais point. Mais à peine aurai-je le temps de préparer ma maison. J'écrirai ce soir à de Marsay, celui de mes amis sur lequel je puis compter pour faire marcher les ouvriers.

Au moment où, semblable aux jeunes gens habitués à satisfaire leurs plaisirs sans calcul préalable, Paul s'engageait inconsidérément dans les dépenses d'un séjour à Paris, maître Mathias entra dans le salon et fit signe à son client de venir lui parler.

— Qu'y a-t-il, mon ami? dit Paul en se laissant mener dans une embrasure de fenêtre.

— Monsieur le comte, dit le bonhomme, il n'y a pas un sou de dot. Mon avis est de remettre la conférence à un autre jour, afin que vous puissiez prendre un parti convenable.

— Monsieur Paul, dit Natalie, je veux vous dire aussi mon mot à part.

Quoique la contenance de madame Evangélista fût calme, jamais juif du moyen âge ne souffrit dans sa chaudière pleine d'huile bouillante le martyre qu'elle souffrait dans sa robe de velours violet. Solonet lui avait garanti le mariage, mais elle ignorait les moyens, les conditions du succès, et subissait l'horrible angoisse des alternatives. Elle dut peut-être son triomphe à la désobéissance de sa fille. Natalie avait commenté les paroles de sa mère, dont l'inquiétude était visible pour elle. Quand elle vit le succès de sa coquetterie, elle se sentit atteinte au cœur par mille pensées contradictoires. Sans blâmer sa mère, elle fut honteuse à demi de ce manége dont le prix était un gain quelconque. Puis elle fut prise d'une curiosité jalouse assez concevable. Elle voulut savoir si Paul l'aimait assez pour surmonter les difficultés prévues par sa mère, et que lui dénonçait la figure un peu nuageuse de maître Mathias. Ces sentiments la poussèrent à un mouvement de loyauté qui d'ailleurs la posait bien. La plus noire perfidie n'eût pas été aussi dangereuse que le fut son innocence.

— Paul, lui dit-elle à voix basse, et elle le nomma ainsi pour la première fois, si quelques difficultés d'intérêt pouvaient nous séparer, songez que je vous relève de vos engagements, et vous permets de jeter sur moi la défaveur qui résulterait d'une rupture.

Elle mit une si profonde dignité dans l'expression de sa générosité, que Paul crut au désintéressement de Natalie, à son ignorance du fait que son notaire venait de lui révéler; il pressa la main de la jeune fille et la baisa comme un homme à qui l'amour était plus cher que l'intérêt. Natalie sortit.

— Sac à papier, monsieur le comte, vous faites des sottises, reprit le vieux notaire en rejoignant son client.

Paul demeura songeur : il comptait avoir environ cent mille livres de rentes, en réunissant sa fortune à celle de Natalie ; et, quelque passionné que soit un homme, il ne passe pas sans émotion de cent à quarante-six mille livres de rentes, en acceptant une femme habituée au luxe.

— Ma fille n'est pas là, reprit madame Evangélista qui s'avança royalement vers son gendre et le notaire, pouvez-vous me dire ce qui nous arrive ?

— Madame, répondit Mathias épouvanté du silence de Paul, et qui rompit la glace, il survient un empêchement dilatoire.

A ce mot, maître Solonet sortit du petit salon et coupa la parole à son vieux confrère par une phrase qui rendit la vie à Paul. Accablé par le souvenir de ses phrases galantes, par son attitude amoureuse, Paul ne savait ni comment les démentir ni comment en changer ; il aurait voulu pouvoir se jeter dans un gouffre.

— Il est un moyen d'acquitter madame envers sa fille, dit le jeune notaire d'un ton dégagé. Madame Evangélista possède quarante mille livres de rentes en inscriptions cinq pour cent, dont le capital sera bientôt au pair, s'il ne le dépasse; ainsi nous pouvons le compter pour huit cent mille francs. Cet hôtel et son jardin valent bien deux cent mille francs. Cela posé, madame peut transporter par le contrat la nue propriété de ces valeurs à sa fille, car je ne pense pas que les intentions de monsieur soient de laisser sa belle-mère sans ressources. Si madame a mangé sa fortune, elle rend celle de sa fille, à une bagatelle près.

— Les femmes sont bien malheureuses de ne rien entendre aux affaires, dit madame Evangélista. J'ai des nues propriétés? Qu'est-ce que cela, mon Dieu !

Paul était dans une sorte d'extase en entendant cette transaction. Le vieux notaire, voyant le piége tendu, son client un pied déjà pris, resta pétrifié, se disant : — Je crois que l'on se joue de nous !

— Si madame suit mon conseil, elle assurera sa tranquillité, dit le jeune notaire en continuant. En se sacrifiant, au moins ne faut-il pas que des mineurs la tracassent. On ne sait ni qui vit ni qui meurt. M. le comte reconnaîtra donc par le contrat avoir reçu la somme totale revenant à mademoiselle Evangélista sur la succession de son père.

Mathias ne put comprimer l'indignation qui brilla dans ses yeux et lui colora la face.

— Et cette somme, dit-il en tremblant, est de...?

— Un million cent cinquante-six mille francs, suivant l'acte.

— Pourquoi ne demandez-vous pas à M. le comte de faire *hic et nunc* le délaissement de sa fortune à sa future épouse? dit Mathias, ce serait plus franc que ce que vous nous demandez. La ruine du comte de Manerville ne s'accomplira pas sous mes yeux, je me retire.

Il fit un pas vers la porte afin d'instruire son client de la gravité des circonstances; mais il revint, et, s'adressant à madame Evangélista :

— Ne croyez pas, madame, que je vous fasse solidaire des idées de mon confrère; je vous tiens pour une honnête femme, une grande dame qui ne savez rien des affaires.

— Merci, mon cher confrère, dit Solonet.

— Vous savez bien qu'entre nous il n'y a jamais d'injure, lui répondit Mathias. Madame, sachez au moins le résultat de ces stipulations. Vous êtes encore assez jeune, assez belle pour vous remarier. — Oh! mon Dieu, madame, dit le vieillard à un geste de madame Evangélista, qui peut répondre de soi?

— Je ne croyais pas, monsieur, dit madame Evangélista, qu'après être restée veuve pendant sept belles années et avoir refusé de brillants partis par amour de ma fille, je serais soupçonnée à trente-neuf ans d'une semblable folie! Si nous n'étions pas en affaire, je prendrais cette supposition pour une impertinence.

— Ne serait-il pas plus impertinent de croire que vous ne pouvez plus vous marier?

— Vouloir et pouvoir sont deux termes bien différents, dit galamment Solonet.

— Eh bien! dit maître Mathias, ne parlons pas de votre mariage. Vous pouvez, et nous le désirons tous, vivre encore quarante-cinq ans. Or, comme vous gardez pour vous l'usufruit de la fortune de M. Evangélista, durant votre existence, vos enfants pendront-ils leurs dents au croc?

— Qu'est-ce que signifie cette phrase? dit la veuve. Que veulent dire ce *croc* et cet *usufruit?*

Solonet, homme de goût et d'élégance, se mit à rire.

— Je vais la traduire, répondit le bonhomme. Si vos enfants veulent être sages, ils penseront à l'avenir. Penser à l'avenir, c'est économiser la moitié de ses revenus en supposant qu'il ne nous vienne que deux enfants, auxquels il faudra donner d'abord une belle éducation, puis une grosse dot. Votre fille et votre gendre seront donc réduits à vingt mille livres de rentes, quand l'un et l'autre en dépensaient cinquante sans être mariés. Ceci n'est rien. Mon client devra compter un jour à ses enfants onze cent mille francs du bien de leur mère, et ne les aura peut-être pas encore reçus si sa femme est morte et que madame vive encore, ce qui peut arriver. En conscience, signer un pareil contrat, n'est-ce pas se jeter pieds et poings liés dans la Gironde? Vous voulez faire le bonheur de mademoiselle votre fille? Si elle aime son mari, sentiment dont ne doutent jamais les notaires, elle épousera ses chagrins. Madame, j'en vois assez pour la faire mourir de douleur, car elle sera dans la misère. Oui, madame, la misère, pour des gens auxquels il faut cent mille livres de rentes, est de n'en avoir plus que vingt mille. Si par amour M. le comte faisait des folies, sa femme le ruinerait par ses reprises le jour où quelque malheur adviendrait. Je plaide ici pour vous, pour eux, pour leurs enfants, pour tout le monde.

— Le bonhomme a bien fait feu de tous ses canons, pensa maître Solonet en jetant un regard à sa cliente comme pour lui dire : — Allons

— Il est un moyen d'accorder ces intérêts, répondit avec calme madame Evangélista. Je puis me réserver seulement une pension nécessaire pour entrer dans un couvent, et vous aurez mes biens dès à présent. Je puis renoncer au monde, si ma mort anticipée assure le bonheur de ma fille.

— Madame, dit le vieux notaire, prenons le temps de peser mûrement le parti qui conciliera toutes les difficultés.

— Eh! mon Dieu, monsieur, dit madame Evangélista qui voyait sa perte dans un retard, tout est pesé. J'ignorais ce qu'était un mariage en France, je suis Espagnole et créole. J'ignorais qu'avant de marier ma fille il fallût savoir le nombre de jours que Dieu m'accorderait encore, que ma fille souffrirait de ma vie, que j'ai tort de vivre et tort d'avoir vécu. Quand mon mari m'épousa, je n'avais que mon nom et ma personne. Mon nom seul valait pour lui des trésors auprès desquels pâlissaient les siens. Quelle fortune égale un grand nom? Ma dot était la beauté, la vertu, le bonheur, la naissance, l'éducation. L'argent donne-t-il ces trésors? Si le père de Natalie entendait notre conversation, son âme généreuse en serait affectée pour toujours, et lui gâterait son bonheur en paradis. J'ai dissipé, follement peut-être, quelques millions sans que jamais ses sourcils aient fait un mouvement. Depuis sa mort, je suis devenue économe et rangée en comparaison de la vie qu'il voulait que je menasse. Brisons donc! M. de Manerville est tellement abattu, que je...

Aucune onomatopée ne peut rendre la confusion et le désordre que le mot *Brisons* introduisit dans la conversation, il suffira de dire que ces quatre personnes si bien élevées parlèrent toutes ensemble.

— On se marie en Espagne à l'espagnole et comme on veut; mais l'on se marie en France à la française, raisonnablement et comme on peut, disait Mathias.

— Ah! madame! s'écria Paul en sortant de sa stupeur, vous vous méprenez sur mes sentiments.

— Il ne s'agit pas ici de sentiments, dit le vieux notaire en voulant arrêter son client, nous faisons les affaires de trois générations. Est-ce nous qui avons mangé les millions absents, nous qui ne demandons qu'à résoudre des difficultés dont nous sommes innocents?

— Epousez-nous et ne chipotez pas, disait Solonet.

— Chipoter! chipoter! Vous appelez cela chipoter défendre les intérêts des enfants, du père et de la mère, disait Mathias.

— Oui, disait Paul à sa belle-mère en continuant, je déplore les dissipations de ma jeunesse, qui ne me permettent pas de clore cette discussion par un mot, comme vous déplorez votre ignorance des affaires et votre désordre involontaire. Dieu m'est témoin que je ne pense pas en ce moment à moi, une vie simple à Lanstrac ne m'effraye point; mais ne faut-il pas que mademoiselle Natalie renonce à ses goûts, à ses habitudes? Voici notre existence modifiée.

— Où donc Evangélista puisait-il ses millions? dit la veuve.

— M. Evangélista faisait des affaires, il jouait le grand jeu des commerçants, il expédiait des navires et gagnait des sommes considérables, nous sommes un propriétaire dont le capital est placé, dont les revenus sont inflexibles, répondit vivement le vieux notaire.

— Il est encore un moyen de tout concilier, dit Solonet qui, par cette phrase proférée d'un ton de fausset, imposa silence aux trois autres en attirant leurs regards et leur attention.

Ce jeune homme ressemblait à un habile cocher qui tient les rênes d'un attelage à quatre chevaux et s'amuse à les animer, à les retenir. Il déchaînait les passions, il les calmait tour à tour en faisant suer dans son harnais Paul, dont la vie et le bonheur étaient à tout moment en question, et sa cliente qui ne voyait pas clair à travers les tournoiements de la discussion.

— Madame Evangélista, dit-il après une pause, peut délaisser dès aujourd'hui les inscriptions cinq pour cent et vendre son hôtel. Je lui en ferai trouver trois cent mille francs en l'exploitant par lots. Sur ce prix, elle vous remettra cent cinquante mille francs. Ainsi madame vous donnera neuf cent cinquante mille francs immédiatement. Si ce n'est pas ce qu'elle doit à sa fille, trouvez beaucoup de dots semblables en France?

— Bien, dit maître Mathias, mais que deviendra madame?

A cette question, qui supposait un assentiment, Solonet se dit en lui-même : — Allons donc, mon vieux loup, te voilà pris!

— Madame! répondit à haute voix le jeune notaire, madame gardera les cinquante mille écus restant sur le prix de son hôtel. Cette somme, jointe au produit de son mobilier, peut se placer en rentes viagères, et lui procurera vingt mille livres de rentes. M. le comte lui arrangera une demeure chez lui. Lanstrac est grand. Vous avez un hôtel à Paris, dit-il en s'adressant directement à Paul, madame votre belle-mère peut donc vivre partout avec vous. Une veuve qui, sans avoir à supporter les charges d'une maison, possède vingt mille livres de rentes, est plus riche que ne l'était madame quand elle jouissait de toute sa fortune. Madame Evangélista n'a que sa fille, M. le comte est également seul, vos héritiers sont éloignés, aucune collision d'intérêts n'est à craindre. La belle-mère et le gendre qui se trouvent dans les conditions où vous êtes forment toujours une même famille. Madame Evangélista compensera le déficit actuel par les bénéfices d'une pension qu'elle vous donnera sur ses vingt mille livres de rentes viagères, ce qui aidera d'autant votre existence. Nous connaissons madame trop généreuse, trop grande pour supposer qu'elle veuille être à charge à ses enfants. Ainsi vous vivrez unis, heureux, en pouvant disposer de cent mille francs par an, somme suffisante, n'est-ce pas, monsieur le comte, pour jouir en tout pays des agréments de l'existence et satisfaire ses caprices. Et croyez-moi, les jeunes mariés sentent souvent la nécessité d'un tiers dans leur ménage. Or, je le demande, quel tiers plus affectueux qu'une bonne mère?...

Paul croyait entendre un ange en entendant parler Solonet. Il regarda Mathias pour savoir s'il ne partageait pas son admiration pour la chaleureuse éloquence de Solonet, car il ignorait que, sous les feints emportements de leurs paroles passionnées, les notaires comme les avoués cachent la froideur et l'attention continue des diplomates.

— Un petit paradis! s'écria le vieillard.

Stupéfait par la joie de son client, Mathias alla s'asseoir sur une ottomane, la tête dans une de ses mains, plongé dans une méditation évidemment douloureuse. La lourde phraséologie dans laquelle les gens d'affaires enveloppent à dessein leurs malices, il la connaissait, et n'était pas homme à s'y laisser prendre. Il se mit à regarder à la dérobée son confrère et madame Evangélista qui continuèrent à converser avec Paul, et il essaya de surprendre quelques indices du complot dont la trame, si savamment ourdie, commençait à se laisser voir.

— Monsieur, dit Paul à Solonet, je vous remercie du soin que vous prenez à concilier nos intérêts. Cette transaction résout toutes les difficultés plus heureusement que je ne l'espérais; si toutefois elle vous convient, madame, dit-il en se tournant vers madame Evangélista, car je ne voudrais rien de ce qui ne vous arrangerait pas également.

— Moi, reprit-elle, tout ce qui fera le bonheur de mes enfants me comblera de joie. Ne me comptez pour rien.

— Il n'en doit pas être ainsi, dit vivement Paul. Si votre existence n'était pas honorablement assurée, Natalie et moi nous en souffririons plus que vous n'en souffririez vous-même.

— Soyez sans inquiétude, monsieur le comte, reprit Solonet.

— Ah! pensa maître Mathias, ils vont lui faire baiser les verges avant de lui donner le fouet.

— Rassurez-vous, disait Solonet, il se fait en ce moment tant de spéculations à Bordeaux, que les placements en viager s'y négocient à des taux avantageux. Après avoir prélevé sur le prix de l'hôtel et du mobilier les cinquante mille écus que nous vous devrons, je crois pouvoir garantir à madame qu'il lui restera deux cent cinquante mille francs. Je me charge de mettre cette somme en rentes viagères par première hypothèque sur des biens valant un million, et d'en obtenir dix pour cent, vingt-cinq mille livres de rentes. Ainsi nous marions, à peu de chose près, des fortunes égales. En effet, contre vos quarante-six mille livres de rentes, mademoiselle Natalie apporte quarante mille livres de rentes en cinq pour cent, et cent cinquante mille francs en écus, susceptibles de donner sept mille livres de rentes : total, quarante-sept.

— Mais cela est évident, dit Paul.

En achevant sa phrase, maître Solonet avait jeté sur sa cliente un regard oblique, saisi par Mathias, et qui voulait dire : — Lancez la réserve.

— Mais! s'écria madame Evangélista dans un accès de joie qui ne parut pas jouée, je puis donner à Natalie mes diamants, ils doivent valoir au moins cent mille francs.

— Nous pouvons les faire estimer, dit le notaire, et ceci change tout à fait la thèse. Rien ne s'oppose alors à ce que monsieur le comte reconnaisse avoir reçu l'intégralité des sommes revenant à mademoiselle Natalie de la succession de son père, et que les futurs époux n'entendent au contrat le compte de tutelle. Si madame, en se dépouillant avec une loyauté tout espagnole, remplit à cent mille francs près ses obligations, il est juste de lui donner quittance.

— Rien n'est plus juste, dit Paul, je suis seulement confus de ces procédés généreux.

— Ma fille, n'est-elle pas une autre moi? dit madame Evangélista.

Maître Mathias aperçut une expression de joie sur la figure de madame Evangélista, quand elle vit les difficultés à peu près levées :

cette joie et l'oubli des diamants qui arrivaient là comme des troupes fraîches lui confirmèrent tous ses soupçons.

— La scène était préparée entre eux, comme les joueurs préparent les cartes pour une partie où l'on ruinera quelque pigeon, se dit le vieux notaire. Ce pauvre enfant que j'ai vu naître sera-t-il donc plumé vif par sa belle-mère, rôti par l'amour et dévoré par sa femme? Moi qui ai si bien soigné ces belles terres, les verrai-je fricassées en une seule soirée? Trois millions et demi qui seront hypothéqués pour onze cent mille francs de dot que ces deux femmes lui feront manger.

En découvrant dans l'âme de cette femme des intentions qui, sans tenir à la scélératesse, au crime, au vol, à la supercherie, à l'escroquerie, à aucun sentiment mauvais ni à rien de blâmable, comportaient néanmoins toutes les criminalités en germe, maître Mathias n'éprouva ni douleur, ni généreuse indignation. Il n'était pas le Misanthrope, il était un vieux notaire, habitué par son métier aux adroits calculs des gens du monde, à ces habiles traîtrises plus funestes que ne l'est un franc assassinat commis sur la grande route par un pauvre diable, guillotiné en grand appareil. Pour la haute société, ces passages de la vie, ces congrès diplomatiques sont comme de petits coins honteux où chacun jette ses ordures. Plein de pitié pour son client, maître Mathias jetait un long regard sur l'avenir, et n'y voyait rien de bon.

— Entrons donc en campagne avec les mêmes armes, se dit-il, et battons-les.

En ce moment, Paul, Solonet et madame Evangélista, gênés par le silence du vieillard, sentirent combien l'approbation de ce censeur leur était nécessaire pour sanctionner cette transaction, et tous trois ils le regardèrent simultanément.

— Eh bien! mon cher monsieur Mathias, que pensez-vous de ceci? lui dit Paul.

— Voici ce que je pense, répondit l'intraitable et consciencieux notaire. Vous n'êtes pas assez riche pour faire de ces royales folies. La terre de Lanstrac, estimée à trois pour cent, représente plus d'un million, y compris son mobilier; les fermes du Grassol et du Guadet, votre clos de Bellerose, valent un autre million; vos deux hôtels et leur mobilier, un troisième million. Contre ces trois millions donnant quarante-sept mille deux cents francs de rentes, mademoiselle Natalie apporte huit cent mille francs sur le Grand-Livre, et supposons cent mille francs de diamants qui me semblent une valeur hypothétique! plus, cent cinquante mille francs d'argent, en tout un million cinquante mille francs! En présence de ces faits, mon confrère vous dit glorieusement que nous marions des fortunes égales! Il veut que nous restions grevés de cent mille francs envers nos enfants, puisque nous reconnaîtrions à notre femme, par le compte de tutelle entendu, un apport de onze cent cinquante six mille francs, en n'en recevant que un million cinquante mille! Vous écoutez de pareilles sornettes avec le ravissement d'un amoureux, et vous croyez que maître Mathias, qui n'est pas amoureux, peut oublier l'arithmétique et ne signalera pas la différence qui existe entre les placements territoriaux dont le capital est énorme, qui va croissant, et les revenus de la dot dont le capital est sujet à des chances et à des diminutions d'intérêt. Je suis assez vieux pour avoir vu l'argent décroître et les terres augmenter. Vous m'avez appelé, monsieur le comte, pour stipuler vos intérêts : laissez-moi les défendre, ou renvoyez-moi.

— Si monsieur cherche une fortune égale en capital à la sienne, dit Solonet, nous n'avons pas trois millions et demi, rien n'est plus évident. Si vous possédez trois accablants millions, nous ne pouvons offrir que notre pauvre petit million, presque rien! trois fois la dot d'une archiduchesse de la maison d'Autriche. Bonaparte a reçu deux cent cinquante mille francs en épousant Marie-Louise.

— Marie-Louise a perdu Bonaparte, dit maître Mathias en grommelant.

La mère de Natalie saisit le sens de cette phrase.

— Si mes sacrifices ne servent à rien, s'écria-t-elle, je n'entends pas pousser plus loin une discussion semblable, je compte sur la discrétion de monsieur, et renonce à l'honneur de sa main pour ma fille.

Après les évolutions que le jeune notaire avait prescrites, cette bataille d'intérêts était arrivée au terme où la victoire devait appartenir à madame Evangélista. La belle-mère s'ouvrait le cœur, livrait ses biens, était quasi libérée. Sous peine de manquer aux lois de la générosité, de mentir à l'amour, le futur époux devait accepter ces conditions résolues par avance entre maître Solonet et madame Evangélista. Comme une aiguille d'horloge mue par ses rouages, Paul arriva fidèlement au but.

— Comment! madame, s'écria Paul, en un moment vous pourriez briser...

— Mais, monsieur, répondit-elle, à qui dois-je? à ma fille. Quand elle aura vingt et un ans, elle recevra mes comptes et me donnera quittance. Elle possédera un million, et pourra, si elle veut, choisir parmi les fils de tous les pairs de France. N'est-elle pas une Casa-Réal?

— Madame a raison. Pourquoi serait-elle plus maltraitée aujourd'hui qu'elle ne le sera dans quatorze mois? Ne la privez pas des bénéfices de sa maternité, dit Solonet.

— Mathias! s'écria Paul avec une profonde douleur, il est deux sortes de ruine, et vous me perdez en ce moment!

Il fit un pas vers lui, sans doute pour lui dire qu'il voulait que le contrat fût rédigé sur l'heure. Le vieux notaire prévint ce malheur par un regard qui voulait dire : — Attendez! Puis il vit des larmes dans les yeux de Paul, larmes arrachées par la honte que lui causait ce débat, par la phrase péremptoire de madame Evangélista, qui annonçait une rupture, et il les sécha par un geste, celui d'Archimède criant : —*Euréka!* Le mot PAIR DE FRANCE avait été, pour lui, comme une torche dans un souterrain.

Natalie apparut en ce moment ravissante comme une aurore, et dit d'un air enfantin : — Suis-je de trop?

— Singulièrement de trop, ma fille, lui répondit sa mère avec une cruelle amertume.

— Venez, ma chère Natalie, dit Paul en la prenant par la main et l'amenant à un fauteuil près de la cheminée, tout est arrangé! Car il lui fut impossible de supporter le renversement de ses espérances.

Mathias reprit vivement : — Oui, tout peut encore s'arranger.

Semblable au général qui, dans un moment, renverse les combinaisons préparées par l'ennemi, le vieux notaire avait vu le génie qui préside au notariat lui déroulant en caractères légaux une conception capable de sauver l'avenir de Paul et celui de ses enfants. Maître Solonet ne connaissait pas d'autre dénoûment à ces difficultés inconciliables que la résolution inspirée au jeune homme par l'amour, et à laquelle l'avait conduit cette tempête de sentiments et d'intérêts contrariés; aussi fut-il étrangement surpris de l'exclamation de son confrère. Curieux de connaître le remède que maître Mathias pouvait trouver à un état de choses qui devait lui paraître perdu sans ressources, il lui dit : — Que proposez-vous?

— Natalie, ma chère enfant, laissez-nous, dit madame Evangélista

— Mademoiselle n'est pas de trop, répondit maître Mathias en souriant, je vais parler pour elle aussi bien que pour M. le comte.

Il se fit un silence profond pendant lequel chacun, plein d'agitation, attendit l'improvisation du vieillard avec une indicible curiosité.

— Aujourd'hui, reprit M. Mathias après une pause, la profession de notaire a changé de face. Aujourd'hui les révolutions politiques influent sur l'avenir des familles, ce qui n'arrivait pas autrefois. Autrefois les existences étaient définies, et les rangs étaient déterminés...

— Nous n'avons pas un cours d'économie politique à faire, mais un contrat de mariage, dit Solonet en laissant échapper un geste d'impatience et en interrompant le vieillard.

— Je vous prie de me laisser parler à mon tour, dit le bonhomme.

Solonet alla s'asseoir sur l'ottomane en disant à voix basse à madame Evangélista : — Vous allez connaître ce que nous nommons entre nous le *galimatias*.

— Les notaires sont donc obligés de suivre la marche des affaires politiques, qui maintenant sont intimement liées aux affaires des particuliers. En voici un exemple : Autrefois les familles nobles avaient des fortunes inébranlables que les lois de la Révolution ont brisées, et que le système actuel tend à reconstituer, reprit le vieux notaire en se livrant aussi à la faconde du *tabellionaris boa constrictor* (le boa-notaire). Par son nom, par ses talents, par sa fortune, M. le comte est appelé à siéger un jour à la chambre élective. Peut-être ses destinées le mèneront-elles à la chambre héréditaire, et nous lui connaissons assez de moyens pour justifier nos prévisions. Ne partagez-vous pas mon opinion, madame? dit-il à la veuve.

— Vous avez pressenti mon plus cher espoir, dit-elle. Manerville sera pair de France, ou je mourrais de chagrin.

— Tout ce qui peut nous acheminer vers ce but?... dit maître Mathias en interrogeant l'astucieuse belle-mère par un geste de bonhomie.

— Est, répondit-elle, mon plus cher désir.

— Eh bien! reprit Mathias, ce mariage n'est-il pas une occasion naturelle de fonder un majorat? fondation qui, certes, militera dans l'esprit du gouvernement actuel pour la nomination de mon client, au moment d'une fournée. M. le comte y consacrera nécessairement la terre de Lanstrac, qui vaut un million. Je ne demande pas à mademoiselle de contribuer à cet établissement par une somme égale, ce ne serait pas juste; mais nous pouvons y affecter huit cent mille francs de son apport. Je connais à vendre en ce moment deux domaines qui jouxtent la terre de Lanstrac, et où les huit cent mille francs à employer en acquisitions territoriales seront placés un jour à quatre et demi pour cent. L'hôtel à Paris doit être également compris dans l'institution du majorat. Le surplus des deux fortunes, sagement ad-

monstre, suffira grandement à l'établissement des autres enfants. Si les parties contractantes s'accordent sur ces dispositions, M. le comte peut accepter votre compte de tutelle, et rester chargé du reliquat. Je consens.

— *Questa coda non è di questo gatto* (cette queue n'est pas de ce chat), s'écria madame Evangélista en regardant son parrain Solonet, et lui montrant Mathias.

— Il y a quelque anguille sous roche, lui dit à mi-voix Solonet en répondant par un proverbe français au proverbe italien.

— Pourquoi tout ce gâchis-là? demanda Paul à Mathias en l'emmenant dans le petit salon.

— Pour empêcher votre ruine, lui répondit à voix basse le vieux notaire. Vous voulez absolument épouser une fille et une mère qui ont mangé environ deux millions en sept ans, vous acceptez un débet de plus de cent mille francs envers vos enfants, auxquels vous devrez compter un jour les onze cent cinquante-six mille francs de leur mère, quand vous en recevez aujourd'hui à peine un million. Vous risquez de voir votre fortune dévorée en cinq ans, et de rester nu comme un saint Jean, en restant débiteur de sommes énormes envers votre femme ou ses hoirs. Si vous voulez vous embarquer dans cette galère, allez-y, monsieur le comte. Mais laissez au moins votre vieil ami sauver la maison de Manerville.

— Comment la sauvez-vous ainsi? demanda Paul.

— Écoutez, monsieur le comte, vous êtes amoureux?

— Oui.

— Un amoureux est discret à peu près comme un coup de canon, je ne veux vous rien dire. Si vous parliez, peut-être votre mariage serait-il rompu. Je mets votre amour sous la protection de mon silence. Avez-vous confiance en mon dévouement?

— Belle question!

— Eh bien! sachez que madame Evangélista, son notaire et sa fille, nous jouaient par-dessous jambe, et sont plus qu'adroits. Tudieu, quel jeu serré!

— Natalie! s'écria Paul.

— Je n'en mettrais pas ma main au feu, dit le vieillard. Vous la voulez, prenez-la! Mais je désirerais voir manquer ce mariage sans qu'il y eût le moindre tort de votre côté.

— Pourquoi?

— Cette fille dépenserait le Pérou. Puis elle monte à cheval comme un écuyer du Cirque, elle est quasiment émancipée : ces sortes de filles font de mauvaises femmes.

Paul serra la main de maître Mathias, et lui dit en prenant un petit air fat : — Soyez tranquille! Mais, pour le moment, que dois-je faire?

— Tenez ferme à ces conditions, ils y consentiront, car elles ne blessent aucun intérêt. D'ailleurs, madame Evangélista ne veut que marier sa fille, j'ai vu dans son jeu, défiez-vous d'elle.

Paul rentra dans le salon où il vit sa belle-mère causant à voix basse avec Solonet, comme il venait de causer avec Mathias. Mise en dehors de ces deux conférences mystérieuses, Natalie jouait avec son écran. Assez embarrassée d'elle-même, elle se demandait : — Par quelle bizarrerie ne me dit-on rien de mes affaires?

Le jeune notaire saisissait en gros l'effet lointain d'une stipulation basée sur l'amour-propre des parties, et dans laquelle sa cliente avait donné tête baissée. Mais si Mathias n'était plus que notaire, Solonet était encore un peu homme, et portait dans les affaires un amour-propre juvénile. Il arrive souvent ainsi que la vanité personnelle fait oublier à un jeune homme l'intérêt de son client. En cette circonstance, maître Solonet, qui ne voulut pas laisser croire à la veuve que Nestor battait Achille, lui conseillait d'en finir promptement sur ces bases. Peu lui importait la future liquidation de ce contrat; pour lui, les conditions de la victoire étaient madame Evangélista libérée, son existence assurée, Natalie mariée.

— Bordeaux saura que vous donnez environ onze cent mille francs à Natalie, et qu'il vous reste vingt-cinq mille livres de rentes, dit Solonet à l'oreille de madame Evangélista. Je ne croyais pas obtenir un si beau résultat.

— Mais, dit-elle, expliquez-moi donc pourquoi la création de ce majorat apaise si promptement l'orage?

— Défiance de vous et de votre fille. Un majorat est inaliénable : aucun des époux n'y peut toucher.

— Ceci est positivement injurieux.

— Non. Nous appelons cela de la prévoyance. Le bonhomme vous a pris dans un piége. Refusez de constituer ce majorat? Il nous dira : Vous voulez donc dissiper la fortune de mon client, qui, par la création du majorat, est mise hors de toute atteinte, comme si les époux se mariaient sous le régime dotal.

Solonet calma ses propres scrupules en se disant : — Ces stipulations n'ont d'effets que dans l'avenir, et alors madame Evangélista sera morte et enterrée.

En ce moment madame Evangélista se contenta des explications de Solonet, en qui elle avait toute confiance. D'ailleurs elle ignorait les lois, elle voyait sa fille mariée, elle n'en demandait pas davantage, le matin ; elle fut toute à la joie du succès. Ainsi, comme le pensait Mathias, ni Solonet ni madame Evangélista ne comprenaient encore dans toute son étendue sa conception appuyée sur des raisons inattaquables.

— Eh bien! monsieur Mathias, dit la veuve, tout est pour le mieux.

— Madame, si vous et M. le comte consentez à ces dispositions, vous devez échanger vos paroles. — Il est bien entendu, n'est-ce pas, dit-il en les regardant l'un et l'autre, que le mariage n'aura lieu que sous la condition de la constitution d'un majorat composé de la terre de Lanstrac et de l'hôtel situé rue de la Pépinière, appartenant au futur époux, *item* de huit cent mille francs pris en argent dans l'apport de la future épouse, et dont l'emploi se fera en terres? Pardonnez-moi, madame, cette répétition : un engagement positif et solennel est ici nécessaire. L'érection d'un majorat exige des formalités, des démarches à la chancellerie, une ordonnance royale, et nous devons conclure immédiatement l'acquisition des terres, afin de les comprendre dans la désignation des biens que l'ordonnance royale a la vertu de rendre inaliénables. Dans beaucoup de familles on ferait un compromis, mais entre vous un simple consentement doit suffire. Consentez-vous?

— Oui, dit madame Evangélista.

— Oui, dit Paul.

— Et moi? dit Natalie en riant.

— Vous êtes mineure, mademoiselle, lui répondit Solonet, ne vous en plaignez pas.

Il fut alors convenu que maître Mathias rédigerait le contrat, que maître Solonet minuterait le compte de tutelle, et que ces actes se signeraient, suivant la loi, quelques jours avant la célébration du mariage. Après quelques salutations, les deux notaires se levèrent.

— Il pleut, Mathias, voulez-vous que je vous reconduise? dit Solonet. J'ai mon cabriolet.

— Ma voiture est à vos ordres, dit Paul en manifestant l'intention d'accompagner le bonhomme.

— Je ne veux pas vous voler un instant, dit le vieillard : j'accepte la proposition de mon confrère.

— Eh bien! dit Achille à Nestor quand le cabriolet roula dans les rues, vous avez été vraiment patriarcal. En vérité, ces jeunes gens se seraient ruinés.

— J'étais effrayé de leur avenir, dit Mathias en gardant le secret sur les motifs de sa proposition.

En ce moment les deux notaires ressemblaient à deux acteurs qui se donnent la main dans la coulisse après avoir joué sur le théâtre une scène de provocation haineuse.

— Mais, dit Solonet, qui pensait alors aux choses du métier, n'est-ce pas à moi d'acquérir les terres dont vous parlez? n'est-ce pas l'emploi de notre dot?

— Comment pourrez-vous faire comprendre dans un majorat établi par le comte de Manerville les biens de mademoiselle Evangélista? répondit Mathias.

— La chancellerie nous répondra sur cette difficulté, dit Solonet.

— Mais je suis le notaire du vendeur aussi bien que de l'acquéreur, répondit Mathias. D'ailleurs, M. de Manerville peut acheter en son nom. Lors du payement nous ferons mention de l'emploi des fonds dotaux.

— Vous avez réponse à tout, mon ancien, dit Solonet en riant. Vous avez été surprenant ce soir, vous nous avez battus.

— Pour un vieux qui ne s'attendait pas à vos batteries chargées à mitraille, ce n'était pas mal, hein?

— Ah! ah! fit Solonet.

La lutte odieuse où le bonheur matériel d'une famille avait été si périlleusement risqué n'était plus pour eux qu'une question de polémique notariale.

— Nous n'avons pas pour rien quarante ans de bricole! dit Mathias. Ecoutez, Solonet, reprit-il, je suis bon homme, vous pourrez assister au contrat de vente des terres à joindre au majorat.

— Merci, mon bon Mathias. A la première occasion vous me trouverez tout à vous.

Pendant que les deux notaires s'en allaient ainsi paisiblement, sans autre émotion qu'un peu de chaleur à la gorge, Paul et madame Evangélista se trouvaient en proie à cette trépidation de nerfs, à cette agitation précordiale, à ces tressaillements de moelle et de cervelle que ressentent les gens passionnés après une scène où leurs intérêts et

leurs sentiments ont été violemment secoués. Chez madame Evangélista ces derniers grondements de l'orage étaient dominés par une terrible réflexion, par une lueur rouge qu'elle voulait éclaircir.

— Maître Mathias n'aurait-il pas détruit en quelques minutes mon ouvrage de six mois ? se dit-elle. N'aurait-il pas soustrait Paul à mon influence en lui inspirant de mauvais soupçons pendant leur conférence secrète dans le petit salon ?

Elle était debout devant sa cheminée, le coude appuyé sur le coin du manteau de marbre, toute songeuse. Quand la porte cochère se ferma sur la voiture des deux notaires, elle se retourna vers son gendre, impatientée de résoudre ses doutes.

— Voilà la plus terrible journée de ma vie ! s'écria Paul vraiment joyeux de voir ces difficultés terminées. Je ne sais rien de plus rude que ce vieux père Mathias. Que Dieu l'entende, et que je devienne *pair de France !* Chère Natalie, je le désire maintenant plus pour vous que pour moi. Vous êtes toute mon ambition, je ne vis qu'en vous.

En entendant cette phrase accentuée par le cœur, en voyant surtout le limpide azur des yeux de Paul dont le regard, aussi bien que le front, n'accusaient aucune arrière-pensée, la joie de madame Evangélista fut entière. Elle se reprocha les paroles un peu vives par lesquelles elle avait éperonné son gendre; et, dans l'ivresse du succès, elle se résolut à rasséréner l'avenir. Elle reprit sa contenance calme, fit exprimer à ses yeux cette douce amitié qui la rendait si séduisante, et répondit à Paul : — Je puis vous en dire autant. Aussi, cher enfant, peut-être ma nature espagnole m'a-t-elle emportée plus loin que mon cœur ne le voulait. Soyez ce que vous êtes, bon comme Dieu : ne me gardez point rancune de quelques paroles inconsidérées. Donnez-moi la main.

Paul était confus, il se trouvait mille torts, il embrassa madame Evangélista.

— Cher Paul, dit-elle toute émue, pourquoi ces deux escogriffes n'ont-ils pas arrangé cela sans nous, puisque tout devait si bien s'arranger ?

— Je n'aurais pas su, dit Paul, combien vous étiez grande et généreuse.

— Bien cela, Paul ! dit Natalie en lui serrant la main.

— Nous avons, dit madame Evangélista, plusieurs petites choses à régler, mon cher enfant. Ma fille et moi, nous sommes au-dessus de niaiseries auxquelles certaines gens tiennent beaucoup. Ainsi Natalie n'a nul besoin de diamants, je lui donne les miens.

— Ah ! chère mère, croyez-vous que je puisse les accepter ? s'écria Natalie.

— Oui, mon enfant, ils sont une condition du contrat.

— Je ne le veux pas, je ne me marierai pas, répondit vivement Natalie. Gardez ces pierreries, que mon père prenait tant de plaisir à vous offrir. Comment M. Paul peut-il exiger ?...

— Tais-toi, chère fille, dit la mère dont les yeux se remplirent de larmes. Mon ignorance des affaires exige bien davantage !

— Quoi donc ?

— Je vais vendre mon hôtel pour m'acquitter de ce que je te dois.

— Que pouvez-vous me devoir, dit-elle, à moi qui vous dois la vie ? Puis-je m'acquitter jamais envers vous, moi ? Si mon mariage vous coûte le plus léger sacrifice, je ne veux pas me marier.

— Enfant !

— Chère Natalie, dit Paul, comprenez donc que ce n'est ni moi, ni votre mère, ni vous, qui exigeons ces sacrifices, mais les enfants...

— Et si je ne me marie pas ? dit-elle en l'interrompant.

— Vous ne m'aimez donc point ? dit Paul.

— Allons, petite folle, crois-tu qu'un contrat soit un château de cartes sur lequel tu puisses souffler à plaisir ? Chère ignorante, tu ne sais pas combien nous avons eu de peine à bâtir un majorat à l'aîné de tes enfants ! Ne nous rejette pas dans les ennuis d'où nous sommes sortis.

— Pourquoi ruiner ma mère ? dit Natalie en regardant Paul.

— Pourquoi êtes-vous si riche ? répondit-il en souriant.

— Ne vous disputez pas trop, mes enfants, vous n'êtes pas encore mariés, dit madame Evangélista. Paul, reprit-elle, il ne faut donc ni corbeille, ni joyaux, ni trousseau. Natalie a tout à profusion. Réservez plutôt l'argent que vous auriez mis à des cadeaux de noces pour vous assurer à jamais un petit luxe intérieur. Je ne sais rien de plus sottement bourgeois que de dépenser cent mille francs à une corbeille de laquelle il ne subsiste rien un jour qu'un vieux coffre en satin blanc. Au contraire, cinq mille francs par an attribués à la toilette évitent mille soucis à une jeune femme et lui restent pendant toute la vie. D'ailleurs, l'argent d'une corbeille sera nécessaire à l'arrangement de votre hôtel à Paris. Nous reviendrons à Lanstrac au printemps, car, pendant l'hiver, Solonet aura liquidé mes affaires.

— Tout est pour le mieux, dit Paul au comble du bonheur.

— Je verrai donc Paris ! s'écria Natalie avec un accent qui aurait justement effrayé un de Marsay.

— Si nous nous arrangeons ainsi, dit Paul, je vais écrire à de Marsay de me prendre une loge aux Italiens et à l'Opéra pour l'hiver.

— Vous êtes bien aimable, je n'osais pas vous le demander, dit Natalie. Le mariage est une institution fort agréable, si elle donne aux maris le talent de deviner les désirs de leurs femmes.

— Ce n'est pas autre chose, dit Paul ; mais il est minuit, il faut partir.

— Pourquoi sitôt aujourd'hui ? dit madame Evangélista, qui déploya les câlineries auxquelles les hommes sont si sensibles.

Quoique tout se fût passé dans les meilleurs termes, et selon les lois de la plus exquise politesse, l'effet de la discussion de ces intérêts avait néanmoins jeté chez le gendre et chez la belle-mère un germe de défiance et d'inimitié prêt à lever au premier feu d'une colère ou sous la chaleur d'un sentiment trop violemment heurté. Dans la plupart des familles, la constitution des dots et les donations à faire au contrat de mariage engendrent ainsi des hostilités primitives, soulevées par l'amour-propre, par la lésion de quelques sentiments, par le regret des sacrifices et par l'envie de les diminuer. Ne faut-il pas un vainqueur et un vaincu lorsqu'il s'élève une difficulté ? Les parents des futurs essayent de conclure avantageusement cette affaire, à leurs yeux purement commerciale, et qui comporte les ruses, les profits, les déceptions du négoce. La plupart du temps, le mari seul est initié dans les secrets de ces débats, et la jeune épouse reste, comme le fut Natalie, étangère aux stipulations qui la font ou riche ou pauvre.

En s'en allant, Paul pensait que, grâce à l'habileté de son notaire, sa fortune était presque entièrement garantie de toute ruine. Si madame Evangélista ne se séparait point de sa fille, leur maison aurait au delà de cent mille francs à dépenser par an ; ainsi toutes ses prévisions d'existence heureuse se réalisaient.

— Ma belle-mère me paraît être une excellente femme, se dit-il encore sous le charme des patelineries par lesquelles madame Evangélista s'était efforcée de dissiper les nuages élevés par la discussion. Mathias se trompe. Ces notaires sont singuliers, ils enveniment tout. Le mal est venu de ce petit ergoteur de Solonet, qui a voulu faire l'habile.

Pendant que Paul se couchait en récapitulant les avantages qu'il avait remportés dans cette soirée, madame Evangélista s'attribuait également la victoire.

— Eh bien ! mère chérie, es-tu contente ? dit Natalie en suivant sa mère dans sa chambre à coucher.

— Oui, mon amour, répondit la mère, tout a réussi selon mes désirs, et je me sens un poids de moins sur les épaules, qui ce matin m'écrasait. Paul est une excellente pâte d'homme. Ce cher enfant, oui, certes, nous lui ferons une belle existence. Tu le rendras heureux, et moi je me charge de sa fortune politique. L'ambassadeur d'Espagne est un de mes amis, je vais renouer avec lui comme avec toutes mes connaissances. Oh ! nous serons bientôt au cœur des affaires, tout sera joie pour nous. A vous les plaisirs, chers enfants; à moi les dernières occupations de la vie, le jeu de l'ambition. Ne t'effraye pas de me voir vendre mon hôtel, crois-tu que nous revenions jamais à Bordeaux ? A Lanstrac ? oui ; mais nous irons passer tous les hivers à Paris, où sont maintenant nos véritables intérêts. Eh bien ! Natalie, était-il si difficile de faire ce que je te demandais ?

— Ma petite mère, par moments j'avais honte.

— Solonet me conseille de mettre mon hôtel en rente viagère, se dit madame Evangélista, mais il faut faire autrement, je ne veux pas t'enlever un liard de ma fortune.

— Je vous ai vus tous bien en colère, dit Natalie. Comment cette tempête s'est-elle donc apaisée !

— Par l'offre de mes diamants, répondit madame Evangélista. Solonet avait raison. Avec quel talent il a conduit l'affaire Mais, dit-elle, prends donc mon écrin, Natalie ! Je ne me suis jamais sérieusement demandé ce que valent ces diamants. Quand je disais cent mille francs, j'étais folle. Madame de Gyas ne prétendait elle pas que le collier et les boucles d'oreilles que m'a donnés ton père le jour de notre mariage valaient au moins cette somme ? Mon pauvre mari était d'une prodigalité ! Puis mon diamant de famille, celui que Philippe II a donné au duc d'Albe et que m'a légué ma tante, le *discreto*, fut, je crois, estimé jadis quatre mille quadruples.

Natalie apporta sur la toilette de sa mere ses colliers de perles, ses parures, ses bracelets d'or, ses pierreries de toute nature, et les y entassa complaisamment en manifestant l'inexprimable sentiment qui rejouit certaines femmes à l'aspect de ces trésors avec lesquels, suivant les commentateurs du Talmud, les anges maudits séduisirent les filles de l'homme en allant chercher au fond de la terre ces fleurs du feu céleste.

— Certes, dit madame Evangélista, quoiqu'en fait de joyaux je ne

suis bonne qu'à les recevoir et à les porter, il me semble qu'en voici pour beaucoup d'argent. Puis, si nous ne faisons plus qu'une seule maison, je peux vendre mon argenterie, qui seulement au poids vaut trente mille francs. Quand nous l'avons apportée de Lima, je me souviens qu'ici la douane lui attribuait cette valeur. Solonet a raison. J'enverrai chercher Élie Magus. Le juif m'estimera ces écrins. Peut-être serai-je dispensée de mettre le reste de ma fortune à fonds perdu.

— Le beau collier de perles! dit Natalie.

— J'espère qu'il te le laissera, s'il t'aime. Ne devrait-il pas faire remonter tout ce que je lui remettrai de pierreries et te les offrir? D'après le contrat, les diamants t'appartiennent. Allons, adieu, mon ange. Après une si fatigante journée, nous avons toutes deux besoin de repos.

La petite maîtresse, la créole, la grande dame incapable d'analyser les dispositions d'un contrat qui n'était pas encore formulé, s'endormit donc dans la joie en voyant sa fille mariée à un homme facile à conduire, qui les laisserait toutes deux également maîtresses au logis, et dont la fortune, réunie aux leurs, permettrait de ne rien changer à leur manière de vivre. Après avoir rendu ses comptes à sa fille, dont toute la fortune était reconnue, madame Evangélista se trouvait encore à son aise.

— Étais-je folle de tant m'inquiéter! se dit-elle, je voudrais que le mariage fût fini.

Ainsi madame Evangélista, Paul, Natalie et les deux notaires étaient tous enchantés de cette première rencontre. Le *Te Deum* se chantait dans les deux camps, situation dangereuse! il vient un moment où cesse l'erreur du vaincu. Pour la veuve, son gendre était le vaincu.

Le lendemain matin, Élie Magus vint chez madame Evangélista, croyant, d'après les bruits qui couraient sur le mariage prochain de mademoiselle Natalie et du comte Paul, qu'il s'agissait de parures à leur vendre. Le juif fut donc étonné en apprenant qu'il s'agissait au contraire d'une prisée quasi légale des diamants de la belle-mère. L'instinct des juifs, autant que certaines questions captieuses, lui fit comprendre que cette valeur allait sans doute être comptée dans le contrat de mariage. Les diamants n'étant pas à vendre, il les prisa comme s'ils devaient être achetés par un particulier chez un marchand. Les joailliers seuls savent reconnaître les diamants de l'Asie de ceux du Brésil. Les pierres de Golconde et de Visapour se distinguent par une blancheur, par une netteté de brillant que n'ont pas les autres, dont l'eau comporte une teinte jaune qui les fait, à poids égal, déprécier lors de la vente. Les boucles d'oreilles et le collier de madame Evangélista, entièrement composés de diamants asiatiques, furent estimés deux cent cinquante mille francs par Élie Magus. Quant au *discreto*, c'était, selon lui, l'un des plus beaux diamants possédés par des particuliers, il était connu dans le commerce et valait cent mille francs. En apprenant un prix qui lui révélait les prodigalités de son mari, madame Evangélista demanda si elle pouvait avoir cette somme immédiatement.

— Madame, répondit le juif, si vous voulez vendre, je ne donnerais que soixante-quinze mille du brillant et cent soixante mille du collier et des boucles d'oreilles.

— Et pourquoi ce rabais? demanda madame Evangélista surprise.

— Madame, répondit le juif, plus les diamants sont beaux, plus longtemps nous les gardons. La rareté des occasions de placement est en raison de la haute valeur des pierres. Comme le marchand ne doit pas perdre les intérêts de son argent, les intérêts à recouvrer, joints aux chances de la baisse et de la hausse à laquelle sont exposées ces marchandises, expliquent la différence entre le prix d'achat et le prix de vente. Vous avez perdu depuis vingt ans les intérêts de trois cent mille francs. Si vous portiez dix fois par an vos diamants, ils vous coûtaient chaque soirée mille écus. Combien de belles toilettes n'a-t-on pas pour mille écus! Ceux qui conservent des diamants sont donc des fous; mais, heureusement pour nous, les femmes ne veulent pas comprendre ces calculs.


Natalie apporta sur la toilette de sa mère ses colliers de perles... — PAGE 15.

— Je vous remercie de me les avoir exposés, j'en profiterai!

— Vous voulez vendre? reprit avidement le juif.

— Que vaut le reste? dit madame Evangélista.

Le juif considéra l'or des montures, mit les perles au jour, examina curieusement les rubis, les diadèmes, les agrafes, les bracelets, les fermoirs, les chaînes, et dit en marmottant : — Il s'y trouve beaucoup de diamants portugais venus du Brésil! Cela ne vaut pour moi que cent mille francs. Mais, de marchand à chaland, ajouta-t-il, ces bijoux se vendraient plus de cinquante mille écus.

— Nous les gardons, dit madame Evangélista.

— Vous avez tort, répondit Elie Magus. Avec les revenus de la somme qu'ils représentent, en cinq ans vous auriez d'aussi beaux diamants et vous conserveriez le capital.

Cette conférence assez singulière fut connue et corrobora certaines rumeurs excitées par la discussion du contrat. En province tout se sait. Les gens de la maison ayant entendu quelques éclats de voix supposèrent une discussion beaucoup plus vive qu'elle ne l'était, leurs commérages avec les autres valets s'étendirent insensiblement; et de cette basse région, remontèrent aux maîtres. L'attention du beau monde et de la ville était si bien fixée sur le mariage de deux personnes également riches; petit ou grand, chacun s'en occupait tant, que, huit jours après, il circulait dans Bordeaux les bruits les plus étranges : — Madame Evangélista vendait son hôtel, elle était donc ruinée. Elle avait proposé ses diamants à Elie Magus. Rien n'était conclu entre elle et le comte de Manerville. Ce mariage se ferait-il? Les uns disaient *oui*, les autres *non*. Les deux notaires, questionnés, démentirent ces calomnies et parlèrent des difficultés purement réglementaires suscitées par la constitution d'un majorat. Mais, quand l'opinion publique a pris une pente, il est bien difficile de la lui faire remonter. Quoique Paul allât tous les jours chez madame Evangélista malgré l'assertion des deux notaires, les doucereuses calomnies continuèrent. Plusieurs jeunes filles, leurs mères ou leurs tantes chagrines d'un mariage rêvé pour elles-mêmes ou pour leurs familles

ne pardonnaient pas plus à madame Evangélista son bonheur qu'un auteur ne pardonne un succès à son voisin. Quelques personnes se vengeaient de vingt ans de luxe et de grandeur que la maison espagnole avait fait peser sur leur amour-propre. Un grand homme de préfecture disait que les deux notaires et les deux familles ne pouvaient pas tenir un autre langage ni une autre conduite dans le cas d'une rupture. Le temps que demandait l'érection du majorat confirmait les soupçons des politiques bordelais.

— Ils amuseront le tapis pendant tout l'hiver; puis, au printemps, ils iront aux eaux, et nous apprendrons dans un an que le mariage est manqué.

— Vous comprenez, disaient les uns, que, pour ménager l'honneur de deux familles, les difficultés ne seront venues d'aucun côté, ce sera la chancellerie qui refusera; ce sera quelque chicane élevée sur le majorat qui fera naître la rupture.

— Madame Evangélista, disaient les autres, menait un train auquel les mines de Valenciana n'auraient pas suffi. Quand il a fallu fondre la cloche, il se se sera plus rien trouvé!

Excellente occasion pour chacun de supputer les dépenses de la belle veuve, afin d'établir catégoriquement sa ruine! Les rumeurs furent telles, qu'il se fit des paris pour ou contre le mariage. Suivant la jurisprudence mondaine, ces caquetages couraient à l'insu des parties intéressées. Personne n'était ni assez ennemi ni assez ami de Paul ou de madame Evangélista pour les en instruire. Paul eut quelques affaires à Lanstrac, et profita de la circonstance pour y faire une partie de chasse avec plusieurs jeunes gens de la ville, espèce d'adieu à la vie de garçon. Cette partie de chasse fut acceptée par la société comme une éclatante confirmation des soupçons publics. Dans ces conjonctures, madame de Gyas, qui avait une fille à marier, jugea convenable de sonder le terrain et d'aller s'attrister joyeusement de l'échec reçu par les Evangélista. Natalie et sa mère furent assez surprises en voyant la figure mal grimée de la marquise, et lui demandèrent s'il ne lui était rien arrivé de fâcheux.

— Mais, dit-elle, vous ignorez donc les bruits qui circulent dans Bordeaux? Quoique je les croie faux, je venais savoir la vérité pour les faire cesser, sinon partout, au moins dans mon cercle d'amis. Etre les dupes ou les complices d'une semblable erreur est une position trop fausse pour que de vrais amis veuillent y rester.

— Mais que se passe-t-il donc? dirent la mère et la fille.

Madame de Gyas se donna le plaisir de raconter les dires de chacun, sans épargner un seul coup de poignard à ses deux amies intimes. Natalie et madame Evangélista se regardèrent en riant, mais elles avaient bien compris le sens de la narration et les motifs de leur amie. L'Espagnole prit sa revanche à peu près comme Célimène avec Arsinoé.

— Ma chère, ignorez-vous donc, vous qui connaissez la province, ignorez-vous ce dont est capable une mère quand elle a sur les bras une fille qui ne se marie pas faute de dot et d'amoureux, faute de beauté, faute d'esprit, quelquefois faute de tout? Elle arrêterait une diligence, elle assassinerait, elle attendrait un homme au coin d'une rue, elle se donnerait cent fois elle-même si elle valait quelque chose. Il y en a beaucoup dans cette situation à Bordeaux qui nous prêtent sans doute leurs pensées et leurs actions. Les naturalistes nous ont dépeint les mœurs de beaucoup d'animaux féroces; mais ils ont oublié la mère et la fille en quête d'un mari. C'est des hyènes qui, selon le psalmiste, cherchent une proie à dévorer, et qui joignent au naturel de la bête l'intelligence de l'homme et le génie de la femme. Que ces petites araignées bordelaises, mademoiselle de Belor, mademoiselle de Trans, etc., occupées depuis si longtemps à travailler leurs toiles sans y voir de mouche, sans entendre le moindre battement d'aile à l'entour, soient furieuses, je le conçois, je leur pardonne leurs propos envenimés. Mais que vous, qui marierez votre fille quand vous le voudrez, vous riche et titrée, vous qui n'avez rien de provincial; vous dont la fille est spirituelle, pleine de qualités, jolie, en position de choisir; que vous, si distinguée des autres par vos grâces parisiennes, ayez pris le moindre souci, voilà pour nous un sujet d'étonnement! Dois-je compte au public des stipulations matrimoniales que les gens d'affaires ont trouvées utiles dans les circonstances politiques qui domineront l'existence de mon gendre? La manie des délibérations publiques va-t-elle atteindre l'intérieur des familles? Fallait-il convoquer par lettres closes les pères et les mères de *votre* province pour les faire assister au vote des articles de notre contrat de mariage?



Pauvre chère petite! disait la mère en pleurant de véritables larmes. — PAGE 20.

Un torrent d'épigrammes roula sur Bordeaux. Madame Evangélista quittait la ville: elle pouvait passer en revue ses amis, ses ennemis, les caricaturer, les fouetter à son gré sans avoir rien à craindre. Aussi donna-t-elle passage à ses observations gardées, à ses vengeances ajournées, en cherchant quel intérêt avait telle ou telle personne à nier le soleil en plein midi.

— Mais, ma chère, dit la marquise de Gyas, le séjour de M. de Manerville à Lanstrac, ces fêtes aux jeunes gens en semblables circonstances...

— Eh! ma chère, dit la grande dame en l'interrompant, croyez-vous que nous adoptions les petitesses du cérémonial bourgeois? Le comte Paul est-il tenu en laisse comme un homme qui peut s'enfuir? Croyez-vous que nous ayons besoin de le faire garder par la gendarmerie? Craignons-nous de nous le voir enlever par quelque conspiration bordelaise?

— Soyez persuadée, chère amie, que vous me faites un plaisir extrême...

La parole fut coupée à la marquise par le valet de chambre, qui annonça Paul. Comme tous les amoureux, Paul avait trouvé charmant de faire quatre lieues pour venir passer une heure avec Natalie. Il avait laissé ses amis à la chasse, et il arrivait éperonné, botté, cravache en main.

— Cher Paul, dit Natalie, vous ne savez pas quelle réponse vous donnez en ce moment à madame.

Quand Paul apprit les calomnies qui couraient dans Bordeaux, il se mit à rire au lieu de se mettre en colère.

— Ces braves gens savent peut-être qu'il n'y aura pas de ces noces en famille en usage dans les provinces, un mariage à midi dans l'église: ils sont furieux. Eh bien, chère mère, dit-il en baisant la main de madame Évangélista, nous leur jetterons à la tête un bal, le jour de la signature du contrat, comme on jette au peuple sa fête dans le grand carré des Champs-Élysées, et nous procurerons à nos bons amis le douloureux plaisir de signer un contrat comme il s'en fait rarement en province.

Cet incident fut d'une haute importance. Madame Évangélista pria tout Bordeaux pour le jour de la signature du contrat, et manifesta l'intention de déployer dans sa dernière fête un luxe qui donnât d'éclatants démentis aux sots mensonges de la société. Ce fut un engagement solennel pris à la face du public de marier Paul et Natalie. Les préparatifs de cette fête durèrent quarante jours, elle fut nommée la nuit des camélias. Il y eut une immense quantité de ces fleurs dans l'escalier, dans l'antichambre et dans la salle où l'on servit le souper. Ce délai concorda naturellement avec ceux qu'exigeaient les formalités préliminaires du mariage, et les démarches faites à Paris pour l'érection du majorat. L'achat des terres qui jouxtaient Lanstrac eut lieu, les bans se publièrent, les doutes se dissipèrent. Amis et ennemis ne pensèrent plus qu'à préparer leurs toilettes pour la fête indiquée. Le temps pris par ces événements passa donc sur les difficultés soulevées par la première conférence, en emportant dans l'oubli les paroles et les débats de l'orageuse discussion à laquelle avait donné lieu le contrat de mariage. Ni Paul ni sa belle-mère n'y songeaient plus. N'était-ce pas, comme l'avait dit madame Évangélista, l'affaire des deux notaires? Mais à qui n'est-il pas arrivé, quand la vie est d'un cours si rapide, d'être soudainement interpellé par la voix d'un souvenir qui se dresse souvent trop tard, et vous rappelle un fait important, un danger prochain? Dans la matinée du jour où devait se signer le contrat de Paul et de Natalie, un de ces feux follets de l'âme brilla chez madame Évangélista pendant les somnolescences de son réveil. Cette phrase : *Quel vodo nene di questo gatto!* dite par elle à l'instant où Mathias accéda tout aux conditions de Solonet, lui fut criée par une voix. Malgré son inaptitude aux affaires, madame Évangélista se dit en elle-même : — Si l'habile maître Mathias s'est apaisé, sans doute il trouvait satisfaction aux dépens de l'un des deux époux. L'intérêt lésé ne devait pas être celui de Paul, comme elle l'avait espéré. Serait-ce donc la fortune de sa fille qui payait les frais de la guerre? Elle se proposa de demander des explications sur la teneur du contrat, sans penser à ce qu'elle devait faire au cas où ses intérêts seraient trop gravement compromis. Cette journée influa tellement sur la vie conjugale de Paul, qu'il est nécessaire d'expliquer quelques-unes des circonstances extérieures qui déterminèrent tous les esprits. L'hôtel Évangélista devait être vendu. La belle-mère du comte de Manerville n'avait reculé devant aucune dépense pour la fête. La cour était sablée, couverte d'une tente à la turque et parée d'arbustes malgré l'hiver. Ces camélias, dont il était parlé depuis Angoulême jusqu'à Dax, tapissaient les escaliers et les vestibules. Des pans de murs avaient disparu pour agrandir la salle du festin et celle où l'on dansait. Bordeaux, où brille le luxe de tant de fortunes coloniales, était dans l'attente des féeries annoncées. Vers huit heures, au moment de la dernière discussion, les gens curieux de voir les femmes en toilette descendant de voiture se rassemblèrent en deux haies de chaque côté de la porte cochère. Ainsi la somptueuse atmosphère d'une fête agissait sur les esprits au moment de signer le contrat. Lors de la crise, les lampions allumés flambaient sur leurs ifs, et le roulement des premières voitures retentissait dans la cour. Les deux notaires dînèrent avec les deux fiancés et la belle-mère. Le premier clerc de Mathias, chargé de recevoir les signatures pendant la soirée en veillant à ce que le contrat ne fût pas indiscrètement lu, fut également un des convives.

Chacun peut feuilleter ses souvenirs : aucune toilette, aucune femme, rien ne serait comparable à la beauté de Natalie, qui, parée de dentelles et de satin, coquettement coiffée de ses cheveux retombant en mille boucles sur son cou, ressemblait à une fleur enveloppée de son feuillage. Vêtue d'une robe en velours cerise, couleur habilement choisie pour rehausser l'éclat de son teint, ses yeux et ses cheveux noirs, madame Évangélista, dans toute la beauté de la femme à quarante ans, portait son collier de perles agrafé par le *discreto*, afin de démentir les calomnies.

Pour l'intelligence de la scène, il est nécessaire de dire que Paul et Natalie demeurèrent assis au coin du feu, sur une causeuse, et n'écoutèrent aucun article du compte de tutelle. Aussi enfants l'un que l'autre, également heureux l'un par ses désirs, l'autre par sa curieuse attente, voyant la vie comme un ciel tout bleu, riches, jeunes, amoureux, ils ne cessèrent de s'entretenir à voix basse en se parlant à l'oreille. Armant déjà son amour de la légalité, Paul se plut à baiser le bout des doigts de Natalie, à effleurer son dos de neige, à frôler ses cheveux en dérobant à tous les regards les joies de cette émancipation illégale. Natalie jouait avec l'écran en plumes indiennes que lui avait offert Paul, cadeau qui, d'après les croyances superstitieuses de quelques pays, est pour l'amour un présage aussi sinistre que celui des ciseaux ou de tout autre instrument tranchant donné, qui sans doute rappelle les Parques de la Mythologie. Assise près des deux notaires, madame Évangélista prêtait la plus scrupuleuse attention à la lecture des pièces. Après avoir entendu le compte de la tutelle, savamment rédigé par Solonet, et qui, de trois millions et quelques cent mille francs laissés par M. Évangélista, réduisait la part de Natalie aux fameux onze cent cinquante-six mille francs, elle dit au jeune couple : — Mais écoutez donc, mes enfants, voici votre contrat! Le clerc but un verre d'eau sucrée, Solonet et Mathias se mouchèrent. Paul et Natalie regardèrent ces quatre personnages, écoutèrent le préambule et se remirent à causer. L'établissement des apports, la donation générale en cas de mort sans enfants, la donation du quart en usufruit et du quart en nue propriété permise par le Code quel que soit le nombre des enfants, la constitution du fonds de la communauté, le don des diamants à la femme, des bibliothèques et des chevaux au mari, tout passa sans observations. Vint la constitution du majorat. Là, quand tout fut lu et qu'il n'y eut plus qu'à signer, madame Évangélista demanda quel serait l'effet de ce majorat.

— Le majorat, madame, dit maître Solonet, est une fortune inaliénable, prélevée sur celle des deux époux et constituée au profit de l'aîné de la maison, à chaque génération, sans qu'il soit privé de ses droits au partage général des autres biens.

— Qu'en résultera-t-il pour ma fille? demanda-t-elle.

Maître Mathias, incapable de déguiser la vérité, prit la parole : — Madame, le majorat étant un apanage distrait des deux fortunes, si la future épouse meurt la première en laissant un ou plusieurs enfants dont un mâle, M. le comte de Manerville leur tiendra compte de trois cent cinquante-six mille francs seulement, sur lesquels il exercera sa donation du quart en usufruit, du quart en nue propriété. Ainsi sa dette envers eux est réduite à cent soixante mille francs environ, sauf ses bénéfices dans la communauté, ses reprises, etc. Au cas contraire, s'il décédait le premier, laissant également des enfants mâles, madame de Manerville aurait droit à trois cent cinquante-six mille francs seulement, à ses donations sur les biens de M. de Manerville, qui ne font point partie du majorat, à ses reprises en diamants, et à sa part dans la communauté.

Les effets de la profonde politique de maître Mathias apparurent alors dans tout leur jour.

— Ma fille est ruinée, dit à voix basse madame Évangélista.

Le vieux et le jeune notaires entendirent cette phrase.

— Est-ce se ruiner, lui répondit à mi-voix maître Mathias, que de constituer à sa famille une fortune indestructible?

En voyant l'expression que prit la figure de sa cliente, le jeune notaire ne crut pas pouvoir se dispenser de chiffrer le désastre.

— Nous voulions leur attraper trois cent mille francs, il nous en reprennent évidemment huit cent mille : le contrat se balance par une perte de quatre cent mille francs à notre charge et au profit des enfants. Il faut rompre ou poursuivre, dit Solonet à madame Évangélista.

Le moment de silence que gardèrent alors ces personnages ne saurait se décrire. Maître Mathias attendait en triomphateur la signature des deux personnes qui avaient cru dépouiller son client. Natalie, hors d'état de comprendre qu'elle perdait la moitié de sa fortune, Paul ignorant que la maison de Manerville la gagnait, riaient et causaient toujours. Solonet et madame Évangélista se regardaient en contenant l'un son indifférence, l'autre une foule de sentiments irrités. Après s'être livrée à des remords inouïs, après avoir regardé Paul comme la cause de son improbité, la veuve s'était décidée à pratiquer de honteuses manœuvres pour rejeter sur lui les fautes de sa tutelle, en le considérant comme sa victime. En un moment elle s'apercevait que là où elle croyait triompher elle périssait, et la victime était sa propre fille! Coupable sans profit, elle se trouvait la dupe d'un vieillard probe de qui elle perdait sans doute l'estime. Sa conduite secrète n'avait-elle pas inspiré les stipulations de maître Mathias? Réflexion horrible : Mathias avait éclairé Paul! S'il n'avait pas encore parlé, certes le contrat une fois signé, ce vieux loup préviendrait son client des dangers courus, et maintenant évités, ne fût-ce que pour en recevoir ces éloges auxquels tous les esprits sont accessibles. Ne le mettrait-il pas en garde contre une femme assez astucieuse pour avoir trempé dans cette ignoble conspiration? ne détruirait-il pas l'empire qu'elle avait conquis sur son gendre? Les natures faibles, une fois prévenues, se jettent dans l'entêtement, et n'en reviennent jamais. Tout était donc perdu! Le jour où commença la discussion, elle avait compté sur la faiblesse de Paul, sur l'impossibilité où il serait de rompre une union si avancée. En ce moment elle s'était bien autrement liée. Trois mois auparavant, Paul n'avait que peu d'obstacles à vaincre pour rompre son mariage; mais aujourd'hui tout Bordeaux savait que depuis deux mois les notaires avaient aplani les difficultés. Les bans étaient publiés. Le mariage

devait être célébré dans deux jours. Les amis des deux familles, toute la société parée pour la fête arrivaient. Comment déclarer que tout était ajourné? La cause de cette rupture se saurait, la probité sévère de maître Mathias aurait créance; il serait préférablement écouté. Les rieurs seraient contre les Evangélista, qui ne manquaient pas de jaloux. Il fallait donc céder! Ces réflexions si cruellement justes tombèrent sur madame Evangélista comme une trombe, et lui fendirent la cervelle. Si elle garda le sérieux des diplomates, son menton éprouva ce mouvement apoplectique par lequel Catherine II manifesta sa colère le jour où, sur son trône, devant sa cour et dans des circonstances presque semblables, elle fut bravée par le jeune roi de Suède. Solonet remarqua ce jeu de muscles qui annonçait la contraction d'une haine mortelle, orage sourd et sans éclair! En ce moment, madame Evangélista vouait effectivement à son gendre une de ces haines insatiables dont le germe a été laissé par les Arabes dans l'atmosphère des deux Espagnes.

— Monsieur, dit-elle en se penchant à l'oreille de son notaire, vous nommiez ceci du galimatias, il me semble que rien n'était plus clair?

— Madame, permettez...

— Monsieur, dit la veuve en continuant sans écouter Solonet, si vous n'avez pas aperçu l'effet de ces stipulations lors de la conférence que nous avons eue, il est bien extraordinaire que vous n'y ayez point songé dans le silence du cabinet. Ce ne saurait être par incapacité.

Le jeune notaire entraîna sa cliente dans le petit salon en se disant à lui-même : — J'ai plus de mille écus d'honoraires pour le compte de tutelle, mille écus pour le contrat, six mille francs à gagner par la vente de l'hôtel, en tout quinze mille francs à sauver : ne nous fâchons pas. Il ferma la porte, jeta sur madame Evangélista le froid regard des gens d'affaires, devina les sentiments qui l'agitaient, et lui dit : — Madame, quand j'ai peut-être dépassé pour vous les bornes de la finesse, comptez-vous payer mon dévouement par un semblable mot?...

— Mais, monsieur...

— Madame, je n'ai pas calculé l'effet des donations, il est vrai; mais, si vous ne voulez pas du comte Paul pour votre gendre, êtes-vous forcée de l'accepter? Le contrat est-il signé? Donnez votre fête et remettons la signature. Il vaut mieux attraper tout Bordeaux que de s'attraper soi-même.

— Comment justifier à toute la société, déjà prévenue contre nous, la non-conclusion de l'affaire?

— Une erreur commise à Paris, un manque de pièces, dit Solonet.

— Mais les acquisitions?

— M. de Manerville ne manquera ni de dots ni de partis.

— Oui, lui ne perdra rien; mais nous perdons tout, nous!

— Vous, reprit Solonet, vous pourrez avoir un comte à meilleur marché, si, pour vous, le titre est la raison suprême de ce mariage.

— Non, non, nous ne pouvons pas ainsi jouer notre honneur! Je suis prise au piége, monsieur. Tout Bordeaux demain retentirait de ceci. Nous avons échangé des paroles solennelles.

— Vous voulez que mademoiselle Natalie soit heureuse? reprit Solonet.

— Avant tout.

— Etre heureuse en France, dit le notaire, n'est-ce pas être la maîtresse au logis? Elle mènera par le bout du nez ce sot de Manerville; il est si nul qu'il ne s'est aperçu de rien. S'il se défiait maintenant de vous, il croira toujours en sa femme. Sa femme, n'est-ce pas vous? Le sort du comte Paul est encore entre vos mains.

— Si vous disiez vrai, monsieur, je ne sais pas ce que je pourrais vous refuser! dit-elle dans un transport qui colora son regard.

— Rentrons, madame, dit maître Solonet en comprenant sa cliente; mais, sur toute chose, écoutez-moi bien! Vous me trouverez après inhabile, si vous voulez.

— Mon cher confrère, dit en rentrant le jeune notaire à maître Mathias, *malgré votre habileté* vous n'avez prévu ni le cas où M. de Manerville décéderait sans enfants, ni celui où il mourrait ne laissant que des filles. Dans ces deux cas, le majorat donnerait lieu à des procès avec les Manerville, car alors

Il s'en présentera, gardez-vous d'en douter!

Je crois donc nécessaire de stipuler que, dans le premier cas, le majorat sera soumis à la donation générale des biens faite entre les époux, et que, dans le second, l'institution du majorat sera caduque. La convention concerne uniquement la future épouse.

— Cette clause me semble parfaitement juste, dit maître Mathias. Quant à sa ratification, M. le comte s'entendra sans doute avec la chancellerie, s'il est besoin.

Le jeune notaire prit la plume, et libella sur la marge de l'acte cette terrible clause, à laquelle Paul et Natalie ne firent aucune attention. Madame Evangélista baissa les yeux pendant que maître Mathias la lut.

— Signons, dit la mère.

Le volume de voix que réprima madame Evangélista trahissait une violente émotion. Elle venait de se dire : — Non, ma fille ne sera pas ruinée, mais lui! Ma fille aura le nom, le titre et la fortune. S'il arrive à Natalie de s'apercevoir qu'elle n'aime pas son mari, si elle en aimait un jour irrésistiblement un autre, Paul sera banni de France! et ma fille sera libre, heureuse et riche.

Si maître Mathias se connaissait à l'analyse des intérêts, il connaissait peu l'analyse des passions humaines; il accepta ce mot comme une amende honorable, au lieu d'y voir une déclaration de guerre. Pendant que Solonet et son clerc veillaient à ce que Natalie signât et paraphât tous les actes, opération qui voulait du temps, Mathias prit Paul à part dans l'embrasure d'une croisée, et lui donna le secret des stipulations qu'il avait inventées pour le sauver d'une ruine certaine.

— Vous avez une hypothèque de cent cinquante mille francs sur cet hôtel, lui dit-il en terminant, et demain elle sera prise. J'ai chez moi les inscriptions au grand-livre, immatriculées par mes soins au nom de votre femme. Tout est en règle. Mais le contrat contient quittance de la somme représentée par les diamants, demandez-les : les affaires sont les affaires. Le diamant gagne en ce moment, il peut perdre. L'achat des domaines d'Auzac et de Saint-Froult vous permet de faire argent de tout, afin de ne pas toucher aux rentes de votre femme. Ainsi, monsieur le comte, point de fausse honte. Le premier payement est exigible après les formalités, il est de deux cent mille francs, affectez-y les diamants. Vous aurez l'hypothèque sur l'hôtel Evangélista pour le second terme, et les revenus du majorat vous aideront à solder le reste. Si vous avez le courage de ne dépenser que cinquante mille francs pendant trois ans, vous récupérerez les deux cent mille francs desquels vous êtes maintenant débiteur. Si vous plantez de la vigne dans les parties montagneuses de Saint-Froult, vous pourrez en porter le revenu à vingt-six mille francs. Votre majorat, sans compter votre hôtel à Paris, vaudra donc quelque jour cinquante mille livres de rentes, ce sera l'un des plus beaux que je connaisse. Ainsi vous aurez fait un excellent mariage.

Paul serra très-affectueusement les mains de son vieux ami. Ce geste ne put échapper à madame Evangélista qui vint présenter la plume à Paul. Pour elle, ses soupçons devinrent des réalités, elle crut alors que Paul et Mathias s'étaient entendus. Des vagues de sang pleines de rage et de haine lui arrivèrent au cœur. Tout fut dit.

Après avoir vérifié si tous les renvois étaient paraphés, si les trois contractants avaient bien mis leurs initiales et leurs paraphes au bas des rectos, maître Mathias regarda tour à tour Paul et sa belle-mère, et ne voyant pas son client demander les diamants, il dit : — Je ne pense pas que la remise des diamants fasse une question, vous êtes maintenant une même famille.

— Il serait plus régulier que madame les donnât, M. de Manerville est chargé du reliquat du compte de tutelle, et l'on ne sait qui vit ni qui meurt, dit maître Solonet qui crut apercevoir dans cette circonstance un moyen d'animer la belle-mère contre le gendre.

— Ah! ma mère, dit Paul, ce serait nous faire injure à tous que d'agir ainsi. — *Summum jus, summa injuria*, monsieur, dit-il à Solonet.

— Et moi, dit madame Evangélista qui dans les dispositions haineuses où elle était vit une insulte dans la demande indirecte de Mathias, je déchire le contrat si vous ne les acceptez pas!

Elle sortit en proie à l'une de ces rages sanguinaires qui font souhaiter le pouvoir de tout abîmer, et que l'impuissance porte jusqu'à la folie.

— Au nom du ciel, prenez-les, Paul, lui dit Natalie à l'oreille. Ma mère est fâchée, je saurai ce soir pourquoi, je vous le dirai, nous l'apaiserons.

Heureuse de cette première malice, madame Evangélista garda les boucles d'oreilles et son collier. Elle fit apporter les bijoux, évalués à cent cinquante mille francs par Elie Magus. Habitués à voir les diamants de famille dans les successions, maître Mathias et Solonet examinèrent les écrins et se récrièrent sur leur beauté.

— Vous ne perdrez rien sur la dot, monsieur le comte, dit Solonet en faisant rougir Paul.

— Oui, dit Mathias, ces bijoux peuvent bien payer le premier terme du prix des domaines acquis.

— Et les frais du contrat, dit Solonet.

La haine, comme l'amour, se nourrit des plus petites choses, tout lui va. De même que la personne aimée ne fait rien de mal, de même

la personne haïe ne fait rien de bien. Madame Evangélista taxa de simagrées les façons qu'une pudeur assez compréhensible fit faire à Paul, qui voulait laisser les diamants et qui ne savait où mettre les écrins, il aurait voulu pouvoir les jeter par la fenêtre. Madame Evangélista, voyant son embarras, le pressait du regard et semblait lui dire : — Emportez-les d'ici.

— Chère Natalie, dit Paul à sa future femme, serrez vous-même ces bijoux, ils sont à vous, je vous les donne.

Natalie les mit dans le tiroir d'une console. En ce moment le fracas des voitures était si grand et le murmure des conversations que tenaient dans les salons voisins les personnes arrivées forcèrent Natalie et sa mère à paraître. Les salons furent pleins en un moment et la fête commença.

— Profitez de la lune de miel pour vendre vos diamants, dit le vieux notaire à Paul en s'en allant.

En attendant le signal de la danse, chacun se parlait à l'oreille du mariage, et quelques personnes exprimaient des doutes sur l'avenir des deux prétendus.

— Est-ce bien fini ? demanda l'un des personnages les plus importants de la ville à madame Evangélista.

— Nous avons eu tant de pièces à lire et à écouter que nous nous trouvons en retard, mais nous sommes assez excusables, répondit-elle.

— Quant à moi, je n'ai rien entendu, dit Natalie en prenant la main de Paul pour ouvrir le bal.

— Ces jeunes gens-là aiment tous deux la dépense, et ce ne sera pas la mère qui les retiendra, disait une douairière.

— Mais ils ont fondé, dit-on, un majorat de cinquante mille livres de rentes.

— Bah !

— Je vois que le bon M. Mathias a passé par là, dit un magistrat. Certes, s'il en est ainsi, le bonhomme aura voulu sauver l'avenir de cette famille.

— Natalie est trop belle pour ne pas être horriblement coquette. Une fois qu'elle aura deux ans de mariage, disait une jeune femme, je ne répondrais pas que Manerville ne fût pas un homme malheureux dans son intérieur.

— La Fleur des pois serait donc ramée ? lui répondit maître Solonet.

— Il ne lui fallait pas autre chose que cette grande perche, dit une jeune fille.

— Ne trouvez-vous pas un air mécontent à madame Evangélista?

— Mais, ma chère, quelqu'un vient de me dire qu'elle garde à peine vingt-cinq mille livres de rentes, et qu'est-ce que cela pour elle !

— La misère, ma chère.

— Oui, elle s'est dépouillée pour sa fille. M. de Manerville a été d'une exigence...

— Excessive ! dit maître Solonet. Mais il sera pair de France. Les Maufincourt, le vidame de Pamiers, le protégeront ; il appartient au faubourg Saint-Germain.

— Oh ! il y est reçu, voilà tout, dit une dame qui l'avait voulu pour gendre. Mademoiselle Evangélista, la fille d'un commerçant, ne lui ouvrira certes pas les portes du chapitre de Cologne.

— Elle est petite-nièce du duc de Casa-Réal.

— Par les femmes !

Tous les propos furent bientôt épuisés. Les joueurs se mirent au jeu, les jeunes filles et les jeunes gens dansèrent, le souper se servit, et le bruit de la fête s'apaisa vers le matin, au moment où les premières lueurs du jour blanchirent les croisées. Après avoir dit adieu à Paul, qui s'en alla le dernier, madame Evangélista monta chez sa fille, car sa chambre avait été prise par l'architecte pour agrandir le théâtre de la fête. Quoique Natalie et sa mère fussent accablées de sommeil, quand elles furent seules, elles se dirent quelques paroles.

— Voyons, ma mère chérie, qu'avez-vous?

— Mon ange, j'ai su ce soir jusqu'où pouvait aller la tendresse d'une mère. Tu ne connais rien aux affaires et tu ignores à quels soupçons ma probité vient d'être exposée. Enfin j'ai foulé mon orgueil à mes pieds, il s'agissait de ton bonheur et de notre réputation.

— Vous voulez parler de ces diamants? Il en a pleuré le pauvre garçon. Il n'en a pas voulu, je les ai.

— Dors, chère enfant. Nous causerons d'affaires à notre réveil, car, dit-elle en soupirant, nous avons des affaires, et maintenant il existe un tiers entre nous.

— Ah ! chère mère, Paul ne sera jamais un obstacle à notre bonheur, dit Natalie en s'endormant.

— Pauvre fillette, elle ne sait pas que cet homme vient de la ruiner !

Madame Evangélista fut alors saisie par la première pensée de cette avarice à laquelle les gens âgés finissent par être en proie. Elle voulut reconstituer au profit de sa fille toute la fortune laissée par Evangélista. Elle y trouva son honneur engagé. Son amour pour Natalie la fit en un moment aussi habile calculatrice qu'elle avait été jusqu'alors insouciante en fait d'argent et gaspilleuse. Elle pensait à faire valoir ses capitaux après en avoir placé une partie dans les fonds qui à cette époque valaient environ quatre-vingts francs. Une passion change souvent en un moment le caractère : l'indiscret devient diplomate, le poltron est tout à coup brave. La haine rendit avare la prodigue madame Evangélista. La fortune pouvait servir les projets de vengeance encore mal dessinés et confus qu'elle allait mûrir. Elle s'endormit en se disant : — A demain ! Par un phénomène inexpliqué, mais dont les effets sont familiers aux penseurs, son esprit devait, pendant le sommeil, travailler ses idées, les éclaircir, les coordonner, lui préparer un moyen de dominer la vie de Paul, et lui fournir un plan qu'elle mit en œuvre le lendemain même.

Si l'entraînement de la fête avait chassé les pensées soucieuses qui, par moments, avaient assailli Paul, quand il fut seul avec lui-même et dans son lit, elles revinrent le tourmenter. — Il paraît, se dit-il, que, sans le bon Mathias, j'étais roué par ma belle-mère. Est-ce croyable? Quel intérêt l'aurait poussée à me tromper? Ne devons-nous pas confondre nos fortunes et vivre ensemble? D'ailleurs à quoi bon prendre du souci? Dans quelques jours Natalie sera ma femme, nos intérêts sont bien définis, rien ne peut nous désunir. Vogue la galère ! Néanmoins je serai sur mes gardes. Si Mathias avait raison, eh bien ! après tout, je ne suis pas obligé d'épouser ma belle-mère.

Dans cette deuxième bataille l'avenir de Paul avait complétement changé de face sans qu'il le sût. Des deux êtres avec lesquels il se mariait, le plus habile était devenu son ennemi capital et méditait de séparer ses intérêts des siens. Incapable d'observer la différence que le caractère créole mettait entre sa belle-mère et les autres femmes, il pouvait encore moins en soupçonner la profonde habileté. La créole est une nature à part qui tient à l'Europe par l'intelligence, aux tropiques par la violence illogique de ses passions, à l'Inde par l'apathique insouciance avec laquelle elle fait ou souffre également le bien et le mal; nature gracieuse d'ailleurs, mais dangereuse comme un enfant est dangereux s'il n'est pas surveillé. Comme l'enfant, cette femme veut tout avoir immédiatement ; comme un enfant, elle mettrait le feu à la maison pour cuire un œuf. Dans sa vie molle elle ne songe à rien ; elle songe à tout quand elle est passionnée. Elle a quelque chose de la perfidie des nègres qui l'ont entourée dès le berceau, mais elle est aussi naïve qu'ils sont naïfs. Comme eux et comme les enfants, elle sait toujours vouloir la même chose avec une croissante intensité de désir et peut couver son idée pour la faire éclore. Etrange assemblage de qualités et de défauts, que le génie espagnol avait corroboré chez madame Evangélista, et sur lequel la politesse française avait jeté la glace de son vernis. Ce caractère endormi par le bonheur pendant seize ans, occupé depuis par les minuties du monde, et à qui la première de ses haines avait révélé sa force, se réveillait comme un incendie, il éclatait à un moment de la vie où la femme perd ses plus chères affections et veut un nouvel élément pour nourrir l'activité qui la dévore. Natalie restait encore pendant trois jours sous l'influence de sa mère ! Madame Evangélista vaincue avait donc à elle une journée, la dernière de celles qu'une fille passe avec sa mère. Par un seul mot la créole pouvait influencer la vie de ces deux êtres destinés à marcher ensemble à travers les halliers et les grandes routes de la société parisienne, car Natalie avait en sa mère une croyance aveugle. Quelle portée acquérait un conseil dans un esprit ainsi prévenu ! Tout un avenir pouvait être déterminé par une phrase. Aucun code, aucune institution humaine ne peut prévenir le crime moral qui tue par un mot. Là est le défaut des justices sociales. Là est la différence qui se trouve entre les mœurs du grand monde et les mœurs du peuple : l'un est franc, l'autre est hypocrite ; à l'un le couteau, à l'autre le venin du langage ou des idées ; à l'un la mort, à l'autre l'impunité.

Le lendemain, vers midi, madame Evangélista se trouvait à demi couchée sur le bord du lit de Natalie. Pendant l'heure du réveil, toutes deux luttaient de câlineries et de caresses en reprenant les heureux souvenirs de leur vie à deux, durant laquelle aucun discord n'avait troublé ni l'harmonie de leurs sentiments, ni la convenance de leurs idées, ni la mutualité de leurs plaisirs.

— Pauvre chère petite, disait la mère en pleurant de véritables larmes, il m'est impossible de ne pas être émue en pensant qu'après avoir toujours fait tes volontés, demain soir tu seras à un homme auquel il faudra obéir?

— Oh ! chère mère, quant à lui obéir ! dit Natalie en laissant échapper un geste de tête qui exprimait une gracieuse mutinerie. Vous riez? reprit-elle. Mon père n'a-t-il pas toujours satisfait vos caprices? pourquoi? il vous aimait. Ne serais-je donc pas aimée, moi?

— Oui, Paul a pour toi de l'amour ; mais si une femme mariée n'y prend garde, rien ne se dissipe plus promptement que l'amour con-

jugal. L'influence que doit avoir une femme sur son mari dépend de son début dans le mariage, il te faudra d'excellents conseils.

— Mais vous serez avec nous...

— Peut-être, chère enfant! Hier, pendant le bal, j'ai beaucoup réfléchi aux dangers de notre réunion. Si ma présence te nuisait, si les petits actes par lesquels tu dois lentement établir ton autorité de femme étaient attribués à mon influence, ton ménage ne deviendrait-il pas un enfer? Au premier froncement de sourcils que se permettrait ton mari, fière comme je le suis, ne quitterais-je pas à l'instant la maison? Si je la dois quitter un jour, mon avis est de n'y pas entrer. Je ne pardonnerais pas à ton mari la désunion qu'il mettrait entre nous. Au contraire, quand tu seras la maîtresse, lorsque ton mari sera pour toi ce que ton père était pour moi, ce malheur ne sera plus à craindre. Quoique cette politique doive coûter à un cœur jeune et tendre comme est le tien, ton bonheur exige que tu sois chez toi souveraine absolue.

— Pourquoi, ma mère, me disiez-vous alors que je dois lui obéir?

— Chère fillette, pour qu'une femme commande, elle doit avoir l'air de toujours faire ce que veut son mari. Si tu ne le savais pas, tu pourrais par une révolte intempestive gâter ton avenir. Paul est un jeune homme faible, il pourrait se laisser dominer par un ami, peut-être même pourrait-il tomber sous l'empire d'une femme, qui te feraient subir leurs influences. Préviens ces chagrins en te rendant maîtresse de lui. Ne vaut-il pas mieux qu'il soit gouverné par toi que de l'être par un autre?

— Certes, dit Natalie. Moi je ne puis vouloir que son bonheur.

— Il m'est bien permis, ma chère enfant, de penser exclusivement au tien, et de vouloir que, dans une affaire si grave, tu ne te trouves pas sans boussole au milieu des écueils que tu vas rencontrer.

— Mais, ma mère chérie, ne sommes-nous donc pas assez fortes toutes les deux pour rester ensemble près de lui, sans avoir à redouter ce froncement de sourcils que vous paraissez redouter? Paul t'aime, maman.

— Oh! oh! il me craint plus qu'il ne m'aime. Observe-le bien aujourd'hui quand je lui dirai que je vous laisse aller à Paris sans moi, tu verras sur sa figure, quelle que soit la peine qu'il prendra pour la dissimuler, une joie intérieure.

— Pourquoi? demanda Natalie.

— Pourquoi? chère enfant! Je suis comme saint Jean-Bouche-d'Or, je le lui dirai à lui-même, et devant toi.

— Mais si je me marie à la seule condition de ne pas te quitter? dit Natalie.

— Notre séparation est devenue nécessaire, reprit madame Evangélista, car plusieurs considérations modifient mon avenir. Je suis ruinée. Vous aurez la plus brillante existence à Paris, je ne saurais y être convenablement sans manger le peu qui me reste; tandis qu'en vivant à Lanstrac, j'aurai soin de vos intérêts et referai ma fortune à force d'économies.

— Toi, maman, faire des économies? s'écria railleusement Natalie. Ne deviens donc pas déjà grand'mère. Comment, tu me quitterais pour de semblables motifs? Chère mère, Paul peut te sembler un petit peu bête, mais il n'est pas le moins du monde intéressé...

— Ah! répondit madame Evangélista d'un son de voix gros d'observations et qui fit palpiter Natalie, la discussion du contrat m'a rendue défiante et m'inspire quelques doutes. Mais sois sans inquiétudes, chère enfant, dit-elle en prenant sa fille par le cou et l'amenant à elle pour l'embrasser, je ne te laisserai pas longtemps seule. Quand mon retour parmi vous ne causera plus d'ombrage, quand Paul m'aura jugée, nous reprendrons notre bonne petite vie, nos causeries du soir....

— Comment! ma mère, tu pourras vivre sans ta Ninie?

— Oui, cher ange, parce que je vivrai pour toi. Mon cœur de mère ne sera-t-il pas sans cesse satisfait par l'idée que je contribue, comme je le dois, à votre double fortune?

— Mais, chère adorable mère, vais-je donc être seule avec Paul, là, tout de suite? Que deviendrai-je? comment cela se passera-t-il? que dois-je faire, que dois-je ne pas faire?

— Pauvre petite, crois-tu que je veuille ainsi t'abandonner à la première bataille? Nous nous écrirons trois fois par semaine comme deux amoureux, et nous serons ainsi sans cesse au cœur l'une de l'autre. Il ne t'arrivera rien que je ne le sache, et je te garantirai de tout malheur. Puis il serait trop ridicule que je ne vinsse pas vous voir, ce serait jeter de la déconsidération sur ton mari, je passerai toujours un mois ou deux chez vous à Paris.

— Seule, déjà seule avec lui! dit Natalie avec terreur en interrompant sa mère.

— Ne faut-il pas que tu sois sa femme?

— Je le veux bien, mais au moins dis-moi comment je dois me conduire, toi qui faisais tout ce que tu voulais de mon père, tu t'y connais, je t'obéirai aveuglément.

Madame Evangélista baisa Natalie au front, elle voulait et attendait cette prière.

— Enfant, mes conseils doivent s'adapter aux circonstances. Les hommes ne se ressemblent pas entre eux. Le lion et la grenouille sont moins dissemblables que ne l'est un homme comparé à un autre, moralement parlant. Sais-je aujourd'hui ce qui t'adviendra demain? Je ne puis maintenant te donner que des avis généraux sur l'ensemble de ta conduite.

— Chère mère, dis-moi donc bien vite tout ce que tu sais.

— D'abord, ma chère enfant, la cause de la perte des femmes mariées qui tiennent à conserver le cœur de leurs maris... Et, dit-elle en faisant une parenthèse, conserver leur cœur ou les gouverner est une seule et même chose; eh bien! la cause principale des désunions conjugales se trouve dans une cohésion constante qui n'existait pas autrefois, et qui s'est introduite dans ce pays-ci avec la manie de la famille. Depuis la révolution qui s'est faite en France, les mœurs bourgeoises ont envahi les maisons aristocratiques. Ce malheur est dû à l'un de leurs écrivains, à Rousseau, hérétique infâme, qui n'a eu que des pensées antisociales, et qui, je ne sais comment, a justifié les choses les plus déraisonnables. Il a prétendu que toutes les femmes avaient les mêmes droits, les mêmes facultés; que, dans l'état de société, l'on devait obéir à la nature; comme si la femme d'un grand d'Espagne, comme si toi et moi nous avions quelque chose de commun avec une femme du peuple? Et depuis, les femmes comme il faut ont nourri leurs enfants, ont élevé leurs filles et sont restées à la maison. Ainsi la vie s'est compliquée de telle sorte que le bonheur est devenu presque impossible, car une convenance entre deux caractères semblable à celle qui nous a fait vivre comme deux amies est une exception. Le contact perpétuel n'est pas moins dangereux entre les enfants et les parents qu'il l'est entre les époux. Il est peu d'âmes chez lesquelles l'amour résiste à l'omniprésence, ce miracle n'appartient qu'à Dieu. Mets donc entre Paul et toi les barrières du monde, va au bal, à l'Opéra; promène-toi le matin, dîne en ville le soir, rends beaucoup de visites, accorde peu de moments à Paul. Par ce système tu ne perdras rien de ton prix. Quand, pour aller jusqu'au bout de l'existence, deux êtres n'ont que le sentiment, ils en ont bientôt épuisé les ressources, et bientôt l'indifférence, la satiété, le dégoût arrivent. Une fois le sentiment flétri, que devenir? Sache bien que l'affection éteinte ne se remplace que par l'indifférence ou par le mépris. Sois donc toujours jeune et toujours neuve pour lui. Qu'il t'ennuie, cela peut arriver, mais toi ne l'ennuie jamais. Savoir s'ennuyer à propos est une des conditions de toute espèce de pouvoir. Vous ne pourrez diversifier le bonheur ni par les soins de fortune ni par les occupations du ménage; si donc tu ne faisais partager à ton mari tes occupations mondaines, si tu ne l'amusais pas, vous arriveriez à la plus horrible atonie. Là commence le *spleen* de l'amour. Mais on aime toujours qui nous amuse ou qui nous rend heureux. Donner le bonheur ou le recevoir sont deux systèmes de conduite féminine séparés par un abîme.

— Chère mère, je vous écoute, mais je ne comprends pas.

— Si tu aimes Paul au point de faire tout ce qu'il voudra, s'il te donne vraiment le bonheur, tout sera dit, tu ne seras pas la maîtresse, et les meilleurs préceptes du monde ne serviront à rien.

— Ceci est plus clair, mais j'apprends la règle sans pouvoir l'appliquer, dit Natalie en riant. J'ai la théorie, la pratique viendra.

— Ma pauvre Ninie, reprit la mère, qui laissa tomber une larme sincère en pensant au mariage de sa fille et qui la pressa sur son cœur, il t'arrivera des choses qui te donneront de la mémoire. Enfin, reprit-elle après une pause pendant laquelle la mère et la fille restèrent unies dans un embrassement plein de sympathie, sache-le bien, ma Natalie, nous avons toutes une destinée en tant que femmes comme les hommes ont leur vocation. Ainsi, une femme est née pour être une femme à la mode, une charmante maîtresse de maison, comme un homme est né général ou poëte. Ta vocation est de plaire. Ton éducation t'a d'ailleurs formée pour le monde. Aujourd'hui les femmes doivent être élevées pour le salon comme autrefois elles l'étaient pour le gynécée. Tu n'es faite ni pour être mère de famille ni pour devenir un intendant. Si tu as des enfants, j'espère qu'ils n'arriveront pas de manière à te gâter la taille le lendemain de ton mariage; rien n'est plus bourgeois que d'être grosse un mois après la cérémonie, et d'abord cela prouve qu'un mari ne nous aime pas bien. Si donc tu as des enfants, deux ou trois ans après ton mariage, eh bien! les gouvernantes et les précepteurs les élèveront. Toi, sois la grande dame qui représente le luxe et le plaisir de la maison; mais sois une supériorité visible seulement dans les choses qui flattent l'amour-propre des hommes, et cache la supériorité que tu pourras acquérir dans les grandes.

— Mais vous m'effrayez, chère maman, s'écria Natalie. Comment me souviendrai-je de ces préceptes? Comment vais-je faire, moi, si étourdie, si enfant, pour tout calculer, pour réfléchir avant d'agir?

— Mais, ma chère petite, je ne te dis aujourd'hui que ce que tu

apprendrais plus tard, mais en achetant ton expérience par des fautes cruelles, par des erreurs de conduite qui te causeraient des regrets et embarrasseraient ta vie.

— Mais par quoi commencer? dit naïvement Natalie.

— L'instinct te guidera, reprit la mère. En ce moment, Paul te désire beaucoup plus qu'il ne t'aime; car l'amour enfanté par les désirs est une espérance, et celui qui succède à leur satisfaction est la réalité. Là, ma chère, sera ton pouvoir, là est toute la question. Quelle femme n'est pas aimée la veille? sois-le le lendemain, tu le seras toujours. Paul est un homme faible, qui se façonne facilement à l'habitude; s'il te cède une première fois, il cédera toujours. Une femme ardemment désirée peut tout demander : ne fais pas la folie que j'ai vu faire à beaucoup de femmes qui, ne connaissant pas l'importance des premières heures où nous régnons, les emploient à des niaiseries, à des sottises sans portée. Sers-toi de l'empire que te donnera la première passion de ton mari pour l'habituer à t'obéir. Mais, pour le faire céder, choisis la chose la plus déraisonnable, afin de bien mesurer l'étendue de ta puissance par l'étendue de la concession. Quel mérite aurais-tu en lui faisant vouloir une chose raisonnable? Serait-ce à toi qu'il obéirait? Il faut toujours attaquer le taureau par les cornes, dit un proverbe castillan; une fois qu'il a vu l'inutilité de ses défenses et de sa force, il est dompté. Si ton mari fait une sottise pour toi, tu le gouverneras.

— Mon Dieu! pourquoi tout cela!

— Parce que, mon enfant, le mariage dure toute la vie et qu'un mari n'est pas un homme comme un autre. Aussi, ne fais jamais la folie de te livrer en quoi que ce soit. Garde une constante réserve dans tes discours et dans tes actions; tu peux même aller sans danger jusqu'à la froideur, car on peut la modifier à son gré, tandis qu'il n'y a rien au delà des expressions extrêmes de l'amour. Un mari, ma chère, est le seul homme avec lequel une femme ne peut rien se permettre. Rien n'est d'ailleurs plus facile que de garder sa dignité. Ces mots : « Votre femme ne doit pas, votre femme ne peut pas faire ou dire telle et telle chose! » sont le grand talisman. Toute la vie d'une femme est dans : — Je ne veux pas! — Je ne peux pas! Je ne peux pas est l'irrésistible argument de la faiblesse qui se couche, qui pleure et séduit. Je ne veux pas, est le dernier argument. La force féminine se montre alors tout entière; aussi doit-on ne l'employer que dans les occasions graves. Le succès est tout entier dans les manières dont une femme se sert de ces deux mots, les commente et les varie. Mais il est un moyen de domination meilleur que ceux-ci qui semblent comporter des débats. Moi, ma chère, j'ai régné par la foi. Si ton mari croit en toi, tu peux tout. Pour lui inspirer cette religion, il faut lui persuader que tu le comprends. Et ne pense pas que ce soit chose facile : une femme peut toujours prouver à un homme qu'il est aimé, mais il est plus difficile de lui faire avouer qu'il est compris. Je dois te dire tout à toi, mon enfant, car pour toi la vie avec ses complications, la vie où deux volontés doivent s'accorder, va commencer demain! Songes-tu bien à cette difficulté? Le meilleur moyen d'accorder vos deux volontés est de t'arranger à ce qu'il n'y en ait qu'une seule au logis. Beaucoup de gens prétendent qu'une femme se crée des malheurs en changeant ainsi de rôle; mais, ma chère, une femme est ainsi maîtresse de commander aux événements au lieu de les subir, et ce seul avantage compense tous les inconvénients possibles.

Natalie baisa les mains de sa mère en y laissant des larmes de reconnaissance. Comme les femmes chez lesquelles la passion physique n'échauffe point la passion morale, elle comprit tout à coup la portée de cette haute politique de femme; mais, semblable aux enfants gâtés qui ne se tiennent pas pour battus par les raisons les plus solides, et qui reproduisent obstinément leur désir, elle revint à la charge avec un de ces arguments personnels que suggère la logique droite des enfants.

— Chère mère, dit-elle, il y a quelques jours, vous parliez tant des préparations nécessaires à la fortune de Paul que vous seule pouviez diriger, pourquoi changez-vous d'avis en nous abandonnant ainsi à nous-mêmes?

— Je ne connaissais ni l'étendue de mes obligations, ni le chiffre de mes dettes, répondit la mère, qui ne voulait pas dire son secret. D'ailleurs, dans un an ou deux d'ici, je te répondrai là-dessus. Paul va venir, habillons-nous! Sois chatte et gentille comme tu l'as été, tu sais? dans la soirée où nous avons discuté ce fatal contrat, car il s'agit aujourd'hui de sauver un débris de notre maison, et de te donner une chose à laquelle je suis superstitieusement attachée.

— Quoi?

— Le *Discreto*.

Paul vint vers quatre heures. Quoiqu'il s'efforçât, en abordant sa belle-mère, de donner un air gracieux à son visage, madame Evangélista vit sur son front les nuages que les conseils de la nuit et les réflexions du réveil y avaient amassés.

— Mathias a parlé! se dit-elle en se promettant à elle-même de détruire l'ouvrage du vieux notaire. Chère enfant, lui dit-elle, vous avez laissé vos diamants dans la console, et je vous avoue que je ne voudrais plus voir des choses qui ont failli élever des nuages entre nous. D'ailleurs, comme l'a fait observer Mathias, il faut les vendre pour subvenir au premier payement des terres que vous avez acquises.

— Ils ne sont plus à moi, dit-il, je les ai donnés à Natalie, afin qu'en les voyant sur elle vous ne vous souveniez plus de la peine qu'ils vous ont causée.

Madame Evangélista prit la main de Paul et la serra cordialement en réprimant une larme d'attendrissement.

— Ecoutez, mes bons enfants, dit-elle en regardant Natalie et Paul; s'il en est ainsi, je vais vous proposer une affaire. Je suis forcée de vendre mon collier de perles et mes boucles d'oreilles. Oui, Paul, je ne veux pas mettre un sou de ma fortune en rentes viagères, je n'oublie pas ce que je vous dois. Eh bien! j'avoue ma faiblesse, vendre le *Discreto* me semble un désastre. Vendre un diamant qui porte le surnom de Philippe II, et dont fut ornée sa royale main, une pierre historique que, pendant dix ans, le duc d'Albe a caressée sur le pommeau de son épée, non, ce ne sera pas. Elie Magus a estimé mes boucles d'oreilles et mon collier à cent et quelques mille francs, échangeons-les contre les joyaux que je vous livre pour accomplir mes engagements envers ma fille; vous y gagnerez, mais qu'est-ce que cela me fait! je ne suis pas intéressée. Ainsi, Paul, avec vos économies vous vous amuserez à composer pour Natalie un diadème ou des épis, diamant à diamant. Au lieu d'avoir ces parures de fantaisie, ces brimborions qui ne sont à la mode que parmi les petites gens, votre femme aura de magnifiques diamants avec lesquels elle aura de véritables jouissances. Vendre pour vendre, ne vaut-il pas mieux se défaire de ces antiquailles, et garder dans la famille ces belles pierreries?

— Mais, ma mère, et vous? dit Paul.

— Moi, répondit madame Evangélista, je n'ai plus besoin de rien. Oui, je vais être votre fermière à Lanstrac. Ne serait-ce pas une folie que d'aller à Paris au moment où je dois liquider ici le reste de ma fortune? Je deviens avare pour mes petits-enfants.

— Chère mère, dit Paul tout ému, dois-je accepter cet échange sans soulte?

— Mon Dieu! n'êtes-vous pas mes plus chers intérêts! croyez-vous qu'il n'y aura pas pour moi du bonheur à me dire, au coin de mon feu : Natalie arrive ce soir brillante au bal chez la duchesse de Berri! en se voyant mon diamant au cou, mes boucles d'oreilles, elle a ces petites jouissances d'amour-propre qui contribuent tant au bonheur d'une femme et la rendent gaie, avenante! Rien n'attriste plus une femme que le froissement de ces vanités, je n'ai jamais vu nulle part une femme mal mise être aimable et de bonne humeur. Allons, soyez juste, Paul! nous jouissons beaucoup plus en l'objet aimé qu'en nous-même.

— Mon Dieu! que voulait donc dire Mathias? pensait Paul. Allons, maman, dit-il à demi-voix, j'accepte.

— Moi, je suis confuse, dit Natalie.

Solonet vint en ce moment pour annoncer une bonne nouvelle à sa cliente; il avait trouvé, parmi les spéculateurs de sa connaissance, deux entrepreneurs affriolés par l'hôtel, où l'étendue des jardins permettait de faire des constructions.

— Ils offrent deux cent cinquante mille francs, dit-il; mais, si vous y consentez, je pourrais les amener à trois cent mille. Vous avez deux arpents de jardin.

— Mon mari a payé le tout deux cent mille francs, ainsi je consens, dit-elle; mais vous me réserverez le mobilier, les glaces...

— Ah! dit en riant Solonet, vous entendez les affaires.

— Hélas! il faut bien, dit-elle en soupirant.

— J'ai su que beaucoup de personnes viendront à votre messe de minuit, dit Solonet en s'apercevant qu'il était de trop et se retirant.

Madame Evangélista le reconduisit jusqu'à la porte du dernier salon, et lui dit à l'oreille : — J'ai maintenant pour deux cent cinquante mille francs de valeurs; si j'ai deux cent mille francs à moi sur le prix de la maison, je puis réunir quatre cent cinquante mille francs de capitaux. Je veux en tirer le meilleur parti possible, et compte sur vous pour cela. Je resterai probablement à Lanstrac.

Le jeune notaire baisa la main de sa cliente avec un geste de reconnaissance; car l'accent de la veuve fit croire à Solonet que cette alliance, conseillée par les intérêts, allait s'étendre un peu plus loin.

— Vous pouvez compter sur moi, dit-il, je vous trouverai des placements sur marchandises où vous ne risquerez rien, et où vous aurez des gains considérables...

— A demain, dit-elle, car vous êtes notre témoin avec M. le marquis de Gyas.

— Pourquoi, chère mère, dit Paul, refusez-vous de venir à Paris? Natalie me boude, comme si j'étais la cause de votre résolution.

— J'ai bien pensé à cela, mes enfants, je vous gênerais. Vous vous croiriez obligés de me mettre en tiers dans tout ce que vous feriez, et les jeunes gens ont des idées à eux que je pourrais involontairement contrarier. Allez seuls à Paris. Je ne veux pas continuer sur la comtesse de Manerville la douce domination que j'exerçais sur Nat

lie, il faut vous la laisser tout entière. Voyez-vous, il existe entre nous deux, Paul, des habitudes qu'il faut briser. Mon influence doit céder à la vôtre. Je veux que vous m'aimiez, et croyez que je prends ici vos intérêts plus que vous ne l'imaginez. Les jeunes maris sont, tôt ou tard, jaloux de l'affection qu'une fille porte à sa mère. Ils ont raison peut-être. Quand vous serez bien unis, quand l'amour aura fondu vos âmes en une seule, eh bien! alors, mon cher enfant, vous ne craindrez plus en me voyant chez vous d'y voir une influence contrariante. Je connais le monde, les hommes et les choses; j'ai vu bien des ménages brouillés par l'amour aveugle de mères qui se rendaient insupportables à leurs filles autant qu'à leurs gendres. L'affection des vieilles gens est souvent minutieuse et tracassière. Peut-être ne saurais-je pas bien m'éclipser. J'ai la faiblesse de me croire encore belle, il y a des flatteurs qui veulent me prouver que je suis aimable, j'aurais des prétentions gênantes. Laissez-moi faire un sacrifice de plus à votre bonheur : je vous ai donné ma fortune, eh bien! je vous livre encore mes dernières vanités de femme. Votre père Mathias est vieux, il ne pourrait pas veiller sur vos propriétés; moi je me ferai votre intendant, je me créerai des occupations que, tôt ou tard, doivent avoir les vieilles gens; puis, quand il le faudra, je viendrai vous seconder à Paris dans vos projets d'ambition. Allons, Paul, soyez franc, ma résolution vous arrange, dites?

Paul ne voulut jamais en convenir, mais il était très-heureux d'avoir sa liberté. Les soupçons que le vieux notaire lui avait inspirés sur le caractère de sa belle-mère furent en un moment dissipés par cette conversation, que madame Evangélista reprit et continua sur ce ton.

— Ma mère avait raison, se dit Natalie, qui observa la physionomie de Paul. Il est fort content de me savoir séparée d'elle, pourquoi?

Ce *pourquoi* n'était-il pas la première interrogation de la défiance, et ne donnait-il pas une autorité considérable aux enseignements maternels?

Il est certains caractères qui, sur la foi d'une seule preuve, croient à l'amitié. Chez les gens ainsi faits, le vent du nord chasse aussi vite les nuages que le vent de l'ouest les amène; ils s'arrêtent aux effets sans remonter aux causes. Paul était une de ces natures essentiellement confiantes, sans mauvais sentiments, mais aussi sans prévisions. Sa faiblesse procédait beaucoup plus de sa bonté, de sa croyance au bien, que d'une débilité d'âme.

Natalie était songeuse et triste, car elle ne savait pas se passer de sa mère. Paul, avec cette espèce de fatuité que donne l'amour, se riait de la mélancolie de sa future femme, en se disant que les plaisirs du mariage et l'entraînement de Paris la dissiperaient. Madame Evangélista voyait avec un sensible plaisir la confiance de Paul, car la première condition de la vengeance est la dissimulation. Une haine avouée est impuissante. La créole avait déjà fait deux grands pas. Sa fille se trouvait déjà riche d'une belle parure qui coûtait deux cent mille francs à Paul, et que Paul compléterait sans doute. Puis elle laissait ces deux enfants à eux-mêmes, sans autre conseil que leur amour illogique. Elle préparait ainsi sa vengeance à l'insu de sa fille, qui, tôt ou tard, serait sa complice. Natalie aimerait-elle Paul? Là était une question encore indécise, dont la solution pouvait modifier ses projets, car elle aimait trop sincèrement sa fille pour ne pas respecter son bonheur. L'avenir de Paul dépendait donc encore de lui-même. S'il se faisait aimer, il était sauvé.

Enfin, le lendemain soir à minuit, après une soirée passée en famille avec les quatre témoins auxquels madame Evangélista donna le long repas qui suit le mariage légal, les époux et les amis vinrent entendre une messe aux flambeaux, à laquelle assistèrent une centaine de personnes curieuses. Un mariage célébré nuitamment apporte toujours à l'âme de sinistres présages, la lumière est un symbole de vie et de plaisir dont les prophéties lui manquent. Demandez à l'âme la plus intrépide pourquoi elle est glacée? pourquoi le froid noir des voûtes l'énerve? pourquoi le bruit des pas effraye? pourquoi l'on remarque le cri des chats-huants et la clameur des chouettes? Quoiqu'il n'existe aucune raison de trembler, chacun tremble, et les ténèbres, image de mort, attristent. Natalie, séparée de sa mère, pleurait. La jeune fille était en proie à tous les doutes qui saisissent le cœur à l'entrée d'une vie nouvelle, où, malgré les plus fortes assurances de bonheur, il existe mille piéges dans lesquels tombe la femme. Elle eut froid, il lui fallut un manteau. L'attitude de madame Evangélista, celle des époux, excita quelques remarques parmi la foule élégante qui environnait l'autel.

— Solonet vient de me dire que les mariés partent demain matin, seuls, pour Paris.

— Madame Evangélista devait aller vivre avec eux.

— Le comte Paul s'en est déjà débarrassé.

— Quelle faute! dit la marquise de Gyas. Fermer sa porte à la mère de sa femme, n'est-ce pas l'ouvrir à un amant? Il ne sait donc pas tout ce qu'est une mère?

— Il a été très-dur pour madame Evangélista, la pauvre femme a vendu son hôtel, et va vivre à Lanstrac.

— Natalie est bien triste.

— Aimeriez-vous, pour un lendemain de noces, de vous trouver sur une grande route?

— C'est bien gênant.

— Je suis bien aise d'être venue ici, dit une dame, pour me convaincre de la nécessité d'entourer le mariage de ses pompes, de ses fêtes d'usage; car je trouve ceci bien nu, bien triste. Et si vous voulez que je vous dise toute ma pensée, ajouta-t-elle en se penchant à l'oreille de son voisin, ce mariage me semble indécent.

Madame Evangélista prit Natalie dans sa voiture, et la conduisit elle-même chez le comte Paul.

— Eh bien! ma mère, tout est dit...

— Songe, ma chère enfant, à mes dernières recommandations, et tu seras heureuse. Sois toujours sa femme et non sa maîtresse.

Quand Natalie fut couchée, la mère joua la petite comédie de se jeter dans les bras de son gendre en pleurant. Ce fut la seule chose provinciale que madame Evangélista se permit, mais elle avait ses raisons. A travers ses larmes et ses paroles, en apparence folles ou désespérées, elle obtint de Paul de ces concessions que font tous les maris. Le lendemain, elle mit les mariés en voiture, et les accompagna jusqu'au delà du bac où l'on passe la Gironde. Par un mot, Natalie avait appris à madame Evangélista que si Paul avait gagné la partie au jeu du contrat, sa revanche à elle commençait. Natalie avait obtenu déjà de son mari la plus parfaite obéissance.

CONCLUSION.

Cinq ans après, au mois de novembre, dans l'après-midi, le comte Paul de Manerville, enveloppé dans un manteau, la tête inclinée, entra mystérieusement chez M. Mathias à Bordeaux. Trop vieux pour continuer les affaires, le bonhomme avait vendu son étude et achevait paisiblement sa vie dans une de ses maisons, où il s'était retiré. Une affaire urgente l'avait contraint de s'absenter quand arriva son hôte; mais sa vieille gouvernante, prévenue de l'arrivée de Paul, le conduisit à la chambre de madame Mathias, morte depuis un an. Fatigué par un rapide voyage, Paul dormit jusqu'au soir. A son retour, le vieillard vint voir son ancien client, et se contenta de le regarder endormi, comme une mère regarde son enfant. Josette, la gouvernante, accompagnait son maître, et demeura debout devant le lit, les poings sur les hanches.

— Il y a aujourd'hui un an, Josette, quand je recevais ici le dernier soupir de ma chère femme, je ne savais pas que j'y reviendrais pour y voir M. le comte quasi mort.

— Pauvre monsieur! il geint en dormant, dit Josette.

L'ancien notaire ne répondit que par un : — Sac à papier! innocent juron qui annonçait toujours en lui la désespérance de l'homme d'affaires rencontrant d'infranchissables difficultés. — Enfin, se dit-il, je lui ai sauvé la nue propriété de Lanstrac, de d'Auzac, de Saint-Froult et de son hôtel! Mathias compta sur ses doigts et s'écria : — Cinq ans! Voici cinq ans, dans ce mois-ci précisément, sa vieille tante, aujourd'hui défunte, la respectable madame de Maulincour, demandait pour lui la main de ce petit crocodile habillé en femme qui définitivement l'a ruiné, comme je le pensais.

Après avoir longtemps contemplé le jeune homme, le bon vieux goutteux, appuyé sur sa canne, s'alla promener à pas lents dans son petit jardin. A neuf heures le souper était servi, car Mathias soupait. Le vieillard ne fut pas médiocrement étonné de voir à Paul un front calme, une figure sereine, quoique sensiblement altérée. Si à trente-trois ans le comte de Manerville paraissait en avoir quarante, ce changement de physionomie était dû seulement à des secousses morales; physiquement il se portait bien. Il alla prendre les mains du bonhomme pour le forcer à rester assis, et les lui serra fort affectueusement en lui disant : — Bon cher maître Mathias, vous avez eu vos douleurs, vous!

— Les miennes étaient dans la nature, monsieur le comte; mais les vôtres...

— Nous parlerons de moi tout à l'heure en soupant.

— Si je n'avais pas un fils dans la magistrature et une fille mariée, dit le bonhomme, croyez, monsieur le comte, que vous auriez trouvé chez le vieux Mathias autre chose que l'hospitalité. Comment venez-vous à Bordeaux au moment où sur tous les murs les passants lisent les affiches de la saisie immobilière des fermes du Grassol, du Guadet, du clos de Belle-Rose et de votre hôtel? Il m'est impossible de dire le chagrin que j'éprouve en voyant ces grands placards, moi qui pendant quarante ans ai soigné ces immeubles comme s'ils m'appartenaient; moi qui, troisième clerc du digne M. Chesneau, mon prédécesseur, les ai achetés pour madame votre mère, et qui, de ma main de troisième clerc, ai si bien écrit l'acte de vente sur parchemin en belle ronde! moi qui ai les titres de propriété dans l'étude de mon successeur, moi qui ai fait les liquidations! moi qui vous ai vu grand comme ça! dit le notaire en mettant la main à deux pieds de



… La mère joua la petite comédie de se jeter dans les bras de son gendre. — PAGE 23.

terre. Il faut avoir été notaire pendant quarante et un ans et demi pour connaître l'espèce de douleur que me cause la vue de mon nom imprimé tout vif à la face d'Israël dans les verbaux de la saisie et dans l'établissement de la propriété. Quand je passe dans la rue et que je vois des gens occupés à lire ces horribles affiches jaunes, je suis honteux comme s'il s'agissait de ma propre ruine et de mon honneur. Il y a des imbéciles qui vous épellent cela tout haut exprès pour attirer les curieux, et ils se mettent tous à faire les plus sots commentaires. N'est-on pas maître de son bien? Votre père avait mangé deux fortunes avant de refaire celle qu'il vous a laissée, vous ne seriez point un Manerville si vous ne l'imitiez pas. D'ailleurs, les saisies immobilières ont donné lieu à tout un titre dans le Code, elles ont été prévues, vous êtes dans un cas admis par la loi. Si je n'étais pas un vieillard à cheveux blancs et qui n'attend qu'un coup de coude pour tomber dans sa fosse, je rosserais ceux qui s'arrêtent devant ces abominations: *A la requête de dame Natalie Évangélista, épouse de Paul-François-Joseph comte de Manerville, séparée quant aux biens par jugement du tribunal de première instance du département de la Seine etc.*

— Oui, dit Paul, et maintenant séparée de corps..

— Ah! fit le vieillard.

— Oh! contre le gré de Natalie, dit vivement le comte, il m'a fallu la tromper, elle ignore mon départ.

— Vous partez?

— Mon passage est payé, je m'embarque sur *la Belle-Amélie* et vais à Calcutta.

— Dans deux jours? dit le vieillard. Ainsi nous ne nous verrons plus, monsieur le comte.

— Vous n'avez que soixante-treize ans, mon cher Mathias, et vous avez la goutte, un vrai brevet de vieillesse. Quand je serai de retour, je vous retrouverai sur vos pieds. Votre bonne tête et votre cœur seront encore sains, vous m'aiderez à reconstruire l'édifice ébranlé. Je veux gagner une belle fortune en sept ans. A mon retour, je n'aurai que quarante ans. Tout est encore possible à cet âge.

— Vous? dit Mathias en laissant échapper un geste de surprise, vous, monsieur le comte, aller faire le commerce! y pensez-vous?

— Je ne suis plus M. le comte, cher Mathias. Mon passage est arrêté sous le nom de Camille, un des noms de baptême de ma mère. Puis j'ai des connaissances qui me permettent de faire fortune autrement. Le commerce sera ma dernière chance. Enfin je pars avec une somme assez considérable pour qu'il me soit permis de tenter la fortune sur une grande échelle.

— Où est cette somme?

— Un ami doit me l'envoyer.

Le vieillard laissa tomber sa fourchette en entendant le mot d'*ami*, non par raillerie ni surprise; son air exprima la douleur qu'il éprouvait en voyant Paul sous l'influence d'une illusion trompeuse; car son œil plongeait dans un gouffre là où le comte apercevait un plancher solide.

— J'ai pendant cinquante ans environ exercé le notariat, je n'ai jamais vu les gens ruinés avoir des amis qui leur prêtassent de l'argent.

— Vous ne connaissez pas de Marsay! A l'heure où je vous parle, je suis sûr qu'il a vendu des rentes, s'il le faut, et demain vous recevrez une lettre de change de cinquante mille écus.

— Je le souhaite. Cet ami ne pouvait-il donc pas arranger vos affaires? Vous auriez vécu tranquillement à Lanstrac avec les revenus de madame la comtesse pendant six ou sept ans.

— Une délégation aurait-elle payé quinze cent mille francs de dettes dans lesquelles ma femme entrait pour cinq cent cinquante mille francs?

— Comment, en quatre ans, avez-vous fait quatorze cent cinquante mille francs de dettes?

— Rien de plus clair, Mathias. N'ai-je pas laissé les diamants à ma femme? n'ai-je pas dépensé les cent cinquante mille francs qui nous revenaient sur le prix de l'hôtel Evangélista dans l'arrangement de ma maison à Paris? N'a-t-il pas fallu payer ici les frais de nos acquisitions et ceux auxquels a donné lieu mon contrat de mariage? Enfin n'a-t-il pas fallu vendre les quarante mille livres de rente de Natalie pour payer d'Auzac et Saint-Froult? Nous avons vendu à quatre-vingt-sept, je me suis donc endetté de près de deux cent mille francs dès le premier mois de mon mariage. Il nous est resté soixante-sept mille livres de rente. Nous en avons constamment dépensé deux cent mille en sus. Joignez à ces neuf cent mille francs quelques intérêts usuraires, vous trouverez facilement un million.

— Bouffre! fit le vieux notaire. Après?

— Eh bien! j'ai d'abord voulu compléter à ma femme la parure qui se trouvait commencée avec le collier de perles agrafé par le *Discreto*, un diamant de famille, et par les boucles d'oreilles de sa mère. J'ai payé cent mille francs une couronne d'épis. Nous voici à onze cent mille francs. Je me trouve devoir la fortune de ma femme, qui s'élève aux trois cent cinquante-six mille francs de sa dot.

— Mais, dit Mathias, si madame la comtesse avait engagé ses diamants et vous vos revenus, vous auriez à mon compte trois cent mille francs avec lesquels vous pourriez apaiser vos créanciers.

— Quand un homme est tombé, Mathias, quand ses propriétés sont grevées d'hypothèques, quand sa femme prime les créanciers par ses reprises, quand enfin cet homme est sous le coup de cent mille francs de lettres de change qui s'acquitteront, je l'espère, par le haut prix auquel monteront mes biens, rien n'est possible. Et les frais d'expropriation donc?

— Effroyable! dit le notaire.

— Les saisies ont été converties heureusement en ventes volontaires, afin de couper le feu.

— Vendre Belle-Rose, s'écria Mathias, quand la récolte de 1825 est dans les caves!

— Je n'y puis rien!

— Belle-Rose vaut six cent mille francs.

— Natalie le rachètera, je le lui ai conseillé.

— Seize mille francs année commune, et des éventualités telles que 1825 ! je pousserai moi-même Belle-Rose à sept cent mille francs, et chacune des fermes à cent vingt mille francs.

— Tant mieux, je serai quitte si mon hôtel de Bordeaux peut se vendre deux cent mille francs.

— Solonet le payera bien quelque chose de plus, il en a envie. Il se retire avec cent et quelques mille livres de rente gagnées à jouer sur les trois-six. Il a vendu son étude trois cent mille francs, et il épouse une mulâtresse riche, Dieu sait à quoi elle a gagné son argent, mais riche, comme on dit, à millions. Un notaire jouer sur les trois-six ! un notaire épouser une mulâtresse ! Quel siècle ! il faisait valoir, dit-on, les fonds de votre belle-mère.

— Elle a bien embelli Lanstrac et bien soigné les terres, elle m'a bien payé son loyer.

— Je ne l'aurais jamais crue capable de se conduire ainsi.

— Elle est si bonne et si dévouée, elle payait toujours les dettes de Natalie pendant les trois mois qu'elle venait passer à Paris.

— Elle le pouvait bien, elle vit sur Lanstrac, dit Mathias. Elle, devenir économe ! quel miracle. Elle vient d'acheter entre Lanstrac et Grassol le domaine de Grainrouge, en sorte que, si elle continue l'avenue de Lanstrac jusqu'à la grande route, vous pourriez faire une lieue et demie sur vos terres. Elle a payé cent mille francs comptant Grainrouge, qui vaut mille écus de rente en sac.

— Elle est toujours belle, dit Paul. La vie de la campagne la conserve bien, je n'irai pas lui dire adieu, elle se saignerait pour moi.

— Vous iriez vainement, elle est à Paris. Elle y arrivait peut-être au moment où vous en partiez.

— Elle a sans doute appris la vente de mes propriétés, et vient à mon secours. Je n'ai pas à me plaindre de la vie. Je suis aimé, certes, autant qu'un homme peut l'être en ce bas monde, aimé par deux femmes qui luttaient ensemble de dévouement; elles étaient jalouses l'une de l'autre, la fille reprochait à la mère de m'aimer trop, la mère reprochait à la fille ses dissipations. Cette affection m'a perdu. Comment ne pas satisfaire aux moindres caprices d'une femme que l'on aime ? le moyen de s'en défendre ! Mais aussi comment accepter ces sacrifices ? Oui, certes, nous pouvions liquider ma fortune et venir vivre à Lanstrac; mais j'aime mieux aller aux Indes et en rapporter une fortune que d'arracher Natalie à la vie qu'elle aime. Aussi est-ce moi qui lui ai proposé la séparation de biens. Les femmes sont des anges qu'il ne faut jamais mêler aux intérêts de la vie.

Le vieux Mathias écoutait Paul d'un air de doute et d'étonnement.

— Vous n'avez pas d'enfants ? lui dit-il.

— Heureusement, répondit Paul.

— Je comprends autrement le mariage, répondit naïvement le vieux notaire. Une femme doit, selon moi, partager le sort bon ou mauvais de son mari. J'ai entendu dire que les jeunes mariés qui s'aimaient comme des amants n'avaient pas d'enfants. Le plaisir est-il donc le seul but du mariage ? N'est-ce pas plutôt le bonheur et la famille ? Mais vous aviez à peine vingt-huit ans, et madame la comtesse en avait vingt; vous étiez excusable de ne songer qu'à l'amour. Cependant, la nature de votre contrat et votre nom, vous allez me trouver bien notaire, tout vous obligeait à commencer par faire un bon gros garçon. Oui, monsieur le comte, et, si vous aviez eu des filles, il n'aurait pas fallu s'arrêter que vous n'ayez eu l'enfant mâle qui consolidait le majorat. Mademoiselle Evangélista n'était-elle pas forte, avait-elle à craindre quelque chose de la maternité ? Vous me direz que ceci est une vieille méthode de nos ancêtres; mais, dans les familles nobles, monsieur le comte, une femme légitime doit faire les enfants et les bien élever : comme le disait la duchesse de Sully, la femme du grand Sully, une femme n'est pas un instrument de plaisir, mais l'honneur et la vertu de la maison.

— Vous ne connaissez pas les femmes, mon bon Mathias, dit Paul. Pour être heureux, il faut les aimer comme elles veulent être aimées. N'y a-t-il pas quelque chose de brutal à sitôt priver une femme de ses avantages, à lui gâter sa beauté sans qu'elle en ait joui ?



... Et se contenta de le regarder endormi. — PAGE 23.

— Si vous aviez eu des enfants, la mère aurait empêché les dissipations de la femme, elle serait restée au logis...

— Si vous aviez raison, mon cher, dit Paul en fronçant le sourcil, je serais encore plus malheureux. N'aggravez pas mes douleurs par une morale après la chute, laissez-moi partir sans arrière-pensée.

Le lendemain, Mathias reçut une lettre de change de cent cinquante mille francs, payable à vue, envoyée par Henri de Marsay.

— Vous voyez, dit Paul, il ne m'écrit pas un mot, il commence par obliger. Henri est la nature la plus parfaitement imparfaite, la plus illégalement belle que je connaisse. Si vous saviez avec quelle supériorité cet homme encore jeune plane sur les sentiments, sur les intérêts, et quel grand politique il est, vous vous étonneriez comme moi de lui savoir tant de cœur.

Mathias essaya de combattre la détermination de Paul, mais elle était irrévocable, et justifiée par tant de raisons valables, que le vieux notaire ne tenta plus de retenir son client. Il est rare que le départ des navires en charge se fasse avec exactitude; mais, par une circonstance fatale à Paul, le vent fut propice, et la *Belle-Amélie* dut mettre à la voile le lendemain. Au moment où part un navire, l'embarcadère est encombré de parents, d'amis, de curieux. Parmi les personnes qui se trouvaient là, quelques-unes connaissaient personnellement Manerville. Son désastre le rendait aussi célèbre en ce moment qu'il l'avait été jadis par sa fortune, il y eut donc un mouvement de curiosité. Chacun disait son mot. Le vieillard avait accompagné Paul sur le port, et ses souffrances durent être vives en entendant quelques-uns de ces propos.

— Qui reconnaîtrait dans cet homme que vous voyez là, près du vieux Mathias, ce dandy que l'on avait nommé la *Fleur des pois*, et qui faisait, il y a cinq ans, à Bordeaux, la pluie et le beau temps ?

— Quoi ! ce gros petit homme en redingote d'alpaga, qui a l'air d'un cocher, serait le comte Paul de Manerville ?

— Oui, ma chère, celui qui a épousé mademoiselle Évangélista. Le voici ruiné, sans sou ni maille, allant aux Indes pour y chercher la pie au nid.

— Mais comment s'est-il ruiné? il était si riche!

— Paris, les femmes, la Bourse, le jeu, le luxe...

— Puis, dit un autre, Manerville est un pauvre sire, sans esprit, mou comme du papier mâché, se laissant manger la laine sur le dos, incapable de quoi que ce soit. Il était né ruiné.

Paul serra la main du vieillard et se réfugia sur le navire. Mathias resta sur le quai, regardant son ancien client, qui s'appuya sur le bastingage en défiant la foule par un coup d'œil plein de mépris. Au moment où les matelots levaient l'ancre, Paul aperçut Mathias qui lui faisait des signaux à l'aide de son mouchoir. La vieille gouvernante était arrivée en toute hâte près de son maître, qu'un événement de haute importance semblait agiter. Paul pria le capitaine d'attendre encore un moment et d'envoyer un canot, afin de savoir ce que lui voulait le vieux notaire qui lui faisait énergiquement signe de débarquer. Trop impotent pour pouvoir aller à bord, Mathias remit deux lettres à l'un des matelots qui amenèrent le canot.

— Mon cher ami, ce paquet, dit l'ancien notaire au matelot en lui montrant une des lettres qu'il lui donnait, tu vois bien, ne te trompes pas, ce paquet vient d'être apporté par un courrier qui a fait la route de Paris en trente-cinq heures. Dis bien cette circonstance à M. le comte, n'oublie pas! elle pourrait le faire changer de résolution.

— Et il faudrait le débarquer? demanda le matelot.

— Oui, mon ami, répondit imprudemment le notaire.

Le matelot est généralement en tout pays un être à part, qui presque toujours professe le plus profond mépris pour les gens de terre. Quant aux bourgeois, il n'en comprend rien, il ne se les explique pas, il s'en moque, il les vole s'il le peut, sans croire manquer aux lois de la probité. Celui-là par hasard était un Bas-Breton qui vit une seule chose dans les recommandations du bonhomme Mathias.

— C'est ça, se dit-il en ramant. Le débarquer! faire perdre un passager au capitaine! Si l'on écoutait ces marsouins-là, il faudrait passer sa vie à les embarquer et à les débarquer. A-t-il peur que fils n'attrape des rhumes?

Le matelot remit donc à Paul les lettres sans lui rien dire. En reconnaissant l'écriture de sa femme et celle de de Marsay, Paul présuma tout ce que ces deux personnes pouvaient lui dire, et ne voulut pas se laisser influencer par les offres que leur inspirait le dévouement. Il mit avec une apparente insouciance leurs lettres dans sa poche.

— Voilà pourquoi ils nous dérangent! des bêtises! dit le matelot en bas-breton au capitaine. Si c'était important, comme le disait ce vieux lampion, M. le comte jetterait-il son paquet dans ses écoutilles?

Absorbé par les pensées tristes qui saisissent les hommes les plus forts en semblable circonstance, Paul s'abandonnait à la mélancolie en saluant de la main son vieil ami, en disant adieu à la France, en regardant les édifices de Bordeaux qui fuyaient avec rapidité. Il s'assit sur un paquet de cordages. La nuit le surprit là perdu dans ses rêveries. Avec les demi-ténèbres du couchant vinrent les doutes; il plongeait dans l'avenir un œil inquiet, en le sondant, il n'y trouvait que périls et incertitudes, il se demandait s'il ne manquerait pas de courage. Il avait des craintes vagues en sachant Natalie livrée à elle-même; il se repentait de sa résolution, il regrettait Paris et sa vie passée. Le mal de mer le prit. Chacun connaît les effets de cette maladie. La plus horrible de ses souffrances sans danger est une dissolution complète de la volonté. Un trouble inexpliqué relâche dans les centres les liens de la vitalité, l'âme ne fait plus ses fonctions, et tout devient indifférent au malade: une mère oublie son enfant, l'amant ne pense plus à sa maîtresse, l'homme le plus fort gît comme une masse inerte. Paul fut porté dans sa cabine, où il demeura pendant trois jours, étendu, tour à tour vomissant et gorgé de grog par les matelots, ne songeant à rien et dormant; puis il eut une espèce de convalescence et revint à son état ordinaire. Le matin où, se trouvant mieux, il alla se promener sur le tillac pour y respirer les brises marines d'un nouveau climat, il sentit ses lettres en mettant les mains dans ses poches, il les saisit aussitôt pour les lire et commença par celle de Natalie. Pour que la lettre de la comtesse de Manerville puisse être bien comprise, il est nécessaire de rapporter celle que Paul avait écrite à sa femme, et que voici:

LETTRE DE PAUL DE MANERVILLE A SA FEMME.

« Ma bien-aimée, quand tu liras cette lettre je serai loin de toi; peut-être serai-je déjà sur le vaisseau qui m'emmène aux Indes, où je vais refaire ma fortune abattue. Je ne me suis pas senti la force de t'annoncer mon départ. Je t'ai trompée; mais ne le fallait-il pas? Tu te serais inutilement gênée, tu m'aurais voulu sacrifier ta fortune.

« Chère Natalie, n'aie pas un remords, je n'ai pas un regret. Quand je rapporterais des millions, j'imiterais ton père, je les mettrais à tes pieds, comme il mettait les siens aux pieds de ta mère, en te disant: — Tout est à toi. Je t'aime follement, Natalie; je te le dis sans avoir à craindre que cet aveu te serve à étendre un pouvoir qui n'est redouté que par les gens faibles, le tien fut sans bornes le jour où je t'ai connue. Mon amour est le seul complice de mon désastre. Ma ruine progressive m'a fait éprouver les délirants plaisirs du joueur. A mesure que mon argent diminuait, mon bonheur grandissait.

« Chaque fragment de ma fortune converti pour toi en une petite jouissance me causait des ravissements célestes. Je t'aurais voulu plus de caprices que tu n'en avais. Je savais que j'allais vers un abîme, mais j'y allais le front couronné par la joie. C'est des sentiments que ne connaissent pas les gens vulgaires. J'ai agi comme ces amants qui s'enferment dans une petite maison au bord d'un lac pour un an ou deux et qui se promettent de se tuer après s'être plongés dans un océan de plaisirs, mourant ainsi dans toute la gloire de leurs illusions et de leur amour. J'ai toujours trouvé ces gens-là prodigieusement raisonnables. Tu ne savais rien ni de mes plaisirs ni de mes sacrifices.

« Ne trouve-t-on pas de grandes voluptés à cacher à la personne aimée le prix de ce qu'elle souhaite? Je puis t'avouer ces secrets. Je serai loin de toi quand tu tiendras ce papier chargé d'amour. Si je perds les trésors de ta reconnaissance, je n'éprouve pas cette contraction au cœur qui me prendrait en te parlant de ces choses. Puis, ma bien-aimée, n'y a-t-il pas quelque savant calcul à te révéler ainsi le passé? n'est-ce pas étendre notre amour dans l'avenir? Aurions-nous donc besoin de fortifiants? ne nous aimons-nous donc pas d'un amour pur, auquel les preuves sont indifférentes, qui méconnaît le temps, les distances, et vit de lui-même? Ah! Natalie, je viens de quitter la table où j'écris près du feu, je viens de te voir endormie, confiante, posée comme une enfant naïve, la main tendue vers moi. J'ai laissé une larme sur l'oreiller confident de nos joies.

« Je pars sans crainte sur la foi de cette attitude, je pars afin de conquérir le repos en conquérant une fortune assez considérable pour que nulle inquiétude ne trouble nos voluptés, pour que tu puisses satisfaire tes goûts. Ni toi, ni moi, nous ne saurions nous passer des jouissances de la vie que nous menons. Je suis homme, j'ai du courage: à moi seul la tâche d'amasser la fortune qui nous est nécessaire. Peut-être m'aurais-tu suivi! Je te cacherai le nom du vaisseau, le lieu de mon départ et le jour. Un ami te dira tout quand il ne sera plus temps.

« Natalie, mon affection est sans bornes, je t'aime comme une mère aime son enfant, comme un amant aime sa maîtresse, avec le plus grand désintéressement. A moi les travaux, à toi les plaisirs; à moi les souffrances, à toi la vie heureuse. Amuse-toi, conserve toutes tes habitudes de luxe, va aux Italiens, à l'Opéra, dans le monde, au bal, je t'absous de tout. Chère ange, lorsque tu reviendras à ce nid où nous avons savouré les fruits éclos durant nos cinq années d'amour, pense à ton ami, pense à moi pendant un moment, endors-toi dans mon cœur. Voilà tout ce que je te demande.

« Moi, chère éternelle pensée, lorsque, perdu sous des cieux brûlants, travaillant pour nous deux, je rencontrerai des obstacles à vaincre, ou que, fatigué, je me reposerai dans les espérances du retour, moi, je songerai à toi, qui es ma belle vie. Oui, je tâcherai d'être en toi, je me dirai que tu n'as ni peines ni soucis, que tu es heureuse. De même que nous avons l'existence du jour et de la nuit, la veille et le sommeil, ainsi j'aurai mon existence fleurie à Paris, mon existence de travail aux Indes; un rêve pénible, une réalité délicieuse. Je vivrai si bien dans ta réalité, que mes jours seront des rêves.

« J'aurai mes souvenirs, je reprendrai chant par chant ce beau poëme de cinq ans, je me rappellerai les jours où tu te plaisais à briller, où par une toilette aussi bien que par un déshabillé tu te faisais nouvelle à mes yeux. Je reprendrai sur mes lèvres le goût de nos festins.

« Oui, chère ange, je pars comme un homme voué à une entreprise dont la réussite lui donnera sa belle maîtresse. Le passé sera pour moi comme ces rêves du désir qui précèdent la possession, et que souvent la possession détrompe, mais que tu as toujours agrandis. Je reviendrai pour trouver une femme nouvelle, l'absence ne te donnera-t-elle pas des charmes nouveaux? O mon bel amour, ma Natalie, que je sois une religion pour toi. Sois bien l'enfant que je vois endormie! Si tu trahissais une confiance aveugle, Natalie, tu n'aurais pas à craindre ma colère, tu dois en être sûre; je mourrais silencieusement. Mais la femme ne trompe pas l'homme qui la laisse libre, car la femme n'est jamais lâche. Elle se joue d'un tyran; mais une trahison facile et qui donnerait la mort, elle y renonce. Non, je n'y pense pas! Grâce pour ce cri si naturel à un homme.

« Chère ange, tu verras de Marsay; il sera le locataire de notre hôtel et te le laissera. Ce bail simulé était nécessaire pour éviter de

pertes inutiles. Les créanciers, ignorant que leur payement est une question de temps, auraient pu saisir le mobilier et l'usufruit de notre hôtel. Sois bonne pour de Marsay : j'ai la plus entière confiance dans sa capacité, dans sa loyauté. Prends-le pour défenseur et pour conseil, fais-en ton menin. Quelles que soient ses occupations, il sera toujours à toi. Je le charge de veiller à ma liquidation.

« S'il avançait quelque somme de laquelle il eût besoin plus tard, je compte sur toi pour la lui remettre. Songe que je ne te laisse pas à de Marsay, mais à toi-même; en te l'indiquant, je ne te l'impose pas. Hélas! il m'est impossible de te parler d'affaires, je n'ai plus qu'une heure à rester là près de toi. Je compte tes aspirations, je tâche de retrouver tes pensées dans les rares accidents de ton sommeil, ton souffle ranime les heures fleuries de notre amour. A chaque battement de ton cœur, le mien te verse ses trésors, j'effeuille sur toi toutes les roses de mon âme comme les enfants les sèment devant l'autel au jour de la fête de Dieu.

« Je te recommande aux souvenirs dont je t'accable, je voudrais t'infuser mon sang pour que tu fusses bien à moi, pour que ta pensée fût ma pensée; pour que ton cœur fût mon cœur, pour être tout en toi. Tu as laissé échapper un petit murmure comme une douce réponse. Sois toujours calme et belle comme tu es calme et belle en ce moment. Ah! je voudrais posséder ce fabuleux pouvoir dont parlent les contes de fées, je voudrais te laisser endormie ainsi pendant mon absence et te réveiller à mon retour par un baiser. Combien ne faut-il pas d'énergie et combien ne faut-il pas t'aimer pour te quitter en te voyant ainsi! Tu es une Espagnole religieuse, tu respecteras un serment fait pendant le sommeil, et où l'on ne doutait pas de ta parole inexprimée.

« Adieu, chère, voici ta pauvre Fleur des pois emportée par un vent d'orage; mais elle te reviendra pour toujours sur les ailes de la fortune. Non, chère Ninie, je ne te dis pas adieu, je ne te quitterai jamais. Ne seras-tu pas l'âme de mes actions? L'espoir de t'apporter un bonheur indestructible n'animera-t-il pas mon entreprise, ne dirigera-t-il point tous mes pas? Ne seras-tu pas toujours là? Non, ce ne sera pas le soleil de l'Inde, mais le feu de ton regard qui m'éclairera. Sois aussi heureuse qu'une femme peut l'être sans son amant.

« J'aurais bien voulu ne pas prendre pour dernier baiser un baiser où tu n'étais que passive; mais, mon ange adoré, ma Ninie, je n'ai pas voulu t'éveiller. A ton réveil, tu trouveras une larme sur ton front, fais-en un talisman! Songe, songe à qui mourra peut-être pour toi, loin de toi; songe moins au mari qu'à l'amant dévoué qui te confie à Dieu. »

RÉPONSE DE LA COMTESSE DE MANERVILLE A SON MARI.

« Cher bien-aimé, dans quelle affliction me plonge ta lettre! Avais-tu le droit de prendre sans me consulter une résolution qui nous frappe également? Es-tu libre? ne m'appartiens-tu pas? ne suis-je pas à moitié créole? ne pouvais-je donc te suivre? Tu m'apprends que je ne te suis pas indispensable. Que t'ai-je fait, Paul, pour me priver de mes droits? Que veux-tu que je devienne seule dans Paris? Pauvre ange, tu prends sur toi tous mes torts. Ne suis-je pas pour quelque chose dans cette ruine? mes chiffons n'ont-ils pas bien pesé dans la balance? tu m'as fait maudire la vie heureuse, insouciante, que nous avons menée pendant quatre ans. Te savoir banni pour six ans, n'y a-t-il pas de quoi mourir? Fait-on fortune en six ans? Reviendras-tu?

« J'étais bien inspirée quand je me refusais avec une obstination instinctive à cette séparation de biens que ma mère et toi vous avez voulue à toute force. Que vous disais-je alors? N'était ce pas jeter sur toi de la déconsidération? N'était-ce pas ruiner ton crédit? Il a fallu que tu te sois fâché pour que j'aie cédé.

« Mon cher Paul, jamais tu n'as été si grand à mes yeux que tu l'es en ce moment. Ne désespérer de rien, aller chercher une fortune?... il faut ton caractère et ta force pour se conduire ainsi. Je suis à tes pieds. Un homme qui avoue sa faiblesse avec ta bonne foi, qui refait sa fortune par la même cause qui la lui a fait dissiper, par amour, par une irrésistible passion, oh! Paul, cet homme est sublime. Va sans crainte, marche à travers les obstacles, sans douter de ta Natalie, car ce serait douter de toi-même. Pauvre cher, tu veux vivre en moi; et moi, ne serai-je pas toujours en toi? Je ne serai pas ici, mais partout où tu seras, toi.

« Si ta lettre m'a causé de vives douleurs, elle m'a comblée de joie; tu m'as fait en un moment connaître les deux extrêmes, car, en voyant combien tu m'aimes, j'ai été fière d'apprendre que mon amour était bien senti. Parfois, je croyais t'aimer plus que tu ne m'aimais; maintenant je me reconnais vaincue, tu peux joindre cette supériorité délicieuse à toutes celles que tu as; mais n'ai-je pas plus de raisons de t'aimer, moi? Ta lettre, cette précieuse lettre où ton âme se révèle et qui m'a si bien dit que rien n'était perdu entre nous, restera sur mon cœur pendant ton absence, car toute ton âme gît là, cette lettre est ma gloire! J'irai demeurer à Lanstrac avec ma mère, j'y serai comme morte au monde, j'économiserai nos revenus pour payer tes dettes intégralement.

« De ce matin, Paul, je suis une autre femme, je dis adieu sans retour au monde, je ne veux pas d'un plaisir que tu ne partagerais pas. D'ailleurs, Paul, je dois quitter Paris et aller dans la solitude. Cher enfant, apprends que tu as une double raison de faire fortune. Si ton courage avait besoin d'aiguillon, ce serait un autre cœur que tu trouverais maintenant en toi-même. Mon bon ami, ne devines-tu pas? nous aurons un enfant. Vos plus chers désirs sont comblés, monsieur. Je ne voulais pas te causer de ces fausses joies qui tuent, nous avons eu déjà trop de chagrin à ce sujet, je ne voulais pas être forcée de démentir la bonne nouvelle. Aujourd'hui je suis certaine de ce que je t'annonce, heureuse ainsi de jeter une joie à travers tes douleurs.

« Ce matin, ne me doutant de rien, te croyant sorti dans Paris, j'étais allé à l'Assomption y remercier Dieu. Pouvais-je prévoir un malheur? tout me souriait pendant cette matinée. En sortant de l'église, j'ai rencontré ma mère; elle avait appris ta détresse, et arrivait en poste avec ses économies, avec trente mille francs, espérant pouvoir arranger tes affaires. Quel cœur, Paul! J'étais joyeuse, je revenais pour t'annoncer ces deux bonnes nouvelles en déjeunant sous la tente de notre serre où je t'avais préparé les gourmandises que tu aimes.

« Augustine me remet ta lettre. Une lettre de toi, quand nous avions dormi ensemble, n'était-ce pas tout un drame? Il m'a pris un frisson mortel, et puis j'ai lu!... J'ai lu en pleurant, et ma mère fondait en larmes aussi! Ne faut-il pas bien aimer un homme pour pleurer, car les pleurs enlaidissent une femme. J'étais à demi morte. Tant d'amour et tant de courage! tant de bonheur et tant de misères! les plus riches fortunes du cœur et la ruine momentanée des intérêts! ne pas pouvoir presser le bien-aimé dans le moment où l'admiration de sa grandeur vous étreint, quelle femme eût résisté à cette tempête de sentiments?

« Te savoir loin de moi quand ta main sur mon cœur m'aurait fait tant de bien! tu n'étais pas là pour me donner ce regard que j'aime tant, pour te réjouir avec moi de la réalisation de tes espérances; et je n'étais pas près de toi pour adoucir tes peines par ces caresses qui te rendent ta Natalie si chère, et qui te font tout oublier. J'ai voulu partir, voler à tes pieds; mais ma mère m'a fait observer que le départ de *la Belle-Amélie* devait avoir lieu le lendemain; que la poste seule pouvait aller assez vite, et que, dans l'état où j'étais, ce serait une insigne folie que de risquer tout un avenir dans un cahot.

« Quoique déjà mère, j'ai demandé des chevaux, ma mère m'a trompée en me laissant croire qu'on les amènerait. Et elle a sagement agi, les premiers malaises de la grossesse ont commencé. Je n'ai pu soutenir tant d'émotions violentes, et je me suis trouvée mal. Je t'écris au lit, les médecins ont exigé du repos pendant les premiers mois. Jusqu'alors j'étais une femme frivole, maintenant je vais être une mère de famille. La Providence est bien bonne pour moi, car un enfant à nourrir, à soigner, à élever, peut seul amoindrir les douleurs que me causera ton absence. J'aurai en lui un autre toi que je fêterai. J'avouerai hautement mon amour, que nous avons si soigneusement caché. Je dirai la vérité.

« Ma mère a déjà trouvé l'occasion de démentir quelques calomnies qui courent sur ton compte. Les deux Vandenesse, Charles et Félix, t'ont bien noblement défendu; mais ton ami de Marsay prend tout en raillerie : il se moque de tes accusateurs, au lieu de leur répondre; je n'aime pas cette manière de repousser légèrement des attaques sérieuses. Ne te trompes-tu pas sur lui? Néanmoins je t'obéirai, j'en ferai mon ami. Sois bien tranquille, mon adoré, relativement aux choses qui touchent à ton honneur. N'est-il pas le mien? Mes diamants seront engagés. Nous allons, ma mère et moi, employer toutes nos ressources pour acquitter intégralement tes dettes, et tâcher de racheter ton clos de Belle-Rose.

« Ma mère, qui s'entend aux affaires comme un vrai procureur, t'a bien blâmé de ne pas t'être ouvert à elle. Elle n'aurait pas acheté, croyant te faire plaisir, le domaine de Grainrouge, qui se trouvait enclavé dans tes terres, et t'aurait pu prêter cent trente mille francs. Elle est au désespoir du parti que tu as pris. Elle craint pour toi le séjour des Indes. Elle te supplie d'être sobre, de ne pas te laisser séduire par les femmes... Je me suis mise à rire. Je suis sûre de toi comme de moi-même. Tu me reviendras riche et fidèle. Moi seule au monde connais ta délicatesse de femme et tes sentiments secrets qui font de toi comme une délicieuse fleur humaine digne du ciel.

« Les Bordelais avaient bien raison de te donner ton joli surnom. Qui donc soignera ma fleur délicate? J'ai le cœur percé par d'horribles idées. Moi sa femme, sa Natalie, être ici, quand déjà peut-être il souffre! Et moi, si bien unie à toi, ne pas partager tes peines, tes tra-

verses, tes périls! A qui te confieras-tu? Comment as-tu pu te passer de l'oreille à qui tu disais tout? Chère sensitive emportée par un orage, pourquoi t'es-tu déplantée du seul terrain où tu pourrais développer tes parfums? Il me semble que je suis seule depuis deux siècles, j'ai froid aussi dans Paris. J'ai déjà bien pleuré. Être la cause de ta ruine! quel texte aux pensées d'une femme aimante! tu m'as traitée en enfant à qui l'on donne tout ce qu'il demande, en courtisane pour laquelle un étourdi mange sa fortune.

« Ah! ta prétendue délicatesse a été une insulte. Crois-tu que je ne pouvais me passer de toilette, de bals, d'Opéra, de succès? Suis-je une femme légère? Crois-tu que je ne puisse concevoir des pensées graves, servir à ta fortune aussi bien que je servais à tes plaisirs? Si tu n'étais pas loin de moi, souffrant et malheureux, vous seriez bien grondé, monsieur, de tant d'impertinence. Ravaler votre femme à ce point! Mon Dieu! pourquoi donc allais-je dans le monde? pour flatter ta vanité, je me parais pour toi, tu le sais bien. Si j'avais des torts, je serais bien cruellement punie, ton absence est une bien dure expiation de notre vie intime. Cette joie était trop complète; elle devait se payer par quelque grande douleur, et la voici venue! Après ces bonheurs si soigneusement voilés aux regards curieux du monde, après ces fêtes continuelles entremêlées des folies secrètes de notre amour, il n'y a plus rien de possible que la solitude.

« La solitude, cher ami, nourrit les grandes passions, et j'y aspire. Que ferais-je dans le monde? à qui reporter mes triomphes? Ah! vivre à Lanstrac, cette terre arrangée par ton père, dans un château que tu as renouvelé si luxueusement, y vivre avec ton enfant en t'attendant, en t'envoyant tous les soirs, tous les matins, la prière de la mère et de l'enfant, de la femme et de l'ange, ne sera-ce pas un demi-bonheur? Vois-tu ces petites mains jointes dans les miennes? Te souviendras-tu, comme je vais m'en souvenir tous les soirs, de ces félicités que tu m'as rappelées dans ta chère lettre? Oh! oui, nous nous aimons autant l'un que l'autre. Cette bonne certitude est un talisman contre le malheur. Je ne doute pas plus de toi que tu ne doutes de moi. Quelles consolations puis-je te mettre ici, moi désolée, moi brisée, moi qui vois ces six années comme un désert à traverser? Allons, je ne suis pas la plus malheureuse: ce désert ne sera-t-il pas animé par notre petit! oui, je veux te donner un fils, il le faut, n'est-ce pas? Allons, adieu, cher bien-aimé, nos vœux et notre amour te suivront partout. Les larmes qui sont sur ce papier te diront elles bien les choses que je ne puis exprimer? Reprends les baisers que te met, là au bas, dans ce carré,

« TA NATALIE. »

Cette lettre engagea Paul dans une rêverie autant causée par l'ivresse où le plongeaient ces témoignages d'amour que par ses plaisirs évoqués à dessein, et il les reprenait un à un, afin de s'expliquer la grossesse de sa femme. Plus un homme est heureux, plus il tremble. Chez les âmes exclusivement tendres, et la tendresse comporte un peu de faiblesse, la jalousie et l'inquiétude sont en raison directe du bonheur et de son étendue. Les âmes fortes ne sont ni jalouses ni craintives: la jalousie est un doute, la crainte est une petitesse. La croyance sans bornes est le principal attribut du grand homme: s'il est trompé, la force aussi bien que la faiblesse peuvent rendre l'homme également dupe, son mépris lui sert alors de hache, il tranche tout. Cette grandeur est une exception. A qui n'arrive-t-il pas d'être abandonné de l'esprit qui soutient notre frêle machine et d'écouter la puissance inconnue qui nie tout?

Paul, accroché par quelques faits irrécusables, croyait et doutait tout à la fois. Perdu dans ses pensées, en proie à une terrible incertitude involontaire, mais combattue par les gages d'un amour pur et par sa croyance en Natalie, il relut deux fois cette lettre diffuse sans pouvoir en rien conclure ni pour ni contre sa femme. L'amour est aussi grand par le bavardage que par la concision.

Pour bien comprendre la situation dans laquelle allait entrer Paul, il faut se le représenter flottant sur l'Océan comme il flottait sur l'immense étendue de son passé, revoyant sa vie entière ainsi qu'un ciel sans nuages, et finissant par revenir, après les tourbillons du doute, à la foi pure, entière, sans mélange, du fidèle, du chrétien, de l'amoureux que rassurait la voix du cœur. Et d'abord il est également nécessaire de rapporter ici la lettre à laquelle répondait Henri de Marsay.

LETTRE DU COMTE PAUL DE MANERVILLE A M. LE MARQUIS HENRI DE MARSAY.

« Henri, je vais te dire un des plus grands mots qu'un homme puisse dire à son ami: je suis ruiné. Quand tu me liras, je serai prêt à partir de Bordeaux pour Calcutta, sur le navire *la Belle-Amélie*. Tu trouveras chez ton notaire un acte qui n'attend que ta signature pour être complet et dans lequel je te loue pour six ans mon hôtel par un bail simulé, tu remettras une contre-lettre à ma femme. Je suis forcé de prendre cette précaution pour que Natalie puisse rester chez elle sans avoir à craindre d'en être chassée. Je te transporte également les revenus de mon majorat pendant quatre années, le tout contre une somme de cent cinquante mille francs que je te prie d'envoyer en une lettre de change sur une maison de Bordeaux, à l'ordre de Mathias. Ma femme te donnera sa garantie en surérogation de mes revenus. Si l'usufruit de mon majorat te payait plus promptement que je ne le suppose, nous compterons à mon retour.

« La somme que je te demande est indispensable pour aller tenter la fortune; et, si je t'ai bien connu, je dois la recevoir sans phrase à Bordeaux, la veille de mon départ. Je me suis conduit comme tu te serais conduit à ma place. J'ai tenu bon jusqu'au dernier moment sans laisser soupçonner ma ruine. Puis, quand le bruit de la saisie-immobilière de mes biens disponibles est venu à Paris, j'avais fais de l'argent avec cent mille francs de lettre de change pour essayer du jeu. Quelque coup du hasard pouvait me rétablir. J'ai perdu. Comment me suis-je ruiné? volontairement, mon cher Henri. Dès le premier jour, j'ai vu que je ne pouvais tenir au train que je prenais, je savais le résultat, j'ai voulu fermer les yeux, car il m'était impossible de dire à ma femme:

« — Quittons Paris, allons vivre à Lanstrac.

« Je me suis ruiné pour elle comme on se ruine pour une maîtresse, mais avec certitude. Entre nous, je ne suis ni un niais, ni un homme faible. Un niais ne se laisse pas dominer, les yeux ouverts, par une passion: puis un homme qui va reconstruire sa fortune aux Indes, au lieu de se brûler la cervelle, cet homme a du courage. Je reviendrai riche ou ne reviendrai pas. Seulement, cher ami, comme je ne veux de fortune que pour elle, que je ne veux être la dupe de rien, que je serai six ans absent, je te confie ma femme. Tu as assez de bonnes fortunes pour respecter Natalie et m'accorder toute la probité du sentiment qui nous lie. Je ne sais pas de meilleur gardien que toi. Je laisse ma femme sans enfant, un amant serait bien dangereux pour elle.

« Sache-le, mon bon Marsay, j'aime éperdument Natalie, bassement, sans vergogne. Je lui pardonnerais, je crois, une infidélité, non parce que je suis certain de pouvoir me venger, dussé-je en mourir! mais parce que je me tuerais pour la laisser heureuse, si je ne pouvais faire son bonheur moi-même. Que puis-je craindre? Natalie a pour moi cette amitié véritable indépendante de l'amour, mais qui conserve l'amour. Elle a été traitée par moi comme une enfant gâtée. J'éprouvais tant de bonheur dans mes sacrifices, l'un amenait si naturellement l'autre, qu'elle serait un monstre si elle me trompait. L'amour vaut l'amour... Hélas! veux-tu tout savoir, mon cher Henri? je viens de lui écrire une lettre où je lui laisse croire que je pars l'espoir au cœur, le front serein, que je n'ai ni doute, ni jalousie, ni crainte, une lettre comme en écrivent les fils qui veulent cacher à leurs mères qu'ils vont à la mort. Mon Dieu, de Marsay, j'avais l'enfer en moi, je suis l'homme le plus malheureux du monde! A toi les cris, à toi les grincements de dents! je t'avoue les pleurs de l'amant désespéré; j'aimerais mieux rester six ans balayeur sous ses fenêtres que de revenir millionnaire après six ans d'absence, si cela était possible.

« J'ai d'horribles angoisses, je marcherai de douleur en douleur jusqu'à ce que tu m'aies écrit un mot par lequel tu accepteras un mandat que toi seul au monde peux remplir et accomplir. O mon cher de Marsay, cette femme est indispensable à ma vie, elle est mon air et mon soleil. Prends-la sous ton égide, garde-la-moi fidèle, quand même ce serait contre son gré. Oui, je serais encore heureux d'un demi-bonheur. Sois son chaperon, je n'aurai nulle défiance de toi. Prouve-lui qu'en me trahissant elle serait vulgaire; qu'elle ressemblerait à toutes les femmes, et qu'il y aurait de l'esprit à me rester fidèle. Elle doit avoir encore assez de fortune pour continuer sa vie molle et sans soucis; mais, si elle manquait de quelque chose, si elle avait des caprices, fais-toi son banquier, ne crains rien, je reviendrai riche.

« Après tout, mes terreurs sont sans doute vaines, Natalie est un ange de vertu. Quand Félix de Vandenesse, épris de belle passion pour elle, s'est permis quelques assiduités, je n'ai eu qu'à faire apercevoir le danger à Natalie, elle m'a tout aussitôt remercié si affectueusement, que j'en étais ému aux larmes. Elle m'a dit qu'il ne con-

venait pas à sa réputation qu'un homme quittât brusquement sa maison, mais qu'elle saurait le congédier : elle l'a en effet reçu très-froidement, et tout s'est terminé pour le mieux. Nous n'avons pas eu l'autre sujet de discussion en quatre ans, si toutefois on peut appeler discussion la causerie de deux amis.

« Allons, mon cher Henri, je te dis adieu en homme. Le malheur est venu. Par quelque cause que ce soit, il est là; j'ai mis habit bas. La misère et Natalie sont deux termes inconciliables. La balance sera d'ailleurs très-exacte entre mon passif et mon actif, ainsi personne ne pourra se plaindre de moi; mais, si quelque chose d'imprévu mettait mon honneur en péril, je compte sur toi.

« Enfin, si quelque événement grave arrivait, tu peux m'envoyer tes lettres sous l'enveloppe du gouverneur des Indes à Calcutta, j'ai quelques relations d'amitié dans sa maison, et quelqu'un m'y gardera les lettres qui me viendront d'Europe. Cher ami, je désire te retrouver le même à mon retour : l'homme qui sait se moquer de tout et qui, néanmoins, est accessible aux sentiments d'autrui quand ils s'accordent avec le grandiose que tu sens en toi-même. Tu restes à Paris, toi! Au moment où tu liras ceci, je crierai : — A Carthage! »

REPONSE DU MARQUIS HENRI DE MARSAY AU COMTE PAUL DE MANERVILLE.

« Ainsi, monsieur le comte, tu t'es enfoncé, monsieur l'ambassadeur a sombré. Voilà donc les belles choses que tu faisais! Pourquoi, Paul, t'es-tu caché de moi? Si tu m'avais dit un seul mot, mon pauvre bonhomme, je t'aurais éclairé sur ta position. Ta femme m'a refusé sa garantie. Puisse ce seul mot te dessiller les yeux! S'il ne suffisait pas, apprends que tes lettres de change ont été protestées à la requête d'un sieur Lécuyer, ancien premier clerc d'un sieur Solonet, notaire à Bordeaux. Cet usurier en herbe, arrivé de Gascogne pour faire ici des tripotages, est le prête-nom de ta très-honorée belle-mère, créancière réelle des cent mille francs pour lesquels la bonne femme t'a compté, dit-on, soixante-dix mille francs.

« Comparé à madame Evangélista, le papa Gobseck est une flanelle, un velours, une potion calmante, une meringue à la vanille, un oncle à denoûment. Ton clos de Belle-Rose sera la proie de ta femme, à laquelle sa mère donnera la différence entre le prix de l'adjudication et le montant de ses reprises. Madame Evangélista aura le Guadet et Grassol, et les hypothèques qui grèvent ton hôtel à Bordeaux lui appartiennent sous le nom des hommes de paille que lui a trouvés ce Solonet. Ainsi, ces deux excellentes créatures réuniront cent vingt mille livres de rente, somme à laquelle s'élève le revenu de tes biens, joint à trente et quelques mille francs en inscriptions sur le grand-livre que les petites chattes possèdent. La garantie de ta femme était inutile. Ce susdit sieur Lécuyer est venu ce matin m'offrir le remboursement de la somme que je t'ai prêtée contre un transport en bonne forme de mes droits.

« La récolte de 1825, que ta belle-mère a dans tes caves de Lanstrac, lui suffit pour me payer. Ainsi, ces deux femmes ont déjà calculé que tu devais être en mer; mais je t'envoie ma lettre par un courrier, afin que tu sois encore à temps de suivre les conseils que je vais te donner.

« J'ai fait causer ce Lécuyer. J'ai saisi dans ses mensonges, dans ses paroles et dans ses réticences, les fils qui me manquaient pour faire reparaître la trame entière de la conspiration domestique ourdie contre toi. Ce soir, à l'ambassade d'Espagne, j'offrirai mes compliments d'admiration à ta belle-mère et à ta femme. Je ferai la cour à madame Evangélista, je t'abandonnerai lâchement, je te dirai d'adroites injures, quelque chose de grossier serait trop tôt découvert par ce sublime Mascarille en jupons. Comment l'as-tu mise contre toi? Voilà ce que je veux savoir. Si tu avais eu l'esprit d'être amoureux de cette femme avant d'épouser sa fille, tu serais aujourd'hui pair de France, duc de Manerville et ambassadeur à Madrid.

« Si tu m'avais appelé près de toi, lors de ton mariage, je t'aurais aidé à connaître, analyser les deux femmes avec lesquelles tu t'engageais; et, de ces observations faites en commun, il serait sorti quelques conseils utiles. N'étais-je pas le seul de tes amis en position de respecter ta femme? Etais-je à craindre? Après m'avoir jugé, les deux femmes ont eu peur de moi et nous ont séparés. Si tu ne m'avais pas bêtement fait la moue, elles ne t'auraient pas dévoré.

« Ta femme a bien aidé à notre refroidissement; elle était serinée par sa mère, à qui elle écrivait deux lettres dans la semaine, et tu n'y a jamais pris garde. J'ai bien reconnu mon Paul quand j'ai su ce détail. Dans un mois, je serai assez près de ta belle-mère pour apprendre d'elle la raison de la haine hispano-italienne qu'elle t'a vouée, à toi, le meilleur homme du monde. Te haïssait-elle avant que sa fille n'aimât Félix de Vandenesse, ou te chasse-t-elle jusque dans les Indes pour rendre sa fille aussi libre que l'est en France une femme séparée de corps et de biens? Là est le problème.

« Je te vois bondissant et hurlant en apprenant que ta femme aime à la folie Félix de Vandenesse. Si je n'avais pas eu la fantaisie de faire un tour en Orient avec Montriveau, Ronquerolles et quelques autres bons vivants de ta connaissance, j'aurais pu te dire quelque chose de cette intrigue qui commençait quand je suis parti; je voyais poindre alors les germes de ton malheur. Mais quel gentilhomme assez dépravé pourrait entamer de semblables questions sans une première ouverture? Qui oserait nuire à une femme? Qui briserait le miroir des illusions où l'un de nos amis se complaît à regarder les féeries d'un heureux mariage? Les illusions ne sont-elles pas la fortune du cœur?

« Ta femme, cher ami, n'était-elle pas, dans la plus large acception du mot, une femme à la mode? Elle ne pensait qu'à ses succès, à sa toilette; elle allait aux Bouffons, à l'Opéra, au bal; se levait tard, se promenait au bois, dînait en ville ou donnait elle-même à dîner. Cette vie me semble être pour les femmes ce qu'est la guerre pour les hommes, le public ne voit que les vainqueurs, il oublie les morts. Si les femmes délicates périssent à ce métier, celles qui résistent doivent avoir des organisations de fer, conséquemment peu de cœur, et des estomacs excellents. Là est la raison de l'insensibilité, du froid des salons.

« Les belles âmes restent dans la solitude, les natures faibles et tendres succombent, il ne reste que des galets qui maintiennent l'Océan social dans ses bornes en se laissant frotter, arrondir par le flot, sans s'user. Ta femme résistait admirablement à cette vie, elle y semblait habituée, elle apparaissait toujours fraîche et belle; pour moi, la conclusion était facile à tirer; elle ne t'aimait pas, et tu l'aimais comme un fou. Pour faire jaillir l'amour dans cette nature siliceuse, il fallait un homme de fer.

« Après avoir subi sans y rester le choc de lady Dudley, la femme de mon vrai père, Félix devait être le fait de Natalie. Il n'y avait pas grand mérite à deviner que tu lui étais indifférent, à ta femme. De cette indifférence au déplaisir, il n'y avait qu'un pas; et, tôt ou tard, un rien, une discussion, un mot, un acte d'autorité, pouvait le faire sauter à ta femme.

« J'aurais pu te raconter à toi-même la scène qui se passait tous les soirs dans sa chambre à coucher entre vous deux. Tu n'as pas d'enfants, mon cher. Ce mot n'explique-t-il pas bien des choses à un observateur? Amoureux, tu ne pouvais guère t'apercevoir de la froideur naturelle à une jeune femme que tu as formée à point pour Félix de Vandenesse. Eusses-tu trouvé ta femme froide, la stupide jurisprudence des gens mariés te poussait à faire honneur de sa réserve à son innocence.

« Comme tous les maris, tu croyais pouvoir la maintenir vertueuse dans un monde où les femmes s'expliquent d'oreille à oreille ce que les hommes n'osent dire, où tout ce qu'un mari n'apprend pas à sa femme est spécifié, commenté sous l'éventail en riant, en badinant, à propos d'un procès ou d'une aventure. Si ta femme aimait les bénéfices sociaux du mariage, elle en trouvait les charges un peu lourdes. La charge, l'impôt, c'était toi! Ne voyant rien de ces choses, tu allais creusant des abîmes et les couvrant de fleurs, suivant l'éternelle phrase de la rhétorique; tu obéissais tout doucement à la loi qui régit le commun des hommes, et de laquelle j'avais voulu te garantir.

« Cher enfant, il ne te manquait plus, pour être aussi bête que le bourgeois trompé par son épouse, et qui s'en étonne, ou s'en épouvante, ou s'en fâche, que de me parler de tes sacrifices, de ton amour pour Natalie, de venir me chanter : — Elle serait bien ingrate si elle me trahissait; j'ai fait cela, j'ai fait ceci, je ferai mieux, j'irai pour elle aux Indes, je, etc.

« Mon cher Paul, as-tu donc vécu dans Paris, as-tu donc l'honneur d'appartenir par les liens de l'amitié à Henri de Marsay, pour ignorer les choses les plus vulgaires, les premiers principes qui meuvent le mécanisme féminin, l'alphabet de leur cœur? Exterminez-vous; allez pour une femme à Sainte-Pélagie, tuez vingt-deux hommes, abandonnez sept filles, servez Laban, traversez le désert, côtoyez le bagne, couvrez-vous de gloire, couvrez-vous de honte, refusez, comme Nelson, de livrer bataille pour aller baiser l'épaule de lady Hamilton, comme Bonaparte battez le vieux Wurmser, fendez-vous sur le pont d'Arcole, délirez comme Roland, cassez-vous une jambe éclissée pour valser six minutes avec une femme..... Mon cher, qu'est-ce que ces choses ont à faire avec l'amour? Si l'amour se déterminait sur de tels échantillons, l'homme serait trop heureux : quelques prouesses faites dans le moment du désir lui donneraient la femme aimée.

« L'amour, mon gros Paul, mais c'est une croyance comme celle de l'immaculée conception de la Sainte Vierge : cela vient ou cela ne vient pas. A quoi servent des flots de sang versés, les mines du Potose, ou la gloire pour faire naître un sentiment involontaire, inexplicable?

Les jeunes gens comme toi, qui veulent être aimés par balance de compte, me semblent être d'ignobles usuriers. Nos femmes légitimes nous doivent des enfants et de la vertu, mais elles ne nous doivent pas l'amour. L'amour, Paul, est la conscience du plaisir donné et reçu, la certitude de le donner et de le recevoir; l'amour est un désir incessamment mouvant, incessamment satisfait et insatiable. Le jour où Vandenesse a remué dans le cœur de ta femme la corde du désir que tu y laissais vierge, tes fanfaronnades amoureuses, tes torrents de cervelle et d'argent n'ont pas même été des souvenirs.

« Tes nuits conjugales semées de roses, fumée! ton dévouement, un remords à offrir! ta personne, une victime à égorger sur l'autel! ta vie antérieure, ténèbres! une émotion d'amour effaçait tes trésors de passion, qui n'étaient plus que de la vieille ferraille. Il a eu, lui Félix, toutes les beautés, tous les dévouements, gratis peut-être, mais en amour la croyance équivaut à la réalité. Ta belle-mère a donc été naturellement du parti de l'amant contre le mari; secrètement ou patemment, elle a fermé les yeux, ou elle les a ouverts, je ne sais ce qu'elle a fait, mais elle a été pour sa fille contre toi.

« Depuis quinze ans que j'observe la société, je ne connais pas une mère qui, dans cette circonstance, ait abandonné sa fille. Cette indulgence est un héritage transmis de femme en femme. Quel homme peut la leur reprocher? quelque rédacteur du code civil, qui a vu des formules là où il n'existe que des sentiments! La dissipation dans laquelle te jetait la vie d'une femme à la mode; la pente d'un caractère facile et ta vanité peut-être, ont fourni les moyens de se débarrasser de toi par une ruine habilement concertée.

« De tout ceci, tu concluras, mon bon ami, que le mandat dont tu me chargeais, et dont je me serais d'autant plus glorieusement acquitté qu'il m'aurait amusé, se trouve comme nul et non avenu. Le mal à prévenir est accompli, *consummatum est*. Pardonne-moi, mon ami, de t'écrire à la de Marsay, comme tu disais, sur des choses qui doivent te paraître graves. Loin de moi l'idée de pirouetter sur la tombe d'un ami, comme les héritiers sur celle d'un parent. Mais tu m'as écrit que tu devenais homme, je te crois, je te traite en politique et non en amoureux.

« Pour toi, cet accident n'est-il pas comme la marque à l'épaule qui décide un forçat à se jeter dans une vie d'opposition systématique et à combattre la société? Te voilà dégagé d'un souci : le mariage te possédait, tu possèdes maintenant le mariage. Paul, je suis ton ami dans toute l'acception du mot.

« Si tu avais eu la cervelle cerclée dans un crâne d'airain, si tu avais eu l'énergie qui t'est venue trop tard, je t'aurais prouvé mon amitié par des confidences qui t'auraient fait marcher sur l'humanité comme sur un tapis. Mais, quand nous causions des combinaisons auxquelles j'ai dû la faculté de m'amuser avec quelques amis au sein de la civilisation parisienne, comme un bœuf dans la boutique d'un faïencier, quand je te racontais sous des formes romanesques les véritables aventures de ma jeunesse, tu les prenais en effet pour des romans, sans en voir la portée. Aussi n'ai-je pu te considérer que comme une passion malheureuse.

« Eh bien, foi d'homme, dans les circonstances actuelles tu joues le beau rôle, et tu n'as rien perdu de ton crédit auprès de moi, comme tu pourrais le croire. Si j'admire les grands fourbes, j'estime et j'aime les gens trompés. A propos de ce médecin qui a si mal fini, conduit à l'échafaud par son amour pour une maîtresse, je t'ai raconté l'histoire bien autrement belle de ce pauvre avocat qui vit dans je ne sais quel bagne, marqué pour un faux, et qui voulait donner à sa femme, une femme adorée aussi! trente mille livres de rentes, mais que sa femme a dénoncé pour se débarrasser de lui et vivre avec un monsieur. Tu t'es récrié, toi et quelques amis qui soupaient avec nous. Eh bien! mon cher, tu es l'avocat, moins le bagne. Tes amis ne te font pas grâce de la considération qui, dans notre société, vaut un jugement de cour d'assises.

« La sœur des deux Vandenesse, la marquise de Listomère et toute sa coterie où s'est enrégimenté le petit Rastignac, un drôle qui commence à percer, madame d'Aiglemont et son salon où règne Charles de Vandenesse, les Lenoncourt, la comtesse Féraud, madame d'Espard, les Nucingen, l'ambassade d'Espagne, enfin tout un monde souffle fort habilement le coutre d'accusations honteuses. Tu es un mauvais sujet, un joueur, un débauché, qui as mangé stupidement ta fortune. Après avoir payé tes dettes plusieurs fois, ta femme, un ange de vertu! vient d'acquitter cent mille francs de lettres de change, quoique séparée de biens. Heureusement tu t'es rendu justice en disparaissant. Si tu avais continué, tu l'aurais mise sur la paille, elle eût été victime de son dévouement conjugal.

« Quand un homme arrive au pouvoir, il a toutes les vertus d'une épitaphe; qu'il tombe dans la misère, il a plus de vices que n'en avait l'enfant prodigue. Tu ne saurais imaginer combien le monde te prête de péchés à la Don Juan. Tu jouais à la Bourse, tu avais des goûts licencieux dont la satisfaction te coûtait des sommes énormes, et dont l'explication exige des commentaires et des plaisanteries qui font rêver les femmes. Tu payais des intérêts horribles aux usuriers.

« Les deux Vandenesse racontent en riant comme quoi Gobseck t[...] donnait pour six mille francs une frégate en ivoire et la faisait rache[...] ter pour cent écus à ton valet de chambre, afin de te la revendre[...] comme quoi tu l'as démolie solennellement en t'apercevant que tu pou[...] vais avoir un véritable brick avec l'argent qu'elle te coûtait. L'his[...] toire est arrivée à Maxime de Trailles, il y a neuf ans; mais elle t[...] va si bien, que Maxime a pour toujours perdu le commandement d[...] sa frégate. Enfin je ne puis te dire tout, car tu fournis à une encyclo[...] pédie de cancans que les femmes ont intérêt à grossir.

« Dans cet état de choses, les plus prudes ne légitiment-elles pa[...] les consolations du comte Félix de Vandenesse (leur père est enfi[...] mort hier)! Ta femme a le plus prodigieux succès. Hier, madame d[...] Camps me répétait ces belles choses aux Italiens. — Ne m'en parle[...] pas, lui ai-je répondu, vous ne savez rien vous autres! Paul a volé l[...] Banque et abusé le Trésor royal. Il a assassiné Ezzelin, fait mouri[...] trois Médora de la rue Saint-Denis, et je le crois associé (je vous l[...] dis entre nous) avec la bande des Dix-Mille. Son intermédiaire est l[...] fameux Jacques Collin, sur qui la police n'a pu remettre la main de[...] puis qu'il s'est encore une fois évadé du bagne. Paul le logeait dan[...] son hôtel. Vous voyez, il est capable de tout : il trompe le gouverne[...] ment. Ils sont partis tous deux pour aller travailler dans les Indes e[...] voler le Grand-Mogol. La de Camps a compris qu'une femme distin[...] guée comme elle ne doit pas convertir ses belles lèvres en gueule d[...] bronze vénitienne.

« En apprenant ces tragi-comédies, beaucoup de gens refusent d'[...] croire; ils prennent le parti de la nature humaine et de ses beau[...] sentiments, ils soutiennent que c'est des fictions. Mon cher, Talley[...] rand a dit ce magnifique mot : — *Tout arrive!*

« Certes, il se passe sous nos yeux des choses encore plus éton[...] nantes que ne l'est ce complot domestique; mais le monde a tan[...] d'intérêt à les démentir, à se dire calomnié; puis ces magnifique[...] drames se jouent si naturellement, avec un vernis de si bon goût[...] que souvent j'ai besoin d'éclaircir le verre de ma lorgnette pour voi[...] le fond des choses.

« Mais, je te le répète, quand un homme est de mes amis, quan[...] nous avons reçu ensemble le baptême du vin de Champagne, commu[...] nié ensemble à l'autel de la Vénus Commode, quand nous nous sommes[...] fait confirmer par les doigts crochus du Jeu, et que mon ami se trouve[...] dans une position fausse, je briserais vingt familles pour le remettr[...] droit. Tu dois bien voir ici que je t'aime; ai-je jamais, à ta connais[...] sance, écrit des lettres aussi longues que l'est celle-ci? Lis donc ave[...] attention ce qu'il me reste à te dire.

« Hélas! Paul, il faut bien se livrer à l'écriture, je dois m'habitue[...] à minuter des dépêches. J'aborde la politique. Je veux avoir dans cin[...] ans un portefeuille de ministre ou quelque ambassade d'où je puiss[...] remuer les affaires publiques à ma fantaisie. Il vient un âge où la plu[...] belle maîtresse que puisse servir un homme est sa nation. Je me met[...] dans les rangs de ceux qui renversent le système aussi bien que l[...] ministère actuel. Enfin je vogue dans les eaux d'un certain prince qu[...] n'est manchot que du pied, et que je regarde comme un politique d[...] génie dont le nom grandira dans l'histoire; un prince complet comm[...] peut l'être un grand artiste. Nous sommes Ronquerolles, Montriveau[...] les Grandlieu, La Roche-Hugon, Serizy, Féraud et Granville, tous al[...] liés contre le parti prêtre, comme dit ingénieusement le parti niai[...] représenté par le *Constitutionnel*. Nous voulons renverser les deu[...] Vandenesse, les ducs de Lenoncourt, de Navareins, de Langeais et l[...] grande aumônerie.

« Pour triompher, nous irons jusqu'à nous réunir à Lafayette, au[...] orléanistes, à la gauche, gens à égorger le lendemain de la victoire, ca[...] tout gouvernement est impossible avec leurs principes. Nous somme[...] capables de tout pour le bonheur du pays et pour le nôtre. Les que[...] tions personnelles en fait de roi sont aujourd'hui des sottises sent[...] mentales, il faut en déblayer la politique. Sous ce rapport, les Angla[...] avec leur façon de doge sont plus avancés que nous ne le somme[...] La politique n'est plus là, mon cher. Elle est dans l'impulsion à dor[...] ner à la nation en créant une oligarchie où demeure une pensée fix[...] de gouvernement et qui dirige les affaires publiques dans une vo[...] droite, au lieu de laisser tirailler le pays en mille sens différent[...] comme nous l'avons été depuis quarante ans dans cette belle Franc[...] si intelligente et si niaise, si folle et si sage, à laquelle il faudrait u[...] système plutôt que des hommes.

« Que sont les personnes dans cette belle question? Si le but e[...] grand, si elle vit plus heureuse et sans troubles, qu'importe à[...] masse les profits de notre gérance, notre fortune, nos privilèges[...] nos plaisirs? Je suis maintenant carré par ma base. J'ai aujourd'h[...] cent cinquante mille livres de rente dans le trois pour cent, et u[...] réserve de deux cent mille francs pour parer à des pertes. Ceci r[...] semble encore peu de chose dans la poche d'un homme qui part[...] pied gauche pour escalader le pouvoir.

« Un événement heureux a décidé mon entrée dans cette carriè[...] qui me souriait peu; car tu sais combien j'aime la vie orientale. Ap[...] trente-cinq ans de sommeil, ma très-honorée mère s'est réveillée

souvenant qu'elle avait un fils qui lui faisait honneur. Souvent, nd on arrache un plant de vigne, à quelques années de là certains s reparaissent à fleur de terre ; eh bien ! mon cher, quoique ma re m'eût presque arraché de son cœur, j'ai repoussé dans sa tête. inquante-huit ans, elle se trouve assez vieillie pour ne plus pou- penser à un autre homme qu'à son fils.

En ces circonstances, elle a rencontré, dans je ne sais quelle illoire d'eau thermale, une délicieuse vieille fille anglaise, riche de x cent quarante mille livres de rente, à laquelle, en bonne mère, a inspiré l'audacieuse ambition de devenir ma femme. Une fille rente-six ans, ma foi! élevée dans les meilleurs principes puri- s, une vraie couveuse qui soutient que les femmes adultères de- ent être brûlées publiquement. — Où prendrait-on du bois ? lui e dit.

Je l'aurais bien envoyée à tous les diables, attendu que deux cent rante mille livres de rente ne sont pas l'équivalent de ma liberté, na valeur physique ou morale ni de mon avenir. Mais elle est seule nique héritière d'un vieux podagre, quelque brasseur de Londres dans un délai calculable, doit lui laisser une fortune au moins e à celle dont est déjà douée la mignonne.

Outre ces avantages, elle a le nez rouge, des yeux de chèvre te, une taille qui me fait craindre qu'elle ne se casse en trois ceaux si elle tombe ; elle a l'air d'une poupée mal coloriée ; mais est d'une économie ravissante ; mais elle adorera son mari quand ne ; mais elle a le génie anglais ; elle me tiendra mon hôtel, mes ries, ma maison, mes terres, mieux que ne le ferait un intendant. a toute la dignité de la vertu ; elle se tient droite comme une idente du Théâtre-Français ; rien ne m'ôterait l'idée qu'elle a été alée, et que le pal s'est brisé dans son corps. Miss Stevens est leurs assez blanche pour n'être pas trop désagréable à épouser nd il le faudra absolument.

Mais, et ceci m'affecte ! elle a les mains d'une fille vertueuse me l'arche sainte ; elles sont si rougeaudes, que je n'ai pas en- imaginé le moyen de les lui blanchir sans trop de frais, et je ne comment lui en effiler les doigts, qui ressemblent à des boudins. elle tient évidemment au brasseur par ses mains, et à l'aristo- ie par son argent ; mais elle affecte un peu trop les grandes ma- es comme les riches Anglaises qui veulent se faire prendre pour ladies, et ne cache pas assez ses pattes de homard. Elle a d'ail- s aussi peu d'intelligence que j'en veux chez une femme. S'il en tait une plus bête, je me mettrais en route pour l'aller cher- .

Jamais cette fille, qui se nomme Dinah, ne me jugera ; jamais ne me contrariera ; je serai sa chambre haute, son lord, ses mmunes. Enfin, Paul, cette fille est une preuve irrécusable du gé- anglais ; elle offre un produit de la mécanique anglaise arrivée à dernier degré de perfectionnement ; elle a certainement été fa- uée à Manchester entre l'atelier des plumes Perry et celui des hines à vapeur. Ça mange, ça marche, ça boit, ça pourra faire enfants, les soigner, les élever admirablement, et ça joue la me à croire que c'en est une.

Quand ma mère nous a présentés l'un à l'autre, elle avait si bien té la machine, elle en avait si bien repassé les chevilles, tant mis ile dans les rouages, que rien n'a crié ; puis, quand elle a vu que e faisais pas trop la grimace, elle a lâché les derniers ressorts, e fille a parlé ! Enfin ma mère a lâché aussi le dernier mot. Miss h Stevens ne dépense que trente mille francs par an, et voyage économie depuis sept ans. Il existe donc un second magot, et en ent.

Les affaires sont tellement avancées, que les publications sont à ne. Nous en sommes à *my dear love*. Miss me fait des yeux à ren- er un portefaix. Les arrangements sont pris : il n'est point ques- de ma fortune, miss Stevens consacre une partie de la sienne à najorat en fonds de terre, d'un revenu de deux cent quarante e francs, et à l'achat d'un hôtel qui en dépendra ; la dot avérée t je serai responsable est d'un million. Elle n'a pas à se plaindre, ii laisse intégralement son oncle. Le bon brasseur, qui a contri- d'ailleurs au majorat, a failli crever de joie en apprenant que sa e devenait marquise. Il est capable de faire un sacrifice pour mon .

Je retirerai ma fortune des fonds publics aussitôt qu'ils attein- nt quatre-vingts, et je placerai tout en terres. Dans deux ans, je avoir quatre cent mille livres en revenus territoriaux. Une fois rasseur en bière, je puis compter sur six cent mille livres de e. Tu le vois, Paul, je ne donne à mes amis que les conseils dont is usage pour moi-même. Si tu m'avais écouté, tu aurais une aise, quelque fille de nabab qui te laisserait l'indépendance du on et la liberté nécessaire pour jouer le whist de l'ambition. Je éderais ma future femme si tu n'étais pas marié. Mais il n'en est ainsi. Je ne suis pas homme à te faire remâcher ton passé.

Ce préambule était nécessaire pour t'expliquer que je vais avoir stence nécessaire à ceux qui veulent jouer le grand jeu d'onchets. e te faudrai point, mon ami. Au lieu d'aller te mariner dans les Indes, il est beaucoup plus simple de naviguer de conserve avec moi dans les eaux de la Seine. Crois-moi ! Paris est encore le pays d'où sourd le plus abondamment la fortune.

« Le Potose est situé rue Vivienne, ou rue de la Paix, à la place Vendôme, ou rue de Rivoli. En toute autre contrée, des œuvres matérielles, des sueurs de commissionnaire, des marches et des contre-marches sont nécessaires à l'édification d'une fortune ; mais ici les pensées suffisent. Ici tout homme, même médiocrement spirituel, aperçoit une mine d'or en mettant ses pantoufles, en se curant les dents après dîner, en se couchant, en se levant. Trouve un lieu du monde où une bonne idée, bien bête, rapporte davantage et soit plus tôt comprise.

« Si j'arrive en haut de l'échelle, crois-tu que je sois homme à te refuser une poignée de main, un mot, une signature ? Ne nous faut-il pas, à nous autres jeunes roués, un ami sur lequel nous puissions compter, quand ce ne serait que pour le compromettre en notre lieu et place, pour l'envoyer mourir comme simple soldat afin de sauver le général ? La politique est impossible sans un homme d'honneur avec qui l'on puisse tout dire et tout faire. Voici donc ce que je te conseille. Laisse partir la *Belle Amélie*, reviens ici comme la foudre, je te ménagerai un duel avec Félix de Vandenesse, où tu tireras le premier, et tu me l'abattras comme un pigeon.

« En France, le mari insulté qui tue son rival devient un homme respectable et respecté. Personne ne s'en moque. La peur, mon cher, est un élément social, un moyen de succès pour ceux qui ne baissent les yeux sous le regard de personne. Moi qui me soucie de vivre comme de boire une tasse de lait d'ânesse et qui n'ai jamais senti l'émotion de la peur, j'ai remarqué, mon cher, les étranges effets produits par ce sentiment dans nos mœurs modernes. Les uns tremblent de perdre les jouissances auxquelles ils se sont acoquinés ; les autres tremblent de quitter une femme.

« Les mœurs aventureuses d'autrefois, où l'on jetait la vie comme un chausson, n'existent plus ! La bravoure de beaucoup de gens est un calcul habilement fait sur la peur qui saisit leur adversaire. Les Polonais se battent seuls, en Europe, pour le plaisir de se battre, ils cultivent encore l'art pour l'art et non par spéculation. Tue Vandenesse, et ta femme tremble, et ta belle-mère tremble, et le public tremble, et tu te réhabilites, et tu publies ta passion insensée pour ta femme, et l'on te croit, et tu deviens un héros. Telle est la France. Je ne suis pas à cent mille francs près avec toi ; tu payeras tes principales dettes ; tu arrêteras ta ruine en vendant tes propriétés à réméré, car tu auras promptement une position qui te permettra de rembourser avant terme tes créanciers. Puis, une fois éclairé sur le caractère de ta femme, tu la domineras par une seule parole. En l'aimant tu ne pouvais pas lutter avec elle ; mais, en ne l'aimant plus, tu auras une force indomptable.

« Je t'aurai rendu ta belle-mère souple comme un gant ; car il s'agit de te retrouver avec les cent cinquante mille livres de rentes que ces deux femmes se sont ménagées. Ainsi renonce à l'expatriation, qui me paraît le réchaud de charbon des gens de tête. T'en aller, n'est-ce pas donner gain de cause aux calomnies ? Le joueur qui va chercher son argent pour revenir au jeu perd tout. Il faut avoir son or en poche. Tu me fais l'effet d'aller chercher des troupes fraîches aux Indes. Mauvais ! Nous sommes deux joueurs au grand tapis vert de la politique ; entre nous le prêt est de rigueur. Ainsi, prends des chevaux de poste, arrive à Paris et recommence la partie ; tu la gagneras avec Henri de Marsay pour partenaire, car Henri de Marsay sait vouloir et sait frapper. Vois où nous en sommes.

« Mon vrai père fait partie du gouvernement anglais. Nous aurons des intelligences en Espagne par les Evangélista ; car, une fois que nous aurons mesuré nos griffes, ta belle-mère et moi, nous verrons qu'il n'y a rien à gagner quand on se trouve diable contre diable. Montriveau, mon cher, est lieutenant général ; il sera certes un jour ministre de la guerre, car son éloquence lui donne un grand ascendant sur la Chambre. Voici Ronquerolles ministre d'Etat et du conseil privé. Martial de la Roche-Hugon est ambassadeur, il nous apporte en dot le maréchal duc de Carigliano et tout le croupion de l'Empire qui s'est soudé si bêtement à l'échine de la Restauration. Serizy mène le conseil d'Etat, où il est indispensable. Grandville tient la magistrature, à laquelle appartiennent ses deux fils ; les Grandlieu sont admirablement bien en cour ; Féraud est l'âme de la coterie Gondreville, bas intrigants qui sont toujours en haut, je ne sais pourquoi. Appuyés ainsi, qu'avons-nous à craindre ?

« Nous avons un pied dans toutes les capitales, un œil dans tous les cabinets, et nous enveloppons l'administration sans qu'elle s'en doute. La question argent n'est-elle pas une misère, un rien, dans ces grands rouages préparés ? Qu'est surtout une femme ? resteras-tu donc toujours lycéen ? Qu'est la vie, mon cher, quand une femme est toute la vie ? une galère dont on n'a pas le commandement, qui obéit à une boussole folle, mais non sans aimant, que régissent des vents contraires et où l'homme est un vrai galérien qui exécute non-seulement la loi, mais encore celle qu'improvise l'argousin, sans vengeance possible. Pouah !

« Je comprends que, par passion, ou pour le plaisir que l'on éprouve

à transmettre sa force à des mains blanches, on obéisse à une femme, mais obéir à Médor?... dans ce cas, je brise Angélique. Le grand secret de l'alchimie sociale, mon cher, est de tirer tout le parti possible de chacun des âges par lesquels nous passons, d'avoir toutes ses feuilles au printemps, toutes ses fleurs en été, tous les fruits en automne.

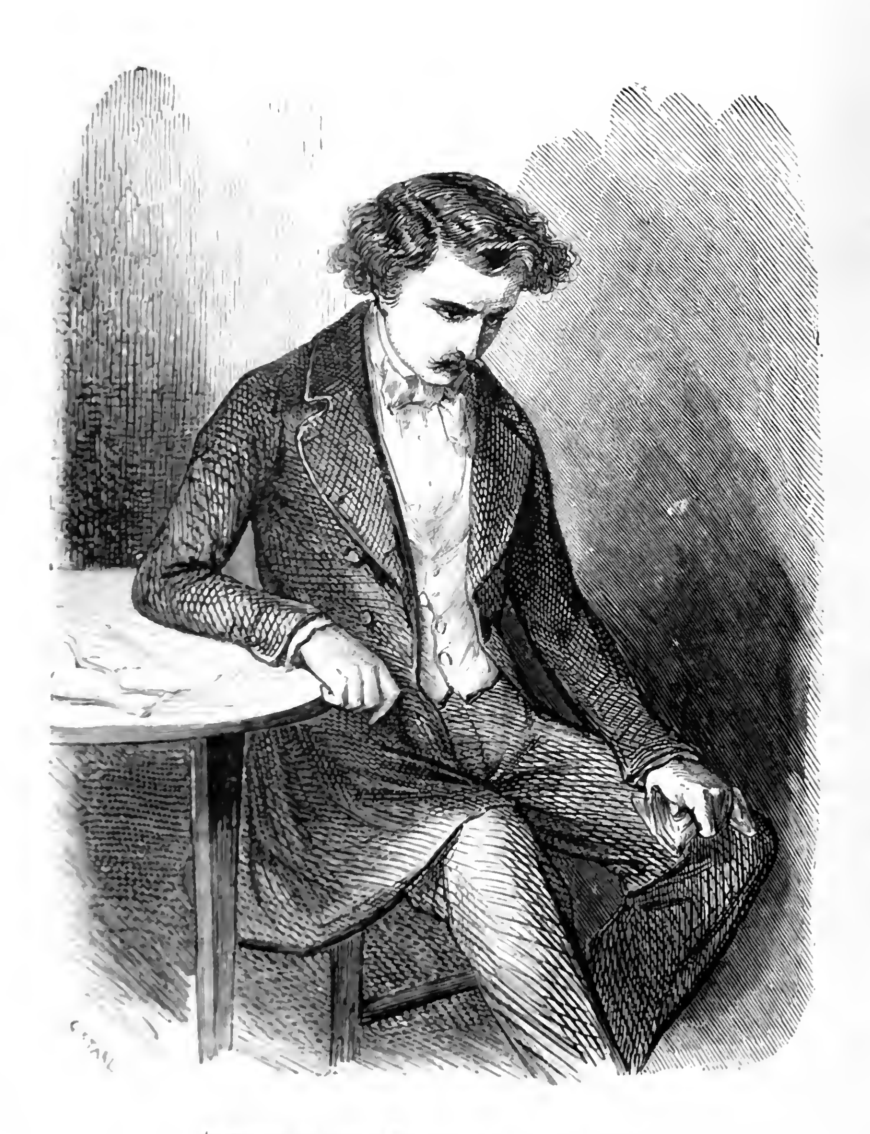
« Nous nous sommes amusés, quelques bons vivants et moi, comme des mousquetaires noirs, gris et rouges, pendant douze années, ne nous refusant rien, pas même une entreprise de flibustier par-ci par-là, maintenant nous allons nous mettre à secouer les prunes mûres dans l'âge où l'expérience a doré les moissons. Viens avec nous, tu auras ta part dans le *pudding* que nous allons cuisiner. Arrive, et tu trouveras un ami tout à toi dans la peau de HENRI DE M. »

Au moment où Paul de Manerville achevait cette lettre, dont chaqu phrase était comme un coup de marteau donné sur l'édifice de se espérances, de ses illusions, de son amour, il se trouvait au delà de Açores. Au milieu de ces décombres, il fut saisi par une rage froide une rage impuissante.

— Que leur ai-je fait? se demanda-t-il. Le mot des niais, le mot de gens faibles qui ne savent rien voir et ne peuvent rien prévoir. cria : « Henri! Henri! » à l'ami fidèle. Bien des gens seraient deve nus fous; Paul alla se coucher, il dormit de ce profond sommeil qu suit les immenses désastres, et qui saisit Napoléon après la bataill de Waterloo.

Paris, septembre-octobre 1835.

FIN DU CONTRAT DE MARIAGE.



Au moment où Paul de Manerville achevait cette lettre...

COMÉDIE HUMAINE

ŒUVRES ILLUSTRÉES DE BALZAC.

MODESTE MIGNON

Dess. Tony Johannot, Staal, Bertall, Daumier, E. Lampsonius, etc.

Gravures par les meilleurs Artistes.

A UNE ÉTRANGÈRE.

Fille d'une terre esclave, ange par l'amour, démon par la fantaisie, enfant par la foi, vieillard par l'expérience, homme par le cerveau, femme par le cœur, géant par l'espérance, mère par la douleur et poëte par tes rêves; à toi, qui es encore la Beauté, cet ouvrage, où ton amour et ta fantaisie, ta foi, ton expérience, ta douleur, ton espoir et tes rêves sont comme les chaînes qui soutiennent une trame moins brillante que la poésie gardée dans ton âme, et dont les expressions visibles sont comme ces caractères d'un langage perdu qui préoccupent les savants.

De Balzac.



Exupère, dit-il à son fils

Vers le milieu du mois d'octobre 1829, M. Simon-Babylas Latournelle, un notaire, montait du Havre à Ingouville, bras dessus bras dessous avec son fils, et accompagné de sa femme, près de laquelle allait, comme un page, le premier clerc de l'étude, un petit bossu nommé Jean Butscha. Quand ces quatre personnages, dont deux au moins faisaient ce chemin tous les soirs, arrivèrent au coude de la route, qui tourne sur elle-même comme celles que les Italiens appellent des *corniches*, le notaire examina si personne ne pouvait l'écouter du haut d'une terrasse, en arrière ou en avant d'eux, et il prit le médium de sa voix par excès de précaution.

— Exupère, dit-il à son fils, tâche d'exécuter avec intelligence la petite manœuvre que je vais t'indiquer, et sans en rechercher le sens; mais, si tu le devines, je t'ordonne de le jeter dans ce Styx que tout notaire ou tout homme qui se destine à la magistrature doit avoir en lui-même pour les secrets d'autrui. Après avoir présenté tes respects, tes devoirs et tes hommages à madame et mademoiselle Mignon, à M. et madame Dumay, à M. Gobenheim, s'il est au Chalet; quand le silence sera rétabli, M. Dumay te prendra dans un coin; tu regarderas avec curiosité (je te le permets) mademoiselle Modeste pendant tout le temps qu'il te parlera. Mon digne ami te priera de sortir et d'aller te promener, pour rentrer au bout d'une heure environ, sur les neuf heures, d'un air empressé;

tâche alors d'imiter la respiration d'un homme essoufflé, puis tu lui diras à l'oreille, tout bas et néanmoins de manière à ce que mademoiselle Modeste l'entende : — *Le jeune homme arrive!*

Exupère devait partir le lendemain pour Paris, y commencer son droit. Ce prochain départ avait décidé Latournelle à proposer à son ami Dumay son fils pour complice de l'importante conspiration que cet ordre peut faire entrevoir.

— Est-ce que mademoiselle Modeste serait soupçonnée d'avoir une intrigue? demanda Butscha d'une voix timide à sa patronne.

— Chut! Butscha, répondit madame Latournelle en reprenant le bras de son mari.

Madame Latournelle, fille du greffier du tribunal de première instance, se trouve suffisamment autorisée par sa naissance à se dire issue d'une *famille parlementaire*. Cette prétention indique déjà pourquoi cette femme, un peu trop couperosée, tâche de se donner la majesté du tribunal dont les jugements sont griffonnés par M. son père. Elle prend du tabac, se tient roide comme un pieu, se pose en femme considérable, et ressemble parfaitement à une momie à laquelle le galvanisme aurait rendu la vie pour un instant. Elle essaye de donner des tons aristocratiques à sa voix aigre; mais elle n'y réussit pas plus qu'à couvrir son défaut d'instruction. Son utilité sociale semble incontestable à voir les bonnets armés de fleurs qu'elle porte, les tours tapés sur ses tempes, et les robes qu'elle choisit. Où les marchands placeraient-ils ces produits, s'il n'existait pas des madame Latournelle? Tous les ridicules de cette digne femme, essentiellement charitable et pieuse, eussent peut-être passé presque inaperçus, mais la nature, qui plaisante parfois en lâchant de ces créations falottes, l'a douée d'une taille de tambour-major, afin de mettre en lumière les inventions de cet esprit provincial. Elle n'est jamais sortie du Havre, elle croit en l'infaillibilité du Havre; elle achète tout au Havre; elle s'y fait habiller; elle se dit *Normande jusqu'au bout des ongles;* elle vénère son père et adore son mari. Le petit Latournelle eut la hardiesse d'épouser cette fille arrivée à l'âge antimatrimonial de trente-trois ans, et sut en avoir un fils. Comme il eût obtenu partout ailleurs les soixante mille francs de dot donnés par le greffier, on attribua son intrépidité peu commune au désir d'éviter l'invasion du Minotaure, de laquelle ses moyens personnels l'eussent difficilement garanti, s'il avait eu l'imprudence de mettre le feu chez lui, en y mettant une jeune et jolie femme. Le notaire avait tout bonnement reconnu les grandes qualités de mademoiselle Agnès (elle se nommait Agnès), et remarqué combien la beauté d'une femme passe promptement pour un mari. Quant à ce jeune homme insignifiant à qui le greffier imposa son nom normand sur les fonts, madame Latournelle est encore si surprise d'être devenue mère à trente-cinq ans sept mois, qu'elle se retrouverait des mamelles et du lait pour lui, s'il le fallait, seule hyperbole qui puisse peindre sa folle maternité.

— Comme il est beau, mon fils!... disait-elle à sa petite amie Modeste en le lui montrant, sans aucune arrière-pensée, quand elles allaient à la messe et que son bel Exupère marchait en avant.

— Il vous ressemble, répondait Modeste Mignon comme elle eût dit : Quel vilain temps!

La silhouette de ce personnage, très-accessoire, paraîtra nécessaire en disant que madame Latournelle était depuis environ trois ans le chaperon de la jeune fille à laquelle le notaire et Dumay son ami voulaient tendre un de ces piéges appelés *souricières* dans la Physiologie du Mariage.

Quant à Latournelle, figurez-vous un bon petit homme, aussi rusé que la probité la plus pure le permet, et que tout étranger prendrait pour un fripon à voir l'étrange physionomie à laquelle le Havre s'est habitué. Une vue, dite tendre, force le digne notaire à porter des lunettes vertes pour conserver ses yeux, constamment rouges. Chaque arcade sourcilière, ornée d'un duvet assez rare, dépasse d'une ligne environ l'écaille brune du verre, en en doublant en quelque sorte le cercle. Si vous n'avez pas observé déjà sur la figure de quelque passant l'effet produit par ces deux circonférences superposées et séparées par un vide, vous ne sauriez imaginer combien un pareil visage vous intrigue, surtout quand ce visage, pâle et creusé, se termine en pointe comme celui de Méphistophélès que les peintres ont copié sur le masque des chats, car telle est la ressemblance offerte par Babylas Latournelle. Au-dessus de ces atroces lunettes vertes s'élève un crâne dénudé, d'autant plus artificieux que la perruque, en apparence douée de mouvement, a l'indiscrétion de laisser passer des cheveux blancs de tous côtés, et coupe toujours le front inégalement. En voyant cet estimable Normand, vêtu de noir comme un coléoptère, monté sur ses deux jambes comme sur deux épingles, et le sachant le plus honnête homme du monde, on cherche, sans la trouver, la raison de ces contre-sens physiognomiques.

Jean Butscha, pauvre enfant naturel abandonné, de qui le greffier Labrosse et sa fille avaient pris soin, devenu premier clerc à force de travail, logé, nourri chez son patron qui lui donne neuf cents francs d'appointements, sans aucun semblant de jeunesse, presque nain, faisait de Modeste une idole : il eût donné sa vie pour elle. Ce pauvre être, dont les yeux semblables à deux lumières de canon sont pressés entre des paupières épaisses, marqué de la petite-vérole, écrasé par une chevelure crépue, embarrassé de ses mains énormes, vivait sous les regards de la pitié depuis l'âge de sept ans : ceci ne peut-il pas vous l'expliquer tout entier? Silencieux, recueilli, d'une conduite exemplaire religieux, il voyageait dans l'immense étendue du pays appelé, sur la carte de Tendre, Amour-sans-espoir, les steppes arides et sublimes du Désir. Modeste avait surnommé ce grotesque premier clerc le nain mystérieux. Ce sobriquet fit lire à Butscha le roman de Walter Scott, et il dit à Modeste : — Voulez-vous, pour le jour du danger, une rose de votre nain mystérieux? Modeste refoula soudain l'âme de son adorateur dans sa cabane de boue, par un de ces regards terribles que les jeunes filles jettent aux hommes qui ne leur plaisent pas. Butscha se surnommait lui-même le *clerc obscur*, sans savoir que ce calembour remonte à l'origine des panonceaux; mais il n'était, de même que sa patronne, jamais sorti du Havre.

Peut-être est-il nécessaire, dans l'intérêt de ceux qui ne connaissent pas le Havre, d'en dire un mot en expliquant où se rendait la famille Latournelle, car le premier clerc y est évidemment inféodé.

Ingouville est au Havre ce que Montmartre est à Paris, une haute colline au pied de laquelle la ville s'étale, à cette différence que la mer et la Seine entourent la ville et la colline, que le Havre se voit fatalement circonscrit par d'étroites fortifications, et qu'enfin l'embouchure du fleuve, le port, les bassins, présentent un spectacle tout autre que celui des cinquante mille maisons de Paris. Au bas de Montmartre, un océan d'ardoises montre ses lames bleues figées; à Ingouville, on voit comme des toits mobiles agités par les vents. Cette éminence, qui, depuis Rouen jusqu'à la mer, côtoie le fleuve en laissant une marge plus ou moins resserrée entre elle et les eaux, mais qui certes contient des trésors de pittoresque avec ses villes, ses gorges, ses vallons, ses prairies, acquit une immense valeur à Ingouville depuis 1816, époque à laquelle commença la prospérité du Havre. Cette commune devint l'Auteuil, le Ville-d'Avray, le Montmorency des commerçants qui se bâtirent des villas, étagées sur cet amphithéâtre pour y respirer l'air de la mer parfumé par les fleurs de leurs somptueux jardins. Ces hardis spéculateurs s'y reposent des fatigues de leurs comptoirs et de l'atmosphère de leurs maisons serrées les unes contre les autres, sans espace, souvent sans cour, comme les font et l'accroissement de la population du Havre, et la ligne inflexible de ses remparts, et l'agrandissement des bassins. En effet, quelle tristesse au cœur du Havre et quelle joie à Ingouville! La loi du développement social a fait éclore comme un champignon le faubourg de Graville, aujourd'hui plus considérable que le Havre, et qui s'étend au bas de la côte comme un serpent.

A sa crête, Ingouville n'a qu'une rue; et comme, dans toutes ces positions, les maisons qui regardent la Seine ont nécessairement un immense avantage sur celles de l'autre côté du chemin auxquelles elles masquent cette vue, mais qui se dressent, comme des spectateurs, sur la pointe des pieds, afin de voir par-dessus les toits, néanmoins il existe là, comme partout, des servitudes. Quelques maisons assises au sommet occupent une position supérieure ou jouissent d'un droit de vue qui oblige le voisin à tenir ses con tructions à une hauteur voulue. Puis la roche capricieuse est creusée par des chemins qui rendent son amphithéâtre praticable; et, par ces échappées, quelques propriétés peuvent apercevoir ou la ville, ou le fleuve, ou la mer. Sans être coupée à pic, la colline finit assez brusquement en falaise. Au bout de la rue qui serpente au sommet, on aperçoit les gorges où sont situés quelques villages, Sainte-Adresse, deux ou trois saints-je-ne-sais-qui, et les criques où mugissent l'Océan. Ce côté presque désert d'Ingouville forme un contraste frappant avec les belles villas qui regardent la vallée de la Seine. Craint-on les coups de vent pour la végétation? les négociants reculent-ils devant les dépenses qu'exigent ces terrains en pente?... Quoi qu'il en soit, le touriste des bateaux à vapeur est tout étonné de trouver la côte nue et ravinée à l'ouest d'Ingouville, un pauvre en haillons à côté d'un riche somptueusement vêtu, parfumé.

En 1829, une des dernières maisons du côté de la mer, et qui se trouve sans doute au milieu de l'Ingouville d'aujourd'hui, s'appelait et s'appelle peut-être encore *le Chalet*. Ce fut primitivement une habitation de concierge avec son jardinet en avant. Le propriétaire de la villa dont elle dépendait, maison à parc, à jardins, à volière, à serre, à prairies, eut la fantaisie de mettre cette maisonnette en harmonie avec les somptuosités de sa demeure, et la fit reconstruire sur le modèle d'un *cottage*. Il sépara ce cottage de son boulingrin orné de fleurs, de plates-bandes, la terrasse de sa villa, par une muraille basse le long de laquelle il planta une haie pour la cacher. Derrière le cottage, nommé, malgré tous ses efforts, le Chalet, s'étendent les potagers et les vergers. Ce Chalet, sans vaches ni laiterie, a pour toute clôture sur le chemin un palis dont les charniers ne se voient plus sous une haie luxuriante. De l'autre côté du chemin, la maison d'en face, soumise à une servitude, offre un palis et une haie semblables qui laissent la vue du Havre au Chalet. Cette maisonnette faisait le désespoir de M. Vilquin, propriétaire de la villa. Voici pourquoi. Le créateur de ce séjour dont les détails disent énergiquement : *Cy reluisent des millions!* n'avait si bien étendu son parc vers la

campagne que pour ne pas avoir ses jardiniers, disait-il, dans ses poches. Une fois fini, le Chalet ne pouvait plus être habité que par un ami. M. Mignon, le précédent propriétaire, aimait beaucoup son caissier, et cette histoire prouvera que Dumay le lui rendait bien, il lui offrit donc cette habitation. A cheval sur la forme, Dumay fit signer à son patron un bail de douze ans à trois cents francs de loyer, et M. Mignon le signa volontiers en disant : — Mon cher Dumay, songes-y? tu t'engages à vivre douze ans chez moi.

Par des événements qui vont être racontés, les propriétés de M. Mignon, autrefois le plus riche négociant du Havre, furent vendues à Vilquin, l'un de ses antagonistes sur la place. Dans la joie de s'emparer de la célèbre villa Mignon, l'acquéreur oublia de demander la résiliation de ce bail. Dumay, pour ne pas faire manquer la vente, aurait alors signé tout ce que Vilquin eût exigé; mais, une fois la vente consommée, il tint à son bail comme à une vengeance. Il resta dans la poche de Vilquin, au cœur de la famille Vilquin, observant Vilquin, gênant Vilquin, enfin le taon des Vilquin. Tous les matins, à sa fenêtre, Vilquin éprouvait un mouvement de contrariété violente en apercevant ce bijou de construction, ce Chalet qui coûta soixante mille francs, et qui scintille comme un rubis au soleil. Comparaison presque juste!

L'architecte a bâti ce cottage en briques du plus beau rouge rejointoyées en blanc. Les fenêtres sont peintes en vert vif, et les bois en brun tirant sur le jaune. Le toit s'avance de plusieurs pieds. Une jolie galerie découpée règne au premier étage, et une varanda projette sa cage de verre au milieu de la façade. Le rez-de-chaussée se compose d'un joli salon, d'une salle à manger, séparés par le palier d'un escalier en bois dont le dessin et les ornements sont d'une élégante simplicité. La cuisine est adossée à la salle à manger, et le salon est doublé d'un cabinet qui servait alors de chambre à coucher à M. et à madame Dumay. Au premier étage, l'architecte a ménagé deux grandes chambres accompagnées chacune d'un cabinet de toilette, auxquelles la varanda sert de salon; puis, au-dessus, se trouvent, sous le faîte, qui ressemble à deux cartes mises l'une contre l'autre, deux chambres de domestique, éclairées chacune par un œil de bœuf, et mansardées, mais assez spacieuses. Vilquin eut la petitesse d'élever un mur du côté des vergers et des potagers. Depuis cette vengeance, les quelques centiares que le bail laisse au Chalet ressemblent à un jardin de Paris. Les communs, bâtis et peints de manière à les raccorder au Chalet, sont adossés au mur de la propriété voisine.

L'intérieur de cette charmante habitation est en harmonie avec l'extérieur. Le salon, parqueté tout en bois de fer, offre aux regards les merveilles d'une peinture imitant les laques de Chine. Sur des fonds noirs encadrés d'or, brillent les oiseaux multicolores, les feuillages verts impossibles, les fantastiques dessins des Chinois. La salle à manger est entièrement revêtue en bois du Nord découpé, sculpté comme dans les belles cabanes russes. La petite antichambre formée par le palier et la cage de l'escalier sont peintes en vieux bois et représentent des ornements gothiques. Les chambres à coucher, tendues de perse, se recommandent par une coûteuse simplicité. Le cabinet où couchaient alors le caissier et sa femme est boisé, plafonné, comme la chambre d'un paquebot. Ces folies d'armateur expliquent la rage de Vilquin. Ce pauvre acquéreur voulait loger dans ce cottage son gendre et sa fille. Ce projet connu de Dumay pourra plus tard vous expliquer sa ténacité bretonne.

On entre au Chalet par une petite porte en fer, treillissée, et dont les fers de lance s'élèvent de quelques pouces au-dessus du palis et de la haie. Le jardinet, d'une largeur égale à celle du fastueux boulingrin, était alors plein de fleurs, de roses, de dalhias, des plus belles, des plus rares productions de la Flore des serres; car, autre sujet de douleur vilquinarde, la petite serre élégante, la serre de fantaisie, la serre, dite de Madame dépend du Chalet et sépare la villa Vilquin, ou, si vous voulez, l'unit au cottage. Dumay se consolait de la tenue de sa caisse par les soins de la serre, dont les productions exotiques faisaient un des plaisirs de Modeste. Le billard de la villa Vilquin, espèce de galerie, communiquait autrefois par une immense volière en forme de tourelle avec cette serre; mais, depuis la construction du mur qui le priva de la vue des vergers, Dumay mura la porte de communication.

— Mur pour mur! dit-il.

— Vous et Dumay, vous murmurez! dirent à Vilquin les négociants pour le taquiner.

Et tous les jours, à la Bourse, on saluait d'un nouveau calembour le spéculateur jalousé.

En 1827, Vilquin offrit à Dumay six mille francs d'appointements et dix mille francs d'indemnité pour résilier le bail; le caissier refusa, quoiqu'il n'eût que mille écus chez Gobenheim, un ancien commis de son patron. Dumay, croyez-le, est un Breton repiqué par le sort en Normandie. Jugez de la haine conçue contre ses locataires du Chalet par le Normand Vilquin, un homme riche de trois millions! Quel crime de lèse-million que de démontrer aux riches l'impuissance de l'or? Vilquin, dont le désespoir le rendait la fable du Havre, venait de proposer une jolie habitation en toute propriété à Dumay, qui de nouveau refusa. Le Havre commençait à s'inquiéter de cet entêtement, dont, pour beaucoup de gens, la raison se trouvait dans cette phrase : — Dumay est Breton. Le caissier, lui, pensait que madame et surtout mademoiselle Mignon eussent été trop mal logées partout ailleurs. Ses deux idoles habitaient un temple digne d'elles, et profitaient du moins de cette somptueuse chaumière où des rois déchus auraient pu conserver la majesté des choses autour d'eux, espèce de décorum qui manque souvent aux gens tombés.

Peut-être ne regrettera-t-on pas d'avoir connu par avance et l'habitation et la compagnie habituelle de Modeste; car, à son âge, les êtres et les choses ont sur l'avenir autant d'influence que le caractère, si toutefois le caractère n'en reçoit pas quelques empreintes ineffaçables. A la manière dont les Latournelle entrèrent au Chalet, un étranger aurait bien deviné qu'ils y venaient tous les soirs.

— Déjà, mon maître?... dit le notaire en apercevant dans le salon un jeune banquier du Havre, Gobenheim, parent de Gobenheim-Keller, chef de la grande maison de Paris.

Ce jeune homme à visage livide, un de ces blonds aux yeux noirs, dont le regard immobile a je ne sais quoi de fascinant, aussi sobre dans sa parole que dans le vivre, vêtu de noir, maigre comme un phthisique, mais vigoureusement charpenté, cultivait la famille de son ancien patron et la maison de son caissier, beaucoup moins par affection que par calcul. On y jouait le whist à deux sous la fiche. Une mise soignée n'était pas de rigueur. Il n'acceptait que des verres d'eau sucrée, et n'avait aucune politesse à rendre en échange. Cette apparence de dévouement aux Mignon laissait croire que Gobenheim avait du cœur, et le dispensait d'aller dans le grand monde du Havre, d'y faire des dépenses inutiles, de déranger l'économie de sa vie domestique. Ce catéchumène du Veau d'or se couchait tous les soirs à dix heures et demie, et se levait à cinq heures du matin. Enfin, sûr de la discrétion de Latournelle et de Butscha, Gobenheim pouvait analyser devant eux les affaires épineuses, les soumettre aux consultations gratuites du notaire, et réduire les cancans de la place à leur juste valeur. Cet apprenti gobe-or (mot de Butscha) appartenait à cette nature des substances que la chimie appelle absorbantes. Depuis la catastrophe arrivée à la maison Mignon, où les Keller le mirent en pension pour apprendre le haut commerce maritime, personne au Chalet ne l'avait prié de faire quoi que ce soit, pas même une simple commission; sa réponse était connue. Ce garçon regardait Modeste comme il aurait examiné une lithographie à deux sous.

— C'est l'un des pistons de l'immense machine appelée commerce, disait de lui le pauvre Butscha, dont l'esprit se trahissait par de petits mots timidement lancés.

Les quatre Latournelle saluèrent avec la plus respectueuse déférence une vieille dame vêtue en velours noir, qui ne se leva pas du fauteuil où elle était assise, car ses deux yeux étaient couverts de la taie jaune produite par la cataracte. Madame Mignon sera peinte en une seule phrase. Elle attirait aussitôt le regard par le visage auguste des mères de famille, dont la vie sans reproches défie les coups du destin, mais qu'il a pris pour but de ses flèches, et qui forment la nombreuse tribu des Niobé. Sa perruque blonde, bien frisée, bien mise, seyait à sa blanche figure froidie comme celles de ces femmes de bourgmestres peintes par Holbein. Le soin excessif de sa toilette, des bottines de velours, une collerette de dentelles, le châle mis droit, tout attestait la sollicitude de Modeste pour sa mère.

Quand le moment de silence annoncé par le notaire fut établi dans ce joli salon, Modeste, assise près de sa mère et brodant pour elle un fichu, devint pendant un instant le point de mire des regards. Cette curiosité, cachée sous les interrogations vulgaires que s'adressent tous les gens en visite, et même ceux qui se voient chaque jour, eut trahi le complot domestique médité contre la jeune fille à un indifférent; mais Gobenheim, plus qu'indifférent, ne remarqua rien; il alluma les bougies de la table à jouer.

L'attitude de Dumay rendit cette situation terrible pour Butscha, pour les Latournelle, et surtout pour madame Dumay, qui savait son mari capable de tirer, comme sur un chien enragé, sur l'amant de Modeste. Après le dîner, le caissier était allé se promener, suivi de deux magnifiques chiens des Pyrénées soupçonnés de trahison, et qu'il avait laissés chez un ancien métayer de M. Mignon; puis, quelques instants avant l'entrée des Latournelle, il avait pris à son chevet ses pistolets et les avait posés sur la cheminée en se cachant de Modeste. La jeune fille ne fit aucune attention à tous ces préparatifs, au moins singuliers.

Quoique petit, trapu, grêlé, parlant tout bas, ayant l'air de s'écouter, ce Breton, ancien lieutenant de la Garde, offre la résolution, le sang-froid, si bien gravés sur son visage, que personne, en vingt ans, à l'armée, ne l'avait plaisanté. Ses petits yeux, d'un bleu calme, ressemblent à deux morceaux d'acier. Ses façons, l'air de son visage, son parler, sa tenue, tout concorde à son nom bref de Dumay. Sa force, bien connue d'ailleurs, lui permet de ne redouter aucune agression. Capable de tuer un homme d'un coup de poing, il avait accompli ce haut fait à Bautzen, en s'y trouvant sans armes, face à face avec un Saxon, en arrière de sa compagnie. En ce moment la ferme et douce physionomie de cet homme atteignit au sublime du tragique. Ses lèvres, pâles comme son teint, indiquèrent une convulsion

domptée par l'énergie bretonne. Une sueur légère, mais que chacun vit et supposa froide, rendit son front humide. Le notaire, son ami, savait que de tout ceci pouvait résulter un drame en cour d'assises. En effet, pour le caissier, il se jouait, à propos de Modeste Mignon, une partie où se trouvaient engagés un honneur, une foi, des sentiments d'une importance supérieure à celle des liens sociaux, et résultant d'un de ces pactes dont le seul juge, en cas de malheur, est au ciel. La plupart des drames sont dans les idées que nous nous formons des choses. Les événements qui nous paraissent dramatiques ne sont que les sujets que notre âme convertit en tragédie ou en comédie, au gré de notre caractère.

Madame Latournelle et madame Dumay, chargées d'observer Modeste, eurent je ne sais quoi d'emprunté dans le maintien, de tremblant dans la voix que l'inculpée ne remarqua point, tant elle paraissait absorbée par sa broderie. Modeste plaquait chaque fil de coton avec une perfection à désespérer des brodeuses. Son visage disait tout le plaisir que lui causait le mat du pétale qui finissait une fleur entreprise. Le nain, assis entre sa patronne et Gobenheim, retenait ses larmes, il se demandait comment arriver à Modeste, afin de lui jeter deux mots d'avis à l'oreille. En prenant position devant madame Mignon, madame Latournelle avait, avec sa diabolique intelligence de dévote, isolé Modeste.

Madame Mignon, silencieuse dans sa cécité, plus pâle que ne la faisait sa pâleur habituelle, disait assez qu'elle savait l'épreuve à laquelle Modeste allait être soumise. Peut-être au dernier moment blâmait-elle ce stratagème, tout en le trouvant nécessaire. De là son silence, elle pleurait en dedans.

Exupère, la détente du piége, ignorait entièrement la pièce où le hasard lui donnait un rôle. Gobenheim restait, par un effet de son caractère, dans une insouciance égale à celle que montrait Modeste.

Pour un spectateur instruit, ce contraste entre la complète ignorance des uns et la palpitante attention des autres eût été sublime. Aujourd'hui plus que jamais, les romanciers disposent de ces effets, et ils sont dans leur droit : car la nature s'est, de tout temps, permis d'être plus forte qu'eux. Ici, la nature, vous le verrez, la nature sociale, qui est une nature dans la nature, se donnait le plaisir de faire l'histoire plus intéressante que le roman, de même que les torrents dessinent des fantaisies interdites aux peintres, et accomplissent des tours de force en disposant ou léchant les pierres à surprendre les statuaires et les architectes.

Il était huit heures. En cette saison, le crépuscule jette alors ses dernières lueurs. Ce soir là, le ciel n'offrait pas un nuage, l'air attiédi caressait la terre, les fleurs embaumaient, on entendait crier le sable sous les pieds de quelques promeneurs qui rentraient. La mer reluisait comme un miroir. Enfin, il faisait si peu de vent que les bougies allumées sur la table à jouer montraient leurs flammes tranquilles, quoique les croisées fussent entr'ouvertes. Ce salon, cette soirée, cette habitation, quel cadre pour le portrait de cette jeune fille, étudiée alors par ces personnes avec la profonde attention d'un peintre en présence de la Margherita Doni, l'une des gloires du palais Pitti. Modeste, fleur enfermée comme celle de Catulle, valait-elle encore toutes ces précautions?... Vous connaissez la cage, voici l'oiseau.

Alors âgée de vingt ans, svelte, fine autant qu'une de ces sirènes inventées par les dessinateurs anglais pour leurs *livres de beautés*, Modeste offre, comme autrefois sa mère, une coquette expression de cette grâce peu comprise en France, où nous l'appelons *sensiblerie*, mais qui, chez les Allemandes, est la poésie du cœur arrivée à la surface de l'être et s'épanchant en minauderies chez les sottes, en divines manières chez les filles spirituelles. Remarquable par sa chevelure couleur d'or pâle, elle appartient à ce genre de femmes nommées, sans doute en mémoire d'Ève, les blondes célestes, et dont l'épiderme satiné ressemble à du papier de soie appliqué sur la chair, qui frissonne sous l'hiver ou s'épanouit au soleil du regard, en rendant la main jalouse de l'œil. Sous ces cheveux, légers comme des marabouts, et bouclés à l'anglaise, le front, que vous eussiez dit tracé par le compas, tant il est pur de modelé, reste discret, calme jusqu'à la placidité, quoique lumineux de pensée ; mais quand et où pouvait-on en voir de plus uni, d'une netteté si transparente? il semble, comme une perle, avoir un orient. Les yeux d'un bleu tirant sur le gris, limpides comme des yeux d'enfants, en montraient alors toute la malice et toute l'innocence, en harmonie avec l'arc des sourcils à peine indiqué par des racines plantées comme celles faites au pinceau dans les figures chinoises. Cette candeur spirituelle est encore relevée autour des yeux et dans les coins, aux tempes, par des tons de nacre à filets bleus, privilége de ces teints délicats. La figure, de l'ovale si souvent trouvé par Raphaël pour ses madones, se distingue par la couleur sobre et virginale des pommettes, aussi douce que la rose de Bengale, et sur laquelle les longs cils d'une paupière diaphane jetaient des ombres mélangées de lumière. Le cou, alors penché, presque frêle, d'un blanc de lait, rappelle ces lignes fuyantes, aimées de Léonard de Vinci. Quelques petites taches de rousseur, semblables aux mouches du dix-huitième siècle, disent que Modeste est bien une fille de la terre, et non l'une de ces créations rêvées en Italie par l'école angélique. Quoique fines et grasses tout à la fois, ses lèvres, un peu moqueuses, expriment la volupté. Sa taille, souple sans être frêle, n'effrayait pas la maternité comme celle de ces jeunes filles qui demandent des succès à la morbide pression d'un corset. Le basin, l'acier, le lacet épuraient et ne fabriqueraient pas les lignes serpentines de cette élégance, comparable à celle d'un jeune peuplier balancé par le vent. Une robe gris de perle, ornée de passementeries couleur de cerise, à taille longue, dessinait chastement le corsage et couvrait les épaules, encore un peu maigres, d'une guimpe qui ne laissait voir que les premières rondeurs par lesquelles le cou s'attache aux épaules.

A l'aspect de cette physionomie vaporeuse et intelligente tout ensemble, où la finesse d'un nez grec à narines roses, à méplats fermement coupés, jetait je ne sais quoi de positif; où la poésie qui régnait sur le front presque mystique était quasi démentie par la voluptueuse expression de la bouche ; où la candeur disputait les champs profonds et variés de la prunelle à la moquerie la plus instruite, un observateur aurait pensé que cette jeune fille, à l'oreille alerte et fine que tout bruit éveillait, au nez ouvert aux parfums de la fleur bleue de l'idéal, devait être le théâtre d'un combat entre les poésies qui se jouent autour de tous les levers de soleil et les labeurs de la journée, entre la fantaisie et la réalité. Modeste était la jeune fille curieuse et pudique, sachant sa destinée et pleine de chasteté, la vierge de l'Espagne plutôt que celle de Raphaël.

Elle leva la tête en entendant Dumay dire à Exupère : — Venez ici, jeune homme! et, après les avoir vus causant dans un coin du salon, elle pensa qu'il s'agissait d'une commission à donner pour Paris. Elle regarda ses amis qui l'entouraient comme étonnée de leur silence, et s'écria de l'air le plus naturel : — Eh bien! vous ne jouez pas? en montrant la table verte que la grande madame Latournelle nommait l'*autel*.

— Jouons! reprit Dumay, qui venait de congédier le jeune Exupère.

— Mets-toi là, Butscha, dit madame Latournelle en séparant par toute la table le premier clerc du groupe que formaient madame Mignon et sa fille.

— Et toi, viens là... dit Dumay à sa femme en lui ordonnant de se tenir près de lui.

Madame Dumay, petite Américaine de trente-six ans, essuya furtivement des larmes; elle adorait Modeste et croyait à une catastrophe.

— Vous n'êtes pas gais, ce soir, reprit Modeste.

— Nous jouons, répondit Gobenheim qui disposait ses cartes.

Quelque intéressante que cette situation puisse paraître, elle le sera bien davantage en expliquant la position de Dumay relativement à Modeste. Si la concision de ce récit le rend sec, on pardonnera cette sécheresse en faveur du désir d'achever promptement cette scène, et à la nécessité de raconter l'argument qui domine tous les drames.

Dumay (Anne-François-Bernard), né à Vannes, partit soldat en 1799, à l'armée d'Italie. Son père, président du tribunal révolutionnaire, s'était fait remarquer par tant d'énergie, que le pays ne fut pas tenable pour lui lorsque son père, assez méchant avocat, eût péri sur l'échafaud après le 9 thermidor. Après avoir vu mourir sa mère de chagrin, Anne vendit tout ce qu'il possédait et courut, à l'âge de vingt-deux ans, en Italie, au moment où nos armées succombaient. Il rencontra dans le département du Var un jeune homme qui, par des motifs analogues, allait aussi chercher la gloire, en trouvant le champ de bataille moins périlleux que la Provence.

Charles Mignon, dernier rejeton de cette famille à laquelle Paris doit la rue et l'hôtel bâti par le cardinal Mignon, eut, dans son père, un finaud qui voulut sauver des griffes de la Révolution la terre de la Bastie, un joli fief du Comtat. Comme tous les peureux de ce temps, le comte de la Bastie, devenu le citoyen Mignon, trouva plus sain de couper les têtes que de se laisser couper la sienne. Ce faux terroriste disparut au 9 thermidor et fut alors inscrit sur la liste des émigrés. Le comté de la Bastie fut vendu. Le château déshonoré vit ses tours en poivrière rasées. Enfin, le citoyen Mignon, découvert à Orange, fut massacré, lui, sa femme et ses enfants, à l'exception de Charles Mignon, qu'il avait envoyé lui chercher un asile dans les Hautes-Alpes. Saisi par ces affreuses nouvelles, Charles attendit, dans une vallée du Mont-Genèvre, des temps moins orageux. Il vécut là, jusqu'en 1799, de quelques louis que son père lui mit dans la main à son départ. Enfin, à vingt-trois ans, sans autre fortune que sa belle prestance, que cette beauté méridionale qui, complète, arrive au sublime, et dont le type est l'Antinoüs, l'illustre favori d'Adrien, Charles résolut de hasarder sur le tapis rouge de la guerre son audace provençale, qu'il prit, à l'exemple de tant d'autres, pour une vocation. En allant au dépôt de l'armée, à Nice, il rencontra le Breton. Devenus camarades, et par la similitude de leurs destinées et par le contraste de leurs caractères, ces deux fantassins burent à la même tasse, en plein torrent, cassèrent en deux le même morceau de biscuit, et se trouvèrent sergents à la paix qui suivit la bataille de Marengo.

Quand la guerre recommença, Charles Mignon obtint de passer dans la cavalerie, et perdit alors de vue son camarade. Le dernier

des Mignon de la Bastie était, en 1812, officier de la Légion d'honneur et major d'un régiment de cavalerie, espérant être renommé comte de la Bastie et fait colonel par l'Empereur. Pris par les Russes, il fut envoyé comme tant d'autres en Sibérie. Il fit le voyage avec un pauvre lieutenant dans lequel il reconnut Anne Dumay, non décoré, brave, mais malheureux comme un million de pousse-cailloux à épaulettes de laine, le canevas d'hommes sur lequel Napoléon a peint le tableau de l'Empire. En Sibérie, le lieutenant-colonel apprit, pour tuer le temps, le calcul et la calligraphie au Breton, dont l'éducation avait paru inutile au père Scévola. Charles trouva dans son premier compagnon de route un de ces cœurs si rares où il put verser tous ses chagrins en racontant ses félicités.

Le fils de la Provence avait fini par rencontrer le hasard qui cherche tous les jolis garçons. En 1804, à Francfort-sur-Mein, il fut adoré par Bettina Wallenrod, fille unique d'un banquier, et il l'avait épousée avec d'autant plus d'enthousiasme qu'elle était riche, une des beautés de la ville, et qu'il se voyait alors seulement lieutenant, sans autre fortune que l'avenir excessivement problématique des militaires de ce temps-là. Le vieux Wallenrod, baron allemand déchu (la banque est toujours baronne), charmé de savoir que le beau lieutenant représentait à lui seul les Mignon de la Bastie, approuva la passion de la blonde Bettina, qu'un peintre (il y en avait un alors à Francfort) avait fait poser pour une figure idéale de l'Allemagne. Wallenrod, nommant par avance ses petits-fils comtes de la Bastie-Wallenrod, plaça dans les fonds français la somme nécessaire pour donner à sa fille trente mille francs de rentes. Cette dot fit une très-faible brèche à sa caisse, vu le peu d'élévation du capital. L'Empire, par suite d'une politique à l'usage de beaucoup de débiteurs, payait rarement les semestres. Aussi Charles parut-il assez effrayé de ce placement, car il n'avait pas autant de foi que le baron allemand dans l'aigle impériale. Le phénomène de la croyance ou de l'admiration, qui n'est qu'une croyance éphémère, s'établit difficilement en concubinage avec l'idole. Le mécanicien redoute la machine que le voyageur admire, et les officiers étaient un peu les chauffeurs de la locomotive napoléonienne, s'ils n'en furent pas le charbon. Le baron de Wallenrod-Tustall-Bartenstild promit alors de venir au secours du ménage.

Charles aima Bettina Wallenrod autant qu'il était aimé d'elle, et c'est beaucoup dire; mais, quand un Provençal s'exalte, tout chez lui devient naturel en fait de sentiment. Et comment ne pas adorer une blonde échappée d'un tableau d'Albert Durer, d'un caractère angélique, et d'une fortune notée à Francfort? Charles eut donc quatre enfants dont il restait seulement deux filles au moment où il épanchait ses douleurs au cœur du Breton. Sans les connaître, Dumay aima ces deux petites par l'effet de cette sympathie, si bien rendue par Charlet, qui rend le soldat père de tout enfant! L'aînée, appelée Bettina-Caroline, était de 1805, l'autre, Marie-Modeste, de 1808.

Le malheureux lieutenant-colonel sans nouvelles de ces êtres chéris, revint à pied, en 1814, en compagnie du lieutenant, à travers la Russie et la Prusse. Ces deux amis, pour qui la différence des épaulettes n'existait plus, atteignirent Francfort au moment où Napoléon débarquait à Cannes. Charles trouva sa femme à Francfort, mais en deuil; elle avait eu la douleur de perdre son père, de qui elle était adorée, et qui voulait toujours la voir souriant, même à son lit de mort. Le vieux Wallenrod ne survivait pas aux désastres de l'empire. A soixante-douze ans, il avait spéculé sur les cotons, en croyant au génie de Napoléon, sans savoir que le génie est aussi souvent au-dessus qu'au-dessous des événements. Ce dernier Walleurod, des vrais Wallenrod-Tustall-Bartenstild, avait acheté presque autant de balles de coton que l'Empereur perdit d'hommes pendant sa sublime campagne de France.

— *Che meirs tans le godon!...* dit à sa fille ce père, de l'espèce des Goriot, en s'efforçant d'apaiser une douleur qui l'effrayait, *ed che meirs ne teffant rienne à berzonne*, car ce Français d'Allemagne mourut en essayant de parler la langue aimée de sa fille.

Heureux de sauver de ce grand et double naufrage sa femme et ses deux filles, Charles Mignon revint à Paris où l'Empereur le nomma lieutenant-colonel dans les cuirassiers de la garde, et le fit commandant de la Légion d'honneur. Le rêve du colonel, qui se voyait enfin général et comte au premier triomphe de Napoléon, s'éteignit dans les flots de sang de Waterloo. Le colonel, peu grièvement blessé, se retira sur la Loire et quitta Tours avant le licenciement.

Au printemps de 1816, Charles réalisa ses trente mille livres de rentes qui lui donnèrent environ quatre cent mille francs, et résolut d'aller faire fortune en Amérique, en abandonnant le pays où la persécution pesait déjà sur les soldats de Napoléon. Il descendit de Paris au Havre accompagné de Dumay, a qui, par un hasard assez ordinaire à la guerre, il avait sauvé la vie en le prenant en croupe au milieu du désordre qui suivit la journée de Waterloo. Dumay partageait les opinions et le découragement du colonel. Charles, suivi par le Breton comme par un caniche (le pauvre soldat idolâtrait les deux petites filles), pensa que l'obéissance, l'habitude des consignes, la probité, l'attachement du lieutenant en feraient un serviteur fidèle autant qu'utile, il lui proposa donc de se mettre sous ses ordres, au civil. Dumay fut très-heureux en se voyant adopté par une famille où il vivrait comme le guy sur le chêne.

En attendant une occasion pour s'embarquer, en choisissant entre les navires et méditant sur les chances offertes par leurs destinations, le colonel entendit parler des brillantes destinées que la paix réservait au Havre. En écoutant la dissertation de deux bourgeois, il entrevit un moyen de fortune, et devint à la fois armateur, banquier, propriétaire; il acheta pour deux cent mille francs de terrains, de maisons et lança vers New-York un navire chargé de soieries françaises achetées à bas prix à Lyon. Dumay, son agent, partit sur le vaisseau. Pendant que le colonel s'installait dans la plus belle maison de la rue Royale avec sa famille, et apprenait les éléments de la Banque en déployant l'activité, la prodigieuse intelligence des Provençaux, Dumay réalisa deux fortunes, car il revint avec un chargement de coton acheté à vil prix. Cette double opération valut un capital énorme à la maison Mignon. Le colonel fit alors l'acquisition de la villa d'Ingouville, et récompensa Dumay en lui donnant une modeste maison, rue Royale.

Le pauvre Breton avait ramené de New-York, avec ses cotons, une jolie petite femme à laquelle plut, avant toute chose, la qualité de Française. Miss Grummer possédait environ quatre mille dollars, vingt mille francs que Dumay plaça chez son colonel. Dumay, devenu l'*alter ego* de l'armateur, apprit en peu de temps la tenue des livres, cette science qui distingue, selon son mot, les sergents-majors du commerce. Ce naïf soldat, oublié pendant vingt ans par la fortune, se crut l'homme le plus heureux du monde, en se voyant propriétaire d'une maison que la munificence de son chef garnit d'un joli mobilier, puis de douze cents francs d'intérêts qu'il eut de ses fonds, et de trois mille six cents francs d'appointement. Jamais le lieutenant Dumay, dans ses rêves, n'avait espéré situation pareille; mais il était encore plus satisfait de se sentir le pivot de la plus riche maison de commerce du Havre. Madame Dumay, petite Américaine assez jolie, eut le chagrin de perdre tous ses enfants à leur naissance, et les malheurs de sa dernière couche la privèrent de l'espérance d'en avoir; elle s'attacha donc aux deux demoiselles Mignon, avec autant d'amour que Dumay, qui les eût préférées à ses enfants. Madame Dumay, qui devait le jour à des cultivateurs habitués à une vie économe, se contenta de deux mille quatre cents francs pour elle et son ménage. Ainsi, tous les ans, Dumay plaça deux mille et quelques cents francs de plus dans la maison Mignon. En examinant le bilan annuel, le patron grossissait le compte du caissier d'une gratification en harmonie avec les services. En 1824, le crédit du caissier se montait à cinquante-huit mille francs. Ce fut alors que Charles Mignon, comte de la Bastie, titre dont on ne parlait jamais, combla son caissier en le logeant au Chalet, où, dans ce moment, vivaient obscurément Modeste et sa mère.

L'état déplorable où se trouvait madame Mignon, que son mari laissa belle encore, a sa cause dans la catastrophe à laquelle l'absence de Charles était due. Le chagrin avait employé trois ans à détruire cette douce Allemande; mais c'était un de ces chagrins semblables à des vers logés au cœur d'un bon fruit. Le bilan de cette douleur est facile à chiffrer. Deux enfants, morts en bas âge, eurent un double *ci-gît* dans cette âme qui ne savait rien oublier. La captivité de Charles en Sibérie fut, pour cette femme aimante, la mort tous les jours. La catastrophe de la riche maison Wallenrod et la mort du pauvre banquier sur ses sacs vides, fut, au milieu des doutes de Bettina sur le sort de son mari, comme un coup suprême. La joie excessive de retrouver son Charles faillit tuer cette fleur allemande. Puis la seconde chute de l'Empire, l'expatriation projetée furent comme de nouveaux accès d'une même fièvre. Enfin, dix ans de prospérités continuelles, les amusements de sa maison, la première du Havre; les dîners, les bals, les fêtes du négociant heureux, les somptuosités de la villa Mignon, l'immense considération, la respectueuse estime dont jouissait Charles, l'entière affection de cet homme, qui répondit par un amour unique à un unique amour, tout avait réconcilié cette pauvre femme avec la vie. Au moment où elle ne doutait plus, où elle entrevoyait un beau soir à sa journée orageuse, une catastrophe inconnue, enterrée au cœur de cette double famille et dont il sera bientôt question, fut comme une sommation du malheur.

En janvier 1826, au milieu d'une fête, quand le Havre tout entier désignait Charles Mignon pour son député, trois lettres, venues de New-York, de Paris et de Londres, furent chacune comme un coup de marteau sur le palais de verre de la prospérité. En dix minutes, la ruine avait fondu de ses ailes de vautour sur cet inouï bonheur, comme le froid sur la grande armée en 1812.

En une seule nuit, passée à faire des comptes avec Dumay, Charles Mignon prit son parti. Toutes les valeurs, sans en excepter les meubles, suffisaient àtout payer.

— Le Havre, dit le colonel au lieutenant, ne me verra pas à pied. Dumay, je prends tes soixante mille francs à six pour cent...

— A trois, mon colonel.

— A rien alors, dit Charles Mignon péremptoirement. Je te ferai ta part dans mes nouvelles affaires. Le *Modeste*, qui n'est plus à moi,

part demain, le capitaine m'emmène. Toi, je te charge de ma femme et de ma fille. Je n'écrirai jamais. Pas de nouvelles, bonnes nouvelles.

Dumay ne demanda rien à son patron, il ne lui fit pas de questions sur ses projets.

— Je pense, dit-il à Latournelle d'un petit air entendu, que mon colonel a son plan fait.

Le lendemain, il accompagna au petit jour son patron sur le navire le *Modeste*, partant pour Constantinople. Là, sur l'arrière du bâtiment, le Breton dit au Provençal : — Quels sont vos derniers ordres, mon colonel?

— Qu'aucun homme n'approche du Chalet! dit le père en retenant mal une larme. Dumay! garde-moi bien mon dernier enfant, comme me le garderait un boule-dogue. La mort à quiconque tenterait de débaucher ma seconde fille! Ne crains rien, pas même l'échafaud, je t'y rejoindrais.

— Mon colonel, faites vos affaires en paix. Je vous comprends. Vous retrouverez mademoiselle Modeste comme vous me la confiez, ou je serais mort! Vous me connaissez et vous connaissez nos deux chiens des Pyrénées. On n'arrivera pas à votre fille. Pardon de vous dire tant de phrases!

Les deux militaires se jetèrent dans les bras l'un de l'autre comme deux hommes qui s'étaient appréciés en pleine Sibérie.

Le jour même, le *Courrier du Havre* contenait ce terrible, simple, énergique et honnête premier-Havre.

« La maison Charles Mignon suspend ses payements. Mais les liquidateurs soussignés prennent l'engagement de payer toutes les créances passives. On peut, dès à présent, escompter aux tiers-porteurs les effets à terme. La vente des propriétés foncières couvre intégralement les comptes courants.

« Cet avis est donné pour l'honneur de la maison et pour empêcher tout ébranlement du crédit sur la place du Havre.

« M. Charles Mignon est parti ce matin sur le *Modeste* pour l'Asie-Mineure, ayant laissé de pleins pouvoirs à l'effet de réaliser toutes les valeurs, même immobilières.

« DUMAY (*liquidateur pour les comptes de banque*) ; LATOURNELLE, *notaire* (*liquidateur pour les biens de ville et de campagne*); GOBENHEIM (*liquidateur pour les valeurs commerciales*). »

Latournelle devait sa fortune à la bonté de M. Mignon, qui lui prêta cent mille francs, en 1817, pour acheter la plus belle étude du Havre. Ce pauvre homme, sans moyens pécuniaires, premier clerc depuis dix ans, atteignait alors à l'âge de quarante ans et se voyait clerc pour le reste de ses jours. Il fut le seul dans tout le Havre dont le dévouement pût se comparer à celui de Dumay; car Gobenheim profita de la liquidation pour continuer les relations et les affaires de M. Mignon, ce qui lui permit d'élever sa petite maison de banque.

Pendant que des regrets unanimes se formulaient à la Bourse, sur le port, dans toutes les maisons; quand le panégyrique d'un homme irréprochable, honorable et bienfaisant, remplissait toutes les bouches, Latournelle et Dumay, silencieux et actifs comme des fourmis, vendaient, réalisaient, payaient et liquidaient. Vilquin fit le généreux en achetant la villa, la maison de ville et une ferme. Aussi Latournelle profita-t-il de ce bon premier mouvement en arrachant un bon prix à Vilquin.

On voulut visiter madame et mademoiselle Mignon; mais elles avaient obéi à Charles en se réfugiant au Chalet, le matin même de son départ qui leur fut caché dans le premier moment. Pour ne pas se laisser ébranler par leur douleur, le courageux banquier avait embrassé sa femme et sa fille pendant leur sommeil. Il y eut trois cents cartes mises à la porte de la maison Mignon. Quinze jours après, l'oubli le plus profond, prophétisé par Charles, révélait à ces deux femmes la sagesse et la grandeur de la résolution ordonnée.

Dumay fit représenter son maître à New-York, à Londres et à Paris. Il suivit la liquidation des trois maisons de banque auxquelles cette ruine était due, réalisa cinq cent mille francs de 1826 à 1828, le huitième de la fortune de Charles, et, selon des ordres écrits pendant la nuit du départ, il les envoya dans le commencement de l'année 1828, par la maison Mongenod, à New-York, au compte de M. Mignon. Tout cela fut accompli militairement, excepté le prélèvement de trente mille francs pour les besoins personnels de madame et de mademoiselle Mignon que Charles avait recommandé de faire et que ne fit pas Dumay. Le Breton vendit sa maison de ville vingt mille francs, et les remit à madame Mignon, en pensant que, plus son colonel aurait de capitaux, plus promptement il reviendrait.

— Faute de trente mille francs quelquefois on périt, dit-il à Latournelle qui lui prit à sa valeur cette maison où les habitants du Chalet trouvaient toujours un appartement.

Tel fut, pour la célèbre maison Mignon du Havre, le résultat de la crise qui bouleversa, de 1825 à 1826, les principales places de commerce et qui la causa, si l'on se souvient de ce coup de vent, la ruine de plusieurs banquiers de Paris, dont un présidait le tribunal de commerce.

On comprend alors que cette chute immense, couronnant un règne bourgeois de dix années, pût être le coup de la mort pour Bettina Wallenrod, qui se vit encore une fois séparée de son mari, sans rien savoir d'une destinée en apparence aussi périlleuse, aussi aventureuse que l'exil en Sibérie; mais le mal qui l'entraînait vers la tombe est à ces chagrins visibles ce qu'est aux chagrins ordinaires d'une famille l'enfant fatal qui la gruge et la dévore. La pierre infernale jetée au cœur de cette mère était une des pierres tumulaires du petit cimetière d'Ingouville, et sur laquelle on lit :

BETTINA-CAROLINE MIGNON,

Morte à vingt-deux ans.

PRIEZ POUR ELLE.

1827.

Cette inscription est pour la jeune fille ce qu'une épitaphe est pour beaucoup de morts, la table des matières d'un livre inconnu. Le livre, le voici dans son abrégé terrible qui peut expliquer le serment échangé dans les adieux du colonel et du lieutenant.

Un jeune homme, d'une charmante figure, appelé Georges d'Estourny, vint au Havre sous le vulgaire prétexte de voir la mer, et il y vit Caroline Mignon. Un soi-disant élégant de Paris n'est jamais sans quelques recommandations; il fut donc invité, par l'intermédiaire d'un ami des Mignon, à une fête donnée à Ingouville. Devenu très-épris et de Caroline et de sa fortune, le Parisien entrevit une fin heureuse. En trois mois, il accumula tous les moyens de séduction, et enleva Caroline. Quand il a des filles, un père de famille ne doit pas plus laisser introduire un jeune homme chez lui sans le connaître, que laisser traîner des livres ou des journaux sans les avoir lus. L'innocence des filles est comme le lait que font tourner un coup de tonnerre, un vénéneux parfum, un temps chaud, un rien, un souffle même. En lisant la lettre d'adieu de sa fille aînée, Charles Mignon fit partir aussitôt madame Dumay pour Paris. La famille allégua la nécessité d'un voyage subitement ordonné par le médecin de la maison qui trempa dans cette excuse nécessaire; mais sans pouvoir empêcher le Havre de causer sur cette absence.

— Comment, une jeune personne si forte, d'un teint espagnol, à chevelure de jais!... Elle? poitrinaire!...

— Mais oui, l'on dit qu'elle a commis une imprudence.

— Ah! ah! s'écriait un Vilquin.

— Elle est revenue en nage d'une partie de cheval, et a bu à la glace : du moins, voilà ce que dit le docteur Troussenard.

Quand madame Dumay revint, les malheurs de la maison Mignon étaient consommés, personne ne fit plus attention à l'absence de Caroline ni au retour de la femme du caissier.

Au commencement de l'année 1827, les journaux retentirent du procès de Georges d'Estourny, condamné pour de constantes fraudes au jeu par la police correctionnelle. Ce jeune corsaire s'exila, sans s'occuper de mademoiselle Mignon, à qui la liquidation faite au Havre ôtait toute sa valeur. En peu de temps, Caroline apprit et son infâme abandon, et la ruine de la maison paternelle. Revenue dans un état de maladie affreux et mortel, elle s'éteignit, en peu de jours, au Chalet. Sa mort protégea du moins sa réputation. On crut assez généralement à la maladie alléguée par M. Mignon lors de la fuite de sa fille, et à l'ordonnance médicale qui dirigeait, disait-on, mademoiselle Caroline sur Nice.

Jusqu'au dernier moment, la mère espéra conserver sa fille! Bettina fut sa préférence, comme Modeste était celle de Charles. Il y avait quelque chose de touchant dans ces deux élections. Bettina fut tout le portrait de Charles, comme Modeste est celui de sa mère. Chacun des deux époux continuait son amour dans son enfant. Caroline, fille de la Provence, tint de son père et cette belle chevelure noire comme l'aile d'un corbeau qu'on admire chez les femmes du Midi, et l'œil brun, fendu en amande, brillant comme une étoile, et le teint olivâtre, et la peau dorée d'un fruit velouté, le pied cambré, cette taille espagnole qui fait craquer les basquines. Aussi le père et la mère étaient-ils fiers de la charmante opposition que présentaient les deux sœurs.

— Un diable et un ange! disait-on sans malice, quoique ce fût une prophétie.

Après avoir pleuré pendant un mois dans sa chambre où elle voulut rester sans voir personne, la pauvre Allemande en sortit les yeux malades. Avant de perdre la vue, elle était allée, malgré tous ses amis, contempler la tombe de Caroline. Cette dernière image resta colorée dans ses ténèbres, comme le spectre rouge du dernier objet vu brille encore, après qu'on a fermé les yeux par un grand jour.

Après cet affreux, ce double malheur, Modeste, devenue fille unique, sans que son père le sût, rendit Dumay, non pas plus dévoué, mais plus craintif que par le passé. Madame Dumay, folle de Modeste comme toutes les femmes privées d'enfant, l'accabla de sa maternité

d'occasion, sans cependant méconnaître les ordres de son mari qui se défiait des amitiés féminines. La consigne était nette.

— Si jamais un homme de quelque âge, de quelque rang que ce soit, avait dit Dumay, parle à Modeste, la lorgne, lui fait les yeux doux, c'est un homme mort, je lui brûle la cervelle et je vais me mettre à la disposition du procureur du roi, ma mort la sauvera peut-être. Si tu ne veux pas me voir couper le cou, remplace-moi bien auprès d'elle, pendant que je suis en ville.

Depuis trois ans, Dumay visitait ses armes tous les soirs. Il paraissait avoir mis de moitié dans son serment les deux chiens des Pyrénées, deux animaux d'une intelligence supérieure; l'un couchait à l'intérieur et l'autre était posté dans une petite cabane d'où il ne sortait pas et n'aboyait point; mais l'heure où ces deux chiens auraient remué leurs mâchoires sur un quidam, eût été terrible!

On peut maintenant deviner la vie menée au Chalet par la mère et la fille. M. et madame Latournelle, souvent accompagnés de Gobenheim, venaient à peu près tous les soirs tenir compagnie à leurs amis, et jouaient au whist. La conversation roulait sur les affaires du Havre, sur les petits événements de la vie de province. Entre neuf et dix heures du soir, on se quittait. Modeste allait coucher sa mère, elles faisaient leurs prières ensemble, elles se répétaient leurs espérances, elles parlaient du voyageur chéri. Après avoir embrassé sa mère, la fille rentrait dans sa chambre à dix heures. Le lendemain, Modeste levait sa mère avec les mêmes soins, les mêmes prières, les mêmes causeries. A la louange de Modeste, depuis le jour où la terrible infirmité vint ôter un sens à sa mère, elle s'en fit la femme de chambre, et déploya la même sollicitude, à tout instant sans se lasser, sans y trouver de monotonie. Elle fut sublime d'affection à toute heure, d'une douceur rare chez les jeunes filles, et bien appréciée par les témoins de cette tendresse. Aussi, pour la famille Latournelle, pour M. et madame Dumay, Modeste était-elle au moral la perle que vous connaissez. Entre le déjeuner et le dîner, madame Mignon et madame Dumay faisaient, pendant les jours de soleil, une petite promenade jusque sur les bords de la mer, accompagnées de Modeste, car il fallait le secours de deux bras à la malheureuse aveugle.

Un mois avant la scène, au milieu de laquelle cette explication fait comme une parenthèse, madame Mignon avait tenu conseil avec ses seuls amis, madame Latournelle, le notaire et Dumay, pendant que madame Dumay amusait Modeste par une longue promenade.

— Ecoutez, mes amis, avait dit l'aveugle, ma fille aime, je le sens, je le vois... Une étrange révolution s'est accomplie en elle, et je ne sais pas comment vous ne vous en êtes pas aperçus...

— Nom d'un petit bonhomme! s'écria le lieutenant.

— Ne m'interrompez pas, Dumay. Depuis deux mois, Modeste prend soin d'elle, comme si elle devait aller à un rendez-vous. Elle est devenue excessivement difficile pour sa chaussure, elle veut faire valoir son pied, elle gronde madame Gobet, la cordonnière. Il en est de même avec sa couturière. En de certains jours, ma pauvre petite reste morne, attentive, comme si elle attendait quelqu'un; sa voix a des intonations brèves comme si, quand on l'interroge, on la contrariait dans son attente, dans ses calculs secrets; puis, si ce quelqu'un attendu, est venu...

— Nom d'un petit bonhomme!

— Asseyez-vous, Dumay, dit l'aveugle. Eh bien! Modeste est gaie! Oh! elle n'est pas gaie pour vous, vous ne saisissez pas ces nuances trop délicates pour des yeux occupés par le spectacle de la nature. Cette gaieté se trahit par les notes de sa voix, par des accents que je saisis, que j'explique. Modeste, au lieu de demeurer assise, songeuse, dépense un activité folle en mouvements désordonnés... Elle est heureuse, enfin! Il y a des actions de grâce jusque dans les idées qu'elle exprime. Ah! mes amis, je me connais au bonheur aussi bien qu'au malheur... Par le baiser que me donne ma pauvre Modeste, je devine ce qui se passe en elle : si elle a reçu ce qu'elle attend, ou si elle est inquiète. Il y a bien des nuances dans les baisers, même dans ceux d'une fille innocente, car Modeste est l'innocence même, mais, c'est comme une innocence instruite. Si je suis aveugle, ma tendresse est clairvoyante, et je vous engage à surveiller ma fille.

Dumay devenu féroce, le notaire en homme qui veut trouver le mot d'une énigme, madame Latournelle en duègne trompée, madame Dumay qui partagea les craintes de son mari, se firent alors les espions de Modeste. Modeste ne fut pas quittée un instant. Dumay passa les nuits sous les fenêtres, caché dans son manteau comme un jaloux espagnol; mais il ne put, armé de sa sagacité de militaire, saisir aucun indice accusateur. A moins d'aimer les rossignols du parc Vilquin, ou quelque prince Lutin, Modeste n'avait pu voir personne, n'avait pu recevoir ni donner aucun signal. Madame Dumay, qui ne se coucha qu'après avoir vu Modeste endormie, plana sur les chemins du haut du Chalet avec une attention égale à celle de son mari. Sous les regards de ces quatre argus, l'irréprochable enfant, dont les moindres mouvements furent étudiés, analysés, fut si bien acquittée de toute criminelle conversation, que les amis taxèrent madame Mignon de folie, de préoccupation. Madame Latournelle, qui conduisait elle-même à l'église et qui en ramenait Modeste, fut chargée de dire à la mère qu'elle s'abusait sur sa fille.

— Modeste, fit-elle observer, est une jeune personne très-exaltée, elle se passionne pour les poésies de celui-ci, pour la prose de celui-là. Vous n'avez pas pu juger de l'impression qu'a produite sur elle cette symphonie de bourreau (mot de Butscha qui prêtait de l'esprit à fonds perdu à sa bienfaitrice), appelée le *Dernier jour d'un condamné;* mais elle me paraissait folle avec ses admirations pour ce M. Hugo. Je ne sais pas où ces gens-là (Victor Hugo, Lamartine, Byron sont ces *gens-là* pour les madame Latournelle) vont prendre leurs idées. La petite m'a parlé de Childe-Harold, je n'ai pas voulu en avoir le démenti, j'ai eu la simplicité de me mettre à lire *cela* pour pouvoir en raisonner avec elle. Je ne sais pas s'il faut attribuer cet effet à la traduction; mais le cœur me tournait, les yeux me papillotaient, je n'ai pas pu continuer. Il y a là des comparaisons qui hurlent : des rochers qui s'évanouissent, les laves de la guerre!.... Enfin, comme c'est un Anglais qui voyage, on doit s'attendre à des bizarreries, mais cela passe la permission. On se croit en Espagne, et il vous met dans les nuages, au-dessus des Alpes, il fait parler les torrents et les étoiles; et, puis, il y a trop de vierges!... c'en est impatientant! Enfin, après les campagnes de Napoléon, nous avons assez des boulets enflammés, de l'airain sonore qui roulent de page en page. Modeste m'a dit que tout ce pathos venait du traducteur et qu'il fallait lire l'anglais. Mais je n'irai pas apprendre l'anglais pour lord Byron, quand je ne l'ai pas appris pour Exupère. Je préfère de beaucoup les romans de Ducray-Duminil à ces romans anglais! Moi je suis trop Normande pour m'amouracher de tout ce qui vient de l'étranger, et surtout de l'Angleterre.

Madame Mignon, malgré son deuil éternel, ne put s'empêcher de sourire à l'idée de madame Latournelle lisant Childe-Harold. La sévère notaresse accepta ce sourire comme une approbation de ses doctrines.

— Ainsi donc, vous prenez, ma chère madame Mignon, les fantaisies de Modeste, les effets de ses lectures pour des amourettes. Elle a vingt ans. A cet âge, on s'aime soi-même. On se pare pour se voir parée. Moi, je mettais à feu ma pauvre petite sœur un chapeau d'homme, et nous jouions au monsieur... Vous avez eu, vous, à Francfort, une jeunesse heureuse; mais soyons justes!... Modeste est ici sans aucune distraction. Malgré la complaisance avec laquelle ses moindres désirs sont accueillis, elle se sait gardée, et la vie qu'elle mène offrirait peu de plaisir à une jeune fille qui n'aurait pas trouvé comme elle des divertissements dans les livres. Allez, elle n'aime personne que vous. Tenez-vous pour très-heureuse de ce qu'elle se passionne pour les corsaires de lord Byron, pour les héros de roman de Walter Scott, pour vos Allemands, les comtes d'Egmont, Werther, Schiller et autres Err.

— Eh bien! madame?... dit respectueusement Dumay qui fut effrayé du silence de Madame Mignon.

— Modeste n'est pas seulement amoureuse, elle aime quelqu'un! répondit obstinément la mère.

— Madame, il s'agit de ma vie, et vous trouverez bon, non pas à cause de moi, mais de ma pauvre femme, de mon colonel et de vous, que je cherche à savoir qui de la mère ou du chien de garde se trompe...

— C'est vous, Dumay! Ah! si je pouvais regarder ma fille!... s'écria la pauvre aveugle.

— Mais qui peut-elle aimer? dit madame Latournelle. Quant à nous, je réponds de mon Exupère.

— Ce ne saurait être Gobenheim que, depuis le départ du colonel, nous voyons à peine neuf heures par semaine, dit Dumay. D'ailleurs il ne pense pas à Modeste, cet écu de cent sous fait homme! Son oncle Gobenheim-Keller lui a dit : « Deviens assez riche pour épouser une Keller. » Avec ce programme, il n'y a pas à craindre qu'il sache de quel sexe est Modeste. Voilà tout ce que nous voyons d'hommes ici. Je ne compte pas Butscha, pauvre petit bossu, je l'aime, il est votre Dumay, madame, dit-il à la notaresse. Butscha sait très-bien qu'un regard jeté sur Modeste lui vaudrait une *trempée* à la mode de Vannes... Pas une âme n'a de communication avec nous. Madame Latournelle qui, depuis votre... votre malheur, vient chercher Modeste pour aller à l'église et l'en ramène, l'a bien observée, ces jours-ci, durant la messe, et n'a rien vu de suspect autour d'elle. Enfin, s'il faut vous tout dire, j'ai ratissé moi-même les allées autour de la maison depuis un mois, et je les ai retrouvées le matin sans traces de pas...

— Les râteaux ne sont ni chers ni difficiles à manier, dit la fille de l'Allemagne.

— Et les chiens?... s'écria Dumay.

— Les amoureux savent leur trouver des philtres, répondit madame Mignon.

— Ce serait à me brûler la cervelle, si vous aviez raison, car je serais enfoncé!... s'écria Dumay.

— Et pourquoi, Dumay? demanda madame Mignon.

— Eh madame! je ne soutiendrais pas le regard du colonel s'il ne retrouvait pas sa fille, surtout maintenant qu'elle est unique, aussi pure, aussi vertueuse qu'elle était quand, sur le vaisseau, il m'a dit : — Que la peur de l'échafaud ne t'arrête pas, Dumay, quand il s'agira de l'honneur de Modeste!

— Je vous reconnais bien là tous les deux! dit madame Mignon pleine d'attendrissement.

— Je gagerais mon salut éternel, que Modeste est pure comme elle l'était dans sa barcelonette, dit madame Dumay.

— Oh! je le saurai, dit Dumay, si madame la comtesse veut me permettre d'essayer d'un moyen, car les vieux troupiers se connaissent en stratagèmes.

— Je vous permets tout ce qui pourra nous éclairer sans nuire à notre dernier enfant.

— Et comment feras-tu, Anne?... dit madame Dumay, pour savoir le secret d'une jeune fille, quand il est si bien gardé.

— Obéissez-moi bien tous, s'écria le lieutenant, j'ai besoin de tout le monde.



Madame Latournelle

Ce précis rapide, qui, développé savamment, aurait fourni tout un tableau de mœurs (combien de familles peuvent y reconnaître les événements de leur vie), suffit à faire comprendre l'importance des petits détails donnés sur les êtres et les choses pendant cette soirée où le vieux militaire avait entrepris de lutter avec une jeune fille, et de faire sortir du fond de ce cœur un amour observé par une mère aveugle.

Une heure se passa dans un calme effrayant, interrompu par les phrases hiéroglyphiques des joueurs de whist.

— Pique! — Atout! Coupe! — Avons-nous les honneurs? — Deux de tri (sic)! — A huit! — A qui à donner? Phrases qui constituent aujourd'hui les grandes émotions de l'aristocratie européenne.

Modeste travaillait sans s'étonner du silence gardé par sa mère. Le mouchoir de madame Mignon glissa de dessus son jupon à terre, Butscha se précipita pour le ramasser, il se trouva près de Modeste et lui dit à l'oreille : — Prenez garde! en se relevant.

Modeste leva sur le nain des yeux étonnés dont les rayons, comme épointés, le remplirent d'une joie ineffable.

— Elle n'aime personne! se dit le pauvre bossu qui se frotta les mains à s'arracher l'épiderme.

En ce moment Exupère se précipita dans le parterre, dans la maison, tomba dans le salon comme un ouragan, et dit à l'oreille de Dumay : — Voici le jeune homme.

Dumay se leva, sauta sur ses pistolets et sortit.

— Ah! mon Dieu, et s'il le tue? s'écria madame Dumay qui fondit en larmes.

— Mais que se passe-t-il donc? demanda Modeste en regardant ses amis d'un air candide et sans aucun effroi.

— Mais il s'agit d'un jeune homme qui tourne autour du chalet!... s'écria madame Latournelle.

— Eh bien! reprit Modeste, pourquoi donc Dumay le tuerait-il?

— *Sancta simplicita!* dit Butscha qui contempla aussi fièrement son patron qu'Alexandre regarde Babylone dans le tableau de Lebrun.

Modeste alla vers la porte.

— Où vas-tu, Modeste? demanda la mère.

— Tout préparer pour votre coucher, maman, répondit Modeste d'une voix aussi pure que le son d'un harmonica.

Et elle quitta le salon.

— Vous n'avez pas fait vos frais, dit le nain à Dumay quand il rentra.

— Modeste est sage comme la Vierge de notre autel! s'écria madame Latournelle.

— Ah! mon Dieu, de telles émotions me brisent, dit le caissier, et je suis cependant bien fort.

— Je veux perdre vingt cinq sous si je comprends un mot à tout ce que vous faites ce soir, dit Gobenheim, vous m'avez l'air d'être fous.

— Il s'agit cependant d'un trésor, dit Butscha, qui se haussa sur la pointe de ses pieds pour arriver à l'oreille de Gobenheim.

— Malheureusement, Dumay, j'ai la presque certitude de ce que je vous ai dit, répéta la mère.

— C'est maintenant à vous, madame, dit Dumay d'une voix calme, à nous prouver que nous avons tort.

En voyant qu'il ne s'agissait que de l'honneur de Modeste, Gobenheim prit son chapeau, salua, sortit, en emportant dix sous, et regardant tout nouveau *rubber* comme impossible.

— Exupère et toi, Butscha, laissez-nous, dit madame Latournelle. Allez au Havre, vous arriverez encore à temps pour voir une pièce, je vous paye le spectacle.

Quand madame Mignon fut seule entre ses quatre amis, madame Latournelle, après avoir regardé Dumay, qui, Breton, comprenait l'entêtement de la mère, et son mari qui jouait avec les cartes, se crut autorisée à prendre la parole.

— Madame Mignon, voyons, quel fait décisif a frappé votre entendement?

— Eh! ma bonne amie, si vous étiez musicienne, vous auriez entendu déjà, comme moi, le langage de Modeste, quand elle parle d'amour.

Le piano des deux demoiselles Mignon se trouvait dans le peu de meubles à l'usage des femmes qui furent apportés de la maison de ville au Chalet. Modeste avait conjuré quelquefois ses ennuis en étudiant sans maître. Née musicienne, elle jouait pour égayer sa mère. Elle chantait naturellement, et répétait les airs allemands que sa mère lui apprenait. De ces leçons, de ces efforts, il en était résulté ce phénomène, assez ordinaire chez les natures poussées par la vocation, que, sans le savoir, Modeste composait, comme on peut composer sans connaître l'harmonie, des cantilènes purement mélodiques. La mélodie est à la musique ce que l'image et le sentiment sont à la poésie, une fleur qui peut s'épanouir spontanément. Aussi les peuples ont-ils eu des mélodies nationales avant l'invention de l'harmonie. La botanique est venue après les fleurs. Ainsi Modeste, sans rien avoir appris du métier de peintre, que ce qu'elle avait vu faire à sa sœur quand sa sœur lavait des aquarelles, devait rester charmée et abattue devant un tableau de Raphaël, de Titien, de Rubens, de Murillo, de Rembrandt, d'Albert Durer et d'Holbein, c'est-à-dire devant le beau idéal de chaque pays. Or, depuis un mois surtout, Modeste se livrait à des chants de rossignol, à des tentatives dont le sens, dont la poésie avait éveillé l'attention de sa mère, assez surprise de voir Modeste acharnée à la composition, essayant des airs sur des paroles inconnues.

— Si vos soupçons n'ont pas d'autre base, dit Latournelle à madame Mignon, je plains votre susceptibilité.

— Quand les jeunes filles de la Bretagne chantent, dit Dumay redevenu sombre, l'amant est bien près d'elles.

— Je vous ferai surprendre Modeste improvisant, dit la mère, et vous verrez!

— Pauvre enfant! dit madame Dumay; mais, si elle savait nos inquiétudes, elle serait désespérée, et nous dirait la vérité, surtout en apprenant de quoi il s'agit pour Dumay.

— Demain, mes amis, je questionnerai ma fille, dit madame Mignon, et peut-être obtiendrai-je plus par la tendresse que vous par la ruse.

La comédie de la Fille mal gardée se jouait-elle, là comme partout et comme toujours, sans que ces honnêtes Bartholo, ces espions dévoués, ces chiens des Pyrénées si vigilants, eussent pu flairer, deviner, apercevoir l'amant, l'intrigue, la fumée du feu? Ceci n'était pas

le résultat d'un défi entre des gardiens et une prisonnière, entre le despotisme du cachot et la liberté du détenu, mais l'éternelle répétition de la première scène jouée au lever du rideau de la création : Eve dans le paradis. Qui maintenant de la mère ou du chien de garde avait raison ?

Aucune des personnes qui entouraient Modeste ne pouvait comprendre ce cœur de jeune fille, car l'âme et le visage étaient en harmonie, croyez-le bien ! Modeste avait transporté sa vie dans un monde aussi nié de nos jours que le fut celui de Christophe Colomb au seizième siècle. Heureusement elle se taisait, autrement elle eût paru folle. Expliquons avant tout l'influence du passé sur Modeste.

Deux événements avaient à jamais formé l'âme comme ils avaient développé l'intelligence de cette jeune fille. Avertis par la catastrophe arrivée à Bettina, M. et madame Mignon résolurent, avant leur désastre, de marier Modeste. Ils avaient fait choix du fils d'un riche banquier, un Hambourgeois établi au Havre depuis 1815, leur obligé d'ailleurs. Ce jeune homme, nommé Francisque Althor, le dandy du Havre, doué de la beauté vulgaire dont se payent les bourgeois, ce que les Anglais appellent un mastok (de bonnes grosses couleurs, de la chair, une membrure carrée), abandonna si bien sa fiancée au moment du désastre, qu'il n'avait plus revu ni Modeste, ni madame Mignon, ni les Dumay.

Latournelle s'étant hasardé à questionner le papa Jacob Althor à ce sujet, l'Allemand avait haussé les épaules en répondant : — Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

Cette réponse, rapportée à Modeste afin de lui donner de l'expérience, fut une leçon d'autant mieux comprise, que Latournelle et Dumay firent des commentaires assez étendus sur cette ignoble trahison. Les deux filles de Charles Mignon, en enfants gâtés, montaient à cheval, avaient des chevaux, des gens, et jouissaient d'une liberté fatale. En se voyant à la tête d'un amoureux officiel, Modeste avait laissé Francisque lui baiser les mains, la prendre par la taille pour lui aider à monter à cheval ; elle accepta de lui des fleurs, de ces menus témoignages de tendresse qui encombrent toutes les cours faites à des prétendues ; elle lui avait brodé une bourse en croyant à ces espèces de liens, si forts pour les belles âmes, des fils d'araignée pour les Gobenheim, les Vilquin et les Althor. Au printemps qui suivit l'établissement de madame et de mademoiselle Mignon au Chalet, Francisque Althor vint dîner chez les Vilquin. En voyant Modeste par-dessus le mur du boulingrin, il détourna la tête. Six semaines après il épousa mademoiselle Vilquin l'aînée. Modeste, belle, jeune, de haute naissance, apprit ainsi qu'elle n'avait été pendant trois mois que mademoiselle *Million*.

La pauvreté connue de Modeste fut donc une sentinelle qui défendit les approches du Chalet, aussi bien que la prudence des Dumay, que la vigilance du ménage Latournelle. On ne parlait de mademoiselle Mignon que pour l'insulter par des : — Pauvre fille, que deviendra-t-elle ? elle coiffera sainte Catherine.

— Quel sort ! avoir vu tout le monde à ses pieds, avoir eu la chance d'épouser le fils Althor et se trouver sans personne qui veuille d'elle.

— Avoir connu la vie la plus luxueuse, ma chère, et tomber dans la misère !

Et qu'on ne croie pas que ces insultes fussent secrètes et seulement devinées par Modeste ; elle les écouta, plus d'une fois, dites par des jeunes gens, par des jeunes personnes du Havre, en promenade à Ingouville ; et qui, sachant madame et mademoiselle Mignon logées au Chalet, parlaient d'elles en passant devant cette jolie habitation. Quelques amis des Vilquin s'étonnaient souvent que ces deux femmes eussent voulu vivre au milieu des créations de leur ancienne splendeur.

Modeste entendit souvent, derrière ses persiennes fermées, des insolences de ce genre.

— Je ne sais pas comment elles peuvent demeurer là ! se disait-on en tournant autour du boulingrin, et peut-être pour aider les Vilquin à chasser leurs locataires.

— De quoi vivent-elles ? Que peuvent-elles faire là ?

— La vieille est devenue aveugle !

— Mademoiselle Mignon est-elle restée jolie ? Ah ! elle n'a plus de chevaux ! Etait-elle fringante !...

En entendant ces farouches sottises de l'envie, qui s'élance, baveuse et hargneuse, jusque sur le passé, bien des jeunes filles eussent senti leur sang les rougir jusqu'au front ; d'autres eussent pleuré, quelques-unes auraient éprouvé des mouvements de rage ; mais Modeste souriait comme on sourit au théâtre en entendant des acteurs. Sa fierté ne descendait pas jusqu'à la hauteur où ces paroles, parties d'en bas, arrivaient.

L'autre événement fut plus grave encore que cette lâcheté mercantile. Bettina-Caroline était morte entre les bras de Modeste, qui garda sa sœur avec le dévouement de l'adolescence, avec la curiosité d'une imagination vierge. Les deux sœurs, par le silence des nuits, échangèrent bien des confidences. De quel intérêt dramatique Bettina n'était-elle pas revêtue aux yeux de son innocente sœur ? Bettina connaissait la passion par le malheur seulement, elle mourait pour avoir aimé. Entre deux jeunes filles, tout homme, quelque scélérat qu'il soit, reste un amant. La passion est ce qu'il y a de vraiment absolu dans les choses humaines, elle ne veut jamais avoir tort. Georges d'Estourny, joueur débauché, coupable, se dessinait toujours dans le souvenir de ces deux filles comme le dandy parisien des fêtes du Havre, lorgné par toutes les femmes (Bettina crut l'enlever à la coquette madame Vilquin), enfin comme l'amant heureux de Bettina. L'adoration d'une jeune fille est plus forte que toutes les réprobations sociales. La justice avait tort aux yeux de Bettina : comment avoir pu condamner un jeune homme par qui elle s'était vue aimée pendant six mois, aimée à la passion dans la mystérieuse retraite où Georges la cacha dans Paris, pour y conserver, lui, sa liberté. Bettina mourante inocula donc l'amour à sa sœur, elle lui communiqua cette lèpre de l'âme. Ces deux filles causèrent toutes deux de ce grand drame de la passion que l'imagination agrandit encore. La morte



Ils se trouvèrent sergents à la paix qui suivit la bataille de Marengo. — PAGE 4

emporta dans sa tombe la pureté de Modeste, elle la laissa sinon instruite, au moins dévorée de curiosité. Néanmoins le remords avait enfoncé trop souvent ses dents aiguës au cœur de Bettina pour qu'elle épargnât les avis à sa sœur. Au milieu de ses aveux, jamais elle n'avait manqué de prêcher Modeste, de lui recommander une obéissance absolue à la famille. Elle supplia sa sœur, la veille de sa mort, de se souvenir de ce lit trempé de pleurs, et de ne pas imiter une conduite que tant de souffrances expiaient à peine. Bettina s'accusa d'avoir attiré la foudre sur la famille, elle mourut au désespoir de n'avoir pas reçu le pardon de son père. Malgré les consolations de la religion attendrie par tant de repentir, Bettina ne s'endormit pas sans crier au moment suprême : « Mon père ! mon père ! » d'un ton de voix déchirant.

— Ne donne pas ton cœur sans ta main, dit Caroline à Modeste une heure avant sa mort, et surtout n'accueille aucun hommage sans l'aveu de notre mère ou de papa...

Ces paroles, si touchantes dans leur vérité textuelle, dites au milieu de l'agonie, avaient eu d'autant plus de retentissement dans l'intelligence de Modeste, que Bettina lui dicta le plus solennel serment. Cette pauvre fille, clairvoyante comme un prophète, tira de dessous son chevet un anneau, sur lequel elle avait fait graver au Havre par sa fidèle servante, Françoise Cochet : *Pense à Bettina*, 1827, à la place de quelque devise. Quelques instants avant de rendre le dernier soupir, elle mit au doigt de sa sœur cette bague en la priant de l'y garder jusqu'à son mariage. Ce fut donc, entre ces deux filles, un étrange assemblage de remords poignants et de peintures naïves de la rapide saison à laquelle avaient succédé si promptement les bises mortelles de l'abandon, mais où les pleurs, les regrets, les souvenirs furent toujours dominés par la terreur du mal.

Et cependant, ce drame de la jeune fille séduite et revenant mourir d'une horrible maladie sous le toit d'une élégante misère, le désastre paternel, la lâcheté du gendre des Vilquin, la cécité produite par la douleur de sa mère, ne répondent encore qu'aux surfaces offertes par Modeste, et dont se contentent les Dumay, les Latournelle, car aucun dévouement ne peut remplacer *la mère !*

Cette vie monotone dans ce chalet coquet, au milieu de ces belles fleurs cultivées par Dumay, ces habitudes à mouvements réguliers comme ceux d'une horloge; cette sagesse provinciale, ces parties de cartes auprès desquelles on tricotait, ce silence interrompu seulement par les mugissements de la mer aux équinoxes; cette tranquillité monastique cachait la vie la plus orageuse, la vie par les idées, la vie du monde spirituel. On s'étonne quelquefois des fautes commises par des jeunes filles; mais il n'existe pas alors près d'elles une mère aveugle pour frapper de son bâton sur un cœur vierge, creusé par les souterrains de la fantaisie. Les Dumay dormaient, quand Modeste ouvrait sa fenêtre, en imaginant qu'il pouvait passer un homme, l'homme de ses rêves, le cavalier attendu qui la prendrait en croupe, en essuyant le feu de Dumay.

Abattue après la mort de sa sœur, Modeste s'était jetée en des lectures continuelles, à s'en rendre idiote. Élevée à parler deux langues, elle possédait aussi bien l'allemand que le français; puis, elle et sa sœur avaient appris l'anglais par madame Dumay. Modeste, peu surveillée en ceci par des gens sans instruction, donna pour pâture à son âme les chefs-d'œuvre modernes des trois littératures anglaise, allemande et française. Lord Byron, Gœthe, Schiller, Walter Scott, Hugo, Lamartine, Crabbe, Moore, les grands ouvrages du dix-septième et du dix-huitième siècles, l'histoire et le théâtre, le roman depuis Rabelais jusqu'à Manon-Lescaut, depuis les Essais de Montaigne jusqu'à Diderot, depuis les fabliaux jusqu'à la Nouvelle Héloïse, la pensée de trois pays meubla d'images confuses cette tête sublime de naïveté froide, de virginité contenue, d'où s'élança brillante, armée, sincère et forte, une admiration absolue pour le génie. Pour Modeste, un livre nouveau fut un grand événement; heureuse d'un chef-d'œuvre à effrayer madame Latournelle, ainsi qu'on l'a vu; contristée quand l'ouvrage ne lui ravageait pas le cœur. Un lyrisme intime bouillonna dans cette âme pleine des belles illusions de la jeunesse. Mais, de cette vie flamboyante, aucune lueur n'arrivait à la surface, elle échappait et au lieutenant Dumay et à sa femme, comme aux Latournelle, mais les oreilles de la mère aveugle en entendirent les pétillements. Le dédain profond que Modeste conçut alors de tous les hommes ordinaires imprima bientôt à sa figure je ne sais quoi de fier, de sauvage, qui tempéra sa naïveté germanique, et qui s'accorde d'ailleurs avec un détail de sa physionomie. Les racines de ses cheveux plantés en pointe au-dessus du front semblent continuer le léger sillon déjà creusé par la pensée entre les sourcils, et rendent ainsi cette expression de sauvagerie peut-être un peu trop forte. La voix de cette charmante enfant, qu'avant son départ Charles appelait *sa petite babouche de Salomon*, à cause de son esprit, avait gagné la plus précieuse flexibilité à l'étude de trois langues. Cet avantage est encore rehaussé par un timbre à la fois suave et frais qui frappe autant le cœur que l'oreille. Si la mère ne pouvait voir l'espérance d'une haute destinée écrite sur le front, elle étudia les transitions de la puberté de l'âme dans les accents de cette voix amoureuse.

A la période affamée de ses lectures, succéda, chez Modeste, le jeu de cette étrange faculté donnée aux imaginations vives de se faire acteur dans une vie arrangée comme dans un rêve : de se représenter les choses désirées avec une impression si mordante qu'elle touche à la réalité, de jouir enfin par la pensée, de dévorer tout jusqu'aux années, de se marier, de se voir vieux, d'assister à son convoi comme Charles-Quint, de jouer enfin en soi-même la comédie de la vie, et, au besoin, celle de la mort. Modeste jouait, elle, la comédie de l'amour. Elle se supposait adorée à ses souhaits, en passant par toutes les phases sociales. Devenue l'héroïne d'un roman noir, elle aimait, soit le bourreau, soit quelque scélérat qui finissait sur l'échafaud, ou, comme sa sœur, un jeune élégant sans le sou qui n'avait de démêlés qu'avec la sixième chambre. Elle se supposait courtisane, et se moquait des hommes au milieu de fêtes continuelles, comme Ninon. Elle menait tour à tour la vie d'une aventurière, ou celle d'une actrice applaudie, épuisant les hasards de Gil Blas et les triomphes des Pasta, des Malibran, des Florine. Lassée d'horreurs, elle revenait à la vie réelle. Elle se mariait avec un notaire, elle mangeait le pain bis d'une vie honnête, elle se voyait en madame Latournelle. Elle acceptait une existence pénible, elle supportait les tracas d'une fortune à faire; puis, elle recommençait les romans : elle était aimée pour sa beauté; le fils de pair de France, jeune homme excentrique, artiste, devinait son cœur et reconnaissait l'étoile que le génie des Staël avait mise à son front. Enfin, son père revenait riche à millions. Autorisée par son expérience, elle soumettait ses amants à des épreuves, où elle gardait son indépendance; elle possédait un magnifique château, des gens, des voitures, tout ce que le luxe a de plus curieux, et elle mystifiait ses prétendus jusqu'à ce qu'elle eût quarante ans, âge auquel elle prenait un parti. Cette édition des Mille et une Nuits, tirée à un exemplaire, dura près d'une année, et fit connaître à Modeste la satiété par la pensée. Elle tint trop souvent la vie dans le creux de sa main, elle se dit philosophiquement et avec trop d'amertume, avec trop de sérieux et trop souvent : — Eh bien ! après?... pour ne pas se plonger jusqu'à la ceinture en ce profond dégoût dans lequel tombent les hommes de génie empressés de s'en retirer par les immenses travaux de l'œuvre à laquelle ils se vouent. N'était sa riche nature, sa jeunesse, Modeste serait allée dans un cloître. Cette satiété jeta cette fille, encore trempée de grâce catholique, dans l'amour du bien, dans l'infini du ciel. Elle conçut la charité comme occupation de la vie; mais elle rampa dans des tristesses mornes en ne se trouvant plus de pâture pour la fantaisie tapie en son cœur, comme un insecte venimeux au fond d'un calice. Et elle cousait tranquillement des brassières pour les enfants des pauvres femmes! Et elle écoutait d'un air distrait les gronderies de M. Latournelle qui reprochait à M. Dumay de lui avoir *coupé une treizième carte*, ou de lui avoir tiré son dernier atout.

La foi poussa Modeste dans une singulière voie. Elle imagina qu'en devenant irréprochable, catholiquement parlant, elle arriverait à un tel état de sainteté, que Dieu l'écouterait et accomplirait ses désirs.

— La foi, selon Jésus-Christ, peut transporter des montagnes, le Sauveur a traîné son apôtre sur le lac de Tibériade : mais, moi, je ne demande à Dieu qu'un mari, se dit-elle, c'est bien plus facile que d'aller me promener sur la mer.

Elle jeûna tout un carême, et resta sans commettre le moindre péché; puis, elle se dit qu'en sortant de l'église, tel jour elle rencontrerait un beau jeune homme digne d'elle, que sa mère pourrait agréer, et qui la suivrait amoureux fou. Le jour où elle avait assigné Dieu, à cette fin d'avoir à lui envoyer un ange, elle fut suivie obstinément par un pauvre assez dégoûtant; il pleuvait à verse, et il ne se trouvait pas un seul jeune homme dehors. Elle alla se promener sur le port, y voir débarquer des Anglais, mais ils amenaient tous des Anglaises, presque aussi belles que Modeste, qui n'aperçut pas le moindre Child-Harold égaré. Dans ce temps-là, les pleurs la gagnaient quand elle s'asseyait en Marius sur les ruines de ses fantaisies. Un jour où elle avait *cité* Dieu pour la troisième fois, elle crut que l'élu de ses rêves était venu dans l'église, elle contraignit madame Latournelle à regarder à chaque pilier, imaginant qu'il se cachait par délicatesse. De ce coup, elle destitua Dieu de toute puissance. Elle faisait souvent des conversations avec cet amant imaginaire, en inventant les demandes et les réponses, elle lui donnait beaucoup d'esprit.

L'excessive ambition de son cœur, cachée dans ces romans, fut donc la cause de cette sagesse tant admirée par les bonnes gens qui gardaient Modeste; ils auraient pu lui amener beaucoup de Francisque Althor et de Vilquin fils, elle ne se serait pas baissée jusqu'à ces manants. Elle voulait purement et simplement un homme de génie, le talent lui semblait peu de chose, de même qu'un avocat n'est rien pour la fille qui se rabat à un ambassadeur. Aussi ne désirait-elle la richesse que pour la jeter aux pieds de son idole. Le fonds d'or sur lequel se détachèrent les figures de ses rêves était, moins riche encore que son cœur plein des délicatesses de la femme, car sa pensée dominante fut de rendre heureux et riche un Tasse, un Milton, un Jean-Jacques Rousseau, un Murat, un Christophe Colomb. Les malheurs vulgaires émouvaient peu cette âme qui voulait éteindre les bûchers de ces martyrs souvent ignorés de leur vivant. Mo-

deste avait soif des souffrances innomées, des grandes douleurs de la pensée. Tantôt elle composait les baumes, elle inventait les recherches, les musiques, les mille moyens par lesquels elle aurait calmé la féroce misanthropie de Jean-Jacques. Tantôt elle se supposait la femme de lord Byron, et devinait presque son dédain du réel en se faisant fantasque autant que la poésie de Manfred, et ses doutes en en faisant un catholique. Modeste reprochait la mélancolie de Molière à toutes les femmes du dix-septième siècle.

— Comment n'accourt-il pas, se demandait-elle, vers chaque homme de génie une femme aimante, riche, belle, qui se fasse son esclave comme dans Lara, le page mystérieux ?

Elle avait, vous le voyez, bien compris *le pianto* que le poëte anglais a chanté par le personnage de Gulnare. Elle admirait beaucoup l'action de cette jeune Anglaise qui vint se proposer à Crébillon fils, et qu'il épousa. L'histoire de Sterne et d'Eliza Draper fit sa vie et son bonheur pendant quelques mois. Devenue en idée l'héroïne d'un roman pareil, plus d'une fois elle étudia le rôle sublime d'Eliza. L'admirable sensibilité, si gracieusement exprimée dans cette correspondance, mouilla ses yeux des larmes qui manquèrent, dit-on, dans les yeux du plus spirituel des auteurs anglais.

Modeste vécut donc encore quelque temps par la compréhension, non-seulement des œuvres, mais encore du caractère de ses auteurs favoris. Goldsmith, l'auteur d'Obermann, Charles Nodier, Maturin, les plus pauvres, les plus souffrants étaient ses dieux ; elle devinait leurs douleurs, elle s'initiait à ces dénûments entremêlés de contemplations célestes, elle y versait les trésors de son cœur ; elle se voyait l'auteur du bien-être matériel de ces artistes, martyrs de leurs facultés. Cette noble compatissance, cette intuition des difficultés du travail, ce culte du talent, est une des plus rares fantaisies qui jamais aient voleté dans des âmes de femme. C'est d'abord comme un secret entre la femme et Dieu ; car là rien d'éclatant, rien de ce qui flatte la vanité, cet auxiliaire si puissant des actions en France.

De cette troisième période d'idées naquit chez Modeste un violent désir de pénétrer au cœur d'une de ces existences anormales, de connaître les ressorts de la pensée, les malheurs intimes du génie, et ce qu'il veut, et ce qu'il est. Ainsi, chez elle, les coups de tête de la fantaisie, les voyages de son âme dans le vide, les pointes poussées dans les ténèbres de l'avenir, l'impatience d'un amour en bloc à porter sur un point, la noblesse de ses idées quant à la vie, le parti pris de souffrir dans une sphère élevée au lieu de barboter dans les marais d'une vie de province, comme avait fait sa mère, l'engagement qu'elle maintenait avec elle-même de ne pas faillir, de respecter le foyer paternel et de n'y apporter que de la joie, tout ce monde de sentiments se produisit enfin sous une forme. Modeste voulut être la compagne d'un poëte, d'un artiste, d'un homme enfin supérieur à la foule des hommes ; mais elle voulut le choisir, ne lui donner son cœur, sa vie, son immense tendresse dégagée des ennuis de la passion, qu'après l'avoir soumis à une étude approfondie.

Ce joli roman, elle commença par en jouir. La tranquillité la plus profonde régna dans son âme. Sa physionomie se colora doucement. Elle devint la belle et sublime image de l'Allemagne que vous avez vue, la gloire du Chalet, l'orgueil de madame Latournelle et des Dumay. Modeste eut alors une existence double. Elle accomplissait humblement et avec amour toutes les minutes de la vie vulgaire au Chalet, elle s'en servait comme d'un frein pour enserrer le poëme de sa vie idéale, à l'instar des chartreux qui régularisent la vie matérielle, et s'occupent pour laisser l'âme se développer dans la prière. Toutes les grandes intelligences s'astreignent à quelque travail mécanique afin de se rendre maîtres de la pensée. Spinosa dégrossissait des verres à lunettes, Bayle comptait les tuiles des toits, Montesquieu jardinait. Le corps ainsi dompté, l'âme déploie ses ailes en toute sécurité. Madame Mignon, qui lisait dans l'âme de sa fille, avait donc raison. Modeste aimait, elle aimait de cet amour platonique si rare, si peu compris, la première illusion des jeunes filles, le plus délicat de tous les sentiments, la friandise du cœur. Elle buvait à longs traits à la coupe de l'inconnu, de l'impossible, du rêve. Elle admirait l'oiseau bleu du paradis des jeunes filles, qui chante à distance, et sur lequel la main ne peut jamais se poser, qui se laisse entrevoir, et que le plomb d'aucun fusil n'atteint, dont les couleurs magiques, dont les pierreries scintillent, éblouissent les yeux, et qu'on ne revoit plus dès que la réalité, cette hideuse Harpie, accompagnée de témoins et de monsieur le maire, apparaît. Avoir de l'amour toutes les poésies sans voir l'amant ! quelle suave débauche ! quelle Chimère à tous crins, à toutes ailes !

Voici le futile et niais hasard qui décida de la vie de cette jeune fille.

Modeste vit à l'étalage d'un libraire le portrait lithographié d'un de ses favoris, de Canalis. Vous savez combien sont menteuses ces esquisses, le fruit de hideuses spéculations qui s'en prennent à la personne des gens célèbres, comme si leurs visages étaient des propriétés publiques. Or, Canalis, crayonné dans une pose assez byronnienne, offrait à l'admiration publique ses cheveux en coup de vent, son cou nu, le front démesuré que tout barde doit avoir. Le front de Victor Hugo fera raser autant de crânes que la gloire de Napoléon a fait tuer de maréchaux en herbe. Cette figure, sublime par nécessité mercantile, frappa Modeste, et le jour où elle acheta ce portrait, l'un des plus beaux livres de d'Arthez venait de paraître. Dût Modeste y perdre, il faut avouer qu'elle hésita longtemps entre l'illustre poëte et l'illustre prosateur. Mais ces deux hommes célèbres étaient-ils libres ?

Modeste commença par s'assurer la coopération de Françoise Cochet, la fille emmenée du Havre et ramenée par la pauvre Bettina-Caroline, que madame Mignon et madame Dumay prenaient en journée préférablement à toute autre, et qui demeurait au Havre. Elle emmena dans sa chambre cette créature assez disgraciée ; elle lui jura de ne jamais donner le moindre chagrin à ses parents, de ne jamais sortir des bornes imposées à une jeune fille ; quant à Françoise, plus tard, au retour de son père, elle lui assurerait une existence tranquille, à la condition de garder un secret inviolable sur le service réclamé. Qu'était-ce ? peu de chose, une chose innocente. Tout ce que Modeste exigea de sa complice consistait à mettre des lettres à la poste et à en retirer qui seraient adressées à Françoise Cochet.

Le pacte conclu, Modeste écrivit une petite lettre polie à Dauriat, l'éditeur des poésies de Canalis, par laquelle elle lui demandait, dans l'intérêt du grand poëte, si Canalis était marié ; puis elle le priait d'adresser la réponse à mademoiselle Françoise, poste restante au Havre.

Dauriat, incapable de prendre cette épître au sérieux, répondit par des railleries de libraire, une lettre faite entre cinq ou six journalistes dans son cabinet et où chacun d'eux mit son mot.

« Mademoiselle,

« Canalis (baron de), Constant-Cyr-Melchior, membre de l'Académie française, né en 1800, à Canalis (Corrèze), taille de cinq pieds quatre pouces, en très-bon état, vacciné, de race pure, a satisfait à la conscription, jouit d'une santé parfaite, possède une petite terre patrimoniale dans la Corrèze et désire se marier, mais très-richement.

« Il *porte mi-parti de gueules à la doloüère d'or et mi-parti de sable à la coquille d'argent, sommé d'une couronne de baron, pour supports deux mélèzes de sinople. La devise :* OR ET FER, ne fut jamais aurifère.

« Le premier Canalis, qui partit pour la Terre-Sainte à la première croisade, est cité dans les chroniques d'Auvergne pour s'être armé seulement d'une hache, à cause de la complète indigence où il se trouvait et qui pèse depuis ce temps sur sa race. De là l'écusson sans doute. La hache n'a donné qu'une coquille. Ce haut baron est d'ailleurs célèbre aujourd'hui pour avoir déconfit force infidèles, et mourut à Jérusalem, sans or ni fer, nu comme un ver, sur la route d'Ascalon, les ambulances n'existant pas encore.

« Le château de Canalis, qui rapporte quelques châtaignes, consiste en deux tours démantelées, réunies par un pan de muraille remarquable par un lierre admirable, et paye vingt-deux francs de contribution.

« L'éditeur soussigné fait observer qu'il achète dix mille francs chaque volume de poésies à M. de Canalis, qui ne donne pas ses coquilles.

« Le chantre de la Corrèze demeure rue de Paradis-Poissonnière, numéro 29, ce qui, pour un poëte de l'École angélique, est un quartier convenable. Les vers attirent les goujons. *Affranchir.*

« Quelques nobles dames du faubourg Saint-Germain prennent, dit-on, souvent le chemin du Paradis, et protégent le dieu. Le roi Charles X considère ce grand poëte au point de le croire capable de devenir administrateur ; il l'a nommé récemment officier de la Légion d'honneur, et, ce qui vaut mieux, maître des requêtes attaché au ministère des affaires étrangères. Ces fonctions n'empêchent nullement le grand homme de toucher une pension de trois mille francs sur les fonds destinés à l'encouragement des arts et des lettres. Ce succès d'argent cause en librairie une huitième plaie à laquelle a échappé l'Egypte, *les vers !*

« La dernière édition des œuvres de Canalis, publiée sur cavalier vélin, avec des vignettes par Bixiou, Joseph Bridau, Schinner, Sommervieux, etc., imprimée par Didot, est en cinq volumes, du prix de neuf francs par la poste. »

Cette lettre tomba comme un pavé sur une tulipe. Un poëte, maître des requêtes, émargeant au ministère, touchant une pension, poursuivant la rosette rouge, adulé par les femmes du faubourg Saint-Germain, ressemblait-il au poëte crotté, flânant sur les quais, triste, rêveur, succombant au travail et remontant à sa mansarde, chargé de poésie ?... Néanmoins, Modeste devina la raillerie du libraire envieux qui disait : — J'ai fait Canalis ! j'ai fait Nathan ! D'ailleurs, elle relut les poésies de Canalis, vers excessivement pipeurs, pleins d'hypocrisie, et qui veulent un mot d'analyse, ne fût-ce que pour expliquer son engouement.

Canalis se distingue de Lamartine, le chef de l'école angélique, par un patelinage de garde-malade, par une douceur traîtresse, par une correction délicieuse. Si le chef aux cris sublimes est un aigle ; Canalis, blanc et rose, est comme un flamant. En lui, les femmes voient

l'ami qui leur manque, un confident discret, leur interprète, un être qui les comprend, qui peut les expliquer à elles-mêmes. Les grandes marges laissées par Dauriat dans la dernière édition étaient chargées d'aveux écrits au crayon par Modeste qui sympathisait avec cette âme rêveuse et tendre. Canalis ne possède pas le don de vie, il n'insuffle pas l'existence à ses créations, mais il sait calmer les souffrances vagues, comme celles qui assaillaient Modeste. Il parle aux jeunes filles leur langage, il endort la douleur des blessures les plus saignantes, en apaisant les gémissements et jusqu'aux sanglots. Son talent ne consiste pas à faire de beaux discours aux malades, à leur donner le remède des émotions fortes, il se contente de leur dire d'une voix harmonieuse, à laquelle on croit :

— *Je suis malheureux comme vous, je vous comprends bien ; venez à moi, pleurons ensemble sur le bord de ce ruisseau, sous les saules.*

Et l'on va ! Et l'on écoute sa poésie vide et sonore comme le chant par lequel les nourrices endorment les enfants. Canalis, comme Nodier en ceci, vous ensorcelle par une naïveté, naturelle chez le prosateur et cherchée chez Canalis, par sa finesse, par son sourire, par ses fleurs effeuillées, par une philosophie enfantine. Il singe assez bien le langage des premiers jours, pour vous ramener dans la prairie des illusions. On est impitoyable avec les aigles, on leur veut les qualités du diamant, une perfection incorruptible ; mais, avec Canalis, on se contente du petit sou de l'orphelin, on lui passe tout. Il semble bon enfant, humain surtout. Ces grimaces de poëte angélique lui réussissent, comme réussiront toujours celles de la femme qui fait bien l'ingénue, la surprise, la jeune, la victime, l'ange blessé.

Modeste, en reprenant ses impressions, eut confiance en cette âme, en cette physionomie aussi ravissante que celle de Bernardin de Saint-Pierre. Elle n'écouta pas le libraire. Donc, au commencement du mois d'août, elle écrivit la lettre suivante à ce nouveau Dorat qui passe encore pour une des étoiles de la Pléiade moderne.

I

A MONSIEUR DE CANALIS.

« Déjà bien des fois, monsieur, j'ai voulu vous écrire, et pourquoi ? vous le devinez : pour vous dire combien j'aime votre talent. Oui, j'éprouve le besoin de vous exprimer l'admiration d'une pauvre fille de province, seulette dans son coin, et dont tout le bonheur est de lire vos poésies. De René, je suis venue à vous. La mélancolie conduit à la rêverie. Combien d'autres femmes ne vous ont-elles pas envoyé l'hommage de leurs pensées secrètes !... Quelle est ma chance d'être distinguée dans cette foule ? Qu'est-ce que ce papier, plein de mon âme, aura de plus que toutes les lettres parfumées qui vous harcèlent ? Je me présente avec plus d'ennuis que toute autre : je veux rester inconnue et demande une confiance entière, comme si vous me connaissiez depuis longtemps.

« Répondez-moi, soyez bon pour moi. Je ne prends pas l'engagement de me faire connaître un jour, cependant je ne dis pas absolument non. Que puis-je ajouter à cette lettre !... Voyez-y, monsieur, un grand effort, et permettez-moi de vous tendre la main, oh ! une main bien amie, celle de votre servante

O. D'ESTE-M.

« Si vous me faites la grâce de me répondre, adressez, je vous prie, votre lettre à mademoiselle F. Cochet, poste restante, au Havre. »

Maintenant, toutes les jeunes filles, romanesques ou non, peuvent imaginer dans quelle impatience vécut Modeste pendant quelques jours ! L'air fut plein de langues de feu. Les arbres lui parurent un plumage. Elle ne sentit pas son corps, elle plana dans la nature ! La terre fléchissait sous ses pieds. Admirant l'institution de la poste, elle suivit sa petite feuille de papier dans l'espace, elle se sentit heureuse, comme on est heureux à vingt ans du premier exercice de son vouloir. Elle était occupée, possédée comme au moyen âge. Elle se figura l'appartement, le cabinet du poëte, elle le vit décachetant sa lettre, et elle faisait des suppositions par myriades.

Après avoir esquissé la poésie, il est nécessaire de donner ici le profil du poëte.

Canalis est un petit homme sec, de tournure aristocratique, brun, doué d'une figure *vituline*, et d'une tête un peu menue, comme celle des hommes qui ont plus de vanité que d'orgueil. Il aime le luxe, l'éclat, la grandeur. La fortune est un besoin pour lui plus que pour tout autre. Fier de sa noblesse, autant que de son talent, il a tué ses ancêtres par trop de prétentions dans le présent. Après tout, les Canalis ne sont ni les Navarreins, ni les Cadignan, ni les Grandlieu, ni les Negrepelisse. Et, cependant, la nature a bien servi ses prétentions. Il a ces yeux d'un éclat oriental qu'on demande aux poëtes, une finesse assez jolie dans les manières, une voix vibrante ; mais un charlatanisme naturel détruit presque ces avantages. Il est comédien de bonne foi. S'il avance un pied très-élégant, il en a pris l'habitude. S'il a des formules déclamatoires, elles sont à lui. S'il se pose dramatiquement, il a fait de son maintien une seconde nature. Ces espèces de défauts concordent à une générosité constante, à ce qu'il faut nommer le *paladinage*, en contraste avec la *chevalerie*. Canalis n'a pas assez de foi pour être don Quichotte ; mais il a trop d'élévation pour ne pas toujours se mettre dans le beau côté des questions. Cette poésie, qui fait ses éruptions miliaires à tout propos, nuit beaucoup à ce poëte, qui ne manque pas d'ailleurs d'esprit ; mais que son talent empêche de déployer son esprit ; il est dominé par sa réputation, il vise à paraître plus grand qu'elle.

Ainsi, comme il arrive très-souvent, l'homme est en désaccord complet avec les produits de sa pensée. Ces morceaux câlins, naïfs, pleins de tendresse, ces vers calmes, purs comme la glace des lacs ; cette caressante poésie femelle a pour auteur un petit ambitieux, serré dans son frac, à tournure de diplomate, rêvant une influence politique, aristocrate à en puer, musqué, prétentieux, ayant soif d'une fortune afin de posséder la rente nécessaire à son ambition, déjà gâté par le succès sous sa double forme : la couronne de laurier et la couronne de myrte. Une place de huit mille francs, trois mille francs de pension, les deux mille francs de l'Académie, et les mille écus du revenu patrimonial, écornés par les nécessités agronomiques de la terre de Canalis, au total quinze mille francs de fixe, plus les dix mille francs que rapportait la poésie, bon an, mal an ; en tout vingt-cinq mille livres. Pour le héros de Modeste, cette somme constituait alors une fortune d'autant plus précaire, qu'il dépensait environ cinq ou six mille francs au delà de ses revenus ; mais la cassette du roi, les fonds secrets du ministère avaient jusqu'alors comblé ces déficit. Il avait trouvé, pour le sacre, un hymne qui lui valut un service d'argenterie. Il refusa toute espèce de somme en disant que les Canalis devaient leur hommage au roi de France. Le roi-chevalier sourit, et commanda chez Odiot une coûteuse édition des vers de Zaïre.

Ah ! versificateur, te serais-tu flatté
D'affacer Charles Dix en générosité ?

Dès cette époque, Canalis avait, selon la pittoresque expression des journalistes, vidé son sac. Il se sentait incapable d'inventer une nouvelle forme de poésie. Sa lyre ne possède pas sept cordes, elle n'en a qu'une ; et, à force d'en avoir joué, le public ne lui laissait plus que l'alternative de s'en servir à se pendre ou de se taire. De Marsay, qui n'aimait pas Canalis, se permit une plaisanterie qui laissa dans le flanc du poëte sa pointe envenimée.

— Canalis, dit-il une fois, me fait l'effet de l'homme le plus courageux, signalé par le grand Frédéric après la bataille, *ce trompette qui n'avait cessé de souffler le même air dans son petit turlututu !*

Canalis, aux oreilles de qui cette épigramme arriva, voulut devenir général. Combien de fois un mot n'a-t-il pas décidé de la vie d'un homme ? L'ancien président de la république cisalpine, le plus grand avocat du Piémont, Colla s'entend dire, à quarante ans, par un ami, qu'il ne connaît rien à la botanique ; il se pique, devient un Jussieu, cultive les fleurs, en invente, et publie la ***Flore du Piémont***, en latin, l'ouvrage de dix ans.

— Après tout, Canning et Chateaubriand sont des hommes politiques, se dit le poëte éteint, et de Marsay trouvera son maître en moi !

Canalis aurait bien voulu faire un grand ouvrage politique ; mais il craignit de se compromettre avec la prose française, dont les exigences sont cruelles à ceux qui contractent l'habitude de prendre quatre alexandrins pour exprimer une idée. De tous les poëtes de ce temps, trois seulement : Hugo, Théophile Gautier, de Vigny, ont pu réunir la double gloire de poëte et de prosateur, que réunirent aussi Racine et Voltaire, Molière et Rabelais, une des plus rares distinctions de la littérature française, et qui doit signaler un poëte entre tous. Donc, le poëte du faubourg Saint-Germain faisait sagement en essayant de remiser son char sous le toit protecteur de l'administration.

En devenant maître des requêtes, Canalis éprouva le besoin d'avoir un secrétaire, un ami qui pût le remplacer en beaucoup d'occasions, faire sa cuisine en librairie, avoir soin de sa gloire dans les journaux, et, au besoin, l'aider en politique, être enfin son âme damnée.

Beaucoup d'hommes célèbres dans les sciences, dans les arts, dans les lettres, ont à Paris un ou deux caudataires, un capitaine des gardes ou un chambellan qui vivent aux rayons de leur soleil, espèces d'aides de camp chargés des missions délicates, se laissant compromettre au besoin, travaillant au piédestal de l'idole, ni tout à fait ses serviteurs ni tout à fait ses égaux, hardis à la réclame, les premiers sur la brèche, couvrant les retraites, s'occupant des affaires, et dévoués tant que durent leurs illusions ou jusqu'au moment où

leurs désirs sont comblés. Quelques-uns reconnaissent un peu d'ingratitude chez leur grand homme, d'autres se croient exploités, plusieurs se lassent de ce métier, peu se contentent de cette douce égalité de sentiment, le seul prix que l'on doive chercher dans l'intimité d'un homme supérieur, et dont se contentait Ali, élevé par Mahomet jusqu'à lui. Beaucoup se tiennent pour aussi capables que leur grand homme, abusés par leur amour-propre. Le dévouement est rare, surtout sans solde, sans espérance, comme le concevait Modeste. Néanmoins, il se trouve des Menneval, et plus à Paris que partout ailleurs, des hommes qui chérissent une vie à l'ombre, un travail tranquille, des bénédictins égarés dans notre société sans monastère pour eux. Ces agneaux courageux portent dans leurs actions, dans leur vie intime, la poésie que les écrivains expriment. Ils sont poëtes par le cœur, par leurs méditations à l'écart, par la tendresse, comme d'autres sont poëtes sur le papier, dans les champs de l'intelligence et à tant le vers! comme lord Byron, comme tous ceux qui vivent, hélas! de leur encre, l'eau d'Hippocrène d'aujourd'hui, par la faute du pouvoir.

Attiré par la gloire de Canalis, par l'avenir promis à cette prétendue intelligence politique et conseillé par madame d'Espard, un jeune référendaire à la cour des comptes se constitua le secrétaire bénévole du poëte, et fut caressé par lui comme un spéculateur caresse son premier bailleur de fonds. Les prémices de cette camaraderie eurent assez de ressemblance avec l'amitié. Ce jeune homme avait déjà fait un stage de ce genre auprès d'un des ministres tombés en 1827; mais le ministre avait eu soin de le placer à la cour des comptes. Ernest de la Brière, jeune homme alors âgé de vingt-sept ans, décoré de la Légion d'honneur, sans autre fortune que les émoluments de sa place, possédait la triture des affaires, et savait beaucoup, après avoir habité pendant quatre ans le cabinet du principal ministère. Doux, aimable, le cœur presque pudique et rempli de bons sentiments, il lui répugnait d'être sur le premier plan. Il aimait son pays, il voulait être utile, mais l'éclat l'éblouissait. A son choix, la place de secrétaire près d'un Napoléon lui eût mieux convenu que celle de premier ministre.

Ernest, devenu l'ami de Canalis, fit de grands travaux pour lui; mais, en dix-huit mois, il reconnut la sécheresse de cette nature si poétique par l'expression littéraire seulement. La vérité de ce proverbe populaire : *L'habit ne fait pas le moine*, est surtout applicable à la littérature. Il est extrêmement rare de trouver un accord entre le talent et le caractère. Les facultés ne sont pas le résumé de l'homme. Cette séparation, dont les phénomènes étonnent, provient d'un mystère inexploré, peut-être inexplorable. Le cerveau, ses produits en tous genres, car, dans les arts, la main de l'homme continue sa cervelle, sont un monde à part qui fleurit sous le crâne dans une indépendance parfaite des sentiments, de ce qu'on nomme les vertus du citoyen, du père de famille, de l'homme privé. Ceci n'est cependant pas absolu. Rien n'est absolu dans l'homme. Il est certain que le débauché dissipera son talent, que le buveur le dépensera dans ses libations, sans que l'homme vertueux puisse se donner du talent par une honnête hygiène; mais il est aussi presque prouvé que Virgile, le peintre de l'amour, n'a jamais aimé de Didon, et que Rousseau, le citoyen-modèle, avait de l'orgueil à défrayer toute une aristocratie. Néanmoins, Michel-Ange et Raphaël ont offert l'heureux accord du génie, de la forme et du caractère. Le talent, chez les hommes, est donc à peu près, quant au moral, ce qu'est la beauté chez les femmes, une promesse. Admirons deux fois l'homme chez qui le cœur et le caractère égalent en perfection le talent.

En trouvant sous le poëte un égoïste ambitieux, la pire espèce de tous les égoïstes, car il en est d'aimables, Ernest éprouva je ne sais quelle pudeur à le quitter. Les âmes honnêtes ne brisent pas facilement leurs liens, surtout ceux qu'ils ont noués volontairement. Le secrétaire faisait donc bon ménage avec le poëte quand la lettre de Modeste courait la poste, mais comme on fait bon ménage en se sacrifiant toujours. La Brière tenait compte à Canalis de la franchise avec laquelle il s'était ouvert à lui. D'ailleurs, chez cet homme, qui sera tenu grand pendant sa vie, qui sera fêté comme le fut Marmontel, les défauts sont l'envers de qualités brillantes. Ainsi, sans sa vanité, sans sa prétention, peut être n'eût-il pas été doué de cette diction sonore, instrument nécessaire à la vie politique actuelle. Sa sécheresse aboutit à la rectitude, à la loyauté. Son ostentation est doublée de générosité. Les résultats profitent à la société, les motifs regardent Dieu. Mais, lorsque la lettre de Modeste arriva, Ernest ne s'abusait plus sur Canalis.

Les deux amis venaient de déjeuner et causaient dans le cabinet du poëte, qui occupait alors, au fond d'une cour, un appartement donnant sur un jardin, au rez-de-chaussée.

— Oh! s'écria Canalis, je le disais bien l'autre jour à madame de Chaulieu, je dois lâcher quelque nouveau poëme, l'admiration baisse, car voilà quelque temps que je n'ai reçu de lettres anonymes...

— Une inconnue? demanda la Brière.

— Une inconnue? une d'Este, et au Havre! C'est évidemment un nom d'emprunt.

Et Canalis passa la lettre à la Brière. Ce poëme, cette exaltation cachée, enfin le cœur de Modeste fut insouciamment tendu par un geste de fat à ce petit référendaire de la Cour des comptes.

— C'est beau! s'écria le référendaire, d'attirer ainsi à soi les sentiments les plus pudiques, de forcer une pauvre femme à sortir des habitudes que l'éducation, la nature, le monde, lui tracent, à briser les conventions... Quel privilége le génie acquiert! Une lettre comme celle que je tiens, écrite par une jeune fille, une vraie jeune fille, sans arrière-pensée, avec enthousiasme...

— Eh bien?... dit Canalis.

— Eh bien? on peut avoir souffert autant que le Tasse, on doit être récompensé! s'écria la Brière.

— On se dit cela, mon cher, à la première, à la seconde lettre, dit Canalis; mais quand c'est la trentième! Mais lorsqu'on a trouvé que la jeune enthousiaste est assez rouée! Mais quand, au bout du chemin brillant parcouru par l'exaltation du poëte, on a vu quelque vieille Anglaise assise sur une borne et qui vous tend la main!... Mais quand l'ange de la poste se change en une pauvre fille médiocrement jolie en quête d'un mari!... Oh! alors l'effervescence se calme.

— Je commence à croire, dit la Brière en souriant, que la gloire a quelque chose de vénéneux, comme certaines fleurs éclatantes.

— Et puis, mon ami, reprit Canalis, toutes ces femmes, même quand elles sont sincères, elles ont un idéal, et vous y répondez rarement. Elles ne se disent pas que le poëte est un homme assez vaniteux, comme je suis taxé de l'être; elles n'imaginent jamais ce qu'est un homme mal mené par une espèce d'agitation fébrile qui le rend désagréable, changeant; elles le veulent toujours grand, toujours beau; jamais elles ne pensent que le talent est une maladie; que Nathan vit avec Florine, que d'Arthez est trop gras, que Béranger va très-bien à pied, que le dieu peut avoir la pituite. Un Lucien de Rubempré, poëte et joli garçon, est un phénix. Et pourquoi donc aller chercher de mauvais compliments, et recevoir les douches froides que verse le regard hébété d'une femme désillusionnée?...

— Le vrai poëte, dit la Brière, doit alors rester caché comme Dieu dans le centre de ses mondes, n'être visible que par ses créations...

— La gloire coûterait alors trop cher, répondit Canalis. La vie a du bon. Tiens! dit-il en prenant une tasse de thé, quand une noble et belle femme aime un poëte, elle ne se cache ni dans les cintres ni dans les baignoires du théâtre, comme une duchesse éprise d'un acteur; elle se sent assez forte, assez gardée par sa beauté, par sa fortune, par son nom, pour dire comme dans tous les poëmes épiques : *Je suis la nymphe Calypso, amante de Télémaque.* La mystification est la ressource des petits esprits. Depuis quelque temps, je ne réponds plus aux masques...

— Oh! combien j'aimerais une femme venue à moi!... s'écria la Brière en retenant une larme. On peut te répondre, mon cher Canalis, que ce n'est jamais une pauvre fille qui monte jusqu'à l'homme célèbre; elle a trop de défiance, trop de vanité, trop de craintes! c'est toujours une étoile, une...

— Une princesse! s'écria Canalis en partant d'un éclat de rire, n'est-ce pas? qui descend jusqu'à lui... Mon cher, cela se voit une fois en cent ans. Un tel amour est comme cette fleur qui fleurit tous les siècles... Les princesses, jeunes, riches et belles, sont trop occupées, elles sont entourées, comme toutes les plantes rares, d'une haie de sots, de gentilshommes bien élevés, vides comme des sureaux! Mon rêve, hélas! le cristal de mon rêve, brodé de la Corrèze ici de guirlandes de fleurs, dans quelle ferveur!... (n'en parlons plus), il est en éclats, à mes pieds, depuis longtemps... Non, non, toute lettre anonyme est une mendiante! Et quelles exigences! Écris à cette petite personne, en supposant qu'elle soit jeune et jolie, et tu verras! Tu n'auras pas autre chose à faire. On ne peut raisonnablement pas aimer toutes les femmes. Apollon, celui du Belvédère du moins, est un élégant poitrinaire qui doit se ménager.

— Mais quand une créature arrive ainsi, son excuse doit être dans une certitude d'éclipser en tendresse, en beauté, la maîtresse la plus adorée, dit Ernest, et alors un peu de curiosité...

— Ah! répondit Canalis, tu me permettras, trop jeune Ernest, de m'en tenir à la belle duchesse qui fait mon bonheur.

— Tu as raison, trop raison, répondit Ernest.

Néanmoins, le jeune secrétaire lut la lettre de Modeste, et la relut en essayant d'en deviner l'esprit caché.

— Il n'y a pourtant pas là la moindre emphase, on ne te donne pas du génie, on s'adresse à ton cœur, dit il à Canalis. Ce parfum de modestie et ce contrat proposé me tenteraient...

— Signe-le, réponds, va toi-même jusqu'au bout de l'aventure, je te donne là de tristes appointements, s'écria Canalis en souriant. Va, tu m'en diras des nouvelles dans trois mois, si cela dure trois mois...

Quatre jours après, Modeste tenait la lettre suivante, écrite sur du beau papier, protégée par une double enveloppe, et sous un cachet aux armes de Canalis.

II

A MADEMOISELLE O. D'ESTE—M.

« Mademoiselle,

« L'admiration pour les belles œuvres, à supposer que les miennes soient telles, comportent je ne sais quoi de saint et de candide qui défend contre toute raillerie et justifie à tout tribunal la démarche que vous avez faite en m'écrivant. Avant tout je dois vous remercier du plaisir que causent toujours de semblables témoignages, même quand on ne les mérite pas, car le faiseur de vers et le poëte s'en croient intimement dignes, tant l'amour-propre est une substance peu réfractaire à l'éloge. La meilleure preuve d'amitié que je puisse donner à une inconnue, en échange de ce dictame qui guérirait les morsures de la critique, n'est-ce pas de partager avec elle la moisson de mon expérience, au risque de faire envoler vos vivantes illusions.

« Mademoiselle, la plus belle palme d'une jeune fille est la fleur d'une vie sainte, pure, irréprochable. Êtes-vous seule au monde? Tout est dit. Mais si vous avez une famille, un père ou une mère, songez à tous les chagrins qui peuvent suivre une lettre comme la vôtre, adressée à un poëte que vous ne connaissez pas personnellement. Tous les écrivains ne sont pas des anges, ils ont des défauts. Il en est de légers, d'étourdis, de fats, d'ambitieux, de débauchés; et, quelque imposante que soit l'innocence, quelque chevaleresque que soit le poëte français, à Paris, vous pourriez rencontrer plus d'un ménestrel dégénéré, prêt à cultiver votre affection pour la tromper. Votre lettre serait alors interprétée autrement que je ne l'ai fait. On y verrait une pensée que vous n'y avez pas mise, et que, dans votre innocence, vous ne soupçonnez point. Autant d'auteurs, autant de caractères. Je suis excessivement flatté que vous m'ayez jugé digne de vous comprendre, mais si vous étiez tombée sur un talent hypocrite, sur un railleur dont les livres sont mélancoliques et dont la vie est un carnaval continuel, vous auriez pu trouver au dénoûment de votre sublime imprudence un méchant homme, quelque habitué des coulisses, ou un héros d'estaminet! Vous ne sentez pas, sous les berceaux de clématite où vous méditez sur les poésies, l'odeur du cigare qui dépoétise les manuscrits; de même qu'en allant au bal, parée des œuvres resplendissantes du joaillier, vous ne pensez pas aux bras nerveux, aux ouvriers en veste, aux ignobles ateliers d'où s'élancent, radieuses, ces fleurs du travail.

« Allons plus loin?... En quoi la vie rêveuse et solitaire que vous menez sans doute au bord de la mer, peut-elle intéresser un poëte dont la mission est de tout deviner, puisqu'il doit tout peindre? Nos jeunes filles à nous sont tellement accomplies, que nulle des filles d'Ève ne peut lutter avec elles! Quelle réalité valut jamais le rêve?

« Maintenant, que gagnerez-vous, vous, jeune fille élevée à devenir une sage mère de famille, en vous initiant aux agitations terribles de la vie des poëtes dans cette affreuse capitale, qui ne peut se définir que par ces mots : Un enfer qu'on aime? Si c'est le désir d'animer votre monotone existence de jeune fille curieuse qui vous a mis la plume à la main, ceci n'a-t-il pas l'apparence d'une dépravation?

« Quel sens prêterai-je à votre lettre? Êtes-vous d'une caste réprouvée, et cherchez-vous un ami loin de vous? Êtes-vous affligée de laideur et vous sentez-vous une belle âme sans confident? Hélas! triste conclusion : vous avez fait trop ou pas assez. Ou restons-en là; ou, si vous continuez, dites-m'en plus que dans la lettre que vous m'avez écrite.

« Mais, mademoiselle, si vous êtes jeune, si vous êtes belle, si vous avez une famille, si vous vous sentez au cœur un nard céleste à répandre comme fit Madeleine aux pieds de Jésus, laissez-vous apprécier par un homme digne de vous, et devenez ce que doit être toute bonne jeune fille : une excellente femme, une vertueuse mère de famille. Un poëte est la plus triste conquête que puisse faire une jeune personne, il a trop de vanités, trop d'angles blessants qui doivent se heurter aux légitimes vanités d'une femme, et meurtrir une tendresse sans expérience de la vie. La femme du poëte doit l'aimer pendant un long temps avant de l'épouser, elle doit se résoudre à la charité des anges, à leur indulgence, aux vertus de la maternité. Ces qualités, mademoiselle, ne sont qu'en germe chez les jeunes filles.

« Écoutez la vérité tout entière, ne vous la dois-je pas en retour de votre enivrante flatterie? S'il est glorieux d'épouser une grande renommée, on s'aperçoit bientôt qu'un homme supérieur est, en tant qu'homme, semblable aux autres. Il réalise alors d'autant moins les espérances, qu'on attend de lui des prodiges. Il en est alors d'un poëte célèbre comme d'une femme dont la beauté trop vantée fait dire : — Je la croyais mieux, à qui l'aperçoit; elle ne répond plus aux exigences du portrait tracé par la fée à laquelle je dois votre billet, l'imagination! Enfin, les qualités de l'esprit ne se développent et ne fleurissent que dans une sphère invisible, la femme du poëte n'en sent plus que les inconvénients, elle voit fabriquer les bijoux au lieu de s'en parer. Si l'éclat d'une position exceptionnelle vous a fascinée, apprenez que les plaisirs en sont bientôt dévorés. On s'irrite de trouver tant d'aspérités dans une situation qui, à distance, paraissait unie, tant de froid sur un sommet brillant! Puis, comme les femmes ne mettent jamais les pieds dans le monde des difficultés, elles n'apprécient bientôt plus ce qu'elles admiraient, quand elles croient en avoir, à première vue, deviné le maniement.

« Je termine par une dernière considération dans laquelle vous auriez tort de voir une prière déguisée, elle est le conseil d'un ami. L'échange des âmes ne peut s'établir qu'entre gens disposés à ne se rien cacher. Vous montrerez-vous telle que vous êtes à un inconnu? Je m'arrête aux conséquences de cette idée.

« Trouvez ici, mademoiselle, les hommages que nous devons à toutes les femmes, même à celles qui sont inconnues et masquées. »

Avoir tenu cette lettre entre sa chair et son corset, sous son busc brûlant, pendant toute une journée!... en avoir réservé la lecture pour l'heure où tout dort, minuit, après avoir attendu ce silence solennel dans les anxiétés d'une imagination de feu!... avoir béni le poëte, avoir lu par avance mille lettres, avoir supposé tout, excepté cette goutte d'eau froide tombant sur les plus vaporeuses formes de la fantaisie et les dissolvant comme l'acide prussique dissout la vie! il y avait de quoi se cacher, quoique seule, ainsi que le fit Modeste, la figure dans ses draps, éteindre les bougies et pleurer.

Ceci se passait dans les premiers jours d'août. Modeste se leva, marcha par sa chambre, et vint ouvrir la croisée. Elle voulait de l'air. Le parfum des fleurs monta vers elle, avec cette fraîcheur particulière aux odeurs pendant la nuit. La mer, illuminée par la lune, scintillait comme un miroir. Un rossignol chanta dans un arbre du parc Vilquin.

— Ah! voilà le poëte, se dit Modeste dont la colère tomba.

Les plus amères réflexions se succédèrent dans son esprit. Elle se sentit piquée au vif, elle voulut relire la lettre, elle ralluma la bougie, elle étudia cette prose étudiée, et finit par entendre la voix poussive du monde réel.

— Il a raison et j'ai tort, se dit-elle. Mais comment croire qu'on trouvera sous la robe étoilée des poëtes un vieillard de Molière?...

Quand une femme ou une jeune fille est prise en flagrant délit, elle conçoit une haine profonde contre le témoin, l'auteur ou l'objet de sa faute. Aussi la vraie, la naturelle, la sauvage Modeste, éprouva-t-elle en son cœur un effroyable désir de l'emporter sur cet esprit de rectitude et de le précipiter dans quelque contradiction, de lui rendre ce coup de massue. Cette enfant si pure, dont la tête seule avait été corrompue et par ses lectures, et par la longue agonie de sa sœur, et par les dangereuses méditations de la solitude, fut surprise par un rayon de soleil sur son visage. Elle avait passé trois heures à courir des bordées sur les mers immenses du doute. De pareilles nuits ne s'oublient jamais. Elle alla droit à sa petite table de la Chine, présent de son père, et écrivit une lettre dictée par l'infernal esprit de vengeance qui frétille au fond du cœur des jeunes personnes.

III

A MONSIEUR DE CANALIS.

« Monsieur,

« Vous êtes certainement un grand poëte, mais vous êtes quelque chose de plus, vous êtes un honnête homme. Après avoir eu tant de loyale franchise avec une jeune fille qui côtoyait un abîme, en aurez-vous assez pour répondre sans la moindre hypocrisie, sans détour, à la question que voici:

« Auriez-vous écrit la lettre que je tiens en réponse à la mienne; vos idées, votre langage, auraient-ils été les mêmes si quelqu'un vous eût dit à l'oreille, ce qui peut se trouver vrai : « Mademoiselle « O. d'Este-M. a six millions et ne veut pas d'un sot pour maître? »

« Admettez pour certaine et pendant un moment cette supposition. Soyez avec moi comme avec vous-même, ne craignez rien, je suis plus grande que mes vingt ans, rien de ce qui sera franc ne pourra vous nuire dans mon esprit. Quand j'aurai lu cette confidence, si toutefois vous daignez me la faire, vous recevrez alors une réponse à votre première lettre.

« Après avoir admiré votre talent, si souvent sublime, permettez-moi de rendre hommage à votre délicatesse et à votre probité, qui me forcent à me dire toujours

« Votre humble servante,

« O. d'Este-M. »

Quand Esnest de la Brière eut cette lettre entre les mains, il alla se promener sur les boulevards, agité dans son âme comme une frêle embarcation par une tempête où le vent parcourt tous les aires du compas, de moment en moment.

Pour un jeune homme comme on en rencontre tant, pour un vrai Parisien, tout eût été dit avec cette phrase : C'est une petite rouée!... Mais pour un garçon dont l'âme est noble et belle, cette espèce de serment déféré, cet appel à la vérité, eut la vertu d'éveiller les trois juges tapis au fond de toutes les consciences. Et l'honneur, le vrai, le juste, se dressant en pied, criaient énergiquement :

— Ah! cher Ernest, disait le vrai, tu n'aurais certes pas donné de leçon à une riche héritière!... Ah! mon garçon, tu serais parti, et roide, pour le Havre, afin de savoir si la jeune fille était belle, et tu te serais senti très-malheureux de la préférence accordée au génie. Et si tu avais pu donner un croc-en-jambe à ton ami, te faire agréer à sa place, mademoiselle d'Este eût été sublime!

— Comment, disait le juste, vous vous plaignez, vous autres gens d'esprit ou de capacité, sans monnaie, de voir les filles riches mariées à des êtres dont vous ne feriez pas vos portiers; vous déblatérez contre le positif du siècle qui s'empresse d'unir l'argent à l'argent, et jamais quelque beau jeune homme plein de talent, sans fortune, à quelque belle jeune fille noble et riche; en voilà une qui se révolte contre l'esprit du siècle?... et le poëte lui répond par un coup de bâton sur le cœur...

— Riche ou pauvre, jeune ou vieille, belle ou laide, cette fille a raison, elle a de l'esprit, elle roule le poëte dans le bourbier de l'intérêt personnel, s'écriait l'honneur; elle mérite une réponse, sincère, noble et franche, et avant tout l'expression de ta pensée! Examine-toi! Sonde ton cœur, et purge-le de ses lâchetés! Que dirait l'Alceste de Molière?

Et la Brière, parti du boulevard Poissonnière, allait si lentement, perdu dans ses réflexions, qu'une heure après il atteignait à peine au boulevard des Capucines. Il prit les quais pour se rendre à la cour des Comptes, alors située auprès de la Sainte-Chapelle. Au lieu de vérifier des comptes, il resta sous le coup de ses perplexités.

— Elle n'a pas six millions, c'est évident, se disait-il; mais la question n'est pas là...

Six jours après, Modeste reçut la lettre suivante:

IV

A MADEMOISELLE O. D'ESTE—M.

« Mademoiselle,

« Vous n'êtes pas une d'Este. Ce nom est un nom emprunté pour cacher le vôtre. Doit-on les révélations que vous sollicitez à qui ment sur soi-même?

« Ecoutez : je réponds à votre demande par une autre : Etes-vous d'une famille illustre? d'une famille noble? d'une famille bourgeoise?

« Certainement la morale ne change pas, elle est une; mais ses obligations varient selon les sphères. De même que le soleil éclaire diversement les sites, y produit les différences que nous admirons, elle conforme le devoir social au rang, aux positions. La peccadille du soldat est un crime chez le général, et réciproquement. Les observances ne sont pas les mêmes pour une paysanne qui moissonne, pour une ouvrière à quinze sous par jour, pour la fille d'un petit détaillant, pour la jeune bourgeoise, pour l'enfant d'une riche maison de commerce, pour la jeune héritière d'une noble famille, pour une fille de la maison d'Este. Un roi ne doit pas se baisser pour ramasser une pièce d'or, et le laboureur doit retourner sur ses pas pour retrouver dix sous perdus, quoique l'un et l'autre doivent obéir aux lois de l'économie.

« Une d'Este riche de six millions peut mettre un chapeau à grands bords et à plumes, brandir sa cravache, presser les flancs d'un barbe et venir, amazone brodée d'or, suivie de laquais, à un poëte en disant : « J'aime la poésie, et je veux expier les torts de Léonore envers le Tasse! » tandis que la fille d'un négociant se couvrirait de ridicule en l'imitant.

« A quelle classe sociale appartenez-vous? Répondez sincèrement, et je vous répondrai de même à la question que vous m'avez posée.

« N'ayant pas l'heur de vous connaître, et déjà lié par une sorte de communion poétique, je ne voudrais pas vous offrir des hommages vulgaires. C'est déjà peut-être une malice victorieuse que d'embarrasser un homme qui publie des livres. »

Le référendaire ne manquait pas de cette adresse que peut se permettre un homme d'honneur. Courrier par courrier, il reçut la réponse.

V

A MONSIEUR DE CANALIS.

« Vous êtes de plus en plus raisonnable, mon cher poëte. Mon père est comte. Notre principale illustration est un cardinal du temps où les cardinaux marchaient presque les égaux des rois. Aujourd'hui notre maison, quasi tombée, finit en moi; mais j'ai les quartiers voulus pour entrer dans toutes les cours et dans tous les chapitres. Nous valons enfin les Canalis. Trouvez bon que je ne vous envoie pas nos armes. Tâchez de répondre aussi sincèrement que je le fais. J'attends votre réponse pour savoir si je pourrai me dire encore, comme maintenant,

« Votre servante,

« O. D'ESTE—M. »

— Comme elle abuse de ses avantages, la petite personne!... s'écria de la Brière. Mais est-elle franche?

On n'a pas été pendant quatre ans le secrétaire particulier d'un ministre, on n'habite pas Paris, on n'en observe pas les intrigues impunément; aussi l'âme la plus pure est-elle toujours plus ou moins grisée par la capiteuse atmosphère de cette impériale cité. Heureux de ne pas être Canalis, le jeune référendaire retint une place dans la malle-poste du Havre, après avoir écrit une lettre où il annonçait une réponse pour un jour déterminé, se rejetant sur l'importance de la confession demandée, et sur les occupations de son ministre. Il eut le soin de se faire donner, par le directeur général des postes, un mot qui recommandait silence et obligeance au directeur du Havre. Ernest put ainsi voir venir au bureau Françoise Cochet, et la suivit sans affectation. Remorqué par elle, il arriva sur les hauteurs d'Ingouville, et aperçut, à la fenêtre du chalet, Modeste Mignon.

— Eh bien! Françoise, demanda la jeune fille.

A quoi l'ouvrière répondit : — Oui, mademoiselle, j'en ai une.

Frappé par cette beauté de blonde céleste, Ernest revint sur ses pas, et demanda le nom du propriétaire de ce magnifique séjour à un passant.

— Ça, répondit le passant en montrant la propriété.

— Oui, mon ami.

— Oh! c'est à M. Vilquin, le plus riche armateur du Havre, un homme qui ne connaît pas sa fortune.

— Je ne vois pas de cardinal Vilquin dans l'histoire, se disait le référendaire en descendant vers le Havre pour retourner à Paris.

Naturellement, il questionna le directeur de la poste sur la famille Vilquin; il apprit que la famille Vilquin possédait une immense fortune. M. Vilquin avait un fils et deux filles, dont une mariée à M. Althor fils. La prudence empêcha la Brière de paraître en vouloir aux Vilquin, le directeur le regardait déjà d'un air narquois.

— N'y a-t-il personne en ce moment chez eux, outre la famille? demanda-t-il encore.

— En ce moment, la famille d'Hérouville y est. On parle du mariage du jeune duc avec mademoiselle Vilquin cadette.

— Il y a eu le fameux cardinal d'Hérouville, sous les Valois, se dit la Brière, et sous Henri IV le terrible maréchal qu'on a fait duc.

Ernest repartit, ayant assez vu de Modeste pour en rêver, pour penser que, riche ou pauvre, si elle avait une belle âme, il ferait d'elle assez volontiers madame de la Brière, et il résolut de continuer la correspondance.

Essayez donc de rester inconnues, pauvres femmes de France, de filer le moindre petit roman au milieu d'une civilisation qui note sur les places publiques l'heure du départ et de l'arrivée des fiacres, qui compte les lettres, qui les timbre doublement au moment précis où elles sont jetées dans les boîtes et quand elles se distribuent, qui numérote les maisons, qui configure sur le rôle-matrice des contributions les étages, après en avoir vérifié les ouvertures, qui va bientôt posséder tout son territoire représenté dans ses dernières parcelles, avec ses plus menus linéaments, sur les vastes feuilles du cadastre, œuvre de géant ordonnée par un géant! Essayez donc de vous soustraire, filles imprudentes, non pas à l'œil de la police, mais à ce bavardage incessant qui, dans la dernière bourgade, scrute les actions les plus indifférentes, compte les plats de dessert chez le préfet, et voit les côtes de melon à la porte du petit rentier, qui tâche d'entendre l'or au moment où la main de l'économie l'ajoute au trésor, et qui, tous les soirs, au coin du foyer, estime le chiffre des fortunes du canton, de la ville, du département! Modeste avait échappé, par un quiproquo vulgaire, au plus innocent des espionnages qu'Ernest se reprochait déjà. Mais quel Parisien voudrait être la dupe d'une petite provinciale? N'être la dupe de rien, cette affreuse maxime est le dissolvant de tous les nobles sentiments de l'homme

On devinera facilement à quelle lutte de sentiments cet honnête

jeune homme fut en proie par la lettre qu'il écrivit, et où chaque coup de fléau reçu dans la conscience a laissé sa trace

A quelques jours de là, voici donc ce que lut Modeste à sa fenêtre, par une belle journée du mois d'août :

VI

A MADEMOISELLE O. D'ESTE—M.

« Mademoiselle,

« Sans aucune hypocrisie, oui, si j'avais été certain que vous eussiez une immense fortune, j'aurais agi tout autrement. Pourquoi? J'en ai cherché la raison, la voici :

« Il est en nous un sentiment inné, développé d'ailleurs outre mesure par la société, qui nous lance à la recherche, à la possession du bonheur. La plupart des hommes confondent le bonheur avec ses moyens, et la fortune est, à leurs yeux, le plus grand élément du bonheur. J'aurais donc tâché de vous plaire, entraîné par le sentiment social qui, dans tous les temps, a fait de la richesse une religion. Du moins, je le crois. On ne doit pas attendre, chez un homme, jeune encore, cette sagesse qui substitue le bon sens à la sensation, et devant une proie, l'instinct bestial, caché dans le cœur de l'homme, le pousse en avant. Au lieu d'une leçon, vous eussiez donc reçu de moi des compliments, des flatteries. Aurais-je eu ma propre estime? j'en doute. Mademoiselle, dans ce cas, le succès offre une absolution, mais le bonheur?... c'est autre chose. Me serais-je défié de ma femme, si je l'eusse obtenue ainsi?... Bien certainement. Votre démarche eût repris tôt ou tard son caractère. Votre mari, quelque grand que vous le fassiez, finirait par vous reprocher de l'avoir avili, vous-même, tôt ou tard, peut-être arriveriez-vous à le mépriser. L'homme ordinaire tranche le nœud gordien que constitue un mariage d'argent avec l'épée de la tyrannie. L'homme fort pardonne. Le poëte se lamente.

« Telle est, mademoiselle, la réponse de ma probité.

« Écoutez-moi bien maintenant. Vous avez eu le triomphe de me faire profondément réfléchir, et sur vous que je ne connais pas assez, et sur moi que je connaissais peu. Vous avez eu le talent de remuer bien des pensées mauvaises qui croupissent au fond de tous les cœurs, mais il en est sorti chez moi quelque chose de généreux, et je vous salue de mes plus gracieuses bénédictions, comme on salue en mer un phare qui nous a montré les écueils où nous pouvions périr.

« Voici ma confession, car je ne voudrais perdre ni votre estime ni la mienne, au prix de tous les trésors de la terre.

« J'ai voulu savoir qui vous étiez. Je reviens du Havre, j'ai vu



Dumay! garde-moi bien mon dernier enfant. — PAGE 6.

Françoise Cochet, je l'ai suivie à Ingouville, et vous ai vue au milieu de votre magnifique villa. Vous êtes aussi belle que la femme des rêves d'un poëte; mais je ne sais pas si vous êtes mademoiselle Vilquin cachée dans mademoiselle d'Hérouville, ou mademoiselle d'Hérouville cachée dans mademoiselle Vilquin. Quoique de bonne guerre, cet espionnage m'a fait rougir, et je me suis arrêté dans mes recherches. Vous aviez éveillé ma curiosité, ne m'en voulez pas d'avoir été quelque peu femme, n'est-ce pas le droit du poëte?

« Maintenant, je vous ai ouvert mon cœur, je vous y ai laissé lire, vous pouvez croire à la sincérité de ce que je vais ajouter. Quelque rapide qu'ait été le coup d'œil que j'ai jeté sur vous, il a suffi pour modifier mon jugement. Vous êtes à la fois un poëte et une poésie, avant d'être une femme. Oui, vous avez en vous quelque chose de plus précieux que la beauté, vous êtes le beau idéal de l'art, la fantaisie... La démarche, blâmable chez les jeunes filles vouées à une destinée ordinaire, change pour le caractère que je vous prête. Dans le grand nombre d'êtres, jetés par le hasard de la vie sociale sur la terre pour y composer une génération, il est des exceptions.

« Si votre lettre est la terminaison de longues rêveries poétiques sur le sort que la loi réserve aux femmes; si vous avez voulu, entraînée par la vocation d'un esprit supérieur et instruit, apprendre la vie intime d'un homme à qui vous accordez le hasard du génie, afin de vous créer une amitié soustraite au commun des relations, avec une âme pareille à la vôtre, en échappant à toutes les conditions de votre sexe; certes, vous êtes une exception!

« La loi qui sert à mesurer les actions de la foule est alors très-étroite pour déterminer votre résolution. Mais, le mot de ma première lettre revient alors dans toute sa force : vous avez fait trop ou pas assez.

« Recevez encore des remercîments pour le service que vous m'avez rendu, en m'obligeant à me sonder le cœur; car vous avez rectifié chez moi cette erreur, assez commune en France, que le mariage est un moyen de fortune. Au milieu des troubles de ma conscience, une voix sainte m'a parlé. Je me suis juré solennellement à moi-même de faire ma fortune à moi seul, afin de n'être pas déterminé dans le choix d'une compagne par des motifs cupides. Enfin j'ai blâmé, j'ai réprimé la curiosité malséante que vous aviez excitée en moi. Vous n'avez pas six millions. Il n'y a pas d'incognito possible, au Havre, pour une jeune personne qui posséderait une pareille fortune, et vous seriez trahie par cette meute des familles de la pairie que je vois à la chasse des héritières à Paris, et qui jette le grand-écuyer chez vos Vilquin. Ainsi, les sentiments que je vous exprime ont été conçus, abstraction faite de tout roman ou de la vérité, comme une règle absolue.

« Prouvez-moi maintenant que vous avez une de ces âmes auxquelles on passe la désobéissance à la loi commune, comme vous donnerez alors raison, dans votre esprit, à cette seconde comme à ma première lettre. Destinée à la vie bourgeoise, obéissez à la loi de fer qui maintient la société. Femme supérieure, je vous admire; mais je vous

plains, si vous voulez obéir à l'instinct que vous devez réprimer : ainsi le veut l'État social. L'admirable morale de l'épopée domestique, intitulée *Clarisse Harlowe*, est que l'amour légitime et honnête de la victime la mène à sa perte, parce qu'il se conçoit, se développe et se poursuit, malgré la famille. La famille a raison contre Lovelace. La famille, c'est la société.

« Croyez-moi, pour une fille, comme pour une femme, la gloire sera toujours d'enfermer dans la sphère des convenances les plus serrées ses ardents caprices. Si j'avais une fille qui dût être madame de Staël, je lui souhaiterais la mort à quinze ans. Supposez-vous votre fille exposée sur les tréteaux de la gloire, et paradant pour obtenir les hommages de la foule, sans éprouver mille cuisants regrets? A quelque hauteur qu'une femme se soit élevée par la poésie secrète de ses rêves, elle doit sacrifier ses supériorités sur l'autel de la famille. Ses élans, son génie, ses aspirations vers le bien, vers le sublime, tout le poëme de la jeune fille appartient à l'homme qu'elle accepte, aux enfants qu'elle aura. J'entrevois chez vous un désir secret d'agrandir le cercle étroit de la vie à laquelle toute femme est condamnée, et de mettre la passion, l'amour dans le mariage. Ah! c'est un beau rêve, il n'est pas impossible, il est difficile; mais il fut réalisé pour le désespoir des âmes, passez-moi ce mot devenu ridicule, dépareillées!

« Si vous cherchez une espèce d'amitié platonique, elle ferait le désespoir de votre avenir. Si votre lettre fut un jeu, ne le continuez pas. Ainsi ce petit roman est fini, n'est-ce pas? Il n'aura pas été sans porter quelques fruits : ma probité s'est armée, et vous aurez, vous, acquis une certitude sur la vie sociale. Jetez vos regards vers la vie réelle, et jetez, dans les vertus de votre sexe, l'enthousiasme passager que la littérature y fit naître.

« Adieu, mademoiselle. Faites-moi l'honneur de m'accorder votre estime. Après vous avoir vue, ou celle que je crois être vous, j'ai trouvé votre lettre bien naturelle : une si belle fleur devait se tourner vers le soleil de la poésie. Aimez la poésie ainsi que vous devez aimer les fleurs, la musique, les somptuosités de la mer, les beautés de la nature, comme une parure de l'âme; mais songez à tout ce que j'ai eu l'honneur de vous dire sur les poëtes. Gardez-vous d'épouser un sot, cherchez avec soin le compagnon que Dieu vous a fait. Il existe, croyez-moi, beaucoup de gens d'esprit, capables de vous apprécier, de vous rendre heureuse.

« Si j'étais riche, et si vous étiez pauvre, je mettrais un jour ma fortune et mon cœur à vos pieds, car je vous crois l'âme pleine de richesses, de loyauté; je vous confierais enfin ma vie et mon honneur avec une pleine sécurité. Encore une fois, adieu, blonde fille d'Ève la blonde. »

La lecture de cette lettre, dévorée comme une gorgée d'eau dans le désert, ôta la montagne qui pesait sur le cœur de Modeste. Elle aperçut les fautes qu'elle avait commises dans la conception de son plan, et les répara sur-le-champ en faisant à Françoise des enveloppes de lettres sur lesquelles elle écrivit elle-même son adresse à Ingouville, en lui recommandant de ne plus venir au châlet. Désormais Françoise, rentrée chez elle, mettrait chaque lettre arrivée de Paris sous une de ces enveloppes, et la jetterait secrètement à la poste du Havre. Modeste se promit de recevoir à l'avenir le facteur elle-même, en se trouvant sur le seuil du châlet à l'heure où il y passait. Quant aux sentiments que cette réponse, où le cœur du noble et pauvre la Brière battait sous le brillant fantôme de Canalis, excita chez Modeste, ils furent aussi multipliés que les vagues qui vinrent mourir une à une sur le rivage, pendant que, les yeux attachés sur l'Océan, elle se livrait au bonheur d'avoir harponné, pour ainsi dire, une âme angélique dans la mer parisienne, d'avoir deviné que chez les hommes d'élite le cœur pouvait parfois être en harmonie avec le talent, et d'avoir été bien servie par la voix magique du pressentiment. Un intérêt puissant allait animer sa vie. L'enceinte de cette jolie habitation, le treillis de sa cage était brisé! Sa pensée volait à pleines ailes.

— O mon père, se dit-elle en regardant à l'horizon, fais-nous bien riches.

La réponse, que lut cinq jours après Ernest de la Brière, en dira plus d'ailleurs que toute espèce de glose.



Dumay.

VII

A M. DE CANALIS.

« Mon ami, laissez-moi vous donner ce nom, vous m'avez ravie, et je ne vous voudrais pas autrement que vous êtes dans cette lettre, la première, oh! qu'elle ne soit pas la dernière. Quel autre qu'un poëte aurait pu jamais excuser si gracieusement une jeune fille et la deviner.

« Je veux vous parler avec la sincérité qui, chez vous, a dicté les premières lignes de votre lettre. Et d'abord, fort heureusement, vous ne me connaissez point. Je puis vous le dire avec bonheur, je ne suis ni cette affreuse mademoiselle Vilquin, ni la très-noble et très-sèche mademoiselle d'Hérouville, qui flotte entre trente et cinquante ans, sans se décider à un chiffre tolérable. Le cardinal d'Hérouville a fleuri dans l'histoire de l'Église avant le cardinal de qui nous vient notre seule grande illustration, car je ne prends pas des lieutenants généraux, des abbés à petits volumes et à trop grands vers pour des célébrités. Puis je n'habite pas la splendide villa des Vilquin; il n'y a pas, Dieu merci, dans mes veines la dix millionième partie d'une goutte de ce sang froidi dans les comptoirs. Je tiens à la fois et de l'Allemagne et du midi de la France; j'ai dans la pensée la rêverie tudesque, et dans le sang la vivacité provençale. Je suis noble, et par mon père et par ma mère. Par ma mère, je tiens à toutes les pages de l'almanach de Gotha. Enfin, mes précautions sont bien prises, il n'est au pouvoir d'aucun homme, ni même au pouvoir de l'autorité, de démasquer mon incognito. Je resterai voilée, inconnue. Quant à ma personne, et quant à *mes propres*, comme disent les Normands, rassurez-vous, je suis au moins aussi belle que la pe-

une personne heureuse sans le savoir) sur qui vos regards se sont arrêtés, et je ne crois pas être une pauvresse, encore que dix fils de pairs de France ne m'accompagnent pas dans mes promenades. J'ai vu jouer déjà pour moi le vaudeville renouvelé de l'héritière adorée pour ses millions. Enfin, n'essayez d'aucune manière, même par pari, d'arriver à moi. Hélas! quoique libre, je suis gardée, et par moi-même d'abord, et par des gens de courage qui n'hésiteraient point à vous planter un couteau dans le cœur si vous vouliez pénétrer dans ma retraite. Je ne dis point ceci pour exciter votre courage ou votre curiosité; je crois n'avoir besoin d'aucun de ces sentiments pour vous intéresser, pour vous attacher.

« Je réponds maintenant à la seconde édition considérablement augmentée de votre premier sermon.

« Voulez-vous un aveu? Je me suis dit, en vous voyant si défiant et me prenant pour une Corinne dont les improvisations m'ont tant ennuyée, que déjà bien des dixièmes Muses vous avaient emmené, vous tentant par la curiosité dans leurs doubles vallons, et vous avaient proposé de goûter aux fruits de leurs parnasses de pensionnaire. Oh! soyez en parfaite sécurité, mon ami: si j'aime la poésie, je n'ai point de *petits vers* en portefeuille, et mes bas sont et resteront d'une entière blancheur. Vous ne serez point ennuyé par des *[illegible]* en un ou deux volumes. Enfin, si je vous dis jamais: *Accourez!* vous ne trouverez point, vous le savez maintenant, une vieille fille pauvre et laide.

« Oh! mon ami, si vous saviez combien je regrette que vous soyez venu au Havre! Vous avez ainsi modifié ce que vous appelez mon roman. Non, Dieu seul peut peser dans ses mains puissantes le trésor que je réservais à un homme assez grand, assez confiant, assez perspicace pour partir de chez lui, sur la foi de mes lettres, après avoir pénétré pas à pas dans l'étendue de mon cœur, et arriver à notre premier rendez-vous avec la simplicité d'un enfant! Je rêvais cette innocence à un homme de génie. Le trésor, vous l'avez écorné. Je vous pardonne, cher poète, vous vivez à Paris; et, comme vous le dites, il y a un homme dans un poète. Me prendrez-vous, à cause de ceci, pour une petite fille qui cultive le parterre enchanté des illusions? Ne vous amusez pas à jeter des pierres dans les vitraux cassés d'un château ruiné depuis longtemps. Vous, homme d'esprit, comment n'avez-vous pas deviné que la leçon de votre pédante première lettre, mademoiselle d'Este se l'était dite à elle-même? Non, cher poète, ma première lettre ne fut pas le caillou de l'enfant qui va s'ébattant le long des chemins, qui se plaît à effrayer un propriétaire lisant la cote de ses contributions à l'abri de ses espaliers; mais bien la ligne appliquée avec prudence par un pêcheur du haut d'une roche au bord de la mer, espérant une pêche miraculeuse.

« Tout ce que vous dites de beau sur la famille a mon approbation. L'homme qui me plaira, et de qui je me croirai digne, aura mon cœur et ma vie de l'aveu de mes parents; je ne veux ni les affliger ni les surprendre, j'ai la certitude de régner sur eux; ils sont d'ailleurs sans préjugés. Enfin, je me sens forte contre les illusions de ma fantaisie. J'ai bâti de mes mains une forteresse, et je l'ai laissé fortifier par le dévouement sans bornes de ceux qui veillent sur moi comme sur un trésor, non que je ne sois de force à me défendre en plaine, car, sachez-le, le hasard m'a revêtue d'une armure bien trempée et sur laquelle est gravé le mot mépris. J'ai l'horreur la plus profonde de tout ce qui sent le calcul, de ce qui n'est pas entièrement noble, pur, désintéressé. J'ai le culte du beau, de l'idéal, sans être romanesque; mais après l'avoir été pour moi seule dans mes rêves. Aussi ai-je reconnu la vérité des choses, justes jusqu'à la vulgarité, que vous m'avez écrites sur la vie sociale.

« Pour le moment, nous ne sommes et ne pouvons être que deux amis. Pourquoi chercher un ami dans un inconnu? direz-vous. Votre personne m'est inconnue, mais votre esprit, votre cœur, me sont connus, ils me plaisent, et je me sens des sentiments infinis dans l'âme qui veulent un homme de génie pour unique confident. Je ne veux pas que le poème de mon cœur soit inutile, il brillera pour vous comme il eût brillé pour Dieu seul. Quelle chose précieuse qu'un bon camarade à qui l'on peut tout dire! Refuserez-vous les fleurs inédites de la jeune fille vraie qui voleront vers vous comme les jolis moucherons vers les rayons du soleil? Je suis sûre que vous n'avez jamais rencontré cette bonne fortune de l'esprit: les confidences d'une jeune fille! Écoutez son babil, acceptez les musiques qu'elle n'a encore chantées que pour elle. Plus tard, si nos âmes sont bien sœurs, si nos caractères se conviennent à l'essai, quelque jour un vieux domestique à cheveux blancs, placé sur le bord d'une route, vous attendra pour vous conduire dans un chalet, dans une villa, dans un castel, dans un palais, je ne sais encore de quel genre sera le pavillon jaune et brun de l'hyménée (les couleurs de l'Autriche si puissante par le mariage!), ni si le dénoûment est possible; mais avouez que c'est poétique, et que mademoiselle d'Este est de bonne composition. Ne vous laisse-t-elle pas votre liberté? vient-elle d'un pied jaloux jeter un coup d'œil dans les salons de Paris? vous impose-t-elle les devoirs d'une *empreinte*, les chaînes que les paladins se mettaient jadis au bras volontairement? Elle vous demande une alliance purement morale et mystérieuse. Allons, venez dans mon cœur quand vous serez malheureux, blessé, fatigué. Dites-moi bien tout alors ne me cachez rien, j'aurai des elixirs pour toutes vos douleurs. J'ai vingt ans, mon ami, mais ma raison en a cinquante, et j'ai malheureusement ressenti dans un autre moi-même les horreurs et les délices de la passion. Je sais tout ce que le cœur humain peut contenir de lâchetés, d'infamies, et je suis néanmoins la plus honnête de toutes les jeunes filles. Non, je n'ai plus d'illusions; mais j'ai mieux : j'ai des croyances et une religion. Tenez, je commence *le jeu* de nos confidences.

« Quel que soit le mari que j'aurai, si je l'ai choisi, cet homme pourra dormir tranquille, il pourra s'en aller aux Grandes-Indes, il me retrouvera finissant la tapisserie commencée à son départ, sans qu'aucun regard ait plongé dans mes yeux, sans qu'une voix d'homme ait flétri l'air dans mon oreille; et dans chaque point il reconnaîtra comme un vers du poëme dont il aura été le héros. Quand même je me serais trompée à quelque belle et menteuse apparence, cet homme aura toutes les fleurs de mes pensées, toutes les coquetteries de ma tendresse, les muets sacrifices d'une résignation fière et non mendiante. Oui, je me suis promis de ne jamais suivre mon mari au dehors quand il ne le voudra pas : je serai la divinité de son foyer. Voilà ma religion humaine. Mais pourquoi ne pas éprouver et choisir l'homme à qui je serai comme la vie est au corps? L'homme est-il jamais gêné de la vie? Qu'est-ce qu'une femme contrariant celui qu'elle aime? c'est la maladie au lieu de la vie. Par la vie, j'entends cette heureuse santé qui fait de toute heure un plaisir.

« Revenons à votre lettre, qui me sera toujours précieuse. Oui, plaisanterie à part, elle contient ce que je souhaitais, une expression de sentiments prosaïques aussi nécessaires à la famille que l'air au poumon, et sans lesquels il n'est pas de bonheur possible. Agir en honnête homme, penser en poëte, aimer comme aiment les femmes, voilà ce que je souhaitais à mon ami, et ce qui maintenant n'est sans doute plus une chimère.

« Adieu, mon ami. Je suis pauvre pour le moment. C'est une des raisons qui me font chérir mon masque, mon incognito, mon imprenable forteresse. J'ai lu vos derniers vers dans la revue, et avec quelles délices! après m'être initiée aux austères et secrètes grandeurs de votre âme.

« Serez-vous bien malheureux de savoir qu'une jeune fille prie Dieu fervemment pour vous, qu'elle fait de vous son unique pensée, et que vous n'avez pas d'autres rivaux qu'un père et une mère? Y a-t-il des raisons de repousser des pages pleines de vous, écrites pour vous, qui ne seront lues que par vous? Rendez-moi la pareille. Je suis si peu femme encore, que vos confidences, pourvu qu'elles soient entières et vraies, suffiront au bonheur de

« Votre O. D'ESTE-M. »

— Mon Dieu ! suis-je donc amoureux déjà ? s'écria le jeune référendaire qui s'aperçut d'être resté cette lettre à la main pendant une heure après l'avoir lue. Quel parti prendre? elle croit écrire à notre grand poëte! dois-je continuer cette tromperie? est-ce une femme de quarante ans ou une jeune fille de vingt ans?

Ernest demeura fasciné par le gouffre de l'inconnu. L'inconnu, c'est l'infini obscur, et rien n'est plus attachant. Il s'élève de cette sombre étendue des feux qui la sillonnent par moments, et qui colorent des fantaisies à la Martynn. Dans une vie occupée comme celle de Canalis, une aventure de ce genre est emportée comme un bluet dans les roches d'un torrent; mais, dans celle d'un référendaire attendant le retour aux affaires du système dont le représentant est son protecteur, et qui, par distraction, élevait Canalis au biberon pour la tribune, cette jeune fille en qui son imagination persistait à lui faire voir la folle blonde, devait se loger dans le cœur et y causer les mille dégâts des romans qui entrent chez une existence bourgeoise, comme un loup dans une basse-cour. Ernest se préoccupa donc beaucoup de l'inconnue du Havre, et il répondit la lettre que voici, lettre étudiée, lettre prétentieuse, mais où la passion commençait à se révéler par le dépit.

VIII

A MADEMOISELLE O. D'ESTE-M.

« Mademoiselle, est-il bien loyal à vous de venir s'asseoir dans le cœur d'un pauvre poëte avec l'arrière-pensée de le laisser là s'il n'est pas selon vos désirs, en lui léguant d'éternels regrets, en lui montrant pour quelques instants une image de la perfection, ne fût-elle que jouée, ou tout au moins un commencement de bonheur? Je fus bien imprévoyant en sollicitant cette lettre où vous commencez à

dérouler la rubanerie de vos idées. Un homme peut très-bien se passionner pour une inconnue qui sait allier tant de hardiesse à tant d'originalité, tant de fantaisie à tant de sentiment. Qui ne souhaiterait de vous connaître après avoir lu cette première confidence? Il me faut des efforts vraiment grands pour conserver ma raison en pensant à vous; car vous avez réuni tout ce qui peut troubler un cœur et une tête d'homme. Aussi profité-je du reste de sang-froid que je garde en ce moment pour vous faire d'humbles représentations.

« Croyez-vous donc, mademoiselle, que des lettres plus ou moins vraies par rapport à la vie telle qu'elle est, plus ou moins hypocrites, car les lettres que nous nous écririons seraient l'expression du moment où elles nous échapperaient, et non pas le sens général de nos caractères; croyez-vous, dis-je, que, tant belles soient-elles, elles remplaceront jamais l'expérience que nous ferions de nous-mêmes par le témoignage de la vie vulgaire? L'homme est double. Il y a la vie invisible, celle du cœur, à laquelle des lettres peuvent suffire; et la vie mécanique, à laquelle on attache, hélas! plus d'importance qu'on ne le croit à votre âge. Ces deux existences doivent concorder à l'idéal que vous caressez; ce qui, soit dit en passant, est très-rare. L'hommage pur, spontané, désintéressé, d'une âme solitaire, à la fois instruite et chaste, est une de ces fleurs célestes dont les couleurs et le parfum consolent de tous les chagrins, de toutes les blessures, de toutes les trahisons que comporte à Paris la vie littéraire, et je vous remercie par un élan semblable au vôtre; mais, après ce poétique échange de mes douleurs contre les perles de votre aumône, que pouvez-vous attendre? Je n'ai ni le génie, ni la magnifique position de lord Byron; je n'ai pas surtout l'auréole de sa damnation postiche et de son faux malheur social; mais qu'eussiez-vous espéré de lui dans une circonstance pareille? son amitié, n'est-ce pas? Eh bien! lui qui devait n'avoir que de l'orgueil était dévoré de vanités blessantes et maladives qui décourageaient l'amitié. Moi, mille fois plus petit que lui, ne puis-je avoir des dissonances de caractère qui rendent la vie déplaisante, et qui font de l'amitié le fardeau le plus difficile? En échange de vos rêveries, que recevriez-vous? les ennuis d'une vie qui ne serait pas entièrement la vôtre. Ce contrat est insensé. Voici pourquoi.

« Tenez, votre poëme projeté n'est qu'un plagiat. Une jeune fille de l'Allemagne, qui n'était pas, comme vous, une demi-Allemande, mais une Allemande tout entière, a, dans l'ivresse de ses vingt ans, adoré Gœthe; elle en a fait son ami, sa religion, son dieu! tout en le sachant marié. Madame Gœthe, en bonne Allemande, en femme de poëte, s'est prêtée à ce culte par une complaisance très-narquoise, et qui n'a pas guéri Bettina! Mais qu'est-il arrivé? cette extatique a fini par épouser un Allemand. Entre nous, avouons qu'une jeune fille qui se serait faite la servante du génie, qui se serait égalée à lui par la compréhension, qui l'eût pieusement adoré jusqu'à sa mort, comme fait une de ces divines figures tracées par les peintres dans les volets de leurs chapelles mystiques, et qui, lorsque l'Allemagne perdra Gœthe, se serait retirée en quelque solitude pour ne plus voir personne, comme fit l'amie de lord Bolingbroke, avouons que cette jeune fille se serait incrustée dans la gloire du poëte comme Marie Magdeleine l'est à jamais dans le sanglant triomphe de notre Sauveur. Si ceci est le sublime, que dites-vous de l'envers?

« N'étant ni lord Byron, ni Gœthe, deux colosses de poésie et d'égoïsme; mais tout simplement l'auteur de quelques poésies estimées, je ne saurais réclamer les honneurs d'un culte. Je suis très-peu martyr. J'ai tout à la fois du cœur et de l'ambition, car j'ai ma fortune à faire et je suis encore jeune. Voyez-moi comme je suis. La bonté du roi, les protections de ses ministres me donnent une existence convenable. J'ai toutes les allures d'un homme fort ordinaire. Je vais aux soirées de Paris, absolument comme le premier sot venu; mais dans une voiture dont les roues ne portent pas sur un terrain solidifié, comme le veut le temps présent, par des inscriptions de rente sur le grand livre. Si je ne suis pas riche, je n'ai donc pas non plus le relief que donnent la mansarde, le travail incompris, la gloire dans la misère, à certains hommes qui valent mieux que moi, comme d'Arthez, par exemple. Quel dénoûment prosaïque allez-vous chercher aux fantaisies enchanteresses de votre jeune enthousiasme? Restons-en là. Si j'ai eu le bonheur de vous sembler une rareté terrestre, vous aurez été, pour moi, quelque chose de lumineux et d'élevé, comme ces étoiles qui s'enflamment et disparaissent. Que rien ne ternisse cet épisode de notre vie. En continuant ainsi, je pourrais vous aimer, concevoir une de ces passions folles qui font briser les obstacles, qui vous allument dans le cœur des feux dont la violence est inquiétante relativement à leur durée; et, supposez que je réussisse auprès de vous, nous finissons de la façon la plus vulgaire : un mariage, un ménage, des enfants... Oh! Bélise et Henriette Chrysale ensemble, est-ce possible?... Adieu, donc! »

IX

A MONSIEUR DE CANALIS.

« Mon ami, votre lettre m'a fait autant de chagrin que de plaisir. Peut-être aurons-nous bientôt tout plaisir en nous lisant. Comprenez-moi bien. On parle à Dieu, nous lui demandons une foule de choses, il reste muet. Moi je veux trouver en vous les réponses que Dieu ne nous fait pas. L'amitié de mademoiselle de Gournay et de Montaigne ne peut-elle se recommencer? Ne connaissez-vous pas le ménage de Sismonde de Sismondi à Genève, le plus touchant intérieur qu'on connaisse et dont on m'a parlé, quelque chose comme le marquis et la marquise de Pescaire, heureux jusque dans leur vieillesse? Mon Dieu! serait-il impossible qu'il existât, comme dans une symphonie, deux harpes qui, à distance, se répondent, vibrent, et produisent une délicieuse mélodie? L'homme, seul dans la création, est à la fois la harpe, le musicien et l'écouteur. Me voyez-vous inquiète à la manière des femmes ordinaires? Ne sais-je pas que vous allez dans le monde, que vous y voyez les plus belles et les plus spirituelles femmes de Paris? Ne puis-je présumer qu'une de ces sirènes daigne vous enlacer de ses froides écailles, et qu'elle a fait la réponse dont les prosaïques considérations m'attristent? Il est, mon ami, quelque chose de plus beau que ces fleurs de la coquetterie parisienne, il existe une fleur qui croît en haut de ces pics alpestres, nommés hommes de génie, l'orgueil de l'humanité qu'ils fécondent en y versant les nuages puisés avec leurs têtes dans les cieux; cette fleur, je la veux cultiver et faire épanouir, car ses sauvages et doux parfums ne nous manqueront jamais, ils sont éternels.

« Faites-moi l'honneur de ne croire à rien de vulgaire en moi. Si j'eusse été Bettina, car je sais à qui vous avez fait allusion, je n'aurais jamais été madame d'Arnim; et si j'avais été l'une des femmes de lord Byron, je serais à cette heure dans un couvent. Vous m'avez atteinte à l'endroit sensible. Vous ne me connaissez pas, vous me connaîtrez. Je sens en moi quelque chose de sublime dont on peut parler sans vanité. Dieu a mis dans mon âme la racine de cette plante hybride née au sommet de ces Alpes dont je viens de parler, et que je ne veux pas mettre dans un pot de fleurs, sur ma croisée, pour l'y voir mourir. Non, ce magnifique calice, unique, aux odeurs enivrantes, ne sera pas traîné dans les vulgarités de la vie; il est à vous, à vous sans qu'aucun regard le flétrisse, à vous à jamais! Oui, cher, à vous toutes mes pensées, même les plus secrètes, les plus folles; à vous un cœur de jeune fille sans réserve, à vous une affection infinie. Si votre personne ne me convient pas, je ne me marierai point. Je puis vivre de la vie du cœur, de votre esprit, de vos sentiments; ils me plaisent, et je serai toujours ce que je suis, votre amie. Il y a chez vous du beau dans le moral, et cela me suffit. Là sera ma vie.

« Ne faites pas fi d'une jeune et jolie servante qui ne recule pas d'horreur à l'idée d'être un jour la vieille gouvernante du poëte, un peu sa mère, un peu sa ménagère, un peu sa raison, un peu sa richesse. Cette fille dévouée si précieuse à vos existences, est l'amitié pure et désintéressée, à qui l'on dit tout, qui écoute quelquefois en hochant la tête, et qui veille en filant à la lueur de la lampe, afin d'être là quand le poëte revient ou trempé de pluie ou maugréant. Voilà ma destinée si je n'ai pas celle de l'épouse heureuse et attachée à jamais : je souris à l'une comme à l'autre.

« Et croyez-vous que la France sera bien lésée parce que mademoiselle d'Este ne lui donnera pas deux ou trois enfants, parce qu'elle ne sera pas une madame Vilquin quelconque? Quant à moi, jamais je ne serai vieille fille. Je me ferai mère par la bienfaisance et par ma secrète coopération à l'existence d'un homme grand à qui je rapporterai mes pensées et mes efforts ici-bas. J'ai la plus profonde horreur de la vulgarité. Si je suis libre, si je suis riche, je me sais jeune et belle, je ne serai jamais ni à quelque niais sous le prétexte qu'il est le fils d'un pair de France, ni à quelque négociant qui peut se ruiner en un jour, ni à quelque bel homme qui sera la femme dans le ménage, ni à aucun homme qui me ferait rougir vingt fois par jour d'être à lui. Soyez bien tranquille à ce sujet. Mon père a trop d'adoration pour mes volontés, il ne les contrariera jamais. Si je plais à mon poëte, s'il me plaît, le brillant édifice de notre amour sera bâti si haut, qu'il sera parfaitement inaccessible au malheur : je suis une aiglonne, et vous le verrez à mes yeux. Je ne vous répéterai pas ce que je vous ai dit déjà; mais je le mets en moins de mots en vous avouant que je serai la femme la plus heureuse d'être emprisonnée par l'amour, comme je le suis en ce moment par la volonté paternelle. Eh! mon ami, réduisons à la vérité du roman ce qui nous arrive par ma volonté.

« Une jeune fille, à l'imagination vive, enfermée dans une tourelle, se meurt d'envie de courir dans le parc où ses yeux seulement pénètrent; elle invente un moyen de desceller sa grille, elle saute par la croisée, escalade le mur du parc, et va folâtrer chez le voisin.

C'est un vaudeville éternel... Eh bien! cette jeune fille est mon âme, le parc du voisin est votre génie. N'est-ce pas bien naturel? A-t-on jamais vu de voisin qui se soit plaint de son treillage cassé par de jolis pieds? Voilà pour le poëte. Mais le sublime raisonneur de la comédie de Molière veut-il des raisons? En voici.

« Mon cher Géronte, ordinairement les mariages se font au rebours du sens commun. Une famille prend des renseignements sur un jeune homme. Si le Léandre fourni par la voisine ou pêché dans un bal, n'a pas volé, s'il n'a pas de tare visible, s'il a la fortune qu'on lui désire, s'il sort d'un collége ou d'une école de droit, ayant satisfait aux idées vulgaires sur l'éducation, et s'il porte bien ses vêtements, on lui permet de venir voir une jeune personne, lacée dès le matin, à qui sa mère ordonne de bien veiller sur sa langue, et recommande de ne rien laisser passer de son âme, de son cœur, sur sa physionomie, en y gravant un sourire de danseuse achevant sa pirouette, armée des instructions les plus positives sur le danger de montrer son vrai caractère, et à qui l'on recommande de ne pas paraître d'une instruction inquiétante. Les parents, quand les affaires d'intérêt sont bien convenues entre eux, ont la bonhomie d'engager les prétendus à se connaître l'un l'autre, pendant des moments assez fugitifs où ils sont seuls, où ils causent, où ils se promènent, sans aucune espèce de liberté, car ils se savent déjà liés. Un homme se costume alors aussi bien l'âme que le corps, et la jeune fille en fait autant de son côté. Cette pitoyable comédie, entremêlée de bouquets, de parures, de parties de spectacle, s'appelle *faire la cour à sa prétendue*. Voilà ce qui m'a révoltée, et je veux faire succéder le mariage légitime à quelque long mariage des âmes. Une jeune fille n'a, dans toute sa vie, que ce moment où la réflexion, la seconde vue, l'expérience lui soient nécessaires. Elle joue sa liberté, son bonheur, et vous ne lui laissez ni le cornet, ni les dés; elle parie, elle fait galerie. J'ai le droit, la volonté, le pouvoir, la permission de faire mon malheur moi-même, et j'en use, comme fit ma mère qui, conseillée par l'instinct, épousa le plus généreux, le plus dévoué, le plus aimant des hommes, aimé dans une soirée pour sa beauté. Je vous sais libre, poëte et beau. Soyez sûr que je n'aurais pas choisi pour confident l'un de vos confrères en Apollon déjà marié. Si ma mère fut séduite par la beauté qui peut être le génie de la forme, pourquoi ne serais-je pas attirée par l'esprit et la forme réunis?

« Serais-je plus instruite en vous étudiant par correspondance qu'en commençant par l'expérience vulgaire des quelques mois de *cour?* Ceci est la question, dirait Hamlet. Mais mon procédé, mon cher Chrysale, a du moins l'avantage de ne pas compromettre nos personnes. Je sais que l'amour a ses illusions, et toute illusion a son lendemain. Là se trouve la raison de tant de séparations entre amants qui se croyaient liés pour la vie. La véritable épreuve est la souffrance et le bonheur. Quand, après avoir passé par cette double épreuve de la vie, deux êtres y ont déployé leurs défauts et leurs qualités, qu'ils y ont observé leurs caractères, alors ils peuvent aller jusqu'à la tombe en se tenant par la main. Mais, mon cher Argante, qui vous dit que notre petit drame commencé n'a pas d'avenir?... En tout cas, n'aurons-nous pas joui du plaisir de notre correspondance?...

« J'attends vos ordres, monseigneur, et suis de grand cœur

Votre servante,

O. D'ESTE—M. »

X

A MADEMOISELLE O. D'ESTE—M.

« Tenez, vous êtes un démon, je vous aime, est-ce là ce que vous désiriez, fille originale? Peut-être voulez-vous seulement occuper votre oisiveté de province par le spectacle des sottises que peut faire un poëte? Ce serait une bien mauvaise action. Vos deux lettres accusent précisément assez de malice pour inspirer ce doute à un Parisien. Mais je ne suis plus maître de moi, ma vie et mon avenir dépendent de la réponse que vous me ferez. Dites-moi si la certitude d'une affection sans bornes, accordée dans l'ignorance des conventions sociales, vous touchera, enfin si vous m'admettez à vous rechercher... Il y aura bien assez d'incertitudes et d'angoisses pour moi dans la question de savoir si ma personne vous plaira. Si vous me répondez favorablement, je change ma vie et dis adieu à bien des ennuis que nous avons la folie d'appeler le bonheur. Le bonheur, ma chère belle inconnue, il est ce que vous rêvez : une fusion complète des sentiments, une parfaite concordance d'âme, une vive empreinte du beau idéal (ce que Dieu nous permet d'en avoir ici-bas) sur les actions vulgaires de la vie au train de laquelle il faut bien obéir, enfin la constance du cœur plus prisable que ce que nous nommons la fidélité.

« Peut-on dire qu'on fait des sacrifices dès qu'il s'agit d'un bien suprême, le rêve des poëtes, le rêve des jeunes filles, le poëme qu'à l'entrée de la vie, et dès que la pensée essaye ses ailes, chaque belle intelligence a caressé de ses regards et couvé des yeux pour le voir se briser dans un achoppement aussi dure que vulgaire: car, pour la presque totalité des hommes, le pied du réel se pose aussitôt sur cet œuf mystérieux qui n'éclôt presque jamais. Aussi ne vous parlerai-je pas encore de moi, ni de mon passé, ni de mon caractère, ni d'une affection quasi maternelle d'un côté, filiale du mien, que vous avez déjà gravement altérée, et dont l'effet sur ma vie expliquerait le mot de sacrifice. Vous m'avez déjà rendu bien oublieux pour ne pas dire ingrat, est-ce assez pour vous? Oh! parlez, dites un mot, et je vous aimerai jusqu'à ce que mes yeux se ferment, comme le marquis de Pescaire aima sa femme, comme Roméo sa Juliette, et fidèlement. Notre vie, pour moi du moins, sera cette *félicité sans troubles* dont parle Dante comme étant l'élément de son Paradis, poëme bien supérieur à son Enfer. Chose étrange, ce n'est pas de moi, mais de vous que je doute dans les longues méditations par lesquelles je me suis plu, comme vous peut-être, à embrasser le cours chimérique d'une existence rêvée. Oui, chère, je me sens la force d'aimer ainsi, d'aller vers la tombe avec une douce lenteur et d'un air toujours riant, en donnant le bras à une femme aimée, sans jamais troubler le beau temps de l'âme. Oui, j'ai le courage d'envisager notre double vieillesse, de nous voir en cheveux blancs, comme le vénérable historien de l'Italie, encore animés de la même affection, mais transformés selon l'esprit de chaque saison. Tenez, je ne puis plus n'être que votre ami. Quoique Chrysale, Oronte et Argante revivent, dites-vous en moi, je ne suis pas encore assez vieillard pour boire à une coupe tenue par les charmantes mains d'une femme voilée, sans éprouver un féroce désir de déchirer le domino, le masque, et de voir le visage. Ou ne m'écrivez plus, ou donnez-moi l'espérance? que je vous entrevoie ou je quitte la partie. Faut-il vous dire adieu? Me permettez-vous de signer

« Votre ami? »

XI

A MONSIEUR DE CANALIS.

« Quelle flatterie! avec quelle rapidité le grave Anselme est devenu le beau Léandre? A quoi dois-je attribuer un tel changement? est-ce à ce noir que j'ai mis sur du blanc, à ces idées qui sont aux fleurs de mon âme ce qu'est une rose dessinée au crayon noir, aux roses du parterre? ou au souvenir de la jeune fille prise pour moi, et qui est à ma personne ce que la femme de chambre est à la maîtresse? Avons-nous changé de rôle? Suis-je la raison? êtes-vous la fantaisie? Trêve de plaisanterie. Votre lettre m'a fait connaître d'énivrants plaisirs d'âme, les premiers que je ne devrai pas aux sentiments de la famille. Que sont, comme a dit un poëte, les liens du sang qui ont tant de poids sur les âmes ordinaires, en comparaison de ceux que nous forge le ciel dans les sympathies mystérieuses? Laissez-moi vous remercier... non, l'on ne remercie pas de ces choses... soyez béni du bonheur que vous m'avez causé; soyez heureux de la joie que vous avez répandue dans mon âme. Vous m'avez expliqué quelques apparentes injustices de la vie sociale. Il y a je ne sais quoi de brillant dans la gloire, de mâle qui ne va bien qu'à l'homme, et Dieu nous a défendu de porter cette auréole en nous laissant l'amour, la tendresse, pour en rafraîchir les fronts ceints de sa terrible lumière. J'ai senti ma mission, ou plutôt vous me l'avez confirmée.

« Quelquefois, mon ami, je me suis levée le matin dans un état d'inconcevable douceur. Une sorte de paix, tendre et divine, me donnait l'idée du ciel. Ma première pensée était comme une bénédiction. J'appelais ces matinées mes petits levers d'Allemagne, en opposition avec mes couchers de soleil du Midi, pleins d'actions héroïques, de batailles, de fêtes romaines et de poëmes ardents. Eh bien! après avoir lu cette lettre où vous ressentez une fiévreuse impatience, moi j'ai eu dans le cœur la fraîcheur d'un de ces célestes réveils où j'aimais l'air, la nature, et me sentais destinée à mourir pour un être aimé. Une de vos poésies, le *Chant d'une jeune fille*, peint ces moments délicieux où l'allégresse est douce, où la prière est un besoin, et c'est mon morceau favori. Voulez-vous que je vous dise toutes mes flatteries en une seule : je vous crois digne d'être moi!...

« Votre lettre, quoique courte, m'a permis de lire en vous. Oui, j'ai deviné vos mouvements tumultueux, votre curiosité piquée, vos projets, tous les fagots apportés (par qui?) pour les bûchers du cœur. Mais je n'en sais pas encore assez sur vous pour satisfaire à votre demande. Écoutez, cher, le mystère me permet cet abandon qui laisse voir le fond de l'âme. Une fois vue, adieu notre mutuelle connaissance. Voulez-vous un pacte? Le premier conclu vous fut-il désavan-

tageux? vous y avez gagné mon estime. Et c'est beaucoup, mon ami, qu'une admiration qui se double de l'estime. Ecrivez-moi d'abord votre vie en peu de mots; puis racontez-moi votre existence à Paris, au jour le jour, sans aucun déguisement, et comme si vous causiez avec une vieille amie; eh bien! après, je ferai faire un pas à notre amitié. Je vous verrai, mon ami, je vous le promets. Et c'est beaucoup... Tout ceci, cher, n'est ni une intrigue, ni une aventure, je vous en préviens; il ne peut en résulter aucune espèce de galanterie, ainsi que vous dites entre hommes. Il s'agit de ma vie, et ce qui me cause parfois d'affreux remords sur les pensées que je laisse envoler par troupes vers vous, il s'agit de celle d'un père et d'une mère adorés, à qui mon choix doit plaire et qui doivent trouver un vrai fils dans mon ami.

« Jusqu'à quel point vos esprits superbes, à qui Dieu donne les ailes de ses anges sans leur en donner toujours la perfection, peuvent-ils se plier à la famille, à ses petites misères?... Quel texte médité déjà par moi. Oh! si j'ai dit, dans mon cœur, avant de venir à vous : « Allons!... » je n'en ai pas moins eu le cœur palpitant dans la course, et je ne me suis dissimulé ni les aridités du chemin, ni les difficultés de l'Alpe que j'avais à gravir. J'ai tout embrassé dans de longues méditations. Ne sais-je pas que les hommes éminents comme vous l'êtes ont connu l'amour qu'ils ont inspiré, tout aussi bien que celui qu'ils ont ressenti, qu'ils ont eu plus d'un roman, et que vous surtout, en caressant ces chimères de race que les femmes achètent à des prix fous, vous vous êtes attiré plus de dénoûments que de premiers chapitres. Et néanmoins je me suis écriée : « Allons! » parce que j'ai plus étudié que vous ne le croyez la géographie de ces grands sommets de l'Humanité taxés par vous de froideur. Ne m'avez-vous pas dit de Byron et de Goëthe qu'ils étaient deux colosses d'égoïsme et de poésie? Eh! mon ami, vous avez partagé là l'erreur dans laquelle tombent les gens superficiels; mais peut-être était-ce chez vous générosité, fausse modestie, ou désir de m'échapper? Permis au vulgaire et non à vous de prendre les effets du travail pour un développement de la personnalité. Ni lord Byron, ni Goëthe, ni Walter Scott, ni Cuvier, ni l'inventeur ne s'appartiennent, ils sont les esclaves de leur idée; et cette puissance mystérieuse est plus jalouse qu'une femme, elle les absorbe, elle les fait vivre et les tue à son profit. Les développements visibles de cette existence cachée ressemblent en résultat à l'égoïsme; mais comment oser dire que l'homme qui s'est vendu au plaisir, à l'instruction ou à la grandeur de son époque est égoïste? Une mère est-elle atteinte de personnalité quand elle immole tout à son enfant?... eh bien! les détracteurs du génie ne voient pas sa féconde maternité! voilà tout. La vie du poëte est un si continuel sacrifice qu'il lui faut une organisation gigantesque pour pouvoir se livrer aux plaisirs d'une vie ordinaire; aussi, dans quels malheurs ne tombe-t-il pas, quand, à l'exemple de Molière, il veut vivre de la vie des sentiments, tout en les exprimant dans leurs plus poignantes crises; car, pour moi, superposé à sa vie privée, le comique de Molière est horrible. Pour moi, la générosité du génie est quasi divine, et je vous ai placé dans cette noble famille de prétendus égoïstes. Ah! si j'avais trouvé la sécheresse, le calcul, l'ambition, là où j'admire toutes mes fleurs d'âme les plus aimées, vous ne savez pas de quelle longue douleur j'eusse été atteinte! J'ai déjà rencontré le mécompte assis à la porte de mes seize ans! Que serais-je devenue en apprenant à vingt ans que la gloire est menteuse, en voyant celui qui, dans ses œuvres, avait exprimé tant de sentiments cachés dans mon cœur, ne pas comprendre ce cœur quand il se dévoilait pour lui seul? O mon ami, savez-vous ce qui serait advenu de moi? vous allez pénétrer dans l'arrière de mon âme. Eh bien! j'aurais dit à mon père : « Amenez-moi le « gendre qui sera de votre goût, j'abdique toute volonté, mariez-moi « pour vous! » Et cet homme eût été notaire, banquier, avare, sot, homme de province, ennuyeux comme un jour de pluie, vulgaire comme un électeur du petit collége; il eût été fabricant, ou quelque brave militaire sans esprit, il aurait eu la servante la plus résignée et la plus attentive en moi. Mais, horrible suicide de tous les moments! jamais mon âme ne se serait dépliée au jour vivifiant d'un soleil aimé! Aucun murmure n'aurait révélé ni à mon père, ni à ma mère, ni à mes enfants, le suicide de la créature qui, dans ce moment, ébranle les barreaux de sa prison, qui lance des éclairs par mes yeux, qui vole à pleines ailes vers vous, qui se pose comme une Polymnie à l'angle de votre cabinet en y respirant l'air, en y regardant tout d'un œil doucement curieux. Quelquefois dans les champs, où mon mari m'aurait menée, en m'échappant à quelques pas de mes marmots, en voyant une splendide matinée, secrètement, j'eusse jeté quelques pleurs bien amers. Enfin j'aurais eu, dans mon cœur, et dans un coin de ma commode, un petit trésor pour toutes les filles abusées par l'amour, pauvres âmes poétiques, attirées dans les supplices par des sourires!... Mais je crois en vous, mon ami. Cette croyance rectifie les pensées les plus fantasques de mon ambition secrète; et, par moments, voyez jusqu'où va ma franchise, je voudrais être au milieu du livre que nous commençons, tant je me sens de fermeté dans mon sentiment, tant de force au cœur pour aimer, tant de constance par raison, tant d'héroïsme pour le devoir que je me crée, si l'amour peut jamais se changer en devoir!

« S'il vous était donné de me suivre dans la magnifique retraite où je nous vois heureux, si vous connaissiez mes projets, il vous échapperait une phrase terrible où serait le mot folie, et peut-être serais-je cruellement punie d'avoir envoyé tant de poésie à un poëte. Oui, je veux être une source, inépuisable comme un beau pays, pendant les vingt ans que nous accorde la nature pour briller. Je veux éloigner la satiété par la coquetterie et la recherche. Je serai courageuse pour mon ami, comme les femmes le sont pour le monde. Je veux varier le bonheur, je veux mettre de l'esprit dans la tendresse, du piquant dans la fidélité. Ambitieuse, je veux tuer les rivales dans le passé, conjurer les chagrins extérieurs par la douceur de l'épouse, par sa fière abnégation, et avoir, pendant toute la vie, ces soins du nid que les oiseaux n'ont que pendant quelques jours. Cette immense dot, elle appartenait, elle devait être offerte à un grand homme, avant de tomber dans la fange des transactions vulgaires. Trouvez-vous maintenant ma première lettre une faute? Le vent d'une volonté mystérieuse m'a jetée vers vous, comme une tempête apporte un rosier au cœur d'un saule majestueux. Et dans la lettre que je tiens là, sur mon cœur, vous vous êtes écrié, comme votre ancêtre : — Dieu le veut! quand il partit pour la croisade.

« Ne direz-vous pas : Elle est bien bavarde! Autour de moi, tous disent : — Elle est bien taciturne, mademoiselle!

« O. d'Este-M. »

Ces lettres ont paru très-originales aux personnes à la bienveillance de qui la comédie humaine les doit; mais leur admiration pour ce duel entre deux esprits croisant la plume, tandis que le plus sévère



Butscha

incognito tient un masque sur les visages, pourrait ne pas être partagée. Sur cent spectateurs, quatre-vingts peut-être se lasseraient de cet assaut. Le respect dû, dans tout pays de gouvernement constitutionnel, à la majorité, ne fût-elle que pressentie, a conseillé de supprimer onze lettres échangées entre Ernest et Modeste, pendant le mois de septembre; si quelque flatteuse majorité les réclame, espérons qu'elle donnera les moyens de les rétablir quelque jour ici.

Sollicités par un esprit aussi agressif que le cœur semblait adorable, les sentiments vraiment héroïques du pauvre secrétaire intime se donnèrent ample carrière dans ces lettres que l'imagination de chacun fera peut-être plus belles qu'elles ne le sont, en devinant ce concert de deux âmes libres. Aussi Ernest ne vivait-il plus que par ces doux chiffons de papier, comme un avare ne vit plus que par ceux de la Banque, tandis qu'un amour profond succédait chez Modeste au plaisir d'agiter une vie glorieuse, d'en être, malgré la distance, le principe. Le cœur d'Ernest complétait la gloire de Canalis. Il faut souvent, hélas! deux hommes pour en faire un amant parfait, comme en littérature on ne compose un type qu'en employant les singularités de plusieurs caractères similaires. Combien de fois une femme n'a-t-elle pas dit dans un salon, après des causeries intimes : Celui-ci serait mon idéal pour l'âme, et je me sens aimer celui-là, qui n'est que le rêve des sens!

La dernière lettre écrite par Modeste, et que voici, permet d'apercevoir l'*Ile des Faisans* ou les méandres de cette correspondance conduisaient ces deux amants.

XXIII

A MONSIEUR DE CANALIS.

« Soyez dimanche au Havre : entrez à l'église, faites-en le tour, après la messe d'une heure, une ou deux fois, sortez sans rien dire à personne, sans faire aucune question à qui que ce soit, mais ayez une rose blanche à votre boutonnière. Puis, retournez à Paris, vous y trouverez une réponse. Cette réponse ne sera pas ce que vous croyez ; car, je vous l'ai dit, l'avenir n'est pas encore à moi... Mais ne serais-je pas une vraie folle de vous dire oui sans vous avoir vu! Quand je vous aurai vu, je puis dire non sans vous blesser : je suis sûre de rester inconnue. »

Cette lettre était partie la veille du jour où la lutte inutile entre Modeste et Dumay venait d'avoir lieu. L'heureuse Modeste attendait donc avec une impatience maladive le dimanche où les yeux donneraient tort ou raison à l'esprit, au cœur, un des moments les plus solennels dans la vie d'une femme et que trois mois d'un commerce d'âme à âme rendait romanesque autant que le peut souhaiter la fille la plus exaltée. Tout le monde, excepté la mère, avait pris la torpeur de cette attente pour le calme de l'innocence. Quelque puissantes que soient et les lois de la famille et les cordes religieuses, il est des Julie d'Étanges, des Clarisses, des âmes remplies comme des coupes trop pleines et qui débordent sous une pression divine. Modeste n'était-elle pas sublime en déployant une sauvage énergie à comprimer son exubérante jeunesse, en demeurant voilée? Disons-le, le souvenir de sa sœur était plus puissant que toutes les entraves sociales : elle avait armé de fer sa volonté pour ne manquer ni à son père ni à sa famille. Mais quels mouvements tumultueux! et comment une mère ne les aurait-elle pas devinés?

Le lendemain, Modeste et madame Dumay conduisirent, vers midi, madame Mignon au soleil, sur le banc, au milieu des fleurs. L'aveugle tourna sa figure blême et flétrie du côté de l'Océan, elle aspira l'odeur de la mer et prit la main à Modeste, qui resta près d'elle. Au moment de questionner sa fille, la mère luttait entre le pardon et la remontrance, car elle avait reconnu l'amour, et Modeste lui paraissait, comme au faux Canalis, une exception.

— Pourvu que ton père revienne à temps! s'il tarde encore, il ne trouvera plus que toi de tout ce qu'il aime! aussi, Modeste, promets-moi de nouveau de ne jamais le quitter, dit-elle avec une câlinerie maternelle.

Modeste porta les mains de sa mère à ses lèvres et les baisa doucement en répondant : — Ai-je besoin de te le redire?

— Ah! mon enfant, c'est que moi-même j'ai quitté mon père pour suivre mon mari!... mon père était seul cependant, il n'avait que moi d'enfant... Est-ce là ce que Dieu punit dans ma vie?... Ce que je te demande, c'est de te marier au goût de ton père, de lui conserver une place dans ton cœur, de ne pas le sacrifier à ton bonheur, de le garder au milieu de la famille. Avant de perdre la vue, je lui ai écrit mes volontés, il les exécutera ; je lui enjoins de retenir sa fortune en entier, non que j'aie une pensée de défiance contre toi, mais est-on jamais sûr d'un gendre? Moi, ma fille, ai-je été raisonnable? Un clin d'œil a décidé de ma vie. La beauté, cette enseigne si trompeuse, a dit vrai pour moi ; mais, dût-il en être de même pour toi, pauvre enfant, jure-moi que si, de même que ta mère, l'apparence t'entraînait, tu laisserais à ton père le soin de s'enquérir des mœurs, du cœur et de la vie antérieure de celui que tu aurais distingué, si par hasard tu distinguais un homme.

— Je ne me marierai jamais qu'avec le consentement de mon père, répondit Modeste.

La mère garda le plus profond silence après avoir reçu cette réponse, et sa physionomie quasi morte annonçait qu'elle la méditait à la manière des aveugles, en étudiant en elle-même l'accent que sa fille y avait mis.

— C'est que, vois-tu, mon enfant, dit enfin madame Mignon après un long silence, si la faute de Caroline me fait mourir à petit feu, ton père ne survivrait pas à la tienne ; je le connais, il se brûlerait la cervelle, il n'y aurait plus ni vie ni bonheur sur la terre pour lui..... — Modeste fit quelques pas pour s'éloigner de sa mère, et revint un moment après. — Pourquoi m'as-tu quittée? demanda madame Mignon.

— Tu m'as fait pleurer, maman, répondit Modeste.

— Eh bien! mon petit ange, embrasse-moi. Tu n'aimes personne, ici?... tu n'as pas d'attentif? demanda-t-elle en la gardant sur ses genoux, cœur contre cœur.

— Non, ma chère maman, répondit la petite jésuite.

— Peux-tu me le jurer?

— Oh! certes!... s'écria Modeste.

Madame Mignon ne dit plus rien, elle doutait encore.

— Enfin, si tu te choisissais un mari, ton père le saurait, reprit-elle.

— Je l'ai promis et à ma sœur et à toi, ma mère. Quelle faute veux-tu que je commette en lisant à toute heure, à mon doigt : *Pense à Bettina!* Pauvre sœur!

Au moment où sur ce mot : Pauvre sœur! dit par Modeste, une trêve de silence s'était établie entre la fille et la mère, dont les deux yeux éteints laissèrent couler des larmes que ne put sécher Modeste en se mettant aux genoux de madame Mignon et lui disant : « Pardon, pardon, maman, » l'excellent Dumay gravissait la côte d'Ingouville au pas accéléré, fait anormal dans la vie du caissier.

Trois lettres avaient apporté la ruine, une lettre ramenait la fortune. Le matin même Dumay recevait, d'un capitaine, venu des mers de la Chine, la première nouvelle de son patron, de son seul ami.

A MONSIEUR ANNE DUMAY, ANCIEN CAISSIER DE LA MAISON MIGNON.

« Mon cher Dumay, je suivrai de bien près, sauf les chances de la navigation, le navire par l'occasion duquel je t'écris ; je n'ai pas voulu quitter mon bâtiment auquel je suis habitué. Je t'avais dit : Pas de nouvelles, bonnes nouvelles! Mais, au premier mot de cette lettre, tu seras joyeux ; car ce mot, c'est : J'ai sept millions au moins! J'en rapporte une grande partie en indigo, un tiers en bonnes valeurs sur Londres et Paris, un autre tiers en bel or. Ton envoi d'argent m'a fait atteindre au chiffre que je m'étais fixé, je voulais deux millions pour chacune de mes filles, et l'aisance pour moi. J'ai fait le commerce de l'opium en gros pour des maisons de Canton, toutes dix fois plus riches que moi. Vous ne vous doutez pas, en Europe, de ce que sont les riches marchands chinois. J'allais de l'Asie Mineure, où je me procurais l'opium à bas prix, à Canton où je livrais mes quantités aux compagnies qui en font le commerce. Ma dernière expédition a eu lieu dans les îles de la Malaisie, où j'ai pu échanger le produit de l'opium contre mon indigo, première qualité. Aussi peut-être aurai-je cinq à six cent mille francs de plus, car je ne compte mon indigo que ce qu'il me coûte.

« Je me suis toujours bien porté, pas la moindre maladie. Voilà ce que c'est que de travailler pour ses enfants! Dès la seconde année, j'ai pu avoir à moi le *Mignon*, joli brick de sept cents tonneaux, construit en bois de teck, doublé, chevillé en cuivre, et dont les emménagements ont été faits pour moi. C'est encore une valeur. La vie du marin, l'activité voulue pour mon commerce, mes travaux pour devenir une espèce de capitaine au long cours, m'ont entretenu dans un excellent état de santé. Te parler de tout ceci, n'est-ce pas te parler de mes deux filles et de ma chère femme! J'espère qu'en me sachant ruiné le misérable qui m'a privé de ma Bettina l'aura laissée, et que la brebis égarée sera revenue au cottage. Ne faudra-t-il pas quelque chose de plus dans la dot de celle-là! Mes trois femmes et mon Dumay, tous quatre vous avez été présents à ma pensée pendant ces trois années. Tu es riche, Dumay. Ta part, en dehors de ma fortune, se monte à cinq cent soixante mille francs, que je t'envoie en un mandat qui ne sera payé qu'à toi-même par la maison Mongenod, qu'on a prévenue de New-York. Encore quelques mois, et je vous reverrai tous, je l'espère, bien portants.

« Maintenant, mon cher Dumay, si je t'écris à toi seulement, c'est que je désire garder le secret sur ma fortune, et que je veux te laisser le soin de préparer mes anges à la joie de mon retour. J'ai assez du commerce et je veux quitter le Havre. Le choix de mes gendres m'importe beaucoup. Mon intention est de racheter la terre et le château de la Bastie, de constituer un majorat de cent mille francs de rente au moins, et de demander au roi la faveur de faire succéder l'un de mes gendres à mon nom et à mon titre. Or, tu sais, mon pauvre Dumay, le malheur que nous avons dû au fatal éclat que répand l'opulence. J'y ai perdu l'honneur d'une de mes filles. J'ai ramené à Java le plus malheureux des pères, un pauvre négociant hollandais, riche de neuf millions, à qui ses deux filles furent enlevées par des misérables, et nous avons pleuré comme deux enfants, ensemble. Donc, je ne veux pas que l'on connaisse ma fortune. Aussi, n'est-ce pas au Havre que je débarquerai, mais à Marseille. Mon second est un Provençal, un ancien serviteur de ma famille, à qui j'ai fait faire une petite fortune. Castagnould aura mes instructions pour racheter la Bastie, et je traiterai de l'indigo par l'entremise de la maison Mongenod. Je mettrai mes fonds à la Banque de France, et je reviendrai vous trouver en ne me donnant qu'une fortune ostensible d'environ un million en marchandises. Mes filles seront censées avoir deux cent mille francs. Choisir celui de mes gendres qui sera digne de succéder à mon nom, à mes armes, à mes titres, et de vivre avec nous, sera ma grande affaire; mais je les veux tous deux, comme toi et moi, éprouvés, fermes, loyaux, honnêtes gens absolument. Je n'ai pas douté de toi, mon vieux, un seul instant. J'ai pensé que ma bonne et excellente femme, la tienne et toi, vous avez tracé une haie infranchissable autour de ma fille, et que je pourrai mettre un baiser plein d'espérances sur le front pur de l'ange qui me reste. Bettina-Caroline, si vous avez su sauver sa faute, aura de la fortune. Après avoir fait la guerre et le commerce, nous allons faire de l'agriculture, et tu seras notre intendant. Cela te va-t-il? Ainsi, mon vieil ami, te voilà le maître de ta conduite avec ma famille, de dire ou de taire mes succès. Je m'en fie à ta prudence; tu diras ce que tu jugeras convenable. En quatre ans, il peut être survenu tant de changements dans les caractères. Je te laisse être le juge, tant je crains la tendresse de ma femme pour ses filles. Adieu, mon vieux Dumay. Dis à mes filles et à ma femme que je n'ai jamais manqué de les embrasser de cœur tous les jours, soir et matin. Le second mandat, également personnel, de quarante mille francs, est pour mes filles et ma femme, en attendant.

« Ton patron et ami,

« CHARLES MIGNON. »

— Ton père arrive, dit madame Mignon à sa fille.

— A quoi vois-tu cela, maman? demanda Modeste.

— Il n'y a que cette nouvelle à nous apporter qui puisse faire courir Dumay.

Modeste, plongée dans ses réflexions, n'avait ni vu ni entendu Dumay.

— Victoire! s'écria le lieutenant dès la porte. Madame, le colonel n'a jamais été malade, et il revient... il revient sur *le Mignon*, un beau bâtiment à lui, qui doit valoir, avec sa cargaison dont il me parle, huit à neuf cent mille francs; mais il vous recommande la plus profonde discrétion. Il a le cœur creusé bien avant par l'accident de notre chère petite défunte.

— Il y a fait la place d'une tombe, dit madame Mignon.

— Et il attribue ce malheur, ce qui me semble probable, à la cupidité que les grandes fortunes excitent chez les jeunes gens... Mon pauvre colonel croit retrouver la brebis égarée au milieu de nous... Soyons heureux entre nous, ne disons rien à personne, pas même à Latournelle, si c'est possible. — Mademoiselle, dit-il à l'oreille de Modeste, écrivez à M. votre père une lettre sur la perte que la famille a faite, et sur les suites affreuses que cet événement a eues, afin de le préparer au terrible spectacle qu'il aura; je me charge de lui faire tenir cette lettre avant son arrivée au Havre, car il est forcé de passer par Paris; écrivez-lui longuement, vous avez du temps à vous, j'emporterai la lettre lundi, lundi j'irai sans doute à Paris...

Modeste eut peur que Canalis et Dumay ne se rencontrassent, elle voulut monter pour écrire et remettre le rendez-vous.

— Mademoiselle, dites-moi, reprit Dumay de la manière la plus humble en barrant le passage à Modeste, que votre père retrouve sa fille sans autre sentiment au cœur que celui qu'elle avait à son départ pour lui, pour madame votre mère...

— Je me suis juré à moi-même, à ma sœur et à ma mère, d'être la consolation, le bonheur et la gloire de mon père, et — ce — sera! répliqua Modeste en jetant un regard fier et dédaigneux à Dumay. Ne troublez pas la joie que j'ai de savoir bientôt mon père au milieu de nous par des soupçons injurieux. On ne peut pas empêcher le cœur d'une jeune fille de battre, vous ne voulez pas que je sois une momie? dit-elle. Ma personne est à ma famille, mon cœur est à moi. Si j'aime, mon père et ma mère le sauront. Etes-vous content, monsieur?

— Merci, mademoiselle, répondit Dumay, vous m'avez rendu la vie; mais vous auriez toujours bien pu me dire *Dumay*, même en me donnant un soufflet!

— Jure-moi, dit la mère, que tu n'as échangé ni parole ni regard avec aucun jeune homme...

— Je puis le jurer, ma mère, dit Modeste en souriant et regardant Dumay, qui l'examinait et souriait comme une jeune fille qui fait une malice.

— Elle serait donc bien fausse! s'écria Dumay quand Modeste rentra dans la maison.

— Ma fille Modeste peut avoir des défauts, répondit la mère, mais elle est incapable de mentir.

— Eh bien! soyons donc tranquilles, reprit le lieutenant, et pensons que le malheur a soldé son compte avec nous.

— Dieu le veuille! répliqua madame Mignon. Vous *le* verrez, Dumay; moi, je ne pourrai que l'entendre... Il y a bien de la mélancolie dans mon bonheur!

En ce moment, Modeste, quoique heureuse du retour de son père, était affligée comme Perrette en voyant ses œufs cassés. Elle avait espéré plus de fortune que n'en annonçait Dumay. Devenue ambitieuse pour son poëte, elle souhaitait au moins la moitié des six millions dont elle avait parlé dans sa seconde lettre. En proie à sa double joie et contrariée par le petit chagrin que lui causait sa pauvreté relative, elle se mit à son piano, ce confident de tant de jeunes filles, qui lui disent leurs colères, leurs désirs, en les exprimant par les nuances de leur jeu. Dumay causait avec sa femme en se promenant sous les fenêtres, il lui confiait le secret de leur fortune et l'interrogeait sur ses désirs, sur ses souhaits, sur ses intentions. Madame Dumay n'avait, comme son mari, d'autre famille que la famille Mignon. Les deux époux décidèrent de vivre en Provence, si le comte de la Bastie allait en Provence, et de léguer leur fortune à celui des enfants de Modeste qui en aurait besoin.

— Ecoutez Modeste! leur dit madame Mignon, il n'y a qu'une fille amoureuse qui puisse composer de pareilles mélodies sans connaître la musique...

Les maisons peuvent brûler, les fortunes sombrer, les pères revenir de voyage, les empires crouler, le choléra ravager la cité, l'amour d'une jeune fille poursuit son vol, comme la nature sa marche, comme cet effroyable acide que la chimie a découvert, et qui peut trouer le globe si rien ne l'absorbe au centre.

Voici la romance que sa situation avait inspirée à Modeste sur les stances qu'il faut citer, quoiqu'elles soient imprimées au deuxième volume de l'édition dont parlait Dauriat, car pour y adapter sa musique, la jeune artiste en avait brisé les césures par quelques modifications qui pourraient étonner les admirateurs de la correction, souvent trop savante, de ce poëte.

CHANT D'UNE JEUNE FILLE.
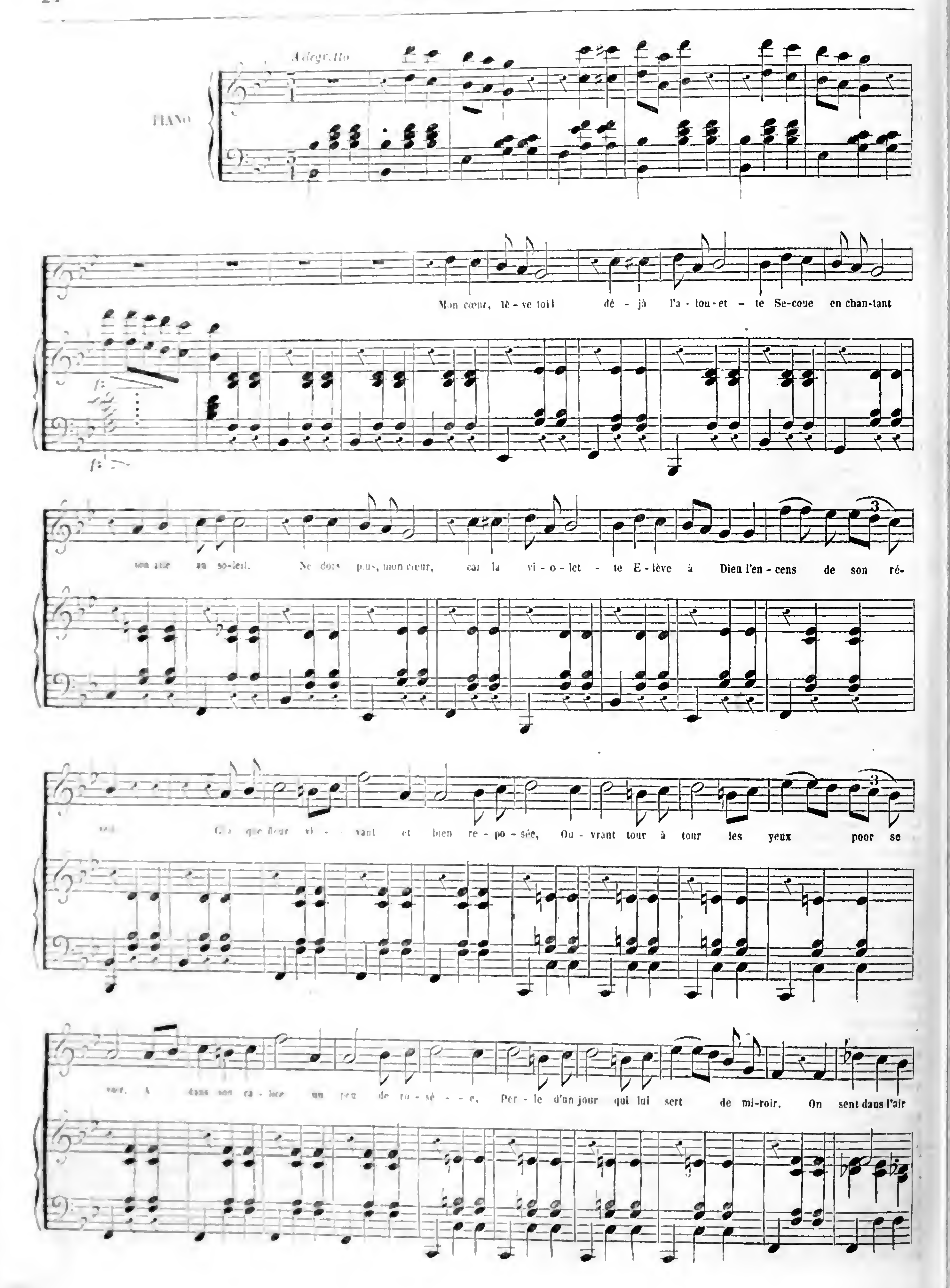
Mon cœur, lève-toi! Déjà l'alouette
Secoue en chantant son aile au soleil.
Ne dors plus, mon cœur, car la violette
Élève à Dieu l'encens de son réveil.
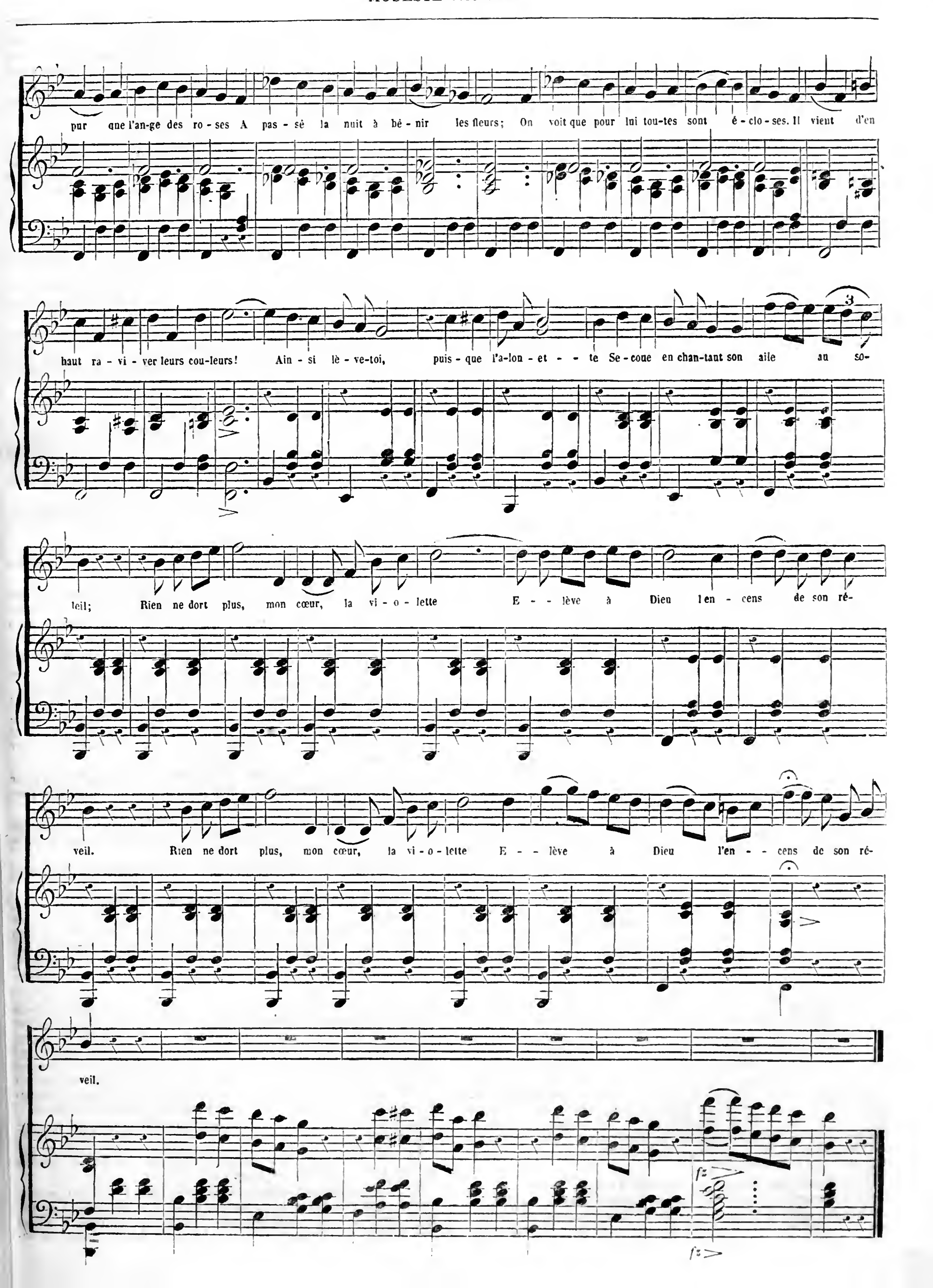
Chaque fleur vivante et bien reposée,
Ouvrant tour à tour les yeux pour se voir,
A dans son calice un peu de rosée,
Perle d'un jour qui lui sert de miroir.

On sent dans l'air pur que l'ange des roses
A passé la nuit à bénir les fleurs!
On voit que pour lui toutes sont écloses.
Il vient d'en haut raviver leurs couleurs.

Ainsi lève-toi, puisque l'alouette
Secoue en chantant son aile au soleil;
Rien ne dort plus, mon cœur! la violette
Élève à Dieu l'encens de son réveil.

Et voici, puisque les progrès de la typographie le permettent, la musique de Modeste, à laquelle une expression délicieuse communiquait ce charme admiré dans les grands chanteurs, et qu'aucune typographie, fût-elle hiéroglyphique ou phonétique, ne pourra jamais rendre.


Allegretto
PIANO
Mon cœur, lè - ve toi! dé - jà l'a - lou - et - te Se-coue en chan-tant
son aile au so-leil. Ne dors plus, mon cœur, car la vi - o - let - te E - lève à Dieu l'en - cens de son ré-
vi - vant et bien re - po - sée, Ou - vrant tour à tour les yeux pour se
dans son ca - lice un peu de ro - sé - e, Per - le d'un jour qui lui sert de mi-roir. On sent dans l'air


pur que l'an-ge des ro - ses A pas - sé la nuit à bé - nir les fleurs; On voit que pour lui tou-tes sont é - clo - ses. Il vient d'en
haut ra - vi - ver leurs cou-leurs! Ain - si lè - ve-toi, puis - que l'a-lou - et - - te Se - coue en chan-tant son aile au so-
leil; Rien ne dort plus, mon cœur, la vi - o - lette E - - lève à Dieu l'en - cens de son ré-
veil. Rien ne dort plus, mon cœur, la vi - o - lette E - - lève à Dieu l'en - - cens de son ré-
veil.

— C'est joli, dit madame Dumay. Modeste est musicienne, voilà tout.

— Elle a le diable au corps! s'écria le caissier, à qui le soupçon de la mère entra dans le cœur et donna le frisson.

— Elle aime, répéta madame Mignon.

En réussissant, par le témoignage irrécusable de cette mélodie, à faire partager sa certitude sur l'amour caché de Modeste, madame Mignon troubla la joie que le retour et les succès de son patron causaient au caissier. Le pauvre Breton descendit au Havre y reprendre sa besogne chez Gobenheim, puis, avant de revenir dîner, il passa chez les Latournelle y exprimer ses craintes et leur demander de nouveau aide et secours.

— Oui, mon cher ami, dit Dumay sur le pas de la porte en quittant le notaire, je suis du même avis que madame : *elle* aime, c'est sûr, et le diable sait le reste! Me voilà déshonoré.

— Ne vous désolez pas, Dumay, répondit le petit notaire, nous serons bien à nous tous aussi forts que cette petite personne, et, dans un temps donné, toute fille amoureuse commet une imprudence qui la trahit; mais, nous en causerons ce soir.

Ainsi toutes les personnes dévouées à la famille Mignon furent en proie aux mêmes inquiétudes qui les poignaient la veille avant l'expérience que le vieux soldat avait cru être décisive. L'inutilité de tant d'efforts piqua si bien la conscience de Dumay, qu'il ne voulut pas aller chercher sa fortune à Paris avant d'avoir deviné le mot de cette énigme. Ces cœurs, pour qui les sentiments étaient plus précieux que les intérêts, conçevaient tous en ce moment que, sans la parfaite innocence de sa fille, le colonel pouvait mourir de chagrin en trouvant Bettina morte et sa femme aveugle. Le désespoir du pauvre Dumay fit une telle impression sur les Latournelle, qu'ils en oublièrent le départ d'Exupère, que, dans la matinée, ils avaient embarqué pour Paris. Pendant les moments du dîner où ils furent tous les trois seuls, M., madame Latournelle et Butscha retournèrent les termes de ce problème sous toutes les faces, en parcourant toutes les suppositions possibles.

— Si Modeste aimait quelqu'un du Havre, elle aurait tremblé hier, dit madame Latournelle; son amant est donc ailleurs.

— Elle a juré, dit le notaire, ce matin à sa mère et devant Dumay, qu'elle n'avait échangé ni regard, ni parole avec âme qui vive.

— Elle aimerait donc à ma manière? dit Butscha.

— Et comment donc aimes-tu, mon pauvre garçon? demanda madame Latournelle.

— Madame, répondit le petit bossu, j'aime à moi tout seul, à distance, à peu près comme d'ici aux étoiles.

— Et comment fais-tu, grosse bête? dit madame Latournelle en souriant.

— Ah! madame, répondit Butscha, ce que vous croyez une bosse est l'étui de mes ailes.

— Voilà donc l'explication de ton cachet! s'écria le notaire.

Le cachet du clerc était une étoile sous laquelle se lisaient ces mots : *Fulgens, sequar* (brillante, je te suivrai), la devise de la maison de Chastillonest.

— Une belle créature peut avoir autant de défiance que la plus laide, dit Butscha comme s'il se parlait à lui-même. Modeste est assez spirituelle pour avoir tremblé de n'être aimée que pour sa beauté.

Les bossus sont des créations merveilleuses, entièrement dues d'ailleurs à la société; car dans le plan de la nature, les êtres faibles ou mal venus doivent périr. La courbure ou la torsion de la colonne vertébrale produit chez ces hommes, en apparence disgraciés, comme un regard où les fluides nerveux s'amassent en de plus grandes quantités que chez les autres, et dans le centre même où ils s'élaborent, où ils agissent, d'où ils s'élancent ainsi qu'une lumière pour vivifier l'être intérieur. Il en résulte des forces, quelquefois retrouvées par le magnétisme, mais qui le plus souvent se perdent à travers les espaces du monde spirituel. Cherchez un bossu qui ne soit pas doué de quelque faculté supérieure, soit d'une gaieté spirituelle, soit d'une méchanceté complète, soit d'une bonté sublime. Comme des instruments que la main de l'art ne réveillera jamais, ces êtres, privilégiés sans le savoir, vivent en eux-mêmes comme vivait Butscha, quand ils n'ont pas usé leurs forces, si magnifiquement concentrées, dans la lutte qu'ils ont soutenue à l'encontre des obstacles pour rester vivants. Ainsi s'expliquent ces superstitions, ces traditions populaires auxquelles on doit les gnomes, les nains effrayants, les fées difformes, toute cette race de bouteilles, a dit Rabelais, contenant élixirs et baumes rares.

Donc, Butscha devina presque Modeste. Et, dans sa curiosité d'amant sans espoir, de serviteur toujours prêt à mourir, comme ces soldats qui, seuls et abandonnés, criaient dans les neiges de la Russie : *Vive l'Empereur!* il médita de surprendre pour lui seul le secret de Modeste. Il suivit d'un air profondément soucieux ses patrons quand ils allèrent au Chalet, car il s'agissait de dérober à tous ces yeux attentifs, à toutes ces oreilles tendues, le piége où il prendrait la jeune fille. Ce devait être un regard échangé, quelque tressaillement surpris, comme lorsqu'un chirurgien met le doigt sur une douleur cachée. Ce soir-là, Gobenheim ne vint pas, Butscha fut le partenaire de M. Dumay contre M. et madame Latournelle.

Pendant le moment où Modeste s'absenta, vers neuf heures, afin d'aller préparer le coucher de sa mère, madame Mignon et ses amis purent causer à cœur ouvert; mais le pauvre clerc, abattu par la conviction qui l'avait gagné, lui aussi, parut étranger à ces débats autant que la veille l'avait été Gobenheim.

— Eh bien! qu'as-tu donc, Butscha? s'écria madame Latournelle étonnée. On dirait que tu as perdu tous tes parents.

Une larme jaillit des yeux de l'enfant abandonné par un matelot suédois, et dont la mère était morte de chagrin à l'hôpital.

— Je n'ai que vous au monde, répondit-il d'une voix troublée, et votre compassion est trop religieuse pour que je la perde jamais, car jamais je ne démériterai vos bontés.

Cette réponse fit vibrer une corde également sensible chez les témoins de cette scène, celle de la délicatesse.

— Nous vous aimons tous, monsieur Butscha, dit madame Mignon d'une voix émue.

— J'ai six cent mille francs à moi! dit le brave Dumay; tu seras notaire au Havre et successeur de Latournelle.

L'Américaine, elle, avait pris et serré la main au pauvre bossu.

— Vous avez six cent mille francs!... s'écria Latournelle, qui leva le nez sur Dumay dès que cette parole fut lâchée, et vous laissez ces dames ici!... Et Modeste n'a pas un joli cheval! Et elle n'a pas continué d'avoir des maîtres de musique, de peinture, de...

— Eh! il ne les a que depuis quelques heures! s'écria l'Américaine.

— Chut! fit madame Mignon.

Pendant toutes ces exclamations, l'auguste patronne de Butscha s'était posée, elle le regardait.

— Mon enfant, dit-elle, je te crois entouré de tant d'affection que je ne pensais pas au sens particulier de cette locution proverbiale; mais tu dois me remercier de cette petite faute, car elle a servi à te faire voir quels amis tes exquises qualités t'ont valus.

— Vous avez donc eu des nouvelles de M. Mignon? dit le notaire.

— Il revient, dit madame Mignon; mais gardons ce secret entre nous... Quand mon mari saura que Butscha nous a tenu compagnie, qu'il nous a montré l'amitié la plus vive et la plus désintéressée quand tout le monde nous tournait le dos, il ne vous laissera pas le commanditer à vous seul, Dumay. Aussi, mon ami, dit-elle en essayant de diriger son visage vers Butscha, pouvez-vous dès à présent traiter avec Latournelle.

— Mais il a l'âge, vingt-cinq ans et demi, dit Latournelle. Et, pour moi, c'est acquitter une dette, mon garçon, que de te faciliter l'acquisition de mon étude.

Butscha, qui baisait la main de madame Mignon en l'arrosant de ses larmes, montra un visage mouillé quand Modeste ouvrit la porte du salon.

— Qui donc a fait du chagrin à mon nain mystérieux? demanda-t-elle.

— Eh! mademoiselle Modeste, pleurons-nous jamais de chagrin, nous autres enfants bercés par le malheur? On vient de me montrer autant d'attachement que je m'en sentais au cœur pour tous ceux en qui je me plaisais à voir des parents. Je serai notaire, je pourrai devenir riche. Ah! ah! le pauvre Butscha sera peut-être un jour le riche Butscha. Vous ne connaissez pas tout ce qu'il y a d'audace chez cet avorton! s'écria-t-il.

Le bossu se donna un violent coup de poing sur la caverne de sa poitrine, et se posa devant la cheminée après avoir jeté sur Modeste un regard qui glissa comme une lueur entre ses grosses paupières serrées, car il aperçut, dans cet incident imprévu, la possibilité d'interroger le cœur de sa souveraine. Dumay crut pendant un moment que le clerc avait osé s'adresser à Modeste, et il échangea rapidement avec ses amis un coup d'œil bien compris par eux, et qui fit contempler le petit bossu dans une espèce de terreur mêlée de curiosité.

— J'ai mes rêves aussi, moi! reprit Butscha dont les yeux ne quittaient pas Modeste.

La jeune fille abaissa ses paupières par un mouvement qui fut déjà pour le clerc toute une révélation.

— Vous aimez les romans : laissez-moi, dans la joie où je suis, vous confier mon secret, et vous me direz si le dénoûment du roman, inventé par moi pour ma vie, est possible; autrement, à quoi bon la fortune? Pour moi, l'or est le bonheur plus que pour tout au-

tre; car, pour moi, le bonheur sera d'enrichir un être aimé! Vous qui savez tant de choses, mademoiselle, dites-moi donc si l'on peut se faire aimer indépendamment de la forme, belle ou laide, et pour son âme seulement?

Modeste leva les yeux sur Butscha. Ce fut une interrogation terrible, car alors Modeste partagea les soupçons de Dumay.

— Une fois riche, je chercherai quelque belle jeune fille pauvre, une abandonnée comme moi, qui aura bien souffert, qui sera malheureuse; je lui écrirai, je la consolerai, je serai son bon génie; elle lira dans mon cœur, dans mon âme, elle aura mes deux richesses à la fois, et mon or bien délicatement offert, et ma pensée parée de toutes les splendeurs que le hasard de la naissance a refusées à ma grotesque personne! Je resterai caché comme une cause que les savants cherchent. Dieu n'est peut-être pas beau. Naturellement, cette enfant, devenue curieuse, voudra me voir; mais je lui dirai que je suis un monstre de laideur, je me peindrai en laid...

Là, Modeste regarda Butscha fixement; elle lui eût dit : — Que savez-vous de mes amours? elle n'aurait pas été plus explicite.

— Si j'ai le bonheur d'être aimé pour les poésies de mon cœur, si, quelque jour, je ne parais être qu'un peu contrefait à cette femme, avouez que je serai plus heureux que le plus beau des hommes, qu'un homme de génie aimé par une créature aussi céleste que vous.

La rougeur qui colora le visage de Modeste apprit au bossu presque tout le secret de la jeune fille.

- Eh bien! enrichir ce qu'on aime et lui plaire moralement, abstraction faite de la personne, est-ce le moyen d'être aimé? Voilà le rêve du pauvre bossu, le rêve d'hier; car, aujourd'hui, votre adorable mère vient de me donner la clef de mon futur trésor, en me promettant de me faciliter les moyens d'acheter une étude. Mais, avant de devenir un Gobenheim, encore faut-il savoir si cette affreuse transformation est utile. Qu'en pensez-vous, mademoiselle, vous?

Modeste était si surprise, qu'elle ne s'aperçut pas que Butscha l'interpellait. Le piége de l'amoureux fut mieux dressé que celui du soldat, car la pauvre fille stupéfaite resta sans voix.

— Pauvre Butscha! dit tout bas madame Latournelle à son mari, deviendrait-il fou?

— Vous voulez réaliser le conte de *la Belle et la Bête*, répondit enfin Modeste, et vous oubliez que la Bête se change en prince Charmant.

— Croyez-vous? dit le nain. Moi, j'ai toujours imaginé que ce changement indiquait le phénomène de l'âme rendue visible, éteignant la forme sous sa radieuse lumière. Si je ne suis pas aimé, je resterai caché, voilà tout! Vous et les vôtres, madame, dit-il à sa patronne, au lieu d'avoir un nain à votre service, vous aurez une vie et une fortune. Butscha reprit sa place et dit aux trois joueurs en affectant le plus grand calme : — A qui à donner? Mais, en lui-même, il se disait douloureusement : — Elle veut être aimée pour elle-même, elle correspond avec quelque faux grand homme, et où en est-elle?

— Ma chère maman, neuf heures trois quarts viennent de sonner, dit Modeste à sa mère.

Madame Mignon fit ses adieux à ses amies et alla se coucher.

Ceux qui veulent aimer en secret peuvent avoir pour espions des chiens des Pyrénées, des mères, des Dumay, des Latournelle, ils ne sont pas encore en danger; mais un amoureux! c'est diamant contre diamant, feu contre feu, intelligence contre intelligence, une équation parfaite et dont les termes se pénètrent mutuellement. Le dimanche matin, Butscha devança sa patronne, qui venait toujours chercher Modeste pour aller à la messe, et il se mit en croisière devant le Chalet, en attendant le facteur.

— Avez-vous une lettre aujourd'hui pour mademoiselle Modeste? dit-il à cet humble fonctionnaire quand il le vit venir.

— Non, monsieur, non...

— Nous sommes, depuis quelque temps, une fameuse pratique pour le gouvernement, s'écria le clerc.

— Ah! dame! oui, répondit le facteur.

Modeste vit et entendit ce petit colloque de sa chambre, où elle se postait toujours à cette heure derrière sa persienne, pour guetter le facteur. Elle descendit, sortit dans le petit jardin, où elle appela d'une voix altérée : — Monsieur Butscha?...

— Me voilà, mademoiselle! dit le bossu en arrivant à la petite porte, que Modeste ouvrit elle-même.

— Pourriez-vous me dire si vous comptez parmi vos titres à l'affection d'une femme le honteux espionnage auquel vous vous livrez? lui demanda la jeune fille en essayant de terrasser son esclave sous ses regards et par une attitude de reine.

— Oui, mademoiselle! répondit-il fièrement. Ah! je ne croyais pas, reprit-il à voix basse, que les vermisseaux pussent rendre service aux étoiles!... mais il en est ainsi. Souhaiteriez-vous que votre mère, que M. Dumay, que madame Latournelle, vous eussent devinée, et non un être, quasi proscrit de la vie, qui se donne à vous comme une de ces fleurs que vous coupez pour vous en servir un moment? Ils savent tous que vous aimez; mais, moi seul, je sais comment. Prenez-moi comme vous prendriez un chien vigilant, je vous obéirai, je vous garderai, je n'aboierai jamais, et je ne vous jugerai point. Je ne vous demande rien que de me laisser vous être bon à quelque chose. Votre père vous a mis un Dumay dans votre ménagerie, ayez un Butscha, vous m'en direz des nouvelles!... Un pauvre Butscha qui ne veut rien, pas même un os!

— Eh bien! je vais vous prendre à l'essai, dit Modeste, qui voulut se défaire d'un gardien si spirituel. Allez sur-le-champ, d'hôtel en hôtel, à Graville, au Havre, savoir s'il est venu d'Angleterre un M. Arthur...

— Ecoutez, mademoiselle, dit Butscha respectueusement en interrompant Modeste, j'irai tout bonnement me promener au bord de la mer, et cela suffira, car vous ne me voulez pas aujourd'hui à l'église. Voilà tout.

Modeste regarda le nain en laissant voir un étonnement stupide.

— Ecoutez, mademoiselle, quoique vous vous soyez entortillé les joues d'un foulard et de ouate, vous n'avez pas de fluxion, et, si vous avez un double voile à votre chapeau, c'est pour voir sans être vue.

— D'où vous vient tant de pénétration? s'écria Modeste en rougissant.

— Eh! mademoiselle, vous n'avez pas de corset! Une fluxion ne vous obligeait pas à vous déguiser la taille en mettant plusieurs jupons, à cacher vos mains sous de vieux gants, et vos jolis pieds dans d'affreuses bottines, à vous mal habiller, à...

— Assez! dit-elle. Maintenant, comment serai-je certaine d'avoir été obéie?

— Mon patron veut aller à Saint-Adresse, il en est contrarié; mais, comme il est vraiment bon, il n'a pas voulu me priver de mon dimanche, eh bien! je lui proposerai d'y aller...

— Allez-y, et j'aurai confiance en vous...

— Etes-vous sûre de ne pas avoir besoin de moi au Havre?

— Non. Ecoutez, nain mystérieux, regardez, dit-elle, en lui montrant le temps sans nuages. Voyez-vous la trace de l'oiseau qui passait tout à l'heure? eh bien! mes actions, pures comme l'air est pur, n'en laissent pas davantage. Rassurez Dumay, rassurez les Latournelle, rassurez ma mère, et sachez que cette main, dit-elle en lui montrant une jolie main fine, aux doigts retroussés et que le jour traversa, ne sera point accordée, elle ne sera pas même animée d'un baiser, avant le retour de mon père, par ce qu'on appelle un amant.

— Et pourquoi ne me voulez-vous pas à l'église aujourd'hui?...

— Vous me questionnez, après ce que je vous ai fait l'honneur de vous dire et de vous demander?...

Butscha salua sans rien répondre, et courut chez son patron dans le ravissement d'entrer au service de sa maîtresse anonyme.

Une heure après, M. et madame Latournelle vinrent chercher Modeste, qui se plaignit d'un horrible mal de dents.

— Je n'ai pas eu, dit-elle, le courage de m'habiller.

— Eh bien! restez, dit la bonne notaresse.

— Oh! non, je veux prier pour l'heureux retour de mon père, répondit Modeste, et j'ai pensé qu'en m'emmitouflant ainsi, ma sortie me ferait plus de bien que de mal.

Et mademoiselle Mignon alla seule à côté de Latournelle. Elle refusa de donner le bras à son chaperon dans la crainte d'être questionnée sur le tremblement intérieur qui l'agitait à la pensée de voir bientôt son grand poëte. Un seul regard, le premier, n'allait-il pas décider de son avenir?

Est-il dans la vie de l'homme une heure plus délicieuse que celle du premier rendez-vous donné? Renaissent-elles jamais les sensations cachées au fond du cœur et qui s'épanouissent alors? Retrouve-t-on les plaisirs sans nom que l'on a savourés en cherchant, comme fit Ernest de la Brière, et ses meilleurs rasoirs, et ses plus belles chemises, et des cols irréprochables, et les vêtements les plus soignés? On déifie les choses associées à cette heure suprême. On fait alors à soi seul des poésies secrètes qui valent celles de la femme; et le jour où, de part et d'autre, on les devine, tout est envolé! N'en est-il pas de ces choses, comme de la fleur de ces fruits sauvages, âcre et suave à la fois, perdue au sein des forêts, la joie du soleil, sans doute; ou, comme le dit Canalis dans le *Chant d'une jeune fille*, la joie de la plante elle-même à qui l'ange des fleurs a permis de se voir? Ceci tend à rappeler que, semblable à beaucoup d'êtres pauvres pour qui la vie commence par le labeur et par les soucis de la fortune, le modeste la Brière n'avait pas encore été aimé. Venu la veille au soir, il s'était aussitôt couché comme une coquette afin d'effacer la fatigue du voyage, et il venait de faire une toilette méditée à son avantage, après avoir pris un bain. Peut-être est-ce ici le

lieu de placer son portrait en pied, ne fût-ce que pour justifier la dernière lettre que devait écrire Modeste.

Né d'une bonne famille de Toulouse, alliée de loin à celle du ministre qui le prit sous sa protection, Ernest possède cet air *comme il faut* où se révèle une éducation commencée au berceau, mais que l'habitude des affaires avait rendu grave sans effort, car la pédanterie est l'écueil de toute gravité prématurée. De taille ordinaire, il se recommande par une figure fine et douce, d'un ton chaud, quoique sans coloration, et qu'il relevait alors par de petites moustaches et par une virgule à la Mazarin. Sans cette attestation virile, il eût trop ressemblé peut-être à une jeune fille déguisée, tant la coupe du visage et les lèvres sont mignardes, tant on est près d'attribuer à une femme ses dents d'un émail transparent et d'une régularité quasi postiche. Joignez à ces qualités féminines un parler doux comme la physionomie, doux comme des yeux bleus à paupières turques, et vous concevrez très-bien que le ministre eût surnommé son jeune secrétaire particulier mademoiselle de la Brière. Le front plein, pur, bien encadré de cheveux noirs abondants, semble rêveur, et ne dément pas l'expression de la figure, qui est entièrement mélancolique. La proéminence de l'arcade de l'œil, quoique très-élégamment coupée, obombre le regard et ajoute encore à cette mélancolie par la tristesse physique, pour ainsi dire, que produisent les paupières quand elles sont trop abaissées sur la prunelle. Ce doute intime, que nous traduisons par le mot modestie, anime donc et les traits et la personne. Peut-être comprendra-t-on bien cet ensemble en faisant observer que la logique du dessin exigerait plus de longueur dans l'ovale de cette tête, plus d'espace entre le menton, qui finit brusquement, et le front diminué par la manière dont les cheveux sont plantés. Ainsi la figure semble écrasée. Le travail avait déjà creusé son sillon entre les sourcils un peu trop fournis et rapprochés, comme chez les gens jaloux. Quoique la Brière fût alors mince, il appartient à ce genre de tempéraments qui, formés tard, prennent à trente ans un embonpoint inattendu.

Ce jeune homme eût assez bien représenté, pour les gens à qui l'histoire de France est familière, la royale et inconcevable figure de Louis XIII, mélancolique modestie, sans cause connue, pâle sous la couronne, aimant les fatigues de la chasse et haïssant le travail, timide avec sa maîtresse au point de la respecter, indifférent jusqu'à laisser trancher la tête à son ami, et que le remords d'avoir vengé son père sur sa mère peut seul expliquer : ou l'Hamlet catholique ou quelque maladie incurable. Mais le ver rongeur qui blêmissait Louis XIII et détendait sa force était alors, chez Ernest, simple défiance de soi-même, la timidité de l'homme à qui nulle femme n'a dit : « Comme je t'aime ! » et surtout le dévouement inutile. Après avoir entendu le glas d'une monarchie dans la chute d'un ministère, ce pauvre garçon avait trouvé dans Canalis un rocher caché sous d'élégantes mousses, il cherchait donc une domination à aimer ; et cette inquiétude du caniche en quête d'un maître lui donnait l'air du roi qui trouva le sien. Ces nuages, ces sentiments, cette teinte de souffrance répandue sur cette physionomie la rendaient beaucoup plus belle que ne le croyait le référendaire, assez fâché de s'entendre classer par les femmes dans le genre des beaux ténébreux ; genre passé de mode par un temps où chacun voudrait pouvoir garder pour lui seul les trompettes de l'annonce.

Le défiant Ernest avait donc demandé tous ses prestiges au vêtement alors à la mode. Il mit pour cette entrevue, où tout dépendait du premier regard, un pantalon noir et des bottes soigneusement cirées, un gilet couleur soufre, qui laissait voir une chemise d'une finesse remarquable et boutonnée d'opales, une cravate noire, une petite redingote bleue ornée de la rosette, et qui semblait coller sur le dos et à la taille par un procédé nouveau. Portant de jolis gants de chevreau couleur bronze florentin, il tenait de la main gauche une petite canne et son chapeau par un geste assez *Louis-quatorzien*, montrant ainsi, comme le lieu l'exigeait, sa chevelure massée avec art et où la lumière produisait des luisants satinés. Campé, dès le commencement de la messe, sous le porche, il examina l'église en regardant tous les chrétiens, mais plus particulièrement les chrétiennes, qui trempaient leurs doigts dans l'eau sainte.

Une voix intérieure cria : « *Le voilà!* » à Modeste quand elle arriva. Cette redingote et cette tournure essentiellement parisiennes, cette rosette, ces gants, cette canne, le parfum des cheveux, rien n'était du Havre.

Aussi, quand la Brière se retourna pour examiner la grande et fière notaresse, le petit notaire et le *paquet* (expression consacrée entre femmes), sous la forme duquel Modeste s'était mise, la pauvre enfant, quoique bien préparée, reçut-elle un coup violent au cœur en voyant cette poétique figure, illuminée en plein par le jour de la porte.

Elle ne pouvait pas se tromper : une petite rose blanche cachait presque la rosette. Ernest reconnaîtrait-il son inconnue affublée d'un vieux chapeau garni d'un voile mis en double?... Modeste eut si peur de la seconde vue de l'amour, qu'elle se fit une démarche de vieille femme.

— Ma femme, dit le petit Latournelle en allant à sa place, ce monsieur n'est pas du Havre.

— Il vient tant d'étrangers! répondit la notaresse.

— Mais les étrangers, dit le notaire, viennent-ils jamais voir notre église, qui n'est pas âgée de plus de deux siècles?

Ernest resta pendant toute la messe à la porte, sans avoir vu parmi les femmes personne qui réalisât ses espérances. Modeste, elle, ne put maîtriser son tremblement que vers la fin du service. Elle éprouva des joies qu'elle seule pouvait dépeindre. Elle entendit enfin sur les dalles le bruit d'un pas d'homme comme il faut; car la messe était dite. Ernest faisait le tour de l'église, où il ne se trouvait plus que les *dilettanti* de la dévotion, qui devinrent l'objet d'une savante et perspicace analyse.

Ernest remarqua le tremblement excessif du paroissien dans les mains de la personne voilée à son passage; et, comme elle était la seule qui cachât sa figure, il eut des soupçons que confirma la mise de Modeste, étudiée avec un soin d'amant curieux. Il sortit quand madame Latournelle quitta l'église, il la suivit à une distance honnête, et la vit rentrant avec Modeste, rue Royale, où, selon son habitude, mademoiselle Mignon attendait l'heure des vêpres.

Après avoir toisé la maison ornée de pannonceaux, Ernest demanda le nom du notaire à un passant, qui lui nomma presque orgueilleusement M. Latournelle, le premier notaire du Havre... Quand il longea la rue Royale pour essayer de plonger dans l'intérieur de la maison, Modeste aperçut son amant, elle se dit alors si malade, qu'elle n'alla pas à vêpres, et madame Latournelle lui tint compagnie.

Ainsi le pauvre Ernest en fut pour ses frais de croisière. Il n'osa pas flâner à Ingouville, il se fit un point d'honneur d'obéir, et revint à Paris après avoir écrit, en attendant le départ de la voiture, une lettre que Françoise Cochet devait recevoir le lendemain, timbrée du Havre.

Tous les dimanches, M. et madame Latournelle dînaient au chalet, où ils reconduisaient Modeste après vêpres. Aussi, dès que la jeune malade se trouva mieux, remontèrent-ils à Ingouville accompagnés de Butscha. L'heureuse Modeste fit alors une charmante toilette. Quand elle descendit pour dîner, elle oublia son déguisement du matin, sa prétendue fluxion, et fredonna :

> Rien ne dort plus, mon cœur ! la violette
> Elève à Dieu l'encens de son réveil.

Bustcha ressentit un léger frisson à l'aspect de Modeste, tant elle lui parut changée, car les ailes de l'amour étaient comme attachées à ses épaules, elle avait l'air d'une sylphide, elle montrait sur ses joues le divin coloris du plaisir.

— De qui donc sont les paroles sur lesquelles tu as fait une si jolie musique? demanda madame Mignon à sa fille.

— De Canalis, maman, répondit-elle en devenant à l'instant du plus beau cramoisi depuis le cou jusqu'au front.

— Canalis! s'écria le nain, à qui l'accent de Modeste et sa rougeur apprirent la seule chose qu'il ignorât encore du secret. Lui, le grand poëte, faire des romances!...

— C'est, dit-elle, de simples stances sur lesquelles j'ai osé plaquer des réminiscences d'airs allemands...

— Non, non, reprit madame Mignon, c'est de la musique à toi, ma fille!

Modeste, se sentant devenir de plus en plus cramoisie, sortit en entraînant Butscha dans le petit jardin.

— Vous pouvez, lui dit-elle à voix basse, me rendre un grand service. Dumay fait le discret avec ma mère et avec moi sur la fortune que mon père rapporte, je voudrais savoir ce qui en est. Dumay, dans le temps, n'a-t-il pas envoyé cinq cent et quelques mille francs à papa? Mon père n'est pas homme à s'absenter pendant quatre ans pour seulement doubler ses capitaux. Or, il revient sur un navire à lui, et la part qu'il a faite à Dumay s'élève à près de six cent mille francs.

— Ce n'est pas la peine de questionner Dumay, dit Butscha. M. votre père avait perdu, comme vous savez, quatre millions au moment de son départ, il les a sans doute regagnés; mais il aura dû donner à Dumay dix pour cent de ses bénéfices, et, par la fortune que le digne Breton avoue avoir, nous supposons, mon patron et moi, que celle du colonel monte à six ou sept millions...

— O mon père! dit Modeste en se croisant les bras sur la poitrine et levant les yeux au ciel, tu m'auras donné deux fois la vie!...

— Ah! mademoiselle, dit Butscha, vous aimez un poëte! Ce genre d'homme est plus ou moins Narcisse! saura-t-il vous bien aimer? Un ouvrier en phrase occupé d'ajuster des mots est bien ennuyeux. Un poëte, mademoiselle, n'est pas plus la poésie que la graine n'est la fleur.

— Butscha, je n'ai jamais vu d'homme si beau !

— La beauté, mademoiselle, est un voile qui sert souvent à cacher bien des imperfections...

— C'est le cœur le plus angélique du ciel...

— Fasse Dieu que vous ayez raison, dit le nain en joignant les mains, et soyez heureuse! Cet homme aura, comme vous, un serviteur dans Jean Butscha. Je ne serai plus notaire, alors, je vais me jeter dans l'étude, dans les sciences...

— Et pourquoi ?

— Eh! mademoiselle, pour élever vos enfants si vous daignez me permettre d'être leur précepteur... Ah! si vous vouliez agréer un conseil? Tenez, laissez-moi faire : je saurai pénétrer la vie et les mœurs de cet homme, découvrir s'il est bon, s'il est colère, s'il est doux, s'il aura ce respect que vous méritez, s'il est capable d'aimer absolument, en vous préférant à tout, même à son talent...

— Qu'est-ce que cela fait, si je l'aime? dit-elle naïvement.

— Eh! c'est vrai! s'écria le bossu.

En ce moment, madame Mignon disait à ses amis : — Ma fille a vu ce matin celui qu'elle aime !

— Ce serait donc ce gilet soufre qui t'a tant intrigué, Latournelle, s'écria la notaresse. Ce jeune homme avait une jolie petite rose blanche à sa boutonnière...

— Ah! dit la mère, le signe de reconnaissance.

— Il avait, reprit la notaresse, la rosette d'officier de la Légion d'honneur. C'est un homme charmant! mais nous nous trompons! Modeste n'a pas relevé son voile, elle était fagotée comme une pauvresse, et...

— Et, dit le notaire, elle se disait malade, mais elle vient d'ôter sa marmotte et se porte comme un charme...

— C'est incompréhensible! s'écria Dumay.

— Hélas! c'est maintenant clair comme le jour, dit le notaire.

—Mon enfant, dit madame Mignon à Modeste, qui rentra suivie de Butscha, n'as-tu pas vu ce matin à l'église un petit jeune homme bien mis, qui portait une rose blanche à sa boutonnière, décoré...

— Je l'ai vu, dit Butscha vivement en apercevant à l'attention de chacun le piége où Modeste pouvait tomber, c'est Grindot, le fameux architecte avec qui la ville est en marché pour la restauration de l'église, il est venu de Paris, je l'ai trouvé ce matin examinant l'extérieur, quand je suis parti pour Sainte-Adresse.

— Ah! c'est un architecte, il m'a bien intriguée, dit Modeste, à qui le nain avait ainsi donné le temps de se remettre.

Dumay regarda Butscha de travers. Modeste, avertie, se composa un maintien impénétrable. La défiance de Dumay fut excitée au plus haut point, et il se proposa d'aller le lendemain à la mairie, afin de savoir si l'architecte attendu s'était en effet montré au Havre. De son côté, Butscha, très-inquiet de l'avenir de Modeste, prit le parti d'aller à Paris espionner Canalis.

Gobenheim vint faire le whist et comprima par sa présence tous les sentiments en fermentation. Modeste attendait avec une sorte d'impatience l'heure du coucher de sa mère; elle voulait écrire, elle n'écrivait jamais que pendant la nuit, et voici la lettre que lui dicta l'amour quand elle crut tout le monde endormi.

XXIV

A MONSIEUR DE CANALIS.

« Ah! mon ami bien-aimé! quels atroces mensonges que vos portraits exposés aux vitres des marchands de gravures! Et moi qui faisais mon bonheur de cette horrible lithographie! Je suis honteuse d'aimer un homme si beau. Non, je ne saurais imaginer que les Parisiennes soient assez stupides pour ne pas avoir vu toutes que vous étiez leur rêve accompli. Vous délaissé!... vous sans amour!... Je ne crois plus un mot de ce que vous m'avez écrit sur votre vie obscure et travailleuse, sur votre dévouement à une idole, cherchée en vain jusqu'aujourd'hui. Vous avez été trop aimé, monsieur; votre front, pâle et suave comme la fleur d'un magnolia, le dit assez, et je serai malheureuse.

« Que suis-je, moi, maintenant?... Ah! pourquoi m'avoir appelée à la vie! En un moment j'ai senti que ma pesante enveloppe me quittait! Mon âme a brisé le cristal qui la retenait captive, elle a circulé dans mes veines! Enfin, le froid silence des choses a cessé tout à coup pour moi. Tout, dans la nature, m'a parlé.

« La vieille église m'a semblé lumineuse; ses voûtes, brillant d'or et d'azur comme celles d'une cathédrale italienne, ont scintillé sur ma tête. Les sons mélodieux que les anges chantent aux martyrs et qui leur font oublier les souffrances ont accompagné l'orgue! Les horribles pavés du Havre m'ont paru comme un chemin fleuri. J'ai reconnu dans la mer une vieille amie dont le langage plein de sympathies pour moi ne m'était pas assez connu. J'ai vu clairement que les roses de mon jardin et de ma serre m'adorent depuis longtemps et me disaient tout bas d'aimer, elles ont souri toutes à mon retour de l'église, et j'ai enfin entendu votre nom de Melchior murmuré par les cloches des fleurs, je l'ai lu écrit sur les nuages!

« Oui, me voilà vivante, grâce à toi! poëte plus beau que ce froid et compassé lord Byron, dont le visage est aussi terne que le climat anglais. Epousée par un seul de tes regards d'Orient qui a percé mon voile noir, tu m'as jeté ton sang au cœur, il m'a rendu brûlante de la tête aux pieds! Ah! nous ne sentons pas la vie ainsi quand notre mère nous la donne.

« Un coup que tu recevrais m'atteindrait au moment même, et mon existence ne s'explique plus que par ta pensée. Je sais à quoi sert la divine harmonie de la musique, elle fut inventée par les anges pour



Ernest de la Brière.

exprimer l'amour. Avoir du génie et être beau, mon Melchior, c'est trop! A sa naissance, un homme devrait opter. Mais, quand je songe aux trésors de tendresse et d'affection que vous m'avez montrés depuis un mois surtout, je me demande si je rêve! Non, vous me cachez un mystère. Quelle femme vous cédera sans mourir? Ah! la jalousie est entrée dans mon cœur avec un amour auquel je ne croyais pas! Pouvais-je imaginer un pareil incendie!

« Quelle inconcevable et nouvelle fantaisie! je te voudrais laid, maintenant. Quelles folies ai-je faites en rentrant! Tous les dahlias jaunes m'ont rappelé votre joli gilet, toutes les roses blanches ont été mes amies, et je les ai saluées par un regard qui vous appartenait, comme tout moi! La couleur des gants qui moulaient les mains du gentilhomme, tout, jusqu'au bruit des pas sur les dalles, tout se représente à mon souvenir avec tant de fidélité, que, dans soixante ans, je reverrai les moindres choses de cette fête, telles que la couleur particulière de l'air, le reflet du soleil qui miroitait sur un pilier. j'entendrai la prière que vous avez interrompue, je respirerai l'encens de l'autel, et je croirai sentir au-dessus de nos têtes les mains du curé qui nous a bénis tous deux au moment où tu passais, en donnant sa dernière bénédiction! Ce bon abbé Marcellin nous a mariés déjà!

« Le plaisir surhumain de ressentir ce monde nouveau d'émotions inattendues ne peut être égalé que par la joie que j'éprouve à vous les dire, à renvoyer tout mon bonheur à celui qui le verse dans mon âme avec la libéralité d'un soleil. Aussi plus de voiles, mon bien-aimé. Venez, oh! revenez promptement! Je me démasque avec plaisir.

« Vous avez dû sans doute entendre parler de la maison Mignon du Havre! Eh bien! j'en suis, par l'effet d'un irréparable malheur, l'unique héritière. Ne faites pas fi de nous, descendant d'un preux de l'Auvergne! les armes des Mignon de la Bastie ne déshonoreront pas celles des Canalis. Nous portons *de gueules à une bande de sable chargée de quatre besants d'or, et à chaque quartier une croix d'or patriarcale, avec un chapeau de cardinal pour cimier et les* fiocchi *pour supports*. Cher, je serai fidèle à notre devise : *Una fides, unus dominus!* La vraie foi, et un seul maître.

« Peut-être, mon ami, trouverez-vous quelque sarcasme dans mon nom, après tout ce que je viens de faire et ce que je vous avoue ici. Je me nomme Modeste. Ainsi je ne vous ai jamais trompé en signant O. d'Este-M.

« Je ne vous ai point abusé davantage en vous parlant de ma fortune, elle atteindra, je crois, à ce chiffre qui vous a rendu si vertueux. Et je sais si bien que, pour vous, la fortune est une considération sans importance, que je vous en parle avec simplicité. Néanmoins, laissez-moi vous dire combien je suis heureuse de pouvoir donner à notre bonheur la liberté d'action et de mouvements que procure la fortune, de pouvoir dire : — Allons! quand la fantaisie de voir un pays nous prendra, de voler dans une bonne calèche, assis à côté l'un de l'autre, sans nul souci d'argent; enfin heureuse de pouvoir vous donner le droit de dire au roi : — J'ai la fortune que vous voulez à vos pairs! .. En ceci, Modeste Mignon vous sera bonne à quelque chose, et son or aura la plus noble des destinations.

« Quant à votre servante, vous l'avez vue une fois, à sa fenêtre, en déshabillé... Oui, la blonde fille d'Ève la blonde était votre inconnue; mais combien la Modeste d'aujourd'hui ressemble peu à celle de ce jour-là! L'une était dans un linceul, et l'autre (vous l'ai-je bien dit?) a reçu de vous la vie de la vie. L'amour pur et permis, l'amour, que mon père enfin revenu de voyage et riche autorisera, m'a relevée de sa main à la fois enfantine et puissante, du fond de cette tombe où je dormais! Vous m'avez éveillée comme le soleil éveille les fleurs. Le regard de votre aimée n'est pas le regard de cette petite Modeste si hardie, oh! non, il est confus, il entrevoit le bonheur, et il se voile sous de chastes paupières. Aujourd'hui j'ai peur de ne pas mériter mon sort! Le roi s'est montré dans sa gloire, mon seigneur n'a plus qu'une sujette qui lui demande pardon de ses libertés grandes, comme le joueur aux dés pipés après avoir escroqué le chevalier de Grammont. Va, poëte chéri, je serai ta Mignon, mais une Mignon plus heureuse que celle de Gœthe, car tu me laisseras dans ma patrie, n'est-ce pas? dans ton cœur. Au moment où je trace ce vœu de fiancée, un rossignol du parc Vilquin vient de me répondre pour toi. Oh! dis-moi bien vite que le rossignol, en filant sa note si pure, si nette, si pleine, qui m'a rempli le cœur de joie et d'amour, comme une Annonciation, n'a pas menti!

« Mon père passera par Paris, il viendra de Marseille; la maison Mongenod, dont il a été le correspondant, saura son adresse, allez le voir, mon Melchior aimé, dites-lui que vous m'aimez, et n'essayez pas de lui dire combien je vous aime, faites que ce soit toujours un secret entre nous et Dieu! Moi, cher adoré, je vais tout dire à ma mère. La fille des Wallenrod Tustall-Bartenstild me donnera raison par des caresses, elle sera tout heureuse de notre poëme si secret, si romanesque, humain et divin tout ensemble! Vous avez l'aveu de la fille, ayez le consentement du comte de la Bastie, père de

« Votre MODESTE.

« *P. S.* — Surtout ne venez pas au Havre sans avoir obtenu l'agrément de mon père; et, si vous m'aimez, vous saurez le trouver à son passage à Paris. »

— Que faites-vous donc à cette heure, mademoiselle Modeste? demanda Dumay.

— J'écris à mon père, répondit-elle au vieux soldat, n'avez-vous pas dit que vous partiez demain?

Dumay n'eut rien à répondre; il rentra se coucher, et Modeste se mit à écrire une longue lettre à son père.

Le lendemain, Françoise Cochet, tout effrayée en voyant le timbre du Havre, vint au chalet remettre à sa jeune maîtresse la lettre suivante en emportant celle que Modeste avait écrite.

A MADEMOISELLE O. D'ESTE-M.

« Mon cœur m'a dit que vous étiez la femme si soigneusement voilée et déguisée, placée entre M. et madame Latournelle, qui n'ont qu'un enfant, un fils. Ah! chère aimée, si vous êtes dans une condition modeste, sans éclat, sans illustration, sans fortune même, vous ne savez pas quelle serait ma joie! Vous devez me connaître maintenant, pourquoi ne me diriez-vous pas la vérité? Moi, je ne suis poëte que par l'amour, par le cœur, par vous. Oh! quelle puissance d'affection ne me faut-il pas pour rester ici, dans cet hôtel de Normandie, et ne pas monter à Ingouville, que je vois de mes fenêtres! M'aimerez-vous comme je vous aime? S'en aller du Havre à Paris dans cette incertitude, n'est-ce pas être puni d'aimer, autant que si l'on avait commis un crime? J'ai obéi aveuglément. Oh! que j'aie promptement une lettre, car, si vous avez été mystérieuse, je vous ai rendu mystère pour mystère, et je dois enfin jeter le masque de l'incognito, vous dire le poëte que je suis et abdiquer la gloire qui me fut prêtée. »

Cette lettre inquiéta vivement Modeste, elle ne put reprendre la sienne, que Françoise avait déjà mise à la poste quand elle chercha la signification des dernières lignes en les relisant; mais elle monta chez elle, et fit une réponse où elle demandait des explications.

Pendant ces petits événements, il s'en passait d'aussi petits au Havre, et qui devaient faire oublier cette inquiétude à Modeste. Dumay, descendu de bonne heure en ville, y sut promptement que nul architecte n'était arrivé l'avant-veille. Furieux du mensonge de Butscha, qui révélait une complicité dont il lui fallait raison, il courut de la mairie chez les Latournelle.

— Où donc est votre sieur Butscha?... demanda-t-il à son ami le notaire en ne trouvant pas le clerc à l'étude.

— Butscha, mon cher, il est sur la route de Paris, la vapeur l'emmène. Il a rencontré ce matin, de grand matin, sur le port, un matelot qui lui a dit que son père, ce matelot suédois, est riche. Le père de Butscha serait allé dans les Indes, il aurait servi un prince, les Marhattes, et il est à Paris...

— Des contes! des infamies! des farces! Oh! je trouverai ce damné bossu, je vais alors exprès à Paris, pour ça! s'écria Dumay. Butscha nous trompe! il sait quelque chose de Modeste, et ne nous en a rien dit. S'il trempe là-dedans!... il ne sera jamais notaire, je le rendrai à sa mère, à la boue, en le...

— Voyons, mon ami, ne pendons jamais personne sans procès, répliqua Latournelle effrayé de l'exaspération de Dumay.

Après avoir expliqué sur quoi ses soupçons étaient fondés, Dumay pria madame Latournelle de tenir compagnie à Modeste au chalet pendant son absence.

— Vous trouverez le colonel à Paris, dit le notaire. Au mouvement des ports, ce matin dans le *Journal du Commerce*, il y a, sous la rubrique de Marseille... Tenez, voyez! dit-il en présentant la feuille. « *Le Bettina-Mignon*, capitaine Mignon, entré du 6 octobre, » et nous sommes aujourd'hui le 17. Tout le Havre sait en ce moment l'arrivée du patron...

Dumay pria Gobenheim de se passer de lui désormais, il remonta sur-le-champ au chalet, et il entrait au moment où Modeste venait de cacheter la lettre à son père et celle à Canalis. Hormis l'adresse, ces deux lettres étaient exactement pareilles, comme enveloppe et comme volume. Modeste crut avoir posé celle de son père sur celle de son Melchior, et avait fait tout le contraire. Cette erreur, si commune dans le cours des petites choses de la vie, occasionna la découverte de son secret par sa mère et par Dumay. Le lieutenant parlait avec chaleur à madame Mignon dans le salon, en lui confiant les nou

velles craintes engendrées par la duplicité de Modeste et par la complicité de Butscha.

— Allez, madame! s'écriait-il, c'est un serpent que nous avons réchauffé dans notre sein, il n'y a pas de place pour une âme chez ces bouts d hommes-là!...

Modeste mit dans la poche de son tablier la lettre pour son père en croyant y mettre celle destinée à son amant, et descendit avec celle de Canalis à la main, en entendant Dumay parler de son départ immédiat pour Paris.

— Qu'avez-vous donc contre mon pauvre nain mystérieux, et pourquoi criez vous? dit Modeste en se montrant à la porte du salon.

— Butscha, mademoiselle, est parti pour Paris ce matin, et vous savez sans doute pourquoi!... Ce sera pour y aller intriguer avec ce soi-disant petit architecte à gilet jaune-soufre qui, par malheur pour le mensonge du bossu, n'est pas encore arrivé...

Modeste fut saisie: elle devina que le nain était parti pour procéder à une enquête sur les mœurs de Canalis, elle pâlit, et s'assit.

— Je le rejoindrai, je le trouverai, dit Dumay. C'est sans doute la lettre pour M. votre père, dit-il en tendant la main, je l'enverrai chez Mongenod, pourvu que nous ne nous croisions pas en route, mon colonel et moi!...

Modeste donna la lettre. Le petit Dumay, qui lisait sans lunettes, regarda machinalement l'adresse.

— M. le baron de Canalis, rue de Paradis-Poissonnière, n° 29!... s'écria Dumay. Qu'est-ce que cela veut dire?...

— Ah! ma fille, voilà l'homme que tu aimes! s'écria madame Mignon, les stances sur lesquelles tu as fait ta musique sont de lui...

— Et c'est son portrait que vous avez là-haut, encadré, dit Dumay.

— Rendez-moi cette lettre, monsieur Dumay!... dit Modeste, qui se dressa comme une lionne défendant ses petits.

— La voici, mademoiselle, répondit le lieutenant.

Modeste remit la lettre dans son corset, et tendit à Dumay celle destinée à son père.

—Je sais ce dont vous êtes capable, Dumay, dit elle; mais, si vous faites un seul pas vers M. Canalis, j'en fais un dehors la maison, où je ne reviendrai jamais!

— Vous allez tuer votre mère, mademoiselle, répondit Dumay, qui sortit et appela sa femme.

La pauvre mère s'était évanouie, atteinte au cœur par la fatale phrase de Modeste.

— Adieu, ma femme, dit le Breton en embrassant la petite Américaine, sauve la mère, je vais aller sauver la fille.

Il laissa Modeste et madame Dumay près de madame Mignon, fit ses préparatifs de départ en quelques instants, et descendit au Havre. Une heure après, il voyageait en poste avec cette rapidité que la passion ou la spéculation impriment seules aux roues.

Bientôt rappelée à la vie par les soins de Modeste, madame Mignon remonta chez elle sur le bras de sa fille, à qui, pour tout reproche, elle dit quand elles furent seules : — Malheureuse enfant, qu'as-tu fait? pourquoi te cacher de moi? Suis-je donc si sévère?...

— Eh! j'allais tout te dire naturellement, répondit la jeune fille en pleurs.

Elle raconta tout à sa mère, elle lui lut les lettres et les réponses, elle effeuilla dans le cœur de la bonne Allemande, pétale à pétale, la rose de son poëme, elle y passa la moitié de la journée. Quand la confidence fut achevée, quand elle aperçut presque un sourire sur les lèvres de la trop indulgente aveugle, elle se jeta sur elle tout en pleurs.

— Oh! ma mère! dit-elle au milieu de ses sanglots, vous dont le cœur, tout or et tout poésie, est comme un vase d'élection pétri par Dieu pour contenir l'amour pur, unique et céleste, qui remplit toute la vie!... vous que je veux imiter en n'aimant au monde que mon mari! vous devez comprendre combien sont amères les larmes que je répands en ce moment et qui mouillent vos mains... Ce papillon aux ailes diaprées, cette double et belle âme élevée avec des soins maternels par votre fille, mon amour, mon saint amour, ce mystère animé, vivant, tombe en des mains vulgaires qui vont déchirer ses ailes et ses voiles sous le triste prétexte de m'éclairer, de savoir si le génie est correct comme un banquier, si mon Melchior est capable d'amasser des rentes, s'il a quelque passion à dénouer, s'il n'est pas coupable aux yeux des bourgeois de quelque épisode de jeunesse qui maintenant est à notre amour ce qu'est un nuage au soleil. . Que vont-ils faire? Tiens, voilà ma main, j'ai la fièvre! Ils me feront mourir.

Modeste, prise d'un frisson mortel, fut obligée de se mettre au lit, et donna les plus vives inquiétudes à sa mère, à madame Latournelle et à madame Dumay, qui la gardèrent pendant le voyage du lieutenant à Paris, où la logique des événements transporta le drame pour un instant.

Les gens véritablement modestes, comme l'est Ernest de la Brière, mais surtout ceux qui, sachant leur valeur, ne sont ni aimés ni appréciés, comprendront les jouissances infinies dans lesquelles le référendaire se complut en lisant la lettre de Modeste. Après l'avoir trouvé spirituel et grand par l'âme, sa jeune, sa naïve et rusée maîtresse le trouvait beau. Cette flatterie est la flatterie suprême. Et pourquoi? La beauté, sans doute, est la signature du maître sur l'œuvre où il a empreint son âme, c'est la divinité qui se manifeste; et la voir là où elle n'est pas, la créer par la puissance d'un regard enchanté, n'est-ce point le dernier mot de l'amour? Aussi, le pauvre référendaire s'écria-t-il dans un ravissement d'auteur applaudi :

— Enfin, je suis aimé!

Quand une femme, courtisane ou jeune fille, a laissé échapper cette phrase : « Tu es beau! » fût-ce un mensonge; si un homme ouvre son crâne épais au subtil poison de ce mot, il est attaché par des liens éternels à cette menteuse charmante, à cette femme vraie ou abusée; elle devient alors son monde, il a soif de cette attestation, il ne s'en lassera jamais, fût-il prince! Ernest se promena fièrement dans sa chambre, il se mit de trois quarts, de profil, de face, devant la glace, il essaya de se critiquer; mais une voix diaboliquement persuasive lui disait : Modeste a raison! Et il revint à la lettre, il la relut, il vit sa blonde céleste, il lui parla! Puis, au milieu de son extase, il fut atteint par cette atroce pensée :

— Elle me croit Canalis, et elle est millionnaire!

Tout son bonheur tomba, comme tombe un homme qui, parvenu somnambuliquement sur la cime d'un toit, entend une voix, avance et s'écrase sur le pavé.

— Sans l'auréole de la gloire, je serais laid! s'écria-t-il. Dans quelle position affreuse me suis-je mis!

La Brière était trop l'homme de ses lettres, il était trop le cœur noble et pur qu'il avait laissé voir, pour hésiter à la voix de l'honneur. Il résolut aussitôt d'aller tout avouer au père de Modeste, s'il était à Paris, et de mettre Canalis au fait du dénoûment sérieux de leur plaisanterie parisienne. Pour ce délicat jeune homme, l énormité de la fortune fut une raison déterminante. Il ne voulut pas surtout être soupçonné d'avoir fait servir à l'escroquerie d'une dot les entraînements de cette correspondance, si sincère de son côté. Les larmes lui vinrent aux yeux pendant qu'il allait de chez lui rue Chanteraine, chez le banquier Mongenod, dont la fortune, les alliances et les relations étaient en partie l'ouvrage du ministre, son protecteur à lui.

Au moment où la Brière consultait le chef de la maison Mongenod, et prenait toutes les informations que nécessitait son étrange position, il se passa chez Canalis une scène que le brusque départ de l'ancien lieutenant peut faire prévoir.

En vrai soldat de l'école impériale, Dumay, dont le sang breton avait bouillonné pendant le voyage, se représentait un poëte comme un drôle sans conséquence, un farceur à refrains, logé dans une mansarde, vêtu de drap noir blanchi sur toutes les coutures, dont les bottes ont quelquefois des semelles, dont le linge est anonyme, qui se rince le nez avec ses doigts, ayant enfin toujours l'air de tomber de la lune quand il ne griffonne pas à la manière de Butscha. Mais l'ébullition qui grondait dans sa cervelle et dans son cœur reçut comme une application d'eau froide quand il entra dans le joli hôtel habité par le poëte, quand il vit dans la cour un valet nettoyant une voiture, quand il aperçut, dans une magnifique salle à manger, un valet vêtu comme un banquier, et à qui le groom l'avait adressé, lequel lui répondit, en le toisant, que M. le baron n'était pas visible.

— Il y a, dit-il en finissant, séance pour M. le baron au conseil d Etat aujourd'hui...

— Suis-je bien, ici, dit Dumay, chez M. Canalis, auteur de quelques poésies?...

— M. le baron de Canalis, répondit le valet de chambre, est bien le grand poëte dont vous parlez; mais il est aussi maître des requêtes au conseil d Etat et attaché au ministère des affaires étrangeres.

Dumay, qui venait pour souffleter un *poâcre*, selon son l'expression méprisante, trouvait un haut fonctionnaire de l'Etat. Le salon où il attendit, remarquable par sa magnificence, offrit à ses méditations la brochette de croix qui brille sur l'habit noir de Canalis, laissé sur une chaise par le valet de chambre.

Bientôt ses yeux furent attirés par l'éclat et la façon d'une coupe en vermeil, où ces mots : *donné par* MADAME le frappèrent. Puis, en regard sur un socle, il vit un vase de porcelaine de Sevres sur lequel était gravé : *donné par madame la* DAUPHINE.

Ces avertissements muets firent rentrer Dumay dans son bon sens, pendant que le valet de chambre demandait à son maître s'il voulait recevoir un inconnu, venu tout expres du Havre pour le voir, un nommé Dumay.

— Qu'est-ce? dit Canalis.

— Un homme propre, décoré.

Sur un signe d'assentiment, le valet de chambre sortit et revint, il annonça : — M. Dumay.

Quand il s'entendit annoncer, quand il fut devant Canalis, au milieu d'un cabinet aussi riche qu'élégant, les pieds sur un tapis tout aussi beau que le plus beau de la maison Mignon, et qu'il reçut le regard apprêté du poëte, qui jouait avec les glands de sa somptueuse robe de chambre, Dumay fut si complétement interdit, qu'il se laissa interpeller par le grand homme.

— A quoi dois-je l'honneur de votre visite, monsieur?

— Monsieur... dit Dumay, qui resta debout.

— Si vous en avez pour longtemps, fit Canalis en interrompant, je vous prierai de vous asseoir...

Et Canalis se plongea dans son fauteuil à la Voltaire, se croisa les jambes, éleva la supérieure en la dandinant à la hauteur de l'œil, regarda fixement Dumay, qui se trouva, selon son expression soldatesque, entièrement *mécanisé*.

— Je vous écoute, monsieur, dit le poëte, mes moments sont précieux, le ministre m'attend.

— Monsieur, reprit Dumay, je serai bref. Vous avez séduit, je ne sais comment, une jeune demoiselle du Havre, belle et riche, le dernier, le seul espoir de deux nobles familles, et je viens vous demander quelles sont vos intentions?...

Canalis, qui depuis trois mois, s'occupait d'affaires graves, qui voulait être fait commandeur de la Légion d'honneur, et devenir ministre dans une cour d'Allemagne, avait complétement oublié la lettre du Havre.

— Moi! s'écria-t-il.

— Vous, répéta Dumay.

— Monsieur, répondit Canalis en souriant, je ne sais pas plus ce que vous voulez me dire que si vous me parliez hébreu... Moi, séduire une jeune fille! moi qui... — Un superbe sourire se dessina sur les lèvres de Canalis. — Allons donc, monsieur! je ne suis pas assez enfant pour m'amuser à voler un petit fruit sauvage, quand j'ai de beaux et bons vergers où mûrissent les plus belles pêches du monde. Tout Paris sait où mes affections sont placées. Qu'il y ait au Havre une jeune fille prise de quelque admiration dont je ne suis pas digne pour les vers que j'ai faits, mon cher monsieur, cela ne m'étonnerait pas! Rien de plus ordinaire. Tenez, voyez : regardez ce beau coffre d'ébène incrusté de nacre, et garni de fer travaillé comme de la dentelle... Ce coffre vient du pape Léon X, il me fut donné par la duchesse de Chaulieu qui le tenait du roi d'Espagne; je l'ai destiné à contenir toutes les lettres que je reçois, de toutes les parties de l'Europe, de femmes ou de jeunes personnes inconnues. J'ai le plus profond respect pour ces bouquets de fleurs coupées à même l'âme, envoyés dans un moment d'exaltation vraiment respectable. Oui, pour moi, l'élan d'un cœur est une noble et sublime chose!... D'autres, des railleurs, roulent ces lettres pour en allumer leur cigare, ou les donnent à leurs femmes qui s'en font des papillotes; mais moi, qui suis garçon, monsieur, je suis trop délicat pour ne pas conserver ces offrandes si naïves, si désintéressées dans une espèce de tabernacle; enfin, je les recueille avec une sorte de vénération; et, à ma mort, je les ferai brûler sous mes yeux. Tant pis pour ceux qui me trouveront ridicule! Que voulez-vous? j'ai de la reconnaissance, et ces témoignages-là m'aident à supporter les critiques, les ennuis de la vie littéraire. Quand je reçois dans le dos l'arquebusade d'un ennemi embusqué dans un journal, je regarde cette cassette, et je me dis : — Il est çà et là quelques âmes dont les blessures ont été guéries, ou amusées, ou pansées par moi.

Cette poésie, débitée avec le talent d'un grand acteur, pétrifia le petit caissier dont les yeux s'agrandissaient, et dont l'étonnement amusa le grand poëte.

— Pour vous, dit ce paon qui faisait la roue, et par égard pour une position que j'apprécie, je vous offre d'ouvrir ce trésor, vous verrez à y chercher votre jeune fille; mais je sais mon compte, je retiens les noms, et vous êtes dans une erreur que...



Dumay vint leur raconter le terrible imbroglio des amours de Modeste. — PAGE 33

— Et voilà donc ce que devient, dans ce gouffre de Paris, une pauvre enfant?... s'écria Dumay, l'amour de ses parents, la joie de ses amis, l'espérance de tous, caressée par tous, l'orgueil d'une maison, et à qui six personnes dévouées font de leurs cœurs et de leurs fortunes un rempart contre tout malheur!... Dumay reprit après une pause : — Tenez, monsieur, vous êtes un grand poëte, et je ne suis qu'un pauvre soldat. Pendant quinze ans que j'ai servi mon pays, et dans les derniers rangs, j'ai reçu le vent de plus d'un boulet dans la figure, j'ai traversé la Sibérie, où je suis resté prisonnier : les Russes m'ont jeté sur un kibitk comme une chose, j'ai tout souffert. Enfin, j'ai vu mourir des tas de camarades. Eh bien! vous venez de me donner froid dans mes os, ce que je n'ai jamais senti!...

Dumay crut avoir ému le poëte. Il l'avait flatté, chose presque impossible; car l'ambitieux ne se souvenait plus de la première fiole embaumée que l'éloge lui avait cassée sur la tête.

— Eh! mon brave! dit solennellement le poëte en posant sa main sur l'épaule de Dumay et trouvant drôle de faire frissonner un soldat impérial, cette jeune fille est tout pour vous... Mais, dans la société, qu'est-ce?... Rien. En ce moment, le mandarin le plus utile à la Chine tourne l'œil en dedans et met l'empire en deuil!... Cela vous fait-il beaucoup de chagrin? Les Anglais tuent dans l'Inde des milliers de gens qui nous valent, et l'on y brûle à la minute où je vous parle la femme la plus ravissante; mais vous n'en avez pas moins déjeuné d'une tasse de café... En ce moment même, il se trouve dans Paris des mères de famille qui sont sur la paille et qui mettent un enfant au monde sans linge pour le recevoir!... Voici du thé délicieux dans une tasse de cinq louis, et j'écris des vers pour faire dire aux Parisiennes : *Charmant! charmant! divin! délicieux! cela va à l'âme!* La nature sociale, de même que la nature elle-même, est une grande oublieuse! Vous vous étonnerez, dans dix ans, de votre démarche!

Vous êtes dans une ville où l'on meurt, où l'on se marie, où l'on s'idolâtre dans un rendez-vous, où la jeune fille s'asphyxie, où l'homme de génie et sa cargaison de thèmes gros de bienfaits humanitaires sombrent les uns à côté des autres, souvent sous le même toit, sans le savoir, en s'ignorant! Et vous venez nous demander de nous évanouir de douleur à cette question vulgaire : « Une jeune fille du Havre est-elle ou n'est-elle pas?... » Oh! mais, vous êtes...

— Et vous vous dites poëte! s'écria Dumay; mais vous ne sentez donc rien?

— Eh! si nous éprouvions les misères ou les joies que nous chantons, nous serions usés en quelques mois, comme de vieilles bottes! dit le poëte en souriant. Tenez, vous ne devez pas être venu du Havre à Paris, et chez Canalis, pour n'en rien rapporter. Soldat (Canalis eut la taille et le geste d'un héros d'Homère)! apprenez ceci du poëte : Tout grand sentiment est un poëme tellement individuel, que votre meilleur ami lui-même ne s'y intéresse pas. C'est un trésor qui n'est qu'à vous, c'est...

— Pardon de vous interrompre, dit Dumay, qui contemplait Canalis avec horreur, êtes-vous venu au Havre?

— J'y ai passé une nuit et un jour, dans le printemps de 1824, en allant à Londres.

— Vous êtes un homme d'honneur, reprit Dumay, pouvez-vous me donner votre parole de ne pas connaître mademoiselle Modeste Mignon?

— Voici la première fois que ce nom frappe mon oreille, répondit Canalis.

— Ah! monsieur, s'écria Dumay, dans quelle ténébreuse intrigue vais-je donc mettre le pied? Puis-je compter sur vous pour être aidé dans mes recherches; car on a, j'en suis sûr, abusé de votre nom! Vous auriez dû recevoir hier une lettre du Havre!...

— Je n'ai rien reçu. Soyez sûr que je ferai, monsieur, dit Canalis, tout ce qui dépendra de moi pour vous être utile.

Dumay se retira le cœur plein d'anxiété, croyant que l'affreux Butscha s'était mis dans la peau de ce grand poëte pour séduire Modeste; tandis qu'au contraire Butscha, spirituel et fin autant qu'un prince qui se venge, plus habile qu'un espion, fouillait la vie et les actions de Canalis, en échappant par sa petitesse à tous les yeux, comme un insecte qui fait son chemin dans l'aubier d'un arbre.

A peine le Breton était-il sorti, que La Brière entra dans le cabinet de son ami. Naturellement Canalis parla de la visite de cet homme du Havre.

— Ah! dit Ernest, Modeste Mignon? je viens exprès à cause de cette aventure.

— Ah! bah! s'écria Canalis, aurais-je donc triomphé par procureur?

— Eh! oui, voilà le nœud du drame. Mon ami, je suis aimé par la plus charmante fille du monde, belle à briller parmi les plus belles à Paris, du cœur et de la littérature autant qu'une Clarisse Harlowe; elle m'a vu, je lui plais, et elle me croit le grand Canalis! Ce n'est pas tout. Modeste Mignon est de haute naissance, et Mongenod vient de me dire que le père, le comte de La Bastie, doit avoir quelque chose comme six millions. Ce père est arrivé depuis trois jours, et je viens de lui faire demander un rendez-vous à deux heures par Mongenod, qui, dans son petit mot, lui dit qu'il s'agit du bonheur de sa fille. Tu comprends qu'avant d'aller trouver le père, je devais tout t'avouer.

— Dans le nombre de ces fleurs écloses au soleil de la gloire, dit emphatiquement Canalis, il s'en trouve une magnifique, portant, comme l'oranger, ses fruits d'or parmi les mille parfums de l'esprit et de la beauté réunis, un élégant arbuste, une tendresse vraie, un bonheur entier, et il m'échappe! — Canalis regarda son tapis, pour ne pas laisser lire dans ses yeux. — Comment, reprit-il après une pause où il reprit son sang-froid, comment deviner à travers les senteurs enivrantes de ces jolis papiers façonnés, de ces phrases qui portent à la tête, le cœur vrai, la jeune fille, la jeune femme chez qui l'amour prend les livrées de la flatterie et qui nous aime pour nous, qui nous apporte la félicité? Il faudrait être un ange ou un démon, et je ne suis qu'un ambitieux maître des requêtes. Ah! mon ami, la gloire fait de nous un but que mille flèches visent. L'un de nous a dû son riche mariage à l'une des pièces hydrauliques de sa poésie, et moi, plus caressant, plus homme à femmes que lui, j'aurai manqué le mien; car, l'aimes-tu, cette pauvre fille? dit-il en regardant la Brière.

— Oh! fit la Brière.

— Eh bien! dit le poëte en prenant le bras de son ami et s'y appuyant, sois heureux, Ernest! Par hasard, je n'aurai pas été ingrat avec toi! Te voilà richement récompensé de ton dévouement, car je me prêterai généreusement à ton bonheur.

Canalis enrageait; mais il ne pouvait se conduire autrement, et alors il tirait parti de son malheur en s'en faisant un piédestal. Une larme mouilla les yeux du jeune référendaire, il se jeta dans les bras de Canalis et l'embrassa.

— Ah! Canalis, je ne te connaissais pas du tout!...

— Que veux-tu?..... Pour faire le tour d'un monde, il faut du temps! répondit le poëte avec son emphatique ironie.

— Songes-tu, dit la Brière, à cette immense fortune?...

— Eh! mon ami, ne sera-t-elle pas bien placée?... s'écria Canalis en accompagnant son effusion d'un geste charmant.

— Melchior, dit la Brière, c'est entre nous à la vie et à la mort..

Il serra les mains du poëte et le quitta brusquement, il lui tardait de voir M. Mignon.

En ce moment, le comte de la Bastie était accablé de toutes les douleurs qui l'attendaient comme une proie.

Il avait appris, par la lettre de sa fille, la mort de Bettina-Caroline, la cécité de sa femme, et Dumay venait de lui raconter le terrible imbroglio des amours de Modeste.

— Laisse-moi seul, dit-il à son fidèle ami.

Quand le lieutenant eut fermé la porte, le malheureux père se jeta sur un divan, y resta la tête dans ses mains, pleurant de ces larmes rares, maigres, qui roulent entre les paupières des gens de cinquante-

Canalis.

[illegible] sœur, qui les mouillent, qui se sèchent promptement et qui ramassent une des dernières roses de l'automne humain.

— Avoir des enfants chéris, avoir une femme adorée, c'est se donner plusieurs cœurs et les tendre aux poignards!... s'écria-t-il en faisant un bond de tigre et se promenant par la chambre. Être père, c'est se livrer pieds et poings liés au malheur. Si je rencontre ce d'Estourny, je le tuerai!... Ayez donc des filles!... L'une met la main sur un escroc, et l'autre, ma Modeste, sur quoi?... sur un lâche qui l'abuse sous l'armure en papier doré d'un poëte. Encore si c'était Canalis! il n'y aurait pas grand mal. Mais ce Scapin d'amoureux!... je l'étranglerai de mes deux mains... se disait-il en faisant involontairement un geste d'une atroce énergie... Et après?... se demanda-t-il, si ma fille meurt de chagrin!... Il regarda machinalement par les fenêtres de l'hôtel des Princes, et vint se rasseoir sur son divan, où il resta immobile. Les fatigues de six voyages aux Indes, les soucis de la spéculation, les dangers courus, évités, les chagrins, avaient argenté la chevelure de Charles Mignon. Sa belle figure militaire, d'un contour si pur, s'était bronzée au soleil de la Malaisie, de la Chine et de l'Asie Mineure, elle avait pris un caractère imposant que la douleur rendait sublime en ce moment. — Et Mongenod qui me dit d'avoir confiance dans le jeune homme qui va venir me parler de ma fille...

Ernest de la Brière fut alors annoncé par l'un des domestiques que le comte de la Bastie s'était attachés pendant ces quatre années et qu'il avait triés dans le nombre de ses subordonnés.

— Vous venez, monsieur, de la part de mon ami Mongenod? dit-il.

— Oui, répondit Ernest qui contempla timidement ce visage aussi sombre que celui d'Othello. Je me nomme Ernest de la Brière, allié, monsieur, à la famille du dernier premier ministre, et son secrétaire particulier pendant son ministère. A sa chute, Son Excellence me mit à la Cour des comptes, où je suis référendaire de première classe, et où je puis devenir maître des comptes...

— En quoi tout ceci peut-il concerner mademoiselle de la Bastie? demanda Charles Mignon.

— Monsieur, je l'aime, et j'ai l'inespéré bonheur d'être aimé d'elle... Écoutez-moi, monsieur, dit Ernest en arrêtant un mouvement terrible du père irrité, j'ai la plus bizarre confession à vous faire, la plus honteuse pour un homme d'honneur. La plus affreuse punition de ma conduite, naturelle peut-être, n'est pas d'avoir à vous la révéler... je crains encore plus la fille que le père...

Ernest raconta naïvement et avec la noblesse que donne la sincérité l'avant-scène de ce petit drame domestique, sans omettre les vingt et quelques lettres échangées qu'il avait apportées, ni l'entrevue qu'il venait d'avoir avec Canalis.

Quand le père eut fini la lecture de ces lettres, le pauvre amant, pâle et suppliant, trembla sous les regards de feu que lui jeta le Provençal.

— Monsieur, dit Charles, il ne se trouve en tout ceci qu'une erreur, mais elle est capitale. Ma fille n'a pas six millions, elle a tout au plus deux cent mille francs de dot et des espérances très-douteuses.

— Ah! monsieur, dit Ernest en se levant, se jetant sur Charles Mignon et le serrant, vous m'ôtez un poids qui m'oppressait! Rien ne s'opposera peut-être plus à mon bonheur!... J'ai des protecteurs, je serai maître des comptes. N'eût-elle que dix mille francs, fallût-il lui reconnaître une dot, mademoiselle Modeste serait encore ma femme, et la rendre heureuse, comme vous avez rendu la vôtre, être pour vous un vrai fils... (oui, monsieur, je n'ai plus mon père), voilà le fond de mon cœur.

Charles Mignon recula de trois pas, arrêta sur la Brière un regard qui pénétra dans les yeux du jeune homme comme un poignard dans sa gaîne, et il resta silencieux en trouvant la plus entière candeur, la vérité la plus pure sur cette physionomie épanouie, dans ces yeux enchantés.

— Le sort se lasserait-il donc?... se dit-il à demi-voix, et trouverai-je dans ce garçon la perle des gendres?

Il se promena très-agité par la chambre.

— Vous devez, monsieur, dit enfin Charles Mignon, la plus entière soumission à l'arrêt que vous êtes venu chercher, car, sans cela, vous joueriez en ce moment la comédie.

— Oh! monsieur.

— Écoutez-moi, dit le père en clouant sur place la Brière par un regard. Je ne serai ni sévère, ni dur, ni injuste. Vous subirez et les inconvénients et les avantages de la position fausse dans laquelle vous vous êtes mis. Ma fille croit aimer un des grands poëtes de ce temps-ci, et dont la gloire, avant tout, l'a séduite. Eh bien! moi, son père, ne dois-je pas la mettre à même de choisir entre la célébrité qui fut comme un phare pour elle, et la pauvre réalité que le hasard lui jette par une de ces railleries qu'il se permet si souvent? Ne faut-il pas qu'elle puisse opter entre Canalis et vous? Je compte sur votre honneur pour vous taire sur ce que je viens de vous dire relativement à l'état de mes affaires. Vous viendrez, vous et votre ami le baron de Canalis, au Havre, passer cette dernière quinzaine du mois d'octobre. Ma maison vous sera ouverte à tous deux, ma fille aura le loisir de vous observer. Songez que vous devez amener vous-même votre rival et lui laisser croire tout ce qu'on dira de fabuleux sur les millions du comte de la Bastie. Je serai demain au Havre, et vous y attends trois jours après mon arrivée. Adieu, monsieur...

Le pauvre la Brière retourna d'un pied très-lent chez Canalis. En ce moment, seul avec lui-même, le poëte pouvait s'abandonner au torrent de pensées que fait jaillir ce second mouvement si vanté par le prince de Talleyrand. Le premier mouvement est la voix de la nature, et le second est celle de la société.

— Une fille riche de six millions! et mes yeux n'ont pas vu briller cet or à travers les ténèbres! Avec une fortune si considérable, je serais pair de France, comte, ambassadeur. J'ai répondu à des bourgeoises, à des sottes, à des intrigantes qui voulaient un autographe! Et je me suis lassé de ces intrigues de bal masqué, précisément le jour où Dieu m'envoyait une âme d'élite, un ange aux ailes d'or... Bah! je vais faire un poëme sublime, et ce hasard renaîtra! Mais est-il heureux, ce petit niais de la Brière, qui s'est pavané dans mes rayons?... Quel plagiat! Je suis le modèle, il sera la statue! Nous avons joué la fable de Bertrand et Raton! Six millions et un ange, une Mignon de la Bastie! un ange aristocratique aimant la poésie et le poëte... Et moi qui montre mes muscles d'homme fort, qui fais des exercices d'Alcide pour étonner par la force morale ce champion de la force physique, ce brave soldat plein de cœur, l'ami de cette jeune fille à laquelle il dira que je suis une âme de bronze! Je joue au Napoléon quand je devais me dessiner en séraphin!... Enfin j'aurai peut-être un ami, je l'aurai payé cher; mais l'amitié, c'est si beau! Six millions, voilà le prix d'un ami; l'on ne peut pas en avoir beaucoup à ce prix-là!...

La Brière entra dans le cabinet de son ami sur ce dernier point d'exclamation. Il était triste.

— Eh bien! qu'as-tu? lui dit Canalis.

— Le père exige que sa fille soit mise à même de choisir entre les deux Canalis...

— Pauvre garçon! s'écria le poëte en riant. Il est très-spirituel, ce père-là...

— Je suis engagé d'honneur à t'amener au Havre, dit piteusement la Brière.

— Mon cher enfant, répondit Canalis, du moment où il s'agit de ton honneur, tu peux compter sur moi... Je vais aller demander un congé d'un mois....

— Ah! Modeste est bien belle! s'écria la Brière au désespoir, et tu m'écraseras facilement! J'étais aussi bien étonné de voir le bonheur s'occupant de moi, et je me disais : Il se trompe!

— Bah! nous verrons, dit Canalis avec une atroce gaieté.

Le soir, après dîner, Charles Mignon et son caissier volaient, à raison de trois francs de guides, de Paris au Havre. Le père avait complétement rassuré le chien de garde sur les amours de Modeste, en le relevant de sa consigne et le rassurant sur le compte de Butscha.

— Tout est pour le mieux, mon vieux Dumay, dit Charles, qui avait pris des renseignements auprès de Mongenod et sur Canalis et sur la Brière. Nous allons avoir deux personnages pour un rôle! s'écria-t-il gaiement.

Il recommanda néanmoins à son vieux camarade une discrétion absolue sur la comédie qui devait se jouer au chalet, la plus douce des vengeances, ou, si vous le voulez, des leçons d'un père à sa fille.

De Paris au Havre, ce fut entre les deux amis une longue causerie qui mit le colonel au fait des plus légers incidents arrivés à sa famille pendant ces quatre années, et Charles apprit à Dumay que Desplein, le grand chirurgien, devait, avant la fin du mois, venir examiner la cataracte de la comtesse, afin de dire s'il était possible de lui rendre la vue.

Un moment avant l'heure à laquelle on déjeunait au chalet, les claquements de fouet d'un postillon comptant sur un large pourboire apprirent le retour des deux soldats à leurs familles.

La joie d'un père revenant après une si longue absence pouvait seule avoir de tels éclats; aussi les femmes se trouvèrent-elles toutes à la petite porte.

Il y a tant de pères, tant d'enfants, et peut-être plus de pères que d'enfants pour comprendre l'ivresse d'une pareille fête, que la littérature n'a jamais eu besoin de la peindre, heureusement! car les plus belles paroles, la poésie, est au-dessous de ces émotions. Peut-être les émotions douces sont-elles peu littéraires. Pas un mot qui pût troubler les joies de la famille Mignon ne fut prononcé dans cette journée. Il y eut trêve entre le père, la mère et la fille relativement

au soi-disant mystérieux amour, qui pâlissait Modeste levée pour la première fois.

Le colonel, avec l'admirable délicatesse qui distingue les vrais soldats, se tint pendant tout le temps à côté de sa femme, dont la main ne quitta pas la sienne, et il regardait Modeste sans se lasser d'admirer cette beauté fine, élégante, poétique.

N'est-ce pas à ces petites choses que se reconnaissent les gens de cœur? Modeste, qui craignait de troubler la joie mélancolique de son père et de sa mère, venait, de moment en moment, embrasser le front du voyageur; et en l'embrassant trop elle semblait vouloir l'embrasser pour deux.

— Oh ! chère petite, je te comprends! dit le colonel en serrant la main de Modeste à un moment où elle l'assaillait de caresses.

— Chut! lui répondit Modeste à l'oreille en lui montrant sa mère.

Le silence un peu finaud de Dumay rendit Modeste inquiète sur les résultats du voyage à Paris ; elle regardait parfois le lieutenant à la dérobée sans pouvoir pénétrer au delà de ce dur épiderme.

Le colonel voulait, en père prudent, étudier le caractère de sa fille unique, et consulter surtout sa femme avant d'avoir une conférence d'où dépendait le bonheur de toute la famille.

— Demain, mon enfant chérie, dit-il le soir, lève-toi de bonne heure, nous irons ensemble, s'il fait beau, nous promener au bord de la mer... Nous avons à causer de vos poëmes, mademoiselle de la Bastie.

Ce mot, accompagné d'un sourire paternel qui reparut comme un écho sur les lèvres de Dumay, fut tout ce que Modeste put savoir; mais ce fut assez, et pour calmer ses inquiétudes, et pour la rendre curieuse à ne s'endormir que tard, tant elle fit de suppositions. Aussi le lendemain était-elle tout habillée et prête avant le colonel.

— Vous savez tout, mon bon père, dit-elle aussitôt qu'elle se trouva sur le chemin de la mer.

— Je sais tout, et encore bien des choses que tu ne sais pas, répondit-il.

Sur ce mot, le père et la fille firent quelques pas en silence.

— Explique-moi, mon enfant, comment une fille adorée par sa mère a pu faire une démarche aussi capitale que celle d'écrire à un inconnu sans la consulter?

— Eh ! papa, parce que maman ne l'aurait pas permis.

— Crois-tu, ma fille, que ce soit raisonnable? Si tu t'es fatalement instruite toute seule, comment ta raison ou ton esprit, à défaut de la pudeur, ne t'ont-ils pas dit qu'agir ainsi c'était *te jeter à la tête d'un homme?* Ma fille, ma seule et unique enfant, serait sans fierté, sans délicatesse?... Oh! Modeste, tu as fait passer à ton père deux heures d'enfer à Paris; car enfin tu as tenu moralement la même conduite que Bettina, sans avoir l'excuse de la séduction; tu as été coquette à froid, et cette coquetterie-là, c'est l'amour de tête, le vice le plus affreux de la Française.

— Moi, sans fierté?... disait Modeste en pleurant, mais *il* ne m'a pas encore vue!

— *Il* sait ton nom.

— Je ne *lui* ai dit qu'au moment où les yeux ont donné raison à trois mois de correspondance pendant lesquels nos âmes se sont parlé.

— Oui, mon cher ange égaré, vous avez mis une espèce de raison dans une folie qui compromettait et votre bonheur et votre famille.

— Eh ! après tout, papa, le bonheur est l'absolution de cette témérité, dit-elle avec un mouvement d'humeur.

— Ah! c'est de la témérité seulement? s'écria le père.

— Une témérité que ma mère s'est permise, répliqua-t-elle vivement.

— Enfant mutiné ! votre mère, après m'avoir vu pendant un bal, a dit le soir à son père, qui l'adorait, qu'elle croyait devoir être heureuse avec moi... Sois franche, Modeste, y a-t-il quelque similitude entre un amour conçu rapidement, il est vrai, mais sous les yeux d'un père, et la folle action d'écrire à un inconnu?

— Un inconnu?... dites, papa, l'un de nos plus grands poëtes, dont le caractère et la vie sont exposés au grand jour, à la médisance, à la calomnie; un homme vêtu de gloire, et pour qui, mon cher père, je suis restée à l'état de personnage dramatique et littéraire, une fille de Shakspeare, jusqu'au moment où j'ai voulu savoir si l'homme est aussi bien que son âme est belle.

— Mon Dieu! ma pauvre enfant, tu fais de la poésie à propos de mariage; mais, si de tout temps on a cloîtré les filles dans l'intérieur de la famille; si Dieu, si la loi sociale, les mettent sous le joug sévère du consentement paternel, c'est précisément pour leur éviter tous les malheurs de ces poésies qui vous charment, qui vous éblouissent, et qu'alors vous ne pouvez apprécier à leur juste valeur. La poésie est un des agréments de la vie, elle n'est pas toute la vie.

— Papa, c'est un procès encore pendant devant le tribunal des faits, car il y a lutte constante entre nos cœurs et la famille.

— Malheur à l'enfant qui serait heureuse par cette résistance !... dit gravement le colonel. En 1813, j'ai vu l'un de mes camarades, le marquis d'Aiglemont, épousant sa cousine contre l'avis du père, et ce ménage a payé cher l'entêtement qu'une jeune fille prenait pour de l'amour... La famille est en ceci souveraine.

— Mon fiancé m'a dit tout cela, répondit-elle. Il s'est fait Orgon pendant quelque temps, et il a eu le courage de me dénigrer le personnel des poëtes.

— J'ai lu vos lettres, dit Charles Mignon en laissant échapper un malicieux sourire qui rendit Modeste inquiète; mais, à ce propos, je dois te faire observer que ta dernière serait à peine permise à une fille séduite, à une Julie d'Etanges! Mon Dieu! quel mal nous font les romans!

— On ne les écrirait pas, mon cher père, nous les ferions, il vaut mieux les lire. Il y a moins d'aventures dans ce temps-ci que sous Louis XIV et Louis XV, où l'on publiait moins de romans. D'ailleurs, si vous avez lu les lettres, vous avez dû voir que je vous ai trouvé pour gendre le fils le plus respectueux, l'âme la plus angélique, la probité la plus sévère, et que nous nous aimons au moins autant que vous et ma mère vous vous aimiez... Eh bien! je vous accorde que tout ne s'est pas exactement passé selon l'étiquette; j'ai fait, si vous voulez, une faute...

— J'ai lu vos lettres, répéta le père en interrompant sa fille, ainsi je sais comment il t'a justifiée à tes propres yeux d'une démarche que pourrait se permettre une femme à qui la vie est connue et qu'une passion entraînerait, mais qui chez une jeune fille de vingt ans est une faute monstrueuse...

— Une faute pour des bourgeois, pour des Gobenheim compassés qui mesurent la vie à l'équerre. Ne sortons pas du monde artiste et poétique, papa... Nous sommes, nous autres jeunes filles, entre deux systèmes : laisser voir par des minauderies à un homme que nous l'aimons, ou aller franchement à lui... Ce dernier parti n'est-il pas bien grand, bien noble? Nous autres jeunes filles françaises, nous sommes livrées par nos familles comme des marchandises, à trois mois, quelquefois *fin courant*, comme mademoiselle Vilquin; mais en Angleterre, en Suisse, en Allemagne, on se marie à peu près d'après le système que j'ai suivi. Qu'avez-vous à répondre? Ne suis-je pas un peu Allemande?

— Enfant! s'écria le colonel en regardant sa fille, la supériorité de la France vient de son bon sens, de la logique à laquelle sa belle langue y condamne l'esprit; elle est la raison du monde! l'Angleterre et l'Allemagne sont romanesques en ce point de leurs mœurs: et encore les grandes familles y suivent-elles nos lois. Vous ne voudrez donc jamais penser que vos parents, à qui la vie est bien connue, ont la charge de vos âmes et de votre bonheur, qu'ils doivent vous faire éviter les écueils du monde!... Mon Dieu! dit-il, est-ce leur faute, est-ce la nôtre? Doit-on tenir ses enfants sous un joug de fer? Devons-nous être punis de cette tendresse qui nous les fait rendre heureux, qui les met malheureusement à même notre cœur?

Modeste observa son père du coin de l'œil, en entendant cette espèce d'invocation dite avec des larmes dans la voix.

— Est-ce une faute à une fille libre de son cœur de se choisir pour mari, non-seulement un charmant garçon, mais encore un homme de génie, noble, et dans une belle position?... un gentilhomme doux comme moi! dit-elle.

— Tu l'aimes? demanda le père.

— Tenez, mon père, dit-elle en posant sa tête sur le sein du colonel, si vous ne voulez pas me voir mourir...

— Assez, dit le vieux soldat, ta passion est, je le vois, inébranlable!

— Inébranlable.

— Rien ne peut te faire changer?

— Rien au monde.

— Tu ne supposes aucun événement, aucune trahison, reprit le vieux soldat, tu l'aimes *quand même*, à cause de son charme personnel, et ce serait un d'Estourny, tu l'aimerais encore?

— Oh! mon père, vous ne connaissez pas votre fille. Pourrais-je aimer un lâche, un homme sans foi, sans honneur, un gibier de potence?

— Et si tu avais été trompée?

— Par ce charmant et candide garçon, presque mélancolique?... Vous riez, ou vous ne l'avez pas vu.

— Enfin, fort heureusement ton amour n'est plus absolu, comme tu le disais. Je te fais apercevoir des circonstances qui modifieraient

ton poëme... Eh bien! comprends-tu que les pères soient bons à quelque chose?

— Vous voulez donner une leçon à votre enfant, papa. Ceci tourne au Berquin.

— Pauvre égarée! reprit sévèrement le père, la leçon ne vient pas de moi, je n'y suis pour rien, si ce n'est pour t'adoucir le coup.

— Assez, mon père, ne jouez pas avec ma vie, dit Modeste en pâlissant.

— Allons, ma fille, rassemble ton courage. C'est toi qui as joué avec la vie, et la vie se joue de toi.

Modeste regarda son père d'un air hébété.

— Voyons, si le jeune homme que tu aimes, que tu as vu dans l'église du Havre il y a quatre jours, était un misérable...

— Cela n'est pas, dit-elle, cette tête brune et pâle, cette noble figure pleine de poésie...

— Est un mensonge, dit le colonel en interrompant sa fille. Ce n'est pas plus M. de Canalis que je ne suis ce pêcheur qui lève sa voile pour partir.

— Savez-vous ce que vous tuez en moi? dit-elle.

— Rassure-toi, mon enfant, si le hasard a mis ta punition dans ta faute même, le mal n'est pas irréparable. Le garçon que tu as vu, avec qui tu as échangé ton cœur par correspondance, est un loyal garçon, il est venu me confier son embarras; il t'aime, et je ne le désavouerais pas pour gendre.

— Si ce n'est pas Canalis, qui est-ce donc? dit Modeste d'une voix profondément altérée.

— Le secrétaire!... Il se nomme Ernest de la Brière. Il n'est pas gentilhomme, mais c'est un de ces hommes ordinaires, à vertus positives, d'une moralité sûre, qui plaisent aux parents. Qu'est-ce que cela nous fait d'ailleurs? tu l'as vu, rien ne peut changer ton cœur, tu l'as choisi, tu connais son âme, elle est aussi belle qu'il est joli garçon.

Le comte de la Bastie eut la parole coupée par un soupir de Modeste. La pauvre fille, pâle, les yeux attachés sur la mer, roide comme une morte, fut atteinte comme d'un coup de pistolet par ces mots: *C'est un de ces hommes ordinaires, à vertus positives, d'une moralité sûre, qui plaisent aux parents.*

— Trompée! dit-elle enfin.

— Comme ta pauvre sœur, mais moins gravement.

— Retournons, mon père! dit-elle en se levant du tertre où tous deux ils s'étaient assis. Tiens, papa, je te jure devant Dieu de suivre ta volonté, quelle qu'elle soit, dans l'*affaire* de mon mariage.

— Tu n'aimes donc déjà plus? demanda railleusement le père.

— J'aimais un homme vrai, sans mensonge au front, probe comme vous l'êtes, incapable de se déguiser comme un acteur, de se mettre à la joue le fard de la gloire d'un autre...

— Tu disais que rien ne pouvait te faire changer? dit ironiquement le colonel.

— Oh! ne vous jouez pas de moi!... dit-elle en joignant les mains et regardant son père dans une anxiété cruelle, vous ne savez pas que vous maniez mon cœur et mes plus chères croyances avec vos plaisanteries...

— Dieu m'en garde! je t'ai dit l'exacte vérité.

— Vous êtes bien bon, mon père! répondit-elle après une pose et avec une sorte de solennité.

— Et il a tes lettres! reprit Charles Mignon. Hein?... Si ces folles caresses de ton âme étaient tombées entre les mains de ces poëtes qui, selon Dumay, en font des allumettes à cigare!

— Oh!... vous allez trop loin...

— Canalis le lui a dit...

— Il a vu Canalis?...

— Oui, répondit le colonel.

Ils marchèrent tous les deux en silence.

— Voilà donc pourquoi, reprit Modeste après quelques pas, *ce monsieur me disait* tant de mal de la poésie et des poëtes! pourquoi ce petit secrétaire parlait de... Mais, dit-elle en s'interrompant, ses vertus, ses qualités, ses beaux sentiments, ne sont-ils pas un costume épistolaire?... Celui qui vole une gloire et un nom peut bien...

— Crocheter des serrures, voler le Trésor, assassiner sur le grand chemin!... s'écria Charles Mignon en souriant. Vous voilà bien, vous autres jeunes filles, avec vos sentiments absolus et votre ignorance de la vie! un homme capable de tromper une femme descend nécessairement de l'échafaud ou doit y monter...

Cette raillerie arrêta l'effervescence de Modeste; et, de nouveau, le silence régna.

— Mon enfant, reprit le colonel, les hommes dans la société, comme dans la nature d'ailleurs, doivent chercher à s'emparer de vos cœurs, et vous devez vous défendre. Tu as interverti les rôles. Est-ce bien? Tout est faux dans une fausse position. A toi donc le premier tort. Non, un homme n'est pas monstre quand il essaye de plaire à une femme, et notre droit, à nous, nous permet l'agression dans toutes ses conséquences, hors le crime et la lâcheté. Un homme peut avoir encore des vertus, après avoir trompé une femme, ce qui veut tout bonnement dire qu'il ne reconnaît pas en elle les trésors qu'il y cherchait; tandis qu'il n'y a qu'une reine, une actrice, ou une femme placée tellement au-dessus d'un homme qu'elle soit pour lui comme une reine, qui puissent aller au-devant de lui sans trop de blâme. Mais une jeune fille!... elle ment alors à tout ce que Dieu a fait fleurir de saint, de beau, de grand en elle, quelque grâce, quelque poésie quelques précautions qu'elle mette à cette faute.

— Rechercher le maître et trouver le domestique!... Avoir rejoué les *Jeux de l'Amour et du Hasard* de mon côté seulement! dit-elle avec amertume, oh! je ne m'en relèverai jamais!...

— Folle!.. M. Ernest de la Brière est, à mes yeux, un personnage au moins égal à M. le baron de Canalis, il a été le secrétaire particulier d'un premier ministre, il est conseiller référendaire à la Cour des comptes, il a du cœur, il t'adore; mais il *ne compose pas de vers...* non, j'en conviens, il n'est pas poëte; mais il peut avoir le cœur plein de poésie. Enfin, ma pauvre enfant, dit-il à un geste de dégoût que fit Modeste, tu les verras l'un et l'autre, le faux et le vrai Canalis...

— Oh! papa!...

— Ne m'as-tu pas juré de m'obéir en tout, dans l'*affaire* de ton mariage? Eh bien! tu pourras choisir entre eux celui qui te plaira pour mari. Tu as commencé par un poëme, tu finiras par une idylle bucolique en essayant de surprendre le vrai caractère de ces messieurs dans quelques aventures champêtres, la chasse ou la pêche!

Modeste baissa la tête, elle revint au chalet avec son père en l'écoutant, en répondant par des monosyllabes. Elle était tombée au fond de la boue, et humiliée, de cette Alpe où elle avait cru voler jusqu'au nid d'un aigle.

Pour employer les poétiques expressions d'un auteur de ce temps: « après s'être senti la plante des pieds trop tendre pour cheminer sur les tessons de verre de la Réalité, la Fantaisie, qui, dans cette frêle poitrine, réunissait tout de la femme, depuis les rêveries semées de violettes de la jeune fille pudique jusqu'aux désirs insensés de la courtisane, l'avait amenée au milieu de ses jardins enchantés, où, surprise amère, elle voyait, au lieu de sa fleur sublime, sortir de terre les jambes velues et entortillées de la noire mandragore. » Des hauteurs mystiques de son amour, Modeste se trouvait dans le chemin uni, plat, bordé de fossés et de labours, sur la route pavée de la Vulgarité!

Quelle fille à l'âme ardente ne se serait brisée dans une chute pareille? Aux pieds de qui donc avait-elle semé ses perles?

La Modeste qui revint au chalet ne ressemblait pas plus à celle qui sortit deux heures auparavant que l'actrice dans la rue ne ressemble à l'héroïne en scène. Elle tomba dans un engourdissement pénible à voir. Le soleil était obscur, la nature se voilait, les fleurs ne lui disaient plus rien.

Comme toutes les filles à caractère extrême, elle but quelques gorgées de trop à la coupe du désenchantement. Elle se débattit avec la réalité sans vouloir tendre encore le cou au joug de la famille et de la société, elle le trouvait lourd, dur, pesant! Elle n'écouta même pas les consolations de son père et de sa mère, elle goûta je ne sais quelle sauvage volupté à se laisser aller à ses souffrances d'âme.

— Le pauvre Butscha, dit-elle un soir, a donc raison! Ce mot indique le chemin qu'elle fit en peu de temps dans les plaines arides du réel, conduite par une morne tristesse. La tristesse engendrée par le renversement de toutes nos espérances est une maladie, elle donne souvent la mort. Ce ne sera pas une des moindres occupations de la physiologie actuelle que de rechercher par quelles voies, par quels moyens, *une pensée* arrive à produire la même désorganisation qu'un poison; comment le désespoir ôte l'appétit, détruit le pylore, et change toutes les conditions de la plus forte vie. Telle fut Modeste. En trois jours, elle offrit le spectacle d'une mélancolie morbide, elle ne chantait plus, on ne pouvait pas la faire sourire, elle effraya ses parents et ses amis. Charles Mignon, inquiet de ne pas voir arriver les deux amis, pensait à les aller chercher; mais le quatrième jour, M. Latournelle en eut des nouvelles. Voici comment.

Canalis, excessivement alléché par un si riche mariage, ne voulut rien négliger pour l'emporter sur la Brière, sans que la Brière pût lui reprocher d'avoir violé les lois de l'amitié.

Le poëte pensa que rien ne déconsidérait plus un amant aux yeux, d'une jeune fille que de le lui montrer dans une situation subalterne et il proposa, de la manière la plus simple à la Brière de faire ménage ensemble et de prendre pour un mois, à Ingouville, une petite maison de campagne où ils se logeraient tous deux sous prétexte de santé délabrée.

Une fois que la Brière, qui dans le premier moment n'aperçut rien que de naturel à cette proposition, y eut consenti, Canalis se chargea de mener son ami gratuitement et fit à lui seul les préparatifs du voyage; il envoya son valet de chambre au Havre, et lui recommanda de s'adresser à M. Latournelle pour la location d'une maison de campagne à Ingouville en pensant que le notaire serait bavard avec la famille Mignon. Ernest et Canalis avaient, chacun le présume, causé de toutes les circonstances de cette aventure, et le prolixe la Brière avait donné mille renseignements à son rival.

Le valet de chambre, au fait des intentions de son maître, les remplit à merveille; il trompetta l'arrivée au Havre du grand poëte, à qui les médecins ordonnaient quelques bains de mer pour réparer ses forces épuisées dans les doubles travaux de la politique et de la littérature. Ce grand personnage voulait une maison composée d'au moins tant de pièces, car il amenait son secrétaire, un cuisinier, deux domestiques et un cocher, sans compter M. Germain Bonnet, son valet de chambre. La calèche choisie par le poëte et louée pour un mois, était assez jolie, elle pouvait servir à quelques promenades; aussi Germain chercha-t-il à louer dans les environs du Havre deux chevaux à deux fins, M. le baron et son secrétaire aimant l'exercice du cheval.

Devant le petit Latournelle, Germain, en visitant les maisons de campagne, appuyait beaucoup sur le secrétaire, et il en refusa deux, en objectant que M. la Brière n'y serait pas convenablement logé.

— « M. le baron, disait-il, a fait de son secrétaire son meilleur ami. Ah! je serais joliment grondé si M. de la Brière n'était pas traité comme M. le baron lui-même! Et, après tout, M. de la Brière est référendaire à la Cour des comptes. »

Germain ne se montra jamais que vêtu tout en drap noir, des gants propres aux mains, des bottes, et costumé comme un maître. Jugez quel effet il produisit, et quelle idée on prit du grand poëte, sur cet échantillon! Le valet d'un homme d'esprit finit par avoir de l'esprit, car l'esprit de son maître finit par déteindre sur lui. Germain ne *chargea* pas son rôle, il fut simple, il fut bonhomme, selon la recommandation de Canalis.

Le pauvre la Brière ne se doutait pas du tort que lui faisait Germain, et de la dépréciation à laquelle il avait consenti; car, des sphères inférieures, il remonta vers Modeste quelques éclats de la rumeur publique.

Ainsi, Canalis allait mener son ami à sa suite, dans sa voiture, et le caractère d'Ernest ne lui permettait pas de reconnaître la fausseté de sa position assez à temps pour y remédier. Le retard contre lequel pestait Charles Mignon provenait de la peinture des armes de Canalis sur les panneaux de la calèche et des commandes au tailleur, car le poëte embrassa le monde immense de ces détails dont le moindre influence une jeune fille.

— Soyez tranquille, dit Latournelle à Charles Mignon le cinquième jour, le valet de chambre de M. Canalis a terminé ce matin; il a loué le pavillon de madame Amaury, à Sanvic, tout meublé pour sept cents francs, et il a écrit à son maître qu'il pouvait partir, il trouverait tout prêt à son arrivée. Ainsi, ces messieurs seront ici dimanche. J'ai même reçu la lettre que voici de Butscha... Tenez, elle n'est pas longue : « Mon cher patron, je ne puis être de retour avant dimanche. J'ai, d'ici là, quelques renseignements extrêmement importants à prendre, et qui concernent le bonheur d'une personne à qui vous vous intéressez. »

L'annonce de l'arrivée de ces deux personnages ne rendit pas Modeste moins triste, le sentiment de sa chute, sa confusion, la dominaient encore, et elle n'était pas si coquette que son père le croyait. Il est une charmante coquetterie permise, celle de l âme, et qui peut s'appeler la politesse de l'amour; or, Charles Mignon, en grondant sa fille, n'avait pas distingué entre le désir de plaire et l'amour de tête, entre la soif d'aimer et le calcul. En vrai colonel de l'Empire, il avait vu dans cette correspondance, rapidement lue, une fille qui se jetait à la tête d'un poëte; mais, dans les lettres supprimées pour éviter les longueurs, un connaisseur eût admiré la réserve pudique et gracieuse que Modeste avait promptement substituée au ton agressif et léger de ses premières lettres, par une transition assez naturelle à la femme. Le père avait eu cruellement raison sur un point.

La dernière lettre où Modeste, saisie par un triple amour, avait parlé comme si déjà le mariage était conclu, cette lettre causait sa honte; aussi trouvait-elle son père bien dur, bien cruel, de la forcer à recevoir un homme indigne d'elle, vers qui son âme avait volé presque à nu. Elle avait questionné Dumay sur son entrevue avec le poëte; elle lui en avait finement fait raconter les moindres détails, et elle ne trouvait pas Canalis si barbare que le disait le lieutenant. Elle souriait à cette belle cassette papale qui contenait les lettres des *mille et trois* femmes de ce don Juan littéraire. Elle fut plusieurs fois tentée de dire à son père :

— Je ne suis pas la seule à lui écrire, et l'élite des femmes envoie des feuilles à la couronne de laurier du poëte!

Le caractère de Modeste subit pendant cette semaine une transformation. Cette catastrophe, et c'en fut une grande chez une nature si poétique, éveilla la perspicacité, la malice, latentes chez cette jeune fille, en qui ses prétendus allaient rencontrer un terrible adversaire.

En effet, quand, chez une jeune personne, le cœur se refroidit, la tête devient saine; elle observe alors tout avec une certaine rapidité de jugement, avec un ton de plaisanterie que Shakspeare a très-admirablement peint dans son personnage de Béatrix de *Beaucoup de bruit pour rien*. Modeste fut saisie d'un profond dégoût pour les hommes dont les plus distingués trompaient ses espérances.

En amour, ce que la femme prend pour le dégoût, c'est tout simplement voir juste; mais, en fait de sentiment, elle n'est jamais, surtout la jeune fille, dans le vrai. Si elle n'admire pas, elle méprise.

Or, après avoir subi des douleurs d'âme inouïes, Modeste arriva nécessairement à revêtir cette armure sur laquelle elle avait dit avoir gravé le mot *mépris*, et elle pouvait dès lors assister, en personne désintéressée, à ce qu'elle nommait le vaudeville des prétendus, quoiqu'elle y jouât le rôle de la jeune première. Elle se proposait surtout d'humilier constamment M. de la Brière.

— Modeste est sauvée, dit en souriant madame Mignon à son mari. Elle veut se venger du faux Canalis, en essayant d'aimer le vrai.

Tel fut en effet le plan de Modeste. C'était si vulgaire, que sa mère, à qui elle confia ses chagrins, lui conseilla de ne marquer à M. de la Brière que la plus accablante bonté.

— Voilà deux garçons, dit madame Latournelle le samedi soir, qui ne se doutent pas du nombre d'espions qu'ils auront à leurs trousses, car nous serons huit à les dévisager.

— Que dis-tu, deux, bonne amie? s'écria le petit Latournelle, ils seront trois, Gobenheim n'est pas encore venu, je puis parler.

Modeste avait levé la tête, et tout le monde, imitant Modeste, regardait le petit notaire.

— Un troisième amoureux, et il l'est, se met sur les rangs...

— Ah bas!... dit Charles Mignon.

— Mais il ne s'agit de rien moins, reprit fastueusement le notaire, que de Sa Seigneurie, M. le duc d'Hérouville, marquis de Saint-Sever, duc de Nivron, comte de Bayeux, vicomte d'Essigny, grand écuyer de France, et pair, chevalier de l'ordre de l'Eperon et de la Toison d'Or, grand d'Espagne, fils du dernier gouverneur de Normandie. Il a vu mademoiselle Modeste pendant son séjour chez les Vilquin, et il regrettait alors, dit son notaire arrivé de Bayeux hier, qu'elle ne fût pas assez riche pour lui, dont le père n'a retrouvé que son château d'Hérouville, orné d'une sœur, à son retour en France Le jeune duc a trente-trois ans. Je suis chargé positivement de vous faire des ouvertures, monsieur le comte, dit le notaire en se tournant respectueusement vers le colonel.

— Demandez à Modeste, repondit le père, si elle veut avoir un oiseau de plus dans sa volière; car, en ce qui me concerne, je consens à ce que *monssu* le grand écuyer lui rende des soins...

Malgré le soin que Charles Mignon mettait à ne voir personne, à rester au chalet, à ne jamais sortir sans Modeste. Gobenheim, qu'il eût été difficile de ne plus recevoir au chalet, avait parlé de la fortune de Dumay, car Dumay, ce second père de Modeste, avait dit à Gobenheim en le quittant :

— Je serai l'intendant de mon colonel, et toute ma fortune, hormis ce qu'en gardera ma femme, sera pour les enfants de ma petite Modeste...

Chacun, au Havre, avait donc répété cette question si simple, que déjà Latournelle s'était faite :

— Ne faut-il pas que M. Charles Mignon ait une fortune colossale pour que la part de Dumay soit de six cent mille francs, et pour que Dumay se fasse son intendant?

— M. Mignon est arrivé sur un vaisseau à lui, chargé d'indigo, disait-on à la Bourse. Ce chargement vaut déjà plus, sans compter le navire, que ce qu'il se donne de fortune.

Le colonel ne voulut pas renvoyer ses domestiques, choisis avec tant de soin pendant ses voyages, et il fut obligé de louer pour six mois une maison au bas d'Ingouville, car il avait un valet de chambre, un cuisinier et un cocher, nègres tous deux, une mulâtresse et deux mulâtres sur la fidélité desquels il pouvait compter.

Le cocher cherchait des chevaux de selle pour mademoiselle, pour son maître, et des chevaux pour la calèche dans laquelle le colonel et le lieutenant étaient revenus. Cette voiture, achetée à Paris, était à la dernière mode, et portait les armes de la Bastie, surmontées d'une couronne comtale.

Ces choses, minimes aux yeux d'un homme qui, depuis quatre ans, vivait au milieu du luxe effréné des Indes, des marchands hongs et des Anglais de Canton, furent commentées par les négociants du Havre, par les gens de Graville et d'Ingouville. En cinq jours, ce fut

une rumeur éclatante qui fit en Normandie l'effet d'une traînée de poudre quand elle prend feu.

— M. Mignon est revenu de la Chine avec des millions, disait-on à Rouen, et il paraît qu'il est devenu comte en voyage!

— Mais il était comte de la Bastie avant la Révolution, répondait un interlocuteur.

— Ainsi l'on appelle M. le comte un libéral qui s'est nommé pendant vingt-cinq ans Charles Mignon; où allons-nous?

Modeste passa donc, malgré le silence de ses parents et de ses amis, pour être la plus riche héritière de la Normandie, et tous les yeux aperçurent alors ses mérites. La tante et la sœur de M. le duc d'Hérouville confirmèrent, en plein salon, à Bayeux, le droit de M. Charles Mignon au titre et aux armes de comte dus au cardinal Mignon, dont, par reconnaissance, les glands et le chapeau furent pris pour cimier et pour supports. Elles avaient entrevu, de chez les Vilquin, mademoiselle de la Bastie, et leur sollicitude pour le chef de leur maison appauvrie fut aussitôt réveillée.

— Si mademoiselle de la Bastie est aussi riche qu'elle est belle, dit la tante du jeune duc, ce serait le plus beau parti de la province. Et elle est noble, au moins, celle-là!

Ce dernier mot fut dit contre les Vilquin, avec lesquels on n'avait pas pu s'entendre, après avoir eu l'humiliation d'aller chez eux.

Tels sont les petits événements qui devaient introduire un personnage de plus dans cette scène domestique, contrairement aux lois d'Aristote et d'Horace, mais le portrait et la biographie de ce personnage si tardivement venu n'y causeront pas de longueur, vu son exiguïté.

M. le duc ne tiendra pas plus de place ici qu'il n'en tiendra dans l'histoire. Sa Seigneurie M. le duc d'Hérouville, un fruit de l'automne matrimonial du dernier gouverneur de Normandie, est né pendant l'émigration, en 1796, à Vienne. Revenu avec le roi en 1814, le vieux maréchal, père du duc actuel, mourut en 1819 sans avoir pu marier son fils, quoiqu'il fût duc de Nivron; il ne lui laissa que l'immense château d'Hérouville, le parc, quelques dépendances et une ferme assez péniblement rachetée, en tout quinze mille francs de rente. Louis XVIII donna la charge de grand écuyer au fils, qui, sous Charles X, eut les douze mille francs de pension accordés aux pairs de France pauvres.

Qu'étaient les appointements de grand écuyer et vingt-sept mille francs de rente pour cette famille? A Paris, le jeune duc avait, il est vrai, les voitures du roi, son hôtel rue Saint-Thomas-du-Louvre, à la grande écurie; mais ses appointements défrayaient son hiver et les vingt-sept mille francs défrayaient l'été dans la Normandie.

Si ce grand seigneur restait encore garçon, il y avait moins de sa faute que de celle de sa tante, qui ne connaissait pas les fables de la Fontaine. Mademoiselle d'Hérouville eut des prétentions énormes en désaccord avec l'esprit du siècle, car les grands noms sans argent ne peuvent guère trouver de riches héritières dans la haute noblesse française, déjà bien embarrassée d'enrichir ses fils ruinés par le partage égal des biens.

Pour marier avantageusement le jeune duc d'Hérouville, il aurait fallu caresser les grandes maisons de banque, et la hautaine fille des d'Hérouville les froissa toutes par des mots sanglants. Pendant les premières années de la Restauration, de 1817 à 1825, tout en cherchant des millions, mademoiselle d'Hérouville refusa mademoiselle Mongenod, fille du banquier, de qui se contenta M. de Fontaine. Enfin, après de belles occasions manquées par sa faute, elle trouvait en ce moment la fortune des Nucingen trop turpidement ramassée pour se prêter à l'ambition de madame de Nucingen, qui voulait faire de sa fille une duchesse.

Le roi, dans le désir de rendre aux d'Hérouville leur splendeur, avait presque ménagé ce mariage, et il taxa publiquement mademoiselle d'Hérouville de folie. La tante rendit ainsi son neveu ridicule, et le duc prêtait au ridicule.

En effet, quand les grandes choses humaines s'en vont, elles laissent des miettes, des *frusteaux*, dirait Rabelais, et la noblesse française nous montre en ce siècle beaucoup trop de restes. Certes, dans cette longue histoire des mœurs, ni le clergé, ni la noblesse, n'ont à se plaindre.

Les deux grandes et magnifiques nécessités sociales y sont bien représentées; mais ne serait-ce pas renoncer au beau titre d'historien que de n'être pas impartial, que de ne pas montrer ici la dégénérescence de la race, comme vous trouverez ailleurs la figure de l'émigré dans le comte de Mortsauf (voyez le *Lis dans la Vallée*), et toutes les noblesses de la noblesse dans le marquis d'Espard (voyez l'*Interdiction*).

Comment la race des forts et des vaillants, comment la maison de ces fiers d'Hérouville, qui donnèrent le fameux maréchal à la royauté, des cardinaux à l'Église, des capitaines aux Valois, des preux à Louis XIV, aboutissait-elle à un être frêle et plus petit que Butscha? C'est une question qu'on peut se faire dans plus d'un salon de Paris, en entendant annoncer plus d'un grand nom de France et voyant entrer un homme petit, fluet, mince, qui semble n'avoir que le souffle, ou de hâtifs vieillards, ou quelque création bizarre chez qui l'observateur recherche à grand'peine un trait où l'imagination puisse retrouver les signes d'une ancienne grandeur.

Les dissipations du règne de Louis XV, les orgies de ce temps égoïste et funeste, ont produit la génération étiolée chez laquelle les manières seules survivent aux grandes qualités évanouies. Les formes, voilà le seul héritage que conservent les nobles.

Aussi, à part quelques exceptions, peut-on expliquer l'abandon dans lequel Louis XVI a péri, par le pauvre reliquat du règne de madame de Pompadour. Blond, pâle et mince, le grand écuyer, jeune homme aux yeux bleus, ne manquait pas d'une certaine dignité dans la pensée; mais sa petite taille et les fautes de sa tante, qui l'avaient conduit à courtiser vainement les Vilquin, lui donnaient une excessive timidité.

Déjà la famille d'Hérouville avait failli périr par le fait d'un avorton (voyez l'*Enfant maudit*, ÉTUDES PHILOSOPHIQUES). Le grand maréchal, car on appelait ainsi dans la famille celui que Louis XIII avait fait duc, s'était marié à quatre-vingt-deux ans, et naturellement la famille avait continué. Néanmoins, le jeune duc aimait les femmes; mais il les mettait trop haut, il les respectait trop, il les adorait, et il n'était à son aise qu'avec celles qu'on ne respecte pas. Ce caractère l'avait conduit à mener une vie en partie double.

Il prenait sa revanche avec les femmes faciles des adorations auxquelles il se livrait dans les salons, ou, si vous voulez, dans les boudoirs du faubourg Saint-Germain. Ces mœurs et sa petite taille, sa figure souffrante, ses yeux bleus tournés à l'extase avaient ajouté, très-injustement d'ailleurs, au ridicule versé sur sa personne, car il était plein de délicatesse et d'esprit; mais son esprit sans petillement ne se manifestait que quand il se sentait à l'aise; aussi Fanny-Beaupré, l'actrice qui passait pour être à prix d'or sa meilleure amie, disait-elle de lui :

— C'est un bon vin, mais si bien bouché, qu'on y casse ses tire-bouchons!

La belle duchesse de Maufrigneuse, que le grand écuyer ne pouvait qu'adorer, l'accabla par un mot qui, malheureusement, se répéta comme toutes les jolies médisances :

— Il me fait l'effet, dit-elle, d'un bijou finement travaillé qu'on montre beaucoup plus qu'on ne s'en sert, et qui reste dans du coton.

Il n'y eut pas jusqu'au nom de la charge de grand écuyer qui ne fit rire, par le contraste, le bon Charles X, quoique le duc d'Hérouville fût un excellent cavalier. Les hommes sont comme les livres: ils sont quelquefois appréciés trop tard.

Modeste avait entrevu le duc d'Hérouville pendant le séjour infructueux qu'il fit chez les Vilquin; et, en le voyant passer, toutes ces réflexions lui vinrent presque involontairement à l'esprit. Mais, dans les circonstances où elle se trouvait, elle comprit combien la recherche du duc d'Hérouville était importante pour n'être à la merci d'aucun Canalis.

— Je ne vois pas pourquoi, dit-elle à Latournelle, le duc d'Hérouville ne serait pas admis? Je passe, malgré notre indigence, reprit-elle en regardant son père avec malice, à l'état d'héritière. Aussi finirai-je par publier un programme. N'avez-vous pas vu combien les regards de Gobenheim ont changé depuis une semaine? Il est au désespoir de ne pas pouvoir mettre ses parties de whist sur le compte d'une adoration muette de ma personne.

— Chut! mon cœur, dit madame Latournelle, le voici.

— Le père Althor est au désespoir, dit Gobenheim à M. Mignon en entrant.

— Et pourquoi? demanda le comte de la Bastie.

— Vilquin, dit-on, va manquer, et la Bourse vous croit riche de plusieurs millions.

— On ne sait pas, répliqua Charles Mignon très-sèchement, quels sont mes engagements aux Indes, et je ne me soucie pas de mettre le public dans la confidence de mes affaires. — Dumay, dit-il à l'oreille de son ami, si Vilquin est gêné, nous pourrions rentrer dans ma campagne, en lui rendant le prix qu'il en a donné, comptant.

Telles furent les préparations dues au hasard, au milieu desquelles, le dimanche matin, Canalis et la Brière arrivèrent, un courrier en avant, au pavillon de madame Amaury. On apprit que le duc d'Hérouville, sa sœur et sa tante, devaient arriver le mardi, sous prétexte de santé, dans une maison louée à Graville. Ce concours fit dire à la Bourse que, grâce à mademoiselle Mignon, les loyers allaient hausser à Ingouville.

— Elle en fera, si cela continue, un hôpital, dit mademoiselle Vilquin la cadette au désespoir de ne pas être duchesse.

L'éternelle comédie de l'*Héritière*, qui devait se jouer au Chalet,

pourrait certes, dans les dispositions où se trouvait Modeste, et d'après sa plaisanterie, se nommer le *programme d'une jeune fille*, car elle était bien décidée, après la perte de ses illusions, à ne donner sa main qu'à l'homme dont les qualités la satisferaient pleinement.

Le lendemain de leur arrivée, les deux rivaux, encore amis intimes, se préparèrent à faire leur entrée le soir au Chalet. Ils avaient donné tout leur dimanche et le lundi matin à leurs déballages, à la prise de possession du pavillon de madame Amaury et aux arrangements que nécessite un séjour d'un mois. D'ailleurs, autorisé par son état d'apprenti ministre à se permettre bien des roueries, le poëte calculait tout; il voulut donc mettre à profit le tapage probable que devait faire son arrivée au Havre, et dont quelques échos retentiraient au Chalet.

En sa qualité d'homme fatigué, Canalis ne sortit pas. La Brière alla deux fois se promener devant le Chalet, car il aimait avec une sorte de désespoir; il avait une terreur profonde d'avoir déplu, son avenir lui semblait couvert de nuages épais. Les deux amis descendirent pour dîner le lundi, tous deux habillés pour la première visite, la plus importante de toutes.

La Brière s'était mis comme il l'était le fameux dimanche à l'église; mais il se regardait comme le satellite d'un astre, et s'abandonnait aux hasards de sa situation. Canalis, lui, n'avait pas négligé l'habit noir, ni ses ordres, ni cette élégance de salon, perfectionnée dans ses relations avec la duchesse de Chaulieu, sa protectrice, et avec le plus beau monde du faubourg Saint-Germain. Toutes les minuties du dandysme, Canalis les avait observées, tandis que le pauvre la Brière allait se montrer dans le laissez-aller de l'homme sans espérance.

En servant ses deux maîtres à table, Germain ne put s'empêcher de sourire de ce contraste. Au second service, il entra d'un air assez diplomatique, ou, pour mieux dire, inquiet.

— Monsieur le baron, dit-il à Canalis et à demi-voix, sait-il que M. le grand écuyer arrive à Graville pour se guérir de la même maladie que tient M. de la Brière et monsieur le baron.

— Le petit duc d'Hérouville? s'écria Canalis.

— Oui, monsieur.

— Il viendrait pour mademoiselle de la Bastie? demanda la Brière en rougissant.

— Pour mademoiselle Mignon, répondit Germain.

— Nous sommes joués! s'écria Canalis en regardant La Brière.

— Ah! répliqua vivement Ernest, voilà le premier *nous* que tu dis depuis notre départ. Jusqu'à présent tu disais *je!*

— Tu me connais, répondit Melchior en laissant échapper un éclat de rire. Mais nous ne sommes pas en état de lutter contre une charge de la couronne, contre le titre de duc et pair, ni contre les marais que le conseil d'Etat vient d'attribuer, sur mon rapport, à la maison d'Hérouville.

— Sa Seigneurie, dit la Brière avec une malice pleine de sérieux, t'offre une fiche de consolation dans la personne de sa sœur.

En ce moment on annonça M. le comte de la Bastie. Les deux jeunes gens se levèrent en l'entendant, et la Brière alla vivement audevant de lui pour lui présenter Canalis.

— J'avais à vous rendre la visite que vous m'avez faite à Paris, dit Charles Mignon au jeune référendaire, et je savais en venant ici que j'aurais le double plaisir de voir l'un de nos grands poëtes actuels.

— Grand?... monsieur, répondit le poëte en souriant, il ne peut plus y avoir rien de grand dans un siècle à qui le règne de Napoléon sert de préface. Nous sommes d'abord une peuplade de soi-disant grands poëtes!... Puis les talents secondaires jouent si bien le génie, qu'ils ont rendu toute grande illustration impossible.

— Est-ce la raison qui vous jette dans la politique? demanda le comte de la Bastie.

— Même chose dans cette sphère, dit le poëte. Il n'y aura plus de grands hommes d'Etat : il y aura seulement des hommes qui toucheront plus ou moins aux événements. Tenez, monsieur, sous le régime que nous a fait la Charte, qui prend la cote des contributions pour une cotte d'armes, il n'y a de solide que ce que vous êtes allé chercher en Chine, la fortune!

Satisfait de lui-même et content de l'impression qu'il faisait sur le futur beau-père, Melchior se tourna vers Germain.

— Vous servirez le café dans le salon, dit-il en invitant le négociant à quitter la salle à manger.

— Je vous remercie, monsieur le comte, dit alors la Brière, de me sauver ainsi l'embarras où j'étais pour introduire chez vous mon ami. Avec beaucoup d'âme, vous avez encore de l'esprit.

— Bah! l'esprit qu'ont tous les Provençaux, dit Charles Mignon.

— Ah! vous êtes de la Provence? s'écria Canalis.

— Excusez mon ami, dit la Brière; il n'a pas, comme moi, étudié l'histoire des la Bastie.

A cette observation d'*ami*, Canalis jeta sur Ernest un regard profond.

— Si votre santé vous le permet, dit le Provençal au grand poëte, je réclame l'honneur de vous recevoir ce soir sous mon toit, ce sera une journée à marquer, comme dit l'ancien, *albo notanda capillo*. Quoique nous soyons assez embarrassés de recevoir une si grande gloire dans une si petite maison, vous satisferez l'impatience de ma fille, dont l'admiration pour vous va jusqu'à mettre vos vers en musique.

— Vous avez mieux que la gloire, dit Canalis, vous y possédez la beauté, s'il faut en croire Ernest.

— Oh! une bonne fille que vous trouverez bien provinciale, dit Charles.

— Une provinciale recherchée, dit-on, par le duc d'Hérouville! s'écria Canalis d'un ton sec.

— Oh! reprit M. Mignon avec la perfide bonhomie du Méridional, je laisse ma fille libre. Les ducs, les princes, les simples particuliers, tout m'est indifférent, même un homme de génie. Je ne veux prendre aucun engagement, et le garçon que ma Modeste choisira sera mon gendre, ou plutôt mon fils, dit-il en regardant la Brière. Que voulez-vous? madame de la Bastie est Allemande; elle n'admet pas notre étiquette, et moi je me laisse mener par mes deux femmes. J'ai toujours aimé mieux être dans la voiture que sur le siége. Nous pouvons parler de ces choses sérieuses en riant, car nous n'avons pas encore vu le duc d'Hérouville, et je ne crois pas plus aux mariages faits par procuration qu'aux prétendus imposés par les parents.

— C'est une déclaration aussi désespérante qu'encourageante pour deux jeunes gens qui veulent chercher la pierre philosophale du bonheur dans le mariage, dit Canalis.

— Ne croyez-vous pas utile, nécessaire et politique de stipuler la parfaite liberté des parents, de la fille et des prétendus? demanda Charles Mignon.

Canalis, sur un regard de la Brière, garda le silence; la conversation devint banale, et, après quelques tours de jardin, le père se retira, comptant sur la visite des deux amis.

— C'est notre congé! s'écria Canalis, tu l'as compris comme moi. D'ailleurs, à sa place, moi je ne balancerais pas entre le grand écuyer et nous deux, quelque charmants que nous puissions être.

— Je ne le pense pas, répondit la Brière. Je crois que ce brave soldat est venu pour satisfaire son impatience de te voir, et nous déclarer sa neutralité tout en nous ouvrant sa maison. Modeste, éprise de ta gloire et trompée par ma personne, se trouve tout simplement entre la poésie et le positif. J'ai le malheur d'être le positif.

— Germain, dit Canalis au valet de chambre qui vint desservir le café, faites atteler. Dans une demi-heure nous partons, nous nous promènerons avant d'aller au Chalet.

Les deux jeunes gens étaient aussi impatients l'un que l'autre de voir Modeste, mais la Brière redoutait cette entrevue, et Canalis y marchait avec une confiance pleine de fatuité. L'élan d'Ernest vers le père, et la flatterie par laquelle il venait de caresser l'orgueil nobiliaire du négociant en faisant apercevoir la maladresse de Canalis, déterminèrent le poëte à prendre un rôle.

Melchior résolut, tout en déployant ses séductions, de jouer l'indifférence, de paraître dédaigner Modeste, et de piquer ainsi l'amour-propre de la jeune fille. Élève de la belle duchesse de Chaulieu, il se montrait en ceci digne de sa réputation d'homme connaissant bien les femmes, qu'il ne connaissait pas, comme il arrive à ceux qui sont les heureuses victimes d'une passion exclusive.

Pendant que le pauvre Ernest, confiné dans son coin de calèche, abîmé dans les terreurs du véritable amour et pressentant la colère, le mépris, le dédain, toutes les foudres d'une jeune fille blessée et offensée, gardait un morne silence; Canalis se préparait non moins silencieusement, comme un acteur prêt à jouer un rôle important dans quelque pièce nouvelle.

Certes, ni l'un ni l'autre, ils ne ressemblaient à deux hommes heureux. Il s'agissait d'ailleurs pour Canalis d'intérêts graves. Pour lui, la seule velléité du mariage emportait la rupture de l'amitié sérieuse qui le liait, depuis dix ans bientôt, à la duchesse de Chaulieu. Quoiqu'il eût coloré son voyage par le vulgaire prétexte de ses fatigues, auquel les femmes ne croient jamais, même quand il est vrai, sa conscience le tourmentait un peu; mais le mot conscience parut si jésuitique à la Brière, qu'il haussa les épaules quand le poëte lui fit part de ses scrupules.

— Ta conscience, mon ami, me semble tout bonnement la crainte de perdre des plaisirs de vanité, des avantages très-réels et une habitude, en perdant l'affection de madame de Chaulieu; car, si tu réussis auprès de Modeste, tu renonceras sans regret aux fades regains d'une passion très-fauchée depuis huit ans. Dis que tu trembles de déplaire à ta protectrice si elle apprend le motif de ton séjour ici, je te croirai facilement. Renoncer à la duchesse et ne pas réussir au Chalet, c'est

jouer trop gros jeu. Tu prends l'effet de cette alternative pour des remords.

— Tu ne comprends rien aux sentiments, dit Canalis impatienté comme un homme à qui l'on dit la vérité quand il demande un compliment.

— C'est ce qu'un bigame devrait répondre à douze jurés, répliqua la Brière en riant.

Cette épigramme fit encore une impression désagréable sur Canalis, il trouva la Brière trop spirituel et trop libre pour un secrétaire.

L'arrivée d'une calèche splendide, conduite par un cocher à la livrée de Canalis, fit d'autant plus de sensation au Chalet que l'on y attendait les deux prétendants, et que tous les personnages de cette histoire, moins le duc et Butscha, s'y trouvaient.

— Lequel est le poëte? demanda madame Latournelle à Dumay dans l'embrasure de la croisée où elle vint se poster au bruit de la voiture.

— Celui qui marche en tambour-major, répondit le caissier.

— Ah! dit la notaresse en examinant Melchior, qui se balançait en homme regardé.

Quoique trop sévère, l'appréciation de Dumay, homme simple s'il en fut jamais, a quelque justesse. Par la faute de la grande dame qui le flattait excessivement et le gâtait comme toutes les femmes plus âgées que leurs adorateurs les flatteront et les gâteront toujours, Canalis était alors, au moral, une espèce de Narcisse. Une femme d'un certain âge, qui veut s'attacher à jamais un homme, commence par en diviniser les défauts, afin de rendre impossible toute rivalité, car une rivale n'est pas de prime abord dans le secret de cette superfine flatterie à laquelle un homme s'habitue assez facilement. Les fats sont le produit de ce travail féminin quand ils ne sont pas fats de naissance.

Canalis, pris jeune par la belle duchesse de Chaulieu, se justifia donc à lui-même ses affectations, en se disant qu'elles plaisaient à cette femme dont le goût faisait loi. Quoique ces nuances soient d'une excessive délicatesse, il n'est pas impossible de les indiquer. Ainsi, Melchior possédait un talent de lecture fort admiré, que de trop complaisants éloges avaient amené dans une voie d'exagération, où ni le poëte ni l'acteur ne s'arrêtent, et qui fit dire de lui (toujours par de Marsay) qu'il ne déclamait pas, mais qu'il bramait ses vers, tant il allongeait les sons en s'écoutant lui-même.

En argot de coulisse, Canalis *prenait des temps* un peu *longuets*. Il se permettait des œillades interrogatives à son public, des poses de satisfaction, et ces ressources de jeu appelées par les acteurs *des balançoires*, expression pittoresque comme tout ce que crée le peuple artiste. Canalis eut d'ailleurs des imitateurs, et fut chef d'école en ce genre. Cette emphase de mélopée avait légèrement atteint sa conversation, il y portait un ton déclamatoire, ainsi qu'on l'a vu dans son entretien avec Dumay.

Une fois l'esprit devenu comme ultracoquet, les manières s'en ressentirent. Aussi Canalis avait-il fini par scander sa démarche, inventer des attitudes, se regarder à la dérobée dans les glaces, et faire concorder ses discours à la façon dont il se campait. Il se préoccupait tant de l'effet à produire, que, plus d'une fois, un railleur, Blondet, avait parié l'interloquer, et avec succès, en dirigeant un regard obstiné sur la frisure du poëte, sur ses bottes ou sur les basques de son habit. Après dix années, ces grâces, qui commencèrent par avoir pour passe-port une jeunesse florissante, étaient devenues d'autant plus vieillotes, que Melchior paraissait usé.

La vie du monde est aussi fatigante pour les hommes que pour les femmes, et peut-être que les vingt années que la duchesse avait de plus que Canalis pesaient-elles plus sur lui que sur elle, car le monde la voyait toujours belle, sans rides, sans rouge et sans cœur. Hélas! ni les hommes ni les femmes n'ont d'ami pour les avertir au moment où le parfum de leur modestie se rancit, où la caresse de leur regard est comme une tradition de théâtre, où l'expression de leur visage se change en minauderie, et où les artifices de leur esprit laissent apercevoir leurs carcasses roussies.



Modeste.

Il n'y a que le génie qui sache se renouveler comme le serpent; et, en fait de grâce comme en tout, il n'y a que le cœur qui ne vieillisse pas. Les gens de cœur sont simples.

Or, Canalis, vous le savez, a le cœur sec. Il abusait de la beauté de son regard en lui donnant, hors de propos, la fixité que la méditation prête aux yeux. Enfin, pour lui, les éloges étaient un commerce où il voulait trop gagner. Sa manière de complimenter, charmante pour les gens superficiels, pouvait, aux gens délicats, paraître insultante par sa banalité, par l'aplomb d'une flatterie où l'on devinait un parti pris. En effet, Melchior mentait comme un courtisan. Il avait dit sans pudeur au duc de Chaulieu, qui fit peu d'effet à la tribune quand il fut obligé d'y monter comme ministre des affaires étrangères : — Votre Excellence a été sublime! Combien d'hommes eussent été, comme Canalis, opérés de leurs affectations par l'insuccès administré par petites doses!...

Ces défauts, assez légers dans les salons dorés du faubourg Saint-Germain, où chacun apporte avec exactitude sa quote-part de ridicules, et où cette espèce de jactance, d'apprêt, de tension, si vous voulez, a pour cadre un luxe excessif, des toilettes somptueuses qui peut-être en sont l'excuse, devaient trancher énormément au fond de la province, dont les ridicules appartiennent à un genre opposé. Canalis, à la fois tendu et maniéré, ne pouvait d'ailleurs point se métamorphoser, il avait eu le temps de se refroidir dans le moule où l'avait jeté la duchesse; et, de plus, il était très-Parisien, ou, si vous voulez, très-Français. Le Parisien s'étonne que tout ne soit pas partout comme à Paris, et le Français, comme en France.

Le bon goût consiste à se conformer aux manières des étrangers sans néanmoins trop perdre de son caractère propre, comme le faisait Alcibiade, ce modèle des *gentlemen*. La véritable grâce est élastique. Elle se prête à toutes les circonstances, elle est en harmonie avec tous les milieux sociaux, elle sait mettre une robe de petite étoffe, remarquable seulement par la façon, pour aller dans la rue, au

lieu d'y traîner les plumes et les ramages éclatants que certaines bourgeoises y promènent.

Or, Canalis, conseillé par une femme qui l'aimait plus pour elle que pour lui-même, voulait faire loi, être partout ce qu'il était. Il croyait, erreur que partagent quelques-uns des grands hommes de Paris, porter son public particulier avec lui.

Tandis que le poëte accomplissait au salon une entrée étudiée, la Brière s'y glissa comme un chien qui craint de recevoir des coups.

— Eh! voilà mon soldat! dit Canalis en apercevant Dumay, après avoir adressé un compliment à madame Mignon et salué les femmes. Vos inquiétudes sont calmées, n'est-ce pas? reprit-il en lui tendant la main avec emphase; mais, à l'aspect de mademoiselle, on les conçoit dans toute leur étendue. Je parlais des créatures terrestres, et non des anges.

Chacun, par son attitude, demandait le mot de cette énigme.

— Ah! je compterai comme un triomphe, reprit le poëte en comprenant l'explication que chacun désirait, d'avoir ému l'un de ces hommes de fer que Napoléon avait su trouver pour en faire le pilotis sur lequel il essaya de fonder un empire trop colossal pour être durable. A de telles choses, le temps seul peut servir de ciment! Mais est-ce bien un triomphe dont je doive m'enorgueillir? Je n'y suis pour rien. Ce fut le triomphe de l'idée sur le fait. Vos batailles, mon cher monsieur Dumay, vos charges héroïques, monsieur le comte, enfin la guerre fut la forme qu'empruntait la pensée de Napoléon. De toutes ces choses, qu'en reste-t-il? l'herbe qui les couvre n'en sait rien, les moissons n'en diraient pas la place; et, sans l'historien, sans notre écriture, l'avenir ignorerait ce temps héroïque! Ainsi vos quinze ans de luttes ne sont plus que des idées, et c'est ce qui sauvera l'Empire, les poëtes en feront un poëme! Un pays qui sait gagner de telles batailles doit savoir les chanter!

Canalis s'arrêta pour recueillir, par un regard jeté sur les figures, le tribut d'étonnement que lui devaient des provinciaux.

— Vous ne pouvez pas douter, monsieur, du chagrin que j'ai de ne pas vous voir, dit madame Mignon, à la manière dont vous me dédommagez par le plaisir que vous me donnez à vous écouter.

Décidée à trouver Canalis sublime, Modeste, mise comme elle l'était le jour où cette histoire commença, restait ébahie, et avait lâché sa broderie, qui ne tenait plus à ses doigts que par l'aiguillée de coton.

— Modeste, voici M. de la Brière; monsieur Ernest, voici ma fille, dit Charles en trouvant le secrétaire un peu trop humblement placé.

La jeune fille salua froidement Ernest, en lui jetant un regard qui devait prouver à tout le monde qu'elle le voyait pour la première fois.

— Pardon, monsieur, lui dit-elle sans rougir, la vive admiration que je professe pour le plus grand de nos poëtes est, aux yeux de mes amis, une excuse suffisante de n'avoir aperçu que lui.

Cette voix fraîche et accentuée comme celle, si célèbre, de mademoiselle Mars, charma le pauvre référendaire, déjà ébloui de la beauté de Modeste, et il répondit dans sa surprise un mot sublime, s'il eût été vrai : — Mais c'est mon ami, dit-il.

— Alors, vous m'avez pardonné, répliqua-t-elle.

— C'est plus qu'un ami, s'écria Canalis en prenant Ernest par l'épaule et s'y appuyant comme Alexandre sur Ephestion, nous nous aimons comme deux frères.....

Madame Latournelle coupa net la parole au grand poëte en montrant Ernest au petit notaire, et lui disant : — Monsieur n'est-il pas l'inconnu que nous avons vu à l'église.

— Et pourquoi pas?... répliqua Charles Mignon en voyant rougir Ernest.

Modeste demeura froide, et reprit sa broderie.

— Madame peut avoir raison, je suis venu deux fois au Havre, répondit la Brière, qui s'assit à côté de Dumay.

Canalis, émerveillé de la beauté de Modeste, se méprit à l'admiration qu'elle exprimait, et se flatta d'avoir complétement réussi dans ses effets.

— Je croirais un homme de génie sans cœur s'il n'avait pas auprès de lui quelque amitié dévouée, dit Modeste pour relever la conversation interrompue par la maladresse de madame Latournelle.

— Mademoiselle, le dévouement d'Ernest pourrait me faire croire que je vaux quelque chose, dit Canalis, car ce cher Pylade est rempli de talent, il a été la moitié du plus grand ministre que nous ayons eu depuis la paix. Quoiqu'il occupe une magnifique position, il a consenti à être mon précepteur en politique; il m'apprend les affaires, il me nourrit de son expérience, tandis qu'il pourrait aspirer à de plus hautes destinées. Oh! il vaut mieux que moi. A un geste que fit Modeste, Melchior dit avec grâce : — La poésie que j'exprime, il l'a dans le cœur; et, si je parle ainsi devant lui, c'est qu'il a la modestie d'une religieuse.

— Assez, assez, dit la Brière, qui ne savait quelle contenance tenir, tu as l'air, mon cher, d'une mère qui veut marier sa fille.

— Et comment, monsieur, dit Charles Mignon en s'adressant à Canalis, pouvez-vous penser à devenir un homme politique?


Eh bien! mon petit ange, dit le père à sa fille... — PAGE 42.

— Pour un poëte, c'est abdiquer, dit Modeste : la politique est la ressource des hommes positifs...

— Ah! mademoiselle, aujourd'hui la tribune est le plus grand théâtre du monde, elle a remplacé le champ clos de la chevalerie; el e sera le rendez-vous de toutes les intelligences, comme l'armée était naguère celui de tous les courages.

Canalis enfourcha son cheval de bataille, il parla pendant dix minutes sur la vie politique : — La poésie était la préface de l'homme d'Etat. — Aujourd'hui, l'orateur devenait un généralisateur sublime, le pasteur des idées. — Quand le poëte pouvait indiquer à son pays le chemin de l'avenir, cessait-il donc d'être lui-même? — Il cita Chateaubriand en prétendant qu'il serait un jour plus considérable par

le côté politique que par le côté littéraire. — La tribune française allait être le phare de l'humanité. — Maintenant les luttes orales avaient remplacé celles du champ de bataille. — Telle séance de la Chambre valait Austerlitz et les orateurs s'y montraient à la hauteur des généraux, ils y perdaient autant d'existence, de courage, de force, ils s'y usaient autant que ceux-ci à faire la guerre. — La parole n'était-elle pas une des plus effrayantes prodigalités de fluide vital que l'homme pouvait se permettre ? etc., etc.

Cette improvisation, composée des lieux communs modernes, mais revêtus d'expressions sonores, de mots nouveaux, et destinée à prouver que le baron de Canalis devait être un jour une des gloires de la tribune, produisit une profonde impression sur le notaire, sur Gobenheim, sur madame de la Tournelle et sur madame Mignon. Modeste était comme à un spectacle et enthousiaste de l'acteur, absolument comme Ernest devant elle ; car, si le référendaire savait toutes ces phrases par cœur, il écoutait par les yeux de la jeune fille en s'éprenant à devenir fou. Pour cet amoureux vrai, Modeste venait d'éclipser les différentes Modestes qu'il avait créées en lisant ses lettres ou en y répondant.

Cette visite, dont la durée fut déterminée à l'avance par Canalis, qui ne voulait pas laisser à ses admirateurs le temps de se blaser, finit par une invitation à dîner pour le lundi suivant.

— Nous ne serons plus au Chalet, dit le comte de la Bastie ; il redevient l'habitation de Dumay. Je rentre dans mon ancienne maison par un contrat à réméré, de six mois de durée, que j'ai signé tout à l'heure avec M. Vilquin, chez mon ami Latournelle...

— Je souhaite, dit Dumay, que Vilquin ne puisse pas vous rendre la somme que vous venez de lui prêter...

— Vous serez là, dit Canalis, dans une demeure en harmonie avec votre fortune.

— Avec la fortune qu'on me suppose, répondit vivement Charles Mignon.

— Il serait malheureux, dit Canalis en se retournant vers Modeste et en faisant un salut charmant, que cette madone n'eût pas un cadre digne de ses divines perfections.

Ce fut tout ce que Canalis dit de Modeste, car il avait affecté de ne pas la regarder, et de se comporter en homme à qui toute idée de mariage était interdite.

— Ah ! ma chère madame Mignon, il a bien de l'esprit, dit la notaresse au moment où les deux Parisiens faisaient crier le sable du jardinet sous leurs pieds.

— Est-il riche ? voilà la question, répondit Gobenheim.

Modeste était à la fenêtre, ne perdant pas un seul des mouvements du grand poëte, et n'ayant pas un regard pour Ernest de la Brière. Quand M. Mignon rentra, quand Modeste, après avoir reçu le dernier salut des deux amis lorsque la calèche tourna, se fut remise à sa place, il y eut une de ces profondes discussions comme en font les gens de la province sur les gens de Paris, à une première entrevue. Gobenheim répéta son mot : — Est-il riche ? au concert d'éloges que firent madame Latournelle, Modeste et sa mère.

— Riche ? répondit Modeste. Eh ! qu'importe ! ne voyez-vous pas que M. de Canalis est un de ces hommes destinés à occuper les plus hautes places dans l'État ? il a plus que de la fortune, il possède les moyens de la fortune.

— Il sera ministre ou ambassadeur, dit M. Mignon.

— Les contribuables pourraient tout de même avoir à payer les frais de son enterrement, dit le petit Latournelle.

— Eh ! pourquoi ? dit Charles Mignon.

— Il me paraît homme à manger toutes les fortunes dont les moyens lui sont si libéralement accordés par mademoiselle Modeste.

— Comment Modeste ne serait-elle pas libérale envers un poëte qui la traite de madone, dit le petit Dumay, fidèle à la répulsion que Canalis lui avait inspirée.

Gobenheim apprêtait la table de whist avec d'autant plus de persistance, que, depuis le retour de M. Mignon, Latournelle et Dumay s'étaient laissés aller à jouer dix sous la fiche.

— Eh bien ! mon petit ange, dit le père à sa fille dans l'embrasure d'une fenêtre, avoue que papa pense à tout. En huit jours, si tu donnes tes ordres ce soir à ton ancienne couturière de Paris et à tous tes fournisseurs, tu pourras te montrer dans toute la splendeur d'une héritière, de même que j'aurai le temps de nous installer dans notre maison. Tu as un joli poney, songe à te faire faire un costume de cheval, le grand écuyer mérite cette attention.....

— D'autant plus que nous avons du monde à promener, dit Modeste, sur les joues de qui reparaissaient les couleurs de la santé.

— Le secrétaire, dit madame Mignon, n'a pas dit grand'chose.

— C'est un petit sot, répondit madame Latournelle. Le poëte a eu des attentions pour tout le monde. Il a su remercier Latournelle de ses soins pour la location de son pavillon en me disant qu'il semblait avoir consulté le goût d'une femme. Et l'autre restait là, sombre comme un Espagnol, les yeux fixes, ayant l'air de vouloir avaler Modeste ; s'il m'avait regardée, il m'aurait fait peur.

— Il a un joli son de voix, répondit madame Mignon.

— Il sera sans doute venu prendre des renseignements sur la maison Mignon, pour le compte du poëte, dit Modeste en guignant son père, car c'est bien lui que nous avons vu dans l'église.

Madame Dumay, madame et M. Latournelle acceptèrent cette façon d'expliquer le voyage d'Ernest.

— Sais-tu, Ernest, s'écria Canalis à vingt pas du Chalet, que je ne vois pas dans le monde, à Paris, une seule personne à marier comparable à cette adorable fille ?

— Eh ! tout est dit, répliqua la Brière avec une amertume concentrée, elle t'aime, ou, si tu le veux, elle t'aimera. Ta gloire a fait la moitié du chemin. Bref, tout est à ta disposition. Tu retourneras là seul. Modeste a pour moi le plus profond mépris, elle a raison, et je ne vois pas pourquoi je me condamnerais au supplice d'aller admirer, désirer, adorer ce que je ne puis jamais posséder.

Après quelques propos de condoléance où perçait la satisfaction d'avoir fait une nouvelle édition de la phrase de César, Canalis laissa voir le désir d'en finir avec la duchesse de Chaulieu. La Brière, ne pouvant supporter cette conversation, allégua la beauté d'une nuit douteuse pour se faire mettre à terre, et courut comme un insensé vers la côte, où il resta jusqu'à dix heures et demie, en proie à une espèce de démence, tantôt marchant à pas précipités et se livrant à des monologues, tantôt restant debout ou s'asseyant, sans s'apercevoir de l'inquiétude qu'il donnait à deux douaniers en observation.

Après avoir aimé la spirituelle instruction et la candeur agressive de Modeste, il venait de joindre l'adoration de la beauté, c'est-à-dire l'amour sans raison, l'amour inexplicable, à toutes les raisons qui l'avaient amené, dix jours auparavant, dans l'église du Havre. Il revint au Chalet, où les chiens des Pyrénées aboyèrent tellement après lui, qu'il ne put s'adonner au plaisir de contempler les fenêtres de Modeste. En amour, toutes ces choses ne comptent pas plus à l'amant que les travaux couverts par la dernière couche ne comptent au peintre ; mais elles sont tout l'amour, comme les peines enfouies sont l'art tout entier ; il en sort un grand peintre et un amant véritable que la femme et le public finissent, souvent trop tard, par adorer.

— Eh bien ! s'écria-t-il, je resterai, je souffrirai, je la verrai, je l'aimerai pour moi seul, égoïstement ! Modeste sera mon soleil, ma vie, je respirerai par son souffle, je jouirai de ses joies, je maigrirai de ses chagrins, fût-elle la femme de cet égoïste de Canalis.

— Voilà ce qui s'appelle aimer, monsieur, dit une voix qui partit d'un buisson sur le bord du chemin. Ah çà ! tout le monde aime donc mademoiselle de la Bastie ?

Et Butscha se montra soudain, il regarda la Brière. La Brière rengaina sa colère en toisant le nain à la clarté de la lune, et il fit quelques pas sans lui répondre.

— Entre soldats qui servent dans la même compagnie, on devrait être un peu plus camarades que ça, dit Butscha. Si vous n'aimez pas Canalis, je n'en suis pas fou non plus.

— C'est mon ami, répondit Ernest.

— Ah ! vous êtes le petit secrétaire, répliqua le nain.

— Sachez, monsieur, répliqua la Brière, que je ne suis le secrétaire de personne, j'ai l'honneur d'être conseiller à l'une des cours suprêmes du royaume.

— J'ai l'honneur de saluer M. de la Brière, fit Butscha. Moi, j'ai l'honneur d'être premier clerc de Me Latournelle, conseiller suprême du Havre, et j'ai certes une plus belle position que la vôtre. Oui, j'ai eu le bonheur de voir mademoiselle Modeste de la Bastie presque tous les soirs depuis quatre ans, et je compte vivre auprès d'elle comme un domestique du roi vit aux Tuileries. On m'offrirait le trône de Russie, je dirais : — J'aime trop le soleil ! N'est-ce pas vous dire, monsieur, que je m'intéresse à elle plus qu'à moi-même, en tout bien, tout honneur. Croyez-vous que l'altière duchesse de Chaulieu verra d'un bon œil le bonheur de madame de Canalis quand sa femme de chambre, amoureuse de M. Germain, inquiète déjà du séjour que fait au Havre ce charmant valet de chambre, se plaindra tout en coiffant sa maîtresse, de...

— Comment savez-vous ces choses-là ? dit la Brière en interrompant Butscha.

— D'abord je suis clerc de notaire, répondit Butscha ; mais vous n'avez donc pas vu ma bosse ? elle est pleine d'inventions, mon jeune. Je me suis fait le cousin de mademoiselle Philoxène Jacmin, née

Ionfleur, où naquit ma mère, une Jacmin, il y a onze branches de Jacmin à Honfleur. Donc ma cousine, alléchée par un héritage improbable, m'a raconté bien des choses.

— La duchesse est vindicative! dit la Brière.

— Comme une reine, m'a dit Philoxène, elle n'a pas encore pardonné à M. le duc de n'être que son mari, répliqua Butscha. Elle hait comme elle aime. Je suis au fait de son caractère, de sa toilette, de ses goûts, de sa religion et de ses petitesses, car Philoxène me l'a déshabillée, âme et corset. Je suis allé à l'Opéra pour voir madame de Chaulieu, je n'ai pas regretté mes dix francs (je ne parle pas du spectacle)! Si ma prétendue cousine ne m'avait pas dit que sa maîtresse comptait cinquante printemps, j'aurais cru être bien généreux en lui en donnant trente; elle n'a pas connu d'hiver, cette duchesse-là!

— Oui, reprit la Brière, c'est un camée conservé par son caillou... Canalis serait bien embarrassé si la duchesse savait ses projets, et j'espère, monsieur, que vous en resterez là de cet espionnage indigne d'un honnête homme.

— Monsieur, reprit Butscha fièrement, pour moi, Modeste, c'est l'Etat! Je n'espionne pas, je prévois! La duchesse viendra, s'il le faut, ou restera dans sa tranquillité, si je le juge convenable.

— Vous?

— Moi.

— Et par quel moyen? dit la Brière.

— Ah! voilà! dit le petit bossu, qui prit un brin d'herbe. Tenez, voyez! Ce gramen prétend que l'homme construit ses palais pour le loger, et il fait choir un jour les marbres les plus solidement assemblés, comme le peuple, introduit dans l'édifice de la féodalité, l'a jeté par terre. La puissance du faible qui peut se glisser partout est plus grande que celle du fort qui se repose sur ses canons. Nous sommes trois Suisses qui avons juré que Modeste serait heureuse et qui vendrions notre honneur pour elle. Adieu, monsieur; si vous aimez mademoiselle de la Bastie, oubliez cette conversation, et donnez-moi une poignée de main, car vous me semblez avoir du cœur! Il me tardait de voir le Chalet, j'y suis arrivé comme *elle* soufflait sa bougie, je vous ai vu signalé par les chiens, je vous ai entendu rageant; aussi ai-je pris la liberté de vous dire que nous servons dans le même régiment, celui de royal-dévouement!

— Eh bien! répondit la Brière en serrant la main du bossu, faites-moi l'amitié de me dire si mademoiselle Modeste a jamais aimé quelqu'un d'amour avant sa correspondance secrète avec Canalis.

— Oh! s'écria sourdement Butscha. Mais le doute est une injure! Et maintenant encore qui sait si elle aime? le sait-elle elle-même? Elle s'est passionnée pour l'esprit, pour le génie, pour l'âme de ce marchand de stances, de ce vendeur d'orviétan littéraire; mais elle l'étudiera, nous l'étudierons, je saurai bien faire sortir le caractère vrai de dessous la carapace de l'homme à belles manières, et nous verrons la tête menue de son ambition, de sa vanité, dit Butscha, qui se frotta les mains. Or, à moins que mademoiselle n'en soit folle à en mourir...

— Oh! elle est restée en admiration devant lui comme devant une merveille! s'écria la Brière en laissant échapper le secret de sa jalousie.

— Si c'est un brave garçon, loyal, et s'il aime, s'il est digne d'elle, reprit Butscha, s'il renonce à la duchesse, c'est la duchesse que j'entortillerai. Tenez, mon cher monsieur, suivez ce chemin, vous allez être chez vous en dix minutes.

Butscha revint sur ses pas, et héla le pauvre Ernest, qui, en sa qualité d'amoureux véritable, serait resté pendant toute la nuit à causer de Modeste.

— Monsieur, lui dit Butscha, je n'ai pas eu l'honneur de voir encore notre grand poëte, je suis curieux d'observer ce magnifique phénomène dans l'exercice de ses fonctions, rendez-moi le service de venir passer la soirée après-demain au Chalet, restez-y longtemps, car ce n'est pas en une heure qu'un homme se développe. Je saurai, moi le premier, s'il aime, ou s'il peut aimer, ou s'il aimera mademoiselle Modeste.

— Vous êtes bien jeune pour...

— Pour être professeur, reprit Butscha, qui coupa la parole à la Brière. Eh! monsieur, les avortons naissent tous centenaires. Puis, tenez! un malade, quand il est longtemps malade, devient plus fort que son médecin, il s'entend avec la maladie, ce qui n'arrive pas toujours aux docteurs consciencieux. Eh bien! de même, un homme qui chérit la femme, et que la femme doit mépriser sous prétexte de laideur ou de gibbosité, finit par si bien se connaître en amour, qu'il passe séducteur, comme le malade finit par recouvrer la santé. La sottise seule est incurable. Depuis l'âge de six ans (j'en ai vingt-cinq), je n'ai ni père ni mère; j'ai la charité publique pour mère, et le procureur du roi pour père. — Soyez tranquille, dit-il à un geste d'Ernest, je suis plus gai que ma position. Eh bien! depuis six ans que le regard insolent d'une bonne de madame Latournelle m'a dit que j'avais tort de vouloir aimer, j'aime et j'étudie les femmes! J'ai commencé par les laides, il faut toujours attaquer le taureau par les cornes. Aussi ai-je pris pour premier objet d'étude ma patronne, qui certes est un ange pour moi. J'ai peut-être eu tort, mais que voulez-vous? je l'ai passée à mon alambic, et j'ai fini par découvrir, tapie au fond de son cœur, cette pensée : — *Je ne suis pas si mal qu'on le croit!* Et, malgré sa piété profonde, en exploitant cette idée, j'aurais pu la conduire jusqu'au bord de l'abîme... pour l'y laisser.

— Et avez-vous étudié Modeste?

— Je croyais vous avoir dit, répliqua le bossu, que ma vie est à elle comme la France est au roi! Comprenez-vous mon espionnage à Paris, maintenant? Personne que moi ne sait tout ce qu'il y a de noblesse, de fierté, de dévouement, de grâce imprévue, d'infatigable bonté, de vraie religion, de gaieté, d'instruction, de finesse, d'affabilité dans l'âme, dans le cœur, dans l'esprit de cette adorable créature!...

Butscha tira son mouchoir pour étancher deux larmes, et la Brière lui serra la main longtemps.

— Je vivrai dans son rayonnement! ça commence à elle et ça finit en moi, voilà comment nous sommes unis, à peu près comme l'est la nature à Dieu, par la lumière et le Verbe. Adieu, monsieur! je n'ai jamais de ma vie tant bavardé, mais, en vous voyant devant ses fenêtres, j'ai deviné que vous l'aimiez à ma manière!

Sans attendre la réponse, Butscha quitta le pauvre amant, à qui cette conversation avait mis je ne sais quel baume au cœur. Ernest résolut de se faire un ami de Butscha, sans se douter que la loquacité du clerc avait eu pour but principal de se ménager des intelligences chez Canalis. Dans quel flux et reflux de pensées, de résolutions, de plans de conduite, Ernest ne fut-il pas bercé avant de sommeiller!... Et son ami Canalis dormait, lui, du sommeil des triomphateurs, le plus doux des sommeils après celui des justes.

Au déjeuner, les deux amis convinrent d'aller ensemble passer, le lendemain, la soirée au Chalet, et de s'initier aux douceurs d'un whist de province; mais, pour brûler la journée, ils firent seller les chevaux, tous les deux pris à deux fins, et ils s'aventurèrent dans le pays qui, certes, leur était inconnu autant que la Chine; car, ce qu'il y a de plus étranger en France, pour les Français, c'est la France.

En réfléchissant à sa position d'amant malheureux et méprisé, le référendaire fit alors sur lui-même un travail quasi semblable à celui que lui avait fait faire la question posée par Modeste au commencement de leur correspondance. Quoique le malheur passe pour développer les vertus, il ne les développe que chez les gens vertueux; car ces sortes de nettoyages de conscience n'ont lieu que chez les gens naturellement propres. La Brière se promit de dévorer à la Spartiate ses douleurs, de rester digne et de ne se laisser aller à aucune lâcheté; tandis que Canalis, fasciné par l'énormité de la dot, s'engageait lui-même à ne rien négliger pour captiver Modeste. L'égoïsme et le dévouement, le mot de ces deux caractères, arrivèrent, par une loi morale assez bizarre dans ses effets, à des moyens contraires à leur nature. L'homme personnel allait jouer l'abnégation, l'homme tout complaisance allait se réfugier sur le mont Aventin de l'orgueil. Ce phénomène s'observe également en politique. On y met fréquemment son caractère à l'envers, et il arrive souvent que le public ne sait plus quel est l'endroit.

Après dîner, les deux amis apprirent par Germain l'arrivée du grand écuyer, qui fut présenté, dans cette soirée au Chalet, par M. Latournelle. Mademoiselle d'Hérouville trouva moyen de blesser une première fois ce digne homme en le faisant prier de venir chez elle par un valet de pied, au lieu d'envoyer son neveu simplement chez le notaire, qui, certes, aurait parlé pendant le reste de ses jours de la visite du grand écuyer. Aussi le petit notaire fit-il observer à Sa Seigneurie, quand elle lui proposa de le conduire en voiture à Ingouville, qu'il devait y mener madame Latournelle. Devinant à l'air gourmé du notaire qu'il y avait quelque faute à réparer, le duc lui dit gracieusement : — J'aurai l'honneur d'aller prendre, si vous le permettez, madame de Latournelle.

Malgré un haut-le-corps de la despotique mademoiselle d'Hérouville, le duc sortit avec le petit notaire. Ivre de joie en voyant à sa porte une calèche magnifique dont le marchepied fut abaissé par des gens à la livrée royale, la notaresse ne sut plus où prendre ses gants, son ombrelle, son ridicule et son air digne, en apprenant que le grand écuyer la venait chercher. Une fois dans la voiture, tout en se confondant de politesse auprès du petit duc, elle s'écria par un mouvement de bonté : — Eh bien! et Butscha?

— Prenons Butscha, dit le duc en souriant.

Quand les gens du port attroupés par l'éclat de cet équipage vi-

rent ces trois petits hommes avec cette grande femme sèche, ils se regardèrent tous en riant.

— En les soudant au bout les uns des autres, ça ferait peut-être un mâle pour c'te grande perche, dit un marin bordelais.

— Avez-vous encore quelque chose à emporter, madame? demanda plaisamment le duc au moment où le valet attendit l'ordre.

— Non, monseigneur, répondit la notaresse, qui devint rouge et qui regarda son mari comme pour lui dire : Qu'ai-je fait de si mal?

— Sa Seigneurie, dit Butscha, me fait beaucoup d'honneur en me prenant pour une chose. Un pauvre clerc comme moi n'est qu'un *machin!*

— Quoique ce fût dit en riant, le duc rougit et ne répondit rien. Les grands ont toujours tort de plaisanter avec leurs inférieurs. La plaisanterie est un jeu, le jeu suppose l'égalité. Aussi est-ce pour obvier aux inconvénients de cette égalité passagère que, la partie finie, les joueurs ont le droit de ne se plus connaître.

La visite du grand écuyer avait pour raison ostensible une affaire colossale, la mise en valeur d'un espace immense laissé par la mer, entre l'embouchure de deux rivières, et dont la propriété venait d'être adjugée par le conseil d'État à la maison d'Hérouville. Il ne s'agissait de rien moins que d'appliquer des portes de flot et d'èble à deux ponts, de dessécher un kilomètre de tangues sur une largeur de trois ou quatre cents arpents, d'y creuser des canaux, et d'y pratiquer des chemins. Quand le duc d'Hérouville eut expliqué les dispositions du terrain, Charles Mignon fit observer qu'il fallait attendre que la nature eût consolidé ce sol encore mouvant par ses productions spontanées.

Le temps, qui a providentiellement enrichi votre maison, monsieur le duc, peut seul achever son œuvre, dit-il en terminant. Il serait prudent de laisser une cinquantaine d'années avant de se mettre à l'ouvrage.

— Que ce ne soit pas là votre dernier mot, monsieur le comte, dit le duc, venez à Hérouville, et voyez-y les choses par vous-même.

Charles Mignon répondit que tout capitaliste devrait examiner cette affaire à tête reposée, et donna par cette observation au duc d'Hérouville un prétexte pour venir au Chalet. La vue de Modeste fit une vive impression sur le duc; il demanda la faveur de la recevoir, en disant que sa sœur et sa tante avaient entendu parler d'elle, et seraient heureuses de faire sa connaissance. A cette phrase, Charles Mignon proposa de présenter lui-même sa fille en allant inviter les deux demoiselles à dîner pour le jour de sa réintégration à la villa, ce que le duc accepta. L'aspect du cordon bleu, le titre et surtout les regards extatiques du gentilhomme agirent sur Modeste; mais elle se montra parfaite de discours, de tenue et de noblesse. Le duc se retira comme à regret en emportant une invitation de venir au Chalet tous les soirs, fondée sur l'impossibilité reconnue à un courtisan de Charles X de passer une soirée sans faire son whist. Ainsi, le lendemain soir, Modeste allait voir ses trois amants réunis.

Assurément, quoi qu'en disent les jeunes filles, et quoiqu'il soit dans la logique du cœur de tout sacrifier à la préférence, il est excessivement flatteur de voir autour de soi plusieurs prétentions rivales, des hommes remarquables ou célèbres, ou d'un grand nom, tâchant de briller ou de plaire. Dût Modeste y perdre, elle avoua plus tard que les sentiments exprimés dans ses lettres avaient fléchi devant le plaisir de mettre aux prises trois esprits si différents, trois hommes dont chacun, pris séparément, aurait certainement fait honneur à la famille la plus exigeante. Néanmoins cette volupté d'amour-propre fut dominée chez elle par la misanthropique malice qu'avait engendrée la blessure affreuse qui déjà lui semblait seulement un mécompte. Aussi, lorsque le père dit en souriant : — Eh bien! Modeste, veux-tu devenir duchesse?

— Le malheur m'a rendue philosophe, répondit-elle en faisant une révérence moqueuse.

— Vous ne serez que baronne? lui demanda Butscha.

— Ou vicomtesse, répliqua le père.

— Comment cela? dit vivement Modeste

— Mais, si tu agréais M. de la Brière, il aurait bien assez de crédit pour obtenir du roi la succession de mes titres et de mes armes.

— Oh! dès qu'il s'agit de se déguiser, celui-là ne fera pas de façons, répondit amèrement Modeste.

Butscha ne comprit rien à cette épigramme, dont le sens ne pouvait être deviné que par madame et M. Mignon et par Dumay.

— Dès qu'il s'agit de mariage, tous les hommes se déguisent, répondit madame Latournelle, et les femmes leur en donnent l'exemple. J'entends dire depuis que je suis au monde : « M. ou mademoiselle une telle a fait un bon mariage! » il faut donc que l'autre l'ait fait mauvais?

— Le mariage, dit Butscha, ressemble à un procès : il s'y trouve toujours une partie de mécontente; et, si l'une dupe l'autre, la moitié des mariés joue certainement la comédie aux dépens de l'autre.

— Et vous concluez, sire Butscha? dit Modeste.

— A l'attention la plus sévère sur les manœuvres de l'ennemi, répondit le clerc.

— Que t'ai-je dit, ma mignonne? dit Charles Mignon en faisant allusion à sa scène avec sa fille au bord de la mer.

— Les hommes pour se marier, dit Latournelle, jouent autant de rôles que les mères en font jouer à leurs filles pour s'en débarrasser.

— Vous permettez alors le stratagème? dit Modeste.

— De part et d'autre, s'écria Gobenheim, la partie est alors égale.

Cette conversation se faisait, comme on dit familièrement, à bâtons rompus, à travers la partie et au milieu des appréciations que chacun se permettait de M. d'Hérouville, qui fut trouvé très-bien par le petit notaire, par le petit Dumay, par le petit Butscha.

— Je vois, dit madame Mignon avec un sourire, que madame Latournelle et mon pauvre mari sont ici les monstruosités.

— Heureusement pour lui, le colonel n'est pas d'une haute taille, répondit Butscha pendant que son patron donnait les cartes, car un homme grand et spirituel est toujours une exception.

Sans cette petite discussion sur la légalité des ruses matrimoniales, peut-être taxerait-on de longueur le récit de la soirée impatiemment attendue par Butscha; mais la fortune, pour laquelle tant de lâchetés secrètes se commirent, prêtera peut-être aux minuties de la vie privée l'immense intérêt que développera toujours le sentiment social si franchement défini par Ernest dans sa réponse à Modeste.

Dans la matinée, arriva Desplein, qui ne resta que le temps d'envoyer chercher les chevaux de la poste du Havre et de les atteler, environ une heure. Après avoir examiné madame Mignon, il décida que la malade recouvrerait la vue, et il fixa le moment opportun pour l'opération à un mois de là. Naturellement cette importante consultation eut lieu devant les habitants du Chalet, tous palpitants et attendant l'arrêt du prince de la science. L'illustre membre de l'Académie des Sciences fit à l'aveugle une dizaine de questions brèves en en étudiant les yeux au grand jour de la fenêtre. Étonnée de la valeur que le temps avait pour cet homme si célèbre, Modeste aperçut la calèche de voyage pleine de livres que le savant se proposait de lire en retournant à Paris, car il était parti la veille au soir, employant ainsi la nuit et à dormir et à voyager.

La rapidité, la lucidité des jugements que Desplein portait sur chaque réponse de madame Mignon, son ton bref, ses manières, tout donna pour la première fois à Modeste des idées justes sur les hommes de génie. Elle entrevit d'énormes différences entre Canalis, homme secondaire, et Desplein, homme plus que supérieur. L'homme de génie a dans la conscience de son talent et dans la solidité de la gloire comme une garenne où son orgueil légitime s'exerce et prend l'air sans gêner personne. Puis, sa lutte constante avec les hommes et les choses ne lui laisse pas le temps de se livrer aux coquetteries que se permettent les héros de la mode, qui se hâtent de récolter les moissons d'une saison fugitive, et dont la vanité, l'amour-propre, ont l'exigence et les taquineries d'une douane âpre à percevoir ses droits sur tout ce qui passe à sa portée. Modeste fut d'autant plus enchantée de ce grand praticien, qu'il parut frappé de l'exquise beauté de Modeste, lui entre les mains de qui tant de femmes passaient, et qui, depuis longtemps, les examinait en quelque sorte à la loupe et au scalpel.

— Ce serait en vérité bien dommage, dit-il avec ce ton de galanterie qu'il savait prendre et qui contrastait avec sa prétendue brusquerie, qu'une mère fût privée de voir une si charmante fille!

Modeste voulut servir elle-même le simple déjeuner que le grand chirurgien accepta. Elle accompagna, de même que son père et Dumay, le savant attendu par tant de malades jusqu'à la calèche qui stationnait à la petite porte; et là, l'œil doré par l'espérance, elle dit encore à Desplein : — Ainsi, ma chère maman me verra!

— Oui, mon petit feu follet, je vous le promets, répondit-il en souriant, et je suis incapable de vous tromper, car moi aussi j'ai une fille! ..

Les chevaux emportèrent Desplein sur ce mot qui fut plein d'une grâce inattendue. Rien ne charme plus que l'imprévu particulier aux gens de talent.

Cette visite fut l'événement du jour, elle laissa dans l'âme de Modeste une trace lumineuse. La jeune enthousiaste admira naïvement cet homme dont la vie appartenait à tous, et chez qui l'habitude de s'occuper des douleurs physiques avait détruit les manifestations de l'égoïsme. Le soir, quand Gobenheim, les Latournelle et Butscha, Canalis, Ernest et le duc d'Hérouville furent réunis, chacun complimenta la famille Mignon de la bonne nouvelle donnée par Desplein. Naturellement alors la conversation, où domina la Modeste que se

lettres ont révélée, se porta sur cet homme, dont le génie était, malheureusement pour sa gloire, appréciable seulement par la tribu des savants et de la Faculté. Gobenheim laissa échapper cette phrase qui, de nos jours, est la sainte ampoule du génie au sens des économistes et des banquiers : — Il gagne un argent fou !

— On le dit très-intéressé, répondit Canalis.

Les louanges données à Desplein par Modeste incommodaient le poëte. La vanité procède comme la femme. Toutes deux elles croient perdre quelque chose à l'éloge et à l'amour accordés à autrui. Voltaire était jaloux de l'esprit d'un roué que Paris admira deux jours, de même qu'une duchesse s'offense d'un regard jeté sur sa femme de chambre. L'avarice de ces deux sentiments est telle, qu'ils se trouvent volés de la part faite à un pauvre.

— Croyez-vous, monsieur, demanda Modeste en souriant, qu'on doive juger le génie avec la mesure ordinaire?

— Il faudrait peut-être avant tout, répondit Canalis, définir l'homme de génie, et l'une de ses conditions est l'invention : invention d'une forme, d'un système ou d'une force. Ainsi Napoléon fut inventeur, à part ses autres conditions de génie. Il a inventé sa méthode de faire la guerre. Walter Scott est un inventeur, Linnée est un inventeur, Geoffroy Saint-Hilaire et Cuvier sont des inventeurs. De tels hommes sont hommes de génie au premier chef. Ils renouvellent, augmentent ou modifient la science ou l'art. Mais Desplein est un homme dont l'immense talent consiste à bien appliquer des lois déjà trouvées, à observer, par un don naturel, les désinences de chaque tempérament et l'heure marquée par la nature pour faire une opération. Il n'a pas fondé, comme Hippocrate, la science elle-même. Il n'a pas trouvé de système comme Galien, Broussais ou Rasori. C'est un génie exécutant comme Moschelès sur le piano, Paganini sur le violon, comme Farinelli sur son larynx! gens qui développent d'immenses facultés, mais qui ne créent pas de musique. Entre Beethowen et la Catalani, vous me permettrez de décerner à l'un l'immortelle couronne du génie et du martyre, et à l'autre beaucoup de pièces de cent sous; avec l'une nous sommes quittes, tandis que le monde reste toujours le débiteur de l'autre! Nous nous endettons chaque jour avec Molière, et nous avons trop payé Baron.

— Je crois, mon ami, que tu fais la part des idées trop belle, dit la Brière d'une voix douce et mélodieuse qui produisit un soudain contraste avec le ton péremptoire du poëte, dont l'organe flexible avait quitté le ton de la câlinerie pour le ton magistral de la tribune. Le génie doit être estimé, surtout, en raison de son utilité. Parmentier, Jacquart et Papin, à qui l'on élèvera des statues quelque jour, sont aussi des gens de génie. Ils ont changé ou changeront la face des États en un sens. Sous ce rapport, Desplein se présentera toujours aux yeux des penseurs accompagné d'une génération tout entière dont les larmes, dont les souffrances auront cessé sous sa main puissante...

Il suffisait que cette opinion fût émise par Ernest pour que Modeste voulût la combattre.

— A ce compte, dit-elle, monsieur, celui qui trouverait le moyen de faucher le blé sans gâter la paille, par une machine qui ferait l'ouvrage de dix moissonneurs, serait un homme de génie?

— Oh! oui, ma fille, dit madame Mignon, il serait béni du pauvre dont le pain coûterait alors moins cher, et celui que bénissent les pauvres est béni de Dieu!

— C'est donner le pas à l'utile sur l'art, répondit Modeste en hochant la tête.

— Sans l'utile, dit Charles Mignon, où prendrait-on l'art? sur quoi s'appuierait, de quoi vivrait, où s'abriterait et qui payerait le poëte?

— Oh! mon cher père, cette opinion est bien capitaine au long cours, épicier, bonnet de coton!... Que Gobenheim et M. le référendaire, dit-elle en montrant la Brière, qui sont intéressés à la solution de ce problème social, le soutiennent, je le conçois; mais vous, dont la vie a été la poésie la plus inutile de ce siècle, puisque votre sang répandu sur l'Europe, et vos énormes souffrances exigées par un colosse, n'ont pas empêché la France de perdre dix départements acquis par la République, comment donnez-vous dans ce raisonnement excessivement *perruque*, comme disent les romantiques?... On voit bien que vous revenez de la Chine.

L'irrévérence des paroles de Modeste fut aggravée par un petit ton méprisant et dédaigneux qu'elle prit à dessein et dont s'étonnèrent également madame Latournelle, madame Mignon et Dumay. Madame Latournelle n'y voyait pas clair tout en ouvrant les yeux. Butscha, dont l'attention était comparable à celle d'un espion, regarda d'une manière significative M. Mignon en lui voyant le visage coloré par une vive et soudaine indignation.

— Encore un peu, mademoiselle, et vous alliez manquer de respect à votre père, dit en souriant le colonel, éclairé par le regard de Butscha. Voilà ce que c'est que de gâter ses enfants.

— Je suis fille unique!... répondit-elle insolemment.

— Unique! répéta le notaire en accentuant ce mot.

— Monsieur, répondit sèchement Modeste à Latournelle, mon père est très-heureux que je me fasse son précepteur, il m'a donné la vie, je lui donne le savoir, il me redevra quelque chose.

— Il y a manière et surtout l'occasion, dit madame Mignon.

— Mais mademoiselle a raison, reprit Canalis en se levant et se posant à la cheminée dans l'une des plus belles attitudes de sa collection de mines. Dieu, dans sa prévoyance, a donné des aliments et des vêtements à l'homme, et il ne lui a pas directement donné l'art! Il a dit à l'homme : — « Pour vivre, tu te courberas vers la terre; pour penser, tu t'élèveras vers moi! » Nous avons autant besoin de la vie de l'âme que de celle du corps. De là, deux utilités. Ainsi, bien certainement l'on ne se chausse pas d'un livre. Un chant d'épopée ne vaut pas, au point de vue utilitaire, une soupe économique du bureau de bienfaisance. La plus belle idée remplacerait difficilement la voile d'un vaisseau. Certes, une marmite autoclave, en se soulevant de deux pouces sur elle-même, nous procure le calicot à cinq sous le mètre meilleur marché; mais cette machine et les perfections de l'industrie ne soufflent pas la vie à un peuple, et ne diront pas à l'avenir qu'il a existé; tandis que l'art égyptien, l'art mexicain, l'art grec, l'art romain avec leurs chefs-d'œuvre taxés d'inutiles, ont attesté l'existence de ces peuples dans le vaste espace du temps, là où de grandes nations intermédiaires dénuées d'hommes de génie ont disparu sans laisser sur le globe leur carte de visite! Toutes les œuvres du génie sont le *summum* d'une civilisation, et présupposent une immense utilité. Certes, une paire de bottes ne l'emporte pas à vos yeux sur une pièce de théâtre, et vous ne préférerez pas un moulin à l'église de Saint-Ouen. Eh bien! un peuple est animé du même sentiment qu'un homme, et l'homme a pour idée favorite de se survivre à lui-même moralement comme il se reproduit physiquement. La survie d'un peuple est l'œuvre de ses hommes de génie. En ce moment, la France prouve énergiquement la vérité de cette thèse. Assurément, elle est primée en industrie, en commerce, en navigation, par l'Angleterre; et, néanmoins, elle est, je le crois, à la tête du monde par ses artistes, par ses hommes de talent, par le goût de ses produits. Il n'est pas d'artiste ni d'intelligence qui ne vienne demander à Paris ses lettres de maîtrise. Il n'y a d'école de peinture en ce moment qu'en France, et nous régnerons par le livre peut-être plus sûrement, plus longtemps, que par le glaive. Dans le système d'Ernest, on supprimerait les fleurs de luxe, la beauté de la femme, la musique, la peinture et la poésie. Assurément la société ne serait pas renversée, mais je demande qui voudrait accepter la vie ainsi? Tout ce qui est utile est affreux et laid. La cuisine est indispensable dans une maison; mais vous vous gardez bien d'y séjourner, et vous vivez dans un salon que vous ornez, comme l'est celui-ci, de choses parfaitement superflues. A quoi ces charmantes peintures, ces bois façonnés, servent-ils? Il n'y a de beau que ce qui nous semble inutile. Nous avons nommé le seizième siècle la Renaissance avec une admirable justesse d'expression. Ce siècle fut l'aurore d'un monde nouveau; les hommes en parleront encore qu'on ne se souviendra plus de quelques siècles antérieurs, dont tout le mérite sera d'avoir existé, comme ces millions d'êtres qui ne comptent pas dans une génération!

— Guenille soit, ma guenille m'est chère! répondit assez plaisamment le duc d'Hérouville pendant le silence qui suivit cette prose pompeusement débitée.

— L'art, qui, selon vous, dit Butscha en s'attaquant à Canalis, serait la sphère dans laquelle le génie est appelé à faire ses évolutions, existe-t-il? N'est-ce pas un magnifique mensonge auquel l'homme social a la manie de croire? Qu'ai-je besoin d'avoir un paysage de Normandie dans ma chambre quand je puis l'aller voir très-bien réussi par Dieu? Nous avons dans nos rêves des poëmes plus beaux que l'*Iliade*. Pour une somme peu considérable, je puis trouver à Valognes, à Carentan, comme en Provence, à Arles, des Vénus tout aussi belles que celles de Titien. La *Gazette des Tribunaux* publie des romans autrement faits que ceux de Walter Scott, qui se dénouent terriblement, avec du vrai sang et non avec de l'encre. Le bonheur et la vertu sont au-dessus de l'art et du génie.

— Bravo, Butscha! s'écria madame Latournelle.

— Qu'a-t-il dit? demanda Canalis à la Brière en cessant de recueillir dans les yeux et dans l'attitude de Modeste les charmants témoignages d'une admiration naïve.

Le mépris qu'avait essuyé la Brière, et surtout l'irrespectueux discours de la fille au père, contristaient tellement ce pauvre jeune homme, qu'il ne répondit pas à Canalis; ses yeux, douloureusement attachés sur Modeste, accusaient une méditation profonde. L'argumentation du clerc fut reproduite avec esprit par le duc d'Hérouville, qui finit en disant que les extases de sainte Thérèse étaient bien supérieures aux créations de lord Byron.

— Oh ! monsieur le duc, répondit Modeste, c'est une poésie entièrement personnelle, tandis que le génie de Byron ou celui de Molière profite au monde...

— Mets-toi donc d'accord avec M. le baron, répondit vivement Charles Mignon. Tu veux maintenant que le génie soit utile, absolument comme le coton, mais tu trouveras peut-être la logique aussi perruque, aussi vieille que ton pauvre bonhomme de père.

Butscha, la Brière et madame Latournelle échangèrent des regards à demi moqueurs qui poussèrent Modeste d'autant plus avant dans la voie de l'irritation qu'elle resta court pendant un moment.

— Mademoiselle, rassurez-vous! dit Canalis en lui souriant, nous ne sommes ni battus, ni pris en contradiction. Toute œuvre d'art, qu'il s'agisse de la littérature, de la musique, de la peinture, de la sculpture ou de l'architecture, implique une utilité sociale positive, égale à celle de tous les autres produits commerciaux. L'art est le commerce par excellence, il le sous-entend. Un livre, aujourd'hui, fait empocher à son auteur quelque chose comme dix mille francs, et sa fabrication suppose l'imprimerie, la papeterie, la librairie, la fonderie, c'est-à-dire des milliers de bras en action. L'exécution d'une symphonie de Beethoven ou d'un opéra de Rossini demande tout autant de bras, de machines et de fabrications. Le prix d'un monument répond encore plus brutalement à l'objection. Aussi peut-on dire que les œuvres du génie ont une base extrêmement coûteuse, et nécessairement profitable à l'ouvrier.

Établi sur cette thèse, Canalis parla pendant quelques instants avec un grand luxe d'images et en se complaisant dans sa phrase; mais il lui arriva, comme à beaucoup de grands parleurs, de se trouver dans sa conclusion au point de départ de la conversation, et du même avis que la Brière, sans s'en apercevoir.

— Je vois avec plaisir, mon cher baron, dit finement le petit duc d'Hérouville, que vous serez un grand ministre constitutionnel.

— Oh ! dit Canalis avec un geste de grand homme, que prouvons-nous dans toutes nos discussions? l'éternelle vérité de cet axiome: Tout est vrai, tout est faux ! Il y a, pour les vérités morales comme pour les créatures, des milieux où elles changent d'aspect au point d'être méconnaissables.

— La société vit de choses jugées, dit le duc d'Hérouville.

— Quelle légèreté ! dit tout bas madame Latournelle à son mari.

— C'est un poëte, répondit Gobenheim, qui entendit le mot.

Canalis, qui se trouvait à dix lieues au-dessus de ses auditeurs, et qui peut-être avait raison dans son dernier mot philosophique, prit pour des symptômes d'ignorance l'espèce de froid peint sur toutes les figures; mais il se vit compris par Modeste, et il resta content, sans deviner combien le monologue est blessant pour des provinciaux dont la principale occupation est de démontrer aux Parisiens l'existence, l'esprit et la sagesse de la province.

— Y a-t-il longtemps que vous n'avez vu la duchesse de Chaulieu? demanda le duc à Canalis pour changer de conversation.

— Je l'ai quittée il y a six jours, répondit Canalis.

— Elle va bien ? reprit le duc.

— Parfaitement bien.

— Ayez la bonté de me rappeler à son souvenir quand vous lui écrirez.

— On la dit charmante, reprit Modeste en s'adressant au duc.

— Monsieur le baron, répondit le grand écuyer, peut en parler plus savamment que moi.

— Plus que charmante, dit Canalis en acceptant la perfidie de M. d'Hérouville, mais je suis partial, mademoiselle, c'est mon amie depuis dix ans, je lui dois tout ce que je puis avoir de bon, elle m'a préservé des dangers du monde. Enfin, M. le duc de Chaulieu lui-même m'a fait entrer dans la voie où je suis. Sans la protection de cette famille, le roi, les princesses, auraient pu souvent oublier un pauvre poëte comme moi, aussi mon affection sera-t-elle toujours pleine de reconnaissance.

Ceci fut dit avec des larmes dans la voix.

— Combien nous devons aimer celle qui vous a dicté tant de chants sublimes, et qui vous inspire un si beau sentiment, dit Modeste attendrie. Peut-on concevoir un poëte sans muse?

— Il serait sans cœur, il ferait des vers secs comme ceux de Voltaire, qui n'a jamais aimé que Voltaire, répondit Canalis.

— Ne m'avez-vous pas fait l'honneur de me dire à Paris, demanda le Breton à Canalis, que vous n'éprouviez aucun des sentiments que vous exprimiez ?

— La botte est droite, mon brave soldat, répondit le poëte en souriant, mais apprenez qu'il est permis d'avoir à la fois beaucoup de cœur et dans la vie intellectuelle et dans la vie réelle. On peut exprimer de beaux sentiments sans les éprouver, et les éprouver sans pouvoir les exprimer. La Brière, mon ami, que voici, aime à en perdre l'esprit, dit-il avec générosité en regardant Modeste; moi, qui certes aime autant que lui, je crois, à moins de me faire illusion, que je pourrais donner à mon amour une forme littéraire en harmonie avec sa puissance; mais je ne réponds pas, mademoiselle, dit-il en se tournant vers Modeste avec une grâce un peu trop recherchée, de ne pas être demain sans esprit...

Ainsi, le poëte triomphait de tout obstacle, il brûlait en l'honneur de son amour les bâtons qu'on lui jetait entre les jambes, et Modeste restait ébahie de cet esprit parisien qu'elle ne connaissait pas et qui brillantait les déclamations du discoureur.

— Quel sauteur! dit Butscha dans l'oreille du petit Latournelle, après avoir entendu la plus magnifique tirade sur la religion catholique et sur le bonheur d'avoir pour épouse une femme pieuse, servie en réponse à un mot de madame Mignon.

Modeste eut sur les yeux comme un bandeau; le prestige du débit et l'attention qu'elle prêtait à Canalis, par parti pris, l'empêcha de voir ce que Butscha remarquait soigneusement, la déclamation, le défaut de simplicité, l'emphase substituée au sentiment et toutes les incohérences qui dictèrent au clerc son mot un peu trop cruel. Là où M. Mignon, Dumay, Butscha, Latournelle, s'étonnaient de l'inconséquence de Canalis sans tenir compte de l'inconséquence d'une conversation toujours si capricieuse en France, Modeste admirait la souplesse du poëte, et se disait en l'entraînant avec elle dans les chemins tortueux de sa fantaisie : « Il m'aime! »

Butscha, comme tous les spectateurs de ce qu'il faut appeler cette *représentation*, fut frappé du défaut principal des égoïstes que Canalis laisse un peu trop voir, comme tous les gens habitués à pérorer dans les salons. Soit qu'il comprît d'avance ce que l'interlocuteur voulait dire, soit qu'il n'écoutât point, ou soit qu'il eût la faculté d'écouter tout en pensant à autre chose, Melchior offrait ce visage distrait qui déconcerte la parole autant qu'il blesse la vanité. Ne pas écouter est non-seulement un manque de politesse, mais encore une marque de mépris.

Or, Canalis pousse un peu loin cette habitude, car souvent il oublie de répondre à un discours qui veut une réponse, et passe sans aucune transition polie au sujet dont il se préoccupe. Si, d'un homme haut placé, cette impertinence s'accepte sans protêt, elle engendre au fond des cœurs un levain de haine et de vengeance; mais d'un égal, elle va jusqu'à dissoudre l'amitié. Quand, par hasard, Melchior se force à écouter, il tombe dans un autre défaut, il ne fait que se prêter, et il ne se donne pas. Sans être aussi choquant, ce demi-sacrifice indispose tout autant l'écouteur et le laisse mécontent. Rien ne rapporte plus dans le *commerce du monde* que l'aumône de l'attention. A bon entendeur, salut! n'est pas seulement un précepte évangélique, c'est encore une excellente spéculation; observez-le, on vous passera tout, jusqu'à des vices. Canalis prit beaucoup sur lui dans l'intention de plaire à Modeste; mais, s'il fut complaisant pour elle, il redevint souvent lui-même avec les autres.

Modeste, impitoyable pour les dix martyrs qu'elle faisait, pria Canalis de lire une de ses pièces de vers, elle voulait un échantillon du talent de lecture si vanté. Canalis prit le volume que lui tendit Modeste, et roucoula, tel est le mot propre, celle de ses poésies qui passe pour être la plus belle, une imitation des *Amours des anges* de Moore, intitulée VITALIS, que mesdames Latournelle et Dumay, Gobenheim et le caissier, accueillirent par quelques bâillements.

— Si vous jouez bien au whist, monsieur, dit Gobenheim en présentant cinq cartes mises en éventail, je n'aurai jamais vu d'homme aussi accompli que vous...

Cette question fit rire, car elle fut la traduction des idées de chacun.

— Je le joue assez pour pouvoir vivre en province le reste de mes jours, répondit Canalis. Voici sans doute plus de littérature et de conversation qu'il n'en faut à des joueurs de whist, ajouta-t-il avec impertinence en jetant son volume sur la console.

Ce détail indique les dangers que court le héros d'un salon à sortir, comme Canalis, de sa sphère; il ressemble alors à l'acteur chéri d'un certain public, dont le talent se perd en quittant son cadre et abordant un théâtre supérieur.

On mit ensemble le baron et le duc, Gobenheim fut le partenaire de Latournelle. Modeste vint se placer auprès du poëte, au grand désespoir du pauvre Ernest, qui suivait sur le visage de la capricieuse jeune fille les progrès de la fascination exercée par Canalis. La Brière ignorait le don de séduction que possédait Melchior, et que la nature a souvent refusé aux êtres vrais, assez généralement timides. Ce don exige une hardiesse, une vivacité de moyens qu'on pourrait appeler la voltige de l'esprit; il comporte même un peu de mimique; mais n'y a-t-il pas toujours, moralement parlant, un comédien dans un

poëte? Entre exprimer des sentiments qu'on n'éprouve pas, mais dont on conçoit toutes les variantes, et les feindre quand on en a besoin pour obtenir un succès sur le théâtre de la vie privée, la différence est grande; néanmoins, si l'hypocrisie nécessaire à l'homme du monde a gangrené le poëte, il arrive à transporter les facultés de son talent dans l'expression d'un sentiment nécessaire, comme le grand homme voué à la solitude finit par transborder son cœur dans son esprit.

—Il travaille pour les millions, se disait douloureusement la Brière, et il jouera si bien la passion, que Modeste y croira!

Et, au lieu de se montrer plus aimable et plus spirituel que son rival, la Brière imita le duc d'Hérouville : il resta sombre, inquiet, attentif; mais là où l'homme de cour étudiait les incartades de la jeune héritière, Ernest fut en proie aux douleurs d'une jalousie noire et concentrée, il n'avait pas encore obtenu un regard de son idole. Il sortit, pour quelques instants, avec Butscha.

— C'est fini, dit-il, elle est folle de lui, je suis plus que désagréable, et d'ailleurs elle a raison! Canalis est charmant, il a de l'esprit dans son silence, de la passion dans les yeux, de la poésie dans ses amplifications...

— Est-ce un honnête homme? demanda Butscha.

— Oh! oui, répondit la Brière. Il est loyal, chevaleresque, et capable de perdre, soumis à l'influence d'une Modeste, les petits travers que lui a donnés madame de Chaulieu...

— Vous êtes un brave garçon, dit le petit bossu. Mais est-il capable d'aimer, et l'aimera-t-il?

— Je ne sais pas, répondit la Brière. A-t-elle parlé de moi? demanda-t-il après un moment de silence.

— Oui, dit Butscha, qui redit à la Brière le mot échappé à Modeste sur les déguisements.

Le référendaire alla se jeter sur un banc, et s'y cacha la tête dans ses mains; il ne pouvait retenir ses larmes, et ne voulait pas les laisser voir à Butscha ; mais le nain était homme à les deviner.

— Qu'avez-vous, monsieur? demanda Butscha.

— Elle a raison!... dit la Brière en se relevant brusquement, je suis un misérable ..

Il raconta la tromperie à laquelle l'avait convié Canalis; mais en faisant observer à Butscha qu'il avait voulu détromper Modeste avant qu'elle ne se fût démasquée, et il se répandit en apostrophes assez enfantines sur le malheur de sa destinée. Butscha reconnut sympathiquement l'amour dans sa vigoureuse et sapide naïveté, dans ses vraies, dans ses profondes anxiétés.

— Mais pourquoi, dit-il au référendaire, ne vous développez-vous pas devant mademoiselle Modeste, et laissez-vous votre rival faire ses exercices...

— Ah! vous n'avez donc pas senti, lui dit la Brière, votre gorge se serrer dès qu'il s'agit de lui parler... Vous ne sentez donc rien dans la racine de vos cheveux, rien à la surface de la peau, quand elle vous regarde, ne fût-ce que d'un œil distrait.

— Mais vous avez eu assez de jugement pour être d'une tristesse morne quand elle a, en quelque sorte, dit à son digne père : — Vous êtes une ganache.

— Monsieur, je l'aime trop pour ne pas avoir senti comme la lame d'un poignard entrer dans mon cœur en l'entendant ainsi donner un démenti aux perfections que je lui trouve.

— Canalis, lui, l'a justifiée, répondit Butscha.

— Si elle avait plus d'amour-propre que de cœur, elle ne serait pas regrettable, répliqua la Brière.

En ce moment, Modeste, suivie de Canalis, qui venait de perdre, sortit avec son père et madame Dumay, pour respirer l'air d'une nuit étoilée. Pendant que sa fille se promenait avec le poëte, Charles Mignon se détacha d'elle pour venir auprès de la Brière.

— Votre ami, monsieur, aurait dû se faire avocat, dit-il en souriant et regardant le jeune homme avec attention.

— Ne vous hâtez pas de juger un poëte avec la sévérité que vous pourriez avoir pour un homme ordinaire, comme moi par exemple, monsieur le comte, répondit la Brière. Le poëte a sa mission. Il est destiné, par sa nature, à voir la poésie des questions, de même qu'il exprime celle de toute chose; aussi, là où vous le croyez en opposition avec lui-même, est-il fidèle à sa vocation. C'est le peintre, faisant également bien une madone et une courtisane. Molière a raison dans ses personnages de vieillard et dans ceux de ses jeunes gens, et Molière avait certes le jugement sain. Ces jeux de l'esprit, corrupteurs chez les hommes secondaires, n'ont aucune influence sur le caractère chez les vrais grands hommes.

Charles Mignon serra la main à la Brière en lui disant : — Cette facilité pourrait néanmoins servir à se justifier à soi-même des actions diamétralement opposées, surtout en politique.

— Ah! mademoiselle, répondait en ce moment Canalis d'une voix câline à une malicieuse observation de Modeste, ne croyez pas que la multiplicité des sensations ôte la moindre force aux sentiments. Les poëtes, plus que les autres hommes, doivent aimer avec constance et foi. D'abord ne soyez pas jalouse de ce qu'on appelle la Muse. Heureuse la femme d'un homme occupé! Si vous entendiez les plaintes des femmes qui subissent le poids de l'oisiveté des maris sans fonctions, ou à qui la richesse laisse de grands loisirs, vous sauriez que le principal bonheur d'une Parisienne est la liberté, la royauté chez elle. Or, nous autres, nous laissons prendre à une femme le sceptre chez nous, car il nous est impossible de descendre à la tyrannie exercée par les petits esprits. Nous avons mieux à faire... Si jamais je me mariais, ce qui, je vous le jure, est une catastrophe très-éloignée pour moi, je voudrais que ma femme eût la liberté morale que garde une maîtresse, et qui peut-être est la source où elle puise toutes ses séductions.

Canalis déploya sa verve et ses grâces en parlant amour, mariage, adoration de la femme, en controversant avec Modeste jusqu'à ce que M. Mignon, qui vint les rejoindre, eût trouvé, dans un moment de silence, l'occasion de prendre sa fille par le bras, et de l'amener devant Ernest, à qui le digne soldat avait conseillé de tenter une explication.

— Mademoiselle, dit Ernest d'une voix altérée, il m'est impossible de rester sous le poids de votre mépris. Je ne me défends pas, je ne cherche pas à me justifier, je veux seulement vous faire observer qu'avant de lire votre flatteuse lettre adressée à la personne, et non plus au poëte, la dernière enfin, je voulais, et je vous l'ai fait savoir par un mot écrit du Havre, dissiper l'erreur où vous étiez. Tous les sentiments que j'ai eu le bonheur de vous exprimer sont sincères. Une espérance a lui pour moi quand, à Paris, M. votre père s'est dit pauvre; mais maintenant, si tout est perdu, si je n'ai plus que des regrets éternels, pourquoi resterais-je ici où tout est supplice pour moi?... Laissez-moi donc emporter un sourire de vous, il sera gravé dans mon cœur.

— Monsieur, répondit Modeste, qui parut froide et distraite, je ne suis pas la maîtresse ici; mais, certes, je serais au désespoir d'y retenir ceux qui n'y trouvent ni plaisir ni bonheur.

Elle laissa le référendaire en prenant le bras de madame Dumay pour rentrer. Quelques instants après, tous les personnages de cette scène domestique, de nouveau réunis au salon, furent assez surpris de voir Modeste assise auprès du duc d'Hérouville, et coquetant avec lui comme aurait pu le faire la plus rusée Parisienne; elle s'intéressait à son jeu, lui donnait les conseils qu'il demandait, et trouva l'occasion de lui dire des choses flatteuses en élevant le hasard de la noblesse sur la même ligne que les hasards du talent et de la beauté.

Canalis savait ou croyait savoir la raison de ce changement : il avait voulu piquer Modeste en traitant le mariage de catastrophe, et en s'en montrant éloigné; mais, comme tous ceux qui jouent avec le feu, ce fut lui qui se brûla. La fierté de Modeste, son dédain, alarmèrent le poëte, il revint à elle en donnant le spectacle d'une jalousie d'autant plus visible qu'elle était jouée. Modeste, implacable comme les anges, savoura le plaisir que lui causait l'exercice de son pouvoir, et naturellement elle en abusa. Le duc d'Hérouville n'avait jamais connu pareille fête : une femme lui souriait! A onze heures du soir, heure indue au Chalet, les trois prétendus sortirent, le duc en trouvant Modeste charmante, Canalis en la trouvant excessivement coquette, et la Brière navré de sa dureté.

Pendant huit jours l'héritière fut avec ses trois prétendus ce qu'elle avait été durant cette soirée, en sorte que le poëte parut l'emporter sur ses rivaux, malgré les boutades et les fantaisies qui donnaient de temps en temps de l'espoir au duc d'Hérouville. Les irrévérences de Modeste envers son père, les libertés excessives qu'elle prenait avec lui; ses impatiences avec sa mère aveugle en lui rendant comme à regret ces petits services qui naguère étaient le triomphe de sa piété filiale, semblaient être l'effet d'un caractère fantasque et d'une gaieté tolérée dès l'enfance.

Quand Modeste allait trop loin, elle se faisait de la morale à elle-même, et attribuait ses légèretés, ses incartades, à son esprit d'indépendance. Elle avouait au duc et à Canalis son peu de goût pour l'obéissance, et le regardait comme un obstacle réel à son établissement, en interrogeant ainsi le moral de ses prétendus, à la manière de ceux qui trouent la terre pour en ramener de l'or, du charbon, du tuf ou de l'eau.

— Je ne trouverai jamais, disait-elle la veille du jour où l'installation de la famille à la Villa devait avoir lieu, de mari qui supportera mes caprices avec la bonté de mon père, qui ne s'est jamais démentie, avec l'indulgence de mon adorable mère.

— Ils se savent aimés, mademoiselle, dit la Brière.

— Soyez sûre, mademoiselle, que votre mari connaîtra toute la valeur de son trésor, ajouta le duc.

— Vous avez plus d'esprit et de résolution qu'il n'en faut pour discipliner un mari, dit Canalis en riant.

Modeste sourit comme Henri IV dut sourire après avoir révélé, par trois réponses à une question insidieuse, le caractère de ses trois principaux ministres à un ambassadeur étranger.

Le jour du dîner, Modeste, entraînée par la préférence qu'elle accordait à Canalis, se promena longtemps seule avec lui sur le terrain sablé qui se trouvait entre la maison et le boulingrin orné de fleurs. Aux gestes du poëte, à l'air de la jeune héritière, il était facile de voir qu'elle écoutait favorablement Canalis ; aussi, les deux demoiselles d'Hérouville vinrent-elles interrompre ce scandaleux tête-à-tête, et, avec l'adresse naturelle aux femmes en semblable occurrence, elles mirent la conversation sur la cour, sur l'éclat d'une charge de la couronne, en expliquant la différence qui existait entre les charges de la maison du roi et celles de la couronne ; elles tâchèrent de griser Modeste en s'adressant à son orgueil et lui montrant une des plus hautes destinées à laquelle une femme pouvait alors aspirer.

— Avoir pour fils un duc, s'écria la vieille demoiselle, est un avantage positif. Ce titre est une fortune hors de toute atteinte qu'on donne à ses enfants.

— A quel hasard, dit Canalis assez mécontent d'avoir vu son entretien rompu, devons-nous attribuer le peu de succès que M. le grand écuyer a eu jusqu'à présent dans l'affaire où ce titre peut le plus servir les prétentions d'un homme ?

Les deux demoiselles jetèrent à Canalis un regard chargé d'autant de venin qu'en insinue la morsure d'une vipère, et furent si décontenancées par le sourire railleur de Modeste, qu'elles se trouvèrent sans un mot de réponse.

— M. le grand écuyer, dit Modeste à Canalis, ne vous a jamais reproché l'humilité que vous inspire votre gloire, pourquoi lui en vouloir de sa modestie ?

— Il ne s'est d'ailleurs pas encore rencontré, dit la vieille demoiselle, une femme digne du rang de mon neveu. Nous en avons vu qui n'avaient que la fortune de cette position, d'autres qui, sans la fortune, en avaient tout l'esprit ; et j'avoue que nous avons bien fait d'attendre que Dieu nous offrît l'occasion de connaître une personne en qui se rencontrent et la noblesse, et l'esprit, et la fortune d'une duchesse d'Hérouville.

— Il y a, ma chère Modeste, dit Hélène d'Hérouville en emmenant sa nouvelle amie à quelques pas de là, mille barons de Canalis dans le royaume, comme il y a cent poëtes à Paris qui le valent ; et il est si peu grand homme, que moi, pauvre fille destinée à prendre le voile faute d'une dot, je ne voudrais pas de lui ! Vous ne savez d'ailleurs pas ce que c'est qu'un jeune homme exploité depuis dix ans par la duchesse de Chaulieu. Il n'y a vraiment qu'une vieille femme de soixante ans bientôt qui puisse se soumettre aux petites indispositions dont est, dit-on, affligé le grand poëte, et dont la moindre fut, chez Louis XIV, un défaut insupportable ; mais la duchesse n'en souffre pas autant, il est vrai, qu'en souffrirait une femme ; elle ne l'a pas toujours chez elle comme on a un mari.

Et, pratiquant l'une des manœuvres particulières aux femmes entre elles, Hélène d'Hérouville répéta d'oreille à oreille les calomnies que les femmes jalouses de madame de Chaulieu colportaient sur le poëte. Ce petit détail, assez commun dans les conversations des jeunes personnes, montre avec quel acharnement on se disputait déjà la fortune du comte de la Bastie.

En dix jours, les opinions du Chalet avaient beaucoup varié sur les trois personnages qui prétendaient à la main de Modeste. Ce changement, tout au désavantage de Canalis, se basait sur des considérations de nature à faire profondément réfléchir les porteurs d'une gloire quelconque. On ne peut nier, à voir la passion avec laquelle on poursuit un autographe, que la curiosité publique ne soit vivement excitée par la célébrité. La plupart des gens de province ne se rendent évidemment pas un compte exact des procédés que les gens illustres emploient pour mettre leur cravate, marcher sur le boulevard, bayer aux corneilles ou manger une côtelette ; car, lorsqu'ils aperçoivent un homme vêtu des rayons de la mode ou resplendissant d'une faveur plus ou moins passagère, mais toujours enviée, les uns disent : — « Oh ! c'est ça ! » ou bien : — « C'est drôle ! » et autres exclamations bizarres. En un mot, le charme étrange que cause toute espèce de gloire, même justement acquise, ne subsiste pas. C'est surtout pour les gens superficiels, moqueurs ou envieux, une sensation rapide comme l'éclair et qui ne se renouvelle point. Il semble que la gloire, de même que le soleil, chaude et lumineuse à distance, est, si l'on s'en approche, froide comme la sommité d'une Alpe.

Peut-être l'homme n'est-il réellement grand que pour ses pairs ; peut être les défauts inhérents à la condition humaine disparaissent-ils plutôt à leurs yeux qu'à ceux des vulgaires admirateurs. Pour plaire tous les jours, un poëte serait donc tenu de déployer les grâces mensongères des gens qui savent se faire pardonner leur obscurité par leurs façons aimables et par leurs complaisants discours ; car, outre le génie, chacun lui demande les plates vertus de salon et le *berquinisme* de famille. Le grand poëte du faubourg Saint-Germain, qui ne voulut pas se plier à cette loi sociale, vit succéder une insultante indifférence à l'éblouissement causé par sa conversation des premières soirées. L'esprit prodigué sans mesure produit sur l'âme l'effet d'une boutique de cristaux sur les yeux : c'est assez dire que le feu, que le brillant de Canalis fatigua promptement des gens qui, selon leur mot, aimaient le solide. Tenu bientôt de se montrer homme ordinaire, le poëte rencontra de nombreux écueils sur un terrain où la Brière conquit les suffrages de ceux qui d'abord l'avaient trouvé maussade. On éprouva le besoin de se venger de la réputation de Canalis en lui préférant son ami. Les meilleures personnes sont ainsi faites. Le simple et bon référendaire n'offensait aucun amour-propre ; en revenant à lui, chacun lui découvrit du cœur

Causerie des négociants. — PAGE 51.

une grande modestie, une discrétion de coffre-fort et une excellente tenue. Le duc d'Hérouville mit, comme valeur politique, Ernest beaucoup au-dessus de Canalis. Le poëte, inégal, ambitieux et mobile comme le Tasse, aimait le luxe, la grandeur; il faisait des dettes, tandis que le jeune conseiller, d'un caractère égal, vivait sagement, utile sans fracas, attendant les récompenses sans les quêter, et faisait des économies. Canalis avait d'ailleurs donné raison aux bourgeois qui l'observaient. Depuis deux ou trois jours, il se laissait aller à des mouvements d'impatience, à des abattements, à ces mélancolies sans raison apparente, à ces changements d'humeur, fruits du tempérament nerveux des poëtes. Ces originalités (le mot de la province), engendrées par l'inquiétude que lui causaient ses torts, grossis de jour en jour, envers la duchesse de Chaulieu, à laquelle il devait écrire sans pouvoir s'y résoudre, furent soigneusement remarquées par la douce Américaine, par la digne madame Latournelle, et devinrent le sujet de plus d'une causerie entre elles et madame Mignon.

Canalis ressentit les effets de ces causeries sans se les expliquer. L'attention ne fut plus la même, les visages ne lui offrirent plus cet air ravi des premiers jours, tandis qu'Ernest commençait à se faire écouter. Depuis deux jours, le poëte essayait donc de séduire Modeste, et profitait de tous les instants où il pouvait se trouver seul avec elle pour l'envelopper dans les filets d'un langage passionné. Le coloris de Modeste avait appris aux deux filles avec quel plaisir l'héritière écoutait de délicieux concetti délicieusement dits; et, inquiètes d'un tel progrès, elles venaient de recourir à l'*ultima ratio* des femmes en pareil cas, à ces calomnies qui manquent rarement leur effet en s'adressant aux répugnances physiques les plus violentes. Aussi, en se mettant à table, le poëte aperçut-il des nuages sur le front de son idole, il y lut les perfidies de mademoiselle d'Hérouville et jugea nécessaire de se proposer lui-même pour mari dès qu'il pourrait parler à Modeste. En entendant quelques propos aigres-doux, quoique polis, échangés entre Canalis et les deux nobles filles, Gobenheim poussa le coude à Butscha, son voisin, pour lui montrer le poëte et le grand écuyer.

— Ils se démoliront l'un par l'autre! lui dit-il à l'oreille.

— Canalis a bien assez de génie pour se démolir à lui tout seul, répondit le nain.

Pendant le dîner, qui fut d'une excessive magnificence et admirablement bien servi, le duc remporta sur Canalis un grand avantage. Modeste, qui la veille avait reçu ses habits de cheval, parla de promenades à faire aux environs. Par le tour que prit la conversation, elle fut amenée à manifester le désir de voir une chasse à courre, plaisir qui lui était inconnu. Aussitôt le duc proposa de donner à mademoiselle Mignon le spectacle d'une chasse dans une forêt de la Couronne, à quelques lieues du Havre. Grâce à ses relations avec le prince de Cadignan, grand veneur, il entrevit les moyens de déployer aux yeux de Modeste un faste royal, de la séduire en lui montrant le monde fascinant de la cour et lui faisant souhaiter de s'y introduire par un mariage. Des coups d'œil échangés entre le duc et les deux demoiselles d'Hérouville, que surprit Canalis, disaient assez: « à nous l'héritière! » pour que le poëte, réduit à ses splendeurs personnelles, se hâtât d'obtenir un gage d'affection. Presque effrayée de s'être avancée au delà de ses intentions avec les d'Hérouville, Modeste, en se promenant après le dîner dans le parc, affecta d'aller un peu en avant de la compagnie avec Melchior. Par une curiosité de jeune fille, et assez légitime, elle laissa deviner les calomnies dites par Hélène; et, sur une exclamation de Canalis, elle lui demanda le secret qu'il promit.

— Ces coups de langue, dit-il, sont de bonne guerre dans le grand monde; votre probité s'en effarouche et moi j'en ris, j'en suis même heureux. Ces demoiselles doivent croire les intérêts de Sa Seigneurie bien en danger pour y avoir recours.

Et, profitant aussitôt de l'avantage que donne une communication de ce genre, Canalis mit à sa justification une telle verve de plaisanterie, une passion si spirituellement exprimée en remerciant Modeste d'une confidence où il se dépêchait de voir un peu d'amour, qu'elle se vit tout aussi compromise avec le poëte qu'avec le grand écuyer. Canalis, sentant la nécessité d'être hardi, se déclara nettement. Il fit à Modeste des serments où sa poésie rayonna comme la lune ingénieusement invoquée, où brilla la description de la beauté de cette charmante blonde admirablement habillée pour cette fête de famille. Cette exaltation de commande, à laquelle le soir, le feuillage, le ciel et la terre, la nature entière servirent de complices, entraîna cet avide amant au delà de toute raison; car il parla de son désintéressement et sut rajeunir par les grâces de son style le fameux thème: *Quinze cents francs et ma Sophie* de Diderot, ou *Une chaumière et ton cœur!* de tous le amants qui connaissent bien la fortune d'un beau-père.

— Monsieur, dit Modeste après avoir savouré la mélodie de ce concerto si admirablement exécuté *sur un thème connu*, la liberté que me laissent mes parents m'a permis de vous entendre; mais c'est à eux que vous devriez vous adresser.

— Eh bien! s'écria Canalis, dites-moi que, si j'obtiens leur aveu, vous ne demanderez pas mieux que de leur obéir. — Je sais d'avance, répondit-elle, que mon père a des fantaisies qui peuvent contrarier le juste orgueil d'une vieille maison comme la vôtre, car il désire voir porter son titre et son nom par ses petits-fils.

— Eh! chère Modeste, quels sacrifices ne ferait-on pas pour confier sa vie à un ange gardien tel que vous?

— Vous me permettrez de ne pas décider en un instant du sort de toute ma vie, dit-elle en rejoignant les demoiselles d'Hérouville.

En ce moment ces deux nobles filles caressaient les vanités du petit Latournelle, afin de le mettre dans leurs intérêts. Mademoiselle d'Hérouville, à qui, pour la distinguer de sa nièce Hélène, il faut donner exclusivement le nom patrimonial, donnait à entendre au notaire que la place de président du tribunal au Havre, dont disposerait Charles X en leur faveur, était une retraite due à son talent de légiste et à sa probité. Butscha, qui se promenait avec la Brière et qui s'ef-

E. L. Piaget

Vous allez me griser, dit le clerc en lampant un neuvième verre de champagne — PAGE 52.

fravait des progres de l'audacieux Melchior, trouva moyen de causer pendant quelques minutes au bas du perron avec Modeste, au moment où l'on rentra pour se livrer aux taquinages de l'inévitable whist.

— Mademoiselle, j'espere que vous ne lui dites pas encore Melchior!... lui demanda-t-il à voix basse.

— Peu s'en faut, mon nain mysterieux! repondit-elle en souriant à faire damner un ange.

— Grand Dieu! s'écria le clerc en laissant tomber ses mains, qui frôlerent les marches.

— Eh bien! ne vaut-il pas ce haineux et sombre référendaire à qui vous vous interessez? reprit-elle en prenant pour Ernest un de ces airs hautains dont le secret n'appartient qu'aux jeunes filles, comme si la virginite leur prêtait des ailes pour s'envoler si haut. Est-ce votre petit M. de la Briere qui m'accepterait sans dot? dit-elle apres une pause?

— Demandez à M. votre pere! répliqua Butscha, qui fit quelques pas pour emmener Modeste à une distance respectable des fenêtres. Écoutez-moi mademoiselle, vous savez que celui qui vous parle est prêt à vous donner non-seulement sa vie, mais encore son honneur, en tout temps à tout moment, ainsi vous pouvez croire en lui, vous pouvez lui confier ce que peut-être vous ne diriez pas à votre pere. Eh bien! ce sublime Canalis vous a-t-il tenu le langage désintéressé qui vous fait jeter ce reproche à la face du pauvre Ernest.

— Oui.

— Y croyez-vous?

— Ceci, mau-clerc, reprit-elle en lui donnant un des dix ou douze surnoms qu'elle lui avait trouvés, m'a l'air de mettre en doute la puissance de mon amour-propre.

— Vous riez, chere mademoiselle, ainsi rien n'est sérieux, et j'espere alors que vous vous moquez de lui.

— Que penseriez-vous de moi, monsieur Butscha, si je me croyais le droit de railler quelqu'un de ceux qui me font l'honneur de me vouloir pour femme? Sachez, maitre Jean, que, même en ayant l'air de mépriser le plus méprisable des hommages, une fille est toujours flattée de l'obtenir.

— Ainsi, je vous flatte!... dit le clerc en montrant sa figure illuminée comme l'est une ville pour une fête.

— Vous?.. dit-elle. Vous me témoignez la plus précieuse de toutes les amitiés, un sentiment désintéressé comme celui d'une mere pour sa fille! ne vous comparez à personne, car mon père lui même est obligé de se dévouer à moi. Elle fit une pause. Je ne puis pas dire que je vous aime dans le sens que les hommes donnent à ce mot, mais ce que je vous accorde est éternel, et ne connaitra jamais de vicissitudes.

— Eh bien! dit Butscha, qui feignit de ramasser un caillou pour baiser le bout des souliers de Modeste en y laissant une larme, permettez-moi donc de veiller sur vous, comme un dragon veille sur un tresor. Le poete vous a déployé tout à l'heure la dentelle de ses précieuses phrases, le clinquant des promesses. Il a chanté son amour sur la plus belle corde de sa lyre, n'est-ce pas?... Si, dès que ce noble amant aura la certitude de votre peu de fortune, vous le voyez changeant de conduite, embarrassé, froid; en ferez-vous encore votre mari, lui donnerez-vous toujours votre estime?...

— Ce serait un Francisque Althor?... demanda-t-elle avec un geste où se peignit un amer dégoût

— Laissez-moi le plaisir de produire ce changement de décoration, dit Butscha. Non-seulement, je veux que ce soit subit, mais, apres, je ne désespere pas de vous rendre votre poete amoureux de nouveau, de lui faire souffler alternativement le froid et le chaud sur votre cœur aussi gracieusement qu'il soutient le pour et le contre dans la même soirée, sans quelquefois s'en apercevoir.

— Si vous avez raisou, dit-elle, à qui se fier?

— A celui qui vous aime véritablement.

— Au petit duc?

Butscha regarda Modeste. Tous deux ils firent quelques pas en silence. La jeune fille fut impénétrable, elle ne sourcilla pas.

— Mademoiselle, me permettez-vous d'être le traducteur des pensées tapies au fond de votre cœur, comme des mousses marines sous les eaux, et que vous ne voulez pas vous expliquer.

— Eh quoi! dit Modeste, mon conseiller, intime, privé, actuel, serait encore un miroir!

— Non, mais un écho, répondit-il en accompagnant ce mot d'un geste empreint d'une sublime modestie. Le duc vous aime, mais il vous aime trop. Si j'ai bien compris, moi nain, l'infinie délicatesse de votre cœur, il vous répugnerait d'être adorée comme un saint sacrement dans son tabernacle. Mais, comme vous êtes éminemment femme, vous ne voulez pas plus voir un homme sans cesse à vos pieds et de qui vous seriez éternellement sûre, que vous ne voudriez d'un égoïste, comme Canalis, qui se préférerait à vous... Pourquoi? je n'en sais rien. Je me ferai femme et vieille femme pour savoir la raison de ce programme que j'ai lu dans vos yeux, et qui peut être est celui de toutes les filles. Néanmoins, vous avez dans votre grande âme un besoin d'adoration. Quand un homme est à vos genoux, vous ne pouvez pas vous mettre aux siens. — On ne va pas loin ainsi, disait Voltaire. Le petit duc a donc trop de génuflexions dans le moral; et Canalis pas assez, pour ne pas dire point du tout. Aussi deviné-je la malice cachée de vos sourires, quand vous vous adressez au grand écuyer, quand il vous parle, quand vous lui répondez. Vous ne pouvez jamais être malheureuse avec le duc, tout le monde vous approuvera si vous le choisissez pour mari, mais vous ne l'aimerez point. Le froid de l'égoïsme et la chaleur excessive d'une extase continuelle produisent sans doute dans le cœur de toutes les femmes une négation. Evidemment, ce n'est pas ce triomphe perpétuel qui vous prodiguera les délices infinies du mariage que vous rêvez, où il se rencontre des obéissances qui rendent fière, où l'on fait de grands petits sacrifices cachés avec bonheur, où l'on ressent des inquiétudes sans cause, où l'on attend avec ivresse des succès, où l'on plie avec joie devant les grandeurs imprévues, où l'on est compris jusque dans ses secrets, où parfois une femme protége de son amour son protecteur...

— Vous êtes sorcier! dit Modeste.

— Vous ne trouverez pas non plus cette douce égalité de sentiments, ce partage continu de la vie et cette certitude de plaire qui fait accepter le mariage, en épousant un Canalis, un homme qui ne pense qu'à lui, dont le moi est la note unique, dont l'attention ne s'est pas encore abaissée jusqu'à se prêter à votre père ou au grand écuyer!... un ambitieux du second ordre à qui votre dignité, votre obéissance, importent peu, qui fera de vous une chose nécessaire dans sa maison, et qui vous insulte déjà par son indifférence en fait d'honneur! Oui, vous vous permettriez de souffleter votre mère, Canalis fermerait les yeux pour pouvoir se nier votre crime à lui-même, tant il a soif de votre fortune. Ainsi, mademoiselle, je ne pensais ni au grand poëte, qui n'est qu'un petit comédien, ni à Sa Seigneurie, qui ne serait pour vous qu'un beau mariage et non pas un mari...

— Butscha, mon cœur est un livre blanc où vous gravez vous-même ce que vous y lisez, répondit Modeste. Vous êtes entraîné par votre haine de province contre tout ce qui vous force à regarder plus haut que la tête. Vous ne pardonnez pas au poëte d'être un homme politique, de posséder une belle parole, d'avoir un immense avenir, et vous calomniez ses intentions...

— Lui?... mademoiselle. Il vous tournera le dos du jour au lendemain avec la lâcheté d'un Vilquin.

— Oh! faites-lui jouer cette scène de comédie, et...

— Sur tous les tons, dans trois jours, mercredi, souvenez-vous-en! Jusque-là, mademoiselle, amusez-vous à entendre tous les airs de cette serinette, afin que les ignobles dissonances de la contre-partie en ressortent mieux.

Modeste rentra gaiement au salon, où, seul de tous les hommes, la Brière, assis dans l'embrasure d'une fenêtre, d'où, sans doute, il avait contemplé son idole, se leva comme si quelque huissier eût crié: La reine! Ce fut un mouvement respectueux plein de cette vive éloquence particulière au geste, et qui surpasse celle des plus beaux discours. L'amour parlé ne vaut pas l'amour prouvé, toutes les jeunes filles de vingt ans en ont cinquante pour pratiquer cet axiome. Là est le grand argument des séducteurs. Au lieu de regarder Modeste en face, comme le fit Canalis, qui la salua par un hommage public, l'amant dédaigné la suivit d'un long regard en dessous, humble à la façon de Butscha, presque craintif. La jeune héritière remarqua cette contenance en allant se placer auprès de Canalis, au jeu de qui elle parut s'associer. Durant la conversation, la Brière apprit par un mot de Modeste à son père qu'elle reprendrait mercredi l'exercice du cheval; elle lui faisait observer qu'il lui manquait une cravache en harmonie avec la somptuosité de ses habits d'écuyère. Le référendaire lança sur le nain un regard qui petilla comme un incendie; et quelques instants après, ils piétinaient tous deux sur la terrasse.

— Il est neuf heures, dit Ernest à Butscha, je pars pour Paris à fran étrier, j'y puis être demain matin à dix heures. Mon cher Butscha, d vous elle acceptera bien un souvenir, car elle a de l'amitié pour vous laissez-moi lui donner, sous votre nom, une cravache, et sachez que pour prix de cette immense complaisance, vous aurez en moi no pas un ami mais un dévouement.

— Allez, vous êtes bien heureux, dit le clerc, vous avez de l'argent, vous!

— Prévenez Canalis de ma part que je ne rentrerai pas, et qu'il invente un prétexte pour justifier une absence de deux jours.

— Une heure après, Ernest, parti en courrier, arriva en douze heures à Paris où son premier soin fut de retenir une place à la malle-poste du Havre pour le lendemain. Puis il alla chez les trois plus célèbres bijoutiers de Paris, comparant les pommes de cravache, et cherchant ce que l'art pouvait offrir de plus royalement beau. Il trouva, faite pour une Russe, qui n'avait pu la payer après l'avoir commandée, une chasse au renard sculptée dans l'or, et terminée par un rubis d'un prix exorbitant pour les appointements d'un référendaire; toutes ses économies y passèrent, il s'agissait de sept mille francs. Ernest donna le dessin des armes des la Bastie, et vingt heures pour les exécuter à la place de celles qui s'y trouvaient. Cette chasse, un chef-d'œuvre de délicatesse, fut ajustée à une cravache en caoutchouc, et mise dans un étui de maroquin rouge doublé de velours, sur lequel on grava deux M entrelacés. Le mercredi matin, la Brière était arrivé par la malle, et à temps pour déjeuner avec Canalis. Le poëte avait caché l'absence de son secrétaire en le disant occupé d'un travail envoyé de Paris. Butscha, qui se trouvait à la poste pour tendre la main au référendaire à l'arrivée de la malle, courut porter à Françoise Cochet cette œuvre d'art en lui recommandant de la placer sur la toilette de Modeste.

— Vous accompagnerez, sans doute, mademoiselle Modeste à sa promenade, dit le clerc, qui revint chez Canalis pour annoncer par une œillade à la Brière que la cravache était heureusement parvenue à sa destination.

— Moi, répondit Ernest, je vais me coucher...

— Ah! bah! s'écria Canalis en regardant son ami, je ne te comprends plus.

On allait déjeuner, naturellement le poëte offrit au clerc de se mettre à table. Butscha restait avec l'intention de se faire inviter au besoin par la Brière, en voyant sur la physionomie de Germain le succès d'une malice de bossu que doit faire prévoir sa promesse à Modeste.

— Monsieur a bien raison de garder le clerc de M. Latournelle, dit Germain à l'oreille de Canalis.

Canalis et Germain allèrent dans le salon sur un clignotement d'œil du domestique à son maître.

— Ce matin, monsieur, je suis allé voir pêcher, une partie proposée avant-hier par un patron de barque de qui j'ai fait la connaissance.

Germain n'avoua pas avoir eu le mauvais goût de jouer au billard dans un café du Havre où Butscha l'avait enveloppé d'amis pour agir à volonté sur lui.

— Eh bien! dit Canalis, au fait, vivement.

— Monsieur le baron, j'ai entendu sur M. Mignon une discussion à laquelle j'ai poussé de mon mieux, on ne savait pas à qui j'appartenais. Ah! monsieur le baron, le bruit du port est que vous donnez dans un panneau. La fortune de mademoiselle de la Bastie est, comme son nom, très-modeste. Le vaisseau sur lequel le père est venu n'est pas à lui, mais à des marchands de la Chine avec lesquels il devra loyalement compter. On débite à ce sujet des choses peu flatteuses pour l'honneur du colonel. Ayant entendu dire que vous et M. le duc vous vous disputiez mademoiselle de la Bastie, j'ai pris la liberté de vous prévenir; car, de vous deux, il vaut mieux que ce soit Sa Seigneurie *qui la gobe*... En revenant, j'ai fait un tour sur le port, devant la salle de spectacle où se promènent les négociants, parmi lesquels je me suis faufilé hardiment. Ces braves gens, voyant un homme bien vêtu, se sont mis à causer du Havre; de fil en aiguille, je les ai mis sur le compte du colonel Mignon, et ils se sont si bien trouvés d'accord avec les pêcheurs, que je manquerais à mes devoirs en me taisant. Voilà pourquoi j'ai laissé monsieur s'habiller, se lever seul.

— Que faire? s'écria Canalis en se trouvant engagé de manière à ne pouvoir plus revenir sur ses promesses à Modeste.

— Monsieur connaît mon attachement, dit Germain en voyant le poëte comme foudroyé, il ne s'étonnera pas de me voir lui donner un conseil. Si vous pouviez griser ce clerc, il dirait bien le fin mot là-dessus; et, s'il ne se déboutonne pas à la seconde bouteille de vin de Champagne, ce sera toujours bien à la troisième. Il serait d'ailleurs singulier que monsieur, que nous verrons sans doute un jour ambassadeur, comme Philoxène l'a entendu dire à madame la duchesse, ne vînt pas à bout d'un clerc du Havre.

En ce moment, Butscha, l'auteur inconnu de cette partie de pêche, invitait le référendaire à se taire sur le sujet de son voyage à Paris, et à ne pas contrarier sa manœuvre à table. Le clerc avait tiré parti d'une réaction défavorable à Charles Mignon, qui s'opérait au Havre. Voici pourquoi. M. le comte de la Bastie laissait dans un complet oubli ses amis d'autrefois qui, pendant son absence, avaient oublié sa femme et ses enfants. En apprenant qu'il se donnait un grand dîner à la villa Mignon, chacun se flatta d'être un des convives et s'attendit à recevoir une invitation: mais, quand on sut que Gobenheim, les Latournelle, le duc et les deux Parisiens, étaient les seuls invités, il se fit une clameur de haro sur l'orgueil du négociant; son affectation à ne voir personne, à ne pas descendre au Havre, fut alors remarquée et attribuée à un mépris dont se vengea le Havre en mettant en question cette soudaine fortune.

En caquetant, chacun sut bientôt que les fonds nécessaires au réméré de Vilquin avaient été fournis par Dumay. Cette circonstance permit aux plus acharnés de supposer calomnieusement que Charles était venu confier au dévouement absolu de Dumay des fonds pour lesquels il prévoyait des discussions avec ses prétendus associés de Canton. Les demi-mots de Charles, dont l'intention fut toujours de cacher sa fortune, les dires de ses gens, à qui le mot fut donné, prêtaient un air de vraisemblance à ces fables grossières auxquelles chacun crut en obéissant à l'esprit de dénigrement qui anime les commerçants les uns contre les autres. Autant le patriotisme de clocher avait vanté l'immense fortune d'un des fondateurs du Havre, autant la jalousie de province la diminua. Le clerc, à qui les pêcheurs devaient plus d'un service, leur demanda le secret et un coup de langue. Il fut bien servi. Le patron de la barque dit à Germain qu'un de ses cousins, un matelot, arrivait de Marseille, congédié par suite de la vente du brick sur lequel le colonel était revenu. Le brick se vendait pour le compte d'un nommé Castagnould, et la cargaison, selon le cousin, valait tout au plus trois ou quatre cent mille francs.

— Germain, dit Canalis au moment où le valet de chambre sortit, tu nous serviras du vin de Champagne et du vin de Bordeaux. Un membre de la bazoche de Normandie doit remporter des souvenirs de l'hospitalité d'un poëte... Et puis, il a de l'esprit autant que le Figaro, dit Canalis en appuyant sa main sur l'épaule du nain, il faut que cet esprit de petit journal jaillisse et mousse avec le vin de Champagne; nous ne nous épargnerons pas non plus, Ernest?... Il y a bien, ma foi! deux ans que je ne me suis grisé, reprit-il en regardant la Brière.

— Avec du vin?... cela se conçoit, répondit le clerc. Vous vous grisez tous les jours de vous-même! Vous buvez à même en fait de louanges. Ah! vous êtes beau, vous êtes poëte, vous êtes illustre de votre vivant, vous avez une conversation à la hauteur de votre génie, et vous plaisez à toutes les femmes, même à ma patronne. Aimé de la plus belle sultane Validé que j'ai vue (je n'ai encore vu que celle-là), vous pouvez, si vous le voulez, épouser mademoiselle de la Bastie... Tenez, rien qu'à faire l'inventaire du présent sans compter votre avenir (un beau titre, la pairie, une ambassade!...), me voilà soûl, comme ces gens qui mettent en bouteilles le vin d'autrui.

— Toutes ces magnificences sociales, reprit Canalis, ne sont rien sans ce qui les met en valeur, la fortune!... Nous sommes ici entre hommes, les beaux sentiments sont charmants en stances...

— Et en circonstances, dit le clerc en faisant un geste significatif.

— Mais vous, monsieur le faiseur de contrats, dit le poëte en souriant de l'interruption, vous savez aussi bien que moi que *chaumière* rime avec *misère*.

A table, Butscha se développa dans le rôle du Trigaudin de la *Maison en loterie* à effrayer Ernest, qui ne connaissait pas les *charges* d'étude; elles valent les *charges* d'atelier. Le clerc raconta la chronique scandaleuse du Havre, l'histoire des fortunes, celle des alcôves et les crimes commis le Code à la main, ce qu'on appelle, en Normandie, *se tirer d'affaire comme on peut*. Il n'épargna personne. Sa verve croissait avec le torrent de vin qui passait par son gosier, comme un orage par une gouttière.

— Sais-tu, la Brière, que ce brave garçon-là, dit Canalis en versant du vin à Butscha, ferait un fameux secrétaire d'ambassade?...

— A *dégoter* son patron! reprit le nain en jetant à Canalis un regard où l'insolence se noya dans le petillement du gaz acide carbonique. J'ai assez peu de reconnaissance et assez d'intrigue pour vous monter sur les épaules. Un poëte portant un avorton!... ça se voit quelquefois, et même assez souvent... dans la librairie. Allons, vous me regardez comme un avaleur d'épées. Eh! mon cher grand génie, vous êtes un homme supérieur, vous savez bien que la reconnaissance est un mot d'imbécile, on le met dans le dictionnaire, mais il n'est pas dans le cœur humain. La reconnaissance n'a de valeur qu'à certain mont qui n'est ni le Parnasse ni le Pinde. Croyez-vous que je doive beaucoup à ma patronne pour m'avoir élevé? mais la ville entière lui a soldé ce compte en estime, en paroles, en admiration, la plus chère des monnaies. Je n'admets pas le bien dont on se constitue des rentes d'amour-propre. Les hommes font entre eux un commerce de services; le mot reconnaissance indique un débet, voilà tout. Quant à l'intrigue, elle est ma divinité. Comment! dit-il à un geste de Canalis, vous n'adoreriez pas la faculté qui permet à un homme souple de l'emporter sur l'homme de génie, qui demande une observa-

tion constante des vices, des faiblesses de nos supérieurs, et la connaissance de l'*heure du berger* en toute chose! Demandez à la diplomatie si le plus beau de tous les succès n'est pas le triomphe de la ruse sur la force. Si j'étais votre secrétaire, monsieur le baron, vous seriez bientôt premier ministre, parce que j'y aurais le plus puissant intérêt!... Tenez, voulez-vous une preuve de mes petits talents de ce genre? Oyez! Vous aimez à l'adoration mademoiselle Modeste, et vous avez raison. L'enfant a mon estime, c'est une vraie Parisienne. Il pousse, par-ci, par-là, des Parisiennes en province!... Notre Modeste est femme à lancer un homme... Elle a de ça, dit-il en donnant en l'air un tour de poignet. Vous avez un concurrent redoutable, le duc, que me donnez-vous pour lui faire quitter le Havre avant trois jours?

— Achevons cette bouteille, dit le poëte en remplissant le verre de Butscha.

— Vous allez me griser, dit le clerc en lampant un neuvième verre de vin de Champagne. Avez-vous un lit où je puisse dormir une heure? Mon patron est sobre comme un chameau qu'il est, et madame Latournelle aussi. L'un et l'autre, ils auraient la dureté de me gronder, et ils auraient raison contre moi qui n'en aurais plus, j'ai des actes à faire!... Puis, reprenant ses idées antérieures sans transition, à la manière des gens gris, il s'écria : — Et quelle mémoire! Elle égale ma reconnaissance.

— Butscha! s'écria le poëte, tout à l'heure tu te disais sans reconnaissance, tu te contredis.

— Du tout, reprit le clerc. Oublier, c'est presque toujours se souvenir. Allez! marchez! je suis taillé pour faire un fameux secrétaire...

— Comment t'y prendrais-tu pour renvoyer le duc? dit Canalis charmé de voir la conversation aller d'elle-même à son but.

— Ça ne vous regarde pas! fit le clerc en lâchant un hoquet majeur.

Butscha roula sa tête sur ses épaules et ses yeux de Germain à la Brière, de la Brière à Canalis, à la manière des gens qui, sentant venir l'ivresse, veulent savoir dans quelle estime on les tient; car, dans le naufrage de l'ivresse, on peut observer que l'amour-propre est le seul sentiment qui surnage.

— Dites donc, grand poëte, vous êtes pas mal farceur! Vous me prenez donc pour un de vos lecteurs, vous qui envoyez à Paris votre ami à franc étrier pour aller chercher des renseignements sur la maison Mignon... Je blague, tu blagues, nous blaguons... Bon! Mais faites-moi l'honneur de croire que je suis assez calculateur pour toujours me donner la conscience nécessaire à mon état. En ma qualité de premier clerc de maître Latournelle, mon cœur est un carton à cadenas... Ma bouche ne livre aucun papier relatif aux clients. Je sais tout et je ne sais rien. Et puis, ma passion est connue. J'aime Modeste, elle est mon élève, elle doit faire un beau mariage..... Et j'embouserais le duc, s'il le fallait. Mais vous épousez...

— Germain, le café! les liqueurs!... dit Canalis.

— Des liqueurs?... répéta Butscha levant la main comme une fausse vierge qui veut résister à une petite séduction. Ah! mes pauvres actes!... il y a justement un contrat de mariage. Tenez, mon second clerc est bête comme un avantage matrimonial et capable de f...f... flanquer un coup de canif dans les paraphernaux de la future épouse, il se croit bel homme parce qu'il a cinq pieds six pouces... un imbécile.

— Tenez, voici de la crème de thé, une liqueur des îles, dit Canalis. Vous que mademoiselle Modeste consulte...

— Elle me consulte!...

— Eh bien! croyez-vous qu'elle m'aime? demanda le poëte.

— Oui, plus que le duc, répondit le nain en sortant d'une espèce de torpeur qu'il jouait à merveille. Elle vous aime à cause de votre désintéressement. Elle me disait que pour vous elle était capable des plus grands sacrifices, de se passer de toilette, de ne dépenser que mille écus par an, d'employer sa vie à vous prouver qu'en l'épousant vous auriez fait une excellente affaire, et elle est crânement (un hoquet) honnête, allez! et instruite, elle n'ignore de rien, cette fille-là!

— Ça et trois cent mille francs, dit Canalis.

— Oh! il y a peut-être ce que vous dites, reprit avec enthousiasme le clerc. Le papa Mignon... Voyez-vous, il est mignon comme père (aussi l'estimé-je...). Pour bien établir sa fille unique il se dépouillera de tout... Le colonel est habitué par votre Restauration (un hoquet) à rester en demi-solde, il sera très-heureux de vivre avec Dumay en carottant au Havre, il donnera certainement ses trois cent mille francs à la petite... Mais n'oublions pas Dumay, qui destine sa fortune à Modeste. Dumay, vous savez, est Breton, son origine est une valeur au contrat, il ne variera pas, et sa fortune vaudra celle de son patron. Néanmoins, comme ils m'écoutent, au moins autant que vous, quoique je ne parle pas tant et si bien, je leur ai dit : « Vous mettez trop à votre habitation; si Vilquin vous la laisse, voilà deux cent mille francs qui ne rapporteront rien... Il resterait donc cent mille francs à faire *boulotter*... ce n'est pas assez, à mon avis... » En ce moment, le colonel et Dumay se consultent. Croyez-moi! Modeste est riche. Les gens du port disent des sottises en ville, ils sont jaloux... Qui donc a pareille dot dans le département? dit Butscha, qui leva les doigts pour compter. — Deux à trois cent mille francs comptant, dit-il en inclinant le pouce de sa main gauche, qu'il toucha de l'index de la droite, et d'un! — La nu-propriété de la villa Mignon, reprit-il en renversant l'index gauche, et de deux! — *Tertio*, la fortune de Dumay! ajouta-t-il en couchant le doigt du milieu. Mais la petite mère Modeste est une fille d'un million, une fois que les deux militaires seront allés demander le mot d'ordre au Père éternel.

Cette naïve et brutale confidence, entremêlée de petits verres, dégrisait autant Canalis qu'elle semblait griser Butscha. Pour le clerc, jeune homme de province, évidemment cette fortune était colossale. Il laissa tomber sa tête dans la paume de sa main droite; et, accoudé majestueusement sur la table, il clignota des yeux en se parlant à lui-même.

— Dans vingt ans, au train dont va le Code, qui pile les fortunes avec le titre des Successions, une héritière d'un million, ce sera rare comme le désintéressement chez un usurier. Vous me direz que Modeste mangera bien douze mille francs par an, l'intérêt de sa dot; mais elle est bien gentille... bien gentille... bien gentille. C'est, voyez-vous (à un poëte, il faut des images!...), c'est une hermine malicieuse comme un singe.

— Que me disais-tu donc? s'écria doucement Canalis en regardant la Brière, qu'elle avait six millions?...

— Mon ami, dit Ernest, permets-moi de te faire observer que j'ai dû me taire, je suis lié par un serment, et c'est peut-être trop en dire déjà, que de...

— Un serment à qui?

— A M. Mignon.

— Comment! Ernest, toi qui sais combien la fortune m'est nécessaire...

Butscha ronflait.

— ... Toi qui connais ma position, et tout ce que je perdrais, rue de Grenelle, à me marier, tu me laisserais froidement m'enfoncer?... dit Canalis en pâlissant. Mais c'est une affaire entre amis, et notre amitié, mon cher, comporte un pacte antérieur à celui que t'a demandé ce rusé Provençal...

— Mon cher, dit Ernest, j'aime trop Modeste pour...

— Imbécile! je te la laisse! cria le poëte. Ainsi, romps ton serment?...

— Me jures-tu, ta parole d'homme, d'oublier ce que je vais te dire, de te conduire avec moi comme si cette confidence ne t'avait jamais été faite, quoi qu'il arrive!...

— Je le jure, par la mémoire de ma mère.

— Eh bien! à Paris, M. Mignon m'a dit qu'il était bien loin d'avoir la fortune colossale dont m'ont parlé les Mongenod. L'intention du colonel est de donner deux cent mille francs à sa fille. Maintenant, Melchior, le père avait-il de la défiance? était-il sincère? Je n'ai pas à résoudre cette question. Si elle daignait me choisir, Modeste, sans dot, serait toujours ma femme.

— Un bas bleu! d'une instruction à épouvanter, qui a tout lu! qui sait tout... en théorie! s'écria Canalis à un geste que fit la Brière, un enfant gâté, élevé dans le luxe dès ses premières années, et qui en est sevrée depuis cinq ans!... Ah! mon pauvre ami, songes-y bien.

— Ode et code! dit Butscha en se réveillant, vous faites dans l'ode et moi dans le Code, il n'y a qu'un C de différence entre nous. Or, code vient de *coda*, queue! Vous m'avez régalé, je vous aime... Ne vous laissez pas faire au Code!... Tenez, un bon conseil vaut bien votre vin et votre crème de thé. Le père Mignon, c'est aussi une crème, la crème des honnêtes gens... eh bien! montez à cheval, il accompagne sa fille, vous pouvez l'aborder franchement, parlez-lui dot, il vous répondra net, et vous verrez le fond du sac, aussi vrai que je suis gris et que vous êtes un grand homme; mais, pas vrai, nous quittons le Havre ensemble?... Je serai votre secrétaire, puisque ce petit, qui me croit gris et qui rit de moi, vous quitte... allez, marchez! laissez-lui épouser la fille.

Canalis se leva pour aller s'habiller.

— Pas un mot, il court à son suicide, dit posément à la Brière Butscha, froid comme Gobenheim, et qui fit à Canalis un signe familier aux gamins de Paris. — Adieu! mon maître, reprit le clerc en

criant à tue-tête, vous me permettez de *renarder* dans le kiosque de mame Amaury?...

— Vous êtes chez vous, répondit le poëte.

Le clerc, objet des rires des trois domestiques de Canalis, gagna le kiosque en marchant dans les plates-bandes et les corbeilles de fleurs avec la grâce têtue des insectes qui décrivent leurs interminables zigzags quand ils essayent de sortir par une fenêtre fermée. Lorsqu'il eut grimpé dans le kiosque, et que les domestiques furent rentrés, il s'assit sur un banc de bois peint et s'abima dans les joies de son triomphe. Il venait de jouer un homme supérieur; il venait, non pas de lui arracher son masque, mais de lui en voir dénouer les cordons, et il riait comme un auteur à sa pièce, c'est-à-dire avec le sentiment de la valeur immense de ce *vis comica*. — Les hommes sont des toupies, il ne s'agit que de trouver la ficelle qui s'enroule à leur torse! s'écria-t-il. Ne me ferait-on pas évanouir en me disant : Mademoiselle Modeste vient de tomber de cheval et s'est cassé la jambe!

Quelques instants après, Modeste, vêtue d'une délicieuse amazone de casimir vert bouteille, coiffée d'un petit chapeau à voile vert, gantée de daim, des bottines de velours aux pieds sur lesquelles bâdinait la garniture en dentelle de son caleçon, et montée sur un poney richement harnaché, montrait à son père et au duc d'Hérouville le joli présent qu'elle venait de recevoir, elle en était heureuse en y devinant une de ces attentions qui flattent le plus les femmes.

— Est-ce de vous, monsieur le duc?... dit-elle en lui tendant le bout étincelant de la cravache. On a mis dessus une carte où se lisait: « Devine si tu peux » et des points. Françoise et madame Dumay prêtent cette charmante surprise à Butscha; mais mon cher Butscha n'est pas assez riche pour payer de si beaux rubis! Or, mon père, à qui j'ai dit, remarquez-le bien, dimanche soir, que je n'avais pas de cravache, m'a envoyé chercher celle-ci à Rouen.

Modeste montrait à la main de son père une cravache dont le bout était un semis de turquoises, une invention alors à la mode, et devenue depuis assez vulgaire.

— J'aurais voulu, mademoiselle, pour dix ans à prendre dans ma vieillesse, avoir le droit de vous offrir ce magnifique bijou, répondit courtoisement le duc.

— Ah! voici donc l'audacieux! s'écria Modeste en voyant venir Canalis à cheval. Il n'y a qu'un poëte pour savoir trouver de si belles choses... Monsieur, dit-elle à Melchior, mon père vous grondera, vous donnez raison à ceux qui vous reprochent ici vos dissipations.

— Ah! s'écria naïvement Canalis, voilà donc pourquoi la Brière est allé du Havre à Paris à franc étrier?

— Votre secrétaire a pris de telles libertés! dit Modeste en pâlissant et jetant sa cravache à Françoise Cochet avec une vivacité dans laquelle on devait lire un profond mépris. Rendez-moi cette cravache, mon père.

— Pauvre garçon qui gît sur son lit, moulu de fatigue! reprit Melchior en suivant la jeune fille, qui s'était lancée au galop. Vous êtes dure, mademoiselle. « Je n'ai, m'a-t-il dit, que cette chance de me rappeler à son souvenir... »

— Et vous estimeriez une femme capable de garder des souvenirs de toutes les paroisses? dit Modeste.

Modeste, surprise de ne pas recevoir une réponse de Canalis, attribua cette inattention au bruit des chevaux.

— Comme vous vous plaisez à tourmenter ceux qui vous aiment! lui dit le duc. Cette noblesse, cette fierté, démentent si bien vos écarts, que je commence à soupçonner que vous vous calomniez vous-même en préméditant vos méchancetés.

— Ah! vous ne faites que vous en apercevoir, monsieur le duc, dit-elle en riant. Vous avez précisément la perspicacité d'un mari!

On fit presque un kilomètre en silence. Modeste s'étonna de ne plus recevoir la flamme des regards de Canalis, qui paraissait un peu trop épris des beautés du paysage pour que cette admiration fût naturelle. La veille, Modeste, montrant au poëte un admirable effet de coucher de soleil en mer, lui avait dit en le trouvant interdit comme un sourd: — Eh bien! vous n'avez donc pas vu? — Je n'ai vu que votre main, avait-il répondu.

— M. la Brière sait-il monter à cheval? demanda Modeste à Canalis pour le taquiner.

— Pas très-bien; mais il va, répondit le poëte devenu froid comme l'était Gobenheim avant le retour du colonel.

Dans une route de traverse que M. Mignon fit prendre pour aller, par un joli vallon, sur une colline qui couronnait le cours de la Seine, Canalis laissa passer Modeste et le duc, en ralentissant le pas de son cheval de manière à pouvoir cheminer de conserve avec le colonel.

— Monsieur le comte, vous êtes un loyal militaire, aussi verrez-vous sans doute dans ma franchise un titre à votre estime. Quand les propositions de mariage, avec toutes leurs discussions sauvages, ou trop civilisées si vous voulez, passent par la bouche des tiers, tout le monde y perd. Nous sommes l'un et l'autre deux gentilshommes aussi discrets l'un que l'autre, et vous avez, tout comme moi, franchi l'âge des étonnements; ainsi parlons en camarades! Je vous donne l'exemple. J'ai vingt-neuf ans, je suis sans fortune territoriale, et je suis ambitieux. Mademoiselle Modeste me plaît infiniment, vous avez dû vous en apercevoir. Or, malgré les défauts que votre chère enfant se donne à plaisir...

— Sans compter ceux qu'elle a, dit le colonel en souriant.

— Je ferais d'elle avec plaisir ma femme, et je crois pouvoir la rendre heureuse. La question de fortune a toute l'importance de mon avenir, aujourd'hui en question. Toutes les jeunes filles à marier doivent être aimées *quand même!* Néanmoins, vous n'êtes pas homme à vouloir marier votre chère Modeste sans dot, et ma situation ne me permettrait pas plus de faire un mariage dit d'amour que de prendre une femme qui n'apporterait pas une fortune au moins égale à la mienne. J'ai de traitement, de mes sinécures, de l'Académie et de mon libraire, environ trente mille francs par an, fortune énorme pour un garçon. En réunissant soixante mille francs de rentes, ma femme et moi, je reste à peu près dans les termes d'existence où je suis. Donnez-vous un million à mademoiselle Modeste?

— Ah! monsieur, nous sommes bien loin de compte, dit jésuitiquement le colonel.

— Supposons donc, répliqua vivement Canalis, qu'au lieu de parler, nous ayons sifflé. Vous serez content de ma conduite, monsieur le comte : on me comptera parmi les malheureux qu'aura faits cette charmante personne. Donnez-moi votre parole de garder le silence envers tout le monde, même avec mademoiselle Modeste; car, ajouta-t-il comme fiche de consolation, il pourrait survenir dans ma position tel changement qui me permettrait de vous la demander sans dot.

— Je vous le jure, dit le colonel. Vous savez, monsieur avec quelle emphase le public, celui de province comme celui de Paris, parle des fortunes qui se font et se défont. On amplifie également le malheur et le bonheur, nous ne sommes jamais ni si malheureux, ni si heureux qu'on le dit. En commerce, il n'y a de sûrs que les capitaux mis en fonds de terre, après les comptes soldés. J'attends avec une vive impatience les rapports de mes agents. La vente des marchandises et de mon navire, le règlement de mes comptes en Chine, rien n'est terminé. Je ne connaîtrai ma fortune que dans dix mois. Néanmoins, à Paris, j'ai garanti deux cent mille francs de dot à M. de la Brière, et en argent comptant. Je veux constituer un majorat en terres, et assurer l'avenir de mes petits-enfants en leur obtenant la transmission de mes armes et de mes titres.

Depuis le commencement de cette réponse, Canalis n'écoutait plus. Les quatre cavaliers, se trouvant dans un chemin assez large, allèrent de front et gagnèrent le plateau d'où la vue planait sur le riche bassin de la Seine, vers Rouen, tandis qu'à l'autre horizon les yeux pouvaient encore apercevoir la mer.

— Butscha, je crois, avait raison, Dieu est un grand paysagiste, dit Canalis en contemplant ce point de vue unique parmi ceux qui rendent les bords de la Seine si justement célèbres.

— C'est surtout à la chasse, mon cher baron, répondit le duc, quand la nature est animée par une voix, par un tumulte dans le silence, que les paysages, aperçus alors rapidement, semblent vraiment sublimes avec leurs changeants effets.

— Le soleil est une inépuisable palette, dit Modeste en regardant le poëte avec une sorte de stupéfaction.

A une observation de Modeste sur l'absorption où elle voyait Canalis, il répondit qu'il se livrait à ses pensées, une excuse que les auteurs ont de plus à donner que les autres hommes.

— Sommes-nous bien heureux en transportant notre vie au sein du monde, en l'agrandissant de mille besoins factices et de nos vanités surexcitées? dit Modeste à l'aspect de cette coite et riche campagne qui conseillait une philosophique tranquillité d'existence.

— Cette bucolique, mademoiselle, s'est toujours écrite sur des tables d'or, dit le poëte.

— Et peut-être conçue dans les mansardes, répliqua le colonel.

Après avoir jeté sur Canalis un regard perçant qu'il ne soutint pas, Modeste entendit un bruit de cloches dans ses oreilles, elle vit tout sombre devant elle, et s'écria d'un accent glacial : — Ah! mais nous sommes à mercredi!

— Ce n'est pas pour flatter le caprice, certes bien passager, de mademoiselle, dit solennellement le duc d'Hérouville, à qui cette scène, tragique pour Modeste, avait laissé le temps de penser; mais je déclare que je suis si profondément dégoûté du monde, de la cour, de Paris, qu'avec une duchesse d'Hérouville, douée des grâces et de

l'esprit de mademoiselle, je prendrais l'engagement de vivre en philosophe à mon château, faisant du bien autour de moi, desséchant mes langues, élevant mes enfants...

— Ceci, monsieur le duc, vous sera compté, répondit Modeste en arrêtant ses yeux assez longtemps sur ce noble gentilhomme. Vous me flattez, reprit-elle, vous ne me croyez pas frivole, et vous me supposez assez de ressources en moi-même pour vivre dans la solitude. C'est peut-être là mon sort, ajouta-t-elle en regardant Canalis avec une expression de pitié.

— C'est celui de toutes les fortunes médiocres, répondit le poëte. Paris exige un luxe babylonien. Par moments, je me demande comment j'y ai jusqu'à présent suffi.

— Le roi peut répondre pour nous deux, dit le duc avec candeur, car nous vivons des bontés de Sa Majesté. Si, depuis la chute de M. le Grand, comme on nommait Cinq-Mars, nous n'avions pas eu toujours sa charge dans notre maison, il nous faudrait vendre Hérouville à la bande noire. Ah! croyez-moi, mademoiselle, c'est une grande humiliation pour moi de mêler des questions financières à mon mariage.

La simplicité de cet aveu parti du cœur, et où la plainte était sincère, touchèrent Modeste.

— Aujourd'hui, dit le poëte, personne en France, monsieur le duc, n'est assez riche pour faire la folie d'épouser une femme pour sa valeur personnelle, pour ses grâces, pour son caractère ou pour sa beauté.

Le colonel regarda Canalis d'une singulière manière, après avoir examiné Modeste, dont le visage ne montrait plus aucun étonnement.

— C'est pour des gens d'honneur, dit alors le colonel, un bel emploi de la richesse que de la destiner à réparer l'outrage du temps dans de vieilles maisons historiques.

— Oui, papa, répondit gravement la jeune fille.

Le colonel invita le duc et Canalis à dîner chez lui sans cérémonie, et dans leurs habits de cheval, en leur donnant l'exemple du négligé. Quand, à son retour, Modeste alla changer de toilette, elle regarda curieusement le bijou rapporté de Paris et qu'elle avait si cruellement dédaigné.

— Comme on travaille aujourd'hui! dit-elle à Françoise Cochet devenue sa femme de chambre.

— Et ce pauvre garçon, mademoiselle, qui a la fièvre...

— Qui t'a dit cela?

— M. Butscha. Il est venu me prier de vous faire observer que vous vous seriez sans doute aperçue déjà qu'il vous avait tenu parole au jour dit.

Modeste descendit au salon dans une mise d'une simplicité royale.

— Mon cher père, dit-elle à haute voix en prenant le colonel par le bras, allez savoir des nouvelles de M. de la Brière, et reportez-lui, je vous en prie, son cadeau. Vous pouvez alléguer que mon peu de fortune autant que mes goûts m'interdisent de porter des bagatelles qui ne conviennent qu'à des reines ou à des courtisanes. Je ne puis d'ailleurs rien accepter que d'un promis. Priez ce brave garçon de garder la cravache jusqu'à ce que vous sachiez si vous êtes assez riche pour la lui racheter.

— Ma petite fille est donc pleine de bon sens, dit le colonel en embrassant Modeste au front.

Canalis profita d'une conversation engagée entre le duc d'Hérouville et madame Mignon pour aller sur la terrasse, où Modeste le rejoignit, attirée par la curiosité, tandis qu'il la crut amenée par le désir d'être madame de Canalis. Effrayé de l'impudeur avec laquelle il venait d'accomplir ce que les militaires appellent un quart de conversion, et que selon la jurisprudence des ambitieux, tout homme dans sa position aurait fait tout aussi brusquement, il chercha des raisons plausibles à donner en voyant venir l'infortunée Modeste.

— Chère Modeste, lui dit-il en prenant un ton câlin, aux termes où nous en sommes, sera-ce vous déplaire que de vous faire remarquer combien vos réponses à propos de M. d'Hérouville sont pénibles pour un homme qui aime, mais surtout pour un poëte dont l'âme est femme, est nerveuse, et qui ressent les mille jalousies d'un amour vrai? Je serais un bien triste diplomate si je n'avais pas deviné que vos premières coquetteries, vos inconséquences calculées, ont eu pour but d'étudier nos caractères...

Modeste leva la tête par un mouvement intelligent, rapide et coquet dont le type n'est peut-être que dans les animaux, chez qui l'instinct produit des miracles de grâce.

— ... Aussi, rentré chez moi, n'en étais-je plus la dupe. Je m'émerveillais de votre finesse en harmonie avec votre caractère et votre physionomie. Soyez tranquille, je n'ai jamais supposé que tant de duplicité factice ne fût pas l'enveloppe d'une candeur adorable. Non, votre esprit, votre instruction, n'ont rien ravi à cette précieuse innocence que nous demandons à une épouse. Vous êtes bien la femme d'un poëte, d'un diplomate, d'un penseur, d'un homme destiné à connaître de chanceuses situations dans la vie, et je vous admire autant que je me sens d'attachement pour vous. Je vous en supplie, si vous n'avez pas joué la comédie avec moi hier, quand vous acceptiez la foi d'un homme dont la vanité va se changer en orgueil en se voyant choisi par vous, dont les défauts deviendront des qualités à votre divin contact; ne heurtez pas en lui le sentiment qu'il a porté jusqu'au vice! Dans mon âme, la jalousie est un dissolvant, et vous m'en avez révélé toute la puissance : elle est affreuse, elle y détruit tout. Oh! il ne s'agit pas de la jalousie à l'Othello! reprit-il à un geste que fit Modeste, fi donc! il s'agit de moi-même; je suis gâté sur ce point. Vous connaissez l'affection unique à laquelle je suis redevable du seul bonheur dont j'aie joui, bien incomplet d'ailleurs. (Il hocha la tête.) L'amour est peint en enfant chez tous les peuples parce qu'il ne se conçoit pas lui-même sans toute la vie à lui. Eh bien! ce sentiment avait son terme indiqué par la nature. Il était mort-né. La maternité la plus ingénieuse a deviné, a calmé ce point douloureux de mon cœur, car une femme qui se sent, qui se voit mourir aux joies de l'amour, a des ménagements angéliques : aussi la duchesse ne m'a-t-elle pas donné la moindre souffrance en ce genre. En dix ans, il n'y a eu ni une parole, ni un regard détournés de son but. J'attache aux paroles, aux pensées, aux regards, plus de valeur que ne leur en accordent les gens ordinaires. Si pour moi un regard est un trésor immense, le moindre doute est un poison mortel, il agit instantanément : je n'aime plus. A mon sens, et contrairement à celui de la foule, qui aime à trembler, espérer, attendre, l'amour doit résider dans une sécurité complète, enfantine, infinie. Pour moi, le délicieux purgatoire que les femmes aiment à nous faire ici-bas avec leur coquetterie est un bonheur atroce auquel je me refuse : pour moi, l'amour est ou le ciel ou l'enfer. De l'enfer, je n'en veux pas, et je me sens la force de supporter l'éternel azur du paradis. Je me donne sans réserve, je n'aurai ni secret, ni doute, ni tromperie dans la vie à venir, je demande la réciprocité. Je vous offense peut-être en doutant de vous! songez que je ne vous parle en ceci que de moi...

— Beaucoup; mais ce ne sera jamais trop, dit Modeste blessée par tous les piquants de ce discours où la duchesse de Chaulieu servait de massue, j'ai l'habitude de vous admirer, mon cher poëte.

— Eh bien! me promettez-vous cette fidélité canine que je vous offre? n'est-ce pas beau? n'est-ce pas ce que vous vouliez?

— Pourquoi, cher poëte, ne recherchez-vous pas en mariage une muette qui serait aveugle et un peu sotte? Je ne demande pas mieux que de plaire en toute chose à mon mari, mais vous menacez une fille de lui ravir le bonheur particulier que vous lui arrangez, de le lui ravir au moindre geste, à la moindre parole, au moindre regard! Vous coupez les ailes à l'oiseau, et vous voulez le voir voltigeant. Je savais bien les poëtes accusés d'inconséquence... Oh! à tort, dit-elle au geste de dénégation que fit Canalis, car ce prétendu défaut vient de ce que le vulgaire ne se rend pas compte de la vivacité des mouvements de leur esprit. Mais je ne croyais pas qu'un homme de génie inventât les conditions contradictoires d'un jeu semblable, et l'appelât la vie. Vous demandez l'impossible pour avoir le plaisir de me prendre en faute, comme ces enchanteurs qui, dans les Contes bleus, donnent des tâches à des jeunes filles persécutées que secourent de bonnes fées.

— Ici la fée serait l'amour vrai, dit Canalis d'un ton sec en voyant sa cause de brouille devinée par cet esprit fin et délicat que Butscha pilotait si bien.

— Vous ressemblez, cher poëte, en ce moment à ces parents qui s'inquiètent de la dot de la fille avant de montrer celle de leur fils. Vous faites le difficile avec moi sans savoir si vous en avez le droit. L'amour ne s'établit point par des conventions sèchement débattues. Le pauvre duc d'Hérouville se laisse faire avec l'abandon de l'oncle Tobie dans Sterne, à cette différence près que je ne suis pas la veuve Wadman, quoique veuve en ce moment de beaucoup d'illusions sur la poésie. Oui! nous ne voulons rien croire, nous autres jeunes filles, de ce qui dérange notre monde fantastique!... On m'avait tout dit à l'avance! Ah! vous me faites une mauvaise querelle indigne de vous; je ne reconnais pas le Melchior d'hier.

— Parce que Melchior a reconnu chez vous une ambition avec laquelle vous comptez encore...

Modeste toisa Canalis en lui jetant un regard impérial.

— ... Mais je serai quelque jour ambassadeur et pair de France, tout comme lui.

— Vous me prenez pour une bourgeoise, dit-elle en remontant le perron. Mais elle se retourna vivement, et ajouta, perdant contenance, tant elle fut suffoquée : — C'est moins impertinent que de me

prendre pour une sotte. Le changement de vos manières a sa raison dans les niaiseries que le Havre débite, et que Françoise, ma femme de chambre, vient de me répéter.

— Ah ! Modeste, pouvez-vous le croire? dit Canalis en prenant une pose dramatique. Vous me supposeriez donc alors capable de ne vous épouser que pour votre fortune?

— Si je vous fais cette injure après vos édifiants discours au bord de la Seine, il ne tient qu'à vous de me détromper, et alors je serai tout ce que vous voudrez que je sois, dit-elle en le foudroyant de son dédain.

— Si tu penses me prendre à ce piége, se dit le poëte en la suivant, ma petite, tu me crois plus jeune que je ne le suis. Faut-il donc tant de façons avec une petite sournoise dont l'estime m'importe autant que celle du roi de Bornéo? Mais, en me prêtant un sentiment ignoble, elle donne raison à ma nouvelle attitude. Est-elle rusée ! La Brière sera bâté, comme un petit sot qu'il est, et dans cinq ans nous rirons bien de lui avec elle !

La froideur que cette altercation avait jetée entre Canalis et Modeste fut visible le soir même à tous les yeux. Canalis se retira de bonne heure en prétextant de l'indisposition de la Brière, et il laissa le champ libre au grand écuyer. Vers onze heures, Butscha, qui vint chercher sa patronne, dit en souriant tout bas à Modeste :

— Avais-je raison?

— Hélas ! oui, dit-elle.

— Mais avez-vous, selon nos conventions, entre-bâillé la porte de manière à ce qu'il puisse revenir?

— La colère m'a dominée, répondit Modeste. Tant de lâcheté m'a fait monter le sang au visage, et je lui ai dit son fait.

— Eh bien ! tant mieux. Quand tous deux vous serez brouillés à ne plus vous parler gracieusement, je me charge de le rendre amoureux et pressant à vous tromper vous-même.

— Allons, Butscha, c'est un grand poëte, un gentilhomme, un homme d'esprit.

— Les huit millions de votre père sont plus que tout cela.

— Huit millions ! dit Modeste.

— Mon patron, qui vend son étude, va partir pour la Provence afin de diriger les acquisitions que propose Castagnould, le second de votre père. Le chiffre des contrats à faire pour reconstituer la terre de la Bastie monte à quatre millions, et votre père a consenti à tous les achats. Vous avez deux millions en dot, et le colonel en compte un pour votre établissement à Paris, un hôtel et le mobilier ! Calculez.

— Ah ! je puis être duchesse d'Hérouville, dit Modeste en regardant Butscha.

— Sans ce comédien de Canalis, vous auriez gardé *sa* cravache comme venant de moi, dit le clerc en plaidant ainsi la cause de la Brière.

— Monsieur Butscha, voudriez-vous par hasard me marier à votre goût? dit Modeste en riant.

— Ce digne garçon aime autant que moi, vous l'avez aimé pendant huit jours, et c'est un homme de cœur, répondit le clerc.

— Et peut-il lutter avec une charge de la couronne? il n'y en a que six : grand aumônier, chancelier, grand chambellan, grand maître, connétable, grand amiral ; mais on ne nomme plus de connétables.

— Dans six mois, le peuple, mademoiselle, qui se compose d'une infinité de Butscha méchants, peut souffler sur toutes ces grandeurs. Et d'ailleurs que signifie la noblesse aujourd'hui? Il n'y a pas mille vrais gentilshommes en France. Les d'Hérouville viennent d'un huissier à verge de Robert de Normandie. Vous aurez bien des déboires avec ces deux vieilles filles à visage laminé. Si vous tenez au titre de duchesse, vous êtes du Comtat, le pape aura bien autant d'égards pour vous que pour des marchands, il vous vendra quelque duché en *nia* ou en *agno*. Ne jouez donc pas votre bonheur pour une charge de la couronne.

Les réflexions de Canalis pendant la nuit furent entièrement positives. Il ne vit rien de pis au monde que la situation d'un homme marié sans fortune. Encore tremblant du danger que lui avait fait courir sa vanité mise en jeu près de Modeste, le désir de l'emporter sur le duc d'Hérouville, et sa croyance aux millions de M. Mignon, il se demanda ce que la duchesse de Chaulieu devait penser de son séjour au Havre aggravé par un silence épistolaire de quatorze jours, alors qu'à Paris ils s'écrivaient l'un l'autre quatre ou cinq lettres par semaine.

— Et la pauvre femme qui travaille pour m'obtenir le cordon de commandeur de la Légion et le poste de ministre auprès du grand duc de Bade ! s'écria-t-il.

Aussitôt, avec cette vivacité de décision, qui, chez les poëtes comme chez les spéculateurs, résulte d'une vive intuition de l'avenir, il se mit à sa table et composa la lettre suivante.

A MADAME LA DUCHESSE DE CHAULIEU.

« Ma chère Eléonore, tu seras sans doute étonnée de ne pas avoir encore reçu de mes nouvelles ; mais le séjour que je fais ici n'a pas eu seulement ma santé pour motif, il s'agissait de m'acquitter en quelque sorte avec notre petit la Brière. Ce pauvre garçon est devenu très-épris d'une certaine demoiselle Modeste de la Bastie, une petite fille pâle, insignifiante et filandreuse, qui, par parenthèse, a le vice d'aimer la littérature et se dit poëte pour justifier les caprices, les boutades et les variations d'un assez mauvais caractère. Tu connais Ernest, il est si facile de l'attraper, que je n'ai pas voulu le laisser aller seul. Mademoiselle de la Bastie a singulièrement coqueté avec ton Melchior, elle était très-disposée à devenir ta rivale, quoiqu'elle ait les bras maigres, peu d'épaules comme toutes les jeunes filles, la chevelure plus fade que celle de madame de Rochefide, et un petit œil gris fort suspect. J'ai mis le holà, peut-être trop brutalement, aux gracieusetés de cette immodeste ; mais l'amour unique est ainsi. Que m'importent les femmes de la terre, qui, toutes ensemble, ne te valent pas ?

« Les gens avec qui je passe mon temps et qui forment les accompagnements de l'héritière sont bourgeois à faire lever le cœur. Plains-moi, je passe mes soirées avec des clercs de notaire, des notaresses, des caissiers, un usurier de province ; et, certes, il y a loin de là aux soirées de la rue de Grenelle. La prétendue fortune du père, qui revient de la Chine, nous a valu la présence de l'éternel prétendant, le grand écuyer, d'autant plus affamé de millions qu'il en faut six ou sept, dit-on, pour mettre en valeur les fameux marais d'Hérouville. Le roi ne sait pas combien est fatal le présent qu'il a fait au petit duc. Sa Grâce, qui ne se doute pas du peu de fortune de son désiré beau-père, n'est jaloux que de moi. La Brière fait son chemin auprès de son idole, à couvert de son ami qui lui sert de paravent. Nonobstant les extases d'Ernest, je pense, moi poëte, au solide ; et les renseignements que je viens de prendre sur la fortune assombrissent l'avenir de notre secrétaire, dont la fiancée a des dents d'un fil inquiétant pour toute espèce de fortune. Si mon ange veut racheter quelques-uns de nos péchés, elle tâchera de savoir la vérité sur cette affaire en faisant venir et questionnant, avec la dextérité qui la caractérise, Mongenod, son banquier. M. Mignon, ancien colonel de cavalerie dans la garde impériale, a été pendant sept ans le correspondant de la maison Mongenod. On parle de deux cent mille francs de dot au plus, et je désirerais, avant de faire la demande de la demoiselle pour Ernest, avoir des données positives. Une fois nos gens accordés, je serai de retour à Paris. Je connais le moyen de tout finir au profit de notre amoureux : il s'agit d'obtenir la transmission du titre de comte au gendre de M. Mignon, et personne n'est plus qu'Ernest, à raison de ses services, à même d'obtenir cette faveur, surtout secondé par nous trois, toi, le duc et moi. Avec ses goûts, Ernest, qui deviendra facilement maître des comptes, sera très-heureux à Paris en se voyant à la tête de vingt-cinq mille francs par an, une place inamovible et une femme, le malheureux !

« Oh ! chère, qu'il me tarde de revoir la rue de Grenelle ! Quinze jours d'absence, quand ils ne tuent pas l'amour, lui rendent l'ardeur des premiers jours, et tu sais mieux que moi peut-être les raisons qui rendent mon amour éternel. Mes os, dans la tombe, t'aimeront encore ! Aussi n'y tiendrais-je pas ! Si je suis forcé de rester encore dix jours, j'irai pour quelques heures à Paris.

« Le duc m'a-t-il obtenu de quoi me pendre ? Et auras-tu, ma chère vie, besoin de prendre les eaux de Baden l'année prochaine? Les roucoulements de notre beau ténébreux, comparés aux accents de l'amour heureux, semblable à lui-même dans tous ses instants depuis dix ans bientôt, m'ont donné beaucoup de mépris pour le mariage, je n'avais jamais vu ces choses-là de si près. Ah ! chère, ce qu'on nomme la *faute* lie deux êtres bien mieux que la *loi*, n'est-ce pas? »

Cette idée servit de texte à deux pages de souvenirs et d'aspirations un peu trop intimes pour qu'il soit permis de les publier.

La veille du jour où Canalis mit cette épître à la poste, Butscha, qui répondit sous le nom de Jean Jacmin à une lettre de sa prétendue cousine Philoxène, donna douze heures d'avance à cette réponse sur la lettre du poëte. Au comble de l'inquiétude depuis quinze jours et blessée du silence de Melchior, la duchesse, qui avait dicté la lettre de Philoxène au cousin, venait de prendre des renseignements exacts sur la fortune du colonel Mignon, après la lecture de la

réponse du clerc, un peu trop décisive pour un amour-propre quinquagénaire. En se voyant trahie, abandonnée pour des millions, Éléonore était en proie à un paroxysme de rage, de haine et de méchanceté froide. Philoxène frappa pour entrer dans la somptueuse chambre de sa maîtresse, elle la trouva les yeux pleins de larmes et resta stupéfaite de ce phénomène sans précédent depuis quinze ans qu'elle la servait.

— On expie le bonheur de dix ans en dix minutes ! s'écriait la duchesse.

— Une lettre du Havre, madame.

Éléonore lut la prose de Canalis sans s'apercevoir de la présence de Philoxène, dont l'étonnement s'accrut en voyant renaître la sérénité sur le visage de la duchesse, à mesure qu'elle avançait dans la lecture de la lettre. Tendez à un homme qui se noie une perche grosse comme une canne, il y voit une route royale de première classe, aussi l'heureuse Éléonore croyait-elle à la bonne foi de Canalis en lisant ces quatre pages où l'amour et les affaires, le mensonge et la vérité, se coudoyaient. Elle, qui, le banquier sorti, venait de faire mander son mari pour empêcher la nomination de Melchior, s'il en était encore temps, fut prise d'un sentiment généreux qui monta jusqu'au sublime.

— Pauvre garçon ! pensa-t-elle, il n'a pas eu la moindre pensée mauvaise ! il m'aime comme au premier jour, il me dit tout. — Philoxène ! dit-elle en voyant sa première femme de chambre debout et ayant l'air de ranger la toilette.

— Madame la duchesse ?

— Mon miroir, mon enfant !

Éléonore se regarda, vit les lignes de rasoir tracées sur son front et qui disparaissaient à distance, elle soupira, car elle croyait par ce soupir dire adieu à l'amour. Elle conçut alors une pensée virile en dehors des petitesses de la femme, une pensée qui grise pour quelques moments, et dont l'enivrement peut expliquer la clémence de la Sémiramis du Nord quand elle maria sa jeune et belle rivale à Momonoff.

— Puisqu'il n'a pas failli, je veux lui faire avoir les millions et la fille, pensa-t-elle, si cette petite demoiselle Mignon est aussi laide qu'il le dit.

Trois coups, élégamment frappés, annoncèrent le duc, à qui sa femme ouvrit elle-même.

— Ah ! vous allez mieux, ma chère, s'écria-t-il avec cette joie factice que savent si bien jouer les courtisans et à l'expression de laquelle les niais se prennent.

— Mon cher Henri, répondit-elle, il est vraiment inconcevable que vous n'ayez pas encore obtenu la nomination de Melchior, vous qui vous êtes sacrifié pour le roi dans votre ministère d'un an, en sachant qu'il durerait à peine ce temps-là.

Le duc regarda Philoxène, et la femme de chambre montra par un signe imperceptible la lettre du Havre posée sur la toilette.

— Vous vous ennuierez bien en Allemagne, et vous en reviendrez brouillé avec Melchior, dit naïvement le duc.

— Et pourquoi ?

— Mais ne serez-vous pas toujours ensemble?... répondit cet ancien ambassadeur avec une comique bonhomie.

— Oh ! non, dit-elle, je vais le marier.

— S'il faut en croire d'Hérouville, notre cher Canalis n'attend pas vos bons offices, reprit le duc en souriant. Hier, Grandlieu m'a lu des passages d'une lettre que le grand écuyer lui a écrite, et qui, sans doute, était rédigée par sa tante à votre adresse, car mademoiselle d'Hérouville, toujours à l'affût d'une dot, sait que nous faisons le whist presque tous les soirs, Grandlieu et moi. Ce bon petit d'Hérouville demande au prince de Cadignan de venir faire une chasse royale en Normandie en lui recommandant d'y amener le roi pour tourner la tête à la donzelle, quand elle se verra l'objet d'une pareille chevauchée. En effet, deux mots de Charles X arrangeraient tout. D'Hérouville dit que cette fille est d'une incomparable beauté...

— Henri, allons au Havre! cria la duchesse en interrompant son mari.

— Et sous quel prétexte? dit gravement cet homme, qui fut un des confidents de Louis XVIII.

— Je n'ai jamais vu de chasse.

— Ce serait bien si le roi y allait, mais c'est un *haria* que de chasser si loin, et il n'ira pas, je viens de lui en parler.

— Madame pourrait y venir...

— Ceci vaut mieux, reprit le duc, et la duchesse de Maufrigneuse peut vous aider à la tirer de Rosny. Le roi ne trouverait pas alors mauvais qu'on se servît de ses équipages de chasse. N'allez pas au Havre, ma chère, dit paternellement le duc, ce serait vous afficher. Tenez, voici, je crois, un meilleur moyen. Gaspard a de l'autre côté de la forêt de Brotonne son château de Rosembray, pourquoi ne pas lui faire insinuer de recevoir tout ce monde?

— Par qui? dit Éléonore.

— Mais sa femme, la duchesse, qui va de compagnie à la Sainte-Table avec mademoiselle d'Hérouville, pourrait, soufflée par cette vieille fille, en faire la demande à Gaspard.

— Vous êtes un homme adorable, dit Éléonore. Je vais écrire deux mots à la vieille fille et à Diane, car il faut nous faire faire des habits de chasse. Ce petit chapeau, j'y pense, rajeunit excessivement. Avez-vous gagné hier chez l'ambassadeur d'Angleterre?...

— Oui, dit le duc, je me suis acquitté.

— Surtout, Henri, suspendez tout pour les deux nominations de Melchior...

Après avoir écrit dix lignes à la belle Diane de Maufrigneuse et un mot d'avis à mademoiselle d'Hérouville, Éléonore sangla cette réponse à travers les mensonges de Canalis.



Le colonel invita le duc et Canalis à dîner... — PAGE 54.

A MONSIEUR LE BARON DE CANALIS.

« Mon cher poëte, mademoiselle de la Bastie est très-belle, Mongenod m'a démontré que le père a huit millions, je pensais à vous marier avec elle, je vous en veux donc beaucoup de votre manque de confiance. Si vous aviez l'intention de marier la Brière en allant au Havre, je ne comprends pas pourquoi vous ne me l'avez pas dit avant d'y partir. Et pourquoi rester quinze jours sans écrire à une amie qui s'inquiète aussi facilement que moi? Votre lettre est venue un peu tard, j'avais déjà vu notre banquier. Vous êtes un enfant, Melchior, vous rusez avec nous. Ce n'est pas bien. Le duc lui-même est outré de vos procédés, il vous trouve peu gentilhomme, ce qui met en doute l'honneur de madame votre mère.

« Maintenant, je désire voir les choses par moi-même. J'aurai l'honneur, je crois, d'accompagner MADAME à la chasse que donne le duc d'Hérouville pour mademoiselle de la Bastie; je m'arrangerai pour que vous soyez invité à rester à Rosembray, car le rendez-vous de chasse sera probablement chez le duc de Verneuil.

« Croyez bien, mon cher poëte, que je n'en suis pas moins pour la vie,

« Votre amie,

« ÉLÉONORE DE M. »

— Tiens, Ernest, dit Canalis en jetant au nez de la Brière et à travers la table cette lettre qu'il reçut pendant le déjeuner, voici le deux millième billet doux que je reçois de cette femme, et il n'y a pas un *tu!* L'illustre Éléonore ne s'est jamais compromise plus qu'elle ne l'est là. Marie-toi, va! Le plus mauvais mariage est meilleur que le plus doux de ces licous! Ah! je suis le plus grand Nicodème qui soit tombé de la lune. Modeste a des millions, elle est perdue à jamais pour moi, car l'on ne revient pas des pôles où nous sommes vers le tropique où nous étions il y a trois jours. Ainsi je souhaite d'autant plus ton triomphe sur le grand écuyer, que j'ai dit à la duchesse n'être venu ici que dans ton intérêt; aussi vais-je travailler pour toi!



Eléonore lut la prose de Canalis — PAGE 56.

— Hélas! Melchior, il faudrait à Modeste un caractère si grand, si ferme, si noble, pour résister au spectacle de la cour et des splendeurs si habilement déployées en son honneur et gloire par le duc, que je ne crois pas à l'existence d'une pareille perfection; et cependant, si elle est encore la Modeste de ses lettres, il y aurait de l'espoir.

— Es-tu heureux, jeune Boniface, de voir le monde et ta maîtresse avec de pareilles lunettes vertes! s'écria Canalis en sortant et allant se promener dans le jardin.

Le poëte, pris entre deux mensonges, ne savait plus à quoi se résoudre.

— Jouez donc les règles, et vous perdez! s'écria-t-il assis dans le kiosque. Assurément, tous les hommes sensés auraient agi comme je l'ai fait il y a quatre jours, et se seraient retirés du piége où je me croyais pris; car dans ces cas-là l'on ne s'amuse pas à dénouer, l'on brise! Allons, restons froid, calme, digne, offensé. L'honneur ne me permet pas d'être autrement. Et une roideur anglaise est le seul moyen de regagner l'estime de Modeste. Après tout, si je ne me retire de là qu'en retournant à mon vieux bonheur, ma fidélité pendant dix ans sera récompensée, Eléonore me mariera toujours bien.

La partie de chasse devait être le rendez-vous de toutes les passions mises en jeu par la fortune du colonel et par la beauté de Modeste; aussi vit-on comme une trêve entre tous les adversaires. Pendant les quelques jours demandés par les apprêts de cette solennité forestière, le salon de la villa Mignon offrit alors le tranquille aspect que présente une famille très-unie.

Canalis, retranché dans son rôle d'homme blessé par Modeste, voulut se montrer courtois; il abandonna ses prétentions, ne donna plus aucun échantillon de son talent oratoire, et devint ce que sont les gens d'esprit quand ils renoncent à leurs affectations, charmant. Il causait finances avec Gobenheim, guerre avec le colonel, Allemagne avec madame Mignon, et ménage avec madame Latournelle, en essayant de les conquérir à la Brière.

Le duc d'Hérouville laissa le champ libre aux deux amis assez souvent, car il fut obligé d'aller à Rosembray se consulter avec le duc de Verneuil et veiller à l'exécution des ordres du grand veneur, le prince de Cadignan.

Cependant l'élément comique ne fit pas défaut. Modeste se vit entre les atténuations que Canalis apportait à la galanterie du grand écuyer et les exagérations des deux demoiselles d'Hérouville, qui vinrent tous les soirs. Canalis faisait observer à Modeste qu'au lieu d'être l'héroïne de la chasse elle y serait à peine remarquée. MADAME serait accompagnée de la duchesse de Maufrigneuse, belle-fille du grand veneur, de la duchesse de Chaulieu, de quelques-unes des dames de la cour, parmi lesquelles une petite fille ne produirait aucune sensation. On inviterait sans doute des officiers en garnison à Rouen, etc.

Hélène ne cessait de répéter à celle en qui elle voyait déjà sa belle-sœur, qu'elle serait présentée à MADAME; certainement le duc de Verneuil l'inviterait elle et son père, à rester à Rosembray; si le colonel voulait obtenir une faveur du roi, la pairie, cette occasion serait unique, car on ne désespérait pas de la présence du roi pour le troisième jour; elle serait surprise par le charmant accueil que lui feraient les plus belles femmes de la cour, les duchesses de Chaulieu, de Maufrigneuse, de Lenoncourt-Chaulieu, etc. Les préventions de Modeste contre le faubourg Saint-Germain se dissiperaient, etc.

Ce fut une petite guerre excessivement amusante par ses marches, ses contre-marches, ses stratagèmes, dont jouissaient les Dumay, les Latournelle, Gobenheim et Butscha, qui tous, en petit comité, disaient un mal effroyable des nobles, en notant leurs lâchetés savamment, cruellement étudiées.

Les dires du parti d'Hérouville furent confirmés par une invitation

conçue en termes flatteurs du duc de Verneuil et du grand veneur de France à M. le comte de la Bastie et à sa fille, de venir assister à une grande chasse à Rosembray, les 7, 8, 9 et 10 novembre prochains.

La Brière, plein de pressentiments funestes, jouissait de la présence de Modeste avec ce sentiment d'avidité concentrée dont les âpres plaisirs ne sont connus que des amoureux séparés à terme et fatalement. Ces éclairs de bonheur à soi seul, entremêlés de méditations mélancoliques sur ce thème : « Elle est perdue pour moi ! » rendirent ce jeune homme un spectacle d'autant plus touchant, que sa physionomie et sa personne étaient en harmonie avec ce sentiment profond. Il n'y a rien de plus poétique qu'une élégie qui a des yeux, qui marche, et qui soupire sans rimes.

Enfin le duc d'Hérouville vint convenir du départ de Modeste, qui, après avoir traversé la Seine, devait aller dans la calèche du duc en compagnie de mesdemoiselles d'Hérouville.

Le duc fut admirable de courtoisie, il invita Canalis et la Brière en leur faisant observer, ainsi qu'à M. Mignon, qu'il avait eu soin de tenir des chevaux de chasse à leur disposition. Le colonel pria les trois amants de sa fille d'accepter à déjeuner le matin du départ.

Canalis voulut alors mettre à exécution un projet mûri pendant ces derniers jours, celui de reconquérir sourdement Modeste, de jouer la duchesse, le grand écuyer et la Brière. Un élève en diplomatie ne pouvait pas rester engravé dans la situation où il se voyait.

De son côté, la Brière avait résolu de dire un éternel adieu à Modeste. Ainsi chaque prétendant pensait à glisser son dernier mot, comme le plaideur à son juge avant l'arrêt, en pressentant la fin d'une lutte qui durait depuis trois semaines. Après le dîner, la veille, le colonel prit sa fille par le bras et lui fit sentir la nécessité de se prononcer.

— Notre position avec la famille d'Hérouville serait intolérable à Rosembray, lui dit-il. Veux-tu devenir duchesse ? demanda-t-il à Modeste.

— Non, mon père, répondit-elle.

— Aimerais-tu donc Canalis ?

— Assurément non, mon père, mille fois non ! dit-elle avec une impatience d'enfant.

Le colonel regarda Modeste avec une espèce de joie.

— Ah ! je ne t'ai pas influencée, s'écria ce bon père ; je puis maintenant t'avouer que dès Paris j'avais choisi mon gendre quand, en lui faisant accroire que je n'avais pas de fortune, il m'a sauté au cou en me disant que je lui ôtais un poids de cent livres de dessus le cœur.

— De qui parlez-vous ? demanda Modeste en rougissant.

— *De l'homme à vertus positives, d'une moralité sûre*, dit-il railleusement en répétant la phrase qui le lendemain de son retour avait dissipé les rêves de Modeste.

— Eh ! je ne pense pas à lui, papa ! Laissez-moi libre de refuser le duc moi-même ; je le connais, je sais comment le flatter.

— Ton choix n'est donc pas fait ?

— Pas encore. Il me reste encore quelques syllabes à deviner dans la charade de mon avenir ; mais, après avoir vu la cour par une échappée, je vous dirai mon secret à Rosembray.

— Vous irez à la chasse, n'est-ce pas ? cria le colonel en voyant de loin la Brière venant dans l'allée où il se promenait avec Modeste.

— Non, colonel, répondit Ernest. Je viens prendre congé de vous et de mademoiselle, je retourne à Paris...

— Vous n'êtes pas curieux, dit Modeste en interrompant et regardant le timide Ernest.

— Il suffirait, pour me faire rester, d'un désir que je n'ose espérer, répliqua-t-il.

— Si ce n'est que cela, vous me ferez plaisir à moi, dit le colonel en allant au-devant de Canalis et laissant sa fille et le pauvre Ernest ensemble pour un instant.

— Mademoiselle, dit-il en levant les yeux sur elle avec la hardiesse d'un homme sans espoir, j'ai une prière à vous faire.

— A moi ?

— Que j'emporte votre pardon ! Ma vie ne sera jamais heureuse, j'ai le remords d'avoir perdu mon bonheur, sans doute par ma faute ; mais au moins..

— Avant de nous quitter pour toujours, répondit Modeste d'une voix émue en interrompant à la Canalis, je ne veux savoir de vous qu'une seule chose ; et, si vous avez une fois pris un déguisement, je ne pense pas qu'en ceci vous auriez la lâcheté de me tromper...

Le mot lâcheté fit pâlir Ernest, qui s'écria :

— Vous êtes sans pitié !

— Serez-vous franc ?

— Vous avez le droit de me faire une si dégradante question, dit-il d'une voix affaiblie par une violente palpitation.

— Eh bien ! avez-vous lu mes lettres à M. de Canalis ?

— Non, mademoiselle ; et, si je les ai fait lire au colonel, ce fut pour justifier mon attachement en lui montrant et comment mon affection avait pu naître, et combien mes tentatives pour essayer de vous guérir de votre fantaisie avaient été sincères.

— Mais comment l'idée de cette ignoble mascarade est-elle venue ? dit-elle avec une espèce d'impatience.

La Brière raconta dans toute sa vérité la scène à laquelle la première lettre de Modeste avait donné lieu, l'espèce de défi qui en était résulté par suite de sa bonne opinion, à lui Ernest, en faveur d'une jeune fille amenée vers la gloire, comme une plante cherchant sa part de soleil.

— Assez, répondit Modeste avec une émotion contenue. Si vous n'avez pas mon cœur, monsieur, vous avez toute mon estime.

Cette simple phrase causa le plus violent étourdissement à la Brière.

En se sentant chanceler, il s'appuya sur un arbrisseau, comme un homme privé de sa raison. Modeste, qui s'en allait, retourna la tête et revint précipitamment.

— Qu'avez-vous ? dit-elle en le prenant par la main et l'empêchant de tomber.

Modeste sentit une main glacée et vit un visage blanc comme un lis, le sang était tout au cœur.

— Pardon, mademoiselle. Je me croyais si méprisé...

— Mais, reprit-elle avec une hauteur dédaigneuse, je ne vous ai pas dit que je vous aimasse.

Et elle laissa de nouveau la Brière, qui, malgré la dureté de cette parole, crut marcher dans les airs. La terre mollissait sous ses pieds, les arbres lui semblaient être chargés de fleurs, le ciel avait une couleur rose, et l'air lui parut bleuâtre, comme dans ces temples d'hyménée à la fin des pièces féeries qui finissent heureusement.

Dans ces situations, les femmes sont comme Janus, elles voient ce qui se passe derrière elles sans se retourner ; et Modeste aperçut alors dans la contenance de cet amoureux les irrécusables symptômes d'un amour à la Butscha, ce qui, certes, est le *nec plus ultra* des désirs d'une femme. Aussi le haut prix attaché à son estime par la Brière causa-t-il à Modeste une émotion d'une douceur infinie.

— Mademoiselle, dit Canalis en quittant le colonel et venant à Modeste, malgré le peu de cas que vous faites de mes sentiments, il importe à mon honneur d'effacer une tache que j'y ai trop longtemps soufferte. Cinq jours après mon arrivée ici, voici ce que m'écrivait la duchesse de Chaulieu.

Il fit lire à Modeste les premières lignes de la lettre où la duchesse disait avoir vu Mongenod et vouloir marier Melchior à Modeste ; puis il les lui remit après avoir déchiré le surplus.

— Je ne puis vous laisser voir le reste, dit-il en mettant le papier dans sa poche ; mais je confie à votre délicatesse ces quelques lignes, afin que vous puissiez en vérifier l'écriture. La jeune fille qui m'a supposé d'ignobles sentiments est bien capable de croire à quelque collusion, à quelque stratagème. Ceci peut vous prouver combien je tiens à vous démontrer que la querelle qui subsiste entre nous n'a pas eu chez moi pour base un vil intérêt. Ah ! Modeste, dit-il avec des larmes dans la voix, votre poëte, le poëte de madame de Chaulieu, n'a pas moins de poésie dans le cœur que dans la pensée. Vous verrez la duchesse, suspendez votre jugement sur moi jusque-là.

Et il laissa Modeste abasourdie.

— Ah çà ! les voilà tous des anges, se dit-elle, ils sont inépousables, le duc seul appartient à l'humanité

— Mademoiselle Modeste, cette chasse m'inquiète, dit Butscha, qui parut en portant un paquet sous le bras. J'ai rêvé que vous étiez emportée par votre cheval, et je suis allé à Rouen vous chercher un

mors espagnol, on m'a dit que jamais un cheval ne pouvait le prendre aux dents; je vous supplie de vous en servir, je l'ai fait voir au colonel, qui m'a déjà plus remercié que cela ne vaut.

— Pauvre cher Butscha ! s'écria Modeste émue aux larmes par ce soin maternel.

Butscha s'en alla sautillant comme un homme à qui l'on vient d'apprendre la mort d'un vieil oncle à succession.

— Mon cher père, dit Modeste en rentrant au salon, je voudrais bien avoir la belle cravache... Si vous proposiez à M. de la Brière de l'échanger contre votre tableau de Van Ostade.

Modeste regarda sournoisement Ernest pendant que le colonel lui faisait cette proposition devant ce tableau, seule chose qu'il eût comme souvenir de ses campagnes, et qu'il avait achetée d'un bourgeois de Ratisbonne. Elle se dit en elle-même en voyant avec quelle précipitation la Brière quitta le salon :

— Il sera de la chasse!

Chose étrange! les trois amants de Modeste se rendirent à Rosembray, tous le cœur plein d'espérance et ravis de ses adorables perfections.

Rosembray, terre récemment achetée par le duc de Verneuil avec la somme que lui donna sa part dans le milliard voté pour légitimer la vente des biens nationaux, est remarquable par un château d'une magnificence comparable à celle de Mesnière et de Balleroy.

On arrive à cet imposant et noble édifice par une immense allée de quatre rangs d'ormes séculaires, et l'on traverse une immense cour d'honneur en pente, comme celle de Versailles, à grilles magnifiques, à deux pavillons de concierge, et ornée de grands orangers dans leurs caisses.

Sur la cour, le château présente, entre deux corps de logis en retour, deux rangs de dix-neuf hautes croisées à cintres sculptés et à petits carreaux, séparées entre elles par une colonnade engagée et cannelée.

Un entablement à balustres cache un toit à l'italienne, d'où sortent des cheminées en pierres de taille masquées par des trophées d'armes, Rosembray ayant été bâti sous Louis XV par un fermier général nommé Cottin.

Sur le parc, la façade se distingue de celle sur la cour par un avant-corps de cinq croisées à colonnes au-dessus duquel se voit un magnifique fronton.

La famille de Marigny, à qui les biens de ce Cottin furent apportés par mademoiselle Cottin, unique héritière de son père, y fit sculpter un lever de soleil par Coysevox. Au-dessous, deux anges déroulent un ruban où se lit cette devise substituée à l'ancienne en l'honneur du grand roi : *Sol nobis benignus.*

Le grand roi avait fait duc le marquis de Marigny, l'un de ses plus insignifiants favoris.

Du perron, à grands escaliers circulaires et à balustres, la vue s'étend sur un immense étang, long et large comme le grand canal de Versailles, et qui commence au bas d'une pelouse digne des boulingrins les plus britanniques, bordées de corbeilles où brillaient alors les fleurs de l'automne. De chaque côté, deux jardins à la française étalent leurs carrés, leurs allées, leurs belles pages écrites du plus majestueux style Lenôtre.

Ces deux jardins sont encadrés, dans toute leur longueur, par une marge de bois d'environ trente arpents, où, sous Louis XIV, on a dessiné des parcs à l'anglaise.

De la terrasse, la vue s'arrête, au fond, sur une forêt dépendant de Rosembray et contiguë à deux forêts, l'une à l'Etat, l'autre à la couronne.

Il est difficile de trouver un plus beau paysage.

L'arrivée de Modeste fit une certaine sensation dans l'avenue, où l'on aperçut une voiture à la livrée de France, accompagnée du grand écuyer, du colonel, de Canalis, de la Brière, tous à cheval, précédés d'un piqueur en grande livrée, suivis de dix domestiques parmi lesquels se remarquaient le mulâtre, le nègre et l'élégant briska du colonel pour les deux femmes de chambre et les paquets.

La voiture à quatre chevaux était menée par des tigres mis avec une coquetterie ordonnée par le grand écuyer, souvent mieux servi que le roi.

En entrant et voyant ce petit Versailles, Modeste, éblouie par la munificence des grands seigneurs, pensa soudain à son entrevue avec les célèbres duchesses, elle eut peur de paraître empruntée, provinciale ou parvenue; elle perdit complétement la tête et se repentit d'avoir voulu cette partie de chasse.

Quand la voiture eut arrêté, fort heureusement Modeste aperçut un vieillard en perruque blonde, frisée à petites boucles, dont la figure calme, pleine, lisse, offrait un sourire paternel et l'expression d'un enjouement monastique rendu presque digne par un regard à demi voilé.

La duchesse, femme d'une haute dévotion, fille unique d'un premier président richissime et mort en 1800, sèche et droite, mère de quatre enfants, ressemblait à madame Latournelle, si l'imagination consent à embellir la notaresse de toutes les grâces d'un maintien vraiment abbatial.

— Eh ! bonjour, chère Hortense, dit mademoiselle d'Hérouville, qui embrassa la duchesse avec toute la sympathie qui réunissait ces deux caractères hautains, laissez-moi vous présenter ainsi qu'à notre cher duc ce petit ange, mademoiselle de la Bastie.

— On nous a tant parlé de vous, mademoiselle, dit la duchesse, que nous avions grand'hâte de vous posséder ici.

— On regrettera le temps perdu, dit le duc de Verneuil en inclinant la tête avec une galante admiration

— M. le comte de la Bastie, dit le grand écuyer en prenant le colonel par le bras et le montrant au duc et à la duchesse avec une teinte de respect dans son geste et sa parole.

Le colonel salua la duchesse, le duc lui tendit la main.

— Soyez le bienvenu, monsieur le comte, dit M. de Verneuil. Vous possédez bien des trésors, ajouta-t-il en regardant Modeste.

La duchesse prit Modeste par-dessous le bras, et la conduisit dans un immense salon où se trouvaient groupées devant la cheminée une dizaine de femmes. Les hommes, emmenés par le duc, se promenèrent sur la terrasse, à l'exception de Canalis, qui se rendit respectueusement auprès de la superbe Eléonore. La duchesse, assise à un métier de tapisserie, donnait des conseils à mademoiselle de Verneuil pour nuancer.

Modeste se serait traversé le doigt d'une aiguille en mettant la main sur une pelote, elle n'aurait pas été si vivement atteinte qu'elle le fut par le coup d'œil glacial, hautain, méprisant, que lui jeta la duchesse de Chaulieu. Dans le premier moment, elle ne vit que cette femme, elle la devina.

Pour savoir jusqu'où va la cruauté de ces charmants êtres que nos passions grandissent tant, il faut voir les femmes entre elles. Modeste aurait désarmé toute autre qu'Eléonore par sa stupide et involontaire admiration; car, sans sa connaissance de l'âge, elle eût cru voir une femme de trente-six ans; mais elle était réservée à bien d'autres étonnements.

Le poëte se heurtait alors contre une colère de grande dame. Une pareille colère est le plus atroce des sphinx ; le visage est radieux, tout le reste est farouche. Les rois eux-mêmes ne savent comment faire capituler la politesse exquise de froideur qui cache une armure d'acier.

La délicieuse tête de femme sourit, et en même temps l'acier mord, la main est d'acier, le bras, le corps, tout est d'acier.

Canalis essayait de se cramponner à cet acier, mais ses doigts y glissaient comme ses paroles sur le cœur; et la tête gracieuse, et la phrase gracieuse, et le maintien gracieux déguisaient à tous les regards l'acier de cette colère descendue à vingt-cinq degrés au-dessous de zéro.

L'aspect de la sublime beauté de Modeste embellie par le voyage, la vue de cette jeune fille mise aussi bien que Diane de Maufrigneuse avaient enflammé les poudres amassées par la réflexion dans la tête d'Eléonore.

Toutes les femmes étaient venues à une croisée pour voir descendre de voiture la merveille du jour, accompagnée de ses trois amants.

— N'ayons pas l'air d'être si curieuses, avait dit madame de Chaulieu frappée au cœur par ce mot de Diane : — Elle est divine ! d'où ça sort-il ?

Et elles s'étaient envolées au salon, où chacune avait repris sa contenance, et où la duchesse de Chaulieu se sentit dans le cœur mille vipères qui toutes demandaient à la fois leur pâture.

Mademoiselle d'Hérouville dit à voix basse à la duchesse de Verneuil et avec intention :

— Eléonore reçoit bien mal son grand Melchior.

— La duchesse de Maufrigneuse croit qu'il y a du froid entre eux, répondit Laure de Verneuil avec simplicité.

Cette phrase, dite si souvent dans le monde, n'est-elle pas admirable? On y sent la bise du pôle.

— Et pourquoi? demanda Modeste à cette charmante jeune fille sortie du Sacré-Cœur depuis deux mois.

— Le grand homme, répondit la dévote duchesse, qui fit signe à sa fille de se taire, l'a laissée sans un mot pendant quinze jours, après son départ pour le Havre, et après lui avoir dit qu'il y allait pour sa santé.

Modeste laissa échapper un mouvement qui frappa Laure, Hélène et mademoiselle d'Hérouville.

— Et pendant ce temps, disait la dévote duchesse en continuant, elle le faisait nommer commandeur et ministre à Baden.

— Oh! c'est mal à Canalis, car il lui doit tout, dit mademoiselle d'Hérouville.

— Pourquoi madame de Chaulieu n'est-elle pas venue au Havre? demanda naïvement Modeste à Hélène.

— Ma petite, dit la duchesse de Verneuil, elle se laisserait bien assassiner sans proférer une parole, regardez-la! Quelle reine! Sa tête sur un billot sourirait encore comme fit Marie Stuart; et notre belle Eléonore a d'ailleurs de ce sang dans les veines.

— Elle ne lui a pas écrit? reprit Modeste.

— Diane, répondit la duchesse encouragée à ces confidences par un coup de coude de mademoiselle d'Hérouville, m'a dit qu'elle avait fait à la première lettre que Canalis lui a écrite, il y a dix jours environ, une bien sanglante réponse.

Cette explication fit rougir Modeste de honte pour Canalis, elle souhaita, non pas l'écraser sous ses pieds, mais se venger par une de ces malices plus cruelles que des coups de poignard. Elle regarda fièrement la duchesse de Chaulieu.

Ce fut un regard doré par huit millions.

— Monsieur Melchior! dit-elle.

Toutes les femmes levèrent le nez et jetèrent les yeux alternativement sur la duchesse, qui causait à voix basse au métier avec Canalis, et sur cette jeune fille assez mal élevée pour troubler deux amants aux prises, ce qui ne se fait dans aucun monde.

Diane de Maufrigneuse hocha la tête en ayant l'air de dire : « L'enfant est dans son droit! »

Les douze femmes finirent par sourire entre elles, car elles jalousaient toutes une femme de cinquante-six ans assez belle encore pour pouvoir puiser dans le trésor commun et y voler part de jeune.

Melchior regarda Modeste avec une impatience fébrile et par un geste de maître à valet, tandis que la duchesse baissa la tête par un mouvement de lionne dérangée pendant son festin; mais ses yeux, attachés au canevas, jetèrent des flammes presque rouges sur le poëte en en fouillant le cœur à coups d'épigrammes; chaque mot s'expliquait par une triple injure.

— Monsieur Melchior! répéta Modeste d'une voix qui avait le droit de se faire écouter.

— Quoi, mademoiselle? demanda le poëte.

Obligé de se lever, il resta debout à mi-chemin du métier qui se trouvait auprès d'une fenêtre et de la cheminée, près de laquelle Modeste était assise sur le canapé de la duchesse de Verneuil.

Quelles poignantes réflexions ne fit pas cet ambitieux quand il reçut un regard fixe d'Eléonore!

Obéir à Modeste, tout était fini sans retour entre le poëte et sa protectrice.

Ne pas écouter la jeune fille, Canalis avouait son servage, il annulait le profit de ses vingt-cinq jours de lâchetés, il manquait aux plus simples lois de la civilité puérile et honnête. Plus la sottise était grosse, plus impérieusement la duchesse l'exigeait.

La beauté, la fortune de Modeste, mises en regard de l'influence et des droits d'Eléonore, rendirent cette hésitation entre l'homme et son honneur aussi terrible à voir que le péril d'un matador dans l'arène.

Un homme ne trouve de palpitations semblables à celles qui pouvaient donner un anévrisme à Canalis que devant un tapis vert en voyant sa ruine ou sa fortune décidées en cinq minutes.

— Mademoiselle d'Hérouville m'a fait quitter si promptement la voiture, que j'y ai laissé, dit Modeste à Canalis, mon mouchoir.

Canalis fit un haut-le-corps significatif.

— Et, dit Modeste en continuant malgré ce geste d'impatience, j'y ai noué la clef d'un portefeuille qui contient un fragment de lettre importante; ayez la bonté, Melchior, de la faire demander.

Entre un ange et un tigre irrité, Canalis, devenu blême, n'hésita plus, le tigre lui parut le moins dangereux. Il allait se prononcer lorsque la Brière apparut à la porte du salon, et lui sembla quelque chose comme l'archange Michel tombant du ciel.

— Ernest, tiens, mademoiselle de la Bastie a besoin de toi, dit le poëte, qui regagna vivement sa chaise auprès du métier.

Ernest, lui, courut à Modeste sans saluer personne, il ne vit qu'elle, il en reçut cette commission avec un visible bonheur, et s'élança hors du salon avec l'approbation secrète de toutes les femmes.

— Quel métier pour un poëte! dit Modeste à Hélène en montrant la tapisserie à laquelle travaillait rageusement la duchesse.

— Si tu lui parles, si tu la regardes une seule fois, tout est à jamais fini, disait à voix basse à Melchior Eléonore que le *mezzo termine* d'Ernest n'avait pas satisfaite. Et, songes-y bien, quand je ne serai pas là, je laisserai des yeux qui t'observeront.

Sur ce mot, la duchesse, femme de taille moyenne, mais un peu trop grasse, comme le sont toutes les femmes de cinquante ans passés qui restent belles, se leva, marcha vers le groupe où se trouvait Diane de Maufrigneuse, en avançant des pieds menus et nerveux comme ceux d'une biche.

Sous sa rondeur se révélait l'exquise finesse dont sont douées ces sortes de femmes, et que leur donne la vigueur de leur système nerveux, qui maîtrise et vivifie le développement de la chair. On ne pouvait pas expliquer autrement sa légère démarche, qui fut d'une noblesse incomparable.

Il n'y a que les femmes dont les quartiers de noblesse commencent à Noé, comme Eléonore, qui savent être majestueuses, malgré leur embonpoint de fermière. Un philosophe eût peut-être plaint Philoxène en admirant l'heureuse distribution du corsage et les soins minutieux d'une toilette du matin portée avec une élégance de reine, avec une aisance de jeune personne.

Audacieusement coiffée en cheveux abondants, sans teinture, et nattés sur la tête en forme de tours, Eléonore montrait fièrement son cou de neige, sa poitrine et ses épaules d'un modelé délicieux, ses bras nus et éblouissants, terminés par des mains célèbres. Modeste, comme toutes les antagonistes de la duchesse, reconnut en elle une de ces femmes dont on dit :

— C'est notre maîtresse à toutes!

Et, en effet, on reconnaissait en Eléonore une des quelques grandes dames devenues si rares maintenant en France. Vouloir expliquer ce qu'il y a d'auguste dans le port de la tête, de fin, de délicat, dans telle ou telle sinuosité du cou, d'harmonieux dans les mouvements, de digne dans un maintien, de noble dans l'accord parfait des détails et de l'ensemble, dans ces artifices devenus naturels qui rendent une femme sainte et grande, ce serait vouloir analyser le sublime.

On jouit de cette poésie comme de celle de Paganini, sans s'en expliquer les moyens, car la cause est toujours l'âme qui se rend visible. La duchesse inclina la tête pour saluer Hélène et sa tante, puis elle dit à Diane d'une voix enjouée, pure, sans trace d'émotion :

— N'est-il pas temps de nous habiller, duchesse?

Et elle fit sa sortie, accompagnée de sa belle-fille et de mademoiselle d'Hérouville, qui toutes deux lui donnèrent le bras. Elle parla bas en s'en allant avec la vieille fille, qui la pressa sur son cœur en lui disant :

— Vous êtes charmante!

Ce qui signifiait :

— Je suis toute à vous pour le service que vous venez de nous rendre.

Mademoiselle d'Hérouville rentra pour jouer son rôle d'espion, et son premier regard apprit à Canalis que le dernier mot de la duchesse n'était pas une vaine menace.

L'apprenti diplomate se trouva de trop petite science pour une si terrible lutte; et son esprit lui servit du moins à se placer dans une situation franche, sinon digne. Quand Ernest reparut apportant le

mouchoir à Modeste, il le prit par le bras et l'emmena sur la pelouse.

— Mon cher ami, lui dit-il, je suis l'homme non pas le plus malheureux, mais le plus ridicule du monde. Aussi ai-je recours à toi pour me tirer du guêpier où je me suis fourré. Modeste est un démon; elle a vu mon embarras, elle en rit, elle vient de me parler de deux lignes d'une lettre de madame de Chaulieu que j'ai fait la sottise de lui confier; si elle les montrait, jamais je ne pourrais me raccommoder avec Eléonore Ainsi demande immédiatement ce papier à Modeste, et dis-lui de ma part que je n'ai sur elle aucune vue, aucune prétention. Je compte sur sa délicatesse, sur sa probité de jeune fille, pour se conduire avec moi comme si nous ne nous étions jamais vus, je la prie de ne pas m'adresser la parole, je la supplie de m'accorder ses rigueurs, sans oser réclamer de sa malice une espèce de colère jalouse qui servirait à merveille mes intérêts. Va, j'attends ici...

Ernest de la Brière aperçut, en rentrant au salon, un jeune officier de la compagnie des gardes d'Havré, le vicomte de Sérizy, qui venait d'arriver de Rosny pour annoncer que Madame était obligée de se trouver à l'ouverture de la session.

On sait de quelle importance fut cette solennité constitutionnelle, où Charles X prononça son discours environné de toute sa famille, madame la Dauphine et Madame y assistant dans leur tribune.

Le choix de l'ambassadeur chargé d'exprimer les regrets de la princesse était une attention pour Diane; on la disait alors adorée par ce charmant jeune homme, fils d'un ministre d'Etat, gentilhomme ordinaire de la chambre, promis à de hautes destinées en sa qualité de fils unique et d'héritier d'une immense fortune.

La duchesse de Maufrigneuse ne souffrait les attentions du vicomte que pour bien mettre en lumière l'âge de madame de Sérizy, qui, selon la chronique publiée sous l'éventail, lui avait enlevé le cœur du beau Lucien de Rubempré.

— Vous nous ferez, j'espère, le plaisir de rester à Rosembray, dit la sévère duchesse au jeune officier.

Tout en ouvrant l'oreille aux médisances, la dévote fermait les yeux sur les coquetteries de ses hôtes soigneusement appareillés par le duc, car on ne sait pas tout ce que tolèrent ces excellentes femmes, sous prétexte de ramener au bercail par leur indulgence les brebis égarées.

— Nous avons compté, dit le grand écuyer, sans notre gouvernement constitutionnel, et Rosembray, madame la duchesse, y perd un grand honneur.

— Nous n'en serons que plus à notre aise, dit un grand vieillard sec, d'environ soixante-quinze ans, vêtu de drap bleu, gardant sa casquette de chasse sur la tête par permission des dames.

Ce personnage, qui ressemblait beaucoup au duc de Bourbon, n'était rien moins que le prince de Cadignan, grand veneur, un des derniers grands seigneurs français.

Au moment où la Brière essayait de passer derrière le canapé pour demander un moment d'entretien à Modeste, un homme de trente-huit ans, petit, gros et commun, entra.

— Mon fils, le prince de Loudon, dit la duchesse de Verneuil à Modeste, qui ne put comprimer sur sa jeune physionomie une expression d'étonnement en voyant par qui était porté le nom que le général de la cavalerie vendéenne avait rendu si célèbre, et par sa hardiesse et par le martyre de son supplice.

Le duc de Verneuil actuel était un troisième fils emmené par son père en émigration, et le seul survivant de quatre enfants.

— Gaspard! dit la duchesse en appelant son fils près d'elle.

Le jeune prince vint à l'ordre de sa mère, qui reprit en lui montrant Modeste :

— Mademoiselle de la Bastie, mon ami.

L'héritier présomptif, dont le mariage avec la fille unique de Desplein était arrangé, salua la jeune fille sans paraître, comme l'avait été son père, émerveillé de sa beauté.

Modeste put alors comparer la jeunesse d'aujourd'hui à la vieillesse d'autrefois, car le vieux prince de Cadignan lui avait déjà dit deux ou trois mots charmants en lui prouvant ainsi qu'il rendait autant d'hommages à la femme qu'à la royauté. Le duc de Rhétoré, fils aîné de madame de Chaulieu, remarquable par ce ton qui réunit l'impertinence et le sans-gêne, avait, comme le prince de Loudon, salué Modeste presque cavalièrement.

La raison de ce contraste entre les fils et les pères vient peut-être de ce que les héritiers ne se sentent plus être de grandes choses comme leurs aïeux, et se dispensent des charges de la puissance en ne s'en trouvant plus que l'ombre. Les pères ont encore la politesse inhérente à leur grandeur évanouie, comme ces sommets encore dorés par le soleil quand tout est dans les ténèbres à l'entour.

Enfin Ernest put glisser deux mots à Modeste, qui se leva.

— Ma petite belle, dit la duchesse en croyant que Modeste allait s'habiller et qui tira le cordon d'une sonnette. on va vous conduire à votre appartement.

Ernest accompagna jusqu'au grand escalier Modeste en lui présentant la requête de l'infortuné Canalis, et il essaya de la toucher en lui peignant les angoisses de Melchior.

— Il aime, voyez-vous! c'est un captif qui croyait pouvoir briser sa chaîne

— De l'amour chez ce féroce calculateur! répliqua Modeste.

— Mademoiselle, vous êtes à l'entrée de la vie, vous n'en connaissez pas les défilés. Il faut pardonner toutes ses inconséquences à un homme qui se met sous la domination d'une femme plus âgée que lui. car il n'y est pour rien. Songez combien de sacrifices Canalis a faits à cette divinité! Maintenant il a jeté trop de semailles pour dédaigner la moisson : la duchesse représente dix ans de soins et de bonheur. Vous aviez fait tout oublier à ce poëte, qui, par malheur, a plus de vanité que d'orgueil: il n'a su ce qu'il perdait qu'en revoyant madame de Chaulieu. Si vous connaissiez Canalis, vous l'aideriez. C'est un enfant qui dérange à jamais sa vie! Vous l'appelez un calculateur; mais il calcule bien mal, comme tous les poëtes d'ailleurs, gens à sensations, pleins d'enfance, éblouis, comme les enfants, par ce qui brille, et courant après! Il a aimé les chevaux et les tableaux, il a chéri la gloire, il veut maintenant le pouvoir, il vend ses toiles pour avoir des armures, des meubles de la Renaissance et de Louis XV. Convenez que ses hochets sont de grandes choses.

— Assez, dit Modeste. Venez, dit-elle en apercevant son père, qu'elle appela par un signe de tête pour avoir son bras, je vais vous remettre les deux lignes, vous les porterez au grand homme en l'assurant d'une entière condescendance à ses désirs; mais à une condition. Je veux que vous lui présentiez tous mes remercîments pour le plaisir que j'ai eu de voir jouer pour moi toute seule une des plus belles pièces du théâtre allemand. Je sais maintenant que le chef-d'œuvre de Goëthe n'est ni Faust ni le comte d'Egmont...

Et, comme Ernest regardait la malicieuse fille d'un air hébété :

— C'est Torquato Tasso, reprit-elle. Dites à M. de Canalis qu'il la relise, ajouta-t-elle en souriant. Je tiens à ce que vous répétiez ceci mot pour mot à votre ami, car ce n'est pas une immense épigramme, mais la justification de sa conduite, à cette différence près qu'il deviendra, je l'espère, très-raisonnable, grâce à la folie d'Eléonore.

La première femme de la duchesse guida Modeste et son père vers leur appartement, où Françoise Cochet avait déjà tout mis en ordre, et dont l'élégance, la recherche, étonnèrent le colonel, à qui Françoise apprit qu'il existait trente appartements de maître dans ce goût au château.

— Voilà comme je conçois une terre, dit Modeste.

— Le comte de la Bastie te fera construire un château pareil, répondit le colonel.

— Tenez, monsieur, dit Modeste en donnant le petit papier à Ernest, allez rassurer notre ami.

Ce mot, notre ami, frappa le référendaire. Il regarda Modeste pour savoir s'il y avait quelque chose de sérieux dans la communauté de sentiments qu'elle paraissait accepter; et la jeune fille, comprenant cette interrogation, lui dit :

— Eh! allez donc, votre ami attend.

La Brière rougit excessivement et sortit dans un état de doute, d'anxiété, de trouble, plus cruel que le désespoir.

Les approches du bonheur sont, pour les vrais amants, comparables à ce que la poésie catholique a si bien nommé l'entrée du paradis, pour exprimer un lieu ténébreux, difficile, étroit, et où retentissent les derniers cris d'une suprême angoisse.

Une heure après l'illustre compagnie était réunie et au grand complet dans le salon, les uns jouant au whist, les autres causant, les femmes occupées à de menus ouvrages, en attendant l'annonce du dîner.

Le grand veneur fit parler M. Mignon sur la Chine, sur ses cam-

pagnes, sur les Portenduère, les l'Estorade et les Maucombe, familles provençales; il lui reprocha de ne pas demander du service, en l'assurant que rien n'était plus facile que de l'employer dans son grade de colonel et dans la garde.

— Un homme de votre naissance et de votre fortune n'épouse pas les opinions de l'opposition actuelle, dit le prince en souriant.

Cette société d'élite non-seulement plut à Modeste, mais elle y devait acquérir, pendant son séjour, une perfection de manières qui, sans cette révélation, lui aurait manqué toute sa vie.

Montrer une horloge à un mécanicien en herbe, ce sera toujours lui révéler la mécanique en entier; il développe aussitôt les germes qui dorment en lui. De même Modeste sut s'approprier tout ce qui distinguait les duchesses de Maufrigneuse et de Chaulieu. Tout, pour elle, fut enseignement, là où des bourgeoises n'auraient remporté que des ridicules à l'imitation de ces façons.

Un jeune fille bien née, instruite et disposée comme Modeste, se mit naturellement à l'unisson, et découvrit les différences qui séparent le monde aristocratique du monde bourgeois, la province du faubourg Saint-Germain; elle saisit ces nuances presque insaisissables, elle reconnut enfin la grâce de la grande dame sans désespérer de l'acquérir.

Elle trouva son père et la Brière infiniment mieux que Canalis au sein de cet olympe.

Le grand poëte, abdiquant sa vraie et incontestable puissance, celle de l'esprit, ne fut plus qu'un maître des requêtes voulant un poste de ministre, poursuivant le collier de commandeur, obligé de plaire à toutes ces constellations.

Ernest de la Brière, sans ambition, restait lui-même; tandis que Melchior, devenu petit garçon, pour se servir d'une expression vulgaire, courtisait le prince de Loudon, le duc de Rhétoré, le vicomte de Sérizy, le duc de Maufrigneuse, en homme qui n'avait pas son franc-parler comme le colonel Mignon, comte de la Bastie, fier de ses services et de l'estime de l'empereur Napoléon.

Modeste remarqua la préoccupation continuelle de l'homme d'esprit cherchant une pointe pour faire rire, un bon mot pour étonner, un compliment pour flatter ces hautes puissances parmi lesquelles Melchior voulait se maintenir. Enfin là ce paon se dépluma.

Au milieu de la soirée, Modeste alla s'asseoir avec le grand écuyer dans un coin du salon, elle l'avait emmené là pour terminer une lutte qu'elle ne pouvait plus encourager sans se mésestimer elle-même.

— Monsieur le duc, si vous me connaissiez, lui dit-elle, vous sauriez combien je suis touchée de vos soins. Précisément à cause de la profonde estime que j'ai conçue pour votre caractère, de l'amitié qu'inspire une âme comme la vôtre, je ne voudrais pas porter la plus légère atteinte à votre amour-propre. Avant votre arrivée au Havre, j'aimais sincèrement, profondément et à jamais une personne digne d'être aimée et pour qui mon affection est encore un secret; mais sachez, et ici je suis plus sincère que ne le sont les jeunes filles, que, si je n'avais pas eu cet engagement volontaire, vous eussiez été choisi par moi tant j'ai reconnu de nobles et belles qualités en vous. Les quelques mots échappés à votre sœur et à votre tante m'obligent à vous parler ainsi. Si vous le jugez nécessaire, demain, avant le départ pour la chasse, ma mère m'aura, par un message, rappelée à elle sous prétexte d'une indisposition grave. Je ne veux pas, sans votre consentement, assister à une fête préparée par vos soins et où mon secret, s'il m'échappait, vous peinerait en froissant vos légitimes prétentions. Pourquoi suis-je venue ici? me direz-vous. Je pouvais ne pas accepter. Soyez assez généreux pour ne pas me faire un crime d'une curiosité nécessaire. Ceci n'est pas ce que j'ai de plus délicat à vous dire. Vous avez dans mon père et moi des amis plus solides que vous ne le croyez; et, comme la fortune a été le premier mobile de vos pensées quand vous êtes venu à moi, sans vouloir me servir de ceci comme d'un calmant au chagrin que vous devez galamment témoigner, apprenez que mon père s'occupe de l'affaire d'Hérouville, son ami Dumay la trouve faisable, il a déjà tenté des démarches pour former une compagnie. Gobenheim, Dumay, mon père, offrent quinze cent mille francs et se chargent de réunir le reste par la confiance qu'ils inspireront aux capitalistes en prenant dans l'affaire cet intérêt sérieux. Si je n'ai pas l'honneur d'être la duchesse d'Hérouville, j'ai la presque certitude de vous mettre à même de la choisir un jour en toute liberté dans la haute sphère où elle est. Oh! laissez-moi finir, dit-elle à un geste du duc...

— A l'émotion de mon frère, disait mademoiselle d'Hérouville à sa nièce, il est facile de juger que tu as une sœur.

— ... Monsieur le duc, ceci fut décidé par moi le jour de notre première promenade à cheval en vous entendant déplorer votre situation. Voilà ce que je voulais vous révéler. Ce jour-là mon sort fut fixé. Si vous n'avez pas conquis une femme, vous aurez trouvé des amis à Ingouville, si toutefois vous daignez nous accepter à ce titre...

Ce petit discours, médité par Modeste, fut dit avec un tel charme d'âme, que les larmes vinrent aux yeux du grand écuyer, qui saisit la main de Modeste et la baisa.

— Restez ici pendant la chasse, répondit le duc d'Hérouville, mon peu de mérite m'a donné l'habitude de ces refus; mais, tout en acceptant votre amitié et celle du colonel, laissez-moi m'assurer auprès des hommes d'art les plus compétents que le desséchement des laisses d'Hérouville ne fait courir aucuns risques et peut donner des bénéfices à la compagnie dont vous me parlez, avant que j'agrée le dévouement de vos amis. Vous êtes une noble fille, et quoiqu'il soit navrant de n'être que votre ami, je me glorifierai de ce titre et vous le prouverai toujours, en temps et lieu.

— Dans tous les cas, monsieur le duc, gardons-nous le secret; l'on ne saura mon choix, si toutefois je ne m'abuse pas, qu'après l'entière guérison de ma mère; car je veux que mon futur et moi nous soyons bénis de ses premiers regards...

— Mesdames, dit le prince de Cadignan au moment d'aller se coucher, il m'est revenu que plusieurs d'entre vous avaient l'intention de chasser demain avec nous; or, je crois de mon devoir de vous avertir que si vous tenez à faire les Dianes, vous aurez à vous lever à la diane, c'est-à-dire au jour. Le rendez-vous est pour huit heures et demie. J'ai vu, dans le cours de ma vie, les femmes déployant plus de courage souvent que les hommes, mais pendant quelques instants seulement; et il vous faudrait à toutes une certaine dose d'entêtement pour rester pendant toute une journée à cheval, hormis la halte que nous ferons pour déjeuner, en vrais chasseurs et chasseresses, sur le pouce... Êtes-vous bien toujours toutes dans l'intention de vous montrer écuyères finies?...

— Prince, moi j'y suis obligée, répondit finement Modeste.

— Je réponds de moi, dit la duchesse de Chaulieu.

— Je connais ma fille Diane, elle est digne de son nom, réplique le prince. Ainsi, vous voilà toutes piquées au jeu... Néanmoins, je ferai en sorte, pour mademoiselle de Verneuil et les personnes qui resteront ici, de forcer le cerf au bout de l'étang.

— Rassurez-vous, mesdames, le déjeuner sur le pouce aura lieu sous une magnifique tente, dit le prince de Loudon quand le grand veneur eut quitté le salon.

Le lendemain, au petit jour, tout présageait une belle journée. Le ciel, voilé d'une légère vapeur grise, laissait apercevoir par des espaces clairs un bleu pur, et il devait être entièrement nettoyé vers midi par une brise de nord-ouest qui balayait déjà de petits nuages floconneux.

En quittant le château, le grand veneur, le prince de Loudon et le duc de Rhétoré, qui n'avaient point de dames à protéger, virent, en allant les premiers au rendez-vous, les cheminées du château, ses masses blanches se dessinant sur le feuillage brun-rouge que les arbres conservent en Normandie à la fin de beaux automnes, et poindant à travers le voile des vapeurs.

— Ces dames ont du bonheur, dit au prince le duc de Rhétoré.

— Malgré leurs fanfaronnades d'hier, je crois qu'elles nous laisseront chasser sans elles, répondit le grand veneur.

— Oui, si elles n'avaient pas toutes un attentif, répliqua le duc.

En ce moment, ces chasseurs déterminés, car le prince de Loudon et le duc de Rhétoré sont de la race des Nemrod et passent pour les premiers tireurs du faubourg Saint-Germain, entendirent le bruit d'une altercation, et se rendirent au galop vers le rond-point indiqué pour le rendez-vous, à l'une des entrées des bois de Rosembray, et remarquable par sa pyramide moussue.

Voici quel était le sujet du débat.

Le prince de Loudon, atteint d'anglomanie, avait mis aux ordres du grand veneur un équipage de chasse entièrement britannique. Or, d'un côté du rond-point, vint se placer un jeune Anglais de petite taille, blond, pâle, l'air insolent et flegmatique, parlant à peu près le français, et dont le costume offrait cette propreté qui distingue tous les Anglais, même ceux des dernières classes. John Barry portait une redingote courte serrée à la taille, en drap écarlate à boutons d'argent aux armes de Verneuil, des culottes de peau blanches, des bottes à revers, un gilet rayé, un col et une cape de ve-

lours noir. Il tenait à la main un petit fouet de chasse, et l'on voyait à sa gauche, attaché par un cordon de soie, un cornet en cuivre.

Ce premier piqueur était accompagné de deux grands chiens courants de race, véritables Fox-Hound, à robe blanche tachetée de brun clair, hauts sur jarrets, au nez fin, la tête menue et à petites oreilles sur la crête.

Ce piqueur, l'un des plus célèbres du comté d'où le prince l'avait fait venir à grands frais, commandait un équipage de quinze chevaux et de soixante chiens de race anglaise, qui coûtait énormément au duc de Verneuil, peu curieux de chasse, mais qui passait à son fils ce goût essentiellement royal.

Les subordonnés, hommes et chevaux, se tenaient à une certaine distance dans un silence parfait.

Or, en arrivant sur le terrain, John se vit prévenu par trois piqueurs en tête de deux meutes royales, venues en voiture, les trois meilleurs piqueurs du prince de Cadignan, et dont les personnages formaient un contraste parfait par leurs caractères et leurs costumes français avec le représentant de l'insolente Albion.

Ces favoris du prince, tous coiffés de leurs chapeaux bordés, à trois cornes, très-plats, très-évasés, sous lesquels grimaçaient des figures hâlées, tannées, ridées et comme éclairées par des yeux pétillants, étaient remarquablement secs, maigres, nerveux, en gens dévorés par la passion de la chasse. Tous, munis de ces grandes trompes à la Dampierre, garnies de cordons en serge verte qui ne laissent voir que le cuivre du pavillon, ils contenaient leurs chiens et de l'œil et de la voix.

Ces dignes bêtes formaient une assemblée de sujets plus fidèles que ceux à qui s'adressait alors le roi, tous tachetés de blanc, de brun, de noir, ayant chacun leur physionomie absolument comme les soldats de Napoléon, allumant au moindre bruit leurs prunelles d'un feu qui les faisait ressembler à des diamants; l'un, venu du Poitou, court des reins, large d'épaules, bas jointé, coiffé de longues oreilles; l'autre, venu d'Angleterre, blanc, levretté, peu de ventre, à petites oreilles et taillé pour la course; tous les jeunes, impatients et prêts à tapager; tandis que les vieux, marqués de cicatrices, étendus, calmes, la tête sur les deux pattes de devant, écoutaient la terre comme des sauvages.

En voyant venir les Anglais, les chiens et les gens du roi s'entre-regardèrent en se demandant ainsi sans dire un mot : — Ne chasserons-nous donc pas seuls?..... Le service de Sa Majesté n'est-il pas compromis?

Après avoir commencé par des plaisanteries, la dispute s'était échauffée entre M. Jacquin la Roulie, le vieux chef des piqueurs français, et John Barry, le jeune insulaire.

De loin, les deux princes devinèrent le sujet de cette altercation, et, poussant son cheval, le grand veneur fit tout finir en disant d'une voix impérative : — Qui a fait le bois?...

— Moi, monseigneur, dit l'Anglais.

— Bien, dit le prince de Cadignan en écoutant le rapport de John Barry.

Hommes et chiens, tous devinrent respectueux pour le grand veneur, comme si tous connaissaient également sa dignité suprême.

Le prince ordonna la journée; car, il en est d'une chasse comme d'une bataille, et le grand veneur de Charles X fut le Napoléon des forêts.

Grâce à l'ordre admirable introduit dans la vénerie par le premier veneur, il pouvait s'occuper exclusivement de la stratégie et de la haute science. Il sut assigner à l'équipage du prince de Loudon sa place dans l'ordonnance de la journée, en le réservant, comme un corps de cavalerie, à rabattre le cerf vers l'étang, si, selon sa pensée, les meutes royales parvenaient à le jeter dans la forêt de la couronne qui borde l'horizon en face le château.

Le grand veneur sut ménager l'amour-propre de ses vieux serviteurs en leur confiant la plus rude besogne, et celui de l'Anglais, qu'il employait ainsi dans sa spécialité, en lui donnant l'occasion de montrer la puissance des jarrets de ses chiens et de ses chevaux. Les deux systèmes devaient être alors en présence et faire merveille à l'envi l'un de l'autre.

— Monseigneur nous ordonne-t-il d'attendre encore? dit respectueusement la Roulie.

— Je t'entends bien, mon vieux! répliqua le prince, il est tard; mais...

— Voici les dames, car Jupiter sent des odeurs *fétiches*, dit le second piqueur en remarquant la manière de flairer de son chien favori.

— *Fétiches?* répéta le prince de Loudon en souriant.

— Peut-être veut-il dire fétides, reprit le duc de Rhétoré.

— C'est bien cela, car tout ce qui ne sent pas le chenil, infecte, au dire de M. Laravine, repartit le grand veneur.

En effet, les trois seigneurs virent de loin un escadron composé de seize chevaux, à la tête duquel brillaient les voiles verts de quatre dames. Modeste, accompagnée de son père, du grand écuyer et du petit la Brière, allait en avant aux côtés de la duchesse de Maufrigneuse, que convoyait le vicomte de Sérizy. Puis venait la duchesse de Chaulieu, flanquée de Canalis, à qui elle souriait sans trace de rancune.

En arrivant au rond-point, où ces chasseurs habillés de rouge et armés de leurs cors de chasse, entourés de chiens et de piqueurs formèrent un spectacle digne des pinceaux d'un Van der Meulen, la duchesse de Chaulieu, qui se tenait admirablement à cheval, malgré son embonpoint, arriva près de Modeste et trouva de sa dignité de ne point bouder cette jeune personne, à qui la veille, elle n'avait pas dit une parole.

Au moment où le grand veneur eut fini ses compliments sur une ponctualité fabuleuse, Eléonore daigna remarquer la magnifique pomme de cravache qui scintillait dans la petite main de Modeste, et la lui demanda gracieusement à voir.

— C'est ce que je connais de plus beau dans ce genre, dit-elle en la montrant à Diane de Maufrigneuse, c'est d'ailleurs en harmonie avec toute la personne, reprit-elle en la rendant à Modeste.

— Avouez, madame la duchesse, répondit mademoiselle de la Bastie en jetant à la Brière un tendre et malicieux regard où l'amant pouvait lire un aveu, que, de la main d'un futur, c'est un bien singulier présent...

— Mais, dit madame de Maufrigneuse, en souvenir de Louis XIV, je le prendrais comme une déclaration de mes droits.

La Brière eut des larmes dans les yeux et lâcha la bride de son cheval, il allait tomber; mais un second regard de Modeste lui rendit toute sa force en ordonnant de ne pas trahir son bonheur.

On se mit en marche.

Le duc d'Hérouville dit à voix basse au jeune référendaire : — J'espère, monsieur, que vous rendrez votre femme heureuse, et si je puis vous être utile en quelque chose, disposez de moi, car je voudrais pouvoir contribuer au bonheur de deux si charmants êtres.

Cette grande journée, où tant d'intérêts de cœur et de fortune furent résolus, n'offrit qu'un seul problème au grand veneur, celui de savoir si le cerf traverserait l'étang pour venir mourir en haut du boulingrin devant le château; car les chasseurs de cette force sont comme ces joueurs d'échecs qui prédisent le mat à telle case. Cet heureux vieillard réussit au gré de ses souhaits : il fit une magnifique chasse, et les dames le tinrent quitte de leur présence pour le surlendemain, qui fut un jour de pluie.

Les hôtes du duc de Verneuil restèrent cinq jours à Rosembray. Le dernier jour, la *Gazette de France* contenait l'annonce de la nomination de M. le baron de Canalis au grade de commandeur de la Légion d'honneur et au poste de ministre à Carlsruhe.

Lorsque, dans les premiers jours du mois de décembre, madame la comtesse de la Bastie, opérée par Desplein, put enfin voir Ernest de la Brière, elle serra la main de Modeste, et lui dit à l'oreille : — Je l'aurais choisi...

Vers la fin du mois de février, tous les contrats d'acquisitions furent signés par le bon et excellent Latournelle, le mandataire de M. Mignon en Provence.

A cette époque, la famille la Bastie obtint du roi l'insigne honneur de sa signature au contrat de mariage et la transmission du titre et des armes des la Bastie à Ernest de la Brière, qui fut autorisé à s'appeler le vicomte de la Bastie-la-Brière.

La terre de la Bastie, reconstituée à plus de cent mille francs de rente, était érigée en majorat par lettres patentes que la Cour royale enregistra vers la fin du mois d'avril.

Les témoins de la Brière furent Canalis et le ministre, à qui pendant cinq ans, il avait servi de secrétaire particulier. Ceux de la ma-

riée furent le duc d'Hérouville et Desplein, à qui les Mignon gardèrent une longue reconnaissance, après lui en avoir donné de magnifiques témoignages.

Plus tard, peut-être reverra-t-on dans le cours de cette longue histoire de nos mœurs M. et madame de la Brière-la-Bastie; les connaisseurs remarqueront alors combien le mariage est doux et facile à porter avec une femme instruite et spirituelle; car Modeste, qui sut éviter selon sa promesse les ridicules du pédantisme, est encore l'orgueil et le bonheur de son mari comme de sa famille et de tous ceux qui composent sa société.

Paris, mars-juillet 1844.

FIN DE MODESTE MIGNON.



Elle serra la main de Modeste, et lui dit : — Je l'aurais choisi. — PAGE 63.

ROMANS DU JOUR ILLUSTRÉS

PARIS MARIÉ

PAR

H. DE BALZAC

PUBLIÉ PAR GUSTAVE HAVARD 15 R. DE GUÉNÉGAUD

20 CENTIMES LA LIVRAISON

Dessins par Gavarni. Gravures par les meilleurs Artistes.



Philosophie de la Vie conjugale.

SOMMAIRE.

—◇—

I

L'été de la Saint-Martin conjugal.

Arrivé à une certaine hauteur dans la latitude ou la longitude de l'océan conjugal, il se déclare un petit mal chronique, intermittent, assez semblable à des rages de dent...

Vous m'arrêtez, je le vois, pour me dire : — Comment relève-t-on la hauteur dans cette mer? Quand un mari peut-il se savoir à ce point nautique; et peut-on éviter les écueils ?

On se trouve là, comprenez-vous, aussi bien après dix mois de mariage qu'après dix ans : c'est selon la marche du vaisseau, selon sa voilure, selon la mousson, la force des courants, et surtout selon la composition de l'équipage. Eh bien! il y a cet avantage que les marins n'ont qu'une manière de prendre le point, tandis que les maris en ont mille de trouver le leur.

Exemples : Caroline, votre ex-biche, votre ex-trésor, devenue tout bonnement votre femme, s'appuie beaucoup trop sur votre bras en se promenant sur le boulevard, ou trouve beaucoup plus distingué de ne plus vous donner le bras;

Ou elle voit des hommes plus ou moins jeunes, plus ou moins bien mis, quand autrefois elle ne voyait personne, même quand le boulevard était noir de chapeaux et battu par plus de bottes que de bottines;

Ou, quand vous rentrez, elle dit : « — Ce n'est rien, c'est Monsieur! » au lieu de : « — Ah! c'est Adolphe! » qu'elle disait avec un geste, un regard, un accent qui faisaient penser à ceux qui l'admiraient : Enfin, en voilà une heureuse!

Cette exclamation d'une femme implique deux temps : celui pendant lequel elle est sincère, celui pendant lequel elle est hypocrite avec : « Ah! c'est Adolphe! » Quand elle dit : « Ce n'est rien, c'est Monsieur! » elle ne daigne plus jouer la comédie;

Ou, si vous revenez un peu tard (onze heures, minuit), elle... ronfle!! odieux indice!...

Ou elle met ses bas devant vous... (Ceci n'arrive qu'une seule fois dans la vie conjugale d'une lady ; le lendemain, elle part pour le continent avec un CAPTAIN quelconque, et ne pense plus à mettre ses bas);
Ou... Mais, restons-en là.



Ceci s'adresse à des marins ou maris familiarisés avec LA CONNAISSANCE DES TEMPS.



Eh bien ! sous cette ligne voisine d'un signe tropical sur le nom duquel le bon goût interdit de faire une plaisanterie vulgaire et indigne de ce spirituel ouvrage, il se déclare une horrible petite misère ingénieusement appelée le Taon conjugal, de tous les cousins, moustiques, taracanes, puces et scorpions, le plus impatientant, en ce qu'aucune moustiquaire n'a pu être inventée pour s'en préserver. Le taon ne pique pas sur-le-champ, il commence à tintinnuler à vos oreilles, et VOUS NE SAVEZ PAS ENCORE CE QUE C'EST. Ainsi, à propos de rien, de l'air le plus naturel du monde, Caroline dit : — Madame Deschars avait une bien belle robe hier... — Elle a du goût, répond Adolphe. — C'est son mari qui la lui a donnée, réplique Caroline. — Ah ! — Oui, une robe de quatre cents francs ! Elle a tout ce qui se fait de plus beau en velours... — Quatre cents francs ! s'écrie Adolphe en prenant la pose de l'apôtre Thomas. — Mais il y a deux lés de rechange et un corsage... — Il fait bien les choses, M. Deschars ! reprend Adolphe en se réfugiant dans la plaisanterie. — Tous les hommes n'ont pas de ces attentions-là, dit Caroline sèchement. — Quelles attentions?... — Mais, Adolphe... penser aux lés de rechange et à un corsage pour faire encore servir la robe quand elle ne sera plus de mise, décolletée...



Votre biche s'appuie beaucoup trop sur votre bras.

Adolphe se dit en lui-même : — Caroline veut une robe.
Le pauvre homme !...!...!



Quelque temps après M. Deschars a renouvelé la chambre de sa femme.

Puis M. Deschars a fait remonter à la nouvelle mode les diamants de sa femme.

M. Deschars ne sort jamais sans sa femme, ou ne laisse sa femme aller nulle part sans lui donner le bras.



Elle... ronfle!! odieux indice!!

Si vous apportez quoi que ce soit à Caroline, ce n'est jamais aussi bien que ce qu'a fait M. Deschars.

Si vous vous permettez le moindre geste, la moindre parole un peu trop vifs ; si vous parlez un peu haut, vous entendez cette phrase sibilante et vipérine : — Ce n'est pas M. Deschars qui se conduirait ainsi ! Prends donc M. Deschars pour modèle.



Enfin, M. Deschars apparaît dans votre ménage à tout moment, et à propos de tout.

Ce mot : — Vois donc un peu si M. Deschars se permet jamais... est une épée de Damoclès, ou, ce qui est pis, une épingle, et votre amour-propre est la pelote où votre femme la fourre continuellement, la retire et la refourre, sous une foule de prétextes inattendus et variés, en se servant d'ailleurs des termes d'amitié les plus câlins ou avec des façons assez gentilles.

Adolphe, taonné jusqu'à se voir tatoué de piqûres, finit par faire ce qui se fait en bonne police, en gouvernement, en stratégie. (*Voyez l'ouvrage de Vauban sur l'attaque et la défense des places fortes.*) Il avise madame de Fischtaminel, femme encore jeune, élégante, un peu coquette, et il la pose comme un moxa sur l'épiderme excessivement chatouilleux de Caroline.

O vous qui vous écriez souvent : — Je ne sais pas ce qu'a ma femme!... vous baiserez cette page de philosophie transcendante, car vous allez y trouver LA CLEF DU CARACTÈRE DE TOUTES LES FEMMES!... Mais les connaître aussi bien que je les connais, ce ne sera pas les connaître beaucoup, elles ne se connaissent pas elles-mêmes ! Enfin, Dieu, vous le

savez, s'est trompé sur le compte de la seule qu'il ait eue à gouverner et qu'il avait pris le soin de faire.

Caroline veut bien piquer Adolphe à toute heure, mais cette faculté de lâcher de temps en temps une guêpe au conjoint (terme judiciaire) est un droit exclusivement réservé à l'épouse. Adolphe devient un monstre s'il détache sur sa femme une seule mouche. De Caroline, c'est de charmantes plaisanteries, un badinage pour égayer la vie à deux, et dicté surtout par les intentions les plus pures; tandis que, d'Adolphe, c'est une cruauté de Caraïbe, une méconnaissance du cœur de sa femme et un plan arrêté de lui causer du chagrin.

Ceci n'est rien.



— Vous aimez donc bien madame de Fischtaminel? demande Caroline. Qu'a-t-elle donc dans l'esprit ou dans les manières de si séduisant, cette... araignée-là?

— Mais, Caroline...

— Oh! ne prenez pas la peine de nier ce goût bizarre, dit-elle en arrêtant une négation sur les lèvres d'Adolphe; il y a longtemps que je m'aperçois que vous me préférez cet... échalas (madame de Fischtaminel est maigre). Eh bien! allez... vous aurez bientôt reconnu la différence.

Comprenez-vous? Vous ne pouvez pas soupçonner Caroline d'avoir le moindre goût pour M. Deschars, tandis que vous aimez madame de Fischtaminel. Et alors Caroline redevient spirituelle, vous avez deux taons au lieu d'un.

Le lendemain, elle vous demande en prenant un petit air bon enfant: — Où en êtes-vous avec madame de Fischtaminel?...

Quand vous sortez, elle vous dit: — Va, mon ami, va prendre les eaux! Car, dans leur colère contre une rivale, toutes les femmes, même les duchesses, emploient l'invective et s'avancent jusque dans les tropes de la Halle; elles font alors arme de tout.

Vouloir convaincre Caroline d'erreur et lui prouver que madame Fischtaminel ne vous est de rien vous coûterait trop cher. C'est une sottise qu'un homme d'esprit ne commet pas dans son ménage: il y perd son pouvoir et il s'y ébrèche.

Oh! Adolphe, tu es arrivé malheureusement à cette saison si ingénieusement nommée L'ÉTÉ DE LA SAINT-MARTIN du mariage. Hélas! il faut, chose délicieuse! reconquérir ta femme, ta Caroline, la reprendre par la taille et devenir le meilleur des maris en tâchant de deviner ce qui lui plaît, afin de faire à son plaisir au lieu de faire à ta volonté! Toute la question est là désormais.

II

Les Travaux forcés.

Admettons ceci, qui, selon nous, est une vérité remise à neuf.



AXIOME.

La plupart des hommes ont toujours un peu de l'esprit qu'exige une situation difficile, quand ils n'ont pas tout l'esprit de cette situation.

Quant aux maris qui sont au-dessous de leur position, il est impossible de s'en occuper: il n'y a pas de lutte: ils entrent dans la classe nombreuse des RÉSIGNÉS.



Adolphe se dit donc: — Les femmes sont des enfants, présentez-leur un morceau de sucre, vous leur faites danser très-bien toutes les contredanses que dansent les enfants gourmands; mais il faut toujours avoir une dragée, la leur tenir haute, et... que le goût des dragées ne leur passe point. Les Parisiennes (Caroline est de Paris) sont excessivement vaines, elles sont gourmandes!... On ne gouverne les hommes, on ne se fait des amis, qu'en les prenant tous par leurs vices, en flattant leurs passions: ma femme est à moi!

Quelques jours après, pendant lesquels Adolphe a redoublé d'attentions pour sa femme, il lui tient ce langage:

— Tiens, Caroline, amusons-nous. Il faut bien que tu mettes ta nou-

velle robe (la pareille a celle de madame Deschars), et... ma foi, nous irons voir quelque bêtise aux Variétés.

Ces sortes de propositions rendent toujours les femmes légitimes de la plus belle humeur. Et d'aller! Adolphe a commandé pour deux chez Borel, au Rocher de Cancale, un joli petit dîner fin.

— Puisque nous allons aux Variétés, dînons au cabaret! s'écrie Adolphe sur les boulevards en ayant l'air de se livrer à une improvisation généreuse.

Caroline, heureuse de cette apparence de bonne fortune, s'engage alors dans un petit salon où elle trouve la nappe mise et le petit service coquet offert par Borel aux gens assez riches pour payer le local destiné aux grands de la terre qui se font petits pour un moment.

Les femmes, dans un dîner prié, mangent peu : leur secret harnais les gêne, elles ont le corset de parade, elles sont en présence de femmes dont les yeux et la langue sont également redoutables. Elles aiment, non pas la bonne, mais la jolie chère : sucer des écrevisses, gober des cailles au gratin, tortiller l'aile d'un coq de bruyère, et commencer par un morceau de poisson bien frais relevé par une de ces sauces qui font la gloire de la cuisine française. La France règne par le goût en



tout : le dessin, les modes, etc. La sauce est le triomphe du goût en cuisine. Donc, grisettes, bourgeoises et duchesses, sont enchantées d'un



bon petit dîner arrosé de vins exquis, pris en petite quantité, terminé par des fruits comme il n'en vient qu'à Paris, surtout quand on va digérer ce petit dîner au spectacle, dans une bonne loge, en écoutant des bêtises, celles de la scène, et celles qui se disent à l'oreille pour expliquer celles de la scène. Seulement l'addition du restaurant est de cent francs, la loge en coûte trente, et les voitures, la toilette (gants frais, bouquet, etc.), autant. Cette galanterie monte à un total de cent soixante francs, quelque chose comme quatre mille francs par mois, si l'on va souvent à l'Opéra-Comique, aux Italiens et au Grand-Opéra. Quatre mille francs par mois valent aujourd'hui deux millions de capital. Mais VOTRE BONHEUR CONJUGAL vaut cela.

Caroline dit à ses amies des choses qu'elle croit excessivement flatteuses, mais qui font faire la moue à un mari spirituel.

— Depuis quelque temps, Adolphe est charmant. Je ne sais pas ce que j'ai fait pour mériter tant de gracieusetés, mais il me comble. Il ajoute du prix à tout par ces délicatesses qui nous IMPRESSIONNENT tant, nous autres femmes... Après m'avoir menée lundi au Rocher de Cancale, il m'a soutenu que Véry faisait aussi bien la cuisine que Borel, et il a recommencé la partie dont je vous ai parlé, mais en m'offrant au dessert un coupon de loge à l'Opéra. L'on donnait GUILLAUME TELL, qui, vous le savez, est ma passion.



— Vous êtes bien heureuse, répond madame Deschars sèchement et avec une évidente jalousie.

— Mais une femme qui remplit bien ses devoirs mérite, il me semble, ce bonheur...

Quand cette phrase atroce se promène sur les lèvres d'une femme mariée, il est clair qu'elle FAIT SON DEVOIR, à la façon des écoliers, pour la récompense qu'elle attend. Au collége, on veut gagner des exemptions; en mariage, on espère un châle, un bijou. Donc, plus d'amour!

— Moi, ma chère (madame Deschars est piquée), moi, je suis raisonnable. Deschars faisait de ces folies-là... (1) j'y ai mis bon ordre. Ecoutez donc, ma petite : nous avons deux enfants, et j'avoue que cent ou deux cents francs sont une considération pour moi, mère de famille.

— Eh! madame, dit madame Fischtaminel, il vaut mieux que nos maris aillent en partie fine avec nous que...



— Deschars?... dit brusquement madame Deschars en se levant et saluant.

Le sieur Deschars (homme annulé par sa femme) n'entend pas alors la fin de cette phrase, par laquelle il apprendrait qu'on peut manger son bien avec des femmes excentriques.

Caroline, flattée dans toutes ses vanités, se rue alors dans toutes les douceurs de l'orgueil et de la gourmandise, deux délicieux péchés capitaux. Adolphe regagne du terrain; mais hélas! (cette réflexion vaut un sermon du Petit Carême) le péché, comme toute volupté, contient son aiguillon. De même qu'un autocrate, le Vice ne tient pas compte de mille délicieuses flatteries devant un seul pli de rose qui l'irrite. Avec lui, l'homme doit aller CRESCENDO!... et toujours.

(1) Mensonge à triple péché mortel (mensonge, orgueil, envie) que se permettent les dévotes, car madame Deschars est une dévote atrabilaire, elle ne manque pas un office à Saint-Roch, *depuis qu'elle a quêté avec la reine.*

(Note de l'auteur.)

AXIOME.

Le Vice, le Courtisan, le Malheur et l'Amour ne connaissent que le *présent*.

Au bout d'un temps difficile à déterminer, Caroline se regarde dans la glace, au dessert, et voit des rubis fleurissant sur ses pommettes et sur les ailes si pures de son nez. Elle est de mauvaise humeur au spectacle, et vous ne savez pas pourquoi, vous, Adolphe, si fièrement posé dans votre cravate! vous qui tendez votre torse en homme satisfait.

Quelques jours après, la couturière arrive, elle essaye une robe, elle rassemble ses forces, elle ne parvient pas à l'agrafer... On appelle la femme de chambre. Après un tirage de la force de deux chevaux, un vrai treizième travail d'Hercule, il se déclare un hiatus de deux pouces. L'inexorable couturière ne peut cacher à Caroline que sa taille a changé. Caroline, l'aérienne Caroline, menace d'être pareille à madame Deschars. En termes vulgaires, elle épaissit.

On laisse Caroline atterrée.

Comment! avoir, comme cette grosse madame Deschars, des cascades de chair à la Rubens? — Et c'est vrai, dit-elle... Adolphe est un profond scélérat. Je le vois, il veut faire de moi une mère Gigogne, et m'ôter mes moyens de séduction.

Caroline veut bien désormais aller aux Italiens; elle y accepte un tiers de loge, mais elle trouve très-distingué de peu manger, et refuse les parties fines de son mari.

— Mon ami, dit-elle, une femme comme il faut ne saurait aller là souvent... On entre une fois, par plaisanterie, dans ces boutiques; mais s'y montrer habituellement... fi donc!

Borel et Véry, ces illustrations du fourneau, perdent chaque jour mille francs de recette à ne pas avoir une entrée spéciale pour les voitures. Si une voiture pouvait se glisser sous une porte cochère et sortir par une autre en jetant une femme au péristyle d'un escalier élégant, combien de clientes leur amèneraient de bons, gros, riches clients!...

AXIOME.

La coquetterie tue la gourmandise.

Caroline en a bientôt assez du théâtre, et le diable seul peut savoir la cause de ce dégoût. Excusez Adolphe : un mari n'est pas le diable.

Un bon tiers des Parisiennes s'ennuie au spectacle, à part quelques escapades, comme : aller rire et mordre au fruit d'une indécence, — aller respirer le poivre long d'un gros mélodrame, — s'extasier à des décorations, etc. Beaucoup d'entre elles ont les oreilles rassasiées de musique, et ne vont aux Italiens que pour les chanteurs, ou, si vous voulez, pour remarquer des différences dans l'exécution. Voici ce qui soutient les théâtres : les femmes y sont un spectacle avant et après la pièce. La vanité seule paye, du prix exorbitant de quarante francs, trois heures d'un plaisir contestable, pris en mauvais air et à grands frais, sans compter les rhumes attrapés en sortant. Mais se montrer, se faire voir, recueillir les regards de cinq cents hommes!... Quelle franche lipée! dirait Rabelais.

Pour cette précieuse récolte, engrangée par l'amour-propre, il faut être remarquée. Or, une femme et son mari sont peu regardés. Caroline a le chagrin de voir la salle toujours préoccupée des femmes qui ne sont pas avec leurs maris, des femmes excentriques. Or, le faible loyer qu'elle touche de ses efforts, de ses toilettes et de ses poses, ne compensant guère à ses yeux la fatigue, la dépense et l'ennui, bientôt il en est du spectacle comme de la bonne chère : la bonne cuisine la faisait engraisser, le théâtre la fait jaunir.

Ici Adolphe (ou tout homme à la place d'Adolphe) ressemble à ce paysan du Languedoc qui souffrait horriblement d'un *agacin* (en français, cor; mais le mot de la langue d'Oc n'est-il pas plus joli?). Ce paysan enfonçait son pied de deux pouces dans les cailloux les plus aigus du chemin, en disant à son agacin : TROUN DE DIEU DE BAGASSE! si tu mé fais souffrir, jé té lé rends bien!

— En vérité, dit Adolphe, profondément désappointé le jour où il reçoit de sa femme un refus non motivé, je voudrais bien savoir ce qui peut vous plaire...

Caroline regarde son mari du haut de sa grandeur, et lui dit après un temps digne d'une actrice : — Je ne suis ni une oie de Strasbourg, ni une girafe.

— On peut en effet mieux employer quatre mille francs par mois, répond Adolphe.

— Que veux-tu dire?

— Avec le quart de cette somme, offert à d'estimables forçats, à de jeunes libérés, à d'honnêtes criminels, on devient un personnage, un petit Manteau-Bleu, reprit Adolphe, et une jeune femme est alors fière de son mari.

Cette phrase est le cercueil de l'amour! Aussi Caroline la prend-elle en très-mauvaise part. Il s'ensuit une explication. Ceci rentre dans les mille facéties du chapitre suivant, dont le titre doit faire sourire les amants aussi bien que les époux. S'il y a des Rayons Jaunes, pourquoi n'y aurait-il pas des joies de cette couleur excessivement conjugale?

III

Les Risettes jaunes.

Arrivé dans ces eaux, vous jouissez alors de ces petites scènes qui, dans le grand opéra du mariage, représentent les intermèdes, et dont voici le type :

Vous êtes un soir seuls, après dîner, et vous vous êtes déjà tant de fois trouvés seuls, que vous éprouvez le besoin de vous dire de petits mots piquants, comme ceci, donné pour exemple :

— Prends garde à toi, Caroline, dit Adolphe, qui a sur le cœur tant d'efforts inutiles; il me semble que ton nez a l'impertinence de rougir à domicile tout aussi bien qu'au restaurant.

— Tu n'es pas dans tes jours d'amabilité!...

RÈGLE GÉNÉRALE. Aucun homme n'a pu découvrir le moyen de donner un conseil d'ami à aucune femme, pas même à la sienne.

— Que veux-tu, ma chère, peut-être es-tu trop serrée dans ton corset, et l'on se donne ainsi des maladies...

Aussitôt qu'un homme a dit cette phrase, n'importe à quelle femme, cette femme (elle sait que les buses sont souples) saisit son buse par le bout qui regarde en contre-bas et le soulève, en disant comme Caroline :

— Vois, jamais je ne me serre.

— Ce sera donc l'estomac...

— Qu'est-ce que l'estomac a de commun avec le nez?

— L'estomac est un centre qui communique avec tous nos organes.

— Le nez est donc un organe?

— Oui.

— Ton organe te sert bien mal en ce moment... (Elle lève les yeux et hausse les épaules.) Voyons, que t'ai-je fait, Adolphe?

— Mais rien, je plaisante, et j'ai le malheur de ne pas te plaire, répond Adolphe en souriant.

— Mon malheur à moi, c'est d'être ta femme. Oh! que ne suis-je celle d'un autre!

— Nous sommes d'accord.

— Si, me nommant autrement, j'avais la naïveté de dire, comme les coquettes qui veulent savoir où elles en sont avec un homme : « Mon nez est d'un rouge inquiétant! » en me regardant à la glace avec des minauderies de singe, tu me répondrais : « Oh! madame! vous vous calomniez! D'abord cela ne se voit pas; puis c'est en harmonie avec la couleur de votre teint... Nous sommes d'ailleurs tous ainsi après dîner! » Et tu partirais de là pour me faire des compliments .. Est-ce que je te dis, moi, que tu engraisses, que tu prends des couleurs de maçon, et que j'aime les hommes pâles et maigres?...



On dit à Londres : « Ne touchez pas à la hache! » En France, il faut dire : « Ne touchez pas au nez de la femme... »

— Et tout cela pour un peu trop de cinabre naturel ! s'écrie Adolphe, Prends-t'en au bon Dieu, qui se mêle d'étendre de la couleur plus dans un endroit que dans un autre, non à moi .. qui t'aime... qui te veux parfaite et qui te crie : Gare !

— Tu m'aimes trop alors, car depuis quelque temps tu t'étudies à me dire des choses désagréables, tu cherches à me dénigrer sous prétexte de me perfectionner... J'ai été trouvée parfaite, il y a cinq ans...

— Moi, je te trouve mieux que parfaite, tu es charmante !...

— Avec trop de cinabre ?

Adolphe, qui voit sur la figure de sa femme un air hyperboréen, s'approche, se met sur une chaise à côté d'elle. Caroline, ne pouvant pas décemment s'en aller, donne un coup de côté sur sa robe comme pour opérer une séparation. Ce mouvement-là, certaines femmes l'accomplissent avec une impertinence provoquante : mais il a deux significations : c'est, en terme de whist, ou UNE INVITE AU ROI, OU UNE RENONCE. En ce moment, Caroline renonce.

— Qu'as-tu ? dit Adolphe.

— Voulez-vous un verre d'eau et de sucre ? demande Caroline en s'occupant de votre hygiène et prenant (en charge) son rôle de servante.

— Pourquoi ?

— Mais vous n'avez pas la digestion aimable, vous devez souffrir beaucoup. Peut-être faut-il mettre une goutte d'eau-de-vie dans le verre d'eau sucrée ! Le docteur a parlé de cela comme d'un remède excellent...

— Comme tu t'occupes de mon estomac !

— C'est un centre, il communique à tous les organes, il agira sur le cœur, et de là peut-être sur la langue.

Adolphe se lève et se promène sans rien dire, mais il pense à tout l'esprit que sa femme acquiert, il la voit grandissant chaque jour en force, en acrimonie ; elle devient d'une intelligence dans le taquinage et d'une puissance militaire dans la dispute qui lui rappellent Charles XII et les Russes.

Caroline en ce moment se livre à une mimique inquiétante : elle a l'air de se trouver mal.

— Souffrez-vous ? dit Adolphe pris par où les femmes nous prennent toujours, par la générosité.

— Ça fait mal au cœur après le dîner, de voir un homme allant et venant comme un balancier de pendule. Mais vous voilà bien, il faut toujours que vous vous agitiez... Etes-vous drôles !... Les hommes sont plus ou moins fous...

Adolphe s'assied au coin de la cheminée opposé à celui que sa femme occupe, et il y reste pensif : le mariage lui apparaît avec ses steppes meublés d'orties.

— Eh bien ! tu boudes ?... dit Caroline après un demi-quart d'heure donné à l'observation de la figure maritale.

— Non, j'étudie, répond Adolphe.

— Oh ! quel caractère infernal tu as !... dit-elle en haussant les épaules. Est-ce à cause de ce que je t'ai dit sur ton ventre, sur ta taille et sur ta digestion ?... Tu ne vois donc pas que je voulais te rendre la monnaie de ton cinabre ? Tu prouves que les hommes sont aussi coquets que les femmes... (Adolphe reste froid.) Sais-tu que cela me semble très-gentil à vous de prendre nos qualités... (Profond silence.) On plaisante et tu te fâches... (elle regarde Adolphe) car tu es fâché... Je ne suis pas comme toi, moi : je ne peux pas supporter l'idée de t'avoir fait un peu de peine ! Et c'est pourtant une idée qu'un homme n'aurait jamais eue, que d'attribuer ton impertinence à quelque embarras dans ta digestion. Ce n'est plus MON DODOPHE ! c'est son ventre qui s'est trouvé assez grand pour parler... Je ne te savais pas ventriloque, voilà tout...

Caroline regarde Adolphe en souriant ; Adolphe se tient comme gommé.

— Non, il ne rira pas... Et vous appelez cela, dans votre jargon, avoir du caractère... Oh ! comme nous sommes bien meilleures !

Elle vient s'asseoir sur les genoux d'Adolphe, qui ne peut s'empêcher de sourire. Ce sourire, extrait à l'aide de la machine à vapeur, elle le guettait pour s'en faire une arme.

— Allons mon bon homme, avoue tes torts ! dit-elle alors. Pourquoi bouder ? Je t'aime, moi, comme tu es ! Je te vois tout aussi mince que quand je t'ai épousé... plus mince même.

— Caroline, quand on en arrive à se tromper sur ces petites choses-là .. quand on se fait des concessions et qu'on ne reste pas fâché, tout rouge... sais-tu ce qui en est ?...

— Eh bien ? dit Caroline, inquiète de la pose dramatique que prend Adolphe.

— On s'aime moins.

— Oh ! gros monstre, je te comprends : tu restes fâché pour me faire croire que tu m'aimes.

Hélas ! avouons-le : Adolphe dit la vérité de la seule manière de la dire, en riant.

— Pourquoi m'as-tu fait de la peine ? dit-elle. Ai-je un tort ? ne vaut-il pas mieux me l'expliquer gentiment plutôt que de me dire grossièrement (elle enfle sa voix) : Votre nez rougit ! Non, ce n'est pas bien ! Pour te plaire, je vais employer une expression de ta belle Fischtaminel : CE N'EST PAS D'UN GENTLEMAN !

Adolphe se met à rire et paye les frais du raccommodement ; mais, au lieu d'y découvrir ce qui peut plaire à Caroline et le moyen de se l'attacher, il reconnaît par où Caroline l'attache à elle.



IV

Nosographie de la Villa.

Est-ce un agrément de ne pas savoir ce qui plaît à sa femme quand on est marié ?... Certaines femmes (cela se rencontre encore en province) sont assez naïves pour dire assez promptement ce qu'elles veulent ou ce qui leur plaît. Mais, à Paris, presque toutes les femmes éprouvent une certaine jouissance à voir un homme aux écoutes de leur cœur, de leurs caprices, de leurs désirs, trois expressions d'une même chose ! et tournant, virant, allant, se démenant, se désespérant, comme un chien qui cherche un maître.

Elles nomment cela ÊTRE AIMÉES, les malheureuses !... Et bon nombre se disent en elles-mêmes, comme Caroline : — Comment s'en tirera-t-il ?

Adolphe en est là. Dans ces circonstances, le digne et excellent Deschars, ce modèle du mari bourgeois, invite le ménage Adolphe et Caroline à inaugurer une charmante maison de campagne. C'est une occasion que les Deschars ont saisie par son feuillage, une folie d'homme de lettres, une délicieuse villa où l'artiste a enfoui cent mille francs, et vendue, à la criée, onze mille francs. Caroline a quelque jolie toilette à essayer, un chapeau à plume en saule pleureur. C'est ravissant à montrer en tilbury. On laisse le petit Charles à sa grand'mère. On donne congé aux domestiques. On part avec le sourire d'un ciel bleu, lacté de nuages, uniquement pour en rehausser l'effet. On respire le bon air, on le fend par le trot du gros cheval normand, sur qui le printemps agit. Enfin l'on arrive à Marnes, au-dessus de Ville-d'Avray, où les Deschars se pavanent dans une villa copiée sur une villa de Florence, et entourée de prairies suisses, sans tous les inconvénients des Alpes.

— Mon Dieu ! quel délice qu'une semblable maison de campagne ! s'écrie Caroline en se promenant dans les bois admirables qui bordent Marnes et Ville-d'Avray. On est heureux par les yeux comme si l'on y avait un cœur !...

Caroline, ne pouvant prendre qu'Adolphe, prend alors Adolphe, qui redevient son Adolphe. Et de courir comme une biche, et de redevenir la jolie, naïve, petite, adorable pensionnaire qu'elle était !... Ses nattes tombent ! elle ôte son chapeau, le tient par les brides. La voilà rejeune, blanche et rose. Ses yeux sourient, sa bouche est une grenade douée de sensibilité, d'une sensibilité qui paraît neuve.

— Ça te plairait donc bien, ma chérie, une campagne !... dit Adolphe en tenant Caroline par la taille et la sentant qui s'appuie comme pour en montrer la flexibilité.

— Oh ! tu serais assez gentil pour m'en acheter une ?... Mais ! pas de folies... Saisis une occasion comme celle des Deschars.

— Te plaire, savoir bien ce qui peut te faire plaisir, voilà l'étude de ton Adolphe.

Ils sont seuls, ils peuvent se dire leurs petits mots d'amitié, défiler le chapelet de leurs mignardises secrètes.

— On veut donc plaire à sa petite fille ?... dit Caroline en mettant sa tête sur l'épaule d'Adolphe, qui la baise au front en pensant : — Dieu merci, je la tiens !.

AXIOME.

Quand un mari et une femme se tiennent, le diable seul sait celui qui tient l'autre.

Le jeune ménage est charmant, et la grosse madame Deschars se permet une remarque assez décolletée pour elle, si sévère, si prude, si dévote.

— La campagne a la propriété de rendre les maris très-aimables.
M. Deschars indique une occasion à saisir. On veut vendre une maison à Ville-d'Avray, toujours pour rien. Or, la maison de campagne est une maladie particulière à l'habitant de Paris. Cette maladie a sa durée et sa guérison. Adolphe est un mari, ce n'est pas un médecin. Il achète la campagne, et il s'y installe avec Caroline, redevenue sa Caroline, sa Carola, sa biche blanche, son gros trésor, sa petite fille, etc.
Voici quels symptômes alarmants se déclarent avec une effrayante rapidité.
On paye une tasse de lait vingt-cinq centimes quand il est baptisé, cinquante centimes quand il est ANHYDRE, disent les chimistes.



La viande est moins chère à Paris qu'à Sèvres, expérience faite des qualités.
Les fruits sont hors de prix. Une belle poire coûte plus prise à la campagne que dans le jardin (anhydre!) qui fleurit à l'étalage de Chevet.



Madame Caroline.

Avant de pouvoir récolter des fruits chez soi, où il n'y a qu'une prairie suisse de deux centiares, environnée de quelques arbres verts qui ont l'air d'être empruntés à une décoration de vaudeville, les autorités les plus rurales, consultées, déclarent qu'il faudra dépenser beaucoup d'argent, et attendre cinq années!...
Les légumes s'élancent de chez les maraîchers pour rebondir à la Halle. Madame Deschars, qui jouit d'un jardinier-concierge, avoue que les légumes venus dans son terrain, sous ses bâches, à force de terreau, lui coûtent deux fois plus cher que ceux achetés à Paris chez une fruitière qui a boutique, qui paye patente, et dont l'époux est électeur.



Madame Fischtaminel.

Malgré les efforts et les promesses du jardinier-concierge, les primeurs ont toujours à Paris une avance d'un mois sur celles de la campagne.
De huit heures du soir à onze heures, les époux ne savent que faire, vu l'insipidité des voisins, leur petitesse et les questions d'amour-propre soulevées à propos de rien.
M. Deschars remarque, avec la profonde science de calcul qui distingue un ancien notaire, que le prix de ses voyages à Paris, cumulé avec les intérêts du prix de la campagne, avec les impositions, les réparations, les gages du concierge et de sa femme, etc., équivaut à un loyer de mille écus! Il ne sait pas comment lui, ancien notaire, s'est laissé prendre à cela!... CAR il a, maintes fois, fait des baux de châteaux avec parcs et dépendances pour mille écus de loyer.
On convient à la ronde, dans les salons de madame Deschars, qu'une maison de campagne, loin d'être un plaisir, est une plaie vive...
— Je ne sais pas comment on ne vend que cinq centimes à la Halle un chou qui doit être arrosé tous les jours, depuis sa naissance jusqu'au jour où on le coupe, dit Caroline.



— Mais, répond un petit épicier retiré, le moyen de se tirer de la campagne, c'est d'y rester, d'y demeurer, de se faire campagnard, et alors tout change..

Caroline, en revenant, dit à son pauvre Adolphe :

— Quelle idée as-tu donc eue là, d'avoir une maison de campagne?... Ce qu'il y a de mieux en fait de campagne, est d'y aller chez les autres..

Adolphe se rappelle un proverbe anglais qui dit : « N'ayez jamais de journal, de maîtresse, ni de campagne, il y a toujours des imbéciles qui se chargent d'en avoir pour vous... »

— Bah! répond Adolphe, que le taon conjugal a définitivement éclairé sur la logique des femmes, tu as raison; mais aussi, que veux-tu?... l'enfant s'y porte à ravir.

Quoique Adolphe soit devenu prudent, cette réponse éveille les susceptibilités de Caroline. Une mère veut bien penser exclusivement à son enfant, mais elle ne veut pas se le voir préférer. Madame se tait, le lendemain elle s'ennuie à la mort. Adolphe étant parti pour ses affaires, elle l'attend depuis cinq heures jusqu'à sept, et va seule avec le petit Charles jusqu'à la voiture. Elle parle pendant trois quarts d'heure de ses inquiétudes. Elle a eu peur en allant de chez elle au bureau des voitures. Est-il convenable qu'une jeune femme soit là, SEULE! Elle ne supportera pas cette existence-là.

La villa crée alors une phase assez singulière, et qui mérite un chapitre à part.

V

La Misère dans la Misère.

AXIOME.

La misère fait des parenthèses.

EXEMPLE : On a diversement parlé, toujours en mal, du point de côté; mais ce mal n'est rien comparé au point dont il s'agit ici, et que les plaisirs du regain conjugal font dresser à tout propos comme le marteau de la touche d'un piano. Ceci constitue une misère picotante qui ne fleurit qu'au moment où la timidité de la jeune épouse a fait place à cette fatale égalité de droits, qui dévore également le ménage et la France. A chaque saison ses misères!...

Caroline, après une semaine où elle a noté les absences de Monsieur, s'aperçoit qu'il passe sept heures par jour loin d'elle. Un jour, Adolphe, qui revient gai comme un acteur applaudi, trouve sur le visage de Caroline une légère couche de gelée blanche. Après avoir vu que la froideur de sa mine est remarquée, Caroline prend un faux air amical dont l'expression bien connue a le don de faire intérieurement pester un homme, et dit : — Tu as donc eu beaucoup d'affaires, aujourd'hui, mon ami?

— Oui, beaucoup!

— Tu as pris des cabriolets?

— J'en ai eu pour sept francs...

— As-tu trouvé tout ton monde?...

— Oui, ceux à qui j'avais donné rendez-vous...

— Quand leur as-tu donc écrit? L'encre est desséchée dans ton encrier, c'est comme de la laque; j'ai eu à écrire, et j'ai passé une grande heure à l'humecter avant d'en faire une bourbe compacte avec laquelle on aurait pu marquer des paquets destinés aux Indes.

Ici tout mari jette sur sa moitié des regards sournois.



— Je leur ai vraisemblablement écrit à Paris...

— Quelles affaires donc, Adolphe?...

— Ne les connais-tu pas?... Veux-tu que je te les dise?... Il y a d'abord l'affaire Chaumontel...

— Je croyais M. Chaumontel en Suisse?...

— Mais n'a-t-il pas ses représentants, son avoué...

— Tu n'as fait que des affaires?..... dit Caroline en interrompant Adolphe.

Elle jette alors un regard clair, direct, par lequel elle plonge à l'improviste dans les yeux de son mari : une épée dans un cœur.

— Que veux-tu que j'aie fait?... De la fausse monnaie, des dettes, de la tapisserie?...

— Mais je ne sais pas! Je ne peux rien deviner d'abord! Tu me l'as dit cent fois : je suis trop bête.

— Bon! voilà que tu prends en mauvaise part un mot caressant. Va, ceci est bien femme.

— As-tu conclu quelque chose? dit-elle en prenant un air d'intérêt pour les affaires.

— Non, rien.

— Combien de personnes as-tu vues?

— Onze, sans compter celles qui se promenaient sur les boulevards.

— Comme tu me réponds!

— Mais aussi tu m'interroges comme si tu avais fait pendant dix ans le métier de juge d'instruction...

— Eh bien! raconte-moi toute ta journée, ça m'amusera. Tu devrais bien penser ici à mes plaisirs! Je m'ennuie assez quand tu me laisses là, seule, pendant des journées entières.

— Tu veux que je t'amuse en te racontant des affaires?...

— Autrefois tu me disais tout...

Ce petit reproche amical déguise une espèce de certitude que veut avoir Caroline touchant les choses graves dissimulées par Adolphe. Adolphe entreprend alors de raconter sa journée. Caroline affecte une espèce de distraction assez bien jouée pour faire croire qu'elle n'écoute pas.

— Mais tu me disais tout à l'heure, s'écrie-t-elle au moment où notre Adolphe s'entortille, que tu as pris pour sept francs de cabriolets, et tu parles maintenant d'un fiacre; il était sans doute à l'heure? Tu as donc fait tes affaires en fiacre? dit-elle d'un petit ton goguenard.

— Pourquoi les fiacres me seraient-ils interdits? demande Adolphe en reprenant son récit.

— Tu n'es pas allé chez madame Fischtaminel? dit-elle au milieu d'une explication excessivement embrouillée où elle vous coupe insolemment la parole.

— Pourquoi y serais-je allé?...

— Ça m'aurait fait plaisir, j'aurais voulu savoir si son salon est fini...

— Il l'est!

— Ah! tu y es donc allé?...

— Non, son tapissier me l'a dit.

— Tu connais son tapissier?...

— Oui.

— Qui est-ce?

— Braschon.

— Tu l'as donc rencontré, le tapissier?. .

— Oui.

— Mais tu m'as dit n'être allé qu'en voiture...

— Mais, mon enfant, pour prendre des voitures, on va les chercher...

— Bah! tu l'auras trouvé dans le fiacre...

— Qui?

— Mais, le salon ou Braschon! Va, l'un comme l'autre est aussi probable.

— Mais tu ne veux donc pas m'écouter? s'écrie Adolphe en pensant qu'avec une longue narration il endormira les soupçons de Caroline.

— Je t'ai trop écouté. Tiens : tu mens depuis une heure.

— Je ne te dirai plus rien.

— J'en sais assez, je sais tout ce que je voulais savoir. Oui, tu me dis que tu as vu des avoués, des notaires, des banquiers : tu n'as vu personne de ces gens-là! Si j'allais faire une visite demain à madame de Fischtaminel, sais-tu ce qu'elle me dirait?

Ici Caroline observe Adolphe; mais Adolphe affecte un calme trompeur au beau milieu duquel Caroline jette la ligne afin de pêcher un indice.

— Eh bien! elle me dirait qu'elle a eu le plaisir de te voir... Mon Dieu! sommes-nous malheureuses!... Nous ne pouvons jamais savoir ce que vous faites... Nous sommes clouées là, dans nos ménages, pendant que vous êtes à vos affaires! belles affaires!... Dans ce cas-là, je te raconterais, moi, des affaires un peu mieux machinées que les tiennes!... Ah! vous nous apprenez de belles choses!... On dit que les femmes sont perverses... Mais qui les a perverties?...

Ici Adolphe essaye, en arrêtant un regard fixe sur Caroline, d'arrêter ce flux de paroles. Caroline, comme un cheval qui reçoit un coup de fouet, reprend de plus belle et avec l'animation d'une *coda* rossinienne :

— Ah! c'est une jolie combinaison! mettre sa femme à la campagne pour être libre de passer la journée à Paris comme on l'entend. Voilà donc la raison de votre passion pour une maison de campagne! et moi, pauvre bécasse, qui donne dans le panneau!... Mais vous avez raison, monsieur : c'est très-commode, une campagne! elle peut avoir deux fins. Madame s'en arrangera tout aussi bien que monsieur. A vous Paris et ses fiacres!... à moi les bois et leurs ombrages!... Tiens, décidément, Adolphe, cela me va, ne nous fâchons plus...

Adolphe s'entend dire des sarcasmes pendant une heure.

— As-tu fini, ma chère? demande-t-il en saisissant un moment où elle hoche la tête sur une interrogation à effet.

Caroline termine alors en s'écriant :

— J'en ai bien assez de la campagne, et je n'y remets plus les pieds! Mais je sais ce qui m'arrivera : vous la garderez sans doute, et vous me laisserez à Paris. Eh bien ! à Paris, je pourrai du moins m'amuser pendant que vous mènerez madame de Fischtaminel dans les bois. Qu'est-ce qu'une villa Adolphini où l'on a mal au cœur quand on s'est promené



six fois autour de la prairie!... où l'on vous a planté des bâtons de chaise et des manches à balai, sous prétexte de vous procurer de l'ombrage?... On y est comme dans un four, les murs ont six pouces d'épaisseur! Et Monsieur est absent sept heures sur les douze de la journée! Voilà le fin mot de la villa!

— Ecoute, Caroline...

— Encore, dit-elle, si tu voulais m'avouer ce que tu as fait aujourd'hui!... Tiens, tu ne me connais pas, je serai bonne enfant, dis-le-moi. Je te pardonne à l'avance tout ce que tu auras fait.

Adolphe a eu des relations avant son mariage; il connaît trop bien le résultat d'un aveu pour en faire à sa femme, et alors il répond : — Je vais tout te dire...

— Eh bien! tu seras gentil! je t'en aimerai mieux !

— Je suis resté trois heures...

— J'en étais sûre... chez madame de Fischtaminel?...

— Non, chez notre notaire, qui m'avait trouvé un acquéreur, mais nous n'avons jamais pu nous entendre, il voulait notre maison de campagne toute meublée, et en sortant je suis allé chez Braschon pour savoir ce que nous lui devions...

— Tu viens d'arranger ce roman-là pendant que je te parlais!... Voyons, regarde-moi!... J'irai voir Braschon demain.

Adolphe ne peut retenir une contraction nerveuse.

— Tu ne peux pas t'empêcher de rire, vois-tu, vieux monstre!

— Je ris de ton entêtement.

— J'irai demain chez madame de Fischtaminel

— Eh ! va où tu voudras!...

— Quelle brutalité ! dit Caroline en se levant, et s'en allant son mouchoir sur les yeux.

La maison de campagne, si ardemment désirée par Caroline, est devenue une invention diabolique d'Adolphe, un piége où s'est prise la biche.

Depuis qu'Adolphe a reconnu qu'il est impossible de raisonner avec Caroline, il lui laisse dire tout ce qu'elle veut.

Deux mois après, il vend sept mille francs une villa qui lui coûte vingt-deux mille francs! Mais il y gagne de savoir que la campagne n'est pas encore ce qui plaît à Caroline.

La question devient grave : orgueil, gourmandise, deux péchés de moine y ont passé! La nature avec ses bois, ses forêts, ses vallées, la Suisse des environs de Paris, les rivières factices, ont à peine amusé Caroline pendant six mois. Adolphe est tenté d'abdiquer, et de prendre le rôle de Caroline.

VI

Le Dix-Huit Brumaire des ménages.

Un matin, Adolphe est définitivement saisi par la triomphante idée de laisser Caroline maîtresse de trouver elle-même ce qui lui plaît. Il lui remet le gouvernement de la maison en lui disant : — Fais ce que tu voudras. Il substitue le système constitutionnel au système autocratique, un ministère responsable au lieu d'un pouvoir conjugal absolu. Cette preuve de confiance, objet d'une secrète envie, est le bâton de maréchal des femmes. Les femmes sont alors, selon l'expression vulgaire, maîtresses à la maison.



Dès lors, rien, pas même les souvenirs de la lune de miel, ne peut se comparer au bonheur d'Adolphe pendant quelques jours. Une femme est alors tout sucre, elle est trop sucre! Elle inventerait les petits soins, les petits mots, les petites attentions, les chatteries et la tendresse, si toute cette confiturerie conjugale n'existait pas depuis le paradis terrestre. Au bout d'un mois, l'état d'Adolphe a quelque similitude avec celui des enfants vers la fin de la première semaine de l'année. Aussi Caroline commence-t-elle à dire, non en paroles, mais en action, en mines, en expressions mimiques : — On ne sait que faire pour plaire à un homme!...

Laisser à sa femme le gouvernail de la barque est une idée excessivement ordinaire qui mériterait peu l'expression de triomphante, décernée en tête de ce chapitre, si elle n'était pas doublée de l'idée de destituer Caroline. Adolphe a été séduit par cette pensée qui s'empare et s'emparera de tous les gens en proie à un malheur quelconque : savoir jusqu'où peut aller le mal! expérimenter ce que le feu fait de dégât quand on le laisse à lui-même en se sentant ou en se croyant le pouvoir de l'arrêter. Cette curiosité nous suit de l'enfance à la tombe. Or, après sa pléthore de félicité conjugale, Adolphe, qui se donne la comédie chez lui, passe par les phases suivantes.

Première époque. Tout va trop bien. Caroline achète de jolis petits registres pour écrire ses dépenses, elle achète un joli petit meuble pour serrer l'argent, elle fait vivre admirablement bien Adolphe, elle est heureuse de son approbation, elle découvre une foule de choses qui manquent dans la maison, elle met sa gloire à être une maîtresse de maison incomparable. Adolphe, qui s'érige lui-même en censeur, ne trouve pas la plus petite observation à formuler.

S'il s'habille, il ne lui manque rien. On n'a jamais, même chez Armide, déployé de tendresse plus ingénieuse que celle de Caroline. On renouvelle à ce phénix des maris le caustique sur son cuir à repasser ses rasoirs. Des bretelles fraîches sont substituées aux vieilles. Une boutonnière n'est jamais veuve. Son linge est soigné comme celui du confesseur d'une dévote à péchés véniels. Les chaussettes sont sans trous.

A table, tous ses goûts, ses caprices mêmes, sont étudiés, consultés il engraisse !

Il a de l'encre dans son écritoire, et l'éponge en est toujours humide. Il ne peut rien dire, pas même comme Louis XIV : — J'ai failli attendre! Enfin il est à tout propos qualifié d'un amour d'homme. Il est obligé de gronder Caroline de ce qu'elle s'oublie; elle ne pense pas assez à elle. Caroline enregistre ce doux reproche.

Deuxième époque. La scène change à table. Tout est bien cher. Les légumes sont hors de prix. Le bois se vend comme s'il venait de Campêche. Les fruits, oh! quant aux fruits, les princes, les banquiers, les grands seigneurs seuls peuvent en manger. Le dessert est une cause de

ruine. Adolphe entend souvent Caroline disant à madame Deschars :—Mais comment faites-vous?... On tient alors devant vous des conférences sur la manière de régir les cuisinières.



Une cuisinière, entrée chez vous sans nippes, sans linge, sans talent, est venue demander son compte en robe de mérinos bleu, ornée d'un fichu brodé, les oreilles embellies d'une paire de boucles d'oreilles enrichies de petites perles, chaussée en bons souliers de peau qui laissaient voir des bas de coton assez jolis. Elle a deux malles d'effets et son livret à la caisse d'épargne.



Caroline se plaint alors du peu de moralité du peuple, elle se plaint de l'instruction et de la science de calcul qui distingue les domestiques. Elle lance de temps en temps de petits axiomes comme ceux-ci : — Il y a des écoles qu'il faut faire! — Il n'y a que ceux qui ne font rien qui font tout bien. — Elle a les soucis du pouvoir. Ah! les hommes sont bien heureux de ne pas avoir à mener un ménage. Les femmes ont le fardeau des détails!

Caroline a des dettes. Mais, comme elle ne veut pas avoir tort, elle commence par établir que l'expérience est une si belle chose, qu'on ne saurait l'acheter trop cher. Adolphe rit dans sa barbe en prévoyant une catastrophe qui lui rendra le pouvoir.

TROISIÈME ÉPOQUE. Caroline, pénétrée de cette vérité, qu'il faut manger uniquement pour vivre, fait jouir Adolphe des agréments d'une table cénobitique.

Adolphe a des chaussettes lézardées ou grosses du lichen des raccommodages faits à la hâte, car sa femme n'a pas assez de la journée pour ce qu'elle veut faire. Il porte des bretelles noircies par l'usage. Le linge est vieux et bâille comme un portier ou comme la porte cochère. Au moment où Adolphe est pressé pour conclure une affaire, il met une heure à s'habiller en cherchant ses affaires une à une, en dépliant beaucoup de choses avant d'en trouver une qui soit irréprochable. Mais Caroline est très-bien mise. Madame a de jolis chapeaux, des bottines en velours, des mantilles. Elle a pris son parti, elle administre en vertu de ce principe : Charité bien ordonnée commence par elle-même. Quand Adolphe se plaint du contraste entre son dénûment et la splendeur de Caroline, Caroline lui dit : — Mais tu m'as grondée de ne rien m'acheter!

Un échange de plaisanteries plus ou moins aigres commence à s'établir entre les époux. Caroline, un soir, se fait charmante, afin de glisser l'aveu d'un déficit assez considérable, absolument comme quand le ministère se livre à l'éloge des contribuables et se met à vanter la grandeur



Ferdinand.

du pays en accouchant d'un petit projet de loi qui demande des crédits supplémentaires. Il y a cette similitude que tout cela se fait dans la



Madame Deschars.

Chambre, en gouvernement comme en ménage. Il en ressort cette vérité

profonde, que le système constitutionnel est infiniment plus coûteux que



La Belle-Mère.—PAGE 13.

le système monarchique. Pour une nation comme pour un ménage,



Adolphe.

c'est le gouvernement du juste-milieu, de la médiocrité, des chipoteries, etc.



Un voisin de campagne.

Adolphe, éclairé par ses misères passées, attend une occasion d'éclater, et Caroline s'endort dans une trompeuse sécurité.



Madame Foullepointe.

Comment arrive la querelle? sait-on jamais quel courant électrique a

décidé l'avalanche ou la révolution? elle arrive à propos de tout et à propos de rien. Mais enfin, Adolphe, après un certain temps qui reste à déterminer par le bilan de chaque ménage, au milieu d'une discussion, lâche ce mot fatal : — Quand j'étais garçon!...

Le temps de garçon est, relativement à la femme, ce qu'est le . — Mon pauvre défunt! relativement au nouveau mari d'une veuve. Ces deux coups de langue font des blessures qui ne se cicatrisent jamais complétement.

Et alors Adolphe de continuer, comme le général Bonaparte parlant aux Cinq-Cents : — Nous sommes sur un volcan! — Le ménage n'a plus de gouvernement, — l'heure de prendre un parti est arrivée! — Tu parles de bonheur, Caroline, tu l'as compromis, — tu l'as mis en question par tes exigences, tu as violé le Code civil en t'immisçant dans la discussion des affaires, tu as attenté au pouvoir conjugal. — Il faut réformer notre intérieur.

Caroline ne crie pas comme les Cinq-Cents : A BAS LE DICTATEUR! on ne crie jamais quand on est sûr de l'abattre.

— Quand j'étais garçon, je n'avais que des chaussures neuves! je trouvais des serviettes blanches à mon couvert tous les jours! Je n'étais volé par le restaurateur que d'une somme déterminée! Je vous ai donné ma liberté chérie!... qu'en avez-vous fait?...

— Suis-je donc si coupable, Adolphe, d'avoir voulu t'éviter des soucis? dit Caroline en se posant devant son mari. Reprends la clef de la caisse.... mais qu'arrivera-t-il... j'en suis honteuse, tu me forceras à jouer la comédie pour avoir les choses les plus nécessaires. Est-ce là ce que tu veux? avilir ta femme, ou mettre en présence deux intérêts contraires, ennemis...

Et voilà, pour les trois quarts des Français, le mariage parfaitement défini.

— Sois tranquille, mon ami, reprend Caroline en s'asseyant dans sa chauffeuse comme Marius sur les ruines de Carthage, je ne te demanderai jamais rien, je ne suis pas une mendiante! Je sais bien ce que je ferai... tu ne me connais pas...

— Eh bien, quoi?... dit Adolphe; on ne peut donc, avec vous autres, ni plaisanter, ni s'expliquer? Que feras-tu?...

— Cela ne vous regarde pas!...

— Pardon, madame, au contraire. La dignité, l'honneur...

— Oh!... soyez tranquille, à cet égard, monsieur... Pour vous, plus que pour moi, je saurai garder le secret le plus profond.

— Eh bien, dites! Voyons, Caroline, ma Caroline, que feras-tu?...

Caroline jette un regard de vipère à Adolphe, qui recule et va se promener.

— Voyons, que comptes-tu faire? demande-t-il après un silence infiniment trop prolongé.

— Je travaillerai, monsieur!

Sur ce mot sublime, Adolphe exécute un mouvement de retraite, en s'apercevant d'une exaspération enfiellée, en sentant un mistral dont l'âpreté n'avait pas encore soufflé dans la chambre conjugale.

VII

L'Art d'être victime.

A compter du Dix-Huit Brumaire, Caroline, vaincue, adopte un système infernal et qui a pour effet de vous faire regretter à toute heure la victoire. Elle devient l'Opposition!... Encore un triomphe de ce genre, et Adolphe irait en cour d'assises accusé d'avoir étouffé sa femme entre deux matelas, comme l'Othello de Shakspeare. Caroline se compose un air de martyre, elle est d'une soumission assommante. A tout propos elle assassine Adolphe par un : — Comme vous voudrez! accompagné d'une épouvantable douceur. Aucun poëte élégiaque ne pourrait lutter avec Caroline, qui lance élégie sur élégie : élégie en actions, élégie en paroles, élégie à sourire, élégie muette, élégie à ressort, élégie en gestes, dont voici quelques exemples où tous les ménages retrouveront leurs impressions.

APRÈS DÉJEUNER. — Caroline, nous allons ce soir chez les Deschars, une grande soirée, tu sais...

— Oui, mon ami.

APRÈS DÎNER. — Eh bien! Caroline, tu n'es pas encore habillée?... dit Adolphe, qui sort de chez lui magnifiquement mis.

Il aperçoit Caroline vêtue d'une robe de vieille plaideuse, une moire noire à corsage croisé. Des fleurs plus artificieuses qu'artificielles attristent une chevelure mal arrangée par la femme de chambre. Caroline a des gants déjà portés.

— Je suis prête, mon ami.

— Et voilà ta toilette?...

— Je n'en ai pas d'autre. Une toilette fraîche aurait coûté cent écus.

— Pourquoi ne pas me le dire?

— Moi, vous tendre la main!... après ce qui s'est passé!

— J'irai seul, dit Adolphe, ne voulant pas être humilié dans sa femme.

— Je sais bien que cela vous arrange, dit Caroline d'un petit ton aigre, et cela se voit assez à la manière dont vous êtes mis.

Onze personnes sont dans le salon, toutes priées à dîner par Adolphe. Caroline est là comme si son mari l'avait invitée, elle attend que le dîner soit servi.

— Monsieur, dit le valet de chambre à voix basse à son maître, la cuisinière ne sait où donner de la tête.

— Pourquoi?

— Monsieur ne lui a rien dit; elle n'a que deux entrées, le bœuf, un poulet, une salade et des légumes.

— Caroline, vous n'avez donc rien commandé?...

— Savais-je que vous aviez du monde, et puis-je d'ailleurs prendre sur moi de commander ici?... Vous m'avez délivrée de tout souci à cet égard, et j'en remercie Dieu tous les jours.



Madame de Fischtaminel vient rendre une visite à madame Caroline, elle la trouve toussotant et travaillant le dos courbé sur un métier à tapisserie.

— Vous brodez ces pantoufles-là pour votre cher Adolphe?

Adolphe est posé devant la cheminée en homme qui fait la roue.

— Non, madame, c'est pour un marchand qui me les paye; et, comme les forçats du bagne, mon travail me permet de me donner des petites douceurs.

Adolphe rougit, il ne peut pas battre sa femme, et madame de Fischtaminel le regarde en ayant l'air de lui dire : — Qu'est-ce que cela signifie?...

— Vous toussez beaucoup, ma chère petite! dit madame de Fischtaminel.

— Oh! répond Caroline, que me fait la vie?...

Caroline est là sur sa causeuse avec une femme de vos amies à la bonne opinion de laquelle vous tenez excessivement. Du fond de l'embrasure où vous causez entre hommes, vous entendez, au seul mouvement des lèvres, ces mots : MONSIEUR L'A VOULU ! dits d'un air de jeune Romaine allant au Cirque. Profondément humilié dans toutes vos vanités,



vous voulez être à cette conversation, tout en écoutant vos hôtes; vous

faites alors des répliques qui vous valent des : — A quoi pensez-vous ? car vous perdez le fil de la conversation, et vous piétinez sur place en pensant : — Que lui dit-elle de moi ?...

Adolphe est à table chez les Deschars, un dîner de douze personnes, et Caroline est placée à côté d'un joli jeune homme, appelé Ferdinand, cousin d'Adolphe. Entre le premier et le second service, on parle du bonheur conjugal.

— Il n'y a rien de plus facile à une femme que d'être heureuse, dit Caroline en répondant à une femme qui se plaint.

— Donnez-nous votre secret, madame, dit agréablement M. de Fischtaminel.

— Une femme n'a qu'à ne se mêler de rien, se regarder comme la première domestique de la maison, ou comme une esclave dont le maître a soin, n'avoir aucune volonté, ne pas faire une observation, tout va bien.



Ceci, lancé sur des tons amers et avec des larmes dans la voix, épouvante Adolphe, qui regarde fixement sa femme.

— Vous oubliez, madame, le bonheur d'expliquer son bonheur, réplique-t-il en lançant un éclair digne d'un tyran de mélodrame.

Satisfaite de s'être montrée assassinée ou sur le point de l'être, Caroline détourne la tête, essuie furtivement une larme et dit : — On n'explique pas le bonheur.

L'incident, comme on dit à la Chambre, n'a pas de suites, mais Ferdinand a regardé sa cousine comme un ange sacrifié.

On parle du nombre effrayant des gastrites, des maladies innomées dont meurent les jeunes femmes.

— Elles sont trop heureuses! dit Caroline en ayant l'air de donner le programme de sa mort.

La belle-mère d'Adolphe vient voir sa fille. Caroline dit : — Le salon



De Monsieur, la chambre de Monsieur. Tout, chez elle, est à Monsieur.

— Ah çà, qu'y a-t-il donc, mes enfants? demande la belle-mère ; on dirait que vous êtes tous les deux à couteaux tirés.

— Eh! mon Dieu, dit Adolphe, il y a que Caroline a eu le gouvernement absolu de la maison et n'a pas su s'en tirer.

— Elle a fait des dettes ?...

— Oui, ma chère maman.

— Écoutez, Adolphe, dit la belle-mère après avoir attendu que sa fille l'ait laissée seule avec son gendre, aimeriez-vous mieux que ma fille fût admirablement bien mise, que tout allât à merveille chez vous, et qu'il ne vous en coutât rien ?...

Essayez de vous représenter la physionomie d'Adolphe en entendant cette déclaration des droits de la femme !

Caroline passe d'une toilette misérable à une toilette splendide. Elle est chez les Deschars, tout le monde la félicite sur son goût, sur la richesse de ses étoffes, sur ses dentelles, sur ses bijoux.

— Ah ! vous avez un mari charmant !... dit madame Deschars.

Adolphe se rengorge et regarde Caroline.

— Mon mari, madame?... je ne coûte, Dieu merci, rien à Monsieur ! Tout cela me vient de ma mère.

Adolphe se retourne brusquement, et va causer avec madame de Fischtaminel.

Après un an de gouvernement absolu, Caroline adoucie dit un matin

— Mon ami, combien as-tu dépensé cette année?

— Je ne sais pas.

— Fais tes comptes.

Adolphe trouve un tiers de plus que dans la plus mauvaise année de Caroline.

— Et je ne t'ai rien coûté pour ma toilette, dit-elle.

Caroline joue les mélodies de Schubert. Adolphe éprouve une jouissance en entendant cette musique admirablement exécutée ; il se lève et va pour féliciter Caroline ; elle fond en larmes.

— Qu'as-tu ?

— Rien ; je suis nerveuse.

— Mais je ne te connaissais pas ce vice-là.

— Oh ! Adolphe, tu ne veux rien voir... Tiens, regarde : mes bagues ne me tiennent plus aux doigts, tu ne m'aimes plus, je te suis à charge...



Elle pleure, elle n'écoute rien, elle repleure à chaque mot d'Adolphe.

— Veux-tu reprendre le gouvernement de la maison ?

— Ah! s'écrie-t-elle en se dressant en pied comme UNE SURPRISE,



maintenant que tu as assez de tes expériences?... Merci ! Est-ce de l'argent que je veux?... Singulière manière de panser un cœur blessé... Non, laissez-moi...

— Eh bien ! comme tu voudras, Caroline.

Ce : — Comme tu voudras ! est le premier mot de l'indifférence en

matière de femme légitime ; et Caroline aperçoit un abime vers lequel elle a marché d'elle-même.

VIII

La Campagne de France.

Les malheurs de 1814 affligent toutes les existences. Après les brillantes journées, les conquêtes, les jours où les obstacles se changeaient en triomphes, où le moindre achoppement devenait un bonheur, il arrive un moment où les plus heureuses idées tournent en sottises, où le courage mène à la perte, où la fortification fait trébucher. L'amour conjugal, qui, selon les auteurs, est un cas particulier d'amour, a, plus que toute autre chose humaine, sa Campagne de France, son funeste 1814. Le diable aime surtout à mettre sa griffe dans les affaires des pauvres femmes délaissées, et Caroline en est là.

Caroline en est à rêver aux moyens de ramener son mari ! Caroline passe à la maison beaucoup d'heures solitaires, pendant lesquelles son imagination travaille. Elle va, vient, se lève, et souvent elle reste songeuse à sa fenêtre, regardant la rue sans y voir, la figure collée aux vitres, et se trouvant comme dans un désert au milieu de ses Petit-Dunkerques, de ses appartements meublés avec luxe.

Or, à Paris, à moins d'habiter un hôtel à soi, sis entre cour et jardin, toutes les existences sont accouplées. A chaque étage d'une maison, un ménage trouve dans la maison située en face un autre ménage. Chacun plonge à volonté ses regards chez le voisin. Il existe une servitude d'observations mutuelles, un droit de visite commun auxquels nul ne peut se soustraire. Dans un temps donné, le matin vous vous levez de bonne heure, la servante du voisin fait l'appartement, laisse les fenêtres ouvertes et les tapis sur les appuis ; vous devinez alors une infinité de choses et réciproquement. Aussi, dans un temps donné, connaissez-vous les habitudes de la jolie, de la vieille, de la jeune, de la coquette, de la vertueuse femme d'en face, ou les caprices du fat, les inventions du vieux garçon, la couleur des meubles, le chat du second ou du troisième. Tout est indice et matière à divination. Au quatrième étage, une grisette surprise se voit, toujours trop tard, comme la chaste Suzanne, en proie aux jumelles ravies d'un vieil employé à dix-huit cents francs, qui devient criminel gratis. Par compensation, un beau surnuméraire, jeune de ses fringants dix-neuf ans, apparaît à une dévote dans le simple appareil d'un homme qui se barbifie. L'observation ne s'endort jamais, tandis que la prudence a ses moments d'oubli. Les rideaux ne sont pas toujours détachés à temps. Une femme, avant la chute du jour, s'approche de la fenêtre pour enfiler une aiguille, et le mari d'en face admire alors une tête digne de Raphaël, qu'il trouve digne de lui, garde national imposant sous les armes. Passez place Saint-Georges, et vous pouvez y surprendre les secrets de trois jolies femmes, si vous avez de l'esprit dans le regard. Oh ! la sainte vie privée, où est-elle? Paris est une ville qui se montre quasi nue à toute heure, une ville essentiellement courtisane et sans chasteté. Pour qu'une existence y ait de la pudeur, elle doit posséder cent mille francs de rente. Les vertus y sont plus chères que les vices.



Caroline, dont le regard glisse parfois entre les mousselines protectrices qui cachent son intérieur aux cinq étages de la maison d'en face, finit par observer un jeune ménage plongé dans les joies de la lune de miel, et venu nouvellement au premier devant ses fenêtres. Elle se livre aux observations les plus irritantes. On ferme les persiennes de bonne heure ; on les ouvre tard.



M. Deschars.



Une femme dont on dit beaucoup de mal. — PAGE 18.

Un jour, Caroline levée à huit heures, toujours par hasard, voit la femme de chambre apprêtant un bain ou quelque toilette du matin, un

délicieux déshabillé. Caroline soupire. Elle se met à l'affût comme un chasseur, elle surprend la jeune femme la figure illuminée par le bonheur. Enfin, à force d'épier ce charmant ménage, elle voit Monsieur et Madame ouvrant la fenêtre, et légèrement pressés l'un contre l'autre, accoudés au balcon, y respirant l'air du soir. Caroline se donne des maux de nerfs en étudiant sur les rideaux, un soir que l'on oublie de fermer les persiennes, les ombres de ces deux enfants se combattant, dessinant des fantasmagories explicables ou inexplicables. Souvent la jeune femme, assise, mélancolique et rêveuse, attend l'époux absent, elle entend le pas d'un cheval, le bruit d'un cabriolet au bout de la rue, elle s'élance de son divan, et, d'après son mouvement, il est facile de voir qu'elle s'écrie: — C'est lui !...

— Comme ils s'aiment ! se dit Caroline.

A force de maux de nerfs, Caroline arrive à concevoir un plan excessivement ingénieux : elle invente de se servir de ce bonheur conjugal comme d'un topique pour stimuler Adolphe. C'est une idée assez dépravée ; mais l'intention de Caroline sanctifie tout !

— Adolphe, dit-elle enfin, nous avons pour voisine en face une femme charmante, une petite brune...

— Oui, réplique Adolphe, je la connais. C'est une amie de madame Fischtaminel, madame Foullepointe, la femme d'un agent de change, un homme charmant, un bon enfant, et qui aime sa femme, il en est fou ! Tiens... il a son cabinet, ses bureaux, sa caisse, dans la cour, et l'appartement sur le devant est celui de Madame. Je ne connais pas de ménage plus heureux. Foullepointe parle de son bonheur partout, même à la Bourse : il en est ennuyeux.

— Eh bien ! fais-moi donc le plaisir de me présenter M. et madame Foullepointe. Ma foi, je serais enchantée de savoir comment elle s'y prend pour se faire si bien aimer de son mari... Y a-t-il longtemps qu'ils sont mariés?

— Absolument comme nous, depuis cinq ans...

— Adolphe, mon ami, j'en meurs d'envie ! Oh ! lie-nous toutes les deux. Suis-je aussi bien qu'elle?

— Ma foi !... je vous rencontrerais au bal de l'Opéra, tu ne serais pas ma femme, eh bien ! j'hésiterais...

— Tu es gentil aujourd'hui. N'oublie pas de les inviter à dîner pour samedi prochain.

— Ce sera fait ce soir. Foullepointe et moi nous nous voyons souvent à la Bourse.

— Enfin, se dit Caroline, cette femme me dira sans doute quels sont ses moyens d'action.

Caroline se remet en observation. A trois heures environ, à travers les fleurs d'une jardinière qui fait comme un bocage à la fenêtre, elle regarde et s'écrie :

— Deux vrais tourtereaux !

Pour ce samedi, Caroline invite M. et madame Deschars, le digne M. Fischtaminel, enfin les plus vertueux ménages de sa société. Tout est sous les armes chez Caroline, elle a commandé le plus délicat dîner, elle a sorti ses splendeurs des armoires, elle tient à fêter le modèle des femmes.

— Vous allez voir, ma chère, dit-elle à madame Deschars au moment où toutes les femmes se regardent en silence, vous allez voir le plus adorable ménage du monde, nos voisins d'en face : un jeune homme blond d'une grâce infinie, et des manières... Une tête à la lord Byron, et un vrai don Juan, mais fidèle ! il est fou de sa femme. La femme est charmante et a trouvé des secrets pour perpétuer l'amour ; aussi peut-être devrai-je un regain de bonheur à cet exemple ; Adolphe, en les voyant, rougira de sa conduite, il...

On annonce :

— M. et madame Foullepointe !

Madame Foullepointe, jolie brune, la vraie Parisienne, une femme cambrée, mince, au regard brillant étouffé par de longs cils, mise délicieusement, s'assied sur le canapé. Caroline salue un gros monsieur à cheveux gris assez rares, qui suit péniblement cette Andalouse de Paris et qui montre une figure et un ventre siléniques, un crâne beurre frais, un sourire papelard et libertin sur de bonnes grosses lèvres, un philosophe enfin ! Caroline regarde ce monsieur d'un air étonné.

— M. Foullepointe, ma bonne, dit Adolphe en lui présentant ce digne quinquagénaire.

— Je suis enchantée, madame, dit Caroline en prenant un air aimable, que vous soyez venue avec votre beau-père (profonde sensation) ; mais nous aurons, j'espère, votre cher mari...

— Madame...

Tout le monde écoute et se regarde. Adolphe devient le point de mire de tous les yeux, il est hébété d'étonnement, il voudrait faire disparaître Caroline par une trappe, comme au théâtre.

— Voici M. Foullepointe, mon mari, dit madame Foullepointe.

Caroline devient alors d'un rouge écarlate en comprenant L'ÉCOLE qu'elle a faite, et Adolphe la foudroie d'un regard à trente-six becs de gaz.

— Vous le disiez jeune, blond... dit à voix basse madame Deschars.

Madame Foullepointe, en femme spirituelle, regarde audacieusement la corniche.

Un mois après, madame Foullepointe et Caroline deviennent intimes. Adolphe, très-occupé de madame Fischtaminel, ne fait aucune attention à cette dangereuse amitié qui doit porter ses fruits; car, sachez-le :

AXIOME

Les femmes ont corrompu plus de femmes que les hommes n'en ont aimé.

IX

Le Solo de corbillard.

Après un temps dont la durée dépend de la solidité des principes de Caroline, elle paraît languissante, et quand, en la voyant, étendue sur les divans, comme un serpent au soleil, Adolphe, inquiet par décorum, lui dit :

— Qu'as-tu, ma bonne? que veux-tu?

— Je voudrais être morte !

— Un souhait assez agréable et d'une gaieté folle...

— Ce n'est pas la mort qui m'effraye, moi, c'est la souffrance...

— Cela signifie que je ne te rends pas la vie heureuse !... Et voilà bien les femmes !

Adolphe arpente le salon en déblatérant, mais il est arrêté net en voyant Caroline étanchant de son mouchoir brodé des larmes qui coulent assez artistement.

— Te sens-tu malade?

— Je ne me sens pas bien. (Silence.) Tout ce que je désire, ce serait de savoir si je puis vivre assez pour voir ma petite mariée, car je sais maintenant ce que signifie ce mot si peu compris des jeunes personnes : LE CHOIX D'UN ÉPOUX ! Va, cours à tes plaisirs, une femme qui songe à l'avenir, une femme qui souffre, n'est pas amusante ; va te divertir...



— Où souffres-tu?...

— Mon ami, je ne souffre pas, je me porte à merveille, et n'ai besoin de rien ! Vraiment, je me sens mieux... Allez, laissez-moi.

Cette première fois, Adolphe s'en va presque triste.

Huit jours se passent, pendant lesquels Caroline ordonne à tous ses domestiques de cacher à Monsieur l'état déplorable où elle se trouve, elle languit, elle sonne quand elle est près de défaillir, elle consomme beaucoup d'éther. Les gens apprennent enfin à Monsieur l'héroïsme conjugal de madame, et Adolphe reste un soir après dîner et voit sa femme embrassant à outrance sa petite Marie.

— Pauvre enfant ! il n'y a que toi qui me fais regretter mon avenir ! O mon Dieu ! qu'est-ce que la vie?

— Allons, mon enfant, dit Adolphe, pourquoi se chagriner?...

— Oh ! je ne me chagrine pas !.. la mort n'a rien qui m'effraye... je voyais ce matin un enterrement, et je trouvais le mort bien heureux ! Comment se fait-il que je ne pense qu'à mourir ?... Est-ce une maladie ?... Il me semble que je mourrai de ma main.

Plus Adolphe tente d'égayer Caroline, plus Caroline s'enveloppe dans les crêpes d'un deuil à larmes continues. Cette seconde fois, Adolphe reste et s'ennuie. Puis, à la troisième attaque à larmes forcées, il sort sans aucune tristesse. Enfin, il se blase sur ces plaintes éternelles, sur ces attitudes de mourant, sur ces larmes de crocodile. Et il finit par dire :

— Si tu es malade, Caroline, il faut voir un médecin...

— Comme tu voudras ! cela finira plus promptement ainsi, cela me va... Mais alors, amène un fameux médecin.

Au bout d'un mois, Adolphe, fatigué d'entendre l'air funèbre que Ca-

roline lui joue sur tous les tons, amène un grand médecin. A Paris, les médecins sont tous des gens d'esprit, et ils se connaissent admirablement en nosographie conjugale.

— Eh bien! madame, dit le grand médecin, comment une si jolie femme s'avise-t-elle d'être malade?

— Oui, monsieur, de même que le nez du père Aubry, j'aspire à la tombe...

Caroline, par égard pour Adolphe, essaye de sourire.

— Bon! cependant vous avez les yeux vifs; ils souhaitent peu nos infernales drogues.

— Regardez-y bien, docteur, la fièvre me dévore, une petite fièvre imperceptible, lente...

Et elle arrête le plus malicieux de ses regards sur l'illustre docteur, qui se dit en lui-même : — Quels yeux!

— Bien, voyons la langue, dit-il tout haut.

Caroline montre sa langue de chat entre deux rangées de dents blanches comme celles d'un chien.

— Elle est un peu chargée au fond, mais vous avez déjeuné, fait observer le grand médecin, qui se tourne vers Adolphe.

— Rien, répond Caroline, deux tasses de thé...

Adolphe et l'illustre docteur se regardent, car le docteur se demande qui de Madame ou de Monsieur se moque de lui.

— Que sentez-vous? demande gravement le docteur à Caroline.

— Je ne dors pas.

— Bon!

— Je n'ai pas d'appétit...

— Bien!

— J'ai des douleurs, là...

Le médecin regarde l'endroit indiqué par Caroline.

— Très-bien, nous verrons cela tout à l'heure... Après?..

— Il me passe des frissons par moments...

— Bon!

— J'ai des tristesses, je pense toujours à la mort, j'ai des idées de suicide.

— Ah! vraiment!

— Il me monte des feux à la figure; tenez, j'ai constamment des tressaillements dans la paupière...

— Très-bien, nous nommons cela un *trismus*.

Le docteur explique pendant un quart d'heure, en employant les termes les plus scientifiques, la nature du trismus, d'où il résulte que le trismus est le trismus : mais il fait observer avec la plus grande modestie que, si la science sait que le trismus est le trismus, elle ignore entièrement la cause de ce mouvement nerveux, qui va, vient, passe, reparaît. — Et, dit-il, nous avons reconnu que c'était purement nerveux.

— Est-ce bien dangereux? demande Caroline inquiète.

— Nullement... Comment vous couchez-vous?

— En rond.

— Bien! Sur quel côté?

— A gauche.

— Bien! Combien avez-vous de matelas à votre lit?

— Trois.

— Bien! Y a-t-il un sommier?

— Mais oui.

— Quelle est la substance du sommier?

— Le crin.

— Bon! marchez un peu devant moi... Oh! mais naturellement et comme si nous ne vous regardions pas...

Caroline marche à la Elssler en agitant *sa tournure* de la façon la plus andalouse.

— Vous ne sentez pas un peu de pesanteur dans les genoux?

— Mais... non... (Elle revient à sa place.) Mon Dieu! quand on s'examine, il me semble maintenant que oui...

— Bon! vous êtes restée à la maison depuis quelque temps?..

— Oh! oui, monsieur, beaucoup trop... et seule.

— Bien, c'est cela. Comment vous coiffez-vous pour la nuit?

— Un bonnet brodé, puis quelquefois par-dessus un foulard...

— Vous n'y sentez pas des chaleurs... une petite sueur?...

— En dormant, cela me semble difficile.

— Vous pourriez trouver votre linge humide à l'endroit du front en vous réveillant.

— Quelquefois.

— Bon! Donnez-moi votre main.

Le docteur tire sa montre.

— Vous ai-je dit que j'ai des vertiges? dit Caroline.

— Chut!... fait le docteur, qui compte les pulsations. Est-ce le soir?...

— Non, le matin.

— Ah! diantre, des vertiges le matin, dit-il en regardant Adolphe.

— Eh bien! que dites-vous de l'état de Madame? demande Adolphe.

— Le duc de G... n'est pas allé à Londres, dit le grand médecin en étudiant la peau de Caroline, et l'on en cause beaucoup au faubourg Saint-Germain.

— Vous y avez des malades? demande Caroline.

— Presque tous... Eh! mon Dieu! j'en ai sept à voir ce matin, dont quelques-uns sont en danger...

Le docteur se lève.

— Que pensez-vous de moi, monsieur? dit Caroline.

— Madame, il faut des soins, beaucoup de soins, prendre des adoucissants, de l'eau de guimauve, un régime doux, viandes blanches, faire beaucoup d'exercice.

— En voilà pour vingt francs, se dit en lui-même Adolphe en souriant.

Le grand médecin prend Adolphe par le bras et l'emmène en se faisant reconduire. Caroline les suit sur la pointe du pied.

— Mon cher, dit le grand médecin, je viens de traiter fort légèrement Madame, il ne fallait pas l'effrayer, ceci vous regarde plus que vous ne pensez... Ne négligez pas trop Madame. Madame est d'un tempérament puissant; mais elle peut arriver à un état morbide dont vous vous repentiriez... Si vous l'aimez, aimez-la... si vous ne l'aimez plus, et que vous teniez à conserver la mère de vos enfants, la décision à prendre est un cas d'hygiène, mais elle ne peut venir que de vous!...

— Comme il m'a compris!... se dit Caroline. Elle ouvre la porte, et dit : — Docteur, vous ne m'avez pas écrit les doses...

Le grand médecin sourit, salue et glisse dans sa poche une pièce de vingt francs en laissant Adolphe entre les mains de sa femme, qui le prend et lui dit : — Quelle est la vérité sur mon état?... faut-il me résigner à mourir?...

— Eh! il m'a dit que tu as trop de santé! s'écrie Adolphe impatienté.

Caroline s'en va pleurer sur son divan.

— Qu'as-tu?...

— J'en ai pour longtemps... Je te gêne, tu ne m'aimes plus... Je ne veux plus consulter ce médecin-là... Je ne sais pas pourquoi madame Foullepointe m'a conseillé de le voir, il ne m'a dit que des sottises!... et je sais mieux que lui ce qu'il me faut...

— Que te faut-il?...

— Ingrat, tu le demandes?... dit-elle en posant sa tête sur l'épaule d'Adolphe.

Adolphe, effrayé, se dit : — Il a raison, le docteur.

Caroline chante alors une mélodie de Schubert avec l'exaltation d'une hypocondriaque.

X

Commentaire où l'on explique la Felichitta du finale de tous les Opéras, même de celui du Mariage.

Qui n'a pas entendu dans sa vie un opéra italien quelconque?... Vous avez dû, dès lors, remarquer l'abus musical du mot *felichitta*, prodigué par le poëte et par les chœurs à l'heure où tout le monde s'élance hors de sa loge, ou quitte sa stalle.

Affreuse image de la vie : on sort au moment où l'on entend la *felichitta*.

Avez-vous médité sur la profonde vérité qui règne dans ce *finale*, au moment où le musicien lance sa dernière note et l'auteur son dernier vers, où l'orchestre donne son dernier coup d'archet, sa dernière insufflation, où les chanteurs se disent : « Allons souper! » où les choristes se disent : « Quel bonheur, il ne pleut pas!... » Eh bien! dans tous les états de la vie, on arrive à un moment où la plaisanterie est finie, où le tour est fait, où l'on peut prendre son parti, où chacun chante la *felichitta* de son côté. Après avoir passé par tous les *duos*, les *solos*, les *strettes*, les *coda*, les morceaux d'ensemble, les *duettini*, les *nocturnes*, les phases que ces quelques scènes, prises dans l'océan de la vie conjugale, vous indiquent, et qui sont des thèmes dont les variations auront été devinées par les gens d'esprit tout aussi bien que par les niais (en fait de souffrances, nous sommes tous égaux!), la plupart des ménages parisiens arrivent, dans un temps donné, au chœur final que voici :

L'ÉPOUSE (à une jeune femme qui en est à l'été de la Saint-Martin conjugal).

Ma chère, je suis la femme la plus heureuse de la terre. Adolphe est bien le modèle des maris : bon, pas tracassier, complaisant. N'est-ce pas, Ferdinand?

(Caroline s'adresse au cousin d'Adolphe, jeune homme à jolie cravate, à cheveux luisants, à bottes vernies, habit de la coupe la plus élégante, chapeau à ressorts, gants de chevreau, gilet bien choisi, tout ce qu'il y a de mieux en moustaches, en favoris, en virgule à la Mazarin, et doué d'une admiration profonde, muette, attentive, pour Caroline.)

LE FERDINAND.

Adolphe est si heureux d'avoir une femme comme vous! Que lui manque-t-il? Rien.

L'ÉPOUSE.

Dans les commencements, nous étions toujours à nous contrarier; mais maintenant nous nous entendons à merveille. Adolphe ne fait plus que ce qui lui plaît, il ne se gêne point, je ne lui demande plus ni où il va ni ce qu'il a vu. L'indulgence, ma chère amie, là est le grand secret

du bonheur. Vous en êtes encore aux petits taquinages, aux jalousies à faux, aux brouilles, aux coups d'épingles. A quoi cela sert-il? Notre vie,



M. Fischtaminel.

à nous autres femmes, est bien courte. Qu'avons-nous? dix belles années; pourquoi les meubler d'ennui? J'étais comme vous; mais, un



Un ami de Ferdinand. — PAGE 18.

beau jour, j'ai connu madame Foullepointe, une femme charmante, qui m'a éclairée et m'a enseigné la manière de rendre un homme heureux... Depuis, Adolphe a changé du tout au tout : il est devenu ravissant. Il est le premier à me dire, avec inquiétude, avec effroi même, quand je vais



M. Foullepointe.

au spectacle et que sept heures nous trouvent seuls ici : — Ferdinand va venir te prendre, n'est-ce pas?... N'est-ce pas, Ferdinand?

LE FERDINAND.

Nous sommes les meilleurs cousins du monde.

LA JEUNE AFFLIGÉE.



En viendrais-je donc là?. .

LE FERDINAND.

Ah! vous êtes bien jolie, madame, et rien ne vous sera plus facile

L'ÉPOUSE (irritée).

Eh bien! adieu, ma petite. (La jeune affligée sort.) Ferdinand, vous me payerez ce mot-là.

L'ÉPOUX (sur le boulevard Italien).

Mon cher (il tient monsieur de Fischtaminel par le bouton du paletot), vous en êtes encore à croire que le mariage est basé sur la passion. Les femmes peuvent, à la rigueur, aimer un seul homme, mais nous autres! Mon Dieu, la Société ne peut pas dompter la Nature. Tenez, le mieux, en ménage, est d'avoir l'un pour l'autre une indulgence plénière. Je suis le mari le plus heureux du monde. Caroline est une amie dévouée, elle me sacrifierait tout, jusqu'à mon cousin Ferdinand s'il le fallait... oui, vous riez, elle est prête à tout faire pour moi. Vous vous entortillez encore dans les ébouriffantes idées d'ordre social. La vie ne se recommence pas : il faut la bourrer de plaisir. Voici deux ans qu'il ne s'est dit entre Caroline et moi le moindre petit mot aigre. J'ai dans Caroline un camarade avec qui je puis tout dire, et qui saurait me consoler dans les grandes circonstances. Il n'y a pas entre nous la moindre tromperie, et nous savons à quoi nous en tenir. Nos rapprochements sont des vengeances, comprenez-vous? Nous avons ainsi changé nos devoirs en plaisirs. Nous sommes souvent plus heureux alors que dans cette fadasse saison appelée la lune de miel. Ma femme me dit quelquefois : « Je suis grognon, laisse-moi, va-t'en. » L'orage tombe sur un autre. Caroline ne prend plus ses airs de victime, et dit du bien de moi à l'univers entier. Enfin! elle est heureuse de mes plaisirs. Et, comme c'est une très-honnête femme, elle est de la plus grande délicatesse dans l'emploi de notre fortune. Ma maison est bien tenue. Ma femme me laisse la disposition de ma réserve sans aucun contrôle. Et voilà. Nous avons mis de l'huile dans les rouages; vous, vous y mettez des cailloux, mon cher Fischtaminel, et vous avez tort; le costume d'Othello est très-mal porté, ce n'est plus qu'un Turc de carnaval.

CHOEUR (dans un salon au milieu d'un bal).

Madame Caroline est une femme charmante!

UNE FEMME A TURBAN.

Oui, pleine de convenance, de dignité.



UNE FEMME QUI A SEPT ENFANTS.

Ah! elle a su prendre son mari.

UN AMI DE FERDINAND.

Mais elle aime beaucoup son mari. Adolphe est, d'ailleurs, un homme très-distingué, plein d'expérience.

UNE AMIE DE MADAME FISCHTAMINEL.

Il adore sa femme. Chez eux, point de gêne, tout le monde s'y amuse.

M. FOULLEPOINTE.

Oui, c'est une maison fort agréable.

UNE FEMME DONT ON DIT BEAUCOUP DE MAL.

Caroline est bonne, obligeante, elle ne dit du mal de personne.

UNE DANSEUSE (qui revient à sa place).

Vous souvenez-vous comme elle était ennuyeuse dans le temps où elle connaissait les Deschars?

MADAME FISCHTAMINEL.

Oh! elle et son mari, deux fagots d'épines... des querelles continuelles. (Madame Fischtaminel s'en va.)

UN ARTISTE.



Mais le sieur Deschars se dissipe, il va dans les coulisses; il paraît que madame Deschars a fini par lui vendre la vertu trop cher.

UNE BOURGEOISE (effrayée, pour sa fille, de la tournure que prend la conversation).



Madame de Fischtaminel est charmante ce soir.

UNE FEMME DE QUARANTE ANS SANS EMPLOI.



M. Adolphe a l'air aussi heureux que sa femme

LA JEUNE PERSONNE.

Quel joli jeune homme que M. Ferdinand! (Sa mère lui donne vivement un petit coup de pied.) Que me veux-tu, maman?



L'auteur.

LA MÈRE (elle regarde fixement sa fille).

On ne dit cela, ma chère, que de son prétendu; M. Ferdinand n'est pas à marier.

UNE DAME TRÈS-DÉCOLLETÉE (à une autre non moins décolletée).

(*Sotto voce.*) Ma chère, tenez, la morale de tout cela, c'est qu'il n'y a d'heureux que les ménages à quatre.

UN AMI QUE L'AUTEUR A EU L'IMPRUDENCE DE CONSULTER.

Ces derniers mots sont faux.

L'AUTEUR.

Ah! vous croyez?...

L'AMI (qui vient de se marier).

Vous employez tous votre encre à nous déprécier la vie sociale, sous prétexte de nous éclairer!... Eh! mon cher, il y a des ménages cent fois, mille fois plus heureux que ces prétendus ménages à quatre.

L'AUTEUR.

Eh bien! faut-il tromper les gens à marier, et rayer le mot?

L'AMI.

Non, il sera pris comme le trait d'un couplet de vaudeville!

L'AUTEUR.

Une manière de faire passer les vérités.

L'AMI (qui tient à son opinion).

Les vérités destinées à passer.



L'AUTEUR (voulant avoir le dernier).



Qui est-ce qui ne passe pas ? Quand ta femme aura vingt ans de plus, nous reprendrons cette conversation ; vous ne serez peut-être heureux qu'à trois.

L'AMI.

Vous vous vengez bien durement de ne pas pouvoir écrire l'histoire des ménages heureux.

FIN DE PARIS MARIÉ.



Un ménage heureux.

Imprimé par H. Didot, Mesnil (Eure), sur les clichés des Éditeurs

COMEDIE HUMAINE

OEUVRES ILLUSTRÉES DE BALZAC

LA DERNIÈRE INCARNATION
DE VAUTRIN

L'AUBERGE ROUGE

Dess. Tony Johannot, Staal, Bertall, Daumier, E. Lampsonius, etc.

Gravures par les meilleurs Artistes.

PREMIÈRE PARTIE.

LES MYSTÈRES DU PRÉAU

I

Les deux robes.

— Qu'y a-t-il, Madelaine? dit madame Camusot en voyant entrer chez elle sa femme de chambre avec cet air que savent prendre les gens dans les circonstances critiques.

— Madame, répondit Madelaine, monsieur vient de rentrer du Palais; mais il a la figure si bouleversée, et il se trouve dans un tel état, que madame ferait peut-être mieux de l'aller voir dans son cabinet.

— A-t-il dit quelque chose? demanda madame Camusot.

— Non, madame; mais nous n'avons jamais vu pareille figure à monsieur, on dirait qu'il va commencer une maladie; il est jaune, il paraît être en décomposition, et...



M. Camusot

Sans attendre la fin de la phrase, madame Camusot s'élança hors de sa chambre et courut chez son mari. Elle aperçut le juge d'instruction assis dans un fauteuil, les jambes allongées, la tête appuyée au dossier, les mains pendant, le visage pâle, les yeux hébétés, absolument comme s'il allait tomber en défaillance.

— Qu'as-tu, mon ami? dit la jeune femme effrayée.

— Ah! ma pauvre Amélie, il est arrivé le plus funeste événement... J'en tremble encore. Figure-toi que le procureur général... Non, que madame de Sérizy .. que... Je ne sais par où commencer...

— Commence par la fin! dit madame Camusot.

— Eh bien! au moment où, dans la chambre du conseil de la Première, monsieur Popinot avait mis la dernière signature nécessaire au bas du jugement de non-lieu rendu sur mon rapport, qui mettait en liberté Lucien de Rubempré... Enfin, tout était fini! le greffier emportait le plumitif, j'allais être quitte de cette affaire... Voilà le président du tribunal qui entre et qui examine le jugement. — « Vous élargissez un mort, me dit-il d'un air froidement railleur, ce jeune homme est allé, selon l'expression de M. de Bonald, devant son juge naturel. Il a succombé à l'apoplexie foudroyante.. »

 Paris. — Imp. Simon Raçon & Cie, rue d'Erfurth, 1.

Je respirais en croyant à un accident.

« — Si je comprends, monsieur le président, a dit M. Popinot, il s'agirait alors de l'apoplexie de Pichegru...

« — Messieurs, a repris le président de son air grave, sachez que, pour tout le monde, le jeune Lucien de Rubempré sera mort de la rupture d'un anévrisme. »

Nous nous sommes tous entre-regardés.

« — De grands personnages sont mêlés à cette déplorable affaire, a dit le président. Dieu veuille, dans votre intérêt, monsieur Camusot, quoique vous n'ayez fait que votre devoir, que madame de Sérizy ne reste pas folle du coup qu'elle a reçu! on l'emporte quasi morte. Je viens de rencontrer notre procureur général dans un état de désespoir qui m'a fait mal. Vous avez donné à gauche, mon cher Camusot! » a-t-il ajouté en me parlant à l'oreille.

Non, ma chère amie, en sortant, c'est à peine si je pouvais marcher. Mes jambes tremblaient tant, que je n'ai pas osé me hasarder dans la rue, et je suis allé me reposer dans mon cabinet. Coquart, qui rangeait le dossier de cette malheureuse instruction, m'a raconté qu'une belle dame avait pris la Conciergerie d'assaut, qu'elle avait voulu sauver la vie à Lucien, de qui elle est folle, et qu'elle s'était évanouie en le trouvant pendu par sa cravate à la croisée de la Pistole. L'idée que la manière dont j'ai interrogé ce malheureux jeune homme, qui, d'ailleurs, entre nous, était parfaitement coupable, a pu causer son suicide, m'a poursuivi depuis que j'ai quitté le Palais, et je suis toujours près de m'évanouir.

— Eh bien! ne vas-tu pas te croire un assassin, parce qu'un prévenu se pend dans sa prison au moment où tu l'allais élargir?... s'écria madame Camusot. Mais un juge d'instruction est alors comme un général qui a un cheval tué sous lui!... Voilà tout.

— Ces comparaisons, ma chère, sont tout au plus bonnes pour plaisanter, et la plaisanterie est hors de saison ici. *Le mort saisit le vif* dans ce cas-là. Lucien emporte nos espérances dans son cercueil.

— Vraiment?... dit madame Camusot d'un air profondément ironique.

— Oui, ma carrière est finie. Je resterai toute ma vie simple juge au tribunal de la Seine. M. de Granville était, avant ce fatal événement, déjà fort mécontent de la tournure que prenait l'instruction; mais son mot à notre président me prouve que, tant que M. de Granville sera procureur général, je n'avancerai jamais!

Avancer! voilà le mot terrible, l'idée qui, de nos jours, change le magistrat en fonctionnaire.

Autrefois, le magistrat était sur-le-champ tout ce qu'il devait être. Les trois ou quatre mortiers des présidences de chambre suffisaient aux ambitions dans chaque parlement. Une charge de conseiller contentait un de Brosses comme un Molé, à Dijon comme à Paris. Cette charge, une fortune déjà, voulait une grande fortune pour être bien portée. A Paris, en dehors du parlement, les gens de robe ne pouvaient aspirer qu'à trois existences supérieures : le contrôle général, les sceaux ou la simare de chancelier.

Au-dessous des parlements, dans la sphère inférieure, un lieutenant de présidial se trouvait être un assez grand personnage pour qu'il fût heureux de rester toute sa vie sur son siége.

Comparez la position d'un conseiller à la cour royale de Paris, qui n'a pour toute fortune, en 1829, que son traitement, à celle d'un conseiller au parlement en 1729. Grande est la différence!

Aujourd'hui, où l'on fait de l'argent la garantie sociale universelle, on a dispensé les magistrats de posséder, comme autrefois, de grandes fortunes; aussi les voit-on députés, pairs de France, entassant magistrature sur magistrature, à la fois juges et législateurs, allant emprunter de l'importance à des positions autres que celle d'où devrait venir tout leur éclat.

Enfin, les magistrats pensent à se distinguer pour avancer, comme on avance dans l'armée ou dans l'administration.

Cette pensée, si elle n'altère pas l'indépendance du magistrat, est trop connue et trop naturelle, on en voit trop d'effets, pour que la magistrature ne perde pas de sa majesté dans l'opinion publique.

Le traitement payé par l'Etat fait du prêtre et du magistrat des employés. Les grades à gagner développent l'ambition; l'ambition engendre une complaisance envers le pouvoir; puis l'égalité moderne met le justiciable et le juge sur la même feuille du parquet social. Ainsi, les deux colonnes de tout ordre social, la religion et la justice, se sont amoindries au dix-neuvième siècle, où l'on se prétend en progrès sur toute chose.

— Et pourquoi n'avancerais-tu pas? dit Amélie Camusot.

Elle regarda son mari d'un air railleur, en sentant la nécessité de rendre de l'énergie à l'homme qui portait son ambition, et de qui elle jouait comme d'un instrument.

— Pourquoi désespérer? reprit-elle en faisant un geste qui peignit bien son insouciance quant à la mort du prévenu. Ce suicide va rendre heureuses les deux ennemies de Lucien, madame d'Espard et sa cousine, la comtesse Châtelet. Madame d'Espard est au mieux avec le garde des sceaux; et, par elle, tu peux obtenir une audience de Sa Grandeur, où tu lui diras le secret de cette affaire. Or, si le ministre de la justice est pour toi, qu'as-tu donc à craindre de ton président et du procureur général?...

— Mais M. et madame de Sérizy!... s'écria le pauvre juge. Madame de Sérizy, je te le répète, est folle! et folle par ma faute, dit-on!

— Eh! si elle est folle, juge sans jugement, s'écria madame Camusot en riant, elle ne pourra pas te nuire! Voyons, raconte-moi toutes les circonstances de la journée.

— Mon Dieu! répondit Camusot, au moment où j'avais confessé ce malheureux jeune homme, et où il venait de déclarer que ce soi-disant prêtre espagnol est bien Jacques Collin, la duchesse de Maufrigneuse et madame de Sérizy m'ont envoyé, par un valet de chambre, un petit mot où elles me priaient de ne pas l'interroger. Tout était consommé...

— Mais, tu as donc perdu la tête! dit Amélie; car, sûr comme tu l'es de ton commis-greffier, tu pouvais alors faire revenir Lucien, le rassurer adroitement, et corriger ton interrogatoire!

— Mais tu es comme madame de Sérizy, tu te moques de la justice! dit Camusot, incapable de se jouer de sa profession. Madame de Sérizy a pris mes procès-verbaux et les a jetés au feu!

— En voilà une femme! bravo! s'écria madame Camusot.

— Madame de Sérizy m'a dit qu'elle ferait sauter le Palais plutôt que de laisser un jeune homme, qui avait eu les bonnes grâces de la duchesse de Maufrigneuse et les siennes, aller sur les bancs de la cour d'assises en compagnie d'un forçat!...

— Mais Camusot, dit Amélie, en ne pouvant pas retenir un sourire de supériorité, ta position est superbe...

— Ah! oui, superbe!

— Tu as fait ton devoir...

— Mais malheureusement, et malgré l'avis jésuitique de M. de Grandville, qui m'a rencontré sur le quai Malaquais...

— Ce matin?

— Ce matin.

— A quelle heure?

— A neuf heures.

— Oh! Camusot! dit Amélie en joignant ses mains et les tordant, moi qui ne cesse de te répéter de prendre garde à tout... mon Dieu, ce n'est pas un homme, c'est une charrette de moellons que je traîne!... Mais, Camusot, ton procureur général t'attendait au passage, il a dû te faire des recommandations.

— Mais oui...

— Et tu ne l'as pas compris! Si tu es sourd, tu resteras toute ta vie juge d'instruction sans aucune espèce d'instruction. Aie donc l'esprit de m'écouter! dit-elle en faisant taire son mari, qui voulut répondre. Tu crois l'affaire finie? dit Amélie.

Camusot regarda sa femme de l'air qu'ont les paysans devant un charlatan.

II

Projets d'Amélie

— Si la duchesse de Maufrigneuse et la comtesse de Sérizy sont compromises, tu dois les avoir toutes deux pour protectrices, reprit Amélie. Voyons! madame d'Espard obtiendra pour toi du garde des sceaux une audience où tu lui donneras le secret de l'affaire, et il en amusera le roi; car tous les souverains aiment à connaître l'envers des tapisseries, et savoir les véritables motifs des événements que le public regarde passer bouche béante. Dès lors, ni le procureur général, ni M. de Sérizy ne seront plus à craindre...

— Quel trésor qu'une femme comme toi! s'écria le juge en reprenant courage. Après tout, j'ai débusqué Jacques Collin, je vais l'envoyer rendre ses comptes en cour d'assises, je dévoilerai ses crimes. C'est une victoire dans la carrière d'un juge d'instruction qu'un pareil procès...

— Camusot, reprit Amélie en voyant avec plaisir son mari revenu de la prostration morale et physique où l'avait jeté le suicide de Lucien de Rubempré, le président t'a dit tout à l'heure que tu avais donné à gauche; mais ici, tu donnes trop à droite... Tu te fourvoies encore, mon ami!

Le juge d'instruction resta debout, regardant sa femme avec une sorte de stupéfaction.

Le roi, le garde des sceaux, pourront être très-contents d'apprendre le secret de cette affaire, et tout à la fois très-fâchés de voir des avocats de l'opinion libérale traînant à la barre de l'opinion et de la cour d'assises, par leurs plaidoiries, des personnages aussi importants que les Sérizy, les Maufrigneuse et les Grandlieu, enfin tous ceux qui sont mêlés directement ou indirectement à ce procès.

— Ils y sont fourrés tous!... je les tiens! s'écria Camusot.

Le juge, qui se leva, marcha par son cabinet, à la façon de Sganarelle sur le théâtre quand il cherche à sortir d'un mauvais pas.

— Ecoute, Amélie! reprit-il en se posant devant sa femme, il me revient à l'esprit une circonstance, en apparence minime, et qui, dans la situation où je suis, est d'un intérêt capital. Figure-toi, ma chère amie, que ce Jacques Collin est un colosse de ruse, de dissimulation, de rouerie... un homme d'une profondeur... Oh! c'est... quoi?... le Cromwell du bagne!... Je n'ai jamais rencontré pareil scélérat, il m'a presque attrapé!... Mais, en instruction criminelle, un bout de fil qui passe vous fait trouver un peloton avec lequel on se promène dans le labyrinthe des consciences les plus ténébreuses, ou des faits les plus obscurs. Lorsque Jacques Collin m'a vu feuilletant les lettres saisies au domicile de Lucien de Rubempré, mon drôle y a jeté le coup d'œil d'un homme qui voulait voir si quelque autre paquet ne s'y trouvait pas, et il a laissé échapper un mouvement de satisfaction visible. Ce regard de voleur évaluant un trésor, ce geste de prévenu qui se dit : « j'ai mes armes » m'ont fait comprendre un monde de choses.

Il n'y a que vous autres femmes qui puissiez, comme nous et les prévenus, lancer, dans une œillade échangée, des scènes entières où se révèlent des tromperies compliquées comme des serrures de sûreté. On se dit, vois-tu, des volumes de soupçons en une seconde! C'est effrayant, c'est la vie ou la mort dans un clin d'œil. Le gaillard a d'autres lettres entre les mains! ai-je pensé. Puis les mille autres détails de l'affaire m'ont préoccupé. J'ai négligé cet incident, car je croyais avoir à confronter mes prévenus et pouvoir éclaircir plus tard ce point de l'instruction. Mais regardons comme certain que Jacques Collin a mis en lieu sûr, selon l'habitude de ces misérables, les lettres les plus compromettantes de la correspondance du beau jeune homme adoré de tant de...

— Et tu trembles, Camusot! Tu seras président de chambre à la cour royale, bien plus tôt que je ne le croyais!... s'écria madame Camusot, dont la figure rayonna. Voyons! il faut te conduire de manière à contenter tout le monde, car l'affaire devient si grave qu'elle pourrait bien nous être VOLÉE!... N'a-t-on pas ôté des mains de Popinot, pour te la confier, la procédure dans le procès en interdiction intenté par madame à M. d'Espard? dit-elle pour répondre à un geste d'étonnement que fit Camusot. Eh bien! le procureur général, qui prend un air si vif à l'honneur de M. et de madame Sérizy, ne peut-il pas évoquer l'affaire à la cour royale, et faire commettre un conseiller à lui pour l'instruire à nouveau?...

— Ah çà! ma chère, où donc as-tu fait ton droit criminel? s'écria Camusot. Tu sais tout, tu es mon maître...

— Comment, tu crois que demain matin M. de Granville ne sera pas effrayé de la plaidoirie probable d'un avocat libéral que ce Jacques Collin saura bien trouver; car on viendra lui proposer de l'argent pour être son défenseur!... Ces dames connaissent leur danger aussi bien, pour ne pas dire mieux, que tu ne le connais; elles en instruiront le procureur général, qui, déjà, voit ces familles traînées bien près du banc des accusés, par suite du mariage de ce forçat avec Lucien de Rubempré, fiancé de mademoiselle de Grandlieu, Lucien, amant d'Esther, ancien amant de la duchesse de Maufrigneuse, le chéri de madame de Sérizy.

Tu dois donc manœuvrer de manière à te concilier l'affection de ton procureur général, la reconnaissance de M. de Sérizy, celle de la marquise d'Espard, de la comtesse Châtelet, à corroborer la protection de madame de Maufrigneuse par celle de la maison de Grandlieu, et à te faire adresser des compliments par ton président.

Moi, je me charge de mesdames d'Espard, de Maufrigneuse et de Grandlieu. Toi, tu dois aller demain matin chez le procureur général. M. de Granville est un homme qui ne vit pas avec sa femme, il a eu pour maîtresse, pendant une dizaine d'années, une mademoiselle de Bellefeuille, qui lui a donné des enfants adultérins, n'est-ce pas? Eh bien! ce magistrat-là n'est pas un saint, c'est un homme tout comme un autre; on peut le séduire, il donne prise sur lui par quelque endroit, il faut découvrir son faible, le flatter; demande-lui des conseils, fais-lui voir le danger de l'affaire; enfin, tâchez de vous compromettre de compagnie, et tu seras...

— Non, je devrais baiser la marque de tes pas, dit Camusot en interrompant sa femme, la prenant par la taille et la serrant sur son cœur. Amélie! tu me sauves!

— C'est moi qui t'ai remorqué d'Alençon à Mantes, et de Mantes au tribunal de la Seine, répondit Amélie. Eh bien! sois tranquille!... je veux qu'on m'appelle madame la présidente dans cinq ans d'ici; mais, mon chat, pense donc toujours pendant longtemps avant de prendre des résolutions. Le métier de juge n'est pas celui d'un sapeur-pompier, le feu n'est jamais à vos papiers, vous avez le temps de réfléchir; aussi, dans vos places, les sottises sont-elles inexcusables...

— La force de ma position est tout entière dans l'identité du faux prêtre espagnol avec Jacques Collin, reprit le juge après une longue pause. Une fois cette identité bien établie, quand même la cour s'attribuerait la connaissance de ce procès, ce sera toujours un fait acquis dont ne pourra se débarrasser aucun magistrat, juge ou conseiller. J'aurai imité les enfants qui attachent une ferraille à la queue d'un chat; la procédure, n'importe où elle s'instruise, fera toujours sonner les fers de Jacques Collin.

— Bravo! dit Amélie.

— Et le procureur général aimera mieux s'entendre avec moi, qui pourrais seul enlever cette épée de Damoclès suspendue sur le cœur du faubourg Saint-Germain, qu'avec tout autre!... Mais tu ne sais pas combien il est difficile d'obtenir ce magnifique résultat?... Le procureur général et moi, tout à l'heure, dans son cabinet, nous sommes convenus d'accepter Jacques Collin pour ce qu'il se donne, pour un chanoine du chapitre de Tolède, pour Carlos Herrera; nous sommes convenus d'admettre sa qualité d'envoyé diplomatique, et de le laisser réclamer par l'ambassade d'Espagne. C'est par suite de ce plan que j'ai fait le rapport qui met en liberté Lucien de Rubempré, que j'ai recommencé les interrogatoires de mes prévenus, en les rendant blancs comme neige. Demain, messieurs de Rastignac, Bianchon, et je ne sais qui encore, doivent être confrontés avec le soi-disant chanoine du chapitre royal de Tolède; ils ne reconnaîtront pas en lui Jacques Collin, dont l'arrestation a eu lieu en leur présence, il y a dix ans, dans une pension bourgeoise, où ils l'ont connu sous le nom de Vautrin.

Un moment de silence régna, pendant lequel madame Camusot réfléchissait.

— Es-tu sûr que ton prévenu soit Jacques Collin? demanda-t-elle.

— Sûr, répondit le juge, et le procureur général aussi.

— Eh bien! tâche donc, sans laisser voir tes griffes de chat fourré, de susciter un éclat au Palais de Justice! Si ton homme est encore au secret, va voir immédiatement le directeur de la Conciergerie, et fais en sorte que le forçat y soit publiquement reconnu. Au lieu d'imiter les enfants, imite les ministres de la police dans les pays absolus, qui inventent des conspirations contre le souverain pour se donner le mérite de les avoir déjouées et se rendre nécessaires; mets trois familles en danger pour avoir la gloire de les sauver.

— Ah! quel bonheur! s'écria Camusot. J'ai la tête si troublée, que je ne me souvenais plus de cette circonstance. L'ordre de mettre Jacques Collin à la pistole a été porté par Coquart à M. Gault, le directeur de la Conciergerie. Or, par les soins de Bibi-Lupin, l'ennemi de Jacques Collin, on a transféré de la Force à la Conciergerie trois criminels qui le connaissent; et, s'il descend demain matin au préau, l'on s'attend à des scènes terribles.

— Et pourquoi?

— Jacques Collin, ma chère, est le dépositaire des fortunes que possèdent les bagnes, et qui se montent à des sommes considérables; or, il les a, dit-on, dissipées pour entretenir le luxe de feu Lucien, et on va lui demander des comptes. Ce sera m'a dit Bibi-Lupin, une tuerie qui nécessitera l'intervention des surveillants, et le secret sera découvert. Il y va de la vie de Jacques Collin. Or, en me rendant au Palais de bonne heure, je pourrai dresser procès-verbal de l'identité.

— Ah! si ses commettants te débarrassaient de lui! tu serais regardé comme un homme bien capable! Ne va pas chez M. de Granville, attends-le à son parquet avec cette arme formidable! C'est un canon chargé sur les trois plus considérables familles de la cour et de la pairie. Sois hardi, propose à M. de Granville de vous débarrasser de Jacques Collin en le transférant à la Force, où les forçats savent se débarrasser de leurs dénonciateurs. J'irai, moi, chez la duchesse de Maufrigneuse, qui me mènera chez les Grandlieu. Peut-être verrai-je aussi M. de Sérizy. Fie-toi à moi pour sonner l'alarme partout. Ecris-moi surtout un petit mot convenu pour que je sache si le prêtre espagnol est judiciairement reconnu pour être Jacques Collin. Arrange-toi pour quitter le Palais à deux heures, je t'aurai fait obtenir une audience particulière du garde des sceaux; peut-être sera-t-il chez la marquise d'Espard.

Camusot restait planté sur ses jambes dans une admiration qui fit sourire la fine Amélie.

— Allons, viens dîner, et sois gai, dit-elle en terminant. Vois! nous ne sommes à Paris que depuis deux ans, et te voilà en passe de devenir conseiller avant la fin de l'année... De là, mon chat, à la présidence d'une chambre à la cour, il n'y aura pas d'autre distance qu'un service rendu dans quelque affaire politique.

Cette délibération secrète montre à quel point les actions et les moindres paroles de Jacques Collin, dernier personnage de cette étude, intéressaient l'honneur des familles au sein desquelles il avait placé son défunt protégé.

III

Observation magnétique.

La mort de Lucien et l'invasion à la Conciergerie de la comtesse de Sérizy venaient de produire un si grand trouble dans les rouages de

la machine, que le directeur avait oublié de lever le secret du prétendu prêtre espagnol.

Quoiqu'il y en ait plus d'un exemple dans les annales judiciaires, la mort d'un prévenu, pendant le cours de l'instruction d'un procès, est un événement assez rare pour que les surveillants, le greffier et le directeur fussent sortis du calme dans lequel ils fonctionnent.

Néanmoins, pour eux, le grand événement n'était pas ce beau jeune homme devenu si promptement un cadavre, mais bien la rupture de la barre en fer forgé de la première grille du guichet par les délicates mains d'une femme du monde.

Aussi, directeur, greffiers et surveillants, dès que le procureur général, le comte Octave de Bauvan, furent partis dans la voiture du comte de Sérizy, en emmenant sa femme évanouie, se groupèrent-ils au guichet en reconduisant M. Lebrun, le médecin de la prison, appelé pour constater la mort de Lucien, et s'en entendre avec le *médecin des morts* de l'arrondissement où demeurait cet infortuné jeune homme.

On nomme à Paris *médecin des morts* le docteur chargé, dans chaque mairie, d'aller vérifier le décès et d'en examiner les causes.

Avec ce coup d'œil rapide qui le distinguait, M. de Granville avait jugé nécessaire, pour l'honneur des familles compromises, de faire dresser l'acte de décès de Lucien, à la mairie dont dépend le quai Malaquais, où demeurait le défunt, et de le conduire de son domicile à l'église Saint-Germain-des-Prés, où le service funèbre allait avoir lieu.

M. de Chargebœuf, secrétaire de M. de Granville, mandé par lui, reçut des ordres à cet égard. La translation de Lucien devait être opérée pendant la nuit. Le jeune secrétaire était chargé de s'entendre immédiatement avec la mairie, avec la paroisse et l'administration des pompes funèbres.

Ainsi, pour le monde, Lucien serait mort libre et chez lui, son convoi partirait de chez lui, ses amis seraient convoqués chez lui pour la cérémonie.

Donc, au moment où Camusot, l'esprit en repos, se mettait à table avec son ambitieuse moitié, le directeur de la Conciergerie et M. Lebrun, médecin des prisons, étaient en dehors du guichet, déplorant la fragilité des barres de fer et la force des femmes amoureuses.

— On ne sait pas, disait le docteur à M. Gault, en le quittant, tout ce qu'il y a de puissance nerveuse dans l'homme surexcité par la passion! La dynamique et les mathématiques sont sans signes ni calculs pour calculer cette force-là. Tenez, hier, j'ai été témoin d'une expérience qui m'a fait frémir et qui rend compte du terrible pouvoir phisique déployé tout à l'heure par cette petite dame.

— Contez-moi cela, dit M. Gault, car j'ai la faiblesse de m'intéresser au magnétisme, sans y croire; mais il m'intrigue.

— Un médecin magnétiseur, car il y a des gens parmi nous qui croient au magnétisme, reprit le docteur Lebrun, m'a proposé d'expérimenter sur moi-même un phénomène qu'il me décrivait et duquel je doutais. Curieux de voir par moi-même une des étranges crises nerveuses par lesquelles on prouve l'existence du magnétisme, je consentis! Voici le fait. Je voudrais bien savoir ce que dirait notre Académie de médecine si l'on soumettait, l'un après l'autre, ses membres à cette action qui ne laisse aucun échappatoire à l'incrédulité. Mon vieil ami...

Ce médecin, dit le docteur Lebrun en ouvrant une parenthèse, est un vieillard persécuté pour ses opinions par la Faculté depuis Mesmer; il a soixante-dix ou douze ans, et se nomme Bouvard. C'est aujourd'hui le patriarche de la doctrine du magnétisme animal. Je suis un fils pour ce bonhomme, je lui dois mon état. Donc le vieux et respectable Bouvard me proposait de me prouver que la force nerveuse mise en action par le magnétiseur était non pas infinie, car l'homme est soumis à des lois déterminées, mais qu'elle procédait comme les forces de la nature, dont les principes absolus échappent à nos calculs.

— « Ainsi, me dit-il, si tu veux abandonner ton poignet au poignet d'une somnambule, qui dans l'état de veille ne te le presserait pas au-delà d'une certaine force appréciable, tu reconnaîtras que, dans l'état si sottement nommé somnambulique, ses doigts auront la faculté d'agir comme des cisailles manœuvrées par un serrurier! »

Eh bien! monsieur, lorsque j'ai eu livré mon poignet à celui de la femme, non pas *endormie*, car Bouvard réprouve cette expression, mais *isolée*, et que le vieillard eût ordonné à cette femme de me presser indéfiniment et de toute sa force le poignet, j'ai prié d'arrêter au moment où le sang allait jaillir du bout de mes doigts. Tenez, voyez le bracelet que je porterai pendant plus de trois mois!

— Diable! dit M. Gault en regardant une ecchymose circulaire qui ressemblait à celle qu'eût produite une brûlure.

— Mon cher Gault, reprit le médecin, j'aurais eu ma chair prise dans un cercle de fer qu'un serrurier aurait vissé par un écrou, je n'aurais pas senti ce collier de métal aussi durement que les doigts de cette femme; son poignet était de l'acier inflexible, et j'ai la conviction qu'elle aurait pu me briser les os et me séparer la main du poignet. Cette pression, commencée d'abord d'une manière insensible, a continué sans relâche en ajoutant toujours une force nouvelle à la force de pression antérieure; enfin un tourniquet ne se serait pas mieux comporté que cette main changée en un appareil de torture. Il me paraît donc prouvé que, sous l'empire de la passion, qui est la volonté ramassée sur un point et arrivée à des quantités de force animale incalculables, comme le sont toutes les différentes espèces de puissances électriques, l'homme peut apporter sa vitalité tout entière, soit pour l'attaque, soit pour la résistance, dans tel ou tel de ses organes... Cette petite dame avait, sous la pression de son désespoir, envoyé sa puissance vitale dans ses poignets.

— Il en faut diablement pour rompre une barre de fer forgé... dit le chef des surveillants en hochant la tête.

— Il y avait une paille! fit observer M. Gault.

— Moi, reprit le médecin, je n'ose plus assigner de limites à la force nerveuse. C'est d'ailleurs ainsi que les mères, pour sauver leurs enfants, magnétisent des lions, descendent dans un incendie, le long des corniches où les chats se tiendraient à peine, et supportent les tortures de certains accouchements. Là est le secret des tentatives des prisonniers et des forçats pour recouvrer la liberté... On ne connaît pas encore la portée des forces vitales, elles tiennent à la puissance même de la nature, et nous les puisons à des réservoirs inconnus!

— Monsieur, vint dire tout bas un surveillant à l'oreille du directeur qui reconduisait le docteur Lebrun à la grille extérieure de la Conciergerie, le *secret numéro deux* se dit malade et réclame le médecin; il se prétend à la mort, ajouta le surveillant.

— Vraiment? dit le directeur.

— Mais il râle! répliqua le surveillant.

— Il est cinq heures, répondit le docteur, je n'ai pas dîné... Mais, après tout, me voilà tout porté, voyons, allons.

IV

L'homme au secret.

— Le secret numéro deux est présisément le prêtre espagnol soupçonné d'être Jacques Collin, dit M. Gault au médecin, et l'un des prévenus dans le procès où ce pauvre jeune homme était impliqué...

— Je l'ai déjà vu ce matin, répondit le docteur. M. Camusot m'a mandé pour constater l'état sanitaire de ce gaillard-là, qui, soit dit entre nous, se porte à merveille et qui, de plus, ferait fortune à poser pour les Hercules dans les troupes de saltimbanques.

— Il peut vouloir se tuer aussi, dit M. Gault. Donnons un coup de pied aux Secrets tous deux, car je dois être là, ne fût-ce que pour le transférer à la Pistole. M. Camusot a levé le secret pour ce singulier anonyme...

Jacques Collin, surnommé Trompe-la-Mort dans le monde des bagnes, et à qui maintenant il ne faut plus donner d'autre nom que le sien, se trouvait, depuis le moment de sa réintégration au secret, d'après l'ordre de Camusot, en proie à une anxiété qu'il n'avait jamais connue pendant sa vie marquée par tant de crimes, par trois évasions du bagne, et par deux condamnations en cour d'assises.

Cet homme, en qui se résument la vie, les forces, l'esprit, les passions du bagne, et qui vous en présente la plus haute expression, n'est-il pas monstrueusement beau par son attachement digne de la race canine envers celui dont il fait son ami? Condamnable, infâme et horrible de tant de côtés, ce dévouement absolu à son idole le rend si véritablement intéressant, que cette étude (1) déjà si considérable, paraîtrait inachevée, écourtée, si le dénoûment de cette vie criminelle n'accompagnait pas la fin de Lucien de Rubempré. Le petit épagneul mort, on se demande si son terrible compagnon, si le lion vivra!

Dans la vie réelle, dans la société, les faits s'enchaînent si fatalement à d'autres faits, qu'ils ne vont pas les uns sans les autres. L'eau du fleuve forme une espèce de plancher liquide; il n'est pas de flot, si mutiné qu'il soit, à quelque hauteur qu'il s'élève, dont la puissante gerbe ne s'efface sous la masse des eaux, plus forte par la rapidité de son cours que les rébellions des gouffres qui marchent avec elle. De même qu'on regarde l'eau couler en y voyant de confuses images, peut-être désirez-vous mesurer la pression du pouvoir social sur ce tourbillon nommé Vautrin? voir à quelle distance ira s'abîmer le flot rebelle, comment finira la destinée de cet homme vraiment diabolique, mais rattaché par l'amour à l'humanité? tant ce principe céleste périt difficilement dans les cœurs les plus gangrenés!

L'ignoble forçat, en matérialisant le poëme caressé par tant de poëtes, par Moore, par lord Byron, par Mathurin, par Canalis (un démon possédant un ange attiré dans son enfer pour le rafraîchir d'une rosée dérobée au paradis); Jacques Collin, si l'on a bien pénétré dans ce

(1) Cet épisode forme la dernière partie de la Scène de la Vie parisienne, intitulée : *Splendeurs et Misères des Courtisanes.*

cœur de bronze, avait renoncé à lui-même, depuis sept ans. Ses puissantes facultés, absorbées en Lucien, ne jouaient que pour Lucien : il jouissait de ses progrès, de ses amours, de son ambition. Pour lui, Lucien était son âme visible.

Trompe-la-Mort dînait chez les Grandlieu, se glissait dans le boudoir des grandes dames, aimait Esther par procuration. Enfin, il voyait en Lucien un Jacques Collin beau, jeune, noble, arrivant au poste d'ambassadeur.

Trompe-la-Mort avait réalisé la superstition allemande DU DOUBLE par un phénomène de paternité morale que concevront les femmes qui, dans leur vie, ont aimé véritablement, qui ont senti leur âme passée dans celle de l'homme aimé, qui ont vécu de sa vie, noble ou infâme, heureuse ou malheureuse, obscure ou glorieuse, qui ont éprouvé, malgré les distances, du mal à leur jambe, s'il s'y faisait une blessure, qui ont senti qu'il se battait en duel, et qui, pour tout dire en un mot, n'ont pas eu besoin d'apprendre une infidélité pour la savoir.

Reconduit dans son cabanon, Jacques Collin se disait : — On interroge le petit!

Et il frissonnait, lui qui tuait comme un ouvrier boit.

— A-t-il pu voir ses maîtresses? se demandait-il. Ma tante a-t-elle trouvé ces damnées femelles? Ces duchesses, ces comtesses ont-elles marché, ont-elles empêché l'interrogatoire?... Lucien a-t-il reçu mes instructions?...... Et si la fatalité veut qu'on l'interroge, comment *se tiendra-t-il?* Pauvre petit, c'est moi qui l'ai conduit là! C'est ce brigand de Paccard et cette fouine d'Europe qui causent tout ce grabuge, en *chippant* les sept cent cinquante mille francs de l'inscription donnée par Nucingen à Esther. Ces deux drôles nous ont fait trébucher au dernier pas; mais ils payeront cher cette farce-là! Un jour de plus, et Lucien était riche! il épousait sa Clotilde de Grandlieu. Je n'avais plus Esther sur les bras. Lucien aimait trop cette fille, tandis qu'il n'eût jamais aimé cette planche de salut, cette Clotilde... Ah! le petit aurait alors été tout à moi! Et dire que notre sort dépend d'un regard, d'une rougeur de Lucien devant ce Camusot, qui voit tout, qui ne manque pas de la finesse des juges! car nous avons échangé, lorsqu'il m'a montré les lettres, un regard par lequel nous nous sommes sondés mutuellement, et il a deviné que je puis *faire chanter* les maîtresses de Lucien!...

Ce monologue dura trois heures. L'angoisse fut telle qu'elle eut raison de cette organisation de fer et de vitriol. Jacques Collin, dont le cerveau fut comme incendié par la folie, ressentit une soif si dévorante qu'il épuisa, sans s'en apercevoir, toute la provision d'eau contenue dans un des deux baquets qui forment, avec le lit en bois, tout le mobilier d'un secret.

— S'il perd la tête, que deviendra-t-il? car ce cher enfant n'a pas la force de Théodore!... se demanda-t-il en se couchant sur le lit de camp, semblable à celui d'un corps de garde.

Un mot sur ce Théodore de qui se souvenait Jacques Collin en ce moment suprême.

Théodore Calvi, jeune Corse, condamné à perpétuité pour onze meurtres, à l'âge de dix-huit ans, grâce à certaines protections achetées à prix d'or, avait été le compagnon de chaîne de Jacques Collin, de 1819 à 1820. La dernière évasion de Jacques Collin, une de ses plus belles combinaisons (il était sorti déguisé en gendarme et conduisant Théodore Calvi marchant à ses côtés en forçat, mené chez le commissaire), cette superbe évasion avait eu lieu dans le port de Rochefort, où les forçats meurent dru, et où l'on espérait voir finir ces deux dangereux personnages. Evadés ensemble, ils avaient été forcés de se séparer par les hasards de leur fuite.

Théodore, repris, avait été réintégré au bagne.

Après avoir gagné l'Espagne et s'y être transformé en Carlos Herrera, Jacques Collin venait chercher son Corse à Rochefort, lorsqu'il rencontra Lucien sur les bords de la Charente. Le héros des bandits et des *macchis* à qui Trompe-la-Mort devait de savoir l'italien, fut sacrifié naturellement à cette nouvelle idole.

La vie avec Lucien, garçon pur de toute condamnation, et qui ne se reprochait que des peccadilles, se levait d'ailleurs belle et magnifique comme le soleil d'une journée d'été; tandis qu'avec Théodore, Jacques Collin n'apercevait plus d'autre dénoûment que l'échafaud, après une série de crimes indispensables.

L'idée d'un malheur causé par la faiblesse de Lucien, à qui le régime du secret devait faire perdre la tête, prit des proportions énormes dans l'esprit de Jacques Collin; et, en supposant la possibilité d'une catastrophe, ce malheureux se sentit les yeux mouillés de larmes, phénomène qui depuis son enfance ne s'était pas produit une seule fois en lui.

— Je dois avoir une fièvre de cheval, se dit-il, et peut-être en faisant venir le médecin et lui proposant une somme considérable, me mettrait-il en rapport avec Lucien.

En ce moment le surveillant apporta le dîner au prévenu.

— C'est inutile, mon garçon, je ne puis plus manger. Dites à M. le directeur de cette prison de m'envoyer le médecin, je me trouve si mal que je crois ma dernière heure arrivée.

En entendant les sons gutturaux du râle par lesquels le forçat accompagna sa phrase, le surveillant inclina la tête et partit.

Jacques Collin s'accrocha furieusement à cette espérance; mais, quand il vit entrer dans son cabanon le docteur en compagnie du directeur, il regarda sa tentative comme avortée, et il attendit froidement l'effet de la visite, en tendant son pouls au médecin.

— Monsieur a la fièvre, dit le docteur à M. Gault; mais c'est la fièvre que nous reconnaissons chez tous les prévenus, et qui, dit-il à l'oreille du faux Espagnol, est toujours pour moi la preuve d'une criminalité quelconque.

En ce moment, le directeur, à qui le procureur général avait donné la lettre écrite par Lucien à Jacques Collin pour la lui remettre, laissa le docteur et le prévenu sous la garde du surveillant, et alla chercher cette lettre.

— Monsieur, dit Jacques Collin au docteur en voyant le surveillant à la porte et ne s'expliquant pas l'absence du directeur, je ne regarderais pas à trente mille francs pour pouvoir faire passer cinq lignes à Lucien de Rubempré.

— Je ne veux pas vous voler votre argent, dit le docteur Lebrun, personne au monde ne peut plus communiquer avec lui...

— Personne? dit Jacques Collin stupéfait, et pourquoi?

— Mais il s'est pendu...

Jamais tigre trouvant ses petits enlevés n'a frappé les jungles de l'Inde d'un cri aussi épouvantable que le fut celui de Jacques Collin, qui se dressa sur ses pieds comme le tigre sur ses pattes, qui lança sur le docteur un regard brûlant comme l'éclair de la foudre quand elle tombe; puis il s'affaissa sur son lit de camp en disant : — Oh! mon fils!...

— Pauvre homme! s'écria le médecin ému de ce terrible effort de la nature.

En effet, cette explosion fut suivie d'une si complète faiblesse, que ces mots : « Oh! mon fils! » furent comme un murmure.

— Va-t-il aussi nous craquer dans les mains, celui-là? demanda le surveillant.

— Non, ce n'est pas possible! reprit Jacques Collin en se soulevant et regardant les deux témoins de cette scène d'un œil sans flamme ni chaleur. Vous vous trompez, ce n'est pas lui! Vous n'avez pas bien vu. L'on ne peut pas se pendre au secret! Voyez, comment pourrais-je me pendre ici? Paris tout entier me répond de cette vie-là! Dieu me la doit!

Le surveillant et le médecin étaient à leur tour stupéfaits, eux que rien depuis longtemps ne pouvait plus surprendre. M. Gault entra, tenant la lettre de Lucien à la main. A l'aspect du directeur, Jacques Collin, abattu sous la violence même de cette explosion de douleur, parut se calmer.

Voici une lettre que M. le procureur général m'a chargé de vous donner en permettant que vous l'eussiez non décachetée, fit observer M. Gault.

— C'est de Lucien... dit Jacqués Collin.

— Oui, monsieur.

— N'est-ce pas, monsieur, que ce jeune homme?...

— Est mort, reprit le directeur. Quand même M. le docteur se serait trouvé ici, malheureusement il serait toujours arrivé trop tard... Ce jeune homme est mort, là... dans une de mes pistoles...

— Puis-je le voir de mes yeux? demanda timidement Jacques Collin; laisserez-vous un père libre d'aller pleurer son fils?

— Vous pouvez, si vous le voulez, prendre sa chambre, car j'ai l'ordre de vous transférer dans une des chambres de la pistole. Le secret est levé pour vous, monsieur.

Les yeux du prévenu, dénués de chaleur et de vie, allaient lentement du directeur au médecin; Jacques Collin les interrogeait, croyant à quelque piége, et il hésitait à sortir.

— Si vous voulez voir le corps, lui dit le médecin, vous n'avez pas de temps à perdre, on doit l'enlever cette nuit. .

— Si vous avez des enfants, monsieur, dit Jacques Collin, vous comprendrez mon imbécillité, j'y vois à peine clair... Ce coup est pour moi bien plus que la mort, mais vous ne pouvez pas savoir ce que je dis... Vous n'êtes pères, si vous l'êtes, que d'une manière;... je suis mère, aussi!... Je... je suis fou.. je le sens.

V

Les adieux.

En franchissant des passages dont les portes inflexibles ne s'ouvrent que devant le directeur, il est possible d'aller en peu de temps des secrets aux pistoles.

Ces deux rangées d'habitations sont séparées par un corridor sou-

terrain formé de deux gros murs qui soutiennent la voûte sur laquelle repose la galerie du Palais-de-Justice, nommée la galerie marchande. Aussi, Jacques Collin, accompagné du surveillant qui le prit par le bras, précédé du directeur et suivi par le médecin, arriva-t-il en quelques minutes à la cellule où gisait Lucien, qu'on avait mis sur le lit.

A cet aspect, il tomba sur ce corps et s'y colla par une étreinte désespérée dont la force et le mouvement passionnés firent frémir les trois spectateurs de cette scène.

— Voilà, dit le docteur au directeur, un exemple de ce dont je vous parlais. Voyez !... cet homme va pétrir ce corps, et, vous ne savez pas ce qu'est un cadavre, c'est de la pierre...

— Laissez-moi là !... dit Jacques Collin d'une voix éteinte, je n'ai pas longtemps à le voir, on va me l'enlever pour...

Il s'arrêta devant le mot *enterrer*.

— Vous me permettrez de garder quelque chose de mon cher enfant !... Avez la bonté de me couper vous-même, monsieur, dit-il au docteur Lebrun, quelques mèches de ses cheveux, car je ne le puis pas...

— C'est bien son fils ! dit le médecin.

— Vous croyez ? répondit le directeur d'un air profond, qui jeta le médecin dans une courte rêverie.

Le directeur dit au surveillant de laisser le prévenu dans cette cellule, et de couper quelques mèches de cheveux pour le prétendu père sur la tête du fils, avant qu'on ne vînt enlever le corps.

A cinq heures et demie, au mois de mai, l'on peut facilement lire une lettre à la Conciergerie, malgré les barreaux des grilles et les mailles du treillis en fil de fer qui en condamnent les fenêtres.

Jacques Collin épela donc cette terrible lettre en tenant la main de Lucien.

On ne connaît pas d'homme qui puisse garder pendant dix minutes un morceau de glace en le serrant avec force dans le creux de sa main. La froideur se communique aux sources de la vie avec une rapidité mortelle. Mais l'effet de ce froid terrible et agissant comme un poison est à peine comparable à celui que produit sur l'âme la main roide et glacée d'un mort tenue ainsi, serrée ainsi. La mort parle alors à la vie, elle dit des secrets noirs et qui tuent bien des sentiments; car, en fait de sentiment, changer, n'est-ce pas mourir ?

En relisant avec Jacques Collin la lettre de Lucien, cet écrit suprême paraîtra ce qu'il fut pour cet homme, une coupe de poison.

A L'ABBÉ CARLOS HERRERA.

« Mon cher abbé, je n'ai reçu que des bienfaits de vous, et je vous ai trahi. Cette ingratitude involontaire me tue, et, quand vous verrez ces lignes, je n'existerai plus, vous ne serez plus là pour me sauver.

« Vous m'aviez donné pleinement le droit, si j'y trouvais un avantage, de vous perdre en vous jetant à terre comme un bout de cigare, mais j'ai disposé de vous sottement. Pour sortir d'embarras, séduit par une captieuse demande du juge d'instruction, votre fils spirituel, celui que vous aviez adopté, s'est rangé du côté de ceux qui veulent vous assassiner à tout prix, en voulant faire croire à une identité que je sais impossible entre vous et un scélérat français. Tout est dit.

« Entre un homme de votre puissance et moi, de qui vous avez voulu faire un personnage plus grand que je ne pouvais l'être, il ne saurait y avoir de niaiseries échangées au moment d'une séparation suprême.

« Vous m'avez voulu faire puissant et glorieux, vous m'avez précipité dans les abîmes du suicide, voilà tout. Il y a longtemps que je voyais venir le vertige pour moi.

« Il y a la postérité de Caïn et celle d'Abel, comme vous disiez quelquefois. Caïn, dans le grand drame de l'humanité, c'est l'opposition. Vous descendez d'Adam par cette ligne en qui le diable a continué de souffler le feu dont la première étincelle avait été jetée sur Ève. Parmi les démons de cette filiation, il s'en trouve de temps en temps de terribles, à organisations vastes, qui résument toutes les forces humaines et qui ressemblent à ces fiévreux animaux du désert dont la vie exige les espaces immenses qu'ils y trouvent.

« Ces gens-là sont dangereux dans la société comme les lions le seraient en pleine Normandie; il leur faut une pâture, ils dévorent les hommes vulgaires et broutent les écus des niais; leurs jeux sont si périlleux qu'ils finissent par tuer l'humble chien dont ils se sont fait un compagnon, une idole. Quand Dieu le veut, ces êtres mystérieux sont Moïse, Attila, Charlemagne, Robespierre ou Napoléon; mais, quand ils laissent rouiller au fond de l'océan d'une génération ces instruments gigantesques, ils ne sont plus que Pugatcheff, Fouché, Louvel et l'abbé Carlos Herrera. Doués d'un immense pouvoir sur les âmes tendres, ils les attirent et les broient. C'est grand, c'est beau dans son genre. C'est la plante vénéneuse aux riches couleurs, qui fascine les enfants dans les bois. C'est la poésie du mal.

« Des hommes comme vous autres doivent habiter des antres et n'en pas sortir. Tu m'as fait vivre de cette vie gigantesque, et j'ai bien mon compte de l'existence. Ainsi, je puis retirer ma tête des nœuds gordiens de ta politique, pour la donner au nœud coulant de ma cravate.

« Pour réparer ma faute, je transmets au procureur général une rétractation de mon interrogatoire; vous verrez à tirer parti de cette pièce.

« Par le vœu d'un testament en bonne forme, on vous rendra, monsieur l'abbé, les sommes appartenant à votre Ordre, desquelles vous avez disposé très-imprudemment pour moi, par suite de la paternelle tendresse que vous m'avez portée.

« Adieu donc, adieu, grandiose statue du mal et de la corruption; adieu, vous qui, dans la bonne voie, eussiez été plus que Ximénès, plus que Richelieu; vous avez tenu vos promesses : je me retrouve au bord de la Charente, après vous avoir dû les enchantements d'un rêve; mais, malheureusement, ce n'est plus la rivière de mon pays où j'allais noyer les peccadilles de ma jeunesse; c'est la Seine, et mon trou, c'est un cabanon de la Conciergerie.

« Ne me regrettez pas : mon mépris pour vous était égal à mon admiration.

« LUCIEN. »

Avant une heure du matin, lorsqu'on vint enlever le corps, on trouva Jacques Collin agenouillé devant le lit, cette lettre à terre, lâchée sans doute comme le suicidé lâche le pistolet qui l'a tué; mais le malheureux tenait toujours la main de Lucien entre ses mains jointes et priait Dieu.

En voyant cet homme, les porteurs s'arrêtèrent un moment, car il ressemblait à une de ces figures de pierre agenouillées pour l'éternité sur les tombeaux du moyen âge, par le génie des tailleurs d'images. Ce faux prêtre, aux yeux clairs comme ceux des tigres et roidi par une immobilité surnaturelle, imposa tellement à ces gens, qu'ils lui dirent avec douceur de se lever.

— Pourquoi ? demanda-t-il timidement.

Cet audacieux Trompe-la-Mort était devenu faible comme un enfant.

Le directeur montra ce spectacle à M. de Chargebœuf, qui, saisi de respect pour une pareille douleur, et croyant à la qualité de père que Jacques Collin se donnait, expliqua les ordres de M. de Granville relatifs au service et au convoi de Lucien, qu'il fallait absolument transférer à son domicile du quai Malaquais, où le clergé l'attendait pour le veiller pendant le reste de la nuit.

— Je reconnais bien là la grande âme de ce magistrat, s'écria d'une voix triste le forçat. Dites-lui, monsieur, qu'il peut compter sur ma reconnaissance... Oui, je suis capable de lui rendre de grands services... N'oubliez pas cette phrase; elle est, pour lui, de la dernière importance. Ah ! monsieur, il se fait d'étranges changements dans le cœur d'un homme, quand il a pleuré pendant sept heures sur un enfant comme celui-ci... Je ne le verrai donc plus !...

Après avoir couvé Lucien par un regard de mère à qui l'on arrache le corps de son fils, Jacques Collin s'affaissa sur lui-même. En regardant prendre le corps de Lucien, il laissa échapper un gémissement qui fit hâter les porteurs.

Le secrétaire du procureur général et le directeur de la prison s'étaient déjà soustraits à ce spectacle.

Qu'était devenue cette nature de bronze, où la décision égalait le coup d'œil en rapidité, chez laquelle la pensée et l'action jaillissaient comme un même éclair, dont les nerfs aguerris par trois évasions, par trois séjours au bagne avaient atteint à la solidité métallique des nerfs du sauvage?

Le fer cède à certains degrés de battage ou de pression réitérée; ses impénétrables molécules, purifiées par l'homme et rendues homogènes, se désagrègent; et, sans être en fusion, le métal n'a plus la même vertu de résistance.

Les maréchaux, les serruriers, taillandiers, tous les ouvriers qui travaillent constamment ce métal, en expriment alors l'état par un mot de leur technologie : « *Le fer est roui!* » disent-ils en s'appropriant cette expression exclusivement consacrée au chanvre, dont la désorganisation s'obtient par le rouissage.

Eh bien ! l'âme humaine, ou, si vous voulez, la triple énergie du corps, du cœur et de l'esprit, se trouve dans une situation analogue à celle du fer, par suite de certains chocs répétés.

Il en est alors des hommes comme du chanvre et du fer : ils sont rouis.

La science et la justice, le public cherchent mille causes aux terribles catastrophes causées sur les chemins de fer, par la rupture d'une barre de fer, et dont le plus affreux exemple est celui de Bellevue; mais personne n'a consulté les vrais connaisseurs en ce genre, les forgerons, qui ont tous dit le même mot :

« Le fer était roui ! »

Ce danger est imprévisible. Le métal devenu mou, le métal resté résistant, offrent la même apparence.

C'est dans cet état que les confesseurs et les juges d'instruction trouvent souvent les grands criminels. Les sensations terribles de la cour d'assises et celles de la *toilette* déterminent presque toujours chez les natures les plus fortes cette dislocation de l'appareil nerveux. Les aveux s'échappent alors des bouches les plus violemment serrées; les cœurs les plus durs se brisent alors; et, chose étrange, au moment où les aveux sont inutiles, lorsque cette faiblesse suprême

arrache à l'homme le masque d'innocence sous lequel il inquiétait la justice, toujours inquiète lorsque le condamné meurt sans avouer son crime.

Napoléon a connu cette dissolution de toutes les forces humaines sur le champ de bataille de Waterloo!

VI

Le préau de la Conciergerie.

A huit heures du matin, quand le surveillant des pistoles entra dans la chambre où se trouvait Jacques Collin, il le vit pâle et calme, comme un homme redevenu fort par un violent parti pris.

— Voici l'heure d'aller au préau, dit le porte-clefs, vous êtes enfermé depuis trois jours, si vous voulez prendre l'air et marcher, vous le pouvez!

Jacques Collin, tout à ses pensées absorbantes, ne prenant aucun intérêt à lui-même, se regardant comme un vêtement sans corps, comme un haillon, ne soupçonna pas le piége que lui tendait Bibi-Lupin, ni l'importance de son entrée au préau.

Le malheureux, sorti machinalement, enfila le corridor qui longe les cabanons pratiqués dans les corniches des magnifiques arcades du palais des rois de France, et sur lesquelles s'appuie la galerie dite de Saint-Louis, par où l'on va maintenant aux différentes dépendances de la cour de cassation.

Ce corridor rejoint celui des pistoles; et, circonstance digne de remarque, la chambre où fut détenu Louvel, l'un des plus fameux régicides, est celle située à l'angle droit formé par le coude des deux corridors.

Sous le joli cabinet qui occupe la tour Bonbec se trouve un escalier en colimaçon auquel aboutit ce sombre corridor, et par où les détenus, logés dans les pistoles ou dans les cabanons, vont et viennent pour se rendre au préau.

Tous les détenus, les accusés qui doivent comparaître en cour d'assises et ceux qui y ont comparu, les prévenus qui ne sont plus au secret, tous les prisonniers de la Conciergerie enfin se promènent dans cet étroit espace entièrement pavé, pendant quelques heures de la journée et surtout le matin de bonne heure en été.

Ce préau, l'antichambre de l'échafaud ou du bagne, y aboutit d'un bout, et de l'autre il tient à la société par le gendarme, par le cabinet du juge d'instruction ou par la cour d'assises.

Aussi est-ce plus glacial à voir que l'échafaud. L'échafaud peut devenir un piédestal pour aller au ciel; mais le préau, c'est toutes les infamies de la terre réunies et sans issue!

Que ce soit le préau de la Force ou celui de Poissy, ceux de Melun ou de Sainte-Pélagie, un préau est un préau. Les mêmes faits s'y reproduisent identiquement, à la couleur près des murailles, à la hauteur ou à l'espace. Aussi les ÉTUDES DE MOEURS mentiraient-elles à leur titre, si la description la plus exacte de ce *pandemonium* parisien ne se trouvait ici.

Sous les puissantes voûtes qui soutiennent la salle des audiences de la cour de cassation, il existe à la quatrième arcade une pierre qui servait, dit-on, à saint Louis pour distribuer ses aumônes, et qui, de nos jours, sert de table pour vendre quelques comestibles aux détenus. Aussi, dès que le préau s'ouvre pour les prisonniers, tous vont-ils se grouper autour de cette pierre à friandises de détenus, l'eau-de-vie, le rhum, etc.

Les deux premières arcades de ce côté du préau, qui fait face à la magnifique galerie byzantine, seul vestige de l'élégance du palais de saint Louis, sont prises par un parloir où confèrent les avocats et les accusés, et où les prisonniers parviennent au moyen d'un guichet formidable, composé d'une double voie tracée par des barreaux énormes, et comprise dans l'espace de la troisième arcade. Ce double chemin ressemble à ces rues momentanément créées à la porte des théâtres par des barrières pour contenir la queue, lors des grands succès.

Ce parloir, situé au bout de l'immense salle du guichet actuel de la Conciergerie, éclairé sur le préau par des hottes, vient d'être mis à jour par des châssis vitrés du côté du guichet, en sorte qu'on y surveille les avocats en conférence avec leurs clients.

Cette innovation a été nécessitée par les trop fortes séductions que de jolies femmes exerçaient sur leurs défenseurs.

On ne sait plus où s'arrêtera la morale?... ses précautions ressemblent à ces examens de conscience tout faits, où les imaginations pures se dépravent en réfléchissant à des monstruosités ignorées.

Dans ce parloir ont également lieu les entrevues des parents et des amis à qui la police permet de voir des prisonniers, accusés ou détenus.

On doit maintenant comprendre ce qu'est le préau pour les deux cents prisonniers de la Conciergerie; c'est leur jardin, un jardin sans arbres, ni terre, ni fleurs, un préau enfin!

Les annexes du parloir et de la pierre de saint Louis, sur laquelle se distribuent les comestibles et les liquides autorisés, constituent l'unique communication possible avec le monde extérieur.

Les moments passés au préau sont les seuls pendant lesquels le prisonnier se trouve à l'air et en compagnie; néanmoins, dans les autres prisons, les autres détenus sont réunis dans les ateliers du travail, mais, à la Conciergerie, on ne peut se livrer à aucune occupation, à moins d'être à la pistole. Là, le drame de la cour d'assises préoccupe d'ailleurs tous les esprits, puisqu'on ne vient là que pour subir ou l'instruction ou le jugement.

Cette cour présente un affreux spectacle; on ne peut se le figurer, il faut le voir ou l'avoir vu.

D'abord, la réunion, sur un espace de quarante mètres de long sur trente de large, d'une centaine d'accusés ou de prévenus, ne constitue pas l'élite de la société. Ces misérables, qui, pour la plupart, appartiennent aux plus basses classes, sont mal vêtus; leurs physionomies sont ignobles ou horribles; car un criminel venu des sphères sociales supérieures est une exception heureusement assez rare.

La concussion, le faux ou la faillite frauduleuse, seuls crimes qui peuvent amener là des gens comme il faut, ont d'ailleurs le privilége de la pistole, et l'accusé ne quitte alors presque jamais sa cellule.

Ce lieu de promenade, encadré par de beaux et formidables murs noirâtres, par une colonnade partagée en cabanons, par une fortification du côté du quai, par les cellules grillagées de la pistole au nord, gardé par des surveillants attentifs, occupé par un troupeau de criminels ignobles et se défiant tous les uns des autres, attriste déjà par les dispositions locales; mais il effraye bientôt, lorsque vous vous y voyez le centre de tous ces regards, pleins de haine, de curiosité, de désespoir, en face de ces êtres déshonorés. Aucune joie! tout est sombre, les lieux et les hommes. Tout est muet, les murs et les consciences. Tout est péril pour ces malheureux, ils n'osent, à moins d'une amitié sinistre comme le bagne dont elle est le produit, se fier les uns aux autres. La police, qui plane sur eux, empoisonne pour eux l'atmosphère et corrompt tout, jusqu'au serrement de main de deux coupables intimes.

Un criminel qui rencontre là son meilleur camarade ignore si ce dernier ne s'est pas repenti, s'il n'a pas fait des aveux dans l'intérêt de sa vie. Ce défaut de sécurité, cette crainte du *mouton* gâte la liberté déjà si mensongère du préau.

En argot de prison, le *mouton* est un mouchard, qui paraît être sous le poids d'une méchante affaire, et dont l'habileté proverbiale consiste à se faire prendre pour un *ami*.

Le mot *ami* signifie, en argot, un voleur émérite, un voleur consommé, qui, depuis longtemps, a rompu avec la société, qui veut rester voleur toute sa vie, et qui demeure fidèle *quand même!* aux lois de la *haute pègre*.

Le crime et la folie ont quelque similitude. Voir les prisonniers de la Conciergerie au préau, ou voir des fous dans le jardin d'une maison de santé, c'est une même chose. Les uns et les autres se promènent en s'évitant, se jettent des regards au moins singuliers, atroces, selon leurs pensées du moment, jamais gais ni sérieux; car ils se connaissent ou ils se craignent. L'attente d'une condamnation, les remords, les anxiétés donnent aux promeneurs du préau l'air inquiet et hagard des fous.

Les criminels consommés ont seuls une assurance qui ressemble à la tranquillité d'une vie honnête, à la sincérité d'une conscience pure.

L'homme des classes moyennes étant là l'exception, et la honte retenant dans leurs cellules ceux que le crime y envoie, les habitués du préau sont généralement mis comme les gens de la classe ouvrière. La blouse, le bourgeron, la veste de velours dominent.

Ces costumes grossiers ou sales, en harmonie avec les physionomies communes ou sinistres, avec les manières brutales, un peu domptées néanmoins par les pensées tristes dont sont saisis les prisonniers, tout, jusqu'au silence du lieu, contribue à frapper de terreur ou de dégoût le rare visiteur, à qui de hautes protections ont valu le privilége peu prodigué d'étudier la Conciergerie.

De même que la vue d'un cabinet d'anatomie, où les maladies infâmes sont figurées en cire, rend chaste et inspire de saintes et nobles amours au jeune homme qu'on y mène; de même la vue de la Conciergerie et l'aspect du préau, meublé de ces hôtes devoués au bagne, à l'échafaud, à une peine infamante quelconque, donne la crainte de la justice humaine à ceux qui pourraient ne pas craindre la justice divine, dont la voix parle si haut dans la conscience; et ils en sortent honnêtes gens pour longtemps.

VII

Essai philosophique, linguistique et littéraire, sur l'argot, les filles et les voleurs.

Les promeneurs qui se trouvaient au préau quand Jacques Collin y descendit devant être les acteurs d'une scène capitale dans la vie de Trompe-la-Mort, il n'est pas indifférent de peindre quelques-unes des principales figures de cette terrible assemblée.

Là, comme partout où des hommes sont rassemblés ; là, comme au collége, règnent la force physique et la force morale. Là donc, comme dans les bagnes, l'aristocratie est la criminalité. Celui dont la tête est en jeu prime tous les autres.

Le préau, comme on le pense, est une école de droit criminel ; on l'y professe infiniment mieux qu'à la place du Panthéon. La plaisanterie périodique consiste à répéter le drame de la cour d'assises, à constituer un président, un jury, un ministère public, un avocat, et juger le procès. Cette horrible farce se joue presque toujours à l'occasion des crimes célèbres.

A cette époque, une grande cause criminelle était à l'ordre du jour des assises, l'affreux assassinat commis sur M. et madame Crottat, anciens fermiers, père et mère du notaire, qui gardaient chez eux, comme cette malheureuse affaire l'a prouvé, huit cent mille francs en or.

L'un des auteurs de ce double assassinat était le célèbre Dannepont, dit la Pouraille, forçat libéré, qui, depuis cinq ans, avait échappé aux recherches les plus actives de la police, à la faveur de sept ou huit noms différents.

Les déguisements de ce scélérat étaient si parfaits, qu'il avait subi deux ans de prison sous le nom de Delsoucq, un de ses élèves, voleur célèbre qui ne dépassait jamais, dans les affaires, la compétence du tribunal correctionnel.



Le célèbre Dannepont, dit la Pouraille, forçat libéré...

La Pouraille en était, depuis sa sortie du bagne, à son troisième assassinat. La certitude d'une condamnation à mort rendait cet accusé, non moins que sa fortune présumée, l'objet de la terreur et de l'admiration des prisonniers ; car pas un liard des fonds volés ne se retrouvait.

On peut encore, malgré les événements de juillet 1830, se rappeler l'effroi que causa dans Paris ce coup hardi, comparable au vol des médailles de la Bibliothèque pour son importance ; car la malheureuse tendance de notre temps à tout chiffrer rend un assassinat d'autant plus frappant que la somme volée est plus considérable.

La Pouraille, petit homme sec et maigre, à visage de fouine, âgé de quarante-cinq ans, l'une des célébrités des trois bagnes, qu'il avait habités successivement dès l'âge de dix-neuf ans, connaissait intimement Jacques Collin, et l'on va savoir comment et pourquoi.

Transféré de la Force à la Conciergerie depuis vingt-quatre heures avec la Pouraille, deux autres forçats avaient reconnu sur-le-champ, et fait reconnaître au préau cette royauté sinistre de l'*ami* promis à l'échafaud.

L'un de ces forçats, un libéré nommé Sélérier, surnommé l'Auvergnat, le père Ralleau, le Rouleur, et qui, dans la haute société que le bagne appelle la *haute pègre*, avait nom Fil-de-Soie, sobriquet dû à l'adresse avec laquelle il échappait aux périls du métier, était un des anciens affidés de Trompe-la-Mort.

Trompe-la-Mort soupçonnait tellement Fil-de-Soie de jouer un double rôle, d'être à la fois dans les conseils de la haute pègre, et l'un des entretenus de la police, qu'il lui avait (voyez le Père Goriot) attribué son arrestation dans la maison Vauquer, en 1819.

Sélérier, qu'il faut appeler Fil-de-Soie, de même que Dannepont se nommera la Pouraille, déjà sous le coup d'une rupture de ban, était impliqué dans des vols qualifiés, mais sans une goutte de sang répandu, qui devaient le faire réintégrer au moins pour vingt ans au bagne.

L'autre forçat, nommé Riganson, formait avec sa concubine, appelée la Biffe, un des plus redoutables ménages de la haute pègre. Riganson, en délicatesse avec la justice dès l'âge le plus tendre, avait pour surnom *le Biffon*. Le Biffon était le mâle de la Biffe, car il n'y a rien de sacré pour la haute pègre. Ces sauvages ne respectent ni la loi, ni la religion, rien, pas même l'histoire naturelle, dont la sainte nomenclature est, comme on le voit, parodiée par eux.

Une digression est ici nécessaire ; car l'entrée de Jacques Collin au préau, son apparition au milieu de ses ennemis, si bien ménagée par Bibi-Lupin et par le juge d'instruction, les scènes curieuses qui devaient s'en suivre, tout en serait inadmissible et incompréhensible sans quelques explications sur le monde des voleurs et des bagnes, sur ses lois, sur ses mœurs, et surtout sur son langage, dont l'affreuse poésie est indispensable dans cette partie du récit.

Donc, avant tout, un mot sur la langue des grecs, des filoux, des voleurs et des assassins, nommée l'*argot*, et que la littérature a, dans ces derniers temps, employée avec tant de succès, que plus d'un mot de cet étrange vocabulaire a passé sur les lèvres roses des jeunes femmes, a retenti sous des lambris dorés, a réjoui les princes, dont plus d'un a pu s'avouer *floué!*

Disons-le, peut-être à l'étonnement de beaucoup de gens, il n'est pas de langue plus énergique, plus colorée, que celle de ce monde souterrain qui, depuis l'origine des empires à capitale, s'agite dans les caves, dans les sentines, dans le *troisième dessous* des sociétés, pour emprunter à l'art dramatique une expression vive et saisissante. Le monde n'est-il pas un théâtre? Le troisième dessous est la dernière cave pratiquée sous les planches de l'Opéra, pour en recéler les machines, les machinistes, la rampe, les apparitions, les diables bleus que vomit l'enfer, etc.

Chaque mot de ce langage est une image brutale, ingénieuse ou terrible.

Une culotte est une *montante;* n'expliquons pas ceci !

En argot, on ne dort pas, *on pionce*. Remarquez avec quelle énergie ce verbe exprime le sommeil particulier à la bête traquée, fatiguée, défiante, appelée Voleur, et qui, dès qu'elle est en sûreté, tombe et roule dans les abîmes d'un sommeil profond et nécessaire sous les puissantes ailes du Soupçon planant toujours sur elle. Affreux sommeil, semblable à celui de l'animal sauvage qui dort, qui ronfle, et dont néanmoins les oreilles veillent doublées de prudence !

Tout est farouche dans cet idiome. Les syllabes qui commencent ou qui finissent les mots sont âpres et détonnent singulièrement.

Une femme est une *largue*. Et quelle poésie ! la paille est la *plume de Beauce*.

Le mot minuit est rendu par cette périphrase : *douze plombes crossent !* Ça ne donne-t-il pas le frisson ?

Rincer une cabriole veut dire dévaliser une chambre.

Qu'est-ce que l'expression se coucher, comparée à se *piausser*, revêtir une autre peau !

Quelle vivacité d'images ! *Jouer des dominos* signifie manger ; comment mangent les gens poursuivis ?

L'argot va toujours, d'ailleurs ! il suit la civilisation, il la talonne, il s'enrichit d'expressions nouvelles à chaque nouvelle invention.

La pomme de terre, créée et mise au jour par Louis XVI et Parmentier, est aussitôt saluée par l'argot *d'oranges à cochons*.

On invente les billets de banque, le bagne les appelle des *fafiots garatés*, du nom de Garat, le caissier qui les signe. *Fafiot !* n'entendez-vous pas le bruissement du papier de soie ? Le billet de mille francs est un *fafiot mâle*, le billet de cinq cents un *fafiot femelle*. Les forçats baptiseront, attendez-vous-y, les billets de cent ou de deux cent cinquante francs de quelque nom bizarre.

En 1790, Guillotin trouve, dans l'intérêt de l'humanité, la mécanique expéditive qui résoud tous les problèmes soulevés par le supplice de la peine de mort.

Aussitôt les forçats, les ex-galériens, examinent cette mécanique placée sur les confins monarchiques de l'ancien système et sur les frontières de la justice nouvelle, ils l'appellent tout à coup l'*Abbaye de-monte-à-regret !*

Ils étudient l'angle décrit par le couperet d'acier, et trouvent, pour en peindre l'action, le verbe *faucher !* Quand on songe que le bagne se nomme le *pré*, vraiment ceux qui s'occupent de linguistique doivent admirer la création de ces affreux *vocables*, eût dit Charles Nodier.

Reconnaissons d'ailleurs la haute antiquité de l'argot ! il contient un dixième de mots de la langue romane, un autre dixième de la vieille langue gauloise de Rabelais.

Effondrer (enfoncer), *otolondrer* (ennuyer), *cambrioler* (tout ce qui se fait dans une chambre), *aubert* (argent), *gironde* (belle, le nom d'un fleuve en langue d'oc), *fouillouse* (poche), appartiennent à la langue du quatorzième et du quinzième siècles.

L'affe, pour la vie, est de la plus haute antiquité. Troubler l'*affe* a fait les *affres*, d'où vient le mot *affreux*, dont la traduction est *ce qui trouble la vie*, etc.

Cent mots au moins de l'argot appartiennent à la langue de PANURGE, qui, dans l'œuvre rabelaisienne, symbolise le peuple, car ce nom est composé de deux mots grecs qui veulent dire : *celui qui fait tout*.

La science change la face de la civilisation par le chemin de fer, l'argot l'a déjà nommé le *roulant vif*.

Le nom de la tête, quand elle est encore sur leurs épaules, la *sorbonne*, indique la source antique de cette langue dont il est question dans les romanciers les plus anciens, comme Cervantes, comme les *nouvelliers* italiens et l'Arétin. De tout temps, en effet, la *fille*, héroïne de tant de vieux romans, fut la protectrice, la compagne, la consolation du grec, du voleur, du tire-laine, du filou, de l'escroc.

La prostitution et le vol sont deux protestations vivantes, mâle et femelle, de l'*état naturel* contre l'état social. Aussi les philosophes, les novateurs actuels, les humanitaires, qui ont pour queue les communistes et les fouriéristes, arrivent-ils, sans s'en douter, à ces deux conclusions : la prostitution et le vol. Le voleur ne met pas en question, dans des livres sophistiques, la propriété, l'hérédité, les garanties sociales ; il les supprime net. Pour lui, voler, c'est rentrer dans son bien. Il ne discute pas le mariage, il ne l'accuse pas, il ne demande pas, dans des utopies imprimées, ce consentement mutuel, cette alliance étroite des âmes impossible à généraliser ; il s'accouple avec une violence dont les chaînons sont incessamment resserrés par le marteau de la nécessité.

Les novateurs modernes écrivent des théories pâteuses, filandreuses et nébuleuses, ou des romans philanthropiques ; mais le voleur pratique ! Il est clair comme un fait, il est logique comme un coup de poing. Et quel style !

Autre observation. Le monde des filles, des voleurs et des assassins, les bagnes et les prisons, comportent une population d'environ soixante à quatre-vingt mille individus, mâles et femelles.

Ce monde ne saurait être dédaigné dans la peinture de nos mœurs, dans la reproduction littérale de notre état social. La justice, la gendarmerie et la police offrent un nombre d'employés presque correspondant, n'est-ce pas étrange ?

Cet antagonisme de gens qui se cherchent et qui s'évitent réciproquement constitue un immense duel, éminemment dramatique, esquissé dans cette étude.

Il en est du vol et du commerce de fille publique, comme du théâtre, de la police, de la prêtrise et de la gendarmerie. Dans ces six conditions, l'individu prend un caractère indélébile. Il ne peut plus être que ce qu'il est. Les stigmates du divin sacerdoce sont immuables, tout aussi bien que ceux du militaire. Il en est ainsi des autres états qui sont de fortes oppositions, des *contraires* dans la civilisation.

Ces diagnostics violents, bizarres, singuliers, *sui generis*, rendent la fille publique et le voleur, l'assassin et le libéré, si faciles à reconnaître, qu'ils sont pour leurs ennemis, l'espion et le gendarme, ce qu'est le gibier pour le chasseur : ils ont des allures, des façons, un teint, des regards, une couleur, une odeur, enfin des *propriétés* infaillibles. De là, cette science profonde du déguisement chez les célébrités du bagne.



Le Biffon et Fil-de-Soie.

VIII

Les grands Fanandels

Encore un mot sur la constitution de ce monde, que l'abolition de la marque, l'adoucissement des pénalités et la stupide indulgence du jury rendent si menaçant.

En effet, dans vingt ans, Paris sera cerné par une armée de quarante mille libérés. Le département de la Seine et ses quinze cent mille habitants étant le seul point de la France où ces malheureux puissent se cacher, Paris est, pour eux, ce qu'est la forêt vierge pour les animaux féroces.

La haute pègre, qui est pour ce monde son faubourg Saint-Germain, son aristocratie, s'était résumée, en 1816, à la suite d'une paix qui mettait tant d'existences en question, dans une association dite des *Grands Fanandels*, où se réunirent les plus célèbres chefs de bande et quelques gens hardis, alors sans aucun moyen d'existence.

Ce mot de *fanandel* veut dire à la fois frères, amis, camarades. Tous les voleurs, les forçats, les prisonniers, sont fanandels.

Or, les Grands Fanandels, fine fleur de la haute pègre, furent pendant vingt et quelques années la Cour de cassation, l'Institut, la Chambre des pairs de ce peuple.

Les Grands Fanandels eurent tous leur fortune particulière, des capitaux en commun, et des mœurs à part. Ils se devaient aide et secours dans l'embarras, ils se connaissaient. Tous d'ailleurs au-dessus des ruses et des séductions de la police, ils eurent leur charte particulière, leurs mots de passe et de reconnaissance.

Ces ducs et pairs du bagne avaient formé, de 1815 à 1819, la fameuse société des Dix-Mille (voyez le *Père Goriot*), ainsi nommée de la convention en vertu de laquelle on ne pouvait jamais entreprendre une affaire où il se trouvait moins de *dix mille* francs à prendre.

En ce moment même, en 1829 et 1830, il se publiait des Mémoires où l'état des forces de cette société, les noms de ses membres, étaient indiqués par une des célébrités de la police judiciaire.

On y voyait avec épouvante une armée de capacités, en hommes et en femmes; mais si formidable, si habile, si souvent heureuse, que des voleurs comme les Lévy, les Pastourel, les Collonge, les Chimaux, âgés de cinquante et de soixante ans, y sont signalés comme étant en révolte contre la société depuis leur enfance!... Quel aveu d'impuissance pour la justice que l'existence de voleurs si vieux!

Jacques Collin était le caissier, non-seulement de la société des Dix-Mille, mais encore des Grands Fanandels, les héros du bagne.

De l'aveu des autorités compétentes, les bagnes ont toujours eu des capitaux. Cette bizarrerie se conçoit. Aucun vol ne se retrouve, excepté dans des cas bizarres. Les condamnés ne pouvant rien emporter avec eux au bagne, sont forcés d'avoir recours à la confiance, à la capacité, de confier leurs fonds, comme dans la société l'on se confie à une maison de banque.

Primitivement, Bibi-Lupin, chef de la police de sûreté depuis dix ans, avait fait partie de l'aristocratie des Grands Fanandels. Sa trahison venait d'une blessure d'amour-propre; il s'était vu constamment préférer la haute intelligence et la force prodigieuse de Trompe-la-Mort. De là l'acharnement constant de ce fameux chef de la police de sûreté contre Jacques Collin. De là provenaient aussi certains compromis entre Bibi-Lupin et ses anciens camarades, dont commençaient à se préoccuper les magistrats.

Donc, dans son désir de vengeance, auquel le juge d'instruction avait donné pleine carrière par la nécessité d'établir l'identité de Jacques Collin, le chef de la police de sûreté avait très-habilement choisi ses aides en lançant sur le faux Espagnol la Pouraille, Fil-de-Soie et le Biffon, car la Pouraille appartenait aux Dix-Mille, ainsi que Fil-de-Soie, et le Biffon était un Grand Fanandel.

La Biffe, cette redoutable *largue* du Biffon, qui se dérobe encore à toutes les recherches de la police, à la faveur de ses déguisements en femme comme il faut, était libre.

Cette femme, qui sait admirablement faire la marquise, la baronne, la comtesse, a voiture et des gens. Cette espèce de Jacques Collin en jupon est la seule femme comparable à cette Asie, le bras droit de Jacques Collin.

Chacun des héros du bagne est, en effet, doublé d'une femme dévouée. Les fastes judiciaires, la chronique secrète du Palais, vous le diront : aucune passion d'honnête femme, pas même celle d'une dévote pour son directeur, rien ne surpasse l'attachement de la maîtresse qui partage les périls des grands criminels.

La passion est presque toujours, chez ces gens, la raison primitive de leurs audacieuses entreprises, de leurs assassinats. L'amour excessif qui les entraîne *constitutionnellement*, disent les médecins, vers la femme, emploie toutes les forces morales et physiques de ces hommes énergiques. De là, l'oisiveté qui dévore les journées ; car les excès en amour exigent et du repos et des repas réparateurs. De là, cette haine de tout travail, qui force ces gens à recourir à des moyens rapides pour se procurer de l'argent.

Néanmoins, la nécessité de vivre, et de bien vivre, déjà si violente, est peu de chose en comparaison des prodigalités inspirées par la fille à qui ces généreux Médor veulent donner des bijoux, des robes, et qui, toujours gourmande, aime la bonne chère.

La fille désire un châle, l'amant le vole, et la femme y voit une preuve d'amour! C'est ainsi qu'on marche au vol, qui, si l'on veut examiner le cœur humain à la loupe, sera reconnu pour un sentiment presque naturel chez l'homme. Le vol mène à l'assassinat, et l'assassinat conduit de degrés en degrés l'amant à l'échafaud.

L'amour physique et déréglé de ces hommes serait donc, si l'on en croit la Faculté de médecine, l'origine des sept dixièmes des crimes. La preuve s'en trouve toujours, d'ailleurs, frappante, palpable, à l'autopsie de l'homme exécuté. Aussi l'adoration de leurs maîtresses est-elle acquise à ces monstrueux amants, épouvantails de la société.

C'est ce dévouement femelle accroupi fidèlement à la porte des prisons, toujours occupé à déjouer les ruses de l'instruction, incorruptible gardien des plus noirs secrets, qui rend tant de procès obscurs, impénétrables. Là gît la force et aussi la faiblesse du criminel.

Dans le langage des filles, *avoir de la probité*, c'est ne manquer à aucune des lois de cet attachement, c'est donner tout son argent à l'homme *enflacqué* (emprisonné), c'est veiller à son bien-être, lui garder toute espèce de foi, tout entreprendre pour lui.

La plus cruelle injure qu'une fille puisse jeter au front déshonoré d'une autre fille, c'est de l'accuser d'infidélité envers un amant *serré* (mis en prison). Une fille, dans ce cas, est regardée comme une femme sans cœur!...

La Pouraille aimait passionnément une femme, comme on va le voir.

Fil-de-Soie, philosophe égoïste, qui volait pour se faire un sort, ressemblait beaucoup à Paccard, le séide de Jacques Collin, qui s'était enfui avec Prudence Servien, riches tous deux de sept cent cinquante mille francs. Il n'avait aucun attachement, il méprisait les femmes, et n'aimait que Fil-de-Soie.

Quant au Biffon, il tirait, comme on le sait maintenant, son surnom de son attachement à la Biffe.

Or, ces trois illustrations de la haute pègre avaient des comptes à demander à Jacques Collin, comptes assez difficiles à établir.

Le caissier savait seul combien d'associés survivaient, quelle était la fortune de chacun. La mortalité particulière à ses mandataires était entrée dans les calculs de Trompe-la-Mort, au moment où il résolut de *manger la grenouille* au profit de Lucien.

En se dérobant à l'attention de ses camarades et de la police pendant neuf ans, Jacques Collin avait une presque certitude d'hériter, aux termes de la charte des Grands Fanandels, des deux tiers de ses commettants. Ne pouvait-il pas d'ailleurs alléguer de payements faits aux fanandels *fauchés?*

Aucun contrôle n'atteignait enfin ce chef des Grands Fanandels. On se fiait absolument à lui par nécessité, car la vie de bête fauve que mènent les forçats impliquait, entre les gens comme il faut de ce monde sauvage, la plus haute délicatesse. Sur les cent mille écus du délit, Jacques Collin pouvait peut-être alors se libérer avec une centaine de mille francs.

En ce moment, comme on le voit, la Pouraille, un des créanciers de Jacques Collin, n'avait que quatre-vingt-dix jours à vivre. Nanti d'une somme sans doute bien supérieure à celle que lui gardait son chef, la Pouraille devait d'ailleurs être assez accommodant.

Un des diagnostics infaillibles auxquels les directeurs de prison et leurs agents, la police et ses aides, et même les magistrats instructeurs reconnaissent les *chevaux de retour*, c'est-à-dire ceux qui ont déjà mangé les *gourganes* (espèce de haricots destinés à la nourriture des forçats de l'État), est leur habitude de la prison; les récidivistes en connaissent naturellement les usages; ils sont chez eux, ils ne s'étonnent de rien.

Aussi Jacques Collin, en garde contre lui-même, avait-il jusqu'alors admirablement bien joué son rôle d'innocent et d'étranger, soit à la Force, soit à la Conciergerie. Mais, abattu par la douleur, écrasé par sa double mort ; car, dans cette fatale nuit, il était mort deux fois, il redevint Jacques Collin.

Le surveillant fut stupéfait de n'avoir pas à dire à ce prêtre espagnol par où l'on allait au préau.

Cet acteur si parfait oublia son rôle, il descendit la vis de la tour Bonbec en habitué de la Conciergerie.

— Bibi-Lupin a raison, se dit en lui-même le surveillant, c'est un cheval de retour, c'est Jacques Collin.

IX

L'entrée du sanglier.

Au moment où Trompe-la-Mort se montra dans l'espèce de cadre que lui fit la porte de la tourelle, les prisonniers ayant tous fini leurs acquisitions à la table en pierre, dite de Saint-Louis, se dispersaient sur le préau, toujours trop étroit pour eux : le nouveau détenu fut donc aperçu par tous à la fois, avec d'autant plus de rapidité que rien n'égale la précision du coup d'œil des prisonniers, qui sont tous dans un préau comme l'araignée au centre de sa toile.

Cette comparaison est d'une exactitude mathématique, car l'œil étant borné de tous côtés par de hautes et noires murailles, le détenu voit toujours, même sans regarder, la porte par laquelle entrent les surveillants, les fenêtres du parloir et de l'escalier de la tour Bonbec, seules issues du préau.

Dans le profond isolement où il est, tout est accident pour l'accusé, tout l'occupe; son ennui, comparable à celui du tigre en cage au Jardin des Plantes, décuple sa puissance d'attention.

Il n'est pas indifférent de faire observer que Jacques Collin, vêtu comme un ecclésiastique qui ne s'astreint pas au costume, portait un pantalon noir, des bas noirs, des souliers à boucles en argent, un gilet noir, et une certaine redingote marron foncé, dont la coupe trahit le prêtre quoi qu'il fasse, surtout quand ces indices sont complétés par la taille caractéristique des cheveux. Jacques Collin portait une perruque superlativement ecclésiastique, et d'un naturel exquis.

— Tiens! tiens! dit la Pouraille au Biffon, mauvais signe! *un sanglier!* comment s'en trouve-t-il un ici?

— C'est un de leurs *trucs*, un *cuisinier* (espion) d'un nouveau genre, répondit Fil-de-Soie. C'est quelque *marchand de lacets* (la maréchaussée d'autrefois) déguisé qui vient faire son commerce.

Le gendarme a différents noms en argot : quand il poursuit le voleur, c'est un *marchand de lacets;* quand il l'escorte, c'est une *hirondelle de la Grève;* quand il le mène à l'échafaud, c'est le *hussard de la guillotine.*

Pour achever la peinture du préau, peut-être est-il nécessaire de peindre en peu de mots les deux autres fanandels.

Sélérier, dit l'Auvergnat, dit le père Ralleau, dit le Rouleur, enfin Fil-de-Soie, il avait trente noms et autant de passe-ports, ne sera plus désigné que par ce sobriquet, le seul qu'on lui donnât dans la *haute pègre*. Ce profond philosophe, qui voyait un gendarme dans le faux prêtre, était un gaillard de cinq pieds quatre pouces, dont tous les muscles produisaient des saillies singulières. Il faisait flamboyer, sous une tête énorme, de petits yeux couverts, comme ceux des oiseaux de proie, d'une paupière grise, mate et dure.

Au premier aspect, il ressemblait à un loup par la largeur de ses mâchoires vigoureusement tracées et prononcées; mais tout ce que cette ressemblance impliquait de cruauté, de férocité même, était contre-balancé par la ruse, par la vivacité de ses traits, quoique sillonnés de marques de petite vérole. Le rebord de chaque couture, coupé net, était comme spirituel. On y lisait autant de railleries.

La vie des criminels, qui implique la faim et la soif, les nuits passées au bivac des quais, des berges, des ponts et des rues, les orgies de liqueurs fortes par lesquelles on célèbre les triomphes, avait mis sur ce visage comme une couche de vernis.

A trente pas, si Fil-de-Soie se fût montré au naturel, un agent de police, un gendarme, eût reconnu son gibier; mais il égalait Jacques Collin dans l'art de se grimer et de se costumer.

En ce moment, Fil-de-Soie, en négligé comme les grands acteurs qui ne soignent leur mise qu'au théâtre, portait une espèce de veste de chasse où manquaient les boutons, et dont les boutonnières dégarnies laissaient voir le blanc de la doublure, de mauvaises pantoufles vertes, un pantalon de nankin devenu grisâtre, et sur la tête une casquette sans visière par où passaient les coins d'un vieux madras à barbe, sillonné de déchirures et lavé.

A côté de Fil-de-Soie, le Biffon formait un contraste parfait. Ce célèbre voleur, de petite stature, gros et gras, agile, au teint livide, à l'œil noir et enfoncé, vêtu comme un cuisinier, planté sur deux jambes très-arquées, effrayait par une physionomie où prédominaient tous les symptômes de l'organisation particulière aux animaux carnassiers.

Fil-de-Soie et le Biffon faisaient la cour à la Pouraille, qui ne conservait aucune espérance. Cet assassin récidiviste savait qu'il serait jugé, condamné, exécuté avant quatre mois.

Aussi Fil-de-Soie et le Biffon, *amis* de la Pouraille, ne l'appelaient-ils pas autrement que le *Chanoine*, c'est-à-dire *chanoine de l'abbaye de Monte-à-Regret*.

On doit facilement concevoir pourquoi Fil-de-Soie et le Biffon câlinaient la Pouraille. La Pouraille avait enterré deux cent cinquante mille francs d'or, sa part du butin fait chez les *époux Crottat*, en style d'acte d'accusation.

Quel magnifique héritage à laisser à deux fanandels, quoique ces deux anciens forçats dussent retourner dans quelques jours au bagne. Le Biffon et Fil-de-Soie allaient être condamnés pour des vols qualifiés (c'est-à-dire réunissant des circonstances aggravantes), à quinze ans qui ne se confondraient point avec dix années d'une condamnation précédente qu'ils avaient pris la liberté d'interrompre.

Ainsi, quoiqu'ils eussent l'un vingt-deux et l'autre vingt-six années de travaux forcés à faire, ils espéraient tous deux s'évader et venir chercher le tas d'or de la Pouraille.

Mais le dix-mille gardait son secret, il lui paraissait inutile de le livrer tant qu'il ne serait pas condamné. Appartenant à la haute aristocratie du bagne, il n'avait rien révélé sur ses complices. Son caractère était connu; M. Popinot, l'instructeur de cette épouvantable affaire, n'avait rien pu obtenir de lui.

Ce terrible triumvirat stationnait en haut du préau, c'est-à-dire au bas des pistoles. Fil-de-Soie achevait l'instruction d'un jeune homme qui n'en était qu'à son premier coup, et qui, sûr d'une condamnation à dix années de travaux forcés, prenait des renseignements sur les différents *prés*.

— Eh bien! mon petit, lui disait sentencieusement Fil-de-Soie au moment où Jacques Collin apparut, la différence qu'il y a entre Brest, Toulon et Rochefort, la voici.

— Voyons, mon ancien, dit le jeune homme avec la curiosité d'un novice.

Cet accusé, fils de famille sous le poids d'une accusation de faux, était descendu de la pistole voisine de celle où était Lucien.

— Mon fiston, reprit Fil-de-Soie, à Brest on est sûr de trouver des gourganes à la troisième cuillerée, en puisant au baquet; à Toulon vous n'en avez qu'à la cinquième; et à Rochefort, on n'en attrape jamais, à moins d'être un *ancien*.

Ayant dit, le profond philosophe rejoignit la Pouraille et le Biffon, qui, très-intrigués par le *sanglier*, se mirent à descendre le préau, tandis que Jacques Collin, abîmé de douleur, le remontait.

Trompe-la-Mort, tout à de terribles pensées, les pensées d'un empereur déchu, ne se croyait pas le centre de tous les regards, l'objet de l'attention générale, et il allait lentement, regardant la fatale croisée à laquelle Lucien de Rubempré s'était pendu.

Aucun des prisonniers ne savait cet événement, car le voisin de Lucien, le jeune faussaire, par des motifs qu'on va bientôt connaître, n'en avait rien dit.

Les trois fanandels s'arrangèrent pour barrer le chemin au prêtre.

— Ce n'est pas un *sanglier*, dit la Pouraille à Fil-de-Soie, c'est un *cheval de retour*. Vois comme il tire la droite!

Il est nécessaire d'expliquer ici, car tous les lecteurs n'ont pas eu la fantaisie de visiter un bagne, que chaque forçat est accouplé à un autre (toujours un vieux et un jeune ensemble) par une chaîne. Le poids de cette chaîne, rivée à un anneau au-dessus de la cheville, est tel, qu'il donne, au bout d'une année, un vice de marche éternel au forçat.

Obligé d'envoyer dans une jambe plus de force que dans l'autre pour tirer cette *manicle*, tel est le nom donné dans le bagne à ce ferrement, le condamné contracte invinciblement l'habitude de cet effort. Plus tard, quand il ne porte plus sa chaîne, il en est de cet appareil comme des jambes coupées, dont l'amputé souffre toujours : le forçat sent toujours sa manicle, il ne peut jamais se défaire de ce tic de démarche. En termes de police, il *tire la droite*.

Ce diagnostic, connu des forçats entre eux, comme il l'est des agents de police, s'il n'aide pas à la reconnaissance d'un camarade, du moins la complète.

Chez Trompe-la-Mort, évadé depuis huit ans, ce mouvement s'était bien affaibli; mais, par l'effet de son absorbante méditation, il allait d'un pas si lent et si solennel, que, quelque faible que fût ce vice de démarche, il devait frapper un œil exercé comme celui de la Pouraille.

On comprend très-bien d'ailleurs que les forçats, toujours en présence les uns des autres au bagne, et n'ayant qu'eux-mêmes à observer, aient étudié tellement leurs physionomies, qu'ils connaissent certaines habitudes qui doivent échapper à leurs ennemis systématiques : les mouchards, les gendarmes et les commissaires de police.

Aussi fut-ce à un certain tiraillement des muscles maxillaires de la joue gauche reconnu par un forçat qui fut envoyé à une revue de la légion de la Seine, que le lieutenant-colonel de ce corps, le fameux Coignard, dut son arrestation; car, malgré la certitude de Bibi-Lupin, la police n'osait croire à l'identité du comte Pontis de Sainte-Hélène et de Coignard.

X

Sa Majesté le dab.

— C'est notre *dab!* (notre maître) dit Fil-de-Soie en ayant reçu de Jacques Collin ce regard distrait que jette l'homme abîmé dans le désespoir sur tout ce qui l'entoure.

— Ma foi, oui, c'est Trompe-la-Mort, dit en se frottant les mains le Biffon. Oh! c'est sa taille, sa carrure; mais qu'a-t-il fait? il ne se ressemble plus à lui-même.

— Oh! j'y suis, dit Fil-de-Soie, il a un plan! il veut revoir sa *tante* qu'on doit exécuter bientôt.

Pour donner une vague idée du personnage que les reclus, les argousins et les surveillants appellent une *tante*, il suffira de rapporter ce mot magnifique du directeur d'une des maisons centrales au feu lord Durham, qui visita toutes les prisons pendant son séjour à Paris.

Ce lord, curieux d'observer tous les détails de la justice française, fit même dresser par feu Sanson, l'exécuteur des hautes œuvres, la mécanique, et demanda l'exécution d'un veau vivant pour se rendre compte du jeu de la machine que la Révolution française a illustrée.

Le directeur, après avoir montré toute la prison, les préaux, les ateliers, les cachots, etc., désigna du doigt un local, en faisant un geste de dégoût.

« — Je ne mène pas là Votre Seigneurie, dit-il, car c'est le quartier des *tantes*...

« — *Hao!* fit lord Durham, et qu'est-ce?

« — C'est le troisième sexe, milord. »

— On va *terrer* (guillotiner) Théodore! dit la Pouraille, un gentil garçon! quelle main! quel toupet! quelle perte pour la société!

— Oui, Théodore Calvi *morfile* (mange) sa dernière bouchée, dit le Biffon. Ah! ses largues doivent joliment *chigner des yeux*, car il était aimé, le petit gueux!

— Te voilà, mon vieux? dit la Pouraille à Jacques Collin.

Et, de concert avec ses deux acolytes, avec lesquels il était bras dessus, bras dessous, il barra le chemin au nouveau venu.

— Oh! *dab*, tu t'es donc fait *sanglier?* ajouta la Pouraille.

— On dit que tu as *poissé nos philippes* (filouté nos pièces d'or), reprit le Biffon d'un air menaçant.

— Tu vas nous *abouler du carle* (tu vas nous donner de l'argent)? demanda Fil-de-Soie.

Ces trois interrogations partirent comme trois coups de pistolet.

— Ne plaisantez pas un pauvre prêtre mis ici par erreur, répondit machinalement Jacques Collin, qui reconnut aussitôt ses trois camarades.

— C'est bien le son du grelot, si ce n'est pas la *frimousse* (figure), dit la Pouraille en mettant sa main sur l'épaule de Jacques Collin.

Ce geste, l'aspect de ses trois camarades, tirèrent violemment le *dab* de sa prostration, et le rendirent au sentiment de la vie réelle; car, pendant cette fatale nuit, il avait roulé dans les mondes spirituels et infinis des sentiments en y cherchant une voie nouvelle.

— *Ne fais de ragoût sur ton dab!* (n'éveille pas les soupçons sur ton maître) dit tout bas Jacques Collin d'une voix creuse et menaçante, qui ressemblait assez au grognement sourd d'un lion. La *raille* (la police) est là, laisse-la *couper dans le pont* (donner dans le panneau). Je joue la *mislocq* (la comédie) pour un *fanandel en fine pégrène* (un camarade à toute extrémité).

Ceci fut dit avec l'onction d'un prêtre essayant de convertir des malheureux, et accompagné d'un regard par lequel Jacques Collin embrassa le préau, vit les surveillants sous les arcades et les montra railleusement à ses trois compagnons.

— N'y a-t-il pas ici de *cuisiniers? Allumez vos clairs, et remouchez* (voyez et observez). Ne me *connobrez pas, épargnons le poitou* et *engantez-moi en sanglier* (ne me connaissez plus, prenons nos précautions et traitez-moi en prêtre), ou je vous *effondre*, vous, vos *largues* et votre *aubert* (je vous ruine, vous, vos femmes et votre fortune).

— *T'as donc tafe de nozigues* (tu te méfies donc de nous)? dit Fil-de-Soie. Tu viens *cromper ta tante* (sauver ton ami).

— Madeleine est *paré* pour la *placarde de vergne* (est prêt pour la place de Grève), dit la Pouraille.

— Théodore! dit Jacques Collin en comprimant un bond et un cri. Ce fut le dernier coup de la torture de ce colosse détruit.

— On va le *buter!* répéta la Pouraille : il est, depuis deux mois, *gerbé à la passe* (condamné à mort).

Jacques Collin, saisi par une défaillance, les genoux presque coupés, fut soutenu par ses trois compagnons, et il eut la présence d'esprit de joindre ses mains en prenant un air de componction.

La Pouraille et le Biffon soutinrent respectueusement le sacrilége Trompe-la-Mort, pendant que Fil-de-Soie courait vers le surveillant en faction à la porte du guichet extérieur qui mène au parloir.

— Ce vénérable prêtre voudrait s'asseoir, donnez une chaise pour lui.

Ainsi le coup monté par Bibi-Lupin manquait. Trompe-la-Mort, de même que Napoléon reconnu par ses soldats, obtenait soumission et respect des trois forçats.

Deux mots avaient suffi. Ces deux mots étaient : vos *largues* et votre *aubert* (vos femmes et votre argent), le résumé de toutes les affections vraies de l'homme.

Cette menace fut, pour les trois forçats, l'indice du suprême pouvoir, le *dab* tenait toujours leur fortune entre ses mains. Toujours tout-puissant au dehors, leur *dab* n'avait pas trahi, comme de faux frères le disaient. La colossale renommée d'adresse et d'habileté de leur chef stimula, d'ailleurs, la curiosité des trois forçats; car, en prison, la curiosité devient le seul aiguillon de ces âmes flétries.

La hardiesse du déguisement de Jacques Collin, conservé jusque sous les verrous de la Conciergerie, étourdissait d'ailleurs les trois criminels.

— Au secret depuis quatre jours, je ne savais pas Théodore si près de l'*abbaye*... dit Jacques Collin. J'étais venu pour sauver un pauvre petit qui s'est pendu là, hier, à quatre heures, et me voici devant un autre malheur. Je n'ai plus d'as dans mon jeu!...

— Pauvre dab! dit Fil-de-Soie.

— Ah! le *boulanger* (le diable) m'abandonne! s'écria Jacques Collin en s'arrachant des bras de ses deux camarades et se dressant d'un air formidable. Il y a un moment où le monde est plus fort que nous autres! La *Cigogne* (le Palais de Justice) finit par nous gober.

Le directeur de la Conciergerie, averti de la défaillance du prêtre espagnol, vint lui-même au préau pour l'espionner; il le fit asseoir sur une chaise, au soleil, en examinant tout avec cette perspicacité redoutable qui s'augmente de jour en jour dans l'exercice de pareilles fonctions, et qui se cache sous une apparente indifférence.

— Ah! mon Dieu! dit Jacques Collin, être confondu parmi ces gens, le rebut de la société, des criminels, des assassins!... Mais Dieu n'abandonnera pas son serviteur. Mon cher monsieur le directeur, je marquerai mon passage ici par des actes de charité dont le souvenir restera! Je convertirai ces malheureux, ils apprendront qu'ils ont une âme, que la vie éternelle les attend, et que, s'ils ont tout perdu sur la terre, ils ont encore le ciel à conquérir, le ciel qui leur appartient au prix d'un vrai, d'un sincère repentir.

Vingt ou trente prisonniers, accourus et groupés en arrière des trois terribles forçats, dont les farouches regards avaient maintenu trois pieds de distance entre eux et les curieux, entendirent cette allocution prononcée avec une onction évangélique.

— Celui-là, monsieur Gault, dit le formidable la Pouraille, eh bien! nous l'écouterions...

— On m'a dit, reprit Jacques Collin, près de qui M. Gault se tenait, qu'il y avait dans cette prison un condamné à mort.

— On lui lit en ce moment le rejet de son pourvoi, dit M. Gault.

— J'ignore ce que cela signifie, demanda naïvement Jacques Collin en regardant autour de lui.

— Dieu! est-il *sinve* (simple), dit le petit jeune homme qui consultait naguère Fil-de-Soie sur la fleur des *gourganes des prés*.

— Eh bien! aujourd'hui ou demain on le *fauche!* dit un détenu.

— Faucher? demanda Jacques Collin, dont l'air d'innocence et d'ignorance frappa ses trois fanandels d'admiration.

— Dans leur langage, répondit le directeur, cela veut dire l'exécution de la peine de mort. Si le greffier lit le pourvoi, sans doute l'exécuteur va recevoir l'ordre pour l'exécution. Le malheureux a constamment refusé les secours de la religion...

— Ah! monsieur le directeur, c'est une âme à sauver!... s'écria Jacques Collin.

Le sacrilége joignit les mains avec une expression d'amant au désespoir, qui parut être l'effet d'une divine ferveur au directeur attentif.

— Ah! monsieur, reprit Trompe-la-Mort, laissez-moi vous prouver ce que je suis et tout ce que je puis, en me permettant de faire éclore le repentir dans ce cœur endurci! Dieu m'a donné la faculté de dire certaines paroles qui produisent de grands changements. Je brise les cœurs, je les ouvre... Que craignez-vous? faites-moi accompagner par des gendarmes, par des gardiens, par qui vous voudrez.

— Je verrai si l'aumônier de la maison veut vous permettre de le remplacer, dit M. Gault.

Et le directeur se retira, frappé de l'air parfaitement indifférent, quoique curieux, avec lequel les forçats et les prisonniers regardaient ce prêtre dont la voix évangélique donnait du charme à son baragouin mi-parti de français et d'espagnol.

XI

Ruse contre ruse.

— Comment vous trouvez-vous ici, monsieur l'abbé? demanda le jeune interlocuteur de Fil-de-Soie à Jacques Collin.

— Oh! par erreur, répondit Jacques Collin en toisant le fils de famille. On m'a trouvé chez une courtisane qui venait d'être volée après sa mort. On a reconnu qu'elle s'était tuée; et les auteurs du vol, qui sont probablement les domestiques, ne sont pas encore arrêtés.

— Et c'est à cause de ce vol que ce jeune homme s'est pendu?...

— Ce pauvre enfant n'a pas sans doute pu soutenir l'idée d'être flétri par un emprisonnement injuste, répondit Trompe-la-Mort en levant les yeux au ciel.

— Oui, dit le jeune homme, on venait le mettre en liberté quand il s'est suicidé. Quelle chance!

— Il n'y a que les innocents qui se frappent ainsi l'imagination, dit Jacques Collin. Remarquez que ce vol a été commis à son préjudice.

— Et de combien s'agit-il? demanda le profond et fin Fil-de-Soie?

— De sept cent cinquante mille francs, répondit tout doucement Jacques Collin.

Les trois forçats se regardèrent entre eux, et ils se retirèrent du groupe que tous les détenus formaient autour du soi-disant ecclésiastique.

— C'est lui qui a *rincé* la *profonde* (la cave) de la fille! dit Fil-de-Soie à l'oreille du Biffon. On voulait nous *coquer le taffe* (faire peur) pour nos *thunes de balles* (nos pièces de cent sous).

— Ce sera toujours le *dab* des *grands* fanandels, répondit la Pouraille. Notre *carle* n'est pas *décaré* (envolé).

La Pouraille, qui cherchait un homme à qui se fier, avait intérêt à trouver Jacques Collin honnête homme. Or, c'est surtout en prison qu'on croit à ce qu'on espère!

— Je gage qu'il *esquinte* le *dab* de la *Cigogne* (qu'il enfonce le procureur général), et qu'il va *cromper sa tante* (sauver son ami), dit Fil-de-Soie.

— S'il y arrive, dit le Biffon, je ne le crois pas tout à fait *Meg* (Dieu); mais il aura, comme on le prétend, *bouffardé* avec le *boulanger* (fumé une pipe avec le diable).

— L'as-tu entendu crier : *Le boulanger m'abandonne!* fit observer Fil-de-Soie.

— Ah! s'écria la Pouraille, s'il voulait *cromper ma sorbonne* (sauver ma tête), quel *viocque* (vie) je ferais avec mon *fade de carle* (ma part de fortune), et mes *rondins jaunes servis* (et l'or volé que je viens de cacher)!

— *Fais sa balle* (suis ses instructions)! dit Fil-de-Soie.

— *Planches-tu* (ris-tu)! reprit la Pouraille en regardant son fanandel.

— Es-tu *sinve* (simple)! tu seras raide *gerbé à la passe* (condamné à mort). Ainsi, tu n'as pas d'autre *lourde à pessiguer* (porte à soulever) pour pouvoir rester sur tes *paturons* (pieds), *morfiler*, te *dessaler*, et *goupiner* encore (manger, boire et voler), lui répliqua le Biffon, que de lui prêter le dos!

— V'là qu'est dit, reprit la Pouraille, pas un de nous *ne sera pour le dab à la manque* (pas un de nous ne le trahira), ou je me charge de l'emmener où je vais...

— Il le ferait comme il le dit! s'écria Fil-de-Soie.

Les gens les moins susceptibles de sympathie pour ce monde étrange peuvent se figurer la situation d'esprit de Jacques Collin, qui se trouvait entre le cadavre de l'idole qu'il avait adorée pendant cinq heures de nuit et la mort prochaine de son ancien compagnon de chaîne, le futur cadavre du jeune Corse Théodore. Ne fût-ce que pour voir ce malheureux, il avait besoin de déployer une habileté peu commune; mais le sauver, c'était un miracle! Et il y pensait déjà.

Pour l'intelligence de ce qu'allait tenter Jacques Collin, il est nécessaire de faire observer ici que les assassins, les voleurs, que tous ceux qui peuplent les bagnes ne sont pas aussi redoutables qu'on le croit. A quelques exceptions très-rares, ces gens-là sont tous lâches, sans doute à cause de la peur perpétuelle qui leur comprime le cœur.

Leurs facultés étant incessamment tendues à voler, et l'exécution d'un coup exigeant l'emploi de toutes les forces de la vie, une agilité d'esprit égale à l'aptitude du corps, une attention qui abuse de leur moral, ils deviennent stupides, hors de ces violents exercices de leur volonté, par la même raison qu'une cantatrice ou qu'un danseur tombent épuisés après un pas fatigant ou après l'un de ces formidables duos comme en infligent au public les compositeurs modernes.

Les malfaiteurs sont en effet si dénués de raison, ou tellement oppressés par la crainte, qu'ils deviennent absolument enfants.

Crédules au dernier point, la plus simple ruse les prend dans sa glu. Après la réussite d'une affaire, ils sont dans un tel état de prostration, que, livrés immédiatement à des débauches nécessaires, ils s'enivrent de vin, de liqueurs, et se jettent dans les bras de leurs femmes avec rage pour retrouver du calme en perdant toutes leurs forces, et cherchent l'oubli de leur crime dans l'oubli de leur raison. En cette situation, ils sont à la merci de la police. Une fois arrêtés, ils sont aveugles, ils perdent la tête, et ils ont tant besoin d'espérance, qu'ils croient à tout; aussi n'est-il pas d'absurdité qu'on ne leur fasse admettre.

Un exemple expliquera jusqu'où va la bêtise du criminel *enflacqué*. Bibi-Lupin avait récemment obtenu les aveux d'un assassin âgé de dix-neuf ans en lui persuadant qu'on n'exécutait jamais les mineurs. Quand on transféra ce garçon à la Conciergerie pour subir son jugement, après le rejet du pourvoi, ce terrible agent était venu le voir.

— Es-tu sûr de ne pas avoir vingt ans?... lui demanda-t-il.

— Oui, je n'ai que dix-neuf ans et demi, dit l'assassin parfaitement calme.

— Eh bien! répondit Bibi-Lupin, tu peux être tranquille, tu n'auras jamais vingt ans...

— Et pourquoi?...

— Eh! mais tu seras fauché dans trois jours, répliqua le chef de la sûreté.

L'assassin, qui croyait toujours, même après son jugement, qu'on n'exécutait pas les mineurs, s'affaissa comme une omelette soufflée.

Ces hommes, si cruels par la nécessité de supprimer des témoignages, car ils n'assassinent que pour se défaire de preuves (c'est une des raisons alléguées par ceux qui demandent la suppression de la peine de mort); ces colosses d'adresse, d'habileté, chez qui l'action de la main, la rapidité du coup d'œil, les sens sont exercés comme chez les sauvages, ne deviennent des héros de malfaisance que sur le théâtre de leurs exploits.

Non-seulement, le crime commis, leurs embarras commencent, car ils sont aussi hébétés par la nécessité de cacher les produits de leur vol qu'ils étaient oppressés par la misère; mais encore ils sont affaiblis comme la femme qui vient d'accoucher. Energiques à effrayer dans leurs conceptions, ils sont comme des enfants après la réussite. C'est, en un mot, le naturel des bêtes sauvages, faciles à tuer quand elles sont repues. En prison, ces hommes singuliers sont hommes par la dissimulation et par leur discrétion, qui ne cède qu'au dernier moment, alors qu'on les a brisés, roués, par la durée de la détention.

On peut alors comprendre comment les trois forçats, au lieu de perdre leur chef, voulurent le servir; ils l'admirèrent en le soupçonnant d'être le maître des sept cent cinquante mille francs volés, en le voyant calme sous les verroux de la Conciergerie, et le croyant capable de les prendre sous sa protection.

XII

La chambre du condamné à mort

Lorsque M. Gault eut quitté le faux Espagnol, il revint par le parloir à son greffe, et alla trouver Bibi-Lupin, qui, depuis vingt minutes que Jacques Collin était descendu de sa cellule, observait tout, tapi contre une des fenêtres donnant sur le préau, par un judas.

— Aucun d'eux ne l'a reconnu, dit M. Gault, et Napolitas, qui les surveille tous, n'a rien entendu. Le pauvre prêtre, dans son accablement, cette nuit, n'a pas dit un mot qui puisse faire croire que sa soutane cache Jacques Collin.

— Ça prouve qu'il connaît bien les prisons, répondit le chef de la police de sûreté.

Napolitas, secrétaire de Bibi-Lupin, inconnu de tous les gens en ce moment détenus à la Conciergerie, y jouait le rôle du fils de famille accusé de faux.

— Enfin, il demande à confesser le condamné à mort! reprit le directeur.

— Voici notre dernière ressource! s'écria Bibi-Lupin, je n'y pensais pas. Théodore Calvi, ce Corse, est le camarade de chaîne de Jacques Collin; Jacques Collin lui faisait au *pré*, m'a-t-on dit, de bien belles *patarasses*...

Les forçats se fabriquent des espèces de tampons qu'ils glissent entre leur anneau de fer et leur chair, afin d'amortir la pesanteur de la *manicle* sur leurs chevilles et leur coude-pied. Ces tampons, composés d'étoupe et de linge, s'appellent, au bagne, des *patarasses*.

— Qui veille le condamné? demanda Bibi-Lupin à M. Gault.

— C'est Cœur-la-Virole!

— Bien, je vais me *peausser* en gendarme, j'y serai, je les entendrai, je réponds de tout.

— Ne craignez-vous pas, si c'est Jacques Collin, d'être reconnu, et

qu'il ne vous étrangle? demanda le directeur de la Conciergerie à Bibi-Lupin.

— En gendarme, j'aurai mon sabre, répondit le chef; d'ailleurs si c'est Jacques Collin, il ne fera jamais rien pour se faire *gerber à la passe*; et, si c'est un prêtre, je suis en sûreté.

— Il n'y a pas de temps à perdre, dit alors M. Gault: il est huit heures et demie, le père Sauteloup vient de lire le rejet du pourvoi. M. Sanson attend dans la salle l'ordre du parquet.

— Oui, c'est pour aujourd'hui; les *hussards de la veuve* (autre nom, nom terrible de la mécanique!) sont commandés, répondit Bibi-Lupin. Je comprends cependant que le procureur général hésite, ce garçon s'est toujours dit innocent, et il n'y a pas eu, selon moi, de preuves convaincantes contre lui.

— C'est un vrai Corse, reprit M. Gault, il n'a pas dit un mot, et il a résisté à tout.

Le dernier mot du directeur de la Conciergerie au chef de la police de sûreté contenait la sombre histoire des condamnés à mort.

Un homme que la justice a retranché du nombre des vivants appartient au parquet. Le parquet est souverain; il ne dépend de personne, il ne relève que de sa conscience. La prison appartient au parquet, il en est le maître absolu. La poésie s'est emparée de ce sujet social, éminemment propre à frapper les imaginations, le *condamné à mort!* La poésie a été sublime, la prose n'a d'autre ressource que le réel, mais le réel est assez terrible comme il est pour pouvoir lutter avec le lyrisme.

La vie du condamné à mort qui n'a pas avoué ses crimes ou ses complices est livrée à d'affreuses tortures. Il ne s'agit ici ni de brodequins qui brisent les pieds, ni d'eau ingurgitée dans l'estomac, ni de la distension des membres au moyen d'affreuses machines; mais d'une torture sournoise et pour ainsi dire négative.

Le parquet livre le condamné tout à lui-même, il le laisse dans le silence et dans les ténèbres, avec un compagnon (un mouton) dont il doit se défier.

L'aimable philanthropie moderne croit avoir deviné l'atroce supplice de l'isolement, elle se trompe. Depuis l'abolition de la torture, le parquet, dans le désir bien naturel de rassurer les consciences déjà bien délicates des jurés, avait deviné les ressources terribles que la solitude donne à la justice contre le remords.

La solitude, c'est le vide; et la nature morale en a tout autant d'horreur que la nature physique. La solitude n'est habitable que pour l'homme de génie qui la remplit de ses idées, filles du monde spirituel, ou pour le contemplateur des œuvres divines, qui la trouve illuminée par le jour du ciel, animée par le souffle et par la voix de Dieu. Hormis ces deux hommes, si voisins du paradis, la solitude est à la torture ce que le moral est au physique. Entre la solitude et la torture il y a toute la différence de la maladie nerveuse à la maladie chirurgicale. C'est la souffrance multipliée par l'infini. Le corps touche à l'infini par le système nerveux, comme l'esprit y pénètre par la pensée. Aussi, dans les annales du parquet de Paris, compte-t-on les criminels qui n'avouent pas.

Cette sinistre situation, qui prend des proportions énormes dans certains cas, en politique par exemple, lorsqu'il s'agit d'une dynastie ou de l'État, aura son histoire à sa place dans la COMÉDIE HUMAINE.

Mais, ici la description de la boîte en pierre, où, sous la Restauration, le parquet de Paris gardait le condamné à mort, peut suffire à faire entrevoir l'horreur des derniers jours d'un suppliciable.

Avant la révolution de juillet, il existait à la Conciergerie, et il y existe encore aujourd'hui d'ailleurs, la *chambre du condamné à mort*. Cette chambre, adossée au greffe, en est séparée par un gros mur tout en pierre de taille, et elle est flanquée à l'opposite par le gros mur de sept ou huit pieds d'épaisseur qui soutient une portion de l'immense salle des Pas-Perdus.

On y entre par la première porte qui se trouve dans le long corridor sombre où le regard plonge quand on est au milieu de la grande salle voûtée du guichet.

Cette chambre sinistre tire son jour d'un soupirail, armé d'une grille formidable, et qu'on aperçoit à peine en entrant à la Conciergerie, car il est pratiqué dans le petit espace qui reste entre la fenêtre du greffe, à côté de la grille du guichet, et le logement du greffier de la Conciergerie, que l'architecte a plaqué comme une armoire au fond de la cour d'entrée.

Cette situation explique comment cette pièce, encadrée par quatre épaisses murailles, a été destinée, lors du remaniement de la Conciergerie, à ce sinistre et funèbre usage. Toute évasion y est impossible.

Le corridor, qui mène aux secrets et au quartier des femmes, débouche en face du poêle, où gendarmes et surveillants sont toujours groupés.

Le soupirail, seule issue extérieure, située à neuf pieds au-dessus des dalles, donne sur la première cour gardée par les gendarmes en faction à la porte extérieure de la Conciergerie.

Aucune puissance humaine ne peut attaquer les gros murs. D'ailleurs, un criminel condamné à mort est aussitôt revêtu de la camisole, vêtement qui supprime, comme on le sait, l'action des mains; puis il est enchaîné par un pied à son lit de camp; enfin il a pour le servir et le garder un mouton.

Le sol de cette chambre est dallé de pierres épaisses, et le jour est si faible, qu'on y voit à peine.

Il est impossible de ne pas se sentir gelé jusqu'aux os en entrant là, même aujourd'hui, quoique depuis seize ans cette chambre soit sans destination, par suite des changements introduits à Paris dans l'exécution des arrêts de la justice. Voyez-y le criminel en compagnie de ses remords, dans le silence et les ténèbres, deux sources d'horreurs, et demandez-vous si ce n'est pas à devenir fou?

Quelles organisations que celles dont la trempe résiste à ce régime, auquel la camisole ajoute l'immobilité, l'inaction.

Théodore Calvi, ce Corse alors âgé de vingt-sept ans, enveloppé dans les voiles d'une discrétion absolue, résistait cependant depuis deux mois à l'action de ce cachot et au bavardage captieux du mouton!...

Voici le singulier procès criminel où le Corse avait gagné sa condamnation à mort. Quoiqu'elle soit excessivement curieuse, cette analyse sera très-rapide.

Il est impossible de faire une longue digression au dénoûment d'une scène déjà si étendue et qui n'offre pas d'autre intérêt que celui dont est entouré Jacques Collin, espèce de colonne vertébrale qui, par son horrible influence, relie pour ainsi dire LE PÈRE GORIOT à ILLUSIONS PERDUES, et ILLUSIONS PERDUES à cette ÉTUDE.

L'imagination du lecteur développera d'ailleurs ce thème obscur qui causait en ce moment bien des inquiétudes aux jurés de la session où Théodore Calvi avait comparu.

Aussi, depuis huit jours que le pourvoi du criminel était rejeté par la Cour de cassation, M. de Granville s'occupait-il de cette affaire et suspendait-il l'ordre d'exécution de jour en jour, tant il tenait à rassurer les jurés en publiant que le condamné, sur le seuil de la mort, avait avoué son crime.

XIII

Un singulier procès criminel.

Une pauvre veuve de Nanterre, dont la maison était isolée dans cette commune, située, comme on sait, au milieu de la plaine infertile qui s'étale entre le Mont-Valérien, Saint-Germain, les collines de Sartrouville et d'Argenteuil, avait été assassinée et volée quelques jours après avoir reçu sa part d'un héritage inespéré.

Cette part se montait à trois mille francs, à une douzaine de couverts, une chaîne, une montre en or et du linge.

Au lieu de placer les trois mille francs à Paris, comme le lui conseillait le notaire du marchand de vin décédé de qui elle héritait, la vieille femme avait voulu tout garder.

D'abord elle ne s'était jamais vu tant d'argent à elle, puis elle se défiait de tout le monde en toute espèce d'affaires, comme la plupart des gens du peuple ou de la campagne.

Après de mûres causeries avec un marchand de vin de Nanterre, son parent et parent du marchand de vin décédé, cette veuve s'était résolue à mettre la somme en viager, à vendre sa maison de Nanterre et à aller vivre en bourgeoise à Saint-Germain.

La maison où elle demeurait, accompagnée d'un assez grand jardin enclos de mauvaises palissades, était l'ignoble maison que se bâtissent les petits cultivateurs des environs de Paris. Le plâtre et les moëllons, extrêmement abondants à Nanterre, dont le territoire est couvert de carrières exploitées à ciel ouvert, avaient été, comme on le voit communément autour de Paris, employés à la hâte et sans aucune idée architecturale. C'est presque toujours la hutte du sauvage civilisé.

Cette maison consistait en un rez-de-chaussée et un premier étage au-dessus duquel s'étendaient des mansardes.

Le carrier, mari de cette femme et constructeur de ce logis, avait mis des barres de fer très-solides à toutes les fenêtres. La porte d'entrée était d'une solidité remarquable.

Le défunt se savait là, seul, en rase campagne, et quelle campagne! Sa clientèle se composait des principaux maîtres maçons de Paris, il avait donc rapporté les plus importants matériaux de sa maison, bâtie à cinq cents pas de sa carrière, sur ses voitures, qui revenaient à vide.

Il choisissait dans les démolitions de Paris les choses à sa convenance et à très-bas prix. Ainsi, les fenêtres, les grilles, les portes, les volets, la menuiserie, tout était provenu de déprédations autorisées, de cadeaux à lui faits par ses pratiques, de bons cadeaux bien choisis. De deux châssis à prendre, il emportait le meilleur.

La maison, précédée d'une cour assez vaste, où se trouvaient les écuries, était fermée de murs sur le chemin. Une forte grille servait

de porte. D'ailleurs, des chiens de garde habitaient l'écurie, et un petit chien passait la nuit dans la maison. Derrière la maison, il existait un jardin d'un hectare environ.

Devenue veuve et sans enfants, la femme du carrier demeurait dans cette maison avec une seule servante. Le prix de la carrière vendue avait soldé les dettes du carrier, mort deux ans auparavant. Le seul avoir de la veuve fut cette maison déserte, où elle nourrissait des poules et des vaches en en vendant les œufs et le lait à Nanterre.

N'ayant plus de garçon d'écurie, de charretier, ni d'ouvriers carriers que le défunt faisait travailler à tout, elle ne cultivait plus le jardin, elle y coupait le peu d'herbes et de légumes que la nature de ce sol caillouteux y laisse venir.

Le prix de la maison et l'argent de la succession pouvant produire sept à huit mille francs, cette femme se voyait très-heureuse à Saint-Germain avec sept ou huit cents francs de rentes viagères qu'elle croyait pouvoir tirer de ses huit mille francs.

Elle avait eu déjà plusieurs conférences avec le notaire de Saint-Germain, car elle se refusait à donner son argent en viager au marchand de vin de Nanterre, qui le lui demandait.

Dans ces circonstances, un jour, on ne vit plus reparaître la veuve Pigeau ni sa servante. La grille de la cour, la porte d'entrée de la maison, les volets, tout était clos.

Après trois jours, la justice, informée de cet état de choses, fit une descente. M. Popinot, juge d'instruction, accompagné du procureur du roi, vint de Paris, et voici ce qui fut constaté :

« Ni la grille de la cour, ni la porte d'entrée de la maison ne portaient de traces d'effraction. La clef se trouvait dans la serrure de la porte d'entrée, à l'intérieur. Pas un barreau de fer n'avait été forcé. Les serrures, les volets, toutes les fermetures étaient intactes.

Les murailles ne présentaient aucune trace qui pût dévoiler le passage des malfaiteurs. Les cheminées en poterie, n'offrant pas d'issue praticable, n'avaient pu permettre de s'introduire par cette voie. Les faîteaux, sains et entiers, n'accusaient d'ailleurs aucune violence.

En pénétrant dans les chambres au premier étage, les magistrats, les gendarmes et Bibi-Lupin trouvèrent la veuve Pigeau étranglée dans son lit et la servante étranglée dans le sien au moyen de leurs foulards de nuit. Les trois mille francs avaient été pris, ainsi que les couverts et les bijoux. Les deux corps étaient en putréfaction, ainsi que ceux du petit chien et d'un gros chien de basse-cour.

Les palissades d'enceinte du jardin furent examinées, rien n'y était brisé. Dans le jardin, les allées n'offraient aucun vestige de passage. Il parut probable au juge d'instruction que l'assassin avait marché sur l'herbe pour ne pas laisser l'empreinte de ses pas, s'il s'était introduit par là ; mais comment avait-il pu pénétrer dans la maison ?

Du côté du jardin, la porte avait une imposte garnie de trois barreaux de fer intacts. De ce côté, la clef se trouvait également dans la serrure, comme à la porte d'entrée du côté de la cour.

Une fois ces impossibilités parfaitement constatées par M. Popinot, par Bibi-Lupin, qui resta pendant une journée à tout observer, par le procureur du roi lui-même et par le brigadier du poste de Nanterre, cet assassinat devint un affreux problème où la politique et la justice devaient avoir le dessous.

Ce drame, publié par la *Gazette des Tribunaux*, avait eu lieu dans l'hiver de 1828 à 1829.

Dieu sait quel intérêt de curiosité cette étrange aventure souleva dans Paris; mais Paris qui, tous les matins, a de nouveaux drames à dévorer, oublie tout. La police, elle, n'oublie rien.

Trois mois après ces perquisitions infructueuses, une fille publique, remarquée pour ses dépenses par des agents de Bibi-Lupin, et surveillée à cause de ses accointances avec quelques voleurs, voulut faire engager, par une de ses amies, douze couverts, une montre et une chaîne d'or. L'amie refusa.

Le fait parvint aux oreilles de Bibi-Lupin, qui se souvint des douze couverts, de la montre et de la chaîne d'or, volés à Nanterre. Aussitôt les commissionnaires au mont-de-piété, tous les recéleurs de Paris furent avertis, et Bibi-Lupin soumit Manon la Blonde à un espionnage formidable.

On apprit bientôt que Manon la Blonde était amoureuse folle d'un jeune homme qu'on ne voyait guère, car il passait pour être sourd à toutes les preuves d'amour de la blonde Manon. Mystère sur mystère.

Ce jeune homme, soumis à l'attention des espions, fut bientôt vu, puis reconnu pour être un forçat évadé, le fameux héros des vendettes corses, le beau Théodore Calvi, dit Madeleine.

On lâcha sur Théodore un de ces recéleurs à double face, qui servent à la fois les voleurs et la police, et il promit à Théodore d'acheter les couverts, la montre et la chaîne d'or.

Au moment où le ferrailleur de la cour Saint-Guillaume comptait l'argent à Théodore, déguisé en femme, à dix heures et demie du soir, la police fit une descente, arrêta Théodore et saisit les objets.

L'instruction commença sur-le-champ. Avec de si faibles éléments, il était impossible, en style de parquet, d'en tirer une condamnation à mort.

Jamais Calvi ne se démentit. Il ne se coupa jamais : il dit qu'une femme de la campagne lui avait vendu ces objets à Argenteuil, et, qu'après les lui avoir achetés, le bruit de l'assassinat commis à Nanterre l'avait éclairé sur le danger de posséder ces couverts, cette montre et ses bijoux, qui, d'ailleurs, ayant été désignés dans l'inventaire fait après le décès du marchand de vin de Paris, oncle de la veuve Pigeau, se trouvaient être les objets volés.

Enfin, forcé par la misère de vendre ces objets, disait-il, il avait voulu s'en défaire en employant une personne non compromise.

On ne put rien obtenir de plus du forçat libéré, qui sut, par son silence et par sa fermeté, faire croire à la justice que le marchand de vin de Nanterre avait commis le crime, et que la femme de qui il tenait les choses compromettantes était l'épouse de ce marchand.

Le malheureux parent de la veuve Pigeau et sa femme furent arrêtés; mais, après huit jours de détention et une enquête scrupuleuse, il fut établi que ni le mari ni la femme, n'avaient quitté leur établissement à l'époque du crime.

D'ailleurs, Calvi ne reconnut pas, dans l'épouse du marchand de vin, la femme qui, selon lui, lui aurait vendu l'argenterie et les bijoux.

Comme la concubine de Calvi, impliquée dans le procès, fut convaincue d'avoir dépensé mille francs environ, depuis l'époque du crime jusqu'au moment où Calvi voulut engager l'argenterie et les bijoux, de telles preuves parurent suffisantes pour faire envoyer aux assises le forçat et sa concubine.

Cet assassinat étant le dix-huitième commis par Théodore, il fut condamné à mort, car il parut être l'auteur de ce crime si habilement commis. S'il ne reconnut pas la marchande de vin de Nanterre, il fut reconnu par la femme et par le mari. L'instruction avait établi, par de nombreux témoignages, le séjour de Théodore à Nanterre pendant environ un mois; il y avait servi les maçons, la figure enfarinée de plâtre et mal vêtu.

A Nanterre, chacun donnait dix-huit ans à ce garçon, qui devait avoir *nourri ce poupon* (comploté, préparé ce crime) pendant un mois.

Le parquet croyait à des complices. On mesura la largeur des tuyaux pour l'adapter au corps de Manon la Blonde, afin de voir si elle avait pu s'introduire par les cheminées; mais un enfant de six ans n'aurait pu passer par les tuyaux en poterie, par lesquels l'architecture moderne remplace aujourd'hui les vastes cheminées d'autrefois.

Sans ce singulier et irritant mystère, Théodore eût été exécuté depuis une semaine.

L'aumônier des prisons avait, comme on l'a vu, totalement échoué.

Cette affaire et le nom de Calvi dut échapper à l'attention de Jacques Collin, alors préoccupé de son duel avec Contenson, Corentin et Peyrade.

Trompe-la-Mort essayait, d'ailleurs, d'oublier le plus possible les *amis* et tout ce qui regardait le Palais de Justice. Il tremblait d'une rencontre qui l'aurait mis face à face avec un *fanandel* par qui le *dab* se serait vu demander des comptes impossibles à rendre.

XIV

Charlot.

Le directeur de la Conciergerie alla sur-le-champ au parquet du procureur général, et y trouva le premier avocat général causant avec M. de Granville, et tenant l'ordre d'exécution à la main.

M. de Granville, qui venait de passer toute la nuit à l'hôtel de Sérizy, quoique accablé de fatigue et de douleurs, car les médecins n'osaient encore affirmer que la comtesse conserverait sa raison, était obligé, par cette exécution importante, de donner quelques heures à son parquet.

Après avoir causé un instant avec le directeur, M. de Granville reprit l'ordre d'exécution à son avocat général et le remit à Gault.

— Que l'exécution ait lieu, dit-il, à moins de circonstances extraordinaires que vous jugerez; je me fie à votre prudence. On peut retarder le dressage de l'échafaud jusqu'à dix heures et demie, il vous reste donc une heure. Dans une pareille matinée, les heures valent des siècles, et il tient bien des événements dans un siècle ! Ne laissez pas croire à un sursis. Qu'on fasse la toilette, s'il le faut, et, s'il n'y a pas de révélation, remettez l'ordre à Sanson à neuf heures et demie. Qu'il attende !

Au moment où le directeur de la prison quittait le cabinet du procureur général, il rencontra, sous la voûte du passage qui débouche dans la galerie, M. Camusot, qui s'y rendait.

Il eut donc une rapide conversation avec le juge ; et, après l'avoir instruit de ce qui se passait à la Conciergerie, relativement à Jacques Collin, il y descendit pour opérer cette confrontation de Trompe-la-

Mort et de Madeleine; mais il ne permit au soi-disant ecclésiastique de communiquer avec le condamné à mort qu'au moment où Bibi-Lupin, admirablement déguisé en gendarme, eut remplacé le mouton qui surveillait le jeune Corse.

On ne peut pas se figurer le profond étonnement des trois forçats, en voyant un surveillant venir chercher Jacques Collin, pour le mener dans la chambre du condamné à mort.

Ils se rapprochèrent de la chaise où Jacques Collin était assis par un bond simultané.

— C'est pour aujourd'hui, n'est-ce pas? monsieur Julien, dit Fil-de-Soie au surveillant.

— Mais, oui; Charlot est là, répondit le surveillant avec une parfaite indifférence.

Le peuple et le monde des prisons appellent ainsi l'exécuteur des hautes œuvres de Paris. Ce sobriquet date de la révolution de 1789. Ce nom produisit une profonde sensation. Tous les prisonniers se regardèrent entre eux.

— C'est fini! répondit le surveillant, l'ordre d'exécution est arrivé à M. Gault, et l'arrêt vient d'être lu.

— Ainsi, reprit la Pouraille, la belle Madeleine a reçu tous les sacrements?... Il avala une dernière bouffée d'air.

— Pauvre petit Théodore... s'écria le Biffon, il est bien gentil. C'est dommage d'éternuer dans le son à son âge...

Le surveillant se dirigeait vers le guichet, en se croyant suivi de Jacques Collin, mais l'Espagnol allait lentement, et, quand il se vit à dix pas de Julien, il parut faiblir et demanda par un geste le bras de la Pouraille.

— C'est un assassin! dit Napolitas au prêtre en montrant la Pouraille et offrant son bras.

— Non, pour moi c'est un malheureux!... répondit Trompe-la-Mort avec la présence d'esprit et l'onction de l'archevêque de Cambrai.

Et il se sépara de Napolitas, qui, du premier coup d'œil, lui avait paru très-suspect.

— Il est sur la première marche de l'abbaye de Monte-à-Regret; mais j'en suis le prieur! Je vais vous montrer comment je sais *m'entifler* avec la *Cigogne* (rouer le procureur général). Je veux *cromper* cette *sorbonne* de ses pattes...

— A cause de sa *montante!* dit Fil-de-Soie en souriant.

— Je veux donner cette âme au ciel! répondit avec componction Jacques Collin en se voyant entouré par quelques prisonniers.

Et il rejoignit le surveillant au guichet.

— Il est venu pour sauver Madeleine, dit Fil-de-Soie, nous avons bien deviné la chose. Quel dab!...

— Mais comment!... les hussards de la guillotine sont là, il ne le verra seulement pas, reprit le Biffon...

— Il a le *boulanger* pour lui! s'écria la Pouraille. Lui *poisser nos philippes!*... il aime trop les *amis!* il a trop besoin de nous! On voulait nous *mettre à la manque pour lui* (nous le faire livrer), nous ne sommes pas des *gnioles!* S'il *crompe* sa Madeleine, il aura ma *balle!* (mon secret).

Ce dernier mot eut pour effet d'augmenter le dévouement des trois forçats pour leur dieu; car, en ce moment, leur fameux *dab* devint toute leur espérance.

Jacques Collin, malgré le danger de Madeleine, ne faillit pas à son rôle. Cet homme, qui connaissait la Conciergerie aussi bien que les trois bagnes, se trompa si naturellement, que le surveillant fut obligé de lui dire à tout moment: — « Par ici, — par là! » jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés au greffe.

Là, Jacques Collin vit du premier regard, accoudé sur le poêle, un homme grand et gros, dont le visage rouge et long ne manquait pas d'une certaine distinction, et il reconnut Sanson.

— Monsieur est l'aumônier, dit-il en allant à lui d'un air plein de bonhomie.

Cette erreur fut si terrible, qu'elle glaça les spectateurs.

— Non, monsieur, répondit Sanson, j'ai d'autres fonctions.

Sanson, le père du dernier exécuteur de ce nom, car il a été destitué récemment, était le fils de celui qui exécuta Louis XVI.

Après quatre cents ans d'exercice de cette charge, l'héritier de tant de tortionnaires avait tenté de répudier ce fardeau héréditaire.

Les Sanson, bourreaux à Rouen pendant deux siècles, avant d'être revêtus de la première charge du royaume, exécutaient de père en fils les arrêts de la justice depuis le treizième siècle.

Il est peu de familles qui puissent offrir l'exemple d'un office ou d'une noblesse conservée de père en fils pendant six siècles.

Au moment où ce jeune homme, devenu capitaine de cavalerie, se voyait sur le point de faire une belle carrière dans les armes, son père exigea qu'il vînt l'assister pour l'exécution du roi. Puis il fit de son fils son second lorsqu'en 1793 il y eut deux échafauds en permanence: l'un à la barrière du Trône, l'autre à la place de Grève.

Alors âgé d'environ soixante ans, ce terrible fonctionnaire se faisait remarquer par une excellente tenue, par des manières douces et posées, par un grand mépris pour Bibi-Lupin et ses acolytes, les pourvoyeurs de la machine.

Le seul indice qui, chez cet homme, trahissait le sang des vieux tortionnaires du moyen âge, était une largeur et une épaisseur formidables dans les mains.

Assez instruit, d'ailleurs, tenant fort à sa qualité de citoyen et d'électeur, passionné, dit-on, pour le jardinage, ce grand et gros homme, parlant bas, d'un maintien calme, très-silencieux, au front large et chauve, ressemblait beaucoup plus à un membre de l'aristocratie anglaise qu'à un exécuteur des hautes œuvres.

Aussi, un chanoine espagnol devait-il commettre l'erreur que commettait volontairement Jacques Collin.

— Ce n'est pas un forçat, dit le chef des surveillants au directeur.

— Je commence à le croire, se dit M. Gault en faisant un mouvement de tête à son subordonné.



Il se sépara de Napolitas, qui, du premier coup d'œil, lui avait paru très-suspect.

XV

La confession

Jacques Collin fut introduit dans l'espèce de cave où le jeune Théodore, en camisole de force, était assis au bord de l'affreux lit de camp de cette chambre.

Trompe-la-Mort, momentanément éclairé par le jour du corridor, reconnut sur-le-champ Bibi-Lupin dans le gendarme qui se tenait debout, appuyé sur son sabre.

— *Io sono Gaba-Morto! Parla nostro italiano*, dit vivement Jacques Collin. *Vengo ti salvar* (Je suis Trompe-la-Mort, parlons italien, je viens te sauver).

Tout ce qu'allaient se dire les deux amis devait être inintelligible pour le faux gendarme, et, comme Bibi-Lupin était censé garder le prisonnier, il ne pouvait quitter son poste. Aussi, la rage du chef de la police de sûreté ne saurait-elle se décrire.

Théodore Calvi, jeune homme au teint pâle et olivâtre, à cheveux blonds, aux yeux caves et d'un bleu trouble, très-bien proportionné d'ailleurs, d'une prodigieuse force musculaire cachée sous cette apparence lymphatique que présentent parfois les méridionaux, aurait eu la plus charmante physionomie sans des sourcils arqués, sans un front déprimé, qui lui donnaient quelque chose de sinistre, sans des lèvres rouges d'une cruauté sauvage, et sans un mouvement de muscles qui dénote cette faculté d'irritation particulière aux Corses, et qui les rend si prompts à l'assassinat dans une querelle soudaine.

Saisi d'étonnement par les sons de cette voix, Théodore leva brusquement la tête et crut à quelque hallucination: mais, comme il était familiarisé par une habitation de deux mois avec la profonde obscurité de cette boite en pierre de taille, il regarda le faux ecclésiastique et soupira profondément.

Il ne reconnut pas Jacques Collin, dont le visage couturé par l'action de l'acide sulfurique ne lui sembla point être celui de son *Dab*.

— C'est bien moi, ton Jacques, je suis en prêtre et je viens te sauver. Ne fais pas la bêtise de me reconnaître, et aie l'air de te confesser.

Ceci fut dit rapidement.

— Ce jeune homme est très-abattu, la mort l'effraye, il va tout avouer, dit Jacques Collin en s'adressant au gendarme.

— Dis-moi quelque chose qui me prouve que tu es *lui*, car tu n'as que *sa* voix.

— Voyez-vous, il me dit, le pauvre malheureux, qu'il est innocent, reprit Jacques Collin en s'adressant au gendarme.

Bibi-Lupin n'osa point parler, de peur d'être reconnu.

— *Sempremi!* répondit Jacques en revenant à Théodore, et lui jetant ce mot de convention dans l'oreille.

— *Sempreti!* dit le jeune homme en donnant la réplique de la passe. C'est bien mon *dab*...!

— As-tu fait le coup?

— Oui.

— Raconte-moi tout, afin que je puisse voir comment je ferai pour te sauver; il est temps, Charlot est là.

Aussitôt le Corse se mit à genoux et parut vouloir se confesser.

Bibi-Lupin ne savait que faire, car cette conversation fut si rapide qu'elle prit à peine le temps pendant lequel elle se lit.

Théodore raconta promptement les circonstances connues de son crime et que Jacques Collin ignorait.

— Les jurés m'ont condamné sans preuves, dit-il en terminant.



Bibi-Lupin.

— Enfant, tu discutes quand on va te couper les cheveux!...

— Mais, je puis bien avoir été seulement chargé de mettre en plan les bijoux. Et voilà comme on juge, et à Paris encore!...

— Mais comment s'est fait le coup? demanda Trompe-la-Mort.

— Ah! voilà! Depuis que je ne t'ai vu, j'ai fait la connaissance d'une petite fille corse, que j'ai rencontrée en arrivant à *Pantin* (Paris).

— Les hommes assez bêtes pour aimer une femme, s'écria Jacques Collin, périssent toujours par là!... C'est des tigres en liberté, des tigres qui babillent et qui se regardent dans des miroirs.. Tu n'as pas été sage!...

— Mais...

— Voyons, à quoi t'a-t-elle servi cette sacrée largue?

— Cet amour de femme, grande comme un fagot, mince comme une anguille, adroite comme un singe, a passé par le haut du four et m'a ouvert la porte de la maison. Les chiens, bourrés de boulettes, étaient morts. J'ai refroidi les deux femmes. Une fois l'argent pris, la Ginetta a refermé la porte et est sortie par le haut du four.

— Une si belle invention vaut la vie, dit Jacques Collin en admirant la façon du crime, comme un ciseleur admire le modèle d'une figurine.

— J'ai commis la sottise de déployer tout ce talent-là pour mille écus!...

— Non, pour une femme! reprit Jacques Collin. Quand je te disais qu'elles nous ôtent notre intelligence!...

Jacques Collin jeta sur Théodore un regard flamboyant de mépris.

— Tu n'étais plus là! répondit le Corse, j'étais abandonné.

— Et, l'aimes-tu, cette petite? demanda Jacques Collin sensible au reproche que contenait cette réponse.

— Ah! si je veux vivre, c'est maintenant pour toi plus que pour elle.

— Reste tranquille! Je ne me nomme pas pour rien Trompe-la-Mort! Je me charge de toi!

— Quoi! la vie!... s'écria le jeune Corse en levant ses bras emmaillotés vers la voûte humide de ce cachot.

— Ma petite Madeleine, apprête-toi à retourner au *pré à vioque*,

reprit Jacques Collin. Tu dois t'y attendre, on ne va pas te couronner de roses comme le bœuf gras!... S'ils nous ont déjà *ferrés* pour Rochefort, c'est qu'ils essayent à se débarrasser de nous! Mais je te ferai diriger sur Toulon, tu t'évaderas, et tu reviendras à Pantin, où je t'arrangerai quelque petite existence bien gentille...

Un soupir, comme il en avait peu retenti sous cette voûte inflexible, un soupir exhalé par le bonheur de la délivrance, choqua la pierre, qui renvoya cette note, sans égale en musique, dans l'oreille de Bibi-Lupin stupéfait.

— C'est l'effet de l'absolution que je viens de lui promettre à cause de ses révélations, dit Jacques Collin au chef de la police de sûreté. Ces Corses, voyez-vous, monsieur le gendarme, sont pleins de foi! Mais il est innocent comme l'enfant Jésus, et je vais essayer de le sauver...

— Dieu soit avec vous! monsieur l'abbé!..... dit en français Théodore.

— Trompe-la-Mort, plus Carlos Herrera, plus chanoine que jamais, sortit de la chambre du condamné, se précipita dans le corridor, et joua l'horreur en se présentant à M. Gault.

— Monsieur le directeur, ce jeune homme est innocent, il m'a révélé le coupable!... Il allait mourir pour un faux point d'honneur... C'est un Corse! Allez demander pour moi, dit-il, cinq minutes d'audience à M. le procureur général. M. de Granville ne refusera pas d'écouter immédiatement un prêtre espagnol qui souffre tant des erreurs de la justice française!

— J'y vais, répondit M. Gault au grand étonnement de tous les spectateurs de cette scène extraordinaire.

— Mais, reprit Jacques Collin, faites-moi reconduire dans cette cour en attendant, car j'y achèverai la conversion d'un criminel que j'ai déjà frappé dans le cœur... Ils ont un cœur, ces gens-là!

Cette allocution produisit un mouvement parmi toutes les personnes qui se trouvaient là.

Les gendarmes, le greffier des écrous, Sanson, les surveillants, l'aide de l'exécuteur, qui attendaient l'ordre d'aller faire dresser la mécanique, en style de prison, tout ce monde, sur qui les émotions glissent, fut agité par une curiosité très-concevable.

XVI

Où mademoiselle Collin entre en scène.

En ce moment, on entendit le fracas d'un équipage à chevaux fins qui arrêtait à la grille de la Conciergerie, sur le quai, d'une manière significative.

La portière fut ouverte, le marchepied fut déplié si vivement, que toutes les personnes crurent à l'arrivée d'un grand personnage.

Bientôt une dame, agitant un papier bleu, se présenta, suivie d'un valet de pied et d'un chasseur, à la grille du guichet. Vêtue tout en noir, et magnifiquement, le chapeau couvert d'un voile, elle essuyait ses larmes avec un mouchoir brodé très-ample.

Jacques Collin reconnut aussitôt Asie, ou, pour rendre son véritable nom à cette femme, Jacqueline Collin, sa tante. Cette atroce vieille, digne de son neveu, dont toutes les pensées étaient concentrées sur le prisonnier, et qui le défendait avec une intelligence, une perspicacité, au moins égales en puissance à celles de la justice, avait une permission donnée la veille au nom de la femme de chambre de la duchesse de Maufrigneuse, sur la recommandation de M. de Sérizy, de communiquer avec Lucien et l'abbé Carlos Herrera, dès qu'ils ne seraient plus au secret, et sur laquelle le chef de division, chargé des prisons, avait écrit un mot.

Le papier, par sa couleur, impliquait déjà de puissantes recommandations; car ces permissions, comme les billets de faveur au spectacle, diffèrent de forme et d'aspect.

Aussi le porte-clefs ouvrit-il le guichet, surtout en apercevant ce chasseur emplumé, dont le costume, vert et or, brillant comme celui d'un général russe, annonçait une visiteuse aristocratique et un blason quasi royal.

— Ah! mon cher abbé, s'écria la fausse grande dame qui versa un torrent de larmes en apercevant l'ecclésiastique, comment a-t-on pu mettre ici, même pour un instant, un si saint homme!

Le directeur prit la permission et lut: *A la recommandation de Son Excellence le comte de Sérizy.*

— Ah! madame de San-Esteban, madame la marquise, dit Carlos Herrera, quel beau dévouement!

— Madame, on ne communique pas ainsi, dit le bon vieux Gault.

Et il arrêta lui-même au passage cette tonne de moire noire et de dentelles.

— Mais, à cette distance! reprit Jacques Collin, et devant vous?... ajouta-t-il en jetant un regard circulaire à l'assemblée.

La tante, dont la toilette devait étourdir le greffe, le directeur, les surveillants et les gendarmes, puait le musc. Elle portait, outre des dentelles pour mille écus, un cachemire noir de six mille francs.

Enfin, le chasseur paradait dans la cour de la Conciergerie avec l'insolence d'un laquais qui se sait indispensable à une princesse exigeante. Il ne parlait pas au valet de pied, qui stationnait à la grille du quai, toujours ouverte pendant le jour.

— Que veux-tu! Que dois-je faire? dit madame de San-Esteban dans l'argot convenu entre la tante et le neveu.

Comme on l'a déjà vu dans UN DRAME DANS LES PRISONS, cet argot consistait à donner des terminaisons en *ar* ou en *or*, en *al* ou en *i*, de façon à défigurer les mots, soit français, soit d'argot, en les agrandissant. C'était le chiffre diplomatique appliqué au langage.

— Mets toutes les lettres en lieu sûr, prends les plus compromettantes pour chacune de ces dames, reviens mise en voleuse dans la salle des Pas-Perdus, et attends-y mes ordres.

Asie ou Jacqueline s'agenouilla comme pour recevoir la bénédiction, et le faux abbé bénit sa tante avec une componction évangélique.

— *Addio, marchesa!* dit-il à haute voix. — Et, ajouta-t-il en se servant de leur langage de convention, retrouve Europe et Paccard avec les sept cent cinquante mille francs qu'ils ont effarouchés; il nous les faut.

— Paccard est là, répondit la pieuse marquise en montrant le chasseur les larmes aux yeux.

Cette promptitude de compréhension arracha non-seulement un sourire, mais encore un mouvement de surprise à cet homme, qui ne pouvait être étonné que par sa tante.

La fausse marquise se tourna vers les témoins de cette scène en femme habituée à se poser.

— Il est au désespoir de ne pouvoir aller aux obsèques de son enfant, dit-elle en mauvais français, car cette affreuse méprise de la justice a fait connaître le secret de ce saint homme!... Moi, je vais assister à la messe mortuaire. Voici, monsieur, dit-elle à M. Gault, en lui donnant une bourse pleine d'or, voici pour soulager les pauvres prisonniers...

— Quel *chique-mar!* lui dit à l'oreille son neveu satisfait.

Jacques Collin suivit le surveillant qui le menait au préau.

Bibi-Lupin, au désespoir, avait fini par se faire voir d'un vrai gendarme, à qui, depuis le départ de Jacques Collin, il adressait des hem! hem! significatifs, et qui vint le remplacer dans la chambre du condamné.

Mais cet ennemi de Trompe-la-Mort ne put arriver assez à temps pour voir la grande dame, qui disparut dans son brillant équipage, et dont la voix, quoique déguisée, apportait à son oreille des sons rogommeux.

— Trois cents *balles* pour les détenus!... disait le chef des surveillants en montrant à Bibi-Lupin la bourse que M. Gault avait remise à son greffier.

— Montrez, monsieur Jacomety, dit Bibi-Lupin.

Le chef de la police secrète prit la bourse, vida l'or dans sa main, l'examina attentivement.

— C'est bien de l'or!... dit-il, et la bourse est armoriée! Ah! le gredin, est-il fort! est-il complet! Il nous met tous dedans, et à chaque instant!... On devrait tirer sur lui comme sur un chien!

— Qu'y a-t-il donc? demanda le greffier en reprenant la bourse.

— Il y a que cette femme doit être *une voleuse!*... s'écria Bibi-Lupin en frappant du pied avec rage sur la dalle extérieure du guichet.

Ces mots produisirent une vive sensation parmi les spectateurs groupés à une certaine distance de M. Sanson, qui restait toujours debout, le dos appuyé contre le gros poêle, au centre de cette vaste salle voûtée, en attendant un ordre pour faire la toilette au criminel et dresser l'échafaud sur la place de Grève.

DEUXIÈME PARTIE.

ENTRE M. LE PROCUREUR GÉNÉRAL ET JACQUES COLLIN.

XVII

Une séduction.

En se retrouvant au préau, Jacques Collin se dirigea vers ses *amis* du pas que devait avoir un habitué du *pré*.

— Qu'as-tu sur le casaquin? dit-il à la Pouraille.

— Mon affaire est faite, reprit l'assassin que Jacques Collin avait emmené dans un coin. J'ai besoin maintenant d'un *ami sûr*.

— Et pourquoi?

La Pouraille, après avoir raconté tous ses crimes à son chef, mais en argot, lui détailla l'assassinat et le vol commis chez les époux Crottat.

— Tu as mon estime, lui dit Jacques Collin. C'est bien travaillé; mais tu me parais coupable d'une faute...

— Laquelle?

— Une fois l'affaire faite, tu devais avoir un passeport russe, te déguiser en prince russe, acheter une belle voiture armoriée, aller déposer hardiment ton or chez un banquier, demander une lettre de crédit pour Hambourg, prendre la poste, accompagné d'un valet de chambre, d'une femme de chambre et de ta maîtresse habillée en princesse; puis, à Hambourg, t'embarquer pour le Mexique. Avec deux cent quatre-vingt mille francs en or, un gaillard d'esprit doit faire ce qu'il veut, et aller où il veut! *sinve!*

— Ah! tu as de ces idées-là, parce que tu es le *dab!*... Tu ne perds jamais *la sorbonne*, toi! Mais moi.

— Enfin, un bon conseil dans ta position, c'est du bouillon pour un mort, reprit Jacques Collin en jetant un regard fascinateur à son fanandel.

— C'est vrai! dit avec un air de doute la Pouraille. Donne-le-moi toujours, ton bouillon; s'il ne me nourrit pas, je m'en ferai un bain de pieds..,

— Te voilà pris par la Cigogne, avec cinq vols qualifiés, trois assassinats, dont le plus récent concerne deux riches bourgeois. Les jurés n'aiment pas qu'on tue des bourgeois... Tu seras *gerbé à la passe*, et tu n'as pas le moindre espoir!...

— Ils m'ont tous dit cela, répondit piteusement la Pouraille.

— Ma tante Jacqueline, avec qui je viens d'avoir un petit bout de conversation en plein greffe, et qui est, tu le sais, *la mère aux fanandels*, m'a dit que la Cigogne voulait se défaire de toi, tant elle te craignait.

— Mais, dit la Pouraille avec une naïveté qui prouve combien les voleurs sont pénétrés du *droit naturel* de voler, je suis riche à présent, que craignent-ils?

— Nous n'avons pas le temps de faire de la philosophie, dit Jacques Collin. Revenons à ta situation...

— Que veux-tu faire de moi? demanda la Pouraille en interrompant son *dab*.

— Tu vas voir! un chien mort vaut encore quelque chose.

— Pour les autres!... dit la Pouraille.

— Je te prends dans mon jeu! répliqua Jacques Collin.

— C'est déjà quelque chose!... dit l'assassin. Après?

— Je ne demande pas où est ton argent, mais ce que tu veux en faire?

La Pouraille espionna l'œil impénétrable du dab, qui continua froidement.

— As-tu quelque *largue* que tu aimes, un enfant, un fanandel à protéger? Je serai dehors dans une heure, je pourrai tout pour ceux à qui tu veux du bien.

La Pouraille hésitait encore, il restait au port d'armes de l'indécision. Jacques Collin fit alors avancer un dernier argument.

— Ta part dans notre caisse est de trente mille francs, la laisses-tu aux fanandels, la donnes-tu à quelqu'un? Ta part est en sûreté, je puis la remettre ce soir à qui tu veux la léguer.

L'assassin laissa échapper un mouvement de plaisir.

— Je le tiens! se dit Jacques Collin. — Mais ne flânons pas, réfléchis!... reprit-il en parlant à l'oreille de la Pouraille. Mon vieux, nous n'avons pas dix minutes à nous... Le procureur général va me demander et je vais avoir une conférence avec lui. Je le tiens, cet homme, je puis tordre le cou à la Cigogne! je suis certain de sauver Madeleine.

— Si tu sauves Madeleine, mon bon dab, tu peux bien me...

— Ne perdons pas notre salive, dit Jacques Collin d'une voix brève. Fais ton testament!

— Eh bien! je voudrais donner l'argent à la Gonore, répondit la Pouraille d'un air piteux.

— Tiens!... tu vis avec la veuve de Moïse, ce juif qui était à la tête des rouleurs du midi? demanda Jacques Collin.

Semblable aux grands généraux, Trompe-la-Mort connaissait admirablement bien le personnel de toutes les troupes.

— C'est elle-même, dit la Pouraille excessivement flatté.

— Jolie femme! dit Jacques Collin qui s'entendait admirablement à manœuvrer ces machines terribles. La largue est fine! elle a de grandes connaissances et *beaucoup de probité!* c'est une *voleuse* finie... Ah! tu t'es retrempé dans la Gonore! c'est bête de se faire *terrer* quand on tient une pareille *largue*. Imbécile! il fallait prendre un petit commerce honnête, et vivoter!... Et que *goupine-t-elle?*

— Elle est établie rue Sainte-Barbe, elle gère une maison...

— Ainsi, tu l'institues ton héritière?... Voilà, mon cher, où nous mènent ces gueuses-là, quand on a la bêtise de les aimer...

— Oui, mais ne lui donne rien qu'après ma culbute!

— C'est sacré, dit Jacques Collin d'un ton sérieux. Rien aux fanandels?

— Rien, ils m'ont *servi*, répondit haineusement la Pouraille.

— Qui t'a vendu? Veux-tu que je te venge? demanda vivement Jacques Collin en essayant de réveiller le dernier sentiment qui fasse vibrer ces cœurs au moment suprême. Qui sait, mon vieux *fanandel*, si je ne pourrais pas, tout en te vengeant, faire ta paix avec la Cigogne?...

Là, l'assassin regarda son dab d'un air hébété de bonheur.

— Mais, répondit le dab à cette expression de physionomie parlante, je ne joue en ce moment *la mislocq* que pour Théodore. Après le succès de ce vaudeville, mon vieux, pour un de mes *amis*, car tu es des miens, toi! je suis capable de bien des choses...

— Si je te vois seulement faire ajourner la cérémonie pour ce pauvre petit Théodore, tiens, je ferai tout ce que tu voudras ..

— Mais c'est fait, je suis sûr de *cromper sa sorbonne* des griffes de la Cigogne. Pour se *désenflacquer*, vois-tu, la Pouraille, il faut se donner la main les uns aux autres... On ne peut rien tout seul...

— C'est vrai! s'écria l'assassin.

La confiance était si bien établie, et sa foi dans le dab si fanatique, que la Pouraille n'hésita plus.

XVIII

Dernière incarnation.

La Pouraille livra le secret de ses complices, ce secret si bien gardé jusqu'à présent. C'était tout ce que Jacques Collin voulait savoir.

— Voici *la balle!* Dans *le poupon*, Ruffart, l'agent de Bibi-Lupin, était en tiers avec moi et Godet...

— Arrachelaine?... s'écria Jacques Collin en donnant à Ruffard son nom de voleur.

— C'est cela. Les gueux m'ont vendu, parce que je connais leur cachette, et qu'ils ne connaissent pas la mienne.

— Tu graisses mes bottes! mon amour, dit Jacques Collin.

— Quoi!

— Eh bien! répondit le dab, vois ce qu'on gagne à mettre en moi toute sa confiance?... Maintenant, ta vengeance est un point de la partie que je joue!... Je ne te demande pas de m'indiquer ta ca-

chette, tu me la diras au dernier moment; mais dis-moi tout ce qui regarde Ruffard et Godet?

— Tu es et tu seras toujours notre *dab*, je n'aurai pas de secrets pour toi, répliqua la Pouraille. Mon or est dans la *profonde* (la cave) de la maison à la Gonore.

— Tu ne crains rien de ta largue?

— Ah! ouiche! elle ne sait rien de mon tripotage! reprit la Pouraille. J'ai soûlé la Gonore, quoique ce soit une femme à ne rien dire la tête dans la lunette. Mais tant d'or!

— Oui, çà fait tourner le lait de la conscience la plus pure!... répliqua Jacques Collin.

— J'ai donc pu travailler sans *luisant* sur moi! Toute la volaille dormait dans le poulailler. L'or est à trois pieds sous terre, derrière des bouteilles de vin. Et par dessus j'ai mis une couche de cailloux et de mortier.

— Bon! fit Jacques Collin. Et les cachettes des autres?...

— Ruffard a *son fade* chez la Gonore, dans la chambre de la pauvre femme, qu'il tient par là, car elle peut devenir complice de recel et finir ses jours à Saint-Lazare.

— Ah! le gredin! comme la *raille* (la police) vous forme un voleur!... dit Jacques.

— Godet a mis *son fade* chez sa sœur, blanchisseuse de fin, une honnête fille qui peut attraper cinq ans de *Lorcefé* sans s'en douter. Le Fanandel a levé les carreaux du plancher, les a remis, et a filé.

— Sais-tu ce que je veux de toi? dit alors Jacques Collin en jetant sur la Pouraille un regard magnétique.

— Quoi?

— Que tu prennes sur ton compte l'affaire de Madeleine...

La Pouraille fit un singulier haut-le corps; mais il se remit promptement en posture d'obéissance sous le regard fixe du dab.

— Eh bien! *tu renâcles déjà!* tu te mêles de mon jeu! Voyons! quatre assassinats ou trois, n'est-ce pas la même chose?

— Peut-être!

— Par le *meg des fanandels*, tu es sans *raisiné* dans les *vermichels* (sans sang dans les veines). Et moi qui pensais à te sauver!...

— Et comment?

— Imbécile! si l'on promet de rendre l'or à la famille, tu en seras quitte pour aller à *rioque au pré*. Je ne donnerais pas une *face* de ta *sorbonne* si l'on tenait l'argent; mais, en ce moment, tu vaux sept cent mille francs, imbécile!...

— *Dab! dab!* s'écria la Pouraille au comble du bonheur.

— Et, reprit Jacques Collin, sans compter que nous rejetterons les assassinats sur Ruffard... Du coup Bibi-Lupin est dégommé... Je le tiens!

La Pouraille resta stupéfait de cette idée, ses yeux s'agrandirent, il fut comme une statue.

Arrêté depuis trois mois, à la veille de passer à la Cour d'assises, conseillé par ses *amis* de la Force, auxquels il n'avait pas parlé de ses complices, il était si bien sans espoir après l'examen de ses crimes, que ce plan avait échappé à toutes ces intelligences *enflacquées*. Aussi ce semblant d'espoir le rendit-il presque imbécile.

— Ruffard et Godet ont-ils déjà fait la noce? ont-ils fait prendre l'air à quelques-uns de leurs *jaunets?* demanda Jacques Collin.

— Ils n'osent pas, répondit la Pouraille. Les gredins attendent que je sois fauché. C'est ce que m'a fait dire ma largue par la Biffe, quand elle est venue voir le Biffon.

— Eh bien! nous aurons leurs *fades* dans vingt-quatre heures!... s'écria Jacques Collin. Les drôles ne pourront pas restituer comme toi, tu seras blanc comme neige et eux rougis de tout le sang! Tu deviendras, par mes soins, un honnête garçon entraîné par eux. J'aurai ta fortune pour mettre des alibis dans tes autres procès, et une fois au *pré*, car tu y retourneras, tu verras à t'évader... C'est une vilaine vie, mais c'est encore la vie!

Les yeux de la Pouraille annonçaient un délire intérieur.

— Vieux! avec sept cent mille francs on a bien des *cocardes!* disait Jacques Collin en grisant d'espoir son fanandel.

— *Dab! dab!*

— J'éblouirai le ministre de la justice... Ah! Ruffard la dansera, c'est une *raille* à démolir. Bibi-Lupin est frit.

— Eh bien! c'est dit! s'écria la Pouraille avec une joie sauvage. Ordonne, j'obéis.

Et il serra Jacques Collin dans ses bras, en laissant voir des larmes de joie dans ses yeux, tant il lui parut possible de sauver sa tête.

— Ce n'est pas tout, dit Jacques Collin. La *Cigogne* a la digestion difficile, surtout en fait de *redoublement de fièvre* (révélation d'un nouveau fait à charge). Maintenant il s'agit de *servir de belle une largue* (de dénoncer à faux une femme).

— Et comment? A quoi bon? demanda l'assassin.

— Aide-moi! Tu vas voir!... répondit Trompe-la-Mort

Jacques Collin révéla brièvement à la Pouraille le secret du crime commis à Nanterre, et lui fit apercevoir la nécessité d'avoir une femme qui consentirait à jouer le rôle qu'avait rempli la Ginetta.

Puis il se dirigea vers le Biffon avec la Pouraille devenu joyeux.

— Je sais combien tu aimes la Biffe?... dit Jacques Collin au Biffon.

Le regard que jeta le Biffon fut tout un poème horrible.

— Que fera-t-elle pendant que tu seras au *pré?*

Une larme mouilla les yeux féroces du Biffon.

— Eh bien! si je te la fourrais à la *Lorcefé des largues* (à la force des femmes, les Madelonnettes ou Saint-Lazare) pour un an, le temps de ton *gerbement* (jugement), de ton départ, de ton arrivée et de ton évasion?

— Tu ne peux faire ce miracle, elle est *nique de mèche* (sans aucune complicité), répondit l'amant de la Biffe.

— Ah! mon Biffon, dit la Pouraille, notre *dab* est plus puissant que le *meg!...* (Dieu).

— Quel est ton mot de passe avec elle? demanda Jacques Collin au Biffon avec l'assurance d'un maître qui ne doit pas essuyer de refus.

— *Sorgue à Pantin* (nuit à Paris). Avec ce mot, elle sait qu'on vient de ma part, et si tu veux qu'elle t'obéisse, montre-lui une *thune de cinq balles* (pièce de cinq francs), et prononce ce mot-ci: *Tondif!*

— Elle sera condamnée dans le *gerbement* de la Pouraille, et graciée pour révélation après un an d'*ombre!* dit sentencieusement Jacques Collin en regardant la Pouraille.

La Pouraille comprit le plan de son *dab*, et lui promit, par un seul regard, de décider le Biffon à y coopérer en obtenant de la Biffe cette fausse complicité dans le crime dont il allait se charger.

— Adieu, mes enfants. Vous apprendrez bientôt que j'ai sauvé mon petit des mains de *Charlot*, dit Trompe-la-Mort. Oui, Charlot était au greffe avec ses soubrettes pour faire la toilette à Madeleine! Tenez, dit-il, on vient me chercher de la part du *dab de la Cigogne* (du procureur général).

En effet, un surveillant, sorti du guichet, fit signe à cet homme extraordinaire, à qui le danger du jeune Corse avait rendu cette sauvage puissance avec laquelle il savait lutter contre la société.

Il n'est pas sans intérêt de faire observer qu'au moment où le corps de Lucien lui fut ravi, Jacques Collin s'était décidé, par une résolution suprême, à tenter une dernière incarnation, non plus avec une créature, mais avec une chose.

Il avait enfin pris le parti fatal que prit Napoléon sur la chaloupe qui le conduisit vers le *Bellérophon*.

Par un concours bizarre de circonstances, tout aida ce génie du mal et de la corruption dans son entreprise.

Aussi, quand même le dénoûment inattendu de cette vie criminelle perdrait un peu de ce merveilleux, qui, de nos jours, ne s'obtient que par des invraisemblances inacceptables, est-il nécessaire, avant de pénétrer avec Jacques Collin dans le cabinet du procureur général, de suivre madame Camusot chez les personnes où elle alla, pendant que tous ces événements se passaient à la Conciergerie?

Une des obligations auxquelles ne doit jamais manquer l'historien des mœurs, c'est de ne point gâter le vrai par des arrangements en apparence dramatiques, surtout quand le vrai a pris la peine de devenir romanesque.

La nature sociale, à Paris surtout, comporte de tels hasards, des enchevêtrements de conjectures si capricieuses, qui l'imagination des inventeurs est à tout moment dépassée.

La hardiesse du vrai s'élève à des combinaisons interdites à l'art, tant elles sont invraisemblables ou peu décentes, à moins que l'écrivain ne les adoucisse, ne les émonde, ne les châtre.

XIX

Première visite de madame Camusot.

Madame Camusot essaya de se composer une toilette du matin presque de bon goût, entreprise assez difficile pour la femme d'un juge qui, depuis six ans, avait constamment habité la province.

Il s'agissait de ne donner prise à la critique ni chez la marquise d'Espard, ni chez la duchesse de Maufrigneuse, en venant les trouver de huit à neuf heures du matin.

Amélie-Cécile Camusot, quoique née Thirion, hâtons-nous de le dire, réussit à moitié. N'est-ce pas, en fait de toilette, se tromper deux fois?...

On ne se figure pas de quelle utilité sont les femmes de Paris pour les ambitieux en tout genre; elles sont aussi nécessaires dans le grand monde que dans le monde des voleurs, où comme on vient de le voir, elles jouent un rôle énorme.

Ainsi, supposez un homme forcé de parler dans un temps donné, sous peine de rester en arrière dans l'arène, à ce personnage, immense sous la Restauration, et qui s'appelle encore aujourd'hui le garde des sceaux.

Prenez un homme dans la condition la plus favorable, un juge, c'est-à-dire un familier de la maison.

Le magistrat est obligé d'aller trouver soit un chef de division, soit le secrétaire particulier, soit le secrétaire général, et de leur prouver la nécessité d'obtenir une audience immédiate. Un garde des sceaux est-il jamais visible à l'instant même?

Au milieu de la journée, s'il n'est pas à la chambre, il est au conseil des ministres, où il signe, où il donne audience. Le matin, il dort on ne sait où. Le soir, il a ses obligations publiques et personnelles.

Si tous les juges pouvaient réclamer des moments d'audience, sous quelque prétexte que ce soit, le chef de la justice serait assailli.

L'objet de l'audience, particulière, immédiate, est donc soumis à l'appréciation d'une de ces puissances intermédiaires qui deviennent un obstacle, une porte à ouvrir, quand elle n'est pas déjà tenue par un compétiteur.

Une femme, elle! va trouver une autre femme; elle peut entrer dans la chambre à coucher immédiatement, en éveillant la curiosité de la maîtresse ou de la femme de chambre, surtout lorsque la maîtresse est sous le coup d'un grand intérêt ou d'une nécessité poignante.

Nommez la puissance femelle, madame la marquise d'Espard, avec qui devait compter un ministre; cette femme écrit un petit billet ambré que son valet de chambre porte au valet de chambre du ministre.

Le ministre est saisi par le poulet au moment de son réveil, il le lit aussitôt.

Si le ministre a des affaires, l'homme est enchanté d'avoir une visite à rendre à l'une des reines de Paris, une des puissances du faubourg Saint-Germain, une des favorites de Madame, de la dauphine ou du roi.

Casimir Périer, le seul premier ministre réel qu'ait eu la révolution de juillet, quittait tout pour aller chez un ancien premier gentilhomme de la chambre du roi Charles X.

Cette théorie explique le pouvoir de ces mots :

— « Madame, madame Camusot pour une affaire très-pressante, et que sait madame! » dits à la marquise d'Espard par sa femme de chambre qui la supposait éveillée.

Aussi la marquise cria-t-elle d'introduire Amélie incontinent.

La femme du juge fut bien écoutée quand elle commença par ces paroles ?

— Madame la marquise, nous sommes perdus pour vous avoir vengée...

— Comment, ma petite belle?... répondit la marquise en regardant madame Camusot dans la pénombre que produisit la porte entr'ouverte. Vous êtes divine, ce matin, avec votre petit chapeau. Où trouvez-vous ces formes-là?...

— Madame, vous êtes bien bonne... Mais vous savez que la manière dont Camusot a interrogé Lucien de Rubempré a réduit ce jeune homme au désespoir, et qu'il s'est pendu dans sa prison...

— Que va devenir madame de Sérizy? s'écria la marquise en jouant l'ignorance pour se faire raconter tout à nouveau.

— Hélas! on la tient pour folle... répondit Amélie. Ah! si vous pouvez obtenir de Sa Grandeur qu'il mande aussitôt mon mari par une estafette envoyée au Palais, le ministre saura d'étranges mystères, il en fera bien certainement part au roi... Dès lors, les ennemis de Camusot seront réduits au silence.

— Quels sont les ennemis de Camusot? demanda la marquise.

— Mais, le procureur général, et maintenant M. de Sérizy...

— C'est bon, ma petite, répliqua madame d'Espard, qui devait à MM. de Granville et de Sérizy sa défaite dans le procès ignoble qu'elle avait intenté pour faire interdire son mari, je vous défendrai. Je n'oublie ni mes amis, ni mes ennemis.

Elle sonna, fit ouvrir ses rideaux, le jour vint à flots; elle demanda son pupitre, et la femme de chambre l'apporta.

La marquise griffonna rapidement un petit billet.

— Que Godard monte à cheval et porte ce mot à la chancellerie; il n'y a pas de réponse, dit-elle à sa femme de chambre.

La femme de chambre sortit vivement, et, malgré cet ordre, resta sur la porte pendant quelques minutes.

— Il y a donc de grands mystères? demanda madame d'Espard. Contez-moi donc cela, chère petite. Clotilde de Grandlieu n'est-elle pas mêlée à cette affaire?

— Madame la marquise saura tout par Sa Grandeur, car mon mari ne m'a rien dit, il m'a seulement avertie de son danger. Il vaudrait mieux pour nous que madame de Sérizy mourût plutôt que de rester folle.

— Pauvre femme! dit la marquise. Mais ne l'était-elle pas déjà?

Les femmes du monde, par leur cent manières de prononcer la même phrase, démontrent aux observateurs attentifs l'étendue infinie des modes de la musique.

L'âme passe tout entière dans la voix aussi bien que dans le regard, elle s'empreint dans la lumière comme dans l'air, éléments que travaillent les yeux et le larynx.

Par l'accentuation de ces deux mots :

« Pauvre femme! » la marquise laissa deviner le contentement de la haine satisfaite, le bonheur du triomphe. Ah! combien de malheurs ne souhaitait-elle pas à la protectrice de Lucien! La vengeance qui survit à la mort de l'objet haï, qui n'est jamais assouvie, cause une sombre épouvante.

Aussi madame Camusot, quoique d'une nature âpre, haineuse et tracassière, fut-elle abasourdie. Elle ne trouva rien à répliquer. Elle se tut.

— Diane m'a dit, en effet, que Léontine était allée à la prison, reprit madame d'Espard. Cette chère duchesse est au désespoir de cet éclat, car elle a la faiblesse d'aimer beaucoup madame de Sérizy, mais cela se conçoit, elles ont adoré ce petit imbécile de Lucien presque en même temps, et rien ne lie ou ne désunit plus deux femmes que de faire leurs dévotions au même autel. Aussi cette chère amie a-t-elle passé deux heures hier dans la chambre de Léontine. Il paraît que la pauvre comtesse dit des choses affreuses! On m'a dit que c'est dégoûtant!... Une femme comme il faut ne devrait pas être sujette à de pareils accès! Fi! C'est une passion purement physique... La duchesse est venue me voir, pâle comme une morte; elle a eu bien du courage! Il y a dans cette affaire des choses monstrueuses.

— Mon mari dira tout au garde des sceaux pour sa justification, car on voulait sauver Lucien, et lui, madame la marquise, il a fait son devoir. Un juge d'instruction doit toujours interroger les gens au secret dans le temps voulu par la loi!... Il fallait bien lui demander quelque chose à ce petit malheureux, qui n'a pas compris qu'on le questionnait pour la forme, et il a fait tout de suite des aveux...

— C'était un sot et un impertinent! dit sèchement madame d'Espard.

La femme du juge garda le silence en entendant cet arrêt.

— Si nous avons succombé dans l'interdiction de M. d'Espard, ce n'est pas la faute de Camusot, je m'en souviendrai toujours! reprit la marquise après une pause... C'est Lucien, MM. de Sérizy, Bauvan et de Granville qui nous ont fait échouer. Avec le temps, Dieu sera pour moi! Tous ces gens-là seront malheureux. Soyez tranquille, je vais envoyer le chevalier d'Espard chez le garde des sceaux pour qu'il se hâte de faire venir votre mari, si c'est utile...

— Ah! madame...

— Écoutez! dit la marquise, je vous promets la décoration de la Légion d'honneur immédiatement, demain! Ce sera comme un éclatant témoignage de satisfaction pour votre conduite dans cette affaire. Oui, c'est un blâme de plus pour Lucien, ça le dira coupable! On se pend rarement pour son plaisir... Allons, adieu, chère belle!

XX

Deuxième visite de madame Camusot.

Madame Camusot, dix minutes après, entrait dans la chambre à coucher de la belle Diane de Maufrigneuse, qui, couchée à une heure du matin, ne dormait pas encore à neuf heures.

Quelque insensibles que soient les duchesses, ces femmes, dont le cœur est en stuc, ne voient pas l'une de leurs amies en proie à la folie sans que ce spectacle ne leur fasse une impression profonde.

Puis, les liaisons de Diane et de Lucien, quoique rompues depuis dix-huit mois, avaient laissé dans l'esprit de la duchesse assez de souvenirs pour que la funeste mort de cet enfant lui portât, à elle aussi, des coups terribles.

Diane avait vu pendant toute la nuit ce beau jeune homme, si charmant, si poétique, qui savait si bien aimer, pendu, comme le dépeignait Léontine dans les accès et avec les gestes de la fièvre chaude.

Elle gardait de Lucien d'éloquentes, d'enivrantes lettres, comparables à celles écrites par Mirabeau à Sophie, mais plus littéraires, plus soignées, car ces lettres avaient été dictées par la plus violente des passions, la vanité!

Posséder la plus ravissante des duchesses, la voir faisant des folies pour lui, des folies secrètes, bien entendu, ce bonheur avait tourné la tête à Lucien. L'orgueil de l'amant avait bien inspiré le poëte. Aussi la duchesse avait-elle conservé ces lettres émouvantes, comme certains vieillards ont des gravures obscènes, à cause des éloges hyperboliques donnés à ce qu'elle avait de moins duchesse en elle.

— Et il est mort dans une ignoble prison! se disait-elle en serrant les lettres avec effroi, quand elle entendit frapper doucement à sa porte par sa femme de chambre.

— Madame Camusot, pour une affaire de la dernière gravité qui concerne madame la duchesse, dit la femme de chambre.

Diane se dressa sur ses jambes tout épouvantée.

— Oh! dit-elle en regardant Amélie qui s'était composé une figure de circonstance, je devine tout! Il s'agit de mes lettres... Ah! mes lettres!...

Et elle tomba sur une causeuse. Elle se souvint alors d'avoir, dans l'excès de sa passion, répondu sur le même ton à Lucien, d'avoir célébré la poésie de l'homme comme il chantait les gloires de la femme, et par quels dithyrambes!

— Hélas! oui, madame, je viens vous sauver plus que la vie! il s'agit de votre honneur... Reprenez vos sens, habillez-vous, allons chez la duchesse de Grandlieu; car, heureusement pour vous, vous n'êtes pas la seule de compromise...

— Mais Léontine, hier, a brûlé, m'a-t-on dit, au Palais, toutes les lettres saisies chez notre pauvre Lucien?

— Mais, madame, Lucien était doublé de Jacques Collin! s'écria la femme du juge. Vous oubliez toujours cet atroce compagnonnage, qui, certes, est la seule cause de la mort de ce charmant et regrettable jeune homme! Or, ce Machiavel du bagne n'a jamais perdu la tête, lui! M. Camusot a la certitude que ce monstre a mis en lieu sûr les lettres les plus compromettantes des maîtresses de son...

— Son ami, dit vivement la duchesse. Vous avez raison, ma petite belle, il faut aller tenir conseil chez les Grandlieu. Nous sommes tous intéressés dans cet affaire, et fort heureusement Sérizy nous donnera la main...

Le danger extrême a, comme on l'a vu par les scènes de la Conciergerie, une vertu sur l'âme aussi terrible que celle des puissants réactifs sur le corps. C'est une pile de Volta morale.

Peut-être le jour n'est-il pas loin où l'on saisira le mode par lequel le sentiment se condense chimiquement en un fluide, peut-être pareil à celui de l'électricité.

Ce fut chez le forçat et chez la duchesse le même phénomène.

Cette femme abattue, mourante, et qui n'avait pas dormi, cette duchesse, si difficile à habiller, recouvra la force d'une lionne aux abois, et la présence d'esprit d'un général au milieu du feu.

Diane choisit elle-même ses vêtements et improvisa sa toilette avec la célérité qu'y eût mise une grisette qui se sert de femme de chambre à elle-même.

Ce fut si merveilleux, que la soubrette resta sur ses jambes, immobile pendant un instant, tant elle fut surprise de voir sa maîtresse en chemise laissant peut-être avec plaisir apercevoir à la femme du juge, à travers le brouillard clair du lin, un corps blanc, aussi parfait que celui de la Vénus de Canova. C'était comme un bijou sous son papier de soie.

Diane avait deviné soudain où se trouvait son corset de bonne fortune, ce corset qui s'accroche par devant, en évitant aux femmes pressées la fatigue et le temps si mal employé du laçage.

Elle avait déjà fixé les dentelles de la chemise et massé convenablement les beautés de son corsage, lorsque la femme de chambre apporta le jupon, et acheva l'œuvre en donnant une robe.

Pendant qu'Amélie, sur un signe de la femme de chambre, agrafait la robe par derrière et aidait la duchesse, la soubrette alla prendre des bas en fil d'Écosse, des brodequins de velours, un châle et un chapeau.

Amélie et la femme de chambre chaussèrent chacune une jambe.

— Vous êtes la plus belle femme que j'aie vue, dit habilement Amélie en baisant le genou fin et poli de Diane par un mouvement passionné.

— Madame n'a pas sa pareille, dit la femme de chambre.

— Allons, Josette, taisez-vous! répliqua la duchesse. — Vous avez une voiture? dit-elle à madame Camusot. Allons, ma petite belle, nous causerons en route.

Et la duchesse descendit le grand escalier de l'hôtel de Cadignan en courant et en mettant ses gants, ce qui ne s'était jamais vu.

— A l'hôtel de Grandlieu, et promptement! dit-elle à l'un de ses domestiques en lui faisant signe de monter derrière la voiture.

Le valet hésita, car cette voiture était un fiacre.

— Ah! madame la duchesse, vous ne m'aviez pas dit que ce jeune homme avait des lettres de vous! sans cela, Camusot aurait bien autrement procédé...

— La situation de Léontine m'a tellement occupée que je me suis entièrement oubliée, dit-elle. La pauvre femme était déjà quasi folle avant-hier, jugez de ce qu'a dû produire de désordre en elle le fatal événement! Ah! si vous saviez, ma petite, quelle matinée nous avons eue hier... Non, c'est à faire renoncer à l'amour. Hier, traînées toutes les deux, Léontine et moi, par une atroce vieille, une marchande à la toilette, une maîtresse femme, dans cette sentine puante et sanglante qu'on nomme la Justice, je lui disais, en la conduisant au Palais : « N'est-ce pas à tomber sur ses genoux et à crier, comme madame de Nucingen, quand, en allant à Naples, elle a subi l'une de ces tempêtes effrayantes de la Méditerranée : — « Mon Dieu! sauvez-moi, et plus jamais! » Certes, voici deux journées qui compteront dans ma vie! Sommes-nous stupides d'écrire!... Mais on aime! on reçoit des pages qui vous brûlent le cœur par les yeux, et tout flambe! et la prudence s'en va! et l'on répond...

— Pourquoi répondre, quand on peut agir? dit madame Camusot.

— Il est si beau de se perdre!... reprit orgueilleusement la duchesse. C'est la volupté de l'âme.

— Les belles femmes, répliqua modestement madame Camusot, sont excusables, elles ont bien plus d'occasions que nous autres de succomber!

La duchesse sourit.

— Nous sommes toujours trop généreuses, reprit Diane de Maufrigneuse. Je ferai comme cette atroce madame d'Espard.

— Et que fait-elle? demanda curieusement la femme du juge.

— Elle a écrit mille billets doux...

— Tant que cela!... s'écria la Camusot en interrompant la duchesse.

— Eh bien! ma chère, on n'y pourrait pas trouver une phrase qui la compromette...

— Vous seriez incapable de conserver cette froideur, cette attention, répondit madame Camusot. Vous êtes femme, vous êtes un de ces anges qui ne savent pas résister au diable...

— Je me suis juré de ne plus jamais écrire. Je n'ai, dans toute ma vie, écrit qu'à ce malheureux Lucien... Je conserverai ses lettres jusqu'à ma mort! Ma chère petite, c'est du feu, on en a besoin quelquefois...

— Si on les trouvait! fit la Camusot avec un petit geste pudique.

— Oh! je dirais que c'est les lettres d'un roman commencé. Car j'ai tout copié, ma chère, et j'ai brûlé les originaux!

— Oh! madame, pour ma récompense, laissez-moi les lire...

— Peut-être, dit la duchesse. Vous verrez alors, ma chère, qu'il n'en a pas écrit de pareilles à Léontine!

Ce dernier mot fut toute la femme, la femme de tous les temps et de tous les pays.

XXI

Un grand personnage destiné à l'oubli.

Semblable à la grenouille de la fable de la Fontaine, madame Camusot crevait dans sa peau du plaisir d'entrer chez les Grandlieu en compagnie de la belle Diane de Maufrigneuse. Elle allait former, dans cette matinée, un de ces liens si nécessaires à l'ambition.

Aussi s'entendait-elle appeler : — Madame la présidente. Elle éprouvait la jouissance ineffable de triompher d'obstacles immenses, et dont le principal était l'incapacité de son mari, secrète encore, mais qu'elle connaissait bien.

Faire arriver un homme médiocre! c'est pour une femme, comme pour les rois, se donner le plaisir qui séduit tant les grands acteurs, et qui consiste à jouer cent fois une mauvaise pièce. C'est l'ivresse de l'égoïsme! Enfin c'est en quelque sorte les saturnales du pouvoir.

Le pouvoir ne se prouve sa force à lui-même que par le singulier abus de couronner quelque absurdité des palmes du succès, en insultant au génie, seule force que le pouvoir absolu ne puisse atteindre.

La promotion du cheval de Caligula, cette farce impériale, a eu et aura toujours un grand nombre de représentations.

En quelques minutes, Diane et Amélie passèrent de l'élégant désordre dans lequel était la chambre à coucher de la belle Diane, à la correction d'un luxe grandiose et sévère, chez la duchesse de Grandlieu.

Cette Portugaise très-pieuse se levait toujours à huit heures pour aller entendre la messe à la petite église de Sainte-Valère, succursale de Saint-Thomas-d'Aquin, alors située sur l'esplanade des Invalides.

Cette chapelle, aujourd'hui démolie, a été transportée rue de Bourgogne, en attendant la construction de l'église gothique qui sera, dit-on, dédiée à sainte Clotilde.

Aux premiers mots dits à l'oreille de la duchesse de Grandlieu par Diane de Maufrigneuse, la pieuse femme passa chez M. de Grandlieu, qu'elle ramena promptement.

Le duc jeta sur madame Camusot un de ces rapides regards par lesquels les grands seigneurs analysent toute une existence et souvent l'âme.

La toilette d'Amélie aida puissamment le duc à deviner cette vie bourgeoise depuis Alençon jusqu'à Mantes, et de Mantes à Paris.

Ah! si la femme du juge avait pu connaître ce don des ducs, elle n'aurait pu soutenir gracieusement ce coup d'œil poliment ironique, elle n'en vit que la politesse. L'ignorance partage les priviléges de la finesse.

— C'est madame Camusot, la fille de Thirion, un des huissiers du cabinet, dit la duchesse à son mari.

Le duc salua *très*-poliment la femme de robe, et sa figure perdit quelque peu de sa gravité.

Le valet de chambre du duc, que son maître avait sonné, se présenta.

— Allez rue Honoré-Chevalier, prenez une voiture. Arrivé là, vous sonnerez à une petite porte, au numéro 10. Vous direz au domestique, qui viendra vous ouvrir la porte, que je prie son maître de passer ici; vous me le ramènerez, si ce monsieur est chez lui. Servez-vous de mon nom, il suffira pour aplanir toutes les difficultés. Tâchez de n'employer qu'un quart d'heure à tout faire.

Un autre valet de chambre, celui de la duchesse, parut aussitôt que celui du duc fut parti.

— Allez, de ma part, chez le duc de Chaulieu, faites-lui passer cette carte.

Le duc donna sa carte pliée d'une certaine manière. Quand ces deux amis intimes éprouvaient besoin de se voir à l'instant pour quelque affaire pressée et mystérieuse qui ne permettait pas l'écriture, ils s'avertissaient ainsi l'un l'autre.

On voit qu'à tous les étages de la société, les usages se ressemblent, et ne diffèrent que par les manières, les façons, les nuances. Le grand monde a son argot. Mais cet argot s'appelle le *style*.

— Etes-vous bien certaine, madame, de l'existence de ces prétendues lettres écrites par mademoiselle Clotilde de Grandlieu à ce jeune homme? dit le duc de Grandlieu.

Et il jeta sur madame Camusot un regard, comme un marin jette la sonde.

— Je ne les ai pas vues, mais c'est à craindre, répondit-elle en tremblant.

— Ma fille n'a rien pu écrire qui ne soit avouable! s'écria la duchesse.

— Pauvre duchesse! pensa Diane en jetant un regard au duc de Grandlieu qui le fit trembler.

— Que crois-tu, ma chère petite Diane? dit le duc à l'oreille de la duchesse de Maufrigneuse en l'emmenant dans l'embrasure d'une fenêtre.

— Clotilde est si folle de Lucien, mon cher, qu'elle lui avait donné un rendez-vous avant son départ. Sans la petite Lenoncourt, elle se serait peut-être enfuie avec lui dans la forêt de Fontainebleau! Je sais que Lucien écrivait à Clotilde des lettres à faire partir la tête d'une sainte! Nous sommes trois filles d'Eve enveloppées par le serpent de la correspondance...

Le duc et Diane revinrent de l'embrasure vers la duchesse et madame Camusot, qui causaient à voix basse.

Amélie, qui suivait en ceci les avis de la duchesse de Maufrigneuse, se posait en dévote pour gagner le cœur de la fière Portugaise.

— Nous sommes à la merci d'un ignoble forçat évadé! dit le duc en faisant un certain mouvement d'épaules. Voilà ce que c'est que de recevoir chez soi des gens de qui l'on n'est pas parfaitement sûr! On doit, avant d'admettre quelqu'un, bien connaître sa fortune, ses parents, tous ses antécédents...

Cette phrase est la morale de cette histoire, au point de vue aristocratique.

— C'est fait, dit la duchesse de Maufrigneuse. Pensons à sauver la pauvre madame de Sérizy, Clotilde et moi.

— Nous ne pouvons qu'attendre Henri, je l'ai fait demander, mais tout dépend du personnage que Gentil est allé chercher. Dieu veuille que cet homme soit à Paris! Madame, dit-il en s'adressant à madame Camusot, je vous remercie d'avoir pensé à nous...

C'était le congé de madame Camusot.

La fille de l'huissier du cabinet avait assez d'esprit pour comprendre le duc, elle se leva; mais la duchesse de Maufrigneuse, avec cette adorable grâce qui lui conquérait tant de discrétions et d'amitiés, prit Amélie par la main et la montra d'une certaine manière au duc et à la duchesse.

— Pour mon propre compte, et comme si elle ne s'était pas levée dès l'aurore pour nous sauver tous, je vous demande plus d'un souvenir pour ma petite madame Camusot. D'abord, elle m'a déjà rendu de ces services qu'on n'oublie point; puis, elle nous est toute acquise, elle et son mari. J'ai promis de faire avancer son Camusot, et je vous prie de le protéger avant tout, pour l'amour de moi.

— Vous n'avez pas besoin de cette recommandation, dit le duc à madame Camusot. Les Grandlieu se souviennent toujours des services qu'on leur a rendus. Les gens du roi vont, dans quelque temps, avoir l'occasion de se distinguer, on leur demandera du dévouement, votre mari sera mis sur la brèche...

Madame Camusot se retira, fière, heureuse, gonflée, à étouffer.

Elle revint chez elle triomphante, elle s'admirait, elle se moquait de l'inimitié du procureur général. Elle se disait : « Si nous faisions sauter M. de Granville! »

XXII

L'obscur et puissant Corentin.

Il était temps que madame Camusot se retirât. Le duc de Chaulieu, l'un des favoris du roi, se rencontra sur le perron avec cette bourgeoise.

— Henri, s'écria le duc de Chaulieu quand il entendit annoncer son ami, cours, je t'en prie, au château, tâche de parler au roi, voici de quoi il s'agit.

Et il emmena le duc dans l'embrasure de la fenêtre, où il s'était entretenu déjà avec la légère et gracieuse Diane.

De temps en temps, le duc de Chaulieu regardait à la dérobée la folle duchesse, qui, tout en causant avec la duchesse pieuse et se laissant sermonner, répondait aux œillades du duc de Chaulieu.

— Chère enfant, dit enfin le duc de Chaulieu dont l'aparté se termina, soyez donc sage! Voyons! ajouta-t-il en prenant les mains de Diane, gardez donc les convenances, ne vous compromettez plus, n'écrivez jamais! Les lettres, ma chère, ont causé tout autant de malheurs particuliers que de malheurs publics... Ce qui serait pardonna-

ble à une jeune fille comme Clotilde, aimant pour la première fois, est sans excuse chez...

— Un vieux grenadier qui a vu le feu! dit la duchesse en faisant la moue au duc.

Ce mouvement de physionomie et la plaisanterie amenèrent le sourire sur les visages désolés des deux ducs et de la pieuse duchesse elle-même.

— Voilà quatre ans que je n'ai écrit de billets doux!... Sommes-nous sauvées? demanda Diane qui cachait ses anxiétés sous ses enfantillages.

— Pas encore! dit le duc de Chaulieu, car vous ne savez pas combien les actes arbitraires sont difficiles à commettre. C'est, pour un roi constitutionnel, comme une infidélité pour une femme mariée. C'est son adultère.

— Son péché mignon! dit le duc de Grandlieu.

— Le fruit défendu! reprit Diane en souriant. Oh! comme je voudrais être gouvernement, car je n'en ai plus, moi, de ce fruit, j'ai tout mangé.

— Oh! chère! chère! dit la pieuse duchesse, vous allez trop loin...

Les deux ducs, en entendant une voiture s'arrêter au perron avec le fracas que font les chevaux lancés au galop, laissèrent les deux femmes ensemble après les avoir saluées, et allèrent dans le cabinet du duc de Grandlieu, où l'on introduisit l'habitant de la rue Honoré-Chevalier, qui n'était autre que le chef de la contre-police du château, de la police politique, l'obscur et puissant Corentin.

— Passez, dit le duc de Grandlieu, passez, monsieur de Saint-Denis.

Corentin, surpris de trouver tant de mémoire au duc, passa le premier, après avoir salué profondément les deux ducs.

— C'est toujours pour le même personnage, ou à cause de lui, mon cher monsieur, dit le duc de Grandlieu.

— Mais il est mort, dit Corentin.

— Il reste un compagnon fit observer le duc de Chaulieu, un rude compagnon.

— Le forçat, Jacques Collin! répliqua Corentin.

— Parle, Ferdinand, dit le duc de Grandlieu à l'ancien ambassadeur.

— Ce misérable est à craindre, reprit le duc de Chaulieu; car il s'est emparé, pour pouvoir en faire une rançon, des lettres que mesdames de Sérizy et de Maufrigneuse ont écrites à ce Lucien Chardon, sa créature. Il paraît que c'était un système chez ce jeune homme d'arracher des lettres passionnées en échange des siennes; car mademoiselle de Grandlieu en a écrit, dit-on, quelques-unes; on le craint, du moins, et nous ne pouvons rien savoir, elle est en voyage...

— Le petit jeune homme, répondit Corentin, était incapable de se faire de ces provisions-là!... C'est une précaution prise par l'abbé Carlos Herrera!

Corentin appuya son coude sur le bras du fauteuil où il s'était assis, et se mit la tête dans la main en réfléchissant.

— De l'argent!... cet homme en a plus que nous n'en avons, dit-il. Esther Gobseck lui a servi d'asticot pour pêcher près de deux millions dans cet étang à pièces d'or appelé Nucingen... Messieurs, faites-moi donner plein pouvoir par qui de droit, je vous débarrasse de cet homme!...

— Et... des lettres? demanda le duc de Grandlieu à Corentin.

— Écoutez, messieurs, reprit Corentin en se levant et montrant sa figure de fouine en état d'ébullition.

Il enfonça ses mains dans les goussets de son pantalon de molleton noir à pied.

Ce grand acteur du drame historique de notre temps avait passé seulement un gilet et une redingote, il n'avait pas quitté son pantalon du matin, tant il savait combien les grands sont reconnaissants de la promptitude en certaines occurrences.

Il se promena familièrement dans le cabinet en discutant à haute voix, comme s'il était seul.

— C'est un forçat! on peut le jeter, sans procès, au secret, à Bicêtre, sans communications possibles, et l'y laisser crever... Mais il peut avoir donné des instructions à ses affidés, en prévoyant ce cas-là!

— Mais il a été mis au secret, dit le duc de Grandlieu, sur-le-champ, après avoir été saisi chez cette fille, à l'improviste.

— Est-ce qu'il y a des secrets pour ce gaillard-là? répondit Corentin. Il est aussi fort que... que moi!

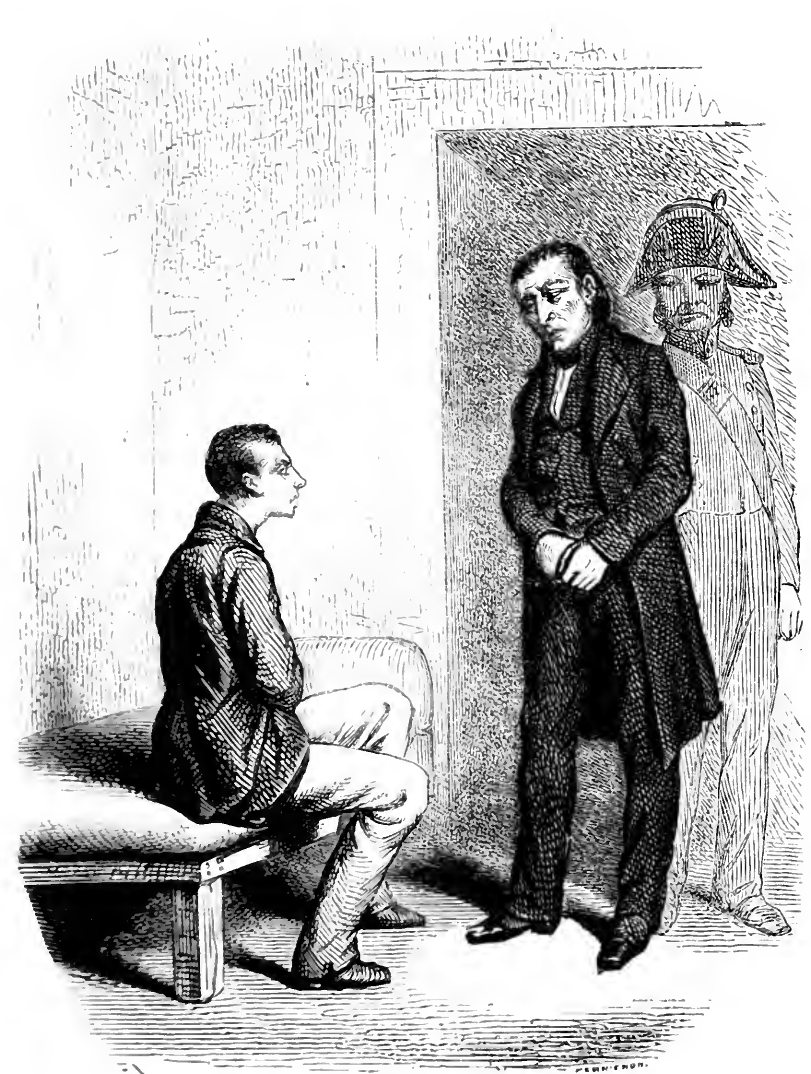
— Que faire? se dirent par un regard les deux ducs.

— Nous pouvons réintégrer le drôle au bagne immédiatement... à Rochefort, il y sera mort dans six mois!... Oh! sans crimes! dit-il en répondant à un geste du duc de Grandlieu. Que voulez-vous? un forçat ne tient pas plus de six mois à un été chaud, quand on l'oblige à travailler réellement au milieu des miasmes de la Charente. Mais ceci n'est bon que si notre homme n'a pas pris des précautions pour ces lettres.

« Si le drôle s'est méfié de ses adversaires, et c'est probable, il faut découvrir quelles sont ses précautions. Si le détenteur des lettres est pauvre, il est corruptible... Il s'agit donc de faire jaser Jacques Collin! Quel duel! j'y serais vaincu. Ce qui vaudrait mieux, ce serait d'acheter ces lettres par d'autres lettres!... des lettres de grâces, et me donner cet homme dans ma boutique. Jacques Collin est le seul homme assez capable pour me succéder, ce pauvre Contenson et ce cher Peyrade étant morts. Jacques Collin m'a tué ces deux incomparables espions comme pour se faire une place.

« Il faut, vous le voyez, messieurs, me donner carte blanche. Jacques Collin est à la Conciergerie. Je vais aller voir M. de Granville à son parquet. Envoyez donc là quelque personne de confiance qui me rejoigne; car il me faut, soit une lettre à montrer à M. de Granville, qui ne sait rien de moi, lettre que je rendrai d'ailleurs au président du conseil, soit un introducteur très-imposant... Vous avez une demi-heure, car il me faut une demi-heure environ pour m'habiller, c'est-à-dire pour devenir ce que je dois être aux yeux de M. le procureur général.

— Monsieur, dit le duc de Chaulieu, je connais votre profonde ha-



Théodore leva brusquement la tête... — PAGE 17.

billeté, je ne vous demande qu'un oui ou un non. Répondez-vous du succès?...

— Oui, avec l'omnipotence, et avec votre parole de ne jamais me voir questionner à ce sujet. Mon plan est fait.

Cette réponse sinistre occasionna chez les deux grands seigneurs un léger frisson.

— Allez! monsieur, dit le duc de Chaulieu. Vous porterez cette affaire dans les comptes de celles dont vous êtes habituellement chargé.

Corentin salua les deux grands seigneurs et partit.

Henri de Lenoncourt, pour qui Ferdinand de Grandlieu avait fait atteler une voiture, se rendit aussitôt chez le roi, qu'il pouvait voir en tout temps, par le privilége de sa charge.

Ainsi, les divers intérêts noués ensemble, en bas et en haut de la société, devaient se rencontrer tous dans le cabinet du procureur général, amenés tous par la nécessité, représentés par trois hommes : la justice par M. de Granville, la famille par Corentin, devant ce terrible adversaire, Jacques Collin, qui configurait le mal social dans sa sauvage énergie.

Quel duel que celui de la justice et de l'arbitraire, réunis contre le bagne et sa ruse!

Le bagne, ce symbole de l'audace qui supprime le calcul et la réflexion, à qui tous les moyens sont bons, qui n'a pas l'hypocrisie de l'arbitraire, qui symbolise hideusement l'intérêt du ventre affamé, la sanglante, la rapide protestation de la faim! N'était-ce pas l'attaque et la défense? le vol et la propriété? La question terrible de l'Etat social et de l'Etat naturel vidée dans le plus étroit espace possible? Enfin, c'était une terrible, une vivante image de ces compromis antisociaux que font les trop faibles représentants du pouvoir avec de sauvages émeutiers.

XXIII

Souffrances d'un procureur général.

Lorsqu'on annonça M. Camusot au procureur général, il fit un signe pour qu'on le laissât entrer.

M. de Granville, qui pressentait cette visite, voulut s'entendre avec le juge sur la manière de terminer l'affaire Lucien.

La conclusion ne pouvait plus être celle qu'il avait trouvée, de concert avec Camusot, la veille, avant la mort du pauvre poëte.

— Asseyez-vous, monsieur Camusot, dit M. de Granville en tombant sur son fauteuil.

Le magistrat, seul avec le juge, laissa voir l'accablement dans lequel il se trouvait. Camusot regarda M. de Granville et aperçut sur ce visage si ferme une pâleur presque livide, et une fatigue suprême, une prostration complète qui dénotaient des souffrances plus cruelles peut-être que celles du condamné à mort à qui le greffier avait annoncé le rejet de son pourvoi en cassation.

Et cependant cette lecture, dans les usages de la justice, veut dire : Préparez-vous, voici vos derniers moments.

— Je reviendrai, monsieur le comte, dit Camusot, quoique l'affaire soit urgente...

— Restez, répondit le procureur général avec dignité. Les vrais magistrats, monsieur, doivent accepter leurs angoisses et savoir les cacher. J'ai eu tort, si vous vous êtes aperçu de quelque trouble en moi...

Camusot fit un geste.

— Dieu veuille que vous ignoriez, monsieur Camusot, ces extrêmes nécessités de notre vie! On succomberait à moins! Je viens de passer la nuit auprès d'un de mes plus intimes amis, je n'ai que deux amis, c'est le comte Octave de Bauvan et de Sérizy.

« Nous sommes restés, M. de Sérizy, le comte Octave et moi, depuis six heures hier au soir jusqu'à six heures ce matin, allant à tour de rôle du salon au lit de madame de Sérizy, en craignant chaque fois de la trouver morte ou pour jamais folle! Desplein, Bianchon, Sinard n'ont pas quitté la chambre avec deux garde-malades. Le comte adore sa femme. Pensez à la nuit que je viens d'avoir entre une femme folle d'amour et mon ami fou de désespoir. Un homme d'Etat n'est pas désespéré comme un imbécile! Sérizy, calme comme sur son siége au conseil d'Etat, se tordait sur un fauteuil pour nous offrir un visage tranquille. Et la sueur couronnait ce front incliné par tant de travaux.

« J'ai dormi de cinq à sept heures et demie, vaincu par le sommeil, et je devais être ici à huit heures et demie pour ordonner une exécution. Croyez-moi, monsieur Camusot, lorsqu'un magistrat a roulé durant toute une nuit dans les abîmes de la douleur, en sentant la main de Dieu appesantie sur les choses humaines et frappant en plein sur de nobles cœurs, il lui est bien difficile de s'asseoir là, devant son bureau, et de dire froidement :

« — Faites tomber une tête à quatre heures! anéantissez une créature de Dieu pleine de vie, de force, de santé. »

« Et cependant tel est mon devoir!... Abîmé de douleur, je dois donner l'ordre de dresser l'échafaud... Le condamné ne sait pas que le magistrat éprouve des angoisses égales aux siennes. En ce moment, liés l'un à l'autre par une feuille de papier, moi la société qui se venge, lui le crime à expier, nous sommes le même devoir à deux faces, deux existences cousues pour un instant par le couteau de la loi.

« Ces douleurs si profondes du magistrat, qui les plaint, qui les console?... notre gloire est de les enterrer au fond de nos cœurs! Le prêtre, avec sa vie offerte à Dieu, le soldat et ses mille morts données au pays, me semblent plus heureux que le magistrat avec ses doutes, ses craintes, sa terrible responsabilité.

« Vous savez qui l'on doit exécuter? continua le procureur général, un jeune homme de vingt-sept ans, beau comme notre mort d'hier, blond comme lui, dont nous avons obtenu la tête contre notre attente; car il n'y avait à sa charge que les preuves du recel. Condamné, ce garçon n'a pas avoué! Il résiste depuis soixante-dix jours à toutes les épreuves, en se disant toujours innocent.



Le comte des Lupeaulx se présentait accompagné d'un petit vieillard souffreteux. — PAGE 29.

« Depuis deux mois, j'ai deux têtes sur les épaules! Oh! je payerais son aveu d'un an de ma vie, car il faut rassurer les jurés!... Jugez quel coup porté à la justice si quelque jour on découvrait que le crime pour lequel il va mourir a été commis par un autre. A Paris, tout prend une gravité terrible, les plus petits incidents judiciaires deviennent politiques.

« Le jury, cette institution que les législateurs révolutionnaires ont crue si forte, est un élément de ruine sociale; car elle manque à sa mission, elle ne protége pas suffisamment la société. Le jury joue avec ses fonctions.

« Les jurés se divisent en deux camps, dont l'un ne veut plus de la peine de mort, et il en résulte un renversement total de l'égalité devant la loi. Tel crime horrible, le parricide, obtient dans un département un verdict de non-culpabilité (1), tandis que dans tel autre un crime ordinaire, pour ainsi dire, est puni de mort! Que serait-ce si, dans notre ressort, à Paris, on exécutait un innocent?

— C'est un forçat évadé, fit observer timidement M. Camusot.

— Il deviendrait entre les mains de l'opposition et de la presse un agneau pascal! s'écria M. de Granville, et l'opposition aurait beau jeu pour le savonner, car c'est un Corse fanatique des idées de son pays, ses assassinats sont les effets de la *vendetta!*... Dans cette île, on tue son ennemi, et l'on se croit, et l'on est cru très-honnête homme...

« Ah! les vrais magistrats sont bien malheureux? Tenez! ils devraient vivre séparés de toute société, comme jadis les pontifes. Le monde ne les verrait que sortant de leurs cellules à des heures fixes, graves, vieux, vénérables, jugeant à la manière des grands-prêtres dans les sociétés antiques, qui réunissaient en eux le pouvoir judiciaire et le pouvoir sacerdotal! On ne nous trouverait que sur nos siéges .. On nous voit aujourd'hui souffrant ou nous amusant comme les autres ... On nous voit dans les salons en famille, citoyens, ayant des passions, et nous pouvons être grotesques au lieu d'être terribles...

Ce cri suprême, scandé par des repos et des interjections, accompagné de gestes qui le rendaient d'une éloquence difficilement traduite sur le papier, fit frissonner Camusot.

XXIV

Que faire?

— Moi, monsieur, dit Camusot, j'ai commencé hier aussi l'apprentissage des souffrances de notre état!... J'ai failli mourir de la mort de ce jeune homme, il n'avait pas compris ma partialité, le malheureux s'est enferré lui même...

— Eh! il fallait ne pas l'interroger, s'écria M. de Granville, il est si facile de rendre service par une abstention!...

— Et la loi! répondit Camusot, il était arrêté depuis deux jours!...

— Le malheur est consommé, reprit le procureur général. J'ai réparé de mon mieux ce qui, certes, est irréparable. Ma voiture et mes gens sont au convoi de ce pauvre faible poëte. Sérizy a fait comme moi, bien plus, il accepte la charge que lui a donnée ce malheureux jeune homme, il sera son exécuteur testamentaire. Il a obtenu de sa femme, par cette promesse, un regard où luisait le bon sens. Enfin, le comte Octave assiste en personne à ces funérailles.

— Eh bien! monsieur le comte! dit Camusot, achevons notre ouvrage. Il nous reste un prévenu bien dangereux. C'est, vous le savez aussi bien que moi, Jacques Collin. Ce misérable sera reconnu pour ce qu'il est...

— Nous sommes perdus! s'écria M. de Granville.

— Il est en ce moment auprès de votre condamné à mort, qui fut jadis au bagne pour lui, ce que Lucien était à Paris... son protégé! Bibi-Lupin s'est déguisé en gendarme pour assister à l'entrevue.

— De quoi se mêle la police judiciaire? dit le procureur général, elle ne doit agir que par mes ordres!...

— Toute la Conciergerie saura que nous tenons Jacques Collin... Eh bien! je viens vous dire que ce grand et audacieux criminel doit posséder les lettres les plus dangereuses de la correspondance de madame de Sérizy, de la duchesse de Maufrigneuse et de mademoiselle Clotilde de Grandlieu.

(1) Il existe dans les bagnes *vingt-trois* PARRICIDES à qui l'on a donné les bénéfices des *circonstances atténuantes*.

— Etes-vous sûr de cela? demanda M. de Granville en laissant voir sur sa figure une douloureuse surprise.

— Jugez, monsieur le comte, si j'ai raison de craindre ce malheur. Quand j'ai développé la liasse des lettres saisies chez cet infortuné jeune homme, Jacques Collin y a jeté un coup d'œil incisif, et a laissé échapper un sourire de satisfaction, à la signification duquel un juge d'instruction ne pouvait pas se tromper. Un scélérat aussi profond que Jacques Collin se garde bien de lâcher de pareilles armes.

« Que dites-vous de ces documents entre les mains d'un défenseur que le drôle choisira parmi les ennemis du gouvernement et de l'aristocratie? Ma femme, pour laquelle la duchesse de Maufrigneuse a des bontés, est allée la prévenir, et, dans ce moment, elles doivent être chez les Grandlieu à tenir conseil...

— Le procès de cet homme est impossible! s'écria le procureur général en se levant et parcourant son cabinet à grands pas. Il aura mis les pièces en lieu de sûreté...

— Je sais où, dit Camusot.

Par ce seul mot, le juge d'instruction effaça toutes les préventions que le procureur général avait conçues contre lui.

— Voyons?... dit M. de Granville en s'asseyant.

— En venant de chez moi au palais, j'ai bien profondément réfléchi à cette désolante affaire. Jacques Collin a une tante, une tante naturelle et non artificielle, une femme sur le compte de laquelle la police politique a fait passer une note à la préfecture. Il est l'élève et le dieu de cette femme, la sœur de son père, elle se nomme Jacqueline Collin. Cette drôlesse a un établissement de marchande à la toilette, et, à l'aide des relations qu'elle s'est créées par ce commerce, elle pénètre bien des secrets de famille. Si Jacques Collin a confié la garde de ces papiers sauveurs pour lui à quelqu'un, c'est à cette créature; arrêtons-la...

Le procureur général jeta sur Camusot un fin regard qui voulait dire :

— Cet homme n'est pas si sot que je le croyais hier; seulement il est jeune encore, il ne sait pas manœuvrer les guides de la justice.

— Mais, dit Camusot en continuant, pour réussir, il faut changer toutes les mesures que nous avons prises hier, et je venais vous demander vos conseils, vos ordres...

Le procureur général prit son couteau à papier et en frappa doucement le bord de la table, par un de ces gestes familiers à tous les penseurs, quand ils s'abandonnent entièrement à la réflexion.

— Trois grandes familles en péril! s'écria-t-il... Il ne faut pas faire un seul pas de clerc!... Vous avez raison, avant tout suivons l'axiome de Fouché : *Arrêtons!* Il faut réintégrer au secret à l'instant Jacques Collin.

— Nous avouons ainsi le forçat! C'est perdre la mémoire de Lucien...

— Quelle affreuse affaire! dit M. de Granville, tout est danger.

En ce moment le directeur de la Conciergerie entra, non sans avoir frappé; mais un cabinet comme celui du procureur général est si bien gardé, que les familiers du parquet peuvent seuls frapper à la porte.

— Monsieur le comte, dit M. Gault, le prévenu qui porte le nom de Carlos Herrera demande à vous parler.

— A-t-il communiqué avec quelqu'un? demanda le procureur général.

— Avec les détenus, car il est au préau depuis sept heures et demie environ. Il a vu le condamné à mort, qui paraît avoir *causé* avec lui.

M. de Granville, sur un mot de M. Camusot qui lui revint comme un trait de lumière, aperçut tout le parti qu'on pouvait tirer, pour obtenir la remise des lettres, d'un aveu de l'intimité de Jacques Collin avec Théodore Calvi.

XXV

Un coup du théâtre.

Heureux d'avoir une raison pour remettre l'exécution, le procureur général appela par un geste M. Gault près de lui.

— Mon intention, lui dit-il, est de remettre à demain l'exécution; mais qu'on ne soupçonne pas ce retard à la Conciergerie. Silence absolu. Que l'exécuteur paraisse aller surveiller les apprêts. Envoyez

ici, sous bonne garde, ce prêtre espagnol, il nous est réclamé par l'ambassade d'Espagne. Les gendarmes amèneront le sieur Carlos par votre escalier de communication, pour qu'il ne puisse voir personne. Prévenez ces hommes, afin qu'ils se mettent deux à le tenir, chacun par un bras, et qu'on ne le quitte qu'à la porte de mon cabinet.

Etes-vous bien sûr, monsieur Gault, que ce dangereux étranger n'a pu communiquer qu'avec les détenus?

— Ah! au moment où il est sorti de la chambre du condamné à mort, il s'est présenté pour le voir une dame...

Ici les deux magistrats échangèrent un regard, et quel regard!

— Quelle dame? dit Camusot.

— Une de ses pénitentes... une marquise, répondit M. Gault.

— De pis en pis! s'écria M. de Granville en regardant Camusot.

— Elle a donné la migraine aux gendarmes et aux surveillants, reprit M. Gault interloqué.

— Rien n'est indifférent dans vos fonctions, dit sévèrement le procureur général. La Conciergerie n'est pas murée comme elle l'est pour rien. Comment cette dame est-elle entrée?

— Avec une permission en règle, monsieur, répliqua le directeur. Cette dame, parfaitement bien mise, accompagnée d'un chasseur et d'un valet de pied, en grand équipage, est venue voir son confesseur avant d'aller à l'enterrement de ce malheureux jeune homme que vous avez fait enlever...

—Apportez-moi la permission de la Préfecture, dit M. de Granville.

— Elle est donnée à la recommandation de Son Excellence le comte de Sérizy.

— Comment était cette femme? demanda le procureur général.

— Ça nous a paru devoir être une femme comme il faut.

— Avez-vous vu sa figure?

— Elle portait un voile noir.

— Qu'ont-ils dit?

— Mais une dévote avec un livre de prières!... que pouvait-elle dire?... Elle a demandé la bénédiction de l'abbé, s'est agenouillée...

— Se sont-ils entretenus pendant longtemps? demanda le juge.

— Pas cinq minutes; mais personne de nous n'a rien compris à leurs discours; ils ont parlé vraisemblablement espagnol.

— Dites-nous tout, monsieur, reprit le procureur général. Je vous le répète, le plus petit détail est, pour nous, d'un intérêt capital. Que ceci vous soit un exemple!

— Elle pleurait, monsieur.

— Pleurait-elle réellement?

— Nous n'avons pas pu le voir; elle cachait sa figure dans son mouchoir. Elle a laissé trois cents francs en or pour les détenus.

— Ce n'est pas elle! s'écria Camusot.

— Bibi-Lupin, reprit M. Gault, s'est écrié : — *C'est une voleuse.*

— Il s'y connaît, dit M. de Granville. Lancez votre mandat, ajouta-t-il en regardant Camusot, et vivement les scellés chez elle, partout! Mais comment a-t-elle obtenu la recommandation de M. de Sérizy?... Apportez-moi la permission de la Préfecture... allez, monsieur Gault! Envoyez-moi promptement cet abbé. Tant que nous l'aurons là, le danger ne saurait s'aggraver. Et, en deux heures de conversation, on fait bien du chemin dans l'âme d'un homme.

— Surtout un procureur général comme vous, dit finement Camusot.

— Nous serons deux, répondit poliment le procureur général.

Et il retomba dans ses réflexions.

— On devrait créer, dans tous les parloirs de prison, une place de surveillant, qui serait donnée, avec de bons appointements, comme retraite aux plus habiles et aux plus dévoués agents de police, dit-il après une longue pause. Bibi-Lupin devrait finir là ses jours. Nous aurions un œil et une oreille dans un endroit qui veut une surveillance plus habile que celle qui s'y trouve. M. Gault n'a rien pu nous dire de décisif.

— Il est si occupé, dit Camusot; mais entre les secrets et nous, il existe une lacune, et il n'en faudrait pas. Pour venir de la Conciergerie à nos cabinets, on passe par des corridors, par des cours, par des escaliers. L'attention de nos agents n'est pas perpétuelle, tandis que le détenu pense toujours à son affaire.

Il s'est trouvé, m'a-t-on dit, une dame déjà sur le passage de Jacques Collin, quand il est sorti du secret pour être interrogé. Cette femme est venue jusqu'au poste des gendarmes, en haut du petit escalier de la Souricière, les huissiers me l'ont dit, et j'ai grondé les gendarmes à ce sujet.

— Oh! le Palais est à reconstruire en entier, dit M. de Granville; mais c'est une dépense de vingt à trente millions!... Allez donc demander trente millions aux Chambres pour les convenances de la justice!

On entendit le pas de plusieurs personnes et le son des armes. Ce devait être Jacques Collin.

Le procureur général mit sur sa figure un masque de gravité sous lequel l'homme disparut. Camusot imita le chef du parquet.

En effet, le garçon de bureau du cabinet ouvrit la porte, et Jacques Collin se montra, calme et sans aucun étonnement.

— Vous avez voulu me parler, dit le magistrat, je vous écoute.

— Monsieur le comte, je suis Jacques Collin, je me rends!

Camusot tressaillit, le procureur général resta calme.

XXVI

Le crime et la justice en tête à tête.

— Vous devez penser que j'ai des motifs pour agir ainsi, reprit Jacques Collin en étreignant les deux magistrats par un regard railleur. Je dois vous embarrasser énormément; car, en restant prêtre espagnol, vous me faites reconduire par la gendarmerie jusqu'à la frontière de Bayonne, et là des baïonnettes espagnoles vous débarrasseraient de moi!

Les deux magistrats demeurèrent impassibles et silencieux.

— Monsieur le comte, reprit le forçat, les raisons qui me font agir ainsi sont encore plus graves que celles-ci, quoiqu'elles me soient diablement personnelles; mais je ne puis les dire qu'à vous... Si vous aviez peur...

— Peur de qui? de quoi? dit le comte de Granville.

L'attitude, la physionomie, l'air de tête, le geste, le regard, firent en ce moment de ce grand procureur général une vivante image de la magistrature, qui doit offrir les plus beaux exemples de courage civil.

Dans ce moment si rapide, il fut à la hauteur des vieux magistrats de l'ancien parlement, au temps des guerres civiles où les présidents se trouvaient face à face avec la mort et restaient alors de marbre comme les statues qu'on leur a élevées.

— Mais peur de rester seul avec un forçat évadé.

— Laissez-nous, monsieur Camusot, dit vivement le procureur général.

— Je voulais vous proposer de me faire attacher les mains et les pieds, reprit froidement Jacques Collin en enveloppant les deux magistrats d'un regard formidable.

Il fit une pose et reprit gravement :

— Monsieur le comte, vous n'aviez que mon estime, mais vous avez en ce moment mon admiration...

— Vous vous croyez donc redoutable? demanda le magistrat d'un air plein de mépris.

— *Me croire* redoutable? dit le forçat, à quoi bon? je le suis et je le sais.

Jacques Collin prit une chaise et s'assit avec toute l'aisance d'un homme qui se sait à la hauteur de son adversaire dans une conférence où il traite de puissance à puissance. En ce moment, M. Camusot qui se trouvait sur le seuil de la porte qu'il allait fermer, rentra, revint jusqu'à M. de Granville, et lui remit, pliés, deux papiers...

— Voyez, dit le juge au procureur général en lui montrant l'un des papiers.

— Rappelez M. Gault, cria le comte de Granville aussitôt qu'il eût lu le nom de la femme de chambre de madame de Maufrigneuse, qui lui était connue.

Le directeur de la Conciergerie entra.

— Dépeignez-nous, lui dit à l'oreille le procureur général, la femme qui est venue voir le prévenu.

— Petite, forte, grasse, trapue, répondit M. Gault.

— La personne pour qui le permis a été délivré est grande et mince, dit M. de Granville. Quel âge, maintenant?

— Soixante ans.

— Il s'agit de moi, messieurs! dit Jacques Collin. Voyons, reprit-il avec bonhomie, ne cherchez pas. Cette personne est ma tante, une

tante vraisemblable, une femme, une vieille. Je puis vous éviter bien des embarras. . Vous ne trouverez ma tante que si je le veux... Si nous pataugeons ainsi, nous n'avancerons guère.

— Monsieur l'abbé ne parle plus le français en espagnol, dit M. Gault, il ne bredouille plus.

— Parce que les choses sont assez embrouillées, mon cher monsieur Gault! répondit Jacques Collin avec un sourire amer et en appelant le directeur par son nom.

En ce moment, M. Gault se précipita vers le procureur général et lui dit à l'oreille :

— Prenez garde à vous, monsieur le comte, cet homme est en fureur!

M. de Granville regarda lentement Jacques Collin et le trouva calme; mais il reconnut bientôt la vérité de ce que lui disait le directeur. Cette trompeuse attitude cachait la froide et terrible irritation des nerfs du sauvage. Les yeux de Jacques Collin couvaient une éruption volcanique, ses poings étaient crispés. C'était bien le tigre se ramassant pour bondir sur une proie.

— Laissez-nous, reprit d'un air grave le procureur général en s'adressant au directeur de la Conciergerie et au juge.

— Vous avez bien fait de renvoyer l'assassin de Lucien!... dit Jacques Collin, sans s'inquiéter si Camusot pouvait ou non l'entendre; je n'y tenais plus, j'allais l'étrangler...

Et M. de Granville frissonna. Jamais il n'avait vu tant de sang dans les yeux d'un homme, tant de pâleur aux joues, tant de sueur au front, et une pareille contraction de muscles.

— A quoi ce meurtre vous eût-il servi? demanda tranquillement le procureur général au criminel.

— Vous vengez tous les jours, ou vous croyez venger la société, monsieur, et vous me demandez raison d'une vengeance!... Vous n'avez donc jamais senti dans vos veines la vengeance y roulant ses lames... Ignorez-vous donc que c'est cet imbécile de juge qui nous l'a tué; car vous l'aimiez, mon Lucien, et il vous aimait! Je vous sais par cœur, monsieur. Ce cher enfant me disait tout, le soir, quand il rentrait: je le couchais, comme une bonne couche son marmot, et je lui faisais tout raconter... Il me confiait tout, jusqu'à ses moindres sensations... Ah! jamais une bonne mère n'a tendrement aimé son fils unique comme j'aimais cet ange. Si vous saviez! le bien naissait dans ce cœur comme les fleurs se lèvent dans les prairies. Il était faible, voilà son seul défaut, faible comme la corde de la lyre, si forte quand elle se tend... C'est les plus belles natures, leur faiblesse est tout uniment la tendresse, l'admiration, la faculté de s'épanouir au soleil de l'art, de l'amour, du beau que Dieu a fait pour l'homme sous mille formes!... Enfin, Lucien était une femme manquée. Ah! que n'ai-je pas dit à la brute bête qui vient de sortir... Ah! monsieur, j'ai fait, dans ma sphère de prévenu devant un juge, ce que Dieu aurait fait pour sauver son fils, si, voulant le sauver, il l'eût accompagné devant Pilate!...

XXVII

L'innocence de Théodore.

Un torrent de larmes sortit des yeux clairs et jaunes du forçat, qui naguère flamboyaient comme ceux d'un loup affamé par six mois de neige en pleine Ukraine. Il continua :

— Cette buse n'a voulu rien écouter, et il a perdu l'enfant!... Monsieur, j'ai lavé le cadavre du petit de mes larmes, en implorant *celui que je ne connais pas* et qui est au-dessus de nous! Moi qui ne croit pas en Dieu!... (Si je n'étais pas matérialiste, je ne serais pas moi!...) Je vous ai tout dit là dans un mot! Vous ne savez pas, aucun homme ne sait ce que c'est que la douleur; moi seul je la connais. Le feu de la douleur absorbait si bien mes larmes, que cette nuit je n'ai pas pu pleurer. Je pleure maintenant, parce que je sens que vous me comprenez...

« Je vous ai vu là, tout à l'heure, posé en justice... Ah! monsieur, que Dieu... (je commence à croire en lui!) que Dieu vous préserve d'être comme je suis... Ce sacré juge m'a ôté mon âme. Monsieur! monsieur! on enterre en ce moment ma vie, ma beauté, ma vertu, ma conscience, toute ma force! Figurez-vous un chien à qui un chimiste soutire le sang... Me voilà! je suis ce chien... Voilà pourquoi je suis venu vous dire :

« Je suis Jacques Collin, je me rends!... »

« J'avais résolu cela ce matin quand on est venu m'arracher ce corps que je baisais comme un insensé, comme une mère, comme la Vierge a dû baiser Jésus au tombeau... Je voulais me mettre au service de la justice sans condition... Maintenant, je dois en faire; vous allez savoir pourquoi...

— Parlez-vous à M. de Granville ou au procureur général? dit le magistrat.

Ces deux hommes, le CRIME et la JUSTICE, se regardèrent. Le forçat avait profondément ému le magistrat qui fut pris d'une pitié divine pour ce malheureux; il devina sa vie et ses sentiments. Enfin le magistrat (un magistrat est toujours magistrat) à qui la conduite de Jacques Collin, depuis son évasion, était inconnue, pensa qu'il pourrait se rendre maître de ce criminel, uniquement coupable d'un faux, après tout. Et il voulut essayer de la générosité sur cette nature composée, comme le bronze, de divers métaux, de bien et de mal. Puis, M. de Granville, arrivé à cinquante-trois ans sans avoir pu jamais inspirer l'amour, admirait les natures tendres, comme tous les hommes qui n'ont pas été aimés. Peut-être ce désespoir, le lot de beaucoup d'hommes à qui les femmes n'accordent que leur estime ou leur amitié, était-il le lien secret de l'inimitié profonde de MM. de Bauvan, de Granville et de Sérizy; car un même malheur, tout aussi bien qu'un bonheur mutuel, met les âmes au même diapason.

— Vous avez un avenir!... dit le procureur général en jetant un regard d'inquisiteur sur ce scélérat abattu.

L'homme fit un geste par lequel il exprima la plus profonde indifférence de lui-même.

— Lucien laisse un testament par lequel il vous lègue trois cents mille francs...

— Pauvre! pauvre petit! pauvre petit! s'écria Jacques Collin, toujours *trop* honnête! J'étais, moi, tous les sentiments mauvais; il était, lui, le bon, le noble, le beau, le sublime! On ne change pas de si belles âmes! Il n'avait pris de moi que mon argent, monsieur!.....

Cet abandon profond, entier de la personnalité que le magistrat ne pouvait ranimer, prouvait si bien les terribles paroles de cet homme que M. de Granville passa du côté du criminel. Restait le procureur général.

— Si rien ne vous intéresse plus, demanda M. de Granville, qu'êtes-vous donc venu me dire?

— N'est-ce pas déjà beaucoup que de me livrer? Vous *brûliez*, mais vous ne me teniez pas? vous seriez, d'ailleurs, trop embarrassé de moi!...

— Quel adversaire! pensa le procureur général.

— Vous allez, monsieur le procureur général, faire couper le cou à un innocent, et j'ai trouvé le coupable, reprit gravement Jacques Collin en séchant ses larmes. Je ne suis pas ici pour eux, mais pour vous. Je venais vous ôter un remords, car j'aime tous ceux qui ont porté un intérêt quelconque à Lucien, de même que je poursuivrai de ma haine tous ceux ou celles qui l'ont empêché de vivre...

— Qu'est-ce que ça me fait, un forçat, à moi? reprit-il après une légère pause. Un forçat, à mes yeux, c'est à peine pour moi ce qu'est une fourmi pour vous. Je suis comme les brigands d'Italie, — de fiers hommes! tant que le voyageur leur rapporte quelque chose de plus que le prix du coup de fusil, ils l'étendent mort!

Je n'ai pensé qu'à vous. J'ai confessé ce jeune homme, qui ne pouvait se fier qu'à moi; c'est mon camarade de chaîne! Théodore est une bonne nature, il a cru rendre service à une maîtresse en se chargeant de vendre ou d'engager des objets volés; mais il n'est pas plus criminel dans l'affaire de Nanterre que vous ne l'êtes. C'est un Corse, c'est dans leurs mœurs de se venger, de se tuer les uns les autres comme des mouches. En Italie et en Espagne, on n'a pas le respect de la vie de l'homme. Et c'est tout simple. On nous y croit pourvus d'une âme! d'un quelque chose, une image de nous qui nous survit, qui vivrait éternellement. Allez donc dire cette billevesée à nos analystes! C'est les pays athées ou philosophes qui font payer chèrement la vie humaine à ceux qui la troublent, et ils ont raison, puisqu'ils ne croient qu'à la matière, au présent! Si Calvi vous avait indiqué la femme de qui viennent les objets volés, vous auriez trouvé, non pas le vrai coupable, car il est dans vos griffes, mais un complice que le pauvre Théodore ne veut pas perdre, car c'est une femme... Que voulez-vous? chaque état a son point d'honneur, le bagne et les filous ont les leurs! Maintenant je connais l'assassin de ces deux femmes et les auteurs de ce coup hardi, singulier, bizarre; on me l'a raconté dans tous ses détails. Suspendez l'exécution de Calvi, vous saurez tout; mais donnez-moi votre parole de le réintégrer au bagne, en faisant commuer sa peine... Dans la douleur où je suis, on ne peut prendre la peine de mentir, vous savez cela. Ce que je vous dis est la vérité.»

— Avec vous, Jacques Collin, quoique ce soit abaisser la justice, qui ne saurait faire de semblables compromis, je crois pouvoir me relâcher de la rigueur de mes fonctions, et en référer à qui de droit.

— M'accordez-vous cette vie ?

— Cela se pourra...

— Monsieur, je vous supplie de me donner votre parole, elle me suffira.

Monsieur de Granville fit un geste d'orgueil blessé.

XXVIII

Le dossier des grandes dames.

— Je tiens l'honneur de trois grandes familles, et vous ne tenez que la vie de trois forçats, reprit Jacques Collin ; je suis plus fort que vous.

— Vous pouvez être remis au secret, que ferez-vous ?... demanda le procureur général.

— Eh ! nous jouons donc ! dit Jacques Collin. Je parlais à la *bonne franquette,* moi ! je parlais à M. de Granville ; mais, si le procureur général est là, je reprends mes cartes et je poitrine. Et moi qui, si vous m'aviez donné votre parole, allais vous rendre les lettres écrites à Lucien par mademoiselle Clotilde de Grandlieu.

Cela fut dit avec un accent, un sangfroid et un regard qui révélèrent à M. de Granville un adversaire avec qui la moindre faute était dangereuse.

— Est-ce là tout ce que vous demandez ? dit le procureur général

— Je vais vous parler pour moi, dit Jacques Collin. L'honneur de la famille Grandlieu paye la commutation de peine de Théodore, c'est donner beaucoup et recevoir peu. Qu'est-ce qu'un forçat condamné à perpétuité ? S'il s'évade, vous pouvez vous défaire si facilement de lui ! c'est une lettre de change sur la guillotine ! Seulement, comme on l'avait fourré dans des intentions peu charmantes à Rochefort, vous me promettrez de le faire diriger sur Toulon, en recommandant qu'il y soit bien traité. Maintenant, moi, je veux davantage. J'ai le dossier de madame de Sérizy et celui de la duchesse de Maufrigneuse, et quelles lettres !... Tenez, monsieur le comte, les filles publiques en écrivant font du style et de beaux sentiments, eh bien ! les grandes dames qui font du style et de grands sentiments toute la journée, écrivent comme les filles agissent. Les philosophes trouveront la raison de ce chassez-croisez, je ne tiens pas à la chercher. La femme est un être inférieur, elle obéit trop à ses organes. Pour moi, la femme n'est belle que quand elle ressemble à un homme ! Aussi, ces petites duchesses qui sont viriles par la tête ont-elles écrit des chefs-d'œuvre... Oh ! c'est beau, d'un bout à l'autre, comme la fameuse ode de Piron...

— Vraiment ?

— Vous voulez les voir ?... dit Jacques Collin en souriant.

Le magistrat devint honteux.

— Je puis vous en faire lire ; mais, là, pas de farce ? Nous jouons franc jeu ?... Vous me rendrez les lettres, et vous défendrez qu'on moucharde, qu'on suive et qu'on regarde la personne qui va les apporter.

— Cela prendra du temps ?... dit le procureur général.

— Non, il est neuf heures et demie !... reprit Jacques Collin en regardant la pendule ; eh bien ! en quatre minutes nous aurons une lettre de chacune de ces deux dames ; et, après les avoir lues, vous contremanderez la guillotine ! Si ça n'était pas ce que cela est, vous ne me verriez pas si tranquille. Ces dames sont d'ailleurs averties...

M. de Granville fit un geste de surprise.

— Elles doivent se donner à cette heure bien du mouvement, elles vont mettre en campagne le garde des sceaux, elles iront, qui sait, jusqu'au roi... Voyons, me donnez-vous votre parole d'ignorer qui sera venu, de ne pas suivre ni faire suivre pendant une heure cette personne ?

— Je vous le promets !

— Bien, vous ne voudriez pas, vous, tromper un forçat évadé. Vous êtes du bois dont sont faits les Turenne, et vous tenez votre parole à des voleurs. Eh bien ! dans la salle des Pas-Perdus, il y a, dans ce moment, une mendiante en haillons, une vieille femme, au milieu même de la salle. Elle doit causer avec un des écrivains publics de quelque procès de mur mitoyen ; envoyez votre garçon de bureau la chercher, en lui disant ceci : — *Dabor ti mandana.* Elle viendra... Mais, ne soyez pas cruel inutilement ! Ou vous acceptez mes propositions, ou vous ne voulez pas vous compromettre avec un forçat... Je ne suis qu'un faussaire, remarquez !... Eh bien ! ne laissez pas Calvi dans les affreuses angoisses de la toilette...

— L'exécution est déjà contremandée... Je ne veux pas, dit M. de Granville à Jacques Collin, que la justice soit au-dessous de vous !

Jacques Collin regarda le procureur général avec une sorte d'étonnement et lui vit tirer le cordon de sa sonnette.

— Voulez-vous ne pas vous échapper ? Donnez-moi votre parole, je m'en contente. Allez chercher cette femme...

Le garçon de bureau se montra.

— Félix, renvoyez les gendarmes... dit M. de Granville.

Jacques Collin fut vaincu. Dans ce duel avec le magistrat, il voulait être le plus grand, le plus fort, le plus généreux, et le magistrat l'écrasait. Néanmoins, le forçat se sentit bien supérieur en ce qu'il jouait la Justice, qu'il lui persuadait que le coupable était innocent, et qu'il disputait victorieusement une tête ; mais cette supériorité devait être sourde, secrète, cachée, tandis que la *Cigogne* l'accablait au grand jour, et majestueusement.

XXIX

Début de Jacques Collin dans la comédie.

Au moment où Jacques Collin sortait du cabinet de M. de Granville, le secrétaire général de la présidence du conseil, un député, le comte des Lupeaulx, se présentait accompagné d'un petit vieillard souffreteux.

Ce personnage, enveloppé d'une douillette puce, comme si l'hiver régnait encore, à cheveux poudrés, le visage blême et froid, marchait en goutteux, peu sûr de ses pieds grossis par des souliers en veau d'Orléans, appuyé sur une canne à pomme d'or, tête nue, son chapeau à la main, la boutonnière ornée d'une brochette à sept croix.

— Qu'y a-t-il, mon cher des Lupeaulx ? demanda le procureur général.

— Le prince m'envoie, dit-il à l'oreille de M. de Granville. Vous avez carte blanche pour retirer les lettres de mesdames de Sérizy et de Maufrigneuse, et celles de mademoiselle Clotilde de Grandlieu. Vous pouvez vous entendre avec ce monsieur...

— Qui est-ce ? demanda le procureur général à l'oreille de des Lupeaulx.

— Je n'ai pas de secrets pour vous, mon cher procureur général, c'est le fameux Corentin. Sa Majesté vous fait dire de lui rapporter vous-même toutes les circonstances de cette affaire, et les conditions du succès.

— Rendez-moi le service, répondit le procureur général à l'oreille de des Lupeaulx, d'aller dire au prince que tout est terminé, que je n'ai pas eu besoin de ce monsieur, ajouta-t-il en désignant Corentin. J'irai prendre les ordres de Sa Majesté, quant à la conclusion de l'affaire, qui regardera le garde des sceaux, car il y aura deux grâces à donner.

— Vous avez sagement agi en allant de l'avant, dit des Lupeaulx en donnant une poignée de main au procureur général. Le roi ne veut pas, à la veille de tenter une grande chose, voir la pairie et les grandes familles tympanisées, salies... Ce n'est plus un vil procès criminel, c'est une affaire d'État...

— Mais dites au prince que, lorsque vous êtes venu, tout était fini !

— Vraiment ?

— Je le crois.

— Vous serez alors garde des sceaux, quand le garde des sceaux actuel sera chancelier, mon cher...

— Je n'ai pas d'ambition ! répondit le procureur général.

Des Lupeaulx sortit en riant.

— Priez le prince de solliciter du roi dix minutes d'audience pour moi, vers deux heures et demie, ajouta M. de Granville en reconduisant le comte des Lupeaulx.

— Et vous n'êtes pas ambitieux ? dit des Lupeaulx, en jetant un fin regard à M. de Granville. Allons, vous avez deux enfants, vous voulez être fait au moins pair de France...

— Si monsieur le procureur général a les lettres, mon intervention devient inutile, fit observer Corentin en se trouvant seul avec M. de Granville qui le regardait avec une curiosité très-compréhensible.

— Un homme comme vous n'est jamais de trop dans une affaire si délicate, répondit le procureur général en voyant que Corentin avait tout compris ou tout entendu.

Corentin salua par un petit signe de tête presque protecteur.

— Connaissez-vous, monsieur, le personnage dont il s'agit?

— Oui, monsieur le comte, c'est Jacques Collin, le chef de la société des Dix-Mille, le banquier des trois bagnes, un forçat qui, depuis cinq ans, a su se cacher sous la soutane de l'abbé Carlos Herrera. Comment a-t-il été chargé d'une mission du roi d'Espagne pour le feu roi, nous nous perdons tous à la recherche du vrai dans cette affaire? J'attends une réponse de Madrid, où j'ai envoyé des notes et un homme. Ce forçat a le secret de deux rois...

— C'est un homme vigoureusement trempé! Nous n'avons que deux partis à prendre : se l'attacher ou se défaire de lui, dit le procureur général.

— Nous avons eu la même idée, et c'est un grand honneur pour moi, répliqua Corentin. Je suis forcé d'avoir tant d'idées et pour tant de monde, que, sur le nombre, je dois me rencontrer avec un homme d'esprit.

Ce fut débité si sèchement et d'un ton si glacé, que le procureur général garda le silence et se mit à expédier quelques affaires pressantes. Lorsque Jacques Collin se montra dans la salle des Pas-Perdus, on ne peut se figurer l'étonnement dont fut saisie mademoiselle Jacqueline Collin. Elle resta plantée sur ses deux jambes, les mains sur ses hanches, car elle était costumée en marchande des quatre saisons. Quelque habituée qu'elle fût aux tours de force de son neveu, celui-là dépassait tout.

— Eh bien! si tu continues à me regarder comme un cabinet d'histoire naturelle, dit Jacques Collin en prenant le bras de sa tante et l'emmenant hors de la salle des Pas-Perdus, ça nous fera prendre pour deux curiosités, l'on nous arrêterait peut-être, et nous perdrions du temps.

Et il descendit l'escalier de la galerie marchande qui mène rue de la Barillerie.

— Où est Paccard?

— Il m'attend chez la Rousse et se promène sur le quai aux Fleurs.

— Et Prudence?

— Elle est chez elle, comme ma filleule.

— Allons-y...

— Regarde si nous sommes suivis...

XXX

Histoire de la Rousse.

La Rousse, quincaillière, établie quai aux Fleurs, était la veuve d'un célèbre assassin, un dix-mille. En 1819, Jacques Collin avait fidèlement remis vingt et quelque mille francs à cette fille, de la part de son amant, après l'exécution. Trompe-la-Mort connaissait seul l'intimité de cette jeune personne, alors modiste, avec son fanandel.

— Je suis le dab de ton homme, avait dit alors le pensionnaire de madame Vauquer à la modiste, qu'il avait fait venir au Jardin-des-Plantes. Il a dû te parler de moi, ma petite. Quiconque me trahit meurt dans l'année! quiconque m'est fidèle n'a jamais rien à redouter de moi. Je suis *ami* à mourir sans dire un mot qui compromette ceux à qui je veux du bien. Sois à moi comme une âme est au diable, et tu en profiteras. J'ai promis que tu serais heureuse à ton pauvre Auguste, qui voulait te mettre dans l'opulence; et il s'est fait faucher à cause de toi... Ne pleure pas. Ecoute-moi : Personne au monde que moi ne sait que tu étais la maîtresse d'un forçat, d'un assassin, qu'on a *terré* samedi; jamais je n'en dirai rien. Tu as vingt-deux ans, tu es jolie, te voilà riche de vingt-six mille francs; oublie Auguste, marie-toi, deviens une honnête femme si tu peux. En retour de cette tranquillité, je te demande de me servir, moi et ceux que je t'adresserai, mais sans hésiter. Jamais je ne te demanderai rien de compromettant, ni pour toi, ni pour tes enfants, ni pour ton mari, si tu en as un, ni pour ta famille... Souvent, dans le métier que je fais, il me faut un lieu sûr pour causer, pour me cacher. J'ai besoin d'une femme discrète pour porter une lettre, se charger d'une commission. Tu seras une de mes boîtes à lettres, une de mes loges de portiers, un de mes émissaires. Rien de plus, rien de moins... Tu es trop blonde, Auguste et moi nous te nommions *la Rousse*, tu garderas ce nom-là. Ma tante, la marchande au Temple, avec qui je te lierai, sera la seule personne au monde à qui tu devras obéir; dis-lui tout ce qui t'arrivera; elle te mariera, elle te sera très-utile.

Ce fut ainsi que se conclut un de ces pactes diaboliques dans le genre de celui qui, pendant si longtemps, lui avait lié Prudence Servien, que cet homme ne manquait jamais à cimenter; car il avait, comme le démon, la passion du recrutement. Jacqueline Collin avait marié la Rousse au premier commis d'un riche quincaillier en gros, vers 1821. Ce premier commis, ayant traité de la maison de commerce de son patron, se trouvait alors en voie de prospérité, père de deux enfants, et adjoint au maire de son quartier. Jamais la Rousse, devenue madame Prélard, n'avait eu le plus léger motif de plainte, ni contre Jacques Collin, ni contre sa tante; mais, à chaque service demandé, madame Prélard tremblait de tous ses membres. Aussi devint-elle pâle et blême en voyant entrer dans sa boutique ces deux terribles personnages.

— Nous avons à vous parler d'affaires, madame, dit Jacques Collin.

— Mon mari est là, répondit-elle.

— Eh bien! nous n'avons pas trop besoin de vous pour le moment; je ne dérange jamais inutilement les gens. Envoyez chercher un fiacre, ma petite, dit Jacqueline Collin, et dites à ma filleule de descendre; j'espère la placer comme femme de chambre chez une grande dame, et l'intendant de la maison veut l'emmener.

Paccard, qui ressemblait à un gendarme mis en bourgeois, causait en ce moment avec M. Prélard d'une importante fourniture de fil de fer pour un pont. Un commis alla chercher un fiacre, et, quelques minutes après, Europe, ou, pour lui faire quitter le nom sous lequel elle avait servi Esther, Prudence Servien, Paccard, Jacques Collin et sa tante étaient, à la grande joie de la Rousse, réunis dans un fiacre à qui Trompe-la-Mort donna l'ordre d'aller à la barrière d'Ivry. Prudence Servien et Paccard, tremblants devant le dab, ressemblaient à des âmes coupables en présence de Dieu.

— Où sont les sept cent *cinquante* mille francs? leur demanda le dab en plongeant sur eux un de ces regards fixes et clairs qui troublaient si bien le sang de ces âmes damnées, quand elles étaient en faute, qu'elles croyaient avoir autant d'épingles que de cheveux dans la tête.

— Les sept cent *trente* mille francs, répondit Jacqueline Collin à son neveu, sont en sûreté; je les ai remis ce matin à la Romette dans un paquet cacheté...

— Si vous ne les aviez pas remis à Jacqueline, dit Trompe-la-Mort, vous alliez droit là... dit-il en montrant la place de Grève devant laquelle le fiacre se trouvait.

Prudence Servien fit, à la mode de son pays, un signe de croix, comme si elle avait vu tomber le tonnerre.

— Je vous pardonne, reprit le dab, à condition que vous ne commettrez plus de fautes semblables, et que, désormais, vous serez pour moi ce que sont ces deux doigts de la main droite, dit-il en montrant l'index et le doigt du milieu, car le pouce, c'est cette bonne *largue*-là.

Et il frappa sur l'épaule de sa tante.

— Ecoutez-moi. Désormais, toi, Paccard, tu n'auras plus rien à craindre, et tu peux suivre ton nez dans Pantin à ton aise! Je te permets d'épouser Prudence.

XXXI

Comment Paccard et Prudence vont s'établir.

Paccard prit la main de Jacques Collin et la baisa respectueusement.

— Qu'aurai-je à faire? demanda-t-il.

— Rien, et tu auras des rentes et des femmes, sans compter la tienne, car tu es très-régence, mon vieux!... Voilà ce que c'est que d'être trop bel homme!

Paccard rougit de plaisir de recevoir ce railleur éloge de son sultan.

— Toi, Prudence, reprit Jacques Collin, il te faut une carrière, un

état, un avenir, et rester à mon service. Ecoute-moi bien. Il existe rue Sainte-Barbe une très-bonne maison appartenant à cette madame Saint-Estève à qui ma tante emprunte quelquefois son nom... C'est une bonne maison, bien achalandée, qui rapporte quinze ou vingt mille francs par an. La Saint-Estève fait tenir cet établissement par...

— La Gonore, dit Jacqueline.

— La *largue* à ce pauvre la Pouraille, dit Paccard. C'est là que j'ai filé avec Europe le jour de la mort de cette pauvre madame Van Bogseck, notre maîtresse...

— On jase donc quand je parle! dit Jacques Collin.

Le plus profond silence régna dans le fiacre, et Prudence ni Paccard n'osèrent plus se regarder.

— La maison est donc tenue par la Gonore, reprit Jacques Collin. Si tu y es allé te cacher avec Prudence, je vois, Paccard, que tu as assez d'esprit pour *esquinter la raille* (enfoncer la police); mais que tu n'es pas assez fin pour faire voir des couleurs à la *darbone*..., dit-il en caressant le menton de sa tante. Je devine maintenant comment elle a pu te trouver..... Ça se rencontre bien. Vous allez y retourner, chez la Gonore... Je reprends. Jacqueline va négocier avec madame Nourrisson l'affaire de l'acquisition de son établissement de la rue Sainte-Barbe, et tu pourras y faire fortune avec de la conduite, ma petite! dit-il en regardant Prudence. Abbesse à ton âge! c'est le fait d'une fille de France, ajouta-t-il d'une voix mordante.

Prudence sauta au cou de Trompe-la-Mort et l'embrassa, mais, par un coup sec qui dénotait sa force extraordinaire, le Dab la repoussa si vivement, que, sans Paccard, la fille allait se cogner la tête dans la vitre du fiacre et la casser.

— A bas les pattes! Je n'aime pas ces manières! dit sèchement le Dab, c'est me manquer de respect.

— Il a raison, ma petite, dit Paccard. Vois-tu, c'est comme si le Dab te donnait cent mille francs. La boutique vaut cela. C'est sur le boulevard, en face du Gymnase. Il y a la sortie du spectacle

— Je ferai mieux, j'achèterai aussi la maison, dit Trompe-la-Mort.

— Et nous voilà riches à millions en six ans! s'écria Paccard.

Fatigué d'être interrompu, Trompe-la-Mort envoya dans le tibia de Paccard un coup de pied à le lui casser; mais Paccard avait des nerfs en caoutchouc et des os en fer-blanc.

— Suffit! Dab! on se taira, répondit-il.

— Croyez-vous que je dis des sornettes? reprit Trompe-la-Mort, qui s'aperçut alors que Paccard avait bu quelques petits verres de trop. Ecoutez. Il y a dans la cave de la maison deux cent cinquante mille francs en or...

Le silence le plus profond régna de nouveau dans le fiacre.

— Cet or est dans un massif très-dur... Il s'agit d'extraire cette somme, et vous n'avez que trois nuits pour y arriver. Jacqueline vous aidera..... Cent mille francs serviront à payer l'établissement, cinquante mille à l'achat de la maison, et vous laisserez le reste...

— Oh! dit Paccard.

— Dans la cave! répéta Prudence.

— Silence? dit Jacqueline.

— Oui, mais pour la transmission de cette charge, il faut l'agrément de la *raille* (la police), dit Paccard.

— On l'aura! dit sèchement Trompe-la-Mort. De quoi te mêles-tu?...

Jacqueline regarda son neveu et fut frappée de l'altération de ce visage à travers le masque impassible sous lequel cet homme si fort cachait habituellement ses émotions.

— Ma fille, dit Jacques Collin à Prudence Servien, ma tante va te remettre les sept cent cinquante mille francs.

— Sept cent trente, dit Paccard.

— Eh bien, soit! sept cent trente, reprit Jacques Collin. Cette nuit, il faut que tu reviennes sous un prétexte quelconque à la maison de madame Lucien. Tu monteras par la lucarne, sur le toit; tu descendras par la cheminée dans la chambre à coucher de ta feue maîtresse, et tu placeras dans le matelas de son lit le paquet qu'elle avait fait...

— Et pourquoi pas par la porte? dit Prudence Servien.

— Imbécile, les scellés y sont! répliqua Jacques Collin. L'inventaire se fera dans quelques jours, et vous serez innocents du vol...

— Vive le Dab! s'écria Paccard. Ah! quelle bonté!

— Cocher, arrêtez!... cria de sa voix puissante Jacques Collin.

Le fiacre se trouvait devant la place de fiacres du Jardin des Plantes.

— Détalez, mes enfants, dit Jacques Collin, et ne faites pas de sottises! Trouvez-vous ce soir sur le pont des Arts, à cinq heures, et là, ma tante vous dira s'il n'y a pas contre-ordre. — Il faut tout prévoir, ajouta-t-il à voix basse à sa tante. Jacqueline vous expliquera demain, reprit-il, comment s'y prendre pour extraire sans danger l'or de la *profonde*. C'est une opération très-délicate...

Prudence et Paccard sautèrent sur le pavé du roi, heureux comme des voleurs graciés.

— Ah! quel brave homme que le Dab! dit Paccard.

— Ce serait le roi des hommes, s'il n'était pas si méprisant pour les femmes!

— Ah! il est bien aimable! s'écria Paccard. As-tu vu quels coups de pied il m'a donnés! Nous méritions d'être envoyés *ad patres!* car enfin c'est nous qui l'avons mis dans l'embarras....

— Pourvu, dit la spirituelle et fine Prudence, qu'il ne nous fourre pas dans quelque crime pour nous envoyer au *pré*...

— Lui! s'il en avait la fantaisie, il nous le dirait, tu ne le connais pas! Quel joli sort il te fait! Nous voilà bourgeois. Quelle chance! Oh! quand il vous aime, cet homme-là, il n'a pas son pareil pour la bonté!...

XXXII

Le gibier deviendra chasseur.

— Ma minette! dit Jacques Collin à sa tante, charge-toi de la Gonore, il faut l'endormir; elle sera, dans cinq jours d'ici, arrêtée, et on trouvera dans sa chambre cent cinquante mille francs d'or qui resteront d'une autre part dans l'assassinat des vieux Crottat, père et mère du notaire.

— Elle en aura pour cinq ans de Madelonnettes, dit Jacqueline.

— A peu près, répondit Jacques Collin. Donc, c'est une raison pour la Nourrisson de se défaire de sa maison; elle ne peut pas la gérer elle-même, et on ne trouve pas de gérantes comme on veut. Donc, tu pourras très-bien arranger cette affaire. Nous aurons là un *œil*... Mais ces opérations sont toutes les trois subordonnées à la négociation que je viens d'entamer, relativement à nos lettres. Ainsi, découds ta robe et donne-moi les échantillons des marchandises. Où se trouvent les trois paquets?

— Parbleu! chez la Rousse.

— Cocher! cria Jacques Collin, retournez au Palais-de-Justice, et du train!... J'ai promis de la célérité; voici une demi-heure d'absence, et c'est trop! Reste chez la Rousse, et donne les paquets cachetés au garçon de bureau que tu verras venir demander madame *de* Saint-Estève. C'est le *de* qui sera le mot d'avis; et il devra te dire: *Madame, je viens de la part de M. le procureur général pour ce que vous savez.* Stationne devant la porte de la Rousse en regardant ce qui se passe sur le marché aux Fleurs, afin de ne pas exciter l'attention de Prélard. Dès que tu auras lâché les lettres, tu peux faire agir Paccard et Prudence...

— Je te devine, dit Jacqueline, tu veux remplacer Bibi-Lupin. La mort de ce garçon t'a tourné la cervelle!

— Et Théodore, à qui l'on allait couper les cheveux pour le faucher à quatre heures ce soir, s'écria Jacques Collin.

— Enfin, c'est une idée! nous finirons honnêtes gens et bourgeois, dans une belle propriété, sous un beau climat, en Touraine.

— Que pouvais-je devenir? Lucien a emporté mon âme, toute ma vie heureuse. Je me vois encore trente ans à m'ennuyer, et je n'ai plus de cœur. Au lieu d'être le Dab du bagne, je serai le Figaro de la justice, et je vengerai Lucien. Ce n'est que dans la peau de la *raille* (police) que je puis en sûreté démolir Corentin. Ce sera vivre encore que d'avoir à manger un homme. Les états qu'on fait dans le monde ne sont que des apparences; la réalité, c'est l'idée! ajouta-t-il en se frappant le front. Qu'as-tu maintenant dans notre trésor?

— Rien, dit la tante épouvantée de l'accent et des manières de son neveu. Je t'ai tout donné pour ton petit. La Romette n'a pas plus de vingt mille francs pour son commerce. J'ai tout pris à madame Nourrisson; elle avait environ soixante mille francs à elle... Ah! nous sommes dans des draps qui ne sont pas blanchis depuis un an. Le petit a dévoré *les fades* des Fanandels, notre trésor et tout ce que possédait la Nourrisson.

— Ça faisait?

— Cinq cent soixante mille...

— Nous en avons cent cinquante en or, que Paccard et Prudence

nous devront. Je vais te dire où en prendre deux cents autres... Le reste viendra de la succession d'Esther. Il faut récompenser la Nourrisson. Avec Théodore, Paccard, Prudence, la Nourrisson et toi, j'aurai bientôt formé le bataillon sacré qu'il me faut... Écoute, nous approchons...

— Voici les trois lettres, dit Jacqueline qui venait de donner le dernier coup de ciseau à la doublure de sa robe.

— Bien, répondit Jacques Collin en recevant les trois précieux autographes, trois papiers vélins encore parfumés. Théodore a fait le coup de Nanterre.

— Ah ! c'est lui !...

— Tais-toi, le temps est précieux; il a voulu donner la becquée à un petit oiseau de Corse nommé Ginetta... Tu vas employer la Nourrisson à la trouver; je te ferai passer les renseignements nécessaires par une lettre que Gault te remettra. Tu viendras au guichet de la Conciergerie dans deux heures d'ici. Il s'agit de lâcher cette petite fille chez une blanchisseuse, la sœur à Godet, et qu'elle s'y impatronise... Godet et Ruffard sont des complices à la Pouraille dans le vol et l'assassinat commis chez les Crottat. Les sept cent cinquante mille francs sont intacts; un tiers dans la cave de la Gonore, c'est la part de la Pouraille; le second tiers dans la chambre à la Gonore : c'est celle de Ruffard : le troisieme est caché chez la sœur à Godet. Nous commencerons par prendre cent cinquante mille francs sur le *fade* de la Pouraille; puis cent sur celui de Godet et cent sur celui de Ruffard. Une fois Ruffard et Godet *serrés*, c'est eux qui auront mis à part ce qui manquera de leur *fade*. Je leur ferai accroire, à Godet, que nous avons mis cent mille francs de côté pour lui, et à Ruffard et à la Pouraille que la Gonore leur a sauvé cela!..... Prudence et Paccard vont travailler chez la Gonore. Toi et Ginetta, qui me paraît être une fine mouche, vous manœuvrerez chez la sœur à Godet. Pour mon début dans le comique, je fais retrouver à la Cigogne quatre cent mille francs du vol Crottat, et les coupables. J'ai l'air d'éclaircir l'assassinat de Nanterre. Nous retrouvons notre *aubert* et nous sommes au cœur de la Raille ! Nous étions le gibier, et nous devenons les chasseurs, voilà tout. Donne trois francs au cocher.

Le fiacre était au Palais. Jacqueline, stupéfaite, paya. Trompe-la-Mort monta l'escalier pour aller chez le procureur général.

XXXIII

Messieurs les Anglais, tirez les premiers !

Un changement total de vie est une crise si violente que, malgré sa décision, Jacques Collin gravissait lentement les marches de l'escalier qui, de la rue de la Barillerie, mène à la galerie marchande où se trouve, sous le péristyle de la Cour d'assises, la sombre entrée du parquet. Une affaire politique occasionnait une sorte d'attroupement au pied du double escalier qui mène à la Cour d'assises, en sorte que le forçat, absorbé dans ses réflexions, resta pendant quelque temps arrêté par la foule. A gauche de ce double escalier, il se trouve comme un énorme pilier, un des contreforts du Palais, et dans cette masse on aperçoit une petite porte.

Cette petite porte donne sur un escalier en colimaçon qui sert de communication à la Conciergerie.

C'est par là que le procureur général, le directeur de la Conciergerie, les présidents de Cour d'assises, les avocats généraux et le chef de la police de sûreté peuvent aller et venir.

C'est par un embranchement de cet escalier, aujourd'hui condamné, que Marie-Antoinette, la reine de France, était amenée devant le tribunal révolutionnaire, qui siégeait, comme on le sait, dans la grande salle des audiences solennelles de la Cour de cassation.



Et il tira des poucettes de sa poche. — PAGE 33.

A l'aspect de cet épouvantable escalier, le cœur se serre quand on pense que la fille de Marie-Thérèse, dont la suite, la coiffure et les paniers remplissaient le grand escalier de Versailles, passait par là !... Peut-être expiait-elle le crime de sa mère, la Pologne hideusement partagée.

Les souverains qui commettent de pareils crimes ne songent pas évidemment à la rançon qu'en demande la Providence.

Au moment où Jacques Collin entrait sous la voûte de l'escalier, pour se rendre chez le procureur général, Bibi-Lupin sortit par cette porte cachée dans le mur.

Le chef de la police de sûreté venait de la Conciergerie, et se rendait aussi chez M. de Granville.

On peut comprendre quel fut l'étonnement de Bibi-Lupin en reconnaissant devant lui la redingote de Carlos Herrera, qu'il avait tant étudié le matin; il courut pour le dépasser.

Jacques Collin se retourna. Les deux ennemis se trouvèrent en présence.

De part et d'autre, chacun resta sur ses pieds, et le même regard partit de ces deux yeux, si différents, comme deux pistolets qui, dans un duel, partent au même temps.

— Cette fois, je te tiens, brigand ! dit le chef de la police de sûreté.

— Ah ! ah !... répondit Jacques Collin d'un air ironique.

Il pensa rapidement que M. de Granville l'avait fait suivre; et, chose étrange ! il fut peiné de savoir cet homme moins grand qu'il l'imaginait.

Bibi-Lupin sauta courageusement à la gorge de Jacques Collin, qui, l'œil à son adversaire, lui donna un coup sec et l'envoya les quatre fers en l'air à trois pas de là : puis Trompe-la-Mort alla posément à Bibi-Lupin, et lui tendit la main pour l'aider à se relever, absolument comme un boxeur anglais qui, sûr de sa force, ne demande pas mieux que de recommencer.

Bibi-Lupin était beaucoup trop fort pour se mettre à crier; mais il se redressa, courut à l'entrée du couloir, et fit signe à un gendarme de s'y placer. Puis, avec la rapidité de l'éclair, il revint à son ennemi, qui le regardait faire tranquillement.

Jacques Collin avait pris son parti :

—Ou le procureur général m'a manqué de parole, ou il n'a pas mis Bibi-Lupin dans sa confidence, et alors il faut éclaircir ma situation.

—Veux-tu m'arrêter? demanda Jacques Collin à son ennemi. Dis-le sans y mettre d'accompagnement. Ne sais-je pas qu'au cœur de la Cigogne tu es plus fort que moi? Je te tuerai à la savate, mais je ne mangerai pas les gendarmes et la ligne. Ne faisons pas de bruit. Où veux-tu me mener?

— Chez M. Camusot.

— Allons chez M. Camusot, répondit Jacques Collin. Pourquoi n'irions-nous pas au parquet du procureur général?... c'est plus près, ajouta-t-il.

Bibi-Lupin, qui se savait en défaveur dans les hautes régions du pouvoir judiciaire, et soupçonné d'avoir fait fortune aux dépens des criminels et de leurs victimes, ne fut pas fâché de se présenter au parquet avec une pareille capture.

— Allons-y, dit-il, ça me va! mais, puisque tu te rends, laisse-moi t'accommoder, je crains tes giffles!

Et il tira des poucettes de sa poche.

Jacques Collin tendit ses mains, et Bibi-Lupin lui serra les pouces.

— Ah çà! puisque tu es si bon enfant, reprit-il, dis-moi comment tu es sorti de la Conciergerie?

— Mais par où tu es sorti, par le petit escalier.

— Tu as donc fait voir un nouveau tour aux gendarmes?

— Non, M. de Granville m'a laissé libre sur parole.

— *Planches - tu?...* (Plaisantes-tu?)

— Tu vas voir! C'est toi peut-être à qui l'on va mettre les poucettes.

XXXIV

Une ancienne connaissance.

En ce moment, Corentin disait au procureur général:

— Eh bien! monsieur, voilà juste une heure que notre homme est sorti, ne craignez-vous pas qu'il ne se soit moqué de vous?... Il est peut-être sur la route d'Espagne, où nous ne le trouverons plus, car l'Espagne est un pays tout de fantaisie...

— Ou je ne me connais pas en hommes, ou il reviendra; tous ses intérêts l'y obligent, il a plus à recevoir de moi qu'il ne me donne...

En ce moment, Bibi-Lupin se montra.

— Monsieur le comte, dit-il, j'ai une bonne nouvelle à vous donner : Jacques Collin, qui s'était sauvé, est repris.

— Voilà, s'écria Jacques Collin, comment vous avez tenu votre parole! Demandez à votre agent à double face où il m'a trouvé.

— Où? dit le procureur général.

— A deux pas du parquet, sous la voûte, répondit Bibi-Lupin.

— Débarrassez cet homme de vos ficelles! dit sévèrement M. de Granville à Bibi-Lupin. Sachez que, jusqu'à ce qu'on vous ordonne de l'arrêter de nouveau, vous devez laisser cet homme libre... Et sortez!... Vous êtes habitué à marcher et agir comme si vous étiez à vous seul la justice et la police.

Et le procureur général tourna le dos au chef de la police de sûreté, qui devint blême, surtout en recevant un regard de Jacques Collin, où il devina sa chute.

— Je ne suis pas sorti de mon cabinet, je vous attendais, et vous ne doutez pas que j'aie tenu ma parole comme vous teniez la vôtre, dit M. de Granville à Jacques Collin.

— Dans le premier moment, j'ai douté de vous, monsieur, et peut-être à ma place eussiez-vous pensé comme moi; mais la réflexion m'a montré que j'étais injuste. Je vous apporte plus que vous ne me donnez; vous n'aviez pas intérêt à me tromper...

Le magistrat échangea soudain un regard avec Corentin.

Ce regard, qui ne put échapper à Trompe-la-Mort, dont l'attention était portée sur M. de Granville, lui fit apercevoir le petit vieux étrange, assis sur un fauteuil dans un coin.

Sur-le-champ, averti par cet instinct si vif et si rapide qui dénonce la présence d'un ennemi, Jacques Collin examina ce personnage; il vit du premier coup d'œil que les yeux n'avaient pas l'âge accusé par le costume, et il reconnut un déguisement.

Ce fut en une seconde la revanche prise par Jacques Collin sur Corentin de la rapidité d'observation avec laquelle Corentin l'avait démasqué chez Peyrade. (Voir SPLENDEURS ET MISÈRES DES COURTISANES.)

— Nous ne sommes pas seuls!... dit Jacques Collin à M. de Granville.

— Non, répliqua sèchement le procureur général.

— Et monsieur, reprit le forçat, est une de mes meilleures connaissances.. je crois?...

Il fit un pas et reconnut Corentin, l'auteur réel, avoué, de la chute de Lucien.

Jacques Collin, dont le visage était d'un rouge de brique, devint, pour un rapide et imperceptible instant, pâle et presque blanc; tout son sang se porta au cœur, tant fut ardente et frénétique son envie de sauter sur cette bête dangereuse et de l'écraser; mais il refoula ce désir brutal et le comprima par la force qui le rendait si terrible.

Il prit un air aimable, un ton de politesse obséquieuse, dont il avait l'habitude depuis qu'il jouait le rôle d'un ecclésiastique de l'ordre supérieur, et il salua le petit vieillard.

— Monsieur Corentin, dit-il, est-ce au hasard que je dois le plaisir de vous rencontrer, ou serais-je assez heureux pour être l'objet de votre visite au parquet?...

L'étonnement du procureur général fut au comble, et il ne put s'empêcher d'examiner ces deux hommes en présence.

Les mouvements de Jacques Collin et l'accent qu'il mit à ces paroles dénotaient une crise, et il fut curieux d'en pénétrer les causes.



... Jacques Collin s'est retiré vers 1845. — PAGE 38.

A cette subite et miraculeuse reconnaissance de sa personne, Corentin se dressa comme un serpent sur la queue duquel on a marché.

— Oui, c'est moi, mon cher abbé Carlos Herrera.

— Venez-vous, lui dit Trompe-la-Mort, vous interposer entre M. le procureur général et moi?... Aurais-je le bonheur d'être le sujet d'une de ces négociations dans lesquelles brillent vos talents?... Tenez, monsieur, dit le forçat en se retournant vers le procureur général, pour ne pas vous faire perdre des moments aussi précieux que les vôtres, lisez, voici l'échantillon de mes marchandises...

Et il tendit à M. de Granville les trois lettres, qu'il tira de la poche de côté de sa redingote.

— Pendant que vous en prendrez connaissance, je causerai, si vous le permettez, avec monsieur...

XXXV

Perspective d'une position.

— C'est beaucoup d'honneur pour moi, répondit Corentin, qui ne put s'empêcher de frissonner.

— Vous avez obtenu, monsieur, un succès complet dans notre affaire, dit Jacques Collin. J'ai été battu..., ajouta-t-il légèrement et à la manière d'un joueur qui a perdu son argent; mais vous avez laissé quelques hommes sur le carreau... C'est une victoire coûteuse...

— Oui, répondit Corentin en acceptant la plaisanterie, si vous avez perdu votre reine, moi j'ai perdu mes deux tours...

— Oh! Contenson n'est qu'un pion, répliqua railleusement Jacques Collin. Ça se remplace. Vous êtes, permettez-moi de vous donner cet éloge en face; vous êtes, *ma parole d'honneur*, un homme prodigieux.

— Non, non, je m'incline devant votre supériorité, répliqua Corentin, qui eut l'air d'un plaisant de profession, disant: « Tu veux *blaguer, blaguons!* » Comment, moi, je dispose de tout, et vous, vous êtes pour ainsi dire tout seul...

— Oh! oh! fit Jacques Collin.

— Et vous avez failli l'emporter, dit Corentin en remarquant l'exclamation. Vous êtes l'homme le plus extraordinaire que j'aie rencontré dans ma vie, et j'en ai vu beaucoup d'extraordinaires, car les gens avec qui je me bats sont tous remarquables par leur audace, par leurs conceptions hardies. J'ai, par malheur, été très-intime avec feu monseigneur le duc d'Otrante; j'ai travaillé pour Louis XVIII quand il régnait, et quand il était exilé, pour l'empereur et pour le Directoire... Vous avez la trempe de Louvel, le plus bel instrument politique que j'aie vu; mais vous avez la souplesse du prince des diplomates. Et quels auxiliaires!.. Je donnerais bien des têtes à couper pour avoir à mon service la cuisinière de cette pauvre petite Esther... Où trouvez-vous des créatures belles comme la fille qui a doublé cette Juive pendant quelque temps pour M. de Nucingen?... Je ne sais où les prendre quand j'en ai besoin...

— Monsieur, monsieur, dit Jacques Collin, vous m'accablez... De votre part, ces éloges feraient perdre la tête...

— Ils sont mérités! Comment, vous avez trompé Peyrade; il vous a pris pour un officier de paix, lui!... Tenez, si vous n'aviez pas eu ce petit imbécile à défendre, vous nous auriez rossés...

— Ah! monsieur, vous oubliez Contenson déguisé en mulâtre... et Peyrade en Anglais. Les acteurs ont les ressources du théâtre; mais être ainsi parfait au grand jour, à toute heure, il n'y a que vous et les vôtres...

— Eh bien! voyons, dit Corentin, nous sommes persuadés, l'un et l'autre, de notre valeur, de nos mérites. Nous voilà, tous deux là, bien seuls; moi je suis sans mon vieil ami, vous sans votre jeune protégé. Je suis le plus fort pour le moment, pourquoi ne ferions-nous pas comme dans l'*Auberge des Adrets?* Je vous tends la main en vous disant: Embrassons-nous, et que cela finisse. Je vous offre, en présence de M. le procureur général, des lettres de grâce pleine et entière, et vous serez un des miens, le premier, après moi, peut-être mon successeur.

— Ainsi, c'est une position que vous m'offrez?... dit Jacques Collin. Une jolie position! Je passe de la brune à la blonde...

— Vous serez dans une sphère où vos talents seront bien appréciés, bien récompensés, et vous agirez à votre aise. La police politique et gouvernementale a ses périls. J'ai déjà, tel que vous me voyez, été deux fois emprisonné... je ne m'en porte pas plus mal. Mais on voyage! on est tout ce qu'on veut être... On est le machiniste des drames politiques, on est traité poliment par les grands seigneurs... Voyez, mon cher Jacques Collin, cela vous va-t-il?...

— Avez-vous des ordres à cet égard? lui dit le forçat.

— J'ai plein pouvoir... répliqua Corentin tout heureux de cette inspiration.

— Vous badinez, vous êtes un homme très-fort, vous pouvez bien admettre qu'on se puisse défier de vous... Vous avez vendu plus d'un homme en le liant dans un sac et l'y faisant entrer de lui-même... Je connais vos belles batailles, l'affaire Montauran, l'affaire Simeuse... Ah! c'est les batailles de Marengo de l'espionnage.

— Eh bien! dit Corentin, vous avez de l'estime pour M. le procureur général?

— Oui, dit Jacques Collin en s'inclinant avec respect; je suis en admiration devant son beau caractère, sa fermeté, sa noblesse...; et je donnerais ma vie pour qu'il fût heureux. Aussi, commencerai-je par faire cesser l'état dangereux dans lequel est madame de Sérizy.

Le procureur général laissa échapper un mouvement de bonheur.

— Eh bien! demandez-lui, reprit Corentin, si je n'ai pas plein pouvoir pour vous arracher à l'état honteux dans lequel vous êtes, et vous attacher à ma personne.

— C'est vrai, dit M. de Granville en observant le forçat.

— Bien vrai! j'aurais l'absolution de mon passé et la promesse de vous succéder en vous donnant des preuves de mon savoir-faire?

— Entre deux hommes comme nous, il ne peut y avoir aucun malentendu, reprit Corentin avec une grandeur d'âme à laquelle tout le monde eût été pris.

— Et le prix de cette transaction est sans doute la remise des trois correspondances?... dit Jacques Collin.

— Je ne croyais pas avoir besoin de vous le dire...

XXXVI

Désappointement.

— Mon cher monsieur Corentin, dit Trompe-la-Mort avec une ironie digne de celle qui fit le triomphe de Talma dans le rôle de Nicomède, je vous remercie, je vous ai l'obligation de savoir tout ce que je vaux et quelle est l'importance qu'on attache à me priver de ces armes.. Je ne l'oublierai jamais... Je serai toujours et en tout temps à votre service, et, au lieu de dire comme Robert Macaire: — Embrassons-nous!... Moi, je vous embrasse.

Il saisit avec tant de rapidité Corentin par le milieu du corps, que celui-ci ne put se défendre de cette embrassade; il le serra comme une poupée sur son cœur, le baisa sur les deux joues, l'enleva comme une plume, ouvrit la porte du cabinet, et le posa dehors, tout meurtri de cette rude étreinte.

— Adieu, mon cher, lui dit-il à voix basse et à l'oreille. Nous sommes séparés l'un de l'autre par trois longueurs de cadavres; nous avons mesuré nos épées, elles sont de la même trempe, de la même dimension... Ayons du respect l'un pour l'autre; mais je veux être votre égal, non votre subordonné... Armé comme vous le seriez, vous me paraissez un trop dangereux général pour votre lieutenant. Nous mettrons un fossé entre nous. Malheur à vous si vous venez sur mon terrain!... Vous vous appelez l'Etat, de même que les laquais s'appellent du même nom que leurs maîtres; moi, je veux me nommer la Justice; nous nous verrons souvent; continuons à nous traiter avec d'autant plus de dignité, de convenance, que nous serons toujours..... d'atroces canailles, lui dit-il à l'oreille. Je vous ai donné l'exemple en vous embrassant.

Corentin resta sot pour la première fois de sa vie, et il se laissa secouer la main par son terrible adversaire...

— S'il en est ainsi, dit-il, je crois que nous avons intérêt l'un et l'autre à rester amis...

— Nous en serons plus forts chacun de notre côté, mais aussi plus dangereux, ajouta Jacques Collin à voix basse. Aussi me permettrez-vous de vous demander demain des arrhes sur notre marché...

— Eh bien! dit Corentin avec bonhomie, vous m'ôtez votre affaire

pour la donner au procureur général; vous serez la cause de son avancement; mais je ne puis m'empêcher de vous le dire, vous prenez un bon parti... Bibi-Lupin est trop connu, il a fait son temps; si vous le remplacez, vous vivrez dans la seule condition qui vous convienne; je suis charmé de vous y voir... parole d'honneur...

— Au revoir, à bientôt, dit Jacques Collin.

En se retournant, Trompe-la-Mort trouva le procureur général assis à son secrétaire, la tête dans les mains.

— Comment! vous pourriez empêcher la comtesse de Sérizy de devenir folle?... demanda M. de Granville.

— En cinq minutes, répliqua Jacques Collin.

— Et vous pouvez me remettre toutes les lettres de ces dames?

— Avez-vous lu les trois?...

— Oui, dit vivement le procureur général; j'en suis honteux pour celles qui les ont écrites...

— Eh bien! nous sommes seuls, défendez votre porte, et traitons, dit Jacques Collin.

— Permettez... la justice doit avant tout faire son métier, et M. Camusot a l'ordre d'arrêter votre tante...

— Il ne la trouvera jamais, dit Jacques Collin.

— On va faire une perquisition au Temple, chez une demoiselle Paccard, qui tient son établissement.

— On n'y verra que des haillons, des costumes, des diamants, des uniformes.

— Néanmoins, il faut mettre un terme au zèle de M. Camusot.

M. de Granville sonna un garçon de bureau, et lui dit d'aller dire à M. Camusot de venir lui parler.

— Voyons, dit-il à Jacques Collin, finissons! Il me tarde de connaître votre recette pour guérir la comtesse...

XXXVII

Où Jacques Collin abdique sa royauté du dab.

— Monsieur le procureur général, dit Jacques Collin en devenant grave, j'ai été, comme vous le savez, condamné à cinq ans de travaux forcés pour crime de faux.

J'aime ma liberté!... Cet amour, comme toutes les amours, est allé directement contre son but; car, en voulant trop s'adorer, les amants se brouillent. En m'évadant, en étant repris tour à tour, j'ai fait sept ans de bagne. Vous n'avez donc à me gracier que pour les aggravations de peine que j'ai empoignées au *pré*... (pardon!) au bagne. En réalité, j'ai subi ma peine, et, jusqu'à ce qu'on me trouve une mauvaise affaire, ce dont je défie la justice et même Corentin, je devrais être rétabli dans mes droits de citoyen français, exclu de Paris, et soumis à la surveillance de la police.

Est-ce une vie? où puis-je aller? que puis-je faire? Vous connaissez mes capacités... Vous avez vu Corentin, ce magasin de ruses et de trahisons, blême de peur devant moi, rendant justice à mes talents...

Cet homme m'a tout ravi! car c'est lui, lui seul, qui, par je ne sais quels moyens, et dans quel intérêt, a renversé l'édifice de la fortune de Lucien... Corentin et Camusot ont tout fait...

— Ne récriminez pas, dit M. de Granville, et allez au fait.

— Eh bien! le fait, le voici. Cette nuit, en tenant dans ma main la main glacée de ce jeune mort, je me suis promis à moi-même de renoncer à la lutte insensée que je soutiens depuis vingt ans contre la société tout entière.

Vous ne me croyez pas susceptible de faire des capucinades, après ce que je vous ai dit de mes opinions religieuses... Eh bien! j'ai vu, depuis vingt ans, le monde par son envers, dans ses caves, et j'ai reconnu qu'il y a dans la marche des choses une force que vous nommez la *Providence*, que j'appelais le *hasard*, que mes compagnons appellent la *chance*. Toute mauvaise action est rattrapée par une vengeance quelconque, avec quelque rapidité qu'elle s'y dérobe.

Dans ce métier de lutteur, quand on a beau jeu, quinte et quatorze en main avec la primauté, la bougie tombe, les cartes brûlent, ou le joueur est frappé d'apoplexie!... C'est l'histoire de Lucien...

Ce garçon, cet ange, n'a pas commis l'ombre d'un crime, il s'est laissé faire, il a laissé faire! Il allait épouser mademoiselle de Grandlieu, être nommé marquis, il avait une fortune; eh bien! une fille s'empoisonne, elle cache le produit d'une inscription de rentes, et l'édifice si péniblement élevé de cette belle fortune s'écroule en un instant. Et qui nous adresse le premier coup d'épée? un homme couvert d'infamies secrètes, un monstre qui a commis dans le monde des intérêts de tels crimes (voir la MAISON NUCINGEN), que chaque écu de sa fortune est trempé des larmes d'une famille, par un Nucingen, qui a été Jacques Collin légalement et dans le monde des écus.

Enfin vous connaissez tout aussi bien que moi les liquidations, les tours pendables de cet homme.

Mes fers estampilleront toujours toutes mes actions, même les plus vertueuses. Etre un volant entre deux raquettes, dont l'une s'appelle le bagne, et l'autre la police, c'est une vie où le triomphe est un labeur sans fin, où la tranquillité me semble impossible. Jacques Collin est en ce moment enterré, monsieur de Granville, avec Lucien, sur qui l'on jette actuellement de l'eau bénite et qui part pour le Père-Lachaise. Mais il me faut une place où aller, non pas y vivre, mais y mourir...

Dans l'état actuel des choses, vous n'avez pas voulu, vous, la justice, vous occuper de l'état civil et social du forçat libéré.

Quand la loi est satisfaite, la société ne l'est pas, elle conserve ses défiances, et elle fait tout pour se les justifier à elle-même; elle rend le forçat libéré un être impossible: elle doit lui rendre tous ses droits, mais elle lui interdit de vivre dans une certaine zone.

La société dit à ce misérable: — Paris, le seul endroit où tu peux te cacher, et sa banlieue sur telle étendue, tu ne l'habiteras pas!... Puis elle soumet le forçat libéré à la surveillance de la police.

Et vous croyez qu'il est possible dans ces conditions de vivre! Pour vivre, il faut travailler, car on ne sort avec des rentes du bagne. Vous vous arrangez pour que le forçat soit clairement désigné, reconnu, parqué, puis vous croyez que les citoyens auront confiance en lui, quand la société, la justice, le monde qui l'entoure, n'en ont aucune. Vous le condamnez à la faim ou au crime. Il ne trouve pas d'ouvrage, il est poussé fatalement à recommencer son ancien métier, qui l'envoie à l'échafaud.

Ainsi, tout en voulant renoncer à une lutte avec la loi, je n'ai point trouvé de place au soleil pour moi. Une seule me convient, c'est de me faire le serviteur de cette puissance qui pèse sur nous, et, quand cette pensée m'est venue, la force dont je vous parlais s'est manifestée clairement autour de moi.

Trois grandes familles sont à ma disposition. Ne croyez pas que je veuille les faire *chanter*...

Le *chantage* est un des plus lâches assassinats. C'est à mes yeux un crime d'une plus profonde scélératesse que le meurtre. L'assassin a besoin d'un atroce courage.

Je signe mes opinions; car les lettres qui font ma sécurité, qui me permettent de vous parler ainsi, qui me mettent de plain-pied en ce moment avec vous, moi le crime et vous la justice, ces lettres sont à votre disposition..

Votre garçon de bureau peut les aller chercher de votre part, elles lui seront remises... je n'en demande pas de rançon, je ne les vends pas!...

Hélas! monsieur le procureur général, en les mettant de côté, je ne pensais pas à moi, je songeais au péril où pourrait se trouver un jour Lucien!...

Si vous n'obtempérez pas à ma demande, j'ai plus de courage, j'ai plus de dégoût de la vie qu'il n'en faut pour me brûler la cervelle moi-même et vous débarrasser de moi...

Je puis, avec un passe-port, aller en Amérique et vivre dans la solitude, j'ai toutes les conditions qui font le sauvage...

Telles sont les pensées dans lesquelles j'étais cette nuit. Votre secrétaire a dû vous répéter un mot que je l'ai chargé de vous dire...

En voyant quelles précautions vous prenez pour sauver la mémoire de Lucien de toute infamie, je vous ai donné ma vie; pauvre présent! je n'y tenais plus, je la voyais impossible sans la lumière qui l'éclairait, sans le bonheur qui l'animait, sans cette pensée qui en était le sens, sans la prospérité de ce jeune poëte qui en était le soleil, et je voulais vous faire donner ces trois paquets de lettres...

M. de Granville inclina la tête.

XXXVIII

Suite de l'abdication.

— En descendant au préau, j'ai trouvé les auteurs du crime commis à Nanterre, et mon petit compagnon de chaîne sous le couperet pour une participation involontaire à ce crime, reprit Jacques Collin.

J'ai appris que Bibi-Lupin trompe la justice, que l'un de ses agens est l'assassin des Crottat; n'était-ce pas, comme vous le dites, providentiel?...

J'ai donc entrevu la possibilité de faire le bien, d'employer les qualités dont je suis doué, les tristes connaissances que j'ai acquises au service de la société, d'être utile au lieu d'être nuisible, et j'ai osé compter sur votre intelligence, sur votre bonté...

L'air de bonté, de naïveté, la simplesse de cet homme, se confessant en termes sans âcreté, sans cette philosophie du vice qui jusqu'alors le rendait terrible à entendre, eussent fait croire à une transformation. Ce n'était plus lui.

— Je crois tellement en vous, que je veux être entièrement à votre disposition, reprit-il avec l'humilité d'un pénitent. Vous me voyez entre trois chemins : le suicide, l'Amérique et la rue de Jérusalem.

Bibi-Lupin est riche, il a fait son temps, c'est un factionnaire à double face, et, si vous vouliez me laisser agir contre lui, *je le paumerais marron* (je le prendrais en flagrant délit) en huit jours.

Si vous me donnez la place de ce gredin, vous aurez rendu le plus grand service à la société. Je n'ai plus besoin de rien. (Je serai probe.) J'ai toutes les qualités voulues pour l'emploi. J'ai, de plus que Bibi-Lupin, de l'instruction; on m'a fait suivre mes classes jusqu'en rhétorique; je ne serai pas si bête que lui, j'ai des manières quand j'en veux avoir.

Je n'ai pas d'autre ambition que d'être un élément d'ordre et de répression, au lieu d'être la corruption même. Je n'embaucherai plus personne dans la grande armée du vice. Quand on prend, à la guerre, un général ennemi, voyons, monsieur, on ne le fusille pas, on lui rend son épée, et on lui donne une ville pour prison; eh bien! je suis le général du bagne, et je me rends ..

Ce n'est pas la justice, c'est la mort qui m'a abattu... La sphère où je veux agir et vivre est la seule qui me convienne, et j'y développerai la puissance que je me sens... Décidez...

Et Jacques Collin se tint dans une attitude soumise et modeste.

— Vous avez mis ces lettres à ma disposition?... dit le procureur général.

— Vous pourrez les envoyer prendre, elles seront remises à la personne que vous enverrez...

— Et comment?

Jacques Collin lut dans le cœur du procureur général et continua le même jeu.

— Vous m'avez promis la commutation de la peine de mort de Calvi en celle de vingt ans de travaux forcés... Oh! je ne vous rappelle pas ceci pour faire un traité, dit-il vivement en voyant faire un geste au procureur général; mais cette vie doit être sauvée par d'autres motifs : ce garçon est innocent...

— Comment puis-je avoir les lettres? demanda le procureur général. J'ai le droit et l'obligation de savoir si vous êtes l'homme que vous dites être. Je vous veux sans condition...

— Envoyez un homme de confiance sur le quai aux Fleurs, il verra sur les marches de la boutique d'un quincaillier, à l'enseigne du *Bouclier d'Achille*...

— La maison du *Bouclier*?...

— C'est là, dit Jacques Collin avec un sourire amer, qu'est mon bouclier. Votre homme trouvera là une vieille femme mise comme je vous le disais, en marchande de marée qui a des rentes, avec des pendeloques aux oreilles, et sous le costume d'une riche dame de la Halle; il demandera madame *de* Saint-Estève. N'oubliez pas le *de*... Et il dira : Je viens de la *part du procureur général chercher ce que vous savez*... A l'instant vous aurez trois paquets cachetés...

— Les lettres y sont toutes? dit M. de Granville.

— Allons, vous êtes fort! Vous n'avez pas volé votre place, dit Jacques Collin en souriant. Je vois que vous me croyez capable de vous tâter et de vous livrer du papier blanc... Vous ne me connaissez pas!... ajouta-t-il. Je me fie à vous comme un fils à son père...

— Vous allez être reconduit à la Conciergerie, dit le procureur général, et vous y attendrez la décision qu'on prendra sur votre sort.

Le procureur général sonna, son garçon de bureau vint, et il lui dit :

— Priez M. Garnery de venir, s'il est chez lui.

Outre les quarante-huit commissaires de police qui veillent sur Paris comme quarante-huit providences au petit pied, sans compter la police de sûreté, et de là vient le nom de *quart-d'œil* que les voleurs leur ont donné dans leur argot, puisqu'ils sont quatre par arrondissement; il y a deux commissaires attachés à la fois à la police et à la justice pour exécuter les missions délicates, pour remplacer les juges d'instruction dans beaucoup de cas. Le bureau de ces deux magistrats, car les commissaires de police sont des magistrats, se nomme le bureau des délégations, car ils sont en effet délégués chaque fois et régulièrement saisis pour exécuter soit des perquisitions, soit des arrestations. Ces places exigent des hommes mûrs, d'une capacité éprouvée, d'une grande moralité, d'une discrétion absolue, et c'est un des miracles que la Providence fait en faveur de Paris que la possibilité de toujours avoir des natures de cette espèce.

La description du Palais serait inexacte sans la mention de ces magistratures *préventives*, pour ainsi dire, qui sont les plus puissants auxiliaires de la justice; car, si la justice a, par la force des choses, perdu de son ancienne pompe, de sa vieille richesse, il faut reconnaître qu'elle a gagné matériellement. A Paris surtout, le mécanisme s'est admirablement perfectionné. M. de Granville avait envoyé M. de Chargebœuf, son secrétaire, au convoi de Lucien; il fallait le remplacer, pour cette mission, par un homme sûr; et M. Garnery était l'un des deux commissaires aux délégations.

XXXIX

L'enterrement.

— Monsieur le procureur général, reprit Jacques Collin, je vous ai déjà donné la preuve que j'ai mon point d'honneur... Vous m'avez laissé libre et je suis revenu..... Voici bientôt onze heures..... on achève la messe mortuaire de Lucien, il va partir pour le cimetière... Au lieu de m'envoyer à la Conciergerie, permettez-moi d'accompagner le corps de cet enfant jusqu'au Père-Lachaise; je reviendrai me constituer prisonnier...

— Allez, dit M. de Granville avec une inflexion de voix pleine de bonté.

— Un dernier mot, monsieur le procureur général. L'argent de cette fille, de la maîtresse de Lucien, n'a pas été volé... Dans le peu de moments de liberté que vous m'avez donnés, j'ai pu interroger les gens... Je suis sûr d'eux, comme vous êtes sûr de vos deux commissaires aux délégations. Donc on trouvera le prix de l'inscription de rente vendue par mademoiselle Esther Gobseck dans sa chambre, à la levée des scellés. La femme de chambre m'a fait observer que la défunte était, comme on dit, cachotière et très-défiante, elle doit avoir mis les billets de banque dans son lit. Qu'on fouille le lit avec attention, qu'on le démonte, qu'on ouvre les matelas, le sommier, on trouvera l'argent...

— Vous en êtes sûr?...

— Je suis certain de la probité relative de mes coquins, ils ne se jouent jamais de moi... J'ai droit de vie et de mort sur eux, je juge et je condamne, et j'exécute mes arrêts sans toutes vos formalités. Vous voyez bien les effets de mes pouvoirs. Je vous retrouverai les sommes volées chez M. et madame Crottat; je vous *sers marron*, un des agents de Bibi-Lupin, son bras droit, et je vous donnerai le secret du crime commis à Nanterre... C'est des arrhes!... Maintenant, si vous me mettez au service de la justice et de la police, au bout d'un an vous vous applaudirez de ma révélation, je serai franchement ce que je dois être, et je saurai réussir dans toutes les affaires qui me seront confiées...

— Je ne puis vous rien promettre que ma bienveillance. Ce que vous me demandez ne dépend pas de moi seul. Au roi seul, sur le rapport du garde des sceaux, appartient le droit de faire grâce, et la position que vous voulez prendre est à la nomination de M. le préfet de police.

— M. Garnery, dit le garçon de bureau.

Sur un geste du procureur général, le commissaire des délégations

entra, jeta sur Jacques Collin un air de connaisseur, et il réprima son étonnement sur ce mot :

— Allez, dit par M. de Granville à Jacques Collin.

— Voulez-vous me permettre, répondit Jacques Collin, de ne pas sortir avant que M. Garnery ne vous ait rapporté ce qui fait toute ma force, afin que j'emporte de vous un témoignage de satisfaction?

Cette humilité, cette bonne foi complète, touchèrent le procureur général.

— Allez! dit le magistrat. Je suis sûr de vous.

Jacques Collin salua profondément et avec l'entière soumission de l'inférieur devant le supérieur.

Dix minutes après, M. de Granville avait en sa possession les lettres contenues en trois paquets cachetés et intacts.

Mais l'importance de cette affaire, l'espèce de confession de Jacques Collin lui avaient fait oublier la promesse de guérison de madame de Sérizy.

Jacques Collin éprouva, quand il fut dehors, un sentiment incroyable de bien-être. Il se sentit libre et né pour une vie nouvelle; il marcha rapidement du Palais à l'église Saint-Germain-des-Prés, où la messe était finie.

On jetait l'eau bénite sur la bière, et il put arriver assez à temps pour faire cet adieu chrétien à la dépouille mortelle de cet enfant si tendrement chéri; puis il monta dans une voiture, et accompagna le corps jusqu'au cimetière.

Dans les enterrements, à Paris, à moins de circonstances extraordinaires, ou dans les cas assez rares de quelque célébrité décédée naturellement, la foule venue à l'église diminue à mesure qu'on s'avance vers le Père-Lachaise.

On a du temps pour une démonstration à l'église, mais chacun a ses affaires et y retourne au plus tôt.

Aussi des dix voitures de deuil, n'y en eut-il pas quatre de pleines. Quand le convoi atteignit au Père-Lachaise, la suite ne se composait que d'une douzaine de personnes, parmi lesquelles se trouvait Rastignac.

— C'est bien de *lui* être fidèle, dit Jacques Collin à son ancienne connaissance.

Rastignac fit un mouvement de surprise en trouvant là Vautrin.

— Soyez calme, lui dit l'ancien pensionnaire de madame Vauquer, vous avez en moi un esclave, par cela seul que je vous trouve ici. Mon appui n'est pas à dédaigner, je suis ou je serai plus puissant que jamais. Vous avez filé votre câble, vous avez été très-adroit; mais vous aurez peut être besoin de moi, je vous servirai toujours.

— Mais qu'allez-vous donc être?

— Le pourvoyeur du bagne, au lieu d'en être locataire, répondit Jacques Collin.

Rastignac fit un mouvement de dégoût.

— Ah! si l'on vous volait!...

Rastignac marcha vivement pour se séparer de Jacques Collin.

— Vous ne savez pas dans quelle circonstance vous pouvez vous trouver.

On était arrivé sur la fosse creusée à côté de celle d'Esther.

— Deux créatures qui se sont aimées et qui étaient heureuses! dit Jacques Collin; elles sont réunies. C'est encore un bonheur de pourrir ensemble. Je me ferai mettre là.

Quand on descendit le corps de Lucien dans la fosse, Jacques Collin tomba roide, évanoui.

Cet homme si fort ne soutint pas ce léger bruit des pelleterées de terre que les fossoyeurs jettent sur le corps pour venir demander leur pour-boire.

En ce moment, deux agents de la brigade de sûreté se présentèrent, reconnurent Jacques Collin, le prirent et le portèrent dans un fiacre.

XL

Où Trompe-la-Mort s'arrange avec la Cigogne.

— De quoi s'agit-il encore?... demanda Jacques Collin quand il eut repris connaissance et qu'il eut regardé dans le fiacre. Il se voyait entre deux agents de police, dont l'un était précisément Ruffard; aussi lui jeta-t-il un regard qui sonda l'âme de l'assassin jusqu'au secret de la Gonore.

— Il y a que le procureur général vous a demandé, répondit Ruffard, qu'on est allé partout, et qu'on ne vous a trouvé que dans le cimetière, où vous avez failli piquer une tête dans la fosse de ce jeune homme.

Jacques Collin garda le silence.

— Est-ce Bibi-Lupin qui me fait chercher? demanda-t-il à l'autre agent.

— Non, c'est M. Garnery qui nous a mis en réquisition.

— Il ne vous a rien dit?

Les deux agents se regardèrent en se consultant par une mimique expressive.

— Voyons! comment vous a-t-il donné l'ordre?

— Il nous a, répondit Ruffard, ordonné de vous trouver sur-le-champ, en nous disant que vous étiez à l'église Saint-Germain-des-Prés; que, si le convoi avait quitté l'église, vous seriez au cimetière.

— Le procureur général me demandait?... se dit Jacques Collin à lui-même.

— Peut-être.

— C'est cela, répliqua Jacques Collin, il a besoin de moi...

Et il retomba dans son silence, dont s'inquiétèrent beaucoup les deux agents. A deux heures et demie environ, Jacques Collin entra dans le cabinet de M. de Granville, et y vit un nouveau personnage, le prédécesseur de M. de Granville, le comte Octave de Bauvan, l'un des présidents de la Cour de cassation.

— Vous avez oublié le danger dans lequel se trouve madame de Sérizy, que vous m'avez promis de sauver.

— Demandez, monsieur le procureur général, dit Jacques Collin en faisant signe aux deux agents d'entrer, dans quel état ces drôles m'ont trouvé.

— Sans connaissance, monsieur le procureur général, au bord de la fosse du jeune homme qu'on enterrait.

— Sauvez madame de Sérizy; dit M. de Bauvan, et vous aurez tout ce que vous demandez!

— Je ne demande rien, reprit Jacques Collin; je me suis rendu à discrétion, et M. le procureur général a dû recevoir...

— Toutes les lettres! dit M. de Granville; mais vous avez promis de sauver la raison de madame de Sérizy; le pouvez-vous? n'est-ce pas une bravade?

— Je l'espère, répondit Jacques Collin avec modestie.

— Eh bien! venez avec moi, dit le comte Octave.

— Non, monsieur, dit Jacques Collin, je ne me trouverai pas dans la même voiture, à vos côtés, je suis encore un forçat. Si j'ai le désir de servir la justice, je ne commencerai pas par la déshonorer... Allez chez madame la comtesse, j'y serai quelque temps après vous. Annoncez-lui le meilleur ami de Lucien, l'abbé Carlos Herrera... Le pressentiment de ma visite fera nécessairement une impression sur elle et favorisera la crise. Vous me pardonnerez de prendre encore une fois le caractère mensonger du chanoine espagnol, c'est pour rendre un si grand service!

— Je vous verrai là sur les quatre heures, dit M. de Granville, car je dois aller avec le garde des sceaux chez le roi.

Jacques Collin alla retrouver sa tante, qui l'attendait sur le quai aux Fleurs.

— Eh bien! dit-elle, tu t'es donc livré à la Cigogne?

— Oui.

— C'est chanceux!

— Non, je devais la vie à ce pauvre Théodore, et il aura sa grâce

— Et toi?

— Moi, je serai ce que je dois être! Je ferai toujours trembler tout notre monde! Mais il faut se mettre à l'ouvrage! Va dire à Paccard de se lancer à fond de train, et à Europe d'exécuter mes ordres.

— Ce n'est rien, je sais déjà comment faire avec la Gonore!.. dit

la terrible Jacqueline. Je n'ai pas perdu mon temps à rester là dans les giroflées!

— Que la Ginetta, cette fille corse, soit trouvée pour demain, reprit Jacques Collin en souriant à sa tante.

— Il faudrait avoir sa trace!...

— Tu l'auras par Manon la Blonde, répondit Jacques.

— C'est à nous, ce soir! répliqua la tante. Tu es plus pressé qu'un coq! Il *y a donc gras?*

— Je veux surpasser par mes premiers coups tout ce qu'a fait de mieux Bibi-Lupin. J'ai eu mon petit bout de conversation avec le monstre qui m'a tué Lucien, et je ne vis que pour me venger de lui! Nous serons, grâce à nos deux positions, également armés, également protégés! Il me faudra plusieurs années pour atteindre ce misérable; mais il recevra le coup en pleine poitrine.

— Il a dû te promettre le même chien de sa chienne, dit la tante, car il a recueilli chez lui la fille de Peyrade, tu sais, cette petite qu'on a vendue à madame Nourrisson.

— Notre premier point, c'est de lui donner un domestique.

— Ce sera difficile, il doit s'y connaître! fit Jacqueline.

— Allons! la haine fait vivre! qu'on travaille!

Jacques Collin prit un fiacre et alla sur-le-champ au quai Malaquais, dans la petite chambre où il logeait et qui ne dépendait pas de l'appartement de Lucien. Le portier, très-étonné de le revoir, voulut lui parler des événements qui s'étaient accomplis.

— Je sais tout, lui dit l'abbé. J'ai été compromis, malgré la sainteté de mon caractère; mais, grâce à l'intervention de l'ambassadeur d'Espagne, j'ai été mis en liberté.

Et il monta vivement à sa chambre, où il prit, dans la couverture d'un bréviaire, une lettre que Lucien avait adressée à madame de Sérizy quand madame de Sérizy l'avait mis en disgrâce en le voyant aux Italiens avec Esther.

XLI

Le médecin

Dans son espoir, Lucien s'était dispensé d'envoyer cette lettre en se croyant à jamais perdu; mais Jacques Collin avait lu ce chef-d'œuvre, et, comme tout ce qu'écrivait Lucien était sacré pour lui, il avait serré la lettre dans son bréviaire, à cause des expressions poétiques de cet amour de vanité.

Lorsque M. de Granville lui avait parlé de l'état où se trouvait madame de Sérizy, cet homme si profond avait justement pensé que le désespoir et la folie de cette grande dame devait venir de la brouille qu'elle avait laissé subsister entre elle et Lucien.

Il connaissait les femmes comme les magistrats connaissent les criminels, il devinait les plus secrets mouvements de leur cœur, et il pensa sur-le-champ que la comtesse devait attribuer en partie la mort de Lucien à sa rigueur, et se la reprochait amèrement. Evidemment, un homme comblé d'amour par elle n'eût pas quitté la vie. Savoir qu'elle était toujours aimée, malgré ses rigueurs, pouvait lui rendre la raison.

Si Jacques Collin était un grand général pour les forçats, il faut avouer qu'il n'était pas moins un grand médecin des âmes.

Ce fut une honte à la fois et une espérance que l'arrivée de cet homme dans les appartements de l'hôtel de Sérizy.

Plusieurs personnes, le comte, les médecins, étaient dans le petit salon qui précédait la chambre à coucher de la comtesse; mais, pour éviter toute tache à l'honneur de son âme, le comte de Bauvan renvoya tout le monde, et resta seul avec son ami. Ce fut un coup sensible déjà pour le vice-président du conseil d'Etat, pour un membre du conseil privé, que de voir entrer ce sombre et sinistre personnage.

Jacques Collin avait changé d'habits. Il était mis en pantalon et en redingote de drap noir, et sa démarche, ses regards, ses gestes, tout fut d'une convenance parfaite.

Il salua les deux hommes d'Etat, et demanda s'il pouvait entrer dans la chambre de la comtesse.

— Elle vous attend avec impatience, dit M. de Bauvan.

— Avec impatience?... Elle est sauvée! dit ce terrible fascinateur.

En effet, après une conférence d'une demi-heure, Jacques Collin ouvrit la porte et dit :

— Venez, monsieur le comte, vous n'avez plus aucun événement fatal à redouter.

La comtesse tenait la lettre sur son cœur; elle était calme, et paraissait réconciliée avec elle-même.

A cet aspect, le comte laissa échapper un geste de bonheur.

— Les voilà donc, ces gens qui décident de nos destinées et de celles des peuples! pensa Jacques Collin, qui haussa les épaules quand les deux amis furent entrés. Un soupir poussé de travers par une femelle leur retourne l'intelligence comme un gant! Ils perdent la tête pour une œillade! Une jupe mise un peu plus haut un peu plus bas, et ils courent par tout Paris au désespoir. Les fantaisies d'une femme réagissent sur tout l'Etat! Oh! combien de force acquiert un homme quand il s'est soustrait, comme moi, à cette tyrannie d'enfant, à ces probités renversées par la passion, à ces méchancetés candides, à ces ruses de sauvage! La femme, avec son génie de bourreau, ses talents pour la torture, est et sera toujours la perte de l'homme. Procureur général, ministre, les voilà tous aveuglés, tordant tout pour des lettres de duchesse ou de petites filles, ou pour la raison d'une femme qui sera plus folle avec son bon sens qu'elle ne l'était sans sa raison.

Il se mit à sourire superbement.

— Et, se dit-il, ils me croient, ils obéissent à mes révélations, et ils me laisseront à ma place. Je régnerai toujours sur ce monde, qui, depuis vingt-cinq ans, m'obéit...

Jacques Collin avait usé de cette suprême puissance qu'il exerça jadis sur la pauvre Esther; car il possédait, comme on l'a vu maintes fois, cette parole, ces regards, ces gestes qui domptent les fous, et il avait montré Lucien comme ayant emporté l'image de la comtesse avec lui.

Aucune femme ne résiste à l'idée d'être aimée uniquement.

— Vous n'avez plus de rivale! fut le dernier mot de ce froid railleur.

Il resta, pendant une heure entière, oublié, là, dans ce salon. M. de Granville vint, et le trouva sombre, debout, perdu dans une rêverie comme en doivent avoir ceux qui font un 18 brumaire dans leur vie.

Le procureur général alla jusqu'au seuil de la chambre de la comtesse, il y passa quelques instants; puis il vint à Jacques Collin et lui dit :

— Persistez-vous dans vos intentions?

— Oui, monsieur.

— Eh bien! vous remplacerez Bibi-Lupin, et le condamné Calvi aura sa peine commuée.

— Il n'ira pas à Rochefort?

— Pas même à Toulon; vous pourrez l'employer dans votre service; mais ces grâces et votre nomination dépendent de votre conduite pendant six mois que vous serez adjoint à Bibi-Lupin.

CONCLUSION.

En huit jours, l'adjoint de Bibi-Lupin fit recouvrer quatre cent mille francs à la famille Crottat, livra Ruffart et Godet.

Le produit de l'inscription de rentes vendues par Esther Gobseck fut trouvé dans le lit de la courtisane, et M. de Sérizy fit attribuer à Jacques Collin les trois cent mille francs qui lui étaient légués par le testament de Lucien de Rubempré.

Le monument ordonné par Lucien, pour Esther et pour lui, passe pour être un des plus beaux du Père-Lachaise, et le terrain au-dessous appartient à Jacques Collin.

Après avoir exercé ses fonctions pendant environ quinze ans, Jacques Collin s'est retiré vers 1845.

FIN DE LA DERNIÈRE INCARNATION DE VAUTRIN.

L'AUBERGE ROUGE

A MONSIEUR LE MARQUIS DE CUSTINE.

En je ne sais quelle année, un banquier de Paris, qui avait des relations commerciales très-étendues en Allemagne, fêtait un de ces amis, longtemps inconnus, que les négociants se font de place en place, par correspondance.

Cet ami, chef de je ne sais quelle maison assez importante de Nuremberg, était un bon gros Allemand, homme de goût et d'érudition, homme de pipe surtout, ayant une belle, une large figure nurembergeoise, au front carré, bien découvert, et décoré de quelques cheveux blonds assez rares. Il offrait le type des enfants de cette pure et noble Germanie, si fertile en caractères honorables, et dont les paisibles mœurs ne se sont jamais démenties, même après sept invasions. L'étranger riait avec simplesse, écoutait attentivement, et buvait remarquablement bien, en paraissant aimer le vin de Champagne autant peut-être que les vins paillés du Johannisberg.

Il se nommait Hermann, comme presque tous les Allemands mis en scène par les auteurs. En homme qui ne sait rien faire légèrement, il était bien assis à la table du banquier, mangeait avec ce tudesque appétit si célèbre en Europe, et disait un adieu consciencieux à la cuisine du grand Carême.

Pour faire honneur à son hôte, le maître du logis avait convié quelques amis intimes, capitalistes ou commerçants, plusieurs femmes aimables, jolies, dont le gracieux babil et les manières franches étaient en harmonie avec la cordialité germanique.

Vraiment, si vous aviez pu voir, comme j'en eus le plaisir, cette joyeuse réunion de gens qui avaient rentré leurs griffes commerciales pour spéculer sur les plaisirs de la vie, il vous eût été difficile de haïr les escomptes usuraires ou de maudire les faillites. L'homme ne peut pas toujours mal faire. Aussi, même dans la société des pirates, doit-il se rencontrer quelques heures douces pendant lesquelles vous croyez être, dans leur sinistre vaisseau, comme sur une escarpolette.

— Avant de nous quitter, M. Hermann va nous raconter encore, je l'espère, une histoire allemande qui nous fasse bien peur.

Ces paroles furent prononcées au dessert par une jeune personne pâle et blonde qui, sans doute, avait lu les contes d'Hoffmann et les romans de Walter Scott. C'était la fille unique du banquier, ravissante créature dont l'éducation s'achevait au Gymnase, et qui raffolait des pièces qu'on y joue.

En ce moment les convives se trouvaient dans cette heureuse disposition de paresse et de silence où nous met un repas exquis, quand nous avons un peu trop présumé de notre puissance digestive. Le dos appuyé sur sa chaise, le poignet légèrement soutenu par le bord de la table, chaque convive jouait indolemment avec la lame dorée de son couteau.

Quand un dîner arrive à ce moment de déclin, certaines gens tourmentent le pepin d'une poire; d'autres roulent une mie de pain entre le pouce et l'index; les amoureux tracent des lettres informes avec les débris des fruits; les avares comptent leurs noyaux et les rangent sur leur assiette comme un dramaturge dispose ses comparses au fond d'un théâtre. C'est de petites félicités gastronomiques dont n'a pas tenu compte dans son livre Brillat-Savarin, auteur si complet d'ailleurs. Les valets avaient disparu. Le dessert était comme une escadre après le combat, tout désemparé, pillé, flétri. Les plats erraient sur la table, malgré l'obstination avec laquelle la maîtresse du logis essayait de les faire remettre en place. Quelques personnes regardaient des vues de Suisse symétriquement accrochées sur les parois grises de la salle à manger. Nul convive ne s'ennuyait. Nous ne connaissons point d'homme qui se soit encore attristé pendant la digestion d'un bon dîner. Nous aimons alors à rester dans je ne sais quel calme, espèce de juste milieu entre la rêverie du penseur et la satisfaction des animaux ruminants, qu'il faudrait appeler la mélancolie matérielle de la gastronomie. Aussi les convives se tournèrent-ils spontanément vers le bon Allemand, enchantés tous d'avoir une ballade à écouter, fût-elle même sans intérêt.

Pendant cette benoîte pause, la voix d'un conteur semble toujours délicieuse à nos sens engourdis, elle en favorise le bonheur négatif. Chercheur de tableaux, j'admirais ces visages égayés par un sourire, éclairés par les bougies, et que la bonne chère avait empourprés; leurs expressions diverses produisaient de piquants effets à travers les candélabres, les corbeilles en porcelaine, les fruits et les cristaux.

Mon imagination fut tout à coup saisie par l'aspect du convive qui se trouvait précisément en face de moi. C'était un homme de moyenne taille, assez gras, rieur, qui avait la tournure, les manières d'un agent de change, et qui paraissait n'être doué que d'un esprit fort ordinaire; je ne l'avais pas encore remarqué; en ce moment, sa figure, sans doute assombrie par un faux jour, me parut avoir changé de caractère; elle était devenue terreuse; des teintes violâtres la sillonnaient. Vous eussiez dit de la tête cadavérique d'un agonisant. Immobile comme les personnages peints dans un diorama, ses yeux hébétés restaient fixés sur les étincelantes facettes d'un bouchon de cristal; mais il ne les comptait certes pas, et semblait abîmé dans quelque contemplation fantastique de l'avenir ou du passé.

Quand j'eus longtemps examiné cette face équivoque, elle me fit penser : — Souffre-t-il? me dis-je. A-t-il trop bu? Est-il ruiné par la baisse des fonds publics? Songe-t-il à jouer ses créanciers?

— Voyez! dis-je à ma voisine en lui montrant le visage de l'inconnu, n'est-ce pas une faillite en fleur?

— Oh! me répondit-elle, il serait plus gai.

Puis, hochant gracieusement la tête, elle ajouta :

— Si celui-là se ruine jamais, je l'irai dire à Pékin! Il possède un million en fonds de terre. C'est un ancien fournisseur des armées impériales, un bon homme assez original. Il s'est remarié par spéculation, et rend néanmoins sa femme extrêmement heureuse. Il a une jolie fille que, pendant fort longtemps, il n'a pas voulu reconnaître; mais la mort de son fils, tué malheureusement en duel, l'a contraint à la prendre avec lui, car il ne pouvait plus avoir d'enfants. La pauvre fille est ainsi devenue tout à coup une des plus riches héritières de Paris. La perte de son fils unique a plongé ce cher homme dans un chagrin qui reparait quelquefois.

En ce moment, le fournisseur leva les yeux sur moi; son regard me fit tressaillir, tant il était sombre et pensif. Assurément ce coup d'œil résumait toute une vie. Mais tout à coup sa physionomie devint gaie, il prit le bouchon de cristal, le mit, par un mouvement machinal, à une carafe pleine d'eau qui se trouvait devant son assiette, et tourna la tête vers M. Hermann en souriant. Cet homme, béatifié par ses jouissances gastronomiques, n'avait sans doute pas deux idées dans la cervelle, et ne songeait à rien. Aussi eus-je en quelque sorte honte de prodiguer ma science divinatoire *in anima vili* d'un épais financier.

Pendant que je faisais, en pure perte, des observations phrénologiques, le bon Allemand s'était lesté le nez d'une prise de tabac, et commençait son histoire. Il me serait assez difficile de la reproduire dans les mêmes termes, avec ses interruptions fréquentes et ses digressions verbeuses. Aussi l'ai-je écrite à ma guise, laissant les fautes au Nurembergeois, et m'emparant de ce qu'elle peut avoir de poétique et d'intéressant avec la candeur des écrivains qui oublient de mettre au titre de leurs livres : *traduit de l'allemand.*

L'IDÉE ET LE FAIT.

« Vers la fin de vendémiaire an VII, époque républicaine qui, dans le style actuel, correspond au 20 octobre 1799, deux jeunes gens, partis de Bonn, dès le matin, étaient arrivés à la chute du jour aux environs d'Andernach, petite ville située sur la rive gauche du Rhin, à quelques lieues de Coblentz.

« En ce moment, l'armée française, commandée par le général Augereau, manœuvrait en présence des Autrichiens, qui occupaient la rive droite du fleuve. Le quartier général de la division républicaine était à Coblentz, et l'une des demi-brigades appartenant au corps d'Augereau se trouvait cantonnée à Andernach.

« Les deux voyageurs étaient Français. A voir leurs uniformes bleus mélangés de blanc, à parements de velours rouge, leurs sabres, surtout le chapeau couvert d'une toile cirée verte, et orné d'un plumet tricolore, les paysans allemands eux-mêmes auraient reconnu des chirurgiens militaires, hommes de science et de mérite, aimés pour la plupart, non-seulement à l'armée, mais encore dans les pays envahis par nos troupes.

« A cette époque, plusieurs enfants de famille arrachés à leur stage médical par la récente loi sur la conscription due au général Jourdan, avaient naturellement mieux aimé continuer leurs études sur le champ de bataille que d'être astreints au service militaire, peu en harmonie avec leur éducation première et leurs paisibles destinées. Hommes de science, pacifiques et serviables, ces jeunes gens faisaient quelque bien au milieu de tant de malheurs, et sympathisaient avec les érudits des diverses contrées par lesquelles passait la cruelle civilisation de la République.

« Armés, l'un et l'autre, d'une feuille de route et munis d'une commission de *sous-aide* signée Coste et Bernadotte, ces deux jeunes gens se rendaient à la demi-brigade à laquelle ils étaient attachés. Tous deux appartenaient à des familles bourgeoises de Beauvais, médiocrement riches, mais où les mœurs douces et la loyauté des provinces se transmettaient comme une partie de l'héritage. Amenés sur le théâtre de la guerre avant l'époque indiquée pour leur entrée en fonctions par une curiosité bien naturelle aux jeunes gens, ils avaient voyagé par la diligence jusqu'à Strasbourg. Quoique la prudence maternelle ne leur eût laissé emporter qu'une faible somme, ils se croyaient riches en possédant quelques louis, véritable trésor dans un temps où les assignats étaient arrivés au dernier degré d'avilissement, et où l'or valait beaucoup d'argent. Les deux sous-aides, âgés de vingt ans au plus, obéirent à la poésie de leur situation avec tout l'enthousiasme de la jeunesse. De Strasbourg à Bonn, ils avaient visité l'électorat et les rives du Rhin en artistes, en philosophes, en observateurs.



Il avait pris le nom de Walhenfer. — PAGE 42.

« Quand nous avons une destinée scientifique, nous sommes à cet âge des êtres véritablement multiples. Même en faisant l'amour, ou en voyageant, un sous-aide doit thésauriser les rudiments de sa fortune ou de sa gloire à venir. Les deux jeunes gens s'étaient donc abandonnés à cette admiration profonde dont sont saisis les hommes instruits à l'aspect des rives du Rhin et des paysages de la Souabe, entre Mayence et Cologne; nature forte, riche, puissamment accidentée, pleine de souvenirs féodaux, verdoyante, mais qui garde en tous lieux les empreintes du fer et du feu; Louis XIV et Turenne ont cautérisé cette ravissante contrée. Çà et là, des ruines attestent l'orgueil, ou peut-être la prévoyance du roi de Versailles, qui fit abattre les admirables châteaux dont était jadis ornée cette partie de l'Allemagne. En voyant cette terre merveilleuse, couverte de forêts, et où le pittoresque du moyen âge abonde, mais en ruines, vous concevez le génie allemand, ses rêveries et son mysticisme.

« Cependant le séjour des deux amis à Bonn avait un but de science et de plaisir tout à la fois. Le grand hôpital de l'armée gallo-batave et de la division d'Augereau était établi dans le palais même de l'électeur. Les sous-aides de fraîche date y étaient donc allés voir des camarades, remettre des lettres de recommandation à leurs chefs, et s'y

familiariser avec les premières impressions de leur métier. Mais aussi, là, comme ailleurs, ils dépouillèrent quelques-uns de ces préjugés exclusifs auxquels nous restons si longtemps fidèles en faveur des monuments et des beautés de notre pays natal. Surpris à l'aspect des colonnes de marbre dont est orné le palais électoral, ils allèrent admirant le grandiose des constructions allemandes, et trouvèrent à chaque pas de nouveaux trésors antiques ou modernes.

« De temps en temps, les chemins dans lesquels erraient les deux amis en se dirigeant vers Andernach les amenaient sur le piton d'une montagne de granit plus élevée que les autres. Là, par une découpure de la forêt, par une anfractuosité des rochers, ils apercevaient quelque vue du Rhin encadrée dans le grès ou festonnée par de vigoureuses végétations. Les vallées, les sentiers, les arbres, exhalaient cette senteur automnale qui porte à la rêverie; les cimes des bois commençaient à se dorer, à prendre des tons chauds et bruns, signes de vieillesse; les feuilles tombaient, mais le ciel était encore d'un bel azur, et les chemins, secs, se dessinaient comme des lignes jaunes dans le paysage, alors éclairé par les obliques rayons du soleil couchant.

« A une demi-lieue d'Andernach, les deux amis marchèrent au milieu d'un profond silence, comme si la guerre ne dévastait pas ce beau pays, et suivirent un chemin pratiqué pour les chèvres, à travers les hautes murailles de granit bleuâtre entre lesquelles le Rhin bouillonne.

« Bientôt ils descendirent par un des versants de la gorge au fond de laquelle se trouve la petite ville, assise avec coquetterie au bord du fleuve, où elle offre un joli port aux mariniers.—L'Allemagne est un bien beau pays! s'écria l'un des deux jeunes gens, nommé Prosper Magnan, à l'instant où il entrevit les maisons peintes d'Andernach, pressées comme des œufs dans un panier, séparées par des arbres, par des jardins et des fleurs. Puis il admira, pendant un moment, les toits pointus à solives saillantes, les escaliers de bois, les galeries de mille habitations paisibles, et les barques balancées par les flots dans le port... »

Au moment où M. Hermann prononça le nom de Prosper Magnan, le fournisseur saisit la carafe, se versa de l'eau dans son verre, et le vida d'un trait.

Ce mouvement ayant attiré mon attention, je crus remarquer un léger tremblement dans ses mains et de l'humidité sur le front du capitaliste.

— Comment se nomme l'ancien fournisseur? demandai-je à ma complaisante voisine.

— Taillefer, me répondit-elle.

— Vous trouvez-vous indisposé? m'écriai-je en voyant pâlir ce singulier personnage.

— Nullement, dit-il en me remerciant par un geste de politesse. J'écoute, ajouta-t-il en faisant un signe de tête aux convives, qui le regardèrent tous simultanément.



L'autre rive du Rhin était occupée par les Autrichiens. — PAGE 43.

« J'ai oublié, dit M. Hermann, le nom de l'autre jeune homme. Seulement, les confidences de Prosper Magnan m'ont appris que son compagnon était brun, assez maigre et jovial. Si vous le permettez, je l'appellerai Wilhem, pour donner plus de clarté au récit de cette histoire. »

Le bon Allemand reprit sa narration après avoir ainsi, sans respect pour le romantisme et la couleur locale, baptisé le sous-aide français d'un nom germanique.

« Au moment où les deux jeunes gens arrivèrent à Andernach, il était donc nuit close. Présumant qu'ils perdraient beaucoup de temps à trouver leurs chefs, à s'en faire reconnaître, à obtenir d'eux un gîte militaire dans une ville déjà pleine de soldats, ils avaient résolu de passer leur dernière nuit de liberté dans une auberge située à une centaine de pas d'Andernach, et de laquelle ils avaient admiré, du haut des rochers, les riches couleurs embellies par les feux du soleil couchant. Entièrement peinte en rouge, cette auberge produisait un piquant effet, dans le paysage soit en se détachant sur la masse générale de la ville, soit en opposant son large rideau de pourpre à la verdure des différents feuillages, et sa teinte vive aux tons grisâtres de l'eau. Cette maison devait son nom à la décoration extérieure qui lui avait été sans doute imposée depuis un temps immémorial par le caprice de son fondateur. Une superstition mercantile assez naturelle aux différents possesseurs de ce logis, renommé parmi les mariniers du Rhin, en avait fait soigneusement conserver le costume.

« En entendant le pas des chevaux, le maître de l'*Auberge rouge* vint sur le seuil de la porte. — Par Dieu! s'écria-t-il, messieurs, un peu plus tard vous auriez été forcés de coucher à la belle étoile, comme la plupart de vos compatriotes qui bivaquent de l'autre côté d'Andernach. Chez moi, tout est occupé! Si vous tenez à coucher dans un bon lit, je n'ai plus que ma propre chambre à vous offrir. Quant à vos chevaux, je vais leur faire mettre une litière dans un coin de la cour. Aujourd'hui, mon écurie est pleine de chrétiens. Ces messieurs viennent de France? reprit-il après une légère pause. — De Bonn, s'écria Prosper. Et nous n'avons encore rien mangé depuis ce matin.— Oh! quant aux vivres! dit l'aubergiste en hochant la tête, on vient de dix lieues à la ronde faire des noces à l'*Auberge rouge*. Vous allez avoir un festin de prince, le poisson du Rhin! c'est tout dire.

« Après avoir confié leurs montures fatiguées aux soins de l'hôte, qui appelait assez inutilement ses valets, les sous-aides entrèrent dans la salle commune de l'auberge. Les nuages épais et blanchâtres exhalés par une nombreuse assemblée de fumeurs ne leur permirent pas de distinguer d'abord les gens avec lesquels ils allaient se trouver; mais, lorsqu'ils se furent assis près d'une table, avec la patience pratique de ces voyageurs philosophes qui ont reconnu l'inutilité du bruit, ils démêlèrent, à travers les vapeurs du tabac, les accessoires obligés d'une auberge allemande: le poêle, l'horloge, les tables, les pots de bière, les longues pipes; çà et là des figures hétéroclites, juives

allemandes; puis les visages rudes de quelques mariniers. Les épaulettes de plusieurs officiers français étincelaient dans ce brouillard, et le cliquetis des éperons et des sabres retentissait incessamment sur le carreau. Les uns jouaient aux cartes, d'autres se disputaient, se taisaient, mangeaient, buvaient ou se promenaient.

« Une grosse petite femme, ayant le bonnet de velours noir, la pièce d'estomac bleu et argent, la pelote, le trousseau de clefs, l'agrafe d'argent, les cheveux tressés, marques distinctives de toutes les maîtresses d'auberges allemandes, et dont le costume est, d'ailleurs, si exactement colorié dans une foule d'estampes, qu'il est trop vulgaire pour être décrit, la femme de l'aubergiste donc fit patienter et impatienter les deux amis avec une habileté fort remarquable. Insensiblement le bruit diminua, les voyageurs se retirèrent, et le nuage de fumée se dissipa.

« Lorsque le couvert des sous-aides fut mis, que la classique carpe du Rhin parut sur la table, onze heures sonnaient, et la salle était vide.

« Le silence de la nuit laissait entendre vaguement, et le bruit que faisaient les chevaux en mangeant leur provende ou en piaffant, et le murmure des eaux du Rhin, et ces espèces de rumeurs indéfinissables qui animent une auberge pleine quand chacun s'y couche. Les portes et les fenêtres s'ouvraient et se fermaient, des voix murmuraient de vagues paroles, et quelques interpellations retentissaient dans les chambres.

« En ce moment de silence et de tumulte, les deux Français, et l'hôte occupé à leur vanter Andernach, le repas, son vin du Rhin, l'armée républicaine et sa femme, écoutèrent avec une sorte d'intérêt les cris rauques de quelques mariniers et les bruissements d'un bateau qui abordait au port.

« L'aubergiste, familiarisé sans doute avec les interrogations gutturales de ces bateliers, sortit précipitamment, et revint bientôt. Il ramena un gros petit homme, derrière lequel marchaient deux mariniers portant une lourde valise et quelques ballots. Ses paquets déposés dans la salle, le petit homme prit lui-même sa valise et la garda près de lui, en s'asseyant, sans cérémonie, à table devant les deux sous-aides. — Allez coucher à votre bateau, dit-il aux mariniers, puisque l'auberge est pleine. Tout bien considéré, cela vaudra mieux. — Monsieur, dit l'hôte au nouvel arrivé, voilà tout ce qui me reste de provisions. Et il montrait le souper servi aux deux Français. Je n'ai pas une croûte de pain, pas un os. — Et de la choucroûte? — Pas de quoi mettre dans le dé de ma femme! Comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, vous ne pouvez avoir d'autre lit que la chaise sur laquelle vous êtes, et d'autre chambre que cette salle.

« A ces mots, le petit homme jeta sur l'hôte, sur la salle et sur les deux Français, un regard où la prudence et l'effroi se peignirent également.

« Ici je dois vous faire observer, dit M. Hermann en s'interrompant que nous n'avons jamais su ni le véritable nom ni l'histoire de cet inconnu, seulement, ses papiers ont appris qu'il venait d'Aix-la-Chapelle; il avait pris le nom de Walhenfer, et possédait aux environs de Neuwied une manufacture d'épingles assez considérable.

« Comme tous les fabricants de ce pays, il portait une redingote de drap commun, une culotte et un gilet en velours vert foncé, des bottes et une large ceinture de cuir. Sa figure était toute ronde, ses manières franches et cordiales; mais pendant cette soirée il lui fut très-difficile de déguiser entièrement des appréhensions secrètes ou peut-être de cruels soucis. L'opinion de l'aubergiste a toujours été que ce négociant allemand fuyait son pays. Plus tard, j'ai su que sa fabrique avait été brûlée par un de ces hasards malheureusement si fréquents en temps de guerre. Malgré son expression généralement soucieuse, sa physionomie annonçait une grande bonhomie. Il avait de beaux traits, et surtout un large cou dont la blancheur était si bien relevée par une cravate noire, que Wilhem le montra par raillerie à Prosper. »

Ici M. Taillefer but un verre d'eau.

« Prosper offrit avec courtoisie au négociant de partager leur souper, et Wahlenfer accepta sans façon, comme un homme qui se sentait en mesure de reconnaître cette politesse; il coucha sa valise à terre, mit ses pieds dessus, ôta son chapeau, s'attabla, se débarrassa de ses gants et de deux pistolets qu'il avait à sa ceinture.

« L'hôte ayant promptement donné un couvert, les trois convives commencèrent à satisfaire assez silencieusement leur appétit. L'atmosphère de la salle était si chaude et les mouches si nombreuses, que Prosper pria l'hôte d'ouvrir la croisée qui donnait sur la porte, afin de renouveler l'air. Cette fenêtre était barricadée par une barre de fer dont les deux bouts entraient dans des trous pratiqués aux deux coins de l'embrasure. Pour plus de sécurité, deux écrous, attachés à chacun des volets, recevaient deux vis. Par hasard, Prosper examina la manière dont s'y prenait l'hôte pour ouvrir la fenêtre.

« Mais, puisque je vous parle des localités, nous dit M. Hermann, je dois vous dépeindre les dispositions intérieures de l'auberge; car de la connaissance exacte des lieux dépend l'intérêt de cette histoire.

« La salle où se trouvait les trois personnages dont je vous parle avait deux portes de sortie. L'une donnait sur le chemin d'Andernach qui longe le Rhin. Là, devant l'auberge, se trouvait naturellement un petit débarcadère où le bateau, loué par le négociant pour son voyage, était amarré. L'autre porte avait sa sortie sur la cour de l'auberge. Cette cour était entourée de murs très-élevés, et remplie, pour le moment, de bestiaux et de chevaux, les écuries étant pleines de monde.

« La grande porte venait d'être si soigneusement barricadée, que, pour plus de promptitude, l'hôte avait fait entrer le négociant et les mariniers par la porte de la salle qui donnait sur la rue. Après avoir ouvert la fenêtre, selon le désir de Prosper Magnan, il se mit à fermer cette porte, glissa les barres dans leurs trous, et vissa les écrous.

« La chambre de l'hôte, où devaient coucher les deux sous-aides, était contiguë à la salle commune, et se trouvait séparée par un mur assez léger de la cuisine, où l'hôtesse et son mari devaient probablement passer la nuit. La servante venait de sortir, et d'aller chercher son gîte dans quelque crèche, dans le coin d'un grenier, ou partout ailleurs. Il est facile de comprendre que la salle commune, la chambre de l'hôte et la cuisine, étaient en quelque sorte isolées du reste de l'auberge. Il y avait dans la cour deux gros chiens, dont les aboiements graves annonçaient des gardiens vigilants et très-irritables. — Quel silence et quelle belle nuit! dit Wilhem en regardant le ciel, lorsque l'hôte eut fini de fermer la porte.

« Alors le clapotis des flots était le seul bruit qui se fît entendre. — Messieurs, dit le négociant aux deux Français, permettez-moi de vous offrir quelques bouteilles de vin pour arroser votre carpe. Nous nous délasserons de la fatigue de la journée en buvant. A votre air et à l'état de vos vêtements, je vois que, comme moi, vous avez bien fait du chemin aujourd'hui.

« Les deux amis acceptèrent, et l'hôte sortit par la porte de la cuisine pour aller à sa cave, sans doute située sous cette partie du bâtiment. Lorsque cinq vénérables bouteilles, apportées par l'aubergiste, furent sur la table, sa femme achevait de servir le repas. Elle donna à la salle et aux mets son coup d'œil de maîtresse de maison; puis, certaine d'avoir prévenu toutes les exigences des voyageurs, elle rentra dans la cuisine.

« Les quatre convives, car l'hôte fut invité à boire, ne l'entendirent pas se coucher; mais, plus tard, pendant les intervalles de silence qui séparèrent les causeries des buveurs, quelques ronflements très-accentués, rendus encore plus sonores par les planches creuses de la soupente où elle s'était nichée, firent sourire les amis et surtout l'hôte.

« Vers minuit, lorsqu'il n'y eut plus sur la table que des biscuits, du fromage, des fruits secs et du bon vin, les convives, principalement les deux jeunes Français, devinrent communicatifs. Ils parlèrent de leur pays, de leurs études, de la guerre. Enfin, la conversation s'anima. Prosper Magnan fit venir quelques larmes dans les yeux du négociant fugitif, quand, avec cette franchise picarde et la naïveté d'une nature bonne et tendre, il supposa ce que devait faire sa mère au moment où il se trouvait, lui, sur les bords du Rhin. — Je la vois, disait-il, lisant sa prière du soir avant de se coucher! Elle ne m'oublie certes pas, et doit se demander : — Où est-il, mon pauvre Prosper? Mais, si elle a gagné au jeu quelques sous à sa voisine, — à ta mère, peut-être, ajouta-t-il en poussant le coude de Wilhem, elle va les mettre dans le grand pot de terre rouge où elle amasse la somme nécessaire à l'acquisition des trente arpents enclavés dans son petit domaine de Lescheville. Ces trente arpents valent bien environ soixante mille francs. Voilà de bonnes prairies. Ah! si je les avais un jour, je vivrais toute ma vie à Lescheville, sans ambition! Combien de fois mon père a-t-il désiré ces trente arpents et le joli ruisseau qui serpente dans ces prés-là! Enfin, il est mort sans pouvoir les acheter. J'y ai bien souvent joué! — Monsieur Walhenfer, n'avez-vous pas aussi votre *hoc erat in votis?* demanda Wilhem. — Oui, monsieur, oui! mais il était tout venu, et, maintenant... Le bonhomme garda le silence, sans achever sa phrase. — Moi, dit l'hôte dont le visage s'était légèrement empourpré, j'ai, l'année dernière, acheté un clos que je désirais avoir depuis dix ans.

« Ils causèrent ainsi en gens dont la langue était déliée par le vin, et prirent les uns pour les autres cette amitié passagère de laquelle nous sommes peu avares en voyage, en sorte qu'au moment où ils allèrent se coucher, Wilhem offrit son lit au négociant. — Vous pouvez d'autant mieux l'accepter, lui dit-il, que je puis coucher avec Prosper. Ce ne sera, certes, ni la première ni la dernière fois. Vous êtes notre doyen, nous devons honorer la vieillesse! — Bah! dit l'hôte, le lit de ma femme a plusieurs matelas, vous en mettrez un par terre.

« Et il alla fermer la croisée, en faisant le bruit que comportait

cette prudente opération. — J'accepte, dit le négociant. J'avoue, ajouta-t-il en baissant la voix et regardant les deux amis, que je le désirais. Mes bateliers me semblent suspects. Pour cette nuit, je ne suis pas fâché d'être en compagnie de deux braves et bons jeunes gens, de deux militaires français! J'ai cent mille francs en or et en diamants dans ma valise!

« L'affectueuse réserve avec laquelle cette imprudente confidence fut reçue par les deux jeunes gens rassura le bon allemand. L'hôte aida ses voyageurs à défaire un des lits. Puis, quand tout fut arrangé pour le mieux, il leur souhaita le bonsoir et alla se coucher.

« Le négociant et les deux sous-aides plaisantèrent sur la nature de leurs oreillers. Prosper mettait sa trousse d'instruments et celle de Wilhem sous son matelas, afin de l'exhausser et de remplacer le traversin qui lui manquait, au moment où, par un excès de prudence, Walhenfer plaçait sa valise sous son chevet. — Nous dormirons tous deux sur notre fortune: vous, sur votre or; moi, sur ma trousse! Reste à savoir si mes instruments me vaudront autant d'or que vous en avez acquis. — Vous pouvez l'espérer, dit le négociant. Le travail et la probité viennent à bout de tout; mais ayez de la patience.

« Bientôt Walhenfer et Wilhem s'endormirent. Soit que son lit fût trop dur, soit que son extrême fatigue fût une cause d'insomnie, soit par une fatale disposition d'âme, Prosper Magnan resta éveillé. Ses pensées prirent insensiblement une mauvaise pente. Il songea très-exclusivement aux cent mille francs sur lesquels dormait le négociant.

« Pour lui, cent mille francs étaient une immense fortune tout venue. Il commença par les employer de mille manières différentes, en faisant des châteaux en Espagne, comme nous en faisons tous avec tant de bonheur pendant le moment qui précède notre sommeil, à cette heure où les images naissent confuses dans notre entendement, et où souvent, par le silence de la nuit, la pensée acquiert une puissance magique. Il comblait les vœux de sa mère, il achetait les trente arpents de prairie, il épousait une demoiselle de Beauvais à laquelle la disproportion de leurs fortunes lui défendait d'aspirer en ce moment. Il s'arrangeait avec cette somme toute une vie de délices, et se voyait heureux, père de famille, riche, considéré dans sa province, et peut-être maire de Beauvais.

« Sa tête picarde s'enflammant, il chercha les moyens de changer ses fictions en réalités. Il mit une chaleur extraordinaire à combiner un crime en théorie.

« Tout en rêvant la mort du négociant, il voyait distinctement l'or et les diamants. Il en avait les yeux éblouis. Son cœur palpitait. La délibération était déjà sans doute un crime. Fasciné par cette masse d'or, il s'enivra moralement par des raisonnements assassins. Il se demanda si ce pauvre Allemand avait bien besoin de vivre, et supposa qu'il n'avait jamais existé. Bref, il conçut le crime de manière à en assurer l'impunité. L'autre rive du Rhin était occupée par les Autrichiens; il y avait au bas des fenêtres une barque et des bateliers; il pouvait couper le cou de cet homme, le jeter dans le Rhin, se sauver par la croisée avec la valise, offrir de l'or aux mariniers, et passer en Autriche. Il alla jusqu'à calculer le degré d'adresse qu'il avait su acquérir en se servant de ses instruments de chirurgie, afin de trancher la tête de sa victime de manière à ce qu'elle ne poussât pas un seul cri... »

Là, M. Taillefer s'essuya le front et but encore un peu d'eau.

« Prosper se leva lentement et sans faire aucun bruit. Certain de n'avoir réveillé personne, il s'habilla, se rendit dans la salle commune; puis, avec cette fatale intelligence que l'homme trouve soudainement en lui, avec cette puissance de tact et de volonté qui ne manque jamais ni aux prisonniers ni aux criminels dans l'accomplissement de leurs projets, il dévissa les barres de fer, les sortit de leurs trous sans faire le plus léger bruit, les plaça près du mur, et ouvrit les volets en pesant sur les gonds afin d'en assourdir les grincements.

« La lune ayant jeté sa pâle clarté sur cette scène, lui permit de voir faiblement les objets dans la chambre où dormaient Wilhem et Walhenfer. Là, il m'a dit s'être un moment arrêté. Les palpitations de son cœur étaient si fortes, si profondes, si sonores, qu'il en avait été comme épouvanté. Puis il craignait de ne pouvoir agir avec sang-froid; ses mains tremblaient, et la plante de ses pieds lui paraissait appuyée sur des charbons ardents. Mais l'exécution de son dessein était accompagnée de tant de bonheur, qu'il vit une espèce de prédestination dans cette faveur du sort. Il ouvrit la fenêtre, revint dans la chambre, prit sa trousse, y chercha l'instrument le plus convenable pour achever son crime. — Quand j'arrivai près du lit, me dit-il, je me recommandai machinalement à Dieu.

« Au moment où il levait le bras en rassemblant toute sa force, il entendit en lui comme une voix, et crut apercevoir une lumière. Il jeta l'instrument sur son lit, se sauva dans l'autre pièce, et vint se placer à la fenêtre. Là, il conçut la plus profonde horreur pour lui-même; et, sentant néanmoins sa vertu faible, craignant encore de succomber à la fascination à laquelle il était en proie, il sauta vivement sur le chemin et se promena le long du Rhin, en faisant, pour ainsi dire, sentinelle devant l'auberge. Souvent il atteignait Andernach dans sa promenade précipitée; souvent aussi ses pas le conduisaient au versant par lequel il était descendu pour arriver à l'auberge; mais le silence de la nuit était si profond, il se fiait si bien sur les chiens de garde, que, parfois, il perdit de vue la fenêtre qu'il avait laissée ouverte. Son but était de se lasser et d'appeler le sommeil.

« Cependant, en marchant ainsi sous un ciel sans nuages, en en admirant les belles étoiles, frappé peut-être aussi par l'air pur de la nuit et par le bruissement mélancolique des flots, il tomba dans une rêverie qui le ramena par degrés à de saines idées de morale. La raison finit par dissiper complétement sa frénésie momentanée. Les enseignements de son éducation, les préceptes religieux, et surtout, m'a-t-il dit, les images de la vie modeste qu'il avait jusqu'alors menée sous le toit paternel, triomphèrent de ses mauvaises pensées.

« Quand il revint, après une longue méditation au charme de laquelle il s'était abandonné sur les bords du Rhin, en restant accoudé sur une grosse pierre, il aurait pu, m'a-t-il dit, non pas dormir, mais veiller près d'un milliard en or.

« Au moment où sa probité se releva fière et forte de ce combat, il se mit à genoux dans un sentiment d'extase et de bonheur, remercia Dieu, se trouva heureux, léger, content, comme au jour de sa première communion, où il s'était cru digne des anges, parce qu'il avait passé la journée sans pécher ni en paroles, ni en actions, ni en pensée.

« Il revint à l'auberge, ferma la fenêtre sans craindre de faire du bruit, et se mit au lit sur-le-champ. Sa lassitude morale et physique le livra sans défense au sommeil. Peu de temps après avoir posé sa tête sur son matelas, il tomba dans cette somnolence première et fantastique qui précède toujours un profond sommeil. Alors les sens s'engourdissent, et la vie s'abolit graduellement; les pensées sont incomplètes, et les derniers tressaillements de nos sens simulent une sorte de rêverie. — Comme l'air est lourd, se dit Prosper. Il me semble que je respire une vapeur humide.

« Il s'expliqua vaguement cet effet de l'atmosphère par la différence qui devait exister entre la température de la chambre et l'air pur de la campagne. Mais il entendit bientôt un bruit périodique assez semblable à celui que font les gouttes d'eau d'une fontaine en tombant du robinet. Obéissant à une terreur panique, il voulut se lever et appeler l'hôte, réveiller le négociant ou Wilhem; mais il se souvint alors, pour son malheur, de l'horloge de bois; et, croyant reconnaître le mouvement du balancier, il s'endormit dans cette indistincte et confuse perception. . . . . »

— Voulez-vous de l'eau, monsieur Taillefer? dit le maître de la maison, en voyant le banquier prendre machinalement la carafe.

Elle était vide.

M. Hermann continua son récit, après la légère pause occasionnée par l'observation du banquier.

« Le lendemain matin, dit-il, Prosper Magnan fut réveillé par un grand bruit. Il lui semblait avoir entendu des cris perçants, et il ressentait ce violent tressaillement de nerfs que nous subissons lorsque nous achevons, au réveil, une sensation pénible commencée pendant notre sommeil. Il s'accomplit en nous un fait physiologique, un sursaut, pour me servir de l'expression vulgaire, qui n'a pas encore été suffisamment observé, quoiqu'il contienne des phénomènes curieux pour la science.

« Cette terrible angoisse, produite peut-être par une réunion trop subite de nos deux natures, presque toujours séparées pendant le sommeil, est ordinairement rapide; mais elle persista chez le pauvre sous-aide, s'accrut même tout à coup, et lui causa la plus affreuse horripilation quand il aperçut une mare de sang entre son matelas et le lit de Walhenfer. La tête du pauvre Allemand gisait à terre, le corps était resté dans le lit. Tout le sang avait jailli par le cou.

« En voyant les yeux encore ouverts et fixes, en voyant le sang qui avait taché ses draps et même ses mains, en reconnaissant son instrument de chirurgie sur le lit, Prosper Magnan s'évanouit, et tomba dans le sang de Walhenfer. — C'était déjà, m'a-t-il dit, une punition de mes pensées.

« Quand il reprit connaissance, il se trouva dans la salle commune. Il était assis sur une chaise, environné de soldats français et devant une foule attentive et curieuse. Il regarda stupidement un officier républicain occupé à recueillir les dépositions de quelques témoins, et à rédiger sans doute un procès-verbal. Il reconnut l'hôte, sa femme, les deux mariniers et la servante de l'auberge. L'instrument de chirurgie dont s'était servi l'assassin... »

Ici M. Taillefer toussa, tira son mouchoir de poche pour se mou-

cher, et s'essuya le front. Ces mouvements, assez naturels, ne furent remarqués que par moi, tous les convives avaient les yeux attachés sur M. Hermann, et l'écoutaient avec une sorte d'avidité. Le fournisseur appuya son coude sur la table, mit sa tête dans sa main droite, et regarda fixement Hermann. Dès lors il ne laissa plus échapper aucune marque d'émotion ni d'intérêt; mais sa physionomie resta pensive et terreuse, comme au moment où il avait joué avec le bouchon de la carafe.

« L'instrument de chirurgie dont s'était servi l'assassin se trouvait sur la table avec la trousse, le portefeuille et les papiers de Prosper. Les regards de l'assemblée se dirigeaient alternativement sur ces pièces de conviction et sur le jeune homme, qui paraissait mourant, et dont les yeux éteints semblaient ne rien voir. La rumeur confuse qui se faisait entendre au dehors accusait la présence de la foule attirée devant l'auberge par la nouvelle du crime, et peut-être aussi par le désir de connaître l'assassin.

« Le pas des sentinelles placées sous les fenêtres de la salle, le bruit de leurs fusils, dominaient le murmure des conversations populaires; mais l'auberge était fermée, la cour était vide et silencieuse.

« Incapable de soutenir le regard de l'officier qui verbalisait, Prosper Magnan se sentit la main pressée par un homme, et leva les yeux pour voir quel était son protecteur parmi cette foule ennemie. Il reconnut, à l'uniforme, le chirurgien-major de la demi-brigade cantonnée à Andernach. Le regard de cet homme était si perçant, si sévère, que le pauvre jeune homme en frissonna, et laissa aller sa tête sur le dos de la chaise.

« Un soldat lui fit respirer du vinaigre, et il reprit aussitôt connaissance. Cependant, ses yeux hagards parurent tellement privés de vie et d'intelligence, que le chirurgien dit à l'officier, après avoir tâté le pouls de Prosper : — Capitaine, il est impossible d'interroger cet homme-là dans ce moment-ci. — Eh bien! emmenez-le, répondit le capitaine en interrompant le chirurgien et en s'adressant à un caporal qui se trouvait derrière le sous-aide. — Sacré lâche! lui dit à voix basse le soldat, tâche au moins de marcher ferme devant ces mâtins d'Allemands, afin de sauver l'honneur de la République.

« Cette interpellation réveilla Prosper Magnan, qui se leva, fit quelques pas, mais, lorsque la porte s'ouvrit, qu'il se sentit frappé par l'air extérieur, et qu'il vit entrer la foule, ses forces l'abandonnèrent, ses genoux fléchirent, il chancela. — Ce tonnerre de carabin-là mérite deux fois la mort! Marche donc! dirent les deux soldats qui lui prêtaient le secours de leurs bras afin de le soutenir. — Oh! le lâche! le lâche! C'est lui! c'est lui! le voilà! le voilà!

« Ces mots lui semblaient dits par une seule voix, la voix tumultueuse de la foule qui l'accompagnait en l'injuriant, et grossissait à chaque pas. Pendant le trajet de l'auberge à la prison, le tapage que le peuple et les soldats faisaient en marchant, le murmure des différents colloques, la vue du ciel et la fraîcheur de l'air, l'aspect d'Andernach et le frissonnement des eaux du Rhin, ces impressions arrivaient à l'âme du sous-aide, vagues, confuses, ternes comme toutes les sensations qu'il avait éprouvées depuis son réveil. Par moments il croyait, m'a-t-il dit, ne plus exister.

« J'étais alors en prison, dit M. Hermann en s'interrompant. Enthousiaste comme nous le sommes tous à vingt ans, j'avais voulu défendre mon pays, et commandais une compagnie franche que j'avais organisée aux environs d'Andernach. Quelques jours auparavant j'étais tombé pendant la nuit au milieu d'un détachement français composé de huit cents hommes. Nous étions tout au plus deux cents. Mes espions m'avaient vendu.

« Je fus jeté dans la prison d'Andernach. Il s'agissait alors de me fusiller, pour faire un exemple qui intimidât le pays. Les Français parlaient aussi de représailles, mais le meurtre dont les républicains voulaient tirer vengeance sur moi ne s'était pas commis dans l'électorat. Mon père avait obtenu un sursis de trois jours, afin de pouvoir aller demander ma grâce au général Augereau, qui la lui accorda.

« Je vis donc Prosper Magnan au moment où il entra dans la prison d'Andernach, et il m'inspira la plus profonde pitié. Quoiqu'il fût pâle, défait, taché de sang, sa physionomie avait un caractère de candeur et d'innocence qui me frappa vivement. Pour moi, l'Allemagne respirait dans ses longs cheveux blonds, dans ses yeux bleus. Véritable image de mon pays défaillant, il m'apparut comme une victime et non comme un meurtrier.

« Au moment où il passa sous ma fenêtre, il jeta, je ne sais où, le sourire amer et mélancolique d'un aliéné qui retrouve une fugitive lueur de raison. Ce sourire n'était certes pas celui d'un assassin. Quand je vis le geôlier, je le questionnai sur son nouveau prisonnier. — Il n'a pas parlé depuis qu'il est dans son cachot. Il s'est assis, a mis sa tête entre ses mains, et dort ou réfléchit à son affaire. A entendre les Français, il aura son compte demain matin, et sera fusillé dans les vingt-quatre heures.

« Je demeurai le soir sous la fenêtre du prisonnier, pendant le court instant qui m'était accordé pour faire une promenade dans la cour de la prison. Nous causâmes ensemble, et il me raconta naïvement son aventure, en répondant avec assez de justesse à mes différentes questions. Après cette première conversation, je ne doutai plus de son innocence. Je demandai, j'obtins la faveur de rester quelques heures près de lui. Je le vis donc à plusieurs reprises, et le pauvre enfant m'initia sans détour à toutes ses pensées. Il se croyait à la fois innocent et coupable. Se souvenant de l'horrible tentation à laquelle il avait eu la force de résister, il craignait d'avoir accompli, pendant son sommeil et dans un accès de somnambulisme, le crime qu'il rêvait éveillé. — Mais votre compagnon? lui dis-je. — Oh! s'écria-t-il avec feu, Wilhem est incapable... Il n'acheva même pas. A cette parole chaleureuse, pleine de jeunesse et de vertu, je lui serrai la main. — A son réveil, reprit-il, il aura sans doute été épouvanté, il aura perdu la tête, il se sera sauvé. — Sans vous éveiller, lui dis-je. Mais alors votre défense sera facile, car la valise de Walhenfer n'aura pas été volée. Tout à coup il fondit en larmes. — Oh! oui, je suis innocent! s'écria-t-il. Je n'ai pas tué. Je me souviens de mes songes. Je jouais aux barres avec mes camarades de collège. Je n'ai pas dû couper la tête de ce négociant, en rêvant que je courais.

« Puis, malgré les lueurs d'espoir qui parfois lui rendirent un peu de calme, il se sentait toujours écrasé par un remords. Il avait bien certainement levé le bras pour trancher la tête du négociant. Il se faisait justice, et ne se trouvait pas le cœur pur, après avoir commis le crime dans sa pensée. — Et cependant je suis bon! s'écriait-il. O ma pauvre mère! Peut-être en ce moment joue-t-elle gaiement à l'impériale avec ses voisines dans son petit salon de tapisserie. Si elle savait que j'ai seulement levé la main pour assassiner un homme... oh! elle mourrait! Et je suis en prison, accusé d'avoir commis un crime. Si je n'ai pas tué cet homme, je tuerai certainement ma mère!

« A ces mots il ne pleura pas; mais, animé de cette fureur courte et vive assez familière aux Picards, il s'élança vers la muraille, et, si je ne l'avais retenu, il s'y serait brisé la tête. — Attendez votre jugement, lui dis-je. Vous serez acquitté, vous êtes innocent. Et votre mère... — Ma mère, s'écria-t-il avec fureur, elle apprendra mon accusation avant tout. Dans les petites villes, cela se fait ainsi, la pauvre femme en mourra de chagrin. D'ailleurs, je ne suis pas innocent. Voulez-vous savoir toute la vérité? Je sens que j'ai perdu la virginité de ma conscience.

« Après ce terrible mot, il s'assit, se croisa les bras sur la poitrine, inclina la tête, et regarda la terre d'un air sombre. En ce moment, le porte-clefs vint me prier de rentrer dans ma chambre; mais, fâché d'abandonner mon compagnon en un instant où son découragement me paraissait si profond, je le serrai dans mes bras avec amitié. — Prenez patience, lui dis-je, tout ira bien, peut-être. Si la voix d'un honnête homme peut faire taire vos doutes, apprenez que je vous estime et vous aime. Acceptez mon amitié, et dormez sur mon cœur, si vous n'êtes pas en paix avec le vôtre.

« Le lendemain, un caporal et quatre fusiliers vinrent chercher le sous-aide vers neuf heures. En entendant le bruit que firent les soldats, je me mis à ma fenêtre. Lorsque le jeune homme traversa la cour, il jeta les yeux sur moi. Jamais je n'oublierai ce regard plein de pensées, de pressentiments, de résignation, et de je ne sais quelle grâce triste et mélancolique. Ce fut une espèce de testament silencieux et intelligible par lequel un ami léguait sa vie perdue à son dernier ami.

« La nuit avait sans doute été bien dure, bien solitaire pour lui; mais aussi peut-être la pâleur empreinte sur son visage accusait-elle un stoïcisme puisé dans une nouvelle estime de lui-même. Peut-être s'était-il purifié par un remords, et croyait-il laver sa faute dans sa douleur et dans sa honte. Il marchait d'un pas ferme; et, dès le matin, il avait fait disparaître les taches de sang dont il s'était involontairement souillé. — Mes mains y ont fatalement trempé pendant que je dormais, car mon sommeil est toujours très-agité, m'avait-il dit la veille, avec un horrible accent de désespoir.

« J'appris qu'il allait comparaître devant un conseil de guerre. La division devait, le surlendemain, se porter en avant, et le chef de demi-brigade ne voulait pas quitter Andernach sans faire justice du crime sur les lieux mêmes où il avait été commis... Je restai dans une mortelle angoisse pendant le temps que dura ce conseil.

« Enfin, vers midi, Prosper Magnan fut ramené en prison. Je faisais en ce moment ma promenade accoutumée; il m'aperçut, et vint se jeter dans mes bras. — Perdu, me dit-il. Je suis perdu sans espoir! Ici, pour tout le monde, je serai donc un assassin.

« Il releva la tête avec fierté. — Cette injustice m'a rendu tout entier à mon innocence. Ma vie aurait toujours été troublée; ma mort sera sans reproche. Mais y a-t-il un avenir?

« Tout le dix-huitième siècle était dans cette interrogation soudaine. Il resta pensif. — Enfin, lui dis-je, comment avez-vous répondu? que vous a-t-on demandé? n'avez-vous pas dit naïvement le fait comme

vous me l'avez raconté! Il me regarda fixement pendant un moment; puis, après cette pause effrayante, il me répondit avec une fiévreuse vivacité de paroles : — Ils m'ont demandé d'abord : « Etes-vous sorti de l'auberge pendant la nuit? » J'ai dit : — Oui. — « Par où? » J'ai rougi, et j'ai répondu : — Par la fenêtre. — « Vous l'aviez donc ouverte? » — Oui! ai-je dit. « Vous y avez mis bien de la précaution. L'aubergiste n'a rien entendu! » Je suis resté stupéfait. Les mariniers ont déclaré m'avoir vu me promenant, allant tantôt à Andernach, tantôt vers la forêt. — J'ai fait, disent-ils, plusieurs voyages. J'ai enterré l'or et les diamants. Enfin, la valise ne s'est pas retrouvée! Puis j'étais toujours en guerre avec mes remords. Quand je voulais parler : « Tu as voulu commettre le crime! » me criait une voix impitoyable. Tout était contre moi, même moi!... Ils m'ont questionné sur mon camarade, et je l'ai complétement défendu. Alors ils m'ont dit : « — Nous devons trouver un coupable entre vous, votre camarade, l'aubergiste et sa femme? Ce matin, toutes les fenêtres et les portes se sont trouvées fermées! » — A cette observation, reprit-il, je suis resté sans voix, sans force, sans âme. Plus sûr de mon ami que de moi-même, je ne pouvais l'accuser. J'ai compris que nous étions regardés tous deux comme également complices de l'assassinat, et que je passais pour le plus maladroit! J'ai voulu expliquer le crime par le somnambulisme, et justifier mon ami; alors j'ai divagué. Je suis perdu. J'ai lu ma condamnation dans les yeux de mes juges. Ils ont laissé échapper des sourires d'incrédulité. Tout est dit. Plus d'incertitude. Demain je serai fusillé. Je ne pense plus à moi, reprit-il, mais à ma pauvre mère!

« Il s'arrêta, regarda le ciel, et ne versa pas de larmes. Ses yeux étaient secs et fortement convulsés. — Frédéric!...

— « Ah! l'autre se nommait Frédéric, Frédéric! Oui, c'est bien là le nom! s'écria M. Hermann d'un air de triomphe. »

Ma voisine me poussa le pied et me fit un signe en me montrant M. Taillefer.

L'ancien fournisseur avait négligemment laissé tomber sa main sur ses yeux; mais, entre les intervalles de ses doigts, nous crûmes voir une flamme sombre dans son regard.

— Hein! me dit-elle à l'oreille. S'il se nommait Frédéric.

Je répondis en la guignant de l'œil comme pour lui dire : — Silence!

Hermann reprit ainsi :

— « Frédéric! s'écria le sous-aide, Frédéric m'a lâchement abandonné. Il aura eu peur. Peut-être se sera-t-il caché dans l'auberge, car nos deux chevaux étaient encore le matin dans la cour. — Quel incompréhensible mystère! ajouta-t-il après un moment de silence. Le somnambulisme, le somnambulisme! Je n'en ai eu qu'un seul accès dans ma vie, et encore à l'âge de six ans. — M'en irai-je d'ici, reprit-il, frappant du pied sur la terre, en emportant tout ce qu'il y a d'amitié dans le monde? mourrai-je donc deux fois en doutant d'une fraternité commencée à l'âge de cinq ans, et continuée au collége, aux écoles? Où est Frédéric?.. Il pleura. Nous tenons donc plus à un sentiment qu'à la vie. — Rentrons, me dit-il, je préfère être dans mon cachot. Je ne voudrais pas qu'on me vît pleurant. J'irai courageusement à la mort, mais je ne sais pas faire de l'héroïsme à contretemps, et j'avoue que je regrette ma jeune et belle vie. Pendant cette nuit je n'ai pas dormi; je me suis rappelé les scènes de mon enfance, et me suis vu courant dans ces prairies dont le souvenir a peut-être causé ma perte. J'avais de l'avenir, me dit-il en s'interrompant. Douze hommes; un sous-lieutenant qui criera : — Portez armes, en joue, feu! un roulement de tambours, et l'infamie! voilà mon avenir maintenant! Oh! il y a un Dieu, ou tout cela serait par trop niais. Alors il me prit et me serra dans ses bras en m'étreignant avec force. — Ah! vous êtes le dernier homme avec lequel j'aurai pu épancher mon âme. Vous serez libre, vous! vous verrez votre mère! Je ne sais si vous êtes riche ou pauvre, mais qu'importe? vous êtes le monde entier pour moi. Ils ne se battront pas toujours, ceux-ci. Eh bien! quand ils seront en paix, allez à Beauvais. Si ma mère survit à la fatale nouvelle de ma mort, vous l'y trouverez. Dites-lui ces consolantes paroles : — Il était innocent! — Elle vous croira, reprit-il. Je vais lui écrire; mais vous lui porterez mon dernier regard, vous lui direz que vous êtes le dernier homme que j'aurai embrassé. Ah! combien elle vous aimera, la pauvre femme! vous qui aurez été mon dernier ami. — Ici, dit-il après un moment de silence pendant lequel il resta comme accablé sous le poids de ses souvenirs, chefs et soldats me sont inconnus, et je leur fais horreur à tous. Sans vous, mon innocence serait un secret entre le ciel et moi.

« Je lui jurai d'accomplir saintement ses dernières volontés. Mes paroles, mon effusion de cœur, le touchèrent. Peu de temps après, les soldats revinrent le chercher et le ramenèrent au conseil de guerre. Il était condamné.

« J'ignore les formalités qui devaient suivre ou accompagner ce premier jugement, je ne sais pas si le jeune chirurgien défendit sa vie dans toutes les règles : mais il s'attendait à marcher au supplice le lendemain matin, et passa la nuit à écrire à sa mère. — Nous serons libres tous deux, me dit-il en souriant quand je l'allai voir le lendemain; j'ai appris que le général a signé votre grâce.

« Je restai silencieux, et le regardai pour bien graver ses traits dans ma mémoire. Alors il prit une expression de dégoût, et me dit : — J'ai été tristement lâche! J'ai, pendant toute la nuit, demandé ma grâce à ces murailles.

« Et il me montrait les murs de son cachot. — Oui, oui, reprit-il, j'ai hurlé de désespoir, je me suis révolté, j'ai subi la plus terrible des agonies morales. — J'étais seul! Maintenant je pense à ce que vont dire les autres... Le courage est un costume à prendre. Je dois aller décemment à la mort... Aussi... »

LES DEUX JUSTICES.

— Oh! n'achevez pas! s'écria la jeune personne qui avait demandé cette histoire, et qui interrompit alors brusquement le Nurembergeois. Je veux demeurer dans l'incertitude et croire qu'il a été sauvé. Si j'apprenais aujourd'hui qu'il a été fusillé, je ne dormirais pas cette nuit. Demain vous me direz le reste.

Nous nous levâmes de table. En acceptant le bras de M. Hermann ma voisine lui dit : — Il a été fusillé, n'est-ce pas?

— Oui. Je fus témoin de l'exécution.

— Comment, monsieur, dit-elle, vous avez pu...

— Il l'avait désiré, madame. Il y a quelque chose de bien affreux à suivre le convoi d'un homme vivant, d'un homme que l'on aime, d'un innocent! Ce pauvre jeune homme ne cessa pas de me regarder. Il semblait ne plus vivre qu'en moi! Il voulait, disait-il, que je reportasse son dernier soupir à sa mère.

— Eh bien! l'avez-vous vue?

— A la paix d'Amiens, je vins en France pour apporter à la mère cette belle parole : — Il était innocent. J'avais religieusement entrepris ce pèlerinage. Mais madame Magnan était morte de consomption. Ce ne fut pas sans une émotion profonde que je brûlai la lettre dont j'étais porteur. Vous vous moquerez peut-être de mon exaltation germanique, mais je vis un drame de mélancolie sublime dans le secret éternel qui allait ensevelir ces adieux jetés entre deux tombes, ignorés de toute la création, comme un cri poussé au milieu du désert par le voyageur que surprend un lion.

— Et si l'on vous mettait face à face avec un des hommes qui sont dans ce salon, en vous disant : — Voilà le meurtrier! ne serait-ce pas un autre drame? lui demandai-je en l'interrompant. Et que feriez-vous?

M. Hermann alla prendre son chapeau et sortit.

— Vous agissez en jeune homme, et bien légèrement, me dit ma voisine. Regardez Taillefer! tenez! assis dans la bergère, là, au coin de la cheminée, mademoiselle Fanny lui présente une tasse de café. Il sourit. Un assassin, que le récit de cette aventure aurait dû mettre au supplice, pourrait-il montrer tant de calme? N'a-t-il pas un air vraiment patriarcal?

— Oui, mais allez lui demander s'il a fait la guerre en Allemagne! m'écriai-je.

— Pourquoi non?

Et avec cette audace dont les femmes manquent rarement lorsqu'une entreprise leur sourit, ou que leur esprit est dominé par la curiosité, ma voisine s'avança vers le fournisseur.

— Vous êtes allé en Allemagne? lui dit-elle.

Taillefer faillit laisser tomber sa soucoupe.

— Moi! madame? non, jamais!

— Que dis-tu donc là, Taillefer? répliqua le banquier en l'interrompant, n'étais-tu pas dans les vivres, à la campagne de Wagram?

— Ah, oui! répondit M. Taillefer, cette fois-là, j'y suis allé.

— Vous vous trompez : c'est un bon homme, me dit ma voisine en revenant près de moi.

— Eh bien! m'écriai-je, avant la fin de la soirée je chasserai le meurtrier hors de la fange où il se cache.

Il se passe tous les jours sous nos yeux un phénomène moral d'une profondeur étonnante, et cependant trop simple pour être remarqué. Si, dans un salon, deux hommes se rencontrent, dont l'un a le

droit de mépriser ou de haïr l'autre, soit par la connaissance d'un fait intime et latent dont il est entaché, soit par un état secret, ou même par une vengeance à venir, ces deux hommes se devinent et pressentent l'abîme qui les sépare ou doit les séparer. Ils s'observent à leur insu, se préoccupent d'eux-mêmes; leurs regards, leurs gestes, laissent transpirer une indéfinissable émanation de leur pensée, il y a un aimant entre eux. Je ne sais qui s'attire le plus fortement, de la vengeance ou du crime, de la haine ou de l'insulte. Semblables au prêtre qui ne pouvait consacrer l'hostie en présence du malin esprit, ils sont tous deux gênés, défiants : l'un est poli, l'autre sombre, je ne sais lequel; l'un rougit ou pâlit, l'autre tremble. Souvent le vengeur est aussi lâche que la victime.

Peu de gens ont le courage de produire un mal, même nécessaire; et bien des hommes se taisent ou pardonnent en haine du bruit, ou par peur d'un dénoûment tragique. Cette intussusception de nos âmes et de nos sentiments établissait une lutte mystérieuse entre le fournisseur et moi.

Depuis la première interpellation que je lui avais faite pendant le récit de M. Hermann, il fuyait mes regards. Peut-être aussi évitait-il ceux de tous les convives! Il causait avec l'inexpériente Fanny, la fille du banquier; éprouvant sans doute, comme tous les criminels, le besoin de se rapprocher de l'innocence, en espérant trouver du repos près d'elle. Mais, quoique loin de lui, je l'écoutais, et mon œil perçant fascinait le sien. Quand il croyait pouvoir m'épier impunément, nos regards se rencontraient, et ses paupières s'abaissaient aussitôt.

Fatigué de ce supplice, Taillefer s'empressa de le faire cesser en se mettant à jouer. J'allai parier pour son adversaire, mais en désirant perdre mon argent. Ce souhait fut accompli. Je remplaçai le joueur sortant, et me trouvai face à face avec le meurtrier...

— Monsieur, lui dis-je pendant qu'il me donnait des cartes, auriez-vous la complaisance de *démarquer?*

Il fit passer assez précipitamment ses jetons de gauche à droite. Ma voisine était venue près de moi, je lui jetai un coup d'œil significatif.

— Seriez-vous, demandai-je en m'adressant au fournisseur, monsieur Frédéric Taillefer, de qui j'ai beaucoup connu la famille à Beauvais?

— Oui, monsieur, répondit-il.

Il laissa tomber ses cartes, pâlit, mit sa tête dans ses mains, pria l'un de ses parieurs de tenir son jeu, et se leva.

— Il fait trop chaud ici ! s'écria-t-il. Je crains...

Il n'acheva pas. Sa figure exprima tout à coup d'horribles souffrances, et il sortit brusquement.

Le maître de la maison accompagna Taillefer, en paraissant prendre un vif intérêt à sa position.

Nous nous regardâmes, ma voisine et moi; mais je trouvai je ne sais quelle teinte d'amère tristesse répandue sur sa physionomie.

— Votre conduite est-elle bien miséricordieuse? me demanda-t-elle en m'emmenant dans une embrasure de fenêtre au moment où je quittai le jeu après avoir perdu. Voudriez-vous accepter le pouvoir de lire dans tous les cœurs? Pourquoi ne pas laisser agir la justice humaine et la justice divine? Si nous échappons à l'une, nous n'évitons jamais l'autre! Les priviléges d'un président de Cour d'assises sont-ils donc bien dignes d'envie? Vous avez presque fait l'office du bourreau.

— Après avoir partagé, stimulé ma curiosité, vous me faites de la morale !

— Vous m'avez fait réfléchir, me répondit-elle.

— Donc, paix aux scélérats, guerre aux malheureux, et déifions l'or! Mais, laissons cela, ajoutai-je en riant. Regardez, je vous prie, la jeune personne qui entre en ce moment dans le salon.

— Eh bien?

— Je l'ai vue il y a trois jours au bal de l'ambassadeur de Naples; j'en suis devenu passionnément amoureux. De grâce, dites-moi son nom. Personne n'a pu...

— C'est mademoiselle Victorine Taillefer!

J'eus un éblouissement.

— Sa belle-mère, me disait ma voisine, dont j'entendis à peine la voix, l'a retirée depuis peu du couvent où s'est tardivement achevée son éducation. Pendant longtemps son père a refusé de la reconnaître. Elle vient ici pour la première fois. Elle est bien belle et bien riche.

Ces paroles furent accompagnées d'un sourire sardonique.

En ce moment, nous entendîmes des cris violents, mais étouffés. Ils semblaient sortir d'un appartement voisin et retentissaient faiblement dans les jardins.

— N'est-ce pas la voix de M. Taillefer? m'écriai-je.

Nous prêtâmes au bruit toute notre attention, et d'épouvantables gémissements parvinrent à nos oreilles. La femme du banquier accourut précipitamment vers nous, et ferma la fenêtre.

— Evitons les scènes, nous dit-elle. Si mademoiselle Taillefer entendait son père, elle pourrait bien avoir une attaque de nerfs!

Le banquier rentra dans le salon, y chercha Victorine, et lui dit un mot à voix basse. Aussitôt la jeune personne jeta un cri, s'élança vers la porte et disparut. Cet événement produisit une grande sensation. Les parties cessèrent. Chacun questionna son voisin. Le murmure des voix grossit, et des groupes se formèrent.

— M. Taillefer se serait-il... demandai-je.

— Tué? s'écria ma railleuse voisine. Vous en porteriez gaiement le deuil, je pense!

— Mais que lui est-il donc arrivé?

— Le pauvre bonhomme, répondit la maîtresse de la maison, est sujet à une maladie dont je n'ai pu retenir le nom, quoique M. Brousson me l'ait dit assez souvent, et il vient d'en avoir un accès.

— Quel est donc le genre de cette maladie? demanda soudain un juge d'instruction.

— Oh! c'est un terrible mal, monsieur, répondit-elle. Les médecins n'y connaissent pas de remède. Il paraît que les souffrances en sont atroces. Un jour, ce malheureux Taillefer ayant eu un accès pendant son séjour à ma terre, j'ai été obligée d'aller chez une de mes voisines pour ne pas l'entendre; il pousse des cris terribles, il veut se tuer; sa fille fut alors forcée de le faire attacher sur son lit, et de lui mettre la camisole des fous. Ce pauvre homme prétend avoir dans la tête des animaux qui lui rongent la cervelle : c'est des élancements, des coups de scie, des tiraillements horribles dans l'intérieur de chaque nerf. Il souffre tant à la tête, qu'il ne sentait pas les moxas qu'on lui appliquait jadis pour essayer de le distraire; mais M. Brousson, qu'il a pris pour médecin, les a défendus en prétendant que c'était une affection nerveuse, une inflammation de nerfs, pour laquelle il fallait des sangsues au cou et de l'opium sur la tête; et, en effet, les accès sont devenus plus rares, et n'ont plus paru que tous les ans, vers la fin de l'automne. Quand il est rétabli, Taillefer répète sans cesse qu'il aimerait mieux être roué que de ressentir de pareilles douleurs.

— Alors, il paraît qu'il souffre beaucoup, dit un agent de change, le bel esprit du salon.

— Oh! reprit-elle, l'année dernière il a failli périr. Il était allé seul à sa terre pour une affaire pressante; faute de secours peut-être, il est resté vingt-deux heures étendu roide et comme mort. Il n'a été sauvé que par un bain très-chaud.

— C'est donc une espèce de tétanos? demanda l'agent de change.

— Je ne sais pas, reprit-elle. Voilà près de trente ans qu'il jouit de cette maladie gagnée aux armées; il lui est entré, dit-il, un éclat de bois dans la tête en tombant dans un bateau; mais Brousson espère le guérir. On prétend que les Anglais ont trouvé le moyen de traiter sans danger cette maladie là par l'acide prussique.

En ce moment, un cri plus perçant que les autres retentit dans la maison et nous glaça d'horreur.

— Eh bien! voilà ce que j'entendais à tout moment, reprit la femme du banquier. Cela me faisait sauter sur ma chaise et m'agaçait les nerfs. Mais, chose extraordinaire! ce pauvre Taillefer, tout en souffrant des douleurs inouïes, ne risque jamais de mourir. Il mange et boit comme à l'ordinaire pendant les moments de répit que lui laisse cet horrible supplice (la nature est bien bizarre!). Un médecin allemand lui a dit que c'était une espèce de goutte à la tête; cela s'accorderait assez avec l'opinion de Brousson.

Je quittai le groupe qui s'était formé autour de la maîtresse du logis, et sortis avec mademoiselle Taillefer, qu'un valet vint chercher...

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! s'écria-t-elle en pleurant, qu'a donc fait mon père au ciel pour avoir mérité de souffrir ainsi?... un être si bon!

Je descendis l'escalier avec elle, et, en l'aidant à monter dans la voiture, j'y vis son père courbé en deux. Mademoiselle Taillefer essayait d'étouffer les gémissements de son père en lui couvrant la bouche d'un mouchoir; malheureusement, il m'aperçut, sa figure parut se crisper encore davantage, un cri convulsif fendit les airs, il me jeta un regard horrible, et la voiture partit.

Ce dîner, cette soirée, exercèrent une cruelle influence sur ma vie et sur mes sentiments. J'aimai mademoiselle Taillefer, précisément peut-être parce que l'honneur et la délicatesse m'interdisaient de m'allier à un assassin, quelque bon père et bon époux qu'il pût être.

Une incroyable fatalité m'entraînait à me faire présenter dans les maisons où je savais pouvoir rencontrer Victorine.

Souvent, après m'être donné à moi-même ma parole d'honneur de renoncer à la voir, le soir même je me trouvais près d'elle. Mes plaisirs étaient immenses. Mon légitime amour, plein de remords chimériques, avait la couleur d'une passion criminelle. Je me méprisais de saluer Taillefer quand par hasard il était avec sa fille; mais je le saluais! Enfin, par malheur, Victorine n'est pas seulement une jolie personne; de plus, elle est instruite, remplie de talents, de grâces, sans la moindre pédanterie, sans la plus légère teinte de prétention. Elle cause avec réserve; et son caractère a des grâces mélancoliques auxquelles personne ne sait résister; elle m'aime, ou du moins elle me le laisse croire; elle a un certain sourire qu'elle ne trouve que pour moi; et, pour moi, sa voix s'adoucit encore. Oh! elle m'aime! mais elle adore son père, mais elle m'en vante la bonté, la douceur, les qualités exquises. Ces éloges sont autant de coups de poignard qu'elle me donne dans le cœur.

Un jour, je me suis trouvé presque complice du crime sur lequel repose l'opulence de la famille Taillefer : j'ai voulu demander la main de Victorine. Alors j'ai fui, j'ai voyagé, je suis allé en Allemagne, à Andernach. Mais je suis revenu. J'ai retrouvé Victorine pâle, elle avait maigri! si je l'avais revue bien portante, gaie, j'étais sauvé! Ma passion s'est rallumée avec une violence extraordinaire.

Craignant que mes scrupules ne dégénérassent en monomanie, je résolus de convoquer un sanhédrin de consciences pures, afin de jeter quelque lumière sur ce problème de haute morale et de philosophie. La question s'était encore bien compliquée depuis mon retour.

Avant-hier donc, j'ai réuni ceux de mes amis auxquels j'accorde le plus de probité, de délicatesse et d'honneur. J'avais invité deux Anglais, un secrétaire d'ambassade et un puritain; un ancien ministre dans toute la maturité de la politique; des jeunes gens encore sous le charme de l'innocence; un prêtre, un vieillard; puis mon ancien tuteur, homme naïf, qui m'a rendu le plus beau compte de tutelle dont la mémoire soit restée au Palais; un avocat, un notaire, un juge, enfin toutes les opinions sociales, toutes les vertus pratiques. Nous avons commencé par bien dîner, bien parler, bien crier; puis, au dessert, j'ai raconté naïvement mon histoire, et demandé quelque bon avis en cachant le nom de ma prétendue.

— Conseillez-moi, mes amis, leur dis-je en terminant. Discutez longuement la question, comme s'il s'agissait d'un projet de loi. L'urne et les boules du billard vont vous être apportées, et vous voterez pour ou contre mon mariage, dans tout le secret voulu par un scrutin!

Un profond silence régna soudain. Le notaire se récusa.

— Il y a, dit-il, un contrat à faire.

Le vin avait réduit mon ancien tuteur au silence, et il fallait le mettre en tutelle pour qu'il ne lui arrivât aucun malheur en retournant chez lui.

— Je comprends! m'écriai-je. Ne pas donner son opinion, c'est me dire énergiquement ce que je dois faire.

Il y eut un mouvement dans l'assemblée.

Un propriétaire qui avait souscrit pour les enfants et la tombe du général Foy, s'écria :

— Ainsi que la vertu le crime a ses degrés!

— Bavard! me dit l'ancien ministre à voix basse en me poussant le coude.

— Où est la difficulté? demanda un duc dont la fortune consiste en biens confisqués à des protestants réfractaires lors de la révocation de l'édit de Nantes.

L'avocat se leva : — En droit, l'*espèce* qui nous est soumise ne constituerait pas la moindre difficulté. M. le duc a raison! s'écria l'organe de la loi. N'y a-t-il pas prescription? Où en serions-nous tous s'il fallait rechercher l'origine des fortunes! Ceci est une affaire de conscience. Si vous voulez absolument porter la cause devant un tribunal, allez à celui de la pénitence.

Le Code incarné se tut, s'assit et but un verre de vin de Champagne. L'homme chargé d'expliquer l'Evangile, le bon prêtre, se leva.

— Dieu nous a faits fragiles, dit-il avec fermeté. Si vous aimez l'héritière du crime, épousez-la, mais contentez-vous du bien matrimonial, et donnez aux pauvres celui du père.

— Mais, s'écria l'un de ces ergoteurs sans pitié qui se rencontrent si souvent dans le monde, le père n'a peut-être fait un beau mariage que parce qu'il s'était enrichi. Le moindre de ses bonheurs n'a-t-il donc pas toujours été un fruit du crime?

— La discussion est en elle-même une sentence! Il est des choses sur lesquelles un homme ne délibère pas! s'écria mon ancien tuteur qui crut éclairer l'assemblée par une saillie d'ivresse.

— Oui! dit le secrétaire d'ambassade.

— Oui! s'écria le prêtre.

Ces deux hommes ne s'entendaient pas.

Un doctrinaire, auquel il n'avait guère manqué que cent cinquante voix sur cent cinquante-cinq votants pour être élu, se leva.

— Messieurs, cet accident phénoménal de la nature intellectuelle est un de ceux qui sortent le plus vivement de l'état normal auquel est soumise la société, dit-il. Donc, la décision à prendre doit être un fait extemporané de notre conscience, un concept soudain, un jugement instructif, une nuance fugitive de notre appréhension intime assez semblable aux éclairs qui constituent le sentiment du goût. Votons.

— Votons! s'écrièrent mes convives.

Je fis donner à chacun deux boules, l'une blanche, l'autre rouge. Le blanc, symbole de la virginité, devait proscrire le mariage; et la boule rouge l'approuver. Je m'abstins de voter par délicatesse.

Mes amis étaient dix-sept, le nombre neuf formait la majorité absolue. Chacun alla mettre sa boule dans le panier d'osier à col étroit où s'agitent les billes numérotées quand les joueurs tirent leurs places à la poule, et nous fûmes agités par une assez vive curiosité, car ce scrutin de morale épurée avait quelque chose d'original.

Au dépouillement du scrutin, je trouvai neuf boules blanches! Ce résultat ne me surprit pas; mais je m'avisai de compter les jeunes gens de mon âge que j'avais mis parmi mes juges. Ces casuistes étaient au nombre de neuf, ils avaient tous eu la même pensée.

— Oh! oh! me dis-je, il y a unanimité secrète pour le mariage et unanimité pour me l'interdire! Comment sortir d'embarras?

— Où demeure le beau-père? demanda étourdiment un de mes camarades de collége, moins dissimulé que les autres.

— Il n'y a plus de beau-père! m'écriai-je. Jadis ma conscience parlait assez clairement pour rendre votre arrêt superflu. Et si, aujourd'hui, sa voix s'est affaiblie, voici les motifs de ma couardise. Je reçus, il y a deux mois, cette lettre séductrice.

Je leur montrai l'invitation suivante, que je tirai de mon portefeuille :

« VOUS ÊTES PRIÉ D'ASSISTER AUX CONVOI, SERVICE ET ENTERREMENT DE « M. JEAN-FRÉDÉRIC TAILLEFER, DE LA MAISON TAILLEFER ET COMPAGNIE, ANCIEN FOURNISSEUR DES VIVRES-VIANDES, EN SON VIVANT CHEVALIER « DE LA LÉGION D'HONNEUR ET DE L'EPERON D'OR, CAPITAINE DE LA PREMIÈRE « COMPAGNIE DE GRENADIERS DE LA DEUXIÈME LÉGION DE LA GARDE NATIONALE « DE PARIS, DÉCÉDÉ LE PREMIER MAI, DANS SON HÔTEL, RUE JOUBERT, ET QUI « SE FERONT A... etc. »

« *De la part de...* etc. »

— Maintenant, que faire? repris-je. Je vais vous poser la question très-largement. Il y a bien certainement une mare de sang dans les terres de mademoiselle Taillefer, la succession de son père est un vaste *hacelma*. Je le sais. Mais Prosper Magnan n'a pas laissé d'héritiers; mais il m'a été impossible de retrouver la famille du fabricant d'épingles assassiné à Andernach. A qui restituer la fortune? Et doit-on restituer toute la fortune? Ai-je le droit de trahir un secret surpris, d'augmenter d'une tête coupée la dot d'une innocente jeune fille, de lui faire faire de mauvais rêves, de lui ôter une belle illusion, de lui tuer son père une seconde fois, en lui disant : Tous vos écus sont tachés. J'ai emprunté le *Dictionnaire des Cas de conscience* à un vieil ecclésiastique, et n'y ai point trouvé de solution à mes doutes. Faire une fondation pieuse pour l'âme de Prosper Magnan, de Walhenfer, de Taillefer? nous sommes en plein dix-neuvième siècle. Bâtir un hospice ou instituer un prix de vertu? le prix de vertu sera donné à des fripons. Quant à la plupart de nos hôpitaux, ils me semblent devenus aujourd'hui les protecteurs du vice! D'ailleurs ces placements, plus ou moins profitables à la vanité, constitueront-ils des réparations? et les dois-je? Puis j'aime, et j'aime avec passion. Mon amour est ma vie! Si je propose sans motif à une jeune fille habituée au luxe, à l'élégance, à une vie fertile en jouissances d'arts, à une jeune fille qui aime à écouter paresseusement aux Bouffons la musique de Rossini; si donc je lui propose de se priver de quinze cent mille francs en faveur de vieillards stupides ou de galeux chimériques, elle me tournera le dos en riant, ou sa femme de confiance me prendra pour un mauvais plaisant; si, dans une extase d'amour, je lui vante les charmes d'une vie médiocre et ma petite maison sur les bords de la Loire, si je lui demande le sacrifice de sa vie parisienne au nom de notre amour, ce sera d'abord un vertueux men-

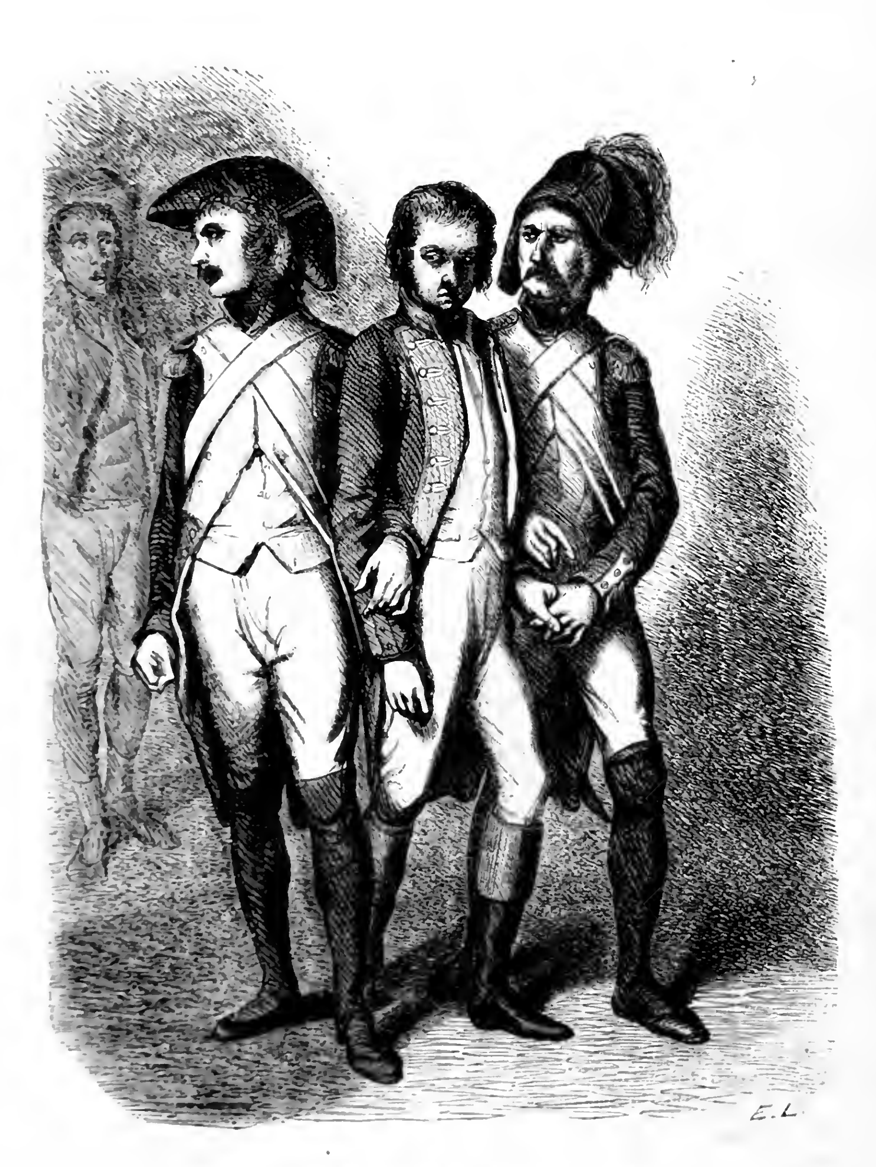
songe; puis, je ferai peut-être là quelque triste expérience, et perdrai le cœur de cette jeune fille, amoureuse du bal, folle de parure, et de moi pour le moment. Elle me sera enlevée par un officier mince et pimpant, qui aura une moustache bien frisée, jouera du piano, vantera lord Byron, et montera joliment à cheval. Que faire? Messieurs, de grâce, un conseil!...

L'honnête homme, cette espèce de puritain assez semblable au père de Jenny Deans, de qui je vous ai déjà parlé, et qui jusque-là n'avait soufflé mot, haussa les épaules en me disant :

— Imbécile, pourquoi lui as-tu demandé s'il était de Beauvais?

Paris, mai 1831.

FIN DE L'AUBERGE ROUGE.



r Magnan entre les deux soldats. — PAGE 44.

LA COMÉDIE HUMAINE

ŒUVRES ILLUSTRÉES DE BALZAC.

HONORINE

LES MARANA — L'EMPLOYÉ — L'ÉPICIER

Dess. Tony Johannot, Staal, Bertall, Daumier, E. Lampsonius, etc.

Gravures par les meilleurs Artistes.

A

MONSIEUR ACHILLE DEVÉRIA,

comme un affectueux souvenir de l'Auteur.

De Balzac.

Si les Français ont autant de répugnance que les Anglais ont de propension pour les voyages, peut-être les Français et les Anglais ont-ils raison de part et d'autre. On trouve partout quelque chose de meilleur que l'Angleterre, tandis qu'il est excessivement difficile de retrouver loin de la France les charmes de la France. Les autres pays offrent d'admirables paysages, ils présentent souvent un *comfort* supérieur à celui de la France, qui fait les plus lents progrès en ce genre. Ils déploient quelquefois une magnificence, une grandeur, un luxe étourdissants; ils ne manquent ni de grâce ni de façons nobles; mais la vie de tête, l'activité d'idées, le talent de conversation et cet atticisme si familiers à Paris; mais cette soudaine entente de ce qu'on pense et de ce qu'on ne dit pas, ce génie du sous-entendu, la moitié de la langue française, ne se rencontrent nulle part. Aussi le Français, dont la raillerie est déjà si peu comprise, se dessèche-t-il bientôt à l'étranger, comme un arbre déplanté. L'émigration est un contre-sens chez la nation française. Beaucoup de Français, de ceux dont il est ici question, avouent avoir revu les douaniers du pays natal avec plaisir, ce qui peut sembler l'hyperbole la plus osée du patriotisme.



Onorina la consulesse.

Ce petit préambule a pour but de rappeler à ceux des Français qui ont voyagé le plaisir excessif qu'ils ont éprouvé quand, parfois, ils ont retrouvé toute la patrie, une oasis dans le salon de quelque diplomate; plaisir que comprendront difficilement ceux qui n'ont jamais quitté l'asphalte du boulevard des Italiens, et pour qui la ligne des quais, rive gauche, n'est déjà plus Paris. Retrouver Paris! savez-vous ce que c'est, ô Parisiens? C'est retrouver, non pas la cuisine du Rocher de Cancale, comme Borel la soigne pour les gourmets qui savent l'apprécier, car elle ne se fait que rue Montorgueil, mais un service qui la rappelle! C'est retrouver les vins de France, qui sont à l'état mythologique hors de France, et rares comme la femme dont il sera

question ici! C'est retrouver non pas la plaisanterie à la mode, car de Paris à la frontière elle s'évente; mais ce milieu spirituel, compréhensif, critique, où vivent les Français, depuis le poëte jusqu'à l'ouvrier, depuis la duchesse jusqu'au gamin.

En 1836, pendant le séjour de la cour de Sardaigne à Gênes, deux Parisiens, plus ou moins célèbres, purent encore se croire à Paris, en se trouvant dans un palais loué par le consul général de France, sur la colline, dernier pli que fait l'Apennin entre la porte Saint-Thomas et cette fameuse lanterne qui, dans les *kepseakes*, orne toutes les vues de Gênes. Ce palais est une de ces fameuses villas où les nobles génois ont dépensé des millions au temps de la puissance de cette république aristocratique. Si la demi-nuit est belle quelque part, c'est assurément à Gênes, quand il a plu comme il y pleut, à torrents, pendant toute la matinée, quand la pureté de la mer lutte avec la pureté du ciel; quand le silence règne sur le quai et dans les bosquets de cette villa, dans ses marbres à bouches béantes d'où l'eau coule avec mystère, quand les étoiles brillent, quand les flots de la Méditerranée se suivent comme les aveux d'une femme à qui vous les arrachez parole à parole. Avouons-le : cet instant où l'air embaumé parfume les poumons et les rêveries, où la volupté, visible et mobile comme l'atmosphère, vous saisit sur vos fauteuils, alors qu'une cuiller à la main vous effilez des glaces ou des sorbets, une ville à vos pieds, de belles femmes devant vous; ces heures à la Boccace ne se trouvent qu'en Italie et aux bords de la Méditerranée. Supposez autour de la table le marquis di Negro, ce frère hospitalier de tous les talents qui voyagent, et le marquis Damaso Pareto, deux Français déguisés en Génois, un consul général entouré d'une femme belle comme une madone et de deux enfants silencieux, parce que le sommeil les a saisis, l'ambassadeur de France et sa femme, un premier secrétaire d'ambassade qui se croit éteint et malicieux, enfin deux Parisiens qui viennent prendre congé de la consulesse dans un dîner splendide, vous aurez le tableau que présentait la terrasse de la villa vers la mi-mai, tableau dominé par un personnage, par une femme célèbre sur laquelle les regards se concentrent par moments, et l'héroïne de cette fête improvisée. L'un des deux Français était le fameux paysagiste Léon de Lora, l'autre un célèbre critique, Claude Vignon. Tous deux, ils accompagnaient cette femme, une des illustrations actuelles du beau sexe, mademoiselle des Touches, connue sous le nom de Camille Maupin dans le monde littéraire. Mademoiselle des Touches était allée à Florence pour affaire. Par une de ces charmantes complaisances qu'elle prodigue, elle avait emmené Léon de Lora pour lui montrer l'Italie, et avait poussé jusqu'à Rome pour lui montrer la campagne de Rome. Venue par le Simplon, elle revenait par le chemin de la Corniche à Marseille. Toujours à cause du paysagiste, elle s'était arrêtée à Gênes. Naturellement le consul général avait voulu faire, avant l'arrivée de la cour, les honneurs de Gênes à une personne que sa fortune, son nom et sa position recommandent autant que son talent. Camille Maupin, qui connaissait Gênes jusque dans ses dernières chapelles, laissa son paysagiste aux soins du diplomate, à ceux des deux marquis génois, et fut avare de ses instants. Quoique l'ambassadeur fût un écrivain très-distingué, la femme célèbre refusa de se prêter à ses gracieusetés, en craignant ce que les Anglais appellent une *exhibition;* mais elle rentra les griffes de ses refus dès qu'il fut question d'une journée d'adieu à la villa du consul. Léon de Lora dit à Camille que sa présence à la villa était la seule manière qu'il eût de remercier l'ambassadeur et sa femme, les deux marquis génois, le consul et la consulesse. Mademoiselle des Touches fit alors le sacrifice d'une de ces journées de liberté complète qui ne se rencontrent pas toujours à Paris pour ceux sur qui le monde a les yeux.

Maintenant, une fois la réunion expliquée, il est facile de concevoir que l'étiquette en avait été bannie, ainsi que beaucoup de femmes et des plus élevées, curieuses de savoir si la virilité du talent de Camille Maupin nuisait aux grâces de la jolie femme, et si, en un mot, le haut-de-chausses dépassait la jupe. Depuis le dîner jusqu'à neuf heures, moment où la collation fut servie, si la conversation avait été rieuse et grave tour à tour, sans cesse égayée par les traits de Léon de Lora, qui passe pour l'homme le plus malicieux du Paris actuel, par un bon goût qui ne surprendra pas d'après le choix des convives, il avait été peu question de littérature : mais enfin le papillonnement de ce tournoi français devait y arriver, ne fût-ce que pour effleurer ce sujet essentiellement national. Mais, avant d'arriver au tournant de conversation qui fit prendre la parole au consul général, il n'est pas inutile de dire un mot sur sa famille et sur lui.

Ce diplomate, homme d'environ trente-quatre ans, marié depuis six ans, était le portrait vivant de lord Byron. La célébrité de cette physionomie dispense de peindre celle du consul. On peut cependant faire observer qu'il n'y avait aucune affectation dans son air rêveur. Lord Byron était poëte, et le diplomate était poétique; les femmes savent reconnaître cette différence qui explique, sans les justifier, quelques-uns de leurs attachements. Cette beauté, mise en relief par un charmant caractère, par les habitudes d'une vie solitaire et travailleuse, avait séduit une héritière génoise. Une héritière génoise! cette expression pourra faire sourire à Gênes où, par suite de l'exhérédation des filles, une femme est rarement riche; mais Onorina Pedrotti, l'unique enfant d'un banquier sans héritiers mâles, est une exception. Malgré toutes les flatteries que comporte une passion inspirée, le consul général ne parut pas vouloir se marier. Néanmoins, après deux ans d'habitation, après quelques démarches de l'ambassadeur pendant les séjours de la cour à Gênes, le mariage fut conclu. Le jeune homme rétracta ses premiers refus, moins à cause de la touchante affection d'Onorina Pedrotti qu'à cause d'un événement inconnu, d'une de ces crises de la vie intime si promptement ensevelies sous les courants journaliers des intérêts que, plus tard, les actions les plus naturelles semblent inexplicables. Cet enveloppement des causes affecte aussi très-souvent les événements les plus sérieux de l'histoire. Telle fut du moins l'opinion de la ville de Gênes, où, pour quelques femmes, l'excessive retenue, la mélancolie du consul français ne s'expliquaient que par le mot *passion*. Remarquons en passant que les femmes ne se plaignent jamais d'être les victimes d'une préférence, elles s'immolent très-bien à la cause commune. Onorina Pedrotti, qui peut-être aurait haï le consul si elle eût été dédaignée absolument, n'en aimait pas moins, et peut-être plus, *suo sposo*, en le sachant amoureux. Les femmes admettent la préséance dans les affaires de cœur. Tout est sauvé, dès qu'il s'agit du sexe. Un homme n'est jamais diplomate impunément : le *sposo* fut discret comme la tombe, et si discret que les négociants de Gênes voulurent voir quelque préméditation dans l'attitude du jeune consul, à qui l'héritière eût peut-être échappé s'il n'eût pas joué ce rôle de Malade Imaginaire en amour. Si c'était la vérité, les femmes la trouvèrent trop dégradante pour y croire. La fille de Pedrotti fit de son amour une consolation, elle berça ces douleurs inconnues dans un lit de tendresses et de caresses italiennes. *Il signor* Pedrotti n'eut pas d'ailleurs à se plaindre du choix auquel il était contraint par sa fille bien-aimée. Des protecteurs puissants veillaient de Paris sur la fortune du jeune diplomate. Selon la promesse de l'ambassadeur au beau-père, le consul général fut créé baron et fait commandeur de la Légion d'honneur. Enfin, *il signor* Pedrotti fut nommé comte par le roi de Sardaigne. La dot fut d'un million. Quant à la fortune de la *casa* Pedrotti, évaluée à deux millions gagnés dans le commerce des blés, elle échut aux mariés six mois après leur union, car le premier et le dernier des comtes Pedrotti mourut en janvier en 1831. Onorina Pedrotti est une de ces belles Génoises, les plus magnifiques créatures de l'Italie, quand elles sont belles. Pour le tombeau de Julien, Michel-Ange prit ses modèles à Gênes. De là vient cette amplitude, cette curieuse disposition du sein dans les figures du Jour et de la Nuit, que tant de critiques trouvent exagérées, mais qui sont particulières aux femmes de la Ligurie. A Gênes, la beauté n'existe plus aujourd'hui que sous le *mezzaro*, comme à Venise elle ne se rencontre que sous les *fazzioli*. Ce phénomène s'observe chez toutes les nations ruinées. Le type noble ne s'y trouve plus que dans le peuple, comme, après l'incendie des villes, les médailles se cachent dans les cendres. Mais déjà tout exception sous le rapport de la fortune, Onorina est encore une exception comme beauté patricienne. Rappelez-vous donc la Nuit que Michel-Ange a clouée sous le *Penseur*, affublez-la du vêtement moderne, tordez ces beaux cheveux si longs autour de cette magnifique tête un peu brune de ton, mettez une paillette de feu dans ces yeux rêveurs, entortillez cette puissante poitrine dans une écharpe, voyez la longue robe blanche brodée de fleurs, supposez que la statue redressée s'est assise et s'est croisé les bras, semblables à ceux de mademoiselle Georges, et vous aurez sous les yeux la consulesse avec un enfant de six ans, beau comme le désir d'une mère, et une petite fille de quatre ans sur les genoux, belle comme un type d'enfant laborieusement cherché par David le sculpteur pour l'ornement d'une tombe. Ce beau ménage fut l'objet de l'attention secrète de Camille. Mademoiselle des Touches trouvait au consul un air un peu trop distrait chez un homme parfaitement heureux. Quoique pendant cette journée la femme et le mari lui eussent offert le spectacle admirable du bonheur le plus entier, Camille se demandait pourquoi l'un des hommes les plus distingués qu'elle eût rencontrés, et qu'elle avait vu dans les salons à Paris, restait consul général à Gênes, quand il possédait une fortune de cent et quelques mille francs de rentes! Mais elle avait aussi reconnu, par beaucoup de ces riens que les femmes ramassent avec l'intelligence du sage arabe dans Zadig, l'affection la plus fidèle chez le mari. Certes, ces deux beaux êtres s'aimeraient sans mécompte jusqu'à la fin de leurs jours. Camille se disait donc tour à tour : « — Qu'y a-t-il? — Il n'y a rien! » selon les apparences trompeuses du maintien chez le consul général qui, disons-le, possédait le calme absolu des Anglais, des sauvages, des Orientaux et des diplomates consommés.

En parlant littérature, on parla de l'éternel fonds de boutique de la république des lettres : la faute de la femme! Et l'on se trouva bientôt en présence de deux opinions : qui, de la femme ou de l'homme, avait tort dans la faute de la femme? Les trois femmes présentes, l'ambassadrice, la consulesse et mademoiselle des Touches, ces femmes censées naturellement irréprochables, furent impitoyables pour les femmes. Les hommes essayèrent de prouver à ces trois belles fleurs du sexe qu'il pouvait rester des vertus à une femme après sa faute.

— Combien de temps allons-nous jouer ainsi à cache-cache? dit Léon de Lora.

— *Cara vita* (ma chère vie), allez coucher vos enfants, et envoyez-moi par Gina le petit portefeuille noir qui est sur mon meuble de Boulle, dit le consul à sa femme.

La consulesse se leva sans faire une observation, ce qui prouve qu'elle aimait bien son mari, car elle connaissait assez de français déjà pour savoir que son mari la renvoyait.

— Je vais vous raconter une histoire dans laquelle je joue un rôle, et après laquelle nous pourrons discuter, car il me paraît puéril de promener le scalpel sur un mort imaginaire. Pour disséquer, prenez d'abord un cadavre.

Tout le monde se posa pour écouter avec d'autant plus de complaisance que chacun avait assez parlé, la conversation allait languir, et ce moment est l'occasion que doivent choisir les conteurs. Voici donc ce que raconta le consul général.

— A vingt-deux ans, une fois reçu docteur en droit, mon vieil oncle, l'abbé Loraux, alors âgé de soixante-douze ans, sentit la nécessité de me donner un protecteur et de me lancer dans une carrière quelconque. Cet excellent homme, si toutefois ce ne fut pas un saint, regardait chaque nouvelle année comme un nouveau don de Dieu. Je n'ai pas besoin de vous dire combien il était facile au confesseur d'une altesse royale de placer un jeune homme élevé par lui, l'unique enfant de sa sœur. Un jour donc, vers la fin de l'année 1824, ce vénérable vieillard, depuis cinq ans curé des Blancs-Manteaux, à Paris, monta dans la chambre que j'occupais à son presbytère, et me dit : — « Fais ta toilette, mon enfant, je vais te présenter à la personne qui te prend chez elle en qualité de secrétaire. Si je ne me trompe, cette personne pourra me remplacer dans le cas où Dieu m'appellerait à lui. J'aurai dit ma messe à neuf heures, tu as trois quarts d'heure à toi, sois prêt. — Ah! mon oncle, dois-je donc dire adieu à cette chambre où je suis si heureux depuis quatre ans?... — Je n'ai pas de fortune à te léguer, me répondit-il. — Ne me laissez-vous pas la protection de votre nom, le souvenir de vos œuvres, et...? — Ne parlons pas de cet héritage-là, dit-il en souriant. Tu ne connais pas encore assez le monde pour savoir qu'il acquitterait difficilement un legs de cette nature; tandis qu'en te menant ce matin chez monsieur le comte...

(Permettez-moi, dit le consul, de vous désigner mon protecteur sous son nom de baptême seulement, et de l'appeler le comte Octave.)

— Tandis qu'en te menant chez M. le comte Octave, je crois te donner une protection qui, si tu plais à ce vertueux homme d'Etat, comme je n'en doute pas, équivaudra certes à la fortune que je t'aurais amassée, si la ruine de mon beau-frère, et la mort de ma sœur, ne m'avaient surpris comme un coup de foudre par un jour serein.— Etes-vous le confesseur de M. le comte? — Et, si je l'étais, pourrais-je t'y placer? Quel est le prêtre capable de profiter des secrets dont la connaissance lui vient au tribunal de la pénitence? Non, tu dois cette protection à Sa Grandeur le garde des Sceaux. Mon cher Maurice, tu seras là comme chez un père. M. le comte te donne deux mille quatre cents francs d'appointements fixes, un logement dans son hôtel, et une indemnité de douze cents francs pour ta nourriture: il ne t'admettra pas à sa table et ne veut pas te faire servir à part, afin de ne point te livrer à des soins subalternes. Je n'ai pas accepté l'offre qu'on m'a faite avant d'avoir acquis la certitude que le secrétaire du comte Octave ne sera jamais un premier domestique. Tu seras accablé de travaux, car le comte est un grand travailleur; mais tu sortiras de chez lui capable de remplir les plus hautes places. Je n'ai pas besoin de te recommander la discrétion, la première vertu des hommes qui se destinent à des fonctions publiques. » Jugez quelle fut ma curiosité! Le comte Octave occupait alors l'une des plus hautes places de la magistrature, il possédait la confiance de madame la dauphine qui venait de le faire nommer ministre d'Etat, il menait une existence à peu près semblable à celle du comte de Sérizy, que vous connaissez, je crois, tous; mais plus obscure, car il demeurait au Marais, rue Payenne, et ne recevait presque jamais. Sa vie privée échappait au contrôle du public par une modestie cénobitique et par un travail continu. Laissez-moi vous peindre en peu de mots ma situation. Après avoir trouvé dans le grave proviseur du collége Saint-Louis un tuteur à qui mon oncle avait délégué ses pouvoirs, j'avais fini mes classes à dix-huit ans. J'étais sorti de ce collége aussi pur qu'un séminariste plein de foi sort de Saint-Sulpice. A son lit de mort, ma mère avait obtenu de mon oncle que je ne serais pas prêtre; mais j'étais aussi pieux que si j'avais du entrer dans les ordres. Au *déjucher* du collége, pour employer un vieux mot tres-pittoresque, l'abbé Loraux me prit dans sa cure et me fit faire mon droit. Pendant les quatre années d'études voulues pour prendre tous les grades, je travaillai beaucoup et surtout en dehors des champs arides de la jurisprudence. Sevré de littérature au collége, où je demeurais chez le proviseur, j'avais une soif à étancher. Dès que j'eus lu quelques-uns des chefs-d'œuvre modernes, les œuvres de tous les siècles précédents y passèrent. Je devins fou du théâtre, j'y allai tous les jours pendant longtemps, quoique mon oncle ne me donnât que cent francs par mois. Cette parcimonie, à laquelle sa tendresse pour les pauvres réduisait ce bon vieillard, eut pour effet de contenir les appétits du jeune homme en de justes bornes. Au moment d'entrer chez le comte Octave, je n'étais pas un innocent, mais je regardais comme autant de crimes mes rares escapades. Mon oncle était si vraiment angélique, je craignais tant de le chagriner que jamais je n'avais passé de nuit dehors durant ces quatre années. Ce bon homme attendait, pour se coucher, que je fusse rentré. Cette sollicitude maternelle avait plus de puissance pour me retenir que tous les sermons et les reproches dont on émaille la vie des jeunes gens dans les familles puritaines. Etranger aux différents mondes qui composent la société parisienne, je ne savais des femmes comme il faut et des bourgeoises que ce que j'en voyais en me promenant, ou dans les loges au théâtre, et encore à la distance du parterre où j'étais. Si, dans ce temps, on m'eût dit : « Vous allez voir Canalis ou Camille Maupin, » j'aurais eu des brasiers dans la tête et dans les entrailles. Les gens célèbres étaient pour moi comme des dieux qui ne parlaient pas, ne marchaient pas, ne mangeaient pas comme les autres hommes. Combien de contes des Mille et une Nuits tient-il dans une adolescence?... Combien de Lampes merveilleuses faut-il avoir maniées avant de reconnaître que la vraie lampe merveilleuse est ou le hasard, ou le travail, ou le génie? Pour quelques hommes, ce rêve fait par l'esprit éveillé dure peu; le mien dure encore! Dans ce temps je m'endormais toujours grand-duc de Toscane, — millionnaire, — aimé par une princesse, — ou célèbre! Ainsi, entrer chez le comte Octave, avoir cent louis à moi par an, ce fut entrer dans la vie indépendante. J'entrevis quelques chances de pénétrer dans la société, d'y chercher ce que mon cœur désirait le plus, une protectrice qui me tirât de la voie dangereuse où s'engagent nécessairement à Paris les jeunes gens de vingt-deux ans, quelque sages et bien élevés qu'ils soient. Je commençais à me craindre moi-même. L'étude obstinée du droit des gens, dans laquelle je m'étais plongé, ne suffisait pas toujours à réprimer de cruelles fantaisies. Oui, parfois je m'abandonnais en pensée à la vie du théâtre; je croyais pouvoir être un grand acteur; je rêvais des triomphes et des amours sans fin, ignorant les déceptions cachées derrière le rideau, comme partout ailleurs, car toute scène a ses coulisses. Je suis quelquefois sorti, le cœur bouillant, emmené par le désir de faire une battue dans Paris, de m'y attacher à une belle femme que je rencontrerais, de la suivre jusqu'à sa porte, de l'espionner, de lui écrire, de me confier à elle tout entier, et de la vaincre à force d'amour. Mon pauvre oncle, ce cœur dévoré de charité, cet enfant de soixante-dix ans, intelligent comme Dieu, naïf comme un homme de génie, devinait sans doute les tumultes de mon âme, car jamais il ne faillit à me dire : « Va, Maurice, tu es un pauvre aussi! voici vingt francs, amuse-toi, tu n'es pas prêtre! » quand il sentait la corde par laquelle il me tenait par trop tendue et près de se rompre. Si vous aviez pu voir le feu follet qui dorait alors ses yeux gris, le sourire qui dénouait ses aimables lèvres en les tirant vers les coins de sa bouche, enfin l'adorable expression de ce visage auguste dont la laideur primitive était rectifiée par un esprit apostolique, vous comprendriez le sentiment qui me faisait, pour toute réponse, embrasser le curé des Blancs-Manteaux, comme si c'eût été ma mère. — « Tu n'auras pas un maître, me dit mon oncle en allant rue Payenne, tu auras un ami dans le comte Octave, mais il est défiant, ou, pour parler plus correctement, il est prudent. L'amitié de cet homme d'Etat ne doit s'acquérir qu'avec le temps; car, malgré sa perspicacité profonde et son habitude de juger les hommes, il a été trompé par celui à qui tu succèdes, il a failli devenir victime d'un abus de confiance. C'est t'en dire assez sur la conduite à tenir chez lui. » En frappant à l'immense grande porte d'un hôtel aussi vaste que l'hôtel Carnavalet et sis entre cour et jardin, le coup retentit comme dans une solitude. Pendant que mon oncle demandait le comte à un vieux suisse en livrée, je jetai un de ces regards qui voient tout sur la cour où les pavés disparaissaient entre les herbes, sur les murs noirs qui offraient de petits jardins au-dessus de toutes les décorations d'une charmante architecture, et sur des toits élevés comme ceux des Tuileries. Les balustres des galeries supérieures étaient rongées. Par une magnifique arcade, j'aperçus une seconde cour latérale où se trouvaient les communs dont les portes se pourrissaient. Un vieux cocher y nettoyait une vieille voiture. A l'air nonchalant de ce domestique, il était facile de présumer que les somptueuses écuries où tant de chevaux hennissaient autrefois, en logeaient tout au plus deux. La superbe façade de la cour me sembla morne, comme celle d'un hôtel appartenant à l'Etat ou à la Couronne, et abandonné à quelque service public. Un coup de cloche retentit pendant que nous allions, mon oncle et moi, de la loge du suisse (il y avait encore écrit au-dessus de la porte : *Parlez au Suisse*), vers le perron d'où sortit un valet dont la livrée ressemblait à celle des Labranche du Théâtre-Français dans le vieux répertoire. Une visite était si rare, que le domestique achevait d'endosser sa casaque, en ouvrant une porte vitrée en petits carreaux, de chaque côté de laquelle la fumée de deux réverbères avait dessiné des étoiles sur la muraille. Un péristyle d'une magnificence digne de Versailles laissait voir un de ces escaliers comme il ne s'en construira plus en France, et qui tiennent la place d'une maison moderne. En montant des marches en pierre, froides comme des tombes, et sur lesquelles huit personnes devaient marcher

de front, nos pas retentissaient sous des voûtes sonores. On pouvait se croire dans une cathédrale. Les rampes amusaient le regard par les miracles de cette orfévrerie de serrurier, où se déroulaient les fantaisies de quelque artiste du règne de Henri III. Saisis par un manteau de glace qui nous tomba sur les épaules, nous traversâmes des antichambres, des salons en enfilade, parquetés, sans tapis, meublés de ces vieilleries superbes qui, de là, retombent chez les marchands de curiosités. Enfin nous arrivâmes à un grand cabinet situé dans un pavillon en équerre dont toutes les croisées donnaient sur un vaste jardin. — « M. le curé des Blancs-Manteaux et son neveu, M. de L'Hostal! » dit le Labranche aux soins de qui le valet de théâtre nous avait remis à la première antichambre. Le comte Octave, vêtu d'un pantalon à pieds et d'une redingote en molleton gris, se leva d'un immense bureau, vint à la cheminée, et me fit signe de m'asseoir, en allant prendre les mains à mon oncle et en les lui serrant. — « Quoique je sois sur la paroisse de Saint-Paul, lui dit-il, il n'est pas difficile que j'aie entendu parler du curé des Blancs-Manteaux, et je suis heureux de faire sa connaissance. — Votre Excellence est bien bonne, répondit mon oncle. Je vous amène le seul parent qui me reste. Si je crois faire un cadeau à Votre Excellence, je pense aussi donner un second père à mon neveu. — C'est sur quoi je pourrai vous répondre, monsieur l'abbé, quand nous nous serons éprouvés l'un l'autre, votre neveu et moi, dit le comte Octave. Vous vous nommez? me demanda-t-il. — Maurice. — Il est docteur en droit, fit observer mon oncle. — Bien, bien, dit le comte en me regardant de la tête aux pieds. — Monsieur l'abbé, j'espère que, pour votre neveu d'abord, puis pour moi, vous me ferez l'honneur de dîner ici tous les lundis. Ce sera notre dîner, notre soirée de famille. » Mon oncle et le comte se mirent à causer religion au point de vue politique, œuvres de charité, répression des délits, et je pus alors examiner à mon aise l'homme de qui ma destinée allait dépendre. Le comte était de moyenne taille, il me fut impossible de juger de ses proportions à cause de son habillement; mais il me parut maigre et sec. La figure était âpre et creusée. Les traits avaient de la finesse. La bouche, un peu grande, exprimait à la fois l'ironie et la bonté. Le front, trop vaste peut-être, effrayait comme si c'eût été celui d'un fou, d'autant plus qu'il contrastait avec le bas de la figure, terminée brusquement par un petit menton très rapproché de la lèvre inférieure. Deux yeux d'un bleu de turquoise, vifs et intelligents comme ceux du prince de Talleyrand, que j'admirai plus tard, également doués, comme ceux du prince, de la faculté de se taire au point de devenir mornes, ajoutaient à l'étrangeté de cette face, non point pâle, mais jaune. Cette coloration semblait annoncer un caractère irritable et des passions violentes. Les cheveux, argentés déjà, peignés avec soin, sillonnaient la tête par les couleurs alternées du blanc et du noir. La coquetterie de cette coiffure nuisait à la ressemblance que je trouvais au comte avec ce moine extraordinaire que Lewis a mis en scène d'après le *Schedoni* du *Confessionnal des Pénitents noirs* qui, selon moi, me paraît une création supérieure à celle du *Moine*. En homme qui devait se rendre de bonne heure au Palais, le comte avait déjà la barbe faite. Deux flambeaux à quatre branches et garnis d'abat-jours, placés aux deux extrémités du bureau, et dont les bougies brûlaient encore, disaient assez que le magistrat se levait bien avant le jour. Ses mains, que je vis quand il prit le cordon de la sonnette pour faire venir son valet de chambre, étaient fort belles, et blanches comme des mains de femme...

(— En vous racontant cette histoire, dit le consul général, qui s'interrompit, je dénature la position sociale et les titres de ce personnage, tout en vous le montrant dans une situation analogue à la sienne. État, dignité, luxe, fortune, train de vie, tous ces détails sont vrais; mais je ne veux manquer ni à mon bienfaiteur ni à mes habitudes de discrétion.)

— Au lieu de me sentir ce que j'étais, reprit le consul général après une pause, socialement parlant, un insecte devant un aigle, j'éprouvai je ne sais quel sentiment indéfinissable à l'aspect du comte, et que je puis expliquer aujourd'hui. Les artistes de génie...

(Il s'inclina gracieusement devant l'ambassadeur, la femme célèbre et les deux Parisiens.)

... Les véritables hommes d'État, les poëtes, un général qui a commandé des armées, enfin les personnes réellement grandes sont simples; et leur simplicité vous met de plain-pied avec elles. Vous qui êtes supérieurs par la pensée, peut-être avez-vous remarqué, dit-il en s'adressant à ses hôtes, combien le sentiment rapproche les distances morales qu'a créées la société. Si nous vous sommes inférieurs par l'esprit, nous pouvons vous égaler par le dévouement en amitié. A la température (passez-moi ce mot) de nos cœurs, je me sentis aussi près de mon protecteur que j'étais loin de lui par le rang. Enfin l'âme a sa clairvoyance, elle pressent la douleur, le chagrin, la joie, l'animadversion, la haine chez autrui. Je reconnus vaguement les symptômes d'un mystère, en reconnaissant chez le comte les mêmes effets de physionomie que j'avais observés chez mon oncle. L'exercice des vertus, la sérénité de la conscience, la pureté de la pensée avaient transfiguré mon oncle, qui de laid devint très-beau. J'aperçus une métamorphose inverse dans le visage du comte : au premier coup d'œil, je lui donnai cinquante-cinq ans; mais, après un examen attentif, je reconnus une jeunesse ensevelie sous les glaces d'un profond chagrin, sous la fatigue des études obstinées, sous les teintes chaudes de quelque passion contrariée. A un mot de mon oncle, les yeux du comte reprirent pour un moment la fraîcheur d'une pervenche, il eut un sourire d'admiration qui me le montra à un âge, que je crus le véritable, à quarante ans. Ces observations, je ne les fis pas alors, mais plus tard, en me rappelant les circonstances de cette visite. Le valet de chambre entra tenant un plateau sur lequel était le déjeuner de son maître. — « Je ne demande pas mon déjeuner, dit le comte, laissez-le cependant, et allez montrer à monsieur son appartement. » Je suivis le valet de chambre, qui me conduisit à un joli logement complet, situé sous une terrasse, entre la cour d'honneur et les communs, au-dessus d'une galerie par laquelle les cuisines communiquaient avec le grand escalier de l'hôtel. Quand je revins au cabinet du comte, j'entendis, avant d'ouvrir la porte, mon oncle prononçant sur moi cet arrêt : — « Il pourrait faire une faute, car il a beaucoup de cœur, et nous sommes tous sujets à d'honorables erreurs; mais il est sans aucun vice. — Eh bien! me dit le comte en me jetant un regard affectueux, vous plairez-vous là? dites. Il se trouve tant d'appartements dans cette caserne, que si vous n'étiez pas bien je vous caserais ailleurs. — Je n'avais qu'une chambre chez mon oncle, répondis-je. — Eh bien! vous pouvez être installé ce soir, me dit le comte, car vous avez sans doute le mobilier de tous les étudiants, un fiacre suffit à le transporter. Pour aujourd'hui, nous dînerons ensemble, tous trois, » ajouta-t-il en regardant mon oncle. Une magnifique bibliothèque attenait au cabinet du comte, il nous y mena, me fit voir un petit réduit coquet et orné de peintures qui devait avoir jadis servi d'oratoire. — « Voici votre cellule, me dit-il, vous vous tiendrez là quand vous aurez à travailler avec moi, car vous ne serez pas à la chaîne. » Et il me détailla le genre et la durée de mes occupations chez lui; en l'écoutant, je reconnus en lui un grand précepteur politique. Je mis un mois environ à me familiariser avec les êtres et les choses, à étudier les devoirs de ma nouvelle position, et à m'accoutumer aux façons du comte. Un secrétaire observe nécessairement l'homme qui se sert de lui. Les goûts, les passions, le caractère, les manies de cet homme deviennent l'objet d'une étude involontaire. L'union de ces deux esprits est à la fois plus et moins qu'un mariage. Pendant trois mois, le comte Octave et moi, nous nous espionnâmes réciproquement. J'appris avec étonnement que le comte n'avait que trente-sept ans. La paix purement extérieure de sa vie et la sagesse de sa conduite ne procédaient pas uniquement d'un sentiment profond du devoir et d'une réflexion stoïque; en pratiquant cet homme, extraordinaire pour ceux qui le connaissent bien, je sentis de vastes profondeurs sous ses travaux, sous les actes de sa politesse, sous son masque de bienveillance, sous son attitude résignée qui ressemblait tant au calme qu'on pouvait s'y tromper. De même qu'en marchant dans les forêts, certains terrains laissent deviner par le son qu'ils rendent sous les pas de grandes masses de pierre ou le vide; de même l'égoïsme en bloc caché sous les fleurs de la politesse, et les souterrains minés par le malheur sonnent creux au contact perpétuel de la vie intime. La douleur et non le découragement habitait cette âme vraiment grande. Le comte avait compris que l'action, que le fait est la loi suprême de l'homme social. Aussi marchait-il dans sa voie malgré de secrètes blessures, en regardant l'avenir d'un œil serein, comme un martyr plein de foi. Sa tristesse cachée, l'amère déception dont il souffrait ne l'avaient pas amené dans les landes philosophiques de l'incrédulité; ce courageux homme d'État était religieux, mais sans aucune ostentation : il allait à la première messe qui se disait à Saint-Paul pour les artisans et pour les domestiques pieux. Aucun de ses amis, personne à la cour ne savait qu'il observât si fidèlement les pratiques de la religion. Il cultivait Dieu comme certains honnêtes gens cultivent un vice, avec un profond mystère. Aussi devais-je trouver un jour le comte monté sur une Alpe de malheur bien plus élevée que celle où se tiennent ceux qui se croient les plus éprouvés, qui raillent les passions et les croyances d'autrui parce qu'ils ont vaincu les leurs, qui varient sur tous les tons l'ironie et le dédain. Il ne se moquait alors ni de ceux qui suivent encore l'espérance dans les marais où elle vous emmène, ni de ceux qui gravissent un pic pour s'isoler, ni de ceux qui persistent dans leur lutte en rougissant l'arène de leur sang, et la jonchant de leurs illusions; il voyait le monde en son entier, il dominait les croyances, il écoutait les plaintes, il doutait des affections et surtout des dévouements; mais ce grand, ce sévère magistrat y compatissait, il les admirait, non pas avec un enthousiasme passager, mais par le silence, par le recueillement, par la communion de l'âme attendrie. C'était une espèce de Manfred catholique et sans crime, portant la curiosité dans sa foi, fondant les neiges à la chaleur d'un volcan sans issue, conversant avec une étoile que lui seul voyait! Je reconnus bien des obscurités dans sa vie extérieure. Il se dérobait à mes regards non pas comme le voyageur qui, suivant une route, disparaît au gré des caprices du terrain dans les fondrières et les ravins, mais en tirailleur épié qui veut se cacher et qui cherche des abris. Je ne m'expliquais pas de fréquentes absences faites au moment où il travaillait le

plus, et qu'il ne me déguisait point, car il me disait : — « Continuez pour moi, » en me confiant sa besogne. Cet homme, si profondément enseveli dans les triples obligations de l'homme d'Etat, du magistrat et de l'orateur, me plut par ce goût qui révèle une belle âme, et que les gens délicats ont presque tous pour les fleurs. Son jardin et son cabinet étaient pleins des plantes les plus curieuses, mais qu'il achetait toujours fanées. Peut-être se complaisait-il dans cette image de sa destinée?... il était fané comme ces fleurs près d'expirer, et dont les parfums presque décomposés lui causaient d'étranges ivresses.

Le comte aimait son pays, il se dévouait aux intérêts publics avec la furie d'un cœur qui veut tromper une autre passion; mais l'étude, le travail où il se plongeait ne lui suffisaient pas; il se livrait en lui d'affreux combats dont quelques éclats m'atteignirent. Enfin, il laissait entendre de navrantes aspirations vers le bonheur, et me paraissait devoir être heureux encore; mais quel était l'obstacle? Aimait-il une femme? Ce fut une question que je me posai. Jugez de l'étendue des cercles de douleur que ma pensée dut interroger avant d'en venir à une si simple et si redoutable question! Malgré ses efforts, mon patron ne réussissait donc pas à étouffer le jeu de son cœur. Sous sa pose austère, sous le silence du magistrat s'agitait une passion contenue avec tant de puissance, que personne, excepté moi, son commensal, ne devina ce secret. Sa devise devait être : « Je souffre et je me tais. » Le cortége de respect et d'admiration qui le suivait, l'amitié de travailleurs intrépides comme lui, des présidents Granville et Sérizy n'avaient aucune prise sur le comte : ou il ne leur livrait rien, ou ils savaient tout. Impassible, la tête haute en public, le comte ne laissait voir l'homme qu'en de rares instants, quand, seul dans son jardin, dans son cabinet, il ne se croyait pas observé; mais alors il devenait enfant, il donnait carrière aux larmes dévorées sous sa toge, aux exaltations qui, peut-être mal interprétées, eussent nui à sa réputation de perspicacité comme homme d'Etat. Quand toutes ces choses furent à l'état de certitude pour moi, le comte Octave eut tous les attraits d'un problème, et obtint autant d'affection que s'il eût été mon propre père. Comprenez-vous la curiosité comprimée par le respect?... Quel malheur avait foudroyé ce savant voué depuis l'âge de dix-huit ans, comme Pitt, aux études que veut le pouvoir, et qui n'avait pas d'ambition; ce juge, qui savait le droit diplomatique, le droit politique, le droit civil et le droit criminel, et qui pouvait y trouver des armes contre toutes les inquiétudes ou contre toutes les erreurs; ce profond législateur, cet écrivain sérieux, ce religieux célibataire dont la vie disait assez qu'il n'encourait aucun reproche? Un criminel n'eût pas été puni plus sévèrement par Dieu que l'était mon patron : le chagrin avait emporté la moitié de son sommeil, il ne dormait plus que quatre heures! Quelle lutte existait au fond de ces heures qui passaient en apparence calmes, studieuses, sans bruit ni murmure, et pendant lesquelles je le surpris souvent la plume tombée de ses doigts, la tête appuyée sur une de ses mains, les yeux comme deux étoiles fixes et quelquefois mouillés de larmes? Comment l'eau de cette source vive courait-elle sur une grève brillante, sans que le feu souterrain la desséchât?... Y avait-il, comme sous la mer, entre elle et le foyer du globe, un lit de granit? Enfin, le volcan éclaterait-il?... Parfois le comte me regardait avec la curiosité sagace et perspicace, quoique rapide, par laquelle un homme en examine un autre quand il cherche un complice; puis il fuyait mes yeux en les voyant s'ouvrir, en quelque sorte, comme une bouche qui veut une réponse et qui semble dire : « Parlez le premier! » Par moments, le comte Octave était d'une tristesse sauvage et bourrue. Si les écarts de cette humeur me blessaient, il savait revenir sans me demander le moindre pardon : mais ses manières devenaient alors gracieuses jusqu'à l'humilité du chrétien. Quand je me fus filialement attaché à cet homme mystérieux pour moi, si compréhensible pour le monde à qui le mot *original* suffit pour expliquer toutes les énigmes du cœur, je changeai la face de la maison. L'abandon de ses intérêts allait, chez le comte, jusqu'à la bêtise dans la conduite de ses affaires. Riche d'environ cent soixante mille francs de rente, sans compter les émoluments de ses places, dont trois n'étaient pas sujettes à la loi du cumul, il dépensait soixante mille francs, sur lesquels trente au moins allaient à ses domestiques. A la fin de la première année, je renvoyai tous ces fripons, et priai Son Excellence d'user de son crédit pour m'aider à trouver d'honnêtes gens. A la fin de la seconde année, le comte, mieux traité, mieux servi, jouissait du *comfort* moderne; il avait de beaux chevaux appartenant à un cocher à qui je donnais tant par mois pour chaque cheval; ses dîners, les jours de réception, servis par Chevet à prix débattus, lui faisaient honneur; l'ordinaire regardait une excellente cuisinière que me procura mon oncle et que deux filles de cuisine aidaient; la dépense, non compris les acquisitions, ne se montait plus qu'à trente mille francs; nous avions deux domestiques de plus, dont les soins rendirent à l'hôtel toute sa poésie, car ce vieux palais, si beau dans sa rouille, avait une majesté que l'incurie déshonorait. — « Je ne m'étonne plus, dit-il en apprenant ces résultats, des fortunes que faisaient mes gens. En sept ans, j'ai eu deux cuisiniers devenus de riches restaurateurs! — Vous avez perdu trois cent mille francs en sept ans, repris-je. Et vous, magistrat, qui signez au Palais des réquisitoires contre le crime, vous encouragez le vol chez vous. » Au commencement de l'année 1826, le comte avait sans doute achevé de m'observer, et nous étions aussi liés que peuvent l'être deux hommes quand l'un est le subordonné de l'autre. Il ne m'avait rien dit de mon avenir; mais il s'était attaché, comme un maître et comme un père, à m'instruire. Il me fit souvent rassembler les matériaux de ses travaux les plus ardus, je rédigeai quelques-uns de ses rapports, et il me les corrigeait en me montrant les différences de ses interprétations de la loi, de ses vues et des miennes. Quand enfin j'eus produit un travail qu'il pût donner comme sien, il en eut une joie qui me servit de récompense, et il s'aperçut que je la prenais ainsi. Ce petit incident si rapide produisit sur cette âme, en apparence sévère, un effet extraordinaire. Le comte me jugea, pour me servir de la langue judiciaire, en dernier ressort et souverainement : il me prit la tête et me baisa sur le front. — « Maurice! s'écria-t-il, vous n'êtes plus mon compagnon, je ne sais pas encore ce que vous me serez; mais, si ma vie ne change pas, peut-être me tiendrez-vous lieu de fils! » Le comte Octave m'avait présenté dans les meilleures maisons de Paris où j'allais à sa place, avec ses gens et sa voiture, dans les occasions trop fréquentes où, près de partir, il changeait d'avis et faisait venir un cabriolet de place, pour aller... où?... Là était le mystère. Par l'accueil qu'on me faisait, je devinais les sentiments du comte à mon égard et le sérieux de ses recommandations. Attentif comme un père, il fournissait à tous mes besoins avec d'autant plus de libéralité que ma discrétion l'obligeait à toujours penser à moi. Vers la fin du mois de janvier 1827, chez madame la comtesse de Sérizy, j'éprouvai des chances si constamment mauvaises au jeu, que je perdis deux mille francs, et je ne voulus pas les prendre sur ma caisse. Le lendemain, je me disais : « Dois-je aller les demander à mon oncle ou me confier au comte? » Je pris le dernier parti. — « Hier, lui dis-je pendant qu'il déjeunait, j'ai constamment perdu au jeu, je me suis piqué, j'ai continué; je dois deux mille francs. Me permettez-vous de prendre ces deux mille francs en compte sur mes appointements de l'année? — Non, me dit-il avec un charmant sourire. Quand on joue dans le monde, il faut avoir une bourse de jeu. Prenez six mille francs, payez vos dettes, nous serons de moitié à compter d'aujourd'hui, car si vous me représentez la plupart du temps, au moins votre amour-propre n'en doit-il pas souffrir. » Je ne remerciai pas le comte. Un remerciement lui aurait paru de trop entre nous. Cette nuance vous indique la nature de nos relations. Néanmoins nous n'avions pas encore l'un et l'autre une confiance illimitée, il ne m'ouvrait pas ces immenses souterrains que j'avais reconnus dans sa vie secrète, et moi je ne lui disais pas : « Qu'avez-vous? de quel mal souffrez-vous? » Que faisait-il pendant ses longues soirées? Souvent, il rentrait ou à pied ou dans un cabriolet de place, quand je revenais en voiture, moi, son secrétaire! Un homme si pieux était-il donc la proie de vices cachés avec hypocrisie? Employait-il toutes les forces de son esprit à satisfaire une jalousie plus habile que celle d'Othello? Vivait-il avec une femme indigne de lui? Un matin, en revenant de chez je ne sais quel fournisseur acquitter un mémoire, entre Saint-Paul et l'Hôtel-de-Ville, je surpris le comte Octave en conversation si animée avec une vieille femme, qu'il ne m'aperçut pas. La physionomie de cette vieille me donna d'étranges soupçons, des soupçons d'autant plus fondés que je ne voyais pas faire au comte l'emploi de ses économies. N'est-ce pas horrible à penser? je me faisais le censeur de mon patron. Dans ce moment, je lui savais plus de six cent mille francs à placer, et s'il les avait employés en inscriptions de rentes, sa confiance en moi était tellement entière en tout ce qui touchait ses intérêts, que je ne devais pas l'ignorer. Parfois le comte se promenait dans son jardin, le matin, en y tournant comme un homme pour qui la promenade est l'hippogriffe que monte une mélancolie rêveuse. Il allait! allait! il se frottait les mains à s'arracher l'épiderme! Et quand je le surprenais en l'abordant au détour d'une allée, je voyais sa figure épanouie. Ses yeux, au lieu d'avoir la sécheresse d'une turquoise, prenaient ce velouté de la pervenche qui m'avait tant frappé lors de ma première visite à cause du contraste étonnant de ces deux regards si différents: le regard de l'homme heureux, le regard de l'homme malheureux. Deux ou trois fois, en ces moments, il m'avait saisi par le bras, il m'avait entraîné; puis il me disait : — « Que venez-vous me demander? » au lieu de déverser sa joie en mon cœur qui s'ouvrait à lui. Plus souvent aussi, le malheureux, surtout depuis que je pouvais le remplacer dans ses travaux et faire ses rapports, restait des heures entières à contempler les poissons rouges qui fourmillaient dans un magnifique bassin de marbre au milieu de son jardin, et autour duquel les plus belles fleurs formaient un amphithéâtre. Cet homme d'Etat semblait avoir réussi à passionner le plaisir machinal d'émietter du pain à des poissons. Voilà comment se découvrit le drame de cette existence intérieure si profondément ravagée, si agitée, et où, dans un cercle oublié par Dante dans son Enfer, il naissait d'horribles joies.

Le consul général fit une pause.

— Par un certain lundi, reprit-il, le hasard voulut que M. le président de Granville et M. de Sérizy, alors vice-président du conseil d'Etat, fussent venus tenir une séance chez le comte Octave. Ils for-

maient, à eux trois, une commission de laquelle j'étais le secrétaire. Le comte m'avait déjà fait nommer auditeur au conseil d'Etat. Tous les éléments nécessaires à l'examen de la question politique secrètement soumise à ces messieurs se trouvaient sur l'une des longues tables de notre bibliothèque. MM. de Granville et de Sérizy s'en étaient remis au comte Octave pour le dépouillement préparatoire des documents relatifs à leur travail. Afin d'éviter le transport des pièces chez M. de Sérizy, président de la commission, il était convenu qu'on se réunirait d'abord rue Payenne. Le cabinet des Tuileries attachait une grande importance à ce travail, qui pesa sur moi principalement et auquel je dus, dans le cours de cette année, ma nomination de maître des requêtes. Quoique les comtes de Granville et de Sérizy, dont les habitudes ressemblaient fort à celles de mon patron, ne dînassent jamais hors de chez eux, nous fûmes surpris discutant encore à une heure si avancée que le valet de chambre me demanda pour me dire : — « MM. les curés de Saint-Paul et des Blancs-Manteaux sont au salon depuis deux heures. » Il était neuf heures! — « Vous voilà, messieurs, obligés de faire un dîner de curés, dit en riant le comte Octave à ses collègues. Je ne sais pas si Granville surmontera sa répugnance pour la soutane. — C'est selon les curés. — Oh! l'un est mon oncle, et l'autre est l'abbé Gaudron, lui répondis-je. Soyez sans crainte, l'abbé Fontanon n'est plus vicaire à Saint Paul.... — Eh bien! dînons, répondit le président Granville. Un dévot m'effraye; mais je ne sais personne de gai comme un homme vraiment pieux! » Et nous nous rendîmes au salon. Le dîner fut charmant. Les hommes réellement instruits, les politiques à qui les affaires donnent et une expérience consommée et l'habitude de la parole, sont d'adorables conteurs, quand ils savent conter. Il n'est pas de milieu pour eux, ou ils sont lourds, ou ils sont sublimes. A ce charmant jeu, le prince de Metternich est aussi fort que Charles Nodier. Taillée à facettes comme le diamant, la plaisanterie des hommes d'Etat est nette, étincelante et pleine de sens. Sûr de l'observation des convenances au milieu de ces trois hommes supérieurs, mon oncle permit à son esprit de se déployer, esprit délicat, d'une douceur pénétrante, et fin comme celui de tous les gens habitués à cacher leurs pensées sous la robe. Comptez aussi qu'il n'y eut rien de vulgaire ni d'oiseux dans cette causerie que je comparerais volontiers, comme effet sur l'âme, à la musique de Rossini. L'abbé Gaudron était, comme le dit M. Granville, un saint Pierre plutôt qu'un saint Paul, un paysan plein de foi, carré de base comme de hauteur, un bœuf sacerdotal dont l'ignorance, en fait de monde et de littérature, anima la conversation par des étonnements naïfs et par des interrogations imprévues. On finit par causer d'une des plaies inhérentes à l'état social et qui vient de nous occuper, de l'adultère! Mon oncle fit observer la contradiction que les législateurs du Code, encore sous le coup des orages révolutionnaires, y avaient établie entre la loi civile et la loi religieuse, et d'où, selon lui, venait tout le mal. — « Pour l'Eglise, dit-il, l'adultère est un crime; pour vos tribunaux, ce n'est qu'un délit. L'adultère se rend en carrosse à la police correctionnelle au lieu de monter sur les bancs de la Cour d'assises. Le conseil d'Etat de Napoléon, pénétré de tendresse pour la femme coupable, a été plein d'impéritie. Ne fallait-il pas accorder en ceci la loi civile et la loi religieuse, envoyer au couvent pour le reste de ses jours, comme autrefois, l'épouse coupable? — Au couvent! reprit M. de Sérizy, il aurait fallu d'abord créer des couvents, et, dans ce temps, on convertissait les monastères en casernes. Puis, y pensez-vous, monsieur l'abbé?... donner à Dieu ce dont la société ne veut pas!.... — Oh! dit le comte de Granville, vous ne connaissez pas la France On a dû laisser au mari le droit de se plaindre; eh bien! il n'y a pas dix plaintes en adultère par an. — M. l'abbé prêche pour son saint, car c'est Jésus-Christ qui a créé l'adultère, reprit le comte Octave. En Orient, berceau de l'humanité, la femme ne fut qu'un plaisir, et y fut alors une chose; on ne lui demandait pas d'autres vertus que l'obéissance et la beauté. En mettant l'âme au-dessus du corps, la famille européenne moderne, fille de Jésus, a inventé le mariage indissoluble, elle en a fait un sacrement. — Ah! l'Eglise en reconnaissait bien toutes les difficultés, s'écria M. de Granville. — Cette institution a produit un monde nouveau, reprit le comte en souriant; mais les mœurs de ce monde ne seront jamais celles des climats où la femme est nubile à sept ans et plus que vieille à vingt-cinq. L'Eglise catholique a oublié les nécessités d'une moitié du globe. Parlons donc uniquement de l'Europe? La femme nous est-elle inférieure ou supérieure? Telle est la vraie question par rapport à nous. Si la femme nous est inférieure, en l'élevant aussi haut que l'a fait l'Eglise, il fallait de terribles punitions à l'adultère. Aussi, jadis, a-t-on procédé ainsi. Le cloître ou la mort, voilà toute l'ancienne législation. Mais depuis, les mœurs ont modifié les lois, comme toujours. Le trône a servi de couche à l'adultère, et les progrès de ce joli crime ont marqué l'affaiblissement des dogmes de l'Eglise catholique. Aujourd'hui, là où l'Eglise ne demande plus qu'un repentir sincère à la femme en faute, la société se contente d'une flétrissure au lieu d'un supplice. La loi condamne bien encore les coupables, mais elle ne les intimide plus. Enfin, il y a deux morales : la morale du monde et la morale du Code. Là où le Code est faible, je le reconnais avec notre cher abbé, le monde est audacieux et moqueur. Il est peu de juges qui ne voudraient avoir commis le délit contre lequel ils déploient la foudre assez bonasse de leurs *considérants*. Le monde, qui dément la loi, et dans ses fêtes, et par ses usages, et par ses plaisirs, est plus sévère que le Code et l'Eglise : le monde punit la maladresse après avoir encouragé l'hypocrisie. L'économie de la loi sur le mariage me semble à reprendre de fond en comble. Peut-être la loi française serait-elle parfaite si elle proclamait l'exhérédation des filles. — Nous connaissons à nous trois la question à fond, dit en riant le comte de Granville. Moi, j'ai une femme avec laquelle je ne puis pas vivre. Sérizy a une femme qui ne veut pas vivre avec lui. Toi, Octave, la tienne t'a quitté. Nous résumons donc, à nous trois, tous les cas de conscience conjugale; aussi, composerons-nous, sans doute, la commission, si jamais on revient au divorce. » La fourchette d'Octave tomba sur son verre, le brisa, brisa l'assiette. Le comte, devenu pâle comme un mort, jeta sur le président de Granville un regard foudroyant par lequel il me montrait, et que je surpris. — « Pardon, mon ami, je ne voyais pas Maurice, reprit le président de Granville. Sérizy et moi nous avons été tes complices après t'avoir servi de témoins, je ne croyais donc pas faire une indiscrétion en présence de ces deux vénérables ecclésiastiques. » M. de Sérizy changea la conversation en racontant tout ce qu'il avait fait pour plaire à sa femme sans y parvenir jamais. Ce vieillard conclut à l'impossibilité de réglementer les sympathies et les antipathies humaines, il soutint que la loi sociale n'était jamais plus parfaite que quand elle se rapprochait de la loi naturelle. Or, la nature ne tenait aucun compte de l'alliance des âmes, son but était atteint par la propagation de l'espèce. Donc le Code actuel avait été très-sage en laissant une énorme latitude aux hasards. L'exhérédation des filles, tant qu'il y aurait des héritiers mâles, était une excellente modification, soit pour éviter l'abâtardissement des races, soit pour rendre les ménages plus heureux en supprimant des unions scandaleuses, en faisant rechercher uniquement les qualités morales et la beauté. — « Mais, ajouta-t-il en levant la main par un geste de dégoût, le moyen de perfectionner une législation quand un pays a la prétention de réunir sept ou huit cents législateurs!... Après tout, reprit-il, si je suis sacrifié, j'ai un enfant qui me succédera... — En laissant de côté toute question religieuse, reprit mon oncle, je ferai observer à Votre Excellence que la nature ne nous doit que la vie, et que la société nous doit le bonheur. Etes-vous père? lui demanda mon oncle. — Et moi, ai-je des enfants? » dit d'une voix creuse le comte Octave dont l'accent causa de telles impressions qu'on ne parla plus ni femmes, ni mariage. Quand le café fut pris, les deux comtes et les deux curés s'évadèrent en voyant le pauvre Octave tombé dans un accès de mélancolie qui ne lui permit pas de s'apercevoir de ces disparitions successives. Mon protecteur était assis sur une bergère, au coin du feu, dans l'attitude d'un homme anéanti. — « Vous connaissez le secret de ma vie, me dit-il en s'apercevant que nous nous trouvions seuls. Après trois ans de mariage, un soir, en rentrant, on m'a remis une lettre par laquelle la comtesse m'annonçait sa fuite. Cette lettre ne manquait pas de noblesse, car il est dans la nature des femmes de conserver encore des vertus en commettant cette faute horrible:.. Aujourd'hui, ma femme est censée s'être embarquée sur un vaisseau naufragé, elle passe pour morte. Je vis seul depuis sept ans!... Assez pour ce soir, Maurice. Nous causerons de ma situation quand je me serai accoutumé à l'idée de vous en parler. Quand on souffre d'une maladie chronique, ne faut-il pas s'habituer au mieux? Souvent le mieux paraît être une autre face de la maladie. »

J'allai me coucher tout troublé, car le mystère, loin de s'éclaircir, me parut de plus en plus obscur. Je pressentis un drame étrange en comprenant qu'il ne pouvait y avoir rien de vulgaire entre une femme que le comte avait choisie et un caractère comme le sien. Enfin les événements qui avaient poussé la comtesse à quitter un homme si noble, si aimable, si parfait, si aimant, si digne d'être aimé, devaient être au moins singuliers. La phrase de M. de Granville avait été comme une torche jetée dans les souterrains sur lesquels je marchais depuis si longtemps; et, quoique cette flamme les éclairât imparfaitement, mes yeux pouvaient remarquer leur étendue. Je m'expliquai les souffrances du comte sans connaître ni leur profondeur ni leur amertume. Ce masque jaune, ces tempes desséchées, ces gigantesques études, ces moments de rêverie, les moindres détails de la vie de ce célibataire marié prirent un relief lumineux pendant cette heure d'examen mental qui est comme le crépuscule du sommeil, et auquel tout homme de cœur se serait livré, comme je le fis. Oh! combien j'aimai mon pauvre patron! il me parut sublime. Je lus un poëme de mélancolie, j'aperçus une action perpétuelle dans ce cœur taxé par moi d'inertie. Une douleur suprême n'arrive-t-elle pas toujours à l'immobilité? Ce magistrat, qui disposait de tant de puissance, s'était-il vengé? se repaissait-il d'une longue agonie? N'est-ce pas quelque chose à Paris qu'une colère toujours bouillante pendant dix ans? Que faisait Octave depuis ce grand malheur, car cette séparation de deux époux est le grand malheur dans notre époque où la vie intime est devenue, ce qu'elle n'était pas jadis, une question sociale? Nous passâmes quelques jours en observation, car les grandes souffrances ont leur pudeur; mais enfin, un soir, le comte me dit d'une voix grave : — Restez! Voici quel fut à peu près son récit :

« Mon père avait une pupille, riche, belle et âgée de seize ans, au moment où je revins du collége dans ce vieil hôtel. Elevée par ma mère, Honorine s'éveillait alors à la vie. Pleine de grâces et d'enfantillage, elle rêvait le bonheur comme elle eût rêvé d'une parure, et peut-être le bonheur était-il pour elle la parure de l'âme? Sa piété n'allait pas sans des joies puériles, car tout, même la religion, était une poésie pour ce cœur ingénu. Elle entrevoyait son avenir comme une fête perpétuelle. Innocente et pure, aucun délire n'avait troublé son sommeil. La honte et le chagrin n'avaient jamais altéré sa joue ni mouillé ses regards. Elle ne cherchait même pas le secret de ses émotions involontaires par un beau jour de printemps. Enfin, elle se sentait faible, destinée à l'obéissance, et attendait le mariage sans le désirer. Sa rieuse imagination ignorait la corruption, peut-être nécessaire, que la littérature inocule par la peinture des passions; elle ne savait rien du monde, et ne connaissait aucun des dangers de la société. La chère enfant avait si peu souffert qu'elle n'avait pas même déployé son courage. Enfin, sa candeur l'eût fait marcher sans crainte au milieu des serpents, comme l'idéale figure qu'un peintre a créée de l'innocence. Jamais front ne fut plus serein et à la fois plus riant que le sien. Jamais il n'a été permis à une bouche de dépouiller de leur sens des interrogations précises avec tant d'ignorance. Nous vivions comme deux frères. Au bout d'un an, je lui dis, dans le jardin de cet hôtel, devant le bassin aux poissons en leur jetant du pain : — « Veux-tu nous marier? Avec moi, tu feras tout ce que tu voudras, tandis qu'un autre homme te rendrait malheureuse. — Maman, dit-elle à ma mère qui vint au-devant de nous, il est convenu entre Octave et moi que nous nous marierons... — A dix-sept ans?... répondit ma mère. Non, vous attendrez dix-huit mois; et si dans dix-huit mois vous vous plaisez, eh bien ! vous êtes de naissance, de fortunes égales, vous ferez à la fois un mariage de convenance et d'inclination. » Quand j'eus vingt-six ans, et Honorine dix-neuf, nous nous mariâmes. Notre respect pour mon père et ma mère, vieillards de l'ancienne cour, nous empêcha de mettre cet hôtel à la mode, d'en changer les ameublements, et nous y restâmes, comme par le passé, en enfants. Néanmoins j'allai dans le monde, j'initiai ma femme à la vie sociale, et je regardai comme un de mes devoirs de l'instruire. J'ai reconnu plus tard que les mariages contractés dans les conditions du nôtre renfermaient un écueil contre lequel doivent se briser bien des affections, bien des prudences, bien des existences. Le mari devient un pédagogue, un professeur, si vous voulez ; et l'amour périt sous la férule qui, tôt ou tard, blesse; car une épouse jeune et belle, sage et rieuse, n'admet pas de supériorités au-dessus de celles dont elle est douée par la nature. Peut-être ai-je eu des torts? peut-être ai-je eu, dans les difficiles commencements d'un ménage, un ton magistral? Peut-être, au contraire, ai je commis la faute de me fier absolument à cette candide nature, et n'ai-je pas surveillé la comtesse, chez qui la révolte me paraissait impossible? Hélas ! on ne sait pas encore, ni en politique, ni en ménage, si les empires et les félicités périssent par trop de confiance ou par trop de sévérité. Peut-être aussi le mari n'a-t-il pas réalisé pour Honorine les rêves de la jeune fille? Sait-on, pendant les jours de bonheur, à quels préceptes on a manqué?...

(— Je ne me rappelle que les masses dans les reproches que s'adressa le comte avec la bonne foi de l'anatomiste cherchant les causes d'une maladie qui échapperaient à ses confrères; mais sa clémente indulgence me parut alors vraiment digne de celle de Jésus-Christ quand il sauva la femme adultère.)

« Dix-huit mois après la mort de mon père, qui précéda ma mère de quelques mois dans la tombe, reprit-il après une pause, arriva la terrible nuit où je fus surpris par la lettre d'adieu d'Honorine. Par quelle poésie ma femme était-elle séduite? Etait-ce les sens, était-ce les magnétismes du malheur ou du génie, laquelle de ces forces l'avait ou surprise ou entraînée? Je n'ai rien voulu savoir. Le coup fut si cruel que je restai comme hébété pendant un mois. Plus tard, la réflexion m'a dit de rester dans mon ignorance, et les malheurs d'Honorine m'ont trop appris de ces choses. Jusqu'à présent, Maurice, tout est bien vulgaire; mais tout va changer par un mot: j'aime Honorine ! je n'ai pas cessé de l'adorer. Depuis le jour de l'abandon, je vis de mes souvenirs, je reprends un à un les plaisirs pour lesquels sans doute Honorine fut sans goût. Oh! dit-il en voyant de l'étonnement dans mes yeux, ne me faites pas un héros, ne me croyez pas assez sot, dirait un colonel de l'Empire, pour ne pas avoir cherché des distractions. Hélas! mon enfant, j'étais ou trop jeune, ou trop amoureux : je n'ai pu trouver d'autre femme dans le monde entier. Après des luttes affreuses avec moi-même, je cherchais à m'étourdir; j'allais, mon argent à la main, jusque sur le seuil de l'infidélité; mais là se dressait devant moi, comme une blanche statue, le souvenir d'Honorine. En me rappelant la délicatesse infinie de cette peau suave à travers laquelle on voit le sang courir et les nerfs palpiter; en revoyant cette tête ingénue, aussi naïve la veille de mon malheur que le jour où je lui dis : — Veux-tu nous marier? en me souvenant d'un parfum céleste comme celui de la vertu; en retrouvant la lumière de ses regards, la *joliesse* de ses gestes, je m'enfuyais comme un homme qui va violer une tombe et qui en voit sortir l'âme du mort transfigurée. Au Conseil, au Palais, dans mes nuits, je rêve si constamment d'Honorine, qu'il me faut une force d'âme excessive pour être à ce que je fais, à ce que je dis. Voilà le secret de mes travaux. Eh bien ! je ne me suis pas plus senti de colère contre elle que n'en a un père en voyant son enfant chéri dans le danger où il s'est précipité par imprudence. J'ai compris que j'avais fait de ma femme une poésie dont je jouissais avec tant d'ivresse que je croyais mon ivresse partagée. Ah ! Maurice, un amour sans discernement est, chez un mari, une faute qui peut préparer tous les crimes d'une femme! J'avais probablement laissé sans emploi les forces de cette enfant, chérie comme une enfant ; je l'ai peut-être fatiguée de mon amour avant que l'heure de l'amour eût sonné pour elle ! Trop jeune pour entrevoir le dévouement de la mère dans la constance de la femme, elle a pris cette première épreuve du mariage pour la vie elle-même, et l'enfant mutin a maudit la vie à mon insu, n'osant se plaindre à moi, par pudeur peut-être ! Dans une situation si cruelle, elle se sera trouvée sans défense contre un homme qui l'aura violemment émue. Et moi, si sagace magistrat, dit-on, moi dont le cœur est bon, mais dont l'esprit était occupé, j'ai deviné trop tard ces lois du code féminin méconnues, je les ai lues à la clarté de l'incendie qui dévorait mon toit. J'ai fait alors de mon cœur un tribunal, en vertu de la loi; car la loi constitue un juge dans un mari : j'ai absous ma femme et je me suis condamné. Mais l'amour prit alors chez moi la forme de la passion, de cette passion lâche et absolue qui saisit certains vieillards. Aujourd'hui, j'aime Honorine absente, comme on aime, à soixante ans, une femme qu'on veut avoir à tout prix, et je me sens la force d'un jeune homme. J'ai l'audace du vieillard et la retenue de l'adolescent. Mon ami, la société n'a que des railleries pour cette affreuse situation conjugale. Là où elle s'apitoie avec un amant, elle voit dans un mari je ne sais quelle impuissance, elle se rit de ceux qui ne savent pas conserver une femme qu'ils ont acquise sous le poêle de l'Eglise et par-devant l'écharpe du maire. Et il a fallu me taire! Sérizy est heureux. Il doit à son indulgence le plaisir de voir sa femme, il la protége, il la défend ; et, comme il l'adore, il connaît les jouissances excessives du bienfaiteur qui ne s'inquiète de rien, pas même du ridicule, car il en baptise ses paternelles jouissances. — « Je ne reste marié qu'à cause de ma femme ! » me disait un jour Sérizy en sortant du conseil. Mais moi!... moi, je n'ai rien, pas même le ridicule à affronter, moi qui ne me soutiens que par un amour sans aliment ! moi qui ne trouve pas un mot à dire à une femme du monde ! moi que la prostitution repousse ! moi, fidèle par incantation ! Sans ma foi religieuse, je me serais tué. J'ai défié l'abîme du travail, je m'y suis plongé, j'en suis sorti vivant, brûlant, ardent, ayant perdu le sommeil !... »

(— Je ne puis me rappeler les paroles de cet homme si éloquent, mais à qui la passion donnait une éloquence si supérieure à celle de la tribune, que, comme lui, j'avais en l'écoutant, les joues sillonnées de larmes ! Jugez de mes impressions, quand, après une pause pendant laquelle nous essuyâmes nos pleurs, il acheva son récit par cette révélation.)

« Ceci est le drame dans mon âme, mais ce n'est pas le drame extérieur qui se joue en ce moment dans Paris ! Le drame intérieur n'intéresse personne. Je le sais, et vous le reconnaîtrez un jour, vous qui pleurez en ce moment avec moi : personne ne superpose à son cœur ni à son épiderme la douleur d'autrui. La mesure des douleurs est en nous. Vous-même, vous ne comprenez mes souffrances que par une analogie très-vague. Pouvez-vous me voir calmant les rages les plus violentes du désespoir par la contemplation d'une miniature où mon regard retrouve et baise son front, le sourire de ses lèvres, le contour de son visage, où je respire la blancheur de sa peau, et qui me permet presque de sentir, de manier les grappes noires de ses cheveux bouclés? M'avez-vous surpris quand je bondis d'espérance, quand je me tords sous les mille flèches du désespoir, quand je marche dans la boue de Paris pour dompter mon impatience par la fatigue? J'ai des énervements comparables à ceux des gens en consomption, des hilarités de fou, des appréhensions d'assassin qui rencontre un brigadier de gendarmerie. Enfin, ma vie est un continuel paroxysme de terreurs, de joies, de désespoirs. Quant au drame, le voici : vous me croyez occupé du conseil d'Etat, de la Chambre, du Palais, de la politique !... Eh ! mon Dieu, sept heures de la nuit suffisent à tout, tant la vie que je mène a surexcité mes facultés. Honorine est ma grande affaire. Reconquérir ma femme, voilà ma seule étude; la surveiller dans la cage où elle est, sans qu'elle se sache en ma puissance; satisfaire à ses besoins, veiller au peu de plaisir qu'elle se permet, être sans cesse autour d'elle, comme un sylphe, sans me laisser ni voir, ni deviner, car tout mon avenir serait perdu, voilà ma vie, ma vraie vie ! Depuis sept ans, je ne me suis jamais couché sans être allé voir la lumière de sa veilleuse, ou son ombre sur les rideaux de la fenêtre. Elle a quitté ma maison sans en vouloir emporter autre chose que sa toilette de ce jour-là. L'enfant a poussé la noblesse des sentiments jusqu'à la bêtise ! Aussi, dix-huit mois après sa faute, était-elle abandonnée par son amant qui fut épouvanté par le visage âpre et froid, sinistre et puant de la misère, le lâche ! Cet homme avait sans doute compté sur l'existence heureuse et dorée en Suisse et en

Italie, que se donnent les grandes dames en quittant leurs maris. Honorine a de son chef soixante mille francs de rentes. Ce misérable a laissé la chère créature enceinte et sans un sou ? En 1820, au mois de novembre, j'ai obtenu du meilleur accoucheur de Paris de jouer le rôle d'un petit chirurgien de faubourg. J'ai décidé le curé du quartier où se trouvait la comtesse à subvenir à ses besoins, comme s'il accomplissait une œuvre de charité. Cacher le nom de ma femme, lui assurer l'incognito, lui trouver une ménagère qui me fût dévouée et qui fût une confidente intelligente, bah !... ce fut un travail digne de Figaro. Vous comprenez que, pour découvrir l'asile de ma femme, il me suffisait de vouloir. Après trois mois de désespérance plutôt que de désespoir, la pensée de me consacrer au bonheur d'Honorine, en prenant Dieu pour confident de mon rôle, fut un de ces poëmes qui ne tombent qu'au cœur d'un amant quand même ! Tout amour absolu veut sa pâture. Eh ! ne devais-je pas protéger cette enfant, coupable par ma seule imprudence, contre de nouveaux désastres ? accomplir enfin mon rôle d'ange gardien. Après sept mois de nourriture, le fils mourut, heureusement pour elle et pour moi. Ma femme fut entre la vie et la mort pendant neuf mois, abandonnée au moment où elle avait le plus besoin du bras d'un homme ; mais ce bras, dit-il en tendant le sien par un mouvement d'une énergie angélique, fut étendu sur sa tête.



L'abbé Loraux.

Honorine fut soignée comme elle l'eût été dans son hôtel. Quand, rétablie, elle demanda comment par qui elle avait été secourue, on lui répondit : — Les sœurs de charité du quartier, — la Société de maternité, — le curé de la paroisse qui s'intéressait à elle. Cette femme, dont la fierté va jusqu'à être un vice, a déployé dans le malheur une force de résistance que, par certaines soirées, j'appelle un entêtement de mule. Honorine a voulu gagner sa vie ! ma femme travaille !... Depuis cinq ans, je la tiens, rue Saint-Maur, dans un charmant pavillon où elle fabrique des fleurs et des modes. Elle croit vendre les produits de son élégant travail à un marchand qui les lui paye assez cher pour que la journée lui vaille vingt francs, et n'a pas eu depuis six ans un seul soupçon. Elle paye toutes les choses de la vie à peu près le tiers de ce qu'elles valent, en sorte qu'avec six mille francs par an, elle vit comme si elle avait quinze mille francs. Elle a le goût des fleurs, et donne cent écus à un jardinier qui me coûte à moi douze cents francs de gages, et qui me présente des mémoires de deux mille francs tous les trois mois. J'ai promis à cet homme un marais et une maison de maraîcher contiguë à la loge du concierge de la rue Saint-Maur. Cette propriété m'appartient sous le nom d'un commis-greffier de la Cour. Une seule indiscrétion ferait tout perdre au jardinier. Honorine a son pavillon, un jardin, une serre superbe, pour cinq cents francs de loyer par an. Elle vit là, sous le nom de sa femme de charge, madame Gobain, cette vieille d'une discrétion à toute épreuve que j'ai trouvée, et de qui elle s'est fait aimer. Mais ce zèle est, comme celui du jardinier, entretenu par la promesse d'une récompense au jour du succès. Le concierge et sa femme me coûtent horriblement cher par les mêmes raisons. Enfin, depuis trois ans, Honorine est heureuse, elle croit devoir à son travail le luxe de ses fleurs, sa toilette et son bien-être. Oui, oui, je sais ce que vous voulez me dire, s'écria le comte en voyant une interrogation dans mes yeux et sur mes lèvres. Oh ! j'ai fait une tentative. Ma femme était précédemment dans le faubourg Saint-Antoine. Un jour, quand je crus, sur une parole de la Gobain, à des chances de réconciliation, j'écrivis, par la poste, une lettre où j'essayais de fléchir ma femme, une lettre écrite, recommencée vingt fois ! Je ne vous peindrai pas mes angoisses. J'allai de la rue Payenne à la rue de Reuilly, comme un condamné qui marche du Palais à l'Hôtel-de-Ville : mais il est en charrette et moi je marchais !... Il faisait nuit, il faisait du brouillard, j'allai au-devant de madame Gobain, qui devait venir me répéter ce qu'avait fait ma femme. Honorine, en reconnaissant mon écriture, avait jeté la lettre au feu sans la lire. — « Madame Gobain, avait-elle dit, je ne veux pas être ici demain !... » Fut-ce un coup de poignard que cette parole pour un homme qui trouve des joies illimitées dans la supercherie au moyen de laquelle il procure le plus beau velours de Lyon à douze francs l'aune, un faisan, un poisson, des fruits au dixième de leur valeur, à une femme assez ignorante pour croire payer suffisamment, avec deux cent cinquante francs, madame Gobain, la cuisinière d'un évêque !... Vous m'avez surpris me frottant les mains quelquefois et en proie à une sorte de bonheur. Eh bien ! je venais de faire réussir une ruse digne du théâtre. Je venais de tromper ma femme, de lui envoyer par une marchande à la toilette un châle des Indes proposé comme venant d'une actrice qui l'avait à peine porté, mais dans lequel, moi, ce grave magistrat que vous savez, je m'étais couché pendant une nuit. Enfin, aujourd'hui, ma vie se résume par les deux mots avec lesquels on peut exprimer le plus violent des supplices : j'aime et j'attends ! J'ai dans madame Gobain une fidèle espionne de ce cœur adoré. Je vais toutes les nuits causer avec cette vieille, apprendre d'elle tout ce qu'Honorine a fait dans sa journée, les moindres mots qu'elle a dits, car une seule exclamation peut me livrer les secrets de cette âme qui s'est faite sourde et muette. Honorine est pieuse ; elle suit les offices, elle prie ; mais elle n'est jamais allée à confesse et ne communie pas : elle prévoit ce qu'un prêtre lui dirait. Elle ne veut pas entendre le conseil, l'ordre de revenir à moi. Cette horreur de moi m'épouvante et me confond, car je n'ai jamais fait le moindre mal à Honorine ; j'ai toujours été bon pour elle. Admettons que j'aie eu quelques vivacités en l'instruisant, que mon ironie d'homme ait blessé son légitime orgueil de jeune fille !... Est-ce une raison de persévérer dans une résolution que la haine la plus implacable peut seule inspirer ? Honorine n'a jamais dit à madame Gobain qui elle est ; elle garde un silence absolu sur son mariage ; en sorte que cette brave et digne femme ne peut pas dire un mot en ma faveur, car elle est la seule dans la maison qui ait mon secret. Les autres ne savent rien ; ils sont sous la terreur que cause le nom du préfet de police et dans la vénération du pouvoir d'un ministre. Il m'est donc impossible de pénétrer dans ce cœur : la citadelle est à moi, mais je n'y puis entrer. Je n'ai pas un seul moyen d'action. Une violence me perdrait à jamais ! Comment combattre des raisons qu'on ignore ? Écrire une lettre, la faire copier par un écrivain public et la mettre sous les yeux d'Honorine ? j'y ai pensé. Mais n'est-ce pas risquer un troisième déménagement ? Le dernier me coûte cent cinquante mille francs. Cette acquisition fut d'abord faite sous le nom du secrétaire que vous avez remplacé.

« Le malheureux, qui ne savait pas combien mon sommeil est léger, a été surpris par moi, ouvrant avec une fausse clef la caisse où j'avais mis la contre-lettre ; j'ai toussé, l'effroi l'a saisi ; le lendemain, je l'ai forcé de vendre la maison à mon prête-nom actuel, et je l'ai mis à la porte. Ah ! si je ne sentais pas en moi toutes les facultés nobles de l'homme satisfaites, heureuses, épanouies ; si les éléments de mon rôle n'appartenaient pas à la paternité divine, si je ne jouissais pas par tous les pores, il se rencontre des moments où je croirais à quelque monomanie. Par certaines nuits, j'entends les grelots de la folie, j'ai peur de ces transitions violentes d'une faible espérance, qui parfois brille et s'élance, à un désespoir complet qui tombe aussi bas que les hommes peuvent tomber. J'ai médité sérieusement, il y a quelques jours, le dénoûment atroce de Lovelace avec Clarisse, en me disant : Si Honorine avait un enfant de moi, ne faudrait-il pas qu'elle revînt dans la maison conjugale ? Enfin, j'ai tellement foi dans un heureux avenir, qu'il y a dix mois, j'ai acquis et payé l'un des plus beaux hôtels du faubourg Saint-Honoré. Si je reconquiers Honorine, je ne veux pas qu'elle revoie cet hôtel, ni la chambre d'où elle s'est enfuie. Je veux mettre mon idole dans un nouveau temple où elle puisse croire à une vie entièrement nouvelle. On travaille à faire de cet hôtel une merveille de goût et d'élégance.

On m'a parlé d'un poëte qui, devenu presque fou d'amour pour une cantatrice, avait, au début de sa passion, acheté le plus beau lit de Paris, sans savoir le résultat que l'actrice réservait à sa passion. Eh bien! il y a le plus froid des magistrats, un homme qui passe pour le plus grave conseiller de la couronne, à qui cette anecdote a remué toutes les fibres du cœur. L'orateur de la Chambre comprend ce poëte qui repaissait son idéal d'une possibilité matérielle. Trois jours avant l'arrivée de Marie-Louise, Napoléon s'est roulé dans son lit de noces à Compiègne... Toutes les passions gigantesques ont la même allure. J'aime en poëte et en empereur!... »

En entendant ces dernières paroles, je crus à la réalisation des craintes du comte Octave; il s'était levé, marchait, gesticulait, mais il s'arrêta comme épouvanté de la violence de ses paroles. — Je suis bien ridicule, reprit-il après une forte pause, en venant quêter un regard de compassion. — Non, monsieur, vous êtes bien malheureux...

— « Oh oui! dit-il en reprenant le cours de cette confidence, plus que vous ne le pensez! Par la violence de mes paroles, vous pouvez et vous devez croire à la passion physique la plus intense, puisque depuis neuf ans elle annule toutes mes facultés; mais ce n'est rien en comparaison de l'adoration que m'inspirent l'âme, l'esprit, les manières, le cœur, tout ce qui dans la femme n'est pas la femme; enfin ces ravissantes divinités du cortége de l'amour avec lesquelles on passe sa vie, et qui sont la poésie journalière d'un plaisir fugitif. Je vois, par un phénomène rétrospectif, ces grâces de cœur et d'esprit d'Honorine auxquelles je faisais peu d'attention au jour de mon bonheur, comme tous les gens heureux! J'ai, de jour en jour, reconnu l'étendue de ma perte en reconnaissant les qualités divines dont était doué cet enfant capricieux et mutin, devenu si fort et si fier sous la main pesante de la misère, sous les coups du plus lâche abandon. Et cette fleur céleste se dessèche solitaire et cachée? Ah! la loi dont nous parlions, reprit-il avec une amère ironie, la loi, c'est un piquet de gendarmes, c'est ma femme saisie et amenée de force ici!..... N'est-ce pas conquérir un cadavre? La religion n'a pas prise sur elle, elle en veut la poésie, elle prie sans écouter les commandements de l'Eglise. Moi, j'ai tout épuisé comme clémence, comme bonté, comme amour... Je suis à bout. Il n'existe plus qu'un moyen de triomphe: la ruse et la patience avec lesquelles les oiseleurs finissent par saisir les oiseaux les plus défiants, les plus agiles, les plus fantasques et les plus rares. Aussi, Maurice, quand l'indiscrétion bien excusable de M. de Granville vous a révélé le secret de ma vie, ai-je fini par voir dans cet incident un de ces commandements du sort, un de ces arrêts qu'écoutent et que mendient les joueurs au milieu de leurs parties les plus acharnées... Avez-vous pour moi assez d'affection pour m'être romanesquement dévoué?... »

— Je vous vois venir, monsieur le comte, répondis-je en interrompant, je devine vos intentions. Votre premier secrétaire a voulu crocheter votre caisse, je connais le cœur du second, il pourrait aimer votre femme. Et pouvez-vous le vouer au malheur en l'envoyant au feu! Mettre sa main dans un brasier sans se brûler, est-ce possible? — Vous êtes un enfant, reprit le comte, je vous enverrai ganté! Ce n'est pas mon secrétaire qui viendra se loger rue Saint-Maur, dans la petite maison de maraîcher que j'ai rendue libre, ce sera mon petit cousin, le baron de l'Hostal, maître des requêtes... Après un moment donné à la surprise, j'entendis un coup de cloche, et une voiture roula jusqu'au perron. Bientôt le valet de chambre annonça madame de Courteville et sa fille. Le comte Octave avait une très-nombreuse parenté dans sa ligne maternelle. Madame de Courteville, sa cousine, était veuve d'un juge au tribunal de la Seine, qui l'avait laissée avec une fille et sans aucune espèce de fortune. Que pouvait être une femme de vingt-neuf ans auprès d'une jeune fille de vingt ans, aussi belle que l'imagination pourrait le souhaiter pour une maîtresse idéale? — Baron, maître des requêtes, référendaire au sceau en attendant mieux, et ce vieil hôtel pour dot, aurez-vous assez de raisons pour ne pas aimer la comtesse? me dit-il à l'oreille en me prenant la main et me présentant à madame de Courteville et à sa fille. Je fus ébloui, non par tant d'avantages que je n'aurais pas osé rêver, mais par Amélie de Courteville dont toutes les beautés étaient mises en relief par une de ces savantes toilettes que les mères font faire à leurs filles quand il s'agit de les marier. Ne parlons pas de moi, dit le consul en faisant une pause.

— Vingt jours après, reprit-il, j'allai demeurer dans la maison du maraîcher, qu'on avait nettoyée, arrangée et meublée avec cette célérité qui s'explique par trois mots: Paris! l'ouvrier français! l'argent! J'étais aussi amoureux que le comte pouvait le désirer pour sa sécurité. La prudence d'un jeune homme de vingt-cinq ans suffirait-elle aux ruses que j'entreprenais et où il s'agissait du bonheur d'un ami? Pour résoudre cette question, je vous avoue que je comptai beaucoup sur mon oncle, car je fus autorisé par le comte à le mettre dans la confidence au cas où je jugerais son intervention nécessaire. Je pris un jardinier, je me fis fleuriste jusqu'à la manie, je m'occupai furieusement, en homme que rien ne pouvait distraire, de défoncer le marais et d'en approprier le terrain à la culture des fleurs. De même que les maniaques de Hollande ou d'Angleterre, je me donnai pour monofloriste. Je cultivai spécialement des dahlias en en réunissant toutes les variétés. Vous devinez que ma ligne de conduite, même dans ses plus légères déviations, était tracée par le comte dont toutes les forces intellectuelles furent alors attentives aux moindres événements de la tragi-comédie qui devait se jouer rue Saint-Maur. Aussitôt la comtesse couchée, presque tous les soirs, entre onze heures et minuit, Octave, madame Gobain et moi, nous tenions conseil. J'entendis la vieille rendant compte à Octave des moindres mouvements de sa femme pendant la journée; il s'informait de tout, des repas, des occupations, de l'attitude, du menu du lendemain, des fleurs qu'elle se proposait d'imiter. Je compris ce qu'est un amour au désespoir, quand il se compose du triple amour qui procède de la tête, du cœur et des sens. Octave ne vivait que pendant cette heure. Pen-

Elle me donna bientôt le droit de venir dans le charmant atelier... — PAGE 11.

dant deux mois que durèrent les travaux, je ne jetai pas les yeux sur le pavillon où demeurait ma voisine. Je n'avais pas demandé seulement si j'avais une voisine, quoique le jardin de la comtesse et le mien fussent séparés par un palis, le long duquel elle avait fait planter des cyprès déjà hauts de quatre pieds. Un beau matin, madame Gobain annonça comme un grand malheur à sa maîtresse l'intention manifestée par un original devenu son voisin, de faire bâtir, à la fin de l'année, un mur entre les deux jardins. Je ne vous parle pas de la curiosité qui me dévorait. Voir la comtesse!... ce désir faisait pâlir mon amour naissant pour Amélie de Courteville. Mon projet de bâtir un mur était une affreuse menace. Plus d'air pour Honorine, dont le jardin devenait une espèce d'allée serrée entre ma muraille et son pavillon. Ce pavillon, une ancienne maison de plaisir, ressemblait à un château de cartes, il n'avait pas plus de trente pieds de profondeur sur une longueur d'environ cent pieds. La façade, peinte à l'allemande, figurait un treillage de fleurs jusqu'au premier étage, et présentait un charmant *specimen* de ce style Pompadour si bien nommé *rococo*. On arrivait par une longue avenue de tilleuls. Le jardin du pavillon et le marais figuraient une hache dont le manche était représenté par cette avenue. Mon mur allait rogner les trois quarts de la hache. La comtesse en fut désolée, et dit au milieu de son désespoir : — Ma pauvre Gobain, quel homme est-ce que ce fleuriste? — Ma foi, dit-elle, je ne sais pas s'il est possible de l'apprivoiser, il paraît avoir les femmes en horreur. C'est le neveu d'un curé de Paris. Je n'ai vu l'oncle qu'une seule fois, un beau vieillard de soixante-quinze ans, bien laid, mais bien aimable. Il se peut bien que ce curé maintienne, comme on le prétend dans le quartier, son neveu dans la passion des fleurs, pour qu'il n'arrive pas pis... — Mais quoi? — Eh bien! notre voisin est un hurluberlu... fit la Gobain en montrant sa tête.

Les fous tranquilles sont les seuls hommes de qui les femmes ne conçoivent aucune méfiance en fait de sentiment. Vous allez voir par la suite combien le comte avait vu juste en me choisissant ce rôle. — « Mais qu'a-t-il? demanda la comtesse. — Il a trop étudié, répondit la Gobain, il est devenu sauvage. Enfin, il a des raisons pour ne plus aimer les femmes... là, puisque vous voulez savoir tout ce qui se dit. — Eh bien! reprit Honorine, les fous m'effrayent moins que les gens sages, je lui parlerai, moi! dis-lui que je le prie de venir. Si je ne réussis pas, je verrai le curé. » Le lendemain de cette conversation, en me promenant dans mes allées tracées, j'entrevis au premier étage du pavillon les rideaux d'une fenêtre écartés et la figure d'une femme posée en curieuse. La Gobain m'aborda. Je regardai brusquement le pavillon et fis un geste brutal, comme si je disais : — Eh! je me moque bien de votre maîtresse! — « Madame, dit la Gobain, qui revint rendre compte de son ambassade, le fou m'a prié de le laisser tranquille, en prétendant que charbonnier était maître chez soi, surtout quand il était sans femme. — Il a deux fois raison, répondit la comtesse. — Oui, mais il a fini par me répondre : « J'irai! » quand je lui ai répondu qu'il ferait le malheur d'une personne qui vivait dans la retraite, et qui puisait de grandes distractions dans la culture des fleurs. » Le lendemain, je sus par un signe de la Gobain qu'on attendait ma visite. Après le déjeuner de la comtesse, au moment où elle se promenait devant son pavillon, je brisai le palis et je vins à elle. J'étais mis en campagnard : vieux pantalon à pied en molleton gris, gros sabots, vieille veste de chasse, casquette en tête, méchant foulard au cou, les mains salies de terre, et un plantoir à la main. — « Madame, c'est le monsieur qui est votre voisin! » cria la Gobain. La comtesse ne s'était pas effrayée. J'aperçus enfin cette femme que sa conduite et les confidences du comte avaient rendue si curieuse à observer. Nous étions dans les premiers jours du mois de mai. L'air pur, le temps bleu, la verdeur des premières feuilles, la senteur du printemps faisaient un cadre à cette création de la douleur. En voyant Honorine, je conçus la passion d'Octave et la vérité de cette expression : une fleur céleste! Sa blancheur me frappa tout d'abord par son blanc particulier, car il y a autant de blancs que de rouges et de bleus différents. En regardant la comtesse, l'œil servait à toucher cette peau suave où le sang courait en filets bleuâtres. A la moindre émotion, ce sang se répandait sous le tissu comme une vapeur en nappes rosées. Quand nous nous rencontrâmes, les rayons du soleil en passant à travers le feuillage grêle des acacias environnaient Honorine de ce nimbe jaune et fluide que Raphaël et Titien, seuls parmi tous les peintres, ont su peindre autour de la Vierge. Des yeux bruns exprimaient à la fois la tendresse et la gaieté, leur éclat se reflétait jusque sur le visage, à travers de longs cils abaissés. Par le mouvement de ses paupières soyeuses, Honorine vous jetait un charme, tant il y avait de sentiment, de majesté, de terreur, de mépris dans sa manière de relever ou d'abaisser ce voile de l'âme. Enfin, elle pouvait vous glacer, ou vous animer par un regard. Ses cheveux cendrés, rattachés négligemment sur sa tête, lui dessinaient un front de poëte, large, puissant, rêveur. La bouche était entièrement voluptueuse. Enfin, privilége rare en France, mais commun en Italie, toutes les lignes, les contours de cette tête avaient un caractère de noblesse qui devait arrêter les outrages du temps. Quoique svelte, Honorine n'était pas maigre, et ses formes me semblèrent être de celles qui réveillent encore l'amour quand il se croit épuisé. Elle méritait bien l'épithète de mignonne, car elle appartenait à ce genre de petites femmes souples qui se laissent prendre, flatter, quitter et reprendre comme des chattes. Ses petits pieds que j'entendis sur le sable y faisaient un bruit léger qui leur était propre et qui s'harmoniait au bruissement de la robe; il en résultait une musique féminine qui se gravait dans le cœur et devait se distinguer entre la démarche de mille femmes. Son port rappelait tous ses quartiers de noblesse avec tant de fierté, que dans les rues les prolétaires les plus audacieux devaient se ranger pour elle. Gaie, tendre, fière et imposante, on ne la comprenait pas autrement que douée de ces qualités qui semblent s'exclure, et qui la laissaient néanmoins enfant. Mais l'enfant pouvait devenir forte comme l'ange; et, comme l'ange, une fois blessée dans sa nature, elle devait être implacable. La froideur sur ce visage était sans doute la mort pour ceux à qui ses yeux avaient souri, pour qui ses lèvres s'étaient dénouées, pour ceux dont l'âme avait accueilli la mélodie de cette voix qui donnait à la parole la poésie du chant par des accentuations particulières. En sentant le parfum de violette qu'elle exhalait, je compris comment le souvenir de cette femme avait cloué le comte au seuil de la débauche, et comme on ne pouvait jamais oublier celle qui vraiment était une fleur pour le toucher, une fleur pour le regard, une fleur pour l'odorat, une fleur céleste pour l'âme... Honorine inspirait le dévouement, un dévouement chevaleresque et sans récompense. On se disait en la voyant : Pensez, je devinerai; parlez, j'obéirai. Si ma vie, perdue dans un supplice, peut vous procurer un jour de bonheur, prenez ma vie : je sourirai comme les martyrs sur leurs bûchers, car j'apporterai cette journée à Dieu comme un gage auquel obéit un père en reconnaissant une fête donnée à son enfant. » Bien des femmes se composent une physionomie et arrivent à produire des effets semblables à ceux qui vous eussent saisi à l'aspect de la comtesse; mais chez elle tout procédait d'un délicieux naturel, et ce naturel inimitable allait droit au cœur. Si je vous en parle ainsi, c'est qu'il s'agit uniquement de son âme, de ses pensées, des délicatesses de son cœur, et que vous m'eussiez reproché de ne pas vous l'avoir crayonnée. Je faillis oublier mon rôle d'homme quasi fou, brutal et peu chevaleresque. — « On m'a dit, madame, que vous aimiez les fleurs. — Je suis ouvrière fleuriste, monsieur, répondit-elle. Après avoir cultivé les fleurs, je les copie, comme une mère qui serait assez artiste pour se donner le plaisir de peindre ses enfants... N'est-ce pas assez vous dire que je suis pauvre et hors d'état de payer la concession que je veux obtenir de vous. — Et comment, repris-je avec la gravité d'un magistrat, une personne qui semble aussi distinguée que vous exerce-t-elle un pareil état? Avez-vous donc comme moi des raisons pour occuper vos doigts afin de ne pas laisser travailler votre tête? — Restons sur le mur mitoyen, répondit-elle en souriant. — Mais nous sommes aux fondations, dis-je. Ne faut-il pas que je sache, de nos deux douleurs, ou, si vous voulez, de nos deux manies, laquelle doit céder le pas à l'autre?... Ah! le joli bouquet de narcisses! elles sont aussi fraîches que cette matinée! » Je vous déclare qu'elle s'était créé comme un musée de fleurs et d'arbustes, où le soleil seul pénétrait, dont l'arrangement était dicté par un génie artiste et que le plus insensible des propriétaires aurait respecté. Les masses de fleurs, étagées avec une science de fleuriste ou disposées en bouquets, produisaient des effets doux à l'âme. Ce jardin recueilli, solitaire, exhalait des baumes consolateurs et n'inspirait que de douces pensées, des images gracieuses, voluptueuses même. On y reconnaissait cette ineffaçable signature que notre vrai caractère imprime en toutes choses quand rien ne nous contraint d'obéir aux diverses hypocrisies, d'ailleurs nécessaires, qu'exige la société. Je regardais alternativement le monceau de narcisses et la comtesse, en paraissant plus amoureux des fleurs que d'elle, pour jouer mon rôle. — « Vous aimez donc bien les fleurs? me dit-elle. — C'est, lui dis-je, les seuls êtres qui ne trompent pas nos soins et notre tendresse. » Je fis une tirade si violente en établissant un parallèle entre la botanique et le monde, que nous nous trouvâmes à mille lieues du mur mitoyen, et que la comtesse dut me prendre pour un être souffrant, blessé, digne de pitié. Néanmoins, après une demi-heure, ma voisine me ramena naturellement à la question; car les femmes, quand elles n'aiment pas, ont toutes le sang-froid d'un vieil avoué. — « Si vous voulez laisser subsister le palis, lui dis-je, vous apprendrez tous les secrets de culture que je veux cacher, car je cherche le dahlia bleu, la rose bleue, je suis fou des fleurs bleues. Le bleu n'est-il pas la couleur favorite des belles âmes? Nous ne sommes ni l'un ni l'autre chez nous : autant vaudrait y mettre une petite porte à claire-voie qui réunirait nos jardins... Vous aimez les fleurs, vous verrez les miennes, je verrai les vôtres. Si vous ne recevez personne, je ne suis visité que par mon oncle, le curé des Blancs-Manteaux. — Non, dit-elle, je ne veux donner à personne le droit d'entrer dans mon jardin, chez moi, à toute heure. Venez-y, vous serez toujours reçu comme un voisin avec qui je veux vivre en bonnes relations; mais j'aime trop ma solitude pour la grever d'une dépendance quelconque. — Comme vous voudrez! » dis-je. Et je sautai d'un bond par-dessus le palis. — « A quoi sert une porte? » m'écriai-je quand je fus sur mon terrain en revenant à la comtesse et la narguant par un

geste, par une grimace de fou. Je restai quinze jours sans paraître penser à ma voisine. Vers la fin du mois de mai, par une belle soirée, il se trouva que nous étions chacun d'un côté du palis, nous promenant à pas lents. Arrivés au bout, il fallut bien échanger quelques paroles de politesse : elle me trouva si profondément accablé, plongé dans une rêverie si douloureuse, qu'elle me parla d'espérance en me jetant des phrases qui ressemblaient à ces chants par lesquels les nourrices endorment les enfants. Enfin je franchis la haie, et me trouvai pour la seconde fois près d'elle. La comtesse me fit entrer chez elle en voulant apprivoiser ma douleur. Je pénétrai donc enfin dans ce sanctuaire où tout était en harmonie avec la femme que j'ai tâché de vous dépeindre. Il y régnait une exquise simplicité. A l'intérieur, ce pavillon était bien la bonbonnière inventée par l'art du dix-huitième siècle pour les jolies débauches d'un grand seigneur.

La salle à manger, sise au rez-de-chaussée, était couverte de peintures à fresque représentant des treillages de fleurs d'une admirable et merveilleuse exécution. La cage de l'escalier offrait de charmantes décorations en camaïeu. Le petit salon, qui faisait face à la salle à manger, était prodigieusement dégradé ; mais la comtesse y avait tendu des tapisseries pleines de fantaisies et provenant d'anciens paravents. Une salle de bain y attenait. Au-dessus, il n'y avait qu'une chambre avec son cabinet de toilette et une bibliothèque métamorphosée en atelier. La cuisine était cachée dans les caves sur lesquelles le pavillon s'élevait, car il fallait y monter par un perron de quelques marches. Les balustres de la galerie et ses guirlandes de fleurs pompadour déguisaient la toiture, dont on ne voyait que les bouquets de plomb. On se trouvait dans ce séjour à cent lieues de Paris. Sans le sourire amer qui se jouait parfois sur les belles lèvres rouges de cette femme pâle, on aurait pu croire au bonheur de cette violette ensevelie dans sa forêt de fleurs. Nous arrivâmes en quelques jours à une confiance engendrée par le voisinage et par la certitude où fut la comtesse de ma complète indifférence pour les femmes. Un regard aurait tout compromis, et jamais je n'eus une pensée pour elle dans les yeux ! Honorine voulut voir en moi comme un vieil ami. Ses manières avec moi procédèrent d'une sorte de compassion. Ses regards, sa voix, ses discours, tout disait qu'elle était à mille lieues des coquetteries que la femme la plus sévère se fût peut-être permise en pareil cas. Elle me donna bientôt le droit de venir dans le charmant atelier où elle faisait ses fleurs. Une retraite pleine de livres et de curiosités, parée comme un boudoir, et où la richesse relevait la vulgarité des instruments du métier. La comtesse avait, à la longue, poétisé, pour ainsi dire, ce qui est l'antipode de la poésie, une fabrique. Peut-être, de tous les ouvrages que puissent faire les femmes, les fleurs artificielles sont-elles celui dont les détails leur permettent de déployer le plus de grâces. Pour colorier, une femme doit rester penchée sur une table et s'adonner, avec une certaine attention, à cette demi-peinture. La tapisserie, faite comme doit la faire une ouvrière qui veut gagner sa vie, est une cause de pulmonie ou de déviation de l'épine dorsale. La gravure des planches de musique est un des travaux les plus tyranniques par sa minutie, par le soin, par la compréhension qu'il exige. La couture, la broderie ne donnent pas trente sous par jour. Mais la fabrication des fleurs et celle des modes nécessitent une multitude de mouvements, de gestes, des idées même qui laissent une jolie femme dans sa sphère : elle est encore elle-même, elle peut causer, rire, chanter ou penser. Certes, il y avait un sentiment de l'art dans la manière dont la comtesse disposait sur une longue table de sapin jaune les myriades de pétales colorées qui servaient à composer les fleurs qu'elle avait décidées. Les godets à couleur étaient en porcelaine blanche et toujours propres, rangés de façon à permettre à l'œil de trouver aussitôt la nuance voulue dans la gamme des tons. La noble artiste économisait ainsi son temps. Un joli meuble d'ébène, incrusté d'ivoire, aux cent tiroirs vénitiens, contenait les matrices d'acier avec lesquelles elle frappait ses feuilles ou certains pétales. Un magnifique bol japonais contenait la colle qu'elle ne laissait jamais aigrir, et auquel elle avait fait adapter un couvercle à charnière, si léger, si mobile qu'elle le soulevait du bout du doigt. Le fil d'archal, le laiton se cachait dans un petit tiroir de sa table de travail, devant elle. Sous ses yeux s'élevait, dans un verre de Venise, épanoui comme un calice sur sa tige, le modèle vivant de la fleur avec laquelle elle essayait de lutter. Elle se passionnait pour les chefs-d'œuvre, elle abordait les ouvrages les plus difficiles, les grappes, les corolles les plus menues, les bruyères, les nectaires aux nuances les plus capricieuses. Ses mains, aussi agiles que sa pensée, allaient de sa table à sa fleur, comme celles d'un artiste sur les touches d'un piano. Ses doigts semblaient être *fées*, pour se servir d'une expression de Perrault, tant ils cachaient, sous la grâce du geste, les différentes forces de torsion, d'application, de pesanteur nécessaire à cette œuvre, en mesurant avec la lucidité de l'instinct chaque mouvement au résultat. Je ne me lassais pas de l'admirer montant une fleur dès que les éléments s'en trouvaient rassemblés devant elle, et cotonnant, perfectionnant une tige, y attachant les feuilles. Elle déployait le génie des peintres dans ses audacieuses entreprises, elle copiait des feuilles flétries, des feuilles jaunes ; elle luttait avec les fleurs des champs, de toutes les plus naïves, les plus compliquées dans leur simplicité. — « Cet art, me disait-elle, est dans l'enfance. Si les Parisiennes avaient un peu du génie que l'esclavage du harem exige chez les femmes de l'Orient, elles donneraient tout un langage aux fleurs posées sur leur tête. J'ai fait, pour ma satisfaction d'artiste, des fleurs fanées avec les feuilles couleur bronze florentin, comme il s'en trouve après ou avant l'hiver... Cette couronne, sur une tête de jeune femme dont la vie est manquée, ou qu'un chagrin secret dévore, manquerait-elle de poésie ? Combien de choses une femme ne pourrait-elle pas dire avec sa coiffure ? N'y a-t-il pas des fleurs pour les bacchantes ivres, des fleurs pour les sombres et rigides dévotes, des fleurs soucieuses pour les femmes ennuyées ? La botanique exprime, je crois, toutes les sensations et les pensées de l'âme, même les plus délicates ? » Elle m'employait à frapper ses feuilles, à des découpages, à des préparations de fil de fer pour les tiges. Mon prétendu désir de distraction me rendit promptement habile. Nous causions tout en travaillant. Quand je n'avais rien à faire, je lui lisais les nouveautés, car je ne devais pas perdre de vue mon rôle, et je jouais l'homme fatigué de la vie, épuisé de chagrins, morose, sceptique, âpre. Mon personnage me valait d'adorables plaisanteries sur la ressemblance purement physique, moins le pied bot, qui se trouvait entre lord Byron et moi. Il passait pour constant que ses malheurs à elle, sur lesquels elle voulait garder le plus profond silence, effaçaient les miens, quoique déjà les causes de ma misanthropie eussent pu satisfaire Young et Job. Je ne vous parlerai pas des sentiments de honte qui me torturaient en me mettant au cœur, comme les pauvres de la rue, de fausses plaies pour exciter la pitié de cette adorable femme. Je compris bientôt l'étendue de mon dévouement en comprenant toute la bassesse des espions. Les témoignages de sympathie que je recueillis alors eussent consolé les plus grandes infortunes. Cette charmante créature, sevrée du monde, seule depuis tant d'années, ayant en dehors de l'amour des trésors d'affection à dépenser, elle me les offrit avec d'enfantines effusions, avec une pitié qui certes eût rempli d'amertume le roué qui l'aurait aimée ; car, hélas ! elle était tout charité, tout compatissance. Son renoncement à l'amour, son effroi de ce qu'on appelle le bonheur pour la femme, éclataient avec autant de force que de naïveté. Ces heureuses journées me prouvèrent que l'amitié des femmes est de beaucoup supérieure à leur amour. Je m'étais fait arracher les confidences de mes chagrins avec autant de simagrées que s'en permettent les jeunes personnes avant de s'asseoir au piano, tant elles ont la conscience de l'ennui qui s'ensuit. Comme vous le devinez, la nécessité de vaincre ma répugnance à parler avait forcé la comtesse à serrer les liens de notre intimité ; mais elle retrouvait si bien en moi sa propre antipathie contre l'amour, qu'elle me parut heureuse du hasard qui lui avait envoyé dans son île déserte une espèce de *Vendredi*. Peut-être la solitude commençait-elle à lui peser. Néanmoins, elle était sans la moindre coquetterie, elle n'avait plus rien de la femme, elle ne se sentait un cœur, me disait-elle, que dans le monde idéal où elle se réfugiait. Involontairement je comparais entre elles ces deux existences, celle du comte, tout action, tout agitation, tout émotion ; celle de la comtesse, tout passivité, tout inactivité, tout immobilité. La femme et l'homme obéissaient admirablement à leur nature. Ma misanthropie autorisait contre les hommes et contre les femmes de cyniques sorties que je me permettais en espérant amener Honorine sur le terrain des aveux ; mais elle ne se laissait prendre à aucun piége, et je commençais à comprendre *cet entêtement de mule*, plus commun qu'on ne le pense chez les femmes. — « Les Orientaux ont raison, lui dis-je un soir, de vous renfermer en ne vous considérant que comme les instruments de leurs plaisirs. L'Europe est bien punie de vous avoir admise à faire partie du monde, et de vous y accepter sur un pied d'égalité. Selon moi, la femme est l'être le plus improbe et le plus lâche qui puisse se rencontrer. Et c'est là, d'ailleurs, d'où lui viennent ses charmes : le beau plaisir de chasser un animal domestique ! Quand une femme a inspiré une passion à un homme, elle lui est toujours sacrée, elle est, à ses yeux, revêtue d'un privilége imprescriptible. Chez l'homme, la reconnaissance pour les plaisirs passés est éternelle. S'il retrouve sa maîtresse ou vieille ou indigne de lui, cette femme a toujours des droits sur son cœur, mais, pour vous autres, un homme que vous avez aimé n'est plus rien ; bien plus, il a un tort impardonnable, celui de vivre ! . . Vous n'osez pas l'avouer ; mais vous avez toutes au cœur la pensée que les calomnies populaires appelées tradition prêtent à la dame de la tour de Nesles : Quel dommage qu'on ne puisse se nourrir d'amour comme on se nourrit de fruits ! et que, d'un repas fait, il ne puisse pas ne vous rester que le sentiment du plaisir !... — Dieu, dit-elle, a sans doute réservé ce bonheur parfait pour le paradis. Mais, reprit-elle, si votre argumentation vous semble très-spirituelle, elle a pour moi le malheur d'être fausse. Qu'est-ce que c'est que des femmes qui s'adonnent à plusieurs amours ? me demanda-t-elle en me regardant comme la Vierge d'Ingres regarde Louis XIII lui offrant son royaume. — Vous êtes une comédienne de bonne foi, lui répondis-je, car vous venez de me jeter de ces regards qui feraient la gloire d'une actrice. Mais, belle comme vous êtes, vous avez aimé ; donc vous oubliez. — Moi, répondit-elle en éludant ma question, je ne suis pas une femme, je suis une religieuse arrivée à soixante-douze ans. — Comment alors pouvez-vous affirmer avec autant d'autorité que vous sentez plus vi-

vement que moi! Le malheur pour les femmes n'a qu'une forme; elles ne comptent pour des infortunes que les déceptions de cœur. »

Elle me regarda d'un air doux, et fit comme toutes les femmes qui, pressées entre les deux portes d'un dilemme, ou saisies par les griffes de la vérité, n'en persistent pas moins dans leur vouloir, elle me dit : Je suis religieuse, et vous me parlez d'un monde où je ne puis plus mettre les pieds. — Pas même par la pensée? lui dis-je. — Le monde est-il si digne d'envie? répondit-elle. Oh! quand ma pensée s'égare, elle va plus haut... L'ange de la perfection, le beau Gabriel, chante souvent dans mon cœur, fit elle. Je serais riche, je n'en travaillerais pas moins pour ne pas monter trop souvent sur les ailes diaprées de l'ange et aller dans le royaume de la fantaisie. Il y a des contemplations qui nous perdent, nous autres femmes! Je dois à mes fleurs beaucoup de tranquillité, quoiqu'elles ne réussissent pas toujours à m'occuper. En de certains jours j'ai l'âme envahie par une attente sans objet, je ne puis bannir une pensée qui s'empare de moi, qui semble alourdir mes doigts. Je crois qu'il se prépare un grand événement, que ma vie va changer; j'écoute dans le vague, je regarde aux ténèbres, je suis sans goût pour mes travaux, et je retrouve, après mille fatigues, la vie... la vie ordinaire. Est-ce un pressentiment du ciel, voilà ce que je me demande!... » Après trois mois de lutte entre deux diplomates cachés sous la peau d'une mélancolie juvénile, et une femme que le dégoût rendait invincible, je dis au comte qu'il paraissait impossible de faire sortir cette tortue de dessous sa carapace, il fallait casser l'écaille. La veille, dans une dernière discussion tout amicale, la comtesse s'était écriée : — « Lucrèce a écrit avec son poignard et son sang le premier mot de la charte des femmes : *liberté!* » Le comte me donna dès-lors carte blanche. — « J'ai vendu cent francs les fleurs et les bonnets que j'ai faits cette semaine! » me dit joyeusement Honorine un samedi soir où je vins la trouver dans ce petit salon du rez-de-chaussée dont les dorures avaient été remises à neuf par le faux propriétaire. Il était dix heures. Un crépuscule de juillet et une lune magnifique apportaient leurs nuageuses clartés. Des bouffées de parfums mélangés caressaient l'âme, la comtesse faisait tintinuller dans sa main les cinq pièces d'or d'un faux commissionnaire en modes, autre compère d'Octave, qu'un juge, M. Popinot, lui avait trouvé.

— « Gagner sa vie en s'amusant, dit-elle, être libre, quand les hommes, armés de leurs lois, ont voulu nous faire esclaves! Oh! chaque samedi j'ai des accès d'orgueil. Enfin, j'aime les pièces d'or de M. Gaudissart autant que lord Byron, votre sosie, aimait celles de Murray. — Ceci n'est guère le rôle d'une femme, repris-je. — Bah! suis-je une femme? Je suis un garçon doué d'une âme tendre, voilà tout; un garçon qu'aucune femme ne peut tourmenter... — Votre vie est une négation de tout votre être, répondis-je. Comment, vous pour qui Dieu dépensa ses plus curieux trésors d'amour et de beauté, ne désirez-vous pas parfois... — Quoi? dit-elle, assez inquiète d'une phrase qui, pour la première fois, démentait mon rôle. — Un joli enfant à cheveux bouclés, allant, venant parmi ces fleurs, comme une fleur de vie et d'amour, vous criant : « Maman!... » J'attendis une réponse. Un silence un peu trop prolongé me fit apercevoir le terrible effet de mes paroles que l'obscurité m'avait caché. Inclinée sur son divan, la comtesse était non pas évanouie, mais froidie par une attaque nerveuse dont le premier frémissement, doux comme tout ce qui émanait d'elle, avait ressemblé, dit-elle plus tard, à l'envahissement du plus subtil des poisons. J'appelai madame Gobain, qui vint et emporta sa maîtresse, la mit sur son lit, la délaça, la déshabilla, la rendit non pas à la vie, mais au sentiment d'une horrible douleur. Je me promenais en pleurant dans l'allée qui longeait le pavillon, en doutant du succès. Je voulais résigner ce rôle d'oiseleur, si imprudemment accepté. Madame Gobain, qui descendit et me trouva le visage baigné de larmes, remonta promptement pour dire à la comtesse : — « Madame, que s'est-il donc passé? M. Maurice pleure à chaudes larmes et comme un enfant! » Stimulée par la dangereuse interprétation que pouvait recevoir notre mutuelle attitude, elle trouva des forces surhumaines, prit un peignoir, redescendit et vint à moi. — « Vous n'êtes pas la cause de cette crise, me dit-elle; je suis sujette à des spasmes, des espèces de crampes au cœur!... — Et vous voulez me taire vos chagrins?... lui dis-je en essuyant mes larmes et avec cette voix qui ne se feint pas. Ne venez-vous pas de m'apprendre que vous avez été mère et que vous avez eu la douleur de perdre votre enfant? — Marie! cria-t-elle brusquement en sonnant. La Gobain se présenta. De la lumière et le thé, » lui dit-elle avec le sang-froid d'une lady harnachée d'orgueil par cette atroce éducation britannique que vous savez. Quand la Gobain eut allumé les bougies et fermé les persiennes, la comtesse m'offrit un visage muet, déjà, son indomptable fierté, sa gravité de sauvage, avaient repris leur empire; elle me dit : — « Savez-vous pourquoi j'aime tant lord Byron?... Il a souffert comme souffrent les animaux. A quoi bon la plainte quand elle n'est pas une élégie comme celle de Manfred, une moquerie amère comme celle de don Juan, une rêverie comme celle de Child-Harold? On ne saura rien de moi!... Mon cœur est un poëme que j'apporte à Dieu! — Si je voulais... dis-je. — Si? répéta-t-elle. — Je ne m'intéresse à rien, répondis-je; je ne puis pas être curieux; mais, si je le voulais, je saurais demain tous vos secrets. — Je vous en défie! me dit-elle avec une anxiété mal déguisée. — Est-ce sérieux? — Certes, me dit-elle en hochant la tête, je dois savoir si ce crime est possible. — D'abord, madame, répondis-je en lui montrant ses mains, ces jolis doigts, qui disent assez que vous n'êtes pas une jeune fille, étaient-ils faits pour le travail? Puis, vous nommez-vous madame Gobain? vous qui, devant moi, l'autre jour, avez, en recevant une lettre, dit à Marie : « Tiens, c'est pour toi. » Marie est la vraie madame Gobain. Donc, vous cachez votre nom sous celui de votre intendante. Oh! madame, de moi, ne craignez rien. Vous avez en moi l'ami le plus dévoué que vous aurez jamais... *Ami*, entendez-vous bien? Je donne à ce mot sa sainte et touchante acception, si profanée en France où nous en baptisons nos ennemis. Cet ami, qui vous défendrait contre tout, vous veut aussi heureuse que doit l'être une femme comme vous. Qui sait si la douleur que je vous ai causée involontairement n'est pas une action volontaire? — Oui, reprit-elle avec une audace menaçante, je le veux, devenez curieux, et dites-moi tout ce que vous pourrez apprendre sur moi; mais... fit-elle en levant le doigt, vous me direz aussi par quels moyens vous aurez eu ces renseignements. La conservation du faible bonheur dont je jouis ici dépend de vos démarches. — Cela veut dire que vous vous enfuirez... — A tire d'ailes! s'écria-t-elle, et dans le nouveau monde... — Où vous serez, repris-je en l'interrompant, à la merci de la brutalité des passions que vous inspirerez. N'est-il pas de l'essence du génie et de la beauté de briller, d'attirer les regards, d'exciter les convoitises et les méchancetés? Paris est le désert sans les Bédouins, Paris est le seul lieu du monde où l'on puisse cacher sa vie quand on doit vivre de son travail. De quoi vous plaignez-vous? Que suis-je? un domestique de plus, je suis monsieur Gobain, voilà tout. Si vous avez quelque duel à soutenir, un témoin peut vous être nécessaire. — N'importe, sachez qui je suis. J'ai déjà dit : *Je veux!* maintenant, je vous en prie, reprit-elle avec une grâce (que vous avez à commandement, fit le consul en regardant les femmes). — Eh bien! demain, à pareille heure, je vous dirai ce que j'aurai découvert, lui répondis-je. Mais n'allez pas me prendre en haine? Agiriez-vous comme les autres femmes? — Que font les autres femmes?... — Elles nous ordonnent d'immenses sacrifices, et quand ils sont accomplis, elles nous les reprochent, quelque temps après, comme une injure. — Elles ont raison, si ce qu'elles ont demandé vous a paru *des sacrifices*.... reprit-elle avec malice. — Remplacez le mot sacrifices par le mot efforts, et... — Ce sera, fit-elle, une impertinence. — Pardonnez-moi, lui dis-je, j'oubliais que la femme et le pape sont infaillibles. — Mon Dieu! dit-elle après une longue pause, deux mots seulement peuvent troubler cette paix si chèrement achetée et dont je jouis comme d'une fraude... » Elle se leva, ne fit plus attention à moi. — « Où aller? dit-elle. Que devenir?... Faudra-t-il quitter cette douce retraite, arrangée avec tant de soin pour y finir mes jours? — Y finir vos jours? lui dis-je avec un effroi visible. N'avez-vous donc jamais pensé qu'il viendrait un moment où vous ne pourriez plus travailler, où le prix des fleurs et des modes baissera par la concurrence?... — J'ai déjà mille écus d'économies, dit-elle. — Mon Dieu! combien de privations cette somme ne représente-t-elle pas!... m'écriai-je. — A demain, me dit-elle, laissez-moi. Ce soir, je ne suis plus moi-même, je veux être seule. Ne dois-je pas recueillir mes forces, en cas de malheur; car, si vous saviez quelque chose, d'autres que vous seraient instruits, et alors... adieu, dit-elle d'un ton bref et avec un geste impératif. — A demain le combat, » répondis-je en souriant, afin de ne pas perdre le caractère d'insouciance que je donnais à cette scène. Mais en sortant par la longue avenue, je répétai : A demain le combat! Et le comte, que j'allai, comme tous les soirs, trouver sur le boulevard, s'écria de même : A demain le combat!

L'anxiété d'Octave égalait celle d'Honorine. Nous restâmes, le comte et moi, jusqu'à deux heures du matin à nous promener le long des fossés de la Bastille, comme deux généraux qui, la veille d'une bataille, évaluent toutes les chances, examinent le terrain, et reconnaissent qu'au milieu de la lutte la victoire dépend d'un hasard à saisir. Ces deux êtres séparés violemment allaient veiller tous deux, l'un dans l'espérance, l'autre dans l'angoisse d'une réunion. Les drames de la vie ne sont pas dans les circonstances, ils sont dans les sentiments, ils se jouent dans le cœur, ou, si vous voulez, dans ce monde immense, que nous devons nommer le *monde spirituel*. Octave et Honorine agissaient, vivaient uniquement dans ce monde des grands esprits. Je fus exact. A dix heures du soir, pour la première fois, on m'admit dans une charmante chambre, blanche et bleue, dans le nid de cette colombe blessée. La comtesse me regarda, voulut me parler et fut atterrée par mon air respectueux.—« Madame la comtesse...» lui dis-je en souriant avec gravité. La pauvre femme, qui s'était levée, retomba sur son fauteuil et y resta plongée dans une attitude de douleur que j'aurais voulu voir saisie par un grand peintre. — « Vous êtes, dis-je en continuant, la femme du plus noble et du plus considéré des hommes, d'un homme qu'on trouve grand, mais qui l'est bien plus envers vous qu'il ne l'est aux yeux de tous. Vous et lui, vous êtes deux grands caractères. Où croyez-vous être ici? lui de-

mandai-je. — Chez moi, répondit-elle en ouvrant des yeux que l'étonnement rend fixes. — Chez le comte Octave! répondis-je. Nous sommes joués. M. Lenormand, le greffier de la Cour, n'est pas le vrai propriétaire, mais le prête-nom de votre mari. L'admirable tranquillité dont vous jouissez est l'ouvrage du comte, l'argent que vous gagnez vient du comte, dont la protection descend aux plus menus détails de votre existence. Votre mari vous a sauvée aux yeux du monde, il a donné des motifs plausibles à votre absence, il espère ostensiblement ne pas vous avoir perdue dans le naufrage de la *Cécile*, vaisseau sur lequel vous vous êtes embarquée pour aller à la Havane, pour une succession à recueillir d'une vieille parente qui aurait pu vous oublier; vous y êtes allée en compagnie de deux femmes de sa famille et d'un vieil intendant! Le comte dit avoir envoyé des agents sur les lieux et avoir reçu des lettres qui lui donnent beaucoup d'espoir... Il prend pour vous cacher à tous les regards autant de précautions que vous en prenez vous-même... Enfin, il vous obéit... — Assez, répondit-elle. Je ne veux plus savoir qu'une seule chose. De qui tenez-vous ces détails? — Eh! mon Dieu! madame, mon oncle a placé chez le commissaire de police de ce quartier un jeune homme sans fortune en qualité de secrétaire. Ce jeune homme m'a tout dit. Si vous quittiez ce pavillon ce soir, furtivement, votre mari saurait où vous iriez, et sa protection vous suivrait partout. Comment une femme d'esprit a-t-elle pu croire que des marchands pouvaient acheter des fleurs et des bonnets aussi cher qu'ils les vendent? Demandez mille écus d'un bouquet, vous les aurez! Jamais tendresse de mère ne fut plus ingénieuse que celle de votre mari. J'ai su par le concierge de votre maison que le comte vient souvent, derrière la haie, quand tout repose, voir la lumière de votre lampe de nuit! Votre grand châle de cachemire vaut six mille francs... Votre marchande à la toilette vous vend du vieux qui vient des meilleures fabriques... Enfin, vous réalisez ici Vénus dans les filets de Vulcain; mais vous êtes emprisonnée seule, et par les inventions d'une générosité sublime, sublime depuis sept ans et à toute heure. » La comtesse tremblait comme tremble une hirondelle prise, et qui, dans la main où elle est, tend le cou, regarde autour d'elle d'un œil fauve. Elle était agitée par une convulsion nerveuse et m'examinait par un regard défiant. Ses yeux secs jetaient une lueur presque chaude; mais elle était femme!... Il y eut un moment où les larmes se firent jour, et elle pleura, non pas qu'elle fût touchée, elle pleura de son impuissance, elle pleura de désespoir. Elle se croyait indépendante et libre, le mariage pesait sur elle comme la prison sur le captif. — « J'irai, disait-elle à travers ses larmes, il m'y force, j'irai là où, certes, personne ne me suivra! — Ah! dis-je, vous voulez vous tuer... Tenez, madame, vous devez avoir des raisons bien puissantes pour ne pas vouloir revenir chez le comte Octave. — Oh! certes! — Eh bien! dites-les-moi, dites-les à mon oncle; vous aurez en nous deux conseillers dévoués. Si mon oncle est prêtre dans un confessionnal, il ne l'est jamais dans un salon. Nous vous écouterons, nous essayerons de trouver une solution aux problèmes que vous poserez; et, si vous êtes la dupe ou la victime de quelque malentendu, peut-être pourrons-nous le faire cesser. Votre âme me semble pure; mais, si vous avez commis une faute, elle est bien expiée... Enfin, songez que vous avez en moi l'ami le plus sincère. Si vous voulez vous soustraire à la tyrannie du comte, je vous en donnerai les moyens, il ne vous trouvera jamais. — Oh! il y a le couvent, dit-elle. — Oui, mais le comte, devenu ministre d'État, vous ferait refuser par tous les couvents du monde. Quoiqu'il soit bien puissant, je vous sauverai de lui... mais... quand vous m'aurez démontré que vous ne pouvez pas, que vous ne devez pas revenir à lui. Oh! ne croyez pas que vous fuiriez sa puissance pour tomber sous la mienne, repris-je en recevant d'elle un regard horrible de défiance et plein de noblesse exagérée. Vous aurez la paix, la solitude et l'indépendance; enfin, vous serez aussi libre et aussi respectée que si vous étiez une vieille fille laide et méchante. Je ne pourrai pas, moi-même, vous voir sans votre consentement.—Et comment? par quels moyens? — Ceci, madame, est mon secret. Je ne vous trompe point, soyez-en certaine. Démontrez-moi que cette vie est la seule que vous puissiez mener, qu'elle est préférable à celle de la comtesse Octave, riche, honorée, dans un des plus beaux hôtels de Paris, chérie de son mari, mère heureuse.... et je vous donne gain de cause...— Mais, dit-elle, est-ce jamais un homme qui me comprendra?...

— Non, répondis-je. Aussi ai-je appelé la religion pour nous juger. Le curé des Blancs-Manteaux est un saint de soixante-quinze ans. Mon oncle n'est pas le grand inquisiteur, il est saint Jean; mais il se fera Fénelon pour vous, le Fénelon qui disait au duc de Bourgogne: « Mangez un veau le vendredi; mais soyez chrétien, monseigneur! » — Allez, monsieur, le couvent est ma dernière ressource, et mon seul asile. Il n'y a que Dieu pour me comprendre. Aucun homme, fût-il saint Augustin, le plus tendre des pères de l'Eglise, ne pourrait entrer dans les scrupules de ma conscience, qui pour moi sont les cercles infranchissables de l'enfer de Dante. Un autre que mon mari, un autre, quelqu'indigne qu'il fût de cette offrande, a eu tout mon amour! Il ne l'a pas eu, car il ne l'a pas pris; je le lui ai donné comme une mère donne à son enfant un jouet merveilleux que l'enfant brise. Il n'y avait pas deux amours pour moi. L'amour pour certaines âmes ne s'essaye pas: ou il est, ou il n'est pas. Quand il se montre, quand il se lève, il est tout entier. Eh bien! cette vie de dix-huit mois a été pour moi une vie de dix-huit ans, j'y ai mis toutes les facultés de mon être, elles ne se sont pas appauvries par leur effusion, elles se sont épuisées dans cette intimité trompeuse où moi seule étais franche. La coupe du bonheur n'est pas vide, monsieur, elle est vidée!... rien ne peut plus la remplir, car elle est brisée. Je suis hors de combat, je n'ai plus d'armes .. Après m'être ainsi livrée tout entière, que suis-je? le rebut d'une fête. On ne m'a donné qu'un nom, Honorine, comme je n'avais qu'un cœur. Mon mari a eu la jeune fille, un indigne amant a eu la femme, il n'y a plus rien! Me laisser aimer?... voilà le grand mot que vous allez me dire. Oh! je suis encore quelque chose, et je me révolte à l'idée d'être une prostituée! Oui, j'ai vu clair à la lueur de l'incendie; et, tenez... je concevrais de céder à l'amour d'un autre; mais à Octave... oh! jamais. — Oh! vous l'aimez, lui dis-je. — Je l'estime, je le respecte, je le vénère, il ne m'a pas fait le moindre mal; il est bon, il est tendre; mais je ne puis plus aimer... D'ailleurs, dit-elle, ne parlons plus de ceci. La discussion amoindrit tout. Je vous exprimerai par écrit mes idées à ce sujet; car, en ce moment, elles m'étouffent, j'ai la fièvre, je suis les pieds dans les cendres de mon Paraclet. Tout ce que je vois, ces choses que je croyais conquises par mon travail, me rappellent maintenant tout ce que je voulais oublier. Ah! c'est à fuir d'ici, comme je me suis en allée de ma maison. — Pour aller où? dis-je. Une femme peut-elle exister sans protecteur? Est-ce à trente ans, dans toute la gloire de la beauté, riche de forces que vous ne soupçonnez pas, pleine de tendresses à donner, que vous irez vivre au désert où je puis vous cacher?... Soyez en paix. Le comte, qui, en cinq ans, ne s'est pas fait apercevoir ici, n'y pénétrera jamais que de votre consentement. Vous avez sa sublime vie pendant neuf ans pour garantie de votre tranquillité. Vous pouvez donc délibérer en toute sécurité, sur votre avenir, avec mon oncle et moi. Mon oncle est aussi puissant qu'un ministre d'État. Calmez-vous donc, ne grossissez pas votre malheur. Un prêtre, dont la tête a blanchi dans l'exercice du sacerdoce, n'est pas un enfant, vous serez comprise par celui à qui toutes les passions se sont confiées depuis cinquante ans bientôt, et qui pèse dans ses mains le cœur si pesant des rois et des princes. S'il est sévère sous l'étole, mon oncle sera devant vos fleurs aussi doux qu'elles, et indulgent comme son divin maître. » Je quittai la comtesse à minuit, et la laissai calme en apparence, mais sombre, et dans des dispositions secrètes qu'aucune perspicacité ne pouvait deviner. Je trouvai le comte à quelques pas, dans la rue Saint-Maur, car il avait quitté l'endroit convenu sur le boulevard, attiré vers moi par une force invincible. — « Quelle nuit la pauvre enfant va passer! s'écria-t-il quand j'eus fini de lui raconter la scène qui venait d'avoir lieu. Si j'y allais, dit-il, si tout à coup elle me voyait! — En ce moment, elle est femme à se jeter par la fenêtre, lui répondis-je. La comtesse est de ces Lucrèces qui ne survivent pas à un viol, même quand il vient d'un homme à qui elles se donneraient. — Vous êtes jeune, me répondit-il. Vous ne savez pas que la volonté, dans une âme agitée par de si cruelles délibérations, est comme le flot d'un lac où se passe une tempête, le vent change à toute minute, et le courant est tantôt à une rive, tantôt à une autre. Pendant cette nuit, il y a tout autant de chances pour qu'à ma vue Honorine se jette dans mes bras, que pour la voir sauter par la fenêtre.—Et vous accepteriez cette alternative? lui dis-je.—Allons, me répondit-il, j'ai chez moi, pour pouvoir attendre jusqu'à demain soir, une dose d'opium que Desplein m'a préparée afin de me faire dormir sans danger! » Le lendemain, à midi, la Gobain m'apporta une lettre, en me disant que la comtesse, épuisée de fatigue, s'était couchée à six heures, et que, grâce à un *amandé* préparé par le pharmacien, elle dormait.

— Voici cette lettre, j'en ai gardé une copie, car, mademoiselle, dit le consul en s'adressant à Camille Maupin, vous connaissez les ressources de l'art, les ruses du style et les efforts de beaucoup d'écrivains qui ne manquent pas d'habileté dans leurs compositions; mais vous reconnaîtrez que la littérature ne saurait trouver de tels écrits dans ses entrailles postiches! Il n'y a rien de terrible comme le vrai. Voilà ce qu'écrivit cette femme, ou plutôt cette douleur:

« Monsieur Maurice,

« Je sais tout ce que votre oncle pourrait me dire, il n'est pas plus instruit que ma conscience. La conscience est chez l'homme le truchement de Dieu. Je sais que si je ne me réconcilie pas avec Octave je serai damnée: tel est l'arrêt de la loi religieuse. La loi civile m'ordonne l'obéissance quand même. Si mon mari ne me repousse pas, tout est dit, le monde me tient pour pure, pour vertueuse, quoi que j'aie fait. Oui, le mariage a cela de sublime que la société ratifie le pardon du mari; mais elle a oublié qu'il faut que le pardon soit accepté. Légalement, religieusement, mondainement, je dois revenir à Octave. A ne nous en tenir qu'à la question humaine, n'y a-t-il pas quelque chose de cruel à lui refuser le bonheur, à le priver d'enfants, à effacer sa famille du livre d'or de la pairie? Mes douleurs, mes ré-

pugnances, mes sentiments, tout mon égoïsme (car je me sais égoïste) doit être immolé à la famille. Je serai mère, les caresses de mes enfants essuieront bien des pleurs! Je serai bien heureuse, je serai certainement honorée, je passerai fière, opulente, dans un brillant équipage! J'aurai des gens, un hôtel, une maison, je serai la reine d'autant de fêtes qu'il y a de semaines dans l'année. Le monde m'accueillera bien. Enfin je ne remonterai pas dans le ciel du patriciat, je n'en serai pas même descendue. Ainsi Dieu, la loi, la société, tout est d'accord. Contre quoi vous mutinez-vous? me dit-on du haut du ciel, de la chaire, du tribunal et du trône dont l'auguste intervention serait au besoin invoquée par le comte. Votre oncle me parlera même, au besoin, d'une certaine grâce céleste qui m'inondera le cœur alors que j'éprouverai le plaisir d'avoir fait mon devoir. Dieu, la loi, le monde, Octave, veulent que je vive, n'est-ce pas? Eh bien! s'il n'y a pas d'autre difficulté, ma réponse tranche tout : Je ne vivrai pas! Je redeviendrai bien blanche, bien innocente, car je serai dans mon linceul, parée de la pâleur irréprochable de la mort. Il n'y a pas là le moindre *entêtement de mule*. Cet entêtement de mule dont vous m'avez accusée en riant est, chez la femme, l'effet d'une certitude, une vision de l'avenir. Si mon mari, par amour, a la sublime générosité de tout oublier, je n'oublierai point, moi! L'oubli dépend-il de nous? Quand une veuve se marie, l'amour en fait une jeune fille, elle épouse un homme aimé; mais je ne puis pas aimer le comte. Tout est là, voyez-vous? Chaque fois que mes yeux rencontreront les siens, j'y verrai toujours ma faute, même quand les yeux de mon mari seront pleins d'amour. La grandeur de sa générosité m'attestera la grandeur de mon crime. Mes regards, toujours inquiets, liront toujours une sentence invisible. J'aurai dans le cœur des souvenirs confus qui se combattront. Jamais le mariage n'éveillera dans mon être les cruelles délices, le délire mortel de la passion, je tuerai mon mari par ma froideur, par des comparaisons qui se devineront, quoique cachées au fond de ma conscience. Oh! le jour où, dans une ride du front, dans un regard attristé, dans un geste imperceptible, je saisirai quelque reproche involontaire, réprimé même, rien ne me retiendra : je gisérai la tête fracassée sur un pavé que je trouverai plus clément que mon mari. Ma susceptibilité fera peut-être les frais de cette horrible et douce mort. Je mourrai peut-être victime d'une impatience causée à Octave par une affaire, ou trompée par un injuste soupçon. Hélas! peut-être prendrai-je une preuve d'amour pour une preuve de mépris! Quel double supplice! Octave doutera toujours de moi, je douterai toujours de lui. Je lui opposerai, bien involontairement, un rival indigne de lui, un homme que je méprise, mais qui m'a fait connaître des voluptés gravées en traits de feu, dont j'ai honte et dont je me souviens irrésistiblement. Est-ce assez vous ouvrir mon cœur? Personne, monsieur, ne peut me prouver que l'amour se recommence, car je ne puis et ne veux accepter l'amour de personne. Une jeune fille est comme une fleur qu'on a cueillie; mais la femme coupable est une fleur sur laquelle on a marché. Vous êtes fleuriste, vous devez savoir s'il est possible de redresser cette tige, de raviver ces couleurs flétries, de ramener la sève dans ces tubes si délicats et dont toute la puissance végétative vient de leur parfaite rectitude... Si quelque botaniste se livrait à cette opération, cet homme de génie effacerait-il les plis de la tunique froissée? il referait une fleur, il serait Dieu! Dieu seul peut me refaire! Je bois la coupe amère des expiations; mais en la buvant j'ai terriblement épelé cette sentence : « Expier n'est pas effacer. » Dans mon pavillon, seule, je mange un pain trempé de mes pleurs, mais personne ne me voit le mangeant, ne me voit pleurant. Rentrer chez Octave, c'est renoncer aux larmes, mes larmes l'offenseraient. Oh! monsieur, combien de vertus faut-il fouler aux pieds pour, non pas se donner, mais se rendre à un mari qu'on a trompé? qui peut les compter? Dieu seul, car lui seul est le confident et le promoteur de ces horribles délicatesses qui doivent faire pâlir ses anges. Tenez, j'irai plus loin. Une femme a du courage devant un mari qui ne sait rien, elle déploie alors dans ses hypocrisies une force sauvage, elle trompe pour donner un double bonheur. Mais une mutuelle certitude n'est-elle pas avilissante? Moi, j'échangerais des humiliations contre des extases! Octave ne finirait-il point par trouver de la dépravation dans mes consentements? Le mariage est fondé sur l'estime, sur des sacrifices faits de part et d'autre; mais ni Octave ni moi nous ne pouvons nous estimer le lendemain de notre réunion : il m'aura déshonorée par quelque amour de vieillard pour une courtisane, et moi, j'aurai la honte perpétuelle d'être une chose au lieu d'être une dame. Je ne serai pas la vertu, je serai le plaisir dans sa maison. Voilà les fruits amers d'une faute. Je me suis fait un lit conjugal où je ne puis que me retourner sur des charbons, un lit sans sommeil. Ici, j'ai des heures de tranquillité, des heures pendant lesquelles j'oublie; mais dans mon hôtel, tout me rappellera la tache qui déshonore ma robe d'épousée. Quand je souffre ici, je bénis mes souffrances, je dis à Dieu : Merci! Mais chez lui, je serai pleine d'effroi, goûtant des joies qui ne me seront pas dues. Tout ceci, monsieur, n'est pas du raisonnement, c'est le sentiment d'une âme bien vaste, car elle est creusée depuis sept ans par la douleur. Enfin, dois-je vous faire cet épouvantable aveu? Je me sens toujours le sein mordu par un enfant conçu dans l'ivresse et la joie, dans la croyance au bonheur, par un enfant que j'ai nourri pendant sept mois, de qui je serai grosse toute ma vie. Si de nouveaux enfants puisent en moi leur nourriture, ils boiront des larmes qui, mêlées à mon lait, le feront aigrir. J'ai l'apparence de la légèreté, je vous semble enfant... Oh! oui, j'ai la mémoire de l'enfant, cette mémoire qui se retrouve aux abords de la tombe. Ainsi, vous le voyez, il n'est pas une situation dans cette belle vie, où le monde et l'amour d'un mari veulent me ramener, qui ne soit fausse, qui ne me cache des piéges, qui ne m'ouvre des précipices où je roule déchirée par des arêtes impitoyables. Voici cinq ans que je voyage dans les landes de mon avenir, sans y trouver une place commode à mon repentir, parce que mon âme est envahie par un vrai repentir. A tout ceci, la religion a ses réponses, et je les sais par cœur. Ces souffrances, ces difficultés, sont ma punition, dit-elle, et Dieu me donnera la force de les supporter. Ceci, monsieur, est une raison pour certaines âmes pieuses, douées d'une énergie qui me manque. Entre l'enfer où Dieu ne m'empêchera pas de le bénir, et l'enfer qui m'attend chez le comte Octave, mon choix est fait.

« Un dernier mot. Mon mari serait encore choisi par moi, si j'étais jeune fille, et que j'eusse mon expérience actuelle; mais là précisément est la raison de mon refus : je ne veux pas rougir devant cet homme. Comment, je serai toujours à genoux, il sera toujours debout! Et, si nous changeons de posture, je le trouve méprisable. Je ne veux pas être mieux traitée par lui à cause de ma faute. L'ange qui oserait avoir certaines brutalités qu'on se permet de part et d'autre quand on est mutuellement irréprochable, cet ange n'est pas sur la terre, il est au ciel! Octave est plein de délicatesse, je le sais, mais il n'y a pas dans cette âme (quelque grande qu'on la fasse, c'est une âme d'homme) de garanties pour la nouvelle existence que je mènerais chez lui. Venez donc me dire où je puis trouver cette solitude, cette paix, ce silence amis des malheurs irréparables et que vous m'avez promis. »

Après avoir pris de cette lettre la copie que voici pour garder ce monument en entier, j'allai rue Païenne. L'inquiétude avait vaincu l'opium. Octave se promenait comme un fou dans son jardin. — « Répondez à cela, lui dis-je en lui donnant la lettre de sa femme. Tâchez de rassurer la pudeur instruite. C'est un peu plus difficile que de surprendre la pudeur qui s'ignore et que la curiosité vous livre. — Elle est à moi!... » s'écria le comte, dont la figure exprimait le bonheur à mesure qu'il avançait dans sa lecture. Il me fit signe de la main de le laisser seul, en se sentant observé dans sa joie. Je compris que l'excessive félicité comme l'excessive douleur obéissent aux mêmes lois; j'allai recevoir madame de Courteville et Amélie, qui dînaient chez le comte ce jour-là. Quelque belle que fût mademoiselle de Courteville, je sentis, en la revoyant, que l'amour a trois faces, et que les femmes qui nous inspirent un amour complet sont bien rares. En comparant involontairement Amélie à Honorine, je trouvais plus de charme à la femme en faute qu'à la jeune fille pure. Pour Honorine, la fidélité n'était pas un devoir, mais la fatalité du cœur; tandis qu'Amélie allait prononcer d'un air serein des promesses solennelles, sans en connaître la portée ni les obligations. La femme épuisée, quasi morte, la pécheresse à relever, me semblait sublime; elle irritait les générosités naturelles à l'homme, elle demandait au cœur tous ses trésors, à la puissance toutes ses ressources; elle emplissait la vie, elle y mettait une lutte dans le bonheur; tandis qu'Amélie, chaste et confiante, allait s'enfermer dans la sphère d'une maternité paisible, où le terre-à-terre devait être la poésie, où mon esprit ne devait trouver ni combat, ni victoire. Entre les plaines de la Champagne et les Alpes neigeuses, orageuses, mais sublimes, quel est le jeune homme qui peut choisir la crayeuse et paisible étendue? Non, de telles comparaisons sont fatales et mauvaises sur le seuil de la mairie. Hélas! il faut avoir expérimenté la vie pour savoir que le mariage exclut la passion, que la famille ne saurait avoir les orages de l'amour pour base. Après avoir rêvé l'amour impossible avec ses innombrables fantaisies, après avoir savouré les cruelles délices de l'idéal, j'avais sous les yeux une modeste réalité. Que voulez-vous? plaignez-moi! A vingt-cinq ans, je doutai de moi; mais je pris une résolution virile. J'allai retrouver le comte sous prétexte de l'avertir de l'arrivée de ses cousines, et je le vis redevenu jeune au reflet de ses espérances. — « Qu'avez-vous, Maurice? me dit-il, frappé de l'altération de mes traits. — Monsieur le comte... — Vous ne m'appelez plus Octave! vous à qui je devrai la vie, le bonheur. — Mon cher Octave, si vous réussissez à ramener la comtesse à ses devoirs, je l'ai bien étudiée... (Il me regarda comme Othello dut regarder Yago quand Yago réussit à faire entrer un premier soupçon dans la tête du Maure.) Elle ne doit jamais me revoir, elle doit ignorer que vous avez eu Maurice pour secrétaire, ne prononcez jamais mon nom, que personne ne le lui rappelle, autrement tout serait perdu... Vous m'avez fait nommer maître des requêtes, eh bien! obtenez-moi quelque poste diplomatique à l'étranger, un consulat, et ne pensez plus à me marier avec Amélie... Oh! soyez sans inquiétude, repris-je en lui voyant faire un haut-le-corps, j'irai jusqu'au bout de mon rôle... — Pauvre enfant!... me dit-il en me prenant la main, me la serrant et réprimant des larmes qui lui mouillèrent les yeux. —

Vous m'aviez donné des gants, repris-je en riant, je ne les ai pas mis, voilà tout. » Nous convînmes alors de ce que je devais faire le soir au pavillon, où je retournai dans la soirée. Nous étions en août, la journée avait été chaude, orageuse, mais l'orage restait dans l'air, le ciel ressemblait à du cuivre, les parfums des fleurs arrivaient lourds, je me trouvais comme dans une étuve, et me surpris à souhaiter que la comtesse fût partie pour les Indes; mais elle était en redingote de mousseline blanche attachée avec des nœuds de rubans bleus, coiffée en cheveux, ses boucles crêpées le long de ses joues, assise sur un banc de bois construit en forme de canapé, sous une espèce de bocage, ses pieds sur un petit tabouret de bois, et dépassant de quelques lignes sa robe. Elle ne se leva point, elle me montra de la main une place auprès d'elle en me disant : — « N'est-ce pas que la vie est sans issue pour moi? — La vie que vous vous êtes faite, lui dis-je, mais non pas celle que je veux vous faire; car, si vous le voulez, vous pouvez être bien heureuse... — Et comment? dit-elle. Toute sa personne interrogeait. — Votre lettre est dans les mains du comte. » Honorine se dressa comme une biche surprise, bondit à six pas, marcha, tourna dans le jardin, resta debout pendant quelques moments, et finit par aller s'asseoir seule dans son salon, où je la retrouvai quand je lui eus laissé le temps de s'accoutumer à la douleur de ce coup de poignard. — « Vous! un ami! dites un traître, un espion de mon mari, peut-être! » L'instinct, chez les femmes, équivaut à la perspicacité des grands hommes. —« Il fallait une réponse à votre lettre, n'est-ce pas? et il n'y avait qu'un seul homme au monde qui pût l'écrire... Vous lirez donc la réponse, chère comtesse, et, si vous ne trouvez pas d'issue à la vie après cette lecture, l'espion vous prouvera qu'il est un ami, car je vous mettrai dans un couvent d'où le pouvoir du comte ne vous arrachera pas; mais, avant d'y aller, écoutons la partie adverse. Il est une loi divine et humaine à laquelle la haine elle-même feint d'obéir, et qui ordonne de ne pas condamner sans entendre la défense. Vous avez jusqu'à présent condamné, comme les enfants, en vous bouchant les oreilles. Un dévouement de sept années a ses droits. Vous lirez donc la réponse que fera votre mari. Je lui ai transmis par mon oncle la copie de votre lettre, et mon oncle lui a demandé quelle serait sa réponse si sa femme lui écrivait une lettre conçue en ces termes. Ainsi vous n'êtes point compromise. Le bonhomme apportera lui-même la lettre du comte. Devant ce saint homme et devant moi, par dignité pour vous-même, vous devez lire, ou vous ne seriez qu'un enfant mutin et colère. Vous ferez ce sacrifice au monde, à la loi, à Dieu. » Comme elle ne voyait en cette condescendance aucune atteinte à sa volonté de femme, elle y consentit. Tout ce travail de quatre à cinq mois avait été bâti pour cette minute. Mais les pyramides ne se terminent-elles pas par une pointe sur laquelle se pose un oiseau?... Le comte plaçait toutes ses espérances dans cette heure suprême, et il y était arrivé. Je ne sais rien, dans les souvenirs de toute ma vie, de plus formidable que l'entrée de mon oncle dans ce salon Pompadour à dix heures du soir. Cette tête dont la chevelure d'argent était mise en relief par un vêtement entièrement noir, et cette figure d'un calme divin produisirent un effet magique sur la comtesse Honorine; elle éprouva la fraîcheur des baumes sur ses blessures, elle fut éclairée par un reflet de cette vertu, brillante sans le savoir. — « M. le curé des Blancs-Manteaux! dit la Gobain. — Venez-vous, mon cher oncle, avec un message de paix et de bonheur? lui dis-je. — On trouve toujours le bonheur et la paix en observant les commandements de l'Église, » répondit mon oncle en présentant à la comtesse la lettre suivante :

« Ma chère Honorine,

« Si vous m'aviez fait la grâce de ne pas douter de moi, si vous aviez lu la lettre que je vous écrivais il y a cinq ans, vous vous seriez épargné cinq années de travail inutile et de privations qui m'ont désolé. Je vous y proposais un pacte dont les stipulations détruisent toutes vos craintes et rendent possible notre vie intérieure. J'ai de grands reproches à me faire et j'ai deviné toutes mes fautes en sept années de chagrin. J'ai mal compris le mariage. Je n'ai pas su deviner le danger quand il vous menaçait. Un ange était dans ma maison, le Seigneur m'avait dit : « Garde-le bien! » Le Seigneur a puni la témérité de ma confiance. Vous ne pouvez vous donner un seul coup sans frapper sur moi. Grâce pour moi! ma chère Honorine. J'avais si bien compris vos susceptibilités, que je ne voulais pas vous ramener dans le vieil hôtel de la rue Païenne où je puis demeurer sans vous, mais que je ne saurais revoir avec vous. J'orne avec plaisir une autre maison au faubourg Saint-Honoré dans laquelle je mène en espérance, non pas une femme due à l'ignorance de la vie, acquise par la loi, mais une sœur qui me permettra de déposer sur son front le baiser qu'un père donne à une fille bénie tous les jours. Me destituerez-vous du droit que j'ai su conquérir sur votre désespoir, celui de veiller de plus près à vos besoins, à vos plaisirs, à votre vie même? Les femmes ont un cœur à elles, toujours plein d'excuses, celui de leur mère; vous n'avez pas connu d'autre mère que la mienne, qui vous aurait ramenée à moi; mais comment n'avez-vous pas deviné que j'avais pour vous et le cœur de ma mère et celui de la vôtre? Oui, chère, mon affection n'est ni petite ni chicanière, elle est de celles qui ne laissent pas à la contrariété le temps de plisser le visage d'un enfant adoré. Pour qui prenez-vous le compagnon de votre enfance, Honorine, en le croyant capable d'accepter des baisers tremblants, de se partager entre la joie et l'inquiétude? Ne craignez pas d'avoir à subir les lamentations d'une passion mendiante, je n'ai voulu de vous qu'après m'être assuré de pouvoir vous laisser dans toute votre liberté.

« Votre fierté solitaire s'est exagéré les difficultés; vous pourrez assister à la vie d'un frère ou d'un père sans souffrance et sans joie si vous le voulez; mais vous ne trouverez autour de vous ni raillerie ni indifférence, ni doute sur les intentions. La chaleur de l'atmosphère où vous vivrez sera toujours égale et douce, sans tempêtes, sans un grain possible. Si, plus tard, après avoir acquis la certitude d'être chez vous comme vous êtes dans votre pavillon, vous voulez y introduire d'autres éléments de bonheur, des plaisirs, des distractions, vous en élargirez le cercle à votre gré. La tendresse d'une mère n'a ni dédain, ni pitié; qu'est-elle? l'amour sans le désir; eh bien! chez moi, l'admiration cachera tous les sentiments où vous voudriez voir des offenses. Nous pouvons ainsi nous trouver nobles tous deux à côté l'un de l'autre. Chez vous, la bienveillance d'une sœur, l'esprit caressant d'une amie, peuvent satisfaire l'ambition de celui qui veut être votre compagnon, et vous pourrez mesurer sa tendresse aux efforts qu'il fera pour vous la cacher. Nous n'aurons ni l'un ni l'autre la jalousie de notre passé, car nous pouvons nous reconnaître à l'un et à l'autre assez d'esprit pour ne voir qu'en avant de nous. Donc, vous voilà chez vous, dans votre hôtel, tout ce que vous êtes rue Saint-Maur : inviolable, solitaire, occupée à votre gré, vous conduisant par vos propres lois; mais vous avez en plus une protection légitime que vous obligez en ce moment aux travaux de l'amour le plus chevaleresque, et la considération qui donne tant de lustre aux femmes, et la fortune qui vous permet d'accomplir tant de bonnes œuvres. Honorine, quand vous voudrez une absolution inutile, vous la viendrez demander; elle ne vous sera imposée ni par l'Église ni par le Code; elle dépendra de votre fierté, de votre propre mouvement. Ma femme pouvait avoir à redouter tout ce qui vous effraye; mais non l'amie et la sœur envers qui je suis tenu de déployer les façons et les recherches de la politesse. Vous voir heureuse suffit à mon bonheur, je l'ai prouvé pendant ces sept années. Ah! les garanties de ma parole, Honorine, sont dans toutes les fleurs que vous avez faites, précieusement gardées, arrosées de mes larmes, et qui sont, comme les quipos des Péruviens, une histoire de nos douleurs. Si ce pacte secret ne vous convenait pas, mon enfant, j'ai prié le saint homme qui se charge de cette lettre de ne pas dire un mot en ma faveur. Je ne veux devoir votre retour ni aux terreurs que vous imprimerait l'Église, ni aux ordres de la loi. Je ne veux recevoir que de vous-même le simple et modeste bonheur que je demande. Si vous persistez à m'imposer la vie sombre et délaissée de tout sourire fraternel que je mène depuis neuf ans, si vous restez dans votre désert, seule et immobile, ma volonté fléchira devant la vôtre. Sachez-le bien : vous ne serez pas plus troublée que vous ne l'avez été jusqu'aujourd'hui. Je ferai donner congé à ce fou qui s'est mêlé de vos affaires, et qui peut-être vous a chagrinée... »

— « Monsieur, dit Honorine en quittant sa lettre, qu'elle mit dans son corsage, et regardant mon oncle, je vous remercie, je profiterai de la permission que me donne M. le comte de rester ici... — Ah! » m'écriai-je. Cette exclamation me valut de mon oncle un regard inquiet, et de la comtesse une œillade malicieuse qui m'éclaira sur ses motifs. Honorine avait voulu savoir si j'étais un comédien, un oiseleur, et j'eus la triste satisfaction de l'abuser par mon exclamation, qui fut un de ces cris du cœur auxquelles les femmes se connaissent si bien. — « Ah! Maurice, me dit-elle, vous savez aimer, vous! » L'éclair qui brilla dans mes yeux était une autre réponse qui eût dissipé l'inquiétude de la comtesse si elle en avait conservé. Ainsi le comte se servait de moi jusqu'au dernier moment. Honorine reprit alors la lettre du comte pour la finir. Mon oncle me fit un signe, je me levai. — « Laissons madame, me dit-il. — Vous partez déjà, Maurice? me dit-elle sans me regarder. Elle se leva, nous suivit en lisant toujours, et, sur le seuil du pavillon, elle me prit la main, me la serra très-affectueusement et me dit : — Nous nous reverrons... — Non, répondis-je en lui serrant la main à la faire crier. Vous aimez votre mari! Demain je pars. » Et je m'en allai précipitamment, laissant mon oncle à qui elle dit : — « Qu'a-t-il donc, votre neveu? » Le pauvre abbé compléta mon ouvrage en faisant le geste de montrer sa tête et son cœur comme pour dire : « Il est fou, excusez-le, madame! » avec d'autant plus de vérité qu'il le pensait. Six jours après, je partis avec ma nomination de vice-consul en Espagne, dans une grande ville commerçante où je pouvais en peu de temps me mettre en état de parcourir la carrière consulaire, à laquelle je bornai mon ambition. Après mon installation, je reçus cette lettre du comte.

« Mon cher Maurice, si j'étais heureux, je ne vous écrirais point; mais j'ai recommencé une autre vie de douleur : je suis redevenu jeune par le désir, avec toutes les impatiences d'un homme qui passe quarante ans, avec la sagesse du diplomate qui sait modérer sa passion. Quand vous êtes parti, je n'étais pas encore admis dans le pa-

villon de la rue Saint-Maur; mais une lettre m'avait promis la permission d'y venir, la lettre douce et mélancolique d'une femme qui redoutait les émotions d'une entrevue. Après avoir attendu plus d'un mois, je hasardai de me présenter, en faisant demander par la Gobain si je pouvais être reçu. Je m'assis sur une chaise, dans l'avenue, auprès de la loge, la tête dans les mains, et je restai là près d'une heure. — « Madame a voulu s'habiller, » me dit la Gobain afin de cacher sous une coquetterie honorable pour moi les irrésolutions d'Honorine. Pendant un gros quart d'heure, nous avons été l'un et l'autre affectés d'un tremblement nerveux involontaire, aussi fort que celui qui saisit les orateurs à la tribune, et nous nous adressâmes des phrases effarées comme celles de gens surpris qui simulent une conversation. — « Tenez, Honorine, lui dis-je les yeux pleins de larmes, la glace est rompue, et je suis si tremblant de bonheur, que vous devez me pardonner l'incohérence de mon langage. Ce sera pendant longtemps ainsi. — Il n'y a pas de crime à être amoureux de sa femme, me répondit-elle en souriant forcément. — Accordez-moi la grâce de ne plus travailler comme vous l'avez fait. Je sais par madame Gobain que vous vivez depuis vingt jours de vos économies, vous avez soixante mille francs de rentes à vous, et, si vous ne me rendez pas votre cœur, au moins ne me laissez pas votre fortune! — Il y a longtemps, me dit-elle, que je connais votre bonté... — S'il vous plaisait de rester ici, lui répondis-je, et de garder votre indépendance; si le plus ardent amour ne trouve pas grâce à vos yeux, ne travaillez plus... » Je lui tendis trois inscriptions de chacune douze mille francs de rentes; elle les prit, les ouvrit avec indifférence, et après les avoir lues, Maurice, elle ne me jeta qu'un regard pour toute réponse. Ah! elle avait bien compris que ce n'était pas de l'argent que je lui donnais, mais la liberté. — « Je suis vaincue, me dit-elle en me tendant la main que je baisai, venez me voir autant que vous voudrez. » Ainsi, elle ne m'avait reçu que par violence sur elle-même. Le lendemain je l'ai trouvée armée d'une gaieté fausse, et il a fallu deux mois d'accoutumance avant de lui voir son vrai caractère. Mais ce fut alors comme un mai délicieux, un printemps d'amour qui me donna des joies ineffables; elle n'avait plus de craintes, elle m'étudiait. Hélas! quand je lui proposai de passer en Angleterre afin de se réunir ostensiblement avec moi, dans sa maison, de reprendre son rang, d'habiter son nouvel hôtel, elle fut saisie d'effroi. — « Pourquoi ne pas toujours vivre ainsi? » dit-elle. Je me résignai, sans répondre un mot. Est-ce une expérience? me demandai-je en la quittant. En venant de chez moi, rue Saint-Maur, je m'animais, les pensées d'amour me gonflaient le cœur, et je me disais comme les jeunes gens : Elle cédera ce soir... Toute cette force factice ou réelle se dissipait à un sourire, à un commandement de ses yeux fiers et calmes que la passion n'altérait point. Ce terrible mot répété par vous : « Lucrèce a écrit avec son sang et son poignard le premier mot de la charte des femmes : *liberté!* » me revenait, me glaçait. Je sentais impérieusement combien le consentement d'Honorine était nécessaire, et combien il était impossible de le lui arracher. Devinait-elle ces orages qui m'agitaient aussi bien au retour que pendant l'aller? Je lui peignis enfin ma situation dans une lettre, en renonçant à lui en parler. Honorine ne me répondit pas, elle resta si triste, que je fis comme si je n'avais pas écrit. Je ressentis une peine violente d'avoir pu l'affliger, elle lut dans mon cœur et me pardonna. Vous allez savoir comment. Il y a trois jours elle me reçut, pour la première fois, dans sa chambre bleue et blanche. La chambre était pleine de fleurs, parée, illuminée, Honorine avait fait une toilette qui la rendait ravissante. Ses cheveux encadraient de leurs rouleaux légers cette figure que vous connaissez; des bruyères du Cap ornaient sa tête; elle avait une robe de mousseline blanche, une ceinture blanche à longs bouts flottants. Vous savez ce qu'elle est dans cette simplicité; mais ce jour-là, ce fut une mariée, ce fut l'Honorine des premiers jours. Ma joie fut glacée aussitôt, car la physionomie avait un caractère de gravité terrible; il y avait du feu sous cette glace. — « Octave, me dit-elle, quand vous le voudrez, je serai votre femme; mais, sachez-le bien, cette soumission a ses dangers, je puis me résigner... (Je fis un geste.) — Oui, dit-elle, je vous comprends, la résignation vous offense, et vous voulez ce que je ne puis donner : l'amour! La religion, la pitié, m'ont fait renoncer à mon vœu de solitude, vous êtes ici! Elle fit une pause. D'abord, reprit-elle, vous n'avez pas demandé plus; maintenant vous voulez votre femme. Eh bien! je vous rends Honorine telle qu'elle est, et sans vous abuser sur ce qu'elle sera. Que deviendrai-je? mère! je le souhaite. Oh! croyez-le, je le souhaite vivement. Essayez de me transformer, j'y consens; mais, si je meurs, mon ami, ne maudissez pas ma mémoire, et n'accusez pas d'entêtement ce que je nommerais le culte de l'idéal, s'il n'était pas plus naturel de nommer le sentiment indéfinissable qui me tuera le culte du divin! L'avenir ne me regardera plus, vous en serez chargé, consultez-vous... » Elle s'est alors assise, dans cette pose sereine que vous avez su admirer, et m'a regardé pâlissant sous la douleur qu'elle m'avait causée; j'avais froid dans mon sang. En voyant l'effet de ses paroles, elle m'a pris les mains, les a mises dans les siennes, et m'a dit : « Octave, je t'aime, mais autrement que tu veux être aimé : j'aime ton âme... Mais, sache-le, je t'aime assez pour mourir à ton service, comme une esclave d'Orient, et sans regret. Ce sera mon expiation. » Elle a fait plus, elle s'est mise à genoux sur un coussin, devant moi, et, dans un accès de charité sublime, m'a dit : — « Après tout, peut-être ne mourrai-je pas?... »

« Voici deux mois que je combats. Que faire?... j'ai le cœur trop plein, j'ai cherché celui d'un ami pour y jeter ce cri : — Que faire? »

Je ne répondis rien. Deux mois après les journaux annoncèrent l'arrivée, par un paquebot anglais, de la comtesse Octave, rendue à sa famille après des événements de voyage assez naturellement inventés pour que personne ne les contestât. A mon arrivée à Gênes, je reçus une lettre de faire part de l'heureux accouchement de la comtesse qui donnait un fils à son mari. Je tins la lettre dans mes mains pendant deux heures, sur cette terrasse, assis sur ce banc. Deux

Non, répondis-je en lui serrant la main. — PAGE 15.

mois après, tourmenté par Octave, par MM. de Granville et de Sérizy, mes protecteurs, accablé par la perte que je fis de mon oncle, je consentis à me marier.

Six mois après la Révolution de juillet, je reçus la lettre que voici et qui finit l'histoire de ce ménage :

« Monsieur Maurice, je meurs, quoique mère, et peut-être parce que je suis mère. J'ai bien joué mon rôle de femme : j'ai trompé mon mari, j'ai eu des joies aussi vraies que les larmes répandues au théâtre par les actrices. Je meurs pour la société, pour la famille, pour le mariage, comme les premiers chrétiens mouraient pour Dieu. Je ne sais pas de quoi je meurs, je le cherche avec bonne foi, car je ne suis pas entêtée ; mais je tiens à vous expliquer mon mal, à vous qui avez amené le chirurgien céleste, votre oncle, à la parole de qui je me suis rendue ; il a été mon confesseur, je l'ai gardé dans sa dernière maladie, et il m'a montré le ciel en m'ordonnant de continuer à faire mon devoir. Et j'ai fait mon devoir. Je ne blâme pas celles qui oublient, je les admire comme des natures fortes, nécessaires ; mais j'ai l'infirmité du souvenir !... Cet amour de cœur qui nous identifie à l'homme aimé, je n'ai pu le ressentir deux fois. Jusqu'au dernier moment, vous le savez, j'ai crié dans votre cœur, au confessionnal, à mon mari : « Ayez pitié de moi !... » Tout fut sans pitié. Eh bien ! je meurs. Je meurs en déployant un courage inouï. Jamais courtisane ne fut plus gaie que moi. Mon pauvre Octave est heureux, je laisse son amour se repaître des mirages de mon cœur. A ce jeu terrible, je prodigue mes forces, la comédienne est applaudie, fêtée, accablée de fleurs ; mais le rival invisible vient chercher tous les jours sa proie, un lambeau de ma vie. Déchirée, je souris ! Je souris à deux enfants, mais l'aîné, le mort, triomphe ! Je vous l'ai déjà dit : l'enfant mort m'appellera, et je vais à lui. L'intimité sans l'amour est une situation où mon âme se déshonore à toute heure. Je ne puis pleurer ni m'abandonner à mes rêveries que seule. Les exigences du monde, celles de ma maison, le soin de mon enfant, celui du bonheur d'Octave, ne me laissent pas un instant pour me retremper, pour puiser de la force comme j'en trouvais dans ma solitude. Le qui-vive perpétuel surprend toujours mon cœur en sursaut, je n'ai point su fixer dans mon âme cette vigilance à l'oreille agile, à la parole mensongère, à l'œil de lynx. Ce n'est pas une bouche aimée qui boit mes larmes et qui bénit mes paupières, c'est un mouchoir qui les étanche ; c'est l'eau qui rafraîchit mes yeux enflammés et non des lèvres aimées. Je suis comédienne avec mon âme, et voilà peut-être pourquoi je meurs ! J'enferme le chagrin avec tant de soin qu'il n'en paraît rien au dehors, il faut bien qu'il ronge quelque chose, il s'attaque à ma vie. J'ai dit aux médecins qui ont découvert mon secret : — Faites-moi mourir d'une maladie plausible, autrement j'entraînerais mon mari. Il est donc convenu entre MM. Desplein, Bianchon et moi, que je meurs d'un ramollissement de je ne sais quel os que la science a parfaitement décrit. Octave se croit adoré !... Me comprenez-vous bien ? Aussi ai-je peur qu'il ne me suive. Je vous écris pour vous prier d'être, dans ce cas, le tuteur du jeune comte. Vous trouverez ci-joint un codicille où j'exprime ce vœu : vous n'en ferez usage qu'au moment où ce serait nécessaire, car peut-être ai-je de la fatuité. Mon dévouement caché laissera peut-être Octave inconsolable, mais vivant ! Pauvre Octave ! je lui souhaite une femme meilleure que moi, car il mérite bien d'être aimé. Puisque mon spirituel espion s'est marié, qu'il se rappelle ce que la fleuriste de la rue Saint-Maur lui lègue ici comme enseignement : Que votre femme soit promptement mère ! Jetez-la dans les matérialités les plus vulgaires du ménage ; empêchez-la de cultiver dans son cœur la mystérieuse fleur de l'idéal, cette perfection céleste à laquelle j'ai cru, cette fleur enchantée aux couleurs ardentes, et dont les parfums inspirent le dégoût des réalités. Je suis une sainte Thérèse qui n'a pu se nourrir d'extase au fond d'un couvent avec le divin Jésus, avec un ange irréprochable, ailé, pour venir et pour s'enfuir à propos. Vous m'avez vue heureuse au milieu de mes fleurs bien-aimées. Je ne vous ai pas tout dit : je voyais l'amour fleurissant sous votre fausse folie, je vous ai caché mes pensées, mes poésies, je ne vous ai pas fait entrer dans mon beau royaume. Enfin, vous aimerez mon enfant pour l'amour de moi, s'il se trouvait un jour sans son pauvre père. Gardez mes secrets comme la tombe me gardera. Ne me pleurez pas : il y a longtemps que je suis morte, si saint Bernard a eu raison de dire qu'il n'y a plus de vie là où il n'y a plus d'amour. »



Elle a fait plus, elle s'est mise à genoux sur un coussin, devant moi. — PAGE 16.

— Et, dit le consul en serrant les lettres et en refermant à clef le portefeuille, la comtesse est morte.

— Le comte vit-il encore ? demanda l'ambassadeur, car depuis la Révolution de juillet il a disparu de la scène politique.

— Vous souvenez-vous, monsieur de Lora, dit le consul général, de m'avoir vu reconduisant au bateau à vapeur.

— Un homme en cheveux blancs, un vieillard ? dit le peintre.

— Un vieillard de quarante-cinq ans, allant demander la santé, des distractions, à l'Italie méridionale. Ce vieillard, c'était mon pauvre ami, mon protecteur, qui passait par Gênes pour me dire adieu, pour me confier son testament... Il me nomme tuteur de son fils. Je n'ai pas eu besoin de lui dire le vœu d'Honorine.

— Connaissait-il sa position d'assassin ? dit mademoiselle des Touches au baron de l'Hostal.

— Il soupçonne la vérité, répondit le consul, et c'est là ce qui le tue. Je suis resté sur le bateau à vapeur qui l'emmenait à Naples, jusqu'au delà de la rade, une barque devait me ramener. Nous restâmes pendant quelque temps à nous faire des adieux qui, je le crains, sont éternels. Dieu sait combien l'on aime le confident de notre amour, quand celle qui l'inspirait n'est plus ! — « Cet homme possède, me disait Octave, un charme, il est revêtu d'une auréole. » Arrivé à la proue, le comte regarda la Méditerranée ; il faisait beau par aventure, et, sans doute, ému par ce spectacle, il me légua ces dernières paroles : — « Dans l'intérêt de la nature humaine, ne faudrait-il pas rechercher quelle est cette irrésistible puissance qui nous fait sacrifier au plus fugitif de tous les plaisirs, et malgré notre raison, une divine créature ?... J'ai, dans ma conscience, entendu des cris. Honorine n'a

pas crié seule. Et j'ai voulu!... Je suis dévoré de remords! Je mourais, rue Payenne, des plaisirs que je n'avais pas: je mourrai en Italie des plaisirs que j'ai goûtés!... D'où vient le désaccord entre deux natures également nobles, j'ose le dire? »

Un profond silence régna sur la terrasse pendant quelques instants.

— Était-elle vertueuse? demanda le consul aux deux femmes.

Mademoiselle des Touches se leva, prit le consul par le bras, fit quelques pas pour s'éloigner, et lui dit: — Les hommes ne sont-ils pas coupables aussi de venir à nous, de faire d'une jeune fille leur femme, en gardant au fond de leurs cœurs d'angéliques images, en nous comparant à des rivales inconnues, à des perfections souvent prises à plus d'un souvenir, et nous trouvant toujours inférieures?

— Mademoiselle, vous auriez raison si le mariage était fondé sur la passion, et telle a été l'erreur de deux êtres qui bientôt ne seront plus. Le mariage, avec un amour de cœur chez les deux époux, ce serait le paradis.

Mademoiselle des Touches quitta le consul et fut rejointe par Claude Vignon qui lui dit à l'oreille: — Il est un peu fat, M. de l'Hostal.

— Non, répondit-elle en glissant à l'oreille de Claude cette parole, il n'a pas encore deviné qu'Honorine l'aurait aimé. Oh! fit-elle en voyant venir la consulesse, sa femme l'a écouté, le malheureux!...

Onze heures sonnèrent aux horloges, tous les convives s'en retournèrent à pied, le long de la mer.

— Tout ceci n'est pas la vie, dit mademoiselle des Touches. Cette femme est une des plus rares exceptions et peut-être la plus monstrueuse de l'intelligence, une perle! La vie se compose d'accidents variés, de douleurs et de plaisirs alternés. Le paradis de Dante, cette sublime expression de l'idéal, ce bleu constant ne se trouve que dans l'âme, et le demander aux choses de la vie est une volupté contre laquelle proteste à toute heure la nature. A de telles âmes, les six pieds d'une cellule et un prie-Dieu suffisent.

— Vous avez raison, dit Léon de Lora. Mais, quelque vaurien que je sois, je ne puis m'empêcher d'admirer une femme capable, comme était celle-là, de vivre à côté d'un atelier, sous le toit d'un peintre, sans jamais en descendre, ni voir le monde, ni se crotter dans la rue.

— Ça s'est vu pendant quelques mois, dit Claude Vignon avec une profonde ironie.

— La comtesse Honorine n'est pas la seule de son espèce, répondit l'ambassadeur à mademoiselle des Touches. Un homme, voire même un homme politique, un acerbe écrivain fut l'objet d'un amour de ce genre, et le coup de pistolet qui l'a tué n'a pas atteint que lui: celle qu'il aimait s'est comme cloîtrée.

— Il se trouve donc encore de grandes âmes dans ce siècle! dit Camille Maupin qui demeura pensive, appuyée au quai, pendant quelques instants.

Paris, janvier 1843

FIN D'HONORINE



LES MARANA



A MADAME LA COMTESSE MERLIN.

Malgré la discipline que le maréchal Suchet avait introduite dans son corps d'armée, il ne put empêcher un premier moment de trouble et de désordre à la prise de Tarragone. Selon quelques militaires de bonne foi, cette ivresse de la victoire ressembla singulièrement à un pillage, que le maréchal sut d'ailleurs promptement réprimer. L'ordre rétabli, chaque régiment parqué dans son quartier, le commandant de place nommé, vinrent les administrateurs militaires. La ville prit alors une physionomie métisse. Si l'on y organisa tout à la française, on laissa les Espagnols libres de persister, *in petto*, dans leurs goûts nationaux. Ce premier moment de pillage qui dura pendant une période de temps assez difficile à déterminer eut, comme tous les événements sublunaires, une cause facile à révéler. Il se trouvait à l'armée du maréchal un régiment presque entièrement composé d'Italiens, et commandé par un certain colonel Eugène, homme d'une bravoure extraordinaire, un second Murat, qui, pour s'être mis trop tard en guerre, n'eut ni grand-duché de Berg, ni royaume de Naples, ni balle à Pizzo. S'il n'obtint pas de couronnes, il fut très-bien placé pour obtenir des balles, et il ne serait pas étonnant qu'il en eût rencontré quelques-unes. Ce régiment avait eu pour éléments les débris de la légion italienne. Cette légion était pour l'Italie ce que sont pour la France les bataillons coloniaux. Son dépôt, établi à l'île d'Elbe, avait servi à déporter honorablement et les fils de famille qui donnaient des craintes pour leur avenir, et ces grands hommes manqués, que la société marque d'avance au fer chaud, en les appelant des *mauvais sujets*. Tous gens incompris pour la plupart, dont l'existence peut devenir, ou belle au gré d'un sourire de femme qui les relève

de leur brillante ornière, ou épouvantable à la fin d'une orgie, sous l'influence de quelque méchante réflexion échappée à leurs compagnons d'ivresse. Napoléon avait donc incorporé ces hommes d'énergie dans le 6e de ligne, en espérant les métamorphoser presque tous en généraux, sauf les déchets occasionnés par le boulet; mais les calculs de l'empereur ne furent parfaitement justes que relativement aux ravages de la mort. Ce régiment, souvent décimé, toujours le même, acquit une grande réputation de valeur sur la scène militaire, et la plus détestable de toutes dans la vie privée. Au siége de Tarragone, les Italiens perdirent leur célèbre capitaine Bianchi, le même qui, pendant la campagne, avait parié manger le cœur d'une sentinelle espagnole, et le mangea. Ce divertissement de bivac est raconté ailleurs (Scènes de la Vie parisienne), et il s'y trouve sur le 6e de ligne certains détails qui confirment tout ce qu'on en dit ici. Quoique Bianchi fût le prince des démons incarnés auxquels ce régiment devait sa double réputation, il avait cependant cette espèce d'honneur chevaleresque qui, à l'armée, fait excuser les plus grands excès. Pour tout dire en un mot, il eût été, dans l'autre siècle, un admirable flibustier. Quelques jours auparavant, il s'était distingué par une action d'éclat que le maréchal avait voulu reconnaître. Bianchi, refusa grade, pension, décoration nouvelle, et réclama pour toute récompense la faveur de monter le premier à l'assaut de Tarragone. Le maréchal accorda la requête et oublia sa promesse; mais Bianchi le fit souvenir de Bianchi. L'enragé capitaine planta, le premier, le drapeau français sur la muraille, et y fut tué par un moine.

Cette digression historique était nécessaire pour expliquer comment le 6e de ligne entra le premier dans Tarragone, et pourquoi le désordre, assez naturel dans une ville emportée de vive force, dégénéra si promptement en un léger pillage.

Ce régiment comptait deux officiers peu remarquables parmi ces hommes de fer, mais qui joueront néanmoins dans cette histoire, par *juxta*-position, un rôle assez important.

Le premier, capitaine d'habillement, officier moitié militaire, moitié civil, passait, en style soldatesque, pour *faire ses affaires*. Il se prétendait brave, se vantait, dans le monde, d'appartenir au 6e de ligne, savait relever sa moustache en homme prêt à tout briser, mais ses camarades ne l'estimaient point. Sa fortune le rendait prudent. Aussi l'avait-on, pour deux raisons, surnommé le *capitaine des corbeaux*. D'abord, il sentait la poudre d'une lieue, et fuyait les coups de fusil à tire-d'aile; puis ce sobriquet renfermait encore un innocent calembour militaire, que du reste il méritait, et dont un autre se serait fait gloire. Le capitaine Montefiore, de l'illustre famille de Montefiore de Milan, mais à qui les lois du royaume d'Italie interdisaient de porter son titre, était un des plus jolis garçons de l'armée. Cette beauté pouvait être une des causes occultes de sa prudence aux jours de bataille. Une blessure qui lui eût déformé le nez, coupé le front, ou couturé les joues, aurait détruit l'une des plus belles figures italiennes de laquelle jamais femme ait rêveusement dessiné les proportions délicates. Son visage, assez semblable au type qui a fourni le jeune Turc mourant à Girodet dans son tableau de la Révolte du Caire, était un de ces visages mélancoliques dont les femmes sont presque toujours les dupes. Le marquis de Montefiore possédait des biens substitués, il avait engagé tous les revenus pour un certain nombre d'années, afin de payer des escapades italiennes qui ne se concevraient point à Paris. Il s'était ruiné à soutenir un théâtre de Milan, pour imposer au public une mauvaise cantatrice qui, disait-il, l'aimait à la folie. Le capitaine Montefiore avait donc un très-bel avenir, et ne se souciait pas de le jouer contre un méchant morceau de ruban rouge. Si ce n'était pas un brave, c'était au moins un philosophe, et il avait des précédents, s'il est permis de parler ici notre langage parlementaire. Philippe II ne jura-t-il pas, à la bataille de Saint-Quentin, de ne plus se retrouver au feu, excepté celui des bûchers de l'inquisition? et le duc d'Albe ne l'approuva-t-il pas de penser que le plus mauvais commerce du monde était le troc involontaire d'une couronne contre une balle de plomb? Donc, Montefiore était philippiste en sa qualité de marquis; philippiste en sa qualité de joli garçon; et, au demeurant, aussi profond politique que pouvait l'être Philippe II. Il se consolait de son surnom et de la mésestime du régiment en pensant que ses camarades étaient des chenapans, dont l'opinion pourrait bien un jour ne pas obtenir grande créance, si par hasard ils survivaient à cette guerre d'extermination. Puis, sa figure était un brevet de valeur; il se voyait forcément nommé colonel, soit par quelque phénomène de faveur féminine, soit par une habile métamorphose du capitaine d'habillement en officier d'ordonnance, et de l'officier d'ordonnance en aide de camp de quelque complaisant maréchal. Pour lui, la gloire était une simple question d'habillement. Alors, un jour, je ne sais quel journal dirait en parlant de lui, le *brave colonel Montefiore*, etc. Alors il aurait cent mille scudi de rente, épouserait une fille de haut lieu, et personne n'oserait ni contester sa bravoure ni vérifier ses blessures. Enfin, le capitaine Montefiore avait un ami dans la personne du quartier-maître, Provençal né aux environs de Nice, et nommé Diard.

Un ami, soit au bagne, soit dans une mansarde d'artiste, console de bien des malheurs. Or, Montefiore et Diard étaient deux philosophes qui se consolaient de la vie par l'entente du vice, comme deux artistes endorment les douleurs de leur vie par les espérances de la gloire. Tous deux voyaient la guerre dans ses résultats, non dans son action, et ils donnaient tout simplement aux morts le nom de niais. Le hasard en avait fait des soldats, tandis qu'ils auraient dû se trouver assis autour des tapis verts d'un congrès. La nature avait jeté Montefiore dans le moule des Rizzio, et Diard dans le creuset des diplomates. Tous deux étaient doués de cette organisation fébrile, mobile, à demi féminine, également forte pour le bien et pour le mal; mais dont il peut émaner, suivant le caprice de ces singuliers tempéraments, un crime aussi bien qu'une action généreuse, un acte de grandeur d'âme ou une lâcheté. Leur sort dépend à tout moment de la pression plus ou moins vive produite sur leur appareil nerveux par des passions violentes et fugitives. Diard était un assez bon comptable, mais aucun soldat ne lui aurait confié ni sa bourse ni son testament, peut-être par suite de l'antipathie qu'ont les militaires contre les bureaucrates. Le quartier-maître ne manquait ni de bravoure ni d'une sorte de générosité juvénile, sentiments dont se dépouillent certains hommes en vieillissant, en raisonnant ou en calculant. Journalier comme peut l'être la beauté d'une femme blonde, Diard était du reste vantard, grand parleur, et parlait de tout. Il se disait artiste, et ramassait, à l'imitation de deux célèbres généraux, les ouvrages d'art, uniquement, assurait-il, afin de n'en pas priver la postérité. Ses camarades eussent été fort embarrassés d'asseoir un jugement vrai sur lui. Beaucoup d'entre eux, habitués à recourir à sa bourse, suivant l'occurrence, le croyaient riche; mais il était joueur, et les joueurs n'ont rien en propre. Il était joueur autant que Montefiore, et tous les officiers jouaient avec eux : parce que, à la honte des hommes, il n'est pas rare de voir autour d'un tapis vert des gens qui, la partie finie, ne se saluent pas et ne s'estiment point. Montefiore avait été l'adversaire de Bianchi dans le pari du cœur espagnol.

Montefiore et Diard se trouvèrent aux derniers rangs lors de l'assaut, mais les plus avancés au cœur de la ville, dès qu'elle fut prise. Il arrive de ces hasards dans les mêlées. Seulement, les deux amis étaient coutumiers du fait. Se soutenant l'un l'autre, ils s'engagèrent bravement à travers un labyrinthe de petites rues étroites et sombres, allant tous deux à leurs affaires, l'un cherchant des madones peintes, l'autre des madones vivantes. En je ne sais quel endroit de Tarragone, Diard reconnut à l'architecture du porche un couvent dont la porte était enfoncée, et sauta dans le cloître pour y arrêter la fureur des soldats. Il y arriva fort à propos, car il empêcha deux Parisiens de fusiller une Vierge de l'Albane qu'il leur acheta, malgré les moustaches dont l'avaient décorée les deux voltigeurs par fanatisme militaire. Montefiore, resté seul, aperçut en face du couvent la maison d'un marchand de draperies d'où partit un coup de feu tiré sur lui, au moment où, la regardant de haut en bas, il y fut arrêté par une foudroyante œillade qu'il échangea vivement avec une jeune fille curieuse, dont la tête s'était glissée dans le coin d'une jalousie. Tarragone prise d'assaut, Tarragone en colère, faisant feu par toutes les croisées; Tarragone violée, les cheveux épars, à demi nue, ses rues flamboyantes, inondées de soldats français tués ou tuant, valait bien un regard, le regard d'une Espagnole intrépide. N'était-ce pas le combat de taureaux agrandi? Montefiore oublia le pillage, et n'entendit plus, pendant un moment, ni les cris, ni la mousquetade, ni les grondements de l'artillerie. Le profil de cette Espagnole était ce qu'il avait vu de plus divinement délicieux, lui, libertin d'Italie, lui, lassé d'Italiennes, lassé des femmes, et rêvant une femme impossible, parce qu'il était las des femmes. Il put encore tressaillir, lui, le débauché, qui avait gaspillé sa fortune pour réaliser les mille folies, les mille passions d'un homme jeune, blasé; le plus abominable monstre que puisse engendrer notre société. Il lui passa par la tête une bonne idée que lui inspira sans doute le coup de fusil du boutiquier patriote; ce fut de mettre le feu à la maison. Mais il se trouvait seul, sans moyens d'action; le centre de la bataille était sur la grande place, où quelques entêtés se défendaient encore. D'ailleurs il lui survint une meilleure idée. Diard sortit du couvent, Montefiore ne lui dit rien de sa découverte, et alla faire plusieurs courses avec lui dans la ville. Mais, le lendemain, le capitaine italien fut militairement logé chez le marchand de draperies. N'était-ce pas la demeure naturelle d'un capitaine d'habillement?

La maison de ce bon Espagnol était composée au rez-de-chaussée d'une vaste boutique sombre, extérieurement armée de gros barreaux en fer, comme le sont à Paris les vieux magasins de la rue des Lombards. Cette boutique communiquait avec un parloir éclairé par une cour intérieure, grande chambre où respirait tout l'esprit du moyen âge : vieux tableaux enfumés, vieilles tapisseries, antique *brazero*, le chapeau à plumes suspendu à un clou, le fusil des guerrillas et le manteau de Bartholo. La cuisine attenait à ce lieu de réunion, à cette pièce unique, où l'on mangeait, où l'on se réchauffait à la sourde lueur du brasier, en fumant des cigares, en discourant pour animer les cœurs à la haine contre les Français. Des brocs d'argent, la vaisselle précieuse, ornaient une crédence, à la mode

ancienne. Mais le jour, parcimonieusement distribué, ne laissait briller que faiblement les objets éclatants; et, comme dans un tableau de l'école hollandaise, là tout devenait brun, même les figures. Entre la boutique et ce salon, si beau de couleur et de vie patriarcale, se trouvait un escalier assez obscur qui conduisait à un magasin où des jours, habilement pratiqués, permettaient d'examiner les étoffes. Puis, au-dessus, était l'appartement du marchand et de sa femme. Enfin, le logement de l'apprenti et d'une servante avait été ménagé dans une mansarde établie sous un toit en saillie sur la rue, et soutenue par des arcs-boutants qui prêtaient à ce logis une physionomie bizarre; mais leurs chambres furent prises par le marchand et par sa femme, qui abandonnèrent à l'officier leur propre appartement, sans doute afin d'éviter toute querelle.

Montefiore se donna pour un ancien sujet de l'Espagne, persécuté par Napoléon, et qui le servait contre son gré : ces demi-mensonges eurent le succès qu'il en attendait. Il fut invité à partager le repas de la famille, comme le voulaient son nom, sa naissance et son titre. Montefiore avait ses raisons en cherchant à capter la bienveillance du marchand; il sentait sa madone comme l'ogre sentait la chair fraîche du petit Poucet et de ses frères. Malgré la confiance qu'il sut inspirer au drapier, celui-ci garda le plus profond secret sur cette madone, et non-seulement le capitaine n'aperçut aucune trace de jeune fille durant la première journée qu'il passa sous le toit de l'honnête Espagnol, mais encore il ne put entendre aucun bruit ni saisir aucun indice qui lui en révélât la présence dans cet antique logis. Cependant tout résonnait si bien entre les planchers de cette construction, presque entièrement bâtie en bois, que, pendant le silence des premières heures de la nuit, Montefiore espéra deviner en quel lieu se trouvait cachée la jeune inconnue. Imaginant qu'elle était la fille unique de ces vieilles gens, il la crut consignée par eux dans les mansardes, où ils avaient établi leur domicile pour tout le temps de l'occupation. Mais aucune révélation ne trahit la cachette de ce précieux trésor. L'officier resta bien le visage collé aux petits carreaux en losange, et retenus par des branches de plomb, qui donnaient sur la cour intérieure, noire enceinte de murailles; mais il n'y aperçut aucune lueur, si ce n'est celle que projetaient les fenêtres de la chambre où étaient les deux vieux époux, toussant, allant, venant, parlant. De la jeune fille pas même l'ombre. Montefiore était trop fin pour risquer l'avenir de sa passion en se hasardant à sonder nuitamment la maison, ou à frapper doucement aux portes. Découvert par ce chaud patriote, soupçonneux comme doit l'être un Espagnol père et marchand de draperies, c'eût été se perdre infailliblement. Le capitaine résolut donc d'attendre avec patience, espérant tout du temps et de l'imperfection des hommes, qui finissent toujours, même les scélérats, à plus forte raison les honnêtes gens, par oublier quelque précaution. Le lendemain, il découvrit où couchait la servante, en voyant une espèce de hamac dans la cuisine. Quant à l'apprenti, il dormait sur les comptoirs de la boutique. Pendant cette seconde journée, au souper, Montefiore, en maudissant Napoléon, réussit à dérider le front soucieux de son hôte, Espagnol grave, noir visage, semblable à ceux que l'on sculptait jadis sur le manche des rebecs; et sa femme retrouva un sourire gai de haine dans les plis de sa vieille figure. La lampe et les reflets du *brazero* éclairaient fantastiquement cette noble salle. L'hôtesse venait d'offrir un *cigaretto* à leur demi-compatriote. En ce moment, Montefiore entendit le frôlement d'une robe et la chute d'une chaise, derrière une tapisserie.

— Allons, dit la femme en pâlissant, que tous les saints nous assistent! et qu'il ne soit pas arrivé de malheur! — Vous avez donc là quelqu'un? dit l'Italien sans donner signe d'émotion.

Le drapier laissa échapper un mot d'injure contre les filles. Alarmée, sa femme ouvrit une porte secrète, et amena demi-morte la madone de l'Italien, à laquelle cet amoureux ravi ne parut faire aucune attention. Seulement, pour éviter toute affectation, il regarda la jeune fille, se retourna vers l'hôte, et lui dit dans sa langue maternelle : — Est-ce là votre fille, seigneur? Perez de Lagounia, tel était le nom du marchand, avait eu de grandes relations commerciales à Gênes, à Florence, à Livourne; il savait l'italien et répondit dans la même langue : — Non. Si c'eût été ma fille, j'eusse pris moins de précautions. Cette enfant nous est confiée, et j'aimerais mieux périr que de lui voir arriver le moindre malheur. Mais donnez donc de la raison à une fille de dix-huit ans!

— Elle est bien belle, dit froidement Montefiore, qui ne regarda plus la jeune fille. — La beauté de la mère est assez célèbre, répondit le marchand.

Et ils continuèrent à fumer en s'observant l'un l'autre. Quoique Montefiore se fût imposé la dure loi de ne pas jeter le moindre regard qui pût compromettre son apparente froideur, cependant au moment où Perez tourna la tête pour cracher, il se permit de lancer un coup d'œil à la dérobée sur cette fille, et il en rencontra les yeux pétillants. Mais alors, avec cette science de vision qui donne à un débauché, aussi bien qu'à un sculpteur, le fatal pouvoir de déshabiller pour ainsi dire une femme, d'en deviner les formes par des inductions, et rapides et sagaces, il vit un de ces chefs-d'œuvre dont la création exige tous les bonheurs de l'amour. C'était une figure blanche où le ciel de l'Espagne avait jeté quelques légers tons de bistre qui ajoutaient à l'expression d'un calme séraphique, une ardente fierté, lueur infusée sous ce teint diaphane, peut-être due à un sang mauresque qui le vivifiait et le colorait. Relevés sur le sommet de la tête, ses cheveux retombaient et entouraient de leurs reflets noirs de fraîches oreilles transparentes, en dessinant les contours d'un cou faiblement azuré. Ces boucles luxuriantes mettaient en relief des yeux brûlants, et les lèvres rouges d'une bouche bien arquée. La basquine du pays faisait bien valoir la cambrure d'une taille facile à ployer comme un rameau de saule. C'était, non pas la Vierge de l'Italie, mais la Vierge de l'Espagne, celle du Murillo, le seul artiste assez osé pour l'avoir peinte enivrée de bonheur par la conception du Christ, imagination délirante du plus hardi, du plus chaud des peintres. Il se trouvait en cette fille trois choses réunies, dont une seule suffit à diviniser une femme : la pureté de la perle gisant au fond des mers, la sublime exaltation de la sainte Thérèse espagnole, et la volupté qui s'ignore. Sa présence eut toute la vertu d'un talisman. Montefiore ne vit plus rien de vieux autour de lui : la jeune fille avait tout rajeuni. Si l'apparition fut délicieuse, elle dura peu. L'inconnue fut reconduite dans la chambre mystérieuse, où la servante lui porta dès lors ostensiblement et de la lumière et son repas.

— Vous faites bien de la cacher, dit Montefiore en italien. Je vous garderai le secret. Diantre! nous avons des généraux capables de vous l'enlever militairement.

L'enivrement de Montefiore alla jusqu'à lui suggérer l'idée d'épouser l'inconnue. Alors il demanda quelques renseignements à son hôte, Perez lui raconta volontiers l'aventure à laquelle il devait sa pupille, et le prudent Espagnol fut engagé à faire cette confidence autant par l'illustration des Montefiore, dont il avait entendu parler en Italie, que pour montrer combien étaient fortes les barrières qui séparaient la jeune fille d'une séduction. Quoique le bonhomme eût une certaine éloquence de patriarche, en harmonie avec ses mœurs simples et conformes au coup d'escopette tiré sur Montefiore, ses discours gagneront à être résumés.

Au moment où la Révolution française changea les mœurs des pays qui servirent de théâtre à ses guerres, vint à Tarragone une fille de joie, chassée de Venise par la chute de Venise. La vie de cette créature était un tissu d'aventures romanesques et de vicissitudes étranges. A elle, plus souvent qu'à toute autre femme de cette classe en dehors du monde, il arrivait, grâce au caprice d'un seigneur frappé de sa beauté extraordinaire, de se trouver pendant un certain temps gorgée d'or, de bijoux, entourée des milles délices de la richesse. C'était les fleurs, les carrosses, les pages, les caméristes, les palais, les tableaux, l'insolence, les voyages comme les faisaient Catherine II; enfin la vie d'une reine absolue dans ses caprices et obéie souvent par delà ses fantaisies. Puis, sans que jamais ni elle, ni personne, nul savant, physicien, chimiste ou autre, ait pu découvrir par quel procédé s'évaporait son or, elle retombait sur le pavé, pauvre, dénuée de tout, ne conservant que sa toute-puissante beauté, vivant d'ailleurs sans aucun souci du passé, du présent ni de l'avenir. Jetée, maintenue en sa misère par quelque pauvre officier joueur de qui elle adorait la moustache, elle s'attachait à lui comme un chien à son maître, partageant avec lui seulement les maux de cette vie militaire qu'elle consolait; du reste, faite à tout, dormant aussi gaie sous le toit d'un grenier que sous la soie des plus opulentes courtines. Italienne, Espagnole, tout ensemble, elle observait très-exactement les pratiques religieuses, et plus d'une fois elle avait dit à l'amour : — Tu reviendras demain, aujourd'hui je suis à Dieu. Mais cette fange pétrie d'or et de parfums, cette insouciance de tout, ces passions furieuses, cette religieuse croyance jetée à ce cœur comme un diamant dans la boue, cette vie commencée et finie à l'hôpital, ces chances du joueur transportées à l'âme, à l'existence entière; enfin cette haute alchimie où le vice attisait le feu du creuset dans lequel se fondaient les plus belles fortunes, se fluidifiaient et disparaissaient les écus des aïeux et l'honneur des grands noms; tout cela procédait d'un génie particulier, fidèlement transmis de mère en fille depuis le moyen âge. Cette femme avait nom LA MARANA. Dans sa famille, purement féminine, et depuis le treizième siècle, l'idée, la personne, le nom, le pouvoir d'un père, avaient été complétement inconnus. Le mot de *Marana* était, pour elle, ce que la dignité de *Stuart* fut pour la célèbre race royale écossaise, un nom d'honneur substitué au nom patronymique par l'hérédité constante de la même charge inféodée à la famille.

Jadis en France, en Espagne et en Italie, quand ces trois pays eurent, du quatorzième au quinzième siècle, des intérêts communs qui les unirent ou les désunirent par une guerre continuelle, le mot de Marana servit à exprimer, dans sa plus large acception, une fille de joie. A cette époque, ces sortes de femmes avaient dans le monde un certain rang duquel rien aujourd'hui ne peut donner l'idée. Ninon de Lenclos et Marion Delorme ont seules, en France, joué le rôle des Impéria, des Catalina et des Marana, qui, dans les siècles précédents, réunissaient chez elles la soutane, la robe et l'épée. Une Impéria bâtit

à Rome je ne sais quelle église, dans un accès de repentir, comme Rhodope construisit jadis une pyramide en Egypte. Ce nom, infligé d'abord comme une flétrissure à la famille bizarre dont il est ici question, avait fini par devenir le sien et ennoblir le vice en elle par l'incontestable antiquité du vice. Or, un jour, la Marana du dix-neuvième siècle, un jour d'opulence ou de misère, on ne sait, ce problème fut un secret entre elle et Dieu, mais certes, ce fut dans une heure de religion et de mélancolie, cette femme se trouva les pieds dans un bourbier et la tête dans les cieux. Elle maudit alors le sang de ses veines, elle se maudit elle-même, elle trembla d'avoir une fille, et jura, comme jurent ces sortes de femmes, avec la probité, avec la volonté du bagne, la plus forte volonté, la plus exacte probité qu'il y ait sous le ciel; elle jura donc devant un autel, en croyant à l'autel, de faire de sa fille une créature vertueuse, une sainte, afin de donner à cette longue suite de crimes amoureux et de femmes perdues un ange, pour elles toutes, dans le ciel. Le vœu fait, le sang de Marana parla, la courtisane se rejeta dans sa vie aventureuse, une pensée de plus au cœur. Enfin, elle vint à aimer du violent amour des prostituées, comme Henriette Wilson aima lord Ponsomby, comme mademoiselle Dupuis aima Bolingbroke, comme la marquise de Pescaire aima son mari; mais non, elle n'aima pas, elle adora l'un de ces hommes à blonds cheveux, un homme à moitié femme, à qui elle prêta les vertus qu'elle n'avait pas, voulant garder pour elle tout ce qui était vice. Puis, de cet homme faible, de ce mariage insensé, de ce mariage qui n'est jamais béni par Dieu ni par les hommes, que le bonheur devrait justifier, mais qui n'est jamais absous par le bonheur et duquel rougissent un jour les gens sans front, elle eut une fille, une fille à sauver, une fille pour laquelle elle désira une belle vie, et surtout les pudeurs qui lui manquaient. Alors, qu'elle vécût heureuse ou misérable, opulente ou pauvre, elle eut au cœur un sentiment pur, le plus beau de tous les sentiments humains, parce qu'il est le plus désintéressé. L'amour a encore son égoïsme à lui, l'amour maternel n'en a plus. La Marana fut mère comme aucune mère n'était mère; car, dans son naufrage éternel, la maternité pouvait être une planche de salut. Accomplir saintement une partie de sa tâche terrestre en envoyant un ange de plus dans le paradis, n'était-ce pas mieux qu'un tardif repentir? n'était-ce pas la seule prière pure qu'il lui fût permis d'élever jusqu'à Dieu? Aussi, quand cette fille, quand sa Maria-Juana-Pepita (elle aurait voulu lui donner pour patronnes toutes les saintes de la Légende); donc, lorsque cette petite créature lui fut accordée, elle eut une si haute idée de la majesté d'une mère, qu'elle supplia le vice de lui octroyer une trêve. Elle se fit vertueuse et vécut solitaire. Plus de fêtes, plus de nuits, plus d'amours. Toutes ses fortunes, toutes ses joies étaient dans le frêle berceau de sa fille. Les accents de cette voix enfantine lui bâtissaient une oasis dans les sables ardents de sa vie. Ce sentiment n'eut rien qui pût se mesurer à aucun autre. Ne comprenait-il pas tous les sentiments humains et toutes les espérances célestes? La Marana ne voulut entacher sa fille d'aucune souillure autre que celle du péché originel de sa naissance, qu'elle essaya de baptiser dans toutes les vertus sociales; aussi réclama-t-elle du jeune père une fortune paternelle et le nom paternel. Cette fille ne fut donc plus une Juana Marana, mais Juana de Mancini. Puis, quand après sept années de joie et de baisers, d'ivresse et de bonheur, il fallut que la pauvre Marana se privât de cette idole, afin de ne pas lui courber le front sous la honte héréditaire, cette mère eut le courage de renoncer à son enfant pour son enfant, et lui chercha, non sans d'horribles douleurs, une autre mère, une famille, des mœurs à prendre, de saints exemples à imiter. L'abdication d'une mère est un acte épouvantable ou sublime; ici, n'était-il pas sublime?

Donc, à Tarragone, un hasard heureux lui fit rencontrer les Lagounia dans une circonstance où elle put apprécier la probité de l'Espagnol et la haute vertu de sa femme. Elle arriva pour eux comme un ange libérateur. La fortune et l'honneur du marchand, momentanément compromis, nécessitaient un secours et prompt et secret, la Marana lui remit la somme dont se composait la dot de Juana, ne lui en demandant ni reconnaissance ni intérêt. Dans sa jurisprudence, à elle, un contrat était une chose de cœur, un stylet la justice du faible, et Dieu le tribunal suprême. Après avoir avoué les malheurs de sa situation à dona Lagounia, elle confia fille et fortune au vieil honneur espagnol qui respirait pur et sans tache dans cette antique maison. Dona Lagounia n'avait point d'enfant, elle se trouva très-heureuse d'avoir une fille adoptive à élever. La courtisane se sépara de sa chère Juana, certaine d'en avoir assuré l'avenir et de lui avoir trouvé une mère, une mère qui ferait d'elle une Mancini, et non une Marana. En quittant la simple et modeste maison du marchand où vivaient les vertus bourgeoises de la famille, où la religion, où la sainteté des sentiments et l'honneur étaient dans l'air, la pauvre fille de joie, mère déshéritée de son enfant, put supporter ses douleurs en voyant Juana, vierge, épouse et mère, mère heureuse pendant toute une longue vie. La courtisane laissa sur le seuil de cette maison une de ces larmes que recueillent les anges. Depuis ce jour de deuil et d'espérance, la Marana, ramenée par d'invincibles pressentiments, était revenue à trois reprises pour revoir sa fille. La première fois, Juana se trouvait en proie à une maladie dangereuse. — « Je le savais, » dit-elle à Perez en arrivant chez lui. Dans son sommeil et de loin, elle avait aperçu Juana mourante. Elle la servit, la veilla; puis, un matin, pendant que sa fille en convalescence dormait, elle la baisa au front, et partit sans s'être trahie. La mère chassait la courtisane. Une seconde fois, la Marana vint dans l'église où communiait Juana de Mancini. Vêtue simplement, obscure, cachée dans le coin d'un pilier, la mère proscrite se reconnut dans sa fille telle qu'elle avait été un jour, céleste figure d'ange, pure comme l'est la neige tombée le matin même sur une Alpe. Courtisane dans sa maternité même, la Marana sentit au fond de son âme une jalousie plus forte que ne l'étaient tous ses amours ensemble, et sortit de l'église, incapable de résister plus longtemps au désir de tuer dona Lagounia, en la voyant là, le visage rayonnant, être trop bien la mère. Enfin, une dernière rencontre eut lieu entre la mère et la fille, à Milan, où le marchand et sa femme étaient allés. La Marana passait au Corso dans tout l'appareil d'une souveraine, elle apparut à sa fille, rapide comme un éclair, et n'en fut pas reconnue. Effroyable angoisse! A cette Marana chargée de baisers, il en manquait un, un seul, pour lequel elle aurait vendu tous les autres, le baiser frais et joyeux donné par une fille à sa mère, à sa mère honorée, à sa mère en qui resplendissent toutes les vertus domestiques. Juana vivante était morte pour elle! Une pensée ranima cette courtisane, à laquelle le duc de Lina disait alors : — « Qu'avez-vous, mon amour? » Pensée délicieuse! Juana était désormais sauvée. Elle serait la plus humble des femmes peut-être, mais non pas une infâme courtisane à qui tous les hommes pouvaient dire : Qu'avez-vous, mon amour! Enfin, le marchand et sa femme avaient accompli leurs devoirs avec une rigoureuse intégrité. La fortune de Juana, devenue la leur, serait décuplée. Perez de Lagounia, le plus riche négociant de la province, portait à la jeune fille un sentiment à demi superstitieux. Après avoir préservé sa vieille maison d'une ruine déshonorante, la présence de cette céleste créature n'y avait-elle pas amené des prospérités inouïes? Sa femme, âme d'or et pleine de délicatesse, en avait fait une enfant religieuse, pure autant que belle. Juana pouvait être aussi bien l'épouse d'un seigneur que d'un riche commerçant, elle ne faillirait à aucune des vertus nécessaires en ses brillantes destinées; sans les événements, Perez, qui avait rêvé d'aller à Madrid, l'eût mariée à quelque grand d'Espagne. — Je ne sais où est aujourd'hui la Marana, dit Perez en terminant; mais, en quelque lieu du monde qu'elle puisse être, si elle apprend et l'occupation de notre province par vos armées, et le siége de Tarragone, elle doit être en route pour y venir, afin de veiller sur sa fille.

Ce récit changea les déterminations du capitaine italien; il ne voulut plus faire de Juana de Mancini la marquise de Montefiore. Il reconnut le sang des Marana dans l'œillade que la jeune fille avait échangée avec lui à travers la jalousie, dans la ruse qu'elle venait d'employer pour servir sa curiosité, dans le dernier regard qu'elle lui avait jeté. Ce libertin voulait pour épouse une femme vertueuse. Cette aventure était pleine de périls, mais de ces périls dont ne s'épouvante jamais l'homme le moins courageux, car ils avivent l'amour et ses plaisirs. L'apprenti couché sur les comptoirs, la servante au bivac dans la cuisine, Perez et sa femme ne dormant sans doute que du sommeil des vieillards, la sonorité de la maison, une surveillance de dragon pendant le jour, tout était obstacle, tout faisait de cet amour un amour impossible. Mais Montefiore avait pour lui, contre tant d'impossibilités, le sang des Marana qui petillait au cœur de cette curieuse Italienne, Espagnole par les mœurs, vierge de fait, impatiente d'aimer. La passion, la fille et Montefiore pouvaient tous trois défier l'univers entier.

Montefiore, poussé autant par l'instinct des hommes à bonnes fortunes que par ces espérances vagues que l'on ne s'explique point et auxquelles nous donnons le nom de pressentiment, mot d'une étonnante vérité, Montefiore passa les premières heures de cette nuit à sa croisée, occupé à regarder au-dessous de lui, dans la situation présumée de la cachette où les deux époux avaient logé l'amour et la joie de leur vieillesse. Le magasin de l'entresol, pour me servir d'une expression française qui fera mieux comprendre les localités, séparait les deux jeunes gens. Le capitaine ne pouvait donc pas recourir aux bruits significativement faits d'un plancher à l'autre, langage tout artificiel que les amants savent créer en semblable occasion. Mais le hasard vint à son secours, ou la jeune fille peut-être! Au moment où il se mit à sa croisée, il vit, sur la noire muraille de la cour, une zone de lumière au centre de laquelle se dessinait la silhouette de Juana : les mouvements répétés du bras, l'attitude, tout faisait deviner qu'elle se coiffait de nuit. — Est-elle seule? se demanda Montefiore. Puis-je mettre sans danger au bout d'un fil une lettre chargée de quelques pièces de monnaie et en frapper la vitre ronde de l'œil-de-bœuf par lequel sa cellule est sans doute éclairée?

Aussitôt il écrivit un billet, le vrai billet de l'officier, du soldat déporté par sa famille à l'île d'Elbe, le billet du marquis déchu, jadis musqué, maintenant capitaine d'habillement. Puis il fit une corde avec tout ce qui fut ingrédient de cordage, y attacha le billet chargé de quelques écus, et le descendit dans le plus profond silence jusqu'au milieu de cette lueur sphérique. — Les ombres, en se projetant, me

dront si sa mère ou sa servante sont avec elle, et, si elle n'est pas seule, pensa Montefiore, je remonterai vivement ma corde.

Mais quand, après mille peines faciles à comprendre, l'argent frappa la vitre, une seule figure, le svelte buste de Juana, s'agita sur la muraille. La jeune fille ouvrit le carreau bien doucement, vit le billet, le prit et resta debout en le lisant. Montefiore s'était nommé, demandait un rendez-vous, il offrait, en style de vieux roman, son cœur et sa main à Juana de Mancini. Ruse infâme et vulgaire, mais dont le succès sera toujours certain! A l'âge de Juana, la noblesse de l'âme n'augmente-t-elle pas les dangers de l'âge? Un poète de ce temps a dit gracieusement : La femme ne succombe que dans sa force. L'amant feint de douter de l'amour qu'il inspire au moment où il est le plus aimé, confiante et fière, une jeune fille voudrait inventer des sacrifices à faire, et ne connaît ni le monde ni les hommes assez pour rester calme au sein de ses passions soulevées, et accabler de son mépris l'homme qui peut accepter une vie offerte en expiation d'un reproche fallacieux. Depuis la sublime constitution des sociétés, la jeune fille se trouve entre les horribles déchirements que lui causent et les calculs d'une vertu prudente et les malheurs d'une faute. Elle perd souvent un amour, le plus délicieux en apparence, le premier, si elle résiste; elle perd un mariage si elle est imprudente. En jetant un coup d'œil sur les vicissitudes de la vie sociale à Paris, il est impossible de douter de la nécessité d'une religion, en sachant que tous les soirs il n'y a pas trop de jeunes filles séduites. Mais Paris est situé dans le quarante-huitième degré de latitude, et Tarragone sous le quarante et unième. La vieille question des climats est encore utile aux narrateurs pour justifier et les dénoûments brusques et les imprudences ou les résistances de l'amour.

Montefiore avait les yeux attachés sur l'élégant profil noir dessiné au milieu de la lueur. Ni lui ni Juana ne pouvaient se voir, une malheureuse frise, bien fâcheusement placée, leur ôtait les bénéfices de la correspondance muette qui peut s'établir entre deux amoureux quand ils se penchent en dehors de leurs fenêtres. Aussi l'âme et l'attention du capitaine étaient-elles concentrées sur le cercle lumineux où, peut-être à son insu, la jeune fille allait innocemment laisser interpréter ses pensées par les gestes qui lui échapperaient. Mais non. Les étranges mouvements de Juana ne permettaient pas à Montefiore de concevoir la moindre espérance. Juana s'amusait à découper le billet. La vertu, la morale, imitent souvent, dans leurs défiances, les prévisions inspirées par la jalousie aux Bartholo de la comédie. Juana, sans encre, sans plumes et sans papier, répondait à coups de ciseaux. Bientôt elle rattacha le billet, l'officier le remonta, l'ouvrit, le mit à la lumière de sa lampe et lut, en lettres à jour : *Venez!* — Venir! se dit-il. Et le poison, l'escopette, la dague de Perez! Et l'apprenti à peine endormi sur le comptoir! Et la servante dans son hamac! Et cette maison aussi sonore que l'est une basse d'opéra, et où j'entends d'ici le ronflement du vieux Perez. Venir! Elle n'a donc plus rien à perdre!

Réflexion poignante! Les débauchés seuls savent être si logiques, et peuvent punir une femme de son dévouement. L'homme a inventé Satan et Lovelace; mais la vierge est un ange auquel il ne sait rien prêter que ses vices; elle est si grande, si belle, qu'il ne peut ni la grandir, ni l'embellir : il ne lui a été donné que le fatal pouvoir de la flétrir en l'attirant dans sa vie fangeuse. Montefiore attendit l'heure la plus somnifère de la nuit; puis, malgré ses réflexions, il descendit sans chaussure, muni de ses pistolets, alla pas à pas, s'arrêta pour écouter le silence, avança les mains, sonda les marches, vit presque dans l'obscurité, toujours prêt à rentrer chez lui s'il survenait le plus léger incident. L'Italien avait revêtu son plus bel uniforme, il avait parfumé sa noire chevelure, et s'était donné l'éclat particulier que la toilette et les soins prêtent aux beautés naturelles; en semblable occurrence, la plupart des hommes sont aussi femmes qu'une femme. Montefiore put arriver sans encombre à la porte secrète du cabinet où la jeune fille avait été logée, cachette pratiquée dans un coin de la maison, élargie en cet endroit par un de ces rentrants capricieux assez fréquents là où les hommes sont obligés, par la cherté du terrain, de serrer leurs maisons les unes contre les autres. Cette cellule appartenait exclusivement à Juana, qui s'y tenait pendant le jour, loin de tous les regards. Jusqu'alors, elle avait couché près de sa mère adoptive; mais l'exiguïté des mansardes où s'étaient réfugiés les deux époux ne leur avait pas permis de prendre avec eux leur pupille. Dona Lagounia avait donc laissé la jeune fille sous la garde et la clef de la porte secrète, sous la protection des idées religieuses les plus efficaces, car elles étaient devenues des superstitions, et sous la défense d'une fierté naturelle, d'une pudeur de sensitive, qui faisaient de la jeune Mancini une exception dans son sexe : elle en avait également les vertus les plus touchantes et les inspirations les plus passionnées; aussi avait-il fallu la modestie, la sainteté de cette vie monotone pour calmer et rafraîchir ce sang brûlé des Marana qui pétillait dans son cœur, et que sa mère adoptive appelait des tentations du démon. Un léger sillon de lumière, tracé sur le plancher par la fente de la porte, permit à Montefiore d'en voir la place; il y gratta doucement, Juana ouvrit. Montefiore entra tout palpitant, et reconnut en la recluse une expression de naïve curiosité, l'ignorance la plus complète de son péril et une sorte d'admiration candide. Il resta pendant un moment frappé par la sainteté du tableau qui s'offrait à ses regards.

Sur les murs, une tapisserie à fond gris parsemée de fleurs violettes; un petit bahut d'ébène, un antique miroir, un immense et vieux fauteuil également en ébène et couvert en tapisserie; puis une table à pieds contournés; sur le plancher un joli tapis; auprès de la table une chaise : voilà tout. Mais sur la table, des fleurs et un ouvrage de broderie; mais au fond, un lit étroit et mince sur lequel Juana rêvait; au-dessus du lit, trois tableaux; au chevet, un crucifix à bénitier, une prière écrite en lettres d'or et encadrée. Les fleurs exhalaient de faibles parfums, les bougies répandaient une douce lumière; tout était calme, pur et sacré. Les idées rêveuses de Juana, mais Juana surtout, avaient communiqué leur charme aux choses, et son âme semblait y rayonner : c'était la perle dans sa nacre. Juana, vêtue de blanc, belle de sa seule beauté, laissant son rosaire pour appeler l'amour, aurait inspiré du respect à Montefiore lui-même, si le silence, si la nuit, si Juana n'avaient pas été si amoureux, si le petit lit blanc n'avait pas laissé voir les draps entr'ouverts et l'oreiller confident de mille confus désirs. Montefiore demeura longtemps debout, ivre d'un bonheur inconnu, peut-être celui de Satan apercevant le ciel par une échappée des nuages qui en forment l'enceinte. — Aussitôt que je vous ai vue, dit-il en pur toscan et d'une voix italiennement mélodieuse, je vous ai aimée. En vous ont été mon âme et ma vie, en vous elles seront pour toujours, si vous voulez.

Juana écoutait en aspirant dans l'air le son de ces paroles que la langue de l'amour rendait magnifiques. — Pauvre petite, comment avez-vous pu respirer si longtemps dans cette noire maison sans y périr? Vous, faite pour régner dans le monde, pour habiter le palais d'un prince, vivre de fête en fête, ressentir les joies que vous faites naître, voir tout à vos pieds, effacer les plus belles richesses par celles de votre beauté, qui ne rencontrera pas de rivales, vous avez vécu là, solitaire, avec ces deux marchands!

Question intéressée. Il voulait savoir si Juana n'avait point eu d'amant. — Oui, répondit-elle. Mais qui donc vous a dit mes pensées les plus secrètes? Depuis quelques mois je suis triste à mourir. Oui, j'aimerais mieux être morte que de rester plus longtemps dans cette maison. Voyez cette broderie, il n'y a pas un point qui n'y ait été fait sans mille pensées affreuses. Que de fois j'ai voulu m'évader pour aller me jeter à la mer! Pourquoi? je ne le sais déjà plus... De petits chagrins d'enfant, mais bien vifs, malgré leur niaiserie... Souvent j'ai embrassé ma mère le soir, comme on embrasse sa mère pour la dernière fois, en me disant intérieurement : — Demain je me tuerai. Puis je ne mourais pas. Les suicidés vont en enfer, et j'avais si grand' peur de l'enfer, que je me résignais à vivre, à toujours me lever, me coucher, travailler aux mêmes heures et faire les mêmes choses. Je ne m'ennuyais pas, mais je souffrais... Et cependant mon père et ma mère m'adorent. Ah! je suis mauvaise, je le dis bien à mon confesseur. —Vous êtes donc toujours restée ici sans divertissements, sans plaisirs? — Oh! je n'ai pas toujours été ainsi. Jusqu'à l'âge de quinze ans, les chants, la musique, les fêtes de l'Eglise, m'ont fait plaisir à voir. J'étais heureuse de me sentir comme les anges, sans péché, de pouvoir communier tous les huit jours, enfin j'aimais Dieu. Mais, depuis trois ans, de jour en jour, tout a changé en moi. D'abord j'ai voulu des fleurs ici, j'en ai eu de bien belles; puis j'ai voulu... Mais je ne veux plus rien, ajouta-t-elle après une pause en souriant à Montefiore. Ne m'avez-vous pas écrit tout à l'heure que vous m'aimeriez toujours?— Oui, ma Juana, s'écria doucement Montefiore en prenant cette adorable fille par la taille et la serrant avec force contre son cœur, oui. Mais laisse-moi te parler comme tu parles à Dieu. N'es-tu pas plus belle que la Marie des cieux? Ecoute. Je te jure, reprit-il en la baisant dans ses cheveux, je jure, en prenant ton front comme le plus beau des autels, de faire de toi mon idole, de te prodiguer toutes les fortunes du monde. A toi mes carrosses, à toi mon palais de Milan, à toi tous les bijoux, les diamants de mon antique famille; à toi, chaque jour, de nouvelles parures; à toi les mille jouissances, toutes les joies du monde. — Oui, dit-elle, j'aime bien tout cela; mais je sens dans mon âme que ce que j'aimerai le plus au monde, ce sera mon cher époux. *Mio caro sposo!* dit-elle; car il est impossible d'attacher aux deux mots français l'admirable tendresse, l'amoureuse élégance de sons dont la langue et la prononciation italiennes revêtent ces trois mots délicieux. Or, l'italien était la langue maternelle de Juana. — Je retrouverai, reprit-elle en lançant à Montefiore un regard où brillait la pureté des chérubins, je retrouverai ma chère religion en *lui*. *Lui* et Dieu, Dieu et *lui*. Ce sera donc vous? dit-elle. Et certes, ce sera vous, s'écria-t-elle après une pause. Tenez, venez voir le tableau que mon père m'a rapporté d'Italie.

Elle prit une bougie, fit un signe à Montefiore, et lui montra au pied du lit un saint Michel terrassant le démon. — Regardez, n'a-t-il pas vos yeux? Aussi, quand je vous ai vu dans la rue, cette rencontre m'a-t-elle semblé un avertissement du ciel. Pendant mes rêveries du matin, avant d'être appelée par ma mère pour la prière, j'avais

tant de fois contemplé cette peinture, cet ange, que j'avais fini par en faire mon époux. Mon Dieu! je vous parle comme je me parle à moi-même. Je dois vous paraître bien folle; mais, si vous saviez comme une pauvre recluse a besoin de dire les pensées qui l'étouffent! Seule, je parlais à ces fleurs, à ces bouquets de tapisserie : ils me comprenaient mieux, je crois, que mon père et ma mère, toujours si graves. — Juana, reprit Montefiore, en lui prenant les mains et les baisant avec une passion qui éclatait dans ses yeux, dans ses gestes et dans le son de sa voix, parle-moi comme à ton époux, comme à toi-même. J'ai souffert tout ce que tu as souffert. Entre nous il doit suffire de peu de paroles pour que nous comprenions notre passé; mais il n'y en aura jamais assez pour exprimer nos félicités à venir. Mets ta main sur mon cœur. Sens-tu comme il bat? Promettons-nous devant Dieu, qui nous voit et nous entend, d'être l'un à l'autre fidèles pendant toute notre vie. Tiens, prends cet anneau... Donne-moi le tien. — Donner mon anneau! s'écria-t-elle avec effroi. — Et pourquoi non? demanda Montefiore inquiet de tant de naïveté. — Mais il me vient de notre saint-père le pape; il m'a été mis au doigt dans mon enfance par une belle dame qui m'a nourrie, qui m'a mise dans cette maison, et m'a dit de le garder toujours. — Juana, tu ne m'aimeras donc pas? — Ah! dit-elle, le voici. Vous, n'est-ce donc pas mieux que moi?

Elle tenait l'anneau en tremblant, et le serrait en regardant Montefiore avec une lucidité questionneuse et perçante. Cet anneau, c'était tout elle-même; elle le lui donna. — Oh! ma Juana, dit Montefiore en la serrant dans ses bras, il faudrait être un monstre pour te tromper... Je t'aimerai toujours...

Juana était devenue rêveuse. Montefiore, pensant en lui-même que, dans cette première entrevue, il ne fallait rien risquer qui pût effaroucher une jeune fille si pure, imprudente par vertu plus que par désir, s'en remit sur l'avenir, sur sa beauté, dont il connaissait le pouvoir, et sur l'innocent mariage de l'anneau, la plus magnifique des unions, la plus légère et la plus forte de toutes les cérémonies, l'hymen du cœur. Pendant le reste de la nuit et pendant la journée du lendemain, l'imagination de Juana devait être une complice de sa passion. Donc il s'efforça d'être aussi respectueux que tendre. Dans cette pensée, aidé par sa passion et plus encore par les désirs que lui inspirait Juana, il fut caressant et onctueux dans ses paroles. Il embarqua l'innocente fille dans tous les projets d'une vie nouvelle, lui peignit le monde sous les couleurs les plus brillantes, l'entretint de ces détails de ménage qui plaisent tant aux jeunes filles, fit avec elle de ces conventions disputées qui donnent des droits et de la réalité à l'amour. Puis, après avoir décidé l'heure accoutumée de leurs rendez-vous nocturnes, il laissa Juana heureuse, mais changée; la Juana pure et sainte n'existait plus : dans le dernier regard qu'elle lui lança, dans le joli mouvement qu'elle fit pour apporter son front aux lèvres de son amant, il y avait déjà plus de passion qu'il n'est permis à une fille d'en montrer. La solitude, l'ennui, des travaux en opposition avec la nature de cette fille avaient fait tout cela; pour la rendre sage et vertueuse, il aurait fallu peut-être l'habituer peu à peu au monde, ou le lui cacher à jamais. — La journée, demain, me paraîtra bien longue, dit-elle en recevant sur le front un baiser chaste encore. Mais restez dans la salle, et parlez un peu haut, pour que je puisse entendre votre voix, elle me remplit le cœur.

Montefiore, devinant toute la vie de Juana, n'en fut que plus satisfait d'avoir su contenir ses désirs pour en mieux assurer le contentement. Il remonta chez lui sans accident. Dix jours se passèrent sans qu'aucun événement troublât la paix et la solitude de cette maison. Montefiore avait déployé toutes ses câlineries italiennes pour le vieux Perez, pour dona Lagounia, pour l'apprenti, même pour la servante, et tous l'aimaient; mais, malgré la confiance qu'il sut leur inspirer, jamais il ne voulut en profiter pour demander à voir Juana, pour faire ouvrir la porte de la délicieuse cellule. La jeune Italienne, affamée de voir son amant, l'en avait bien souvent prié; mais il s'y était toujours refusé par prudence. D'ailleurs, il avait usé tout son crédit et toute sa science pour endormir les soupçons des deux vieux époux, il les avait accoutumés à le voir, lui militaire, ne plus se lever qu'à midi. Le capitaine s'était dit malade. Les deux amants ne vivaient donc plus que la nuit, au moment où tout dormait dans la maison. Si Montefiore n'avait pas été un de ces libertins auxquels l'habitude du plaisir permet de conserver leur sang-froid en toute occasion, ils eussent été dix fois perdus pendant ces dix jours. Un jeune amant, dans la candeur du premier amour, se serait laissé aller à de ravissantes imprudences auxquelles il est si difficile de résister. Mais l'Italien résistait même à Juana boudeuse, à Juana folle, à Juana faisant de ses longs cheveux une chaîne qu'elle lui passait autour du cou pour le retenir. Cependant l'homme le plus perspicace eût été fort embarrassé de deviner les secrets de leurs rendez-vous nocturnes. Il est à croire que, sûr du succès, l'Italien se donna les plaisirs ineffables d'une séduction allant à petits pas, d'un incendie qui gagne graduellement et finit par tout embraser. Le onzième jour, en dînant, il jugea nécessaire de confier, sous le sceau du secret, au vieux Perez, que la cause de sa disgrâce dans sa famille était un mariage disproportionné. Cette fausse confidence était quelque chose d'horrible au milieu du drame nocturne qui se jouait dans cette maison. Montefiore, en joueur expérimenté, se préparait un dénoûment dont il jouissait d'avance en artiste qui aime son art. Il comptait bientôt quitter sans regret la maison et son amour. Or, quand Juana, risquant sa vie peut-être dans une question, demanderait à Perez où était son hôte, après l'avoir longtemps attendu, Perez lui dirait sans connaître l'importance de sa réponse : — Le marquis de Montefiore s'est réconcilié avec sa famille, qui consent à recevoir sa femme, et il est allé la présenter.

Alors Juana!... L'Italien ne s'était jamais demandé ce que deviendrait Juana; mais il en avait étudié la noblesse, la candeur, toutes les vertus, et il était sûr du silence de Juana. Il obtint une mission de je ne sais quel général. Trois jours après, pendant la nuit, la nuit qui précédait son départ, Montefiore, voulant sans doute, comme un tigre, ne rien laisser de sa proie, au lieu de remonter chez lui, entra dès l'après-dîner chez Juana pour se faire une plus longue nuit d'adieux. Juana, véritable Espagnole, véritable Italienne, ayant double passion, fut bien heureuse de cette hardiesse, elle accusait tant d'ardeur! Trouver dans l'amour pur du mariage les cruelles félicités d'un engagement illicite, cacher son époux dans les rideaux de son lit; tromper à demi son père et sa mère adoptive, et pouvoir leur dire, en cas de surprise : — Je suis la marquise de Montefiore! Pour une jeune fille romanesque, et qui, depuis trois ans, ne rêvait pas l'amour sans en rêver tous les dangers, n'était-ce pas une fête? La porte en tapisserie retomba sur eux, sur leurs folies, sur leur bonheur, comme un voile qu'il est inutile de soulever. Il était alors environ neuf heures, le marchand et sa femme lisaient leurs prières du soir; tout à coup le bruit d'une voiture attelée de plusieurs chevaux résonna dans la petite rue; des coups frappés en hâte retentirent dans la boutique, la servante courut ouvrir la porte. Aussitôt, en deux bonds, entra dans la salle antique une femme magnifiquement vêtue, quoiqu'elle sortît d'une berline de voyage horriblement crottée par la boue de mille chemins. Sa voiture avait traversé l'Italie, la France et l'Espagne. C'était la Marana! la Marana qui, malgré ses trente-six ans, malgré ses joies, était dans tout l'éclat d'une *bella folgorante*, afin de ne pas perdre le superbe mot créé pour elle à Milan par ses passionnés adorateurs; la Marana qui, maîtresse avouée d'un roi, avait quitté Naples, les fêtes de Naples, le ciel de Naples, l'apogée de sa vie d'or et de madrigaux, de parfums et de soie, en apprenant par son royal amant les événements d'Espagne et le siége de Tarragone. — A Tarragone, avant la prise de Tarragone! s'était-elle écriée. Je veux être dans dix jours à Tarragone...

Et, sans se soucier d'une cour, ni d'une couronne, elle était arrivée à Tarragone, munie d'un firman quasi impérial, munie d'or qui lui permit de traverser l'empire français avec la vélocité d'une fusée et dans tout l'éclat d'une fusée. Pour les mères il n'y a pas d'espace, une vraie mère pressent tout et voit son enfant d'un pôle à l'autre. — Ma fille! ma fille! cria la Marana.

A cette voix, à cette brusque invasion, à l'aspect de cette reine au petit pied, le livre de prières tomba des mains de Perez et de sa femme; cette voix retentissait comme la foudre, et les yeux de la Marana en lançaient les éclairs. — Elle est là, répondit le marchand d'un ton calme, après une pause pendant laquelle il se remit de l'émotion que lui avaient causée cette brusque arrivée, le regard et la voix de la Marana. — Elle est là, répéta-t-il en montrant la petite cellule. — Oui, mais elle n'a pas été malade? elle est toujours... — Parfaitement bien, dit dona Lagounia. — Mon Dieu! jette-moi maintenant dans l'enfer pour l'éternité, si cela te plaît, s'écria la Marana en se laissant aller tout épuisée, à demi morte, dans un fauteuil.

La fausse coloration due à ses anxiétés tomba soudain, elle pâlit. Elle avait eu de la force pour supporter les souffrances, elle n'en avait plus pour sa joie. La joie était plus violente que sa douleur, car elle contenait les échos de la douleur et les angoisses de la joie. — Cependant, dit-elle, comment avez-vous fait? Tarragone a été prise d'assaut. — Oui, reprit Perez. Mais en me voyant vivant, comment m'avez-vous fait une question? Ne fallait-il pas me tuer pour arriver à Juana?

A cette réponse, la courtisane saisit la main calleuse de Perez, et la baisa en y jetant des larmes qui lui vinrent aux yeux. C'était tout ce qu'elle avait de plus précieux sous le ciel, elle qui ne pleurait jamais. — Bon Perez, dit-elle enfin. Mais vous devez avoir eu des militaires à loger? — Un seul, répondit l'Espagnol. Par bonheur, nous avons le plus loyal des hommes, un homme jadis Espagnol, un Italien qui hait Bonaparte, un homme marié, un homme froid... Il se lève tard et se couche de bonne heure. Il est même malade en ce moment. — Un Italien! Quel est son nom? — Le capitaine Montefiore... — Alors ce ne peut pas être le marquis de Montefiore?... — Si, sénora, lui-même. — A-t-il vu Juana? — Non, dit dona Lagounia. — Vous vous trompez, ma femme, reprit Perez. Le marquis a dû voir Juana pendant un bien court instant, il est vrai; mais je pense qu'il l'aura regardée le jour où elle est entrée ici pendant le souper.

— Ah! je veux voir ma fille! — Rien de plus facile, dit Perez. Elle

dort. Si elle a laissé la clef dans la serrure, il faudra cependant la réveiller.

En se levant pour prendre la double clef de la porte, les yeux du marchand tombèrent par hasard sur la haute croisée. Alors, dans le cercle de lumière projeté sur la noire muraille de la cour intérieure, par la grande vitre ovale de la cellule, il aperçut la silhouette d'un groupe que, jusqu'au gracieux Canova, nul autre sculpteur n'aurait su deviner. L'Espagnol se retourna.

— Je ne sais pas, dit-il à la Marana, où nous avons mis cette clef.

— Vous êtes bien pâle, lui dit-elle.

— Je vais vous dire pourquoi, répondit-il en sautant sur son poignard, qu'il saisit, et dont il frappa violemment la porte de Juana en criant : — Juana, ouvrez ! ouvrez !

Son accent exprimait un épouvantable désespoir, qui glaça les deux femmes.

Et Juana n'ouvrit pas, parce qu'il lui fallut quelque temps pour cacher Montefiore. Elle ne savait rien de ce qui se passait dans la salle. Les doubles portières de tapisserie étouffaient les paroles.

— Madame, je vous mens en disant que je ne sais pas où est la clef. La voici, reprit-il en la tirant du buffet. Mais elle est inutile. Celle de Juana est dans la serrure, et sa porte est barricadée. Nous sommes trompés, ma femme ! dit-il en se tournant vers elle. Il y a un homme chez Juana.

— Par mon salut éternel, la chose est impossible ! lui dit sa femme.

— Ne jurez pas, dona Lagounia. Notre honneur est mort, et cette femme... il montra la Marana qui s'était levée et restait immobile, foudroyée par ces paroles ; cette femme a le droit de nous mépriser. Elle nous a sauvé vie, fortune, honneur, et nous n'avons su que lui garder ses écus.

— Juana, ouvrez ! cria-t-il, ou je brise votre porte.

Et sa voix, croissant en violence, alla retentir jusque dans les greniers de la maison. Mais il était froid et calme. Il tenait en ses mains la vie de Montefiore, et allait laver ses remords avec tout le sang de l'Italien.

— Sortez, sortez, sortez, sortez tous ! cria la Marana en sautant avec l'agilité d'une tigresse sur le poignard qu'elle arracha des mains de Perez étonné.

— Sortez, Perez, reprit-elle avec tranquillité, sortez, vous, votre femme, votre servante et votre apprenti. Il va y avoir un meurtre ici. Vous pourriez être fusillés tous par les Français. N'y soyez pour rien, cela me regarde seule. Entre ma fille et moi, il ne doit y avoir que Dieu. Quant à l'homme, il m'appartient. La terre entière ne l'arracherait pas de mes mains. Allez, allez donc, je vous pardonne. Je le vois, cette fille est une Marana. Vous, votre religion, votre honneur, étiez trop faibles pour lutter contre mon sang.

Elle poussa un soupir affreux et leur montra des yeux secs. Elle avait tout perdu et savait souffrir, elle était courtisane. La porte s'ouvrit. La Marana oublia tout, et Perez, faisant signe à sa femme, put rester à son poste.

En vieil Espagnol intraitable sur l'honneur, il voulait aider à la vengeance de la mère trahie. Juana, doucement éclairée, blanchement vêtue, se montra calme au milieu de sa chambre.

— Que me voulez-vous ? dit-elle.

La Marana ne put réprimer un léger frisson.

— Perez, demanda-t-elle, ce cabinet a-t-il une autre issue ?

Perez fit un geste négatif ; et, confiante en ce geste, la courtisane s'avança dans la chambre.

— Juana, je suis votre mère, votre juge, et vous vous êtes mise dans la seule situation où je pusse me découvrir à vous. Vous êtes venue à moi, vous que je voulais au ciel. Ah ! vous êtes tombée bien bas. Il y a chez vous un amant.

— Madame, il ne doit et ne peut s'y trouver que mon époux, répondit-elle. Je suis la marquise de Montefiore.

— Il y en a donc deux ? dit le vieux Perez de sa voix grave. Il m'a dit être marié.

— Montefiore, mon amour ! cria la jeune fille en déchirant les rideaux et montrant l'officier, viens, ces gens te calomnient.

L'Italien se montra pâle et blême, il voyait un poignard dans la main de la Marana, et connaissait la Marana.

Aussi, d'un bond, s'élança-t-il hors de la chambre, en criant d'une voix tonnante : — Au secours ! au secours ! l'on assassine un Français. Soldats du 6e de ligne, courez chercher le capitaine Diard ! Au secours !

Perez avait étreint le marquis, et allait de sa large main lui faire un bâillon naturel, lorsque la courtisane, l'arrêtant, lui dit : — Tenez-le bien, mais laissez-le crier. Ouvrez les portes, laissez-les ouvertes, et sortez tous, je vous le répète. — Quant à toi, reprit-elle en s'adressant à Montefiore, crie, appelle au secours. Quand les pas de tes soldats se feront entendre, tu auras cette lame dans le cœur. — Es-tu marié ? Réponds.

Montefiore, tombé sur le seuil de la porte, à deux pas de Juana, n'entendait plus, ne voyait plus rien, si ce n'est la lame du poignard, dont les rayons luisants l'aveuglaient.



La courtisane s'avança dans la chambre. — PAGE 24.

— Il m'aurait donc trompée ? dit lentement Juana. Il s'est dit libre.

— Il m'a dit être marié, reprit Perez de sa voix grave.

— Sainte Vierge ! s'écria dona Lagounia.

— Répondras-tu donc, âme de boue ? dit la Marana à voix basse en se penchant à l'oreille du marquis.

— Votre fille, dit Montefiore.

— La fille que j'avais est morte ou va mourir, répliqua la Marana. Je n'ai plus de fille. Ne prononce plus ce mot. Réponds, es-tu marié ?

— Non, madame, dit enfin Montefiore, voulant gagner du temps. Je veux épouser votre fille.

— Mon noble Montefiore ! dit Juana respirant.

— Alors pourquoi fuir et appeler au secours ? demanda l'Espagnol. Terrible lueur !

Juana ne dit rien, mais elle se tordit les mains et alla s'asseoir dans son fauteuil. En cet instant, il se fit au dehors un tumulte assez facile à distinguer par le profond silence qui régnait au parloir. Un soldat du 6e de ligne, passant par hasard dans la rue au moment où Montefiore criait au secours, était allé prévenir Diard. Le quartier-maître, qui heureusement rentrait chez lui, vint, accompagné de quelques amis.

— Pourquoi fuir? reprit Montefiore en entendant la voix de son ami, parce que je vous disais vrai. Diard! Diard! cria-t-il d'une voix perçante.

Mais, sur un mot de son maître, qui voulait que tout chez lui fût du meurtre, l'apprenti ferma la porte, et les soldats furent obligés de l'enfoncer. Avant qu'ils n'entrassent, la Marana put donc donner au coupable un coup de poignard; mais sa colère concentrée l'empêcha de bien ajuster, et la lame glissa sur l'épaulette de Montefiore.

Néanmoins, elle y mit tant de force, que l'Italien alla tomber aux pieds de Juana, qui ne s'en aperçut pas. La Marana sauta sur lui; puis, cette fois, pour ne pas le manquer, elle le prit à la gorge, le maintint avec un bras de fer, et le visa au cœur.

— Je suis libre et j'épouse! je le jure par Dieu, par ma mère, par tout ce qu'il y a de plus sacré au monde; je suis garçon, j'épouse, ma parole d'honneur!

Et il mordait le bras de la courtisane.

— Allez! ma mère, dit Juana, tuez-le. Il est trop lâche, je n'en veux pas pour époux, fût-il dix fois plus beau.

— Ah! je retrouve ma fille, cria la mère.

— Que se passe-t-il donc ici? demanda le quartier-maître survenant.

— Il y a, s'écria Montefiore, que l'on m'assassine au nom de cette fille, qui prétend que je suis son amant, qui m'a entraîné dans un piége, et que l'on veut me forcer d'épouser contre mon gré...

— Tu n'en veux pas! s'écria Diard, frappé de la beauté sublime que l'indignation, le mépris et la haine prêtaient à Juana, déjà si belle; tu es bien difficile! s'il lui faut un mari, me voilà. Rengaînez vos poignards.



Diard

La Marana prit l'Italien, le releva, l'attira près du lit de sa fille, et lui dit à l'oreille : — Si je t'épargne, rends-en grâce à ton dernier mot. Mais, souviens-t'en! Si ta langue flétrit jamais ma fille, nous nous reverrons. — De quoi peut se composer la dot? demanda-t-elle à Perez.

— Elle a deux cent mille piastres fortes...

— Ce ne sera pas tout, monsieur, dit la courtisane à Diard. Qui êtes-vous? — Vous pouvez sortir, reprit-elle en se tournant vers Montefiore.

En entendant parler de deux cent mille piastres fortes, le marquis s'avança disant : — Je suis bien réellement libre...

Un regard de Juana lui ôta la parole. — Vous êtes bien réellement libre de sortir, lui dit-elle.

Et l'Italien sortit.

— Hélas! monsieur, reprit la jeune fille en s'adressant à Diard, je vous remercie avec admiration. Mon époux est au ciel, ce sera Jésus-Christ. Demain, j'entrerai au couvent de...

— Juana, ma Juana, tais-toi! cria la mère en la serrant dans ses bras. Puis elle lui dit à l'oreille : — Il te faut un autre époux.

Juana pâlit.

— Qui êtes-vous, monsieur? répéta-t-elle en regardant le Provençal.

— Je ne suis encore, dit-il, que le quartier-maître du 6e de ligne. Mais, pour une telle femme, on se sent le cœur de devenir maréchal de France. Je me nomme Pierre-François Diard. Mon père était prévôt des marchands; je ne suis donc pas un...

— Et vous êtes honnête homme, n'est-ce pas? s'écria la Marana. Si vous plaisez à la signora Juana de Mancini, vous pouvez être heureux l'un et l'autre.

— Juana, reprit-elle d'un ton grave, en devenant la femme d'un brave et digne homme, songe que tu seras mère. J'ai juré que tu pourrais embrasser au front tes enfants sans rougir... (là, sa voix s'altéra légèrement). J'ai juré que tu serais une femme vertueuse. Attends-toi donc, dans cette vie, à bien des peines; mais, quoi qu'il arrive, reste pure, et sois en tout fidèle à ton mari; sacrifie-lui tout, il sera le père de tes enfants... Un père à tes enfants!... Va! entre un amant et toi, tu rencontreras toujours ta mère; je la serai dans les dangers seulement... Vois-tu le poignard de Perez... Il est dans ta dot, dit-elle en prenant l'arme et la jetant sur le lit de Juana, je l'y laisse comme une garantie de ton honneur, tant que j'aurai les yeux ouverts et les bras libres. Adieu, dit-elle en retenant ses pleurs, fasse le ciel que nous ne nous revoyions jamais.

A cette idée, ses larmes coulèrent en abondance.

— Pauvre enfant! tu as été bien heureuse dans cette cellule, plus que tu ne le crois! — Faites qu'elle ne la regrette jamais, dit-elle en regardant son futur gendre.

Ce récit, purement introductif, n'est point le sujet principal de cette Etude, pour l'intelligence de laquelle il était nécessaire d'expliquer, avant toutes choses, comment il se fit que le capitaine Diard épousa Juana de Mancini, comment Montefiore et Diard se connurent, et de faire comprendre quel cœur, quel sang, quelles passions animaient madame Diard.

Lorsque le quartier-maître eut rempli les longues et lentes formalités sans lesquelles il n'est pas permis à un militaire français de se marier, il était devenu passionnément amoureux de Juana de Mancini. Juana de Mancini avait eu le temps de réfléchir à sa destinée. Destinée affreuse! Juana, qui n'avait pour Diard ni estime, ni amour, se trouvait néanmoins liée à lui par une parole, imprudente sans doute, mais nécessaire. Le Provençal n'était ni beau, ni bien fait. Ses manières, dépourvues de distinction, se ressentaient également du mauvais ton de l'armée, des mœurs de sa province et d'une incomplète éducation. Pouvait-elle donc aimer Diard, cette jeune fille toute

grâce et toute élégance, mue par un invincible instinct de luxe et de bon goût, et que sa nature entraînait d'ailleurs vers la sphère des hautes classes sociales. Quant à l'estime, elle refusait même ce sentiment à Diard, précisément parce que Diard l'épousait. Cette répulsion était toute naturelle. La femme est une sainte et belle créature, mais presque toujours incomprise, et presque toujours mal jugée, parce qu'elle est incomprise. Si Juana eût aimé Diard, elle l'eût estimé. L'amour crée dans la femme une femme nouvelle : celle de la veille n'existe plus le lendemain. En revêtant la robe nuptiale d'une passion où il y va de toute la vie, une femme la revêt pure et blanche. Renaissant vertueuse et pudique, il n'y a plus de passé pour elle; elle est tout avenir et doit tout oublier, pour tout réapprendre. En ce sens, le vers assez célèbre qu'un poëte moderne a mis aux lèvres de Marion Delorme était trempé dans le vrai, vers tout cornélien d'ailleurs.

Et l'amour m'a refait une virginité

Ce vers ne semblait-il pas une réminiscence de quelque tragédie de Corneille, tant y revivait la facture substantivement énergique du père de notre théâtre ? Et cependant le poëte a été forcé d'en faire le sacrifice au génie essentiellement vaudevilliste du parterre.

Donc Juana, sans amour, restait la Juana trompée, humiliée, dégradée. Juana ne pouvait pas honorer l'homme qui l'acceptait ainsi. Elle sentait, dans toute la consciencieuse pureté du jeune âge, cette distinction, subtile en apparence, mais d'une vérité sacrée, légale selon le cœur, et que les femmes appliquent instinctivement dans tous leurs sentiments, même les plus irréfléchis. Juana devint profondément triste en découvrant l'étendue de la vie. Elle tourna souvent ses yeux pleins de larmes, fièrement réprimées, et sur Perez et sur dona Lagounia, qui, tous deux, comprenaient les amères pensées contenues dans ces larmes ; mais ils se taisaient. A quoi bon les reproches? Pourquoi des consolations? Plus vives elles sont, plus elles élargissent le malheur.

Un soir, Juana, stupide de douleur, entendit, à travers la portière de sa cellule, que les deux époux croyaient fermée, une plainte échappée à sa mère adoptive.

— La pauvre enfant mourra de chagrin.

— Oui, répliqua Perez d'une voix émue. Mais que pouvons-nous? Irai-je maintenant vanter la chaste beauté de ma pupille au comte d'Arcos, à qui j'espérais la marier?

— Une faute n'est pas le vice, dit la vieille femme, indulgente autant que pouvait l'être un ange.

— Sa mère l'a donnée, reprit Perez.

— En un moment, et sans la consulter! s'écria dona Lagounia.

— Elle a bien su ce qu'elle faisait.

— En quelles mains ira notre perle!

— N'ajoute pas un mot, ou je cherche querelle à ce... Diard. Et, ce serait un autre malheur.

En entendant ces terribles paroles, Juana comprit alors le bonheur dont le cours avait été troublé par sa faute. Les heures pures et candides de sa douce retraite auraient donc été récompensées par cette éclatante et splendide existence dont elle avait si souvent rêvé les délices, rêves qui avaient causé sa ruine. Tomber du haut de la grandesse à *monsieur* Diard ! Juana pleura, Juana devint presque folle. Elle flotta pendant quelques instants entre le vice et la religion. Le vice était un prompt dénoûment ; la religion, une vie entière de souffrances. La méditation fut orageuse et solennelle. Le lendemain était un jour fatal, celui du mariage. Juana pouvait encore rester Juana. Libre, elle savait jusqu'où irait son malheur; mariée, elle ignorait jusqu'où il devait aller. La religion triompha. Dona Lagounia vint près de sa fille prier et veiller aussi pieusement qu'elle eût prié, veillé près d'une mourante.

— Dieu le veut, dit-elle à Juana.

La nature donne alternativement à la femme une force particulière qui l'aide à souffrir, et une faiblesse qui lui conseille la résignation. Juana se résigna sans arrière-pensée. Elle voulut obéir au vœu de sa mère et traverser le désert de la vie pour arriver au ciel, tout en sachant qu'elle ne trouverait point de fleurs dans son pénible voyage. Elle épousa Diard. Quant au quartier-maître, s'il ne trouvait pas grâce devant Juana, qui ne l'aurait absous? il aimait avec ivresse. La Marana, si naturellement habile à pressentir l'amour, avait reconnu en lui l'accent de la passion, et deviné le caractère brusque, les mouvements généreux, particuliers aux méridionaux. Dans le paroxysme de sa grande colère, elle n'avait aperçu que les belles qualités de Diard, et crut en voir assez pour que le bonheur de sa fille fût à jamais assuré.

Les premiers jours de ce mariage furent heureux en apparence; ou, pour exprimer l'un de ces faits latents dont toutes les misères sont ensevelies par les femmes au fond de leur âme, Juana ne voulut point détrôner la joie de son mari. Double rôle, épouvantable à jouer, et que jouent, tôt ou tard, la plupart des femmes mal mariées. De cette vie, un homme n'en peut raconter que les faits, les cœurs féminins seuls en devineront les sentiments. N'est-ce pas une histoire impossible à retracer dans toute sa vérité? Juana, luttant à toute heure contre sa nature à la fois espagnole et italienne, ayant tari la source de ses larmes à pleurer en secret, était une de ces créations typiques destinées à représenter le malheur féminin dans sa plus vaste expression : douleur incessamment active, et dont la peinture exigerait des observations si minutieuses, que, pour les gens avides d'émotions dramatiques, elle deviendrait insipide. Cette analyse, où chaque épouse devrait retrouver quelques-unes de ses propres souffrances, pour les comprendre toutes, ne serait-elle pas un livre entier? Livre ingrat de sa nature, et dont le mérite consisterait en teintes fines, en nuances délicates, que les critiques trouveraient molles et diffuses. D'ailleurs, qui pourrait aborder, sans porter un autre cœur en son cœur, ces touchantes et profondes élégies que certaines femmes emportent dans la tombe : mélancolies incomprises, même de ceux qui les excitent; soupirs inexaucés, dévouements sans récompenses, terrestres du moins; magnifiques silences méconnus; vengeances dédaignées; générosités perpétuelles et perdues; plaisirs souhaités et trahis; charités d'ange accomplies mystérieusement; enfin toutes ses religions et son inextinguible amour? Juana connut cette vie, et le sort ne lui fit grâce de rien. Elle fut toute la femme, mais la femme malheureuse et souffrante, la femme sans cesse offensée et pardonnant toujours, la femme pure comme un diamant sans tache; elle qui, de ce diamant, avait la beauté, l'éclat, et, dans cette beauté, dans cet éclat, une vengeance toute prête. Elle n'était certes pas fille à redouter le poignard ajouté à sa dot.

Cependant, animé par un amour vrai, par une de ces passions qui changent momentanément les plus détestables caractères et mettent en lumière tout ce qu'il y a de beau dans une âme, Diard sut d'abord se comporter en homme d'honneur. Il força Montefiore à quitter le régiment, et même le corps d'armée, afin que sa femme ne le rencontrât point pendant le peu de temps qu'il comptait rester en Espagne. Puis, le quartier-maître demanda son changement, et réussit à passer dans la garde impériale. Il voulait à tout prix acquérir un titre, des honneurs et une considération en rapport avec sa grande fortune. Dans cette pensée, il se montra courageux à l'un de nos plus sanglants combats en Allemagne; mais il y fut trop dangereusement blessé pour rester au service. Menacé de perdre une jambe, il eut sa retraite, sans le titre de baron, sans les récompenses qu'il avait désiré gagner, et qu'il aurait peut-être obtenues s'il n'eût pas été Diard. Cet événement, sa blessure, ses espérances trahies, contribuèrent à changer son caractère. Son énergie provençale, exaltée pendant un moment, tomba soudain. Néanmoins, il fut d'abord soutenu par sa femme, à laquelle ces efforts, ce courage, cette ambition, donnèrent quelque croyance en son mari, et qui, plus que toute autre, devait se montrer ce que sont les femmes, consolantes et tendres dans les peines de la vie. Animé par quelques paroles de Juana, le chef de bataillon en retraite vint à Paris, et résolut de conquérir, dans la carrière administrative, une haute position qui commandât le respect, fît oublier le quartier-maître du 6e de ligne, et dotât un jour madame Diard de quelque beau titre. Sa passion pour cette séduisante créature l'aidait à en deviner les vœux secrets. Juana se taisait, mais il la comprenait; il n'en était pas aimé comme un amant rêve de l'être; il le savait, et voulait se faire estimer, aimer, chérir. Il pressentait le bonheur, ce malheureux homme, en trouvant en toute occasion sa femme et douce et patiente; mais cette douceur, cette patience, trahissaient la résignation à laquelle il devait Juana. La résignation, la religion, était-ce l'amour? Souvent Diard eût souhaité des refus là où il rencontrait une chaste obéissance; souvent il aurait donné sa vie éternelle pour que Juana daignât pleurer sur son sein et ne déguisât pas ses pensées sous une riante figure qui mentait noblement. Beaucoup d'hommes jeunes, car, à un certain âge, nous ne luttons plus, veulent triompher d'une destinée mauvaise dont les nuages grondent, de temps à autre, à l'horizon de leur vie; et, au moment où ils roulent dans les abîmes du malheur, il faut leur savoir gré de ces combats ignorés.

Comme beaucoup de gens, Diard essaya de tout, et tout lui fut hostile. Sa fortune lui permit d'entourer sa femme des jouissances du luxe parisien : elle eut un grand hôtel, de grands salons, et tint une de ces grandes maisons où abondent et les artistes, peu jugeurs de leur nature, et quelques intrigants qui font nombre, et les gens disposés à s'amuser partout, et certains hommes à la mode, tous amoureux de Juana. Ceux qui se mettent en évidence à Paris doivent ou dompter Paris ou subir Paris. Diard n'avait pas un caractère assez fort, assez compacte, assez persistant, pour commander au monde de cette époque, parce que, à cette époque, chacun voulait s'élever. Les classifications sociales toutes faites sont peut-être un grand bien, même pour le peuple. Napoléon nous a confié les peines qu'il se donna pour imposer le respect à sa cour, où la plupart de ses sujets avaient été ses égaux. Mais Napoléon était Corse et Diard Provençal. A génie égal, un insulaire sera toujours plus complet que ne l'est l'homme de la terre

ferme, et, sous la même latitude, le bras de mer qui sépare la Corse de la Provence est, en dépit de la science humaine, un océan tout entier qui en fait deux patries.

De sa position fausse, qu'il faussa encore, dérivèrent pour Diard de grands malheurs. Peut-être y a-t-il des enseignements utiles dans la filiation imperceptible des faits qui engendrèrent le dénoûment de cette histoire. D'abord, les railleurs de Paris ne voyaient pas, sans un malin sourire, les tableaux avec lesquels l'ancien quartier-maître décora son hôtel. Les chefs-d'œuvre achetés la veille furent enveloppés dans le reproche muet que chacun adressait à ceux qui avaient été pris en Espagne, et ce reproche était la vengeance des amours-propres que la fortune de Diard offensait. Juana comprit quelques-uns de ces mots à double sens auxquels le Français excelle. Alors, par son conseil, son mari renvoya les tableaux à Tarragone. Mais le public, décidé à mal prendre les choses, dit : — Ce Diard est fin, il a vendu ses tableaux. De bonnes gens continuèrent à croire que les toiles qui restèrent dans ses salons n'étaient pas loyalement acquises. Quelques femmes jalouses demandaient comment *un Diard* avait pu épouser une jeune fille et si riche et si belle. De là, des commentaires, des railleries sans fin, comme on sait les faire à Paris. Cependant Juana rencontrait partout un respect commandé par sa vie pure et religieuse, qui triomphait de tout, même des calomnies parisiennes; mais ce respect s'arrêtait à elle et manquait à son mari. Sa perspicacité féminine et son regard brillant, en planant dans ses salons, ne lui apportaient que des douleurs.

Cette mésestime était encore une chose toute naturelle. Les militaires, malgré les vertus que l'imagination leur accorde, ne pardonnèrent pas à l'ancien quartier-maître du 6e de ligne, précisément parce qu'il était riche et voulait faire figure à Paris. Or, à Paris, de la dernière maison du faubourg Saint-Germain au dernier hôtel de la rue Saint-Lazare, entre la butte du Luxembourg et celle de Montmartre, tout ce qui s'habille et babille, s'habille pour sortir et sort pour babiller, tout ce monde de petits et de grands airs, ce monde vêtu d'impertinence et doublé d'humbles désirs, d'envie et de courtisanerie, tout ce qui est doré et dédoré, jeune et vieux, noble d'hier ou noble du quatrième siècle, tout ce qui se moque d'un parvenu, tout ce qui a peur de se compromettre, tout ce qui veut démolir un pouvoir, sauf à l'adorer s'il résiste; toutes ces oreilles entendent, toutes ces langues disent et toutes ces intelligences savent, en une seule soirée, où est né, où a grandi, ce qu'a fait ou n'a pas fait le nouveau venu qui prétend à des honneurs dans ce monde. S'il n'existe pas de Cour d'assises pour la haute société, elle rencontre le plus cruel de tous les procureurs généraux, un être moral, insaisissable, à la fois juge et bourreau : il accuse et il marque. N'espérez lui rien cacher, dites-lui tout vous-même, il veut tout savoir et sait tout. Ne demandez pas où est le télégraphe inconnu qui lui transmet, à la même heure, en un clin d'œil, en tous lieux, une histoire, un scandale, une nouvelle; ne demandez pas qui le remue. Ce télégraphe est un mystère social, un observateur ne peut qu'en constater les effets. Il y en a d'incroyables exemples, un seul suffit. L'assassinat du duc de Berry, frappé à l'Opéra, fut conté dans la dixième minute qui suivit le crime, au fond de l'île Saint-Louis. L'opinion émanée du 6e de ligne sur Diard filtra dans le monde le soir même où il donna son premier bal.

Diard ne pouvait donc plus rien sur le monde. Dès lors, sa femme seule avait la puissance de faire quelque chose de lui. Miracle de cette singulière civilisation! A Paris, si un homme ne sait rien être par lui-même, sa femme, lorsqu'elle est jeune et spirituelle, lui offre encore des chances pour son élévation. Parmi les femmes, il s'en est rencontré de malades, de faibles en apparence, qui, sans se lever de leur divan, sans sortir de leur chambre, ont dominé la société, remué mille ressorts, et placé leurs maris là où elles voulaient être vaniteusement placées. Mais Juana, dont l'enfance s'était naïvement écoulée dans sa cellule de Tarragone, ne connaissait aucun des vices, aucune des lâchetés ni aucune des ressources du monde parisien; elle le regardait en jeune fille curieuse, elle n'en apprenait que ce que sa douleur et sa fierté blessée lui en révélaient. D'ailleurs, Juana avait le tact d'un cœur vierge qui recevait les impressions par avance, à la manière des sensitives. La jeune solitaire, devenue si promptement femme, comprit que si elle essayait de contraindre le monde à honorer son mari, ce serait mendier à l'espagnole, une escopette en main. Puis, la fréquence et la multiplicité des précautions qu'elle devait prendre n'en accuseraient-elles pas toute la nécessité? Entre ne pas se faire respecter et se faire trop respecter, il y avait pour Diard tout un abîme. Soudain elle devina le monde comme naguère elle avait deviné la vie, et elle n'apercevait partout pour elle que l'immense étendue d'une infortune irréparable. Puis, elle eut encore le chagrin de reconnaître tardivement l'incapacité particulière de son mari, l'homme le moins propre à ce qui demandait de la suite dans les idées. Il ne comprenait rien au rôle qu'il devait jouer dans le monde, il n'en saisissait ni l'ensemble, ni les nuances, et les nuances y étaient tout. Ne se trouvait-il pas dans une de ces situations où la finesse peut aisément remplacer la force? Mais la finesse qui réussit toujours est peut-être la plus grande de toutes les forces.

Or, loin d'étancher la tache d'huile faite par ses antécédents, Diard se donna mille peines pour l'étendre. Ainsi, ne sachant pas bien étudier la phase de l'Empire au milieu de laquelle il arrivait, il voulut, quoiqu'il ne fût que chef d'escadron, être nommé préfet. Alors presque tout le monde croyait au génie de Napoléon, sa faveur avait tout agrandi. Les préfectures, ces empires au petit pied, ne pouvaient plus être chaussées que par des grands noms, par des chambellans de S. M. l'empereur et roi. Déjà les préfets étaient devenus des vizirs. Donc, les faiseurs du grand homme se moquèrent de l'ambition avouée par le chef d'escadron, et Diard se mit à solliciter une sous-préfecture. Il y eut un désaccord ridicule entre la modestie de ses prétentions et la grandeur de sa fortune. Ouvrir des salons royaux, afficher un luxe insolent, puis quitter la vie millionnaire pour aller à Issoudun ou à Savenay, n'était-ce pas se mettre au-dessous de sa position? Juana, trop tard instruite de nos lois, de nos mœurs, de nos coutumes administratives, éclaira donc trop tard son mari. Diard, désespéré, sollicita successivement auprès de tous les pouvoirs ministériels; Diard, repoussé partout, ne put rien être, et alors le monde le jugea comme il était jugé par le gouvernement et comme il se jugeait lui-même. Diard avait été grièvement blessé sur un champ de bataille, et Diard n'était pas décoré. Le quartier-maître, riche, mais sans considération, ne trouva point de place dans l'État; la société lui refusa logiquement celle à laquelle il prétendait dans la société. Enfin, chez lui, ce malheureux éprouvait en toute occasion la supériorité de sa femme. Quoiqu'elle usât d'un tact il faudrait dire velouté, si l'épithète n'était trop hardie, pour déguiser à son mari cette suprématie qui l'étonnait elle-même, et dont elle était humiliée, Diard finit par en être affecté. Nécessairement, à ce jeu, les hommes s'abattent, se grandissent ou deviennent mauvais. Le courage ou la passion de cet homme devaient donc s'amoindrir sous les coups réitérés que ses fautes portaient à son amour-propre, et il faisait faute sur faute. D'abord il avait tout à combattre, même ses habitudes et son caractère. Passionné Provençal, franc dans ses vices autant que dans ses vertus, cet homme, dont les fibres ressemblaient à des cordes de harpe, fut tout cœur pour ses anciens amis. Il secourut les gens crottés aussi bien que les nécessiteux de haut rang; bref, il avoua tout le monde, et donna, dans son salon doré, la main à de pauvres diables. Voyant cela, le général de l'Empire, variation de l'espèce humaine dont bientôt aucun type n'existera plus, n'offrit pas son accolade à Diard, et lui dit insolemment : — Mon cher! en l'abordant. Là où les généraux déguisèrent leur insolence sous leur bonhomie soldatesque, le peu de gens de bonne compagnie que voyait Diard lui témoignèrent ce mépris élégant, verni, contre lequel un homme nouveau est presque toujours sans armes. Enfin le maintien, la gesticulation italienne à demi, le parler de Diard, la manière dont il s'habillait tout en lui repoussait le respect que l'observation exacte des choses voulues par le bon ton fait acquérir aux gens vulgaires, et dont le joug ne peut être secoué que par les grands pouvoirs. Ainsi va le monde.

Ces détails peignent faiblement les mille supplices auxquels Juana fut en proie, ils vinrent un à un; chaque nature sociale lui apporta son coup d'épingle; et, pour une âme qui préfère les coups de poignard, n'y avait-il pas d'atroces souffrances dans cette lutte où Diard recevait des affronts sans les sentir, et où Juana les sentait sans les recevoir? Puis un moment arriva, moment épouvantable, où elle eut du monde une perception lucide, et ressentit à la fois toutes les douleurs qui s'y étaient d'avance amassées pour elle. Elle jugea son mari tout à fait incapable de monter les hauts échelons de l'ordre social, et devina jusqu'où il devait en descendre le jour où le cœur lui faudrait. Là, Juana prit Diard en pitié. L'avenir était bien sombre pour cette jeune femme. Elle vivait toujours dans l'appréhension d'un malheur, sans savoir d'où pourrait venir ce malheur. Ce pressentiment était dans son âme comme une contagion est dans l'air; mais elle savait trouver la force de déguiser ses angoisses sous des sourires. Elle en était venue à ne plus penser à elle. Juana se servit de son influence pour faire abdiquer à Diard toutes ses prétentions, et lui montrer, comme un asile, la vie douce et bienfaisante du foyer domestique. Les maux venaient du monde, ne fallait-il pas bannir le monde? Chez lui, Diard trouverait la paix, le respect; il y régnerait. Elle se sentait assez forte pour accepter la rude tâche de le rendre heureux, lui, mécontent de lui-même. Son énergie s'accrut avec les difficultés de la vie, elle eut tout l'héroïsme secret nécessaire à sa situation, et fut inspirée par ces religieux désirs qui soutiennent l'ange chargé de protéger une âme chrétienne : superstitieuse poésie, images allégoriques de nos deux natures.

Diard abandonna ses projets, ferma sa maison et vécut dans son intérieur, s'il est permis d'employer une expression si tombère. Mais là fut l'écueil. Le pauvre militaire avait une de ces âmes tout excentriques auxquelles il faut un mouvement perpétuel. Diard était un de ces hommes instinctivement forcés à repartir aussitôt qu'ils sont arrivés, et dont le but vital semble être d'aller et de venir sans cesse, comme les roues dont parle l'Écriture sainte. D'ailleurs, peut-être, cherchait-il à se fuir lui-même. Sans se lasser de Juana, sans pouvoir accuser Juana, sa passion pour elle, devenue plus calme par la possession, le rendit à son caractère. Dès lors, ses moments d'abatte-

ment furent plus fréquents, et il se livra souvent à ses vivacités méridionales. Plus une femme est vertueuse et plus elle est irréprochable, plus un homme aime à la trouver en faute, quand ce ne serait que pour faire acte de sa supériorité légale; mais, si par hasard elle lui est complétement imposante, il éprouve le besoin de lui forger des torts. Alors, entre époux, les riens grossissent et deviennent des Alpes. Mais Juana, patiente sans orgueil, douce sans cette amertume que les femmes savent jeter dans leur soumission, ne laissait aucune prise à la méchanceté calculée, la plus âpre de toutes les méchancetés. Puis, elle était une de ces nobles créatures auxquelles il est impossible de manquer; son regard, dans lequel sa vie éclatait, sainte et pure, son regard de martyre avait la pesanteur d'une fascination. Diard, gêné d'abord, puis froissé, finit par voir un joug pour lui dans cette haute vertu. La sagesse de sa femme ne lui donnait point d'émotions violentes, et il souhaitait des émotions. Il se trouve des milliers de scènes jouées au fond des âmes sous ces froides déductions d'une existence en apparence simple et vulgaire. Entre tous ces petits drames, qui durent si peu, mais qui entrent si avant dans la vie, et sont presque toujours les présages de la grande infortune écrite dans la plupart des mariages, il est difficile de choisir un exemple. Cependant il est une scène qui servit plus particulièrement à marquer le moment où, dans cette vie à deux, la mésintelligence commença. Peut-être servira-t-elle à expliquer le dénoûment de cette histoire.

Juana avait deux enfants, deux garçons, heureusement pour elle. Le premier était venu sept mois après son mariage. Il se nommait Juan, et ressemblait à sa mère. Elle avait eu le second deux ans après son arrivée à Paris. Celui-là ressemblait également à Diard et à Juana, mais beaucoup plus à Diard; il en portait les noms. Depuis cinq ans, Francisque était pour Juana l'objet des soins les plus tendres. Constamment la mère s'occupait de cet enfant : à lui les caresses mignonnes, à lui les joujoux; mais à lui surtout les regards pénétrants de la mère; Juana l'avait épié dès le berceau; elle en avait étudié les cris, les mouvements; elle voulait en deviner le caractère pour en diriger l'éducation. Il semblait que Juana n'eût que cet enfant. Le Provençal, voyant Juan presque dédaigné, le prit sous sa protection; et, sans s'expliquer si ce petit était l'enfant de l'amour éphémère auquel il devait Juana, ce mari, par une espèce de flatterie admirable, en fit son Benjamin. De tous les sentiments dûs au sang de ses aïeules, et qui la dévoraient, madame Diard n'accepta que l'amour maternel. Mais elle aimait ses enfants, et avec la violence sublime dont l'exemple a été donné par la Marana qui agit dans le préambule de cette histoire, et avec la gracieuse pudeur, avec l'entente délicate des vertus sociales dont la pratique était la gloire de sa vie et sa récompense intime. La pensée secrète, la consciencieuse maternité, qui avaient imprimé à la vie de la Marana un cachet de poésie rude, étaient pour Juana une vie avouée, une consolation de toutes les heures. Sa mère avait été vertueuse comme les autres femmes sont criminelles, à la dérobée, elle avait volé son bonheur tacite; elle n'en avait pas joui. Mais Juana, malheureuse par la vertu, comme sa mère était malheureuse par le vice, trouvait à toute heure les ineffables délices que sa mère avait tant enviées et desquelles elle avait été privée. Pour elle comme pour la Marana, la maternité comprit donc tous les sentiments terrestres. L'une et l'autre, par des causes contraires, n'eurent pas d'autre consolation dans leur misère. Juana aima peut-être davantage, parce que, sevrée d'amour, elle résolut toutes les jouissances qui lui manquaient par celles de ses enfants, et qu'il en est des passions nobles comme des vices : plus elles se satisfont, plus elles s'accroissent. La mère et le joueur sont insatiables. Quand Juana vit le pardon généreux imposé chaque jour sur la tête de Juan par l'affection paternelle de Diard, elle fut attendrie; et, du jour où les deux époux changèrent de rôle, l'Espagnole prit à Diard cet intérêt profond et vrai dont elle lui avait donné tant de preuves par devoir seulement. Si cet homme eût été plus conséquent dans sa vie, s'il n'eût pas détruit, par le décousu, par l'inconstance et la mobilité de son caractère, les éclairs d'une sensibilité vraie, quoique nerveuse, Juana l'aurait sans doute aimé. Malheureusement, il était le type de ces méridionaux, spirituels, mais sans suite dans leurs aperçus; capables de grandes choses la veille, et nuls le lendemain; souvent victimes de leurs vertus, et souvent heureux par leurs passions mauvaises : hommes admirables d'ailleurs quand leurs bonnes qualités ont une constante énergie pour lien commun. Depuis deux ans, Diard était donc captivé au logis par la plus douce des chaînes. Il vivait, presque malgré lui, sous l'influence d'une femme qui se faisait gaie, amusante pour lui; qui usait les ressources du génie féminin pour le séduire au nom de la vertu, mais dont l'adresse n'allait pas jusqu'à lui simuler de l'amour.

En ce moment tout Paris s'occupait de l'affaire d'un capitaine de l'ancienne armée qui, dans un paroxysme de libertinage, avait assassiné une femme. Diard, en rentrant chez lui pour dîner, apprit à Juana la mort de cet officier. Il s'était tué pour éviter le déshonneur de son procès et la mort ignoble de l'échafaud. Juana ne comprit pas tout d'abord la logique de cette conduite, et son mari fut obligé de lui expliquer la belle jurisprudence des lois françaises, qui ne permet pas de poursuivre les morts.

— Mais, papa, ne nous as-tu pas dit, l'autre jour, que le roi faisait grâce? demanda Francisque.

— Le roi ne peut donner que la vie, lui répondit Juan à demi courroucé.

Diard et Juana, spectateurs de cette scène, en furent bien diversement affectés. Le regard humide de joie que sa femme jeta sur l'aîné révéla fatalement au mari les secrets de ce cœur impénétrable jusqu'alors. L'aîné, c'était tout Juana; l'aîné, Juana le connaissait; elle était sûre de son cœur, de son avenir; elle l'adorait, et son ardent amour pour lui restait un secret pour elle, pour son enfant et Dieu. Juan jouissait instinctivement des brusqueries de sa mère, qui le serrait à l'étouffer quand ils étaient seuls, et qui paraissait le bouder en présence de son frère et de son père. Francisque était Diard, et les soins de Juana trahissaient le désir de combattre chez cet enfant les vices du père et d'en encourager les bonnes qualités. Juana, ne sachant pas que son regard avait trop parlé, prit Francisque sur elle et lui fit, d'une voix douce, mais émue encore par le plaisir qu'elle ressentait de la réponse de Juan, une leçon appropriée à son intelligence.

— Son caractère exige de grands soins, dit le père à Juana.

— Oui, répondit-elle simplement.

— Mais Juan!

Madame Diard, effrayée de l'accent avec lequel ces deux mots furent prononcés, regarda son mari.

— Juan est né parfait, ajouta-t-il. Ayant dit, il s'assit d'un air sombre; et, voyant sa femme silencieuse, il reprit : — Il y a un de *vos* enfants que vous aimez mieux que l'autre.

— Vous le savez bien, dit-elle.

— Non, répliqua Diard; j'ai jusqu'à présent ignoré celui que vous préfériez.

— Mais ils ne m'ont encore donné de chagrin ni l'un ni l'autre, répondit-elle vivement.

— Oui, mais qui vous a donné le plus de joies? demanda-t-il plus vivement encore.

— Je ne les ai pas comptées.

— Les femmes sont bien fausses! s'écria Diard. Osez dire que Juan n'est pas l'enfant de votre cœur.

— Si cela est, reprit-elle avec noblesse, voulez-vous que ce soit un malheur?

— Vous ne m'avez jamais aimé. Si vous l'eussiez voulu, pour vous j'aurais pu conquérir des royaumes. Vous savez tout ce que j'ai tenté, n'étant soutenu que par le désir de vous plaire. Ah! si vous m'eussiez aimé...

— Une femme qui aime, dit Juana, vit dans la solitude et loin du monde. N'est-ce pas ce que nous faisons?

— Je sais, Juana, que vous n'avez jamais tort.

Ce mot fut empreint d'une amertume profonde, et jeta du froid entre eux pour tout le reste de leur vie.

Le lendemain de ce jour fatal, Diard alla chez un de ses anciens camarades, et y retrouva les distractions du jeu. Par malheur, il y gagna beaucoup d'argent, et il se remit à jouer. Puis, entraîné par une pente insensible, il retomba dans la vie dissipée qu'il avait menée jadis. Bientôt il ne dîna plus chez lui. Quelques mois s'étant passés à jouir des premiers bonheurs de l'indépendance, il voulut conserver sa liberté, et se sépara de sa femme; il lui abandonna les grands appartements, et se logea dans un entresol. Au bout d'un an, Diard et Juana ne se voyaient plus que le matin, à l'heure du déjeuner. Enfin, comme tous les joueurs, il eut des alternatives de perte et de gain. Or, ne voulant pas entamer le capital de sa fortune, il désira soustraire au contrôle de sa femme la disposition des revenus; un jour donc, il lui retira la part qu'elle avait dans le gouvernement de la maison. A une confiance illimitée succédèrent les précautions de la défiance. Puis, relativement aux finances, jadis communes entre eux, il adopta, pour les besoins de sa femme, la méthode d'une pension mensuelle, ils en fixèrent ensemble le chiffre; la causerie qu'ils eurent à ce sujet fut la dernière de ces conversations intimes, un des charmes les plus attrayants du mariage. Le silence entre deux cœurs est un vrai divorce accompli, le jour où le *nous* ne se dit plus. Juana comprit que de ce jour elle n'était plus que mère, et elle en fut heureuse, sans rechercher la cause de ce malheur. Ce fut un grand tort. Les enfants rendent les époux solidaires de leur vie, et la vie secrète de son mari ne devait pas être seulement un texte de mélancolies et d'angoisses pour Juana. Diard, émancipé, s'habitua promptement à perdre ou à gagner des sommes immenses. Beau joueur et grand joueur, il devint célèbre par sa manière de jouer. La considération qu'il n'avait pas pu s'attirer sous l'Empire, lui fut acquise, sous la Restauration, par sa fortune capitalisée qui roulait sur les tapis, et par son talent à tous les jeux, qui devint célèbre. Les ambassadeurs, les plus gros banquiers, les gens à grandes fortunes, et tous les hom-

mes qui, pour avoir trop pressé la vie, en viennent à demander au jeu ses exorbitantes jouissances, admirent Diard dans leurs clubs, rarement chez eux, mais ils jouèrent tous avec lui. Diard devint à la mode. Par orgueil, une fois ou deux pendant l'hiver, il donnait une fête pour rendre les politesses qu'il avait reçues. Alors Juana revoyait le monde par ces échappées de festins, de bals, de luxe, de lumières; mais c'était pour elle une sorte d'impôt mis sur le bonheur de sa solitude. Elle apparaissait, elle, la reine de ces solennités, comme une créature tombée là, d'un monde inconnu. Sa naïveté, que rien n'avait corrompue; sa belle virginité d'âme, que les mœurs nouvelles de sa nouvelle vie lui restituaient; sa beauté, sa modestie vraie, lui acquéraient de sincères hommages. Mais, apercevant peu de femmes dans ses salons, elle comprenait que si son mari suivait, sans le lui communiquer, un nouveau plan de conduite, il n'avait encore rien gagné en estime dans le monde.

Diard ne fut pas toujours heureux; en trois ans, il dissipa les trois quarts de sa fortune; mais sa passion lui donna l'énergie nécessaire pour la satisfaire. Il s'était lié avec beaucoup de monde, et surtout avec la plupart de ces roués de la Bourse, avec ces hommes qui, depuis la Révolution, ont érigé en principe qu'un vol, fait en grand, n'est plus qu'une *noirceur*, transportant ainsi dans les coffres-forts les maximes effrontées adoptées en amour par le dix-huitième siècle. Diard devint homme d'affaires, et s'engagea dans ces affaires nommées *véreuses* en argot de palais. Il sut acheter à de pauvres diables, qui ne connaissaient pas les bureaux, des liquidations éternelles qu'il terminait en une soirée, en en partageant les gains avec les liquidateurs. Puis, quand les dettes liquides lui manquèrent, il en chercha de flottantes, et déterra, dans les Etats européens, barbaresques ou américains, des réclamations en déchéance qu'il faisait revivre. Lorsque la Restauration eut éteint les dettes des princes, de la République et de l'Empire, il se fit allouer des commissions sur des emprunts, sur des canaux, sur toute espèce d'entreprises. Enfin, il pratiqua le vol décent auquel se sont adonnés tant d'hommes habilement masqués, ou cachés dans les coulisses du théâtre politique; vol qui, fait dans la rue, à la lueur d'un réverbère, enverrait au bagne un malheureux, mais que sanctionne l'or des moulures et des candélabres. Diard accaparait et revendait les sucres, il vendait des places, il eut la gloire d'inventer l'*homme de paille* pour les emplois lucratifs qu'il était nécessaire de garder pendant un certain temps avant d'en avoir d'autres. Puis il méditait les primes, il étudiait le défaut des lois, il faisait une contrebande légale. Pour peindre d'un seul mot ce haut négoce, il demanda *tant pour cent* sur l'achat des quinze voix législatives qui, dans l'espace d'une nuit, passèrent des bancs de la gauche aux bancs de la droite. Ces actions ne sont plus ni des crimes ni des vols, c'est faire du gouvernement, commanditer l'industrie, être une tête financière. Diard fut assis par l'opinion publique sur le banc d'infamie, où siégeait déjà plus d'un homme habile. Là, se trouve l'aristocratie du mal. C'est la chambre haute des scélérats de bon ton. Diard ne fut donc pas un joueur vulgaire que le drame représente ignoble et finissant par mendier. Ce joueur n'existe plus dans le monde à une certaine hauteur topographique. Aujourd'hui, ces hardis coquins meurent brillamment attelés au vice et sous le harnais de la fortune. Ils vont se brûler la cervelle en carrosse et emportent tout ce dont on leur a fait crédit. Du moins, Diard eut le talent de ne pas acheter ses remords au rabais, et se fit un de ces hommes privilégiés. Ayant appris tous les ressorts du gouvernement, tous les secrets et les passions des gens en place, il sut se maintenir à son rang dans la fournaise ardente où il s'était jeté. Madame Diard ignorait la vie infernale que menait son mari. Satisfaite de l'abandon dans lequel il la laissait, elle ne s'en étonna pas d'abord, parce que toutes ses heures furent bien remplies. Elle avait consacré son argent à l'éducation de ses enfants, à payer un très-habile précepteur et tous les maîtres nécessaires pour un enseignement complet; elle voulait faire d'eux des hommes, leur donner une raison droite, sans déflorer leur imagination; n'ayant plus de sensations que par eux, elle ne souffrait donc plus de sa vie décolorée, ils étaient, pour elle, ce que sont les enfants, pendant longtemps, pour beaucoup de mères, une sorte de prolongement de leur existence. Diard n'était plus qu'un accident; et, depuis que Diard avait cessé d'être le père, le chef de la famille, Juana ne tenait plus à lui que par les liens de parade socialement imposés aux époux. Néanmoins, elle élevait ses enfants dans le plus haut respect du pouvoir paternel, quelque imaginaire qu'il était pour eux; mais elle fut très-heureusement secondée par la continuelle absence de son mari. S'il était resté au logis, Diard aurait détruit les efforts de Juana. Ses enfants avaient déjà trop de tact et de finesse pour ne pas juger leur père. Juger son père, est un parricide moral. Cependant, à la longue, l'indifférence de Juana pour son mari s'effaça. Ce sentiment primitif se changea même en terreur. Elle comprit un jour que la conduite d'un père peut peser longtemps sur l'avenir de ses enfants, et sa tendresse maternelle lui donna parfois des révélations incomplètes de la vérité. De jour en jour, l'appréhension de ce malheur inconnu, mais inévitable, dans laquelle elle avait constamment vécu, devenait et plus vive et plus ardente. Aussi, pendant les rares instants durant lesquels Juana voyait Diard, jetait-elle sur sa face creusée, blême de nuits passées, ridée par les émotions, un regard perçant dont la clarté faisait presque tressaillir Diard. Alors la gaieté de commande affichée par son mari l'effrayait encore plus que les sombres expressions de son inquiétude quand, par hasard, il oubliait son rôle de joie. Il craignait sa femme comme le criminel craint le bourreau. Juana voyait en lui la honte de ses enfants; et Diard redoutait en elle la vengeance calme, une sorte de justice au front serein, le bras toujours levé, toujours armé.

Après quinze ans de mariage, Diard se trouva un jour sans ressources. Il devait cent mille écus et possédait à peine cent mille francs. Son hôtel, son seul bien visible, était grevé d'une somme d'hypothèques qui en dépassait la valeur. Encore quelques jours, et le prestige dont l'avait revêtu l'opulence allait s'évanouir. Après ces jours de grâce, pas une main ne lui serait tendue, pas une bourse ne lui serait ouverte. Puis, à moins de quelque événement favorable, il irait tomber dans le bourbier du mépris, plus bas peut-être qu'il ne devait y être, précisément parce qu'il s'en était tenu à une hauteur indue. Il apprit heureusement que, durant la saison des eaux, il se trouverait à celles des Pyrénées plusieurs étrangers de distinction, des diplomates, tous jouant un jeu d'enfer, et sans doute munis de grosses sommes. Il résolut aussitôt de partir pour les Pyrénées. Mais il ne voulut pas laisser à Paris sa femme, à laquelle quelques créanciers pourraient révéler l'affreux mystère de sa situation, et il l'emmena avec ses deux enfants, en leur refusant même le précepteur. Il ne prit avec lui qu'un valet, et permit à peine à Juana de garder une femme de chambre. Son ton était devenu bref, impérieux, il semblait avoir retrouvé de l'énergie. Ce voyage soudain, dont la cause échappait à sa pénétration, glaça Juana d'un secret effroi. Son mari fit gaiement la route; et, forcément réunis dans leur berline, le père se montra chaque jour plus attentif pour les enfants et plus aimable pour la mère. Néanmoins, chaque jour apportait à Juana de sinistres pressentiments, les pressentiments des mères, qui tremblent sans raison apparente, mais qui se trompent rarement quand elles tremblent ainsi. Pour elles, le voile de l'avenir semble être plus léger.

A Bordeaux, Diard loua, dans une rue tranquille, une petite maison tranquille, très-proprement meublée, et y logea sa femme. Cette maison était située par hasard à un des coins de la rue, et avait un grand jardin. Ne tenant donc que par un de ses flancs à la maison voisine, elle se trouvait en vue et accessible de trois côtés. Diard en paya le loyer, et ne laissa à Juana que l'argent strictement nécessaire pour sa dépense pendant trois mois; à peine lui donna-t-il cinquante louis. Madame Diard ne se permit aucune observation sur cette lésinerie inaccoutumée. Quand son mari lui dit qu'il allait aux eaux et qu'elle devait rester à Bordeaux, Juana forma le plan d'apprendre plus complétement à ses enfants l'espagnol, l'italien, et de leur faire lire les principaux chefs-d'œuvre de ces deux langues. Elle allait donc mener une vie retirée, simple et naturellement économique. Pour s'épargner les ennuis de la vie matérielle, elle s'arrangea, le lendemain du départ de Diard, avec un traiteur pour sa nourriture. Sa femme de chambre suffit à son service, et elle se trouva sans argent, mais pourvue de tout jusqu'au retour de son mari. Ses plaisirs devaient consister à faire quelques promenades avec ses enfants. Elle avait alors trente-trois ans. Sa beauté, largement développée, éclatait dans tout son lustre. Aussi, quand elle se montra, ne fut-il question dans Bordeaux que de la belle Espagnole. A la première lettre d'amour qu'elle reçut, Juana ne se promena plus que dans son jardin. Diard fit d'abord fortune aux eaux; il gagna trois cent mille francs en deux mois, et ne songea point à envoyer de l'argent à sa femme, il voulait en garder beaucoup pour jouer encore plus gros jeu. A la fin du dernier mois, vint aux eaux le marquis de Montefiore, déjà précédé par la célébrité de sa fortune, de sa belle figure, de son heureux mariage avec une illustre Anglaise, et plus encore par son goût pour le jeu. Diard, son ancien compagnon, voulut l'y attendre, dans l'intention d'en joindre les dépouilles à celles de tous les autres. Un joueur armé de quatre cent mille francs environ est toujours dans une position d'où il domine la vie, et Diard, confiant en sa veine, renoua connaissance avec Montefiore; celui-ci le reçut froidement, mais ils jouèrent, et Diard perdit tout ce qu'il possédait.

— Mon cher Montefiore, dit l'ancien quartier-maître après avoir fait le tour du salon, quand il eut achevé de se ruiner, je vous dois cent mille francs; mais mon argent est à Bordeaux, où j'ai laissé ma femme.

Diard avait bien les cent billets de banque dans sa poche; mais avec l'aplomb et le coup d'œil rapide d'un homme accoutumé à faire ressource de tout, il espérait encore dans les indéfinissables caprices du jeu. Montefiore avait manifesté l'intention de voir Bordeaux. En s'acquittant, Diard n'avait plus d'argent, et ne pouvait plus prendre sa revanche. Une revanche comble quelquefois toutes les pertes précédentes. Néanmoins, ces brûlantes espérances dépendaient de la réponse du marquis.

— Attends, mon cher, dit Montefiore, nous irons ensemble à Bordeaux. En conscience, je suis assez riche aujourd'hui pour ne pas vouloir prendre l'argent d'un ancien camarade.

Trois jours après, Diard et l'Italien étaient à Bordeaux. L'un offrit revanche à l'autre. Or, pendant une soirée, où Diard commença par payer ses cent mille francs, il en perdit deux cent mille autres sur sa parole. Le Provençal était gai comme un homme habitué à prendre des bains d'or. Onze heures venaient de sonner, le ciel était superbe, Montefiore devait éprouver autant que Diard le besoin de respirer sous le ciel et de faire une promenade pour se remettre de leurs émotions, celui-ci lui proposa donc de venir prendre son argent et une tasse de thé chez lui.

— Mais madame Diard ? dit Montefiore.

— Bah ! fit le Provençal.

Ils descendirent, mais, avant de prendre son chapeau, Diard entra dans la salle à manger de la maison où il était, et demanda un verre d'eau ; pendant qu'on le lui apprêtait il se promena de long en large, et put, sans être aperçu, saisir un de ces couteaux d'acier très-petits, pointus et à manche de nacre, qui servent à couper les fruits au dessert, et qui n'avaient pas encore été rangés.

— Où demeures-tu ? lui demanda Montefiore dans la cour. Il faut que j'envoie ma voiture à ta porte.

Diard indiqua parfaitement bien sa maison.

— Tu comprends, lui dit Montefiore à voix basse en lui prenant le bras, que tant que je serai avec toi je n'aurai rien à craindre, mais si je revenais seul, et qu'un vaurien me suivît, je serais très-bon à tuer.

— Qu'as tu donc sur toi?

— Oh ! presque rien, répondit le défiant Italien. Je n'ai que mes gains. Cependant ils feraient encore une jolie fortune à un gueux, qui, certes, aurait un bon brevet d'honnête homme pour le reste de ses jours.

Diard conduisit l'Italien par une rue déserte où il avait remarqué une maison dont la porte se trouvait au bout d'une espèce d'avenue garnie d'arbres, et bordée de hautes murailles très-sombres. En arrivant à cet endroit, il eut l'audace de prier militairement Montefiore d'aller en avant. Montefiore comprit Diard et voulut lui tenir compagnie. Alors, aussitôt qu'ils eurent tous deux mis le pied dans cette avenue, Diard, avec une agilité de tigre, renversa le marquis par un croc-en-jambe donné à l'articulation intérieure des genoux, lui mit hardiment le pied sur la gorge, et lui enfonça le couteau à plusieurs reprises dans le cœur, où la lame se cassa. Puis il fouilla Montefiore, lui prit portefeuille, argent, tout.

Quoique Diard y allât avec une rage lucide, avec une prestesse de filou ; quoiqu'il eût très-habilement surpris l'Italien, Montefiore avait eu le temps de crier : — A l'assassin ! à l'assassin ! d'une voix claire et perçante qui dut remuer les entrailles des gens endormis. Ses derniers soupirs furent des cris horribles; Diard ne savait pas que, au moment où ils entrèrent dans l'avenue, un flot de gens sortis des théâtres où le spectacle était fini se trouvèrent en haut de la rue, et entendirent le râle du mourant, quoique le Provençal tâchât d'étouffer la voix en appuyant plus fortement le pied sur la gorge de Montefiore, et en fit graduellement cesser les cris. Ces gens se mirent donc à courir en se dirigeant vers l'avenue, dont les hautes murailles, répercutant les cris, leur indiquèrent l'endroit précis où se commettait le crime. Leurs pas retentirent dans la cervelle de Diard. Mais, ne perdant pas encore la tête, l'assassin quitta l'avenue et sortit dans la rue, en marchant très-doucement, comme un curieux qui aurait reconnu l'inutilité des secours. Il se retourna même pour bien juger de la distance qui pouvait le séparer des survenants, il les vit se précipitant dans l'allée, à l'exception de l'un d'eux, qui, par une précaution toute naturelle, se mit à observer Diard.

— C'est lui ! c'est lui ! crièrent les gens entrés dans l'allée, lorsqu'ils aperçurent Montefiore étendu, la porte de l'hôtel fermée, et qu'ils eurent tout fouillé sans rencontrer l'assassin.

Aussitôt que cette clameur eut retenti, Diard, se sentant de l'avance, trouva l'énergie du lion et les bonds du cerf : il se mit à courir ou mieux à voler. A l'autre bout de la rue, il vit ou crut voir une masse de monde, et alors il se jeta dans une rue transversale. Mais déjà toutes les croisées s'ouvraient, et à chaque croisée surgissaient des figures, à chaque porte partaient et des cris et des lueurs. Et Diard de se sauver, allant devant lui, courant au milieu des lumières et du tumulte, mais ses jambes étaient si activement agiles, qu'il devançait le tumulte, sans néanmoins pouvoir se soustraire aux yeux, qui embrassaient encore plus rapidement l'étendue qu'il ne l'envahissait par sa course. Habitants, soldats, gendarmes, tout dans le quartier fut sur pied en un clin d'œil. Des officieux éveillèrent les commissaires, d'autres gardèrent le corps. La rumeur allait en s'envolant et vers le fugitif, qui l'entraînait avec lui comme une flamme d'incendie, et vers le centre de la ville, où étaient les magistrats. Diard avait toutes les sensations d'un rêve à entendre ainsi une ville entière hurlant, courant, frissonnant. Cependant il conservait encore ses idées et sa présence d'esprit, il s'essuyait les mains le long des murs. Enfin, il atteignit le mur du jardin de sa maison. Croyant avoir dépisté les poursuites, il se trouvait dans un endroit parfaitement silencieux, où néanmoins parvenait encore le lointain murmure de la ville, semblable au mugissement de la mer. Il puisa de l'eau dans un ruisseau et la but. Voyant un tas de pavés de rebut, il y cacha son trésor, en obéissant à une de ces vagues pensées qui arrivent aux criminels au moment où, n'ayant plus la faculté de juger de l'ensemble de leurs actions, ils sont pressés d'établir leur innocence sur quelque manque de preuves. Cela fait, il tâcha de prendre une contenance placide, essaya de sourire, et frappa doucement à la porte de sa maison, en espérant n'avoir été vu de personne. Il leva les yeux, et aperçut, à travers les persiennes, la lumière des bougies qui éclairaient la chambre de sa femme. Alors, au milieu de son trouble, les images de la douce vie de Juana, assise entre ses fils, vinrent lui heurter le crâne comme s'il y eût reçu un coup de marteau. La femme de chambre ouvrit la porte, que Diard referma vivement d'un coup de pied. En ce moment, il respira; mais alors, il s'aperçut qu'il était en sueur, il resta dans l'ombre et renvoya la servante près de Juana. Il s'essuya le visage avec son mouchoir, mit ses vêtements en ordre comme un fat qui déplisse son habit avant d'entrer chez une jolie femme; puis il vint à la lueur de la lune pour examiner ses mains et se le tâter visage; il eut un mouvement de joie en voyant qu'il n'avait aucune tache de sang, l'épanchement s'était sans doute fait dans le corps même de la victime. Mais cette toilette de criminel prit du temps. Il monta chez Juana, dans un maintien calme, posé, comme peut l'être celui d'un homme qui revient se coucher après être allé au spectacle. En gravissant les marches de l'escalier, il put réfléchir à sa position, et la résuma en deux mots : sortir et gagner le port. Ces idées, il ne les pensa pas, il les trouvait écrites en lettres de feu dans l'ombre. Une fois au port, se cacher pendant le jour, revenir chercher le trésor à la nuit ; puis se mettre, comme un rat, à fond de cale d'un bâtiment, et partir sans que personne ne se doutât qu'il fût dans ce vaisseau. Pour tout cela, de l'or avant toute chose, Et il n'avait rien. La femme de chambre vint l'éclairer.

— Félicie, lui dit-il, n'entendez-vous pas du bruit dans la rue, des cris? allez en savoir la cause, vous me la direz...

Vêtue de ses blancs ajustements de nuit, sa femme était assise à une table, et faisait lire Francisque et Juan dans un Cervantes espagnol, où tous deux suivaient le texte pendant qu'elle le leur prononçait à haute voix. Ils s'arrêtèrent tous trois et regardèrent Diard, qui restait debout, les mains dans ses poches, étonné peut-être de se trouver dans le calme de cette scène, si douce de lueur, embellie par les figures de cette femme et de ces deux enfants. C'était un tableau vivant de la Vierge entre son fils et saint Jean.

— Juana, j'ai quelque chose à te dire.

— Qu'y a-t-il? demanda-t-elle en devinant sous la pâleur jaune de son mari le malheur qu'elle avait attendu chaque jour.

— Ce n'est rien, mais je voudrais te parler... à toi... seule.

Et il regarda fixement ses deux fils.

— Mes chers petits, allez dans votre chambre et couchez-vous, dit Juana. Dites vos prières sans moi.

Les deux fils sortirent en silence et avec l'incurieuse obéissance des enfants bien élevés.

— Ma chère Juana, reprit Diard d'une voix caressante, je t'ai laissé bien peu d'argent, et j'en suis désolé maintenant. Ecoute, depuis que je t'ai ôté les soucis de ta maison en te donnant une pension, n'aurais-tu pas fait, comme toutes les femmes, quelques petites économies?

— Non, répondit Juana, je n'ai rien. Vous n'aviez pas compté les frais de l'éducation de vos enfants. Je ne vous le reproche point, mon ami, et ne vous rappelle cette omission que pour vous expliquer mon manque d'argent. Tout celui que vous m'avez donné m'a servi pour payer les maîtres, et...

— Assez! s'écria Diard brusquement. Sacré tonnerre! le temps est précieux. N'avez-vous pas des bijoux?

— Vous savez bien que je n'en ai jamais porté.

— Il n'y a donc pas un sou ici! cria Diard avec frénésie.

— Pourquoi criez-vous? dit-elle.

— Juana, reprit-il, je viens de tuer un homme.

Juana sauta vers la chambre de ses enfants, et en revint après avoir fermé toutes les portes.

— Que vos fils n'entendent rien, dit-elle. Mais avec qui donc avez-vous pu vous battre?

— Avec Montefiore, répondit-il.

— Ah! dit-elle, en laissant échapper un soupir, c'est le seul homme que vous eussiez le droit de tuer...

— Beaucoup de raisons voulaient qu'il mourût de ma main. Mais ne perdons pas de temps. De l'argent, de l'argent, de l'argent, au nom de Dieu! Je puis être poursuivi. Nous ne nous sommes pas battus, je l'ai... tué.

— Tué! s'écria-t-elle. Et comment?...

—Mais, comme on tue; il m'avait volé toute ma fortune au jeu, moi, je la lui ai reprise. Vous devriez, Juana, pendant que tout est tranquille, puisque nous n'avons pas d'argent, aller chercher le mien sous ce tas de pierre que vous savez, ce tas qui est au bout de la rue.

— Allons, dit Jûana, vous l'avez volé.

— Qu'est-ce que cela vous fait? Ne faut-il pas que je m'en aille? Avez-vous de l'argent? Ils sont sur mes traces!

— Qui?

— Les juges!

Juana sortit et revint brusquement.

— Tenez, dit-elle, en lui tendant à distance un bijou, voilà la croix de dona Lagounia. Il y a quatre rubis de grande valeur, m'a-t-on dit. Allez, partez, partez... partez donc!

— Félicie ne revient point, dit-il avec stupeur. Serait-elle donc arrêtée?

Juana laissa la croix au bord de la table, et s'élança vers les fenêtres qui donnaient sur la rue. Là, elle vit, à la lueur de la lune, des soldats qui se plaçaient, dans le plus grand silence, le long des murs. Elle revint en affectant d'être calme, et dit à son mari : — Vous n'avez pas une minute à perdre, il faut fuir par le jardin. Voici la clef de la petite porte.

Par un reste de prudence, elle alla cependant jeter un coup d'œil sur le jardin. Dans l'ombre, sous les arbres, elle aperçut alors quelques lueurs produites par le bord argenté des chapeaux de gendarmes. Elle entendit même la rumeur vague de la foule, attirée par la curiosité, mais qu'une sentinelle contenait aux différents bouts des rues par lesquelles elle affluait. En effet Diard avait été vu par les gens qui s'étaient mis à leurs fenêtres. Bientôt, sur leurs indications, sur celles de sa servante que l'on avait effrayée, puis arrêtée, les troupes et le peuple avaient barré les deux rues, à l'angle desquelles était située la maison. Une douzaine de gendarmes, revenus du théâtre, l'ayant cernée, d'autres grimpaient par-dessus les murs du jardin et le fouillaient, autorisés par la flagrance du crime.

— Monsieur, dit Juana, vous ne pouvez plus sortir. Toute la ville est là.

Diard courut aux fenêtres avec la folle activité d'un oiseau enfermé qui se heurte à toutes les clartés. Il alla et vint à chaque issue. Juana resta debout, pensive.

— Où puis-je me cacher? dit-il.

Il regardait la cheminée, et Juana contemplait les deux chaises vides. Depuis un moment, pour elle, ses enfants étaient là. En cet instant, la porte de la rue s'ouvrit, et un bruit de pas nombreux retentit dans la cour.

— Juana, ma chère Juana, donnez-moi donc, par grâce, un bon conseil.

— Je vais vous en donner un, dit-elle, et vous sauver.

— Ah! tu seras mon bon ange.

Juana revint, tendit à Diard un de ses pistolets, et détourna la tête. Diard ne prit pas le pistolet. Juana entendit le bruit de la cour, où l'on déposait le corps du marquis pour le confronter avec l'assassin; elle se retourna, vit Diard pâle et blême. Cet homme se sentait défaillir et voulait s'asseoir.

— Vos enfants vous en supplient, lui dit-elle, en lui mettant l'arme sur les mains.

— Mais, ma bonne Juana, ma petite Juana, tu crois donc que... Juana, cela est-il bien pressé?... Je voudrais t'embrasser.

Les gendarmes montaient les marches de l'escalier. Juana reprit alors le pistolet, ajusta Diard, le maintint, malgré ses cris, en le saisissant à la gorge, lui fit sauter la cervelle, et jeta l'arme par terre.

En ce moment, la porte s'ouvrit brusquement. Le procureur du roi, suivi d'un juge, d'un médecin, d'un greffier, les gendarmes, enfin toute la justice humaine apparut.

— Que voulez-vous? dit-elle.

— Est-ce là M. Diard? répondit le procureur du roi en montrant le corps courbé en deux.

— Oui, monsieur.

— Votre robe est pleine de sang, madame.

— Ne comprenez-vous pas pourquoi? dit Juana.

Elle alla s'asseoir à la petite table, où elle prit le volume de Cervantes, et resta pâle, dans une agitation nerveuse tout intérieure qu'elle tâcha de contenir.

— Sortez, dit le magistrat aux gendarmes.

Puis il fit un signe au juge d'instruction et au médecin, qui demeurèrent.

— Madame, en cette occasion, nous n'avons qu'à vous féliciter de la mort de votre mari. Du moins, s'il a été égaré par la passion, il sera mort en militaire, et rend inutile l'action de la justice. Mais, quel que soit notre désir de ne pas vous troubler en un semblable moment, la loi nous oblige de constater toute mort violente. Permettez-nous de faire notre devoir.

— Puis-je aller changer de robe? demanda-t-elle en posant le volume.

— Oui, madame; mais vous la rapporterez ici. Le docteur en aura sans doute besoin...

— Il serait trop pénible à madame de me voir et de m'entendre opérer, dit le médecin, qui comprit les soupçons du magistrat. Messieurs, permettez-lui de demeurer dans la chambre voisine.

Les magistrats approuvèrent le charitable médecin, et alors Félicie alla servir sa maîtresse. Le juge et le procureur du roi se mirent à causer à voix basse. Les magistrats sont bien malheureux d'être obligés de tout soupçonner, de tout concevoir. A force de supposer des intentions mauvaises et de les comprendre toutes pour arriver à des vérités cachées sous les actions les plus contradictoires, il est impossible que l'exercice de leur épouvantable sacerdoce ne dessèche pas à la longue la source des émotions généreuses qu'ils sont contraints de mettre en doute.

Si les sens du chirurgien qui va fouillant les mystères du corps finissent par se blaser, que devient la conscience du juge obligé de fouiller incessamment les replis de l'âme? Premiers martyrs de leur mission, les magistrats marchent toujours en deuil de leurs illusions perdues, et le crime ne pèse pas moins sur eux que sur les criminels. Un vieillard assis sur un tribunal est sublime, mais un juge jeune ne fait-il pas frémir? Or, ce juge d'instruction était jeune, et il fut obligé de dire au procureur du roi : — Croyez vous que la femme soit complice du mari? Faut-il instruire contre elle? Etes-vous d'avis de l'interroger?

Le procureur du roi répondit en faisant un geste d'épaules fort insouciant.

— Montefiore et Diard, ajouta-t-il, étaient deux mauvais sujets connus. La femme de chambre ne savait rien du crime. Restons-en là.

Le médecin opérait, visitait Diard, et dictait son procès-verbal au greffier. Tout à coup il s'élança dans la chambre de Juana.

— Madame...

Juana, ayant déjà quitté sa robe ensanglantée, vint au-devant du docteur.

— C'est vous, lui dit-il en se penchant à l'oreille de l'Espagnole, qui avez tué votre mari.

— Oui, monsieur.

... *Et, de cet ensemble de faits*, continua le médecin en dictant, *il résulte pour nous que le nommé Diard s'est volontairement et lui-même donné la mort.*

— Avez-vous fini? demanda-t-il au greffier après une pause.

— Oui, dit le scribe.

Le médecin signa, Juana lui jeta un regard, en réprimant avec peine des larmes qui lui humectèrent passagèrement les yeux.

— Messieurs, dit-elle au procureur du roi, je suis étrangère, Espagnole. J'ignore les lois, je ne connais personne à Bordeaux, je réclame de vous un bon office. Faites-moi donner un passe-port pour l'Espagne. .

— Un instant! s'écria le juge d'instruction. Madame, qu'est devenue la somme volée au marquis de Montefiore?

— M. Diard, répondit-elle, m'a parlé vaguement d'un tas de pierres sous lequel il l'aurait cachée.

— Où?

— Dans la rue.

Les deux magistrats se regardèrent. Juana laissa échapper un geste sublime et appela le médecin.

— Monsieur, lui dit-elle à l'oreille, serais-je donc soupçonnée de quelque infamie? moi! Le tas de pierre doit être au bout de mon jardin. Allez-y vous-même, je vous en prie. Voyez, visitez, trouvez cet argent.

Le médecin sortit en emmenant le juge d'instruction, et ils retrouvèrent le portefeuille de Montefiore.

Le surlendemain, Juana vendit sa croix d'or pour subvenir aux frais de son voyage. En se rendant avec ses deux enfants à la diligence

qui allait la conduire aux frontières de l'Espagne, elle s'entendit appeler dans la rue, sa mère mourante était conduite à l'hôpital ; et, par la fente des rideaux du brancard sur lequel on la portait, elle avait aperçu sa fille. Juana fit entrer le brancard sous une porte cochère. Là, eut lieu la dernière entrevue entre la mère et la fille. Quoique toutes deux s'entretinssent à voix basse, Juan entendit ces mots d'adieu :

— Mourez en paix, ma mère, j'ai souffert pour vous toutes !

Paris, novembre 1832.

FIN DES MARANA.



Et, le saisissant à la gorge, lui fit sauter la cervelle. — PAGE 31

L'EMPLOYÉ

CHAPITRE PREMIER.

Définition.

Qu'est-ce qu'un employé? A quel rang commence ou finit l'employé?

S'il fallait adopter les idées politiques de 1830, la classe des employés comprendrait le concierge d'un ministère et ne s'arrêterait pas au ministre. M. de Cormenin semble affirmer que le roi des Français était un employé à douze millions d'appointements, destituable à coups de pavés dans la rue par le peuple et à coups de vote par la Chambre.

Toute la machine politique se trouverait ainsi comprise entre les trois cents francs de traitement des cantonniers ou des gardes champêtres et les douze cents francs du juge de paix; entre les douze cents francs du concierge et les douze millions de la liste civile. Sur cette échelle de chiffres seraient groupés les pouvoirs et les devoirs, les mauvais et les bons traitements, enfin toutes les considérations.

Voilà le beau idéal d'une société qui ne croit plus qu'à l'argent et qui n'existe que par des lois fiscales et pénales.

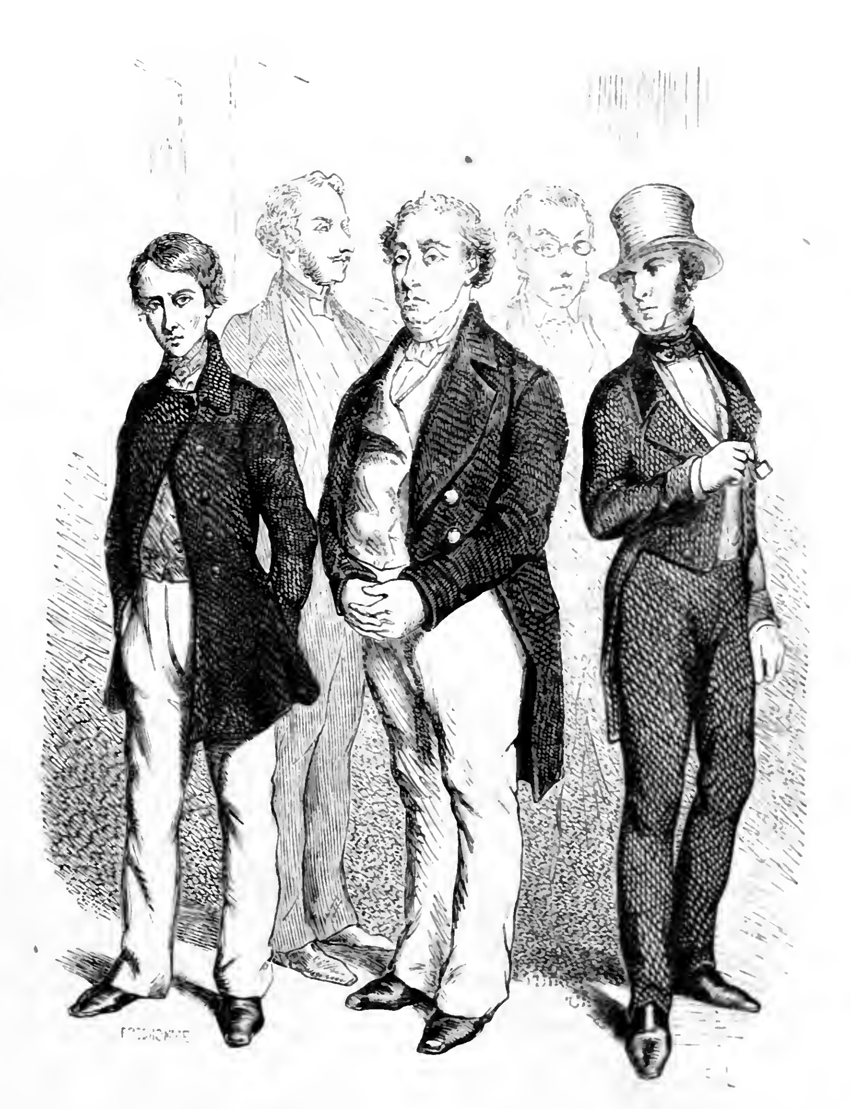
Mais la haute moralité des principes politiques de cette Physiologie ne permet pas d'admettre une pareille doctrine. M. de Cormenin est un homme de cœur et d'esprit, mais un très-mauvais politique, et cette Physiologie ne lui pardonne ses pamphlets qu'à cause du bien immense qu'ils ont fait : n'ont-ils pas prouvé que rien n'est plus incivil qu'une liste civile?

La meilleure définition de l'employé serait donc celle-ci :

Un homme qui pour vivre a besoin de son traitement et qui n'est pas libre de quitter sa place, ne sachant faire autre chose que paperasser!

La question n'est-elle pas soudainement illuminée? Cette définition explique les plus douteuses combinaisons de l'homme et d'une place.

D'après cette glose, un employé doit être un homme qui écrit, assis dans un bureau. Le bureau est la coque de l'employé. Pas d'employé sans bureau, pas de bureau sans employé. Ainsi le douanier est, dans la matière bureaucratique, un être neutre. Il est à moitié soldat, à moitié employé; il est sur les confins des bureaux et des armes, comme sur les frontières : ni tout à fait soldat ni tout à fait employé.



Le surnuméraire, l'employé bel homme, la ganache, le collectionneur et l'employé homme de lettres.

Où cesse l'employé? Question grave!

Un préfet est-il un employé? cette Physiologie ne le pense pas.

1er AXIOME. — Où finit l'employé, commence l'homme d'Etat.

Cependant il y a peu d'hommes d'Etat parmi les préfets. Concluons de ces subtiles distinctions que le préfet est un neutre de l'ordre supérieur. Il est entre l'homme d'Etat et l'employé, comme le douanier se trouve entre le civil et le militaire.

Continuons à débrouiller ces hautes questions. Ceci ne peut-il pas se formuler par un axiome?

2e AXIOME. — Au-dessus de vingt mille francs d'appointements, il n'y a plus d'employés.

1er COROLLAIRE. — L'homme d'Etat se déclare dans la sphère des traitements supérieurs.

2e COROLLAIRE. — Les directeurs généraux peuvent être des hommes d'Etat.

Peut-être est-ce dans ce sens que plus d'un député se dit : — C'est un bel état que d'être directeur général!

Quatre directeurs généraux font la monnaie d'un ministre.

Ainsi l'employé finit inclusivement au chef de division. Voici donc la question bien posée, il n'existe plus aucune incertitude : l'employé, qui pouvait paraître indéfinissable, est défini.

Etre employé, c'est servir le gouvernement. Or, tous ceux qui se servent du gouvernement l'emploient au lieu d'être ses employés. Ces habiles mécaniciens sont des hommes d'Etat.

Dans l'intérêt de la langue française et de l'Académie, nous ferons observer que, si le chef de bureau est encore un employé, le chef de division doit être un bureaucrate. Les bureaux apprécieront cette nuance pleine de délicatesse.

Un juge, étant inamovible et n'ayant pas un traitement en harmo-

Paris. — Imp. Simon Raçon et Cie, rue d'Erfurth, 1.

me avec son ouvrage, ne saurait être compris dans la classe des employés.

Cessons de définir ! Pour parodier le fameux mot de Louis XVIII, posons cet axiome.

3e AXIOME. — A côté du besoin de définir se trouve le danger de s'embrouiller.

CHAPITRE II

Utilité des Employés démontrée

La matière ainsi vannée, épluchée, divisée, il se présente une autre question, non moins politique : A quoi servent les employés ?

Car, si l'employé ne sait faire autre chose que paperasser, il ne doit pas valoir grand'chose comme homme. Or, on ne tire rien de rien. O ennemis de la bureaucratie ! jusques à quand direz-vous ces phrases aussi vides de sens que peuvent l'être les employés eux-mêmes? Quand vous ramassez une vis, un écrou, un clou, une tige de fer, une rondelle, un brin d'acier, vous n'y voyez aucune valeur ; mais le mécanicien se dit : — Sans ces brimborions, la machine n'irait pas. Cette parabole tirée de l'industrie, pour plaire à notre époque, explique l'utilité générale de l'employé.

Quoique la statistique soit l'enfantillage des hommes d'Etat modernes, qui croient que les chiffres sont le calcul, on doit se servir de chiffres pour calculer. Calculons ! Le chiffre est d'ailleurs la raison probante des sociétés basées sur l'intérêt personnel et sur l'argent, où tout est si mobile, que les administrations s'appellent 1er mars, 29 octobre, 15 avril, etc. Puis rien ne convaincra plus les *masses intelligentes* qu'un peu de chiffres. Tout, disent nos hommes d'Etat, en définitive, se résout par des chiffres. Chiffrons. On compte environ quarante mille employés en France, déduction faite des salariés : un cantonnier, un balayeur des rues, une rouleuse de cigares ne sont pas des employés. La moyenne des traitements est de quinze cents francs. Multipliez quarante mille par quinze cents, vous obtenez soixante millions.

Or, faisons observer à l'Europe, à la Chine, à la Russie, où tous les employés volent, à l'Autriche, aux républiques américaines, au monde, que, pour ce prix, la France obtient la plus fureteuse, la plus méticuleuse, la plus écrivassière, paperassière, inventorière, contrôleuse, vérifiante, soigneuse, enfin la plus femme de ménage des administrations passées, présentes et futures. Il ne se dépense pas, il ne s'encaisse pas un centime en France, qui ne soit ordonné par une lettre, demandé par une lettre, prouvé par une pièce, produit et reproduit sur des états de situation, payé sur quittance ; puis la demande et la quittance sont enregistrées, contrôlées, vérifiées, par des gens à lunettes. Au moindre défaut de forme, l'employé s'effarouche. Les employés, qui vivent de ces scrupules administratifs, les entretiennent et les choient ; au besoin, ils les font naître et sont heureux de les constater, pour constater leur propre utilité.

Rien de ceci n'a paru suffisant à la nation la plus spirituelle de la terre. On a bâti, sur le quai d'Orsay, dans Paris, une grande cage à poulets, vaste comme le Colisée de Rome, pour y loger les magistrats suprêmes d'une cour unique dans le monde. Ces magistrats passent leurs jours à vérifier tous les bons, paperasses, rôles, contrôles, acquits à caution, payements, contributions reçues, contributions dépensées, etc., que les employés ont écrits. Ces juges sévères poussent le talent du scrupule, le génie de la recherche, la vue des lynx, la perspicacité des comptes, jusqu'à refaire toutes les additions pour chercher des soustractions. Ces sublimes victimes des chiffres renvoient, deux ans après, à un intendant militaire, un état quelconque où il y a une erreur de deux centimes.

O France, pays le plus spirituel du monde, on pourra te conquérir, mais te tromper !... Ah ! ouin ! jamais. Tu es bien du genre féminin.

Ainsi, l'administration française, la plus pure de toutes celles qui paperassent sur le globe, a rendu le vol impossible. En France, la concussion est une chimère.

O fortuné contribuable ! dors en paix.

Ici, cette Physiologie s'adresse à tous les industriels, commerçants, débitants, accapareurs, cultivateurs, entrepreneurs de la belle France, et même à ceux des autres pays du globe ; car ce livre veut se donner un but d'utilité scientifique, et mettre un grain de plomb dans ses dentelles. Quel est le négociant habile qui ne jetterait pas joyeusement dans le gouffre d'une assurance quelconque cinq pour cent de toute sa production, du capital qui sort ou rentre, pour ne pas avoir de *coulage* ? Tous les industriels des deux mondes souscriraient avec joie à un pareil accord avec ce génie du mal appelé le *coulage*. Eh bien ! la France a un revenu de douze cents millions, et le dépense : il entre douze cents millions dans ses caisses, et douze cents millions en sortent. Elle manie donc deux milliards quatre cents millions, et ne paye que soixante millions, deux et demi pour cent, pour avoir la certitude qu'il n'existe pas de *coulage*.

Le gaspillage ne peut plus être que moral et législatif. Les Chambres en sont alors complices : le gaspillage devient légal. Le *coulage* consiste à faire faire des travaux qui ne sont pas urgents ou nécessaires, à bâtir des monuments au lieu de faire des chemins de fer, à dégalonner et regalonner les troupes, à commander des vaisseaux sans s'inquiéter s'il y a du bois, et de payer alors le bois trop cher ; à se préparer à la guerre sans la faire, à payer les dettes d'un Etat sans lui en demander le remboursement ou des garanties, etc., etc. Mais ce haut coulage ne regarde pas l'employé. Cette mauvaise gestion des affaires du pays concerne l'homme d'Etat. L'employé ne fait pas plus ces fautes que le hanneton ne professe l'histoire naturelle ; mais il les constate.

Cette page profondément gouvernementale est inspirée par les misères de l'employé, si cruellement menacé par la presse, attaqué par la Chambre, et sur qui tombent incessamment ces mots : la centralisation ! la bureaucratie ! Certes, la bureaucratie a des torts : elle est lente et insolente ; elle enserre un peu trop l'action ministérielle ; elle étouffe bien des projets ; elle arrête le progrès ; mais l'administration française est admirablement utile, elle soutient la papeterie. Si, comme les excellentes ménagères, elle est un peu taquine, elle peut à toute heure rendre compte de sa dépense.

Notre livre de cuisine politique coûte soixante millions, mais la gendarmerie coûte davantage, et ne nous empêche pas d'être volés. Les tribunaux, les bagnes et la police, coûtent autant et ne nous font rien rendre. Donc, vivent les bureaux et leurs augustes rapports !

CHAPITRE III.

Histoire philosophique et transcendante des Employés.

Dès que vous voyez sous les rideaux verts d'une barcelonnette le fruit mâle de vos amours autorisés par le Code civil et bénis par le curé, pères et mères qui soudain pensez à son avenir... si vous ne pouvez pas lui laisser des rentes ; — si vous ne lui laissez pas des terres affermées, une boutique achalandée, un office, une industrie, un brevet d'invention, une pâte de Regnault quelconque, un journal ; — si vous ne lui transmettez pas, à défaut de biens meubles et immeubles, un nom, l'une des plus grandes valeurs sociales, ou, si vous ne lui avez pas, par hasard, donné du génie, qui les remplace toutes, ne dites jamais cette sauvage, cette fatale, cette cruelle parole : — Il sera employé !

Oui, je le sais, un temps fut où rien n'était plus séduisant que la carrière administrative. Les familles dont les enfants grouillaient dans les lycées se laissaient fasciner par la brillante existence d'un jeune homme en lunettes, vêtu d'un habit bleu, dont la boutonnière était allumée par un ruban rouge, et qui touchait un millier de francs par mois, à la charge d'aller quelques heures dans un ministère quelconque, y surveiller quelque chose, y arrivant tard et partant tôt, ayant, comme lord Byron, des heures de loisir et faisant des romances, se promenant aux Tuileries, doué d'un petit air rogue, se faisant voir partout, au spectacle, au bal, *admis dans les meilleures sociétés*, dépensant ses appointements, rendant ainsi à la France tout ce que la France lui donnait, rendant même des services. En effet, les employés étaient alors cajolés par de jolies femmes ; ils paraissaient avoir de l'esprit, ils ne se lassaient point trop dans les bureaux. Les impératrices, les reines, les princesses, les maréchales de cette heureuse époque avaient des caprices, ces belles dames avaient la passion des belles âmes : elles aimaient à protéger. Car la protection... Ah ! diantre, ceci n'est pas du texte ordinaire.

4e AXIOME. — La protection est la preuve de la puissance.

Aussi pouvait-on avoir vingt-cinq ans et une place élevée, être auditeur au conseil d'Etat ou maître des requêtes, et faire des rapports à l'empereur en s'amusant avec son auguste famille. On s'amusait et l'on travaillait tout ensemble. Tout se faisait vite. Il y avait tant d'hommes aux armées, qu'il en manquait pour l'administration. Les gens édentés, blessés à la main, au pied, de santé mauvaise, ayant la vue oblique, obtenaient un rapide avancement.

Quand vint la paix, le nombre des prétendants se doubla : les familles nobles et pauvres qui refusaient de servir l'empereur voulurent servir les Bourbons. Une armée de cousins, de neveux, d'arrière-germains, de parents à la mode de Bretagne déboucha de province au faubourg Saint-Germain et tripla la masse des solliciteurs. Ce fut alors que la manie des places commença, tout le monde en fut atteint. Un ingénieux auteur publia l'*Art de solliciter*, en même temps que l'*Art de payer ses dettes*. On créa d'abord des places pour satisfaire quelques ambitions légitimes. Puis, pour trouver de la place, on fit la guerre aux sinécures. Il fut alors défendu d'avoir plusieurs places. Etre employé semblait être le synonyme de : toucher des émoluments et ne rien faire ou faire peu de chose. La Chambre se déclara l'ennemie des faveurs. On inventa la spécialité pour les dépenses, et les chapitres intitulés *personnel* dans les budgets furent alors épluchés. On chipota les allocations. Les ministres, obligés de trouver de l'argent pour des dépenses secrètes, tondirent sur leur personnel. Le temps heureux, l'âge d'or napoléonien, devint un rêve. L'on ne travailla pas davantage, mais les places furent cruellement disputées; elles furent la monnaie invisible avec laquelle on paya certains services parlementaires. On créa sur l'avancement dans les bureaux des lois qui n'obligent que les employés. Aujourd'hui les moindres places sont soumises à mille chances : il y a sept cent cinquante souverains.

5e AXIOME. — Dans un pays où il y a tant de pouvoirs, il y a mille à parier contre un qu'un employé qui n'est protégé que par lui-même n'aura point d'avancement.

En un mot, Odry vous dirait que la seule place libre est la place de la Concorde.

Familles honnêtes et fières, consultez les bureaucrates les plus expérimentés, ils vous diront que, de même qu'il existe une moyenne de traitement, il y a la moyenne de l'avancement. Cette fatale moyenne résulte des tables de la loi et des tables de mortalité combinées. Or, vous pouvez regarder comme certain qu'en entrant dans quelque administration que ce soit, à l'âge de dix-huit ans, on n'obtient dix-huit cents francs d'appointements qu'à trente ans, et que, pour en obtenir six mille à cinquante ans, il faut être un génie administratif, le Chateaubriand des rapports, le Musset des circulaires, le Lamartine des mémoires, l'enfant sublime de la dépêche. Pensez, familles honnêtes et fières, qu'il n'est pas de carrière libre et indépendante dans laquelle, en douze années, un jeune homme — ayant fait ses humanités, — vacciné, — libéré du service militaire, — jouissant de ses facultés, — sans avoir une intelligence transcendante, — n'ait amassé un capital de quarante-cinq mille francs et des centimes, représentant la rente perpétuelle de ce même traitement essentiellement transitoire, qui n'est pas même viager.

Dans cette période, un épicier doit avoir gagné 10,000 livres de rente, avoir déposé son bilan, tenté une révolution, ou présidé le tribunal du commerce; — un peintre avoir badigeonné un kilomètre de murailles à Versailles, être décoré de la Légion d'honneur, ou se poser en grand homme méconnu; — un homme de lettres est professeur de quelque chose, ou journaliste à cent écus pour mille lignes, il écrit des Physiologies, ou se trouve à Sainte-Pélagie après un pamphlet lumineux sur le désordre des choses qui mécontente l'ordre de choses, ce qui constitue une valeur énorme et en fait un homme politique; — un publiciste a pris pour dix mille francs de passe-ports et observé les pays étrangers pour le compte de la France; — un oisif qui n'a rien fait, car il y a des oisifs qui font quelque chose, a fait des dettes et une veuve qui les lui paye; — un prêtre a eu le temps de devenir évêque *in partibus*; — un vaudevilliste est devenu propriétaire, quand il n'aurait jamais fait de vaudevilles entiers; — un garçon intelligent et sobre, qui aurait commencé l'escompte avec un très-petit capital, comme deux mille francs, achète alors un quart de charge d'agent de change; enfin un petit clerc est notaire, un chiffonnier a mille écus de rente, les plus malheureux ouvriers ont pu devenir fabricants; tandis que seul dans le mouvement rotatoire de cette civilisation qui prend la division infinie pour le progrès, votre fils a vécu à vingt-deux sous par tête, se débat avec son tailleur et son bottier, n'est rien, a des dettes, et s'est *crétinisé*. Le malheureux s'écrie alors, au sein de sa famille désolée, que, pour avancer, il faut l'appui de plusieurs députés influents, de trois ministres et de deux journaux : un journal ministériel et un journal d'opposition! Ce que ce malheureux dit, vous le trouvez stéréotypé ici, familles honnêtes et fières! Qu'on se le dise, qu'on se le répète!

6e AXIOME. — Aujourd'hui, le plus mauvais état, c'est l'ETAT!

Pourquoi? direz-vous. Eh bien! parce que servir l'Etat, ce n'est plus servir le prince qui savait punir et récompenser. Aujourd'hui l'Etat, c'est tout le monde, et tout le monde ne s'inquiète de personne. Servir tout le monde, c'est ne servir personne. Personne ne s'intéresse à personne : un employé vit entre deux négations! Le monde n'a pas de pitié, n'a pas d'égard, n'a ni cœur, ni ami; tout le monde est égoïste, oublie demain les services d'hier. Tout le monde est aveugle : il donne quatre mille francs de rente à l'homme qui taraude la terre, et n'offre pas deux liards au savant qui invente la tarière!

CHAPITRE IV.

Distinction

Sous le rapport des misères et de l'originalité, il y a employés et employés, comme il y a fagots et fagots. Nous distinguons l'employé de Paris de l'employé de province. Cette Physiologie nie complétement l'employé de province. L'employé de province est heureux : il est bien logé, il a un jardin, il est généralement à l'aise dans son bureau. Il boit de l'eau pure, il ne mange pas de filet de cheval, trouve des fruits et des légumes à bon marché. Au lieu de faire des dettes, il fait des économies. Sans savoir précisément ce qu'il mange, tout le monde vous dira qu'*il ne mange pas ses appointements!* Il est heureux, il est considéré, tout le monde le salue quand il passe. Il est marié, dès lors il est invité, recherché, sa femme et lui; tous deux vont au bal chez le receveur général, chez le préfet, le sous-préfet, l'intendant. On s'occupe de son caractère, il a des bonnes fortunes, il se fait une renommée d'esprit, il a des chances pour être regretté, toute une ville le connaît, s'intéresse à sa femme, à ses enfants. Il donne des soirées, et, s'il a des moyens, un beau-père dans l'aisance, il peut devenir député. Sa femme est bien gardée, elle est surveillée dans sa conduite par l'espionnage des petites villes; et, s'il est malheureux dans son intérieur, il le sait : tandis qu'à Paris un employé peut n'en rien savoir.

Il nous est impossible de ne pas constater que l'employé change tellement selon les milieux où il s'implante, qu'à ces caractères nous ne reconnaissons plus l'employé : la province le dénature entièrement. Nous ne saurions voir dans cet être joufflu, calembourdier, rieur, payant des contributions, donnant des repas, festoyé, descendant le fleuve de la vie sans peine, notre employé forcé de faire à Paris ses sauts de tremplin pour échapper à ses créanciers, forcé de jouer les scènes modernes de M. Dimanche pour faire ses emprunts, cet intrépide naufragé qui ne se soutient au-dessus de l'eau que par une coupe hardie et par des points d'aiguille audacieux, qui nage avec une agilité de poisson, souvent entre deux eaux, déployant autant de vice que de vertu, et traversant enfin un vaste désert d'hommes sans chameau pour se consoler.

L'employé de cette Physiologie est donc exclusivement l'employé de Paris. Ce livre ne comprend que cette classe de plumigères, la seule où puissent s'observer les manies, les mœurs, les instincts qui font de ce mammifère à plumes un être curieux et capable de donner lieu à une physiologie, expression qui veut dire : discours sur la nature de quelque chose. Or, 7e AXIOME. — L'employé de province est *quelqu'un*, tandis que l'employé de Paris est *quelque chose*. Oui, quelque chose de merveilleux, de commun et de rare, de singulier et d'ordinaire, qui tient de la plante et de l'animal, du mollusque et de l'abeille.

CHAPITRE V

Les bureaux.

Un homme de style et de pensée, dont le nom s'est caché sous cette constellation *** typographique, a écrit ce remarquable paragraphe : « Les villageois n'ont pas de nerfs, comme on dit, mais ils sont impressionnables, à leur insu, et subissent sans s'en rendre compte l'action des circonstances atmosphériques et des faits extérieurs. Identifiés en quelque sorte avec la nature au milieu de laquelle ils vivent, ils se pénètrent insensiblement des idées et des sentiments qu'elle éveille et les reproduisent dans leurs actions et sur leur physionomie, selon leur organisation et leur caractère individuel. Moulés ainsi et façonnés de longue main sur les objets qui les entourent sans cesse, ils sont le livre le plus intéressant et le plus vrai pour quiconque se sent attiré vers cette partie de la physiologie, si peu connue et si féconde, qui explique les rapports de l'être moral avec les agents extérieurs

de la nature. Celui qui révélera ces mystères aura découvert un monde. »

Si cette Physiologie n'a pas découvert le monde, elle a découvert cette phrase qui révèle plusieurs mystères. La nature, pour l'employé, c'est les bureaux. Son horizon est de toutes parts bornée par des cartons verts. Pour lui, les circonstances atmosphériques, c'est l'air des corridors; les exhalaisons masculines contenues dans des chambres sans ventilateurs, la senteur des papiers et des plumes; son terroir est un carreau ou un parquet émaillé de débris singuliers, humecté par l'arrosoir du garçon de bureau. Son ciel est un plafond auquel il adresse ses bâillements, son élément est la poussière. Or, si l'auteur du paragraphe a raison pour les villageois, son observation tombe à plomb sur les employés *identifiés* avec la nature au milieu de laquelle ils vivent. Plusieurs médecins distingués redoutent l'influence de cette nature à la fois sauvage et civilisée sur l'être moral contenu dans ces affreux compartiments nommés *bureaux*, où le soleil pénètre peu, où la pensée est bornée en des occupations semblables à celles des chevaux qui tournent un manége. (On sait que ces chevaux bâillent horriblement et meurent promptement.)

Le philosophe peut faire observer que les portiers de Paris trouvent moyen de vivre dans dix pieds carrés, eux et leurs femmes, d'y faire des enfants, la cuisine et des souliers, d'y avoir des chiens, des chats ou des perroquets, d'y pratiquer de petits jardins, et d'y *recevoir* une société quelconque! Que les boutiquiers se logent également dans d'affreuses soupentes, dans des entresols, dans des espèces de bocaux, car ce ne sont pas des locaux, contre lesquels les philanthropes réclameraient si l'on y enfermait des criminels.

Mais, si cette remarque peut expliquer pourquoi l'employé éprouve le besoin de quitter si promptement son bureau, on peut faire observer qu'il n'y reste que sept heures, tandis que les portiers et les détaillants demeurent dans ces horribles boîtes! Mais aussi quelle affreuse statistique serait celle des infirmités morales et physiques de ces deux classes de citoyens! Qui peut s'étonner de l'inimitié des portiers contre les locataires et les propriétaires? Un portier doit être essentiellement révolutionnaire.

Un philosophe, un peu médecin, un peu physiologiste, un peu écrivain, un peu observateur, un peu phrénologue et un peu philanthrope, ce qui résume les manies de notre époque, ne saurait alors disconvenir qu'il y a bien quelque raison de suspecter l'intelligence des employés. Le mot *crétinisé*, qui peut vous avoir semblé fort dans le chapitre III, est tant soit peu mérité par les infortunés qui restent commis dans le même bureau, faisant les mêmes choses pendant un certain nombre d'années. Seulement il est difficile de décider si ces mammifères à plumes se crétinisent à ce métier, ou s'ils ne font pas ce métier parce qu'ils étaient un peu crétins de naissance. C. Q. E. A. D. Ou, pour imiter l'auteur du paragraphe, celui qui découvrira cette raison découvrira un monde : il révélera les mystères de l'univers administratif.

D'après ceci, vous comprendrez la haute nécessité d'une description exacte des casernes à crétins inventées par l'administration française. A Paris, presque tous les bureaux se ressemblent, a dit un auteur peu connu. En quelque ministère que vous erriez pour solliciter le moindre redressement de torts ou la plus légère faveur, vous trouverez des corridors obscurs, des dégagements peu éclairés, des portes percées, comme les loges au théâtre, d'une vitre ovale qui ressemble à un œil, et par laquelle on voit des fantaisies dignes d'Hoffmann, et sur lesquelles le solliciteur lit des indications incompréhensibles. Quand vous avez trouvé l'objet de vos désirs, vous êtes dans une pièce où se tient le garçon de bureau; il en est une seconde où sont les employés inférieurs; le cabinet du sous-chef vient à droite ou à gauche, enfin, plus loin ou plus haut, celui du chef de bureau.

Quant au personnage éminent appelé chef de division sous Napoléon, parfois directeur sous la Restauration, redevenu quasi directeur et quasi chef de division, ni l'un ni l'autre, souvent l'un et l'autre aujourd'hui; cet être supérieur loge au-dessus ou au-dessous de ses deux ou trois bureaux, quelquefois au bout d'une galerie.

L'appartement d'un directeur, d'un chef de division (aujourd'hui l'homme d'État en herbe s'appelle un homme politique, et le directeur est toujours un homme politique) se distingue toujours par une certaine ampleur, avantage bien prisé dans ces singulières alvéoles de la ruche appelée un ministère. Maintenant, il y a très-peu de directions générales séparées. Aujourd'hui, tous les ministères ont centralisé la centralisation, et se sont assimilé toutes leurs directions générales. Par cette fatale réunion, les directeurs généraux ont perdu leur lustre, en perdant leurs hôtels, leurs gens, leurs salons, leurs réceptions, leurs soirées, leur petite cour. Qui reconnaîtrait aujourd'hui, dans l'homme arrivant à pied au Trésor, y montant à un deuxième étage, ce directeur général des forêts ou des contributions, jadis logé dans un magnifique hôtel, rue Sainte-Avoie ou rue Saint-Augustin, souvent ministre d'État et pair de France? MM. Pasquier, Molé, etc., se sont contentés de directions générales après avoir été ministres. Si, en perdant son luxe, le directeur général avait gagné en étendue administrative, le mal ne serait pas énorme, mais aujourd'hui cet ancien personnage se trouve à grand' peine conseiller d'État avec quelque dix malheureux mille francs. Comme symbole de son ancienne puissance, on lui tolère un huissier en culotte, en bas de soie et en habit à la française; si toutefois l'huissier n'a pas été réformé. Si *les rois s'en vont*, ils ont entraîné bien des majestés avec les leurs.

En style administratif, un bureau se compose d'un garçon, de plusieurs surnuméraires, d'expéditionnaires, de commis rédacteurs, de commis d'ordre ou commis principaux, d'un sous-chef et d'un chef. La division comprend un, deux ou trois bureaux, quelquefois davantage. Les titres varient selon les administrations : il peut y avoir un vérificateur au lieu d'un commis d'ordre, un teneur de livres, etc.

Carrelée comme le corridor, et tendue d'un papier mesquin, la pièce où se tient le garçon de bureau est meublée d'un poêle, d'une grande table noire, plumes, encrier, quelquefois une fontaine : enfin une banquette sans natte pour les pieds de grue du public. Le garçon de bureau, assis dans un bon fauteuil, repose les siens sur un paillasson. Le bureau des employés est une grande pièce plus ou moins claire, rarement parquetée. Le parquet et la cheminée sont spécialement affectés aux chefs de bureau, de division, ainsi que les armoires, les bureaux et les tables d'acajou, les fauteuils de maroquin rouge ou vert, les glaces, les rideaux de soie, et autres objets de luxe administratif. Le bureau des employés a un poêle dont le tuyau donne dans une cheminée bouchée, s'il y a une cheminée. Le papier de tenture est uni, vert ou brun. Les tables sont en bois noir. L'industrie des employés se manifeste dans leur manière de se caser. Le frileux a sous les pieds une espèce de pupitre en bois; l'homme à tempérament sanguin-bilieux n'a qu'une sparterie. Le lymphatique, qui redoute les vents coulis, l'ouverture des portes et autres causes du changement de température, se fait un petit paravent avec des cartons.

Il existe dans tous les bureaux des armoires et des endroits obscurs où chacun met l'habit de travail, les manches en toile, les garde-vue, casquettes, calottes grecques et autres ustensiles de métier; où se déposent les socques, les doubles souliers, les parapluies. Presque toujours la cheminée est garnie de carafes pleines d'eau, de verres et de débris de déjeuners. Dans les locaux trop sombres, il y a des lampes. La porte du cabinet où se tient le sous-chef est ouverte, en sorte qu'il peut surveiller ses employés, les empêcher de trop causer, ou venir causer avec eux dans les grandes circonstances.

Un seul bureau dans Paris fait exception à ces lois sur la localité. Le bureau des passe-ports est la plus curieuse monstruosité du genre. Il occupe une galerie. Vingt employés sont rangés derrière une seule table; et en regard, sur un triple rang de banquettes, siégent les voyageurs vulgaires. En attendant que, selon le mot de l'Écriture, *ils soient comme des roues*, ils sont bien en repos devant les vingt plumigères. Le régiment qui instrumente et le régiment instrumenté sont séparés par un chemin qui mène de la porte d'entrée à une arcade, au bout de la galerie, où se tient le chef qui, de sa table, domine cette assemblée d'administrés et de commis administrant. Derrière lui sont quelques employés. Vous verrez bien des bureaux à passe-ports, dans beaucoup de pays, mais vous ne trouverez rien qui puisse lutter avec le colossal bureau du quai des Orfévres. En tout temps, même en hiver, il y a des ventilateurs. Cette fabrique est ornée de gendarmes et de myriades de cartons verts! un milliard de souches à passe-ports! On peut savoir si, comme on le dit, Napoléon a pris un passe-port en 1788 pour aller aux Indes, et s'il avait alors des signes particuliers!

Le mobilier des bureaux indiquerait au besoin à l'observateur sollicitant ou au solliciteur observé la qualité de ceux qui les habitent : les rideaux sont blancs ou en étoffes de couleur, en coton ou en soie; les chaises sont en merisier ou en acajou, garnies de paille, de maroquin ou d'étoffes; les papiers sont plus ou moins frais. Mais, à quelque administration que toutes ces choses publiques appartiennent, dès qu'elles sortent des bureaux, rien n'est plus étrange que ce monde de meubles qui a vu tant de maîtres et tant de régimes, qui a subi tant de désastres. Aussi de tous les déménagements, les plus grotesques de Paris sont-ils ceux des administrations. Jamais le génie d'Hoffmann, ce chantre de l'impossible, n'a rien inventé de plus fantastique. On ne se rend pas compte de ce qui passe dans les charrettes. Les cartons bâillent en laissant une traînée de poussière dans les rues; les tables les quatre fers en l'air, les fauteuils rongés, les incroyables ustensiles avec lesquels on administre la France, ont des tournures effrayantes : c'est à la fois quelque chose qui tient aux affaires de théâtre et aux machines des saltimbanques. Il y a, comme sur les obélisques, des traces d'intelligence et des ombres d'écriture qui troublent l'imagination, comme tout ce qu'on voit sans comprendre la fin! Enfin tout cela est si vieux, si éreinté, si fané, que la batterie de cuisine la plus sale est infiniment plus agréable à voir que les ustensiles de la cuisine administrative.

CHAPITRE VI.

De quelques êtres chimériques.

Avant d'analyser les différents rouages de la machine administrative : le surnuméraire, l'expéditionnaire, les commis, le sous-chef, le chef de bureau, le chef de division, nous avons à parler de quelques météores de la bureaucratie, tels que le bibliothécaire, le secrétaire particulier, le caissier, l'architecte, le missionnaire.

Ces employés semblent chimériques en ce sens qu'on les voit très-peu, mais ils ont des traitements, ils viennent quelquefois, disparaissent et reviennent; ils sont les derniers possesseurs de sinécures, ce qui veut dire *sans soucis;* ils sont, en effet, dans la plus entière sécurité sur leurs places, n'ont rien à faire, ou travaillent chez eux. Les employés ne les aperçoivent que comme les astronomes aperçoivent les comètes.

§ Ier. Le *bibliothécaire.* — A quoi bon une bibliothèque dans un ministère?—Quelqu'un a-t-il le temps de lire? Est-ce le ministre? est-ce le surnuméraire? A-t-on fait la bibliothèque pour le bibliothécaire ou le bibliothécaire pour la bibliothèque? La plupart des ministères ont un bibliothécaire. En faisant nommer l'un de nos poëtes les plus distingués bibliothécaire d'un ministère, un des jeunes ducs de la maison d'Orléans lui dit en riant : — Y a-t-il des livres? — J'en ferai, répondit le poëte. La bibliothèque une fois constituée par quelques centaines de bouquins, elle produit un employé sous le bibliothécaire ; lequel est censé épousseter les livres, et dont les fonctions consistent à aller chez le sinécuriste lui porter tous les mois, dans un sac, trois cents francs, et un registre à signer, environ dix francs par jour. Députés, ministres, conservez ces sept places, ainsi que les deux ou trois musées particuliers (il y a un musée de la marine, un musée de modèles, et une collection à la guerre) qui donnent du pain à quelques grands poëtes, à de petits écrivains. Les places de professeurs, de bibliothécaires, enfin les places dites littéraires, ne sont pas si nombreuses qu'il faille supprimer ces jolis canonicats administratifs, si bien occupés, si bien mérités, et auxquels on ne nomme pas toujours de grands poëtes, ni des écrivains dont la vie est entièrement dévouée aux lettres! Songez qu'en juillet 1830 vous avez mis un livre dans les armes de la France. Et d'ailleurs un bibiothécaire à mille écus d'appointements contracte alors pour mille écus de dettes, et fait rentrer dans les coffres du trésor au moins mille écus de frais par an. Dame Physiologie déclare que cette puissante réclame ne lui a été payée par aucun bibliothécaire.

Un des ministères qui sont sans bibliothèque est le ministère de l'instruction publique; celui-là devrait posséder une bibliothèque spéciale, où se trouverait tout ce qui concerne l'Université, les ordres religieux enseignants, les livres sur l'éducation politique, privée, religieuse; les systèmes, les projets, etc. La plus curieuse collection est celle du ministère des affaires étrangères; elle est interdite au public, et s'appelle du nom pompeux d'archives. Le bibliothécaire d'un ministère pourrait devenir un homme d'une immense utilité ministérielle, s'il avait la charge de savoir, de connaître et d'indiquer tous les livres, les projets, les améliorations, etc., relatifs à son ministère. Mais il serait alors le consulteur du ministère, charge qui existait à Venise. Il lui faudrait vingt mille francs d'appointements, et un sous-bibliothécaire, pour que cette somme de science existât toujours. *Amen!*

§ II. L'*architecte.* — J'ai vu dans Paris des cartes ainsi conçues :

M. Tel, architecte du ministère de l'intérieur, ou de la Chambre des députés, etc.

Quant à celui de la Chambre des députés, s'il doit rebâtir tout ce qu'elle a démoli, sa place n'est pas une *sine cure.* et cet homme sera certes un grand homme. Ces places expliquent pourquoi en France nous bâtissons, démolissons, rebâtissons sans cesse, car les architectes éprouvent le besoin de démontrer la nécessité de leurs places. Sous l'ordre de choses actuel, il est de bon goût que chaque ministère ait un architecte. La flatterie a toujours été très-ingénieuse en France. Sous Louis XIV, les ministres avaient des maîtresses et de petits Versailles. Meudon, le palais de Louvois, n'est pas aujourd'hui trop étroit pour un prince. Quand l'architecte bâtit le ministère, les employés n'y sont pas; quand les employés y sont, l'architecte n'y est plus. L'architecte est donc, comme le bibliothécaire, un être de raison dont la raison d'être n'est connue que du ministre.

Cette place a sans doute été créée pour montrer jusqu'à quel point un artiste peut devenir un employé, ou jusqu'à quel point un employé peut devenir artiste. L'architecte est, comme le bibliothécaire, un employé dont le bonheur approche de la béatitude : il ne dépend que du ministre, et souvent le ministre dépend de lui.

§ III. Le *missionnaire.* — Chaque ministère éprouve le besoin de savoir si, dans les autres pays, les choses du ministère correspondant au sien ne vont pas mieux, ou si elles vont plus mal; il s'adresse alors à un journaliste, à un feuilletoniste, à un publiciste, à un spécialiste quelconque dénué de monnaie, et capable de comparer les choses de son ministère, que le jeune homme ignore, avec celles des ministères étrangers, desquels ni le jeune homme ni le ministre n'ont la moindre connaissance. Ce problème, né de l'accouplement d'une république et d'un roi, nommé gouvernement à bon marché, s'appelle une mission. Cette mission ne se donne qu'à des esprits d'élite pour qui l'habitation de Paris est difficile, qui éprouvent le besoin de prendre les eaux et des renseignements, d'acquérir de nouvelles connaissances et d'éviter les anciennes. Ces esprits d'élite consentent alors à voyager dans un but social, à raison de trois ou quatre cents francs par mois, ce qui me semble mesquin. Le fils d'un député, le littérateur, le faiseur de premiers-Paris, sont moins payés que les commis voyageurs. Tout se fait au rabais dans le gouvernement français. L'Angleterre paye énormément ces voyageurs qui rapportent toujours des mémoires instructifs de politique comparée, qui ont espionné très-astucieusement les industries et vu s'il y avait péril pour celles de l'Angleterre. La Russie est très-magnifique aussi sur ce point. Le voyageur français, certain de la supériorité de son pays, et qui s'endette en voyageant à quinze francs par jour, rapporte un article pour les revues du gouvernement. Cet article, n'apprenant rien aux lecteurs, apprend très-peu de chose au ministre.

Ces missionnaires sont les cerfs-volants des ministères.

§ IV. Le *caissier.* — Plus on a simplifié l'administration, plus on a supprimé les caisses. Aussi bientôt ne se souviendra-t-on plus des caissiers de ministère! Cette place, conservée dans quelques administrations (au ministère de l'intérieur, par exemple), est la plus sûre de toutes. Le caissier est son maître, il est l'employé favori, le chat de la maison. La Chambre, sous la Restauration, avait des idées moins mesquines que celle d'aujourd'hui sur le gouvernement; elle ne faisait pas ce qu'on nomme, en style de caissier, des économies de bouts de chandelle. La Chambre accordait à chaque ministre qui prenait les affaires une indemnité dite de déplacement; car il en coûte autant pour s'installer au ministère que pour en sortir. Comment compter avec un homme considérable forcé de liquider, d'interrompre ses affaires privées, de déménager, etc.? L'indemnité consistait en *vingt-cinq mille francs.* La Chambre, depuis le grand déménagement de juillet 1830, a sans doute prévu ses propres fantaisies; et, comme elle devait accoucher de vingt ministères différents, elle a refusé cette allocation pour ne pas rendre ses plaisirs trop dispendieux. Elle est économe jusque dans ses folies. M. Thiers aurait touché sept fois vingt-cinq mille francs à lui seul. On n'a jamais vu de révolution si prudente dans ses imprudences.

Quand un orage ministériel avait éclaté, pendant que tous les employés tremblaient, se disaient : — Que va faire le ministre? va-t-il supprimer ou augmenter? l'un est aussi fatal que l'autre : augmenter c'est souvent faire deux traitements d'un seul; le caissier prenait vingt-cinq jolis billets de mille francs, gravait sur sa figure de suisse de cathédrale une expression joyeuse, et se faisait introduire chez monseigneur pour saisir le couple ministériel dans le premier moment de ravissement. Au : Que voulez-vous? du ministre, il exhibait la somme, il en expliquait l'usage, et la femme du ministre, heureuse, surprise, prélevait tout ce qui regardait le déplacement, affaire de ménage. Aussi, en réponse à cette phrase : Si Son Excellence est contente de mes services, etc., il obtenait sa confirmation dans son poste. Le caissier a la profonde habileté de se donner pour une machine, pour un homme sans conséquence : il se compte comme un *comptable,* il s'assimile à ses écus; il reste alors, tapi dans sa caisse comme un cloporte, à l'abri de toute destitution. Quand on voudra peindre un homme heureux, il faudra toujours prendre la figure à la fois plate et bouffie d'un caissier du ministère, il n'a pas le moindre pli sur la peau!

8e AXIOME. — Caisse graisse.

§ V. Le *secrétaire particulier.* — Véritable oiseau de passage, le secrétaire particulier de chaque ministre décampe et reparaît quelquefois avec lui. Si le ministre tombe avec des espérances parlementaires, il emmène son secrétaire pour le ramener, sinon il le met au vert en quelque pâturage administratif, à la Cour des comptes, par exemple, cette auberge où les secrétaires attendent que l'orage se dissipe. Le secrétaire particulier est toujours un jeune homme dont les capacités ne sont connues que du ministre. Ce jeune homme est le petit prince de Wagram du Napoléon ministériel, sa femme, son Ephestion. Il connaît tous les secrets, raccroche les tièdes, porte, rapporte et enterre les propositions, dit les *non* ou les *oui* que le ministre n'ose pas prononcer. C'est lui qui reçoit les premiers feux

et les premiers coups du désespoir ou de la colère. On se lamente et l'on rit avec lui, il joue le rôle d'homme compromis, amadoue les journaux, et travaille leurs rédacteurs. Anneau mystérieux par lequel bien des intérêts se rattachent au ministre, il est discret comme un confesseur : il sait et ne sait pas, il sait tantôt tout et tantôt rien; il doit avoir bon pied, bon œil; il dit de son ministre ce que le ministre ne peut pas dire de soi même. Enfin, avec lui le ministre ose être ce qu'il est, ôte sa perruque et son ratelier, pose ses scrupules et se met en pantoufles, déboutonne ses roueries et déchausse sa conscience.

Ce jeune homme n'est pas précisément un homme d'Etat, mais c'est un homme politique, et quelquefois la politique d'un homme. Presque toujours jeune, il est dans le ménage ministériel ce qu'est l'aide de camp chez le général. Son rôle est l'attachement, il est le Pylade du ministre, il le flatte et le conseille, obligé de flatter pour conseiller, de conseiller en flattant et de déguiser la flatterie sous le conseil. Aussi presque tous les jeunes gens qui font ce métier ont-ils une figure assez jaune. Leur constante habitude de toujours faire un mouvement de tête affirmatif pour approuver ce qui se dit, ou pour s'en donner l'air, communique quelque chose d'étrange à leur tête. Ils approuvent indifféremment tout ce que vous dites. Leur langage est plein de *mais*, de *cependant*, de *néanmoins*, de *moi je ferais*, *moi à votre place* (ils disent souvent *à votre place*), toutes phrases qui préparent la contradiction.

Une victime de ce genre est payée entre dix et vingt mille francs; mais le jeune homme profite des loges, des invitations et des voitures ministérielles. Quand on pense au nombre infini de lettres qu'il doit décacheter et lire, outre ses occupations, nous éprouvons le besoin de dire que dans un Etat monarchique on payerait cette utilité plus cher. L'empereur Nicolas serait très-heureux d'avoir pour cinquante mille francs par an un de ces aimables caniches constitutionnels, si doux, si bien frisés, si caressants, si dociles, si merveilleusement dressés, de bonne garde, et..... fidèles! Mais le secrétaire particulier ne vient, ne s'obtient, ne se découvre, ne se couve, ne se développe que dans les bureaux d'un gouvernement représentatif. Dans la monarchie vous n'avez que des courtisans et des serviteurs, tandis qu'avec une charte vous êtes servi, flatté, caressé par des hommes libres. Les ministres, en France, sont donc plus heureux que les femmes et que les rois : ils ont quelqu'un qui les comprend. J'ai toujours plaint les secrétaires particuliers, autant que je plains les femmes et le papier blanc : ils souffrent tout. Comme la femme chaste, ils doivent n'avoir de talent qu'en secret, et pour leurs ministres. S'ils ont du talent en public, ils sont perdus. Le secrétaire particulier de M. Guizot se nomme Génie. On peut dire de ce ministre, comme de Socrate, qu'il a un Génie familier.

9e AXIOME. — Un secrétaire particulier est un ami donné par le gouvernement

---

CHAPITRE VII.

Le surnuméraire

Le surnuméraire est à l'administration ce que l'enfant de chœur est à l'église, ce que l'enfant de troupe est au régiment, ce que le rat ou le comparse est au théâtre : quelque chose de naïf, de candide, un être aveuglé par les illusions. Sans l'illusion, où irions-nous? C'est elle qui nous donne la puissance de manger la *vache enragée* des arts, de dévorer les commencements de toute science en nous donnant la croyance. L'illusion est une foi démesurée! Or, il a foi en l'administration, le surnuméraire; il ne la suppose pas froide, atroce, dure comme elle est. Il n'y a que deux genres de surnuméraires : le surnuméraire pauvre et le surnuméraire riche.

Le surnuméraire pauvre est riche d'espérance et a besoin d'une place; le surnuméraire riche est pauvre d'esprit et n'a besoin de rien. Une famille riche n'est pas assez bête pour mettre un homme d'esprit dans l'administration.

Le surnuméraire riche est confié à un employé supérieur ou placé près du directeur général, qui l'initie à ce que Bilboquet, ce profond philosophe, appellerait la haute comédie de l'administration. On lui adoucit les horreurs du stage, jusqu'à ce qu'il soit nommé à quelque emploi. Le surnuméraire riche n'effraye jamais les bureaux. Les employés savent qu'il ne les menace point, le surnuméraire riche ne vise que les hauts emplois de l'administration. Le journalisme persécute assez le surnuméraire riche, qui est toujours cousin, neveu, parent de quelque ministre, de quelque député, d'un pair très-influent; mais les employés sont ses complices, ils recherchent sa protection!

Le surnuméraire pauvre est donc le vrai, le seul surnuméraire. Presque toujours enfant de la balle, fils d'une veuve d'employé, ou d'un employé retraité qui vit d'une maigre pension, sa famille se tue à le nourrir, le blanchir et l'habiller. Presque toujours logé dans un quartier où les loyers ne sont pas chers, le surnuméraire part de bonne heure. L'état du ciel est sa question d'Orient, à lui! venir à pied, ne pas se crotter, ménager ses habits, calculer le temps qu'une trop forte averse peut lui prendre s'il est forcé de se mettre à l'abri, combien de préoccupations! Les trottoirs dans les rues et le dallage des boulevards et des quais ont été des bienfaits pour lui. Quand, par des causes bizarres, vous êtes dans Paris à sept heures et demie ou huit heures du matin, que vous voyez, par un froid piquant, par une pluie, par un mauvais temps quelconque, poindre un craintif et pâle jeune homme, sans cigare, comme celui-ci, dites : — C'est un surnuméraire! Il a déjà déjeuné. Si vous faisiez attention à ses poches, vous verriez la configuration d'une flûte que sa mère lui a donnée, afin qu'il puisse, sans danger pour son estomac, franchir les neuf heures qui séparent son déjeuner de son dîner.

La candeur des surnuméraires dure peu. Le jeune homme a bientôt mesuré la distance effroyable qui se trouve entre un sous-chef et lui, cette distance qu'aucun mathématicien, ni Archimède, ni Newton, ni Pascal, ni Leibnitz, ni Kepler, ni Laplace, n'a pu évaluer, et qui existe entre 0 et le chiffre 1, entre une gratification problématique et un traitement! Le surnuméraire aperçoit les impossibilités de la carrière, il entend parler des passe-droits par des employés qui les expliquent, il découvre les intrigues des bureaux, il voit les moyens exceptionnels par lesquels les supérieurs sont parvenus : l'un a épousé une jeune personne qui avait fait une faute; l'autre, la fille naturelle d'un ministre : celui-ci a endossé une grave responsabilité; celui-là, plein de talent, a risqué sa santé dans des travaux forcés, il avait une persévérance de taupe : et l'on ne se sent pas toujours capable de tels prodiges. Tout se sait dans les bureaux.

L'homme incapable a une femme pleine de tête qui l'a poussé par là, qui l'a fait nommer député. S'il n'a pas de talent dans les bureaux, il intrigaille à la Chambre. Tel a pour ami intime de sa femme un homme d'Etat : tel est le commanditaire d'un journaliste puissant. Dès lors, le surnuméraire dégoûté donne sa démission. Les trois quarts des surnuméraires quittent l'administration sans avoir été employés. Il ne reste que les jeunes gens entêtés ou les imbéciles qui se disent : — J'y suis depuis trois ans, je finirai par avoir une place; ou les jeunes gens qui se sentent la vocation. Evidemment, le surnumérariat est, pour l'administration, ce que le noviciat est dans les ordres religieux : une épreuve. Cette épreuve est rude, on y découvre ceux qui peuvent supporter la faim, la soif et l'indigence sans y succomber, le travail sans s'en dégoûter, et dont le tempérament acceptera l'horrible existence, ou, si vous voulez, la maladie des bureaux. De ce point de vue, le surnumérariat, loin d'être une infâme spéculation du gouvernement pour obtenir du travail gratis, est une institution bienfaisante. Sur trente surnuméraires il en est donc sept qui se sont faits à l'*air du bureau*, qui ont si bien accoutumé leur main à écrire, leur tête à ne plus penser, leur esprit à ne s'exercer que dans le cercle administratif, qu'ils deviennent les uns commis, les autres chefs en espérance. Le jour où ils ont émargé est une belle journée, ils ont bien manié l'argent de leur premier mois, et ils ne le donnent pas tout entier à leur mère! Vénus sourit toujours à ces prémices de la caisse ministérielle.

CHAPITRE VIII.

Invocation.

Maintenant, apparaissez, figures rouges, figures blafardes, figures grimées, figures sérieuses, figures fatiguées, flétries, désabusées, tristes, ébouriffées, à cheveux gris; physionomies sournoises, ganaches, hommes spirituels, grands hommes inconnus quoique décorés, qui mettez nos régiments et nos flottes en mouvement, qui ramassez nos écus, surveillez les villes et les campagnes, approvisionnez Paris, tarifez les consciences et les talents, commandez les tableaux et les statues, mettez les employés à la retraite, estimez les caractères, les forces de tous les hommes qui servent la France, comptez ses ressources, évaluez ses produits, régissez ses propriétés, administrez ses biens!..... Et vous, passagers, attention! voici les matelots du bord, si, comme le prétendent le *Constitutionnel* et beaucoup d'orateurs, l'Etat est un bachot.

CHAPITRE IX.

Variétés de commis.

10e AXIOME. — Entre le surnuméraire et le sous-chef, tout est commis.

Le commis n'a que deux manières d'être : il est célibataire ou marié. Le commis célibataire est généralement mauvais commis, et se distingue parfaitement de l'homme marié. Le célibataire a des dettes, il n'est pas aussi bien mis ni aussi propre que l'homme marié. Le commis marié presque toujours a pris son parti de faire son chemin dans l'administration et d'y rester; il donne rarement sa démission. Sur cent commis célibataires, quarante quittent la carrière administrative. Le garçon est soumis à diverses influences qui le font varier, tandis que le commis marié n'en écoute qu'une. Le garçon suit ses fantaisies, il dépense ses appointements dans les dix premiers jours du mois, et jeûne pendant les vingt derniers, ou il emprunte. Il ne pense qu'à lui : son ambition est démesurée, il veut trop, la marche lente de l'administration ne lui convient pas. Néanmoins il se rencontre des garçons pleins de volonté, persistants, qui se conduisent avec une arrière-pensée; ceux-là parviennent, ils sont exacts, économes et rangés : si l'on fouillait leur vie privée, on les trouverait presque mariés. Voici maintenant les différentes nuances qui différencient cette variété de l'espèce humaine appelée à Paris un employé.

L'EMPLOYÉ BEL HOMME. — Cet employé, qui reste assez ordinairement expéditionnaire et ne va pas plus loin que le grade de rédacteur, fleurit dans les bureaux entre vingt-deux et quarante ans. Il persiste sous une forme juvénile. Pendant tout ce temps, il a l'air d'un jeune homme entre vingt-cinq et trente-cinq ans, il est toujours bien fait, il tient à sa cambrure, il fait état de sa figure élégante et romanesque; il a les cheveux, le collier de barbe, les moustaches soignés comme la chevelure d'une femme entretenue. Aussi rit-il pour montrer ses belles dents. Il déjeune d'une simple flûte et d'un verre d'eau, loge dans une mansarde garnie à douze francs par mois, et dîne à vingt sous dans la taverne de Lucas. Tout est sacrifié à la toilette extérieure. Ses quinze cents francs d'appointements appartiennent à son tailleur : il a toujours des pantalons qui dessinent ses formes, il en a de collants, demi-collants, à plis ou à broderie; il a des bottes fines, de riches cravates tenues par une bague, et des chapeaux frais. Il porte sa bague à la chevalière par-dessus ses gants jaunes. Tous ses habits ou ses redingotes lui prennent la taille. Il se refuse des chaussettes, des chemises; mais il se fait friser tous les jours. La grande plaisanterie des bureaux à son égard consiste à parier qu'il a un corset. La grande affaire de cet employé, c'est de se promener avec un cure-dent à la bouche dans la grande allée des Tuileries, il joue le jeune homme riche, il en affecte les manières. Il espère qu'une jeune Anglaise, une veuve, une étrangère, une femme quelconque, pourra s'amouracher de lui. Le programme de sa vie est de rechercher les occasions, il se montre, il parade, il attend un hasard. Martyr de son existence, il va le soir dans deux ou trois cafés tenus par les femmes de riches limonadiers, auxquelles il fait la cour, en cas qu'elles deviennent veuves.

L'employé bel homme a des principes fixes : à six mille francs de rentes, il épouse une bossue; à huit mille une femme de quarante ans; à trois mille une Anglaise. Il espionne les filles de comptoir et les riches marchandes. On l'a quelquefois surpris chantant des romances dans quelques sociétés bourgeoises. Cet employé jeûne quelquefois pour se procurer des bagatelles à la mode. Dans les bureaux, on se moque de ces Amadis à vide; et bien à tort : ils ont leur plan, ils ne nuisent à personne, ils ont une croyance, et s'y adonnent. Fidèles aux bals masqués dans le temps de carnaval, ils y vont chercher les bonnes fortunes qui les fuient partout, même là. Beaucoup finissent par se marier soit avec des modistes, qu'ils acceptent de guerre lasse, soit avec de vieilles femmes, soit aussi avec de jeunes personnes auxquelles leur *physique* a plu, et avec lesquelles ils ont filé un roman émaillé de lettres stupides, mais qui ont produit leur effet. Ces commis sont quelquefois hardis : ils voient passer une femme en équipage aux Champs-Élysées, ils se procurent son adresse, et lancent des épîtres passionnées à tout hasard. Les employés beaux hommes ont leur place pour vivre, et leur physique pour faire fortune.

LA GANACHE. — L'employé ganache devient quelquefois rédacteur ou commis d'ordre. Il est dans son plus beau moment vers quarante-cinq ans. Toujours marié, presque toujours sergent-major dans sa compagnie, il loge dans un faubourg, où il a loué une maison à jardin. De taille moyenne et gros, il marche lentement, il est fier d'appartenir à l'administration, il s'applique en tout à servir l'ordre de choses et se vante de son insouciance en politique. Adoptant l'opinion du *Journal des Débats*, le seul qu'il veuille lire, il est pour le pouvoir, quel qu'il soit. Sincèrement zélé, zélé sans arrière-pensée, il reste volontiers une heure de plus pour achever un travail que le chef demande.

Sa femme donne des leçons de piano dans des pensionnats de jeunes personnes. Il reçoit chez lui un jour par semaine, donne de la bière et des gâteaux, et permet de jouer la bouillotte à cinq sous la cave. Malgré cette médiocre mise, par certaines soirées enragées, l'employé à la mairie du douzième perd ses six francs. La ganache est compatissante, mais en paroles seulement; il est tenu par sa femme, qui lui donne douze francs par mois, et à laquelle, d'ailleurs, il est attaché. Dans son salon, il a un salon : sur la tenture vert-américain, bordée d'un câblé rouge, brille, comme disait madame Grassini du buste de Napoléon, le *portrait du gouvernement*. Tout autour se voient le Convoi du Pauvre, d'après Vigneron, le Soldat laboureur et le masque de l'Empereur.

Le dimanche, dans les beaux jours, la famille fait des parties aux environs de Paris, dont on s'est donné la carte. La ganache, essentiellement respectée de ses enfants, leur a déjà fait connaître Antony, Arcueil, Bièvres, Fontenay-aux-Roses, Aulnay. Quand la partie ouest sera bien explorée, on se portera vers l'est, et ainsi de suite. Le fils aîné doit succéder à son père dans l'administration; le second fait ses études pour entrer à l'École polytechnique. Cet employé dit à son fils aîné : — Quand tu auras l'honneur d'être employé par le gouvernement... Il regarde son chef de division comme un homme de génie, il le propose comme un modèle à son fils en s'écriant : — Je serais bien heureux si tu pouvais ressembler à M. Bouvard ! Si, par hasard, la voiture du ministre entre ou sort au moment où il quitte son bureau, et s'il se trouve à la porte, la ganache ôte son chapeau, que la voiture soit vide ou pleine. Aussi, quand le chef de bureau lui explique un travail, la ganache prend-elle un air de componction, elle tend son intelligence, elle se fait tout expliquer, elle écoute avec profondeur.

Silencieux au bureau, travailleur exact, cet employé-modèle, les pieds en l'air sur un pupitre de bois, étudie sa besogne en conscience. Il pose avec attention la plume au bord de la table avant de tirer son mouchoir, et la reprend gravement. Dans sa correspondance administrative, il est roide, il prend tout au sérieux, il appuie sur les moindres choses. Il ne fait au bureau que l'ouvrage du gouvernement. S'il ne blâme pas ceux de ses collègues qui s'y livrent à des travaux AUTRES que ceux du bureau, sa conscience à lui ne le laisserait pas tranquille. Chez lui, le soir et le matin, il copie des mémoires, des pièces pour les avoués, les avocats, car il a surtout une belle écriture. L'industrie de sa femme et la sienne, le peu de fortune qu'elle a, ses appointements, leur composent près de mille écus par an. Grâce à la plus sévère économie, on met mille francs de côté tous les ans, pour faire une dot à la jeune personne. La ganache a de beau linge, une épingle en diamant donnée par la belle-mère le jour du mariage. Sa fille lui brode des bretelles, il maintient l'habit noir, le gilet blanc et le pantalon bleu. Il a été longtemps avant d'adopter les bottes. On fête dans la famille les anniversaires, les saints, et il compose des quatrains pour ces jours solennels. Il ne manque jamais un enterrement ni un mariage, il va jusqu'au Père-Lachaise, il rend ses devoirs à ses chefs au jour de l'an. Il économise depuis douze ans sur ses douze francs par mois, et il *boursicote*, afin de satisfaire un désir qui s'accroît de violence d'année en année, c'est sa seule passion : il veut voir la Suisse !

NOTE *pour les grandes dames qui liront cette Physiologie.*

Le ménage de ces employés est parfaitement tenu, les filles sortent mises convenablement, la mère paraît cossue, le père a la tenue d'un riche bourgeois. Le père, la mère, les enfants ont toujours du linge blanc, et les enfants reçoivent une *belle* éducation. Quand on y donne à dîner, il y a quatre plats d'entrée et un bœuf pantelant autour duquel se groupent des légumes; le second service comporte une volaille, deux entremets, deux plats sucrés : le dessert est mirobolant (vingt-quatre plats). Enfin ce ménage a toujours vingt-cinq louis dans son secrétaire. Toute cette honnêteté sagement ordonnée, cette vie d'abeilles qui font miel et cire, roule sur mille écus. Que le diable emporte cette Physiologie si ce n'est pas vrai... et la femme ne peut pas être autrement que vertueuse !

LE COLLECTIONNEUR. — Les travaux administratifs sont si ennuyeux pour les employés subalternes, que les commis, dont l'esprit n'est pas tout à fait éteint, compensent les ennuis du bureau par quelque passion. Il est rare de ne pas trouver dans chaque administration l'employé collectionneur et artiste.

Rangé, minutieux, épilogueur, son avancement ne préoccupe point cet employé, il a une place pour pouvoir vivre et se livrer à ses goûts dominants. Assez maladif, d'ailleurs, il a les cafés, le cigare et l'équitation en horreur; il se couche à dix heures et se lève à sept; il va rarement au spectacle; il joue du flageolet ou de la *flûte traversière*

et s'est fait prendre pour fifre dans la garde nationale afin de ne pas passer les nuits au corps de garde. Il a des collections! Il souscrit à tous les ouvrages par livraisons, les *Scènes de la vie privée des animaux* illustrée par Grandville, le *Don Quichotte*, *Florian*, les *Français peints par eux-mêmes*, même les bibliographies, tout ce qui se livraisonne n'a pas de plus chaud souscripteur, mais il garde les ouvrages en livraisons et oublie de les faire relier. Il achète les lithographies de la maison Aubert, et, en général, tout ce qui, dans les arts, ne dépasse pas 50 centimes. Il entasse chez lui des curiosités qu'on lui donne ou qu'il *acquiert* dans les ventes, où il ne dépasse jamais cent sous pour tous ces lots. Aussi son logement est-il encombré de pierres à paysages, de modèles en terre cuite, de pétrifications de la fontaine de Saint-Allyre de Clermont. Il a des régiments de petites bouteilles où il met des barytes, des sulfates, de sels. Il dit : Je possède des coraux, des papillons, des parasols de Chine, des poissons sèches, des médailles. Le collectionneur ne se marie point, il craint le mariage, il veut garder son indépendance. Il a toujours une mère qui doit lui laisser mille francs de rente, qu'il compte joindre avec sa pension ; ou bien il a une sœur modiste, fleuriste, pianiste ou dame de compagnie avec laquelle il se retirera, tôt ou tard, à la campagne. Quoique recherché par les mères de famille, ce jeune homme maigre, fluet, qui a les yeux tendres et cernés, qui porte des bas blancs par toutes les saisons, des pantalons verdâtres, des souliers lacés, des redingotes vertes ou noisettes, ne se laisse pas séduire. Au bureau, il a un fauteuil de canne, percé au milieu du siége, ou garni d'un rond en maroquin vert, à cause de ses hémorroïdes. Il se plaint de ses digestions. Il fait, le dimanche, des parties de plaisir à âne, et accompagnées de lait, à Montmorency, des dîners sur l'herbe. Quelquefois, il entraîne le bureau à prendre du laitage sur le boulevard du Montparnasse. Cet employé devient souvent sous-chef.

L'EMPLOYÉ HOMME DE LETTRES. — Cet employé est un finot, qui travaille peu au bureau, il fait faire ce qui le regarde par les surnuméraires. Il est d'ailleurs protégé par le chef de division, qui a une loge à toutes ses premières représentations ; car il est un intrépide faiseur de vaudevilles. Ses liaisons avec ses collaborateurs, avec les théâtres, lui permettent de donner des billets à ses collègues et des loges au chef de bureau. Il fait à peu près le nécessaire pour palper ses appointements ; mais il ne travaille qu'à ses pièces. Dans les associations dramatiques, il est le piocheur, c'est lui qui rabote le dialogue, tourne les couplets, raccommode une scène et raccorde une coupure. Ses collaborateurs suivent les répétitions, et corrigent ce qu'il exécute. L'employé vaudevilliste devient quelquefois chef de division : il y en a des exemples, dont le plus illustre est Sewrin. Généralement, au milieu de sa carrière administrative, il est au moins sous-chef, car il rend des services à ses supérieurs : il ménage les raccommodements entre le ministre et sa maîtresse, il empêche des articles contre des députés ou contre son directeur général. Il a toujours la croix de la Légion d'honneur. Sa tenue est supérieure, il ressemble à un fonctionnaire distingué. D'ailleurs, il est à son aise, il a campagne, il ne se refuse pas le cabriolet de régie. Il dit Scribe, il dit Hugo, Dumas, Delavigne, Auber, Berlioz, il dit même Ancelot tout court. Il connaît tous les auteurs, il dîne presque toujours en ville, il traite au Rocher de Cancale, il a mille écus du ministère, et se fait sept à huit mille francs par an au théâtre avec ses tiers et ses moitiés de pièces. Cet employé n'est pas marié, mais il a *son affaire* au théâtre, on lui connaît un attachement. Il n'a d'esprit que sur la scène et dans ses pièces, car, dans la vie ordinaire, il n'a pas plus d'esprit que tout autre employé. Ses collègues le trouvent bon enfant. Il arrive au bureau quand il veut, on ne lui dit rien ; il y apporte des romans qu'il lit pour y trouver, par contre-pied, des traits d'esprit ou des sujets.



Le chef de division.

Une autre figure de ce genre est l'employé homme de lettres qui fait des livres au lieu de faire des pièces. Hélas! son existence n'est pas aussi brillante que celle de son confrère. Il expectore à peine un roman tous les deux ans, qui ne lui donne guère, l'un dans l'autre, qu'un supplément de sept ou huit cents francs par an ; mais il fait des articles critiques non signés dans les journaux : il travaille pour avoir le prix Montyon. Il a une existence plus sourde, plus éteinte que celle du vaudevilliste ; mais il a la croix de la Légion d'honneur. Il est plus assidu que l'autre à son bureau, car il n'a pas la ressource des loges, des billets de spectacle, pour acheter son indépendance. Il se bat avec la langue française, et corrige ses épreuves à ses moments perdus ; mais il se fie si peu à son talent, qu'il ne veut pas perdre ses chances d'avancement : il finit quelquefois par ne plus écrire.

LE CUMULARD. — Cet employé se recommande par son industrie. Clarinette ou haut-bois à l'Opéra-Comique, il est musicien le soir ; et le matin il est teneur de livres chez un négociant, de sept heures à neuf heures. En soufflant au théâtre dans un morceau de bois, en suant sang et eau le matin, il se fait ainsi neuf mille francs. Il a une femme charmante, une jolie famille. Le cumulard cultive les arts et les artistes. Sa manie consiste à organiser des concerts où tous les employés de la division vont gratis, car il a besoin d'une excessive indulgence à cause des répétitions. Comme il est très-bon musicien, il ne va qu'aux répétitions générales. L'administration complaisante se prête à cela, soit au ministère, soit au théâtre. D'ailleurs il élève en musique et à la brochette un petit jeune homme qui le remplace et qui doit lui succéder à l'orchestre. Sa femme, qui est très-jolie, et qui a quelque fortune, a son indépendance. Elle ne voit son mari qu'à dîner, et s'est toujours liée avec le chef de division : aussi le cumulard obtient-il de l'avancement. Sa femme reçoit les mercredis, et joue la femme comme il faut. Elle dépense beaucoup en toilette, sans que son ménage en souffre. Ses enfants ont des demi-bourses. Le cumulard a l'esprit de faire la bête, il se vante de son bonheur intérieur.

C'est un bon gros homme, assez *hurluberlu*, comme tous les artistes, mais qui ne manque pas de bon sens. Le chef de bureau, menacé de près par lui, dit que c'est un homme très-fin. Le cumulard

est travailleur, il a de l'esprit, il fait des jeux de mots, il expédie rapidement sa besogne.

L'usurier. — Cet employé a la figure terrible. Il n'a pas deux manières d'être : il est ou pâle, long, verdâtre, le front chauve, l'œil vairon ; ou présente une figure échauffée, boutonneuse, rouge. Il a le sang blanc ou le sang vicié. Il est employé par spéculation, et pour pouvoir vivre sans toucher ni à son capital ni à ses intérêts. Il est silencieux, et donne tout son temps, son intelligence, à l'administration, où il finit par faire son chemin. Il ne rit jamais ; il a les lèvres minces, il est de bon conseil, mais sentencieux. Personne au bureau ne sait ce qu'il fait, il est muet sur ses opérations. Ses pratiques le trouvent chez lui de sept heures à neuf heures, excepté les quinze et les fins de mois, ou de cinq heures à six heures. Sa soirée est un mystère. C'est cet employé que l'on vient souvent demander, et qui descend causer dans la cour, où il écoute alors plus qu'il ne parle, et à qui des inconnus présentent des papiers qu'il regarde d'un air froid et impassible, et il remonte avec calme, il reprend sa besogne. Il a une tabatière d'or.

Le flatteur. — Cet employé, toujours assez médiocre, se soutient par les services qu'il rend et par la crainte qu'il inspire. Il cause avec le chef de bureau, le chef de division ; il les observe et s'insinue dans leur confiance ; il finit par connaître leurs goûts, leurs caprices ; il leur rend des services de toute nature, et les instruit de ce qui se dit et de ce qui se fait dans les bureaux. Malgré le mépris qu'il inspire, il reste : il est indispensable, il a surpris des secrets ; et, si à toute cette immense fraude il joint un peu de talent ou de l'ambition, il parvient quelquefois On dit alors qu'il est dévoué : il se laisse, en effet, désavouer, il supporte les malheurs de son audace avec calme, et personne ne s'explique son pouvoir ni sa résignation. On le trouve infâme, et on lui donne la main. On l'appelle le jésuite. Il dénonce un peu, il espionne beaucoup, il y met de l'adresse : on y est toujours pris !

Le commerçant. — Ce genre d'employé est assez commun. La plupart ont des femmes qui sont ou des riches couturières ou des lingères, ou des marchandes de nouveautés, de cachemires, de modes, etc. L'administration aime beaucoup ces sortes de gens : ils sont contents de leur sort, leur traitement leur suffit. Les femmes de ces employés sont aussi satisfaites que l'administration, elles n'ont pas leurs maris sur le dos pendant la journée et sont maîtresses au logis. Ils font d'excellents commis, d'excellents maris et d'excellents ménages. Ces employés ont produit les ménages fantastiques où le mari ne se voit jamais que le dimanche ou les jours de fête. En arrivant chez eux, à cinq heures jusqu'à sept heures, ils entrent dans un cabinet pour mettre les livres de leurs femmes à jour et faire la caisse. Dans les grandes circonstances d'affaires, ils se montrent : un négociant est alors tout étonné de rencontrer un employé rusé qui défend les intérêts de l'établissement. Ces employés sont quelquefois commanditaires dans de fortes maisons de commerce, dans la droguerie, la haute épicerie, la librairie. Il y avait un employé au Trésor qui achetait les pièces de M. Scribe, et qui se nommait Pollet ; il achetait aussi des romans. Mais, quand le commerce devient trop intéressant, l'administration a tort, et l'employé quitte la partie. Quelquefois l'employé se trouve engagé dans une entreprise lourde qui lui dévore ses capitaux : il reste alors employé malheureux. Les gens graves de l'administration disent alors que l'on a tort de faire deux choses à la fois. Le proverbe : Il ne faut pas courir deux lièvres, court les bureaux.

Le piocheur. — Celui-ci a pris la carrière au sérieux : il étudie les choses, les hommes, les affaires ; il pénètre les ressorts de l'administration ; il aime son pays ; il possède la partie ; il fait des mémoires sur les difficultés. Il est quelquefois sombre et inquiet, comme un homme qui ne sait pas s'il percera ; mais il finit par être apprécié. C'est, dit-on, un cheval à l'ouvrage ; il emporte du travail chez lui, il furète dans le ministère ; il ne fait pas autre chose que de l'administration : il devient enfin un homme spécial, comme l'homme entré pilotin devient contre-amiral ; et le sous-lieutenant, général. Il a la volonté, il l'applique à l'administration ; rien ne le rebute, rien ne le décourage. Chose étrange ! c'est celui-là qui a des envieux et pour lequel chacun est difficile. Le ministre, le chef de division, sont exigeants pour lui ; comme quand dans un attelage il se trouve un bon cheval, c'est à lui que le fouet s'adresse dans les mauvais pas. Quelquefois le piocheur menace de quitter la *baraque* ou la *boutique!* On le retient, on le décore, et il arrive à cinquante ans à être maître des requêtes, directeur, et il défend des projets de loi aux Chambres ; et il fait un beau mariage, et le public le regarde comme un homme fiscal, comme un bureaucrate, comme le fléau des contribuables.

Le pauvre employé. — Voici la figure la plus touchante, celle de l'homme qui n'a ni bonheur ni entregent, qui n'a pas de double industrie, qui n'a que sa place, et qui s'est marié avec une femme qu'il aime. Pour Augustine, il se prive de tout. Il est ponctuel, il déploie les plus hautes vertus, il demeure hors barrière. Sa femme, qui se permet à peine une femme de ménage, nourrit son enfant, fait tout chez elle et marchande elle-même les moindres choses. Le ménage vit avec dix-huit cents francs, et s'en contente pendant vingt ans, sans pouvoir mettre un sou de côté. Ces deux êtres intéressants ont réussi, dans la vie, à payer de modestes meubles en acajou, quatre robes, deux chapeaux et les souliers de la femme chaque année, les bottes et les habillements du mari. Dans cette lutte entre le ventre et la main, l'intelligence s'est ou effacée ou agrandie. L'employé invente des corsets mécaniques ou des biberons, des pompes à incendie ou des paracrottes, des cheminées qui ne consomment pas de bois ou des fourneaux qui cuisent les côtelettes avec trois feuilles de papier. Il se fait voler par celui qui lui prête des fonds pour le brevet, et retombe dans la misère ; ou bien il atteint sa retraite, et cherche une place dans une administration particulière. S'il meurt avant sa retraite, on ne sait ce que devient ni sa femme ni son enfant.

Les ministres ne s'inquiètent en aucune manière de ces pauvres victimes.

Le garçon de bureau.

CHAPITRE X.

Résumé.

Vous devez apercevoir maintenant pourquoi tout va si lentement dans le pays de bureaucratie. L'État payant très-peu ses employés, les employés sont obligés d'avoir une double existence, de faire deux choses, de se partager entre l'administration et une autre industrie ; en sorte que les affaires souffrent, vont lentement, et ne peuvent pas aller autrement. On se demande comment la maison Rothschild, qui a tout autant de détails que le ministère des finances, qui remue autant de capitaux, qui est obligée de savoir les ressources et les finances non-seulement de la France, mais de l'Angleterre, de l'Espagne, de la Belgique, de l'Autriche et de Naples, du pape et du grand Turc, qui paye autant d'intérêts que la France, et qui a des relations avec toutes les villes d'Europe, fait ses affaires avec vingt commis quand le ministère des finances en a plus de mille. Les vingt employés des Rothschild travaillent dix fois plus que ceux du Trésor ; mais ils ont un avenir, ils apprennent à être banquiers, ils veulent savoir comment on gagne des millions, ils voient une récompense proportionnée à leurs efforts; tandis que les employés, en France, ont un misérable avenir, peu d'honneur, quoique très-honorables, et n'apprennent que la dépense sans apprendre la recette. Autrefois, dans les ministères français, les efforts, les travaux, pouvaient être récompensés : un ministère attendait le petit employé Colbert, Letellier, de Lyonne. Aujourd'hui il faut être député pour devenir administrateur.

Les traitements ne sont point proportionnés aux exigences du service. Cent employés à douze mille francs feraient mieux et plus promptement que mille employés à douze cents francs. Mais la machine est ainsi montée, il faudrait la briser et la refaire; et personne n'en a le courage en présence de la tribune et des sottes déclamations de l'opposition, ou des terribles puffs de la presse. Il s'ensuit qu'il n'y a point solidarité entre le gouvernement et l'administration : un ministre veut et ne veut pas, il y a des lenteurs interminables entre les choses et les résultats. Si le vol d'un écu est impossible, il existe des collusions dans la sphère des intérêts. On ne concède certaines opérations qu'après des stipulations secrètes, impossibles à surprendre. Enfin les employés, depuis le plus petit jusqu'au chef de bureau, ont leurs opinions à eux, ne sont pas les mains d'une cervelle, c'est-à-dire, n'agissent pas tous dans la pensée du gouvernement ; ils peuvent parler contre lui, voter contre lui, juger contre lui.

La subordination n'existe pas dans l'administration à Paris. Un commis-rédacteur pourra très-bien humilier son chef de division en le rencontrant à pied dans les Champs-Elysées, quand il sera, lui, en voiture élégante avec une jolie femme. Un employé supérieur, un directeur, qui fait et défait des préfets, qui décide des choses les plus graves dans l'Etat, n'est presque rien dans Paris. On a beaucoup perdu en repoussant les costumes et les uniformes, auxquels tenait tant Napoléon.

Sur les neuf heures que tout employé doit à l'Etat dans les bureaux, il y en a bien quatre et demie de perdues en conversations, en narrés, en disputes, en taille de plumes, en intrigues. Ainsi, l'Etat perd cinquante pour cent dans le travail Il pourrait faire faire pour dix millions ce qu'il paye vingt. Les variétés d'employés que nous avons décrites constituent les rouages de la machine. Maintenant voici les moteurs !

CHAPITRE XI.

Le chef de bureau.

Au-dessus de toutes les figures que vous pouvez imaginer d'après les types de commis se dresse en premier lieu la physionomie assez curieuse du chef de bureau, qui est dans l'administration ce que le colonel est dans l'armée. Mais, hélas ! il ressemble bien plus à un régent de collége qu'à un colonel. On ne parvient pas au poste de chef de bureau avant quarante ou cinquante ans, et presque tous les chefs de bureau ont passé par la filière administrative. Assurément, pour être un homme remarquable en arrivant à ce poste, il faut avoir été bien vigoureusement doué par la nature, et avoir possédé des qualités bien éminentes. Le chef de bureau doit être nécessairement travailleur, et il offre à cet âge, sur une figure fatiguée, un air assez content de lui-même. Il est presque toujours décoré, il a peu de cheveux, il est rarement somptueux ou recherché dans sa mise ; mais il a surtout le dégoût empreint sur la figure : aucun d'eux ne trouve que le jeu vaille la chandelle. Il eût été bien autre chose dans toute autre carrière ! Parmi les chefs de bureau, il s'en trouve de bonnes gens, unis, tout ronds, mais le plus souvent ils ont je ne sais quoi d'acerbe et de despotique dans la physionomie. Ils ont tous à se plaindre ou des hommes, ou des choses, ou des ministres. Sachez bien que tous ont la conviction profonde des résultats qui sont consignés au chapitre précédent. Entre quatre murs ou en rase campagne, il n'en est pas un qui ne vous dise : — C'est une drôle de chose, allez, que l'administration ! Ils ont vu le bien possible en théorie, impossible en pratique; ils ont vu les résultats les plus contraires aux promesses : ils ne croient à rien et croient à tout. Résignés sur tout, ils accomplissent les affaires, comme Pilate prononçait le jugement de Jésus-Christ, en se lavant les mains. Ils ont des sourires et des regards si bien à eux, que, pour qui connaît bien les physionomies parisiennes, en voyant un homme dans un omnibus, décoré, en habit bleu ou noir, le visage fatigué, censé comme celui du bon Charles Nodier, sans le fin sourire de Villemain, mais désillusionné comme celui d'Henri Monnier, il n'hésite pas et se dit : — C'est un chef de bureau !

Dans les bureaux, le chef est ou *chien* ou *bon enfant* : il n'a que ces deux caractères. Le *chien* est dur, exigeant, tracassier, méticuleux. Il a une mauvaise santé, il a eu des passe-droits, il rend à ses employés les maux qu'on lui a faits; il est rogue, prétentieux avec le public, et, avec ses employés, absolu, tranchant; il n'adoucit point les refus ; il y a chez lui du professeur, du juge et de l'académicien jaloux. Le *bon enfant* est calme, indulgent, complaisant sans se laisser duper ; il jouit d'une bonne santé. Ordinairement les chefs de bureau de ce genre ont des succès auprès du beau sexe. Ils sont aimables *avec les femmes*, ils sont hommes du monde, assez coquets dans leur mise, ils dorent les pilules et font des réprimandes en faisant observer tout ce qu'elles leur coûtent à faire.

En général il y a une grande ligne de démarcation entre les chefs de bureau et les autres employés. Les chefs de bureau sont, eux, assez bien avec les chefs de division, comme sont les colonels avec les généraux ; car, à mesure qu'on s'élève, les manières et les idées se simplifient, l'horizon s'agrandit, les boutonnières fleurissent, les figures prennent du caractère, l'homme a du ventre, et le traitement permet de *vivre* à Paris.

CHAPITRE XII.

Le chef de division.

Le chef de bureau peut encore être un homme ordinaire, mais le chef de division est toujours un homme distingué. Quand il prend le nom de directeur, c'est, comme nous l'avons dit, un homme politique. Quant aux directeurs généraux, ils se croient tous des hommes d'État. Le malheur du chef de division est de tellement ressembler à un chef de bureau, que souvent il n'y a réellement entre eux que la différence du traitement et de la nomenclature, car le chef de division a toujours beaucoup de qualifications. Jugez ce que tient de place dans l'almanach royal : M. Buireau-Leschevin, directeur du personnel, officier de la Légion d'honneur, chevalier de Saint-Louis, du Lion de Belgique, de Saint-Ferdinand d'Espagne, de Saint-Wladimir de Russie, troisième classe, et membre libre de l'Institut; maître des requêtes en service extraordinaire, député d'un département ou membre du conseil général de la Seine, et toujours le fantastique *etc.*

Le chef de division protége ses employés ; il leur permet de prendre l'air le *jour des Anglais*, qui est le jour public où les créanciers peuvent entrer et faire des scènes à leurs débiteurs. Ce digne homme rudoie les créanciers qui s'adressent à lui, il se prête aux combinaisons qui peuvent rendre inutiles les oppositions sur traitements, et quelquefois obtient du ministre le payement d'une petite dette criarde. Il s'efforce d'être le père de *ses* employés. Les chefs de division sont, comme nous l'avons dit, la monnaie du ministre, ils sont donc l'âme des ministères, et gouvernent les ministres. Le nerf, l'existence, la gloire du chef de division, c'est le *Rapport*.

Quand les rois eurent des ministres, ce qui n'a commencé que sous Louis XIV, ils se firent faire des rapports sur les questions importantes. Insensiblement les ministres ont fait comme les rois, puisque

sept ministres sont la monnaie d'un roi. Maintenant les ministres, occupés de se défendre devant la Chambre, sont plus que jamais menés par les lisières du rapport. Il ne se présente rien d'important dans l'administration que le ministre, à la chose la plus urgente, ne réponde : — J'ai demandé un rapport. Le rapport, c'est, pour l'affaire et pour le ministre, ce qu'est le rapport à la Chambre des députés pour les lois : une consultation où sont traitées les raisons contre et pour avec plus ou moins de partialité; en sorte que le ministre est aussi avancé avant qu'après le rapport.

Il semble que l'on est ministre pour avoir de la décision, connaître les affaires et les faire marcher; mais non, le raport règne en France depuis le colonel jusqu'au maréchal, depuis les préfets jusqu'aux ministres, depuis la Chambre jusqu'à la loi. Tout se discute, se balance et se contre-balance de vive voix et par écrit, tout prend la forme littéraire; la France rapporte, rapporte tant, qu'elle se ruine malgré de si beaux rapports, elle perd son temps, elle disserte au lieu d'agir. Il se fait en France un million de rapports écrits par année. Il s'ensuit que les bureaucrates règnent.

Un ministre vous a donné les plus belles assurances; vous revenez dans les bureaux; on vous dit : — On fait le rapport au ministre. Vous vous trouvez alors face à face avec une lame de couteau ou une massue, selon le tempérament du redoutable chef de division. Comprenez-vous? De là cet axiome :

10e AXIOME. — Le rapport est un report, et quelquefois un apport.

Il ne faut cependant qu'un moment pour prendre un parti : quoi qu'on fasse, il faudra décider. Plus vous aurez mis en bataille de raisons pour et de raisons contre, moins le jugement sera sain. Les plus belles choses de la France se sont faites quand il n'existait pas de rapports et que les décisions étaient spontanées. Le chef de division marche sur deux béquilles : le rapport en est une, le mémoire est l'autre.

Nous pourrions faire de Madagascar notre Botany-Bay. Quels sont les moyens à employer? comment faire? Le directeur des colonies passe un an à préparer un mémoire où la possibilite est établie, où les ressources sont indiquées. On met le mémoire dans un carton; il y dort, ou, si la chose est urgente, on passe immédiatement à l'exécution. Mais un inventeur propose à la marine un moyen de dessaler l'eau de la mer, le ministre demande un rapport. Le rapport dit que cela est si difficile, que c'est impossible; la marine, depuis cent ans, est ennuyée de propositions de ce genre. Il propose de nommer une commission de savants : l'homme, ennuyé, va en Angleterre, et vend son procédé. Avez-vous compris? Voilà le chef de division : il peut tout aussi bien être une célèbre ganache qu'un grand homme inconnu.

CHAPITRE XIII.

Le garçon de bureau.

Sous cette pyramide humaine, en haut de laquelle est le ministre, se trouve un homme heureux, caché dans un coin, sous sa crypte, derrière son paravent, sous sa livrée de drap bleu à bordure multicolore; cet homme, c'est le garçon de bureau. Le garçon de bureau peut très-bien, le soir, devenir changeur de contremarques à la porte d'un théâtre, ou receveur dans un bureau grillé, ou porteur d'un journal du soir. Le garçon de bureau ne peut pas aller au-dessus de l'huissier; mais, comme il y a peu d'huissiers aujourd'hui, comme les ministres et les directeurs généraux exigent un certain physique, une certaine figure, des mollets et des manières, cette place est le bâton de maréchal des garçons de bureau, c'est-à-dire très-rare.

Véritables piliers de ministères, experts des coutumes bureaucratiques, ces garçons, sans besoins, bien chauffés, vêtus aux dépens de l'administration, riches de leur sobriété, sondent jusqu'au vif les employés : ils n'ont d'autre moyen de se désennuyer que de les observer; ils connaissent leurs manies, savent jusqu'où ils peuvent s'avancer dans le prêt, et font d'ailleurs les commissions avec discrétion. Ils engagent ou dégagent au mont-de-piété pour les employés, achètent les reconnaisances et prêtent sans intérêt. Voici pourquoi. Aucun employé ne prend d'eux la moindre somme sans la rendre et y joignant une gratification : les sommes sont légères, les temps de prêt très-courts, il s'ensuit des placements à la petite semaine, excessivement sûrs et profitables.

Serviteurs sans maîtres, quittant leur livrée à cinq heures, ayant peu d'ouvrage, ces garçons ont de sept à huit cents francs d'appointements. Les étrennes, les gratifications, portent leurs émoluments à douze cents francs, et ils sont en position d'en gagner autant avec les employés. Leur industrie du soir leur rapporte à peu près trois cents francs. Enfin leurs femmes sont gardemalades, font des reprises aux cachemires, blanchissent et raccommodent les dentelles, sont marchandes à la toilette, et quelquefois tiennent des bureaux de tabac, ou sont concierges dans des maisons opulentes, et gagnent autant que leurs maris. Aussi n'est-il pas rare de voir des garçons de bureau électeurs ayant une maison dans Paris. Après trente ans, ils ont une pension de six cents francs. Vous trouverez dans le livre des pensions, des garçons de bureau retraités à treize et quatorze cents francs.

La figure de cet employé du dernier ordre est plus curieuse qu'on ne le pense, car le vrai philosophe est rare; et ce garçon, qui n'est jamais célibataire, est le philosophe des administrations. Les garçons voient tout dans les bureaux, ils ont leurs jugements à eux, leur petite politique; ils ont leur importance aux yeux du public, ils sont les eunuques de ce vaste sérail : moins ils ont à faire, plus ils se plaignent. Si le garçon d'un bureau est, par hasard, appelé dix fois dans une matinée, s'il va d'un ministère à un autre trois fois; s'il est renvoyé d'une division à l'autre comme un volant sur deux raquettes, il se plaint, il dit que c'est à en perdre la tête.

Voici le beau idéal du garçon de bureau. Quand, en 1830, il y eut ce grand mouvement national qui ne peut se rendre que par cette profonde pensée politique : *Ote-toi de là que je m'y mette!* qui dirigea la conduite de tous les libéraux, les bureaux furent agités, il y eut des déménagements de fond en comble. Cette révolution pesa principalement sur les garçons de bureau, qui n'aiment guère les nouveaux visages. Un de nos amis, venu de bonne heure au ministère, a entendu le dialogue suivant entre deux garçons : Eh bien! comment va le tien? Il s'agissait d'un chef de division. — Ne m'en parle pas, je n'en peux rien faire. Il me sonne pour me demander si j'ai vu son mouchoir ou sa tabatière. Il reçoit sans faire attendre, pas la moindre dignité. Moi, je suis obligé de lui dire : Mais, monsieur, M. le comte votre prédécesseur, dans l'intérêt du pouvoir, il bûchait son fauteuil avec son canif pour faire croire qu'il travaillait. Et il brouille tout! je trouve tout sens dessus dessous : c'est un bien petit esprit. Et le tien? — Le mien, oh! j'ai fini par le former, il sait maintenant où est son papier à lettres, ses enveloppes, son bois, toutes ses affaires. Mon autre jurait, celui-là est doux... mais ça n'a pas le grand genre, il n'est pas décoré, je n'aime pas qu'un chef soit sans décoration; on peut le prendre pour un de nous, c'est humiliant. Il emporte le papier de bureau, et il m'a demandé si je pouvais aller servir chez lui des jours de soirée. — Eh! quel gouvernement, mon cher! — Oui, tout le monde carotte. — Pourvu qu'on ne nous rogne pas!... — J'en ai peur! La Chambre est bien près regardante. On chicane le bois des bûches. — Eh bien! ça ne durera pas longtemps, s'ils prennent ce genre-là.

CHAPITRE XIV.

Le retraité.

Tant que l'on est employé, dans tous les bureaux, dans toutes les administrations, il n'y a qu'un cri, une pensée, une seule romance dont voici les paroles : — Ah! quand aurai-je fini mon temps? quand pourrai-je quitter? quand pourrai-je prendre ma retraite? J'ai encore tant d'années à faire, et puis mes trente ans seront accomplis! J'irai vivre à la campagne! Ceux qui n'ont plus que deux ans, cinq ans, dix-huit mois, tout le monde les trouve heureux, et chacun leur sourit : ils s'en iront! ils feront place aux jeunes!

Quand arrive le moment, il en est de l'employé comme de mademoiselle Mars et des acteurs; ils se sentent verts et pleins d'activité, jamais ils n'ont eu plus de *judiciaire*. Si d'imprudentes impatiences leur rappellent leur retraite, ils crient, et il se chante un nocturne invariable : — Quelle injustice! je commence à joindre les deux bouts, je viens d'établir ma fille, j'ai de l'expérience. l'État peut jouir de mes connaissances, et c'est quand on devient bon à quelque chose que l'on vous renvoie. D'un trait de plume, on vous enlève la moitié de votre *avoir*. Et que faire? est-ce à cinquante-cinq ans que l'on prend une carrière? L'employé oublie toutes ses récriminations contre les vieillards stupides, les ganaches qui fermaient aux jeunes gens l'entrée de la carrière; il se débat contre le ministre, contre le chef du personnel : il les apitoie, il se cramponne à son fauteuil comme un

condamné à mort s'attache à la charrette. Mais enfin il est mis à la retraite, il faut quitter ses cartons, cette atmosphère, ces paperasses abhorrées et adorées tour à tour. — Que vais-je devenir, avec cet homme-là chez moi toute la journée? dit sa femme. A quoi l'occuper? Il est si tâtillon, si touche-à-tout, si minutieux, si drôle! Allez, dit-elle à ses amies, vous ne le connaissez pas! il va falloir lui fourrer quelque chose dans la tête! Sa pension à faire régler l'occupera pendant quelque temps; mais après? Une femme de quarante-cinq ans a généralement peu les moyens d'amuser un homme de cinquante-cinq ans. Le ménage tourne alors les yeux sur Passy, Belleville, Pantin, Saint-Germain, Versailles. L'employé retraité devient un infatigable liseur de journaux, il les lit depuis le titre jusqu'au nom du gérant, il étudie les annonces, et cela lui prend trois heures; puis il flâne, il atteint péniblement son dîner; mais, une fois là, tout est sauvé. Le soir il fait sa partie, il va en société. Beaucoup d'employés retraités s'adonnent à la pêche, occupation qui a beaucoup d'analogie avec celle du bureau. Quelques autres, hommes malicieux, se font actionnaires, perdent leurs fonds, mais ils retrouvent une place dans les entreprises. Il y en a qui deviennent maires de village ou adjoints, et qui continuent leurs poses bureaucratiques. Tous se débattent contre leurs anciennes habitudes, il y en a qui sont dévorés du spleen; ils meurent de leurs circulaires rentrées, ils ont non pas le ver, mais le carton solitaire : ils ne peuvent pas voir un carton blanc bordé de bleu sans que cela ne les impressionne. La mortalité sur les employés retraités est effrayante. Ce mot : — Le père *chose* est mort! retentit souvent dans les ministères, et se dit sans compassion. Il n'obtient d'autre réponse qu'un : — Tiens! ou : — Eh bien! ça ne m'étonne pas.

Quelquefois suit la biographie du défunt, ainsi dépeint : — C'était un drôle de corps! — Oh! oui. — Figurez-vous que le père *chose* écrivait un journal de sa vie, il écrivait l'achat d'un chapeau, le sou donné à un pauvre, et même... — Bah! — Parole d'honneur, il faisait des ronds devant le jour du mois à son almanach! — Pas possible! — Sa femme me l'a dit! — C'était bien leste! dit le loustic du bureau.

Ou bien : — Le père *chose* avait la fureur de mettre des bûches dans le poêle, il nous faisait crever de chaleur, il avait l'hiver dans le ventre. Il est entré un matin et nous a dit : Ma mère est morte! absolument comme il aurait dit : Je me suis acheté ce petit pain de seigle. Il dormait toujours. En travaillant il s'endormait, sa plume, qu'il tenait toujours, faisait des points sur son papier. — Ou bien : le père *chose* était un fameux farceur; il buvait de la tisane quatre mois de l'année sur douze il avait du malheur.

— Il sera mort de quelque paysanne, le vieux scélérat! Il était bien ennuyeux, et comme il vous recevait le monde : — Qu'y a-t-il pour votre service? Poli comme une bûche.

11e AXIOME. — La vie des bureaux est double.

Quand on se destine à l'administration, il faut y entrer par la tête au lieu de se mettre à la queue. Pour devenir chef de division, faites-vous nommer député, devenez taquin ou rendez des services comme M. Piet sous la Restauration, passez pour un homme spécial, vous devenez directeur général ou chef de division. L'antichambre de l'administration est la Chambre, la cour en est le boudoir, le chemin ordinaire en est la cave.

12e AXIOME. — Pour être quelque chose, il faut commencer par être tout.

Pour servir l'Etat il faut être riche, et beaucoup de gens s'imaginent qu'on s'enrichit en servant l'Etat. L'Etat vole autant ses employés que les employés volent le temps dû à l'Etat. On travaille peu parce qu'on reçoit peu. La Chambre veut administrer, et les administrateurs veulent être législateurs. Le gouvernement veut administrer, et l'administration veut gouverner. Aussi les lois sont-elles des règlements, et les ordonnances deviennent-elles parfois des lois.

Il y a une réforme administrative à faire. Les traitements, les pensions et rentes forment les trois quarts du budget, et c'est un peu trop. Si la France, le pays le mieux administré de l'Europe, est ainsi, jugez de ce que doivent être les autres!

L'Académie des sciences morales et politiques devrait bien proposer un prix pour qui résoudra cette question : *Quel est l'État le mieux constitué de celui qui fait beaucoup de choses avec peu d'employés, ou de celui qui fait peu de choses avec beaucoup d'employés?*

Tel est notre dernier mot, il est profond comme le budget, aussi compliqué qu'il paraît simple, et met un lampion sur ce casse-cou, sur ce trou, sur ce gouffre, sur ce volcan appelé par le *Constitutionnel l'horizon politique.*

PROPOSITION.

M. de Cormenin est prié de faire un rapport sur le nombre et les attributions des employés sous la République.

FIN DE L'EMPLOYÉ.

L'ÉPICIER

D'autres, des ingrats, passent insouciamment devant la sacro-sainte boutique d'un épicier. Dieu vous en garde! Quelque rebutant, crasseux, mal en casquette que soit le garçon, quelque frais et réjoui que soit le maître, je les regarde avec sollicitude et leur parle avec la déférence qu'a pour eux le *Constitutionnel*. Je laisse aller un mort, un évêque, un roi, sans y faire attention, mais je ne vois jamais avec indifférence un épicier.

A mes yeux, l'épicier, dont l'omnipotence ne date que d'un siècle, est une des plus belles expressions de la société moderne.

N'est-il donc pas un être aussi sublime de résignation que remarquable par son utilité, une source constante de douceur, de lumière, de denrées bienfaisantes?

Enfin, n'est-il plus le ministre de l'Afrique, le chargé d'affaires des Indes et de l'Amérique?

Certes, l'épicier est tout cela; mais, ce qui met le comble à ses perfections, il est tout cela sans s'en douter. L'obélisque sait-il qu'il est un monument?

Ricaneurs infâmes, chez quel épicier êtes-vous entrés qui ne vous ait gracieusement souri, sa casquette à la main, tandis que vous gardiez votre chapeau sur la tête?

Le boucher est rude, le boulanger est pâle et grognon; mais l'épicier, toujours prêt à obliger, montre dans tous les quartiers de Paris un visage aimable.

Aussi, à quelque classe qu'appartienne le piéton dans l'embarras, ne s'adresse-t-il ni à la science rébarbative de l'horloger, ni au comptoir bastionné de viandes saignantes où trône la fraîche bouchère, ni à la grille défiante du boulanger; entre toutes les boutiques ouvertes, il attend, il choisit celle de l'épicier pour changer une pièce de cent sous ou pour demander son chemin; il est sûr que cet homme, le plus chrétien de tous les commerçants, est à tous, bien que le plus occupé, car le temps qu'il donne aux passants, il se le vole à lui-même.

Mais, quoique vous entriez pour le déranger, pour le mettre à contribution, il est certain qu'il vous saluera; il vous marquera même de l'intérêt, si l'entretien dépasse une simple interrogation et tourne à la confidence.

Vous trouveriez plus facilement une femme mal faite qu'un épicier sans politesse.

Retenez cet axiome, répétez-le pour contre-balancer d'étranges calomnies.

Du haut de leur fausse grandeur, de leur implacable intelligence ou de leurs barbes artistement taillées, quelques gens ont osé dire *Raca!* à l'épicier.

Ils ont fait de son nom un mot, une opinion, une chose, un système, une figure européenne et encyclopédique comme sa boutique.

On crie: Vous êtes des épiciers! pour dire une infinité d'injures.

Il est temps d'en finir avec ces Dioclétiens de l'épicerie.

Que blâme-t-on chez l'épicier?

Est-ce son pantalon plus ou moins brun rouge, verdâtre ou chocolat? ses bas bleus dans des chaussons, sa casquette de fausse loutre garnie d'un galon d'argent verdi ou d'or noirci, son tablier à pointe triangulaire arrivant au diaphragme?

Mais pouvez-vous punir en lui, vile société sans aristocratie et qui travaillez comme des fourmis, l'estimable symbole du travail?

Serait-ce qu'un épicier est censé ne pas penser le moins du monde, ignorer les arts, la littérature et la politique?

Et qui donc a engouffré les éditions de Voltaire et de Rousseau?

Qui donc achète *Souvenirs et Regrets* de Dubufe?

Qui a usé la planche du *Soldat Laboureur*, du *Convoi du Pauvre*, celle de l'*Attaque de la barrière de Clichy*?

Qui pleure aux mélodrames?

Qui prend au sérieux la Légion d'honneur?

Qui devient actionnaire des entreprises impossibles?

Qui voyez-vous aux premières galeries de l'Opéra-Comique quand on joue *Adolphe et Clara*, ou les *Rendez-vous bourgeois*?

Qui hésite à se moucher au Théâtre-Français quand on chante *Chatterton?*

Qui lit Paul de Kock?

Qui court voir et admirer le Musée de Versailles?

Qui a fait le succès du *Postillon de Longjumeau?*

Qui achète les pendules à mamelucks pleurant leur coursier?

Qui nomme les plus dangereux députés de l'opposition, et qui appuie les mesures énergiques du pouvoir contre les perturbateurs?

L'épicier, l'épicier, toujours l'épicier!

Vous le trouverez l'arme au bras sur le seuil de toutes les nécessités, même les plus contraires, comme il est sur le pas de sa porte, ne comprenant pas toujours ce qui se passe, mais appuyant tout par son silence, par son travail, par son immobilité, par son argent!

Si nous ne sommes pas devenus sauvages, Espagnols ou saint-simoniens, rendez-en grâce à la grande armée des épiciers. Elle a tout maintenu. Peut-être maintiendra-t-elle l'un comme l'autre, la république comme l'empire, la légitimité comme la nouvelle dynastie; mais certes elle maintiendra!

Maintenir est sa devise. Si elle ne maintenait pas un ordre social quelconque, à qui vendrait-elle?

L'épicier est la chose jugée qui s'avance ou se retire, parle ou se tait aux jours des grandes crises.

Ne l'admirez-vous pas dans sa foi pour les niaiseries consacrées?

Empêchez-le de se porter en foule au tableau de Jeanne Gray, de doter les enfants du général Foy, de souscrire pour le Champ-d'Asile, de se ruer sur l'asphalte, de demander la translation des cendres de Napoléon, d'habiller son enfant en lancier polonais, ou en artilleur de la garde nationale, selon la circonstance.

Tu l'essayerais en vain, fanfaron Journalisme, toi qui, le premier, inclines plume et presse à son aspect, lui souris, et lui tends incessamment la chatière de ton abonnement!

Mais a-t-on bien examiné l'importance de ce viscère indispensable à la vie sociale, et que les anciens eussent déifié peut-être? Spéculateur, vous bâtissez un quartier, ou même un village; vous avez construit plus ou moins de maisons, vous avez été assez osé pour élever une église; vous trouvez des espèces d'habitants, vous ramassez un pédagogue, vous espérez des enfants; vous avez fabriqué quelque chose qui a l'air d'une civilisation, comme on fait une tourte: il y a des champignons, des pattes de poulets, des écrevisses et des boulettes; un presbytère, des adjoints, un garde-champêtre et des administrés: rien ne tiendra, tout va se dissoudre, tant que vous n'aurez pas lié ce microcosme par le plus fort des liens sociaux, par un épicier. Si vous tardiez à planter au coin de la rue principale un épicier, comme vous avez planté une croix au-dessus du clocher, tout déserterait. Le pain, la viande, les tailleurs, les prêtres, les souliers, le gouvernement, la solive, tout vient par la poste, par le roulage ou le

coche, mais l'épicier doit être là, rester là, se lever le premier, se coucher le dernier, ouvrir sa boutique à toute heure aux chalands, aux cancans, aux marchands. Sans lui, aucun de ces excès qui distinguent la société moderne des sociétés anciennes, auxquelles l'eau-de-vie, le tabac, le thé, le sucre, étaient inconnus. De sa boutique procède une triple production pour chaque besoin : thé, café, chocolat, la conclusion de tous les déjeuners réels ; la chandelle, l'huile et la bougie, sources de toutes lumières ; le sel, le poivre et la muscade, qui composent la rhétorique de la cuisine ; le riz, le haricot et le macaroni, nécessaires à toute alimention raisonnée ; le sucre, les sirops et la confiture, sans quoi la vie serait bien amère ; les fromages, les pruneaux et les mendiants, qui, selon Brillat-Savarin, donnent au dessert sa physionomie. Mais ne serait-ce pas dépeindre tous nos besoins que détailler les unités à trois angles qu'embrasse l'épicerie? L'épicier lui-même forme une trilogie : il est électeur, garde national et juré. Je ne sais si les moqueurs ont une pierre sous la mamelle gauche; mais il m'est impossible de railler cet homme quand, à l'aspect des billes d'agate contenues dans ses jattes de bois, je me rappelle le rôle qu'il jouait dans mon enfance. Ah ! quelle place il occupe dans le cœur des marmots auxquels il vend le papier des cocottes, la corde des cerfs-volants, les soleils et les dragées ! Cette homme, qui tient dans sa montre des cierges pour notre enterrement et dans son œil une larme pour notre mémoire, côtoie incessamment notre existence : il vend la plume et l'encre au poëte, les couleurs au peintre, la colle à tous. Un joueur a tout perdu, veut se tuer : l'épicier lui vendra les balles, la poudre ou l'arsenic; le vicieux personnage espère tout regagner : l'épicier lui vendra des cartes. Votre maîtresse vient, vous ne lui offrirez pas à déjeuner sans l'intervention de l'épicier, elle ne fera pas une tache à sa robe qu'il ne reparaisse avec l'empois, le savon, la potasse. Si, dans une nuit douloureuse, vous appelez la lumière à grands cris, l'épicier vous tend le rouleau rouge du miraculeux, de l'illustre Fumade, que ne détrônent ni les briquets allemands, ni les luxueuses machines à soupape. Vous n'allez point au bal sans son vernis. Enfin, il vend l'hostie au prêtre, le *cent-sept-ans* au soldat, le masque au carnaval, l'eau de Cologne à la plus belle moitié du genre humain. Invalide, il te vendra le tabac éternel que tu fais passer de ta tabatière à ton nez, de ton nez à ton mouchoir, de ton mouchoir à ta tabatière : le nez, le tabac et le mouchoir d'un invalide ne sont ils pas une image de l'infini aussi bien que le serpent qui se mord la queue? Il vend des drogues qui donnent la mort, et des substances qui donnent la vie, il s'est vendu lui-même au public comme une âme à Satan. Il est l'alpha et l'oméga de notre état social. Vous ne pouvez faire un pas ou une lieue, un crime ou une bonne action, une œuvre d'art ou de débauche, une maîtresse ou un ami, sans recourir à la toute-puissance de l'épicier. Cet homme est la civilisation en boutique, la société en cornet, la nécessité armée de pied en cap, l'encyclopédie en action, la vie distribuée en tiroirs, en bouteilles, en sachets. Nous avons entendu préférer la protection d'un épicier à celle d'un roi : celle du roi vous tue, celle de l'épicier fait vivre. Soyez abandonné de tout, même du diable ou de votre mère, s'il vous reste un épicier pour ami, vous vivrez chez lui, comme le rat dans son fromage.

Nous tenons tout, vous disent les épiciers avec un juste orgueil.

Ajoutez : Nous tenons à tout.

Par quelle fatalité ce pivot social, cette tranquille créature, ce philosophe pratique, cette industrie incessamment occupée a-t-elle donc été prise pour type de la bêtise? Quelles vertus lui manquent? Aucune. La nature éminemment généreuse de l'épicier entre pour beaucoup dans la physionomie de Paris. D'un jour à l'autre, ému par quelque catastrophe ou par une fête, ne reparait-il pas dans le luxe de son uniforme, après avoir fait de l'opposition en biset? ses mouvantes lignes bleues à bonnets ondoyants accompagnent en pompe les illustres morts ou les vivants qui triomphent, et se mettent galamment en espaliers fleuris à l'entrée d'une royale mariée. Quant à sa constance, elle est fabuleuse. Lui seul a le courage de se guillotiner lui-même tous les jours avec un col de chemise empesé. Quelle intarissable fécondité dans le retour de ses plaisanteries avec ses pratiques ! avec quelles paternelles consolations il ramasse les deux sous du pauvre, de la veuve et de l'orphelin ! avec quel sentiment de modestie il pénètre chez ses clients d'un rang élevé ! Direz-vous que l'épicier ne peut rien créer ? QUINQUET était un épicier ; après son invention, il est devenu un mot de la langue, il a engendré l'industrie du lampiste.

Ah ! si l'épicerie ne voulait fournir ni pairs de France ni députés, si elle refusait des lampions à nos réjouissances, si elle cessait de piloter les piétons égarés, de donner de la monnaie aux passants, et un verre de vin à la femme qui se trouve mal au coin de la borne, sans vérifier son état; si le quinquet de l'épicier ne protestait plus contre le gaz son ennemi, qui s'éteint à onze heures ; s'il se désabonnait au *Constitutionnel*, s'il devenait progressif, s'il déblatérait contre le prix Monthyon, s'il refusait d'être capitaine de sa compagnie, s'il dédaignait la croix de la Légion d'honneur, s'il s'avisait de lire les livres qu'il vend en feuilles dépareillées, s'il allait entendre les symphonies de Berlioz au Conservatoire ; s'il admirait Géricault en temps utile, s'il feuilletait Cousin, s'il comprenait Ballanche, ce serait un être dépravé qui mériterait d'être la poupée éternellement abattue, éternellement relevée, éternellement ajustée par la saillie de l'artiste affamé, de l'ingrat écrivain, du saint-simonien au désespoir. Mais examinez-le, ô mes concitoyens ! Que voyez-vous en lui ? Un homme, généralement court, joufflu, à ventre bombé, bon père, bon époux, bon maître. A ce mot, arrêtons-nous.

Qui s'est figuré le Bonheur autrement que sous la forme d'un petit garçon épicier, rougeaud, à tablier bleu, le pas sur la marche d'un magasin, regardant les femmes d'un air égrillard, admirant sa bourgeoise, n'ayant rien, rieur avec les chalands, content d'un billet de spectacle, considérant le patron comme un homme fort, enviant le jour où il se fera comme lui la barbe dans un miroir rond, pendant que sa femme lui apprêtera sa chemise, sa cravate et son pantalon? Voilà la véritable Arcadie ! Etre berger comme le veut Poussin n'est plus dans nos mœurs. Etre épicier, quand votre femme ne s'amourache pas d'un Grec qui vous empoisonne avec votre propre arsenic, est une des plus heureuses conditions humaines.

Artistes et feuilletonistes, cruels moqueurs qui insultez au génie aussi bien qu'à l'épicier, admettons que ce petit ventre rondelet doive inspirer la malice de vos crayons. Oui, malheureusement quelques épiciers, en présentant arme, présentent une panse rabelaisienne qui dérange l'alignement inespéré des rangs de la garde nationale à une revue, et nous avons entendu des colonels poussifs s'en plaindre amèrement. Mais qui peut concevoir un épicier maigre et pâle? il serait déshonoré, il irait sur les brisées des gens passionnés. Voilà qui est dit, il a du ventre. Napoléon et Louis XVIII ont eu le leur, et la Chambre n'irait pas sans le sien. Deux illustres exemples ! Mais, si vous songez qu'il est plus confiant avec ses avances que nos amis avec leur bourse, vous admirerez cet homme et lui pardonnerez bien des choses. S'il n'était pas sujet à faire faillite, il serait le prototype du bien, du beau, de l'utile. Il n'a d'autres vices, aux yeux des gens délicats, que d'avoir en amour, à quatre lieues de Paris, une campagne dont le jardin a trente perches; de draper son lit et sa chambre en rideaux de calicot jaune imprimé de rosaces rouges, de s'y asseoir sur le velours d'Utrecht à brosses fleuries; il est l'éternel complice ces infâmes étoffes. On se moque généralement du diamant qu'il porte à sa chemise et de l'anneau de mariage qui orne sa main; mais l'un signifie l'homme établi, comme l'autre annonce le mariage, et personne n'imaginerait un épicier sans femme. La femme de l'épicier en a partagé le sort jusque dans l'enfer de la moquerie française. Et pourquoi l'a-t-on immolée en la rendant ainsi doublement victime? Elle a voulu, dit-on, aller à la cour. Quelle femme assise dans un comptoir n'éprouve le besoin d'en sortir, et où la vertu ira-t-elle si ce n'est aux environs du trône ? car elle est vertueuse : rarement l'infidélité plane sur la tête de l'épicier, non que sa femme manque aux grâces de son sexe, mais elle manque d'occasions. La femme d'un épicier, l'exemple l'a prouvé, ne peut dénouer sa passion que par le crime, tant elle est bien gardée. L'exiguité du local, l'envahissement de la marchandise, qui monte de marche en marche et pose ses chandelles, ses pains de sucre jusque sur le seuil de la chambre conjugale, sont les gardiens de sa vertu, toujours exposée aux regards publics. Aussi, forcée d'être vertueuse, s'attache-t-elle tant à son mari, que la plupart des femmes d'épiciers en maigrissent. Prenez un cabriolet à l'heure; parcourez Paris, regardez les femmes d'épiciers : toutes sont maigres, pâles, jaunes, étirées. L'hygiène, interrogée, a parlé de miasmes exhalés par les denrées coloniales; la pathologie, consultée, a dit quelque chose sur l'assiduité sédentaire au comptoir, sur le

mouvement continuel des bras, de la voix, sur l'attention sans cesse éveillée, sur le froid qui entrait par une porte toujours ouverte et rougissait le nez. Peut-être en jetant ces raisons au nez des curieux, la science n'a-t-elle pas osé dire que la fidélité avait quelque chose de fatal pour les épicières ; peut-être a-t-elle craint d'affliger les épiciers en leur démontrant les inconvénients de la vertu. Quoi qu'il en soit, dans ces ménages que vous voyez mangeant et buvant enfermés sous la verrière de ce grand bocal, autrement nommé par eux *arrière-boutique*, revivent et fleurissent les coutumes sacramentales qui mettent l'hymen en honneur. Jamais un épicier, en quelque quartier que vous en fassiez l'épreuve, ne dira jamais ce mot leste : *ma femme;* il dira : *mon épouse.* Ma femme emporte des idées saugrenues, étranges, subalternes, et change une divine créature en une chose. Les sauvages ont des femmes ; les êtres civilisés ont des épouses, jeunes filles venues entre onze heures et midi à la mairie, accompagnées d'une infinité de parents et de connaissances, parées d'une couronne de fleurs d'oranger toujours déposées sous la pendule, en sorte que le mameluck ne pleure pas exclusivement sur le cheval. Aussi, toujours fier de sa victoire, l'épicier conduisant sa femme par la ville a-t-il je ne sais quoi de fastueux qui le signale au caricaturiste. Il sent si bien le bonheur de quitter sa boutique, son épouse fait si rarement des toilettes, ses robes sont si bouffantes, qu'un épicier orné de son épouse tient plus de place sur la voie publique que tout autre couple. Débarrassé de sa casquette de loutre et de son gilet rond, il ressemblerait assez à tout autre citoyen, n'étaient ces mots, *ma bonne amie*, qu'il emploie fréquemment en expliquant les changements de Paris à son épouse, qui, confinée dans son comptoir, ignore les nouveautés. Si, parfois, le dimanche, il se hasarde à faire une promenade champêtre, il s'assied à l'endroit le plus poudreux des bois de Romainville, de Vincennes ou d'Auteuil, et s'extasie sur la pureté de l'air. Là, comme partout, vous le reconnaîtrez, sous tous ses déguisements, à sa phraséologie, à ses opinions. Vous allez par une voiture publique à Meaux, Melun, Orléans, vous trouvez en face de vous un homme bien couvert qui jette sur vous un regard défiant; vous vous épuisez en conjectures sur ce particulier d'abord taciturne. Est-ce un avoué? est-ce un nouveau pair de France? est-ce un bureaucrate? Une femme souffrante dit qu'elle n'est pas encore remise du choléra. La conversation s'engage. L'inconnu prend la parole.

— *Môsieu...* Tout est dit, l'épicier se déclare. Un épicier ne prononce ni *monsieur*, ce qui est affecté, ni *m'sieu*, ce qui semble infiniment méprisant; il a trouvé son triomphant *môsieu* qui est entre le respect et la protection, exprime sa considération et donne à sa parole une saveur merveilleuse. — Môsieu, vous dira-t-il, pendant le choléra, les trois plus grands médecins, Dupuytren, Broussais et môsieu Magendie, ont traité leurs malades par des remèdes différents; tous sont morts ou à peu près. Ils n'ont pas su ce qu'est le choléra, mais le choléra, c'est une maladie dont on meurt. *Ceux* que j'ai vus se portaient déjà mal. Ce moment-là, môsieu a fait bien du mal au commerce.

Vous le sondez alors sur la politique. Sa politique se réduit à ceci : —Môsieu, il paraît que les ministres ne savent ce qu'ils font ! On a beau les changer, c'est toujours la même chose. Il n'y avait que sous l'empereur où ils allaient bien. Mais aussi, quel homme ! En le perdant, la France a bien perdu. Et dire qu'on ne l'a pas soutenu ! Vous découvrez alors chez l'épicier des opinions religieuses extrêmement répréhensibles. Les chansons de Béranger sont son Evangile. Oui, ces détestables refrains frelatés de politique ont fait un mal dont l'épicerie se ressentira longtemps.

Il se passera peut-être une centaine d'années avant qu'un épicier de Paris, ceux de la province sont un peu moins atteints de la chanson, entre dans le Paradis.

Peut-être son envie d'être Français l'entraîne-t-elle trop loin.

Dieu le jugera.

Si le voyage était court, si l'épicier ne parlait pas, cas rare, vous le reconnaîtriez à sa manière de se moucher. Il met un coin de son mouchoir entre ses lèvres, le relève au centre par un mouvement de balançoire, s'empoigne magistralement le nez, et sonne une fanfare à rendre jaloux un cornet à piston.

Quelques-uns de ces gens qui ont la manie de tout creuser signalent un grand inconvénient à l'épicier : il se retire, disent-ils.

Une fois retiré, personne ne lui voit aucune utilité.

Que fait-il? que devient-il? il est sans intérêt, sans physionomie. Les défenseurs de cette classe de citoyens estimables ont répondu que généralement le fils de l'épicier devient notaire ou avoué, jamais ni peintre ni journaliste, ce qui l'autorise à dire avec orgueil : J'ai payé ma dette au pays.

Quand un épicier n'a pas de fils, il a un successeur auquel il s'intéresse; il l'encourage, il vient voir le montant des ventes journalières et les compare avec celles de son temps; il lui prête de l'argent : il tient encore à l'épicerie par le fil de l'escompte.

Qui ne connaît la touchante anecdote sur la nostalgie du comptoir à laquelle il est sujet?

Un épicier de la vieille roche, lequel, trente ans durant, avait respiré les mille odeurs de son plancher, descendu le fleuve de la vie en compagnie de myriades de harengs et voyagé côte à côte avec une infinité de morues, balayé la boue périodique de cent pratiques matinales et manié de bons gros sous bien gras ; il vend son fonds, cet homme riche au delà de ses désirs, ayant enterré son épouse dans un bon petit terrain à perpétuité, tout bien en règle, quittance de la Ville au carton des papiers de famille : il se promène les premiers jours dans Paris en bourgeois, il regarde jouer aux dominos, il va même au spectacle.

Mais il avait, dit-il, des inquiétudes. Il s'arrêtait devant les boutiques d'épiceries, il les flairait, il écoutait le bruit du pilon dans le mortier.

Malgré lui cette pensée : Tu as été pourtant tout cela ! lui résonnait dans l'oreille, à l'aspect d'un épicier amené sur le pas de sa porte par l'état du ciel.

Soumis au magnétisme des épices, il venait visiter son successeur.

L'épicerie allait.

Notre homme revenait le cœur gros.

Il était *tout chose*, dit-il à Broussais en le consultant sur sa maladie.

Broussais ordonna les voyages, sans indiquer positivement la Suisse ou l'Italie.

Après quelques excursions lointaines tentées sans succès à Saint-Germain, Montmorency, Vincennes, le pauvre épicier dépérissant toujours, n'y tint plus; il rentra dans sa boutique, comme le pigeon de la Fontaine à son nid, en disant son grand proverbe : *Je suis comme le lièvre, je meurs où je m'attache!*

Il obtint de son successeur la grâce de faire des cornets dans un coin, la faveur de le remplacer au comptoir.

Son œil, déjà devenu semblable à celui d'un poisson cuit, s'alluma des lueurs du plaisir.

Le soir, au café du coin, il blâme la tendance de l'épicerie au charlatanisme de l'Annonce, et demande à quoi sert d'exposer les brillantes machines qui broient le cacao.

Plusieurs épiciers, des têtes fortes, deviennent maires de quelque commune, et jettent sur les campagnes un reflet de la civilisation parisienne.

Ceux-là commencent alors à ouvrir le Voltaire ou le Rousseau qu'ils ont acheté, mais ils meurent à la page 17 de la notice.

Toujours utiles à leur pays, ils ont fait réparer un abreuvoir, ils ont, en réduisant les appointements du curé, contenu les envahissements du clergé.

Quelques-uns s'élèvent jusqu'à écrire leurs vues au *Constitutionnel*, dont ils attendent vainement la réponse ; d'autres provoquent des pétitions contre l'esclavage des nègres et contre la peine de mort.

Je ne fais qu'un reproche à l'épicier : il se trouve en trop grande quantité. Certes, il en conviendra lui-même, il est commun.

Quelques moralistes, qui l'ont observé sous la latitude de Paris, prétendent que les qualités qui le distinguent se tournent en vices dès qu'il devient propriétaire.

Il contracte alors, dit-on, une légère teinte de férocité, cultive le commandement, l'assignation, la mise en demeure, et perd de son agrément.

Je ne contredirai pas ces accusations, fondées peut-être sur le temps critique de l'épicier.

Mais consultez les diverses espèces d'hommes, étudiez leurs bizarreries, et demandez-vous ce qu'il y a de complet dans cette vallée de misères.

Soyons indulgents envers les épiciers!

D'ailleurs, où en serions-nous s'ils étaient parfaits? il faudrait les adorer, leur confier les rênes de l'État au char duquel ils se sont courageusement attelés.

De grâce, ricaneurs, auxquels ce mémoire est adressé, laissez-les-y, ne tourmentez pas trop ces intéressants bipèdes : n'avez-vous pas assez du gouvernement, des livres nouveaux et des vaudevilles?

FIN DE L'ÉPICIER.



L'épicier.



MERCADET

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE.

PERSONNAGES.

MERCADET.
MADAME MERCADET, sa femme.
JULIE, leur fille.
MINARD, commis de Mercadet.
VERDELIN, ami de Mercadet.
GOULARD, PIERQUIN, VIOLETTE, } créanciers de Mercadet.
MÉRICOURT, ami de Mercadet.
M. DE LA BRIVE.
JUSTIN, THÉRÈSE, femme de chambre, VIRGINIE, cuisinière, } domestiques de Mercadet.
CRÉANCIERS.

La scène est à Paris, chez Mercadet.



Il y en a qui domptent les lions et les chacals, lui dompte les créanciers. — PAGE 2

ACTE PREMIER.

Un salon. Porte au fond. Portes latérales. Au premier plan, dans l'angle, à gauche une cheminée avec glace à droite. A droite une fenêtre. A droite une petite table avec ce qu'il faut pour écrire. Fauteuils à droite, à gauche et au fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

JUSTIN, VIRGINIE, THÉRÈSE.

JUSTIN, *achevant d'épousseter.* — Oui, mes enfants, il a beau nager, il se noiera, ce pauvre M. Mercadet.

VIRGINIE, *son panier au bras.* — Vous croyez ?

JUSTIN. — Il est brûlé!... et, quoiqu'il y ait bien des profits chez les maitres embarrassés, comme il nous doit une année de gages, il est temps de nous faire mettre à la porte.

THÉRÈSE. — Ce n'est pas toujours facile... Il y a des maîtres si entêtés!... J'ai déjà dit deux ou trois insolences à madame, elle n'a pas eu l'air de les entendre...

VIRGINIE. — Ah! j'ai servi dans plusieurs maisons bourgeoises, mais je n'en ai pas encore vu de pareilles à celle-ci!... Je vais laisser les fourneaux et me présenter à un théâtre pour jouer la comédie.

JUSTIN. — Nous ne faisons pas autre chose ici.

VIRGINIE. — Tantôt il faut prendre un air étonné, comme si on tombait de la lune, quand un créancier se présente : « Comment, monsieur, vous ne savez pas? — Non. — M. Mercadet est parti pour Lyon — Ah!... il est allé! — Oui, pour une affaire superbe; il a découvert

des mines de charbon de terre. — Ah! tant mieux!... Quand revient-il? — Mais nous l'ignorons. » Tantôt je compose mon air comme si j'avais perdu ce que j'ai de plus cher au monde.

JUSTIN, *a part*. — Son argent.

VIRGINIE, *feignant de pleurnicher*. — « Monsieur et sa fille sont dans un bien grand chagrin. Madame Mercadet... pauvre dame! Il paraît que nous allons la perdre... Ils l'ont conduite aux eaux!... — Ah! »

THÉRÈSE. — Et puis, il y a des créanciers qui sont d'un grossier!... ils vous parlent... comme si nous étions les maîtres!...

VIRGINIE. — C'est fini... je vais demander mon compte et faire régler mon livre de dépense... Mais c'est que les fournisseurs ne veulent plus rien donner sans argent! Eh donc! je ne prête pas le mien.

JUSTIN, *remontant*. — Demandons nos gages.

VIRGINIE et THÉRÈSE. — Demandons nos gages.

VIRGINIE. — Est-ce que c'est là des bourgeois?... Les bourgeois, c'est des gens qui dépensent beaucoup pour leur cuisine.

JUSTIN, *revenant*. — Qui s'attachent à leurs domestiques.

VIRGINIE. — Et qui leur laissent un viager... Voilà ce que doivent être les bourgeois relativement aux domestiques

THÉRÈSE. — Bien dit, la Picarde... Quoique ça, moi, je plains mademoiselle et le petit Minard, son amoureux.

JUSTIN. — Ce n'est pas à un petit teneur de livres qui ne gagne que dix-huit cents francs, que M. Mercadet donnera sa fille... il rêve mieux que cela pour elle.

THÉRÈSE et VIRGINIE. — Qui donc?

JUSTIN. — Hier, il est venu ici deux beaux jeunes gens en cabriolet, leur groom a dit au père Grumeau que l'un de ces messieurs allait épouser mademoiselle Mercadet.

VIRGINIE. — Comment! ce seraient ces deux jeunes gens à gants jaunes, à beaux gilets à fleurs qui épouseraient mademoiselle?

JUSTIN. — Pas tous les deux, la Picarde.

VIRGINIE. — Leur cabriolet reluisait comme du satin... leur cheval avait des roses là (*elle montre son oreille*), il était tenu par un enfant de huit ans, blond, frisé, des bottes à revers... un air de souris qui ronge des dentelles... un amour qui jurait comme un sapeur... Et un beau jeune homme qui a tout cela, des gros diamants à sa cravate, serait le mari de mademoiselle Mercadet!... Allons donc!...

JUSTIN. — Vous ne connaissez pas M. Mercadet! Moi qui suis entré chez lui il y a six ans, et qui le vois, depuis sa dégringolade, aux prises avec ses créanciers, je le crois capable de tout, même de devenir riche... Tantôt je me disais : Le voilà perdu!... Les affiches jaunes fleurissaient à la porte .. Il recevait des rames de papier timbré... que j'en vendais à la livre sans qu'il s'en aperçût!... Brrr... il rebondissait... il triomphait... Et quelles inventions!... C'était du nouveau tous les jours!... du bois en pavé!... des pavés filés en soie!... des duchés, des étangs, des moulins!... Par exemple, je ne sais pas par où sa caisse est trouée : il a beau l'emplir, ça se vide comme un verre! Et toujours des créanciers!... et il les promène! et il les retourne!... Quelquefois je les ai vus arrivant... ils vont tout emporter!... le faire mettre en prison!... Il leur parle et ils finissent par vivre ensemble, ils sortent les meilleurs amis du monde en lui donnant des poignées de main!... Il y en a qui domptent les lions et les chacals, lui dompte les créanciers... C'est sa partie!...

THÉRÈSE. — Un qui n'est pas facile, c'est ce monsieur Pierquin.

JUSTIN. — Un tigre qui se nourrit de billets de mille francs... Et ce pauvre père Violette!

VIRGINIE — Un créancier mendiant... J'ai toujours envie de lui donner un bouillon.

JUSTIN. — Et le Goulard!

THÉRÈSE. — Un escompteur qui voudrait me... m'escompter.

VIRGINIE. — J'entends madame.

JUSTIN. — Soyons gentils, nous apprendrons quelque chose du mariage.

SCÈNE II.

LES MÊMES, MADAME MERCADET.

MADAME MERCADET, *entrant de droite*. — Justin, êtes-vous allé faire les commissions que je vous avais données?

JUSTIN. — Oui, madame, mais on refuse de livrer les robes, les chapeaux, toutes les commandes enfin...

VIRGINIE. — J'ai aussi à dire à madame que les fournisseurs de la maison ne veulent plus...

MADAME MERCADET. — Je comprends.

JUSTIN. — C'est les créanciers qui sont la cause de tout le mal... Ah! si je savais quelque bon tour à leur jouer!

MADAME MERCADET. — Le meilleur serait de les payer.

JUSTIN. — Ils seraient bien attrapés...

MADAME MERCADET. — Il est inutile de vous cacher l'inquiétude excessive que me causent les affaires de mon mari... nous aurons sans doute besoin de votre discrétion... car nous pouvons compter sur vous, n'est-ce pas?

TOUS. — Ah! madame!

VIRGINIE. — Nous disions tout à l'heure que nous avions de bien bons maîtres.

THÉRÈSE. — Et que nous nous mettrions au feu pour vous...

JUSTIN. — Nous le disions!

(Mercadet paraît au fond.)

MADAME MERCADET. — Merci, vous êtes de braves gens... (*Mercadet hausse les épaules.*) Monsieur ne veut que gagner du temps, il a tant de ressources dans l'esprit!... Il se présente un riche parti pour mademoiselle Julie, et si...

SCÈNE III.

LES MÊMES, MERCADET.

MERCADET, *interrompant sa femme*. — Chère amie!... (*Tous les domestiques s'éloignent un peu. Bas.*) Voilà comment vous parlez à vos domestiques?... ils vous manqueront de respect demain. (*A Justin.*) Justin, allez à l'instant chez M. Verdelin, vous le prierez de venir me parler pour une affaire qui ne souffre aucun retard... Soyez assez mystérieux, car il faut qu'il vienne... Vous, Thérese, retournez chez les fournisseurs de madame Mercadet, dites-leur sèchement d'apporter tout ce qui a été commandé par vos maîtresses... Ils seront payés... oui... comptant... allez... (*Justin et Thérèse vont pour sortir.*) Ah!... (*Ils s'arrêtent.*) Si... si ces messieurs se présentent, qu'on les laisse entrer.

(Madame Mercadet s'assied à droite.)

JUSTIN. — Ces... ces messieurs?...

THÉRÈSE et VIRGINIE. — Ces messieurs?

MERCADET. — Eh! oui, ces messieurs! ces messieurs mes créanciers...

MADAME MERCADET. — Comment, mon ami?

MERCADET, *s'asseyant près de la table à droite*. — La solitude m'ennuie... j'ai besoin de les voir. (*A Justin et à Thérèse.*) Allez...

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

MERCADET, MADAME MERCADET, VIRGINIE.

MERCADET, *à Virginie*. — Eh bien! madame vous a-t-elle donné ses ordres?

VIRGINIE. — Non, monsieur, d'ailleurs les fournisseurs...

MERCADET. — Il faut vous distinguer aujourd'hui. Nous avons à dîner quatre personnes... Verdelin et sa femme, M. de Méricourt et M. de la Brive... Ainsi nous serons sept... Ces dîners-là sont le triomphe des grandes cuisinières!... Ayez pour relevé de potage un beau poisson, puis quatre entrées; mais finement faites...

VIRGINIE. — Mais, monsieur, les fournis...

MERCADET. — Au second service... Ah! le second service doit être à la fois savoureux et brillant, délicat et solide... le second service...

VIRGINIE. — Mais les fournisseurs!...

MERCADET. — Hein! quoi?... Les fournisseurs!... Vous me parlez des fournisseurs le jour où se fait l'entrevue de ma fille et de son prétendu!...

VIRGINIE. — Ils ne veulent plus rien fournir.

MERCADET. — Qu'est-ce que c'est que des fournisseurs qui ne fournissent pas?... on en prend d'autres... Vous irez chez leurs concurrents, vous leur donnerez ma pratique, et ils vous donneront des étrennes.

VIRGINIE. — Et ceux que je quitte, comment les payerai-je?

MERCADET. — Ne vous inquiétez pas de cela, ça les regarde.

VIRGINIE. — Et s'ils me demandent leur payement à moi?... Oh! d'abord je ne réponds de rien.

MERCADET, *bas, se levant*. — Cette fille a de l'argent. (*Haut.*) Virginie, aujourd'hui le crédit est toute la richesse des gouvernements; mes fournisseurs méconnaîtraient les lois de leur pays, ils seraient inconstitutionnels et radicaux s'ils ne me laissaient pas tranquille... Ne me rompez donc pas la tête pour des gens en insurrection contre le principe vital de tous les Etats... bien ordonnés!... occupez-vous du dîner, comme c'est votre devoir, mais montrez-vous ce que vous êtes, un vrai cordon bleu!... Et, si madame Mercadet, en comptant avec vous le lendemain du mariage de ma fille, se trouve vous devoir... c'est moi qui réponds de tout!...

VIRGINIE, *hésitant*. — Monsieur...

MERCADET. — Allez!... je vous ferai gagner de bons intérêts à dix francs pour cent francs tous les six mois!... C'est un peu mieux que la caisse d'épargne.

VIRGINIE. — Je crois bien, elle donne à peine cent sous par an!

MERCADET, *bas à sa femme*. — Quand je vous le disais!...(*A Virginie.*) Comment, vous mettez votre argent entre des mains étrangères!... Vous avez bien assez d'esprit pour le faire valoir vous-même, et ici votre petit magot ne vous quittera pas.

VIRGINIE. — Dix francs tous les six mois!... Quant au second service, madame me le dira, je vais faire le déjeuner.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

MERCADET, MADAME MERCADET.

MERCADET, *regardant Virginie qui sort.* — Cette fille a mille écus à la caisse d'épargne qu'elle nous a volés... aussi maintenant pouvons-nous être tranquilles de ce côté-là.

MADAME MERCADET. — Ah! monsieur, jusqu'où descendez-vous?

MERCADET. — Madame, il n'y a pas de petits détails... Ne jugez pas les moyens dont je me sers... Là, tout à l'heure, vous vouliez prendre vos domestiques par la douceur!... Il fallait commander... comme Napoléon, brièvement.

MADAME MERCADET. — Ordonner quand on ne paye pas.

MERCADET. — Précisément! on paye d'audace.

MADAME MERCADET. — On peut obtenir par l'affection des services qu'on refuse à.....

MERCADET. — Par l'affection! ah! vous connaissez bien votre époque!... Aujourd'hui, madame, il y a plus que des intérêts, parce qu'il n'y a plus de famille, mais des individus! Voyez, l'avenir de chacun est dans une caisse publique!... Une fille, pour sa dot, ne s'adresse plus à une famille, mais à une tontine... La succession du roi d'Angleterre était chez une assurance. La femme compte, non sur son mari, mais sur la caisse d'épargne!... On paye sa dette à la patrie au moyen d'une agence qui fait la traite des blancs!... Enfin tous nos devoirs sont en coupons... Les domestiques dont on change... comme de chartes, ne s'attachent plus à leurs maîtres!... Ayez leur argent, ils vous sont dévoués.

MADAME MERCADET. — Oh! monsieur, vous si honorable, si probe, vous dites quelquefois des choses qui me.....

MERCADET. — Et qui arrive à dire arrive à faire, n'est-ce pas?... Eh bien! je ferai tout ce qui pourra me sauver, car (*il tire une pièce de cinq francs*) car voici l'honneur moderne... Savez-vous pourquoi les drames dont les héros sont des scélérats ont tant de spectateurs?... c'est que tous les spectateurs s'en vont flattés en se disant : Allons, je vaux encore mieux que ces coquins-là!

MADAME MERCADET. — Mon ami!

MERCADET. — Mais moi, j'ai mon excuse, je porte le poids du crime de mon associé.... de Godeau, qui s'est enfui enlevant avec lui la caisse de notre maison!... D'ailleurs, qu'y a-t-il de déshonorant à devoir?.. Quel est l'homme qui ne meurt pas insolvable envers son père? Il lui doit la vie et ne peut la lui rendre... La terre fait constamment faillite au soleil. La vie, madame, est un emprunt perpétuel!... et n'emprunte pas qui veut!... Ne suis-je pas supérieur à mes créanciers?... J'ai leur argent, ils attendent le mien... Je ne leur demande rien, et ils m'importunent... Un homme qui ne doit rien!.. mais personne ne songe à lui! tandis que mes créanciers s'intéressent à moi!

MADAME MERCADET. — Un peu trop! devoir et payer.... tout va bien... mais emprunter quand on se sait hors d'état de s'acquitter...

MERCADET. — Vous vous apitoyez sur mes créanciers, mais nous n'avons dû leur argent qu'à...

MADAME MERCADET. — Qu'à leur confiance, monsieur.

MERCADET. — A leur avidité!... Le spéculateur et l'actionnaire se valent... tous les deux, ils veulent être riches en un instant. J'ai rendu service à tous mes créanciers, et tous croient encore tirer quelque chose de moi! Je serais perdu sans la connaissance intime que j'ai de leurs intérêts et de leurs passions... Aussi vous verrez tout à l'heure comme je vais jouer à chacun sa comédie!

(Il s'assied à gauche.)

MADAME MERCADET. — En effet, vous venez de donner l'ordre...

MERCADET. — De les recevoir... Il le faut!.. (*Lui prenant la main.*) Je suis à bout de ressources, mon amie, le temps est venu de frapper un grand coup, c'est Julie qui nous y aidera.

MADAME MERCADET. — Ma fille!

MERCADET. — Mes créanciers me pressent, me harcellent... il faut que je fasse faire à Julie un brillant mariage qui les éblouisse.... et ils me donneront du temps... mais, pour que ce mariage ait lieu, il faut d'abord que ces messieurs me donnent de l'argent.

MADAME MERCADET. — Eux... de l'argent!

MERCADET. — Est-ce qu'il n'en faut pas pour payer les toilettes que l'on va vous apporter et le trousseau que je donne... à propos, pour une dot de deux cent mille francs, il faut bien un trousseau de quinze mille.

MADAME MERCADET. — Mais vous ne pouvez pas donner cette dot.

MERCADET, *se levant.* — Raison de plus pour donner le trousseau... voilà donc ce qu'il nous faut : douze ou quinze mille francs pour payer le trousseau, et un millier d'écus pour vos fournisseurs, et afin que la gêne ne se sente pas dans notre maison à l'arrivée de M. de la Brive!

MADAME MERCADET. — Mais compter sur des créanciers pour cela!

MERCADET. — Est-ce qu'ils ne sont pas de ma famille?... trouvez-moi un parent qui désire autant qu'eux me voir bien portant et riche. Les parents sont toujours un peu envieux du bonheur ou de la richesse qui nous vient; le créancier s'en réjouit sincèrement... Si je mourais, j'aurais, pour me suivre, plus de créanciers que de parents, ceux-ci porteraient mon deuil dans le cœur et au chapeau, ceux-là le porteraient dans leurs livres et dans leur bourse... c'est là que ma perte laisserait un véritable vide!... le cœur oublie, le crêpe disparait au bout d'un an... le chiffre non soldé est ineffaçable et le vide reste toujours.

MADAME MERCADET. — Mon ami, je connais ceux à qui vous devez... et je suis certaine que vous n'obtiendrez rien.

MERCADET. — J'obtiendrai du temps et de l'argent, soyez-en sûre... (*Mouvement de madame Mercadet.*) Voyez-vous, ma chère, quand une fois ils vous ont ouvert leur bourse, les créanciers sont comme les joueurs qui mettent toujours pour rattraper leur première mise. (*S'animant.*) Oui, ce sont des mines sans fin!... A défaut d'un père qui vous lègue une fortune, les créanciers sont des oncles! d'infatigables oncles!

JUSTIN, *entrant par le fond.* — M. Goulard fait demander à monsieur s'il est bien vrai qu'il ait désiré le voir.

MERCADET, *à sa femme.* — Ça l'étonne!... (*A Justin.*) Priez-le d'entrer. (*Justin sort.*) Goulard! le plus intraitable de tous!... ayant trois huissiers à sa solde!... mais heureusement... spéculateur avide et poltron! qui tente les affaires les plus aventureuses et qui tremble dès qu'elles sont en train...

JUSTIN, *annonçant.* — M. Goulard!

(Il sort.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, GOULARD.

GOULARD, *avec colère.* — Ah! on vous trouve, monsieur, quand vous le voulez bien!

MADAME MERCADET. — Il paraît furieux! Mon ami!

MERCADET, *lui faisant signe de se tranquilliser.* — Monsieur est mon créancier, ma chère.

GOULARD. — Et je ne sortirai d'ici que lorsque vous m'aurez payé.

MERCADET, *bas.* — Tu ne sortiras pas d'ici que tu ne m'aies donné de l'argent... (*Haut.*) Ah! vous m'avez rudement poursuivi. Goulard moi, un homme avec qui vous faisiez des affaires considérables!..

GOULARD. — Des affaires où tout n'a pas été bénéfice.

MERCADET. — Où serait le mérite? si elles ne donnaient que des bénéfices, tout le monde ferait des affaires.

GOULARD. — Vous ne m'avez pas appelé, je pense, pour me donner des preuves de votre esprit!... Je sais que vous en avez plus que moi, car vous avez mon argent.

MERCADET. — Il faut bien que l'argent soit quelque part. (*A sa femme.*) Oui, oui, tu vois en monsieur un homme qui m'a poursuivi comme un lièvre... Allons, convenez-en, Goulard, vous vous êtes mal conduit... un autre que moi se vengerait en ce moment... car je puis vous faire perdre une bien grosse somme.

GOULARD. — Si vous ne me payez pas, je le crois bien, mais vous me payerez... les pièces sont entre les mains du garde du commerce.

MADAME MERCADET. — Grand Dieu!

MERCADET. — Du... du garde du commerce!.. ah! perdez-vous l'esprit?... mais vous ne savez donc pas ce que vous faites, malheureux!... vous nous ruinez, vous et moi, d'un seul coup.

GOULARD, *ému.* — Comment?... vous... c'est possible... mais... mais moi.

MERCADET. — Tous les deux, vous dis-je!... vite, mettez-vous là... écrivez, écrivez...

GOULARD, *prenant machinalement la plume.* — Ecrire.. quoi!...

MERCADET. — Un mot à Delannoy pour qu'il fasse suspendre, et qu'il me donne... les mille écus dont j'ai absolument besoin.

GOULARD, *jetant la plume.* — Allons donc, p'us souvent.

MERCADET. — Vous hésitez, et, quand je marie ma fille à un homme puissamment riche... vous voulez que l'on m'arrête... vous tuez votre créance... vous!!!

GOULARD. — Ah! vous... mariez...

MERCADET. — A M. le comte de la Brive... Autant de mille livres de rentes que d'années!...

GOULARD. — Si c'est un homme mûr... c'est une raison pour vous donner un délai... mais les mille écus!... les mille écus jamais... décidément... rien... ni délai, ni... je m'en vais.

MERCADET, *avec force.* — Eh bien! partez donc, ingrat!... Mais souvenez-vous que j'ai voulu vous sauver...

GOULARD, *revenant.* — Me... me sauver.. De quoi?

MERCADET, *bas.* — Allons donc!... (*Haut.*) De quoi?.. De la ruine la plus complète.

GOULARD. — De la ruine, c'est impossible.

MERCADET, *s'asseyant à droite.* — Comment, vous!... un homme in-

telligent, habile... un homme... fort enfin!... car il est très-fort!... vous faites de ces affaires... Là! venez, j'étais furieux contre vous... ce n'est pas par amitié... ma foi... oui, je l'avoue, c'est par égoïsme... J'avoue que je regardais votre fortune... un peu... comme la mienne... Je me disais : Je lui dois trop pour qu'il ne m'aide pas encore dans les grands jours comme celui-ci par exemple!... et vous allez tout exposer... tout perdre dans une seule entreprise!... tout!... Ah! vous avez raison de me refuser mille écus... il vaut mieux les enfouir avec le reste, vous avez raison de m'envoyer à Clichy, vous y retrouverez du moins un ami!...

GOULARD, *se rapprochant.* — Mercadet!... mon cher Mercadet?... mais c'est donc vrai?

MERCADET, *se levant.* — Si c'est vrai!... (*A sa femme.*) Tu ne le croirais jamais... (*A Goulard.* Elle a fini par se connaître en spéculations... (*A sa femme.*) Eh bien! ma chère. Goulard est pour une somme... très-considérable dans la grande affaire.

MADAME MERCADET, *honteuse.* — Monsieur!...

MERCADET. — Quel malheur!... si on n'y parait pas!

GOULARD.—Mercadet!... C'est des mines de la Basse-Indre que vous voulez parler?

MERCADET. — Tiens! parbleu!... (*A part.*) Ah! tu as de la Basse-Indre!

GOULARD. — Mais l'affaire me paraissait superbe.

MERCADET.— Superbe!.. Oui, pour ceux qui ont fait vendre hier.

GOULARD. — On a vendu!

MERCADET. — En secret, dans la coulisse.

GOULARD. — Adieu! merci, Mercadet; madame, mes hommages.

MERCADET, *l'arrêtant.* — Goulard!

GOULARD. — Hein?

MERCADET. — Et ce mot pour Delannoy?

GOULARD. — Je... lui parlerai pour le délai...

MERCADET. — Non, écrivez, et je pourrai pendant ce temps vous dire quelqu'un qui achètera vos titres.

GOULARD, *s'asseyant.* — Toute ma Basse-Indre?... (*il reprend la plume*) et... qui?...

MERCADET, *bas.* — Le voyez-vous, l'honnête homme, prêt à voler le prochain. (*Haut*) Ecrivez donc... trois mois de délai, hein?

GOULARD. — Trois mois, ça y est.

MERCADET. — Mon homme, qui achète en secret de peur de déterminer la hausse, cherche trois cents actions, vous en avez bien trois cents?

GOULARD. — J'en ai trois cent cinquante.

MERCADET. — Cinquante de plus!... bah! il les prendra... (*Regardant ce qu'a écrit Goulard.*) Avez-vous mis les mille écus?...

GOULARD. — Et comment s'appelle-t-il?

MERCADET. — Il s'appelle? vous n'avez pas mis...

GOULARD. — Son nom!

MERCADET. — Les mille écus!

GOULARD. — Diable d'homme! (*Il écrit.*) Ça y est.

MERCADET. — Il s'appelle Pierquin.

GOULARD, *se levant.*— Pierquin!

MERCADET. — C'est lui du moins qu'on chargera de l'achat... rentrez chez vous... et je vous l'enverrai... il ne faut pas courir après l'acheteur.

GOULARD. — Jamais!... vous me sauvez la vie... Adieu, ami!... Madame, recevez mes vœux pour le bonheur de votre fille...

(Il sort.)

MERCADET. — Et d'un!... ils y passeront tous.

SCÈNE VII.

MADAME MERCADET, MERCADET, puis JULIE.

MADAME MERCADET. — Est-ce vrai, ce que vous venez de lui apprendre là?... car je ne sais plus démêler le sens de ce que vous leur dites.

MERCADET. — Il est dans l'intérêt de mon ami Verdelin d'organiser une panique sur les actions de la Basse-Indre; entreprise longtemps douteuse, et devenue excellente tout à coup par les gisements de minerai qu'on vient de découvrir... Ah! si je pouvais acheter pour cent mille écus... ma fortune serait... mais c'est du mariage de Julie qu'il s'agit.

MADAME MERCADET. — Vous connaissez bien ce M. de la Brive, n'est-ce pas, mon ami?

MERCADET. — J'ai dîné chez lui!... charmant appartement, belle argenterie, un dessert en vermeil à ses armes! donc ce n'était pas emprunté... Oh! notre fille fait un beau mariage... Et lui... bah! quand sur deux époux, il y en a un d'heureux, c'est déjà gentil!

(Julie entre à droite.)

MADAME MERCADET. — Voici ma fille, monsieur... Julie, votre père et moi, nous avons à vous parler sur un sujet toujours agréable à une fille...

JULIE. — M. Minard vous a donc parlé, mon père?

MERCADET. — M. Minard! Vous attendiez-vous, madame, à trouver un M. Minard établi dans le cœur de votre fille!... M. Minard, serait-ce par hasard ce petit employé?...

JULIE. — Oui, papa.

MERCADET. — Vous l'aimez?

JULIE. — Oui, papa.

MERCADET. — Il s'agit bien d'aimer! il faut être aimée.

MADAME MERCADET. — Vous aime-t-il?

JULIE. — Oui, maman!

MERCADET.—Oui, papa; oui maman; pourquoi pas nanan et dada?... Quand les filles sont ultra majeures, elles parlent comme si elles sortaient de nourrice... Faites à votre mère la politesse de l'appeler madame, afin qu'elle ait les bénéfices de sa fraîcheur et de sa beauté.

JULIE. — Oui, monsieur...

MERCADET. — Oh! moi... appelez-moi : mon père, je ne m'en fâcherai pas... Quelles preuves avez-vous d'être aimée?

JULIE. — Mais la meilleure preuve, c'est qu'il veut m'épouser.

MERCADET. — C'est vrai, ces filles ont, comme les petits enfants, des réponses à vous casser les bras... Apprenez, mademoiselle, qu'un employé à dix-huit cents francs ne sait pas aimer... Il n'en a pas le temps, il se doit au travail...

MADAME MERCADET. — Mais, malheureuse enfant...

MERCADET. — Ah! quel bonheur! Laissez-moi lui parler... Ecoute, Julie, je te marie à ton Minard... (*Mouvement de joie de Julie.*) Attends... tu n'as pas le premier sou, tu le sais, que devenez-vous le lendemain de votre mariage? y as-tu songé?

JULIE. — Oui, mon père...

MADAME MERCADET, *avec bonté, à son mari.* — Elle est folle.

MERCADET. — Elle aime, la pauvre fille... (*A Julie.*) Parle, Julie, je ne suis plus ton père, mais ton confident; je t'écoute.

JULIE. — Nous nous aimerons.

MERCADET. — Mais l'amour vous enverra-t-il des coupons de rentes au bout de ses flèches?

JULIE. — Mon père, nous logerons dans un petit appartement, au fond d'un faubourg, au quatrième étage, s'il le faut!... au besoin, je serai sa servante... Oh! je m'occuperai des soins du ménage avec un plaisir infini, en songeant qu'en toute chose il s'agira de lui... Je travaillerai pour lui pendant qu'il travaillera pour moi... je lui épargnerai bien des ennuis, il ne s'apercevra jamais de notre gêne... notre ménage sera propre, élégant même... Mon Dieu! l'élégance tient à si peu de chose; elle vient de l'âme, et le bonheur en est, à la fois, la cause et l'effet... Je puis gagner assez avec ma peinture pour ne rien lui coûter, et même contribuer aux charges de la vie... D'ailleurs l'amour nous aidera à passer les jours difficiles... Adolphe a de l'ambition comme tous les gens qui ont une âme élevée, et il est de ceux qui arrivent...

MERCADET.—On arrive garçon; mais, marié, l'on se tue à solder un livre de dépense, à courir après mille francs comme les chiens après une voiture.

JULIE. — Mon père, Adolphe a tant de volonté, unie à tant de moyens, que je suis sûre de le voir un jour... ministre peut-être.

MERCADET. — Aujourd'hui, qui est-ce qui ne se voit pas plus ou moins ministre?... en sortant du collége, on se croit un grand poëte, un grand orateur!... Sais-tu ce qu'il serait, ton Adolphe? père de plusieurs enfants qui dérangeront tes plans de travail et d'économie, qui logeront Son Excellence rue de Clichy, et qui te plongeront dans une affreuse misère... tu m'as fait le roman et non l'histoire de la vie.

(Il remonte.)

MADAME MERCADET. — Ma fille, cet amour n'a rien de sérieux.

JULIE. — C'est un amour auquel, de part et d'autre, nous sacrifierions tout.

MERCADET, *revenant.* — J'y pense... ton Adolphe nous croit riches?

JULIE. — Il ne m'a jamais parlé d'argent.

MERCADET. — C'est cela... J'y suis... (*A Julie.*) Julie, vous allez lui écrire à l'instant de venir me parler.

JULIE. — Ah! mon père!...

(Elle l'embrasse.)

MERCADET. — Et tu épouseras M. de la Brive... Au lieu d'un quatrième étage dans un faubourg, vous habiterez une belle maison dans la Chaussée-d'Antin, et, si vous n'êtes pas la femme d'un ministre, vous serez peut-être la femme d'un pair de France. Je suis fâché, ma fille, de n'avoir pas mieux à vous offrir... D'ailleurs, vous n'aurez pas le choix, M. Minard renoncera de lui-même à vous.

JULIE. — Oh! jamais, mon père, il vous gagnera le cœur...

MADAME MERCADET. — Mon ami, si elle était aimée?...

MERCADET. — Elle est trompée...

JULIE. — Je demanderais à l'être toujours ainsi.

(On entend sonner au dehors.)

MADAME MERCADET.— On sonne, et nous n'avons personne pour aller ouvrir.

MERCADET. — Eh bien! laissez sonner.

MADAME MERCADET. — Je m'imagine toujours que Godeau peut revenir.

MERCADET. — Après huit ans sans nouvelles, vous espérez encore Godeau!... Vous me faites l'effet de ces vieux soldats qui attendent toujours Napoléon.

MADAME MERCADET. — On sonne encore.

MERCADET. — Va voir, Julie, dis que ta mère et moi sommes sortis... Si l'on n'a pas la pudeur de croire une jeune fille... ce sera un créancier... laisse entrer.

(Julie sort par le fond.)

MADAME MERCADET. — Cet amour, vrai, chez elle du moins, m'a émue.

MERCADET. — Vous êtes toutes romanesques.

JULIE, *rentrant*. — Mon père, c'est M. Pierquin.

MERCADET. — Un créancier usurier... âme vile et rampante, qui me ménage parce qu'il me croit des ressources, bête féroce à demi domptée que mon audace rend soumise... Si j'avais l'air de le craindre, il me dévorerait... (*Allant à la porte.*) Entrez, vous pouvez entrer, Pierquin.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, PIERQUIN.

PIERQUIN. — Recevez mon compliment... Je sais que vous faites un superbe mariage; mademoiselle épouse un millionnaire, le bruit s'en est déjà répandu.

MERCADET. — Ah! millionnaire... non... neuf cent mille francs tout au plus.

PIERQUIN. — Ce magnifique prospectus fera prendre patience à bien des gens... Le retour de Godeau s'usait diablement... et moi-même...

MERCADET. — Vous pensiez à me faire arrêter?

JULIE. — Arrêter...

MADAME MERCADET, *à Pierquin*. — Ah! monsieur!

PIERQUIN. — Ecoutez donc, vous avez deux ans, et je ne garde jamais un dossier si longtemps, mais ce mariage est une superbe invention, et...

MADAME MERCADET. — Une invention!

MERCADET. — Mon gendre, monsieur, est M. de la Brive, un jeune homme...

PIERQUIN. — Il y a un vrai jeune homme? Combien payez-vous le jeune homme?

MADAME MERCADET. — Oh!

MERCADET, *faisant un signe à sa femme*. — Assez d'insolence! autrement, mon cher, je vous demanderais de régler nos comptes... et, mon cher monsieur Pierquin, vous y perdriez beaucoup au prix où vous me vendez l'argent... Je vous rapporte autant qu'une ferme en Beauce.

PIERQUIN. — Monsieur...

MERCADET, *avec hauteur*. — Monsieur, je vais être assez riche pour ne plus souffrir la plaisanterie de personne... pas même d'un créancier.

PIERQUIN. — Mais...

MERCADET. — Pas un mot... ou je vous paye!... Entrez chez moi... nous règlerons l'affaire pour laquelle je vous ai fait venir..

PIERQUIN. — A vos ordres, monsieur. (*A part.*) Diable d'homme!...

(Il entre à gauche chez Mercadet, et passe en saluant les dames.)

MERCADET, *le suivant, et parlant à sa femme*. — La bête féroce est domptée... ça va marcher.

SCÈNE IX.

MADAME MERCADET, JULIE, puis LES DOMESTIQUES

JULIE. — Oh! maman!... je ne pourrai jamais épouser ce M. de la Brive.

MADAME MERCADET. — Mais il est riche, lui.

JULIE. — Mais j'aime mieux le bonheur et la pauvreté que le malheur et la richesse.

MADAME MERCADET. — Mon enfant, il n'y a pas de bonheur possible dans la misère, il n'y a pas de malheur que la fortune n'adoucisse.

JULIE. — C'est vous qui me dites de si tristes paroles.

MADAME MERCADET. — L'expérience des parents doit être la leçon des enfants... Nous faisons en ce moment une rude épreuve des choses de la vie... Va, ma fille, marie-toi richement.

JUSTIN, *entrant par le fond suivi de Thérèse et de Virginie*. — Madame, nous avons exécuté les ordres de monsieur.

VIRGINIE. — Mon dîner sera prêt.

THÉRÈSE. — Et les fournisseurs aussi..

JUSTIN. — Quant à M. Verdelin.

SCÈNE X.

LES MÊMES, MERCADET, *des papiers à la main*.

MERCADET. — Qu'a dit mon ami Verdelin?

JUSTIN. — Il va venir à l'instant, il a justement de l'argent à apporter à M. Brédif, le propriétaire de la maison.

MERCADET. — Brédif est millionnaire! fais en sorte que Verdelin me parle avant de monter chez lui... Eh bien! Thérèse, et les lingères, les modistes?...

THÉRÈSE. — Ah! monsieur, dès que j'ai promis le payement, tout le monde a eu des figures aimables.

MERCADET. — Bien... Et nous aurons un beau dîner, Virginie?...

VIRGINIE. — Monsieur le mangera...

MERCADET. — Et les fournisseurs?

VIRGINIE. — Bah! ils patienteront.

MERCADET. — Je compterai avec toi demain, je compterai avec vous tous... allez... (*Ils sortent.*) Avoir ses gens pour soi, c'est comme si un ministre avait la presse à lui!...

MADAME MERCADET. — Et Pierquin?

MERCADET. — Voilà tout ce que j'ai pu lui arracher... Du temps, et ces paperasses en échange de quelques actions... Une créance de quarante-sept mille francs sur un nommé Michonnin, un gentilhomme *rider* très-insolvable... un chevalier... fort industrieux, sans doute, mais qui a une vieille tante aux environs de Bordeaux; M. de la Brive est de ce pays-là, je saurai s'il y a quelque chose à en tirer.

MADAME MERCADET. — Mais tous les fournisseurs vont venir.

MERCADET. — Je serai là pour les recevoir... laissez-moi... allez, chère amie, allez.

(Les deux femmes sortent.)

SCÈNE XI.

MERCADET, puis VIOLETTE.

MERCADET, *se promenant*. — Oui, ils vont venir!... Tout repose maintenant sur la douteuse amitié de Verdelin... un homme dont la fortune est mon ouvrage!... Ah! dès qu'un homme a quarante ans, il doit savoir que le monde est peuplé d'ingrats... Par exemple, je ne sais pas où sont les bienfaiteurs!... Verdelin et moi, nous nous estimons très-bien... lui me doit de la reconnaissance, moi, je lui dois de l'argent, et nous ne nous payons ni l'un ni l'autre. Allons, pour marier Julie, il s'agit de trouver encore mille écus dans une poche qui voudra être vide... crocheter le cœur pour crocheter la caisse! quelle entreprise!... Il n'y a que les femmes aimées qui font de ces tours de force-là!

JUSTIN, *en dehors*. — Oui, monsieur, il est là.

MERCADET. — C'est lui! (*Il va vers le fond, Violette parait.*) Mon ami! ah! c'est le père Violette!...

VIOLETTE. — Je suis déjà venu onze fois depuis huit jours, mon cher monsieur Mercadet, et le besoin m'a obligé de vous attendre, hier, pendant trois heures dans la rue; j'ai vu qu'on m'avait dit vrai, en assurant que vous étiez à la campagne et je suis venu... aujourd'hui...

MERCADET. — Ah! nous sommes aussi malheureux l'un que l'autre, père Violette!...

VIOLETTE. — Hum!... Nous avons engagé tout ce qui peut se mettre au mont-de-piété.

MERCADET. — C'est comme ici.

VIOLETTE. — Je ne vous ai jamais reproché ma ruine, car je crois que vous aviez l'intention de nous enrichir; mais enfin, parole ne paye pas farine, et je viens vous supplier de me donner le plus petit à-compte sur les intérêts, vous sauverez la vie à toute une famille.

MERCADET. — Père Violette, vous me navrez!... soyez raisonnable, je vais partager avec vous... (*A voix basse.*) Nous avons à peine cent francs dans la maison... et encore c'est l'argent de ma fille!...

VIOLETTE. — Est-ce possible!... vous, Mercadet, que j'ai vu si riche...

MERCADET. — Je n'ai rien de caché pour vous.

VIOLETTE. — Entre malheureux on se doit la vérité.

MERCADET. — Ah! si l'on ne se devait que cela! comme on se payerait promptement! mais gardez-moi le seret, je suis sur le point de marier ma fille.

VIOLETTE. — J'ai deux filles, moi, monsieur, et ça travaille sans espoir de se marier! Dans les circonstances où vous êtes je ne vous importunerais pas, mais .. ma femme et mes filles attendent mon retour dans des angoisses!...

MERCADET. — Tenez... je vais vous donner soixante francs.

VIOLETTE. — Ah! ma femme et mes filles vont vous bénir. (*A part, pendant que Mercadet sort un instant à gauche.*) Les autres, qui le

tracassent, n'obtiennent rien de lui; mais, en se plaignant comme ça, on touche peu à peu ses petits intérêts! eh! eh!

(Il frappe sur son gousset.)

MERCADET, *qui vient de rentrer et a vu.* — (*A part.*) Hein?... Ah! vieil avare mendiant!... Dix à-compte à soixante francs, ça fait six cents francs... Allons, j'ai assez semé, il me faut ma récolte... hum! hum! (*Haut.*) Tenez...

VIOLETTE. — Soixante francs en or! il y a bien longtemps que je n'en ai vu!... Adieu!... nous prierons pour le mariage de mademoiselle Mercadet.

MERCADET. — Adieu, père Violette. (*Le retenant par la main.*) Pauvre homme, quand je vous vois, je me trouve riche... votre malheur me touche à un point... et dire qu'hier je me suis vu au moment de vous rembourser non-seulement tous vos intérêts; mais tout le capital!

VIOLETTE, *redescendant.* — Me rembourser!... tout, tout!..

MERCADET. — Cela a tenu à bien peu de chose!

VIOLETTE. — Contez-moi donc cela!

MERCADET. — Figurez-vous, mon cher, l'invention la plus brillante, la spéculation la plus magnifique, la découverte la plus sublime... une affaire qui s'adressait à tous les intérêts, qui puisait dans toutes les bourses, et pour la réalisation de laquelle un banquier stupide m'a refusé une misérable somme de mille écus, lorsqu'il y a plus d'un million à gagner.

VIOLETTE. — Un million!

MERCADET. — Un million... d'abord, car personne ne peut calculer où s'arrêterait la vogue du... du pavé conservateur...

VIOLETTE. — Du pavé..

MERCADET. — Conservateur!... Un pavé sur lequel et avec lequel toute barricade devient impossible.

VIOLETTE. — En vérité!

MERCADET. — Voyez-vous d'ici, tous les gouvernements intéressés au maintien de l'ordre devenant nos premiers actionnaires... Les ministres, les princes et les rois sont nos actionnaires fondateurs... A leur suite viennent les dieux de la finance, les grands capitalistes, la banque, les rentiers, le commerce et les spéculateurs en démocratie; les marchands de socialisme eux-mêmes, voyant leur industrie ruinée, sont réduits pour vivre à me prendre des actions!

VIOLETTE. — Oui, c'est beau! c'est grand!

MERCADET. — C'est sublime et philanthropique!... et dire qu'on m'a refusé quatre mille francs pour répandre les annonces et lancer le prospectus!

VIOLETTE. — Quatre mille francs... je croyais que ce n'était que...

MERCADET. — Quatre mille francs, pas plus! et je donnais la moitié de l'entreprise!... c'est-à-dire une fortune! dix fortunes!

VIOLETTE. — Écoutez... je verrai... je parlerai à quelqu'un.

MERCADET. — A personne!... gardez-vous-en bien!... on volerait l'idée.. ou bien on ne la comprendrait pas comme vous l'avez comprise tout de suite.. Ces gens d'argent sont si bêtes!... et puis... j'attends Verdelin..

VIOLETTE. — Verdelin... mais.. on pourrait...

MERCADET. — Heureux Verdelin!... quelle fortune, s'il a l'esprit de risquer six mille francs.

VIOLETTE. — Mais vous disiez quatre mille tout à l'heure!

MERCADET. — C'est quatre mille qu'on m'a refusés; mais c'est six mille qu'il me faut! Six mille francs, et Verdelin, que j'ai déjà fait une fois millionnaire, va le devenir trois, quatre, cinq fois encore!... après ça.. c'est un bon garçon, Verdelin, bah!...

VIOLETTE. — Mercadet! je vous trouverai la somme..

MERCADET. — Non, non, n'y pensez pas. D'ailleurs il va venir, et, pour que je le renvoie sans conclure l'affaire avec lui, il faudrait qu'elle fût finie avec un autre... et, comme c'est impossible... adieu et bon espoir.. vous rentrerez dans vos trente mille francs.

VIOLETTE. — Mais pourtant...

MADAME MERCADET, *entrant.* — Mon ami, voilà Verdelin qui vient.

MERCADET, *à part.* — Bon! (*Haut.*) Retenez-le un instant. (*Madame Mercadet sort.*) Au revoir, père Violette...

VIOLETTE, *tirant un portefeuille.* — Eh bien! non... tenez, j'ai la somme sur moi et je la donne...

MERCADET. — Vous, six... mille francs!...

VIOLETTE. — C'est... c'est un ami qui m'a chargé de lui trouver un bon placement, et..

MERCADET. — Et vous n'en trouverez jamais un meilleur.. tantôt nous signerons notre acte!... (*Il prend les billets.*) Ma foi!... tant pis pour Verdelin, il manque le Potose!...

VIOLETTE. — A tantôt..

MERCADET. — A tantôt... sortez par mon cabinet!...

(Il le reconduit par la gauche. Madame Mercadet entre.)

MADAME MERCADET. — Mercadet!

MERCADET, *reparaissant.* — Ah! chère amie! je suis un malheureux! je devrais me brûler la cervelle!

MADAME MERCADET. — Grand Dieu! qu'y a-t-il donc?

MERCADET. — Il y a que là, tout à l'heure, j'ai demandé six mille francs à ce faux ruiné de père Violette.

MADAME MERCADET. — Il vous les a refusés?

MERCADET. — Il me les a donnés, au contraire.

MADAME MERCADET. — Eh bien?

MERCADET. — Je suis un malheureux, vous dis-je, car il me les a donnés si vite, que j'en aurais eu dix mille si j'avais su m'y prendre.

MADAME MERCADET. — Quel homme! vous savez que Verdelin est chez moi.

MERCADET. — Priez-le de venir.. Enfin!... J'ai le trousseau de Julie; il ne nous manque que l'argent nécessaire pour vos robes et pour la maison d'ici au mariage!... Envoyez-moi Verdelin.

MADAME MERCADET. — Oui, c'est votre ami, celui-là... vous réussirez...

(Elle sort.)

MERCADET, *seul.* — C'est mon ami! oui, mais il a tout l'orgueil de la fortune; car il n'a pas eu, comme moi, son Godeau!... (*Regardant s'il est seul.*) Après tout, Godeau!... Godeau, je crois qu'il m'a déjà rapporté plus d'argent qu'il ne m'en a pris.

SCÈNE XII.

MARCADET, VERDELIN.

VERDELIN. — Bonjour, Mercadet, de quoi s'agit-il? parle vite, on m'a arrêté au passage, je monte chez Brédif.

MERCADET. — Un homme de cette espèce peut bien attendre... Comment! toi, tu vas chez un Brédif...

VERDELIN, *riant.* — Mon cher... si on n'allait que chez des gens qu'on estime, on ne ferait jamais de visites.

MERCADET, *riant, lui prenant la main.* — On ne rentrerait même pas chez soi.

VERDELIN. — Voyons, que me veux-tu?

MERCADET. — Ta question ne me laisse pas le temps de te dorer la pilule!... tu m'as deviné...

VERDELIN. — Oh! mon vieux camarade, je n'en ai pas, et je suis franc, j'en aurais que je ne pourrais pas t'en donner... Ecoute; je t'ai déjà prêté tout ce dont mes moyens me permettaient de disposer; je ne te l'ai jamais redemandé, je suis ton ami et ton créancier; eh bien! si je n'avais pas pour toi le cœur plein de reconnaissance, si j'étais un homme ordinaire, il y a longtemps que le créancier aurait tué l'ami... diantre, tout a ses limites dans ce monde!

MERCADET. — L'amitié, oui!... mais non le malheur.

VERDELIN. — Si j'étais assez riche pour te sauver tout à fait, pour éteindre entièrement ta dette, je le ferais de grand cœur, car j'aime ton courage, mais tu dois succomber!... Tes dernières entreprises, quoique spirituellement conçues, ont croulé, tu t'es déconsidéré, tu es devenu dangereux... Tu n'as pas su profiter de la vogue momentanée de tes opérations!... quand tu seras tombé, tu trouveras du pain chez moi; mais le devoir d'un ami est de nous dire de ces choses là.

MERCADET. — Que serait l'amitié sans le plaisir de se trouver sage et de voir son ami fou... de se trouver à l'aise et de voir son ami gêné, de se complimenter en lui disant des choses désagréables? Ainsi je suis au ban de l'opinion publique?

VERDELIN. — Je ne dis pas tout à fait cela, non, tu passes encore pour un honnête homme, mais la nécessité te force à recourir à des moyens...

MERCADET. — Qui ne sont pas justifiés par le succès comme chez les heureux! Ah! le succès! de combien d'infamies se compose un succès! tu vas le savoir... Moi, ce matin, j'ai déterminé la baisse que tu veux opérer sur les mines de la Basse-Indre, afin de t'emparer de l'affaire pendant que le compte-rendu des ingénieurs va rester dans l'ombre.

VERDELIN. — Chut! Mercadet, est-ce vrai?... Je te reconnais bien là.

(Il lui prend la taille.)

MERCADET. — Ceci est pour te faire comprendre que je n'ai pas besoin de conseils ni de morale, mais d'argent... Hélas! je ne t'en demande pas pour moi, mon bon ami, mais je marie ma fille, et nous sommes arrivés ici secrètement à la misère... Tu te trouves dans une maison où règne l'indigence sous les apparences du luxe... Les promesses, le crédit, tout est usé! et, si je ne solde pas en argent quelques frais indispensables, ce mariage manquera... Enfin il me faut ici quinze jours d'opulence, comme à toi vingt-quatre heures de mensonge à la Bourse... Verdelin, cette demande ne se renouvellera pas, je n'ai pas deux filles... Faut-il tout dire? ma femme et ma fille n'ont pas de toilette!... (*A part.*) Il hésite.

VERDELIN, *à part.* — Il m'a joué tant de comédies, que je ne sais pas si sa fille se marie... elle ne peut pas se marier!

MERCADET. — Il faut donner aujourd'hui même un dîner à mon futur gendre, qu'un ami commun nous présente, et je n'ai plus mon argenterie. Elle est... tu sais... non-seulement j'ai besoin d'un millier d'écus, mais encore j'espère que tu me prêteras ton service de table et que tu viendras dîner avec ta femme...

VERDELIN. — Mille écus!... Mercadet! mais personne n'a mille écus... à prêter... à peine les a-t-on pour soi; si on les prêtait toujours, on ne les aurait jamais...

(Il remonte à la cheminée.)

MERCADET, *le suivant, à part.* — Il y viendra. (*Haut.*) Voyons, Verdelin, j'aime ma femme et ma fille; ces sentiments-là, mon ami, sont ma seule consolation au milieu de mes récents désastres; ces femmes ont été si douces, si patientes!.. je les voudrais voir à l'abri du malheur!... Oh! là sont mes vraies souffrances! (*Redescendant bras dessus bras dessous.*) J'ai, dans ces derniers temps, bu des calices bien amers, j'ai trébuché sur le pavé de bois, j'ai créé des monopoles, et l'on m'en a dépouillé!... Eh bien! ce ne serait rien auprès de la douleur de me voir refusé par toi dans cette circonstance suprême! Enfin je ne te dirai pas ce qui arriverait... car je ne veux rien devoir à la pitié!!...

VERDELIN, *s'asseyant à droite.* — Mille écus!... mais à quoi veux-tu les employer?

MERCADET, *à part.* — Je les aurai! (*Haut.*) Eh! mon cher, un gendre est un oiseau qu'un rien effarouche, une dentelle de moins sur une robe, c'est tout une révélation!... Les toilettes sont commandées, les marchandes vont les apporter... Oui, j'ai eu l'imprudence de dire que je payerais tout, je comptais sur toi! Verdelin, un millier d'écus ne te tuera pas, toi qui as soixante mille francs de rentes, et ce sera la vie d'une pauvre enfant que tu aimes... car tu aimes Julie!.. elle est folle de ta petite, elles jouent ensemble comme des bienheureuses. Laisseras-tu l'amie de ta fille sécher sur pied?.. c'est contagieux! ça porte malheur!...

VERDELIN. — Mon cher, je n'ai pas mille écus; je puis te prêter mon argenterie: mais je n'ai pas...

MERCADET. — Un bon sur la banque... c'est bientôt signé..

VERDELIN, *se levant.* — Je... non...

MERCADET. — Ah! ma pauvre enfant!.. tout est dit!.. (*Il tombe abattu dans un fauteuil près de la table.*) O mon Dieu! pardonnez-moi de terminer le rêve pénible de mon existence, et laissez-moi me réveiller dans votre sein!...

VERDELIN, *passant en silence.* — Mais... as-tu vraiment trouvé un gendre?...

MERCADET, *se levant brusquement.* — Si j'ai trouvé un gendre!!... Tu mets cela en doute!... Ah! refuse-moi durement les moyens de faire le bonheur de ma fille, mais ne m'insulte pas!... Je suis donc tombé bien bas, pour que.... Oh! Verdelin! je ne voudrais pas pour mille écus avoir eu cette idée sur toi!... tu ne peux être absous qu'en me les donnant.

VERDELIN, *voulant remonter.* — Je vais aller voir si je puis...

MERCADET. — Non, ceci est une manière de me refuser!... Comment! toi, à qui je les ai vu dépenser pour une chose de vanité.... pour une amourette, tu ne les mettrais pas à une bonne action!...

VERDELIN. — En ce moment, il y a peu de... bonnes actions....

MERCADET. — Ah! ah! ah! il est joli!... Tu ris.... il y a réaction!

VERDELIN. — Ah! ah! ah!

(Il laisse tomber son chapeau.)

MERCADET, *ramassant le chapeau et le brossant avec sa manche.* — Eh bien! mon vieux, deux amis qui ont tant roulé dans la vie!... qui l'ont commencée ensemble!... En avons-nous dit et fait! hein?... Tu ne te souviens donc pas de notre bon temps, où c'était à la vie, à la mort entre nous?

VERDELIN. — Te rappelles-tu notre partie à Rambouillet, où je me suis battu pour toi avec cet officier de la garde?

MERCADET. — Oh! je t'avais cédé Clarisse! Etions-nous gais!... étions-nous jeunes!... Et aujourd'hui nous avons des filles! des filles à marier!... Ah! si Clarisse vivait, elle te reprocherait ton hésitation!

VERDELIN. — Si elle avait vécu, je ne me serais jamais marié.

MERCADET. — C'est que tu sais aimer, toi!... Ainsi, je puis compter sur toi pour dîner, et tu me donnes ta parole d'honneur de m'envoyer...

VERDELIN. — Le service?

MERCADET. — Et les mille écus...

VERDELIN. — Ah! tu y reviens encore!... Je t'ai dit que je ne le pouvais pas.

MERCADET, *à part.* — Cet homme ne mourra certes pas d'un anévrisme. (*Haut.*) Mais je serai donc assassiné par mon meilleur ami... Ah! c'est toujours ainsi!... insensible au souvenir de Clarisse!... et au désespoir d'un père!... (*Criant vers la chambre de sa femme.*) Ah! c'est fini!... je suis au désespoir!... Tiens! je vais me brûler la cervelle!...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, MADAME MERCADET, JULIE.

MADAME MERCADET. — Qu'as-tu donc, mon ami?

JULIE. — Mon père, ta voix nous a effrayées!

MERCADET. — Elles ont entendu!... Tu vois, elles accourent comme deux anges gardiens!... (*Il leur prend la main.*) Ah! vous m'attendrissez! (*A Verdelin.*) Verdelin!... veux-tu tuer toute une famille?.. Cette preuve de tendresse me donne la force de tomber à tes genoux.

JULIE. — Ah! monsieur!... *Elle arrête son père.*) C'est moi qui vous implorerai pour lui... quelle que soit sa demande, ne refusez pas mon père, il doit être dans de cruelles angoisses pour vous supplier ainsi!...

MERCADET, *descendant à droite.* — Chère enfant!... (*A part.*) Quels accents!... Je n'étais pas nature comme ça.

MADAME MERCADET. — Monsieur Verdelin, écoutez-nous...

VERDELIN, *à Julie.* — Vous ne savez pas ce qu'il me demande?

JULIE. — Non.

VERDELIN. — Mille écus, pour vous marier.

JULIE. — Oh! monsieur, oubliez ce que je vous ai dit... Je ne veux pas d'un mariage acheté par l'humiliation de mon père!

MERCADET, *à part.* — Elle est magnifique!

VERDELIN. — Julie!... je vais vous chercher l'argent.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, moins VERDELIN; puis LES DOMESTIQUES.

JULIE. — Ah! mon père! pourquoi n'ai je pas su?

MERCADET, *l'embrassant.* — Tu nous a sauvés!... ah! quand serai-je riche et puissant pour le faire repentir d'un pareil bienfait!

MADAME MERCADET. — Ne soyez pas injuste, Verdelin a cédé.

MERCADET. — Au cri de Julie, non à mes supplications... Ah! ma chère, il m'a arraché pour plus de mille écus de bassesses!...

JUSTIN, *entrant avec Thérèse et Virginie par le fond.* — Les fournisseurs de ces dames.

VIRGINIE. — Voilà la modiste, la couturière...

THÉRÈSE. — Et les marchands d'étoffes.

MERCADET. — C'est bien! j'ai réussi!... ma fille sera comtesse de la Brive... (*Aux domestiques.*) Faites passer à mon cabinet!... j'attends!... la caisse est ouverte!!!

(Il se dirige vers le cabinet, les domestiques se regardent avec surprise.)

ACTE DEUXIÈME.

Le cabinet de Mercadet. Porte au fond. Portes latérales. Croisées dans les angles. Bibliothèques entre les fenêtres et la porte du fond. A gauche, au premier plan, un coffre-fort. A droite, au premier plan, un bureau debout. A gauche, au fond, le bureau de Mercadet, formant équerre avec la bibliothèque, et un fauteuil dont le dos est tourné vers la fenêtre. A gauche, près du coffre-fort, un fauteuil. A droite, près du bureau debout, un canapé.

SCÈNE PREMIÈRE.

MINARD, JUSTIN, puis JULIE.

MINARD, *du fond.* — Vous dites que c'est M. Mercadet qui me fait appeler?

JUSTIN, *qui le suit.* — Oui, monsieur... mais mademoiselle m'a bien recommandé de vous dire d'attendre d'abord ici.

MINARD, *à part.* — Son père demande à me voir... Elle veut me parler avant cet entretien... Il faut qu'il se soit passé quelque chose d'étrange.

JUSTIN. — Voilà mademoiselle.

MINARD, *allant à elle.* — Mademoiselle Julie!...

JULIE. — Justin, prévenez mon père de l'arrivée de monsieur. (*Justin sort par le fond.*) Si vous voulez, Adolphe, que notre amour brille à tous les regards comme dans nos cœurs, ayez autant de courage que j'en ai eu déjà.

MINARD. — Que s'est-il donc passé?

JULIE. — Un jeune homme riche se présente, et mon père est sans pitié pour nous.

MINARD. — Grand Dieu! un rival!... et vous me demandez si j'ai du courage!... Oh! dites-moi son nom, Julie?... et vous saurez bientôt...

JULIE. — Adolphe!... vous me faites frémir!... est-ce ainsi que vous espérez fléchir mon père?

MINARD, *apercevant Mercadet.* — C'est lui!

SCÈNE II.

Les Mêmes, MERCADET.

MERCADET, *du fond.* — Monsieur, vous aimez ma fille?

MINARD. — Oui, monsieur.

MERCADET. — Du moins elle le croit, vous avez eu le talent de la persuader ..

MINARD — Votre manière de vous exprimer annonce un doute qui, venant de tout autre que vous, m'offenserait. Comment n'aimerais-je pas mademoiselle?... Abandonné par mes parents, votre fille, monsieur, est la seule personne qui m'ait fait connaître les bonheurs de l'affection. Mademoiselle Julie est à la fois une sœur et une amie. Elle est toute ma famille. Elle seule m'a souri, m'a encouragé : aussi est-elle aimée au delà de toute expression!...

JULIE. — Dois-je rester, mon père?

MERCADET, *à sa fille.* — Gourmande! (*A Minard.*) Monsieur, j'ai

MINARD. — Cent fois, mille fois, et jamais assez! Il n'y a pas de crime à les dire devant un père!

MERCADET. — Vous me flattez! je me croyais son père; mais vous êtes le père d'une Julie avec laquelle je voudrais faire connaissance.

MINARD. — Mais vous n'avez donc pas aimé?

MERCADET. — Beaucoup! J'ai, comme tous les hommes, traîné ce boulet d'or!

MINARD. — Autrefois, mais aujourd'hui nous aimons mieux.

MERCADET. — Que faites-vous donc?

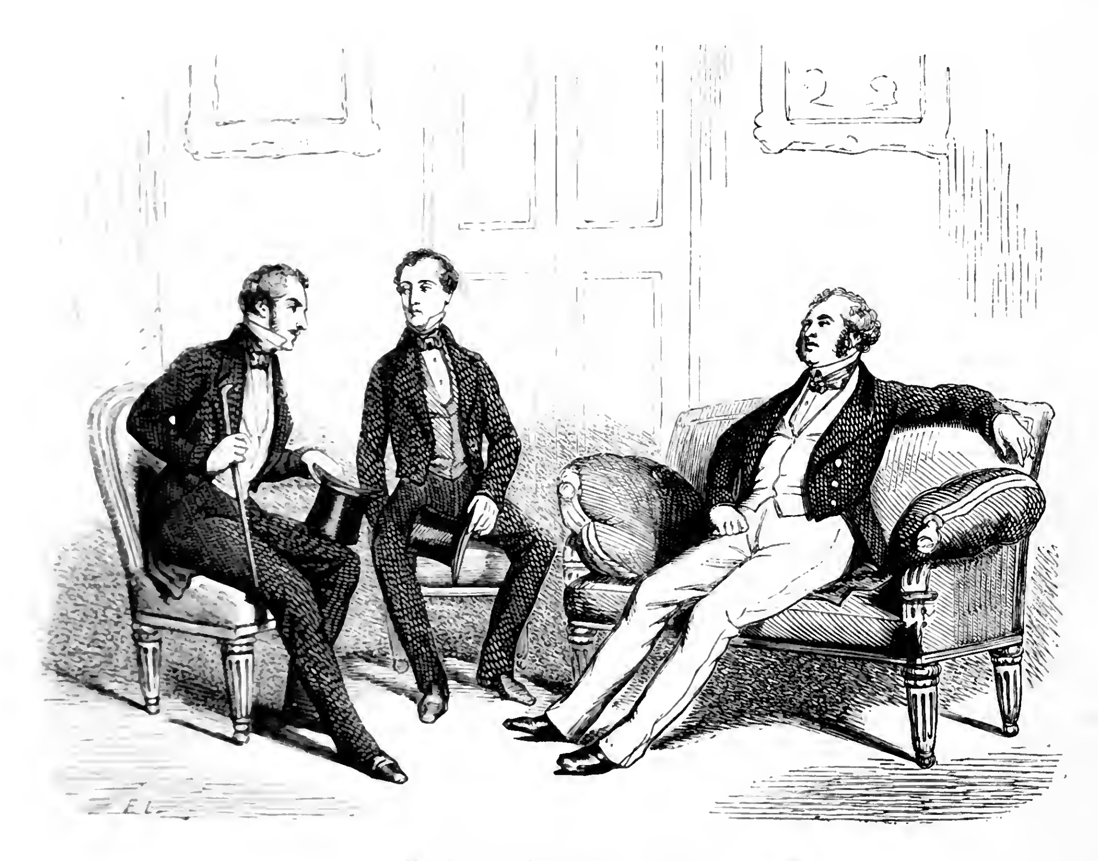
MINARD. — Nous nous attachons à l'âme! à l'idéal!

MERCADET. — C'est ce que nous appellions, sous l'Empire, avoir le bandeau sur les yeux.

MINARD. — C'est l'amour, le saint et pur amour, qui suffit pour charmer toutes les heures de la vie.

MERCADET. — Oui, toutes!... excepté les heures des repas...

JULIE. — Mon père, ne vous moquez pas de deux enfants qui s'aiment d'une passion vraie, pure, parce qu'elle est appuyée sur la connaissance des caractères, sur la certitude d'une mutuelle ardeur à



Monsieur, je suis socialiste. — PAGE 11.

sur l'amour entre jeunes gens les idées positives que l'on reproche aux vieillards... Ma défiance est d'autant plus légitime, que je ne suis pas de ces pères aveuglés par la paternité. Je vois Julie comme elle est; sans être laide, elle ne possède pas cette beauté qui fait crier : Ah!... Elle n'est ni bien ni mal.

MINARD. — Vous vous trompez, monsieur; j'ose vous dire que vous ne connaissez pas votre fille.

MERCADET. — Permettez!...

MINARD. — Vous ne la connaissez pas, monsieur!

MERCADET. — Mais si fait! parfaitement! je la connais... comme si... enfin je la connais.

MINARD — Non, monsieur.

MERCADET. — Ah! encore!

MINARD. — Vous connaissez la Julie que tout le monde voit : mais l'amour l'a transfigurée! La tendresse, le dévouement, lui communiquent une beauté ravissante, que moi seul ai créée.

JULIE. — Mon père, je suis honteuse...

MERCADET. — Dis donc heureuse... Et si vous lui répétez ces choses-là...

combattre les difficultés de la vie, enfin deux enfants qui vous aimeront bien.

MINARD, *à Mercadet.* — Quel ange!.. monsieur!

MERCADET, *à part.* — Je vais t'en donner de l'ange!.. (*Les prenant sous les bras.*) Heureux enfants... Vous vous aimez donc, quel joli roman... (*A Minard.*) Vous la voulez pour femme?

MINARD. — Oui, monsieur.

MERCADET. — Malgré tous les obstacles?

MINARD. — Je suis venu pour les vaincre!

JULIE. — Mon père, ne me saurez-vous pas gré d'un choix qui vous donne un fils plein de sentiments élevés, doué d'une âme forte et...

MINARD. — Mademoiselle...

JULIE. — Oui, monsieur, oui, je parlerai aussi, moi.

MERCADET. — Ma fille, va voir ta mère, laisse-moi parler d'affaires beaucoup moins immatérielles.

JULIE. — Au revoir, mon père...

MERCADET. — Va mon enfant, va.

(Il l'embrasse et la reconduit à gauche.)

MINARD, *à part.* — Allons, j'ai bon espoir!

MERCADET, *redescendant la scène.* — Monsieur, je suis ruiné.

MINARD. — Que signifie ?

MERCADET. — Totalement ruiné... Et, si voulez ma Julie, elle sera bien à vous. Elle sera mieux chez vous, quelque pauvre que vous soyez, que dans la maison paternelle... Non-seulement elle est sans dot... mais elle est dotée de parents pauvres... plus que pauvres.

MINARD. — Plus que pauvres !... mais il n'y a rien au delà !

MERCADET. — Si, monsieur, nous avons des dettes, beaucoup de dettes... il y en a même de criardes.

MINARD. — Non, non, c'est impossible !

MERCADET. — Vous ne me croyez pas?... (*A part.*) Il est têtu !.. (*Allant prendre une liasse sur son bureau.*) Tenez, mon gendre, voici des papiers de famille qui attesteront notre fortune...

MINARD. — Monsieur...

MERCADET. — Négative !... Lisez... voici copie du procès-verbal de la saisie de notre mobilier.

MINARD. — Se peut-il?...

MERCADET. — Parfaitement !.. Voici des commandements en masse ! une signification de contrainte par corps faite hier... Vous voyez

MERCADET, *à part.* — J'en étais sûr ! (*Haut.*) Eh bien ! jeune homme?

MINARD. — Je vous remercie, monsieur, de la franchise de cet aveu...

MERCADET. — Bon !... et... l'idéal... et votre amour pour ma fille ?

MINARD. — Julie... Vous m'avez ouvert les yeux, monsieur.

MERCADET, *à part.* — Allons donc !

MINARD. — Je croyais l'aimer d'un amour sans égal, et voilà que je l'aime cent fois plus !

MERCADET. — Hein?... Comment?... Plait-il?...

MINARD. — Ne venez-vous pas de m'apprendre qu'elle aura besoin de tout mon courage, de tout mon dévouement ! Je la rendrai heureuse autrement que par ma tendresse; elle me sera reconnaissante de tous mes efforts, elle m'aimera pour mes veilles, pour mon travail.

MERCADET. — Vous voulez donc toujours l'épouser?

MINARD. — Si je le veux ! mais, quand je vous croyais riche, je ne vous la demandais qu'en tremblant et presque honteux de ma pauvreté ; maintenant, monsieur, c'est avec assurance, c'est avec bonheur que je vous la demande !

MERCADET, *à lui-même.* — Allons ! c'est un amour bien vrai, bien sincère, bien noble ! et comme je ne croyais pas qu'il y en eût dans



Entre nous, vous vouliez escroquer un gendre. — PAGE 15

que cela devient pressant !... Enfin, voici toutes mes sommations, tous mes protêts, tous mes jugements classés par ordre... car, jeune homme, retenez bien ceci, c'est surtout dans le désordre qu'il faut avoir de l'ordre. Un désordre bien rangé, on s'y retrouve, on le domine... Que peut dire un créancier qui voit sa dette inscrite à son numéro?... Je me suis modelé sur le gouvernement, tout suit l'ordre alphabétique. Je n'ai pas encore entamé la lettre A.

(Il reprend le dossier.)

MINARD. — Vous n'avez encore rien payé?

MERCADET, *allant au bureau debout.* — A peu près... Vous connaissez l'état de mes charges, vous savez la tenue des livres... Tenez, total trois cent quatre-vingt mille !

(Il va à son bureau.)

MINARD. — Oui, monsieur, la récapitulation est là !

MERCADET. — Vous comprenez alors à quel point vous me faisiez frémir quand vous vous enferriez devant ma fille avec vos belles protestations !... Car épouser une fille pauvre quand, comme vous, on n'a que dix-huit cents francs d'appointements, c'est marier le protêt avec la saisie.

MINARD, *absorbé.* — Ruiné, ruiné, sans ressource !

le monde ! (*A Minard.*) Pardonnez-moi, jeune homme, l'opinion que j'ai eue de vous... pardonnez-moi surtout le chagrin que je vais vous faire...

MINARD. — Comment ?

MERCADET. — Monsieur Minard... Julie... ne peut pas être votre femme...

MINARD. — Eh quoi ! monsieur... malgré notre amour, malgré ce que vous m'avez confié !

MERCADET. — A cause de ce que je vous ai confié; j'ai dépouillé pour vous Mercadet le richard, je vais dépouiller aussi l'homme d'affaires sceptique ! je vous ai franchement ouvert mes livres, je vais vous ouvrir franchement mon cœur.

MINARD. — Parlez, monsieur, mais rappelez-vous à quel point j'adore mademoiselle Julie... Rappelez-vous que mon dévouement pourra seul égaler mon amour.

MERCADET. — Soit !... A force de veilles et de travail vous ferez vivre Julie !... et qui nous fera vivre, sa mère et moi ?

MINARD. — Ah !... croyez, monsieur...

MERCADET. — Vous travaillerez pour quatre au lieu de travailler pour deux !... et vous succomberez à la tâche !... et le pain que vous

nous donnerez, vous l'arracherez un jour des mains de vos enfants...

MINARD. — Que dites-vous?

MERCADET. — Et moi, malgré vos généreux efforts, je tomberai écrasé sous une ruine honteuse... car les sommes énormes que je dois, un brillant mariage pour ma fille peut seul en éloigner l'échéance... avec du temps je retrouve la confiance, le crédit; avec l'aide d'un gendre riche, je reconquiers ma position, ma fortune! Le mariage de ma fille! Mais c'est notre dernière ancre de salut... Ce mariage, c'est notre espérance, notre richesse, c'est notre honneur, monsieur!... et puisque vous aimez ma fille, c'est à cet amour même que j'en appelle... mon ami... ne la condamnez pas à la misère, ne la condamnez pas au regret d'avoir causé la perte et la honte de son père!

MINARD, *avec douleur.* — Mais que me demandez-vous?... que voulez-vous que je fasse?

MERCADET, *lui prenant la main.* — Je veux que vous trouviez dans cette noble affection que vous avez pour elle plus de courage que je n'en aurais moi-même

MINARD. — Ce courage, je l'aurai...

MERCADET. — Écoutez-moi bien... Si je vous refusais Julie, Julie refuserait celui que je lui destine... Il faut donc... que je vous accorde sa main... et que ce soit vous...

MINARD. — Moi!... elle ne le croira pas, monsieur...

MERCADET. — Elle vous croira, si vous dites que vous craignez la pauvreté pour elle.

MINARD. — Elle m'accusera d'avoir spéculé sur sa fortune.

MERCADET. — Elle vous devra le bonheur.

MINARD, *avec douleur.* — Mais elle me méprisera, monsieur!

MERCADET. — C'est vrai! mais, si j'ai bien lu dans votre cœur, vous l'aimez assez pour vous sacrifier tout entier au bonheur de sa vie. La voilà, monsieur, sa mère est avec elle... C'est pour elles deux que je vous en prie, monsieur, puis-je compter sur vous?

MINARD, *avec effort.* — Vous... le pouvez.

MERCADET. — Bien, bien... merci.

SCÈNE III.

MERCADET, MINARD, JULIE, MADAME MERCADET.

JULIE. — Venez, ma mère, je suis sûre qu'Adolphe a triomphé de tous les obstacles.

MADAME MERCADET. — Mon ami, monsieur, vous a demandé la main de Julie, quelle réponse lui avez-vous faite?

MERCADET, *il passe au bureau debout.* — C'est à monsieur de parler...

MINARD, *à part.* — Comment lui dire?... mon cœur se brise!

JULIE. — Eh bien! Adolphe?

MINARD. — Mademoiselle...

JULIE. — Mademoiselle!... Ne suis-je plus Julie?... Oh! parlez-moi vite... tout est arrangé avec mon père, n'est-ce pas?

MINARD. — Votre père a eu confiance en moi... il m'a dévoilé sa position, il m'a dit...

JULIE. — Achevez, achevez donc...

MERCADET. — J'ai dit à monsieur que nous sommes ruinés...

JULIE. — Et cet aveu n'a rien changé à vos desseins... à votre amour... n'est-ce pas, Adolphe?...

MINARD, *avec feu.* — A mon amour!... (*Mercadet, sans être vu, lui saisit la main.*) Je vous tromperais... mademoiselle... (*parlant avec effort.*) si je vous disais que mes desseins sont demeurés les mêmes.

JULIE. — Oh! c'est impossible! ce n'est pas vous qui me parlez ainsi?

MADAME MERCADET. — Julie...

MINARD, *s'animant.* — Il y a des hommes à qui la misère donne de l'énergie, des hommes qui seraient heureux d'un dévouement de chaque jour, d'un travail de chaque heure, et qui se croiraient mille fois payés par un sourire de joie d'une compagne chérie... (*Se contraignant.*) Moi, mademoiselle... je ne suis pas de ceux-là... la pensée de la misère m'abat... je... je ne soutiendrais pas la vue de votre malheur.

JULIE, *pleurant et se jetant dans les bras de sa mère.* — Oh! ma mère! ma mère!...

MADAME MERCADET. — Ma fille... ma pauvre Julie!

MINARD, *bas.* — En est-ce assez, monsieur?

JULIE, *sans regarder Minard.* — J'aurais eu du courage pour deux... vous ne m'auriez jamais vue que souriante... j'aurais travaillé sans regret, et le bonheur aurait toujours régné dans notre ménage... vous ne l'aurez pas voulu, Adolphe!... vous ne l'avez pas voulu...

MINARD, *bas.* — Laissez-moi... laissez-moi partir, monsieur.

MERCADET. — Venez...

(Il remonte au fond à droite.)

MINARD. — Adieu... Julie... l'amour qui vous livre à la misère est insensé. J'ai préféré l'amour qui se sacrifie à votre bonheur...

JULIE. — Non... je ne vous crois plus... (*Bas à sa mère.*) Mon seul bonheur était d'être à lui.

JUSTIN, *annonçant du fond.* — M. de la Brive! M. de Méricourt!

MERCADET, *redescendant.* — Emmenez votre fille, madame... Vous, monsieur, suivez-moi... (*A Justin.*) Faites attendre ici. (*A Minard.*) Allons... je suis content de vous.

(Madame Mercadet sort par la gauche avec Julie. Mercadet et Minard sortent par la droite, tandis que Justin remonte vers le fond pour faire entrer Méricourt et de la Brive.)

SCÈNE IV.

DE LA BRIVE, MÉRICOURT.

JUSTIN. — Monsieur prie ces messieurs de vouloir bien l'attendre ici.

(Il sort.)

MÉRICOURT. — Enfin, mon cher, te voilà dans la place, et tu vas être bientôt officiellement le prétendu de mademoiselle Mercadet! conduis bien ta barque, le père est un finaud.

DE LA BRIVE. — Et c'est ce qui m'effraye, il sera difficile!

MÉRICOURT. — Je ne crois pas; Mercadet est un spéculateur, riche aujourd'hui, demain il peut se trouver pauvre. D'après le peu que sa femme m'a dit de ses affaires, je crois qu'il est enchanté de mettre une portion de sa fortune sous le nom de sa fille, et d'avoir un gendre capable de l'aider dans ses conceptions.

DE LA BRIVE. — C'est une idée! elle me va; mais, s'il voulait prendre trop de renseignements?

MÉRICOURT. — J'en ai donné d'excellents à M. Mercadet.

DE LA BRIVE. — Ce qui m'arrive est tellement heureux!...

MÉRICOURT. — Vas-tu perdre ton aplomb de dandy? Je comprends bien tout ce que ta situation a de périlleux. Il faut être arrivé au dernier degré de désespoir pour se marier. Le mariage est le suicide des dandys, après en avoir été la plus belle gloire. (*Bas.*) Voyons, peux-tu tenir encore?

DE LA BRIVE. — Si je n'avais pas deux noms, un pour les huissiers, un autre pour le monde élégant, je serais banni du boulevard. Les femmes et moi, tu le sais, nous nous sommes ruinés réciproquement, et, par les mœurs qui courent, rencontrer une Anglaise, une aimable douairière, un Potose amoureux! c'est comme les carlins, une espèce perdue!

MÉRICOURT. — Le jeu?

DE LA BRIVE. — Oh! le jeu n'est une ressource infaillible que pour certains chevaliers, et je ne suis pas assez fou pour risquer le déshonneur contre quelques gains, qui toujours ont leur terme. La publicité, mon cher, a perdu toutes les mauvaises carrières où jadis on faisait fortune. Donc, sur cent mille francs d'acceptations, l'usure ne me donnerait pas dix mille francs! Pierquin m'a renvoyé à un sous-Pierquin, un petit père Violette, qui a dit à mon courtier que ce serait acheter des timbres trop chers... Mon tailleur se refuse à comprendre mon avenir. Mon cheval vit à crédit. Quant à ce petit malheureux, si bien vêtu, mon tigre, je ne sais pas comment il respire, ni où il se nourrit. Je n'ose pénétrer ce mystère. Or, comme nous ne sommes pas assez avancés en civilisation pour qu'on fasse une loi semblable à celle des Juifs, qui supprimait toutes les dettes à chaque demi-siècle, il faut payer de sa personne. On dira de moi des horreurs... Un jeune homme très-compté parmi les élégants, assez heureux au jeu, de figure passable, qui n'a pas vingt-huit ans, se marier avec la fille d'un riche spéculateur!...

MÉRICOURT. — Qu'importe!

DE LA BRIVE. — C'est un peu leste! mais je me lasse de la vie fainéante. Je le vois, le plus court chemin pour amasser du bien, c'est encore de travailler! mais... notre malheur, à nous autres, est de nous sentir aptes à tout, et de n'être, en définitive, bons à riens! Un homme comme moi, capable d'inspirer des passions et de les justifier, ne peut être ni commis ni soldat! La société n'a pas créé d'emploi pour nous. Eh bien! je ferai des affaires avec Mercadet; c'est un des plus faiseurs. Tu es bien sûr qu'il ne peut pas donner moins de cent cinquante mille francs à sa fille?

MÉRICOURT. — Mon cher, d'après la tenue de madame Mercadet; enfin, tu la vois à toutes les premières représentations : aux Bouffes, à l'Opéra, elle est d'une élégance...

DE LA BRIVE. — Mais je suis assez élégant, moi, et...

MÉRICOURT. — Vois... tout annonce ici l'opulence... Oh! ils sont très-bien!

DE LA BRIVE. — C'est la splendeur bourgeoise... du cossu, ça promet.

MÉRICOURT. — Puis, la mère a des principes... mœurs irréprochables. As-tu le temps de conclure?

DE LA BRIVE. — Je me suis mis en mesure. J'ai gagné hier, au club, de quoi faire les choses très-bien; pour la corbeille, je donnerai quelque chose, et je devrai le reste.

MÉRICOURT. — Sans me compter, à quoi montent tes dettes?

DE LA BRIVE. — Une bagatelle! cent cinquante mille francs, que mon beau-père fera réduire à cinquante mille; il me restera donc cent mille francs, et c'est de quoi lancer une première affaire. Je l'ai toujours dit, je ne deviendrai riche que lorsque je n'aurai plus le sou.

MÉRICOURT. — Mercadet est un homme fin; il te questionnera sur ta fortune : es-tu préparé?

DE LA BRIVE. — N'ai je pas la terre de la Brive? trois mille arpents dans les landes, qui valent trente mille francs, hypothéquée de quarante-cinq mille francs, et qui peut se mettre en actions, pour en extraire n'importe quoi; au chiffre de cent mille écus? tu ne te figures pas ce qu'elle m'a rapporté cette terre!...

MÉRICOURT. — Ton nom, ta terre et ton cheval sont à deux fins.

DE LA BRIVE. — Pas si haut!...

MÉRICOURT. — Ainsi, tu es bien décidé?

DE LA BRIVE. — D'autant plus que je veux être un homme politique.

MÉRICOURT. — Au fait... tu es bien assez habile pour ça!

DE LA BRIVE. — Je serai d'abord journaliste!

MÉRICOURT. — Toi, qui n'a pas écrit deux lignes!

DE LA BRIVE. — Il y a les journalistes qui écrivent et ceux qui n'écrivent point. Les uns, les rédacteurs, sont les chevaux qui traînent la voiture; les autres, les propriétaires, sont les entrepreneurs : ils donnent aux uns de l'avoine et gardent les capitaux. Je serai propriétaire. On se pose fièrement... on dit : La question d'Orient... question très-grave, question qui nous mènera loin, et dont on ne se doute pas!... On résume une discussion en s'écriant : L'Angleterre, monsieur, nous jouera toujours; ou bien on répond à un monsieur qui a parlé longtemps et qu'on n'a pas écouté : Nous marchons à un abîme, nous n'avons pas encore accompli toutes les évolutions de la phase révolutionnaire! A un industriel : Monsieur, je pense que sur cette question il y a quelque chose à faire. On parle fort peu, on court, on se rend utile, on fait les démarches qu'un homme au pouvoir ne peut pas faire lui-même... On passe pour donner le sens à des articles... remarqués! et puis, s'il le faut absolument, eh bien! on trouve à publier un volume jaune sur une utopie quelconque, si bien écrit, si fort, que personne ne l'ouvre, et que tout le monde dit l'avoir lu! On devient alors un homme sérieux, et l'on finit par se trouver quelqu'un au lieu de se trouver quelque chose.

MÉRICOURT. — Hélas! ton programme a souvent raison de notre temps.

DE LA BRIVE. — Mais nous en voyons d'éclatantes preuves! Pour vous appeler au partage du pouvoir, on ne vous demande pas aujourd'hui ce que vous pouvez faire de bien, mais ce que vous pouvez faire de mal. Il ne s'agit pas seulement d'avoir des talents, mais d'inspirer la peur. On est très-craintif en politique. Aussi, le lendemain de mon mariage, aurai-je un air grave, profond, et des principes! Je puis choisir, nous avons en France une carte de principes aussi variée que celle d'un restaurateur. Je serai... socialiste!... Le mot me plaît! A toutes les époques, mon cher, il y a des adjectifs qui sont le passe-partout des ambitions! Avant 1789, on se disait économiste; en 1815, on était libéral; le parti de demain s'appellera social! peut-être parce qu'il est insocial. Car, en France, il faut toujours prendre l'envers du mot pour en trouver la vraie signification!...

MÉRICOURT. — Mais, entre nous, tu n'as que le jargon du bal masqué, qui passe pour de l'esprit auprès de ceux qui ne le parlent pas... Comment feras-tu? car il faut un peu de savoir.

DE LA BRIVE. — Mon ami, dans toutes les parties, dans les sciences, dans les arts, dans les lettres, il faut une mise de fonds, des connaissances spéciales, et prouver sa capacité : mais en politique, mon cher, on a tout et on est tout, avec un seul mot.

MÉRICOURT. — Lequel?

DE LA BRIVE. — Celui-ci : les principes de mes amis.... l'opinion à laquelle j'appartiens.... cherchez....

MÉRICOURT. — Chut! le beau-père!

SCÈNE V.

LES MÊMES, MERCADET.

MERCADET, *entrant de droite.* — Bonjour, mon cher Méricourt! (*A de la Brive.*) Ces dames vous font attendre, monsieur, ah! les toilettes... moi, j'étais en train de congédier... parbleu! je puis vous le dire, un prétendant à la main de Julie.... Pauvre jeune homme!... j'ai peut-être été sévère, et je le plains. Il adore ma fille;... que voulez-vous? Il n'a que dix mille francs de rentes.

DE LA BRIVE. — On ne va pas loin avec cela!

MERCADET. — On végète!

DE LA BRIVE. — Et vous n'êtes pas homme à donner une fille riche et spirituelle au premier venu...

MÉRICOURT. — Non, certes...

MERCADET. — Monsieur, avant que ces dames ne viennent, nous pouvons traiter les affaires sérieuses.

DE LA BRIVE, *à Méricourt.* — Voici la crise!

(On s'assied.)

MERCADET, *sur le canapé.* — Aimez-vous bien ma fille?

DE LA BRIVE. — Passionnément!....

MERCADET. — Passionnément!...

MÉRICOURT, *bas.* — Tu vas trop loin....

DE LA BRIVE, *bas.* — Attends! (*Haut.*) Monsieur, je suis ambitieux.. et j'ai vu en mademoiselle Julie une personne très-distinguée, pleine d'esprit, douée de charmantes manières, qui ne sera jamais déplacée en quelque lieu que me porte ma fortune, et c'est une des conditions essentielles à un homme politique.

MERCADET. — Je vous comprends! on trouve toujours une femme, mais il est très-rare qu'un homme qui veut être ministre ou ambassadeur rencontre (disons le mot, nous sommes entre hommes!) sa femelle... Vous êtes un homme d'esprit, monsieur.

DE LA BRIVE. — Monsieur, je suis socialiste.

MERCADET. — Une nouvelle entreprise! mais parlons d'intérêts, maintenant.

MÉRICOURT. — Il me semble que cela regarde les notaires.

DE LA BRIVE. — Monsieur a raison, cela nous regarde bien davantage!

MERCADET. — Monsieur a raison!

DE LA BRIVE. — Monsieur, je possède pour toute fortune la terre de la Brive. Elle est dans ma famille depuis cent cinquante ans, et n'en sortira jamais, je l'espère.

MERCADET. — Aujourd'hui, peut-être, vaut-il mieux avoir des capitaux. Les capitaux sont sous la main. S'il éclate une révolution, et nous en avons bien vu des révolutions, les capitaux nous suivent partout. La terre, au contraire, la terre paye pour tout le monde. Elle reste là, comme une sotte, à supporter les impôts, tandis que le capital s'esquive! Mais ce ne sera pas un obstacle... Quelle est son importance?

DE LA BRIVE. — Trois mille arpents, sans enclaves.

MERCADET. — Sans enclaves?

MÉRICOURT. — Que vous ai-je dit?

MERCADET. — Monsieur!

DE LA BRIVE. — Un château....

MERCADET. — Monsieur!

DE LA BRIVE. — Des marais salants qu'on pourrait exploiter dès que l'administration voudra le permettre, et qui donneraient des produits énormes!

MERCADET. — Monsieur! Pourquoi nous sommes-nous connus si tard!... Cette terre est donc au bord de la mer?

DE LA BRIVE. — A une demi-lieue.

MERCADET. — Elle est située?

DE LA BRIVE. — Près de Bordeaux.

MERCADET. — Vous avez des vignes?

DE LA BRIVE. — Non, monsieur, non, heureusement! car on est très-embarrassé de placer ses vins, et puis, la vigne veut tant de frais!... Ma terre fut plantée en pins par mon grand père, homme de génie, qui eut l'esprit de se sacrifier à la fortune de ses enfants... Ah! j'ai le mobilier que vous me connaissez...

MERCADET. — Monsieur, un moment, un homme d'affaires met les points sur les i...

DE LA BRIVE, *bas.* — Aïe, aïe!...

MERCADET. — Vos terres, vos marais... car je vois tout le parti qu'on peut tirer de ces marais... On peut former une société en commandite pour l'exploitation des marais salants de la Brive!... Il y a là plus d'un million!...

DE LA BRIVE. — Je le sais bien, monsieur, il ne s'agit que de se le faire offrir.

MERCADET, *à part.* — Voilà un mot qui révèle une certaine intelligence. (*Haut.*) Mais avez-vous des dettes? Est-ce hypothéqué?

MÉRICOURT. — Vous n'estimeriez pas mon ami s'il n'avait pas de dettes...

DE LA BRIVE. — Je serai franc, monsieur, il y a pour quarante-cinq mille francs d'hypothèques sur la terre de la Brive.

MERCADET, *à part.* — Innocent jeune homme! Il pouvait... (*Se levant. Haut.*) Vous avez mon agrément, vous serez mon gendre, vous êtes l'époux de mon choix. Vous ne connaissez pas votre fortune!!!

DE LA BRIVE, *à Méricourt.* — Mais cela va trop bien!

MÉRICOURT, *à de la Brive.* — Il a vu une spéculation qui l'éblouit.

MERCADET, *à part.* — Avec des protections, et on les achète, on peut faire des salines. Je suis sauvé. (*Haut.*) Permettez-moi de vous serrer la main à l'anglaise, vous réalisez tout ce que j'attendais de mon gendre. Je le vois, vous n'avez pas l'esprit étroit des propriétaires de la province, nous nous entendrons.

DE LA BRIVE. — Monsieur, vous ne trouverez pas mauvais que de mon côté je vous demande...

MERCADET. — Quelle sera la fortune de ma fille? Je me défierais de vous si vous ne le faisiez pas!.. Ma fille se marie avec ses droits, sa mère lui fera l'abandon de ses biens, consistant en une petite propriété une petite ferme qui n'a que deux cents arpents, mais qui est en pleine Brie, bien bâtie, ma foi!.. Moi, je lui donne deux cent mille francs, dont

je vous servirai la rente jusqu'à ce que vous ayez trouvé un placement sûr!.. Car, jeune homme, il ne faut pas vous abuser, nous allons brasser des affaires; moi, je vous aime, vous me plaisez... vous avez de l'ambition!..

DE LA BRIVE. — Oui, monsieur.

MERCADET. — Vous aimez le luxe, la dépense, vous voulez briller à Paris...

DE LA BRIVE. — Oui, monsieur.

MERCADET. — Y jouer un rôle.

DE LA BRIVE. — Oui, monsieur.

MERCADET. — Eh bien! déjà vieux, obligé de reporter mon ambition sur un autre moi-même, je vous laisserai le rôle brillant.

DE LA BRIVE. — Monsieur, j'aurais eu à choisir entre tous les beaux-pères de Paris, c'est à vous que j'aurais donné la préférence. Vous êtes selon mon cœur! Permettez que je vous serre la main à l'anglaise!...

(Autre poignée de main.)

MERCADET, *à part.* — Mais ça va trop bien.

DE LA BRIVE, *à part.* — Il donne dans mon étang la tête la première.

MERCADET, *à part.* — Il accepte une rente!

(Il remonte à la porte de gauche.)

MÉRICOURT, *à de la Brive.* — Tu es content!

DE LA BRIVE, *bas.* — Je ne vois pas l'argent de mes dettes.

MÉRICOURT, *bas.* — Attends. (*A Mercadet.*) Mon ami n'ose pas vous le dire, mais il est trop honnête homme pour vous le cacher, il a quelques petites dettes...

MERCADET. — Eh! parlez, je comprends parfaitement ces choses-là... Voyons, une cinquante de mille?

MÉRICOURT. — A peu près...

DE LA BRIVE. — A peu près...

MERCADET. — Des misères.

DE LA BRIVE, *riant.* — Des misères!

MERCADET. — Ce sera comme un petit vaudeville à jouer entre votre femme et vous; oui, laissez-lui le plaisir de... d'ailleurs, nous les payerons... (*A part.*) En actions des salines de la Brive. (*Haut.*) C'est si peu de chose... (*A part.*) Nous évaluerons l'étang cent mille francs de plus. (*Haut.*) Affaire conclue, mon gendre!

DE LA BRIVE. — Affaire conclue, beau-père!

MERCADET, *à part.* — Je suis sauvé!

DE LA BRIVE, *à part.* — Je suis sauvé!...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MADAME MERCADET, JULIE, *entrant du fond.*

MERCADET. — Voici ma femme et ma fille.

MÉRICOURT. — Madame, permettez-moi de vous présenter M. de la Brive, un jeune homme de mes amis, qui a pour mademoiselle votre fille une admiration...

DE LA BRIVE. — Passionnée.

MERCADET. — Ma fille est tout à fait la femme qui convient à un homme politique.

DE LA BRIVE, *à Méricourt, il lorgne Julie.* — Parfaitement bien. (*A madame Mercadet.*) Telle mère, telle fille, madame, je mets mes espérances sous votre protection...

MADAME MERCADET. — Présenté par M. Méricourt, monsieur ne peut être que bien venu.

JULIE, *à son père.* — Quel fat!

MERCADET, *à sa fille.* — Puissamment riche!... nous serons tous millionnaires!... et un garçon excessivement spirituel, allons, soyez aimable, il le faut.

JULIE. — Que voulez-vous que je dise à un dandy que je vois pour la première fois, et que vous me donnez pour mari?...

DE LA BRIVE. — Mademoiselle veut-elle me permettre d'espérer qu'elle ne sera pas contraire...

JULIE. — Mon devoir est d'obéir à mon père.

DE LA BRIVE. — Les jeunes personnes ne sont pas toujours dans le secret des sentiments qu'elles inspirent... Voici deux mois que j'ambitionne le bonheur de vous offrir mes hommages.

JULIE. — Qui, plus que moi, monsieur, peut se trouver flattée d'exciter l'attention?...

MADAME MERCADET, *à Méricourt.* — Il est fort bien... (*Haut.*) M. de la Brive nous fera sans doute, ainsi que son ami, le plaisir d'accepter à dîner sans cérémonie?...

MERCADET. — La fortune du pot!... (*A de la Brive.*) Vous serez indulgent...

JUSTIN, *entrant du fond, bas à Mercadet.* — M. Pierquin demande à parler à monsieur.

MERCADET, *bas.* — Pierquin?

JUSTIN. — Il s'agit, dit-il, d'une affaire importante et pressée...

MERCADET. — Que peut-il me vouloir... qu'il vienne... (*Justin sort. Haut.*) Ma chère, ces messieurs doivent être fatigués... Si vous les conduisiez au salon... Monsieur de la Brive, offrez le bras à ma fille...

(Il ouvre à droite.)

DE LA BRIVE. — Mademoiselle...

(Il lui offre le bras.)

JULIE, *à part.* — Il est bien fait, il est riche, pourquoi me recherche-t-il?

MADAME MERCADET. — Monsieur de Méricourt, venez-vous voir le tableau que nous devons mettre en loterie pour les pauvres orphelins?

MÉRICOURT. — Je suis à vos ordres, madame.

MERCADET. — Allez... Je vous suis dans un instant.

(Ils sortent tous par la droite, excepté Mercadet.)

SCÈNE VII.

MERCADET, puis PIERQUIN.

MERCADET, *seul.* — Allons, cette fois, je tiens réellement la fortune, le bonheur de Julie, notre bonheur à tous... car c'est une mine d'or qu'un gendre pareil!... trois mille arpents! un château! des marais!!...

(Il s'assied à son bureau.)

PIERQUIN, *entrant.* — Bonjour, Mercadet... J'arrive...

MERCADET. — Mal... que me voulez-vous?

PIERQUIN. — Je serai bref... Les titres que je vous ai cédés ce matin, sur un nommé Michonnin... c'est une valeur nulle... je vous ai prévenu...

MERCADET. — Je le sais...

PIERQUIN. — J'en offre mille écus...

MERCADET. — C'est trop pour que ce soit assez!... pour que vous donniez cette somme, il faut que cela vaille infiniment plus... On m'attend, au revoir...

PIERQUIN. — Quatre mille francs!

MERCADET. — Non...

PIERQUIN. — Cinq... six mille!

MERCADET. — Jouez donc cartes sur table... pourquoi voulez-vous ravoir ces titres?

PIERQUIN. — Michonnin... Michonnin m'a insulté... je veux me venger de lui... l'envoyer à Clichy.

MERCADET, *se levant.* — Six mille francs de vengeance!... vous n'êtes pas homme à vous passer ce luxe-là.

PIERQUIN. — Je vous assure...

MERCADET. — Allons donc, mon cher, une bonne diffamation n'est cotée dans le Code qu'à cinq ou six cents livres, et le tarif d'un soufflet n'est que de cinquante francs...

PIERQUIN. — Je vous jure...

MERCADET. — Le Michonnin a hérité?... Les quarante-sept mille valent quarante-sept mille francs?... mettez-moi au courant... et partage égal!

PIERQUIN. — Eh bien!... soit... Michonnin se marie...

MERCADET. — Après... avec?

PIERQUIN. — La fille de je ne sais quel nabab! un imbécile qui donne une dot énorme.

MERCADET. — Où demeure Michonnin?

PIERQUIN. — Pour exercer les poursuites? Il est sans demeure fixe à Paris... ses meubles sont sous le nom d'un ami; mais le domicile légal doit être aux environs de Bordeaux, dans un village d'Ermont...

MERCADET. — Attendez donc, j'ai quelqu'un ici de ce pays-là... dans un instant j'aurai des renseignements exacts... nous nous mettrons en mesure.

PIERQUIN. — Envoyez-moi les pièces et chargez-moi de l'affaire ..

MERCADET. — Je le veux bien... on vous les remettra contre la convention du partage bien signée... Je serai tout entier au mariage de ma fille.

PIERQUIN. — Qui marche toujours bien?...

MERCADET. — A merveille... mon gendre est gentilhomme, riche malgré cela, et spirituel quoique gentilhomme et riche.

PIERQUIN. — Mes compliments...

MERCADET. — Un mot encore... Vous dites : Michonnin, au village d'Ermont, environs de Bordeaux?...

PIERQUIN. — Il a par là une vieille tante! une bonne femme Bourdillac, qui grignote six cents livres par an, qu'il a décorée marquise de Bourdillac et dotée d'une santé délicate avec quarante mille francs de rente.

MERCADET. — C'est bien, au revoir...

PIERQUIN. — Au revoir...

(Il sort par le fond.)

MERCADET, *sonnant à son bureau.* — Justin!

JUSTIN. — Monsieur a appelé?

MERCADET. — Priez M. de la Brive de vouloir bien venir causer un instant avec moi.

(Justin sort à droite.)

MERCADET. — C'est vingt-trois mille francs tout trouvés... nous pourrons faire merveilleusement les choses pour le mariage de Julie.

SCÈNE VIII.

MERCADET, DE LA BRIVE, JUSTIN.

DE LA BRIVE, *de droite, à Justin, lui donne une lettre.* — Tenez, remettez ce mot... et prenez ceci pour vous...

JUSTIN. — Un louis! mademoiselle sera heureuse en ménage...

(Il sort par le fond.)

DE LA BRIVE. — Vous désirez me parler, mon cher beau-père?...

MERCADET. — Oui... vous voyez, j'agis déjà sans façons avec vous... Asseyez-vous donc...

DE LA BRIVE. *s'asseyant sur le canapé.* — Et je vous en sais gré.

MERCADET. — Je voudrais quelques renseignements sur un débiteur qui habite, comme vous, aux environs de Bordeaux.

DE LA BRIVE. — Je connais tous ceux du pays.

MERCADET. — Au besoin, vous auriez là-bas quelque parent pour nous renseigner?

DE LA BRIVE. — Des parents!... Je n'ai qu'une vieille tante...

MERCADET, *levant la tête.* — Une... une vieille tante...

DE LA BRIVE. — D'une santé...

MERCADET, *tremblant.* — Dé... délicate?...

DE LA BRIVE. — Et riche de quarante mille livres de rente...

MERCADET, *accablé.* — Ah! mon Dieu! c'est le chiffre!

DE LA BRIVE. — C'est, comme vous voyez, une bonne femme à ménager que la marquise...

MERCADET, *avec force, venant à lui.* — De Bourdillac!... monsieur!

DE LA BRIVE. — Tiens! vous savez son nom?

MERCADET. — Et le vôtre!

DE LA BRIVE. — Ah! diable!

MERCADET. — Vous êtes criblé de dettes; vos meubles sont au nom d'un autre; votre vieille tante a six cents livres de rentes; Pierquin, un quart de vos créanciers, a quarante-sept mille francs de lettres de change sur vous... Vous êtes Michonnin, et je suis le nabab imbécile!

DE LA BRIVE, *étendu sur le canapé.* — Ma foi!... vous êtes aussi instruit que moi...

MERCADET. — Allons, le diable entre de nouveau dans mon jeu.

DE LA BRIVE, *à part, se levant.* — La noce est faite!... Je ne suis plus socialiste; je deviens communiste.

MERCADET. — Trompé comme à la Bourse!

DE LA BRIVE. — Soyons digne de nous-même!

MERCADET. — Monsieur Michonnin, votre conduite est plus que blâmable!

DE LA BRIVE. — En quoi?... ne vous ai-je pas dit que j'avais des dettes?

MERCADET. — Soit, on peut avoir des dettes; mais où est située votre terre?

DE LA BRIVE. — Dans les landes.

MERCADET. — Elle consiste?

DE LA BRIVE. — En sables, plantés de sapins.

MERCADET. — De quoi faire des cure-dents.

DE LA BRIVE. — A peu près.

MERCADET. — Et cela vaut...

DE LA BRIVE. — Trente mille francs.

MERCADET. — Et c'est hypothéqué de...

DE LA BRIVE. — Quarante-cinq mille.

MERCADET. — Vous avez eu ce talent-là!...

DE LA BRIVE. — Mais oui ..

MERCADET. — Peste!... ce n'est pas maladroit!... et vos marais, monsieur?...

DE LA BRIVE. — Ils touchent à la mer.

MERCADET. — C'est tout bonnement l'Océan!...

DE LA BRIVE. — Les gens du pays ont eu la méchanceté de le dire... et mes emprunts se sont arrêtés... net!...

MERCADET. — Il eût été très-difficile de mettre la mer en actions!.. Monsieur... entre nous, votre moralité me semble...

DE LA BRIVE. — Assez...

MERCADET. — Hasardée!

DE LA BRIVE, *se fâchant.* — Monsieur!... (*Se calmant.*) Si ce n'est qu'entre nous!

MERCADET. — Vous mettez votre mobilier sous le nom d'un ami, vous signez vos lettres de change du nom de Michonnin, et vous ne portez que le nom de la Brive...

DE LA BRIVE. — Eh bien! monsieur, après?...

MERCADET. — Après?... je pourrais vous faire un fort méchant parti...

DE LA BRIVE. — Monsieur, je suis votre hôte!... d'ailleurs, je pouvais tout nier... Quelles preuves avez-vous?

MERCADET. — Quelles preuves?... J'ai dans les mains vos quarante-sept mille francs de lettres de change...

DE LA BRIVE, *redescendant.* — Souscrites, ordre Pierquin?

MERCADET. — Précisément...

DE LA BRIVE. — Et vous les avez depuis ce matin?

MERCADET. — Depuis ce matin

DE LA BRIVE. — En échange d'actions sans valeurs, de titres sans dividendes.

MERCADET. — Monsieur!

DE LA BRIVE. — Et, pour cimenter le marché, Pierquin, l'un de vos moindres créanciers, vous a donné un délai de trois mois...

MERCADET. — Qui vous a dit cela?

DE LA BRIVE. — Qui?... Pierquin lui-même quand j'ai voulu, tantôt, entrer en arrangement.

MERCADET. — Diable!

DE LA BRIVE. — Ah! vous donnez deux cent mille francs à votre fille, et vous avez cent mille écus de dettes!... Entre nous, vous vouliez escroquer un gendre, monsieur...

MERCADET, *se fâchant.* — Monsieur!... (*Se calmant.*) Si ce n'est qu'entre nous...

DE LA BRIVE. — Vous abusiez de mon inexpérience!

MERCADET. — L'inexpérience d'un homme qui emprunte sur des sables une somme de soixante pour cent au delà de leur valeur.

DE LA BRIVE. — Avec des sables ont fait du cristal!

MERCADET. — C'est une idée!

DE LA BRIVE. — Ainsi, monsieur...

MERCADET. — Silence!... Promettez-moi du moins le secret sur ce mariage rompu.

DE LA BRIVE. — Je vous le jure... Ah! excepté pour Pierquin. Je viens de lui écrire pour le tranquilliser.

MERCADET. — La lettre que vous venez d'envoyer?

DE LA BRIVE. — C'est cela même.

MERCADET. Et vous lui avez dit?...

DE LA BRIVE.—Le nom de mon beau-père. Dame!... je vous croyais riche.

MERCADET, *désolé.* — Vous avez écrit cela à Pierquin... tout est fini... ils vont tous savoir à la Bourse cette nouvelle déconfiture!... mais je suis perdu! .. Si je m'adressais à lui... si je lui demandais...

(Il s'approche de la table pour écrire.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, MADAME MERCADET, JULIE, VERDELIN.

MADAME MERCADET, *du fond.* — Mon ami, M. Verdelin.

JULIE, *à Verdelin.* — Tenez, monsieur, voici mon père.

MERCADET. — Ah! c'est... c'est toi, Verdelin, tu viens... tu viens dîner?

VERDELIN. — Non, je ne dîne pas...

MERCADET. — Il sait tout... il est furieux!

VERDELIN. — C'est monsieur qui est ton gendre?... (*Verdelin salue.*) Voilà donc ce beau mariage.

MERCADET. — Ce mariage, mon cher, n'a plus lieu.

JULIE. — Quel bonheur...

(De la Brive la salue, elle baisse les yeux.)

MADAME MERCADET, *la retenant.* — Ma fille!

MERCADET. — Je suis trompé par Méricourt.

VERDELIN. — Et tu m'as joué ce matin une de tes comédies pour m'arracher mille écus; mais l'aventure est divulguée, tout le monde en rit à la Bourse...

MERCADET. — Ils ont appris...

VERDELIN. — Que tu as ton portefeuille plein de lettres de change sur M. ton gendre, et Pierquin m'a annoncé que tes créanciers exaspérés se réunissent ce soir chez Goulard, pour agir tous demain comme un seul homme!

MERCADET. — Ce soir! Demain! Ah! j'entends sonner le glas de la faillite!

VERDELIN. — Oui, demain... ils l'ont dit : Le fiacre et Clichy...

MADAME MERCADET *et* JULIE. — Grand Dieu!

MERCADET. — Un fiacre!... le corbillard du spéculateur!

VERDELIN. — On veut débarrasser la Bourse, autant qu'on le pourra, de tous les faiseurs!

MERCADET. — Les imbéciles!... ils veulent donc en faire un désert!... et moi, perdu! chassé de la Bourse!... La ruine! la honte!... la misère!... Allons donc, c'est impossible!...

DE LA BRIVE — Croyez, monsieur, que je regrette d'avoir été pour quelque chose...

MERCADET, *le regardant en face.* — Vous!... (*A mi-voix.*) Écoutez, vous avez hâté ma perte... vous pouvez aider à me sauver.

DE LA BRIVE. — Et les conditions?...

MERCADET. — Je vous les ferai bonnes! (*Il descend vers la droite pendant que de la Brive remonte vers la porte du fond.*) Oui, c'est

une idée hardie!... Mon plan est là!... Demain, la Bourse reconnaîtra dans Mercadet un de ses maîtres...

VERDELIN. — Que dit-il?

MERCADET. — Demain, toutes mes dettes seront payées, et la maison Mercadet remuera des millions... Je serai le Napoléon des affaires...

VERDELIN. — Quel homme!

MERCADET. — Et sans Waterloo!

VERDELIN. — Et des troupes?

MERCADET. — Je payerai!... Que peut-on répondre à un négociant qui dit : Passez à la caisse!... Allons dîner...

VERDELIN. — Soit! je dîne alors, et je suis enchanté!...

MERCADET, *pendant qu'on se dirige vers la gauche. A part.* — Ils l'ont voulu!... demain je trône sur des millions, ou je me couche dans les draps humides de la Seine!...

(Tout le monde se dirige vers la gauche.)

ACTE TROISIÈME.

Au fond, cheminée, et au-dessus une glace sans tain. — De chaque côté une porte, portes latérales. — Au milieu du théâtre, un grand guéridon, chaises autour. — Canapé près de la cheminée. — Fauteuils à droite et à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

JUSTIN, THÉRÈSE, VIRGINIE, puis MERCADET.

(Justin entre le premier et fait signe à Thérèse d'arriver. Virginie, munie de papiers, se campe fièrement sur le canapé. Justin va regarder par le trou de la serrure et colle son oreille à la porte de gauche.)

THÉRÈSE. — Est-ce qu'ils auraient, par hasard, la prétention de nous cacher leurs affaires?

VIRGINIE. — Le père Grumeau m'a dit que monsieur va-t-être arrêté... Je veux que l'on compte ma dépense... C'est qu'il m'en est dû de cet argent, outre mes gages!

THÉRÈSE. — Oh! soyez tranquille, nous allons tout perdre, monsieur fait faillite.

JUSTIN. — Je n'entends rien!... Ils parlent trop bas! ces maîtres... ça se méfie pourtant de nous!

VIRGINIE. — Quelle horreur!...

JUSTIN, *se collant l'oreille à la porte.* — Attendez, je crois que j'entends...

(La porte s'ouvre, Mercadet paraît.)

MERCADET, *à Justin.* — Ne vous dérangez pas!

JUSTIN. — Monsieur... je... je rangeais...

MERCADET. — En vérité!... (*A Virginie, qui quitte vivement le canapé.*) Restez donc, mademoiselle Virginie!... et vous, monsieur Justin, pourquoi n'entriez-vous pas? nous aurions causé de mes affaires.

JUSTIN. — Eh! eh! monsieur m'amuse.

MERCADET. — J'en suis fort aise...

JUSTIN. — Monsieur a le malheur gai!

MERCADET, *sévèrement.* — Sortez tous... et souvenez-vous que désormais je suis visible pour tout le monde... Ne soyez ni insolents ni trop humbles avec personne, car ce ne sont plus que des créanciers payés que vous aurez à recevoir...

JUSTIN. — Ah! bah!

MERCADET. — Allez...

(La porte du fond, à gauche, s'ouvre, madame Mercadet, Julie et Minard paraissent; les domestiques s'inclinent et sortent par le fond, à droite.)

SCÈNE II.

MERCADET, MADAME MERCADET, JULIE, MINARD.

MERCADET, *à part.* — Bon! voici ma femme et sa fille... Dans les circonstances où je suis, les femmes gâtent tout, elles ont des nerfs... (*Haut.*) Que veux-tu, madame Mercadet?

MADAME MERCADET. — Monsieur, vous comptiez sur le mariage de Julie pour raffermir votre crédit et calmer vos créanciers, mais l'événement d'hier vous met à leur merci...

MERCADET. — Vous croyez?.. eh bien! vous n'y êtes pas du tout.. pardon, monsieur Minard, puis-je savoir ce qui vous amène?...

MINARD. — Monsieur... je...

JULIE. — Mon père... c'est que...

MERCADET. — Venez-vous encore me demander ma fille?

MINARD. — Oui, monsieur.

MERCADET. — Mais on dit partout que je vais faire faillite...

MINARD. — Je le sais monsieur.

MERCADET. — Et vous épouseriez la fille d'un failli?

MINARD. — Oui, car je travaillerais pour le réhabiliter...

JULIE. — C'est bien, Adolphe.

MERCADET. — Brave jeune homme... Je l'intéresserai dans ma première grande affaire!

MINARD. — Monsieur, j'ai fait connaître mon amour à celui qui me sert de père... il m'a appris que j'ai... une petite fortune...

MERCADET. — Une fortune!...

MINARD. — En me confiant à ses soins, on lui a remis une somme qu'il a fait valoir, et je possède maintenant trente mille francs.

MERCADET. — Trente mille francs!...

MINARD. — En apprenant le malheur qui vous arrive, j'ai réalisé cette somme, et je vous l'apporte, monsieur; car quelquefois avec des à-compte on arrange...

MADAME MERCADET. — Excellent cœur!

JULIE, *avec orgueil.* — Eh bien! mon père!...

MERCADET. — Trente mille francs. (*A part.*) On pourrait les tripler en achetant des actions du gaz Verdelin, puis ensuite doubler encore avec... non, non. (*A Minard.*) Enfant, vous êtes dans l'âge du dévouement... Si je pouvais payer deux cent mille francs avec trente mille, la fortune de la France, la mienne, celle de bien du monde serait faite... non, gardez votre argent.

MINARD. — Comment, vous me refusez?

MERCADET, *à part.* — Si avec cela je les faisais patienter un mois .. Si, par quelque coup d'audace, je ravivais des valeurs éteintes!... Si... mais l'argent de ces pauvres enfants, ça me serrerait le cœur... on chiffre mal en larmoyant... On ne joue bien que l'argent des actionnaires... non... non... (*Haut.*) Adolphe, vous épouserez ma fille!

MINARD. — Oh! monsieur!.. Julie!... ma Julie!

MERCADET. — Dès qu'elle aura trois cent mille francs de dot.

MADAME MERCADET. — Mon ami!

JULIE. — Mon père!

MINARD. — Ah! monsieur... où me rejettez-vous?

MERCADET. — Où je vous rejette?... Dans un mois! peut-être plus tôt...

TOUS. — Comment?

MERCADET. — Oui, avec de la tête... un peu d'argent .. (*Minard lui tend le portefeuille.*) Mais serrez donc ces billets!... Tenez, emmenez ma femme et ma fille... j'ai besoin d'être seul.

MADAME MERCADET, *à part.* — Méditerait-il quelque chose contre ses créanciers?... Je le saurai... Viens, Julie..

JULIE. — Mon père... vous êtes bon...

MERCADET. — Parbleu!

JULIE. — Et je vous aime bien.

MERCADET. — Parbleu!

JULIE. — Adolphe, je ne vous remercie pas, j'aurai toute la vie pour cela.

MINARD. — Chère Julie..

MERCADET, *les conduisant au fond.* — Voyons... voyons... allez exhaler vos idylles plus loin...

(Ils sortent à gauche.)

SCÈNE III.

MERCADET, puis DE LA BRIVE.

MERCADET. — J'ai résisté... c'est un bon mouvement!... j'ai eu tort de le suivre .. Enfin, si je succombe, je leur ferai valoir ce petit capital... je leur manœuvrerai leurs fonds... Ma pauvre fille est aimée! quels cœurs d'or! chers enfants!... (*Allant vers la porte à droite.*) Allons les enrichir... De la Brive est là, il m'attend... (*Regardant.*) Je crois qu'il dort... je l'ai un peu grisé pour le diriger à mon aise .. (*Criant.*) Michonnin!... le garde du commerce!...

DE LA BRIVE, *sortant à moitié endormi.* — Hein!... vous dites?

MERCADET. — Rassurez-vous, c'était pour vous bien réveiller.

(Il s'assied près du guéridon.)

DE LA BRIVE, *de l'autre côté du guéridon.* — Monsieur, l'orgie est pour mon intelligence ce qu'est un orage pour la campagne, ça la rafraîchit... elle verdoie!... et les idées poussent, fleurissent!... *In vino varietas.*

MERCADET. — Hier, nous avons été interrompus dans notre conversation d'affaires...

DE LA BRIVE. — Beau-père, je me la rappelle parfaitement... Nous avons reconnu que nos maisons ne peuvent plus tenir leurs engagements... nous allons, en style de coulisse, être exécutés, vous avez le malheur d'être mon créancier, et moi, j'ai le bonheur d'être votre débiteur pour quarante-sept mille deux cent trente-trois francs et des centimes.

MERCADET. — Vous n'avez pas la tête lourde.

DE LA BRIVE. — Rien de lourd, ni dans les poches, ni dans la conscience... Que peut-on me reprocher?... En mangeant ma fortune, j'ai fait gagner tous les commerces parisiens, même ceux qu'on ne connaît pas... Nous inutiles!... Nous oisifs!... Allons donc!... nous animons la circulation de l'argent...

MERCADET. — Par l'argent de la circulation... Ah! vous avez bien toute votre intelligence.

DE LA BRIVE. — Je n'ai plus que cela.

MERCADET. — C'est notre hôtel des Monnaies à nous autres... Eh bien! dans les dispositions où je vous vois, je serai bref.

DE LA BRIVE.— Alors, je m'assieds!

MERCADET. — Ecoutez-moi... Je vous vois sur la pente dangereuse qui mène à cette audacieuse habileté que les sots reprochent aux faiseurs. Vous avez goûté aux fruits acides, enivrants du plaisir parisien... vous avez fait du luxe le compagnon inséparable de votre existence. Paris commence à l'Etoile et finit au Jockey-Club... Paris, pour vous, c'est le monde des femmes dont on parle trop ou dont on ne parle pas...

DE LA BRIVE. — C'est vrai...

MERCADET. — C'est la captieuse atmosphère des gens d'esprit, du journal, du théâtre et des coulisses, du pouvoir... Vaste mer où l'on pêche!... Ou continuer cette existence, ou vous faire sauter la cervelle!...

DE LA BRIVE. — Non! la continuer sans me...

MERCADET. — Vous sentez-vous le génie de vous soutenir en bottes vernies à la hauteur de vos vues!... de dominer les gens d'esprit par la puissance du capital... par la force de votre intelligence? Aurez-vous toujours le talent de louvoyer entre ces deux caps où sombre l'élégance : le restaurant à quarante sous et Clichy?

DE LA BRIVE — Mais vous entrez dans ma conscience comme un voleur... vous êtes ma pensée!... que voulez-vous de moi?

MERCADET. — Je veux vous sauver en vous lançant dans le monde des affaires.

DE LA BRIVE. — Par où?

MERCADET. — Laissez-moi choisir la porte.

DE LA BRIVE. — Diable!

MERCADET. — Soyez l'homme qui se compromettra pour moi...

DE LA BRIVE. — Les hommes de paille peuvent brûler.

MERCADET. — Soyez incombustible.

DE LA BRIVE. — Comment entendez-vous les parts?

MERCADET. — Essayez... Servez-moi dans la circonstance désespérée où je me trouve, et je vous rends vos quarante-sept mille deux cent trente-trois francs... Entre nous, là, vraiment, il ne faut que l'adresse.

DE LA BRIVE. — Au pistolet ou à l'épée?

MERCADET. — Il n'y a personne à tuer, au contraire.

DE LA BRIVE. — Ça me va...

MERCADET. — Il faut faire revivre un homme...

DE LA BRIVE. — Ça ne me va plus... mon cher ami; le légataire, la cassette d'Harpagon, le petit mulet de Scapin, enfin toutes les farces qui nous ont fait rire dans l'ancien théâtre sont aujourd'hui très-mal prises dans la vie réelle... On y mêle des commissaires de police, que, depuis l'abolition des priviléges, on ne rosse plus...

MERCADET. — Et cinq ans de Clichy!... Hem?... quelle condamnation...

DE LA BRIVE. — Au fait... c'est selon ce que vous ferez faire au personnage... car mon honneur est intact et vaut la peine de...

MERCADET. — Vous voulez le bien placer... nous en aurons trop besoin pour n'en pas tirer tout ce qu'il vaut... Aidez-moi à rester assis autour de cette table toujours servie de la Bourse, et nous nous y donnerons une indigestion... Car, voyez-vous, ceux qui cherchent des millions les trouvent très-difficilement; mais ceux qui ne les cherchent pas n'en ont jamais trouvé.

DE LA BRIVE. — On peut se mettre de la partie de monsieur... Vous me rendrez mes quarante-sept mille livres.

MERCADET. — Yes, sir.

DE LA BRIVE. — Je ne serai que... très-habile?

MERCADET. — Hon!... hon!... léger... mais cette légèreté sera, comme disent les Anglais, du bon côté de la loi...

DE LA BRIVE. — De quoi s'agit-il?

MERCADET, *lui donnant un papier*. — Voici vos instructions écrites, vous serez quelque chose comme un oncle d'Amérique... un associé qui revient des grandes Indes...

DE LA BRIVE. — Je comprends.

MERCADET. — Allez aux Champs-Elysées, achetez une chaise de poste bien crottée, faites-y mettre des chevaux et arrivez ici le corps enveloppé dans une pelisse, la tête fourrée dans un grand bonnet, tout grelottant comme un homme qui trouve notre été de glace... je vous recevrai ..je vous guiderai... vous parlerez à mes créanciers, pas un ne connaît Godeau, vous les ferez patienter...

DE LA BRIVE. — Longtemps?

MERCADET. — Il ne me faut que deux jours... deux jours pour que Pierquin exécute les grands achats que nous aurons ordonnés; deux jours pour que les valeurs... que je sais comment relever, aient le temps d'atteindre la hausse... vous serez ma garantie, ma couverture... et comme personne ne vous reconnaîtra...

DE LA BRIVE. — Je cesserai d'ailleurs le personnage dès que je vous en aurai donné pour quarante-sept mille deux cent trente-trois francs et quelques centimes.

MERCADET. — C'est cela... quelqu'un... ma femme...

MADAME MERCADET, *entrant de gauche*. — Mon ami, il y a des lettres pour vous, on demande des réponses ..

(Elle va à la cheminée.)

MERCADET. — J'y vais... au revoir, mon cher de la Brive. (*Bas*) Pas un mot à ma femme... elle ne comprendrait pas l'opération, et la convertirait. (*Haut*) Allez vite et n'oubliez rien.

DE LA BRIVE. — Soyez sans crainte.

(Mercadet sort à gauche, de la Brive va pour en faire autant par le fond, madame Mercadet le retient.)

SCÈNE IV.

MADAME MERCADET, DE LA BRIVE.

DE LA BRIVE. — Madame?...

MADAME MERCADET. — Pardon, monsieur...

DE LA BRIVE. — Veuillez m'excuser, madame, il faut que j'aille ..

MADAME MERCADET. — Vous n irez pas...

DE LA BRIVE. — Mais vous ignorez...

MADAME MERCADET. — Je sais tout...

DE LA BRIVE. — Comment?

MADAME MERCADET. — Vous méditez, vous et mon mari, de vieux moyens de comédie, j'en ai employé un plus vieux encore... je sais tout, vous dis-je...

DE LA BRIVE, *à part*. — Elle écoutait...

MADAME MERCADET, *descendant en scène*. — Monsieur, le rôle qu'on veut vous faire jouer est un rôle blâmable, honteux, vous y renoncerez...

DE LA BRIVE. — Mais enfin, madame...

MADAME MERCADET. — Oh! je sais à qui je parle, monsieur, il n'y a que quelques heures que je vous ai vu pour la première fois, et cependant... je crois vous connaître.

DE LA BRIVE. — En vérité?... je ne sais plus trop alors quelle opinion vous avez de moi.

MADAME MERCADET. — Un jour m'a suffi pour vous bien juger... et en même temps que mon mari cherchait peut-être ce qu'il y avait en vous de folie à exploiter ou de mauvaises passions à faire éclore, moi, je devinais votre cœur et tout ce qu'il renfermait encore de bons sentiments qui pussent vous sauver...

DE LA BRIVE. — Me sauver... permettez, madame.

MADAME MERCADET.—Oui, monsieur, vous sauver, vous et mon mari... car vous allez vous perdre l'un par l'autre... mais vous comprendrez que des dettes ne déshonorent personne quand on les avoue, quand on travaille à les payer... vous avez devant vous toute votre vie, et vous avez trop d'esprit pour la vouloir flétrir à jamais pour une entreprise que la justice punirait.

DE LA BRIVE. — La justice! ah! vous avez raison, madame .. et je ne me prêterais certes pas à cette dangereuse comédie, si votre mari n'avait contre moi des titres ..

MADAME MERCADET. — Qu'il vous rendra, monsieur, j'en prends l'engagement.

DE LA BRIVE. — Mais, madame, je ne puis payer...

MADAME MERCADET. — Nous nous contenterons de votre parole, et vous vous acquitterez quand vous aurez fait loyalement votre fortune.

DE LA BRIVE.— Loyalement!... ce sera peut-être un peu long.

MADAME MERCADET.— Nous aurons de la patience. Allons, monsieur, prévenez mon mari, afin qu'il renonce à cette tentative pour laquelle il n'aura plus votre concours.

(Elle va à la porte de gauche)

DE LA BRIVE. — Je crains un peu de le voir... j'aimerais mieux lui écrire.

MADAME MERCADET, *lui montrant la porte par laquelle il est entré* — Là... vous trouverez tout ce qu'il faut... restez y jusqu'à ce que je vienne prendre votre lettre... je la lui remettrai moi-même.

DE LA BRIVE. — J'obéirai, madame. Allons! je vaux encore un peu mieux que je ne croyais C'est vous qui me l'avez appris, vous avez droit à toute ma reconnaissance. (*Il lui baise la main avec respect.*) Merci, madame, merci!

(Il sort.)

MADAME MERCADET. — J'ai réussi... puissé-je aussi maintenant décider Mercadet!

JUSTIN, *entrant du fond à droite.* — Madame... madame... les voilà... les voilà tous.

MADAME MERCADET. — Qui?

JUSTIN. — Les créanciers de monsieur.

MADAME MERCADET. — Déjà...

JUSTIN. — Il y en a beaucoup, madame.

MADAME MERCADET. — Faites-les entrer ici... Je vais prévenir mon mari...

(Elle sort par la gauche. Justin ouvre la porte du fond à droite.)

SCÈNE V.

PIERQUIN, GOULARD, VIOLETTE ET PLUSIEURS AUTRES CRÉANCIERS.

GOULARD — Messieurs, nous sommes tous bien décidés, n'est-ce pas?

MERCADET, *se mettant devant la cheminée.* — Ah çà! vous croyez donc que je possède la planche à billets de la banque de France?

VIOLETTE, *assis à droite.* — Vous n'avez donc rien à nous offrir?

MERCADET. — Absolument rien! et vous allez me coffrer... Gare à celui qui payera le fiacre! mon actif ne le remboursera pas.

GOULARD, *assis à gauche.* — J'ajouterai cela, comme tout ce que vous me devez, à l'article profits et pertes...

MERCADET. — Merci... Vous êtes donc tous bien décidés?

LES CRÉANCIERS. — Oui!

MERCADET. — Touchante unanimité!... (*Tirant sa montre.*) Deux heures!... (*A part.*) De la Brive a eu tout le temps nécessaire... il doit être en route... (*Haut.*) Parbleu! messieurs, il faut avouer que vous êtes hommes d'inspiration, et que vous choisissez bien votre temps!

PIERQUIN. — Que signifie?...

MERCADET. — Pendant des mois, des années entières, vous vous êtes laissé leurrer de belles promesses, tromper... oui, tromper par des



Ah çà! vous croyez donc que je possède la planche à billets de la Banque? — PAGE 16.

TOUS. — Oui, oui. .

PIERQUIN. — Plus de promesses qui puissent nous abuser.

GOULARD. — Plus de prières, plus de supplications.

VIOLETTE. — Plus de ces faux à-compte, à l'aide desquels il puisait jusqu'au fond de notre bourse.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MERCADET.

MERCADET, *entrant de gauche.* — C'est-à dire que ces messieurs viennent tout bonnement m'arracher mon bilan.

GOULARD. — A moins que vous ne trouviez moyen de tout payer aujourd'hui.

MERCADET. — Aujourd'hui!

PIERQUIN. — Aujourd'hui même.

contes impossibles; et c'est ce jour que vous choisissez pour vous montrer implacables!... Ma parole d'honneur, c'est amusant! Allons à Clichy.

GOULARD. — Mais, monsieur...

PIERQUIN. — Il rit

VIOLETTE, *se levant.* — Il y a quelque chose... messieurs, il y a quelque chose!...

PIERQUIN. — Nous expliquerez-vous...

GOULARD. — Nous désirons savoir...

VIOLETTE, *se levant.* — Monsieur Mercadet, s'il y a quelque chose.. dites-nous-le.

MERCADET, *venant au guéridon.* — Rien! je ne dirai rien, non... je veux être emballé!... je veux voir la mine que vous ferez tous demain ou ce soir en apprenant son retour...

GOULARD, *se levant.* — Son retour?

PIERQUIN. — Quel retour?

VIOLETTE. — Le retour de qui?

MERCADET, *venant sur le devant.* — Le retour de . de personne!... Allons à Clichy, messieurs...

GOULARD. — Mais enfin... si vous attendez quelque secours...

PIERQUIN. — Si vous avez un espoir...

VIOLETTE. — Ou seulement quelque gros héritage...

GOULARD. — Voyons!

PIERQUIN. — Répondez...

VIOLETTE. — Dites-nous...

MERCADET. — Mais prenez donc garde! vous fléchissez, vous fléchissez, messieurs, et, si je voulais m'en donner la peine, je vous mettrais encore dedans... Allons, soyez donc de véritables créanciers!... Moquez-vous du passé, oubliez les brillantes affaires que je vous procurais à tous avant le départ subit de mon bon Godeau...

GOULARD. — Son bon Godeau!

PIERQUIN. — Ah! si c'était...

MERCADET. — Oubliez tout ce beau passé, ne tenez aucun compte de ce que ramènerait un retour... trop longtemps attendu et... allons à Clichy, messieurs! allons à Clichy!

VIOLETTE. — Mercadet, vous attendez Godeau?

GOULARD. — Ma foi...

(On entend le roulement d'une voiture.)

MERCADET, *à part.* — Enfin! (*Haut.*) O ciel!

(Il met la main sur son cœur.)

UNE VOIX DE POSTILLON. — Porte, s'il vous plaît!

MERCADET. — Ah!...

(Il tombe dans un fauteuil près du guéridon.)

GOULARD, *courant à la glace sans tain.* — Une voiture!

PIERQUIN, *de même.* — De poste!

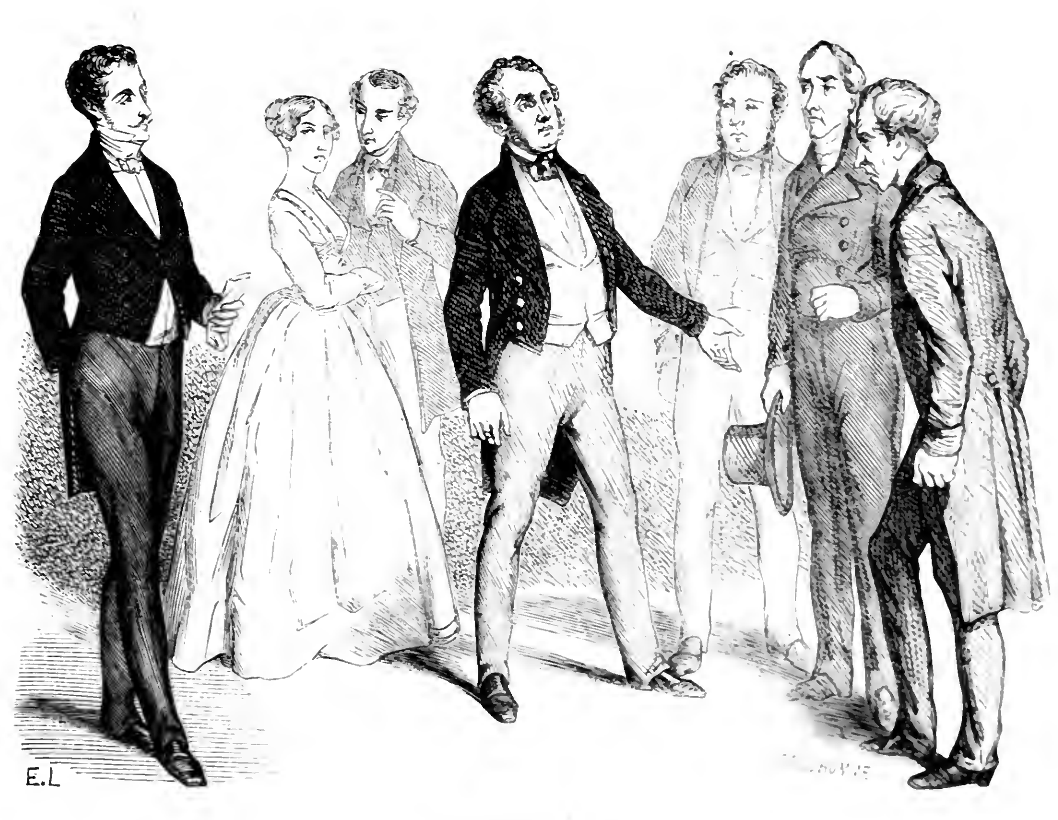
VIOLETTE, *de même.* — Messieurs, c'est une voiture de poste!

MERCADET, *à part.* — Il ne pouvait pas mieux arriver, ce cher de la Brive!

GOULARD. — Voyez donc... couverte de poussière!

VIOLETTE. — Et crottée jusqu'à la capote!... Il faut venir du fond de l'Inde pour être aussi crotté que ça...

MERCADET, *avec douceur.* — Vous ne savez ce que vous dites, Violette... On n'arrive pas de l'Inde par terre, mon bon.



Je suis créancier! — PAGE 20.

MERCADET. — Non.

VIOLETTE, *avec inspiration.* — Messieurs, il attend Godeau!

GOULARD. — Serait-il vrai?

PIERQUIN. — Parlez.

TOUS. — Parlez! parlez!

MERCADET, *se défendant mal.* — Mais non, mais non... Je ne sais pas... je... Certainement, il se peut que, d'un jour à l'autre, il nous revienne des Indes avec quelque... grande fortune... (*Avec assurance.*) Mais je vous donne ma parole d'honneur que je n'attends pas Godeau aujourd'hui.

VIOLETTE. — Alors, c'est demain... Messieurs, il l'attend demain!

GOULARD, *bas aux autres.* — A moins que ce ne soit une nouvelle ruse pour gagner du temps et se moquer de nous..

PIERQUIN, *plus haut.* — Vous croyez?

GOULARD. — C'est possible.

VIOLETTE, *haut.* — Messieurs, il se moque de nous.

MERCADET, *à part.* — Diable!... (*Haut.*) Eh bien! messieurs, partons-nous?

GOULARD. — Mais venez donc voir, Mercadet, un homme en descend...

PIERQUIN. — Enveloppé dans une large pelisse... venez donc..

MERCADET. — Non... pardonnez-moi... la joie... l'émotion... je...

VIOLETTE. — Il porte une cassette.. Oh! la grosse cassette.. Messieurs, c'est Godeau! je le reconnais à la cassette.

MERCADET. — Eh bien! oui .. j'attendais Godeau.

GOULARD. — Qui revient de Calcutta.

PIERQUIN. — Avec une fortune.

MERCADET. — Incalculable!

VIOLETTE. — Qu'est-ce que je disais?

(Il va donner silencieusement une poignée de main à Mercadet. Les deux autres l'imitent successivement, puis après tous les créanciers viennent l'entourer.)

MERCADET. — Oh!... messieurs.. mes amis.. mes chers.. camarades... mes enfants!..

 Paris. — Imp. Simon Raçon et Cie, rue d'Erfurth, 1.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MADAME MERCADET.

MADAME MERCADET, *entrant du fond à gauche.* — Mercadet!... mon ami!

MERCADET. — Ma femme!... (*A part.*) Je la croyais sortie! Elle va tout renverser!

MADAME MERCADET. — Ah! mon ami!... mais vous ne savez donc pas ce qui se passe?

MERCADET. — Moi?... non... si... je. .

MADAME MERCADET — Godeau est de retour!

MERCADET. — Hein! vous dites? (*A part.*) Comment! elle...

MADAME MERCADET. — Je l'ai vu... je lui ai parlé... c'est moi, moi qui l'ai reçu.

MERCADET, *à part.* — De la Brive l'a convertie!... Quel homme!... bien, chère amie, bien... vous nous sauvez...

MADAME MERCADET. — Moi, mais non, c'est lui, c'est...

MERCADET, *bas.* — Chut!... (*Haut.*) Il faut .. il faut que j'aille l'embrasser, messieurs...

MADAME MERCADET. — Non... attendez, attendez un peu, mon ami, ce pauvre Godeau avait trop présumé de ses forces.. A peine était-il chez moi, que la fatigue... l'émotion... enfin une crise nerveuse s'est emparée de lui...

MERCADET. — En vérité!. . (*A part.*) Comme elle va...

VIOLETTE — Ce pauvre Godeau!

MADAME MERCADET. — Madame, m'a-t-il dit, voyez votre mari, rapportez-moi son pardon, je ne veux me trouver en face de lui que lorsque j'aurai réparé le passé.

GOULARD. — C'est beau.

PIERQUIN. — C'est sublime.

VIOLETTE. — J'en pleure, messieurs, j'en pleure.

MERCADET, *à part* — Ah çà! mais... c'est une femme de première force que j'avais là, sans m'en douter...(*Lui prenant la main*) Chère amie... Bah! excusez-moi, messieurs... (*Il l'embrasse sur les deux joues. Bas.*) Ça va très-bien.

MADAME MERCADET, *bas.* — Quel bonheur! mon ami, cela vaut mieux que ce que vous méditiez!

MERCADET — Je crois bien. (*A part.*) C'est beaucoup plus fort... (*Haut*) Allez le retrouver, ma chère, et vous, messieurs, soyez assez bons pour passer dans mon cabinet... (*il montre la gauche*), en attendant que nous réglions nos comptes.

(Madame Mercadet sort par le fond à droite.)

GOULARD. — A vos ordres, mon ami.

PIERQUIN. — Notre excellent ami!

VIOLETTE. — Notre ami... nous sommes à vos ordres.

MERCADET, *s'appuyant sur le guéridon avec fatuité.* — Eh bien!... on disait que je n'étais qu'un faiseur!

GOULARD. — Vous, un des hommes les plus capables de Paris!

PIERQUIN. — Qui gagnera des millions .. dès qu'il en aura un...

VIOLETTE — Cher monsieur Mercadet, nous attendrons tant qu'il vous plaira...

TOUS. — Certainement

MERCADET. — Un mot du lendemain!... Allez, messieurs, je vous remercie comme si vous aviez dit cela hier matin... au revoir... (*Bas à Goulard.*) Avant une heure, je vous fais vendre vos actions...

GOULARD. — Bien...

MERCADET, *bas à Pierquin.* — Restez...

(Tous les autres entrent à gauche.)

PIERQUIN. — Je reste...

SCÈNE VIII.

MERCADET, PIERQUIN.

MERCADET. — Nous voilà seuls .. il n'y a pas de temps à perdre... il y a eu de la baisse hier sur les actions de la Basse-Indre; allez à la Bourse, achetez-en deux cents, trois cents, quatre cents... Goulard vous en livrera, à lui seul, plus de moitié...

PIERQUIN — A quel terme, et comment me couvrirez-vous?

MERCADET. — Une couverture! fi donc .. je traite ferme.. Apportez-moi les actions aujourd'hui, et je paye demain.

PIERQUIN. — Demain?

MERCADET, *à part.* — Demain la hausse sera faite.

PIERQUIN. — Dans la situation où vous êtes, vous achetez évidemment pour Godeau.

MERCADET. — Vous croyez?

PIERQUIN. — Il vous avait donné ces ordres dans la lettre qui annonçait son retour.

MERCADET. — C'est possible... ah! maître Pierquin, nous allons reprendre les affaires... je vous vois, d'ici la fin de l'année, cent mille francs de courtage chez nous.

PIERQUIN. — Cent mille francs!!!

MERCADET. — Poussez roide à la baisse à la petite bourse, achetez ensuite, et... (*lui donnant une lettre*) faites insérer cette lettre dans le journal du soir... ce soir à Tortoni, il y aura déjà vingt pour cent de hausse... allez vite...

PIERQUIN. — J'y vole... adieu!...

(Il sort par le fond.)

SCÈNE IX.

MERCADET, puis JUSTIN.

MERCADET. — Allons, ça marche, et à toute vapeur! Quand Mahomet a eu trois compères de bonne foi (les plus difficiles à trouver) il a eu le monde à lui!. . J'ai déjà tous mes créanciers!... grâce à la prétendue arrivée de Godeau, je gagne huit jours, et qui dit huit jours, dit quinze en matière de payement... J'achète pour trois cent mille francs de Basse-Indre, avant Verdelin!... et alors, quand Verdelin en demandera, mon gaillard déterminera la hausse!... les actions vont s'élever bien au-dessus du cours... J'aurai... six cent mille francs de bénéfice. Avec trois cent mille, je paye mes créanciers! et je deviens le roi de la place!

(Il se promène majestueusement.)

JUSTIN, *du fond à gauche.* — Monsieur!...

MERCADET. — Qu'est-ce que c'est... que me veux-tu, Justin?...

JUSTIN. — Monsieur... c'est...

MERCADET. — Allons, parle...

JUSTIN. — C'est M. Violette qui m'offre soixante francs si je lui fais parler à M. Godeau.

MERCADET. — Soixante francs. (*A part.*) Il me les a volés. .

JUSTIN. — Monsieur ne veut pas que je perde ces profits-là.

MERCADET. — Laisse-toi corrompre.

JUSTIN. — Ah! monsieur... c'est que... il y a aussi M. Goulard... et les autres...

MERCADET. — Laisse-toi faire... va, je te les livre, tonds-les.

JUSTIN. -- Et de près... merci, monsieur...

MERCADET. — Qu'ils voient tous Godeau. (*A part.*) De la Brive saura bien s'en tirer. (*Haut.*) Entendons-nous, tous excepté Pierquin... (*A part.*) Il reconnaîtrait son Michonnin.

JUSTIN. — C'est convenu, monsieur... Ah! voilà M. Minard.

(Justin sort au fond à gauche.)

SCÈNE X.

MERCADET, MINARD.

MINARD, *du fond à gauche.* — Ah! monsieur.

MERCADET. — Eh bien! monsieur Minard, qu'est-ce qui vous amène?

MINARD. — Le désespoir.

MERCADET. — Le désespoir?

MINARD. — M. Godeau est de retour; on dit que vous redevenez millionnaire!...

MERCADET. — Et c'est là ce qui vous désole?

MINARD. — Oui, monsieur.

MERCADET. — Ah çà! vous êtes un singulier garçon... Je vous dévoile ma ruine, cela vous enchante... vous apprenez que la fortune me revient, cela vous désespère!... Et vous voulez entrer dans ma famille!... mais vous êtes mon ennemi.

MINARD — Mon Dieu! c'est précisément mon amour qui fait que cette fortune m'épouvante. J'ai peur que vous ne vouliez plus m'accorder la main...

MERCADET. — De Julie!... Adolphe, tous les hommes d'affaires ne

placent pas leur cœur dans leur portefeuille... Nos sentiments ne se traduisent pas toujours par doit et avoir... Vous m'avez offert trente mille francs que vous aviez... je n'ai pas le droit de vous repousser à cause des millions... (*à part.*) que je n'ai pas !

MINARD. — Ah ! vous me rendez la vie...

MERCADET. — Vrai ! eh bien ! tant mieux... car je vous aime... vous êtes simple, honnête, ça me touche, ça me fait plaisir, ça ... ça me change... Ah ! que je tienne mes six cent mille francs et... (*Voyant entrer Pierquin.*) Les voilà...

SCÈNE XI.

LES MÊMES, PIERQUIN, VERDELIN.

MERCADET, *l'amenant sur le devant de la scène, sans voir Verdelin.* — Eh bien?...

PIERQUIN, *avec embarras.* — Eh bien !... l'affaire est terminée...

MERCADET, *avec joie.* — Bravo !...

VERDELIN, *allant à Mercadet.* — Bonjour !

MERCADET. — Verdelin !...

VERDELIN. — Tu as fait acheter avant moi, je serai forcé maintenant de payer beaucoup plus cher ; mais c'est égal, c'est bien joué ! merci ! A propos, salut au roi de la Bourse, salut au Napoléon des affaires [1]. . (*Riant.*) Ah ! ah ! ah !

MERCADET, *décontenancé.* — Que signifie?...

VERDELIN. — Ce sont tes paroles d'hier...

MERCADET. — Mes paroles...

PIERQUIN. — C'est que... monsieur ne... croit pas au retour de Godeau...

MINARD. — Ah ! monsieur !

MERCADET. — Comment... on douterait...

VERDELIN, *avec ironie.* — Fi donc ! plus maintenant.. Je me suis figuré d'abord que ce retour c'était le coup hardi que tu annonçais hier...

MERCADET. — Moi... (*A part.*) Maladroit !

VERDELIN. — Que, fort de la présence d'un prétendu Godeau, tu faisais acheter comptant pour payer sur la hausse de demain et que tu n'avais pas un sou aujourd'hui..

MERCADET. — Ah ! tu avais imaginé cela...

VERDELIN, *allant à la cheminée.* — Oui... mais, en voyant en bas cette triomphante chaise de poste... ce modèle de la carrosserie indienne ! j'ai bien vite pensé qu'on n'en trouverait pas de semblable aux Champs-Elysées, tous mes doutes ont disparu, et... mais remettez donc les titres, monsieur Pierquin...

PIERQUIN. — Les.. titres... C'est que...

MERCADET, *à part.* — De l'audace, ou je suis perdu !... (*Haut.*) Sans doute... voyons ces titres...

PIERQUIN. — Permettez... c'est que... si ce que monsieur disait était vrai !

MERCADET, *avec hauteur.* — Monsieur Pierquin !

MINARD. — Mais, messieurs .. M. Godeau est ici, je l'ai vu, moi... je lui ai parlé.

MERCADET, *à Pierquin.* — Il lui a parlé, monsieur ..

PIERQUIN, *à Verdelin.* — Le fait est que moi-même j'ai vu...

VERDELIN. — Mais je n'en doute pas... A propos, par quel bâtiment t'annonçait-il son arrivée, ce cher Godeau ?

MERCADET. — Par quel bâtiment... mais par le... par le *Triton*...

VERDELIN. — Que ces journaux anglais sont négligents .. il n'y a d'annoncé que le bâtiment-poste anglais l'*Alcyon*

PIERQUIN. — En vérité !

MERCADET. — Finissons... monsieur Pierquin... ces titres...

PIERQUIN. — Permettez. . à défaut de couverture... je voudrais... je veux parler à Godeau

MERCADET. — Vous ne lui parlerez pas, monsieur, ce serait vous permettre de douter de ma parole.

VERDELIN. — Superbe !...

MERCADET. — Monsieur Minard, allez auprès de Godeau... dites-lui que j'ai fait acheter les trois cent mille francs de valeurs en question... priez-le de m'envoyer (*avec intention*) trente mille francs pour couverture... dans sa position on a toujours une trentaine de mille francs sur soi... (*bas*) en tout cas, vous lui donneriez les vôtres.

MINARD. — Oui, monsieur.

(Il sort au fond à droite.)

MERCADET. — Cela vous suffira-t-il . (*avec hauteur* monsieur Pierquin ? ..

PIERQUIN. — Sans doute, sans doute... (*A Verdelin.*) C'est qu'alors il serait revenu ..

VERDELIN, *se levant.* — Attendez les trente mille francs !

MERCADET. — Verdelin, j'aurais le droit de m'offenser d'un doute injurieux ; mais je suis encore ton débiteur...

VERDELIN, *venant en scène.* — Bah ! .. tu as dans le portefeuille de Godeau de quoi t'acquitter, car la Basse-Indre aura demain dépassé le pair... Ça monte, ça monte, on ne sait pas où cela peut aller. . le feu y est... Ta lettre fait des merveilles, nous sommes forcés de déclarer à la Bourse le résultat des opérations de sondage. . Ces mines vaudront celles de Mons... et.. ta fortune est faite.. quand je croyais faire la mienne.

MERCADET. — Je comprends ta colère... (*A Pierquin.*) Et voilà d'où venaient ses doutes.

VERDELIN. — Des doutes qui ne sauraient tenir devant l'argent de Godeau.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, VIOLETTE, GOULARD.

GOULARD, *entrant du fond à droite.* — Ah ! mon ami !

VIOLETTE, *qui le suit.* — Mon cher Mercadet !

GOULARD. — Quel homme que ce Godeau !

MERCADET, *à part.* — Bon !

VIOLETTE. — Quelle délicatesse !

MERCADET, *à part.* — Très-bien !

GOULARD. — Quelle grandeur d'âme !

MERCADET, *à part.* — A merveille !

VERDELIN. — Vous l'avez vu ?

VIOLETTE. — Tout entier !

PIERQUIN. — Vous lui avez parlé?

GOULARD. — Comme je vous parle ; et je suis payé.

TOUS. — Payé !

MERCADET. — Hein ! comment . comment, payé?

GOULARD. — Intégralement... cinquante mille francs en traites.

MERCADET, *à part.* — Je comprends. .

GOULARD. — Et huit mille francs d'appoint en billets.

MERCADET. — En... billets... de banque ?

GOULARD. — De banque !

MERCADET, *à part.* — Je ne comprends plus... ah ! huit mille... c'est Minard qui les aura donnés, il n'en rapportera que vingt-deux. .

VIOLETTE. — Et moi !... moi qui aurais consenti à subir quelque diminution... j'ai tout reçu... tout, rubis sur l'ongle...

MERCADET. — Tout !... (*Bas.*) En traites aussi ?

VIOLETTE. — En excellentes traites.. les dix-huit mille francs.

MERCADET, *à part.* — Quel homme que ce de la Brive !

VIOLETTE. — Et le reste, les douze mille autres.

VERDELIN. — Eh bien... le reste ?

VIOLETTE. — En argent comptant... que voilà

Il montre les billets.

MERCADET. — Encore !... (*A part.*) Diable ! Minard n'en rapportera plus que dix...

GOULARD, *assis au guéridon.* — Et dans ce moment, il paye de même tous vos créanciers.

MERCADET. — De même ?

VIOLETTE, *s'asseyant au guéridon.* — Oui, des traites, de l'argent, et des billets de banque.

MERCADET, *s'oubliant.* — Miséricorde ! (*Bas.*) Minard ne rapportera rien du tout...

VERDELIN. — Qu'as-tu donc ?

MERCADET. — Moi... rien... je...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, MINARD.

MINARD. — J'ai fait votre commission...

MERCADET, *tremblant.* — Ah !... vous rapportez... quelques .. billets.

MINARD. — Quelques... billets... allons donc... M. Godeau n'a pas même voulu entendre parler des trente mille francs.

(Goulard et Violette se lèvent. Minard reste seul devant le guéridon entouré des créanciers.)

MERCADET. — Je comprends.

MINARD. — C'est cent mille écus, a-t-il dit, voilà cent mille écus... (Il sort une liasse énorme de billets de banque, qu'il pose sur le guéridon.)

MERCADET, *courant au guéridon devant lequel il s'assied.* — Hein!... (*Les regardant.*) Qu'est-ce que c'est que ça?

MINARD. — Les trois cent mille francs.

PIERQUIN. — Mes trois cent mille francs.

VERDELIN. — C'est vrai!

MERCADET, *éperdu.* — Trois cent mille francs!... Je les vois... Je les touche!... Je les tiens... trois cent mille... où as-tu eu ça!!...

MINARD. — Mais c'est lui qui me les a remis.

MERCADET, *avec force.* — Lui!... qui, lui?

MINARD. — Mais M. Godeau...

MERCADET, *criant.* — Qui Godeau?... Quel Godeau?

GOULARD. — Mais Godeau qui revient des Indes.

MERCADET. — Des Indes?

VIOLETTE. — Et qui paye toutes vos dettes.

MERCADET. — Allons donc!... est-ce que je donne dans ces Go... deau là!...

PIERQUIN. — Il perd la tête!

(Tous les créanciers ont paru au fond. Verdelin est remonté vers eux et leur a parlé bas.)

VERDELIN. — Les voilà tous!... tous soldés!... C'était bien vrai...

MERCADET. — Soldés!... tous!... (*Allant de l'un à l'autre et regardant les traites et les billets de banque qu'ils tiennent à la main.*) Oui, payés... intégralement payés!... Ah! je vois bleu! rose, violet! l'arc-en-ciel tourne autour de moi.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, MADAME MERCADET, JULIE, *arrivant par le fond à gauche*, DE LA BRIVE, *par la droite.*

MADAME MERCADET. — Mon ami, M. Godeau se sent à présent en état de vous voir...

MERCADET. — Voyons, ma fille, ma femme, Adolphe, mes amis, entourez-moi, regardez-moi, vous ne voulez pas me tromper vous...

JULIE. — Mais qu'as-tu donc, mon père?

MERCADET. — Dites-moi... (*Apercevant de la Brive.*) Michonnin... sans déguisement.

DE LA BRIVE. — Bien m'en a pris, monsieur, de suivre les conseils de madame... vous auriez eu deux Godeau à la fois, puisque le ciel vous ramenait le véritable.

MERCADET. — Mais... il est donc... réellement revenu!

VERDELIN. — Mais tu ne le savais donc pas?

MERCADET, *se redressant, allant se placer devant le guéridon et touchant les billets.* — Moi!... par exemple!... revenu!... Salut! reine des rois, archiduchesse des emprunts, princesse des actions et mère du crédit!... Salut, fortune tant cherchée ici et qui, pour la millième fois, arrive des Indes! — Oh! je l'avais toujours dit : Godeau est un cœur d'une énergie! et quelle probité!!! (*Venant à sa femme et à sa fille.*) Mais, embrassez-moi donc!...

MADAME MERCADET, *pleurant.* — Ah! mon ami!... mon ami!...

MERCADET, *la soutenant.* — Eh bien! toi si courageuse dans les adversités!...

MADAME MERCADET. — Je suis sans force contre le plaisir de te voir sauvé... riche!...

MERCADET. — Mais honnête!... Tiens, ma femme, mes enfants, je vous l'avoue... eh bien! je n'y pouvais plus tenir... je succombais à tant de fatigues... l'esprit toujours tendu... toujours sous les armes... Un géant aurait péri... par moments je voulais fuir... Oh! le repos... nous vivrons à la campagne...

MADAME MERCADET. — Mais tu t'ennuieras...

MERCADET. — Non, je verrai leur bonheur... (*Il montre Minard et Julie.*) Et puis... après les fonds publics, les fonds de terre... L'agriculture m'occupera... Je ne serai pas fâché d'étudier l'agriculture... (*Aux créanciers.*) Messieurs, nous resterons toujours bons amis, nous ne ferons plus d'affaires ensemble... (*A de la Brive.*) Monsieur de la Brive, je vous rends vos quarante-huit mille francs!

DE LA BRIVE. — Ah! monsieur!...

MERCADET. — Et je vous prête dix mille francs.

DE LA BRIVE. — Dix mille francs à moi... Mais je ne sais quand je pourrai...

MERCADET. — Pas de façons... acceptez... c'est une idée que j'ai.

DE LA BRIVE. — J'accepte!

MERCADET. — Ah!... je suis... créancier!... (*Aux créanciers qui se sont rangés à droite.*) Je suis créancier!...

MADAME MERCADET, *montrant la porte du fond.* — Mercadet... il attend.

MERCADET. — Oui... allons... j'ai montré tant de fois Godeau... que j'ai bien le droit de le voir... Allons voir Godeau!

FIN DE MERCADET.



LA MARATRE

DRAME INTIME EN CINQ ACTES ET HUIT TABLEAUX.

PERSONNAGES.

LE GÉNÉRAL COMTE DE GRANDCHAMP.
EUGÈNE RAMEL.
FERDINAND MARCANDAL.
VERNON, docteur.
GODARD.
UN JUGE D'INSTUCTION.
FÉLIX.
CHAMPAGNE, contremaître.
BAUDRILLON, pharmacien.
NAPOLÉON, fils du général.
GERTRUDE, femme du comte de Grandchamp.
PAULINE, sa fille.
MARGUERITE.
GENDARMES.
UN GREFFIER.
LE CLERGÉ.

La scène se passe en 1829, dans une fabrique de draps, près de Louviers



ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon assez orné; il s'y trouve les portraits de l'empereur et de son fils. On y entre par une porte donnant sur un perron à marquise. La porte des appartements de Pauline est à droite du spectateur; celle des appartements du général et de sa femme est à gauche. De chaque côté de la porte du fond, il y a, à gauche, une table, et à droite une armoire façon de Boule.

Une jardinière pleine de fleurs se trouve dans le panneau à glace à côté de l'entrée des appartements de Pauline. En face est une cheminée avec une riche garniture. Sur le devant du théâtre, il y a deux canapés à droite et à gauche.

Gertrude entre en scène avec des fleurs qu'elle vient de cueillir pendant sa promenade et qu'elle met dans la jardinière.

SCÈNE PREMIÈRE.

GERTRUDE, LE GÉNÉRAL

GERTRUDE. — Je t'assure, mon ami, qu'il serait imprudent d'attendre plus longtemps pour marier ta fille, elle a vingt-deux ans. Pauline a trop tardé à faire un choix, et en pareil cas c'est aux parents à établir leurs enfants... d'ailleurs j'y suis intéressée.

LE GÉNÉRAL. — Et comment?

GERTRUDE. — La position d'une belle-mère est toujours suspecte. On dit depuis quelque temps dans tout Louviers que c'est moi qui suscite des obstacles au mariage de Pauline.

LE GÉNÉRAL. — Ces sottes langues de petites villes! je voudrais en couper quelques-unes! T'attaquer, toi, Gertrude, qui depuis douze ans es pour Pauline une véritable mère! qui l'as si bien élevée!

GERTRUDE. — Ainsi va le monde. On ne nous pardonne pas de vivre à une si faible distance de la ville sans y aller. La société nous punit de savoir nous passer d'elle! Crois-tu que notre bonheur ne fasse pas de jaloux? Mais notre docteur...

LE GÉNÉRAL. — Vernon?

GERTRUDE. — Oui, Vernon est très-envieux de toi; il enrage de ne pas avoir su inspirer à une femme l'affection que j'ai pour toi. Aussi, prétend-il que je joue la comédie! Depuis douze ans! comme c'est vraisemblable!

LE GÉNÉRAL. — Une femme ne peut pas être fausse pendant douze ans sans qu'on s'en aperçoive. C'est stupide. Ah! Vernon, lui aussi!

GERTRUDE. — Oh! il plaisante. Ainsi donc, comme je te le disais, tu vas voir Godard. Cela m'étonne qu'il ne soit pas arrivé. C'est un si riche parti, que ce serait une folie que de le refuser. Il aime Pauline, et, quoiqu'il ait ses défauts, qu'il soit un peu provincial, il peut rendre ta fille heureuse.

LE GÉNÉRAL. — J'ai laissé Pauline entièrement maîtresse de se choisir un mari.

GERTRUDE. — Oh! sois tranquille. Une fille si douce, si bien élevée, si sage!

LE GÉNÉRAL. — Douce! elle a mon caractère, elle est violente.

GERTRUDE. — Elle violente! Mais toi, voyons, ne fais-tu pas tout ce que je veux?

LE GÉNÉRAL. — Tu es un ange, tu ne veux jamais rien qui ne me plaise. A propos, Vernon dîne avec nous après son autopsie.

GERTRUDE. — As-tu besoin de me le dire?

LE GÉNÉRAL. — Je ne t'en parle que pour qu'il trouve à boire les vins qu'il affectionne.

FÉLIX, *entrant.* — M. de Rimonville.

LE GÉNÉRAL. — Faites entrer.

GERTRUDE, *elle fait signe à Félix de ranger la jardinière.* — Je passe chez Pauline pendant que vous causerez affaires, je ne suis pas fâchée de surveiller un peu l'arrangement de sa toilette. Les jeunes personnes ne savent pas toujours ce qui leur sied le mieux.

LE GÉNÉRAL. — Ce n'est pas faute de dépense; car depuis dix-huit mois sa toilette coûte le double de ce qu'elle coûtait auparavant. Après tout, pauvre fille, c'est son seul plaisir.

GERTRUDE. — Comment! son seul plaisir! Et celui de vivre en famille comme nous vivons! Si je n'avais pas le bonheur d'être ta femme, je voudrais être ta fille. Je ne te quitterai jamais, moi! (*Elle fait quelques pas.*) Depuis dix-huit mois? tu dis, c'est singulier! En effet, elle porte depuis ce temps-là des dentelles, des bijoux, de jolies choses.

LE GÉNÉRAL. — Elle est assez riche pour pouvoir satisfaire ses fantaisies.

GERTRUDE. — Et elle est majeure. (*A part.*) La toilette, c'est la fumée; y aurait-il du feu?

(Elle sort.)

SCÈNE II.

LE GÉNÉRAL, *seul.*

Quelle perle! après vingt-six campagnes, onze blessures et la mort de l'ange qu'elle a remplacé dans mon cœur; non, vraiment, le bon Dieu me devait ma Gertrude, ne fût-ce que pour me consoler de la chute et de la mort de l'empereur.

SCÈNE III.

GODARD, LE GÉNÉRAL

GODARD, *entrant.* — Général!

LE GÉNÉRAL. — Ah! bonjour, Godard. Vous venez sans doute passer la journée avec nous?

GODARD. — Mais peut-être la semaine, général, si vous êtes favorable à la demande que j'ose à peine vous faire.

LE GÉNÉRAL. — Allez votre train! je la connais, votre demande... Ma femme est pour vous. Ah! Normand, vous avez attaqué la place par son côté faible.

GODARD. — Général, vous êtes un vieux soldat qui n'aimez pas les phrases, vous allez en toute affaire comme vous alliez au feu...

LE GÉNÉRAL. — Droit, et à fond de train.

GODARD. — Ça me va, car je suis si timide...

LE GÉNÉRAL. — Vous! je vous dois, mon cher, une réparation : je vous prenais pour un homme qui savait trop bien ce qu'il valait.

GODARD. — Pour un avantageux! Eh bien! général, je me marie parce que je ne sais pas faire la cour aux femmes.

LE GÉNÉRAL, *à part.* — Pékin! (*Haut.*) Comment, vous voilà grand comme père et mère, et... mais, monsieur Godard, vous n'aurez pas ma fille.

GODARD. — Oh! soyez tranquille. Vous y entendez malice. J'ai du cœur et beaucoup; seulement je veux être sûr de ne pas être refusé.

LE GÉNÉRAL. — Vous avez du courage contre les villes ouvertes.

GODARD. — Ce n'est pas cela du tout, mon général. Vous m'intimidez déjà avec vos plaisanteries.

LE GÉNÉRAL. — Allez toujours.

GODARD. — Moi, je n'entends rien aux simagrées des femmes; je ne sais pas plus quand leur non veut dire oui que quand le oui veut dire non; et, lorsque j'aime, je veux être aimé...

LE GÉNÉRAL, *à part.* — Avec ces idées-là, il le sera.

GODARD. — Il y a beaucoup d'hommes qui me ressemblent, et que la petite guerre des façons et des manières ennuie au suprême degré.

LE GÉNÉRAL. — Mais c'est ce qu'il y a de plus délicieux, c'est la résistance. On a le plaisir de vaincre.

GODARD. — Non, merci. Quand j'ai faim, je ne coquette pas avec ma soupe. J'aime les choses jugées, et fais peu de cas de la procédure, quoique Normand. Je vois dans le monde des gaillards qui s'insinuent auprès des femmes, en leur disant : — « Ah! vous avez là, madame, une jolie robe. — Vous avez un goût parfait. Il n'y a que vous pour savoir vous mettre ainsi. » et qui de là partent pour aller, aller... Et ils arrivent, ils sont prodigieux, parole d'honneur! Moi, je ne vois pas comment de ces paroles oiseuses on parvient à... Non, je patangerais des éternités avant de dire ce que m'inspire la vue d'une jolie femme.

LE GÉNÉRAL. — Ah! ce ne sont pas là les hommes de l'Empire.

GODARD. C'est à cause de cela que je me suis fait hardi. Cette fausse hardiesse, accompagnée de quarante mille livres de rentes, est acceptée sans protêt, et j'y gagne de pouvoir aller de l'avant. Voilà pourquoi vous m'avez pris pour un homme avantageux. Quand on n'a pas ça d'hypothèques sur de bons herbages de la vallée d'Auge, qu'on possède un joli château tout meublé, car ma femme n'aura que son trousseau à y apporter, elle trouvera même les cachemires et les dentelles de défunt ma mère. Quand on a tout cela, général, on a le moral qu'on veut avoir. Aussi suis-je M. de Rimonville.

LE GÉNÉRAL. — Non, Godard.

GODARD. — Godard de Rimonville.

LE GÉNÉRAL. — Godard tout court.

GODARD. — Général, cela se tolère.

LE GÉNÉRAL. — Moi, je ne tolère pas qu'un homme, fût-il mon gendre, renie son père, le vôtre, fort honnête homme d'ailleurs, menait ses bœufs lui-même de Caen à Poissy, et s'appelait sur toute la route Godard, le père Godard.

GODARD. — C'était un homme bien distingué.

LE GÉNÉRAL. — Dans son genre... Mais je vois ce que c'est. Comme ses bœufs vous ont donné quarante mille livres de rentes, vous comptez sur d'autres bêtes pour vous faire donner le nom de Rimonville.

GODARD. — Tenez, général, consultez mademoiselle Pauline, elle est de son époque, elle. Nous sommes en 1830, sous le règne de Charles X. Elle aimera mieux, en sortant d'un bal, entendre dire : Les gens de madame de Rimonville, que : Les gens de madame Godard.

LE GÉNÉRAL. — Oh! si ces sottises-là plaisent à ma fille, comme c'est de vous qu'on se moquera, ça m'est parfaitement égal, mon cher Godard.

GODARD. — De Rimonville.

LE GÉNÉRAL. — Godard! Tenez, vous êtes un honnête homme, vous êtes jeune, vous êtes riche, vous dites que vous ne ferez pas la cour aux femmes, que ma fille sera la reine de votre maison... Eh bien! ayez son agrément, vous aurez le mien; car, voyez-vous, Pauline n'épousera jamais que l'homme qu'elle aimera, riche ou pauvre. Ah! il y a une exception, mais elle ne vous concerne pas : j'aimerais mieux aller à son enterrement que de la conduire à la mairie, si son prétendu se trouvait fils, petit-fils, frère, neveu, cousin ou allié d'un des quatre ou cinq misérables qui ont trahi, car mon culte à moi... c'est...

GODARD. — L'empereur... on le sait.

LE GÉNÉRAL. — Dieu d'abord, puis la France ou l'empereur... c'est tout un pour moi... enfin ma femme et mes enfants. Qui touche à mes dieux devient mon ennemi : je le tue comme un lièvre, sans remords. Voilà mes idées sur la religion, le pays et la famille. Le catéchisme est court, mais il est bon. Savez-vous pourquoi, en 1816, après leur maudit licenciement de l'armée de la Loire, j'ai pris ma pauvre petite orpheline dans mes bras, et je suis venu, moi, colonel de la jeune garde, blessé à Waterloo, ici, près de Louviers, me faire fabricant de draps?

GODARD. — Pour ne pas servir ceux-ci.

LE GÉNÉRAL. — Pour ne pas mourir comme un assassin sur l'échafaud.

GODARD. — Ah! bon Dieu!

LE GÉNÉRAL. — Si j'avais rencontré un de ces traîtres, je lui aurais fait son affaire. Encore aujourd'hui, après bientôt quinze ans, tout mon sang bout dans mes veines si, par hasard, je lis leurs noms dans le journal, ou si quelqu'un les prononce devant moi. Enfin, si je me trouvais avec l'un d'eux, rien ne m'empêcherait de lui sauter à la gorge, de le déchirer, de l'étouffer...

GODARD. — Vous auriez raison. (*A part.*) Faut dire comme lui.

LE GÉNÉRAL. — Oui, monsieur, je l'étoufferais!... Et, si mon gendre tourmentait ma chère enfant, ce serait de même.

GODARD. — Ah!

LE GÉNÉRAL. — Oh! je ne veux pas qu'il se laisse mener par elle. Un homme doit être le roi dans son ménage, comme moi ici.

GODARD, *à part.* — Pauvre homme! comme il s'abuse!

LE GÉNÉRAL. — Vous dites?

GODARD. — Je dis, général, que votre menace ne m'effraye pas. Quand on ne se donne qu'une femme à aimer, elle est joliment aimée.

LE GÉNÉRAL. — Très-bien, mon cher Godard. Quant à la dot...

GODARD. — Oh!

LE GÉNÉRAL. — Quant à la dot de ma fille, elle se compose...

GODARD. — Elle se compose. .

LE GÉNÉRAL. — De la fortune de sa mère et de la succession de son oncle Boncœur... C'est intact, et je renonce à tous mes droits. Cela fait alors trois cent cinquante mille francs et un an d'intérêts, car Pauline a vingt-deux ans.

GODARD. — Trois cent soixante-sept mille cinq cents francs.

LE GÉNÉRAL. — Non.

GODARD. — Comment, non?

LE GÉNÉRAL. — Plus.

GODARD. — Plus?...

LE GÉNÉRAL. — Quatre cent mille francs. (*Mouvement de Godard.*) Je donne la différence... Mais, après moi, vous ne trouverez plus rien... Vous comprenez?

GODARD. — Je ne comprends pas.

LE GÉNÉRAL. — J'adore le petit Napoléon.

GODARD. — Le petit duc de Reichstadt?

LE GÉNÉRAL. — Non : mon fils, qu'ils n'ont voulu baptiser que sous le nom de Léon; mais j'ai écrit là (*il se frappe sur le cœur*) Napoléon!... Donc, j'amasse le plus que je peux pour lui, pour sa mère.

GODARD, *à part.* — Surtout pour sa mère, qui est une fine mouche.

LE GÉNÉRAL. — Dites donc... si cela ne vous convient pas, il faut le dire.

GODARD, *à part.* — Ça fera des procès. (*Haut.*) Au contraire, je vous y aiderai, général.

LE GÉNÉRAL. — A la bonne heure. Voilà pourquoi, mon cher Godard...

GODARD. — De Rimonville.

LE GÉNÉRAL. — Godard, j'aime mieux Godard... Voilà pourquoi, après avoir commandé les grenadiers de la jeune garde, moi, général, comte de Grandchamp, j'habille leurs pousse-cailloux.

GODARD. — C'est très-naturel. Économisez, général : votre veuve ne doit pas rester sans fortune.

LE GÉNÉRAL. — Un ange. Godard.

GODARD. — De Rimonville.

LE GÉNÉRAL. — Godard, un ange à qui vous devez l'éducation de votre future : elle l'a faite à son image. Pauline est une perle, un bijou. Ça n'a pas quitté la maison; c'est pur, innocent, comme dans le berceau.

GODARD. — Général, laissez-moi faire un aveu... Certes, mademoiselle Pauline est belle ..

LE GÉNÉRAL. — Je le crois bien!

GODARD. — Elle est très-belle; mais il y a beaucoup de belles filles en Normandie, et très-riches; il y en a de plus riches qu'elle.. Eh bien! si vous saviez comme les pères et les mamans de ces héritières me pourchassent!... Enfin, c'en est indécent; mais ça m'amuse Je vais dans les châteaux, on me distingue...

LE GÉNÉRAL. — Fat!

GODARD. — Oh! ce n'est pas pour moi, allez! je ne m'abuse pas : c'est pour mes beaux mouchoirs à bœufs non hypothéqués: c'est pour mes économies et pour mon parti pris de ne jamais dépenser tout mon revenu. Savez-vous ce qui m'a fait rechercher votre alliance entre tant d'autres?

LE GÉNÉRAL. — Non.

GODARD. — Il y a des nobles qui me garantissent l'obtention d'une ordonnance de Sa Majesté par laquelle je serais nommé comte de Rimonville et pair de France...

LE GÉNÉRAL — Vous?

GODARD. — Eh! oui, moi!

LE GÉNÉRAL. — Avez-vous gagné des batailles? avez-vous sauvé votre pays? l'avez-vous illustré? Ça fait pitié!

GODARD. — Ça fait pit. . (*A part.*) Qu'est-ce que je dis donc? (*Haut.*) Nous ne pensons pas de même à ce sujet. Enfin, savez-vous pourquoi j'ai préféré votre adorable Pauline?

LE GÉNÉRAL. — Sacrebleu! parce que vous l'aimiez.

GODARD. — Oh! naturellement; mais c'est aussi à cause de l'union, du calme, du bonheur, qui regnent ici. C'est si séduisant d'entrer dans une famille honnête, de mœurs pures, simples, patriarcales!... Je suis observateur.

LE GÉNÉRAL. — C'est-à-dire curieux...

GODARD. — La curiosité, général, est la mère de l'observation. Je connais l'envers et l'endroit de tout le département.

LE GÉNÉRAL. — Eh bien?

GODARD. — Eh bien! dans toutes les familles dont je vous parlais, j'ai vu de vilains côtés. Le public aperçoit un extérieur décent, d'excellentes, d'irréprochables mères de famille, des jeunes personnes charmantes, de bons pères, des oncles modèles On leur donnerait le bon Dieu sans confession, on leur confierait des fonds... Pénétrez là-dedans, c'est à épouvanter un juge d'instruction.

LE GÉNÉRAL. — Ah! vous voyez le monde ainsi... Moi, je conserve les illusions avec lesquelles j'ai vécu. Fouiller ainsi dans les consciences, ça regarde les prêtres et les magistrats. Je n'aime pas ces robes noires, et j'espère mourir sans les avoir jamais vues! Mais, Godard, le sentiment qui nous vaut votre préférence me flatte plus que votre fortune... Touchez là : vous avez mon estime, et je ne la prodigue pas.

GODARD. — Général, merci. (*A part.*) Empaumé, le beau-pere!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, PAULINE, GERTRUDE.

LE GÉNÉRAL, *apercevant Pauline.* — Ah! te voilà, petite?

GERTRUDE. — N'est-ce pas qu'elle est jolie?

GODARD. — Mad...

GERTRUDE. — Oh! pardon, monsieur... je ne voyais que mon ouvrage.

GODARD. — Mademoiselle est éblouissante.

GERTRUDE. — Nous avons du monde à dîner, et je ne suis pas belle-mère du tout. J'aime à la parer, car c'est une fille pour moi.

GODARD, *à part.* — On m'attendait!

GERTRUDE. — Je vais vous laisser avec elle... Faites votre déclaration. (*Au général.*) Mon ami, allons au perron voir si notre cher docteur arrive.

LE GÉNÉRAL. — Je suis tout à toi, comme toujours. (*A Pauline.*) Adieu, mon bijou. (*A Godard.*) Au revoir.

(Gertrude et le général vont au perron, mais Gertrude surveille Godard et Pauline. Ferdinand va pour sortir de la chambre de Pauline; sur un signe de cette dernière, il y rentre précipitamment.)

GODARD, *sur le devant de la scène.* — Voyons, que dois-je lui dire de fin, de délicat? Ah! j'y suis! Nous avons une bien belle journée aujourd'hui, mademoiselle.

PAULINE. — Bien belle, en effet, monsieur.

GODARD. — Mademoiselle?

PAULINE. — Monsieur!

GODARD. — Il dépend de vous de la rendre encore plus belle pour moi.

PAULINE. — Comment?

GODARD. — Vous ne comprenez pas! Madame de Grandchamp, votre belle-mère, ne vous a-t-elle donc rien dit à mon sujet!

PAULINE. — En m'habillant, tout à l'heure, elle m'a dit de vous un bien infini!

GODARD. — Et pensez-vous de moi quelque peu de ce bien qu'elle a eu la bonté de...

PAULINE. — Oh! tout, monsieur!

GODARD, *à part. Il se place dans un fauteuil auprès d'elle.* — Cela va trop bien. (*Haut.*) Aurait-elle commis l'heureuse indiscrétion de vous dire que je vous aime tellement, que je voudrais vous voir la châtelaine de Rimonville!

PAULINE. — Elle m'a fait entendre vaguement que vous veniez ici dans une intention qui m'honore infiniment.

GODARD, *à genoux.* — Je vous aime, mademoiselle, comme un fou; je vous préfère à mademoiselle de Bondeville, à mademoiselle de Clairville, à mademoiselle de Verville, à mademoiselle de Pont-de-Ville... à...

PAULINE. — Oh! assez, monsieur! je suis confuse de tant de preuves d'un amour encore bien récent pour moi! C'est presque une hécatombe. (*Godard se lève.*) M. votre père se contentait de conduire les victimes; mais vous, vous les immolez.

GODARD, *à part.* — Aïe, aïe! elle me persifle, je crois.. Attends attends!

PAULINE. — Il faudrait au moins attendre; et, je vous l'avouerai...

GODARD. — Vous ne voulez pas vous marier encore... Vous êtes heureuse auprès de vos parents, et vous ne voulez pas quitter votre père.

PAULINE. — C'est cela précisément.

GODARD. — En pareil cas, il y a des mamans qui disent aussi que leur fille est trop jeune; mais comme M votre père vous donne vingt deux ans, j'ai cru que vous pouviez avoir le désir de vous établir.

PAULINE. — Monsieur!

GODARD. — Vous êtes, je le sais, l'arbitre de votre destinée et de la mienne; mais, fort des vœux de votre père et de votre seconde mère, qui vous supposent le cœur libre, me permettrez-vous l'espérance?

PAULINE — Monsieur, la pensée que vous avez eue de me rechercher, quelque flatteuse qu'elle soit pour moi, ne vous donne pas un droit d'inquisition plus qu'inconvenant.

GODARD, *à part.* — Aurais-je un rival? .. (*Haut.*) Personne, mademoiselle, ne renonce au bonheur sans combattre.

PAULINE. — Encore?.... Je vais me retirer, monsieur.

GODARD. — De grâce, mademoiselle. (*A part.*) Voilà pour la raillerie.

PAULINE. — Eh! monsieur, vous êtes riche, et personnellement si bien traité par la nature; vous êtes si bien élevé, si spirituel, que vous trouverez facilement une jeune personne et plus riche et plus belle que moi.

GODARD. — Mais quand on aime!

PAULINE — Eh bien! monsieur, c'est cela même.

GODARD, *à part.* — Ah! elle aime quelqu'un... je vais rester pour savoir qui. (*Haut*) Mademoiselle, dans l'intérêt de mon amour-propre, me permettez-vous au moins de demeurer ici quelques jours?

PAULINE. — Mon père, monsieur, vous répondra.

GERTRUDE, *à Godard.* — Eh bien?

GODARD. — Refusé net, durement et sans espoir : elle a le cœur pris

GERTRUDE. — Elle? une enfant que j'ai élevée, je le saurais, et, d'ailleurs, personne ne vient ici.. (*A part.*) Ce garçon vient de me donner des soupçons qui sont entrés comme des coups de poignard dans mon cœur.. (*A Godard.*) Demandez-lui donc...

GODARD. — Ah bien! lui demander quelque chose?... . Elle s'est cabrée au premier mot de jalousie.

GERTRUDE — Eh bien! je la questionnerai, moi!...

LE GÉNÉRAL. — Ah! voilà le docteur! .. nous allons savoir la vérité sur la mort de la femme à Champagne.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE DOCTEUR VERNON

LE GÉNÉRAL. — Eh bien?

VERNON. — J'en étais sûr, mesdames. (*Il les salue.*) Règle générale, quand un homme bat sa femme, il se garde bien de l'empoisonner, il y perdrait trop. On tient à sa victime.

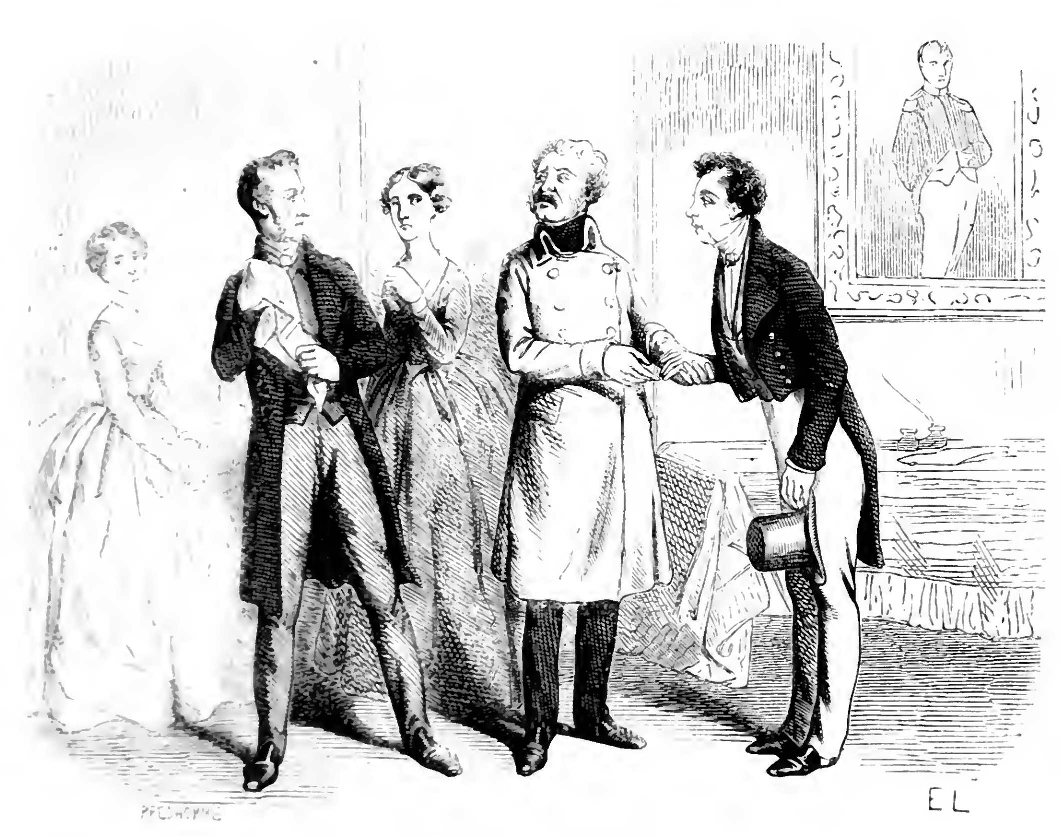
LE GÉNÉRAL, *à Godard.* — Il est charmant!

GODARD. — Il est charmant!

LE GÉNÉRAL, *au docteur, en lui présentant Godard.* — M. Godard.

GODARD. — De Rimonville.

VERNON, *le regarde et se mouche. Continuant.* — S'il la tue, c'est par erreur, pour avoir tapé trop fort; et il est au désespoir, tandis que Champagne est assez naïvement enchanté d'être naturellement veuf. En effet, sa femme est morte du choléra. C'est un cas assez rare, mais qui se voit quelquefois, du choléra asiatique, et je suis bien aise de l'avoir observé; car, depuis la campagne d'Égypte, je ne l'avais plus vu... Si l'on m'avait appelé, je l'aurais sauvée.



VERNON *le regarde et se mouche*

GERTRUDE. — Ah! quel bonheur!... Un crime dans notre établissement, si paisible depuis douze ans, cela m'aurait glacée d'effroi.

LE GÉNÉRAL. — Voilà l'effet des bavardages. Mais es-tu bien certain, Vernon?

VERNON. — Certain! Belle question à faire à un ancien chirurgien en chef qui a traité douze armées françaises de 1795 à 1815, qui a pratiqué en Allemagne, en Espagne, en Italie, en Russie, en Pologne, en Égypte, à un médecin cosmopolite!

LE GÉNÉRAL, *il lui frappe le ventre.* — Charlatan, va!... il a tué plus de monde que moi dans tous ces pays-là!

GODARD. — Ah çà! mais qu'est-ce qu'on disait donc?

GERTRUDE. — Que ce pauvre Champagne, notre contre-maître, avait empoisonné sa femme.

VERNON. — Malheureusement, ils avaient eu la veille une conversation où ils s'étaient trouvés manche à manche... Ah! ils ne prenaient pas exemple sur leurs maîtres.

GODARD. — Un pareil bonheur devrait être contagieux; mais les perfections que madame la comtesse nous fait admirer sont si rares!

GERTRUDE. — A-t-on du mérite à aimer un être excellent et une fille comme celle-là?...

LE GÉNÉRAL. — Allons, Gertrude, tais-toi!... cela ne se dit pas devant le monde.

VERNON, *à part.* — Cela se dit toujours ainsi quand on a besoin que le monde le croie.

LE GÉNÉRAL, *à Vernon.* — Que grommelles-tu là?

VERNON. — Je dis que j'ai soixante-sept ans, que je suis votre cadet, et que je voudrais être aimé comme cela... (*A part.*) Pour être sûr que c'est de l'amour.

LE GÉNÉRAL, *au docteur.* — Envieux! (*A sa femme.*) Ma chère enfant, je n'ai pas pour te bénir la puissance de Dieu, mais je crois qu'il me la prête pour t'aimer.

VERNON. — Vous oubliez que je suis médecin, mon cher ami; c'est bon pour un refrain de romance, ce que vous dites à madame.

GERTRUDE. — Il y a des refrains de romance, docteur, qui sont très-vrais.

LE GÉNÉRAL. — Docteur, si tu continues à taquiner ma femme, nous nous brouillerons : un doute sur ce chapitre est une insulte.

VERNON. — Je n'ai pas de doute, aucun. (*Au général.*) Seulement, vous avez aimé tant de femmes avec la puissance de Dieu, que je suis en extase, comme médecin, de vous voir toujours si bon chrétien, à soixante-dix ans.

(Gertrude se dirige doucement vers le canapé où est assis le docteur.)

LE GÉNÉRAL. — Chut! les dernières passions, mon ami, sont les plus puissantes.

VERNON. — Vous avez raison. Dans la jeunesse, nous aimons avec toutes nos forces qui vont en diminuant, tandis que dans la vieillesse nous aimons avec notre faiblesse qui va, qui va grandissant.

LE GÉNÉRAL. — Méchant philosophe!

GERTRUDE, *à Vernon.* — Docteur, pourquoi vous, si bon, essayez-vous de jeter des doutes dans le cœur de Grandchamp?... Vous savez qu'il est d'une jalousie à tuer sur un soupçon. Je respecte tellement ce sentiment, que j'ai fini par ne plus voir que vous, M. le maire et

M. le curé. Voulez-vous que je renonce encore à votre société, qui nous est si douce, si agréable?..... Ah! voilà Napoléon.

VERNON, *à part* — Une déclaration de guerre!... Elle a renvoyé tout le monde, elle me renverra.

GODARD. — Docteur, vous qui êtes presque de la maison, dites-moi donc ce que vous pensez de mademoiselle Pauline.

(Le docteur se lève, le regarde, se mouche, et gagne le fond. On entend sonner pour le dîner.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, NAPOLÉON, FÉLIX.

NAPOLÉON, *accourant.* — Papa, papa, n'est-ce pas que tu m'a permis de monter Coco?

LE GÉNÉRAL. — Certainement.

NAPOLÉON, *à Félix.* — Ah! vois-tu?

GERTRUDE, *elle essuie le front de son fils.* — A-t-il chaud!

LE GÉNÉRAL. — Mais à condition que quelqu'un t'accompagnera.

FÉLIX. — Eh bien! j'avais raison, monsieur Napoléon. Mon général, le petit coquin voulait aller sur le poney, tout seul, par la campagne.

NAPOLÉON. — Il a peur pour moi! Est-ce que j'ai peur de quelque chose, moi?

(Félix sort. On sonne pour le dîner.)

LE GÉNÉRAL. — Viens que je t'embrasse pour ce mot-là... Voilà un petit milicien qui tient de la jeune garde.

LE DOCTEUR, *en regardant Gertrude.* — Il tient de son père!

GERTRUDE, *vivement.* — Au moral, c'est tout son portrait; car, au physique, il me ressemble.

FÉLIX. — Madame est servie.

GERTRUDE. — Eh bien! où donc est Ferdinand?... il est toujours si exact... Tiens, Napoléon, va voir dans l'allée de la fabrique s'il vient, et cours lui dire qu'on a sonné.

LE GÉNÉRAL. — Mais nous n'avons pas besoin d'attendre Ferdinand. Godard, donnez le bras à Pauline. (*Vernon veut offrir le bras à Gertrude.*) Eh! eh! permets, Vernon!... Tu sais bien que personne que moi ne prend le bras de ma femme.

VERNON, *à lui-même.* — Décidément, il est incurable.

NAPOLÉON. — Ferdinand, je l'ai vu là-bas dans la grande avenue.

VERNON. — Donne-moi la main, tyran!

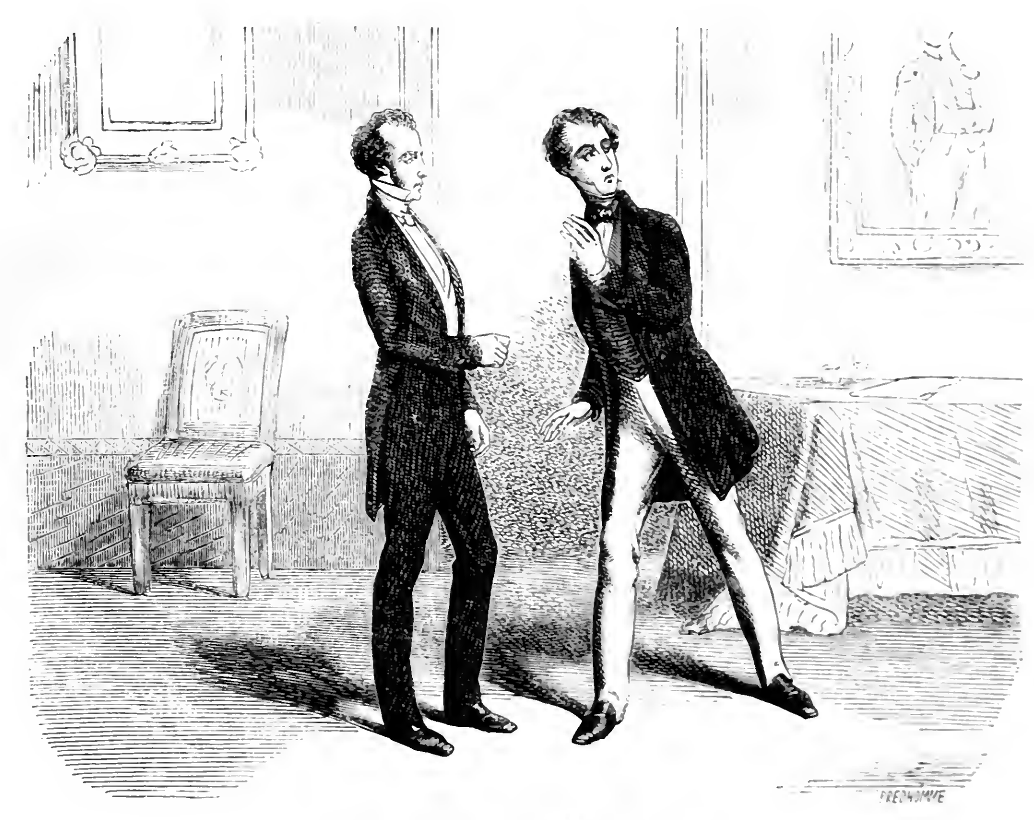
NAPOLÉON. — Tiens, tyran!... c'est moi qui vas te tirer, et joliment!

(Il fait tourner Vernon.)

SCÈNE VII.

FERDINAND. (*Il sort avec précaution de chez Pauline.*)

Le petit m'a sauvé, mais je ne sais pas par quel hasard il m'a vu dans l'avenue! Encore une imprudence de ce genre, et nous sommes perdus!... Il faut sortir de cette situation à tout prix.... Voici Pauline demandée en mariage.... elle a refusé Godard. Le général, et Gertrude surtout, vont vouloir connaître les motifs de ce refus! Voyons, gagnons le perron, pour avoir l'air de venir de la grande allée, comme l'a dit Léon — Pourvu que personne ne me voie de la salle à manger... (*Il rencontre Ramel*) Eugène Ramel!



Chut! ne prononce plus jamais ici ce nom-là!

SCÈNE VIII.

FERDINAND, RAMEL.

RAMEL. — Toi ici, Marcandal!

FERDINAND. — Chut! ne prononce plus jamais ici ce nom-là! Si le général m'entendait appeler Marcandal, s'il apprenait que c'est mon nom, il me tuerait à l'instant comme un chien enragé.

RAMEL. — Et pourquoi?

FERDINAND. — Parce que je suis le fils du général Marcandal.

RAMEL. — Un général à qui les Bourbons ont, en partie, dû leur second retour.

FERDINAND. — Aux yeux du général Grandchamp, avoir quitté Napoléon pour les Bourbons, c'est avoir trahi la France. Hélas! mon père lui a donné raison, car il est mort de chagrin. Aussi, songe bien à ne m'appeler que Ferdinand Charny, du nom de ma mère.

RAMEL. — Et que fais-tu donc ici?

FERDINAND. — J'y suis le directeur, le caissier, le maître Jacques de la fabrique.

RAMEL. — Comment! par nécessité!

FERDINAND. — Par nécessité! Mon père a tout dissipé, même la fortune de ma pauvre mère, qui vit de sa pension de veuve d'un lieutenant général en Bretagne.

RAMEL. — Comment! ton père, commandant la garde royale, dans une position si brillante, est mort sans te rien laisser, pas même une protection!

FERDINAND. — A-t-on jamais trahi, changé de parti, sans des raisons. .

RAMEL. — Voyons, voyons, ne parlons plus de cela.

FERDINAND. — Mon père était joueur... voilà pourquoi il eut tant d'indulgence pour mes folies. . Mais toi, qui t'amène ici?

RAMEL. — Depuis quinze jours je suis procureur du roi à Louviers.

FERDINAND. — On m'avait dit... j'ai lu même un autre nom.

RAMEL. — De la Grandière.

FERDINAND. — C'est cela.

RAMEL. — Pour pouvoir épouser mademoiselle de Boudeville, j'ai obtenu la permission de prendre, comme toi, le nom de ma mère. La famille Boudeville me protége, et, dans un an, je serai, sans doute, avocat général à Rouen .. un marchepied pour aller à Paris.

FERDINAND. — Et pourquoi viens-tu dans notre paisible fabrique?

RAMEL. — Pour une instruction criminelle, une affaire d'empoisonnement. C'est un beau début.

(Entre Félix.)

FÉLIX. — Ah! monsieur, madame est d'une inquiétude...

FERDINAND. — Dis que je suis en affaire. (*Félix sort.*) Mon cher Eugène, dans le cas où le général, qui est très-curieux, comme tous les vieux troupiers désœuvrés, te demanderait comment nous nous sommes rencontrés, n'oublie pas de dire que nous sommes venus par la grande avenue... C'est capital pour moi. . Revenons à ton affaire. C'est pour la femme à Champagne, notre contre-maître, que tu es venu ici, mais il est innocent comme l'enfant qui naît?

RAMEL. — Tu crois cela, toi? La justice est payée pour être incrédule. Je vois que tu es resté ce que je t'ai laissé, le plus noble, le plus enthousiaste garçon du monde, un poëte enfin! un poëte qui met la poésie dans sa vie au lieu de l'écrire, croyant au bien, au beau! Ah çà! et l'ange de tes rêves, et ta Gertrude, qu'est-elle devenue?

FERDINAND. — Chut! ce n'est pas seulement le ministre de la justice, c'est un peu le ciel qui t'a envoyé à Louviers; car j'avais besoin d'un ami dans la crise affreuse où tu me trouves. Écoute, Eugène, viens ici. C'est à mon ami de collége, c'est au confident de ma jeunesse, que je vais m'adresser; tu ne seras jamais un procureur du roi pour moi, n'est-ce pas? Tu vas voir par la nature de mes aveux qu'ils exigent le secret du confesseur.

RAMEL. — Y aurait-il quelque chose de criminel?

FERDINAND. — Allons donc! tout au plus des délits que les juges voudraient avoir commis.

RAMEL. — C'est que je ne t'écouterais pas; ou, si je t'écoutais...

FERDINAND. — Eh bien?

RAMEL. — Je demanderais mon changement.

FERDINAND. — Allons, tu es toujours mon bon, mon meilleur ami... Eh bien! depuis trois ans, j'aime tellement mademoiselle Pauline de Grandchamp, et elle. .

RAMEL. — N'achève pas, je comprends. Vous recommencez Roméo et Juliette. . en pleine Normandie.

FERDINAND. — Avec cette différence que la haine héréditaire, qui séparait ces deux amants n'est qu'une bagatelle en comparaison de l'horreur de M. de Grandchamp pour le fils du traître Marcandal!

RAMEL. — Mais voyons! mademoiselle Pauline de Grandchamp sera libre dans trois ans, elle est riche de son chef (je sais cela par les Boudeville), vous vous en irez en Suisse pendant le temps nécessaire à calmer la colère du général, et vous lui ferez, s'il le faut, les sommations respectueuses.

FERDINAND. — Te consulterais-je, s'il ne s'agissait que de ce vulgaire et facile dénoûment!

RAMEL. — Ah! j'y suis! mon ami. Tu as épousé ta Gertrude... ton ange. . qui s'est, comme tous les anges, métamorphosé en... femme légitime.

FERDINAND. — Cent fois pis! Gertrude, mon cher, c'est... madame de Grandchamp.

RAMEL. — Ah çà! comment t'es-tu fourré dans un pareil guêpier?

FERDINAND. — Comme on se fourre dans tous les guêpiers, en croyant y trouver du miel.

RAMEL. — Oh! oh! ceci devient très-grave! alors ne me cache plus rien.

FERDINAND. — Mademoiselle Gertrude de Meilhac, élevée à Saint-Denis, m'a sans doute aimé d'abord par ambition; très-aise de me savoir riche, elle a tout fait pour m'attacher de manière à devenir ma femme.

RAMEL. — C'est le jeu de toutes les orphelines intrigantes.

FERDINAND. — Mais, comment Gertrude a fini par m'aimer... c'est ce qui ne se peut exprimer que par les effets mêmes de cette passion, que dis-je passion? c'est chez elle ce premier, ce seul et unique amour qui domine toute la vie et qui la dévore. Quand elle m'a vu ruiné, vers la fin de 1816, elle qui me savait, comme toi, poëte, aimant le luxe et les arts, la vie molle et heureuse, enfant gâté pour tout dire, a conçu, sans me le communiquer d'ailleurs, un de ces plans infâmes et sublimes, comme tout ce que d'ardentes passions contrariées inspirent aux femmes, qui, dans l'intérêt de leur amour, font tout ce que font les despotes dans l'intérêt de leur pouvoir; pour elles, la loi suprême, c'est leur amour...

RAMEL. — Les faits, mon cher... Tu plaides, et je suis procureur du roi.

FERDINAND. — Pendant que j'établissais ma mère en Bretagne, Gertrude a rencontré le général Grandchamp, qui cherchait une institutrice pour sa fille. Elle n'a vu dans ce vieux soldat blessé grièvement, alors âgé de cinquante-huit ans, qu'un coffre-fort. Elle s'est imaginé être promptement veuve, riche en peu de temps, et pouvoir reprendre et son amour et son esclave. Elle s'est dit que ce mariage serait comme un mauvais rêve, promptement suivi d'un beau réveil. Et voilà douze ans que dure le rêve! mais tu sais comme raisonnent les femmes.

RAMEL. — Elles ont une jurisprudence à elles.

FERDINAND. — Gertrude est d'une jalousie féroce. Elle veut être payée par la fidélité de l'amant de l'infidélité qu'elle fait au mari, et, comme elle souffrait, disait-elle, le martyre, elle a voulu...

RAMEL. — T'avoir sous son toit pour te garder elle-même.

FERDINAND. — Elle a réussi, mon cher, à m'y faire venir. J'habite, depuis environ trois ans, une petite maison près de la fabrique. Si je ne suis pas parti la première semaine, c'est que, le second jour de mon arrivée, j'ai senti que je ne pourrais jamais vivre sans Pauline.

RAMEL. — Grâce à cet amour, ta position ici me semble, à moi magistrat, un peu moins laide que je ne le croyais.

FERDINAND. — Ma position? mais elle est intolérable à cause des trois caractères au milieu desquels je me trouve pris : Pauline est hardie, comme le sont les jeunes personnes très-innocentes, dont l'amour est tout idéal, et qui ne voient de mal à rien dès qu'il s'agit d'un homme de qui elles font leur mari La pénétration de Gertrude est extrême, nous y échappons par la terreur que cause à Pauline le péril où nous plongerait la découverte de mon nom, ce qui lui donne la force de dissimuler! Mais Pauline vient à l'instant de refuser Godard.

RAMEL. — Godard, je le connais... C'est, sous un air bête, l'homme le plus fin, le plus curieux de tout le département, et il est ici?

FERDINAND. — Il y dîne.

RAMEL. — Méfie-toi de lui.

FERDINAND. — Bien! Si ces deux femmes, qui ne s'aiment déjà guère, venaient à découvrir qu'elles sont rivales, l'une peut tuer l'autre, je ne sais laquelle; l'une forte de son innocence, de sa passion légitime; l'autre furieuse de voir se perdre le fruit de tant de dissimulation, de sacrifices, de crimes mêmes...

RAMEL. (*Napoléon entre.*) — Tu m'effrayes! moi, procureur du roi! Non, parole d'honneur, les femmes coûtent souvent plus qu'elles ne valent.

NAPOLÉON. — Bon ami! papa et maman s'impatientent après toi; ils disent qu'il faut laisser les affaires, et Vernon a parlé d'estomac.

FERDINAND. — Petit drôle, tu es venu m'écouter.

NAPOLÉON. — Maman m'a dit à l'oreille : Va donc voir ce qu'il fait, ton bon ami.

FERDINAND. — Va, petit démon! va, je te suis! (*A Ramel.*) Tu vois, elle fait de cet enfant un espion innocent.

(Napoléon sort.)

RAMEL. — C'est l'enfant du général?

FERDINAND. — Oui.

RAMEL. — Il a douze ans?

FERDINAND. — Oui.

RAMEL. — Voyons?... Tu dois avoir quelque chose de plus à me dire.

FERDINAND. — Allons, je t'en ai dit assez.

RAMEL. — Eh bien! va dîner .. ne parle pas de mon arrivée, ni de ma qualité. Laissons-les dîner tranquillement. Va, mon ami, va.

SCÈNE IX.

RAMEL, *seul.*

Pauvre garçon! Si tous les jeunes gens avaient étudié les causes que j'ai observées en sept ans de magistrature, ils seraient convaincus de la nécessité d'accepter le mariage comme le seul roman possible de la vie... Mais, si la passion était sage, ce serait la vertu.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

RAMEL, MARGUERITE, puis FÉLIX.

(Ramel est abîmé dans ses réflexions et plongé dans le canapé de manière à ne pas être vu d'abord Marguerite apporte des flambeaux et des cartes. Dans l'entr'acte la nuit est venue.)

MARGUERITE —Quatre jeux de cartes, c'est assez, quand même M. le curé, le maire et l'adjoint viendraient. (*Félix vient allumer les bougies des candélabres*) Je parierais bien que ma pauvre Pauline ne se mariera pas encore cette fois-ci. Chere enfant!... si défunt sa mère la voyait ne pas être ici la reine de la maison, elle en pleurerait dans son cercueil! Moi, si je reste, c'est bien pour la consoler, la servir.

FÉLIX, *à part.* — Qu'est-ce qu'elle chante, la vieille... (*Haut.*) A qui donc en voulez-vous, Marguerite? je gage que c'est à madame.

MARGUERITE. — Non, c'est à monsieur que j en veux.

FÉLIX. — A mon général? allez votre train alors, c'est un saint cet homme-là.

MARGUERITE. — Un saint de pierre, car il est aveugle.

FÉLIX. — Dites donc aveuglé.

MARGUERITE. — Ah! vous avez bien trouvé cela, vous.

FÉLIX. — Le général n'a qu'un défaut... il est jaloux.

MARGUERITE. — Et emporté donc!

FELIX. — Et emporté, c'est la même chose. Dès qu'il a un soupçon, il bûche Et ça lui a fait tuer deux hommes, là, roide sur le coup .. Nom d'un petit bonhomme, avec un troupier de ce caractère-là, faut... quoi... l'étouffer de cajoleries... et madame l'étouffe... ce n est pas plus fin que cela! Et alors avec ses manières elle lui a mis, comme aux chevaux ombrageux, des œillères; il ne peut voir ni à droite ni à gauche, et elle lui dit : « Mon ami regarde devant toi! » Voilà.

MARGUERITE. — Ah! vous pensez comme moi qu'une femme de trente-deux ans n'aime un homme de soixante-dix qu'avec une idée .. Elle a un plan.

RAMEL, *à part.* — Oh! les domestiques! des espions qu'on paye.

FÉLIX. — Quel plan? elle ne sort pas d'ici, elle ne voit personne.

MARGUERITE. — Elle tondrait sur un œuf! elle m'a retiré les clefs, à moi, qui avait la confiance de défunt madame; savez-vous pourquoi?

FÉLIX. — Tiens! parbleu, elle fait sa pelote.

MARGUERITE. — Oui! depuis douze ans, avec les revenus de mademoiselle et les bénéfices de la fabrique. Voilà pourquoi elle retarde l'établissement de ma chère enfant tant qu'elle peut, car faut donner le bien en la mariant.

FÉLIX. — C'est la loi.

MARGUERITE. — Moi je lui pardonnerais tout si elle rendait mademoiselle heureuse; mais je surprends ma pauvre Pauline à pleurer, je lui demande ce qu'elle a : — « Rien qu'a dit, rien, ma bonne Marguerite! » (*Félix sort.*) Voyons, ai-je tout fait? Oui, voilà la table de jeu... les bougies, les cartes... ah! le canapé. (*Elle aperçoit Ramel.*) Dieu de Dieu! un étranger!

RAMEL. — Ne vous effrayez pas, Marguerite.

MARGUERITE. — Monsieur a tout entendu?

RAMEL. — Soyez tranquille, je suis discret par état, je suis le procureur du roi.

GERTRUDE. — Oh!

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, PAULINE, GODARD, VERNON, NAPOLÉON FERDINAND. M. et MADAME DE GRANDCHAMP.

(Gertrude se précipite sur Marguerite et lui arrache les coussins des mains.)

GERTRUDE. — Marguerite, vous savez bien que c'est me causer de la peine que de ne pas me laisser faire tout ce qui regarde monsieur, d'ailleurs, il n'y a que moi qui sache les lui bien arranger. ses coussins.

MARGUERITE, *à Pauline.* — Quelles giries!

GODARD. — Tiens, tiens, M. le procureur du roi.

LE GÉNÉRAL. — Le procureur du roi chez moi?

GERTRUDE. — Lui!

LE GÉNÉRAL, *à Ramel.* — Monsieur, par quel raison?

RAMEL. — J'avais prié mon ami... M. Ferdinand Mar...

(Ferdinand fait un geste; Gertrude et Pauline laissent échapper un mouvement.)

GERTRUDE, *à part.* — C'est son ami Eugène Ramel.

RAMEL. — Ferdinand de Charny, à qui j'ai dit le sujet de mon arrivée, de le cacher pour vous laisser dîner tranquillement.

LE GÉNÉRAL — Ferdinand est votre ami.

RAMEL. — Mon ami d'enfance, et nous nous sommes rencontrés dans votre avenue Après onze ans, on a tant de choses à dire quand on se revoit, que je suis la cause de son retard.

LE GÉNÉRAL. — Mais, monsieur, à quoi dois-je votre présence ici?

RAMEL. — A Jean Nicot, dit Champagne, votre contre-maître, inculpé d'un crime.

GERTRUDE. — Mais, monsieur, notre ami. le docteur Vernon, a reconnu que la femme à Champagne était morte naturellement.

VERNON. — Oui, oui, du choléra, monsieur le procureur du roi.

RAMEL. — La justice, monsieur, ne croit qu'à ses expertises et à ses convictions... Vous avez eu tort de procéder avant nous.

FÉLIX. — Madame, faut-il servir le café?

GERTRUDE. — Attendez! (*A part*) Comme il est changé! Cet homme, devenu procureur du roi, n'est pas reconnaissable... Il me glace

LE GÉNÉRAL. — Mais, monsieur, comment le prétendu crime de Champagne, un vieux soldat que je cautionnerais, peut-il vous amener ici?

RAMEL. — Dès que le juge d'instruction sera venu, vous le saurez.

LE GÉNÉRAL. — Prenez la peine de vous asseoir.

FERDINAND, *à Ramel en montrant Pauline.* — Tiens! la voilà

RAMEL. — On peut se faire tuer pour une si adorable fille!

GERTRUDE, *à Ramel* — Nous ne nous connaissons pas! vous ne m'avez jamais vue. . Ayez pitié de moi, de lui...

RAMEL. — Comptez sur moi

LE GÉNÉRAL, *qui a vu Ramel et Gertrude causant* — Ma femme est-elle donc nécessaire à cette instruction?

RAMEL. — Precisément, général! C'est pour que madame ne fût pas avertie de ce que nous avons à lui demander, que je suis venu moi-même.

LE GÉNÉRAL. — Ma femme mêlée à ceci... C'est abuser...

VERNON. — Du calme, mon ami.

FELIX. — M. le juge d'instruction.

LE GÉNÉRAL. — Faites entrer.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE JUGE D'INSTRUCTION, CHAMPAGNE, BAUDRILLON

LE JUGE D'INSTRUCTION *salue.* — Monsieur le procureur du roi, voici M. Baudrillon le pharmacien

RAMEL. — M Baudrillon n'a pas vu l'inculpé?

LE JUGE. — Non, il arrive, et le gendarme qui l'est allé chercher ne l'a pas quitté.

RAMEL. — Nous allons savoir la vérité! faites approcher M. Baudrillon et l'inculpé.

LE JUGE. — Approchez, monsieur Baudrillon, *a Champagne* et vous aussi.

RAMEL. — Monsieur Baudrillon, reconnaissez-vous cet homme pour celui qui vous aurait acheté de l'arsenic, il y a deux jours?

BAUDRILLON. — C'est bien lui!

CHAMPAGNE. — N'est-ce pas, monsieur Baudrillon, que je vous ai dit que c'était pour les souris qui mangeaient tout, jusque dans la maison, et que je venais chercher cela pour madame?

LE JUGE. — Vous l'entendez, madame? Voici quel est son système: il prétend que vous l'avez envoyé chercher cette substance vous-même, et qu'il vous a remis le paquet tel que M. Baudrillon le lui a donné.

GERTRUDE — C'est vrai, monsieur.

RAMEL — Avez-vous, madame, fait déjà usage de cet arsenic?

GERTRUDE. — Non, monsieur.

LE JUGE. — Vous pouvez alors nous représenter le paquet livré par M. Baudrillon; le paquet doit porter son cachet, et, s'il le reconnait pour être sain et entier, les charges si graves qui pèsent sur votre contre-maître disparaîtraient en partie. Nous n'aurions plus qu'à attendre le rapport du médecin qui fait l'autopsie.

GERTRUDE — Le paquet, monsieur, n'a pas quitté le secrétaire de ma chambre à coucher.

(Elle sort.)

CHAMPAGNE. — Ah! mon général, je suis sauvé!

LE GÉNÉRAL. — Pauvre Champagne!

RAMEL. — Général, nous serons très-heureux d'avoir à constater l'innocence de votre contre-maître: au contraire de vous, nous sommes enchantés d'être battus.

GERTRUDE, *revenant.* — Voilà, messieurs.

(Le juge examine avec Baudrillon et Ramel.)

BAUDRILLON *met ses lunettes.* — C'est intact, messieurs, parfaitement intact, voilà mon cachet deux fois, sain et entier.

LE JUGE. — Serrez bien cela, madame, car depuis quelque temps les cours d'assises n'ont à juger que des empoisonnements.

GERTRUDE. — Vous voyez, monsieur, il était dans mon secrétaire, et c'est moi seule, ou le général, qui en avons la clef.

(Elle rentre dans la chambre.)

RAMEL. — Général, nous n'attendrons pas le rapport des experts. La principale charge, qui, vous en conviendrez, était très-grave, car toute la ville en parlait, vient de disparaître, et, comme nous croyons à la science et à l'intégrité du docteur Vernon... (*Gertrude revient.*) Champagne vous êtes libre. (*Mouvement de joie chez tout le monde.*) Mais vous voyez, mon ami, à quels fâcheux soupçons on est exposé quand on fait mauvais ménage.

CHAMPAGNE. — Mon magistrat, demandez à mon général si je ne suis pas un agneau, mais ma femme, Dieu veuille lui pardonner, était bien la plus mauvaise qui ait été fabriquée... un ange n'aurait pas pu y tenir. Si je l'ai quelquefois remise à la raison, le mauvais quart d'heure que vous venez de me faire passer en est une rude punition, mille noms de noms!... Etre pris pour un empoisonneur, et se savoir innocent, se voir entre les mains de la justice...

(Il pleure.)

LE GÉNÉRAL. — Eh bien! te voilà justifié.

NAPOLÉON. — Papa, en quoi c'est-il fait, la justice?

LE GÉNÉRAL. — Messieurs, la justice ne devrait pas commettre de ces sortes d'erreurs.

GERTRUDE. — Elle a toujours quelque chose de fatal, la justice!.. Et on causera toujours en mal pour ce pauvre homme de votre arrivée ici.

RAMEL. — Madame, la justice criminelle n'a rien de fatal pour les innocents. Vous voyez que Champagne a été promptement mis en liberté.. (*En regardant Gertrude.*) Ceux qui vivent sans reproches, qui n'ont que des passions nobles, avouables, n'ont jamais rien à redouter de la justice.

GERTRUDE. — Monsieur, vous ne connaissez pas les gens de ce pays-ci.. Dans dix ans, on dira que Champagne a empoisonné sa femme, que la justice est venue.. et que sans notre protection...

LE GÉNÉRAL. — Allons, allons, Gertrude... ces messieurs ont fait leur devoir. (*Félix prépare sur un guéridon au fond à gauche ce qu'il faut pour le café.*) Messieurs, puis-je vous offrir une tasse de café?

LE JUGE. — Merci, général, l'urgence de cette affaire nous a fait partir à l'improviste, et ma femme m'attend pour dîner à Louviers.

(Il va au perron causer avec le médecin.)

LE GÉNÉRAL, *à Ramel.* — Et vous, monsieur, qui êtes l'ami de Ferdinand?

RAMEL. — Ah! vous avez en lui, général, le plus noble cœur, le plus probe garçon, et le plus charmant caractère que j'aie jamais rencontré.

PAULINE. — Il est bien aimable, ce procureur du roi!

GODARD. — Et pourquoi? Serait-ce parce qu'il fait l'éloge de M. Ferdinand... Tiens, tiens, tiens!

GERTRUDE, *à Ramel.* — Toutes les fois, monsieur, que vous aurez quelques instants à vous, venez voir M. de Charny. (*Au général.*) N'est ce pas, mon ami, nous en profiterons!

LE JUGE, *il revient du perron.* — M. de la Grandière, notre médecin, a reconnu, comme le docteur Vernon, que le décès a été causé par une attaque de choléra asiatique. Nous vous prions, madame la comtesse et vous, monsieur le comte, de nous excuser d'avoir troublé, pour un moment, votre charmant et paisible intérieur.

(Le général reconduit le juge.)

RAMEL, *à Gertrude sur le devant de la scène.* — Prenez garde, Dieu ne protége pas des tentatives aussi téméraires que la vôtre. J'ai tout deviné. Renoncez à Ferdinand, laissez lui la vie libre, et contentez-vous d'être heureuse femme et heureuse mère. Le sentier que vous suivez conduit au crime.

GERTRUDE. — Renoncer à lui, mais autant mourir!

RAMEL, *à part.* — Allons! je le vois, il faut enlever d'ici Ferdinand.

(Il fait un signe à Ferdinand, le prend sous le bras et sort avec lui.)

LE GÉNÉRAL. — Enfin nous en voilà débarrassés! (*A Gertrude.*) Fais servir le café.

GERTRUDE. — Pauline, sonne pour le café.

(Pauline sonne.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, moins FERDINAND, LE JUGE et BAUDRILLON.

GODARD. — Je vais savoir, dans l'instant, si Pauline aime M. Ferdinand. Ce gamin, qui demande en quoi est faite la justice, me paraît très-farceur, il me servira.

(Félix paraît.)

GERTRUDE — Le café.

(Félix apporte le guéridon où les tasses sont disposées.)

GODARD, *qui a pris Napoléon à part.* — Veux-tu faire une bonne farce?

NAPOLÉON. — Je crois bien. Vous en savez?

GODARD. — Viens, je vais te dire comment il faut t'y prendre.

(Godard va jusqu'au perron avec Napoléon.)

LE GÉNÉRAL. — Pauline, mon café (*Pauline le lui apporte.*) Il n'est pas assez sucré. (*Pauline lui donne du sucre.*) Merci, petite.

GERTRUDE. — Monsieur de Rimonville!

LE GÉNÉRAL. — Godard!...

GERTRUDE. — Monsieur de Rimonville!

LE GÉNÉRAL. — Godard, ma femme vous demande si vous voulez du café?

GODARD. — Volontiers, madame la comtesse.

(Il vient à une place d'où il peut observer Pauline.)

LE GÉNÉRAL. — Oh! que c'est agréable de prendre son café bien assis.

NAPOLÉON. — Maman, maman, mon bon ami Ferdinand vient de tomber, il s'est cassé la jambe, car on le porte.

VERNON. — Ah! bah!

LE GÉNÉRAL. — Quel malheur!

PAULINE. — Ah! mon Dieu!

(Elle tombe sur un fauteuil.)

GERTRUDE. — Que dis-tu donc là?

NAPOLÉON. — C'est pour rire! Je voulais voir si vous aimiez mon bon ami.

GERTRUDE. — C'est bien mal, ce que tu fais là; tu n'es pas capable d'inventer de pareilles noirceurs!

NAPOLÉON, *tout bas.* — C'est Godard.

GODARD. — Il est aimé, elle a été prise à ma souricière, qui est infaillible.

GERTRUDE, *à Godard, à qui elle tend un petit verre.* — Savez-vous, monsieur, que vous seriez un détestable précepteur! C'est bien mal à vous d'apprendre de semblables méchancetés à un enfant.

GODARD. — Vous trouverez que j'ai très-bien fait quand vous saurez que, par ce petit stratagème de société, j'ai pu découvrir mon rival.

(Il montre Ferdinand, qui entre.)

GERTRUDE, *elle laisse tomber le sucrier.* — Lui!

GODARD, *à part.* — Elle aussi!

GERTRUDE, *haut.* — Vous m'avez fait peur.

LE GÉNÉRAL, *qui s'est levé.* — Qu'as-tu donc, ma chère enfant?

GERTRUDE. — Rien, une autre espièglerie de monsieur, qui m'a dit que le procureur du roi revenait. Félix, emportez ce sucrier et donnez-en un autre.

LE DOCTEUR. — C'est la journée aux événements.

GERTRUDE. — Monsieur Ferdinand, vous allez avoir du sucre. (*A part.*) Il ne la regarde pas. (*Haut.*) Eh bien! Pauline, tu ne prends pas un morceau de sucre dans le café de ton père?

NAPOLÉON. — Ah bien! oui, elle est trop émue; elle a fait: ah!

PAULINE. — Veux-tu te taire, petit menteur, tu ne cesses de me taquiner.

(Elle s'assied sur son père et prend un canard.)

GERTRUDE. — Ce serait vrai ? et moi qui l'ai si bien habillée! (*A Godard*.) Si vous aviez raison, votre mariage se ferait dans quinze jours. (*Haut.*) Monsieur Ferdinand, votre café.

GODARD. — J'en ai donc pris deux dans ma souricière ! Et le général si calme, si tranquille, et cette maison si paisible .. Ça va devenir drôle. . je reste, je veux faire le whist ! Oh ! je n'épouse plus (*Montrant Ferdinand.*) En voilà-t-il un homme heureux ! aimé de deux femmes charmantes, délicieuses ! quel factotum ! Mais qu'a-t-il donc de plus que moi, qui ai quarante mille livres de rentes !

GERTRUDE. — Pauline ! ma fille, présente les cartes à ces messieurs pour le whist. Il est bientôt neuf heures... s'ils veulent faire leur partie, il ne faut pas perdre de temps. (*Pauline arrange les cartes.*) Allons, Napoléon, dites bonsoir à ces messieurs, et donnez bonne opinion de vous en ne gaminant pas comme vous faites tous les soirs.

NAPOLÉON. — Bonsoir, papa. Comment donc est faite la justice?

LE GÉNÉRAL. — Comme un aveugle ! bonne nuit, mon mignon !

NAPOLÉON. — Bonsoir, monsieur Vernon. De quoi est donc faite la justice ?

VERNON. — De tous nos crimes. Quand tu as commis une sottise, on te donne le fouet ; voilà la justice.

NAPOLÉON. — Je n'ai jamais eu le fouet.

VERNON. — On ne t'a jamais fait justice, alors !

NAPOLÉON. — Bonsoir, mon bon ami ! bonsoir, Pauline ! adieu, monsieur Godard...

GODARD. — De Rimonville.

NAPOLÉON. — Ai-je été gentil?

(Gertrude l'embrasse.)

LE GÉNÉRAL. — J'ai le roi.

VERNON. — Moi, la dame.

FERDINAND, *à Godard*. — Monsieur, nous sommes ensemble.

GERTRUDE, *voyant Marguerite*. — Dis bien tes prières, ne fais pas enrager Marguerite .. va, cher amour.

NAPOLÉON. — Tiens, cher amour !... en quoi c'est-y fait l'amour?

(Il s'en va.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, moins NAPOLÉON.

LE GÉNÉRAL. — Quand il se met dans ses questions, cet enfant-là, il est à mourir de rire.

GERTRUDE. — Il est souvent fort embarrassant de lui répondre. (*A Pauline.*) Viens là nous deux, nous allons finir notre ouvrage.

VERNON. — C'est à vous à donner, général.

LE GÉNÉRAL. — A moi... Tu devrais te marier, Vernon, nous irions chez toi comme tu viens ici, tu aurais tous les bonheurs de la famille. Voyez-vous, Godard, il n'y a pas dans le département un homme plus heureux que moi.

VERNON. — Quand on est en retard de soixante-sept ans sur le bonheur, on ne peut plus se rattraper. Je mourrai garçon.

(Les deux femmes se mettent à travailler à la même tapisserie.)

GERTRUDE, *avec Pauline sur le devant de la scène*. — Eh bien ! mon enfant, Godard m'a dit que tu l'avais reçu plus que froidement, c'est cependant un bien bon parti.

PAULINE. — Mon père, madame, me laisse la liberté de choisir moi-même un mari.

GERTRUDE. — Sais-tu ce que dira Godard? Il dira que tu l'as refusé parce que tu as déjà choisi quelqu'un.

PAULINE. — Si c'était vrai, mon père et vous, vous le sauriez. Quelle raison aurais-je de manquer de confiance en vous ?

GERTRUDE. — Qui sait? je ne t'en blâmerais pas. Vois-tu, ma chère Pauline, en fait d'amour, il y en a dont le secret est héroïquement gardé par les femmes, gardé au milieu des plus cruels supplices.

PAULINE, *à part, ramassant ses ciseaux, qu'elle a laissés tomber.* — Ferdinand m'avait bien dit de me défier d'elle... Est-elle insinuante !

GERTRUDE — Tu pourrais avoir dans le cœur un de ces amours-là ! Si un pareil malheur t'arrivait, compte sur moi... Je t'aime, vois-tu! je fléchirais ton père, il a quelque confiance en moi, je puis même beaucoup sur son esprit, sur son caractère. . ainsi, chère enfant, ouvre-moi ton cœur.

PAULINE. — Vous y lisez, madame, je ne vous cache rien.

LE GÉNÉRAL. — Vernon, qu'est-ce que tu fais donc ?

(Légers murmures. Pauline jette un regard vers la table de jeu.)

GERTRUDE, *à part*. — L'interrogation directe n'a pas réussi. (*Haut.*) Combien tu me rends heureuse ! car ce plaisant de petite ville, Godard, prétend que tu t'es presque évanouie quand il a fait dire exprès par Napoléon que Ferdinand s'était cassé la jambe... Ferdinand est un aimable jeune homme dans notre intimité depuis bientôt quatre ans ; quoi de plus naturel que cet attachement pour ce garçon, qui, non-seulement a de la naissance, mais encore des talents ?

PAULINE — C'est le commis de mon père.

GERTRUDE — Ah ! grâce à Dieu, tu ne l'aimes pas ; tu m'effrayais, car, ma chère, il est marié

PAULINE. — Tiens. il est marié ! pourquoi cache-t-il cela ? (*A part*.) Marié ! ce serait infâme, je le lui demanderai ce soir, je lui ferai le signal dont nous sommes convenus.

GERTRUDE, *à part* — Pas une fibre n'a tressailli dans sa figure ! Godard s'est trompé, ou cette enfant serait aussi forte que moi... (*Haut.*) Qu'as-tu, mon ange ?

PAULINE. — Oh ! rien

GERTRUDE, *lui mettant la main dans le dos*. — Tu as chaud ! là, vois-tu ? (*A part.*) Elle l'aime, c'est sûr... Mais lui, l'aime-t-il ? Oh ! je suis dans l'enfer.

PAULINE — Je me serai trop appliquée à l'ouvrage ! Et vous, qu'avez-vous?

GERTRUDE. — Rien ! Tu me demandais pourquoi Ferdidand cache son mariage?

PAULINE. — Ah ! oui !

GERTRUDE, *à part*. — Voyons si elle sait le secret de son nom. (*Haut.*) Parce que sa femme est tres-indiscrete et qu'elle l'aurait compromis.. Je ne puis t'en dire davantage.

PAULINE. — Compromis ! Et pourquoi compromis?

GERTRUDE, *se levant*. — Si elle l'aime, elle a un caractère de fer ! Mais où se seraient-ils vus ? Je ne la quitte pas le jour. Champagne le voit à toute heure à la fabrique... Non, c'est absurde... Si elle l'aime, elle l'aime à elle seule, comme font toutes les jeunes filles qui commencent à aimer un homme sans qu'il s'en aperçoive ; mais, s'ils sont d'intelligence, je l'ai frappée trop droit au cœur pour qu'elle ne lui parle pas, ne fût-ce que des yeux. Oh ! je ne les perdrai pas de vue.

GODARD. — Nous avons gagné, monsieur Ferdinand, à merveille !

(Ferdinand quitte le jeu et se dirige vers Gertrude.)

PAULINE, *à part*. — Je ne croyais pas qu'on pût souffrir autant sans mourir.

FERDINAND, *à Gertrude*. — Madame, c'est à vous à me remplacer.

GERTRUDE. — Pauline, prends ma place. (*A part.*) Je ne puis pas lui dire qu'il aime Pauline, ce serait lui en donner l'idée. Que faire ? (*A Ferdinand.*) Elle m'a tout avoué.

FERDINAND. — Quoi ?

GERTRUDE. — Mais tout !

FERDINAND. — Je ne comprends pas... Mademoiselle de Grandchamp...

GERTRUDE. — Oui.

FERDINAND. — Eh bien ! qu'a-t-elle fait ?

GERTRUDE. — Vous ne m'avez pas trahie ! Vous n'êtes pas d'intelligence pour me tuer ?

FERDINAND. — Vous tuer ? Elle !... moi ?

GERTRUDE. — Serais-je la victime d'une plaisanterie de Godard ?...

FERDINAND — Gertrude... Vous êtes folle.

GODARD, *à Pauline*. — Ah ! mademoiselle, vous faites des fautes.

PAULINE. — Vous avez beaucoup perdu, monsieur, a ne pas avoir ma belle-mère.

GERTRUDE. — Ferdinand, je ne sais où est l'erreur, où est la vérité ; mais ce que je sais, c'est que je préfère la mort à la perte de nos espérances.

FERDINAND. — Prenez garde. Depuis quelques jours le docteur nous oberve d'un œil bien malicieux.

GERTRUDE, *à part*. — Elle ne l'a pas regardé ! (*Haut.*) Oh ! elle épousera Godard, son père l'y forcera.

FERDINAND. — C'est un excellent parti que ce Godard.

LE GÉNÉRAL. — Il n'y a pas moyen d'y tenir. Ma fille fait fautes sur fautes ; et toi, Vernon, tu ne sais ce que tu joues, tu coupes mes rois.

VERNON. — Mon cher général, c'est pour rétablir l'équilibre.

LE GÉNÉRAL. — Ganache ! tiens, il est dix heures, nous ferons mieux d'aller dormir que de jouer comme cela. Ferdinand, faites-moi le plaisir de conduire Godard à son appartement. Quant à toi, Vernon, tu devrais coucher sous ton lit pour avoir coupé mes rois.

GODARD. — Mais il ne s'agit que de cinq francs, général.

LE GÉNÉRAL. — Et l'honneur ? (*A Vernon.*) Tiens, quoique tu aies mal joué, voilà ta canne et ton chapeau.

(Pauline prend une fleur à la jardinière et joue avec.)

GERTRUDE. — Un signal ! oh ! dussé-je me faire tuer par mon mari, je veillerai sur elle cette nuit.

FERDINAND, *qui a pris à Felix un bougeoir*. — Monsieur de Rimonville, je suis à vos ordres.

GODARD. — Je vous souhaite une bonne nuit, madame. Mes humbles hommages, mademoiselle. Bonsoir, général.

LE GÉNÉRAL. — Bonsoir, Godard.

GODARD. — De Rimonville... Docteur, je...

VERNON *le regarde et se mouche*. — Adieu, mon ami.

LE GÉNÉRAL, *reconduisant le docteur*. — Allons, à demain, Vernon, mais viens de bonne heure.

SCÈNE VI.

GERTRUDE, PAULINE, LE GÉNÉRAL.

GERTRUDE. — Mon ami, Pauline refuse Godard.

LE GÉNÉRAL. — Et quelles sont tes raisons, ma fille?

PAULINE. — Mais il ne me plaît pas assez pour que je fasse de lui un mari.

LE GÉNÉRAL. — Eh bien! nous en chercherons un autre; mais il faut en finir, car tu as vingt-deux ans, et l'on pourrait croire des choses désagréables pour toi, pour ma femme et pour moi.

PAULINE. — Il ne m'est donc pas permis de rester fille?

GERTRUDE. — Elle a fait un choix, mais elle ne veut peut-être le dire qu'à vous ; je vous laisse, confessez-la. (*A Pauline.*) Bonne nuit, mon enfant! cause avec ton père. (*A part.*) Je vais les écouter.

(Elle va fermer la porte et rentre dans sa chambre.)

SCÈNE VII.

LE GÉNÉRAL, PAULINE.

LE GÉNÉRAL, *à part.* — Confesser ma fille! Je suis tout à fait impropre à cette manœuvre. C'est elle qui me confessera. (*Haut.*) Pauline, viens là. (*Il la prend sur ses genoux.*) Bien, ma petite chatte. Crois-tu qu'un vieux troupier comme moi ne sache pas ce que signifie la résolution de rester fille?... Cela veut dire, dans toutes les langues, qu'une jeune personne veut se marier, mais à quelqu'un qu'elle aime.

PAULINE. — Papa, je te dirais bien quelque chose, mais je n'ai pas confiance en toi.

LE GÉNÉRAL. — Et pourquoi cela, mademoiselle?

PAULINE. — Tu dis tout à ta femme.

LE GÉNÉRAL. — Et tu as un secret de nature à ne pas être dit à un ange, à une femme qui t'a élevée, à ta seconde mère!

PAULINE. — Oh! si tu te fâches, je vais aller me coucher... Je croyais, moi, que le cœur d'un père devait être un asile sûr pour une fille.

LE GÉNÉRAL. — Oh! câline. Allons, pour toi je vais me faire doux.

PAULINE. — Oh! que tu es bon! Eh bien! si j'aimais le fils d'un de ceux que tu maudis!

LE GÉNÉRAL, *il se lève brusquement et repousse sa fille.* — Je te maudirais!

PAULINE. — En voilà de la douceur, là!

(Gertrude paraît.)

LE GÉNÉRAL. — Mon enfant, il est des sentiments qu'il ne faut jamais éveiller en moi; tu le sais, c'est ma vie. Veux-tu la mort de ton père?

PAULINE. — Oh!

LE GÉNÉRAL. — Chère enfant, j'ai fait mon temps... Tiens, mon sort est à envier près de toi, près de Gertrude. Eh bien! quelque douce et charmante que soit mon existence, je la quitterais sans regret si, la quittant, je te rendais heureuse; car nous devons le bonheur à ceux à qui nous avons donné la vie.

PAULINE *voit la porte entrebâillée.* — Ah! elle écoute. (*Haut.*) Mon père, il n'en est rien, rassurez-vous. Mais enfin voyons... si cela était et que ce fût un sentiment si violent que j'en dusse mourir?...

LE GÉNÉRAL. — Il faudrait ne m'en rien dire, ce serait plus sage, et attendre ma mort. Et encore, s'il n'y a rien de plus sacré, de plus aimé, après Dieu et la patrie, pour les pères que leurs enfants, les enfants, à leur tour, doivent tenir pour saintes les volontés de leurs pères, et ne jamais leur désobéir, même après leur mort. Si tu n'étais pas fidèle à cette haine, je sortirais, je crois, de mon cercueil pour te maudire.

PAULINE, *elle embrasse son père.* — Oh! méchant! méchant! Eh bien! je saurai maintenant si tu es discret. Jure moi sur ton honneur de ne pas dire un mot de ceci.

LE GÉNÉRAL. — Je te le promets. Mais quelle raison as-tu donc de te défier de Gertrude?

PAULINE. — Tu ne me croirais pas.

LE GÉNÉRAL. — Ton intention est-elle de tourmenter ton père?

PAULINE. — Non... A quoi tiens-tu le plus : à ta haine contre les traîtres ou à ton honneur?

LE GÉNÉRAL. — A l'un comme à l'autre, c'est le même principe.

PAULINE. — Eh bien! si tu manques à l'honneur en manquant à ton serment, tu pourras manquer à ta haine. Voilà tout ce que je voulais savoir.

LE GÉNÉRAL. — Si les femmes sont angéliques, elles ont aussi quelque chose d'infernal. Dites-moi qui souffle de pareilles idées à une fille innocente comme la mienne. Voilà comme elles nous mènent par le...

PAULINE. — Bonne nuit, mon père.

LE GÉNÉRAL. — Hum! méchante enfant.

PAULINE. — Sois discret, ou je t'amène un gendre à te faire frémir.

(Elle rentre chez elle.)

SCÈNE VIII.

LE GÉNÉRAL, *seul.*

Il y a certainement un mot à cette énigme, il faut le trouver ; oui, le trouver à nous deux Gertrude.

SCÈNE IX.

La scène change. La chambre de Pauline. C'est une petite chambre simple, le lit au fond, une table ronde à gauche. Il existe une sortie dérobée à gauche, et l'entrée est à droite.

PAULINE.

Enfin me voilà seule, je puis ne plus me contraindre. Marié!!! mon Ferdinand marié! Ce serait le plus lâche, le plus infâme, le plus vil des hommes, je le tuerais! — Le tuer! non, mais je ne survivrais pas une heure à cette certitude. Ma belle-mère m'est odieuse. Ah! si elle devient mon ennemie, elle aura la guerre, et je la lui ferai bonne. Ce sera terrible : je dirai tout ce que je sais à mon père. (*Elle regarde à sa montre.*) Onze heures et demie, il ne peut venir qu'à minuit, quand tout dort. Pauvre Ferdinand, risquer sa vie ainsi pour une heure de causerie avec sa future! est-ce aimer! On ne fait pas de telles entreprises pour toutes les femmes; aussi de quoi ne serais-je pas capable pour lui? Si mon père nous surprenait, ce serait moi qui recevrais le premier coup. Oh! douter de l'homme qu'on aime, c'est, je crois, un plus cruel supplice que de le perdre. La mort, on l'y suit; mais le doute... c'est la séparation. Ah! je l'entends.

SCÈNE X.

FERDINAND, PAULINE. (*Elle pousse les verrous.*)

PAULINE. — Es-tu marié?

FERDINAND. — Quelle plaisanterie!... ne te l'aurais-je pas dit?

PAULINE. — Ah! (*Elle tombe sur un fauteuil, puis à genoux.*) Sainte Vierge! quel vœu vous faire? (*Elle embrasse la main de Ferdinand.*) Et toi, sois mille fois béni!

FERDINAND. — Mais qui t'a dit une pareille folie?

PAULINE. — Ma belle-mère.

FERDINAND. — Elle sait tout, ou, si elle ne le sait pas, elle va nous espionner et tout découvrir, car les soupçons chez les femmes comme elle, c'est la certitude. Écoute-moi, Pauline, les instants sont précieux. C'est madame de Grandchamp qui m'a fait venir dans cette maison.

PAULINE. — Et pourquoi?

FERDINAND. — Parce qu'elle m'aime.

PAULINE. — Quelle horreur!... Eh bien! et mon père?

FERDINAND. — Elle m'aimait avant de se marier.

PAULINE. — Elle t'aime, mais toi, l'aimes-tu?

FERDINAND. — Serais-je resté dans cette maison?

PAULINE. — Elle t'aime encore?

FERDINAND. — Malheureusement toujours. Elle a été, je dois te l'avouer, ma première inclination : mais je la hais aujourd'hui de toutes les puissances de mon âme, et je cherche pourquoi. Est-ce parce que je t'aime, et que tout véritable et pur amour est de sa nature exclusif? Est-ce que la comparaison d'un ange de pureté tel que toi et d'un démon comme elle me pousse autant à la haine du mal qu'à l'amour de toi, mon bien, mon bonheur, mon joli trésor? Je ne sais; mais je la hais, et je t'aime à ne pas regretter de mourir si ton père

me tuait, car une de nos causeries, une heure passée là, près de toi, me semble, même après qu'elle s'est écoulée, toute une vie.

PAULINE. — Oh! parle, parle toujours. Tu m'as rassurée. Après t'avoir entendu, je te pardonne le mal que tu m'as fait en m'apprenant que je ne suis pas ton premier, ton seul amour, comme tu es le mien. C'est une illusion perdue, que veux-tu? Ne te fâche pas. Les jeunes filles sont folles, elles n'ont d'ambition que dans leur amour, et elles voudraient avoir le passé comme elles ont l'avenir de celui qu'elles aiment. Tu la hais! Voilà pour moi plus d'amour dans une parole que toutes les preuves que tu m'en as données en deux ans. Si tu savais avec quelle cruauté cette marâtre m'a mise à la question! Je me vengerai.

FERDINAND. — Prends garde, elle est bien dangereuse. Elle gouverne ton père, elle est femme à livrer un combat mortel.

PAULINE. — Mortel, c'est ce que je veux.

FERDINAND. — De la prudence, ma chère Pauline. Nous voulons être l'un à l'autre, n'est-ce pas? eh bien! mon ami le procureur du roi est d'avis que pour triompher des difficultés qui nous séparent il faut avoir la force de nous quitter pendant quelque temps.

PAULINE. — Oh! donne-moi deux jours, et j'aurai tout obtenu de mon père.

FERDINAND. — Tu ne connais pas madame de Grandchamp. Elle a trop fait pour ne pas te perdre, et elle osera tout. Aussi ne partirai-je pas sans te donner des armes terribles contre elle.

PAULINE. — Donne, donne.

FERDINAND. — Pas encore. Promets-moi de n'en faire usage que si ta vie est menacée, car c'est un crime contre la délicatesse que je commettrai. Mais il s'agit de toi.

PAULINE. — Qu'est-ce donc?

FERDINAND. — Les lettres qu'elle m'a écrites avant son mariage et quelques-unes après; je te les remettrai demain. Pauline, ne les lis pas; jure-le-moi par notre amour, par notre bonheur. Il suffira, si la nécessité le voulait absolument, qu'elle sache que tu les as en ta possession, et tu la verras trembler, ramper à tes pieds; car alors toutes ses machinations tomberont. Mais que ce soit ta dernière ressource, et surtout cache-les bien.

PAULINE. — Quel duel!

FERDINAND. — Terrible! Maintenant, Pauline, garde avec courage, comme tu l'as fait, le secret de notre amour. Attends, pour l'avouer, qu'il ne puisse se nier.

PAULINE. — Ah! pourquoi ton père a-t-il trahi l'empereur! Mon Dieu! si les pères savaient combien leurs enfants sont punis de leurs fautes, il n'y aurait que de braves gens!

FERDINAND. — Peut-être est-ce notre dernière joie que ce triste entretien!... Soyons-nous fidèles, malgré le temps et la distance. Moi parti, ne seras-tu pas plus forte auprès de ton père?

PAULINE, *à part*. — Je le rejoindrai. (*Haut.*) Tiens, je ne pleure plus : je suis courageuse, dis? Ton ami sera dans le secret de ton asile?

FERDINAND. — Eugène sera notre intermédiaire.

PAULINE. — Et ces lettres?

FERDINAND. — Demain! demain!... Mais où les cacheras-tu?

PAULINE. — Je les garderai sur moi.

FERDINAND. — Eh bien! adieu.

PAULINE. — Non, pas encore.

FERDINAND. — Un instant peut nous perdre...

PAULINE. — On nous unir pour la vie... Tiens, laisse-moi te reconduire : je ne suis tranquille que lorsque je te vois dans le jardin. Viens, viens.

FERDINAND. — Un dernier coup d'œil à cette chambre de jeune fille, où tu penseras à moi... où tout parle de toi.

SCÈNE XI.

La scène change et représente la première décoration.

PAULINE, *sur le perron;* GERTRUDE, *à la porte du salon.*

GERTRUDE. — Elle le reconduit jusque dans le jardin... Il me trompait! elle aussi!... (*Elle prend Pauline par la main et l'amène sur le devant de la scène.*) Direz-vous, mademoiselle, que vous ne l'aimez pas?

PAULINE. — Madame, moi, je ne trompe personne.

GERTRUDE. — Vous trompez votre père.

PAULINE. — Et vous, madame?

GERTRUDE. — D'accord... tous deux... contre moi!... Oh! je vais...

PAULINE. — Vous ne ferez rien, madame, ni contre moi, ni contre lui.

GERTRUDE. — Ne me forcez pas à déployer mon pouvoir! Vous devez obéir à votre père, et... il m'obéit.

PAULINE. — Nous verrons!

GERTRUDE. — Son sang-froid me fait bondir le cœur! Mon sang pétille dans mes veines! Je vois du noir devant mes yeux! Sais-tu que je préfère la mort à la vie sans lui?

PAULINE. — Et moi aussi, madame. Mais moi, je suis libre, je n'ai pas juré, comme vous, d'être fidèle à un mari... Et votre mari... c'est mon père!

GERTRUDE, *aux genoux de Pauline.* — Que t'ai-je fait? Je t'ai aimée... je t'ai élevée, j'ai été bonne mère.

PAULINE. — Soyez épouse fidèle, et je me tairai.

GERTRUDE. — Eh! parle, parle tant que tu voudras!... Ah! la lutte commence.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LE GÉNÉRAL.

LE GÉNÉRAL. — Ah çà! que se passe-t-il donc ici?

GERTRUDE. — Trouve-toi mal! allons donc! (*Elle la renverse.*) Il y a, mon ami, que j'ai entendu des gémissements. Notre chère enfant appelait au secours : elle était asphyxiée par les fleurs de sa chambre.

PAULINE. — Oui, papa... Marguerite avait oublié d'ôter la jardinière, et je me mourais.

GERTRUDE. — Viens, ma fille, viens prendre l'air.

(Elles veulent aller à la porte.)

LE GÉNÉRAL. — Restez un moment... Eh bien! où donc avez-vous mis les fleurs?

PAULINE, *à Gertrude.* — Je ne sais pas où madame les a portées.

GERTRUDE. — Là, dans le jardin.

(Le général sort brusquement après avoir déposé son bougeoir sur la table de jeu au fond à gauche.)

SCÈNE XIII.

PAULINE, GERTRUDE.

GERTRUDE. — Rentrez dans votre chambre, enfermez-vous-y : je prends tout sur moi. (*Pauline rentre.*) Je l'attends!

(Elle rentre.)

LE GÉNÉRAL, *revenant du jardin.* — Je n'ai trouvé de jardinière nulle part... Décidément, il se passe quelque chose d'extraordinaire ici. Gertrude!... Personne! Ah! madame de Grandchamp, vous allez me dire... Il serait plaisant que ma femme et ma fille se jouassent de moi!

(Il reprend son bougeoir et entre chez Gertrude. — Le rideau baisse pendant quelques instants pour indiquer l'entr'acte, puis le jour revient.)

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

GERTRUDE, seule d'abord; puis CHAMPAGNE.

(Gertrude remonte elle-même une jardinière par le perron et la dépose dans la première pièce.)

GERTRUDE. — Ai-je eu de la peine à endormir ses soupçons! Encore une ou deux scènes de ce genre, et je ne serai plus maîtresse de son esprit. Mais j'ai conquis un moment de liberté... Pourvu que Pauline ne vienne pas me troubler... Oh! elle doit dormir... elle s'est couchée si tard!... Serait-il possible de l'enfermer? (*Elle va voir la porte de la chambre de Pauline.*) Non...

CHAMPAGNE, *entrant.* — M. Ferdinand va venir, madame.

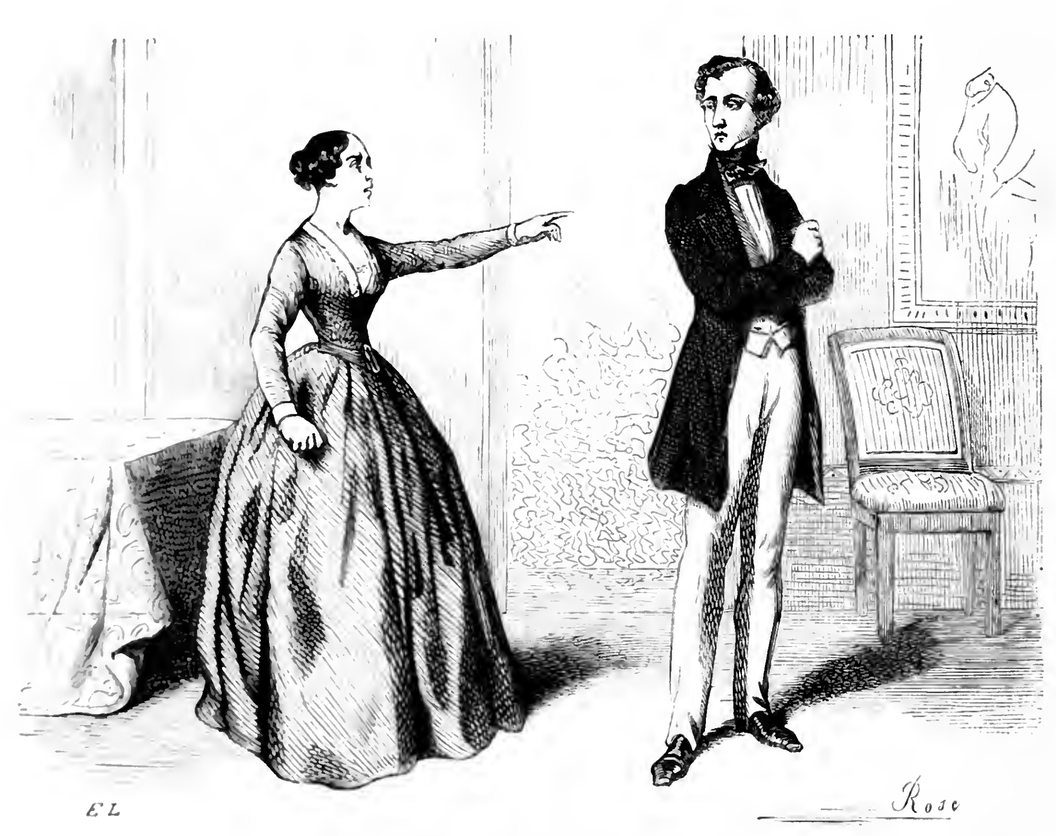
GERTRUDE. — Merci, Champagne. Il s'est couché bien tard, hier?

CHAMPAGNE. — M. Ferdinand fait, comme vous le savez, sa ronde toutes les nuits, et il est rentré vers une heure et demie du matin. Je couche au-dessus de lui, je l'entends.

GERTRUDE. — Se couche-t-il quelquefois plus tard?

CHAMPAGNE. — Quelquefois. C'est selon le temps qu'il met à faire sa ronde.

GERTRUDE. — Bien, merci. (*Champagne sort.*) Pour prix d'un sacrifice qui dure depuis douze ans, et dont les douleurs ne peuvent être comprises que par des femmes : car les hommes devinent-ils jamais de pareilles tortures? Qu'avais-je demandé? bien peu! Le savoir là, près de moi, sans autre plaisir qu'un regard furtif de temps en temps. Je ne voulais que cette certitude d'être attendue... certitude qui nous suffit, à nous autres, pour qui l'amour pur, céleste, est un rêve irréalisable. Les hommes ne se croient aimés que quand ils nous ont fait tomber dans la fange! Et voilà comme il me récompense! il a des rendez-vous, la nuit, avec cette sotte de fille!... Eh bien! il va me prononcer mon arrêt de mort en face, et, s'il en a le courage, j'aurai celui de les désunir à jamais, à l'instant : j'en ai trouvé le moyen... Ah! le voici... Je me sens défaillir... Mon Dieu! pourquoi nous faites-vous donc tant aimer un homme qui ne nous aime plus!



Oh! épargnez-vous un mensonge : je vous ai vu...

SCÈNE II.

FERDINAND, GERTRUDE.

GERTRUDE. — Hier, vous me trompiez! Vous êtes venu, cette nuit, ici, par ce salon, avec une fausse clef, voir Pauline, au risque de vous faire tuer par M. de Grandchamp!... Oh! épargnez-vous un mensonge : je vous ai vu, j'ai surpris Pauline au retour de votre promenade nocturne. Vous avez fait un choix dont je ne puis pas vous féliciter. Si vous aviez pu nous entendre hier, à cette place, voir l'audace de cette fille, le front avec lequel elle m'a tout nié, vous trembleriez pour votre avenir, cet avenir qui m'appartient, et pour lequel j'ai vendu corps et âme.

FERDINAND, *à part.* — L'avalanche des reproches! (*Haut.*) Tâchons, Gertrude, de nous conduire sagement l'un et l'autre; évitons surtout les vulgarités... Jamais je n'oublierai ce que vous avez été pour moi. Je vous aime encore d'une amitié sincère, dévouée, absolue; mais je n'ai plus d'amour.

GERTRUDE. — Depuis dix-huit mois?

FERDINAND. — Depuis trois ans.

GERTRUDE. — Mais, alors, avouez donc que j'ai le droit de haïr et de combattre votre amour pour Pauline; car cette passion vous a rendu lâche et criminel envers moi!

FERDINAND. — Madame!

GERTRUDE. — Oui, vous m'avez trompée... En restant ici entre nous deux, vous m'avez fait revêtir un caractère qui n'est pas le mien. Je suis violente, vous le savez... La violence est franche, et je marche dans une voie de tromperies infâmes. Vous ne savez donc pas ce que c'est que d'avoir à trouver de nouveaux mensonges chaque jour, à l'improviste; de mentir avec un poignard dans le cœur?... Oh! le mensonge! mais c'est pour nous la punition du bonheur! C'est une honte si l'on réussit; c'est la mort si l'on échoue. Et vous... vous... les hommes vous envient de vous faire aimer par les femmes! Vous serez applaudi là où je serai méprisée! Et vous ne voulez pas que je me défende! et vous n'avez que d'amères paroles pour une femme qui vous a tout caché : remords, larmes!... J'ai gardé pour moi seule la colère du ciel; je descendais seule dans les abîmes de mon âme, creusée par les douleurs; et, tandis que le repentir me mordait le cœur, je n'avais pour vous que des regards pleins de tendresse, une physionomie gaie. Tenez, Ferdinand, ne dédaignez pas une esclave si bien apprivoisée.

FERDINAND, *à part.* — Il faut en finir. (*Haut.*) Écoutez, Gertrude, quand nous nous sommes rencontrés, la jeunesse seule nous a réunis. J'ai cédé, si vous le voulez, à un mouvement d'égoïsme qui se trouve au fond du cœur de tous les hommes, à leur insu, caché sous les fleurs des premiers désirs. On a tant de turbulence dans les sentiments à vingt-deux ans! L'enivrement auquel nous sommes en proie

ne nous permet de réfléchir ni à la vie comme elle est, ni à ses conditions sérieuses...

GERTRUDE, *à part.* — Comme il raisonne tranquillement ! Ah ! il est infâme !

FERDINAND. — Et alors je vous ai aimée avec candeur, avec un entier abandon. Mais depuis !... depuis, la vie a changé d'aspect pour nous deux. Si donc je suis resté sous ce toit, où je n'aurais jamais dû venir, c'est que j'avais choisi dans Pauline la seule femme avec laquelle il me soit possible de finir mes jours. Allons, Gertrude, ne vous brisez pas contre cet arrêt du ciel ; ne tourmentez pas deux êtres qui vous demandent leur bonheur, qui vous aimeront bien.

GERTRUDE. — Ah ! vous êtes le martyr, et moi... moi, je suis le bourreau !... Mais ne serais-je pas votre femme aujourd'hui, si je n'avais pas, il y a douze ans, préféré votre bonheur à mon amour?

FERDINAND. — Eh bien ! faites aujourd'hui la même chose en me laissant ma liberté.

GERTRUDE. — La liberté d'en aimer un autre !... Il ne s'agissait pas de ça il y a douze ans... Mais je vais en mourir.

FERDINAND. — On meurt d'amour dans les poésies ; mais, dans la vie ordinaire, on se console.

GERTRUDE. — Ne mourez-vous pas, vous autres, pour votre honneur outragé, pour un mot, pour un geste ?... Eh bien ! il y a des femmes qui savent mourir pour leur amour, quand cet amour est un trésor où elles ont tout placé, quand c'est toute leur vie ; et je suis de ces femmes-là, moi !... Depuis que vous êtes sous ce toit, Ferdinand, j'ai craint une catastrophe à toute heure... Eh bien ! j'avais toujours sur moi le moyen de quitter la vie à l'instant s'il nous arrivait malheur. Tenez (*elle montre un flacon*), voilà comment j'ai vécu !

FERDINAND. — Ah ! voici les larmes !

GERTRUDE. — Je m'étais promis de les maîtriser : elles m'étouffent ; mais aussi vous me parlez avec cette froide politesse qui est votre dernière insulte, à vous autres, pour un amour que vous rebutez ; vous ne me témoignez pas la moindre sympathie ; vous voudriez me voir morte, et vous seriez débarrassé... Mais, Ferdinand, tu ne me connais pas ! J'avouerai tout dans une lettre au général, que je ne veux plus tromper... Cela me lasse, moi, le mensonge. Je prendrai mon enfant, je viendrai chez toi, nous partirons ensemble. Plus de Pauline !

FERDINAND. — Si vous faites cela, je me tuerai.

GERTRUDE. — Et moi aussi... Nous serons réunis par la mort, et tu ne seras pas à elle.

FERDINAND, *à part.* — Quel caractère infernal !

GERTRUDE. — Et d'ailleurs, la barrière qui vous sépare de Pauline peut ne jamais s'abaisser... Que feriez-vous ?

FERDINAND. — Pauline saura rester libre.

GERTRUDE. — Mais si son père la mariait ?..

FERDINAND. — J'en mourrais !

GERTRUDE. — On meurt d'amour dans les poésies, dans la vie ordinaire on se console ; et... on fait son devoir, en gardant celle dont on a pris la vie.

LE GÉNÉRAL, *au dehors.* — Gertrude ! Gertrude !

GERTRUDE. — J'entends, monsieur. (*Le général paraît.*) Ainsi, monsieur Ferdinand, expédiez vos affaires pour revenir promptement, je vous attends.



Le général paraît.

SCÈNE III.

LE GÉNÉRAL, GERTRUDE, puis PAULINE.

LE GÉNÉRAL. — Une conférence de si grand matin avec Ferdinand ! de quoi s'agit-il donc ? de la fabrique !

GERTRUDE. — De quoi il s'agit ? je vais vous le dire, car... vous êtes bien comme votre fils, quand vous vous mettez dans vos questions, il faut vous répondre absolument ! Je me suis imaginée que Ferdinand est pour quelque chose dans le refus de Pauline d'épouser Godard.

LE GÉNÉRAL. — Tiens ! tu pourrais avoir raison.

GERTRUDE. — J'ai fait venir M. Ferdinand pour éclaircir mes soupçons, et vous avez interrompu notre entretien, au moment où j'allais peut-être savoir quelque chose.

(Pauline entr'ouvre sa porte.)

LE GÉNÉRAL. — Mais, si ma fille aime M. Ferdinand...

PAULINE. — Écoutons.

LE GÉNÉRAL. — Je ne vois pas pourquoi hier, quand je la questionnais d'un ton paternel, avec douceur, elle m'aurait caché, libre comme je la laisse, un sentiment si naturel.

GERTRUDE. — C'est que vous vous y êtes mal pris! ou vous l'avez questionnée dans un moment où elle hésitait... Le cœur des jeunes filles, mais c'est plein de contradictions.

LE GÉNÉRAL. — Au fait, pourquoi pas? ce jeune homme travaille comme un lion, il est honnête, il est probablement d'une bonne famille.

PAULINE. — Oh! j'y suis!

(Elle rentre.)

LE GÉNÉRAL. — Il nous donnera des renseignements, il est là-dessus d'une discrétion; mais tu dois la connaître, sa famille, car c'est toi qui nous as trouvé ce trésor.

GERTRUDE. — Je te l'ai proposé sur la recommandation de la vieille madame Morin.

LE GÉNÉRAL. — Elle est morte!

GERTRUDE, *à part.* — C'est bien pour cela que je la cite... (*Haut.*) Elle m'a dit qu'il a sa mère, madame de Charny, pour laquelle il est d'une piété filiale admirable, elle est en Bretagne, et d'une vieille famille de ce pays-là... les Charny.

LE GÉNÉRAL. — Les Charny... Enfin, s'il aime Pauline et si Pauline l'aime, moi, malgré la fortune de Godard, je lui préférerais pour gendre... Ferdinand connaît la fabrication, il m'achèterait mon établissement avec la dot de Pauline, ça irait tout seul. Il n'a qu'à nous dire d'où il vient, ce qu'il est, ce qu'était son père... Mais nous verrons sa mère.

GERTRUDE. — Madame Charny?

LE GÉNÉRAL. — Oui, madame Charny.... N'est-elle pas près de Saint-Malo?... ce n'est pas au bout du monde...

GERTRUDE. — Mettez-y de la finesse, un peu de votre ruse de vieux soldat, de la douceur, et vous saurez si cette enfant...

LE GÉNÉRAL. — Et pourquoi me fâcherais-je?... Voilà, sans doute, Pauline...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MARGUERITE, puis PAULINE.

LE GÉNÉRAL. — Ah! c'est vous, Marguerite... Vous avez failli causer cette nuit la mort de ma fille par une inadvertance... vous avez oublié...

MARGUERITE. — Moi, général, la mort de mon enfant!

LE GÉNÉRAL. — Vous avez oublié d'ôter la jardinière où il se trouvait des plantes à odeurs fortes, elle en a été presque asphyxiée...

MARGUERITE. — Par exemple!... J'ai ôté la jardinière avant l'arrivée de M. Godard, et madame a dû voir qu'elle n'y était déjà plus quand nous avons habillé mademoiselle...

GERTRUDE. — Vous vous trompez, elle y était...

MARGUERITE, *à part.* — En voilà une sévère!... (*Haut.*) Madame a voulu mettre des fleurs naturelles dans les cheveux de mademoiselle, et a dit : Tiens, la jardinière n'y est plus...

GERTRUDE. — Vous inventez!... Voyons, où l'avez-vous portée?

MARGUERITE. — Au bas du perron.

GERTRUDE, *au général.* — L'y avez-vous trouvée cette nuit?

LE GÉNÉRAL. — Non!

GERTRUDE. — Je l'ai ôtée de la chambre moi-même cette nuit, et l'ai mise là.

(Elle montre la jardinière sur le perron.)

MARGUERITE, *au général.* — Monsieur, je vous jure par mon salut éternel...

GERTRUDE. — Ne jurez pas!... (*Appelant.*) Pauline!

LE GÉNÉRAL. — Pauline!...

(Elle paraît.)

GERTRUDE. — La jardinière était-elle chez toi cette nuit?

PAULINE. — Oui... Marguerite, ma pauvre vieille, tu l'auras oubliée...

MARGUERITE. — Dites donc, mademoiselle, qu'on l'y aura reportée exprès pour vous rendre malade!

GERTRUDE. — Qu'est-ce que c'est que ce *on?*...

LE GÉNÉRAL. — Vieille folle, si vous manquez de mémoire, il ne faut, du moins, accuser personne!...

PAULINE, *à Marguerite.* — Tais-toi! (*Haut.*) Marguerite, elle y était! Tu l'as oubliée...

MARGUERITE. — C'est vrai, monsieur, je confonds avec avant-hier...

LE GÉNÉRAL, *à part.* — Elle est chez moi depuis vingt ans... son insistance me semble singulière... (*Il prend Marguerite à part.*) Voyons... et l'histoire des fleurs dans la coiffure?...

MARGUERITE, *à qui Pauline fait des signes.* — Monsieur, c'est moi qui aurai dit cela... Je suis si vieille, que la mémoire me manque...

LE GÉNÉRAL. — Mais alors, pourquoi supposer qu'une mauvaise pensée puisse venir à quelqu'un dans la maison?...

PAULINE. — Laissez-la mon père! Elle a tant d'affection pour moi, cette bonne Marguerite, qu'elle en est quelquefois folle...

MARGUERITE, *à part.* — Je suis sûre d'avoir ôté la jardinière...

LE GÉNÉRAL, *à part.* — Pourquoi ma femme et ma fille me tromperaient-elles?... Un vieux troupier comme moi ne se laisse pas malmener dans les feux de file, il y a décidément du louche...

GERTRUDE. — Marguerite, nous prendrons le thé ici, quand M. Godard sera descendu... Dites à Félix d'apporter ici tous les journaux.

MARGUERITE. — Bien, madame.

SCÈNE V.

GERTRUDE, LE GÉNÉRAL, PAULINE.

LE GÉNÉRAL. (*Il embrasse sa fille.*) — Tu ne m'as seulement pas dit bonjour, fille dénaturée!

PAULINE. (*Elle l'embrasse.*) — Mais aussi, tu commences par quereller à propos de rien... Je vous déclare, monsieur mon père, que je vais entreprendre votre éducation... Il est bien temps, à ton âge, de te calmer le sang... Un jeune homme n'est pas si vif que toi! Tu as fait peur à Marguerite, et, quand les femmes ont peur, elles font des petits mensonges, et l'on ne sait rien...

LE GÉNÉRAL, *à part.* — Tirez-vous de là! (*Haut.*) Votre conduite, mademoiselle ma fille, n'est pas de nature à me calmer le sang... Je veux te marier, je te propose un homme jeune...

PAULINE. — Beau, surtout, et bien élevé!

LE GÉNÉRAL. — Allons, silence, quand votre père vous parle, mademoiselle. Un homme qui possède une magnifique fortune, au moins sextuple de la vôtre, et tu le refuses... Tu le peux, je te laisse libre, mais, si tu ne veux pas de Godard, dis-moi qui tu choisis, d'autant plus que je le sais.

PAULINE. — Ah! mon père... vous êtes plus clairvoyant que moi... Qui est-ce?

LE GÉNÉRAL. — Un homme de trente à trente-cinq ans, qui me plaît à moi, plus que Godard, quoiqu'il soit sans fortune... Il fait déjà partie de la famille.

PAULINE. — Je ne vous vois pas de parents ici.

LE GÉNÉRAL. — Qu'as-tu donc contre ce pauvre Ferdinand pour ne pas vouloir...

PAULINE. — Ah! ah! qui vous a fait ce conte-là, je parie que c'est madame de Grandchamp.

LE GÉNÉRAL. — Un conte! ce n'est donc pas vrai; tu n'as jamais pensé à ce brave garçon?

PAULINE. — Jamais!

GERTRUDE, *à part.* — Elle ment! observez-la.

PAULINE. — Madame a sans doute des raisons de me supposer un attachement pour le commis de mon père. Oh! je le vois, elle te fera dire : Si votre cœur, ma fille, n'a point de préférence, épousez Godard! (*A Gertrude.*) Ce trait, madame, est infâme! me faire abjurer mon amour devant mon père! Oh! je me vengerai!

GERTRUDE. — A votre aise; mais vous épouserez Godard.

LE GÉNÉRAL, *à part.* — Seraient-elles mal ensemble... Je vais interroger Ferdinand. (*Haut.*) Que dites-vous donc entre vous?

GERTRUDE. — Ta fille, mon ami, m'en veut de ce que j'ai pu la croire éprise d'un subalterne, elle en est profondément humiliée.

LE GÉNÉRAL. — C'est décidé, tu ne l'aimes pas?

PAULINE. — Mon père, je... je ne vous demande pas à me marier! je suis heureuse! la seule chose que Dieu nous ait donné en propre à nous autres femmes, c'est notre cœur... Je ne comprends pas pourquoi madame de Grandchamp, qui n'est pas ma mère, se mêle de mes sentiments.

GERTRUDE. — Mon enfant, je ne veux que votre bonheur. Je suis votre belle-mère, je le sais; mais si vous aviez aimé Ferdinand, j'aurais...

LE GÉNÉRAL, *baisant la main de Gertrude.* — Que tu es bonne!

PAULINE, *à part.* — J'étouffe!... Ah! je voudrais lui faire bien du mal!

GERTRUDE. — Oui, je me serais jetée aux pieds de votre père pour obtenir son consentement, s'il l'avait refusé

LE GÉNÉRAL. — Voici Ferdinand. (*A part.*) Je vais le questionner à ma manière, je saurai peut être quelque chose.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, FERDINAND.

LE GÉNÉRAL, *à part.* — Venez ici, mon ami, là. — Voilà trois ans et demi que vous êtes avec nous, et je vous dois de pouvoir dormir tranquillement malgré les soucis d'un commerce considérable. Vous êtes maintenant presque autant que moi le maître de ma fabrique, vous vous êtes contenté d'appointements assez ronds, il est vrai, mais qui ne sont peut être pas en harmonie avec les services que vous m'avez rendus. J'ai deviné d'où vous vient ce désintéressement.

FERDINAND. — De mon caractère, général!

LE GÉNÉRAL. — Soit!..... mais le cœur y est pour beaucoup, hein?... Allons. Ferdinand, vous connaissez ma façon de penser sur les rangs de la société, sur les distinctions; nous sommes tous fils de nos œuvres : j'ai été soldat. Ayez donc confiance en moi! On m'a tout dit... vous aimez une petite personne, ici... si vous lui plaisez, elle est à vous. Ma femme a plaidé votre cause, et je dois vous dire qu'elle est gagnée dans mon cœur.

FERDINAND. — Vrai, général? madame de Grandchamp a plaidé ma cause!... Ah! madame! (*Il tombe à ses genoux.*) Ah! je reconnais là votre grandeur d'âme! Vous êtes sublime, vous êtes un ange! (*Courant se jeter aux genoux de Pauline.*) Pauline, ma Pauline!

GERTRUDE, *au général.* — J'ai deviné, il aime Pauline.

PAULINE. — Monsieur, vous ai-je jamais, par un seul regard, par une seule parole, donné le droit de dire ainsi mon nom? Je suis on ne peut plus étonnée de vous avoir inspiré des sentiments qui peuvent flatter d'autres personnes, mais que je ne partage pas... J'ai de plus hautes ambitions

LE GÉNÉRAL. — Pauline, mon enfant, tu es plus que sévère... Voyons, n'est-ce pas quelque malentendu... Ferdinand, venez ici, plus près...

FERDINAND. — Comment, mademoiselle, quand madame votre belle-mère, quand monsieur votre père sont d'accord...

PAULINE, *à Ferdinand.* — Perdus.

LE GÉNÉRAL. — Ah! je vais faire le tyran. — Dites-moi, Ferdinand, vous avez sans doute une famille honorable?...

PAULINE, *à Ferdinand.* — Là!

LE GÉNÉRAL. — Votre père, bien certainement, exerçait une profession au moins égale à celle du mien, qui était sergent du guet.

GERTRUDE, *à part.* — Les voilà séparés à jamais.

FERDINAND. — Ah! (*A Gertrude.*) Je vous comprends. (*Au général.*) Général, je ne dis pas que dans un rêve, oh! bien lointain, mademoiselle, dans un doux rêve auquel on aime à s'abandonner quand on est pauvre et sans famille... (les rêves sont toute la fortune des malheureux!) je ne dis pas que je n'aie pas regardé comme un bonheur à rendre fou de vous appartenir; mais l'accueil que fait mademoiselle à des espérances bien naturelles, et qu'il a été cruel à vous de ne pas laisser secrètes est tel, que dans ce moment même, puisqu'elles sont sorties de mon cœur, elles n'y rentreront jamais! Je suis bien éveillé, général. Le pauvre a sa fierté qu'il ne faut pas plus blesser que l'on ne doit heurter... tenez... votre attachement à Napoléon. (*A Gertrude.*) Vous jouez un jeu terrible!

GERTRUDE. — Elle épousera Godard.

LE GÉNÉRAL. — Pauvre jeune homme! (*A Pauline.*) Il est bien, très-bien! — Je l'aime... (*Il prend Ferdinand à part.*) A votre place, moi, à votre âge, j'aurais... Non, non, diable!... c'est ma fille!

FERDINAND. — Général, je m'adresse à votre honneur... Jurez-moi de garder le plus profond secret sur ce que je vais vous confier, et que ce secret s'étende jusqu'à madame de Grandchamp.

LE GÉNÉRAL, *à part.* — Ah çà! lui aussi, comme ma fille hier, il se défie de ma femme... Eh! sacrebleu! je vais savoir... (*Haut.*) Touchez là, vous avez la parole d'un homme qui n'a jamais failli à celle qu'il a donnée.

FERDINAND. — Après m'avoir fait révéler ce que j'enterrais au fond de mon cœur, après avoir été foudroyé, c'est le mot, par le dédain de mademoiselle Pauline, il m'est impossible de demeurer ici. Je vais mettre mes comptes en règle, car, ce soir même, j'aurai quitté le pays, et demain la France, si je trouve au Havre un navire en partance pour l'Amérique.

LE GÉNÉRAL, *à part.* — On peut le laisser partir, il reviendra. (*A Ferdinand.*) Puis-je le dire à ma fille?

FERDINAND. — Oui, mais à elle seulement.

LE GÉNÉRAL. — Pauline!... eh bien, ma fille, tu as si cruellement humilié ce pauvre garçon, que la fabrique va se trouver sans chef; Ferdinand part pour l'Amérique ce soir.

PAULINE. — Il a raison, mon père... il fait de lui-même ce que vous lui auriez sans doute conseillé de faire.

GERTRUDE, *à Ferdinand.* — Elle épousera Godard.

FERDINAND, *à Gertrude.* — Si ce n'est moi, ce sera Dieu qui vous punira de tant d'atrocité!

LE GÉNÉRAL, *à Pauline.* — C'est bien loin, l'Amérique?... un climat meurtrier.

PAULINE. — On y fait fortune.

LE GÉNÉRAL, *à part.* — Elle ne l'aime pas. (*A Ferdinand.*) Ferdinand, vous ne partirez pas sans que je vous aie remis de quoi commencer votre fortune.

FERDINAND. — Je vous remercie, général; mais ce qui m'est dû me suffira. D'ailleurs, vous ne vous apercevrez pas de mon départ à la fabrique, car j'ai formé dans Champagne un contre-maître assez habile aujourd'hui pour devenir mon successeur, et, si vous voulez m'accompagner à la fabrique, vous allez voir ..

LE GÉNÉRAL. — Volontiers. (*A part.*) Tout s'embrouille si bien ici, que je vais aller chercher Vernon. Les conseils et les deux yeux de mon vieux docteur ne seront pas de trop pour m'aider à deviner ce qui trouble le ménage, car il y a quelque chose. Ferdinand, je suis à vous. Nous revenons, mesdames. (*A part.*) Il y a quelque chose.

(Le général et Ferdinand sortent.)

SCÈNE VII.

GERTRUDE, PAULINE.

PAULINE, *elle ferme la porte au verrou.* — Madame, estimez-vous qu'un amour pur, qu'un amour qui, pour nous, résume et agrandit toutes les félicités humaines, qui fait comprendre les félicités divines, nous soit plus cher, plus précieux que la vie?...

GERTRUDE. — Vous avez lu la *Nouvelle Héloïse*, ma chère. Ce que vous dites là est pompeux, mais c'est vrai.

PAULINE. — Eh bien! madame, vous venez de me faire commettre un suicide...

GERTRUDE. — Que vous auriez été heureuse de me voir accomplir, et, si vous aviez pu m'y forcer, vous vous sentiriez dans l'âme la joie qui remplit la mienne à déborder.

PAULINE. — Selon mon père, la guerre, entre gens civilisés, a ses lois; mais la guerre que vous me faites, madame, est celle des sauvages

GERTRUDE. — Faites comme moi, si vous pouvez!.. . Mais vous ne pourrez rien! Vous épouserez Godard. C'est un fort bon parti; vous serez, je vous l'assure, très-heureuse avec lui, car il a des qualités.

PAULINE. — Et vous croyez que je vous laisserai tranquillement devenir la femme de Ferdinand?

GERTRUDE. — Après le peu de paroles que nous avons échangées cette nuit, pourquoi prendrions-nous des formules hypocrites? J'aimais Ferdinand, ma chère Pauline, quand vous aviez huit ans.

PAULINE. — Mais vous en avez plus de trente!... Et moi, je suis jeune!... D'ailleurs, il vous hait, il vous abhorre! il me l'a dit, et il ne veut pas d'une femme capable d'une trahison aussi noire que l'est la vôtre envers mon père.

GERTRUDE. — Aux yeux de Ferdinand, mon amour sera mon absolution

PAULINE. — Il partage mes sentiments pour vous : il vous méprise, madame.

GERTRUDE. — Vous croyez? eh bien! ma chère, c'est une raison de plus! Si je ne le voulais pas par amour, Pauline, tu me le ferais vouloir pour mari, par vengeance. En venant ici, ne savait-il pas qui j'étais?

PAULINE. — Vous l'aurez pris à quelque piége, comme celui que vous venez de nous tendre, et où nous sommes tombés.

GERTRUDE. — Tenez, ma chère, un seul mot va tout finir entre nous. Ne vous êtes-vous pas dit cent fois, mille fois, dans ces moments où l'on se sent tout âme, que vous feriez les plus grands sacrifices à Ferdinand!

PAULINE. — Oui, madame.

GERTRUDE. — Comme quitter votre père, la France! donner votre vie, votre honneur, votre salut!

PAULINE. — Oh! l'on cherche si l'on a quelque chose de plus à offrir que soi, la terre et le ciel.

GERTRUDE. — Eh bien! ce que vous avez souhaité, je l'ai fait, moi! C'est assez vous dire que rien ne peut m'arrêter, pas même la mort

PAULINE. — C'est donc vous qui m'aurez autorisée à me défendre (*A part.*) Oh! Ferdinand! notre amour (*Gertrude va s'asseoir sur le canapé pendant l'aparté de Pauline.*), elle le dit, est plus que la vie! (*à Gertrude.*) Madame, tout le mal que vous m'avez fait, vous le réparerez, les difficultés, les seules qui s'opposent à mon mariage avec Ferdinand, vous les vaincrez... Oui, vous qui avez tout pouvoir sur mon père, vous lui ferez abjurer sa haine pour le fils du général Marcandal.

GERTRUDE. — Ah! très-bien

PAULINE. — Oui, madame.

GERTRUDE. — Et quels moyens formidables avez-vous pour me contraindre?

PAULINE. — Nous nous faisons, vous le savez, une guerre de sauvages!

GERTRUDE. — Dites de femmes, c'est plus terrible! Les sauvages ne font souffrir que le corps; tandis que nous, c'est au cœur, à l'amour-propre, à l'orgueil, à l'âme, que nous adressons nos flèches, nous les enfonçons en plein bonheur.

PAULINE. — Oh! c'est bien tout cela, c'est toute la femme que j'attaque! Aussi, chère et très-honorée belle-mère, aurez-vous fait disparaître demain, pas plus tard, les obstacles qui me séparent de Ferdinand, ou bien mon père saura par moi toute votre conduite, avant et après votre mariage.

GERTRUDE. — Ah! c'est là votre moyen. Pauvre fille! il ne vous croira jamais.

PAULINE. — Oh! je connais quel est votre empire sur mon pauvre père, mais j'ai des preuves.

GERTRUDE. — Des preuves, des preuves!...

PAULINE. — Je suis allée chez Ferdinand... (je suis très-curieuse), et j'ai trouvé vos lettres, madame: j'en ai pris contre lesquelles l'aveuglement de mon père ne tiendra pas, car elles lui prouveront...

GERTRUDE. — Quoi?

PAULINE. — Tout! tout!

GERTRUDE. — Mais! malheureuse enfant! c'est un vol et un assassinat!... à son âge!...

PAULINE. — Ne venez-vous pas d'assassiner mon bonheur?... de me faire nier, à mon père et à Ferdinand, mon amour, ma gloire, ma vie?

GERTRUDE, *à part.*—Oh! oh! c'est une ruse, elle ne sait rien! (*Haut.*) C'est une ruse, je n'ai jamais écrit... C'est faux... c'est impossible... Où sont ces lettres?

PAULINE. — Je les ai!

GERTRUDE. — Dans ta chambre?

PAULINE. — Là où elles sont, vous ne pourriez jamais les prendre.

GERTRUDE, *à part.*— La folie, avec ses rêves insensés, danse autour de ma cervelle!... Le meurtre m'agite les doigts... C'est dans ces moments-là qu'on tue!... Ah! comme je la tuerais... Oh! mon Dieu! mon Dieu! ne m'abandonnez pas, laissez-moi ma raison!... Voyons!

PAULINE, *à part.* — Oh! merci, Ferdinand! Je vois combien tu m'aimes: j'ai pu lui rendre tout le mal qu'elle nous a fait tout à l'heure... Et... elle nous sauvera!...

GERTRUDE, *à part.* — Elle doit les avoir sur elle!; comment en être sûre! Ah! (*Elle se rapproche.*) Pauline!... Si tu avais eu ces lettres depuis longtemps, tu aurais su que j'aimais Ferdinand, tu ne les as donc prises que depuis peu?

PAULINE. — Ce matin!

GERTRUDE. — Tu ne les a pas toutes lues?

PAULINE. — Oh! assez pour savoir qu'elles vous perdent.

GERTRUDE. — Pauline, la vie commence pour toi. (*On frappe.*) Ferdinand est le premier homme, jeune, bien élevé, supérieur, car il est supérieur, qui se soit offert à tes regards: mais il y en a bien d'autres dans le monde... Ferdinand était en quelque sorte sous notre toit, tu le voyais tous les jours; c'est donc sur lui que se sont portés les premiers mouvements de ton cœur. Je conçois cela, c'est tout naturel! A ta place, j'eusse sans doute éprouvé les mêmes sentiments. Mais, ma petite, tu ne connais, toi, ni la société, ni la vie. Et si, comme beaucoup de femmes, tu te trompais, car on se trompe, va, toi, tu peux choisir encore; mais, pour moi, tout est dit, je n'ai plus de choix à faire. Ferdinand est tout pour moi, car j'ai passé trente ans, et je lui ai sacrifié, ce qu'on ne devrait jamais faire, l'honneur d'un vieillard. Tu as le champ libre, tu peux aimer quelqu'un encore, mieux que tu n'aimes aujourd'hui... cela nous arrive. Eh bien! renonce à lui! et tu ne sais quelle esclave dévouée tu auras en moi; tu auras plus qu'une mère, plus qu'une amie, tu auras une âme damnée... Oh! tiens!.. (*Elle se met à genoux et lève les mains sur le corsage de Pauline.*) Me voici à tes pieds, et tu es ma rivale!... suis-je assez humiliée? et si tu savais ce que cela coûte à une femme... Grâce, grâce pour moi! (*On frappe très-fort, elle profite de l'effroi de Pauline pour tâter les lettres.*) Rends-moi la vie... (*A part.*) Elle les a.

PAULINE. — Eh! laissez-moi, madame! Ah! faut-il que j'appelle?

(*Elle repousse Gertrude et va ouvrir.*)

GERTRUDE, *à part.* — Je ne me trompais pas, elles sont sur elle; mais il ne faut pas les lui laisser une heure.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE GÉNÉRAL, VERNON.

LE GÉNÉRAL. — Enfermées toutes deux! Pourquoi ce cri, Pauline?

VERNON. — Votre figure est bien altérée, mon enfant. Voyons votre pouls!

LE GÉNÉRAL, *à Gertrude.* — Toi aussi, tu es bien émue!

GERTRUDE.—C'est une plaisanterie, nous étions à rire. N'est-ce pas, Pauline... tu riais, ma petite?

PAULINE.— Oui, papa. Ma chère maman et moi, nous étions en train de rire.

VERNON, *bas à Pauline.* — Un bien gros mensonge!...

LE GÉNÉRAL. — Vous n'entendiez pas frapper?...

PAULINE. — Nous avons bien entendu, papa; mais nous ne savions pas que c'était toi.

LE GÉNÉRAL, *à Vernon.* — Comme elles s'entendent contre moi! (*Haut.*) Mais de quoi s'agissait-il donc?

GERTRUDE. — Eh! mon Dieu! mon ami, vous voulez tout savoir: les tenants, les aboutissants, à l'instant!... Laissez-moi aller sonner pour le thé.

LE GÉNÉRAL. — Mais enfin!

GERTRUDE — C'est d'une tyrannie! Eh bien! nous nous sommes enfermées pour ne pas être surprises, est-ce clair?

VERNON. — Dame! c'est très-clair.

GERTRUDE, *bas.* — Je voulais tirer de votre fille ses secrets, car elle en a, c'est évident! et vous êtes venu, vous dont je m'occupe, car ce n'est pas mon enfant; vous arrivez, comme si vous chargiez sur des ennemis, nous interrompre au moment où j'allais savoir quelque chose.

LE GÉNÉRAL. — Madame la comtesse de Grandchamp, depuis l'arrivée de Godard...

GERTRUDE. — Allons, voilà Godard, maintenant.

LE GÉNÉRAL. — Ne ridiculisez pas ce je vous dis! Depuis hier, rien ne se passe ici comme à l'ordinaire! Et, sacrebleu! je veux savoir...

GERTRUDE.—Oh! des jurons, c'est la première fois que j'en entends, monsieur. Félix, le thé. Vous lassez-vous donc de douze ans de bonheur?

LE GÉNÉRAL. — Je ne suis pas et ne serai jamais un tyran. Tout à l'heure, j'arrivais mal à propos quand vous causiez avec Ferdinand! J'arrive encore mal à propos quand vous causez avec ma fille... Enfin, cette nuit...

VERNON.—Allons, général, vous querellerez madame tant que vous voudrez, excepté devant du monde. (*On entend Godard.*) J'entends Godard. (*Bas au général.*) Est-ce là ce que vous m'aviez promis? Avec les femmes, et j'en ai bien confessé comme médecin, avec elles, il faut les laisser se trahir, les observer... Autrement, la violence amène les larmes, et, une fois le système hydraulique en jeu, elles noyeraient des hommes de la force de trois Hercules.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, GODARD.

GODARD. — Mesdames, je suis déjà venu pour vous présenter mes hommages et mes respects, mais j'ai trouvé porte close... Général, je vous souhaite le bonjour. (*Le général lit les journaux et salue de la main.*) Ah! voilà mon adversaire d'hier. Vous venez prendre votre revanche, docteur?

VERNON. — Non, je viens prendre le thé.

GODARD. — Ah! vous avez ici cette habitude anglaise, russe et chinoise?

PAULINE. — Préférez-vous le café?

GERTRUDE. — Marguerite, du café.

GODARD.—Non, non, permettez-moi de prendre du thé; je ne ferai pas comme tous les jours... D'ailleurs, vous déjeunez, je le vois, à midi, le café au lait me couperait l'appétit pour le déjeuner. Et puis les Anglais, les Russes et les Chinois n'ont pas tout à fait tort.

VERNON. — Le thé, monsieur, est une excellente chose.

GODARD. — Quand il est bon.

PAULINE. — Celui-ci, monsieur, est du thé de caravane.

GERTRUDE. — Docteur, tenez, voilà les journaux. (*A Pauline.*) Va causer avec M. de Rimonville, mon enfant; moi, je ferai le thé.

GODARD. — Mademoiselle de Grandchamp ne veut peut-être pas plus de ma conversation que de ma personne?...

PAULINE. — Vous vous trompez, monsieur.
LE GÉNÉRAL. — Godard!
PAULINE. — Si vous me faites la faveur de ne plus vouloir de moi pour femme, vous possédez alors à mes yeux les qualités brillantes qui doivent séduire mesdemoiselles Boudeville, Clinville, Derville, et cætera.
GODARD. — Assez, mademoiselle. Ah! comme vous vous moquez d'un amoureux éconduit qui cependant a quarante mille francs de rentes. Plus je reste ici, plus j'ai de regrets. Quel heureux homme que M. Ferdinand de Charny!
PAULINE. — Heureux! et de quoi? pauvre garçon! d'être le commis de mon père.
GERTRUDE. — Monsieur de Rimonville!
LE GÉNÉRAL. — Godard...
GERTRUDE. — Monsieur de Rimonville!...
LE GÉNÉRAL. — Godard, ma femme vous parle.
GERTRUDE. — Aimez-vous le thé peu ou beaucoup sucré?
GODARD. — Médiocrement.
GERTRUDE. — Pas beaucoup de crème?
GODARD. — Au contraire, beaucoup, madame la comtesse. *(A Pauline.)* Ah! M. Ferdinand n'est pas celui qui.. que vous avez distingué... Eh bien! moi, je puis vous assurer qu'il est fort du goût de votre belle-mère.
PAULINE. — Quelle peste que ces curieux de province!
GODARD. — Il faut que je m'amuse un peu avant de prendre congé! Je veux faire mes frais.
GERTRUDE. — Monsieur de Rimonville, si vous désirez quelque chose de substantiel, voilà des sandwich.
GODARD. — Merci, madame!
GERTRUDE, *à Godard.* — Tout n'est pas perdu pour vous.
GODARD. — Oh! madame! j'ai fait bien des réflexions sur le refus de mademoiselle de Grandchamp.
GERTRUDE. — Ah! *(Au docteur.)* Docteur! le vôtre comme à l'ordinaire?...
LE DOCTEUR. — S'il vous plaît, madame.
GODARD. — Pauvre garçon, avez-vous dit, mademoiselle?... Mais M. Ferdinand n'est pas si pauvre que vous le croyez! il est plus riche que moi.
PAULINE. — D'où savez-vous cela?
GODARD. — J'en suis certain, et je vais tout vous expliquer. Ce M. Ferdinand, que vous croyez connaître, est un garçon excessivement dissimulé...
PAULINE, *à part.* — Grand Dieu! saurait-il son nom?
GERTRUDE, *à part.* — Quelques gouttes d'opium versées dans son thé l'endormiront, et je serai sauvée.
GODARD. — Vous ne vous doutez pas de ce qui m'a mis sur la voie...
PAULINE. — Oh! monsieur! de grâce!...
GODARD. — C'est le procureur du roi. Je me suis souvenu que, chez les Boudeville, on disait que votre commis...
PAULINE, *à part.* — Il me met au supplice.
GERTRUDE. — Tiens, Pauline!
VERNON, *à part.* — Ai-je la berlue? j'ai cru lui voir mettre quelque chose dans la tasse de Pauline.
PAULINE. — Et que disait-on?
GODARD. — Ah! ah! comme vous m'écoutez!... Je serais bien flatté de savoir que vous auriez cet air-là pendant que quelqu'un vous parlerait de moi, comme je vous parle de M. Ferdinand.
PAULINE.—Quel singulier goût a le thé! Trouvez-vous le vôtre bon?
GODARD. — Vous vous en prenez à votre thé pour cacher l'intérêt que vous prêtez à ce que je vous dis. C'est connu! Eh bien! je vais exciter votre surprise à un haut degré... Apprenez que M. Ferdinand est...
PAULINE. — Est?...
GODARD. — Millionnaire!
PAULINE. — Vous vous moquez de moi, monsieur Godard!
GODARD. — Sur ma parole d'honneur, mademoiselle, il possède un trésor... *(A part.)* Elle est folle de lui.
PAULINE. — Quelle peur ce sot m'a faite!

(Elle se lève avec sa tasse, que Vernon saisit.)

VERNON. — Donnez, mon enfant.
LE GÉNÉRAL, *à sa femme.* — Qu'as-tu, chère amie, tu me sembles?...
VERNON, *il a changé sa tasse contre celle de Pauline et rend la sienne à Gertrude, à part.* — C'est du laudanum; la dose est légère heureusement; allons, il va se passer ici quelque chose d'extraordinaire... *(A Godard.)* Monsieur Godard... vous êtes un rusé compère. *(Godard prend son foulard et fait le geste de se moucher, Vernon rit.)* Ah!
GODARD. — Docteur! sans rancune.
VERNON. — Voyons! vous sentez-vous capable d'emmener le général à l'instant à la fabrique, et de l'y retenir une heure?...
GODARD. — Il me faudrait le petit.
VERNON. — Il est à l'école jusqu'au dîner.
GODARD. — Et pourquoi voulez-vous?...
VERNON.—Je vous en prie, vous êtes un galant homme, il le faut... Aimez-vous Pauline?
GODARD. — Oh! je l'aimais hier, mais ce matin... *(A part.)* Je devinerai bien ce qu'il me cache. *(A Vernon.)* Ce sera fait! je vais aller au perron, je rentrerai dire au général que Ferdinand le demande, et soyez tranquille... Ah! voilà Ferdinand, bon!

(Il va au perron.)

PAULINE. — C'est singulier, comme je me sens engourdie.

(Elle s'étend pour dormir, Ferdinand paraît et cause avec Godard.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, FERDINAND.

FERDINAND. — Général, il serait nécessaire que vous vinssiez au magasin et à la fabrique pour faire la vérification des comptes que je vous rends.
LE GÉNÉRAL. — C'est juste!
PAULINE, *assoupie.* — Ferdinand!
GODARD. — Ah! général, je profiterai de cette occasion pour visiter avec vous votre établissement, que je n'ai jamais vu.
LE GÉNÉRAL. — Eh bien! venez, Godard.
GODARD. — De Rimonville.
GERTRUDE. — Ils s'en vont, le hasard me protége.
VERNON. — Le hasard!... c'est moi...

SCÈNE XI.

GERTRUDE, VERNON, PAULINE, MARGUERITE *est au fond.*

GERTRUDE. — Docteur, voulez-vous une autre tasse de thé?
VERNON. — Merci, je suis tellement enfoncé dans les élections, que je n'ai pas fini la première.
GERTRUDE, *en montrant Pauline.* — Oh! la pauvre enfant, la voilà qui dort.
LE DOCTEUR. — Comment? elle dort!
GERTRUDE. — Cela n'est pas étonnant. Figurez-vous, docteur, qu'elle ne s'est pas endormie avant trois heures du matin. Nous avons eu cette nuit une alerte.
LE DOCTEUR. — Je vais vous aider.
GERTRUDE. — Non, c'est inutile. Marguerite, aidez-moi: entrons-la dans sa chambre; elle y sera mieux.

SCÈNE XII.

VERNON, FÉLIX.

VERNON. — Félix!
FÉLIX. — Monsieur, qu'y a-t-il pour votre service?
VERNON. — Se trouve-t-il ici quelque armoire où je puisse serrer quelque chose?
FÉLIX, *montrant l'armoire.* — Là, monsieur.
VERNON. — Bon, Félix. Ne dis pas un mot de ceci à qui que ce soit au monde. *(A part.)* Il s'en souviendra. *(Haut.)* C'est un tour que je veux jouer au général, et ce tour-là manquerait si tu parlais.
FÉLIX. — Je serai muet comme un poisson.

(Le docteur prend la clef du meuble.)

LE DOCTEUR. — Maintenant, laisse-moi seul avec ta maîtresse qui va revenir, et veille à ce que personne ne vienne pendant un moment.
FÉLIX, *sortant.* — Marguerite avait raison: il y a quelque chose, c'est sûr.
MARGUERITE *revient.* — Ce n'est rien, mademoiselle dort.

(Elle sort.)

SCÈNE XIII.

LE DOCTEUR.

Ce qui peut brouiller deux femmes vivant en paix jusqu'à présent? Oh! tous les médecins tant soit peu philosophes le savent. Pauvre général, qui toute sa vie n'a pas eu d'autre idée que d'éviter le sort commun. Mais je ne vois personne que Ferdinand et moi... Moi, ce n'est pas probable, mais Ferdinand... je n'ai rien encore aperçu. Je l'entends! A l'abordage!

SCÈNE XIV.

VERNON, GERTRUDE.

GERTRUDE. — Ah! je les ai, je vais les brûler dans ma chambre. (*Elle rencontre Vernon.*) Ah!

VERNON. — Madame, j'ai renvoyé tout le monde.

GERTRUDE. — Et pourquoi?

VERNON. — Pour que nous soyons seuls à nous expliquer.

GERTRUDE. — Nous expliquer! De quel droit, vous, vous le parasite de la maison, prétendez-vous avoir une explication avec la comtesse de Grandchamp?

VERNON. — Parasite, moi! madame, j'ai dix mille livres de rentes outre ma pension; j'ai le grade de général, et ma fortune sera léguée aux enfants de mon vieil ami. Moi parasite! Oh! mais je ne suis pas seulement ici comme ami, j'y suis encore comme médecin: vous avez versé des gouttes de Rousseau dans le thé de Pauline.

GERTRUDE. — Moi?

LE DOCTEUR. — Je vous ai vue, et j'ai la tasse.

GERTRUDE. — Vous avez la tasse?... Je l'ai lavée.

VERNON. — Oui, la mienne que je vous ai donnée. Ah! je ne lisais pas le journal, je vous observais.

GERTRUDE. — Oh! monsieur, quel métier!

LE DOCTEUR. — Avouez que ce métier vous est en ce moment bien salutaire, car vous allez peut être avoir besoin de moi, si par l'effet de ce breuvage Pauline se trouvait gravement indisposée.

GERTRUDE. — Gravement indisposée! Mon Dieu, docteur, je n'ai mis que quelques gouttes.

VERNON. — Ah! vous avez donc mis de l'opium dans son thé?

GERTRUDE. — Docteur, vous êtes un infame.

VERNON. — Pour avoir obtenu de vous cet aveu. Dans le même cas toutes les femmes me l'ont dit; j'y suis accoutumé. Mais ce n'est pas tout, et vous avez bien d'autres confidences à me faire.

GERTRUDE, *à part.* — Un espion! il ne me reste plus qu'à m'en faire un complice. (*Haut.*) Docteur, vous pouvez m'être trop utile pour que nous restions brouillés; dans un moment, je vais vous répondre avec franchise.

(*Elle entre dans sa chambre et s'y renferme.*)

VERNON. — Le verrou mis! Je suis pris, joué. Je ne pouvais pas après tout employer la violence. Que fait-elle? elle va cacher son flacon d'opium. On a toujours tort de rendre à un homme les services que mon vieil ami, ce pauvre général, a exigés de moi. Elle va m'entortiller. Ah! la voici.

GERTRUDE, *à part.* — Brûlées! Plus de traces, je suis sauvée. (*Haut.*) Docteur!

VERNON. — Madame!

GERTRUDE. — Ma belle-fille Pauline, que vous croyez être une jeune fille candide, un ange, s'était emparée lâchement, par un crime, d'un secret dont la découverte compromettait l'honneur, la vie de quatre personnes.

VERNON. — Quatre. (*A part.*) Elle, le général... ah! son fils peut-être, et l'inconnu.

GERTRUDE. — Ce secret sur lequel elle est forcée de se taire, quand même il s'agirait de sa vie à elle...

VERNON. — Je n'y suis plus.

GERTRUDE. — Eh bien! les preuves de ce secret sont anéanties. Et vous, docteur, vous qui nous aimez, vous seriez aussi lâche, aussi infame qu'elle, plus même, car vous êtes un homme, vous n'avez pas pour excuse les passions insensées de la femme! vous seriez un monstre si vous faisiez un pas de plus dans la voie où vous êtes.

VERNON. — L'intimidation! Ah! madame, depuis qu'il y a des sociétés, ce que vous semez n'a fait lever que des crimes.

GERTRUDE. — Eh! il y a quatre existences en péril, songez-y. (*A part.*) Il revient. (*Haut.*) Aussi, forte de ce danger, vous déclaré-je que vous m'aiderez à maintenir la paix ici, que tout à l'heure vous irez chercher ce qui peut faire cesser le sommeil de Pauline! Et ce sommeil, vous l'expliquerez vous-même, au besoin, au général. Puis vous me rendrez la tasse, n'est-ce pas? car vous me la rendrez. Et à chaque pas que nous ferons ensemble, eh bien! je vous expliquerai tout.

VERNON. — Madame...

GERTRUDE. — Allez donc, le général peut revenir.

VERNON, *à part.* — Je te tiens toujours, j'ai une arme contre toi, et...

(Il sort.)

SCÈNE XV.

GERTRUDE, *seule, appuyée sur le meuble où est enfermée la tasse.*

Où peut-il avoir caché cette tasse?

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

PAULINE, GERTRUDE, *Pauline endormie dans un grand fauteuil à gauche.*

GERTRUDE, *entrant avec précaution.* — Elle dort toujours, et le docteur qui m'avait dit qu'elle s'éveillerait aussitôt! Ce sommeil m'effraye! Voilà donc celle qu'il aime! Je ne la trouve pas jolie du tout! Oh! si, cependant, elle est belle! Mais comment les hommes ne voient-ils pas que la beauté n'est qu'une promesse, et que l'amour est le... (*On frappe.*) Allons, voilà du monde.

LE DOCTEUR, *du dehors.* — Peut-on entrer, Pauline?

GERTRUDE. — C'est le docteur.

SCÈNE II.

LES MÊMES, VERNON.

GERTRUDE. — Vous m'aviez dit qu'elle était éveillée.

VERNON. — Rassurez-vous... Pauline!

PAULINE. — Monsieur Vernon! où suis-je? Ah! chez moi. Que m'est-il arrivé?

VERNON. — Mon enfant, vous vous êtes endormie en prenant votre thé. Madame de Grandchamp a eu peur, comme moi, que ce ne fût le commencement d'une indisposition; mais il n'en est rien, c'est tout bonnement, à ce qu'il paraît, le résultat d'une nuit passée sans sommeil.

GERTRUDE. — Eh bien! Pauline, comment te sens-tu?

PAULINE. — J'ai dormi! Et madame était ici pendant que je dormais! (*Elle se lève.*) Ah! (*Elle met la main sur sa poitrine.*) Ah! c'est infame! (*Au docteur.*) Docteur, auriez-vous été complice de...

GERTRUDE. — De quoi? Qu'allez-vous lui dire?

VERNON. — Moi, mon enfant, complice d'une mauvaise action? et contre vous que j'aime comme si vous étiez ma fille, allons donc!... Voyons, dites-moi...

PAULINE. — Rien, docteur, rien!

GERTRUDE. — Laissez-moi lui dire deux mots.

VERNON, *à part.* — Quel est donc l'intérêt qui peut empêcher une jeune fille de parler, quand elle est victime d'un pareil guet-apens?

GERTRUDE. — Eh bien! Pauline, vous n'avez pas eu longtemps en votre possession les preuves de l'accusation ridicule que vous vouliez porter à votre père contre moi.

PAULINE. — Je comprends tout, vous m'avez endormie pour me dépouiller

GERTRUDE. — Nous sommes aussi curieuses l'une que l'autre, voilà tout. J'ai fait ici ce que vous avez fait chez Ferdinand.

PAULINE. — Vous triomphez, madame, mais bientôt ce sera moi.

GERTRUDE. — Ah! la guerre continue?

PAULINE. — La guerre, madame! dites le duel. L'une de nous est de trop.

GERTRUDE. — Vous êtes tragique!

VERNON, *à part*. — Pas d'éclat, pas la moindre mésintelligence apparente! Ah! quelle idée! Si j'allais chercher Ferdinand!

(Il veut sortir.)

GERTRUDE. — Docteur!

VERNON. — Madame!

GERTRUDE. — Nous avons à causer ensemble. (*Bas.*) Je ne vous quitte pas que vous ne m'ayez rendu..

VERNON. — J'ai mis une condition.

PAULINE. — Docteur!

VERNON. — Mon enfant!

PAULINE. — Savez-vous que mon sommeil n'a pas été naturel?

VERNON. — Oui, vous avez été endormie par votre belle-mère. j'en ai la preuve. Mais vous, savez-vous pourquoi?

PAULINE. — Oh! docteur, c'est...

GERTRUDE. — Docteur!

PAULINE. — Plus tard, je vous dirai tout.

VERNON. — Maintenant, de l'une ou de l'autre, j'apprendrai quelque chose. Ah! pauvre général!

GERTRUDE. — Eh bien! docteur.

SCÈNE III.

PAULINE, *seule, elle sonne.*

Oui, fuir avec lui, voilà le seul parti qui me reste. Si nous continuons ce duel, ma belle-mère et moi, mon pauvre père est déshonoré; ne vaut-il pas mieux lui dé obéir? et d'ailleurs je vais lui écrire. Je serai généreuse, puisque je triompherai d'elle. Je laisserai mon père croire en elle, et j'expliquerai ma fuite par la haine qu'il porte au nom de Marcandal, et par mon amour pour Ferdinand.

SCÈNE IV

PAULINE, MARGUERITE.

MARGUERITE. — Mademoiselle se trouve-t-elle bien?

PAULINE. — Oui, de corps; mais d'esprit... Oh! je suis au désespoir. Ma pauvre Marguerite, une fille est bien malheureuse quand elle a perdu sa mère.

MARGUERITE. — Et que son père s'est remarié avec une femme comme madame de Grandchamp. Mais, mademoiselle, ne suis-je donc pas pour vous une humble mère, une mère dévouée? car mon affection de nourrice s'est accrue de toute la haine que vous porte cette maratre.

PAULINE. — Toi, Marguerite! tu le crois, mais tu t'abuses. Tu ne m'aimes pas tant que ça.

MARGUERITE. — Oh! mademoiselle, mettez-moi à l'épreuve.

PAULINE. — Voyons, quitterais-tu pour moi la France?

MARGUERITE. — Pour aller avec vous, j'irais aux Grandes-Indes.

PAULINE. — Et sur-le-champ?

MARGUERITE. — Sur-le-champ. Ah! mon bagage n'est pas lourd.

PAULINE. — Eh bien! Marguerite, nous partirons cette nuit, secrètement.

MARGUERITE. — Nous partirons, et pourquoi?

PAULINE. — Pourquoi? Tu ne sais pas que madame de Granchamp m'a endormie?

MARGUERITE. — Je le sais, mademoiselle, et M. Vernon aussi, car Félix m'a dit qu'il a mis sous clef la tasse où vous avez bu votre thé. Mais pourquoi?

PAULINE. — Pas un mot là-dessus si tu m'aimes. Et, si tu m'es dévouée comme tu le prétends, va chez toi, rassemble tout ce que tu possèdes, sans que personne puisse soupçonner que tu fais des préparatifs de voyage. Nous partirons après minuit. Tu prendras ici, et tu porteras chez toi mes bijoux, enfin tout ce dont je puis avoir besoin pour un long voyage. Mets-y beaucoup d'adresse, car, si ma belle-mère avait le moindre indice, je serais perdue.

MARGUERITE. — Perdue! mais, mademoiselle, que se passe-t-il donc? Songez donc : quitter la maison!

PAULINE. — Veux-tu me voir mourir?

MARGUERITE. — Mourir! Oh! mademoiselle, j'obéis.

PAULINE. — Marguerite, tu prieras M. Ferdinand de m'apporter mes revenus de l'année; qu'il vienne à l'instant.

MARGUERITE. — Il était sous vos fenêtres quand je suis venue.

PAULINE, *à part*. — Sous mes fenêtres... Il croyait ne plus me revoir. Pauvre Ferdinand!

SCÈNE V.

PAULINE, *seule.*

Quitter le toit paternel! je connais mon père, il me cherchera partout pendant longtemps. Quels trésors a donc l'amour pour payer de pareilles dettes, car je livre tout à Ferdinand, mon pays, mon père, la maison! Mais enfin cette infâme l'aura perdu sans retour. D'ailleurs je reviendrai. Le docteur et M. Ramel obtiendront mon pardon. Je crois entendre le pas de Ferdinand. Oh! c'est bien lui.

SCÈNE VI.

PAULINE, FERDINAND.

PAULINE. — Ah! mon ami, mon Ferdinand

FERDINAND. — Moi qui croyais ne plus te voir! Marguerite sait donc tout?

PAULINE. — Elle ne sait rien encore, mais cette nuit elle apprendra notre fuite, car nous serons libres : tu emmèneras ta femme.

FERDINAND. — Oh! Pauline, ne me trompe pas.

PAULINE. — Je comptais bien te rejoindre là où tu te serais exilé; mais cette odieuse femme vient de précipiter ma résolution. Je n'ai plus de mérite, Ferdinand. Il s'agit de ma vie.

FERDINAND. — De ta vie! Mais qu'a-t-elle fait?

PAULINE. — Elle a failli me tuer : elle m'a endormie afin de me prendre ses lettres que je portais sur moi! Par ce qu'elle a osé pour le conserver, je juge de ce qu'elle ferait encore. Donc, si nous voulons être l'un à l'autre, il n'y a plus pour nous d'autre moyen que la fuite. Ainsi, plus d'adieux. Cette nuit nous serons réfugiés. Où? Cela te regarde.

FERDINAND. — Ah! c'est à devenir fou de joie.

PAULINE. — Oh! Ferdinand, prends bien toutes les précautions, cours à Louviers, chez ton ami le procureur du roi; car ne faut-il pas une voiture, des passe-ports? Oh! que mon père, excité par cette marâtre, ne puisse pas nous rejoindre! il nous tuerait, car je viens de lui dire dans cette lettre le fatal secret qui m'oblige à le quitter ainsi.

FERDINAND. — Sois tranquille. Depuis hier, Eugène a tout preparé pour mon départ. Voici la somme que ton père me devait. (*Il montre un portefeuille.*) Fais-moi ta quittance (*il met de l'or sur un guéridon*), car je n'ai plus que le compte de caisse à presenter pour être libre. Nous serons à Rouen à trois heures, et au Havre pour l'heure à laquelle part un navire américain qui retourne aux États-Unis. Eugène a dépêché quelqu'un de discret pour arrêter mon passage à bord. Les capitaines de ce pays la trouvent tout naturel qu'un homme emmène sa femme, ainsi nous ne rencontrerons aucun obstacle.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, GERTRUDE.

GERTRUDE. — Excepté moi.

PAULINE. — Oh! perdus.

GERTRUDE. — Ah! vous partiez sans me le dire, Ferdinand! Oh! j'ai tout entendu.

FERDINAND, *à Pauline*. — Mademoiselle, ayez la bonté de me donner votre quittance, elle est indispensable pour le compte que je vais rendre à monsieur votre père sur l'état de la caisse avant mon départ. (*À Gertrude.*) Madame, vous pouvez peut-être empêcher mademoiselle de partir, mais moi, moi qui ne veux plus rester ici, je partirai.

GERTRUDE. — Vous devez y rester, et vous y resterez, monsieur.

FERDINAND. — Malgré moi?

GERTRUDE. — Ce que mademoiselle veut faire, je le ferai, moi, et hardiment. Je vais faire venir M. de Grandchamp, et vous allez voir que vous serez obligé de partir, mais avec mon enfant et moi (*Félix paraît.*) Priez M. de Granchamp de venir ici.

FERDINAND, *à Pauline.* — Je la devine. Retiens-la, je vais rejoindre Félix et l'empêcher de parler au général. Eugène te tracera ta conduite. Une fois loin d'ici, Gertrude ne pourra rien contre nous. (*A Gertrude.*) Adieu, madame. Vous avez attenté tout à l'heure à la vie de Pauline, vous avez ainsi rompu les derniers liens qui m'attachaient à vous.

GERTRUDE. — Vous ne savez que m'accuser! Mais vous ignorez donc ce que mademoiselle voulait dire à son père de vous et de moi?

FERDINAND. — Je l'aime et l'aimerai toute ma vie, je saurai la défendre contre vous, et je compte assez sur elle pour m'expatrier afin de l'obtenir. Adieu.

PAULINE. — Oh! cher Ferdinand

GERTRUDE. — Eh bien! renoncez-vous à lui?

PAULINE. — Oui, madame.

GERTRUDE, *elle laisse tomber son mouchoir dans le mouvement passionné de sa phrase.* — Tu me trompes! tu me dis cela à moi, parce qu'il t'aime, qu'il vient de m'insulter en me l'avouant, et que tu crois qu'il ne m'aimera plus jamais. Oh! non, Pauline, il me faut des gages de ta sincérité.

PAULINE, *à part.* — Son mouchoir!... et la clef de son secrétaire! C'est là qu'est renfermé le poison. Oh! (*Haut.*) Des gages de sincérité, dites-vous? Je vous en donnerai. Qu'exigez-vous?

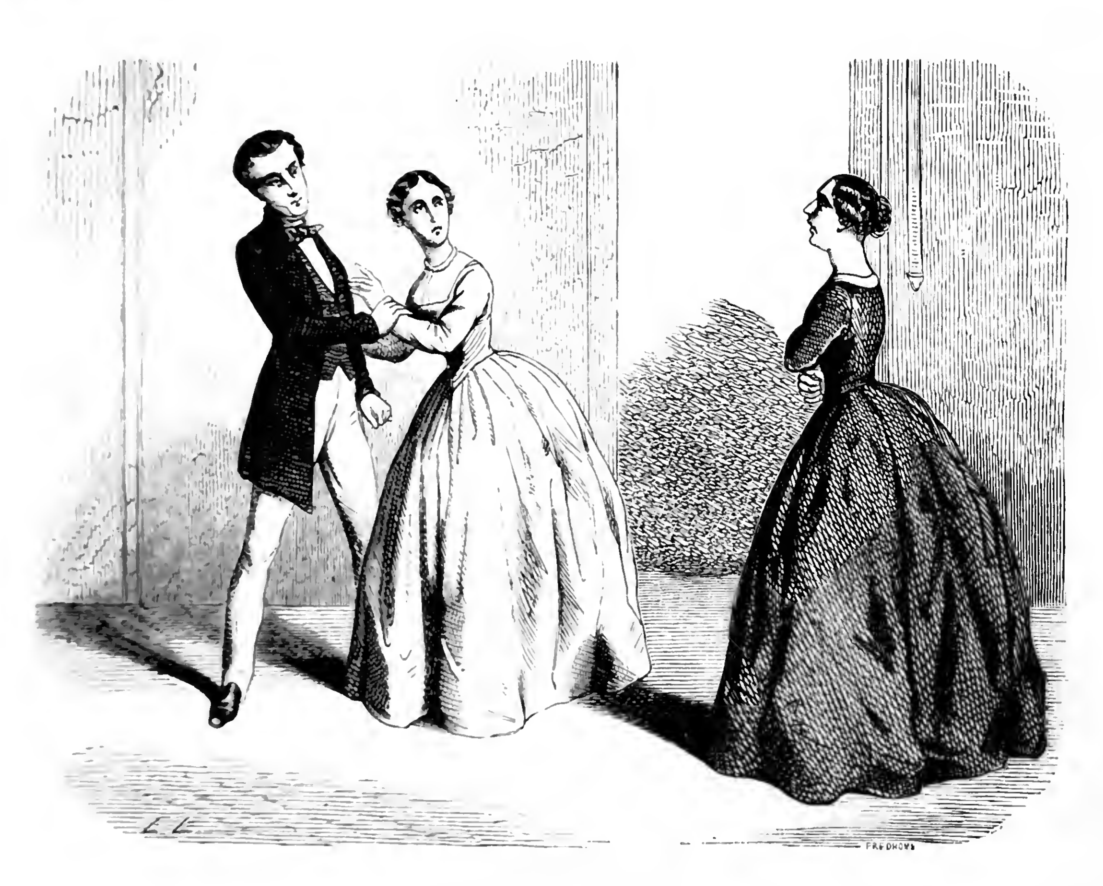
GERTRUDE. — Voyons, je ne crois qu'à une seule preuve : il faut épouser cet autre.

PAULINE. — Je l'épouserai.

GERTRUDE. — Et dans l'instant même échanger vos paroles.

PAULINE. — Allez le lui annoncer vous-même. Madame, venez ici avec mon père, et...

GERTRUDE. — Et...



Excepté moi — PAGE 39

SCÈNE VIII.

GERTRUDE, PAULINE.

GERTRUDE. — Maintenant que nous sommes seules, voulez-vous savoir pourquoi j'ai fait appeler votre père? c'est pour lui dire le nom et quelle est la famille de Ferdinand.

PAULINE. — Madame, qu'allez-vous faire? Mon père, en apprenant que le fils du général Marcandal a séduit sa fille, ira tout aussi promptement que Ferdinand au Havre. Il l'atteindra, et alors...

GERTRUDE. — J'aime mieux Ferdinand mort plutôt que de le voir à une autre que moi, surtout lorsque je me sens au cœur pour cette autre autant de haine que j'ai d'amour pour lui. Tel est le dernier mot de notre duel.

PAULINE. — Oh! madame, je suis à vos genoux comme vous étiez naguère aux miens. Tuons-nous si vous voulez, mais ne l'assassinons pas, lui! Oh! sa vie, sa vie au prix de la mienne

PAULINE. — Je donnerai ma parole, c'est donner ma vie.

GERTRUDE. — Comme elle dit tout cela résolûment, sans pleurer!... Elle a une arrière-pensée! (*A Pauline.*) Ainsi tu te résignes?

PAULINE. — Oui.

GERTRUDE, *à part.* — Voyons. (*A Pauline.*) Si tu es vraie...

PAULINE. — Vous êtes la fausseté même, et vous voyez toujours le mensonge chez les autres. Ah! laissez-moi, madame, vous me faites horreur.

GERTRUDE. — Ah! elle est franche. Je vais prévenir Ferdinand de votre résolution... (*Signe d'adhésion de Pauline.*) Mais il ne me croira pas. Si vous lui écriviez deux mots?

PAULINE. — Pour lui dire de rester. (*Elle écrit.*) Tenez, madame.

GERTRUDE. — « J'épouse M. de Rimonville... Ainsi restez. Pauline.» (*A part.*) Je n'y comprends plus rien. Je crains un piége. Oh! je vais le laisser partir, il apprendra le mariage quand il sera loin d'ici.

(Elle sort.)

SCÈNE IX.

PAULINE, *seule*

Oh! oui, Ferdinand est bien perdu pour moi. Je l'ai toujours pensé : le monde est un paradis ou un cachot ; et moi, jeune fille, je ne rêvais que le paradis. J'ai la clef du secrétaire, je puis la lui remettre après avoir pris ce qu'il faut pour en finir avec cette terrible situation. Eh bien ! allons.

SCÈNE XI.

MARGUERITE, *seule*.

Et moi qui croyais, au contraire, que la mégère ne voulait pas que mademoiselle se mariât. Est-ce que mademoiselle m'aurait caché un amour contrarié ? Mais son père est si bon pour elle ! il la laisse libre. Si je parlais à monsieur ! Oh ! non, je ne veux pas nuire à mon enfant.



Elle profita du moment... pour mettre le poison dans la tasse. — PAGE 42.

SCÈNE X.

PAULINE, MARGUERITE.

MARGUERITE. — Mademoiselle, mes malles sont faites. Je vais commencer ici.

PAULINE. — Oui. (*A part.*) Il faut la laisser faire. (*Haut.*) Tiens, Marguerite, prends cet or, et cache-le chez toi.

MARGUERITE. — Vous avez donc des raisons bien fortes de partir?

PAULINE. — Ah! ma pauvre Marguerite, qui sait si je le pourrai? Va, continue

(Elle sort.)

SCÈNE XII.

MARGUERITE, PAULINE.

PAULINE. — Personne ne m'a vue! Tiens, Marguerite, emporte d'abord l'argent, laisse-moi penser ensuite à ma résolution.

MARGUERITE. — A votre place, moi, mademoiselle, je dirais tout à monsieur.

PAULINE. — A mon père? Malheureuse, ne me trahis pas! respecte tous les illusions dans lesquelles il vit.

MARGUERITE. — Ah! illusions, c'est bien le mot.

PAULINE. — Va, laisse-moi.

(Marguerite sort.)

SCÈNE XIII.

PAULINE, puis VERNON.

PAULINE, *tenant le paquet qu'on a vu au premier acte.* — Voilà donc la mort ! Le docteur nous disait hier, à propos de la femme à Champagne, qu'il fallait à cette terrible substance quelques heures, presque une nuit, pour faire ses ravages, et que dans les premiers moments on peut les combattre, si le docteur reste à la maison, il les combattra. (*On frappe.*) Qui est-ce?

VERNON, *du dehors.* — C'est moi.

PAULINE. — Entrez, docteur. (*A part.*) La curiosité me l'amène, la curiosité le fera partir.

VERNON. — Eh bien ! mon enfant, entre vous et votre belle mère il y a donc des secrets de vie et de mort?

PAULINE. — Oui, de mort surtout.

VERNON. — Ah ! diable, cela me regarde alors. Mais, voyons! vous aurez eu quelque violente querelle avec votre belle-mère.

PAULINE. — Oh ! ne me parlez plus de cette créature, elle trompe mon père.

VERNON. — Je le sais bien.

PAULINE. — Elle ne l'a jamais aimé.

VERNON. — J'en étais sûr.

PAULINE. — Elle a juré ma perte.

VERNON. — Comment, elle en veut à votre cœur?

PAULINE. — A ma vie peut-être.

VERNON. — Oh ! quel soupçon ! Pauline, mon enfant, je vous aime, moi. Eh bien ! ne peut-on vous sauver?

PAULINE. — Pour me sauver, il faudrait que mon père eût d'autres idées. Tenez, j'aime M. Ferdinand.

VERNON. — Je le sais encore; mais qui vous empêche de l'épouser?

PAULINE. — Vous serez discret! eh bien! c'est le fils du général Marcandal...

VERNON. — Ah! bon Dieu! si je serai discret! mais votre père se battrait à mort avec lui, rien que pour l'avoir eu pendant trois ans sous son toit.

PAULINE. — Là, vous voyez bien qu'il n'y a pas d'espoir.

(Elle tombe, accablée, dans un fauteuil à gauche.)

VERNON. — Pauvre fille! allons, une crise! (*Il sonne et appelle.*) Marguerite, Marguerite!

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, GERTRUDE, MARGUERITE, LE GÉNÉRAL.

MARGUERITE, *accourant.* — Que voulez-vous, monsieur?

VERNON. — Préparez une théière d'eau bouillante, où vous ferez infuser quelques feuilles d'oranger.

GERTRUDE. — Qu'as-tu, Pauline?

LE GÉNÉRAL. — Ma fille, chère enfant!

GERTRUDE. — Ce n'est rien !... Oh! nous connaissons cela... c'est de voir sa vie décidée...

VERNON, *au général.* — Sa vie décidée. Et qu'y a-t-il?

LE GÉNÉRAL. — Elle épouse Godard. (*A part.*) Il paraît qu'elle renonce à quelque amourette dont elle ne veut pas me parler, à ce que dit ma femme, car le quidam serait inacceptable, et elle n'a découvert l'indignité de ce drôle qu'hier...

VERNON. — Et vous croyez cela?... Ne précipitez rien, général. Nous en causerons ce soir. (*A part.*) Oh! je vais parler à madame de Grandchamp...

PAULINE, *à Gertrude.* — Le docteur sait tout..

GERTRUDE. — Ah!

PAULINE. (*Elle remet le mouchoir et la clef dans la poche de Gertrude, pendant que Gertrude regarde Vernon qui cause avec le général.*) — Éloignez-le, car il est capable de dire tout ce qu'il sait à mon père, et il faut au moins sauver Ferdinand...

GERTRUDE, *à part.* — Elle a raison!... Docteur, on vient de me dire que François, un de nos meilleurs ouvriers, est tombé malade hier; on ne l'a pas vu ce matin, vous devriez bien l'aller visiter...

LE GÉNÉRAL. — François!... Oh! vas-y, Vernon...

VERNON. — Ne demeure-t-il pas au Pré-l'Évêque?... (*A part.*) A plus de trois lieues d'ici...

LE GÉNÉRAL. — Tu ne crains rien pour Pauline?

VERNON. — C'est une simple attaque de nerfs.

GERTRUDE. — Oh! je puis, n'est-ce pas, docteur, je puis vous remplacer sans danger? ..

VERNON. — Oui, madame. (*Au général.*) Je gage que François est malade comme moi!... On me trouve trop clairvoyant, et l'on me donne une mission...

LE GÉNÉRAL, *s'emportant.* — Quoi?... Qu'est-ce que tu veux dire?...

VERNON. — Allez-vous vous emporter encore?... Du calme, mon vieil ami, ou vous vous prépareriez des remords éternels...

LE GÉNÉRAL. — Des remords...

VERNON. — Amuse le tapis, je reviens.

LE GÉNÉRAL. — Mais...

GERTRUDE. — Eh bien! comment te sens-tu, mon petit ange?

LE GÉNÉRAL. — Mais, regarde-les!...

VERNON. — Eh! les femmes s'assassinent en se caressant.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, moins VERNON, puis MARGUERITE.

GERTRUDE, *au général qui est resté comme abasourdi par le dernier mot de Vernon.* — Eh bien! qu'avez-vous?

LE GÉNÉRAL, *passant devant Gertrude pour aller à Pauline.* — Rien!... rien!... Voyons, ma Pauline, épouses-tu Godard de ton plein gré?

PAULINE. — De mon plein gré.

GERTRUDE, *à part.* — Ah!

LE GÉNÉRAL. — Il va venir.

PAULINE. — Je l'attends!

LE GÉNÉRAL, *à part.* — Il y a bien du dépit dans ce mot-là.

(Marguerite paraît avec une tasse.)

GERTRUDE. — C'est trop tôt, Marguerite, l'infusion ne sera pas assez forte!... (*Elle goûte.*) Je vais aller arranger cela moi-même.

MARGUERITE. — J'ai cependant l'habitude de soigner mademoiselle.

GERTRUDE. — Marguerite, que signifie le ton que vous prenez?

MARGUERITE. — Mais... madame...

LE GÉNÉRAL. — Marguerite, encore un mot et nous nous brouillerons, ma vieille.

PAULINE. — Allons, Marguerite, laisse faire madame de Grandchamp.

(Gertrude sort avec Marguerite.)

LE GÉNÉRAL. — Voyons, nous n'avons donc pas confiance dans notre pauvre père qui nous aime? Eh bien ! dis-moi pourquoi tu refusais si nettement Godard hier, et pourquoi tu l'acceptes aujourd'hui.

PAULINE. — Une idée de jeune fille!

LE GÉNÉRAL. — Tu n'aimes personne?

PAULINE. — C'est bien parce que je n'aime personne que j'épouse votre M. Godard.

(Gertrude rentre avec Marguerite.)

LE GÉNÉRAL. — Ah!

GERTRUDE. — Tiens, ma chère petite, prends garde, c'est un peu chaud.

PAULINE. — Merci, ma mère!

LE GÉNÉRAL. — Sa mère!... En vérité, c'est à en perdre l'esprit!

PAULINE. — Marguerite, le sucrier?

(Elle profite du moment où Marguerite sort et où Gertrude cause avec le général pour mettre le poison dans la tasse, et laisse tomber à terre le papier qui le contenait.)

GERTRUDE. — Qu'avez-vous?

LE GÉNÉRAL. — Ma chère amie, je ne conçois rien aux femmes : je suis comme Godard.

(Rentre Marguerite.)

GERTRUDE. — Vous êtes comme tous les hommes.

PAULINE. — Ah!

GERTRUDE. — Qu'as-tu, mon enfant?

PAULINE. — Rien!... rien!

GERTRUDE. — Je vais te préparer une seconde tasse...

PAULINE. — Oh! non, madame... celle-ci suffit. Il faut attendre le docteur

(Elle a posé la tasse sur un guéridon.)

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, GODARD, FELIX

FÉLIX. — M. Godard demande s'il peut être reçu.

(Du regard on interroge Pauline pour savoir s'il peut entrer.)

PAULINE. — Certainement!

LE GÉNÉRAL. — Que vas-tu lui dire?

PAULINE. — Vous allez voir.

GODARD, *entrant.* — Ah! mon Dieu! mademoiselle est indisposée... J'ignorais, et je vais... (*On lui fait signe de s'asseoir.*) Mademoiselle, permettez-moi de vous remercier, avant tout, de la faveur que vous me faites en me recevant dans le sanctuaire de l'innocence. Madame de Grandchamp et M. votre père viennent de m'apprendre une nouvelle qui m'aurait comblé de joie hier, mais qui, je l'avoue, m'étonne aujourd'hui.

LE GÉNÉRAL. — Qu'est-ce à dire, monsieur Godard?

PAULINE. — Ne vous fâchez pas, mon père : monsieur a raison. Vous ne savez pas tout ce que je lui ai dit hier.

GODARD. — Vous êtes trop spirituelle, mademoiselle, pour ne pas trouver toute simple la curiosité d'un honnête jeune homme qui a quarante mille livres de rentes et des économies de savoir les raisons qui le font accepter à vingt-quatre heures d'échéance d'un refus... car, hier, c'était à cette heure-ci... (*Il tire sa montre.*) cinq heures et demie, que vous...

LE GÉNÉRAL. — Comment! vous n'êtes donc pas amoureux comme vous le disiez? Vous allez quereller une adorable fille au moment où elle vous...

GODARD. — Je ne querellerais pas s'il ne s'agissait pas de se marier. Un mariage, général, est une affaire en même temps que l'effet d'un sentiment.

LE GÉNÉRAL. — Pardonnez-moi, Godard... Je suis un peu vif, vous le savez?

PAULINE, *à Godard.* — Monsieur... (*A part.*) oh! quelles souffrances... Monsieur, pourquoi les pauvres jeunes filles...

GODARD. — Pauvre!... Non, non, mademoiselle : vous avez quatre cent mille francs...

PAULINE. — Pourquoi de faibles jeunes filles..

GODARD. — Faibles?...

PAULINE. — Allons, d'innocentes jeunes personnes... ne s'inquiéteraient-elles pas un peu du caractère de celui qui se présente pour devenir leur seigneur et maître? Si vous m'aimez, vous punirez-vous... me punirez-vous... d'avoir fait une épreuve?...

GODARD. — Ah! vu comme cela...

LE GÉNÉRAL. — Oh! les femmes! les femmes!...

GODARD. — Oh! vous pouvez bien dire aussi : Les filles! les filles!

LE GÉNÉRAL. — Oui. Allons, décidément, la mienne a plus d'esprit que son père.

SCÈNE XVII.

Les Mêmes, GERTRUDE, NAPOLÉON.

GERTRUDE. — Eh bien! monsieur Godard?

GODARD. — Ah! madame! ah! général! je suis au comble du bonheur, et mon rêve est accompli! Entrer dans une famille comme la vôtre, moi!... Ah! madame! ah! général! ah! mademoiselle! (*A part.*) Je veux pénétrer ce mystère, car elle m'aime très-peu.

NAPOLÉON, *entrant.* — Papa, j'ai la croix de mérite... Bonjour, maman..: Où est donc Pauline?... Tiens! tu es donc malade?... Pauvre petite sœur!... Dis donc, je sais d'où vient la justice!

GERTRUDE. — Qui t'a dit cela?... Oh! comme le voilà fait!

NAPOLÉON. — Le maître... Il a dit que la justice venait du bon Dieu.

GODARD. — Il n'est pas Normand, ton maître.

PAULINE, *bas à Marguerite.* — Oh! Marguerite... ma chère Marguerite, renvoie-les!

MARGUERITE. — Messieurs, mademoiselle a besoin de repos.

LE GÉNÉRAL. — Eh bien! Pauline, nous te laissons... Tu viendras dîner?

PAULINE. — Si je puis... Mon père, embrassez-moi...

LE GÉNÉRAL, *l'embrassant.* — O cher ange! (*A Napoléon.*) Viens, petit.

(Ils sortent tous, moins Pauline, Gertrude et Napoléon.)

NAPOLÉON, *à Pauline.* — Eh bien! et moi, tu ne m'embrasses pas?... Quéqu't'as donc?

PAULINE. — Oh! je me meurs.

NAPOLÉON. — Est-ce qu'on meurt?... Pauline, en quoi c'est-il fait, la mort?

PAULINE. — La mort... c'est fait... comme ça

(Elle tombe soutenue par Marguerite.)

MARGUERITE. — Ah! mon Dieu! du secours!

NAPOLÉON. — Oh! Pauline, tu me fais peur... (*En s'enfuyant.*) Maman! maman!

ACTE CINQUIÈME.

La chambre de Pauline.

SCÈNE PREMIÈRE.

Pauline est étendue dans son lit. Ferdinand tient sa main dans une pose de douleur et d'abandon complet. — C'est le moment du crépuscule, il y a encore une lampe.)

PAULINE, FERDINAND, VERNON.

VERNON, *assis près du guéridon.* — J'ai vu des milliers de morts sur les champs de bataille, aux ambulances; et pourquoi la mort d'une jeune fille sous le toit paternel me fait-elle plus d'impression que tant de souffrances héroïques?... La mort est peut-être un cas prévu sur le champ de bataille... on y compte même, tandis qu'ici il ne s'agit pas seulement d'une existence c'est toute une famille que l'on voit en larmes, et des espérances qui meurent... Voilà cette enfant, que je chérissais, assassinée, empoisonnée... et par qui?... Marguerite a bien deviné l'énigme de cette lutte entre ces deux rivales... Je n'ai pas pu l'empêcher d'aller tout dire à la justice .. Pourtant, mon Dieu! j'ai tout tenté pour arracher cette vie à la mort!... (*Ferdinand relève la tête et écoute le docteur.*) J'ai même apporté ce poison, qui pourrait neutraliser l'autre; mais il aurait fallu le concours des princes de la science! On n'ose pas tout seul un pareil coup de dé.

FERDINAND *se lève et va au docteur.* — Docteur, quand les magistrats seront venus, expliquez-leur cette tentative : ils la permettront; et, tenez, Dieu, Dieu m'écoutera... il fera quelque miracle, il me la rendra!...

VERNON. — Avant que l'action du poison n'ait exercé tous ses ravages, j'aurais osé... Maintenant, je passerais pour être l'empoisonneur. Non, ceci (*il pose un petit flacon sur la table*) est inutile, et mon dévouement serait un crime.

FERDINAND, *il a mis un miroir devant les lèvres de Pauline.* — Mais tout est possible! elle respire encore.

VERNON. — Elle ne verra pas le jour qui se lève.

PAULINE. — Ferdinand!

FERDINAND. — Elle vient de me nommer.

VERNON. — Oh! la nature, à vingt-deux ans, est bien forte contre la destruction! D'ailleurs, elle conservera son intelligence jusqu'à son dernier soupir. Elle pourrait se lever, parler, quoique les souffrances causées par ce poison terrible soient inouïes.

SCÈNE II.

Les Mêmes, LE GÉNÉRAL, *d'abord en dehors*

LE GÉNÉRAL. — Vernon!

VERNON, *à Ferdinand.* — Le général! (*Ferdinand tombe accablé sur un fauteuil à gauche, au fond, masqué par les rideaux du lit, à la porte.*) Que voulez-vous?

LE GÉNÉRAL. — Voir Pauline!

VERNON. — Si vous m'écoutez, vous attendrez... Elle est bien plus mal.

LE GÉNÉRAL *force la porte.* — Eh! j'entre, alors.

VERNON. — Non, général, écoutez-moi.

LE GÉNÉRAL. — Non! non!... Immobile! froide! .. Ah! Vernon!

VERNON. — Voyons, général... (*A part.*) Il faut l'éloigner d'ici (*Haut*.) Eh bien! je n'ai plus qu'un bien faible espoir de la sauver

LE GÉNÉRAL. — Tu dis.. Tu m'aurais donc trompé?..

VERNON. — Mon ami, il faut savoir regarder ce lit en face, comme nous regardions les batteries chargées à mitraille!.. Eh bien! dans

le doute où je suis, vous devez aller... (*A part.* Ah! quelle idée! (*Haut.*) chercher vous-même les secours de la religion.

LE GÉNÉRAL. — Vernon, je veux la voir, l'embrasser.

VERNON. — Prenez garde!

LE GÉNÉRAL, *après avoir embrassé Pauline.* — Oh! glacée!

VERNON. — C'est un effet de la maladie, général... Courez au presbytère, car, si je ne réussissais pas, votre fille, que vous avez élevée chrétiennement, ne doit pas être abandonnée par l'Église.

LE GÉNÉRAL. — Ah! ah! oui. J'y vais...

(Il va au lit.)

VERNON. — Par là!

LE GÉNÉRAL. — Mon ami, je n'ai plus la tête à moi, je suis sans idées... Vernon, un miracle!... Tu as sauvé tant de monde, et tu ne pourrais pas sauver un enfant!

VERNON. — Viens, viens... je l'accompagne, car, s'il rencontrait les magistrats, ce serait bien d'autres malheurs.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

PAULINE, FERDINAND.

PAULINE. — Ferdinand!

FERDINAND. — Ah! mon Dieu! serait-ce son dernier soupir? Oh! oui, Pauline, tu es ma vie même: si Vernon ne te sauve pas, je te suivrai, nous serons réunis.

PAULINE. — Alors, j'expire sans un seul regret.

FERDINAND, *il prend le flacon.* — Ce qui t'aurait sauvée, si le docteur était venu plus tôt, me délivrera de la vie.

PAULINE. — Non, sois heureux.

FERDINAND. — Jamais sans toi!

PAULINE. — Tu me ranimes.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, VERNON.

FERDINAND. — Elle parle, ses yeux se sont r'ouverts.

VERNON. — Pauvre enfant!... elle s'endort, quel sera le réveil!

(Ferdinand reprend sa place et la main de Pauline.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, RAMEL, LE JUGE D'INSTRUCTION, LE GREFFIER, UN MÉDECIN, UN BRIGADIER, MARGUERITE.

MARGUERITE. — Monsieur Vernon, les magistrats sont là... Monsieur Ferdinand, retirez-vous!

(Ferdinand sort à gauche.)

RAMEL. — Veillez, brigadier, à ce que toutes les issues de cette maison soient observées, et tenez-vous à nos ordres!... Docteur, pouvons-nous rester ici quelques instants sans danger pour la malade?

VERNON. — Elle dort, monsieur; et c'est son dernier sommeil.

MARGUERITE. — Voici la tasse où se trouvent les restes de l'infusion, et qui contient de l'arsenic; je m'en suis aperçue au moment où j'allais la prendre.

LE MÉDECIN, *examinant la tasse et goûtant le reste.* — Il est évident qu'il y a une substance vénéneuse.

LE JUGE D'INSTRUCTION. — Vous en ferez l'analyse! (*Il aperçoit Marguerite ramassant un petit papier à terre.*) Quel est ce papier?

MARGUERITE. — Oh! ce n'est rien.

RAMEL. — Rien n'est insignifiant en des cas pareils pour des magistrats!... Ah! ah! messieurs, plus tard nous aurons à examiner ceci. Pourrions-nous éloigner M. de Grandchamp?

VERNON. — Il est au presbytère; mais il n'y restera pas longtemps.

LE JUGE, *au médecin.* — Voyez, monsieur!...

(Les deux médecins causent au chevet du lit.)

RAMEL, *au juge.* — Si le général revient, nous agirons avec lui selon les circonstances.

(Marguerite pleure agenouillée au lit; les deux médecins, le juge et Ramel se groupent sur le devant du théâtre.)

RAMEL, *au médecin.* — Ainsi, messieurs, votre avis est que la maladie de mademoiselle de Grandchamp, que nous avons vue avant-hier au soir pleine de santé, de bonheur même, est l'effet d'un crime?

LE MÉDECIN. — Les symptômes d'empoisonnement sont de la dernière évidence.

RAMEL. — Et le reste de poison que contient cette tasse est-il assez visible, assez considérable, pour fournir une preuve légale?

LE MÉDECIN. — Oui, monsieur.

LE JUGE, *à Vernon.* — La femme que voici prétend, monsieur, qu'hier, à quatre heures, vous avez ordonné à mademoiselle de Grandchamp une infusion de feuilles d'oranger pour calmer une irritation survenue après une explication entre la belle-fille et sa belle-mère; elle ajoute que madame de Grandchamp, qui vous aurait aussitôt envoyé à quatre lieues d'ici sous un vain prétexte, a insisté pour tout préparer et tout donner à sa belle-fille; est-ce vrai?

VERNON. — Oui, monsieur.

MARGUERITE. — Mon insistance à vouloir soigner mademoiselle a été l'occasion d'un reproche de la part de mon pauvre maître.

(Les magistrats confèrent.)

RAMEL, *à Vernon.* — Où madame de Grandchamp vous a-t-elle envoyé?

VERNON. — Tout est fatal, messieurs, dans cette affaire mystérieuse. Madame de Grandchamp a si bien voulu m'éloigner, que l'ouvrier chez qui l'on m'envoyait à trois lieues d'ici, comme dangereusement malade, était au cabaret. J'ai grondé Champagne d'avoir trompé mademoiselle de Grandchamp, et Champagne m'a dit qu'effectivement l'ouvrier n'était pas venu, mais qu'il ne savait rien de cette prétendue maladie.

FÉLIX. — Messieurs, le clergé se présente.

RAMEL. — Nous pouvons emporter les deux pièces à conviction dans le salon, et nous y transporter pour dresser le procès-verbal.

VERNON. — Par ici, messieurs! par ici!

(Ils sortent. La scène change.)

SCÈNE VI.

Le salon.

RAMEL, LE JUGE, LE GREFFIER, VERNON.

RAMEL. — Ainsi, voilà qui demeure établi. Comme le prétendent Félix et Marguerite, hier madame de Grandchamp a d'abord administré à sa belle-fille une dose d'opium; et vous, monsieur Vernon, vous étant aperçu de cette manœuvre criminelle, vous auriez pris et serré la tasse.

VERNON. — C'est vrai, messieurs, mais...

RAMEL. — Comment, monsieur Vernon, vous qui avez été témoin de cette coupable entreprise, n'avez-vous pas arrêté madame de Grandchamp dans la voie funeste où elle s'engageait?

VERNON. — Croyez, monsieur, que tout ce que la prudence exige, que tout ce qu'une vieille expérience peut suggérer, a été tenté de ma part.

LE JUGE. — Votre conduite, monsieur, est singulière, et vous aurez à l'expliquer. Vous avez fait votre devoir hier en conservant cette preuve; mais pourquoi vous êtes-vous arrêté dans cette voie?...

RAMEL. — Permettez, monsieur Cordier: monsieur est un vieillard sincère et loyal! (*Il prend Vernon à part.*) Vous avez dû pénétrer la cause de ce crime?

VERNON. — C'est la rivalité de deux femmes poussées aux dernières extrémités par des passions impitoyables... et je dois me taire.

RAMEL. — Je sais tout.

VERNON. — Vous! monsieur!

RAMEL. — Et, comme vous, sans doute, j'ai tout fait pour prévenir cette catastrophe; car Ferdinand devait partir cette nuit. J'ai connu mademoiselle Gertrude de Meilhac autrefois chez mon ami.

VERNON. — Oh! monsieur, soyez clément! ayez pitié d'un vieux soldat criblé de blessures et plein d'illusions... il va perdre sa fille et sa femme... qu'il ne perde pas son honneur.

RAMEL. — Nous nous comprenons! Tant que Gertrude ne fera pas d'aveux qui nous forcent à ouvrir les yeux, je tâcherai de démontrer au juge d'instruction, et il est bien fin, bien intègre, il a dix ans de pratique; eh bien! je lui ferai croire que la cupidité seule a guidé la main de madame de Grandchamp! Aidez-moi. (*Le juge s'approche, Ramel fait un signe à Vernon et prend un air sévère.*) Pourquoi madame de Grandchamp aurait-elle endormi sa belle-fille? Allons, vous devez le savoir, vous, l'ami de la maison.

VERNON. — Pauline devait me confier ses secrets, sa belle-mère a deviné que j'allais savoir des choses qu'elle avait intérêt à tenir cachées; et voilà, monsieur, pourquoi, sans doute, elle m'a fait partir pour aller soigner un ouvrier bien portant, et non pour éloigner les secours à donner à Pauline, car Louviers n'est pas si loin...

LE JUGE. — Quelle préméditation !... (*A Ramel.*) Elle ne pourra pas s'en tirer si nous trouvons les preuves du crime dans le secrétaire... Elle ne nous attend pas, elle sera foudroyée !...

(On entend dire des prières chez Pauline.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, GERTRUDE, MARGUERITE.

GERTRUDE. — Des chants d'église !... Quoi ! la justice encore ici !... Que se passe-t-il donc ?... (*Elle va sur la porte de la chambre de Pauline et recule épouvantée devant Marguerite.*) Ah !...

MARGUERITE. — On prie sur le corps de votre victime !

GERTRUDE. — Pauline ! Pauline ! morte !...

LE JUGE. — Et vous l'avez empoisonnée, madame ! ..

GERTRUDE.— Moi ! moi ! moi ! Ah çà! suis-je éveillée ?... (*A Ramel.*) Ah ! quel bonheur pour moi ! car vous savez tout, vous ! Me croyez-vous capable d'un crime ?... Comment, je suis donc accusée ?... Moi, j'aurais attenté à ses jours... mais je suis femme d'un vieillard plein d'honneur, et j'ai un enfant... un enfant devant qui je ne voudrais pas rougir... Ah ! la justice sera pour moi... Marguerite, que l'on ne sorte pas ! Oh ! messieurs ! Ah çà ! que s'est-il donc passé depuis hier au soir que j'ai laissé Pauline un peu souffrante ?...

LE JUGE. — Madame, recueillez-vous ! Vous êtes en présence de la justice de votre pays !

GERTRUDE. — Ah ! je me sens toute froide...

LE JUGE. — La justice, en France du moins, est la plus parfaite des justices criminelles ; elle ne tend jamais de piéges, elle marche, elle agit, elle parle à visage découvert, car elle est forte de sa mission, qui est de chercher la vérité. Dans ce moment, vous n'êtes qu'inculpée, et vous devez ne voir en moi qu'un protecteur. Mais dites la vérité, quelle qu'elle soit. Le reste ne nous regarde plus...

GERTRUDE. — Eh ! monsieur, menez-moi là, et devant Pauline je vous crierai ce que je vous crie : Je suis innocente de sa mort !...

LE JUGE. — Madame...

GERTRUDE. — Voyons, pas de ces longues phrases où vous enveloppez les gens. Je souffre des douleurs inouïes ! je pleure Pauline comme si c'était ma fille, et... je lui pardonne tout ! Que voulez-vous ? Allez, je répondrai.

RAMEL. — Que lui pardonnez-vous ?...

GERTRUDE. — Mais, je...

RAMEL, *bas.* — De la prudence !

GERTRUDE.— Ah ! vous avez raison. Partout des précipices !

LE JUGE, *au greffier.* — Vous écrirez plus tard les noms et prénoms, prenez les notes pour le procès-verbal de cet interrogatoire. (*A Gertrude.*) Avez-vous hier administré, vers midi, de l'opium dans du thé à mademoiselle de Grandchamp ?

GERTRUDE. — Ah ! docteur... vous !...

RAMEL. — N'accusez pas le docteur, il s'est déjà trop compromis pour vous ! répondez au juge !

GERTRUDE. — Eh bien ! c'est vrai !

LE JUGE. *Il présente la tasse.* — Reconnaissez-vous ceci ?

GERTRUDE. — Oui, monsieur. Après ?

LE JUGE. — Madame a reconnu la tasse, et avoue y avoir mis de l'opium; cela suffit, quant à présent, sur cette phase de l'instruction.

GERTRUDE. — Mais vous m'accusez donc ?... et de quoi ?

LE JUGE. — Madame, si vous ne vous disculpez pas du dernier fait, vous pourrez être prévenue du crime d'empoisonnement. Nous allons chercher les preuves de votre innocence ou de votre culpabilité.

GERTRUDE. — Où ?

LE JUGE. — Chez vous ! Hier vous avez fait boire à mademoiselle de Grandchamp une infusion de feuilles d'oranger dans cette seconde tasse qui contient de l'arsenic.

GERTRUDE. — Oh ! est-ce possible ?

LE JUGE. — Vous nous avez déclaré avant-hier que la clef de votre secrétaire où vous serriez le paquet de cette substance, ne vous quittait jamais.

GERTRUDE. — Elle est dans la poche de ma robe... Oh ! merci, monsieur !... ce supplice va finir.

LE JUGE. — Vous n'avez donc fait encore aucun usage de...

GERTRUDE. — Non, vous allez trouver le paquet cacheté.

RAMEL. — Ah ! madame, je le souhaite.

LE JUGE. — J'en doute, c'est une de ces audacieuses criminelles. .

GERTRUDE. — La chambre est en désordre, permettez...

LE JUGE. — Oh ! non, non, nous entrerons tous trois.

RAMEL. — Il s'agit de votre innocence.

GERTRUDE. — Oh ! entrons, messieurs !

SCÈNE VIII.

VERNON, *seul.*

Mon pauvre général ! agenouillé près du lit de sa fille, il pleure il prie... Hélas ! Dieu seul peut la lui rendre.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, RAMEL, LE JUGE, GERTRUDE.

GERTRUDE. — Je doute de moi, je rêve... je suis...

RAMEL. — Vous êtes perdue, madame.

GERTRUDE. — Oui, monsieur !... mais par qui ?

LE JUGE, *au greffier* — Ecrivez que madame de Grandchamp nous ayant ouvert elle-même le secrétaire de sa chambre à coucher, et nous ayant elle-même présenté le paquet cacheté par le sieur Baudrillon, ce paquet, intact avant-hier, s'est trouvé décacheté. . et qu'il y a été pris une dose plus que suffisante pour donner la mort.

GERTRUDE. — La mort !... moi ?

LE JUGE. — Madame, ce n'est pas sans raisons que j'ai saisi dans votre secrétaire ce papier déchiré. Nous avons saisi chez mademoiselle de Grandchamp ce fragment qui s'y adapte parfaitement, et qui prouve qu'arrivée à votre secrétaire, vous avez, dans le trouble où le crime jette tous les criminels, pris ce papier pour envelopper la dose que vous deviez mêler à l'infusion.

GERTRUDE.—Vous avez dit que vous étiez mon protecteur ! eh bien ! cela, voyez-vous...

LE JUGE. — Attendez, madame, devant de telles présomptions, je suis obligé de convertir le mandat d'amener, décerné contre vous, en un mandat de dépôt. (*Il signe.*) Maintenant, madame, vous êtes en état d'arrestation.

GERTRUDE — Eh bien ! tout ce que vous voudrez ! Mais votre mission, avez-vous dit, est de chercher la vérité... cherchons-la . oh ! cherchons-la.

LE JUGE. — Oui, madame

GERTRUDE, *à Ramel, en pleurant.* — Oh ! monsieur ! monsieur ...

RAMEL. — Avez-vous quelque chose à dire pour votre défense qui puisse nous faire revenir sur cette terrible mesure ?

GERTRUDE. — Messieurs, je suis innocente du crime d'empoisonnement, et tout est contre moi ! Je vous en supplie, au lieu de me torturer, aidez-moi !... Tenez, on doit m'avoir pris ma clef, voyez-vous ! On doit être venu dans ma chambre... Ah ! je comprends... (*A Ramel.*) Pauline aimait comme j'aime : elle s'est empoisonnée.

RAMEL. — Pour votre honneur, ne dites pas cela sans des preuves convaincantes, autrement...

LE JUGE. — Madame, est-il vrai qu'hier, sachant que le docteur Vernon devait dîner chez vous, vous l'avez envoyé ..

GERTRUDE. — Oh ! vous, vos questions sont autant de coups de poignard pour mon cœur ! Et vous allez, vous allez toujours.

LE JUGE.—L'avez-vous envoyé soigner un ouvrier au Pré-l'Evêque ?

GERTRUDE. — Oui, monsieur.

LE JUGE. — Cet ouvrier, madame, était au cabaret et très-bien portant.

GERTRUDE. — Champagne avait dit qu'il était malade

LE JUGE. — Champagne, que nous avons interrogé, dément cette assertion, et n'a point parlé de maladie. Vous vouliez écarter les secours.

GERTRUDE, *à part* — Oh ! Pauline ! c'est elle qui m'a fait renvoyer Vernon ! Oh ! Pauline ! tu m'entraînes avec toi dans la tombe, et j'y

descendrais criminelle! Oh! non! non! non! (*A Ramel.*) Monsieur, je n'ai plus qu'une ressource. (*A Vernon.*) Pauline existe-t-elle encore?

VERNON, *désignant le général.* — Voici ma réponse!

SCÈNE X.

LES MÊMES, LE GÉNÉRAL.

LE GÉNÉRAL, *à Vernon.* — Elle se meurt, mon ami! Si je la perds, je n'y survivrai pas.

VERNON. — Mon ami!

LE GÉNÉRAL. — Il me semble qu'il y a bien du monde ici... Que fait-on? Sauvez-la! Où est donc Gertrude?

(On le fait asseoir au fond à gauche.)

GERTRUDE, *se traînant aux pieds du général.* — Mon ami!... Pauvre père!... Ah! je voudrais que l'on me tuât à l'instant, sans procès... (*Elle se lève.*) Non, Pauline m'a enveloppée dans son suaire, et je sens ses doigts glacés autour de mon cou... Oh! j'étais résignée! j'allais, oui, j'allais ensevelir avec moi le secret de ce drame domestique, épouvantable, et que toutes les femmes devraient connaître! mais je suis lasse de cette lutte avec un cadavre qui m'étreint, qui me communique la mort! Eh bien! mon innocence sortira victorieuse de ces aveux aux dépens de l'honneur; mais je ne serai pas du moins une lâche et vile empoisonneuse. Ah! je vais tout dire.

LE GÉNÉRAL, *se levant et s'avançant.* — Ah! vous allez donc dire à la justice ce que vous me taisez si obstinément depuis deux jours... Oh! lâche et ingrate créature... Mensonge caressant... vous m'avez tué ma fille, qu'allez-vous me tuer encore?

GERTRUDE. — Faut-il se taire?... Faut-il parler?

RAMEL. — Général, de grâce, retirez-vous! la loi le veut.

LE GÉNÉRAL. — La loi!.. vous êtes la justice des hommes, moi, je suis la justice de Dieu, je suis plus que vous tous! je suis l'accusateur, le tribunal, l'arrêt et l'exécuteur... Allons, parlez, madame.

GERTRUDE, *aux genoux du général.* — Pardon, monsieur... Oui, je suis...

RAMEL, *à part.* — Oh! la malheureuse!

GERTRUDE, *à part.* — Oh! non! non!... pour son honneur, qu'il ignore toujours la vérité! (*Haut.*) Coupable pour tout le monde, à vous, je vous dirai jusqu'à mon dernier soupir que je suis innocente, et que, quelque jour, la vérité sortira de deux tombes, vérité cruelle, et qui vous prouvera que vous aussi, vous n'êtes pas exempt de reproches, que vous aussi, peut-être, à cause de vos haines aveugles, vous êtes coupable.

LE GÉNÉRAL. — Moi! moi!... Oh! ma tête se perd... vous osez m'accuser... (*Apercevant Pauline.*) Ah!... ah!... mon Dieu!

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, PAULINE, *appuyée sur Ferdinand.*

PAULINE. — On m'a tout dit! Cette femme est innocente du crime dont elle est accusée. La religion m'a fait comprendre qu'on ne peut pas trouver le pardon là-haut en ne le laissant pas ici-bas. J'ai pris à madame la clef de son secrétaire, je suis allée chercher moi-même le poison, j'ai déchiré moi-même cette feuille de papier pour l'envelopper, car j'ai voulu mourir.

GERTRUDE. — Oh! Pauline! prends ma vie, prends tout ce que j'aime... Oh! docteur, sauvez-la!

LE JUGE. — Mademoiselle, est-ce la vérité?

PAULINE. — La vérité?... les mourants la disent...

LE JUGE. — Nous ne saurons décidément rien de cette affaire là.

PAULINE, *à Gertrude.* — Savez-vous pourquoi je viens vous retirer de l'abîme où vous êtes? c'est que Ferdinand vient de me dire un mot qui m'a fait sortir de mon cercueil. Il a tellement horreur d'être avec vous dans la vie, qu'il me suit, moi, dans la tombe, où nous reposerons ensemble, mariés par la mort.

GERTRUDE. — Ferdinand!... Ah! mon Dieu! à quel prix suis-je sauvée?

LE GÉNÉRAL. — Mais, malheureuse enfant, pourquoi meurs-tu? ne suis-je pas, ai-je cessé un seul instant d'être un bon père? On dit que c'est moi qui suis coupable...

FERDINAND. — Oui, général. Et c'est moi seul qui peux vous donner le mot de cette fatale énigme, et qui vous expliquerai comment vous êtes coupable.

LE GÉNÉRAL. — Vous, Ferdinand, vous à qui j'offrais ma fille, et qui l'aimiez...

FERDINAND. — Je m'appelle Ferdinand, comte de Marcandal, fils du général Marcandal... Comprenez-vous?

LE GÉNÉRAL. — Ah! fils de traître, tu ne pouvais apporter sous mon toit que mort et trahison!... Défends-toi!

FERDINAND. — Vous battrez-vous, général, contre un mort?

(Il tombe.)

GERTRUDE *s'élance vers Ferdinand en jetant un cri.* — Oh! (*Elle recule devant le général, qui s'avance vers sa fille, puis elle tire un flacon qu'elle jette aussitôt.*) Oh non! je me condamne à vivre pour ce pauvre vieillard! (*Le général s'agenouille près de sa fille morte.*) Docteur, que fait-il?... perdrait-il la raison?...

LE GÉNÉRAL, *bégayant comme un homme qui ne peut trouver les mots.* — Je..... je..... je.....

LE DOCTEUR. — Général, que faites-vous?

LE GÉNÉRAL. — Je.. je cherche à dire des prières pour ma fille!...

(Le rideau tombe.)

FIN DE LA MARATRE.



PAMÉLA GIRAUD

PIÈCE EN CINQ ACTES.

PERSONNAGES.

LE GÉNÉRAL DE VERBY.
DUPRÉ, avocat.
M. ROUSSEAU.
JULES ROUSSEAU, son fils.
JOSEPH BINET.
LE PÈRE GIRAUD.
UN AGENT SUPÉRIEUR.
ANTOINE, domestique de Rousseau.
PAMÉLA GIRAUD.
MADAME Ve DU BROCARD.
MADAME ROUSSEAU.
MADAME GIRAUD.
JUSTINE, femme de chambre de madame Rousseau.
UN COMMISSAIRE DE POLICE.
UN JUGE D'INSTRUCTION.
AGENTS DE POLICE. GENDARMES.



ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une mansarde et l'atelier d'une fleuriste. Au lever du rideau, Paméla travaille, et Joseph Binet est assis. La mansarde va vers le fond du théâtre; la porte est à droite; à gauche, une cheminée. La mansarde est coupée de manière à ce qu'en se baissant un homme puisse tenir sous le toit au fond de la toile, à côté de la croisée.

PROLOGUE.

SCÈNE PREMIÈRE.

PAMÉLA, JOSEPH BINET, JULES ROUSSEAU.

PAMÉLA. — Monsieur Joseph Binet...

JOSEPH. — Mademoiselle Paméla Giraud.

PAMÉLA. — Vous voulez donc que je vous haïsse?

JOSEPH. — Dame! si c'est le commencement de l'amour... haïssez-moi!

PAMÉLA. — Ah çà! parlons raison.

JOSEPH. — Vous ne voulez donc pas que je vous dise combien je vous aime?

PAMÉLA. — Ah! je vous dis tout net, puisque vous m'y forcez, que je ne veux pas être la femme d'un garçon tapissier.

JOSEPH. — Est-il nécessaire de devenir empereur, ou quelque chose comme ça, pour épouser une fleuriste?

PAMÉLA. — Non... Il faut être aimé, et je ne vous aime d'aucune manière.

JOSEPH. — D'aucune manière!.. Je croyais qu'il n'y avait qu'une manière d'aimer.

PAMÉLA. — Oui... mais il y a plusieurs manières de ne pas aimer. Vous pouvez être mon ami, sans que je vous aime...

JOSEPH. — Oh!

PAMÉLA. — Vous pouvez m'être indifférent...

JOSEPH. — Ah!

PAMÉLA. — Vous pouvez m'être odieux!... Et, dans ce moment, vous m'ennuyez, ce qui est pis!

JOSEPH. — Je l'ennuie! moi qui me mets en cinq pour faire tout ce qu'elle veut.

PAMÉLA. — Si vous faisiez ce que je veux, vous ne resteriez pas ici.

JOSEPH. — Si je m'en vas... m'aimerez-vous un peu?

PAMÉLA. — Mais, puisque je ne vous aime que quand vous n'y êtes pas!

JOSEPH. — Si je ne venais jamais?

PAMÉLA. — Vous me feriez plaisir.

JOSEPH. — Mon Dieu! pourquoi, moi, premier garçon tapissier de M. Morel, en place de devenir mon propre bourgeois, suis-je devenu amoureux de mademoiselle? Non... Je suis arrêté dans ma carrière... je rêve d'elle... j'en deviens bête. Si mon oncle savait!... Mais il y a d'autres femmes dans Paris, et... après tout, mademoiselle Paméla Giraud, qui êtes-vous, pour être ainsi dédaigneuse?

PAMÉLA. — Je suis la fille d'un pauvre tailleur ruiné, devenu portier. Je gagne de quoi vivre... si ça peut s'appeler vivre, en travaillant nuit et jour... à peine puis-je aller faire une pauvre petite partie aux prés Saint-Gervais, cueillir des lilas; et, certes, je reconnais que le premier garçon de M. Morel est tout à fait au dessus de moi... je ne veux pas entrer dans une famille qui croirait se mésallier... les Binet!

JOSEPH. — Mais qu'avez-vous depuis huit ou dix jours, là, ma chère petite gentille mignonne de Paméla? il y a dix jours je venais tous les soirs vous tailler vos feuilles, je faisais les queues aux roses, les cœurs aux marguerites, nous causions, nous allions quelquefois au mélodrame nous régaler de pleurer... et j'étais le bon Joseph, mon petit Joseph... enfin un Joseph dans lequel vous trouviez l'étoffe d'un mari... Tout à coup... zeste! plus rien.

PAMÉLA. — Mais allez-vous-en donc!... vous n'êtes là ni dans la rue ni chez vous.

JOSEPH. — Eh bien! je m'en vais, mademoiselle... on s'en va... je causerai dans la loge avec maman Giraud... elle ne demande pas mieux que de me voir entrer dans sa famille, elle, elle ne change pas d'idée!

PAMÉLA. — Eh bien! au lieu d'entrer dans sa famille, entrez dans sa loge, monsieur Joseph! allez causer avec ma mère, allez!... (*Il sort.*) Il les occupera peut-être assez pour que M. Adolphe puisse monter sans être vu. Adolphe Durand! le joli nom! c'est la moitié d'un roman! et le joli jeune homme! Enfin, depuis quinze jours, c'est une persécution. Je me savais bien un peu jolie; mais je ne me croyais pas si bien qu'il le dit. Ce doit être un artiste, un employé! Quel qu'il soit, il me plaît, il est si comme il faut! Pourtant, si ce jeune était trompeuse, si c'était quelqu'un de mal... car enfin cette lettre qu'il vient de me faire envoyer si mystérieusement... (*Elle la*

tire de son corset, et lisant : « Attendez-moi ce soir, soyez seule, » et que personne ne me voie entrer, si c'est possible ; il s'agit de ma » vie, et si vous saviez quel affreux danger me poursuit !... ADOLPHE DURAND. » Écrit au crayon. Il s'agit de sa vie... je suis dans une anxiété !...

JOSEPH, *revenant.* — Tout en descendant l'escalier, je me suis dit : Pourquoi Paméla...

(Jules paraît.)

PAMÉLA. — Ah!

JOSEPH. — Quoi?

(Jules disparaît.)

PAMÉLA. — Il m'a semblé voir .. J'ai cru entendre un bruit là-haut !.. Allez donc visiter le petit grenier au-dessus, là peut-être quelqu'un s'est-il caché ! Avez-vous peur, vous?

JOSEPH. — Non.

PAMÉLA. — Eh bien ! montez, fouillez ! sans quoi je serai effrayée pendant toute la nuit.

JOSEPH. — J'y vais... je monterai sur le toit si vous voulez.

(Il entre à gauche par une petite porte qui conduit au grenier.)

JOSEPH. — J'ai entendu quelque chose comme une voix d'homme... La voix monte !

PAMÉLA. — Dame ! elle descend peut-être aussi... Voyez dans l'escalier...

JOSEPH. — Oh ! je suis sûr...

PAMÉLA. — De rien. Laissez-moi, monsieur ; je veux être seule.

JOSEPH. — Avec une voix d'homme?

PAMÉLA. — Vous ne me croyez donc pas?

JOSEPH. — Mais j'ai parfaitement entendu.

PAMÉLA. — Rien.

JOSEPH. — Ah ! mademoiselle !

PAMÉLA. — Et, si vous aimez mieux croire les bruits qui vous passent par les oreilles que ce que je vous dis, vous ferez un fort mauvais mari... J'en sais maintenant assez sur votre compte... Laissez-moi !

JOSEPH. — Ça n'empêche pas que ce que j'ai cru entendre...

PAMÉLA. — Puisque vous vous obstinez, vous pouvez le croire...



Ah ! qu'est-ce que c'est que cela ? des billets de banque ! — PAGE 50.

PAMÉLA, *l'accompagnant.* Allez. (*Jules entre.*) Ah ! monsieur, quel rôle vous me faites jouer !

JULES. — Vous me sauvez la vie, et peut-être ne le regretterez-vous pas ! vous savez combien je vous aime !

(Il lui baise les mains.)

PAMÉLA. — Je sais combien vous me l'avez dit : mais vous agissez...

JULES. — Comme avec une libératrice.

PAMÉLA. — Vous m'avez écrit .. et cette lettre m'a ôté toute ma sécurité... Je ne sais plus ni qui vous êtes ni ce qui vous amène.

JOSEPH, *en dehors.* — Mademoiselle, je suis dans le grenier, et il n'y a rien... J'ai vu sur le toit

JULES. — Il va revenir... où me cacher?

PAMÉLA. — Mais vous ne pouvez rester ici !

JULES. — Vous voulez me perdre, Paméla !

PAMÉLA. — Le voici ! Tenez... là !...

(Elle le cache sous la mansarde.)

JOSEPH, *revenant.* — Vous n'êtes pas seule, mademoiselle?

PAMÉLA. — Non... puisque vous voilà

Oui, vous avez entendu la voix d'un jeune homme qui m'aime et qui fait tout ce que je veux... il disparaît quand il le faut, et il vient à volonté. Eh bien ! qu'attendez-vous? croyez-vous que, s'il est ici, votre présence nous soit agréable? Allez demander à mon père et à ma mère quel est son nom... il a dû le leur dire en montant, lui et sa voix.

JOSEPH. — Mademoiselle Paméla, pardonnez à un pauvre garçon qui est fou d'amour... Ce n'est pas le cœur que je perds, mais la tête, aussitôt qu'il s'agit de vous. Ne sais-je pas que vous êtes aussi sage que belle? que vous avez dans l'âme encore plus de trésors que vous n'en portez? Aussi... tenez, vous avez raison, j'entendrais dix voix, je verrais dix hommes là, que ça ne me ferait rien... mais un...

PAMÉLA. — Eh bien?

JOSEPH. — Un... ça me gênerait davantage. Mais je m'en vais ; c'est pour rire que je vous dis tout ça... je sais bien que vous allez être seule. A revoir, mademoiselle Paméla ; je m'en vas... j'ai confiance.

PAMÉLA, *à part.* — Il se doute de quelque chose.

JOSEPH, *à part.* — Il y a quelqu'un ici... je cours tout dire au père et à la mère Giraud. (*Haut.*) A revoir, mademoiselle Paméla.

(Il sort.)

SCÈNE II.

PAMÉLA, JULES.

PAMÉLA. — Monsieur Adolphe, vous voyez à quoi vous m'exposez... Le pauvre garçon est un ouvrier plein de cœur; il a un oncle assez riche pour l'établir; il veut m'épouser, et en un moment j'ai perdu mon avenir... et pour qui? je ne vous connais pas, et, à la manière dont vous jouez l'existence d'une jeune fille qui n'a pour elle que sa bonne conduite, je devine que vous vous en croyez le droit... Vous êtes riche, et vous vous moquez des gens pauvres!

JULES. — Non, ma chère Paméla... je sais qui vous êtes, et je vous ai appréciée... Je vous aime, je suis riche, et nous ne nous quitterons jamais. Ma voiture de voyage est chez un ami, à la porte Saint-Denis; nous irons la prendre à pied; je vais m'embarquer pour l'Angleterre. Venez, je vous expliquerai mes intentions, car le moindre retard pourrait m'être fatal.

PAMÉLA. — Quoi?

JULES. — Et vous verrez...

PAMÉLA. — Etes-vous dans votre bon sens, monsieur Adolphe? après m'avoir suivie depuis un mois, m'avoir vue deux fois au bal, et m'avoir écrit des déclarations comme les jeunes gens de votre sorte en font à toutes les femmes, vous venez me proposer de but en blanc un enlèvement!

JULES. — Ah! mon Dieu! pas un instant de retard! vous vous repentiriez de ceci toute votre vie, et vous vous apercevrez trop tard de la perte que vous aurez faite.

PAMÉLA. — Mais, monsieur, tout peut se dire en deux mots.

JULES. — Non .. quand il s'agit d'un secret d'où dépend la vie de plusieurs hommes.

PAMÉLA. — Mais, monsieur, s'il s'agit de vous sauver la vie, quoique je n'y comprenne rien, et qui que vous soyez, je ferai bien des choses; mais de quelle utilité puis-je vous être dans votre fuite? pourquoi m'emmener en Angleterre?

JULES. — Mais, enfant!... l'on ne se défie pas de deux amants qui s'enfuient!... et, enfin, je vous aime assez pour oublier tout, et encourir la colère de mes parents... une fois mariés à Great-na-Green...

PAMÉLA. — Ah! mon Dieu!... moi, je suis toute bouleversée! un beau jeune homme qui vous presse... vous supplie... et qui parle d'épouser...

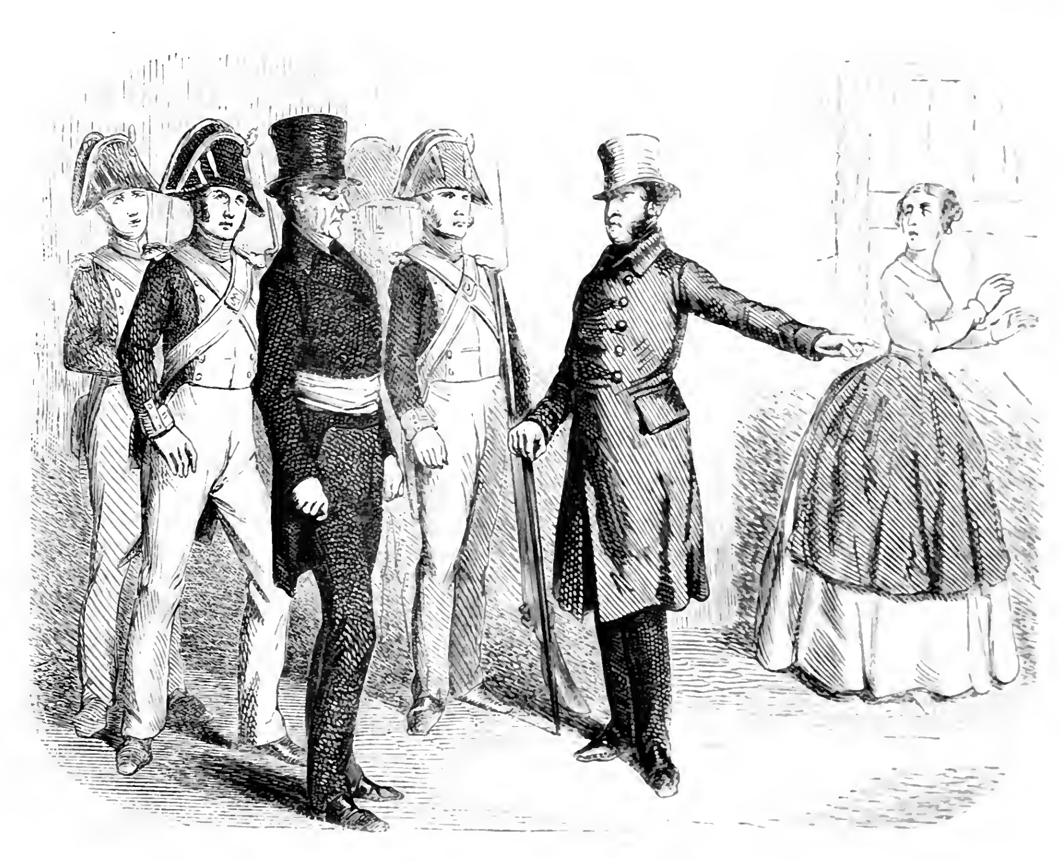
JULES. — On monte... je suis perdu!... vous m'avez livré!...

PAMÉLA. — Monsieur Adolphe, vous me faites peur!... que peut-il donc vous arriver?... Attendez... je vais voir.

JULES. — En tout cas, prenez ces vingt mille francs sur vous, ils seront plus en sûreté qu'entre les mains de la justice... Je n'avais qu'une demi-heure... et... tout est dit!

PAMÉLA. — Ne craignez rien... c'est mon père et ma mère!...

JULES. — Vous avez de l'esprit comme un ange... Je me fie à vous... mais songez qu'il faut sortir d'ici, sur-le-champ, tous deux; et je vous jure sur l'honneur qu'il n'en résultera rien que de bon pour vous.



Exécutez mes ordres. — PAGE 50.

SCÈNE III.

PAMÉLA, M. ET MADAME GIRAUD.

PAMÉLA. — C'est décidément un homme en danger... et qui m'aime... deux raisons pour que je m'intéresse à lui!...

MADAME GIRAUD. — Eh bien! Paméla, toi la consolation de tous nos malheurs, l'appui de notre vieillesse, notre seul espoir!...

M. GIRAUD. — Une fille élevée dans des principes sévères.

MADAME GIRAUD. — Te tairas-tu, Giraud?... tu ne sais ce que tu dis.

GIRAUD. — Oui, madame Giraud.

MADAME GIRAUD. — Enfin, Paméla, tu étais citée dans tout le quartier, et tu pouvais devenir utile à tes parents dans leurs vieux jours!...

GIRAUD. — Digne du prix de vertu!...

PAMÉLA. — Mais je ne sais pas pourquoi vous me grondez?

MADAME GIRAUD. — Joseph vient de nous dire que tu cachais un homme chez toi.

GIRAUD. — Oui .. une voix.

MADAME GIRAUD. — Silence, Giraud!... Paméla, n'écoutez pas votre père!

PAMÉLA. — Et vous, ma mère, n'écoutez pas Joseph.

GIRAUD. — Que te disais-je dans l'escalier, madame Giraud? Paméla sait combien nous comptons sur elle... elle veut faire un bon mariage, autant pour nous que pour elle; son cœur saigne de nous voir portiers, nous l'auteur de ses jours!.. elle est trop sensée pour faire une sottise .. N'est-ce pas, mon enfant, tu ne démentiras pas ton père!

MADAME GIRAUD. — Tu n'as personne, n'est-ce pas, mon amour? car une jeune ouvrière qui a quelqu'un chez elle, à dix heures du soir... enfin... il y a de quoi perdre...

PAMÉLA. — Mais il me semble que, si j'avais quelqu'un, vous l'auriez vu passer.

GIRAUD. — Elle a raison.

MADAME GIRAUD. — Elle ne répond pas *ad rem*. . Ouvre-moi la porte de cette chambre.....

PAMÉLA. — Ma mère, arrêtez... vous ne pouvez entrer là, vous n'y entrerez pas!... Écoutez-moi : comme je vous aime, ma mère, et vous, mon père, je n'ai rien à me reprocher!... et j'en fais serment devant Dieu!... cette confiance que vous avez eue si longtemps en votre fille, vous ne la lui retirerez pas en un instant!...

MADAME GIRAUD. — Mais pourquoi ne pas nous dire?...

PAMÉLA, *à part*. — Impossible!..... s'ils voyaient ce jeune homme, bientôt tout le monde saurait..

GIRAUD, *l'interrompant*. — Nous sommes ses père et mère, et il faut voir!...

PAMÉLA. — Pour la première fois, je vous désobéis!... mais vous m'y forcez!... ce logement, je le paye du fruit de mon travail!... Je suis majeure... maîtresse de mes actions

MADAME GIRAUD. — Ah! Paméla!... vous en qui nous avions mis toutes nos espérances! ..

GIRAUD. — Mais tu te perds!... et je resterai portier durant mes vieux jours!

PAMÉLA. — Ne craignez rien!... oui, il y a quelqu'un ici; mais silence!... vous allez retourner à la loge, en bas... vous direz à Joseph qu'il ne sait ce qu'il dit, que vous avez fouillé partout, qu'il n'y a personne chez moi; vous le renverrez... alors, vous verrez ce jeune homme; vous saurez ce que je compte faire .. et vous garderez le plus profond secret sur tout ceci.

GIRAUD. — Malheureuse!..... pour qui prends-tu ton père? (*Il aperçoit les billets de banque sur la table.*) Ah! qu'est-ce que c'est que cela! des billets de banque!

MADAME GIRAUD. — Des billets!... (*Elle s'éloigne de Paméla.*) Paméla, d'où avez vous cela?

PAMÉLA. — Je vous l'écrirai.

GIRAUD. — Nous l'écrire!... elle va donc se faire enlever?

SCÈNE IV.

LES MÊMES, JOSEPH BINET, *entrant.*

JOSEPH. — J'étais bien sûr que c'était pas grand'chose de bon .. c'est un chef de voleurs, un brigand... La gendarmerie, la police, la justice, tout le tremblement, la maison est cernée!

JULES, *paraissant.* — Je suis perdu!

PAMÉLA. — J'ai fait tout ce que j'ai pu!

GIRAUD. — Ah çà! qui êtes-vous, monsieur?

JOSEPH. — Êtes-vous un...

MADAME GIRAUD. — Parlez!

JULES. — Sans cet imbécile, j'étais sauvé! Vous aurez la perte d'un homme à vous reprocher.

PAMÉLA. — Monsieur Adolphe, êtes-vous innocent?

JULES. — Oui.

PAMÉLA. — Que faire? (*Indiquant la lucarne.*) Ah! par ici; nous allons déjouer leurs poursuites.

(Elle ouvre la lucarne, qui est occupée par des agents.)

JULES. — Il n'est plus temps! Secondez-moi seulement; voici ce que vous direz : Je suis l'amant de votre fille, et je vous la demande en mariage. Je suis majeur, Adolphe Durand, fils d'un riche négociant de Marseille.

GIRAUD. — Un amour légitime et riche! Jeune homme, je vous prends sous ma protection.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE COMMISSAIRE, LE CHEF DE LA POLICE, LES SOLDATS.

GIRAUD. — Monsieur, de quel droit entrez-vous dans une maison habitée, dans le domicile d'une enfant paisible?

JOSEPH. — Oui, de quel droit?

LE COMMISSAIRE. — Jeune homme, ne vous inquiétez pas de notre droit. Vous étiez tout à l'heure très-complaisant, en nous indiquant où pouvait être l'inconnu, et vous voilà bien hostile.

PAMÉLA. — Mais que cherchez-vous? que voulez-vous?

LE COMMISSAIRE. — Vous savez donc que nous cherchons quelqu'un?

GIRAUD. — Monsieur, ma fille n'a pas d'autre personne avec elle que son futur époux, monsieur...

LE COMMISSAIRE. — M. Rousseau.

PAMÉLA. — M. Adolphe Durand.

GIRAUD. — Rousseau, connais pas. Monsieur est M. Adolphe Durand.

MADAME GIRAUD. — Fils d'un négociant respectable de Marseille.

JOSEPH. — Ah! vous me trompiez! ah! voilà le secret de votre froideur, mademoiselle, et monsieur est...

LE COMMISSAIRE, *au chef de la police.* — Ce n'est donc pas lui?

LE CHEF. — Mais si. J'en suis sûr. (*Aux gendarmes.*) Exécutez mes ordres.

JULES. — Monsieur, je suis victime de quelque méprise. Je ne me nomme pas Jules Rousseau.

LE CHEF. — Ah! vous savez son prénom, que personne de nous n'a dit encore?

JULES. — Mais j'en ai entendu parler. Voici mes papiers, qui sont parfaitement en règle.

LE COMMISSAIRE. — Voyons, monsieur.

GIRAUD. — Messieurs, je vous assure et vous affirme...

LE CHEF. — Si vous continuez sur ce ton, et que vous vouliez nous faire croire que monsieur est M. Adolphe Durand, fils d'un négociant de...

MADAME GIRAUD. — De Marseille...

LE CHEF. — Vous pourriez être tous arrêtés comme ses complices, écroués à la Conciergerie ce soir, et impliqués dans une affaire d'où l'on ne se sauvera pas facilement. Tenez-vous à votre personne?

GIRAUD. — Beaucoup.

LE CHEF. — Eh bien! taisez-vous.

MADAME GIRAUD. — Tais-toi donc, Giraud!

PAMÉLA. — Mon Dieu! pourquoi ne l'ai-je pas cru sur-le-champ?

LE COMMISSAIRE, *à ses gens.* — Fouillez monsieur.

(On tend à l'agent le mouchoir de Jules.)

LE CHEF. — Marqué d'un J et d'un R. Mon cher monsieur, vous n'êtes pas très-rusé.

JOSEPH. — Qu'est-ce qu'il peut avoir fait?... Est-ce que vous en seriez, mamselle?

PAMÉLA. — Vous serez cause de sa perte, ne me reparlez jamais.

LE CHEF. — Monsieur, voici la carte à payer de votre dîner. Vous avez dîné au Palais-Royal, aux Frères-Provençaux, vous y avez écrit un billet au crayon, et ce billet, vous l'avez envoyé ici par un de vos amis, M. Adolphe Durand, qui vous a prêté son passe-port. Nous sommes sûrs de votre identité; vous êtes M. Jules Rousseau.

JOSEPH. — Le fils du riche M. Rousseau, pour qui nous avons un ameublement.

LE COMMISSAIRE. — Taisez-vous.

LE CHEF. — Suivez-nous.

JULES. — Allons, monsieur! (*A Giraud et à sa femme.*) Pardonnez-moi l'ennui que je vous cause; et vous, Paméla, ne m'oubliez pas. Si vous ne me revoyez plus, gardez ce que je vous ai remis, et soyez heureuse.

GIRAUD. — Seigneur, mon Dieu!

PAMÉLA. — Pauvre Adolphe!

LE COMMISSAIRE, *aux agents.* — Restez... Nous allons visiter cette mansarde et vous interroger tous.

JOSEPH BINET, *avec horreur.* — Ah! ah! elle me préférait un malfaiteur!

(Jules est remis aux mains des agents, et le rideau baisse.)

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente un salon. Antoine est occupé à parcourir les journaux.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANTOINE, JUSTINE.

JUSTINE. — Eh bien ! Antoine, avez-vous lu les journaux ?

ANTOINE. — N'est-ce pas une pitié que nous autres domestiques nous ne puissions savoir ce qui se passe relativement à M. Jules que par les journaux !

JUSTINE. — Mais monsieur, madame, et madame du Brocard, leur sœur, ne savent rien. M. Jules a été pendant trois mois... comment ils appellent cela... être au secret.

ANTOINE. — Il paraît que le coup était fameux, il s'agissait de remettre l'autre.

JUSTINE. — Dire qu'un jeune homme qui n'avait qu'à s'amuser, qui devait un jour avoir les vingt mille livres de rentes de sa tante et la fortune de ses père et mère, qui va bien au double, se soit fourré dans une conspiration !

ANTOINE. — Je l'en estime, car c'était pour ramener l'empereur. Faites-moi couper le cou si vous voulez. Nous sommes seuls, vous n'êtes pas de la police : vive l'empereur !

JUSTINE. — Taisez-vous donc, vieille bête. Si l'on vous entendait, on nous arrêterait.

ANTOINE. — Je n'ai pas peur, Dieu merci ! Mes réponses au juge d'instruction ont été solides ; je n'ai pas compromis M. Jules, comme les traîtres qui l'ont dénoncé.

JUSTINE. — Mademoiselle du Brocard, qui doit avoir de fameuses économies, pourrait le faire sauver, avec tout son argent.

ANTOINE. — Ah ! ouin ! depuis l'évasion de Lavalette, c'est impossible ; ils sont devenus extrêmement difficiles aux portes des prisons, et ils n'étaient pas déjà si commodes. M. Jules la gobera, voyez-vous ; ça sera un martyr. J'irai le voir.

(On sonne. Antoine sort.)

JUSTINE. — Il l'ira voir ! quand on a connu quelqu'un, je ne sais pas comment on a le cœur de... Moi, j'irai à la cour d'assises ; ce pauvre enfant, je lui dois bien cela.

SCÈNE II.

DUPRÉ, ANTOINE, JUSTINE.

ANTOINE, *à part, voyant entrer Dupré*. — Ah ! l'avocat. (*Haut.*) Justine, allez prévenir madame. (*A part.*) L'avocat ne me paraît pas facile. (*Haut.*) Monsieur, y a-t-il quelque espoir de sauver ce pauvre M. Jules ?

DUPRÉ. — Vous aimez donc beaucoup votre jeune maître ?

ANTOINE. — C'est si naturel !

DUPRÉ. — Que feriez-vous pour le sauver ?

ANTOINE. — Tout, monsieur !

DUPRÉ. — Rien.

ANTOINE. — Rien ! Je témoignerai tout ce que vous voudrez.

DUPRÉ. — Si l'on vous prenait en contradiction avec ce que vous avez déjà dit, et qu'il en résultât un faux témoignage, savez-vous ce que vous risqueriez ?

ANTOINE. — Non, monsieur.

DUPRÉ. — Les galères.

ANTOINE. — Monsieur, c'est bien dur.

DUPRÉ. — Vous aimeriez mieux le servir sans vous compromettre.

ANTOINE. — Y a-t-il un autre moyen ?

DUPRÉ. — Non.

ANTOINE. — Eh bien ! je me risquerai.

DUPRÉ, *à part*. — Du dévouement !

ANTOINE. — Monsieur ne peut pas manquer de me faire des rentes.

JUSTINE. — Voici madame.

SCÈNE III.

LES MÊMES, MADAME ROUSSEAU.

MADAME ROUSSEAU, *à Dupré*. — Ah ! monsieur, nous vous attendions avec une impatience... (*A Antoine.*) Antoine ! vite, prévenez mon mari. (*A Dupré.*) Monsieur, je n'espère plus qu'en vous.

DUPRÉ. — Croyez, madame, que j'entreprendrai tout...

MADAME ROUSSEAU. — Oh ! merci. Et d'ailleurs Jules n'est pas coupable. Lui conspirer ! un pauvre enfant ! comment peut-on le craindre, quand au moindre reproche il reste tremblant devant moi, moi sa mère ? Ah ! monsieur, dites que vous me le rendrez.

ROUSSEAU, *entrant, à Antoine*. — Oui, le général Verby ; je l'attends dès qu'il viendra. (*A Dupré.*) Eh bien ! mon cher monsieur Dupré...

DUPRÉ. — La bataille commence sans doute demain ; aujourd'hui les préparatifs, l'acte d'accusation.

ROUSSEAU. — Mon pauvre Jules a-t-il donné prise ?

DUPRÉ. — Il a tout nié, et a parfaitement joué son rôle d'innocent ; mais nous ne pourrons opposer aucun témoignage à ceux qui l'accablent.

ROUSSEAU. — Ah ! monsieur, sauvez mon fils, et la moitié de ma fortune est à vous.

DUPRÉ. — Si j'avais toutes les moitiés de fortune qu'on m'a promises, je serais trop riche.

ROUSSEAU. — Douteriez-vous de ma reconnaissance ?

DUPRÉ. — J'attendrai les résultats, monsieur.

MADAME ROUSSEAU. — Prenez pitié d'une pauvre mère.

DUPRÉ. — Madame, je vous le jure, rien n'excite plus ma curiosité, ma sympathie, qu'un sentiment réel ; et à Paris le vrai est si rare, que je ne saurais rester insensible à la douleur d'une famille menacée de perdre un fils unique. Comptez sur moi.

ROUSSEAU. — Ah ! monsieur...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE GÉNÉRAL VERBY, MADAME DU BROCARD.

MADAME DU BROCARD, *amenant Verby*. — Venez, mon cher général.

DE VERBY, *saluant Dupré*. — Ah ! monsieur, je viens seulement d'apprendre...

ROUSSEAU, *présentant Dupré à Verby*. — Général, M. Dupré.

(Dupré et Verby se saluent.)

DUPRÉ, *à part, pendant que Verby parle à Rousseau*. — Le général d'antichambre ; sans autre capacité que le nom de son frère, gentilhomme de la chambre ; il ne me paraît pas être ici pour rien

DE VERBY, *à Dupré*. — Monsieur est, selon ce que je viens d'entendre, chargé de la défense de M. Jules Rousseau dans la déplorable affaire. .

DUPRÉ. — Oui, monsieur, une déplorable affaire, car les vrais coupables ne sont pas en prison ; la justice sévira contre les soldats, et les chefs sont, comme toujours, à l'écart. Vous êtes le général vicomte de Verby ?

DE VERBY. — Le général Verby... Je ne prends pas de titre... mes opinions... Sans doute vous connaissez l'instruction ?

DUPRÉ. — Depuis trois jours seulement nous communiquons avec les accusés.

DE VERBY. — Et que pensez-vous de l'affaire ?

TOUS. — Oui, parlez.

DUPRÉ. — D'après l'habitude que j'ai du Palais, je crois deviner qu'on espère obtenir des révélations en offrant des commutations de peine aux condamnés.

DE VERBY. — Les accusés sont tous des gens d'honneur.

ROUSSEAU. — Mais...

DUPRÉ. — Le caractère change en face de l'échafaud, surtout quand on a beaucoup à perdre.

DE VERBY, *à part*. — On ne devrait conspirer qu'avec des gens qui n'ont pas un sou.

DUPRÉ. — J'engagerai mon client à tout révéler.

ROUSSEAU. — Sans doute.

MADAME DU BROCARD. — Certainement.

MADAME ROUSSEAU. — Il le faut.

DE VERBY, *inquiet*. — Il n'y a donc aucune chance de salut pour lui ?

DUPRÉ. — Aucune. Le parquet peut démontrer qu'il était du nombre de ceux qui ont commencé l'exécution du complot.

DE VERBY. — J'aimerais mieux perdre la tête que l'honneur.

DUPRÉ. — C'est selon ! si l'honneur ne vaut pas la tête.

DE VERBY. — Vous avez des idées...

ROUSSEAU. — Ce sont les miennes.

DUPRÉ. — Ce sont celles du plus grand nombre. J'ai vu faire beaucoup de choses pour sauver sa tête. Il y a des gens qui mettent les autres en avant, qui ne risquent rien, et qui recueillent tout après le succès. Ont-ils de l'honneur, ceux-là? est-on tenu à quelque chose envers eux ?

DE VERBY. — A rien ; ce sont des misérables.

DUPRÉ, *à part.* — Il a bien dit cela. Cet homme a perdu le pauvre Jules... je veillerai sur lui.

SCÈNE V.

LES MÊMES, ANTOINE, puis JULES, *amené par des agents.*

ANTOINE. — Madame... monsieur... une voiture vient de s'arrêter, des hommes en descendent... M. Jules est avec eux ; on l'amène.

M. ET MADAME ROUSSEAU. — Mon fils !

MADAME DU BROCARD. — Mon neveu !

DUPRÉ. — Oui... Sans doute une visite, des recherches dans ses papiers.

ANTOINE. — Le voici !

JULES *paraît au fond, suivi par des agents et un juge d'instruction ; il court vers sa mère.* — Ma mère ! ma bonne mère ! (*Il embrasse sa mère.*) Ah ! je vous revois ! (*A madame du Brocard.*) Ma tante !

MADAME ROUSSEAU. — Mon pauvre enfant ! viens, viens près de moi, ils n'oseront pas... (*Aux agents qui s'avancent.*) Laissez !... ah ! laissez-le.

ROUSSEAU, *s'élançant vers eux.* — De grâce !...

DUPRÉ, *au juge d'instruction.* — Monsieur...

JULES. — Ma bonne mère, calmez-vous. Bientôt je serai libre... oui, croyez-le. et nous ne nous quitterons plus.

ANTOINE, *à Rousseau.* — Monsieur, on demande à visiter la chambre de M. Jules.

ROUSSEAU, *au juge d'instruction.* — A l'instant, monsieur... je vais moi-même... (*A Dupré, montrant Jules.*) Ne le quittez pas.

(Il s'éloigne, conduisant le juge d'instruction, qui fait signe aux agents de surveiller Jules.)

JULES, *prenant la main de Verby.* — Ah ! général... (*A Dupré.*) Et vous, monsieur Dupré, si bon, si généreux, vous êtes venu consoler ma mère. (*Bas.*) Ah ! cachez-lui le danger que je cours. (*Haut, regardant sa mère.*) Dites-lui la vérité, dites-lui qu'elle n'a rien à craindre.

DUPRÉ. — Je lui dirai qu'elle peut vous sauver.

MADAME ROUSSEAU. — Moi ?

MADAME DU BROCARD. — Comment ?

DUPRÉ, *à madame Rousseau.* — En le suppliant de révéler le nom de ceux qui l'ont fait agir.

DE VERBY, *à Dupré.* — Monsieur...

MADAME ROUSSEAU. — Oui, oh ! tu le dois. Je l'exige, moi, ta mère.

MADAME DU BROCARD. — Oui, mon neveu dira tout. Entraîné par des gens qui maintenant l'abandonnent, il peut à son tour...

DE VERBY, *bas, à Dupré.* — Quoi ! monsieur, vous conseilleriez à votre client de trahir...

DUPRÉ, *vivement.* — Qui ?

DE VERBY, *troublé.* — Mais... ne peut-on trouver d'autres moyens ? M. Jules sait ce qu'un homme de cœur se doit à lui-même.

DUPRÉ, *vivement, à part.* — C'est lui... j'en étais sûr !

JULES, *à sa mère et à sa tante.* — Jamais, dussé-je périr, je ne compromettrai personne.

(Mouvement de joie de Verby.)

MADAME ROUSSEAU. — Ah ! mon Dieu ! (*Regardant les agents.*) Et pas moyen de le faire fuir !

MADAME DU BROCARD. — Impossible !

ANTOINE, *entrant.* — Monsieur Jules, c'est vous qu'on demande.

JULES. — J'y vais.

MADAME ROUSSEAU. — Ah ! je ne te quitte pas.

(Elle remonte et fait aux agents un geste de supplication.)

MADAME DU BROCARD, *à Dupré, qui regarde attentivement de Verby.* — Monsieur Dupré, j'ai pensé qu'il serait...

DUPRÉ, *l'interrompant.* — Plus tard, madame, plus tard.

(Il la conduit vers Jules, qui sort avec sa mère, suivi des agents.)

SCÈNE VI.

DUPRÉ, DE VERBY.

DE VERBY, *à part.* — Ces gens sont tombés sur un avocat riche, sans ambition, et d'une bizarrerie...

DUPRÉ, *redescendant et regardant de Verby à part.* — Maintenant, il me faut ton secret. (*Haut.*) Vous vous intéressez beaucoup à mon client, monsieur?

DE VERBY. — Beaucoup.

DUPRÉ. — Je suis encore à comprendre quel intérêt a pu le conduire, riche, jeune, aimant le plaisir, à se jeter dans une conspiration...

DE VERBY. — La gloire !

DUPRÉ, *souriant.* — Ne dites pas de ces choses-là à un avocat qui depuis vingt ans pratique le Palais ; qui a trop étudié les hommes et les affaires pour ne pas savoir que les plus beaux motifs ne servent qu'à déguiser les plus petites choses, et qui n'a pas encore rencontré de cœurs exempts de calculs.

DE VERBY. — Et plaidez-vous gratis?

DUPRÉ. — Souvent ; mais je ne plaide que selon mes convictions.

DE VERBY. — Monsieur est riche?

DUPRÉ. — J'avais de la fortune ; sans cela, et dans le monde comme il est, j'eusse été droit à l'hôpital.

DE VERBY. — C'est donc par conviction que vous avez accepté la cause du jeune Rousseau ?

DUPRÉ. — Je le crois la dupe de gens situés dans une région supérieure, et j'aime les dupes quand elles le sont noblement, et non victimes de secrets calculs... car nous sommes dans un siècle où la dupe est aussi avide que celui qui l'exploite.

DE VERBY. — Monsieur appartient, je le vois, à la secte des misanthropes.

DUPRÉ. — Je n'estime pas assez les hommes pour les haïr, car je n'ai rencontré personne que je puisse aimer. Je me contente d'étudier mes semblables ; je les vois tous jouant des comédies avec plus ou moins de perfection. Je n'ai d'illusion sur rien, il est vrai, mais je ris comme un spectateur du parterre quand il s'amuse ; seulement je ne siffle pas, je n'ai pas assez de passion pour cela.

DE VERBY, *à part.* — Comment influencer un pareil homme? (*Haut.*) Mais, monsieur, vous avez cependant besoin des autres ?

DUPRÉ. — Jamais !

DE VERBY. — Mais vous souffrez quelquefois?

DUPRÉ. — J'aime alors à être seul... D'ailleurs, à Paris, tout s'achète, même les soins ; croyez-moi, je vis parce que c'est un devoir... J'ai essayé de tout... charité, amitié, dévouement... les obligés m'ont dégoûté du bienfait, et certains philanthropes de la bienfaisance ; de toutes les duperies, celle des sentiments est la plus odieuse.

DE VERBY. — Et la patrie, monsieur?

DUPRÉ. — Oh ! c'est bien peu de chose, monsieur, depuis qu'on a inventé l'humanité.

DE VERBY, *découragé.* — Ainsi, monsieur, vous voyez dans Jules Rousseau un jeune enthousiaste?

DUPRÉ. — Non, monsieur, un problème à résoudre, et, grâce à vous, j'y parviendrai. (*Mouvement de Verby.*) Tenez, parlons franchement... je ne vous crois pas étranger à tout ceci.

DE VERBY. — Monsieur !...

DUPRÉ. — Vous pouvez sauver ce jeune homme.

DE VERBY. — Moi ! comment?

DUPRÉ. — Par votre témoignage corroboré de celui d'Antoine, qui m'a promis...

DE VERBY. — J'ai des raisons pour ne pas paraître...

DUPRÉ. — Ainsi... vous êtes de la conspiration.

DE VERBY. — Monsieur !...

DUPRÉ. — Vous avez entraîné ce pauvre enfant.

DE VERBY. — Monsieur, ce langage...

DUPRÉ. — N'essayez pas de me tromper !... Mais par quels moyens l'avez-vous séduit? Il est riche, il n'a besoin de rien.

DE VERBY. — Écoutez, monsieur... si vous dites un mot...

DUPRÉ. — Oh ! ma vie ne sera jamais une considération pour moi !

DE VERBY. — Monsieur, vous savez très-bien que Jules s'en tirera, et vous lui feriez perdre, s'il ne se conduisait pas bien, la main de ma nièce, l'héritière du titre de mon frère, le gentilhomme de la chambre.

DUPRÉ. — Il est dit que ce jeune homme est encore un calculateur !... Pensez, monsieur, à ce que je vous propose. Vous avez des amis puissants, et c'est pour vous un devoir !...

DE VERBY. — Un devoir ! monsieur, je ne vous comprends pas.

DUPRÉ. — Vous avez su le perdre, et vous ne sauriez le sauver ? (*A part.*) Je le tiens.

DE VERBY. — Je réfléchirai, monsieur, à cette affaire.

DUPRÉ. — Ne croyez pas pouvoir m'échapper.
DE VERBY. — Un général qui n'a pas craint le danger ne craint pas un avocat!...
DUPRÉ. — Comme vous voudrez!
(De Verby sort, il se heurte avec Joseph.)

SCÈNE VII.

DUPRÉ, BINET.

BINET. — Monsieur, je n'ai su qu'hier que vous étiez le défenseur de M. Jules Rousseau; je suis allé chez vous, je vous ai attendu, mais vous êtes rentré trop tard; ce matin vous étiez sorti, et, comme je travaille pour la maison, je suis entré ici par une bonne inspiration, pensant que vous y viendriez, et je vous guettais...
DUPRÉ. — Que me voulez-vous?
BINET. — Je suis Joseph Binet.
DUPRÉ. — Eh bien! après?
BINET. — Monsieur, soit dit sans vous offenser, j'ai quatorze cents francs à moi... oh! bien à moi! gagnés sou à sou; je suis ouvrier tapissier, et mon oncle Dumouchel, ancien marchand de vin, a des sonnettes...
DUPRÉ. — Parlez donc clairement!... que signifient ces préparations mystérieuses?
BINET. — Quatorze cents francs, c'est un denier! et on dit qu'il faut bien payer les avocats, et que c'est parce qu'on les paye bien qu'il y en a tant... J'aurais mieux fait d'être avocat... elle serait ma femme!
DUPRÉ. — Etes-vous fou?
BINET. — Du tout. Mes quatorze cents francs, je les ai là; tenez, monsieur, ce n'est pas une frime... Ils sont à vous!
DUPRÉ. — Et comment!
BINET. — Si vous sauvez M. Jules... de la mort, s'entend... et si vous obtenez de le faire déporter. Je ne veux pas sa perte; mais il faut qu'il voyage... Il est riche, il s'amusera... Ainsi, sauvez sa tête... faites-le condamner à une simple déportation, quinze ans, par exemple, et mes quatorze cents francs sont à vous; je vous les donnerai de bon cœur, et je vous ferai par-dessus le marché un fauteuil de cabinet... Voilà!
DUPRÉ. — Dans quel but me parlez-vous ainsi?
BINET. — Dans quel but? j'épouserai Paméla... j'aurai ma petite Paméla.
DUPRÉ. — Paméla!
BINET. — Paméla Giraud.
DUPRÉ. — Quel rapport y a-t-il entre Paméla Giraud et Jules Rousseau?
BINET. — Ah çà! moi, je croyais que les avocats étaient payés pour avoir de l'instruction et savaient tout... mais vous ne savez donc rien, monsieur? Je ne m'étonne pas qu'il y en a qui disent que les avocats sont des ignorants. Mais je retire mes quatorze cents francs. Paméla s'accuse, c'est-à-dire m'accuse d'avoir livré sa tête au bourreau, et vous comprenez, s'il est sauvé surtout, s'il est déporté, je me marie, j'épouse Paméla, et, comme le déporté ne se trouve pas en France, je n'ai rien à craindre dans mon ménage. Obtenez quinze ans; ce n'est rien quinze ans pour voyager, et j'ai le temps de voir mes enfants grandis, et ma femme arrivée à un âge... Vous comprenez?...
DUPRÉ. — Il est naïf, au moins, celui-là... Ceux qui calculent ainsi à haute voix et par passion ne sont pas les plus mauvais cœurs.
BINET. — Ah ça! qu'est-ce qu'il se dit? Un avocat qui se parle à lui-même, c'est comme un pâtissier qui mange sa marchandise!... Monsieur?...
DUPRÉ. — Paméla l'aime donc M. Jules?
BINET. — Dame! vous comprenez... tant qu'il sera dans cette position, c'est bien intéressant!
DUPRÉ. — Ils se voyaient donc beaucoup?
BINET.—Trop!... Oh! si j'avais su, moi, je l'aurais bien fait sauver.
DUPRÉ. — Elle est belle?
BINET. — Qui?... Paméla?... c'te farce!... Ma Paméla!... belle comme l'Apollon du Belvédère.
DUPRÉ. — Gardez vos quatorze cents francs, mon ami, et, si vous avez bon cœur, vous et votre Paméla, vous pourrez m'aider à le sauver; car il y va de le laisser ou de l'enlever à l'échafaud.
BINET. — Monsieur, n'allez pas dire un mot à Paméla; elle est au désespoir.
DUPRÉ. — Pourtant il faut faire en sorte que je la voie ce matin.
BINET. — Je lui ferai dire par son père et sa mère.
DUPRÉ. — Ah! il y a un père et une mère? (*A part.*) Cela coûtera beaucoup d'argent. (*Haut.*) Qui sont-ils?
BINET. — D'honorables portiers.
DUPRÉ. — Bon!
BINET. — Le père Giraud est un tailleur ruiné.
DUPRÉ. — Bien... Allez les prévenir de ma visite... et sur toute chose, le plus profond secret, ou vous sacrifiez M. Jules.
BINET. — Je suis muet.
DUPRÉ. — Nous ne nous sommes jamais vus.
BINET. — Jamais.
DUPRÉ. — Allez.
BINET. — Je vais...
(Il se trompe de porte.)
DUPRÉ. — Par là.
BINET. — Par là, grand avocat... Mais permettez-moi de vous donner un conseil : un petit bout de déportation ne lui ferait pas de mal, ça lui apprendrait à laisser le gouvernement tranquille.

SCÈNE VIII.

M. ET MADAME ROUSSEAU, MADAME DU BROCARD, *soutenue par Justine,* DUPRÉ.

MADAME ROUSSEAU. — Pauvre enfant! quel courage!
DUPRÉ. — J'espère vous le conserver, madame... mais cela ne se fera pas sans de grands sacrifices.
M. ROUSSEAU. — Monsieur, la moitié de notre fortune est à vous.
MADAME DU BROCARD. — Et la moitié de la mienne.
DUPRÉ. — Toujours des moitiés de fortune... Je vais essayer de faire mon devoir... après vous ferez le vôtre; nous vous verrons à l'œuvre. Remettez-vous, madame, j'ai de l'espoir.
MADAME ROUSSEAU. — Ah! monsieur, que dites-vous?
DUPRÉ. — Tout à l'heure votre fils était perdu... maintenant, je le crois, il peut être sauvé.
MADAME ROUSSEAU. — Que faut-il faire?
MADAME DU BROCARD. — Que demandez-vous?
M. ROUSSEAU. — Comptez sur nous, nous vous obéirons.
DUPRÉ. — Je le verrai bien. Voici mon plan, et il triomphera devant les jurés... Votre fils avait une intrigue de jeune homme avec une grisette, une certaine Paméla Giraud, une fleuriste, fille d'un portier.
MADAME DU BROCARD. — Des gens de rien!
DUPRÉ. — Aux genoux desquels vous allez être, car votre fils ne quittait pas cette jeune fille, et c'est là votre seul moyen de salut. Le soir même où le ministère public prétend qu'il conspirait, peut-être il l'aura vue. Si le fait est vrai, si elle déclare qu'il est resté près d'elle, si le père et la mère pressés de questions, si le rival de Jules auprès de Paméla confirme leur témoignage... alors nous pourrons espérer... entre une condamnation et un alibi, les jurés choisiront l'alibi.
MADAME ROUSSEAU. — Ah! monsieur, vous me rendez la vie.
M. ROUSSEAU. — Monsieur, notre reconnaissance est éternelle.
DUPRÉ, *les regardant.* — Quelle somme dois-je offrir à la fille, au père et à la mère?
MADAME DU BROCARD. — Ils sont pauvres!
DUPRÉ. — Mais enfin, il s'agit de leur honneur.
MADAME DU BROCARD. — Une fleuriste!
DUPRÉ, *ironiquement.* — Ce ne sera pas cher.
M. ROUSSEAU. — Que pensez-vous?
DUPRÉ. — Je pense que vous marchandez déjà la tête de votre fils.
MADAME DU BROCARD. — Mais, monsieur Dupré, allez jusqu'à...
MADAME ROUSSEAU. — Jusqu'à...
DUPRÉ. — Jusqu'à?...
M. ROUSSEAU. — Mais je ne comprends pas votre hésitation... Monsieur, tout ce que vous jugerez convenable.
DUPRÉ. — Ainsi, j'ai plein pouvoir... Mais quelle réparation lui offrirez-vous si elle livre son honneur pour vous rendre votre fils, qui, peut-être, lui a dit qu'il l'aimait?
MADAME ROUSSEAU. — Il l'épousera. Moi je sors du peuple, je ne suis pas marquise, et...
MADAME DU BROCARD. — Que dites-vous là? Et mademoiselle de Verby?
MADAME ROUSSEAU. — Ma sœur, il faut le sauver.
DUPRÉ, *à part.* — Voilà une autre comédie qui commence, et ce sera pour moi la dernière que je veuille voir... engageons-les. (*Haut.*) Peut-être ferez-vous bien de venir voir secrètement la jeune fille.
MADAME ROUSSEAU. — Oh! oui, monsieur, je veux aller la voir... la supplier... (*Elle sonne.*) Justine! Antoine! (*Antoine paraît.*) Vite!... faites atteler... hâtez-vous!
ANTOINE. — Oui, madame.
MADAME ROUSSEAU. — Ma sœur, vous m'accompagnerez!... Ah! Jules, mon pauvre fils!
MADAME DU BROCARD. — On le ramène.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, JULES, *ramené par les agents*, puis DE VERBY.

JULES. — Ma mère... adi.. Non! à bientôt... bientôt...

(Rousseau et madame du Brocard embrassent Jules.)

DE VERBY, *qui s'est approché de Dupré*. — Je ferai, monsieur, ce que vous m'avez demandé.. Un de mes amis, M. Adolphe Durand, qui favorisait la fuite de notre cher Jules, témoignera que son ami n'était occupé que d'une passion pour une grisette dont il préparait l'enlèvement.

DUPRÉ. — C'est assez; le succès dépend maintenant de nos démarches.

LE JUGE D'INSTRUCTION, *à Jules*. — Partons, monsieur.

JULES. — Je vous suis.. Courage, ma mère!

(Il fait un dernier adieu à Rousseau et à Dupré; de Verby lui fait à part un signe de discrétion.)

MADAME ROUSSEAU, *à Jules, qu'on emmène*. — Jules!... Jules!... espère; nous le sauverons.

(Les agents emmènent Jules, qui, arrivé au fond, adresse un dernier adieu à sa mère.)

ACTE TROISIÈME.

La mansarde de Paméla.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Paméla est debout près de sa mère, qui tricote; le père Giraud travaille sur une table à gauche.)

PAMÉLA, GIRAUD, MADAME GIRAUD.

MADAME GIRAUD. — Enfin, vois, ma pauvre fille; ça n'est pas pour te le reprocher, mais c'est toi qui es cause de ce qui nous arrive.

GIRAUD. — Ah! mon Dieu, oui!... Nous étions venus à Paris parce que, à la campagne, tailleur, c'est pas un métier; et pour toi, notre Paméla, si gentille, si mignonne, nous avions de l'ambition; nous nous disions: Eh bien! ici, ma femme et moi, nous prendrons du service; je travaillerai; nous donnerons un bon état à not' enfant; et, comme elle sera sage, laborieuse, jolie, nous la marierons bien.

PAMÉLA. — Mon père!...

MADAME GIRAUD. — Il y avait déjà la moitié de fait.

GIRAUD. — Dame! oui!... nous avions une bonne loge; tu faisais des fleurs ni plus ni moins qu'un jardinier... Le mari, eh bien! Joseph Binet, ton voisin, le serait devenu.

MADAME GIRAUD. — Au lieu de tout cela, l'esclandre qui est arrivée dans la maison a fait que le propriétaire nous a renvoyés; que dans tout le quartier on tient des propos à n'en plus finir, à cause que le jeune homme a été pris chez toi.

PAMÉLA. — Eh! mon Dieu! pourvu que je ne sois pas coupable?

GIRAUD. — Oh! ça, nous le savons bien!.. est-ce que tu crois qu'autrement nous serions près de toi?... est-ce que je t'embrasserais?... Va, Paméla, les père et mère c'est tout!... et, quand le monde entier serait contre elle, si une fille peut regarder ses parents sans rougir, ça suffit.

SCÈNE II.

LES MÊMES, BINET.

MADAME GIRAUD. — Tiens!... voilà Joseph Binet.

PAMÉLA. — Monsieur Binet, que venez-vous chercher? Sans vous, sans votre indiscrétion, M. Jules n'aurait pas été trouvé ici... Laissez-moi...

BINET. — Je viens vous parler de lui.

PAMÉLA. — Ah! vraiment?... Eh bien! Joseph?...

BINET. — Oh! je vois bien qu'à cette heure vous ne me renverrez pas!... J'ai vu l'avocat de M. Jules; je lui ai offert ce que je possède pour le sauver!...

PAMÉLA. — Vrai?

BINET. — Oui... Seriez-vous contente s'il n'était que déporté?

PAMÉLA. — Ah! vous êtes un bon garçon, Joseph... et je vois que vous m'aimez!... Nous serons amis!

BINET, *à part*. — Je l'espère bien.

(On frappe à la porte du fond.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, M. DE VERBY, MADAME DU BROCARD.

MADAME GIRAUD, *allant ouvrir*. — Du monde!

GIRAUD. — Un monsieur et une dame.

BINET. — Qu'est-ce que c'est que ça?

(Paméla se lève, et fait un pas vers M. de Verby, qui la salue.)

MADAME DU BROCARD. — Mademoiselle Paméla Giraud?...

PAMÉLA. — C'est moi, madame.

DE VERBY. — Pardon, mademoiselle, si nous nous présentons chez vous sans vous avoir prévenue!...

PAMÉLA. — Il n'y a pas de mal. Puis-je savoir le motif?...

MADAME DU BROCARD. — C'est vous, bonnes gens, qui êtes le père et la mère?

MADAME GIRAUD. — Oui, madame.

BINET, *à part*. — Bonnes gens tout court!... c'est quelqu'un de huppé.

PAMÉLA. — Si monsieur et madame veulent s'asseoir?...

(Madame Giraud offre des siéges.)

BINET, *à Giraud*. — Dites donc, le monsieur est décoré; c'est des gens comme il faut.

GIRAUD, *regardant*. — C'est, ma foi, vrai!

MADAME DU BROCARD. — Je suis la tante de M. Jules Rousseau.

PAMÉLA. — Vous, madame? Monsieur est peut-être son père?...

MADAME DU BROCARD. — Monsieur est un ami de la famille. Nous venons, mademoiselle, vous demander un service. (*Regardant Binet, et embarrassée de sa présence. A Paméla, lui montrant Binet.*) Votre frère?...

GIRAUD. — Non, madame; un voisin.

MADAME DU BROCARD, *à Paméla*. — Renvoyez ce garçon.

BINET, *à part*. — Renvoyez ce garçon!... Ah ben!... je ne sais pas ce que c'est; mais...

(Paméla fait un signe à Binet.)

GIRAUD, *à Binet*. — Allons, va... il paraît que c'est quelque chose de secret.

BINET. — Ah bien!... ah bien!

(Il sort.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, excepté BINET.

MADAME DU BROCARD. — Vous connaissiez mon neveu. Je ne vous en fais point un reproche... vos parents seuls...

MADAME GIRAUD. — Mais, Dieu merci, elle n'en a pas à se faire.

GIRAUD. — C'est M. votre neveu qui est cause qu'on jase sur son compte .. mais elle est innocente!

DE VERBY, *l'interrompant*. — Je le crois... Cependant s'il nous la fallait coupable?

PAMÉLA. — Que voulez-vous dire, monsieur?

GIRAUD et MADAME GIRAUD. — Par exemple!

MADAME DU BROCARD, *saisissant l'idée de de Verby*. — Oui, si, pour sauver la vie d'un pauvre jeune homme...

DE VERBY. — Il fallait déclarer que M. Jules Rousseau a été la plus grande partie de la nuit du 24 août ici, chez vous?

PAMÉLA. — Ah! monsieur!...

DE VERBY, *à Giraud et à sa femme*. — S'il fallait déposer contre votre fille, en affirmant que c'est la vérité?

MADAME GIRAUD. — Je ne dirai jamais ça.

GIRAUD. — Outrager mon enfant!... Monsieur, j'ai eu tous les chagrins possibles... j'ai été tailleur, je me suis vu réduit à rien... à être

portier !... mais je suis resté père... Ma fille, notre trésor, c'est la gloire de nos vieux jours, et vous voulez que nous la déshonorissions ?

MADAME DU BROCARD. — Ecoutez-moi, monsieur.

GIRAUD. — Non, madame... Ma fille, c'est l'espoir de mes cheveux blancs !

PAMÉLA. — Mon père, calmez-vous, je vous en prie.

MADAME GIRAUD. — Voyons, Giraud, laisse donc parler monsieur et madame.

MADAME DU BROCARD. — C'est une famille éplorée qui vient vous demander de la sauver.

PAMÉLA, *à part.* — Pauvre Jules !

DE VERBY, *bas, à Paméla.* — Son sort est entre vos mains.

MADAME GIRAUD. — Nous ne sommes pas de mauvaises gens ! on sait bien ce que c'est que des parents, une mère, qui sont dans le désespoir... mais ce que vous demandez est impossible.

(Paméla porte son mouchoir à ses yeux.)

GIRAUD. — Allons ! voilà qu'elle pleure !

MADAME GIRAUD. — Elle n'a fait que ça depuis quelques jours.

GIRAUD. — Je connais ma fille ; elle serait capable d'aller dire tout ça malgré nous.

MADAME GIRAUD. — Eh ! oui. . car, voyez-vous, elle l'aime, vot' neveu ! et, pour lui sauver la vie... eh bien ! j'en ferais autant à sa place.

MADAME DU BROCARD. — Oh ! laissez-vous attendrir !

DE VERBY. — Cédez à nos prières...

MADAME DU BROCARD, *à Paméla.* — S'il est vrai que vous aimiez Jules...

MADAME GIRAUD, *amenant Giraud près de Paméla.* — Après ça, écoute... Elle l'aime, ce garçon... bien sûr, il doit l'aimer aussi... Si elle faisait un sacrifice comme ça, ça mériterait bien qu'il l'épouse !

PAMÉLA, *vivement.* — Jamais. (*A part.*) Ils ne le voudraient pas, eux !

DE VERBY, *à mademoiselle du Brocard* — Ils se consultent.

MADAME DU BROCARD, *bas, à de Verby.* — Il faut absolument faire un sacrifice ! Prenez-les par l'intérêt... C'est le seul moyen !

DE VERBY. — En venant vous demander un sacrifice aussi grand, nous savions combien il devait mériter notre reconnaissance. La famille de Jules, qui aurait pu blâmer vos relations avec lui, veut remplir, au contraire, les obligations qu'elle va contracter envers vous.

MADAME GIRAUD. — Hein? quand je te disais !

PAMÉLA, *très-heureuse.* — Jules ! il se pourrait?

DE VERBY. — Je suis autorisé à vous faire une promesse.

PAMÉLA, *émue.* — Oh ! mon Dieu !

DE VERBY. — Parlez ! Combien voulez-vous pour le sacrifice que vous faites ?

PAMÉLA, *interdite.* — Comment ! combien... je veux... pour sauver Jules? Vous voulez donc alors que je sois une misérable ?

MADAME DU BROCARD. — Ah ! mademoiselle !

DE VERBY. — Vous vous trompez.

PAMÉLA.—C'est vous qui avez fait erreur ! Vous êtes venus ici, chez de pauvres gens, et vous ne saviez pas ce que vous leur demandiez... Vous, madame, qui deviez le savoir, quels que soient le rang, l'éducation, l'honneur d'une femme est son trésor ! ce que dans vos familles vous conservez avec tant de soin, tant de respect, vous avez cru qu'ici, dans une mansarde, on le vendrait ! et vous vous êtes dit : Offrons de l'or ! il nous faut l'honneur d'une grisette !

GIRAUD. — C'est très-bien... je reconnais mon sang.

MADAME DU BROCARD.— Ma chère enfant, ne vous offensez pas ! l'argent est l'argent, après tout !

DE VERBY, *s'adressant à Giraud.*— Sans doute ! Et six bonnes mille livres de rente pour... pour un...

PAMÉLA. — Pour un mensonge ! vous l'aurez à moins... Mais, Dieu merci, je sais me respecter ! Adieu, monsieur.

(Elle fait une profonde révérence à madame du Brocard, puis elle entre dans sa chambre.)

DE VERBY. — Que faire?

MADAME DU BROCARD. — C'est incompréhensible !

GIRAUD. — Je sais bien que six mille livres de rentes, c'est un denier... mais notre fille a l'âme fière, voyez-vous ; elle tient de moi. .

MADAME GIRAUD. — Et elle ne cédera pas.

SCÈNE V.

LES MÊMES, BINET, DUPRÉ, MADAME ROUSSEAU.

BINET. — Par ici, monsieur, madame, par ici. (*Dupré et madame Rousseau entrent.*) Voilà le père et la mère Giraud !

DUPRÉ, *à de Verby.* — Je regrette, monsieur, que vous nous ayez devancés ici.

MADAME ROUSSEAU. — Ma sœur vous a sans doute dit, madame, le sacrifice que nous attendons de mademoiselle votre fille... il n'y a qu'un ange qui puisse le faire.

BINET. — Quel sacrifice ?

MADAME GIRAUD. — Ça ne te regarde pas.

DE VERBY. — Nous venons de voir mademoiselle Paméla...

MADAME DU BROCARD. — Elle a refusé !

MADAME ROUSSEAU. — Ciel !

DUPRÉ. — Refusé, quoi ?

MADAME DU BROCARD. — Six mille livres de rente.

DUPRÉ. — Je l'aurais parié... offrir de l'argent !

MADAME DU BROCARD. — Mais c'était le moyen...

DUPRÉ.—De tout gâter. (*A madame Giraud.*) Madame, dites à votre fille que l'avocat de M. Jules Rousseau est ici ! suppliez-la de venir.

MADAME GIRAUD. — Oh ! vous n'obtiendrez rien...

GIRAUD. — Ni d'elle ni de nous.

BINET. — Mais qu'est-ce qu'ils veulent?

GIRAUD. — Tais-toi.

MADAME DU BROCARD, *à madame Giraud.* — Madame, offrez-lui. .

DUPRÉ. — Ah ! madame, je vous en prie... (*A madame Giraud.*) C'est au nom de madame... de la mère de Jules, que je vous le demande.. Laissez-moi voir votre fille.

MADAME GIRAUD — Ça n'y fera rien, allez, monsieur ! songez donc... lui offrir brusquement de l'argent, quand le jeune homme dans le temps lui avait parlé de l'épouser !

MADAME ROUSSEAU, *avec entraînement.* — Eh bien ?

MADAME GIRAUD, *vivement.* — Eh bien ! madame?

DUPRÉ, *serrant la main de madame Giraud.* — Allez, allez ! Amenez-moi votre fille.

(Giraud sort vivement.)

DE VERBY et MADAME DU BROCARD. — Vous l'avez décidé ?

DUPRÉ. — Ce n'est pas moi ; c'est madame.

DE VERBY, *interrogeant madame du Brocard.* — Quelle promesse?

DUPRÉ, *voyant Binet qui écoute.* — Silence, général, restez, je vous prie, un instant auprès de ces dames. La voici ! Laissez-nous, laissez-nous !

(Paméla entre, ramenée par sa mère ; elle fait en passant une révérence à madame Rousseau, qui la regarde avec émotion. Tout le monde entre à gauche, à l'exception de Binet, qui est resté pendant que Dupré reconduit tout le monde.)

BINET, *à part.*— Que veulent-ils donc? ils parlent tous de sacrifice ! et le père Giraud qui ne veut rien me dire ! Un instant, un instant... J'ai promis à l'avocat mes quatorze cents francs ; mais avant je veux voir comment il se comportera à mon égard.

DUPRÉ, *revenant à Binet* — Joseph Binet, laissez-nous.

BINET. — Mais puisque vous allez lui parler de moi !

DUPRÉ. — Allez-vous-en.

BINET, *à part.*—Décidément on me cache quelque chose (*A Dupré.*) Je l'ai préparée ; elle s'est faite à l'idée de la déportation. Roulez là-dessus.

DUPRÉ. — C'est bien... Sortez !

BINET, *à part.* — Sortir ! oh ! non !

(Il fait mine de sortir, et rentrant avec précaution, il se cache dans le cabinet de droite.)

DUPRÉ, *à Paméla.* — Vous avez consenti à me voir, et je vous en remercie ! Je sais ce qui vient de se passer, et je ne vous tiendrai point le langage que vous avez entendu tout à l'heure.

PAMÉLA. — Rien qu'en vous voyant, j'en suis sûre, monsieur.

DUPRÉ. — Vous aimez ce brave jeune homme, ce Joseph?

PAMÉLA. — Monsieur, je sais que les avocats sont comme les confesseurs !

DUPRÉ. — Mon enfant, ils doivent être tout aussi discrets... dites-moi bien tout.

PAMÉLA. — Eh bien ! monsieur, je l'aimais ; c'est-à-dire je croyais l'aimer, et je serais bien volontiers devenue sa femme... Je pensais

qu'avec son activité, Joseph s'établirait, et que nous mènerions une vie de travail. Quand la prospérité serait venue, eh bien! nous aurions pris avec nous mon père et ma mère: c'était bien simple, c'était une vie tout unie.

DUPRÉ, *à part*. — L'aspect de cette jeune fille prévient en sa faveur. Voyons si elle sera vraie. (*Haut.*) A quoi pensez-vous?

PAMÉLA. — A ce passé qui me semble heureux en le comparant au présent. En quinze jours de temps la tête m'a tourné quand j'ai vu M. Jules; je l'ai aimé comme nous aimons, nous autres jeunes filles, comme j'ai vu de mes amies aimer des jeunes gens... oh! mais les aimer à tout souffrir pour eux! Je me disais: Est-ce que je serai jamais ainsi? Eh bien! je ne sais pas ce que je ne ferais pas pour M. Jules. Tout à l'heure ils m'ont offert de l'argent, eux! de qui je devais attendre tant de noblesse, tant de grandeur, et je me suis révoltée!... De l'argent! j'en ai, monsieur! j'ai vingt mille francs! ils sont ici, à vous! c'est-à-dire à lui! je les ai gardés pour essayer de le sauver, car je l'ai livré en doutant de lui, si confiant, si sûr de moi... moi si défiante!

DUPRÉ. — Il vous a donné vingt mille francs!

de la justice il n'y a que vous qui puissiez le sauver!... Vous l'aimez, Paméla; je comprends qu'il vous en coûte d'avouer...

PAMÉLA. — Mon amour pour lui... Et, si j'y consentais, il serait sauvé?

DUPRÉ. — Oh! j'en réponds!

PAMÉLA. — Eh bien?

DUPRÉ. — Mon enfant!

PAMÉLA. — Eh bien!... il est sauvé.

DUPRÉ, *avec intention*. — Mais... vous serez compromise...

PAMÉLA. — Mais... puisque c'est pour lui!

DUPRÉ, *à part*. — Je ne mourrai donc pas sans avoir vu de mes yeux une belle et noble franchise, sans calculs et sans arrière-pensée! (*Haut.*) Paméla, vous êtes une bonne et généreuse fille.

PAMÉLA. — Je le sais bien... ça console de bien des petites misères, allez, monsieur.

DUPRÉ. — Mon enfant, ce n'est pas tout!... vous êtes franche comme l'acier, vous êtes vive, et pour réussir... il faut de l'assurance... une volonté...

PAMÉLA. — Oh! monsieur! vous verrez!

DUPRÉ. — N'allez pas vous troubler... osez tout avouer... Courage!



Il vous a donné vingt mille francs!

PAMÉLA. — Ah! monsieur! il me les a confiés! ils sont là... je les remettrais à la famille s'il mourait; mais il ne mourra pas! dites? vous devez le savoir!

DUPRÉ. — Mon enfant, songez que toute votre vie, peut-être votre bonheur, dépendent de la vérité de vos réponses... répondez-moi comme si vous étiez devant Dieu.

PAMÉLA. — Oui, monsieur.

DUPRÉ. — Vous n'avez jamais aimé personne?

PAMÉLA. — Personne!

DUPRÉ. — Vous craignez!... voyons, je vous intimide... je n'ai pas votre confiance.

PAMÉLA. — Oh! si, monsieur, je vous jure!... Depuis que nous sommes à Paris, je n'ai pas quitté ma mère, et je ne songeais qu'à mon travail et à mon devoir... Ici, tout à l'heure, j'étais tremblante, interdite!... mais près de vous, monsieur, je ne sais ce que vous m'inspirez, j'ose tout vous dire... Eh bien! oui... j'aime Jules; je n'ai aimé que lui, et je le suivrais au bout du monde!... Vous m'avez dit de parler comme devant Dieu.

DUPRÉ. — Eh bien! c'est à votre cœur que je m'adresse!... accordez-moi ce que vous avez refusé à d'autres... dites la vérité! à la face

Figurez-vous la cour d'assises, le président, l'avocat général, l'accusé, moi, au barreau; le jury est là... N'allez pas vous épouvanter..... Il y aura beaucoup de monde.

PAMÉLA. — Ne craignez rien.

DUPRÉ. — Un huissier vous a introduite, vous avez décliné vos noms et prénoms... Enfin le président vous demande depuis quand vous connaissez l'accusé Rousseau... que répondez-vous?

PAMÉLA. — La vérité!... Je l'ai rencontré un mois environ avant son arrestation, à l'Ile d'Amour, à Belleville.

DUPRÉ. — En quelle compagnie était-il?

PAMÉLA. — Je n'ai fait attention qu'à lui.

DUPRÉ. — Vous n'avez pas entendu parler politique?

PAMÉLA, *étonnée*. — Oh! monsieur! les juges doivent penser que la politique est bien indifférente à l'Ile d'Amour.

DUPRÉ. — Bien, mon enfant; mais il vous faudra dire tout ce que vous savez sur Jules Rousseau!

PAMÉLA. — Eh! mais je dirai encore la vérité, tout ce que j'ai déclaré au juge d'instruction; je ne savais rien de la conspiration, et j'ai été dans le plus grand étonnement quand on est venu l'arrêter

chez moi ; à preuve que j'ai craint que M. Jules ne fût un voleur, et que je lui en fais mes excuses.

DUPRÉ. — Il faut avouer que, depuis le temps de votre liaison avec ce jeune homme, il est constamment venu vous voir... il faudra déclarer...

PAMÉLA. — La vérité, toujours !... il ne me quittait pas !... il venait me voir par amour, je le recevais par amitié, et je lui résistais par devoir.

DUPRÉ. — Et plus tard ?

PAMÉLA, *se troublant*. — Plus tard !

DUPRÉ. — Vous tremblez, prenez garde !... tout à l'heure vous m'avez promis d'être vraie !

PAMÉLA, *à part*. — Vraie ! ô mon Dieu !

DUPRÉ. — Moi aussi, je m'intéresse à ce jeune homme ; mais je reculerais devant une imposture. Coupable, je le défendrais par devoir... innocent, sa cause sera la mienne. Oui, sans doute, Paméla, ce que j'exige de vous est un grand sacrifice, mais il le faut... Les visites que vous faisait Jules avaient lieu le soir et à l'insu de vos parents ?

SCÈNE VI.

ROUSSEAU, DE VERBY, MADAME DU BROCARD, GIRAUD, MADAME GIRAUD, puis BINET.

TOUS. — Elle consent ?

ROUSSEAU. — Vous sauvez mon fils ! je ne l'oublierai jamais.

MADAME DU BROCARD. — Nous sommes tout à vous, mon enfant, et à toujours.

ROUSSEAU. — Ma fortune sera la vôtre.

DUPRÉ. — Je ne vous dis rien, moi, mon enfant !... Nous nous reverrons !...

BINET, *sortant vivement du cabinet*. — Un moment !... un moment ! J'ai tout entendu... et vous croyez que je souffrirai ça !... J'étais ici,



Un moment ! J'ai tout entendu ..

PAMÉLA. — Oh ! mais jamais ! jamais !

DUPRÉ. — Comment ! Mais alors plus d'espoir !

PAMÉLA, *à part*. — Plus d'espoir ! Lui ou moi perdu. (*Haut.*) Monsieur, rassurez-vous ; j'ai peur parce que le danger n'est pas là !... mais quand je serai devant ses juges !..... quand je le verrai, lui, Jules... et que son salut dépendra de moi...

DUPRÉ. — Oh ! bien... bien... mais ce qu'il faut surtout qu'on sache, c'est que le 24 au soir il est venu ici... Oh ! alors je triomphe, je le sauve ; autrement je ne réponds de rien... il est perdu !

PAMÉLA, *à part, très-émue, puis haut, avec exaltation*. — Lui, Jules ! oh ! non ! ce sera moi ! Pardonnez-moi, mon Dieu ! Eh bien ! oui, oui .. il est venu le 24... c'est le jour de ma fête !... Je me nomme Louise Paméla... et il n'a pas manqué de m'apporter un bouquet en cachette de mon père et de ma mère ; il est venu le soir, tard, et près de moi... Ah ! ah ! ne craignez rien, monsieur..... vous voyez... je dirai tout... (*A part.*) Tout ce qui n'est pas vrai !...

DUPRÉ. — Il sera sauvé ! (*Rousseau paraît au fond.*) Ah ! monsieur ! (*Courant à la porte de gauche.*) Venez, venez remercier votre libératrice !

caché... Paméla, que j'ai aimée au point d'en faire ma femme, vous voudriez lui laisser dire... (*A Dupré.*) C'est comme ça que vous gagnez mes quatorze cents francs, vous ? Moi aussi j'irai au tribunal, et je dirai que tout ça est un mensonge.

TOUS. — Grand Dieu !

DUPRÉ. — Malheureux !

DE VERBY. — Si tu dis un mot...

BINET. — Oh ! je n'ai pas peur...

PAMÉLA. — Joseph ! je vous en prie.

DE VERBY, *à Rousseau et à madame du Brocard*. — Il n'ira pas ; s'il le faut, je le ferai suivre, et j'aposterai des gens qui l'empêcheront d'entrer !

BINET. — Ah ! bah !

(*Entre un huissier, qui s'avance vers Dupré.*)

DUPRÉ. — Que voulez-vous ?

L'HUISSIER. — Je suis l'huissier audiencier de la cour d'assises. Mademoiselle Paméla Giraud ? (*Paméla s'avance.*) En vertu du pouvoir discrétionnaire de M. le président... vous êtes citée à comparaître demain à dix heures.

BINET, *à Verby*. — Oh ! oh ! j'irai !

L'HUISSIER. — Le concierge m'a dit en bas que vous aviez ici M. Joseph Binet.

BINET. — Voilà, voilà.

L'HUISSIER. — Voici votre citation!

BINET. — Je vous disais bien que j'irais!...

(L'huissier s'éloigne; tout le monde est effrayé des menaces de Binet. Dupré veut lui parler, le fléchir. Binet s'échappe et sort.)

ACTE QUATRIÈME.

Cour de la Sainte-Chapelle, dans un salon chez madame du Brocard.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME DU BROCARD, MADAME ROUSSEAU, M. ROUSSEAU, BINET, DUPRÉ, JUSTINE.

(Dupré est assis et parcourt son dossier.)

MADAME ROUSSEAU. — Monsieur Dupré!

DUPRÉ. — Oui, madame; si j'ai quitté un instant votre fils, c'est que j'ai voulu vous rassurer moi-même.

MADAME DU BROCARD. — Je vous le disais, ma sœur, il était impossible qu'on ne vînt pas bientôt nous apprendre... ici, chez moi, cour de la Sainte-Chapelle, dans le voisinage du Palais, nous sommes à portée de savoir tout ce qui se passe à la cour d'assises. Mais asseyez-vous donc, monsieur Dupré. (*A Justine.*) Justine, de l'eau sucrée, vite... (*A Dupré.*) Ah! monsieur, nos remercîments.

ROUSSEAU. — Monsieur, vous avez plaidé!... (*A sa femme.*) Il a été magnifique.

DUPRÉ. — Monsieur...

BINET, *pleurant*. — Oui, vous avez été magnifique! il a été magnifique!

DUPRÉ. — Ce n'est pas moi qu'il faut remercier! c'est cette enfant, cette Paméla qui a montré tant de courage.

BINET. — Et moi donc!

MADAME ROUSSEAU. — Lui! (*A Dupré montrant Binet.*) La menace qu'il nous a faite, l'aurait-il réalisée?

DUPRÉ. — Non. Binet vous a servis.

BINET. — C'est votre faute!... sans vous... ah! bien... J'arrive bien décidé à tout brouiller; mais de voir tout le monde, le président, les jurés, la foule, un silence à faire peur!... je tremble un moment... pourtant je prends une résolution... on m'interroge, je vas pour répondre, et puis v'là que mes yeux rencontrent ceux de mademoiselle Paméla, tout remplis de larmes... je sens une barre là... De l'autre côté je vois M. Jules... un beau garçon, une tête superbe, mais bien exposée! un air tranquille, il semblait être là par curiosité. Ça me démonte! « N'ayez pas peur, me dit le président... parlez .. » Je n'y étais plus, moi! Cependant, la crainte de me compromettre... et puis j'avais juré de dire la vérité; ma foi! voilà monsieur qui fixe sur moi un œil .. un œil qui semblait me dire... Je ne peux pas vous dire... ma langue s'entortille .. il me prend une sueur, mon cœur se gonfle, et je me mets à pleurer comme un imbécile! Vous avez été magnifique... alors, c'était fini, voyez-vous... il m'avait retourné complétement... voilà que je patauge... je dis que le 24 au soir, à une heure indue, j'ai surpris M. Jules chez Paméla... Paméla, que je devais épouser, que j'aime encore .. de sorte que, si je l'épouse, on dira dans le quartier... voilà... ça m'est égal, grand avocat, ça m'est égal! (*A Justine.*) Donnez-moi de l'eau sucrée!

ROUSSEAU, MADAME ROUSSEAU et MADAME DU BROCARD, *à Binet*. — Mon ami!.. brave garçon!

DUPRÉ. — L'énergie de Paméla me donne bon espoir..... Un moment j'ai tremblé pendant sa déposition; le procureur général la pressait vivement et refusait de croire à la vérité de son témoignage; elle a pâli! j'ai cru qu'elle allait s'évanouir!

BINET. — Et moi donc?

DUPRÉ. — Son dévouement a été complet... Vous ignorez tout ce qu'elle a fait pour vous, moi-même elle m'a trompée... elle s'est accusée, elle était innocente. Oh! j'ai tout deviné. Un seul instant elle a faibli; mais un regard rapide jeté sur Jules, un feu subit remplaçant la pâleur qui couvrait son visage, nous a fait deviner qu'elle le sauvait; malgré le danger dont on la menaçait; une fois encore, à la face de tous, elle a renouvelé son aveu, et elle est retombée en pleurant dans les bras de sa mère.

BINET. — Oh! bon cœur, va!

DUPRÉ. — Mais je vous laisse; l'audience doit être reprise pour le résumé du président.

ROUSSEAU. — Partons!

DUPRÉ. — Un moment! pensez à Paméla, à cette jeune fille qui vient de compromettre son honneur pour vous! pour lui!

BINET. — Quant à moi, je ne demande rien... Ah! Dieu! mais enfin, on m'a promis quelque chose...

MADAME DU BROCARD et MADAME ROUSSEAU. — Ah! rien ne peut nous acquitter.

DUPRÉ. — Très-bien! venez, messieurs, venez!

SCÈNE II.

LES MÊMES, excepté DUPRÉ et ROUSSEAU.

MADAME DU BROCARD, *retenant Binet, qui va sortir*. — Ecoute!

BINET. — Plait-il?

MADAME DU BROCARD. — Tu vois l'anxiété dans laquelle nous sommes; à la moindre circonstance favorable, ne manque pas de nous en instruire!

MADAME ROUSSEAU. — Oui, tenez-nous au courant de tout.

BINET. — Soyez tranquilles... Mais, voyez-vous, je n'aurai pas besoin de sortir pour ça, parce que je tiens à tout voir, à tout entendre; seulement, tenez, je suis placé près de cette fenêtre que vous voyez là-bas... Eh bien! ne la perdez pas de vue, et, s'il y a grâce, j'agiterai mon mouchoir.

MADAME ROUSSEAU. — N'oubliez pas, surtout!

BINET. — Il n'y a pas de danger; je ne suis qu'un pauvre garçon, mais je sais ce que c'est qu'une mère, allez!... vous m'intéressez, vrai! Pour vous, pour Paméla, j'ai dit des choses... Mais que voulez-vous, quand on aime les gens!... et puis... on m'a promis quelque chose... Comptez sur moi!

(Il sort en courant.)

SCÈNE III.

MADAME ROUSSEAU, MADAME DU BROCARD, JUSTINE.

MADAME ROUSSEAU. — Justine, ouvrez cette fenêtre, et guettez attentivement le signal que nous a promis ce garçon... Mon Dieu! s'il allait être condamné!

MADAME DU BROCARD. — M. Dupré nous a dit d'espérer.

MADAME ROUSSEAU. — Mais cette bonne, cette excellente Paméla... que faire pour elle?

MADAME DU BROCARD. — Il faut qu'elle soit heureuse! j'avoue que cette jeune personne est un secours du ciel! il n'y a que le cœur qui puisse inspirer un pareil sacrifice! il lui faut une fortune!... trente mille francs!... On lui doit la vie de Jules. (*A part*) Pauvre garçon, vivra-t-il?

(Elle regarde du côté de la fenêtre.)

MADAME ROUSSEAU. — Eh bien! Justine?

JUSTINE. — Rien, madame.

MADAME ROUSSEAU. — Rien encore... Oh! vous avez raison, ma sœur, il n'y a que le cœur qui puisse dicter une pareille conduite. Je ne sais ce que mon mari et vous penseriez... mais la conscience et le bonheur de Jules avant tout... et, malgré cette brillante alliance avec les de Verby, si elle aimait mon fils, si mon fils l'aimait... Il me semble que j'ai vu quelque chose...

MADAME DU BROCARD et JUSTINE. — Non! non!

MADAME ROUSSEAU. — Ah! répondez, ma sœur! elle l'a bien mérité, n'est-ce pas? On vient!

(Les deux femmes, restées immobiles, se serrent la main en tremblant.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, DE VERBY.

JUSTINE, *au fond*. — M. le général de Verby!

MADAME ROUSSEAU et MADAME DU BROCARD. — Ah!.

DE VERBY. — Tout va bien! ma présence n'était plus nécessaire, et je suis revenu près de vous! On espère beaucoup pour votre fils!... Le résumé du président semble pousser à l'indulgence.

MADAME ROUSSEAU, *avec joie*. — O mon Dieu!

DE VERBY.—Jules s'est bien conduit! mon frère, le comte de Verby, est dans les meilleures dispositions à son égard! ma nièce le trouve un héros, et moi... et moi, je sais reconnaître le courage et l'honneur... une fois cette affaire assoupie, nous presserons le mariage.

MADAME ROUSSEAU. — Il faut pourtant vous avouer, monsieur, que nous avons fait des promesses à cette jeune fille.

MADAME DU BROCARD. — Laissez donc, ma sœur!

DE VERBY. — Sans doute; elle mérite... vous la payerez bien quinze ou vingt mille francs... c'est honnête!

MADAME DU BROCARD. — Vous le voyez, ma sœur; M. de Verby est noble, généreux, et dès qu'il pense que cette somme... Moi, je trouve que c'est assez.

JUSTINE, *au fond*. — Voici M. Rousseau.

MADAME DU BROCARD. — Mon frère!

MADAME ROUSSEAU. — Mon mari!

SCÈNE V.

LES MÊMES, ROUSSEAU.

DE VERBY, *à Rousseau*. — Bonne nouvelle?

MADAME ROUSSEAU. — Il est acquitté?

ROUSSEAU. — Non... mais le bruit se répand qu'il va l'être; les jurés délibèrent; moi, je n'ai pu rester; la résolution m'a manqué... j'ai dit à Antoine d'accourir dès que l'arrêt sera rendu.

MADAME ROUSSEAU. — Par cette fenêtre, nous saurons tout; nous sommes convenus d'un signal avec ce garçon, Joseph Binet.

ROUSSEAU. — Ah! veillez bien, Justine...

MADAME ROUSSEAU. — Mais que fait Jules? qu'il doit souffrir!

ROUSSEAU. — Eh! non... le malheureux montre une fermeté qui me confond! il aurait dû employer ce courage-là à autre chose qu'à conspirer... Nous mettre dans une pareille position!... Je pouvais être un jour président du tribunal de commerce.

DE VERBY. — Vous oubliez que notre alliance est au moins une compensation.

ROUSSEAU, *frappé d'un souvenir*. — Ah! général, quand je suis parti, Jules était entouré de ses amis, de M. Dupré et de cette jeune Paméla. Mademoiselle votre nièce et madame de Verby ont dû remarquer... Je compte sur vous pour effacer l'impression, monsieur.

(Pendant que Rousseau parle au général, les femmes ont regardé si le signal se donne.)

DE VERBY. — Soyez tranquille!... Jules sera blanc comme neige!... il est bien important d'expliquer l'affaire de la grisette... autrement la comtesse de Verby pourrait s'opposer au mariage... toute apparence d'amourette disparaîtra... on n'y verra qu'un dévouement payé au poids de l'or.

ROUSSEAU. — En effet, je remplirai mon devoir envers cette jeune fille... Je lui donnerai huit ou dix mille francs... il me semble que c'est bien!... très-bien!...

MADAME ROUSSEAU, *contenue par madame du Brocard, éclate à ces derniers mots*. — Ah! monsieur! et son honneur!

ROUSSEAU. — Eh bien!... on la mariera!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, BINET.

BINET, *accourant*. — Monsieur! madame! de l'eau de Cologne, quelque chose... je vous en prie!...

TOUS. — Quoi?.. qu'y a-t-il?

BINET. — M. Antoine, votre domestique, amène ici mademoiselle Paméla.

ROUSSEAU. — Mais qu'est-il arrivé?...

BINET.—En voyant rentrer le jury, elle s'est trouvée mal!... le père et la mère Giraud, qui étaient dans la foule à l'autre bout, n'ont pas pu bouger... moi j'ai crié, et le président m'a fait mettre à la porte!...

MADAME ROUSSEAU. — Mais Jules!... mon fils!... qu'a dit le jury?...

BINET. — Je n'en sais rien!... moi je n'ai vu que Paméla... votre fils, c'est très-bien, je ne vous dis pas! mais écoutez donc, moi, Paméla!...

DE VERBY. — Mais tu as dû voir sur la physionomie des jurés!...

BINET. — Ah! oui!... le monsieur... le chef du jury... avait l'air si triste... si sévère!... que je crois bien...

(Mouvement de terreur.)

MADAME ROUSSEAU. — Mon pauvre Jules!

BINET. — Voilà M. Antoine et mademoiselle Paméla.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ANTOINE, PAMÉLA.

On fait asseoir Paméla; tout le monde l'entoure, on lui fait respirer des sels.

MADAME DU BROCARD. — Ma chère enfant!

MADAME ROUSSEAU. — Ma fille!

ROUSSEAU. — Mademoiselle!

PAMÉLA. — Je n'ai pu résister!... tant d'émotions... cette incertitude cruelle! J'avais pris, repris de l'assurance... le calme de M. Jules pendant qu'on délibérait, le sourire fixé sur ses lèvres, m'avaient fait partager ce pressentiment de bonheur qu'il éprouvait!... cependant, quand je regardais M. Dupré, sa figure morne, impassible. . me faisait froid au cœur!... et puis, cette sonnette annonçant le retour des jurés, ce murmure d'anxiété qui parcourut la salle... je n'eus plus de force!... une sueur froide inonda mon visage, et je m'évanouis.

BINET. — Moi, je criai, et on me jeta dehors.

DE VERBY, *à Rousseau*. — Si un malheur...

ROUSSEAU. — Monsieur...

DE VERBY, *à Rousseau et aux femmes*. — S'il devenait nécessaire d'interjeter un appel... (*montrant Paméla*.) Peut-on compter sur... sur elle?

MADAME ROUSSEAU. — Sur elle?... toujours, j'en suis sûre.

MADAME DU BROCARD. — Paméla!

ROUSSEAU. — Dites... vous, qui vous êtes montrée si bonne, si généreuse!... si nous avions besoin encore de votre dévouement, soutiendriez-vous?...

PAMÉLA. — Tout, monsieur!... Je n'ai qu'un but, une pensée unique!... c'est de sauver M. Jules.

BINET, *à part*. — L'aime-t-elle!... l'aime-t-elle!...

ROUSSEAU. — Ah! tout ce que je possède est à vous.

(On entend du bruit, des cris. Effroi.)

TOUS. — Ce bruit!... (*Paméla se lève toute tremblante. Binet court près de Justine à la fenêtre*.) Écoutez ces cris!

BINET. — Une foule de monde se précipite sur l'escalier du Palais! .. On court de ce côté.

JUSTINE et BINET. — M. Jules!... M. Jules!...

M. et MADAME ROUSSEAU. — Mon fils!

MADAME DU BROCARD et PAMÉLA. — Jules!

(Elles courent au-devant de Jules.)

DE VERBY. — Sauvé!!!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, JULES, *ramené par sa mère, sa tante et suivi de ses amis*.

JULES. *Il se précipite dans les bras de sa mère; il ne voit pas d'abord Paméla, qui est restée dans un coin du théâtre, près de Binet*. — Ma mère!... ma tante!... mon bon père!... me voici rendu à la liberté!... (*A M. de Verby et aux amis qui l'ont accompagné*.) Général, et vous, mes amis, merci de votre intérêt!

MADAME ROUSSEAU. — Enfin, le voilà, mon enfant!... Je ne suis pas encore remise de mes angoisses et de ma joie.

BINET, *à Paméla*. — Eh bien!... et vous? il ne vous dit rien... il ne vous voit seulement pas!...

PAMÉLA. — Tais-toi, Joseph! tais-toi!

(Elle se recule vers le fond.)

DE VERBY. — Non-seulement vous êtes sauvé, mais vous êtes élevé aux yeux de tous ceux que cette affaire intéressait!... Vous avez montré une énergie, une discrétion.. dont on vous saura gré.

ROUSSEAU. — Tout le monde s'est bien conduit... Antoine, tu t'es bien montré! tu mourras à notre service.

MADAME ROUSSEAU, *à Jules*. — Fais-moi remercier ton ami, M. Adolphe Durand.

(Jules présente son ami.)

JULES. — Oui... mais mon sauveur, mon ange gardien, c'est la pauvre Paméla! Comme elle a compris sa situation et la mienne!... quel dévouement!... Ah! je me rappelle!.. l'émotion, la crainte!... elle s'était évanouie!... je cours!... (*Madame Rousseau, qui, toute au retour de Jules, n'a songé qu'à lui, cherche des yeux Paméla, l'aperçoit, l'amène devant son fils, qui pousse un cri.*) Ah! Paméla!... Paméla!... ma reconnaissance sera éternelle!...

PAMÉLA. — Ah! monsieur Jules!... que je suis heureuse!

JULES. — Oh!... nous ne nous quitterons plus!... n'est-ce pas, ma mère?... elle sera votre fille.

DE VERBY, *à Rousseau, vivement.* — Ma sœur et ma nièce attendent une réponse; il faut intervenir, monsieur... ce jeune homme a l'imagination vive, exaltée... il peut manquer sa carrière pour de vains scrupules!... par une sotte générosité!...

ROUSSEAU, *embarrassé.* — C'est que...

DE VERBY. — Mais j'ai votre parole.

MADAME DU BROCARD. — Parlez, mon frère!

JULES. — Ah! répondez, ma mère, et joignez-vous à moi.

ROUSSEAU, *prenant la main de Jules.* — Jules!... je n'oublierai pas le service que nous a rendu cette jeune fille... Je comprends ce que doit te dicter la reconnaissance; mais tu le sais, le comte de Verby a notre parole; tu ne saurais légèrement sacrifier ton avenir; ce n'est pas l'énergie qui te manque... tu l'as prouvé... et un jeune conspirateur doit être assez fort pour se tirer d'une pareille affaire.

DE VERBY, *à Jules, de l'autre côté.* — Sans doute!... un futur diplomate ne saurait échouer ici!...

ROUSSEAU. — D'ailleurs, ma volonté...

JULES. — Mon père!

DUPRÉ, *paraissant.* — Jules! c'est encore à moi de vous défendre.

PAMÉLA et BINET. — M. Dupré!

JULES. — Mon ami!...

MADAME DU BROCARD. — Monsieur l'avocat!...

DUPRÉ. — Oh! je ne suis déjà plus mon cher Dupré!

MADAME DU BROCARD. — Oh! toujours!... avant de nous acquitter envers vous, nous avons dû penser à cette jeune fille... et...

DUPRÉ, *l'interrompant froidement.* — Pardon, madame...

DE VERBY. — Cet homme va tout brouiller!...

DUPRÉ, *à Rousseau.* — J'ai tout entendu... mon expérience est en défaut!... Je n'aurais pas cru l'ingratitude si près du bienfait... Riche comme vous l'êtes.. comme le sera votre fils, quelle plus belle tâche avez-vous à remplir que celle de satisfaire votre conscience!... en sauvant Jules, elle s'est déshonorée!... Allons, monsieur, l'ambition ne saurait l'emporter!... Sera-t-il dit que cette fortune que vous avez acquise si honorablement aura glacé en vous tous les sentiments, et que l'intérêt seul... (*Il voit madame du Brocard faisant des signes à son frère.*) Ah! très-bien, madame!... c'est vous ici qui donnez le ton!... et j'oubliais, pour convaincre monsieur, que vous seriez près de lui quand je ne serais plus là.

MADAME DU BROCARD. — Nous sommes engagés envers M. le comte et madame la comtesse de Verby!... Mademoiselle, qui toute sa vie peut compter sur moi, n'a pas sauvé mon neveu à la condition de compromettre son avenir.

ROUSSEAU. — Il faut quelque proportion dans une alliance... Mon fils aura un jour quatre-vingt mille livres de rente.

BINET, *à part.* — Ça me va, moi, j'épouserai!... Mais cet homme-là, ça n'est pas un père, c'est un changeur.

DE VERBY, *à Dupré.* — Je pense, monsieur, qu'on ne saurait avoir trop d'admiration pour votre talent et d'estime pour votre caractère!... votre souvenir sera religieusement gardé dans la famille Rousseau; mais ces débats intérieurs ne sauraient avoir de témoins. Quant à moi, j'ai la parole de M. Rousseau, je la réclame!... (*A Jules.*) Venez, mon jeune ami, venez chez mon frère!... ma nièce vous attend!... demain nous signerons le contrat.

(Paméla tombe sans force sur un fauteuil.)

BINET. — Eh bien!... eh bien! mademoiselle Paméla!

DUPRÉ et JULES, *s'élançant vers elle.* — Ciel!

DE VERBY, *prenant la main de Jules.* — Venez... Venez...

DUPRÉ. — Arrêtez!... J'aurais voulu n'être pas seul à la protéger!... Eh bien! rien n'est fini!... Paméla doit être arrêtée comme faux témoin! (*saisissant la main de Verby*), et vous êtes tous perdus!...

(Il emmène Paméla.)

BINET, *se cachant derrière le canapé.* — Ne dites pas que je suis là.

ACTE CINQUIÈME.

La scène se passe chez Dupré, dans son cabinet; bibliothèque, bureaux de chaque côté; une fenêtre avec deux rideaux.

SCÈNE PREMIÈRE.

DUPRÉ, PAMÉLA, GIRAUD, MADAME GIRAUD.

Au lever du rideau, Paméla est assise dans un fauteuil, occupée à lire; la mère Giraud est debout près d'elle; Giraud regarde les tableaux du cabinet; Dupré se promène à grands pas; tout à coup il s'arrête.

DUPRÉ, *à Giraud.* — Et en venant ce matin, vous avez pris les précautions d'usage?

GIRAUD. — Oh! monsieur, vous pouvez t'être tranquille quand je viens ici, je marche la tête tournée derrière moi!... C'est que la moindre imprudence ferait bien vite un malheur. Ton cœur t'a entraînée, ma fille; mais un faux témoignage, c'est mal, c'est sérieux!

MADAME GIRAUD. — Je crois bien... prends garde, Giraud; si on te suivait et qu'on vienne à découvrir que notre pauvre fille est ici, cachée, grâce à la générosité de M. Dupré...

DUPRÉ. — C'est bien... c'est bien... (*Il continue de marcher à pas précipités.*) Quelle ingratitude!... cette famille Rousseau, ils ignorent ce que j'ai fait... tous croient Paméla arrêtée, et personne ne s'en inquiète!... On a fait partir Jules pour Bruxelles... M. de Verby est à la campagne, et M. Rousseau fait ses affaires de Bourse comme si de rien n'était... L'argent, l'ambition... c'est leur mobile... chez eux les sentiments ne comptent pour rien!... ils tournent tous autour du veau d'or... et l'argent peut les faire danser devant leur idole... ils sont aveuglés dès qu'ils le voient.

PAMÉLA, *qui l'a observé, se lève et vient à lui.* — Monsieur Dupré, vous êtes agité, vous paraissez souffrir!... c'est encore pour moi, je le crains

DUPRÉ. — N'êtes-vous donc pas révoltée comme moi de l'indifférence odieuse de cette famille, qui, une fois son fils sauvé, n'a plus vu en vous qu'un instrument...

PAMÉLA. — Et qu'y pourrions-nous faire, monsieur?...

DUPRÉ. — Chère enfant, vous n'avez aucune amertume dans le cœur?

PAMÉLA. — Non, monsieur!... je suis plus heureuse qu'eux tous, moi; j'ai fait, je crois, une bonne action!...

MADAME GIRAUD, *embrassant Paméla.* — Ma pauvre bonne fille!

GIRAUD. — C'est bien ce que j'ai fait de mieux jusqu'à présent!

DUPRÉ, *s'approchant vivement de Paméla.* — Mademoiselle, vous êtes une honnête fille!... personne plus que moi ne peut l'attester!... c'est moi qui suis venu près de vous vous supplier de dire la vérité, et si noble, et si pure, vous vous êtes compromise; maintenant on vous repousse, on vous méconnaît... mais moi je vous admire, et vous serez heureuse, car je réparerai tout! Paméla... j'ai quarante-huit ans, un peu de réputation, quelque fortune; j'ai passé ma vie à être honnête homme, je n'en démordrai pas, voulez-vous être ma femme?

PAMÉLA, *très-émue.* — Moi, monsieur?...

GIRAUD. — Sa femme!... not' fille!... dis donc, madame Giraud?...

MADAME GIRAUD. — Ça serait-il possible?...

DUPRÉ. — Pourquoi cette surprise?... oh! pas de phrases!... consultez votre cœur!... dites oui ou non!... voulez-vous être ma femme?

PAMÉLA. — Mais quel homme êtes-vous donc, monsieur? c'est moi qui vous dois tout... et vous voulez?... Ah! ma reconnaissance...

DUPRÉ. — Ne prononcez pas ce mot-là, il va tout gâter!... le monde, je le méprise!... je ne lui dois aucun compte de ma conduite, de mes affections... Depuis que j'ai vu votre courage, votre résignation... je vous aime... tâchez de m'aimer!

PAMÉLA. — Oh! oui, oui, monsieur.

MADAME GIRAUD. — Qui est-ce qui ne vous aimerait pas?

GIRAUD. — Monsieur, je ne suis rien qu'un pauvre portier... et encore, je ne le suis plus, portier... vous aimez notre fille, vous venez de lui dire... je vous demande pardon... j'ai des larmes plein les yeux... et ça me coupe la parole... (*Il s'essuie les yeux.*) Eh bien! vous faites bien de l'aimer!... ça prouve que vous avez de l'esprit!... parce que Paméla... il y a des enfants de propriétaires qui ne la va-

lent pas!... seulement c'est humiliant d'avoir des pères et mères comme nous...

PAMÉLA. — Mon père!

GIRAUD. — Vous... le premier des hommes!... oui, monsieur, le premier!... Eh bien! moi et ma femme, nous irons nous cacher, n'est-ce pas, la vieille?... dans une campagne bien loin!... et le dimanche, à l'heure de la messe, vous direz : Ils sont tous les deux qui prient le bon Dieu pour moi... et pour leur fille...

(Paméla embrasse son père et sa mère.)

DUPRÉ. — Braves gens!... Oh! mais ceux-là n'ont pas de titres!... pas de fortune!... Vous regrettiez votre province!... eh bien! vous y retournerez, vous y vivrez heureux, tranquilles... je me charge de tout.

M. et MADAME GIRAUD. — Oh! notre reconnaissance...

DUPRÉ. — Encore... ce mot-là vous portera malheur!... je le biffe du dictionnaire!... En attendant je vous emmène à la campagne avec moi!... allez... allez tout préparer.

GIRAUD. — Monsieur l'avocat?...

DUPRÉ. — Eh bien! quoi?...

GIRAUD. — Il y a ce pauvre Joseph Binet qui est en danger aussi!... il ne sait pas que ma fille et nous sommes là; mais, il y a trois jours, il est venu trouver votre domestique, dans un état à faire peur; et, comme c'est ici la maison du bon Dieu, il est caché ici dans un grenier!

DUPRÉ. — Faites-le descendre.

GIRAUD. — Il ne voudra pas, monsieur; il a trop peur d'être arrêté... on lui passe à manger par la chattière!...

DUPRÉ. — Il sera bientôt libre, je l'espère... j'attends une lettre qui doit nous rassurer tous.

GIRAUD. — Faut-il le rassurer?

DUPRÉ. — Non, pas encore... ce soir.

GIRAUD, *à sa femme.* — Je m'en vas avec ben du soin jusqu'à la maison.

(Madame Giraud l'accompagne en lui faisant des recommandations ; elle sort ensuite par la gauche ; Paméla va pour la suivre.)

DUPRÉ, *la retenant.* — Ce Binet... vous ne l'aimez pas?

PAMÉLA. — Oh! non! jamais!

DUPRÉ. — Et l'autre?

PAMÉLA, *après un moment d'émotion qu'elle réprime aussitôt.* — Je n'aimerai que vous!...

(Elle va sortir. Bruit dans l'antichambre. Jules paraît.)

SCÈNE II.

PAMÉLA, DUPRÉ, JULES.

JULES, *aux domestiques.* — Laissez-moi, vous dis-je... il faut que je lui parle! (*Apercevant Dupré.*) Ah! monsieur,... Paméla, qu'est-elle devenue?... est-elle libre, sauvée?...

PAMÉLA, *qui s'est arrêtée à la porte.* — Jules!...

JULES. — Ciel! ici, mademoiselle?...

DUPRÉ. — Et vous, monsieur, je vous croyais à Bruxelles?...

JULES. — Oui, ils m'avaient fait partir malgré moi, et je m'étais soumis!... élevé dans l'obéissance, je tremble devant ma famille!... mais j'emportais ses souvenirs avec moi!... Il y a six mois, monsieur, avant de la connaître... je risquai ma vie pour obtenir mademoiselle de Verby, afin de contenter leur ambition, si vous le voulez aussi, pour satisfaire ma vanité; j'espérais un jour être gentilhomme, moi, fils d'un négociant enrichi!... Je la rencontrai et je l'aimai!... le reste, vous le savez!... ce qui n'était qu'un sentiment est devenu un devoir, et, quand chaque heure m'éloignait d'elle, j'ai senti que mon obéissance était une lâcheté; quand ils m'ont cru bien loin, je suis revenu!... Elle allait être arrêtée, vous l'aviez dit!... et moi je serais parti!... (*A tous deux.*) Sans vous revoir, vous, mon sauveur, qui serez le sien...

DUPRÉ, *le regardant.* — Bien... très-bien!... c'est d'un honnête homme cela!... enfin, en voilà un!

PAMÉLA, *à part, essuyant ses larmes.* — Merci, mon Dieu!...

DUPRÉ. — Qu'espérez-vous? que voulez-vous?

JULES. — Ce que je veux?... m'attacher à son sort... me perdre avec elle, s'il le faut... et, si Dieu nous protége, lui dire : Paméla, veux-tu être à moi?...

DUPRÉ. — Ah! diable! diable! il n'y a qu'une petite difficulté... c'est que je l'épouse!...

JULES, *très-surpris.* — Vous?...

DUPRÉ. — Oui, moi!... (*Paméla baisse les yeux.*) Je n'ai pas de famille qui s'y oppose.

JULES. — Je fléchirai la mienne.

DUPRÉ. — On vous fera partir pour Bruxelles!...

JULES. — Je cours trouver ma mère!... j'aurai du courage!... dussé-je perdre les bonnes grâces de mon père... dût ma tante me priver de son héritage, je résisterai!... autrement, je serais sans dignité, sans âme... Mais alors, aurai-je l'espoir?...

DUPRÉ. — C'est à moi que vous le demandez?...

JULES. — Paméla, répondez, je vous en supplie...

PAMÉLA, *à Dupré.* — Vous avez ma parole, monsieur.

SCÈNE III.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

Le domestique remet une carte à Dupré

DUPRÉ, *regardant la carte et paraissant très-surpris.* Comment! (*A Jules.*) Où est M. de Verby? le savez-vous?

JULES. — En Normandie, chez son frère, le comte de Verby.

DUPRÉ, *regardant la carte.* — C'est bien... allez trouver votre mère.

JULES. — Vous me promettez donc?...

DUPRÉ. — Bien!...

JULES. — Adieu, Paméla!... (*A part, en sortant.*) Je reviendrai.

(Il sort.)

DUPRÉ, *se retournant vers Paméla après le départ de Jules.* — Faut-il qu'il revienne?

PAMÉLA, *très-émue, se jetant dans ses bras.* — Ah! monsieur!...

(Elle sort.)

DUPRÉ, *la regardant sortir et essuyant une larme.* — La reconnaissance!... croyez-y donc!... (*Ouvrant la petite porte secrète.*) Entrez, monsieur, entrez.

SCÈNE IV.

DUPRÉ, DE VERBY.

DUPRÉ. — Vous ici, monsieur, quand tout le monde vous croit à cinquante lieues de Paris!

DE VERBY. — Je suis arrivé ce matin.

DUPRÉ. — Sans doute un intérêt pressant?

DE VERBY. — Non pour moi; mais je n'ai pu rester indifférent!... vous pouvez m'être utile...

DUPRÉ. — Trop heureux, monsieur, de pouvoir vous servir.

DE VERBY. — Monsieur Dupré, les circonstances dans lesquelles nous nous sommes rencontrés m'ont mis dans la position de vous apprécier. Parmi les hommes que leurs talents et leur caractère m'ont forcé d'estimer, vous vous êtes placé au premier rang!...

DUPRÉ. — Ah! monsieur, vous allez me forcer de déclarer que vous, ancien officier de l'Empire, vous m'avez paru résumer complétement cette époque glorieuse, par votre loyauté, votre courage et votre indépendance. (*A part.*) J'espère que je ne lui dois rien!

DE VERBY. — Je puis donc compter sur vous?

DUPRÉ. — Entièrement.

DE VERBY. — Je vous demanderai quelques renseignements sur la jeune Paméla Giraud

DUPRÉ. — J'en étais sûr.

DE VERBY. — La famille Rousseau s'est conduite indignement.

DUPRÉ. — Monsieur aurait-il mieux agi?

DE VERBY. — Je compte m'employer pour elle! Depuis son arrestation comme faux témoin, où en est l'affaire?

DUPRÉ. — Oh! c'est pour vous d'un bien mince intérêt.

DE VERBY. — Sans doute... mais...

DUPRÉ, *à part.* — Il veut adroitement me faire jaser, et savoir s'il peut se trouver compromis. (*Haut.*) Monsieur le général de Verby, il y a des hommes qui sont impénétrables dans leurs projets, dans leurs pensées; leurs actions, les événements seuls les révèlent ou les expliquent; ceux-là sont des hommes forts... Je vous prie humblement d'excuser ma franchise, mais je ne vous crois pas de ce nombre.

DE VERBY. — Monsieur, ce langage!... Vous êtes un homme singulier!...

DUPRÉ. — Mieux que cela!... je crois être un homme original!... Écoutez-moi... vous parlez ici à demi-mots, et vous croyez, futur ambassadeur, faire sur moi vos études diplomatiques; vous avez mal choisi votre sujet, et je vais vous dire, moi, ce que vous ne voulez pas m'apprendre. Ambitieux, mais prudent, vous vous êtes fait le chef d'une conspiration... le complot échoué preuve de courage, sans vous inquiéter de ceux que vous aviez mis en avant, impatient d'arriver, vous avez pris un autre sentier, vous vous êtes rallié, renégat politique, vous avez encensé le nouveau pouvoir, preuve d'indépen-

dance! Vous attendez une récompense... Ambassadeur à Turin!... dans un mois vous recevrez vos lettres de créance; mais Paméla est arrêtée, on vous a vu chez elle, vous pouvez être compromis dans cette affaire de faux témoignage! Alors vous accourez, tremblant d'être démasqué, de perdre cette faveur, prix de tant d'efforts!... vous venez à moi, l'air obséquieux, la parole doucereuse, croyant me rendre votre dupe, preuve de loyauté!... Eh bien! vous avez raison de craindre... Paméla est entre les mains de la justice, elle a tout dit.

DE VERBY. — Que faire alors?

DUPRÉ. — J'ai un moyen!... Écrivez à Jules que vous lui rendez sa parole; que mademoiselle de Verby reprenne la sienne.

DE VERBY. — Y pensez-vous?

DUPRÉ. — Vous trouvez que les Rousseau se sont conduits indignement... vous devez les mépriser!...

DE VERBY. — Vous le savez... des engagements ..

DUPRÉ. — Voilà ce que je sais : c'est que votre fortune particulière n'est guère en rapport avec la position que vous ambitionnez... Madame du Brocard, aussi riche qu'orgueilleuse, doit vous venir en aide, si cette alliance ..

DE VERBY. — Monsieur... une pareille atteinte à ma dignité!...

DUPRÉ. — Que cela soit faux ou vrai, faites ce que je vous demande!... à ce prix-là, je tâcherai que vous ne soyez pas compromis... mais écrivez... ou tirez-vous de là comme vous pourrez!... Tenez, j'entends des clients!...

DE VERBY. — Je ne veux voir personne!... On me croit parti... la famille même de Jules...

LE DOMESTIQUE, *annonçant*. — Madame du Brocard!

DE VERBY. — Oh! ciel!

(Il entre vivement dans le cabinet de droite.)

SCÈNE V.

DUPRÉ, MADAME DU BROCARD.

Elle entre encapuchonnée dans un voile noir, qu'elle enlève avec précaution.

MADAME DU BROCARD. — Voilà plusieurs fois, monsieur, que je me présente chez vous sans avoir le bonheur de vous y rencontrer. Nous sommes bien seuls?

DUPRÉ, *souriant*. — Tout à fait seuls.

MADAME DU BROCARD. — Eh bien! monsieur... cette cruelle affaire recommence donc?

DUPRÉ. — Malheureusement!

MADAME DU BROCARD. — Maudit jeune homme!... si je ne l'avais pas fait élever, je le déshériterais!... Je n'existe pas, monsieur. Moi, dont la conduite, les principes, m'ont valu l'estime générale, me voyez-vous mêlée encore dans tout ceci? seulement, cette fois, pour ma démarche auprès de ces Giraud, je puis me trouver inquiétée!...

DUPRÉ. — Je le crois!... c'est vous qui avez séduit, entraîné Paméla!

MADAME DU BROCARD. — Tenez, monsieur, on a bien tort de se lier avec de certaines gens!... un bonapartiste... un homme de mauvaise conscience!... un sans cœur!

(De Verby, qui écoutait, se cache de nouveau et fait un geste de colère.)

DUPRÉ. — Vous paraissiez tant l'estimer!

MADAME DU BROCARD. — Sa famille est considérée!... ce brillant mariage!... mon neveu, pour qui je rêvais un avenir éclatant...

DUPRÉ. — Vous oubliez son affection pour vous, son désintéressement.

MADAME DU BROCARD. — Son affection... son désintéressement!... Le général n'a plus le sou et je lui avais promis cent mille francs, une fois le contrat signé.

DUPRÉ, *tousse fortement, en se tournant du côté de Verby*. — Hum! hum!

MADAME DU BROCARD. — Je viens donc en secret et avec confiance, malgré ce M. de Verby, qui prétend que vous êtes un homme incapable... qui m'a dit de vous un mal affreux, je viens vous prier de me tirer de là... Je vous donnerai de l'argent!... ce que vous voudrez.

DUPRÉ. — Avant tout, ce que je veux, c'est que vous promettiez à votre neveu, pour épouser qui bon lui semblera, la dot que vous lui faisiez pour épouser mademoiselle de Verby.

MADAME DU BROCARD. — Permettez... qui bon lui semblera...

DUPRÉ. — Décidez-vous!

MADAME DU BROCARD. — Mais il faut que je sache!...

DUPRÉ. — Alors, mêlez-vous de vos affaires toute seule!

MADAME DU BROCARD. — C'est abuser de ma situation! .. Ah! mon Dieu! quelqu'un vient!

DUPRÉ, *regardant au fond*. — C'est quelqu'un de votre famille!...

MADAME DU BROCARD, *regardant avec précaution*. — M. Rousseau, mon beau-frère!... Que vient-il faire? il m'avait juré de tenir bon!

DUPRÉ. — Et vous aussi!... vous jurez beaucoup dans votre famille, et vous ne tenez guère.

MADAME DU BROCARD. — Si je pouvais entendre!

(Rousseau paraît avec sa femme, madame du Brocard se jette dans le rideau à gauche.)

DUPRÉ, *la regardant*. — Très-bien!... si ceux-là veulent se cacher, je ne sais plus où ils se mettront!...

SCÈNE VI.

DUPRÉ, ROUSSEAU, MADAME ROUSSEAU.

ROUSSEAU. — Monsieur, vous nous voyez désespérés... Madame du Brocard, ma belle-sœur, est venue ce matin faire à ma femme une foule d'histoires.

MADAME ROUSSEAU. — Monsieur, j'en suis tout effrayée!...

DUPRÉ, *lui offrant un siége*. — Permettez... madame...

ROUSSEAU. — S'il faut l'en croire, voilà encore mon fils compromis.

DUPRÉ. — C'est la vérité.

ROUSSEAU. — Je n'en sortirai pas!... Pendant trois mois qu'a duré cette malheureuse affaire, j'ai abrégé ma vie de dix années!... Des spéculations magnifiques, des combinaisons sûres, j'ai tout sacrifié, tout laissé passer en d'autres mains. Enfin, c'était fait!... Mais, quand je crois tout terminé, il me faut encore tout quitter, employer en démarches, en sollicitations, un temps précieux!...

DUPRÉ. — Je vous plains!... Ah! je vous plains!...

MADAME ROUSSEAU. — Cependant il est impossible...

ROUSSEAU. — C'est votre faute!... celle de votre famille!... Madame du Brocard, avec sa particule, qui, dans le commencement, m'appelait toujours mon cher Rousseau... et qui me... parce que j'avais cent mille écus!...

DUPRÉ. — C'est un beau vernis.

ROUSSEAU. — Par ambition, par orgueil, elle s'est jetée au cou de M. de Verby. (*De Verby et madame du Brocard écoutent, la tête hors du rideau, chacun de son côté.*) Joli couple!... charmants caractères, un brave d'antichambre!... (*de Verby retire vivement sa tête*) et une vieille dévote hypocrite.

(Madame du Brocard cache la sienne.)

MADAME ROUSSEAU. — Monsieur, c'est ma sœur!...

DUPRÉ. — Ah! vous allez trop loin!...

ROUSSEAU. — Vous ne les connaissez pas!... Monsieur, je m'adresse à vous encore une fois... Un nouvelle instruction doit être commencée!... Que devient cette petite?...

DUPRÉ. — Cette petite est ma femme, monsieur!...

M. et MADAME ROUSSEAU. — Votre femme!...

VERBY et MADAME DU BROCARD. — Sa femme!...

DUPRÉ. — Oui, je l'épouse dès qu'elle sera libre... à moins qu'elle ne devienne la femme de votre fils!...

ROUSSEAU. — La femme de mon fils!...

MADAME ROUSSEAU. — Que dit-il?

DUPRÉ. — Eh bien! qu'y a-t-il donc?... cela vous étonne!... il faut pourtant vous faire à cette idée-là... car c'est ce que je demande.

ROUSSEAU, *ironiquement*. — Ah! monsieur Dupré!... monsieur Dupré!... ce n'est pas que je tienne à mademoiselle de Verby... la nièce d'un homme taré!... C'est cette folle de madame du Brocard qui voulait faire ce beau mariage... mais de là à la fille d'un portier!...

DUPRÉ. — Il ne l'est plus, monsieur!

ROUSSEAU. — Comment!

DUPRÉ. — Il a perdu sa place à cause de votre fils, et il va retourner en province vivre des rentes... (*Rousseau prête l'oreille.*) que vous lui ferez.

ROUSSEAU. — Ah! si vous plaisantez...

DUPRÉ. — C'est très-sérieux... Votre fils épousera leur fille... vous leur ferez une pension.

ROUSSEAU. — Monsieur...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, BINET, *entrant pâle, défait.*

BINET. — Monsieur Dupré!... monsieur Dupré!... sauvez-moi!

TOUS TROIS. — Qu'arrive-t-il? qu'y a-t-il donc?

BINET. — Des militaires... des militaires à cheval qui arrivent pour m'arrêter!

DUPRÉ. — Tais-toi! tais-toi! (*Mouvement général d'effroi; Dupré regarde avec anxiété la chambre où est Paméla. A Binet.*) T'arrêter!...

BINET. — J'en ai vu un, entendez-vous?... On monte... cachez-moi!... cachez-moi!... (*Il veut se cacher dans le cabinet; Verby en sort en poussant un cri.*) Ah! (*Il va sous le rideau; madame du Brocard s'en échappe en criant.*) Ciel!...

MADAME ROUSSEAU. — Ma sœur!

ROUSSEAU. — M. de Verby!

(La porte s'ouvre.)

BINET, *tombant sur une chaise, au fond.* — Nous sommes tous pincés!

UN DOMESTIQUE, *entrant. à Dupré.* — De la part de M. le garde des sceaux.

BINET. — Des sceaux?... ça me regarde.

DUPRÉ, *s'avançant gravement, aux Rousseau et à de Verby, restés sur l'avant-scène.* — Maintenant, je vous laisse en présence tous les quatre... Vous qui vous aimez et vous estimez tant... songez à ce que je vous ai dit : celle qui vous a tout sacrifié a été méconnue... humiliée pour vous et par vous... C'est à vous de tout réparer... aujourd'hui... à l'instant... ici même... Et alors nous vous sauverons tous... si vous en valez la peine.

SCÈNE VIII.

DE VERBY, MADAME DU BROCARD, ROUSSEAU.

Ils restent un moment embarrassés et ne sachant quelle mine se faire.

BINET, *s'approchant.* — Nous voilà gentils! (*A de Verby.*) Dites donc... quand nous serons en prison, vous me soignerez, vous!... C'est que j'ai le cœur gonflé et le gousset vide!... (*De Verby lui tourne le dos. A Rousseau.*) Vous savez... on m'a promis quelque chose?... (*Rousseau s'éloigne sans lui répondre. A madame du Brocard.*) Dites donc... on m'a promis quelque chose...

MADAME DU BROCARD. — C'est bon!

MADAME ROUSSEAU. — Mais votre frayeur!... votre présence ici!... On vous y a donc poursuivi?

BINET. — Du tout... Voilà quatre jours que je suis dans cette maison, caché dans le grenier comme un insecte... J'y suis venu parce que le père et la mère Giraud n'étaient plus chez eux. Ils ont été enlevés de leur domicile... Paméla aussi a disparu... Elle est sans doute au secret. Oh! d'abord, moi, je n'ai pas envie de m'exposer. J'ai menti à la justice, c'est vrai... Si on me condamne, pour qu'on m'acquitte, je ferai des révélations... je dénonce tout le monde...

DE VERBY, *vivement.* — Il le faut.

(Il se met à la table et écrit.)

MADAME DU BROCARD. — Oh! Jules... Jules... maudit enfant... qui est cause de tout cela!

MADAME ROUSSEAU, *à son mari.* — Vous le voyez, cet homme vous tient tous!... Il faut consentir.

(De Verby se lève, madame du Brocard prend sa place et écrit.)

MADAME ROUSSEAU, *à son mari.* — Mon ami, je vous en supplie!...

ROUSSEAU, *se décidant.* — Parbleu! je puis promettre à ce diable d'avocat tout ce qu'il voudra : Jules est à Bruxelles.

(La porte s'ouvre, Binet pousse un cri, c'est Dupré qui paraît.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, DUPRÉ, *s'avançant.*

DUPRÉ. — Eh bien! (*Madame du Brocard lui remet la lettre qu'il a demandée; de Verby lui donne la sienne; Rousseau l'examine.*) Enfin!... (*De Verby lance un regard furieux à Dupré et à la famille, et sort vivement. A Rousseau.*) Et vous, monsieur?

ROUSSEAU. — Je laisse mon fils maître de faire ce qu'il voudra.

MADAME ROUSSEAU. — O mon ami!

DUPRÉ, *à part.* — Il le croit loin d'ici.

ROUSSEAU. — Mais Jules est à Bruxelles, et il faut qu'il revienne.

DUPRÉ. — Oh! c'est parfaitement juste... Il est bien clair que je ne peux pas exiger qu'à la minute... ici... tandis que lui... là-bas... Ça n'aurait pas de sens.

ROUSSEAU. — Certainement... plus tard...

DUPRÉ. — Dès qu'il sera de retour.

ROUSSEAU. — Oh! dès qu'il sera de retour. . (*A part.*) J'aurai soin de l'y faire rester.

DUPRÉ, *allant vers la porte de gauche.* — Venez... venez, jeune homme... Remerciez votre famille, qui consent à tout.

MADAME ROUSSEAU. — Jules!

MADAME DU BROCARD. — Mon neveu!

JULES. — Il se pourrait!...

DUPRÉ, *courant à l'autre chambre.* — Et vous, Paméla .. mon enfant... ma fille... embrassez votre mari.

(Jules s'élance vers elle.)

MADAME DU BROCARD, *à Rousseau.* — Comment se fait-il?...

DUPRÉ. — Elle n'a pas été arrêtée!... elle ne le sera pas!... Je n'ai pas de titres, moi... je ne suis pas le frère d'un pair de France... mais j'ai quelque crédit. On a eu pitié de son dévouement... l'affaire est étouffée... C'est ce que m'écrit M. le garde des sceaux par une estafette, un cavalier que ce nigaud a pris pour un régiment.

BINET. — On ne voit pas bien par une lucarne.

MADAME DU BROCARD. — Monsieur, vous nous avez surpris... je reprends ma parole.

DUPRÉ. — Et moi, je garde votre lettre. Vous voulez un procès?... Bien... je plaiderai.

GIRAUD et SA FEMME, *qui se sont approchés.* — Monsieur Dupré!...

DUPRÉ. — Êtes-vous contents de moi?... (*Pendant ce temps, Jules et madame Rousseau ont supplié Rousseau de se laisser fléchir. Rousseau hésite, et finit par embrasser au front Paméla, qui s'est approchée en tremblant. Dupré s'avance vers Rousseau, et, lui voyant embrasser Paméla, il lui tend la main en disant.*) Bien, monsieur!... (*A Jules, l'interrogeant.*) Elle sera heureuse?...

JULES. — Ah! mon ami!...

(Paméla baise la main de Dupré.)

BINET, *à Dupré.* — Dites donc, monsieur, faut-il que je sois bête!... Ne le dites pas... Il l'épouse... et je me sens attendri... Au moins, est-ce qu'il ne me reviendra pas quelque chose?

DUPRÉ. — Si fait... je te donne mes honoraires dans cette affaire.

BINET. — Ah! comptez sur ma reconnaissance.

DUPRÉ. — C'est sur ton reçu que tu veux dire.

FIN DE PAMÉLA GIRAUD.

LES

RESSOURCES DE QUINOLA

COMÉDIE EN CINQ ACTES, EN PROSE, ET PRÉCÉDÉE D'UN PROLOGUE.

PRÉFACE



Ma vie vaut celle de César. Tenez, monseigneur ... — PAGE 66.

Quand l'auteur de cette pièce ne l'aurait faite que pour obtenir les éloges universels accordés par les journaux à ses livres, et qui peut-être ont dépassé ce qui lui était dû, les *Ressources de Quinola* seraient une excellente spéculation littéraire; mais, en se voyant l'objet de tant de louanges et de tant d'injures, il a compris que ses débuts au théâtre seraient encore plus difficiles que ne l'ont été ses débuts en littérature, et il s'est armé de courage pour le présent comme pour l'avenir.

Un jour viendra que cette pièce servira de bélier pour battre en brèche une pièce nouvelle, comme on a pris tous ses livres, et même sa pièce intitulée *Vautrin*, pour en accabler les *Ressources de Quinola*.

Quelque calme que doive être sa résignation, l'auteur ne peut s'empêcher de faire ici deux remarques.

Parmi cinquante faiseurs de feuilletons, il n'en est pas un seul qui n'ait traité comme une fable, inventée par l'auteur, le fait historique sur lequel repose cette pièce des *Ressources de Quinola*.

Longtemps avant que M. Arago ne mentionnât ce fait dans son histoire de la vapeur, publié dans l'Annuaire du Bureau des Longitudes, l'auteur, à qui le fait était connu, avait pressenti la grande comédie qui devait avoir précédé l'acte de désespoir auquel fut poussé l'inventeur inconnu qui, en plein seizième siècle, fit marcher par la vapeur un navire dans le port de Barcelone, et le coula lui-même en présence de deux cent mille spectateurs.

Cette observation répond aux dérisions qu'a soulevées la prétendue supposition de l'invention de la vapeur avant le marquis de Worcester, Salomon de Caus et Papin.

La deuxième observation porte sur l'étrange calomnie sous laquelle presque tous les faiseurs de feuilletons ont accablé Lavradi, l'un des personnages de cette comédie, et dont ils ont voulu faire une création hideuse. En lisant la pièce, dont l'analyse n'a été faite exactement par aucun critique, on verra que Lavradi, condamné pour dix ans aux présides, vient demander sa grâce au roi. Tout le monde sait combien les peines les plus sévères étaient prodiguées dans le seizième siècle pour les moindres délits, et avec quelle indulgence sont accueillis dans le vieux théâtre les valets dans la position où se trouve Quinola.

On ferait plusieurs volumes avec les lamentations des critiques qui, depuis bientôt vingt ans, demandaient des comédies dans la forme

italienne, espagnole ou anglaise : on en essaye une; et tous aiment mieux oublier ce qu'ils ont dit depuis vingt ans plutôt que de manquer à étouffer un homme assez hardi pour s'aventurer dans une voie si féconde, et que son ancienneté rend aujourd'hui presque nouvelle.

N'oublions pas de rappeler, à la honte de notre époque, le hourra d'improbations par lequel fut accueilli le titre de duc de *Neptunado*, cherché par Philippe II pour l'inventeur, hourra auquel les lecteurs instruits refuseront de croire, mais qui fut tel, que les acteurs, en gens intelligents, retranchèrent ce titre dans le reste de la pièce. Ce hourra fut poussé par des spectateurs qui, tous les matins, lisent dans les journaux le titre de duc de la Victoire, donné à Espartero, et qui ne pouvaient pas ignorer le titre de prince de la Paix, donné au dernier favori de l'avant-dernier roi d'Espagne. Comment prévoir une pareille ignorance? Qui ne sait que la plupart des titres espagnols, surtout au temps de Charles-Quint et de Philippe II, rappellent la circonstance à laquelle ils furent dus.

Orendayes prit le titre de *la Pes*, pour avoir signé le traité de 1725.

L'auteur a préféré le péril. Telle est la raison de cette première représentation où tant de personnes ont été mécontentes d'avoir été élevées à la dignité de juges indépendants.

L'auteur rentrera donc dans l'ornière honteuse et ignoble que tant d'abus ont creusée aux succès dramatiques ; mais il n'est pas inutile de dire ici que la première représentation des *Ressources de Quinola*, fut ainsi donnée au bénéfice des claqueurs, qui sont les seuls triomphateurs de cette soirée, d'où ils avaient été bannis.

Pour caractériser les critiques faites sur cette comédie, il suffira de dire que, sur cinquante journaux qui, tous, depuis vingt ans, prodiguent au dernier vaudevilliste tombé cette phrase banale : *La pièce est d'un homme d'esprit qui saura prendre sa revanche* aucun ne s'en est servi pour les *Ressources de Quinola*, que tous tenaient à enterrer. Cette remarque suffit à l'ambition de l'auteur.

Cette comédie a prouvé que le second Théâtre-Français aura des comédiens. MM. Louis Monrose, Rosambeau, Derosselle, Rousset, Eugène Pierron, Saint-Léon, Crécy, Baron, Valmore, Bignon, mesdemoiselles Berthault et Mathilde Payre, constituent un commencement de troupe qu'il est surprenant de trouver dans un théâtre fondé de-



Je suis chargé par le roi de vous retirer cet homme des mains. — PAGE 69

Un amiral prit celui de *Transport-Real*, pour avoir conduit l'Infant en Italie.

Navarro prit celui de *la Vittoria* après le combat naval de Toulon, quoique la victoire eût été indécise.

Ces exemples et tant d'autres sont surpassés par le fameux ministre des finances, négociant parvenu, qui prit le titre de marquis de Bien-en-Soi (*l'Ensenada*).

En produisant une œuvre faite avec toutes les libertés des vieux théâtres français et espagnol, l'auteur s'est permis une tentative appelée par les vœux de plus d'un *organe de l'opinion publique* et de tous ceux qui assistent aux premières représentations : il a voulu convoquer un vrai public, et faire représenter la pièce devant une salle pleine de spectateurs payants. L'insuccès de cette épreuve a été si bien constaté par tous les journaux, que la nécessité des claqueurs en reste à jamais démontrée.

L'auteur était entre ce dilemme que lui posaient les personnes expertes en cette matière : introduire douze cents spectateurs non payants, le succès ainsi obtenu sera nié; faire payer leur place à douze cents spectateurs, c'est rendre le succès presque impossible.

puis cinq mois et assis sur des bases qui rendaient presque impossible une réunion de talents. Abandonné après la première représentation, le rôle de don Frégose a été appris, su et joué pour la seconde par un des régisseurs, M. Eugène Gross, qui en a sauvé les côtés périlleux. Comment ne pas s'intéresser à un théâtre où le dévouement ne se lasse chez personne? L'auteur n'a ni le temps, ni l'espace nécessaires pour raconter le roman historique auquel donneraient lieu la mise en scène, qui a duré trois mois, la manière dont se sont faits les décors, enfin toutes les préparations exigées par sa pièce et qui auraient dû commander l'attention d'un public assez instruit de toutes les difficultés qui se rencontrent à l'Odéon On a d'ailleurs remarqué la richesse des costumes, sortis des ateliers de Moreau, et dûs aux crayons et aux recherches de M. Seigneurgens

Parmi les acteurs, trois ont été plus particulièrement remarqués. M. Louis Monrose a recueilli dans cette soirée une grande partie de l'héritage paternel M. Bignon a fait comprendre quel était son avenir, M Rosambeau a su élever le rôle accessoire de Monipodio à la hauteur d'un rôle principal par la couleur qu'il lui a donnée.

M. Rousset a rendu le rôle de don Ramon de la manière la plus ori-

 Paris — Imp. Simon Raçon & Cie rue d'Erfurth. 1.

ginale, et M. Derosselle a fait concevoir la juste espérance de revoir à l'Odéon un autre Duparai.

Le public de la première représentation n'a point voulu accepter le côté passionné de l'ouvrage, le rôle de Faustina, confié à mademoiselle Héléna Gaussin, qui y a déployé un grand courage. Mais une actrice n'a d'autorité que celle qu'elle a su conquérir en restant pendant longtemps sur la scène, en habituant le public à ses défauts aussi bien qu'à ses qualités, et mademoiselle Héléna Gaussin reparaissait après une longue absence devant un public tout nouveau pour elle. Mais, si vous voulez chercher par la pensée une actrice pour ce rôle si difficile et si hardiment jeté de Faustine Brancadori, peut-être ne trouveriez-vous l'artiste capable de le bien rendre que dans votre souvenir. Sous ce rapport, le public a complétement manqué de justice, de bonne foi; et, quand il arrive à ces extrémités, il n'est pas seulement injuste, il devient cruel.

Sans que l'auteur eût rien fait pour obtenir de telles promesses, quelques personnes avaient d'avance accordé leurs encouragements à sa tentative, et ceux-là se sont montrés plus injurieux que critiques; mais l'auteur regarde de tels mécomptes comme les plus grands bonheurs qui puissent lui arriver, car on gagne de l'expérience en perdant de faux amis. Aussi, est-ce autant un plaisir qu'un devoir pour lui que de remercier publiquement les personnes qui lui sont restées fidèles comme M. Léon Gozlan, envers lequel il a contracté une dette de reconnaissance; comme M. Victor Hugo, qui a, pour ainsi dire, protesté contre le public de la première représentation, en revenant voir la pièce à la seconde; comme M. de Lamartine et madame de Girardin, qui ont maintenu leur premier jugement malgré l'irritation générale. De telles approbations consoleraient d'une chute. Entre tous les journaux, le *Commerce* et le *Messager* n'ont pas oublié que l'auteur leur prête le concours de sa plume, et ont gardé les convenances littéraires. Quant à la *Patrie*, qui s'est montré si bienveillant, ce journal est dans une situation exceptionnelle par rapport à l'Odéon.

Qu'une subvention soit accordée à ses généreux artistes, et le second Théâtre-Français pourra lutter avantageusement contre sa situation topographique; il servira dignement la littérature dramatique, car le directeur actuel, M. Lireux, a bien compris que l'Odéon devait être l'arène où se livreraient d'ardents combats, où se feraient d'audacieuses tentatives dans l'art. Aussi, sous ce rapport, la pièce que voici n'a-t-elle pas manqué aux destinées de ce courageux théâtre.

NOTA. Les orages de la première représentation ont nécessité de subites coupures. Les scènes marquées d'une astérique sont celles qui furent ainsi retranchées, et le succès posthume de la pièce a permis de les jouer, car cette pièce, si injurieusément condamnée, paraît devoir jouir d'une vitalité très-profitable à l'Odéon.

Lagny, 2 avril 1842



PROLOGUE

PERSONNAGES.

PHILIPPE II	QUINOLA.
LE CARDINAL CIENFUGOS, grand inquisiteur.	UN HALLEBARDIER.
LE CAPITAINE DES GARDES	UN ALCADE DU PALAIS.
LE DUC D'OLMEDO.	UN FAMILIER DE L'INQUISITION, personnage muet.
LE DUC DE LERME.	LA REINE D'ESPAGNE.
ALFONSO FONTANARÈS	LA MARQUISE DE MONDÉJAR.

La scène est à Valladolid, dans le palais du roi d'Espagne

Le théâtre représente la galerie qui conduit à la chapelle. L'entrée de la chapelle est à gauche du spectateur, celle des appartements royaux est à droite. L'entrée principale est au fond. De chaque côté de la principale porte, il y a deux hallebardiers.

Au lever du rideau, le capitaine des gardes et trois seigneurs sont en scène. Un alcade du palais est debout au fond de la galerie. Quelques courtisans se promènent dans le salon qui précède la galerie.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE CAPITAINE DES GARDES, QUINOLA, *enveloppé dans son manteau*, UN HALLEBARDIER.

LE HALLEBARDIER (*Il barre la porte à Quinola.*) On n'andre bointe sans en affoir le troide. Ki é dû?

QUINOLA, *levant la hallebarde.* — Ambassadeur.

(On le regarde.)

LE HALLEBARDIER. — T'où?

QUINOLA. (*Il passe.*)— D'où? Du pays de misère.

LE CAPITAINE DES GARDES. — Allez chercher le majordome du palais pour rendre à cet ambassadeur-là les honneurs qui lui sont dus. (*Au hallebardier.*) Trois jours de prison.

QUINOLA, *au capitaine.* — Voilà donc comment vous respectez le droit des gens! Écoutez, monseigneur : vous êtes bien haut, je suis bien bas, avec deux mots nous allons nous trouver de plain-pied.

LE CAPITAINE. — Tu es un drôle très-drôle.

QUINOLA *le prend à part.* — N'êtes-vous pas le cousin de la marquise de Mondéjar?

LE CAPITAINE. — Après?

QUINOLA. — Quoiqu'en très-grande faveur, elle est sur le point de rouler dans un abîme... sans sa tête.

LE CAPITAINE. — Tous ces gens-là font des romans.. Ecoute! tu es le vingt-deuxième, et nous sommes au dix du mois, qui tente de s'introduire ainsi près de la favorite pour lui soutirer quelques pistoles. Détale... ou sinon...,

QUINOLA. — Monseigneur, il vaut mieux parler à tort vingt-deux fois à vingt-deux pauvres diables, que de manquer à entendre celui qui vous est envoyé par votre bon ange; et vous voyez qu'à peu de chose près (*il ouvre son manteau*) j'en ai le costume.

LE CAPITAINE. — Finissons. Quelle preuve donnes-tu de ta mission?

QUINOLA *lui tend une lettre.* — Ce petit mot, remettez-le vous-même pour que ce secret demeure entre nous, et faites-moi pendre si vous ne voyez la marquise tomber en pamoison à cette lecture. Croyez que je professe, avec l'immense majorité des Espagnols, une aversion radicale pour... la potence.

LE CAPITAINE. — Et si quelque femme ambitieuse t'avait payé ta vie pour avoir celle d'une autre?

QUINOLA. — Serais-je en guenilles? Ma vie vaut celle de César. Tenez, monseigneur (*il décachète la lettre, la sent, la replie et la lui rend*), êtes-vous content?

LE CAPITAINE, *à part.*— J'ai le temps encore. (*A Quinola.*) Reste là, j'y vais.

SCÈNE II.

QUINOLA, *seul, sur le devant de la scène, en regardant le capitaine.*

Marche donc! O mon cher maître, si la torture ne t'a pas brisé les os, tu vas donc sortir des cachots de la s... la très-sainte inquisition, délivré par votre pauvre caniche de Quinola! Pauvre! qui est-ce qui a parlé de pauvre? Une fois mon maître libre, nous finirons bien par monnayer nos espérances. Quand on a su vivre à Valladolid de-

puis six mois sans argent, et sans être pincé par les alguazils, on a de petits talents qui, s'ils s'appliquaient à... autre chose, mèneraient un homme... où ? ailleurs enfin. Si nous savions où nous allons, personne n'oserait marcher. Je vais donc parler au roi, moi, Quinola. Dieu des gueux, donne-moi l'éloquence de... d'une jolie femme, de la marquise de Mondéjar.

SCÈNE III.

QUINOLA, LE CAPITAINE.

LE CAPITAINE, *à Quinola.* — Voici cinquante doublons que t'envoie la marquise pour te mettre en état de paraître ici convenablement.

QUINOLA. (*Il verse l'or d'une main dans l'autre.* — Ah ! ce rayon de soleil s'est bien fait attendre ! Je reviens, monseigneur, pimpant comme le valet de cœur dont j'ai pris le nom : Quinola, pour vous servir, Quinola bientôt seigneur d'immenses domaines où je rendrai la justice, dès que (*à part*) je ne la craindrai plus pour moi-même.

SCÈNE IV.

LES COURTISANS, LE CAPITAINE.

LE CAPITAINE, *seul, sur le devant de la scène.* — Quel secret ce misérable a-t-il donc surpris ? Ma cousine a failli perdre connaissance. Il s'agit de tous ses amis, a-t-elle dit. Le roi doit être pour quelque chose dans tout ceci. (*A un seigneur.*) Duc de Lerme, y a-t-il quelque chose de nouveau dans Valladolid ?

LE DUC DE LERME, *bas.* — Le duc d'Olmédo aurait été, dit-on, assassiné ce matin, à trois heures, au petit jour, à quelques pas du jardin de l'hôtel de Mondéjar.

LE CAPITAINE. — Il est bien capable de s'être fait un peu assassiner pour perdre ainsi ma cousine dans l'esprit du roi, qui, semblable aux grands politiques, tient pour vrai tout ce qui est probable.

LE DUC DE LERME. — On dit que l'inimitié du duc et de la marquise n'est qu'une feinte, et que l'assassin ne peut pas être poursuivi.

LE CAPITAINE. — Duc, ceci ne doit pas se répéter sans une certitude, et ne s'écrirait alors qu'avec une épée teinte de mon sang.

LE DUC DE LERME. — Vous m'avez demandé les nouvelles.

(Le duc se retire.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, LA MARQUISE DE MONDÉJAR.

LE CAPITAINE. — Ah ! mais, voici ma cousine. (*A la marquise.*) Chère marquise, vous êtes encore bien agitée. Au nom de notre salut, contenez-vous, on va vous observer.

LA MARQUISE. — Cet homme est-il revenu ?

LE CAPITAINE. — Mais comment un homme placé si bas peut-il vous causer de telles alarmes ?

LA MARQUISE. — Il tient ma vie dans ses mains, plus que ma vie, car il tient aussi celle d'un autre qui, malgré les plus habiles précautions, excite la jalousie...

LE CAPITAINE. — Du roi ? Aurait-il donc fait assassiner le duc d'Olmédo, comme on le dit ?

LA MARQUISE. — Hélas ! je ne sais plus qu'en penser. Me voilà seule, sans secours, et peut-être bientôt abandonnée.

LE CAPITAINE. — Comptez sur moi... Je vais être au milieu de tous nos ennemis, comme le chasseur à l'affût.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, QUINOLA.

QUINOLA. — Je n'ai plus que trente doublons, mais je fais de l'effet pour soixante. Hein ! quel parfum ! La marquise pourra me parler sans crainte.

LA MARQUISE, *montrant Quinola.* — Est-ce là notre homme ?

LE CAPITAINE. — Oui.

LA MARQUISE. — Mon cousin, veillez à ce que je puisse causer sans être écoutée (*A Quinola.*) Qui êtes-vous, mon ami ?

QUINOLA, *à part.* — Son ami ! Tant qu'on a le secret d'une femme, on est toujours son ami. (*Haut.*) Madame, je suis un homme au-dessus de toutes les considérations et de toutes les circonstances.

LA MARQUISE. — On va bien haut ainsi.

QUINOLA. — Est-ce une menace ou un avis ?

LA MARQUISE. — Mon cher, vous êtes un impertinent.

QUINOLA. — Ne prenez pas la perspicacité pour de l'impertinence. Vous voulez m'étudier avant d'en venir au fait, je vais vous dire mon caractère. Mon vrai nom est Lavradi. En ce moment Lavradi devrait être en Afrique pour dix ans, aux présides, une erreur des alcades de Barcelone. Quinola est la conscience, blanche comme vos belles mains, de Lavradi. Quinola ne connait pas Lavradi. L'âme connait-elle le corps ? Vous pourriez faire rejoindre l'âme — Quinola, au corps — Lavradi, d'autant plus facilement, que ce matin Quinola se trouvait à la petite porte de votre jardin, avec les amis de l'aurore qui ont arrêté le duc d'Olmédo...

LA MARQUISE. — Que lui est-il arrivé ?

QUINOLA. — Lavradi profiterait de ce mouvement plein d'ingénuité pour demander sa grâce : mais Quinola est gentilhomme ..

LA MARQUISE. — Vous vous occupez beaucoup trop de vous.

QUINOLA. — Et pas assez de *lui*. . c'est juste. Le duc nous a pris pour de vils assassins, nous lui demandions seulement d'un peu trop bonne heure un emprunt hypothéqué sur nos rapieres. Le fameux Majoral, qui nous commandait, vivement pressé par le duc, a été forcé de le mettre hors de combat par une petite botte dont il a le secret.

LA MARQUISE. — Ah ! mon Dieu !

QUINOLA. — Le bonheur vaut bien cela, madame.

LA MARQUISE, *à part.* — Du calme, cet homme a mon secret.

QUINOLA. — Quand nous avons vu que le duc n'avait pas un maravédis, — quelle imprudence ! — on l'a laissé là. Comme j'étais, de tous ces braves gens, le moins compromis, on m'a chargé de le reconduire ; en remettant ses poches à l'endroit, j'ai trouvé le billet que vous lui aviez écrit : et, en m'informant de votre position à la cour, j'ai compris...

LA MARQUISE. — Que ta fortune était faite.

QUINOLA. — Du tout... que ma vie était en danger.

LA MARQUISE. — Eh bien ?

QUINOLA. — Vous ne devinez pas ? Votre billet est entre les mains d'un homme sûr qui, s'il m'arrivait le moindre mal, le remettrait au roi. Est-ce clair et net ?

LA MARQUISE. — Que veux-tu ?

QUINOLA. — A qui parlez-vous ? à Quinola ou à Lavradi ?

LA MARQUISE. — Lavradi aura sa grâce. Que veut Quinola ? entrer à mon service ?

QUINOLA. — Les enfants trouvés sont gentilshommes : Quinola vous rendra votre billet sans vous demander un maravédis, sans vous obliger à rien d'indigne de vous, et il compte que vous vous dispenserez d'en vouloir à la tête d'un pauvre diable qui porte sous sa besace le cœur du Cid.

LA MARQUISE. — Comme tu vas me coûter cher, drôle !

QUINOLA. — Vous me disiez tout à l'heure Mon ami.

LA MARQUISE. — N'étais-tu pas mon ennemi ?

QUINOLA. — Sur cette parole, je me fie à vous, madame, et vais vous dire tout... Mais là... ne riez pas. . vous me le promettez. Je veux ..

LA MARQUISE. — Tu veux ?

QUINOLA. — Je veux parler au roi. . là, quand il passera pour aller à la chapelle ; rendez-le favorable à ma requête

LA MARQUISE. — Mais que lui demanderas-tu ?

QUINOLA. — La chose la plus simple du monde, une audience pour mon maître.

LA MARQUISE. — Explique-toi, le temps presse.

QUINOLA. — Madame, je suis le valet d'un savant; et, si la marque du génie est la pauvreté, nous avons beaucoup trop de génie, madame

LA MARQUISE. — Au fait.

QUINOLA. — Le seigneur Alfonso Fontanarès est venu de Catalogne ici pour offrir au roi notre maître le sceptre de la mer. A Barcelone, on l'a pris pour un fou, ici pour un sorcier. Quand on a su ce qu'il promet, on l'a berné dans les antichambres. Celui-ci voulait le protéger pour le perdre, celui-là mettait en doute notre secret pour le lui arracher : c'était un savant; d'autres lui proposaient d'en faire une affaire : des capitalistes qui voulaient l'entortiller. De la façon dont allaient les choses, nous ne savions que devenir. Personne assurément ne peut nier la puissance de la mécanique et de la géométrie, mais les plus beaux théorèmes sont peu nourrissants, et le plus petit civet est meilleur pour l'estomac : vraiment, c'est un des défauts de la science. Cet hiver, mon maître et moi nous nous chauffions de nos projets et nous remâchions nos illusions. Eh bien! madame, il est en prison, car on l'accuse d'être au mieux avec le diable; et malheureusement cette fois le saint-office a raison, nous l'avons vu constamment au fond de notre bourse. Eh bien! madame, je vous en supplie, inspirez au roi la curiosité de voir un homme qui lui apporte une domination aussi étendue que celle que Colomb a donnée à l'Espagne.

LA MARQUISE. — Mais, depuis que Colomb a donné le nouveau-monde à l'Espagne, on nous en offre un tous les quinze jours!

QUINOLA. — Ah! madame, chaque homme de génie a le sien. Sangodémi! il est si rare de faire honnêtement sa fortune et celle de l'État, sans rien prendre aux particuliers, que le phénomène mérite d'être favorisé.

LA MARQUISE. — Enfin, de quoi s'agit-il?

QUINOLA. — Encore une fois, ne riez pas, madame! Il s'agit de faire aller les vaisseaux sans voiles, ni rames, malgré le vent, au moyen d'une marmite pleine d'eau qui bout.

LA MARQUISE. — Ah çà! d'où viens-tu? Que dis-tu? Rêves-tu?

QUINOLA. — Et voilà ce qu'ils nous chantent tous! Ah! vulgaire, tu es ainsi fait que l'homme de génie qui a raison dix ans avant tout le monde, passe pour un fou pendant vingt-cinq ans. Il n'y a que moi qui croie en cet homme, et c'est à cause de cela que je l'aime : comprendre, c'est égaler!

LA MARQUISE. — Que moi, je dise de telles sornettes au roi?

QUINOLA. — Madame, il n'y a que vous dans toute l'Espagne à qui le roi ne dira pas : taisez-vous!

LA MARQUISE. — Tu ne connais pas le roi, et je le connais, moi! (*A part.*) Il faut ravoir ma lettre. (*Haut.*) Il se présente une circonstance heureuse pour ton maître : on apprend en ce moment au roi la perte de l'*Armada*, tiens-toi sur son passage et tu lui parleras.

SCÈNE VII.

LE CAPITAINE DES GARDES, LES COURTISANS, QUINOLA.

QUINOLA, *sur le devant.* — Il ne suffit donc pas d'avoir du génie et d'en user, car il y en a qui le dissimulent avec bien du bonheur, il faut encore des circonstances : une lettre trouvée qui mette une favorite en péril pour obtenir une langue qui parle, et la perte de la plus grande des flottes pour ouvrir les oreilles à un prince. Le hasard est un fameux misérable! Allons! dans le duel de Fontanarès avec son siècle, voici pour son pauvre second le moment de se montrer!... (*On entend les cloches, on porte les armes.*) Est-ce un présage du succès? (*Au capitaine des gardes.*) Comment parle-t-on au roi?

LE CAPITAINE. — Tu t'avanceras, tu plieras le genou, tu diras : Sire!... Et prie Dieu de conduire ta langue.

(Le cortége défile.)

QUINOLA. — Je n'aurai pas la peine de me mettre à genoux, ils plient déjà, car il ne s'agit pas seulement d'un homme, mais d'un monde.

UN PAGE. — La reine!

UN PAGE. — Le roi!

(Tableau.)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, LA REINE, LE ROI, LA MARQUISE DE MONDÉJAR, LE GRAND INQUISITEUR, TOUTE LA COUR.

PHILIPPE II. — Messieurs, nous allons prier Dieu, qui vient de frapper l'Espagne. L'Angleterre nous échappe, l'*Armada* s'est perdue et nous ne vous en voulons point. Amiral (*il se tourne vers l'amiral*), vous n'aviez pas mission de combattre les tempêtes.

QUINOLA. — Sire!

(Il plie un genou.)

PHILIPPE II. — Qui es-tu?

QUINOLA. — Le plus petit et le plus dévoué de vos sujets, le valet d'un homme qui gémit dans les prisons du saint-office, accusé de magie pour vouloir donner à Votre Majesté les moyens d'éviter de pareils désastres...

PHILIPPE II. — Si tu n'es qu'un valet, lève-toi. Les grands doivent seuls ici fléchir devant le roi.

QUINOLA. — Mon maître restera donc à vos genoux.

PHILIPPE II. — Explique-toi promptement : le roi n'a pas dans sa vie autant d'instants qu'il a de sujets.

QUINOLA. — Vous devez alors une heure à un empire. Mon maître, le seigneur Alfonso Fontanarès, est dans les prisons du saint-office...

PHILIPPE II, *au grand inquisiteur.* — Mon père (*le grand inquisiteur s'approche*), que pouvez-vous nous dire d'un certain Alfonso Fontanarès?

LE GRAND INQUISITEUR. — C'est un élève de Galilée, il professe sa doctrine condamnée, et se vante de pouvoir faire des prodiges en refusant d'en dire les moyens. Il est accusé d'être plus Maure qu'Espagnol.

QUINOLA, *à part.* — Cette face blême va tout gâter... (*Au roi.*) Sire, mon maître, pour toute sorcellerie, est amoureux fou, d'abord de la gloire de Votre Majesté, puis d'une fille de Barcelone, héritière de Lothundiaz, le plus riche bourgeois de la ville. Comme il avait ramassé plus de science que de richesse en étudiant les sciences naturelles en Italie, le pauvre garçon ne pouvait réussir à épouser cette fille que couvert de gloire et d'or... Et voyez, sire, comme on calomnie les grands hommes : il fit, dans son désespoir, un pèlerinage à Notre-Dame-del-Pilar, pour la prier de l'assister, parce que celle qu'il aime se nomme Marie. Au sortir de l'église, il s'assit fatigué, sous un arbre, s'endormit; la Madone lui apparut et lui conseilla cette invention de faire marcher les vaisseaux sans voiles, sans rames, contre vent et marée. Il est venu vers vous, sire : on s'est mis entre le soleil et lui, et, après une lutte acharnée avec les nuages, il expie sa croyance en Notre-Dame-del-Pilar et en son roi. Il ne lui reste que son valet assez courageux pour venir mettre à vos pieds l'avis qu'il existe un moyen de réaliser la domination universelle.

PHILIPPE II. — Je verrai ton maître au sortir de la chapelle.

LE GRAND INQUISITEUR. — Le roi ne court-il pas des dangers?

PHILIPPE II. — Mon devoir est de l'interroger.

LE GRAND INQUISITEUR. — Le mien est de faire respecter les priviléges du saint-office.

PHILIPPE II. — Je les connais. Obéis et tais-toi. Je te dois un otage, je le sais... (*Il regarde.*) Où donc est le duc d'Olmédo?

QUINOLA, *à part.* — Aïe! aïe!

LA MARQUISE, *à part.* — Nous sommes perdus.

LE CAPITAINE DES GARDES. — Sire, le duc n'est pas encore... arrivé. .

PHILIPPE II. — Qui lui a donné la hardiesse de manquer aux devoirs de sa charge? (*A part.*) Il me semble que l'on me trompe. (*Au capitaine des gardes.*) Tu lui diras, s'il arrive, que le roi l'a commis à la garde d'un prisonnier du saint-office. (*Au grand inquisiteur.*) Donnez un ordre.

LE GRAND INQUISITEUR. — Sire, j'irai moi-même.

LA REINE. — Et si le duc ne vient pas?...

PHILIPPE II. — Il serait donc mort. (*Au capitaine.*) Tu le remplaceras dans l'exécution de mes ordres.

(Il passe.)

LA MARQUISE, *à Quinola.* — Cours chez le duc, qu'il vienne et se comporte comme s'il n'était pas mourant. La médisance doit être une calomnie...

QUINOLA. — Comptez sur moi, mais protégez-nous. (*Seul.*) Sangodémi! le roi m'a paru charmé de mon invention de Notre-Dame-del-Pilar, je lui fais vœu... de quoi?... Nous verrons après le succès.

Le théâtre change et représente un cachot de l'inquisition.

SCÈNE IX.

FONTANARÈS, *seul.*

Je comprends maintenant pourquoi Colomb a voulu que ses chaînes fussent mises près de lui dans son cercueil. Quelle leçon pour les inventeurs! Une grande découverte est une *vérité*. La vérité ruine tant d'*abus* et d'*erreurs* que tous ceux qui en vivent se dressent et veulent tuer la vérité : ils commencent par s'attaquer à l'homme. Aux novateurs, la patience! j'en aurai. Malheureusement ma patience me vient de mon amour. Pour avoir Marie, je rêve la gloire et je cherchais... Je vois voler au-dessus d'une chaudière un brin de paille. Tous les hommes ont vu cela depuis qu'il y a des chaudières et de la paille; moi j'y vois une force; pour l'évaluer, je couvre la chaudière, le couvercle saute et il ne me tue pas. Archimède et moi nous ne faisons qu'un! il voulait un levier pour soulever le monde : ce levier, je le tiens, et j'ai la sottise de le dire : tous les malheurs fondent sur moi. Si je meurs, homme de génie à venir qui retrouveras ce secret, agis et tais-toi. La lumière que nous découvrons, on nous la prend pour allumer notre bûcher. Galilée, mon maître, est en prison pour avoir dit que la terre tourne, et j'y suis pour la vouloir organiser. Non! j'y suis comme rebelle à la cupidité de ceux qui veulent mon secret; si je n'aimais pas Marie, je sortirais ce soir, je leur abandonnerais le profit, la gloire me resterait... Oh! rage!... La rage est bonne pour les enfants : soyons calme, je suis puissant. Si du moins j'avais des nouvelles du seul homme qui ait foi en moi? Est-il libre, lui qui mendiait pour me nourrir... La foi n'est que chez le pauvre, il en a tant besoin!

SCÈNE X.

LE GRAND INQUISITEUR, UN FAMILIER, FONTANARÈS

LE GRAND INQUISITEUR. — Eh bien! mon fils? vous parliez de foi, peut-être avez-vous fait de sages réflexions. Allons, évitez au saint-office l'emploi de ses rigueurs.

FONTANARÈS. — Mon père, que souhaitez-vous que je dise?

LE GRAND INQUISITEUR. — Avant de vous mettre en liberté, le saint-office doit être sûr que vos moyens sont naturels...

FONTANARÈS. — Mon père, si j'avais fait un pacte avec le mauvais esprit, me laisserait-il ici?

LE GRAND INQUISITEUR. — Vous dites une parole impie : le démon a un maître, nos auto-da-fés le prouvent.

FONTANARÈS. — Avez-vous vu jamais un vaisseau en mer (*le grand inquisiteur fait un signe affirmatif*)? Par quel moyen allait-il?

LE GRAND INQUISITEUR. — Le vent enflait ses voiles.

FONTANARÈS. — Est-ce le démon qui a dit ce moyen au premier navigateur?

LE GRAND INQUISITEUR. — Savez-vous ce qu'il est devenu?

FONTANARÈS. — Peut-être est-il devenu quelque puissance maritime oubliée... Enfin mon moyen est aussi naturel que le sien... j'ai vu comme lui dans la nature une force, et que l'homme peut s'approprier, car le vent est à Dieu, l'homme n'en est pas le maître, le vent emporte ses vaisseaux, et ma force à moi est dans le vaisseau...

LE GRAND INQUISITEUR, *à part.* — Cet homme sera bien dangereux. (*Haut.*) Et vous refusez de nous la dire?...

FONTANARÈS. — Je la dirai au roi, devant toute la cour; personne alors ne me ravira ma gloire ni ma fortune...

LE GRAND INQUISITEUR. — Vous vous dites inventeur, et vous ne pensez qu'à la fortune! Vous êtes plus ambitieux qu'homme de génie.

FONTANARÈS. — Mon père, je suis si profondément irrité de la jalousie du vulgaire, de l'avarice des grands, de la conduite des faux savants, que... si je n'aimais pas Marie, je rendrais au hasard ce que le hasard m'a donné.

LE GRAND INQUISITEUR. — Le hasard!

FONTANARÈS. — J'ai tort. Je rendrais à Dieu la pensée que Dieu m'envoya.

LE GRAND INQUISITEUR. — Dieu ne vous l'a pas envoyée pour la cacher, nous avons le droit de vous faire parler... (*A son familier.*) Qu'on prépare la question.

FONTANARÈS. — Je l'attendais.

SCÈNE XI.

LE GRAND INQUISITEUR, FONTANARÈS, QUINOLA, LE DUC D'OLMÉDO.

QUINOLA. — Ce n'est pas sain, la torture.

FONTANARÈS. — Quinola! et dans quelle livrée!

QUINOLA. — Celle du succès, vous serez libre.

FONTANARÈS. — Libre? Passer de l'enfer au ciel, en un moment!

LE DUC. — Comme les martyrs.

LE GRAND INQUISITEUR. — Monsieur, vous osez dire ces paroles ici!

LE DUC. — Je suis chargé par le roi de vous retirer cet homme des mains, et je vous en réponds...

LE GRAND INQUISITEUR. — Quelle faute!

QUINOLA. — Ah! vous vouliez le faire bouillir dans vos chaudières pleines d'huile, merci! les siennes vont nous faire faire le tour du monde. . comme ça!

(Il fait tourner son chapeau.)

FONTANARÈS. — Embrasse-moi donc! et dis-moi comment...

LE DUC. — Pas un mot ici...

QUINOLA. — Oui, (*il montre les talons de l'inquisiteur*) car les murs ont ici beaucoup trop d'intelligence. Venez! Et vous, monsieur le duc, courage! Ah! vous êtes bien pâle, il faut vous rendre des couleurs, mais ça me regarde.

La scène change et représente la galerie du palais.

SCÈNE XII.

LE DUC D'OLMÉDO, LE DUC DE LERME, FONTANARÈS, QUINOLA.

LE DUC D'OLMÉDO. — Nous arrivons à temps!

LE DUC DE LERME. — Vous n'êtes donc pas blessé?

LE DUC. — Qui a dit cela? La favorite veut-elle me perdre? Serais-je ici comme vous me voyez? (*A Quinola.*) Tiens-toi là pour me soutenir...

QUINOLA, *à Fontanarès.* — Voilà un homme digne d'être aimé...

FONTANARÈS. — Qui ne l'envierait? On n'a pas toujours l'occasion de montrer combien l'on aime.

QUINOLA. — Monsieur, gardez-vous bien de toutes ces fariboles d'amour devant le roi..... car le roi, voyez-vous...

UN PAGE. — Le roi!

FONTANARÈS. — Allons, pensons à Marie!

QUINOLA, *voyant faiblir le duc.* — Eh bien!

(Il lui fait respirer un flacon.)

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, LE ROI, LA REINE, LA MARQUISE DE MONDÉJAR, LE CAPITAINE DES GARDES, LE GRAND INQUISITEUR, LE PRÉSIDENT DU CONSEIL DE CASTILLE, TOUTE LA COUR.

PHILIPPE II, *au capitaine des gardes.* — Notre homme est-il venu?

LE CAPITAINE. — Le duc d'Olmédo, que j'ai rencontré sur les degrés du palais, s'est empressé d'obéir au roi.

LE DUC D'OLMÉDO, *un genou en terre.* — Le roi daigne-t-il pardonner un retard .. impardonnable.

PHILIPPE II, *le relève par le bras blessé.* — On te disait mourant (*il regarde la marquise*) d'une blessure reçue dans une rencontre de nuit...

LE DUC D'OLMÉDO. — Vous me voyez, sire.

LA MARQUISE, *à part.* — Il a mis du rouge!

PHILIPPE II, *au duc.* — Où est ton prisonnier?

LE DUC D'OLMÉDO, *montrant Fontanarès.* — Le voici...

FONTANARÈS, *un genou en terre.* — Prêt à réaliser, à la très-grande gloire de Dieu, des merveilles pour la splendeur du règne du roi mon maître...

PHILIPPE II. — Lève-toi, parle, quelle est cette force miraculeuse qui doit donner l'empire du monde à l'Espagne.

FONTANARÈS. — Une puissance invincible, la vapeur..... Sire, étendue en vapeur, l'eau veut un espace bien plus considérable que sous sa forme naturelle, et, pour le prendre, elle soulèverait des montagnes. Mon invention enferme cette force, la machine est armée de roues qui fouettent la mer, qui rendent un navire rapide comme le vent, et capable de résister aux tempêtes. Les traversées deviennent sûres, d'une célérité qui n'a de bornes que dans le jeu des roues. La vie humaine s'augmente de tout le temps économisé. Sire, Christophe Colomb vous a donné un monde à trois mille lieues d'ici; je vous le mets à la porte de Cadix, et vous aurez, Dieu aidant, l'empire de la mer.

LA REINE. — Vous n'êtes pas étonné, sire?

PHILIPPE II. — L'étonnement est une louange involontaire qui ne doit pas échapper à un roi. (*A Fontanarès.*) Que me demandes-tu?

FONTANARÈS. — Ce que demanda Colomb : un navire et mon roi pour spectateur de l'expérience.

PHILIPPE II. — Tu auras le roi, l'Espagne et le monde! On te dit amoureux d'une fille de Barcelone. Je dois aller au delà des Pyrénées, visiter mes possessions, le Roussillon, Perpignan. Tu prendras ton vaisseau à Barcelone.

FONTANARÈS. — En me donnant le vaisseau, sire, vous m'avez fait justice; en me le donnant à Barcelone, vous me faites une grâce qui change votre sujet en esclave.

PHILIPPE II. — Perdre un vaisseau de l'État, c'est risquer ta tête. La loi le veut ainsi...

FONTANARÈS. — Je le sais, et j'accepte.

PHILIPPE II. — Eh bien! hardi jeune homme, réussis à faire aller contre le vent, sans voiles ni rames, ce vaisseau comme il irait par un bon vent. Et toi, ton nom?

FONTANARÈS. — Alfonso Fontanarès.

PHILIPPE II. — Tu seras don Alfonso Fontanarès, duc de.. Neptunado, grand d'Espagne...

LE DUC DE LERME. — Sire... les statuts de la Grandesse.

PHILIPPE II. — Tais-toi, duc de Lerme. Le devoir d'un roi est d'élever l'homme de génie au-dessus de tous, pour honorer le rayon de lumière que Dieu met en lui.

LE GRAND INQUISITEUR. — Sire ..

PHILIPPE II. — Que veux-tu?

LE GRAND INQUISITEUR. — Nous ne retenions pas cet homme parce qu'il avait un commerce avec le démon, ni parce qu'il était impie, ni parce qu'il était d'une famille soupçonnée d'hérésie; mais pour la sûreté des monarchies. En permettant aux esprits de se communiquer leurs pensées, l'imprimerie a déjà produit Luther, dont la parole a eu des ailes. Mais cet homme va faire, de tous les peuples, un seul peuple; et, devant cette masse, le saint-office a tremblé pour la royauté.

PHILIPPE II. — Tout progrès vient du ciel.

LE GRAND INQUISITEUR. — Le ciel n'ordonne pas tout ce qu'il laisse faire.

PHILIPPE II. — Notre devoir consiste à rendre bonnes les choses qui paraissent mauvaises, à faire de tout un point du cercle dont le trône est le centre. Ne vois-tu pas qu'il s'agit de réaliser la domination universelle que voulait mon glorieux père?... (*A Fontanarès.*) Donc, grand d'Espagne de première classe, et je mettrai sur ta poitrine la Toison-d'Or : tu seras enfin grand maître des constructions navales de l'Espagne et des Indes... (*A un ministre.*) Président, tu expédieras aujourd'hui même, sous peine de me déplaire, l'ordre de mettre à la disposition de cet homme, dans notre port de Barcelone, un vaisseau à son choix, et... qu'on ne fasse aucun obstacle à son entreprise.

QUINOLA. — Sire...

PHILIPPE II. — Que veux-tu?

QUINOLA. — Pendant que vous y êtes, accordez, sire, la grâce d'un misérable nommé Lavradi, condamné par un alcade qui était sourd.

PHILIPPE II. — Est-ce une raison pour que le roi soit aveugle?

QUINOLA. — Indulgent, sire, c'est presque la même chose.

FONTANARÈS. — Grâce pour le seul homme qui m'ait soutenu dans ma lutte.

PHILIPPE II, *au ministre.* — Cet homme m'a parlé, je lui ai tendu la main : tu expédieras des lettres de grâce entière...

LA REINE, *au roi.* — Si cet homme (*elle montre Fontanarès*) est un de ces grands inventeurs que Dieu suscite, don Philippe, vous aurez fait une belle journée.

PHILIPPE II, *à la reine.* — Il est bien difficile de distinguer entre un homme de génie et un fou; mais, si c'est un fou, mes promesses valent les siennes.

QUINOLA, *à la marquise.* — Voici votre lettre; mais, entre nous, n'écrivez plus.

LA MARQUISE. — Nous sommes sauvés.

(La cour suit le roi, qui rentre.)

SCÈNE XIV.

FONTANARÈS, QUINOLA.

FONTANARÈS. — Je rêve... Duc! grand d'Espagne! la Toison-d'Or!

QUINOLA. — Et les constructions navales? Nous allons avoir des fournisseurs à protéger. La cour est un drôle de pays, j'y réussirais : que faut-il? de l'audace! j'en puis vendre; de la ruse? et le roi qui croit que c'est Notre-Dame-del-Pilar... (*il rit*) qui... Eh bien! à quoi donc pense mon maître?

FONTANARÈS. — Allons!

QUINOLA. — Où?

FONTANARÈS. — A Barcelone.

QUINOLA. — Non... au cabaret... Si l'air de la cour donne bon appétit aux courtisans, il me donne soif, à moi... Et après, mon glorieux maître, vous verrez à l'œuvre votre Quinola; car, ne nous abusons pas : entre la parole du prince et le succès, nous rencontrerons autant de jaloux, de chicaniers, d'ergoteurs, de malveillants, d'animaux crochus, rapaces, voraces, écumeurs de grâces, vos charençons enfin! que nous en avons trouvés entre vous et le roi.

FONTANARÈS. — Et, pour obtenir Marie, il faut réussir.

QUINOLA. — Et pour nous donc!

FIN DU PROLOGUE

LES RESSOURCES DE QUINOLA

PERSONNAGES.

DON FRÉGOSE, vice-roi de Catalogne.
LE GRAND INQUISITEUR.
LE COMTE SARPI, secrétaire de la vice-royauté.
DON RAMON, avocat.
AVALOROS, banquier.
MATHIEU MAGIS, Lombard.
LOTHUNDIAZ, bourgeois.
ALFONSO FONTANARÈS, mécanicien.
LAVRADI, QUINOLA, son valet.
MONIPODIO, ancien miquelet.
COPPOLUS, marchand de métaux.
CARPANO, serrurier (personnage muet).
ESTEBAN, ouvrier.
GIRONE, autre ouvrier.
L'HOTE du Soleil d'or.
UN HUISSIER.
UN ALCADE.
MADAME FAUSTINA BRANCADORI.
MARIE LOTHUNDIAZ.
PAQUITA, camériste de madame Faustina.

La scène se passe à Barcelone.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une place publique. A gauche du spectateur, des maisons, parmi lesquelles est celle de Lothundiaz, qui fait encoignure de rue. A droite, se trouve le palais où loge madame Brancadori, dont le balcon fait face au spectateur, et tourne. On entre par l'angle du palais à droite et par l'angle de la maison de Lothundiaz. Au lever du rideau, il fait encore nuit; mais le jour va poindre.

SCÈNE PREMIÈRE.

MONIPODIO, *enveloppé dans un manteau, assis sous le balcon du palais Brancadori.* QUINOLA, *se glisse avec des précautions de voleur, et frôle Monipodio.*

MONIPODIO. — Qui marche ainsi dans mes souliers?

QUINOLA. — Un gentilhomme qui n'en a plus.

(Quinola est déguenillé comme à son entrée au prologue.)

MONIPODIO. — On dirait la voix de Lavradi?

QUINOLA. — Monipodio!... je te croyais .. pendu.

MONIPODIO. — Je te croyais roué de coups en Afrique.

QUINOLA. — Hélas! on en reçoit partout.

MONIPODIO. — Tu as l'audace de te promener ici?

QUINOLA. — Tu y restes bien. Moi, j'ai dans ma résille mes lettres de grâce. En attendant un marquisat et une famille, je me nomme Quinola.

MONIPODIO. — A qui donc as-tu volé ta grâce?

QUINOLA. — Au roi.

MONIPODIO — Tu as vu le roi? (*Il le flaire.*) Et tu sens la misère..

QUINOLA. — Comme un grenier de poëte. Et que fais-tu?

MONIPODIO. — Rien.

QUINOLA. — C'est bientôt fait; si ça te donne des rentes, je me sens du goût pour ta profession.

MONIPODIO. — J'étais bien incompris, mon ami! Traqué par nos ennemis politiques...

QUINOLA. — Les corrégidors, alcades et alguazils.

MONIPODIO. — Il a fallu prendre un parti...

QUINOLA. — Je te devine : de gibier, tu t'es fait chasseur.

MONIPODIO. — Fi donc! je suis toujours moi-même. Seulement je m'entends avec le vice-roi. Quand un de mes hommes a comblé la mesure, je lui dis : Va-t'en! et, s'il ne s'en va pas, ah! dame! la justice... Tu comprends... Ce n'est pas trahir?

QUINOLA. — C'est prévoir.

MONIPODIO. — Oh! tu reviens de la cour. Et que veux-tu prendre ici?

QUINOLA. — Ecoute! (*A part.*) Voilà mon homme, un œil dans Barcelone. (*Haut.*) D'après ce que tu viens de me dire, nous sommes amis comme ..

MONIPODIO. — Celui qui a mon secret doit être mon ami...

QUINOLA. — Qu'attends-tu là comme un jaloux? Viens mettre une outre à sec et notre langue au frais dans un cabaret, voici le jour...

MONIPODIO. — Ne vois-tu pas ce palais éclairé par une fête? Don Frégose, mon vice-roi, soupe et joue chez madame Faustina Brancadori.

QUINOLA. — En vénitien, Brancador. Le beau nom! Elle doit être veuve d'un patricien.

MONIPODIO. — Vingt-deux ans, fine comme le musc, gouvernant le gouverneur, et (ceci entre nous) l'ayant déjà diminué de tout ce qu'il a ramassé sous Charles-Quint dans les guerres d'Italie. Ce qui vient de la flûte...

QUINOLA. — A pris l'air. L'âge de notre vice-roi?

MONIPODIO. — Il accepte soixante ans...

QUINOLA. — Et l'on parle du premier amour! Je ne connais rien de terrible comme le dernier, il est strangulatoire. Suis-je heureux de m'être élevé jusqu'à l'indifférence! Je pourrais être un homme d'État.

MONIPODIO. — Ce vieux général est encore assez jeune pour m'employer à surveiller la Brancador, elle me paye pour être libre, et... comprends-tu comment je mène joyeuse vie en ne faisant pas de mal.

QUINOLA. — Et tu tâches de tout savoir, curieux, pour mettre le poing sous la gorge à l'occasion? (*Monipodio fait un signe affirmatif.*) Lothundiaz existe-t-il toujours?

MONIPODIO. — Voilà sa maison, et ce palais est à lui : toujours de plus en plus propriétaire.

QUINOLA. — J'espérais trouver l'héritière maîtresse d'elle même. Mon maître est perdu!

MONIPODIO. — Tu rapportes un maître?

QUINOLA. — Qui me rapportera plusieurs mines d'or.

MONIPODIO. — Ne pourrais-je entrer à son service?

QUINOLA. — Je compte bien sur ta collaboration ici... Ecoute, Monipodio, nous revenons changer la face du monde. Mon maître a promis au roi de faire marcher un des plus beaux vaisseaux, sans voiles ni rames, contre le vent, plus vite que le vent.

MONIPODIO, *après avoir tourné autour de Quinola.* — On m'a changé mon ami.

QUINOLA. — Monipodio, souviens-toi que des hommes comme nous ne doivent s'étonner de rien. C'est petites gens. Le roi nous a donné

le vaisseau, mais sans un doublon pour l'aller chercher, nous arrivons donc ici avec les deux fidèles compagnons du talent : la faim et la soif. Un homme pauvre qui trouve une bonne idée m'a toujours fait l'effet d'un morceau de pain dans un vivier : chaque poisson vient lui donner un coup de dent. Nous pourrons arriver à la gloire nus et mourants.

MONIPODIO. — Tu es là dans le vrai.

QUINOLA. — A Valladolid, un matin, mon maître, las du combat, a failli partager avec un savant qui ne savait rien... je vous l'ai mis à la porte avec une proposition en bois vert que je lui ai démontrée, et vivement.

MONIPODIO. — Mais comment pourrons-nous gagner honnêtement une fortune?

QUINOLA. — Mon maître est amoureux. L'amour fait faire autant de sottises que de grandes choses; Fontanarès a fait les grandes choses, il pourrait bien faire les sottises. Il s'agit, à nous deux, de protéger notre protecteur. D'abord, mon maître est un savant qui ne sait pas compter...

MONIPODIO. — Oh! prenant un maître, tu l'as dû choisir...

MONIPODIO. — Tu es le grand homme!

QUINOLA. — Je le sais bien. Invente, et tu mourras persécuté comme un criminel, copie et tu vivras heureux comme un sot! Et d'ailleurs, si Fontanarès périssait, pourquoi ne sauverais-je pas son invention pour le bonheur de l'humanité?

MONIPODIO. — D'autant plus que, selon un vieil auteur, nous sommes l'humanité... Il faut que je t'embrasse...

SCÈNE II.

LES MÊMES, PAQUITA.

QUINOLA, *à part.* — Après une dupe honnête, je ne sais rien de meilleur qu'un fripon qui s'abuse.



Invente, et tu mourras persécuté comme un criminel.

QUINOLA. — Le dévouement, l'adresse, valent mieux pour lui que l'argent et la faveur; car pour lui la faveur et l'argent seront des trébuchets. Je le connais : il nous donnera ou nous laissera prendre de quoi finir nos jours en honnêtes gens...

MONIPODIO. — Eh! voilà mon rêve.

QUINOLA. — Déployons donc, pour une grande entreprise, nos talents jusqu'ici fourvoyés... Nous aurions bien du malheur si le diable s'en fâchait.

MONIPODIO. — Ça vaudra presque un voyage à Compostel. J'ai la foi du contrebandier : je tope.

QUINOLA. — Tu ne dois pas avoir rompu avec l'atelier des faux monnayeurs, et nos ouvriers en serrurerie?

MONIPODIO. — Dame! dans l'intérêt de l'Etat...

QUINOLA. — Mon maître va faire construire sa machine, j'aurai les modèles de chaque pièce, nous en fabriquerons une seconde...

MONIPODIO. — Quinola!

QUINOLA. — Eh bien?

(Paquita se montre au balcon.)

PAQUITA. — Deux amis qui s'embrassent, ce n'est donc pas des espions..

QUINOLA. — Tu es déjà dans les chausses du vice-roi, dans la poche de la Brancador. Ça va bien! Fais un miracle : habille-nous d'abord; puis, si nous ne trouvons pas à nous deux, en consultant un flacon de liqueur, quelque moyen de faire revoir à mon maître sa Marie Lothundiaz, je ne réponds de rien... Il ne me parle que d'elle depuis deux jours, et j'ai peur qu'il n'extravague tout à fait...

MONIPODIO. — L'infante est gardée comme un homme à pendre. Voici pourquoi. Lothundiaz a eu deux femmes : la première était pauvre et lui a donné un fils. La fortune est à la seconde, qui, en mourant, a laissé tout à sa fille, de manière à ce qu'elle n'en puisse être dépouillée. Le bonhomme est d'une avarice dont le but est l'avenir de son fils. Sarpi, le secrétaire du vice-roi, pour épouser la riche héritière, a promis à Lothundiaz de le faire anoblir, et s'intéresse énormément à ce fils...

QUINOLA. — Bon! déjà un ennemi...

MONIPODIO. — Aussi faut-il beaucoup de prudence. Ecoute! je vais

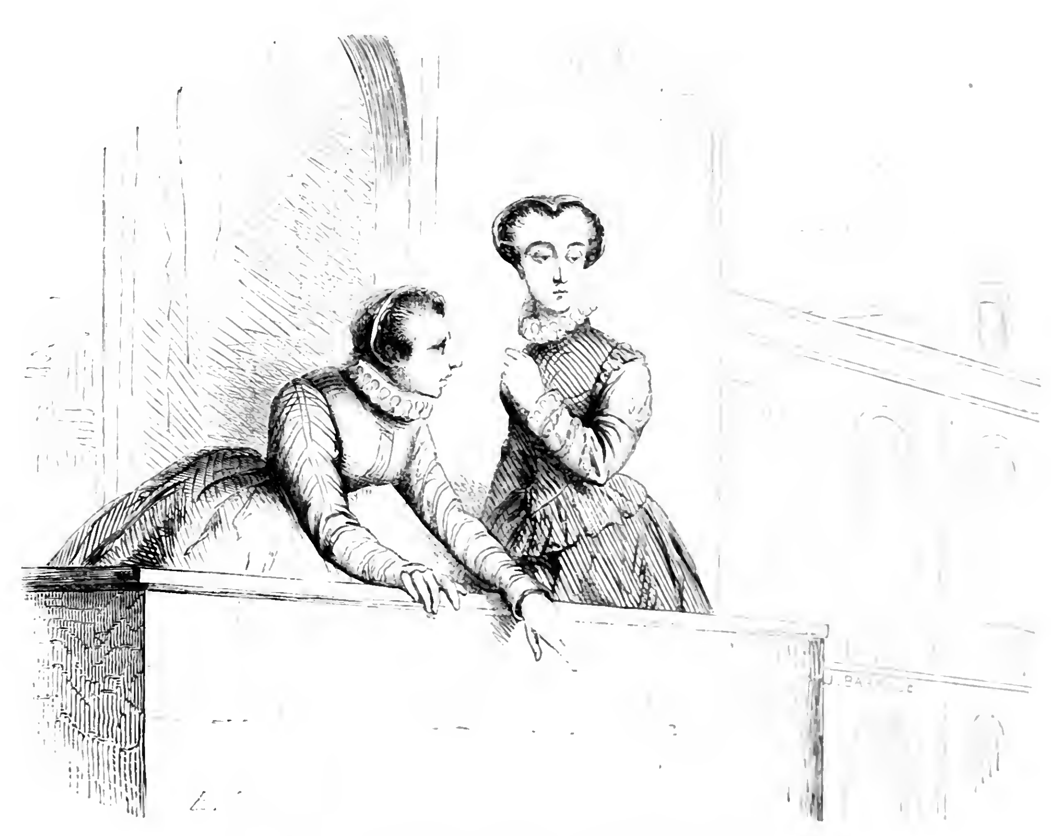
te donner un mot pour Mathieu Magis, le plus fameux lombard de la ville, et à ma discrétion : vous y trouverez tout, depuis des diamants jusqu'à des souliers. Quand vous reviendrez ici, vous y verrez notre infante.

SCÈNE III.

PAQUITA, FAUSTINE.

PAQUITA. — Madame a raison, deux hommes sont en vedette sous son balcon, et ils s'en vont en voyant venir le jour.

FAUSTINE. — Ce vieux vice-roi finira par m'ennuyer! il me suspecte encore chez moi pendant qu'il me parle et me voit.



Madame a raison, deux hommes sont en vedette sous son balcon

SCÈNE IV.

FAUSTINE, DON FRÉGOSE.

DON FRÉGOSE. — Madame, vous risquez de prendre un rhume, il fait ici trop frais...

FAUSTINE. — Venez ici, monseigneur. Vous avez foi, dites-vous, en moi; mais vous mettez Monipodio sous mes fenêtres. Cette excessive prudence n'est pas d'un jeune homme, et doit irriter une honnête femme. Il y a deux sortes de jalousies : celle qui fait qu'on se défie de sa maitresse, et celle qui fait qu'on se défie de soi-même; tenez-vous-en à la seconde.

DON FRÉGOSE. — Ne couronnez pas, madame, une si belle fête par une querelle que je ne mérite point.

FAUSTINE. — Monipodio, par qui vous voyez tout dans Barcelone, était-il sous mes fenêtres, oui ou non? répondez sur votre honneur de gentilhomme

DON FRÉGOSE. — Il peut se trouver aux environs, afin d'empêcher qu'on ne fasse un méchant parti dans les rues à nos joueurs.

FAUSTINE. — Stratagème de vieux général! Je saurai la verite. Si vous m'avez trompée, je ne vous revois de ma vie.

(Elle le laisse.)

SCÈNE V.

DON FRÉGOSE, *seul.*

Ah! pourquoi ne puis-je me passer d'entendre et de voir cette femme? Tout d'elle me plait, même sa colere, et j'aime à me faire gronder pour l'écouter.

SCÈNE VI.

PAQUITA, MONIPODIO, *en frère quêteur*, DONA LOPEZ

PAQUITA. — Madame me dit de savoir pour le compte de qui Monipodio se trouve là, mais... je ne vois plus personne.

MONIPODIO. — L'aumône, ma chere enfant, est un revenu qu'on se fait dans le ciel.

PAQUITA. — Je n'ai rien.

MONIPODIO. — Eh bien! promettez-moi quelque chose.

PAQUITA. — Ce frere est bien jovial.

MONIPODIO. — Elle ne me reconnait pas, je puis me risquer.

(Il va frapper à la porte de Lothundiaz.)

PAQUITA.—Ah! si vous comptez sur les restes de notre proprietaire,

vous seriez plus riche avec ma promesse. (*A la Brancador, qui paraît sur le balcon.*) Madame, les hommes sont partis.

SCÈNE VII.

MONIPODIO, DONA LOPEZ.

DONA LOPEZ, *à Monipodio.* — Que voulez-vous?

MONIPODIO. — Les frères de notre ordre ont eu des nouvelles de votre cher Lopez...

DONA LOPEZ. — Il vivrait?

MONIPODIO. — En conduisant la senorita Marie au couvent des Dominicains, faites le tour de la place, vous y verrez un homme échappé d'Alger qui vous parlera de Lopez.

DONA LOPEZ. — Bonté du ciel! pourrai-je le racheter?

MONIPODIO. — Sachez d'abord à quoi vous en tenir sur son compte : s'il était... musulman?

DONA LOPEZ. — Mon cher Lopez! je vais faire dépêcher la sénorita.

(Elle rentre.)

SCÈNE VIII.

MONIPODIO, QUINOLA, FONTANARÈS.

FONTANARÈS. — Enfin, Quinola, nous voilà sous ses fenêtres!

QUINOLA. — Eh bien! où donc est Monipodille, se serait-il laissé berner par la duègne. (*Il regarde le frère.*) Seigneur pauvre! ..

MONIPODIO. — Tout va bien.

QUINOLA. — Sangodémi! quelle perfection de gueuserie! Titien te peindrait. (*A Fontanarès.*) Elle va venir. (*A Monipodio.*) Comment le trouves-tu?

MONIPODIO. — Bien.

QUINOLA. — Il sera grand d'Espagne.

MONIPODIO. — Oh!... il est encore bien mieux...

QUINOLA. — Surtout, monsieur, de la prudence, n'allez pas vous livrer à des hélas! qui pourraient faire ouvrir les yeux à la duègne.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, DONA LOPEZ, MARIE.

MONIPODIO, *à la duègne en lui montrant Quinola.* — Voilà le chrétien qui sort de captivité.

QUINOLA, *à la duègne.* — Ah! madame, je vous reconnais au portrait que le seigneur Lopez me faisait de vos charmes...

(Il l'emmène.)

SCÈNE X.

MONIPODIO, MARIE, FONTANARÈS.

MARIE. — Est-ce bien lui?

FONTANARÈS. — Oui, Marie, et j'ai réussi, nous serons heureux.

MARIE. — Ah! si vous saviez combien j'ai prié pour votre succès!

FONTANARÈS. — J'ai des millions de choses à vous dire; mais il en est une que je devrais vous dire un million de fois pour tout le temps de mon absence.

MARIE. — Si vous me parlez ainsi, je croirai que vous ne savez pas quel est mon attachement : il se nourrit bien moins de flatteries que de tout ce qui vous intéresse.

FONTANARÈS. — Ce qui m'intéresse, Marie, est d'apprendre, avant de m'engager dans une affaire capitale, si vous aurez le courage de résister à votre père, qui, dit-on, veut vous marier.

MARIE. — Ai-je donc changé?

FONTANARÈS. — Aimer, pour nous autres hommes, c'est craindre : vous êtes si riche, je suis si pauvre! On ne nous tourmentait point en me croyant perdu, mais nous allons avoir le monde entre nous. Vous êtes mon étoile, brillante et loin de moi. Si je ne savais pas vous trouver à moi au bout de ma lutte, oh! malgré le triomphe, je mourrais de douleur.

MARIE. — Vous ne me connaissez donc pas? Seule, presque recluse en votre absence, le sentiment si pur qui m'unit à vous depuis l'enfance a grandi comme... ta destinée! Quand ces yeux qui te revoient avec tant de bonheur seront à jamais fermés; quand ce cœur qui ne bat que pour Dieu, pour mon père et pour toi, sera desséché, je crois qu'il restera toujours de moi sur terre une âme qui t'aimera encore! Doutes-tu maintenant de ma constance?

FONTANARÈS. — Après avoir entendu de telles paroles, quel martyre n'endurerait-on pas?

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, LOTHUNDIAZ.

LOTHUNDIAZ. — Cette duègne laisse ma porte ouverte!...

MONIPODIO, *à part.* — Oh! ces pauvres enfants sont perdus!... (*A Lothundiaz.*) L'aumône est un trésor qu'on s'amasse dans le ciel.

LOTHUNDIAZ. — Travaille, et tu t'amasseras des trésors ici-bas. (*Il regarde.*) Je ne vois point ma fille et sa duègne dans leur chemin.

(Jeu de scène entre Monipodio et Lothundiaz.)

MONIPODIO. — L'Espagnol est généreux.

LOTHUNDIAZ. — Eh! laisse-moi, je suis Catalan et suis soupçonneux. (*Il aperçoit sa fille et Fontanarès.*) Que vois-je?... ma fille avec un jeune seigneur. (*Il court à eux.*) On a beau payer des duègnes pour avoir le cœur et les yeux d'une mère, elles vous voleront toujours. (*A sa fille.*) Comment, Marie, vous, héritière de dix mille sequins de rente, vous parlez à... Ai-je la berlue?... c'est ce damné mécanicien qui n'a pas un maravédis.

(Monipodio fait des signes à Quinola.)

MARIE. — Alfonso Fontanarès, mon père, n'est plus sans fortune, il a vu le roi.

LOTHUNDIAZ. — Je plains le roi.

FONTANARÈS. — Seigneur Lothundiaz, je puis aspirer à la main de votre belle Marie.

LOTHUNDIAZ. — Ah!

FONTANARÈS. — Accepterez-vous pour gendre le duc de Neptunado, grand d'Espagne et favori du roi?

(Lothundiaz cherche autour de lui le duc de Neptunado.)

MARIE. — Mais, c'est lui, mon père.

LOTHUNDIAZ. — Toi! que j'ai vu grand comme ça, dont le père vendait du drap, me prends-tu pour un nigaud?

SCÈNE XII.

LES MÊMES, QUINOLA, DONA LOPEZ.

QUINOLA. — Qui a dit nigaud?

FONTANARÈS. — Pour cadeau de noces, je vous ferai anoblir, et ma femme et moi nous vous laisserons constituer, sur sa fortune, un majorat pour votre fils.

MARIE. — Eh bien! mon père?

QUINOLA. — Eh bien! monsieur?

LOTHUNDIAZ. — Oh! c'est ce brigand de Lavradi.

QUINOLA. — Mon maître a fait reconnaître mon innocence par le roi.

LOTHUNDIAZ. — M'anoblir est alors chose bien moins difficile...

QUINOLA. — Ah! vous croyez qu'un bourgeois devient grand seigneur avec les patentes du roi?... Voyons, figurez-vous que je suis marquis de Lavradi... Mon cher, prête-moi cent ducats.

LOTHUNDIAZ. — Cent coups de bâton... Cent ducats! le revenu d'une terre de deux mille écus d'or!...

QUINOLA. — Là, voyez-vous?... Et ça veut être noble!... Autre

chose... Comte Lothundiaz, avancez deux mille écus d'or à votre gendre, pour qu'il puisse accomplir ses promesses au roi d'Espagne.

LOTHUNDIAZ, *à Fontanarès.* — Et qu'as-tu donc promis?

FONTANARÈS. — Le roi d'Espagne, instruit de mon amour pour votre fille, vient à Barcelone voir marcher un vaisseau sans rames ni voiles, par une machine de mon invention, et nous mariera lui-même.

LOTHUNDIAZ, *à part.* — Ils veulent me berner... (*Haut.*) Tu feras marcher les vaisseaux tout seuls, je le veux bien : j'irai voir ça, ça m'amusera; mais je ne veux pas pour gendres d'hommes à grandes visées. Les filles élevées dans nos familles n'ont pas besoin de prodiges, mais d'un homme qui se résigne à s'occuper de son ménage, et non des affaires du soleil et de la lune. Etre bon père de famille est le seul prodige que je veuille en ceci.

FONTANARÈS. — A l'âge de douze ans, votre fille, seigneur, m'a souri comme Béatrix à Dante. Enfant, elle a vu d'abord un frère en moi; puis, quand nous nous sommes sentis séparés par la fortune, elle m'a vu concevant l'entreprise hardie de combler cette distance à force de gloire. Je suis allé pour elle en Italie étudier avec Galilée. Elle a, la première, applaudi à mon œuvre; elle l'a comprise; elle a épousé ma pensée avant de m'épouser moi-même. Elle est ainsi devenue pour moi le monde entier. Comprenez-vous maintenant combien je l'idolâtre?

LOTHUNDIAZ. — Hé! c'est justement pour cela que je ne te la donne pas!... Dans dix ans, elle serait abandonnée pour quelque autre découverte à faire...

MARIE. — Quitte-t-on, mon père, un amour qui a fait faire de tels prodiges?

LOTHUNDIAZ. — Oui, quand il n'en fait plus.

MARIE. — S'il devient duc, grand d'Espagne et riche?...

LOTHUNDIAZ. — Si! si! si!... Me prends-tu pour un imbécile?... Les *si* sont les chevaux qui mènent à l'hôpital tous ces prétendus découvreurs de mondes.

FONTANARÈS. — Mais voici les lettres par lesquelles le roi me donne un vaisseau...

QUINOLA. — Ouvrez donc les yeux! mon maître est à la fois homme de génie et joli garçon... Le génie vous offusque et ne vaut rien en ménage, d'accord; mais il reste le joli garçon... Que faut-il de plus à une fille pour être heureuse?

LOTHUNDIAZ. — Le bonheur n'est pas dans ces extrêmes. Joli garçon et homme de génie, voilà deux raisons pour dépenser les trésors du Mexique. Ma fille sera madame Sarpi.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, SARPI, *sur le balcon.*

SARPI, *à part.* — On a prononcé mon nom .. Que vois-je? l'héritière et son père, à cette heure, sur la place!

LOTHUNDIAZ. — Sarpi n'est pas allé chercher un vaisseau dans le port de Valladolid... il a fait avancer mon fils d'un grade.

FONTANARÈS. — Par l'avenir de ton fils, Lothundiaz, ne t'avise pas de disposer de ta fille sans son consentement!... Elle m'aime et je l'aime. Je serai dans peu (*Sarpi paraît*) l'un des hommes les plus considérables de l'Espagne, et en état de me venger...

MARIE. — Oh! contre mon père?

FONTANARÈS. — Eh bien! dites-lui donc, Marie, tout ce que je fais pour vous mériter.

SARPI. — Un rival!...

QUINOLA, *à Lothundiaz.* — Monsieur, vous serez damné.

LOTHUNDIAZ. — D'où sais-tu cela?

QUINOLA. — Ce n'est pas assez... Vous serez volé, je vous le jure.

LOTHUNDIAZ. — Pour n'être ni volé ni damné, je garde ma fille à un homme qui n'aura pas de génie, c'est vrai, mais du bon sens...

FONTANARÈS. — Attendez, du moins.

SARPI. — Et pourquoi donc attendre?

QUINOLA, *à Monipodio.* — Qui est-ce?

MONIPODIO. — Sarpi.

QUINOLA. — Quel oiseau de proie!

MONIPODIO. — Et difficile à tuer... C'est le vrai gouverneur de Catalogne.

LOTHUNDIAZ. — Salut, monsieur le secrétaire! (*A Fontanarès.*) Adieu, mon cher... Votre arrivée est une raison pour moi de presser le mariage. (*A Marie.*) Allons, rentrez, ma fille. (*A la duègne.*) Et vous, sorcière, vous allez avoir votre compte.

SARPI, *à Lothundiaz.* — Cet hidalgo a donc des prétentions?

FONTANARÈS, *à Sarpi.* — Des droits.

(Marie, la duègne, Lothundiaz sortent.)

SCÈNE XIV.

MONIPODIO, SARPI, FONTANARÈS, QUINOLA.

SARPI. — Des droits?... Ne savez-vous pas que le neveu de Fra Paolo Sarpi, parent des Brancador, créé comte au royaume de Naples, secrétaire de la vice-royauté de Catalogne, prétend à la main de Marie Lothundiaz?... En se disant y avoir des droits, un homme fait une insulte à elle et à moi.

FONTANARÈS. — Savez-vous que, depuis cinq ans, moi, Alfonso Fontanarès, à qui le roi, notre maître, a promis le titre de duc de Neptunado, la grandesse et la Toison d'or, j'aime Marie Lothundiaz, et que vos prétentions à l'encontre de la foi qu'elle m'a jurée seront, si vous n'y renoncez, une insulte et pour elle et pour moi.

SARPI. — Je ne savais pas, monseigneur, avoir un si grand personnage pour rival... Eh bien! futur duc de Neptunado, futur grand, futur chevalier de la Toison d'or, nous aimons la même femme, et, si vous avez la promesse de Marie, j'ai celle du père .. Vous attendez des honneurs, j'en ai.

FONTANARÈS. — Tenez, restons-en là... Ne prononcez pas un mot de plus, ne vous permettez pas un regard qui puisse m'offenser. . vous seriez un lâche. Eussé-je cent querelles, je ne veux me battre avec personne qu'après avoir terminé mon entreprise, et répondu par le succès à l'attente de mon roi. Je me bats en ce moment seul contre tous. Quand j'en aurai fini avec mon siècle, vous me retrouverez... près du roi.

SARPI. — Oh! nous ne nous quitterons pas.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, FAUSTINE, DON FRÉGOSE, PAQUITA.

FAUSTINE, *au balcon.* — Que se passe-t-il donc, monseigneur, entre ce jeune homme et votre secrétaire?... Descendons.

QUINOLA, *à Monipodio.* — Ne trouves-tu pas que mon homme a surtout le talent d'attirer la foudre sur sa tête?

MONIPODIO. — Il la porte si haut!

SARPI, *à don Frégose.* — Monseigneur, il arrive en Catalogne un homme comblé, dans l'avenir, des faveurs du roi notre maître, et que Votre Excellence, selon mon humble avis, doit accueillir comme il le mérite.

DON FRÉGOSE, *à Fontanarès.* — De quelle maison êtes-vous?

FONTANARÈS, *à part.* — Combien de sourires semblables n'ai-je pas déjà dévorés!... (*Haut.*) Excellence, le roi ne me l'a pas demandé. Voici, d'ailleurs, sa lettre et celle de ses ministres...

(Il remet un paquet

FAUSTINE, *à Paquita.* — Cet homme a l'air d'un roi.

PAQUITA. — D'un roi qui fera des conquêtes.

FAUSTINE, *reconnaissant Monipodio.* — Monipodio, sais-tu quel est cet homme?

MONIPODIO. — Un homme qui va, dit-on, bouleverser le monde.

FAUSTINE. — Ah! voilà donc ce fameux inventeur dont on m'a tant parlé!

MONIPODIO. — Et voici son valet.

DON FRÉGOSE. — Tenez, Sarpi, voici la lettre du ministre .. Je garde celle du roi. (*A Fontanarès.*) Eh bien! mon garçon, la lettre du roi me semble positive... Vous entreprenez de réaliser l'impossible. Quelque grand que vous vous fassiez, peut-être devriez-vous, dans cette affaire, prendre les conseils de don Ramon, un savant de Catalogne, qui, dans cette partie, a écrit des traités fort estimés...

FONTANARÈS. — En ceci, Excellence, les plus belles dissertations du monde ne valent pas l'œuvre.

DON FRÉGOSE. — Quelle présomption!... (*A Sarpi.*) Sarpi, vous mettrez à la disposition du cavalier que voici le navire qu'il choisira dans le port.

SARPI, *au vice-roi.* — Etes-vous bien sûr que le roi le veuille?

DON FRÉGOSE. — Nous verrons. En Espagne, il faut dire un *Pater* entre chaque pas qu'on fait.

SARPI. — On nous a d'ailleurs écrit de Valladolid

FAUSTINE, *au vice-roi.* — De quoi s'agit-il?

DON FRÉGOSE. — Oh! d'une chimère.

FAUSTINE. — Eh! mais vous ne savez donc pas que je les aime?

DON FRÉGOSE. — D'une chimère de savant que le roi a prise au sérieux, à cause du désastre de l'*Armada*. Si ce cavalier réussit, nous aurons la cour à Barcelone.

FAUSTINE. — Mais nous lui devrons beaucoup.

DON FRÉGOSE, *à Faustine.* — Vous ne me parlez pas si gracieusement, à moi!... (*Haut.*) Il s'est engagé, sur sa tête, à faire aller comme le vent, contre le vent, un vaisseau sans rames ni voiles.

FAUSTINE. — Sur sa tête … Oh! mais c'est un enfant!

SARPI. — Et le seigneur Alfonso Fontanarès compte sur ce prodige pour épouser Marie Lothundiaz.

FAUSTINE. — Ah! il aime…

QUINOLA, *tout bas à Faustine*. — Non, madame… il idolâtre.

FAUSTINE. — La fille de Lothundiaz!

DON FRÉGOSE. — Vous vous intéressez à lui bien subitement…

FAUSTINE. — Quand ce ne serait que pour voir la cour ici, je souhaite que ce cavalier réussisse.

DON FRÉGOSE. — Madame, ne voulez-vous pas venir prendre une collation à la villa d'Avaloros?… Une tartane vous attend au port.

FAUSTINE. — Non, monseigneur; cette tête m'a fatiguée, et notre promenade en tartane serait de trop. Je n'ai pas comme vous l'obligation de me montrer infatigable: la jeunesse aime le sommeil, trouvez bon que j'aille me reposer.

FRÉGOSE. — Vous ne me dites rien sans y mettre de la raillerie.

FAUSTINE. — Tremblez que je ne vous traite sérieusement.

(Faustine, le gouverneur et Paquita sortent.)

SCÈNE XVI.

AVALOROS, QUINOLA, MONIPODIO, FONTANARÈS, SARPI.

SARPI, *à Avaloros*. — Il n'y a plus de promenade en mer.

AVALOROS. — Peu m'importe, j'ai gagné cent écus d'or.

(Sarpi et Avaloros se parlent.)

FONTANARÈS, *à Monipodio*. — Quel est ce personnage?

MONIPODIO. — Avaloros, le plus riche bourgeois de la Catalogne, il a confisqué la Méditerranée à son profit.

QUINOLA. — Je me sens plein de tendresse pour lui.

MONIPODIO. — C'est notre maître à tous.

AVALOROS, *à Fontanarès*. — Jeune homme, je suis banquier; et, si votre affaire est bonne, après la protection de Dieu et celle du roi, rien ne vaut celle d'un millionnaire.

SARPI, *au banquier*. — Ne vous engagez à rien; à nous deux, nous saurons bien nous en rendre maîtres.

AVALOROS, *à Fontanarès*. — Eh bien! mon cher, vous viendrez me voir.

(Monipodio lui prend sa bourse.)

SCÈNE XVII.

MONIPODIO, FONTANARÈS, QUINOLA.

QUINOLA. — Vous vous faites dès l'abord de belles affaires!

MONIPODIO. — Don Frégose est jaloux de vous.

QUINOLA. — Sarpi va vous faire échouer.

MONIPODIO. — Vous vous posez en géant devant des nains qui ont le pouvoir! Attendez donc le succès pour être fier. On se fait tout petit, on s'insinue, on se glisse.

QUINOLA. — La gloire!… Mais, monsieur, il faut la voler.

FONTANARÈS. — Vous voulez que je m'abaisse!

MONIPODIO. — Tiens! pour parvenir.

FONTANARÈS. — Bon pour un Sarpi! Je dois tout emporter de haute lutte. Mais que voyez-vous entre le succès et moi? Ne vais-je pas dans le port choisir une magnifique galère?

QUINOLA. — Ah! je suis superstitieux en cet endroit. Monsieur, ne prenez pas de galère.

FONTANARÈS. — Je ne vois aucun obstacle.

QUINOLA. — Vous n'en avez jamais vu! Vous avez bien autre chose à découvrir. Eh! monsieur, nous sommes sans argent, sans une auberge où nous ayons crédit, et, si je n'avais rencontré ce vieil ami, qui m'aime, car on a des amis qui vous détestent, nous serions sans habits…

FONTANARÈS. — Mais elle m'aime! (*Marie agite son mouchoir à la fenêtre.*) Tiens, vois, mon étoile brille.

QUINOLA. — Eh! monsieur, c'est un mouchoir. Êtes-vous assez dans votre bon sens pour écouter un conseil?… Au lieu de cette espèce de madone, il vous faudrait une marquise de Mondéjar, une de ces femmes à corsage frêle, mais doublé d'acier, capables, par amour, de toutes les ruses que nous inspire la détresse, à nous… Or, la Brancador…

FONTANARÈS. — Si tu veux me voir laisser tout là, tu n'as qu'à me parler ainsi. Sache-le bien: l'amour est toute ma force, il est le rayon céleste qui m'éclaire.

QUINOLA. — Là, là, calmez-vous.

MONIPODIO. — Cet homme m'inquiète! il me paraît posséder mieux la mécanique de l'amour que l'amour de la mécanique.

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, PAQUITA.

PAQUITA, *à Fontanarès*. — Ma maîtresse vous fait dire, seigneur, que vous preniez garde à vous. Vous vous êtes attiré des haines implacables.

MONIPODIO. — Ceci me regarde. Allez sans crainte par les rues de Barcelone, quand on voudra vous tuer, je le saurai le premier.

FONTANARÈS. — Déjà?

PAQUITA. — Vous ne me dites rien pour elle?

QUINOLA. — Ma mie, on ne pense pas à deux machines à la fois. Dis à ta céleste maîtresse que mon maître lui baise les pieds. Je suis garçon, mon ange, et veux faire une heureuse fin.

(Il l'embrasse.)

PAQUITA *lui donne un soufflet*. — Fat!

QUINOLA. — Charmante!

(Elle sort.)

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, moins PAQUITA.

MONIPODIO. — Venez au Soleil-d'Or, je connais l'hôte, vous aurez crédit.

QUINOLA. — La bataille commence encore plus promptement que je ne le croyais.

FONTANARÈS. — Où trouver de l'argent?

QUINOLA. — On ne nous en prêtera pas, mais nous en achèterons. Eh! que vous faut-il?

FONTANARÈS. — Deux mille écus d'or.

QUINOLA. — J'ai beau évaluer le trésor auquel je songe, il ne saurait être si dodu.

MONIPODIO. — Ohé! je trouve une bourse.

QUINOLA. — Tiens, tu n'as rien oublié. Eh! monsieur, vous voulez du fer, du cuivre, de l'acier, du bois… toutes ces choses-là sont chez les marchands. Oh! une idée. Je vais fonder la maison Quinola et compagnie: si elle ne fait pas de bonnes affaires, vous ferez toujours la vôtre.

FONTANARÈS. — Ah! sans vous, que serais-je devenu?

MONIPODIO. — La proie d'Avaloros.

FONTANARÈS. — A l'ouvrage donc! l'inventeur va sauver l'amoureux.

(Ils sortent.)

ACTE DEUXIÈME.

Un salon du palais de madame Brancador.

SCÈNE PREMIÈRE.

AVALOROS, SARPI, PAQUITA.

AVALOROS. — Notre souveraine serait-elle donc vraiment malade?

PAQUITA. — Elle est en mélancolie.

AVALOROS. — La pensée est-elle donc une maladie?

PAQUITA. — Oui, mais vous êtes sûr de toujours bien vous porter.

SARPI. — Va dire à ma chère cousine que le seigneur Avaloros et moi nous attendons son bon plaisir.

AVALOROS. — Tiens, voici deux écus pour dire que je pense…

PAQUITA. — Je dirai que vous dépensez. Je vais décider madame à s'habiller.

(Elle sort.)

SCÈNE II.

AVALOROS, SARPI.

SARPI. — Pauvre vice-roi! il est le jeune homme, et je suis le vieillard.

AVALOROS. — Pendant que votre petite cousine en fait un sot, vous déployez l'activité d'un politique, vous préparez au roi la conquête de la Navarre française. Si j'avais une fille, je vous la donnerais. Le bonhomme Lothundiaz n'est pas un sot.

SARPI. — Ah! fonder une grande maison, inscrire un nom dans l'histoire de son pays : être le cardinal Granvelle ou le duc d'Albe...

AVALOROS. — Oui, c'est bien beau! Je pense à me donner un nom. L'empereur a créé les Fugger princes de Babenhausen; ce titre leur coûte un million d'écus d'or. Moi, je veux être un grand homme... à bon marché.

SARPI. — Vous! comment?

AVALOROS. — Ce Fontanarès tient dans sa main l'avenir du commerce.

SARPI. — Vous qui ne vous attachez qu'au positif, vous y croyez donc?

AVALOROS. — Depuis la poudre, l'imprimerie et la découverte du nouveau monde, je suis crédule. On me dirait qu'un homme a trouvé le moyen d'avoir en dix minutes ici des nouvelles de Paris, ou que l'eau contient du feu, ou qu'il y a encore des Indes à découvrir, ou qu'on peut se promener dans les airs, je ne dirais pas non, et je donnerais...

SARPI. — Votre argent?

AVALOROS. — Non, mon attention à l'affaire.

SARPI. — Si le vaisseau marche, vous voulez être à Fontanarès ce qu'Améric est à Christophe Colomb.

AVALOROS. — N'ai-je pas là dans ma poche de quoi payer dix hommes de génie?

SARPI. — Comment vous y prendrez-vous?

AVALOROS. — L'argent, voilà le grand secret. Avec de l'argent à perdre, on gagne du temps; avec le temps, tout est possible; on rend à volonté mauvaise une bonne affaire; et, pendant que les autres en désespèrent, on s'en empare. L'argent, c'est la vie; l'argent, c'est la satisfaction des besoins et des désirs : dans un homme de génie, il y a toujours un enfant plein de fantaisies; on use l'homme, et l'on se trouve tôt ou tard avec l'enfant : l'enfant sera mon débiteur, et l'homme de génie ira en prison.

SARPI. — Et où en êtes-vous?

AVALOROS. — Il s'est défié de mes offres; non pas lui, mais son valet, et je vais traiter avec le valet.

SARPI. — Je vous tiens : j'ai l'ordre d'envoyer tous les vaisseaux de Barcelone sur les côtes de France; et, par une précaution des ennemis que Fontanarès s'est fait à Valladolid, cet ordre est absolu et postérieur à la lettre du roi.

AVALOROS. — Que voulez-vous dans l'affaire?

SARPI. — Les fonctions de grand maître des constructions navales !...

AVALOROS. — Mais que reste-t-il donc alors?

SARPI. — La gloire.

AVALOROS. — Finaud!

SARPI. — Gourmand!

AVALOROS. — Chassons ensemble, nous nous querellerons au partage. Votre main! (*A part.*) Je suis le plus fort, je tiens le vice-roi par la Brancador.

SARPI, *à part.* — Nous l'avons assez engraissé, tuons-le, j'ai de quoi le perdre.

AVALOROS. — Il faudrait avoir ce Quinola dans nos intérêts, et je l'ai mandé pour tenir conseil avec la Brancador.

SCÈNE III.

LES MÊMES, QUINOLA.

QUINOLA. — Me voici comme... entre deux larrons; mais ceux-ci sont saupoudrés de vertus et caparaçonnés de belles manières. On nous pend, nous autres!

SARPI. — Coquin! tu devrais, en attendant que ton maître les fasse aller par d'autres procédés, conduire toi-même les galères.

QUINOLA. — Le roi, juste appréciateur des mérites, a compris qu'il y perdrait trop.

SARPI. — Tu seras surveillé.

QUINOLA. — Je le crois bien, je me surveille moi-même.

AVALOROS. — Vous l'intimidez, c'est un honnête garçon. Voyons, tu t'es fait une idée de la fortune?

QUINOLA. — Jamais, je l'ai vue à de trop grandes distances.

AVALOROS. — Et quelque chose comme deux mille écus d'or...

QUINOLA. — Quoi? plaît-il? J'ai des éblouissements. Cela existe donc, deux mille écus d'or? Être propriétaire, avoir sa maison, sa servante, son cheval, sa femme, ses revenus; être protégé par la sainte-hermandad au lieu de l'avoir à ses trousses, que faut-il faire?

AVALOROS. — M'aider à réaliser un contrat à l'avantage réciproque de ton maître et de moi.

QUINOLA. — J'entends! le boucler. Tout beau, ma conscience! Taisez-vous, ma belle, on vous oubliera pour quelques jours, et nous ferons bon ménage pour le reste de ma vie.

AVALOROS, *à Sarpi.* — Nous le tenons.

SARPI, *à Avaloros.* — Il se moque de nous! il serait bien autrement sérieux.

QUINOLA. — Je n'aurai sans doute les deux mille écus d'or qu'après la signature du traité?

SARPI, *vivement.* — Tu peux les avoir auparavant.

QUINOLA. — Bah! (*Il tend la main.*) Donnez!

AVALOROS. — En me signant des lettres de change... échues.

QUINOLA. — Le Grand-Turc ne présente pas le lacet avec plus de délicatesse.

SARPI. — Ton maître a-t-il son vaisseau?

QUINOLA. — Valladolid est loin, c'est vrai, monsieur le secrétaire; mais nous y tenons une plume qui peut signer votre disgrâce.

SARPI. — Je t'écraserai.

QUINOLA. — Je me ferai si mince que vous ne pourrez pas.

AVALOROS. — Eh! maraud, que veux-tu donc?

QUINOLA. — Ah! voilà parler d'or.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, FAUSTINE ET PAQUITA.

PAQUITA. — Messieurs, voici madame.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, moins PAQUITA.

QUINOLA *va au-devant de la Brancador.* — Madame, mon maître parle de se tuer s'il n'a son vaisseau, que le comte Sarpi lui refuse depuis un mois; le seigneur Avaloros lui demande la vie en lui offrant sa bourse, comprenez-vous?... (*A part.*) Une femme nous a sauvés à Valladolid, les femmes nous sauveront à Barcelone. (*Haut et à la Brancador.*) Il est bien triste!

AVALOROS. — Le misérable a de l'audace!

QUINOLA. — Et sans argent! voilà de quoi nous étonner.

SARPI, *à Quinola.* — Entre à mon service.

QUINOLA. — Je fais plus de façons pour prendre un maître.

FAUSTINE, *à part.* — Il est triste! (*Haut.*) Eh quoi! vous, Sarpi, vous, Avaloros, pour qui j'ai tant fait, un pauvre homme de génie arrive, et, au lieu de le protéger, vous le persécutez... (*Mouvement chez Avaloros et Sarpi.*) Fi!.. fi!.. vous dis-je. (*A Quinola.*) Tu vas bien m'expliquer leurs trames contre ton maître.

SARPI, *à Faustine.* — Ma chère cousine, il ne faut pas beaucoup de perspicacité pour deviner quelle est la maladie qui vous tient depuis l'arrivée de ce Fontanarès.

AVALOROS, *à Faustine.* — Vous me devez, madame, deux mille écus d'or, et vous aurez encore à puiser dans ma caisse.

FAUSTINE. — Moi! Que vous ai-je demandé?

AVALOROS. — Rien, mais vous acceptez tout ce que j'ai le bonheur de vous offrir.

FAUSTINE. — Votre privilége pour le commerce des blés est un monstrueux abus.

AVALOROS. — Je vous dois, madame, deux mille écus d'or.

FAUSTINE. — Allez m'écrire une quittance de ces deux mille écus d'or que je vous dois, et un bon de pareille somme que je ne vous devrai pas. (*A Sarpi.*) Après vous avoir mis dans la position où vous êtes, vous ne seriez pas un politique bien fin si vous ne gardiez mon secret.

SARPI. — Je vous ai trop d'obligations pour être ingrat.

FAUSTINE, *à part.* — Il pense tout le contraire, il va m'envoyer le vice-roi furieux.

(Sort Sarpi.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, moins SARPI

AVALOROS. — Voici, madame.

FAUSTINE. — C'est très-bien.

AVALOROS. — Serons-nous encore ennemis?

FAUSTINE. — Votre privilége pour les blés est parfaitement légal.

AVALOROS. — Ah! madame!

QUINOLA, *à part* — Voilà ce qui s'appelle faire des affaires!

AVALOROS. — Vous êtes, madame, une noble personne, et je suis...

QUINOLA, *à part.* — Un vrai loup-cervier.

FAUSTINE, *en tendant le bon à Quinola.* — Tiens, Quinola, voici pour les frais de la machine de ton maître.

AVALOROS, *à Faustine.* — Ne lui donnez pas, madame, il peut le garder pour lui Et d'ailleurs, soyez prudente, attendez...

QUINOLA, *à part.* — Je passe de la Torride au Groënland, quel jeu que la vie!

FAUSTINE. — Vous avez raison. (*A part.*) Il vaut mieux que je sois l'arbitre du sort de Fontanarès. (*A Avaloros.*) Si vous tenez à vos priviléges, pas un mot.

AVALOROS. — Rien de discret comme les capitaux. (*A part.*) Elles sont désintéressées jusqu'au jour où elles ont une passion. Nous allons essayer de la renverser, elle devient trop coûteuse.

SCÈNE VII.

FAUSTINE, QUINOLA.

FAUSTINE. — Tu dis donc qu'il est triste?

QUINOLA. — Tout est contre lui.

(Il se fait un jeu de scène entre Faustine et Quinola à propos du bon de deux mille écus qu'elle tient à la main.)

FAUSTINE — Mais il sait lutter.

QUINOLA. — Voici deux ans que nous nageons dans les difficultés, et nous nous sommes vus quelquefois à fond : le gravier est bien dur

FAUSTINE. — Oui, mais quelle force! quel génie!

QUINOLA. — Voilà, madame, les effets de l'amour.

FAUSTINE. — Et qui maintenant aime-t-il?

QUINOLA. — Toujours Marie Lothundiaz!

FAUSTINE. — Une poupée!

QUINOLA. — Une vraie poupée.

FAUSTINE. — Les hommes de talent sont tous ainsi...

QUINOLA. — De vrais colosses à pied d'argile!

FAUSTINE — . . Ils revêtent de leurs illusions une créature, et ils s'attrapent : ils aiment leur propre création, les égoïstes!

QUINOLA, *à part.* — Absolument comme les femmes. (*Haut.*) Tenez, madame, je voudrais, par un moyen honnête, que cette poupée fût au fond... non... mais d'un couvent.

FAUSTINE. — Tu me parais être un brave garçon.

QUINOLA. — J'aime mon maître.

FAUSTINE. — Crois-tu qu'il m'ait remarquée?

QUINOLA. — Pas encore.

FAUSTINE. — Parle-lui de moi.

QUINOLA. — Mais alors il parle de me rompre un bâton sur le dos Voyez-vous, madame, cette fille...

FAUSTINE. — Cette fille doit être à jamais perdue pour lui.

QUINOLA. — Mais s'il en mourait, madame?

FAUSTINE. — Il l'aime donc bien?

QUINOLA. — Ah! ce n'est pas ma faute! De Valladolid ici, je lui ai mille fois soutenu cette thèse qu'un homme comme lui devait adorer les femmes, mais en aimer une seule, jamais.

FAUSTINE. — Tu es un bien mauvais drôle! Va dire à Lothundiaz de venir me parler et de m'amener ici lui-même sa fille. (*A part.*) Elle ira au couvent.

QUINOLA, *à part.* — Voilà l'ennemi, elle nous aime trop pour ne pas nous faire beaucoup de mal.

(Quinola sort en rencontrant don Frégose.)

SCÈNE VIII.

FAUSTINE, FRÉGOSE.

FRÉGOSE. — En attendant le maître, vous tâchiez de corrompre le valet.

FAUSTINE. — Une femme doit-elle perdre l'habitude de séduire?

FRÉGOSE. — Madame, vous avez des façons peu généreuses : j'ai cru qu'une patricienne de Venise ménagerait les susceptibilités d'un vieux soldat.

FAUSTINE. — Eh! monseigneur, vous tirez plus de parti de vos cheveux blancs qu'un jeune homme ne le ferait de la plus belle chevelure, et vous y trouvez plus de raison que de... (*Elle rit.*) Quittez donc cet air fâché.

FRÉGOSE. — Puis-je être autrement en vous voyant vous compromettre, vous que je veux pour femme! N'est-ce donc rien qu'un des plus beaux noms de l'Italie à porter?

FAUSTINE. — Le trouvez-vous donc trop beau pour une Brancador?

FRÉGOSE. — Vous aimez mieux descendre jusqu'à un Fontanarès.

FAUSTINE. — Mais, s'il peut s'élever jusqu'à moi, quelle preuve d'amour! D'ailleurs, vous le savez par vous-même, l'amour ne raisonne point.

FRÉGOSE. — Ah! vous me l'avouez.

FAUSTINE. — Vous êtes trop mon ami pour ne pas savoir le premier mon secret.

FRÉGOSE. — Madame!... oui, l'amour est insensé! je vous ai livré plus que moi-même!... Hélas! je voudrais avoir le monde pour vous l'offrir. Vous ne savez donc pas que votre galerie de tableaux m'a coûté presque toute ma fortune?

FAUSTINE. — Paquita!

FRÉGOSE. — Et que je vous donnerais jusqu'à mon honneur.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, PAQUITA

FAUSTINE, *à Paquita.* — Dis à mon majordome de faire porter les tableaux de ma galerie chez don Frégose.

FRÉGOSE. — Paquita, ne répétez pas cet ordre.

FAUSTINE. — L'autre jour, m'a-t-on dit, la reine Catherine de Médicis fit demander à madame Diane de Poitiers les bijoux qu'elle tenait de Henri II : Diane les lui a renvoyés fondus en un lingot. Paquita, va chercher le bijoutier.

FRÉGOSE. — N'en faites rien, et sortez.

(Sort Paquita.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, moins PAQUITA.

FAUSTINE. — Je ne suis point encore la marquise de Frégose, comment osez-vous donner des ordres chez moi?

FRÉGOSE. — C'est à moi d'en recevoir, je le sais Ma fortune vaut-elle une de vos paroles? pardonnez à un mouvement de désespoir.

FAUSTINE. — On doit être gentilhomme jusque dans son désespoir; et le vôtre fait de Faustine une courtisane. Ah! vous voulez être adoré!. . Mais la dernière Vénitienne vous dirait que cela coûte très-cher.

FRÉGOSE. — J'ai mérité cette terrible colère.

FAUSTINE. — Vous dites aimer? Aimer! c'est se dévouer sans attendre la moindre récompense; aimer, c'est vivre sous un autre soleil auquel on tremble d'atteindre. N'habillez pas votre égoïsme des splendeurs du véritable amour. Une femme mariée, Laure de Noves, a dit à Pétrarque : Tu seras à moi sans espoir, reste dans la vie sans amour. Mais l'Italie a couronné l'amant sublime en couronnant le poëte, et les siècles à venir admireront toujours Laure et Pétrarque.

FRÉGOSE. — Je n'aimais déjà pas beaucoup les poëtes, mais celui-là, je l'exècre! Toutes les femmes jusqu'à la fin du monde le jetteront à la tête des amants qu'elles voudront garder, sans les prendre.

FAUSTINE. — On vous dit général, vous n'êtes qu'un soldat.

FRÉGOSE. — Eh bien! en quoi puis-je imiter ce maudit Pétrarque?

FAUSTINE. — Si vous dites m'aimer, vous éviterez à un homme de génie (*mouvement de surprise chez don Frégose*) (oh! il en a) le martyre que veulent lui faire subir des mirmidons. Soyez grand, servez-le! Vous souffrirez, je le sais, mais servez-le : je pourrai croire alors que vous m'aimez, et vous serez plus illustre par ce trait de générosité que par votre prise de Mantoue.

FRÉGOSE. — Devant vous, ici, tout m'est impossible; mais vous ne savez donc pas dans quelles fureurs je tomberai tout en vous obéissant?

FAUSTINE. — Ah! vous vous plaindriez de m'obéir?

FRÉGOSE. — Vous le protégez, vous l'admirez, soit; mais vous ne l'aimez pas?

FAUSTINE. — On lui refuse le vaisseau donné par le roi, vous lui en ferez la remise, irrévocable, à l'instant.

FRÉGOSE. — Et je l'enverrai vous remercier.
FAUSTINE. — Eh bien! vous voilà comme je vous aime.

SCÈNE XI.

FAUSTINE, *seule.*

Et il y a pourtant des femmes qui souhaitent d'être hommes!

SCÈNE XII.

FAUSTINE, PAQUITA, LOTHUNDIAZ, MARIE.

PAQUITA. — Madame, voici Lothundiaz et sa fille.

(Sort Paquita.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, moins PAQUITA.

LOTHUNDIAZ. — Ah! madame, vous avez fait de mon palais un royaume!
FAUSTINE, *à Marie.* — Mon enfant, mettez-vous là près de moi. (*A Lothundiaz.*) Vous pouvez vous asseoir.
LOTHUNDIAZ. — Vous êtes bien bonne, madame; mais permettez-moi d'aller voir cette fameuse galerie dont on parle dans toute la Catalogne.

(Il sort.)

SCÈNE XIV.

FAUSTINE, MARIE.

FAUSTINE. — Mon enfant, je vous aime et sais en quelle situation vous vous trouvez. Votre père veut vous marier à mon cousin Sarpi, tandis que vous aimez Fontanarès.
MARIE. — Depuis cinq ans, madame.
FAUSTINE. — A seize ans on ignore ce que c'est que d'aimer.
MARIE. — Qu'est-ce que cela fait, si j'aime?
FAUSTINE. — Aimer, mon ange, pour nous, c'est se dévouer.
MARIE. — Je me dévouerai, madame.
FAUSTINE. — Voyons? renonceriez-vous à lui, pour lui, dans son intérêt?
MARIE. — Ce serait mourir, mais ma vie est à lui.
FAUSTINE, *à part et en se levant.* — Quelle force dans la faiblesse et l'innocence! (*Haut.*) Vous n'avez jamais quitté la maison paternelle, vous ne connaissez rien du monde ni de ses nécessités, qui sont terribles! Souvent un homme périt pour avoir rencontré soit une femme qui l'aime trop, soit une femme qui ne l'aime pas : Fontanarès peut se trouver dans cette situation. Il a des ennemis puissants; sa gloire, qui est toute sa vie, est entre leurs mains : vous pouvez les désarmer.
MARIE. — Que faut-il faire?
FAUSTINE.— En épousant Sarpi, vous assureriez le triomphe de votre cher Fontanarès; mais une femme ne saurait conseiller un pareil sacrifice, il doit venir, il viendra de vous. Agissez d'abord avec ruse. Pendant quelque temps, quittez Barcelone. Retirez-vous dans un couvent.
MARIE. — Ne plus le voir? Si vous saviez, il passe tous les jours à une certaine heure sous mes fenêtres, cette heure est toute ma journée.
FAUSTINE, *à part.* — Quel coup de poignard elle me donne! Oh! elle sera comtesse Sarpi!

SCÈNE XV.

LES MÊMES, FONTANARÈS.

FONTANARÈS, *à Faustine.* — Madame! (*Il lui baise la main.*)
MARIE, *à part.* — Quelle douleur!
FONTANARÈS. — Vivrai-je jamais assez pour vous témoigner ma reconnaissance? Si je suis quelque chose, si je me fais un nom, si j'ai le bonheur, ce sera par vous.
FAUSTINE. — Ce n'est rien encore! Je veux vous aplanir le chemin. J'éprouve tant de compassion pour les malheurs que rencontrent les hommes de talent, que vous pouvez entièrement compter sur moi. Oui, j'irais, je crois, jusqu'à vous servir de marchepied pour vous faire atteindre à votre couronne.
MARIE *tire Fontanarès par son manteau.* — Mais je suis là, moi (*Il se retourne.*) et vous ne m'avez pas vue.
FONTANARÈS. — Marie! Je ne lui ai pas parlé depuis dix jours. (*A Faustine.*) Oh! madame, mais vous êtes donc un ange?
MARIE, *à Fontanarès.* — Dites donc un démon. (*Haut.*) Madame me conseillait d'entrer dans un couvent.
FONTANARÈS. — Elle!
MARIE. — Oui.
FAUSTINE. — Mais, enfants que vous êtes, il le faut.
FONTANARÈS. — Je marche donc de piéges en piéges, et la faveur cache des abîmes! (*A Marie.*) Qui donc vous a conduite ici?
MARIE. — Mon père?
FONTANARÈS. — Lui! est-il donc aveugle? Vous, Marie, dans cette maison.
FAUSTINE. — Monsieur!...
FONTANARÈS. — Ah! au couvent, pour se rendre maître de son esprit, pour torturer son âme!

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, LOTHUNDIAZ.

FONTANARÈS. — Et vous amenez cet ange de pureté chez une femme pour qui don Frégose dissipe sa fortune, et qui accepte de lui des dons insensés, sans l'épouser...
FAUSTINE. — Monsieur!
FONTANARÈS. — Vous êtes venue ici, madame, veuve du cadet de la maison Brancador, à qui vous aviez sacrifié le peu que vous a donné votre père, je le sais; mais ici vous avez bien changé...
FAUSTINE. — De quel droit jugez-vous de mes actions?
LOTHUNDIAZ. — Eh! tais-toi donc : madame est une noble dame qui a doublé la valeur de mon palais.
FONTANARÈS. — Elle!... mais c'est une...
FAUSTINE. — Taisez-vous.
LOTHUNDIAZ. — Ma fille, voilà votre homme de génie, extrême en toute chose et plus près de la folie que du bon sens. Monsieur le mécanicien, madame est la parente et la protectrice de Sarpi.
FONTANARÈS. — Mais emmenez donc votre fille de chez la marquise de Mondéjar de la Catalogne!

SCÈNE XVII.

FAUSTINE, FONTANARÈS.

FONTANARÈS.— Ah! votre générosité, madame, était donc une combinaison pour servir les intérêts de Sarpi! Nous sommes quittes alors! adieu.

SCÈNE XVIII.

FAUSTINE, PAQUITA.

FAUSTINE. — Comme il était beau dans sa colère, Paquita!
PAQUITA. — Ah! madame, qu'allez-vous devenir si vous l'aimez ainsi?
FAUSTINE. — Mon enfant, je m'aperçois que je n'ai jamais aimé et je viens, là, dans un instant, d'être métamorphosée comme par un coup de foudre. J'ai, dans un moment, aimé pour tout le temps perdu! Peut-être ai-je mis le pied dans un abîme. Envoie un de mes valets chez Mathieu Magis le Lombard.

SCÈNE XIX.

FAUSTINE, *seule.*

Je l'aime déjà trop pour confier ma vengeance au stylet de Monipodio, car il m'a trop méprisée pour que je ne lui fasse pas regarder comme le plus grand honneur de m'avoir pour sa femme! Je

veux le voir soumis à mes pieds, ou nous nous briserons dans la lutte.

SCÈNE XX.

FAUSTINE, FRÉGOSE.

FRÉGOSE. — Eh bien! je croyais trouver ici Fontanarès, heureux d'avoir par vous son navire

FAUSTINE. — Vous le lui avez donc donné! Vous ne le haïssez donc pas? J'ai cru, moi, que vous trouveriez le sacrifice au-dessus de vos forces. J'ai voulu savoir si vous aviez plus d'amour que d'obéissance.

FRÉGOSE. — Ah! madame...

FAUSTINE. — Pouvez-vous le lui reprendre?

FRÉGOSE. — Que je vous obéisse ou ne vous obéisse pas, je ne sais rien faire à votre gré. Mon Dieu! lui reprendre le navire? mais il y a mis un monde d'ouvriers, et ils en sont déjà les maîtres.

SCÈNE XXI.

FAUSTINE.

Maîtresse d'un vice-roi! Oh! je vais ourdir avec Avalaros et Sarpi une trame de Venise.

SCÈNE XXII.

FAUSTINE, MATHIEU MAGIS.

MATHIEU MAGIS. — Madame a besoin de mes petits services?

FAUSTINE. — Qui donc êtes-vous?

MATHIEU MAGIS. — Mathieu Magis, pauvre Lombard de Milan, pour vous servir.

FAUSTINE. — Vous prêtez?...

MATHIEU MAGIS. — Sur de bons gages, des diamants, de l'or, un bien



Je le veux.

FAUSTINE. — Vous ne savez donc pas que je le hais, et que je veux...

FRÉGOSE. — Sa mort?

FAUSTINE. — Non, son ignominie.

FRÉGOSE. — Ah! je vais donc pouvoir me venger de tout un mois d'angoisses.

FAUSTINE. — Gardez-vous bien de toucher à ma proie, laissez-la moi. Et, d'abord, don Frégose, reprenez les tableaux de ma galerie. (*Mouvement d'étonnement chez don Frégose.*) Je le veux.

FRÉGOSE. — Vous refusez donc d'être marquise de...

FAUSTINE. — Je les brûle en pleine place publique, ou les fais vendre pour en donner le prix aux pauvres.

FRÉGOSE. — Enfin quelle est votre raison?

FAUSTINE. — J'ai soif d'honneur, et vous avez compromis le mien.

FRÉGOSE — Mais alors acceptez ma main!

FAUSTINE. — Eh! laissez-moi donc.

FRÉGOSE. — Plus on vous donne de pouvoir, plus vous en abusez

petit commerce. Les pertes nous écrasent, madame. L'argent dort souvent. Ah! c'est un dur travail que de cultiver les maravédis. Une seule mauvaise affaire emporte le profit de dix bonnes, car nous hasardons mille écus dans les mains d'un prodigue pour en gagner trois cents, et voilà ce qui renchérit ce prêt. Le monde est injuste à notre égard.

FAUSTINE. — Etes-vous Juif?

MATHIEU MAGIS — Comment l'entendez-vous?

FAUSTINE. — De religion?

MATHIEU MAGIS. — Je suis Lombard et catholique, madame.

FAUSTINE. — Ceci me contrarie.

MATHIEU MAGIS. — Madame m'aurait voulu...

FAUSTINE. — Oui, dans les griffes de l'Inquisition.

MATHIEU MAGIS. — Et pourquoi?

FAUSTINE. — Pour être sûre de votre fidélité.

MATHIEU MAGIS. — J'ai bien des secrets dans ma caisse, madame.

FAUSTINE. — Si j'avais votre fortune entre les mains?

MATHIEU MAGIS. — Vous auriez mon âme.

FAUSTINE, *à part.* — Il faut se l'attacher par l'intérêt, cela est clair. (*Haut.*) Vous prêtez?

MATHIEU MAGIS. — Au denier cinq.

FAUSTINE. — Vous vous méprenez toujours. Écoutez : vous prêtez votre nom au seigneur Avaloros.

MATHIEU MAGIS. — Je connais le seigneur Avaloros, un banquier, nous faisons quelques affaires, mais il a un trop beau nom sur la place et trop de crédit dans la Méditerranée pour avoir jamais besoin du pauvre Mathieu Magis...

FAUSTINE. — Tu es discret, Lombard. Si je veux agir sous ton nom dans une affaire considérable...

MATHIEU MAGIS. — La contrebande ?

FAUSTINE. — Que t'importe ! Quelle serait la garantie de ton absolu dévouement ?

MATHIEU MAGIS. — La prime à gagner.

FAUSTINE, *à part.* — Quel beau chien de chasse ! (*Haut.*) Eh bien ! venez, vous allez être chargé d'un secret où il y va de la vie, car je vais vous donner un grand homme à dévorer.

MATHIEU MAGIS. — Mon petit commerce est alimenté par les grandes passions : belle femme, belle prime !

j'ai eu compris la femme, je lui ai souhaité le bonsoir. La bonne chère et la bouteille, ça ne vous trahit pas et ça vous engraisse. (*Il regarde son maître.*) Bon ! il ne m'entend pas. Voici trois pièces à forger. (*Il ouvre la porte.*) Hé ! Monipodille.

SCÈNE II.

LES MÊMES, MONIPODIO.

QUINOLA. — Les trois dernières pièces nous sont revenues, emporte les modèles, et fais-en toujours deux paires en cas de malheur.

(Monipodio fait signe dans la coulisse : deux hommes paraissent.)

MONIPODIO. — Enlevez, mes enfants, et pas de bruit, évanouissez-vous comme des ombres, c'est pire qu'un vol. (*A Quinola.*) On s'éreinte à travailler.

QUINOLA. — On ne se doute encore de rien ?

MONIPODIO. — Ni eux, ni personne. Chaque pièce est enveloppée



Êtes-vous Juif ? — PAGE 80

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un intérieur d'écurie. Dans les combles, du foin ; le long des murs, des roues, des tubes, des pivots, une longue cheminée en cuivre, une vaste chaudière. A gauche du spectateur, un pilier sculpté où se trouve une madone. A droite, une table sur la table, des papiers, des instruments de mathématiques. Sur le mur, au-dessus de la table, un tableau noir couvert de figures. Sur la table, une lampe. A côté du tableau, une planche sur laquelle sont des oignons, une cruche et du pain. A droite du spectateur, il y a une grande porte d'écurie, et, à gauche, une porte donnant sur les champs. Un lit de paille à côté de la madone. Au lever du rideau, il fait nuit.

SCÈNE PREMIÈRE.

FONTANARÈS, QUINOLA.

Fontanarès, en robe noire serrée par une ceinture de cuir, travaille à sa table. Quinola vérifie les pièces de la machine.

QUINOLA. — Mais moi aussi, monsieur, j'ai aimé ! Seulement, quand

comme un bijou, et déposée dans une cave. Mais il me faut trente écus.

QUINOLA. — Oh ! mon Dieu !

MONIPODIO. — Trente drôles bâtis comme ça, boivent et mangent comme soixante.

QUINOLA. — La maison Quinola et compagnie a fait faillite, et l'on est à mes trousses...

MONIPODIO. — Des protêts.

QUINOLA. — Es-tu bête ! de bonnes prises de corps. Mais j'ai pris chez un fripier deux ou trois défroques qui vont me permettre de soustraire Quinola aux recherches des plus fins limiers, jusqu'au moment où je pourrai payer.

MONIPODIO. — Payer !... c'te bêtise !

QUINOLA. — Oui ; j'ai gardé un trésor pour la soif. Reprends ta souquenille de frère quêteur, et va chez Lothundiaz parlementer avec la duègne.

MONIPODIO. — Hélas ! Lopez est tant de fois retourné d'Alger, que notre duègne commence à en revenir.

QUINOLA. — Bah ! il ne s'agit que de faire parvenir cette lettre à la señorita Marie Lothundiaz. (*Il lui donne une lettre.*) C'est un chef-

d'œuvre d'éloquence inspiré par ce qui inspire tous les chefs-d'œuvre, vois : nous sommes depuis dix jours au pain et à l'eau.

MONIPODIO. — Et nous donc ! crois-tu que nous mangions des ortolans ! Si nos hommes croyaient bien faire, ils auraient déjà déserté.

QUINOLA. — Veuille l'amour acquitter ma lettre de change, et nous nous en tirerons encore...

(Monipodio sort.)

SCÈNE III.

QUINOLA, FONTANARÈS.

QUINOLA *frottant un oignon sur son pain.* — On dit que c'est avec ça que se nourrissaient les ouvriers des pyramides d'Égypte, mais ils devaient avoir l'assaisonnement qui nous soutient : la Foi... (*Il boit de l'eau.*) Vous n'avez donc pas faim, monsieur? Prenez garde que la machine ne se détraque.

FONTANARÈS. — Je cherche une dernière solution.

QUINOLA *(sa manche craque quand il remet sa cruche).* — Et moi j'en trouve une... de continuité à ma manche. Vraiment à ce métier, mes hardes deviennent par trop algébriques.

FONTANARÈS. — Brave garçon ! toujours gai, même au fond du malheur.

QUINOLA. — Sangodémi ! monsieur, la fortune aime les gens gais presque autant que les gens gais aiment la fortune.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MATHIEU MAGIS.

QUINOLA. — Oh ! voilà notre Lombard, il regarde toutes les pièces comme si elles étaient déjà sa propriété légitime.

MATHIEU MAGIS. — Je suis votre très-humble serviteur, mon cher seigneur Fontanarès.

QUINOLA. — Toujours comme le marbre : poli, sec et froid.

FONTANARÈS. — Je vous salue, monsieur Magis.

(Il se coupe du pain.)

MATHIEU MAGIS. — Vous êtes un homme sublime; et, pour mon compte, je vous veux toute sorte de bien.

FONTANARÈS. — Et c'est pour cela que vous venez me faire toute sorte de mal?

MATHIEU MAGIS. — Vous me brusquez ! ça n'est pas bien. Vous ignorez qu'il y a deux hommes en moi.

FONTANARÈS. — Je n'ai jamais vu l'autre.

MATHIEU MAGIS. — J'ai du cœur hors les affaires.

QUINOLA. — Mais vous êtes toujours en affaires.

MATHIEU MAGIS. — Je vous admire luttant tous deux.

FONTANARÈS. — L'admiration est le sentiment qui se fatigue le plus promptement chez l'homme. D'ailleurs vous ne prêtez pas sur les sentiments.

MATHIEU MAGIS. — Il y a des sentiments qui rapportent et des sentiments qui ruinent. Vous êtes animés par la foi, c'est très-beau, mais c'est ruineux. Nous fîmes, il y a six mois, de petites conventions; vous me demandâtes trois mille sequins pour vos expériences...

QUINOLA. — A la condition de vous en rendre cinq mille.

FONTANARÈS. — Eh bien !

MATHIEU MAGIS. — Le terme est expiré depuis deux mois.

QUINOLA. — Vous nous avez fait sommation, il y a deux mois, et royale, le lendemain même de l'échéance.

MATHIEU MAGIS. — Oh ! sans fâcherie, uniquement pour être en mesure.

FONTANARÈS. — Eh bien ! après?

MATHIEU MAGIS. — Vous êtes aujourd'hui mon débiteur.

FONTANARÈS. — Déjà huit mois passés comme un songe ! Et je viens de me poser seulement cette nuit le problème à résoudre pour faire arriver l'eau froide afin de dissoudre la vapeur ! Magis, mon ami, soyez mon protecteur, donnez-moi quelques jours de plus !

MATHIEU MAGIS. — Oh ! tout ce que vous voudrez.

QUINOLA. — Vrai ! Eh bien ! voilà l'autre homme qui paraît. (*A Fontanarès.*) Monsieur, celui-là serait mon ami. (*A Magis.*) Voyons, Magis Deux, quelques doublons !

FONTANARÈS. — Ah ! je respire.

MATHIEU MAGIS. — C'est tout simple. Aujourd'hui je ne suis plus seulement prêteur, je suis prêteur et co-propriétaire, et je veux tirer parti de ma propriété.

QUINOLA. — Ah ! triple chien.

FONTANARÈS. — Y pensez-vous?

MATHIEU MAGIS. — Les capitaux sont sans foi...

QUINOLA. — Sans espérance ni charité, les écus ne sont pas catholiques.

MATHIEU MAGIS. — A qui vient toucher une lettre de change, nous ne pouvons pas dire : « Attendez, un homme de talent est en train de chercher une mine d'or dans un grenier ou dans une écurie ! » En six mois, j'aurais doublé mes petits sequins. Écoutez, monsieur, j'ai une petite famille.

FONTANARÈS, *à Quinola.* — Ça a une femme.

QUINOLA. — Et si ça fait des petits, ils mangeront la Catalogne.

MATHIEU MAGIS. — J'ai de lourdes charges.

FONTANARÈS. — Vous voyez comme je vis.

MATHIEU MAGIS. — Eh ! monsieur, si j'étais riche, je vous prêterais... (*Quinola tend la main*) de quoi vivre mieux.

FONTANARÈS. — Attendez encore quinze jours.

MATHIEU MAGIS, *à part.* — Ils me fendent le cœur. Si ça me regardait, je me laisserais peut-être aller : mais il faut gagner ma commission, la dot de ma fille. (*Haut.*) Vraiment, je vous aime beaucoup, vous me plaisez...

QUINOLA, *à part.* — Dire qu'on aurait un procès criminel si on l'étranglait.

FONTANARÈS. — Vous êtes de fer, je serai comme l'acier.

MATHIEU MAGIS. — Qu'est-ce, monsieur?

FONTANARÈS. — Vous resterez avec moi, malgré vous.

MATHIEU MAGIS. — Non, je veux mes capitaux, et je ferai plutôt saisir et vendre toute cette ferraille.

FONTANARÈS. — Ah ! vous m'obligez donc à repousser la ruse par la ruse. J'allais loyalement ! ... Je quitterai, s'il le faut, le droit chemin, à votre exemple. On m'accusera, moi ! car on nous veut parfaits ! Mais j'accepte la calomnie. Encore ce calice à boire. Vous avez fait un contrat insensé, vous en signerez un autre, ou vous me verrez mettre mon œuvre en mille morceaux, et garder, là (*il se frappe le cœur*), mon secret.

MATHIEU MAGIS. — Ah ! monsieur, vous ne ferez pas cela. Ce serait un dol, une friponnerie dont est incapable un grand homme.

FONTANARÈS. — Ah ! vous vous armez de ma probité pour assurer le succès d'une monstrueuse injustice !

MATHIEU MAGIS. — Tenez, je ne veux point être dans tout ceci, vous vous entendrez avec don Ramon, un bien galant homme à qui je vais céder mes droits.

FONTANARÈS. — Don Ramon !

QUINOLA. — Celui que tout Barcelone vous oppose.

FONTANARÈS. — Après tout ! mon dernier problème est résolu. La gloire, la fortune, vont enfin ruisseler avec le cours de ma vie.

QUINOLA. — Ces paroles annoncent toujours, hélas ! un rouage à refaire.

FONTANARÈS. — Bah ! une affaire de cent sequins.

MATHIEU MAGIS. — Tout ce que vous avez ici, vendu par autorité de justice, ne les donnerait pas, les frais prélevés.

QUINOLA. — Pâture à corbeaux, veux-tu te sauver !

MATHIEU MAGIS. — Ménagez don Ramon, il saura bien hypothéquer sa créance sur votre tête. (*Il revient sur Quinola.*) Quant à toi, fruit de potence, si tu me tombes sous la main, je me vengerai ! (*A Fontanarès.*) Adieu, homme de génie.

(Il sort.)

SCÈNE V.

FONTANARÈS, QUINOLA.

FONTANARÈS. — Ses paroles me glacent !

QUINOLA. — Et moi aussi ! Les bonnes idées viennent toujours se prendre aux toiles que leur tendent ces araignées-là !

FONTANARÈS. — Bah ! encore cent sequins ! et après la vie sera dorée, pleine de fêtes et d'amour.

(Il boit de l'eau.)

QUINOLA. — Je vous crois, monsieur, mais avouez que la verte espérance, cette céleste coquine, nous a menés bien avant dans le gâchis.

FONTANARÈS. — Quinola !

QUINOLA. — Je ne me plains pas, je suis fait à la détresse. Mais où prendre cent sequins? Vous devez à des ouvriers, à Carpano le maître serrurier, à Coppolus le marchand de fer, d'acier et de cuivre, à notre hôte, qui, après nous avoir mis ici moins par pitié que par peur de Monipodio, finira par nous en chasser, nous lui devons neuf mois de dépenses.

FONTANARÈS. — Mais tout est fini !

QUINOLA. — Mais cent sequins !

FONTANARÈS. — Et pourquoi, toi si courageux, si gai, viens-tu me chanter ce *de profundis?*

QUINOLA. — C'est que, pour rester à vos côtés, je dois disparaître.

FONTANARÈS. — Et pourquoi?

QUINOLA. — Et les huissiers donc? J'ai fait, pour vous et pour moi, cent écus d'or de dettes commerciales, qui ont pris la forme, la figure et les pieds des recors.

FONTANARÈS. — De combien de malheurs se compose donc la gloire?

QUINOLA. — Allons ! ne vous attristez pas. Ne m'avez-vous pas dit

qu'un père de votre père était allé, il y a quelque cinquante ans, au Mexique avec don Cortez : a-t-on eu de ses nouvelles?

FONTANARÈS. — Jamais!

QUINOLA.— Vous avez un grand-père?... vous irez jusqu'au jour de votre triomphe.

FONTANARÈS. — Veux-tu donc me perdre?

QUINOLA. — Voulez-vous me voir aller en prison, et votre machine à tous les diables?

FONTANARÈS. — Non!

QUINOLA. — Laissez-moi donc vous faire revenir ce grand-père de quelque part, ce sera le premier qui sera revenu des Indes.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MONIPODIO.

QUINOLA. — Eh bien?

MONIPODIO. — Votre infante a la lettre.

FONTANARÈS. — Qu'est-ce que don Ramon?

MONIPODIO. — Un imbécile.

QUINOLA. — Envieux?

MONIPODIO. — Comme trois auteurs sifflés. Il se donne pour un homme étonnant.

QUINOLA. — Mais le croit-on?

MONIPODIO. — Comme un oracle. Il écrivaille, il explique que la neige est blanche parce qu'elle tombe du ciel, et soutient contre Galilée que la terre est immobile.

QUINOLA. — Vous voyez bien, monsieur, qu'il faut que je vous défasse de ce savant-là? (*A Monipodio.*) Viens avec moi, tu vas être mon valet.

SCÈNE VII.

FONTANARÈS, *seul.*

Quelle cervelle cerclée de bronze résisterait à chercher de l'argent en cherchant les secrets les mieux gardés par la nature, à se défier des hommes, les combattre et combiner des affaires? deviner sur-le-champ le mieux en toute chose, afin de ne pas se voir voler sa gloire par un don Ramon, qui trouverait le plus léger perfectionnement, et il y a des don Ramon partout. Oh! je n'ose me l'avouer... je me lasse.

SCÈNE VIII.

FONTANARÈS, ESTEBAN, GIRONE ET DEUX OUVRIERS, *personnages muets.*

ESTEBAN. — Pourriez-vous nous dire où se cache un nommé Fontanarès?

FONTANARÈS. — Il ne se cache point, le voici; mais il médite dans le silence. (*A part.*) Où est donc Quinola? il sait si bien les renvoyer contents! (*Haut.*) Que voulez-vous?

ESTEBAN. — Notre argent! Depuis trois semaines nous travaillons à votre compte. L'ouvrier vit au jour le jour.

FONTANARÈS. — Hélas! mes amis, moi, je ne vis pas...

ESTEBAN. — Vous êtes seul, vous, vous pouvez vous serrer le ventre. Mais nous avons femme et enfants. Enfin, nous avons tout mis en gage...

FONTANARÈS. — Ayez confiance en moi.

ESTEBAN. — Est-ce que nous pouvons payer le boulanger avec votre confiance?

FONTANARÈS. — Je suis un homme d'honneur.

GIRONE. — Tiens! Et nous aussi nous avons de l'honneur.

ESTEBAN. — Portez donc nos honneurs chez le Lombard, vous verrez ce qu'il prêtera dessus.

GIRONE. — Je ne suis pas un homme à talent, moi! on ne me fait pas crédit.

ESTEBAN. — Je ne suis qu'un méchant ouvrier, mais, si ma femme a besoin d'une marmite, je la paye, moi!

FONTANARÈS. — Qui donc vous ameute ainsi contre moi?

GIRONE. — Ameuter! sommes-nous des chiens?

ESTEBAN. — Les magistrats de Barcelone ont rendu une sentence en faveur de maîtres Coppolus et Carpano qui leur donne privilége sur vos inventions. Où donc est notre privilége, à nous?

GIRONE. — Je ne sors pas d'ici sans mon argent.

FONTANARÈS. — Quand vous resterez ici, y trouverez-vous de l'argent? d'ailleurs, restez, bonsoir.

(Il prend son chapeau et son manteau.)

ESTEBAN. — Oh! vous ne sortirez pas sans nous avoir payés.

(Mouvement général chez les ouvriers pour barrer la porte.)

GIRONE. — Voici une pièce que j'ai forgée, je la garde.

FONTANARÈS. — Misérables!

(Il tire son épée.)

LES OUVRIERS. — Oh! nous ne bougerons pas.

FONTANARÈS, *il fond sur eux.* — Oh!... (*Il s'arrête et jette son épée.*) Peut-être Avaloros et Sarpi les ont-ils envoyés pour me pousser à bout. Je serais accusé de meurtre, et pour des années en prison. (*Il s'agenouille devant la madone.*) Oh! mon Dieu! le talent et le crime seraient-ils donc une même chose à tes yeux? Qu'ai-je fait pour souffrir tant d'avanies, tant d'insultes, et tant d'outrages? Faut-il donc d'avance expier le triomphe? (*Aux ouvriers.*) Tout Espagnol est maître dans sa maison.

ESTEBAN. — Vous n'avez pas de maison. Nous sommes ici au Soleil-d'Or, l'hôte nous l'a bien dit.

GIRONE. — Vous n'avez pas payé votre loyer, vous ne payez rien!

FONTANARÈS. — Restez, mes maîtres! j'ai tort : je dois.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, COPPOLUS ET CARPANO.

COPPOLUS. — Monsieur, je viens vous annoncer qu'hier les magistrats de Barcelone m'ont, jusqu'à parfait payement, donné privilége sur votre invention, et je veillerai à ce que rien ne sorte d'ici. Le privilége comprend la créance de mon confrère Carpano, votre serrurier.

FONTANARÈS. — Quel démon vous aveugle? Sans moi, cette machine ce n'est que du fer, de l'acier, du cuivre et du bois, avec moi, c'est une fortune.

COPPOLUS. — Oh! nous ne nous séparerons point.

(Les deux marchands font un mouvement pour serrer Fontanarès.)

FONTANARÈS. — Quel ami vous enlace avec autant de force qu'un créancier? Eh bien! que le démon reprenne la pensée qu'il m'a donnée.

TOUS. — Le démon!

FONTANARÈS. — Ah! veillons sur ma langue, un mot peut me rejeter dans les bras de l'inquisition. Non, aucune gloire ne peut payer de pareilles souffrances.

COPPOLUS, *à Carpano.* — Ferons-nous vendre?

FONTANARÈS. — Mais, pour que la machine vaille quelque chose, encore faut-il la finir, et il y manque une pièce dont voici le modèle.

(Coppolus et Carpano se consultent.)

COPPOLUS. — Cela coûterait encore deux cents sequins.

SCÈNE X.

LES MÊMES, QUINOLA, *en vieillard centenaire, une figure fantastique dans le genre de Callot.* MONIPODIO, *en habit de fantaisie.* L'HÔTE DU SOLEIL-D'OR.

L'HÔTE DU SOLEIL-D'OR, *montrant Fontanarès.* — Seigneur, le voici.

QUINOLA. — Et vous avez logé le petit-fils du capitaine Fontanarès dans une écurie! La république de Venise le mettra dans un palais! Mon cher enfant, embrassez-moi! (*Il marche vers Fontanarès.*) La sérénissime république a su vos promesses au roi d'Espagne, et j'ai quitté l'arsenal de Venise, à la tête duquel je suis, pour... (*A part.*) Je suis Quinola.

FONTANARÈS. — Jamais paternité n'est ressuscitée plus à propos...

QUINOLA. — Quelle misère!... voilà donc l'antichambre de la gloire!

FONTANARÈS. — La misère est le creuset où Dieu se plaît à éprouver nos forces.

QUINOLA. — Qui sont ces gens?

FONTANARÈS. — Des créanciers, des ouvriers, qui m'assiégent.

QUINOLA, *à l'hôte.* — Vieux coquin d'hôte, mon petit-fils est-il chez lui?

L'HÔTE. — Certainement, Excellence.

QUINOLA. — Je connais un peu les lois de la Catalogne, allez chercher le corrégidor pour me fourrer ces drôles en prison. Envoyez des huissiers à mon petit-fils, c'est votre droit, mais restez chez vous, canaille! (*Il fouille dans sa poche.*) Tenez, allez boire à ma santé. (*Il leur jette de la monnaie.*) Vous viendrez vous faire payer chez moi.

LES OUVRIERS. — Vive Son Excellence!

(Ils sortent.)

QUINOLA, *à Fontanarès.* — Notre dernier doublon! c'est la réclame

SCÈNE XI.

LES MÊMES, moins L'HOTE ET LES OUVRIERS.

QUINOLA, *aux deux negociants.* — Quant à vous, mes braves, vous me paraissez être de meilleure composition, et, avec de l'argent, nous serons d'accord.

COPPOLUS. — Excellence, nous serons alors à vos ordres.

QUINOLA. — Voyons çà, mon cher enfant, cette fameuse invention dont s'émeut la république de Venise? Où est le profil, la coupe, les plans, les épures?

COPPOLUS, *à Carpano.* — Il s'y connait, mais prenons des informations avant de fournir.

QUINOLA. — Vous êtes un homme immense, mon enfant! Vous aurez votre jour comme le grand Colombo. (*Il plie un genou.*) Je remercie Dieu de l'honneur qu'il fait à notre famille. (*Aux marchands.*) Je vous paye dans deux heures d'ici...

(Ils sortent.)

SCÈNE XII.

QUINOLA, FONTANARÈS, MONIPODIO.

FONTANARÈS. — Quel sera le fruit de cette imposture?

QUINOLA. — Vous rouliez dans un abîme, je vous arrête.

MONIPODIO. — C'est bien joué! Mais les Vénitiens ont beaucoup d'argent, et, pour obtenir trois mois de crédit, il faut commencer par jeter de la poudre aux yeux : de toutes les poudres, c'est la plus chère.

QUINOLA. — Ne vous ai-je pas dit que je connaissais un trésor, il vient.

MONIPODIO. — Tout seul?

(Quinola fait un signe affirmatif)

FONTANARÈS. — Son audace me fait peur.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, MATHIEU MAGIS, DON RAMON.

MATHIEU MAGIS. — Je vous amène don Ramon, sans l'avis duquel je ne veux plus rien faire.

DON RAMON, *à Fontanarès.* — Monsieur, je suis ravi d'entrer en relations avec un homme de votre science. A nous deux, nous pourrons porter votre découverte à sa plus haute perfection.

QUINOLA. — Monsieur connait la mécanique, la balistique, les mathématiques, la dioptrique, catoptrique, statique... stique.

DON RAMON. — J'ai fait des traités assez estimés.

QUINOLA. — En latin?

DON RAMON. — En espagnol.

QUINOLA. — Les vrais savants, monsieur, n'écrivent qu'en latin. Il y a du danger à vulgariser la science. Savez-vous le latin?

DON RAMON. — Oui, monsieur.

QUINOLA. — Eh bien tant mieux pour vous.

FONTANARÈS. — Monsieur, je revère le nom que vous vous êtes fait; mais il y a trop de dangers à courir dans mon entreprise pour que je vous accepte : je risque ma tête, et la vôtre me semble trop précieuse.

DON RAMON. — Croyez-vous donc, monsieur, pouvoir vous passer de don Ramon, qui fait autorité dans la science?

QUINOLA. — Don Ramon! le fameux don Ramon qui a donné les raisons de tant de phenomènes qui, jusqu'ici, se permettaient d'avoir lieu sans raison.

DON RAMON. — Lui-même.

QUINOLA. — Je suis Fontanaresi, le directeur de l'arsenal de la république de Venise, et grand-père de votre inventeur. Mon enfant, vous pouvez vous fier à monsieur, dans sa position il ne saurait vous tendre un piége : nous allons tout lui dire.

DON RAMON. — Ah! je vais donc tout savoir.

FONTANARÈS. — Comment!

QUINOLA. — Laissez-moi lui donner une leçon de mathématiques, ça ne peut pas lui faire de bien, mais çà ne vous fera pas de mal. (*A don Ramon.*) Tenez, approchez! (*Il montre les pièces de la machine.*) Tout cela ne signifie rien pour les savants, la grande chose...

DON RAMON. — La grande chose?

QUINOLA. — C'est le problème en lui-même. Vous savez la raison qui fait monter les nuages?

DON RAMON. — Je les crois plus légers que l'air.

QUINOLA. — Du tout! ils sont aussi pesants, puisque l'eau finit par se laisser tomber comme une sotte. Je n'aime pas l'eau, et vous?

DON RAMON. — Je la respecte.

QUINOLA. — Nous sommes faits pour nous entendre. Les nuages montent autant parce qu'ils sont en vapeur qu'attirés par la force du froid qui est en haut.

DON RAMON. — Ça pourrait être vrai. Je ferai un traité là-dessus.

QUINOLA. — Mon neveu formule cela par R plus O. Et, comme il y a beaucoup d'eau dans l'air, nous disons simplement O plus O, un nouveau binôme.

DON RAMON. — Ce serait un nouveau binôme?

QUINOLA. — Ou, si vous voulez, un X.

DON RAMON. — X, ah! je comprends.

FONTANARÈS. — Quel âne!

QUINOLA. — Le reste est une bagatelle. Un tube reçoit l'eau qui se fait nuage par un procédé quelconque. Ce nuage veut absolument monter, et la force est immense.

DON RAMON. — Immense! et comment?

QUINOLA. — Immense... en ce qu'elle est naturelle, car l'homme... saisissez bien ceci, ne crée pas de forces...

DON RAMON. — Eh bien! alors comment?...

QUINOLA. — Il les emprunte à la nature; l'invention, c'est d'emprunter... Alors... au moyen de quelques pistons, car en mécanique... vous savez...

DON RAMON. — Oui, monsieur, je sais la mécanique.

QUINOLA. — Eh bien! la manière de communiquer une force est une niaiserie, un rien, une ficelle comme dans le tourne-broche...

DON RAMON. — Ah! il y a un tourne-broche?

QUINOLA. — Il y en a deux, et la force est telle, qu'elle soulèverait des montagnes qui sauteraient comme des béliers... C'est prédit par le roi David.

DON RAMON. — Monsieur, vous avez raison, le nuage, c'est de l'eau...

QUINOLA. — L'eau, monsieur!... Eh! c'est le monde. Sans eau, vous ne pourriez... c'est clair. Eh bien! voilà sur quoi repose l'invention de mon petit-fils : l'eau domptera l'eau. O plus O, voilà la formule.

DON RAMON. — Il emploie des termes incompréhensibles.

QUINOLA. — Vous comprenez?

DON RAMON. — Parfaitement.

QUINOLA, *à part.* — Cet homme est horriblement bête. (*Haut.*) Je vous ai parlé la langue des vrais savants...

MATHIEU MAGIS, *à Monipodio.* — Qui donc est ce seigneur si savant?

MONIPODIO. — Un homme immense auprès de qui je m'instruis dans la balistique, le directeur de l'arsenal de Venise qui va vous rembourser ce soir pour le compte de la république.

MATHIEU MAGIS — Courons avertir madame Brancador, elle est de Venise.

(Il sort.)

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, moins MATHIEU MAGIS, LOTHUNDIAZ, MARIE.

MARIE. — Arriverai-je à temps?...

QUINOLA. — Bon! voilà notre trésor.

(Lothundiaz et don Ramon se font des civilités, et regardent les pièces de la machine au fond du théâtre.)

FONTANARÈS. — Marie, ici!

MARIE. — Amenée par mon père. Ah! mon ami, votre valet en m'apprenant votre détresse...

FONTANARÈS, *à Quinola.* — Maraud!

QUINOLA. — Mon petit-fils!

MARIE. — Oh! il a mis fin à mes tourments.

FONTANARÈS. — Et qui donc vous tourmentait?

MARIE. — Vous ignorez les persécutions auxquelles je suis en butte depuis votre arrivée, et surtout depuis votre querelle avec madame Brancador. Que faire contre l'autorité paternelle? elle est sans bornes. En restant au logis, je douterais de pouvoir vous conserver, non pas mon cœur, il est à vous en dépit de tout, mais ma personne...

FONTANARÈS. — Encore un martyre!

MARIE. — En retardant le jour de votre triomphe, vous avez rendu ma situation insupportable. Hélas! en vous voyant ici, je devine que nous avons souffert en même temps des maux inouïs. Pour pouvoir être à vous, je vais feindre de me donner à Dieu : j'entre ce soir au couvent.

FONTANARÈS. — Au couvent! Ils veulent nous séparer. Voilà des tortures à faire maudire la vie. Et vous, Marie, vous le principe et la fleur de ma découverte! vous, cette étoile qui me protégeait, je vous force à rester dans le ciel. Oh! je succombe!

(Il pleure.)

MARIE. — Mais en promettant d'aller dans un couvent, j'ai obtenu de mon père le droit de venir ici : je voulais mettre une espérance dans mes adieux, voici les épargnes de la jeune fille, de votre sœur, ce que j'ai gardé pour le jour où tout vous abandonnerait.

FONTANARÈS. — Et qu'ai-je besoin, sans vous, de gloire, de fortune, et même de la vie?

MARIE. — Acceptez ce que peut, ce que doit vous offrir celle qui sera votre femme. Si je vous sais malheureux et tourmenté, l'espérance me quittera dans ma retraite, et j'y mourrai, priant pour vous!

QUINOLA, *à Marie*. — Laissez le faire le superbe, et sauvons-le malgré lui. Chut! je passe pour son grand-père.

(Marie donne son aumônière à Quinola.)

LOTHUNDIAZ, *à don Ramon*. — Ainsi, vous ne le trouvez pas fort?

DON RAMON. — Lequel? Oh! lui! c'est un artisan qui ne sait rien et qui sans doute aura volé ce secret en Italie.

LOTHUNDIAZ. — Je m'en suis toujours douté; comme j'ai raison de résister à ma fille et de le lui refuser pour mari!

DON RAMON. — Il la mettrait sur la paille. Il a dévoré cinq mille sequins et s'est endetté de trois mille en huit mois, sans arriver à un résultat; mais je suis là! Ah! parlez-moi de son grand-père, voilà un savant du premier ordre, et il a fort à faire avant de le valoir.

(Il montre Quinola.)

LOTHUNDIAZ. — Son grand-père?...

QUINOLA. — Oui, monsieur, mon nom de Fontanarès s'est changé, à Venise, en celui de Fontanaresi.

LOTHUNDIAZ. — Vous êtes Pablo Fontanarès?

QUINOLA. — Pablo, lui-même.

LOTHUNDIAZ. — Et riche?

QUINOLA. — Richissime.

LOTHUNDIAZ. — Touchez là, monsieur, vous me rendrez donc les deux mille séquins que vous empruntâtes à mon père.

QUINOLA. — Si vous pouvez me montrer ma signature, je suis prêt à y faire honneur.

MARIE, *après une conversation avec Fontanarès*. — Acceptez pour triompher, ne s'agit-il pas de notre bonheur?

FONTANARÈS. — Entraîner cette perle dans le gouffre où je me sens tomber

(Quinola et Monipodio disparaissent.)

SCÈNE XV.

LES MÊMES, SARPI.

SARPI, *à Lothundiaz*. — Vous et avec votre fille, seigneur Lothundiaz?

LOTHUNDIAZ. — Elle a mis pour prix de son obéissance à se rendre au couvent de venir lui dire adieu.

SARPI. — La compagnie est assez nombreuse pour que je ne m'offense point de cette condescendance.

FONTANARÈS. — Ah! voilà le plus ardent de mes persécuteurs. Eh bien! seigneur, venez-vous mettre de nouveau ma constance à l'épreuve?

SARPI. — Je représente ici le vice-roi de Catalogne, monsieur, et j'ai droit à vos respects. (*A don Ramon*. Etes-vous content de lui?

DON RAMON. — Avec mes conseils, nous arriverons.

SARPI. — Le vice-roi espère beaucoup de votre savant concours.

FONTANARÈS. — Rêvé-je? Voudrait-on me donner un rival?

SARPI. — Un guide, monsieur, pour vous sauver.

FONTANARÈS. — Qui vous dit que j'en aie besoin?

MARIE. — Alfonso, s'il pouvait vous faire réussir.

FONTANARÈS. — Ah! jusqu'à elle qui doute de moi!

MARIE. — On le dit si savant!

LOTHUNDIAZ. — Le présomptueux! il croit en savoir plus que tous les savants du monde.

SARPI. — Je suis amené par une question qui a éveillé la sollicitude du vice-roi : vous avez depuis bientôt dix mois un vaisseau de l'État, et vous en devez compte.

FONTANARÈS. — Le roi n'a pas fixé de terme à mes travaux.

SARPI. — L'administration de la Catalogne a le droit d'en exiger un, et nous avons reçu des ministres un ordre à cet égard. (*Mouvement de surprise chez Fontanarès*.) Oh! prenez tout votre temps : nous ne voulons pas contrarier un homme tel que vous. Seulement, nous pensons que vous ne voulez pas éluder la peine qui pèse sur votre tête, en gardant le vaisseau jusqu'à la fin de vos jours.

MARIE. — Quelle peine?

FONTANARÈS. — Je joue ma tête.

MARIE. — La mort! et vous me refusez?

FONTANARÈS. — Dans trois mois, comte Sarpi, et sans aide, j'aurai fini mon œuvre. Vous verrez alors un des plus grands spectacles qu'un homme puisse donner à son siècle.

SARPI. — Voici votre engagement, signez-le.

(Fontanarès va signer.)

MARIE. — Adieu, mon ami! Si vous succombiez dans cette lutte, je crois que je vous aimerais encore davantage.

LOTHUNDIAZ. — Venez, ma fille, cet homme est fou.

DON RAMON. — Jeune homme! lisez mes traités.

SARPI. — Adieu, futur grand d'Espagne.

SCÈNE XVI.

FONTANARÈS, *seul sur le devant de la scène*.

Marie au couvent, j'aurai froid au soleil. Je supporte un monde, et j'ai peur de ne pas être un Atlas... Non, je ne réussirai pas, tout me trahit. Œuvre de trois ans de pensée et de dix mois de travaux, sillonneras-tu jamais la mer! .. Ah! le sommeil m'accable...

(Il se couche sur la paille.)

SCÈNE XVII.

FONTANARÈS *endormi*, QUINOLA ET MONIPODIO, *revenant par la petite porte*.

QUINOLA. — Des diamants! des perles et de l'or! nous sommes sauvés.

MONIPODIO. — La Brancador est de Venise.

QUINOLA. — Il faut donc y retourner, fais venir l'hôte, je vais rétablir notre crédit.

MONIPODIO. — Le voici

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, L'HOTE DU SOLEIL-D'OR

QUINOLA. — Or çà! monsieur l'hôte du Soleil-d'Or, vous n'avez pas eu confiance dans l'étoile de mon petit-fils?

L'HÔTE. — Une hôtellerie, seigneur, n'est pas une maison de banque.

QUINOLA. — Non, mais vous auriez pu par charité ne pas lui refuser du pain. La sérénissime république de Venise m'envoyait pour le décider à venir chez elle, mais il aime trop l'Espagne! Je repars comme je suis venu, secrètement. Je n'ai sur moi que ce diamant dont je puisse disposer. D'ici à un mois, vous aurez des lettres de change. Vous vous entendrez avec le valet de mon petit-fils pour la vente de ce bijou.

L'HÔTE. — Monseigneur, ils seront traités comme des princes qui ont de l'argent.

QUINOLA. — Laissez-nous.

(Sort l'hôte.)

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, moins L'HOTE.

QUINOLA. — Allons nous dés-habiller. (*Il regarde Fontanarès*.) Il dort! cette riche nature a succombé à tant de secousses : il n'y a que nous autres qui sachions nous prêter à la douleur, il lui manque notre insouciance. Ai-je bien agi en demandant toujours le double de ce qu'il lui fallait? (*A Monipodio*.) Voici le dessin de la dernière pièce, prends-le.

(Ils sortent.)

SCÈNE XX.

FONTANARÈS *endormi*, FAUSTINE, MATHIEU MAGIS.

MATHIEU MAGIS. — Le voici!

FAUSTINE. — Voilà donc en quel état je l'ai réduit! Par la profondeur des blessures que je me suis aussi faites à moi-même, je reconnais la profondeur de mon amour. Oh! combien de bonheur ne lui dois-je pas pour tant de souffrances.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente une place publique. Au fond de la place, sur des tréteaux au pied desquels sont toutes les pièces de la machine, s'élève un huissier. De chaque côté de ces tréteaux, il y a foule. A gauche du spectateur, un groupe composé de Coppolus, Carpano, l'hôte du Soleil d'Or, Esteban, Gironé, Mathieu Magis, don Ramon, Lothundiaz. A droite, Fontanarès, Monipodio et Quinola, caché dans un manteau, derrière Monipodio.

SCÈNE PREMIÈRE.

FONTANARÈS, MONIPODIO, QUINOLA, COPPOLUS, L'HOTE DU SOLEIL-D'OR, ESTEBAN, GIRONÉ, MATHIEU MAGIS, DON RAMON, LOTHUNDIAZ, L'HUISSIER. — DEUX GROUPES DE PEUPLE.

L'HUISSIER. — Messeigneurs, un peu plus de chaleur ! il s'agit d'une chaudière où l'on pourrait faire une olla-podrida pour le régiment des gardes wallones.

L'HOTE. — Quatre maravedis.

L'HUISSIER. — Personne ne dit mot, approchez, voyez, considérez !

MATHIEU MAGIS. — Six maravedis.

QUINOLA, *à Fontanarès.* — Monsieur, l'on ne fera pas cent écus d'or.

FONTANARÈS. — Sachons nous résigner.

QUINOLA. — La résignation me semble être une quatrième vertu théologale, omise par égard pour les femmes.

MONIPODIO. — Tais-toi, la justice est sur ses traces, et tu serais déjà pris si tu ne passais pour être un des miens.

L'HUISSIER. — C'est le dernier lot, messeigneurs. Allons, personne ne dit mot ! Adjugé pour dix écus d'or dix maravédis, au seigneur Mathieu Magis.

LOTHUNDIAZ, *à don Ramon.* — Eh bien ! voilà comment finit la sublime invention de notre grand homme ! Il avait, ma foi, bien raison de nous promettre un fameux spectacle.

COPPOLUS. — Vous pouvez en rire, il ne vous doit rien.

ESTEBAN. — C'est nous autres, pauvres diables, qui payons ses folies !

LOTHUNDIAZ. — Bien, maître Coppolus. Et les diamants de ma fille que le valet du grand homme a mis dans la mécanique !

MATHIEU MAGIS. — Mais on les a saisis chez moi.

LOTHUNDIAZ. — Ne sont-ils pas dans les mains de la justice ? et j'aimerais mieux y voir Quinola, ce damné suborneur de trésors.

QUINOLA. — O ma jeunesse, quelle leçon tu reçois ! Mes antécédents m'ont perdu.

LOTHUNDIAZ. — Mais si je le trouve, son affaire sera bientôt faite, et j'irai l'admirer donnant la bénédiction avec ses pieds.

FONTANARÈS. — Notre malheur rend ce bourgeois spirituel.

QUINOLA. — Dites donc féroce.

DON RAMON. — Moi, je regrette un pareil désastre. Ce jeune artisan avait lui par m'écouter, et nous avions la certitude de réaliser les promesses faites au roi, mais il peut dormir sur les deux oreilles : j'irai demander sa grâce à la cour en expliquant combien j'ai besoin de lui.

COPPOLUS. — Voilà de la générosité peu commune entre savants.

LOTHUNDIAZ. — Vous êtes l'honneur de la Catalogne !

FONTANARÈS. (*Il s'avance.*) — J'ai tranquillement supporté le supplice de voir vendre à vil prix une œuvre qui devait me mériter un triomphe... (*Murmures chez le peuple.*) Mais ceci passe la mesure. Don Ramon, si vous aviez, je ne dis pas connu, mais soupçonné l'usage de toutes ces pièces maintenant dispersées, vous les auriez achetées au prix de toute votre fortune.

DON RAMON. — Jeune homme, je respecte votre malheur ; mais vous savez bien que votre appareil ne pouvait pas encore marcher, et que mon expérience vous était devenue nécessaire.

FONTANARÈS. — Ce que la misère a de plus terrible entre toutes ses horreurs, c'est d'autoriser la calomnie, et le triomphe des sots.

LOTHUNDIAZ. — N'as-tu donc pas honte dans ta position de venir insulter un savant qui a fait ses preuves ? Où en serais-je si je t'avais donné ma fille ? tu me mènerais, et grand train, à la mendicité, car tu as déjà mangé en pure perte dix mille sequins ! Hein ? le grand d'Espagne est aujourd'hui bien petit.

FONTANARÈS. — Vous me faites pitié !

LOTHUNDIAZ. — C'est possible, mais tu ne me fais pas envie : ta tête est à la merci du tribunal.

DON RAMON. — Laissez-le : ne voyez-vous pas qu'il est fou !

FONTANARÈS. — Pas encore assez, monsieur, pour croire que O plus O soit un binôme.

SCÈNE II.

LES MÊMES, DON FRÉGOSE, FAUSTINE, AVALOROS, SARPI.

SARPI. — Nous arrivons trop tard, la vente est finie...

DON FRÉGOSE. — Le roi regrettera d'avoir eu confiance en un charlatan.

FONTANARÈS. — Un charlatan, monseigneur ? Dans quelques jours vous pouvez me faire trancher la tête, tuez moi, mais ne me calomniez pas : vous êtes placé trop haut pour descendre si bas.

FRÉGOSE. — Votre audace égale votre malheur. Oubliez-vous que les magistrats de Barcelone vous regardent comme complice du vol de diamants fait à Lothundiaz. La fuite de votre valet prouve le crime et vous ne devez d'être libre qu'aux prières de madame.

(Il montre Faustine.)

FONTANARÈS. — Mon valet, Excellence, a pu, jadis, commettre des fautes ; mais depuis qu'il s'est attaché à ma fortune, il a purifié sa vie au feu de mes épreuves. Par mon honneur il est innocent. Les pierreries saisies au moment où il les vendait à Mathieu Magis, lui furent librement données par Marie Lothundiaz, de qui je les ai refusées.

FAUSTINE. — Quelle fierté dans le malheur ! rien ne saurait donc le faire fléchir ?

SARPI. — Et comment expliquez-vous la résurrection de votre grand-père, ce faux intendant de l'arsenal de Venise ? car, par malheur, madame et moi nous connaissons le véritable.

FONTANARÈS. — J'ai fait prendre ce déguisement à mon valet pour qu'il causât sciences et mathématiques avec don Ramon. Le seigneur Lothundiaz vous dira que le savant de la Catalogne et Quinola se sont parfaitement entendus.

MONIPODIO, *à Quinola.* — Il est perdu !

DON RAMON. — J'en appelle... à ma plume.

FAUSTINE. — Ne vous courroucez pas, don Ramon ; il est si naturel que les gens, se sentant tomber dans un abîme, y entraînent tout avec eux !

LOTHUNDIAZ. — Quel détestable caractère !

FONTANARÈS. — Avant de mourir, on doit la vérité, madame, à ceux qui nous ont poussé dans l'abîme. (*A don Frégose.*) Monseigneur, le roi m'avait promis la protection de ses gens à Barcelone, et je n'y ai trouvé que la haine ! O grands de la terre ! riches, vous tous qui tenez en vos mains un pouvoir quelconque, pourquoi donc en faites-vous un obstacle à la pensée nouvelle ? Est-ce donc une loi divine qui vous ordonne de bafouer, de honnir ce que vous devez plus tard adorer ? Plat, humble et flatteur, j'eusse réussi ! Vous avez persécuté dans ma personne ce qu'il y a de plus noble en l'homme : la conscience qu'il a de sa force, la majesté du travail, l'inspiration céleste qui lui met la main à l'œuvre, et... l'amour, cette foi humaine qui rallume le courage quand il va s'éteindre sous la bise de la raillerie. Ah ! si vous faites mal le bien, en revanche, vous faites toujours très-bien le mal ! Je m'arrête... vous ne valez pas ma colère !

FAUSTINE, *à part, après avoir fait un pas.* — Oh ! j'allais lui dire que je l'adore !

DON FRÉGOSE. — Sarpi, faites avancer des alguasils, et emparez-vous du complice de Quinola.

(On applaudit, et quelques voix crient : Bravo !)

SCÈNE III.

LES MÊMES, MARIE LOTHUNDIAZ.

(Au moment où les alguasils s'emparent de Fontanarès, Marie paraît en novice, accompagnée d'un moine et de deux sœurs.)

MARIE LOTHUNDIAZ, *au vice-roi.* — Monseigneur, je viens d'apprendre comment, en voulant préserver Fontanarès de la rage de ses ennemis, je l'ai perdu ; mais on m'a permis de rendre hommage à la vérité. J'ai remis moi-même à Quinola mes pierreries et mes épargnes. (*Mouvement chez Lothundiaz.*) Elles m'appartenaient, mon père, et Dieu veuille que vous n'ayez pas un jour à déplorer votre aveuglement !

QUINOLA, *se débarrassant de son manteau.* — Ouf ! je respire à l'aise !

FONTANARÈS (*il plie le genou devant Marie*). — Merci, brillant et pur amour par qui je me rattache au ciel pour y puiser l'espérance et la foi ! vous venez de sauver mon honneur.

MARIE. — N'est-il pas le mien ? la gloire viendra.

FONTANARÈS. — Hélas ! mon œuvre est dispersée en cent mains avares qui ne la rendraient que contre autant d'or qu'elle en a coûté. Je doublerais ma dette et n'arriverais plus à temps. Tout est fini !

FAUSTINE, *à Marie.* — Sacrifiez vous, et il est sauvé !

MARIE. — Mon père... et vous, comte Sarpi... (*A part.*) J'en mourrai ! (*Haut.*) Consentez-vous à donner tout ce qu'exige la réussite de l'entreprise faite par le seigneur Fontanarès ? A ce prix, je vous obéirai, mon père. (*A Faustine.*) Je me dévoue, madame !

FAUSTINE. — Vous êtes sublime, mon ange ! (*A part.*) J'en suis donc enfin délivrée !

FONTANARÈS. — Arrêtez, Marie ! j'aime mieux la lutte et ses périls, j'aime mieux la mort que de vous perdre ainsi.

MARIE. — Tu m'aimes donc mieux que la gloire ? (*Au vice-roi.*) Mon-

seigneur, vous ferez rendre à Quinola mes pierreries. Je retourne heureuse au couvent : ou à lui, ou à Dieu !

LOTHUNDIAZ. — Est-il donc sorcier ?

QUINOLA. — Cette jeune fille me ferait réaimer les femmes.

FAUSTINE, *à Sarpi, au vice-roi et à Avaloros.* — Ne le dompterons-nous donc pas ?

AVALOROS. — Je vais l'essayer.

SARPI, *à Faustine.* — Tout n'est pas perdu. (*A Lothundiaz.*) Emmenez votre fille chez vous ; elle vous obéira bientôt.

LOTHUNDIAZ. — Dieu le veuille ! Venez, ma fille.

(Lothundiaz, Marie et son cortége, don Ramon et Sarpi, sortent.

SCÈNE IV.

FAUSTINE, FRÉGOSE, AVALOROS, FONTANARÈS, QUINOLA, MONIPODIO.

AVALOROS. — Je vous ai bien étudié, jeune homme, et vous avez un grand caractère, un caractère de fer. Le fer sera toujours maître de l'or. Associons-nous franchement. Je paye vos dettes, je rachète tout ce qui vient d'être vendu : je vous donne, à vous et à Quinola, cinq mille écus d'or, et, à ma considération, monseigneur le vice-roi voudra bien oublier votre incartade.

FONTANARÈS. — Si j'ai, dans ma douleur, manqué au respect que je vous dois, monseigneur, je vous prie de me pardonner.

FRÉGOSE. — Assez, monsieur, on n'offense point don Frégose.

FAUSTINE. — Très-bien ! monseigneur.

AVALOROS. — Eh bien ! jeune homme, à la tempête succède le calme, et maintenant tout vous sourit. Voyons, réalisons ensemble vos promesses au roi.

FONTANARÈS. — Je ne tiens à la fortune, monsieur, que par une seule raison : épouserai-je Marie Lothundiaz ?

FRÉGOSE. — Vous n'aimez qu'elle au monde ?

FONTANARÈS. — Elle seule.

(Faustine et Avaloros se parlent.)

FRÉGOSE. — Tu ne m'avais jamais dit cela ! Compte sur moi, jeune homme ; je te suis tout acquis.

MONIPODIO. — Ils s'arrangent ; nous sommes perdus ! Je vais me sauver en France avec l'invention.

SCÈNE V.

QUINOLA, FONTANARÈS, FAUSTINE, AVALOROS.

FAUSTINE, *à Fontanarès.* — Eh bien ! moi aussi, je suis sans rancune : je donne une fête, venez-y. Nous nous entendrons tous pour vous ménager un triomphe.

FONTANARÈS. — Madame, votre première faveur cachait un piége.

FAUSTINE. — Comme tous les sublimes rêveurs qui dotent l'humanité de leurs découvertes, vous ne connaissez ni le monde ni les femmes.

FONTANARÈS, *à part.* — Il me reste à peine huit jours. (*A Quinola.*) Je vais me servir d'elle...

QUINOLA. — Comme vous vous servez de moi !

FONTANARÈS. — J'irai, madame.

FAUSTINE. — Je dois en remercier Quinola. (*Elle tend une bourse à Quinola.*) Tiens ! (*A Fontanarès.*) A bientôt.

SCÈNE VI.

FONTANARÈS, QUINOLA.

FONTANARÈS. — Cette femme est perfide comme le soleil en hiver. Oh ! j'en veux au malheur, surtout pour éveiller la défiance. Y a-t-il donc des vertus dont il faut se déshabituer ?

QUINOLA. — Comment, monsieur, se défier d'une femme qui rehausse en or ses moindres paroles ! Elle vous aime, voilà tout. Votre cœur est donc bien petit, qu'il ne puisse loger deux amours ?

FONTANARÈS. — Bah ! Marie, c'est l'espérance ; elle a réchauffé mon âme. Oui, je réussirai.

QUINOLA, *à part.* — Monipodio n'est plus là. (*Haut.*) Un raccommodement, monsieur, est bien facile avec une femme qui s'y prête aussi galamment que madame Brancador.

FONTANARÈS. — Quinola !

QUINOLA. — Monsieur, vous me désespérez ! Voulez-vous combattre la perfidie d'un amour habile avec la loyauté d'un amour aveugle ? J'ai besoin du crédit de madame Brancador pour me débarrasser de Monipodio, dont les intentions me chagrinent. Cela fait, je vous réponds du succès, et vous épouserez alors votre Marie.

FONTANARÈS. — Et par quels moyens ?

QUINOLA. — Eh ! monsieur, en montant sur les épaules d'un homme qui voit comme vous, très-loin, on voit plus loin encore. Vous êtes inventeur, moi je suis inventif. Vous m'avez sauvé de... vous savez ! Moi, je vous sauverai des griffes de l'envie et des serres de la cupidité. A chacun son état. Voici de l'or, venez vous habiller ; soyez beau, soyez fier : vous êtes à la veille du triomphe. Mais là, soyez gracieux pour madame Brancador.

FONTANARÈS. — Au moins, Quinola, dis-moi comment...

QUINOLA. — Non, monsieur ; si vous saviez mon secret, tout serait perdu : vous avez trop de talent pour ne pas avoir la simplicité d'un enfant.

(Ils sortent.)

Le théâtre change et représente les salons de madame Brancador.)

SCÈNE VII.

FAUSTINE, *seule.*

Voici donc venue l'heure à laquelle ont tendu tous mes efforts depuis quatorze mois. Dans quelques moments, Fontanarès verra Marie à jamais perdue pour lui. Avaloros, Sarpi et moi, nous avons endormi le génie et amené l'homme, à la veille de son expérience, les mains vides. Oh ! le voilà bien à moi comme je le voulais. Mais revient-on du mépris à l'amour ? Non, jamais ! Ah ! il ignore que, depuis un an, je suis son adversaire, et voilà le malheur : il me haïrait alors, la haine n'est pas le contraire de l'amour, c'en est l'envers. Il saura tout ; je me ferai haïr.

SCÈNE VIII.

FAUSTINE, PAQUITA.

PAQUITA. — Madame, vos ordres sont exécutés à merveille par Monipodio. La senorita Lothundiaz apprend en ce moment, par sa duègne, le péril où va se trouver ce soir le seigneur Fontanarès.

FAUSTINE. — Sarpi doit être venu ; dis-lui que je veux lui parler.

(Paquita sort.)

SCÈNE IX.

FAUSTINE, *seule.*

Écartons Monipodio ! Quinola tremble qu'il n'ait reçu l'ordre de se défaire de Fontanarès ; c'est déjà trop que d'avoir à le craindre.

SCÈNE X.

FAUSTINE, FRÉGOSE.

FAUSTINE. — Vous venez à propos, monsieur ; je veux vous demander une grâce.

FRÉGOSE. — Dites que vous m'en voulez faire une.

FAUSTINE. — Dans deux heures, Monipodio ne doit pas être dans Barcelone, ni même en Catalogne ; envoyez-le en Afrique.

FRÉGOSE. — Que vous a-t-il fait ?

FAUSTINE. — Rien.

FRÉGOSE. — Eh bien ! pourquoi ?...

FAUSTINE. — Mais parce que... Comprenez-vous ?

FRÉGOSE. — Vous allez être obéie.

(Il écrit.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, SARPI.

FAUSTINE. — Mon cousin, n'avez-vous pas les dispenses nécessaires pour célébrer à l'instant votre mariage avec Marie Lothundiaz ?

SARPI. — Et, par les soins du bonhomme, le contrat est tout prêt.

FAUSTINE. — Eh bien ! prévenez au couvent des dominicains... A minuit, vous épouserez, et de son consentement, la riche héritière... Elle acceptera tout en voyant (*bas à Sarpi*) Fontanarès entre les mains de la justice.

SARPI. — Je comprends... il s'agit seulement de le venir arrêter. Ma fortune est maintenant indestructible et... je vous la dois. (*A part.*) Quel levier que la haine d'une femme !

FRÉGOSE. — Sarpi, faites exécuter sévèrement cet ordre, et sans retard.

(Sarpi sort.)

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, moins SARPI.

FRÉGOSE. — Et notre mariage, à nous ?

FAUSTINE. — Monseigneur, mon avenir est tout entier dans cette

fête... Vous aurez ma décision ce soir. (*Fontanarès paraît. — A part.*) Oh! le voici. (*A Fregose.*) Si vous m'aimez, laissez-moi.

FREGOSE. — Seule avec lui.

FAUSTINE. — Je le veux.

FREGOSE. — Après tout, il n'aime que sa Marie Lothundiaz!

SCÈNE XIII.

FAUSTINE, FONTANARÈS.

FONTANARÈS. — Le palais du roi d'Espagne n'est pas plus splendide que le vôtre, madame, et vous y déployez des façons de souveraine.

FAUSTINE. — Écoutez, cher Fontanarès...

FONTANARÈS. — Cher?... Ah! madame, vous m'avez appris à douter de ces mots-là!

FAUSTINE. — Vous allez enfin connaître celle que vous avez si cruellement insultée... Un affreux malheur vous menace... Sarpi, en agissant contre vous comme il le fait, exécute les ordres d'un pouvoir terrible, et cette fête pourrait être, sans moi, le baiser de Judas... On vient de me confier qu'à votre sortie, et peut-être ici même, vous serez arrêté, jeté dans une prison, et votre procès commencera... pour ne jamais finir. Est-ce en une nuit qui vous reste que vous remettrez en état le vaisseau que vous avez perdu?... Quant à votre œuvre, elle est impossible à recommencer. Je veux vous sauver, vous et votre gloire, vous et votre fortune.

FONTANARÈS. — Vous? et comment!

FAUSTINE. — Avaloros a mis à ma disposition un de ses navires; Monipodio m'a donné ses meilleurs contrebandiers... Allons à Venise, la république vous fera patricien, et vous donnera dix fois plus d'or que l'Espagne ne vous en a promis... (*A part.*) Et ils ne viennent pas!...

FONTANARÈS. — Et Marie?... Si nous l'enlevons, je crois en vous.

FAUSTINE. — Vous pensez à elle au moment où il faut choisir entre la vie et la mort!... Si vous tardez, nous pouvons être perdus.

FONTANARÈS. — Nous, madame!...

SCÈNE XIV.

LES MÊMES (*Des gardes paraissent à toutes les portes; un alcade se présente*), SARPI.

SARPI. — Faites votre devoir.

L'ALCADE, *à Fontanarès.* — Au nom du roi, je vous arrête!

FONTANARÈS. — Voici l'heure de la mort venue... Heureusement, j'emporte mon secret à Dieu, et j'ai pour linceul mon amour.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, MARIE, LOTHUNDIAZ.

MARIE. — On ne m'a donc pas trompée, vous êtes la proie de vos ennemis!... A moi donc, cher Alfonse, de mourir pour toi! et de quelle mort!.. Ami, le ciel est jaloux des amours parfaites... Il nous dit, par ces cruels événements que nous appelons des hasards, qu'il n'est de bonheur que près de Dieu. Toi...

SARPI. — Senora!

LOTHUNDIAZ. — Ma fille!

MARIE. — Vous m'avez laissée libre en cet instant, le dernier de ma vie... je tiendrai ma promesse, tenez les vôtres... Toi, sublime inventeur, tu auras les obligations de ta grandeur, les combats de ton ambition, maintenant légitime : cette lutte occupera ta vie; tandis que la comtesse Sarpi mourra lentement et obscurément entre les quatre murs de sa maison... Mon père, et vous, comte, il est bien entendu que, pour prix de mon obéissance, la vice-royauté de Catalogne accorde au seigneur Fontanarès un nouveau délai d'un an pour son expérience.

FONTANARÈS. — Marie, vivre sans toi!...

MARIE. — Vivre avec ton bourreau!

FONTANARÈS. — Adieu! je vais mourir.

MARIE. — N'as-tu pas fait une promesse solennelle au roi d'Espagne, au monde! (*Bas.*) Triomphe! nous mourrons après.



Faites votre devoir.

FONTANARÈS. — Ne sois point à lui, j'accepte.

MARIE. — Mon père, accomplissez votre promesse !

FAUSTINE. — J'ai triomphé !

LOTHUNDIAZ, *bas*. — Misérable séducteur ! (*Haut.*) Voici dix mille sequins. (*Bas.*) Infâme ! (*Haut.*) Un an des revenus de ma fille. (*Bas.*) Que la peste t'étouffe ! (*Haut.*) Dix mille sequins que sur cette lettre le seigneur Avaloros vous comptera.

FONTANARÈS. — Mais, monseigneur le vice-roi consent-il à ces arrangements...

SARPI. — Vous avez publiquement accusé la vice-royauté de Catalogne de faire mentir les promesses du roi d'Espagne, voici sa réponse (*il tire un papier*) : une ordonnance qui, dans l'intérêt de l'État, suspend toutes les poursuites de vos créanciers, et vous accorde un an pour réaliser votre entreprise.

FONTANARÈS. — Je serai prêt.

LOTHUNDIAZ. — Il y tient ! Venez ma fille ! on nous attend aux Dominicains, et monseigneur nous fait l'honneur d'assister à la cérémonie.

MARIE. — Déjà !

Né géant, vous vous faites nain à plaisir. Mais un homme de génie a, parmi toutes les femmes, une femme spécialement créée pour lui. Cette femme doit être une reine aux yeux du monde, et pour lui une servante, souple comme les hasards de sa vie, gaie dans les souffrances, prévoyante dans le malheur comme dans la prospérité ; surtout indulgente à ses caprices, connaissant le monde et ses tournants périlleux ; capable enfin de ne s'asseoir dans le char triomphal qu'après l'avoir, s'il le faut, traîné...

FONTANARÈS. — Vous avez fait son portrait.

FAUSTINE. — De qui ?

FONTANARÈS. — De Marie.

FAUSTINE. — Cette enfant t'a-t-elle su défendre ? A-t-elle deviné sa rivale ? Celle qui t'a laissé conquérir est-elle digne de te garder ? Une enfant qui s'est laissée mener pas à pas à l'autel où elle se donne, en ce moment... Mais moi, je serais déjà morte à tes pieds ! Et à qui se donne-t-elle ? à ton ennemi capital, qui a reçu l'ordre de faire échouer ton entreprise.

FONTANARÈS. — Comment n'être pas fidèle à cet inépuisable amour, qui, par trois fois, est venu me secourir, me sauver, et qui, n'ayant



Eh ! croyez-vous, madame, qu'on arrache un pareil amour de son cœur ?

FAUSTINE, *à Paquita*. — Cours, et reviens me dire quand ils seront mariés.

SCÈNE XVI.

FAUSTINE, FONTANARÈS

FAUSTINE, *à part*. — Il est là, debout comme un homme devant un précipice et poursuivi par des tigres. (*Haut.*) Pourquoi n'êtes-vous pas aussi grand que votre pensée ? N'y a-t-il donc qu'une femme dans le monde ?

FONTANARÈS. — Eh ! croyez-vous, madame, qu'on arrache un pareil amour de son cœur, comme une épée de son fourreau.

FAUSTINE. — Qu'une femme vous aime et vous serve, je le conçois. Mais aimer, pour vous, c'est abdiquer. Tout ce que les plus grands hommes ont tous et toujours souhaité : la gloire, les honneurs, la fortune, et plus que tout cela !... une souveraineté au-dessus des renversements populaires, celle du génie ; voilà le monde des César, des Lucullus et des Luther devant vous !... Et vous avez mis, entre vous et cette magnifique existence, un amour digne d'un étudiant d'Alcala.

plus qu'à s'offrir lui-même au malheur, s'immole d'une main en me tendant de l'autre, avec ceci (*il montre la lettre*), mon honneur, l'estime du roi, l'admiration de l'univers.

(Entre Paquita, qui sort après avoir fait un signe à Faustine.)

FAUSTINE, *à part*. — Ah ! la voilà comtesse Sarpi ! (*A Fontanarès.*) Ta vie, ta gloire, ta fortune, ton honneur, sont enfin dans mes mains, et Marie n'est plus entre nous.

FONTANARÈS. — Nous ! nous !

FAUSTINE. — Ne me démens point, Alfonse ! j'ai tout conquis de toi, ne me refuse pas ton cœur : tu n'auras jamais d'amour plus dévoué, plus soumis, ni plus intelligent ; enfin, tu seras le grand homme que tu dois être.

FONTANARÈS. — Votre audace m'épouvante ! (*Il montre la lettre.*) Avec cette somme, je suis encore seul l'arbitre de ma destinée. Quand le roi verra quelle est mon œuvre et ses résultats, il fera casser le mariage obtenu par la violence, et j'aime assez Marie pour attendre.

FAUSTINE. — Fontanarès, si je vous aime follement, peut-être est-ce à cause de cette délicieuse simplicité, le cachet du génie...

FONTANARÈS. — Elle me glace, quand elle sourit !

FAUSTINE. — Cet or! le tenez-vous?

FONTANARÈS. — Le voici

FAUSTINE. — Et vous l'aurais-je laissé donner, si vous l'aviez dû prendre? Demain, vous trouverez tous vos créanciers entre vous et cette somme que vous leur devez. Sans or, que pourrez-vous? Votre lutte recommence! Mais ton œuvre, grand enfant, n'est pas dispersée, elle est à moi : mon Mathieu Magis en est l'acquéreur, je la tiens sous mes pieds, dans mon palais. Je suis la seule qui ne te volera ni ta gloire, ni ta fortune, ne serait-ce pas me voler moi-même?

FONTANARÈS. — Comment! c'est toi, Vénitienne maudite!...

FAUSTINE. — Oui. Depuis que tu m'as insultée, ici, j'ai tout conduit : et Magis et Sarpi, et les créanciers, et l'hôte du Soleil-d'Or, et les ouvriers! Mais combien d'amour dans cette fausse haine! N'as-tu donc pas été réveillé par une larme, la perle de mon repentir, tombée de mes paupières, durant ton sommeil, quand je t'admirais, toi, mon martyr adoré!

FONTANARÈS. — Non, tu n'es pas une femme...

FAUSTINE. — Ah! il y a plus qu'une femme, dans une femme qui aime ainsi.

FONTANARÈS. — ... Et, comme tu n'es pas une femme, je puis te tuer.

FAUSTINE. — Pourvu que ce soit de ta main! (*A part.*) Il me hait!

FONTANARÈS. — Je cherche...

FAUSTINE. — Est-ce quelque chose que je puisse trouver?

FONTANARÈS. — ... Un supplice aussi grand que ton crime.

FAUSTINE. — Y a-t-il des supplices pour une femme qui aime? Éprouve-moi, va!

FONTANARÈS. — Tu m'aimes, Faustine, suis-je bien toute ta vie? Mes douleurs sont-elles bien les tiennes?

FAUSTINE. — Une douleur chez toi devient mille douleurs chez moi.

FONTANARÈS. — Si je meurs, tu mourras... Eh bien! quoique ta vie ne vaille pas l'amour que je viens de perdre, mon sort est fixé.

FAUSTINE. — Ah!

FONTANARÈS. — J'attendrai, les bras croisés, le jour de mon arrêt. Du même coup l'âme de Marie et la mienne iront au ciel.

FAUSTINE *se jette aux pieds de Fontanarès.* — Alfonso! je reste à à tes pieds jusqu'à ce que tu m'aies promis...

FONTANARÈS. — Eh! courtisane infâme, laisse-moi.

(Il la repousse.)

FAUSTINE. — Vous l'avez dit en pleine place publique : les hommes insultent ce qu'ils doivent plus tard adorer.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, FRÉGOSE.

FRÉGOSE. — Misérable artisan! si je ne te passe pas mon épée au travers du cœur, c'est pour te faire expier plus chèrement cette insulte.

FAUSTINE. — Don Frégose! j'aime cet homme : qu'il fasse de moi son esclave ou sa femme, mon amour doit lui servir d'égide.

FONTANARÈS. — De nouvelles persécutions, monseigneur! vous me comblez de joie. Frappez sur moi mille coups, ils se multiplieront, dit-elle, dans son cœur. Allez!

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, QUINOLA.

QUINOLA. — Monsieur!

FONTANARÈS. — Viens-tu me trahir aussi, toi?

QUINOLA. — Monipodio vogue vers l'Afrique avec des recommandations aux pieds et aux mains.

FONTANARÈS. — Eh bien!

QUINOLA. — Son-dis ut pour vous voler, nous avons à nous deux, fabriqué, payé une machine, cachée dans une cave.

FONTANARÈS. — Ah! un ami véritable rend le désespoir impossible. (*Il embrasse Quinola, à Frégose.*) Monseigneur, écrivez au roi, bâtissez sur le port un amphithéâtre pour deux cent mille spectateurs : dans dix jours, j'accomplis ma promesse, et l'Espagne verra marcher un vaisseau par la vapeur, contre les vagues et le vent. J'attendrai une tempête pour la dompter.

FAUSTINE, *à Quinola.* — Tu as fabriqué une...

QUINOLA. — Non, j'en ai fabriqué deux, en cas de malheur.

FAUSTINE. — De quels démons t'es-tu donc servi?

QUINOLA. — Des trois enfants de Job : Silence, Patience et Constance.

SCÈNE XIX.

FAUSTINE, FRÉGOSE.

FRÉGOSE, *à part.* — Elle est odieuse, et je l'aime toujours.

FAUSTINE. — Je veux me venger, m'aiderez-vous?

FRÉGOSE. — Oui, nous le perdrons.

FAUSTINE. — Ah! vous m'aimez quand même, vous!

FRÉGOSE. — Hélas! après cet éclat, pouvez-vous être marquise de Frégose?

FAUSTINE. — Oh! si je le voulais...

FRÉGOSE. — Je puis disposer de moi, de mes aïeux, jamais.

FAUSTINE. — Un amour qui a des bornes, est-ce l'amour? Adieu, monseigneur : je me vengerai à moi seule.

FRÉGOSE. — Chère Faustine!

FAUSTINE. — Chère!

FRÉGOSE. — Oui, bien chère, et maintenant et toujours! Dès cet instant, il ne reste de Frégose qu'un pauvre vieillard qui sera malheureusement bien vengé par ce terrible artisan. Ma vie, à moi, est finie. Ne me renvoyez point ces tableaux que j'ai eu tant de bonheur à vous offrir. (*A part.*) Elle en aura bientôt besoin. (*Haut.*) Ils vous rappelleront un homme de qui vous vous êtes jouée, mais qui le savait et vous pardonnait; car, dans son amour, il y avait aussi de la paternité.

FAUSTINE. — Si je n'étais pas si furieuse, vraiment, don Frégose, vous m'attendririez; mais il faut savoir choisir ses moments pour nous faire pleurer.

FRÉGOSE. — Jusqu'au dernier instant, j'aurai tout fait mal à propos, même mon testament.

FAUSTINE. — Eh bien! si je n'aimais pas, mon ami, votre touchant adieu vous vaudrait et ma main et mon cœur; car, sachez-le, je puis encore être une noble et digne femme.

FRÉGOSE. — Oh! écoutez ce mouvement vers le bien, et n'allez pas, les yeux fermés, dans un abîme.

FAUSTINE. — Vous voyez bien que je puis toujours être marquise de Frégose.

(Elle sort en riant.)

SCÈNE XX.

FRÉGOSE, *seul.*

Les vieillards ont bien raison de ne pas avoir de cœur!

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente la terrasse de l'Hôtel-de-Ville de Barcelone, de chaque côté de laquelle sont des pavillons. La terrasse, qui donne sur la mer, est terminée par un balcon régnant au fond de la scène. On voit la haute mer, les mâts des vaisseaux du port. On entre par la droite et par la gauche.

Un grand fauteuil, des sièges et une table se trouvent à la droite du spectateur. On entend le bruit des acclamations d'une foule immense.

Faustine regarde, appuyée au balcon, le bateau à vapeur. Lothundiaz est à gauche, plongé dans la stupéfaction; don Frégose est à droite avec le secrétaire qui a dressé le procès-verbal de l'expérience. Le grand inquisiteur occupe le milieu de la scène.

SCÈNE PREMIÈRE.

LOTHUNDIAZ, LE GRAND INQUISITEUR, DON FRÉGOSE.

DON FRÉGOSE. — Je suis perdu, ruiné, déshonoré! Aller tomber aux pieds du roi; je le trouverais impitoyable.

LOTHUNDIAZ. — A quel prix ai-je acheté la noblesse? Mon fils est mort en Flandres dans une embuscade, et ma fille se meurt; son mari, le gouverneur du Roussillon, n'a pas voulu lui permettre d'assister au triomphe de ce démon de Fontanarès. Elle avait bien raison de me dire que je me repentirais de mon aveuglement volontaire.

LE GRAND INQUISITEUR, *à Frégose.* — Le saint-office a rappelé vos services au roi, vous irez comme vice-roi au Pérou, vous pourrez y rétablir votre fortune; mais achevez votre ouvrage : écrasons l'inventeur pour étouffer cette funeste invention.

DON FRÉGOSE. — Et comment? Ne dois-je pas obéir aux ordres du roi, du moins ostensiblement?

LE GRAND INQUISITEUR. — Nous vous avons préparé les moyens d'obéir à la fois au saint-office et au roi. Vous n'avez qu'à m'obéir. (*A Lothundiaz.*) Comte Lothundiaz, en qualité de premier magistrat municipal de Barcelone, vous offrirez au nom de la ville une couronne d'or à don Ramon, l'auteur de la découverte dont le résultat assure à l'Espagne la domination de la mer.

LOTHUNDIAZ, *étonné.* — A don Ramon?

LE GRAND INQUISITEUR et DON FRÉGOSE. — A don Ramon.

DON FRÉGOSE. — Vous le complimenterez.

LOTHUNDIAZ. — Mais...

LE GRAND INQUISITEUR. — Ainsi le veut le saint-office.

LOTHUNDIAZ, *pliant le genou.* — Pardon!

DON FRÉGOSE. — Qu'entendez-vous crier par le peuple?

(On crie : Vive don Ramon!)

LOTHUNDIAZ. — Vive don Ramon. Eh bien! tant mieux, je serai vengé du mal que je me suis fait à moi-même.

SCÈNE II.

LES MÊMES, DON RAMON, MATHIEU MAGIS, L'HOTE DU SOLEIL-D'OR, COPPOLUS, CARPANO, ESTEBAN, GIRONE, ET TOUT LE PEUPLE.

Tous les personnages et le peuple forment un demi-cercle au centre duquel arrive don Ramon.

LE GRAND INQUISITEUR. — Au nom du roi d'Espagne, de Castille et des Indes, je vous adresse, don Ramon, les félicitations dues à votre beau génie.

(Il le conduit au fauteuil.)

DON RAMON. — Après tout, l'autre est la main, je suis la tête. L'idée est au dessus du fait. (*A la foule.*) Dans un pareil jour, la modestie serait injurieuse pour les honneurs que j'ai conquis à force de veilles, et l'on doit se montrer fier du succès.

LO BUNDISZ. — Au nom de la ville de Barcelone, don Ramon, j'ai l'honneur de vous offrir cette couronne due à votre persévérance et à l'auteur d'une invention qui donne l'immortalité.

(Il entre, ses vêtements souillés par le travail de son expérience.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, FONTANARÈS, FAUSTINE.

DON RAMON. — J'accepte... (*Il aperçoit Fontanarès.*) à la condition de la partager avec le courageux artisan qui m'a si bien secondé dans mon entreprise.

FAUSTINE. — Quelle modestie !

FONTANARÈS. — Est-ce une plaisanterie?

TOUS. — Vive don Ramon!

COPPOLUS. — Au nom des commerçants de la Catalogne, don Ramon, nous venons vous prier d'accepter cette couronne d'argent, gage de leur reconnaissance pour une découverte, source d'une prospérité nouvelle.

TOUS. — Vive don Ramon!

DON RAMON. — C'est avec un sensible plaisir que je vois le commerce comprendre l'avenir de la vapeur.

FONTANARÈS. — Avancez, mes ouvriers. Entrez, fils du peuple, dont les mains ont élevé mon œuvre, donnez-moi le témoignage de vos sueurs et de vos veilles! Vous qui n'avez reçu que de moi les modèles, parlez, qui, de don Ramon ou de moi, créa la nouvelle puissance que la mer vient de reconnaître?

ESTEBAN. — Ma foi! sans don Ramon, vous eussiez été dans un fameux embarras.

MATHIEU MAGIS. — Il y a deux ans, nous en causions avec don Ramon, qui me sollicitait de faire les fonds de cette expérience.

FONTANARES *à don Frégose.*—Monseigneur, quel vertige a saisi le peuple et les bourgeois de Barcelone? J'accours au milieu des acclamations qui saluent don Ramon, moi, tout couvert des glorieuses marques de mon travail, et je vous vois immobile, sanctionnant le vol le plus honteux qui se puisse consommer à la face du ciel et d'un pays... (*Murmures.*) Seul j'ai risqué ma tête. Le premier, j'ai fait une promesse au roi d'Espagne, seul je l'accomplis, et je trouve à ma place, don Ramon, un ignorant!

DON FRÉGOSE. — Un vieux soldat ne se connaît guère aux choses de la science, et doit accepter les faits accomplis. La Catalogne entiere reconnait à don Ramon la priorité de l'invention, et tout le monde ici déclare que sans lui vous n'eussiez rien pu faire; mon devoir est d'instruire Sa Majesté le roi d'Espagne de ces circonstances.

FONTANARÈS. — La priorité! oh! une preuve.

LE GRAND INQUISITEUR. — La voici! dans son traité sur la fonte des canons, don Ramon parle d'une invention appelée tonnerre par Léonard de Vinci, votre maître, et dit qu'elle peut s'appliquer à la navigation.

DON RAMON.—Ah! jeune homme, vous aviez donc lu mes traités?. .

FONTANARÈS, *à part.* — Oh! toute ma gloire pour une vengeance!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, QUINOLA.

QUINOLA. — Monsieur, la poire était trop belle, il s'y trouve un ver.

FONTANARÈS. — Quoi?...

QUINOLA. — L'enfer nous a ramené, je ne sais comment, Monipodio altéré de vengeance, il est dans le navire avec une bande de démons et va le couler si vous ne lui assurez dix mille sequins.

FONTANARÈS, *il plie le genou.* — Ah! merci. Océan, que je voulais dompter, je ne trouve donc que toi pour protecteur : tu vas garder mon secret jusque dans l'éternité. (*A Quinola.*) Fais que Monipodio gagne la pleine mer, et qu'il y engloutisse le navire à l'instant.

QUINOLA. — Ah çà! voyons, entendons-nous! qui de vous ou de moi perd la tête?

FONTANARES. — Obéis!

QUINOLA. — Mais, mon cher maitre...

FONTANARES. — Il y va de ta vie et de la mienne.

QUINOLA. — Obéir sans comprendre : pour une premiere fois je me risque.

(Il sort.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, moins QUINOLA.

FONTANARÈS, *à Frégose.* — Monseigneur, laissons de côté la question de priorité qui sera facilement jugée; il doit m'être permis de retirer ma tête de ce débat et vous ne sauriez me refuser le proces-verbal que voici, car il contient ma justification aupres du roi d'Espagne, notre maître.

DON RAMON. — Ainsi vous reconnaissez mes titres?...

FONTANARÈS. — Je reconnais tout ce que vous voudrez, même que 0 plus 0 est un binôme.

DON FRÉGOSE, *après s'être consulté avec le grand inquisiteur.* — Votre demande est légitime. Voici le proces-verbal en regle, nous gardons l'original.

FONTANARÈS. — J'ai donc la vie sauve. Vous tous ici présents, vous regardez don Ramon comme le véritable inventeur du navire qui vient de marcher par la vapeur en présence de deux cent mille Espagnols.

TOUS. — Oui...

(Quinola se montre.)

FONTANARES. — Eh bien! don Ramon a fait le prodige, don Ramon pourra le recommencer (*on entend un grand bruit*) : le prodige n'existe plus. Une telle puissance n'est pas sans danger, et le danger que don Ramon ne soupçonnait pas s'est déclaré pendant qu'il recueillait les récompenses. (*Cris au dehors. Tout le monde retourne au balcon voir la mer.*) Je suis vengé!

DON FRÉGOSE. — Que dira le roi!

LE GRAND INQUISITEUR. — La France est en feu, les Pays-Bas sont en pleine révolte, Calvin remue l'Europe, le roi a trop d'affaires sur les bras, pour s'occuper d'un vaisseau. La vapeur et Calvin, c'est trop à la fois. Nous échappons encore pour quelque temps à la voracité des peuples.

(Tous sortent.)

SCÈNE VI.

QUINOLA, FONTANARÈS, FAUSTINE.

FAUSTINE. — Alfonso, je vous ai fait bien du mal?

FONTANARÈS. — Marie est morte, madame : je ne sais plus ce que veulent dire les mots mal et bien.

QUINOLA. — Le voilà un homme.

FAUSTINE. — Pardonnez-moi, je me dévoue à votre nouvel avenir.

FONTANARES. — Pardon! ce mot est aussi effacé de mon cœur. Il y a des situations où le cœur se brise ou se bronze. J'avais naguère vingt-cinq ans; aujourd'hui, vous m'en avez donné cinquante. Vous m'avez fait perdre un monde, vous m'en devez un autre...

QUINOLA. — Oh! si nous tournons à la politique.

FAUSTINE. — Mon amour, Alfonso, ne vaut-il pas un monde?

FONTANARÈS. — Oui, car tu es un magnifique instrument de destruction et de ruine! Maintenant, par toi je dompterai tous ceux qui, jusqu'à présent m'ont fait obstacle : je te prends, non point pour femme, mais pour esclave, et tu me serviras.

FAUSTINE. — Aveuglément.

FONTANARES. — Mais sans espoir de retour... tu le sais, il y a du bronze là. (*Il se frappe le cœur.*) Tu m'as appris ce qu'est le monde! Oh! monde des intérêts, de la ruse, de la politique et des perfidies, à nous deux maintenant!

QUINOLA. — Monsieur!

FONTANARES. — Eh bien?

QUINOLA. — En suis-je?

FONTANARÈS. — Toi! tu es le seul pour lequel il y ait encore une place dans mon cœur. A nous trois, nous allons...

FAUSTINE. — Où?

FONTANARES. — En France.

FAUSTINE. — Partons promptement, je connais l'Espagne, et l'on doit y méditer votre mort.

QUINOLA. — Les ressources de Quinola sont au fond de l'eau, daignez excuser nos fautes, nous ferons sans doute beaucoup mieux à Paris. Décidément, je crois que l'enfer est pavé de bonnes inventions.

FIN DES RESSOURCES DE QUINOLA.

VAUTRIN

DRAME EN CINQ ACTES, ET EN PROSE.

PERSONNAGES.

JACQUES COLLIN, dit VAUTRIN.
LE DUC DE MONTSOREL.
LE MARQUIS ALBERT, son fils.
RAOUL DE FRESCAS.
CHARLES BLONDET, dit LE CHEVALIER DE SAINT-CHARLES.
FRANÇOIS CADET, dit PHILOSOPHE, cocher.
FIL-DE-SOIE, cuisinier.
BUTEUX, portier.
PHILIPPE BOULARD, dit LA FOURAILLE.
JOSEPH BONNET, valet de chambre de la duchesse de Montsorel.
LA DUCHESSE DE MONTSOREL (LOUISE DE VAUDREY).
MADEMOISELLE DE VAUDREY, sa tante.
LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL.
INÈS DE CHRISTOVAL, princesse d'Arjos.
FÉLICITÉ, femme de chambre de la duchesse de Montsorel.
UN COMMISSAIRE.
DOMESTIQUES.
GENDARMES, AGENTS, etc.

La scène se passe à Paris, en 1816, après le second retour des Bourbons.

ACTE PREMIER.

Un salon à l'hôtel de Montsorel.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL, MADEMOISELLE DE VAUDREY.

LA DUCHESSE. — Ah! vous m'avez attendue, combien vous êtes bonne!

MADEMOISELLE DE VAUDREY. — Qu'avez-vous, Louise? Depuis douze ans que nous pleurons ensemble, voici le premier moment où je vous vois joyeuse, et pour qui vous connaît il y a de quoi trembler.

LA DUCHESSE. — Il faut que cette joie s'épanche, et vous, qui avez épousé mes angoisses, pouvez seule comprendre le délire que me cause une lueur d'espérance.

MADEMOISELLE DE VAUDREY. — Seriez-vous sur les traces de votre fils?

LA DUCHESSE. — Retrouvé!

MADEMOISELLE DE VAUDREY. — Impossible! Et, s'il n'existe plus, à quelle horrible torture vous êtes-vous condamnée?

LA DUCHESSE. — Un enfant mort a une tombe dans le cœur de sa mère, mais l'enfant qu'on nous a dérobé, il y existe, ma tante.

MADEMOISELLE DE VAUDREY. — Si l'on vous entendait?

LA DUCHESSE. — Eh! que m'importe! Je commence une nouvelle vie, et me sens pleine de force pour résister à la tyrannie de M. de Montsorel.

MADEMOISELLE DE VAUDREY. — Après vingt-deux années de larmes, sur quel événement peut se fonder cette espérance?

LA DUCHESSE. — C'est plus qu'une espérance! Après la réception du roi, je suis allée chez l'ambassadeur d'Espagne, qui devait nous présenter l'une à l'autre, madame de Christoval et moi; j'ai vu là un jeune homme qui me ressemble, qui a ma voix! Comprenez-vous? Si je suis rentrée si tard, c'est que j'étais clouée dans ce salon: je n'en ai pu sortir que quand *il* est parti.

MADEMOISELLE DE VAUDREY. — Et sur ce faible indice vous vous exaltez ainsi!

LA DUCHESSE. — Pour une mère, une révélation n'est-elle pas le plus grand des témoignages? A son aspect, il m'a passé comme une flamme devant les yeux, ses regards ont ranimé ma vie, et je me suis sentie heureuse. Enfin, s'il n'était pas mon fils, ce serait une passion insensée!

MADEMOISELLE DE VAUDREY. — Vous vous serez perdue.

LA DUCHESSE. — Oui, peut-être. On a dû nous observer: une force irrésistible m'entraînait, je ne voyais que lui, je voulais qu'il me parlât, et il m'a parlé, et j'ai su son âge: il a vingt-trois ans, l'âge de Fernand!

MADEMOISELLE DE VAUDREY. — Mais le duc était là!

LA DUCHESSE. — Ai-je pu songer à mon mari? J'écoutais ce jeune homme, qui parlait à Ines. Je crois qu'ils s'aiment.

MADEMOISELLE DE VAUDREY. — Ines, la prétendue de votre fils le marquis? Et pensez-vous que le duc n'ait pas été frappé de cet accueil fait à un rival de son fils?

LA DUCHESSE. — Vous avez raison, et j'aperçois maintenant à quels dangers Fernand est exposé. Mais je ne veux pas vous retenir davantage, je vous parlerais de lui jusqu'au jour. Vous le verrez, je lui ai dit de venir à l'heure où M. de Montsorel va chez le roi, et nous le questionnerons sur son enfance.

MADEMOISELLE DE VAUDREY. — Vous ne pourrez dormir, calmez-vous, de grâce. Et d'abord renvoyons Félicité, qui n'est pas accoutumée à veiller.

(Elle sonne.)

FÉLICITÉ, *entrant*. — M. le duc rentre avec M. le marquis.

LA DUCHESSE. — Je vous ai déjà dit, Félicité, de ne jamais m'instruire de ce qui se passe chez monsieur. Allez.

MADEMOISELLE DE VAUDREY. — Je n'ose vous enlever une illusion qui vous donne tant de bonheur; mais, quand je mesure la hauteur à laquelle vous vous élevez, je crains une chute horrible: en tombant de trop haut, l'âme se brise aussi bien que le corps, et, laissez-moi vous le dire, je tremble pour vous.

LA DUCHESSE. — Vous craignez mon désespoir, et moi, je crains ma joie.

MADEMOISELLE DE VAUDREY, *regardant la duchesse sortir.* — Si elle se trompe, elle peut devenir folle.

LA DUCHESSE, *revenant.* — Ma tante, Fernand se nomme Raoul de Frescas.

SCÈNE II.

MADEMOISELLE DE VAUDREY, *seule.*

Elle ne voit pas qu'il faudrait un miracle pour qu'elle retrouvât son fils. Les mères croient toutes à des miracles. Veillons sur elle! Un regard, un mot, la perdraient; car, si elle avait raison, si Dieu lui rendait son fils, elle marcherait vers une catastrophe plus affreuse encore que la déception qu'elle s'est préparée. Pensera-t-elle à se contenir devant ses femmes?

SCÈNE III.

MADEMOISELLE DE VAUDREY, FÉLICITÉ.

MADEMOISELLE DE VAUDREY. — Déjà?

FÉLICITÉ. — Madame la duchesse avait bien hâte de me renvoyer.

MADEMOISELLE DE VAUDREY. — Ma nièce ne vous a pas donné d'ordres pour ce matin?

FÉLICITÉ. — Non, mademoiselle.

MADEMOISELLE DE VAUDREY. — Il viendra pour moi, vers midi, un jeune homme nommé M. Raoul de Frescas: il demandera peut-être la duchesse; prévenez-en Joseph, il le conduira chez moi.

SCÈNE IV.

FÉLICITÉ, *seule*

Un jeune homme pour elle? Non, non. Je me disais bien que la retraite de madame devait avoir un motif: elle est riche, elle est belle, le duc ne l'aime pas; voici la première fois qu'elle va dans le monde, un jeune homme vient le lendemain demander madame, et mademoiselle veut le recevoir! On se cache de moi: ni confidences ni profits. Si c'est là l'avenir des femmes de chambre sous ce gouvernement-ci, ma foi, je ne vois pas ce que nous pourrons faire. (*Une porte latérale s'ouvre, on voit deux hommes, la porte se referme aussitôt.*) Au reste, nous verrons le jeune homme.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

JOSEPH, VAUTRIN.

Vautrin paraît avec un surtout couleur de tan, garni de fourrures, dessous noir; il a la tenue d'un ministre diplomatique étranger en soirée.

JOSEPH. — Maudite fille! nous étions perdus.

VAUTRIN. — Tu étais perdu! Ah çà! mais tu tiens donc beaucoup à ne pas te reperdre, toi? Tu jouis donc de la paix du cœur, ici?

JOSEPH. — Ma foi, je trouve mon compte à être honnête.

VAUTRIN. — Et entends-tu bien l'honnêteté?

JOSEPH. — Mais ça et mes gages, je suis content.

VAUTRIN. — Je te vois venir, mon gaillard. Tu prends peu et souvent, tu amasses, et tu auras encore l'honnêteté de prêter à la petite semaine. Eh bien! tu ne saurais croire quel plaisir j'éprouve à voir une de mes vieilles connaissances arriver à une position honorable. Tu le peux, tu n'as que des défauts, et c'est la moitié de la vertu. Moi, j'ai eu des vices, et je les regrette... Comme ça passe! Et maintenant plus rien! il ne me reste que les dangers et la lutte Après tout, c'est la vie d'un Indien entouré d'ennemis, et je défends mes cheveux.

JOSEPH. — Et les miens?

VAUTRIN. — Les tiens!... ah! c'est vrai. Quoi qu'il arrive ici, tu as la parole de Jacques Collin de n'être jamais compromis; mais tu m'obéiras en tout!

JOSEPH. — En tout!... Cependant...

VAUTRIN. — On connaît son Code. S'il y a quelque méchante besogne, j'aurai mes fidèles, mes vieux. Es-tu depuis longtemps ici?

JOSEPH. — Madame la duchesse m'a pris pour valet de chambre en allant à Gand, et j'ai la confiance de ces dames.

VAUTRIN. — Ça me va! J'ai besoin de quelques notes sur les Montsorel. Que sais-tu?

JOSEPH. — Rien.

VAUTRIN. — La confiance des grands ne va jamais plus loin. Qu'as-tu découvert?

JOSEPH. — Rien.

VAUTRIN, *à part.* — Il devient aussi par trop honnête homme. Peut-être croit-il ne rien savoir? Quand on cause pendant cinq minutes avec un homme, on en tire toujours quelque chose. (*Haut.*) Où sommes-nous ici?

JOSEPH. — Chez madame la duchesse, et voici ses appartements: ceux de M. le duc sont ici au-dessous; la chambre de leur fils unique, le marquis, est au-dessus, et donne sur la cour.

VAUTRIN. — Je t'ai demandé les empreintes de toutes les serrures du cabinet de M le duc, où sont-elles?

JOSEPH, *avec hésitation.* — Les voici.

VAUTRIN. — Toutes les fois que je voudrai venir ici, tu trouveras une croix faite à la craie sur la petite porte du jardin: tu iras l'examiner tous les soirs. On est vertueux ici, les gonds de cette porte sont bien rouillés; mais Louis XVIII ne peut pas être Louis XV. Adieu, mon garçon; je viendrai la nuit prochaine. (*A part.*) Il faut aller rejoindre mes gens à l'hôtel de Christoval.

JOSEPH, *à part.* — Depuis que ce diable d'homme m'a retrouvé, je suis dans des transes...

VAUTRIN, *revenant.* — Le duc ne vit donc pas avec sa femme?

JOSEPH. — Brouillés depuis vingt ans.

VAUTRIN. — Et pourquoi?

JOSEPH. — Leur fils lui-même ne le sait pas.

VAUTRIN. — Et ton prédécesseur, pourquoi fut-il renvoyé?

JOSEPH. — Je ne sais, je ne l'ai pas connu. Ils n'ont monté leur maison que depuis le second retour du roi.

VAUTRIN. — Voici les avantages de la société nouvelle: il n'y a plus de liens entre les maîtres et les domestiques; plus d'attachement, par conséquent, plus de trahisons possibles. (*A Joseph.*) Se dit-on des mots piquants à table?

JOSEPH. — Jamais rien devant les gens.

VAUTRIN. — Que pensez-vous d'eux, à l'office, entre vous?

JOSEPH. — La duchesse est une sainte.

VAUTRIN. — Pauvre femme! Et le duc?

JOSEPH. — Un égoïste.

VAUTRIN. — Oui, un homme d'Etat. (*A part.*) Il doit avoir des secrets, nous verrons dans son jeu. Tout grand seigneur a de petites passions par lesquelles on le mène; et, si je le tiens une fois, il faudra bien que son fils... (*A Joseph.*) Que dit-on du mariage du marquis de Montsorel avec Inès de Christoval?

JOSEPH. — Pas un mot. La duchesse semble s'y intéresser fort peu.

VAUTRIN. — Elle n'a qu'un fils! Ceci n'est pas naturel.

JOSEPH. — Entre nous, je crois qu'elle n'aime pas son fils.

VAUTRIN. — Il a fallu t'arracher cette parole du gosier comme on tire le bouchon d'une bouteille de vin de Bordeaux! Il y a donc un secret dans cette maison? Une mère, une duchesse de Montsorel, qui n'aime pas son fils, un fils unique! Quel est son confesseur?

JOSEPH. — Elle fait toutes ses dévotions en secret.

VAUTRIN. — Bien! je saurai tout: les secrets sont comme les jeunes filles, plus on les garde, mieux on les trouve. Je mettrai deux de mes drôles de planton à Saint-Thomas d Aquin; ils ne feront pas leur salut, mais... ils feront autre chose. Adieu.

SCÈNE VI.

JOSEPH, *seul.*

Voilà un vieil ami, c'est bien ce qu'il y a de pis au monde... il me fera perdre ma place. Ah! si je n'avais pas peur d'être empoisonné comme un chien par Jacques Collin, qui le ferait je dirais tout au duc: mais dans ce bas monde chacun son écot! je ne veux payer pour personne. Que le duc s'arrange avec Jacques, je vais me coucher. Du bruit! la duchesse se leve; que veut-elle?... Tachons d'écouter.

SCÈNE VII.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL, *seule.*

Où cacher l'acte de naissance de mon fils? . (*Elle lit.*) « Valence.. juillet 1793... » Ville de malheur pour moi! Fernand est bien né sept mois après mon mariage, par une de ces fatalités qui justifient d'infâmes accusations! Je vais prier ma tante de garder cet acte sur elle jusqu'à ce que je le dépose en lieu de sûreté. Chez moi, le duc ferait tout fouiller en mon absence, il dispose de la police à son gré. On n'a rien à refuser à un homme en faveur. Si Joseph me voyait à cette heure allant chez mademoiselle de Vaudrey, tout l'hôtel en causerait. Ah! seule au monde, seule contre tous, toujours prisonnière chez moi!

SCÈNE VIII.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL, MADEMOISELLE DE VAUDREY.

LA DUCHESSE. — Il ne vous est donc pas plus possible qu'à moi de dormir?

MADEMOISELLE DE VAUDREY. — Louise! mon enfant, si je reviens, c'est pour dissiper un rêve dont le réveil sera funeste. Je regarde comme un devoir de vous arracher à des pensées folles. Plus j'ai réfléchi à ce que vous m'avez dit, plus vous avez excité ma compassion. Je dois vous dire une cruelle vérité: le duc a certainement jeté Fernand dans une situation si précaire, qu'il lui est impossible de se retrouver dans le monde où vous êtes. Le jeune homme que vous avez vu n'est point votre fils

LA DUCHESSE. — Ah! vous ne connaissez pas Fernand! Moi, je le connais: en quelque lieu qu'il soit, sa vie agite ma vie. Je l'ai vu mille fois...

MADEMOISELLE DE VAUDREY. — En rêve.

LA DUCHESSE. — Fernand a dans les veines le sang des Montsorel et des Vaudrey. La place qu'il aurait tenue de sa naissance, il a su la conquérir: partout où il se trouve, on la lui cede S'il a commencé par être soldat, il est aujourd'hui colonel. Mon fils est fier, il est beau, on l'aime! Je suis sûre, moi, qu'il est aimé Ne me dites pas non, ma tante, Fernand existe; autrement le duc aurait manqué à sa foi de gentilhomme, et il met à un trop haut prix les vertus de sa race pour les démentir.

MADEMOISELLE DE VAUDREY. — L'honneur et la vengeance du mari ne lui étaient-ils pas plus chers que la loyauté du gentilhomme?

LA DUCHESSE. — Ah! vous me glacez.

MADEMOISELLE DE VAUDREY. — Louise, vous le savez, l'orgueil de leur race est héréditaire chez les Montsorel comme l'esprit chez les Mortemart.

LA DUCHESSE. — Je ne le sais que trop! Le doute sur la légitimité de ses enfants l'a rendu fou.

MADEMOISELLE DE VAUDREY. — Non, le duc a le cœur ardent et la tête froide: en ce qui touche les sentiments par lesquels ils vivent, les hommes de cette trempe vont vite dans l'exécution de ce qu'ils ont conçu.

LA DUCHESSE. — Mais, ma tante, vous savez pourtant à quel prix il m'a vendu la vie de Fernand! ne l'ai-je pas assez chèrement payée pour n'avoir aucune crainte sur ses jours! Persister à soutenir que je n'étais pas coupable, c'était le vouer à une mort certaine: j'ai livré mon honneur pour sauver mon fils. Toutes les mères en eussent fait autant! Vous gardiez ici mes biens, j'étais seule en pays étranger, en proie à la faiblesse, à la fièvre, sans conseils, j'ai perdu la tête, car, depuis, je me suis dit qu'il n'aurait pas exécuté ses menaces. En faisant un pareil sacrifice, je savais que Fernand serait pauvre et abandonné, sans nom, dans un pays inconnu, mais je savais aussi qu'il vivrait, et qu'un jour je le retrouverais, dussé-je pour cela remuer le monde entier! J'étais si joyeuse en rentrant, que j'ai oublié de vous donner l'acte de naissance de Fernand, que l'ambassadrice d'Espagne m'a enfin obtenu: portez-le sur vous jusqu'à ce qu'il soit entre les mains de notre directeur.

MADEMOISELLE DE VAUDREY. — Le duc doit savoir déjà les démarches que vous avez faites, et malheur à votre fils ! Depuis son retour, il s'est mis à travailler, il travaille encore.

LA DUCHESSE. — Si je secoue l'opprobre dont il a essayé de me couvrir, si je renonce à pleurer dans le silence, ne croyez pas que rien puisse me faire plier. Je ne suis plus en Espagne ni en Angleterre, livrée à un diplomate rusé comme un tigre, qui, pendant toute l'émigration, a guetté mes regards, mes gestes, mes paroles et mon silence, qui lisait ma pensée jusque dans les derniers replis de mon cœur ; qui m'entourait de son invisible espionnage comme d'un réseau de fer ; qui avait fait de chacun de mes domestiques un geôlier incorruptible, et qui me tenait prisonnière dans la plus horrible de toutes les prisons, une maison ouverte ! Je suis en France, je vous ai retrouvée, j'ai ma charge à la cour, j'y puis parler : je saurai ce qu'est devenu le vicomte de Langeac, je prouverai que, depuis le 10 août, il ne nous a pas été possible de nous voir, je dirai au roi le crime commis par un père sur l'héritier de deux grandes maisons. Je suis femme, je suis duchesse de Montsorel, je suis mère ! nous sommes riches, nous avons un vertueux prêtre pour conseil et le bon droit pour nous, et si j'ai demandé l'acte de naissance de mon fils...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LE DUC.

Il est entré lentement pendant que la duchesse prononçait les dernières paroles.

LE DUC. — C'est pour me le remettre, madame.

LA DUCHESSE. — Depuis quand, monsieur, entrez-vous chez moi sans vous faire annoncer et sans ma permission !

LE DUC. — Depuis que vous manquez à nos conventions. Madame, vous aviez juré de ne faire aucune démarche pour retrouver ce... votre fils... A cette condition seulement, j'ai promis de le laisser vivre.

LA DUCHESSE. — Et n'y a-t-il pas plus d'honneur à trahir un pareil serment qu'à tenir tous les autres ?

LE DUC. — Nous sommes dès lors déliés tous deux de nos engagements.

LA DUCHESSE. — Avez-vous respecté les vôtres jusqu'à ce jour ?

LE DUC. — Oui, madame.

LA DUCHESSE. — Vous l'entendez, ma tante, et vous témoignerez de ceci.

MADEMOISELLE DE VAUDREY. — Mais, monsieur, n'avez-vous jamais pensé que Louise est innocente ?

LE DUC. — Mademoiselle de Vaudrey, vous devez le croire, vous ! Et que ne donnerais-je pas pour avoir cette opinion ? Madame a eu vingt ans pour me prouver son innocence.

LA DUCHESSE. — Depuis vingt ans, vous frappez sur mon cœur, sans pitié, sans relâche. Vous n'étiez pas un juge, vous êtes un bourreau.

LE DUC. — Madame, si vous ne me remettez pas cet acte, votre Fernand aura tout à craindre. A peine rentrée en France, vous vous êtes procuré cette pièce, vous voulez vous en faire une arme contre moi. Vous voulez donner à votre fils un nom et une fortune qui ne lui appartiennent pas ; vous voulez le faire entrer dans une famille où la race a été conservée pure jusqu'à moi par des femmes sans tache, une famille qui ne compte pas une mésalliance...

LA DUCHESSE. — Et que votre fils Albert continuera dignement.

LE DUC. — Impudente ! vous excitez de terribles souvenirs. Et ce dernier mot me dit assez que vous ne reculerez pas devant un scandale qui nous couvrira tous de honte. Irons-nous dérouler devant les tribunaux un passé qui ne me laisse pas sans reproche, mais où vous êtes infâme ? (*Il se tourne vers mademoiselle de Vaudrey.*) Elle ne vous a sans doute pas tout dit, ma tante ! Elle aimait le vicomte de Langeac, je le savais, je respectais cet amour, j'étais si jeune ! Le vicomte vint à moi : sans espoir de fortune, le dernier des enfants de sa maison, il prétendit renoncer à Louise de Vaudrey pour elle-même. Confiant dans leur mutuelle noblesse, je l'accepte pure de ses mains. Ah ! j'aurais donné ma vie pour lui, je l'ai prouvé. Le misérable fait au 10 août des prodiges de valeur qui le signalent à la rage du peuple ; je le confie à l'un de ses gens, il est découvert, mis à l'Abbaye. Quand je le sais là, tout l'or destiné à notre fuite, je le donne à ce Boulard, que je décide à se mêler aux septembriseurs pour arracher le vicomte à la mort, je le sauve ! (*A madame de Montsorel.*) Et il a bien payé sa dette, n'est-ce pas, madame ? Jeune, ivre d'amour, violent, je n'ai pas écrasé cet enfant ! Vous me récompensez aujourd'hui de ma pitié comme votre amant m'a récompensé de ma confiance ! Eh bien ! voici les choses au point où elles en étaient, il y a vingt ans — moins la pitié. Et je vous dirai comme autrefois : Oubliez votre fils, il vivra.

MADEMOISELLE DE VAUDREY. — Et ses souffrances pendant vingt ans, ne les comptez-vous pour rien ?

LE DUC. — La grandeur du repentir accuse la grandeur de la faute.

LA DUCHESSE. — Ah ! si vous prenez mes douleurs pour des remords, je vous crierai pour la seconde fois : Je suis innocente ! Non, monsieur, Langeac n'a pas trahi votre confiance ; il n'allait pas mourir seulement pour son roi, et depuis le jour fatal où il me fit ses adieux en renonçant à moi, je ne l'ai jamais revu.

LE DUC. — Vous avez acheté la vie de votre fils en me disant le contraire.

LA DUCHESSE. — Un marché conseillé par la terreur peut-il compter pour un aveu ?

LE DUC. — Me donnez-vous cet acte de naissance ?

LA DUCHESSE. — Je ne l'ai plus.

LE DUC. — Je ne réponds plus de votre fils, madame.

LA DUCHESSE. — Avez-vous bien pesé cette menace ?

LE DUC. — Vous devez me connaître.

LA DUCHESSE. — Mais vous ne me connaissez pas, vous ! Vous ne répondez plus de mon fils ? eh bien ! prenez garde au vôtre. Albert me répond des jours de Fernand. Si vous surveillez mes démarches, je ferai surveiller les vôtres ; si vous avez la police du royaume, moi, j'aurai mon adresse et le secours de Dieu ! Si vous portez un coup à Fernand, craignez pour Albert. Blessure pour blessure ! Allez !

LE DUC. — Vous êtes chez vous, madame, je me suis oublié. Daignez m'excuser, j'ai tort.

LA DUCHESSE. — Vous êtes plus gentilhomme que votre fils ; quand il s'emporte, il ne s'excuse pas, lui !

LE DUC, *à part.* — Sa résignation jusqu'à ce jour était-elle de la ruse ? Attendait-on le moment actuel ? Oh ! des femmes conseillées par des bigots font des chemins sous terre comme le feu des volcans ; on ne s'en aperçoit que quand il éclate. Elle a mon secret, je ne tiens plus son enfant, je puis être vaincu.

(Il sort.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, excepté LE DUC.

MADEMOISELLE DE VAUDREY. — Louise, vous aimez l'enfant que vous n'avez jamais vu, vous haïssez celui qui est sous vos yeux. Ah ! vous me direz vos raisons de haine contre Albert, à moins que vous ne teniez plus à mon estime ni à ma tendresse.

LA DUCHESSE. — Pas un mot de plus à ce sujet.

MADEMOISELLE DE VAUDREY. — Le calme de votre mari, quand vous manifestiez votre aversion pour votre fils, est étrange.

LA DUCHESSE. — Il y est habitué.

MADEMOISELLE DE VAUDREY. — Vous ne pouvez être mauvaise mère ?

LA DUCHESSE. — Mauvaise mère ? non. (*Elle réfléchit.*) Je ne puis me résoudre à perdre votre affection. (*Elle l'attire à elle.*) Albert n'est pas mon fils.

MADEMOISELLE DE VAUDREY. — Un étranger a usurpé la place, le nom, le titre, les biens du véritable enfant ?

LA DUCHESSE. — Étranger, non. C'est son fils. Après la fatale nuit où Fernand me fut enlevé, il y eut, entre le duc et moi une séparation éternelle. La femme était aussi cruellement outragée que la mère. Mais il me vendit encore ma tranquillité.

MADEMOISELLE DE VAUDREY. — Je n'ose comprendre.

LA DUCHESSE. — Je me suis prêtée à donner comme de moi cet Albert, l'enfant d'une courtisane espagnole. Le duc voulait un héritier. A travers les secousses que la Révolution française causait à l'Espagne, cette supercherie n'a jamais été soupçonnée. Et vous ne voulez pas que tout mon sang bouillonne à la vue du fils de l'étrangère qui occupe la place de l'enfant légitime !

MADEMOISELLE DE VAUDREY. — Voilà que j'embrasse vos espérances. Ah ! je voudrais que vous eussiez raison, et que ce jeune homme fût votre fils. Eh bien ! qu'avez-vous ?

LA DUCHESSE. — Mais il est perdu, je l'ai signalé à son père, qui va le... Oh ! mais que faisons-nous donc là ? Je veux savoir où il demeure, aller lui dire de ne pas venir demain matin ici.

MADEMOISELLE DE VAUDREY. — Sortir à cette heure, Louise, êtes-vous folle ?

LA DUCHESSE. — Venez ! car il faut le sauver à tout prix.

MADEMOISELLE DE VAUDREY. — Qu'allez-vous faire ?

LA DUCHESSE. — Aucune de nous deux ne pourra sortir demain sans être observée. Allons devancer le duc en achetant avant lui ma femme de chambre.

MADEMOISELLE DE VAUDREY. — Ah ! Louise ! allez-vous employer de tels moyens ?

LA DUCHESSE. — Si Raoul est l'enfant désavoué par son père, l'enfant que je pleure depuis vingt-deux ans, on verra ce que peut une femme, une mère injustement accusée.

ACTE DEUXIÈME.

Même décoration que dans l'acte précédent.

SCÈNE PREMIÈRE.

JOSEPH, LE DUC.

Joseph achève de faire le salon.

JOSEPH, *à part.* — Couché si tard, levé si matin, et déjà chez madame : il y a quelque chose. Ce diable de Jacques aurait-il raison ?

LE DUC. — Joseph, je ne suis visible que pour une seule personne ; si elle se présente, vous l'introduirez ici. C'est un M. de Saint-Charles. Sachez si madame peut me recevoir. (*Joseph sort.*) Ce réveil d'une maternité que je croyais éteinte m'a surpris sans défense. Il faut que cette lutte encore secrète soit promptement étouffée. La résignation de Louise rendait notre vie supportable ; mais elle est odieuse avec de pareils débats. En pays étranger, je pouvais dominer ma femme, ici ma seule force est dans l'adresse et dans le concours du pouvoir. J'irai tout dire au roi, je soumettrai ma conduite à son jugement, et madame de Montsorel sera forcée de lui obéir. J'attendrai cependant encore. L'agent qu'on va m'envoyer pourra, s'il est habile, découvrir en peu de temps les raisons de cette révolte : je saurai si madame de Montsorel est seulement la dupe d'une ressemblance, ou si elle a revu son fils après me l'avoir soustrait et s'être jouée de moi depuis douze ans. Je me suis emporté cette nuit. Si je reste tranquille, elle sera sans défiance et livrera ses secrets.

JOSEPH, *rentrant.* — Madame la duchesse n'a pas encore sonné.

LE DUC. — C'est bien.

SCÈNE II.

JOSEPH, LE DUC, FÉLICITÉ.

Le duc examine par contenance ce qu'il y a sur la table et trouve une lettre dans un livre.

LE DUC. — « A mademoiselle Inès de Christoval. » (*Il se lève.*) Pourquoi ma femme a-t-elle caché une lettre si peu importante ? Elle est sans doute écrite depuis notre querelle. Y serait-il question de ce Raoul ? Cette lettre ne doit pas aller à l'hôtel de Christoval.

FÉLICITÉ, *cherchant la lettre dans le livre.* — Où donc est la lettre de madame ? l'aurait-elle oubliée ?

LE DUC. — Ne cherchez-vous pas une lettre ?

FÉLICITÉ. — Ah ! — Oui, monsieur le duc.

LE DUC. — N'est-ce pas celle-ci ?

FÉLICITÉ. — Précisément.

LE DUC. — Il est bien étonnant que vous sortiez au moment où madame doit avoir besoin de vous ; elle va se lever.

FÉLICITÉ. — Madame la duchesse a Thérèse ; et d'ailleurs, je sors par son ordre.

LE DUC. — Oh ! c'est bien, vous n'avez pas de comptes à me rendre.

SCÈNE III.

LE DUC, JOSEPH, SAINT-CHARLES, FÉLICITÉ.

Joseph et Saint-Charles arrivent par la porte du fond en s'étudiant attentivement.

JOSEPH, *à part.* — Le regard de cet homme est bien malsain pour moi. (*Au duc.*) M. le chevalier de Saint-Charles.

(Le duc fait signe que Saint-Charles peut approcher, et l'examine.)

SAINT-CHARLES *lui remet une lettre, à part.* — A-t-il eu connaissance de mes antécédents, ou veut-il seulement se servir de Saint-Charles ?

LE DUC. — Mon cher...

SAINT-CHARLES, *à part.* — Je ne suis que Saint-Charles.

LE DUC. — On vous recommande à moi comme un homme dont l'habileté, sur un théâtre plus élevé, devrait s'appeler du génie.

SAINT-CHARLES. — Que monsieur le duc daigne m'offrir une occasion, et je ne démentirai pas ce qu'une telle parole a de flatteur pour moi.

LE DUC. — A l'instant même.

SAINT-CHARLES. — Que m'ordonnez-vous ?

LE DUC. — Vous voyez cette fille, elle va sortir, je ne veux pas l'en empêcher ; elle ne doit pourtant pas franchir la porte de mon hôtel jusqu'à nouvel ordre. (*Appelant.*) Félicité !

FÉLICITÉ. — Monsieur le duc !

(Le duc lui remet la lettre ; elle sort.)

SAINT-CHARLES, *à Joseph.* — Je te connais, je sais tout : que cette fille reste à l'hôtel avec la lettre, je ne te connaîtrai plus, je ne saurai rien, et te laisse dans cette maison si tu t'y comportes bien.

JOSEPH, *à part.* — Lui d'un côté, Jacques Collin de l'autre, tâchons de les servir tous deux honnêtement.

(Joseph sort, courant après Félicité.)

SCÈNE IV.

LE DUC, SAINT-CHARLES.

SAINT-CHARLES. — C'est fait, monsieur le duc. Désirez-vous savoir ce que contient la lettre ?

LE DUC. — Mais, mon cher, vous exercez une puissance terrible et miraculeuse.

SAINT-CHARLES. — Vous nous remettez un pouvoir absolu, nous en usons avec adresse.

LE DUC. — Et si vous en abusez ?

SAINT-CHARLES. — Impossible : on nous briserait.

LE DUC. — Comment des hommes doués de facultés si précieuses les exercent-ils dans une pareille sphère ?

SAINT-CHARLES. — Tout s'oppose à ce que nous en sortions : nous protégeons nos protecteurs, on nous avoue trop de secrets honorables, et l'on nous en cache trop de honteux pour qu'on nous aime ; nous rendons de tels services, qu'on ne peut s'acquitter qu'en nous méprisant. On veut d'abord que pour nous les choses ne soient que des mots : ainsi la délicatesse est une niaiserie, l'honneur une convention, la traîtrise diplomatie. Nous sommes des gens de confiance, et cependant l'on nous donne beaucoup à deviner. Penser et agir, déchiffrer le passé dans le présent, ordonner l'avenir dans les plus petites choses, comme je viens de le faire, voilà notre programme, il épouvanterait un homme de talent. Le but une fois atteint, les mots redeviennent des choses, monsieur le duc, et l'on commence à soupçonner que nous pourrions bien être infâmes.

LE DUC. — Tout ceci, mon cher, peut ne pas manquer de justesse ; mais vous n'espérez pas, je crois, faire changer l'opinion du monde ni la mienne ?

SAINT-CHARLES. — Je serais un grand sot, monsieur le duc. Ce n'est pas l'opinion d'autrui, c'est ma position que je voudrais faire changer.

LE DUC. — Et, selon vous, la chose serait très-facile ?

SAINT-CHARLES. — Pourquoi pas, monseigneur ? Au lieu de surprendre des secrets de famille, qu'on me fasse espionner des cabinets ; au lieu de surveiller des gens flétris, qu'on me livre les plus rusés diplomates ; au lieu de servir de mesquines passions, laissez-moi servir le gouvernement : je serais heureux alors de cette part obscure dans une œuvre éclatante... Et quel serviteur dévoué vous auriez, monsieur le duc !

LE DUC. — Je suis vraiment désespéré, mon cher, d'employer de si grands talents dans un cercle si étroit, mais je saurai vous y juger, et plus tard nous verrons.

SAINT-CHARLES, *à part.* — Ah ! nous verrons ? — c'est tout vu.

LE DUC. — Je veux marier mon fils ..

SAINT-CHARLES. — A mademoiselle Inès de Christoval, princesse d'Arjos, beau mariage ! Le père a fait la faute de servir Joseph Buonaparte, il est banni par le roi Ferdinand, serait-il pour quelque chose dans la révolution du Mexique ?

LE DUC. — Madame de Christoval et sa fille reçoivent un aventurier qui a nom...

SAINT-CHARLES. — Raoul de Frescas.

LE DUC. — Je n'ai donc rien à vous apprendre.

SAINT-CHARLES. — Si monsieur le duc le désire, je ne saurai rien.

LE DUC. — Parlez, au contraire, afin que je sache quels sont les secrets que vous nous permettez d'avoir.

SAINT-CHARLES. — Convenons d'une chose, monsieur le duc : quand ma franchise vous déplaira, appelez-moi chevalier, je rentrerai dans l'humble rôle d'observateur payé.

LE DUC. — Continuez, mon cher. (*A part.*) Ces gens-là sont bien amusants !

SAINT-CHARLES. — M. de Frescas ne sera un aventurier que le jour où il ne pourra plus mener le train d'un homme qui a cent mille livres de rente.

LE DUC. — Quel qu'il soit, il faut que vous perciez le mystère dont il s'enveloppe.

SAINT-CHARLES. — Ce que demande monsieur le duc est chose difficile. Nous sommes obligés à beaucoup de circonspection avec les étrangers, ils sont les maîtres, ils nous ont bouleversé notre Paris.

LE DUC. — Ah ! quelle plaie !

SAINT-CHARLES. — Monsieur le duc serait de l'opposition ?

LE DUC. — J'aurais voulu ramener le roi sans son cortége, voilà tout.

SAINT-CHARLES. — Le roi n'est parti, monsieur le duc, que parce qu'on a désorganisé la magnifique police astale que créée par Buonaparte ! On veut la faire aujourd'hui avec des gens comme il faut, c'est à donner sa démission. Entravés par la police militaire de l'invasion, nous n'osons arrêter personne, dans la crainte de mettre la main sur quelque prince en bonne fortune ou sur quelque margrave qui a trop dîné. Mais pour vous, monsieur le duc, on fera l'impossible. Ce jeune homme a-t-il des vices ? Joue-t-il ?

LE DUC. — Oui, dans le monde.

SAINT-CHARLES. — Loyalement ?

LE DUC. — Monsieur le chevalier..

SAINT-CHARLES. — Ce jeune homme doit être bien riche.

LE DUC. — Prenez vous-même vos informations.

SAINT-CHARLES. — Pardon, monsieur le duc ; mais, sans les passions, nous ne pourrions pas savoir grand'chose. Monsieur le duc serait il assez bon pour me dire si ce jeune homme aime sincèrement mademoiselle de Christoval ?

LE DUC. — Une princesse ! une héritière ! Vous m'inquiétez, mon cher.

SAINT-CHARLES. — Monsieur le duc ne m'a-t-il pas dit que c'était un jeune homme ? D'ailleurs l'amour feint est plus parfait que l'amour véritable : voilà pourquoi tant de femmes s'y trompent ! Il a dû rompre alors avec quelques maîtresses, et délier le cœur, c'est déchaîner la langue.

LE DUC. — Prenez garde ! votre mission n'est pas ordinaire, n'y mêlez point de femmes : une indiscrétion vous aliénerait ma bienveillance, car tout ce qui regarde M. de Frescas doit mourir entre vous et moi. Le secret que je vous demande est absolu, il comprend ceux que vous employez et ceux qui vous emploient. Enfin, vous seriez perdu si madame de Montsorel pouvait soupçonner une seule de vos démarches.

SAINT-CHARLES. — Madame de Montsorel s'intéresse donc à ce jeune homme ? Dois-je la surveiller, car cette fille est sa femme de chambre.

LE DUC. — Monsieur le chevalier de Saint-Charles, l'ordonner est indigne de moi, le demander est bien peu digne de vous.

SAINT-CHARLES. — Monsieur le duc, nous nous comprenons parfaitement. Quel est maintenant l'objet principal de mes recherches?

LE DUC. — Sachez si Raoul de Frescas est le vrai nom de ce jeune homme ; sachez le lieu de sa naissance, fouillez toute sa vie, et tenez tout ceci pour un secret d'État.

SAINT-CHARLES. — Je ne vous demande que jusqu'à demain, monseigneur.

LE DUC. — C'est peu de temps.

SAINT-CHARLES. — Non, monsieur le duc, c'est beaucoup d'argent.

LE DUC. — Ne croyez pas que je désire savoir des choses mauvaises ; votre habitude, à vous autres, est de servir les passions au lieu de les éclairer, vous aimez mieux inventer que de n'avoir rien à dire. Je serais enchanté d'apprendre que ce jeune homme a une famille...

(Le marquis entre, voit son père occupé, et fait une démonstration pour sortir ; le duc l'invite à rester.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE MARQUIS.

LE DUC, *continuant* — Si M. de Frescas est gentilhomme, si la princesse d'Arjos le préfère décidément à mon fils, le marquis se retirera.

LE MARQUIS. — Mais j'aime Inès, mon père.

LE DUC, *à Saint-Charles.* — Adieu, mon cher.

SAINT-CHARLES, *à part.* — Il ne s'intéresse pas au mariage de son fils, il ne peut plus être jaloux de sa femme ; il y a quelque chose de bien grave : ou je suis perdu, ou ma fortune est refaite.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

LE DUC, LE MARQUIS.

LE DUC. — Épouser une femme qui ne nous aime pas est une faute, Albert, que, moi vivant, vous ne commettrez jamais.

LE MARQUIS. — Mais rien ne dit encore, mon père, qu'Inès repousse mes vœux ; et d'ailleurs, une fois qu'elle sera ma femme, m'en faire aimer est mon affaire, et, sans trop de vanité, je puis croire que je réussirai.

LE DUC. — Laissez-moi vous dire, mon fils, que ces opinions de mousquetaire sont ici tout à fait déplacées.

LE MARQUIS. — En toute autre chose, mon père, vos paroles seraient des arrêts pour moi, mais chaque époque a son art d'aimer... Je vous en conjure, hâtez mon mariage. Inès est volontaire comme une fille unique, et la complaisance avec laquelle elle accueille l'amour d'un aventurier doit vous inquiéter. En vérité, vous êtes ce matin d'une froideur inconcevable. Mettez à part mon amour pour Inès, puis-je rencontrer mieux ? Je serai, comme vous l'êtes, grand d'Espagne, et de plus je serai prince. En seriez-vous donc fâché, mon père?



Je l'ai demandé les empreintes de toutes les serrures. — PAGE 93.

LE DUC. — Le sang de sa mère reparaîtra donc toujours! Oh! Louise a bien su deviner où je suis blessé! (*Haut.*) Songez, monsieur, qu'il n'y a rien au-dessus du glorieux titre de duc de Montsorel.

LE MARQUIS. — Vous aurais-je offensé?

LE DUC. — Assez! Vous oubliez que j'ai ménagé ce mariage dès mon séjour en Espagne. D'ailleurs, madame de Christoval ne peut pas marier Inès sans le consentement du père. Le Mexique vient de proclamer son indépendance, et cette révolution explique assez le retard de la réponse.

LE MARQUIS. — Eh bien! mon père, vos projets seront déjoués Vous n'avez donc pas vu hier ce qui s'est passé chez l'ambassadeur d'Espagne? Ma mère y a protégé visiblement ce Raoul de Frescas. Inès lui en a su gré. Savez-vous la pensée longtemps contenue en moi qui s'est fait jour alors? c'est que ma mère me hait! Et, je ne puis le dire qu'à vous, mon père, à vous que j'aime, j'ai peur qu'il n'y ait rien là pour elle.

LE DUC. — Je recueille donc ce que j'ai semé : on se devine pour la haine aussi bien que pour l'amour! (*Au marquis.*) Mon fils, vous ne devez pas juger votre mère, vous ne pouvez pas la comprendre. Elle a vu chez moi pour vous une tendresse aveugle, elle tâche d'y remédier par sa sévérité. Que je n'entende pas une seconde fois semblables paroles, et brisons là! Vous êtes aujourd'hui de service au château, allez-y promptement : j'obtiendrai une permission pour ce soir, et vous serez libre d'aller au bal retrouver la princesse d'Arjos.

LE MARQUIS. — Avant de partir, ne puis-je voir ma mère, pour la supplier de prendre mes intérêts auprès d'Inès, qui doit la venir voir ce matin?

LE DUC. — Demandez si elle est visible, je l'attends moi même. (*Le marquis sort.*) Tout m'accable à la fois; hier l'ambassadeur me demande où est mort mon premier fils; cette nuit, sa mère croit l'avoir retrouvé; ce matin, le fils de Juana Mendès me blesse encore! Ah! d'instinct la princesse le devine. Les lois ne peuvent jamais être impunément violées, la nature n'est pas moins impitoyable que le monde. Serai-je assez fort, même avec l'appui du roi, pour conduire les événements?

SCÈNE VII.

LE MARQUIS, LA DUCHESSE DE MONTSOREL, LE DUC.

LA DUCHESSE. — Des excuses! Mais, Albert, je suis trop heureuse Quelle surprise! vous venez embrasser votre mère avant d'aller au château, uniquement par tendresse Ah! si jamais une mère pouvait douter de son fils, cet élan, auquel vous ne m'avez pas habituée, dissiperait toute crainte, et je vous en remercie, Albert. Enfin, nous nous comprenons.

LE MARQUIS. — Ma mère, je suis heureux de ce mot-là, si je paraissais manquer à un devoir, ce n'était pas oubli, mais la crainte de vous déplaire.

LA DUCHESSE, *apercevant le duc.* — Eh quoi! vous aussi, monsieur le duc, comme votre fils, vous vous êtes empressé... Mais c'est une fête aujourd'hui que mon lever!

LE DUC. — Et que vous aurez tous les jours.

LA DUCHESSE, *au duc.* — Ah! je comprends! (*Au marquis.*) Adieu! le roi devient sévère pour sa maison rouge, je serais désespérée d'être la cause d'une réprimande.

LE DUC. — Pourquoi le renvoyer? Inès va venir.

LA DUCHESSE. — Je ne le pense pas, je viens de lui écrire.



Ah çà! vous faites la noce ici depuis six mois. — PAGE 101.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, JOSEPH.

JOSEPH, *annonçant.* — Madame la duchesse de Christoval et la princesse d'Arjos.

LA DUCHESSE, *à part.* — Quelle affreuse contrariété!

LE DUC, *à son fils.* — Reste, je prends tout sur moi. Nous sommes joués.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL, LA PRINCESSE D'ARJOS.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL. — Ah! madame, c'est bien gracieux à vous de m'avoir devancée.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL. — Je suis venue ainsi pour qu'il ne soit jamais question d'étiquette entre nous

LA DUCHESSE DE MONTSOREL, *à Inès.* — Vous n'avez pas lu cette lettre?

INÈS. — Une de vos femmes me la remet à l'instant.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL, *à part.* — Ainsi, Raoul peut venir.

LE DUC, *à la duchesse de Christoval, la conduisant au canapé.*

— Nous est-il permis de voir dans cette visite sans cérémonie un commencement à notre intimité de famille ?

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL. — Ne donnons pas tant d'importance à ce que je regarde comme un plaisir

LE MARQUIS. — Vous craignez donc bien, madame, d'encourager mes espérances ! N'ai-je donc pas été assez malheureux hier ? Mademoiselle ne m'a rien accordé, pas même un regard.

INÈS. — Je ne pensais pas, monsieur, avoir le plaisir de vous rencontrer si tôt, je vous croyais de service ; je suis tout heureuse de me justifier : je ne vous ai aperçu qu'en sortant du bal, et mon excuse (*elle montre la duchesse de Montsorel*), la voici.

LE MARQUIS. — Vous avez deux excuses, mademoiselle, et je vous sais un gré infini de ne parler que de ma mère.

LE DUC. — Mademoiselle, ne voyez dans ce reproche qu'une excessive modestie. Albert a des craintes comme si M. de Frescas devait lui en inspirer ! A son âge, la passion est une fée qui grandit des riens. Mais ni votre mère, ni vous, mademoiselle, vous ne pouvez prendre au sérieux un jeune homme dont le nom est problématique et qui se tait si soigneusement sur sa famille.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL, *à la duchesse de Christoval.*—Ignorez-vous également le lieu de sa naissance ?

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL. — Nous n'en sommes pas encore à lui demander de semblables renseignements.

LE DUC. — Nous sommes cependant trois ici qui ne serions pas fâchés de les avoir. Vous seules, mesdames, seriez discrètes : la discrétion est une vertu qui ne profite qu'à ceux qui la recommandent

LA DUCHESSE DE MONTSOREL. — Et moi, monsieur, je ne crois pas à l'innocence de certaines curiosités.

LE MARQUIS — Ma mère, la mienne est-elle donc hors de propos ? Et ne puis-je m'enquérir auprès de madame si les Frescas d'Aragon ne sont pas éteints ?

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL, *au duc.* — Nous avons connu tous deux le vieux commandeur à Madrid, le dernier de cette maison.

LE DUC. — Il est mort nécessairement sans enfant.

INÈS. — Mais il existe une branche à Naples.

LE MARQUIS. — Oh ! mademoiselle ! comment ignorez-vous que les Médina-Coeli, vos cousins, en ont hérité ?

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL. — Mais vous avez raison, il n'y a plus de Frescas.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL. — Eh bien ! si ce jeune homme est sans nom, sans famille, sans pays, ce n'est pas un rival dangereux pour Albert, et je ne vois pas pourquoi vous vous en occupez.

LE DUC. — Mais il occupe beaucoup les femmes.

INÈS. — Je commence à ouvrir les yeux.

LE MARQUIS. — Ah !

INÈS. — ...Oui, ce jeune homme n'est peut-être point tout ce qu'il veut paraître : il est spirituel, il est même instruit, n'exprime que de nobles sentiments, il est avec nous d'un respect chevaleresque, il ne dit de mal de personne ; évidemment, il joue le gentilhomme, et il exagère son rôle.

LE DUC. — Il exagère aussi, je crois, sa fortune ; mais c'est un mensonge difficile à soutenir longtemps à Paris.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL, *à la duchesse de Christoval.* — Vous allez, m'a-t-on dit, donner des fêtes superbes ?

LE MARQUIS. — M. de Frescas, mesdames, parle-t-il espagnol ?

INÈS. — Absolument comme nous.

LE DUC. — Taisez-vous, Albert : ne voyez-vous donc pas que M. de Frescas est un jeune homme accompli ?

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL. — Il est vraiment très-aimable, et, si vos doutes étaient fondés, je vous avoue, mon cher duc, que je serais presque chagrine de ne plus le recevoir !

LA DUCHESSE DE MONTSOREL, *à la duchesse de Christoval.* — Vous êtes aussi belle ce matin qu'hier ; vraiment j'admire que vous résistiez ainsi aux fatigues du monde.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL, *à Inès.* — Ma fille, ne parlez plus de M. de Frescas, ce sujet de conversation déplaît à madame de Montsorel.

INÈS. — Il lui plaisait hier.

SCÈNE X.

LES MÊMES, JOSEPH, RAOUL.

JOSEPH, *à la duchesse de Montsorel.* — Mademoiselle de Vaudrey n'y est pas. M. de Frescas se présente, madame la duchesse veut-elle le recevoir !

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL. — Raoul ici !

LE DUC. — Déjà chez elle !

LE MARQUIS, *à son père.* — Ma mère nous trompe.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL. — Je n'y suis pas.

LE DUC. — Si vous avez déjà prié M. de Frescas de venir, pourquoi commencer par une impolitesse avec un si grand personnage ? (*La duchesse de Montsorel fait un geste. A Joseph.*) Faites entrer ! (*Au marquis.*) Soyez prudent et calme.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL, *à part.* — En voulant le sauver, c'est moi qui l'aurai perdu.

JOSEPH. — M. Raoul de Frescas.

RAOUL. — Mon empressement à me rendre à vos ordres vous prouve, madame la duchesse, combien je suis fier de cette faveur et désireux de la mériter.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL. — Je vous sais gré, monsieur, de votre exactitude. (*A part, bas.*) Mais elle peut vous être funeste.

RAOUL, *saluant la duchesse de Christoval et sa fille, à part.* — Comment ! Inès chez eux !

(Raoul salue le duc, qui lui rend son salut ; mais le marquis a pris les journaux sur la table, et feint de ne pas voir Raoul.)

LE DUC. — Je ne m'attendais pas, je vous l'avoue, monsieur de Frescas, à vous rencontrer chez madame de Montsorel ; mais je suis heureux de l'intérêt qu'elle vous témoigne, puisqu'il me procure le plaisir de voir un jeune homme dont le début obtient tant de succès et jette tant d'éclat. Vous êtes un de ces rivaux de qui l'on est fier si l'on est vainqueur, et par lesquels on peut être vaincu sans trop de déplaisir.

RAOUL. — Partout ailleurs que chez vous, monsieur le duc, l'exagération de ces éloges auxquels je me refuse serait de l'ironie : mais il m'est impossible de ne pas y voir un courtois désir de me mettre à l'aise (*en regardant le marquis qui lui tourne le dos*), là où je pouvais me croire importun.

LE DUC. — Vous arrivez, au contraire, très-à-propos, nous parlions de votre famille et de ce vieux commandeur de Frescas que madame et moi avons beaucoup vu jadis.

RAOUL. — Vous aviez la bonté de vous occuper de moi, mais c'est un honneur qui se paye ordinairement par un peu de médisance.

LE DUC. — On ne peut dire du mal que des gens qu'on connaît bien.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL. — Et nous voudrions bien avoir le droit de médire de vous.

RAOUL. — Il est de mon intérêt de conserver vos bonnes grâces.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL. — Je connais un moyen sûr.

RAOUL. — Et lequel ?

LA DUCHESSE DE MONTSOREL.— Restez le personnage mystérieux que vous êtes.

LE MARQUIS, *revenant avec un journal.* — Voici, mesdames, quelque chose d'étrange : chez le feld-maréchal, où vous étiez sans doute, on a surpris un de ces soi-disant seigneurs étrangers qui volait au jeu.

INÈS. — Et c'est là cette grande nouvelle qui vous absorbait ?

RAOUL. — En ce moment, qui est-ce qui n'est pas étranger ?

LE MARQUIS. — Mademoiselle, ce n'est pas précisément la nouvelle qui me préoccupe, mais l'inconcevable facilité avec laquelle on accueille des gens sans savoir ce qu'ils sont ni d'où ils viennent.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL, *à part.* — Veulent-ils l'insulter chez moi ?

RAOUL. — S'il faut se défier des gens qu'on connaît peu, n'en est-il pas qu'on connaît beaucoup trop en un instant ?

LE DUC. — Albert, en quoi ceci peut-il nous intéresser ? Admettons-nous jamais quelqu'un sans bien connaître sa famille ?

RAOUL. — M. le duc connaît la mienne ?

LE DUC. — Vous êtes chez madame de Montsorel, et cela me suffit. Nous savons trop ce que nous vous devons, pour qu'il vous soit possible d'oublier ce que vous nous devez. Le nom de Frescas oblige, et vous le portez dignement.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL, *à Raoul.* — Ne voulez-vous pas dire en ce moment qui vous êtes, sinon pour vous, du moins pour vos amis ?

RAOUL. — Je serais au désespoir, messieurs, si ma présence ici devenait la cause de la plus légère discussion ; mais, comme certains ménagements peuvent blesser autant que les demandes les plus directes, nous finirons ce jeu, qui n'est digne ni de vous ni de moi. Madame la duchesse ne m'a pas, je crois, invité pour me faire subir des interrogatoires. Je ne reconnais à personne le droit de me demander compte d'un silence que je veux garder.

LE MARQUIS. — Et nous laissez-vous le droit de l'interpréter ?

RAOUL. — Si je réclame la liberté de ma conduite, ce n'est pas pour enchaîner la vôtre.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL. — Il y va, monsieur, de votre dignité de ne rien répondre.

LE DUC, *à Raoul.* — Vous êtes un noble jeune homme, vous avez des distinctions naturelles qui signalent en vous le gentilhomme, ne vous offensez pas de la curiosité du monde : elle est notre sauvegarde à tous. Votre épée ne fermera pas la bouche à tous les indiscrets, et le monde, si généreux pour des modesties bien placées, est impitoyable pour des prétentions injustifiables ..

RAOUL. — Monsieur !...

LA DUCHESSE DE MONTSOREL, *vivement et bas à Raoul.* — Pas un mot sur votre enfance ; quittez Paris, et que je sache seule où vous serez... caché ! Il y va de tout votre avenir.

LE DUC. — Je veux être votre ami, moi, quoique vous soyez le rival de mon fils. Accordez votre confiance à un homme qui a celle de son roi. Comment appartenez-vous à la maison de Frescas, que nous croyions éteinte?

RAOUL, *au duc.* — Monsieur le duc, vous êtes trop puissant pour manquer de protégés, et je ne suis pas assez faible pour avoir besoin de protecteurs.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL. — Monsieur, n'en veuillez pas à une mère d'avoir attendu cette discussion pour s'apercevoir qu'il y avait de l'imprudence à vous admettre souvent à l'hôtel de Christoval.

INÈS. — Une parole nous sauvait, et vous avez gardé le silence : il y a donc quelque chose que vous aimez mieux que moi?

RAOUL. — Inès, je pouvais tout supporter hors ce reproche. (*A part.*) O Vautrin, pourquoi m'avoir ordonné ce silence absolu? (*Il salue les femmes. A la duchesse de Montsorel.*) Vous me devez compte de tout mon bonheur.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL. — Obéissez-moi, je réponds de tout.

RAOUL, *au marquis.* — Je suis à vos ordres, monsieur.

LE MARQUIS. — Au revoir, monsieur Raoul.

RAOUL. — De Frescas, s'il vous plaît!

LE MARQUIS. — De Frescas, soit!

(Raoul sort.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, excepté RAOUL.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL, *à la duchesse de Christoval.* — Vous avez été bien sévère.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL. — Vous ignorez, madame, que ce jeune homme s'est pendant trois mois trouvé partout où allait ma fille, et que sa présentation s'est faite un peu trop légèrement peut-être.

LE DUC, *à la duchesse de Christoval.* — On pouvait facilement le prendre pour un prince déguisé.

LE MARQUIS. — N'est-ce pas plutôt un homme de rien qui voudrait se déguiser en prince?

LA DUCHESSE DE MONTSOREL. — Votre père vous dira, monsieur, que ces déguisements-là sont bien difficiles.

INÈS, *au marquis.* — Un homme de rien, monsieur? On peut nous élever, mais nous ne savons pas descendre.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL. — Que dites-vous, Inès?

INÈS. — Mais il n'est pas là, ma mère! Ou ce jeune homme est insensé, ou ces messieurs ont voulu manquer de générosité.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL, *à la duchesse de Montsorel.* — Je comprends, madame, que toute explication est impossible, surtout devant M. de Montsorel; mais il s'agit de notre honneur, et je vous attends.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL. — A demain donc!

(M. de Montsorel reconduit la duchesse de Christoval et sa fille.)

SCÈNE XII.

LE MARQUIS, LE DUC.

LE MARQUIS. — Mon père, l'apparition de cet aventurier vous cause, ainsi qu'à ma mère, des émotions bien violentes : on dirait qu'au lieu d'un mariage compromis vos existences elles-mêmes sont menacées. La duchesse et sa fille s'en vont frappées...

LE DUC. — Ah! pourquoi sont-elles venues au milieu de ce débat?

LE MARQUIS. — Ce Raoul vous intéresse donc aussi?

LE DUC. — Et toi donc? Ta fortune, ton nom, ton avenir et ton mariage, tout ce qui est plus que la vie, voilà ce qui s'est joué devant toi.

LE MARQUIS. — Si toutes ces choses dépendent de ce jeune homme, j'en aurai promptement raison.

LE DUC. — Un duel, malheureux! Si tu avais le triste bonheur de le tuer, c'est alors que la partie serait perdue.

LE MARQUIS. — Que dois-je donc faire?

LE DUC. — Ce que font les politiques, attendre!

LE MARQUIS. — Si vous êtes en péril, mon père, croyez-vous que je puisse rester impassible?

LE DUC. — Laissez-moi ce fardeau, mon fils, il vous écraserait.

LE MARQUIS. — Ah! vous parlerez, mon père, vous me direz...

LE DUC. — Rien! Nous aurions trop à rougir tous deux.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, VAUTRIN.

(Vautrin est habillé tout en noir; il affecte un air de componction et d'humilité pendant une partie de la scène.)

VAUTRIN. — Monsieur le duc, daignez m'excuser d'avoir forcé votre porte, mais (*bas et à lui seul*) nous venons d'être l'un et l'autre victimes d'un abus de confiance... Permettez-moi de vous dire deux mots à vous seul.

LE DUC, *faisant un signe à son fils, qui se retire.* — Parlez, monsieur.

VAUTRIN. — Monsieur le duc, en ce moment, c'est à qui s'agitera pour obtenir des emplois, et cette ambition a gagné toutes les classes. Chacun en France veut être colonel, et je ne sais ni où, ni comment on y trouve des soldats. Vraiment, la société tend à une dissolution prochaine, qui sera causée par cette aptitude générale pour les hauts grades et par ce dégoût pour l'infériorité. Voilà le fruit de l'égalité révolutionnaire. La religion est le seul remède à opposer à cette corruption.

LE DUC. — Où voulez-vous en venir?

VAUTRIN. — Pardon! il m'a été impossible de ne pas expliquer à l'homme d'État avec lequel je devais travailler la cause d'une méprise qui me chagrine. Avez-vous, monsieur le duc, confié quelques secrets à celui de mes gens qui est venu ce matin à ma place dans la folle pensée de me supplanter et dans l'espoir de se faire connaître de vous en vous rendant service?

LE DUC. — Comment!... vous êtes le chevalier de Saint-Charles?

VAUTRIN. — Monsieur le duc, nous sommes tout ce que nous voulons être. Ni lui ni moi n'avons la simplicité d'être nous-mêmes... nous y perdrions trop.

LE DUC. — Songez, monsieur, qu'il me faut des preuves.

VAUTRIN. — Monsieur le duc, si vous lui avez confié quelque secret important, je dois le faire immédiatement surveiller.

LE DUC, *à part.* — Celui-ci a l'air, en effet, bien plus honnête homme et plus posé que l'autre.

VAUTRIN. — Nous appelons cela de la contre-police.

LE DUC. — Vous auriez dû, monsieur, ne pas venir ici sans pouvoir justifier vos assertions.

VAUTRIN. — Monsieur le duc, j'ai rempli mon devoir. Je souhaite que l'ambition de cet homme, capable de se vendre au plus offrant, vous soit utile.

LE DUC, *à part.* — Comment peut-il savoir si promptement le secret de mon entrevue de ce matin?

VAUTRIN, *à part.* — Il hésite : Joseph a raison, il s'agit d'un secret important.

LE DUC. — Monsieur...

VAUTRIN. — Monsieur le duc...

LE DUC. — Il nous importe à l'un comme à l'autre de confondre cet homme.

VAUTRIN. — Ce sera dangereux s'il a votre secret, car il est rusé.

LE DUC. — Oui, le drôle a de l'esprit.

VAUTRIN. — A-t-il une mission?

LE DUC. — Rien de grave : je veux savoir ce qu'est au fond un M. de Frescas.

VAUTRIN, *à part.* — Rien que cela! (*Haut.*) Je puis vous le dire, monsieur le duc. Raoul de Frescas est un jeune seigneur dont la famille est compromise dans une affaire de haute trahison, et qui ne veut pas porter le nom de son père.

LE DUC. — Il a un père?

VAUTRIN. — Il a un père.

LE DUC. — Et d'où vient-il? quelle est sa fortune?

VAUTRIN. — Nous changeons de rôle, monsieur le duc, et vous me permettrez de ne pas répondre jusqu'à ce que je sache quelle espèce d'intérêt Votre Seigneurie porte à M. de Frescas.

LE DUC. — Vous vous oubliez, monsieur...

VAUTRIN, *quittant son air humble.* — Oui, monsieur le duc, j'oublie qu'il y a une distance énorme entre ceux qui font espionner et ceux qui espionnent.

LE DUC. — Joseph!

(Vautrin disparaît dans la porte de côté par laquelle il est entré au premier acte.)

VAUTRIN. — Ce duc a mis des espions après nous, il faut se dépêcher.

LE DUC, *revenant.* — Vous ne sortirez pas d'ici. Eh bien! où est-il? (*Il sonne, et Joseph reparaît.*) Faites fermer toutes les portes de mon hôtel, il s'est introduit un homme ici. Allons, cherchez-le tous, et qu'il soit arrêté.

(Il entre chez la duchesse.)

JOSEPH, *regardant par la petite porte.* — Il est déjà loin.

ACTE TROISIÈME.

Un salon chez Raoul de Frescas.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA FOURAILLE, *seul.*

Feu mon digne père, qui me recommandait de ne voir que la bonne compagnie, aurait-il été content hier! Toute la nuit avec des valets

de ministres, des chasseurs d'ambassade, des cochers de princes, de ducs et pairs, rien que cela! tous gens bien posés, à l'abri du malheur : ils ne volent que leurs maitres. Le nôtre a dansé avec un beau brin de fille dont les cheveux etaient saupoudrés d'un million de diamants, et il ne faisait attention qu'au bouquet qu'elle avait à sa main, simple jeune homme, va! nous aurons de l'esprit pour toi. Notre vieux Jacques Collin... Bon! me voila encore pris, je ne peux pas me faire a son nom de bourgeois. M. Vautrin y mettra bon ordre. Avant peu les diamants et la dot prendront l'air, et ils en ont besoin : toujours dans les mêmes coffres, c'est contre les lois de la circulation. Quel gaillard! il vous pose un jeune homme qui a des moyens!... Il est gentil, il gazouille très-bien, l'heritiere s'y prend, le tour est fait, et nous partagerons. Ah! ce sera de l'argent bien gagné. Voilà six mois que nous y sommes. Avons-nous pris des figures d'imbéciles. Enfin tout le monde, dans le quartier, nous croit de bonnes gens tout simples. Enfin, pour Vautrin que ne ferait-on pas? Il nous a dit : « Soyez vertueux. » on l'est. J'en ai peur comme de la gendarmerie, et cependant je l'aime encore plus que l'argent.

VAUTRIN, *appelant dans la coulisse.* — La Fouraille!

LA FOURAILLE. — Le voici! Sa figure ne me revient pas ce matin ; le temps est à l'orage, j'aime mieux que ça tombe sur un autre, donnous-nous de l'air.

(Il va pour sortir.)

SCÈNE II.

VAUTRIN, LA FOURAILLE.

(Vautrin paraît en pantalon à pied, de molleton blanc, avec un gilet rond de pareille étoffe, pantoufles de maroquin rouge, enfin, la tenue d'un homme d'affaires le matin.)

VAUTRIN. — La Fouraille!

LA FOURAILLE. — Monsieur!

VAUTRIN. — Où vas-tu?

LA FOURAILLE. — Chercher vos lettres.

VAUTRIN. — Je les ai. As-tu encore quelque chose à faire?

LA FOURAILLE. — Oui, votre chambre.

VAUTRIN. — Eh bien! dis donc tout de suite que tu désires me quitter. J'ai toujours vu que des jambes inquiètes ne portaient pas de conscience tranquille. Tu vas rester là, nous avons à causer.

LA FOURAILLE. — Je suis à vos ordres.

VAUTRIN. — Je l'espère bien. Viens ici! Tu nous rabâchais, sous le beau ciel de la Provence, certaine histoire peu flatteuse pour toi. Un intendant t'avait joué par-dessous jambe : te rappelles-tu bien?

LA FOURAILLE. — L'intendant? ce Charles Blondet, le seul homme qui m'ait volé! Est-ce que cela s'oublie?

VAUTRIN. — Ne lui avais-tu pas vendu ton maitre, une fois? C'est assez commun.

LA FOURAILLE. — Une fois?... Je l'ai vendu trois fois, mon maitre.

VAUTRIN. — C'est mieux. Et quel commerce faisait donc l'intendant?

LA FOURAILLE. — Vous allez voir. J'étais piqueur à dix-huit ans dans la maison de Langeac...

VAUTRIN. — Je croyais que c'était chez le duc de Montsorel.

LA FOURAILLE. — Non; heureusement le duc ne m'a vu que deux fois, et j'espère qu'il m'a oublié.

VAUTRIN. — L'as-tu volé?

LA FOURAILLE. — Mais, un peu.

VAUTRIN. — Eh bien! comment veux-tu qu'il t'oublie?

LA FOURAILLE. — Je l'ai vu hier à l'ambassade, et je puis être tranquille.

VAUTRIN. — Ah! c'est donc le même!

LA FOURAILLE. — Nous avons chacun vingt-cinq ans de plus, voilà toute la différence.

VAUTRIN. — Eh bien! parle donc. Je savais bien que tu m'avais dit ce nom-là. Voyons.

LA FOURAILLE. — Le vicomte de Langeac, un de mes maitres, et ce duc de Montsorel étaient les deux doigts de la main. Quand il fallut opter entre la cause du peuple et celle des grands, mon choix ne fut pas douteux : de simple piqueur, je passai citoyen, et le citoyen Philippe Boulard fut un chaud travailleur. J'avais de l'enthousiasme, j'eus de l'autorité dans le faubourg.

VAUTRIN. — Toi! Tu as été un homme politique?

LA FOURAILLE. — Pas longtemps. J'ai fait une belle action, ça m'a perdu.

VAUTRIN. — Ah! mon garçon il faut se défier des belles actions autant que des belles femmes : on s'en trouve souvent mal. Était-elle belle, au moins, cette action?

LA FOURAILLE. — Vous allez voir. Dans la bagarre du 10 août, le duc me confie le vicomte de Langeac; je le déguise, je le cache, je le nourris au risque de perdre ma popularité et... ma tête. Le duc m'avait bien encouragé par des bagatelles, un millier de louis, et ce Blondet a l'infamie de venir me proposer davantage pour livrer notre jeune maitre.

VAUTRIN. — Tu le livres?

LA FOURAILLE. — A l'instant. On le coffre à l'Abbaye, et je me trouve à la tête de soixante bonne mille livres en or, en vrai or.

VAUTRIN. — En quoi cela regarde-t-il le duc de Montsorel?

LA FOURAILLE. — Attendez donc. Quand je vois venir les journées de septembre, ma conduite me semble un peu répréhensible; et, pour mettre ma conscience en repos, je vais proposer au duc, qui partait, de ressauver notre ami.

VAUTRIN. — As-tu du moins bien placé tes remords?

LA FOURAILLE. — Je le crois bien, ils étaient rares à cette époque-là! Le duc me promet vingt mille francs si j'arrache le vicomte aux mains de mes camarades, et j'y parviens.

VAUTRIN. — Un vicomte, vingt mille francs! c'était donné.

LA FOURAILLE. — D'autant plus que c'était alors le dernier. Je l'ai su trop tard. L'intendant avait fait disparaître tous les autres Langeac, même une pauvre grand'mère qu'il avait envoyée aux Carmes.

VAUTRIN. — Il allait bien, celui-là!

LA FOURAILLE. — Il allait toujours! Il apprend mon dévouement, se met à ma piste, me traque et me découvre aux environs de Mortagne, où mon maître attendait, chez un de mes oncles, une occasion de gagner la mer. Ce gueux-là m'offre autant d'argent qu'il m'en avait déjà donné : je me vois une existence honnête pour le reste de mes jours. Je suis faible. Mon Blondet fait fusiller le vicomte comme espion, et nous fait mettre en prison, mon oncle et moi, comme complices. Nous n'en sommes sortis qu'en regorgeant tout mon or.

VAUTRIN. — Voilà comment on apprend à connaître le cœur humain. Tu avais affaire à plus fort que toi.

LA FOURAILLE. — Peuh! il m'a laissé en vie, un vrai finassier.

VAUTRIN. — En voilà bien assez! Il n'y a rien pour moi dans ton histoire.

LA FOURAILLE. — Je peux m'en aller?

VAUTRIN. — Ah çà! tu éprouves bien vivement le besoin d'être là où je ne suis pas. Tu as été dans le monde, hier, t'y es-tu bien tenu?

LA FOURAILLE. — Il se disait des choses si drôles sur les maîtres, que je n'ai pas quitté l'antichambre.

VAUTRIN. — Je t'ai cependant vu rôdant près du buffet; qu'as-tu pris?

LA FOURAILLE. — Rien... Ah! si : un petit verre de vin de Madère.

VAUTRIN. — Où as-tu mis les douze couverts de vermeil que tu as consommés avec le petit verre?

LA FOURAILLE. — Du vermeil? J'ai beau chercher, je ne trouve rien de semblable dans ma mémoire.

VAUTRIN. — Eh bien! tu les trouveras dans ta paillasse. Et Philosophe, a-t-il eu aussi ses petites distractions?

LA FOURAILLE. — Oh! ce pauvre Philosophe! depuis ce matin, se moque-t-on assez de lui en bas? Figurez-vous : il avise un cocher très-jeune, et il lui découd ses galons. En dessous, c'est tout faux! Les maîtres, aujourd'hui, volent la moitié de leur considération. On n'est plus sûr de rien : ça fait pitié!

VAUTRIN. (*Il siffle.*) — Ça n'est pas drôle de prendre comme ça! Vous allez me perdre la maison; il est temps d'en finir. Ici, père Buteux! Holà! Philosophe! A moi, Fil-de-Soie! Mes bons amis, expliquons-nous à l'amiable : vous êtes tous des misérables!

SCÈNE III.

LES MÊMES, BUTEUX, PHILOSOPHE ET FIL-DE-SOIE.

BUTEUX. — Présent! Est-ce le feu?

FIL-DE-SOIE. — Est-ce un curieux?

BUTEUX. — J'aime mieux le feu, ça s'éteint

PHILOSOPHE. — L'autre, ça s'étouffe.

LA FOURAILLE. — Bah! il s'est fâché pour des niaiseries.

BUTEUX. — Encore de la morale? Merci!

FIL-DE-SOIE. — Ce n'est pas pour moi, je ne sors point.

VAUTRIN, *à Fil-de-Soie.* — Toi, le soir que je t'ai fait quitter ton bonnet de coton, empoisonneur...

FIL-DE-SOIE. — Passons les titres.

VAUTRIN. — Et que tu m'as accompagné en chasseur chez le feld-maréchal, tu as, tout en me passant ma pelisse, enlevé sa montre à l'hetman des Cosaques.

FIL-DE-SOIE. — Tiens! les ennemis de la France!

VAUTRIN. — Toi, Buteux, vieux malfaiteur, tu as volé la lorgnette de la princesse d'Arjos, le soir où elle avait mis votre jeune maître à notre porte.

BUTEUX. — Elle était tombée sur le marche-pied.

VAUTRIN. — Tu devais la rendre avec respect; mais l'or et les perles ont réveillé tes griffes de chat-tigre.

LA FOURAILLE. — Ah çà! l'on ne peut donc pas s'amuser un peu? Que diable, Jacques, tu veux...

VAUTRIN. — Hein?

LA FOURAILLE. — Vous voulez, monsieur Vautrin, pour trente mille francs, que ce jeune homme mène un train de prince; nous y réussissons à la manière des gouvernements étrangers, par l'emprunt et

par le crédit; tous ceux qui viennent nous demander de l'argent nous en laissent, et vous n'êtes pas content!

FIL-DE-SOIE. — Moi, si je ne peux plus rapporter de l'argent du marché quand je vais aux provisions sans le sou, je donne ma démission.

PHILOSOPHE. — Et moi, donc! j'ai vendu cinq mille francs notre pratique à plusieurs carrossiers, et le favorisé va tout perdre. Un soir, M. de Frescas part brouetté par deux rosses, et nous le ramenons, la Fouraille et moi, avec deux chevaux de dix mille francs qui n'ont coûté que vingt petits verres de schnick.

LA FOURAILLE. — Non, c'était du kirsch.

PHILOSOPHE. — Enfin, si c'est pour ça que vous vous emportez. .

FIL-DE SOIE. — Comment entendez-vous tenir votre maison?

VAUTRIN. — Et vous comptez marcher longtemps de ce train-là? Ce que j'ai permis pour fonder notre établissement, je le défends aujourd'hui. Vous voulez donc tomber du vol dans l'escamotage? Si je ne suis pas compris, je chercherai de meilleurs valets.

BUTEUX. — Et où les trouvera-t-il?

LA FOURAILLE. — Qu'il en cherche!

VAUTRIN. — Vous oubliez donc que je vous ai répondu de vos têtes à vous-mêmes! Ah çà! vous ai-je triés comme des graines sur un volet, dans trois résidences différentes, pour vous laisser tourner autour du gibet comme des mouches autour d'une chandelle? Sachez le bien, chez nous, une imprudence est toujours un crime; vous devez avoir un air si complétement innocent, que c'était à toi, Philosophe, à te laisser découdre tes galons. N'oubliez donc jamais votre rôle; vous êtes des honnêtes gens, des domestiques fidèles, et qui adorez M. Raoul de Frescas, votre maître.

BUTEUX. — Vous faites de ce jeune homme un dieu! vous nous avez attelés à sa brouette, mais nous ne le connaissons pas plus qu'il ne nous connaît.

PHILOSOPHE. — Enfin, est-il des nôtres?

FIL-DE-SOIE. — Où ça nous mène-t-il?

LA FOURAILLE. — Nous vous obéissons à la condition de reconstituer la *Société des Dix-mille*, de ne jamais nous attribuer moins de dix mille francs d'un coup, et nous n'avons pas encore le moindre fonds social.

FIL-DE-SOIE. — Quand serons-nous capitalistes?

BUTEUX. — Si les camarades savaient que je me déguise en vieux portier depuis six mois, gratis, je serais déshonoré. Si je veux bien risquer mon cou, c'est afin de donner du pain à mon Adèle, que vous m'avez défendu de voir, et qui, depuis six mois, sera devenue sèche comme une allumette.

LA FOURAILLE, *aux deux autres*. — Elle est en prison. Pauvre homme! ménageons sa sensibilité!

VAUTRIN. — Avez-vous fini? Ah çà! vous faites la noce ici depuis six mois, vous mangez comme des diplomates, vous buvez comme des Polonais, rien ne vous manque.

BUTEUX. — On se rouille!

VAUTRIN. — Grâce à moi, la police vous a oubliés; c'est à moi seul que vous devez cette existence heureuse! j'ai effacé sur vos fronts cette marque rouge qui vous signalait : je suis la tête qui conçoit, vous n'êtes que les bras!

PHILOSOPHE. — Suffit!

VAUTRIN. — Obéissez-moi tous aveuglément!

LA FOURAILLE. — Aveuglément.

VAUTRIN. — Sans murmurer?

FIL-DE-SOIE. — Sans murmurer.

VAUTRIN. — Ou rompons notre pacte et laissez-moi. Si je dois trouver de l'ingratitude chez vous autres, à qui désormais peut-on rendre service?

PHILOSOPHE. — Jamais, mon empereur!

LA FOURAILLE. — Plus souvent! notre grand homme!

BUTEUX. — Je t'aime plus que je n'aime Adèle!

FIL-DU-SOIE. — On t'adore!

VAUTRIN. — Je veux vous assommer de coups!

PHILOSOPHE. — Frappe sans écouter!

VAUTRIN. — Vous cracher au visage et jouer votre vie comme des sous au bouchon!

BUTEUX. — Ah! mais, ici, je joue des couteaux!

VAUTRIN. — Eh bien! tue-moi donc tout de suite!

BUTEUX. — On ne peut pas se fâcher avec cet homme-là! Voulez-vous que je rende la lorgnette? c'était pour Adèle!

TOUS, *l'entourant*. — Nous abandonnerais-tu, Vautrin?

LA FOURAILLE. — Vautrin! notre ami!

PHILOSOPHE. — Grand Vautrin!

FIL-DE-SOIE. — Notre vieux compagnon, fais de nous tout ce que tu voudras!

VAUTRIN. — Oui, je puis faire de vous ce que je veux. Quand je pense à ce que vous dérangez pour prendre des breloques, j'éprouve l'envie de vous renvoyer d'où je vous ai tirés. Vous êtes ou en dessus ou en dessous de la société, la lie ou l'écume; moi, je voudrais vous y faire rentrer; on vous huait quand vous passiez, je veux qu'on vous salue; vous étiez des scélérats, je veux que vous soyez plus que d'honnêtes gens.

PHILOSOPHE. — Il y a donc mieux?

BUTEUX. — Il y a ceux qui ne sont rien du tout.

VAUTRIN. — Il y a ceux qui décident de l'honnêteté des autres. Vous ne serez jamais d'honnêtes bourgeois; vous ne pouvez être que des malheureux ou des riches. Il vous faut donc enjamber la moitié du monde : prenez un bain d'or, et vous en sortirez vertueux.

FIL-DE-SOIE. — Oh! moi, quand je n'aurai besoin de rien, je serai bon prince.

VAUTRIN. — Eh bien! toi, la Fouraille, tu peux être, comme l'un de nous, comte de Sainte-Hélène; et toi, Buteux, que veux-tu?

BUTEUX. — Je veux être philanthrope : on devient millionnaire.

PHILOSOPHE. — Et moi banquier.

FIL-DE-SOIE. — Il veut être patenté.

VAUTRIN. — Soyez donc, à propos, aveugles et clairvoyants, adroits et gauches, niais et spirituels (comme tous ceux qui veulent faire fortune). Ne me jugez jamais, et n'entendez que ce que je veux dire. Vous me demandez ce qu'est Raoul de Frescas?... je vais vous l'expliquer. Il va bientôt avoir douze cent mille livres de rente, il sera prince, et je l'ai pris mendiant sur la grande route, prêt à se faire tambour, à douze ans; il n'avait pas de nom, pas de famille, il venait de la Sardaigne, où il devait avoir fait quelque mauvais coup, il était en fuite.

BUTEUX. — Oh! dès que nous connaissons ses antécédents et sa position sociale...

VAUTRIN. — A ta loge!

BUTEUX. — La petite Nini, la fille à Giroflée, y est.

VAUTRIN. — Elle peut laisser passer une mouche.

LA FOURAILLE. — Elle? Ah! c'est une petite fouine à laquelle il ne faudra pas indiquer les pigeons.

VAUTRIN. — Par ce que je suis en train de faire de Raoul, voyez ce que je puis. Ne devait-il pas avoir la préférence? Raoul de Frescas est un jeune homme resté pur comme un ange au milieu de notre bourbier; il est notre conscience. Enfin, c'est ma création je suis à la fois son père, sa mère, et je veux être sa providence. J'aime à faire des heureux, moi qui ne peux plus l'être. Je respire par sa bouche je vis de sa vie; ses passions sont les miennes, je ne puis avoir d'émotions nobles et pures que dans le cœur de cet être qui n'est souillé d'aucun crime. Vous avez vos fantaisies, voilà la mienne! En échange de la flétrissure que la société m'a imprimée, je lui rends un homme d'honneur : j'entre en lutte avec le destin; voulez-vous être de la partie? obéissez!

TOUS. — A la vie, à la mort!

VAUTRIN, *à part*. — Voilà mes bêtes féroces encore une fois domptées! (*Haut.*) Philospohe, tâche de prendre l'air, la figure et le costume d'un employé aux recouvrements, tu iras reporter les couverts empruntés par la Fouraille à l'ambassade. (*A Fil-de-soie.*) Toi, Fil-de-soie, M. de Frescas aura quelques amis, prépare un somptueux déjeuner, nous ne dînerons pas. Après, tu t'habilleras en homme respectable, aie l'air d'un avoué. Tu iras rue Oblin, numéro 6, au quatrième étage, tu sonneras sept coups, un à un, tu demanderas le père Giroflée. On te répondra : D'où venez vous? Tu diras : D'un port de mer en Bohême. Tu seras introduit. Il me faut des lettres et divers papiers de M. le duc de Christoval : voilà le texte et les modèles, je veux une imitation absolue dans le plus bref délai. La Fouraille, tu verras à faire mettre quelques lignes aux journaux sur l'arrivée. . (*Il lui parle à l'oreille.*) Cela fait partie de mon plan. Laissez-moi.

LA FOURAILLE. — Eh bien! êtes-vous content?

VAUTRIN. — Oui.

PHILOSOPHE. — Vous ne nous en voulez plus?

VAUTRIN. — Non.

FIL-DE-SOIE. — Enfin, plus d'émeute, on sera sage.

BUTEUX. — Soyez tranquille, on ne se bornera pas à être poli, on sera honnête.

VAUTRIN. — Allons, enfants, un peu de probité, beaucoup de tenue, et vous serez considérés.

SCÈNE IV.

VAUTRIN, *seul*.

Il suffit, pour les mener, de leur faire croire qu'ils ont de l'honneur et un avenir. Ils n'ont pas d'avenir! que deviendront-ils? Bah! si les généraux prenaient leurs soldats au sérieux, on ne tirerait pas un coup de canon!

Après douze ans de travaux souterrains, dans quelques jours j'aurai conquis à Raoul une position souveraine : il faudra la lui assurer. La Fouraille et Philosophe me seront nécessaires dans le pays où je vais lui donner une famille. Ah! cet amour a détruit la vie que je lui arrangeais. Je le voulais glorieux par lui-même, domptant, pour mon compte et par mes conseils, ce monde où il m'est interdit de rentrer. Raoul n'est pas seulement le fils de mon esprit et de mon fiel, il est ma vengeance. Mes drôles ne peuvent pas comprendre ces sentiments; ils sont heureux : ils ne sont pas tombés, eux! ils sont nés de plain-pied avec le crime; mais moi, j'avais tenté de m'élever,

et, si l'homme peut se relever aux yeux de Dieu, jamais il ne se relève aux yeux du monde. On nous demande de nous repentir, et l'on nous refuse le pardon. Les hommes ont entre eux l'instinct des bêtes sauvages : une fois blessés, ils ne reviennent plus, et ils ont raison. D'ailleurs réclamer la protection du monde quand on en a foulé toutes les lois aux pieds, c'est vouloir revenir sous un toit qu'on a ébranlé et qui vous écraserait.

Avais-je assez poli, caressé le magnifique instrument de ma domination! Raoul était courageux, il se serait fait tuer comme un sot. Il a fallu le rendre froid, positif, lui enlever une à une ses belles illusions et lui passer le suaire de l'expérience! le rendre défiant et rusé comme... un vieil escompteur, tout en l'empêchant de savoir qui j'étais. Et l'amour brise aujourd'hui cet immense échafaudage. Il devait être grand, il ne sera plus qu'heureux. J'irai donc vivre dans un coin au soleil de sa prospérité : son bonheur sera mon ouvrage. Voilà deux jours que je me demande s'il ne vaudrait pas mieux que la princesse d'Arjos mourût d'une petite fièvre... cérébrale. C'est inconcevable, tout ce que les femmes détruisent!

SCÈNE V.

VAUTRIN, LA FOURAILLE.

VAUTRIN. — Que me veut-on? ne puis-je être un moment seul? ai-je appelé?

LA FOURAILLE. — La griffe de la justice va nous chatouiller les épaules.

VAUTRIN. — Quelle nouvelle sottise avez-vous faite?

LA FOURAILLE. — Eh bien! la petite Nini a laissé entrer un monsieur bien vêtu qui demande à vous parler. Buteux siffle l'air : *Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille?* Ainsi c'est un limier.

VAUTRIN. — Ce n'est que ça, je sais ce que c'est, fais-le attendre. Tout le monde sous les armes! Allons, plus de Vautrin, je vais me dessiner en baron de Vieux-Chêne. Ainzi barle l'y ton hallemant, travaille-le, enfin le grand jeu!

(Il sort.)

SCÈNE VI.

LA FOURAILLE, SAINT-CHARLES.

LA FOURAILLE. — Meinherr ti Vraissegasse n'y être basse, menne sire, hai zon haindandante, le baron de Fieil-Chaine, il être oguipai afecque ein hargidecde ki toite pattir eine crante odelle à nodre maidre.

SAINT-CHARLES. — Pardon, mon cher, vous dites...

LA FOURAILLE. — Ché tis paron de Fié-Chéne.

SAINT-CHARLES. — Baron!

LA FOURAILLE. — Fi! fi!

SAINT-CHARLES. — Il est baron?

LA FOURAILLE. — Te Fieille-Chêne.

SAINT-CHARLES. — Vous êtes Allemand?

LA FOURAILLE. — Ti doute, ti doute! che zis Halzazien, et il èdre ein crante tiférance. Lé Hallemands d'Allemâgne tisent ein follére, les Halzaziens tisent haine follerre.

SAINT-CHARLES, *à part.* — Décidément, cet homme a l'accent trop allemand pour ne pas être un Parisien.

LA FOURAILLE, *à part.* — Je connais cet homme-là. — Oh!

SAINT-CHARLES. — Si M. le baron de Vieux-Chêne est occupé, j'attendrai.

LA FOURAILLE, *à part.* — Ah! Blondet, mon mignon, tu déguises ta figure, et tu ne déguises pas ta voix! si tu te tires de nos pattes, tu auras de la chance. (*Haut.*) Ké toiche tire à mennesire pire l'encacher a guider zes okipazions!

(Il fait un mouvement pour sortir.)

SAINT-CHARLES. — Attendez, mon cher, vous parlez allemand, je parle français, nous pourrions nous tromper. (*Il lui met une bourse dans la main.*) Avec ça il n'y aura plus d'équivoque.

LA FOURAILLE. — Ya, menner.

SAINT-CHARLES. — Ce n'est qu'un à-compte.

LA FOURAILLE, *à part.* — Sur mes quatre-vingt mille francs. (*Haut.*) Et fous foulez que chespionne mon maidre?

SAINT-CHARLES. — Non, mon cher, j'ai seulement besoin de quelques renseignements qui ne vous compromettront pas.

LA FOURAILLE. — Chabelle za hai-bionner an pon allemante.

SAINT-CHARLES. — Mais non, c'est...

LA FOURAILLE. — Haisbionner. Et qué toische tire té fous à mennesir le paron?

SAINT-CHARLES. — Annoncez M. le chevalier de Saint Charles.

LA FOURAILLE. — Ninis andantons. Ché fais fons l'amenaire; mais nai lui tonnez boind te l'archant à stil intendante : il edre plis honnède ké nous teusses.

(Il lui donne un petit coup de coude.)

SAINT-CHARLES. — C'est à-dire qu'il coûte davantage.

LA FOURAILLE. — Ya, meinherr. (Il sort.)

SCÈNE VII.

SAINT-CHARLES, *seul.*

Mal débuté! dix louis dans l'eau. Espionner?... appeler les choses tout de suite par leur nom, c'est trop bête pour ne pas être très-spirituel. Si le prétendu intendant, car il n'y a plus d'intendant, si le baron est de la force de son valet, ce n'est guère que sur ce qu'ils voudront me cacher que je pourrai baser mes inductions. Ce salon est très-bien. Ni portrait du roi, ni souvenir impérial, allons! ils n'encadrent pas leurs opinions. Les meubles disent-ils quelque chose? Est-ce acheté d'occasion? Non, c'est même encore trop neuf pour être déjà payé. Sans l'air que le portier a sifflé, et qui doit être un signal, je commencerais à croire aux Frescas.

SCÈNE VIII.

SAINT-CHARLES, VAUTRIN, LA FOURAILLE.

LA FOURAILLE. — Foilà, mennesir, le baron te Fieille-Chêne!

(Vautrin paraît vêtu d'un habit marron très-clair, d'une coupe très-antique, à gros boutons de métal; il a une culotte de soie noire, des bas de soie noirs, des souliers à boucles d'or, un gilet carré à fleurs, deux chaînes de montre, cravate du temps de la Révolution, une perruque de cheveux blancs, une figure de vieillard, fin, usé, débauché, le parler doux, la voix cassée.)

VAUTRIN, *à la Fouraille.* — C'est bien, laissez-nous. (*La Fouraille sort. A part.*) A nous deux, mons Blondet. (*Haut.*) Monsieur, je suis bien votre serviteur.

SAINT-CHARLES, *à part.* Un renard usé, c'est encore dangereux. (*Haut.*) Excusez-moi, monsieur le baron, si je vous dérange sans avoir l'honneur d'être connu de vous.

VAUTRIN. — Je devine, monsieur, ce dont il s'agit.

SAINT-CHARLES, *à part.* — Bah!

VAUTRIN. — Vous êtes architecte, et vous venez traiter avec moi; mais j'ai déjà des offres superbes.

SAINT-CHARLES. — Pardon, votre Allemand vous aura mal dit mon nom. Je suis le chevalier de Saint-Charles.

VAUTRIN, *levant ses lunettes.* — Oh! mais, attendez donc... nous sommes de vieilles connaissances. Vous étiez au congrès de Vienne, et l'on vous nommait alors le comte de Gorcum... joli nom!

SAINT-CHARLES, *à part.* Enfonce-toi, mon vieux! (*Haut.*) Vous y êtes donc allé aussi?

VAUTRIN. — Parbleu! Et je suis charmé de vous retrouver, car vous êtes un rusé compère. Les avez-vous roulés!... ah! vous les avez roulés.

SAINT-CHARLES, *à part.* — Va pour Vienne! (*Haut.*) Moi, monsieur le baron, je vous remets parfaitement à cette heure, et vous y avez bien habilement mené votre barque...

VAUTRIN. — Que voulez-vous, nous avions les femmes pour nous! Ah ça, mais avez-vous encore votre belle Italienne?

SAINT-CHARLES. — Vous la connaissez aussi? C'est une femme d'une adresse...

VAUTRIN. — Eh! mon cher, à qui le dites-vous? Elle a voulu savoir qui j'étais.

SAINT-CHARLES. — Alors elle le sait?

VAUTRIN. — Eh bien, mon cher!... vous ne m'en voudrez pas! — Elle n'a rien su.

SAINT-CHARLES. — Eh bien! baron, puisque nous sommes dans un moment de franchise, je vous avouerai de mon côté que votre admirable Polonaise...

VAUTRIN. — Aussi! vous?

SAINT-CHARLES. — Ma foi, oui!

VAUTRIN, *riant.* — Ah! ah! ah! ah!

SAINT-CHARLES, *riant.* — Oh! oh! oh! oh!

VAUTRIN. — Nous pouvons en rire à notre aise, car je suppose que vous l'avez laissée là?

SAINT-CHARLES. — Comme vous, tout de suite. Je vois que nous sommes revenus tous deux manger notre argent à Paris, et nous avons bien fait; mais il me semble, baron, que vous avez pris une position bien secondaire, et qui cependant attire l'attention.

VAUTRIN. — Ah! je vous remercie, chevalier. J'espère que nous voici maintenant amis pour long-temps?

SAINT-CHARLES. — Pour toujours.

VAUTRIN. — Vous pouvez m'être extrêmement utile, je puis vous servir énormément, entendons-nous! Que je sache l'intérêt qui vous amène, et je vous dirai le mien.

SAINT-CHARLES, *à part.* — Ah çà! est-ce lui qu'on lâche sur moi, ou moi sur lui?

VAUTRIN, *à part.* — Ça peut aller long-temps comme ça.

SAINT-CHARLES. — Je vais commencer.

VAUTRIN. — Allons donc!

SAINT-CHARLES. — Baron, de vous à moi, je vous admire.

VAUTRIN. — Quel éloge dans votre bouche!

SAINT-CHARLES. — Non, d'honneur! créer un de Frescas à la face de

tout Paris, est une invention qui passe de mille piques celle de nos comtesses au congrès. Vous pêchez à la dot avec une rare audace.

VAUTRIN. — Je pêche à la dot?

SAINT-CHARLES. — Mais, mon cher, vous seriez découvert si ce n'était pas moi, votre ami, qu'on eût chargé de vous observer, car je vous suis détaché de très-haut. Comment aussi, permettez-moi de vous le reprocher, osez-vous disputer une héritière à la famille de Montsorel?

VAUTRIN. — Et moi, qui croyais bonnement que vous veniez me proposer de faire des affaires ensemble, et que nous aurions spéculé tous deux avec l'argent de M. de Frescas, dont je dispose entièrement!... et vous me dites des choses d'un autre monde! Frescas, mon cher, est un des noms légitimes de ce jeune seigneur, qui en a sept. De hautes raisons l'empêchent encore pour vingt-quatre heures de déclarer sa famille, que je connais : leurs biens sont immenses, je les ai vus, j'en reviens. Que vous m'ayez pris pour un fripon, passe encore, il s'agit de sommes qui ne sont pas déshonorantes; mais pour un imbécile capable de se mettre à la suite d'un gentilhomme d'occasion, assez niais pour rompre en visière aux Montsorel avec un semblant de grand seigneur... Décidément, mon cher, il paraîtrait que vous n'avez pas été à Vienne? Nous ne nous comprenons plus du tout.

SAINT-CHARLES. — Ne vous emportez pas, respectable intendant! cessons de nous entortiller de mensonges plus ou moins agréables, vous n'avez pas la prétention de m'en faire avaler davantage? Notre caisse se porte mieux que la vôtre, venez donc à nous! Votre jeune homme est Frescas comme je suis chevalier et comme vous êtes baron. Vous l'avez rencontré sur les côtes d'Italie; c'était alors un vagabond, aujourd'hui c'est un aventurier, voilà tout!

VAUTRIN. — Vous avez raison, cessons de nous entortiller de mensonges plus ou moins agréables, disons-nous la vérité.

SAINT-CHARLES. — Je vous la paye.

VAUTRIN. — Je vous la donne, vous êtes une infâme canaille, mon cher. Vous vous nommez Charles Blondet; vous avez été l'intendant de la maison de Langeac; vous avez acheté deux fois le vicomte, et vous ne l'avez pas payé... c'est honteux! vous devez quatre-vingt mille francs à l'un de mes valets; vous avez fait fusiller le vicomte de Langeac à Mortagne, pour garder les biens que la famille vous avait confiés. Si le duc de Montsorel, qui vous envoie, savait qui vous êtes... hé! hé! il vous ferait rendre des comptes étranges! Ote tes moustaches, tes favoris, ta perruque, tes fausses décorations et ces broches d'ordres étrangers... (*Il lui arrache sa perruque, ses favoris, ses décorations.*) Bonjour, drôle, comment as-tu fait pour dévorer cette fortune si spirituellement acquise? Elle était colossale; où l'as-tu perdue?

SAINT-CHARLES. — Dans les malheurs.

VAUTRIN. — Je comprends... Que veux-tu maintenant?

SAINT-CHARLES. — Qui que tu sois, tape là, je te rends les armes, je n'ai pas de chance aujourd'hui : tu es le diable ou Jacques Collin.

VAUTRIN. — Je suis et ne veux être pour toi que le baron de Vieux-Chêne. Ecoute bien mon ultimatum; je puis te faire enterrer dans une de mes caves à l'instant, à la minute; on ne te réclamera pas.

SAINT-CHARLES. — C'est vrai.

VAUTRIN. — Ce serait prudent! Veux-tu faire pour moi chez les Montsorel ce que les Montsorel t'envoient faire ici?

SAINT-CHARLES. — Accepté! Quels avantages?

VAUTRIN. — Tout ce que tu prendras.

SAINT-CHARLES. — Des deux côtés?

VAUTRIN. — Soit! tu remettras à celui de mes gens qui t'accompagnera tous les actes qui concernent la famille de Langeac; tu dois les avoir encore. Si M. de Frescas épouse mademoiselle de Christoval, tu ne seras pas son intendant, mais tu recevras cent mille francs. Tu as affaire à des gens difficiles, ainsi marche droit, on ne te trahira pas.

SAINT-CHARLES. — Marché conclu.

VAUTRIN. — Je ne le ratifierai qu'avec les pièces en main : jusque-là, prends garde! (*Il sonne; tous les gens paraissent.*) Reconduisez monsieur le chevalier avec tous les égards dus à son rang. (*A Saint-Charles, lui montrant Philosophe.*) Voici l'homme qui vous accompagnera. (*A Philosophe.*) Ne le quitte pas.

SAINT-CHARLES, *à part.* — Si je me tire sain et sauf de leurs griffes, je ferai faire main-basse sur ce nid de voleurs.

VAUTRIN. — Monsieur le chevalier, je vous suis tout acquis.

SCÈNE IX.

VAUTRIN, LA FOURAILLE.

LA FOURAILLE. — Monsieur Vautrin!

VAUTRIN. — Eh bien!

LA FOURAILLE. — Vous le laissez aller.

VAUTRIN. — S'il ne se croyait pas libre, que pourrions-nous savoir? Mes instructions sont données; on va lui apprendre à ne pas mettre de cordes chez les gens à pendre. Quand Philosophe me rapportera les pièces que cet homme doit lui remettre, on me les donnera partout où je serai.

LA FOURAILLE. — Mais après, le laisserez-vous en vie?

VAUTRIN. — Vous êtes toujours un peu trop vifs, mes mignons : ne savez-vous donc pas combien les morts inquiètent les vivants? Chut! j'entends Raoul... laisse-nous.

SCÈNE X.

VAUTRIN, RAOUL DE FRESCAS.

(*Vautrin rentre vers la fin du monologue; Raoul, qui est sur le devant de la scène, ne le voit pas.*)

RAOUL. — Avoir entrevu le ciel et rester sur la terre, voilà mon histoire! je suis perdu : Vautrin, ce génie à la fois infernal et bienfaisant, cet homme, qui sait tout et qui semble tout pouvoir, cet homme, si dur pour les autres et si bon pour moi, cet homme qui ne s'explique que par la féerie, cette providence, je puis dire maternelle, n'est pas, après tout, la providence. (*Vautrin paraît avec une perruque noire, simple, un habit bleu, pantalon de couleur grisâtre, gilet ordinaire, noir, la tenue d'un agent de change.*) Oh! je connaissais l'amour; mais je ne savais pas encore ce que c'était que la vengeance, et je ne voudrais pas mourir sans m'être vengé de ces deux Montsorel!

VAUTRIN. — Il souffre. Raoul, qu'as-tu mon enfant?

RAOUL. — Eh! je n'ai rien, laissez-moi.

VAUTRIN. — Tu me rebutes encore? tu abuses du droit que tu as de maltraiter ton ami... A quoi pensais-tu là?

RAOUL. — A rien.

VAUTRIN. — A rien? Ah çà, monsieur, croyez-vous que celui qui vous a enseigné ce flegme anglais, sous lequel un homme de quelque valeur doit couvrir ses émotions, ne connaisse pas le défaut de cette cuirasse d'orgueil? Dissimulez avec les autres; mais avec moi, c'est plus qu'une faute; en amitié, les fautes sont des crimes.

RAOUL. — Ne plus jouer, ne plus rentrer ivre, quitter la ménagerie de l'Opéra, devenir un homme sérieux, étudier, vouloir une position, tu appelles cela dissimuler.

VAUTRIN. — Tu n'es encore qu'un pauvre diplomate, tu seras grand quand tu m'auras trompé. Raoul, tu as commis la faute contre laquelle je t'avais mis le plus en garde. Mon enfant, qui devait prendre les femmes pour ce qu'elles sont, des êtres sans conséquence, enfin s'en servir et non les servir, est devenu un berger de M. de Florian; mon Lovelace se heurte contre une Clarisse. Ah! les jeunes gens doivent frapper longtemps sur ces idoles, avant d'en reconnaître le creux.

RAOUL. — Un sermon?

VAUTRIN. — Comment! moi qui t'ai formé la main au pistolet, qui t'ai montré à tirer l'épée, qui t'ai appris à ne pas redouter l'ouvrier le plus fort du faubourg, moi qui ai fait pour ta cervelle comme pour le corps, moi qui t'ai voulu mettre au-dessus de tous les hommes, enfin moi qui t'ai sacré roi, tu me prends pour une ganache? Allons, un peu plus de franchise.

RAOUL. — Voulez-vous savoir ce que je pensais?... Mais non, ce serait accuser mon bienfaiteur.

VAUTRIN. — Ton bienfaiteur! tu m'insultes. T'ai-je offert mon sang, ma vie? suis-je prêt à tuer, à assassiner ton ennemi, pour recevoir de toi cet intérêt exorbitant appelé reconnaissance? Pour t'exploiter, suis-je un usurier? Il y a des hommes qui vous attachent un bienfait au cœur, comme on attache un boulet au pied des forçats! ces hommes-là, je les écraserais comme des chenilles sans croire commettre un homicide! Je t'ai prié de m'adopter pour ton père, mon cœur doit être pour toi ce que le ciel est pour les anges, un espace où tout est bonheur et confiance; tu peux me dire toutes tes pensées, même les mauvaises. Parle, je comprends tout, même une lâcheté.

RAOUL. — Dieu et Satan se sont entendus pour fondre ce bronze là!

VAUTRIN. — C'est possible.

RAOUL. — Je vais tout te dire.

VAUTRIN. — Eh bien! mon enfant, asseyons-nous.

RAOUL. — Tu as été cause de mon opprobre et de mon désespoir.

VAUTRIN. — Où? Quand? Sang d'un homme! qui t'a blessé? qui t'a manqué? Dis le lieu, nomme les gens... la colère de Vautrin passera par là!

RAOUL. — Tu ne peux rien.

VAUTRIN. — Enfant, il y a deux espèces d'hommes qui peuvent tout.

RAOUL. — Et qui sont?

VAUTRIN. — Les rois, ils sont ou doivent être au-dessus des lois; et... tu vas te fâcher... les criminels, qui sont au-dessous.

RAOUL. — Et comme tu n'es pas roi...

VAUTRIN. — Eh bien! je règne en dessous.

RAOUL. — Quelle affreuse plaisanterie me fais-tu là, Vautrin?

VAUTRIN. — N'as-tu pas dit que le diable et Dieu s'étaient cotisés pour me fondre?

RAOUL. — Ah! monsieur, vous me glacez.

VAUTRIN. — Rassieds-toi! Du calme, mon enfant. Tu ne dois t'étonner de rien, sous peine d'être un homme ordinaire.

RAOUL. — Suis-je entre les mains d'un démon ou d'un ange? Tu m'instruis sans déflorer les nobles instincts que je sens en moi; tu m'éclaires sans m'éblouir; tu me donnes l'expérience des vieillards, et tu ne m'ôtes aucune des grâces de la jeunesse; mais tu n'as pas impunément aiguisé mon esprit, étendu ma vue, éveillé ma perspicacité! Dis-moi d'où vient ta fortune? a-t-elle des sources honorables? pourquoi me défends-tu d'avouer les malheurs de mon enfance? pourquoi m'avoir imposé le nom du village où tu m'as trouvé? pourquoi m'empêcher de chercher mon père ou ma mère? Enfin, pourquoi me courber sous des mensonges? On s'intéresse à l'orphelin, mais on repousse l'imposteur! Je mène un train qui me fait l'égal d'un fils de duc et pair, tu me donnes une grande éducation et pas d'état, tu me lances dans l'empyrée du monde, et l'on m'y crache au visage qu'il n'y a plus de Frescas. On m'y demande une famille, et tu me défends toute réponse. Je suis à la fois un grand seigneur et un paria, je dois dévorer des affronts qui me poussent à déchirer vivants des marquis

VAUTRIN. — Imbécile! L'amour vit de tromperie, et l'amitié vit de confiance. — Enfin, sois heureux à ta manière.

RAOUL. — Eh! le puis-je? Je me ferai soldat, et... partout où grondera le canon, je saurai conquérir un nom glorieux, ou mourir.

VAUTRIN. — Hein!... de quoi? qu'est-ce que cet enfantillage?

RAOUL. — Tu t'es fait trop vieux pour pouvoir comprendre, et ce n'est pas la peine de te le dire.

VAUTRIN. — Je te le dirai donc. Tu aimes Inès de Christoval, de son chef princesse d'Arjos, fille d'un duc banni par le roi Ferdinand, une Andalouse qui t'aime et qui me plaît, non comme femme, mais comme un adorable coffre-fort qui a les plus beaux yeux du monde, une dot bien tournée, la plus délicieuse caisse, svelte, élégante comme une corvette noire à voiles blanches, apportant les galions d'Amérique si impatiemment attendus et versant toutes les joies de la vie, absolument comme la Fortune peinte au-dessus des bureaux de loterie : je t'approuve, tu as tort de l'aimer, l'amour te fera faire mille sottises... mais, je suis là.

RAOUL. — Ne me la flétris pas de tes horribles sarcasmes.



Bonjour, drôle. — PAGE 105.

et des ducs : j'ai la rage dans l'âme, je veux avoir vingt duels, et je périrai! Veux-tu qu'on m'insulte encore! Plus de secrets pour moi : Prométhée infernal, achève ton œuvre, ou brise-la.

VAUTRIN. — Eh! qui resterait froid devant la générosité de cette belle jeunesse? Comme son courage s'allume! Allez tous les sentiments, au grand galop! Oh! tu es l'enfant d'une noble race. Eh bien! Raoul, voilà ce que j'appelle des raisons.

RAOUL. — Ah!

VAUTRIN. — Tu me demandes des comptes de tutelle? les voici.

RAOUL. — Mais en ai-je le droit? sans toi vivrai-je?

VAUTRIN. — Tais-toi. Tu n'avais rien, je t'ai fait riche. Tu ne savais rien, je t'ai donné une belle éducation Oh! je ne suis pas encore quitte envers toi. Un père... tous les pères donnent la vie à leurs enfants, moi, je te dois le bonheur... Mais est-ce bien là le motif de ta mélancolie? n'y a-t-il pas là... dans ce coffret... (*il montre un coffret*) certain portrait et certaines lettres cachées, et que nous lisons avec des... Ah!...

RAOUL. — Vous avez...

VAUTRIN. — Oui, j'ai... Tu es donc touché à fond?

RAOUL. — A fond.

VAUTRIN. — Allons, on mettra une sourdine à son esprit, et un crêpe à son chapeau.

RAOUL. — Oui. Car il est impossible à l'enfant jeté dans le ménage d'un pêcheur d'Alghero de devenir prince d'Arjos; et perdre Inès, c'est mourir de douleur.

VAUTRIN. — Cinq cent mille livres de rentes, le titre de prince, des grandesses et des économies, mon vieux, il ne faut pas voir cela trop en noir.

RAOUL. — Si tu m'aimes, pourquoi des plaisanteries quand je suis au désespoir!

VAUTRIN. — Et d'où vient donc ton désespoir?

RAOUL. — Le duc et le marquis m'ont tout à l'heure insulté chez eux, devant elle, et j'ai vu s'éteindre toutes mes espérances. On m'a fermé la porte de l'hôtel de Christoval. J'ignore encore pourquoi la duchesse de Montsorel m'a fait venir. Depuis deux jours elle me témoigne un intérêt que je ne puis m'expliquer.

VAUTRIN. — Et qu'allais-tu donc faire chez ton rival?

RAOUL. — Mais tu sais donc tout?

VAUTRIN. — Et bien d'autres choses. Enfin, tu veux Inès de Christoval? tu peux te passer cette fantaisie.

RAOUL. — Si tu te jouais de moi?

VAUTRIN. — Raoul, on t'a fermé la porte de l'hôtel de Christoval... tu seras demain le prétendu de la princesse d'Arjos, et les Montsorel seront renvoyés, tout Montsorel qu'ils sont.

RAOUL. — Ma douleur vous rend fou.

VAUTRIN. — Qui t'a jamais autorisé à douter de ma parole? qui t'a donné un cheval arabe pour faire enrager tous les dandys exotiques ou indigènes du bois de Boulogne? qui paye tes dettes de jeu? qui veille à tes plaisirs? qui t'a donné des bottes, à toi qui n'avais pas de souliers?

RAOUL. — Toi, mon ami, mon père, ma famille.

VAUTRIN. — Bien, bien, merci! Oh! tu me récompenses de tous mes sacrifices. Mais, hélas! une fois riche, une fois grand d'Espagne, une fois que tu feras partie de ce monde, tu m'oublieras; en changeant d'air, on change d'idées; tu me mépriseras, et... tu auras raison.

RAOUL. — Est-ce un génie sorti des Mille et une Nuits? Je me demande si j'existe. Mais, mon ami, mon protecteur, il me faut une famille.

VAUTRIN. — Eh! on te la fabrique en ce moment, ta famille. Le Louvre ne contiendrait pas les portraits de tes aïeux, ils encombrent les quais.

RAOUL. — Tu rallumes toutes mes espérances.

VAUTRIN. — Tu veux Inès?

RAOUL. — Par tous les moyens possibles.

VAUTRIN. — Tu ne recules devant rien? la magie et l'enfer ne t'effrayent pas?

RAOUL. — Va pour l'enfer, s'il me donne le paradis.

VAUTRIN. — L'enfer! c'est le monde des bagnes et des forçats décorés par la justice et par la gendarmerie de marques et de menottes, conduits où ils vont par la misère, et qui ne peuvent jamais en sortir. Le paradis, c'est un bel hôtel, de riches voitures, des femmes délicieuses, des honneurs. Dans ce monde, il y a deux mondes: je te jette dans le plus beau, je reste dans le plus laid; et, si tu ne m'oublies pas, je te tiens quitte.

RAOUL. — Vous me donnez le frisson, et vous venez de faire passer devant moi le délire.

VAUTRIN, *lui frappant sur l'épaule.* — Tu es un enfant. (*A part.*) Ne lui en ai-je pas trop dit?

(Il sonne.)

RAOUL, *à part.* — Par moments, ma nature se révolte contre tous ses bienfaits. Quand il met la main sur mon épaule, j'ai la sensation d'un fer chaud; et cependant il ne m'a jamais fait que du bien. Il me cache les moyens, et les résultats sont tous pour moi.

VAUTRIN. — Que dis-tu là?

RAOUL. — Je dis que je n'accepte rien, si mon honneur...

VAUTRIN. — On en aura soin, de ton honneur. N'est-ce pas moi qui l'ai développé? A-t-il jamais été compromis?

RAOUL. — Tu m'expliqueras...

VAUTRIN. — Rien.

RAOUL. — Rien?

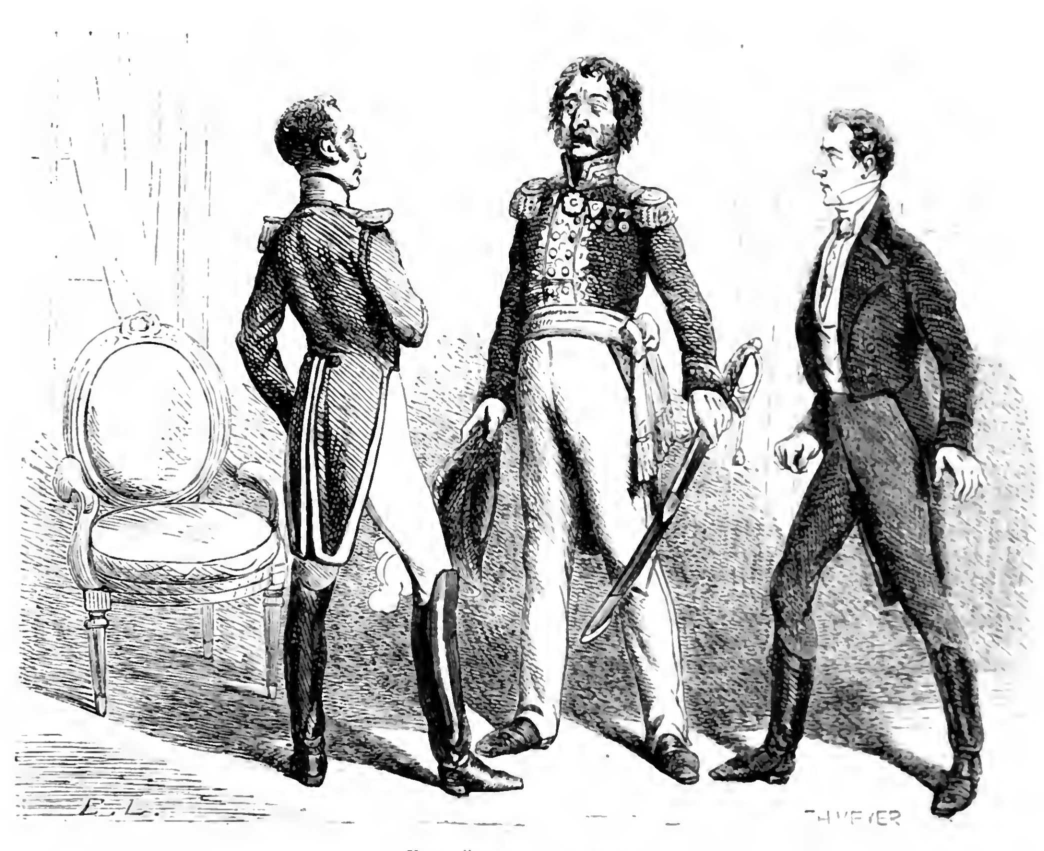
VAUTRIN. — N'as-tu pas dit: Par tous les moyens possibles? Inès une fois à toi, qu'importe ce que j'aurai fait ou ce que je suis. Tu emmèneras Inès, tu voyageras. La famille de Christoval protégera le prince d'Arjos. (*A la Fouraille.*) Frappez des bouteilles de vin de Champagne, votre maître se marie, il va dire adieu à la vie de garçon, ses amis sont invités, allez chercher ses maîtresses, s'il lui en reste! Il y a noce pour tout le monde. Branle-bas général, et la grande tenue.

RAOUL. — Son intrépidité m'épouvante; mais il a toujours raison.

VAUTRIN. — A table!

TOUS. — A table!

VAUTRIN. — N'aie pas le bonheur triste, viens rire une dernière fois dans toute ta liberté; je ne te ferai servir que des vins d'Espagne, c'est gentil.



Vous n'irez pas. — PAGE 108.

ACTE QUATRIÈME.

La scène est à l'hôtel de Christoval.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL, INÈS.

INÈS. — Si la naissance de M. de Frescas est obscure, je saurai, ma mère, renoncer à lui; mais, de votre côté, soyez assez bonne pour ne plus insister sur mon mariage avec le marquis de Montsorel.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL. — Si je repousse cette alliance insensée, je ne souffrirai pas non plus que vous soyez sacrifiée à l'ambition d'une famille

INÈS. — Insensée! qui le sait? Vous le croyez un aventurier, je le crois gentilhomme, et nous n'avons aucune preuve à nous opposer.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL. — Les preuves ne se feront pas attendre, les Montsorel sont trop intéressés à dévoiler sa honte.

INÈS. — Et lui m'aime trop pour tarder à vous prouver qu'il est digne de nous. Sa conduite, hier, n'a-t-elle pas été d'une noblesse parfaite?

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL. — Mais, chère folle, ton bonheur n'est-il pas le mien? Que Raoul satisfasse le monde, et je suis prête à lutter pour vous contre les Montsorel à la cour d'Espagne.

INÈS. — Ah! ma mère, vous l'aimez donc aussi?

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL. — Ne l'as-tu pas choisi?

SCÈNE II.

LES MÊMES, UN VALET, puis VAUTRIN.

(Le valet apporte à la duchesse une carte enveloppée et cachetée.)

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL, *à sa fille*. — Le général Crustamente, envoyé secret de sa majesté don Augustin Ier, empereur du Mexique. Qu'est-ce que cela veut dire?

INÈS. — Du Mexique! il nous apporte sans doute des nouvelles de mon père.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL, *au valet*. — Faites entrer.

(Vautrin paraît habillé en général mexicain, sa taille a quatre pouces de plus, son chapeau est fourni de plumes blanches, son habit est bleu de ciel, avec les riches broderies des généraux mexicains : pantalon blanc, écharpe aurore, les cheveux traînants et frisés comme ceux de Murat ; il a un grand sabre, il a le teint cuivré, il grasseye comme les Espagnols du Mexique, son parler ressemble au provençal, plus l'accent guttural des Maures.)

VAUTRIN. — Est-ce bien à madame la duchesse de Christoval que j'ai l'honneur de parler?

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL. — Oui, monsieur.

VAUTRIN. — Et mademoiselle?

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL. — Ma fille, monsieur.

VAUTRIN. — Mademoiselle est la senora Inès, de son chef princesse d'Arjos. En vous voyant, l'idolâtrie de M. de Christoval pour sa fille se comprend parfaitement. Mesdames, avant tout, je demande une discrétion absolue : ma mission est déjà difficile, et, si l'on soupçonnait qu'il pût exister des relations entre vous et moi, nous serions tous compromis.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL. — Je vous promets le secret et sur votre nom et sur votre visite.

INÈS. — Général, il s'agit de mon père, vous me permettrez de rester.

VAUTRIN. — Vous êtes nobles et Espagnoles, je compte sur votre parole.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL. — Je vais recommander à mes gens de se taire.

VAUTRIN. — Pas un mot : réclamer leur silence, c'est souvent provoquer leur indiscrétion. Je réponds des miens. J'avais pris l'engagement de vous donner à mon arrivée des nouvelles de M. de Christoval, et voici ma première visite.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL. — Parlez-nous promptement de mon mari, général. Où se trouve-t-il?

VAUTRIN. — Le Mexique, madame, est devenu ce qu'il devait être tôt ou tard, un État indépendant de l'Espagne. Au moment où je parle, il n'y a plus un seul Espagnol, il ne s'y trouve plus que des Mexicains

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL. — En un moment?

VAUTRIN. — Tout se fait en un moment pour qui ne voit pas les causes. Que voulez-vous? Le Mexique éprouvait le besoin de son indépendance, il s'est donné un empereur. Cela peut surprendre encore, rien cependant de plus naturel : partout les principes peuvent attendre, partout les hommes sont pressés.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL. — Qu'est-il donc arrivé à M. de Christoval?

VAUTRIN. — Rassurez-vous, madame, il n'est pas empereur. M. le duc a failli, par une résistance désespérée, maintenir le royaume sous l'obéissance de Ferdinand VII.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL. — Mais, monsieur, mon mari n'est pas militaire.

VAUTRIN. — Non, sans doute ; mais c'est un habile courtisan, et c'était bien joué. En cas de succès, il rentrait en grâce. Ferdinand ne pouvait se dispenser de le nommer vice-roi.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL. — Dans quel siècle étrange vivons-nous!

VAUTRIN. — Les révolutions s'y succèdent et ne se ressemblent pas. Partout on imite la France. Mais, je vous en supplie, ne parlons pas politique, c'est un terrain brûlant.

INÈS. — Mon père, général, avait-il reçu nos lettres?

VAUTRIN. — Dans une pareille bagarre, les lettres peuvent bien se perdre, quand les couronnes ne se retrouvent pas.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL. — Et qu'est devenu M. de Christoval?

VAUTRIN. — Le vieil Amoagos, qui là-bas exerce une énorme influence, a sauvé votre mari, au moment où j'allais le faire fusiller...

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL et SA FILLE. — Ah!

VAUTRIN — C'est ainsi que nous nous sommes connus.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL. — Vous, général?

INÈS. — Mon père, monsieur?

VAUTRIN. — Eh! mesdames, j'étais ou pendu par lui comme un rebelle, ou l'un des héros d'une nation délivrée, et me voici! En arrivant à l'improviste à la tête des ouvriers de ses mines, Amoagos décidait la question. Le salut de son ami le duc de Christoval a été le prix de son concours. Entre nous, l'empereur Iturbide, mon maître, n'est qu'un nom : l'avenir du Mexique est tout entier dans le parti du vieil Amoagos.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL. — Quel est donc, monsieur, cet Amoagos, qui selon vous est l'arbitre des destinées du Mexique?

VAUTRIN. — Vous ne le connaissez pas ici? Vraiment non! Je ne sais pas ce qui pourra souder l'ancien monde au nouveau! Oh! ce sera la vapeur. Exploitez donc des mines d'or! soyez don Inigo, Jan Varaco Cardaval de los Amoagos, las Frescas y Peral... mais dans la kyrielle de nos noms espagnols, vous le savez, nous n'en disons jamais qu'un. Je m'appelle simplement Crustamente. Enfin, soyez le futur président de la république mexicaine, et la France vous ignore. Mesdames, le vieil Amoagos a reçu là-bas M. de Christoval, comme un vieux gentilhomme d'Aragon, qu'il est, devait accueillir un grand d'Espagne banni pour avoir été séduit par le beau nom de Napoléon.

INÈS. — N'avez-vous pas dit Frescas dans les noms?

VAUTRIN. — Oui, Frescas est le nom de la seconde mine exploitée par don Cardaval ; mais vous allez connaître toutes les obligations de M. le duc envers son hôte par les lettres que je vous apporte. Elles sont dans mon portefeuille. J'ai besoin de mon portefeuille. (*A part.*) Elles ont assez bien mordu à mon vieil Amoagos. (*Haut.*) Permettez-moi de demander un de mes gens. (*La duchesse fait signe à Inès de sonner. A la duchesse.*) Accordez-moi, madame, un moment d'entretien. (*A un valet.*) Dites à mon nègre ; mais non, il ne comprend que son affreux patois, faites-lui signe de venir.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL. — Mon enfant, vous me laisserez seule un moment.

(La Fouraille paraît)

VAUTRIN, *à la Fouraille*. — Jigi roro flouri.

LA FOURAILLE. — Joro.

INÈS, *à Vautrin*. — La confiance de mon père suffirait à vous mériter un bon accueil ; mais, général, votre empressement à dissiper nos inquiétudes vous vaut ma reconnaissance.

VAUTRIN. — De la re... connais... sance! Ah! senora, si nous comptions, je me croirais le débiteur de votre illustre père, après avoir eu le bonheur de vous voir.

LA FOURAILLE. — Io.

VAUTRIN. — Caracas, y mouli joro, fistas, ip souri.

LA FOURAILLE. — Souri joro.

VAUTRIN, *aux dames*. — Mesdames, voici vos lettres. (*A part, à la Fouraille.*) Circule de l'antichambre à la cour, bouche close, l'oreille ouverte, les mains au repos, l'œil au guet, et du nez.

LA FOURAILLE. — Ia, mein herr.

VAUTRIN, *en colère*. — Souri joro, fistas.

LA FOURAILLE. — Joro. (*Bas.*) Voici les papiers de Langeac.

VAUTRIN. — Je ne suis pas pour l'émancipation des nègres ; quand il n'y en aura plus, nous serons forcés d'en faire avec les blancs.

INÈS, *à sa mère*. — Permettez-moi, ma mère, d'aller lire la lettre de mon père. (*A Vautrin.*) Général...

(Elle salue.)

VAUTRIN. — Elle est charmante, puisse-t-elle être heureuse!

(Inès sort, sa mère la conduit en faisant quelques pas avec elle.)

SCÈNE III.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL, VAUTRIN.

VAUTRIN, *à part*. — Si le Mexique se voyait représenter comme ça, il serait capable de me condamner aux ambassades à perpétuité. (*Haut.*) Oh! excusez-moi, madame, j'ai tant de sujets de réflexions!

LA DUCHESSE. — Si les préoccupations sont permises, n'est-ce pas à vous autres diplomates?

VAUTRIN. — Aux diplomates par état, oui ; mais je compte rester militaire et franc. Je veux réussir par la franchise. Nous voilà seuls, causons, car j'ai plus d'une mission délicate.

LA DUCHESSE. — Auriez-vous des nouvelles que ma fille ne devrait pas entendre?

VAUTRIN. — Peut-être. Allons droit au fait : la senora est jeune et belle, elle est riche et noble ; elle doit avoir quatre fois plus de prétendants que toute autre. On se dispute sa main. Eh bien! son

père me charge de savoir si elle a plus particulièrement remarqué quelqu'un.

LA DUCHESSE. — Avec un homme franc, général, je serai franche. L'étrangeté de votre demande ne me permet pas d'y répondre.

VAUTRIN. — Ah! prenez garde! Pour ne jamais nous tromper, nous autres diplomates, nous interprétons toujours le silence en mauvaise part.

LA DUCHESSE. — Monsieur, vous oubliez qu'il s'agit d'Inès de Christoval.

VAUTRIN. — Elle n'aime personne. Eh bien! elle pourra donc obéir aux vœux de son père.

LA DUCHESSE. — Comment! M. de Christoval aurait disposé de sa fille?

VAUTRIN. — Vous le voyez, votre inquiétude vous trahit! Elle a donc fait un choix? Eh bien! maintenant je tremble autant de vous interroger que vous de répondre. Ah! si le jeune homme aimé par votre fille était un étranger, riche, en apparence sans famille, et qui cachât son pays.

LA DUCHESSE.—Ce nom de Frescas, dit par vous, est celui que prend un jeune homme qui recherche Inès.

VAUTRIN. — Se nommerait-il aussi Raoul?

LA DUCHESSE. — Oui, Raoul de Frescas.

VAUTRIN. — Un jeune homme fin, spirituel, élégant, vingt-trois ans.

LA DUCHESSE. — Doué de ces manières qui ne s'acquièrent pas.

VAUTRIN. — Romanesque au point d'avoir eu l'ambition d'être aimé pour lui-même, en dépit d'une immense fortune; il a voulu la passion dans le mariage, une folie! Le jeune Amoagos, car c'est lui, madame...

LA DUCHESSE. — Mais ce nom de Raoul n'est pas ..

VAUTRIN. — Mexicain, vous avez raison. Il lui a été donné par sa mère, une Française, une émigrée, une demoiselle de Granville, venue de Saint-Domingue. L'imprudent est-il aimé?

LA DUCHESSE. — Préféré à tous.

VAUTRIN.—Mais ouvrez cette lettre, lisez-la, madame; et vous verrez que j'ai pleins pouvoirs des seigneurs Amoagos et Christoval pour conclure ce mariage.

LA DUCHESSE. — Oh! laissez-moi, monsieur, rappeler Inès.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

VAUTRIN, *seul.*

Le majordome est à moi, les véritables lettres, s'il en vient, me seront remises. Raoul est trop fier pour revenir ici; d'ailleurs, il m'a promis d'attendre. Me voilà maître du terrain; Raoul, une fois prince, ne manquera pas d'aïeux : le Mexique et moi nous sommes là.

SCÈNE V.

VAUTRIN, LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL, INÈS.

LA DUCHESSE, *à sa fille.* —Mon enfant, vous avez des remercîments à faire au général.

(Elle lit sa lettre pendant une partie de la scène.)

INÈS.—Des remercîments, monsieur, et mon père me dit que dans le nombre de vos missions vous avez celle de me marier avec un seigneur Amoagos, sans tenir compte de mes inclinations.

VAUTRIN. — Rassurez vous, il se nomme ici Raoul de Frescas.

INÈS. — Raoul de Frescas, lui! Mais, alors, pourquoi son silence obstiné?

VAUTRIN. — Faut-il que le vieux soldat vous explique le cœur du jeune homme? il voulait chez vous de l'amour, et non de l'obéissance; il voulait...

INÈS.—Ah! général! je le punirai de sa modestie et de sa défiance. Hier il aimait mieux dévorer une offense que de révéler le nom de son père.

VAUTRIN. — Mais, mademoiselle, il ignore encore si le nom de son père est celui d'un coupable de haute trahison ou celui d'un libérateur de l'Amérique.

INÈS —Ah! ma mère, entendez-vous?

VAUTRIN, *à part* —Comme elle l'aime! Pauvre fille, ça ne demande qu'à être abusé.

LA DUCHESSE.—La lettre de mon mari vous donne en effet, général, de pleins pouvoirs.

VAUTRIN.—J'ai les actes authentiques et tous les papiers de famille...

UN VALET, *entrant.* — Madame la duchesse veut-elle recevoir monsieur de Frescas?

VAUTRIN. — Raoul ici!

LA DUCHESSE, *au valet.* — Faites entrer.

VAUTRIN. — Bon! le malade vient tuer le médecin.

LA DUCHESSE. —Inès, vous pouvez recevoir seule monsieur de Frescas, il est agréé par votre père.

(Inès baise la main de sa mère.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, RAOUL.

Raoul salue les deux dames, Vautrin va à lui.

VAUTRIN, *à Raoul.* — Don Raoul de Cardaval.

RAOUL. — Vautrin! .

VAUTRIN. — Non, le général Crustamente.

RAOUL. — Crustamente!

VAUTRIN. — Bien. Envoyé du Mexique. Retiens bien le nom de ton père : Amoagos, un seigneur d'Aragon, un ami du duc de Christoval. Ta mère est morte : j'apporte les titres, les papiers de famille authentiques, reconnus. Inès est à toi.

RAOUL. — Et vous voulez que je consente à de pareilles infamies? jamais!

VAUTRIN, *aux deux femmes.* — Il est stupéfait de ce que je lui apprends, il ne s'attendait pas à un si prompt dénoûment.

RAOUL. — Si la vérité me tue, tes mensonges me déshonorent, j'aime mieux mourir.

VAUTRIN. —Tu voulais Inès par tous les moyens possibles, et tu recules devant un innocent stratagème!

RAOUL, *exaspéré.* — Mesdames!

VAUTRIN. — La joie le transporte. (*A Raoul.*) Parler, c'est perdre Inès et me livrer à la justice : tu le peux, ma vie est à toi.

RAOUL. — O Vautrin! dans quel abîme m'as-tu plongé!

VAUTRIN. — Je t'ai fait prince, n'oublie pas que tu es au comble du bonheur. (*A part.*) Il ira.

SCÈNE VII.

INÈS, *près de la porte où elle a quitté sa mère,* RAOUL, *de l'autre côté du théâtre.*

RAOUL, *à part.* — L'honneur veut que je parle, la reconnaissance veut que je me taise, eh bien! j'accepte mon rôle d'homme heureux, jusqu'à ce qu'il ne soit plus en péril; mais j'écrirai ce soir, et Inès saura qui je suis. Vautrin, un pareil sacrifice m'acquitte bien envers toi : nos liens sont rompus. J'irai chercher je ne sais où la mort du soldat.

INÈS, *s'approchant après avoir examiné attentivement Raoul.*—Mon père et le vôtre sont amis, ils consentent à notre mariage, nous nous aimons comme s'ils s'y opposaient, et vous voilà rêveur, presque triste!

RAOUL.—Vous avez votre raison, et moi, je n'ai plus la mienne. Au moment où vous ne voyez plus d'obstacles, il peut en surgir d'insurmontables.

INÈS. — Raoul, quelles inquiétudes jetez-vous dans notre bonheur?

RAOUL. —Notre bonheur! (*A part.*) Il m'est impossible de feindre. (*Haut.*) Au nom de notre amour, je vous demande de croire en ma loyauté.

INÈS. —Ma confiance en vous n'était-elle pas infinie? Et le général a tout justifié, jusqu'à votre silence chez les Montsorel. Aussi vous pardonné-je les petits chagrins que vous etiez obligé de me causer.

RAOUL, *à part.* — Ah! Vautrin! je me livre à toi! (*Haut.*) Inès, vous ne savez pas quelle est la puissance de vos paroles : elles m'ont donné la force de supporter le ravissement que vous me causez... Eh bien! oui, soyons heureux!

(Entre un valet.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE MARQUIS DE MONTSOREL.

LE VALET, *annonçant.* — Monsieur le marquis de Montsorel!

RAOUL, *à part.* — Ah! ce nom me rappelle à moi-même. (*A Inès.*) Quoi qu'il arrive, Inès, attendez pour juger ma conduite l'heure où je vous la soumettrai moi-même, et pensez que j'obéis en ce moment à une invincible fatalité.

INÈS. — Raoul, je ne vous comprends plus; mais je me fie toujours à vous.

LE MARQUIS, *à part.* — Encore ce petit monsieur! (*Il salue Inès.*) Je vous croyais avec votre mère, mademoiselle, et j'étais loin de penser que ma visite pût être importune. Faites-moi la grâce de m'excuser.

INÈS. — Restez, je vous prie, il n'y a plus d'étranger ici, monsieur Raoul est agréé par ma famille.

LE MARQUIS. — Monsieur Raoul de Frescas veut-il alors agréer mes compliments?

RAOUL. — Vos compliments? je les accepte (*il lui tend la main et le marquis la lui serre*) d'aussi bon cœur que vous me les offrez.

LE MARQUIS. — Nous nous entendons.

INÈS, *à Raoul.* — Faites en sorte qu'il parte, et restez. (*Au marquis.*) Ma mère a besoin de moi pour quelques instants, j'espère vous la ramener.

SCÈNE IX.

LE MARQUIS, RAOUL, *puis* VAUTRIN.

LE MARQUIS. — Acceptez-vous une rencontre à mort et sans témoins?

RAOUL. — Sans témoins, monsieur?

LE MARQUIS. — Ne savez-vous pas qu'un de nous est de trop en ce monde?

RAOUL. — Votre famille est puissante : en cas de succès, votre proposition m'expose à sa vengeance, permettez-moi de ne pas échanger l'hôtel de Christoval contre une prison. (*Vautrin paraît.*) A mort, soit! mais avec des témoins.

LE MARQUIS. — Les vôtres n'arrêteront point le combat?

RAOUL. — Nous avons chacun une garantie dans notre haine.

VAUTRIN, *à part.* — Ah çà, mais nous trébucherons donc toujours dans le succès? A mort! cet enfant joue sa vie, comme si elle lui appartenait.

LE MARQUIS. — Eh bien, monsieur, demain à huit heures, sur la terrasse de Saint-Germain, nous irons dans la forêt.

VAUTRIN. — Vous n'irez pas. (*A Raoul.*) Un duel! la partie est-elle égale? Monsieur est-il, comme vous, le fils unique d'une grande maison? Votre père, don Inigo, Juan, Varaco des los Amoagos de Cardaval, las Frescas, y Peral vous le permettrait-il, don Raoul?

LE MARQUIS. — Je consentais à me battre avec un inconnu; mais la grande maison de monsieur ne gâte rien à l'affaire.

RAOUL, *au marquis.* — Il me semble que maintenant, monsieur, nous pouvons nous traiter avec courtoisie et en gens qui s'estiment assez l'un l'autre pour se haïr et se tuer.

LE MARQUIS, *regardant Vautrin.* — Peut-on savoir le nom de votre Mentor?

VAUTRIN. — A qui aurais-je l'honneur de répondre?

LE MARQUIS. — Au marquis de Montsorel, monsieur.

VAUTRIN, *le toisant.* — J'ai le droit de me taire : mais je vous dirai mon nom, une seule fois, bientôt, et vous ne le répéterez pas. Je serai le témoin de M. de Frescas. (*A part.*) Et Buteux sera l'autre.

SCÈNE X.

RAOUL, VAUTRIN, LE MARQUIS, LA DUCHESSE DE MONTSOREL; puis LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL, INÈS.

UN VALET, *annonçant.* — Madame la duchesse de Montsorel.

VAUTRIN, *à Raoul.* — Pas d'enfantillage! de l'aplomb et au pas! je suis devant l'ennemi.

LE MARQUIS. — Ah! ma mère, venez-vous assister à ma défaite? Tout est conclu. La famille de Christoval se jouait de nous. Monsieur (*il montre Vautrin*) apporte les pouvoirs des deux pères.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL. — Raoul a une famille? (*Madame de Christoval et sa fille entrent et saluent la duchesse. A madame de Christoval.*) Madame, mon fils vient de m'apprendre l'événement inattendu qui renverse toutes nos espérances.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL. — L'intérêt que vous paraissez témoigner à M. de Frescas s'est donc affaibli depuis hier?

LA DUCHESSE DE MONTSOREL, *examinant Vautrin.* — Et c'est grâce à monsieur que tous les doutes ont été levés? Qui est-il?

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL. — Le représentant du père de M. de Frescas, don Amoagos, et de M. de Christoval. Il nous a donné les nouvelles que nous attendions et nous a remis enfin les lettres de mon mari.

VAUTRIN, *à part.* — Ah! çà, vais-je poser longtemps comme ça?

LA DUCHESSE DE MONTSOREL, *à Vautrin.* — Monsieur connaît sans doute depuis longtemps la famille de M. de Frescas?

VAUTRIN. — Elle est très-restreinte : un père, un oncle... (*A Raoul.*) Vous n'avez même pas la douloureuse consolation de vous rappeler votre mère. (*A la duchesse.*) Elle est morte au Mexique peu de temps après son mariage.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL. — Monsieur est né au Mexique?

VAUTRIN. — En plein Mexique.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL, *à madame de Christoval.* — Ma chère, on nous trompe. (*A Raoul.*) Monsieur, vous n'êtes pas venu du Mexique, votre mère n'est pas morte, et vous avez été dès votre enfance abandonné, n'est-ce pas?

RAOUL. — Ma mère vivrait!

VAUTRIN. — Pardon, madame, j'arrive, moi, et si vous souhaitez apprendre des secrets, je me fais fort de vous en révéler qui vous dispenseront d'interroger monsieur (*A Raoul.*) Pas un mot.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL. — C'est lui! Et cet homme en fait l'enjeu de quelque sinistre parti... (*Elle va au marquis.*) Mon fils...

LE MARQUIS. — Vous les avez troublés, ma mère, et nous avons sur cet homme (*il montre Vautrin*) la même pensée; mais une femme a seule le droit de dire tout ce qui pourra faire découvrir cette horrible imposture.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL. — Horrible! oui. Mais laissez-nous.

LE MARQUIS. — Mesdames, malgré tout ce qui s'élève contre moi, ne m'en veuillez pas si j'espère encore. (*A Vautrin.*) Entre la coupe et les lèvres il y a souvent...

VAUTRIN. — La mort!

(Le marquis et Raoul se saluent, et le marquis sort.)

LA DUCHESSE DE MONTSOREL, *à madame de Christoval.* — Chère duchesse, je vous en supplie, renvoyez Inès, nous ne saurions nous expliquer en sa présence.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL, *à sa fille, en lui faisant signe de sortir.* — Je vous rejoins dans un moment.

RAOUL, *à Inès, en lui baisant la main.* — C'est peut-être un éternel adieu!

(Inès sort.)

SCÈNE XI.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL, LA DUCHESSE DE MONTSOREL, RAOUL, VAUTRIN.

VAUTRIN, *à la duchesse de Christoval.* — Ne soupçonnez-vous donc pas quel intérêt amène ici madame?

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL. — Depuis hier je n'ose me l'avouer.

VAUTRIN. — Moi, j'ai deviné cet amour à l'instant.

RAOUL, *à Vautrin.* — J'étouffe dans cette atmosphère de mensonge.

VAUTRIN, *à Raoul.* — Un seul moment encore.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL. — Madame, je sais tout ce que ma conduite a d'étrange en cet instant, et je n'essaierai pas de la justifier. Il est des devoirs sacrés devant lesquels s'abaissent toutes les convenances et même les lois du monde. Quel est le caractère? quels sont donc les pouvoirs de monsieur?

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL, *à qui Vautrin fait un signe.* — Il m'est interdit de vous répondre

LA DUCHESSE DE MONTSOREL. — Eh bien! je vous le dirai : monsieur est ou le complice ou la dupe d'une imposture dont nous sommes les victimes. En dépit des lettres, en dépit des actes qu'il vous apporte, tout ce qui donne à Raoul un nom et une famille est faux.

RAOUL. — Madame, en vérité, je ne sais de quel droit vous vous jetez ainsi dans ma vie?

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL. — Madame, vous avez sagement agi en renvoyant ma fille et le marquis.

VAUTRIN, *à Raoul.* — De quel droit? (*A madame de Montsorel.*) Mais vous ne devez pas l'avouer, et nous le devinons. Je conçois trop bien, madame, la douleur que vous cause ce mariage pour m'offenser de vos soupçons sur mon caractère et de vous voir contredire des actes authentiques, que madame de Christoval et moi nous sommes tenus de produire. (*A part.*) Je vais l'asphyxier. (*Il la prend à part.*) Avant d'être Mexicain, j'étais Espagnol, je sais la cause de votre haine contre Albert; et, quant à l'intérêt qui vous amène ici, nous en causerons bientôt chez votre directeur.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL. — Vous sauriez?

VAUTRIN. — Tout. (*A part.*) Il y a quelque chose. (*Haut.*) Allez voir les actes.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL. — Eh bien! ma chère?

LA DUCHESSE DE MONTSOREL. — Allons retrouver Inès. Et, je vous en conjure, examinons bien les pièces, c'est la prière d'une mère au désespoir.

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL. — Une mère au désespoir?

LA DUCHESSE DE MONTSOREL, *regardant Raoul et Vautrin.* — Comment cet homme a-t-il mon secret et tient-il mon fils?

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL. — Venez, madame!

SCÈNE XII.

RAOUL, VAUTRIN, LA FOURAILLE.

VAUTRIN. — J'ai cru que notre étoile pâlissait, mais elle brille.

RAOUL. — Suis-je assez humilié? Je n'avais au monde que mon honneur, je te l'ai livré. Ta puissance est infernale, je le vois. Mais à compter de cette heure, je m'y soustrais, tu n'es plus en danger, adieu.

LA FOURAILLE, *qui est entré pendant que Raoul parlait.* — Personne! bon, il était temps! Ah! monsieur! Philosophe est en bas, tout est perdu! l'hôtel est envahi par la police.

VAUTRIN. — Un autre se lasserait! Voyons? Personne n'est pris?

LA FOURAILLE. — Oh! nous avons de l'usage.

VAUTRIN. — Philosophe est en bas, mais en quoi?

LA FOURAILLE. — En chasseur.

VAUTRIN. — Bien, il montera derrière la voiture. Je vous donnerai mes ordres pour coffrer le prince d'Arjos, qui croit se battre demain.

RAOUL. — Vous êtes menacé, je le vois, je ne vous quitte plus, et veux savoir...

VAUTRIN. — Rien. Ne te mêle pas de ton salut. Je réponds de toi, malgré toi.

RAOUL. — Oh! je connais mon lendemain.
VAUTRIN. — Et moi aussi.
LA FOURAILLE. — Ça chauffe!
VAUTRIN. — Ça brûle!
LA FOURAILLE. — Pas d'attendrissement, il ne faut pas flâner, ils sont à notre piste, et vont à cheval.
VAUTRIN. — Et nous donc! (*Il prend la Fouraille à part.*) Si le gouvernement nous fait l'honneur de loger ses gendarmes chez nous, notre devoir est de ne pas les troubler. On est libre de se disperser; mais qu'on soit à minuit chez la mère Giroflée, au grand complet. Soyez à jeun, car je ne veux pas avoir de Waterloo, et voilà les Prussiens. Roulons!

ACTE CINQUIÈME.

La scène se passe à l'hôtel de Monsorel, dans un salon du rez-de-chaussée.

SCÈNE PREMIÈRE.

JOSEPH, *seul.*

Il a fait ce soir la maudite marque blanche à la petite porte du jardin. Ça ne peut pas aller longtemps comme ça, le diable sait seul ce qu'il veut faire. J'aime mieux le voir ici que dans les appartements, du moins le jardin est là; et en cas d'alerte, on peut se promener.

SCÈNE II.

JOSEPH, LA FOURAILLE, BUTEUX, puis VAUTRIN.

On entend pendant un instant faire prrrrrrr.

JOSEPH. — Allons, bon! v'là notre air national, ça me fait toujours trembler. (*La Fouraille entre.*) Qui êtes-vous? (*La Fouraille fait un signe.*) Un nouveau?
LA FOURAILLE. — Un vieux.
JOSEPH. — Il est là.
LA FOURAILLE. — Est-ce qu'il attendrait? il va venir.
(Buteux se montre.)
JOSEPH. — Comment, vous serez trois?
LA FOURAILLE, *montrant Joseph.* — Nous serons quatre.
JOSEPH. — Que venez-vous donc faire à cette heure? Voulez-vous tout prendre ici?
LA FOURAILLE. — Il nous croit des voleurs!
BUTEUX. — Ça se prouve quelquefois, quand on est malheureux; mais ça ne se dit pas.
LA FOURAILLE. — On fait comme les autres, on s'enrichit, voilà tout!
JOSEPH. — Mais M. le duc va...
LA FOURAILLE. — Ton duc ne peut pas rentrer avant deux heures, et ce temps nous suffit; ainsi ne viens pas entrelarder d'inquiétudes le plat de notre métier que nous avons à servir...
BUTEUX. — Et chaud.
VAUTRIN, *paraissant vêtu d'une redingote brune, pantalon bleu, gilet noir, les cheveux courts, un faux air de Napoléon en bourgeois. Il entre, éteint brusquement la chandelle et tire sa lanterne sourde.* — De la lumière ici! Vous vous croyez donc encore dans la vie bourgeoise? Que ce niais ait oublié les premiers éléments, cela se conçoit; mais vous autres?... (*A Buteux en lui montrant Joseph.*) Mets-lui du coton dans les oreilles, allez causer là-bas. (*A la Fouraille.*) Et le petit?
LA FOURAILLE. — Gardé à vue?
VAUTRIN. — Dans quel endroit?
LA FOURAILLE. — Dans l'autre pigeonnier de la femme à Giroflée, ici près, derrière les Invalides.
VAUTRIN. — Et qu'il ne s'en échappe pas comme cette anguille de Saint-Charles, cet enragé, qui vient démolir notre établissement... car je... je ne fais pas de menaces...
LA FOURAILLE. — Pour le petit, je vous engage ma tête! Philosophe lui a mis des cothurnes aux mains, et des manchettes au pieds, il ne le rendra qu'à moi. Quant à l'autre, que voulez-vous? la pauvre Giroflée est bien faible contre les liqueurs fortes, et Blondet l'a deviné.
VAUTRIN. — Qu'a dit Raoul?
LA FOURAILLE. — Des horreurs! il se croit déshonoré. Heureusement, Philosophe n'adore pas les métaphores.
VAUTRIN. — Conçois-tu que cet enfant veuille se battre à mort? Un jeune homme a peur, il a le courage de ne pas le laisser voir et la sottise de se laisser tuer. J'espère qu'on l'a empêché d'écrire?
LA FOURAILLE, *à part.* — Aïe! aïe! (*Haut.*) Il ne faut rien vous cacher : avant d'être serré, le prince avait envoyé la petite Nini porter une lettre à l'hôtel de Christoval.
VAUTRIN. — A Inès?
LA FOURAILLE. — A Inès.
VAUTRIN. — Ah! puff!... des phrases!
LA FOURAILLE. — Ah! puff!... des bêtises!
VAUTRIN, *à Joseph.* — Eh! là-bas! l'honnête homme!
BUTEUX, *amenant Joseph à Vautrin.* — Donnez donc à monsieur des raisons, il en veut.
JOSEPH. — Il me semble que ce n'est pas trop exiger, que de demander ce que je risque et ce qui me reviendra.
VAUTRIN. — Le temps est court, la parole est longue, employons l'un et dispensons-nous de l'autre. Il y a deux existences en péril, celle d'un homme qui m'intéresse et celle d'un mousquetaire que je juge inutile : nous venons le supprimer.
JOSEPH. — Comment! M. le marquis? — Je n'en suis plus.
LA FOURAILLE. — Ton consentement n'est pas à toi.
BUTEUX. — Nous l'avons pris. Vois-tu, mon ami, quand le vin est tiré...
JOSEPH. — S'il est mauvais, il ne faut pas le boire.
VAUTRIN. — Ah! tu refuses de trinquer avec moi? Qui réfléchit calcule, et qui calcule trahit.
JOSEPH. — Vos calculs sont à faire perdre la tête.
VAUTRIN. — Assez, tu m'ennuies! Ton maître doit se battre demain. Dans ce duel, l'un des deux adversaires doit rester sur le terrain; figure-toi que le duel a eu lieu, et que ton maître n'a pas eu de chance.
BUTEUX. — Comme c'est juste!
LA FOURAILLE. — Et profond! Monsieur remplace le Destin.
JOSEPH. — Joli état!
BUTEUX. — Et pas de patente à payer.
VAUTRIN, *à Joseph.* — Tu vas les cacher.
JOSEPH. — Où?
VAUTRIN. — Je te dis de les cacher. Quand tout dormira dans l'hôtel, excepté nous, fais-les monter chez le mousquetaire. (*A Buteux et à la Fouraille.*) Tâchez d'y aller sans lui : vous serez deux et adroits; la fenêtre de sa chambre donne sur la cour. (*Il lui parle à l'oreille.*) Précipitez-le, comme tous les gens au désespoir. (*Il se tourne vers Joseph.*) Le suicide est une raison, personne ne sera compromis.

SCÈNE III.

VAUTRIN, *seul.*

Tout est sauvé, il n'y avait de suspect chez nous que le personnel, je le changerai. Le Blondet en est pour ses frais de trahison, et comme les mauvais comptes font les bons amis, je le signalerai au duc comme l'assassin du vicomte de Langeac. Je vais donc enfin connaître les secrets des Montsorel et la raison de la singulière conduite de la duchesse. Si ce que je vais apprendre pouvait justifier le suicide du marquis, quel coup de professeur!

SCÈNE IV.

VAUTRIN, JOSEPH.

JOSEPH. — Vos hommes sont casés dans la serre, mais vous ne comptez sans doute pas rester là?
VAUTRIN. — Non, je vais étudier dans le cabinet de M. de Montsorel.
JOSEPH. — Et s'il arrive, vous ne craignez pas...
VAUTRIN. — Si je craignais quelque chose, serais-je votre maître à tous?
JOSEPH. — Mais où irez-vous?
VAUTRIN. — Tu es bien curieux!

SCÈNE V.

JOSEPH, *seul.*

Le voilà chambré pour l'instant, ses deux hommes aussi, je les tiens, et comme je ne veux pas tremper là-dedans, je vais...

SCÈNE VI.

JOSEPH, UN VALET, puis SAINT-CHARLES.

LE VALET. — Monsieur Joseph, quelqu'un vous demande.
JOSEPH. — A cette heure?
SAINT-CHARLES. — C'est moi.
JOSEPH. — Laisse-nous, mon garçon.
SAINT-CHARLES. — M. le duc ne peut revenir qu'après le coucher du

roi. La duchesse va rentrer, je veux lui parler en secret, et l'attends ici.

JOSEPH. — Ici?

SAINT-CHARLES. — Ici.

JOSEPH, *à part.* — O mon Dieu! et Jacques...

SAINT-CHARLES. — Si ça te dérange?

JOSEPH. — Au contraire.

SAINT-CHARLES. — Dis-le-moi, tu pourrais attendre quelqu'un.

JOSEPH. — J'attends madame.

SAINT-CHARLES. — Et si c'était Jacques Collin?

JOSEPH. — Oh! ne me parlez donc pas de cet homme-là, vous me donnez le frisson.

SAINT-CHARLES. — Collin est mêlé à des affaires qui peuvent l'amener ici. Tu dois l'avoir revu? entre vous autres, ça se fait, et je le comprends. Je n'ai pas le temps de te sonder, je n'ai pas besoin de te corrompre, choisis entre nous deux, et promptement.

JOSEPH. — Que voulez-vous donc de moi?

SAINT-CHARLES. — Savoir les moindres petites choses qui se passent ici?

JOSEPH. — Eh bien! en fait de nouveauté, nous avons le duel du marquis: il se bat demain avec M. de Frescas.

SAINT-CHARLES. — Après?

JOSEPH. — Voici madame la duchesse qui rentre.

SCÈNE VII.

SAINT-CHARLES, *seul.*

Oh! le trembleur? Ce duel est un excellent prétexte pour parler à la duchesse. Le duc ne m'a pas compris, il n'a vu en moi qu'un instrument qu'on prend et qu'on laisse à volonté. M'ordonner le silence envers sa femme, n'était-ce pas m'indiquer une arme contre lui? Exploiter les fautes du prochain, voilà le patrimoine des hommes forts. J'ai déjà mangé bien des patrimoines, et j'ai toujours bon appétit.

SCÈNE VIII.

SAINT-CHARLES, LA DUCHESSE DE MONTSOREL, MADEMOISELLE DE VAUDREY.

(Saint-Charles s'efface pour laisser passer les deux femmes, il reste au haut de la scène pendant qu'elles la descendent.)

MADEMOISELLE DE VAUDREY. — Vous êtes bien abattue?

LA DUCHESSE DE MONTSOREL, *se laissant aller dans un fauteuil.* — Morte! plus d'espoir! vous aviez raison.

SAINT-CHARLES, *s'avançant.* — Madame la duchesse.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL. — Ah! j'avais oublié! Monsieur, il m'est impossible de vous accorder le moment d'audience que vous m'aviez demandé. Demain... plus tard.

MADEMOISELLE DE VAUDREY, *à Saint-Charles.* — Ma nièce, monsieur, est hors d'état de vous entendre.

SAINT-CHARLES. — Demain, mesdames, il ne serait plus temps! la vie de votre fils, le marquis de Montsorel, qui se bat demain avec M. de Frescas, est menacée.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL. — Mais ce duel est une horrible chose!

MADEMOISELLE DE VAUDREY, *bas à la duchesse.* — Vous oubliez déjà que Raoul vous est étranger.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL, *à Saint-Charles.* — Monsieur, mon fils saura faire son devoir.

SAINT-CHARLES. — Viendrai-je, mesdames, vous instruire de ce qui se cache toujours à une mère, s'il ne s'agissait que d'un duel? Votre fils sera tué sans combat. Son adversaire a pour valets des spadassins, des misérables, auxquels il sert d'enseigne.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL. — Et quelle preuve en avez-vous?

SAINT-CHARLES. — Un soi-disant intendant de M. de Frescas m'a offert des sommes énormes pour tremper dans la conspiration ourdie contre la famille de Christoval. Pour me tirer de ce repaire, j'ai feint d'accepter, mais, au moment où j'allais prévenir l'autorité, dans la rue, deux hommes m'ont jeté par terre en courant, et si rudement, que j'ai perdu connaissance; ils m'ont fait prendre, à mon insu, un violent narcotique, m'ont mis en voiture, et, à mon réveil, j'étais dans la plus mauvaise compagnie. En présence de ce nouveau péril, j'ai retrouvé mon sang-froid, je me suis tiré de ma prison, et me suis mis à la piste de ces hardis coquins.

MADEMOISELLE DE VAUDREY. — Vous venez ici pour M. de Montsorel, à ce que nous a dit Joseph?

SAINT-CHARLES. — Oui, madame.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL. — Et qui donc êtes-vous? monsieur.

SAINT-CHARLES. — Un homme de confiance dont M. le duc se défie, et je reçois des appointements pour éclaircir les choses mystérieuses.

MADEMOISELLE DE VAUDREY, *à la duchesse.* — Oh! Louise!

LA DUCHESSE DE MONTSOREL, *regardant fixement Saint-Charles.* — Et qui vous a donné l'audace de me parler? monsieur.

SAINT-CHARLES. — Votre danger, madame. On me paye pour être votre ennemi. Ayez autant de discrétion que moi, daignez me prouver que votre protection sera plus efficace que les promesses un peu creuses de M. le duc, et je puis vous donner la victoire. Mais le temps presse, le duc va venir, et, s'il nous trouvait ensemble, le succès serait étrangement compromis.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL, *à mademoiselle de Vaudrey.* — Ah! quelle nouvelle espérance! (*A Saint-Charles.*) Et qu'alliez-vous donc faire chez M. de Frescas?

SAINT-CHARLES. — Ce que je fais en ce moment auprès de vous, madame.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL. — Ainsi, vous vous taisez.

SAINT-CHARLES. — Madame la duchesse ne me répond pas: le duc a ma parole, et il est tout-puissant.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL. — Et moi, monsieur, je suis immensément riche; mais n'espérez pas m'abuser. (*Elle se lève.*) Je ne serai point la dupe de M. de Montsorel, je reconnais toute sa finesse dans cet entretien secret que vous me demandez; je vais compléter, monsieur, vos documents. (*Avec finesse.*) M. de Frescas n'est pas un misérable, ses domestiques ne sont pas des assassins, et il appartient à une famille aussi riche que noble, et il épouse la princesse d'Arjos.

SAINT-CHARLES. — Oui, madame, un envoyé du Mexique a produit des lettres de M. de Christoval, des actes extraordinairement authentiques. Vous avez mandé un secrétaire de la légation d'Espagne qui les a reconnus, les cachets, les timbres, les légalisations... Ah! tout est parfait.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL. — Oui, monsieur, ces actes sont irrécusables.

SAINT-CHARLES. — Vous aviez donc un bien grand intérêt, madame, à ce qu'ils fussent faux?

LA DUCHESSE DE MONTSOREL, *à mademoiselle de Vaudrey.* — Oh! jamais pareille torture n'a brisé le cœur d'aucune mère.

SAINT-CHARLES, *à part.* — De quel côté passer? à la femme ou au mari?

LA DUCHESSE DE MONTSOREL. — Monsieur, la somme que vous me demanderez est à vous, si vous pouvez me prouver que M. Raoul de Frescas...

SAINT-CHARLES. — Est un misérable?

LA DUCHESSE DE MONTSOREL. — Non, mais un enfant...

SAINT-CHARLES. — Le vôtre, n'est-ce pas?

LA DUCHESSE DE MONTSOREL, *s'oubliant.* — Eh bien! oui. Soyez mon sauveur, et je vous protégerai toujours, moi. (*A mademoiselle de Vaudrey.*) Eh! qu'ai-je donc dit? (*A Saint-Charles.*) Où est Raoul?

SAINT-CHARLES. — Disparu! Et cet intendant qui a fait faire ces actes, rue Oblin, et qui sans doute a joué le personnage de l'envoyé du Mexique, est un de nos plus rusés scélérats. (*La duchesse fait un mouvement.*) Oh! rassurez-vous, il est trop habile pour verser du sang; mais il est aussi redoutable que ceux qui le prodiguent! et cet homme est son gardien.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL. — Ah! votre fortune contre sa vie.

SAINT-CHARLES. — Je suis à vous, madame. (*A part.*) Je saurai tout, et je pourrai choisir.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LE DUC, UN VALET.

LE DUC. — Eh bien! vous triomphez, madame: il n'est bruit que de la fortune et du mariage de M. de Frescas; mais il a sa famille... (*Bas à madame de Montsorel et pour elle seule.*) il a une mère. (*Il aperçoit Saint-Charles.*) Vous ici, près de madame, monsieur le chevalier.

SAINT-CHARLES, *au duc en le prenant à part.* — Monsieur le duc m'approuvera. (*Haut.*) Vous étiez au château, ne devais-je pas avertir madame des dangers que court votre fils unique, monsieur le marquis? Il sera peut-être assassiné.

LE DUC. — Assassiné?

SAINT-CHARLES. — Mais si monsieur le duc daigne écouter mes avis ..

LE DUC. — Venez dans mon cabinet, mon cher, et prenons sur-le-champ des mesures efficaces.

SAINT-CHARLES, *en faisant un signe d'intelligence à la duchesse.* — J'ai d'étranges choses à vous dire, monsieur le duc. (*A part.*) Décidément, je suis pour le duc.

SCÈNE X.

LA DUCHESSE, MADEMOISELLE DE VAUDREY, VAUTRIN.

MADEMOISELLE DE VAUDREY. — Si Raoul est votre fils, dans quelle infâme compagnie se trouve-t-il?

LA DUCHESSE DE MONTSOREL. — Un seul ange purifierait l'enfer.

VAUTRIN *a entr'ouvert avec précaution une des portes-fenêtres du jardin. A part.* — Je sais tout. Deux frères ne peuvent se battre. Ah! voilà ma duchesse. (*Haut.*) Mesdames.

MADEMOISELLE DE VAUDREY. — Un homme! Au secours!

LA DUCHESSE DE MONTSOREL. — C'est lui?

VAUTRIN, *à la duchesse.* — Silence! les femmes ne savent que crier. (*A mademoiselle de Vaudrey.*) Mademoiselle de Vaudrey, courez chez le marquis, il s'y trouve deux infâmes assassins! allez donc! empêchez qu'on l'égorge! Mais faites saisir les deux misérables sans esclandre. (*A la duchesse.*) Restez, madame.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL. — Allez, ma tante, et ne craignez rien pour moi.

VAUTRIN. — Mes drôles vont être bien surpris! Que croiront-ils? Je vais les juger.

(On entend du bruit.)

SCÈNE XI.

LA DUCHESSE, VAUTRIN.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL. — Toute la maison est sur pied! Que dira-t-on en me voyant ici?

VAUTRIN. — Espérons que ce bâtard sera sauvé.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL. — Mais on sait qui vous êtes, et monsieur de Montsorel est avec...

VAUTRIN. — Le chevalier de Saint-Charles. Je suis tranquille, vous me défendrez.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL. — Moi!

VAUTRIN. — Vous! ou vous ne reverrez jamais votre fils, Fernand de Montsorel.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL. — Raoul est donc bie mon fils?

VAUTRIN. — Hélas! oui... Je tiens entre mes mains, madame, les preuves complètes de votre innocence, et... votre fils.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL. — Vous! mais alors vous ne me quitterez pas que...

SCÈNE XII.

LES MÊMES, MADEMOISELLE DE VAUDREY, *d'un côté;* SAINT-CHARLES, *de l'autre;* DOMESTIQUES.

MADEMOISELLE DE VAUDREY. — Le voici! sauvez-la.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL, *à mademoiselle de Vaudrey.* — Vous perdez tout.

SAINT-CHARLES, *aux gens.* — Voici leur chef et leur complice, quoi qu'il dise, emparez-vous de lui.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL, *à tous les gens.* — Je vous ordonne de me laisser seule avec cet homme.

VAUTRIN, *à Saint-Charles.* — Eh bien! chevalier?

SAINT-CHARLES. — Je ne te comprends plus, baron.

VAUTRIN, *bas à la duchesse.* — Vous voyez dans cet homme l'assassin du vicomte, que vous aimiez tant.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL. — Lui!

VAUTRIN, *à la duchesse.* — Faites-le garder bien étroitement, car il vous coule dans les mains comme l'argent.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL. — Joseph!

VAUTRIN, *à Joseph.* — Qu'est-il arrivé là-haut?

JOSEPH. — Monsieur le marquis examinait ses armes; attaqué par derrière, il s'est défendu, et n'a reçu que deux blessures peu dangereuses. Monsieur le duc est auprès de lui.

LA DUCHESSE, *à sa tante.* — Retournez auprès d'Albert, je vous en prie. (*A Joseph, lui montrant Saint-Charles.*) Vous me répondez de cet homme.

VAUTRIN, *à Joseph.* — Tu m'en réponds aussi.

SAINT-CHARLES, *à Vautrin.* — Je comprends, tu m'as prévenu.

VAUTRIN. — Sans rancune, bonhomme.

SAINT-CHARLES, *à Joseph.* — Mène-moi près du duc.

(Ils sortent.)

SCÈNE XIII.

VAUTRIN, LA DUCHESSE DE MONTSOREL.

VAUTRIN, *à part.* — Il a un père, une famille, une mère. Quel désastre! A qui puis-je maintenant m'intéresser, qui pourrais-je aimer? Douze ans de paternité, ça ne se refait pas.

LA DUCHESSE, *venant à Vautrin.* — Eh bien?

VAUTRIN. — Eh bien, non, je ne vous rendrai pas votre fils, madame. Je ne me sens pas assez fort pour survivre à sa perte ni à son dédain. Un Raoul ne se retrouve pas. Je ne vis que par lui, moi.

LA DUCHESSE. — Mais peut-il vous aimer, vous, un criminel que nous pouvons livrer...

VAUTRIN. — A la justice, n'est-ce pas? Je vous croyais meilleure. Mais vous ne voyez donc pas que je vous entraîne, vous, votre fils et le duc, dans un abîme, et que nous y roulerons ensemble?

LA DUCHESSE. — Oh! qu'avez-vous fait de mon pauvre enfant?

VAUTRIN. — Un homme d'honneur.

LA DUCHESSE. — Et il vous aime?

VAUTRIN. — Encore.

LA DUCHESSE. — Mais a-t-il dit vrai, ce misérable, en découvrant qui vous êtes et d'où vous sortez?

VAUTRIN. — Oui, madame.

LA DUCHESSE — Et vous avez eu soin de mon fils?

VAUTRIN — Votre fils? notre fils. Ne l'avez-vous pas vu? Il est pur comme un ange.

LA DUCHESSE. — Ah! quoi que tu aies fait, sois béni! que le monde te pardonne! Mon Dieu! (*elle plie le genou sur un fauteuil*) la voix d'une mère doit aller jusqu'à vous, pardonnez! pardonnez tout à cet homme? (*Elle le regarde.*) Mes pleurs laveront ses mains! Oh! il se repentira! (*Se tournant vers Vautrin.*) Vous m'appartenez, je vous changerai! Mais les hommes se sont trompés, vous n'êtes pas criminel, et d'ailleurs toutes les mères vous absoudront!

VAUTRIN. — Allons, rendons-lui son fils.

LA DUCHESSE. — Vous aviez encore l'horrible pensée de ne pas le rendre à sa mère? Mais je l'attends depuis vingt-deux ans.

VAUTRIN. — Et moi, depuis dix ans, ne suis je pas son père? Raoul, mais c'est mon âme! Que je souffre, que l'on me couvre de honte; s'il est heureux et glorieux, je le regarde et ma vie est belle.

LA DUCHESSE. — Ah! je suis perdue, il l'aime comme une mère.

VAUTRIN. — Je ne me rattachais au monde et à la vie que par ce brillant anneau, pur comme de l'or.

LA DUCHESSE. — Et... sans souillure...

VAUTRIN. — Ah! nous nous connaissons en vertu, nous autres!... et — nous sommes difficiles. A moi l'infamie, à lui l'honneur! Et songez que je l'ai trouvé sur la grande route de Toulon à Marseille, à douze ans, sans pain, en haillons.

LA DUCHESSE. — Nu-pieds, peut-être?

VAUTRIN. — Oui. Mais joli! les cheveux bouclés ..

LA DUCHESSE. — Vous l'avez vu ainsi?

VAUTRIN. — Pauvre ange! il pleurait. Je l'ai pris avec moi.

LA DUCHESSE. — Et vous l'avez nourri?

VAUTRIN. — Moi! j'ai volé pour le nourrir!

LA DUCHESSE. — Oh! je l'aurais fait peut-être aussi, moi!

VAUTRIN. — J'ai fait mieux.

LA DUCHESSE. — Oh! il a donc bien souffert?

VAUTRIN. — Jamais. Je lui ai caché les moyens par lesquels je lui rendais la vie heureuse et facile. Ah! je ne lui voulais pas un soupçon... ça l'aurait flétri. Vous le rendez noble avec des parchemins, moi je l'ai fait noble de cœur.

LA DUCHESSE. — Mais c'était mon fils!...

VAUTRIN. — Oui, plein de grandeur, de charmes, de beaux instincts: il n'y avait qu'à lui montrer le chemin.

LA DUCHESSE, *serrant la main de Vautrin.* — Oh! que vous devez être grand pour avoir accompli la tâche d'une mère!

VAUTRIN. — Et mieux que vous autres! Vous aimez quelquefois bien mal vos enfants. — Vous me le gâterez! — Il était d'un courage imprudent, il voulait se faire soldat, et l'empereur l'aurait accepté. Je lui ai montré le monde et les hommes sous leur vrai jour. Aussi va-t-il me renier.

LA DUCHESSE. — Mon fils ingrat?

VAUTRIN. — Non, le mien.

LA DUCHESSE. — Mais rendez-le moi donc sur-le-champ!

VAUTRIN. — Et ces deux hommes là-haut, et moi, ne sommes-nous pas compromis? M. le duc ne doit-il pas nous assurer le secret et la liberté?

LA DUCHESSE. — Ces deux hommes sont à vous, vous veniez donc...

VAUTRIN. — Dans quelques heures, du bâtard et du fils légitime, il ne devait vous rester qu'un enfant. Et ils pouvaient se tuer tous deux.

LA DUCHESSE. — Ah! vous êtes une horrible providence.

VAUTRIN. — Et qu'auriez-vous donc fait!

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, LE DUC, LA FOURAILLE, BUTEUX, SAINT-CHARLES, TOUS LES DOMESTIQUES.

LE DUC, *désignant Vautrin.* — Emparez-vous de lui! (*il montre Saint-Charles*) et n'obéissez qu'à monsieur.

LA DUCHESSE. — Mais vous lui devez la vie de votre Albert! Il a donné l'alarme.

LE DUC. — Lui?

BUTEUX, *à Vautrin.* — Ah! tu nous as trahis! pourquoi donc nous amenais-tu?

SAINT-CHARLES, *au duc.* — Vous les entendez, monsieur le duc.

LA FOURAILLE, *à Buteux.* — Tais-toi donc. Devons nous le juger.

BUTEUX. — Quand il nous condamne.

VAUTRIN, *au duc.* — Monsieur le duc, ces deux hommes sont à moi, je les réclame.

SAINT-CHARLES. — Voilà les gens de M. de Frescas.

VAUTRIN, *à Saint-Charles.* — Intendant de la maison de Langeac, tais-toi, tais-toi! (*Il montre la Fouraille.*) Voici Philippe Boulard. (*La Fouraille salue.*) Monsieur le duc, faites éloigner tout le monde.

LE DUC. — Quoi! chez moi vous osez commander?

LA DUCHESSE. — Ah! monsieur, il est maître ici.

LE DUC. — Comment, ce misérable!

VAUTRIN. — M. le duc veut de la compagnie, parlons donc du fils de dona Mendès...

LE DUC. — Silence!

VAUTRIN. — Que vous faites passer pour celui de...

LE DUC. — Encore une fois, silence!

VAUTRIN. — Vous voyez bien, monsieur le duc, qu'il y avait trop de monde.

LE DUC. — Sortez tous.

VAUTRIN, *au duc.* — Faites garder toutes les issues de votre hôtel, et que personne n'en sorte, excepté ces deux hommes. (*A Saint-Charles.*) Restez là. (*Il tire un poignard, et va couper les liens de la Fouraille et de Buteux.*) Sauvez-vous par la petite porte dont voici la clef, et allez chez la mère Giroflée. (*A la Fouraille.*) Tu m'enverras Raoul.

LA FOURAILLE, *sortant.* — Oh! notre véritable empereur!

VAUTRIN. — Vous recevrez de l'argent et des passe-ports.

BUTEUX, *sortant.* — J'aurai de quoi donc pour Adèle.

LE DUC. — Maintenant, comment savez-vous ces choses?

VAUTRIN, *rendant des papiers au duc.* — Voici ce que j'ai pris dans votre cabinet.

LE DUC. — Ma correspondance et les lettres de madame au vicomte de Langeac.

VAUTRIN. — Fusillé par les soins de Charles Blondet, à Mortagne, en octobre 1792.

SAINT-CHARLES. — Mais vous savez bien, monsieur le duc...

VAUTRIN. — Lui-même m'a donné les papiers que voici, parmi lesquels vous remarquerez l'acte mortuaire du vicomte, qui prouve que madame et lui ne se sont pas revus depuis la veille du 10 août, car il a passé de l'Abbaye en Vendée accompagné de Boulard.

LE DUC. — Ainsi Fernand...

VAUTRIN. — L'enfant déporté par vous en Sardaigne est bien votre fils.

LE DUC. — Et madame?..

VAUTRIN. — Innocente!

LE DUC. — Ah! (*Tombant dans un fauteuil.*) Qu'ai-je fait?

LA DUCHESSE. — Quelle horrible preuve!... mort! Et l'assassin est là.

VAUTRIN. — Monsieur le duc, j'ai été le père de Fernand, et je viens de sauver vos deux fils l'un de l'autre; vous seul êtes l'auteur de tout ici.

LA DUCHESSE. — Arrêtez! je le connais, il souffre en cet instant tout ce que j'ai souffert en vingt ans. De grâce! mon fils!...

LE DUC. — Comment, Raoul de Frescas...

VAUTRIN. — Fernand de Montsorel va venir. (*A Saint-Charles.*) Qu'en dis-tu?

SAINT-CHARLES. — Tu es un héros, laisse-moi être ton valet de chambre.

VAUTRIN. — Tu as de l'ambition. Et tu me suivras?

SAINT-CHARLES. — Partout.

VAUTRIN. — Je le verrai bien.

SAINT-CHARLES. — Ah! quel artiste tu trouves et quelle perte le gouvernement va faire!

VAUTRIN. — Allons, va m'attendre au bureau des passe-ports.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL, INÈS, MADEMOISELLE DE VAUDREY.

MADEMOISELLE DE VAUDREY. — Les voici!

LA DUCHESSE DE CHRISTOVAL. — Ma fille a reçu, madame, une lettre de M. Raoul, où ce noble jeune homme aime mieux renoncer à Inès que de nous tromper: il nous a dit toute sa vie. Il doit se battre demain avec votre fils, et, comme Inès est la cause involontaire de ce duel, nous venons l'empêcher, car il est maintenant sans motif.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL. — Ce duel est fini, madame.

INÈS. — Il vivra donc!

LA DUCHESSE DE MONTSOREL. — Et vous épouserez le marquis de Montsorel, mon enfant.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, RAOUL et LA FOURAILLE, *qui sort de suite.*

RAOUL, *à Vautrin.* — M'enfermer pour m'empêcher de me battre!

LE DUC. — Avec ton frère!

RAOUL. — Mon frère?

LE DUC. — Oui.

LA DUCHESSE DE MONTSOREL. — Tu étais donc bien mon enfant! Mesdames (*elle saisit Raoul*), voici Fernand de Montsorel, mon fils, le...

LE DUC, *prenant Raoul par la main et interrompant sa femme.* — L'aîné, l'enfant qui nous avait été enlevé. Albert n'est plus que le comte de Montsorel.

RAOUL. — Depuis trois jours, je crois rêver! vous, ma mère! vous, monsieur!...

LE DUC. — Eh bien! oui.

RAOUL. — Oh! là où l'on me demandait une famille...

VAUTRIN. — Elle s'y trouve.

RAOUL. — Et... y êtes-vous encore pour quelque chose?

VAUTRIN, *à la duchesse de Montsorel.* — Que vous disais-je? (*A Raoul.*) Souvenez-vous, monsieur le marquis, que je vous ai d'avance absous de toute ingratitude. (*A la duchesse.*) L'enfant m'oubliera, et la mère?

LA DUCHESSE DE MONTSOREL. — Jamais.

LE DUC. — Mais quels sont donc les malheurs qui vous ont plongé dans l'abîme?

VAUTRIN. — Est-ce qu'on explique le malheur?

LA DUCHESSE DE MONTSOREL. — Mon ami, n'est-il pas en votre pouvoir d'obtenir sa grâce?

LE DUC. — Des arrêts comme ceux qui l'ont frappé sont irrévocables.

VAUTRIN. — Ce mot me raccommode avec vous, il est d'un homme d'Etat. Eh! monsieur le duc, tâchez donc de faire comprendre que la déportation est votre dernière ressource contre nous.

RAOUL. — Monsieur...

VAUTRIN. — Vous vous trompez, je ne suis pas même monsieur.

INÈS. — Je crois comprendre que vous êtes un banni, que mon ami vous doit beaucoup et ne peut s'acquitter. Au delà des mers, j'ai de grands biens, qui, pour être régis, veulent un homme plein d'énergie; allez-y exercer vos talents, et devenez...

VAUTRIN. — Riche, sous un nom nouveau? Enfant, ne venez-vous donc pas d'apprendre qu'il est en ce monde des choses impitoyables? Oui, je puis acquérir une fortune, mais qui me donnera le pouvoir d'en jouir? (*Au duc de Montsorel.*) Le roi, monsieur le duc, peut me faire grâce; mais qui me serrera la main?

RAOUL. — Moi!

VAUTRIN. — Ah! voilà ce que j'attendais pour partir. Vous avez une mère, adieu!

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, UN COMMISSAIRE.

Les portes-fenêtres s'ouvrent; on voit un commissaire, un officier; dans le fond, des gendarmes.

LE COMMISSAIRE, *au duc.* — Au nom du roi, de la loi, j'arrête Jacques Collin, convaincu d'avoir rompu son ban.

(Tous les personnages se jettent entre la force armée et Jacques pour le faire sauver.)

LE DUC. — Messieurs, je prends sur moi de...

VAUTRIN. — Chez vous, monsieur le duc, laissez passer la justice du roi. C'est une affaire entre ces messieurs et moi. (*Au commissaire.*) Je vous suis. (*A la duchesse.*) C'est Joseph qui les amène, il est des nôtres, renvoyez-le.

RAOUL. — Sommes-nous séparés à jamais?

VAUTRIN. — Tu te maries bientôt. Dans dix mois, le jour du baptême, à la porte de l'église, regarde bien parmi les pauvres, il y aura quelqu'un qui veut être certain de ton bonheur. Adieu. (*Aux agents.*) Marchons!

FIN DE VAUTRIN ET DU THÉATRE COMPLET.

